Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/collectionintgra19mign

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME DIX-NEUVIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE RICHARD L'AVOCAT (SECONDE SUITE ET FIN).

CHEZ L'EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

BX
1756
.A2M5
1844
V.19

INDEX

DES AUTEURS ET DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

RICHARD L'AVOCAT (SECONDE SUITE ET FIN).

Mystères et panégyriques. . . . . *col.* 9
Dictionnaire moral. 277
Supplément au Dictionnaire moral, ou Exhortations morales sur la sainteté, les devoirs, les avantages et les dangers de la vie religieuse. 1197

MIGNE, succursaliste, à Montrouge, de Vrayet de Surcy, imprimeur à Paris.

CONTINUATION
DES DISCOURS
DE RICHARD L'AVOCAT.

DISCOURS XXXI.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT JACQUES ET DE SAINT PHILIPPE, APÔTRES.

Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. Jam non dicam vos servos... sed amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis.

Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père (*S. Jean, ch.* XV).

Quand je réfléchis sur ces paroles, que Jésus-Christ, peu de temps avant que de mourir, disait à ses apôtres, je ne puis assez admirer la bonté de ce divin Maître, qui quitte ces titres pompeux de Législateur, de Juge, de Souverain, de Roi, pour s'humaniser, comme dit saint Chrysostome, avec de pauvres pêcheurs, par des qualités pleines de douceur, de complaisance, de familiarité, de tendresse.

Ce ne sont plus ses sujets, ce sont les chers confidents de ses secrets; ce ne sont plus ses serviteurs, ce sont ses meilleurs amis. Entre lui et eux l'affection est tout entière, les conversations y sont douces, la complaisance y est réciproque, les ouvertures de cœur y sont sincères, les épanchements d'âme y sont libres. Nulle dissimulation, nulle défiance, nulle réserve : il n'y a rien que ce parfait ami ne sache; qu'est-ce donc que ceux à qui il a découvert ce qu'il a appris ne savent pas? *Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis.*

Comme l'amitié doit être réciproque, il n'y avait du côté de ces apôtres, qu'une seule condition à remplir pour se rendre dignes de celle de Dieu; c'était de faire tout ce qu'il leur ordonnerait. Il les avait choisis par une pure et gratuite prédilection; ils devaient soutenir la gloire de ce choix, par des sentiments pleins de reconnaissance et de respect. Il les avait appelés au plus sublime de tous les ministères; il fallait qu'ils en remplissent tous les devoirs par une exacte et persévérante fidélité. Il leur avait *découvert les mystères du royaume de Dieu*, et montré les voies sûres qui y conduisent; il fallait qu'ils en parlassent à toutes les nations de la terre, et qu'ils prêchassent son Evangile. Il voulait par une dernière marque de son infinie charité mourir pour eux et pour nous : il fallait que, pour se distinguer des autres hommes par un surcroît de courage et de zèle, ils lui donnassent âme pour âme, sang pour sang, vie pour vie. La clause y était expresse; *vous êtes mes amis, vos amici mei estis;* mais c'est à condition que *vous ferez ce que je vous commande, si feceritis quæ ego præcipio vobis.*

Nos deux apôtres, saint Jacques et saint Philippe l'ont fait. Aimés de Jésus-Christ, ils l'ont aimé; appelés de Jésus-Christ, ils l'ont suivi; instruits par Jésus-Christ, ils l'ont annoncé; sanctifiés et encouragés par la mort de Jésus-Christ, ils ont par la leur honoré sa divinité et rendu témoignage à la vérité de sa doctrine.

Ne séparons pas, messieurs, par des éloges particuliers, deux grands hommes pour la mémoire desquels l'Eglise n'établit qu'une seule fête : nous y trouverons partout une indissoluble union d'intérêts, de religion, de fidélité, de courses, de travaux, de ministère, de persécutions pour un même Maître. Ils ont suivi Jésus-Christ pauvre, premier fondement de leur éloge. Ils ont annoncé Jésus-Christ inconnu, second fondement de leur éloge. Ils sont morts pour Jésus-Christ crucifié, troisième fondement de leur éloge. Amis désintéressés, amis zélés, amis courageux : *Vos amici mei estis*, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

De toutes les preuves de la divinité de Jésus-Christ, et de la vérité de la religion que nous professons, tous les Pères et les théologiens ont regardé la vocation des apôtres, comme l'une des plus fortes et des plus invincibles. Soit que nous nous arrêtions à la grandeur de ce projet, et à l'extrême difficulté d'y réussir, soit que nous considérions le succès qu'il a eu, et le bonheur avec lequel cette religion s'est perpétuée et conservée, soit que nous réfléchissions sur les moyens qu'on a pris, et sur les personnes qu'on a choisies pour conduire heureusement cet important ouvrage; tout nous y paraîtra surnaturel et divin.

Ce n'est pas une république en idée, comme celle de Platon, qui voulait que tous les hommes vécussent sous de mêmes lois, qui prétendait que comme il n'y avait qu'un monde, il n'y eût aussi qu'un seul royaume, que comme dans ce monde tous les hommes jouissent des mêmes éléments, il n'y eût aussi qu'une même coutume et un même genre de vie : excellents projets, mais qui ne subsistaient que dans l'imagination d'un esprit rêveur, dont saint Augustin a dit que s'il revenait au monde, il s'étonnerait de voir qu'une religion qui lui eût paru ridicule s'il avait vécu du temps des apôtres, se soit établie par tout l'univers, pendant qu'à peine a-t-il pu lui-même ramasser quelques disciples dans un petit coin de la terre.

Mille obstacles, apparemment insurmontables, s'y opposaient. L'aveuglement et la superstition des païens, qui depuis plusieurs siècles adoraient de fausses divinités, l'orgueil et l'opiniâtreté des Juifs, qui, ayant

reçu leur religion du vrai Dieu, se croyaient bien fondés de ne la jamais abandonner; la douceur des lois déjà établies et confirmées par un long usage, la sévérité d'une autre toute nouvelle qui réduisait les hommes à une austère et humiliante discipline, tout cela répugnait au bon sens et rendait impossible l'exécution de ce dessein. Il fallait dire aux païens : Votre religion est sacrilége et abominable, détruisez vos temples, abattez vos autels, brisez vos statues, vos dieux sont des dieux fabuleux; il n'y en a qu'un seul qui est le véritable, et c'est celui que nous adorons. Il fallait dire aux Juifs : Votre loi était bonne autrefois, mais à présent elle est abrogée, vous avez eu les figures qui sont passées, mais la vérité qui a paru subsiste; on vous a fait des promesses, mais celui qu'on vous avait promis est venu : cérémonies, sacrifices, offrandes, purifications, prêtres, victimes, temple, solennités, rien de tout ce culte ne vous est permis. Qui n'eût cru le projet d'une telle religion ridicule, et n'eût absolument désespéré de son succès?

Ouvrons cependant nos livres et nos yeux, nous la verrons cette religion établie malgré tous ces obstacles, nous la verrons embrassée par les plus grands princes de la terre, et les plus savantes têtes du monde : nous la verrons perpétuée depuis plus de seize siècles jusqu'à nous, et conservée sans aucun changement de doctrine, dans sa première pureté, et selon l'esprit de son divin instituteur.

Combien de fois les lois des politiques et des législateurs, les ordonnances des princes et des chefs de républiques, les articles et les décisions d'une foi humaine et populaire, ont-elles été ou changées, ou entièrement abrogées? Combien de changements dans les lois des Chaldéens, des Assyriens, des Grecs, où dans la suite des temps on a corrigé, réformé, retranché ce qui a paru de défectueux et de mauvais?

Combien de changements dans le droit romain, qui abandonnait à la cruauté d'un créancier, non-seulement la liberté, les biens, les enfants, mais encore la vie d'un débiteur dont il ne pouvait se faire payer? qui donnait à un mari le pouvoir de tuer sa femme, quand elle avait bu du vin, ou qu'elle était convaincue d'avoir de fausses clefs? qui permettait aux enfants et aux héritiers d'un chef de famille de faire mourir tous les esclaves d'une maison, quelque innocents qu'ils fussent, quand un d'eux avait assassiné son maître? Jésus-Christ a été le seul qui n'a rien changé ni dans sa doctrine, ni dans sa morale, le seul qui, quelque rebutante et austère qu'elle ait paru, ne s'est jamais rétracté dans la moindre chose, le seul qui n'a jamais approuvé ce qu'il avait défendu, ni jamais défendu ce qu'il avait ordonné. Marque évidente de sa divinité, de la vérité et de la sainteté de la religion qu'il a établie.

Mais qui était ce Jésus-Christ, et de quels gens s'est-il servi pour établir, perpétuer, conserver sa doctrine? Si pour l'exécution d'un si important, extraordinaire, difficile, et jusqu'alors inoui dessein, un roi puissant, riche, magnifique, honoré de ses sujets, respecté de ses voisins, aimé de ses alliés, redoutable par le succès de ses armes et par l'étendue de ses conquêtes, était venu comme un autre Alexandre, *en la présence*, et au nom duquel l'Écriture sainte dit *que toute la terre se tut*; si un prince d'un caractère, d'une autorité, d'une valeur, d'une magnificence, et d'une force encore plus grande, avait choisi pour l'exécution de ses desseins, les politiques les plus habiles et les plus expérimentés, les capitaines les plus braves et les plus adroits, les soldats les mieux entretenus et les plus aguerris, les officiers les plus puissants et les plus richement alliés, les génies les plus sublimes et d'une plus vaste pénétration : et si ce prince pour les attacher à son service, leur avait promis une longue et paisible jouissance d'honneurs, de plaisirs, de dignités, de biens, de prospérité, de gloire : il y aurait quelque sujet de croire que, jouissant de si grands avantages, et fortifié par de si puissants secours, il se serait trouvé en état de ranger sous ses lois la plus grande partie du monde.

Mais qu'un homme d'une famille obscure, ou humiliée par la tyrannie d'une puissance majeure, qu'un homme né d'une petite bourgade parmi une nation également haïe et méprisée, qu'un homme encore plus haï et méprisé lui-même des siens, s'associe douze pauvres pêcheurs engagés dans une profession basse, pénible, dangereuse, ingrate, à qui il ne fasse voir ni attendre autre chose dans ce monde, qu'un continuel enchaînement de pauvreté, d'indigence, d'ignominies, de misères, se fasse suivre par ces hommes sur sa simple parole, et dès la première fois qu'il les appelle; que ces hommes sans armes, sans habitude, sans science, sans expérience, sans argent, quittent aussitôt leurs barques, se promettent et s'assurent la conquête de tout le monde, quelque pauvres qu'ils soient et sous les ordres d'un homme pauvre : c'est là, messieurs, ce qui paraîtrait non-seulement ridicule, mais impossible et incroyable, si l'idolâtrie exterminée et le judaïsme aboli, la tradition et l'expérience d'une longue suite de siècles, ne nous répondaient d'un si inespéré succès.

Grâces en soient rendues à votre infinie sagesse, et à votre invincible toute-puissance, ô mon Dieu, qui vous servez de la faiblesse, de l'ignorance, de la pauvreté, de la misère, pour abattre, humilier, confondre, perdre ce qu'il y a de plus fort, de plus savant, de plus puissant, de plus riche; qui par des moyens inconnus à la prudence humaine, et qu'il n'appartient qu'à vous seul de choisir, prenez pour arriver sûrement et infailliblement à vos fins, des voies qui en paraissent évidemment très-éloignées.

Grâces vous soient aussi rendues, saints et fidèles apôtres, qui, éclairés d'une lumière d'en haut, entraînés par une rapide impulsion d'un esprit supérieur et dominant, gagnés, enlevés, charmés par un secret mais victorieux plaisir contre toute apparence de

plaisirs, avez suivi pauvres, un Dieu pauvre, jeté sous lui les fondements d'une religion plus mystérieuse que les énigmes des Chaldéens et des Egyptiens, plus forte que l'idolâtrie des païens, plus sainte que le culte des Juifs, plus éclairée que la doctrine des Bracmanes et des Gymnosophistes, plus fidèle que la tradition des Druides, plus habile que l'éloquence des Grecs, mieux policée que la république des Romains, infiniment plus grande, plus étendue, plus stable, et plus sûre de son immortalité que toutes les fausses et imparfaites religions du monde.

Ce ne sont plus les douze Patriarches des Hébreux d'où sont descendues autant de races, parmi lesquelles il s'en *est trouvé douze mille de marqués* (*Exod.*, XXVIII.). Ce ne sont plus les douze pierres précieuses attachées aux vêtements sacerdotaux d'Aaron (*Numer.*, II). Ce ne sont plus les douze Princes choisis, et séparés des tribus par Moïse leur chef. Ce ne sont plus les douze espions envoyés à la découverte de la terre promise. Ce ne sont plus les douze pierres tirées du Jourdain, où les prêtres s'arrêtèrent avec l'arche du Seigneur.

Toutes ces figures sont passées, messieurs, et elles nous montraient de loin douze apôtres qui ont donné plus de prédestinés au ciel, que ces douze Patriarches si fameux par leur fécondité et par le nombre de leurs enfants : apôtres qui, par leur sainteté, leur doctrine, leurs miracles ont jeté plus d'éclat par tout le monde, que ces douze pierres précieuses dans le temple de Jérusalem : apôtres qui, choisis non par Moïse, mais par Jésus-Christ Dieu de Moïse, ont été *établis princes par toute la terre*, et ont porté depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant la gloire de leur cher Maître : apôtres, qui plus courageux et plus sincères que ces espions de Josué, nous ont dit des merveilles de *la terre des vivants*, et nous ont animés par leurs exemples à conquérir un royaume qu'on ne ravit que par violence : apôtres enfin, qui, comme douze pierres tirées non du Jourdain, mais des impénétrables décrets de la Providence, ont abattu le monstrueux colosse de l'idolâtrie, et ont servi de monument éternel aux surprenantes victoires qu'a remportées sur le monde l'arche vivante de la nouvelle alliance.

Je me sens tout animé par la grandeur de mon sujet, quand je vois nos deux saints apôtres Jacques et Philippe du nombre de ces hommes intrépides, de ces fidèles et parfaits amis de Jésus-Christ, qui l'ont suivi dès qu'ils ont été appelés, nonobstant la vie pauvre, obscure, humiliée qu'il menait.

Il n'appartient qu'à la vraie amitié d'être désintéressée, et de considérer moins l'état de celui auquel elle s'attache, que le mérite particulier de sa propre personne. Il y en a beaucoup, dit un savant maître de la vie spirituelle (*Thom. a Kempis*, *l.* II. *c.* 11.), qui admirent l'abondance de Jésus, mais peu qui aiment sa pauvreté; beaucoup qui désirent ses consolations, peu qui se chargent de ses peines ; beaucoup qui soient les compagnons de sa table, peu qui le soient de ses abstinences et de ses jeûnes ; beaucoup qui demandent à se réjouir avec lui, peu qui veuillent souffrir pour lui ; beaucoup de mercenaires qui s'attachent à son service quand il leur fait du bien, peu de désintéressés qui le suivent et qui lui obéissent, quand il leur dit de renoncer à celui qu'ils ont.

Où trouverez-vous, disait-il, où trouverez-vous maintenant des hommes qui veuillent servir Dieu gratuitement, des hommes dénués de tout, si dégagés de l'amour des créatures, si pauvres d'affection et de cœur, qu'ils se résolvent de ne rien avoir, ni en propre, ni en commun ; aimant uniquement Jésus pour Jésus, et non pour des avantages temporels qu'ils en espèrent?

Ces hommes, à présent si rares, se sont trouvés du temps de Jésus-Christ. Dès qu'il eut dit à nos deux apôtres : *venez*, *suivez-moi*, dès le même moment, ils quittèrent leurs filets, et le suivirent. Sans se donner le temps de délibérer sur une proposition de cette importance, sans faire réflexion qu'ils pourraient se repentir d'avoir trop déféré aux ordres d'un homme, dont probablement ils ne devaient rien attendre de considérable ; sans se représenter que quoiqu'ils quittassent peu, ils quittaient cependant tout ce qu'ils avaient, pour s'abandonner aveuglément aux soins d'une invisible providence : ils renoncèrent tout d'un coup à tous les droits qu'ils avaient sur leurs petits biens, sur leurs innocents plaisirs, sur leurs espérances mêmes : *Continuo relictis omnibus secuti sunt eum.*

Dès lors, ils embrassèrent la pauvreté la plus rigide et la plus universelle. Dès lors, ils s'ôtèrent le pouvoir de négocier, d'acheter, de vendre, d'amasser, d'acquérir, de posséder, de dire : Ceci est à moi, j'en ferai ce qu'il me plaira. Dès lors, ils formèrent cette résolution si difficile à prendre, d'être pauvres en toutes choses, si pauvres, si dépouillés, si dénués de tout, qu'ils ne pourraient pas même disposer de leur volonté : *Continuo relictis*, etc.

Ne me dites pas que saint Jacques ayant eu l'honneur d'être, selon les Juifs, frère de Jésus-Christ, c'est-à-dire, selon nous, son cousin germain, on ne doit pas trouver fort étrange qu'il l'ait suivi.

La pauvreté est au jugement du monde un si grand mal, que si on l'appréhende quand on en voit les fâcheuses disgrâces dans des familles étrangères, on la craint encore davantage quand on la trouve dans la sienne. Si l'on se met en garde contre ses coups, ne fussent-ils lancés que de loin, quelles précautions ne prend-on pas pour s'en garantir, quand on en sent de près les dures atteintes ? Tel qui caresse, qui flatte, qui suit avec plaisir un parent riche, dont il espère que la consanguinité lui sera favorable pour l'avancement de sa fortune, quitte, méconnaît, fait les autres qu'il voit pauvres; tant l'horreur qu'il a de la pauvreté lui donne de mépris ou d'indifférence pour ceux qui la souffrent.

Sur ce principe, saint Jacques, qui con-

naissait Jésus-Christ, eût été moins disposé qu'un étranger à le suivre, s'il n'eût écouté que la chair et le sang. Mais il aimait sa personne indépendamment de son état, ou s'il aimait son état, c'était son état de pauvreté, d'abjection, de misère, qu'il préférait à la plus magnifique abondance.

Il ne se regardait fils d'Alphée, frère de Joseph, qu'on croyait père de Jésus-Christ, que pour prendre l'esprit de l'un et de l'autre. Il ne comptait les anciens patriarches et les rois d'où il descendait, que pour en imiter les vertus; la foi d'un Abraham, l'obéissance d'un Isaac; la vie pauvre et errante d'un Jacob, la patience d'un Joseph, l'humilité d'un David qui *aimait mieux vivre méprisable dans la maison de son Dieu, que demeurer sous les superbes tentes des pécheurs.*

S'est-il en effet jamais prévalu de l'honneur qu'il avait d'être proche parent de Jésus-Christ? S'en est-il jamais servi pour lui demander lui-même, ou pour lui faire demander par d'autres, les premières places de son royaume? C'était sa pauvreté qu'il cherchait, c'était son obscurité qu'il aimait; persuadé que pour être son disciple, il faut renoncer généralement à toutes choses, et qu'au jugement de ce divin maître : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit et de cœur, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

A ces paroles, consolez-vous, prenez courage, réjouissez-vous, pauvres de Jésus-Christ. Si pour le suivre, et être bienheureux il fallait avoir de superbes maisons, posséder de belles charges, entretenir une table délicate et un train magnifique : si comme les princes de la terre, il ne voulait voir près de sa personne, que des officiers riches et nobles, que des courtisans distingués par leurs grands biens ou par leurs éclatants emplois : craignez, pleurez, tremblez, vous dirais-je; vous ne jouirez jamais de cette béatitude qu'il peut seul vous donner.

Mais quand je me représente que, pouvant naître et vivre dans une paisible abondance de toutes choses, il a voulu naître et vivre dans le sein de la pauvreté; que pouvant se faire suivre par les plus grands et les plus riches princes de la terre, il n'a choisi que des pêcheurs, et comme les appelle saint Hilaire, que des gens de barque et de filets : quand je me représente que ses menaces et ses malédictions tombent sur les riches, ses grâces et ses bénédictions sur les pauvres : que, selon lui-même, *il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille*, pendant que ce royaume est pour les pauvres, comme s'il était attaché à leur état, ou qu'ils y eussent dès ce monde un droit tout acquis : je le répète hardiment et j'ai pour garant Dieu même qui ne peut se renoncer : consolez-vous, prenez courage, réjouissez-vous, pauvres de Jésus-Christ.

Peut-être, que dis-je? je n'en doute pas, que pour exercer votre patience et éprouver l'humble résignation que vous devez avoir à sa sainte volonté, il ne vous dise quelquefois ce qu'il dit à Philippe : *D'où achèterons-nous du pain pour nourrir cette grande multitude de peuple?*

Je ne doute pas que dans ces temps de guerre et de famine où la disette était extrême, vous n'ayez souvent été exposés à ces tentations délicates de méfiance, d'impatience, de murmure : que vous n'ayez dit vous voyant chargés d'une nombreuse famille : comment pourrai-je vivre, et nourrir tant d'enfants? J'ai mangé le peu d'argent qui me restait, j'ai engagé, vendu, donné à vil prix ce que j'avais de plus liquide, mes petites ressources sont presque toutes épuisées : *Unde ememus panes ut manducent hi?*

Jésus-Christ le dit à saint Philippe, parce que selon quelques interprètes, il s'entendait mieux au ménage que les autres apôtres, et qu'il paraissait plus empressé qu'eux : mais l'Evangéliste nous avertit *qu'il lui parla de la sorte pour le tenter, parce qu'il savait ce qu'il allait faire : Hoc autem dicebat tentans eum.* Voilà la bonté de Dieu qui veut vous éprouver comme cet apôtre par la tentation : *Ipse enim sciebat.* Voilà sa sagesse qui sait les moyens de vous tirer de la pauvreté, ou de vous donner de quoi la supporter avec patience : *Quid esset facturus.* Voilà sa toute-puissance qui ne paraît jamais plus grande pour nourrir ou pour consoler les siens, que lorsqu'ils souffrent de plus grandes misères.

Saint Philippe ne savait pas le miracle que Jésus-Christ allait faire par la multiplication des pains; mais ce Dieu le savait. Vous ne saviez pas, mes chers frères, que, malgré les concussions des riches, la dureté des avares, la piraterie des usuriers, une grande abondance succéderait à une grande disette; mais vous le saviez, ô mon Dieu, qui nous avez regardés en pitié, et qui à tant de misères que nous avons souffertes, avez apporté de puissants et presque inespérés remèdes.

Telle a été de tout temps la conduite du Seigneur envers son peuple, afin que pressé par la violence de ses maux, il lui demandât pardon de ses péchés, et que sur le point de périr il se jetât entre ses bras. Telle est celle qu'il a gardée en ces derniers temps, pour vous obliger, messieurs, de vous attacher encore plus à sa personne qu'à ses dons, et à ce qu'il mérite par lui-même, qu'à ce qu'il veut faire par de visibles marques de sa puissance.

Quand même, par un secret jugement de sa miséricorde ou de sa justice, vous vous trouveriez réduits dans une extrême pauvreté, n'auriez-vous pas de quoi vous consoler d'être dans un état qu'un Dieu fait homme a consacré en sa personne, et de pouvoir par là imiter en quelque chose le désintéressement de nos deux apôtres qui l'ont suivi, quelque pauvre qu'il fût? Ajoutons à leur éloge, qu'ils n'ont pas eu moins de zèle à le faire connaître, et à publier ses grandeurs.

DEUXIÈME POINT.

Tout ce qui est dans le monde a été fait par le Verbe, dit saint Jean; tout ce qui est racheté et sauvé dans le monde, ne l'est

aussi que par le Verbe. *Rien ne s'est fait sans lui;* rien n'a été réparé que par lui; rien, par conséquent, conclut de là saint Ambroise (*lib. de Vocat. gent.*), ne devrait être dans le monde qui ne parlât de lui, et qui ne contribuât, en sa manière, à la manifestation de ses grandeurs.

Il est le principe, le modèle, la fin des créatures raisonnables; il faudrait donc qu'il en fût connu, adoré, aimé. Il ne s'est fait homme que pour porter des paroles de vie à tous les hommes, et leur frayer les voies du salut : il faudrait donc qu'ils le reçussent avec toute la reconnaissance et tout le respect dont ils sont capables, et que cet oracle divin eût tout son accomplissement en leurs personnes : *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum : Vos yeux s'ouvriront pour voir votre maître.*

Mais, ô aveuglement de l'esprit de l'homme! ô dureté et insensibilité de son cœur! Les Juifs l'ont vu ce maître qui leur avait été envoyé, mais ils l'ont méconnu; il est né sur leurs terres, mais bien loin de s'attacher à sa personne et à sa doctrine, ils l'ont regardé comme l'objet de leur indignation ou de leur mépris. Ils l'ont entendu prêchant dans leurs synagogues, mais ç'a été moins pour leur salut que pour leur réprobation : toujours préférés, mais toujours ingrats; toujours instruits, mais toujours endurcis; toujours comblés de bienfaits, mais toujours armés pour perdre leur bienfaiteur.

La fureur des plus barbares qui s'apaise par la mort de leurs ennemis, n'a fait qu'aigrir davantage celle de ces déicides. Après l'avoir attaché à la croix, leur rage a passé jusque sur ses apôtres, et la première précaution qu'ils ont prise pour étouffer sa doctrine, a été de défendre sous de très-sévères peines de parler de lui. *Quid faciemus hominibus istis? Ne amplius divulgetur in populum, comminemur eis ne ultra loquantur in nomine hoc ulli hominum* (*Act.*, IV) Que ferons-nous à ces hommes qui prêchent Jésus de Nazareth, et qui font des miracles en son nom? Imposons-leur silence, et défendons-leur avec de grandes menaces de parler de lui à qui que ce soit.

Malgré leur précaution et leur rage, les derniers chefs de la prédiction de Jésus-Christ devaient avoir tout leur effet. Il avait prédit qu'on l'attacherait à la croix, il y a été attaché; qu'il ressusciterait, et il est ressuscité; que sa doctrine serait répandue par toute la terre, et elle y a été répandue; que ses apôtres seraient ses témoins, et ils lui ont rendu témoignage; qu'ils porteraient partout son Evangile, et qu'il fallait qu'ils l'annonçassent; ils l'ont fait, mais avec quels succès? Vous le savez, messieurs, ils ont confondu l'orgueil des Juifs ingrats, éclairé les ténèbres des nations idolâtres, dissipé les erreurs des esprits aveuglés, rompu la dureté des cœurs rebelles, soumis à la liberté de la loi de grâce les anciennes traditions et les lois onéreuses de la synagogue, planté la croix sur les ruines des temples et des idoles.

Loués soient à jamais ces hommes choisis que Jésus-Christ avait destinés pour l'exécution d'une si difficile entreprise. C'étaient ses amis, *amici mei estis*, et comme de vrais amis ils ont défendu sa gloire au péril de leur liberté et de leur vie. Il leur avait commandé *de prêcher son Evangile à toutes les créatures: Prædicate Evangelium omni creaturæ;* et ils l'ont prêché pour exécuter ce qu'il leur avait ordonné : *si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Il leur avait enseigné ce qu'il avait appris de son Père, et tout ce qu'ils devaient savoir pour la conversion du monde : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis;* et ces hommes pleins de *cet esprit de science et de vérité*, ont répandu sa doctrine par toute la terre, annonçant ce qui était inconnu, et faisant adorer ce qu'on ne regardait qu'avec horreur.

Jugez-en, messieurs, par le zèle de nos deux apôtres, et par le surprenant succès dont la Providence a béni leurs travaux, dans la prédication de l'Evangile. La Judée échut en partage à saint Jacques : *Jérusalem qui avait fait mourir les prophètes, qui avait lapidé ceux que le Père de famille leur avait envoyés*, qui avait mis à mort son Fils unique, fut le premier théâtre de son zèle.

Quoique les Juifs fussent portés par des raisons toutes particulières à connaître et adorer Jésus-Christ : quoiqu'ils eussent chez eux les livres qui prédisaient sa naissance, sa vie, ses travaux, sa mort, sa résurrection : quoiqu'en parcourant depuis Abraham jusqu'à lui, ils pussent trouver des époques certaines de sa venue et de sa mission : cependant, par un terrible jugement de la justice de Dieu, jamais il n'y a eu d'esprits plus rebelles à la vérité, de cœurs plus durs et plus incirconcis que le leur. Accoutumés à une faible et sombre lueur que répandaient autour d'eux leurs figures et leurs prophéties, ils ne pouvaient avec leurs yeux malades souffrir le grand jour de la vérité; et contents de courber leurs épaules sous le poids d'une arche couverte de peaux, ils ne voulaient pas même se donner la peine de la découvrir, pour y voir la loi vivante, et la manne cachée du nouveau Testament qu'elle renfermait. Obstinés à dire toujours : *Que Moïse nous parle, mais que le Seigneur ne nous parle pas*, ils se contentaient du serviteur sans s'adresser au Maître, et satisfaits des promesses qu'on leur avait faites, ils avaient toujours malicieusement rejeté le vrai Messie qui était venu, dans l'attente d'un autre sauveur imaginaire qui ne viendra jamais.

Prétendre les instruire, *c'était crier tout le jour à un peuple moins porté à croire qu'à contredire;* leur insinuer doucement des raisons plausibles, et en quelque manière domestiques, de la divinité de Jésus-Christ, c'était parler à des aspics qui, de peur d'écouter de pieux enchanteurs, se bouchaient les oreilles. Guérir leurs malades, rendre la liberté du mouvement à leurs paralytiques et l'usage de la vie à leurs morts; c'était s'attirer une froide et légère admiration, dont l'effet ne passait presque jamais de

leurs sens jusque dans leurs cœurs : *Mirabantur, et non convertebantur;* ils admiraient, dit saint Augustin, mais ils ne se convertissaient pas.

Ce que pouvait faire dans une si fâcheuse conjoncture saint Jacques, qu'un ordre particulier de la Providence avait appelé à leur conversion, était d'imiter le zèle et l'adresse de ce pasteur dont parle le prophète Amos, qui, voyant avec une extrême douleur des bêtes carnassières se jeter de toute part avec fureur sur son troupeau, tâche au moins d'en sauver une partie, *arrachant de la gueule des lions, des cuisses et des bouts d'oreilles de quelques brebis* (*Amos*, III).

Le succès répondit à son zèle, et par une singulière bénédiction de Dieu, il alla même au-delà de ses espérances : sa douceur, sa gravité, son air affable et insinuant, ses manières honnêtes et engageantes, sa patience dans ses persécutions, son humble résignation dans ses disgrâces, la bonne odeur que la réputation d'une justice irréprochable et d'une éminente vertu avait répandue de lui dans Jérusalem, rendirent dociles aux instructions de leur évêque, des peuples naturellement indociles qui avaient mis en lui leur confiance.

Puissant en œuvres aussi bien qu'en paroles, éclairé de l'Esprit divin qui s'expliquait par son organe, fortifié du don céleste qui venait du Père des lumières, impatient d'apprendre aux autres ce qu'il avait appris de son Maître, soutenant par une inquiète vigilance et un infatigable travail ses pieux desseins, il en vit bientôt le fruit. Les Juifs et les gentils l'écoutaient comme un prophète, le consultaient comme un oracle, le respectaient comme un père; et ceux même qu'une opiniâtre dureté empêchait de se rendre à ses raisons et à ses remontrances, ne pouvaient s'empêcher d'avoir un certain fond d'estime et de vénération pour lui. Quand il fallut tenir un concile au sujet des observations légales, ce fut lui qui porta la parole après saint Pierre. *Ecoutez moi, mes frères, Simon vous a représenté de quel œil favorable Dieu a commencé de regarder les gentils, pour s'en faire un peuple choisi, selon les paroles des prophètes. On veut mal à propos les obliger à la circoncision et à l'observance de la loi de Moïse : pour moi, je juge qu'il ne faut pas les inquiéter, qu'il suffit seulement de leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang.* Ainsi parla cet apôtre dont on suivit le sentiment qui, comme l'on voit par une lettre circulaire envoyée aux églises des gentils, était celui du Saint-Esprit : *Visum est Spiritui sancto, et nobis.*

Quelle vénération saint Paul n'avait-il pas pour notre saint, qu'il appelait l'une des colonnes de l'Eglise ! et quand il se transporta à Jérusalem, avec quelle respectueuse soumission ne déféra-t-il pas à son avis, jusqu'à vouloir bien paraître devant ses ennemis, qui ne cherchaient que sa perte, et s'exposer au danger d'une évidente mort (*Act.*, XXI) ! Témoignages avantageux à notre Saint, témoignages même, que les plus attachés à la loi de Moïse n'ont pu lui refuser; Joseph l'ayant cru si homme de bien, qu'il a attribué la dernière ruine de Jérusalem à une vengeance toute particulière que le ciel avait tirée des Juifs qui l'avaient fait mourir.

Mais ce qui vous regarde en particulier, mes frères, est la bonté qu'il a eue d'étendre son zèle jusque sur vous, de vous faire part de ces importantes vérités qu'il avait apprises de Jésus Christ, et de vous apprendre dans son Epître canonique, les vrais et les sûrs moyens de vous sauver.

Fallait-il, pour cet effet, vous désabuser de cette pernicieuse illusion, qu'il suffit d'avoir la foi pour être sauvé? Il a condamné expressément cette erreur qui, dès la naissance de l'Eglise, avait été répandue par les disciples de Simon le magicien, et il vous assure avec des expressions aussi solides qu'elles sont intelligibles, que cette foi, sans les œuvres, est *une foi inutile, une foi morte, une foi de démon* (*D. Aug. lib. de Fide et operibus, c.* 14).

Fallait-il vous marquer en particulier les péchés que vous devez fuir, et les vertus dont la pratique vous est nécessaire? Les cinq chapitres de sa lettre vous en font un excellent détail. Là, vous apprendrez avec quelle patience, quelle résignation, quelle joie vous devez recevoir les disgrâces qui vous arrivent; avec quel empressement, quelle ferveur, quelle persévérance dans vos prières, vous devez demander la sagesse et les grâces dont vous avez besoin.

Là, vous apprendrez à réprimer cette maligne volubilité de langue, source de tant de péchés, cette maudite passion de médire de votre prochain, et d'en juger en mauvaise part; à modérer ces emportements de colère qui vous rendent si violents et si cruels; à abaisser l'enflure de cet orgueil et de cette vaine gloire qui, vous flattant mal à propos par de prétendus avantages, ne vous font regarder vos frères qu'avec un fier et dédaigneux mépris.

Là, riches et puissants de la terre, vous apprendrez à quels dangers de réprobation vous exposent vos richesses et vos charges; à quelle pénitence et à quelle douleur doit vous porter la vue des malheurs qui vont fondre sur vous, à moins que vous ne travailliez de bonne heure à les prévenir par la sainteté de vos actions et l'abondance de vos aumônes.

Là, marchands et gens d'affaires, vous apprendrez à ne jamais compter sur le succès, pas même sur l'exercice de votre négoce, à ne jamais dire : Nous irons aujourd'hui ici, demain nous irons là, nous trafiquerons, et nous ferons valoir notre argent; n'étant pas sûrs du lendemain, et votre vie n'étant qu'une vapeur qui disparaît dès qu'elle s'élève.

Là enfin, qui que vous soyez, vous apprendrez à vous défier du monde comme de votre plus dangereux ennemi, à regarder son amitié comme opposée à celle de Dieu,

à éviter les contestations et les procès comme de maudits fruits de vos convoitises, à ne vous jamais conduire par les faux principes d'une sagesse mondaine, qui n'est qu'une *sagesse animale, terrestre et diabolique.*

Profitez, chrétiens, de ces importantes instructions : il n'en faut pas davantage pour vous sauver. Il y a dans la nature des remèdes qui ne sont bons que pour quelques maladies, et la médecine est si faible, ou si ignorante, qu'elle ne nous en donne point de généraux pour nous guérir des différentes infirmités qui nous accablent, dit saint Jean Chrysostome (*D. Chrysost. in Acta apost. et hom.* 18). Vous seul, ô mon Dieu, nous avez donné dans vos divines Ecritures, des remèdes universels contre toutes les maladies de nos âmes : et si nous voulons bien réfléchir sur les vérités que saint Jacques, éclairé de votre Esprit, nous a laissées dans sa Lettre canonique, nous y trouverons de quoi recouvrer la vie que nous avons perdue, et nous purifier, par le secours de votre grâce, de tous nos péchés. Nous vous y connaîtrons, ô mon Dieu, et nous nous y connaîtrons nous-mêmes; nous y apprendrons à vous craindre, à vous aimer, à vous prier, à vous servir ; nous y découvrirons, comme dans une glace bien unie, les moindres taches de nos âmes ; mais que nous servirait-il de les y voir si, comme dit notre apôtre, *nous nous retirions dès le même moment, et si, après avoir jeté les yeux sur notre visage, nous venions malheureusement à nous oublier?*

Que vous dirai-je à présent, mes frères, de saint Philippe, si ce n'est que, par un avantage qui le distingue en quelque manière des autres apôtres, il semble avoir exercé les fonctions de son apostolat du temps même et pendant le cours de la vie mortelle de Jésus-Christ?

Que les autres le prêchent mort et ressuscité, il l'annonce vivant, et ce fidèle ami, empressé de lui donner des marques de son zèle, le fait connaître aux autres dès qu'il le connaît (*Joan.*, I). Ce serait peu pour lui de l'aimer et de le suivre ; il veut que Nathanaël brûle du même amour; semblable, dit saint Chrysostome, au bois d'une forêt, qui étant allumé et tombant sur des arbres voisins, met en feu la forêt tout entière. Vous étiez venu, adorable Sauveur, *apporter sur la terre ce feu divin, votre dessein était qu'il s'allumât et qu'il brûlât : Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendatur?* Vous aurez cette consolation dès votre vie par un effet comme prématuré du zèle de votre apôtre.

Faut-il que dans la suite il en donne d'autres marques? Il passe en Asie, il y prêche l'Evangile, il arrache les épines de ces terres incultes, il en ôte les superstitions, il en renverse les idoles, il en extermine les impiétés selon les degrés de grâces qu'il reçoit d'en haut et les bénédictions qu'il plaît au ciel de répandre sur son ministère.

Oh! les excellents prédicateurs, et que ceux de notre siècle auraient sujet de se croire heureux, si Dieu donnait à leurs paroles cette force et cette onction qu'il avait données à celles de ces grands saints! Ce sont encore aujourd'hui les mêmes vérités, mais ce ne sont pas les mêmes auditeurs ; on prêche le même Dieu et le même Evangile, mais on ne trouve ni dans les esprits, ni dans les cœurs de ceux à qui l'on parle, les mêmes dispositions. Ce sont cependant ces vérités constantes, immuables, éternelles, que nos deux apôtres ont signées de leur sang, eux qui, après avoir suivi Jésus-Christ pauvre, et annoncé Jésus-Christ inconnu, ont *été jugés dignes de mourir pour Jésus-Christ* crucifié.

TROISIÈME POINT.

Je dis bien, quand je dis qu'ils *ont été dignes de mourir pour Jésus-Christ.* La mort que les athées regardent avec indifférence, les sensuels avec horreur, toutes les créatures raisonnables avec crainte, est une grâce et une faveur pour les saints. Les premiers la méprisent, les seconds la haïssent, les troisièmes la craignent, les quatrièmes la désirent. Les premiers la regardent comme la fin de leur être, les seconds comme la fin de leurs plaisirs, les troisièmes comme l'ennemie de leur nature, les quatrièmes comme le commencement de leur bonheur.

Les martyrs ajoutent encore quelque chose à ces sentiments ordinaires des chrétiens et des justes. Bien loin de mépriser, de haïr, de craindre la mort, ils la désirent : non-seulement ils la désirent, ils vont encore au devant d'elle; ils la demandent comme une grâce qui dépend du Seigneur, et animés de son Esprit, ils la provoquent avec tant d'intrépidité, qu'il se croient heureux quand *il les a jugés dignes de la souffrir.*

Ce ne sont ni des sentiments ni des paroles que je leur prête : voici par où notre apôtre commence son Epître catholique; épître à laquelle l'Eglise a donné ce nom, parce qu'elle est écrite généralement pour tous les chrétiens dispersés dans les différentes extrémités du monde, et qu'elle renferme des vérités qui les regardent tous : *Jacques, serviteur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aux douze tribus dispersées parmi les Gentils, salut* (1).

Mais que leur dit-il? *Mes frères, considérez comme un sujet de toute votre joie les différentes afflictions qui vous arrivent : Omne gaudium existimate.* Quand vous serez tentés, maltraités, persécutés, ouvrez tout votre cœur à une sainte joie, et persuadez-vous que vous êtes véritablement heureux. On éprouvera votre foi, *mais cette épreuve produit la patience : Probatio fidei vestræ patientiam operatur,* et cette patience rend son ouvrage parfait, afin que vous soyez parfaits vous-mêmes, et que rien ne vous manque. *Ut sitis perfecti, integri, et in nullo deficientes.*

Sentiments admirables dont notre apôtre était si vivement pénétré, que ce fut pour eux qu'il commença son Epître, et qu'il voulut finir sa vie. Il invitait tous les chrétiens non-seulement à se réjouir des persécutions qui leur arrivaient, mais encore à

(1) Sic habet tex. Syriacus.

mettre toute leur joie dans ces persécutions, comme si toute autre chose, séparée d'elles, eût été incapable de les réjouir. Il regardait ces dures mais favorables épreuves, comme de grandes matières à la patience chrétienne dans laquelle, selon lui, toute la plénitude et la perfection de l'œuvre de Dieu consiste. Il y avait donc bien de l'apparence que, ne pouvant se souhaiter à lui-même un plus grand bien que ce qu'il regardait comme le principe de toute la joie des autres, il n'aurait point de plus grande consolation que lorsqu'il se verrait persécuté, meurtri et mis à mort pour les intérêts de son Dieu.

Aveugles et réprouvés pharisiens, princes des prêtres, chefs de la synagogue, tentez par tel endroit qu'il vous plaira la fidélité de notre Saint. Employez toutes vos sollicitations et toutes vos prières, pour lui persuader de se rétracter publiquement dans un jour solennel, de ce qu'il avait dit de Jésus de Nazareth. Représentez-lui l'intérêt d'une nation seule chérie de Dieu, flattez-le par la vénération qu'a pour lui un grand peuple, qui sera ravi d'entendre de la même bouche une rétractation publique de ce qu'il a avancé en faveur d'une secte nouvelle qui adore un misérable attaché à la croix : ni vos promesses, ni vos menaces, ni vos louanges, ni vos mépris n'ébranleront jamais son courage.

Comme toute sa religion est d'annoncer Jésus-Christ, toute sa joie consiste à souffrir pour lui. Il parlera, ce semble, pour vous satisfaire ; mais ce ne sera en effet que pour vous confondre. Vous me demandez ce que je pense de Jésus de Nazareth ? Je le regarde comme le Messie tant de fois promis, comme le vrai Dieu qui n'a paru sur la terre que pour vérifier en sa personne les anciennes prophéties, effacer les péchés du monde, renouveler toute la terre par la pureté de sa morale et la vérité de sa doctrine. Victorieux de la mort et de la rage de ses ennemis, il est à présent assis à la droite de son Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Par une si solennelle profession de foi, je vois la synagogue tout émue, et armée contre notre apôtre, qui ne lui résiste que par sa patience et son courage. On l'élève sur la plus haute partie du temple, afin de le précipiter de ce lieu éminent avec plus de fureur ; et comme ses ennemis le trouvent encore en vie, ils lui font sauter la cervelle à coups de bâtons.

On ne traite pas avec moins de cruauté saint Philippe. Après avoir annoncé l'Evangile aux Scythes, après avoir élevé des autels au vrai Dieu, sur les débris de ceux qu'on avait consacrés à de fausses divinités, après avoir fait à son cher Maître pendant plusieurs années de glorieuses conquêtes, il meurt enfin comme lui sur une croix : *Croix, objet de scandale aux Juifs, et de folie aux gentils, mais croix qui est la force et la sagesse de Dieu, à ceux qui sont appelés* ; encore plus par conséquent à ceux qui l'annoncent.

Qu'il faisait beau voir nos deux apôtres, l'un à Jérusalem, l'autre dans la Scythie, signer de leur sang les vérités qu'ils avaient prêchées, soutenir les plus rudes combats avec une invincible force, chercher la mort et la provoquer toute terrible qu'elle est, demander par grâce au Dieu qu'ils ont toujours adoré, et au maître qu'ils ont fidèlement servi, que leur âme se sépare de leurs corps, afin de lui être plus intimement unie !

Dès la naissance du monde, dès qu'on a commencé à connaître Dieu et à l'adorer, la religion a été exposée à de cruelles envies, et la justice a souffert d'étranges violences, dit Tertullien (1). Caïn tue de sa propre main un frère, qui par son innocence était agréable au Seigneur, et afin que l'impiété répandît avec moins d'horreur un sang étranger, elle s'y est comme accoutumée par son propre sang. On persécute David, on chasse Elie, on lapide Jérémie, on scie Isaïe par le milieu du corps, Zacharie est assassiné entre l'autel et le temple, et l'on donne la tête de Jean Baptiste à une prostituée pour le prix de sa danse.

Ainsi mouraient, ainsi devaient mourir tous ceux qui annonçaient le vrai Dieu, et qui, sollicités d'adorer des idoles, refusaient de leur rendre ce culte sacrilége. Il fallait que la vérité s'établît, et qu'elle se perpétuât dans les siècles futurs par la mort de ceux qui la défendaient, et qui n'auraient jamais voulu mourir s'ils n'avaient été touchés, pénétrés, convaincus de ce qu'ils enseignaient aux autres.

Leurs souffrances ont été les dernières preuves qui ont confirmé leur doctrine : et comme un homme d'une probité et d'une innocence connues, ne voudrait jamais soutenir sa déposition jusqu'à la mort pour favoriser une imposture, leur martyre a confirmé la vérité de leur foi, comme leur foi a été la cause de leur martyre.

Jésus-Christ avait dit généralement et indéfiniment à tout le monde : *Bienheureux sont ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur*

(1) A primordio justitia vim patitur : statim ut coli Deus cœpit, invidiam religio sortita est. Qui Deo placuerat occiditur, et quidem a fratre ; quo proclivius impietas alienum sanguinem sectaretur, a suo auspicata est. David exagitatur, Helias fugatur, Jeremias lapidatur, Isaias secatur. Zacharias inter altare et ædem truncidatur, ipsa clausula legis et prophetarum contumeliosa cæde truncatur in puellæ sallicæ lucari. Et utique qui spiritu Dei agebantur, ab ipso in martyria dirigebantur etiam patiendo quæ et prædicassent. Pati oportebat omnem Dei prædicatorem, atque cultorem qui ad idololatriam provocatus negasset obsequium, secundum quod et rationis illius statum, quia et præsentibus tunc et posteris commendari veritatem oportebat, pro qua fidem diceret passio ipsorum defensorum ejus, quia nemo voluisset occidi nisi compos veritatis. Talia a primordio et præcepta, et exempla debitricem martyrii fidem ostendunt. Beati qui persecutionem patiuntur ob justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Hoc quidem absolute ad omnes, sed proprie ad apostolos ipsos : beati eritis cum vos dedecoraverint et persecuti fuerint. Sic enim faciebant et prophetis patres eorum, ut etiam prophetaret quod et ipsi occidi haberent ad exemplum prophetarum. Quanquam etsi omnem hanc persecutionem in solos tunc apostolos destinasset, utique per illos, cum toto Sacramento, cum propagine nominis, cum traduce Spiritus sancti, in nos quoque spectasset persecutionis obeundæ disciplina, ut in hæreditarios discipulos, et apostolici seminis fructus (*Tert. Scorp. adv. Gnosticos c.* 8 *et* 9).

appartient. Mais il avait dit en particulier à ses apôtres et à ses disciples : vous serez bienheureux lorsque les hommes vous déshonoreront et qu'ils vous persécuteront ; c'est ainsi que leurs Pères ont traité les prophètes, et c'est ainsi qu'on vous traitera à cause de moi : Jésus-Christ leur parlant de la sorte, dit Tertullien, parce que c'était principalement et premièrement sur eux, que l'orage de la persécution, la fureur des Juifs et des idolâtres devait tomber.

Heureux donc, et mille fois heureux nos deux apôtres qui ont souffert une si glorieuse mort, et pour une si bonne cause. Heureux serons-nous à leur exemple, ajoute le même Tertullien, si nous souffrons de bon cœur pour Dieu les disgrâces qui nous arrivent ; si, pour quelque considération que ce soit, nous ne nous éloignons jamais de nos devoirs, et si, insensibles aux menaces aussi bien qu'aux caresses du monde, nous ne déshonorons par aucun vice la sainteté de la religion que nous professons ; si par l'austérité de notre vie, et la fermeté de notre courage, nous montrons que nous sommes les disciples de ces admirables maîtres, les héritiers de leur foi, les compagnons de leurs souffrances, les imitateurs de leurs vertus, et les rejetons de cette semence apostolique qui s'est répandue par toute la terre.

Adorable Sauveur, c'est de votre infinie miséricorde que nous attendons cette grâce. Donnez-nous dans la paix de votre Eglise quelque portion de cet esprit apostolique, qui a donné à nos deux saints tant d'indifférence et de mépris pour les douceurs, les biens, les honneurs, les commodités de cette vie. Faites que, fidèles à vos saints commandements, nous marchions avec courage dans la carrière qu'ils nous ont ouverte ; que, connaissant et accomplissant tout ce que vous souhaitez de nous, nous méritions d'être appelés *vos amis*, et soutenions par notre persévérance la gloire d'un si beau nom.

Ces amis désintéressés vous ont suivi, quelque pauvre que vous fussiez. Faites, ô mon Dieu, que nous ne rougissions jamais d'une pauvreté qu'ils ont embrassée, et que vous appelez vous-même bienheureuse. Ces amis zélés ont prêché votre Evangile, quelque danger qu'il y eût de vous confesser, en présence de vos plus cruels ennemis : ouvrez nos bouches et nos cœurs, pour parler de vos merveilles à ce monde impie et libertin qui ne vous connaît pas. Ces amis généreux et intrépides ont versé pour vous jusqu'à la dernière goutte de leur sang : qu'il n'en reste aucune dans nos veines, si vous le jugez à propos pour la manifestation de votre saint nom : ou, si vous ne nous exposez pas à de si rudes épreuves, faites que la mortification chrétienne nous tienne lieu de martyre, afin que, souffrant avec vous et pour vous, nous jouissions avec vous de votre gloire. *Amen*

—

DISCOURS XXXII

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION.

Vade ad fratres meos, et dic eis : ascendo ad Patrem meum et ad Patrem vestrum.

Allez trouver mes frères, et leur dites : Je monte vers mon Père et vers votre Père (*S. Jean, ch. XX*).

Les temps sont bien changés, messieurs, Jésus-Christ qui *s'est vu exposé aux contradictions, et aux persécutions des pécheurs*, Jésus-Christ qui, aussi vil *qu'un ver de terre, a été l'objet de leur outrageant mépris*, et la triste victime de leur rage ; Jésus-Christ qui, *frappé de la redoutable main de Dieu son Père, n'a eu sur tout son corps aucune partie qui ait été saine* (*Isaïe*, LIII), n'est plus à présent ce qu'il était autrefois : tant brillent sur son humanité sainte les rayons de gloire que la divinité y a répandus, tant sa toute-puissance, son immortalité, sa force, ont anéanti ses douleurs, ses faiblesses, et ses humiliations passées.

Plus glorieux que Jacob, qui, ayant *seul traversé le Jourdain avec son bâton*, se vantait de l'avoir *repassé une seconde fois avec un grand nombre de domestiques* (*Genes.*, XXXII), il voit le même torrent de Cédron, le même jardin, et la même montagne des Oliviers, tristes lieux récemment arrosés de ses sueurs et de son sang ; mais à présent, illustres et éternels monuments de sa gloire qu'il consacre par la magnificence de son triomphe, et, comme dit saint Paulin, par les précieux vestiges qu'il y laisse de ses pieds.

Là, avec le calice de sa passion et le bâton de sa croix, *il n'avait trouvé personne qui l'aidât* aux jours de ses ignominies et de ses souffrances : ici, victorieux de ses ennemis, et élevé sur une éclatante nuée qui lui sert de trône, *il emmène avec soi la captivité captive*. Là il s'était plaint que ceux sur la fidélité et la reconnaissance desquels il devait faire plus de fond, *n'avaient pu seulement veiller une heure avec lui :* ici deux anges vêtus de blanc, les voyant occupés du nouveau spectacle qui les charme, leur demandent ce *qu'ils regardent avec une si inquiète curiosité, et d'où vient qu'ils se tiennent debout ?*

Pouvaient-ils être d'oisifs ou d'indifférents spectateurs d'une si magnifique apothéose, où le ciel, la terre, les limbes, les justes de l'ancienne et de la nouvelle alliance, les anges et les hommes, les vivants et les morts, l'Eglise et la synagogue, s'étaient comme rassemblés pour relever la grandeur de son triomphe ?

Il est vrai que, quand ils se représentaient qu'ils ne verraient plus un si bon Maître qui faisait toute leur consolation et leur force dans les misères de leur exil, ils se sentaient pénétrés d'une vive douleur, et s'écriaient : Que ne perdons-nous pas, ô Dieu de nos cœurs ! en vous perdant ? Mais quand ils rappelaient ces douces paroles qu'il leur avait dites, qu'au défaut de sa présence sensible, *il leur préparerait dans le ciel une place* qui les dédomma-

gerait de son éloignement : quand ils se souvenaient qu'il avait dit à Madeleine : *Allez trouver mes frères, et leur dites, je monte vers mon Père et vers votre Père*, ils s'abandonnaient aux plus tendres mouvements d'une sainte joie : allez, Seigneur, allez prendre possession d'un royaume qui vous appartient par tant de titres : *élevez-vous, portes éternelles, et vous, esprits bienheureux, ouvrez-les au Roi de gloire*, qui va monter vers son Père et le nôtre.

De ces dernières paroles je vais faire tout le sujet de ce discours. Jésus-Christ monte vers son Père, c'est ce qui fait la consommation de sa gloire; Jésus-Christ monte vers notre Père, c'est ce qui fait le sujet de notre bonheur. Jésus-Christ monte vers son Père, admirons la beauté de son triomphe; Jésus-Christ monte vers notre Père, réjouissons-nous des avantages de notre adoption.

Il monte vers son Père, pour recevoir la récompense qui lui était due : *Ascendo ad Patrem meum.* Il monte vers notre Père, pour nous préparer une place qui ne nous était pas due : *Et ad Patrem vestrum.* Il monte vers son Père, parce que tout ce qui est à son Père est à lui; il monte vers notre Père, parce qu'il veut que nous soyons là où il est avec son Père. Ne prenez pas ceci, messieurs, pour des jeux de mots : ce sont les propres paroles de Jésus-Christ, dont nous lui allons demander l'intelligence, par les suffrages de celle qui le conçut, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT

Considérons bien toutes les démarches de Jésus-Christ et tous les mouvements qu'il a faits, nous conviendrons aisément avec saint Grégoire, pape, que toute sa vie ne s'est passée qu'à monter et à descendre (*D. Greg. hom.* 29 *in Evang.*). Il était au ciel, et il en est descendu pour venir dans le sein d'une Vierge : *De cœlo venit in uterum;* enfermé pendant neuf mois dans le sein de cette Vierge, il en est sorti pour descendre dans une étable : *Ex utero in præsepe;* de cette étable, il est monté sur la croix : *E præsepe in crucem;* de cette croix, il est descendu dans un tombeau : *De cruce in sepulcrum;* et enfin, de ce tombeau, il est remonté au ciel : *De sepulcro rediit in cœlum.*

Tous ces mouvements d'élévation et d'abaissement, d'humiliation et de gloire, n'ont rien que de mystérieux et d'incompréhensible. Dans sa naissance, et au milieu des ténèbres d'une vie cachée, je le regarde comme un serpent qui, devant nous guérir des blessures de celui qui avait fait mourir nos premiers pères, s'est glissé et froissé entre deux pierres, pour se revêtir d'une nouvelle peau, sans qu'on puisse découvrir par où il a passé. Est-ce un homme, est-ce un Dieu? Un homme? mais les Anges ont publié sa gloire, et une étoile a conduit à sa crèche des mages qui sont venus l'adorer. Un Dieu? mais il a souffert les misères de l'enfance, il a été caché dans la boutique, et nourri du travail d'un artisan. Démon, tu y as été trompé, et tu n'as jamais pu découvrir les traces de ce serpent : *Viam colubri super petram.*

Accablé de fatigues et de peines pendant les trois années de sa vie publique, porté sur les eaux de ses humiliations et de ses souffrances, au temps de sa Passion; c'est un vaisseau en pleine mer, agité de mille tempêtes que le ciel et la terre ont soulevées contre lui : mais qui de nous peut marquer la route de son passage? où est la douleur qui soit égale à la sienne? où est l'homme qui ait jamais souffert et qui puisse jamais souffrir comme lui? *Viam navis in medio mari.*

Au jour de sa résurrection, c'est un homme dans la vigueur de l'âge, qui, plus fort que Samson, rompt les cordes dont on l'a lié et ensevelit ses ennemis sous les ruines de leur fragile édifice; qui, plus victorieux que Daniel, sort de la fosse aux lions et devient la mort de la mort même; qui, plus glorieux que Jonas, n'attend pas, comme ce Prophète, le temps marqué pour sortir des entrailles d'une baleine, mais se rend à lui-même avant la fin du troisième jour une vie qu'il n'avait perdue que par son choix : *Viam viri in adolescentia sua.*

Aujourd'hui que, soutenu par sa seule force, il s'élève jusque dans l'empyrée, et qu'indépendamment du secours d'autrui, il va se placer à la droite de Dieu, ne pouvons-nous pas le regarder comme un aigle, qui des plus basses parties de la terre, s'élance par la rapidité de son vol, vers la plus haute région du ciel : *Viam aquilæ in cœlo;* encore, quel aigle, et quelles traces laisse-t-il de son passage?

Cette figure conviendrait à Enoch, qui n'a fait que disparaître, et qui, demeurant toujours sur la terre, a seulement changé de lieu : *Non apparuit, quia tulit eum Deus* (*Genes.*, V). Elle conviendrait à Elie, qui, avec un corps mortel et naturellement pesant, avait besoin d'un char de feu, et d'un impétueux tourbillon, pour monter au ciel : *Ascendit per turbinem in cœlum* (IV *Reg.*, II). Elle conviendrait à Habacuc, qu'un ange prit par les cheveux pour le transporter de Judée à Babylone : *Apprehendit eum angelus Domini in vertice ejus, posuitque in Babylone in impetu spiritus sui* (*Dan.*, XIV). Elle conviendrait à tous les saints qui sont montés au ciel après Jésus-Christ; mais elle ne nous exprimerait rien moins que sa gloire et sa force. C'étaient des aigles : mais quelque rapide qu'ait été leur vol, on pourrait aisément trouver quelques traces de leur passage et de leur enlèvement. C'étaient des aigles; mais il est aisé de remarquer une différence infinie entre cet Homme-Dieu et eux.

Que font ces saints quand ils montent au ciel? ils font violence à ce royaume qui ne s'emporte que par violence, comme s'ils l'assiegeaient et le ravissaient. Que fait Jésus-Christ quand il y monte? c'est le ciel

même qui le ravit à la terre, et qui, nous enlevant ce précieux trésor, nous fait une espèce de violence.

Que fait Dieu, quand il appelle à soi les saints ? il les partage, pour ainsi dire, entre lui et nous ; il prend leurs âmes, et il nous laisse leurs corps : la partie spirituelle d'eux-mêmes monte au ciel, et l'autre partie, sujette à la corruption, reste sur la terre. Mais que fait-il pour Jésus-Christ, son Fils ? il le prend tout entier, dit saint Augustin, pour le placer en corps et en âme à sa droite.

Telle était la gloire due à son humanité sainte, telle était la récompense promise à ses humiliations et à ses anéantissements passés. Il était sorti de son Père pour venir au monde : *Exivi a Patre, et veni in mundum*, il fallait qu'il sortît du monde pour retourner à son Père : *Iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Il était comme sorti de lui-même (pardonnez-moi cette expression de saint Grégoire de Nazianze), il fallait qu'il rentrât de lui-même en lui-même, *a seipso ad seipsum;* de lui-même souffrant, à lui-même impassible, de lui-même mortel et anéanti, à lui-même glorieux et immortel.

Sans quitter le sein de son Père, il était descendu vers les hommes pour travailler à l'ouvrage de leur salut ; il fallait que par son Ascension il remontât vers son Père, et que, sans quitter entièrement les hommes, il se plaçât à sa droite : *Ascendo ad Patrem meum :* toujours le même, et cependant comme différent de lui-même, encore plus grand en remontant au ciel qu'il n'en était descendu, brillant des nouveaux rayons d'une gloire qu'il s'était acquise, et, faisant entrer son humanité sainte dans tous les droits dont jusqu'alors elle avait été privée.

En effet, quoiqu'elle ait toujours été inséparablement unie à la divinité, jouissait-elle pour cela de sa gloire, de son impassibilité, de sa toute-puissance ? Demandez-le à cet enfant né dans une étable au défaut d'une hôtellerie commode, qui toutes lui ont été fermées : à cet enfant couché sur un peu de paille, tremblant de froid, et échauffé de l'haleine de quelques animaux.

Demandez-le à cet homme, méprisé et abandonné de tous les hommes, qui a eu faim dans le désert ; qui a eu soif au puits de Jacob, qui a été déshonoré, outragé, persécuté par ceux-mêmes à qui il faisait plus de bien. Demandez-le à cette tête couronnée d'épines, à ce visage couvert de crachats, et meurtri de soufflets, à ces oreilles battues d'imprécations et de blasphèmes, à ces épaules déchirées de coups de verges, à ces pieds et à ces mains attachés à une croix.

Ce n'est qu'aujourd'hui, dit saint Augustin, qu'il y a entre la nature humaine, et le Verbe une parfaite communication de droits, et de gloire. Ce n'est qu'aujourd'hui, ajoute-t-il, que nous pouvons découvrir en une même personne les sacrements de Dieu et de l'homme tout ensemble ; la nature divine qui élève l'humaine au plus haut du ciel, et la nature humaine qui, portée et soutenue par la divine, va s'asseoir à la droite de Dieu.

L'une et l'autre ont contribué à l'assujettir aux peines qui ne lui étaient pas dues ; l'une et l'autre concourent aujourd'hui à le mettre dans la place d'honneur qui lui est due. S'il n'avait été que Dieu, il n'aurait pu s'abaisser ; s'il n'avait été qu'homme, il n'aurait pu monter. L'humanité avait donné à la divinité un corps mortel et passible ; et la divinité, ayant déjà donné par la résurrection un corps immortel et impassible à l'humanité, oblige les cieux de se courber pour le recevoir dans son triomphe (1).

Voilà, chrétiens, ce que j'appelle après saint Paul, la consommation de la gloire de Jésus-Christ, après saint Bernard, le terme de ses travaux et de ses voyages, après saint Augustin, le fruit de ses infinis mérites, après saint Ambroise, la récompense de ses humiliations et de ses douleurs ; après saint Justin, Arnobe, saint Léon, et tous les Pères, la preuve de sa divinité, l'apologie de sa vie et de sa mort ; et comme ils disent, la réponse générale et décisive à tout ce que ses ennemis ont pu objecter contre lui : prenez bien, je vous prie, leur pensée.

Ne considérer un homme que par une partie de lui-même, c'est se tromper ; ne le regarder que par rapport aux actions éclatantes qu'il fait, aux grands biens qu'il possède, aux éminentes places qu'il occupe, au nombre et à l'étendue de ses conquêtes, à l'honneur qu'on lui rend et à la crainte de lui déplaire, à la magnificence de son train, et à la grande suite des adorateurs de sa fortune ; au luxe de ses habits, et à la majesté de son port, c'est en faire un très-mauvais jugement ; c'est considérer moins sa personne que son bien et ses charges ; qui il est, que ce qu'il est.

Une infinité de tyrans sont montés sur le trône, dit le Saint-Esprit, et tel qui a si adroitement caché ses vices et ses faiblesses, qu'il s'est élevé par des vertus étudiées au-dessus de tout soupçon, a cependant, tout méchant qu'il était, porté le diadème. Tel, au contraire, qu'on a vu accablé d'indigence et de misère, se traînant dans la poussière, menant une vie pauvre et obscure, méprisé, bafoué, persécuté, était cependant aux yeux de Dieu un grand homme, et digne de grandes récompenses. Ne louez donc jamais un homme, et ne jugez pas de ce qu'il est pendant le cours de sa vie, ajoute le Saint-Esprit ; attendez à sa mort : ce sera pour lors que le charme se rompra, que l'on verra à découvert et comme à nu ce qu'il a fait, et ce qu'il est : In fine hominis denudatio operum illius (*Eccles.*, XI).

A voir cette femme (permettez-moi cette

(1) Hodierna festivitas nobis hominis, et Dei sacramenta manifestat : in eo qui elevat, divinam potentiam, in eo qui elevatur, humanam agnosco substantiam (*D. Aug. Ser.* 176, *de Temp*). — Recepit se intra velamina, divina cum carne majestas : dilicit cœlum portare homines, atque sub pedibus Christi famulantia æthera jacuerunt (*Idem. ser* 178).

digression), à voir cette femme parée comme une idole, peinte et enluminée comme une image, chargée de mouches et de fard, suivie d'une troupe réglée de gens bien faits, toute brillante d'or et de pierreries, attirant sur sa personne les yeux d'une nombreuse assemblée, vous diriez que c'est quelque chose de grand : on lui rend d'humbles civilités, on n'a pour elle que des complaisances et des éloges, la foule se presse pour la mettre au large; on la prendrait volontiers pour une déesse.

Mais, si vous pouviez voir ce qui se passe au dedans d'elle, les chagrins qui la rongent, la jalousie qui la dévore, l'ambition qui l'aveugle, l'incontinence qui la corrompt, les passions d'amour et de haine qui la déchirent, le désir de plaire et l'appréhension de déplaire à ceux qui lui tiennent lieu de mari et de fortune; ô la folle, vous écririez-vous! mais si vous la voyiez à l'agonie, ou effectivement morte, et si vous entendiez autour de vous ce qu'en disent ceux qui savent les mystères de son iniquité, et qui, n'appréhendant plus rien, commencent à les révéler; quel jugement en feriez-vous ? *In fine hominis denudatio operum illius.*

A voir cet homme simple dans ses habits, mortifié dans son visage, réservé dans ses paroles, modeste dans ses réponses, recueilli dans ses prières, affable à ceux qui l'abordent, ennemi de tout ce qui s'appelle vice et incontinence, zélé pour les intérêts des pauvres, austère dans ses repas, laborieux et exact dans ses emplois, éloigné de tout ce qui se ressent de la magnificence et du faste : Oh! le saint homme, diriez-vous! Oh! que le monde a eu sa personne un riche modèle de vertu!

Mais si, après sa mort, on vous conduisait dans ses appartements, pour vous faire voir qu'il ne couchait que sur le coton et que ce qu'il y a de plus mollet ne l'était pas assez pour lui; qu'outre les livres de piété qu'il affectait de faire paraître, il en gardait fort soigneusement d'autres pleins d'intrigues et d'historiettes d'amour; que, pour quelques aumônes qu'il faisait, il fermait soigneusement sous la clef des contrats usuraires et des gages sans nombre; qu'il avait ses endroits particuliers où, par le ministère d'un domestique fidèle et sûr, se glissaient de certaines femmes propres à le réjouir dans ses mauvaises heures : si Dieu vous, ouvrant le cœur de cet hypocrite, vous montrait qu'il ne s'étudiait qu'à en imposer aux autres; que, sous un spécieux désintéressement il cachait une âme avide et insatiable, qu'il priait pour être vu, qu'il jeûnait et qu'il faisait ses petites libéralités, afin que, malgré son apparente modestie, le bruit en fût répandu dans le monde; qu'au reste par l'immortification de ses appétits, et par la vie sensuelle qu'il menait, il savait bien se dédommager de ses abstinences qui n'étaient que de vanité et de caprice; réduire ses créanciers par ses délais à de mortelles impatiences, et leur faire payer de leur bien les sommes qu'il donnait aux églises et aux pauvres, ne reviendriez-vous pas bientôt de la pieuse erreur où il vous aurait jetés par ses fausses vertus, et n'avoueriez-vous pas que ce n'est qu'à la mort d'un homme qu'on peut voir à découvert le bien ou le mal qu'il a fait? *In fine hominis,* etc.

Dieu, pour plusieurs raisons qu'il n'est pas ici nécessaire de dire ne nous révèle pas ces impénétrables mystères ; mais de quelque manière qu'il en agisse, il est toujours certain que ce n'est ni par la bonne odeur qu'on a donnée de soi pendant la vie, ni par les sentiments d'estime où l'on est chez les hommes, qu'il faut précisément juger du solide mérite et de la vraie vertu; comme il ne faut pas non plus attribuer à des défauts et à des péchés réels, le mépris qu'on en essuie, et les persécutions qu'on en souffre.

Où en eût été Jésus-Christ, si l'on s'était arrêté à une règle si fautive, lui qu'on a traité pendant sa vie avec tant d'ignominie et de cruauté? Ç'a été à sa mort, ç'a été à sa résurrection, ç'a été à sa triomphante ascension dans le ciel, qu'on l'a principalement connu tel qu'il était, je veux dire Fils de Dieu, et Dieu lui-même : mort, résurrection, ascension dont nous nous sommes servis comme d'invincibles preuves, pour établir la foi de sa divinité, et répondre à toutes les objections que les Juifs et les païens pouvaient nous faire.

Votre Dieu, nous disaient-ils, a été sujet à toutes les misères et à toutes les faiblesses humaines : vous avouez vous-mêmes qu'on l'a méprisé, persécuté, fouetté, lié, attaché entre deux voleurs à une croix, d'où ses ennemis l'invitaient de descendre, afin qu'ils connussent par ce signe de sa toute-puissance, s'il était véritablement Fils de Dieu, comme il le disait (1).

Oui, nous l'avouons; mais n'y a-t-il que les coupables qui soient persécutés et mis à mort? son propre juge ne l'a-t-il pas déclaré innocent, et s'il n'avait été avantageux, pour des raisons que vous ne savez pas, qu'il mourût, ne se serait-il pas aisément tiré des mains de ses bourreaux?

Quoi! celui qui éclairait ceux qui ne voyaient pas, ne pouvait-il pas aveugler ceux qui voyaient? celui qui rendait le mouvement des mains et des pieds aux paralytiques, ne pouvait-il frapper de paralysie ces insolents qui s'approchaient pour jeter leurs mains sacriléges sur sa personne? Celui qui rendait la vie aux morts ne pouvait-il pas frapper d'une mort subite et exemplaire, les deïcides qui s'empressaient à l'attacher à une croix?

Vous avouez, disaient ces ennemis de Jésus-Christ, qu'il est mort sur une croix et qu'il

(1) Sed patibulo affixus interiit? quid istud ad causam? neque enim qualitas et deformitas mortis dicta ejus immutat aut facta, aut eo minor videbitur disciplinarum ejus auctoritas, quia vinculis corporis, non naturali dissolutione digressus est, sed vi illata decessit? Pithagoras Samius suspicione dominationis injusta vivus concrematus in fano est, numquid ea quæ docuit vim propriam perdiderunt quia non spiritum sponte, sed crudelitate appetitus effudit? innumerabiles alii, et virtute, et existimatione pollentes acerbissimam mortem experti sunt: formas, etc. (*Arnob., lib.* I)

n'en est pas descendu. Oui, répondions-nous, nous l'avouons, mais vous ne dites pas qu'à la mort de cet homme toute la nature s'est convertie de deuil, et a compati à sa douleur: la terre par son tremblement, le voile du temple par sa rupture, le soleil par son éclipse; circonstances que quelques-uns de vos historiens mêmes n'ont pas oubliées.

Oui, nous l'avouons, mais vous ne dites pas que cet homme est ressuscité le troisième jour, comme il l'avait promis, qu'il s'est rendu la vie à lui-même (miracle qui ne se peut faire que par un Dieu) et que, malgré toutes les précautions de ses ennemis et l'inutile vigilance des soldats, il est sorti du tombeau (1).

Oui, nous l'avouons, mais vous ne dites pas qu'il est monté au ciel, et qu'à l'endroit d'où il s'y est élevé, on voit encore aujourd'hui les sacrés vestiges de ses pieds : vous ne dites pas qu'il a tenu la parole qu'il avait donnée à de pauvres gens, qu'ils feraient en son nom, autant et plus de miracles qu'il n'en avait fait : la chose est-elle arrivée? vous en êtes vous-mêmes les témoins, et ce que vous attribuez à la magie, dites à vos faux dieux qu'ils le fassent.

Que pensez-vous de vos plus grands hommes, et de tant de ridicules divinités dont vous avez rempli toute la terre? Qu'est-il arrivé à votre Zoroastre que vous vantez tant? Il a, dites-vous, salué en naissant par un ris, le monde que les autres ne saluent que par leurs cris et leurs larmes (*Plin., lib.* VII, *c.* 16). Son cerveau, dès les premiers moments de sa vie, a palpité avec tant d'effort, qu'il a repoussé la main de sa nourrice, par un heureux présage de sa sagesse future; il a demeuré vingt ans dans la solitude, presque sans aliments, la conversation des dieux lui tenant lieu de nourriture (*Dio Crisost. in orat. Borist. Cedrenus*). Mais comment a-t-il fini une si belle vie, et qu'est-il devenu après sa mort? Ayant témérairement par ses charmes magiques attiré le feu du ciel, il a été châtié de son insolence, et brûlé par son démon. Vous avez pris ce châtiment pour une faveur du ciel, où vous croyez qu'il a été enlevé dans un chariot de flammes; mais que sont devenus ses disciples après un si mystérieux ravissement? a-t-il donné pouvoir à quelqu'un d'eux, de guérir en son nom un seul homme dont la maladie fût naturellement incurable? car le Dieu que nous adorons a donné à ses disciples et à ses successeurs l'autorité de chasser vos démons, d'éclairer les aveugles, de faire marcher droit les boîteux, de rendre la vie aux morts : miracles dont vous ne pouvez disconvenir et qui établissent d'une manière invincible la foi de sa divinité (2).

(1) Qui cæcis restituerat lumina, is efficere, si deberet, non poterat cæcos? Qui debilibus integritatem, is debiles reddere difficultati habuit aut labori? Qui claudos præcipiebat incedere, is motus alligare membrorum, nervorum duritia nesciebat? Qui extrahebat a tumulis mortuos, huic arduum fuerat lethum cui vellet indicere? (Arnob., l. I *sub finem*).

(2) Ergo ille mortalis aut unus fuit e nobis cujus imperium, cujus vocem popularibus et quotidianis verbis missam, valetudines, morbi, febres, atque alia corporum cruciamenta fugiebant. Unus fuit e nobis cujus præsentiam, cujus visum gens illa nequibat ferre mersorum in visceribus dæmonum, conterritaque vi nova membrorum possessione cedebat... Quid quod istas virtutes non tantum ipse perfecit vi sua, verum, quod erat sublimius, multos alios experiri, et facere sui nominis affectione permisit. Nam cum videret futuros vos esse gestarum ab se rerum, divinique operis abrogatores, ne qua subesset suspicio magicis sub artibus munera illa beneficiaque largitum : ex immensa populi multitudine quæ gratiam suam sectabatur admirans, piscatores, opifices, rusticanos, atque id genus delegit imperitorum qui per varias gentes missi, cuncta illa miracula sine ullis fucis atque adminiculis perpetrarent (*Arnob. adv. gent., l.* I).

Quoique vous disiez de lui, le mystère de son Ascension accompagné de circonstances si singulières et jusqu'alors inouies, est seul capable de réfuter toutes vos objections. Ce Dieu mort, ressuscité, et élevé glorieux au ciel, a opéré de très-grands miracles par lui-même et a donné à plusieurs de ceux qui ont suivi sa doctrine le pouvoir d'en faire en son nom : n'est-ce pas là une solution générale à toutes vos difficultés? *Solutio omnis difficultatis Christus.*

Que pensez-vous de vos autres dieux? Je rougis seulement de vous en parler, tant leur destinée a été malheureuse, tant votre aveuglement me fait de pitié. Où sont-ils ces dieux immortels et tout puissants qui ont si malheureusement fini leur vie, et qui, tout élevés que vous les croyez dans le ciel, n'ont jamais donné la moindre marque de leur divinité et de leur puissance (1).

Jouissez donc, adorable Jésus, jouissez seul dans le ciel où vous êtes assis à la droite de votre Père, de la gloire qui vous était due : votre mort a été l'apologie de votre vie, votre résurrection, celle de votre mort, votre ascension celle de l'une et de l'autre. Seigneur, nous le disons hardiment, et nous le publions avec autant de vérité que de joie : Entre tous les dieux, il n'y en a point qui vous ressemble, ni qui ait jamais fait les merveilles que vous avez faites : *Non est similis tui in diis, Domine, et non est secundum opera tua.*

Toutes les nations que vous avez créées, viendront se jeter à vos pieds pour vous adorer, et vous rendre en votre présence leurs hommages : *Omnes gentes quascumque fecisti venient, et adorabunt coram te, Domine.* Pleinement convaincues que vous êtes seul grand, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, elles rendront, malgré tous les obstacles qu'on y a apportés, gloire à votre saint nom : *Et glorificabunt nomen tuum, quoniam magnus es tu, et Deus solus.*

A mon égard, Seigneur, quoique vous n'ayez nul besoin de mon témoignage ni de mes louanges, je ne laisserai pas de vous louer de tout mon cœur, et de publier éternellement vos incompréhensibles grandeurs : *Confitebor tibi Domine in toto corde meo, et glorificabo nomen tuum in æternum* (*Psal.* LXXXV). Je rappellerai avec joie toutes les grâces que j'ai reçues de votre infinie miséricorde, et, sensible à de si grands bienfaits, je dirai que c'est vous qui avez tiré mon âme du fond de l'enfer : *Misericordia tua*

(1) Considera sacra ipsa et mysteria, invenies exitus tristes, fata et funera et luctus, atque planctus miserorum deorum, etc. (*Minutii Felicis Octav.*).

magna est super me, et eruisti animam meam ex inferno inferiori.

Quel serait mon malheur en sortant de ce monde, si vous n'aviez eu pitié de moi! mais que vous me consolez, Seigneur, lorsque me regardant comme votre frère, vous voulez qu'on me dise que c'est vers mon Père aussi bien que vers le vôtre, que vous allez monter : *Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum, et ad Patrem vestrum.* Vous allez prendre dans le ciel la place qui vous était due; mais vous allez en même temps m'en préparer une qui ne m'est pas due. Vous montez vers votre Père, parce que tout ce qui est à lui, est à vous; mais vous montez vers votre Père, afin que je sois là où vous êtes avec lui.

SECOND POINT.

Il n'en est pas du Dieu que nous adorons comme de ces conquérants qui, ayant combattu par les bras d'autrui, s'attribuent à eux seuls tous les avantages de la victoire; qui, élevés au faîte de la grandeur et de la vanité mondaine, ne regardent qu'avec un œil dédaigneux du haut du trône, ceux par la main desquels ils y ont été portés.

La foi nous apprend que Jésus-Christ a seul combattu le péché, le démon, l'enfer; que Jésus-Christ seul, sans protection, sans secours, sans force étrangère, a soutenu tout l'effort de ces cruels ennemis au jour de ses douleurs : et cependant à celui de son triomphe qui, selon toutes les apparences, ne devait être que pour lui, il veut bien, quelque inutiles que nous lui ayons été, nous associer à sa gloire et nous en faire partager les avantages, jusqu'à nous appeler ses frères et ses bien-aimés, jusqu'à donner ordre à Madeleine de nous dire de sa part qu'il va monter vers son Père, et le nôtre : *Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et ad Patrem vestrum.*

Je ne m'étonne pas, après cela, si l'Épouse des Cantiques pressait si fort son bien-aimé de s'enfuir et de la quitter : *Fuge, dilecte mi.* Quoique séparée de sa charmante compagnie, elle n'ait pu vivre tranquillement un seul moment, quoique son éloignement l'ai fait gémir nuit et jour, et qu'elle ne se soit consolée de son absence que par l'amertume de ses larmes, tristes marques de son amour; quoiqu'elle ait couru par les rues de Jérusalem, et qu'elle ait passé au travers des gardes de la ville, pour le chercher et demander où il était, elle le prie cependant de s'en aller et de hâter son départ : *Fuge, dilecte mi;* fuyez, mon bien-aimé, fuyez. D'où vient un si étrange procédé?

C'est, messieurs, que cette chaste et fidèle amante, convaincue de la bonté de son cher Epoux, sait bien que s'il s'éloigne d'elle ce ne sera pas par mépris, mais par amour; qu'absent de corps, il lui sera toujours présent d'esprit et de cœur, qu'il laissera en elle, pour m'expliquer avec saint Bernard, comme une partie de lui-même, et que la prétendue disgrâce de son éloignement ne lui sera pas moins avantageuse que la douceur et les charmes de sa compagnie.

Appliquons avec ce Père la vérité à la figure. C'est que l'Église représentée par cette Épouse, sait bien que son divin Époux quoiqu'éloigné d'elle, ne l'abandonnera jamais, qu'il conservera à son égard dans le ciel les mêmes sentiments d'amour et de tendresse qu'il a eus pour elle sur la terre, que s'il va prendre possession de son royaume, ce n'est ni pour l'affliger par une entière séparation, ni pour l'exposer à la rage de ses ennemis par un dur délaissement; mais pour la consoler dans son affliction, la soutenir et la défendre dans ses combats.

C'est qu'elle sait que ce généreux Époux fera plus pour elle et pour ses enfants, que ne fit Elie quand il se sépara d'Elizée. Ce prophète ne laissa à ce cher disciple que son esprit et son manteau, seuls et derniers gages de son amitié : mais Jésus-Christ enverra à ses enfants l'Esprit consolateur, qui est son propre esprit, et leur laissera, sous les voiles du sacrement, ce même corps qui est placé à la droite de Dieu, *afin d'être avec eux*, comme il l'a promis, *jusqu'à la consommation des siècles.*

Fuyez donc, mon bien-aimé, et hâtez votre départ; *fuyez sur ces montagnes de parfums, et sur ces collines éternelles* qui vous attendent : *Fuge, dilecte mi, super montes aromatum* (*Cantic.*, VIII). Mes intérêts autant que les vôtres m'engagent à vous faire cette prière : votre enlèvement au ciel ne me sera pas moins avantageux que vos autres mystères, et, vous cédant tout l'honneur d'une victoire qui vous appartient uniquement, je ne laisserai pas d'en recueillir les fruits que vous avez bien voulu me réserver.

Quand David eut renversé le géant des Philistins, nul ne partagea avec ce jeune athlète l'honneur de la victoire. Mais s'il en reçut seul la gloire, il en céda tous les avantages à l'armée d'Israël dont il fit la joie, comme dit Richard de Saint-Victor, dont il devint la force et rassura le courage, par la défaite du plus redoutable de ses ennemis.

Vous vous représentez déjà sous cette figure ce que je veux dire de Jésus-Christ dans le mystère de ce jour, et vous ne vous trompez pas. Il a vaincu seul le démon et le péché, comme David a renversé seul le fier et l'insolent Goliath. Il n'a voulu d'autres armes pour défaire ses ennemis, que le bâton de sa croix, comme David qui rejeta le casque, la cuirasse et l'épée de Saül, pour ne se servir que de son bâton pastoral et de sa fronde. Mais réjouissons-nous, chrétiens, il nous cède tous les avantages de son combat, comme s'il n'avait attaqué, combattu, vaincu que pour nous; de même que David laissa au peuple d'Israël tous les fruits de sa victoire.

Réjouissons-nous; s'il monte aujourd'hui triomphant au ciel, il nous témoigne *que c'est qu'il veut que nous soyons là où il est, et qu'il va y préparer notre place. Ce premier d'entre plusieurs frères* veut bien nous honorer de cette qualité qui ne nous avait pas encore été donnée dans l'Ecriture : *Vade ad*

fratres meos, et nous avertit que *c'est vers notre Père* qu'il monte, *Ascendo ad Patrem vestrum*. Comprenez-vous bien tout le sens de ces quatres petites paroles? il n'en faut pas davantage pour vous faire connaître le droit que le mystère de son ascension vous donne au ciel; j'explique ma pensée par celles de saint Irénée et de saint Cyrille d'Alexandrie.

Le Verbe divin n'a jamais cherché qu'à nous donner des marques de l'amour infini qu'il nous portait. Pour cet effet, il a voulu avoir avec nous les plus étroites liaisons, prendre les noms les plus engageants et les plus tendres, nous donner les qualités les plus propres à élever nos espérances, et à nous faire connaître la grandeur de notre état.

Demeurant dans le sein de son Père, il ne nous regardait que comme ses sujets et ses esclaves, disons-le avec saint Paul (*Ephes.*, II), que comme des étrangers de sa maison, séparés de ses divines alliances et de Dieu même. Les Juifs, plus heureux en ce point que les Gentils, avaient sur nous d'autres qualités qui les distinguaient; Dieu leur avait donné sa loi, il leur avait promis le Messie, il les avait comblés de ses bienfaits, il les appelait *son troupeau, son héritage, son peuple*.

Avec toutes ces qualités cependant, ils manquaient aussi bien que nous de la principale, qui devait faire tout le fondement de leur bonheur. Ils ne pouvaient encore dire ni à Dieu, vous êtes notre Père, ni au Messie, vous êtes notre frère; avantage réservé au mystère de l'incarnation du Verbe, qui prenant naissance parmi les hommes a fait, dit saint Irénée, le commencement de leur félicité et de leur gloire (*D. Irenæus, lib.* III, *c.* 21).

Car d'un côté, s'il est vrai que nous appelons frères ceux qui ont avec nous un même père, quoiqu'ils soient élevés au-dessus de nous par beaucoup d'autres avantages; dès que le Verbe divin s'est fait homme, et qu'il est descendu d'Adam par voie de génération, quoiqu'infiniment différente des productions ordinaires, il est certain que Jésus-Christ par cet endroit est devenu notre frère, et que les plus violents désirs de l'Epouse des Cantiques, *qui demandait à le voir attaché aux mamelles de sa mère* (*Cantic.*, VIII), ont été satisfaits.

Mais si d'un autre côté il est de foi que le Verbe est Dieu, et que la nature divine a été hypostatiquement unie à la nôtre, il n'est pas moins certain que, par cette union personnelle à un individu de notre espèce, toute la nature humaine a été infiniment élevée, et que le Fils de Dieu nous appartenant de si près, nous pouvons nous flatter d'avoir dans le ciel le même Père que lui : *Ascendo ad Patrem meum et ad Patrem vestrum* (*Vide Ambr., l.* IV. *de Fide, c.* 4; *Aug., lib.* II, *de Consensu Evangelist. c.* 3, *et epistol.* 120; *ad Honor. c.* 3., *in hæc verba* : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri*).

Il est vrai qu'entre sa filiation et la nôtre, il y a des différences infinies. En lui, c'est une filiation de nature, en nous, c'est une filiation d'adoption; en lui, elle est éternelle, en nous, elle est temporelle; en lui, elle est de propriété, en nous, elle est de miséricorde et de grâce.

Mais quelle plus grande gloire, et quel plus légitime fondement d'espérance, que d'être par adoption fils d'un Dieu dont le Verbe l'est par nature, et d'avoir pour Père dans le temps, le même Père qu'il a de toute éternité? *Quid hac potestate altius, quid hac altitudine sublimius dici potest* (*Greg. hom.* 6. *in Ezech.*)?

Par là, mes chers auditeurs, vous êtes plus les enfants de Dieu, que vous ne l'êtes de ceux qui vous ont mis au monde. Car si *toute paternité vient de lui*, et s'il est le modèle aussi bien que le principe de celles qui sont sur la terre, il faut demeurer d'accord que l'original étant toujours plus parfait que la copie, cette fécondité spirituelle et adoptive l'emporte sur toutes les autres. Si le nom de père est un nom d'amour et de tendresse, jamais, dit Tertullien, il n'y a eu de père comme Dieu : *Tam pater nemo, tam pius nemo*. Enfin si par cette qualité de père, on est obligé de travailler à l'établissement et au bonheur de ses enfants, où est le père semblable à Dieu qui nous appelle à la possession de sa propre gloire? mais par qui? écoutez saint Paul : par Jésus-Christ son Fils, qui, étant descendu du ciel sans avoir de frères, en a fait un choix gratuit, et n'a pas voulu y remonter, sans que nous fussions avec lui les héritiers d'un royaume qui cependant n'était dû qu'à lui seul.

Enfants du siècle, oh! que vous êtes souvent dans des sentiments bien contraires à ceux de Jésus-Christ! Avides d'une succession que des hommes morts laissent à des hommes mortels, vous voudriez être seuls à la recueillir. De là ces jalousies de frères à frères, qui font du principe même de leur union, le sujet de leurs querelles et de leurs inimitiés. De là ces aigres contestations entre ces Jacobs et ces Esaüs qui ne cherchent qu'à se supplanter; qui, pires que des tigres et des loups cerviers, dont la fureur épargne du moins ceux de leur espèce, font d'une même maison et d'un même sein, le triste théâtre de leurs vengeances.

On sacrifie à l'ambition et à l'avarice d'un aîné, des cadets, qui pour tout péché n'ont que celui d'être nés d'une famille dont ils diminueraient le bien, s'ils étaient également appelés à la portion héréditaire. On condamne à une mort spirituelle dans un couvent, de pauvres filles qui peut-être y pleurent comme celle de Jephté leur virginité (*Judic.* XI), et maudissent la cruelle piété d'un père, qui, les ayant vouées à Dieu dans la religion, a fait d'un prétendu sacrifice un horrible meurtre, et l'un des principaux chefs de sa damnation.

De là ces procès infinis qu'une aveugle prédilection de parents, et une cupidité encore plus aveugle que des frères font naître, et qui mettent en combustion tout le bien

d'une famille, qu'une paisible union aurait conservé. De là ces secrètes aversions qu'on nourrit dans son cœur, et qui ne manquent jamais d'éclater dès la première occasion qui se présente; ces haines immortelles par lesquelles, si l'on n'ose se servir du fer ou du poison contre son propre sang, on se résout à traiter ses frères comme Joseph fut traité des siens, qui formèrent le dessein de l'éloigner pour toujours de la maison de leur père, pendant que ce pauvre enfant demandait à tous ceux qu'il rencontrait : Où sont mes frères? je les cherche : *Fratres meos quæro.*

Jésus-Christ n'en avait point quand il est descendu du ciel, mais par une conduite tout opposée à celle qui fait aujourd'hui le scandale de notre religion, et le malheur de la plupart des familles dont les enfants voudraient être seuls, il s'est donné à lui-même par adoption des frères qu'il ne pouvait avoir par nature. A quel dessein? vous le savez, messieurs, afin qu'ils fussent heureux de son bonheur même, afin qu'ayant un même Père, ils jouissent d'un même royaume, *comme héritiers de Dieu et ses chers cohéritiers*, afin que les ayant aimés *jusqu'au dernier moment de sa vie*, il les aimât encore dans l'état de sa gloire, et que prenant possession du ciel, il *les plaçât où il serait lui-même.*

C'est ainsi qu'il s'en est expliqué à ses apôtres la veille de sa mort, leur témoignant que ce qu'ils demanderaient en son nom, ils l'obtiendraient, leur promettant *qu'il les retirerait à lui, afin qu'ils fussent là où il serait*, leur parlant de *l'esprit consolateur qu'il leur enverrait, et de son retour au ciel*, les rassurant par là dans leur crainte, leur disant : *Le monde ne me verra plus, mais pour vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez, et en ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis aussi en vous* (*Joan.*, XIV).

Ce jour, messieurs, est celui que vous célébrez, jour de bénédiction et de grâce, où les promesses faites à nos pères ont été accomplies; jour de salut et de gloire, où nous reconnaissons que Jésus-Christ, qui est en Dieu par l'unité d'une même substance, est en nous par son esprit, et par les droits qu'il nous donne au ciel, dit saint Cyrille (*Lib.* IX *in Joan.*, *c.* 47); jour de bonheur et d'adoption, où nous changeons de nom, de qualité, de domicile, étant les frères du Verbe incarné, et les enfants de son Père, afin d'entrer avec lui au ciel qu'il nous ouvre, et qui jusqu'alors avait été fermé : *In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis.*

Est-ce que les justes de l'ancien Testament n'étaient pas, aussi bien que nous, les enfants de Dieu? oui, messieurs, mais ils ne l'étaient pas comme nous, répond saint Cyrille (*lib.* I *in Joan.*, *c.* 14). Ils étaient les enfants de Dieu par leur foi et leur espérance en Jésus-Christ futur, au lieu que nous sommes ses enfants par notre union à Jésus-Christ incarné et glorieux. Ils étaient les enfants de Dieu, mais encore dans la minorité et sous l'esclavage de la loi, au lieu que nous sommes des enfants émancipés et établis en la possession de nos droits. Ils étaient des enfants de Dieu, mais comme un enfant qui est encore mineur, diffère d'un serviteur en peu de choses, on ne les appelait aussi que des serviteurs; au lieu que ces temps de minorité étant passés pour nous, on nous appelle les enfants du Père céleste, vers lequel monte notre frère aîné.

Il est aisé par là de comprendre d'où vient que, quoique tant de grands hommes de l'ancien Testament soient morts en état de grâce, leur élévation au ciel a été si longtemps différée, et qu'au contraire les saints de la nouvelle alliance y montent, dès qu'ils ont rendu l'esprit.

Ces justes de l'ancienne loi étaient encore sous la puissance de leurs tuteurs et de leurs curateurs; ainsi, quoiqu'ils dussent recueillir le bien de leur père, ils n'en jouissaient pas; mais comme ceux de la nouvelle sont sortis de cet état d'enfance et de sujétion, les portes du royaume céleste, qui ont été fermées aux autres, leur ont été ouvertes (*Chrysost. hom.* 13. *in Joan.*). Ceux-là, comme des enfants mineurs, attendaient leur émancipation; et ceux-ci n'étant plus enfants, dit saint Paul (*Galat.*, IV), mais héritiers de Dieu par Jésus-Christ, vont remplir les places que ce premier d'entre plusieurs frères leur a préparées.

Ici, mes frères, vos cœurs ne s'ouvrent-ils point à la joie, et pouvez-vous entendre des vérités si consolantes, sans entrer dans les mêmes sentiments du roi-prophète, qui s'écriait : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus. Je me suis réjoui des choses que l'on m'a dites, nous irons dans la maison du Seigneur.*

Si l'on m'avait dit : tu seras puissant, honoré et aimé de tous ceux dont tu seras connu; la terreur de ton nom glacera les cœurs de tes plus fiers ennemis, rien ne s'opposera à tes desseins, et ne troublera la douceur de tes plaisirs; tout ce que tu désireras ici-bas, te sera accordé; de vastes royaumes, une troupe nombreuse de courtisans, de magnifiques palais, des ambassadeurs qui viendront des extrémités les plus reculées de la terre demander ta protection et rechercher ton amitié; rien de tout cela ne m'aurait réjoui, comme me réjouit la nouvelle qu'on m'apporte, que j'irai dans la maison du Seigneur.

Maison, que vous êtes charmante! *Tentes du Seigneur des vertus que vous êtes aimables! Cité de mon Dieu, qu'on a dit de vous d'admirables choses* (*Psal.* LXXXVI)! Quand éprouverai-je par moi-même la vérité de ce que j'en ai appris? ma joie m'emporte, me voilà *debout*, soupirant après toi, ô Jérusalem céleste, et attendant à *pieds fermes* l'heureux moment de l'accomplissement des promesses qu'on m'a faites : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.*

Déjà les tribus du Seigneur y sont montées; ses amis, témoins irréprochables qui m'assurent de la fidélité de sa parole, ont pris

possession de ce royaume, et me disent que j'y entrerai, comme eux, *pour y célébrer à jamais la gloire de son saint nom : Illuc ascenderunt tribus tribus Domini, testimonium Israel ad confitendum nomini Domini* (*Psal.* CXXI). *O cité sainte, que ceux qui vous aiment sont dans l'abondance! Que la paix qui règne dans vos forteresses et dans vos tours est grande! J'en parle souvent à cause de mes frères et de mes proches*, qui sont déjà dans votre enceinte, *propter fratres meos et proximos meos loquebar pacem de te.*

Cependant ce n'était qu'en prévenant les temps futurs par un esprit de prophétie, que David pouvait parler de la sorte. Le ciel était encore fermé aux justes de l'Ancien Testament, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il leur est ouvert par Jésus-Christ, qui les mène avec soi et les met dans les places qu'il leur avait préparées. Quelle aurait donc été sa joie, s'il avait su ce que nous savons, si Jésus-Christ lui avait dit ce qu'il a dit à ses disciples : Je veux que vous soyez là où je suis; vous n'êtes plus mes serviteurs, vous êtes mes amis et mes frères, le ciel est votre maison, j'y suis monté pour vous y attirer après moi?

A nous, chrétiens, à nous s'adressent encore de si belles paroles. Que faisons-nous donc ici bas, conclut de là saint Cyprien, et qui de nous ne cherchera dans le ciel un bonheur qu'il ne peut trouver sur la terre? Qui de nous n'avancera pas ses désirs le jour de sa sortie de ce monde, ou ne souhaitera de jouir au plus tôt d'une si grande grâce? Nous sommes déjà dans le ciel par une partie de nous-mêmes, et c'est de là que nous attendons notre Seigneur Jésus-Christ, qui fera quitter à notre corps l'humiliante forme qu'il a, afin de lui en donner une autre, qui est celle de sa gloire; il a promis de le faire, il l'a demandé à son Père pour nous, il lui a même dit qu'il voulait que nous fussions là où il est, et que nous y fussions avec lui. Quels seraient donc notre aveuglement et notre infidélité, si étant aussi mal dans le monde que nous y sommes, nous y avions encore quelque attachement (1)?

Que ceux que ce monde séducteur aime et caresse, que ceux qu'il éblouit de son vain éclat, qu'il trompe par ses promesses, qu'il aveugle par ses honneurs, qu'il enivre par ses plaisirs; que ceux-là craignent d'en sortir, et qu'ils cherchent à y faire pour longtemps de doux établissements; mais pour vous, dit saint Cyprien, pour vous que ce monde hait, et qui devez réciproquement le haïr, qu'y a-t-il qui puisse vous y attacher, et que ne suivez-vous plutôt Jésus-Christ, qui vous a rachetés et qui vous aime?

Pour être véritablement en de si saintes dispositions, élevez-vous vers ces demeures éternelles où il règne, et, soutenus par la grandeur de votre foi, tenez-vous prêts à tout ce qu'il lui plaira de vous ordonner. Montrez que vos affections répondent à votre créance, que votre cœur est d'accord avec votre bouche, et que, lui demandant tous les jours *que son royaume vous arrive*, vous voudriez déjà y être avec lui.

Bannissant de vos âmes la crainte de la mort, occupez-vous de la pensée de l'immortalité bienheureuse qui la suit; pensée dont il faudrait que vous vous entretinssiez en tout temps, mais pensée qui doit vous être encore plus présente dans ces jours de trouble et d'orage, dont vous êtes assiégés de toute part dans la décadence de ce misérable monde, afin que le souvenir de ce que vous y avez déjà souffert, et la prévoyance d'autres maux encore plus grands dont vous êtes menacés, vous fassent regarder comme un très-grand gain l'avantage d'en sortir au plus tôt.

Si la maison que vous occupez menaçait d'une prochaine ruine; si, pour être trop vieille, les murs s'ouvraient de toute part, si le toit en allait tomber, et que les fondements ne pussent plus porter ce méchant édifice, quelle serait votre impatience d'en sortir? ou bien si, étant en mer, une furieuse tempête allait renverser le vaisseau où vous êtes, avec quelle contention de bras et quelle diligence ne tâcheriez-vous pas de vous jeter au port?

Tel est aujourd'hui l'état de ce misérable monde. C'est un vieil édifice qui s'ébranle, qui s'ouvre, qui tombe de tout côté; et vous ne vous savez pas bon gré d'en détacher vos cœurs, pour ne pas périr sous ses ruines? et vous ne rendez pas à Dieu d'humbles actions de grâces, de ce qu'il vous montre dans le ciel un port où vous serez pour toujours en assurance?

Monde séducteur, inconstantes et perfides créatures, vous ne me serez plus de rien. Plaisirs, honneurs, jeux, divertissements, compagnies, festins, pompes, ri-

(1) Quis non ad meliora suspiret? Quis non mutari, et reformari ad Christi speciem et ad cœlestis gratiæ dignitatem venire citius exoptet? Paulo Apostolo prædicante : Nostra autem conversatio in cœlis est, unde et Dominum expectamus Jesum Christum qui transformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. Tales nos futuros Christus Dominus pollicetur quando ut cum illo simus, et cum illo in æternis sedibus vivamus atque in regnis cœlestibus gaudeamus Patrem pro nobis precatur dicens : Pater, quos mihi dedisti, volo ut ubi ego fuero, et ipsi sint mecum, et videant claritatem quam mihi dedisti priusquam mundus fieret... Quam dilectissimæ habitationes tuæ, Deus virtutum! desiderat, et properat anima mea ad atria Dei. Ejus est in mundo diu velle remanere quem mundus oblectat, quem sæculum blandiens, atque decipiens illecebris terrenæ voluptatis, invitat. Porro cum mundus oderit Christianum, quid amas eum qui te odit, et non magis sequeris Christum qui te et redemit, et diligit? Mente integra, fide firma, virtute robusta parati ad omnem voluntatem Dei simus : pavore mortis exclusо, immortalitatem quæ sequitur, cogitemus. Hoc nos ostendamus esse quod credimus, quod cum semper faciendum fuerit Dei servis, nunc fieri multo magis debet, corruente jam mundo, et malorum infestantium turbinibus obsesso, ut qui cernimus cœpisse jam gravia, et scimus imminere graviora, lucrum maximum computemus, si istinc velocius recedamus. Si in habitaculo tuo parietes vetustate nutarent, tecta desuper tremerent, domus jam fatigata, jam lassa, ædificiis senectute labentibus, ruinam proximam minaretur, nonne omni celeritate migrares? si, navigante te, turbida et procellosa tempestas, fluctibus violentius excitatis, prænuntiaret futura naufragia, nonne portum velociter peteres? mundus ecce nutat, et labitur, et ruinam sui hinc suo testatur, et tu non Deo gratias agis, non tibi gratularis, quod, exitu majore substractus, ruinis, et naufragiis, et plagis imminentibus eruaris? (*D. Cypr., lib. de Mortalit.*

choses de la terre, *je ne vous regarderai plus que comme de l'ordure, afin de gagner Jésus-Christ*, et d'être à la fin de ma vie là où il est.

Venez, humiliations, pauvreté, maladies, afflictions, injures, persécutions, mortifications volontaires et étrangères; croix de mon Dieu, je vous embrasse de tout mon cœur, persuadé que vous êtes seules les plus sûres voies pour arriver au ciel où j'aspire uniquement, et où m'attend mon aimable Sauveur qui est y monté pour y préparer ma place. Je vous la souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

DISCOURS XXXIII.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses sortes de langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler (*Act.* II).

Dieu, dans les anciens temps, n'a guère fait d'éclatants miracles en faveur des Juifs, qu'il n'ait ordonné quelque fête pour en rappeler dans leurs esprits la mémoire. S'il les a tirés de la servitude d'Egypte, et s'il leur a ouvert, au milieu des eaux de la mer Rouge, un chemin à leur liberté, il a établi la fête de Pâque, comme un jour qui leur serait un monument éternel, et qu'ils célébreraient de races en races : *Habebitis hanc diem in monumentum, et celebrabitis eam solemnem Domino in generationibus vestris* (*Exod.*, XII).

Si, après les avoir miraculeusement protégés et nourris dans un vaste désert, il les a conduits dans une terre d'où coulaient des ruisseaux de miel et de lait, la fête des tabernacles n'a-t-elle pas été instituée pour leur représenter ce grand bienfait et les porter à une juste et éternelle reconnaissance?

S'il leur a donné sur la montagne de Sinaï les tables de la loi, ne sait-on pas qu'il a voulu qu'ils vinssent de toutes les parties du monde au temple de Jérusalem, pour le remercier d'un si riche présent, le cinquantième jour après la célébration de leur Pâque et que nous appelons, pour cet effet, *Pentecôte* : (*Levit.*, XXIII).

La nôtre, dans les temps nouveaux, doit nous être infiniment plus précieuse. Là, ils avaient reçu une lettre qui tue; ici, nous recevons un esprit qui vivifie; là, on les traitait comme des esclaves; ici, on nous traite comme des amis et des enfants; là, une loi gravée sur des tables de pierre leur fut apportée par un homme mortel et pécheur comme eux; ici, un Dieu homme et saint nous donne son propre esprit, et les trois adorables Personnes de la Trinité descendent chez nous pour y établir leur demeure. Quel présent du côté de Dieu! quelle fête et quel sujet de reconnaissance du côté des hommes!

Quelle plénitude de miséricorde et de magnificence du côté de Dieu! Il remplit les apôtres de tous ses dons; ce n'est pas assez, il les remplit tous de lui-même : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.* Quel engagement de fidélité et de gratitude du côté des hommes! Dès qu'ils en sont remplis, ils commencent à parler selon qu'il leur en donne le pouvoir : *Et cœperunt loqui, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis*; deux choses qui firent tout le bonheur des apôtres et des premiers fidèles assemblés dans le cénacle, deux choses dans lesquelles aussi consiste tout le nôtre, dit saint Grégoire, pape (*lib.* XXXIII *Mor.*, *c.* 2).

Le Saint-Esprit descendit sur les apôtres avec tous ses dons; et ces hommes, remplis de ce divin Esprit, répondirent à tous les desseins qu'il avait sur eux. Le Saint-Esprit se donna tout entier à eux, première considération; et ils se donnèrent sans réserve au Saint-Esprit, seconde considération. Plénitude de miséricorde et de magnificence du côté de Dieu; plénitude de fidélité et de reconnaissance du côté des hommes.

Voilà, mes chers auditeurs, de quoi occuper vos esprits, et toucher vos cœurs dans cette grande fête. C'est vous personnellement qu'elle regarde, puisque c'est pour remplir tous vos besoins que le Saint-Esprit veut descendre dans vos âmes, comme il est descendu sur les apôtres, première vérité. C'est donc à vous à avoir les mêmes dispositions d'esprit et de cœur qu'eurent les apôtres, si vous voulez que cette invisible descente se fasse dans vos âmes; seconde vérité qui servira comme de conséquence à la première. Qu'ont-ils reçu, et que recevez-vous? qu'ont-ils fait, et que deviez-vous faire? Demandez-en avec moi l'intelligence à ce divin Esprit, et pour en attirer plus efficacement les grâces, disons-lui tous, avec l'Eglise : *Veni, Creator Spiritus.*

PREMIER POINT.

En quel état était l'Eglise avant que le Saint-Esprit descendît sur les apôtres; en quel état ce divin Esprit a-t-il laissé l'Eglise, et quel changement y a-t-il produit par sa descente : c'est ce que nous ne pouvons considérer avec attention, sans admirer en même temps l'infinie bonté de Dieu envers les hommes, et l'inestimable présent qu'il leur a fait.

Représentez-vous *un petit troupeau*, qui, venant de perdre son pasteur, *se voit exposé à la fureur des loups* qui ne cherchent qu'à s'en rassasier dans leur faim. *Le glaive, qui a frappé ce pasteur, a écarté les brebis;* dispersées et errantes sans guide, elles *n'entendent plus leur berger à sa voix : Pusillus grex, mittam vos in medio luporum. Percusso pastore, dispergentur oves gregis.* La proximité du péril les remplit de crainte, et à peine se rassemblent-elles dans leur bergerie, faible asile contre tant de bêtes carnassières qui les poursuivent.

Représentez-vous une famille désolée par la mort de son chef; une jeune épouse, qui, ayant le plus aimable et le plus accompli de tous les époux, a la douleur de le voir meurtri de coups et sacrifié à la rage de ses cruels ennemis, sans qu'on lui laisse la liberté de se plaindre de l'horrible meurtre

qu'on a commis en sa personne ; de pauvres enfants, sans crédit, sans appui, sans bien, qui n'osent même parler de leur père, comme si c'était un crime d'en avoir été engendrés; tant la mémoire en est odieuse à des gens implacables, qui, par une piété autant barbare qu'elle est aveugle, croient rendre service à Dieu, en exterminant sa race, et immolant à leur fureur tous ceux qui lui appartiennent.

Tel était, messieurs, l'état de l'Eglise et des apôtres après la mort de Jésus-Christ, avant que le Saint-Esprit descendît sur eux. Ils avaient perdu, par le plus infâme et le plus cruel de tous les supplices, *leur bon pasteur et leur cher père*, qui ne les portait plus sur ses épaules dans leur lassitude, qui ne les nourrissait plus par ses miracles dans leur faim, qui ne les instruisait plus de leurs devoirs par ses prédications, qui ne les défendait plus contre leurs ennemis par sa puissance, qui ne les animait plus à souffrir par la force de ses exemples, qui ne les consolait plus dans leurs afflictions par les charmes de sa présence, la douceur et les attraits de sa voix.

Il fallait que ce qui leur avait été prédit eût tout son effet : qu'ils *pleurassent et qu'ils gémissent pendant que le monde se réjouirait* (*Joan.* XVI); qu'ils souffrissent les persécutions et les mépris que souffrent de *pauvres orphelins* qui ont perdu leur père; que, semblables à des brebis qui n'entendent plus la voix de leur pasteur, ils allassent errants, et qu'ils se cachassent, attendant cet heureux moment auquel ils devaient recevoir un secours tant de fois promis, être fortifiés et comme *revêtus d'une force d'en haut*. Ils connaissaient la vérité, mais ils n'osaient la dire; ils savaient qu'il était leur maître et leur père, mais ils appréhendaient d'en parler. Leur grâce, semblable à une semence que le froid resserre, était toute renfermée au dedans d'eux, et, quoiqu'elle y fût vivante, à peine y produisait-elle au dehors quelque signe de vie. C'était, dit Richard de Saint-Victor, un corps pesant, froid, languissant, exténué, qui, presque sans mouvement, sans parole, sans chaleur, avait dans son extrême défaillance besoin d'un grand et prompt secours.

Il ne lui a pas été refusé, et ce que Dieu dans sa colère avait fait autrefois contre les hommes pour les punir, il le fait aujourd'hui pour eux dans son abondante miséricorde, afin de leur donner en de si fâcheuses extrémités les plus grandes marques de son amour. Je m'explique.

La confusion des langues, l'impétuosité du vent, l'activité et la violence du feu ont été autrefois entre les mains de Dieu, trois terribles instruments de sa justice : *Confundamus linguam eorum, ut non audiat quisquam vocem proximi sui* (*Genes.* II).

Il se servit du premier pour se venger de l'orgueilleuse impiété des hommes, lorsqu'ayant formé le dessein de bâtir une tour dont le faîte s'élevât jusqu'au ciel, afin de rendre leur nom célèbre par tout le monde, il confondit tellement leur langage qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres.

Il se servit du second, lorsque Pharaon voulut retenir son peuple dans ses Etats, malgré les fréquentes sollicitations de Moïse : il fit souffler un vent brûlant, qui produisit une si effroyable multitude de sauterelles, que les terres des Egyptiens, qui en étaient toutes couvertes, en furent entièrement gâtées, n'y étant resté ni aucun fruit sur leurs arbres, ni aucune pointe d'herbes dans leurs campagnes (*Exod.* X).

Il se servit enfin du troisième, lorsque ne pouvant plus laisser impunies les infâmes abominations des habitants de Sodome et de Gomorrhe, qui avaient rempli la mesure de leurs crimes, il répandit sur ces détestables villes une pluie de feu et de soufre, qui les réduisit toutes en cendres (*Genes.* XIX).

Or, c'est à ces trois terribles effets de sa justice vengeresse sur les hommes, qu'il oppose aujourd'hui trois éclatantes marques de son amour infini et de son abondante miséricorde. Au lieu de cette confusion de langues, ce n'est plus qu'un seul et même langage. Là, des peuples inutilement occupés à élever la tour de Babel, s'entendaient aussi peu, que s'ils s'étaient servis d'expressions inusitées et de termes barbares ; ici, des nations différentes, assemblées à Jérusalem, entendent ce qu'on leur dit avec autant de facilité, que si leurs compatriotes leur parlaient. Là, une seule et même langue se divisait et se confondait plutôt qu'elle ne se multipliait : ici, ce qui était auparavant divisé et partagé se réunit : *Les Parthes, les Mèdes, les Arabes, les Romains, ceux qui habitent l'Asie et la Mésopotamie, s'écrient, comme tout hors d'eux-mêmes : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas de Galilée? comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays* (*Act.* II) ?

Au lieu de ce vent brûlant qui avait rempli de sauterelles toute l'Egypte, on entend aujourd'hui *tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui vient du ciel, et qui remplit toute la maison où les apôtres étaient assis*. Là, de vilains insectes gâtaient et corrompaient tout, dépouillaient les arbres de leurs fruits et de leurs feuilles, consumaient l'humidité et la fécondité de la terre; ici, un impétueux, mais favorable, vent répand une douce et salutaire rosée qui redresse ce qu'il y a d'abattu, qui humecte ce qu'il y a d'aride, qui nettoie ce qu'il y a de souillé, qui porte partout la bénédiction et l'abondance.

Au lieu de ce feu vengeur qui a réduit en cendres cinq maudites villes, des langues de feu descendent sur les apôtres; feu non mêlé de soufre et de bitume, mais de charité et de lumière, qui, éclairant et échauffant tout à la fois ces grands hommes, se répand par leur ministère dans les plus reculées extrémités du monde.

Je ne dis rien d'étranger à mon sujet, rien que saint Luc ne nous ait appris dans cet endroit des Actes d'où j'ai tiré les paroles de mon texte. Or, comment appellerons-nous

de si grands prodiges, si nous ne disons, avec saint Jean Chrysostome, que c'est la manifestation du cœur de Dieu, avec saint Augustin, l'épanchement de l'esprit de Dieu, qui, se répandant avec abondance sur ces hommes choisis, les remplit tous de lui-même? *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.*

Oui, de lui-même : car, tel a été, dans la plénitude des temps, l'excès de l'amour divin, de soulager de pressants besoins par des libéralités jusqu'alors inouïes, de faire succéder à de grandes misères de très-grandes miséricordes, d'opposer à une abondante mesure de péchés une mesure de grâces encore plus abondante, de se donner enfin lui-même, après avoir donné ce qui est hors de lui-même.

Biens de la nature, biens de la fortune, vous n'êtes que les moindres présents de Dieu. Les méchants aussi bien que les justes, les réprouvés aussi bien que les élus, vous possèdent également, à moins qu'on ne dise que, s'il y a quelque inégalité, elle est du côté des gens de bien, qui souvent ont moins de part que les autres à de si fragiles avantages. Biens de la grâce, vous êtes, à proprement parler, ses faveurs et ses dons : mais peu content de vous répandre s'il ne se donne lui-même, il a voulu descendre sur les apôtres et demeurer au dedans d'eux.

Il faisait auparavant ce qu'il voulait, mais il ne faisait pas ce qu'il pouvait; aujourd'hui il fait ce qu'il veut et ce qu'il peut. Il demeurait auparavant dans le sein de la Divinité, un avec le Père et le Fils; aujourd'hui, sans sortir de cet adorable sein, il descend dans les cœurs de ces premiers hommes du monde chrétien, pour les unir à la Divinité, se procurant à lui-même, sans rien diminuer de sa grandeur, une fécondité qu'il n'avait pas, par les surprenants effets qu'il produit dans ces nouvelles créatures en Jésus-Christ. Quels vides n'avaient-elles pas? mais aussi, quelle plénitude ne reçoivent-elles pas, disent les Pères; quels étaient leurs besoins, mais aussi, avec quelle rapidité, quelle efficace, quel succès ne les remplit-il pas?

Toutes les productions de la nature sont lentes : plus elle se hâte, plus elle s'épuise; plus elle précipite ses ouvrages, plus ils sont faibles et de peu de durée. Combien d'années faut-il à l'âme raisonnable pour agir, quoiqu'elle soit infuse tout d'un coup dans un corps qui est disposé à la recevoir? Nous avons l'accroissement des plantes, le sentiment et le mouvement des animaux, avant que nous raisonnions comme des hommes.

Il n'en est pas ainsi des opérations du Saint-Esprit : elles sont promptes, impétueuses, rapides : *Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis :* un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux, s'élève tout d'un coup dans le cénacle. Une subite émotion se fait dans l'esprit et dans le cœur des apôtres qui y sont assis, et la véhémence de ce vent emportera bientôt le vaisseau de l'Église dans tous les endroits où Dieu veut qu'il aborde.

L'Église est un vaisseau qui doit porter ses richesses par tout le monde : les sacrements en sont les voiles, la croix en est le mât, l'espérance en est l'ancre, la foi en est la boussole, les fidèles en sont les soldats; mais les apôtres en sont les pilotes, et le Saint-Esprit en est le vent. Que la mer du siècle se soulève, que l'enfer excite de furieuses tempêtes, que la Synagogue et la fureur païenne le menacent d'un prompt naufrage : l'Esprit de Dieu l'emportera où il voudra, malgré tous ces obstacles. C'est là *ce vent que* Dieu, comme dit le prophète, *fait sortir de ses trésors. Qui producit ventos de thesauris suis* (*Psal.* CXXXIV). C'est là cet esprit qui procède du Père et du Fils en unité de principe, et que ces deux personnes envoient sur la terre pour y faire des choses encore plus surprenantes, que ne furent celles qui nous sont décrites par un autre prophète.

Ézéchiel dit que le Seigneur l'ayant conduit dans un champ qui était tout couvert d'ossements, lui demanda ce qu'il en pensait, et qu'il prophetisât sur ces os décharnés et secs : Crois-tu qu'ils pourront se recouvrir de chair et de peau, vivre, et avoir la même force qu'ils avaient autrefois? *Vaticinare de ossibus istis.* Qu'en penses-tu?

A voir douze pêcheurs pauvres, ignorants, dissipés et troublés par la crainte des Juifs, presque sans mouvement et sans vie, quel jugement en aurait-on formé, et qui eût cru que ces ossements desséchés dussent jamais vivre? *Fili hominis, putas vivent ne ossa ista?* Mais ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu. Ossements décharnés, écoutez la parole du Seigneur. Je répandrai au dedans de vous mon Esprit qui vous fera vivre. Vous n'avez plus de moelle ni de mouvement, mais je vous revêtirai de chair et de peau; vous vous tiendrez fermes, et vous paraîtrez comme un corps d'armée, terrible à tous vos ennemis.

L'effet de cette parole divine a eu aujourd'hui tout son accomplissement. Des apôtres, le dirai-je? des ossements décharnés et secs, reçoivent une nouvelle force d'un esprit intérieur qui les vivifie. Bientôt vous les verrez, comme rangés en bataille, se tenir sur leurs pieds, pour combattre ce qu'il y a de plus fort. Bientôt vous les verrez, aux prises avec l'erreur et l'impiété, abattre les remparts de la fière et cruelle idolâtrie. L'esprit divin, qui est descendu sur eux, comme un vent impétueux au milieu des tourbillons et des éclairs, les a excités, poussés, encouragés aux plus difficiles entreprises; rien ne résistera à sa violence; les plus hauts cèdres du Liban, les plus redoutables forteresses de la Synagogue et du paganisme en seront renversées.

Bientôt Pierre parlera, et cet apôtre, qui n'avait osé confesser son Maître devant une servante, s'expliquera avec tant d'onction et de force, qu'il fera trois mille conquêtes à Jésus-Christ (*Act.* II). Bientôt vous les verrez

se partager entre eux toute la terre, ne se séparer que pour porter le flambeau de l'Evangile aux nations les plus éloignées, et arracher au démon quelques portions de son empire, ne divisant leurs forces qu'afin de l'attaquer de toute part, et ne lui laisser aucun asile où ses aveugles adorateurs soient en assurance. Chose si vraie, messieurs, que saint Paul écrit, quelques années après, aux Romains, que la foi de Jésus-Christ est annoncée par tout le monde, que les Juifs et les gentils ne font plus qu'un même peuple en celui qui les a rachetés.

Cette prophétie d'Ezéchiel est donc accomplie, et la vérité l'a encore emporté sur la figure : *Factus est sonitus et ecce commotio, et accesserunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam suam.* Voilà ce que disait le prophète : mais voici ce qu'ajoute saint Luc : *Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum.* Quelle rapidité ! quelle force ! quelle plénitude ! quel succès !

Je comparerais volontiers l'Eglise, qui, pour lors était toute renfermée dans le cénacle, à cette petite graine presque imperceptible dont Jésus-Christ parlait dans l'Evangile, et qui cependant, par un prodigieux accroissement, est devenue un si grand arbre qu'elle a couvert toute la terre de ses branches, sur lesquelles les oiseaux du ciel se sont reposés (*Matth.*, XIII).

Rien, au sentiment de Tertullien, n'est plus admirable dans la nature que de ce qu'un petit grain semé et caché dans la terre, sans avoir de gousse, sans être garni d'épis, sans porter de tuyau, perce avec sa petite pointe le sein qui le renferme et paraît ensuite tout chargé de fruits. Voici ce qu'il en dit, et j'aime mieux rapporter ici ses propres paroles, que de leur faire perdre leur beauté et leur force en les traduisant : *Seritur granum sine folliculi veste, sine fundamento spicæ, sine munimento aristæ, sine superbia culmi; exurgit tamen fructuum copia fœneratum, compage ædificatum, ordine structum, cultu munitum et undequaque vestitum* (*Tert. lib. de Resur. carn.*, *c.* 52).

D'où vient un si surprenant effet? D'une vertu intérieure, d'un germe caché, d'une sève qui monte et qui se distribue dans toutes les parties de la plante pour la nourrir, la fortifier et lui donner ce prodigieux accroissement. L'Eglise était ce grain : quoi de plus petit, quoi de plus faible? mais elle avait au dedans d'elle un principe de vie, un esprit vivifiant, et, pour le dire avec saint Paul, un Dieu qui fait croître ce que l'homme plante et arrose, ce que l'on planterait et l'on arroserait inutilement, s'il ne lui donnait la force et la perfection dont il a besoin.

L'Eglise, dit Richard de Saint-Victor, est le corps de Jésus-Christ (1), et le Saint-Esprit est l'esprit même de Jésus-Christ. Or, l'esprit de Jésus-Christ est dans le corps de Jésus-Christ. De même que dans la nature il n'y a que le corps que Dieu m'a donné qui vive de mon esprit, aussi ce corps mystique est de tous les corps le seul qui vit de l'esprit de son chef. C'est pourquoi, comme il n'y a rien de plus vif, de plus animé, de plus fort que l'esprit de Jésus-Christ, ne vous étonnez pas de l'élévation, de l'accroissement, de la force de son Eglise.

Il est un et indivisible en lui-même cet Esprit divin, et cependant il opère en mille différentes manières dans ceux qui le reçoivent. C'est pour cela qu'il est appelé tantôt esprit de vie, quand il tire les pécheurs du sein de la mort; tantôt esprit de vérité, quand il les instruit dans leur ignorance; tantôt esprit de conseil, quand il les détermine dans leurs irrésolutions ; tantôt esprit de force, quand il les soutient dans leurs faiblesses.

C'est lui, dit saint Bernard, qui nous avertit, qui nous instruit, qui nous excite, qui nous inspire le bien que nous devons faire, et qui nous donne en même temps les grâces et les secours dont nous avons besoin pour le faire (1). Il est au dedans de nous comme un père de famille dans sa maison, comme un roi dans ses Etats, comme un juge sur son trône. Retournons-nous de tout notre cœur à Dieu : c'est alors qu'il nous est donné pour notre salut. Faisons-nous tête à nos ennemis : c'est alors qu'il vient à notre secours. Marchons-nous dans les voies des commandements du Seigneur, malgré les tentations et les disgrâces de cette vie : c'est alors qu'il nous est communiqué pour notre ferveur. En un mot, dit saint Augustin (2), c'est lui qui, demeurant au dedans de nous, nous remplit, nous anime, nous conduit, nous vivifie et nous porte à l'accomplissement de nos devoirs, non par la pure crainte du châtiment, mais par l'amour de la justice ; découvrant si bien la vérité à notre esprit, que nous savons tout ce que nous devons savoir, et, répandant dans nos cœurs un si doux plaisir, que nous faisons avec joie tout ce que nous sommes obligés de faire : *Ut scienda sciamus aperiendo veritatem, ut facienda faciamus inspirando suavitatem* (*Idem in Psal.* CXVIII).

Je dis que c'est au dedans de nous que se font ces merveilleuses opérations du Saint-Esprit; mais il faut, pour cet effet, que je suppose, avant toutes choses (ce qui peut-être n'est pas), que nous avons apporté pour le recevoir à peu près les mêmes dispositions d'esprit et de cœur qu'apportèrent autrefois les apôtres, quand il descendit sur eux.

(1) Ecclesia est corpus Christi, Spiritus sanctus est spiritus Christi. Spiritus autem Christi non est nisi in corpore Christi, et solum corpus Christi vivit ex spiritu Christi; sicut corpus meum solum vivit ex spiritu meo, sic in corpore Christi nihil mortuum, extra nil vivum invenitur (*Rich. a Sancto-Vict.*, *part* 1 *de Baptismo Christi*).

(1) Ad faciendum bonum, quid in nobis spiritus bonus operatur? monet, movet, docet. Monet memoriam, rationem docet, movet voluntatem (*Serm.* 1 *Pentec.*). Infunditur ad salutem, cum in toto corde nostro revertimini ad Dominum, ad auxilium datur cum in omni colluctatione adjuvat infirmitatem nostram. Datur etiam ad fervorem, cum in cordibus perfectorum vehementius spirans validum, etc. (*D. Bern serm.* 3. *Pentec.*).

(2) Implet, regit, agit, refrænat a malis, ad bona excitat, suavem facit justitiam, ut homo benefaciat amore recti, non timore supplicii (*D. Aug. lib. de Gratia Christi*, *c.* 10).

Ils étaient tous ensemble dans un même lieu, encore plus unis par les mêmes sentiments d'amitié, de douceur, de désintéressement, de charité, de tendresse, qu'ils ne l'étaient d'habitation et de demeure : et souvent, dans une même maison, dans une même famille, dans une même société, on ne voit que division, que divorce, qu'inimitié.

Ils étaient tous assis dans un même lieu ; fidèle image de la tranquillité de leurs âmes, de la paix intérieure et de la pureté de leurs consciences : et parmi nous, que de troubles et d'orages que mille différentes passions y excitent ! par conséquent que d'obstacles à l'infusion de cet esprit divin, qui ne *se plaît à demeurer que dans des âmes tranquilles*, et qui proteste *qu'il n'entrera jamais dans celles qu'il trouvera souillées de péché.*

Ils persévéraient tous dans un même esprit en prières : parmi nous, il y en a peu qui prient ; parmi ceux qui prient, très-peu qui prient bien ; parmi ceux qui prient bien, encore moins qui persévèrent dans ce saint exercice. Aux uns, c'est accablement d'affaires, ils n'ont pas le temps de prier ; aux autres, c'est indifférence et négligence, ils ne se soucient pas de prier ; à ceux-ci, c'est impatience et relâchement, ils se lassent et s'ennuient de prier ; à ceux-là, c'est distraction, dégoût, dissipation, ils ne se mettent pas en état de bien prier.

Ils attendaient, et demandaient tous, et quoi ? l'accomplissement des promesses de leur cher Maître qui s'était engagé de leur envoyer le Saint-Esprit, *et de les revêtir de la force d'en haut* (*Luc.*, XXIV). Dons de prophétie, de miracles, de discernement des esprits ; ce n'était pas là précisément ce qu'ils attendaient : c'étaient leur sanctification personnelle et la force de résister aux ennemis de leur salut.

Persuadés que sans ces dons gratuits on peut être agréable à Dieu, et que sans la grâce sanctifiante, on ne peut lui plaire ; convaincus que quand *on aurait le don de prophétie et une parfaite science de toutes choses, que quand on parlerait le langage des anges mêmes et qu'on transporterait des montagnes d'un lieu en un autre, on ne serait rien sans la charité qui est répandue dans le cœur par le Saint-Esprit* (1 *Cor.*, XIII), c'était à cela seul qu'ils bornaient toutes leurs prières et tous leurs désirs ; ne soupirant qu'après ce don d'en haut, abandonnant tout le reste à la divine Providence, uniquement appliqués et attentifs à recevoir la plénitude de sa grâce.

En est-il ainsi de vous ? Peut-être, comme Simon le magicien, voudriez-vous bien recevoir le Saint-Esprit ; peut-être, comme lui, voudriez-vous même l'acheter à prix d'argent ; mais pourquoi, et à quels usages ? Orgueilleux, pour te faire un grand nom et t'attirer l'admiration de tout le monde par de fréquents miracles ; curieux, pour bien parler et savoir sans peine toutes les langues ; malade, pour te guérir ; avare, pour observer, par un esprit de prophétie, les temps favorables à ton négoce, pour te servir à propos de ce qui pourra contribuer à l'établissement de ta fortune : le dirai-je ? clerc et prêtre, pour posséder de gros bénéfices, et vivre grassement du patrimoine de Jésus-Christ.

Anathème sur ces hommes charnels, qui se proposent d'aussi abominables fins. Cherchez, mes frères, cherchez le Saint-Esprit pour lui-même ; et de toutes les grâces que vous attendez de son infinie miséricorde, ne soupirez qu'après celles qui peuvent contribuer à votre salut.

Ne lui demandez pas le don des langues ; priez-le seulement qu'il réprime la vôtre dans ces conversations où vous déchirez inhumainement la réputation de votre prochain ; qu'il arrête ces piquantes railleries qui portent des traits envenimés et mortels dans le cœurs de vos frères ; qu'il ne souffre jamais qu'il vous échappe aucune parole déshonnête, ou qui soit capable de faire de mauvaises impressions sur les esprits ; qu'il mette à votre bouche et à vos lèvres cette garde de circonspection qui vous est si nécessaire, afin que vous ne disiez rien qui n'inspire la vertu et qui n'édifie ceux qui vous entendent : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis* (*Psal.* XL).

Ne lui demandez pas le discernement des esprits ; priez-le seulement qu'il vous empêche de juger témérairement de vos frères, d'interpréter en mauvaise part ce qui leur aurait échappé par inadvertance, de confondre l'intention qui peut être bonne, avec les apparences qui vous semblent criminelles, de pénétrer par une maligne critique dans le secret de leurs affaires ; mais qu'il vous fasse la grâce de vous connaître si bien vous-mêmes, et de discerner si à propos ce qui vous est défendu d'avec ce qui vous est permis, qu'il règle vos pas selon la vérité de sa parole, afin que nulle iniquité ne vous domine : *Gressus meos dirige secundum eloquium tuum, et non dominetur in me omnis injustitia* (*Psal.* CXVIII).

Ne lui demandez pas le don des miracles : que vous servirait-il de faire marcher droit les boiteux, de rendre la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques et la vie aux morts ; si vous marchiez vous-mêmes d'un pas chancelant et inégal dans la voie de ses commandements, si une paralysie habituelle vous retenait dans le lit de vos plaisirs, si un aveuglement volontaire et une maligne ignorance de vos devoirs vous fermaient les yeux à ses lumières, si des habitudes invétérées et criminelles vous tenaient liés dans le tombeau de vos péchés ? Priez-le seulement que, par un miracle qu'il opérera en vos personnes, il vide les ordures de tant de plaies que vous vous êtes faites, et dites-lui, avec autant d'humilité et de sincérité que David : *Ayez pitié de moi, Seigneur, et guérissez mon âme, parce que c'est contre vous que j'ai péché : Domine, miserere mei, sana animam meam, quia peccavi tibi* (*Psal.* XL).

Ne lui demandez pas le don de prophétie : en vain souhaiteriez-vous de savoir le bon ou le mauvais sort des royaumes, la fin ou

la durée de la guerre, l'heureuse ou la fatale conclusion de vos procès, ce que deviendront vos femmes et vos enfants. Arrêtez sur vous-mêmes cet esprit de prophétie : pénétrés d'une salutaire crainte à la vue des péchés que vous avez commis, considérez-en par avance, si vous ne vous en corrigez, les funestes suites : affligés d'avoir perdu tant d'années que vous pouviez utilement employer à votre salut, et incertains du nombre de celles qui vous seront accordées, dites, dans l'amertume de votre âme : *Seigneur, faites-moi connaître ma fin, et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui me manque ;* et, qu'aidé de votre grâce, je mette dès ce moment ordre aux affaires de mon éternité : *Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est, ut seiam quid desit mihi* (*Psal.* XXXVI).

En un mot, voulez-vous que le mystère de la descente du Saint-Esprit s'opère en vos personnes ? en voici le secret que j'ai appris de saint Augustin, et qui pourrait faire le sujet d'un grand discours : *Corda mundentur, ne infundendus polluatur ; corda ligentur, ne infusus amittatur* (*D. Aug. in Manuali*). Si vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit, purifiez vos cœurs, afin que, dans l'impatience qu'il a d'y descendre, il ne soit ni outragé, ni déshonoré par vos péchés : et, si vous l'avez reçu, liez vos cœurs, de peur que, les ouvrant, vous ne le perdiez après l'avoir reçu. Il se donne tout à vous ; donnez-vous tout à lui. Il remplit tous vos besoins, remplissez aussi tous les desseins qu'il a sur vous : vous en trouverez les moyens, dans la conduite que tinrent les apôtres pour coopérer à ses dons, avec toute la fidélité dont ils étaient capables.

SECOND POINT.

Vouloir connaître ce qu'il est inutile ou impossible de savoir, et se soucier peu d'apprendre ce qu'on est obligé de savoir et de faire, c'est, messieurs, le grand désordre de la plupart des chrétiens et la funeste cause de tant de différents péchés dans lesquels ils tombent : dans les uns, c'est une curiosité, ou mauvaise ou indiscrète, ils veulent tout savoir ; dans les autres, c'est ou une négligence criminelle, ou une pernicieuse indolence, ils se mettent peu en peine d'apprendre ce qu'il faudrait qu'ils sussent.

D'où vient que Dieu tire ceux qu'il lui plaît de la masse de la corruption où ils sont, et qu'il y laisse ceux qu'il a dessein d'y laisser (1) ? Comment les hommes, conservant leur liberté, suivent-ils infailliblement, quoique sans contrainte, le mouvement qu'il leur donne, et que le décret de son conseil ne prévoit rien devoir être fait que ces créatures raisonnables et libres n'accomplissent : Voilà, dit saint Augustin, des questions inutiles, et qui, ne contribuant en rien à notre sainteté, peuvent devenir la fatale occasion de notre perte.

N'apprendrons-nous jamais que c'est à nous, encore plus qu'à Esdras, que l'ange demande : *Dis-moi combien pèse le feu, et renferme le souffle du vent dans une juste mesure?* N'apprendrons-nous jamais de saint Paul, qu'il doit y avoir dans la science, aussi bien que dans le boire et dans le manger, une raisonnable sobriété, et que vouloir plus savoir qu'on ne doit, c'est s'exposer au danger de se perdre ?

Mais qu'est-ce que le Saint-Esprit fait au dedans de nous, et que faisons-nous en lui résistant ? avec quelle vigilance devons-nous observer ses visites, quand il vient ; avec quelle fidélité nous sommes obligés de répondre à ses desseins, quand nous l'avons reçu ; quelles sont les vertus propres à l'attirer dans vos âmes et à l'y conserver ; les péchés les plus ordinaires qui l'y outragent, et qui l'en font sortir : voilà des recherches utiles et des questions nécessaires à l'instruction de nos esprits et à l'édification de nos cœurs. Car n'apprendrons-nous jamais du même apôtre, que notre principale étude est de nous examiner sur ces chefs, de voir et, pour me servir de ses termes, *de contempler* avec de sérieuses réflexions, *si quelqu'un de nous ne manque pas à sa grâce : Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.*

Béni soit le Seigneur, de nous avoir donné, dans la conduite des apôtres, de quoi nous instruire d'une obligation aussi importante qu'est celle de coopérer aux desseins du Saint-Esprit, et d'être fidèles à ses grâces.

Ils en furent tous remplis, et aussitôt ils commencèrent à parler, dit saint Luc : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui. Ils en furent tous remplis,* et ils ne dirent que ce que le Saint-Esprit leur faisait dire, ne parlant que *selon qu'il leur mettait les paroles en bouche : Prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis.*

Disons-le avec saint Jean Chrysostome, et tirons-en, pour notre instruction, les conséquences morales qu'il en tire. Les apôtres ne font rien que par l'inspiration et le conseil du Saint-Esprit ; première marque de leur fidélité, et première instruction qui nous regarde. Dès qu'ils connaissent ce que le Saint-Esprit souhaite d'eux, ils le font sans délai, malgré toutes les difficultés et les obstacles qu'ils y rencontrent ; seconde marque de leur fidélité, et seconde instruction qui nous regarde.

Il était bien juste, messieurs, que les apôtres n'écoutassent que le Saint-Esprit ; qu'ils ne suivissent que ses inspirations, qu'ils ne consultassent que sa volonté, qu'ils ne s'abandonnassent qu'à ses mouvements. A quel autre esprit qu'à celui de Dieu appartient-il de conduire les hommes dans leurs voies, et de leur marquer leurs vrais devoirs? Esprit de justice qui seul les sanctifie, de vérité qui seul les éclaire, de supériorité qui seul les gouverne, d'intelligence et de bonté qui seul ne saurait ni nous tromper, ni se tromper lui-même.

(1) Agit Deus quod vult in cordibus hominum, vel adjuvando, vel judicando ut etiam per eos impleatur quod manus ejus et consilium prædestinavit fieri (*D. Aug. epist. CV, ad Sixtum ; et lib. de Prædestinat., c.* 20).

Quel eût été leur malheur, s'ils avaient suivi d'autre conseil ? quel serait le nôtre, si nous nous adressions à d'autres maîtres ? Séduits par nos fausses et chancelantes lumières, nous irions d'illusions en illusions ; et si nous évitions quelques piéges, nous tomberions infailliblement en d'autres : ne surmontant une passion que par de plus fortes dont nous nous rendrions esclaves, ne terrassant un ennemi, que pour tomber ensuite sous lui : à peu près comme ce malheureux que l'éléphant qu'il venait de tuer renversa et accabla par sa pesanteur (1 *Machab.*). Enivrés de l'amour des créatures, et entraînés par la violence de nos passions, nous ferions à tout moment, sans nous en apercevoir, de tristes naufrages ; semblables à ces pilotes qui, ayant perdu de vue l'étoile polaire et ne regardant plus leur boussole, abandonnent à la fureur des vents et des tempêtes un vaisseau qui va bientôt se briser contre les écueils.

Vous avez prévenu ces malheurs, ô mon Dieu, en nous donnant votre esprit pour maître et pour guide dans ces fréquents dangers auxquels nous sommes exposés sur la mer orageuse de ce monde : esprit qui est un vent favorable qui nous *pousse au port de votre bonne volonté;* esprit qui nous éclaire dans toutes nos actions et toutes nos démarches; esprit qui nous apprend à connaître la vérité et à la suivre; le bien, et à l'accomplir; l'erreur, et à nous en préserver; le mal, et à le fuir : esprit si favorable, mais en même temps si nécessaire, que sans ses inspirations et ses avis nous ne pouvons rien dire, rien faire, rien résoudre, rien penser qui contribue efficacement à notre salut (1).

Mais comme on présenterait en vain la lumière à des yeux qui ne voudraient pas s'ouvrir, en vain aussi l'esprit divin nous enverrait ses inspirations et nous offrirait ses avis, si nous ne voulions pas en profiter. Il ne demande qu'à se répandre dans nos esprits et dans nos cœurs ; mais il veut que ces esprits soient soumis et ces cœurs dociles, pour recevoir aveuglément tout ce qu'il leur inspirera ; disons mieux, il veut que nous soyons sans esprit et sans cœur, afin qu'il soit le maître et le Dieu de nos esprits et de nos cœurs.

Ce que j'avance vous paraît peut-être renfermer une contradiction manifeste : rien cependant de plus véritable et de plus nécessaire. *Mon cœur est tombé en défaillance,* dit le roi-prophète : *Defecit cor meum*, et c'est parce que je n'ai point de cœur, que je reconnais que Dieu *est le Dieu de mon cœur : Defecit cor meum, Deus cordis mei* (*Psalm.* LXXII).

Quel étrange langage, s'écrie Richard de Saint-Victor ! Ne vous en étonnez pas néanmoins, répond-il ; c'est en cela même que David reconnaît véritablement la souveraineté et l'empire que Dieu a sur lui (*Rich. a Sancto-Victore, tractatu de Gradibus violentæ charitatis; et expositione in Cant.*, c. 32). C'est parce qu'il *est sans cœur*, qu'il appelle Dieu le Dieu de son cœur; c'est parce qu'il est sans esprit, qu'il appelle Dieu le Dieu de son esprit. Voici comment.

Être sans cœur et sans esprit, c'est n'en faire aucun usage propre, mais vivre comme si l'on n'en avait point ; c'est renoncer à soi, se dépouiller de soi, ne rien avoir à soi ; c'est dire : Je pourrais me conduire selon les lumières de ma raison et agir selon les mouvements de ma volonté ; mais je me désiste de ce pouvoir et je renonce à cette propriété, pour en transporter à Dieu tous les droits qu'il y a déjà par lui-même, et que je lui sacrifie de nouveau, pour ne vivre que dépendamment de lui.

C'est dire : Ce n'est pas à moi, mais c'est à Dieu à m'éclairer et à me gouverner ; ce n'est pas à moi à croire ce que je veux croire, mais à Dieu à m'inspirer et à me révéler ce que je dois croire ; ce n'est pas à moi à choisir ce parti, à prendre cette résolution, à m'engager dans cet état, c'est à Dieu, c'est à son esprit, à me marquer ce qu'il faut que je fasse. Jusque-là je demeurerai en repos, sans action et sans mouvement, en attendant qu'il me donne quelque signe de sa volonté. Jusque-là je serai comme si je n'avais ni esprit ni cœur ; je vivrai, non, je ne vivrai pas, ce sera lui qui vivra en moi ; je parlerai, non, je ne parlerai pas, ce sera lui qui parlera en moi ; j'agirai, non, je n'agirai pas, ce sera lui qui agira en moi, et alors, étant sans esprit et sans cœur, je l'appellerai le Dieu de mon esprit et de mon cœur : *Defecit cor meum, Deus cordis mei.*

Les apôtres et les disciples étaient si pénétrés de ces sentiments, qu'à considérer ce qui est remarqué d'eux dans les Actes, on dirait que c'est moins leur esprit qui raisonne et leur cœur qui veut, que l'esprit et le cœur de Dieu même.

S'ils décident les questions les plus difficiles, ils disent hardiment que *c'est ainsi qu'il a semblé au Saint-Esprit et à eux. Sic visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* XV). Leur esprit particulier leur a manqué ; celui du Saint-Esprit a rempli ce vide. Ils ne voient que par ses yeux, ils ne se conduisent que par ses lumières, ils ne prononcent que par sa bouche.

S'ils s'expliquent avec tant d'éloquence et de force, *qu'on ne peut répondre à ce qu'ils disent*, c'est qu'ils sont les échos d'une voix d'en haut et d'une sagesse supérieure, devant laquelle il faut que ce qu'il y a de plus savant se taise et se confonde; c'est que l'esprit divin, dont ils sont remplis, produit en eux des effets encore plus grands que ne produit le vin, quand on en a pris avec excès. Leur raison humaine est comme absorbée, perdue, anéantie dans la divine.

Ils sont ivres et *pleins de vin nouveau* (c'est ainsi qu'on les traite): *musto pleni sunt isti ;* ils ne savent ce qu'ils disent, et cepen-

(1) Non solum ad cognoscendam, sed etiam ad faciendam justitiam nos per actus singulos adjuvat, ita ut sine illo, nihil veræ sanctæque pietatis habere, cogitare, dicere, agere valeamus (*D. Prosper in Respons. ad Capitul. Gallorum object.* 3)

dant ils disent des merveilles; ils ne connaissent rien par eux-mêmes, et cependant ils révèlent des mystères qui n'ont jamais été connus. A peine savent-ils leur langue naturelle, et cependant *ils parlent toute sorte de langues.* Des nations assemblées de différents endroits du monde les entendent, comme s'ils étaient leurs compatriotes; elles en sont surprises, touchées, converties : d'où vient cela? C'est que leur esprit est comme aliéné, et Dieu est le Dieu de leur esprit; c'est que *leur cœur est tombé en défaillance, et Dieu est le Dieu de leur cœur : Deficit cor meum, Deus cordis mei.*

Quoique le Saint-Esprit ne doive jamais se répandre sur vous avec la même plénitude, puisque vous n'êtes pas appelés aux mêmes emplois ni au même ministère, sachez cependant, mes frères, que tels que soient les degrés de votre grâce, vous ne lui serez jamais fidèles, et ne coopérerez jamais à ses desseins par d'autres moyens. A lui seul est dû le souverain domaine de vos esprits et de vos cœurs; et comme il veut en être le maître absolu, il prétend, pour vous remplir de ses grâces, vous trouver si vides de vous-mêmes, que vous ne fassiez que ce qu'il vous ordonne. Il veut régler vos pensées et vos paroles, et jamais elles ne seront réglées, si vous ne pensez et si vous ne parlez comme il souhaite que vous parliez et que vous pensiez.

De là, ce *cœur pur* qu'il dit qu'il vous donnera et *qu'il créera* par sa gratuite miséricorde, cœur par conséquent qui ne doit souffrir aucune impureté du premier. De là, *cet esprit droit qu'il renouvellera*, esprit par conséquent qui ne doit plus avoir les déréglements et la bizarrerie de l'ancien. De là, ce *cœur de pierre qu'il vous ôtera, et ce cœur de chair qu'il mettra en sa place;* cœur de pierre, endurci à ses inspirations, et que les flèches du Tout-Puissant ne pénètrent pas; *cœur de chair* docile et susceptible de toutes les impressions qu'il voudra lui donner, afin *que vous marchiez dans ses commandements, que vous gardiez ses ordonnances, que vous soyez son peuple, et qu'il soit*, comme il le dit, *votre Dieu : Ut sint mihi in populum, et ego sim eis in Deum* (*Ezech.*, XI); car comment seriez-vous son peuple, si vous ne lui obéissiez comme de fidèles sujets à leur roi, et comment serait-il votre Dieu, si, par une ferme résolution de vous soumettre entièrement à ses ordres, vous ne lui conserviez ce domaine primitif et essentiel qu'il a sur vous? conclut de là Richard de Saint-Victor, qui en apporte une raison fort convaincante (*Rich. a Sancto-Victore, part.* I, *lib.* VI *de Trinit.*, *c.* 14).

Quand vous recevez le Saint-Esprit, vous recevez, dit-il, l'esprit de Jésus-Christ même, *que le Père vous envoie en son nom.* Or, l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de soumission et de dépendance, un esprit de sacrifice et d'anéantissement volontaire, un esprit qui ne regarde sa doctrine que comme une doctrine qui, quoiqu'elle soit à lui, *ne vient pas de lui, mais de celui qui l'a envoyé*, qui ne regarde sa volonté que comme une volonté à laquelle il a renoncé, pour faire uniquement celle de son Père : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Etranges paroles qui ont fait croire aux apollinaristes que Jésus-Christ n'avait point d'âme raisonnable, mais que la divinité en faisait toutes les fonctions; et aux monothélites, qu'encore bien que Jésus-Christ eût une âme raisonnable, elle n'avait pas cependant de volonté créée.

De ces deux hérésies que l'Eglise a foudroyées de ses anathèmes, ne pourriez-vous pas, mes frères, laissant l'erreur à part, en tirer quelques conséquences pour la conduite de vos mœurs? S'il est faux de dire que Jésus-Christ n'a point eu d'âme raisonnable ni de volonté créée, ne feriez-vous pas bien, et ne mériteriez-vous pas beaucoup de priver la vôtre de ses opérations ordinaires, afin qu'elle n'agisse plus que par le mouvement que lui donnera le Saint-Esprit; de lui ôter les pensées, les inclinations, les désirs du vieil homme, pour vous conformer à cet homme nouveau, dont l'esprit sera au dedans de vous? Ne ferez-vous pas bien et ne mériterez-vous pas beaucoup de vivre avec une si parfaite dépendance des ordres de Dieu, que rien ne vous agrée, à moins qu'il ne lui plaise, ne vous proposant, dans toutes vos actions, vos projets, vos désirs, vos entreprises, que sa bonne et sainte volonté?

Je vais, ô mon Dieu, m'engager dans ce mariage, parce qu'après vous avoir demandé dans mes prières quelque signe de votre volonté, je crois que vous voulez bien que je m'y engage; car si je savais que vous ne le voulez pas, j'y renoncerais dès ce moment, quelque avantageux qu'il me paraisse selon le monde.

Je vais entrer dans cette charge, parce qu'après les communions et les aumônes que j'ai faites avant que de m'y déterminer, pour connaître si vous le souhaitiez, j'ai cru que vous m'y appeliez; car, si j'étais convaincu du contraire, je l'abandonnerais dès ce moment, quand je devrais m'attirer la haine de toute ma famille et la perte de tout mon bien.

Oui, divin esprit, je ne veux plus avoir d'esprit ni de cœur à ma disposition; je ne veux plus agir, parler, penser que de la manière que vous aurez la bonté de m'inspirer. Loin de moi toute complaisance et tout amour pour moi; mon *cœur est tombé en défaillance* O aimable *Dieu de mon cœur*, qu'on m'appelle ivre et fou, je souffrirai avec joie ces injures qu'on a dites à vos apôtres, convaincu que, sans cette prétendue folie, il n'y a point de vraie sagesse; que, sans cette ivresse divine, on ne peut vous obéir ni vous servir avec l'empressement et la ferveur qu'ont eus ces hommes choisis que vous avez remplis de vous-même.

Les termes de l'Ecriture y sont formels. *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui :* Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler. Je vous ai déjà dit qu'il n'en est pas des opéra-

tions du Saint-Esprit dans une âme, comme des opérations ordinaires de la nature; mais, ce que je dois ajouter à cette première vérité, est que, pour ne pas recevoir en vain ces mouvements et ces impressions divines, vous devez y répondre, comme les apôtres, avec toute la promptitude et la diligence dont vous êtes capables.

Il y a, dit un grand saint du dernier siècle, trois choses que tout chrétien doit soigneusement observer : l'inspiration, le sentiment qu'on a pour elle, et le consentement qu'on y apporte (*S. François de Sales, Introduction à la vie dévote, c.* 18). Par l'inspiration, le Saint-Esprit frappe à la porte de nos cœurs, comme l'époux des Cantiques, qui cherche son épouse, qui l'appelle, et qui la réveille de son assoupissement; par le sentiment et la complaisance, nous témoignons la joie que nous avons de ses visites, comme cette épouse qui se sentit émue aux approches de son époux; par le consentement, enfin, nous lui ouvrons nos cœurs et nous nous abandonnons entièrement à sa conduite.

Or, séparer ces trois choses, c'est ne rien faire. En vain le Saint-Esprit nous solliciterait par ses inspirations, si du moins nous ne les recevions avec quelque joie; et en vain témoignerions-nous en avoir de la joie, si nous ne lui donnions aussitôt notre consentement. Ce fut, dit-il, par le défaut de cette joie et de cette complaisance que Dieu fut si offensé des Israélites, qu'il déclara avec serment qu'ils n'entreraient jamais dans son repos, après les avoir inutilement pressés, pendant quarante ans, de se convertir. Et ce fut aussi par le défaut de ce consentement, que l'époux, qui avait frappé à la porte de l'épouse, se retira avec indignation, après avoir différé, sous de frivoles excuses, à la lui ouvrir.

Le Saint-Esprit vient tout d'un coup à vous, mes frères; mais il veut que vous vous donniez aussitôt à lui; il se hâte pour vous remplir de ses bienfaits, mais il prétend que vous vous hâtiez de lui ouvrir vos cœurs pour le recevoir : c'est une nuée, un vent, un torrent, un éclair (car c'est de cette manière que l'Ecriture en parle). Rien n'est plus rapide que la nuée, plus violent que le vent, plus impétueux que le torrent, plus précipité que l'éclair : si vous ne profitez de cet heureux moment, fixerez-vous cette nuée, comprimerez-vous ce vent, arrêterez-vous ce torrent et cet éclair? Servons-nous encore d'une comparaison plus sensible.

Où est l'homme si patient, qui, après avoir frappé longtemps à une porte, pour rendre service à ceux qu'il cherche, ne se rebute enfin et ne se retire lorsqu'ils ne la lui ouvrent pas? Où est l'estime qu'on fait d'un ami et d'un bienfaiteur, lorsqu'on ne veut quitter ni son jeu, ni sa table, ni ses autres plaisirs, pour recevoir ses visites et jouir de sa compagnie? Jugez de vous-mêmes, messieurs, par tous ces endroits, et vous connaîtrez aisément quelle est l'injure que font au Saint-Esprit cette fatale tiédeur et cette mortelle négligence que vous apportez si souvent à le recevoir.

Oh! que j'appréhende que ce ne soit à vous que s'adresse ce sanglant reproche que Dieu faisait autrefois aux Juifs : il vous le fera t avec d'autant plus de justice, qu'il ne leur avait pas envoyé, comme à vous, son Saint-Esprit. *Locutus sum ad vos mane, et non audistis; vocavi vos, et non respondistis* (*Jerem.*, VII) : Je vous ai parlé du matin, et vous ne m'avez pas écouté; je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas répondu.

Je vous ai parlé du matin, sollicité par les purs mouvements de ma miséricorde et de ma bonté, afin que vous vinssiez à moi de bonne heure, et que, pressés par vos propres intérêts, vous vous hâtassiez de recueillir mes bienfaits : *Locutus sum ad vos mane;* et, insensibles à mes invitations, sourds aux charmes de ma voix et aux attraits de ma grâce, *vous ne m'avez pas seulement écouté : Et non audistis.*

Je vous ai parlé du matin, par ces bonnes pensées que je vous ai inspirées dès votre plus tendre jeunesse, par ces semences de piété et de vertu que j'ai répandues dans vos âmes, par ces lumières surnaturelles dont j'ai éclairé vos esprits, par ces bons désirs et *ces bénédictions de douceur dont je vous ai prévenus : Locutus sum ad vos mane: je vous ai appelés du matin :* vous vous en souvenez bien, et cent fois votre conscience vous l'a dit; et cependant, engagés par vos mauvaises habitudes, entraînés par la violence de vos passions, étourdis par le bruit que faisaient autour de vous les créatures que vous aimiez, *vous ne m'avez pas écouté : Et non audistis.*

Non content de vous parler, *je vous ai appelés*, pour vous dire que c'était vous personnellement que je cherchais : *Vocavi vos;* et cependant, ingrats et dénaturés que vous êtes, *vous ne m'avez pas répondu : Et non respondistis. Je vous ai appelés :* rien ne m'y obligeait; vous ne m'étiez ni nécessaires, ni utiles; je n'en eusse été ni plus grand, ni plus heureux : *Vocavi vos.* Vous seuls aviez intérêt de me répondre, puisqu'il s'agissait de votre bienheureuse ou de votre malheureuse éternité, et cependant *vous ne m'avez pas répondu : Et non respondistis.*

Je vous ai appelés : Vocavi vos. Si j'avais fait la même grâce à plusieurs autres, ils seraient venus à moi : vous seuls, abusant de ma bonté, n'avez pas voulu y venir, ni *daigné me répondre : Et non respondistis. Je vous ai appelés :* quand vous le nieriez, ces objets tragiques que j'ai exposés à vos yeux, ces terreurs de mes jugements qui vous ont ébranlés, ces fréquentes expériences de tant de créatures dont l'infidélité devait vous faire penser à moi et à vous, ces dangers d'où je vous ai tirés, ces maladies dont je vous ai frappés, les pierres de ces maisons où vous m'avez si souvent offensé, rendraient pour moi témoignage contre vous. *Vocavi vos : Je vous ai appelés; et vous ne m'avez pas répondu : Et non respondistis.* Je m'en souviens bien : j'en tiens par devers

moi un fidèle registre. En tel lieu, en tel temps, devant telles et telles personnes, dès le premier usage de votre raison jusqu'à présent, rien de ce que j'ai fait pour vous et de ce que vous avez fait contre moi ne m'est échappé; toutes mes grâces et toutes vos infidélités, tout cela est compté *et déposé dans les trésors* de mes vengeances.

Vous devez, mes frères, d'autant plus craindre de si sanglants reproches, que vous avez reçu incomparablement plus de grâces que ceux à qui Dieu les a faits chez Jérémie. Pour vous, les cieux se sont ouverts; pour vous, le Père éternel a envoyé son Fils au monde; pour vous, ce Père et ce Fils ont fait descendre le Saint-Esprit : quelle raison avez-vous donc de ne le pas écouter quand il vous parle, de ne lui pas répondre quand il vous appelle?

Ne me dites pas que ce qu'il demande est trop difficile, et qu'il n'est pas si aisé de coopérer à ses desseins dès qu'il les fait connaître : je n'aurais qu'à vous apporter l'exemple des apôtres pour vous confondre. Car si cette excuse était recevable, qui d'eux ou de vous pouvait plus raisonnablement s'en servir? Vous expose-t-on aux mêmes dangers? vous engage-t-on dans les mêmes combats? vous prédit-on les mêmes maux?

O courageux apôtres! ô lâches chrétiens! ô apôtres fidèles et empressés à suivre le mouvement de l'Esprit de Dieu, dans les plus cruelles persécutions! ô chrétiens infidèles et *pesants de cœur*, dans les épreuves les moins difficiles! ô apôtres, qui *commencez à parler dès que vous êtes remplis du Saint-Esprit*, méprisant les prisons, les fouets, les ignominies, les naufrages, la mort, et aimant mieux souffrir les plus horribles supplices que de manquer pour un moment à la grâce que vous avez reçue! ô chrétiens muets et assoupis, qui demeurez dans un injurieux silence et dans une froide suspension de cœur quand il s'agit de témoigner qui vous êtes et à qui vous appartenez!

O chrétiens insensés et ingrats, qui, pour ne pas déplaire à une misérable créature, pour ne pas souffrir une légère raillerie, pour ne pas faire murmurer une importune et aveugle passion, pour ne pas vous abstenir d'un plaisir de bête, pour ne pas mécontenter un ami injuste, pour ne pas rompre les mesures propres à élever une fragile fortune, aimez mieux affliger le Saint-Esprit par de criminels délais, l'éteindre et l'étouffer au dedans de vous!

Pardon, mon Dieu, pardon, si jusqu'ici nous vous avons traité avec tant d'indignité et de mépris! Pardon, divin Esprit, pardon, si nous avons si souvent abusé de vos grâces, répondu si lentement et si négligemment à vos saintes inspirations! Nous vous promettons, et nous vous le promettons avec serment, que nous répondrons par une prompte et inviolable fidélité à tout ce qu'il vous plaira de nous ordonner; mais, comme ces belles protestations n'auraient aucun effet si vous ne les souteniez par de continuelles grâces, nous vous supplions de nous accorder votre protection et de nous fortifier dans votre service (*S. François de Sales, Introduction à la vie dévote, seconde partie, ch.* 10). Voici ce pauvre et misérable cœur, à qui votre bonté a fait prendre ces saintes résolutions; mais, hélas! il est trop faible et trop inconstant pour faire le bien qu'il désire, à moins que vous ne lui donniez votre sainte bénédiction. Je vous la demande avec une humble confiance, ô Dieu! qui êtes un avec le Père et le Fils, et dont j'espère de jouir dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

DISCOURS XXXIV.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, ET FONDATEUR DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS.

Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me : non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.

La droite du Seigneur a fait paraître sa force en ma personne; la droite du Seigneur m'a élevé sur le trône : Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur (*Psaume* CXVII).

Dans la pensée de saint Jean Chrysostome, (*Enarrat in Psal.* CXVII), ces paroles du roi-prophète renferment ce que Dieu fait de plus grand, en faveur de certains hommes choisis qu'il a séparés des autres, pour faire éclater en eux ses adorables perfections, et ce que ces hommes heureux, soutenus de sa grâce et honorés de son amitié, peuvent lui témoigner de plus affectueux et de plus tendre, en reconnaissance de ses bienfaits.

Quand je vois David *environné de tout côté par de cruels ennemis qu'il renverse par terre, et dont il se venge au nom du Seigneur, poussé avec effort et près de tomber, et* cependant *soutenu dans sa faiblesse par une puissante main* (*Psal.* CXVII); occupé de sa misère, et de son néant, et toutefois *élevé* sur le trône d'Israël, je ne puis, messieurs, que je ne m'écrie : Bonté, miséricorde, puissance, magnificence de mon Dieu, que vous êtes admirables!

Mais quand je me représente ce même David, inviter toutes les créatures *à rendre avec lui gloire au Seigneur*; *faisant retentir les cris de sa joie dans toutes les tentes des justes, Vox exultationis, et salutis in tabernaculis Justorum*, et publiant hautement que *Dieu seul a été son protecteur, son appui, sa force*, je ne puis que je ne loue l'humble et pieuse reconnaissance de ce serviteur fidèle, qui, sensible à ces grands bienfaits de son maître, ne parle des dangers dont il l'a délivré, des conquêtes qu'il lui a fait faire, de l'honneur et de la vie qu'il en a reçue, que pour raconter ses œuvres, et en rendre, dans les siècles les plus reculés, la mémoire éternelle : *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.*

A ces premiers traits, le nom et la vie de *Norbert*, les périls dont il a été tiré, les ennemis dont il a combattu les vices et humilié la fierté, les qualités d'archevêque et de patriarche d'un grand ordre, les admirables choses qu'il a faites dans l'Eglise et dans le cloître, pour éterniser sa piété et sa

reconnaissance, ne vous reviennent-elles pas d'abord dans l'esprit ?

J'ai du moins cru pouvoir me servir de cette idée, pour faire en abrégé l'histoire de sa vie et le fondement de son éloge. C'est pourquoi, sans m'éloigner des paroles de mon texte, vous l'allez voir soutenu par la droite du Seigneur, et tiré de la corruption du monde par la force de sa grâce : *Dextera Domini fecit virtutem ;* élevé aux premières dignités de l'Eglise par la main du Seigneur, et ses propres vertus : *Dextera Domini exaltavit me ;* vivant toujours, et devenu comme immortel pour annoncer les œuvres du Seigneur, par l'établissement de son ordre : *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.* Pour soutenir dignement cette idée, j'ai besoin d'être soutenu moi-même par la force du Seigneur ; c'est la grâce que je lui demande, etc. *Ave.*

PREMIER POINT

Comme le chrétien appartient par son baptême à Dieu, qui l'adopte pour son enfant dans ce premier de nos sacrements, il ne peut jamais soutenir cette belle qualité, ni jouir des avantages qu'elle lui procure, s'il ne se sépare, d'affection et de cœur, de tout ce qui est capable de le corrompre. Il faut, dit saint Bernard (1), que sa raison, sa volonté et sa mémoire conspirent ensemble pour la conservation de son innocence et l'économie de son salut. Il faut que sa raison soit éclairée, sa volonté droite, sa mémoire pure ; qu'il n'y ait ni erreur qui séduise sa raison, ni injustice qui corrompe sa volonté, ni image et impression du vice qui salissent sa mémoire.

Il faut qu'il éloigne de son esprit mille fausses et pernicieuses maximes qui pourraient l'aveugler et le jeter dans l'erreur ; qu'il ôte de son cœur tant d'attachements et de mauvaises inclinations qui pourraient le corrompre ; qu'il purifie son imagination et sa mémoire de tant de sales idées et de contagieux objets qui ne manqueraient pas de l'entraîner dans le désordre. Or, quelle apparence qu'il se trouve dans cet état, à moins que Dieu n'ait pitié de lui, et que la *droite du Seigneur ne fasse paraître sa force* en le tirant de la corruption du monde, dont la maligne ruse s'occupe tout entière à aveugler par ses maximes, à corrompre par ses amours, à perdre et à empoisonner, par la contagion de ses scandales, ceux qui vivent de son esprit ?

Quoique cette grâce que l'Ecriture appelle une grâce *de séparation et de divorce,* soit absolument nécessaire à tous les hommes qui veulent se conduire selon les règles de l'Evangile, elle l'est principalement à ceux qu'une illustre naissance, une fortune riante et une florissante jeunesse engagent dans le grand monde. Car si ceux-mêmes qui y mènent une vie obscure et pauvre ne laissent pas de l'aimer tout amer et tout rebutant qu'il est ; si, pour adoucir le chagrin de leurs maux présents, il leur suffit, ce semble, de s'entretenir d'une flatteuse idée d'un bonheur futur, et si, semblables à Jonathas, *qui, pour avoir pris au bout de sa baguette un peu de miel sauvage, crut avoir trouvé un aliment fort nourrissant* (I *Reg.*, XIV), ils s'imaginent avoir découvert de grandes ressources dans leurs disgrâces, quand le monde qui, auparavant, leur paraissait infidèle et dur, leur fait goûter en passant quelques petites douceurs : que sera-ce de ceux qui, nés dans l'opulence et dans la grandeur, ne voient ce monde que par ses dehors les plus imposants, qui, *ensorcelés de ses bagatelles, enivrés de ses plaisirs* (*Sap.*, IV), enflés et entêtés de ses honneurs, s'en tiennent à l'expérience qu'ils en ont ; expérience toujours fatale à leurs vertus, qui leur fait croire que comme le monde n'est que pour eux, ils ne doivent être aussi que pour le monde : *Inebriati sunt qui inhabitant terram* (*Apocal.*, XVII).

Qu'il est rare, qu'il est difficile de réformer pour lors sa raison par sa foi, d'avoir, pour ce monde caressant et imposteur, cet esprit de renoncement, de mépris, de haine, que demande l'Evangile ! Dans un âge où mille objets flatteurs prennent les devants pour séduire l'esprit et corrompre le cœur, sans qu'on ait le loisir ni presque la liberté de se reconnaître ; dans un âge où les passions les plus vives et les plus tendres sont enflammées par tant de créatures officieuses qui préviennent même leurs désirs ; dans un âge où l'espérance d'une longue vie permet si peu de penser à la mort, que, par une illusion semblable à celle de l'optique, on la croit très-éloignée quand souvent elle est bien proche ; dans un âge qu'on regarde comme le printemps de la vie et la saison des plaisirs, où le libertinage de ceux que l'on fréquente impose une espèce de nécessité de les imiter, et où, sans attendre que l'on soit sollicité au mal par sa propre convoitise, on y est entraîné par le torrent de la coutume, et le pernicieux exemple des autres, qu'il est rare, messieurs, qu'il est difficile de se précautionner contre tant d'illusions, de se préserver de tant de dangers, de se débarrasser de tant de liens, de rompre tant d'engagements, de purifier son esprit et son imagination de tant d'erreurs et de fantômes, de ne se pas faire un agréable portrait du monde, de ne pas même grossir les objets, en leur donnant des couleurs plus vives et des traits plus charmants qu'ils n'ont pas !

Pour ne pas périr au milieu de ces dangers, il faut *que la droite du Seigneur agisse de toute sa force.* Il faut, dit Richard de Saint-Victor (1), que toute la sagesse, toute la miséricorde, toute la justice, toute la bonté, toute la compassion que nous distinguons

(1) Sit sine errore ratio, sit voluntas sine iniquitate, sit memoria sine sorde. Bonum parat habitaculum Deo cujus nec ratio decepta, nec voluntas perversa nec memoria fuerit inquinata, etc. (*D. Bern. Serm.* 2 *in Dedic. Ecclesiæ*).

(1) Dextera Domini fecit virtutem. Ostendat sapientiam suam, ne erret ; revelet misericordiam suam, ne desperet ; doceat justitiam suam, ut non præsumat ; innotescat ipsi bonitas ejus, ut eum amet in donis ejus ; innotescat ei compassio, ne succumbat in malis suis (*Rich. a Sancto-Victor., part.* II *annot. in Psal.* CXVIII).

dans la simplicité de l'être divin, s'emploient en faveur de sa créature; que Dieu l'éclaire de sa sagesse, de peur qu'elle ne se trompe, qu'il lui montre sa miséricorde, de peur qu'elle ne se désespère; qu'il lui fasse néanmoins sentir sa justice, afin qu'elle s'humilie dans la vue de ses péchés; qu'il lui donne une vive idée de sa bonté, afin qu'elle l'aime dans les grâces qu'elle en reçoit; qu'il la soutienne, et qu'il la protège par sa compassion, afin qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, et qu'elle ne succombe pas à de si dangereuses tentations.

Ces grâces rares et choisies furent accordées à Norbert, en un lieu et en un temps où il en avait plus de besoin. Représentez-vous un jeune seigneur, illustre par sa naissance, considérable par ses grands biens, pourvu de tous les talents et de toutes les grâces naturelles, élevé avec délicatesse dans la maison de ses parents, nourri dans le sein de la mollesse et de l'abondance, un esprit vif et enjoué, un cœur libéral et magnifique, une âme tendre et ouverte aux passions les plus douces, occupé des divertissements de la vie, et porté à ne se refuser aucun plaisir.

Ajoutez, à tous ces périls du salut où fut exposé Norbert, un fatal engagement dans une cour dont je n'oserais dire ici les désordres, si saint Bernard, qui vivait de son temps, ne nous les avait marqués; car ne pouvons-nous pas dire de la vie déréglée et païenne que menaient la plupart des courtisans de l'empereur Henri quatrième et de Frédéric, archevêque de Cologne, ce que ce grand saint a dit de ceux qui étaient pour lors à la cour du pape Eugène?

Voyez, saint Père, lui disait-il (*Lib.* IV *de Consid.*, *c.* 2, *n.* 4 *et* 5), si je ne connais pas bien le génie et les mœurs de vos courtisans, par le portrait que je vais vous en faire? Ce sont des gens qui n'ont ni piété pour Dieu, ni respect pour les choses saintes, ni amitié pour ceux qui les approchent, ni humanité pour ceux qui leur sont étrangers. Des gens qui, n'aimant personne, ne sont aussi aimés de personne; et qui, se faisant craindre de ceux qui les connaissent, se réduisent à l'humiliante nécessité de les craindre à leur tour. Des gens qui demandent sans honte, et qui refusent encore avec moins de honte ce qu'on leur demande; inquiets jusqu'à ce qu'ils aient reçu ce qu'ils souhaitent; ingrats quand ils sont arrivés à l'accomplissement de leurs désirs. Des gens qui ne disent rien que de grand et qui ne font rien que de bas; qui, magnifiques en ce qu'ils promettent, sont très-réservés et très-avares dans ce qu'ils donnent.

Sont-ils devant vous? ils vous flattent avec excès; ne vous voient-ils plus? ils vous déchirent par les plus cruelles médisances. A les entendre parler, on ne remarque que simplicité et charité dans leurs discours, tant ils sont adroits à dissimuler leurs ressentiments; mais à observer ce qu'ils font, on reconnaît qu'il n'y a point de traîtres plus malins qu'eux, ni d'ennemis plus irréconciliables. Ils donnent tout au faste et au luxe, rien ou très-peu de chose à la sainteté et à l'ornement intérieur de leurs âmes; tout à une ambition démesurée, rien à l'humilité et à la modestie. Chez eux la crainte du Seigneur passe pour simplicité, la régularité d'une bonne conscience pour hypocrisie, la sincérité pour bêtise, le pardon des injures pour lâcheté, la vigilance sur soi-même, l'application à ses devoirs de chrétien, l'amour du repos et du recueillement, pour oisiveté et pour folie.

Vivre parmi de telles gens, c'est vivre parmi des scorpions et des dragons, ajoute saint Bernard; et il ne faut rien moins que la droite du Seigneur et toute la force de son bras, pour préserver une âme d'une si fatale et si contagieuse corruption.

Vous la sentîtes, Norbert, cette main favorable et toute-puissante, qui vous tira précipitamment de ce centre d'iniquité. Une divine et subite lumière vous fit ouvrir les yeux au péril que vous ne voyiez pas, et aux désordres d'une vie mondaine dans lesquels vous étiez plongé sans vous en être aperçu. Vous commençâtes à connaître le monde tel qu'il est: vain dans ses honneurs, criminel dans ses plaisirs, inconstant dans ses amitiés, perfide dans ses caresses, intéressé dans ses complaisances, impur dans ses engagements, ennemi de Dieu, malheureux objet de son indignation et de ses vengeances.

Vous commençâtes à comprendre qu'il vous serait impossible de travailler sérieusement à la réformation de vos mœurs, si vous ne vous déterminiez à faire avec le monde un certain divorce que vous n'aviez pas encore fait; qu'aimer les pompes, les divertissements, les plaisirs de la cour, et que vouloir vous convertir, c'étaient deux choses contradictoires, que la sévérité évangélique et la vie mondaine avaient entre elles une invincible antipathie; que la grâce du christianisme consiste premièrement et avant toutes choses, dans cette séparation; que plus on lie de commerce et d'intrigues dans le monde, moins on est chrétien; de même que plus on y renonce, plus on est fidèle à la grâce de son baptême.

Pénétré de ces importantes vérités, vous vous écriâtes, avec ce grand saint que vous avez toujours regardé depuis comme votre maître, et consulté comme votre modèle: Que j'ai trouvé de douceurs à n'en point avoir! que j'ai de joie d'abandonner ce qu'autrefois je craignais tant de perdre! Périssent pour moi ces badineries et ces plaisirs que j'ai tant estimés au préjudice des véritables biens que j'ai méconnus jusqu'ici! C'est à vous, ô mon Dieu, que j'en ai l'obligation; à vous, qui avez éclairé mes ténèbres et rompu ma surdité; à vous, qui avez chassé de mon cœur ces divinités terrestres, pour vous mettre à leur place (1).

La résolution en est prise, Norbert quitte

(1) Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium fuit. Ejiciebas eas a me, et intrabas pro eis omni voluptate dulcior. (*D. Aug. lib.* IX *Confes.*).

la cour de l'empereur et de l'archevêque de Cologne. Impatient de *se dépouiller du vieil homme avec ses vices et ses convoitises, pour se revêtir du nouveau avec sa sainteté et sa justice*, il s'engage, en entrant dans les ordres sacrés, au service de ses autels.

Ce ne fut pas, comme il n'arrive que trop souvent, pour chercher dans l'Eglise de quoi réparer les brèches d'une maison qui va tomber en ruine, ou pour soutenir, par de gros bénéfices, des dépenses qu'on retrancherait malgré soi, si l'on avait moins de revenus. Ce ne fut pas pour goûter dans une profession plus tranquille un doux repos dont on ne peut jouir dans une vie tumultueuse, ni pour passer de l'agitation d'une cour mondaine à une indolente oisiveté dans la maison du Seigneur. Ce ne fut pas pour porter dans Jérusalem les vices de Babylone, ni faire servir une hypocrite piété à son avarice, comme Antiochus qui ne feignit d'aimer la déesse Nanée, et de ne vouloir demeurer avec elle dans son temple, qu'afin de lui enlever ses trésors (II *Machab.*, I).

On ne vit pas ce jeune chanoine tantôt à l'église, tantôt à la comédie; le matin avec Dieu, le soir avec les dames; consumer la meilleure partie du temps à boire, à manger, à jouer, à dormir; mener, dans une profession toute sainte, une vie sensuelle ou inutile, qu'un sage païen rougirait de mener.

On le vit tout changé d'esprit et de mœurs, haïr encore plus le vice qu'il ne l'avait aimé, se faire une continuelle violence pour courber ses épaules sous le fardeau de la croix, combattre ses passions les plus vives, et rompre ses plus douces habitudes, mépriser les censures d'un monde railleur qui se moquait d'un si prompt changement, fuir les plaisirs d'un monde efféminé, qui ne lui inspirait que la mollesse, condamner les maximes d'un monde libertin auquel il ne pensait plus que pour se reprocher de s'y être longtemps et par trop aveuglément attaché.

Que de sages retours sur soi! que de fréquents remords d'une conscience alarmée, qui ne regardait qu'avec frayeur sa vie passée! Comment ai-je vécu, et où allais-je, ô mon Dieu, si vous ne m'aviez arrêté au milieu de ma course? Au bout de ce chemin large, où je marchais avec tant de plaisir, je n'eusse trouvé que l'enfer, si votre toute-puissante main ne m'en avait détourné. *Dextera Domini fecit virtutem.*

Quelle sollicitude et quelles résolutions pour le futur? Un entier dévouement à toutes les volontés de Dieu, une constante et inviolable assiduité à tous les exercices de sa vocation et à toutes les heures canoniales, une timide et continuelle vigilance sur ses sens, un ferme dessein de gagner à Dieu, par ses exemples autant que par ses discours, quelques-uns de ses confrères, dont la vie était déréglée, ou du moins de ne se laisser jamais corrompre par la contagion de leurs scandales.

Sur le témoignage que ses plus fidèles historiens nous en rendent, je me le représente, messieurs, animé d'un *zèle selon la science*, et disant à ses chers confrères, avec cette liberté et cette force que lui donnait l'Esprit de Dieu qui parlait par sa bouche : Si j'ai l'honneur de vivre avec vous dans une même Eglise et sous les mêmes lois, ce n'est que pour me sanctifier avec vous et m'instruire des mêmes devoirs qui nous regardent tous. Nos intérêts y sont communs; et malheur à nous, si nous ne soutenons avec fidélité tout le poids de notre ministère, par un sincère attachement à Dieu, par une édifiante modestie, par des vertus solides et exemplaires, par une foi vive et animée de charité, afin que, bien loin de périr avec ceux qui sont infidèles à leurs devoirs, nous recueillions les grâces et les récompenses des autres qui les remplissent!

Nous sommes chanoines, et nous composons une même société; mais pourquoi? Est-ce pour n'être présents que de corps à l'église, et souvent même pour nous faire payer de notre absence; pour réciter un bréviaire sans attention, et plus souvent encore négliger de le dire? Est-ce pour nous distinguer des séculiers par nos vêtements, et nous mêler avec eux par les mêmes parties de débauches; pour porter un habit de pénitence, et nous engraisser dans le repos et la bonne chère; pour être regardés comme des gens rangés sous la discipline et les canons de l'Eglise, et mener une vie tout opposée à la sainteté de cette discipline et à la sévérité de ces canons?

Nous sommes chanoines pour *servir Dieu et l'adorer en esprit et en vérité*; pour nous renvoyer tour à tour, comme des anges incarnés, les louanges que nous devons lui rendre, pour lui plaire encore plus par la régularité de notre vie et l'innocence de nos mœurs, que par la douceur et le concert de nos voix; pour faire connaître que nous sommes pénétrés de l'infinie grandeur de celui qui nous a séparés comme un peuple choisi des autres hommes, et en présence duquel nous n'oserions paraître, *si, l'honorant des lèvres, notre cœur était éloigné de lui.*

Nous sommes chanoines pour être des modèles de vertu, exposés aux yeux du peuple, à l'édification duquel nous devons travailler avec tant de précaution, que nous soyons en droit de lui dire : *Soyez nos imitateurs, comme nous le sommes de Jésus-Christ;* pour disputer entre nous par une sainte émulation, et nous efforcer à qui fera mieux son devoir; qui aura plus de recueillement dans ses prières, plus de frugalité dans ses repas, plus de libéralité dans ses aumônes, plus de mortification dans ses sens, plus de douceur dans ses paroles, plus d'honnêteté dans ses conversations, plus de désintéressement, d'humilité, de piété, d'anéantissement dans sa conduite.

Dès que nous avons choisi ce parti, nous nous sommes engagés, par la sainteté de notre état, à l'accomplissement de tous ces devoirs. Nous l'avons promis à Dieu par serment; serment que nous lui avons fait sur son Evangile aux pieds des saints autels; serment dont les anges et les hommes sont

témoins ; serment revêtu de toutes ses conditions et de toutes ses clauses ; serment sur lequel nous serons, ou justifiés si nous lui avons été fidèles, ou réprouvés si nous l'avons volontairement violé.

A quelle confusion donc ne nous exposerions-nous pas devant les hommes, et quels trésors de colère n'amasserions-nous pas au jour des vengeances de Dieu, si, vivant hors du monde, nous vivions de l'esprit du monde, si, séparés des laïques par notre vocation, nous étions aussi intempérants qu'eux dans nos repas, aussi dissolus dans nos plaisirs, aussi déshonnêtes dans nos paroles, aussi superbes dans notre train et dans nos meubles, aussi empressés à nous procurer nos divertissements et à éloigner de nous la mortification et l'austérité chrétiennes, aussi occupés des nouvelles et des intrigues du siècle, aussi enivrés de la beauté des femmes, aussi dévoués à leur plaire, à les divertir, à entrer dans leurs intérêts et dans leurs querelles, à partager avec elles leur joie et leur chagrin, que si nous leur tenions lieu de maris ?

Si nous avons la douleur d'apprendre que ces sages et salutaires remontrances de Norbert ne servirent qu'à irriter davantage contre lui la fureur de quelques-uns de ses confrères, dont il y en eut qui lui crachèrent au visage, et d'autres qui le chargèrent d'imprécations et d'injures, nous avons, messieurs, la consolation de savoir qu'il se sépara d'eux, dans la crainte de périr avec eux, s'appliquant à lui-même ce que Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Allez prêcher le royaume de Dieu, mais ne faites provision ni de bâton, ni de sac, ni de pain, ni d'argent, et s'il y en a qui refusent de vous recevoir, sortez de leur ville, et secouez même la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux* (*S. Luc.*, IX).

Où est l'homme qui, plus docile que Norbert à ces paroles de Jésus-Christ, les ait mieux accomplies à la lettre ? Il quitte ses bénéfices ; il sort d'un lieu et d'une compagnie où il ne peut *laisser la paix qu'il y apportait ; il secoue la poussière de ses pieds ;* je veux dire, dans le sens de saint Augustin, que ne voulant rien avoir qui puisse l'attacher par le moindre endroit au monde, il vend son patrimoine dont il distribue l'argent aux pauvres ; plus pauvre lui-même par choix et par vertu, que ne le sont par leur condition ceux qu'il soulage de ses aumônes.

Semblable aux apôtres, *il va de village en village, annonçant l'Evangile, et guérissant les malades* (*Ibid.*). Celui dont *Corozaïm et Betzaïde font* un injurieux mépris est reçu avec joie par de pauvres paysans ; et des esprits grossiers ouvrent leurs cœurs à la semence de la parole, ravis qu'on arrache de leurs âmes l'*ivraie que l'homme ennemi y avait semée.*

Mais comme son zèle ne peut se renfermer dans de si étroites bornes, une plus spacieuse carrière est ouverte à ce ministre évangélique, et la même main du Seigneur qui l'a tiré de la corruption du monde par la force de sa grâce : *Dextera Domini fecit virtutem*, le place sur le trône de Magdebourg, et l'élève aux premières dignités de l'Eglise : *Dextera Domini exaltavit me.*

SECOND POINT.

Ce que font de fidèles et de zélés ministres pour la gloire de leur prince, les hommes apostoliques le font pour celle de Jésus-Christ. Le prince se choisit ceux qu'il aime ; Jésus-Christ, dont les faveurs sont encore plus gratuites, se choisit des hommes selon son cœur : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Ceux que le prince a honorés de son choix, tâchent de s'en rendre dignes par leur attachement à son service ; et ces hommes que Jésus-Christ distingue des autres par cette préférence d'élection, se sentent obligés de s'en distinguer encore par une préférence de fidélité et de soins.

Plus le prince élève les siens à de grandes charges, plus ils s'animent à sacrifier à ses intérêts leur autorité, leur santé, leurs biens : et plus Jésus-Christ donne aux siens non-seulement de grandes charges, mais encore de grands talents pour les remplir, chose que les princes de la terre ne peuvent faire, plus ces hommes reconnaissants se font un honneur de soutenir, par d'héroïques et d'éminentes vertus, la gratuité de son choix.

Que penserait-on, en effet, d'un homme élevé aux premières dignités d'un royaume, chargé des affaires et des secrets d'un Etat, s'il sacrifiait à ses plaisirs son propre devoir ; s'il consumait en jeux, en promenades, en festins la meilleure partie du temps qu'il devrait consacrer tout entier au service de son maître et au bien public ? Si, plus jaloux de se faire obéir et craindre, que de tenir les peuples dans une respectueuse dépendance, il se servait de l'autorité qu'il aurait reçue, pour venger ses injures particulières, pendant qu'il souffrirait, avec une indolente nonchalance, des irruptions étrangères ou des factions domestiques ?

Mais que penserait-on aussi, par ce même principe, et que dirait-on d'un pasteur aux soins et à la vigilance duquel Dieu aurait confié un grand peuple, s'il regardait comme un poste commode à son oisiveté ou à son ambition, une dignité qui lui doit être un nouveau sujet de sollicitude et de travail ? Si, ébloui de ce qu'il y a d'éclatant dans le ministère, il n'en voulait pas toucher le fardeau du bout du doigt ? Si, vivant du lait de ses brebis et se couvrant de leurs laines, il se souciait peu de chercher celles qui sont égarées, et de guérir les malades ? Si, tout occupé à faire valoir sa dignité, il commandait avec une austère fierté à ceux qu'il aurait pu conduire avec douceur et édifier par la sainteté de ses exemples ?

Ce qu'on en dirait, messieurs ? Ce qu'en dit le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse (*Chap.* VI) : *Vous qui gouvernez les peuples, sachez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur qui sondera le fond même de vos pensées et qui vous jugera avec d'autant plus de sévérité, que vous ne vous serez pas jugés vous-*

mêmes. Plus vous aurez été puissants, plus vous serez tourmentés puissamment ; plus vous aurez eu de pouvoir et de force, plus vous êtes menacés de grands supplices. Ce qu'en dit Dieu chez le prophète Ezéchiel (*Chap.* XIV) : *Malheur aux pasteurs d'Israël qui se nourrissaient eux-mêmes et qui, sans paître mon troupeau, mangeaient ce qu'il y avait de plus gras ; je leur demanderai un rigoureux compte de tout ce qui s'est perdu par leur faute, et je les châtierai dans ma fureur !*

Plaise au Seigneur pour la gloire de son saint nom, et le bien de son Eglise, que tous ceux qui la gouvernent soient autant pénétrés de ces terribles vérités, que le fut Norbert ! Rempli de l'Esprit de Dieu, il s'imaginait voir *sa droite qui l'avait élevé*, *Dextera Domini exaltavit me*, sur le siége de Magdebourg, toute prête à lancer sur sa tête ses foudres et ses carreaux, s'il ne répondait avec une inviolable fidélité à tous les desseins qu'il avait sur lui. Regardant son élévation dans un même point de vue que David faisait la sienne, il disait, comme lui, *qu'il craignait le haut du jour*, *Ab altitudine diei timebo* (*Psal.* LV), et l'éclat que sa nouvelle dignité répandait autour de lui. Sachant dans quelle disposition d'esprit et de cœur avaient été tant de grands hommes qui s'étaient cachés pour n'être pas ordonnés évêques, il tremblait, il soupirait à leur exemple ; dans la crainte que ce ne fût, non une récompense de ses mérites qui lui étaient inconnus, mais un châtiment de ses péchés qu'il ne perdait jamais de vue.

Qui le croirait, messieurs ? C'est avec cet esprit qu'il entre, chose inouïe, dans son palais archiépiscopal, moins comme un époux qui va y jouir des douceurs du mariage qu'il vient de contracter avec une riche et illustre épouse, que comme un homme qui va y faire amende honorable à Dieu, pieds nus et dans un équipage si pauvre, que son portier même le méconnaît et lui en refuse la porte.

Vous vous imaginiez peut-être le voir entrer dans Magdebourg comme un grand seigneur, qui, avec une pompeuse suite, va prendre possession de son Eglise au bruit du canon et des acclamations publiques : quoiqu'il eût pu le faire, et il est à propos de le dire dans un siècle où la maligne critique n'épargne pas même les oints du Seigneur, quoiqu'il eût pu le faire dans la pensée que cette pompe imprimerait dans l'esprit des peuples une plus vive idée de la grandeur épiscopale, et qu'elle laisserait dans leurs cœurs de plus grandes dispositions à une soumission respectueuse, il se souvint néanmoins que Jésus-Christ, son Maître, n'était entré à Jérusalem qu'avec un vil et méprisable équipage, les yeux baignés de larmes, pleurant le malheur futur de cette ville, et résolu de purifier son temple des trafics illicites et des abominations qui s'y commettaient impunément.

Il s'efforça de l'imiter en cette occasion, et pénétré de douleur de voir que, par la négligence de ses prédécesseurs et par la corruption du clergé, on trafiquait des bénéfices comme d'une succession temporelle et qu'on mettait à prix le Saint-Esprit, crime incomparablement plus grand que ne fut autrefois celui des vendeurs dans le temple de Jérusalem, il s'arma de zèle contre les profanateurs de son Eglise, qui avaient fait *de la maison de Dieu une maison* de simonie, *et une infâme retraite de voleurs.*

O le digne objet du zèle de notre saint évêque ! Il entra dans cette caverne de voleurs, sans appréhender les monstres qui en gardaient les avenues ; il prêcha, il exhorta, il invectiva ; il prit en main le fouet des excommunications et des censures ecclésiastiques, pour arrêter le cours d'un si scandaleux désordre et faire d'un temple de Balaam et de Moloc le sanctuaire du Dieu vivant.

Qu'on se déchaîne contre lui, qu'on invente de faux chefs d'accusation, qu'on le charge d'injures atroces, qu'on le vienne chercher jusque dans les tribunaux de la pénitence pour lui enfoncer un poignard dans le sein, qu'on laisse pour mort dans l'Eglise un de ses domestiques, il sait qu'on ne peut corriger le vice sans s'attirer la fureur des méchants ; qu'on ne peut faire rendre aux puissances séculières les biens ecclésiastiques qu'elles ont injustement usurpés, sans s'exposer en butte à leurs cruelles persécutions ; qu'on ne peut leur *faire vomir les richesses qu'elles ont dévorées*, sans leur faire souffrir de cuisantes douleurs qui échauffent leur bile, et qui laissent dans leurs âmes *une racine d'amertume* et de vengeance. Mais c'est en cela même qu'il se réjouit de son sort, et qu'il baise la *main de Dieu qui l'a élevé sur* le siége de Magdebourg, aux mêmes conditions que les plus grands hommes et les évêques des premiers siècles.

Semblable à David, *il se couvrait*, comme lui, *d'un cilice et humiliait son âme par le jeûne* (*Psal.* XXXIV), tandis que des langues envenimées semaient contre lui de noires médisances ; tantôt *traitant avec complaisance ses ennemis, comme s'ils eussent été ses amis et ses frères*, afin de les rappeler à leur devoir ; tantôt s'adressant à Dieu dans l'amertume de son âme, et la persévérance de *sa prière qu'il entretenait dans son sein*, *afin qu'il délivrât le pauvre de l'oppression de ceux qui étaient plus puissants que lui, qu'il tirât le faible et l'indigent d'entre les mains de ceux qui le dévoraient.*

Semblable à saint Paul qui *alla à Jérusalem sans qu'il sût autre chose, sinon que le Saint-Esprit lui avait fait connaître qu'on lui préparait des chaînes et des afflictions*, il affermissait, comme lui, son âme contre les plus furieux orages, *prêt à exposer sa vie, pourvu qu'il achevât sa course et qu'il accomplît le ministère qu'il avait reçu de Jésus-Christ, de prêcher l'Evangile de la grâce de Dieu* (*Act.*, XX).

Semblable à saint Ambroise, qui, menacé d'une mort violente par un insolent officier, lui répondit : Si vous me tuez, vous ferez ce qu'ont accoutumé de faire les eunuques, et si je meurs par vos mains, je souffrirai ce que les évêques ont accoutumé de souffrir ; il s'é-

levait avec une intrépide fermeté au-dessus de toutes ces menaces. Comme sa vie lui était moins chère que les intérêts de l'Eglise, il préférait en toute chose la persécution pour la justice au repos, et aux honneurs que lui eût procurés une lâche tolérance de l'injustice, *rompant avec une tête de fer l'iniquité* des grands, découvrant avec une surprenante pénétration d'esprit les artificieuses palliations des simoniaques, renversant les comptoirs des usuriers et les tables des ivrognes, troublant le fatal repos des pécheurs, et les portant à faire de dignes fruits de pénitence.

France, Allemagne, Italie, Flandre, Lorraine, Picardie, illustres théâtres de son zèle, vous en ressentîtes de merveilleux effets. Vous reconnûtes bientôt que la droite du Seigneur, qui l'avait élevé indépendamment de ses sollicitations, le dirai-je? presque malgré lui, sur le siége de Magdebourg, s'était servie *de cette pierre détachée de la montagne, pour briser les statues des Nabuchodonosors*, humilier et abattre les superbes colosses de l'iniquité et de l'erreur.

Vous reconnûtes bientôt que si la maison du Seigneur était purifiée de ces profanateurs, si le *baptême de pénitence était prêché* et reçu avec fruit, si les intempérants renonçaient à leurs débauches et les impudiques à leurs concubines ; si Anvers avait chassé de tous les lieux de sa dépendance un infâme hérésiarque et ses opiniâtres sectateurs qui avaient déjà formé un dangereux parti ; si l'office divin était célébré avec une extraordinaire piété et magnificence ; si l'usage des sacrements était non-seulement plus fréquent, mais accompagné de plus saintes dispositions, c'était à ce digne prélat, droit dans ses intentions, intrépide dans son zèle, sage dans ses conseils, ferme dans ses résolutions, prudent dans sa conduite, irréprochable dans ses mœurs, désintéressé dans ses vues, infatigable dans ses courses, persévérant dans ses prières, fidèle et exact dans toutes ses fonctions épiscopales, que vous en étiez redevable.

Vous reconnûtes bientôt *que la main de Dieu était avec ce Jean-Baptiste* des déserts, qui ne quittait sa chère solitude de Prémontré, que *pour convertir plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, que pour marcher devant lui avec l'esprit et dans la vertu d'Elie, que pour réconcilier les cœurs des pères avec leurs enfants, et préparer au Seigneur un peuple parfait* (*S. Luc.*, I).

A ce mot de *Prémontré*, je découvre un nouveau théâtre de gloire pour notre saint, qui, s'appliquant à lui-même ce que saint Augustin avait dit pour tous ceux qui embrassent la vie active et contemplative, croyait qu'il ne devait pas tellement vivre dans le repos, qu'il ne pensât en même temps à servir son prochain ; mais qu'il ne devait pas aussi travailler avec tant d'action et de sollicitude, qu'il ne s entretînt avec Dieu dans une sainte et paisible contemplation (*de Civit. Dei, lib.* XIX, *cap.* 19).

Ainsi profitant des salutaires avis de ce grand homme, dont il avait, par une inspiration d'en haut, donné la règle à ses enfants : tantôt l'amour qu'il avait pour la vérité le portait à chercher un saint repos ; tantôt les obligations que sa charité lui imposait l'engageaient aux fonctions extérieures de son ministère : toujours occupé et toujours recueilli, portant avec courage et avec fruit le fardeau de l'épiscopat, et cependant ne laissant pas de goûter dans sa chère solitude de *Prémontré*, où il était sans cesse présent d'esprit et de cœur, la douceur des communications divines, de peur que, n'étant plus soutenu par ce plaisir céleste, il ne succombât sous le poids de ses travaux.

Non, messieurs, il n'y succombera pas : *La main du Seigneur n'a pas fait éclater sa force en sa personne* pour le perdre, et *sa droite ne l'a pas élevé* pour le renverser. *Il ne mourra pas* même malgré la dissolution de son âme d'avec son corps : *Non moriar* : au contraire, il vivra toujours dans ses enfants, et annoncera avec eux et par eux les ouvrages du Seigneur : *Vivam et narrabo opera Domini.*

TROISIÈME POINT.

Quand le Saint-Esprit parle de *ces pécheurs illustres* qui s'efforcent de rendre leurs noms immortels par les biens immenses et les grandes charges qu'ils laissent à leurs familles, par les vastes terres qu'ils possèdent et ces magnifiques palais bâtis, ce semble, à l'épreuve des saisons et des bizarres révolutions de la fortune, il nous assure, en termes exprès, *que leurs vains désirs périront*, et que, quelque mesure qu'ils prennent pour transmettre dans une longue postérité ces ouvrages de leur injustice, ils ne passeront guère au delà d'une troisième race.

Où est cet homme qui, en très-peu d'années, a amassé de très-grands biens? *Je l'ai vu ce méchant dans le comble de l'honneur, élevé comme les cèdres du Liban : peu de temps après, j'ai passé, et il n'était plus ; je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé sa place* (*Psal.* XXXVI).

Tyr, si riche par ton commerce, chargée de tant d'or et de pierreries que les négociants t'apportaient des extrémités les plus reculées de la terre, si fameuse *par le grand nombre de tes vaisseaux qui couvraient la mer*, si redoutable par *tes matelots et tes soldats*, malheureux instruments de ton insatiable cupidité, qu'es-tu devenue? la mer t'a fracassée, brisée, *ensevelie dans le fond de ses eaux avec toutes tes richesses, et cette prodigieuse multitude de gens qui reposaient tranquillement dans ton sein.* Ta ruine a entraîné toute ta famille et ses adhérents dans l'abîme. *Les peuples t'ont insultée avec des sifflements pleins de mépris ; tu es réduite à rien, et jamais tu ne te relèveras de tes pertes* (*Ezech.*, XXXVII)

Mais quand le même esprit de Dieu parle de ces hommes justes qui, jaloux de sa gloire, voudraient la transporter dans tous les siècles futurs ; quand il nous représente ces zélés ministres du Seigneur, qui, pour empêcher que la mort ne ferme pour toujours leurs bouches, se font sur la terre une troupe choisie d'enfants qu'ils chargent du soin de les bénir, il ne nous en parle qu'a-

vec de grands éloges et nous assure que *leur espérance, qui est pleine d'une immortalité qui leur a été promise, ne sera pas vaine.* Leurs âmes, dit-il, sont dans les mains de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera pas ; le fruit de leurs travaux est plein de gloire, et jamais la racine de leur sagesse ne sèchera (*Sap.*, I). Oh! que leur race est belle! oh! qu'elle répand d'éclat! oh! que leur immortelle mémoire est en honneur devant Dieu et devant les hommes (*Sap.*, IV) !

Ce qui est arrivé à saint Norbert et à ses chanoines réguliers nous rappelle aussitôt dans l'esprit ces belles paroles du livre de la Sagesse : Il a trouvé dans le sein de la mort même une glorieuse immortalité, et *ayant laissé après lui des enfants qui lui ressemblent* (*Eccles.*, XXX), on peut dire qu'il *vit* toujours en leurs personnes, *pour annoncer*, jusqu'à la consommation des siècles, *les merveilles du Seigneur.* Ne vous en étonnez pas; les voies qu'il a prises sont bien différentes de celles que prennent ces pécheurs dont je viens de parler.

Que faites-vous, hommes insatiables? vous amassez de grands trésors, et accumulant rentes sur rentes, terres sur terres, charges sur charges, vous vous flattez de rendre votre nom et votre maison éternels. Injuste et ridicule prétention! *Votre race, quelque multipliée qu'elle soit, ne prospérera pas; ces rejetons bâtards ne jetteront jamais de profondes racines; et si, avec le temps, il pousse quelques branches en haut, la violence des vents et de la tempête les ébranlera si fort, que leurs branches seront brisées avant que d'avoir pris leur accroissement :* ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit (*Sap.*, IV).

Mais que faites-vous, saint et judicieux patriarche? vous tenez une conduite tout opposée : une pieuse contestation de charité s'élève entre vous et vos enfants à qui sera plus pauvre, en distribuant plus d'aumônes aux pauvres. Cinq cents, nourris tous les jours à Prémontré, épuisent le peu d'argent de vos religieux, et dès que vous avez trouvé quelques petites ressources par les libéralités d'un grand seigneur (1), vous les priez d'ajouter six vingts pauvres à ceux qu'ils nourrissent déjà. Tout autre que vous eût cru que c'était là le vrai moyen de détruire un ordre naissant; mais vous l'avez regardé comme le fondement de sa grandeur, et Dieu a répandu tant de bénédictions sur votre désintéressement, que vous avez eu plus de sujet que Joseph de dire qu'il *vous a fait croître dans la terre de votre pauvreté : Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ* (*Genes.*, XLI).

Que faites-vous, ambitieux, aveugles adorateurs de la gloire du monde? Vous ne cherchez que les plus illustres et les plus avantageuses alliances, et, sans vous mettre en peine si Dieu appelle vos enfants à la vie religieuse, vous les y engagez pour entretenir, par ce sacrifice que vous en faites, la splendeur de votre maison : funeste moyen, qui souvent ne sert qu'à accélérer votre ruine, ou à faire de vos enfants autant de témoins de votre injustice quand Dieu les interrogera, et qu'ils déposeront contre vous: *Testes nequitiæ adversus parentes in interrogatione sua* (*Sap.*, IV).

Que faites-vous, Norbert? Contre vos propres intérêts, contre les marques extérieures d'une bonne et sainte vocation, contre les avantages et la gloire de votre ordre, vous détournez les pieux desseins d'un prince et d'un fils de roi qui veut se ranger sous votre discipline dans Prémontré (1). Espérant qu'il fera plus de bien dans le monde que dans votre solitude et craignant que, dans la ferveur d'une dévotion naissante, il n'y ait plus de la nature que de la grâce, vous lui conseillez de demeurer dans le poste où la main de la Providence l'a placé. Conduite bien différente de celle de tant d'âmes mercenaires qui ménagent si adroitement des esprits tendres et faibles par leurs caresses intéressées, qu'elles leur font prendre le chemin du cloître, où ils vont moins par le mouvement de l'esprit de Dieu que par une impulsion étrangère.

Je ne viens pas ici leur reprocher l'indiscrétion de leur zèle, j'aime mieux louer la conduite sage et désintéressée de Norbert, qui disait *aux hommes de bonne volonté* ce que disait Moïse au peuple d'Israël : *Si quelqu'un a dessein d'être au Seigneur, qu'il se joigne à moi ;* ou comme Jésus-Christ qui, voyant que plusieurs de ses disciples se séparaient de sa suite, dit à ses douze apôtres : *Voulez-vous aussi me quitter* (*Joan.*, VI)?

Des enfants si saints et si bien appelés ont rendu immortel un père, qui peut dire encore aujourd'hui que c'est en eux qu'il vit, et que, par eux, il annoncera dans les siècles les plus reculés les ouvrages du Seigneur : *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.*

Puissiez-vous, chrétiens, les annoncer, comme eux, avec ce grand patriarche, par un vrai mépris du monde, par un renoncement aux biens, aux honneurs, aux vanités du siècle! Puissiez-vous dire avec lui que votre esprit et votre cœur sont tout changés, que *la droite du Seigneur qui a fait éclater sa force* en vos personnes vous a tirés de vos habitudes criminelles, délivrés de la servitude de vos passions, arrachés du sein de vos plaisirs et détournés de ces *voies larges au bout desquelles, toutes droites qu'elles paraissent, on ne trouve que la mort et l'enfer* (*Prov.*, XIV) ! Puissiez-vous rendre ce témoignage à sa grâce, *qu'elle vous a élevés* au-dessus de la chair, du monde, de vous-mêmes, *pour vous faire vivre en* Dieu et commencer dès cette vie *à annoncer ces œuvres* de miséricorde que vous espérez de louer et de bénir éternellement en l'autre. *Amen.*

(1) Thibaut, comte de Blois.

(1) Le comte de Champagne.

DISCOURS XXXV.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.
Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit (*S. Matth., ch.* XXVIII).

Voici, chrétiens, un mystère où, en prononçant ces trois noms *de Père, de Fils et de Saint-Esprit*, je renferme en trois paroles ce qui regarde l'auguste et l'adorable Trinité : mystère que les Juifs ont appelé un horrible blasphème, que les idolâtres ont cru favorable à la multiplicité de leurs faux dieux, que les hérétiques ont regardé comme une impiété et une folie, et que l'Eglise reconnaît comme le premier et le principal objet de sa foi; mystère qui, ne pouvant être connu de l'esprit avec évidence, peut et doit être fortement imprimé dans le cœur par les sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il mérite; mystère de ténèbres et de lumière que les plus ignorants savent et que les plus savants ne comprendront jamais, et dont cependant, par l'infinie miséricorde du Seigneur, les petits et les grands, les femmes et les hommes, ceux qui n'ont aucune littérature, et ceux qui sont élevés dans les belles-lettres, peuvent faire également un bon usage.

Nous apprenons de l'Ecriture *que ceux qui devaient chanter les louanges de Dieu dans son temple, étaient choisis et distribués selon leur rang sous les ordres de leur père;* mais nous remarquons en même temps que, sans aucune préférence ni acception de personnes, on prenait également pour l'exercice de ce pieux ministère, *les petits et les grands*, les pauvres et les riches, les ignorants et les savants : *Ex æquo major et minor, doctus pariter et indoctus* (I *Paral.*, XXV).

Si nous considérons notre vocation au christianisme, elle vient, indépendamment de nos mérites, de la gratuite miséricorde de Dieu, et saint Paul nous regarde comme des gens qui *ont été appelés par sort : Sorte vocati sumus* (*Ephes.*, I). Mais consolons-nous, mes frères, ce sort est tombé sur un chacun de nous, sur ceux qui ont de l'esprit et sur ceux qui n'en ont pas; en sorte que, pour célébrer avec piété et avec foi le profond mystère d'un Dieu en trois personnes, et de trois personnes en Dieu, il est si peu nécessaire d'être habile et éclairé, que le grand et le petit, le savant et l'ignorant y ont une égale part : *Ex æquo major et minor*, etc.

Tout le monde peut donc profiter de la notion, quoique obscure, de ce grand et impénétrable mystère, n'y ayant rien dans ce que nous en ignorons et dans ce que nous en savons, qui, par une admirable économie de la miséricorde et de la sagesse de Dieu, ne contribue en sa manière à l'ouvrage de notre salut, comme j'espère de vous le faire voir dans la suite de ce discours.

L'Eglise, d'un côté, ne nous en dit pas assez pour le connaître; mais, d'un autre côté, elle nous en apprend assez pour nous instruire. Tâchons donc, pour seconder ses desseins, de faire un bon usage de ce qui nous est caché de ce mystère : ce sera le sujet de mon premier point; de faire un bon usage de ce qui nous est révélé de ce mystère : ce sera le sujet de mon second point, après avoir imploré, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Si l'homme est un mystère à lui-même, il ne faut pas s'étonner que Dieu soit encore à son égard un plus grand mystère. Il ne peut dire de soi ce qu'il est dans la petite étendue de son être : comment dira-t-il ce qu'est, dans ses infinies perfections, celui dont il a reçu cet être? A la vérité, dit saint Augustin, il sent bien qu'il est, qu'il pense, qu'il connaît, qu'il aime; mais par quels ressorts agissent ces différentes machines, c'est ce qu'il ne peut positivement décider (*D. Aug., lib. de Ordine, et lib.* IX *de Trinit., et lib.* X, *c.* 1 *et* 2) : comment donc pourra-t-il savoir ce qui se passe en Dieu, quoiqu'il sente bien qu'il y en a un, par ce témoignage d'une âme que Tertullien appelle naturellement chrétienne?

Cette difficulté, ou, pour mieux dire, cette incompréhensibilité, ne paraît jamais plus grande que dans le mystère de la très-sainte Trinité. Encore dans la plupart des autres, la foi qui précède la raison est quelquefois soutenue par la raison même; et ce que l'on n'aurait jamais pu croire, s'il n'avait été révélé, commence à ne pas paraître lui être contraire, après les lumières qu'on en a reçues *du Père de toute lumière*. Ici il n'en est pas tout à fait de même : ce que la foi nous apprend d'un Dieu en trois personnes et de trois personnes en un seul Dieu, le rend, ce semble, à notre raison plus caché et plus incompréhensible.

Car, comment en pourrions-nous découvrir quelque vestige? Serait-ce par les causes? Il n'y en a point, ni au dehors de lui, puisqu'ayant créé tout le monde, rien ne l'a produit lui-même; ni au dedans de lui, puisqu'encore bien que dans les trois personnes divines, nous reconnaissions le Père comme le principe du Fils, le Père et le Fils comme principe du Saint-Esprit, nous n'y admettons jamais de cause qui serait une marque d'infériorité et de dépendance.

Serait-ce par les effets? mais la Trinité ne fait rien au dehors en tant que Trinité. Dites que le Père, le Fils et le Saint-Esprit produisent par une même, par une seule et indivisible action, ce qu'il y a dans la nature et dans la grâce, vous parlerez juste; mais n'attribuez rien au dehors, ni au Père, en tant que Père, ni au Fils et au Saint-Esprit, comme Fils et Saint-Esprit, puisque tout vient de Dieu infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon.

Serait-ce par les figures et par les images que cette adorable Trinité a laissées d'elle-même? Mais nulle d'elles, si ressemblante qu'elle paraisse, ne peut nous découvrir effectivement ce qu'elle est : *Ni les cieux qui publient la gloire de Dieu, ni le firmament qui annonce les ouvrages de ses mains, ni l'homme qu'il a fait à son image et à sa ressemblance*, ni la mémoire, le Verbe et l'amour qui sont trois choses réunies dans une même âme

lorsqu'elle pense à elle, qu'elle s'aime et que le Verbe qu'elle forme est égal à la mémoire qui est son principe, ne peuvent jamais nous représenter parfaitement ce qu'est un Dieu en trois personnes.

En effet, ces trois choses que nous distinguons dans l'homme, sont-elles tout l'homme? Non, messieurs, puisqu'outre cela, il est composé de corps et d'âme, au lieu que, dans la Trinité, les trois personnes qui sont en Dieu sont Dieu même; chaque personne étant Dieu, et la Trinité Dieu. D'ailleurs n'est-il pas vrai que l'homme ne se souvient de rien que par sa mémoire, qu'il ne connaît rien que par son esprit; qu'il n'aime rien que par sa volonté; au lieu que dans la Trinité sainte, le Père connaît et aime par sa propre sagesse et par son propre amour, par sa propre essence et par sa propre divinité? et ce que je dis de cette première personne, s'entend également des deux autres.

Dans quelles froides spéculations, dans quels abîmes et quels labyrinthes m'engagé-je, messieurs? Mais, je vous l'ai dit, c'est un mystère caché et impénétrable. Nous pouvons bien, ô mon Dieu, par ces figures et par ces images, connaître votre existence, et quelques perfections que nous distinguons dans la simplicité de votre être; mais pour ce qui se passe au dedans de vous : *In mari viæ tuæ et vestigia tua non cognoscentur* (*Psal.* LXXVI); c'est une mer sans rivage et sans fond où vous ne nous avez marqué aucune route, ni laissé aucune trace de vous-même.

Dieu ne l'a pas fait sans de grands desseins, mes frères; et l'un des principaux a été de nous rendre utile l'incompréhensible obscurité de ce mystère par le bon usage qu'il a voulu que nous en fissions. Il nous l'a caché, mais pourquoi? Pour nous faire sentir notre ignorance et humilier nos esprits sous son infinie grandeur, première raison; pour exercer notre foi et nous donner de nouveaux sujets de mérite par le sacrifice de nos connaissances et de nos lumières, seconde raison; pour se rendre plus admirable lui-même et se faire louer de sa créature d'une manière plus digne de lui et d'elle, troisième et dernière raison.

L'orgueil de l'homme a été si grand, et le désir de savoir l'a porté à un tel point de curiosité, qu'il a voulu connaître ce que Dieu connaît; et Dieu, qui s'élève toujours d'autant plus haut que l'homme a d'insolence de s'approcher de lui, l'a puni d'une si profonde ignorance, que nous ne voyons guère de plus sensible peine de son péché. Il a affecté pour son corps l'immortalité de Dieu, et Dieu l'a condamné à la mort; il a souhaité pour son âme la science de Dieu, et Dieu l'a frappé d'aveuglement; et c'est là ce que j'appelle la voie la plus humiliante, et celle qui lui fait sentir davantage la rigueur de son châtiment.

Cet homme est misérable, je l'avoue, mais il est heureux, dans sa misère, de trouver une infinie bonté; cet homme a de grandes faiblesses, il est vrai, mais il n'est que trop fort quand il est soutenu par une infinie toute-puissance; cet homme est exposé à de grands besoins, mais il est sous la protection d'une providence infinie qui ne lui manque pas.

Il n'en va pas de même de son ignorance; Dieu l'y laisse, afin qu'il souffre toutes les peines de son péché, et, comme dit Tertullien, qu'il en sente tout le poids. Cette ignorance vient de son orgueil et de ce qu'il a voulu savoir ce que Dieu sait; et Dieu, pour se venger de son indiscrète et criminelle curiosité, l'a laissé dans l'aveuglement et dans les ténèbres qu'il s'est attirés lui-même. Voilà la première raison qui a obligé Dieu de se cacher à lui. Tu as voulu me connaître, tu ne me connaîtras pas; tu as voulu t'élever jusqu'à moi, et je te précipiterai dans un abîme d'ignorance que tu t'es creusé par ton péché.

Mais, comme Dieu, *dans sa colère, se souvient de sa miséricorde*, il a voulu par un second dessein sur l'homme, que son ignorance lui tînt lieu de mérite, s'il savait en faire un bon usage. Il a voulu, en l'humiliant de la sorte, lui rendre son humiliation utile : et comme saint Augustin nous apprend que la mort, qui est la peine du péché, peut nous servir d'expiation et de satisfaction pour nos péchés, par le sacrifice volontaire que nous faisons à Dieu de notre propre vie; aussi, selon la belle réflexion de ce même Père, l'ignorance, qui est le châtiment de notre orgueil, peut nous fournir l'occasion d'un grand mérite par le secours de notre foi, lorsque, croyant aveuglément ce qui nous a été révélé, nous sacrifions à l'incompréhensible grandeur de Dieu toutes nos connaissances et nos lumières.

Or, c'est là à quoi nous sert l'impénétrable obscurité du mystère que nous célébrons, mystère qui, étant le plus incompréhensible de tous, demande un plus grand sacrifice de nos esprits, et qui, nous exposant aussi à de plus difficiles épreuves, nous donne sujet d'un plus grand mérite.

Si nous ne le comprenons pas, c'est que Dieu ne prétend pas que nous le comprenions. S'il nous est impossible de connaître qu'une production soit sans cause, une émanation sans dépendance, une origine sans commencement, c'est que notre esprit ne doit plus s'arrêter à ses spéculations et à ses conjectures, après que Dieu a parlé; c'est que sa seule parole doit nous tenir lieu de preuve, de certitude, de témoignage, de conviction; c'est qu'il veut que nous admirions ce que nous ne connaissons pas, et que nous avouions que ce qu'il nous dit est infiniment au-dessus de nos faibles et courtes lumières

Dans cette vision qu'eut Isaïe, il vit des séraphins autour du trône de Dieu, et il s'écria en même temps : *J'ai vu le Roi Dieu des armées*, oui, *je l'ai vu de mes propres yeux : Regem Dominum exercituum vidi oculis meis* (*Isaiæ.* VI). Qui ne le croirait sur son rapport? Cependant c'étaient des anges qui l'adoraient et qui le cachaient de leurs ailes.

Il ne voyait donc pas Dieu, et ses yeux le trompèrent. Il ne le voyait pas, comme Elie

ne le vit pas non plus, lorsqu'il lui *apparut dans le souffle d'un doux zéphir*, comme Abraham ne le vit pas, *lorqu'il reçut trois voyageurs, et qu'il n'en adora qu'un;* comme Moïse ne le vit pas, quoique l'Ecriture nous assure qu'il lui a *parlé bouche à bouche, comme un ami parle à son ami.* Il ne le voyait donc pas; mais il eut ordre de dire au peuple : *Ecoutez ce que je vous dis : Audite audientes; mais ne demandez pas à le comprendre, et nolite intelligere; voyez ce que je vous fais voir, mais ne prétendez pas le connaître de près : Videte visionem, et nolite cognoscere.*

C'est là, mes frères, ce que l'Eglise et les saints Pères vous disent de la part de Dieu : *Ecoutez*, car *la foi vient par l'ouïe : Fides ex auditu;* mais bornez là votre curiosité; *voyez*, car la foi a ses yeux; mais n'ouvrez pas ceux de votre esprit, ils ne serviraient qu'à vous scandaliser et à vous tromper.

Dieu vous traite à peu près comme il traita un autre prophète, c'est Ezéchiel. *Un homme, qui tenait en main un cordeau, le conduisit sur le bord d'un impétueux torrent, où il n'avait de l'eau que jusqu'aux talons; il le mena ensuite plus loin, où il en eut jusqu'aux genoux; de là, le faisant avancer, il en eut jusqu'aux reins; et enfin le torrent s'enfla si fort, qu'il y eût péri s'il avait voulu le passer* (*Ezéch.*, XLVII).

Cet impétueux torrent, le dirai-je? c'est la Divinité. D'abord il n'y a eu qu'un peu d'eau : pour connaître l'existence et l'unité d'un Dieu, il ne faut pas faire de grands efforts; la raison nous le persuade. Peu à peu ces eaux croissent, et, quand nous voulons le connaître comme Créateur de l'univers qu'il a tiré de rien, nous y rencontrons plus de peine. Nous efforçons-nous d'aller plus loin, en le considérant comme auteur de la grâce, et disposant de nous selon ses décrets éternels? ce torrent s'enfle, et nous commençons à nous apercevoir qu'il n'y a plus de fond. Mais voulons nous voir ce qu'il est en lui-même et ce qu'il produit au dedans de lui-même, nous descendons dans un abîme impénétrable d'où nous ne sortirions jamais, si la même foi qui nous a conduits pied à pied dans ce torrent ne nous ramenait, comme Ezéchiel, sur le rivage.

Curiosité humaine, passion de tout savoir et de tout connaître, démangeaison de raisonner et de décider, c'est donc ici qu'il faut que tu t'arrêtes; c'est donc ici que, brisant tes flots, il faut que tu adores avec respect l'invisible main qui t'a marqué ces limites. Sans cela, mes frères, sans cela, quel sujet auriez-vous de mériter, et de vous faire honneur de votre foi, ne croyant que ce que vous verriez, que ce que vous approuveriez, que ce que vous jugeriez conforme à votre raison ou à vos sens?

Aussi, Dieu, qui a voulu que vous méritassiez la vie éternelle, non-seulement par la bonté de votre cœur, mais encore par la docilité de votre esprit, a trouvé une admirable voie pour travailler à l'ouvrage de votre salut. Quelle est-elle, il faut que saint Paul vous l'apprenne : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (1 *Cor.*, I).

Dieu voyant que le monde, enivré de sa fausse sagesse, ne l'a pas connu, lui qui est la vraie sagesse, *il lui a plu de sauver par la folie de sa prédication ceux qui croiront en lui. Placuit;* il eût pu trouver d'autres moyens, mais il a choisi celui-ci. Il eût pu, par la manifestation de ses grandeurs en cette vie, nous conduire à cette vision intuitive qui fait le bonheur de l'autre; mais il lui a plu d'en agir autrement : *Placuit*, il lui a plu d'exercer notre foi par des moyens humiliants, et de nous faire mériter, en captivant nos entendements sous son joug.

Demander des miracles, c'est ce que font les Juifs : *Judæi signa petunt :* rechercher la sagesse, c'est ce que font les Grecs : *Græci sapientiam quærunt;* mais, pour nous qui tâchons de nous rendre dignes de la vie éternelle, nous ne demandons ni miracles, ni sagesse, ni démonstration pour croire. Nous nous contentons que Dieu ait parlé, nous nous contentons que Jésus-Christ ait ordonné à ses apôtres de *baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* nous nous contentons enfin de la prétendue folie de la prédication et de la révélation que nous regardons comme le grand moyen de notre salut.

Les Juifs étaient trop grossiers, ils demandaient des miracles. Excepté fort peu de prophètes et de justes, tout était charnel chez eux. Dans leurs sacrifices ils n'en reconnaissaient point d'autres que celui des animaux, dans leur alliance, que celle d'Abraham, dans leur félicité, que celle de la terre promise, dans leur circoncision, que celle qui était corporelle et sensible.

Parlaient-ils de leurs ennemis, ils ne reconnaissaient que ceux qui leur faisaient la guerre; de leurs purifications et de leurs ablutions, ils ne considéraient que celles qui s'appliquaient sur leurs corps; du Messie qu'ils attendaient, ils ne le regardaient que comme un roi qui viendrait rétablir le royaume d'Israël et les tirer de la domination des Romains; de Dieu, ils ne le connaissaient qu'en partie, encore demandaient-ils des miracles pour ajouter foi à sa parole : *Judæi signa petunt.*

Les Grecs étaient trop orgueilleux pour soumettre leur esprit à des mystères qui leur paraissaient contraires à la raison et au bon sens. Ils avaient trop bonne opinion de la justesse et de la pénétration de leur esprit, pour acquiescer à des vérités qui leur semblaient incroyables : *Græci sapientiam quærunt.* Il n'en est pas de même à notre égard; nous ne demandons ni miracles, ni sagesse comme des moyens absolument nécessaires, autrement que deviendrait notre foi, si nous ne croyions en Dieu que sur ces gages?

Nous nous contentons de ce qui nous a été révélé, et nous nous en tenons là, préférant la prétendue folie de la prédication qui doit nous sauver, aux fausses démonstrations d'une sagesse qui nous damnerait, croyant

un Dieu en trois personnes, quoique notre raison paraisse nous persuader le contraire, étant prêts à donner nos biens, nos enfants, notre liberté, notre vie, si ce sacrifice était nécessaire pour la profession de notre créance; regardant comme une vraie sagesse ce qui paraît folie aux sages du monde; remerciant le Seigneur de ce que, par une grâce spéciale de son infinie miséricorde, il nous a élevés dans le sein de la véritable Eglise; nous réjouissant d'avoir sur l'impénétrable mystère de la Trinité les mêmes sentiments qu'ont eus les apôtres et les plus savants hommes de la terre; conservant inviolablement le précieux dépôt d'une foi qui a encouragé tant de martyrs dans leurs persécutions, qui a soutenu tant de vierges dans leurs combats, qui a humilié tant d'hérétiques dans leurs disputes, qui, depuis plus de seize cents ans, a passé de nos pères jusqu'à nous, par le canal d'une pure et incontestable tradition.

Mais souvenez-vous aussi, messieurs (c'est une troisième raison pour laquelle Dieu nous a caché ce profond mystère), qu'il en a disposé de la sorte pour se rendre plus admirable lui-même, et, comme je vous l'ai marqué d'abord, pour se faire louer de sa créature d'une manière plus digne de lui et d'elle.

Dieu est grand, dit Jérémie (*Jérém.*, XXXII), et c'est parce qu'il est grand qu'il est incompréhensible et *infiniment élevé au-dessus de tout ce que nous pouvons dire et penser : Magnus consilio, et incomprehensibilis cogitatu. Dieu est grand*, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique (*Eccles.*, XVIII); et c'est parce qu'il est grand, qu'*on ne peut ni rien diminuer de ce qu'il a, ni rien ajouter à ce qu'il est, ni découvrir ses infinies grandeurs : Non est minuere, neque adjicere, nec intendere magnalia Dei. Dieu est grand*, dit Job (*Job*, XXXVI), et c'est parce qu'il est grand, qu'*il surpasse toutes nos sciences*, qu'il les humilie et qu'il les confond : *Deus magnus vincens scientiam nostram.*

Dieu est grand, et c'est parce qu'il est grand, ajoute saint Augustin (*Lib. I de Trinit.*), qu'il a placé son trône au milieu d'une lumière inaccessible, et qu'il faudrait de deux choses l'une, ou qu'il cessât d'être Dieu pour être compris, ou que nous fussions Dieu nous-mêmes pour le comprendre. Lui seul peut parler de lui-même, lui seul peut se connaître et se louer; et si tu veux, mon cher auditeur, avoir quelque part aux louanges qu'il se donne, avoue d'abord que, quoiqu'il ne te soit pas permis de l'ignorer, tu ne peux cependant, ni dire, ni savoir ce qu'il est : *Licet non ignorabilem, tamen inenarrabilem scias*, dit excellemment saint Hilaire (*Lib. II de Trinit.*).

Admirable manière de louer Dieu, et de rendre à son incompréhensible grandeur l'hommage qu'il nous demande? On loue les femmes en parlant de leur beauté; et ces louanges ne font souvent que de criminels et d'aveugles adorateurs. On loue les savants en parlant de leur science et de leur profonde érudition; et souvent ils tombent dans des égarements et des contradictions qui nous font pitié. On loue les rois en publiant leurs vertus royales; et souvent une flatterie lâche et intéressée va jusqu'à une espèce d'idolâtrie. En un mot, on loue les hommes en disant ce qu'ils sont, et élevant, par de magnifiques termes, le peu de bien qu'on y découvre; mais à l'égard de Dieu et de ce qui se passe au dedans de lui, on ne peut le mieux louer, qu'en avouant qu'on ne sait ce qu'il est, qu'en demeurant dans un respectueux silence, qu'en disant qu'il s'élève infiniment au-dessus de nos expressions et de nos pensées.

C'est là, adorable Trinité, le parti que nous prenons, et l'usage que nous sommes résolus de faire de ce que nous ne saurions jamais connaître. O Dieu, grand sans quantité, bon sans qualité, éternel sans temps, immense sans lieu, remplissant toutes choses sans extension, et donnant le mouvement à tous les êtres sans aucun mouvement de vous-même! o Dieu infini dans votre grandeur, puissant dans vos ouvrages, terrible dans vos conseils, juste dans vos jugements, véritable dans vos paroles, incompréhensible dans tout votre être! je vous loue et je vous adore autant qu'une vile et misérable créature peut le faire (1).

Père éternel, je vous loue par votre Fils que vous avez engendré; Fils adorable, je vous loue par votre Père, dans lequel vous vivez; Esprit Saint, je vous loue par le Père et le Fils dont vous procédez en unité de principe. Prosterné aux pieds de votre grandeur, je vous remercie, Trinité auguste, de ce que, dans mes ténèbres, vous m'avez éclairé des lumières de votre grâce, et confirmé dans la vraie foi par les vérités que vous avez bien daigné me révéler. Que vous ai-je fait, ô mon Dieu, moi qui vous suis si inutile, pour avoir reçu de vous de si grands bienfaits, pendant que tant de millions d'idolâtres et d'hérétiques, bien loin de vous connaître et de vous adorer, vous blasphèment?

Volontiers, ô mon Dieu, volontiers, je m'humilie sous votre infinie et incompréhensible grandeur. Volontiers, mon Dieu, je vous sacrifie le peu que j'ai reçu de connaissances et de lumières, afin de m'assujettir tout entier à vous par la soumission et la parfaite docilité de ma foi. Volontiers, ô mon Dieu, volontiers, j'ouvre ma bouche et mon cœur pour vous louer, et, comme je ne puis rien dire de ce que vous

(1) Deus magnus sine quantitate, sine qualitate bonus, sine tempore sempiternus, sine situ ubique præsens, sine loco ubique totus : omnia implens sine extensione, sine indigentia omnia creans, sine motu omnia moveus, in magnitudine infinitus, in virtute omnipotens, in verbis verax, terribilis in consiliis, in operibus sanctus. Te laudo, te adoro, te glorifico labus et corde omnique qua valeo virtute te benedico, et procumbens humiliter sub pedibus magnificentiæ tuæ gratias ago tibi, quia per illustrationem gratiæ tuæ illuminasti me, et per matris Ecclesiæ documenta in fide confirmasti me. Et unde hoc mihi, factor cœli et terræ, qui bonorum meorum non eges, unde mihi hoc quod amasti me? Rogo Patrem per Filium, rogo Filium per Patrem, rogo Spiritum sanctum, etc. (*In Asceticis*, c. 5).

êtes, je vous offre mon inhabileté et mon silence. Il y a en vous mille choses que je ne sais pas et qu'il ne faut pas que je sache; béni en soyez-vous, et souffrez que mon ignorance même vous honore. Mais si peu de choses que je sache de vous, ô adorable Trinité, j'en sais assez pour travailler, avec votre grâce, à ma propre sanctification.

Voilà, mes frères, ce qui doit vous consoler et vous instruire en même temps de vos devoirs. Adorez ce qui vous est caché de ce mystère, mais apprenez à faire un bon usage de ce que Dieu a eu la bonté de vous en révéler; vous m'en demandez le moyen, je vais vous l'expliquer dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'est principalement au sujet du mystère de l'adorable Trinité, que nous trouvons l'accomplissement de cette grande parole de l'apôtre saint Paul, qui dit que Dieu *qui a fait sortir la lumière des ténèbres, s'est répandu dans nos cœurs pour nous éclairer par* la connaissance de la gloire de Dieu en la personne de Jésus-Christ : *Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu* (II *Cor.*, IV)

Oui, chrétiens, c'est pour nous que cette lumière de la très-sainte Trinité, cachée aux Juifs et enveloppée de ténèbres, en est sortie par un ordre spécial de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui a bien daigné nous la découvrir. C'est pour nous que ce mystère, inconnu depuis tant de siècles, a commencé à se développer en ce monde, afin de se manifester sans voile et sans énigme en l'autre.

Mais notre esprit sera-t-il le seul qui aura part à la manifestation de ce mystère? Ecoutez l'apôtre saint Paul qui vous apprend *que c'est dans vos cœurs que Dieu est descendu pour les éclairer lui-même par la connaissance*, et si je puis parler ainsi, par la communication *de sa gloire : Ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei.* Comment cela? Il faut que saint Augustin et saint Bernard vous l'expliquent.

Avant la venue de Jésus-Christ, les hommes portaient en eux quelque chose de la très-sainte Trinité, puisqu'il n'y a aucun d'eux qui n'ait été créé à son image et à sa ressemblance; mais ils ne connaissaient pas encore ce qu'ils portaient. Ils sentaient bien qu'il y avait en eux quelque chose de divin; mais ils n'en avaient qu'une idée confuse.

Jésus-Christ, qui est venu leur apprendre ce qu'ils ne savaient pas, s'est chargé du soin de leur enseigner lui-même cet impénétrable mystère. Un ange a eu la commission de révéler son incarnation à Marie et à Joseph; il a bien permis qu'un autre ait annoncé sa résurrection à ces trois pieuses femmes qui étaient venues du matin lui rendre leurs derniers devoirs, mais sans confier à aucun ange, ni à aucun prophète, la manifestation du mystère que nous célébrons, il a voulu lui-même nous l'apprendre. Voilà, mes frères, ce qui regarde votre esprit, et ce qui fait le principal objet de votre foi.

Mais savez-vous bien que vos cœurs y ont encore plus de part? *Ipse illuxit in cordibus nostris*, c'est Dieu, c'est toute la Trinité qui est venue elle-même les éclairer. En effet, quelque lumière qui soit répandue dans vos esprits par la révélation de ce mystère, il y a toujours de si épaisses et de si impénétrables ténèbres, qu'ils faut qu'ils soient comme sans action propre, et presque sans raisonnement.

Il n'en n'est pas de même de vos cœurs. Car, comme la très-sainte Trinité s'y est imprimée, comme elle y a gravé son image, et qu'elle les a marqués à son sceau; elle veut qu'ils agissent avec elle et sous elle, leur laissant une entière liberté, et vous donnant de puissants moyens de vous sanctifier par le bon usage de ce qui vous a été révélé de ce grand et auguste mystère.

Je ne puis mieux vous expliquer ma pensée, que par celle de saint Bernard; c'est sur cet endroit d'Isaïe, où ce prophète dit, qu'il *a vu des séraphins autour du trône de Dieu, qui avaient six ailes, que de deux de ces ailes, ils voilaient sa tête, que de deux autres ils cachaient ses pieds,* mais qu'ils en avaient deux de libres *pour voler* (*Isaie*, VI), et être dans un continuel mouvement.

Pourquoi ces séraphins cachaient-ils, de quatre de leurs ailes, la tête et les pieds de Dieu, et qu'ils volaient des deux autres, demande ce Père? C'est, répond-il, qu'il y a en Dieu deux choses auxquelles l'esprit humain ne doit jamais toucher, la tête et les pieds; la tête, qui représente l'unité de l'essence divine et la trinité des personnes; les pieds, qui marquent les voies de prédestination et de réprobation, de miséricorde et de justice par lesquelles il marche.

Esprit humain, aveugle-toi sur l'un et l'autre de ces mystères : ils te sont cachés, tu n'y comprendras jamais rien. Mais cœur humain, élève-toi avec les ailes de ta piété et de ton amour; le cœur de Dieu t'est ouvert, le chemin y est libre, les séraphins, qui cachent sa tête et ses pieds, ne voilent pas cette partie de son corps. A la vérité tu ne peux voir, ni ce qu'il y a de haut, ni ce qu'il y a de profond dans la très-sainte Trinité; mais exerce-toi dans ce milieu, dit saint Bernard, et puisqu'elle a la bonté de se répandre au dedans de toi, tâche de te former à son image et à sa ressemblance.

Ces mêmes séraphins t'en apprennent le plus sûr et le plus efficace moyen. Ils cachent la tête et les pieds de Dieu, mais en même temps ils crient l'un à l'autre : *Saint, saint, saint est le Seigneur des armées;* pourquoi cela? Pour t'apprendre, mon cher auditeur, que le dessein de la miséricorde divine est que tu te sanctifies sur ce grand

et unique modèle de toute sainteté; car voilà le bon usage que tu dois et que tu peux faire de ce qui t'a été révélé de ce mystère.

Il y a trois choses : l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, et les infinies perfections de cette nature adorable. Il n'y a qu'un Dieu, il y a trois personnes en Dieu, et ce Dieu en trois personnes a des perfections infinies. Les séraphins l'appellent saint, voilà l'unité de la nature divine ; ils l'appellent trois fois saint, voilà la sainteté des trois personnes. Ils ne parlent que de sa sainteté ; voilà toutes ses perfections renfermées, par rapport à nous, dans ce divin attribut.

Comprenez-vous bien, à présent, le bon usage que vous devez faire de ce mystère? Quand on vous parle de Dieu, des personnes et des perfections divines, on ne vous parle que de sa sainteté ; en voici la raison : vous ne pouvez être prédestinés ni sauvés, si vous n'êtes semblables à Dieu, et la sainteté est de toutes les choses, celle par laquelle vous pouvez lui ressembler.

J'adore, ô mon Dieu, vos autres attributs, sans pouvoir ni oser les imiter; mais je puis adorer utilement votre sainteté, si je m'efforce de me former sur elle. L'affectation de votre souveraineté et de votre indépendance a perdu la troisième partie des anges; le désir de votre science a fait le malheur du premier homme et le nôtre; mais l'imitation de votre sainteté doit tenir nos cœurs dans un continuel mouvement, comme étant le grand et l'unique objet de nos désirs, comme étant celle qui doit mettre le premier et le dernier trait de conformité entre vous et nous, entre la trinité incréée et la trinité créée : souffrez encore ce petit mot de théologie, je ne parlerai qu'après saint Augustin; voici un abrégé de ce qu'il a dit de plus beau et de plus moral sur ce mystère.

L'auguste Trinité a laissé trois images d'elle, dit saint Augustin (*D. Aug. lib.* X *de Trinit.*, *c.* 9, 10 *et* 12; *item*, *lib.* XIV, *c.* 5 *et* 10; *item*, *lib.* XIII, *c.* 12 *et* 20; *item*, *lib.* XV, *c.* 21 *et* 24). La première de ces images est dans notre âme, dans la connaissance et dans l'amour qu'elle a d'elle-même. Il y a, pour lors, trois choses : l'âme qui est aimée, l'amour et la connaissance, puisqu'il est certain que cette âme ne s'aimerait pas, si elle ne se connaissait pas; et ces trois choses ne sont à son égard ni confuses, ni purement accidentelles. L'âme elle-même représente le Père, la connaissance le Fils, et l'amour le Saint-Esprit. Mais que cette première image est imparfaite! Quelle infinie différence entre l'original et la copie!

A cette première image, saint Augustin en ajoute une seconde, qu'il trouve dans cette âme qui se souvient d'elle, qui pense à elle, et qui s'aime. Quand cette âme pense à elle, elle forme une idée semblable à sa mémoire, idée qu'on appelle le verbe ou la parole de l'âme. Ce verbe ne se conçoit que par quelque espèce d'amour, et, conçu de la sorte, il est, pour ainsi dire, engendré, lorsque cette âme approuve ce qu'elle pense. Cette seconde image est, à la vérité, un peu plus ressemblante que la première; mais qu'il y a encore d'oppositions et de différences!

En voici donc une troisième, et c'est celle que la sainteté forme dans cette espèce de trinité créée. Il y a en vous, une mémoire, une connaissance, un amour; mais, quand est-ce que vous exprimez, au dedans de vous-mêmes, quelques traits de conformité avec la trinité incréée? C'est, répond saint Augustin, quand vous rapportez à Dieu seul cette mémoire, cette connaissance et cet amour, c'est dit-il, quand votre âme, purifiée de tout attachement aux créatures, se connaît dans la lumière de la vérité et de la justice, et qu'elle ne s'aime que par rapport à cette vérité et à cette justice qu'elle connaît.

Quelque abstraites et métaphysiques que vous paraissent ces propositions, elles renferment cependant des instructions très-importantes pour l'édification de vos âmes. Par là, vous apprenez premièrement, quel usage vous devez faire de ce qui vous a été révélé de ce grand mystère, en vous formant sur cet auguste modèle, et vivant si bien, qu'il se passe dans votre âme quelque chose de rapportant à ce qui se passe dans la Divinité.

Vous êtes par vous-même et pour vous-même, ô mon Dieu; et moi, comme je ne suis que par vous, je ne veux être que pour vous; persuadé que je ne serai, plus ou moins, que selon que je serai plus ou moins uni à vous qui êtes par vous-même. Vous vous connaissez, et vous vous aimez; et moi, qui jusqu'ici ne me suis ni connu ni aimé véritablement, puisque ç'a été sans me rapporter à vous; je ne veux plus me connaître et m'aimer que par rapport à vous, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, qui êtes seul mon premier principe et ma dernière fin.

Par là, vous apprenez en second lieu, qu'autant qu'il peut y avoir de ressemblance en cette vie entre la Trinité et vous; c'est la sainteté qui l'y met, en attendant que cette image, qui n'est encore qu'imparfaite en ce monde, reçoive en l'autre la dernière perfection dont elle sera capable. Pour lors, ô mon Dieu, je subsisterai dans votre éternité, je vous connaîtrai dans votre vérité, je vous aimerai dans votre charité; mais à présent, je me sens obligé de commencer, avec le secours de votre grâce, ces traits de conformité, en ne vivant, ne me connaissant, ne m'aimant que dans votre être, votre connaissance et votre amour.

Se convaincre de ces importantes vérités, prendre ces résolutions, et les réduire en pratique, c'est là tout l'usage que l'on peut faire de ce mystère : c'est là, mes frères, ce que vous êtes obligés de faire pour l'intérêt même de votre salut, et ce que l'adorable Trinité attend de votre reconnaissance.

Ne soyez plus, dit l'apôtre saint Pierre, *ce que vous étiez autrefois, lorsque dans votre*

ignorance, vous vous abandonniez à l'impétuosité de vos désirs : à présent que vous connaissez ce que vous êtes et ce que vous devez à Dieu, *soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint.* Autrefois, *vous étiez des enfants désobéissants*, esclaves des créatures et de vos passions, ennemis de Dieu et rebelles à sa sainte loi ; changez à présent de vie, et, *comme des enfants d'obéissance*, faites tout ce qu'il vous ordonnera ; *car il est écrit : Vous serez saints, parce que je suis saint. Scriptum est : Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum* (I *Petr.*, I).

Voilà, mes chers auditeurs, tout ce que l'adorable Trinité souhaite de vous, votre sainteté et une parfaite obéissance. Mais où est-elle cette sainteté et cette obéissance? Ne dirait-on pas au contraire, que vous ne vous attachez qu'à faire ce que Dieu vous défend, et à ne rien faire de ce qu'il vous ordonne?

Il vous ordonne de vous aimer les uns les autres et d'imiter, par une union fraternelle, l'unité qui est entre les trois personnes divines, et cependant l'on ne voit parmi vous que divisions, que dissensions, qu'inimitiés ; on n'entend parler que de procès, que de querelles, que de médisances, que de haines (1).

Il vous ordonne, ô riches, de donner aux pauvres le superflu de vos biens, et de répandre vos aumônes dans le sein des misérables, lui qui s'est répandu tout entier dans vos cœurs : et cependant non contents de retenir, par une avarice sordide, un bien dont vous n'êtes que les économes, quoiqu'il vous appartienne, vous ne cherchez qu'à ravir par vos injustices et vos usures celui de vos frères.

Il vous défend généralement toutes sortes de péchés : et cependant trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de chrétiens qui ne soient ni ambitieux, ni avares, ni impudiques, ni vindicatifs, ni fourbes, ni hypocrites, ni médisants, ni railleurs, ni envieux, ni oisifs? Tant est vrai ce qu'a dit Salvien, que les mœurs de la plupart des chrétiens sont si corrompues, que c'est comme une espèce de sainteté d'avoir moins de vices que les autres : *In hanc morum probrositatem pene omnis ecclesiastica plebs redacta est, ut in cuncto populo christiano genus quodam modo sanctitatis sit minus esse vitiosum.*

Où sont donc aujourd'hui parmi vous, ces traits de ressemblance avec la très-sainte Trinité? Où est cette sainteté de nature et de vie qui représente celle du Père? Cette sainteté de connaissance et de parole qui imite celle du Fils, cette sainteté d'amour et d'union qui exprime celle du Saint-Esprit? *Pater sancte, mundus te non cognovit*, Père saint le monde ne vous a pas connu, et peut-être ne vous connaît-il pas encore aujourd'hui. Il ne vous a pas connu dans l'aveuglement des païens, et pendant la révolution de tant de siècles ; et peut-être ne vous connaît-il pas même aujourd'hui, quoique vous lui ayez parlé par votre Fils. Pour vous connaître, il faut croire en vous, et pour y croire chrétiennement, il faut tâcher de vous imiter.

Fils adorable, le monde ne vous connaît guère non plus ; pour vous connaître, il faut vous écouter, vous qui êtes la parole substantielle de votre Père ; il faut vous suivre, vous qui êtes *notre vérité et notre voie.* Esprit Saint, le monde ne vous connaît guère non plus : pour vous connaître, il faut vous aimer, vous qui êtes l'amour personnel du Père et du Fils, eh! qui de nous vous aime de cet amour de préférence et de plénitude que vous nous demandez?

Puis-je le dire, sans ouvrir mon cœur à la douleur et sentir mon âme frisonner de crainte? Qui voulez-vous donc connaître, imiter, aimer, si ce n'est Dieu? A quelles autres fins qu'à celles-là vous a-t-il révélé le plus grand et le plus auguste de tous nos mystères? Savez-vous bien pourquoi il vous l'a révélé, et quel usage vous en devez faire, dit saint Grégoire (1)? ç'a été afin qu'écoutant ce qu'il vous a dit de lui-même, vous le connussiez, que le connaissant, vous l'aimassiez, que l'aimant, vous tâchassiez de le suivre et de l'imiter.

Ç'a été, dit l'apôtre saint Paul (*Coloss.*, I), *afin qu'il vous remplît de la connaissance de sa volonté, en vous donnant la sagesse et les* lumières propres pour la découvrir. Ç'a été, ajoute-t-il, *afin que vous marchassiez d'une manière digne de lui, tâchant de lui plaire en toutes choses, et portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres.* Or, je vous le demande, répondez-vous à tous ces desseins de l'auguste Trinité, et si vous n'y répondez pas, avec quel front vous promettez-vous de jouir un jour du bonheur qu'elle ne destine qu'à ceux qui se seront dignement acquittés de ces importants devoirs?

Faiblesse et malice du cœur humain, vous êtes trop grandes, pour nous faire faire de si saints et de si nobles efforts. Il faut, adorable Trinité, que vous nous donniez la force d'accomplir ce que vous nous faites connaître, et ce que vous souhaitez de notre fidélité. C'est à vous, Père éternel sans principe, auteur de tout bien, source de la divinité, que je demande la grâce de me *sanctifier dans la vérité* et de remplir ma mémoire de votre présence, afin que je marche avec crainte devant vous, et que je ne m'en éloigne jamais (2).

(1) Omni studio, omni nisu non solum jussa non facimus, sed contra id facimus quod jubemur. Jubet Deus ut omnes nobis invicem chari simus, omnes autem nos mutua infestatione lacceramus. Jubet Deus ut cuncti egentibus sua tribuant; cuncti admodum aliena pervadunt, etc. (*Salvianus, de Gubernat. Dei, lib.* III)

(1) Locutus est ut possemus eum audientes, cognoscere, cognoscentes amare, amantes sequi, sequentes adipisci, adipiscentes vero ejus visione perfrui (*D. Greg., lib.* XVIII *Moral., c.* 7).

(2) Æterne Pater, principium sine principio, auctor bonorum, fons deitatis, ac totius entitatis origo, sanctifica me in veritate, tua presentia imple memoriam meam, ut cum timore ac tremore semper stem in conspectu tuo, nec unquam mens a te avertatur. Fili, unigenite, Deus de Deo, lumen de lumine, illumina intellectum meum, robora infirmitatem meam, ut te cognoscam, et diligam et tamquam unicum præsidium meum omnibus præferam. Sanctissime Spiritus, Patris et Filii arctissimum vinculum, donum superans omne donum, astringe me tibi et Patri ac Filio, ut nec intellectu, nec affectu a vobis divellar. Sancta et

C'est à vous, Fils unique du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, que j'ai recours pour vous prier d'éclairer mon entendement et d'aider ma faiblesse ; afin que je vous connaisse et que je vous aime de toute mon âme et de toutes mes forces.

Et vous, Esprit divin, qui êtes le lien indissoluble des deux personnes, principe de toute charité et don qui surpasse tous les autres dons, embrasez ma volonté de votre saint amour et attachez-moi au Père et au Fils d'une manière à ne m'en jamais séparer.

Anathème à toutes les richesses et à toutes les vanités du siècle, anathème à tous les plaisirs de la chair et des sens ; j'y renonce de tout mon cœur. Toute ma gloire, ô sainte et auguste Trinité, sera de vous servir, tout mon plaisir de vous plaire, toutes mes richesses de vous posséder dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

DISCOURS XXXVI.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Amen dico vobis : non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

Je vous dis en vérité qu'entre les enfants des femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste (*Saint Matth., ch.* XI).

Si Jésus-Christ n'avait rendu lui-même ce témoignage en faveur de son saint précurseur, et si ce Dieu, qui ne peut donner des louanges outrées, ne lui avait fait, par ces paroles, le plus magnifique de tous les éloges, qui de vous, messieurs, prévenu par une fausse idée de grandeur, n'eût cru que plusieurs autres méritaient de lui être préférés ?

Ceux qui savent combien il est dur à un père de sacrifier, de ses propres mains, un fils unique, au premier commandement de Dieu, eussent sans doute préféré à Jean-Baptiste le patriarche Abraham, à qui, selon le témoignage qu'en rend le Saint-Esprit, *personne n'a ressemblé dans sa gloire*, ni dans cette aveugle et prompte obéissance à *garder la loi du Très-Haut* dans la plus difficile de toutes les épreuves. *Non est inventus similis illi in gloria, qui conservaret legem Excelsi* (*Ecclesiast.*, XLIV).

D'autres qui se laissent éblouir par l'éclat des miracles et le bruit des grandes actions, eussent donné sur lui la préférence à Moïse; à Moïse, dis-je, dont la vie n'a été qu'une continuelle suite de prodigieux événements; à ce fameux législateur, à la voix duquel toute la nature et les éléments ont obéi ; à cet homme extraordinaire suscité de Dieu *pour faire de si grandes choses dans l'Egypte, de si fréquents miracles dans la terre de Cham, et de si terribles dégâts dans la mer Rouge. Fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terra Cham, terribilia in mari Rubro* (*Psal.* CV).

Ceux qui aiment la guerre et les conquêtes eussent décidé en faveur de Josué, aux yeux duquel les murs des villes tombaient par terre, les rivières remontaient vers leur source et le soleil suspendait la rapidité de son mouvement pour éclairer plus longtemps les victoires de ce sage et vaillant chef du peuple de Dieu, que l'Ecriture a regardé comme *un homme grand, selon son nom, très-grand pour le salut et le bonheur d'une nation choisie, dont il devait combattre les ennemis, pour la mettre en possession de l'héritage qui lui avait été promis. Fuit magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hæreditatem Israel* (*Ecclesiast.*, XCVI).

Malgré toutes ces préventions, ce que Jésus-Christ a dit en faveur de Jean-Baptiste est vrai à la lettre : *entre les enfants des femmes, il n'y en a jamais eu de plus grand que lui.* Après ce témoignage rendu, même avec une espèce de serment, il faut, messieurs, que toutes nos conjectures et nos opinions particulières s'arrêtent. Ce n'est, ni une bouche flatteuse et vénale, ni un homme sujet à l'illusion et à l'erreur qui parle ; c'est Dieu même qui, daignant bien louer ce qui est digne de louange, donne aux grandes et extraordinaires vertus le rang de distinction et de préférence qu'elles méritent.

Mais, s'il nous est défendu de douter de la vérité de ce témoignage, il ne nous l'est pas d'en rechercher la raison, et voici celles que j'ai trouvées dans l'Evangile même : c'est que, de tous les enfants des femmes, nul n'a soutenu les avantages de sa naissance ni la sainteté de sa vie par de plus grandes austérités que Jean-Baptiste, première raison : c'est que, de tous les enfants des femmes, nul ne s'est élevé au-dessus des épreuves et des peines de son ministère par de plus grandes vertus que Jean-Baptiste : seconde raison.

Disons le donc hardiment après Jésus-Christ : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.* En effet, où trouverons-nous, parmi les enfants des femmes, un homme qui, avec une plus grande innocence, se soit condamné à de plus grandes mortifications? Où trouverons-nous, parmi les enfants des femmes, un homme qui, dans de plus délicates tentations, ait eu plus d'humilité et de zèle? Aussi fut-il sanctifié dès le ventre de sa mère, et il tressaillit de joie aux approches de ce divin enfant que Marie conçut, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Ce n'est pas seulement dans l'ordre de la nature que Dieu se plaît quelquefois à faire paraître des effets extraordinaires de sa sagesse et de sa toute puissance ; c'est encore dans celui de la grâce, où, prévenant le temps qu'il s'est prescrit lui-même, il se hâte de sanctifier et de favoriser, par une innocence prématurée, de certaines âmes particulières qu'il a choisies et séparées des autres pour l'exécution de ses plus importants desseins.

Selon le cours ordinaire de la nature, il faut plusieurs jours pour former un enfant

adoranda Trinitas, abrenuntio propter te omnibus mundi pompis et honoribus, detestor omnem carnis et sensuum voluptatem. Anathema divitiis et vanitatibus sæculi, etc. (*Ibid. loco supra citato*)

dans le ventre de sa mère ; et ce n'est qu'après y avoir reçu un corps parfait qu'il en sort comme une autre partie d'elle-même ; mais, quand il fallut former le premier homme, duquel tous les autres devaient sortir, Dieu, dit saint Basile de Séleucie, ne garda aucun de ces intervalles. Il n'eut besoin ni de sein, ni de matrice pour le renfermer pendant neuf mois, ni de secours étranger pour le conduire avec peine d'un âge imparfait à un âge plus parfait ; sa toute puissance lui servit de sein, le limon, de matière, sa providence, de bras et de soutien ; il le vit tel qu'il l'avait fait de ses mains, formé tout d'un coup et devenu roi des créatures dès le moment qu'il fut formé (1).

Selon le cours ordinaire de la grâce, nos maladies précèdent notre guérison ; nous sommes quelque temps captifs avant que de recevoir la liberté ; ennemis de Dieu avant que de lui être réconciliés ; pécheurs avant que de jouir du bienfait de la génération, par le premier de nos sacrements.

Voici cependant un enfant pour qui la miséricorde du Seigneur a voulu abréger ce temps de servitude et de maladie, par sa sanctification dans le sein de sa mère ; un enfant qui, dans *un nom que nul de sa famille n'avait encore porté*, trouve un heureux présage d'une sainteté privilégiée ; un enfant qui, avant que de voir le jour de la nature, jouit des premiers rayons de la grâce, et en faveur duquel un Dieu, encore enfermé dans les entrailles de Marie, se hâte de faire connaître qu'il est son sauveur.

Les parents de notre saint, qui étaient justes devant Dieu et qui marchaient dans tous ses commandements, gémissaient, depuis plusieurs années, de se voir dans l'opprobre de la stérilité et de ce que l'infirmité d'un âge fort avancé leur ôtait l'espérance de voir naître d'eux un enfant qui eût quelque relation au Messie si souvent promis, si longtemps désiré et attendu.

Enfin, arriva un jour et une heure inespérée où Zacharie *étant*, selon le rang de sa famille, dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums, un ange apparut à lui et, le rassurant de sa frayeur, lui dit : ne craignez point, Zacharie, votre prière a été exaucée : Elizabeth, votre femme, vous donnera un fils de la naissance duquel plusieurs se réjouiront ; il sera grand devant le Seigneur et rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère.

A quoi connaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites, répondit Zacharie à l'ange ? *Je suis vieux et ma femme est fort avancée en âge, quelle apparence que j'aie un enfant ? Quelle apparence ? Vous le verrez dans la suite, et, dès ce moment, vous allez perdre l'usage de la parole, que vous ne recouvrerez que lorsque ce que je vous annonce sera arrivé.*

Que toutes ces circonstances me paraissent belles ! Jean-Baptiste, né d'une mère stérile et d'un père avancé en âge ; Jean-Baptiste promis à un père pendant l'exercice d'un si saint ministère, et lorsque, faisant l'office de prêtre selon son rang, il offrait à Dieu des parfums sur son autel ; Jean-Baptiste, à l'occasion duquel l'usage de la parole est ôtée pendant plus de neuf mois à Zacharie, qui, cependant, doit mettre au monde la voix de la parole même ; Jean-Baptiste, dont la naissance future est annoncée par un ange, et qui, par sa dignité et ses excellentes vertus, doit être supérieur aux anges ; Jean-Baptiste, pour qui toute la Trinité s'intéresse, le Père par sa toute puissance, le Fils par sa sagesse, le Saint-Esprit par sa bonté ; le Père pour vaincre la stérilité de la nature, le Fils pour arrêter le cours du péché, le Saint-Esprit pour surmonter les obstacles à l'effusion de ses grâces.

Je pourrais vous dire, en m'arrêtant aux noms même de Zacharie et d'Elisabeth, que j'y découvre quelques mystères (1). Car, si Zacharie, selon la force du mot hébreu, signifie le souvenir de Dieu et Elisabeth son serment, ne peut-on pas dire que Dieu, en nous donnant le précurseur de son Fils, s'est souvenu des choses qu'il nous avait promises et qu'il a accompli celles auxquelles il s'était engagé par son serment ? Quelle a été en effet la marque de son souvenir et de sa plus grande miséricorde, qu'en nous donnant son Fils unique ; et quand s'est-il plus solennellement acquitté de son serment que lorsqu'il a voulu qu'il parût sur la terre et qu'il conversât parmi nous ? Vérité que Zacharie reconnaît quand il s'écrie, après avoir recouvré la parole : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple selon qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qu'il exercerait sa miséricorde envers nos pères, et qu'il se souviendrait de son alliance sainte, comme il l'avait juré à Abraham.*

Je pourrais ajouter pour votre instruction, pères et mères, que si vous voulez que Dieu répande ses bénédictions sur vos familles, vous devez, comme Zacharie et Elisabeth, garder fidèlement toute sa sainte loi ; marcher devant lui et devant les hommes sans reproche ; demander des enfants, moins pour vous que pour lui et pour le bien de son Eglise ; attendre avec une humble patience l'effet de ses promesses ; le servir avec ferveur et persévérance quoiqu'il n'accomplisse pas, ce semble, vos désirs ; lui offrir, sur l'autel de votre cœur, le parfum de vos prières et de vos bonnes œuvres, afin que, ayant quelques égards à de si belles dispo-

(1) Vidit Deus hominem non egentem utero, non in naturæ officina luteum embryonem, non carnem in matrice scalptam, non accretionem uteri tumore designantem, non exspectantem dum per radios manus agiles partus edatur, non tempus manentem quo de ventris carcere captivus exsolvatur, neque post partitionem reticulis fasciarum reformatum, non probroso per terram incessu dedecoratum, non ad ætatis imperfectæ gradus admissum cum labore : Sed vidit hominem immortali manu editum, pro matrice creatoris manu usum, et Dei digito ex tempore perfectum absolutumque simulacrum ; vidit simul fictum, simul regem factum (*Basilius Seleuc., orat.* 2).

(1) Zacharias hebraice *memoria Dei*, Elisabeth *Dei juramentum*. Suscepit Israel puerum suum recordatus misericordiæ suæ, jusjurandum quod juravit ad Abraham patrem nostrum daturum se nobis (*Vide Toletum, annotat.* 6 *in c.* I *Lucæ*)

sitions, il ne naisse de vous que des enfants saints et remplis de son divin esprit.

Oh! que des pères et des mères sont louables! Oh! qu'ils reçoivent de bénédictions et de grâces lorsqu'ils sont tous deux justes devant Dieu comme Zacharie et Elisabeth, qui observaient avec une persévérante fidélité toutes ces ordonnances; lorsqu'ils vivent d'une manière irréprochable, et qu'au lieu de s'attirer, comme une infinité d'autres, de fâcheux reproches, et d'être à leurs frères des sujets de chute et de scandale, ils tâchent de les édifier par la sainteté de leurs exemples! Oh! que des enfants nés de tels parents trouvent de dispositions à être heureux selon le monde, et grands devant Dieu.

Je ne veux pas dire que, dans cette grâce de prévention et dans cette sanctification privilégiée que Jean-Baptiste a reçues, Dieu ait précisément considéré les vertus de Zacharie et d'Elisabeth; je sais qu'étant maître absolu de ses dons, il l'en a prévenu, indépendamment de leurs mérites. Mais comme, selon la remarque de saint Ambroise et de saint Pierre Chrysologue, l'évangéliste saint Luc n'a pas dit en vain *qu'ils marchaient dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur sans aucun reproche* (1), je m'imagine avec ces Pères que l'Ecriture a loué d'abord ses parents, afin que, pour notre instruction particulière, nous regardassions sa grande sainteté comme une précieuse succession dont le ciel avait bien voulu qu'il héritât, et que le précurseur de Jésus-Christ annoncerait la foi de son avénement avec plus d'éclat et de force.

Eussiez-vous, ô mon Dieu, laissé votre ouvrage imparfait? Eussiez-vous abandonné aux disgrâces communes de la nature la figure de votre Fils? vous avez jugé à propos, pour la gloire de ce Fils, de rendre immaculée la conception de celle que vous avez choisie pour être sa mère; et, pour la gloire de ce même fils, vous avez voulu sanctifier dans le sein d'Elisabeth celui que vous envoyiez pour être son précurseur.

Vous n'avez pas voulu que Marie fût souillée de la tache originelle, parce qu'elle devait produire dans le temps celui que vous aviez engendré de toute éternité; vous n'avez pas voulu non plus que Jean-Baptiste vînt au monde souillé de cette tache, parce que vous l'aviez destiné pour être l'ambassadeur et la voix de votre parole substantielle et incréée. Une grâce de prévention dès le premier instant de la vie siérait bien à une telle mère, et une grâce de sanctification, après six premiers mois de péché, siérait bien à un tel précurseur. Une mère, étant plus unie à Jésus-Christ qu'un précurseur, a donc été conçue sans péché; et un précurseur, ayant avec lui plus de liaisons et de rapports que n'en ont les autres hommes, la providence et la miséricorde du Seigneur ont disposé si bien les choses en sa faveur qu'il est venu au monde sans péché.

Je ne me représente jamais ce prodige de sanctification, que je ne retrace dans mon esprit ce que j'ai autrefois lu dans l'Ecriture au sujet de Zara et de Pharès. Thamar leur mère qui portait ces deux jumeaux dans son sein, étant arrivée au terme de son accouchement, Zara présente d'abord sa main pour en sortir, et la sage-femme lui ayant attaché un petit ruban d'écarlate, madame, dit-elle à la mère, vous avez deux enfants, en voici un qui sortira le premier. Elle fut cependant trompée dans sa conjecture, car l'Ecriture remarque, que cet enfant retira sa main, et que l'autre sortit (*Genes.*, XXXVIII.).

Un prodige presque semblable s'est passé dans le sein d'Elisabeth. Le péché et la grâce ont disputé, ce semble, entre eux à qui sortirait le premier, quand Jean-Baptiste viendrait au monde. Le péché d'origine a eu d'abord l'avantage, pendant les six mois qui se sont passés avant la sanctification de cet enfant; mais avant même que le temps de l'accouchement fût venu, ce péché a retiré sa main, et a laissé l'honneur à la grâce qui a paru la première.

Parents et amies d'Elisabeth, vous y avez été trompés, comme cette sage-femme le fut au temps des couches de Thamar. Vous vouliez *qu'on l'appelât du nom de son père*, qui était venu pécheur au monde, comme les autres; mais l'ordre avait déjà été donné de la part de Dieu, qu'il *porterait le nom de Jean*, qui est un nom de sainteté et de grâce: *Joannes est nomen ejus.*

Dites donc tant qu'il vous plaira, que *nul de sa famille n'a encore reçu ce nom* (*Luc.*, 1), qu'un *enfant de colère* figuré par *ce ruban d'écarlate, doit sortir le premier: Ipse egredietur prior*, la chose arrivera tout autrement. Un enfant de bénédiction et de grâce, un *Pharès supplantateur* du péché aura l'avantage: vous vous en étonnerez comme d'une merveille: *Quis putas puer iste erit?* et, vous demandez d'où vient qu'il a rompu le mur qui le divisait, pour naître d'une manière extraordinaire au préjudice de son frère, qui devait, ce semble, paraître avant lui; mais on ne vous fera point d'autre réponse que celle-ci: Il doit être grand devant le Seigneur; et, parmi les enfants des femmes, nul n'a paru plus grand que lui.

J'avoue que dans cette comparaison, il y a quelques différences, quand ce ne serait que celle que j'y trouve, entre Thamar impudique, et Elisabeth sainte; entre Pharès et Zara qui ont longtemps vécu ensemble, comme deux frères, dans une grande union, et entre la grâce, qui, ayant une fois supplanté et détruit le péché dans le sein d'une même mère, n'a jamais dans la personne de Jean-Baptiste, fait d'alliance avec ce commun ennemi de tous les hommes.

Vous le jugez bien de la sorte, sans que

(1) Sic Scriptura docet parentes oportere laudari, ut velut transmissæ immaculatæ puritatis hæreditas in ns quos volumus laudare præcellat... Isaac a parentibus nobilitatem pietatis accepit quam posteris dereliquit. Tales majores habere debuit, prænuntius Christi, ut non repente conceptam, sed a majoribus acceptam et in ipso infusam jure naturæ prædicare fidem Dominici videretur adventus. Erant, inquit, ambo justi ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela (*D. Amb. in exposit. lit. ad cap.* I *Lucæ*)

je vous le dise : Cet enfant de bénédiction a toujours inviolablement conservé la grâce que son Sauveur, encore enfermé dans le sein de Marie, s'était hâté de lui donner (1). Car tel a été, dit l'ange de nos écoles, saint Thomas, l'avantage qu'ont reçu ceux qui ont été sanctifiés dans le ventre de leur mère, de n'avoir jamais péché mortellement dans la suite de leur vie ; et, tel a été en particulier, par une protection toute particulière du Seigneur, celui du saint précurseur de son Fils. Vous le jugez bien de la sorte, encore un coup ; mais peut-être n'en jugeriez-vous pas de même, par rapport à quelques autres circonstances, si l'Ecriture et saint Ambroise ne vous l'apprenaient.

Vous croiriez peut-être que Jean-Baptiste prévenu de cette grâce de sanctification, conçu et donné au monde par miracle, honoré par tant d'oracles qui s'étaient déclarés pour lui, appelé *ange*, *lumière*, *prophète et plus que prophète*, né de parents saints et craignant le Seigneur, ne devait penser qu'à recueillir tranquillement, au milieu de sa famille, les doux avantages de son innocence : mais l'Esprit de Dieu qui l'animait, et qui le conduisait dans toutes ses voies, lui inspira, dès sa plus tendre enfance, des sentiments tout opposés.

Quelque saint qu'il fût, dit Origène, quelque teinture de piété qu'il eût reçue de Zacharie et d'Elisabeth, quelque disposition qu'il se sentît avoir à toutes sortes des vertus, et quelque horreur que l'Esprit du Seigneur dont il était rempli, lui donnât des moindres vices, il n'attendit pas cependant que son père l'eût élevé dans sa maison jusqu'à un âge propre à être produit comme un prodige de vertu en Israël (2).

Eloigné de ces avantageux sentiments, dont mille autres se seraient flattés, il se crut si peu en assurance dans le tumulte des villes, dans la fréquentation du peuple, dans le commerce et les visites du monde, qu'il se retira dans le désert pour y respirer un air plus pur, pour y voir le ciel plus à découvert, pour y converser par l'assiduité et la ferveur de ses prières, plus familièrement avec Dieu, et pour avoir, toutes les fois qu'il l'appellerait à son secours, la consolation de lui entendre dire : *Me voici*.

Que dites-vous à cela, vous qui êtes si dissipés dans le grand monde, et infidèles en tant de manières à la grâce de votre régénération? Vous qui d'ailleurs, quoique touchés du désir de votre salut, croyez pouvoir y travailler avec succès, nonobstant la servitude de vos emplois, les contestations de vos familles, les embarras de vos affaires, la multitude de vos visites, les occupations de votre ménage, la révolte de vos passions, sans néanmoins entrer, je ne dis pas comme Jean-Baptiste, dans le désert, mais sans vous faire de temps en temps une solitude intérieure, et vous recueillir en vous-mêmes pour vous dire : Quelle vie mené-je? A quels dangers, si je ne pense sérieusement à moi, me vois-je exposé? Ai-je moins à craindre grand pécheur que je suis, de la fatale contagion du monde, que Jean-Baptiste, enfant, né et confirmé dans l'innocence?

Le désert lui parut un asile très-sûr pour conserver la sienne, et la conduire par les plus austères vertus à sa plus haute perfection. Car à quelle fin y entra-t-il? Ce fut pour y faire pénitence de meilleure heure que les autres ne la font ; ce fut pour trouver dans sa pénitence moins d'adoucissement que les autres ne trouvent dans la leur ; ce fut enfin pour rendre sa pénitence plus gratuite et plus capable de plaire à Dieu que ne l'est celle des autres. Après cela ne faut-il pas conclure que *parmi les enfants des femmes nul n'a paru plus grand que Jean-Baptiste;* nul qui, avec une aussi grande innocence, se soit condamné à de plus grandes austérités?

Si quelqu'un, c'est la supposition que fait saint Chrysostome, avait rencontré dans le désert ce jeune enfant ; et si, surpris de le voir dans ces lieux inhabités, il lui avait demandé : Que venez-vous faire ici, avec un corps si chancelant qu'à peine vous pouvez vous soutenir, avec une santé si faible, que les meilleurs aliments ne seraient pas trop bons pour vous ; dans un âge si tendre et si délicat, que vous avez besoin de toute l'assistance et de tous les soins de vos parents? Il ne lui eût point fait d'autre réponse que celle-ci : Je viens dans ce désert y faire pénitence, et la commencer de bonne heure pour n'en perdre jamais l'esprit. J'y viens pour fuir la malice du monde, de peur qu'elle ne me corrompe le cœur et qu'elle ne me fasse perdre mes meilleures résolutions.

Mais quels péchés pouvez-vous avoir commis, pour vous condamner à des peines qui ne sont imposées qu'à des pécheurs? Et quelle expérience auriez-vous faite de la malignité du monde, en un âge où l'on ne peut ni le connaître, ni se connaître soi-même? Je veux, eût-il répondu, conserver la grâce que j'ai reçue, fuir les moindres occasions du péché, garder au Seigneur une âme pure et sans tache, lui consacrer les prémices de mes années, et m'offrir à lui en qualité de victime, par la pratique de toutes les austérités qu'il m'inspirera de faire. Je ne lui prête, messieurs, ni ces sentiments, ni ces paroles ; l'usage qu'il reçut par miracle de sa raison et de sa liberté, en un temps où elles sont comme liées et enveloppées dans les ténèbres de l'enfance, lui fit faire ces réflexions, et le condamna dès qu'il commença presque à vivre, à faire une pénitence que vous ne voudriez faire que lorsque vous vous sentez mourir.

(1) Sanctificatis in utero creditur præstitum esse ut de cætero mortaliter non peccarent (*D. Thomas*, III *part.*, *q.* 27, *art.* 6, *ad* 1).

(2) Qui sic conceptus fuerat, et natus, non exspectavit ut a patre nutriretur usque ad diem ostensionis suæ in Israel: sed recessit fugiens urbium tumultum, populi frequentiam, vicinæ et civitatum, et abiit in deserta, ubi aer purior et cœlum apertius, ubi familiarior Deo ut orationibus vacaret, et cum Angelis conversaretur, vocarelque Dominum, et illum respondentem audiret : *Ecce adsum*. Erat igitur in deserto Joannes, et nutriebatur novo et extra naturam modo. In cibum ei erant locustæ, etc. (*Orig. homil.* 11 *in Lucam*).

Que s'il a fait de la sorte pénitence de meilleure heure que les autres ne la font, il l'a faite aussi plus sévère et avec moins d'adoucissement. Ne boire ni vin, ni bière, n'avoir ni lit, ni maison; coucher sur la dure, endosser un cilice, porter sur sa chair tendre une peau de chameau, vivre de sauterelles et de miel sauvage; se refuser, je ne dis pas ce qui est commode, mais ce qui est nécessaire à la vie : voilà ce qu'a fait Jean-Baptiste; voilà ce qui le rend, aux yeux des anges et des hommes, un prodige de pénitence.

Comment, dans une affreuse solitude, a-t-il pu supporter les rigueurs de l'hiver, les intempéries de l'air, les incommodités des saisons, lui enfant, lui d'une complexion si tendre et si délicate (1)? Comment, sans manger de viande un peu nourrissante, sans boire quelque liqueur qui soutient de temps en temps un estomac affaibli d'abstinence et exténué de jeûne, a-t-il pu s'accoutumer à une si austère diète, vivre de miel sauvage, et d'insectes aussi vils et aussi insipides que le sont les sauterelles? Comment dans les enfoncements d'un vaste désert, a-t-il pu passer près de vingt-huit années sans d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages?

Comprenez-le si vous pouvez, vous qui, couchés mollement sur le duvet, vous plaignez si souvent de vos veilles involontaires et de vos insomnies; vous qui, nourris délicatement, ne pouvez manger de mets un peu moins bien apprêtés et assaisonnés; vous qui, pour avoir passé deux ou trois jours d'abstinence, venez, sous prétexte d'une prétendue faiblesse d'estomac, demander des dispenses qui souvent vous damnent, et peut-être ceux qui vous les accordent avec une trop indulgente facilité; vous qui, dégoûtés de plaisirs et rassasiés de bonne chère, cherchez dans des changements de poissons et de viandes de quoi flatter votre bizarre intempérance; vous qui croyez mériter beaucoup devant Dieu, quand vous vous privez de quelques mets et que vous sortez de table avec appétit; vous qui, accoutumés à voir des compagnies de jeux, de promenades, de débauches qui vous divertissent, trouvez le temps si long et si ennuyeux quand vous êtes seuls. Comprenez, si vous le pouvez, comment Jean-Baptiste a pu mener pendant l'espace de tant d'années une vie si dure, et faire dans une affreuse solitude une si longue et si austère pénitence : saint Chrysostome avoue lui-même qu'il ne le comprend pas.

Mais, me direz-vous, un homme si saint était-il obligé de la faire? Non, messieurs, elle était gratuite à son égard : troisième caractère que j'y ai distingué pour en relever le mérite, et vous faire connaître qu'en matière de sainteté et de pénitence, jamais *entre les enfants des femmes il n'y en a eu*, et n'y en aura *d'aussi grand que lui* : je m'explique par une judicieuse et délicate réflexion de saint Bernard.

Il distingue trois sortes de pénitence : une pénitence qu'il appelle gratuite, une pénitence qu'il nomme volontaire, et une pénitence qu'il dit être forcée (1). Par la pénitence gratuite, on se condamne à des peines qu'on n'est pas obligé de souffrir. Par la pénitence volontaire, on expie avec acceptation et avec choix les péchés qu'on a volontairement commis, *et après avoir fait servir ses membres à l'iniquité, on les fait servir à la justice.* Par la pénitence forcée, on endure ce que l'on n'endurerait pas, si on avait la liberté du choix : martyr du monde et du péché, sans l'être cependant de Jésus-Christ.

La première de ces pénitences est une pénitence de surérogation; la seconde, une pénitence d'obligation; la troisième, une pénitence de réprobation. Par la première, on paie des dettes qu'on n'a pas faites; par la seconde, on s'acquitte de celles que l'on a contractées; par la troisième, on ne s'acquitte jamais de celles que l'on paie.

Où sont, dans l'Ecriture sainte, les exemples de cette pénitence volontaire et d'obligation? David, Madeleine, Pierre, Zachée, etc. Où sont ceux de cette pénitence forcée et de réprobation? Esaü, Saül, Antiochus, Judas. Où sont ceux de cette pénitence gratuite et de surérogation? Saint Bernard n'en trouve qu'un seul, c'est celui de Jean-Baptiste; mais voici ce qu'il ajoute.

Quand Jean-Baptiste, tout saint et tout innocent qu'il est, fait pénitence comme s'il était effectivement pécheur; quand, nonobstant les priviléges d'une sainteté reconnue par d'aussi bons témoignages qu'est la sienne, il se condamne sans obligation de sa part à une vie si dure et si austère, il acquiert le droit plus que tout autre de prêcher la pénitence, et d'y assujettir par son exemple tous ceux qui, ayant volontairement péché, ont absolument besoin de ce remède. Car, que pourriez-vous lui répondre, s'il vous disait encore aujourd'hui comme aux Juifs : *Faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche. Races de vipères, comment pourrez-vous*, sans elle, *fuir la colère qui va tomber sur vous?*

Lui répondrez vous que, sans vous donner tant de peine, vous avez découvert dans des directeurs commodes et indulgents une

(1) Quomodo in solitudine hiemes pluviasque sustinuit tenero adhuc corpore, et ætate puerili? Quomodo valuit adhuc rudis natura carnis tantas inæqualitates, tantasque aerium incursiones cum illa ciborum tenuitate tolerare? ut de reliqua erumnæ afflictione taceamus (*D. Chrysost., homil.* 10 *in cap.* III *Matth.*).

(1) Pœnitentia gratuita, spontanea, coactitia. Pœnitentiam gratuitam Joannes Baptista exhibuit.... Hic talis ac tantus cum esset, plus appetit mundi mala perpeti quam laudes; malens pro Deo fatigari laboribus quam vitæ hujus blandimentis perfrui, et soli Deo vacare cupiens desertum petit, et pene admirabilem pœnitentiæ formam posteris sequendam proprio exemplo reliquit. Hæc pœnitentia idcirco gratuita vocatur, quia gratis suffertur, imo offertur, quia pœnitentiæ regula est ut qui illicita nulla commisit, licitis utatur, ut sibi placuerit. Spontaneam pœnitentiam illi habent, qui post commissa peccata, post perpetrata flagitia cum a sole justitiæ illustrantur, jam ex voluntate sua Domino confitentur : voluntaria solectia cavendo ut non regnet peccatum in eorum mortali corpore, sed regnet justitia, et qui prius *exhibuerunt sua membra servire*, etc. (*D. Bern., vel alius auctor, sermone de* 12 *partis, qui tamen juxta M. S. Carthusiæ Colon. Bernardo ascribitur*).

UNIVERSITAS O. M. L

manière de pénitence douce et aisée, où, sans vous incommoder beaucoup, vous pouvez obtenir l'absolution de vos péchés? Est-ce là, vous dira-t-il, le secret que vous avez trouvé pour vous soustraire aux poursuites de la justice vengeresse d'un Dieu que vous avez irrité depuis tant d'années? Ne vous flattez pas mal à propos, et ne négligez rien pour votre salut : *la coignée est déjà à la racine de l'arbre ;* on n'attend plus qu'une voix d'en haut qui dise : *Coupez cet arbre et le jetez au feu*

Lui répondrez-vous que, grâces au Seigneur, vous ne l'avez pas beaucoup offensé, que sa miséricorde est infinie ; que vous croyez pour votre consolation, qu'il vous a pardonné vos fautes, que les austérités d'une longue et incommode pénitence abrégeraient vos jours, et qu'étant ses enfants, il cherche non votre mort, mais votre vie? Quel péché avais-je commis, vous dira-t-il, pour me mortifier en tant de manières?

Qui ou de vous qui êtes sûrs d'avoir offensé Dieu, et incertains de l'avoir apaisé, ou de moi qui ai été sanctifié dès le sein de ma mère, et qui ne me suis jamais éloigné de mon devoir,est plus obligé de faire pénitence? Ai-je appréhendé que ses pénibles exercices ne m'incommodassent dans un âge tendre et délicat? Quelque puissants secours que j'aie reçus pour me garantir de la corruption du monde, n'ai-je pas cru qu'il m'était plus avantageux de m'en séparer, que de marcher au milieu de tant de piéges et parmi tant d'écueils qu'on y rencontre? N'allez donc pas dire que vous êtes les enfants de Dieu, pour vous faire de sa bonté une occasion d'endurcissement : cherchez au contraire, par *de dignes fruits de pénitence*, de quoi apaiser sa justice et lui satisfaire.

En effet, dit saint Chrysostome, si Jean-Baptiste, le plus saint et le plus grand des hommes ; si ce précurseur plus éclatant que le soleil et plus élevé que les prophètes par ses éminentes vertus; si cet homme honoré de l'amitié et de la protection de Dieu, avec lequel il avait le bonheur de converser avec tant de familiarité, a méprisé tous les divertissements de la vie et s'est condamné à toutes les austérités d'une longue pénitence : quelle satisfaction ne sommes-nous pas obligés de faire à la justice divine pour tant de péchés que nous avons commis, et pour un si outrageant mépris de tant de grâces que nous en avons reçues? Et cependant nous sommes bien éloignés de l'imiter en la moindre chose, nous, qui ne travaillons qu'à nous procurer tous les plaisirs des sens, et qui, par de continuels excès dans le boire et le manger, n'engraissons, ce semble, nos corps que pour préparer une meilleure proie aux démons et au feu de l'enfer (1)?

(1) Si ille omni ratione mundissimus, ipso cœlo clarior, et prophetis celsior; quo nullus hominum major fuit, et qui tanta apud Deum familiaritate gaudebat, sic ad omnem laborum patientiam durabat, deliciarum profluxa despiciens et ad omnem vitæ rigorem se coarctans : quam nos satisfactionem Deo afferre non debemus, qui post Christi beneficia, post mille nostrorum onera peccatorum nec minimam quidem partem illius castigationis imitamur, sed commessationibus et potationibus dediti, undique nos relaxantes in diaboli prædam præparamur (*D. Chrysost. loco supra cit.*).

Perdrons-nous pour cela courage? Non, mes frères, ce saint si austère dans une si grande innocence, semble ne l'avoir été que pour lui, nous proposant de certaines manières de pénitence proportionnées à nos forces, et que nous pouvons faire sans sortir des bornes de notre état. Etes-vous riches? faites part de vos biens à ceux qui n'en ont point. Avez-vous deux habits? donnez-en un à celui qui est nu. De quoi manger? nourrissez celui qui a faim; ces aumônes vous tiendront en partie lieu de pénitence. Maniez-vous les deniers publics? n'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné, et restituez ce que vous avez pris par des voies défendues. Etes-vous magistrats, marchands, soldats, libres ou engagés dans le mariage? prenez dans un esprit de pénitence les peines et les servitudes attachées à ces états, et souvenez-vous que vous étant rendus malades par votre faute, vous avez besoin de remèdes amers pour être guéris.

Ils ne le seront jamais autant que ceux dont usa Jean-Baptiste dans une très-grande innocence. Aussi vous ai-je fait remarquer d'abord, qu'il devait *être le plus grand de tous les enfants des femmes*, selon le témoignage que Jésus-Christ même en a rendu. Je viens de vous en dire la première raison; en voici une seconde : c'est que parmi ces enfants des femmes, jamais homme ne s'est élevé, avec plus de zèle et d'humilité que lui, au-dessus des peines et des épreuves de son ministère.

SECOND POINT.

Préparer les voies du Messie, dire aux Juifs : *Il est venu, et quoique vous ne le sachiez pas, il est au milieu de vous;* le montrer et s'écrier : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde ;* faire connaître sa mission et sa divinité, par le sacrifice de sa propre gloire, et vouloir bien être méconnu, pourvu que le Dieu qu'on annonce reçoive les hommages et les adorations qu'il mérite, voilà, messieurs, le ministère de Jean-Baptiste, et les deux grands fondements sur lesquels j'établis toute sa grandeur, je veux dire son zèle et son humilité.

Il fallait au Verbe incarné une voix qui le manifestât, à ce Dieu un ange qui préparât ses voies, à ce roi un ambassadeur qui soutînt ses intérêts et sa gloire : mais où se trouveront réunis ces grands et difficiles emplois? En la personne de Jean-Baptiste.

Avant qu'il vînt au monde, l'ange avait dit à Zacharie son père : *L'enfant que vous aurez sera grand devant le Seigneur, il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, il réconciliera les pères avec les enfants, et les enfants avec leurs pères ; il rappellera les désobéissants à la prudence des justes, et préparera à son Dieu un peuple parfait* (*Luc.*, I).

Quand il a paru sur la terre, il a rempli cette prophétie dans toutes ses circonstances, et l'Evangéliste saint Jean dit qu'il est *venu*

pour rendre à la lumière un témoignage fidèle et irrèprochable. Marie, vous le concevrez et le mettrez au monde ; Joseph vous le nourrirez et le cacherez ; bergers et mages vous l'adorerez dans sa crèche : mais pour vous, saint précurseur, vous le manifesterez, vous l'annoncerez, vous direz : le voilà, vous serez sa voix, son ange, son ambassadeur, son ministre, son témoin. Sa voix, vous parlerez de lui ; son ange, vous préparerez ses voies ; son ambassadeur, vous représenterez sa personne ; son ministre, vous exécuterez ses desseins ; son témoin, vous déposerez de la vérité de sa mission et de la divinité de sa personne. Mais pour s'acquitter de tous ces emplois devant un peuple contredisant et incrédule, de quel zèle n'a t-on pas besoin ?

N'attendez pas que je rappelle ce qui s'est passé pendant qu'il était encore dans le sein de sa mère. Je pourrais vous dire après saint Pierre Chrysologue, qu'il annonça dès lors Jésus-Christ avant qu'il pût naturellement le connaître, que ce tressaillement extraordinaire qu'Elizabeth sentit, était déjà une première marque de son zèle futur pour la gloire du Verbe incarné, que raisonnable avant l'usage de sa raison, il sentit et adora son libérateur.

Je pourrais ajouter avec saint Ambroise et le cardinal Pierre Damien, qu'il n'y avait que deux petits murs de chair qui séparaient le maître et le ministre, le roi et le sujet, le Créateur et la créature, la parole et la voix ; que, quoiqu'il ne fût pas encore en état de s'acquitter de son ministère, la grâce l'avait rendu capable d'en faire déjà les premières fonctions : *Nondum maturus ad ortum, et jam maturus ad officium.* (*D. Amb. de sancto Joan.*) ; que, ne pouvant encore annoncer le Messie par une parole articulée, il voulait le découvrir par une joie prophétique, et qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'est réjoui aux approches d'un Dieu qui le remplissait de son Esprit. (*Petr. Dam., serm. de sancto Joanne*).

Voilà ce que je pourrais dire, pour vous donner quelque idée de l'ardeur et de l'empressement de son zèle ; mais d'autres circonstances vous le feront encore mieux connaître. Quand il a été question de parler de la grandeur et de la divinité de Jésus-Christ, en a-t-il jamais négligé la moindre occasion ? L'a-t-on jamais vu froid et indifférent à annoncer la gloire du Messie, que l'ingrate synagogue méconnaissait ? Il l'a fait connaître comme Dieu, comme homme, comme rédempteur, comme auteur de la grâce et de la gloire.

Comme Dieu et comme homme : Ecoutez ce qu'il dit de Jésus-Christ. *Celui qui doit venir après moi doit m'être préféré, parce qu'il était avant moi. Qui post me venturus est, ante me factus est, quia prior me erat.* Car c'est, selon les saints Pères, comme s'il disait : il est venu après moi, il est homme ; mais il est engendré avant moi, il est Dieu. Il doit venir après moi : c'est moi qui vous l'annonce ; mais il est avant moi, l'honneur et la gloire lui appartiennent en propriété (*Vide Iren., l.* III, *c.* 18 ; *Amb., lib.* V *de Fide, c.* 4, *et ser.* 63 ; *Cyrillum, de Recta fide ad Reginas ; Leonem, ser.* 4 *in Epiph. ; Gregor., l.* III *Moral. c.* 5).

Comme rédempteur et auteur de la grâce ; car si Jean-Baptiste dit que Jésus-Christ est avant lui, le terme dont les autres évangélistes disent qu'il s'est servi est encore plus énergique. Il est, dit ce fidèle témoin, *plus fort que moi : Fortior me est* (*Matth.*, III) ; c'est lui qui vient effacer le péché, chasser le démon, détruire la mort, sauver le monde, et faire ce que je ne puis jamais faire. Pouvait-il mieux préparer les voies du Messie, remplir avec plus de fidélité, de zèle, et même de succès les fonctions de précurseur, de voix, d'ambassadeur, de témoin (*Vide Tolet. in Commentario, annot.* 48, *et* 49 *in Joan*) ?

C'est aussi par toutes ces raisons qu'il est appelé non-seulement *prophète*, mais encore *plus que prophète. Prophète*, dit saint Hilaire, puisque comme les autres il a annoncé Jésus-Christ avant qu'il parût ; *plus que prophète*, puisqu'à la différence des autres, il a vu présent celui qu'ils souhaitaient seulement de voir (*Hilarius, can.* 11 *in Math. ; Aug. lib.* II *contra litteras Petiliani c.* 37 ; *Greg. Nazian. oratione in S. lumina ; Chrysost. hom.* 38, *in Matth.*).

Prophète, dit saint Irénée, puisqu'il a révélé des mystères cachés ; *plus que prophète*, puisqu'il a été témoin oculaire de ce qu'il a révélé. (*Irenæus, l.* III, *c.* 11). *Prophète ;* il a découvert le Messie qui était caché dans les ombres de la loi : *plus que prophète*, il a dit : le voilà, il est au milieu de vous, et vous ne le savez pas.

Prophète ; il a eu le don de prophétie ; *il est venu dans la vertu et avec l'esprit d'Elie. Plus que prophète ;* il a encore eu le don de l'apostolat ; avec cette différence qui lui donne même cet avantage au-dessus des apôtres, qu'ils n'ont annoncé la gloire de Jésus-Christ, qu'après les trois années de sa vie publique ; au lieu qu'il l'a publiée avant qu'il parût, et qu'il a disposé les peuples à croire en lui, quand il jugerait à propos de se manifester.

Quelque grands que vous paraissent par tous ces endroits, le ministère et le zèle de Jean-Baptiste, il faut que je vous avoue que sa profonde humilité, ce qu'il a dit et pensé de lui-même, lui donne encore un nouvel éclat. Il a annoncé Jésus-Christ, c'est beaucoup ; mais il l'a annoncé aux dépens de sa propre gloire, dans la plus délicate de toutes les tentations, et lorsqu'il s'est vu en état de recueillir le plus grand honneur que jamais homme mortel puisse recevoir. Voilà en quoi consiste sa plus solide grandeur, et ce qui le fait passer dans l'esprit de Jésus-Christ pour *le plus grand de tous les enfants des femmes.*

Cinq cents ans s'étaient déjà écoulés, sans que les Juifs eussent vu aucun prophète envoyé de Dieu, comme leurs pères en avaient vu dans les siècles antérieurs. Dans ces temps de silence un homme extraordinaire, et d'une vie aussi austère qu'elle était innocente, paraît enfin dans la Judée. Les prodi-

ges arrivés en sa conception et en sa naissance, la stérilité de sa mère vaincue contre toutes les lois de la nature, l'affliction de son père devenu muet tout d'un coup, et sa joie d'avoir recouvré la parole, au temps qu'on circoncit cet enfant de miracles, *le bruit qui s'était dès lors répondu dans tout le pays des montagnes de Judée* (*Luc.*, I), et le pressentiment qu'on avait eu de sa grandeur future, faisaient croire au peuple que Jean-Baptiste était le vrai Messie, ou du moins quelque grand prophète envoyé de Dieu dans la décadence de la Synagogue.

Le sceptre n'était plus dans la maison de Juda. Depuis près de soixante ans Hircan et Aristobule, dans la guerre qu'ils s'étaient faite pour jouir du pontificat auquel la royauté était annexée, avaient été subjugués par Pompée qu'ils avaient pris pour médiateur (*Joseph. lib.* XIV, *antiq. Judaic.*, *c.* 8 ; *et lib.* I *de bello Judaic.*, 4, 5). Les Romains, dont les Juifs n'étaient presque plus que les esclaves, avaient fait passer, des mains des Asmonéens, le royaume de Juda en celles d'Hérode, Iduméen, et par conséquent étranger. Le souverain sacerdoce dépendait non, comme autrefois, de la succession légitime des pontifes, ni du conseil de la nation, qui n'avait plus d'autorité, mais de cet usurpateur et de ce tyran qui disposait de toutes choses, selon sa passion et ses intérêts.

C'était donc là la véritable époque de la venue du Messie, marquée par les prophètes dans cette décadence de la religion et de la royauté. Les pharisiens et le peuple, qui s'en apercevaient bien, n'attendaient plus que lui, dans l'espérance qu'il délivrerait de la servitude le royaume d'Israël : et c'est en ce temps, vers la fin du règne d'Hérode, qu'ils envoient des députés lui demander *qui il est*, résolus de se soumettre à lui, et de lui déférer la souveraine autorité, s'il avoue qu'il est le Messie.

Or, voilà ce que j'appelle la plus délicate de toutes les tentations, et la plus dangereuse de toutes les épreuves, auxquelles la vertu d'un homme peut être exposée. On rend en quelque manière Jean-Baptiste arbitre de son sort. Qu'il donne de soi tel témoignage qu'il lui plaira, il sera cru sur sa bonne foi : tant les pharisiens et les chefs de la Synagogue ont conçu une haute estime de son rare mérite. Dites-nous qui vous êtes? *Tu quis es? Etes-vous Elie? Etes-vous prophète? Etes-vous le Christ qu'on attend? Que dites-vous de vous-même, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés?*

Il est bien difficile, messieurs, d'avoir une humilité à l'épreuve de ces flatteuses propositions, principalement quand les louanges d'autrui rappellent une âme au dedans d'elle, afin qu'elle réponde à ce qu'on lui demande. S'était-elle comme oubliée et méconnue par un effet d'humilité? c'est alors qu'elle s'élève, et qu'elle commence à entrer dans les mêmes sentiments de sa propre estime, que paraissent avoir ceux qui la tentent. C'est alors qu'elle réfléchit sur le bien qu'elle a fait, qu'elle s'applaudit intérieurement, et qu'elle se félicite de ses vertus : et quand même elle remercie Dieu des grâces qu'elle en a reçues, elle ne laisse pas de se regarder comme un sujet qui s'en est rendu digne par sa fidélité. C'est alors qu'elle se demande : *Qui es-tu?* qu'elle se remercie de ses talents, et *qu'elle baise sa main*, comme dit Job, tant elle se sait bon gré de ses mérites. C'est alors enfin qu'elle recueille avec avidité les louanges qu'on lui donne, et qu'elle prend la place qu'on la sollicite d'occuper : ou si elle les rejette et s'en dit indigne, ce n'est que par une modestie hypocrite et par un raffinement d'orgueil.

Fatale tentation aux gens de bien, qui ayant résisté à tant d'autres succombent souvent à celles-ci? Mais tentation au-dessus de laquelle s'éleva Jean-Baptiste par la plus surprenante humilité dont un pur homme soit capable dans les mêmes circonstances. *Etes-vous Elie? Non, je ne le suis pas. Etes-vous prophète? Non, je ne le suis pas. Etes-vous le Messie? Non, je ne le suis pas.* Qu'êtes-vous donc? *Ego vox*, je ne suis qu'une voix.

Je distingue, avec saint Bernard, trois sortes d'humilité, par rapport à trois différents objets : par rapport à Dieu, par rapport au prochain, par rapport à soi-même (*D. Bern. tractatu de Gradibus humilitatis*). La vraie humilité, par rapport à Dieu, consiste à s'anéantir devant lui, à lui faire hommage de tout son être, à lui représenter sa misère et son néant : *Substantia mea tanquam nihilum apud te.* La vraie humilité, par rapport aux hommes, consiste à mépriser leurs louanges, et à ne se pas entêter de l'encens de leurs flatteries ni de leurs éloges. La vraie humilité, par rapport à soi-même, consiste à vouloir demeurer caché, et à ne prendre des dignités que ce qu'il y a de pénible, sans rechercher ce qu'il s'y trouve d'éclatant.

Celle de Jean-Baptiste a été véritable et solide par ces trois endroits; mais voici ce qui en relève le mérite. Il y a, dit ce Père (1), une humilité que la vérité produit, et il y en a une autre qui vient d'une pure charité, et de l'amour que l'on a pour cette vertu. Celle que la vérité produit a son fondement dans des défauts réels qu'on connaît en soi, et qui servent comme de contrepoids à l'enflure de l'orgueil qui naît des vertus mêmes et des bonnes œuvres qu'on a faites. Ce que l'on fait seulement est d'ajouter à l'humiliation qu'on mérite, à cause de ses péchés, une humilité volontaire, en ne voulant pas paraître au dehors autre qu'on se reconnaît effectivement au dedans, ni avoir devant les hommes une autre balance que celle avec la-

(1) Alia est humilitas quam in nobis veritas parit, alia quam charitas format, et inflammat. Si temetipsum intus ad lumen veritatis et sine dissimulatione inspicias, et sine palpatione dijudices, non dubito quin humilieris et tu factus in oculis tuis vilior tibi, quamvis nec dum forte sis id esse patiaris in oculis aliorum. Tu ergo si jam apud teipsum humiliatus es necessaria illa humiliate quam veritas ingerit, adhibe voluntatem et fac de necessitate virtutem. Sic autem istud fiet, si nolis apparere foris aliter quam te invenis intus, ne de teipso legas : pondus, et pondus abominatio est apud Deum. Quid enim? In te deprecaris in secreto veritatis tuæ tua ponderatus, et foris alterius pretii metiens, majori pondere vendis nobis quam ab ipsa accepisti (*D. Bern., serm.* 42 *in Cant.*).

(*Quatre*

quelle on se pese dans le tribunal de sa conscience; ce qui serait une étrange abomination devant Dieu.

Mais l'humilité que la charité produit n'est propre qu'aux grands saints; le dirai-je? entre les enfants des femmes, qu'à Jean-Baptiste. Quel péché peut-il se reprocher qui l'humilie? Dans quel désordre est-il jamais tombé? Pendant tout le cours de sa vie y a-t-il eu quelque jour, pendant ce jour quelque heure, pendant cette heure quelque moment où il se soit éloigné en la moindre chose de son devoir? Son humilité ne vient donc pas de la vérité ni de la connaissance de ses déréglements passés : elle est en quelque manière, aussi bien que sa pénitence, une humilité gratuite et purement volontaire; encore remarquez-en, je vous prie, les degrés.

Il ne veut pas être grand à ses propres yeux; il ne cherche qu'à se rabaisser. Il ne veut pas être grand aux yeux du monde; il ne s'applique qu'à se défendre contre les louanges qu'on lui donne, et à fuir les dignités qu'on lui offre. Il ne veut pas être grand aux yeux de Dieu; il ne se propose que de relever sa gloire par le sacrifice de la sienne; trop content qu'elle diminue et qu'elle se perde, pourvu que celle de Jésus-Christ croisse : *Hunc oportet crescere, me autem minui.*

Dans la bouche de Dieu il est tout; dans sa propre bouche il n'est rien; dans la bouche de Dieu il est plus que prophète; dans sa propre bouche il n'est que néant : *Non sum*, je ne suis rien; il ne se définit lui-même que par une négation, pendant que Dieu lui attribue des qualités et des vertus réelles.

Il n'est rien, selon lui; cependant il vit et il parle. Qu'est-il donc? Ce qu'il y a de moindre : une voix : *Ego vox;* une voix qui ne laisse après elle aucune trace ni aucun vestige qui reste; une voix qui, étant sortie de la bouche de celui qui la forme, se perd dans les airs, et qui, s'insinuant dans l'oreille de celui qui la reçoit, n'est qu'un très-fragile accident.

Une voix : Jésus-Christ est la parole; un serviteur : Jésus-Christ est le maître dont il prépare les voies, et pour qui il vient chercher une épouse, sans qu'il veuille accepter la qualité qu'on lui offre d'époux, bien loin de se l'attribuer à lui-même. Cette réflexion de saint Chrysostome ne sera pas indigne de vos applications.

Il arrive quelquefois que de certains entremetteurs de mariage font si bien leur cour, ou qu'ils paraissent aux yeux de l'épouse qu'ils veulent donner à leur ami avoir tant de perfections et de charmes, qu'elle leur dit : Vous me demandez en mariage pour votre ami, mais que ne parlez-vous pour vous-même? Tentation bien délicate quand le parti est très-avantageux, et qu'on en espère de grandes dignités.

La fidélité de Jean-Baptiste fut exposée à cette épreuve. Il parlait pour Jésus-Christ à la synagogue, il ne prêchait et ne baptisait que dans le dessein de préparer les voies du Messie, et de lui donner ce Dieu pour époux. Mais cette aveugle, qui méconnaissait son bonheur, lui fit elle-même la proposition de son alliance, et lui envoya exprès des députés, résolue de le choisir et de se donner à lui s'il lui rendait une réponse qui la satisfît : Dites seulement une parole, vous serez mon époux et notre roi.

A quoi pensez vous, lui répondit Jean-Baptiste; je ne suis rien : *Non sum*; vous prenez le valet pour le maître qui est au milieu de vous, et que vous ne connaissez pas; il vous recherche, et vous le méprisez; il vous aime, et vous le fuyez. Je viens vous dire qu'il doit m'être préféré, qu'il est avant moi, et que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

Parler de la sorte en un temps tel que je vous l'ai décrit, et avec des circonstances aussi favorables à Jean-Baptiste, c'est sans doute s'élever au-dessus des peines et des épreuves de son ministère, par la plus grande de toutes le humilités, et le plus désintéressé de tous les zèles.

Quand Abraham envoya Eliézer, intendant de sa maison, chercher une épouse à son fils, qu'eût-on dit de ce serviteur s'il avait parlé pour lui-même aux parents de Rebecca, ou si cette fille, lui ayant témoigné qu'elle avait de l'amitié pour lui, il avait consenti à des propositions de mariage au préjudice de son maître? O l'ingrat! ô le traître! se serait-on écrié : il mérite les plus rigoureux châtiments.

Il est vrai qu'on ne tenta pas la fidélité d'Eliézer par de semblables propositions; mais celle de Jean-Baptiste, qui y fut exposée, y résista. Il devait dire à la synagogue que le vrai Messie était venu, afin de lui marquer qu'elle avait été exaucée dans ses prières, et qu'il fallait qu'elle le reçût avec toutes les démonstrations d'amitié et de respect qu'elle lui devait; car c'était là l'emploi de son zèle; mais il devait en même temps lui dire, afin de ne la pas tromper, qu'il n'était pas lui-même ce Messie; qu'il n'en était que le serviteur et la voix; car c'était là le témoignage que son humilité devait lui rendre.

Mais, mes frères, qu'est-ce que cette voix vous dit? Abaissez-vous, humiliez-vous, esprits orgueilleux et fiers, qui faites sonner si haut vos moindres qualités et vos prétendues perfections; abaissez-vous, humiliez-vous, âmes vaines, qui tracez au dedans de vous de si magnifiques idées de vous-mêmes, qui vous arrêtez à des délinéations si flatteuses que vous tirez, vous de votre naissance, vous de votre beauté, vous de vos charges, vous de vos biens, vous de vos talents naturels ou acquis.

Abaissez-vous, humiliez-vous, pécheurs aveugles, qui recherchez avec tant de passion une fragile gloire, et qui paraissez si avides de louanges. Supposent-elles de fausses vertus? regardez-les, dit saint Bernard, comme de vrais reproches qu'on vous fait, en vous attribuant des perfections que vous devez avoir, et qui cependant vous manquent. Sont-elles fondées sur quelque mérite

réel? ne laissez pas de craindre et de les regarder comme les plus dangereuses ennemies de votre salut. Vous applaudit-on et vous loue-t-on de quelques bonnes œuvres? comme vous ne devez les avoir faites que dans le dessein de plaire à Dieu et de le glorifier, renvoyez-lui tout l'honneur d'une action dont il est le principe, et dont il faut qu'il soit l'objet et la fin. Pénitence pour le corps, humilité pour l'esprit et le cœur; mortification pour le corps, abaissement et anéantissement pour l'âme: deux grandes vertus dont Jean-Baptiste vous a donné de si beaux exemples, et qui, toutes difficiles qu'elles soient dans la pratique, vous deviendront douces et aisées, quand il vous proposera la grandeur de leur récompense, et qu'il vous dira : Humiliez-vous et *faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche. Amen.*

DISCOURS XXXVII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT PIERRE.

Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.

Quand vous serez converti, rassurez et encouragez vos frères (*S. Luc., chap.* XXII).

Si les saints qui règnent avec Dieu dans le ciel n'ont nul besoin des louanges que nous leur donnons sur la terre, il est certain, messieurs, que nous avons besoin de la sainteté et de la force de leurs exemples. Indépendamment de nos éloges, ils jouissent paisiblement du fruit de leurs bonnes œuvres : mais si dans l'état de leur béatitude ils sont capables de quelques mouvements de joie, c'est sans doute de voir que nous tâchons de les imiter, comme ils ont imité Jésus-Christ, et que nous les regardons encore, après leur mort, comme d'excellents modèles sur lesquels nous voulons nous former.

Quand la vie de quelques autres saints vous paraîtrait inimitable, par de certains endroits qui les élèvent si haut que vous les perdez presque de vue : en voici un, messieurs, qui, tout élevé qu'il est par sa primauté dans l'Eglise, par l'étendue de son pouvoir et l'éminence de son caractère, n'a reçu, ce semble, de Jésus-Christ, son maître, ces marques de distinction et d'honneur, qu'afin qu'il rassurât vos esprits dans vos doutes, qu'il réformât vos mœurs dans vos désordres, qu'il vous conduisît, et vous servît de règle dans la pratique de vos plus importants devoirs.

Pierre n'est pas seulement appelé à l'apostolat comme ses autres confrères ; il est mis à leur tête, et c'est à lui qu'ont été confiés non-seulement les brebis, mais les pasteurs mêmes, dit saint Bernard (1). Il n'a pas seulement, comme les autres apôtres, soin de quelques églises, il est, dit saint Cyrille, le prince de toute l'Eglise. Il ne conduit pas, comme eux, quelques barques sur la mer orageuse du siècle, il est, dit saint Chrysostome, un pilote universel qui préside à notre navigation, et qui tient partout le gouvernail : à quelles fins, messieurs? pour vous aplanir les voies du salut, pour vous conduire au ciel par la sainteté de ses exemples, pour vous rassurer lui-même, le dirai-je? par ses propres chutes : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

Il est tombé, je l'avoue ; mais sa chute a été plus heureuse que la persévérance de plusieurs autres, dit saint Ambroise : *Felicius cecidit, quam alii steterunt.* Il a renoncé lâchement son Maître, mais ce Maître lui a inspiré des sentiments dignes de sa divinité et a prié pour l'affermissement de sa foi. Il s'était fermé à lui-même le ciel par son péché; mais Jésus-Christ, non content de le lui ouvrir, lui en a confié les clefs, afin qu'il l'ouvrît à ceux qui l'auraient suivi dans la pratique de ses vertus : n'est-ce pas là de quoi vous rassurer et vous encourager ?

Appréhendez-vous les rigueurs de la pénitence, ou voulez-vous savoir en quoi elle consiste? saint Pierre vous l'apprendra, et vous rassurera par les qualités de la sienne; vous le verrez dans mon premier point. Chancelez-vous dans la profession de votre foi? saint Pierre vous y affermira par la stabilité de la sienne; vous le verrez dans mon second point. N'avez-vous qu'un amour faible et timide pour Jésus-Christ? saint Pierre vous encouragera par la force et l'intrépidité du sien; vous le verrez dans mon troisième point : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Jusqu'à quand, pécheurs, abuserez-vous *de la patience de Dieu, qui ne cherche que votre conversion et qui ne demande que votre vie?* Jusqu'à quand résisterez-vous à ces bonnes pensées qu'il vous donne, à ces saints mouvements qu'il vous inspire, à ces exemples touchants et à ces grâces intérieures par lesquelles il vous sollicite de retourner à lui? Jusqu'à quand, *méprisant les richesses de son infinie bonté*, vous en servirez-vous *pour vous amasser par l'endurcissement de vos cœurs un trésor de colère au jour de ses vengeances?* Après l'avoir offensé en tant de manières, ne rentrerez-vous pas enfin en vous-mêmes, pour prendre cette résolution de l'enfant prodigue : *Je me lèverai, j'irai à mon père*, et, les yeux baignés de larmes, je lui dirai avec douleur : *J'ai péché contre le ciel et contre vous, traitez-moi comme l'un de vos serviteurs.*

Ce n'est là, mes frères, qu'une parabole que Jésus-Christ vous propose dans l'Evangile; mais en voici le sens, et l'application naturelle en la personne d'un homme pécheur comme vous, et dont l'infinie sagesse de Dieu n'a permis la chute, qu'afin qu'il vous rassurât dans les vôtres, et que par les

(1) Non modo ovium, sed et pastorum tu unus omnium pastor. Cui enim non dico episcoporum sed apostolorum sic absolute et indiscrete totæ commissæ sunt oves? Si me amas, Petre, pasce oves meas : quasi illius vel illius populos civitatis, aut regionis aut certe regni? Oves meas, inquit. Cui non planum non designasse aliquas, sed assignasse. Nihil excipitur ubi distinguitur nihil. Et forte præsentes cæteri condiscipuli erant, cum committens uni unitatem omnibus commendaret in uno grege, et uno pastore... Inde est quod alii singulas sortiti sunt plebes scientes Sacramentum... Alii in partem sollicitudinis, tu in plenitudinem potestatis vocatus es. Aliorum potestas certis arctatur limitibus, tua extenditur et in ipsos qui potestatem super alios acceperunt (*D. Bern., lib.* II. *de Consid., c.* VIII, *num.* 15 *et* 16).

circonstances de sa pénitence vous apprissiez quelles sont les vraies marques de celle que vous êtes obligés de faire : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

Suivons-le pour cet effet pas à pas, puisque c'est un exemple sensible que la miséricorde du Seigneur expose à nos yeux pour notre consolation et notre instruction tout ensemble. Pierre a renoncé par trois fois son Maître. Une servante lui ayant dit qu'il était avec Jésus de Galilée, il lui a répondu qu'il ne savait ce qu'elle lui disait (1). Une autre servante lui ayant fait le même reproche : Je ne connais pas cet homme, lui a-t-il dit ; et comme plusieurs de ceux qui étaient dans la maison de ce pontife lui témoignaient qu'il faisait assez connaître par son langage qu'il était de ses disciples, il a insisté avec serment et persévéré à dire : *Non novi hominem*, je ne le connais pas.

Voilà ce que les évangélistes nous apprennent de son péché, péché que quelques-uns, comme saint Ambroise, paraissent excuser par de favorables et subtiles interprétations ; péché que d'autres, comme saint Augustin, condamnent absolument, mais péché que tous attribuent, avec saint Bernard, moins à la malice de cet apôtre qu'à sa faiblesse, moins au dessein de renoncer son Maître qu'à l'appréhension de mourir pour lui (2).

Pour l'expiation d'un tel péché, quelle pénitence n'a-t-il pas faite ? la voici : dès le moment qu'il eut renoncé Jésus-Christ, *il se souvint de la parole qu'il lui avait dite, et étant sorti* de la maison de Caïphe, *il pleura amèrement : Recordatus est Petrus verbi Jesu, et egressus foras flevit amare* (*Luc.*, XXII). Or, c'est là ce qui me paraît l'un des plus parfaits modèles de pénitence que nous puissions avoir, et ce qui vérifie à la lettre ces paroles de Jésus-Christ : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Je m'explique.

L'idée du péché, les engagements du péché, les remèdes du péché, sont trois choses qui entrent dans l'économie de la pénitence. L'idée du péché, il faut s'en ressouvenir avec douleur, pour se reprocher l'imprudence qu'on a eue de ne pas profiter des bons avis qu'on avait reçus. Les engagements du péché, il faut les quitter sans délai, et sortir des lieux où on l'a commis. Les remèdes du péché, il faut satisfaire à la justice de Dieu, et l'expier par des œuvres mortifiantes et pénibles.

Se ressouvenir de son péché, se séparer des occasions du péché, pleurer amèrement son péché, sont trois choses qui rendent une pénitence parfaite, et dont Pierre pénitent nous fournit un admirable exemple. *Il s'est ressouvenu de ce que Jésus-Christ lui avait dit qu'il le renoncerait par trois fois avant que le coq chantât : Recordatus est verbi Jesu ;* et il s'est reproché son péché. *Il est sorti* de la maison de Caïphe, où il avait renoncé Jésus-Christ : *Egressus foras*, et il s'est séparé des occasions et du lieu de son péché. Il a satisfait à la justice de Dieu par l'abondance de ses larmes : *Flevit amare*, et il *a pleuré amèrement* son péché.

La première chose que l'Evangile remarque de notre apôtre pénitent, est qu'*il s'est ressouvenu : Recordatus est Petrus.* Il *s'est ressouvenu* de ce qu'il avait fait, non comme ces pécheurs qui rappellent dans leur mémoire le fatal plaisir de leurs anciens péchés, et qui, ne pouvant plus les commettre, semblent se satisfaire de nouveau en se représentant les lieux et les personnes avec lesquelles ils les ont autrefois commis : souvenir abominable, qui corrompt le cœur et qui l'empoisonne par la joie qu'on ressent de l'avoir goûté, et qui oblige Dieu de dire à ces pécheurs endurcis ce qu'il disait à des gens de leur caractère : *C'est parce que vous vous êtes ressouvenus de votre iniquité, c'est parce que vous avez publié avec impudence vos turpitudes, c'est parce que vous en avez fait l'objet de toutes vos pensées, c'est pour cela même que je vous livrerai entre les mains de vos ennemis, et que vous périrez tous.*

Impudiques, vindicatifs, débauchés, ivrognes, libertins de profession, qui vous ressouvenez avec joie de vos ordures, de vos violences, de votre crapule, de vos débauches passées ; vous qui vous en vantez dans les compagnies, qui en faites d'agréables histoires, qui portez la corruption et le poison dans les âmes les plus innocentes, tremblez dans le pressentiment de votre malheur futur ; car c'est à vous encore plus qu'aux Juifs que Dieu dit dans sa colère : *Pro eo quod recordati estis iniquitatis vestræ, et revelastis prævaricationes vestras, et apparuerunt peccata vestra in omnibus cogitationibus vestris ; pro eo, inquam, quod recordati estis, manu capiemini* (*Ezech.*, XXI).

Pierre s'est ressouvenu, *Recordatus est Petrus ;* mais de quoi ? des mêmes choses dont Dieu voulait que les Israélites se ressouvinssent, afin qu'ils conçussent une plus vive douleur de leurs péchés ; je veux dire de l'alliance que le Seigneur avait faite avec eux, de la grâce spéciale avec laquelle il les avait adoptés, de la protection et de l'amitié dont il les avait honorés, des choses surprenantes et jusqu'alors inouïes qu'il avait faites en leur faveur : *Recordare quæ fecit Dominus Deus tuus Pharaoni* (*Deuter.*, VII).

Pierre s'est ressouvenu de l'excessive bonté de Jésus-Christ, de sa vocation à l'apostolat, d'une préférence d'estime et d'amitié dont ce Dieu l'avait toujours honoré, des marques de dignité et de distinction qu'il en avait reçues en toute sorte de rencontres, de l'inviolable fidélité qu'il avait promise à ce cher

(1) Hoc est dicere : Nescio Galilæum. Nescio Nazarænum quem Dei Filium novi. Habeant homines locorum vocabula ; Dei Filium patria non potest nuncupare cujus majestatem locus nullus meludit... Negavit se ex illis esse, non Christum negavit, negavit hominum consortia, non Dei gratiam (*Amb., Comment., lib.* X).

(2) Visus est negare veritatem contra propriam voluntatem, siquidem aut negare aut mori necesse erat. Mori timens negavit. Negare nolebat, sed magis nolebat mori ; itaque invitus quidem, sed negavit tamen ne moreretur... Quid volebat ? prorsus quod erat Christi esse discipulus. Quid loquebatur ? Non novi hominem : Cur ita ? mortem evadere volebat. Sed quid inde criminis fuit ? Duos ajo tuli tenemus voluntates, etc. (*D. Bern., de Gratia et libero arbit., c.* XII, *num.* 28).

Maître, et de cette *parole qui lui avait été dite, qu'avant que le coq chantât il le renoncerait trois fois.*

Qu'as-tu fait, malheureux? Tu as désavoué celui qui n'a pas rougi de t'avouer devant son Père; tu as oublié, méconnu, abandonné celui dont tu as reçu tant de protection et de faveurs. Rappelle, rappelle dans ta mémoire les paroles obligeantes qu'il t'a dites, la tendresse qu'il t'a témoignée, les avis salutaires qu'il t'a donnés, les bons exemples qu'il t'a montrés; sa gloire que tu as vue sur le Thabor, sa divinité que tu as reconnue, ses fréquents miracles dont tu as été témoin, son corps et son sang qu'il vient de te donner dans la cène: était-ce là de quoi le méconnaître et le renoncer?

C'était bien assez que Judas l'eût trahi, que les pharisiens eussent tenu conseil pour le faire mourir, qu'on l'eût traîné comme un criminel devant Caïphe, qu'on l'eût couvert de confusion et accablé d'injures; fallait-il que tu l'abandonnasses dans le besoin? Qu'est devenue cette protestation si solennelle de ne le jamais quitter, quand il s'agirait de mourir pour lui, cette orgueilleuse et ridicule bravoure dont tu t'étais flatté? Qu'as-tu fait? Tu as perdu ses bonnes grâces, tu es tombé dans la plus noire et la plus lâche de toutes les ingratitudes : *Recordatus est Petrus.* Pierre s'est ressouvenu de tout cela; et plaise à la miséricorde du Seigneur qu'un tel exemple, destiné pour notre instruction, nous touche!

Nous péchons en une infinité de manières, presque en tout lieu, et avec toute sorte de personnes; nous péchons par pensées, par paroles, par actions; nous péchons en compagnie, dans les lieux saints aussi bien que dans les lieux profanes, *et le nombre de nos péchés surpasse*, comme dit David, *celui des cheveux* de notre tête. Et avec tout cela, qui de nous se ressouvient de tous ses péchés et de toutes leurs circonstances, pour se les reprocher au tribunal de son propre cœur, et s'en accuser comme il faut dans celui de la pénitence?

Nous oublions nos péchés, *nous les mettons derrière notre dos* (*Eccli.*, XXI), et si nous les jetons *comme une masse de plomb* (*Exod.*, XV) dans la mer rouge du sang de Jésus-Christ, c'est pour ne les plus voir. Nous les oublions, mais Dieu s'en souvient, et il proteste qu'il ne les oubliera que quand nous nous en souviendrons nous-mêmes. Nous les oublions, mais il les écrit, non comme le péché de la femme adultère, sur du sable (*Joan.*, VIII), mais dans ces registres d'une matière incorruptible, où il les grave et les imprime profondément avec un burin de fer (*Job.*, XIX).

Nous les oublions, nous qui nous souvenons si bien des injures qu'on nous a faites, afin que, nous étant toujours présentes, nous pensions moins à les pardonner, et qui perdons la mémoire de tant de crimes commis contre Dieu, de peur que si nous en rappellions l'idée, nous ne soyons obligés d'en faire une pénitence que nous renvoyons aux dernières extrémités de la vie. Nous les oublions, comment prétendons-nous donc en recevoir le pardon? Dieu changera-t-il pour nous de conduite, et s'il n'en change pas, que deviendrons-nous? car si nous oublions nos péchés, comment en ferons-nous une confession sincère et entière à ses ministres; et la seule omission d'une circonstance essentielle, arrivée par notre faute, n'est-elle pas capable de nous damner?

Nous les oublions; mais David dit *qu'il connaît son iniquité, et que son péché est toujours devant lui* (*Psal.* L). Ezéchias proteste *qu'il rappellera dans l'amertume de son âme toutes les années de* ses désordres : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ* (*Isaiæ*, XXXVIII). Pierre, qui n'a été que quelques moments en état de péché, s'en est toujours *souvenu : Recordatus est Petrus*, et dès le même instant *il est sorti* de la maison de Caïphe, *Egressus foras.* Seconde instruction qu'il nous donne par son exemple, et qui n'est pas moins importante que la première.

Je ne puis vous la rendre plus sensible, que par la réflexion qu'a faite saint Ambroise (1). Où est-ce que Pierre renonce son Maître? ce n'est, dit-il, ni sur la montagne, ni dans le temple, ni dans sa maison. Il avait vu sa gloire sur la montagne du Thabor; il savait que le temple avait été purifié de ses profanateurs; il avait eu dans sa maison des marques de sa toute puissance et de sa bonté, par la guérison de sa belle-mère.

Où le renonce-t-il donc? dans le prétoire des Juifs, dans la maison du prince des prêtres, dans un lieu d'où la vérité est bannie, où Jésus-Christ, son Maître, est lié, pris, déshonoré. Quelle est l'occasion de ce renoncement? une servante qui lui ouvre la porte, qui l'interroge, qui est aux gages et dans les intérêts des Juifs; une servante qui, semblable à Eve, tente cet Adam, et lui fait oublier son devoir.

Il n'en faut pas davantage à Pierre qui reconnaît sa faute, pour sortir avec précipitation d'un lieu si fatal à son innocence; sa présomption, dit saint Ambroise, l'avait aveuglé; il ne faut pas qu'elle achève de le perdre. Il s'était promis que, quoi qu'il arrivât, il ne renoncerait pas son Maître; sa chute l'a rendu plus sage et plus humble; jamais il ne rentrera dans la maison de Caïphe; jamais il ne donnera à femme aucun sujet de le tenter; et c'est là, ajoute ce Père, ce qui nous apprend de quelle manière nous devons nous séparer des occasions du péché, pour n'être plus à charge à la miséricorde de Dieu, par de fréquentes rechutes qui rendraient notre état pire que le premier (2).

Ne pas quitter les occasions du péché,

(1) Ubi negat Petrus? non in monte, non in templo, non in sua domo, sed in prætorio Judæorum, in domo principis sacerdotum. Ibi negat ubi veritas non est. Ibi negat ubi Christus captus, ubi Christus ligatus est. Quomodo enim non erraret quem intromisit ostiaria, et interrogavit ostiaria, et ostiaria Judæorum? Male Eva Adam, male Petrum introduxit femina (*D. Ambr., lib. X, in c. XXII, Lucæ*).

(2) Scimus hoc exemplo quemadmodum peccata nostra curemus, etc. (*D. Amb., serm. 46*).

c'est aimer le péril ; *celui qui l'aime y périra*, dit le Saint-Esprit. Ne pas quitter les occasions du péché, c'est présumer de ses forces ; et tout homme qui a cette vaine présomption sera abandonné dans le besoin. Ne pas quitter les occasions du péché, c'est avoir encore de l'attachement au péché ; et quelque autre attachement, est hors des voies de la vraie pénitence, et n'est converti qu'en idée : que n'ai-je le temps de mettre ces importantes vérités dans tout leur jour ?

Demandez à cette fille et à ce jeune homme d'où vient qu'ils s'engagent dans ces occasions dangereuses ; d'où vient que, connaissant la violence de leurs passions, les charmes des objets, l'impression que font sur l'esprit et sur le cœur les galanteries et enjouements du monde, ils ne se font pas un devoir de conscience de s'en éloigner ? Ils vous répondront qu'ils ne craignent rien, qu'ils aimeraient mieux perdre la vie, que de commettre volontairement un seul péché mortel. Vous le croyez de la sorte, apôtre indiscret, lorsque, plein de vous-même, vous disiez à Jésus-Christ que, quand il faudrait mourir pour lui, vous ne l'abandonneriez pas. Cependant la faute est faite ; quel remède ? sortir dès le même instant de la maison de Caïphe, quitter pour toujours ces maudites femmes, et ces compagnies dangereuses qui ont été les causes de ce renoncement.

Pauvre Samson, tu me reviens dans l'esprit toutes les fois que je pense à l'imprudence et à la témérité d'une infinité de chrétiens qui périssent, comme toi, pour s'être engagés dans les mêmes occasions qui leur ont déjà été si fatales. Les Philistins, qui étaient ses irréconciliables ennemis, avaient déjà eu sur lui quelques légers avantages. Ils l'avaient lié, et attaché ses cheveux à un gros clou qu'ils avaient enfoncé bien avant dans la terre ; mais il avait rompu ses liens avec autant de facilité qu'on briserait une paille ou un petit fil. S'il avait eu assez de prudence ou d'humilité, pour se dire : Dieu, qui m'a assisté dans le besoin, m'assistera-t-il toujours ? Dieu qui m'a délivré des mains de mes ennemis, m'en délivrera-t-il toujours, et son esprit ne s'éloignera-t-il pas de moi ? Il eût quitté cette perfide Dalila qui l'avait déjà trompé ; mais s'étant derechef engagé à cette maudite femme, elle usa de tant de subtilités et d'adresse, elle employa tant de flatteries et de complaisances, elle se rendit si incommode et si importune, que cet homme, qui paraissait invincible, devint le jouet de ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux et le firent mourir.

Représentez-vous, mes frères, sous cette figure, l'industrie du démon et la force que vous lui donnez sur vous, quand vous négligez de vous séparer des occasions du péché. Quelque rage qu'il ait, il ne peut rien ni sur votre liberté, ni sur votre raison, à moins que vous ne lui en fournissiez les moyens. C'est un chien qui peut aboyer, mais qui ne peut vous mordre ; c'est un Philistin qui peut bien vous lier, mais qui ne peut empêcher que vous ne rompiez ses liens. Mais que fait-il ? les créatures lui servent d'instruments, pour avoir sur vous un avantage qu'il ne peut avoir de lui-même. Ce sont des Dalilas qu'il tient en quelque manière à ses gages, et qu'il emploie pour savoir où est votre force. Ce sont des servantes qui vous disent : N'étiez-vous pas avec Jésus de Galilée ? et qui vous font lâchement renoncer Jésus-Christ.

Vous le savez, et ce qui doit vous donner encore plus de frayeur, et vous faire veiller sur vous-mêmes avec plus de précaution, est l'expérience de votre faiblesse et de votre infidélité passée. Vous vous souvenez de votre renoncement ; votre péché est devant vos yeux : vous êtes encore tout moites de votre naufrage, dit Tertullien : ne balancez plus, quittez ces maudites femmes, fuyez ces fatales occasions, et ne vous exposez pas davantage sur cette mer où vous avez pensé périr.

Quand vous prendriez cette résolution, votre pénitence n'aurait pas encore toutes les conditions qu'elle doit avoir, à moins que vous ne vous efforçassiez de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés que vous auriez commis, et dont notre apôtre vous a laissé un si bel exemple, par l'abondance et l'amertume de ses larmes : *Egressus foras, flevit amare*, étant sorti de la maison de Caïphe, il pleura amèrement.

Je vois, dans l'Écriture, la Cananée qui crie, le centenier qui demande, le publicain qui prie, l'hémorroïsse qui touche, la Samaritaine qui dispute, Zachée qui regarde, Madeleine qui entre chez un pharisien, et qui répand ses larmes sur les pieds de Jésus Christ : mais je vois Pierre qui, sans crier comme la Cananée, sans demander comme le centenier, sans crier comme le publicain, sans toucher comme l'hémorroïsse, sans disputer comme la Samaritaine, sans regarder comme Zachée, sort de la maison où il a renoncé son Maître, et pleure amèrement ; à moins que je ne dise, avec saint Ambroise, qu'il crie et qu'il demande par ses yeux, que ses larmes plus efficaces que ne pourraient être ses contestations et ses prières, obtiennent le pardon qu'il souhaite, et satisfont à son péché.

Je reviens à vous, mes frères, et je ne me lasse pas de vous proposer pour modèle de votre pénitence, celle de notre apôtre. Vous êtes infiniment plus coupables que lui ; votre conscience vous reproche, non un léger renoncement, mais de continuelles et de malignes infidélités. D'où vient donc que vous êtes si tranquilles sur tous vos désordres, et que vous ne répandez aucune larme sur vos péchés ?

Est-ce que vous n'êtes pas d'un tempérament à pleurer ? mais vous n'avez que trop de sensibilité et de tendresse pour toute autre chose. Combien de larmes avez-vous versées, vous, mères, sur la mort d'un enfant ; vous, plaideurs, sur la perte d'un procès ; vous, filles, sur l'infidélité d'un amant ; vous, femmes vaines, sur une légère humiliation ; vous, marchands, sur l'évasion d'un banqueroutier ; vous, amis, sur la perfidie

d'un hypocrite ; vous, jaloux, sur l'intrigue d'un rival ; vous, jeunes hommes, sur la dissolution d'un mariage ; vous, libertins, sur la sévérité d'une correction ; vous, chefs de famille, sur le dépérissement de votre maison et les désordres de vos affaires ?

La vengeance pleure, et ce sont des larmes de fureur. L'avarice pleure, et ce sont des larmes d'intérêt. L'incontinence pleure, et ce sont des larmes d'impureté. L'envie pleure, et ce sont des larmes de dépit et de rage : mais où sont celles que l'esprit du Seigneur et la douleur de l'avoir offensé tirent de vos yeux ? Ne dites donc pas que vous ne sauriez pleurer ; dites que vous ne sauriez pleurer vos péchés. Vous pleurez toute autre chose, parce que vous êtes privés de la possession d'un objet que vous aimez : et vous ne pleurez pas la perte de Dieu, parce que peut-être vous ne l'avez jamais véritablement aimé.

Vous ressemblez aux Philistins, qui, comme remarque saint Jérôme, offraient en sacrifice des larmes à l'idole de Dagon, qu'ils adoraient, et qui n'en ont jamais offert une seule au vrai Dieu, qui devait être l'unique objet de leur religion et de leur culte. Oh ! que de larmes perdues ! oh ! que de larmes réprouvées ! oh ! quelle dureté ! oh ! quelle insensibilité d'âme sur le désaveu, l'oubli, le renoncement, le mépris d'un Dieu, dont la perte mérite des larmes éternelles !

Vous ne sauriez pleurer, on vous en dispense ; mais il y a un gémissement intérieur, un souvenir amer de vos péchés, un retour douloureux sur vous-mêmes, une humiliante componction de cœur, un véritable regret d'avoir offensé le meilleur de tous les pères et le plus généreux de tous les maîtres, une vengeance du péché, et une haine accompagnée d'une ferme résolution de n'en plus commettre, dont vous ne sauriez jamais vous dispenser.

Voyez, dit saint Ambroise, de quelle utilité ces larmes ont été en notre apôtre (1). Lorsqu'il n'en a pas encore répandu, il tombe, et dès qu'il en répand, il se relève. Il n'avait pas pleuré avant que de renoncer son maître, et il a pleuré après l'avoir renoncé. Auparavant c'était un pêcheur, dans la suite c'est un pasteur : *Ante lacrymas prævaricator; post lacrymas pastor.* Auparavant il n'avait pas eu assez de prudence pour se conduire lui-même, à présent il est choisi de son Maître, pour conduire et gouverner les autres : *Alios regendos accipit, qui prius seipse non rexit.* Car, ç'a été à lui personnellement que Jésus-Christ a dit, *que quand il serait converti il rassurerait ses frères*, non-seulement par les qualités de sa pénitence, mais encore par la grandeur et la stabilité de sa foi.

SECOND POINT.

Vous voyez bien, messieurs, que je veux d'abord venir à cette confession de foi qui est si glorieuse à notre apôtre, que saint Ambroise, dont je ne serai presque que l'interprète dans tout ce discours, ne feint pas de dire qu'elle lui a été plus avantageuse, que son renoncement ne lui avait été nuisible ; et qu'étant devenu plus fidèle après avoir pleuré la perte de sa foi, il a trouvé plus de gloire et de faveur, qu'il n'en avait auparavant reçu (1).

Dans le premier de ces états, il est si infirme, qu'il ne peut se soutenir lui-même ; dans le second, il est si fort, qu'il soutient les autres. Dans le premier, il chancelle, et ne sait quoi répondre à une servante qui l'interroge ; dans le second, il rend sans hésiter un témoignage fidèle et immuable, en faveur d'une vérité qui lui est connue. Dans le premier, c'est un faible roseau qui fléchit sous le vent qui l'agite ; dans le second, c'est une pierre inébranlable sur laquelle la vraie foi se soutient et l'Église catholique est bâtie. Dans le premier, il dit en tremblant : *Je ne connais pas cet homme* dont vous me parlez ; dans le second, il lui dit à lui-même, d'un ton ferme et assuré : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

De quelles expressions et de quelles pensées attendez-vous que je relève cette profession de foi ? Jésus-Christ, parlant du centenier, dit qu'il *n'en a point trouvé d'aussi grande en Israël.* Parlant de celle de la Cananée, il s'écrie avec exclamation : *Oh ! qu'elle est grande !* Parlant de celle des autres qui s'adressaient à lui pour en être guéris : *Il veut qu'ils aient confiance;* et leur témoigne *que leur foi les a sauvés.* Mais pour celle de Pierre, il la canonise et en fait publiquement l'éloge ; il la récompense d'une béatitude avancée, lui promet une fermeté contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, un pouvoir, jusqu'alors inouï, de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer le royaume du ciel, dont il aura les clefs. Jugez, si vous pouvez, dit Richard de Saint-Victor (*Tractatu de potestate ligandi et solvendi*), de la grandeur d'une telle foi par celle d'une telle récompense ; de l'estime singulière que Jésus-Christ en a faite, par la paix qu'il y a attachée et les éloges extraordinaires qu'il a bien daigné lui donner.

Tout ce qui est dans notre apôtre parle avantageusement de Jésus-Christ, ses yeux, son cœur, sa bouche : ses yeux, par leurs larmes ; son cœur, par ses transports ; sa bouche, par son témoignage. Ses yeux font à sa justice un sacrifice de pénitence ; son cœur, à son amour, un sacrifice de reconnaissance ; sa bouche, à sa divinité, un sacrifice de louange. Ses yeux lui disent : Je vous ai offensé ; son cœur : Je vous aime ; sa bouche : Je vous connais et je vous adore comme *le Fils du Dieu vivant.*

Jésus-Christ regarde Pierre, et ayant mis dans son âme une vive douleur de ses péchés, il les lui pardonne. Jésus-Christ prédit à

(1) Videte quantum fletus profuerit Petro ! antequam fleret lapsus est ; postquam flevit erectus est ; et qui ante lacrymas prævaricator, etc. (*D. Amb., loco supra citato*, X.)

(1) Felicior factus est, postquam fidem se perdidisse doluit, atque ideo majorem gratiam reperit, quam amisit. Tanquam bonus enim pastor ducendum gregem accepit, ut qui sibi ante infirmus fuerat, fieret omnibus firmamentum, et qui ipse interrogationis tentatione mutaverat, cæteros fidei stabilitate fundaret (*D. Amb., serm. 47, de Fide Petri apostoli*).

Pierre, dont il sonde le cœur, ce qui lui arrivera sur le déclin de l'âge, et l'avertit qu'on le liera et qu'on le mènera où il ne voudrait pas aller, s'il suivait les sentiments de la nature corrompue. Jésus Christ écoute le témoignage que Pierre lui rend, et dès ce moment il l'appelle *bienheureux*, et le choisit pour être *la pierre sur laquelle il bâtira son Eglise.* Cherchez dans toute l'Ecriture une foi aussi grande et aussi hardie, une foi aussi sublime et aussi indépendante des sens et de la raison; une foi aussi propre à vous affermir dans la vôtre, et à vous servir de règle; je suis sûr que vous n'en trouverez aucune.

Je dis aussi grande et aussi hardie; car, remarquez, je vous prie, après un savant interprète, que Jésus-Christ voulut demander d'abord à ses disciples ce que le peuple pensait de lui, afin de leur faire connaître par cette demande, que, comme ils l'avaient entendu plus souvent, et qu'il leur avait découvert de plus grands mystères qu'aux autres, ils devaient aussi avoir de sa personne des sentiments plus nobles et plus relevés(1). On me prend, répondez-vous, pour Jean-Baptiste, pour Elie, ou pour quelqu'un des prophètes; mais pour vous, mes chers disciples, qui dites-vous que je suis? *Vos autem quem me esse dicitis?* C'était là sans doute, où il fallait qu'ils s'expliquassent; mais la gloire de leur commune profession de foi était réservée à celui qui devait être leur chef, et nous raffermir dans la nôtre. Que lui eussent-ils dit, eux, à qui le mystère de la Trinité, et par conséquent de la consubstantialité du Fils avec le Père, était encore inconnu? Mais c'est pour eux et à leur nom que Pierre parle; Pierre, à qui ce grand mystère est révélé par préférence à eux; Pierre, qui est leur langue, leur bouche, leur organe: Pierre, qui s'élève par la grandeur de sa foi jusque dans le sein de la divinité, où il trouve le Verbe, Fils naturel du Père et consubstantiel à son principe.

Tu es Christus: Vous êtes le Christ désiré depuis tant de siècles, demandé par tant de larmes, attendu avec une si inquiète impatience. *Tu es Christus: vous êtes le Christ*: tous les grands hommes qui ont paru jusqu'ici, et avec lesquels le peuple vous confond, n'étaient pas le Christ; ce n'étaient que des ambassadeurs et des envoyés de Dieu, qui portaient dans leurs paroles et dans leurs actions quelque caractère de sa puissance; mais, pour vous, vous êtes le vrai Christ, à la naissance duquel il a fallu que tous les prophètes et tous les oracles se tussent (2).

(1) Primo omnium vulgi sententiam de se exquirit, et aliorum de ipso judicia deprementes postea quid ipsimet de Christo statuerint interrogati, per interrogationis modum in sublimiorem sensum assurgerent, apud se decernentes par non esse, ut ipsi æque objecti ac humiliter de illo judicarent atque cæteri mortalium (*Victor Antioch. in c. VIII, Marci*) — Omnes Apostolos Dominus quid de se opinentur interrogat, et tamdiu sermo respondentium communis est, quamdiu humanæ intelligentiæ ambiguitas excluditur: at ubi quid habeant discipuli sensus exigitur, ille primus est in Domini confessione, qui primus est in apostolica dignitate (*D. Leo. serm. 2. de Natali Apostolorum*).

(2) Petrus ex persona omnium Apostolorum profitetur. (*D. Hieron. in c. XVI, Matth.; Cyrillus, l. IX in Joan. XXXV.*)

Filius Dei vivi: vous êtes le Fils du Dieu vivant. Hérétiques, race de vipères, quel coup de foudre pour vous! Cérinthe, Ebion, Valentin, Manès, Arius, que direz-vous contre ce témoignage? *Nul homme vivant n'a jamais vu Dieu,* dit saint Jean dans le chapitre premier de son Evangile; *il n'y a eu que le Fils unique, qui est dans le sein de son Père, qui nous l'a révélé:* sans ce Fils, nous n'eussions pas connu le Père, tel que nous pouvions le connaître; mais, *qui a vu l'une de ces deux personnes a vu l'autre*: *Deum nemo vidit unquam; unigenitus qui est in sinu Patris ipse enarravit nobis. Qui videt me videt et Patrem meum.* Jésus-Christ par ce moyen a donc rendu témoignage à la divinité de son Père, et nul autre que lui ne pouvait le rendre.

Mais comme le Père éternel est autant porté à manifester aux hommes la divinité de son Fils, que ce Fils avait eu d'empressement à faire connaître celle de son Fils, quel est l'homme qu'il choisit pour un si important dessein? c'est notre apôtre, c'est Pierre, à qui il révèle ce mystère inconnu, sans que la chair et le sang y aient aucune part. Deux caractères de spiritualité et d'indépendance que je distingue dans cette excellente profession de foi.

Mais, me direz-vous, est-ce que saint Pierre ne pouvait pas dire, aussi bien que les autres apôtres: *Nous vous annonçons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nous avons touché de nos mains du Verbe de vie? Quod audivimus, quod vidimus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, annuntiamus vobis* (I *Joan.*, I). Oui, il pouvait le dire; il pouvait bien se servir de la sainte et miraculeuse humanité de Jésus-Christ pour s'élever jusqu'à la connaissance de sa divinité; il pouvait bien, par les choses qu'il voyait et par celles qu'il entendait, conclure qu'il était Dieu et Fils de Dieu. Mais, laissant à part ces motifs de crédibilité, ce rapport de ses sens et de sa raison, il renonce à ces expériences de la chair et du sang, pour écouter la parole du Père éternel, qui lui révèle ce grand et impénétrable mystère: *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.*

Indépendamment de tous ses appuis, cet aigle prend l'essor et s'élève jusque dans le sein du Père éternel, dit saint Jean Chrysostome. C'est ce Père qu'il écoute, c'est à lui qu'il s'attache, comme le rayon à son soleil et le ruisseau à sa source; c'est de lui qu'il apprend la consubstantialité du Verbe, ne voulant point d'autre école que la sienne, d'autre rapport que sa révélation, d'autre instruction que sa parole, d'autre doctrine que celle qui vient immédiatement de ce Père de lumières, et de ce maître des docteurs.

Une foi si élevée dans son objet, si parfaite dans ses termes, si pure dans son principe, si vaste et si étendue dans ses conséquences, eût-elle été éteinte en la personne de cet apôtre? Non, mes frères, elle était, dans le dessein de Dieu, destinée pour affermir la nôtre, pour lui servir de règle et de soutien. Pierre, dit saint Léon, était le canal par où les eaux de la foi devaient couler dans tou-

tes les extrémités du monde; il était la mamelle par où ce lait, préparé pour des enfants nouvellement nés, devait passer dans leur bouche. Il était, après Jésus-Christ, la pierre fondamentale sur laquelle l'édifice spirituel de l'Eglise devait être élevé. *Je vous dis que vous êtes Pierre*, ce sont les propres paroles de Jésus-Christ; *sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Si cette Eglise est une bergerie, Pierre en est le pasteur; une armée rangée en bataille, il en est le commandant; un royaume spirituel, il en est le souverain; un ciel en terre, il en est le soleil; une famille bien réglée, il en est le père; un corps mystique, il en est le chef. Bien entendu que c'est sous vous, et par votre choix, adorable Sauveur, qui en êtes le premier pasteur, le premier commandant, le premier souverain, le premier soleil, le premier père, le premier chef: sous vous, qui lui avez confié en particulier le soin, non-seulement de vos agneaux, mais de vos brebis; qui lui avez donné sur toute l'Eglise, non-seulement une primauté d'honneur et de dignité, mais de juridiction et de puissance; qui lui avez dit, en le désignant en particulier et l'appelant par son nom: *C'est pour toi, Pierre, que j'ai prié, afin que ta foi ne manque pas; et quand tu seras converti, affermis et encourage tes frères dans la leur.*

A des paroles si claires, si formelles, si décisives, que répondront ceux qui sont séparés de notre communion? Il est certain, messieurs, qu'il doit y avoir dans l'Eglise quelque puissance visible sous laquelle les fidèles se rangent pour savoir ce qui est vrai ou ce qui est faux: puissance éclairée des lumières d'en haut, qui leur explique les divines Ecritures et leur en découvre le véritable sens; puissance établie de Dieu pour terminer les controverses qui regardent la foi, et à laquelle il faut s'attacher comme au centre de toute vérité et de toute unité (1). Car, si dans l'ancienne loi il y avait, outre les prêtres, un souverain juge auquel on rapportait toutes les grandes causes, et de la bouche duquel on attendait les derniers arrêts, l'Eglise, qui est un état encore mieux policé que la synagogue, n'aurait-elle point de chef? et chaque particulier serait-il en droit de s'établir juge en sa propre cause, avouant et niant, croyant et rejetant ce qu'il voudrait?

Or, cette puissance visible a été premièrement et principalement accordée à Pierre et à ses successeurs, évêques de Rome: à Pierre, dis-je, établi par Jésus-Christ, pasteur de l'Eglise universelle, et chargé du soin de paître les brebis et les agneaux; à Pierre, choisi pour l'immuable fondement sur lequel la vérité se soutient, et qui, venant à chanceler et à tomber, donnerait à l'enfer sur l'Eglise des avantages qu'il n'aura jamais, selon la parole de Jésus-Christ même; à Pierre, dont les souverains pontifes représentent la personne, et qui a reçu de son Maître tant de pouvoir, que ce qu'ils jugent et ce qu'ils décident, n'est qu'un écoulement et une continuelle succession des avantages singuliers accordés à celui à qui l'on a dit: *Quand vous serez converti, rassurez et affermissez vos frères* (2).

Voilà, disait autrefois saint Jérôme (3), écrivant au pape Damase, ce qui m'attache à la chaire de Pierre, et ce qui m'oblige d'avoir recours, dans mes doutes, au siége apostolique. Chacun se hâte de me faire entrer dans son parti; l'hérésie arienne, soutenue par les puissances séculières, veut m'attirer à elle, et, comme je la combats, elle vomit contre moi ce qu'elle a de fiel et de rage. Je ne connais qu'une seule pierre sur laquelle l'Eglise a été bâtie, qu'une seule maison et une seule arche de Noé: manger l'agneau hors de cette maison, c'est être profane, se réfugier sous un autre asile que sous cette arche, c'est périr dans les eaux du déluge. Je ne connais que Pierre, et je m'écrie: Si quelqu'un demeure attaché à sa chaire et à sa communion, il est de mon parti et je suis du sien.

Voilà ce qui lui faisait dire, écrivant à Océan: Jusqu'à ce jour le monde a été chrétien, sans cette fausse doctrine à laquelle on me sollicite de souscrire; mais je garderai, sur le déclin de l'âge, la même foi que j'ai reçue de mes parents dès mes plus tendres années. Eh! pourquoi, après quatre cents ans, tâchez-vous de nous apprendre ce que nous ne savions pas auparavant?

En faut-il davantage, mes frères, pour vous affermir dans votre foi, et confondre ceux qui s'en sont séparés? Il y a non-seulement quatre cents ans, comme du temps de saint Jérôme, mais plus de seize cents ans que les mêmes vérités que vous croyez ont été crues (4). Il y a plus de seize cents ans qu'on a fait la même profession de foi que vous faites à présent sur les articles de votre créance qu'on vous conteste. Il y a plus de seize cents ans, qu'on croit la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la nécessité des bonnes œuvres, l'invocation des saints, la confession auriculaire, le purgatoire, etc.

Il y a eu des temps où Arius, Nestorius,

(1) Si difficile et ambiguum apud te judicium esse perspexeris, veni ad sacerdotes levitici generis, et ad judicem qui fuerit illo tempore, et facies quodcumque dixerint (*Deuteron*, XVII). Ubicumque quæstio est de lege, de mandato, de cæremoniis, de justificationibus, ostendite eis (*Paral.*, XIX).

(2) Tantam potentiam dedit ei Dominus quem totius Ecclesiæ Principem fecit, ut si quid etiam nostris temporibus recte per nos agitur, rectèque disponitur illius operibus, illius sit deputandum cui dictum est: Et tu aliquando conversus, etc. (*D. Leo, serm. 3 sua assumpt.*).

(3) Ideo nulli Cathedram Petri, et Sedem Apostolico ore laudatam censui consulendam. Inde nunc animæ meæ pabulo cibum, a sacerdote victimam salutis, a pastore præsidium ovis flagito. Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est. Si quis in arca Noe non fuerit, peribit regnante diluvio. In tres partes scissa Ecclesia mea ad se rapere festinat. Præsidis falla mundi arcana rabies fremit. Ego interim clamito: Si quis cathedræ Petri jungitur meus est (*Hieron., epist.* 57 *et* 58).

(4) Usque ad hunc diem sine ea doctrina mundus Christianus fuit; eam senex tenebo fidem quam a parentibus accepi. Cur post quadraginlos annos docere nos uteris quod ante nescivimus (*D. Hieron., epist. ad Occanum*)

Pélage, n'étaient pas encore. On marque le siècle et les années où les Wiclef, les Jean Hus, les Jérôme de Prague, les Calvin et les Luther ont semé leurs erreurs. Vos pères, avant ces malheureux temps, étaient en possession de la vraie doctrine, et attachés à la communion de saint Pierre. Pourquoi donc auriez-vous une autre foi que la leur, et vous ferait-on parler un nouveau langage que vous ne saviez pas auparavant ? Rendez seulement, grâces à Dieu de vous avoir élevés dans le sein d'une Eglise hors de laquelle on ne peut se sauver; conservez précieusement la foi de notre apôtre, et comme elle ne vous justifierait pas si *elle n'opérait par la dilection*, prenez pour modèle de la vôtre celle de ce saint, dont le grand amour qu'il a eu pour Jésus-Christ doit vous affermir, et vous encourager dans le vôtre : *Et tu, aliquando*, etc.

TROISIÈME POINT.

Comme l'amour est *la plénitude de la loi*, et que, selon les principes de saint Augustin (*D. Aug., lib. de Moribus Ecclesiæ Catholicæ*), les vertus chrétiennes ne sont pour ainsi dire que des amours qui changent de nom, il ne faut pas trouver étrange que Jésus-Christ, qui voulait nous proposer saint Pierre comme un excellent modèle de perfection, lui ait demandé par trois fois s'il l'aimait.

Cet apôtre avait scandalisé ses frères par un renoncement bien opposé à ce qu'il avait promis à Jésus-Christ : il fallait donc, dit saint Cyrille, qu'il les édifiât, et qu'il les rassurât par un nouveau serment de fidélité (*D. Cyrillus lib.* XII. *c.* 64). Il allait recevoir de son maître un plus grand honneur que les autres : il était par conséquent chargé d'une plus grande reconnaissance. Sur lui l'Eglise devait être fondée non-seulement pour les matières de foi, mais encore pour la régularité d'une sainte vie : il était donc à propos qu'il rendît publiquement témoignage des plus secrètes dispositions de son cœur. Or, c'est ce qu'il a fait, lorsque ayant été par trois fois interrogé de son maître s'il l'aimait, il lui a répondu avec autant de vérité que de modestie : *Vous savez, Seigneur, que je vous aime.*

En effet, parlant de la sorte, et se rapportant moins à ce qu'il sentait lui-même qu'à ce que Jésus-Christ voyait en lui, c'est selon saint Bernard, comme s'il lui avait dit : *Vous savez, Seigneur, que je vous aime*, plus que je n'aime mes lieux et mes intérêts personnels, *plus quam mea ; que je vous aime*, plus que je n'aime mes parents et mes meilleurs amis, *plus quam meos ; que je vous aime*, plus que je ne m'aime moi-même, et ma propre vie, *plus quam me*. Après ces trois témoignages, peut-on trouver un amour plus parfait, et par conséquent plus propre à nous servir de règle et à nous affermir dans le nôtre ?

Vous aimez Dieu, mes frères, du moins vous le dites ; et si la vérité de l'amour dépendait de ce témoignage, il n'y aurait aucun de vous qui ne l'aimât. Les faux et les vrais dévots, les pécheurs et les justes, les habitants de Babylone, et les citoyens de Jérusalem, les tièdes et les fervents, ceux qui vivent de l'esprit du monde, et ceux qui y ont renoncé, ont tous sur ce sujet une même conformité de langage. Ceux mêmes qui ont plus d'amour pour Dieu, sont souvent ceux qui appréhendent davantage de n'en point avoir, quand ils se citent au tribunal de leur timide conscience ; tandis que d'autres, qui n'en ont point, se flattent d'une vertu dont ils ne connaissent ni la nature ni les devoirs.

Voulez vous, chrétiens, les connaître et les remplir ? Jetez les yeux sur notre apôtre, et formez-vous sur un si excellent modèle. S'il n'avait eu pour son maître qu'un amour en idée et en désir, qu'un amour indifférent et froid, qu'un amour timide et lâche ; jamais il n'aurait eu la témérité de lui dire : *Seigneur, vous savez que je vous aime*, prenant pour témoin de sa charité celui-là même qui aurait été persuadé du contraire. Mais il l'aime véritablement ; il l'aime de tout son esprit et de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces : *Tu sis, Domine, quia amo te.*

Oui il aime Jésus-Christ, et c'est parce qu'il l'aime qu'il renonce à ses biens et à ses espérances, aux douceurs et aux petites commodités de la vie. C'est parce qu'il l'aime, qu'il embrasse avec joie les fatigues et les contradictions d'une pénible mission, sans que ni la fureur des Juifs, ni la cruauté des gentils, ni les fers, ni les prisons, ni les persécutions, ni les menaces, ni la terre, ni l'enfer, puissent arrêter l'impétuosité de son zèle, dans la manifestation de la divinité de Jésus-Christ et la prédication de l'Evangile.

C'est parce qu'il aime Jésus-Christ, qu'il entre le premier dans son tombeau ; qu'il parle le premier de sa résurrection et de sa gloire à une nation incrédule et à des esprits aveuglés, dont cependant trois mille se convertissent dans un seul de ses discours. C'est parce qu'il l'aime, que dès qu'il entend parler de lui, il est le plus ardent et le plus empressé de tous. Saint Jean, lui dit-il : *Voilà notre Maître ?* A cette seule parole, il se jette dans la mer, sans prendre garde au danger auquel il s'expose, sans attendre que sa barque arrive à bord ; c'est assez qu'il sache que c'est son maître, pour se jeter à corps perdu dans l'eau.

L'ardeur de sa foi, et l'impatience de son amour lui font oublier le péril, dit saint Ambroise (*l.* X *in Luc., c.* 24). Sa foi lui fait reconnaître la divinité de son Maître, et son amour le presse d'aller à lui par un plus court, quoique plus dangereux chemin. Sa foi agit par son amour, et son amour se soutient par sa foi ; foi et amour, deux excellentes vertus de notre saint, qui nous font connaître que ce n'est pas son corps dont la pesanteur naturelle l'eût entraîné dans le fond de la mer, mais leur agilité et leur empressement qui le font marcher sur les eaux.

Que vous dirai-je des autres dangers auxquels ce même amour l'a exposé ? De ses courses et de ses travaux, de ses prédications

et de ses veilles, de sa prison et de ses chaînes, de la cruauté avec laquelle Hérode le traita, quand il le fit jeter pieds et mains liés dans un cachot, et de la tranquillité avec laquelle il dormait dans ce lieu de ténèbres et d'horreur? Tant il s'estimait heureux de trouver ce qu'il désirait par-dessus toutes choses, l'occasion de mourir pour un Dieu qu'il aimait plus qu'il ne s'aimait lui-même.

Vos désirs seront accomplis, saint apôtre; mais Jérusalem semble un trop petit théâtre pour le chef de toute l'Eglise. Il faut qu'il meure là où est le centre de l'idolâtrie, que la ville qui a subjugué tout le monde reçoive la doctrine et la loi d'un homme qui, attaché à la croix par la cruauté de Néron, établira par sa mort l'empire de Jésus-Christ.

Je le regarde attaché à ce bois, moins par les cordes qui l'y retiennent que par les liens de son amour. Il y trouve ce qu'il y souhaite, puisqu'il est jugé digne de mourir du même genre de mort que son Maître; mais il demande à y être attaché la tête en bas, parce qu'il appréhende qu'on ne confonde le Créateur avec la créature, le roi avec le sujet par une même conformité de supplice (1).

Mais pourquoi une situation si extraordinaire? est-ce pour nous apprendre que comme saint Pierre veut monter au ciel, et que la croix est la voie qui y conduit, il tourne ses pieds vers le ciel, pour nous marquer qu'il y va? C'est une raison assez subtile que saint Pierre Chrysologue en apporte (2).

Est-ce pour nous dire que si Jésus-Christ voulut mourir dans une situation où il abaissât ses yeux vers la terre, parce qu'il regardait les hommes pour la rédemption desquels il avait choisi ce genre de supplice: à son égard, ne pouvant être comme son Maître leur rédempteur, il fallait qu'il regardât le ciel afin d'y voir ce Sauveur, pour la défense et la gloire duquel il mourait? c'est une autre raison de saint Cyrille (*D. Cyril., lib.* XII, *cap.* 65) et de saint Jean Chrysostome.

La tête de notre apôtre est droite et renversée tout ensemble (3); elle est droite, pour voir directement le ciel, afin d'y adorer son cher Maître, et de lui répéter ce qu'il lui avait déjà dit: *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant;* mais elle est renversée, afin qu'il ne puisse voir autre chose que Dieu et le ciel; afin qu'il considère la beauté du lieu qui lui est préparé, et que, prêt à rendre l'âme, il dise pour une dernière fois à son Dieu qu'il a tant aimé pendant sa vie: *Vous savez, Seigneur, que je vous aime: Tu scis, Domine, quia amo te.*

Oh! que ce dernier témoignage sied bien dans la bouche d'un apôtre expirant pour son maître sur une croix! Vous le savez, Seigneur: l'état où je suis répond de mon inviolable fidélité. Oui, je vous aime.

En est-il ainsi de vous, mes chers auditeurs, et cet apôtre, choisi de Jésus-Christ pour vous affermir dans votre amour aussi bien que dans votre pénitence et dans votre foi, vous sert-il en quelque chose de modèle et de règle? Vous aimez Dieu, dites-vous: mais s'il s'agissait de perdre tous vos biens, ou de le perdre en les conservant par des voies défendues, refuseriez-vous de vous servir de ces voies afin de ne le pas perdre?

Vous aimez Dieu: mais si vous ne pouviez, sans blesser votre conscience, voir vos meilleurs amis, et s'il fallait vous séparer de ce que vous auriez de plus cher, parce que vous y trouveriez un obstacle invincible à votre salut, préféreriez-vous cette séparation à celle de votre Dieu?

Vous aimez Dieu: mais si l'on vous disait que, pourvu que vous commissiez un seul péché mortel, vous posséderiez pendant plusieurs siècles de grands royaumes, et goûteriez tous les plaisirs de la vie sacrifieriez-vous tous ces royaumes et ces plaisirs à une ferme résolution de ne jamais tomber dans aucun péché?

Vous aimez Dieu: mais si l'orage d'une cruelle persécution allait fondre sur vous, et si l'on vous donnait le choix, ou de le renoncer devant les tyrans pour éviter une mort certaine, ou d'endurer cette mort et les plus rigoureux supplices, seriez-vous dans la disposition de souffrir plutôt ce qu'il y a de plus cruel, que de perdre son amitié par ce renoncement?

Je n'en sais rien, messieurs; que dis-je? j'en doute fort. Comment vous dépouilleriez-vous de votre bien, si votre foi et votre amour étaient exposés à cette épreuve, vous qui souvent refusez de restituer le bien d'autrui, ou de donner aux pauvres le superflu de celui qui vous appartient? Comment vous sépareriez-vous d'un puissant ami dont la protection vous serait nécessaire pour l'établissement de votre fortune, et dont cependant vous ne pourriez conserver l'amitié, sans être l'instrument de ses injustices; vous qui souvent, malgré les remontrances de vos parents, malgré la juste sévérité des lois, malgré tous les principes d'honneur et de conscience, fréquentez toujours ces compagnies de libertins de profession et de femmes perdues, dont le commerce ne peut vous attirer que de l'infamie et de la misère? Comment seriez-vous en état de souffrir pour Dieu la persécution et la mort, vous qui souvent refusez de vous priver pour lui d'un plaisir défendu, et de vous résigner à sa sainte volonté dans les disgrâces qui vous arrivent.

Est-ce ainsi, grand apôtre, que vous avez

(1) Tantam ei gloriam dedit, ut inversis Christum honoraret vestigiis, meritus si in ea specie cruciatus esset qua Dominus affectasse Domini gloriam videretur (*D. Ambr., exposit. in Psal.* CXVIII, *serm.* 21).

(2) Ut Christum sequeretur in cœlum, crucem resopinus ascendit (*Chrys., serm.* 17).

(3) Inversum est petri caput et rectum. Jacere sic decuit ut recta cœlum aspiceret. Numquam rectius aspexit quam cum sic vidit: puto sic aspexerat cum Christo respondit: Tu es Filius Dei vivi. Inversus fuit ut a terra iter ad cœlum faceret: inversus ne alius praeter Deum, et cœlum videret. Inversus ut pendentem e cruce magistrum cerneret: inversus in lignum se ratus qui rectus pependerat. Sancte Petre, numquam rectius ambulasti quam capite: scilicet iter ad cœlum magis affectibus quam pedibus (*Append. de Triumpho fidei*, 116).

aimé Jésus-Christ? Demandez-lui donc que cet ordre qu'il vous a donné de rassurer vos frères, s'accomplisse en nos personnes. Si les rigueurs de la pénitence nous ont jusqu'ici rebutés, priez-le qu'il nous donne les grâces nécessaires pour nous y assujettir par les qualités de la vôtre. Si nous avons peut-être chancelé dans notre foi, demandez-lui que nous nous y affermissions, par la stabilité de la vôtre. Enfin, si nous n'avons eu qu'un amour faible et timide pour lui, faites par votre intercession, que nous imitions en quelque chose la force et l'intrépidité du vôtre, afin que, etc. *Amen.*

DISCOURS XXXVIII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT PAUL.

Omnia facio propter Evangelium.
Tout ce que je fais, je le fais pour l'Evangile (I *Cor.*, IX).

J'entreprends, messieurs, un éloge qui a toujours paru aux saints Docteurs infiniment élevé au-dessus des forces de l'esprit humain. C'est l'éloge d'un homme que saint Chrysostome regarde comme le premier de tous les saints, comme le plus surprenant ouvrage de la miséricorde de Dieu, et le plus grand chef-d'œuvre de sa grâce (*D. Chrysostom. in Acta Apostol. et in Epistolas D. Pauli et lib.* IV *de Sacerdotio ; Greg. Naz. Apol.* 1; *D. Leo de SS. Petro et Paulo*), d'un homme, qui, selon saint Augustin, est de tous les apôtres celui qui a établi les dogmes de la foi avec plus de solidité, écrit des mystères de notre religion avec plus de profondeur, traite les vérités morales avec plus de force et d'étendue ; d'un homme qu'on appelle par excellence le grand Apôtre, le docteur des nations, la lumière de l'Eglise, le père d'une infinité de peuples en Jésus-Christ ; d'un homme, qui seul, sans armes, sans protection, sans argent, a plus désarmé d'ennemis, surmonté d'obstacles, dissipé de factions, assujetti de provinces, fait de conquêtes, remporté de victoires, répandu de terreur, que les plus fameux conquérants du monde avec des millions de bras.

A la seule parole, et au seul nom de Paul, la synagogue frémit, l'idolâtrie se cache, le vice rougit, la philosophie se tait, les prisons s'ouvrent d'elles-mêmes, les magiciens sont frappés d'aveuglement, les têtes couronnées s'humilient, les chefs du judaïsme et de la gentilité tremblent, les statues des faux dieux tombent par terre, les tombeaux rendent leurs morts ; le démon, vaincu et pressé par une invisible puissance, s'écrie : *Je connais Jésus, et je sais qui est Paul : Jesum novi et Paulum scio* (*Act.*, XXIX).

Quel homme, messieurs, quel homme ! Il parle avec tant d'éloquence, que les prêtres idolâtres le prennent pour le dieu Mercure, et se préparent à lui offrir des sacrifices comme à une divinité terrestre (*Act.*, XIV). Mais il a tant de zèle pour la gloire du vrai Dieu, qu'il ne demande, pour toute récompense, que celle d'être oublié, méprisé, persécuté lui-même, pourvu qu'il fasse connaître, adorer, servir, aimer le Seigneur qui l'a appelé à un si pénible ministère ; trop heureux, si par les voyages qu'il entreprend, par les peines qu'il essuie, par les naufrages auxquels il s'expose, par les chaînes dont on le charge, par les verges dont on le bat, par l'inhumanité avec laquelle on le traite, par la faim et la soif qu'il endure, par les persécutions qu'on excite contre lui de toutes parts, il obtient ce qu'il cherche et ce qu'il souhaite, et ce pourquoi il fait tout ce qu'il fait, je veux dire l'établissement et la propagation de l'Evangile : *Omnia facio propter Evangelium.*

Ambitieux, qui courez avec tant de fureur après une gloire fugitive ; avares, qui traversez tant de pays et de mers pour amasser des trésors, qui de vous passeront à des étrangers ; voluptueux, qui n'aimez que la joie, et ne cherchez que le plaisir, soyez à votre malheur puisque vous le voulez, les esclaves de ces maudites passions. A Paul, l'Evangile est son plaisir, son bien, sa couronne, sa joie ; c'est uniquement pour la gloire de son Dieu et pour celle de son Evangile qu'il fait et qu'il souffre toutes choses : *Omnia facio propter Evangelium.*

Tout ce que Paul fait, il le fait pour l'Evangile ; ce sera mon premier point : tout ce que Paul souffre, il le souffre pour l'Evangile ; ce sera mon second point. Paul prédicateur de l'Evangile, Paul victime de l'Evangile. Si je parais, en me bornant à cette idée, ne lui donner que des éloges communs, accusez-en la petitesse de mon esprit, et épuisez, si vous le pouvez, la vaste étendue de mon sujet. Au moins louerai-je, selon son inclination, ce grand saint qui est au-dessus de toute louange, et ne parlerai-je de Paul que par Paul même. C'est pourquoi, comme il m'avertit *qu'on ne peut ni bien penser, ni bien parler que par le Saint-Esprit* (I *Cor.*, XII) ; je profite d'abord de cette instruction, en lui demandant ses lumières par l'intercession de, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Qu'un prince se défie de ceux qu'il a eus pour ennemis, que quelque belles actions qu'ils fassent dans la suite pour mériter l'honneur de son amitié, il les observe de près, et qu'il ne leur confie les secrets de l'Etat qu'après avoir éprouvé longtemps leur capacité et leur zèle, c'est une des premières maximes de la politique humaine. Ils sont à présent dans leurs devoirs ; mais ils s'en étaient éloignés ; ils ne cherchent qu'à lui donner de nouvelles assurances de leur fidélité ; mais il se souvient qu'ils en ont manqué autrefois, et la grâce même qu'il leur accorde laisse toujours dans son esprit et dans celui de ses sujets, je ne sais quelles marques de méfiance et de soupçon : *Indulgentia principis quos liberat notat.*

Voici un homme pour qui Jésus-Christ, indépendant de ces règles de la prudence mondaine, ne garde aucune de ces mesures. Ce n'est pas un simple soldat qui ait pris contre lui les armes ; c'est un chef de parti qui lui a déclaré la guerre. Ce n'est pas un homme qui, par faiblesse ou par importunité, ait succombé à la violence, ou cédé aux

sollicitations de ceux qui l'ont corrompu; c'est un ennemi déclaré, qui, dévoué aux passions des pharisiens et des chefs du peuple Juif, demande des commissions pour emprisonner et faire mourir les chrétiens; ce n'est pas un homme, qui, s'étant engagé par inadvertance à un si injuste et cruel ministère, revienne de lui-même de son entêtement et de sa fureur; c'est un homme qui, livré à toutes les illusions et à toute l'amertume de son zèle, croit rendre service à Dieu, en persécutant ceux qui annoncent et qui professent sa nouvelle loi : en un mot, *c'est Saul, ce blasphémateur et ce premier des pécheurs;* car, c'est ainsi qu'il se nomme lui-même par un excès d'humilité et de douleur *C'est Saul encore respirant le sang, et plein de menaces*, que Jésus-Christ appelle du haut du ciel aux premiers emplois de son royaume, au plus glorieux, mais en même temps au plus difficile de tous les ministères.

Quel étrange changement, quelle surprenante vocation, s'écrie saint Prosper (1) ! Jésus Christ ne l'oblige pas malgré lui de changer de parti, mais sans lui faire de violence, il lui tourne tellement le cœur, et dispose d'une manière si surprenante sa volonté, que cet homme formidable devenu plus doux qu'un agneau, veut ce qu'il ne voulait pas, apprend ce qu'il ne savait pas, et obéissant tout d'un coup à la voix impérieuse qu'il entend, s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Les différents effets que David attribue à la voix de Dieu parurent tous en sa personne. *Si c'est une voix forte et éclatante*, jamais la grâce de Dieu n'a paru plus forte ni plus victorieuse qu'en cette rencontre : *Vox Domini in virtute; si c'est une voix qui brise les cèdres du Liban*, elle humilia la fierté de cet ennemi, et brisa son âme de douleur : *Vox Domini confringentis cedros Libani; si c'est une voix qui divise la flamme du feu*, elle lui ôta ce qu'il y avait d'impétueux et de criminel dans sa fureur, pour ne lui laisser qu'un zèle éclairé et ardent : *Vox Domini intercidentis flammam ignis; si c'est une voix qui ébranle les solitudes et qui fait trembler les déserts*, jamais homme n'a été si fortement ébranlé, et n'a eu tant de frayeur que lui : *Vox Domini concutientis desertum; si c'est une voix qui prépare les cerfs*, et qui, comme l'explique saint Augustin, donne aux ministres de Dieu une admirable agilité, jamais homme n'a été aussi promptement préparé que lui, jamais homme ne s'est acquitté avec une aussi grande rapidité de son nouveau ministère : *Vox Domini præparantis cervos.*

Séparé dès le ventre de sa mère pour l'Evangile, l'on dirait que du moment qu'il est converti, il a comme atteint un âge parfait en Jésus-Christ, quoiqu'il se nomme un *avorton*, tant il se hâte de répandre au dehors le nouvel esprit qui l'anime, tant la grâce qu'il a reçue le presse d'amener au maître qui l'a appelé, de nombreuses conquêtes, de publier la gloire de son nom, de confondre ou de lui gagner ses plus fiers ennemis, d'annoncer partout son Evangile.

A peine est-il baptisé, à peine les écailles lui sont-elles tombées des yeux, à peine est-il revenu de sa frayeur, à peine a-t-il pris un peu de nourriture pour se fortifier après un jeûne de trois jours, qu'il prêche dans les synagogues de Damas, en présence d'un grand peuple, la divinité et la loi de Jésus-Christ. *N'est-ce pas là cet homme qui persécutait impitoyablement ceux qui invoquaient le nom de Jésus? s'écrient les Juifs qui l'entendent.* Et vous, Ananie, quelque fidèle que vous fussiez au vrai Dieu, ne vous excusâtes-vous pas de l'aller trouver, parce que *vous saviez combien de maux il avait fait souffrir à ses serviteurs?* jusque-là, qu'il fallut que celui qui venait de le convertir vous dît : Ne craignez pas, *je l'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël !*

C'est donc Jésus-Christ qui a choisi Saul, et c'est pour soutenir la gloire de cette élection, que Saul se hâte de lui faire des conquêtes, et d'annoncer son Evangile. Semblable à une nuée, qui, élevée de la terre, va où un vent impétueux la pousse, il se transporte dans tous les lieux où l'Esprit du Seigneur l'envoie. Il passe de Damas à Jérusalem, de Jérusalem à Tharse, de Tharse à Antioche, d'Antioche à Séleucie, de Séleucie à Salamine, de Salamine à Paphos, de Paphos à Icone, d'Icone, à Pisidie, de Pisidie à Listre et à Derbe; de là en Macédoine et à Thessalonic. Il va à Athènes et à Corinthe, il traverse les hautes provinces de l'Asie, et va à Ephèse : avec quels succès ! Ecoutez ce qu'en dit saint Luc : *Partout où il passe, la parole de Dieu fait de grands progrès et s'étend de plus en plus.*

Les gouverneurs des provinces se convertissent, les magiciens et les ennemis de Jésus-Christ sont frappés d'aveuglement, les démons sortent des corps des possédés, les Juifs reconnaissent leur entêtement et leur fureur, les gentils renoncent à leur superstition et renversent leurs idôles; les savants reviennent de leurs erreurs et brûlent leurs livres; des peuples sans nombre courent en foule recevoir le baptême, et remercient le Seigneur de la grâce qu'il leur a faite de leur avoir envoyé cet homme incomparable. Comment appelez-vous cela, messieurs, si vous ne dites que c'est faire tout ce qu'on peut faire pour l'Evangile : *Omnia facio propter Evangelium.*

Il employa pour y réussir tous les talents qu'il avait reçus du ciel; ses vertus acquises et ses vertus infuses, les fruits de ses veilles et les fruits de ses prières, son zèle naturel et celui qui lui avait été inspiré d'en haut pour la manifestation de la vérité; en un mot, pour le dire avec saint Jean Chrysos-

(1) Non resistentem invitumque compellit, sed ex invito volentem facit, et quibuslibet modis infidelitatem resistentis inclinat, ut cor audientis obediendi in se delectatione generata, ibi surgat ubi premebatur, ibi discat ubi ignorabat, ibi fidat unde diffidebat, inde velit unde nolebat (*D. Prosper., lib. contra Collat., c.* VI, *Psal.* XXVIII).

tome, un grand esprit et un grand cœur (*D. Chrysos., lib. IV de Sacerdot.*).

Quel esprit, en effet, que l'esprit de Paul? un esprit, vif, délicat, pénétrant, dont les paroles sont autant de sentences, les productions autant de prodiges, les décisions autant d'oracles, les raisons autant de preuves invincibles; orateur sans méthode, éloquent sans s'arrêter aux règles de l'éloquence, habile dans les lettres divines et humaines, il persuade tout ce qu'il veut : sans se servir ni de la politesse d'Isocrate, ni de la sublimité de Démosthène, ni de l'éloquence de Cicéron, ni des idées de Platon, ni des raisonnements d'Aristote, il a un esprit supérieur à tous ces grands hommes, dit saint Jean Chrysostome, et plus heureux qu'eux, il n'a qu'à parler, pour faire croire ce qui jusqu'à présent lui paraissait incroyable.

Sans avoir besoin du secours des miracles, il opère de miraculeuses conversions. En avant-il fait en présence des princes des Juifs, quand ils virent que le peuple l'écoutait avec plaisir, et qu'ils ne savaient eux-mêmes que répondre à cet homme qui venait de quitter leur parti? en avait-il fait à Antioche, quand il y convertit tant de gens, et qu'il y rassura ceux qui semblaient chanceler dans la foi? en fit-il en présence des juges de l'Aréopage et des plus savantes têtes de la Grèce, quand il gagna à Jésus-Christ l'un de leurs plus doctes magistrats, et que les autres, convaincus sans être touchés, se contentèrent de lui dire : Nous vous entendrons une autre fois.

A-ce été par ses miracles qu'il a fait taire les pharisiens, les saducéens, les esséniens, les épicuriens, les stoïciens? Sa seule parole était un miracle vivant, son seul esprit, dirons mieux, l'Esprit de Dieu, qui s'expliquait par le sien, opérait, sans prodiges, le plus grand de tous les prodiges.

Esprit doux, aisé, insinuant, qui a assez de fermeté pour se raidir contre l'entêtement des endurcis, mais qui a aussi assez de facilité pour s'accommoder aux besoins des faibles, qui reproche aux Juifs leur ingratitude et leur cruauté envers le vrai Messie, dont Moïse n'était que le serviteur, et qui cependant souffre encore, pour un temps, quelques cérémonies légales et la circoncision de Moïse.

Tantôt il reprend avec sévérité, dit saint Grégoire de Nazianze, tantôt il console avec douceur (1). Il y en a pour la conversion desquels il rend grâces à Dieu, et il y en a contre l'opiniâtreté desquels il invective de toute sa force. Il y en a qu'il appelle sa couronne et sa joie, et il y en a qu'il traite d'animaux et d'insensés. Il court avec ceux qui courent, et il semble aller lentement avec ceux qui ne marchent qu'à pas comptés. Il livre à Satan les pécheurs scandaleux, mais il s'attendrit sur les pénitents de bonne foi.

Ici, il pleure sur les désordres des libertins, comme s'il en était coupable lui-même; là, il se réjouit de la vie réglée des justes, comme s'il n'y avait qu'à lui seul qu'elle fût utile. Ici, il donne à ceux qui sont encore enfants le lait d'une saine doctrine, et s'accommode à leur faiblesse; là, il distribue à ceux qui sont forts une nourriture plus succulente, et leur découvre les plus hauts mystères.

S'élève-t-on contre lui par un fier et dédaigneux orgueil? Il s'élève encore davantage par la sublimité de ses lumières. S'abaisse-t-on devant lui, ou pour mieux dire devant Dieu par un aveu sincère de ses misères et de son néant? il s'abaisse et il s'humilie encore davantage par la confession de ses péchés; tantôt se disant le plus petit de tous les apôtres, et tantôt reconnaissant qu'il a plus travaillé que d'autres, qui affectent une gloire qui ne leur est pas due par autant de titres qu'a lui.

Or, voi à de quoi *faire toutes choses pour l'Evangile*, et pour la gloire du Dieu que l'on sert. *Omnia facio propter Evangelium.* Paul donne des règles de foi et de conduite aux maîtres et aux serviteurs, aux pères et aux enfants, aux supérieurs et aux inférieurs, aux hommes et aux femmes, aux Juifs et aux gentils; à ceux qui sont libres et à ceux qui sont esclaves, à ceux qui sont savants et à ceux qui sont ignorants : en un mot, toutes ces belles qualités qu'il a, expérience, vertus acquises et infuses, connaissance, lumière, pénétration, vivacité et solidité d'esprit, il les consacre uniquement à la gloire de celui dont il a reçu ces rares talents, et par ce moyen annonce avec succès son Evangile.

Et vous, mes frères, vous qui avez de l'esprit et d'autres belles qualités, les employez-vous à un si saint usage? Peut-être vous croyez-vous dispensés de ce devoir, sous prétexte que ce n'est pas là votre vocation. Erreur, encore un coup erreur. Ne pouvez-vous pas, pères et mères, maîtres et maîtresses, exercer chez vous un apostolat domestique? Il y a encore des désordres à reprendre, des faiblesses à supporter, des scandales à corriger, des ignorants à instruire, des chancelants à soutenir, des égarés à ramener dans le bon chemin; si vous ne le faites, saint Paul vous regarde lui-même *comme des gens pires que les infidèles.*

Qui vous empêche même d'exercer quel-

(1) Quid dicam de multiplici ejus medendi ratione? quid de humanitate et clementia? quid rursus de asperitate? quid de utriusque mixtione et temperamento? ne vel benignitate et facilitate ignavos nec acerbitate feroces atque contumaces homines reddiderit? Heris ac servis leges dicit, præfectis et subditis, viris et mulieribus præceptiones et liberis, matrimonio et cœlibatui, divitiis et contemtui, sapientiæ et insipientiæ, circumcisioni, et præputio : Christo et mundo, carni et spiritui. Pro aliis gratias agit, alios acrius perstringit. Alios gaudium suum et coronam nominat, alios amentiam objicit. Aliis rectum iter tenentibus comitem se adjungit, alios ut temere eorum alios male incedentes, coercet se reprimit. Nunc ab Ecclesiæ rosa prosilit, nunc charitatem hiemat, nunc legem, nunc voluptatem allevat. Nunc hac propositi, nunc abdita mysteria allegat, nunc ad audientis captum se demittit, nunc eminentiori spiritui præcurrit, nunc apud sublimes se dejicit. Nunc Apostolorum minimus est, nunc doctissimum se clarissimi professor Christi in se loquentis (*Greg. Nazian., Apolog.* 1).

quefois un apostolat extérieur? un peu de fermeté et de courage en de certaines rencontres, de douceur et de condescendance en d'autres; une sage discrétion à vous humilier et à vous élever, à faire valoir les droits de Dieu, et à vous relâcher des vôtres; à mettre par de judicieuses remontrances tantôt le vin, tantôt l'huile sur les blessures de vos frères : une pieuse curiosité de vous informer des voies propres à réconcilier des ennemis, à mettre la paix dans des familles désunies, à procurer le repos à des maisons affligées, que les procès et les mésintelligences menacent d'une entière ruine : une sérieuse application à voir ce en quoi vous pourrez reconnaître les grâces de Dieu, et lui faire hommage des avantageuses qualités dont il vous a donés : ce sont-là autant de moyens de travailler comme Paul à la gloire de l'Evangile.

Mais ce qui touchait ce grand apôtre, ne vous touche pas; ce qui le faisait agir est le moindre objet de vos occupations et de vos soins. Paul sensible aux grâces qu'il avait reçues de Dieu, ne voulait avoir de l'esprit que pour lui; et vous ingrats à ses bienfaits, si vous ne tournez pas contre lui votre esprit, vous ne l'appliquez presque jamais à le connaître et à le servir. Que de distractions volontaires! que de pensées criminelles ou oisives! que d'indolence et d'inapplication à vos principaux devoirs! Quel sujet de condamnation à l'heure de votre mort, d'avoir donné tout votre temps à des choses qui en étaient indignes, et d'avoir vécu dans un fatal oubli d'un Dieu qui pensait tous les jours à vous, qui se souvenait tous les jours de vous, qui vous donnait tous les jours de nouvelles marques de sa patience et de sa bonté?

Paul, touché d'une humble reconnaissance, employait ce qu'il avait de pénétration et de talent pour savoir ce en quoi il pourrait plaire davantage à Dieu dans l'exercice de son ministère. Et à votre égard vous employez ce que vous avez reçu du ciel; à quoi? A glorifier le Seigneur et à lui rendre de saintes actions de grâces, à orner vos âmes de vertus, et à vous procurer une bienheureuse éternité, à chercher les moyens de le faire honorer et servir par vos conseils, par vos instructions, par vos prières, par vos sollicitations, par vos remontrances? c'est ce que vous devriez faire, et c'est ce que vous ne faites pas. A élever votre famille sur le débris de quelques autres, à conduire un procès par de frauduleux détours, à répandre dans le cœur des amis, certaines semences d'inimitié dont vous recueillerez les fruits, à multiplier par vos usures ou par une sordide avarice votre bien, à profiter du malheur du temps ou d'une occasion favorable, à vous enrichir au dépens du public; c'est ce que vous ne devriez pas faire, et c'est là néanmoins ce que vous faites. Vous faites tant de choses pour votre perte, rien ou peu pour votre salut, tant de choses pour le monde, rien ou peu pour Dieu; tant de choses qui déshonorent l'Evangile, rien ou peu qui lui fasse honneur.

Je ne parle qu'après saint Paul dont les actions, les paroles, les exemples me fournissent à tout moment de quoi l'admirer et m'instruire. Je m'instruis dans ce que je puis imiter de ce grand homme : et combien de fois, infidèle aux grâces de Dieu, ai-je sujet de me confondre? mais je l'admire en une infinité de choses inimitables et qui lui sont singulières.

Où est l'homme qui ait jamais su ce qu'il a su, qui par la force et la sublimité de son esprit ait fait pour la gloire de l'Evangile ce qu'il a fait? Ce vaisseau d'élection chargé de toutes les richesses de l'ancienne et de la nouvelle loi, les a portées dans les extrémités les plus reculées du monde. Ce maître des Juifs et ce docteur des gentils, comme l'appelle saint Grégoire de Nazianze, les a réunis en une même doctrine, et de deux peuples n'en a fait qu'un peuple en Jésus-Christ. Cet instrument universel de la grâce, comme le nomme saint Jean Chrysostome, en a distribué les dons et revelé les secrets, sachant encore incomparablement plus de choses qu'il n'en a dites, et qu'il ne lui était permis d'en manifester.

Son esprit admire ce que sa langue ne saurait expliquer : les mystères qui sont cachés aux autres lui sont découverts. Pour lui *l'ange de l'Apocalypse lève les sceaux de l'Ecriture*, à lui comme à Moïse, Dieu parle face à face : avec lui comme avec un bon ami, il s'entretient de ses plus importants desseins; à lui comme à un ministre chargé de ses ordres, il révèle ses plus grands secrets; la nécessité et la gratuité de la grâce, sa force et sa douceur, sa rapidité et son indépendance, sa soustraction et sa substitution.

Il ne puise pas sa science comme ce législateur des Juifs sur la montagne de Sinaï; il n'est pas comme les autres apôtres, instruit des vérités de la religion par ses conversations avec Jésus Christ mortel : *Dieu le ravit à soi jusqu'au troisième ciel, avec son corps, sans son corps*, il n'en sait rien lui-même, mais ce qu'il sait, est *qu'il y entendit des paroles qui lui furent dites en secret, et qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter* (1 *Cor.*, XII.)

C'est pourquoi s'il a dit tant de vérités surprenantes et nouvelles, sans que ni les plus habiles dans la loi des Juifs, ni les plus savants dans la superstition païenne aient jamais pu lui répondre : s'il les a tous ou convertis ou confondus; s'il nous a découvert tant de mystères sur le sacerdoce de Jésus-Christ, sur le sacrifice de religion et de rédemption de la loi nouvelle, sur l'excellence et les admirables effets de nos sacrements, sur l'incarnation du Verbe, sur l'abrogation de la synagogue et l'établissement de la liberté évangélique, j'en loue la providence et la sagesse de Dieu qui lui a révélé tous ces secrets, mais je n'en suis pas surpris. Ce n'était pas l'esprit de Paul qui s'expliquait, qui raisonnait, qui décidait; c'était l'Esprit de Dieu même : et comme rien ne résiste à cet esprit divin qui est supérieur à

tout esprit, rien ne résiste aussi à celui de Paul.

Que si son esprit était si grand, son cœur ne l'était pas moins. Tout s'accordait en lui pour la prédication de l'Evangile, et, comme dit saint Augustin, pour répandre sans cesse sur les peuples la substance de la vie céleste qu'il avait reçue.

Trouvez-moi (c'est le défi que fait saint Jean Chrysostome), trouvez-moi un cœur aussi grand, aussi vaste, aussi généreux, aussi tendre, aussi ardent, aussi ferme, aussi fidèle et attaché à Dieu et à son ministère par autant de liens que l'a été le cœur de saint Paul : cœur si grand et si vaste, qu'on peut l'appeler le cœur de tout le monde, dont il a renfermé les villes, les provinces, les royaumes et tous les peuples; cœur si généreux et si tendre, qu'il n'épargne rien pour le salut de ses frères, jusqu'à souhaiter d'être anathème pour eux, jusqu'à craindre leur perte et leur réprobation, quand ils tombaient dans quelques désordres qui lui faisaient appréhender qu'il ne leur eût prêché en vain; cœur si ardent et si ferme, que la hauteur des cieux, l'étendue de la terre, l'ardeur du feu, la solidité des diamants, n'ont rien qui puisse lui être comparé; cœur si fidèle, si attaché à Dieu et à son ministère, qu'*il est sûr que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni aucune autre créature, ne pourront jamais le séparer de l'amour de son Dieu* (1).

Que vous dirai-je de sa charité envers tous les hommes? elle est si tendre, qu'il les regarde comme sa joie, ses délices, sa couronne, ses enfants et ses plus petits enfants, pour lesquels il voudrait mourir tous les jours, afin de leur donner une heureuse vie par le sacrifice de la sienne.

Parlerai-je de son humilité? cet homme, qui, élevé jusqu'au troisième ciel, a vu ce qu'aucun homme mortel n'a jamais vu, a de si bas sentiments de lui-même, qu'il s'appelle persécuteur, blasphémateur, la balayure et le rebut du monde. Cet homme, qui a honoré l'Evangile en tant de manières, qui a rendu à l'Eglise naissante tant de services, se regarde comme un serviteur inutile, et appréhende qu'ayant prêché aux autres, il ne soit réprouvé lui-même.

Mais je ne puis passer sous silence ce grand, ce généreux, cet héroïque désintéressement, dont, malgré sa modestie, il a bien voulu se faire honneur, parce qu'il l'a regardé comme l'une des vertus les plus capables de donner une haute idée d'un ministre évangélique et faire honorer son ministère.

Il est vrai que ceux qui servent à l'autel ont un droit acquis sur les fruits de l'autel : *Car où est l'homme qui va à la guerre à ses dépens, qui plante une vigne et qui ne goûte pas de son fruit, qui mène un troupeau et qui ne se nourrit pas de son lait? Où est-il?*

Vous le demandez, grand apôtre, mais c'est vous-même; vous êtes tout à la fois soldat, vigneron, pasteur. Soldat, toujours prêt à combattre et à répandre pour Jésus-Christ jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Vigneron, combien de terres incultes et couvertes d'épines avez-vous défrichées pour y planter la vigne évangélique? Pasteur, combien de brebis avez vous menées dans de gras pâturages et portées à leur bergerie? Cependant vous êtes ce soldat désintéressé qui faites la guerre à vos frais, ce vigneron pauvre qui vous privez du fruit légitime de votre travail, ce pasteur généreux qui donnez vos peines, vos sueurs, votre vie pour vos brebis, et qui ne voulez pas vivre de leur lait.

Vit-on jamais un semblable désintéressement? Moïse ne veut pas recevoir les présents que le peuple lui fait, mais il vit d'autres oblations, et il a la meilleure part dans les sacrifices. Le premier officier du roi de Babylone envoie des vivres à Jérémie; mais, bien loin qu'il les lui renvoie, il les reçoit avec beaucoup de reconnaissance. Elisée refuse les présents que Naaman veut lui faire, et fait porter à son serviteur qui lui en demande, la peine de son péché par la lèpre dont il le frappe; mais il va souvent chez la Sonamite pour y prendre ses repas, dit l'Ecriture. Elie, son maître, s'enfuit dans la solitude sans faire de provisions, mais le Seigneur lui envoie un ange qui lui apporte du pain et de l'eau dans son désert.

Paul, sans avoir part comme Moïse aux sacrifices qui sont abolis, sans recevoir comme Jérémie les vivres qu'on lui offre, sans vivre comme Elisée des petites épargnes d'une charitable veuve, sans avoir de quoi se nourrir par un miracle de la Providence comme Elie, sert à l'autel sans vivre de l'autel, prêche la parole de Dieu sans vouloir profiter des douceurs d'un si laborieux emploi. De quoi vit-il donc? *du travail de ses mains, pour n'être à charge à personne, aimant mieux mourir que de ce qu'on lui reproche le moindre vice dont la flétrissure pourrait rejaillir sur son ministère.*

Voilà, messieurs, ce que j'appelle un grand cœur, et faire pour l'Evangile tout ce que l'on peut faire. Comme il sait que souvent on est obligé de ménager ceux de la générosité desquels on attend quelque bienfait, et qu'un pasteur mercenaire n'a pas la même liberté d'avertir, de menacer, de reprendre qu'un pasteur désintéressé, il renonce à tous les présents, à tous les profits, à toutes les petites commodités qu'il pourrait

(1) Cor ejus totius orbis fuit, adeo latum ut in se susceperit et integras urbes et populos et gentes; *cor enim meum*, inquit, *dilatatum est*. Cor cœlis ipsis sublimius, orbe latius radiis solaribus exhilarantius, igne fervidius, adamante solidius, cor denique quod novam vitam non hanc nostram vixit. *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus*. Cor Christi erat cor Pauli, tabula Spiritus sancti, atque charitatis volumen. Cor illud quod propter alienam quidem peccata trementat, *metuo si quidem*, inquit, ne quo pacto frustra laboraverim in vobis, super seipso vero et timebat et confidebat: *Metuo ne quo pacto aliis prædicans ipse reprobus efficiar, et certus sum quod neque Angeli, neque principatus neque instantia, neque futura, neque sublimitas, neque profundum, neque ulla creatura poterit nos separare a charitate Dei quæ est in Christo Jesu*. Cor illud quod Christum adeo diligere meruit, ut dum nemo alius ita dilexerit, etc. (*D. Chrysost. in Epistol. ad Rom. hom.* 32).

se procurer sans blesser sa conscience, afin de donner à la parole de Dieu toute la force qu'elle doit avoir, et d'ôter à la médisance de ses plus cruels ennemis cette fatale joie de dire qu'il sait bien se dédommager de ses peines et se récompenser de son travail.

Quand saint Paul se serait procuré ces secours, il aurait usé de ses droits ; il veut bien même qu'on le sache pour arrêter ces injustes plaintes des peuples, qui font souvent de la prétendue avidité des ministres du Seigneur le sujet de leurs murmures et de leurs satires. Mais c'est à ces droits qu'il renonce, pour ne laisser à la plus maligne médisance aucune ombre de reproche contre la sainteté de son ministère.

Vous le savez, dit-il à des prêtres qu'il fait venir d'Ephèse, et auxquels il propose pour modèle sa vie exemplaire et désintéressée, *vous savez de quelle manière je me suis conduit et ai servi le Seigneur pendant tout le temps que j'ai été avec vous. Je n'ai désiré de recevoir de personne ni argent, ni habits : ces mains que vous voyez m'ont procuré tout ce qui m'était nécessaire et à ceux qui étaient avec moi.* Je ne vous verrai plus, mes chers frères, et c'est pour la dernière fois que je vous avertis de prendre garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques. Je vous ai montré qu'en toutes choses il faut soutenir ainsi les faibles en travaillant, et souvenez-vous de la parole du Seigneur Jésus, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

A ces paroles, ils fondirent tous en larmes et se jetèrent tous à son cou pour le baiser. S'ils lui avaient vu emporter des meubles magnifiques, thésauriser à toutes mains, prévenir par de grosses sommes d'argent les besoins d'un long voyage, laisser des familles obérées par les dépenses qu'il leur aurait fait faire (je ne pousse pas plus loin l'induction que fait saint Jérôme), au lieu de pleurer sur lui, ils se seraient consolés de ne plus voir un homme qui aurait plus recueilli d'une main qu'il n'aurait semé de l'autre. Mais, convaincus et touchés de ce qu'il leur disait, ils comprirent que l'Eglise perdait beaucoup en perdant des ministres si désintéressés; que rien n'est plus glorieux à l'Evangile que d'être annoncé par de si charitables pasteurs, de même que rien ne s'oppose plus à son progrès que l'indigne conduite de ces mercenaires qui, par l'excessif attachement qu'ils ont à des intérêts temporels, font connaître qu'ils aiment moins les âmes et le salut que les biens et les dépouilles de ceux qu'ils conduisent.

Si je m'expliquais davantage, je vous découvrirais trop de malheurs que l'esprit d'intérêt produit dans l'Eglise : la haine ou le mépris de ses ministres, le relâchement ou l'incorrigibilité des peuples, les piquantes railleries ou les sanglantes invectives des religionnaires, les murmures et les malédictions des pauvres. J'aime mieux admirer un saint apôtre qui, pour tout intérêt, ne se propose que celui de son Maître; pour toute gloire que celle de son Evangile; pour toute conquête que celle des Juifs et des idolâtres; pour tout salaire, que celui qu'il attend du travail de ses mains; pour toute récompense et tout revenu, que la conversion des âmes, *qui ont été rachetées, non par des choses corruptibles, telles que sont l'or et l'argent, mais par le précieux sang de Jésus-Christ* (I *Petr.*, I).

Si je m'expliquais davantage, je vous ferais voir d'autres malheurs : une grande avidité des bénéfices ecclésiastiques et une maudite négligence à en faire les charges; un grand empressement à en tirer tous les profits, et une déplorable indolence à en remplir les devoirs; des âmes hardies et ardentes à poursuivre de misérables intérêts, des âmes timides et lâches quand il s'agit de soutenir ceux de Jésus-Christ et de son Eglise. J'aime mieux, pour votre consolation et la mienne, exposer à vos yeux, en la personne de Paul, un apôtre qui non-seulement a tout fait, mais encore qui a tout souffert pour l'Evangile.

SECOND POINT.

Quand je dis que saint Paul a tout souffert pour l'Evangile, cette proposition peut être entendue en deux manières, qui toutes deux lui sont très-glorieuses. La première est, qu'ayant été appelé à la prédication de l'Evangile, il a voulu, pour répondre à la grâce de sa vocation, s'exposer et se livrer à toute sorte de persécutions et de souffrances; et la seconde, que, par une singulière conduite de la Providence, ces persécutions et ces souffrances ont été les moyens dont Dieu s'est servi pour faire recevoir et honorer l'Evangile.

Saint Paul, de son côté, en vue de sa vocation à l'apostolat, s'est sacrifié à toutes les peines et à toutes les croix de son ministère; et Dieu, de son côté, a rendu ces peines fécondes et ces croix utiles à la conversion du monde dans l'exercice de son ministère. Saint Paul pouvait souffrir sans que ses souffrances eussent donné à l'Evangile autant de force et d'étendue qu'elles lui en ont donné, et Dieu pouvait se servir d'autres voies que des souffrances de saint Paul pour l'établissement et le progrès de l'Evangile; mais ces deux choses étant réunies, je veux dire l'acceptation volontaire et généreuse que saint Paul a faite de ses souffrances, et les bénédictions singulières que Dieu a répandues sur elles, me font avancer cette proposition, que c'est de lui en un sens particulier qu'il faut dire qu'il a tout souffert pour l'Evangile.

Il semble, messieurs, que saint Paul n'est appelé que pour souffrir, et ce qu'il dit de tous les fidèles en général, qu'ils sont dévoués à la mort, se trouve vérifié en sa personne d'une manière toute singulière. Dès la première fois que le Seigneur parle de lui à Ananie, il le regarde *comme un vaisseau qu'il s'est choisi pour porter son nom par tout le monde* (*Act.*, IX); mais de combien de tempêtes sera-t-il battu! quels vents et quels orages ne s'élèveront-ils pas contre lui! *Je l'ai choisi, ce vaisseau,* pour porter les ri-

choses de mes grâces et les secrets de mon Etat aux rois et aux peuples de la terre ; mais je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour moi.

Nul intervalle entre la vocation de Paul à l'apostolat, et ses souffrances. Jesus-Christ qui semble ménager l'esprit et le cœur des autres apôtres, par les précautions qu'il prend de loin pour les avertir de ce qui leur arrivera, tient une conduite tout opposée à l'égard de ce néophyte. N'appréhendez rien, Ananie; c'est un homme qui est à moi, je lui ferai connaître ce qu'il faut qu'il endure pour celui qu'il a persécuté.

Les disciples n'osent presque s'assurer sur lui quand Barnabé le mène où ils sont, il fait néanmoins tant de ravages dans les synagogues de Damas dès ses premières prédications, que les Juifs s'assemblent pour chercher les moyens de le faire mourir. Ils gardent avec une extraordinaire vigilance les portes de la ville, afin qu'il ne leur échappe pas; et il faut que les disciples le descendent la nuit par la muraille dans une corbeille, pour le soustraire à la fureur de ces impitoyables ennemis.

Prêche-t-il à Antioche de Pisidie? on lui fait les derniers outrages, et le faux zèle, encore plus redoutable que la colère la plus animée, lui livre d'horribles persécutions. Va-t-il à Icone? on l'en chasse avec ignominie; à Listre? on l'accable de coups de pierres; en Macédoine? les magistrats le font battre de verges et enfermer dans un cachot; à Thessalonique? on l'y cherche pour le faire mourir; à Athènes? on le traite comme un homme qui a perdu l'esprit et qui ne raconte que des fables; à Ephèse? on excite contre lui une furieuse sédition; en Asie? on le tire avec violence hors du temple, asile sacré des plus grands criminels; on se jette inhumainement sur lui, on est résolu de le tuer, et si le tribun l'arrache des mains de ses persécuteurs, il semble ne vouloir lui faire grâce que pour instruire son procès dans les formes et l'envoyer au supplice (*Act.*, XXI).

Le grand prêtre ordonne à ceux qui sont près de lui de le frapper sur le visage, et la fureur des Juifs est si grande que quarante d'entre eux font vœu, avec serment et imprécation, de ne manger ni boire qu'ils ne l'aient assassiné (*Act.* XXIII). L'envoie-t-on pieds et mains liés à Césarée? on le fait passer dans l'esprit du gouverneur pour une peste publique qui met la division et le trouble par tout le monde (*Act.* XXIV). Va-t-il à Rome pour y recevoir son jugement après en avoir appelé à l'empereur? le vaisseau où il est se brise et il fait naufrage; on le prend à Malte pour un meurtrier et un magicien qui, ayant évité le naufrage, est visiblement puni de ses crimes par la morsure d'une vipère qui se jette à son bras (*Act.* XXVIII).

Quand Job, que nous regardons ordinairement comme le plus affligé et le plus maltraité de tous les hommes, parle du triste état où il est réduit, *Voyez*, dit-il, *si Dieu, par un juste jugement, ne m'a pas affligé, s'il ne m'a pas ceint et tout entouré de ses fléaux* (*Job.*, XV). Autre chose est, dit saint Grégoire, d'être frappé des fléaux de Dieu, et autre chose d'en être ceint (1). Quand on n'en est que frappé, on trouve dans son âme et dans son corps quelque partie saine et exempte d'affliction et de douleur; mais quand on en est ceint, on ne voit partout que des maux dont on se sent environné, et tel fut, dit ce savant pape, l'état de notre apôtre.

De quelque côté qu'il se regardât, dans quelque endroit de ville, de province, de royaume qu'il jetât les yeux, il ne voyait que peines, que contradictions, qu'ignominies, que persécutions, que tourments.

Etre par trois fois battu de verges et lapidé une fois; passer un jour et une nuit au fond de la mer; être exposé à de fréquents dangers dans ses voyages et en butte à toutes sortes de persécutions; ne pas trouver plus de sûreté dans les villes que dans les campagnes, et dans les temples que dans les forêts; souffrir de la part de ceux de sa nation et de la part des étrangers, de la part des gentils et de la part des faux frères; endurer la faim, la soif, le froid, la nudité, qu'appelez-vous cela, *si ce n'est être ceint et environné de toute part des fléaux de Dieu?*

Tel est cependant l'état de notre Apôtre; état par lequel il fait d'autant plus de gloire à l'Evangile, qu'il ne lui est ni caché ni involontaire; état auquel il s'est préparé dès les premiers jours de sa vocation et qu'il a accepté de tout son cœur pour s'acquitter, selon les desseins de Dieu, de son ministère. Car, enfin, cette parole de Jésus-Christ à Ananie a eu tout son effet : *Je lui ferai connaître tout ce qu'il faut qu'il souffre pour mon nom.* Il sait ce qui doit lui arriver, et quand ses chers disciples le prient, les larmes aux yeux, de ne point exposer une vie si nécessaire à tout le monde chrétien, en allant à Jérusalem où il souffrira de grandes persécutions, voici ce qu'il leur répond : *Pourquoi pleurez-vous et m'attendrissez-vous le cœur? Je vous déclare que je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem, non seulement la prison, mais la mort même pour Jésus-Christ mon maître* (2).

Son imagination a été d'abord toute remplie des maux qu'il devait endurer, et il a vu comme dans un grand tableau, les prisons, les fouets, les verges, les pierres, les ignominies, les naufrages, les morsures de vipère, tous les différents supplices qui l'attendaient. Frappé tout d'un coup de

(1) Aliud est flagellis percuti, aliud cingi. Cum tanta nos afflictio deprimit, ut ex nullius consolatione respirare animus possit, non jam flagellis solummodo feriuntur, sed etiam cinguntur, quia tribulationum verbere ex omni parte circumdamur. Cuctus enim flagellis Paulus fuerat cum dicebat : Foris pugnæ, intus timores. Cuctus flagellis fuerat cum dicebat : In itineribus.... sæpe periculis fluminum, etc (*D. Greg. l.* XIV *Mor.*, *c.* 18).

(2) Fortissimus miles ab obsidionis angustia, certaminis campum quæsivit. Ubi subjugandæ Regi proprio multa adversariorum colla conspexit, subire bellum vel cum morte non timuit; sicut ipse cum Jerosolymam pergeret, eumque discipuli passione illius prophetia præscita prohiberent, dixit : Ego non solum alligari, etc. (*D. Greg. l.* XXX *Moral c.* 21).

tant de tristes et formidables objets, qu'a-t-il dit? Je vais à Jérusalem sans que je sache ce qui m'y doit arriver, sinon que le Saint-Esprit m'a fait connaître que des chaînes et des afflictions me sont préparées par toutes les villes où je passerai; mais rien de tout cela ne me fait de la peine; au contraire je suis prêt à exposer ma vie, pourvu que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher son Evangile.

C'est donc pour l'Evangile que Paul souffre tout ce qu'il souffre; c'est pour l'Evangile qu'il souffre en tout lieu en toute manière et par toutes sortes de personnes. En tout lieu, sur mer et sur terre, dans les déserts et dans les villes, dans les synagogues et dans les temples des faux dieux. En toute manière : on le chasse, on le lapide, on le bat de verges, on le charge de chaînes, on le met en prison, on le laisse pour mort. Par toute sorte de personnes : les siens et les étrangers, les grands et les petits, les tribuns et les prêtres, les peuples et les magistrats, les libertins et les fausses dévotes se joignent ensemble pour le persécuter. Il voit tout cela, il le sait, et rien de tout cela n'est capable d'arrêter l'impétuosité de son zèle.

Si je ne savais qu'il est innocent, je le regarderais comme le plus malheureux de tous les criminels. Encore n'afflige-t-on pas ceux-ci en toute manière. Encore a-t-on quelques égards pour eux quand ils sont entre les mains de leurs juges ou dans des asiles consacrés à la sûreté des coupables; mais Paul est privé de toutes ces consolations, ce qu'il voit derrière lui, ce qu'il voit devant lui, à droite et à gauche, partout il n'aperçoit que grands maux, et il en attend encore de plus grands.

Imaginez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze (*De Vit. itin.*, 231), un cercle qui roule toujours et qui demeure toujours ferme; qui, d'un côté, roule par une continuelle révolution de ses parties, et qui, d'un autre côté, est fixe par sa même figure qu'il conserve, et vous vous formerez quelque idée du grand Apôtre dont je vous parle. D'un côté, il est agité par une perpétuelle circulation de maux et de souffrances, par une successive révolution de bannissements, d'emprisonnements, de persécutions, de chaînes, qui se suivent sans aucune interruption. D'un autre côté, il ne perd rien dans cette agitation, de cette forme que la grâce lui a donnée; moqué, bafoué, lié, battu de verges, il est toujours le même. Non content de souffrir ces maux avec patience, il les endure avec joie; non content d'en témoigner de la joie, il en fait le sujet de sa gloire et la matière de son triomphe. Ecoutez comme il parle: *Je me glorifie dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ demeure au dedans de moi.*

Après cela, que penserez-vous et que ferez-vous, mes chers auditeurs, quand il vous arrivera quelque disgrâce, quand un cruel ennemi déchirera votre réputation par de sanglantes médisances, ou qu'il vous dépouillera de vos biens par ses concussions? Que penserez-vous et que ferez-vous, quand un autre inventera contre vous de faux faits et qu'il s'efforcera de vous ravir votre honneur et votre liberté?

Quand celui-ci, par les procès qu'il vous suscitera, vous chassera de votre héritage, ou quand celui-là vous arrachera du sein de votre famille et de vos amis pour vous accabler de chagrin : direz-vous, je me glorifie dans mes souffrances, afin que la vertu de Jésus-Christ demeure au dedans de moi? à quelques persécutions que je sois exposé, je sacrifie volontiers tous les sentiments de la chair et du sang à l'avantage qu'il y a de posséder au dedans de soi la patience, qui est la vertu de Jésus-Christ, mon divin maître?

Jetez, pour cet effet, les yeux sur notre apôtre et, considérant que ce que vous souffrez n'est rien en comparaison de ce qu'il a enduré lui-même, reprochez-vous votre délicatesse et, quelque chose qui vous arrive, abandonnez-vous avec une entière et aveugle soumission aux ordres de Dieu.

Il a été en prison, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 25, *in* II *Cor.*), afin que ceux qui y seraient retenus, se consolassent dans leurs liens et dans l'obscurité de leurs cachots. Il a été battu de verges, afin que nous apprissions à souffrir nos disgrâces dans le même esprit de paix et de douceur qu'il les a souffertes. Si, dans les solitudes et dans les villes, il a essuyé de cruelles persécutions, si la faim et la soif, la nudité et la pauvreté l'ont tourmenté de toute part, sans qu'il ait murmuré contre le ciel; pouvons-nous avoir un plus excellent modèle de cette patience chrétienne qu'il nous inspire?

On ne meurt qu'une fois par un court martyre, dit saint Jean Chrysostome (*Ibid.*), et il est mort tous les jours par une extension de martyre. On ne souffre que quelques douleurs particulières dans certaines parties du corps, et il n'y a presque point de douleur dont il n'ait ressenti les cruelles atteintes dans un seul corps et dans une seule âme. Parlerons-nous après cela de la rigueur et de la durée de nos maux, de la perte de nos biens et de notre liberté, ayant devant les yeux l'exemple d'un saint qui a méprisé et sacrifié mille fois sa vie pour l'Evangile?

J'abandonne cette réflexion pour m'arrêter à une autre plus particulière à mon sujet. Paul a accepté de grand cœur toutes les disgrâces et toutes les persécutions attachées à son ministère; mais ce qu'il y a d'important et de glorieux pour lui, c'est que Dieu, par un secret jugement de son infinie sagesse, a élevé les persécutions et les souffrances de cet apôtre à un si haut point de gloire, qu'il en a fait autant de moyens pour établir et perpétuer son Evangile.

Car telle est la conduite de Dieu, de détruire ce qu'il y a de plus fort par les choses même les plus faibles, et d'établir ce qu'il y a de plus incroyable par les moyens mêmes qui, en apparence, y sont les plus opposés, de désarmer les tyrans en succombant à leur tyrannie, d'exterminer l'idolâtrie en souffrant dans un corps comme insensible les coups

meurtriers de sa rage; de faire servir enfin à la gloire et au triomphe des saints les instruments mêmes de leurs supplices.

Ce qu'il y a de particulier au nôtre, est d'avoir été choisi de Dieu pour ouvrir à tant d'hommes apostoliques et à tant de généreux martyrs cette carrière de souffrances, qui est devenue si glorieuse par les siennes, d'avoir paru plus redoutable à ses tyrans qu'il ne les craignait lui-même, d'avoir fait trembler l'enfer et fuir les démons qui ne pouvaient supporter non-seulement la force de sa parole, mais la vue même de ses habits, d'avoir répandu une telle terreur dans l'âme de ceux qui voulaient le perdre, qu'ils le supplièrent de se retirer sans faire de bruit (*D. Chrys.*, *hom.* 32 *ad Rom.*).

Où est le vaincu? où est le vainqueur? Paul ne demeure qu'une nuit en prison à Philippes; et l'on dirait qu'il a à sa disposition la toute-puissance de Dieu; les fondements de sa prison s'ébranlent, les portes s'ouvrent, les chaînes des captifs qui y sont retenus, se trouvent miraculeusement brisées; le baptême est conféré à ces prisonniers, et il y fait tant de miracles, que le magistrat par une députation expresse le prie d'en sortir. Je me trompe, dit saint Chrysostome, d'appeler prison la demeure de Paul, je dois plutôt la regarder comme un magnifique palais, en comparaison duquel ceux des rois ne sont rien, puisque dans son obscurité et dans sa petite étendue, elle a autant de lumière et d'éclat que le firmament même (*D. Chrys.*, *hom.* 8 *in Epist. ad Ephes.*, *cap.* IV).

Où est le vaincu, où est le vainqueur? Sont-ce les Juifs qui chassent Paul de leur pays et qui le chargent d'imprécations? Est-ce Paul qui secoue contre eux la poussière de ses pieds, et qui, après en avoir converti plusieurs de sa nation, dit aux autres qui demeurent endurcis : Vous ne méritez pas de recevoir la grâce que Dieu vous offre, nous allons ailleurs ?

Est-ce Barjesu, ce fameux magicien qui est frappé d'aveuglement? est-ce Paul qui lui attire ce châtiment du ciel, et qui gagne à Jésus-Christ le proconsul, dont ce malheureux avait gâté l'esprit (*Act.*, XIII)? Sont-ce les Juifs qui lapident Paul et qui le traînent hors de la ville, croyant qu'il est mort? Est-ce Paul miraculeusement guéri de ses blessures, qui ordonne des prêtres en chaque église, qui raconte aux fidèles combien Dieu a déjà fait de grandes choses avec lui et par quel excès de miséricorde il a ouvert aux gentils les portes de la foi (*Act.*, XIV)?

Sont-ce les maîtres de la pythonisse, qui frustrés du gain que leur produisit cette servante possédée, chargent Paul de coups, et le mettent en prison? est-ce Paul dont Python dit : c'est là le serviteur du Dieu Très-Haut qui vous annonce les voies du salut? Paul qui commande à ce démon au nom de Jésus-Christ de sortir du corps de cette fille, Paul qui dit aux huissiers qui lui ouvrent sa prison : Quoi! après que vos maîtres nous ont publiquement battus de verges sans connaissance de cause, et qu'ils nous ont mis en prison, ils veulent maintenant nous en faire sortir en secret? Il n'en sera pas ainsi; il faut qu'ils viennent eux-mêmes nous en tirer (*Act.*, XVI).

Sont-ce les Juifs qui traînent Paul avec violence devant le proconsul d'Achaïe pour le faire condamner à mort, et qui le persécutent impitoyablement dans toutes les villes par où il passe (*Act.*, XIX)? Est-ce Paul qui fait des conversions sans nombre en Asie, qui se rend si terrible aux démons, qu'ils sortent hors de ceux qu'ils possédaient par la seule application des linges qui ont touché son corps? Paul qui oblige les plus savants de brûler devant lui leurs livres, dont le prix monte à cinquante mille pièces d'argent?

C'était à la vérité quelque chose de bien dur, d'être arrêté prisonnier presque dans toutes les villes, à Philippes, à Jérusalem, à Cizique, dans l'Asie, dans l'Europe : à la vérité, c'était un triste spectacle de voir ce maître des Juifs et ce docteur des nations, ce père d'une infinité de peuples en Jésus-Christ, pris, lié, enchaîné, meurtri de coups : mais quand je fais réflexion sur la liberté, le courage, l'intrépidité de ce grand homme, ses souffrances me donnent plus d'envie, qu'elles ne me font de compassion, dit saint Chrysostome. Par elles la vraie foi est établie, la synagogue confondue, l'aveuglement des idolâtres dissipé, la vérité et la morale de l'Evangile reçues presque dans tout le monde, malgré les intrigues des Juifs, les raisonnements des philosophes, la prudence des politiques, la cruauté des tyrans, la rage et la fureur de Néron.

Ce ne fut pas sans de grands mystères, que la Providence, qui l'avait tiré de tant de dangers, arraché des mains de tant de persécuteurs, conservé au milieu de tant de conspirations de Juifs et d'idolâtres, voulut qu'il vînt à Rome pour être baptisé de ce baptême de sang, qu'il avait désiré depuis tant d'années.

Il fallait, dit saint Augustin, que la sainteté évangélique et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ fussent établies dans le même lieu où était la tête du paganisme et que Rome qui, maîtresse d'une infinité de nations, avait renfermé dans son temple toutes leurs ridicules divinités, les en fît toutes sortir avec honte, pour mettre sur les débris de leurs statues la croix du vrai Dieu. Il fallait que dans la ville où les empereurs romains et les plus cruels tyrans établissaient leur demeure, les chefs de l'Eglise y missent leur siége; que Pierre et Paul, ces deux hommes incomparables, ces deux grands instruments de la grâce, ces deux grands maîtres du monde chrétien, donnassent des lois à toute la terre, et que par un miracle jusqu'alors inouï et qui ne peut venir que d'un Dieu, ils fondassent l'Eglise par leur propre mort.

Exécrable monstre de cruauté! Néron, dont le nom sera en éternelle horreur à toute la terre; tu croyais étouffer dans le sang de Paul la nouvelle religion qu'il prêchait, et que d'un seul coup d'épée tu ferais mourir tous les chrétiens. Mais, malgré toi, il est le maître

et l'Apôtre des nations, malgré toi tes concubines te quitteront, malgré toi tes sujets renonceront au culte de tes faux dieux; et de la même tête que tu lui feras trancher sur un échafaud, sortira une source de lait, pour nourrir et élever une infinité d'enfants qu'il a engendrés et qu'il engendrera en Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles.

Vous êtes de ce nombre, mes chers auditeurs, ne rendez pas cette prophétie inutile en vos personnes. Paul n'est pas encore mort pour vous, dit saint Jean Chrysostome, il vit encore dans ses admirables Epîtres, qui sont, comme il les appelle, les mamelles de l'Eglise, qui semblables à celles de l'épouse, *sont meilleures que le vin* de la science qui enfle, de l'orgueil qui entête, de la cupidité mondaine qui enivre. Mamelles qui ne se tariront jamais, tandis qu'il y aura *des enfants nouvellement nés qui en désireront sincèrement le lait* pour s'en nourrir, parce qu'il coule d'une source inépuisable, qui est la grande charité de cet apôtre.

Paul n'est pas encore mort pour vous; il ne cherche encore aujourd'hui qu'à vous convertir si vous êtes pécheurs, qu'à vous marquer les vrais moyens de croître et de persévérer dans la grâce, si vous êtes justes. Il ne cherche encore aujourd'hui qu'à allumer dans vos cœurs le feu dont il a été embrasé; qu'à vous donner la connaissance et à vous inspirer l'amour de tant de vérités et de maximes dont il a été pénétré lui-même. Quelle est la condition dont il n'ait marqué les devoirs? la vertu dont il ne vous ait laissé l'exemple? le vice dont il ne vous ait fait connaître l'énormité et prescrit les remèdes?

Un peu de résolution et de courage, mes chers frères; vous profiterez avec le secours de la grâce, de ces salutaires avis qu'il vous a laissés pour l'instruction de vos esprits et la réformation de vos mœurs. Un peu de résolution et de courage; vous ferez ce qu'il attend de vous, *la volonté de Dieu* et la sienne qui n'est autre *que votre sanctification.* Il a imité Jésus-Christ, et vous l'imiterez lui-même; si la chose est difficile, elle n'est pas impossible, autrement vous aurait-il dit : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (*D. Chrys. hom.* 32 *ad Rom.*)?

Les exemples de vertu qu'il vous a donnés sont infinis; les instructions qu'il vous a laissées sont sans nombre : mais voici à quoi il les réduit lui-même : *J'aime mieux*, c'est ainsi qu'il parle aux chrétiens de Corinthe, *ne dire dans l'Eglise que cinq paroles dont j'aurai l'intelligence pour en instruire les autres, que d'en dire dix mille dans une langue étrangère* (I *Cor.*, XIV). Ce que vous devez éviter, ce que vous devez faire, ce qu'il faut que vous répariez, ce qu'il faut que vous souffriez, et enfin ce que vous êtes obligés d'aimer et de rechercher : voilà les cinq paroles que saint Paul, qui en a eu une parfaite intelligence, vous laisse pour votre instruction.

Ce que vous devez éviter, c'est le péché; ce que vous devez faire sont les bonnes œuvres; ce qu'il faut que vous répariez, est le temps perdu par la pénitence; ce qu'il faut que vous souffriez, sont les afflictions de la vie avec patience; et enfin ce que vous devez aimer et rechercher, est l'amitié de Dieu et la possession de son royaume, que je vous souhaite. *Amen.*

DISCOURS XXXIX.

SUR LA FÊTE DE LA VISITATION.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.
Marie entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth (*S. Luc, ch.* I).

Ce fut un grand sujet d'inquiétude aux habitants de Bethléem, lorsqu'ils virent venir le prophète Samuel, en un temps où ils ne l'attendaient pas. Surpris et effrayés même de cette visite inopinée, ils lui demandèrent s'il leur apportait la paix, et ils ne se rassurèrent de leur frayeur qu'après avoir appris de lui qu'il venait effectivement chez eux dans un esprit de paix. *Pacificusne est ingressus tuus? Ait : Pacificus.*

Si Zacharie et Elisabeth eurent raison de s'étonner de ce que Marie, jusqu'alors cachée non seulement aux yeux du monde, mais encore à ceux de sa propre famille, avait traversé les montagnes de Judée, pour leur rendre visite, lorsqu'ils y pensaient le moins, je puis dire, messieurs, que cette visite, en un temps inespéré, ne devait pas leur être un sujet d'inquiétude et d'alarme. Que pouvaient-ils attendre d'une chère et officieuse parente, que des paroles de consolation et de paix, que des services pleins d'affection et de tendresse, quand ils se seraient même abandonnés aux seuls sentiments qu'inspirent la nature et le sang?

Mais quand, à la faveur d'une lumière d'en haut, ils s'élevèrent au-dessus de ces raisons de consanguinité, et qu'ils reconnurent en sa personne la mère d'un Dieu qui venait les honorer de ses visites; ce fut pour lors qu'ils ouvrirent leurs cœurs à la joie, et qu'ils ressentirent au dedans d'eux, sans que Marie leur dît qu'elle ne les venait voir que dans un esprit de paix.

Elle entra chez Zacharie, elle salua Elisabeth, et cette arche vivante de la nouvelle alliance leur apporta plus de bénédictions et de grâces que celle de l'ancienne n'en avait attiré sur la maison d'Obededon. La mère *fut remplie du Saint-Esprit*, l'enfant, sanctifié dans son sein, *en tressaillit de joie*, et le père, que l'incrédulité avait rendu muet, recouvra bientôt la parole, *pour bénir le Seigneur Dieu d'Israël, qui avait visité et racheté son peuple.*

Ce temps de visite est passé, mes frères; mais consolez-vous, il s'en fait encore tous les jours dans vos âmes (si vous ne vous y opposez pas) une espèce d'extension et de perpétuité. C'est vous que ce Dieu de bonté vient encore visiter par ses grâces, c'est vous qu'il vient encore racheter et sauver par son infinie miséricorde. Mais comment ce mystère de visites s'opère-t-il en vos personnes, et dans quelles dispositions faut-il que vous soyez pour en faire un bon usage? C'est ce que vous pouvez apprendre par les circonstances mêmes de cette fête.

Considérez donc dans les démarches de Marie, qui va voir Zacharie et Elisabeth, celles de Dieu qui vient à vous par ses grâces, et qui vous honore de ses visites; ce sera ma première réflexion. Mais considérez aussi dans la conduite de Zacharie et d'Elisabeth, celle que vous devez tenir, pour recevoir avec fruit les grâces et les visites de Dieu; ce sera ma seconde réflexion. Matière de la dernière importance, mais dont il me serait impossible de parler avec succès sans le secours du Saint-Esprit, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Que vos démarches sont belles, ô filles du prince! s'écriait autrefois le Sage, dans les mystérieux transports de son amour. *Que vos démarches sont belles* (*Cant.*, VII)! Tout ce que je remarque dans votre charmante personne, tout ce que j'entends sortir de votre bouche, tous les pas que je vous vois faire, la beauté de votre visage, la majesté de votre port, la douceur de vos paroles, tout me ravit.

Rendons, messieurs, ce même témoignage à la sainte Vierge, qui sort de sa chère solitude pour se transporter dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth. Nous le ferons avec d'autant plus de reconnaissance et de justice, qu'elle est seule, par excellence, *cette fille de roi*, et que ses premières démarches sont comme toutes consacrées à notre bien.

Elle vient de concevoir un Dieu dans son sein, et elle se sent déjà pressée de nous en faire part. Elle vient de donner à l'ange Gabriel un consentement qui, faisant sa gloire, fait en même temps notre bonheur; et comme si sa nouvelle dignité lui était onéreuse, elle se hâte de se décharger, en notre faveur, de ce qu'elle a reçu pour elle-même.

Bien différente de ces femmes qui, élevées précipitamment par de glorieuses alliances aux premières dignités d'un Etat, ne veulent être grandes que pour elles, et se croiraient déshonorées par les visites qu'elles rendraient à ceux qu'elles n'ont pas dédaigné de voir souvent dans leur première fortune, elle pense, dès que le Verbe divin s'est incarné dans son sein, à ceux que l'amour de la solitude lui avait fait oublier; et sa charité, plus hardie que sa virginité n'avait été timide, l'expose seule aux mauvaises rencontres d'un fâcheux voyage, en un temps où à peine la frayeur et le trouble que la présence d'un ange avait jetés dans son âme sont calmés.

Quelque part que Marie, par toutes ces considérations, ait dans l'économie de ce mystère et dans la dispensation des grâces qu'elle apporte dans la maison d'Elisabeth, reconnaissons cependant qu'un agent supérieur, par la vertu duquel elle se meut, en est la première cause. C'est à vous, divin Sauveur, que nous en avons toute l'obligation, à vous qui daignez bien visiter votre créature, et l'honorer de votre présence. Marie vous porte, mais vous la portez vous-même, et si elle se hâte de voir sa chère parente, elle ne fait que suivre l'attrait de votre grâce, et n'agit que par une secrète impulsion de votre Esprit.

Vous êtes à son égard ce que l'ange fut au jeune Tobie, dans le pays des Mèdes, et ce qu'une colonne de feu et de nuée fut autrefois à votre peuple. C'est vous qui êtes sa lumière, son guide, son Raphaël, son Moïse, son protecteur, sa force; c'est par votre mouvement qu'elle marche avec tant de précipitation, qu'elle évite les dangers, et qu'elle surmonte les difficultés de son voyage.

Et tout cela, messieurs, tout cela se fait pour nous, comme si nous étions bien nécessaires ou bien utiles à Dieu, comme s'il retirait quelque honneur ou que que avantage des grâces qu'il nous donne, comme si nous méritions qu'il se souvînt de nous, et qu'il descendît du ciel en terre, pour nous honorer de ses visites : mystère de condescendance et de bonté que David ne pouvait comprendre, lorsque, pénétrant par un esprit de prophétie jusque dans les siècles futurs, il s'écriait, dans les transports de son admiration et de sa joie : *Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum* (*Psal.* VIII)?

Les choses qu'il avait prédites et qu'il ne pouvait assez admirer, (tant la distance qu'il y a entre le Créateur et la créature lui paraissait insurmontable) sont arrivées. *Dieu a fait courber les cieux pour descendre vers nous, et ces portes d'airain se sont ouvertes pour nous donner le salut des nations.* Chez vous, fortunés parents de Marie, ce mystère de visites et de bénédictions s'est passé d'abord: mais sans avoir sujet de vous envier ce bonheur, nous pouvons encore aujourd'hui jouir du même avantage.

En effet, que fit-il dans leur maison, qu'il ne fasse encore aujourd'hui en notre faveur? Il y sanctifia un pécheur en la personne de Jean-Baptiste; il y perfectionna les vertus de deux âmes déjà saintes, dans celles de Zacharie et d'Elisabeth : et n'est-ce pas là ce qu'il fait tous les jours par l'infusion de ses grâces et l'impression de son Esprit? Admirez, je vous prie, avec moi, la grandeur de ces dons par les rapports que j'y trouve.

Jésus-Christ, nouvellement conçu dans le sein de Marie, ne peut voir plus longtemps son petit précurseur *dans les ombres de la mort* et sous l'esclavage du péché: il se hâte de l'en délivrer, et sans attendre ni le jour de la naissance de cet enfant, ni qu'il ait lui-même un corps organisé et tout formé, il veut montrer ce qu'il sait faire par une espèce de résurrection avancée.

Nous lisons dans le quatrième livre des Rois (*Chap.* IV), qu'Elisée ayant su qu'un enfant qu'il aimait était mort, dit à son serviteur : Dépêche-toi Giezi, prends mon bâton, cours vite, et ne t'arrête nulle part. Si tu rencontres quelqu'un en chemin, ne le salue pas, et s'il te salue, ne lui réponds rien; l'enfant de mon hôtesse est mort, applique-lui mon bâton sur le visage. Mais en vain le serviteur du prophète fit ce qui lui avait été ordonné par son maître : il fallut que le maître vînt lui-même, qui, par sa présence,

fit, dit saint Augustin, ce que son bâton n'avait pu faire.

Vous vous représentez déjà sous cette figure ce qui s'est passé dans la fête de ce jour. Marie qui vient de dire à l'Ange *qu'elle est la servante du Seigneur*, et qui au temps même de sa plus grande élévation, n'a jamais perdu de vue sa propre bassesse, se transporte par une inspiration d'en haut dans la maison d'Elisabeth, dont le péché originel a fait mourir l'enfant. Rien ne l'arrête non plus que Giezi, dans l'impétueux mouvement que lui donnent sa charité et les ordres secrets du ciel : mais bien différente de ce serviteur du prophète qui ne portait qu'un instrument inanimé et inutile, elle porte dans son sein le maître du prophète même, qui se sert de sa voix comme d'un instrument vivant, pour donner la vie à son petit précurseur. La mère qui ne peut comprendre d'où vient ce miracle inespéré, s'en étonne la première; et sentant dans son enfant des mouvements extraordinaires qu'elle n'avait pas encore sentis, elle reconnaît qu'il a tressailli de joie dès les premières paroles que Marie lui a dites pour la saluer.

Heureux enfant qui est prévenu des bénédictions célestes, et sanctifié par les approches d' un Dieu Sauveur, qui n'a pas même encore la forme d'un enfant ! heureux enfant qui voit la lumière de la grâce avant que de voir celle du jour, et en faveur duquel un Dieu Rédempteur se presse de combattre le péché et d'offrir à son Père les prémices d'une nature sanctifiée et innocente. Je m'explique par une délicate réflexion de Richard de Saint-Victor. Dieu avait autrefois ordonné à son peuple, que dès qu'il serait entré dans une terre nouvelle, il lui en offrît les prémices, et qu'il prît les armes pour en combattre les ennemis. Et c'est dès aujourd'hui que le Verbe incarné s'acquitte avec plaisir de ce devoir. Il vient d'entrer dans une nouvelle terre, car c'est ainsi que j'appelle après ce grand homme, le chaste sein de Marie : terre nouvelle par sa conception immaculée, terre nouvelle par sa virginité féconde et sa fécondité virginale: terre nouvelle, puisqu'il s'est passé en elle quelque chose qui est contre la nature, selon la nature et au-dessus de la nature. Contre la nature, une vierge conçoit et devient mère: selon la nature, elle porte dans son sein un enfant qu'elle met au monde dans le temps marqué à l'accouchement des autres femmes; au-dessus de la nature, elle l'a conçu par l'opération du Saint-Esprit, sans le commerce d'aucun homme (*Rich. a S. Vict. part.* I, *lib.* I, *de Emmanuele, c.* 12).

Aussi, dès que le Verbe divin entre dans cette terre nouvelle, il combat les ennemis de son Père, et lui offre les premiers fruits de sa mission, en la personne d'un enfant qu'il sanctifie dans le sein de sa mère. Pouvait-il lui en donner plutôt les prémices, attaquer le démon et le péché de meilleure heure ? Que ne fera-t-il pas pour notre salut par tous les mystères de sa vie, par sa naissance, par sa circoncision, par ses travaux, par ses prédications, par ses miracles, par sa mort, lui, qui nous donne de si consolantes preuves de la force de sa grâce, presque dès le moment qu'il est conçu, conclut de là Richard de Saint-Victor (*Ibid.*)?

Visites de mon Dieu, que vous nous serez favorables, si nous savons bien en observer les temps, et en faire un bon usage! Nous tremblions autrefois quand vous vous approchiez de nous; à présent nous reconnaissons notre bonheur, depuis que vous vous en êtes approché. Nous nous écriions autrefois: *Nous avons vu le Seigneur, nous mourrons :* à présent, par un sentiment tout contraire, nous disons : le Seigneur s'est uni à notre nature, et ce soleil de grâce nous a éclairés des premières pointes de ses rayons: nous ne mourrons pas.

Auparavant nous disions : *Parlez-nous, Moïse, et que le Seigneur ne nous parle point;* à présent nous changeons de sentiment et de langage : taisez-vous, Moïse, votre ministère nous est inutile; parlez-nous, Seigneur, par les bonnes pensées que vous nous inspirerez, par les pieuses affections que vous mettrez dans nos âmes, par les exemples touchants que vous nous montrerez, par les remontrances et les menaces que vous nous ferez, par la beauté de la vertu et la laideur du vice que vous exposerez à nos yeux. Nous sommes esclaves, délivrez-nous; aveugles, éclairez-nous; pécheurs, sanctifiez-nous; malades, guérissez-nous ; paralytiques et morts, rendez-nous le mouvement et la vie.

Tels sont, messieurs, les favorables et les surprenants effets de ses visites. Pour nous il traverse encore, non les montagnes de Judée, mais ce grand chaos qui est entre lui et nous, entre nos misères et sa félicité, entre notre indigence et sa plénitude, entre nos péchés et sa sainteté infinie. Pour nous sa miséricorde se hâte de briser nos chaînes, de rompre nos engagements, de nous tirer de notre esclavage, de nous rendre le salut, et la liberté de ses enfants que nous avions perdue.

Ne parlons plus de cette fameuse parabole d'un père qui prévient un enfant libertin, qui le voyant de loin, se jette à son cou, l'embrasse, lui pardonne son péché et le rétablit dans tous ses droits; à moins que nous ne disions que Dieu qui s'est représenté sous cette figure, en a fait infiniment davantage pour notre sanctification.

Oui, pécheurs, c'est ce bon père qui vous a vus de loin, et qui touché de vos misères auxquelles vous étiez vous-mêmes insensibles, vous a inspiré la pensée de retourner dans sa maison. Oui, c'est ce père de miséricorde, qui, ne pouvant vous souffrir plus longtemps dans vos égarements, est allé au-devant de vous par ces grâces prévenantes et gratuites qu'il vous a données.

Tout autre que lui se serait souvenu de vos désobéissances ; tout autre que lui se serait représenté que, sans vous avoir donné aucun sujet de mécontentement, vous êtes brusquement sorti de sa maison, et que

vous avez dissipé votre légitime par le criminel usage de votre liberté. Du moins tout autre que lui aurait attendu que vous vinssiez vous jeter à ses pieds, pour lui demander pardon de cette vie dissolue et libertine que vous aviez menée : mais il n'en a pas agi de la sorte, il est venu à vous le premier, il s'est jeté à votre cou, il vous a embrassé, il vous a dit : reviens, pécheur, reconnais ta faute, ma maison t'est ouverte, je te pardonne.

Qui l'a obligé de vous traiter avec tant d'indulgence? sa pure et gratuite miséricorde. Il a eu plus d'empressement de vous pardonner, que vous n'en avez eu de recevoir son pardon. Faisant le premier des démarches que vous n'eussiez jamais pu faire, il est entré dans votre maison, non pour vous affliger par *des réponses de mort*, mais pour vous *donner des paroles de vérité et de vie*. Il s'est hâté de venir chez vous, non pour vous dire comme aux Juifs chez Jérémie : *Je visiterai vos péchés la verge à la main; la guerre, la famine, la peste seront les fléaux dont je châtierai vos rébellions;* mais pour vous consoler par ces douces paroles d'Isaïe : *Je vous visiterai dans ma paix, je vous ferai miséricorde en me réconciliant avec vous, et je veux bien que vous reconnaissiez que je suis le Seigneur qui vous sauve, et la force de Jacob qui vous rachète : Ego Dominus salvans te, et Redemptor tuus fortis Jacob* (*Isai.*, LX).

Il l'avait promis par son prophète; il s'acquitte aujourd'hui de sa parole; et faisant pour vous ce qu'il a fait pour Jean-Baptiste, il vous donne dans la sanctification de cet enfant, un gage et une excellente idée de la vôtre. Car s'il s'est servi, des pieds de Marie pour se transporter chez Zacharie, de sa voix pour saluer Elisabeth et sanctifier son enfant; ne s'est-il pas servi dans la cérémonie de votre baptême, des pieds de ceux qui vous ont portés à l'Eglise, parce que vous ne pouviez y aller de vous-mêmes; des paroles de ceux qui vous ont conféré ce premier de nos sacrements, pour votre régénération spirituelle ?

Que dis-je ? sans avoir marqué de bornes à sa miséricorde, ni de temps à ses visites, n'a t-il pas fait encore davantage pour vous? *Il avait mis sa grâce sur les lèvres de sa mère*, et employé sa voix pour ôter à un pécheur involontaire la tache originelle (1). Hélas combien de fois s'est-il servi des paroles qu'ont prononcées ses ministres dans les tribunaux de la pénitence, pour vous absoudre de tant de péchés actuels, volontaires et de pure malice, que vous avez commis ? combien de fois s'est-il réconcilié avec vous, et combien de grâces vous a-t-il accordées à la considération de cette charitable Mère, quand vous avez eu recours à elle dans vos besoins?

C'est assez parler aux pécheurs ; disons quelque chose pour la consolation des justes. L'Evangile m'en fournit une excellente idée dans la visite que Jésus et Marie rendent à Zacharie et à Elisabeth.

Tout ce qu'il y a de plus expressif dans l'ancien et dans le nouveau Testament pour rendre témoignage à la vertu et à la sainteté d'une âme, est employé par l'évangéliste saint Luc, pour faire l'éloge de ces deux personnes, quand il dit qu'*ils étaient tous deux justes devant Dieu : Erant justi ante Deum; qu'ils marchaient tous deux sans aucun reproche dans les commandements et les ordonnances du Seigneur . Incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela.*

Où trouve-t-on aujourd'hui dans les maisons chrétiennes de quoi en rendre un aussi favorable témoignage? où sont les familles, je dis même celles qui passent pour les mieux réglées, qui aient ce caractère de sainteté et de justice ? Peut-être est-on juste devant les hommes, par des actions d'éclat qui les surprennent par une modération étudiée, par une humilité et une patience hypocrite, par un air mortifié et recueilli, par une douceur politique et des vertus purement humaines; mais de quelle utilité est ce témoignage, si l'on n'est au jugement de Dieu tel qu'on paraît être aux yeux de ses frères ?

Peut-être accomplit-on sa loi en quelques-uns de ses chefs ; car il se trouve peu de gens qui la violent tout entière, et qui soient, comme dit saint Chrysostome, universellement méchants ; mais l'observe-t-on dans toute son étendue, et y marche-t-on avec tant de circonspection, qu'on ne s'en détourne pas ? Sondez là-dessus vos consciences, mes frères, et voyez ce qui se passe dans le commerce du monde; vous avouerez sans doute qu'il n'y en a guère dont on puisse dire ce que saint Luc a dit de Zacharie et d'Elisabeth (*D. Greg. lib.* XXXV *Moral. c.* 6 ; *Chrysostom, hom.* 4 *in Matthæum ; Origenes, homil.* 2).

Ce n'était pas une sainteté extérieure et imposante ; elle était solide et réelle ; une sainteté qui leur fît seulement honneur devant les hommes ; elle les rendait incomparablement plus agréables aux yeux de Dieu. *Erant justi ambo ante Deum.* Ce n'était pas une sainteté partagée ni limitée à quelques devoirs, elle était entière et parfaite : *Ils marchaient dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur. Incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini.* Ce n'était pas non plus une sainteté incommode, bizarre, contentieuse, qui leur attirât par un zèle mal réglé, quelques différends avec leurs voisins ; ils menaient une vie douce, tranquille et exempte de tout reproche ; *sine querela.*

Quel est donc, me direz-vous, l'avantage que leur a procuré la visite qu'ils ont reçue? Saint Luc vous l'apprend, quand il dit, qu'*aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix*

(1) Salutatio sanctæ Virginis Mariæ adhuc secum Jesum ferentis in utero movit ad prophetiam, etc. (*Cyril. lib. De Recta fide ad Reginas in c.* XVII *Luc*).—Tanta gratia Mariæ, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret, sed etiam iis quos viscret integritatis insigne conferret. Visitavit Joannem Baptistam, et in utero matris priusquam nasceretur, exsultavit, ad vocem Mariæ exsultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore quem tribus mensibus oleo quodam suæ præsentiæ, et integritatis unguento Domini mater evenit (*D. Amb., lib. de Virgin., c.* 7).

de Marie qui la saluait, elle fut remplie du Saint-Esprit : Repleta est Spiritu sancto Elisabeth. Elle le possédait déjà cet Esprit divin par la grâce sanctifiante, et la charité habituelle qui *la rendait elle et son mari justes devant Dieu;* mais elle le posséda d'une manière encore plus parfaite, par la plénitude de ses dons, par une foi plus grande et plus éclairée, par une connaissance plus distincte du Sauveur, aux approches duquel elle se sentit plus portée à l'aimer et à le servir; par une plus vive impression de lumière et d'amour, que fit sur son esprit et sur son cœur, la présence d'un Dieu qui daignait bien l'honorer de ses visites; par une plus ferme résolution qu'elle fit de ne lui déplaire jamais en la moindre chose; par une crainte plus respectueuse et une piété plus fervente; par un surcroît de paix et de joie qui se répandit dans toutes les puissances de son âme; enfin, par une fidèle et heureuse persévérance dans la vertu; car ce sont là autant de dons du Saint-Esprit dont Zacharie et Elisabeth furent remplis.

Vous vous imaginiez peut-être, messieurs, que j'allais vous parler du don de prophétie qu'ils reçurent, de cette grâce qui leur fut accordée de connaître plus promptement et plus parfaitement que les autres la venue et la divinité du Messie, d'en parler avec des termes plus clairs et plus expressifs, de percer par une plus grande intelligence dans les choses passées et futures, en s'expliquant de ce qui était déjà arrivé à Marie, et de ce que *le Seigneur devait faire en elle pour s'acquitter de sa parole.* Ces dons du Saint-Esprit sont admirables, je l'avoue; mais je ne veux regarder cette visite, que par rapport à des effets en quelque manière semblables à ceux que produisent dans les âmes justes les grâces de Dieu et la présence de son Esprit.

Je les suppose déjà justes ces âmes dont je vous parle; mais le sont-elles autant qu'elles le doivent être ou qu'elles pourraient le devenir ? Demandez-le au Sage ; il vous dira qu'il y a beaucoup de choses dont vous devez craindre l'excès ; mais qu'à l'égard de la grâce et de votre justification, vous ne devez jamais appréhender d'en passer les bornes: *Ne verearis usque ad mortem justificari* (*Prov.*, IV).

La science a ses bornes et, comme dit saint Paul, une espèce *de sobriété et de modération* dont elle doit se satisfaire. Voulez-vous être plus savants que vous ne devez l'être (*Rom.*, XII) ? craignez que la hauteur de ce jour ne vous aveugle et ne vous entête : *Noli altum sapere, sed time* (*Rom.*, XI). Le zèle a ses bornes ; aller au delà par une sévérité outrée en s'abandonnant à la dureté de son tempérament, c'est tout gâter et tout perdre. La douceur et l'humilité ont leurs bornes; l'une dégénère quelquefois en bassesse et en lâcheté, et il est à craindre, dit saint Grégoire (*lib.* II *Pastor.*), que l'autre en abaissant trop le ministre ne déshonore le ministère.

Il n'en est pas ainsi de la justice chrétienne, ni de la charité surnaturelle. Bien loin d'en craindre l'excès, il faut s'efforcer de lui donner toujours de nouveaux accroissements ; car tel est, dit saint Léon (1), la vraie justice des âmes parfaites, de ne se flatter jamais qu'elles le soient, de peur que, cessant de marcher dans la carrière qu'elles n'ont pas encore fournie, elles ne s'exposent au danger d'y tomber par une indolente négligence, en se souciant peu d'y avancer.

Or, ce que la présence du Saint-Esprit fait dans les âmes justes, est de leur donner une faim et une soif intérieures de la justice; de perfectionner en elles, comme dans Zacharie et Elisabeth, ce qu'il y a déjà mis ; de purifier leur foi et leur charité, de laisser en elles de plus vives idées de la grandeur et de la miséricorde de Dieu, de les élever à lui par de plus fréquentes ou de plus nobles saillies, de les mettre enfin dans un état à ne penser à rien, à ne rien chercher, à ne rien vouloir qui ne tende à sa gloire et à leur propre sanctification.

Leur cœur est comme un autel sur lequel on ne fait plus fumer d'encens profane ; le feu de la charité divine y brûle sans cesse par de nouvelles matières qu'on y jette; leur charité s'augmentant par les bonnes œuvres dont elle se nourrit, par les consolations divines dont elle s'engraisse, par les disgrâces même et les afflictions de la vie qui ne servent qu'à la fortifier davantage, dit saint Grégoire, pape (2).

C'est alors, messieurs, et fasse le ciel que votre propre expérience supplée à la faiblesse de mes expressions et de mes pensées; c'est alors, que si ces âmes saintes ne peuvent absolument arracher les racines du péché, elles travaillent sans cesse à les couper, de peur qu'elles ne poussent de mauvais rejetons qui étoufferaient en elles le bon grain que le père de famille y a semé. C'est alors, que remplies de l'Esprit de Dieu, elles s'efforcent de réparer par une nouvelle ferveur leur négligence passée, réprimant selon les degrés de grâces qu'elles reçoivent, les impétueuses saillies de leurs passions, et élevant le plus haut qu'elles peuvent l'édifice de leur salut; à peu près comme ces bons Israélites, qui d'une main prenaient les instruments de maçonnerie pour bâtir le temple du Seigneur, et qui de l'autre tenaient l'épée pour faire tête à leurs ennemis.

C'est alors enfin, qu'honorées et fortifiées de la présence divine, elles s'attachent avec plus de force à l'unique objet de leur amour, dont elles ne voudraient jamais se séparer. *Je le tiens*, disent-elles avec l'épouse des Cantiques, *et je ne souffrirai pas qu'il me quitte.* Car, que ne fait pas en elles *cette cha-*

(1) Hæc est perfectorum vera justitia, ut numquam præsumant se esse perfectos, nec ab itineris nondum finiti intentione cessantes incidant in deficiendi periculum, ubi proficiendi deposuerint appetitum (*D. Leo serm. 2 quadr.*).

(2) Altare Dei cor nostrum est in quo jubetur ignis semper ardere, quia necesse est ex illo ad Dominum charitatis flammam indesinenter accendere (*D. Greg., lib.* II *Mor., c.* 7, et in illud Levitici : Ignis in conspectu meo semper ardebit).

rité divine répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, qui leur est donné?

De si beaux sentiments et de si nobles efforts ne peuvent venir que de vous, ô mon Dieu, à qui seul il appartient de sanctifier les pécheurs et de perfectionner les vertus des justes par l'abondance de vos grâces, la douceur et la force de votre Esprit. Mais en vain nous rendriez-vous ces visites de bonté, si de notre part nous y mettions quelques obstacles. Tout l'effet qu'elles produiraient ne servirait qu'à faire connaître davantage votre bonté et notre malice, votre générosité, et notre ingratitude. Il s'agit donc d'y répondre avec fidélité, pour en recueillir les fruits; et c'est ce que nous ferons si, honorés des visites de Dieu, nous y apportons les mêmes dispositions d'esprit et de cœur, que ces saintes âmes dont il est parlé dans notre Evangile.

SECOND POINT.

Trois sortes de personnes qui y sont spécifiées reçoivent la visite de l'Homme-Dieu et de sa sainte Mère; Jean-Baptiste, Elisabeth, Zacharie; mais dans quelles dispositions? Jean-Baptiste tressaille de joie, Elisabeth parle, Zacharie se tait. Or, pour vous donner tout d'un coup l'idée que je me suis formée sur ces circonstances de mon évangile, je prétends que le tressaillement de l'enfant, les paroles de la mère, et le silence du père, vous instruisent admirablement de ce que vous devez faire pour recevoir avec fruit les grâces et les visites de Dieu; prenez bien, je vous prie, ma pensée.

Jean-Baptiste tressaille de joie dès que sa mère entend la voix de Marie qui la salue, première marque de l'impression que fait sur une âme chrétienne, la présence de son Dieu qui la visite. Les Pères et les interprètes demandent d'où est venu le tressaillement extraordinaire de cet enfant, et ils avouent tous qu'il n'a pu se faire que par l'opération du Saint-Esprit, et par une grâce singulière qu'il reçut de connaître son Sauveur en un temps où les autres ne se connaissent pas.

Ce fut alors, disent les deux saints Cyrille (1), que Jésus-Christ lui fit sentir qu'il était son Dieu et son Sauveur, puisqu'il n'appartient qu'à un Dieu d'inspirer les prophètes, et de les remplir de son Esprit. Nous lisons bien que Jérémie a été sanctifié dans le sein de sa mère, mais nous ne voyons pas qu'il y ait prophétisé; cette grâce extraordinaire était réservée au seul enfant d'Elisabeth, qui, ne pouvant encore rien voir des yeux du corps, a connu le Seigneur de ceux de son esprit.

Ce fut alors, ajoutent saint Chrysostome et saint Léon (2), que prévenu d'une grâce singulière, il exerça pour la première fois sa fonction de précurseur, et qu'il rendit témoignage à la lumière qui venait l'éclairer. Il n'avait pas encore la liberté de la parole, et cependant il s'expliqua dès ce moment par un tressaillement prophétique, comme s'il avait dit : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde*, et qui vient effacer le mien.

Ne demandez pas après cela d'où vient qu'il tressaille de joie dans le sein d'Elisabeth. La raison et la liberté lui ayant été avancées, pouvait-il demeurer sans action et sans mouvement aux approches d'un Dieu qui le comblait de ses bienfaits? pouvait-il sans émotion recevoir la grande grâce dont il se voyait prévenu, ses chaînes rompues, la tache héréditaire de son origine effacée, la gratuité de son élection, la miséricorde et la magnificence de son Dieu qui le sanctifiait en un temps inespéré, et qui le destinait au plus glorieux de tous les ministères?

Demandez-vous seulement à vous-mêmes d'où vient que ce que vous devriez regarder avec une froide et dédaigneuse indifférence vous fait tressaillir de joie; le gain d'un procès, l'établissement d'une fortune de quelques années, le recouvrement d'une santé fragile, la protection d'un grand, le succès d'une affaire qui vous tirera de la roture ou de la misère.

Demandez-vous seulement à vous-mêmes d'où vient que, par un aveuglement encore plus déplorable, vous vous *réjouissez des choses les plus mauvaises*, du fruit de vos concussions et de vos injustices, de la satisfaction que vous aurez tirée d'une injure, de l'assouvissement criminel d'une passion impure, de la ruine d'un ennemi ou d'un rival, du plaisir que vous donnent votre sensualité et votre gourmandise? D'où vient *que pendant que Dieu vous invite à pleurer, à gémir, à raser vos cheveux et à vous revêtir de sacs, vous ne pensez qu'à vous réjouir et à vous divertir, à tuer des veaux, à égorger des moutons, à vous soûler de vin et de viande* (*Isa.*, XXII)?

Oh! si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vient vous voir, ce qui fait la matière de votre réjouissance serait celle de vos larmes, et ce que vous traitez avec tant d'indifférence deviendrait l'objet de votre joie. Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous vient voir, vous ressembleriez au roi-prophète qui ne s'affligeait et ne se troublait, que de ce que Dieu s'était éloigné de lui, et qui, dès le moment qu'il en fut écouté et regardé en pitié, s'écria : C'est vous, Seigneur, qui avez tiré mon âme de l'enfer; c'est vous qui m'avez sauvé d'entre ceux qui descendent dans l'abîme. Où étais-je, si vous n'aviez eu compassion de moi? Mais depuis que vous êtes devenu mon protecteur et mon Sauveur, vous avez changé mes soupirs en des chants de réjouissance, vous m'avez rempli, comblé, environné de joie (*Psal.* XXIX).

(1) *Cyrillus Alexandrinus, lib. de Recta fide ad Reginas.* —Erat quid in Jeremias sanctificatus in utero, sed non prophetavit in utero, solus Joannes in utero exsistens exsultavit gaudio, et corporeis oculis nihil videns spiritu Dominum cognovit (*Cyrillus Jerosolymitanus Cateches.* 3).

(2) Novit Christum ab infantia, imo in utero matris novit, et eum salutavit (*D. Chrysost in homil. aliquot in Joannem, hom.* 2, *tom.* III).— Nondum natus Joannes prophetica exsultatione commotus est, quasi etiam latere matris viscera jam clamaret : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* (*D. Leo serm.* 4 *in Epiph.*).

Mais le malheur est que toutes ces choses vous sont cachées, et que, semblables à Jérusalem, vous ne connaissez rien moins que le temps des visites du Seigneur. Le malheur est que, touchés de toute autre perte, vous ne l'êtes pas de celle de votre âme, et que, recevant avec joie tant de visites ou criminelles ou du moins inutiles, vous êtes insensibles à celles de votre Dieu.

Jusqu'à quand, misérables pécheurs, demeurerez-vous dans cet aveuglement d'esprit, et dans cet endurcissement de cœur? Rentrez enfin en vous-mêmes, et écoutez la voix du Seigneur, qui vous dit ce qu'il dit à Jérusalem par son prophète : *Erudire, Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te.* Jérusalem, infidèle à mes grâces, et obstinée à ta propre perte, reviens après tes longs égarements. Tu ne savais pas encore ce que tu faisais contre moi, et contre toi-même, il est bien temps que tu l'apprennes : *Erudire.* Je ne cherchais que ta conversion et ton salut, et tu n'en savais rien; tu ne travaillais qu'à ton malheur et à ta damnation, et tu ne le croyais pas : *Erudire.*

Tu ne t'es crue malheureuse que lorsque je t'ai arrachée du sein de tes plaisirs, et tu as si peu connu ces visites de ma miséricorde, qu'elles t'ont été des occasions de rébellion et de blasphème; ouvre à présent les yeux, et commence à t'instruire de tes plus importants devoirs : *Erudire.* Il est encore temps, Jérusalem, toujours infidèle et toujours aimée; mais si tu ne le fais, ce sera peut-être la dernière visite que je te rendrai, peut-être après tant de résistance et de mépris lasseras-tu ma patience, et m'obligeras-tu de m'éloigner de toi pour toujours : *Ne forte recedat anima mea a te.* Penses-y, âme aveugle et ingrate, penses-y; Jérusalem qui est la figure a été réprouvée et maudite pour n'y avoir point pensé : *Erudire, Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te.*

Où est-ce que mon zèle m'emporte, messieurs? Je voulais vous parler de la joie dont est remplie une âme fidèle qui reçoit les visites de Dieu et les épanchements de sa miséricorde, et je m'arrête à vous faire connaître le malheur de celles qui lui sont infidèles.

Ames dévotes et chrétiennes, c'est à vous à vous réjouir aux approches de ce médecin, qui vient vous guérir de vos blessures; de ce libérateur qui vient briser vos chaînes; de ce protecteur qui vient *vous couvrir du bouclier de sa bonne volonté;* de ce roi qui vient prendre possession de vos cœurs; de cet ami généreux qui vient vous combler de ses bienfaits; de ce *charitable consolateur qui vient essuyer vos larmes;* de ce tendre et aimable époux qui vient *vous soutenir d'une main, vous caresser et vous embrasser de l'autre.* Si jamais vous avez dû vous abandonner à la joie, c'est sans doute en ces rencontres.

A ce mot de joie, ne vous figurez pas cependant une joie de nonchalance et d'assoupissement, par laquelle une âme satisfaite d'un bonheur imaginaire demeure dans une espèce de quiétude pire que les inquiétudes les plus grandes, laissant agir Dieu seul en elle, sans qu'elle agisse avec lui; languissant dans une tiédeur et un engourdissement mortels, où l'esprit dans une prétendue mais fatale inaction abandonne quelquefois la chair à toute l'impureté de ses désirs.

Figurez-vous au contraire un tressaillement de joie, ou si je puis parler ainsi, une joie de tressaillement, une joie de mouvement et de continuels élancements vers Dieu; une joie qui ne se communique au corps, que lorsqu'il est soumis aux lois de l'esprit; une joie d'autant plus tranquille, qu'elle donne moins de repos; d'autant plus pure, qu'elle ne s'entretient que par de plus grandes agitations et de plus saintes sollicitudes; d'autant plus parfaite, qu'elle ressemble à celle de ce bienheureux enfant, dont je ne me lasse pas de vous proposer l'exemple.

L'évangéliste saint Luc ne se contente pas de dire qu'il se réjouit, il ajoute (et c'est ainsi qu'il fait parler sa mère) *qu'il tressaillit de joie*; *Exsultavit in gaudio.* Ses os n'étaient pas encore durcis, ses bras et ses pieds n'étaient pas encore formés, qu'il saluait déjà son Sauveur par tout le mouvement dont il était capable. Tant ce petit précurseur était impatient de jouir de son Dieu, tant il avait d'empressement et d'ardeur d'aller au devant de son maître, qui l'avait déjà prévenu : *Salutabat Salvatorem motu quo poterat, et in occursum Domini præcursor impiger erumpere gestiebat* (*Guericus Abbas in Nativ. Joan., serm.* 1).

Or, c'est là ce que vous devez faire, vous tous que Dieu visite par la communication de ses grâces, dit Richard de Saint-Victor (*Part.* I, *lib.* II, *de Contemplat.*). Loin de vous cet esprit d'engourdissement et de nonchalance; partout où est celui de Dieu, il agit, il meut, il pousse, il détermine à l'action. Fût-il dans des âmes aussi pesantes que les roues dont parle Ezéchiel (*Cap.* II), tantôt il les élève, tantôt il les abaisse, parce que c'est un esprit de mouvement et de vie. Ne pas agir, *c'est l'affliger*, ne pas s'en servir *pour mortifier les œuvres de la chair*, pour renouveler de jour en jour l'homme intérieur, pour marcher dans la voie des commandements du Seigneur, c'est l'étouffer, c'est l'éteindre, dit l'apôtre saint Paul (*Galat.*, V; *Ephes.*, IV; I *Thess.*, V).

Ce n'est pas encore là tout ce qu'il souhaite de vous, mes chers auditeurs. Si Jean-Baptiste tressaille de joie, Elizabeth parle, et jetant les yeux sur son indignité et sur ses misères personnelles, elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur que la Mère du Seigneur vienne vers moi?* Seconde disposition dans laquelle vous devez être, lorsque Dieu vous honore de ses visites.

Vous devez vous réjouir, mais vous devez en même temps vous humilier; vous réjouir par le pressentiment de votre bonheur, vous humilier par la connaissance de votre bassesse. Qui est-ce qui vient à moi? voilà de quoi me réjouir : qu'est-ce que je suis? voilà de quoi m'humilier. L'une de ces dispositions

sans l'autre ne produirait que de mauvais effets. Si je me réjouissais sans m'humilier, ma joie marquerait un pernicieux orgueil; si je m'humiliais sans me réjouir, mon humilité dégénérerait en un découragement fatal.

La grandeur de la grâce que je reçois me fait connaître combien je suis cher à Dieu. Quelle apparence que je ne m'en réjouisse? La grandeur de mon péché et celle des misères que je souffre, me fait sentir combien je suis vil et méprisable. Quelle apparence que je ne m'humilie? Ma joie me presse et me sollicite d'agir : Dieu est avec moi; il faut donc que je profite de cet heureux moment; car s'il n'était plus avec moi, tout ce que je voudrais, tout ce que je désirerais, tout ce que je ferais ne me serait compté de rien pour mon salut. Mon humilité me dit de n'agir que sous Dieu, et dépendamment de sa pure volonté; car si je voulais faire la mienne, ou si je croyais que la grâce que je reçois me fût due par quelque endroit, dès là je serais dans un état de réprobation, et mon orgueil me damnerait.

Pénétré de ces deux sentiments dont je ne dois jamais m'éloigner, *je m'écrie* avec Elisabeth, *et je m'écrie* comme elle *en élevant ma voix : Exclamans voce magna; D'où me vient ce bonheur : Unde hoc mihi?* D'où? j'en reçois les effets; mais je n'en connais pas le mystère. Je sais que *c'est la Mère du Seigneur qui vient me voir*; mais d'où vient que je reçois cet honneur? qu'ai-je fait pour le mériter? au contraire que n'ai-je pas fait pour en être privé? Plus j'y réfléchis, plus j'admire votre gratuite miséricorde, ô mon Dieu; et plus je l'admire, plus je me confonds et m'anéantis. En quoi vous suis-je utile, ou plutôt en quoi ne vous suis-je pas inutile? Sans moi, vous êtes infiniment grand, infiniment sage, infiniment glorieux, infiniment puissant. Sans vous je ne suis rien, et si je suis quelque chose, ce n'est que par vous.

Qu'est-ce qu'Elisabeth considérait pour concevoir ces sentiments d'humilité? deux choses que vous devez considérer avec elle : combien son Dieu est grand, et combien il s'humiliait; ses grandeurs infinies et ses humiliations infinies; ce qu'il est en lui-même, dans le sein de son Père, ce qu'il est sur la terre, et ce qu'il a voulu devenir pour nous dans le sein de sa Mère; la majesté de sa personne, et la profondeur de ses anéantissements; ce qu'il est venu nous donner, et ce qu'il lui a coûté pour nous le donner. Je m'explique avec Tertullien et saint Prosper (*Tertull. adv. Hermog.; D. Prosper. lib. de Ingratis et de Vocatione gentium*).

Il y a, disent-ils, des grâces de Dieu créateur, et des grâces de Dieu rédempteur; des grâces qui ont été données à l'homme innocent, et des grâces qui sont propres à l'état de l'homme réparé. Mais ils trouvent en même temps cette différence entre les unes et les autres, que les premières n'ont rien coûté à Dieu, au lieu que les secondes lui coûtent beaucoup; qu'il a donné les premières sans descendre du trône de sa gloire, mais que pour nous mériter les secondes, il a voulu descendre dans le centre de l'humiliation et de la misère.

Les hérétiques croyaient parler avantageusement de Dieu, quand ils disaient qu'il ne lui avait rien coûté pour nous racheter, et nous donner ses grâces; mais Tertullien leur répond qu'on ne peut mieux relever le prix de ses grâces, ni faire plus d'honneur à la miséricorde de celui qui nous les a données, qu'en disant avec l'apôtre qu'il s'est humilié et anéanti lui-même.

Qu'on fasse mention des visites de Dieu, et de sa descente vers les hommes dans les anciens temps; qu'on dise qu'il a apparu à Abraham, à Jacob, à Moïse, qu'il a parlé aux patriarches et aux prophètes; ce n'étaient là que des mouvements métaphoriques, des visites et des paroles formées par des sujets étrangers, et qui ne lui coûtaient rien. Mais c'est lui-même en personne qui vient visiter Elisabeth; c'est lui-même qui est descendu du sein de son Père dans celui d'une vierge pour nous donner ses grâces; et comme il n'a pu ni descendre ni se faire chair sans de grandes humiliations, pouvons-nous, mes frères, aux approches d'un Dieu si grand, mais si humilié, ne nous pas anéantir, nous qui ne sommes que cendre et que poussière? Pouvons-nous nous empêcher de nous écrier : D'où nous vient cet honneur? qui est-ce qui vient à nous, et qui sommes-nous pour le recevoir?

Je demande des paroles, messieurs, et je ne m'aperçois pas que Zacharie se tait. Je remarque qu'Elisabeth élève sa voix pour crier; mais je dois remarquer aussi que par un secret jugement de la providence ou de la justice de Dieu, on impose à Zacharie un mystérieux silence : *Eris tacens; vous serez muet* et ne direz mot.

Soit que Dieu ait voulu punir Zacharie de sa trop grande curiosité pour avoir dit à l'Ange : D'où saurai-je que j'aurai un enfant dans l'extrême vieillesse où nous sommes ma femme et moi? Donnez-m'en quelque marque : *Unde hoc sciam?* Soit que par cette circonstance on ait voulu lui faire connaître, comme saint Isidore le prétend, que les oracles allaient se taire, et les prophéties cesser aux approches du Verbe divin qui devait s'incarner (*Isidorus Pelusiota, lib.* 1, *epist.* 257); il est certain, mes frères, que ce silence est à votre égard un mystère dont il faut que vous profitiez, si vous voulez recevoir avec fruit les visites de Dieu et faire un bon usage de ses grâces.

Car de là que devez-vous conclure? Que comme *il y a des temps de parler, il y a aussi des temps de se taire*, et que souvent vous honorez plus le Seigneur en ne disant mot qu'en prononçant beaucoup de paroles, et lui adressant un grand nombre de prières vocales. Est-ce que je les blâme? non, au contraire, je les conseille; mais souvenez-vous qu'on se sanctifie encore plus par son silence et par une fidèle attention aux inspirations de Dieu, qu'en parlant beaucoup

à celui qui écoute les cris et les gémissements de nos cœurs.

Excellente instruction qui vous regarde, vous principalement qui aspirez à une haute et solide perfection ! Le prophète qui demande par grâce à Dieu *de ne se pas taire à son égard* : *Deus meus, ne sileas a me* (*Psal.* XXVII) ; parlez-moi, Seigneur, et ne demeurez pas dans le silence, dit qu'il *s'est tû pour l'écouter* avec plus de recueillement, qu'il a *été comme un homme muet, et qu'il n'a pas même ouvert la bouche : Obmutui et non aperui os meum* (*Psal.* XXXVIII).

Si Dieu ne vous parlait pas, vous *ressembleriez à ceux qui descendent dans l'abîme* (*Ibid.*). Je veux dire avec saint Augustin aux méchants et aux endurcis (*D. Aug. exposit. in psal.* XXVII) : mais quand vous n'ouvririez pas la bouche pour parler à Dieu, il ne laisserait pas de vous entendre ; et comme c'est entre lui et vous que se passe l'affaire de votre salut, parlez-lui peu, et l'écoutez toujours : *Eris tacens et non poteris loqui usque in diem quo hæc fiant. Vous allez devenir muet*, dit l'ange à Zacharie, *et vous ne pourrez parler que lorsque ce que je viens de vous prédire arrivera.*

Vous parlerez un jour, âmes saintes ; et quand Dieu le jugera à propos pour sa gloire et pour l'édification de votre prochain, votre langue se dénouera comme celle de ce prophète, pour rendre à vos frères un fidèle témoignage des grâces que vous avez reçues de son infinie miséricorde. Vous leur direz : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. Il avait juré qu'il nous délivrerait des mains de nos ennemis, et il nous en a délivrés ; qu'il se souviendrait de son alliance sainte, et il s'en est souvenu ; que, semblable au soleil levant, il nous visiterait d'en haut pour nous éclairer dans nos ténèbres, et il nous a visités ; qu'il nous tirerait de l'ombre de la mort pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix ; et c'est la dernière grâce que nous attendons de lui à la sortie de ce monde, pour le posséder dans sa bienheureuse éternité. *Amen.*

DISCOURS XL.

DE LA CONFRÉRIE DU SCAPULAIRE ET DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus.
Tous ses domestiques furent revêtus de deux habits.
(*Prov.*, XXXI.)

Si en faisant l'éloge de la sainte Vierge, je la compare à la femme forte, dont le Sage nous fait dans les Proverbes un si riche portrait ; si en parlant des confrères du Mont-Carmel, je dis qu'ils sont ses domestiques, et que le scapulaire qu'ils portent est l'habit que cette charitable maîtresse leur donne, suspendez vos jugements, messieurs, et ne m'accusez pas d'abord de donner, par des applications forcées, un mauvais sens à ces paroles de mon texte.

Jamais créature n'a mérité comme la sainte Vierge le *nom de femme forte*. Ecraser la tête du serpent dès les premiers jours de sa vie ; servir aux desseins de Dieu pour détruire le règne du démon et du péché ; porter dans ses chastes entrailles celui qui a abattu l'idolâtrie, humilié la synagogue, et, comme dit Isaie, *arraché précipitamment les dépouilles de Samarie et de Damas* ; si c'est-là être véritablement fort, où trouverez-vous une femme qui le soit comme elle ? *Cherchez dans les extrémités les plus reculées du monde, vous n'en trouverez aucune : Mulierem fortem quis inveniet ? procul, et de ultimis finibus pretium ejus.*

Jamais reine ni maîtresse n'a pris autant de soin qu'elle de ses sujets et de ses domestiques. Toute-puissante auprès du roi des rois, elle se sert de l'autorité qu'elle en a reçue pour faire du bien aux pieux confrères qui l'invoquent. Combien de fois *s'est-elle levée la nuit* (si je puis me servir de cette expression figurée) pour les consoler dans leurs afflictions, ou les délivrer des dangers qui les menaçaient (1) ? Combien de fois a-t-elle *distribué à ses fidèles domestiques les dépouilles de ses ennemis et donné des vivres à ses servantes ? De nocte surrexit, dedit prædam domesticis suis et cibaria ancillis suis.*

Non contente de leur procurer tant de biens, elle s'est chargée même du soin de leurs vêtements : et, soit afin qu'on les reconnût par quelque marque extérieure pour ses domestiques, soit afin qu'ils pussent plus commodément *se garantir du froid* de l'indévotion et du péché, elle a voulu qu'ils fussent *revêtus de deux habits : Non timebit domui suæ a frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.*

Vous avez, mes chers confrères, reçu le premier de ces habits au jour de votre baptême, quand on vous a dit : *Recevez cette robe blanche, et la portez sans tache devant le tribunal de Jésus-Christ ;* mais vous avez été revêtus du second, au jour que vous êtes entrés dans cette sainte confrérie, et qu'on vous a donné le scapulaire.

Il y a, à la vérité, une très-grande différence à faire entre l'un et l'autre de ces habits, et le second n'est pas d'une même vertu, ni du même prix que le premier : mais ce en quoi je trouve qu'ils ont du rapport, est que si le scapulaire ajoute un nouvel ornement à la robe du baptême, il faut porter cette robe sans tache pour jouir des avantages accordés au scapulaire.

Prenez bien ma pensée ; car je trouve sur ce sujet deux pernicieuses erreurs. La première est de ceux qui méprisent le scapulaire et qui se moquent de cette marque extérieure, par laquelle on paraît honorer particulièrement la sainte Vierge ; et la seconde, de ceux qui croient que cette marque extérieure suffit pour s'en attirer la protection.

A ces deux erreurs, j'oppose deux vérités orthodoxes, qui feront tout le partage de mon discours. Il est très-avantageux d'ajouter à la qualité de chrétien celle de domestique de la sainte Vierge, en portant le sca-

1) Consolatrix afflictorum. Auxilium Christianorum.

pulaire, et s'engageant dans la confrérie du Mont-Carmel : première vérité qui servira à détromper ceux qui ont du mépris pour cette dévotion. Il est fort inutile de passer pour domestique de la sainte Vierge, en portant le scapulaire, et s'engageant dans la confrérie du Mont-carmel, si l'on ne s'acquitte fidèlement des devoirs d'un vrai chrétien : seconde vérité qui servira à désabuser ceux qui se flattent mal à propos des priviléges attachés à cette dévotion.

Qui sont donc ceux qu'on doit appeler vrais confrères, et domestiques de la sainte Vierge ? Ce sont ceux qui, revêtus de ces deux habits, les portent purs et sans tache : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus :* troisième vérité qui servira de conséquence et de moralité aux deux autres. Comme je ne puis les renfermer toutes en un seul discours, j'en ferai le sujet de deux entretiens.

Vierge sainte, puisqu'il s'agit ici de la gloire de votre Fils et de la vôtre, obtenez-moi de lui cet esprit de discernement et de sagesse, qui m'est nécessaire pour ne rien dire de trop, ni de trop peu sur une matière si délicate : c'est la prière que je vous fais, en vous saluant avec les paroles de l'Ange : *Ave.*

Serait-il arrivé dans l'Eglise quelque chose de nouveau, qui eût donné lieu à cette étrange différence qu'on y trouve entre les chrétiens qui nous ont précédés et ceux de nos jours, au sujet de la dévotion à la sainte Vierge ?

Autrefois ces bons Israélites, pleins de reconnaissance et de respect envers leur commune mère, s'efforçaient par une sainte émulation à lui donner le plus qu'ils pouvaient de louanges (1). A présent, par une conduite tout opposée, on se tient extraordinairement réservé sur ses éloges ; et comme s'il était impossible de l'honorer sans que l'on deshonorât son Fils, on porte les choses à une si sévère critique, qu'à peine peut-on souffrir ce que les Pères de l'Eglise en ont dit.

Autrefois, lorsqu'on savait mieux vivre que l'on ne savait disputer, on suivait avec simplicité les mouvements de sa dévotion, et, afin d'obtenir plus efficacement les grâces de Jésus-Christ, on avait recours à sa Mère qu'on appelait *médiatrice, avocate, mère de grâce et de miséricorde, reine, dame, refuge et espérance des pécheurs.* A présent qu'on sait peut-être mieux disputer que bien vivre, on forme souvent sur ces mots des questions utiles à peu de gens, inutiles à d'autres qui savent les principes de leur religion, pernicieuses aux âmes faibles qui s'en scandalisent, favorables aux libertins qui en tirent des conséquences qu'ils ne devraient pas en tirer.

Autrefois, plus les hérétiques se déchaînaient contre l'invocation de la sainte Vierge, appelant idolâtrie le culte qu'on lui rend, regardant nos confréries comme des sociétés profanes, nos scapulaires et nos rosaires comme des inventions de Satan pour surprendre les simples par de ridicules démonstrations de piété ; plus elle était honorée par les vrais fidèles, plus les confréries étaient nombreuses ; plus on chantait ses louanges et on lui faisait de prières. A présent, dès que quelques libertins se raillent de ces assemblées de piété, et qu'ils en font le sujet de leurs satires, on ne parle plus qu'en tremblant de l'utilité des confréries et du culte de la sainte Vierge : et, quand par une autre espèce de malheur, il arrive que des personnes animées d'un zèle qui n'est pas toujours selon la science, déclament contre quelques abus qui s'y glissent, et que la vraie piété condamne, on en vient souvent à cette faiblesse d'esprit ou à cette lâcheté de cœur, que pour ne pas s'attirer des reproches qui ne peuvent tomber que sur de faux confrères, on conclut qu'il vaut mieux laisser là les scapulaires et les confréries.

Il s'agit aujourd'hui, messieurs, d'en montrer l'utilité, et de demander d'abord si le culte qu'on rend à la sainte Vierge est incompatible avec celui qu'on doit à Dieu ; si la dévotion qu'on a pour elle est inutile, quelque précaution que l'on prenne pour la purifier des abus qui s'y glissent ; si l'on doit s'adresser toujours immédiatement à Dieu sans la prendre pour médiatrice et pour avocate ; en un mot, si ceux qui portent le scapulaire, ou qui disent le rosaire, font moins bien que ceux qui se contentent de leurs prières, et de leurs devoirs communs de chrétiens.

Car si cela est de la sorte, mes chers confrères, on est en droit, pour ne vous rien dire de plus dur, de déplorer votre aveuglement, de vous regarder comme des gens qu'une erreur populaire et une grossière ignorance conduisent par troupes dans nos églises ; comme des gens que la sainte Vierge ou indignée de ce que vous lui rendez des honneurs qu'elle ne demande pas, ou impuissante à reconnaître par une spéciale protection ceux que vous lui rendez, se soucie peu de vos prières et de votre assiduité à son service.

Mais si, par des efforts tout opposés, le culte de la sainte Vierge, bien loin de vous détourner de celui que vous devez à Dieu, vous y conduit, et si *les grandes choses que le Tout-Puissant a faites en elle* vous portent à le louer et à l'admirer encore davantage ; si la confrérie du scapulaire honore par des engagements particuliers cette bien-

(1) Nullus humanæ linguæ sermo inveniatur idoneus, et impar est Mariæ omne humanæ linguæ præconium (*Petr. Damian. serm. de Nativit. Virg.*). — Virginem non hominum lingua, non mundo sublimior angelorum mens sat dignis laudibus efferre potest (*Damasc. serm. de Assumpt. Virg.*). — De Virgine qui omnia illustria dixerit, et gloriosa, numquam is a veritatis aberravit scopo : attamen dignitatis magnitudinem nulla unquam oratione exæquabit (*Basilius Seleuciensis orat. de Annuntiatione Deiparæ*). — Digna est beata Maria inter omnes creaturas ut eam præ cæteris homines et angeli suspiciant (*Epiph. orat. de Laudibus Virginis*).—O Virginem admirandam parentum reparatricem, et posterorum vivificatricem (*D. Bern. hom. 2, super Missus est.—Vide Proclum homil. de Christi Nativit.; Methodium, hom. in Festo Purific. B.M.; Laurent. Justin., lib. de Triumpho, c. 18*)

heureuse Mère, vous rend plus fervents à vous acquitter des obligations que le christianisme vous impose; enfin, si cette confrérie, lorsque vous tâchez d'en remplir les devoirs, vous procure auprès de Jésus-Christ, par Marie, des grâces spéciales pendant votre vie, et à l'heure de votre mort, courage, vous dirai-je, mes chers confrères, courage; vous avez ajouté à la qualité de chrétiens celle de domestiques de la sainte Vierge, et à la robe de votre baptême, le petit habit qui est la marque d'un si avantageux engagement : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus.*

Disons-le encore une fois pour prendre les choses dans leur source, et ne laisser, s'il est possible, aucun lieu à l'équivoque. Il vous est avantageux d'être d'une confrérie où vous pouvez mieux satisfaire aux devoirs essentiels que vous avez contractés envers Dieu; première raison : où vous pouvez, par de plus pressants motifs, vous animer à la piété et à la vertu chrétienne; seconde raison : où vous pouvez, par une spéciale protection de la sainte Vierge, vous attirer plus de bénédictions et de grâces; troisième et dernière raison.

PREMIER POINT.

Je crois, messieurs, qu'il est inutile d'employer beaucoup de raisons pour vous prouver que le premier de tous vos devoirs est d'adorer Dieu, de l'aimer et de le servir : c'est pourquoi cette grande vérité supposée, j'entre d'abord en matière, en vous montrant que porter le scapulaire comme un vrai chrétien le doit porter, et rendre à la sainte Vierge le culte inférieur qu'elle mérite, c'est un grand moyen d'adorer Dieu, de l'aimer, de le servir, et de le glorifier davantage.

Où en trouverai-je la preuve? dans ces paroles du roi-prophète qui nous invite *de louer Dieu dans ses saints*, et qui dit que c'est *en eux qu'il est admirable : Laudate Dominum in sanctis ejus, mirabilis Deus in sanctis suis* (*Psal.* CL); car de là je tire deux grandes conséquences.

La première, que, quoique Dieu soit par lui-même et indépendamment de ses créatures infiniment grand, néanmoins tout grand qu'il est, il n'est par rapport à nous, jamais mieux connu que par ses ouvrages, et principalement par ceux qui, étant plus parfaits que les autres, nous donnent une plus haute idée de ses grandeurs. Ainsi, comme pour l'adorer il faut le connaître, les saints qui sont ses plus parfaites images, nous découvrant mieux que tout autre chose ses infinies perfections, c'est *en eux qu'il est loué, c'est en eux qu'il est admirable.*

La seconde conséquence que je tire, la voici : Si *Dieu est loué et admirable dans ses saints*, il l'est encore plus dans celle qui est leur reine, et la mère du Saint des saints (1). Oui, chrétiens, c'est en elle que nous connaissons, que nous louons, que nous honorons, que nous admirons Dieu, par les grâces singulières dont le Père éternel l'a prévenue, par la bonté que le Fils a eue de s'incarner dans son sein, par la surprenante fécondité qu'elle a reçue du Saint-Esprit, par le choix que les personnes divines ont fait d'elle pour le mystère de l'incarnation, et le grand ouvrage de notre salut : circonstances si particulières, que saint Bernard a dit que si nous allons au Père par son Fils, nous allons à ce Fils par Marie, sa mère.

Nous savons bien, et nous ne nous lasserons jamais de le dire, qu'il y a une différence infinie entre le culte suprême que nous devons à Dieu, et que les théologiens appellent *latrie*, et entre ce culte inférieur que nous rendons à la sainte Vierge, et qu'ils nomment *hiperdulie* (1). Nous savons bien ce que nous devons au Créateur, et ce que nous devons à celle des pures créatures qu'il a rendue la plus parfaite. Nous savons bien que *nous ne pouvons servir deux maîtres*, comme Jésus-Christ nous en avertit : mais par la même raison qu'il en apporte, nous savons qu'en le servant, lui et sa mère ne sont pas deux maîtres que nous servons.

Il nous dit *qu'en aimant l'un, nous haïrons l'autre; qu'en estimant l'un, nous mépriserons l'autre* (*Matth.*, VI) : mais, par un effet tout opposé, en aimant la sainte Vierge, nous aimerons Dieu qu'elle a parfaitement aimé; et en estimant la sainte Vierge, nous en estimerons encore davantage Dieu qu'elle a souverainement adoré.

Car sous quelle idée les Pères grecs et latins l'ont-ils regardée? comme une créature que la divinité a choisie par préférence à toutes les autres; *comme un écoulement sincère de la clarté divine dont rien de souillé ne ternit la beauté; comme une épouse sans ride et sans tache que le Seigneur a possédée dès le commencement de ses voies, comme un tabernacle que le Très-Haut a sanctifié, et au milieu duquel il s'est reposé, comme une femme bénie entre toutes les femmes*, à laquelle Dieu s'est uni non-seulement d'une union de présence, non-seulement d'une union de connaissance, non-seulement d'une union d'amour, mais encore d'une union de substance (*D. Ephrem. in orat. ad Virg.; D. Damascen. orat. de Nat. B. V.; D. Bern., ser. de Annuntiation.; Petrus Damianus, ser. de Nativit.; D. Thomas, opusc. 4*). Nulle créature par conséquent ne nous conduit mieux à Dieu qu'elle; et à moins que nous ne péchions contre les premiers éléments de notre religion, nous rapporterons toujours le culte que nous lui rendons, non à elle, ce qui serait l'outrager, mais à Dieu comme à son premier principe, et à sa dernière fin.

J'en appelle à votre témoignage, mes

(1) Quid mirum si Deus qui *mirabilis* legitur et cernitur *in sanctis suis*, mirabilem se exhibuit in matre sua (*D. Bern., hom. 1, super Missus est*).

(1) A Fidelibus Catholicæ et orthodoxæ Ecclesiæ speciali cultu hiperduliæ adoratam fuisse ab ipso Ecclesiæ ortu usque ad hæc tempora, innumeri scriptores testantur (*Cardinalis Bona de officio parvo beatæ Virg., c. 12, § 1*).

chers confrères. Quand vous vous êtes engagés dans la confrérie du Mont-Carmel, a-ce été pour quitter le service de Dieu, et lui préférer celui de la sainte Vierge? A-ce été *pour abandonner cette fontaine d'eau vive, et vous creuser une citerne entr'ouverte qui ne peut conserver l'eau* (*Jerem.*, II)? A-ce été pour dire à Jésus-Christ : Nous vous aimerons, mais nous aimerons votre Mère comme vous, nous vous servirons et elle dans un même degré ; et vous souffrirez bien que, nous attachant à des œuvres de surérogation, nous nous dispensions du premier précepte que vous nous imposez *de vous aimer de toute la capacité de notre cœur, et de toute l'étendue de nos forces* ?

Ces propositions vous font horreur, mes frères, vous n'avez mis vos noms dans cette confrérie, que pour aller au Créateur par la créature la plus parfaite qui soit jamais sortie de ses mains. Vous l'avez regardée telle qu'elle s'est regardée elle-même, en avouant que *si de grandes choses avaient été faites en sa personne*, c'était *le Tout-Puissant* qui *les avait opérées*, *nonobstant la bassesse, et l'indignité de sa servante.* Vous avez cru que l'honneur que vous feriez à la Mère, remonterait jusqu'au Fils, et que le culte que vous lui rendriez n'étant qu'un culte relatif et dépendant, Dieu en serait plus honoré.

Comme vous ne pouvez connaître Dieu en lui-même, vous avez voulu vous tracer une pieuse idée de cette sainte créature, qui l'a renfermé pendant neuf mois dans ses chastes entrailles, qui a fourni la victime de votre rédemption, qui l'a emmailloté dans une crèche, qui l'a nourri de son lait, qui l'a porté entre ses bras, et serré tendrement sur son cœur; qui, pendant trente années, a été à sa compagnie dans la boutique d'un artisan, qui l'a suivi dans ses voyages, qui a partagé avec lui ses ignominies et ses douleurs, et qui, bien loin de s'aimer elle-même, n'a jamais aimé que lui.

Cela étant, quelle apparence qu'un amour si éclairé *et un service si raisonnable*, soit incompatible avec celui que nous devons à Dieu, et que nous ayons des sentiments plus injurieux au Seigneur, que n'en ont les chefs d'une religion contraire à la nôtre? Nous honorons particulièrement la sainte Vierge, ont-ils dit, croyant que Dieu l'a remplie de ses plus excellentes grâces, qu'il l'a bénie entre toutes les femmes, et élevée au plus haut comble de gloire, dont une simple créature peut être capable; nous n'en avons que des pensées d'honneur et de respect, et n'en parlons qu'avec une sainte révérence (1)... Nous l'honorons de nos entendements, par l'estime que nous faisons de son excellence, et de sa dignité : de nos volontés, en l'aimant d'un saint amour : de nos affections, par un désir ardent d'imiter ses vertus, et de nous former sur ses exemples : de nos bouches, en publiant son bonheur et la grandeur de sa gloire (1). Que ces messieurs n'ajoutaient-ils : Nous la prions, nous l'invoquons? Nous parlerions comme ils auraient parlé, et nous serions d'accord sur cet article (2).

Voulez-vous bien, messieurs, que je vous marque en peu de mots le fondement de cette dévotion à la sainte Vierge, et pour quelles raisons l'Eglise a exhorté ses enfants d'aimer, et d'honorer par des sociétés particulières leur commune mère?

C'est qu'elle a voulu venger la sainte Vierge de tant de blasphèmes que les Juifs, les Nestoriens, et mille autres hérétiques ont vomis contre elle : et afin d'ôter à ses enfants la pensée qu'ils pourraient avoir, qu'elle n'a presque aucun rang de distinction au-dessus des autres saints, elle s'est efforcée de la leur faire voir comme inférieure à Dieu seul, et supérieure à tout l'être créé, afin de la leur rendre plus aimable, et plus digne de leur respect : chose si vraie, que jamais son culte n'a mieux été établi, que jamais elle n'a reçu plus de louanges ni d'hommages, qu'après le concile général d'Ephèse : première raison.

Seconde raison; c'est que l'Eglise toujours éclairée et conduite du Saint-Esprit, a reconnu qu'à présent que Jésus-Christ est glorieux dans le ciel, il est d'autant plus porté à faire honorer et aimer la sainte Vierge, qu'il a paru avoir comme oublié sa maternité divine pendant le cours de sa vie mortelle.

Occupé qu'il était pour lors des affaires et de la gloire de son Père (*Luc.*, II), il ne faisait presque rien qui donnât à connaître la tendresse qu'il avait pour celle qui l'avait mis au monde, tantôt l'appelant *femme*, et lui demandant *s'il y avait quelque chose de commun entre lui et elle* (*Joan.*, II); tantôt disant que *ses père et mère étaient ceux qui faisaient la volonté de son Père céleste* ; paraissant par cette indifférence extérieure, la méconnaître et la désavouer.

Avait-il pour cela moins d'amour et d'estime pour elle? Non, messieurs; mais comme ce n'était pas le temps d'en donner des marques aux hommes, il fallait qu'il montât vers son Père, et qu'il s'assît à sa droite; que cet Homme-Dieu, *infiniment plus généreux et plus magnifique que Salomon dans sa gloire*, *fit placer son trône au-dessous du sien*, et qu'il inspirât aux fidèles de pieux sentiments d'amour et de respect pour celle qui était sa Mère, et la leur.

De là, on a entendu chanter à sa louange des hymnes et des proses que les Pères ou les docteurs catholiques ont composées, pour satisfaire à l'émulation que l'Eglise grecque et latine avait de lui témoigner sa reconnaissance et ses respects. De là est venu son office particulier qu'on a célébré par tout le monde chrétien, et que nous pouvons considérer comme suggéré et dicté par le même esprit qui nous a marqué la forme de nos autres prières (*Card. Bona.*).

(1) M. Dereticourt, *de l'Honneur qui doit être rendu à la sainte et bienheureuse Vierge Marie*, dans sa réponse à M. l'évêque du Belley, p. 71 en 1642.

(1) *Ibidem*, p. 74).

(2) *Au livre de l'Invocation des Saints, pour réplique*, art. 25).

De là ces temples magnifiques qu'on a consacrés à Dieu, et ces vœux qu'on a faits au Seigneur sous son invocation. De là cet empressement de tous les vrais fidèles à l'honorer, et cette tendresse du cœur qu'ils ont sentie pour elle : regardant l'amour qu'ils lui portaient comme une grande disposition à celui qu'ils devaient à Dieu; n'y ayant rien dans cette bienheureuse créature, qui ne les engageât, par des motifs particuliers, à aimer celui d'où lui venaient de si glorieux avantages.

Ajoutons à ces deux raisons une troisième à laquelle nous pourrons dans quelques autres discours donner plus d'étendue. Pourquoi l'Eglise permet-elle? ce n'est pas assez dire : pourquoi l'Eglise tolère-t-elle? c'est mal parler : pourquoi l'Eglise approuve-t-elle, autorise-t-elle, bénit-elle les confréries et les sociétés qui, par des engagements particuliers, honorent la sainte Vierge ?

C'est qu'elle veut opposer parti à parti. Il y a tant de pécheurs ligués qui déshonorent le Fils et la Mère; il y a tant de maudites sociétés de railleurs, d'impies et de libertins de profession, qui tournent la dévotion en ridicule ; tant de scandaleuses et d'abominables conspirations contre la piété et la vertu : il faut donc aussi qu'il y ait des gens qui se rassemblent dans un même esprit pour s'opposer à ce déluge de maux et de scandales : des gens qui, menant une vie irréprochable, *fassent taire par la régularité de leur conduite, l'ignorance des hommes imprudents*, dont la maligne critique se répand sur ce qu'il y a de plus saint : des gens qui, ajoutant à la qualité de baptisés celle de confrères, aiment la sainte Vierge comme leur bonne mère, la défendent et l'honorent après Jésus-Christ comme leur maîtresse et leur reine, aient recours à elle comme à leur asile et à leur charitable médiatrice auprès du souverain médiateur.

Mais y a-t-il quelque utilité dans cette dévotion, et recueille-t-on quelque avantage en se mettant de la confrérie du scapulaire ou d'une autre qui fait profession d'honorer la sainte Vierge? Oui, messieurs, en voici une preuve capable de convaincre tous ceux dont de faux et d'injurieux préjugés n'auront pas encore gâté l'esprit.

SECOND POINT.

C'est un déréglement de conduite qui n'est pas moins pernicieux dans ses conséquences, que faux dans son principe, de ne juger des congrégations et des confréries que par de certains endroits dont on a sujet de se scandaliser, et presque jamais par d'autres dont on serait très-édifié. Sous prétexte qu'il y a de faux dévots, on confond tellement ce que l'on doit séparer, je veux dire les abus qu'il faut condamner absolument, et la dévotion à la substance de laquelle il n'est jamais permis à un bon catholique de toucher, qu'on donne sujet de croire à des esprits faibles qu'il est au moins fort inutile de s'engager dans aucune confrérie.

Sans m'arrêter à vous faire voir avec Guillaume de Paris (*Tract. de Legibus*) que rien ne prouve mieux la vraie dévotion que la fausse, et que le bien que l'on fait dans une société doit effacer des esprits les mauvaises impressions que les désordres de quelques particuliers pourraient laisser contre elle, je me contente d'abord de dire à ceux qui sous ce prétexte déclament avec tant de chaleur contre nos confréries : Je loue votre zèle, s'il est selon Dieu, exempt de prévention et d'entêtement; mais je le louerais encore davantage, si dans les ouvrages que vous composez, ou dans les discours que vous prononcez, vous établissiez avec autant de soin le culte de la sainte Vierge, que vous en montrez les superstitions et les extravagances qui s'y glissent; si vous vous appliquiez autant à prouver qu'il est avantageux de porter le scapulaire, et de réciter le rosaire, pourvu qu'on ne pèche pas contre les règles de la solide piété, que vous paraissez attachés à en découvrir les abus.

Je louerais encore davantage votre zèle, si vous imitiez ces judicieux médecins qui tâtent le pouls de leurs malades, qui leur demandent d'où vient leur mal, et qui les obligent de leur en dire la cause, pour avoir lieu de leur représenter qu'ils ont mal usé de certaines choses qui étaient bonnes d'elles-mêmes : si, comme ces médecins qui n'attaquent la fièvre par leurs remèdes que pour en délivrer ceux qui en sont tourmentés (1), vous nous faisiez connaître que vous estimez nos petites sociétés, et que vous n'en condamnez les désordres qu'à dessein de nous en guérir ; je louerais votre prudence, et toute l'Eglise vous en serait obligée.

Mais quand après avoir glissé quelques petits mots que je puis à peine recueillir pour me consoler dans la dévotion que j'ai à la sainte Vierge, vous ne me parlez que d'illusions, que d'abus, que de désordres, que de superstitions, que de scandales (choses que je ne condamne pas moins que vous); quand vous ne m'entretenez que de faiblesses et des égarements de quelques-uns de mes confrères, et que vous vous contentez de faire à peu près à leur égard ce que fit Michol, qui se moqua de David qu'elle vit danser devant l'arche, permettez-moi de vous dire avec autant de modération et de simplicité que Job le disait à ses amis : *Audivi frequenter talia, consolatores onerosi omnes vos estis, numquid habebunt finem verba ventosa* (*Job*, XVI).

Parlons sans prévention et sans équivoque : Est-il avantageux à un chrétien de se mettre d'une congrégation, ou de porter le petit habit de Notre-Dame du mont Carmel ? Oui, mes frères, et n'en doutez pas : l'invincible preuve que j'en ai, est que dans ces sociétés considérées selon les vues de l'Eglise, selon la sainteté de leur institution, et par rapport aux grands biens qui s'y font, vous trouvez de quoi vous animer par de nouveaux motifs à la piété, et à faire de grands progrès dans la vertu.

(1) Febris est persecutor ut sit hominis liberator (*Lib. de decem chordis.*)

(*Six.*)

Remarquez bien la précaution que je prends, en considérant ces congrégations et ces confréries, non par rapport à quelques particuliers qui les déshonorent par leurs mauvaises mœurs, mais par rapport à la vie édifiante de plusieurs autres, et au dessein que l'Eglise a eu dans leur établissement. Car je crois qu'il faut dire de ces assemblées de piété ce que disait saint Augustin, pour répondre au peuple qui murmurait de quelques scandaleux désordres où l'un de ses clercs était tombé.

Quelque vigilance et quelque soin que j'apporte à régler ma maison, je suis homme, disait-il, et je vis au milieu des hommes. Je n'ai pas aussi assez de présomption pour me flatter que ma maison soit meilleure, ni que l'arche de Noé, où de huit hommes, il s'en trouva un de réprouvé, ni que la maison d'Abraham qui fut obligé par un ordre d'en haut de chasser la servante avec son fils, ni que celle d'Isaac dans laquelle de deux jumeaux, un fut l'objet de l'amour de Dieu, et l'autre de sa haine, ni que celle de Jacob dont un enfant souilla le lit par un inceste, ni que celle de David où un de ses fils eut un abominable commerce avec sa propre sœur, et dont l'autre se révolta contre le plus doux de tous les pères, ni que la famille de Jésus-Christ même, où onze apôtres eurent à leur compagnie le traître Judas ; ni enfin que le ciel du haut duquel plusieurs anges apostats ont été précipités dans les enfers (1).

Telle est, dit ce Père, la destinée des sociétés les plus chrétiennes, et des maisons les mieux réglées, de renfermer dans leur sein des bons et des méchants. Nous voudrions bien que cela ne fût pas ; ce n'est ni le dessein de l'Eglise qui nous assemble, ni le nôtre ; mais que faire ? Si nous nous affligeons de la mauvaise vie de quelques particuliers qui sont comme les ordures de nos maisons, nous avons sujet de nous consoler de la piété édifiante de plusieurs autres qui en font tout l'ornement : *Si contristamur de aliquibus purgamentis, consolamur de pluribus ornamentis.*

(1) Quantum libet vigilet disciplina domus meæ, homo sum et inter homines vivo, nec mihi arrogare audeo ut domus mea melior sit quam arca Noe ubi tamen inter octo homines, unus reprobus inventus est, aut melior sit quam domus Abrahæ ubi dictum est : ejice ancillam et filium ejus; aut melior sit quam domus Isaac, cujus de duobus geminis dictum est : Jacob dilexi, Esau autem odio habui, aut melior sit quam domus ipsius Jacob, ubi lectum patris filius incestavit, aut melior sit quam domus David cujus filius cum sorore concubuit, cujus alter filius contra patris tam sanctam mansuetudinem rebellavit ; aut melior quam cohabitatio ipsius Domini Jesu Christi in qua undecim boni perfidum et furem Judam toleraverunt ; aut melior sit postremo quam cœlum unde Angeli ceciderunt (*D. Aug. epist.* 78, *alias* 137). — Cum de aliquibus qui sanctum nomen profitentur, aliquid criminis vel falsi sonuerit, vel veri patuerit, instant, satagunt, ambiunt ut de omnibus hoc credatur. Nos ergo de nostris doloribus suavitatem suæ malæ linguæ captantes, facile est ut illis canibus comparemus, si forte in malo intelligendi sunt qui *lingebant vulnera pauperis illius qui ante januam divitis jacebat*, et quousque veniret ad requiem sinus Abrahæ laboriosa et indigna omnia tolerabat... Quisquis Episcopus vel Clericus, vel Monachus, vel Sanctimonialis cecidere, omnes tales esse credunt, instant, contendunt sed non omnes posse demonstrari. Et tamen etiam ipse cum aliqua maritata invenitur adulterata, nec ejiciunt uxores suas, nec accusant matres suas (*D. Aug. ibid.*).

Nous pouvons dire de nos confréries et de nos congrégations quelque chose de semblable. Ne croyez pas, messieurs, que ceux qui les composent soient tous des gens grossiers, charnels, animaux, qui ne connaissent pas ce qui est de Dieu ni ce qu'ils lui doivent, sous prétexte qu'il y en a quelques-uns de déréglés et qui n'ont qu'une dévotion indiscrète.

Ne croyez pas qu'ils soient tous des gens qui, se contentant de quelques cérémonies extérieures et de certaines pratiques d'invention humaine, en demeurent là sans avoir un véritable esprit de religion ; des gens qui, plus occupés *à nettoyer le dehors de la coupe qu'à en purifier le dedans*, à orner des chapelles qu'à remplir leurs âmes de vertus, à s'informer de quelle couleur était la sainte Vierge qu'à prendre garde *qu'ils sont eux-mêmes plus noirs que des charbons*, à crier ! *Notre-Dame, Notre Dame*, qu'à dire avec le publicain : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis pécheur*, vivent dans l'Eglise sans savoir ce que demande et ce que défend l'Eglise.

Ne croyez pas non plus que nos congréganistes et nos confrères soient tous des hypocrites ; des gens qui, pour s'attirer une vaine réputation, font une pompeuse ostentation de piété et ne jeûnent en de certains jours extraordinaires, qu'afin qu'ils paraissent avoir jeûné ; des gens qui, sans intégrité et sans bonne foi, veulent passer pour justes et pour intègres ; des gens qui, croyant ne pouvoir mieux cacher leurs mauvais commerces que sous le voile d'une confrérie, méditent de pernicieux desseins, en roulant des grains de chapelets entre leurs doigts.

S'il y en a quelques-uns de ce caractère, la sainte Vierge les désavoue, et l'Eglise, qui s'en afflige, ne les regarde que comme les balayures et les ordures de sa maison ; mais soit dans les siècles qui nous ont précédés, soit dans le nôtre, combien y en a-t-il eu et combien y en a-t-il encore aujourd'hui, qui, *adorant Dieu en esprit et en vérité*, cherchant à le servir et à lui plaire par des œuvres de surérogation sous la protection de la sainte Vierge, ajoutant à la pénitence chrétienne des mortifications particulières, à des vertus communes, une piété irréprochable, font la gloire et les ornements de nos confréries ? *Si contristamur de aliquibus purgamentis, consolamur de pluribus ornamentis.*

C'est ainsi que j'appelle ces vrais dévots qui, touchés du désir de leur perfection et du progrès dans la vertu, disputent entre eux par une sainte émulation à qui fera mieux son devoir, à qui se renverra par un ton plus grave et plus édifiant les louanges de Dieu et de la sainte Vierge, à qui aura plus de patience et de résignation dans ses adversités, plus de modération et d'humilité dans sa prospérité, plus de discrétion dans ses paroles, de désintéressement dans ses richesses, de charité dans ses aumônes, d'intégrité dans ses emplois, d'affabilité dans ses entretiens, de modestie dans ses regards, de re-

cueillement dans ses méditations, de ferveur dans ses prières, de régularité dans ses mœurs, de fermeté et de persévérance dans la vertu.

Voilà ce qui nous réjouit et ce qui nous console ; voilà même à mon sens une invincible preuve de l'utilité des congrégations et des confréries : congrégations et confréries, où l'on tâche d'ajouter aux obligations communes du christianisme, celles de son engagement particulier, et de s'animer à la piété et à la perfection évangélique : congrégations et confréries, où en qualité de domestiques de la sainte Vierge, on se sent plus obligé que les autres d'en prendre l'esprit et d'en recueillir quelques vertus : congrégations et confréries, où se forment ces saintes résolutions de ne rien faire qui ne tende à la gloire de Dieu, au salut de son âme, au bien spirituel et temporel de son prochain : congrégations et confréries, où, en faisant un petit corps dans l'Eglise, à laquelle on ne laisse pas d'être toujours uni, on s'oblige de l'édifier par la pratique d'une piété plus exemplaire.

Car c'est à ce dessein qu'elles ont été instituées : malheur à ceux et à celles qui s'y proposent des fins contraires et qui les déshonorent par leurs mauvais exemples ; nous les regardons comme des gens qui en font l'ordure et la honte. Mais comme il y en a plusieurs qui y mènent une vie chrétienne et pure, nous nous consolons de ce qu'ils en font l'apologie et l'ornement : *Si contristamur de aliquibus purgamentis, consolamur etiam de pluribus ornamentis.*

Vous outrez les choses, me direz-vous, en parlant si avantageusement des confréries et des congrégations qui ne seraient à présent d'aucune utilité dans l'Eglise, si nous avions conservé l'esprit des premiers chrétiens. Vous le dites, messieurs ; mais voyons si vous avez raison.

Je pourrais d'abord vous répondre que cette proposition s'étend bien loin, et que prouvant trop, vous ne prouvez rien du tout. Si cela était, ne regarderait-on pas comme inutiles dans l'Eglise, non-seulement les congrégations et les confréries, mais encore la multiplicité des ordres religieux, la différence de leurs règles, la variété de leurs habits et de leur manière de vivre, la solennité même de leur profession et de leurs vœux ? Car, pourquoi d'autre livre que celui de vie, d'autre registre que celui de Jésus-Christ, d'autres habits et d'autres vœux que ceux du baptême?

Sans doute que saint Cyprien et saint Jérôme ne l'entendaient pas si bien que vous, quand, parlant des vierges consacrées à Dieu, ils les comparaient aux anges ; quand ils disaient qu'elles étaient dès cette vie ce que nous espérons d'être en l'autre ; qu'elles avaient au-dessus de nous les avantages et la sainteté d'une double naissance ; que, par rapport à leurs engagements et à leur sexe, elles faisaient la gloire et l'une des principales beautés de l'Eglise (*D. Cyp. epist.* 62, *et lib. de Habitu et disciplina virginum ; D. Hieron. ad Demetriad. et de custodia virginitatis*).

Sans doute que saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, ne l'entendaient pas si bien que vous, quand ils regardaient comme des prodiges de sainteté dans la maison du Seigneur, tant de saintes sociétés de religieux, et tant d'anachorètes épars dans leurs solitudes, quand ils invitaient les fidèles de sortir des villes pour aller s'instruire de leurs devoirs auprès de ces savants et pieux maîtres, quand ils invectivaient avec tant d'éloquence et de force contre ceux qui blâmaient la vie monastique. Ces réflexions me mèneraient trop loin ; je me contente seulement de vous faire remarquer que votre objection suppose deux choses (1) :

La première, que tout était si saint dans la primitive église, qu'il n'y avait ni scandales à corriger, ni désordres à réformer, ni langueur et refroidissement dans la piété à ranimer ; que nulle maladie n'altérait la santé de cet auguste corps ; que ni fièvre, ni paralysie, ni lèpre, n'en déréglaient le tempérament. Belle idée que vous vous formez d'une église toute remplie de prédestinés, pour décharger votre pieuse indignation sur des siècles postérieurs où tout vous paraît entièrement corrompu.

La seconde, que dans ces siècles d'or et d'argent, dont nous n'avons à présent que l'écume, les congrégations et les confréries eussent été inutiles, en sorte que ce n'a été qu'à cause de l'affaiblissement et de la décadence du christianisme qu'on les a permises.

A Dieu ne plaise que je veuille diminuer en la moindre chose la gloire due à l'éminente sainteté de la primitive église ! Je sais que dans ces premiers siècles, cette bergerie encore très-petite ne renfermait guère que des brebis saines, et que, y ayant peu de fidèles, ils étaient presque tous autant de saints.

Mais je n'ai garde aussi d'avoir si mauvaise opinion de celle des temps postérieurs, que je la regarde entièrement déchue de sa première sainteté. Le nombre des chrétiens étant incomparablement plus grand, il est sans doute très-difficile que dans un si vaste corps, pour quelques parties qui sont saines, il n'y en ait plusieurs de malades. Et d'ailleurs, le Saint-Esprit ne m'avertit-il pas, *que demander d'où vient que les temps passés étaient meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'est faire une demande qui n'est pas raisonnable* (*Eccle.*, VII).

Mais en quel siècle voulez-vous fixer cette église sans ride et sans tache, en comparaison de laquelle la nôtre est toute noire et

(1) Veni ad me, et ego tibi sanctorum istorum ostendam tabernacula ; veni et ab eis disce quidpiam utile. Lucernæ sunt hi lucentes ubique terrarum. Muri sunt circumsedentes. Propterea solitudines petierunt, ut et te doceant populares contemnere tumultus. Non ipsis quidem, utpote qui fortes sint, et jam in medio turbine frui possint tranquillitate ; tibi vero penitus exhausto quies est necessaria, et ab assiduis fluctibus aliquantulum respirare. Hinc itaque frequenter vade, ut continuam diluas maculam precibus eorum, et monitionibus (*D. Chrysost. hom.* 27 *in Matthæum*).

toute défigurée? Est-ce dans le premier, le second, le troisième, le quatrième ou le cinquième siècle?

Je sais que l'Apôtre avertit son disciple Timothée, *que dans les derniers temps il y aura des avares, des ambitieux, des médisants, des gens sans parole et sans foi envers leurs semblables, sans respect et sans reconnaissance envers leurs pères, sans soumission et sans piété envers Dieu* (II *Timoth.*, III). Mais je sais aussi qu'en plusieurs autres endroits de ses lettres, il se plaint qu'il *y a des séducteurs, des envieux, des faux frères, des hypocrites, des scandaleux, des libertins, des jaloux, des séditieux, des ennemis de la croix et de la morale de Jésus-Christ* (I *Cor.*, V; II *Cor.*, XII). Qu'est-ce que saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, n'ont pas dit de tant de péchés capitaux, dont quelques chrétiens de leurs temps étaient coupables, et avec quelle véhémence ne leur ont-ils pas représenté qu'ils étaient indignes du caractère et du nom qu'ils portaient?

Ouvrez, messieurs, ouvrez nos livres, pour voir ce qui s'est passé dans les siècles suivants, vous y trouverez d'abord ce que saint Clément pape écrit aux chrétiens de Corinthe. *Les plus vils de la populace*, dit-il, *se sont soulevés contre les personnes de la première qualité ; les fous contre les sages, les jeunes contre les vieux. La justice et la paix, qui florissaient dans votre église, en ont été bannies ; vous êtes tous aveuglés dans les mystères de la foi, et ne marchez plus dans la voie des commandements de Dieu.* (*Clemens papa epist. ad Corinth. public. a Patricio Junio* 1633, *et postmodum* 1672, *a D. Cotel.*)

Vous y trouverez ce que saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, nous ont laissé dans leurs ouvrages, sur des désordres qu'ils regardaient dès lors pires que ceux des païens (*Clemens Alexandrinus, lib.* III *Pedag. c.* 11 ; *Greg. Nazianzenus, adv. mulieres ambitiosius sese ornantes; Tertull., de Cultu fœmin.*)

Se plaignaient-ils moins que nous ne nous plaignons aujourd'hui; des femmes mondaines de leurs temps, auxquelles ils reprochaient la nudité de leur gorge et de leur sein, le luxe de leurs habits tout brillants d'or et de pierreries, l'immodestie de leurs coiffures et de leurs regards, le fard de leur visage et les ornements empruntés de leurs têtes? Jusqu'à dire que ce n'était pas sur des personnes vivantes que les prêtres imposaient leurs mains, mais sur des têtes mortes, chargées de cheveux étrangers; jusqu'à leur reprocher qu'elles avaient honte de paraître telles que Dieu les avaient faites, changeant l'ouvrage de leur Créateur pour y mettre à la place celui du démon.

Les chrétiens de leurs temps prêchaient-ils moins contre la tempérance, que ceux de nos jours; quand ces saints docteurs se plaignaient qu'ils avaient une foi tout animale, toute charnelle, et qu'ils faisaient durer pendant des jours et des nuits entières, des repas où rien ne manquait, ni pour l'ordre des services, ni pour la diversité des ragoûts, ni pour le choix des vins les plus exquis, ni pour la magnificence et la délicatesse de leurs tables (1).

On ne peut lire sans étonnement et sans douleur ce que saint Cyprien dit du clergé et du peuple, des grands et des petits, des hommes et des femmes de son siècle. Il n'y a, dit-il (2), presque plus de religion, ni de foi dans la plupart des prêtres, ni dans les autres ministres du Seigneur. La piété, les œuvres de miséricorde, la régularité des mœurs, l'austérité et la sainteté de la discipline ecclésiastique semblent en être bannies. Ce n'est pas assez de jurer en vain; on fait sans scrupule de faux serments. Ce n'est pas assez de ne point faire d'aumône aux pauvres; on les dépouille du peu de bien qui leur reste. A-t-on des supérieurs? on les méprise avec un insolent orgueil : des ennemis? on en médit avec fureur, et l'on conserve contre eux des haines éternelles : des peuples à conduire? on les quitte, pour aller chercher en d'autres provinces de quoi s'enrichir par l'administration des affaires séculières, et augmenter ses revenus par d'énormes usures.

Je ne finirais jamais si j'ajoutais ce que saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Salvien et d'autres Pères ont dit des désordres de leurs siècles, que vous regardez comme des siècles d'une éminente sainteté, dont nous avons perdu l'esprit, et sans l'affaiblissement duquel nos confréries, selon vous, ne seraient d'aucune utilité dans l'Eglise. Il n'y a pas non plus d'apparence que vous trouviez mieux votre compte dans les siècles suivants, à moins que vous ne nous produisiez des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qui, jusqu'ici nous ont été inconnus.

Dans ce relâchement, les confréries eussent donc été de quelque utilité, du moins dès le troisième siècle, dont saint Cyprien regardait déjà la discipline corrompue et toute différente de celle que l'Eglise avait reçue du temps des apôtres : *Traditam divinitus disciplinam pax longa corrupit, jacentem fidem et pene dixerim dormientem.*

Mais quand j'avouerais que l'esprit du

(1) Mensam dulcissimis unguentis exquisitissimisque perfundi ut magis etiam effœminemur. Adolescentes insuper adstare petulantibus et impudicis oculis adoruatos... Ad hæc mensam carnibus redundare, elementis omnibus nobis uberrime copiosissimeque subministrantibus ; aere, terra, aqua, nosque coquorum et conditorum imposturis lenocinisque comprimi, omnesque de eo inter se concertare, ecquis avidum et ingratum ventrem maxime demulceat hanc inquam gravem sarcinam, belluamque inexplebilem .. Nos autem vini pocula usque ad pocula hauriemus ; imo etiam ultra tremulantiam, etc. (*Greg. Naz. de pauperum Amore*).

(2) Non in sacerdotibus religio devota, non in ministris fides integra, non in operibus misericordia, non in moribus disciplina... non jurare tantum temere, sed ad hoc etiam pejerare. Præpositos superbo tumore contemnere, venenato sibi ore maledicere, odiis pertinacibus invicem dissidere. Episcopi plurimi quos et ornamento esse oportet et exemplo, divina procuratione contempta procuratores rerum sæcularium fieri, derelicta cathedra, plebe deserta per alienas provincias aberrantes negotiationis quæstuosæ nundinas aucupari : esurientibus in ecclesia fratribus habere argentum largiter, belle fundos insidiosis fraudibus rapere, usuris multiplicantibus fœnus augere (*D. Cypr., libro de Lapsis*).

christianisme se serait toujours conservé pendant ces siècles, dans sa première vigueur, les confréries eussent-elles été pour lors inutiles; et si le Saint-Esprit avait jugé à propos de découvrir aux premiers fidèles, non-seulement les grandeurs de la sainte Vierge, mais encore le culte qu'on pouvait lui rendre par des sociétés particulières, l'Eglise n'en aurait-elle pas été autant, et même plus édifiée par de vrais dévots, qu'elle l'était par ces différentes classes de pénitents qu'on regardait dès lors comme des confréries et des sociétés séparées dans un même corps?

Interrompre son repos, renoncer à ses plaisirs, quitter ses affaires pour chanter les louanges de Dieu, faire abstinence les mercredis, visiter les prisonniers et les pauvres malades, sont-ce là des mortifications inutiles? l'eussent-elles été dès le premier siècle de l'Eglise? S'approcher souvent des sacrements, se recueillir et rentrer en soi-même par de fréquentes méditations, célébrer avec piété les saints mystères et réciter l'office de la sainte Vierge avec une modestie exemplaire, sont-ce là des œuvres dont l'Eglise se soucie peu?

Elle vous en sait si bon gré, mes frères, qu'elle récompense par de grandes indulgences votre pieux engagement. C'est à vous qu'elle distribue les trésors que Jésus-Christ son époux a confiés à sa charité et à sa prudence, afin que vous y preniez ce qui vous est nécessaire, pour vous acquitter envers lui de vos dettes. C'est pour vous qu'elle ouvre ces fontaines du Sauveur, afin que vous *y puisiez avec joie ces eaux salutaires qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle : Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (*Isaiæ*, XII); *Fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Joan.*, IV).

Vivant comme de saints confrères doivent vivre, vous trouvez dans ces sociétés spirituelles de quoi vous mieux acquitter des devoirs que vous avez contractés envers Dieu; de quoi vous animer, par de nouveaux motifs, à la pratique des plus héroïques vertus; de quoi enfin obtenir, par une spéciale protection de la sainte Vierge, plus de bénédictions et de grâces. Je finis par cette troisième proposition un si vaste sujet, auquel je pourrai, dans la suite de ces éloges et de ces fêtes, donner plus d'étendue.

TROISIÈME POINT.

Depuis que la sainte Vierge, élevée à la glorieuse qualité de Mère de Dieu, est devenue aussi la nôtre; depuis que cette sainte créature, choisie de toute éternité pour l'accomplissement du mystère de l'incarnation, a porté, comme dit saint Augustin (In hæc verba : *Homo et homo natus est in ea*), deux hommes dans son sein, son fils naturel et des enfants adoptifs; depuis que Jésus-Christ, près de rendre l'âme sur la croix, l'a donnée pour mère à son fidèle disciple et, en sa personne, à tous les chrétiens, nous avons tant d'intérêt de l'invoquer dans nos besoins, elle prend elle-même tant de part à notre salut, et Dieu lui a donné tant de puissance, qu'il accorde souvent, à sa prière, des grâces qui, quoiqu'elles viennent uniquement de lui, passent cependant à nous par son canal.

Ne serait-ce point parce qu'il a voulu opposer à une Eve mère, ou, pour mieux dire, meurtrière des hommes, une autre Eve, cause instrumentelle de leur salut? C'est la raison de saint Irénée et d'autres Pères des premiers siècles, qui disent que si nous sommes chrétiens et appelés à l'héritage céleste, nous en avons, après Jésus-Christ, l'obligation à la sainte Vierge (*D. Irenæus*, *lib.* V, *c.* 19; *Methodius Tyri Episcopus*, *oratione habita in hypapantem Domini*).

Ne serait-ce pas parce qu'elle est le cou mystérieux de l'Eglise, et que, comme tous les esprits passent de la tête au corps, par cette partie qui unit le chef aux membres, partie inférieure à l'une, mais supérieure aux autres (1), de même les grâces que Jésus-Christ notre chef a la bonté de nous donner viennent par cette bienheureuse créature, infiniment abaissée par rapport à son Fils, mais très-élevée au-dessus de nous par sa divine maternité? C'est la raison de saint Jean Damascène, de saint Bonaventure et de saint Bernardin de Sienne (*Bernardinus Senensis in Maria*, *l.* III, *part.*).

Ne serait-ce pas, enfin, parce que les trois personnes de l'adorable Trinité ayant jugé à propos de se servir de Marie pour coopérer à leur grand dessein de sauver les hommes, elles ont bien voulu aussi, après cette première grâce, leur donner, par son moyen, celles qui n'en sont que les suites et les dépendances? C'est la raison de saint Fulgence, de saint Bernard et du chancelier Gerson (2).

Mais parler de la sorte, n'est-ce pas faire injure à Dieu, maître absolu de ses grâces, et à Jésus-Christ, seul médiateur d'autorité entre lui et les hommes? N'est-ce pas même élever tribunal contre tribunal, puissance contre puissance, et faire intervenir, pour favoriser l'impénitence des pécheurs, une créature dont les intérêts sont inséparables de ceux de la Divinité?

Non, messieurs, et si quelqu'un poussait jusque-là sa crainte ou son pieux chagrin, vous seriez en droit de lui répondre : Dites donc que c'était élever tribunal contre tribunal et puissance contre puissance, quand Moïse, parlant pour des pécheurs idolâtres, disait à Dieu : *Pardonnez-leur, Seigneur, ou effacez-moi de votre livre que vous avez écrit* (*Exod.*, XXXII); quand il le sollicita avec tant d'importunité, que Dieu paraissant, selon notre manière de concevoir, comme un homme qu'on retient dans les plus impétueux mouvements de sa colère, lui répondit : *Laissez-moi faire, afin que mon indignation s'allume contre ce peuple, et que je le perde.*

Les Pères et les interprètes ont été si peu

(1) Plane mater membrorum ejus quod nos sumus quia cooperata est charitate ut fideles in Ecclesia nascerentur qui ipsius capitis membra sunt, etc. — (*D. Aug. de sancta virginit. ch.* 6.)

(2) Deus totius boni plenitudinem posuit in Maria, et proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis ab ea noverimus redundare (*D. Bern. serm. de Nat. M.*).

de ce sentiment, que Théodoret a très-judicieusement remarqué que ces paroles de Dieu à Moïse ne servirent qu'à exciter encore davantage ce charitable médiateur à intercéder pour ces malheureux (*Theodoretus, in Exodum, quæst.* 67). Il se représenta Dieu comme un bon père, qui, d'un côté, pour ne pas souffrir impunément le libertinage de ses enfants, se voit obligé de les punir, mais qui, d'un autre côté, ayant autant de tendresse pour eux que de justice, ne trouve pas mauvais qu'on lui ôte les verges des mains et qu'on le prie de se radoucir.

Saint Augustin tire même de cet exemple cette consolante vérité : qu'il est souvent très-avantageux aux pécheurs d'avoir recours à de puissants médiateurs qui intercèdent pour eux auprès de Dieu, puisqu'il ent dès lors tant d'égards pour Moïse, qu'il aima, dans sa colère, un peuple coupable qui était protégé d'un homme qu'il aimait, se représentant le mérite de son fidèle serviteur, afin de pardonner à ceux qui n'en avaient point (1).

Que si Dieu a eu autrefois cette considération pour Moïse, en aura-t-il moins aujourd'hui pour une Vierge incomparablement plus considérée et plus aimée? S'il s'est dès lors lié pour ainsi dire les mains, afin de ne pas punir dans sa colère un peuple rebelle, en faveur duquel son serviteur priait, trouvera-t-il aujourd'hui mauvais qu'une mère pleine de tendresse emploie, pour l'apaiser, le crédit qu'il lui a donné? Se plaindra-t-il que c'est élever tribunal contre tribunal, ou vouloir partager sa puissance?

C'est aussi pour toutes ces raisons que les Pères grecs et latins ont regardé la dévotion à la sainte Vierge comme très-avantageuse à ceux qui avaient recours à elle dans leurs besoins (2), ces grands hommes étant très-persuadés que Dieu nous l'avait donnée pour avocate, pour consolatrice, pour refuge, pour médiatrice, pour mère de miséricorde et de grâce, jusqu'à dire, dans ces savants discours qui furent faits dès lors au concile d'Ephèse, que si les idolâtres venaient à la connaissance de la vérité et recevaient la grâce du baptême, si les pécheurs quittaient leurs mauvaises habitudes et obtenaient le pardon de leurs péchés, si l'empire du démon et de l'erreur était détruit, si les autels, tirés d'un profane et abominable culte, servaient à de saints usages, et si la vraie religion était établie sur les ruines du paganisme, nous en aurions, après Dieu, l'obligation à Marie.

Cela étant, mes chers confrères, et supposé que vous viviez en vrais dévots, je n'ai rien que de consolant à vous dire : sur vous tombent de plus près ces rosées célestes et ces bénédictions de douceur; à vous, ces grâces obtenues par les mérites de la sainte Vierge sont accordées avec plus d'abondance; pour vous, ces beaux noms d'avocate dans la plus importante de toutes vos affaires, d'asile dans vos persécutions, d'étoile dans votre navigation, de consolation dans vos disgrâces, d'aide dans vos faiblesses, de guide dans vos égarements, de protectrice dans vos combats, sont de plus justes titres d'une confiance particulière.

Vous êtes, pour ainsi dire, deux fois les enfants de Marie. Hé! où se jettent-ils, ces enfants, quand leur père est en colère, si ce n'est dans le sein de leur mère, qui, pleine de tendresse, arrête l'effet de son indignation et leur obtient le pardon de leurs fautes?

Vous en êtes les serviteurs et les domestiques. Hé! pour qui cette *femme forte* s'intéressera-t-elle avec plus d'ardeur, si ce n'est pour ceux dont elle reçoit tous les jours d'agréables services? pour ceux qui l'invoquent et qui s'efforcent de l'imiter, selon les différentes mesures de leurs grâces et leur fidélité à y répondre!

Pour qui s'intéressera-t-elle davantage, si ce n'est pour ceux qui, *vêtus de deux habits*, tâchent de vivre avec tant d'application à leurs devoirs de chrétiens et de confrères, qu'ils portent l'un et l'autre, pour *se garantir du froid* de l'indévotion et du péché? *Non timebit domui suæ a frigoribus nivis; omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.*

Oh! que ce petit habit vous a attiré d'ennemis et à vos pieux prédécesseurs! Semblables à ces frères inhumains, *qui ne pouvaient souffrir Joseph, ni lui parler sans aigreur* (*Gen.*, XXXVII), ils ont toujours conservé contre vous un fonds d'aversion ou de mépris; ils se sont dit les uns les autres, en vous voyant : Voici nos rêveurs; jetons-les dans une vieille citerne, afin qu'il n'en soit plus parlé : ils verront ce à quoi les songes de leur ridicule piété leur auront servi.

Malgré l'envie de ces frères séparés de notre communion, et les traits perçants de leurs langues, on a vu ce petit habit honoré par les empereurs et les rois, par les princes et les princesses, par les plus savants et les plus pieux hommes de leurs siècles, qui n'ont pas dédaigné de le porter.

Malgré leur envie et les traits perçants de leurs langues, vous avez voulu, ô mon Dieu! pour l'honneur de votre mère et pour la consolation de ceux qui portent le scapulaire, faire de temps en temps quelques miracles par ce faible instrument de votre infinie puissance : miracles contre lesquels la plus maligne critique n'a pu rien objecter de sou-

(1) His verbis significat Deus plurimum apud se prodesse illi populo, quia sic ab illo viro diligebatur quem sic Dominus diligebat : ut eo modo admoneamur cum demerita nostra nos gravant ne diligamur a Deo, relevari nos apud eum illorum meritis posse quos Deus diligit (*D. Aug. in Exodum quæstione* 149).

(2) Ipsa tanquam mediatrix fidelissima omnium negotia in cœlesti curia procurat... ad Mariam sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum omnium causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, illi qui sunt in cœlo ut ræsarciantur, et qui in inferno ut eripiantur, qui præcesserunt ut prophetæ fideles inveniantur, qui sequuntur ut glorificentur. Et beatam te dicunt omnes generationes, genitrix vitæ, Domina mundi, Regina cœli. Omnes isquam generationes quæ omnibus generationibus vitam et gloriam genuisti. In te enim Angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam invenerunt in æternum. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et per te et de te benigna manus omnipotentis quidquid creavit reparavit (*D. Bern., serm. 2 Pentecosten.*, *Vide Cyril. Alex. homil. adv. Nestor. et in Conc. Ephes. art.* 1).

tenable; miracles confirmés par d'irréprochables témoins et de constantes dépositions revêtues de toutes leurs formes; miracles approuvés et reconnus véritables par les souverains pontifes, par les prélats et les magistrats des lieux où ils ont été faits; miracles qui nous obligent de nous écrier, dans un esprit d'admiration et de reconnaissance : *Benedicite omnes religiosi Dei Domino Deo Deorum, laudate et confitemini ei quia in omnia sæcula misericordia ejus :* Vous tous qui avez de la religion, bénissez le Seigneur, Dieu des Dieux; louez-le et avouez que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles.

Qui peut-on mieux charger de ces devoirs de reconnaissance, que vous autres, mes chers confrères, qui peut-être par une expérience personnelle avez déjà reçu des effets sensibles de la protection de votre bienheureuse Mère, dans vos chagrins, dans vos maladies, dans vos procès, dans vos tentations, dans vos plus pressants besoins; que vous qui allez par elle au Seigneur, et qui, dans le culte que vous lui rendez, avez trouvé le moyen de vous attirer les grâces *du Dieu de toute consolation, et du Père des miséricordes?*

Que les hommes du siècle cherchent de puissants protecteurs, qu'ils assiègent du matin les portes des grands pour en obtenir quelques faveurs : plus sages qu'eux, faites votre cour à Dieu par Marie, qui vous y conduira, et auprès duquel elle ménagera pour vous le succès de la plus importante de toutes les affaires, je veux dire celle de votre salut.

Priez-la pour cet effet de toute l'étendue de vos âmes, et par les plus tendres mouvements de vos cœurs. Car tel est, dit saint Bernard, le bon plaisir de Dieu, qui veut que vous ayez par elle ce qu'il a résolu de vous donner (1).

Avez-vous besoin d'une avocate? ayez recours à Marie : le Fils exaucera sa Mère, et le Père ne refusera rien à son Fils. Voilà, ajoute ce saint homme, voilà ma plus grande confiance, et après Dieu tout le fondement de mon espérance.

Pourquoi appréhenderiez-vous de vous approcher de cette charitable mère, qui, bien loin d'avoir quelque chose de sévère et de rebutant, est pleine de miséricorde et de douceur? Avez-vous quelque présent à faire à Dieu? offrez-le par ses mains, si vous voulez n'être pas rebutés. Pensez à elle dans vos dangers, dans vos embarras, dans vos irrésolutions, dans vos peines de corps et d'esprit.

Qu'elle ne sorte jamais ni de vos bouches, ni de vos cœurs, et surtout souvenez-vous que si vous voulez obtenir l'effet de ses prières et de son suffrage, vous devez régler votre vie sur la sainteté de la sienne. La suivant, vous ne vous égarerez pas, la priant, vous ne vous désespérerez pas; pensant à elle, vous ne vous tromperez pas. Marchez hardiment dans les voies du salut qu'elle vous montre, et n'appréhendez ni de tomber quand elle vous soutient, ni de périr quand elle vous protége, ni de vous lasser quand elle vous conduit. Je n'oserais vous le dire de mon chef: on m'accuserait de témérité, je ne parle qu'après saint Bernard.

O la plus forte de toute les femmes, ô la plus aimable de toutes les vierges! ô la plus puissante de toutes les reines! ô la plus douce de toutes les maîtresses! ô la plus tendre de toutes les mères (1)! Regardez-nous en pitié du haut du ciel où vous régnez avec Dieu, et quand nous sortirons de l'exil de ce monde et de cette vallée de larmes d'où nous soupirons après notre chère patrie, faites que nous voyions face à face le fruit béni de votre sein, l'adorable Jésus, et que nous le possédions pendant toute la bienheureuse éternité. *Amen.*

(1) Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos voluit habere per Mariam... Advocatam habere vis? ad Mariam recurre : exaudiet utique matrem Filius, et exaudiet Filium Pater. Hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. Quid ad Mariam accedere trepidet humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile : tota suavis est plena pietatis et gratiæ, plena mansuetudinis et misericordiæ. Ideoque modicum istud quod offerre desideras, gratissimis illis et omni acceptione dignissimis Mariæ manibus offerendum tradere cura, si non vis sustinere repulsam. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde, et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias; ipsam rogans non desperas; ipsam cogitans non erras; ipsa tenente non corruis; ipsa protegente non metuis; ipsa duce non fatigaris (*D. Bern. in Nativit. B. M. V. sermone super signum magnum: 2 super missus est, et serm. 4 de Assumptione*).

DISCOURS XLI.

DE LA CONFRÉRIE DU SCAPULAIRE ET DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus.

Tous ses domestiques sont revêtus de deux habits (*Prov.*, XXXI).

Je reprends une seconde fois ces paroles de mon texte, afin de donner, autant qu'il sera possible, tout l'éclaircissement nécessaire à une matière aussi délicate qu'est celle des confréries et de la dévotion à la sainte Vierge.

Il est également dangereux d'en dire trop et de n'en pas dire assez; d'en trop découvrir les abus, de peur qu'on ne rejette sur la dévotion ce qui ne vient que des faux dévots, et d'en montrer aussi trop les avantages, de peur qu'en s'arrêtant à un culte purement extérieur et plein de désordres, on ne se flatte, quelque vie que l'on mène, d'une protection, et d'une prédestination chimériques.

N'appelons donc ni amer ce qui est doux, ni doux ce qui est amer; tâchons au contraire de parler avec tant de discernement et de justesse, que nous ne disions rien, ni qui alarme mal à propos les consciences, ni qui leur donne aussi une fausse et funeste sécurité.

Est-il avantageux à un chrétien d'être de la confrérie du scapulaire, ou de se mettre de quelque autre société qui honore la sainte Vierge, et qui porte quelque marque de son engagement? Oui, messieurs, si, en se repré-

(1) Prière de l'Eglise

sentant qu'on est confrère, on n'oublie pas qu'on est chrétien, et si, quelque chose qui arrive, on ne se dispense pas des devoirs essentiels à son état. Non, si en s'attachant à des œuvres de surérogation, on néglige les obligations primitives du christianisme, et si au lieu de faire la volonté de Dieu par un fidèle accomplissement de sa loi, on fait sa propre volonté, par des pratiques d'une dévotion capricieuse et bizarre.

Oui, si l'on regarde sa qualité de domestique de la sainte Vierge comme une qualité ajoutée de surcroît à celle de serviteur de Dieu qu'on doit seul adorer, servir, aimer par-dessus toutes choses. Non, si l'on désobéit au Fils, sous prétexte qu'on s'attache à la mère, et si, en portant le petit habit de Notre-Dame du mont Carmel, on déshonore par une mauvaise vie la robe de son baptême. Je vous l'ai dit d'abord, mes frères, je n'appelle vrais domestiques de la sainte Vierge que ceux qui sont revêtus de ces deux habits, et qui les portent avec honneur. *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus.*

Après cette précaution, je ne crains pas de vous dire encore une fois ce que j'ai tâché d'établir dans mon premier discours, qu'un vrai dévot de la sainte Vierge trouve dans cette confrérie de quoi mieux remplir les devoirs essentiels qu'il a contractés envers Dieu ; ç'a été ma première raison : de quoi s'animer par de nouveaux motifs à la piété et à la vertu chrétienne ; ç'a été la seconde : de quoi enfin s'attirer par une spéciale protection de cette charitable mère, plus de bénédictions et de grâces ; ç'a été la troisième.

Mais s'il n'a qu'une fausse dévotion, nul de ces avantages n'est pour lui ; et afin de ne donner aucun lieu à de mauvais confrères de se flatter témérairement des priviléges et des grâces qui ne sont destinées qu'à ceux qui ont une vraie piété, il est important de vous faire voir quels sont les vices et les déréglements de la fausse.

J'en découvre trois ; ceux des dévots superstitieux et grossiers ; ceux des dévots extérieurs et apparents ; ceux des dévots impénitents et endurcis. Dans les premiers, c'est ignorance, et il faut les instruire : dans les seconds, c'est illusion, et il faut les détromper : dans les troisièmes, c'est impiété et malice, et il faut les confondre.

Il faut montrer aux premiers qu'ils rendent à la sainte Vierge des honneurs qu'elle ne veut pas ; aux seconds, qu'ils se flattent d'une dévotion qu'ils n'ont pas ; aux troisièmes, qu'ils s'attendent à une protection qu'ils ne recevront pas. Trois vérités, qui, étant bien expliquées et bien entendues, vous feront conclure qu'il est donc fort inutile de porter le scapulaire, si l'on ne s'acquitte fidèlement des devoirs d'un vrai chrétien, et qu'on ne peut appeler domestiques de la sainte Vierge que ceux qui, conservant avec les marques de leur engagement la robe de leur baptême, sont revêtus de ces deux habits. *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Joignez, messieurs, vos prières aux miennes pour obtenir du Saint-Esprit, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Quand Jésus-Christ dit chez saint Luc, que *les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière* (*Luc.* XVI) dans celles qu'ils entreprennent ; ce serait une erreur trop grossière de croire que, comparant affaire à affaire, il estime davantage la sagesse des hommes du monde que celle des chrétiens qui s'occupent du grand ouvrage de leur salut. Mais c'est entrer dans son esprit, et donner à ces paroles un sens fort naturel, de dire que souvent on prend de plus justes mesures pour réussir dans l'administration des affaires temporelles, qu'on n'en prend pour ne point faire de fausses démarches dans celles qui regardent le salut et la perfection évangélique.

S'engager dans un voyage sans en prévoir les dangers, ni s'informer des routes qu'il faut tenir ; cultiver et ensemencer un champ sans en arracher les épines, et savoir si les semences qu'on y répand sont bonnes et propres à la nature de la terre ; monter sur un vaisseau pour faire une longue navigation, sans pilote et sans provision de vivres ; entreprendre des affaires difficiles, dont le mauvais succès produirait une perte irréparable, sans se faire instruire des vrais moyens d'y réussir ; ce serait là, messieurs, ce que vous appelleriez dans le monde bêtise, imprudence, folie : mais c'est là aussi, comme vous le savez, ce qui arrive à très-peu de gens.

Il n'en est pas de même dans la conduite que l'on tient au sujet de la dévotion. Quoique les devoirs qui la regardent soient, non-seulement plus importants en eux-mêmes, mais encore environnés de plus de dangers, et exposés à de plus pernicieuses illusions, ceux qui en sont chargés les négligent presque toujours et se soucient peu de s'en faire instruire : enfants de lumière éloignés de la vraie lumière, ouvrant les yeux comme Balaam sans rien voir, vivant dans une profonde et grossière ignorance au milieu du grand jour de la vérité, enfants, par conséquent, moins prudents dans les affaires de leur salut que ne le sont ceux du siècle dans l'administration de celles du monde.

Car, pour ne rien dire d'étranger à mon sujet, quelle grossièreté, quelles superstitions, quels abus, principalement parmi le petit peuple, dans la plupart des confréries et des sociétés chrétiennes !

Les uns s'y engagent par des exemples ou domestiques ou étrangers. Ils font ce qu'ils voient faire aux autres ; ce que leurs voisins, leurs compatriotes, leurs pères, leurs mères, leurs aïeux, ont fait : conduite qui ne serait que raisonnable et digne de louanges, si les bonnes œuvres de leurs prédécesseurs les touchaient autant que leur piété extérieure, et s'ils regardaient cet engagement comme un puissant motif de mieux vivre, et de se faire moins distinguer par ces symboles qui frappent les sens, que par des

vertus qui purifient leurs âmes et les rendent plus agréables au Seigneur. Mais c'est à quoi ils ne pensent guère. Ils se font écrire dans un livre de confrérie, ils ont quelques images de la sainte Vierge dans leurs chambres, ils récitent sans attention quelques prières, ils font par habitude quelques abstinences; c'en est assez, ce leur semble; ils imitent leurs confrères, sans autre dessein que de faire extérieurement ce qu'ils font.

D'autres, par une ignorance et une erreur encore plus grandes, regardent la sainte Vierge comme celle à laquelle se terminent les honneurs qu'ils lui rendent et les prières qu'ils lui font. C'est à elle qu'ils adressent leurs vœux, c'est vers elle qu'ils dirigent leurs intentions, c'est d'elle qu'ils attendent les secours dont ils ont besoin, la priant sans presque prier Jésus-Christ, l'invoquant sans implorer avec ferveur l'assistance de Dieu, comme si indépendamment de lui elle pouvait leur accorder ce qu'ils lui demandent; ornant ses autels et ses statues avec plus de soin que les lieux où est exposé l'adorable corps de Jésus-Christ, la regardant avec plus de tendresse que leur Sauveur, et mettant autant leur espérance à la créature qu'au Créateur.

Méprisent-ils Dieu? je ne veux pas le croire, mais ils n'y pensent pas. Attendent-ils quelque chose de Dieu? il y a quelque apparence; mais ils ne parlent que de la sainte Vierge. C'est à elle qu'ils offrent leurs cierges et leurs petites bougies; c'est non-seulement devant elle, mais encore par rapport à elle qu'ils font leurs neuvaines : et si, par un bruit populaire ils savent qu'elle fasse plus de miracles en un pays qu'en un autre, c'est là qu'ils se transportent malgré l'éloignement des lieux, l'attachement à leurs emplois, l'incommodité des saisons et l'épuisement de leurs forces, pendant qu'ils désertent leurs paroisses, et que le culte du Seigneur est entièrement abandonné.

Cette grossière et stupide ignorance, pour être commune, n'est ni moins criminelle, ni moins injurieuse à Dieu et à la sainte Vierge. Je dis criminelle, parce qu'elle n'est ni excusable, ni invincible. Car, de quelle excuse peuvent se servir ces confrères superstitieux qui tombent dans de si pitoyables égarements?

Diront-ils que c'est peu de chose? mais ils pèchent contre le premier de tous les commandements, contre un devoir essentiel et primitif. Vous n'avez qu'un Dieu, mes frères, lui seul mérite par lui-même d'être honoré, aimé, servi. A lui seul sont dus vos adorations, vos sacrifices, vos oblations, vos prières : vos adorations, pour révérer son infinie grandeur; vos sacrifices, pour vous anéantir devant sa souveraine puissance; vos oblations, pour le remercier de ses bienfaits; vos prières, pour attirer sa miséricorde et fléchir sa justice (1).

Par l'adoration, vous rendez hommage à sa majesté, en vous humiliant devant elle; par le sacrifice, vous lui donnez volontairement sur vous un pouvoir qu'il a déjà de lui-même, de disposer de votre vie et de vos personnes comme il lui plaira; par l'oblation, vous lui rendez une partie de ce que vous avez reçu de ses mains libérales; et par la prière, vous implorez son infinie bonté dont vous espérez d'obtenir l'effet de vos demandes. Adoration, sacrifice, oblation, prières comprises dans ce premier de tous les commandements : *Vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Or, manquer à ce culte, et vivre dans l'ignorance d'un devoir si essentiel au salut, est-ce peu de chose?

S'excuseront-ils sur un défaut d'instruction, et de ce qu'ils font bonnement ce qu'ils voient faire aux autres? mais manquent-ils de pasteurs et de gens qui leur enseignent les premiers principes de leur religion? Et faut-il que, prenant tant de précautions pour ne se pas tromper dans les affaires temporelles qui les regardent, ils négligent de se faire expliquer celles dont dépend leur bienheureuse éternité? Ignorance par conséquent inexcusable et criminelle, mais ignorance, cause d'une superstitieuse dévotion qui ne peut être qu'injurieuse à Dieu et à la sainte Vierge.

Comme Dieu a fait toutes choses pour sa gloire, il a principalement créé les hommes pour la lui rendre. C'est là un devoir primitif qui ne leur est ni enseigné par la philosophie, ni suggéré par la politique, ni manifesté après de longues recherches et de subtiles spéculations, mais inspiré par la nature et la raison même.

S'il y a un Dieu, il mérite un culte suprême; et si ce Dieu nous a mis au monde, c'est afin que nous l'honorions et que nous lui payions ce tribut de louange et de reconnaissance que nous ne devons qu'à lui, dit le savant Lactance. Nous sommes les premiers temples où il veut être adoré, les premiers autels sur lesquels il veut que nous nous immolions en qualité de victimes, et que nous fassions monter jusqu'à lui l'encens de nos prières et de nos bonnes œuvres (2).

Nous honorons les rois à cause de la souveraine autorité qu'ils ont sur nous; nos pères, à cause de la vie et des autres biens qu'ils nous donnent; nos supérieurs et nos maîtres, à cause du droit qu'ils ont de nous conduire et de nous reprendre; les saints, à

(1) Eodem actu homo servit Deo et colit ipsum, nam cultus respicit Dei excellentiam cui reverentia debetur, servitus autem respicit subjectionem hominis ad Deum, et ad hæc duo pertinent omnes religionis actus qui religioni tribuuntur, quia per omnes homo protestatur divinam excellentiam et subjectionem sui ad Deum (*D. Th.* 2. 2. *q.* 81, *art.* 3).

(2) Deo nos servitutem quæ latria dicitur sive in quibusque Sacramentis, sive in nobis ipsis debemus; hujus templum simul omnes et singuli templa sumus. Ei cruentas victimas cædimus quando usque ad sanguinem pro ejus veritate certamus; ei suavissimum adolemus incensum, cum in ejus conspectu pio sanctoque amore flagramus; ei dona ejus in nobis, nosque ipsos vovemus et reddimus. Ei beneficiorum ejus solemnibus festis, et diebus statutis dicamus sacramusque memoriam, ne volumine temporum ingrata subrepat oblivio : ei sacrificamus hostiam humilitatis et laudis in ara cordis igne fervido charitatis (*D. Aug. lib. X de Civil. Dei, c.* 4. — *Vide eumdem Aug. de vera Religione sub finem. Orig. hom.* 13 *in Levitic. et Lactantium, lib.* IV, *c.* 28).

cause du bonheur dont ils jouissent dans le ciel, et de la protection que nous en attendons : mais, pour vous, ô mon Dieu, nous vous adorons d'un culte absolu comme celui par *qui ces rois règnent*, celui par qui ces pères nous mettent au monde, celui par qui ces maîtres nous gouvernent, celui par qui ces saints sont couronnés de gloire (1).

Voilà, messieurs, quelle est votre profession de foi et l'objet de votre religion. Voilà ce que saint Paul entendait *par ce fondement que nul homme ne peut changer, je veux dire Jésus-Christ.* Bâtissez tant qu'il vous plaira, si votre piété n'est posée sur ce fond solide, vous travaillerez inutilement; et, bien loin que votre édifice subsiste, il tombera aussitôt et vous accablera sous ses ruines. *Fundamentum aliud nemo potest ponere, nisi id quod positum est, Christus Jesus* (I *Cor.* III).

Il ne dépend pas de vous de le mettre, ce fondement, *il est déjà mis, positum est.* Il ne dépend pas de vous d'en choisir un autre; c'est *la pierre angulaire* de toute l'Église. Vous pouvez bien, dit le même Apôtre, *bâtir sur ce fondement ou avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, ou avec du bois, du foin et de la paille :* c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Chrysostome et saint Thomas (2), vous pouvez bien ajouter à l'être spirituel que vous avez reçu par le baptême, des vertus extraordinaires ou des actions communes, tantôt avec l'or d'une charité héroïque et l'argent d'une sagesse parfaite; tantôt avec le bois et le foin d'une piété ordinaire et commune; mais c'est toujours sur ce fondement que ce grand, ou ce médiocre ouvrage doit être mis. Vous pouvez bien enfin ajouter aux vertus chrétiennes celles d'un engagement particulier à la sainte Vierge : mais vous la proposer pour l'objet auquel votre dévotion se termine, et établir sur elle l'édifice de votre piété, c'est extravagance, c'est superstition, c'est une espèce d'idolâtrie, c'est lui rendre un culte qu'elle réprouve, et dont bien loin d'espérer quelque récompense, vous ne pouvez attendre que de justes châtiments.

Que vous dirait-elle, en effet, si vous viviez dans une si pernicieuse erreur? ce que l'Ange dit au père de Samson : *Si vous voulez offrir un holocauste, présentez-le au Seigneur* (*Judic.*, XIII); ce que Raphaël dit aux deux Tobies : *bénissez le Dieu du ciel, et publiez sa gloire devant tous les hommes; c'est lui, et non pas moi, qui vous a fait miséricorde* (*Tob.*, XII); ce que dit un autre ange à saint Jean qui voulait l'adorer : *Je suis comme vous le serviteur de Dieu* (*Apoc.*, IX). Enfin elle rejetterait vos prières, vos sacrifices, vos oblations, vos vœux.

A la bonne heure, mes chers confrères, honorez la sainte Vierge, je vous y exhorte de toute mon âme; mais ne lui rendez jamais d'autre culte que celui qui lui est dû. Témoignez-lui vos respects; mais tels que vous les devez à une Vierge qui, pour être plus grande que tous les saints et toutes les saintes, ne laisse pas d'être au rang des créatures. Révérez ses images et ses statues; mais souvenez-vous d'élever vos esprits et vos cœurs à Dieu, pour lui dire avec des sentiments pleins d'une piété raisonnable et éclairée : C'est votre mère, ô mon Dieu, que j'honore; mais comme vous êtes seul le premier principe et la dernière fin de mon être, vous êtes aussi seul le premier et le dernier objet de ma dévotion (3).

Si je lui fais quelques prières, c'est afin qu'elle vous les présente et qu'elles soient plus favorablement reçues. Si j'orne ses images, c'est pour me représenter, par cet ornement extérieur, la beauté de *la grâce qu'elle a trouvée auprès de tous,* et dont je voudrais avoir quelque chose, afin de ne vous pas déplaire.

Si je chante ses louanges, ce sont moins les siennes que les vôtres, ne me servant de ses mêmes paroles que dans le même esprit de vous bénir et d'avouer qu'à vous seul il appartient de faire de grandes choses. Si je lui offre quelques bougies et quelques cierges, c'est dans le dessein qu'elle vous les présente, et que, recueillant mes petites offrandes, elle fasse pour moi auprès de vous ce que fit Abigaïl auprès de David en faveur de Nabal.

Vous savez peut-être, messieurs, l'histoire de cette prudente femme (I *Reg*, XXV). Ayant été avertie que David allait perdre son mari, contre lequel il était justement irrité, elle ramassa promptement ce qu'elle put trouver de meilleur sur le mont Carmel, afin de le lui offrir et, s'il était possible, de l'apaiser. Figure assez naturelle de ce que fait la sainte Vierge en faveur des confrères de cette sainte montagne, offrant à Dieu ce qu'elle trouve, pour ainsi dire, sous ses mains; le suppliant d'agréer ces petits présents qui lui sont apportés par sa servante, le conjurant d'attendrir son cœur sur l'indiscrétion de ces Nabals; lui exposant qu'aimant mieux la conversion et la vie que la mort des pécheurs, il est de son infinie bonté de leur pardonner, et que leur ayant fait grâce, il se ressouviendra des humbles prières de sa servante.

Telle est à peu près la conduite de la sainte Vierge, qui prend, non pour elle, mais pour Dieu tout ce que vous lui offrez, afin qu'il vous regarde en pitié et qu'il vous fasse miséricorde. Car si, par impossible, elle avait

(1) Ipse fons nostræ beatitudinis, ipse omnis appetitionis est finis... Ut enim homo sese diligere noscet, constitutus est ei finis quo referret et omnia quæ ageret, ut beatus esset... Sacrificium certe nullus hominum est qui audeat dicere deberi nisi Deo soli (*D. Aug., Ibid., de Civit. Dei*).

(2) Aurum est charitas, argentum sapientia et contemplatio, lapides pretiosi sunt virtutes aliæ (*D. Thomas, exposit. in cap. tertium* I *ad Cor.*).

(3) Sanctis ut Christi amicis et Dei filiis honor debet haberi (*Damasc. lib.* IV, *Orthod fidei, c.* 16).—Definimus venerandas, sanctas imagines in templis sanctis Dei collocandas et habendas esse; maxime autem imagines Domini et Dei Servatoris nostri Jesu Christi, deinde intemeratæ Dominæ nostræ Deiparæ, etc. (VII *Synod. general., art.* 7).—Docemus imagines Christi, Deiparæ Virginis et aliorum Sanctorum in templis præsertim habendas et retinendas, eisque debitum honorem et veneration[em] impertiendam... quoniam honor qui eis exhibetur, defertur ad prototypa quæ repræsentant (*Conc. Trid. Sess.* 25, *in decreto de Sacr. imag.*).

d'autres sentiments, Dieu ne manquerait pas de lui dire ce qu'il dit à son prophète : *Ne priez pas pour ce peuple, et ne vous servez ni des louanges qu'il vous donne, ni des prières qu'il vous fait pour vous opposer à mes vengeances. Ne voyez-vous pas ce qui se passe dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem? Ne voyez-vous pas ces enfants qui amassent du bois, ces hommes qui allument du feu, et ces femmes folles qui font des gâteaux qu'elles offrent à la Reine du ciel* (*Jerem.*, VII)?

Hélas! combien y en a-t-il qui judaïsent encore au milieu du christianisme? Soit ignorance et erreur populaire, soit stupidité et bêtise, soit quelques malheureux restes d'une superstition païenne, combien y en a-t-il qui rendent à Marie, reine du ciel, des honneurs qu'elle n'agrée pas, et qui ne contribuent en rien à leur salut! *Filii colligunt ligna, patres succendunt ignem, et mulieres conspergunt adipem, ut faciant placentas Reginæ cœli, et me ad iracundiam provocent.*

Peut-être n'ont-ils pas moins besoin d'être instruits sur les louanges mal entendues qu'ils lui donnent : autre espèce d'illusion et d'abus. A considérer cette éminente qualité de Mère de Dieu, elle mérite tant d'éloges, que l'Eglise, qui d'ailleurs est si réservée sur ceux des autres saints, avoue qu'elle ne sait quelles louanges lui donner : *Quibus te laudibus efferam nescio, quia*, etc. ; comme si elle appréhendait de ne pas assez louer une Vierge qui a été choisie pour renfermer dans son sein celui que les cieux ne pouvaient contenir.

Oui, c'est parce que Marie est mère de Dieu, que nous l'appelons *notre dame, notre reine, notre refuge, notre espérance, notre médiatrice, notre mère, notre salut, notre vie.* Qu'on efface des écrits des saints docteurs et de nos prières ordinaires ces illustres titres; que ceux qui s'en choquent nous donnent quelques marques d'une érudition supérieure à celle des saints Pères et d'une infinité de théologiens qu'on a regardés comme des prodiges de science dans leurs siècles; qu'ils nous montrent que l'Eglise a improuvé, condamné, retranché de ses hymnes et de ses proses ces éloges qu'une indiscrète piété lui avait donnés ; volontiers nous nous rétracterons sur ces louanges, et nous leur saurons bon gré d'une si pieuse et si utile réforme.

Mais, jusque-là, nous nous servirons contre eux de cette judicieuse et décisive réponse de Vincent de Lérins : nous parlons comme ont parlé nos sages prédécesseurs : *Les sentiments que nos pères nous ont inspirés dès nos plus tendres années, nous vous les inspirons par le canal de la tradition, avec autant de bonne foi que nous les avons reçus deux, persuadés que le vrai caractère de la modestie et de la gravité chrétienne est de conserver religieusement ce qu'on a reçu de ses ancêtres, sans transmettre à la postérité ses opinions particulières : Omnia qua fide a patribus suscepta sunt, eadem filiis tradimus; idque proprium est modestiæ christianæ et gravitati, non sua posteris tradere, sed a majoribus accepta servare* (*Vinc. Lir., de Laudibus Stephani*).

Cependant, comme il serait très-dangereux de prendre ces louanges dans un autre sens que les Pères ne les ont entendues, voici ce en quoi pourrait consister le grand abus que je condamne.

Ce serait, messieurs, de regarder la sainte Vierge comme une reine et une souveraine qui donnât ses ordres en son nom, qui plus tendre et plus compatissante que son Fils, l'obligeât de révoquer des arrêts qu'il eût prononcés.

Ce serait de la croire dispensatrice absolue des grâces de Dieu, de la prendre pour une médiatrice d'autorité, au lieu qu'elle ne l'est que d'intercession et de prière ; de s'imaginer qu'elle ait satisfait pour nous et payé en partie nos dettes : contre cette vérité orthodoxe que Jésus-Christ *est* seul *notre pleige, notre Sauveur, notre Rédempteur;* contre ce fameux oracle de saint Paul, qu'*il n'y a qu'un Dieu et un médiateur entre Dieu et les hommes, qui a fait notre paix et réconcilié toutes choses en sa personne* (I *Tim.*, II; *Col.*, I).

Ce serait enfin de la considérer comme une créature souverainement bonne et souverainement puissante, en laquelle on pût mettre son espérance, indépendamment de son Créateur : comme une créature par les ordres et la volonté de laquelle tout se gouvernât sur la terre et au ciel ; dont Dieu suivît l'inclination pour se déterminer sur ce qu'il doit faire, ou contre nous, ou pour nous : pensées extravagantes, erronées, impies, qui à peine tomberaient dans une âme qui n'aurait que les premières teintures de la foi et les plus faibles notions de nos mystères.

Je n'en dis donc pas davantage ; passons à d'autres abus plus ordinaires et plus réels, qui sont ceux des dévots extérieurs et apparents. Dans les premiers, c'était ignorance, et ils avaient besoin d'être instruits: dans ceux-ci, c'est illusion, et il est important de les détromper. Nous avons montré aux premiers, qu'ils rendaient à la sainte Vierge des honneurs qu'elle ne veut pas; et il faut montrer à ceux-ci qu'ils se flattent d'une dévotion qu'ils n'ont pas.

SECOND POINT.

A ces mots de dévots extérieurs et apparents, la première idée qui vous frappe d'abord, messieurs, est de vous les représenter comme des hypocrites qui, pour cacher leurs vices ou pour s'attirer une vaine réputation, embrassent tous les exercices de piété qu'ils croient favorables à leurs desseins; comme des fourbes qui font d'une vie extérieurement réformée, un malin trafic pour surprendre les simples, accabler les faibles, trahir leurs amis, perdre leurs ennemis, imposer à tout le monde : comme des pharisiens qui, sous prétexte de longues prières, pillent et dévorent les maisons des veuves; qui, estimant plus l'or du temple que le temple même, calment et troublent mal à propos les consciences d'autrui, selon leurs différents intérêts; qui ne paient les

menues dîmes de la mente et de l'aneth, que pour faire croire qu'ils observent, avec une exactitude encore plus grande, les œuvres de la miséricorde et de la justice (*Matth.* XXIII); libéraux envers les pauvres, tandis qu'ils retiennent le bien de leurs créanciers, rendant Dieu dépositaire de ce qu'ils ont volé au peuple; nettoyant le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans est plein d'impureté et de rapine.

Car c'est ainsi que Jésus-Christ s'en est expliqué dans l'Evangile; et c'est souvent ainsi qu'on vit encore aujourd'hui, malgré toutes les précautions qu'il a prises. On donne à Dieu le dehors, on retient le dedans pour soi : tout infâme et défiguré que l'on est par des œuvres de ténèbres, on se transfigure en ange de lumière, et l'on joue, sur le théâtre du monde, un personnage que l'on quitte dès qu'on est plus exposé aux yeux d'autrui.

Tel qui travaille avec un zèle inquiet à la réformation des autres, n'a peut-être jamais pensé à se réformer lui-même. Tel qui se sert de la règle de l'Evangile, pour condamner dans les autres jusqu'aux moindres vices, ne se l'est peut-être jamais appliquée, pour se reprocher les péchés les plus honteux.

Tel qui, par une sévérité chagrine, damne presque tout le monde, pour se faire honneur d'une morale rigide, ne s'aperçoit pas *qu'il est digne de l'enfer deux fois plus que ceux qu'il blâme*, par la différente mesure qu'il prend pour eux et pour lui : inexorable sur les fautes qu'ils commettent, et se donnant à lui-même toute sorte de liberté; ne pouvant comprendre comment des confesseurs sont assez lâches pour tolérer ce qu'il désapprouve, et trouvant assez de prétexte et de raison, pour vivre dans des désordres encore plus grands, tels que sont les simonies, les usures, les vengeances ou les plaisirs défendus qu'il se permet.

Quelque énormes que soient ces péchés que Jésus-Christ, qui en a pardonné tant d'autres, foudroie par des malédictions multipliées dans l'Evangile, ce ne sont pas néanmoins précisément ceux de ces faux dévots dont je veux parler. J'en trouve d'autres à la vérité moins coupables en beaucoup de choses, mais dont les illusions n'entraîneraient que de funestes suites, si, n'ayant qu'une dévotion chimérique, on les laissait dans l'erreur où ils sont d'en avoir une véritable.

Parmi ces prétendus dévots de la sainte Vierge, j'en trouve de plusieurs caractères. Il y en a qui s'arrêtent à de stériles cérémonies et à des pratiques purement extérieures, sans en prendre l'esprit; d'autres qui veulent recueillir toute la douceur de la dévotion, sans en souffrir les incommodités, et en goûter les amertumes; certains qui n'ont qu'une dévotion de caprice et de dérangement, sans en observer les temps les plus propres, et préférer un grand bien à un petit : enfin, des quatrièmes qui établissent toute leur confiance dans les prières qu'ils font à la sainte Vierge et dans le culte qu'ils lui rendent, sans se mettre en peine de se former sur le modèle d'une si parfaite créature qu'ils honorent.

Or, en quoi est-ce que je les condamne, et dis qu'ils se flattent mal à propos d'être de vrais dévots à la sainte Vierge? Le voici : c'est que les premiers pèchent contre l'intégrité de la dévotion; les seconds, contre la sévérité de la dévotion; les troisièmes, contre la régularité de la dévotion; et les derniers, contre la fin de la dévotion.

Cette dévotion, pour être véritable, doit être pleine et entière, première circonstance : elle doit humilier l'esprit et mortifier le corps, seconde circonstance : elle doit s'assujettir au bon ordre, et ne rien souffrir de déplacé, troisième circonstance : elle doit imiter les vertus qu'elle révère, afin de tendre à la perfection, quatrième et dernière circonstance. Ne le fait-elle pas? Dès là, ce n'est qu'une dévotion imaginaire et chimérique : voilà, mes frères, de grands sujets de réflexion; je me contente de vous les proposer et de n'en traiter que quelques-uns.

Le premier caractère de la vraie dévotion est un caractère d'intégrité et de plénitude, ou pour me rendre plus intelligible, un vrai dévot à la sainte Vierge doit être dévot en toutes choses. Dévot au dehors pour édifier son prochain par des démonstrations de piété; dévot au dedans, pour se sanctifier lui-même et pouvoir se rendre quelque témoignage de la bonté de son cœur. Dévot au dehors, de peur qu'on ne croie qu'il méprise des cérémonies autorisées par l'Eglise et qui sont comme le corps de la piété; dévot au dedans, de peur que, s'arrêtant à des pratiques purement extérieures, il ne se trompe en prenant le signe pour la vérité, et le corps pour l'esprit (1).

Il faut, dit saint Augustin, quelque objet qui réveille notre foi en frappant nos sens, et qui, par des choses visibles, nous conduise à ce qu'il y a d'invisible. Mais faut-il que ce qui est un supplément à notre faiblesse, fasse seul toute notre religion? Rien moins que cela, mes frères. *Toute la gloire de la fille du roi*, je veux dire avec saint Basile, de l'âme chrétienne, *vient* principalement *du dedans*. La comparaison dont ce savant homme se sert explique assez naturellement ma pensée.

Plusieurs choses peuvent faire l'agrément et la joie d'un mariage. La pompe et le bel ordre d'un grand train, le nombre des officiers et des conviés qu'on voit richement vêtus, la gentillesse et la beauté des dames qui sont à la compagnie de l'épouse, les magnifiques ornements de l'épouse même, et les pierreries dont elle brille : mais si avec tout cet appareil, si avec toute cette pompe et cette magnificence qui environne l'épouse, elle est elle-même laide, désagréable, contrefaite, quelle satisfaction peut avoir l'é-

(1) Si quis dixerit receptos et approbatos Ecclesiæ Catholicæ ritus, etc. (*Conc. Trid. Sess.* 7, *Can.* 13.—*Vide D. Aug. lib. de vera Religione, de spiritu et littera, et lib.* XIX *contra Faustum, c.* 11.)

poux qui aime infiniment davantage sa personne que ses ornements, qui, bien loin de lui donner un nouvel éclat, ne servent souvent qu'à faire mieux remarquer sa laideur?

Dévots prétendus, instruisez-vous de vos devoirs par cette comparaison. C'est plus de la beauté de votre âme que Dieu est jaloux, que de tous vos ornements du dehors : c'est sur elle que ce Roi des rois jette d'abord les yeux, et tout ce qui est capable de lui plaire vient principalement du dedans.

Rendez-vous exacts à tous vos exercices de piété, faites de longues prières, dites souvent votre chapelet, portez et baisez avec respect votre scapulaire, récitez assidument l'office de la sainte Vierge, assistez aux processions qui se font à son honneur, et édifiez-vous les uns les autres par d'éclatantes marques de piété : je vous en loue, messieurs et mesdames, et nul autre qu'un homme séparé de notre communion ne peut vous en blâmer.

Mais sachez que ce n'est là que la moindre partie et que le dehors de la dévotion. Sachez qu'afin qu'elle soit véritable, il faut qu'elle soit entière ; que ce qui ne paraît pas soit encore plus beau que ce qui paraît ; qu'étant les enfants, les filles, les épouses du Roi des rois, *votre gloire doit venir du dedans*, afin que, vous considérant toute belle, il vous rende le même témoignage que l'époux des Cantiques rendait à sa bien-aimée, quand il lui disait : Vos joues et ce qui paraît sur votre visage ressemblent à un fruit qui a une vive et charmante couleur, sans ce qui est caché en votre personne. *Sicut cortex mali punici, sic genæ tuæ absque occultis tuis* (*Cantic.*, VI).

De là vous comprendrez aisément que la vraie dévotion à la sainte Vierge devant être pleine et entière, elle doit réformer tout ce qu'il y a de vicieux dans le dévot, qui, sans cela, n'en aurait que les apparences et le nom.

Tertullien parlant de son manteau comme d'une marque extérieure de sa religion qui le distinguait des idolâtres, le regardait comme un engagement à une vie toute sainte, et comme s'il eût eu une vertu particulière pour arrêter les mœurs les plus corrompues et les plus scandaleux déréglements : *Grande pallii beneficium in cujus recogitatu improbi mores contremiscunt* (*Tertull., lib. de Pallio.*).

Se représentant ce qu'il devait faire par rapport au nouvel habit qu'il portait, il n'y pensait jamais, que les mauvaises habitudes qu'il avait contractées ne tremblassent et qu'il ne se crût obligé d'être comme tout différent de lui-même.

Se revêtir d'un habit de renoncement aux pompes et aux vanités du monde (c'est ainsi qu'il l'appelle) et aimer encore ces pompes et ces vanités ; porter les livrées du plus doux, du plus humble, du plus patient, du plus chaste, du plus pauvre, du plus obéissant, du plus mortifié de tous les hommes ; et s'abandonner à des mouvements de colère, d'orgueil, d'impatience, d'impureté, de vengeance, d'indépendance, d'avarice, de sensualité, de mollesse : quelle apparence ! Tremblez, mœurs vicieuses ; réprimez vous, passions effrénées, et respectez le manteau que je porte ! *grande pallii*, etc.

Confrères du mont Carmel, telles doivent être vos réflexions en vous représentant le scapulaire que vous portez. Avoir sur soi les livrées de la sainte Vierge, se revêtir de son petit habit, l'honorer et l'invoquer par des engagements particuliers ; et nonobstant tous ces motifs qui devraient arrêter vos passions et étouffer vos mauvais désirs, en être toujours esclaves ; paraître dans nos églises avec un air humble et modeste, et être plein d'une vaine estime de soi-même ; s'humilier au dehors et concevoir au dedans une ridicule opinion de sa sainteté ; ne parler que de pénitence et d'austérité, et ne se faire aucune violence pour retrancher quelque chose de son luxe ou de ses plaisirs ; demander à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, la grâce de douceur et de patience, et ne vouloir rien souffrir qui tronble son divertissement et son repos ; détester ses péchés dans des formulaires de contrition que l'on lit, et y retomber toujours moins par fragilité et par suprise que volontairement et par malice, est-ce là être un vrai dévot à la sainte Vierge? est-ce là porter un habit, dont le souvenir devrait faire trembler vos passions, et en arrêter les impétueuses saillies? *In cujus recogitatu improbi mores contremiscunt.*

Pour vivre de la sorte, était-il nécessaire de faire écrire vos noms dans le livre de cette confrérie, et demander avec humilité l'honneur d'être mis au nombre des domestiques de la sainte Vierge? N'appréhendez-vous pas qu'irritée de cette fausse dévotion, elle ne vous dise ce que Dieu disait chez Sophonie, *qu'il visitera dans sa colère ceux qui seront revêtus d'un habit étranger* (*Sophon.* I).

Quand vous la priez de rendre la santé à ce mari ou à cet enfant malade, et que, pour en attirer la protection, vous lui montrez votre scapulaire et d'autres petits présents, ne craignez-vous pas qu'elle ne vous renvoie avec des paroles aussi dures qu'un autre prophète renvoya une princesse qui s'était déguisée? *Ingredere, uxor Jeroboam, quare aliam te simulas? missus sum ad te durus nuntius* (III *Reg.* XIV). Femme de Jéroboam, entrez, pourquoi vous déguisez-vous? pourquoi paraissez-vous revêtue d'un habit qui ne vous appartient pas? Je n'ai que de fâcheuses nouvelles à vous dire. Votre enfant mourra, votre mari perdra la vie, toute votre famille périra malheureusement : vous m'apportez du pain et du miel comme si j'avais besoin de vos présents ; allez, ce que je vous prédis arrivera : on ne se moque pas impunément de Dieu.

Femme mondaine, pourquoi te déguises-tu? (Puis-je dire à cette fausse dévote qui se présente à la sainte Vierge avec un scapulaire qu'elle déshonore) : *Quare aliam te simulas?* tu sais, du moins tu dois le savoir, que la

vraie dévotion est sobre, tempérante, mortifiée, et que si elle a quelque sévérité, c'est pour elle-même, et non pour les autres. Et, cependant, sous un habit de pénitence, et avec un bel extérieur de dévotion, tu cherches en toutes choses tes commodités et tes plaisirs, te traitant avec une exquise délicatesse, te plaignant des viandes que tu trouves mal apprêtées, ne pouvant souffrir que la moindre chose te manque, ni que tu perdes une heure de ton repos.

Tu sais, du moins tu dois le savoir, que la vraie dévotion est patiente, douce, humble, affable, facile à pardonner les injures et à excuser les défauts d'autrui, toujours prête à dire du bien du prochain et à lui en faire : et cependant, tu passes dans le voisinage pour une impatiente, pour une capricieuse, une emportée, une envieuse, une médisante, une dédaigneuse, une violente, qui ne pardonne rien, qui n'excuse rien, et qui traite ses domestiques avec autant de dureté que ferait un barbare : *Quare aliam te simulas? missus sum ad te durus nuntius.* Tu déshonores le scapulaire que tu portes, et à moins que ta dévotion ne te réforme, et qu'elle ne te mortifie, ce n'est qu'une dévotion imaginaire et fausse.

Ne peut-on juger de sa fausseté que par ces endroits? En voici un troisième que j'ai tiré de la régularité et du bon ordre qu'elle doit garder dans ses exercices. Car, s'il n'y a dans le christianisme aucun devoir que la dévotion ne règle, il n'y a aussi aucune vertu qui doive être mieux réglée qu'elle, dit Guillaume de Paris.

Animée qu'elle est de la charité, elle met partout le bon ordre : il faut donc qu'elle suive la première cet ordre. Elle conduit à leur terme les hommes qui s'en étaient éloignés : il faut donc qu'elle sache se conduire, et que jamais elle ne s'en éloigne. Elle démêle les devoirs de l'état d'avec ceux de surérogation : il faut donc qu'elle postpose ce qui est moins nécessaire à ce qui est de commandement, par ce juste discernement que le Saint-Esprit appelle si bien une religion de science, *scientiæ religiositas* (*Ecclesiast.* XXVI).

Sur ce principe, je regarde comme un faux dévot à la sainte Vierge, un homme qui néglige les devoirs essentiels de sa profession, ou qui les déplace en sacrifiant à la prière ou à d'autres exercices spirituels, des jours destinés aux fonctions de son état : un magistrat, par exemple, ou un autre officier de justice, qui, pendant qu'il devrait examiner le procès dont il est chargé, et s'instruire des coutumes et des différents usages des provinces, confie à l'ignorance ou à la prévention d'un étranger ce qu'il faut qu'il voie lui-même et qu'il néglige, cependant, afin de vaquer avec plus de quiétude à l'oraison ou à la visite des lieux saints; un marchand et un artisan qui abandonne son négoce ou son métier pour faire des dévotions de caprice, ou qui, par un désordre encore plus grand fait d'une confrérie une assignation de débauche, pour se soûler de vin et de viandes, avec des confrères aussi débauchés et aussi ivrognes que lui, quoiqu'il voie que ses affaires dépérissent et que sa famille souffre d'une piété si impie.

Je regarde comme une fausse dévote à la sainte Vierge, une femme qui laisse sa maison en désordre, lorsque sa présence y est absolument nécessaire; qui, par ses longues prières ou par ses trop fréquentes conversations avec son directeur, jette un mari en de furieuses impatiences; qui, au lieu de s'occuper dans son ménage et de pourvoir aux besoins de ses enfants, va d'église en église et de station en station, comme si, sans ses courses, sa dévotion allait se perdre, se débarrassant de tous ses soins domestiques, pour vivre dans une pieuse inaction.

Est-ce que prier Dieu, honorer et invoquer la sainte Vierge, visiter les lieux saints, s'entretenir avec un directeur des moyens les plus propres pour travailler utilement à son salut, vaquer à l'oraison et à la méditation, et tâcher de réparer par un recueillement intérieur tant de distractions que causent les affaires du dehors; faire toutes ces choses, n'est-ce pas faire de bonnes œuvres?

Oui, messieurs; mais sachez qu'elles cessent d'être bonnes dès que vous les déplacez et que vous les préférez à des devoirs incomparablement plus importants. *Chaque chose a son temps*, dit le Sage; plantez un arbre trop tôt ou trop tard, il est à craindre qu'il ne périsse. Semez trop tôt ou trop tard, vous ne recueillerez jamais une aussi abondante moisson que vous eussiez recueillie si vous aviez observé les temps favorables.

Or, pensez-vous, conclut de là Richard de Saint-Victor (*in libr. Benjamin*), qu'une dévotion déplacée et dérangée produira un autre effet, je veux dire que Dieu agréera et qu'il vous récompensera de ces exercices de piété qui viennent, non de son esprit qui *fait toutes choses avec poids, nombre et mesure*, mais de votre caprice ou d'un fonds d'amour-propre qui, par sa précipitation ou sa trop grande lenteur, corrompt les meilleures choses?

Saül, tu as perdu le royaume et la vie pour avoir offert au Seigneur un sacrifice avant le temps qui t'était marqué; et vous, vierges folles, vous avez trouvé fermée la porte de la salle du festin, pour être venues trop tard au-devant de l'époux.

En vain le prièrent-elles de la leur ouvrir; en vain lui exposèrent-elles le pieux désir qu'elles avaient de le recevoir, et que l'appréhension que leurs lampes ne s'éteignissent les avait obligées de sortir pour chercher de l'huile, elles n'eurent point d'autre réponse que celle-ci : *Je vous dis en vérité que je ne vous connais point.* Vous ne deviez rien faire à contre-temps; si vous aviez été aussi sages que vos compagnes, vous auriez observé l'heure à laquelle je viendrais, et ayant fait comme elles provision d'huile, vous m'auriez attendu; mais vous êtes des folles, je vous le répète encore une fois, *Je ne vous connais point.*

Etrange réponse par laquelle vous de-

vriez bien apprendre, mesdames, que l'une des plus grandes marques de la vraie sagesse et d'une solide dévotion est d'en faire les exercices dans leur temps, de ne pas employer à de prétendus devoirs d'une piété capricieuse et indiscrète, des heures qui sont dues aux pressants besoins de votre ménage; de ne pas donner par une trop longue absence sujet d'emportement à vos maris, ni de libertinage à vos filles; de ne jamais souffrir que vos lampes s'éteignent par un défaut de charité, dont le propre est d'être toujours bien réglée, à moins que vous ne vouliez qu'on vous dise : *Nescio vos, je ne vous connais point.*

Mais, Seigneur, nous avions de si bonnes intentions, nous appréhendions de vous déplaire, et à votre sainte Mère. Dans la crainte que nos lampes ne s'éteignissent, nous allions par nos stations et nos pèlerinages chercher de quoi en entretenir le feu. Encore un coup, vous avez mal pris votre temps : Je ne vous connais point.

Si cela est, messieurs, que dirons-nous de ces autres dévots qui pèchent contre la fin de la dévotion, et qui, assez satisfaits d'honorer extérieurement la sainte Vierge, se mettent peu en peine d'en imiter les vertus? Nous trouverons l'occasion d'en parler ailleurs; voyons seulement, pour finir ce discours, ce que nous devons penser de ceux que j'ai appelés impénitents et endurcis.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas sans dessein, messieurs, que je joins comme l'apôtre saint Paul ces deux termes ensemble, *impénitents et endurcis : Secundum duritiam tuam, et impœnitens cor* (*Rom.*, II,) pour donner à ma dernière proposition tout l'éclaircissement qu'elle demande, et vous faire connaître qui sont principalement ceux dont j'ai dit, qu'ils s'attendent à une protection qu'ils ne recevront jamais.

Est-il, absolument parlant, vrai de dire qu'un pécheur impénitent, qui a recours à la sainte Vierge, n'en est pas écouté; qu'au contraire elle l'abandonne comme un malheureux et un téméraire pour lequel elle n'a garde de demander aucune miséricorde à son Fils? Non, messieurs, il n'est pas vrai; et afin de ne pas alarmer mal à propos les consciences par l'équivoque de ce mot *d'impénitent*, voici en quel sens cette proposition ne me paraît pas véritable.

Etre hors des exercices de la pénitence, ne faire actuellement aucune œuvre de pénitence; au contraire, être effectivement en état de péché mortel et engagé dans de mauvaises habitudes, c'est-là ce que j'appelle un pécheur impénitent; et c'est néanmoins de ce pécheur considéré dans cet état que je dis qu'il peut humblement espérer en la protection de la sainte Vierge, quand il la prie de demander pour lui à son Fils le changement de ses mœurs et le pardon de ses péchés.

Représentez-vous, pour mieux entendre ma pensée, un pécheur tel que saint Augustin se dépeint lui-même dans ses Confessions (*lib.* VIII. *cap.* 5) : un homme attaché au monde, engagé dans un honteux commerce, et entraîné au mal par les vieilles habitudes qu'il a contractées; un homme qui en de certains moments frémit d'indignation contre lui-même de ce qu'il ne tient pas à Dieu la parole qu'il lui a donnée, et qui en d'autres est attaché par inclination aux créatures auxquelles il promettait de renoncer; un homme qui, effrayé de quelques objets dont son imagination a été frappée, se réveille, mais qui, accablé par le poids de ses péchés, retombe aussitôt dans son premier assoupissement; qui, se proposant de changer de vie, fait quelques petits efforts, mais qui ne quitte pas la mauvaise qu'il a toujours menée; un homme enfin qui, ne voulant qu'en partie le bien, ne laisse pas de faire le mal auquel il est engagé par une autre partie de lui-même qui le domine.

Représentez-vous, dis-je, un pécheur de ce caractère. Si dans cet état, aidé de la grâce, il s'adresse à la sainte Vierge, et s'il la prie de demander pour lui à Jésus-Christ le changement de ses mœurs; si, convaincu de son indignité personnelle et de sa misère, il implore l'intercession de cette bonne mère, afin qu'elle obtienne ce qu'il n'oserait demander par lui-même, et ce qu'il n'a voulu jusqu'ici que très-faiblement, en sera-t-il rebuté, et lui dira-t-elle : je ne suis pas le refuge des pécheurs impénitents; je n'ai point de grâce à demander pour toi? Non, messieurs; en voici quelques raisons.

Premièrement, il est certain qu'un pécheur, qui s'adresse à la sainte Vierge, n'a pas besoin, pour en être favorablement écouté, d'une plus grande disposition qu'est celle où il se trouve, lorsqu'il s'adresse immédiatement à Jésus-Christ. Or, il est certain qu'un pécheur impénitent, tel que je viens de le dépeindre, est souvent favorablement écouté de Jésus-Christ : par conséquent il peut, et il est souvent écouté de même par la sainte Vierge.

Secondement, l'amour que la sainte Vierge nous porte est un écoulement et une suite de celui de Jésus-Christ. Or, si vous demandez à saint Paul en quoi principalement cet amour divin a éclaté, il vous dira que ç'a été de nous avoir aimés lorsque nous étions encore pécheurs, d'être mort pour nous lorsque nous étions encore dans les langueurs du péché; ajoutons avec lui, lorsque nous étions encore impies, et ses ennemis déclarés. (*Rom.*, II.)

Tel est, avec quelque proportion, l'amour que nous porte la sainte Vierge. Ce n'est pas pour nous qu'elle est morte; mais nous pouvons dire qu'elle nous aime encore, quelque impénitents que nous soyons, et que si elle hait nos péchés, elle ne laisse pas d'avoir de la compassion pour les pécheurs qui y sont actuellement engagés, mais qui, excités par la grâce, voudraient bien en sortir.

Consolez-vous donc, pécheurs, consolez-vous; Marie en cet état est votre asile, votre refuge, votre avocate, votre médiatrice, votre mère de miséricorde et de grâce : mais confondez-vous et n'espérez rien d'elle, si à cette impénitence dont je parle, ou plutôt à

ce délai et à ce défaut de pénitence, vous ajoutez un endurcissement de cœur, une habituelle persévérance et une maudite obstination à demeurer dans vos péchés.

Confondez-vous, et n'espérez rien d'elle, vous qui, par une prétendue assiduité à servir la Mère, croyez avoir comme acheté le droit d'outrager impunément le Fils : vous qui, avec vos scapulaires et vos rosaires, entretenez ces sociétés criminelles et ces mauvais commerces auxquels vous êtes résolus de ne pas renoncer : vous qui, loin d'être édifiés par la vue et la pratique des choses saintes, portez *l'abomination dans le lieu saint :* vous qui, plus impatients, plus envieux, plus vindicatifs, plus perfides, plus éloignés des voies de réconciliation et de paix, plus ardents à nuire à un ennemi et à le perdre, que ne le sont les libertins mêmes et les impies les plus déclarés, faites un composé bizarre de Dieu et de Mammon, de Junon et de Marie, de Bélial et de Jésus-Christ.

Sur vous, monstres détestables, sur vous tomberont ces terribles anathèmes de Dieu chez son prophète Isaïe : *Mon épée vous dévorera, vous périrez tous ensemble, et je me consolerai de votre perte. En vain étendrez-vous vos mains vers moi, je détournerai de vous les yeux de ma miséricorde : en vain multiplierez-vous vos prières, je ne vous écouterai pas; vos mains sont pleines de sang, et l'iniquité règne dans vos assemblées* (*Isaïe, ch.* 1).

Mais, me dira-t-on, le Saint-Esprit ne nous avertit-il pas qu'*il n'y a point de belle louange dans la bouche d'un pécheur?* Oui, répond saint Augustin ; mais de quel pécheur prétendez-vous qu'il parle? Est-ce généralement de tous ceux qui sont en état de péché mortel et qui n'ont pas une volonté pleine et entière d'en sortir? Le publicain était pécheur, et grand pécheur, lorsqu'il entra dans le temple ; et cependant sa prière ne laissa pas d'être belle et agréable à Dieu, *puisqu'il retourna justifié en sa maison* (1).

De quel pécheur parle donc principalement le Saint-Esprit? d'un pécheur endurci, qui ajoute à son impénitence ou au défaut de sa pénitence une opiniâtre et persévérante rébellion aux ordres de Dieu ; d'un pécheur qui insulte plutôt au Seigneur, qu'il ne le prie, qui se moque plutôt de la sainte Vierge, qu'il ne l'invoque ; d'un pécheur fourbe, menteur, hypocrite, qui sous un masque imposteur cache ses perfidies, ses vengeances, ses infamies, ses duplicités, ses ordures. *In cujus peccatoris ore laus speciosa non est, nisi maxime mendacis et ficti.*

Périssiez-vous malheureux, qui par une insolente témérité espérez en la protection de la sainte Vierge, si vous voulez toujours persévérer dans une si abominable vie! Mais pour vous qui, grâces au ciel, n'en êtes pas venus là, ne laissez pas de la prier, quelques pécheurs que vous soyez, et hors des voies de la pénitence.

Dites-lui avec des sentiments pleins d'une humble confiance : Nous voudrions bien quitter nos péchés, mais nous ne les quittons pas, et si nous nous jetons à vos pieds, c'est afin que vous obteniez de votre adorable Fils la grâce qui nous les fasse quitter effectivement, et y renoncer pour toujours. Nous ne pouvons de nous-mêmes travailler à notre conversion ; il faut que la miséricorde de Dieu consomme en nos personnes l'ouvrage qu'elle y aura commencé ; et comme nous savons que l'un des grands moyens d'y réussir est de solliciter votre protection, nous vous la demandons, Vierge sainte, dans cet esprit.

Nous sentons de la répugnance à servir le Seigneur ; ne le servirons-nous jamais de tout notre cœur et de toutes nos forces? Nos volontés sont encore chancelantes, mais priez-le qu'il les fixe et qu'il les arrête : elles sont même encore rebelles ; mais demandez-lui qu'il les pousse à vouloir entièrement et fortement ce que nous ne voulons que faiblement et en partie.

Si nous osons vous faire ces prières, nous ne suivons en cela que le conseil que nous donne l'Eglise, qui serait fâchée que nous périssions. Elle vous prie elle-même de délier les coupables, d'éclairer les aveugles, de nous délivrer de nos maux, et de demander pour nous toute sorte de biens. Rompez donc nos chaînes, Vierge sainte, dissipez notre aveuglement, et demandez-lui pour nous les biens spirituels dont nous avons besoin.

Quelque indignes que nous soyons de votre protection, faites connaître que vous êtes notre Mère, et que celui qui, né pour notre salut, n'a pas dédaigné d'être votre Fils, reçoive les prières que vous lui faites, pour nous qui sommes les plus grands de tous les coupables, et les plus malheureux de tous les aveugles.

Que d'autres vous demandent des faveurs temporelles, nous serons trop heureux si nous en obtenons de spirituelles par votre intercession. Faites que nous menions une vie pure, et préparez-nous par une sincère et persévérante conversion un chemin assuré qui nous conduise à Jésus-Christ votre Fils, afin de jouir en le voyant, d'une joie immuable et éternelle. *Amen*

---

(1) Quærendum est cujusmodi peccatorem hoc loco scriptura significare voluit, nam et publicanus qui justificatus est, utique peccator erat. In cujus ergo peccatoris ore, etc. (*D. Aug. lib.* II *contra epist. Parmen. ch.* 12.). Quod scriptum est : *Deus peccatores non audit*, non a Domino dictum est, sed ab illo qui oculos corporis quidem restitutos habebat, sed ei oculi cordis nondum patebant. Adhuc inunctus loquitur, nam et peccatores exaudit Deus. Si enim peccatores Deus non exaudiret, frustra ille Publicanus oculos in terram dimittens et pectus suum percutiens diceret: *Deus propitius esto mihi peccatori ;* et ista confessio meruit justificationem. (*D. Aug. tract.* 44 *in Joannem*). Quanquam enim justificatus de stiterit esse peccator, tamen ut justificaretur, peccator orabat et peccator confitebatur, et exauditus justificatus est, ut desineret esse peccator. Non utique desineret esse peccator, nisi prius exaudiretur peccator. Quamobrem non quidem omnem peccatorem exaudiri, sed tamen non omnem peccatorem non exaudiri veritas testis est. (*D. Aug. lib.* II *contra epist. Parmen. ch.* 8). *Vide D. Thomam Suppl.* 3. *p. q.* 71 *et* 2. 2. *q.* 83. *art.* 16.)

DISCOURS XLII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE MADELEINE.

Vides hanc mulierem?
Voyez-vous cette femme? Luc. VII.

Quand on n'expose à nos yeux que des objets communs, nous ne les regardons souvent qu'avec une froide et dédaigneuse indifférence; mais quand un homme dont le juste discernement nous est connu, nous invite de nous appliquer à la considération de quelques-uns qui lui paraissent extraordinaires, nous en examinons curieusement tous les traits, et rien ne nous échappe pour en admirer la beauté.

Que la bienheureuse Madeleine est déjà grande par cet endroit! A peine s'est-elle prosternée devant Jésus-Christ pour obtenir de lui le pardon de ses péchés; à peine a-t-elle essuyé de ses cheveux, ses pieds qu'elle avait arrosés de ses larmes : cet Homme-Dieu à qui seul il appartient de connaître le vrai prix de ses propres ouvrages, en loue la pénitence, la reconnaissance, la libéralité, l'amour; et, non content d'effacer des esprits les désavantageuses idées qu'on en avait conçues, il invite toute l'assemblée de jeter les yeux sur elle : *Vides hanc mulierem? voyez-vous cette femme?*

N'est-ce point à cause que sa conversion ayant été prompte, sincère, exemplaire, elle est un objet de complaisance à Dieu qui en est honoré, de surprise aux anges qui s'en réjouissent, d'imitation aux hommes qui en sont édifiés? N'est-ce point à cause que le changement de cette femme venant d'une vocation plus singulière, d'une volonté plus soumise, d'une grâce plus triomphante que dans la plupart des autres conversions; Jésus-Christ veut nous faire considérer, quelle est la toute-puissante force de l'esprit divin qui l'a séparée de son péché, la juste sévérité de l'esprit divin qui lui a fait expier son péché, la charmante douceur de l'esprit divin qui l'a renvoyée en paix par l'absolution de son péché?

Pensez-en ce qu'il vous plaira, messieurs; mais ne perdez jamais de vue cette bienheureuse femme. Pécheurs, vous y trouverez de quoi vous consoler; pénitents, de quoi vous encourager; justes et parfaits, de quoi vous édifier et vous instruire.

Je me souviens de vous avoir autrefois demandé toute votre application pour la considérer dans l'état de son péché et dans celui de sa pénitence. Il s'agit à présent de vous la faire remarquer par d'autres endroits qui ne seront ni moins touchants, ni moins dignes de vos réflexions. Je vous l'avais représentée comme une pécheresse que la pénitence avait sanctifiée dans la salle du pharisien; mais je vous avais promis en même temps de vous la faire voir comme une victime que la douleur avait immolée sur le Calvaire, et comme une amante qu'une courageuse persévérance avait conduite au tombeau de son cher Maître, et attachée à lui par une immuable fidélité.

Continuons donc notre dessein, et ne parlons plus de son péché, en un jour que l'Eglise a consacré à sa gloire. Un saint prophète priait autrefois le Seigneur *de détourner ses yeux de peur qu'il ne vît la vanité. Averte oculos meos ne videant vanitatem* (*Psal.* CXVIII). Détournez donc les vôtres de Madeleine vaine et pécheresse : encore pourrait-elle bien arrêter innocemment vos regards, dans la salle du pharisien où elle a fait un si édifiant sacrifice des pompes et des vains ornements du siècle.

Mais il est temps, pour achever son éloge, de vous l'exposer comme un objet digne d'admiration dans tout le reste de sa vie, par ce souverain amour qu'elle a toujours eu pour Jésus-Christ, et dont je ne puis mieux vous expliquer les degrés que par ceux que Richard de Saint-Victor a découverts dans la charité la plus ardente (*Richardus a S. Victore, tractatu de Gradibus violentæ charitatis*).

Quand elle est arrivée à sa perfection, dit ce grand homme, c'est une charité qui blesse l'âme, *vulnerat;* c'est une charité qui la lie, et qui l'attache à son véritable objet, *ligat.* Elle fait des plaies : sans cela l'Epouse des cantiques dirait-elle qu'*elle en a été blessée* (*Cantic.*, IV)? Elle a ses chaînes; sans cela Dieu nous promettrait-il chez Osée *de nous tirer à lui, et de nous y attacher par les liens de sa charité? Traham vos in vinculis charitatis* (*Osée*, XI).

Or, voilà ce qui fait en particulier l'éminente sainteté de Madeleine, et tout le fondement de son éloge. Un amour tendre l'a blessée aux pieds de la croix de Jésus-Christ : un amour persévérant l'a liée et attachée pendant tout le reste de sa vie à Jésus-Christ. Avouons cependant qu'elle doit céder cette gloire à Marie mère de Jésus, que l'Eglise appelle pour cet effet la *Mère du bel amour*, et que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

Que Madeleine après sa conversion ait toujours recherché la compagnie de Jésus-Christ; qu'elle se soit prosternée à ses pieds, tantôt pour y répandre de précieux parfums et les essuyer de ses cheveux (*Joan.*, XI et XII); tantôt pour écouter avec un pieux recueillement *les paroles de vérité et de vie* qui sortaient de sa bouche (*Luc.*, X) : c'est ce qui lui a attiré les reproches des pharisiens, l'indignation de Judas, les plaintes de sa sœur et l'étonnement des apôtres même.

Cependant si Jésus-Christ était venu *chercher les pécheurs et sauver ce qui eût péri sans lui, cette femme pécheresse dans la ville* devait-elle fuir la compagnie de son libérateur et de son sauveur? S'il l'avait délivrée de sept démons dont elle était invisiblement tourmentée, ne se sentait-elle pas obligée de lui donner quelques marques de sa reconnaissance par ses petits présents et l'épanchement de ses parfums? Et si l'on ne pouvait apprendre la vraie sagesse que de cet Homme-Dieu infiniment plus sage que Salomon, ne devait-elle pas, pour se procurer plus de bonheur que la reine de Saba, *choisir la meilleure part et le seul nécessaire,*

laissant aux autres les fréquentes et laborieuses occupations du ménage?

Mais que cette fidèle et courageuse femme l'ait suivi jusque sur le Calvaire; que malgré la faiblesse et la timidité de son sexe, malgré la distinction et les avantages de sa naissance, malgré les insultes et la fureur des Juifs, elle l'ait accompagné dans ce jour de ses ignominies et de ses douleurs; qu'elle ait eu la constance de le voir *défiguré et meurtri de coups depuis les pieds jusqu'à la tête*, accablé d'injures et d'imprécations, attaché et expirant sur une croix : c'est ce que nous ne pourrions jamais comprendre, si nous n'en trouvions la cause dans le grand et l'excessif amour qu'elle avait pour Jésus-Christ.

Qu'il est rare cet amour! s'écrie le dévot saint Bernard (1). On n'en voit que trop qui veulent jouir de vous, adorable Jésus; mais, hélas! il y en a très-peu qui forment la résolution de vous suivre. On n'en voit que trop qui veulent bien vous suivre sur le Thabor, mais très-peu qui aient le courage de monter avec vous sur le Calvaire : *que trop qui courent à l'odeur de vos parfums*, mais très-peu qui marchent sur les traces de votre sang; que trop qui veulent demeurer avec vous pendant les jours de votre gloire, mais très-peu qui vous accompagnent pendant ceux de vos ignominies et de vos douleurs; que trop qui désirent de vous posséder sans vous imiter, de régner avec vous, sans néanmoins souffrir pour vous.

Il semble que votre fidèle amante soit la seule qui abandonne tout pour vous suivre, soit *que vous alliez sur des collines d'encens ou sur des montagnes de myrrhe*. Comme l'amour l'a blessée jusqu'au cœur, à quelques railleries et à quelques persécutions qu'elle s'expose, quelques mauvais traitements qu'elle reçoive des gardes de la ville, elle passe au travers de ces troupes ennemies, impatiente de trouver et de voir son bien-aimé.

Ici, messieurs, le nom de Madeleine et celui de l'Épouse des cantiques sembleraient se confondre par une même conformité d'actions et de sentiments, si l'amour n'avait fait de plus vives impressions de douleur sur l'une que sur l'autre. Là l'épouse cherchait un époux qui l'avait invitée de jouir avec lui de la beauté d'une agréable saison, en un temps où l'hiver et les frimas étaient passés, dans une terre couverte de fleurs et de fruits (*Cant.*, II). Ici Madeleine cherche celui qu'elle aime, pendant l'hiver de sa passion et le triste orage de ses souffrances, dans une place patibulaire où il doit mourir sur une croix.

Là, on disait à l'épouse et aux filles de Sion : Venez voir Salomon votre roi, couronné du diadème que sa mère lui a donné au jour de son alliance et de la joie de son cœur (*Cant.*, III). Ici on dit à Madeleine et aux pieuses femmes qui l'accompagnent : *Voilà l'homme* que vous cherchez; voilà *le roi des Juifs* battu de verges, cloué à un gibet entre deux voleurs, portant sur sa tête une sanglante couronne d'épines, que l'ingrate et la cruelle Synagogue sa mère lui a donnée au jour de ses souffrances.

Là, quelque maltraitée qu'ait été l'épouse par les gardes de la ville, un époux qui lui paraît le plus beau de tous les enfants des hommes, la conduit dans un jardin plein de lis et de bois aromatiques; et s'il la voit appuyée sur des fleurs, languissante et assoupie d'amour, il a pour elle tant d'égards, qu'il veut qu'on attende qu'elle s'éveille d'elle-même, sans qu'on trouble par le moindre bruit la tranquillité de son sommeil (*Cant.*, V et VI). Ici *un époux de sang frappé de Dieu et humilié comme un lépreux*, est le triste objet qui s'offre aux yeux de Madeleine. De quelque côté qu'elle se tourne, elle ne voit rien qui ne l'afflige, elle n'entend rien qui ne la consterne : elle voit souffrir en la personne de Jésus-Christ, son Dieu, son Créateur, son bien-aimé, tout ce qu'elle a de plus adorable et de plus cher. Elle lui voit souffrir ce que le ciel a de plus terrible dans ses impénétrables décrets, ce que l'enfer a de plus ingénieux dans sa rage, ce que la terre a de plus barbare et de plus infâme dans la variété et la rigueur de ses supplices.

Elle voit souffrir en la personne de Jésus-Christ son médecin, qui ne la guérit que par ses blessures; son Sauveur, qui ne lui rend la vie que par la perte de la sienne; son libérateur, qui ne la rachète qu'aux dépens de son honneur, de sa joie, de sa liberté. Quelle est donc l'amertume de son âme et la véhémence de sa douleur!

Si la reconnaissance est le motif de l'amour, celui à qui on a fait plus de bien doit aimer davantage que celui qui en a moins reçu; et si l'amour est la mesure de la douleur, celui qui aime davantage en ressent une plus vehemente : et de là tirez cette conséquence, que Madeleine, ayant plus reçu de Jésus-Christ, est obligée à un plus grand amour, et que l'amour qu'elle lui porte étant plus grand, sa douleur est aussi plus violente.

N'en doutez pas, messieurs, *Madeleine a beaucoup aimé* (c'est ainsi que Jésus-Christ parle d'elle); elle a donc beaucoup souffert en lui voyant souffrir la plus cruelle de toutes les morts, sans qu'elle pût, quelque désir qu'elle eût de lui donner en ces derniers moments de sensibles marques de son amour, lui rendre le moindre secours.

Encore, quand une personne que l'on aime est malade, on se tient au chevet de son lit, on lui présente à boire, on lui prépare ses remèdes, et l'on cherche autant que l'on peut à satisfaire ses appetits; est-il mal d'un côté? on le retourne d'un autre, fait-on du bruit autour de lui? on s'empresse à le faire cesser, se plaint-il de quelque chose qui

(1) Quam pauci post te, o Domine Jesu, ire volunt, cum tamen ad te pervenire nemo sit qui nolit : hoc scientibus cunctis quæ delectationes in dextera tua; ac propterea volunt omnes te frui, sed non ita mutari; conregnare cupiunt, sed non compati : non curant quærere quem desiderant invenire; cupientes consequi, sed non sequi.... Dilecta tua, relictis omnibus propter, te concupiscit semper ire post te, etc. (*Bern. in Cant. serm.* 21, *num.* 5 *et* 4).

l'incommode? on l'ôte avec diligence, et ces petits secours semblent diminuer quelque chose de la douleur qu'on ressent, ou faire qu'on y a moins d'attention.

Ces petits adoucissements de douleur te sont refusés, ô Madeleine! Tu vois Jésus-Christ exposé nu à la vue de tout le peuple, et tu ne peux le revêtir; ces pieds que tu as baisés dans la salle du pharisien, attachés par de gros clous à une croix, et tu ne peux les en détacher; cette auguste tête sur laquelle tu as répandu tes parfums, couronnée d'épines, et tu ne peux les en arracher.

Tes oreilles ne sont frappées que des railleries, des exécrations, des blasphèmes qu'on vomit contre le plus saint et le plus aimable de tous les enfants des hommes, et tu ne peux les arrêter. Tu l'entends qui se plaint de la soif qui le tourmente et qui demande à boire, et tu ne peux lui rendre ce petit secours qu'on ne refuse pas même au plus exécrable de tous les scélérats. Ainsi que te reste-t-il, sinon de t'abandonner à toute la violence et à toute l'amertume de ta douleur, de la renfermer tout entière dans ton cœur, qui n'exhale qu'en soupirs, comme si en vivant tu voulais rendre l'esprit, ou comme si tu voulais respirer en mourant?

Les soupirs, dit saint Bernard, sont comme des prisonniers qui se sauvent malgré la vigilance de leur geolier. Quand une profonde et morne douleur s'est emparée d'un cœur, ils en sortent, non-seulement quand on ne le veut pas, mais encore quand on ne le sait pas, plutôt arrachés par la violence du mal qu'on ressent, que ménagés par la raison qui facilite leur évasion (1). Et c'est en cela même, dit ce Père, que ces prisonniers échappés font des rapports plus fidèles de l'état de la place où ils étaient, je veux dire avec lui, que, de toutes les marques d'une vive douleur que ressent une personne qui aime véritablement, il n'y en a guère de plus sincère que les soupirs qui expriment naturellement et sans art la disposition intérieure où elle se trouve.

Tels furent ceux que Madeleine poussa aux pieds de la croix de son divin Maître. Les douleurs légères parlent et éclatent, les grandes se taisent et soupirent : *Curæ leves loquuntur, ingentes silent.* Elle ne dit rien, mais elle soupira longtemps; les bourreaux l'épargnèrent, mais par un certain flux et reflux de maux qu'entretenait son amour, les clous, la lance, les épines passèrent, du corps de Jésus-Christ souffrant, dans son cœur affligé et tendre. Elle but pour lors un calice plus amer que la mort même, elle ressentit pour lors au dedans d'elle ce que toute autre femme était naturellement incapable d'endurer; et surpassant les forces ordinaires de son sexe, elle souffrit au-delà de l'humanité même : *Hausit poculum amarius ipsa morte; et quod humanum genus ferre non poterat, adjuta divino munere femina valuit sustinere : vicit hominem, et passa est ultra humanitatem* (*D. Amedæus, homil.* 5, *de martyrio B. Virginis*).

Pardon, Mère affligée de mon Dieu, si j'applique à une autre Marie des paroles qui n'ont été dites que pour vous. Je sais que, comme vous êtes singulière dans les avantages de la maternité divine, vous l'avez été aussi dans l'excès de vos souffrances au pied de la croix, et qu'en vous seule devait s'accomplir cette prophétie du vieillard Siméon, qu'*un glaive de douleur percerait votre âme de part en part.* Mais je sais aussi qu'en considérant par un autre endroit l'état de Madeleine affligée au pied de la croix, un nouveau motif, qui ne vous regardait pas comme elle, l'a abandonnée tout entière à la violence de sa douleur.

Remarquez pour cet effet, messieurs, qu'il faut mettre une grande différence entre la sainte Vierge et le reste du genre humain. Elle a été rachetée avec les autres, mais elle a fourni en partie la victime de rédemption que n'ont pas fournie les autres. Elle a eu, comme les autres, besoin de cette grande grâce et de cette fameuse réconciliation de Dieu avec les hommes, par la mort de Jésus-Christ; mais par l'acceptation volontaire qu'elle a faite de cette mort, il semblait que ce n'était qu'un même holocauste que son Fils et elle offraient à Dieu, l'un dans sa chair, l'autre dans son cœur, quoique d'ailleurs la différence fût infinie, et que la satisfaction ne vînt que d'un seul (1). Enfin elle a eu la douleur de voir endurer ce qu'elle aimait plus qu'elle-même; mais elle a pu avoir cette consolation, qu'au péché d'origine (si cependant elle en a contracté la tache) elle n'en avait ajouté ni de mortels, ni de véniels, qu'elle eût volontairement commis.

Il n'en était pas ainsi de Madeleine. De combien de péchés actuels s'était-elle rendue volontairement coupable, outre celui d'origine qu'elle avait apporté au monde! A cette *cédule des péchés de tous les hommes que ce Dieu avait attachée* à sa croix, combien en avait-elle ajouté elle-même par le mépris et l'infraction de la loi divine, par la contagion de ses mauvais exemples, par la vie molle et sensuelle qu'elle avait menée dans Jérusalem, par l'amour excessif et déréglé de sa personne!

Ces objets, qui lui étaient toujours présents, ne firent jamais de plus vives impressions de douleur dans son âme, que quand elle se représenta que son Dieu les expiait sur sa croix; que c'était et par elle et pour elle qu'il endurait de si cruels et de si humiliants supplices. C'est toi, se disait-elle, c'est toi, malheureuse, qui l'as trahi avec Judas, qui l'as accusé avec les faux témoins, qui as conspiré contre lui avec les pharisiens, qui t'es moquée de lui avec Hérode, qui l'as déchiré de coups avec les bourreaux, qui l'as condamné à mort avec Pilate. Qui de lui

(1) Per se ex latinis non modo cum nolumus, sed et cum nesciamus, erumpunt, avulsa potius quam emissa (*D. Bern. in Cantic.*).

(1) Unum holocaustum ambo pariter offerebant Deo; illa in sanguine cordis, hic in sanguine carnis (*Arnoldus Carnotensis, de Laudibus Mariæ*).

ou de toi méritait mieux ce genre de mort : toi coupable, lui innocent ; toi misérable créature, digne de tous les tourments de l'enfer ; lui, Dieu et Sauveur, digne de toute la gloire et de toute la joie du ciel, où il règne avec son Père ? Voilà cependant le triste et le sanglant ouvrage de tes péchés.

Chrétiens à qui je parle, pouvez-vous, sans frémir, à la vue de tant de péchés que vous avez commis, entendre Madeleine faire ces réflexions sur les siens ? C'est encore Jésus-Christ *que vous crucifiez tous les jours en vous-mêmes*, c'est encore lui que vous dépouillez par des profusions excessives, ou par une avarice sordide ; c'est encore lui que vous renoncez par vos lâchetés et vos infidélités ; que vous trahissez, par vos dissimulations et vos fourberies ; que vous livrez à ses ennemis en le baisant, par vos sacrilèges et vos communions indignes ; que vous traitez en ridicule, par vos railleries et le mépris des saints mystères ; que vous couronnez d'épines, que vous meurtrissez de coups, que vous attachez à un infâme gibet, par tant de crimes *qui vous rendent coupables de son corps et de son sang*.

Ce qui s'est passé une fois sur le calvaire, se renouvelle encore tous les jours ; et malheur à l'homme dont un si tragique spectacle ne touchera pas le cœur. J'ai attaché mon Dieu à la croix, et je penserais à me divertir ? Je lui ai donné le coup de la mort, et je mènerais une vie tranquille ? Je lui ai présenté du fiel et du vinaigre à boire, et je chercherais pour moi les vins les plus exquis ? Je lui ai mis sur la tête une couronne d'épines, et j'en mettrais une de roses sur la mienne ? La foi me le représente crucifié par moi et pour moi, et un glaive de douleur ne me percerait pas l'âme de part en part ?

Enfin, après tant de dissolutions et de débauches, après tant de meurtres et de déicides, la résolution en est prise : *Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui : Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei* (*Mich.*, 1).

Ce ne sera pas ma colère, je cesserais bientôt de me lâcher contre moi-même ; ce sera *la colère du Seigneur*, qui sait proportionner la durée de la douleur et la nature du châtiment à la qualité du péché : *Iram Domini*. Ce ne sera pas ma colère, elle serait trop faible et trop indulgente : ce sera celle du Seigneur dont je prendrai les intérêts contre moi, et que je vengerai aux dépens de mes plaisirs, et, s'il est nécessaire, de ma propre vie : *Iram Domini*.

Je ne traînerai pas, malgré moi, le poids de cette colère divine, *je le porterai* volontairement et de bon cœur, *portabo*. Je ne murmurerai, ni contre les maladies ou d'autres disgrâces qui m'arriveront, ni contre la rigueur de la pénitence et des austérités chrétiennes : je m'y soumettrai avec d'autant plus de résignation et même de joie, que Dieu, par un excès de son infinie miséricorde, a ôté à ce poids de sa colère la plus grande partie de sa pesanteur.

Si elle était venue immédiatement de lui à moi, cette colère, jamais je n'aurais pu en soutenir la rigueur ; mais, avant que de la faire passer dans mon cœur, il l'a fait passer dans celui de son propre Fils, qui, en ayant été comme accablé *et froissé dans le jour de ses faiblesses*, ne m'en a laissé que ce qu'elle a d'indulgent et de radouci : *Dominus conterere voluit eum in infirmitate : attritus est propter peccata nostra*. Ce Fils bien-aimé et innocent en a ressenti le premier toute l'amertume et toute la pesanteur : il est donc bien juste que cette colère du Seigneur n'ayant plus rien qui ne soit supportable, j'en porte le poids, moi qui l'ai si souvent offensé : *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei.*

Si une âme qui prend ces résolutions et qui entre dans ces sentiments, est une âme que l'amour a blessée ; on peut dire que jamais il n'a fait de plus vives impressions de douleur et de vengeance que sur celle de Madeleine au pied de la croix.

Quand elle se prosterna devant Jésus-Christ dans la salle de Simon, sa douleur était grande, il est vrai ; mais elle ne savait pas encore ce que coûterait à son Dieu le pardon qu'il lui accordait de ses péchés : allez en paix, bienheureuse femme, ils vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé. Ce n'est que sur le Calvaire, à la vue d'un Dieu mourant, qu'elle en sent l'énormité. Ce n'est qu'en ce jour de la colère d'un Dieu sur son propre Fils, qu'elle reconnaît que si plusieurs péchés lui furent pardonnés dès lors, ce juge plein de miséricorde s'était réservé à les expier dans son innocente et adorable personne.

Il n'y a donc plus de paix pour elle : il faut qu'elle *porte le poids de la colère de Dieu, parce qu'elle l'a offensé*, et que son amour la charge de toute la douleur qu'ont paru avoir au jour de la Passion les créatures inanimées, qui cependant n'en pouvaient ressentir aucune.

Elles devaient toutes être en désordre et souhaiter leur destruction pour témoigner la douleur qu'elles avaient de voir souffrir leur Créateur, dit saint Léon, pape (1) ; et c'est au défaut de cette sensibilité de ces créatures, que Madeleine se charge de leur affliction et de leur deuil. Elle tremble avec la terre, son cœur se déchire avec le voile du temple, elle se couvre de ténèbres avec le ciel, et la lumière de ses yeux s'obscurcit avec celle du soleil.

Voilà, messieurs, les profondes plaies que l'amour divin lui a faites ; voyons quels sont les liens avec lesquels il l'a attachée. Un amour tendre l'a blessée au pied de la croix de Jésus-Christ ; un amour ferme et persévérant l'a liée pendant tout le reste de sa vie à Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Une des figures les plus sensibles dont l'Ecriture sainte se sert pour nous représenter l'inconstance d'une âme qui, après avoir abandonné les créatures pour se tourner

(1) Debebat hoc testimonium suo mundus auctori, ut in occasu conditoris vellent universa lamiri (*D. Leo serm. 6, de Passione*).

vers Dieu, quitte Dieu pour se rattacher aux créatures, est celle d'une veuve, qui, ayant perdu son mari par la mort, se rengage après avoir répandu quelques larmes et gardé quelques jours de deuil, avec les premiers objets de sa passion.

Formez-vous, messieurs, une idée toute contraire de Madeleine. Elle a aimé Jésus-Christ vivant, elle l'aimera mort et enseveli. Elle a pleuré amèrement quand elle l'a vu souffrir : elle pleurera encore quand elle ne le verra plus, et ne pourra vivre qu'elle ne ne le possède. Or, voilà ce que j'appelle un amour fort et persévérant, qui l'a attachée et comme liée à Jésus-Christ : *Charitas ligat.*

On peut l'aimer de plusieurs différentes manières, dit saint Laurent Justinien : d'un amour naturel, d'un amour intéressé, d'un amour tendre, d'un amour ferme et persévérant (*D. Laur. Justin. de Charitate, c.* 10).

D'un amour naturel : la nature seule, sans le secours de la grâce, nous porte à aimer Dieu comme le souverain bien de toutes les créatures; c'est ainsi que les païens l'ont aimé. D'un amour intéressé; c'est de lui que viennent les faveurs et les bénédictions temporelles; c'est ainsi que les troupes qui suivaient Jésus-Christ, et qui voulaient le faire leur roi, l'ont aimé. D'un amour tendre : il est la sagesse et la beauté même; c'est ainsi que Salomon dit qu'*il l'a aimé, que sa beauté l'a charmé et obligé de se tourner vers elle.*

Enfin on peut l'aimer d'un amour ferme et persévérant. Il est toujours également aimable; et ce qui dans les autres en diminue l'affection, ne se rencontre jamais dans un être qui est infiniment parfait. C'est ainsi que l'Epouse des Cantiques l'aimait en la personne de son époux : *Je le tiens*, disait-elle, *et jamais je ne l'abandonnerai.* C'est ainsi que l'aimait saint Paul, quand il se rendait à lui-même ce témoignage, *que ni la vie, ni la mort, ni les maux présents, ni les persécutions futures.... ne le sépareraient jamais de la charité de Jésus-Christ.* Mais pourquoi chercher des figures ou des exemples étrangers? C'est ainsi que l'a aimé Madeleine : et c'est principalement par cet endroit que nous pouvons juger de la vérité, de la perfection, de l'excès, de la consommation de son amour.

Toutes ces autres espèces sans la persévérance me paraissent ou très inutiles ou extrêmement suspectes. L'affection qui ne vient que de la nature est une affection stérile; celle que le seul intérêt produit est une affection mercenaire et basse; celle qui ne s'entretient que par la tendresse est une affection délicate et fragile; mais celle qui est ferme et qui se soutient par une généreuse persévérance, est une affection noble, véritable, parfaite et infiniment agréable à Dieu.

Voyez, considérez, admirez par cet endroit *la bienheureuse Madeleine.* La nature, l'intérêt, la tendresse, la reconnaissance, ce qu'il y avait en elle de divin et d'humain l'avait portée à aimer Jésus-Christ; mais ce que j'admire encore davantage en elle est sa constante et invincible persévérance qui l'a toujours comme attachée et liée à ce chaste objet de son amour : *Charitas ligat.*

Ne voyez-vous pas d'abord l'empressement qu'elle a de lui rendre ses derniers devoirs immédiatement après sa mort? Empressement si extraordinaire, et dans des temps où la présence de cette pieuse dame semble si multipliée, que quelques Pères ont cru que les évangélistes nous ont parlé de deux différentes Madeleines, quoique cependant il n'y en ait eu qu'une : (*D. Amb. in Luc. cap. ultimo; D. Hieronymus, epist. ad Hedib., q.* 4, *quam tamen opinionem deseruit. Vide Card. Toletum annotat.* 3 *in c.* 20 *Joan.*). Empressement, si grand que, n'étant retenue que par la seule considération du sabbat, elle n'attend pas que le jour suivant soit venu pour se rendre au tombeau de son Maître.

Les ténèbres étaient encore sur la terre, dit saint Jean, *il était encore grand matin*, disent les autres évangélistes, *quand elle y vint* (*Vide D. Aug., lib.* III *de Consensu evangelist., cap.* 24; *Euthymium in c.* XX *Joan.*). Elle avait fait dans cet intervalle une ample provision de parfums, et, impatiente de sortir de sa maison, dès qu'elle peut, sans violer la loi, se transporter au lieu où son amour la presse d'aller, elle y accourt.

Saint Augustin, parlant de l'état où il se trouva à la mort de son meilleur ami, dit qu'il était dans de continuelles inquiétudes; que, de quelque côté qu'il se tournât, la mort se présentait à ses yeux avec ce qu'elle a de plus affligeant et de plus affreux; que la maison et la chambre où il avait eu avec lui de si douces conversations, ne servaient qu'à renouveler et à aigrir sa douleur; et que, cherchant partout son cher ami sans le trouver, la vie lui était à charge et faisait son plus grand supplice (*D. Aug., lib.* IV *Confess. c.* 11).

Je trouve une inquiétude encore plus grande dans Madeleine: aussi son amour était plus constant et plus saint; car en quel état les évangélistes nous la représentent-ils? comme une femme qui est hors d'elle-même, qui court au sépulcre de Jésus-Christ, et qui revient dans le même temps sur ses pas; y est-il encore, n'y est-plus? Comme une femme qui plus empressée et plus impatiente que les autres, ne se contentant pas de regarder une fois dans le lieu de sa sépulture, se penche de rechef pour y regarder; comme une amante désolée, qui, ne voyant plus ce qu'elle aime tendrement et constamment, répond à ceux qui lui demandent pourquoi elle pleure : Quelle apparence que je ne pleure pas! ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis; comme une femme qui ne sait ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit, appelant monsieur un jardinier, le priant de lui dire si c'est lui qui a enlevé le corps de son Maître, afin qu'elle le tire du lieu où il l'a mis, et qu'elle l'emporte. Recueillons en peu de mots toutes ces circonstances, et tâchons qu'aucune d'elles ne nous échappe.

Madeleine va de très-grand matin au sépulcre de Jésus-Christ, elle y pleure amère-

ment, et, quoiqu'elle ait vu qu'il n'y avait plus que les linceuls et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, et qui était plié en un lieu à part; elle se baisse de nouveau pour y regarder : marque inhabitable de la grandeur et de la persévérance de son amour, conclut de là saint Grégoire, pape (1).

Elle avait vu Jésus-Christ mort et déshonoré, et, par un surcroît de douleur qui eût éteint un amour moins ardent que le sien, elle en avait été comme méconnue sur le Calvaire. Il s'était souvenu de sa Mère, de Jean, son disciple, du bon larron, de ses ennemis même et de ses bourreaux; mais Madeleine en avait été oubliée. Il avait recommandé sa Mère à Jean, et donné à ce disciple pour fils celle qui l'avait mis au monde. Il avait promis son paradis au bon larron, et prié son Père de pardonner à ceux qui le faisaient mourir; mais nulle mention de Madeleine, nulle part pour cette fidèle amante dans son testament.

L'aimeriez-vous dans cet état apparent d'indifférence et d'oubli, vous qui cessez de lui rendre l'honneur que vous lui devez, dès qu'il cesse de vous faire le bien qu'il ne vous doit pas, vous qui cherchez moins à le posséder qu'à vous réjouir des avantages de sa possession, et n'allez à lui que lorsque vous y êtes attirés par quelques suavités sensibles, tant vous êtes délicats dans votre dévotion prétendue! vous qui, attendris par des motifs humains, et séduits par votre amour-propre, ne pouvez vous accoutumer à ces vicissitudes de présence et d'absence, de caresses et d'oubli, de consolations et de sécheresse, dont il éprouve, pour l'ordinaire, ses élus?

Quel rapport entre vous et Madeleine? Vous ne voulez pas vous attacher à Dieu si l'orage de vos tentations ne s'écarte, si les nuages de votre esprit ne se dissipent, si la terre aride de votre cœur ne reçoit la douce pluie de ses consolations, si vous ne trouvez du goût dans vos lectures spirituelles et dans vos prières : et Madeleine le cherche après qu'il l'a comme oubliée et méconnue, après que son cœur semble avoir été fermé pour elle, après qu'il ne lui a laissé en partage, que le souvenir de l'avoir possédé, et la douleur de l'avoir perdu.

Semblables à des enfants qui crient quand on les ôte du sein de leurs mères, vous ne pouvez souffrir la soustraction de ces plaisirs sensibles, qui, par l'attachement que vous y avez, fait connaître que vous n'êtes encore que des enfants dans la vertu : et Madeleine, privée de ces consolations, *remplie d'amertume, et comme enivrée d'absinthe*, souffre avec une humble patience cette indifférence et cet oubli de son cher Maître; trop contente de ce qu'il permet que, malgré son indignité personnelle et ses péchés passés, elle lui rende ses pieux devoirs.

(1) *Dum ergo fleret inclinavit se, et prospexit ad monumentum.* Cernit jam monumentum vacuum viderat; jam sublatum Dominum nuntiaverat; quid ergo iterum se inclinat, iterum videre desiderans? sed amanti semel aspexisse non sufficit, quia vis amoris intentionem multiplicat inquisitionis (*D. Greg. hom. 25 in Evang.*).

Semblables à ces mêmes enfants, qui, insensibles à la mort de leur père, gémissent amèrement sur une bagatelle qu'on leur refuse, vous pleurez la perte d'un procès, la dissolution d'un mariage, le mauvais succès d'une intrigue, pendant que les vrais malheurs, tels que sont l'éloignement de Dieu et la perte de votre âme, ne vous touchent pas : et Madeleine, qui sait en quoi consistent les vrais biens et les vrais maux, n'a d'inquiétude et de chagrin que lorsqu'elle se voit privée de son aimable maître : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum : Ils l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis.*

Ce fut ce qu'elle répondit aux deux anges qu'elle vit au tombeau de Jésus-Christ, et qui lui demandèrent quel était le sujet de ses larmes : *Mulier, quid ploras? Femme, pourquoi pleurez-vous?* Elle ne pleura ni à cause de la perte de ses biens, ni à cause du mépris qu'on avait pour elle, ou des persécutions qu'elle allait essuyer de ceux qui, après avoir fait mourir cruellement le Maître, feraient ressentir à ses disciples tous les effets de leur envie et de leur rage : ce ne fut précisément aucun de ces motifs qui lui tira les larmes des yeux : elle avait perdu ce qu'elle aimait uniquement, et elle ne savait où était ce chaste objet de son amour; il ne lui en fallait pas davantage pour s'abandonner à toute l'amertume de sa douleur : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.*

Réponses et réflexions que vous devriez faire, mes chers auditeurs, si vous aviez quelques degrés de cet amour de Madeleine. C'est ce même Dieu que vos passions et vos péchés vous ont enlevé; c'est vous-mêmes qui l'avez perdu par votre faute; quel plus juste sujet de consternation et de larmes? Vos vengeances vous ont enlevé ce Dieu de patience et de douceur; vos médisances l'ont contraint de se retirer, ce Dieu de charité et de justice; l'attachement déréglé aux plaisirs l'a chassé de vos cœurs, ce Dieu de mortification et de pénitence! Où est-il? vous ne trouvez presque plus le lieu où on l'avait mis, ni les draps qui l'enveloppaient; est-il revenu? quand reviendra-t-il? vous n'en savez rien. En voilà trop pour pleurer amèrement, et faire, avec plus de justice, à ceux qui seraient surpris de votre abattement, la même réponse que fit Madeleine aux deux anges : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.*

Ajoutons à ces marques de l'amour fidèle et constant de cette bienheureuse femme, une circonstance encore plus particulière dont le même évangéliste saint Jean fait mention. A peine est-elle sortie du sépulcre, qu'elle voit Jésus-Christ debout, sans savoir que ce soit lui; au contraire, pensant que c'est le jardinier de ce lieu, elle lui dit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Or, voilà, à mon sens, l'une des plus fortes preuves de l'inviolable attachement qu'elle avait à Jésus-Christ.

Un amour léger et volage se rebute des

difficultés qu'il trouve dans la possession de son objet, dit saint Augustin ; au lieu que celui qui est ferme et constant, ne rencontre aucunes difficultés capables de l'arrêter, ou, s'il en trouve, il les surmonte et il les aime ; et c'est sur ce principe qu'il faut juger de la nature de celui de Madeleine ; encore comment en juger, puisqu'il est d'une espèce extraordinaire, qu'il semble faire perdre en quelque manière la raison à cette fidèle amante, la réduire à tenter et à se promettre l'impossible?

Elle donne la qualité de *seigneur* à un jardinier, elle lui demande s'il l'a enlevé, sans lui dire qui ; et, supposé qu'elle trouve le corps mort de celui qu'elle cherche, elle dit qu'elle l'emportera ; voilà ce qui passerait pour folie dans le monde ; mais voilà ce que fait l'amour divin quand il est violent et qu'il lie une âme à Jésus-Christ, dit Richard de Saint-Victor.

Si cela est, Madeleine ne lui était-elle pas étroitement liée, quand elle ne pouvait ni l'oublier, ni penser à autre chose qu'à lui? quand elle l'avait toujours présent dans l'esprit, soit qu'elle parlât, soit qu'elle agît? quand, sans nommer celui qu'elle croyait lui avoir été enlevé, elle voulait qu'on entrât dans sa pensée, et qu'on sût ce qu'elle demandait? quand, soit qu'elle marchât, soit qu'elle reposât, elle était dans une sainte impatience de s'unir à lui, comme une femme tourmentée d'une fièvre aiguë qui ne lui donne point de relâche (1)?

Ne lui était-elle pas étroitement liée, quand la véhémence de son amour lui ôtait presque l'usage de sa raison ; confondant les noms et les qualités, lui donnant une force imaginaire, la rendant assez hardie pour tenter et se promettre l'impossible? *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam. Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.*

Ne voyez-vous pas, dit saint Jérôme, quel trouble et quel mystérieux désordre l'amour a jeté dans son esprit? Elle s'imagine qu'un jardinier a enlevé seul un cadavre renfermé dans un tombeau scellé d'une grosse pierre, et soigneusement gardé par des soldats ; et, par une autre pensée qui ne paraît pas moins déraisonnable, elle se flatte que, malgré la timidité de son sexe et la délicatesse de sa complexion, elle aura assez de force pour porter un corps d'une si grande taille, qu'il a fallu cent livres de myrrhe pour l'embaumer (2).

Cependant, n'en soyez pas surpris, une âme que l'amour a liée à Jésus-Christ ne trouve rien d'impossible ; si difficile que soit une entreprise, elle lui paraît aisée quand elle l'aime avec une fidèle persévérance. Rougissez donc ici de vos lâchetés, âmes mondaines ; et pour vous dispenser d'une infinité de devoirs qui n'ont jamais été au-dessus de vos forces, ne nous apportez plus le vain prétexte de votre faiblesse.

Combien trouvez-vous, dans l'exercice de votre religion, d'obstacles qui vous paraissent invincibles, et que vous lèveriez presque sans peine si vous aimiez Dieu! Madeleine se propose de faire l'impossible ; et les choses même possibles vous font trembler? Madeleine, animée de la grâce, et soutenue par son amour, s'élève au-dessus des plus grandes difficultés ; et les moindres peines que vous trouvez dans l'accomplissement de sa loi, vous rebutent sous ce faux prétexte que vous ne le pouvez pas?

Vous ne le pouvez pas? Cependant Dieu vous le commande, et il est de foi qu'il ne vous commande rien d'impossible ; faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas, dit saint Augustin. Frappez à la porte de la miséricorde, et elle vous sera ouverte ; priez, et l'on vous donnera.

Vous ne le pouvez pas? Cependant Jésus-Christ vous dit que le joug qu'il vous impose est doux, et que le fardeau dont il vous charge est léger. Il vous invite lui-même de venir à lui, et il s'engage de vous donner du soulagement.

Vous ne le pouvez pas? Tant d'autres d'une naissance plus illustre, d'une complexion plus délicate, d'un genre de vie plus occupé et plus embarrassant, d'un âge plus faible, dans des occasions plus fâcheuses, dans des tentations plus violentes, dans des conditions exposées à plus de périls et de chutes, l'ont fait ; et vous ne le pourriez pas, vous, qui n'avez pas encore éprouvé vos forces, qui n'avez pas encore *goûté combien le Seigneur est doux et bon à ceux qui ont le cœur droit?*

Vous ne le pouvez pas? Mille fois néanmoins vous n'avez été que trop forts pour offenser Dieu, et satisfaire la créature, pour marcher dans les voies les plus difficiles du siècle, pour surmonter les plus grands obstacles, pour faire violence aux passions les plus douces qui ne vous inspiraient que le plaisir, passions cependant réprimées par d'autres qui vous endurcissaient au travail et à la peine, quand il s'agissait d'élever le fragile édifice de votre fortune.

Vous ne le pouvez pas? Aimez, dit saint Bernard (3), et vous le pourrez ; rien n'étant, ce semble, difficile à celui qui aime. Madeleine aimait, dit ce Père, et, animée de

(1) Nonne vere animus ligatus est, quando hoc unum obliviscî, aut aliud meditari non potest? quidquid agat, quidquid dicat, hoc semper memoriæ revolvitur, per minimæ memoria retinetur, hoc obtentibus somnis ; hoc vigilans omni hora retractat... Hic autem gradus non sicut illi superiores aliquam immutationem recipit, sed acutæ febris more, continuo ardore animum urit, jugique desiderii fumo eum incendit, nec die nec nocte animam quiescere sinit. Itaque sicut illi qui tecto decidunt, vel quos catena coercet ad eo loco quo adstricti sunt, elongari non possunt ; sic utique qui ab hoc violentiæ charitatis gradu absorptus est, quidquid agat, quocunque se vertat, ab illa una et intima sollicitudinis suæ cura avelli non potest (*Richard. a S. Vict., loco supra citato*).

(2) Vide quem custodiebat cohors militum, cujus sepulcro angeli præsidebant, ab uno arbitrabatur ablatum, et ignorans imbecillitatem fœminæam, tantarum se virum reprommittit et credit, ut corpus viri et perfectæ ætatis quod centum libris myrrhæ circumlitum erat, existimat (ab una et pavida muliere posse portari (*D. Hieronym., epist. ad Hebid., q.* 5).

(3) Ardens et affecta locutio quæ de puritate amoris refusa promittit quod implere non potest, nihil enim amanti difficile esse videtur (*D. Bern., ser. de sancta M. Magd., N°* 11).

l'amour de son Dieu, elle promettait ce qu'elle ne pouvait accomplir; aimez, et l'amour vous donnera des forces pour exécuter ce que Dieu vous aura inspiré de faire pour son service (1).

Madeleine aimait, et par ce principe elle se flattait de pouvoir porter le corps de son Maître, quelque pesant qu'il fût; parce que rien ne pèse à une âme qui sert le Seigneur, et qui l'aime.

N'avez-vous pas été quelquefois surpris de voir dans l'Ecriture (I *Paralip.*, XV) avec quelle facilité les lévites portaient l'arche d'un lieu à un autre, sans qu'ils se sentissent fatigués, quelque pesante qu'elle fût, et quelques incommodités qu'ils essuyassent, soit par l'injure des saisons, soit par les mauvais chemins par où ils passaient? Bien loin de se plaindre de la pesanteur de cet honorable fardeau, ils se sentaient plus soulagés que ceux qui ne l'avaient pas porté (2).

D'où venait ce miracle? C'est, dit la même Ecriture, que Dieu les aidait; jusque-là, comme remarque un savant interprète, que c'était une opinion commune parmi les Juifs que l'arche d'alliance se portait et se soutenait elle-même; qu'elle perdait, par un surprenant prodige de la providence divine, sa propre pesanteur, en sorte que ceux qui en étaient chargés n'en souffraient aucune peine (3).

L'auguste corps de ton Dieu, cette arche de la nouvelle alliance *consacrée par la plénitude de la divinité*, ne t'aurait donc pas pesé, ô Madeleine. Elle se serait portée elle-même, et l'amour qui t'unissait si fortement à ce chaste et adorable objet, aurait levé toutes les difficultés que d'autres auraient crues invincibles.

Mais voici encore une autre marque de cet amour fidèle et persévérant de Madeleine. Elle a suivi son cher Maître jusqu'au Calvaire; elle l'a vu souffrant et expirant sur la croix; elle est venue de grand matin au sépulcre, à dessein de lui rendre ses derniers devoirs; ne l'y ayant pas trouvé, elle l'a cherché avec un inquiet empressement, et s'est promis qu'en quelque lieu qu'elle le rencontrât, elle emporterait son adorable corps; peut-on donner de plus sensibles preuves de son persévérant attachement? Vivant, mourant, mort, enseveli, présent, absent, il est également l'objet de son amour.

Admirez, cependant, la constance de cette bienheureuse femme, par un dernier endroit. Enfin Jésus-Christ lui parle et l'appelle par son nom; elle l'entend à sa parole, et, toute hors d'elle-même, elle s'écrie: *Maître, c'est vous que je cherche*; et s'imaginant qu'elle aura autant de liberté de l'approcher qu'elle en avait eu pendant les derniers jours de sa vie mortelle, elle se jette à ses pieds pour les embrasser; mais qu'entend-elle, lorsqu'après tant d'inquiétude et de chagrin elle se croyait au comble de son bonheur: *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père.*

Si Jésus-Christ avait eu besoin d'éprouver la constance de Madeleine, eût-il pu la tenter par une plus fâcheuse épreuve? Il se déguise pour n'en être pas connu, et cependant il l'appelle par son nom, et sa parole le manifeste. Il veut bien qu'elle sache que c'est lui; et cependant il la rebute et lui défend de le toucher. Il permet bien cet attouchement aux autres femmes; elle est la seule à qui il le refuse.

Consolateur des âmes affligées, n'aurez-vous pas compassion de celle-ci? Jusqu'à quand paraîtrez-vous mépriser ses recherches et la frustrer de ses espérances? Si votre majesté vous éloigne d'elle, du moins que votre miséricorde vous en approche; si vous vous souciez peu des chastes embrassements de celle qui vous aime, du moins, ayez pitié de son affliction, et soulagez l'impatience de ses désirs (4).

Il n'en sera pas ainsi, messieurs. Un amour faible et languissant a besoin de ces consolations pour se soutenir. Approchez, pieuses dames, embrassez les pieds de votre maître, et ne doutez pas de la vérité de sa résurrection. Mais un amour fort et constant comme celui de Madeleine, subsistera toujours malgré les refus les plus durs. Marie, retirez-vous et *ne me touchez pas.*

Apprenez de là, vous qui aspirez à la plus haute perfection, que le meilleur et le plus sûr moyen d'y arriver, est d'aller à Dieu, comme disent les Pères (*D. Justin. Mart., Explic., q.* 48), par voie de privation et de délaissement. L'Epouse des cantiques qui commence à aimer son époux, ne demande d'abord que ce qu'il y a de plus doux et de plus tendre dans les amitiés même les plus chastes: *Osculetur me osculo oris sui* (*Cantic.*, I). Ce sont les premières paroles de sa bouche, et les premiers mouvements de son cœur. Mais à mesure que son amour se fortifie, accoutumée qu'elle est à une vicissitude de présence et d'absence, elle lui dit elle-même: *Retirez-vous*, mon bien-aimé, et luyez comme un jeune cerf sur des montagnes de parfums: *Fuge, dilecte mi, assimilare capreæ hinnuloque cervorum, super montes aromatum.* Ce sont les dernières paroles qu'elle lui dit, et celles par où le Saint-Esprit finit ce mystérieux cantique des cantiques (*Cant.*, VIII).

Je finis aussi par cette instruction l'éloge de Madeleine, et j'en demeure volontiers où les évangélistes en sont demeurés. Anges tutélaires de cette sainte grotte où elle a passé tant d'années, il n'appartient qu'à vous de nous dire combien elle y a versé de larmes,

(1) Quid grave non leviter toleret qui amat? Quid quid enim diligitur cum magna devotione portatur (*D. Greg., lib.* I, *in lib.* I *Reg.*).

(2) Cum adjuvisset Dominus levitas qui portabant arcam fœderis Domini, immolabantur, etc.

(3) Dicunt Hebræi quod istud adjutorium intelligitur per hoc quod arca portabat se ipsam, hoc est quod divina virtute sic portabatur ut Levitæ nullum pondus sentirent (*Nicolaus de Lira, in c.* XV, I *Paralip.*).

(4) Si majestas te abducit, misericordia te inclinet; si non indulges dilectæ, miserere vel afflictæ (*Guib., in Cant., ser* 5).

combien de fois par jour, ravie en extase, elle a conversé familièrement avec son aimable Maître; combien de sang elle a répandu dans cet antre sacré, combien elle y a poussé de soupirs, dans l'impatience d'être inséparablement unie, par la dissolution de son corps, à ce Dieu dont elle ne s'est jamais séparée, depuis qu'elle a commencé à l'aimer.

A notre égard, il nous suffit qu'elle nous ait donné de si beaux exemples d'une pénitence prompte et sincère, d'un amour compatissant et tendre, d'un attachement inviolable et persévérant à son Dieu, malgré tous les obstacles qui ont éprouvé sa fidélité. Si nous sommes pécheurs, nous la regarderons, pour nous encourager par le pardon qu'elle a reçu de ses péchés; si nous sommes pénitents, pour nous instruire par les austérités auxquelles elle s'est condamnée; si nous sommes justes, pour nous former sur l'amour dont elle a été embrasée; et si nous aimons Dieu comme elle, pour espérer que nous en serons un jour récompensés. *Amen.*

DISCOURS XLIII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT JACQUES APÔTRE, APPELÉ LE MAJEUR.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei: possumus. Ait illis: Calicem meum bibetis.

Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même? Oui, répondirent ils, nous le pouvons, et Jésus-Christ leur dit: je vous assure que vous boirez (*S. Matth., ch.* XX).

Ce qu'une indiscrète et aveugle ambition demande pour se satisfaire, ce qu'un désir inquiet d'un établissement doux et honorable attend pour réussir dans ses desseins, c'est-là, messieurs, ce que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ qui sait tirer le bien du mal même, a quelquefois la bonté de réformer et de sanctifier pour la plus grande perfection de ses élus.

Une mère prévenue de cette fausse idée que le royaume de Jésus-Christ est un royaume temporel, lui demande, prosternée à ses pieds, les deux premières places pour ses enfants: *Dic ut sedeant unus ad dexteram, et unus ad sinistrum in regno tuo:* dites. Seigneur, il ne vous en coûtera qu'une parole, dites que mes deux enfants soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume. A qui êtes-vous plus obligé qu'à ceux de votre famille, et qui mérite mieux les premières places, que ceux qui ont l'honneur d'être vos parents?

Ainsi parla la mère de saint Jacques, ainsi parla-t-il lui-même par l'organe de cette femme, dit saint Augustin: mais savez-vous bien quelle fut la réponse de Jésus-Christ? *Vous me demandez les premières places de mon royaume, mais pourrez-vous boire le calice que je boirai moi-même?* Admirable parole qui mériterait d'importantes réflexions, et qui dans la suite de ce discours me servira de fondement à l'éloge de notre apôtre, et à vous marquer certains traits singuliers qui semblent le distinguer d'avec les autres.

Saint Ambroise parlant de l'amitié que le patriarche Joseph témoigna en particulier à Benjamin, dit qu'il ne se contenta pas de faire emplir de blé son sac, comme ceux de ses autres frères, mais qu'il voulut, par une différence toute singulière, y mettre la coupe où il buvait: *Frumentum datur omnibus, scyphus uni* (*D. Ambr., lib. de Joseph*).

Ne pouvons-nous pas dire que Jésus-Christ, a fait quelque chose de semblable en faveur de saint Jacques, de cet homme si avantageusement distingué, non-seulement par le changement qui a été fait de son nom, non-seulement par l'honneur qu'il a eu d'être cousin germain de Jésus-Christ, mais par cet avantage singulier d'avoir été de tous les apôtres le premier qui a bu le calice de son Maître, je veux dire qui a souffert pour lui le martyre: *Frumentum datur omnibus, scyphus uni.*

Il avait promis qu'il le boirait, ce calice, et l'effet a répondu à sa parole. Faut-il pour cet effet mener une vie pauvre et obscure? *possumus*, nous le pouvons. Entreprendre des choses apparemment impossibles? *possumus*, nous le pouvons. Souffrir ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux? *possumus*, nous le pouvons.

Ni la misère et la pauvreté de sa vocation, ni les contradictions et les peines de sa mission, ni le sacrifice de sa propre vie et les rigueurs de son martyre ne l'ont jamais empêché d'exécuter ce qu'il se sentait pouvoir faire avec le secours de la grâce, et ce que son Maître avait assuré positivement qu'il ferait: *Calicem meum bibetis.* En effet il s'est soumis avec une parfaite obéissance à toutes les disgrâces de sa vocation; ce sera mon premier point. Il a essuyé avec un zèle infatigable tous les travaux de sa mission; ce sera mon second point. Il a triomphé avec un invincible courage de toutes les rigueurs de son martyre: ce sera mon troisième point. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

A considérer les saints par l'endroit que la chair et le sang estiment davantage, rien ne pouvait être plus glorieux à saint Jacques, que d'être proche parent et cousin germain de Jésus-Christ. Quand l'ange interrogé par Tobie de quelle tribu il était, lui eut répondu qu'il était le fils du grand Ananie: *Ego sum Ananiæ magni filius*, Tobie s'écria: Vous êtes d'une grande race, et la noblesse de vos ancêtres m'est assez connue: *De magno genere tu es.* Mais comme rien n'approche de l'honneur qu'il y a d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, il semble aussi qu'on ne peut assez louer notre saint par cet endroit, et que, sans le trop flatter, on a sujet de lui dire qu'il est d'une très-grande race: *De magno genere tu es.*

Vous savez que toute l'ambition des Juifs était de pouvoir contribuer à la génération temporelle du Messie. De là une malédiction répandue sur la stérilité des femmes Juives, et une bénédiction attachée à leur fécondité. De là une aversion générale de l'état des vierges qu'on regardait comme des branches inutiles de cette fameuse racine de Jessé qui devait se répandre par toute la terre. Chacun se faisait honneur de pouvoir appartenir, n'eût-ce été que de loin, au Messie; chacun

prétendait à la gloire d'être d'une famille grande devant les hommes par la royauté, et devant Dieu par le sacerdoce; d'une famille fidèle dans Abraham, bénie dans Isaac, multipliée dans Jacob, triomphante dans David, honorée dans Salomon, pieuse et attachée au vrai Dieu dans Josias.

Comme notre saint avait le bonheur d'être proche parent du Messie, Salomée sa mère se crut, par ce titre, en droit de lui demander pour ses deux enfants les deux premières places de son royaume.

Aveugle ambition de cette mère! mais ambition encore plus aveugle de la plupart des enfants du siècle! Il est surprenant de voir avec quel insupportable orgueil on se glorifie de sa haute naissance, quelle peine on se donne pour s'en faire une qui soit illustre et pour cacher la misère d'une obscure famille d'où l'on est sorti.

Ici un roturier que le maniement des affaires a précipitamment enrichi, cherche à cacher par de belles charges et d'éclatants emplois la honte de sa naissance; à peu près comme Adam voulut couvrir sa nudité par quelques feuilles de figuier, n'osant paraître tel qu'il était. Ridicule artifice! un pygmée, quoique élevé sur un lieu éminent, est toujours pygmée, son élévation même ne le fait regarder qu'avec plus d'indignation et de mépris. Il y a tant d'années que cet homme était valet, on l'a vu s'avancer dans la suite; à présent c'est un grand seigneur: Quelle apparition! quelle aventure! On ne le connaît plus, il a changé de nom: mais malheureusement pour lui on sait qui il était; mille familles ruinées par ses concussions ont payé ses charges et ses lettres de noblesse.

Là un autre, par ses intrigues et par son argent, se fait jour dans les premières familles d'un royaume, et achète de belles terres pour en prendre le nom qui efface le sien; du moins il s'efforce de faire entrer dans sa race des héros qui n'en ont jamais été, à la faveur de quelque mensonge officieux d'un historien, ou de quelque conformité de nom: enfant une famille déjà un peu connue sur une autre plus ancienne, afin de remonter bien haut dans les siècles antérieurs, et paraître noble d'une plus vieille date.

Quoi qu'il en soit, si la plupart des hommes regardent une illustre naissance comme un objet digne de leur émulation et un légitime fondement de leurs espérances, notre saint pouvait par cet endroit se flatter de la sienne, et, appartenant de si près à Jésus-Christ, aspirer aux premières places de son royaume. Mais ce ne fut pas là, ô mon Dieu, ce que vous considérâtes dans sa personne pour l'appeler à l'apostolat et le faire entrer dans cette famille spirituelle dont vous êtes le père. Indépendamment des considérations de la chair et du sang, vous ne regardâtes dans ce fils de Zébédée que les dispositions que vous y aviez mises vous-même, afin qu'il répondit à sa vocation, qu'il soutînt avec fidélité et avec courage toutes les peines et toutes les disgrâces de son ministère.

Je dis toutes les peines et toutes les disgrâces. Car ne vous figurez pas dans l'apostolat un emploi doux, lucratif, honorable; un emploi tel qu'est celui de tant d'ecclésiastiques qui regardent les bénéfices comme des suppléments de patrimoine, comme des postes avantageux à leur avarice ou favorables à leur ambition: comme des lieux commodes où se trouvent des gens oisifs qui viennent à l'Église au son d'une cloche, qui profitent de son patrimoine sans presque la servir; qui quelquefois absents de corps, et plus souvent absents d'esprit, se contentent d'assister à quelques offices, de se distinguer par leurs habits, de faire nonchalamment quelques prières; et qui, trop satisfaits d'eux-mêmes s'ils s'assujettissent à une régularité extérieure, mènent d'ailleurs une vie inutile, dans une profession que les Pères ont toujours appelée un essai et un apprentissage du martyre.

Figurez-vous dans l'apostolat un genre de vie tout opposé. Suivre, pauvre, un Dieu pauvre; accompagner dans ses fatigues et dans ses voyages, un homme quelquefois honoré à cause de ses miracles, et souvent persécuté et méprisé à cause de sa misère: travailler le jour, veiller et prier la nuit, abandonner non pas tant le bien présent que l'on a, que le futur qui pourrait échoir; n'avoir d'autre consolation dans son mal, que celle de pouvoir s'y endurcir par une longue habitude; renoncer par état aux plus doux plaisirs de la vie, afin de porter tous les jours sa croix; s'oublier, se mépriser, le dirai-je? se haïr soi-même, et n'entrevoir dans tout l'espace de la carrière qu'on doit fournir, qu'un continuel enchaînement de travaux et de peines: voilà, messieurs, voilà ce que c'est d'être apôtre.

Qui de vous aurait voulu l'être à ce prix? Et si Jésus-Christ vous avait dit de le suivre à de si fâcheuses conditions, qui de vous n'aurait été de l'humeur de cet homme qui, lui ayant entendu dire qu'il fallait qu'il vendît tout ce qu'il avait, et qu'il en donnât l'argent aux pauvres, se retira aussi scandalisé, et aussi affligé, qu'il avait eu, ce semble, auparavant d'empressement et de zèle: *His ille auditis contristatus est, et abiit* (*Marc.*, X; *et Luc.*, XVIII).

Loin de l'esprit, et du cœur de saint Jacques une si lâche désertion! écoutez, je vous prie, l'excellent témoignage qu'un fidèle historien (c'est saint Matthieu) lui rend dans le chapitre quatrième de son Évangile. Il nous y représente Jésus-Christ qui se promenait sur les rivages de la mer de Galilée, et qui, ayant vu deux frères, Jacques et Jean, occupés avec Zébédée leur père, à raccommoder leurs filets, les appela; mais il nous représente en même temps ces deux frères si empressés, et si ardents à obéir, qu'ils abandonnèrent aussitôt et leurs filets et leur père pour le suivre: *Illi autem statim relictis retibus et patre secuti sunt eum.*

Qu'admirerons-nous davantage en cette

rencontre, ou la bonté de Jésus-Christ qui appelle, ou la fidélité et l'obéissance de celui qui est appelé? Toutes ces deux circonstances ont paru également surprenantes à saint Ambroise. Du côté de Jésus-Christ c'est un puissant attrait de sa grâce; du côté de saint Jacques c'est une aveugle et prompte coopération à cette grâce. Du côté de Jésus-Christ c'est une élection gratuite : *Ce n'est pas vous*, dit-il à ses apôtres, *qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis.* Du côté de saint Jacques, c'est une libre et désintéressée acceptation de ce choix. Jésus-Christ pouvait se choisir d'autres disciples que de pauvres pêcheurs, dépourvus de tout secours humain, et des talents nécessaires pour réussir dans la publication de sa doctrine; cependant il les a préférés aux riches, de peur qu'ayant attiré à son parti les plus hautes puissances et les plus beaux génies du siècle, on n'eût attribué à ces moyens l'établissement et la propagation de l'Evangile : *Ne conciliasse prudentia, ne redemisse divitiis, ne potentiæ nobilitatisque auctoritate traxisse aliquos videretur* (*D. Amb., lib.* V *in Lucam, c.* VI).

Mais aussi ces disciples pouvaient se choisir d'autres maîtres que Jésus-Christ. Si saint Jacques avait pris conseil de ses passions, et s'il s'était donné quelques moments pour écouter son amour propre, que n'aurait-il pas entendu de ces voix flatteuses qui ne cherchent que leur intérêt et leurs plaisirs? Qu'allez-vous faire, lui eussent-elles dit, de suivre un homme pauvre qui a déjà passé une grande partie de sa vie dans l'obscurité et dans la misère? Quel avantage trouverez-vous de vous attacher à lui? vous quittez peu, il est vrai; mais ce peu sert à votre nourriture et à votre entretien. Vous ouvrira-t-il quelque ressource pour vous tirer de la pauvreté et de l'indigence, lui qui en souffre le premier toutes les atteintes? pour être son disciple en serez-vous plus riche, plus considéré, plus respecté dans le monde?

Il ne laissa pas à son amour-propre la liberté de lui faire faire de telles réflexions. Il ne donna pas le temps à ses passions et à sa concupiscence de lui parler, dans l'appréhension qu'il avait qu'elles ne s'opposassent à ses justes desseins. Semblable à ces étoiles dont il est parlé chez un prophète (*Baruch*, III), qui, dès que Dieu les eut appelées pour éclairer le monde, lui dirent : Nous voici, il suivit avec joie celui qui l'avait choisi comme une étoile de la première grandeur, destinée à porter la lumière de l'Evangile par toute la terre.

Vous lui changeâtes aussi son nom, ô mon Dieu, et vous l'appelâtes *Boanerges*, c'est-à-dire, *fils du tonnerre.* Rien de plus rapide, de plus pénétrant, de plus subtil, de plus impétueux que le feu du tonnerre. Enfermé par une espèce d'état violent dans le sein de la nuée, et impatient d'en sortir par ce bruit confus qu'il fait dans la basse région de l'air, il rompt ce faible obstacle pour se faire jour par un éclair si vif et si perçant, qu'on le perd de vue dès le moment qu'il paraît. Car ce sont-là (pour me servir des propres termes du roi prophète) *ces esprits d'orage et de tempête qui font, dès qu'ils sont commandés, la volonté du Seigneur : Ignis et spiritus procellarum qui faciunt verbum ejus* (*Psal.* CXLVIII). Faut-il éclairer? ils éclairent. Porter la frayeur et la consternation dans les âmes? Ils la portent; briser et réduire en cendres ce qui s'oppose à leur passage? Ils le brisent.

Bientôt, messieurs, vous verrez cet *enfant du tonnerre* produire les mêmes effets pour faire la volonté de son Dieu. Bientôt vous verrez les biches enfanter au bruit de ce tonnerre, les déserts de Cadès ébranlés, et les cèdres du Liban arrachés : c'est-à-dire les âmes des pécheurs, émues d'une salutaire crainte, enfanter un esprit de salut; les cœurs les plus endurcis et les plus impénétrables trembler jusque dans les plus secrets replis de leurs consciences; les esprits les plus indociles et les plus fiers s'humilier et s'abattre sous le joug de son Evangile.

Mais à la vue d'un tel exemple, ne vous reprocherez-vous jamais, mes chers auditeurs, cette fatale négligence à répondre à la voix de Dieu qui vous appelle, cette infidélité à la grâce de votre vocation; cet empressement à embrasser, non celle où votre salut serait plus en assurance, mais celle où vos passions seront plus flattées? Chacun ne cherche qu'à se satisfaire, et, par une fatale illusion, chacun, pour étourdir les remords de sa conscience, prend la voix de ses désirs déréglés pour la voix de Dieu même. L'intéressé cherche ce qu'il y a de plus lucratif; l'ambitieux ce qu'il y a de plus honorable; le paresseux ce qu'il y a de plus doux; l'efféminé ce qu'il y a de plus sensuel; le capricieux ce qu'il y a de plus bizarre; l'étourdi ce qui flatte plus l'humeur impétueuse qui le domine. Ce n'est pas votre voix, ô mon Dieu, que l'on écoute, c'est celle des passions et de l'amour-propre.

Dans les uns ce sont des vocations précipitées. Sur une proposition faite par hasard, sur une amitié de quelques jours, sur des complaisances feintes et étudiées, on pense au mariage, et on s'engage. Dans les autres ce sont des vues intéressées et sordides. Combien fait-on de bassesses, combien joue-t-on de ressorts, combien remue-t-on de machines, pour briguer une considérable alliance dans une famille opulente, une charge avantageuse dans le barreau, un emploi illustre dans le maniement des affaires! Ce n'est pas vous, ô mon Dieu, qu'on écoute; c'est la chair, et le monde. En vain, dites-vous à tant de chrétiens comme à saint Jacques : *Venite post me, venez après moi;* c'est après ses désirs que l'homme court, et, sous prétexte d'obéir à votre volonté, il ne veut faire que la sienne.

Quand vous dites de venir après vous, les plus zélés en apparence se rebutent presque aussitôt de la condition que vous leur imposez, de *renoncer à eux-mêmes, et de porter leur croix* (*Marc.*, VIII). Volontiers ils vous suivraient, s'il n'y avait que de la gloire, des biens, et des satisfactions temporelles à recueillir (*Luc.*, IX). Volontiers ils vous sui-

vraient, si, buvant seul votre calice, vous ne leur disiez pas, *Pouvez-vous*, voulez-vous *le boire*? Mais, quoique vous ayez bu ce qu'il y a de plus amer, quoique vous en ayez vidé presque tout le fiel et toute la lie, il est rare d'en trouver qui vous répondent avec autant de résolution et de fermeté que notre apôtre : *Possumus; oui, nous le pouvons.* Je dis, avec autant de résolution et de fermeté, puisqu'après s'être soumis avec une parfaite obéissance à toutes les disgrâces de sa vocation, il a essuyé, avec un zèle infatigable, tous les travaux et toutes les peines de sa mission; second sujet de son éloge, et second point de ce discours.

SECOND POINT.

S'il n'y a point de condition plus noble ni plus élevée que celle d'apôtre, il est certain qu'il n'y en a point de plus laborieuse ni de plus pénible. Ils appartiennent à Jésus-Christ par un choix particulier : il faut donc qu'ils le suivent et qu'ils l'imitent de plus près. Il les appelle *ses amis, ses frères, les bien-aimés de son Père :* il faut donc qu'ils soutiennent de si beaux titres par leur fidélité à son service et leur attachement à ses intérêts. Il dit qu'*il les a mis afin qu'ils marchent, qu'ils remportent de grands fruits, et que ces fruits demeurent :* l'inaction et le repos leur sont donc défendus. Il règle leur mission sur la sienne : il faut donc qu'ils agissent comme il a agi, qu'ils souffrent comme il a souffert. Ils *doivent être la lumière des peuples, le sel de la terre, les maîtres et les docteurs des nations;* il faut donc qu'ils éclairent ce qu'il y a de ténébreux, qu'ils purifient ce qu'il y a d'impur, qu'ils portent le flambeau de la vérité et de la doctrine partout le monde ; ils doivent enfin *ramener les brebis dispersées de la maison d'Israël, arracher et planter, édifier et détruire.* Il faut donc qu'ils soient dans un mouvement continuel, qu'ils défrichent ce qui est inculte, qu'ils ensemencent ce qui est négligé, qu'ils réparent ce qui est ruiné; qu'à la place de l'ivraie, dont toute la terre est couverte, ils sèment le bon grain de la foi et de la parole de l'Evangile.

Toutes ces raisons se présentèrent à l'esprit de saint Jacques; et dès qu'il eut connu cette multitude presqu'infinie de devoirs attachés à son état, il se résolut de les remplir. Si l'apostolat est un dépôt qu'il faut conserver, *depositum custodi*, il le conserva. Si c'est un talent qu'il faut augmenter, il l'augmenta; si c'est un ministère de sollicitude et de travail dont il faut s'occuper, il s'y occupa tout entier.

Je ne dis rien de ces premières années qu'il passa à la compagnie de Jésus-Christ; ce fut avec lui qu'il partagea ses fatigues, ses voyages, ses veilles; qu'il traversa la Judée, la Samarie, la Palestine. Vous le verriez, tantôt plein d'un esprit de douceur et d'indulgence pour les pécheurs, prier pour la Cananée et pour les malades qui imploraient son assistance; tantôt, avec un zèle amer, demander que le feu du ciel le vengeât de l'incivilité des Samaritains. Vous le verriez, tantôt recueillant avec une avide application les leçons de son cher Maître, et se remplissant, comme un canal, des eaux salutaires de sa doctrine; tantôt annonçant aux peuples ce que ses oreilles avaient entendu, ce que ses yeux avaient vu, ce que ses mains avaient touché du Verbe de vie, et répandant abondamment ces eaux de bénédiction et de salut, qu'il avait gratuitement reçues. Témoin oculaire des miracles de son Dieu, il voyait les guérisons qu'il opérait et les morts qu'il ressuscitait. Compagnon de tant de différentes révolutions qui partageaient si inégalement le cours de sa vie mortelle, il l'admirait couronné des rayons de sa propre gloire sur le Thabor; il le plaignait, couvert d'humiliations, suant sang et eau dans le jardin des Oliviers.

Mais quel fut son zèle après qu'il eut reçu cette pénible quoique honorable commission de son Maître, qui, lui parlant aussi bien qu'à ses autres confrères, lui avait ordonné d'aller enseigner toutes les nations, et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Semblable au feu qui éclaire et qui brûle d'abord ce qui lui est voisin, il porta dans la Judée les lumières de sa foi et les ardeurs de sa charité; mais, semblable à ce même feu, qui a plus d'étendue et de force à proportion qu'il trouve plus de matière sur laquelle il agisse; cette grande âme et ce cœur si vaste, comme l'appelle saint Chysostome, qui eût voulu embraser et purifier tout le monde, alla partout où le conduisit l'esprit de Dieu et l'impétuosité de son zèle. Si quelques-uns de ses historiens ne se trompent pas, il passa de Judée en Espagne pour éclairer l'infidélité, humilier l'orgueil, briser la dureté de cette nation idolâtre.

Mais, sans nous arrêter à des faits très-suspects, ce ne fut pas en vain qu'il porta ce beau nom d'enfant du tonnerre, que Jésus-Christ lui avait donné. S'il y a quelque vertu dans les noms, et si, lorsque la vérité même les impose ou les change, ils signifient quelque chose d'extraordinaire et de grand, on ne devait rien attendre que de singulier de la mission de notre saint. Vous aviez changé, ô mon Dieu! le nom de Simon en celui de Pierre; c'était aussi sur cette pierre que les fondements de votre Eglise devaient être jetés. Le nom de la famille de Zacharie fut changé pour donner à votre précurseur celui de Jean; aussi, de combien de grâces a-t-il été rempli? et parmi les enfants des hommes s'en est-il jamais trouvé aucun qui ait été plus grand que lui?

Jugez déjà, messieurs, par ce seul changement de nom, quelle a été la force, la toute-puissance, le courage, l'impétuosité de cet enfant du tonnerre. Il est remarqué dans l'Apocalypse, *que des éclairs, des voix et des tonnerres sortaient du trône de Dieu;* mais la réflexion que fait Richard de Saint-Victor sur ces paroles, me paraît

très-excellente et très-propre à mon sujet (1).

Dieu a son trône, messieurs ; et comme il nous assure lui-même que c'est *au dedans de nous qu'il veut le mettre*, nous pouvons dire que ceux qui sont parfaitement justes, et qu'il destine pour conduire et sanctifier les autres, sont, à proprement parler, *le trône sur lequel il s'assied*. C'est par leur ministère qu'il fait entendre aux hommes ses volontés, qu'il leur donne des marques de sa miséricorde et de sa puissance, qu'il les instruit de leurs devoirs, qu'il leur communique ses grâces, qu'il prononce ses arrêts, et qu'il fait exécuter ses lois.

C'est du haut de ce trône, qu'il éclaire, qu'il parle, qu'il tonne. Il éclaire par les miracles que font ces grands hommes, il parle par les vérités qu'ils enseignent, il tonne par les terribles menaces qu'ils font. Rendre la vue aux aveugles, guérir les lépreux, ressusciter les morts : voilà, dit Richard de Saint-Victor, les éclairs qui sortent de ce trône de Dieu. Prêcher l'Evangile, et, par de douces remontrances rendre aux pécheurs la vertu aimable et le vice odieux ; voilà les voix qui en sortent. Menacer les endurcis, leur ouvrir l'enfer, et leur montrer les terribles et éternelles peines qui les attendent en l'autre vie, s'ils ne se convertissent en celle-ci : voilà les tonnerres qui en sortent, véritables images du zèle de notre apôtre et du sujet de la mission de cet enfant du tonnerre.

Comme la conversion des Juifs lui tenait principalement au cœur, il employa tous ces différents moyens pour y réussir, justifiant par ses miracles la vérité de ses paroles, et montrant, par des prodiges qu'on ne pouvait nier, la divinité de Jésus crucifié, à une nation au milieu de laquelle il était venu, et qui n'avait jamais voulu le connaître.

Quelle était la douceur de sa voix, lorsque, parlant des infinies miséricordes de son Dieu, il disait aux pécheurs : Revenez à lui, peuples infidèles; il cherche votre vie et non votre mort, votre salut et non votre perte; c'est pour vous qu'il est descendu du ciel en terre, c'est pour vous qu'il a souffert sur la croix les dernières douleurs et les plus cruelles ignominies ; pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël? il est venu sauver ce qui restait de vos brebis.

Mais quelle était la force de cette voix foudroyante, lorsqu'il trouvait des âmes impénitentes et endurcies! Quelles alarmes et quels troubles jetait le bruit de ce tonnerre dans les consciences de tant de Juifs, qui, vainement enflés de la gloire d'avoir Abraham pour père, n'en faisaient rien moins que les œuvres ; qui, entêtés des cérémonies d'une loi figurative et passagère, avaient en horreur la doctrine et la personne de celui qui était venu en établir une nouvelle! Combien de fois les appelait-il, après Jean-Baptiste, *des enfants de vipère*, et, après Jesus-Christ, *des enfants du démon, dont ils accomplissaient les désirs*! Combien de fois leur demandait-il s'ils avaient quelque asile où ils pussent se mettre à couvert de la colère d'un Dieu, qui, mesurant ses vengeances sur ses bontés, les jugerait avec d'autant moins de miséricorde, qu'il leur en avait donné trop de preuves!

Terribles coups de tonnerre, qui, ayant quelque temps grondé sur la tête de cette maudite nation, est enfin tombé sur elle, et dont vous devez, mes frères, d'autant plus craindre d'être frappés, que les grâces que vous avez reçues du Seigneur sont encore plus abondantes. Jusques à quand, chrétiens impénitents et endurcis, mépriserez-vous les trésors de la bonté de Dieu et lasserez-vous sa patience? jusqu'à quand résisterez-vous à la vérité connue, et, sachant la volonté de votre maître, négligerez-vous de la faire? De la vie à la mort il n'y a qu'un très-petit trajet, qu'un jour, qu'une heure, peut-être qu'un moment ; et de ce dernier moment dépend votre éternité. O! que j'appréhende qu'elle ne soit malheureuse! car, menant la vie que vous menez, que pouvez-vous attendre, si ce n'est d'être abandonnés de celui qui, tant de fois outragé, moqué, méprisé, *se retirera lorsque vous le chercherez, et vous laissera mourir dans vos péchés ?*

Vérités terribles ; mais qui le sont encore moins à cause qu'on vous les prêche, qu'à cause qu'elles seront accomplies en vos personnes, si vous ne changez promptement de vie. Vérités terribles ; mais ce sont les propres paroles de Dieu dans l'Ecriture-Sainte ; est-ce moi qui les ai écrites? est-ce à moi à les effacer? dit saint Augustin : *Verba recito divinæ Scripturæ; numquid ego scripsi, numquid delere possum?* Elles vous font trembler; Dieu sait que j'en suis effrayé le premier; et si, par de lâches ménagements ou par de trop favorables interprétations, je voulais les adoucir ou les effacer des livres saints, j'appréhenderais d'être moi-même effacé de celui où sont écrits les noms des élus : *Territus terreo ; si delevero, timeo deleri.*

Faites-y de sérieuses réflexions, mes chers auditeurs, la chose le mérite bien. Ce sont des coups de tonnerre que la miséricorde du Seigneur ne fait gronder sur vos têtes, qu'afin que vous en soyez effrayés, et que cette salutaire frayeur vous fasse chercher les moyens de n'en être pas frappés. Je reviens à mon sujet ; et pour vous faire voir de quelle manière s'est accomplie cette myste-

(1) De throno procedunt fulgura, voces, et tonitrua. De trono, id est de sede Dei, videlicet de perfecte justis in quibus Deus residet, per quos alios regit. Fulgura significant miraculorum claritatem longe lateque coruscantem. Voces exprimunt temperatas admonitiones mediocriter audientibus sonantes. Tonitrua duras et terribiles de pœnis reproborum comminationes De throno ergo Dei fulguraet voces, et tonitrua procedere memorantur, quia perfecti quique miraculis coruscant, vocibus prædicant, minis terribiliter sonant. Fulgura procedunt, quando per eos cæci illuminantur, leprosi mundantur, mortui suscitantur. Voces procedunt quæ dicunt : obsecramus vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. Tonitrua procedunt, quando terribiliter reprobis minantur quod sine ulla miseratione peribunt (*Richardus a S. Vict., p. 2, lib. II in Apoc., c. 1*).

rienne parole de Jésus-Christ, qui avait prédit à saint Jacques qu'il boirait son calice, je n'ai qu'à vous montrer qu'il en a ressenti toute l'amertume dans la rigueur de son martyre.

TROISIÈME POINT.

Dans les sacrifices que la religion païenne offrait autrefois à Bellone, ses prêtres, pour apaiser cette déesse, se faisaient sur les cuisses de douloureuses et de profondes incisions, d'où sortait une grande abondance de sang, qu'ils recueillaient dans le creux de leur main, et qu'ils donnaient à boire aux assistants : *Bellonæ sacratus sanguis de femore præcisso in palmulam exceptus suis datur signatis* (*Tertull., Apolog.*, c. 9).

Quoique, au rapport de Tertullien et de Lactance, on ait faussement accusé nos pères d'une cruauté encore plus grande, de prendre un enfant qu'ils égorgeaient et dont ils buvaient le sang dans leurs assemblées nocturnes; la vérité est néanmoins, messieurs, qu'il s'est passé quelque chose de semblable entre Jésus-Christ et les martyrs. Il est mort, *ce souverain Prêtre et ce Pontife des biens futurs;* et, pour apaiser l'indignation de son Père irrité contre nous, il a répandu, au prétoire et sur le Calvaire, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Que de douloureuses incisions n'a-t-il pas souffertes, par les coups de fouets qui ont déchiré sa chair virginale, par la couronne d'épines qu'on lui a enfoncée sur la tête, par la pointe des clous, par le fer d'une lance, qui ont ouvert ses veines et ses artères!

Est-ce que ce précieux sang, *dans lequel nous avons tous été lavés de nos péchés, et qui nous a acquis*, comme dit saint Paul, *une rédemption éternelle*, tomberait sur la terre, sans qu'il y eût d'âmes assez reconnaissantes pour le recueillir, et assez généreuses pour le boire?

Je m'imagine, messieurs, avec saint Cyprien, voir Jésus-Christ qui prend un calice dans lequel tombe ce sang adorable, et qui, en le présentant à ses plus chers amis, leur dit : *Pouvez-vous le boire, ce calice?* et ce que j'ai souffert par un pur excès de mon amour, pour apaiser en votre faveur l'indignation de mon Père, voulez-vous bien, par reconnaissance, le souffrir pour moi?

Mais à qui, par préférence à tous les autres, pensez-vous qu'il ait fait cette proposition? Je n'avancerai rien qui ne soit à la lettre et confirmé par le témoignage des saints évangélistes, quand je vous dirai que ç'a été à Jacques et à Jean, son frère : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? dicunt illi, Possumus : ait illis : Calicem meum bibetis.*

Glorieux avantage et bien singulier, à notre saint, d'avoir été de tous les apôtres le premier qui est mort pour Jésus-Christ; le premier qui est mort dans la même ville que Jésus-Christ; le premier qui a fait voir par son courage ce que pouvaient le sang et la grâce de Jésus-Christ; le premier qui a rendu vie pour vie, âme pour âme, à Jésus-Christ; le premier qui, sans autre exemple que celui de Jésus-Christ, a eu l'honneur de voir accomplir en sa personne cette prophétie de son cher Maître : *Calicem meum bibetis; oui, vous le boirez, mon calice.*

Qu'on ait suscité contre notre apôtre deux fameux magiciens, Hermogène et Philète, afin qu'ils le livrassent au démon par leur magie, et qu'ils combattissent les vrais miracles qu'il faisait, par de faux prodiges et de chimériques illusions; ou que les chefs de la synagogue, impatients de voir les fréquentes conversions qu'il faisait, se soient saisis de lui dans le temps d'une émotion populaire, pour le mener à Hérode : l'heure de sa prophétie était arrivée. Ce roi barbare le condamne à avoir la tête coupée, et une si belle vie finit par un glorieux martyre (*Act.*, XII).

A ce coup, il faut que la synagogue périsse. Le tonnerre ne tombe jamais sur la terre, qu'il ne brise de sa chute ce qui s'oppose à son passage; cet enfant de tonnerre ne tombera pas non plus sur la synagogue, qu'il ne l'humilie et ne la perde.

Vous l'aviez bien dit, saints prophètes, que les ennemis du Seigneur trembleraient au bruit de son tonnerre (*Psal.* CIII), que sa voix foudroyante tonnerait de toute sa force; que les hommes les plus intrépides et les plus sages en apparence n'oseraient le regarder, tant ils seraient saisis de frayeur! que la bête rentrerait dans sa tanière, et qu'elle demeurerait dans sa caverne (*Job.*, XXXVII).

Jacques, *cet enfant de tonnerre*, éclate, gronde, tonne dans la synagogue; les magiciens en tremblent, les pêcheurs se jettent à ses pieds; les prêtres et les chefs du peuple, couverts de confusion, se retirent; le démon, cette bête formidable, rentre dans sa caverne; de fidèles et zélés disciples prennent le corps de notre saint, tout baignant dans son sang, et se chargent, avec une pieuse vénération, de ce vénérable dépôt.

Que ne m'est-il permis, disait autrefois saint Cyprien, d'embrasser les corps de ces généreux martyrs qui ont souffert de si cruels tourments pour Jésus-Christ! Oh! que je baiserais volontiers ces bouches qui ont confessé son saint nom avec une foi si vive et si hardie; ces mains qui, ayant refusé d'offrir de l'encens aux idoles, ont été chargées de tant de chaînes, et meurtries de tant de coups; ces pieds qui ont été étendus avec tant de violence et de douleur, ces vénérables têtes que l'épée du bourreau a séparées de leurs corps, ces membres qui ont été déchirés, disloqués, brisés, couverts de blessures pour la querelle de Jésus-Christ! Oh! que je serais ravi de les voir et de les baiser (*D. Cypr. ad Rogatian. et de Exhortat. martyr.*)!

Mais puisque je n'ai pas cette consolation, faites, adorable Sauveur, que je recueille leur esprit, et que je boive après eux votre calice; faites que, par l'amour des mortifications et des austérités chrétiennes, par une tranquille patience dans les afflictions de la vie, par un parfait renoncement aux

plaisirs de la chair et des sens, par un généreux crucifiement de mes passions et de mes appétits déréglés, j'aie cet esprit de martyre qui supplée au défaut des bourreaux et des différents supplices que la cruauté de vos ennemis pourrait me faire souffrir.

D'un côté, je vois que Dieu permet à Hérode de faire mourir saint Jacques ; mais d'un autre, je remarque qu'il tire miraculeusement saint Pierre des mains de ce lâche et cruel tyran. Hérode, *pour plaire aux Juifs*, sacrifie notre apôtre à leur rage ; mais quelque dessein qu'ait ce barbare d'abandonner de même saint Pierre à leur fureur, un ange brise ses chaînes et le fait sortir de prison : conduite de Dieu assez différente en apparence ; mais toujours un même esprit de martyre dans l'un et dans l'autre. L'on meurt par la main d'un bourreau, l'autre se voit mourir tous les jours par la vie pénitente qu'il mène : la vie de l'un finit par un court martyre ; et celle de l'autre n'est qu'un martyre continué, et prolongé jusqu'à ce qu'il le souffre effectivement dans Rome. Conduite et circonstances mystérieuses, dont vous ne pouvez vous exempter, vous qui prétendez être assis auprès de Jésus-Christ, dans son royaume.

Des deux passereaux qu'on offrait à Dieu en sacrifice, on en tuait un, et on laissait aller l'autre, après l'avoir trempé dans le sang de celui qu'on avait tué (*Lévit.*, XIV). Tant de martyrs sont morts comme des passereaux, pendant l'orage de la persécution ; et, de tous les apôtres, notre saint a été le premier qui a donné sa vie pour la défense de Jésus-Christ et l'établissement de l'Evangile. Après lui, des millions de confesseurs, de prélats, de solitaires, de vierges, ont répandu leur sang, à son exemple et pour la même cause.

A présent, mes frères, Dieu qui ne permet pas qu'on éprouve votre fidélité par de si rigoureux supplices, vous laisse aller, et veut bien vous consoler, par l'assurance qu'il vous donne, que vous entrerez dans son royaume ; mais à quelles conditions ? à condition qu'il se fera sur vous une mystérieuse aspersion de sang, et que vous boirez son calice.

Je m'imagine le voir tel qu'il l'a reçu des mains de son père, *plein de vin pur ; Calix in manu Domini vini meri, plenus mixto* (*Psal.* LXXIV) ; mais il l'a mêlé, adouci, tempéré pour vous. Lui seul a bu ce vin pur ; notre saint et les martyrs qui l'ont suivi y ont encore trouvé de l'amertume, cependant ils l'ont bu. A la vérité, depuis ce temps, *la lie n'en est pas même toute épuisée*, elle ne le sera que dans l'autre monde, dit saint Augustin ; mais on peut dire qu'il n'y a plus rien de rebutant et d'amer dans ce calice, en comparaison de ce qu'il y avait dans ces premiers siècles. Pourquoi donc vous dispenseriez-vous de le boire ?

De deux choses l'une : ou renoncez au bonheur d'être assis auprès de Jésus-Christ, dans son royaume, ou prenez le calice qu'il vous présente. Il vous avertit lui-même que demander l'un sans boire l'autre, *c'est ne pas savoir ce que l'on demande*. Prenez-le donc, veuves affligées, à qui la mort de vos maris a fait verser tant de larmes et attiré tant de fâcheuses pertes ; prenez-le, marchands et artisans ruinés, que les banqueroutes, les misères du temps et les fâcheuses suites de la guerre ont réduits dans une espèce de mendicité ; prenez-le, malades qui êtes étendus sur vos lits comme les martyrs sur les roues et les chevalets ; prenez-le, vous tous qui cherchez dans la sévérité de vos pénitences de quoi satisfaire à la justice de Dieu, pour tant de plaisirs criminels que vous avez goûtés, et soyez sûrs qu'ayant bu dans cette coupe de douleur en cette vie, vous serez enivrés d'un torrent de délices éternelles en l'autre. *Amen.*

DISCOURS XLIV.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE ANNE, MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

Cum electis feminis graditur, cum justis et fidelibus agnoscitur.

Elle marche avec les femmes choisies, et on la reconnaît au rang parmi celles qui sont justes, et fidèles à Dieu (*Eccléslast.*, *ch.* I).

C'est le magnifique éloge que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique donne à une âme, qui, remplie d'une vive idée des infinies perfections de Dieu, l'écoute comme son oracle, le suit comme son guide, le craint comme son juge, l'adore comme son créateur, le révère comme son souverain, l'honore et l'aime comme son père : heureuse de trouver dans les pieux mouvements de son cœur un esprit de sagesse qui la dirige, de patience qui la soutient, de crainte qui l'humilie, de paix qui la console, de respect et de charité qui l'anime.

C'est ce même éloge que j'applique à la grande sainte dont l'Église célèbre aujourd'hui la fête : sainte d'un rang et d'une distinction privilégiée, par le choix que Dieu a fait d'elle pour préparer avec Joachim les voies de son fils par Marie leur fille : sainte d'un mérite, et d'une vertu toute singulière, par l'entière consécration qu'elle a faite au Seigneur de sa personne, et son généreux dévouement à tous les ordres de sa providence, et à tous les desseins de son infinie sagesse : sainte, enfin, qui a été choisie par préférence à un million d'autres femmes, pour entrer en quelque manière dans l'ordre de l'union hypostatique ; et qui, prévenue des grâces d'en haut, a toujours répondu par sa fidélité et sa justice à la gratuité de son choix : *Cum electis feminis graditur, cum justis et fidelibus agnoscitur.*

Développons encore davantage cette idée que ces paroles de mon texte m'ont fournies, et tâchons de la mettre dans tout son jour. Anne pour être reconnue et distinguée des autres femmes qui ont été justes et fidèles à Dieu, a été éprouvée par les plus humiliantes disgrâces : et c'est en quoi a éclaté sa fidélité et sa justice. *Cum justis et fidelibus agnoscitur.* Anne pour marcher avec les femmes choisies, et paraître à leur tête avec des marques particulières de distinction et de

gloire, a contribué par Marie sa fille à l'accomplissement des plus grands desseins de Dieu : et c'est en quoi a consisté son bonheur, et l'avantage du choix qu'il a fait d'elle ; *Cum electis feminis graditur ;* voilà sans autre préparation tout le fondement de son éloge.

Juste et fidèle dans la décadence de sa maison et dans ses disgrâces particulières, elle a reçu de la bonté de Dieu plus de consolation et de grâce. Juste et fidèle dans les épreuves de sa longue stérilité, elle a trouvé dans le choix de Dieu plus de bénédiction et de gloire. Ne séparons pas ces deux choses qui nous feront connaître son mérite et son bonheur, l'excellence de ses vertus, les avantages et la gratuité de son élection. La justice et la fidelité de sainte Anne dans les différentes épreuves auxquelles Dieu a voulu l'exposer : la miséricorde et la magnificence de Dieu dans les grâces qu'il a accordées à sainte Anne, et le choix qu'il a fait de sa personne ; voilà ce qui me détermine à dire d'elle en particulier, *qu'elle a marché avec les femmes choisies, et qu'elle s'est fait reconnaître parmi celles qui ont été justes et fidèles.* Aussi était-elle destinée pour mettre au monde une fille que l'ange a appelée pleine de grâce, et bénie entre toutes les femmes quand, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

S'il ne fallait établir la gloire des saints, que sur les mêmes fondements qui servent à soutenir les éloges qu'on fait de la plupart des grands hommes du siècle ; et si les orateurs chrétiens ne trouvaient point d'autre matière pour les louer, que celle que des événements extraordinaires, ou des actions éclatantes pourraient leur fournir : ils auraient souvent raison de se plaindre de la petitesse des sujets qu'ils entreprennent ; et comme dans l'obscurité d'une vie cachée, rien ne paraîtrait qui frappât les sens, ni qui flattât l'orgueil humain, ils seraient aussi réduits à la dure nécessité de n'en rien dire.

Mais il y a bien de la différence entre les uns et les autres. On parle des grands hommes du siècle, selon l'idée qu'on se forme d'une grandeur extérieure et éclatante : l'on juge des grands saints par rapport à l'indifférence, ou au mépris qu'ils en ont eu. Ceux-là paraissent sur le théâtre du monde avec tout ce que la gloire et le luxe ont de charme pour en attirer l'estime. Ceux-ci au contraire fuient les yeux du monde, et par une conduite assez particulière de la Providence, ceux même qui, pour avoir contribué à la génération temporelle de Jésus-Christ, ont eu des relations plus singulières avec lui, ont toujours mené une vie si cachée, qu'à peine savons-nous ce qu'ils ont fait.

Tel a été le sort de sainte Anne, semblable à *ces étoiles que Dieu tient comme fermées sous le sceau de sa providence, ou à cette lumière qu'il cache dans ses mains jusqu'à ce qu'il lui commande de paraître,* lorsqu'il le jugera à propos ; elle s'est vue comme enveloppée dans les ténèbres de la décadence de sa maison : maison néanmoins qui, de siècles en siècles et de générations en générations, comptait des prophètes, des patriarches, des juges, des conquérants, des souverains pontifes, des rois sans nombre : maison non fondée sur le sable mouvant d'une fragile et aveugle fortune, mais sur la première pierre que la main de Dieu y avait posée : maison non soutenue par une violente et tyrannique usurpation de ses ancêtres, mais par une succession légitime de grands hommes que le ciel avait bénis, et qui s'étaient perpétués de races en races.

Ainsi quand je me contenterais de remonter jusqu'aux premiers âges du monde, et que je tirerais de leurs sépulcres ces illustres morts pour les exposer à vos yeux ; j'aurais de quoi louer notre sainte qui en est descendue, et m'attirer une attention d'autant plus favorable, que je paraîtrais flatter la vanité de tant de gens qui ne se parent, comme la corneille d'Ésope, que des plumes d'autrui, je veux dire avec saint Jérôme, qui, n'ayant rien qui les rende recommandables par eux-mêmes, ne se font honneur que de l'ancienne noblesse de leur famille (*D. Hieron., in Epitaphio Paulæ ad Eustoch.*)

On remue les cendres de ses aïeux ; on cherche dans de vieux contrats, et sur des épitaphes usées, les titres de sa noblesse : et tel qui la déshonore par des actions indignes de son rang, croit s'élever assez par le secours de ces grandeurs empruntées. Une vertu sans noblesse n'a souvent point d'éclat, comme ces diamants bruts qu'une grossière matière enveloppe ; une noblesse sans vertu ne jette qu'un faux brillant, comme ces verres qui, quoiqu'ils imitent les pierres précieuses, n'ont qu'une lueur trompeuse et imposante : mais la vertu et la noblesse jointes ensemble forment par leur union, une si éclatante lumière, qu'elles se servent d'ornement l'une à l'autre ; à peu près comme ces ouvrages travaillés d'une si habile main, que l'art relève quelquefois et surpasse encore de beaucoup le prix de leur matière.

Sainte Anne l'a eue, cette noblesse et cette vertu. Les grands hommes dont le sang a successivement coulé dans ses veines, ont préparé de loin la gloire de sa naissance ; mais elle-même, encore plus grande par ses vertus personnelles, y a ajouté un nouvel éclat. Je la loue (et je puis bien dire d'elle ce que le même saint Jérôme a dit de l'illustre Paul), je la loue à cause des grands avantages qu'elle a trouvés dans sa famille ; mais je l'admire, parce qu'elle les a méprisés ; et comme je considère très peu ceux qui se flattent avec orgueil de la leur, j'estime infiniment les autres qui n'en font de cas que pour en sacrifier avec plus de mérite la gloire au Seigneur et aux secrètes dispositions de sa sagesse.

Se plaigne donc qui voudra de ce qu'on ne trouve ni dans l'Écriture, ni dans l'histoire ecclésiastique, aucune action éclatante sur laquelle on puisse établir l'éloge de notre sainte ; je prétends, par un sentiment bien opposé, qu'à prendre les choses dans leur véritable source, elle est au dessus de tout

éloge, et que ses seules vertus, quelque cachées qu'elles soient, épuisent toute l'éloquence des orateurs.

Loin d'ici ces faits supposés, qui souvent n'ont point d'autres fondements que les spéculations creuses de quelques visionnaires oisifs: je ne veux rien dire dont tout le monde ne demeure d'accord, et le peu que j'en dirai ne sera que trop pour vous faire voir quelle a été sa fidélité et sa justice.

Elle a répondu à tous les desseins que Dieu avait sur elle; elle s'est soumise avec une humble et tranquille résignation à toutes ses saintes, quoique sévères ordonnances. De grandes humiliations l'ont éprouvée, mais des vertus encore plus grandes l'ont élevée au-dessus de ces épreuves. La retraite, le silence, la pauvreté, l'amour des abjections et des mépris, vertus si peu connues dans le monde, et cependant d'un si rare mérite aux yeux du Seigneur, ont fait toute sa gloire. Je vous l'ai dit d'abord, elle a tenu son rang parmi les femmes choisies; mais elle a marché à leur tête, et elle s'en est distinguée par sa fidélité et sa justice : *Cum electis feminis graditur, cum justis et fidelibus agnoscitur.*

Rappelez, pour cet effet, dans vos esprits l'étrange dégradation des Juifs dans le temps que sainte Anne est venue au monde et qu'elle a vécu. Ce peuple, toujours préféré et toujours aimé, mais toujours ingrat et rebelle, après avoir, depuis plusieurs siècles, secoué une domination aussi douce et aussi honorable qu'était celle de Dieu, avait enfin mérité d'être assujetti à une dure et humiliante tyrannie. Ce n'était plus ce peuple réglé, qui vivait selon ses premières lois et ses anciens priviléges; ce peuple qui, tantôt sous les patriarches, tantôt sous les juges, de là sous les rois et les souverains pontifes, était multiplié, béni, triomphant : c'était un peuple rejeté, abandonné, malheureux, méprisé des hommes, haï et réprouvé de Dieu.

Le malheur général de cette nation en attirait un particulier sur la tribu de Juda. Comme cette tribu avait toujours conservé un degré de supériorité sur les autres, par la royauté qui y était héréditaire; comme elle avait donné son nom au peuple juif, et qu'elle avait toujours compté des juges ou des rois, des héros ou des souverains pontifes qui s'étaient succédé, c'était aussi sur elle en particulier que tombait l'orage, et que la main de Dieu semblait s'appesantir.

Ces relations de consanguinité et ces unions de famille qui se soutenaient par un perpétuel commerce de puissance et de gloire, n'étaient plus que des ombres et des fantômes d'un grand nom. La famille royale de David, si éclatante sous ses pieux et vaillants princes, si puissante même et si riche sous les Perses et les premiers Séleucides, se voyait réduite à une pauvreté et à des humiliations d'autant plus grandes, que le souvenir d'avoir été heureuse, et l'expérience de ne l'être plus, d'avoir eu de grands biens, et d'être affligée d'une extrême misère, d'avoir commandé et d'être tributaire, aigrissait son mal et envenimait ses plaies.

Qu'un homme d'une obscure naissance, d'une maison roturière et pauvre ne pense quelquefois guères à sa misère, ou qu'il la souffre avec patience, je ne m'en étonne pas : il est toujours ce qu'il était, et, par l'habitude qu'il s'est faite d'une mauvaise fortune, il s'est comme accoutumé et naturalisé avec elle; mais qu'un homme qui, de père en fils, vient d'une famille illustre et riche, se sente accablé de disgrâces et de mépris, et que, nonobstant le malheur d'une condition si différente de la première, il étouffe le murmure de ses passions, pour se soumettre, par une obéissance muette, à toutes les volontés de Dieu, c'est ce qui me paraît un prodige, et ce qu'il ne ferait pas s'il n'avait la justice et la fidélité qu'eut sainte Anne.

Elle vit Antipater, procureur de la Judée, Hérode, son second fils, gouverneur de la Galilée, et ensuite roi des Juifs, tous deux iduméens, tous deux étrangers et usurpateurs; elle les vit sans ouvrir la bouche pour se plaindre, sans demander où était la providence d'un Dieu qui dégrade les enfants et les gens de bien pour élever les méchants et les impies, sans déplorer le malheur de sa condition, sans éclater en d'injurieux murmures, et s'en faire un sujet de rébellion contre les décrets divins dont elle sentait la pesanteur.

Jamais elle ne se plaignit, comme la femme de Tobie, de la dureté de sa servitude, et de la nécessité où elle se voyait de travailler pour gagner du pain (*Tobie*, II). Jamais elle ne reprocha à Joachim, comme cette femme à son mari, sa simplicité et son indolence dans ses plus grandes afflictions: ils n'avaient l'un et l'autre qu'un même cœur et qu'un même esprit pour marcher sans bruit et sans querelle dans toutes les ordonnances du Seigneur, quelque fâcheuses qu'elles parussent.

Jamais, dans la vue de la décadence et de la dégradation de sa famille, elle ne dit à Dieu, comme Job : Que sont devenus ces anciens temps, où par une protection visible de votre providence sur ma famille, vous éclairiez mes bienheureux ancêtres de votre lumière, et faisiez briller sur leurs têtes les rayons de votre gloire? Que sont devenus ces siècles fortunés, où les plus grands princes se taisaient devant eux, se levaient et se tenaient debout quand ils passaient pour leur faire hommage? Ceux dont je faisais si peu de cas que je n'eusse pas daigné mettre leurs pères avec les chiens qui gardaient mon troupeau, se moquent à présent de moi, et m'insultent. Ceux que la pauvreté et la faim attaquaient de toutes parts, qui allaient errants dans les solitudes, pour soutenir par de vils aliments une vie languissante, sont à présent ceux qui me méprisent, qui me fuient, qui m'ont en horreur et qui me crachent impudemment au visage. O Dieu! que vous avez de dureté pour moi! m'aviez-vous élevée si haut pour m'abattre comme par un

tourbillon de vent, et me briser avec plus de force (*Job.* XXIX *et* XXX) !

Ces plaintes et ces réflexions inquiètes n'eussent jamais répondu ni à sa fidélité, ni à sa justice. Plus Dieu l'humiliait, plus elle l'adorait, et le bénissait. Se sentait-elle abattue de chagrin ? *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi te troubles-tu ?* disait-elle avec David, son père, *espérez au Seigneur; car c'est en lui seul que tu dois mettre toute ta confiance* (*Psal.* XLI). Souffrait-elle quelque maladie ou quelque autre disgrâce? elle recourait aussitôt à Dieu comme Ezéchias. Je suis comme la tente d'un berger qu'on plie déjà pour l'emporter ; Seigneur, vous avez brisé tous mes os, mais comme les morts ni ceux qui sont dans le sépulcre ne vous béniront point, je veux vous bénir, ô mon Dieu, pendant ma vie, et chanter vos cantiques dans votre maison (*Isaï.* XXXVIII). Voyait-elle la ruine de sa famille et de ses affaires domestiques ? *Vous qui avez été sevrés et tirés comme par force de la mamelle de vos nourrices, préparez-vous à recevoir affliction sur affliction*, disait-elle avec Isaïe (*Chap.* XXVIII), recueillant tout l'esprit de ces grands hommes pour être reconnue juste et fidèle dans toutes les épreuves auxquelles il plairait à Dieu de l'exposer.

Curiosité, inquiétude, murmures, plaintes indiscrètes, impatience de se voir déshonorée et méprisée; empressement de se tirer des ténèbres d'une vie obscure et pauvre qu'on ne souffre qu'à regret ; démangeaison de faire connaître au moins ce qu'on a été, et de quelle maison on descend, quand on se voit abattu par quelque revers de fortune : toutes ces passions si violentes dans les hommes, et encore plus fortes dans les femmes de qualité, dans les débris mêmes de leurs affaires, furent toutes étouffées par les éminentes vertus de notre sainte.

Vous savez assez, messieurs, à quels pitoyables excès une femme de qualité se porte quelquefois par son orgueil. Les titres éclatants de sa famille l'occupent tout entière ; elle fait voir sa généalogie partout ; elle enivre toutes les compagnies d'un detail dont elle s'est enivrée la première, elle revient toujours à ses ancêtres, parce qu'elle aime la gloire qui d'eux rejaillit sur elle : des gens ou dévoués à flatter sa passion, ou propres à se moquer de sa faiblesse, parlent sans cesse devant elle des grands hommes qui ont été dans sa maison. A temps, à contre-temps, qu'on le trouve bon, qu'on le trouve mauvais, qu'on se plaigne de sa ridicule vanité ou qu'on lui applaudisse, elle ne peut se taire sur cet article Son cœur a gâté son esprit, son esprit ne s'applique plus qu'aux moyens de satisfaire son cœur. C'est là sa passion prédominante, sa faiblesse, son entêtement ; le dirai-je, avec saint Jean Climaque, son démon familier, qui, souvent par un déplorable renversement de conduite, ne la quittent pas, quand même sa bonne fortune l'abandonne.

Malgré sa décadence et sa misère présente, elle ne laisse pas de se faire honneur de son opulence et de sa splendeur passée. Pauvre, sans jamais devenir sage ; humiliée, sans être véritablement humble ; vaine et fière des débris mêmes de sa maison.

Imaginez-vous un vaisseau qui, battu de l'orage, s'ouvre et se brise contre la pointe d'un rocher où il a été poussé par la violence des vents. Tout ce qu'il y avait de plus solide et de plus précieux, or, argent, pierreries, est tombé dans le fond de la mer; on ne voit seulement flotter sur l'eau que quelques morceaux de voiles, de mâts, de planches, tristes et malheureux restes du naufrage.

De mauvais vents ont brisé de même le vaisseau de cette femme orgueilleuse; puissances, charges, grandes terres, palais magnifiques, gros revenus, tout est tombé dans l'abîme. Ce que sa passion lui suggère dans son malheur est d'en recueillir quelques débris, de se prévaloir de sa naissance pour se distinguer de ceux que des événements bizarres et précipités ont rendus nobles et riches, de *montrer Tyr, cette ville autrefois si superbe*, et qui semble n'avoir conservé ses anciens vestiges que pour marquer qu'elle a été autrefois, mais qu'elle n'est plus.

L'orgueil des Juifs les avait portés à des extrémités encore plus déplorables. Ce qui devait les humilier, les rendait plus insolents dans leur décadence. Hérode et les Romains, sous l'esclavage desquels ils gémissaient, étaient pour eux des objets de haine et de mépris. Ils faisaient sonner bien haut leurs qualités d'enfants d'Abraham, la sainteté de leur temple, la grandeur des promesses qui leur avaient été faites, et comme si Dieu n'avait pas rendu justice à une nation qu'il avait choisie, ils éclataient contre lui en impatience et en murmures.

Au milieu de ce peuple orgueilleux et endurci, admirons, messieurs, une femme *juste et fidèle*, qui a su profiter des malheurs de sa nation et de ses propres disgrâces: *Juste*, dis-je, *et fidèle*, en accomplissant les premiers devoirs de la justice qui sont *que tout homme doit être soumis à Dieu*, en adorant avec une profonde dépendance ses impénétrables décrets, en s'offrant tous les jours en sacrifice à son infinie grandeur, en le remerciant non-seulement des dons de sa miséricorde, mais encore des châtiments de sa justice, en s'élevant par son courage au-dessus de sa mauvaise fortune, en s'imposant cette nécessaire quoique fâcheuse loi de ne rien vouloir que ce que le Seigneur voudrait, en répétant souvent ces belles paroles de son illustre aïeul : Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque mon salut vient de lui ? c'est lui qui est mon Dieu, mon Sauveur, mon protecteur, je ne serai plus ébranlée. Qu'on me jette impitoyablement dans la mer; qu'on conspire ensemble pour m'ôter ma gloire, je ne sortirai jamais d'avec vous, ô mon Dieu, je ne m'exposerai jamais à perdre par mon infidelité un si ferme appui.

Mais j'oublierais ce que vous attendez principalement de moi, si, pour vous montrer la justice et la fidelité de cette sainte

femme, je n'ajoutais à la décadence générale de sa nation et à ses disgrâces particulières une humiliation personnelle encore plus grande, mais dont l'épreuve n'a servi qu'à faire connaître ses rares et héroïques vertus.

Vingt années de stérilité dans une sainte et paisible alliance, se marier pour mettre au monde des enfants d'où le Messie pût descendre sans en avoir aucun ; se sentir frappée de cette malédiction légale qui attirait les derniers mépris sur des pères et des mères dont le ciel n'avait pas béni, par une glorieuse fécondité, le mariage ; se voir privée de cette faveur qu'on pouvait attendre dans une tribu affectée à la naissance future du Messie, et en un temps où, selon toutes les prophéties, il devait venir au monde ; et malgré ces humiliations ne s'oublier jamais de son devoir, ne murmurer jamais contre les adorables décrets d'une sévère providence, ne dire jamais à Dieu : Que vous ai-je fait pour me punir avec tant de rigueur, et que vous ont fait les autres sur lesquels vos mains paternelles répandent tant de grâces? Voilà, messieurs, ce que j'appelle une éminente vertu, et de quoi se distinguer par sa fidélité et sa justice de celles mêmes qui paraissent les plus justes et les plus fidèles : *Cum justis et fidelibus agnoscitur.*

Je viens de vous dire qu'au siècle et pendant la vie de sainte Anne, le malheur des Juifs était extrême, et que l'humiliation générale de ce peuple en avait attiré une particulière sur la tribu de Juda ; mais je n'avais pas ajouté une circonstance qui relève infiniment le mérite et la vertu de cette grande sainte : la voici, messieurs ; elle est uniquement propre à mon sujet.

Quelque grands et pressants que soient les maux que l'on souffre, on se console aisément quand on se voit arrivé au temps où, selon les promesses de Dieu même, ils doivent finir. Par ce principe, si jamais les Juifs pouvaient avoir cette consolation, c'était au siècle de sainte Anne. Leurs maux étaient extrêmes, mais le temps de leur secours s'avançait ; leur servitude et leurs misères n'avaient jamais été si grandes, mais par là même ils voyaient que celui qui devait les en délivrer allait venir.

Où en ai-je la preuve ? C'est que pour lors la ruine de cette nation était entière et irréparable ; *le sceptre*, c'est-à-dire la puissance royale et sacerdotale, *n'étant plus dans la tribu de Juda*, véritable et sûre époque de la venue du Messie selon la prédiction expresse de Jacob.

Dans les autres siècles encore avaient-ils quelque ressource et quelque espérance de leur rétablissement. Dieu, après les avoir frappés quelque temps pour les rappeler à leur devoir, retirait sa main, et *dans l'exercice même de ses vengeances il se souvenait de sa miséricorde.* Les Chaldéens avaient ruiné leur premier temple sous Nabuchodonosor, les Grecs ensuite avaient commis d'horribles abominations dans le second sous Antiochus Épiphane ; mais ils s'étaient peu à peu relevés de ces malheurs, et des princes étrangers leur avaient été favorables.

Le cours d'une succession légitime de rois et de souverains pontifes avait été interrompu ; mais il n'était pas encore entièrement fini, dit Richard de Saint-Victor. Tantôt il y en avait de légitimes de la tribu de Juda et de la famille royale de David, tantôt d'étrangers de quelque autre tribu ; mais toujours il y en avait : et quoique les Juifs eussent, comme Saül, déchiré le manteau de Samuël, ils en tenaient toujours dans leurs mains quelques morceaux, je veux dire qu'ils conservaient quelques restes de leur souveraine puissance (1).

Il n'y eut qu'au siècle, et pendant la vie de sainte Anne, que leur ruine fut entière, et que leur décadence parut sans ressource. La maison d'Antipater s'établissait déjà sur les ruines de celle des Asmonéens (j'entends par ce nom les Machabées) : les cruelles divisions de deux de leurs princes qui voulaient régner achevèrent le malheur de leur nation. Hérode surnommé le grand, succéda à Antipater, la ville de Jérusalem qui tenait pour Antigonus fut assiégée, Sosius, chef des troupes romaines, la prit et l'abandonna au pillage : enfin Hérode fut proclamé roi pendant que celui qui lui disputait la couronne était dans les fers (*Dio. Histor. lib.* XLV *Joseph. Antiq. lib.* XIV, *c.* 8).

Le sceptre n'était donc plus dans la maison de Juda, et n'y étant plus, le Messie qu'on attendait avec tant d'impatience devait par conséquent venir. Le bruit en fut répandu non-seulement dans la Judée, mais encore dans la Syrie, et passa de l'Asie à Rome même : jusque-là, dit un historien profane, que c'était une opinion ancienne et constante, que les oracles promettaient dès ce temps-là l'empire du monde à un enfant qui viendrait de Judée (2).

Cette espérance consolait les Juifs ; mais si d'un côté elle produisait le même effet dans le cœur de sainte Anne, elle devait lui donner d'un autre, de grands sujets de douleur. Ce Messie attendu et demandé depuis si longtemps devait sortir de sa race : et cependant elle se voyait par sa stérilité, manifestement hors d'état de pouvoir contribuer à sa naissance. Il devait faire la joie d'Israël ; mais eût-il fait la sienne, si elle s'était abandonnée au seul mouvement de sa nature?

Semblable à *Rachel qui, se voyant stérile, portait envie à sa sœur* (*Genes.*, XXX), elle n'eût regardé qu'avec jalousie et chagrin les femmes de sa famille, et se plaignant à Joachim, elle lui eût dit : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai.* Mais, plus prudente que cette femme à qui Jacob répondit : *Suis-*

(1) Aliud est prælationem aliquod ad tempus vacare at que aliud omnino deficere. Aliud successionem regum interpolari atque aliud regiam potestatem de gente in gentem transferri. Tunc sceptrum sane auferetur quando alienis datur. Ex quo datum est illis qui de Juda erant sceptrum gerere et imperium exercere nemo alienigena super Judam in regem unctus est usque ad Herodem (*Rich. a S. Vict., part* 1, *lib.* XXI, *de Emmanuele*).

(2) Vetus et constans opinio (*Sueton.*).

je Dieu, et n'est-ce pas lui qui vous en a privée ? elle n'en attendait que de Dieu; et plus soumise qu'elle à ses saintes volontés, elle souffrit longtemps, sans envier le bonheur des autres, cette stérilité honteuse.

Dispensez-moi de vous rapporter les raisons que les Pères donnent d'une si étrange conduite de la providence de Dieu à son égard; si ce fut ou pour faire estimer davantage à sainte Anne une grâce qu'il voulait lui accorder en un temps inespéré, ou pour faire connaître quelle serait la grandeur de l'enfant qu'elle mettrait au monde, moins par des voies naturelles que par une miraculeuse fécondité. Il suffit, messieurs, pour votre instruction et pour la gloire de notre sainte, de vous dire que ce fut dans le dessein d'éprouver sa fidélité et sa justice; non qu'il eût besoin pour lui-même de ce témoignage, mais afin qu'une si humiliante épreuve, soutenue par une longue et persévérante soumission, donnât plus de mérite à ses vertus.

Vous voulûtes, ô mon Dieu, la conduire par des voies si dures à la plus haute perfection, non-seulement donner à votre Fils la plus accomplie de toutes les mères, mais préparer encore ses voies par l'éminente sainteté de son aïeule. Vous voulûtes, pour la gloire de la loi nouvelle, susciter une femme qui par avance en accomplît les plus difficiles maximes : la vie pauvre et cachée, le mépris et la haine de soi-même, la faim et la soif de la justice, l'amour des humiliations et des croix, un constant et entier dévouement à toutes vos saintes ordonnances.

Elle n'adora pas les secrets de votre providence, à cause qu'elle ne pouvait en éluder les effets : si elle s'était arrêtée à ce motif, sa fidélité et sa justice n'eussent eu qu'une faible partie du mérite qu'elles devaient avoir : elle aimait par une soumission parfaite son état, parce qu'elle le connaissait conforme à vos ordres ; et sans vouloir que vous fissiez sa volonté, elle ne travaillait qu'à accomplir la vôtre.

Incertaine de ce qui lui arriverait, elle conservait toujours au dedans d'elle la même sérénité d'esprit et la même tranquillité de cœur. Elle ne savait ce que vous aviez ordonné d'elle; et aveuglément assujettie à vos impénétrables décrets, elle prenait, comme venant de vous, la disgrâce de sa stérilité, et fermait les yeux à toute autre chose.

Qu'il en soit ainsi de vous, messieurs et mesdames, lorsque Dieu par quelques afflictions et quelques disgrâces veut éprouver votre fidélité et votre justice; ou, pour mieux dire, lorsque par ces épreuves il veut vous faire connaître si vous lui êtes véritablement fidèles. Sans cela, combien de fois vous flattez-vous mal à propos des vertus que vous n'avez pas ? Enchantés par l'amour-propre, aveuglés par les illusions du démon, endormis dans une nonchalante piété que produit une fortune riante et tranquille; séduits par la prétendue innocence d'une vie qui, extérieurement, n'a rien de mauvais, trompés peut-être par vos confesseurs et vos directeurs, vous croyez avoir des vertus solides, être justes et fidèles à Dieu, lors même que vous n'avez souvent aucun degré de fidélité et de justice.

Comme rien ne vous inquiète et ne vous trouble au dehors; comme un doux repos règne dans vos familles et dans vos sociétés, vous prenez souvent pour piété ce qui n'est qu'un amusement de dévotion; pour patience, ce qui n'est qu'une indolence stoïque; pour zèle et ferveur, ce qui n'est qu'un effet de tempérament ou un emportement de passion. Vous ne faites mal à personne, vous ne médites de personne; jouissant paisiblement du bien que vous avez, vous priez quelquefois Dieu, quelquefois vous vous divertissez; en de certains temps vous êtes à l'église; en d'autres vous vous trouvez aux spectacles; vous avez vos jours de jeûnes et vos jours d'intempérance; tantôt vous faites quelques légères aumônes; tantôt vous vous épuisez en des dépenses excessives; et confondant ensemble ce que vous avez de chrétien et de païen, de Dieu et du monde, de fausses vertus et de vrais péchés, et compensant les uns par les autres, peu s'en faut que vous ne vous croyiez de grands saints.

Déplorables illusions dont il est très difficile que vous leviez le charme, et qui cependant seraient les causes de votre réprobation, si vous viviez et mouriez dans de si pernicieuses erreurs. Il est donc très-important pour votre bien que Dieu expose à vos yeux le véritable tableau de votre vie, et qu'il vous fasse connaître par quelques épreuves, si vous avez une solide justice et si vous lui êtes effectivement fidèles.

Il le fait, messieurs, lorsqu'il vous envoie quelque affliction et qu'il vous exerce par quelque disgrâce; lorsque par des procès ou d'autres mésintelligences le désordre se met dans vos familles et dans vos affaires; lorsque par des malheurs imprévus, il permet la décadence de votre maison et l'élévation des gens de néant qui ne s'enrichissent que de vos pertes; lorsque pour des raisons qui ne sont connues qu'à lui, et dont il veut que vous profitiez, il souffre qu'on vous humilie et qu'on vous méprise.

Supportez-vous ces disgrâces avec une humble patience et une parfaite soumission à ses ordres? voyez-vous, sans vous soulever contre lui, ce que vit le Sage : *des esclaves à cheval, et des grands seigneurs marcher à pied comme des esclaves* (*Ecclesiast.* X); des gueux enrichis précipitamment en des temps de guerre et de famine, et des riches appauvris et dépouillés de tout leur bien, vos valets en carrosse, tandis que votre condition est pire que celle des valets?

Voyez-vous, comme sainte Anne, sans éclater en plaintes et en murmures, votre maison déshonorée et presque tombée, pendant que celles des usurpateurs fleurissent et prospèrent? Etes-vous privés de l'une des plus douces consolations que vous puissiez avoir, qui est de mettre au monde des enfants qui héritent de vos biens et qui perpétuent votre nom? et dans toutes ces

épreuves louez-vous le Seigneur, et vous résignez-vous sans réserve à sa sainte volonté? C'est pour lors que vous pouvez en quelque manière vous rendre ce favorable témoignage que vous êtes justes et fidèles, à son imitation : *Cum justis et fidelibus agnoscitur.* Mais comme on ne le sert et qu'on ne lui obéit jamais en vain, admirez, je vous prie, après avoir vu la fidélité de sainte Anne, exposée aux plus humiliantes épreuves, la bonté de Dieu dans le choix qu'il a fait de sa personne, et sa magnificence dans les grâces et les récompenses qu'il lui a accordées : *Cum electis feminis graditur.* C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce nous est un grand sujet de consolation et de joie, de savoir que Dieu, qui ne nous doit rien, veut bien nous donner ce qui ne nous appartient pas, et nous récompenser par titre même de justice, d'une chose qui vient uniquement de lui.

Que devait-il à Abraham quand il lui dit qu'il multiplierait sa race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer; que sa postérité possèderait les villes de ses ennemis, et que toutes les nations seraient bénies dans celui qui naîtrait de son sein (*Genes.*, XXII)? rien que ce à quoi sa gratuite bonté l'avait engagé. Cependant, quelque libre qu'il fût dans la distribution de ses bienfaits, il voulut reconnaître dans son serviteur une obéissance qu'il lui avait inspirée lui-même : *Je le jure, puisque vous n'avez point épargné votre fils unique à ma considération, je vous accorderai ce que je vous promets.*

Que devait-il à sainte Anne, fille et héritière des vertus d'Abraham? rien que ce qu'il a voulu lui donner par sa pure miséricorde. *Il l'a mise au rang des femmes choisies : Cum electis feminis graditur.* Election purement gratuite et indépendante d'aucun mérite. Mais, comme elle a répondu à ce choix divin par sa justice, et qu'elle a soutenu avec fidélité toutes les épreuves auxquelles il l'a exposée : *Cum justis et fidelibus agnoscitur;* il a voulu se rendre en quelque manière son débiteur, se faisant un engagement de ses propres dons, et récompensant par une surprenante magnificence des vertus qui venaient de lui.

Nous n'en pouvons mieux juger que par ce beau principe de saint Augustin, qui, parlant de ces grands hommes dont Jésus-Christ est sorti selon la chair, remarque en eux deux espèces de vies : l'une intérieure, l'autre extérieure; la première, par rapport à leur sainteté et à leurs vertus, la seconde, par rapport à leur mariage et à leurs alliances.

Par la première, ils vivaient dans la foi du Messie qui devait venir, et leurs grandes vertus l'attiraient, pour ainsi dire, et préparaient ses voies. Par la seconde, ils ne cherchaient dans leur mariage qu'à avoir des enfants, et dans ces enfants qu'à contribuer à la naissance de celui qui était promis à leur race (1). Par la première, ils vivaient dans une continuelle dépendance de la loi de Dieu, accomplissant ses saintes volontés avec une édifiante soumission; tranquilles et patients dans leurs adversités, modestes et humbles dans leur prospérité; justes et fidèles en toutes choses. Par la seconde, leur alliance n'était qu'une prédiction du Messie qui devait sortir de leur maison, et après lequel ils soupiraient; se mariant, dit saint Augustin (*De Bono conjug.*), non pour le monde, mais pour le Christ, et se réjouissant de devenir pères pour lui : *Non propter hoc sæculum, sed propter Christum conjuges, et propter Christum patres.*

Que cherchait Abraham dans son mariage? le Messie que Dieu avait promis à sa race. Que demandaient Isaac et Jacob? le désiré de tous les peuples de la terre, le roi des nations, la lumière et le salut d'Israël (*D. Aug., lib.* V, *contra Julianum, c.* 9). Et quand David, plein d'une sainte et humble confiance, s'écriait : Souvenez-vous, Seigneur, de ce que vous avez dit : J'ai trouvé David, mon serviteur; ma main viendra à son secours et mon bras le fortifiera. Où sont, ô mon Dieu, vos anciennes miséricordes, et qu'avez-vous juré d'accomplir un jour en ma faveur (*Psal.* LXXXVIII)? Que souhaitait-il, messieurs? la venue du Messie dans sa vie intérieure et sa vie extérieure; ses vertus et son mariage étaient une espèce de prophétie.

Comme ç'a été pour l'accomplissement de ces prédictions et l'exécution de ces desseins que la Providence a voulu que sainte Anne ait *marché avec ces femmes choisies* qui devaient contribuer à la naissance temporelle de son Fils, comme elle devait même en préparer de plus près les voies, par la production de celle qui, de toutes les créatures, avait été prédestinée pour en être la mère, je ne vois partout que plénitude de grâces et de bénédictions, de vertus et de récompenses dans la vie intérieure et extérieure qu'elle a menée.

Je confonds ici ce qui vient de Dieu et ce qui vient de la créature; ce que fait cette créature par sa fidèle coopération aux grâces de Dieu qu'elle reçoit, et ce que Dieu, toujours magnifique, accorde pour récompenser la fidélité de sa créature.

Que vois-je d'abord dans sainte Anne? une grande union avec Joachim, son mari, une profonde paix et une grande tranquillité d'esprit et de cœur, que je regarde comme la première récompense que Dieu a voulu accorder à la parfaite et aveugle résignation qu'elle a eue à ses saintes ordonnances. Comme Dieu avait formé leur union, comme ils avaient été choisis et prédestinés l'un pour l'autre, comme ils n'avaient tous deux qu'un même désir et une même fin de plaire au Seigneur et de lui obéir, ils en recevaient aussi des grâces singulières, et leur fidélité en était abondamment récompensée.

(1) Prophetice conjungebantur qui neque in conjugio nisi prolem, neque in ipsa prole nisi quod in carne venturo Christo proficeret requirebant (*D. Aug., de Bono conjugii, cap.* 25).

Vous le savez, messieurs et mesdames, et vous le dites tous les jours, que là où est Dieu, là règne une douce et solide paix; qu'au contraire, ce n'est que confusion, trouble, désordre là où il n'est pas. Vous le savez, mais faites-vous sur cette importante vérité les réflexions que vous devriez faire? Dieu est-il dans vos maisons? y a-t-il, pour l'honorer et le servir, cette bonne intelligence, cette union et, comme dit saint Paul, cette société d'esprit et de cœur, hors desquelles il ne se trouve pas?

Une femme volage et capricieuse, un mari emporté et brutal; une femme entêtée et fière, un mari impudique ou ivrogne; une femme qui n'a en bouche que des injures et des imprécations, un homme qui n'éclate qu'en menaces et en blasphèmes; une femme fainéante qui ne sait à quoi passer le temps, un homme débauché qui sacrifie ses plus sérieuses affaires à ses plaisirs; un homme et une femme qui, dans les désordres de leur vie domestique, murmurent sans cesse contre la Providence; qui, plus ils tâchent de se tirer de la misère et de se délivrer de leurs embarras, plus ils s'y jettent : voilà quel est l'état de la plupart des familles, voilà quels sont les supplices et, comme dit saint Jérôme, les croix les plus ordinaires des mariages (*D. Hieron., contra Jovinian.*). Mais n'en soyez pas surpris : Dieu n'y est pas, il faut que tout y soit en désordre; le Saint-Esprit n'y est pas, il faut que *la joie et la paix, qui en sont les fruits,* en soient bannies.

Cherchez tel bonheur qu'il vous plaira, disent les Pères, allez pour trouver quelque consolation et quelque repos dans tel endroit du monde que vous voudrez, si Dieu n'est pas avec vous, jamais cette paix tant désirée ne vous suivra; au lieu que, par un effet tout opposé, dès que vous serez bien avec lui et qu'il sera bien avec vous, en quelque lieu que vous soyez, vous serez toujours paisibles et heureux (1).

L'on dirait en effet que notre bonheur ou notre malheur, notre trouble ou notre paix sont comme attachés aux objets auxquels nous nous attachons nous-mêmes. Est-ce aux biens de la terre? nous en contractons la fragilité et l'inconstance. Est-ce aux plaisirs de la chair? nous en ressentons les dégoûts et l'amertume. Est-ce aux pompes et aux vanités du monde? nous passons comme elles, et rien d'elles n'est capable de nous satisfaire. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, il n'y a que vous qui puissiez nous donner une douce et solide paix. Comme vous êtes par vous-même heureux, glorieux, immuable, dès que vous êtes avec nous et que nous coopérons à vos grâces, vous faites passer de vous en nous par une miséricordieuse infusion de votre esprit, ce bonheur, cette gloire, cette joie, cette paix, qui est la récompense de ceux qui aiment et qui observent votre sainte loi : *Pax multa diligentibus legem tuam.*

(1) Ubicumque fueris sine Deo male eris, et male tibi erit. Ubicumque eris cum ipso, bene eris et bene tibi erit (*D. Bern. vel alius auctor, tract. de Miseria human.*).

Voilà ce qui rendait David si content dans le temps même de ses plus grandes persécutions. Ni les injures atroces de Semeï, ni les abominables conseils d'Achitophel, ni l'insolente rébellion d'Absalon, ni la revolte presque universelle de tous ses sujets ne troublèrent jamais la paix intérieure de son âme : *Quand toute la terre serait contre moi,* disait-il, *quand je verrais des armées entières fondre sur moi, quand je serais sur le bord des plus affreux précipices, et aux portes de la mort, je ne m'en embarrasserais pas davantage, et je n'en perdrais pas pour cela la sérénité de mon esprit, ni la tranquillité de mon cœur.* Vous êtes avec moi, ô mon Dieu, et je suis avec vous; rien ne m'inquiète, rien ne me trouble. Je regarde toutes ces disgrâces comme venant de vous qui les avez permises pour mon bien : et dès que je sais que votre volonté est que je les souffre; j'y consens avec joie, moi qui ne veux que ce que vous voulez, et qui n'ai point d'autres désirs que les vôtres : *In me sunt Deus vota tua.*

Ce que David disait de lui-même, pourquoi ne le dirons-nous pas de ses illustres enfants Joachim et Anne? Ils se soumettaient en toutes choses à la volonté de Dieu, et Dieu, pour récompenser cette aveugle sujétion, leur donnait ce qu'il y a de plus cher, sa joie, sa paix, son esprit : grâces qu'il vous accorderait aussi, messieurs et mesdames, si vous aviez la justice et la fidélité qu'ils avaient.

Rien de plus paisible et de plus heureux qu'une bonne conscience : la joie y est intérieure et parfaite, puisque c'est comme dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le cœur même qui se réjouit : *Gaudebit cor vestrum.* Hélas! qu'il y a de joies superficielles et extérieures dans le monde! Qu'il y a de gens qui paraissent contents au dehors, et qui au dedans sont déchirés par les plus cruelles passions! Quelle hypocrisie de visage, d'yeux, d'air, de parole, de contenance! Chacun joue son personnage dans un siècle et sur un théâtre où par un continuel commerce de dissimulation, on met tout son art à tromper les autres, et souvent à se tromper soi-même.

A voir cet homme enjoué qui se divertit, qui fait la joie des belles compagnies, qui se trouve à toutes les parties de bal et de jeu; qui ne le croirait heureux et content? Mais si vous aviez les yeux assez bons pour voir ce qui se passe dans son cœur, oh! que vous y remarqueriez de trouble, d'impatience, de chagrin, de rage! Ses domestiques souffrent de sa mauvaise humeur, il n'ose paraître devant ses créanciers, il fuit la présence et la rencontre des marchands à qui il doit de grosses sommes, il ne sait comment soutenir sa maison chancelante et apaiser ceux qui ont mis ses biens en décret.

A voir cette femme si leste, si magnifique en habits et en train; qui ne la croirait fort contente? Mais, hélas! de combien de jalousies et d'inquiétudes est-elle dévorée? Ne pouvant souffrir qu'on lui préfère des femmes qui n'ont pas autant de naissance qu'elle,

mais qui ont plus de beauté ou de bien ; affligée de ce que le mauvais état de ses affaires ou les épargnes d'un mari ménager lui refusent ce que demande son luxe et son ambition démesurée ; chagrine de ce que l'on jette les yeux sur d'autres qu'on admire, pendant qu'on ne lui fait que de froids compliments; furieuse de se voir contrainte de ramper sous des gens dont, nonobstant les civilités qu'elle leur rend, elle hait la prospérité et l'élévation, elle crève de dépit dans son âme; et plus sa passion qui n'ose éclater paraît tranquille, plus elle la déchire et la consume.

Une âme juste et fidèle à Dieu n'est exposée à aucun de ces malheurs; et s'il y a en elle quelque hypocrisie, c'est qu'elle est tout autre au dedans qu'elle ne le paraît au dehors. Au dehors on la croit misérable, au dedans elle est effectivement heureuse; au dehors elle paraît pauvre, au dedans elle est véritablement riche ; au dehors on la regarde comme abandonnée et méprisée de Dieu; au dedans elle est comblée de ses bénédictions et de ses grâces.

Qui eût vu sainte Anne mener une vie obscure et retirée, fuir les compagnies, se couvrir d'habits vils et négligés, aimer la solitude et le silence, eût porté d'elle le même jugement que nous portons souvent des pauvres et des gens de néant que nous croyons misérables ; et cependant cette femme si cachée, si peu connue, si méprisée, reçoit dans son âme les plus douces consolations et les plus grandes grâces de Dieu. Loin du tumulte du monde, des embarras et de la corruption du siècle, elle élève sans cesse vers lui ses mains pures, et répandant devant ses autels l'encens de ses prières, elle en reçoit ses infinies miséricordes.

C'est cette petite fontaine qui parut en songe à Mardochée. D'abord ce n'était qu'un filet d'eau, mais peu de temps après elle devint un grand fleuve. Elle n'occupait d'abord qu'un petit espace de terre, mais elle s'étendit incontinent fort loin, et porta l'abondance dans plusieurs provinces (*Esther*, X). A peine la voyait-on du commencement, mais dans la suite elle fut comme changée en une éclatante lumière. Son lit paraissait très-étroit, mais grossie de plusieurs eaux qui se déchargèrent dans son sein, elle alla arroser les extrémités les plus reculées du monde.

Anne est cette fontaine mystérieuse dont je parle. Qu'elle paraît d'abord petite et humiliée! Mais Dieu va la changer en un grand fleuve. En elle se sont déchargées et comme réunies les grâces qui ont été partagées dans ses illustres aïeules; elle reçoit les pauvres et les pèlerins comme Sara, elle a la bonté et la douceur de Rachel, l'équité de Débora, la force de Judith, la miséricorde d'Esther, la prudence d'Abigaïl, l'humilité, la chasteté, la modestie, la charité, la justice, la fidélité *de ces femmes choisies, au milieu desquelles elle marche : Cum electis feminis graditur.*

A peine la voit-on et la connaît-on ; c'est elle cependant qui nous a donné cette éclatante lumière et cette belle aurore d'où est sorti ce soleil de justice qui a éclairé tout le monde ; c'est elle cependant qui, grossie de plusieurs eaux que la miséricorde divine a répandues dans son sein, les a reçues afin de porter partout, en préparant les voies du Messie, le salut et l'abondance.

Dire de Marie que *Jésus est né d'elle*, c'est faire en ce peu de paroles, tout son éloge. C'est dire qu'elle a été, dans le temps, mère d'un fils dont Dieu est père dans l'éternité; qu'inférieure à son seul souverain, elle a vu toutes les créatures à ses pieds; qu'une surabondance de grâce et de gloire, attachée à cette maternité divine, l'a élevée au-dessus de ce qu'il y a de grand dans l'être créé; que par un privilége qui lui est singulier, elle a eu avec les trois personnes de la très-sainte Trinité, des unions et des rapports qu'aucune autre femme n'a jamais eus.

Dire aussi de sainte Anne que c'est d'elle que Marie est née, c'est dire qu'elle a reçu de Dieu de grandes grâces, et que sa vie, non-seulement intérieure, mais extérieure, a été une prophétie du Christ qui devait naître. C'est dire qu'elle a *marché avec les femmes choisies*, par le bonheur qu'elle a eu de mettre au monde la plus parfaite des créatures; et que son invincible patience dans une longue stérilité a été abondamment récompensée par une fécondité si miraculeuse. C'est dire qu'elle a été ce paradis terrestre, au milieu duquel s'est élevé ce bel arbre qui nous a donné le fruit de vie; qu'elle a été ce bois incorruptible qui a servi de matière à l'arche de la nouvelle alliance, qui a renfermé non les tables de la loi, mais l'auteur et le Dieu même de la loi.

Si les enfants biens nés sont la joie et la couronne de leurs pères et mères, et si la gloire qu'ils possèdent remonte vers eux; quelle joie, quelle gloire, quelle couronne pour sainte Anne, d'avoir eu une telle fille que Marie! D'elle est née la mère de son Dieu, de son Créateur, de son Sauveur; mère de grâce et de miséricorde, la plus pure, la plus chaste, la plus aimable, la plus admirable de toutes les mères.

Par elle, nous avons reçu du Seigneur, la plus prudente, la plus miséricordieuse, la plus fidèle, la plus puissante de toutes les vierges. Sur elle a été bâtie cette maison d'or, cette porte du ciel, et cette tour de David, d'où pendent mille boucliers pour nous défendre contre nos plus redoutables ennemis.

Si ce vase d'honneur et de dévotion a eu une si éminente place dans le temple de Dieu; si ce miroir de justice nous a représenté tant d'admirables perfections de la divinité ; si cette rose mystique n'a jamais rien perdu, ni de sa beauté, ni de son odeur au milieu des épines dont elle a été environnée; si cette étoile du matin nous conduit dans notre navigation sur la mer orageuse du siècle; si ce salut des malades, ce refuge des pécheurs, cette consolatrice des affligés, nous obtient

tant de grâces dans nos différents besoins; rendons-en, avant toutes choses, la gloire *au Tout-Puissant qui a fait de grandes choses en elle*, mais n'oublions pas ce devoir de reconnaissance auquel le Saint-Esprit nous engage de *louer nos pères dans leur génération, et ces hommes illustres* qu'il a choisis pour l'accomplissement des desseins de sa sagesse et de son infinie bonté : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua* (*Eccles.* XLIV).

Dans cette pensée, écrions-nous avec saint Jean Damascène : O bienheureuse alliance, bienheureux Joachim, bienheureuse Anne, toute la terre vous est obligée ! C'est par votre moyen qu'elle a fait à son Créateur le plus excellent de tous les dons, Marie, cette mère chaste et incomparable, qui seule était digne de lui. O bienheureux sein d'Anne qui a porté un si riche trésor, un ciel vivant plus brillant et plus étendu que les cieux qui roulent sur nos têtes (1).

Ne me demandez pas, messieurs, comment cette fille si pure, si sainte si avantageusement préservée du péché d'origine, dès le premier instant de sa conception, est sortie d'une mère qui en avait contracté la tache. Ce serait, en cette occasion, que sainte Anne pourrait bien dire elle-même de cette vie spirituelle et miraculeuse de Marie dans son sein, ce que la mère des Machabées disait de la vie corporelle des enfants qu'elle avait mis au monde, qu'elle n'en comprenait pas le mystère, dont la connaissance était réservée à Dieu, qui, indépendamment d'elle, l'avait opéré par l'infusion de son Esprit (II *Machab.*, VII).

C'est beaucoup pour elle d'avoir été choisie pour être la mère d'une telle fille, d'avoir élevé cette belle plante que Dieu avait pris soin de former lui-même, d'avoir inspiré la piété et la solide vertu à un âme qui en avait déjà tous les principes au dedans d'elle, d'avoir offert et rendu au Seigneur, dès ses plus tendres années, une jeune vierge, qu'elle n'avait reçue que pour lui, et de voir croître tous les jours en sagesse et en âge, sous les douces influences de ses soins et de ses bons exemples, celle qui devait faire sa gloire et le bonheur de tout le monde.

Formez-vous, mères chrétiennes, sur un si beau modèle, et à quelques épreuves qu'il plaise au Seigneur de vous exposer, imitez la fidélité et la justice de cette sainte; patientes comme elle dans vos disgrâces, soumises à la Providence en tout ce qui vous arrivera d'avantageux ou de mauvais; ferventes et recueillies dans vos prières, exactes à tous les devoirs de votre état, persévérantes dans tous les exercices de votre piété; fidèles et justes en toutes choses, cachées aux hommes pour vivre en Dieu, qui, après vous avoir *fait marcher en ce monde avec les femmes choisies*, sera magnifique dans les récompenses qu'il vous prépare en l'autre. *Amen.*

(1) O castissimum par iurturum ratione præditarum! O par beatum Joachim et Anna! vobis omnis creatura obstricta est, per vos enim donum donorum omnium præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola Creatore digna erat O beatum Annæ uterum qui vivum cœlum cœlis ipsis latius peperit (*D. Damasc., oratio prima de Natal. Virg.*).

DISCOURS XLV

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE MARTHE.

Mulier quædam Martha nomine excepit illum in domum suam... Diligebat autem Jesus Martham.

Une certaine femme, appelée Marthe, reçut Jésus-Christ dans sa maison, et Jésus-Christ aimait Marthe (*S. Luc, ch. X ; S. Jean, ch. XI*).

C'est sur ce témoignage que deux évangélistes rendent du mérite et du bonheur de sainte Marthe, de l'empressement qu'elle a eu de servir Jésus-Christ, et de l'amour que cet Homme-Dieu a eu pour elle, des bons offices qu'elle lui a rendus, et des marques d'amitié dont il l'a honorée, que j'établis tout le sujet de son éloge. *Elle a reçu Jésus-Christ dans sa maison, et Jésus-Christ l'a aimée;* tirez de ces deux principes ces conséquences : donc il l'a sanctifiée, donc il lui a donné les grâces nécessaires pour mener une vie innocente et mourir d'une mort précieuse: donc elle lui a rendu tous les pieux services qu'elle a pu lui rendre, et a trouvé dans ces services, une occasion de mérite, un fonds de béatitude et de gloire.

Dire *qu'elle a reçu Jésus-Christ dans sa maison, et que Jésus-Christ l'a aimée;* c'est dire, avec saint Ambroise (1), que comme elle a été toute à lui par sa fidélité à sa grâce, il a été tout à elle par l'épanchement de ses bienfaits; son médecin pour la guérir, sa fontaine pour la désaltérer, sa justice pour la sanctifier, sa force pour la soutenir, sa lumière pour l'éclairer, son aliment pour la nourrir, son Sauveur pour la racheter, sa voie pour la conduire, sa récompense pour l'enrichir.

Elle a reçu Jésus-Christ dans sa maison; quelle gloire ! mais en même temps, quelle matière de vertu pour elle ! Le centenier se contentait d'une seule de ses paroles; la femme hémorroïsse, du bout de sa robe; l'aveugle de Jéricho, d'en être vu en passant; les lépreux, de recevoir l'imposition de ses mains; Marthe, plus heureuse dans son ministère, et plus utilement occupée dans son bonheur, possède chez elle celui que le ciel et la terre ne peuvent renfermer; elle se rend utile à celui qui n'a besoin de rien (2), aimable à celui dont rien n'est digne de l'amour, mais qui veut bien lui rendre ce qu'il ne lui doit pas, de même qu'il veut bien recevoir d'elle ce qui vient de lui. Il la voit comme son amie, il l'instruit comme son disciple, il l'avertit comme sa fille, il demeure avec elle comme avec son hôtesse; en un mot, *il l'aime*, et il en est aimé.

Arrêtons-nous à cette idée que les évangélistes nous fournissent. *Marthe reçoit Jésus-Christ, et Jésus-Christ aime Marthe. Marthe reçoit Jésus-Christ*, voilà toute l'oc-

(1) Omnia Christus est nobis. Si vulnus curare desideras medicus est. Si febribus æstuas fons est, si gravaris iniquitate justitia est, si auxilio indiges, virtus est, si mortem times vita est. Si cœlum desideras via est, si tenebras fugis, lux est, si cibum quæris, alimentum est (*D. Ambr., lib. III de Virgin.*)

(2) Jesus enim multis abundat, et multa largitur (*Idem, Comment. in Luc., l. VII, c. 11*).

cupation et l'objet de son ministère. *Jésus-Christ aime Marthe*, voilà la gloire et la récompense de son ministère. Servez, mes frères, servez Jésus-Christ comme elle, et vous serez aimés comme elle. Jésus-Christ reçu dans la maison de Marthe, et Marthe reçue dans le cœur de Jésus-Christ, voilà tout son éloge et un grand fonds d'instruction pour vous. Il est vrai que Marie aura toujours sur elle un avantage qui lui est singulier, d'avoir conçu et renfermé dans son chaste sein cet Homme-Dieu qui s'incarna en elle, quand un ange lui eut dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Heureux celui qui rend aux pauvres les secours qu'ils peuvent attendre de sa charité; mais encore plus heureux celui qui les rend au Dieu des pauvres. Si ce premier avantage est grand, le second est singulier et rare. L'un a commencé dès la naissance du monde, et ne finira qu'à son déclin : *Vous aurez toujours des pauvres avec vous;* l'autre n'a eu d'exercice que pendant le cours de la vie mortelle de Jésus-Christ ; *mais vous ne m'aurez pas toujours*, dit-il lui-même dans l'Evangile. En telle partie du monde que ce soit, l'on a toujours trouvé, et l'on trouvera toujours, de quoi faire ces œuvres de charité; loger les pèlerins, donner à manger à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif; mais on ne trouve que dans un petit coin de la Judée de quoi les exercer sur la personne d'un Dieu qui, tout riche qu'il est, s'est fait pauvre afin que ce qu'une infinité de misérables reçoivent de la charité d'autrui, il pût le recevoir lui-même.

Voilà l'idée que je suis obligé de vous donner d'abord de sainte Marthe, pour la distinguer de la plupart des autres saints. En toute autre rencontre, nous nous servons de métaphores et d'expressions figurées, soit lorsque nous louons *ces hommes de miséricorde* qui ont rendu aux pauvres de prompts et d'abondants secours dans leurs besoins, soit lorsque nous pressons les chrétiens d'assister les misérables du superflu de leurs biens, et de répandre dans ces terres arides, la douce pluie de leurs aumônes.

Tantôt nous leur disons, avec saint Jean Chrysostome, que ces pauvres sont comme une espèce de sacrement qui, sous de rebutantes apparences, cachent un Dieu glorieux, dont l'invisible main reçoit avec joie le fruit de leurs charités; et tantôt nous leur représentons, avec saint Ambroise (*Lib.* I *de Abraham.*, *c.* 5), que leurs propres yeux les trompent quelquefois; qu'ils croient ne loger qu'un pèlerin, et qu'ils logent un Dieu; qu'ils ne voient qu'un homme qu'ils reçoivent chez eux, mais que c'est Jésus-Christ même qui s'est couvert de ses haillons : *Quid scis num Deum suscipis cum hospitem putas?*

Loin du sujet que je traite ces pieuses métaphores : tout y est réel. Ce n'est pas un simple pauvre que Marthe reçoit dans sa maison, c'est le Dieu de tous les pauvres et, comme l'appelle Salvien, le pauvre universel, dans lequel se réunissent toutes les différentes misères qui sont séparées dans les autres. Ce n'est pas un Dieu caché sous une figure étrangère, c'est un Dieu *manifesté dans sa chair*, dont les besoins effectifs et sensibles la touchent. C'est un Dieu errant qui n'a point de domicile fixe, un Dieu-Homme qui, quoique infiniment différent des autres hommes, est cependant sujet, comme eux, aux incommodités de la soif et de la faim, aux injures de l'air et des saisons; un Dieu-Homme méconnu, abandonné, persécuté, à qui elle donne chez elle un asile et envers lequel elle se charge généreusement de tous les offices que sa charité et sa religion lui inspirent.

Que les autres le suivent quand il fait des miracles éclatants, afin qu'on les regarde comme des gens à qui la qualité de disciples, dont ils se font honneur, donne quelque part aux acclamations et aux bénédictions publiques de ceux qui courent en foule sur son passage; que des troupes intéressées s'attachent à lui pour en tirer du secours dans leurs misères, et qu'elles le bénissent de les avoir rassasiées dans leur faim, après une marche de trois jours, Marthe, sans autre intérêt que celui de se sauver et de se rendre agréable à son Dieu par les bons offices qu'il daigne bien recevoir d'elle, le loge, le nourrit, lui ouvre sa maison, lui donne sa table, son pain, son cœur : *Excepit illum in domum suam.*

Elle ne ressemble pas à ces dévotes orgueilleuses qui font sonner devant elles la trompette quand elles distribuent leurs aumônes; qui, non contentes que *leur main gauche sache ce que donne la droite*, s'épuisent en des charités d'éclat, afin de passer pour charitables ; *miséricordieuses sans être fidèles*, et recevant dès ce monde, par de stériles louanges, une vaine récompense qui les prive de celle de l'autre. Elle voudrait cacher aux yeux du prochain, si elle le pouvait, la gloire de son ministère ; trop satisfaite d'aimer en la personne de Jésus-Christ sa divinité et ses misères; de lui consacrer toutes les puissances de son âme et toutes les facultés de son corps; de trouver de quoi exercer sa charité envers lui, au refus des Juifs durs et ingrats, le dirai-je? au défaut même de son propre Père.

Car, il est important que vous le sachiez pour l'honneur de notre Sainte. Le Père éternel pouvait, ou par des voies extraordinaires donner des secours temporels à son Fils en se servant du ministère des mêmes anges qui l'avaient déjà servi dans le désert, ou il pouvait le faire naître dans une abondance universelle de toutes choses. Ce Fils même à qui, comme dit saint Augustin, la terre eût été ravie de donner pour sa susbsistance les fruits qu'elle produit, et la mer les poissons qu'elle renferme dans son vaste sein, au moindre commandement qu'il leur en eût fait, pouvait se procurer toutes les douceurs et toutes les commodités de la vie. Cependant, par une surprenante conduite, le Père abandonne son Fils comme s'il le méconnaissait, et le Fils

se livre lui-même, sans autre nécessité que celle de sa pure volonté, à toutes les incommodités de la pauvreté et de la misère. Pourquoi cela, mes frères? n'attendez pas que je vous en apporte plusieurs raisons, je me contente d'une seule : pour donner, par son état pauvre et souffrant, lieu d'exercer, à de certaines âmes choisies, leur charité envers sa personne, pour avoir de quoi devenir, comme dit saint Grégoire de Nysse, leur débiteur, en recevant de leurs mains les secours qu'il ne veut pas se rendre à lui-même.

Paraissez pour l'exécution de ce dessein, charitable hôtesse de mon Dieu. Il s'est fait pauvre pour vous, non-seulement afin de vous enrichir comme les autres par sa pauvreté; mais afin que vous soulageassiez la sienne par votre abondance. Il a voulu vivre sans habitation et sans domicile pour vous, non-seulement afin de vous rendre, comme aux autres, cette demeure permanente sur laquelle vous n'aviez plus de droit par la désobéissance de votre premier père; mais afin que vous lui offrissiez charitablement votre maison et que vous lui rendissiez tous les devoirs d'une sainte et pieuse hospitalité.

Saint Ambroise et saint Paulin disent qu'ils consistent en trois choses : dans une humeur douce, honnête et facile à recevoir les étrangers, dans un attachement et une application singulière à les servir, dans une disposition de cœur à leur donner de consolantes marques d'affection et de bonté : *Facilitas suscipientis, sedulitas, affectus* (*D. Amb., lib. de Officiis*). L'accueil, le service, la protection, voilà les trois devoirs de l'hospitalité chrétienne. Mais la borner à ces trois chefs, ce ne serait la regarder que dans sa juste médiocrité; Marthe va nous en donner une idée bien plus excellente. La preuve en sera d'autant moins suspecte, que je la tire de l'Evangile.

La première chose que nous apprenons est que *du moment qu'on lui eut dit que Jésus-Christ venait chez elle, elle alla au-devant de lui.* Elle ne ressembla pas à ces hôtes froids et incivils qui ne reçoivent qu'avec un secret chagrin ceux qui leur rendent visite, qui, n'osant honnêtement les renvoyer, leur font assez connaître par leur indifférence qu'ils se passeraient bien de leur compagnie. Elle se hâte et, par un empressement qui ne venait que de la ferveur de sa religion et de sa charité, elle quitte tout l'embarras du ménage pour courir au-devant de lui.

Encore en quel temps? En un temps où affligée de la mort de Lazare, son frère, elle était, selon le monde, dispensée de ces civilités empressées; en un temps où une sœur, tout occupée de sa douleur, accablée de tristesse, frappée de l'idée toute récente de la perte d'un homme qui, faisant une partie d'elle-même, la fait, en quelque manière, mourir en sa personne, ne pense qu'à son malheur et ne se nourrit que de ses larmes; en un temps où les visites sont fatigantes, *où les consolateurs sont à charge*, où les meilleurs amis sont ennuyeux, elle prévient par son empressement celui qu'elle aime plus qu'elle-même et, sans attendre qu'il entre dans sa maison, elle marque, par sa précipitation, la joie qu'elle a de le voir et de le retenir auprès d'elle. C'est assez qu'on lui dise que c'est lui, pour se hâter de le recevoir, tant sa charité est inquiète et empressée de lui rendre ses petits services.

Où en sommes-nous, chrétiens, où en sommes-nous? Et qui de vous, dans ce siècle, profite de l'exemple d'une si sainte et si héroïque impatience? On ne va plus au-devant des pauvres, on fuit leur présence et leur rencontre. On ne se tient plus comme Abraham sur sa porte, pour attendre les passants qui n'ont point de gîte et leur offrir sa maison; on la ferme, cette porte, parce qu'on a déjà le cœur tout fermé pour eux. On ne s'informe plus de leurs besoins, par une louable curiosité; on fait ce que l'on peut pour ne leur pas donner le temps de s'en expliquer. On ne se met pas en peine d'épargner leur timidité et leur honte par une officieuse prévoyance. On les humilie souvent par un fier dédain, quelquefois par d'indiscrètes et aigres remontrances, presque toujours par un dur refus, ou du moins par une froide et stérile compassion.

Que Dieu vous assiste, leur dit-on. Oui, Dieu les assistera et les sauvera, s'ils prennent leurs maux en patience; mais il vous réprouvera et vous damnera si, pouvant y apporter du remède, vous y êtes insensibles. Oui, Dieu les assistera et les sauvera s'ils lui offrent pour l'expiation de leurs péchés, leur nudité et leur faim; mais il vous réprouvera et vous damnera si vous ne faites, selon vos facultés, tous vos efforts pour les vêtir et les nourrir. Oui, Dieu les assistera et les sauvera si, comme ce pauvre dont il est parlé chez saint Luc, ils bénissent sa sainte providence qui les a réduits dans cet état de mendicité et de langueur; mais il vous réprouvera et vous damnera comme ce riche impitoyable, si vous leur refusez les miettes qui tombent de vos tables, les restes de vos vanités et de vos plaisirs. *Ils seront portés après leur mort dans le sein d'Abraham; et, après la vôtre, vous serez ensevelis dans les enfers.*

Mais, sans m'arrêter à ce détail de morale qui ne regarde, ce semble, que ceux qui passent pour riches et aisés dans le monde, apprenez de là, qui que vous soyez, que c'est à vous aussi bien qu'à Marthe, qu'on dit que Jésus-Christ vient vous voir, et souvenez-vous que vous ne le recevrez jamais d'une manière qui lui agrée si, à l'exemple de cette sainte femme, vous n'allez *au-devant de lui*. J'appelle aller au-devant de Jésus-Christ, s'acquitter, par un amour officieux et prompt, des obligations qu'il vous impose dans l'état que vous avez embrassé. Etes-vous dans l'embarras du monde? vivez-vous dans le repos d'une sainte solitude? *soyez fervents*, dit l'Apôtre, si vous voulez le bien servir : *Spiritu ferventes, Domino servientes.* Ne regardez pas tant à ce que vous avez fait, qu'à ce qui vous reste à faire; les bienséances de vos emplois, que les obligations de vos consciences; ce

que les hommes demandent de vous, que ce que Dieu attend de votre zèle.

Comme ces devoirs ne sont pas incompatibles, sanctifiés les uns par les autres, et si, dans le commerce de la vie civile, le siècle ne s'accommode pas de gens froids et pesants; quelle apparence que dans les exercices d'une vie chrétienne ou religieuse qui est une vie d'action et de sollicitude, Dieu les regarde propres à l'exécution de ses desseins?

J'appelle aller au-devant de Jésus-Christ, *se présenter à lui dès le matin : Mane adstabo tibi*, lui offrir les premières pensées de votre esprit et les premiers mouvements de votre cœur; marcher, non d'un pas chancelant et tardif, disputant entre les intérêts du nouvel homme et les passions de l'ancien, entre ce qui humilie l'amour-propre et entre ce qui le flatte, entre les services qui sont de votre goût et entre ceux qui n'en sont pas; mais d'un pas vigoureux et *fort en courant dans la voie de ses commandements*, en vous le représentant comme s'il venait à vous et comme s'il vous demandait cet empressement de votre obéissance.

Oui, âmes dévotes et religieuses (et c'est ce qui doit vous réjouir dans vos peines), Dieu aime celles *qui lui donnent de bon cœur et avec joie : Hilarem datorem diligit Deus*, celles qui, ravies de lui plaire tâchent d'aller au delà de leurs devoirs et de faire sa volonté dès le moment qu'elles la connaissent; celles qui, comme dit saint Bernard, sont contentes dans l'exercice de leurs plus pénibles ministères, s'occupant jour et nuit de sa sainte loi, jetant souvent les yeux et levant leurs mains pures au ciel dans leurs prières, examinant avec une timide recherche leurs consciences, se reprochant leurs relâchements et s'efforçant de pratiquer toutes les bonnes œuvres qui sont de leur état (*D. Bern. ser.* 6, *de Ascensione*).

Voilà celles qu'il aime. Ce sont des Marthes à qui rien ne coûte; ni la rigueur de leur règle, ni l'âpreté de leurs jeûnes, ni la longueur de leurs veilles, ni la continuité de leur travail, ni l'austérité de leur vie. Semblables à cette pieuse et fervente hôtesse, elles vont au devant de leur cher Maître : *Martha ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi.*

Mais, à quel dessein y alla-t elle? pour le faire entrer dans sa maison et le servir. Ce serait déjà beaucoup: pour le servir avec un attachement singulier? c'est encore davantage. Pour le servir en l'adorant et l'adorer en le servant? c'est ce qui va au delà des règles ordinaires de l'hospitalité; c'est aussi ce que je remarque de singulier en sainte Marthe et dont je ne trouve guère d'exemples dans l'Ecriture.

Il est vrai qu'elle dit une chose assez particulière d'Abraham, *qu'ayant vu trois jeunes hommes venir à lui, il courut au devant d'eux, qu'encore bien qu'il en vît trois, il ne s'adressa qu'à un qu'il adora et qu'il invita de ne point passer sans s'arrêter chez lui.* C'était là, selon les Pères, une excellente image de la très-sainte Trinité. Dieu voulant déjà, dit saint Augustin (1), comme préparer nos esprits à la créance de ce mystère incompréhensible et nous faire connaître la parfaite égalité des trois divines personnes dans l'unité d'une même nature, sous l'apparition de trois hommes dont nul d'eux n'avait rien ni dans sa taille, ni dans aucune marque d'autorité qui l'élevât au-dessus des autres.

Ne pourrais-je pas dire de Marthe la même chose que d'Abraham, et me servir en sa faveur de la pensée de saint Bernard, en l'ajoutant à celle de saint Augustin? Il n'y a rien qui nous donne une plus belle idée de la Trinité incréée dans l'éternité, qu'une espèce de Trinité qui s'est fait voir dans la plénitude des temps en la personne de Jésus-Christ, dit ce Père.

Là, la Trinité est dans les personnes et l'unité dans la substance. Ici la Trinité est dans les substances et l'unité dans la personne. Là, les personnes ne nuisent en rien à l'unité de la nature, ni cette unité à la Trinité des personnes. Ici, ni la personne ne confond pas les substances, ni les substances ne dissipent pas l'unité de la personne : ouvrage singulier, ouvrage admirable et incompréhensible, où le Verbe, l'âme et la chair concourent dans une même personne et où cette unité fait une espèce de Trinité, non par la confusion des substances, mais par l'unité des personnes (*D. Bern., in Vigil. Nativ. Dom., serm.* 3, *n.* 8).

Je parle aux savants pour faire l'éloge d'une charitable femme qui a reçu dans sa maison cet *admirable chef-d'œuvre du Très-Haut*, et qui, connaissant dans Jésus-Christ la vérité de sa divinité, l'excellence de son âme et les humiliations de sa chair l'a servi en l'adorant et l'a adoré en le servant.

De là cette impatiente et inquiète ferveur dans l'exercice de son ministère, cette sainte agitation, ce zèle ardent et infatigable qui va jusqu'à un mystérieux trouble. Pouvait-elle voir sans se troubler un *Dieu à qui toute la terre appartient* et qui n'y a pas un seul domicile? un Dieu *qui nourrit tous les hommes et tous les animaux*, et qui lui-même a besoin de nourriture? un Dieu *devant qui toutes les puissances et les dominations du ciel tremblent, qui trouve des taches dans son soleil et dans ses anges*, elle mortelle, elle pécheresse?

De là ce désir qu'elle a, non-seulement de le servir, mais encore de le faire servir par Madeleine. Cette amoureuse plainte de cette femme qui voudrait que toutes les créatures s'employassent à rendre quelque service à leur créateur, et qui, aimant sa sœur plus tendrement que les autres, demande à Jésus-Christ qu'elle ait le même honneur qu'elle. *Est-ce que vous ne vous mettez pas en peine*, lui dit-elle, *de ce que ma sœur m'a laissée seule*

(1) Cum elevasset oculos, apparuerunt illi tres viri stantes prope eum : quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum de ostio tabernaculi, et adoravit in terram, et dixit : Domine, si invnie gratiam, etc. (*Gen.* XVIII). Cum tres viri visi sint, nec quisquam in eis vel forma vel potestate major cæteris dictus est : cur non hic accipiamus visibiliter insinuatam per creaturam visibilem Trinitatis æqualitatem, atque in tribus personis unam eamdemque substantiam (*D. Aug., lib.* II *de Trinitate, c.* 11).

pour vous servir? Dites donc qu'elle vienne m'aider.

Puisque j'ai commencé, messieurs, à vous apporter la comparaison d'Abraham, il faut que je l'achève par ce dernier trait. Dès qu'il eut invité ces trois anges à prendre un petit repas chez lui, il entra promptement dans sa tente et dit à Sara : Pétrissez vite trois mesures de farine et faites cuire des pains sous la cendre. N'eût-il pas pu donner cet ordre à quelqu'un de ses domestiques, qui étaient en grand nombre dans sa maison?

Oui, il l'eût pu, répond saint Ambroise; mais il voulait, pour faire plus d'honneur à ces hôtes, ou pour donner à sa charité un mérite plus éclatant et plus étendu, y associer celle qu'il estimait et qu'il aimait davantage, sa propre femme. Ils étaient tous deux occupés à un même ministère et consacraient leurs mains aux mêmes œuvres. Le mari qui était au dehors invitait les étrangers, la femme qui était au dedans disposait le festin; Abraham ne se contentait pas d'aller à eux pour les recevoir; il voulait que le même empressement fût dans Sara, aimable compagne de sa dévotion et de sa foi.

Bénies soient les familles où l'époux et l'épouse, les enfants et les domestiques concourent ensemble à servir Dieu, à assister le prochain par un même esprit de piété, de charité, d'union, de religion, de ferveur; par une même espérance de félicité, une même règle de vie, un même assemblage de bonnes œuvres. Faut-il aller à l'église? ils y vont; se mortifier? ils se mortifient; prier? ils prient; chanter les louanges du Seigneur ? ils les chantent; le remercier de ses bienfaits? ils le remercient; lui demander de nouvelles grâces? ils lui en demandent; s'animer dans la pratique des mêmes vertus? ils s'y animent, avec cette sainte contestation, à qui lui rendra et de plus grands et de plus prompts services. C'est l'idée que Tertullien nous donne des chrétiens des premiers siècles (*Tertull., lib.* II *ad Uxorem*), et dont le nôtre, tout corrompu qu'il est, ne laisse pas de nous fournir de temps en temps quelques exemples.

Bénies soient les maisons religieuses où les Madeleines ne méprisent pas les Marthes, et où les Marthes ne sont pas opposées aux Madeleines; où celles-ci se représentent qu'elles ont l'honneur de servir un Dieu chez qui nul service n'est bas, quelque vil et abject qu'il paraisse, et où celles-là se disent qu'il serait ridicule, dans une école d'humilité, de faire valoir sa naissance, et de rappeler, par un raffinement d'orgueil, la fière domination du siècle, à laquelle elles ont deux fois renoncé, par les vœux de leur baptême et par ceux de leur profession.

Je leur souhaite de grandes bénédictions, mais je sais qu'elles les ont déjà. Car, comme je suppose qu'elles prennent pour modèle de leur vie celle de sainte Marthe, je ne doute pas qu'elles ne pratiquent des vertus en quelque façon semblables, et qu'elles ne doivent y trouver de pareils avantages. *Elle reçut Jésus-Christ, et Jésus-Christ l'aima;* elle ouvrit sa maison à Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui ouvrit son cœur. Ce sera le sujet de mon dernier point.

SECOND POINT.

Si c'est un devoir général dont les créatures raisonnables sont chargées, d'aimer Dieu et de lui donner tout leur cœur, c'est un devoir bien doux et bien avantageux, quand elles le remplissent avec toute la fidélité et la reconnaissance dont elles sont capables. La plus grande de toutes leurs misères serait de ne pas aimer Dieu, dit saint Augustin, et le plus grand de tout leur bonheur est de s'acquitter envers lui d'une si honorable dette.

Elles le reçoivent chez elles, mais il les a auparavant logées dans son cœur, et leur charité n'est qu'un effet et une suite de la sienne. Aimées avant qu'elles aiment, elles ne rendent par gratitude que ce qu'elles ont reçu par une gratuite générosité; et si elles brûlent pour lui d'un *feu qu'il a allumé lui-même*, il regarde en elles ses propres dons comme de nouveaux objets de complaisance et de tendresse.

Cette circulation d'amour, comme l'appelle saint Denis (*D. Dionysius vel alius auctor, lib. de divinis Nominibus*), fut ce qui fit le bonheur de notre sainte. *Elle reçut Jésus-Christ dans sa maison*, et Jésus-Christ, sensible à ce service, lui donna une place infiniment plus honorable dans son propre cœur, par la même raison que je viens de vous dire. Elle ne se serait pas acquittée de tous ces pieux devoirs envers un si digne hôte, s'il n'avait mis dans son cœur ces sentiments, et, pour me servir des termes de l'Apôtre, *s'il ne l'avait revêtue des entrailles de sa miséricorde* (*Coloss.*, III). Mais, comme elle a eu soin de cultiver ces premières semences de tendresse, elle en a recueilli, par de nouveaux témoignages d'amour, des fruits en plus grande abondance. Jésus-Christ lui a rendu de fréquentes visites, c'est le premier; il l'a instruite des principaux mystères de sa religion, c'est le second; il l'a consolée dans sa douleur et dans ses peines, c'est le troisième.

Disons mieux : nous pouvons considérer Jésus-Christ comme Dieu, comme maître, comme époux. Comme Dieu, il fait des miracles; comme maître, il découvre des mystères; comme époux, il a des familiarités et des tendresses. Il est *la vie, la vérité, la voie.* Comme vie, il ressuscite des morts; comme vérité, il enseigne des ignorants; comme voie, il conduit des parfaits.

Ces qualités inséparables et réunies dans sa personne ont paru comme divisées en faveur des hommes. Il y en a eu en faveur desquels il a fait des miracles, mais nous ne voyons pas qu'il leur ait enseigné des mystères. Il s'en est trouvé à qui il a enseigné des mystères, mais nous ne remarquons pas qu'il ait fait pour eux des miracles. Il y en a eu enfin pour qui il a fait des miracles et à qui il a révélé des mystères, mais nous savons d'ailleurs qu'il n'a pas eu avec eux de liaison ni de familiarité particulière.

Il a ressuscité le fils de la veuve de Naïm et la fille de Jaïre (*Matth.*, IX); voilà des miracles ; mais il n'a découvert aucun mystère de religion ni à cette veuve ni à ce chef de la synagogue. Il a multiplié des pains en faveur des troupes qui l'avaient suivi sur la montagne, il leur a même expliqué ce qu'il fallait demander, ce qu'il fallait faire et ce que l'on pouvait espérer; voilà des miracles faits et des mystères révélés, mais on ne trouve pas qu'il ait eu de grande familiarité avec ces troupes.

Ç'a été pour Marthe et Madeleine, sa sœur, qu'il semble avoir réuni toutes ces grâces. C'est à la considération de Marthe, quoiqu'il n'y soit engagé que par sa gratuite bonté, qu'il fait le plus grand de tous les miracles; c'est à Marthe qu'il révèle l'un des plus profonds mystères de la religion ; c'est elle enfin qu'il honore des marques d'une plus grande familiarité : comme s'il voulait être tout à la fois d'une manière toute particulière son Dieu, son maître, son époux, sa vie, sa vérité, sa voie. N'est-ce pas là avoir dans le cœur de Jésus-Christ une place bien avantageuse et y être favorablement reçu ?

J'appelle le plus grand de tous les miracles la résurrection de Lazare. Rendre la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé aux malades, c'est beaucoup; mais qu'est-ce en comparaison de ressusciter un mort, et, qui plus est, un mort enfermé depuis quatre jours dans un sépulcre, et dont l'infection répandait partout une odeur pestilentielle? C'est là sans doute, dit saint Pierre Chrysologue, un prodige dans l'ordre des prodiges mêmes.

Il arriva ce surprenant prodige, contre l'attente de Marthe, mais toujours à sa prière ou à sa considération. On réserve les grandes faveurs pour ceux que l'on aime davantage; et le maître des prophètes, ayant été si bien reçu de son hôtesse, se sentait comme pressé de faire pour elle ce que les prophètes, faibles instruments qui n'agissaient que par une vertu supérieure, avaient autrefois fait pour ceux dont ils avaient reçu quelque grâce.

Je trouve dans le troisième livre des Rois une charitable veuve qui partage avec Elie le peu de pain qui lui reste dans une grande famine; mais je remarque en même temps que ce prophète, comme par une espèce de reconnaissance, rend la vie à son fils qui venait de mourir. Ne pensez pas, messieurs, que Jésus-Christ ait été moins sensible à la douleur de Marthe et à la perte qu'elle avait faite de Lazare, son frère, que ce prophète n'avait été touché de la mort de l'enfant de la veuve.

Il l'aimait : Jesus autem diligebat Martham; c'était son hôtesse, et, si nous pouvons user de ce terme, sa bienfaitrice. Il était donc à propos de lui donner, par la résurrection de son frère, une marque sensible de l'affection dont il l'honorait. *Si vous aviez été ici, Seigneur, mon frère ne serait pas mort; mais ce que je sais, c'est que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* A ces paroles pleines de confiance et de tendresse, écoutez ce que Jésus-Christ lui répond : *Votre frère ressuscitera.* Elie aime la mère de l'enfant qui est mort, Jésus-Christ aime la sœur de Lazare qui est enseveli depuis quatre jours; Elie prie pour la résurrection de cet enfant, Jésus-Christ assure et promet effectivement la résurrection de Lazare. La mère de l'enfant implore le crédit d'Elie, Marthe s'abandonne à la toute-puissance de Jésus-Christ, et la résurrection de son frère Lazare arrive telle qu'il la lui a prédite.

Puissions-nous, mes chers auditeurs, obtenir de l'infinie charité de Jésus-Christ un semblable miracle en faveur de nos âmes! Sommes-nous morts, sommes-nous vivants? *Sommes-nous dignes d'amour, sommes-nous dignes de haine? c'est ce que nous ne pouvons savoir*, dit le Saint-Esprit. Ce que nous savons seulement, Seigneur, *c'est que, si vous étiez toujours avec nous,* le péché ne *nous ferait jamais mourir.* C'est par votre seul éloignement, ô mon Dieu, que cette mort spirituelle, mille fois pire que celle du corps, se saisit de nos âmes qu'elle sépare de vous-même qui êtes leur vie.

Faites donc que votre sainte présence et l'infusion de votre grâce répare cette perte, et qu'elle nous ressuscite, si malheureusement pour nous le péché nous a fait mourir. Ce que vous demanderez, Seigneur, pour le miracle de cette résurrection ne vous sera jamais refusé. Vous irez de vous-même à vous-même, de vous-même offensé à vous-même apaisé, de vous-même irrité à vous-même réconcilié.

Ainsi devez-vous parler, vous qui souffrez ces langueurs de dévotion et ces assoupissements léthargiques qui, comme celui de Lazare, sont des images et des commencements de mort. Faites pour vous-mêmes ce que Marthe fit pour son frère; employez son activité et son empressement pour *sortir de cette région de mort et être tirés de ces portes de l'enfer.* Demandez à Jésus-Christ, pour toute grâce, son saint amour, afin que l'aimant toujours, vous en soyez toujours aimés, et qu'étant reçus comme cette bienheureuse femme dans le cœur de ce Dieu, les grands et surprenants mystères de son royaume vous soient révélés.

D'où pouvait venir cette connaissance si claire que Marthe avait de la divinité de Jésus-Christ, de sa consubstantialité avec son Père, de son infinie toute-puissance et de la vérité de sa mission, sinon de Jésus-Christ même qui lui avait découvert tous ces mystères? Il lui avait rendu en quelque manière la vie, en rendant à son frère la corporelle qu'il avait perdue, et même, avant cette grâce, il a voulu être sa vérité, son docteur, son maître.

D'où pouvait venir cette autre connaissance de la résurrection des corps à la fin du monde, contre l'erreur commune des Sadducéens qui la niaient opiniâtrément, sinon de ce même Dieu, qui lui parlant cœur à cœur, lui avait fait croire ce que tant d'autres prenaient pour des fables, dit saint Augus-

tin? Oui, Marthe croit tout ces mystères, et non-seulement elle les croit, elle proteste qu'elle en est sûre, comme si elle les voyait, *Scio ; je le sais* (*D. Aug. tract. 49 in Joan. et D. Hilarius lib. 6 de Trinit.*).

Je me représente ici cette fameuse reine de Saba qui recueille de la conversation qu'elle a avec Salomon, tous les oracles qui sortent de la bouche de ce prince, et qui en apprend de si grandes et de si belles vérités, qu'elle en demeure toute ravie et comme hors d'elle-même. Car tel est, dit Richard de Saint-Victor, l'état d'une âme qui a le bonheur de converser avec Dieu, qui, impatiente d'être instruite de ce qu'elle ne sait pas, et de ce qu'elle ne peut savoir que de lui, cherche dans sa dévotion et dans ses prières la vérité jusque dans sa source (1).

C'est cette reine du midi qui brûle du désir de voir ce roi, de lui proposer ses difficultés, et d'en recevoir l'éclaircissement. Oh! qu'elle y apprend de choses! Oh! qu'elle y découvre de mystères! D'abord elle cherche, ensuite elle écoute; de là elle le connaît, enfin elle est si surprise, qu'elle est hors d'elle même, comme si elle *n'avait plus ni âme, ni esprit; Non habebat ultra spiritum* (II *Paralip.* IX). Elle prie, elle médite, elle le contemple, elle est enfin ravie en extase : son esprit l'a comme quittée.

Ce n'est plus cet esprit flottant, qui tantôt avoue, tantôt nie; cet esprit irrésolu, et inquiet, qui ne sait à quoi se déterminer ; cet esprit enveloppé des nuages de l'erreur ou de l'ignorance, qui ne sait presque rien et qui vacille dans ce qu'il sait. C'est un esprit qui trouve dans sa docilité et dans son attention aux oracles de Dieu, toutes les lumières et toute la certitude dont il a besoin; un esprit qui, interrogé sur sa foi, et lorsqu'on lui demande, *croyez-vous, credis hoc?* répond résolument comme Marthe : *Oui, je crois ; vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde : je le crois.*

Si la reine de Saba fit de grands présents à Salomon, nous apprenons de l'Ecriture qu'elle en reçut encore de plus grands de ce prince magnifique. Tout ce qu'elle souhaita, tout ce qu'elle lui demanda, lui fut libéralement accordé; excellent symbole d'une magnificence encore plus grande du vrai Salomon, qui, pour quelques aliments corporels et quelques petits présents qu'il a reçus de Marthe, lui a donné sa grâce, son amitié, son cœur, la connaissance de ses plus grands et de ses plus sublimes mystères.

Après cela, ne demandons pas quel est l'avantage de Madeleine sur elle : elles sont toutes deux aimées de Jésus-Christ et elles l'aiment toutes deux, sans qu'une inquiète jalousie les rende suspectes ou odieuses l'une à l'autre. Toutes deux, chéries de leur Dieu, ont part à la révélation de ses mystères; et si l'on donne à l'une la contemplation, et l'action à l'autre, il est toujours vrai de dire d'elles avec le saint Evangéliste : *Diligebat Jesus Martham et Mariam sororem ejus; Jésus aimait Marthe et Marie, sa sœur.*

En voulez-vous une dernière preuve? Il était dans le cœur de Marthe, comme un époux qui est toujours avec son épouse pour la consoler dans ses peines, l'encourager dans son travail, l'animer par ses caresses et ses saintes suavités.

Son ministère était fatigant et ennuyeux, son joug était pesant et incommode. Préparer ce qui est nécessaire à la vie, veiller sur les besoins du corps et pourvoir à mille nécessités extérieures, c'est quelque chose d'humiliant et de pénible; mais se représenter qu'on sert son Dieu qui est le roi des rois et le souverain de tout le monde, qu'on a l'honneur de contribuer à la nourriture et au logement de celui qui nourrit et qui loge toutes les créatures; sentir au milieu de son travail je ne sais quelles onctions qui en charment les peines et qui en adoucissent les croix, c'est quelque chose de doux, disons mieux, d'avantageux et d'agréable.

Ce fut là le bonheur de Marthe, et ce sera aussi le vôtre, vous qui êtes engagés dans des fonctions et des ministères extérieurs. Servez-vous votre prochain ou les pauvres? C'est le Seigneur même que vous servez. *Celui qui vous reçoit, me reçoit*, disait-il à ses apôtres. Celui qui vous sert, me sert; celui qui vous estime et qui vous aime, m'estime et m'aime en vos personnes ; et ce que l'on fait au moindre des miens, je le regarde comme s'il était fait à moi-même.

Je dis que ce sera le vôtre; mais il faut que j'y ajoute une condition absolument nécessaire : si vous vous acquittez de ces ministères extérieurs dans le même esprit que sainte Marthe; si vous offrez à Dieu vos petits services, si vous élevez vers lui vos cœurs et lui présentez en sacrifices les peines ou les humiliations de vos emplois.

Dans le monde on ne sert souvent que des maîtres durs, ingrats, impitoyables, quand on ne les sert que dans l'esprit du monde; mais les sert-on pour Dieu, et à cause qu'on est appelé à cet état de sujétion? Dès là quelque durs, quelque ingrats, quelque impitoyables qu'ils soient, on se fait de sa patience et de sa fidélité à les servir, un grand fond de mérite, et de vertu. Méditez bien une si consolante vérité, mes chers auditeurs. Recevez, comme Marthe, Jésus-Christ dans vos cœurs : il vous recevra dans le sien, et à la fin de votre vie, il vous fera entrer dans son royaume, qu'il a préparé à ceux qui le servent et qui l'aiment. *Amen.*

(1) Quæ est illa Regina nisi anima sancta sensibus et appetitibus carnis, cogitationibus, et affectibus mentis fortiter præsidens, et summi Regis, verique Salomonis desiderio fervens... ecce qualia animæ studiosæ dantur ex divina revelatione cognoscere. Attende quam miranda divinitus cognoverit, quæ diu vivendo multumque mirando tandem præ admirationis magnitudine ad spiritus sui defectum venit. Prius quærit, et audit, postea videt et intelligit, tandem obstupescit, et deficit. Interrogat quod discat, contemplatur quod miretur, stupet et mente excidit mentemque excedit. Primum est meditationis, secundum contemplationis, tertium extasis (*Richard., a S. Vict., var.* 1. *lib.* V *de Contemplat., c.* 12)

DISCOURS XLVI.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Unxit te Dominus super hæreditatem suam in principem, et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus.

Le Seigneur vous a sacré pour prince sur son héritage, et vous délivrerez son peuple des mains de ses ennemis (I *Reg.*, X).

Quoique ces paroles aient été dites de la part de Dieu à un prince qui, honoré de son amitié et comblé de ses faveurs, a eu assez d'ingratitude pour en faire un mauvais usage, je crois cependant, messieurs, pouvoir m'en servir, pour faire l'éloge d'un saint prélat, qui, n'ayant reçu de Dieu ni de moindres grâces, ni de moindres démonstrations d'amitié, a soutenu par une fidèle reconnaissance la gratuité de son choix.

Si Saül avait toujours répondu aux desseins que Dieu avait sur lui, la comparaison que je ferais d'un grand évêque avec un grand prince, serait parfaite dans toutes ses parties : mais le malheur de l'un ne pourrait-il pas bien servir à faire connaître le bonheur et la fidélité de l'autre? Saül élevé par un coup imprévu de la Providence sur le trône d'Israël, n'est tombé que par sa propre faute; et Germain, élevé par un même coup inopiné de la Providence sur le siége épiscopal d'Auxerre, s'y est toujours soutenu par la miséricorde du Seigneur et ses grandes vertus.

Sans cela toutes choses sembleraient égales. L'homme n'a eu nulle part dans la vocation de Saül à la royauté; et dans celle de Germain à l'épiscopat, rien n'a paru venir des hommes. Tout autre que Dieu n'eût jamais choisi Saül pour roi; tout autre que Dieu n'eût aussi jamais donné Germain pour successeur à saint Amateur. Ce qu'il y avait dans Saül l'éloignait plus de la royauté, qu'il ne l'en approchait, ce qu'il y avait dans Germain mettait plus d'obstacles à son ministère, qu'il ne paraissait y apporter des dispositions.

Dès que Saül eut quitté Samuel, l'Ecriture dit que *Dieu lui changea le cœur, et qu'il lui en donna un autre* (I *Reg.*, X, 9). Dès que Germain eut quitté saint Amateur, il n'eut plus le même esprit ni le même cœur qu'il avait auparavant. *Samuel ayant versé sur la tête de Saül l'onction sacrée, dit à toute l'assemblée : Voilà celui que Dieu a choisi, et il n'y en a point dans tout le peuple qui lui ressemble* (*Ibid.*, 23.) Saint Amateur ayant coupé les cheveux à Germain, déclara publiquement que c'était lui, qui par un ordre particulier d'en haut devait lui succéder; et ce qui s'est passé depuis son sacre jusqu'à la fin de sa vie, a fait connaître qu'il n'y en avait aucun ni dans le clergé, ni dans la ville d'Auxerre qui lui ressemblât.

J'entre déjà, messieurs, sans m'en apercevoir dans un grand détail, mais j'ai dû vous donner d'abord cette idée de mon sujet, afin de vous faire voir comment Dieu, par une vocation toute miraculeuse, a donné à Germain la conduite de son peuple : *Unxit te Dominus super hæreditatem suam in principem;* ce sera mon premier point; et comment Germain par un excès de fidélité et de zèle a délivré le peuple de Dieu des mains de ses ennemis, *et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus;* ce sera mon second point. Une vocation miraculeuse et soutenue par des vertus toutes extraordinaires; voilà le vrai caractère de notre saint, et les deux parties de son éloge : demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Conduire les choses à leurs fins par des moyens qui leur soient proportionnés; appeler à son service, sinon ceux qui ont de grandes dispositions à s'acquitter avec succès des emplois qu'on leur destine, du moins ceux dans lesquels on ne reconnaît pas des dispositions tout opposées; c'est la précaution ordinaire que prend la prudence humaine pour réussir dans ses desseins; mais souvent ce n'est pas celle que l'infinie sagesse de Dieu, indépendante de ces règles et de ces maximes politiques, observe pour l'heureux succès de ses entreprises.

Il appelle les choses qui ne sont pas aussi bien que celles qui sont : ce qu'il a donné ou ce qu'il a refusé de talents, ce qui semble désavantageux et ce que l'on croit favorable à ses desseins; tout lui sert dans ses impénétrables conseils sur les enfants des hommes. Qu'ils manquent de qualités acquises pour les emplois auxquels il les appelle, ou qu'ils en aient; c'est lui-même, qui, pour se faire honneur de son choix, les crée tels qu'il veut qu'ils soient, et *les rend capables*, comme dit saint Paul, *d'être les ministres de la nouvelle alliance* (II *Cor.*, III), quelque éloignés qu'ils en paraissent.

Si je vous dis qu'il appela de la sorte Germain, je n'avancerai rien dont vous ne demeuriez d'accord, quand je vous aurai fait voir les grands obstacles qui semblaient comme incompatibles avec sa vocation au plus saint et au plus sublime de tous les ministères.

J'appelle ainsi ses biens, ses charges, ses plaisirs. Ses biens, il était riche; ses charges, il était gouverneur d'Auxerre; ses plaisirs, il aimait la chasse et d'autres divertissements de la vie. Le ministère cependant auquel la Providence le destinait, demande un esprit de pauvreté, un esprit d'humilité, un esprit de mortification et de pénitence : quelles oppositions! quels obstacles!

Saint Matthieu nous parle d'un jeune homme à qui Jésus-Christ ayant dit que s'il voulait être parfait, il fallait qu'il donnât tous ses biens aux pauvres et qu'il le suivît; trouva cette condition si dure, qu'il s'en alla tout affligé; et la seule raison que cet évangéliste en rend, est qu'il avait de grands biens (*Matth.*, XIX).

Saint Luc dans les actes (*chap.* XXIV), nous représente deux présidents très-considérables par leurs charges, Félix et Festus; dont l'un ayant entendu saint Paul parler de la justice, de la chasteté et du jugement dernier, en fut à la vérité effrayé, mais si peu disposé à changer de vie, qu'il l'obligea de

se taire et de se retirer jusqu'à nouvel ordre ; et dont l'autre traita cet apôtre comme un insensé, et comme un homme à qui la grande habileté dans les lettres avait renversé l'esprit (*Act.*, XXVI).

Enfin Moïse nous parle dans le Genèse de ce fameux Esaü, grand chasseur, qui, pendant que Jacob, son frère, mène dans la maison de son père une vie retirée et paisible, est tout occupé de la chasse : homme d'ailleurs fier et peu traitable, qui ne cherche qu'à se satisfaire; et qui pour un vil mets vend son droit d'aînesse, sans en prévoir les tristes conséquences; le dirai-je enfin? homme haï de Dieu et éloigné de son alliance (*Genes.* XXV; *D. Aug. lib.* XVI *de Civit. Dei*).

Germain était riche comme ce jeune homme; il gouvernait et jugeait des peuples comme Félix et Festus; il aimait la chasse et les plaisirs comme Esaü; trois grands obstacles à sa vocation, qui me font dire qu'elle a été toute miraculeuse, et qu'il n'y a eu que le Seigneur, qui, rompant tous ces engagements, ait pu le choisir et *le sacrer pour prince sur son héritage.*

De quoi n'est pas capable un jeune homme qui a de grands biens; chéri de sa famille, abandonné à sa propre conduite, nourri dans le sein de l'abondance, portant dans lui-même le principe et trouvant au dehors de lui l'attrait de ses péchés; caressé des uns, respecté des autres, animé par des passions vives et ardentes, par des compagnies engageantes et flatteuses, à jouir des douceurs d'une vie qui paraît encore naissante?

Quelle vertu peut résister contre tant et de si dangereux ennemis? La chasteté? Si l'on conserve celle du corps, celle du cœur se perd bientôt par les privautés que l'on a avec le sexe, par les chansons efféminées qu'on dit et qu'on entend, par ces airs tendres qui amolliraient un cœur de bronze, par tous ces traits de feu qui enflamment une âme et qui lui font tout à la fois des plaies mortelles : *Ignita jacula simul vulnerant et inflammant.*

La tempérance? On ne pense qu'à se divertir; comme si on n'avait du bien que pour en faire la matière de ses débauches. L'humilité? on se laisse éblouir du faux éclat de sa naissance, et tel qui n'en a point, trouve dans ses richesses de quoi payer l'encens qu'on répand autour de lui, et dont la fumée l'entête. La foi, l'espérance, la charité et les autres vertus chrétiennes? mais ces richesses, comme des épines et de l'ivraie, étouffent ces belles semences. On ne connaît presque point d'autre Dieu que son or et son argent; on n'espère guère d'autre récompense que celle de la vie présente; et préférant le certain à l'incertain, on n'aime que ce dont on jouit, disent les Pères (1).

(1) Rarum est ut qui aurum possidet ad requiem tendat : dum per semetipsam veritas dicit : *Difficile qui pecunias habent intrabunt in regnum cœlorum.* Nam qui divitiis inhiant, quæ alterius vitæ gaudia sperant? (*D. Greg. lib.* IV *Mor. Vide D. Basilium homil. in ditescentes avaros*).

Mais quand ces avantages de la naissance et de la fortune sont soutenus par de grandes charges et par un pouvoir presque absolu; quand on se voit comme maître des biens d'autrui par les arrêts qu'on prononce et par les lois qu'on impose; il est très-difficile, messieurs, qu'on ne manque à son devoir, et que, pouvant ce que l'on veut, on ne s'éloigne de ce que l'on doit.

On enveloppe les procédures judiciaires de tant de difficultés et d'embarras; on y fait entrer tant d'incidents et de faux faits; on mêle les choses incertaines avec d'autres certaines avec tant d'adresse et de fourberie; les sollications des parents et des amis préviennent l'esprit des juges avec tant de subtilité et de force : peut-être même les fausses dévotes, sous prétexte de charité et de zèle, séduisent les magistrats avec tant d'art et de succès, qu'on oublie souvent les premières lois de la justice, qu'on sacrifie à son autorité et à ses passions les plus innocents, et que ceux qui ont le meilleur droit deviennent les malheureuses victimes de l'avidité ou de l'ambition des grands.

Ne prenez pas ceci pour une satire : je sais qu'il y a des magistrats éclairés et incorruptibles, des gouverneurs judicieux et intègres, qui, exempts de vénalité et de prévention, rendent la justice avec toute l'exactitude et la diligence que demandent les lois. On ne dit pas même de Germain qu'il se soit jamais oublié sur ce point de son devoir, ni qu'il ait abusé de l'autorité que l'empereur lui avait donnée à Auxerre. Ce qu'on remarque seulement de lui est, qu'après avoir terminé ses affaires, il se faisait un plaisir d'aller à la chasse et de suspendre au haut d'un arbre qui était au milieu de la ville, les têtes des bêtes qu'il avait tuées : autre obstacle à l'excellence et à la sainteté du ministère auquel il était destiné de toute éternité.

Vous en gémîtes amèrement devant Dieu, saint et zélé pasteur, qui ne pouviez souffrir ces maudits restes de la superstition païenne, qui attachait souvent ses trophées et ses conquêtes à des arbres consacrés à ses fausses divinités. Vous appréhendiez que des empereurs chrétiens, quoique très-pieux d'ailleurs, ne ressemblassent à Joas qui, nonobstant toute la droiture de son cœur, négligea de faire abattre les arbres où l'on sacrifiait aux idoles sur les plus hautes montagnes, et que Germain, qui n'agissait que sous l'autorité du prince, ne fût cause du renouvellement de l'idolâtrie, par un si pernicieux exemple qui paraissait en conserver encore quelques vestiges. Vous vous en plaignîtes, grand saint, vous en fîtes connaître les abus et les dangereuses conséquences; et ne voyant point d'autre remède à ce scandaleux désordre que de couper l'arbre qui en était le sujet, animé d'un saint zèle, vous le fîtes abattre.

Un jeune gouverneur, jaloux de sa gloire et de ses plaisirs, eût-il souffert tranquillement un attentat si injurieux en apparence à son autorité? Il méditait de se venger d'Amateur, lorsque Dieu qui, par sa toute puis-

sante grâce *tourne les cœurs* des grands *du côté qu'il veut* et les arrête dans les plus impétueux mouvements de leur colère, avait sur lui des desseins tout opposés. Il cherchait à faire ressentir à ce saint évêque des effets de son indignation : et Dieu le destinait pour en être le successeur. Il pensait aux moyens de persécuter celui qu'il regardait comme son ennemi : et Dieu l'appelait pour remplir sa place. Il voulait tourner ses armes contre l'autel : et Dieu le regardait comme le défenseur et la gloire future de ses autels.

Quelle vocation, messieurs! tout y tient du miracle. Appeler au plus saint et au plus auguste ministère l'homme le plus engagé dans le siècle ; malgré ses biens, sa noblesse, ses charges, malgré l'amour de la gloire et du plaisir, rompre des liens si forts pour lui faire adorer avec une humble et prompte soumission les impénétrables décrets d'une invisible providence ; l'arrêter et le désarmer dans le feu de sa passion, pour le rendre plus doux qu'un agneau; enfin sans forcer sa liberté, lui faire faire non ce qu'il voudrait faire, mais ce qu'une volonté supérieure veut qu'il fasse : si ce n'est là l'un des plus grands prodiges, avouons qu'il n'y en eut jamais.

Quand je comparais à Saül élevé par Samuel sur le trône d'Israël, Germain destiné par Amateur à occuper le siége épiscopal d'Auxerre, je n'en disais pas assez, messieurs. Nul autre obstacle dans Saül à la royauté, que la bassesse et l'indignité de sa naissance : et à l'égard de Germain, ses charges, ses vices, sa vie molle, ses passions douces et ses passions violentes, difficultés beaucoup plus grandes, s'opposaient à son élévation. Saül, occupé d'une profession à la vérité basse mais innocente, conduisait les troupeaux de son père, lorsque Samuël le tirant à part, prit une petite fiole d'huile qu'il répandit sur sa tête. Mais Germain, comme une brebis égarée et emportée par ses passions, suivait encore plus son bonheur quand Amateur l'arrêta ; et que ce bon pasteur, non content de le ramener dans la bergerie, lui en confia le gouvernement.

Le Seigneur avait révélé à Samuël l'arrivée de Saül lorsqu'il lui avait dit : Demain à cette heure je vous enverrai un homme de la tribu de Benjamin que vous sacrerez pour être le chef de mon peuple : et Amateur par une révélation particulière qu'il eut du ciel, sut que c'était son persécuteur même que Dieu avait choisi pour lui succéder. Quand Samuël eut regardé Saül, le Seigneur lui dit : Voilà celui dont je vous ai parlé; et quand Amateur eut vu Germain dont il avait quelque sujet d'appréhender l'indignation, Dieu lui fit entendre : voilà cependant celui que je destine pour remplir votre place.

Ceux qui peu de temps auparavant avaient connu Saül, s'écrièrent en le voyant à la compagnie des prophètes avec lesquels il prophétisait : Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis? Saul est-il aussi prophète? Le clergé et le peuple qui connaissaient leur gouverneur, eurent encore plus de sujet d'être surpris du choix que Dieu avait fait de sa personne, et des surprenantes vertus qu'ils admiraient en lui circonstances à la vérité singulières, et en quelque manière incroyables, si l'Écriture n'en apportait la raison : *Insiluit in eum Spiritus Domini.* C'est que l'Esprit du Seigneur s'est saisi de lui; disons mieux avec saint Grégoire, c'est que l'Esprit du Seigneur s'est comme impétueusement jeté sur lui.

Il y en a, dit ce savant pape, dans les âmes desquels le Saint-Esprit se répand peu à peu par l'infusion de ses dons, comme une eau qui tombe goutte à goutte; mais il y en a qu'il remplit d'abord, et qu'il agite tout d'un coup comme un impétueux torrent. Il y en a qu'il dispose pendant plusieurs mois et plusieurs années à ses grands desseins; mais il y en a en faveur desquels il abrège un temps si long par une descente rapide et précipitée. Il y en a dont il dénoue la langue à diverses reprises, et qui ne parlent qu'après que le lien qui les rendait muets est rompu; mais il y en a qui parlent tout d'un coup, et qui reçoivent aussitôt toute la liberté et toute la force de la parole.

Tels furent les apôtres au jour de la Pentecôte, dit saint Grégoire (1). Un vent violent et impétueux s'étant élevé tout d'un coup, et ayant rempli la maison où ils étaient, ils furent dès ce moment remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler selon que ce divin Esprit leur mettait des paroles en la bouche. Ajoutons, messieurs, tel fut Germain successeur et héritier des vertus aussi bien que du ministère des apôtres.

Cet homme de César devient tout d'un coup l'homme de Jésus-Christ; sans qu'il le sache, sans qu'il y pense, sans qu'il se donne presque la liberté de raisonner et de délibérer, il oublie ce qu'il était et se laisse dépouiller de toutes les marques de sa dignité. On lui fait entendre que la volonté de Dieu est qu'il succède à Amateur; toutes les voix du peuple tombent sur lui; ce saint Evêque l'embrasse et le baise comme Samuël fit Saül, et lui ayant coupé les cheveux, le destine du gouvernement de la ville à celui de l'Eglise.

Il commença dès lors à voir ce qu'il n'avait pas encore vu, et à sentir ce qu'il n'avait pas encore ressenti. L'Esprit de Dieu, qui est un esprit de vérité et de charité, l'éclaira et l'embrasa tout d'un coup. Il connut, ô monde, la vanité de tes pompes, la corruption de tes plaisirs, l'inconstance de

(1) Insilire Spiritus Domini dicitur, dum electorum corda donis ejus subito replentur qui statim prophetare incipiunt, quia qui divino Spiritu pleni sunt, Dei magnalia tacere non possunt. Hunc insilientem Spiritum discipulis promittens Dominus ait : Cum venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. In eos quidem supervenientis Spiritus insiluit, quorum corda repente veniens illustravit. Et illustrati prophetavere, quia redemptorem humani generis omni lingua prædicaverunt. Quod in sancta Ecclesia etiam nunc fieri cernimus quia sæpe qui divina loqui appetunt, ab eo Spiritu subito docentur, et loqui optima ea etiam possunt quæ præmeditatione nulla didicere (*D. Greg. lib. IV Exposit. in I Reg., c. 10*).

tes amitiés, la contagion de tes scandales, la fausseté de tes maximes, la fragilité de tes honneurs; la tyrannie de tes bienséances, la servitude de tes emplois.

L'abîme où se précipitent confusément ceux qui vivent de ton esprit lui fut ouvert; la nécessité presque inévitable d'aimer les richesses que l'on possède, de jouir des honneurs dont il ne fraudrait qu'user, d'oublier les intérêts de Dieu, et le bien du prochain dans les charges dont on est revêtu, pour n'en prendre que ce qui flatte l'avarice et l'orgueil (choses cependant où une éternité de peines se trouve attachée) fut dès ce moment présente à son esprit.

Qui pourrait dire de quels mouvements de crainte, d'abattement, de douleur, de consternation, son cœur fut saisi? Tout le monde jetait les yeux sur lui, comme sur un homme capable de succéder à un saint évêque; et lui seul, considérant sa vie passée, ne voyait personne qui en fût si indigne. Plus caché dans son propre cœur, que *Saül ne l'était dans la maison de son père*, il fuyait autant cette nouvelle dignité, que d'autres la souhaitent.

Comme il y a des évêques par la permission de Dieu aussi bien que par sa vocation, il s'imaginait être du nombre des premiers; et, craignant que la nouvelle dignité dont on l'honorait ne fût une récompense temporelle du peu de bien qu'il avait fait, ou un châtiment des péchés qu'il avait commis, et dont il augmenterait l'énormité, s'il ne soutenait avec une extraordinaire fidélité le poids de son ministère, il avait une espèce d'horreur de passer de la magistrature du siècle à celle de l'Eglise.

De là ses gémissements et ses larmes; de là cette humble résistance à son ordination; de là ces remontrances au clergé et au peuple de ne pas confier le gouvernail à un homme qui ne connaissait encore ni la mer, ni les vents, ni les dangers et les écueils qu'il faut nécessairement éviter dans une si périlleuse navigation. De là cette fervente prière à Amateur de ne se point obstiner sur son élection, lui disant à peu près ce que Saül disait à Samuël : Ne suis-je pas fils de Jemini? la tribu de Benjamin de laquelle je sors n'est-elle pas la plus petite d'Israël, et de toutes les familles de cette tribu, la mienne n'est-elle pas la moindre? pourquoi donc pensez-vous à moi (1 *Reg.*, IX)?

Salutaire et sage réflexion que devraient faire tous ceux qui entrent dans quelques emplois, qui ayant, dit saint Grégoire, beaucoup d'imperfections, doivent se regarder comme les derniers de la maison d'Israël (1).

Qui suis-je, devraient-ils se dire? et quelle habileté ai-je pour m'acquitter dignement des obligations de mon état? Je vais me marier, doit dire ce jeune homme; mais gouverner-ai-je bien une famille, moi, qui jusqu'ici n'ai pas su me gouverner? élever des enfants dans la crainte de Dieu, dont jusqu'ici j'ai violé la loi? donner à une femme de bons exemples de modération, de douceur, de charité, de piété, moi qui n'en ai donné que de mauvais? porter les autres à travailler à leur salut, moi qui, par un fatal oubli de mes devoirs, ai toujours négligé le mien?

Je vais entrer dans cette charge, doit se dire cet officier; mais n'est-elle pas au-dessus de ma condition? ou, si je suis de naissance, ai-je la capacité et l'expérience nécessaires pour n'y point faire de fausses démarches? Je commande aux autres, mais me suis-je jamais bien commandé? Je vais me mettre sur la tête des autres par ma dignité, mais ne dois-je pas me regarder comme le dernier de tous par mon ignorance ou par mes péchés? Car voilà, dit saint Grégoire, ce que c'est qu'être de la dernière tribu d'Israël, n'y ayant point de rang plus bas que celui des pécheurs, et de ceux qui briguent des emplois et des charges, où ils manquent de talents pour les remplir.

Si l'on ne peut assez déplorer l'aveuglement de ceux qui ne font pas ces réflexions, on ne saurait assez louer la sagesse de Germain qui fut tout pénétré de si saintes et salutaires pensées : *Aussi l'Esprit de Dieu s'était saisi de lui, et l'avait changé en un autre homme. Dépouillé de l'ancien, il se revêtit du nouveau; tiré des ténèbres du siècle, il fut appelé de Dieu à son admirable lumière*, et confus d'avoir aimé les créatures, il ne s'appliqua plus qu'à aimer le Créateur.

Ce n'est plus Germain, qui par ses complaisances et ses grands services, cherche les bonnes grâces de l'empereur pour s'avancer dans sa cour : c'est Germain, qui renonce à toute la gloire du siècle pour être le plus humble serviteur de Jésus-Christ. Ce n'est plus Germain magnifique dans son train et dans les dépenses de sa table, environné de ses gardes, et suivi d'un grand nombre d'officiers : c'est Germain pauvre, et à la compagnie des pauvres, mortifié dans son boire et dans son manger, se méprisant et se haïssant lui-même; étranger, mort, crucifié au monde, à ses honneurs et à ses plaisirs. Ce n'est plus Germain, chasseur, qui attache à un arbre les têtes des bêtes qu'il a tuées : c'est Germain, que Jésus-Christ, ce chasseur des âmes, comme l'appelle saint Grégoire de Nysse, a blessé jusqu'au cœur des flèches de sa charité; Germain qui ne poursuit plus que le vice, et qui ne tend des filets que pour gagner à son Dieu les pécheurs et attacher leurs dépouilles à sa croix. Il n'est plus ce qu'il était, et il s'est fait en sa personne un changement entier et universel.

Changement dans ses repas; il ne boit plus de vin, il ne prend que des aliments grossiers, et ne mange que pour s'empêcher de mourir. Changement dans ses habits; il

(1) Quasi dicat : quare tam magna mihi ascribis cum sim nihil? Jemini quippe filius est, qui negligentes imitatur in cura sui, et in exemplo proximi. Jeminus quippe est, qui dum coram sui negligit, exempla bonorum aliis non impendit; qui ergo tales imitatur filius Jemini dicitur, qui de minima tribu Israel esse dicitur, quia minimus ordo sanctæ Ecclesiæ conversorum peccatorum est. Merito igitur qui peccatorem se esse fatetur, de minima tribu Israel esse dicitur (*D. Greg.*, *in hunc locum* I *Reg.*).

porte sur sa chair un âpre cilice, et, soit en hiver, soit en été, il n'a qu'un seul et même habit. Changement dans l'usage de ses richesses; il vend tout son bien, et le donne aux pauvres. Changement dans les dépenses de sa maison; il congédie ses domestiques, il se défait de ses chevaux et de ses chiens, pour avoir de quoi nourrir les membres de Jésus-Christ. Changement dans ses meubles; au lieu de ces riches tapisseries et de ces lits magnifiques où il couchait mollement sur le duvet, ce n'est qu'une pièce de bois sur laquelle il a répandu des cendres, qui dans la suite sont devenues aussi dures que de la pierre.

Changement enfin, dans toute sa personne. Il aime tout ce qu'il n'aimait pas : le jeûne, les humiliations, les mépris, la solitude, les croix et les mortifications chrétiennes. Il hait tout ce qu'il aimait : l'éclat, l'ostentation, l'abondance, la domination, les plaisirs de la vie, l'indépendance; tout est changé chez lui, parce qu'il est lui-même tout changé par une opération subite et admirable du Saint-Esprit.

Quelle conséquence pouvons-nous tirer de là pour notre instruction, me demandez-vous? La voici : je me contente de vous la proposer après le même saint Grégoire : c'est qu'il n'y a point de salut à prétendre pour vous, si vous n'êtes tout changés. C'est que la grande marque de l'opération du Saint-Esprit dans vos âmes, et tout le secret de votre justification consiste à changer, sinon de meubles, d'habits, de nourriture, du moins d'esprit et de cœur; en vous dépouillant des péchés du vieil homme pour vous revêtir des vertus et de la justice du nouveau (*D. Greg., ibid.*)

Nul changement sans l'opération du Saint-Esprit, nulle pénitence sans changement et nul salut sans cette pénitence. Dispensez-vous, si vous voulez, d'autres devoirs de surérogation; celui-ci est d'une indispensable nécessité. Aimez-vous la créature? aimez le Créateur, vous serez changés. Poursuivez-vous avec une insatiable avidité les biens et les honneurs du siècle? ayez pour eux de l'indifférence ou de la haine, vous serez changés. Vous abandonniez-vous aux déréglements de vos désirs et à la bizarrerie de vos passions? réprimez-les par des œuvres contraires, vous serez changés. Toutes vos affections et toutes vos pensées n'avaient-elles pour objet qu'une félicité temporelle et fausse? tournez-les vers Dieu et les véritables biens, vous serez changés.

Avec tout cela, vous serez encore fort éloignés du changement qui s'est fait dans notre saint : mais souvenez-vous aussi que sa vocation était quelque chose de miraculeux dans l'ordre même des miracles. Le Seigneur voulait donner à Germain la conduite de son peuple et il l'avait sacré pour prince sur son héritage : *Unxit te Dominus super hæreditatem suam in principem.* Vous avez aussi vu les surprenants moyens qu'il a employés à ce dessein. Mais Germain de son côté devait soutenir par des vertus toutes extraordinaires la vocation et le choix de Dieu, en délivrant son peuple des mains de ses ennemis : *Et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus.* Vous allez voir avec quelle vigilance, quel courage, quel succès il l'a fait.

SECOND POINT.

Il faut, messieurs, que je vous avoue dès le commencement de cette seconde partie, que je n'ai plus de comparaison à faire entre Saül et Germain. Autant que Dieu a fait paraître de justice et de sévérité dans la réprobation de ce roi malheureux, autant s'est-il plu à manifester les richesses de sa miséricorde et de son infinie magnificence en faveur de notre saint prélat. Ce prince infidèle aux grâces du Seigneur, a mérité d'en être abandonné; et cet évêque, remplissant avec une exacte et persévérante fidélité les différents devoirs de son ministère, a été jugé digne d'en recevoir toutes les récompenses.

Saül, c'est la réflexion de saint Grégoire, fut sacré roi par Samuël, qui répandit sur sa tête l'huile sainte; mais ce savant pape remarque que le vase où était cette huile était fort petit : et de là il semble tirer quelque préjugé de la réprobation future de ce prince, ensuite de sa désobéissance; au lieu que découvrant dans le sacre de David une plénitude d'onction, il regarde cette cérémonie comme un favorable augure du bonheur de son élection et de sa persévérante fidélité (1).

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'une des plus saintes, des plus mystérieuses, des plus augustes actions qu'il y ait dans l'Eglise, est l'ordination des évêques. Si cette Eglise est une épouse, on lui donne par là des époux et des pères à ses enfants; si c'est une bergerie, c'est à la vigilance des pasteurs que l'on confie son cher troupeau; si c'est un champ, ils sont destinés pour en arracher l'ivraie et y semer le bon grain; et si c'est une armée rangée en bataille, nous devons les regarder comme les chefs de cette milice spirituelle, prêts à exposer leur vie pour sa défense, à en combattre et en exterminer les ennemis.

A cette grande action le ciel et la terre, les anges et les hommes sont attentifs. La grâce que reçoivent ces ministres choisis du Père céleste, n'est pas une grâce ordinaire.

(1) Tulit Samuel lenticulam olei, et effudit super caput ejus. Hac unctione exprimitur quod in sacra Ecclesia etiam materialiter exhibetur. Qui in culmine ponitur Sacramenta suscipit unctionis : quia vero ipsa unctio Sacramentum est, is qui promovetur, bene foris ungitur si intus virtute Sacramenti roboretur... Lenticula parvum est vas. Quid ergo est quod lenticula olei Saul ungitur, nisi quia in fine reprobatur? nam quia obedire Deo postea noluit, a Samuele audivit : *Quia projecisti sermonem Domini, projecit te Dominus ne sis rex.* Velut enim de lenticula olei parum habuit qui spiritualem gratiam projiciendus accepit. Quod in rectoribus quoque sanctæ Ecclesiæ convenienter accipitur. Plerumque enim culmen prælationis accipiunt, qui in charitate Dei et proximi perfecti non sunt. Illa ergo rudis et imperfecta mentis affectio quid est nisi lenticula olei? Nam dum ungit caput, et non replet, tota quidem effunditur, sed parum exhibet. E contra autem cum electus rex ungi præciptur, eidem prophetæ Dominus ait : *Imple cornu tuum oleo, et veni; mittam te ad Isai Bethleemitem, providi enim in filiis ejus mihi regem;* hinc est quod idem electus rex plenitudinem unctionis suæ Dei laudibus imputans ait : *Impinguasti in oleo caput meum (D. Greg. in lib. IV Reg., c. IV).*

Celle des chrétiens les élève au-dessus de la nature : celle des évêques les élève au-dessus des grâces communes. Celle des chrétiens se borne souvent à leurs personnes : celle des évêques, outre leur sanctification personnelle, les oblige de travailler à la sanctification des autres. Celle des chrétiens les fait vivre en eux-mêmes et agir par l'Esprit de Dieu; celle des évêques les porte hors d'eux-mêmes par une pleine effusion de cet Esprit; et comme ils sont établis non-seulement sur le troupeau qui est confié à leurs soins, mais encore sur les pasteurs qui le conduisent, c'est sur eux que tombe tout le fardeau, aussi bien que la gloire et la puissance du ministère.

En eux réside la plénitude du sacrement de l'Ordre. Ils sont, dit saint Ignace, les chefs des prêtres, les images vivantes de Dieu, et les princes de son Église (*D. Ignatius epist. ad Smyrn.*). En un mot, le Seigneur les a établis sur son héritage; aussi leur donne-t-on dans leur ordination l'anneau et le bâton pastoral : mais il leur a imposé en même temps une obligation expresse de défendre son peuple et de le délivrer des mains de ses ennemis; aussi n'y a-t-il aucun d'eux à qui l'on ne puisse dire : *Unxit te Dominus super hæreditatem suam in principem, et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus.*

C'est là ce qui a fait trembler les plus saints évêques. Sans s'éblouir de l'éclat de leur dignité, ils en ont pesé le fardeau; et, insensibles à la gloire d'un si auguste rang, ils ont appréhendé que leur élévation ne leur fût d'autant plus nuisible, qu'un tournoiement de tête les ferait tomber de plus haut. Ils se sont vus établis princes sur l'héritage du Seigneur; mais ils ont considéré en même temps, que ce n'était qu'à cette condition d'en combattre et d'en chasser les ennemis.

Toutes ces circonstances, messieurs, ne servent qu'à vous donner une plus avantageuse idée des rares et héroïques vertus de notre saint évêque : et comme l'hérésie et le péché sont les deux plus grands ennemis du peuple de Dieu, dont l'un lui gâte l'esprit et l'autre lui corrompt le cœur; il a employé, pour l'en délivrer, tout ce qu'il avait de pénétration d'esprit, de fermeté d'âme, de prudence, de force, de charité, d'érudition, de zèle.

De toutes les hérésies qui ont attaqué la saine doctrine de l'Église, il n'y en a point eu de plus artificieuse, de plus maligne, de plus enveloppée d'équivoques, de plus propre à séduire non-seulement le petit peuple, mais encore les savants; de plus insinuante et de plus favorablement reçue, après l'hérésie d'Arius, que celle de Pélage.

Pour ne rien dire de la personne et du génie de son auteur dont nous aurons lieu de parler en une autre occasion (1); elle flattait l'homme par l'endroit le plus délicat et le plus sensible. Elle ne regardait la grâce que dans son sens le plus général et le plus étendu, par rapport à la nature de l'homme, aux lumières de son esprit, aux affections de son cœur, à la libre détermination de sa volonté et à la possibilité naturelle de faire le bien : grâces à la vérité accordées par la pure bonté de Dieu; mais grâces qui ne comprenaient pas ces bienfaits surnaturels par lesquels l'homme est sauvé, tels que sont la foi, l'espérance, la charité, la pénitence, la justice, la persévérance; en un mot, ces grâces sanctifiantes, ces grâces qu'on appelle *grâces de Jésus-Christ, grâces du Sauveur*, et, pour nous servir des termes de l'Apôtre, *grâces de Dieu par Jésus-Christ*, qui nous sont données gratuitement, sans être dues à nos mérites (2).

Selon les faux et détestables principes de cette maudite hérésie, si les hommes avaient obligation à Dieu qui les avait créés, ils n'en avaient point d'autre à celui qui les avait rachetés, que celle de leur avoir laissé dans sa sainte vie de bons exemples (3). S'ils avaient reçu la loi qui leur montrait le bien, ils pouvaient sans d'autres grâces l'accomplir. Les plus héroïques vertus, comme autant de richesses spirituelles, étaient à leur disposition et entre leurs mains : pauvres ou riches à leur gré; dignes de blâme et de châtiment, s'ils ne profitaient de la faculté qu'ils avaient de s'enrichir; mais dignes de louange et de récompense, s'ils se servaient à propos de ces avantageux moyens, en cultivant avec soin ce bon fonds de leur nature, d'où ils pouvaient par eux-mêmes tirer de très-excellents fruits (4).

En un mot, Pélage également fourbe et savant, éloquent et malin, faisait entre la nature et la grâce un partage assez semblable à celui dont il est parlé dans le troisième livre des Rois au sujet d'un même enfant. Deux mères en avaient chacune un; mais l'une d'elles ayant étouffé le sien en dormant, voulut ravir celui de l'autre, ou du moins qu'on le partageât, afin qu'elles en eussent toutes deux leur part.

La nature qui avait étouffé l'homme dans le sommeil du péché, abandonnée aux mouvements que lui inspire son orgueil, tâchait par l'organe de cet hérésiarque, ou de ravir entièrement, ou d'avoir part à celui que Jésus-Christ, auteur de la grâce, avait ressuscité et conservé vivant.

C'est à moi cet enfant, disait cette marâtre par la bouche de Pélage, qu'on me le donne, ou du moins qu'on le divise. L'avantage d'un bon naturel, celui de pouvoir se tourner au bien, d'avoir devant les yeux la loi qui instruit, et l'exemple de Jésus-Christ qui édifie : qu'on donne tout cela à Dieu,

(1) Dans l'éloge de saint Augustin.

(2) Communis est omni natura non gratia. Natura non putatur gratia; sed etsi putetur gratia, ideo putatur, quia gratis concessa est. Excepta illa gratia, hæc est major gratia qua facti sumus *populus ejus, et oves pascuæ ejus*, per Jesum Christum Dominum nostrum (*D. Aug. serm.* 11 *de Verbis Apostoli*)

(3) Spirituales divitias nullus tibi præter te conferre potest. Tu his ergo jure laudanda es, ut his merito cæteris præferenda, quæ nisi ex te, et in te esse non possunt (*Pelagius epist. ad Demetriad.*).

(4) Habemus possibilitatem utriusque a Deo insitam, velut quandam, ut ita dicam, rad cem fructi eram, atque fecunditatem, quæ ex voluntate hominis diversa gignat et pariat, et quæ possit ad proprii cultoris arbitrium, vel uberes flore virtutum, vel seutibus horrere vitiorum (*Idem Pelagius apud. D Aug. lib. de Gratia Christi, c.* 18).

disait ce blasphémateur, j'y consens ; mais qu'on me réserve le droit de cultiver par moi-même ce bon fonds, de m'enrichir et de me sanctifier par mon travail, de faire pousser des fruits de salut à la racine qui est au dedans de moi, de me sauver par moi-même, comme je puis par moi-même me damner.

Un si injurieux partage qui avait fait horreur à Salomon, n'en fit pas moins aux bons catholiques et aux saints Pères qui employèrent ce qu'ils avaient d'érudition et de force pour fermer la bouche à cet insolent blasphémateur. Saint Jérôme l'attaqua d'abord par ses savants dialogues ; mais comme il sut que saint Augustin, qu'il sentait plus fort que lui dans ce genre de combat, lui avait déclaré une sanglante guerre, et que partout il le battait en ruine, il lui céda volontiers l'honneur d'une si célèbre et importante victoire.

Salomon, disons mieux, l'Eglise inspirée du Saint-Esprit, prononça en faveur de la véritable mère. Retire-toi, nature ingrate et meurtrière, qui as étouffé ton enfant ! venez, grâce de Jésus-Christ, qui l'avez ressuscité et sauvé : *Date huic infantem vivum, hæc est enim mater ejus.* Pélage poursuivi dans tous ses retranchements, confondu et démasqué dans toutes ses réponses équivoques, chassé ignominieusement des villes d'Afrique, méprisé et haï de tous les gens de bien, ne trouve point d'autre asile que sa patrie, où il se retire précipitamment avec Célestius, pour y vomir avec la vie, ce qui lui reste de fiel et de poison sur le cœur.

Je me hâte, messieurs, de vous marquer cette circonstance, pour vous dire que ce fut là que saint Germain alla combattre, et défaire ce monstre d'iniquité palpitant encore et tâchant de se relever de ses chutes, et de se guérir de ses blessures en la personne de ses aveugles et opiniâtres sectateurs.

Notre saint évêque avait trop d'obligation à la grâce de Jésus-Christ, pour ne lui pas rendre service dans une occasion de cette importance : il sentait trop ce qu'elle avait fait en lui, indépendamment de ses mérites, pour ne pas publier un si grand bienfait. Pressé par des sentiments de justice et de reconnaissance, il va en Angleterre ; sa charité et ses miracles le suivent partout. *Puissant en œuvres et en paroles*, il attaque l'hérésie pélagienne, il en démêle les équivoques, il en démasque la fausse piété, il en découvre l'artifice, il en montre les abominations et les blasphèmes. L'insolence des hérétiques se réprime, l'impiété se tait, la bonne cause prévaut, les grands et les petits, les savants et les ignorants se rendent à la vérité connue. Et, comme remarque l'un des plus fidèles historiens et des plus éloquents prélats de ce siècle, saint Germain et saint Loup triomphent, par les armes d'Augustin, de Pélage, après sa mort.

Avec quelle force d'esprit et de courage, montrait-il à ceux qu'il trouvait endurcis, qu'ils résistaient volontairement et malicieusement à la vérité ; que leur erreur, qui s'était servi de tant de moyens pour se cacher, avait été découverte à la fin, et condamnée par les conciles ; et que s'ils étaient aveugles, c'était pour ne vouloir pas ouvrir les yeux à la lumière?

Avec quelle onction et quelle douceur de paroles faisait-il connaître à tout le monde que le libre arbitre ne peut rien pour le salut sans la grâce ; que la nature humaine blessée, viciée, perdue par le péché d'origine, est incapable de vouloir et de faire aucun bien par elle-même ; qu'à chaque action méritoire, nous avons besoin d'un secours surnaturel, sans quoi nous ne la ferions jamais ; que si nous sommes seuls capables de nous perdre, nous ne pouvons seuls nous sauver ; que c'est Dieu qui opère en nous non-seulement le pouvoir, mais le vouloir et le faire ; que non content de nous montrer nos obligations, il nous donne la force nécessaire pour les accomplir ; que non content de nous faire croire ce que nous sommes obligés d'aimer, il nous fait aimer effectivement ce que nous croyons ; que tous nos désirs et toutes nos courses seraient des désirs et des courses inutiles pour arriver à notre bienheureuse patrie, s'il n'avait pitié de nous, et si, travaillant avec lui et par lui, nous n'en étions soutenus à chaque pas (*D. August., lib. de Spiritu et littera, c.* 3 ; *Idem lib. de Gratia Christi, c.* 12 *et* 13).

C'était donc en la personne de notre saint et zélé prélat, que cette prophétie devait s'accomplir : *Le Seigneur vous a sacré pour prince sur son héritage, et vous délivrerez son peuple des mains de ses ennemis.* Quels ennemis, messieurs, mais quel défenseur ! Je tremblerais pour le succès de la bonne cause, tant ils trouvent de dispositions à se faire écouter par ceux dont ils flattent l'orgueil en élevant la nature au-dessus de la grâce ; mais j'espère tout, quand je la vois si doctement et si courageusement défendue.

Ce ne fut pas là le seul ennemi qu'il combattit, il tourna ses armes contre le péché, qui souvent sans aveugler l'esprit corrompt le cœur, mais qui, n'étant pas un moindre obstacle au salut que l'hérésie, n'exerça pas moins son courage et son zèle.

Comme il ne sert de rien d'ouvrir les yeux si l'on est dans les ténèbres, il ne sert de rien non plus, dit saint Augustin (1), d'être dans la lumière si l'on tient ses yeux fermés. Quelque honne et louable que paraisse la vie d'un païen ou d'un hérétique, quel secours peut-il tirer en ouvrant les yeux au milieu des ténèbres dont il est enveloppé ? Et quelque favorable que soit la lumière

(1) Quomodo nihil prodest aperire oculos, si sit quisque in tenebris, ita nihil prodest esse in luce si sint clausi oculi. Ita et Paganus, ut de illis potius loquamur, velut bene viventibus, patentibus oculis est in tenebris, quia non agnoscit lucem suam Dominum. Christianus autem male vivens in luce quidem est non nisi Dei, sed clausis oculis, Male vivendo enim videre non vult eum, in cujus nomine tamquam cæcus est in lumine constitutus, nulla visione veri luminis animatus (*Aug. in Psal.* XXVI).

qui environne un chrétien, de quelle utilité peut-elle lui être, s'il lui ferme les yeux de son cœur? si, croyant bien il vit mal, et si, vivant mal il ne se laisse ni conduire, ni animer par celui au nom duquel il est dans la lumière?

Tel est l'état des pécheurs dans le sein même de la véritable Eglise; état d'aveuglement et d'opiniâtreté qui les livre aux plus cruels de leurs ennemis; état d'autant plus déplorable, qu'ils se réjouissent dans les choses les plus mauvaises, et que, semblables à Jonas, ils dorment tranquillement au milieu des plus furieux orages; état par conséquent, où n'ayant point pitié d'eux-mêmes, ils ont plus besoin que jamais de la compassion et de la charité d'autrui.

Celle de Germain s'occupa tout entière de leur conversion. Il y travailla par le rétablissement de la discipline, par la sagesse de ses ordonnances, par le retranchement des pernicieuses coutumes que la superstition païenne avait laissées dans quelques endroits de son diocèse, par la réconciliation des ennemis et la paix qu'il donna à des familles divisées, par la sainte sévérité des lois ecclésiastiques, au sujet de la pénitence, malgré le relâchement public, par les salutaires avis du fréquent usage des sacrements et les instructions nécessaires pour s'en approcher avec fruit; enfin, par une extraordinaire vigilance à pourvoir aux plus pressants besoins, non-seulement de son diocèse, mais des lieux même les plus éloignés.

Saint prophète! vous demandiez à Dieu *des ailes de colombe pour vous retirer dans la solitude, et vous reposer* (*Psal.* LIV). Mais il semble que Germain n'en veut avoir que pour interrompre le silence et la tranquillité de la sienne, afin de se transporter dans tous les lieux où sa charité l'appelle au travail et à la conversion des âmes. S'il bâtit un monastère où il se retire quelquefois avec ses chers enfants pour jouir plus tranquillement de Dieu, et répandre devant lui son âme en paix, loin du tumulte du monde et des embarras de son ministère, il se représente en même temps avec saint Paul, *qu'il est redevable à tous les hommes*, et qu'il n'y a point de solitude qu'il ne soit obligé de quitter, quand il s'agit de convertir les pécheurs et de les délivrer des ennemis qui les attaquent.

Aussi, que de courses et de voyages dans les villes de ce royaume et dans celles des étrangers! Passer les mers, aller par deux fois en Angleterre, ne craindre ni l'incommodité des saisons, ni la rusticité des esprits, ni la résistance des opiniâtres, ni l'épuisement de ses propres forces; trouver son repos dans ses agitations, ses plaisirs dans ses fatigues, ses délices dans ses austérités, sa gloire dans ses humiliations, son abondance dans sa pauvreté; faire à la lettre ce qui est dit dans l'Evangile du bon Pasteur, *porter la brebis sur ses épaules*, et se charger du fardeau d'un pauvre homme pour lui faire passer un torrent; prier la nuit, travailler le jour; et avec tout cela porter sur son corps un rude cilice, et ne vivre que de pain et d'eau. Qu'en pensez-vous, messieurs? et quelque pénitente ou laborieuse que soit votre vie, ne tremblez-vous pas à la vue d'un tel exemple?

Je ne pousse pas cette réflexion plus loin; c'est à vous à vous examiner sur un chef de cette conséquence; c'est à vous à comparer ce que vous êtes et ce que vous faites, avec ce qu'était et ce que faisait saint Germain; à voir de combien de degrés vous vous approchez ou vous vous éloignez de tant de vertus; ce à quoi votre vie passée vous engage, et ce qu'il faisait par surérogation; ce que vous espérez, et ce qu'il espérait comme vous; les voies qu'il prenait pour rendre sa vocation certaine, et celles que vous prenez dans les vôtres; ce qu'il craignait après avoir servi Dieu et l'Eglise avec tant de fruit, et ce que vous avez sujet de craindre infiniment davantage après une vie si molle, si ennemie des mortifications et des souffrances.

Je suis ravi de voir ce grand saint honoré par les empereurs et les impératrices, par les rois, les reines et les plus considérables prélats des royaumes. Va-t-il à Ravenne après son second voyage d'Angleterre, pour de pressants besoins qui l'appellent dans cette ville : l'empereur Valentinien l'y reçoit avec honneur, et l'impératrice Placidie, sa mère, lui donne toutes les démonstrations d'amitié et d'estime qu'elle pourrait donner à un apôtre. Elle prend soin de son logement et de sa nourriture, elle l'assure de sa protection en tout ce qui dépendra d'elle, et lui envoie un grand bassin d'argent plein de viandes les plus exquises.

Mais je suis encore plus ravi de voir ce saint homme qui, se méconnaissant lui-même, se croit indigne des honneurs qu'on lui rend, et qui, dans ses travaux apostoliques cherche, non une fragile gloire qu'il méprise, mais un enchaînement de peines qu'il y trouve. Ce saint homme, qui plus pauvre par vertu et par choix, que ne le sont les autres par nécessité et par leur état, renvoie à l'impératrice un pain d'orge sur une assiette de bois; étranges, mais honorables marques de la pauvreté et de la mortification évangélique, dans le sein desquelles il veut vivre et mourir.

Après trente années de courses et de fatigues, d'austérités et de jeûnes, de peines et de contradictions, une maladie mortelle l'arrête dans cette ville. Chacun s'intéresse au rétablissement de sa santé; chacun s'empresse de lui rendre ses pieux devoirs. L'impératrice, oubliant sa dignité, l'honore de ses visites; l'archevêque Chysologue est jour et nuit avec lui, et un saint est, dans ces derniers moments, assisté par un autre saint. On pleure autour de lui, et il est le seul qui, avec une âme tranquille, voit la mort qu'il souhaite, et dont il goûte déjà les douceurs, en la regardant comme la fin de son exil, et le commencement de sa liberté.

Moïse qu'on pleura pendant trente jours,

fut enseveli, dit Philon (*lib.* III *de Vita Moisis*), non par les mains mortelles des hommes, mais par les mains immortelles des vertus mêmes : pourquoi ne dirions-nous pas la même chose d'un saint prélat qui, comme Moïse, a tiré de la servitude d'Egypte le peuple de Dieu, qui, comme lui, l'a conduit dans les voies du Seigneur et délivré de ses ennemis?

Ainsi meurent, ainsi sont honorés à leur mort ces protecteurs des nations, ces pères des pauvres, ces défenseurs de l'Eglise, ces boucliers de la foi, ces exterminateurs de l'hérésie et du péché, ces victimes de patience, de charité, de mortification, de zèle, en un mot de toutes les vertus chrétiennes et apostoliques.

Ce n'est pas ici une mort, c'est un triomphe; l'empereur et l'impératrice s'empressent à qui lui rendra plus d'honneur. Les évêques et les grands de l'empire se partagent ses pauvres, mais vénérables dépouilles; son camail est pour l'un, sa soutane pour l'autre; celui-ci emporte sa ceinture, celui-là sa tunique; Placidie son reliquaire, et tous demandent à Dieu ce que vous devez lui demander, messieurs, quelque portion *de cette grâce à plusieurs formes* qui lui a fait soutenir par des vertus si extraordinaires la grandeur et la sainteté de sa vocation.

Grand saint, qui régnez avec Dieu dans le ciel, souvenez-vous dans cette bienheureuse patrie où vous êtes, d'un royaume qui vous a été si cher pendant le temps de votre exil. C'est le Seigneur qui vous a sacré pour prince sur son héritage, afin que vous délivrassiez son peuple de ses ennemis; nous n'en avons point de plus grand que le péché; demandez-lui pour nous la grâce d'être *délivrés de ce mal*, dont l'entière rémission fera notre vraie liberté en ce monde et notre bonheur éternel en l'autre. *Amen.*

DICTIONNAIRE MORAL

PAR RICHARD L'AVOCAT.

Quam sine fictione didici, sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo; infinitus enim thesaurus est.
La science que j'ai apprise sans déguisement, je la communique sans envie, et je n'en cache pas la beauté; car elle est un trésor infini (*Sap., ch.* VII).

A

ABANDON DE DIEU.

Pécheur abandonné de Dieu.

PREMIER DISCOURS.

Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini.
Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (*S. Jean, ch.* VIII).

Si l'oracle que nous consultons était douteux, si l'esprit qui met dans la bouche de ses ministres ces horribles menaces qu'ils font aux pécheurs s'expliquait avec ambiguïté, on aurait quelque sujet de se plaindre de leur sévérité indiscrète, et l'on pourrait dire d'eux ce que ce roi disait d'un prophète : *Je ne l'aime pas, car il ne m'annonce que des malheurs* : *Odi eum, prophetat enim mihi semper mala.*

Mais cet oracle s'explique en des termes si intelligibles, et laisse si peu de lieu à l'équivoque, qu'il suffit d'en répéter simplement les paroles pour être convaincu de cette terrible vérité, qu'il y a parmi les chrétiens, aussi bien que parmi les Juifs, des pécheurs que Dieu abandonne, et dont il se retire pour toujours. *Je m'en vais*, dit Jésus-Christ; *vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Ces étranges paroles me donnent occasion de vous exposer trois choses au sujet de cet abandon : la créature recherchée par son Dieu, ce sera la première; Dieu abandonné par sa créature, ce sera la seconde; cette créature abandonnée ensuite par son Dieu, ce sera la troisième. Dieu cherche l'homme : quel excès d'amour! L'homme fait son Dieu : quel excès d'ingratitude! Dieu se retire de l'homme qui le fuit : quel excès de vengeance! La peine que Dieu a de nous abandonner, la violence que nous lui faisons pour nous abandonner, le malheureux état dans lequel nous tombons quand il nous a abandonnés : voilà les plus sérieuses réflexions qu'on peut faire sur ces paroles : *Je m'en vais, vous me chercherez, mais vous mourrez dans votre péché.*

PREMIER POINT.

Croyons-en Dieu, puisqu'il l'a dit : il est le meilleur et le plus sincère interprète de ses sentiments. Une mère a moins de peine à abandonner le fils qu'elle a mis au monde, que Dieu n'en a à abandonner un homme qu'il a créé et racheté.

Cet exemple qu'il nous donne d'une mère, nous marque non-seulement la tendresse qu'il a pour nous, mais encore la cause de sa tendresse et de son attachement. Dans la nature, une mère a plus d'amour pour son enfant qu'un père : c'est une portion de sa substance, elle l'a porté neuf mois dans ses flancs, elle ne l'a mis au monde qu'après de cruelles tranchées, elle le nourrit de son lait; il est comme un autre elle-même.

Voilà les liens qui attachent Dieu à l'homme : il l'a créé, et par cette création il lui est attaché d'un nœud de grandeur; il l'a racheté au prix de son sang, et par cette grâce de rédemption, il lui est attaché d'un lien d'a-

mour; il l'a mis au monde : il est donc son père; il l'a porté dans les entrailles de sa miséricorde et l'a enfanté sur la croix : il est donc sa mère. Jugez par là de l'estime qu'il en fait et de l'empressement avec lequel il le cherche.

Chrétiens, *tout est à vous*, dit l'apôtre saint Paul, *et vous êtes à Jésus-Christ*. Si Dieu a créé un soleil, c'est pour vous éclairer; une terre, c'est pour vous soutenir et vous nourrir; des animaux, c'est pour vous servir. *Tout est à vous;* mais ce que vous devez estimer infiniment davantage, c'est *que vous êtes à Jésus-Christ*. Et la liaison qu'il a avec vous par son amour lui est plus chère que celle qu'il avait déjà par son immensité et sa grandeur. La première ne lui a rien coûté; mais il a acheté la seconde au prix de son sang. Qu'est-ce à Dieu de créer un monde et une infinité de mondes? c'est se jouer : *Ludens in orbe terrarum*. Mais pour acquérir dans l'homme une présence de sainteté, il lui en a coûté l'honneur et la vie.

Or, il est certain que plus un bien nous a coûté, plus il nous devient précieux; plus nous avons donné pour l'acquérir, plus aussi nous cherchons à le conserver : et ce n'est qu'avec une dernière douleur que nous en supportons la perte. Jugeons par là des inclinations d'un Dieu à notre égard, de son empressement à nous chercher, et de la peine que nous lui faisons lorsque nous nous éloignons de lui. Quoi! cette bouche m'appartient, et elle me déshonorera! ce cœur, pour lequel le mien a été percé d'une lance, ne m'aimera pas! ces pieds, pour lesquels les miens ont été cloués à un gibet, ne serviront à ce pécheur que pour s'éloigner de moi!

C'est trop peu de dire que Dieu a autant d'amour et d'attachement pour les hommes qu'une mère en a pour son fils : car enfin ce fils se sépare d'elle dès qu'il sort de son sein; et à notre égard, dit saint Augustin, nous faisons, par la naissance que nous recevons de Jésus-Christ, un même tout avec lui, bien loin de nous en séparer.

Les sujets d'un roi ne sont pas ses membres, les soldats d'un capitaine ne sont pas ses membres; mais dans l'Église, non-seulement nous sommes les sujets et les soldats de Jésus-Christ : nous composons un même corps mystique, dont il est le chef, et il a pour nous la même tendresse que, dans le corps naturel, la tête a pour toutes les parties qui lui sont unies. Si, par malheur, il fallait nous couper une jambe, notre cœur se plaindrait, notre bouche crierait et notre cœur se briserait de douleur : véritable image de ce qui se passe en Jésus-Christ à notre égard. Quand il est contraint de se retirer, ses yeux pleurent, sa langue se plaint, sa bouche est grosse de soupirs, son cœur est affligé et triste jusqu'à la mort : ce sont les expressions de l'Écriture.

N'avez-vous jamais été surpris du procédé de Dieu quand il fallut perdre Sodome? Il est irrité contre cette ville infâme; le cri de ses horribles péchés s'est élevé jusqu'à lui : il faut qu'elle périsse. Mais, avant que d'en venir à cette extrémité, il s'adresse à Abraham, qui le mène comme s'il ne savait pas le chemin de Sodome : *Erat Abraham ducens illum*. Pourrai-je bien cacher mon dessein à mon serviteur Abraham, lui dit-il? *Numquid celare potero servum meum Abraham?* Il faut que je lui décharge mon cœur : je suis résolu de perdre Sodome; cette malheureuse ville a rempli la mesure de ses péchés.

Mais quoi, Seigneur, lui dit Abraham, n'y a-t-il pas moyen d'arrêter vos vengeances? S'il y a cinquante personnes justes dans cette ville, n'épargnerez vous pas les autres, à leur considération? Oui, je les épargnerai, quand il n'y en aurait que vingt, quand même il n'y en aurait que dix. Marque donc, conclut de là saint Chrysostome, que Dieu cherche partout le pécheur, et qu'il souffre de grandes peines quand il l'abandonne : il ne le fait même qu'avec la dernière violence.

SECOND POINT.

En effet, on peut dire que le pécheur en deux états différents fait deux espèces de violences à Dieu. S'humilie-t-il, il fait violence à Dieu; s'obstine-t-il et s'endurcit-il, il fait violence à sa miséricorde; le prie-t-il, c'est une violence qui lui est agréable, dit Tertullien; s'éloigne-t-il de lui, c'est une violence qui l'afflige, autant que, selon notre manière de concevoir, il est capable de s'affliger.

J'avais résolu de perdre Achab; mais viens, prophète, viens : as-tu vu comme il s'est humilié? *Vidisti humiliatum Achab?* Moïse, je veux perdre ton peuple : tu me pries de ne le pas faire, tu me lies les mains; laisse-moi aller, afin que je décharge sur lui tous les traits de mon indignation. Jusque-là ces sortes de violences plaisent à Dieu; mais, quand les pécheurs le contraignent de les abandonner, il ne s'en sépare qu'avec peine, et, s'il nous est permis de nous expliquer par des exemples profanes, il peut dire, avec cet empereur romain qui se vengeait de la rébellion de ses sujets : *Coegerunt me* : ces malheureux m'y ont forcé.

Dans l'état de notre péché nous souffrons tout, hors Dieu, que nous ne pouvons souffrir, dit Tertullien : *Impatientes solius Dei sumus*. Sa doctrine est trop sévère, son règne est trop rigoureux, sa morale est trop gênante; nous avons de l'impatience qu'il sorte de nos cœurs : eh bien! il en sortira. C'est nous qui le contraignons de nous abandonner, c'est nous qui lui faisons violence, et ce n'est qu'avec douleur qu'il nous punit.

Etant, comme il est, le souverain bien, il ne peut souffrir aucun mal : n'en pouvant souffrir aucun, il faut qu'il détruise son ennemi ou qu'il sorte lui-même. Il serait plus à propos qu'il détruisît le péché, puisque entre deux contraires le plus fort chasse et extermine le plus faible. Or, rien de plus fort que Dieu, qui est le souverain Etre, rien de plus faible que le péché, qui n'est qu'une privation et un néant : il faudrait donc que Dieu exterminât cet ennemi. Cependant, qu'est-ce que Jésus-Christ nous dit? il nous

avertit qu'il s'en va : *Ego vado.* Et l'on dirait qu'il veut céder la place à son adversaire; mais, pécheurs, en savez-vous la raison? c'est que vous l'y contraignez.

Quand Dieu est seul à combattre, rien ne lui résiste; il renverse, il humilie, il extermine tout ce qui s'oppose à ses desseins. Nulle créature n'est capable de lui faire tête. L'homme seul, chose étrange! l'homme seul, doué de raison et de liberté, peut, à son malheur, le combattre et le faire sortir de son cœur.

Le démon et le péché attirent cet homme de leur côté, et, quand il s'unit à un d'eux, il se rend plus fort par son union. Car savez-vous ce que le démon et l'homme font? Le démon veut chasser Dieu; mais, comme ses coups sont trop faibles, il se sert d'un pernicieux artifice, qui souvent ne lui réussit que trop. Il sait que Dieu a un être moral dans nos cœurs, il attaque cet être; et l'homme, se mettant de son côté, Dieu, tout fort qu'il est, cède à la violence qu'on lui fait.

S'il n'y avait que Dieu et le démon, la victoire serait infaillible du côté de Dieu. Lucifer, tu as eu l'insolence de dire : Je monterai et je me rendrai semblable au Très-Haut; mais, dès le même moment, tu fus puni de ton orgueil. Pourquoi, mes frères? c'est qu'il n'y a que Dieu et Lucifer. Il n'y a dans le temple que Dagon et l'arche; il faut que cette idole tombe en pièces et que l'arche demeure sur l'autel.

Il n'en va pas de même, mon frère, quand ce combat se passe dans ton âme. Dieu ne veut ni y subsister, ni y vaincre sans toi. Te ranges-tu de son côté? il est victorieux; mais as-tu la lâcheté et la malice de suivre son ennemi? son Esprit se retire et il t'abandonne.

Nous trouvons chez Ezéchiel une étrange figure de cette vérité. Ce prophète, surpris de voir que Dieu abandonne son temple, ne peut s'empêcher de lui dire : Quoi! Seigneur, ne vous souvenez-vous plus de vos promesses? est-ce ainsi que vous quittez le lieu que vous avez choisi pour votre demeure? Je suis trop outragé, lui dit Dieu : je sortirai de mon sanctuaire, *Recedam de sanctuario meo;* et, pour le faire voir le juste sujet de mon indignation, perce cette muraille et regarde ce qui s'y passe.

Le prophète obéit et il voit les plus anciens du peuple, prosternés contre terre, adorer de fausses divinités. Il avance et il voit des femmes échevelées qui pleurent la mort de l'infâme Adonis. Ce n'est pas assez : il trouve des vieillards qui tournent le dos à l'autel et qui adorent le soleil levant. Eh bien! prophète, puis-je demeurer avec ces détestables divinités et recevoir de l'encens de ces mains sacriléges qui en donnent aux idoles? non, je sortirai de mon sanctuaire.

L'application de ce trait de l'Ecriture est aisée à faire : nous sommes les temples de Dieu; c'est en nous et par nous qu'il veut être connu, adoré, aimé; c'est en nous et par nous qu'il veut que nos passions ou nos péchés lui soient sacrifiés; mais, le faisons-nous? Prophète, perce cette muraille, tu y verras mille abominations : ici la statue de Mars, à qui l'on fait des sacrifices de vengeance; là, l'idole de Mercure et de Saturne, devant lesquels on égorge la veuve et l'orphelin; en cet endroit, une Vénus et un Adonis à qui on présente de l'encens; en cet autre..... Après cela, nous pensons arrêter Dieu dans nos cœurs; non, il en sortira : *Recedam de sanctuario meo.*

TROISIÈME POINT.

C'en est donc fait, pécheur, puisque tu l'as voulu; n'y aura-t-il plus de Dieu pour toi? épuiseras-tu ses grâces? lasseras-tu sa patience, et outrageras-tu sa miséricorde? Hélas! qu'arrivera-t-il? Quand tu te trouveras réduit à la dernière extrémité, prêt à rendre l'âme, tu le chercheras, mais tu ne le trouveras pas; et, ne le trouvant pas, tu mourras dans ton péché : voici comment.

Il n'y a que deux voies de Dieu, celle de sa miséricorde et celle de sa justice; ceux qui ne sont pas dans l'une de ces voies marchent nécessairement dans l'autre. Ici-bas, les hommes passent, tantôt de la voie de la miséricorde à celle de la justice, tantôt de celle de la justice à celle de la miséricorde. Il y a, pendant un certain temps, communication entre ces deux chemins, quelques piéges que le démon y tende pour nous perdre; mais on arrive quelquefois en un certain endroit où ces chemins sont séparés, et séparés pour toujours.

Il y a, à la mort des justes, un état qui ne change plus; il y a de même, à celle des pécheurs impénitents, une espèce d'immutabilité où ils ne passent plus du chemin de la justice à celui de la miséricorde. Ce chemin est grand, et il y a de différentes routes dont les unes sont parsemées de fleurs et les autres couvertes d'épines; je veux dire, après saint Augustin, qu'il y a un abandon de Dieu qui paraît une bénédiction et qu'il y en a un autre qui paraît ce qu'il est en effet.

Quelquefois la justice de Dieu paraît miséricorde, et quelquefois sa miséricorde paraît justice. Il y a de certains abandons que nous n'appréhendons pas parce que tout nous réussit. Oh! que cette illusion est dangereuse! Dieu, pour se venger des Romains idolâtres qui le connaissaient et qui ne l'adoraient pas, les a abandonnés de la sorte; il pouvait se venger d'eux par des châtiments exemplaires, et il les a rendus partout riches et puissants : *Tradidit illos in desideria cordis eorum.*

Appréhendez, chrétiens, un semblable malheur, que Dieu ne se venge de vos péchés en vous abandonnant à la corruption de vos désirs, et qu'après l'avoir offensé en tant de manières, il ne se mette plus en peine de vous rechercher : *Exacerbavit Dominum peccator; propter multitudinem iræ suæ non quæret.* Voilà une colère et une indifférence dignes de Dieu. Il permet que vous réussissiez dans toutes vos entreprises, que vous soyez dans l'abondance pendant que vos

voisins sont malheureux, que vous jouissiez en paix du fruit de vos concussions, pendant que des peuples sans nombre meurent de faim. Dieu semble ne vous pas rechercher; mais appréhendez qu'il ne vous abandonne.

Au contraire, quelquefois la justice de Dieu éclate sur les méchants dès cette vie, lorsque, ne trouvant point de ressources à leurs disgrâces, ils ne veulent pas sortir de leurs péchés. Saül est abandonné de Dieu: ses ennemis le pressent de toutes parts; il n'a plus ni de fidèles conseillers, ni de braves soldats; que fera-t-il? Il va consulter une magicienne, l'ombre de Samuel lui apparaît; ce prophète, avec un visage terrible, le feu dans les yeux et les menaces à la bouche, lui dit: N'est-ce pas assez que tu m'aies donné tant de chagrins pendant ma vie? Faut-il que tu me tourmentes dans ce lieu de mon repos? Pardon, saint prophète, pardon, je suis dans une déplorable extrémité; les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi. S'il s'en est retiré, pourquoi t'adresses-tu à moi? Dès demain tu perdras la couronne et la vie (I *Reg.* XXVIII).

Voilà l'image d'un homme abandonné de Dieu; tout s'oppose à ses desseins, il n'y a plus de lumière dans son esprit; Dieu, qui était son guide et son conseil, l'a abandonné; il n'y a plus de générosité dans son cœur; Dieu, qui était son appui et sa force, s'est retiré de lui.

Méditons sérieusement de si importantes vérités, et regardons cet abandon de Dieu comme le plus grand de tous les malheurs qui puissent nous arriver. Si sa sainte parole, que nous avons entendue tant de fois, si ses grâces, qui nous ont sollicités et pressés en tant de manières, n'ont pu jusqu'ici vaincre notre obstination, gémissons sur ce funeste état et faisons, dans un esprit de religion, ce que faisaient, par une superstition aveugle, ces païens qui attachaient leurs dieux avec de fortes chaînes, de peur qu'ils ne les quittassent.

Il n'est pas possible de donner les liens au nôtre ni de l'arrêter, s'il ne le veut; mais, prosternés à ses pieds, disons-lui les larmes aux yeux, comme ces disciples d'Emmaüs: Seigneur, demeurez avec nous parce qu'il est déjà tard. Si la foi l'attache à notre esprit, lions-le par cette foi; si la charité et les bonnes œuvres l'attachent à notre cœur, servons-nous de ces chaînes, afin qu'il ne s'en sépare jamais. Si une continuelle et, pour ainsi dire, une importune persévérance dans la prière l'arrête pour nous accorder ce que nous lui demandons, servons-nous de ce pieux artifice, et disons-lui, avec Jacob: Je ne vous laisserai pas aller que vous ne m'ayez béni (*Genes.* XXXII).

SECOND DISCOURS.

Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi: nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo.. eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.

Si tu l'avais connu, et si même à ce jour que je te parle, tu connaissais ce qui peut faire ta paix; mais ces choses sont maintenant cachées à tes yeux. Les jours de ton châtiment viendront, tes ennemis t'environneront de toutes parts, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite (*S. Luc, ch.* XIX).

Il y a donc des jours de miséricorde et des jours de justice; des jours de réconciliation et de paix; des jours d'indignation et de trouble; des jours où nous sont proposées des vérités capables de nous convertir, si nous y faisons de sérieuses réflexions, et des jours où ces vérités nous sont cachées après que nous en avons fait un mauvais usage; des jours, enfin, où se rendent des visites d'amour et de bonté que nous pouvons connaître et ménager; des jours où se font ces visites de colère et de fureur qu'on ne peut plus fuir pour avoir méconnu les premières.

Infortunée Jérusalem, tu me reviens sur ce sujet dans l'esprit! Triste figure d'un événement beaucoup plus triste qui, sans qu'on y prenne garde, s'accomplit encore tous les jours! Jérusalem heureuse, si tu avais su profiter des visites de ton Dieu; mais, Jérusalem malheureuse de les avoir méconnues et méprisées. Combien de fois t'a-t-il dit: Reviens à moi, ville ingrate et trop longtemps rebelle, reviens à moi, j'oublierai tes ingratitudes et tes infidélités passées? Mais, combien de fois, sourde à de si douces invitations, as-tu, par tes crimes réitérés, précipité ta propre ruine? Assiégée, pillée, brûlée, tu as fourni aux siècles postérieurs un tragique spectacle qui nous effraie tous, mais qui, peut-être, ne nous convertit pas, quelque menacés que nous soyons d'un malheur encore plus grand, si, frappés d'un même aveuglement, nous négligeons les grâces du Seigneur et méconnaissons le temps de ses visites.

Non, non, ne nous flattons pas que les menaces de Dieu seront toujours de simples menaces, et que sa parole qui, jusqu'ici, a si inutilement frappé nos oreilles, n'aura jamais son effet. Ce qu'il a prédit aux Juifs s'est accompli; appréhendons, qu'à leur exemple, de cruels *ennemis ne nous assiègent, que de l'édifice de notre salut il ne reste pas pierre sur pierre*, et qu'après un long et dernier oubli de nos devoirs, nous ne soyons frappés du plus terrible de tous les fléaux, qui est l'abandon de Dieu.

Nous n'avons pas voulu connaître ses visites quand nous avons pu, voilà notre péché; si nous n'y prenons garde, il ne nous visitera plus que dans sa colère, ce qui sera pour nous le plus effroyable de tous les malheurs; Dieu, éloigné par la soustraction de ses grâces des pécheurs impénitents et présomptueux; Dieu, présent par l'exercice de ces vengeances à ces pécheurs impénitents et présomptueux: arrêtons-nous à ces deux importantes réflexions.

PREMIER POINT

L'abandon de Dieu, dont les pécheurs sont si souvent menacés dans les livres saints, ne se peut bien entendre qu'en supposant deux ou trois vérités orthodoxes.

Première vérité. La pénitence est un don de Dieu, non seulement parce qu'il nous donne le temps de la faire, mais encore parce qu'il nous en facilite les moyens en

nous visitant et venant au-dedans de nous par l'infusion de son Esprit. En vain Dieu attendrait avec patience notre conversion, s'il ne nous convertissait lui-même, dit saint Augustin. En vain nous accorderait-il le le temps nécessaire à nous corriger, ajoute saint Bernard, s'il ne nous donnait lui-même cette grâce de correction. Il faut, comme l'Eglise l'en prie, qu'il nous donne, et la pénitence, et le cœur pénitent, afin que, nous attendant par sa longue patience, il opère notre conversion par son infinie bonté. Car, comme la grâce de conversion n'est pas une grâce de pure possibilité qui nous donne seulement le pouvoir de faire pénitence, mais une grâce d'action et d'opération, il faut, dit saint Augustin, que Dieu nous ôte le cœur de pierre que nous avions et qu'il nous en donne un de chair que nous n'avions pas.

Seconde vérité. La pénitence et la conversion du cœur étant un don de Dieu et une visite de sa gratuite miséricorde, il l'accorde à qui il lui plaît, dans le temps et de la manière qu'il lui plaît. De deux pécheurs qui l'auront méconnu et abandonné, il fera miséricorde à l'un et justice à l'autre; il visite l'un par ses grâces, il s'éloigne de l'autre par la soustraction de ces mêmes grâces. S'ils n'avaient pas péché, il ne les punirait pas de ce délaissement; mais dès qu'ils l'ont abandonné et méprisé, il est en droit de les absoudre ou de les châtier, d'aller vers eux ou de les rejeter loin de lui, sans qu'ils puissent ni se plaindre, s'ils sont délaissés, ni s'en faire un sujet de gloire, s'ils ne le sont pas.

Troisième vérité. Si, dans la conduite ordinaire de Dieu, il y a un homme qui mérite d'en être abandonné, c'est assurément celui qui, par de longues et opiniâtres résistances à ses grâces, a négligé le temps de ses visites, dans cette fatale pensée que ces grâces, toujours officieuses, ne lui manqueront pas dans le besoin. Dieu peut, sans injustice, abandonner tout pécheur, article de foi; mais je dis qu'il se sent porté à abandonner celui-là plutôt que les autres; pourquoi cela (*Basil. Homil. de Pœnitentia*)?

C'est que ce présomptueux pèche contre la plus aimable de toutes les perfections divines, qui est sa bonté et sa patience; c'est que, par une horrible corruption de cœur, il fait, du principe de son bonheur, l'occasion de sa perte, et que, pour offenser son bienfaiteur, il se sert des choses même qui devraient l'engager à l'aimer davantage. Voulez-vous que je m'explique par une délicate, mais solide réflexion de saint Augustin.

Nous péchons en deux manières contre la grâce, dit ce Père (*Epist.* 47), tantôt par une pernicieuse confiance en nos propres forces, tantôt par une folle persuasion que la grâce, toujours prête à nous secourir, viendra à nous dès que nous la demanderons, que nous ferons ce que nous voudrons d'elle, sans que jamais elle nous abandonne.

Voilà, dit saint Augustin, les deux plus dangereux écueils contre lesquels nous heurtons; mais il ne faut aller ni à droite, ni à gauche, ni tant présumer de la force de notre liberté, que nous lui attribuions, sans le secours de la grâce, les bonnes œuvres que nous pouvons faire, ni aussi tant présumer de la grâce, que nous la croyions assujettie à notre liberté (*Aug., in hæc verba :* Non declinabis neque ad dexteram, neque ad sinistram). Cette grâce se tient offensée quand nous présumons de pouvoir faire de bonnes œuvres sans elle; mais l'est-elle moins quand nous voulons nous servir d'elle pour demeurer dans nos péchés? Il y a même cette différence qu'un homme qui présume de ses propres forces veut faire le bien; au lieu que celui qui, présumant de la grâce, persévère dans ses désordres, commet la plus lâche et la plus noire de toutes les ingratitudes; après cela, ne mérite-t-il pas que Dieu la lui retire et qu'il l'abandonne?

Mais n'y a-t-il point d'exemple de ces pécheurs présomptueux que Dieu a convertis; et s'il en a converti quelques-uns, ne puis-je pas être du nombre? Oh! la belle raison! Ne pouvez-vous pas aussi n'en être pas? Vous espérez en sa miséricorde, et moi je crains tout pour vous; vous croyez cette miséricorde toujours prête à vous secourir, et moi je la vois fort éloignée; vous vous attendez à un miracle; hé! qui vous a dit que ce miracle serait pour vous? Qui vous a dit que Dieu, par une spéciale prédilection, changerait pour vous l'ordre de sa justice, et que ce qu'il refuse à un million de gens, il vous l'accordera sans peine? J'ai sans doute plus de raison de craindre, que vous n'en avez de présumer.

Quand je vois un homme combattre ses mauvaises habitudes et se raidir contre la violence de ses passions, et que cependant Dieu ne le guérit pas; quand je le vois laver dans ses larmes son péché, et que cependant Dieu ne l'efface pas; quand je le vois détester ses faiblesses, et que néanmoins il demeure toujours dans le lit de son infirmité; quand, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il s'écrie avec saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort?* et que, cependant, il ne reçoit pas encore le secours qu'il attend; quand je le vois dans cet état, puis-je dire que Dieu l'abandonnera? Je n'ai garde de le dire, puisque désirer de sortir de son péché et en demander à Dieu la grâce, c'est déjà une grande grâce.

Mais, quand j'en vois d'autres dont le nombre est infini, qui, par une pernicieuse confiance, rejettent les grâces du Seigneur, méconnaissent le temps de ses visites et abusent tous les jours de ses faveurs, ai-je sujet de croire qu'il les visitera dans sa miséricorde? Je ne demande pas s'il l'a fait à quelques-uns, je sais qu'il le peut faire; mais ce qui est arrivé à un très-petit nombre arrivera-t-il à ces hommes présomptueux, et ce qui est un miracle dans l'ordre des miracles mêmes leur sera-t-il accordé? J'en doute fort, et plus je lis l'Ecriture et les Pères, plus je trouve que, s'il y a des pé-

cheurs qui méritent d'être abandonnés, ce sont ceux-là.

En vain m'apportez-vous l'exemple de ceux qui, ayant vécu dans un libertinage habituel et un profond oubli de leurs devoirs, meurent cependant bien confessés et bien contrits : bien confessés et bien contrits, dites-vous? mais sur quoi est fondé cette certitude que vous avez d'une conversion et d'une contrition si précipitées?

Est-ce assez de s'accuser de ses péchés devant un prêtre, de frapper sa poitrine, de témoigner au dehors une vive douleur de la vie qu'on a menée, de faire de fortes résolutions de se corriger à l'avenir? Si cela était, Saül qui avouait à Samuel qu'il avait péché; *Peccavi*; Antiochus qui concevait de si beaux desseins d'adorer le Dieu d'Israël, de rebâtir le temple de Jérusalem, de se faire même Juif, seraient morts bien contrits. Mais hélas! que ces signes de conversion sont équivoques! La cupidité fait souvent ce que fait la charité. Si la charité pleure, la cupidité pleure aussi. Si la charité se couvre de sac et de cendre, la cupidité s'en couvre aussi. Si la charité cherche Dieu, la cupidité le cherche aussi : mais avec cette différence, que la charité trouve Dieu, parce qu'elle change le cœur, et que la cupidité ne le trouve pas, parce qu'elle ne fait dans ce cœur aucun changement.

Si un pécheur, fût-ce même à l'article de la mort, se convertit par un mouvement de charité, et s'il forme un acte d'amour si grand, qu'il rompe toutes les chaînes de son péché, le voilà heureux pour toute l'éternité, dit saint Grégoire : mais où est-il ce pécheur qui a cette charité parfaite, principalement lorsqu'il a longtemps présumé de la miséricorde divine, et méconnu le temps de ses visites? (*D. Gregorius lib.* II *Mor. in hæc verba :* Ut offerant ei numinum argenteum).

En effet, dit ce saint pape, pouvez-vous bien vous persuader que Dieu donne, au temps de la mort, son amour à une âme qui, pendant toute sa vie, n'en a point eu pour lui? Pensez-vous que, précipitamment toute différente d'elle-même, elle change aussitôt de cœur, dépouillée en un instant de l'amour des créatures, pour se revêtir de celui du Créateur, haïssant en un instant ce qu'elle a toujours aimé, estimant et cherchant ce qu'elle a toujours fui et méprisé?

Je comprends bien, ô mon Dieu, ce que vous dites, qu'à quelque heure qu'on vous cherche, on vous trouvera (*Deuteron.*, IV.) : mais je ne puis aussi oublier la condition essentielle que vous demandez, pourvu qu'on vous cherche de tout le cœur : eh! où est le pécheur qui vous cherche de toute cette plénitude de cœur? Peut-être vous cherche-t-il par ses désirs extérieurs et ses gémissements, mais son cœur n'y a point de part. Peut-être vous cherche-t-il par les larmes de ses yeux, mais son cœur n'y a point de part; peut-être vous cherche-t-il par quelques mouvements passagers de ce cœur : mais l'intégrité et la plénitude de cette partie essentielle à sa justification lui manque. Vous l'avez dit, saint prophète, et il n'est que trop vrai : *C'est un cœur divisé, il faut qu'il périsse : Divisum est cor eorum, nunc interibunt.*

Pourquoi pensez-vous, (c'est une réflexion du même saint Grégoire) que le Saint-Esprit dit *que les hommes sanguinaires et fourbes ne rempliront pas la moitié de leurs jours? Viri sanguinum et vici dolosi non dimidiabunt dies suos.* Est-ce que par un juste jugement de Dieu, le temps de leur mort sera avancé, et que la mesure de leurs péchés étant plus tôt remplie, ils ne vivront pas autant qu'ils eussent pu vivre? c'est ce que nous avons vu assez souvent de nos jours, par les morts prématurées de ces voleurs des peuples, de ces hommes tout occupés à grossir leur fortune aux dépens de celle d'un million d'autres, de ces concussionnaires et de ces usuriers dont la fatale prudence se termine à tromper les uns, à supplanter les autres, à les dépouiller tous et à les faire mourir de faim.

Mais, laissant à part ce sens qu'on peut donner à ces paroles du prophète, en voici un qui me paraît plus naturel : *Ces hommes sanguinaires et fourbes ne remplissent point la moitié de leurs jours*, pourquoi? parce qu'ils se trompent dans le partage qu'ils font de leur vie, dit saint Grégoire. Ils en destinent une partie au monde, et une partie à Dieu, une partie à leurs passions, et une partie à leurs religion, une partie à leurs divertissements et une partie à leur pénitence. Menons jusqu'à un tel temps une vie délicieuse et commode, ne nous refusons aucun plaisir, ne nous privons d'aucune satisfaction : un jour viendra que nous nous convertirons, et qu'après avoir aimé les créatures, nous aimerons le Créateur. Oh! la fatale illusion! vous êtes des menteurs et des fourbes, vous ne remplirez pas la moitié de vos jours.

Vous vous convertirez en un tel temps, dites-vous : mais qui vous a dit que vous y arriverez à ce temps? Vous vous convertirez, mais savez-vous bien ce que c'est que se convertir? Vous haïrez le péché, mais vous êtes-vous jamais fait une habitude de le haïr? Vous combattrez votre mauvais naturel; mais en avez-vous l'usage?

Quand on voulut donner à David les armes de Saül, pour se battre contre Goliath : dispensez-moi de m'en servir, dit-il, je ne puis les porter, je ne m'en suis jamais fait une habitude : *Usum non habeo.* Ces armes sont à l'épreuve, et pourront vous être d'un grand secours; n'importe, je ne puis m'en servir.

Pécheurs présomptueux, voilà ce que vous direz ou ce que vous penserez un jour. On vous représentera l'indispensable obligation de renoncer de cœur à tout ce qui peut vous attacher à la terre; mais que répondrez-vous, et quels seront pour lors vos sentiments? J'ai tant de biens, j'en ai joui avec une si douce tranquillité, comment voulez-vous que je m'en détache tout d'un coup? *Usum non habeo.* Souffrez pour l'amour de Dieu ces cruelles douleurs, et afin d'obtenir

la rémission de vos péchés, unissez vos souffrances à celles de Jésus-Christ. Cela est bon à dire, mais je n'y ai jamais pensé, ces armes sont trop pesantes et trop incommodes, je n'en ai point l'usage : *Usum non habeo.*

Dans cet état, au lieu de tourner votre cœur vers Dieu, et de lui faire un sacrifice volontaire de votre vie, vous l'avez encore tout tourné vers le monde que vous ne quitterez qu'avec des sentiments de douleur et de désespoir. Cependant la mort vient, les médecins se retirent, et qui plus est, votre Dieu s'éloigne et vous abandonne. Vous l'avez bien mérité, vous avez trop présumé en sa miséricorde, vous avez méconnu et méprisé ses visites, quand vous pouviez en faire un bon usage : il ne vous visitera plus, ou s'il vous visite, ce ne sera que dans sa colère. Dieu éloigné, par la soustraction de ses grâces, des pécheurs qui l'ont méprisé; premier effet de leur malheur: Dieu présent, par l'exercice de ses vengeances, aux pécheurs qui l'ont méprisé; second et dernier effet de leur malheur.

SECOND POINT.

Pécheurs, vous ne vous moquerez pas toujours de Dieu, vous ne mépriserez pas toujours les favorables visites de son infinie miséricorde. Un temps viendra où, par une trop fatale expérience, vous reconnaîtrez à votre malheur *combien il est amer de l'avoir méconnu et abandonné.* Quelque méchant que soit un homme, Dieu ne laisse pas de le visiter en quelques-unes de ces trois manières, dit saint Grégoire, tantôt par les lois qu'il lui impose, tantôt par les afflictions qu'il lui envoie, quelquefois par des choses extraordinaires qu'il fait en sa faveur, afin qu'en étant touché, il se convertisse : *Visitat præcepto, flagello, miraculo.*

Mais si ce malheureux ne connaît pas le temps des visites de son Dieu ; que lui arrivera-t-il ? ce qui arriva aux Juifs ; il en sera visité dans sa colère; ses ennemis l'assiégeront comme eux de toute part, ils dresseront batterie sur batterie, ils le serreront de près, et enfin il périra par la famine et par le glaive (*D. Greg., hom. 27 in Evang.*). Exposé à toutes les tentations du démon, livré à la tyrannie de ses passions, et à toute la corruption de son cœur, il joindra à une méchante vie une très-mauvaise mort, et pourra dire à Dieu en cet état ce que ces peuples réprouvés lui disaient chez Jérémie : *Vous avez mis entre vous et nous une nuée si épaisse, que nos prières ne la peuvent percer ; vous nous avez frappés et mis à mort sans nous pardonner : Percussisti nos, occidisti, nec pepercisti : opposuisti nubem tibi, ne transiret oratio* (*Thren.*, III). Peut-on s'imaginer un plus grand malheur ?

Un pécheur a trois grandes ressources dans ses disgrâces : ressource du côté des prières qu'il peut faire ; *Demandez et vous recevrez, frappez, et l'on vous ouvrira.* Ressource du côté de la miséricorde de Dieu, qui lui tend les bras, et qui lui pardonne ses péchés : *Revenez à moi ; quand vous seriez aussi noirs que des charbons, je vous rendrai plus blancs que n'est la neige.* Ressource du côté du temps et de la vie qui lui sont accordés pour faire pénitence.

Mais quand ce pécheur est abandonné de Dieu à la mort, quoiqu'il prie, on ne l'écoute pas ; quoiqu'il frappe, on ne lui ouvre pas. Entre Dieu et lui, il y a une nuée si épaisse, que ses prières ne la peuvent percer : *Opposuisti nubem tibi, ne transiret oratio.* Quand il est abandonné de Dieu, cette miséricorde auparavant si officieuse se retire, pour faire place à la justice : ses péchés ne lui sont plus pardonnés, il meurt dans son endurcissement et son impénitence. Quand il est abandonné de Dieu, il en est mortellement frappé, sa plaie devient comme incurable, il passe de la vie à la mort, et de la mort dans les enfers : *Percussisti, occidisti, nec pepercisti.*

Les saints Pères distinguent trois sortes de morts. La première, c'est la mort de l'âme, mort funeste qui a ouvert la porte aux deux autres. Cette âme immortelle par sa nature, est devenue mortelle par son péché. Elle est unie au corps, mais le péché en a fait la désunion ; et, c'est ce qui s'appelle mort naturelle. Elle était unie à Dieu, mais ce même péché l'en a séparée, et c'est ce qui s'appelle mort surnaturelle. Comme la vie du corps, c'est l'âme, aussi la vie bienheureuse de l'âme, c'est Dieu. Comme le corps est mort quand l'âme en est séparée, aussi l'âme est morte quand Dieu s'en est éloigné; et comme nous demeurons quelquefois dans des maisons bien ornées, où il y a un mort qui est le maître du logis, il arrive aussi souvent que dans des corps bien parés qui arrêtent sur eux les yeux de tout le monde, nous portons un mort, je veux dire avec saint Augustin, notre âme qui en est la maîtresse. Maudites idoles de la vanité et des folies du monde, filles et femmes qui ne songez qu'à l'ornement de vos corps, vous, qui affectez d'être si belles et si bien faites, qui portez dans nos églises et jusqu'à la sainte table, les scandaleuses marques de votre luxe : Oh ! que souvent il y a de morts dans ces beaux logis ! Oh ! qu'il sort d'infection de ces cœurs pourris par le péché, dont les dehors semblent si agréables et si charmants !

Voilà donc deux espèces de morts : mais il y en a une troisième encore pire ; et, c'est la mort de l'âme et du corps tout ensemble, en un mot de l'homme tout entier. C'est quand l'âme abandonnée de Dieu, abandonne aussi son corps, c'est quand cette âme ne vit plus de Dieu, et que ce corps ne vit plus d'elle.

La première de ces morts qui est celle de l'âme n'est jamais bonne. La seconde qui est celle du corps est indifférente, bonne pour les bons, mauvaise pour les méchants : mais la troisième est toujours malheureuse, et, comme dit le Saint-Esprit, très-mauvaise. *Mors peccatorum pessima.* Qu'un homme meure sur une roue, qu'il perde la vie sur un gibet : Oh ! la belle, oh ! la précieuse mort, m'écrierai-je, si son âme possède la vraie vie, qui est Dieu ! Mais cet homme mourût-il

sur la scie et sur le duvet, expirât-il dans un superbe et magnifique palais, oh! la méchante mort, m'écrierai-je, si elle est accompagnée de celle de son âme, de l'abandon et de l'aversion de Dieu!

Pendant que nous sommes en cette vie (appliquez-vous, je vous prie, à cette réflexion de saint Augustin), cette mort est un profond abîme que nous ne pouvons sonder. Quelquefois Dieu est au milieu de cet abîme; mais comme il ne s'y fait pas sentir, nous n'en savons rien. Suis-je en état de grâce, n'y suis-je pas? Suis-je digne d'amour, suis-je digne de haine? Dieu me reconnaît-il pour son ami, me regarde-t-il comme son ennemi? Ce sont là des mystères qui lui sont cachés : *Si Dieu vient à moi*, dit Job, *je ne le verrai pas, et s'il s'en va, je n'en saurai rien : Si venerit ad me, non videbo eum, et si abierit non intelligam* (*Job.* IX). Voilà ce qui a fait trembler les plus grands saints; voilà ce qui a fait gémir nuit et jour les Jérôme et les Hilarion dans les plus profondes concavités de leur désert.

Mais au moment que cette âme sortira de son corps, Dieu s'appliquera sur elle, ou pour l'embrasser par sa miséricorde, ou pour la repousser par sa justice, ou pour la placer à sa droite, ou pour la ranger à sa gauche, ou pour lui dire : *Courage, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur;* ou pour lui dire : *Serviteur paresseux et mauvais, va te précipiter pour jamais dans les ténèbres extérieures.*

Que le joie pour cette âme, quand elle saura qu'elle emporte avec elle l'amour de Dieu, malgré toutes les ruses et les tentations du démon; quand elle verra qu'elle possède le Saint-Esprit comme un gage précieux qu'elle tient au dedans d'elle, et que nul ne lui ravira jamais? *En voilà assez*, dira-t-elle, *en voilà assez pour toute mon éternité : je n'ai plus rien à craindre. Tirée des piéges du démon comme un passereau des filets des chasseurs, je suis sauvée pour jamais. Béni soyez-vous, Seigneur, qui n'avez pas permis que des bêtes carnassières me dévorassent.*

Mais quelle rage, quel désespoir pour cette âme, lorsque séparée de son corps, elle se verra destituée de grâces et de bonnes œuvres, lorsqu'elle ne sentira ni espérance, ni amour en elle, mais ses seuls péchés et un Dieu vengeur dont elle n'apaisera jamais l'inflexible justice! Me voilà damnée pour une éternité : il n'y a plus rien à espérer; entre les bienheureux et moi, un impénétrable chaos m'en empêchera d'en approcher. Tout ce que je sens, tout ce qui fait mon malheur, est un Dieu toujours présent, toujours appliqué à me tourmenter : un Dieu qui par ma faute m'est *devenu cruel, pour n'avoir pas connu le temps de ses visites.*

Que ne m'est-il permis, mes frères, d'entrer dans vos cœurs, et de voir ce qui s'y passe? Que concluez-vous de ce que je viens de dire? Ne penserez-vous jamais sérieusement à votre salut, et quand Dieu vous offrira ses grâces, les rejetterez-vous toujours? Ne vous désabuserez vous jamais de cette erreur, que vous retournerez à lui quand vous voudrez y retourner, et que vous ferez à l'avenir ce ce que vous deviez avoir fait il y a longtemps? N'apprendrez-vous jamais, qu'à des visites de faveur succéderont des visites d'indignation, et que, dès que la mesure de vos iniquités sera remplie, vous périrez sans ressource?

Dieu fit voir autrefois au prophète Zacharie, un vase dans lequel était assise une femme, dont la tête paraissait à demi, et en même temps il vit un ange, qui mettant sa main sur la tête de cette femme, la cacha tout à fait dans ce vase, qui fut aussitôt fermé avec une masse de plomb : mais ce qui le surprit encore davantage, fut de voir des femmes qui, avec deux ailes semblables à celles d'un milan, élevèrent ce vase entre le ciel et la terre, le transportèrent au pays de Sennaar, et le mirent sur une base ferme.

Etrange figure de la dernière ruine de Jérusalem, de cette ville d'iniquité où se sont commis tant d'homicides, tant de larcins, tant d'impuretés; de cette ville meurtrière des prophètes, dont Dieu cependant avait retardé le dernier châtiment, jusqu'à ce que sa tête fût cachée dans le vase, jusqu'à ce que ce vase fût fermé d'une masse de plomb, et que la mesure en fût pleine. Dieu l'avait souvent menacée, et Jésus-Christ pleurant sur elle, avait prédit ce qu'il lui arriverait : mais il attendait toujours que la mesure fût remplie, pour fermer ce vase d'iniquité, et comme le crucifiement d'un Dieu a été son dernier péché, on l'a vue abandonnée à toute la fureur de ses ennemis, sans pouvoir jamais se relever de son malheur.

Tremblez, chrétiens, à la vue d'un tel spectacle, et figurez-vous que quelque chose de semblable se passera à l'égard de ceux qui auront ajouté péché sur péché, et méprisé les visites du Seigneur. Vous paraissez à demi dans ce vase de sa colère, pécheurs aveuglés et endurcis, qui vivez dans une pernicieuse sécurité : mais si vous n'y prenez garde, l'ange du grand conseil vous renfoncera dans ce vase, et dès qu'il sera fermé d'une masse de plomb, toute apparence d'en sortir vous sera ôtée. Pensez-y donc de bonne heure, vous dont les jours s'écoulent dans la vanité, ou plutôt dans l'iniquité.

Jérusalem toujours aimée, et toujours ingrate, toujours avertie de ton malheur, et toujours insensible à ta perte, sors de ton assoupissement. Si tu connaissais aujourd'hui même que Dieu te parle : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua*, si tu connaissais les sentiments de paix et de bonté qu'il a pour toi : *Quæ ad pacem tibi*, tu reviendrais bientôt du malheureux état où tu t'es réduite.

Ame chrétienne, il est encore temps d'ouvrir ces yeux : ces jours de réconciliation et de pardon qui sont écoulés pour une infinité d'autres, sont encore tes jours : *Die tua.* Oui, tes jours, puisque tu peux en faire un bon usage en demandant à Dieu, et ménageant ta paix auprès de lui : *Quæ ad pacem tibi.* Oui, tes jours, la miséricorde divine te les laisse encore à ta disposition; le vase de tes

iniquités n'est pas encore fermé. Ce ne sont plus les jours de Jérusalem transportée en un pays d'esclavage; ce sont les tiens, où tu peux recouvrer une pleine et entière liberté. Profite donc des visites de ton Dieu, fléchis sa justice par tes prières, pense sérieusement à ton salut, pleure tes péchés et en fais pénitence.

AFFLICTIONS.

Persécutions, croix, disgrâces, souffrances, etc.

Calicem meum bibetis.
Vous boirez mon calice (*S. Matth. ch.* XX).

La mauvaise fortune est un monstre qu'il nous faut regarder de loin, si nous voulons qu'il ne nous effraie pas, quand il nous attaquera de près. On dirait qu'il est à moitié désarmé, quand nous allons au devant de lui; et de toutes les précautions que la morale chrétienne nous fait prendre, il n'en est point qui nous soit d'un plus grand usage que la patience.

Tel dans son zèle conçoit le dessein de quantité de bonnes œuvres, qui n'en trouvant pas l'occasion, ne l'exécutera peut-être jamais. Tel, lassé du monde, se porte par ses désirs jusque dans les déserts, qui par un ordre immuable de la Providence demeure toujours dans les emplois de la vie publique. Mais comme personne ne manque d'afflictions et de disgrâces, aussi personne ne fait inutilement provision de patience, qui seule est capable d'en adoucir les amertumes.

Ce n'est donc pas seulement aux deux enfants de Zébédée que Jésus-Christ demande *s'ils pourront boire son calice*, c'est généralement à tous ceux qu'il veut préparer aux souffrances, afin qu'ils les reçoivent non avec la fière indolence de ces anciens philosophes, qui y paraissaient comme insensibles, mais avec une humilité et une résignation dignes de ses disciples et de ses enfants.

Ils y trouveront d'autant plus de consolation, que Dieu proteste *qu'il est avec l'homme juste dans son affliction, qu'il l'en délivrera, et qu'il en fera la matière de sa gloire* : *Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glorificabo eum.* L'homme de bien ne doit pas trouver ses afflictions pesantes et insupportables; Dieu y est avec lui : *Cum ipso sum.* Il ne doit ni s'y ennuyer, ni les trouver longues, Dieu l'en délivrera. *Eripiam eum.* Il doit encore moins s'en faire un sujet de confusion et de honte, Dieu en fera la matière de sa gloire, *et glorificabo eum.*

PREMIER POINT.

En quelque état que les hommes se trouvent, Dieu est toujours avec eux, non-seulement par cette immensité qui le rend présent partout, mais par de certaines communications particulières qui règlent pour ainsi dire leur état, et qui en font ou le bonheur ou le malheur. Je m'explique par une délicate réflexion de saint Bernard, qui remarque que trois choses règlent tous les états de l'homme; la contemplation, l'action et la souffrance.

Dans le ciel les bienheureux n'ont que la première de ces trois qualités, parce que Dieu ne se communiquant à eux que comme vérité et comme bonté, ils jouissent d'une contemplation paisible, sans action et sans souffrances. Dans les enfers les réprouvés n'ont que les souffrances pour partage, parce que Dieu ne se communiquant à eux que par sa justice, ils n'ont besoin ni de contemplation, ni d'action pour porter ce redoutable poids de ses vengeances.

Dans l'état où nous sommes, nous ne jouissons pas du bonheur de la contemplation, mais nous avons en partage l'action et la souffrance. Dieu ne se montre pas à nous tel qu'il est, mais il est avec nous pour nous faire agir et souffrir; agir afin de mériter, en coopérant à sa grâce; souffrir afin de nous sanctifier en buvant son calice. La contemplation toute pure fait la récompense des bienheureux; la souffrance toute pure fait le supplice des réprouvés; et l'action mêlée de souffrance fait le mérite des voyageurs.

Les réprouvés ne souffrent que pour souffrir, et les flammes qui les brûlent, ressemblent, dit saint Chrysostome, à celles qui dévoraient Sodome, c'est-à-dire que leurs peines se terminent à leurs peines mêmes, et qu'étant stériles pour le bien, elles ne sont fécondes qu'en malheur. Il n'en est pas ainsi de celles que Dieu nous envoie en cette vie; c'est par elles qu'il s'approche de nous, c'est par elles qu'il veut que nous revenions à lui, et que, sentant sa main charitable qui nous frappe, nous demeurions attachés à son service.

O sainte et favorable présence de Dieu dans le cœur de l'homme affligé! Sa prospérité l'avait éloigné du Seigneur : son adversité l'en rapprochera. Sa bonne fortune l'avait rendu orgueilleux et insupportable, sa disgrâce le rendra affable et humble. Ses plaisirs et ses richesses lui avaient fait secouer le joug de la plus légitime dépendance : ses douleurs et sa pauvreté, dures, mais salutaires maîtresses le ramèneront à son devoir. Les fausses consolations du monde l'y avaient attaché, les vraies misères et les continuelles infidélités de ce monde l'en détacheront

Nous en avons un bel exemple dans la personne de Jacob. Vous savez qu'il avait servi pendant l'espace de sept années Laban, dans l'espérance qu'il lui donnerait en mariage Rachel sa seconde fille; et qu'après de si longs services, au lieu de Rachel qu'il devait lui donner, il mena Lia sa fille aînée dans sa chambre, et le trompa. Ne vous avais-je pas servi pour Rachel, lui dit Jacob? d'où vient que vous m'avez trompé? permettez que je me retire! Eh bien! lui répondit Laban, voulez-vous me servir encore sept autres années, et vous aurez pour femme celle que vous souhaitez. Jacob, quelque mécontent qu'il fût, se radoucit, et consentit à demeurer avec son oncle. Mais comme il vit que nonobstant toutes ces promesses, ce n'était qu'un trompeur, et qu'il le regardait toujours de mauvais œil, il prit la résolution de le quitter. Vous savez, dit-il, à Rachel et à Lia, avec quelle fidélité j'ai servi votre père; voici pour la deuxième fois qu'il me trompe, quoique

Dieu ne lui ait pas permis de me faire tort. Séparons-nous de lui, l'ange du Seigneur m'a dit en songe : sortez promptement de cette terre, et retournez au pays de votre naissance.

Voilà la figure, mais voici la vérité. Combien de fois le monde, ce perfide Laban, au lieu de la belle Rachel, vous a-t-il donné Lia laide et chassieuse ? En combien de manières vous a-t-il imposé ? Que de déplaisirs n'y avez vous pas reçus ? Quelle inconstance et quelles disgrâces n'y avez vous pas essuyées ? *Dimitte me ;* il est temps que je vous quitte, lui avez-vous dit ; mais si ce monde pour lors a fait luire à vos yeux quelque petit rayon d'espérance, s'il vous a promis un peu plus d'honneur, de plaisirs ou de santé, quoique vous ayez éprouvé pendant plusieurs années son inconstance et sa perfidie, vous lui répondrez néanmoins : je demeurerai encore quelque temps avec vous, tenez-moi seulement parole.

Mais enfin quand vous voyez que ce monde ne vous regarde plus d'un bon œil, qu'un revers de fortune vous a réduit à un si fâcheux état ; que vos parents et vos amis mêmes vous abandonnent, qu'une maladie vous a tellement décharné et défiguré, que vous ne pouvez plus faire l'agrément des compagnies : c'est alors que ces disgrâces vous font prendre la résolution de ne plus vous attacher au service de ce perfide. C'est alors que l'affliction et la douleur, vous éveillant la nuit, vous disent comme à Jacob : quitte Laban, le Seigneur sera avec toi, marche sans hésiter dans la terre qu'il te montre, et où il faut que tu demeures.

Que faites-vous pour lors ? ce que fit Jacob, qui prit les dieux de Laban, et les mit sous un thérébinthe. L'abbé Rupert dit que le thérébinthe fait couler de son tronc une résine qui est amère, mais qui est médicinale. Que faites-vous aussi, lorsque les misères et les infidélités du monde vous ont rebuté ? Vous prenez ces fausses divinités que la prospérité vous avait fait adorer, et vous les mettez sous le thérébinthe de la croix. C'est là, cavaliers, où vous mettez vos épées, pour ne plus déclarer la guerre qu'à vos vices. C'est là, femmes mondaines, que vous cachez vos ornements et vos pierreries, pour ne vous revêtir que de sacs et de cilices. C'est-là, savants, que vous mettez vos livres, pour ne plus étudier que Jésus, et Jésus crucifié. C'est là où ce Dieu de bonté, et cet homme de douleurs est avec vous pour vous faire trouver du plaisir dans le sein même de la douleur.

Si vous preniez la croix toute seule, vous la trouveriez pesante et insupportable ; mais quand vous la prenez avec ce Dieu qui y est attaché, elle n'a plus de pesanteur : *Cum ipso sum in tribulatione.* Les païens, par une aveugle superstition adoraient leurs maux jusqu'à dresser des autels à la fièvre et à la mauvaise fortune. Les Juifs, bien loin d'adorer leurs maux, en faisaient le sujet de leurs malédictions et de leurs blasphèmes ; mais le chrétien éloigné de ces deux vicieuses extrémités se met dans un juste milieu, n'adorant pas ses maux comme ses divinités, n'en faisant pas non plus le sujet de son aversion, mais les considérant comme des liens qui attachent Dieu à son état, et qui ne manquent pas d'y répandre d'invisibles douceurs.

De là vient, dit saint Bernard, que dans nos sacrements qui impriment caractère, on fait des croix avec l'huile et le baume. Par la croix, on nous apprend que nous sommes nés pour les souffrances, et par le baume on nous fait connaître, que si nous en faisons un bon usage, nous y trouverons des douceurs et des consolations que Dieu y répandra à pleines mains, et que de quelque manière qu'il arrive, il nous en délivrera.

SECOND POINT.

Ouvrez, messieurs, les livres saints, voyez ce qui s'est passé depuis le commencement du monde jusqu'à l'établissement de l'Evangile ; considérez ce que Dieu à dit à son peuple dans l'ancienne loi, et ce que Jésus-Christ vous dit dans la nouvelle : vous n'y trouverez que des sujets de consolation et de joie dans vos plus fâcheuses disgrâces.

Tantôt Dieu dit à son peuple : Je me suis éloigné de toi, il est vrai, mais je ne m'en suis éloigné que pour un peu de temps ; je t'ai abandonné à la fureur de tes ennemis, parce que tu m'avais offensé ; mais je retirerai bientôt de dessus toi ma main vengeresse, et jetterai au feu les verges dont je t'ai frappé. Tantôt, après s'être plaint de l'infidélité de la Synagogue, qui s'était attiré à elle-même tous ses malheurs, il lui dit : Reviens, épouse ingrate, reviens, ne me quitte plus : le calme succédera bientôt à la tempête, et autant que je t'ai fait de mal, autant je te ferai de bien.

Mais qu'est-ce que Jésus-Christ ne vous promet pas dans l'Evangile ? Qu'est-ce que ses Apôtres ne nous disent point de sa part ? Vos afflictions seront de peu de durée, une abondante récompense vous attend dans le ciel, votre tristesse sera changée en une joie que nul ne pourra vous ôter ; vos maux ne dureront qu'un moment, et ce moment si court et si léger produira en vous un poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable (II *Corinth.*). Tant il semble que la miséricorde de Dieu ait voulu prendre de précautions pour aller au devant de vos murmures dans les disgrâces qui vous arrivent. Souffrez-les avec patience, elles seront courtes ; le Seigneur vous en délivrera, attendez-le avec un courage mâle, et que votre cœur demeure ferme : *Exspecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum* (*Psal.* XXVI, 14).

Attendez l'heure de Dieu : *Exspecta.* Ce n'est pas à vous à la lui marquer ; les verges dont il vous frappe sont encore entre ses mains, ce n'est pas à vous à les lui arracher. Qui a jamais vu un criminel marquer précisément à son juge l'heure de son supplice ? qui a jamais vu que les misères fussent à la disposition du misérable ? Jesus-Christ même ne voulut pas avancer d'un moment l'heure de sa mort ; et quand les Juifs lui dirent de descendre de sa croix, il

voulut que d'autres mains que les siennes l'en détachassent, pour vous apprendre à ne perdre jamais courage dans vos maux, à attendre avec une humble patience que la Providence vous en délivre : elle vous l'a promis : *Eripiam eum*, attendez son heure : elle viendra bientôt ; et à cette tristesse qui ne durera que quelque temps, succédera une joie que personne ne pourra vous ravir : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

Deux sortes de joie dans un chrétien affligé ; celle que lui donne l'état où il est, et celle que son espérance lui fournit. Il est pauvre, persécuté, malade : Dieu le veut de la sorte ; il s'en réjouit. Mais il espère qu'après cette pauvreté, cette persécution, cette maladie, il jouira bientôt d'une profonde paix, d'une parfaite santé, et d'une abondance éternelle ; il sait que Dieu est fidèle dans ses promesses, et son espérance le réjouit.

Ce sont là les deux mains de l'Epoux des cantiques ; de sa gauche, il soutient la tête de son Epouse : *Læva ejus sub capite meo ;* et de sa droite, il l'embrasse : *Et dextera illius amplexabitur me.* Si Dieu ne mettait sa main gauche sous la tête de cet innocent affligé, il se briserait de sa chute ; et s'il ne l'embrassait de sa droite, il ne trouverait aucune ressource dans ses maux : mais par les consolations qu'il lui donne pendant cette vie, et par l'éternité bienheureuse qu'il lui promet en l'autre, il laisse dans son cœur une joie parfaite.

Ou bien, disons que ces deux mains de l'Epoux qui rendent de si bons offices à l'Epouse malade, sont deux différentes attentes. Il faut s'attendre au mal quand on ne le souffre pas encore ; il faut s'attendre à la fin du mal quand on le souffre. L'exemple de Noé vous rendra cette moralité plus sensible.

Ce saint homme renfermé dans son arche qui, selon saint Chrysostome, portait au-dedans d'elle les semences du genre humain, considérant tous les hommes réduits à sa seule famille, se voyant au milieu des tigres et des lions, quelle devait être sa douleur et sa crainte ? Il ne se présentait à ses yeux que d'affreux spectacles : les campagnes, les bourgades, les villes, tout était enseveli dans les eaux. Il entendait les cris des mourants qui luttaient contre les flots, et quoique ses mains ne pussent leur donner aucun secours, son cœur n'était que trop capable de compassion pour en être attendri. Le silence qui succéda ensuite à ces cris ne lui fut pas moins sensible, sachant bien que si l'on ne se plaignait plus, c'était qu'il n'y avait plus personne pour se plaindre.

Cependant, ce grand homme parmi tant d'orages, conserva une admirable tranquillité d'esprit par deux sortes d'attentes. Il s'était attendu au déluge avant qu'il arrivât, et il s'attendit à la fin du déluge, après qu'il fut arrivé. Par la première de ces attentes, il bâtit son arche, quoique plusieurs se moquassent de lui, comme d'une entreprise apparemment ridicule ; et par la seconde, il éleva son cœur à Dieu, et se soutint par son espérance en son infinie miséricorde.

Bel exemple, messieurs, qui vous montre quelle doit être à l'égard des afflictions de la vie la disposition de vos cœurs ! Vous devez les prévenir avant qu'elles vous attaquent. Car enfin, c'est ignorer que vous êtes hommes que d'ignorer que vous devez souffrir. Les misères et les pleurs sont, dit saint Bernard, les deux astres qui ont présidé à votre naissance : vous souffrirez, vous pleurerez, c'est une nécessité indispensable. Qui de vous peut se promettre qu'il jouira toujours ou d'une santé parfaite, ou d'une longue et continuelle prospérité ?

Ce que vous avez donc à faire est de vous bâtir de bonne heure une arche dans laquelle vous vous renfermerez ; et si Dieu vous envoie à l'école des fourmis, c'est pour vous avertir, dit saint Augustin, de profiter de l'exemple de ce petit animal qui, pendant que les autres oiseaux chantent durant l'été, amasse dans cette belle saison de quoi se nourrir pendant l'hiver. Le beau temps ne durera pas toujours ; à une saison de plaisirs et de biens succédera une autre saison de pauvreté et de maladie. Faites donc, pendant ces temps, sereins provision de vertus, afin que quand l'hiver des disgrâces viendra, vous trouviez de quoi vous nourrir.

Que les impies chantent et se divertissent, leur joie passera bientôt ; et comme la plus grande partie des oiseaux meurt pendant l'hiver faute d'aliments, ces malheureux, pour n'avoir fait aucune provision de vertus, périront dans leurs afflictions. A votre égard, vous vous y soutiendrez, et trouvant au dedans de vous ce que la grâce du Seigneur et votre prévoyance y auront mis, vous vivrez en lui et pour lui.

Voilà votre première attente. Il faut vous préparer aux adversités : *Calicem meum bibetis ;* mais quand elles vous attaqueront, ne vous abattez point ; et si la main gauche de l'Epoux, qui marque le temps présent, ne vous soutient, il faut que sa droite, qui marque la vie future, vous embrasse et vous rende constants et inébranlables dans les maux qui doivent faire la matière de votre gloire : *Et glorificabo eum.*

TROISIÈME POINT.

Dans la pensée de saint Grégoire, pape, Dieu frappe les hommes en quatre manières et leur fait quatre différentes plaies. Il les frappe en Dieu, c'est une plaie de roi et de souverain ; il a sur nous un pouvoir absolu, il peut nous enrichir et nous appauvrir, nous élever et nous humilier : tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons lui appartient. Il les frappe pour se venger d'eux, et c'est une plaie d'ennemi : *Plaga inimici percussi te.* Il les frappe pour les guérir, et c'est une plaie de médecin ; il les frappe, enfin, pour les glorifier et les mettre en possession de son héritage, et c'est une plaie de père.

Vous dire ici de quelle manière il se sert des afflictions pour en faire la matière de la gloire et du bonheur des élus, ce serait en-

treprenare un sujet presque infini ; il suffit de vous dire que cette seule considération doit vous rendre ce que vous souffrez, non-seulement supportable, mais encore très-doux et très-précieux.

Il n'en fallait pas davantage, dit saint Ambroise, pour consoler les justes de l'ancien et du nouveau Testament dans le fort de leur douleur (*D. Amb. l.* III *de Virginibus*). On jette Jérémie dans un lac, et il y bénit le Seigneur. On lapide Etienne, et au milieu de cette grêle de cailloux dont on l'accable, il voit les cieux ouverts. On maltraite les apôtres, et ils se réjouissent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ce qu'ils souffrent. Oh! que le Seigneur est bon de faire trouver tant de consolations et de douceurs dans les maux qu'on endure! Oh! qu'il est bon d'en faire le sujet de la gloire et de la récompense de ceux qu'il aime!

Je le pardonne de s'affliger à ceux qui n'ont aucune espérance de la vie future et de la gloire éternelle; mais pour vous qui, par les principes de votre foi, savez que vos souffrances, non-seulement seront courtes, mais qu'elles vous seront utiles et avantageuses, je ne vous le pardonne pas de murmurer. Je veux, au contraire, que par votre patience et votre résignation aux ordres de Dieu, vous lui offriez le plus agréable de tous les sacrifices.

Quand David parle de ceux qu'il veut lui offrir, il dit qu'il lui présentera des holocaustes pleins de moelle. Rien de plus intérieur dans l'animal que la moelle : on ne peut la lui ôter qu'on ne le détruise. Vous pouvez tondre une brebis, sa peau lui demeure; vous pouvez l'écorcher, sa chair restera, vous pouvez la décharner, vous trouverez ses os; brisez ces os, il y aura de la moelle; mais lorsqu'il n'y a plus de moelle, l'animal est détruit.

La maladie peut vous ôter votre santé, la médisance peut vous ravir votre honneur, la mort peut vous enlever vos proches; mais tout cela ne touche pas encore à la moelle. Il y a en vous une fermeté de cœur, et une égalité d'esprit soumis aux ordres de la Providence : et comme c'est un bien qu'on ne peut vous arracher malgré vous, c'est cette moelle que vous devez offrir au Seigneur, et lui dire : J'avais du bien dont j'assistais les pauvres, j'avais du crédit dont je me servais pour protéger la veuve et l'orphelin, j'avais de la santé que j'employais à la visite des prisonniers et des malades : vous m'avez ôté tout cela, ô mon Dieu! que votre saint nom soit béni; mais j'ai encore un cœur pour vous aimer, une bouche pour vous louer, un esprit pour m'entretenir, dans mon affliction, de vos infinies miséricordes. Recevez, Seigneur, recevez en sacrifice ce petit présent, et vous rendant ce que je puis, donnez-moi ce que vous m'avez promis.

SECOND DISCOURS.

Plorabitis et flebitis vos, mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Vous pleurerez et gémirez vous, le monde se réjouira pendant que vous vous affligerez; mais votre tristesse se changera en joie.

Que les pécheurs jouissent d'une prospérité tranquille, et que les disgrâces semblent tombées en partage aux gens de bien, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en est étonné. Seigneur, puisque vous êtes infiniment juste, *d'où vient*, lui disait Job, *qu'il n'y a d'honneur, de joie, d'abondance, que pour les impies : Quare ergo impii vivunt sublevati, confortatique divitiis ;* de misères, d'humiliations, de douleur, que pour les gens de bien? Et vous, adorable Sauveur, si vous aimez vos apôtres, pourquoi faut-il qu'ils pleurent et qu'ils gémissent pendant que le monde se réjouira?

Vous avez sujet de vous en étonner, messieurs, mais vous n'en auriez point de vous en plaindre. C'est par la raison même que Dieu aime les siens, qu'il les afflige; et s'il avait moins d'amour pour eux, peut-être paraîtrait-il au dehors avoir plus d'indulgence. Il veut les sauver, et l'affliction est le moyen dont il se sert pour arriver à cette fin. Et si cela est, vous qui êtes affligés, quel sujet auriez-vous de vous plaindre? Dieu ne peut vous sauver plus efficacement pour vous que par les afflictions; vous le verrez dans mon premier point : Dieu ne vous peut sauver plus amoureusement pour lui que par les afflictions; vous le verrez dans mon second point.

PREMIER POINT.

Que Dieu veuille nous sauver tous, c'est une vérité orthodoxe; mais qu'il veuille aussi que nous contribuions de notre côté à notre salut, c'est une vérité qui n'est pas moins solidement établie dans les livres saints. Notre salut dépend et de Dieu et de nous : de Dieu qui nous appelle, de nous qui le suivons; de Dieu qui nous donne ses grâces, de nous qui y coopérons; de Dieu, par sa miséricorde, de nous, par notre fidélité. *Voulez-vous entrer à la vie*, c'est ce qu'il nous demande : *Si vis ad vitam ingredi?* le voulez-vous? Il faut donc le vouloir : mais que faut-il faire pour le vouloir, et le vouloir efficacement? *Serva mandata : Garder ses commandements.*

Or, comme ces commandements sont de deux sortes; les uns négatifs : *Tu ne jureras point, tu ne tueras point;* les autres positifs : *Tu adoreras et aimeras ton Dieu; tu honoreras ton père et ta mère;* il y a aussi deux conditions nécessaires au salut; l'une négative, qui est la fuite du péché; l'autre positive, qui est la pratique de la vertu : conditions si essentielles que sans elles on ne peut se sauver; conditions si avantageuses, qu'avec elles on travaille efficacement à son salut. Et c'est dans ces deux choses que consiste l'utilité des afflictions chrétiennes, qui sont les vrais moyens dont Dieu se sert pour sauver ceux qu'il aime. Veut-il les retirer du vice? il les afflige; veut-il les établir dans la pratique des bonnes œuvres? il leur envoie des afflictions et des croix.

Il traite les pécheurs, dont il connaît la

disposition à abuser des biens qu'il leur donne, comme un bon père traite un enfant qu'il connaît porté au jeu, à la débauche, ou à d'autres folles dépenses. Il fait un testament où il le lie par une substitution. A considérer cette substitution en elle-même, il y paraît quelque chose d'odieux ; mais à la prendre selon l'esprit des législateurs, elle vient d'un fonds de sagesse et de bonté.

C'est, ce semble, quelque chose de dur dans un père, d'ôter à un enfant la propriété de son bien : mais c'est effectivement une marque de sa tendresse, et un conseil que sa charité lui fait prendre, pour le mettre dans une heureuse nécessité d'être riche, en quelque manière, malgré lui. Il dissiperait tout son bien en dépenses, ou criminelles ou inutiles ; il faut arrêter ses prodigalités et ses débauches, par une substitution qui le lie.

Pécheurs, c'est ainsi que Dieu vous traite. Il voit que vous abusez des richesses, des plaisirs, des honneurs qu'il vous a donnés : il vous les ôte. A quoi, femme mondaine, a servi ta beauté ? à entretenir ton orgueil, à jeter dans les cœurs d'autrui des flammes impures, à t'exposer, sinon au dernier de tous les péchés, du moins à d'autres désordres qui ne sont jamais sans péché. Ta beauté t'a perdue ou te perdrait : Dieu te l'ôte, et en te l'ôtant il t'aime.

Vous qui avez du bien, à quoi ce bien vous a-t-il servi, et à quoi vous servira-t-il? Si c'était à relever une famille ruinée, à soulager les pauvres, à prendre soin de l'éducation des pupilles et de l'entretien des veuves, à la bonne heure. Mais ce bien n'a servi et ne servirait qu'à entretenir votre luxe ou votre avarice, qu'à vous rendre ou durs ou prodigues : Dieu qui vous aime, vous l'ôte, se contentant de vous laisser votre légitime, il vous met hors d'état d'abuser du reste. Le voulez-vous de la sorte, et vous résignez-vous à sa sainte volonté? Vous ne pouvez travailler ni plus utilement ni plus efficacement à votre salut.

Que dirai-je d'un autre moyen qu'il vous offre d'acquérir les vertus qui vous manquent, et sans lesquelles vous ne pourriez vous sauver? Non-seulement en vous affligeant il tarit la source de vos péchés, il vous donne encore de quoi opérer les plus grandes vertus. Oh! que les grandes richesses ont fait de grands avares et de grands libertins! oh! que la pauvreté a fait de débonnaires et de dévots! oh! que les grandes dignités ont fait d'ambitieux et de violents! oh! que les revers de fortune et les disgrâces ont fait d'humbles et de doux! oh! qu'il y en a eu, qui, éloignés de Dieu et de leurs devoirs pendant la prospérité, ont dans l'adversité changé de conduite et de cœur! Qu'il y en a eu, qui, attachés au monde par de petites amitiés ou par d'autres liens, s'en sont détachés par les disgrâces qu'ils y ont essuyées, et qui, après avoir goûté combien il est doux de servir Dieu, ont pris la résolution de ne plus aimer le monde, quand il serait mille fois plus aimable qu'il ne l'est!

Ce qu'ils ont fait d'abord par politique ou par nécessité, ils le font ensuite par amour et par vertu. L'édifice de leur salut, encore mal assuré et comme chancelant, avait d'abord besoin d'appui pour se soutenir : mais dès qu'il est arrivé à sa perfection (si cependant il est jamais parfait en cette vie), il semble se soutenir et se conserver par lui-même.

Quand une voûte n'est pas encore achevée, on se sert d'arcades de bois pour la soutenir : mais dès qu'elle est fermée et solide, on les ôte. Surprenant effet des afflictions qui servent à établir et à soutenir la vertu, dit saint Augustin ! La nécessité ou la politique ont été comme l'arcade qui a servi d'appui à la vertu encore mal assurée de cet homme affligé; mais dès que son cœur s'est attaché à Dieu, ces faibles appuis lui deviennent inutiles, il le sert par amour, et il n'y a point de bonnes œuvres qu'il ne fasse : n'est-ce pas là travailler utilement à son salut?

Oui, mais il y a eu des saints qui ont eu de grandes richesses, de grands biens, de grandes charges, et qui cependant n'ont pas laissé d'être sauvés. A mon égard, je ne demande pas ces hautes fortunes, je me contente d'un peu de bien pour vivre sans tant de pauvreté, d'un peu de santé pour vivre sans de si longues infirmités; d'un peu de repos pour vivre sans être exposé à tant de chagrins; d'un peu d'honneur sans recevoir tant d'affronts et de si sanglantes railleries : pourquoi ne m'accorderait-on pas cette médiocrité, et n'y ferais-je pas mon salut, puisque ces saints l'ont fait dans une paisible et abondante prospérité?

Et moi, je vous réponds : pourquoi serez-vous mieux traités que tant de saints qui ont souffert les plus cruels et les plus ignominieux supplices? que tant de grands hommes qui ont été réduits à la dernière misère, et qui cependant étaient incomparablement plus justes que vous? Avez-vous leurs vertus pour mériter leur prospérité; et si vous aviez ce peu de santé, ce peu de bien, ce peu de repos que vous demandez, vous sauveriez-vous dans cette médiocrité, comme ils se sont sauvés dans leur prospérité?

Mais les autres s'enrichissent, et moi je m'appauvris; les autres sont honorés, et moi je suis méprisé; les autres se divertissent, et moi je suis accablé de tristesse; les autres jouissent d'une parfaite santé, et moi je ressens de cruelles et d'insupportables douleurs. Qu'ai-je fait à Dieu pour être si rigoureusement traité?

Qu'est-ce que Joseph lui avait fait pour être jeté dans une obscure et étroite prison? c'est qu'il n'avait pas voulu consentir à un adultère. Qu'est-ce que Job lui avait fait pour être tout couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête? c'est que dans tout le monde il n'y avait point d'homme aussi juste que lui. Qu'est-ce que Tobie lui avait fait pour être frappé d'aveuglement? c'est qu'il gardait plus exactement que les autres les commandements du Seigneur. Qu'est-ce que lui avaient fait trois jeunes hommes pour être jetés dans une fournaise ardente? c'est

qu'ils n'avaient pas voulu fléchir les genoux devant la statue de Nabuchodonosor. Qu'est-ce que lui avait fait Daniel pour être précipité dans la fosse aux lions? c'est qu'il se tournait du côté de Jérusalem pour prier et adorer son Dieu.

Voilà ce qu'avaient fait ces saints hommes pour être ainsi affligés. Ils étaient justes, il n'en fallait pas davantage pour être exposés à ses épreuves. Le Seigneur voulait les sauver, il n'en fallait pas davantage pour les rendre dignes des plus grandes récompenses : le propre effet de la patience chrétienne étant, comme dit l'apôtre saint Jacques, de rendre ses ouvrages parfaits : *Patientia opus perfectum habet.*

Il y a des ouvrages qui se font tout d'un coup, comme les verres, qu'un petit souffle forme, mais il ne faut aussi qu'un souffle pour les détruire : un vent un peu violent en cassera plus en une heure qu'on n'en saurait faire en un mois. Il y a d'autres ouvrages qui, quoiqu'ils ne se fassent pas tout d'un coup, ne sont pas tout d'un coup parfaits. Tels sont les ouvrages de plâtre que l'on jette en moule : quand on y a jeté une statue, elle en sort entière, mais il en faut rechercher et polir les traits. Enfin il y a de troisièmes ouvrages qui ne se font qu'avec beaucoup de peine : tels sont les ouvrages de sculpture, qu'on ne travaille qu'à coups de marteaux et de ciseaux ; ouvrages à la vérité longs, mais en quelque manière éternels.

Ces trois ouvrages nous représentent ceux de la fortune, de la nature et de la grâce. Les premiers se font tout d'un coup; il ne faut qu'un petit souffle, qu'une intrigue, que l'accès auprès d'un ministre, pour tirer un homme de la poussière : hier il n'était rien, aujourd'hui c'est un gros seigneur. On l'avait vu à pied comme un valet, on le voit en carrosse suivi d'une grande troupe de valets. Il s'est enrichi tout d'un coup : mais comme sa fortune s'est faite en moins de rien, il ne faut presque rien pour la détruire. Un coup de vent l'a mis sur la tête des autres, un autre coup de vent l'abattra à leurs pieds. Qu'est-il devenu? quelle figure fait à présent sa famille? où sont ses grands biens? tout a été brisé. Ce n'était qu'un ouvrage de verre.

Les ouvrages de la nature ressemblent à ceux de métal. Nous sortons du sein de nos mères avec nos organes et nos facultés; mais nous ne sommes pas pour cela parfaits. Plusieurs années s'écoulent avant que notre corps se fortifie, et que notre esprit se forme : et après avoir pris beaucoup de peine pour nous rendre habiles, une fièvre ou un autre accident nous enlèvera inopinément du monde.

Enfin les ouvrages de la grâce ressemblent à ceux de sculpture. Quand un habile ouvrier veut faire une statue, il prend du marbre sur lequel il trace sa figure avec du crayon; il lui fait des yeux, une tête, des bras, des pieds, et à grands coups de ciseaux il en figure tous les traits. C'est ainsi que travaille la grâce pour faire des hommes parfaits; et comme ils ne le peuvent être s'ils ne ressemblent à Jésus-Christ : que fait-elle? Si Jésus-Christ a été dépouillé et exposé nu sur sa croix, cette grâce les dépouille par un procès, par une irruption de gens de guerre, par un incendie. Si Jésus-Christ a été couronné d'épines et couvert de plaies, cette grâce se sert de violentes migraines, de douleurs aiguës, de longues et de continuelles infirmités. Si Jésus-Christ, etc.

Qui aurait cru que de fréquents coups de ciseaux eussent pu faire une si belle figure? Qui aurait cru de même que ces afflictions eussent pu rendre des hommes si parfaits? C'est en quelque manière par la patience du marbre que cette figure en est sortie : c'est aussi par la patience chrétienne avec laquelle ces hommes ont enduré les afflictions dont la grâce s'est servie pour les frapper, que sont sorties ces images de Jésus-Christ : *Patientia opus perfectum habet.*

Mais encore, d'où lui vient cette propriété de donner cette perfection à ses ouvrages? c'est que toutes les vertus lui sont unies. La foi : cette vertu regarde les afflictions comme envoyées de Dieu. L'espérance : elle les considère comme des gages de la bienheureuse éternité. La charité : elle les fait aimer. L'obéissance : elle nous apprend à nous soumettre. La douceur : elle nous rend plus traitables. La religion : elle nous fait faire de nos biens et de notre être un sacrifice à la souveraineté de Dieu. N'est-ce pas là faire des ouvrages parfaits? Mais s'ils sont parfaits, Dieu ne peut donc vous sauver ni plus utilement et plus efficacement pour vous, ni aussi plus amoureusement pour lui.

SECOND POINT.

On ne connaît l'amour que par le bien que l'on veut; on ne connaît le bien que l'on veut que par celui que l'on fait; et de là, il s'ensuit, que comme le salut est le plus grand de tous les biens, et que d'ailleurs les souffrances sont des moyens efficaces pour l'opérer, il est certain que Dieu ne nous aime jamais davantage que lorsqu'il nous en envoie.

Ainsi l'entendait le prophète, quand il disait à Dieu qu'il conduirait son peuple dans sa colère : *Deduces populum tuum in ira.*

Etrange et mystérieuse expression! s'écrie saint Augustin. Si le prophète disait que Dieu abandonnera son peuple dans sa colère, qu'il le châtiera, qu'il le perdra sans ressource, on ne s'en étonnerait pas ; mais de dire qu'il lui servira pour lors de guide, c'est ce qu'on ne peut jamais comprendre, à moins qu'on ne sache qu'il y a en Dieu une colère de père, qui, d'un côté, ne pouvant souffrir que le péché soit impuni, et qui, d'un autre côté, ne voulant pas que ses enfants, qui l'ont commis, périssent, prend la verge en main pour les châtier et les conduire dans les voies du salut, par où il faut qu'ils marchent.

Ce n'est que par la fin qu'on peut juger sainement des choses. Pour juger de l'intention d'un sculpteur, il ne faut pas considérer son marbre quand il le frappe, il faut le re-

garder quand il sert de colonne pour soutenir un bel édifice. Pour juger de l'intention d'un orfèvre, il ne faut pas considérer l'or qu'il fond dans le creuset, il faut regarder cet or employé en vases, en médailles, en couronnes propres à mettre sur les têtes des rois.

De même, pour juger de l'intention de Dieu quand il vous met dans le creuset de la douleur, et qu'il vous frappe par de rudes coups, considérez, dit saint Jean Chrysostome, qu'il ne vous fond et ne vous frappe que pour vous purifier et vous sauver. Ainsi se sont faits les martyrs qu'il a frappés sous le marteau et le fer des bourreaux : *Tunsionibus, pressuris, expoliti lapides.* Ainsi se sont faits les pénitents, qui ont regardé les maux qu'ils ont reçus de Dieu et ceux qu'ils se sont procurés à eux-mêmes, comme des maux salutaires qui viennent de sa miséricorde et de son amour, qui voulait les placer comme de riches colonnes dans le ciel.

Ce que Dieu prétend faire de vous, mes frères, c'est que vous soyez de grands saints; que la couronne que vous recevrez soit en même temps une couronne de miséricorde et de justice, disposant tellement les choses en votre faveur, que vos afflictions vous tiennent lieu de mérite auprès de lui, et voulant bien se rendre, par elles, votre débiteur, afin qu'il vous accorde, comme s'il s'acquittait d'une dette, ce qui n'est qu'un pur présent de sa bonté.

Ce qu'il prétend de vous, c'est que vous fassiez par reconnaissance, le dirai-je? par imitation, ce qu'il a fait pour vous par amour; que votre vie se forme sur la sienne, que vous soyez des membres souffrants sous ce Chef mourant, afin qu'un jour, comme lui, vous jouissiez de sa gloire.

Vous le savez, et il n'est pas nécessaire qu'on vous le dise, ces maux que vous souffrez ne viennent ni de son impuissance, il peut tout, ni de son ignorance, il sait tout, ni de sa haine, il aime tous ses ouvrages. Quelle en peut donc être la cause? L'amour infini qu'il vous porte; amour rigoureux, il est vrai, mais amour bienfaisant, amour qui vous châtie, mais qui vous prédestine; amour qui vous frappe, mais amour qui vous fait connaître que vous êtes ses enfants: *Quem diligit Dominus castigat, flagellat autem omnem filium quem recipit* (*Heb.*, XII). Il afflige, il frappe tous ses enfants. Il n'en a excepté ni ses apôtres, ni ses prophètes, ni ses confesseurs, ni ses vierges, ni son propre Fils. Ainsi, quand vous êtes affligés, jetez les yeux sur Jésus souffrant, pensez au plus sage de tous les hommes, qui a été le moins écouté; au plus aimable de tous les hommes, qui a été le moins aimé; au plus innocent de tous les hommes, qui a été le moins épargné; au plus doux de tous les hommes, qui a été le plus rebuté; au plus puissant de tous les hommes qui a été le plus humilié. Son innocence était-elle moindre que la vôtre, ou vos maux sont-ils plus grands que les siens? Pensez à sa personne, c'est un Dieu; pensez à son ignominie, c'est un gibet; pensez à ses mérites, ils sont infinis; pensez à son supplice, il est cruel et infâme; pensez à ceux qui le persécutent, ce sont ses propres sujets : c'est son apôtre qui le livre à ses ennemis, son propre Père qui l'abandonne.

Après cela, est-il juste que vous vous plaigniez, ou de Dieu, quelques disgrâces qui vous arrivent, ou du monde, puisque vous n'en devez rien espérer? Cela est bon pour les impies, qui mettent toute leur espérance dans les créatures; mais pour vous, qui attendez d'autres biens en l'autre vie, ne murmurez jamais des maux dont vous êtes affligés en celui-ci. Craignez, dit saint Augustin, non d'être châtiés et punis de Dieu, mais d'en être deshérités; craignez, non la perte de quelques biens temporels dont l'attachement vous damnerait, mais celle des biens éternels, dont la seule jouissance peut vous rendre heureux.

AMBITION.

Passion pour les honneurs, désir de la gloire, orgueil, etc.

PREMIER DISCOURS.

Nescitis quid petatis : potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei : possumus.

Vous ne savez ce que vous demandez : pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même? Oui, nous le pouvons, lui répondirent-ils (*S. Matth., ch. XX*).

Ce n'est pas sans une providence particulière que Jésus-Christ étant venu enseigner aux hommes l'humilité, a choisi des disciples qui, dans la bassesse de leur condition, n'ont pas laissé d'être ambitieux et jaloux de l'honneur du monde.

Il a voulu, disent les Pères, en nous instruisant des désordres de cette passion en leurs personnes, nous faire connaître les vrais caractères de la nôtre, afin que les leçons qu'il leur ferait sur une matière de cette importance, nous servissent de règle pour former nos mœurs et nous réduire à cette sainte humilité, sans laquelle il n'y a point de salut.

Deux disciples de Jésus-Christ le prient, par l'organe de leur mère, de leur donner les deux premières places dans son royaume, et comme il leur demande s'ils pourront boire son calice, qui est celui de sa passion et de ses souffrances, ils lui répondent sans hésiter qu'ils le peuvent. Les autres disciples en sont alarmés, ils se mettent en colère, et se scandalisent d'une prière et d'une réponse si téméraire.

Toutes ces circonstances nous découvrent les vrais caractères de l'ambition : qu'elle est aveugle dans ses recherches et dans ses poursuites, présomptueuse dans ses sentiments et dans ses pensées, odieuse dans ses sujets et dans ses effets. Aveugle dans ses recherches et dans ses poursuites: ces deux disciples ne savent ce qu'ils demandent : *Nescitis quid petatis;* présomptueuse dans ses sentiments et dans ses pensées : ils répondent hardiment au Fils de Dieu qu'ils peuvent boire son calice : *Possumus;* odieuse dans ses suites et dans ses effets : les dix autres disciples font paraître leur indignation contre ces deux frères : *Et decem indignati sunt.*

Mais si l'ambition est aveugle dans ses re-

cherches et dans ses poursuites, c'est l'humilité de Jésus-Christ qui doit corriger cet aveuglement. Si l'ambition est présomptueuse dans ses sentiments et dans ses pensées, c'est l'humilité de Jésus-Christ qui doit corriger cette présomption. Enfin, si l'ambition est odieuse dans ses suites et dans ses effets, c'est l'humilité de Jésus-Christ qui doit en étouffer la haine et l'envie.

PREMIER POINT.

Quoiqu'il n'y ait point de passion qui n'aveugle l'homme, et qui ne lui fasse voir les choses dans un faux jour, on peut dire néanmoins, avec toutes sortes de vérité, que ce caractère convient particulièrement à l'ambition.

Quel aveuglement, en effet, de s'ôter la satisfaction et le repos; d'être toujours dans l'agitation et dans le trouble; de prendre plaisir à s'accabler d'ennuis, et de se faire gloire de cet accablement; de bâtir sur le penchant d'un profond abîme; de n'être jamais ni à Dieu ni à soi, mais de dépendre d'autant de gens qu'on a de supérieurs ou de compétiteurs au-dessus de sa tête!

Voilà cependant le funeste sort de l'ambition qui, toute fière qu'elle est, achète l'honneur aux dépens de l'honneur et de la liberté. Peut-on concevoir un aveuglement pareil? N'est-ce pas renoncer à sa propre félicité, et se résoudre à porter un enfer au milieu de soi? Voilà, dit saint Augustin, comment les sages mêmes du paganisme ont raisonné, et si, avec tout cela, ils n'ont pas laissé d'être ambitieux, ça été, ou parce qu'ils se sont contentés de ces belles spéculations, sans vouloir les réduire en pratique, ou parce que, selon la loi de Dieu, cette passion ne devait être guérie que par la grâce et les instructions de Jésus-Christ.

Sa morale a dans sa simplicité je ne sais quoi qui nous en découvre l'aveuglement: un ambitieux, dans le sentiment du Fils de Dieu, concevant les choses d'une manière contradictoirement opposée à ce qu'elles sont en elles-mêmes.

Dans le sentiment du Fils de Dieu, et dans l'idée qu'il nous en donne, les honneurs du monde sont des charges et des fardeaux, et cependant l'ambitieux les regarde comme des grâces et des bienfaits: première marque de son aveuglement. Dans le sentiment du Fils de Dieu, ces honneurs sont des engagements à servir les autres, et cependant on les considère comme des prééminences qui attirent du respect: seconde marque de son aveuglement. Dans le sentiment du Fils de Dieu, les honneurs sont des calices d'amertume, et cependant l'ambitieux les embrasse comme un fonds qui ne lui doit produire que de la satisfaction et de la douceur: troisième marque de son aveuglement. Dans le sentiment du Fils de Dieu, les honneurs sont quelque chose de sacré, et cependant l'ambitieux les regarde comme des avantages purement temporels: quatrième et dernière marque de son aveuglement.

Les honneurs du monde sont des fardeaux, peut-on le nier sans donner le démenti au Saint-Esprit, et sans accuser d'ignorance et de faiblesse tant de saints qui, se voyant engagés dans des dignités, ou ecclésiastiques, ou séculières, ont tremblé de frayeur à la vue de si fâcheuses et de si incommodes charges? Cependant l'ambitieux en juge tout autrement, se faisant de ces fardeaux une grâce et un bienfait.

De là vient qu'il n'y a point de ressort qu'il ne fasse jouer pour se les mettre sur les épaules, et, au défaut de ses mérites personnels, il emploie la ruse et la cabale, et peut-être quelque chose de pire. Voyez les mesures que prennent Jacques et Jean pour faire agréer leurs injustes requêtes: ils ont l'adresse de faire parler leur mère; ils y emploient les prières, les soumissions, les adorations; ils demandent les premières places dans le royaume de Jésus-Christ, par les termes les plus humbles, ou, pour mieux dire, les plus ravalés. Belle idée de ce que nous voyons souvent dans notre siècle, où l'on n'arrive aux honneurs que par des lâchetés et des bassesses indignes d'un honnête homme. Mais qu'est-ce que le Fils de Dieu répond? *Vous ne savez ce que vous demandez.* Chose si vraie, que si un ambitieux faisait réflexion à la charge qu'il s'impose, en recherchant les honneurs avec tant d'empressement, il faudrait toutes les raisons et divines et humaines pour l'y engager; mais, comme il est aveugle, il a des sentiments tout opposés.

En second lieu, les honneurs du monde ne sont, à proprement parler, que de glorieuses servitudes, que de nouveaux engagements à se regarder comme un homme d'autrui, et qui doit moins songer à soi qu'à son prochain. Je sais que le monde ne convient pas de cette vérité, parce que, comme dit le Fils de Dieu: *Parmi les nations, ceux qui sont élevés au-dessus des autres, ne songent qu'à dominer et à se faire servir.* Mais je sais aussi ce qu'il ajoute: *Il n'en sera pas de même parmi vous,* dit-il à ses apôtres, *celui d'entre vous qui est le plus grand doit faire état d'être le serviteur des autres, et s'il en agit autrement, il se méconnaît; car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.*

Or, il ne serait pas juste qu'il y eût sur la terre une grandeur plus indépendante que la sienne. Aussi, quelque supériorité que le chef de l'Eglise ait sur tout ce corps mystique, il ne prend point d'autre titre que celui de *serviteur des serviteurs de Dieu*, titre qui subsiste encore aujourd'hui, et dont il se fait honneur contre les fausses règles de l'ambition du monde. Mais, qu'arrive-t-il, un homme, au lieu de regarder ces honneurs comme des engagements à servir les autres, il les considère comme des titres fastueux, pour se faire respecter, honorer, obéir, servir, disant, comme le centenier de l'Evangile, quoique dans un sens bien différent: J'ai beaucoup de gens sous moi; si je commande à l'un de marcher, il marche, à l'autre de venir, il vient.

Cet esprit de domination est si universellement répandu dans tous les états, que ceux

que nous regardons comme les plus saints n'en sont pas même exempts, dit saint Bernard. Les ministres de l'Eglise semblent ne s'empresser qu'à faire valoir leur droits, qu'à se faire honneur de leur dignité, qu'à maintenir leurs priviléges; et tout cela faute d'avoir compris que les honneurs du siècle qui les distinguent sont en même temps des titres qui les engagent à servir les autres.

Ce n'est pas tout. Ces honneurs sont des calices de souffrances, parce qu'il est impossible, dit saint Augustin, de soutenir une dignité, non-seulement selon les règles du christianisme, mais encore selon les maximes du siècle, sans être déterminé à souffrir. Cependant, que fait l'ambitieux? Il regarde ces honneurs comme un fonds qui ne doit lui produire que de la satisfaction et de la douceur, et il est du nombre de ceux qui, comme dit saint Paul, *se plaisent en eux-mêmes*, n'ont de l'amour que pour eux-mêmes, et qui, au lieu de veiller sur les autres, vivent dans une molle et criminelle inaction.

Enfin, ces honneurs sont quelque chose de sacré, puisque ce sont des participations et des écoulements de l'autorité de Dieu. Mais comment un ambitieux les regarde-t-il? Il les regarde comme des avantages purement temporels. Combien me rapportera cette charge? Que retirerai-je de cet emploi? Horrible profanation! funeste aveuglement! L'ambition n'en demeure pas là : non-seulement elle est aveugle dans ses recherches et dans ses poursuites, elle est encore présomptueuse dans ses sentiments et dans ses pensées

SECOND POINT.

La réflexion de saint Ambroise est pleine d'un grand sens, quand il dit qu'un ambitieux est ou extrêmement injuste, ou furieusement présomptueux : injuste, s'il recherche des charges dont il se croit indigne; présomptueux, s'il se persuade en être digne. Et comme il arrive très-rarement qu'on se rende cette justice à soi-même, de se croire indigne des charges que l'on souhaite, ce Père conclut de là que le principe le plus ordinaire qui fait agir l'ambitieux, est la présomption de sa propre suffisance; et de là il est aisé de voir quels sont les désordres de l'ambition.

Car, prenez garde à toutes les conséquences qui suivent de ce principe. Un ambitieux prétend à tout, par conséquent, il se croit capable de tout; un ambitieux ne met pas de bornes à ses désirs, par conséquent, il n'en met pas non plus aux pensées et aux sentiments qu'il a de sa suffisance. Un ambitieux désire les premiers rangs dans l'Eglise et dans l'Etat, par conséquent, il se porte ce témoignage qu'il est plus parfait que tous les autres, puisque, s'il se croyait inférieur à eux en mérite, il ne voudrait pas commettre cette injustice de s'élever au dessus de leurs têtes.

Qu'est-ce en effet qu'un homme entêté de cette maudite passion? C'est, répond saint Chrysostome, un homme qui croit pouvoir soutenir tout le fardeau de la dignité qu'il poursuit; un homme qui, selon les différents états auxquels il veut s'engager, croit avoir assez de force, de lumière, d'intégrité, de zèle pour les remplir; un homme qui ne reçoit jamais de récompense, qui, à son sens, ne lui soit due, ni de faveur qu'il n'ait méritée.

Demandez-lui si, dans cette charge qu'il poursuit, il pourra s'acquitter fidèlement de son devoir : s'il a toutes les dispositions nécessaires pour y entrer; s'il a assez d'assiduité, d'application, de génie, de fermeté pour rendre prompte justice à un chacun, et s'élever au-dessus de toutes les sollicitations, et mille autres obstacles qu'il faut qu'il surmonte : il vous répondra sans hésiter qu'il le peut; mais c'est en cela même que je dis qu'il ne le fera pas, et qu'il ne pourra pas même le faire. Pourquoi? parce que sa présomption est un grand empêchement à le faire et à le bien faire.

Ne voyons-nous pas par une expérience trop ordinaire que les hommes les plus pleins d'eux-mêmes et qui se flattent davantage de leurs vertus, sont les premiers à faire les plus grandes fautes par cette excellente raison de saint Augustin qui dit qu'on ne s'acquitte jamais bien de son devoir que lorsqu'on se défie de ses forces : or, cette défiance est formellement opposée à la pensée d'un ambitieux qui est infatué et comme ensorcelé de son faux mérite.

Ajoutez à cela que presque toujours ceux qui ont le moins de talent sont ceux qui sont les plus ardents à se pousser. A peine entendrez-vous un homme bien sensé se rendre ce témoignage à lui-même de dire sans hésiter : Oui, je le puis; j'ai toutes les qualités requises pour occuper cette place. Cette témérité n'appartient qu'à un esprit léger et vide de vertu. Rien n'est plus hardi ni plus insolent qu'un ambitieux : il s'ingère partout, il se loue et il se flatte de tout. Pour les arts mécaniques, il y a des apprentissages; pour les sciences les plus abstraites, il y a de rigoureux examens, on y fait de fâcheuses et de difficiles épreuves; mais à l'égard des fonctions de l'Eglise et de la république, on dit souvent avec effronterie sans s'examiner : *Possumus*, nous le pouvons. C'est assez qu'on ait de quoi acheter une charge, c'est assez qu'il y aille de l'intérêt d'une famille, cette nécessité tient lieu de tout; et si la loi demande quelque chose de plus, si elle exige quelques épreuves, on les subit par cérémonie, et l'on se moque de l'ordonnance.

L'insolence de l'ambition va encore plus loin. Non-seulement elle répond pour elle, elle répond encore pour les autres. C'est la mère des enfants de Zébédée qui porte la parole pour eux, et qui, par conséquent, les juge dignes d'occuper les premières places dans le royaume de Jésus-Christ : exemple qui n'est que trop ordinaire dans ce siècle. Un père est assez présomptueux pour croire que son fils est capable; et c'est même assez qu'il lui appartienne pour le croire. A-t-il quelque chose de mauvais? il l'excuse; a-t-il quelque chose de bon? il le loue avec excès; et par un déréglement encore plus grand, souvent,

tout persuadé qu'il est de son incapacité, il ne laisse pas de lui procurer de grandes charges : car combien voyons-nous de pères qui ont élevé aux dignités ecclésiastiques les plus malfaits de corps, les plus stupides de leurs enfants? Quel abus, dit Salvien, de croire dignes de la consécration et du caractère sacerdotal ceux que l'on croit indignes de succéder aux biens et aux charges de leurs pères : *Qui indigni censentur hæreditate, digni censentur consecratione.*

Mais, me direz-vous, quel parti y a-t-il donc à prendre? Il n'y en a point d'autre que celui de l'humilité de Jésus-Christ : humilité qui vous empêchera de présumer de vous-mêmes, qui réprimera ces sentiments de votre propre estime, qui vous rendra vigilants et attentifs à tous vos devoirs, pour vous rendre dignes de ce dont vous vous croyez indignes; humilité qui vous fera dire comme Moïse à Dieu : Qui suis-je, pour me charger de la conduite des autres, moi qui ne puis me gouverner moi-même? Sans cela, votre ambition sera non-seulement aveugle dans ses recherches et présomptueuse dans ses desseins, mais odieuse dans ses suites et dans ses effets.

TROISIÈME POINT.

Il y a deux sortes de grandeurs : les unes naturelles et légitimes, qui sont établies de Dieu; les autres extraordinaires et irrégulières qui s'érigent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes. Les premières sont les ouvrages de la providence divine; les secondes sont les productions de l'ambition humaine. Les premières portent un certain caractère de grandeur qui attire le respect et l'amour. Telles sont celles des souverains et des puissances légitimes : bien loin que leur élévation nous choque, nous les regardons avec joie et prenons les armes pour les défendre; pourquoi? parce qu'elles sont établies de Dieu.

Il n'en est pas de même de ces grandeurs irrégulières auxquelles on ne parvient que par des moyens honteux : elles ont toujours je ne sais quoi d'odieux qui nous fait révolter contre elles. Pourquoi. Parce qu'elles nous paraissent comme autant d'usurpations qui vont à notre ruine ou à celle des autres. Voyons-en la preuve dans l'Evangile.

Saint Pierre vient d'être élevé à la plus haute dignité dont un homme mortel soit capable, qui est d'être le chef visible de toute l'Eglise, sans que les autres apôtres s'y soient opposés. Saint Jacques et saint Jean, au contraire, ne font qu'une simple proposition, et ils s'en scandalisent : pourquoi? voici la raison qu'en rend saint Chrysostome. La prééminence de saint Pierre ne les choque pas, parce qu'il ne l'a pas recherchée; mais celle de ces deux apôtres excite leur indignation, parce qu'ils savent que ce sont eux qui l'ont demandée et qui s'en sont crus dignes.

Il y a de même dans le monde deux sortes de grandeurs : il y en a qui viennent de Dieu et qui semblent être attachées aux anciennes familles; mais il y en a qui ne viennent que de rapines, d'injustices, de concussions, et celles-ci sont toujours odieuses; car qu'est-ce qu'un ambitieux qui les poursuit? C'est un homme qui ne peut souffrir aucun compagnon; un homme à qui la faveur et la prospérité d'autrui sont un horrible tourment; un homme dans qui il n'y a ni bonne foi, ni humanité; un homme toujours prêt à supplanter les autres ou à les décrier; un homme, par conséquent, haï par profession de tout le monde et regardé comme un monstre dans la société civile.

Ah! mes frères, dit saint Augustin, si vous étiez aussi modérés que vous êtes emportés, le seul danger d'être haïs de tout le monde et de ruiner par conséquent dans les autres la charité et l'union chrétienne, arrêterait ce cruel progrès de votre ambition. Regardez donc Jésus-Christ comme votre modèle; vivez contents dans l'état où Dieu vous a mis : *Soyez doux et humbles de cœur*, comme votre divin Maître, *et vous trouverez un véritable repos à vos âmes.*

SECOND DISCOURS.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram, et alter ad sinistram in regno tuo.

Ordonnez que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche dans votre royaume (*Saint Matth., ch. XX*).

Dieu n'est pas moins l'auteur des conditions différentes qui partagent le monde que des différentes créatures qui remplissent l'univers. Comme il a donné l'être aux unes par sa puissance, il a marqué aux autres leur rang par sa sagesse; et pour le dire avec Salomon : *Les grands et les petits sont également les ouvrages de ses mains : Pusillum et magnum fecit Dominus.*

Ce serait donc une erreur préjudiciable dans la religion comme dans la politique, de prétendre condamner la distinction des états et de croire que Jésus-Christ, par la nouvelle doctrine qu'il est venu publier, ait voulu donner atteinte à cette belle subordination qui fait l'économie du monde. Où voyons-nous qu'il ait commandé aux rois de descendre du trône et aux magistrats de renoncer à leurs charges? Bien loin de cela, il a voulu qu'on honorât César, et qu'on lui payât ses droits; quelque exempt qu'il fût lui-même, il n'a pas cru devoir s'en dispenser, pour nous apprendre, dit saint Chrysostome, que la religion ne change rien dans les conditions, quand on y est arrivé par des voies justes, et que toute puissance venant de Dieu, c'est s'opposer à Dieu même que d'y résister.

Mais si Jésus-Christ, par ce principe, veut qu'il y ait des riches au-dessus des pauvres, des grands au-dessus des petits, des princes au-dessus des sujets; il ne laisse pas de regarder ces grandeurs comme des grandeurs dangereuses, soit celles qui viennent de la naissance, soit celles qui sont briguées par l'ambition, soit celles qui sont acquises par le travail et l'industrie.

Le Saint-Esprit nous propose dans le livre de l'Ecclésiastique, comme un spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre, un homme qui, au milieu des douceurs d'une

grande fortune, a su si bien se commander, qu'il n'a jamais franchi les bornes de son devoir; mais comme s'il était impossible d'en trouver un de ce caractère, il demande où il est, et s'il le trouve, il promet de le couronner d'une louange immortelle comme un prodige de sainteté et de grâce : *Quis est hic, et laudabimus eum?*

PREMIER POINT.

La modération d'un homme dans cet état n'appartient qu'à une vertu héroïque ; et s'il est très-difficile de travailler efficacement à l'affaire de son salut dans le monde, il est comme moralement impossible de s'y appliquer avec succès dans ce qui s'appelle le grand monde.

Trois différentes parties entrent, pour ainsi dire, dans la composition des grandes fortunes ; les richesses, les plaisirs, les honneurs ; objets qui remuent les passions les plus impétueuses, l'avarice, l'intempérance, l'orgueil, maudites sources de tous les péchés.

Je sais que dans les conditions, même les plus obscures, le cœur de l'homme, par une suite comme nécessaire de l'impression que la corruption de sa nature a faite en lui, a de grands penchants vers ces pernicieux objets; que les passions se réveillent à leur vue, et que les petits et les grands trouvent partout des monstres à combattre; mais qu'ils sont aisés à vaincre dans des conditions médiocres?

Quand on donne le branle à une roue par de violentes secousses, toutes les parties en suivent le mouvement; mais celles qui, par leur situation, se trouvent plus proches du centre, sont agitées moins violemment que celles qui font la circonférence. Ainsi, quoique la rapidité des passions entraîne tous les hommes, cependant, moins on est éloigné du centre par sa petite fortune, moins on reçoit d'impression; au lieu que plus on approche de la circonférence par sa situation, plus on est entraîné.

Parlons sans figure. Quand on a des richesses en abondance, qu'on est comme investi de plaisirs et d'honneurs, où est l'homme qui garde un esprit de pauvreté parmi ces richesses, de tempérance parmi ces plaisirs, d'humilité parmi ces honneurs? Les petits, par le seul avantage de leur petitesse, trouvent plus de la moitié du chemin déjà fait : il leur est facile de demeurer ferme dans le poste où la Providence les a mis; il ne reste plus que quelques pas à faire pour arriver au lieu où la religion veut les mettre. Ils rencontrent dans leur condition plus de secours que d'obstacles. L'usage qu'ils peuvent faire de leurs disgrâces et de leurs croix, l'impuissance où ils se voient de commettre beaucoup de péchés auxquels ils seraient portés, s'ils étaient puissants, tout cela les retient ; au lieu que les grands trouvent dans leurs plaisirs, leurs honneurs, leurs richesses, autant de piéges dont il est très-difficile qu'ils se débarrassent.

Il est vrai qu'ils prétendent que ce qui fait une loi pour le petit peuple n'en fait pas une pour eux; que l'avantage de leur condition les dispense de beaucoup de pénibles et d'humiliants devoirs, et que si pour aller au ciel il faut qu'ils fassent plus de chemin, ils peuvent y aller par des voies plus belles. Mais quelle erreur, de croire que la condition d'un homme le dispense des devoirs de sa religion, que ce qui est défendu aux autres lui est permis; que ces titres extérieurs, qui le distinguent, sont pour lui des sauve gardes contre la loi?

Quand Dieu pèsera aux poids du sanctuaire les actions des hommes, on jettera hors de la balance ces qualités pompeuses, ces belles charges, pour laisser le chrétien tout seul avec ses devoirs. Que dis-je, tout seul? Bien loin que sa grandeur doive lui être un titre légitime pour adoucir en sa faveur le joug de l'Evangile, elle redoublera au contraire ses obligations, et *l'on demandera plus à celui qui aura plus reçu.*

Mais ce en quoi la condition des grands me paraît très-dangereuse, c'est qu'il n'y a rien qui empoisonne si subtilement l'esprit, que la grandeur. Quand une fois on est entêté, il n'y a point d'excès dans lequel on ne donne, point de loi qu'on ne soit tenté de violer, point de flatterie dont on ne se laisse empoisonner.

Comme il y a souvent ou trop de délicatesse de la part des grands, ou trop de lâcheté de la part de ceux qui les approchent, on élève leurs prétendues vertus, on cache ou l'on justifie leurs vices; ainsi tout conspire à les perdre. Dire à une personne de qualité qu'elle s'expose en mille occasions à se damner, que les honneurs sont moins à désirer qu'à craindre; que, pour un grand qui se sauve, une infinité d'autres se perdent; qu'il faut plus songer à l'éternité qu'au temps, et à Dieu qu'au monde, ce serait l'obliger de lui parler de la sorte; mais, par une conduite tout opposée, on les flatte, on leur inspire une pernicieuse sécurité, comme si le privilége des grands était de se damner avec plus de difficulté que les autres. Quand je ne les considérerais que par cet endroit, j'aurais sujet de beaucoup craindre pour eux; mais j'appréhende encore davantage, quand ce sont des grandeurs briguées par l'ambition.

SECOND POINT.

Etre grand et vouloir être grand sont deux choses bien différentes. La première est d'elle-même innocente, quoique, par les dangers qui l'environnent, elle puisse être très-fatale; mais la seconde n'est jamais sans péché : l'une est un ouvrage de la Providence, l'autre est un effet de la passion et d'une étrange corruption de cœur, où l'on peut distinguer deux grands déréglements.

Le premier, c'est qu'on ne peut vouloir être grand, sans aimer la grandeur, et que cet amour nous est défendu. On peut légitimement posséder de belles charges, on peut les exercer avec une intégrité chrétienne, et sans blesser sa conscience; mais les désirer et y attacher son cœur, c'est ce qu'on ne peut faire sans violer la loi de Dieu

Le même commandement qui nous oblige

de nous humilier, nous défend de désirer de nous agrandir ; et si la Providence nous a placés dans les premiers rangs, par nos emplois, nous devons, comme la pieuse Esther, en faire le sujet de notre mépris ou de notre indifférence. Or, comment accorder ces sentiments chrétiens avec le désir de la grandeur, et cette furieuse passion de nous distinguer des autres?

Je pourrais ici m'arrêter à vous marquer les étranges désordres auxquels ce désir de s'agrandir engage les ambitieux ; vous rapporter sur ce sujet une infinité d'exemples tirés des Livres saints et des auteurs profanes, vous conduire de siècle en siècle, depuis le premier homme jusqu'au dernier; je pourrais vous parler de cette insatiable cupidité, si souvent condamnée dans l'Evangile, et de cet orgueil de la vie qui, selon saint Jean, fait comme une partie de l'âme du monde. Mais, pour vous dire quelque chose de plus singulier, je passe à une seconde réflexion, qui regarde non-seulement les dangers généraux, mais encore les désordres particuliers auxquels sont exposés ceux qui cherchent à s'agrandir.

C'est une maxime établie par saint Paul, et reçue de toute la théologie, que, selon la diversité des conditions, il y a aussi diversité de grâces; que la justice de Dieu proportionne ses talents aux emplois, et qu'imposant des fardeaux, elle donne les forces nécessaires pour les porter : *Si dat onus, dat portandi oneris modum, si imponit sarcinam, præbet et adjumentum*, dit saint Prosper.

Outre cette première vérité, en voici une seconde, qui n'est pas moins orthodoxe. Cette distribution de talents et de grâces ne se fait pas selon notre caprice, mais selon la sainte et adorable volonté de Dieu. C'est lui qui nous doit placer, c'est lui qui doit marquer la condition dans laquelle il veut que nous soyons, c'est lui qui distribue très-différemment ses trésors, et ce qui serait propre aux uns ne le serait pas à plusieurs autres. Et si cela est, si, au lieu de le consulter, on ne suit que le mouvement de son ambition, recevra-t-on ces grâces nécessaires pour ne pas périr au milieu de tant de dangers? Les éviteriez-vous de vous-mêmes, ces dangers? ce serait un blasphème de le dire. Vous les fera-t-il éviter? ce serait une confiance indiscrète. Vous vous êtes engagés dans une profession où il ne vous voulait pas, ne trouvez pas étrange s'il vous abandonne.

Car remarquez, après saint Augustin, qu'il y a en Dieu comme deux providences : une providence amoureuse et une providence rigoureuse. Par la première, il veille sur nous comme un bon père, il nous marque nos voies, et nous donne quelque signe de sa volonté; mais par la seconde, il nous châtie et réprime notre audace; et s'il souffre pour un temps nos égarements, il sait bien dans la suite nous remettre, par la force de son bras, dans l'ordre dont nous nous étions éloignés. Or, cette réflexion, bien conçue, ne devrait-elle pas toute seule arrêter les impétueuses saillies de notre orgueil, et étouffer cette violente passion que nous avons de nous agrandir?

Mais, me direz-vous, si les choses en étaient là, combien de places verrions-nous vacantes ; et sans cette noble émulation qui nous porte à de grandes choses, ne demeurerions-nous pas dans la poussière?

A cela je me contente de vous répondre, 1° que quand il y aurait des places vides, vous ne pourriez sans injustice y prétendre, à moins que celui qui doit vous appeler ne vous dit : *ascende superius*, montez plus haut.

2° Qu'encore bien qu'il soit permis de s'élever, cette élévation n'est pas pour vous qui la désirez, mais pour celui qui ne la désire pas ; votre seul empressement étant un titre suffisant pour vous en donner l'exclusion, et ne vous étant permis de former aucun projet de grandeur que dépendamment de celui qui en est le maître. Or, comme cette dépendance regarde Dieu, est-ce là la voie qui prend l'ambition? est ce à Dieu que cette passion s'adresse? n'est-ce pas plutôt, comme dit saint Bernard, le dernier auquel on sacrifie ce que l'on a, et ce que l'on est?

En effet, de quoi un homme qui veut pousser sa fortune n'est-il pas capable? Les droits les plus sacrés de la nature, il les viole ; les règles les plus essentielles de la religion, il les profane ; les vices les plus honteux, il s'y engage. Entêté de sa grandeur, il n'y a rien qu'il ne fasse servir à ses desseins, rien qu'il n'emploie, quand il s'imagine en tirer quelque avantage, rien qu'il ne renverse, quand il voit qu'il lui est contraire.

Considérez ce que fait Abimelech : soixante et dix de ses frères égorgés par son ordre sont autant de victimes de l'ambition d'un seul homme. Considérez ce que fait Absalon : c'est un sujet rebelle à son roi, et un fils à son père ; il met le feu dans sa famille, la désolation dans son pays, la douleur et l'abattement dans le cœur de David.

Je sais que l'ambition n'éclate pas toujours par de si horribles crimes ; mais je sais aussi qu'elle ne laisse pas de faire d'étranges ravages dans les conditions médiocres, aussi bien que dans les grandes. Voyez donc où le seul desir de la grandeur conduit une âme, vous qui peut-être n'y avez jamais fait de réflexion, vous qui donnez à vos enfants pour première leçon la passion de s'agrandir, et qui en faites le point capital de votre prudence. Si vous n'êtes pas encore assez effrayés des dangers dont est environné ce désir démesuré, voyez ceux qui accompagnent la grandeur acquise par artifice et par industrie.

TROISIÈME POINT.

Un des grands desordres que j'aie vus sous le soleil, dit le Sage, est de voir un impie et un insensé qui se fait insolemment obéir, et qui regarde au-dessous de lui le reste des hommes comme ses esclaves. Voilà, ajoute saint Jérôme, ce qui fait souvent croire qu'il n'y a point de providence en Dieu, par la difficulté qu'on a de comprendre, en voyant des hommes de peu de mérite s'élever par des voies injustes, qu'elle gouverne avec

justice et sagesse les choses de ce bas monde.

Cependant il est certain que dans ce désordre prétendu, il y a un ordre admirable, Dieu se vengeant par là des méchants, ne permettant leur élévation que pour leur perte, et leur prospérité ne servant qu'à leur confusion : *exaltatio stultorum ignominia*, dit le sage : en voici deux ou trois raisons.

La première est que rien n'est plus ridicule que de vouloir remplir d'éminentes places, quand on n'a pas de quoi s'y soutenir. *Combler d'honneurs un homme qui n'a point de talents, c'est*, dit le Saint-Esprit, *amasser pierres sur pierres, pour en faire un monceau qui paraisse* (*Proverb.*, CCLXI). Quelle folie, de mettre pierres sur pierres, pour élever un édifice, sans en poser auparavant les fondements ! Quelle folie encore plus grande d'accumuler charges sur charges, sans se rendre auparavant dignes de les remplir ? Pour être grand seigneur, ce n'est pas à dire qu'on ait toutes les qualités nécessaires. Les louanges que donnent les flatteurs, l'encens qu'on brûle aux pieds de ces idoles, ces démonstrations de respect qu'on prodigue si aisément, tous ces monceaux ne peuvent donner à un homme les talents dont il a besoin. Néron est toujours Néron, l'ignorant est toujours ignorant. Ce n'est qu'un vain et ridicule fantôme.

Voilà la première raison qui me fait dire que rien n'est plus déplorable qu'une grandeur acquise par artifice et par injustice. Les obligations venant à croître, les talents croissent si peu, que souvent on méprise dans une haute fortune des gens qu'on estimait dans une condition médiocre. *Elevasti me*, peuvent-ils dire à Dieu, avec Job, *et quasi super ventum ponens elisisti me valide* (*Job*, XXX). Vous avez permis que je m'élevasse, mais comme cet édifice de ma grandeur n'est venu que de mon ambition, il est tombé sur moi : je me trouve enseveli sous les ruines de mon péché, je n'ai fait que creuser davantage mon précipice.

La seconde raison se tire de la prospérité temporelle, dont le propre est de corrompre même les âmes qui sont grandes par leur naissance, et par conséquent de perdre encore davantage celles qui ne le deviennent que par industrie. Car s'il est difficile de ne se pas éblouir au grand jour d'une prospérité qu'on trouve dans sa famille ; que sera-ce quand on sort d'une maison obscure, et qu'on se voit tout à coup investi de lumières ? Si dans cette élévation la tête tourne à ceux que la nature y a façonnés : combien plus doivent craindre ceux qui cherchent à s'agrandir par des voies injustes ?

D'ailleurs, et c'est une troisième réflexion que je tire de saint Augustin, c'est que rien n'est plus pernicieux qu'une prospérité impunie. On croit pour lors qu'il faut s'agrandir à quelque prix que ce soit, faire valoir le talent, pousser sa fortune jusqu'où elle peut aller : on s'applaudit des péchés qu'on a commis, et l'on s'enhardit d'en commettre de nouveaux. On se dit avec ce malheureux de l'Ecriture : j'ai péché, j'ai franchi les bornes de mon devoir, et de ma religion pour m'élever ; mais m'est-il pour cela arrivé aucun mal ? mes affaires ont-elles pris un mauvais train ? pourquoi donc me tant alarmer ?

De tout ceci, quelle conséquence tirerons-nous ? Elle ne peut être que terrible par les menaces que Dieu fait aux grands chez son prophète. *Vous m'avez abandonné pour aller dresser des autels à la fortune, et lui offrir des sacrifices. Vous avez cru que vous trouveriez dans une paisible jouissance de vos biens un asile à ma colère ; vous vous êtes moqué des avis salutaires de ceux qui vous disaient qu'il fallait mieux s'exposer à tout perdre que se mettre en danger de perdre son âme ; mais vous verrez à quoi vous serez réduits. Mes serviteurs seront rassasiés, et vous mourrez de faim ; mes serviteurs chanteront des cantiques de joie, et vous ne pousserez que de tristes et d'effroyables hurlements. Ces grands noms dont les belles idées réjouissaient votre imagination, s'évanouiront comme de la fumée ; ces charges et ces emplois vous quitteront, et ne vous laisseront que la confusion sur le visage, la rage et le désespoir dans le cœur* (*Isaï.*, LXV.).

Si cela est, mes frères, craignez d'être grands autant que les grands craignent d'être petits. Bien loin de vous abandonner aux mouvements déréglés de votre ambition, tenez ferme contre elle, et comparant le présent avec le futur, attachez-vous à la croix, et à l'humilité de Jésus-Christ, pour vous faire un chemin plus sûr à sa gloire.

AMOUR.

Amour de Dieu.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, cum loqueretur ad nos in via?

Notre cœur n'était-il pas tout brûlant pendant qu'il nous parlait (*S. Luc, ch.* XXIV).

Voici, mes frères, la première apparition de Jésus-Christ à ses disciples, que l'Eglise nous expose d'abord après la grande solennité de sa résurrection. Affligés de ce qui s'est récemment passé à Jérusalem, ils rencontrent dans leur chemin, sans le connaître, le triste objet de leur douleur ; et surpris de ce que leur Maître, déguisé en pèlerin, leur demande quel est le sujet de cette tristesse qui paraissait sur leur visage : Ne savez-vous pas, lui répondent-ils, avec quelle cruauté on a depuis trois jours attaché à la croix entre deux voleurs Jésus de Nazareth ? C'est ce qui oblige Jésus-Christ de leur expliquer les saintes Ecritures, et de leur montrer qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire : et il leur parle avec tant d'onction et de force, que sentant leurs cœurs embrasés d'amour pour lui : ils se disent entre eux : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, pendant qu'il nous parlait?*

Je choisis exprès ces paroles pour en faire le sujet d'une édifiante réflexion. Un Dieu daigne bien se présenter à ses disciples fugitifs ; et, tout glorieux qu'il est, il veut bien sous une figure étrangère, devenir encore une seconde fois leur Maître ; pourquoi ? pour leur inspirer un amour réciproque ; pour jeter dans leurs âmes de vives étincel-

les de ce feu divin qu'il est venu répandre sur la terre : en un mot, pour nous engager, à leur exemple, à l'aimer.

Ces pèlerins ayant reconnu leur cher Maître, se trouvèrent comme tout différents d'eux-mêmes. Ils ne le connaissaient pas d'abord, et ils s'en retournèrent instruits de ses plus importants mystères. Ils étaient tristes, et ils s'en retournèrent tout consolés; froids et languissants, et ils se sentirent si échauffés, qu'ils en furent surpris eux-mêmes : *Nonne cor nostrum*, etc.

En est-il ainsi de vous, chrétiens? Connaissez-vous Dieu? aimez-vous Dieu? Vous ne pouvez l'aimer sans le connaître; et plus vous le connaissez, plus vous vous sentez obligés de l'aimer. Il est la vérité même, il faut donc que vous le connaissiez; il est la bonté même, il faut donc que vous l'aimiez. C'est là votre important et essentiel devoir. Il est seul votre premier principe et votre dernière fin; c'est donc à lui seul que doivent se rapporter toutes les pensées de votre esprit et tous les mouvements de votre cœur.

PREMIER POINT.

Ce que nous découvrons dans l'évangile de ce jour est, ce semble, une image assez naturelle de l'état où l'homme se trouve en cette vie. L'âme et le corps sont comme deux pèlerins qui font voyage; car c'est là l'idée que le plus sage de tous les rois nous en donne. Ces deux pèlerins sont tristes; eh! qu'est-ce que la vie présente, sinon un état de tristesse et de douleur? rien ne pouvant y satisfaire, ni l'esprit qui n'est que faiblesse, ni le corps qui n'est qu'infirmité et maladie.

Ces deux pèlerins sont comme s'ils avaient les yeux couverts d'un voile. La même chose ne nous arrive-t-elle pas à nous, qui ne savons si nous sommes en état de grâce ou en état de péché, si nous serons longtemps au monde, comment nous en sortirons et où nous irons quand nous serons morts? Il est vrai que nous avons de l'esprit et du jugement, qui sont comme les deux yeux de l'homme naturel. Il est vrai que nous avons la morale et la foi, qui sont comme les deux yeux de l'homme chrétien : mais ces yeux sont couverts d'un voile si épais, que nous ne connaissons ni Dieu, ni nos plus importants devoirs. Il est avec nous par l'immensité de sa présence, par le concours de sa puissance, par l'abondance de ses grâces, par la vérité de sa parole : mais quelle idée en avons-nous?

Emaüs, où ces pèlerins vont, n'est éloigné de Jérusalem que de soixante stades. Notre vie ne va guère au delà de soixante années; tout le reste tient plus de la mort par les douleurs qui nous travaillent que de la vie par les plaisirs qui s'y rencontrent. Ce n'est que sur le soir que ces pèlerins reconnaissent leur Maître. Hélas! ce n'est presque que sur le déclin de la vie que nous ouvrons les yeux pour connaître Dieu. Cependant, quelle obligation n'avons-nous pas de connaître ce premier principe et cette dernière fin de notre être?

N'en doutons pas; il est important de le connaître sous cette qualité, et de savoir que ce n'est qu'en lui que nous pouvons trouver notre repos. C'est à ce repos que nous aspirons naturellement tous : le voyageur, quand il est au terme de son voyage; l'architecte, quand il a achevé son bâtiment; le pilote, quand il est arrivé au port, après une longue et fâcheuse navigation. Mais où le trouverons-nous, ce repos? Sera-ce dans le Créateur ou dans les créatures? Jugeons-en par une excellente figure tirée des livres saints. Noé, voyant que les eaux du déluge couvraient toute la terre, lâche par la fenêtre de son arche un corbeau et une colombe, pour reconnaître si le terrain ne paraissait pas en quelque part. Ces deux oiseaux en sortirent; mais le corbeau trouvant sur les rivages quantité de cadavres de gens noyés, s'y attacha sans retourner dans l'arche; au lieu que la colombe, ne rencontrant aucun lieu où elle pût se reposer, reprit son vol vers l'arche, et y rentra.

Dieu, dont Noé est la figure, nous tient tous dans le monde comme dans son arche : nous y faisons tout le trajet du temps à l'éternité; nous y flottons tous sur des eaux que le péché et nos passions ont enflées. Il lâche de cette arche le corbeau et la colombe, je veux dire le pécheur et le juste, le prédestiné et le réprouvé, par la liberté qu'il laisse à l'un et à l'autre de faire ce qu'il voudra.

Que fait le corbeau et le réprouvé? Il se jette sur de misérables cadavres, sur des biens et des plaisirs passagers, auxquels il s'attache. Que fait la colombe et l'âme prédestinée? Rien ne lui paraissant ni ferme, ni sûr, elle retourne à Dieu qui est son repos, et rentre dans l'arche d'où elle est sortie.

Corbeau carnassier, attaché que tu es à tes plaisirs, tu flottes toujours avec eux, agité sur ces appuis branlants, entraîné par tes passions, sujet à une continuelle vicissitude de saisons et d'années, pendant lesquelles tu tombes comme la fleur, et sèches comme le foin; quelle apparence que tu aies le moindre repos?

Heureuse colombe, qui, après avoir volé et gémi quelque temps sur les eaux du monde, retournes dans l'arche d'où tu es sortie! Heureuse, ô âme prédestinée, qui, ne voyant dans ce monde qu'un enchaînement de misères et de péchés, te jettes dans le sein de Dieu que tu veux uniquement connaître et aimer!

Qu'est-ce que le monde? *Ce n'est qu'une figure qui passe*, dit l'apôtre saint Paul. Mais *si ce n'est qu'une figure*, le repos que tu y cherches, ô pécheur, ne peut donc être qu'un repos apparent et figuratif; et si ce n'est qu'*une figure qui passe*, ce repos apparent ne peut donc être tout au plus qu'un repos passager : et cependant, étant immortel comme tu l'es, rien de ce qui passe ne peut te contenter.

Ici-bas ce n'est que changement et désir; par conséquent ici-bas rien ne peut satisfaire un homme, à moins que ce ne soit ce-

lui chez qui il n'y a nul changement, et qui peut remplir tous ses désirs. Ici-bas tous les êtres changent, celui-là seul de qui ils ont reçu leur nature ne change pas. Et comme la mer est toujours dans son lit avec ses eaux, quoique toutes les rivières s'y déchargent, aussi Dieu est toujours le même dans la plénitude de son être, quoique toutes les créatures aillent s'y rendre; et comme ces rivières sont dans un mouvement continuel jusqu'à ce qu'elles aillent se perdre dans la mer, ces créatures sont aussi dans une violente agitation jusqu'à ce qu'elles aillent se reposer en Dieu.

S'appliquer à le connaître sous cette idée, c'est trouver un grand penchant et de puissants motifs à l'aimer. Le regarder comme le premier principe et la dernière fin de l'homme, comme le créateur du ciel et de la terre, c'est s'en former une notion qui nous conduit comme naturellement à son amour. Car pourquoi aurait-il créé ce monde avec tant d'ordre et de beauté? Ce n'a pas été sans doute afin qu'il en devînt plus heureux lui-même, lui qui jouit d'un bonheur essentiel et indépendant de ses créatures.

Ce n'a pas été non plus pour les anges qu'il a créé ce monde, puisque, étant de purs esprits, ils n'ont nul besoin de ces biens matériels qu'il renferme. Il l'a encore moins créé pour les bêtes, puisque, dépourvues de raison, elles ne peuvent en connaître ni l'ordre, ni la beauté, ni par conséquent s'élever jusqu'à celui qui les a tirées du néant. Pourquoi donc a-t-il créé le monde? Pour y mettre l'homme, s'en faire connaître et aimer. Car s'il l'a créé avec tant d'ordre et de proportion dans ces éléments qui se conservent, dans ces saisons qui se succèdent, dans ces corps célestes qui roulent sans cesse sur nos têtes, dans ces différentes espèces d'animaux qui se perpétuent, dans la multiplicité de tant de plantes, dans la diversité de tant de minéraux; ç'a été pour t'apprendre, ô homme, à connaître ton Dieu; ç'a été pour te dire qu'il y avait une souveraine sagesse qui présidait à l'économie de ce monde, une infinie puissance qui en conservait le bel ordre, une excessive bonté qui, ayant fait toutes choses pour toi, mérite bien que tu lui donnes les premières et les plus pures pensées de ton esprit, une fin dernière à laquelle il faut que tu te rapportes tout entier, si tu veux trouver le repos et la félicité que tu cherches.

Je me suis autrefois éloigné de vous, ô mon Dieu, parce que je ne vous connaissais pas encore, disait saint Augustin (*lib. de Confess.*); et dans mon éloignement, je n'ai jamais trouvé le repos que j'y cherchais; non, je ne l'ai trouvé ni parmi les plus belles compagnies, ni parmi les plus pompeux spectacles, ni parmi les repas les plus exquis, ni parmi les plus doux plaisirs. Vous étiez seul, sans que je le susse, tout mon plaisir, tout mon bien, tout mon repos. Je cherchais sans vous connaître ce qui n'est qu'en vous; et par là je ne trouvais rien de ce que je cherchais. Etant hors de vous j'étais hors de moi : j'allais de plaisirs en plaisirs; la jouissance de l'un me donnait de l'avidité pour l'autre; désir et dégoût, désir de ce que je n'avais pas, dégoût de ce que j'avais : voilà tous les mouvements de ma pauvre âme, qui, agitée et troublée, se disait de temps en temps : Ouvre enfin les yeux à la vérité qui se présente à toi : connais ton Dieu pour l'aimer, et aime-le pour t'y reposer.

SECOND POINT.

Je vous l'ai dit d'abord : on ne peut aimer Dieu sans le connaître; et dès qu'on l'a connu, on se sent puissamment engagé à l'aimer (1). La raison qu'en apporte saint Eucher est également édifiante pour le cœur, instructive et convaincante pour l'esprit.

C'est qu'il y a cette différence entre la connaissance qu'on a des créatures et celle qu'on a de Dieu, que plus on connaît celles-là, plus on en découvre la misère, la fragilité, l'infidélité, le néant; au lieu que plus on avance dans la connaissance de l'autre, plus on en découvre les infinies perfections. Ainsi, comme nous n'aimons jamais naturellement ce qui est misérable, fragile, inconstant, l'expérience que nous faisons des créatures nous porte à les mépriser ou à les haïr.

Il n'en est pas ainsi de Dieu : tout ce qui est en lui et tout ce qui est hors de lui : sa nature et ses ouvrages, ses attributs et leurs différents emplois nous donnent une si avantageuse idée de ses grandeurs, qu'il nous est comme impossible de ne le pas aimer.

Imaginez-vous (et voici la belle induction que fait ce grand homme), imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde, tout ce qu'il y a de plus propre à satisfaire vos désirs et à s'attirer votre amour; vous trouverez tout cela en Dieu. Aimez-vous cette fastueuse grandeur qui brille dans les plus éclatants emplois? Cherchez en Dieu ce qu'une aveugle ambition vous fait chercher dans le siècle; rien n'est plus grand ni si élevé que lui (*D. Eucherius ep. ad Valerianum*).

La beauté des créatures vous charme-t-elle? Allez à leur créateur comme à leur source, nulle d'elles n'approche de sa beauté. Vous attachez-vous à ceux qui vous font du bien? Eh! qui vous en a jamais fait autant que lui? Cherchez-vous une bonté qui soit pure et parfaite? Dieu seul, exempt de toute imperfection, peut vous satisfaire dans votre recherche. Aimez-vous quelqu'un à cause qu'il vous est fidèle? jamais il n'y eut une amitié sincère ni aussi constante fidélité que la sienne. Trouvez-vous dans quelques-uns je ne sais quels caractères de grandeur qui vous portent à les respecter et à les craindre? Vous les rencontrez uniquement en Dieu, en qui rien n'est plus redoutable que

(1) Quid si ignoras Deum? poteritne spes esse salutis cum Dei ignorantia? non potes aut amare quem nescias, aut habere quem non amaveris. Noveris proinde te ut Deum timeas : noveris ipsum et æque ipsum diligas. In altero initiaris ad sapientiam, in altero et consummaris, quia initium sapientiæ timor Domini est, et plenitudo legis est charitas (*D. Bern., serm.* 37, *in Cant.*).

sa majesté, plus doux et plus engageant que sa bonté.

Ainsi parle saint Eucher, et ainsi parleriez-vous, mes frères, si vous saviez ce que c'est que Dieu, et ce qu'il a fait pour vous engager à l'aimer. Dieu, dit saint Grégoire pape, a fait le monde pour l'homme, et il n'a fait l'homme que pour soi. De tout ce bas monde, il s'est contenté d'avoir l'homme; de l'homme, il a voulu en avoir le cœur; et de ce cœur, il en a demandé l'amour. S'il a l'homme, il a le cœur; et s'il a le cœur, il a l'homme tout entier.

L'amour est à l'homme, pour se porter vers Dieu, ce que la légèreté est à la flamme, la pesanteur à la pierre, la fluidité à l'eau. La flamme tient de la légèreté du ciel, la pierre de la pesanteur de la terre, l'eau de la fluidité de la mer; et c'est par cette légèreté que la flamme s'élève au ciel, qui est sa sphère; c'est par cette pesanteur que la pierre descend sur la terre, qui est son centre; c'est par cette fluidité que l'eau va se rendre dans la mer, qui est son terme.

En tout cela il y a quelque espèce d'affinité, et de tout cela il s'ensuit que Dieu étant lui-même charité et amour, *Deus amor et charitas est*, et que nous ayant fait pour lui, nous ne pouvons aller vers lui que par amour. Oh! la belle raison! oh! le puissant motif d'aimer Dieu, qui nous attire si tendrement et si doucement à lui!

Mais quel nouveau surcroît d'amour, si nous nous représentons ce qu'il a fait pour nous! combien de peines il a prises; combien de maux il a soufferts; combien de contradictions il a essuyées pour avoir sujet de nous dire: Si je t'ai aimé à cet excès, moi qui n'avais et qui n'ai nul besoin de toi, pourquoi ne m'aimerais-tu pas, toi qui ne peux être heureux sans moi?

Avec quelle charité traite-t-il les pécheurs, afin que confus, et en quelque manière las de le haïr, ils se résolvent enfin à l'aimer? Avec quelle bonté les souffre-t-il, avec quel empressement les cherche-t-il? avec quelle patience les attend-il, avec quelle tendresse les reçoit-il?

Traite-t-il la brebis égarée à coups de houlette? Bien loin de cela, ne la prend-il pas entre ses bras sans lui donner le moindre coup? ne la charge-t-il pas sur ses épaules sans lui faire le moindre reproche? ne la porte-t-il pas dans la bergerie sans lui témoigner la moindre aigreur? Enfant prodigue, quelque déréglée qu'ait été ta vie, il est le premier à t'embrasser, à arroser tes yeux de ses larmes, à te donner le baiser de paix, à te revêtir des habits de ta première condition, à te faire asseoir à sa table, où il invite ses amis pour se réjouir avec eux de ton retour.

Figures encore trop imparfaites de l'amour que Dieu nous porte. Si nous péchons, il nous tolère; si nous nous repentons, il nous pardonne; si nous retournons à lui, il nous reçoit; si nous différons à y retourner, il nous appelle; si nous manquons de forces, il nous en donne. Pouvons-nous après cela nous dispenser de l'aimer?

Mais que sa conduite est engageante envers ceux qui lui sont fidèles! et avec quelle bonté les mène-t-il, dans ce laborieux pèlerinage, à leur dernière fin! Que les lumières dont il les éclaire sont pures! que les mouvements dont il les touche sont tendres! que les grâces dont il les soutient sont fortes!

En quelque état que se trouvent ces justes, il est avec eux, s'intéressant à tout ce qui les regarde, prenant part à leurs douleurs et à leurs peines, *mettant leurs ossements en réserve sans en perdre un seul, comptant leurs cheveux sans qu'il en tombe aucun indépendamment de ses ordres, commandant à ses anges de les garder dans toutes leurs voies, les couvrant lui-même de l'ombre de ses ailes*, comme s'il ne se fiait pas à la conduite de ces bienheureux esprits; *les portant dans son sein* avec plus de tendresse qu'une mère ne porte son enfant qu'elle nourrit du lait de ses mamelles, prenant plaisir de tenir ses yeux toujours ouverts sur leurs personnes, ses oreilles toujours attentives à leurs prières, son cœur toujours appliqué à leur soulagement; ne leur commandant rien que de raisonnable, ne leur demandant rien que de possible, ne les engageant à aucun exercice humiliant et pénible, qu'il ne leur en promette en même temps une abondante et éternelle récompense.

Mon Dieu, qui êtes si libéral et si magnifique dans votre amour, peut-on assez vous aimer? Quand vous n'auriez pas fait pour nous ce que vous avez fait, quand vous n'auriez pas souffert pour nous ce que vous avez souffert, votre seul être ne mériterait-il pas tout l'hommage de nos esprits et tout le sacrifice de nos cœurs? Les créatures, qui sont sorties de vos mains, vont toutes à la fin pour laquelle vous les avez produites, et elles y vont sans délai et sans répugnance: faut-il que nous soyons les seuls qui y allions avec lenteur et comme par une espèce de contrainte? faut-il que de misérables et fragiles beautés nous arrêtent: beautés qui, à votre égard, sont encore moins que la lueur d'un bois pourri par rapport à la lumière, et qu'une goutte de rosée par rapport à tout l'océan?

Dans le ciel vos anges brûleront à jamais d'amour pour vous, ô beauté souveraine, ô éternelle et infinie bonté! et nous qui avons été créés pour vous aussi bien que ces anges, nous ne nous empresserons jamais d'aller à vous, de vous posséder, de vous connaître, de vous aimer?

O énorme malignité du cœur humain! jusqu'à quand résisteras-tu à un Dieu qui, pour tant de grâces, ne te demande que ton amour? Hommes insensibles et ingrats! qu'y a-t-il de si doux dans vos sens pour les satisfaire, de si tendre dans vos passions pour les contenter, de si engageant dans les créatures pour les servir, pendant qu'indifférents à votre propre bonheur, vous ne pensez à rien moins qu'à plaire à Dieu et à l'aimer, ne vous souciant ni de ce qu'il a, lui qui a

une gloire immortelle, ni de ce qu'il est, lui qui est une beauté éternelle, ni de ce qu'il veut, lui qui veut vous sauver, ni de ce qu'il peut, lui qui est en état de vous damner?

C'est trop vous faire injure, ô mon Dieu, de ne vous pas aimer comme vous souhaitez de l'être; c'est trop commettre d'injustice de ne vous pas donner volontairement ce que vous nous avez si généreusement accordé, esprit pour esprit, cœur pour cœur, amour pour amour.

Quoi qu'en disent mes passions, je ne veux plus m'occuper que de vous, je ne veux plus m'attacher qu'à vous, je ne veux plus vivre que pour vous. Fortifiez, Seigneur, ces bons sentiments que vous m'avez inspirés. Donnez-moi un amour chaste qui purifie ma volonté, un amour courageux qui soutienne ma faiblesse, un amour constant qui fixe ma liberté, un amour éternel qui, commençant dès cette vie, subsiste sans interruption et sans fin dans l'autre.

SECOND DISCOURS.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.
Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui (S. Matth., ch. IV).

Si pour aimer Dieu, il suffisait de dire qu'on l'aime, ou si pour l'intégrité de cet amour, il se contentait que nous poussassions quelques soupirs, ou que nous répandissions quelques larmes : comme ces paroles affectueuses et ces mouvements de tendresse se rencontrent souvent dans ceux qui paraissent les plus criminels et les plus lâches, on pourrait dire que de tous les commandements de la loi, il n'y en aurait guère qui fût plus fidèlement accompli.

Mais l'amour de Dieu n'est pas renfermé en de si étroites bornes. L'aimer véritablement, c'est s'attacher à lui de toute l'étendue de son âme; c'est combattre, avec fermeté, les plus délicates tentations qui s'opposent à un si pressant devoir; en un mot, c'est donner à ce souverain bien, une préférence universelle et absolue sur toutes choses.

Trois tentations cependant s'opposent à cet amour de préférence : une tentation de nécessité une tentation de cupidité et une tentation d'impunité : celle de la nécessité nous presse, celle de la cupidité nous flatte, celle de l'impunité nous enhardit. Esprit séducteur, en vain livras-tu à Jésus-Christ ces trois tentations; il te répondit dans le même moment : *Il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui.*

Comme c'est sur cet excellent modèle que nous devons nous former tous, apprenons de ce divin maître que, pour aimer véritablement Dieu, il faut le préférer, 1° à tout prétexte de nécessité; 2° à tout attrait de cupidité; 3° à toute tentation d'impunité.

On ne peut servir Dieu qu'on ne l'aime, on ne peut l'aimer qu'on ne le serve, et prétendre séparer ces deux choses, ce serait tomber dans la plus pernicieuse de toutes les erreurs. Or il n'appartient proprement qu'à un amour de préférence de remplir en ce point les devoirs de la créature envers son Dieu. En sorte qu'elle ne peut véritablement le servir, si elle ne l'aime malgré toute tentation et tout prétexte de nécessité.

PREMIER POINT.

Ce fut par cette nécessité que le démon prit sujet de tenter Jésus-Christ, et c'est celle qu'il emploie encore tous les jours pour nous engager au péché et détruire, par conséquent, en nous l'amour que nous devons à Dieu. *Voilà des pierres*, dit-il à Jésus-Christ, *si vous êtes Fils de Dieu, dites qu'elles se changent en pain.* Etrange tentation qu'il livre à une infinité de chrétiens! Il y va de votre vie; vous pourriez en servant Dieu avec moins de fidélité vous tirer de la misère : *Voilà des pierres, dites qu'elles se changent en pain.*

Mais si le démon se sert de la nécessité dans laquelle ils sont comme d'un moyen propre à les corrompre, ce que Jésus-Christ lui répondit les instruit admirablement de leurs devoirs, et leur fait connaître qu'il n'y a aucune nécessité qui puisse être un raisonnable prétexte pour les séparer, en la moindre chose, de l'amour de Dieu. *Scriptum est : Il est écrit :* Voilà une loi éternelle et immuable : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui.*

Oui, mais en le servant fidèlement je serai toujours malheureux, et ayant moins de fidélité, je pourrai me tirer de la misère. Abus, mes frères, abus; car voici trois importantes réflexions que je vous prie de faire. Souvent vos besoins ne sont que des besoins imaginaires : première réflexion. Quand ce seraient de véritables besoins, souvent votre infidélité envers Dieu ne vous en délivrerait pas : seconde réflexion. Quand même cette infidélité vous en délivrerait, l'obligation que vous avez d'aimer Dieu, et de le servir préférablement à toutes choses, devrait l'emporter sur vos plus pressants besoins : troisième et dernière réflexion.

Non, les besoins que nous prenons pour excuse ne sont souvent que des besoins imaginaires. Modérons nos passions, et renfermons-les dans de justes bornes; ces prétendues nécessités finiront bientôt, dit saint Augustin. Quelle nécessité, par exemple, de porter des habits si magnifiques. Réduisez-vous à la modestie évangélique, et cette nécessité ne subsistera plus. Quelle nécessité de faire ces dépenses superflues, de jouer ce gros jeu? faut-il pour cela voler le peuple, et ruiner les familles par d'énormes usures? Quelle nécessité de flatter une chair immortifiée et rebelle; d'avoir le teint frais; de se procurer un sommeil plus tranquille et plus long? Faut-il pour cela enfreindre les saintes lois du carême? Mortifiez ces passions, ces nécessités finiront bientôt : *Tunc finientur istæ necessitates, quando vincentur istæ cupiditates.*

Je suppose même que ces nécessités soient pressantes et véritables, votre infidélité envers Dieu vous en délivera-t-elle? Quel prétexte n'avait pas Joseph de consentir à l'infâme passion de sa maîtresse, pour ne pas encourir la vengeance d'une femme méprisée? Quel prétexte n'avait pas David de se défaire de Saül pour n'en être plus persé-

cuté? Mais justes qu'ils étaient tous deux, n'ont-ils pas éprouvé que Dieu, pour délivrer du péril ceux qui l'aiment, a d'autres moyens que l'apparente et la fausse nécessité de commettre le moindre péché? Gémissez, priez, attendez, et vous serez secourus.

J'attends, me direz-vous, et je ne reçois aucun secours. J'attends, je prie, mais si je ne commets ce péché, je ne sortirai jamais de la misère à laquelle je me vois réduit. Eh! qui vous a dit, mes frères, que votre péché vous réussira? Toute la terre n'est-elle pas remplie d'ambitieux confondus dans leurs projets, de plaideurs malheureux dans leurs chicanes, d'usuriers ruinés par leurs usures, de marchands décriés par leur mauvaise foi, de scélérats punis par la sévérité des ordonnances?

En faut-il davantage pour vous ôter ce faux prétexte de nécessité? De pauvres que vous êtes, vous voulez devenir riches; de méprisés que vous êtes, vous voulez paraître avec éclat. C'est là vouloir changer les pierres en pain; mais y réussirez-vous? Sont-ce les biens qui enrichissent? avec ces biens on se croit souvent pauvre. Sont-ce les charges qui attirent le respect et la vénération? souvent avec elles on est méprisé et méprisable. Sont-ce les plaisirs qui procurent une vraie satisfaction? l'expérience nous fait connaître que ce sont des sources infinies d'inquiétude et de chagrin. Après cela, pouvez-vous préférer ce faux prétexte à l'indispensable obligation que vous avez d'aimer Dieu et de le servir?

Mais quand je supposerais que votre péché vous délivrerait de cette nécessité, ou vraie ou prétendue, je dis que l'amour que Dieu vous demande doit l'emporter sur toute chose. *Il est écrit que vous ne servirez que lui;* il n'est pas écrit (c'est la réflexion de saint Grégoire) que vous soyez riches, mais *que la volonté de Dieu se fasse;* il n'est pas écrit que vous soyez honorés, mais que *son saint nom soit béni.* Il n'est pas écrit que vous vous tiriez de l'infamie et de la misère par de mauvais moyens, mais que vous croyiez qu'il n'y a point d'infamie ni de misère comparables à celle de ne le point aimer. *Vous servirez Dieu seul;* voilà l'intérêt dominant auquel tous les autres sont sous-ordonnés.

Ne me dites pas que cela est dur, car je vous demanderais si, lorsqu'il s'agit du service du prince, vous trouvez quelque chose de dur, vous qui l'honorez et qui l'aimez. Pour lui vous sacrifiez volontiers vos biens, vos enfants, votre vie même; pour lui nulle nécessité ne vous sert de prétexte, au contraire, vous vous croiriez indigne de vivre si, lorsqu'il s'agit d'aller au combat, vous vous en exemptiez sous prétexte de conserver votre vie pour l'intérêt de votre famille; et à l'égard de Dieu, qui est votre Souverain, votre Créateur, votre bienfaiteur, votre tout, serez-vous bien fondé de lui déplaire, quand il s'agira de vous procurer votre établissement et votre repos?

Ne me répondez pas non plus que cela est bien aisé à dire à un homme qui ne souffre pas de vrais et de grands besoins; car je vous demanderais si c'est là l'exemple que vous ont donné tant de confesseurs et de martyrs, qui ont sacrifié volontiers tout ce qu'ils avaient de plus cher à l'amour qu'ils portaient à Dieu. Quand on venait les consoler dans leur exil, ou les encourager à souffrir dans leurs prisons, disaient-ils à ceux qui leur rendaient ces bons offices: Cela vous est bien aisé à dire. Au contraire, ne louaient-ils pas le Seigneur de ce qu'il avait fait naître ces occasions? Ne remerciaient-ils pas ceux qui leur donnaient de si salutaires avis? ne priaient-ils pas même pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux?

Nous ne sommes pas des martyrs, dites-vous. Je l'avoue, messieurs, le ciel nous est offert à moins de frais. Vous n'êtes pas martyrs, mais vous devez être chrétiens comme eux; vous n'êtes pas exposés aux mêmes épreuves, mais le baptême que vous avez reçu vous engage, par rapport aux dispositions intérieures de vos cœurs, aux mêmes obligations; en sorte que si la Providence exigeait de vous le même sacrifice, vous ne pourriez pas vous flatter de l'aimer, si vous n'étiez dans la même volonté qu'eux de lui immoler généralement toutes choses.

N'en doutez pas, mes frères, si l'amour de Dieu n'est pas d'une trempe assez forte pour vous faire résister à tout prétexte de nécessité, non-seulement vous ne l'aimez pas avec ce degré de perfection et de charité consommée qu'ont eu ces grands saints, mais vous ne l'aimez pas même selon la mesure précise de la loi, qui vous ordonne *de l'aimer de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces.* Il faut le préférer à tout prétexte de nécessité, premier devoir; il faut encore le préférer à tout attrait de cupidité, second devoir.

SECOND POINT.

La tentation du plaisir et de la gloire n'est pas moins dangereuse que celle de la nécessité; elle flatte l'homme par tant d'endroits, et le sollicite d'une manière si engageante, qu'on trouve plus de gens qui ont renoncé à l'amour de Dieu par les mouvements d'une cupidité mondaine, qu'on n'en trouve qui l'ont renoncé dans les tourments, dit Tertullien.

Ce que le démon dit à Jésus-Christ: *Je te donnerai tous ces royaumes si tu te jettes contre terre pour m'adorer: Hæc omnia tibi dabo*, etc., fait d'étranges impressions sur les esprits. De quoi ne vient-on pas à bout, quand on intéresse la cupidité? C'est par là que la justice est vendue, la chasteté tentée, la bonne foi violée, la religion méprisée, les meilleures mœurs déréglées et corrompues: *Hæc omnia tibi dabo.* C'est ce que dit le démon, pour vous éloigner du service et de l'amour de Dieu. *Je vous donnerai;* mais que peut-il vous donner? Il en parle en maître, mais quel maître? Peut-il, indé-

pendamment de Dieu, disposer de la moindre chose ?

Ne craignez pas qu'il vous ôte ce que vous possédez ; ne croyez pas non plus qu'il vous donne ce que vous n'avez pas. Souffrez-vous quelque disgrâce ? ce n'est pas lui qui, par une autorité souveraine, vous y assujettit : il n'est que l'instrument de la justice divine ; et pour me servir des expressions de l'Ecriture, ces afflictions *sont des vases de la colè e de Dieu, Vasa iræ Dei*, et non de la sienne. Etes-vous dans la prospérité ? Ce n'est pas cet esprit de ténèbres qui vous la donne, c'est du Seigneur que vous la recevez.

Mais quand il serait à son pouvoir de vous donner ces biens et ces plaisirs dont il vous flatte, je dis qu'il faut que l'amour que vous devez à Dieu, vous élève au-dessus de tout attrait de cupidité. Rien n'est plus opposé à ce divin amour que cette malheureuse cupidité ; et il serait plus aisé de concilier ensemble la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, que de mettre dans un même cœur des ennemis aussi irréconciliables, que sont la cupidité et la charité.

Saint Augustin fait là-dessus une étrange supposition : *Si Dieu, pour vous éprouver, vous disait : Faites ce qu'il vous plaira ; jouissez de tout ce que vous aimez sur la terre, perdez tout ce que vous voulez perdre ; exterminez tous ceux que vous voulez exterminer ; ravissez tout ce que vous voulez ravir ; que personne ne vous résiste et ne vous demande raison de ce que vous faites ; que tous les biens et tous les plaisirs qui peuvent flatter votre cupidité, vous soient accordés, qu'une longue et heureuse vie vous assure la jouissance de toutes ces choses. Si Dieu*, c'est la supposition que fait ce Père, *abandonnait à votre choix tous ces prétendus avantages, à cette seule condition que vous ne le verriez jamais : s'il vous laissait dans cette alternative de jouir de tous ces biens, mais de ne le jamais posséder, lui qui est le souverain bien : quel serait votre sentiment, et à quoi vous détermineriez-vous ? Omnibus rebus abundabis, faciem tantum meam non videbis. Si vous l'aimiez véritablement, vous vous écrieriez : privez-moi, Seigneur, de tous ces biens et accordez-moi la grâce de jouir de vous. Périssent ces biens et ces plaisirs que j'achèterais par la privation de ce qui m'est le plus cher : quelque chose qu'on me propose, je ne me séparerai jamais de vous, ô mon Dieu. Maudite cupidité, je te déteste : de quelque récompense que tu me flattes, ma seule récompense est celle que j'attends de Dieu, mon seul plaisir est de le servir et de l'aimer* (*D. Aug. in Psal.* CXXVII).

Examinez là-dessus vos consciences, dit saint Augustin (*Serm. 214 de Tempor.*), rentrez en vous-mêmes, sondez vos cœurs et démêlez-en les plus cachés replis. N'y a-t-il aucune veine empoisonnée qui y attire l'amour corrompu du siècle ? N'êtes-vous ni gagnés par aucun attrait de plaisir de la chair, ni enflés par aucun amour de la grandeur humaine, ni engagés par aucun commerce criminel avec la créature ? Si cela est, *Vous aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces :* mais si cela n'est pas, vous n'aimez nullement Dieu, parce que la cupidité qui est son ennemi, règne en vous, et que vous n'avez pas cet amour de préférence dont je vous parle.

O amour de préférence, que tu condamneras de chrétiens qui auront préféré leur plaisir à leur devoir ! O amour de préférence, que tu condamneras de pères et de mères, qui s'étant fait des idoles de leurs enfants, se seront attiré le même reproche que Dieu fit autrefois au grand prêtre Héli, quand il lui dit : *Tu as plus considéré tes enfants que moi* (II *Reg.*, II) ! Amour de préférence, que tu condamneras de femmes chrétiennes, qui se seront plus attachées à satisfaire leurs époux dans leurs passions, qu'à plaire à celui qui les leur avait donnés ! amour de préférence, que tu condamneras d'amis lâches et intéressés, qui, au préjudice de Dieu, auront flatté leurs amis dans leurs péchés et auront plus appréhendé de les perdre, en les désobligeant, que d'offenser celui dont ils devaient rechercher et cultiver l'amitié !

TROISIÈME POINT.

Mais ce n'est pas assez pour aimer Dieu, de l'aimer préférablement à tout prétexte de nécessité, ni à tout attrait de cupidité ; il faut encore l'aimer malgré toute tentation d'impunité. C'est-à-dire, mon frère, qu'il faut que tu l'aimes, quand tu saurais qu'en ne l'aimant pas, tu n'en serais jamais puni, quand tu saurais que l'aversion ou l'indifférence que tu auras pour lui ne t'attirerait aucun châtiment, ni en ce monde, ni en l'autre : quand tu saurais, femme impudique, que ni les lois divines, ni les lois humaines ne se vengeraient jamais de tes prostitutions et de tes adultères : quand tu saurais, homme avare, que quelque concussion que tu fisses, l'enfer et la réprobation ne seraient jamais ton partage.

Il y a une crainte qui n'est pas dans la charité, dit saint Augustin, puisqu'il est dit *que la charité parfaite la chasse :* et cette crainte est cette passion servile qui, sans être touchée de la beauté de la justice, ne s'abstient de faire le mal, que pour en éviter le châtiment. Or, la charité qui n'aurait pas moins d'éloignement du péché, quand il demeurerait impuni, chasse cette sorte de crainte, mais non pas celle par où le fidèle ne craint que de perdre la grâce et d'être abandonné de son Dieu ; ce qui serait pour lui le plus grand des maux, quand cet abandon ne serait suivi d'aucun effet de sa vengeance.

Il y a donc deux sortes de crainte, dit excellemment saint Augustin ; une crainte purement servile et une crainte chaste. La première de ces craintes est comme celle d'une femme, qui, ayant l'esprit corrompu et le cœur impudique, commet en sa volonté ce qu'elle ne commet pas en son corps, empêchée qu'elle est de pécher par l'appréhension de la juste colère de son mari. La seconde de ces craintes est celle d'une honnête femme, qui regarde comme le plus grand de tous les malheurs, celui de déplaire à son époux, et de l'obliger de se retirer d'elle. L'une craint

que son mari n'arrive en sa maison tout plein d'aversion et de colère; l'autre appréhende que le sien ne sorte de son logis avec quelque petit mécontentement (*D. Aug. Epistola ad Honoratum*, 140; *in novissima editione, alias* 120). A celle-là la présence d'un mari est une peine, quand elle ne l'aime pas; à celle-ci son absence en est une, quand elle l'aime: et selon saint Augustin, c'est par ces deux choses que nous devons juger des sentiments que nous avons pour Dieu. Sommes-nous résolus de ne le jamais offenser, quand nous saurions n'en devoir jamais être punis? dès-là nous l'aimons: mais ne nous abstenons-nous du péché que par l'appréhension d'en être punis, et y tomberions-nous si nous le pouvions faire impunément? dès là, nous ne l'aimons pas.

Si cela est, ô mon Dieu, je le dis à ma confusion: peut-être ne vous ai-je jamais véritablement aimé: peut-être depuis que je suis au monde, je n'ai pas eu cet amour de préférence, malgré tout prétexte de nécessité, malgré tout attrait de cupidité, malgré toute tentation d'impunité. Mes passions m'ont jusqu'ici tellement aveuglé et dominé, que je me suis oublié de mon plus important devoir: maintenant que je sais ce qu'il faut que je fasse, je veux faire tout mon possible pour m'acquitter d'un si doux et si avantageux précepte. Mais comme je ne le puis sans une grâce particulière: donnez-moi, ô mon Dieu, l'amour que vous voulez que j'aie pour vous, et détachez mon cœur de tout autre objet, pour m'attacher uniquement à mon devoir. Retirez-vous, créatures, vous ne me serez jamais de rien. Quand il n'y aurait ni paradis pour me récompenser de mes bonnes œuvres, ni enfer pour me punir de mes mauvaises, je vous aimerai toujours indépendamment de ces châtiments et de ces récompenses.

AMOUR.

Amour du prochain.

PREMIER DISCOURS.

Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse homini illi qui incidit in latrones? At ille dixit: Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus: Vade et tu fac similiter.

Lequel de ces trois hommes vous semble-t-il avoir été le prochain de ce malheureux qui était tombé entre les mains des voleurs? Le docteur répondit: C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même (*S. Luc, ch. X*).

Voici dans une mystérieuse parabole, un grand exemple que Jésus-Christ regarde comme infiniment propre à nous instruire. C'est celui d'un Samaritain, qui, hors de la vraie religion, accomplit les principaux devoirs de la religion même; d'un Samaritain, qui, voyant un homme tout couvert de plaies et à demi-mort, le panse, le met sur son cheval et le mène dans une hôtellerie, avec ordre à l'hôte d'en avoir un soin tout particulier; d'un Samaritain, qui s'acquitte envers ce misérable de tous les bons offices que lui inspire une charité tendre, qui ouvre son cœur à la compassion; une charité officieuse, qui applique ses mains à d'utiles remèdes; une charité vigilante, qui pourvoit à tous ses besoins; une charité libérale, qui se charge de toutes les dépenses nécessaires à sa guérison. N'est-ce pas là un excellent modèle de la charité du prochain, et des différentes obligations qu'elle nous impose.

Mais où la trouverons-nous dans notre siècle? Bien loin d'avoir cette charité tendre, on n'a pour son prochain qu'un cœur d'acier et des entrailles de fer. Prêtre insensible et dur! tu vois cet homme cruellement blessé, et tu passes ton chemin. Bien loin d'avoir cette charité officieuse, on demeure souvent dans une froide et barbare inaction. Tu le vois, lévite! tu le vois, cet homme couvert de plaies, et aussi inhumain que le prêtre, tu passes ton chemin! Bien loin d'avoir cette charité vigilante et libérale, on ne veille que sur son bien pour le conserver par une sordide avarice; ou si l'on fait quelques libéralités, elles sont si rares et si modiques, que tel qui y serait le plus obligé, prend quelquefois moins de soin des pauvres, que de ses chevaux et de ses chiens.

Venez donc ici, mes frères, venez vous instruire ou vous confondre: vous instruire de ce que la charité fraternelle demande de vous, vous confondre ou vous corriger de ce qui ruine en vous cet esprit de charité. Jésus-Christ a mis dans votre prochain tout ce qui peut vous engager à l'aimer; la cupidité met dans vos cœurs, contre votre prochain, tout ce qui peut vous porter à ne le pas aimer; Jésus-Christ vous unit à votre prochain par les liens les plus forts, et il vous oblige de l'aimer par les motifs les plus puissants; la cupidité mondaine et l'esprit d'intérêt vous séparent de votre prochain, par des sentiments propres à n'avoir pour lui qu'une insensibilité plus que païenne. Vous ne pouvez profiter des instructions de Jésus-Christ, ni vous former sur son exemple, que vous n'aimiez votre prochain; vous ne pouvez écouter les fausses et pernicieuses maximes de la cupidité, que vous n'éteigniez en vous l'amour que vous devez à votre prochain. Qui écouterez-vous? Jésus-Christ, qui est la vérité et la charité même? la cupidité, qui est l'ignorance et la dureté même?

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ est venu au monde, non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, non pour la resserrer en de plus étroites bornes, mais pour lui donner plus d'étendue; avouons, messieurs, que ç'a été principalement au sujet de la charité chrétienne et de l'amour que nous devons à notre prochain. On dirait que ce commandement qui nous en a été fait, a comme suivi l'ordre des temps; qu'il a eu son commencement, son progrès, sa plénitude; son commencement dans la loi naturelle, son progrès dans la loi écrite, sa plénitude dans la loi de grâce. Dieu y a de tout temps engagé les hommes; mais il ne les y a pas toujours engagés par les mêmes motifs, ni portés à un même degré de perfection.

Il en a jeté les fondements dans la loi de nature; il pouvait nous faire naître de plusieurs hommes, et il nous a fait sortir d'un seul, dit saint Jean Chrysostome (*homil.* 24, *in* I *Cor.*); il pouvait former Eve du limon de

la terre, comme il avait fait Adam, et il l'a voulu tirer de la côte de ce premier homme; et c'est de l'un et de l'autre que nous sommes sortis. Résolu de perdre tous les pécheurs par un déluge universel, il pouvait transporter Noé et sa famille dans une terre inconnue, et former de quelque autre matière de nouveaux hommes dont nous descendissions, et qui peuplassent un nouveau monde; mais il a conservé au milieu des eaux cette petite étincelle, comme l'appelle saint Chrysostome, afin que par une succession d'hommes toujours perpétuée, et qui vinssent d'un seul, nous n'eussions entre nous qu'un même cœur, comme nous n'avions qu'une même origine.

Car, si la seule distance des lieux que nous habitons, nous fait regarder comme étrangers ceux qui ne sont pas du même pays que nous, qu'eût-ce été si nous avions eu plusieurs pères différents et plusieurs différents principes? Ç'a donc été pour empêcher la division et la mésintelligence que ces pères multipliés eussent causées, que nous sommes tous sortis d'un seul. Et comme dans la société civile, nous sommes naturellement portés à aimer l'un, parce qu'il est notre frère, l'autre, parce qu'il est notre neveu, celle-ci, parce qu'elle est notre sœur, celle-là, parce qu'elle notre tante ou notre nourrice : Dieu nous ayant fait sortir tous d'un même père, nous a engagés par ce moyen à nous aimer.

Dans la loi écrite, ces devoirs d'une charité réciproque ont encore eu plus d'étendue, ou pour me servir des expressions du même saint Chrysostome, Dieu a trouvé un nouveau moyen de nous lier encore plus fortement les uns aux autres. Dans les premiers temps, on prenait pour maris et pour femmes, des personnes de sa famille; mais comme tous les devoirs de la charité semblaient se renfermer par là dans ces familles; qu'a fait Dieu? Il a défendu de contracter ces sortes d'alliances, afin de donner plus d'étendue à un amour qu'il voyait resserré en de trop étroites bornes. Vous vous aimez déjà assez comme païens : des étrangers n'ont pas la même part dans votre affection; je ne veux plus que vous preniez de femmes dans votre famille; cherchez-en ailleurs, afin que, contractant une nouvelle affinité, votre charité, qui est trop resserrée, se dilate.

Mais, qu'est-ce que Jésus-Christ dans la loi de grâce n'a pas fait, pour donner à cet amour du prochain toute l'étendue et toute la perfection qu'il pouvait avoir? Il a confirmé ce qu'il a trouvé déjà établi : vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même : *Et proximum tuum sicut teipsum.* Excellent moyen de nous faire aimer notre prochain, en nous proposant pour modèle de l'amour qu'il veut que nous lui portions, celui que nous avons pour nous-mêmes!

Nous nous aimons d'un amour sincère, d'un amour universel, d'un amour efficace; amour sincère, hélas! il ne l'est que trop. Si nous sommes capables de dissimulation et de fiction, ce n'est jamais en cet endroit; amour universel, faibles ou parfaits, savants ou ignorants, pauvres ou riches, sains ou malades, éloignés de notre pays ou dans le centre de notre patrie, nous nous portons partout, jamais nous ne nous quittons, jamais nous ne nous haïssons; amour efficace. Ce ne sont pas seulement des compliments et des paroles qui ne nous coûtent guère, ce sont des services réels que nous nous rendons : et de là, que s'ensuit-il? Il s'ensuit que si nous sommes obligés d'*aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes*, nous devons avoir pour lui comme pour nous, un amour sincère, un amour universel, un amour efficace.

En voilà déjà beaucoup; car, si cela est ainsi, est-ce assez de ne point vouloir de mal à notre prochain, de ne le pas troubler par d'injustes procédures dans la possession de son bien, de ne lui pas susciter de mauvaises affaires, de dire que nous lui rendrons service dans l'occasion? est-ce assez de ne le pas aigrir, de ne le pas contredire, de l'aimer dans sa bonne fortune, dans sa belle humeur, quand il est complaisant, enjoué, bon et fidèle ami? Oui, c'en est assez, si l'amour que nous avons pour nous, se contente de ces amitiés froides et stériles! oui, c'en est assez, si l'amour que nous avons pour nous, est un amour dissimulé, un amour partagé, un amour oisif et inutile; mais si nous sommes obligés de le traiter comme nous-mêmes, à quelque chose près néanmoins, si nous sommes obligés d'avoir pour lui les sentiments que nous avons pour nous, ce n'est pas assez sans doute, et la charité chrétienne exige de nous d'autres devoirs. Elle veut que nous l'aimions véritablement, réellement, efficacement; que nous supportions ses faiblesses, comme nous souhaitons qu'on supporte les nôtres; que nous l'assistions dans ses besoins, comme nous sommes bien aises qu'on nous assiste dans les nôtres; que nous le consolions dans ses afflictions et dans ses infirmités, comme en de pareilles occasions nous voulons qu'on nous rende ces démonstrations d'amitié. Ce détail serait infini; passons plus avant, et ne perdons rien de ces belles et solides réflexions de saint Chrysostome.

Comme nous nous aimons trop, et que nous n'aimons pas assez notre prochain, la première précaution que Jésus-Christ a prise, a été de nous commander de l'aimer comme nous nous aimons nous-mêmes; mais comme cet amour-propre peut être vicieux, et que souvent il l'est en une infinité de choses; qu'est-il arrivé? A ce premier modèle on en ajoute un second, capable d'augmenter en nous et de sanctifier tout ensemble cet amour de notre prochain. Aimons-le en Dieu et pour Dieu, voilà la seconde précaution qu'il a prise; voilà ce qui distingue la charité chrétienne d'avec la charité profane; voilà ce qui la tire de l'ordre des vertus morales, et ce qui lui donne

tout à la fois beaucoup de perfection et d'étendue.

Loin donc de nous ces amitiés sensuelles et mauvaises, ces amitiés où l'on aime jusqu'aux défauts et aux vices de son prochain, comme on les aime dans soi; ces amitiés où l'on s'unit et l'on s'entr'aide dans ses débauches, ou dans ses mauvais commerces. Ce n'est pas là s'aimer en Dieu et pour Dieu, c'est s'aimer pour le démon et pour des peines éternelles, dit saint Jean Chrysostome.

Loin de nous ces paroles froides; pourquoi aimerais-je cet homme? je n'ai que faire de lui, pourquoi essuierais-je ses mauvaises humeurs? pourquoi lui rendrais-je service, moi qui puis me passer de lui et me délivrer de ses importunités? Pourquoi? reprend saint Chrysostome, c'est parce que Dieu le veut; c'est parce que Jésus-Christ vous oblige de vous aimer les uns les autres, comme il vous a aimés; c'est parce qu'il se tient fait à lui-même ce que vous ferez à vos frères; c'est parce qu'il s'est proposé lui-même comme le parfait modèle des égards qu'il veut que vous ayez pour eux; c'est parce qu'il leur a transporté les droits qu'il a sur votre cœur; c'est parce qu'il vous a dit, *que si vous ne les aimiez, vous ne l'aimeriez jamais lui-même;* c'est parce qu'il s'est représenté en leurs personnes, et qu'ils tiennent ici-bas sa place; c'est enfin, pour m'expliquer avec ce Père, parce qu'ils vous portent de la part de Jésus-Christ des lettres de recommandation.

Quand nous considérons une personne, et que nous voulons effectivement lui rendre service, auprès de ceux chez qui nous avons quelque crédit, nous lui donnons des lettres de recommandation, nous témoignons qu'en l'obligeant, on nous oblige; que nous prendrons sur nous la protection qu'on lui aura accordée et les bons offices qu'on lui aura rendus. Aimez-le pour l'amour de moi, disons-nous; ne prenez pas garde à ce qu'il est, considérez ce que je vous suis; dans l'occasion je saurai vous reconnaître; donnez-moi en sa personne quelques marques que vous m'aimez.

Ainsi a parlé Jésus-Christ dans l'Evangile, que saint Chrysostome appelle la lettre qu'il nous a écrite. Il nous y a recommandé notre prochain par tous les plus pressants motifs; nous disant tantôt : *Aimez-le, ce que vous aurez fait au moindre des miens, je me le tiendrai fait à moi-même* (*Matth.*, XXV); tantôt, *je suis votre Maître, je vous commande de l'aimer;* tantôt, *je vous fais de cette obligation, qui vous a déjà été imposée, un commandement nouveau;* tantôt, *on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (*Joan.*, XIII). Pouvait-il par de plus pressants motifs, nous engager à ce devoir de charité? Et convaincus que nous sommes de l'autorité qu'il a sur nous, de l'indispensable nécessité que nous avons de lui obéir, des menaces qu'il nous fait, si nous lui désobéissons; des récompenses éternelles qu'il nous promet, si nous rendons à nos frères tous les secours qu'ils ont droit d'attendre de nous; pouvons-nous sans renoncer à notre espérance, nous dispenser de ce devoir? Je l'ai dit cependant, et il n'est que vrai; autant que Jésus Christ a pris de précaution pour nous unir à notre prochain, autant la cupidité en prend pour nous en désunir : il a mis dans nos frères tout ce qui peut nous engager à les aimer; et cette cupidité, par un raffinement de malice, met dans nos cœurs contre nos frères tout ce qui peut nous porter à ne les pas aimer.

SECOND POINT

En effet, pour en venir à un détail qui nous instruise; si Jésus-Christ, pour nous obliger à aimer nos frères, veut que nous soyons à leur égard sincères, humbles, désintéressés, doux, patients, complaisants : si, comme parle saint Pierre, *il veut que nous ayons entre nous une parfaite union, une bonté officieuse, une douceur insinuante, une sympathie d'inclination, une affection pleine de tendresse, une charité qui excuse tout et qui souffre tout;* s'il regarde toutes ces dispositions d'esprit et de cœur, comme les marques d'un vrai chrétien et d'un fidèle disciple de Jésus-Christ: s'il ajoute que *c'est là le caractère de notre vocation, et ce à quoi nous sommes appelés, afin de recevoir comme héritiers la bénédiction que Dieu nous réserve;* encore un coup, si cela est de la sorte, où est cette charité chrétienne, et que ne fait pas la cupidité mondaine qui lui est opposée, par les pernicieux sentiments qu'elle nous inspire?

Où est cette sincérité, cette humilité, ce désintéressement, cette patience, cette compassion, cette douceur, cette affabilité parmi des gens, dont les uns orgueilleux et entêtés, les autres fougueux et impatients, ceux-ci durs et avares, ceux-là jaloux et chagrins, presque tous politiques et fourbes, n'ont rien de l'homme et du chrétien, que le nom qu'ils portent?

Vous expliquer tous ces péchés grossiers par lesquels on ruine en soi l'amour du prochain; ce serait embrasser trop de matière : descendons à quelque chose, dont on se fait moins de scrupule; je veux dire à ces ingénieux détours que la cupidité et l'amour-propre ont inventés pour détruire la vraie charité, d'une manière plus spirituelle et plus fine.

Il y a, messieurs, parmi les honnêtes gens, une je ne sais quelle bonté politique et rusée, qui, pour parvenir plus sûrement à ses fins, semble se prêter tout entière aux besoins d'autrui. On s'empresse de rendre service à son prochain; on le fait même quelquefois d'une manière si généreuse, qu'on ne peut souffrir qu'on en soit, ni prié, ni remercié; tant on appréhende de paraître intéressé. On s'occupe des affaires d'autrui, comme si l'on avait oublié les siennes. On se sacrifie à des personnes même indifférentes : on prévient leurs besoins, on cherche les occasions de leur rendre service. Oh! que c'est là aimer son prochain, dites-vous. Vous vous trompez, messieurs, vous vous trompez. Di-

tes plutôt que c'est là le plus ingénieux raffinement de l'amour-propre.

Pour en juger sainement, considérez l'homme tel qu'il est naturellement, soit à l'égard des autres, soit à l'égard de lui-même. A l'égard des autres, il ne peut, sans en concevoir intérieurement du dépit, souffrir leur élévation. S'ils ont de grands talents ou des vertus éclatantes, il leur porte envie, jaloux de leur gloire, chagrin de leur prospérité, affligé de voir qu'ils réussissent et qu'on les loue.

A l'égard de lui-même, il est si attaché à soi et s'aime si éperdûment, qu'il épuise pour soi toute son affection et tous ses soins : mais comme pour se soutenir, il est obligé d'avoir de temps en temps des ménagements pour autrui ; de prendre un air doux et honnête, de se contrefaire pour s'acquérir l'estime et la confiance du public ; il fait extérieurement ce que ferait un homme qui aimerait véritablement son prochain ; il imite dans sa cupidité, la charité la plus généreuse ; il en affecte le désintéressement, quoiqu'effectivement il rapporte tout à soi : et, semblable à ces marchands qui caressent et ménagent ceux avec lesquels ils trafiquent, il se fait un art de se concilier l'amitié de ceux dont il croit devoir tirer quelques secours.

Aussi, dès qu'ils lui sont inutiles, ou qu'ils s'opposent à ses desseins, non-seulement il n'en fait aucun cas ; mais il est disposé à les détruire, s'il ne peut arriver à ses fins que par leur destruction. Quelle apparence y a-t-il donc qu'il veuille sincèrement leur faire du bien, lui qui envie leur bonheur, et qui cherche sourdement les moyens de les supplanter ? lui qui, comme un grand arbre attire à soi tout le suc de la terre qui l'environne, et n'est propre qu'à dessécher et à faire mourir les plantes voisines.

A voir ce courtisan s'offrir à ceux à qui il peut rendre quelque service, se dépouiller de cet air de fierté et de hauteur que lui donne sa naissance ou sa fortune, pour se rendre plus familier et plus affable, on croirait qu'il aime véritablement ceux à qui il donne ces démonstrations d'amitié : mais c'est un politique et un fourbe, c'est un Absalon qui veut s'insinuer dans l'esprit des peuples, par de basses et d'indirectes civilités, embrassant et baisant comme lui ceux qui viennent lui faire la révérence, s'informant comme lui de leurs affaires, se plaignant comme lui, qu'on ne leur rend pas justice, et leur témoignant qu'il saurait bien la rendre, s'il était en une autre place que celle où il est (II *Reg.*, XV)

A entendre ces frères déplorer le malheur d'un frère ou d'une sœur, tombés inopinément dans la disgrâce, on croirait que c'est une charité compatissante qui les fait gémir ; mais ce sont des imposteurs ou des barbares : semblables aux frères de Joseph qui l'avaient eux-mêmes vendu, et dont ils venaient en pleurant montrer la robe qu'ils avaient trempée dans du sang de bouc (*Gen.*, XIX).

A voir quelques autres rechercher l'amitié et l'alliance de ceux qu'ils méconnaissaient auparavant, on croirait qu'ils y vont de bonne foi : mais ce sont des Gabaonites, qui se servent de ces ruses pour surprendre Josué (*Josué*, IX). Ce sont des Saüls qui ne donnent à David, leur Michol, qu'afin qu'elle soit la cause de leur ruine, et qu'ils tombent entre les mains de leurs ennemis : *Dabo illam ut fiat ei in scandalum, et sit super eum manus Philistinorum.*

Charité fraternelle, où es-tu, et qu'es-tu devenue ? Chose étrange ! Souvent même ceux qui paraissent mener une vie plus réglée, pèchent contre cet important devoir. On ne veut céder à personne, on ne veut s'incommoder pour personne : les bienfaits, on les oublie ; les injures, on en conserve un souvenir éternel. Il faut, dit-on, aimer son prochain, et cependant on ne l'aime pas ; il faut le soulager dans sa misère, et cependant on ne le soulage pas ; ou si on lui rend quelque service, c'est moins par un esprit de charité, que par un mouvement de la chair et de l'amour-propre. Inclination naturelle, espérance de quelque avantage, crainte de s'attirer de mauvaises affaires, désir de paraître désintéressé et honnête, passion d'une vaine gloire, recherche de soi-même, intention pharisaïque, mille choses se glissent et se mêlent aisément dans tout ce que nous faisons pour notre prochain, dit un savant maître de la vie spirituelle.

Changeons, mes frères, de conduite, aimons-le comme nous-mêmes, aimons le en Dieu et pour Dieu, aimons le comme Jésus-Christ nous a aimés. Et si nous ne pouvons nous conformer en toutes choses à un si excellent modèle, imitons, quoique de loin, la patience, la douceur, la compassion, l'humilité, le désintéressement de ce Dieu, qui veut que ce soit *à ces marques qu'on reconnaisse que nous sommes ses disciples*, et qui proteste *que ce que nous aurons fait à nos frères, il nous le fera à nous-mêmes.*

SECOND DISCOURS.

Turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum, et detinebant illum ne discederet ab eis. Quibus ille ait : Quia aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei.

Les troupes le cherchaient : Et étant arrivées là où il était, elles le prièrent de ne les pas quitter. Il leur répondit, qu'il fallait qu'il allât prêcher le royaume de Dieu à d'autres villes (*S. Luc., ch.* IV).

Quand je considère la conduite du Fils de Dieu, et celle des peuples qui le suivent ; il me semble que j'y découvre une excellente image de la charité que nous devons au prochain, et de la cupidité mondaine qui lui est opposée. Jésus-Christ délivre des possédés et guérit des malades partout où il passe : voilà l'idée d'une charité heroïque. Mais les Capharnaïtes charmés de sa présence, et attachés à leurs intérêts personnels, veulent le retenir chez eux, sans souffrir que d'autres partagent avec eux leur bonheur Voilà l'idée de la cupidité mondaine.

Aussi ces circonstances m'ont déterminé à choisir pour matière de ce discours, l'amour du prochain, combattu par l'amour-propre : amour du prochain, dont nous trouvons un

si excellent modèle dans la personne de Jésus-Christ : amour du prochain, dont nous remarquons une si injuste transgression dans l'empressement et la cupidité des Capharnaïtes : amour du prochain, dont le commandement est comme confondu avec celui de Dieu-même, puisque c'est sur l'un et sur l'autre que roule, comme sur deux pôles, toute la religion chrétienne qui y est renfermée : amour du prochain, dont la transgression est si ordinaire et si funeste. On ne vit jamais tant de divisions dans les familles, tant de mésintelligences dans les ménages, tant de désordres dans les villes, tant de querelles parmi les voisins, tant de jalousies parmi les gens d'une même profession, tant de froideur et d'indifférence parmi ceux qui paraissent les plus réguliers et les plus dévots.

Pour connaître sur un si important sujet, nos devoirs et nos transgressions, considérons trois choses dans le précepte de l'amour du prochain; la nature du précepte, l'ordre du précepte, l'esprit du précepte. La nature du précepte, qui nous oblige d'aimer notre prochain. L'ordre du précepte, qui nous prescrit la manière avec laquelle il faut l'aimer. L'esprit du précepte, qui nous marque les motifs pour lesquels nous devons l'aimer.

Mais voici ce que la cupidité et l'amour-propre nous inspirent. Nous péchons contre la nature de ce précepte, par des infractions visibles; contre l'ordre de ce précepte, par le renversement des règles qui nous y sont prescrites; contre l'esprit de ce précepte, par mille secrètes illusions qui nous empêchent de l'accomplir.

PREMIER POINT.

Saint Augustin a très-judicieusement remarqué que tout ce qu'il y a dans l'Ecriture nous fait considérer l'amour du prochain comme une obligation de justice, à l'accomplissement de laquelle mille raisons nous portent; obligation naturelle, obligation aisée, obligation avantageuse, que la nature, la loi, la grâce, sa facilité même nous persuadent.

La nature, en nous formant, a jeté dans nos cœurs ces premières semences d'amour. Etant tous tirés d'un même chaos, pétris d'une même masse, formés d'une même main, portant tous les mêmes traits, ayant tous des besoins réciproques et des moyens de nous entr'aider : nous n'avons, ce semble, qu'à nous laisser aller à nos mouvements naturels, qui peuvent aplanir toutes les difficultés qui se présentent à l'accomplissement d'un si important devoir, et qui nous font entendre qu'il n'est pas juste d'abandonner dans leurs maux, ceux qui peuvent nous soulager dans les nôtres.

Nous avons tous des talents partagés, nous avons tous aussi des besoins réciproques. Ayant chacun des talents particuliers, nous les avons reçus autant pour les autres que pour nous; et ayant des besoins réciproques, les autres n'ont pas moins reçu pour nous, que pour eux-mêmes, ces talents qui leur sont propres. Etes-vous riches? Avez-vous de la prudence et de l'esprit? vos biens doivent vous servir pour assister votre prochain dans ses nécessités; votre prudence pour lui donner de bons conseils dans ses irrésolutions; votre science et votre esprit, pour l'instruire dans son ignorance.

Voilà ce que vous lui donnez; mais voici réciproquement ce qu'il vous rend : car si vous avez quelque talent, vous avez aussi quelque besoin, étant impossible que vous puissiez absolument vous passer de tout secours. En cet état, comme vous pouvez rendre service à votre prochain, il peut aussi vous obliger. Comme vous pouvez lui prêter vos mains, votre cœur, il peut et il doit vous reconnaître par de bons offices, la première loi de la justice et de la charité chrétienne étant de *faire à autrui ce que nous voudrions nous être fait à nous-mêmes.*

Oh! qu'une si sainte loi nous procure d'avantages! Qu'on ne dise plus, comme les païens le disaient, que les chrétiens sont des gens farouches, peu traitables, austères, ennemis de la société et du repos public. Saint Augustin, qui les a vengés de cette calomnie, ne veut que le seul commandement de l'amour du prochain pour refuter une si atroce injure. Donnez-moi, dit-il, quelqu'un de vos législateurs, quelqu'un de ces philosophes et de ces sages qui ont voulu réformer les autres hommes par leurs nouvelles lois; donnez-m'en un seul qui ait établi une maxime comparable à celle-là : feuilletez bien vos livres, et trouvez-moi une morale mieux méditée, conduite avec plus de sagesse et plus avantageuse que celle-là au bien de la société.

Car quand on oblige mon prochain à m'aimer, à me secourir, à me donner non-seulement ses biens, mais son cœur, on m'oblige en même temps à m'acquitter envers lui des mêmes devoirs. Les engagements sont réciproques, et il n'en faut pas davantage pour lier une société douce et éternelle. Ce commandement est le boulevard des états, le principe de la tranquillité et du repos public; et si le précepte de l'amour du prochain était observé dans toutes ses circonstances, il n'y aurait ni vol, ni meurtre, ni adultère; la paix et la concorde régneraient partout, mon prochain respecterait mes intérêts comme ses intérêts propres, et s'attacherait à me servir, comme je m'attacherais à l'obliger. Par là, je ne me mettrais nullement en peine des disgrâces de la fortune, et ne craindrais point d'insulte; la même charité me mettant à couvert de tous ces malheurs, je trouverais dans les autres le même cœur de frère que j'aurais pour eux.

Mais, ô tyrannie et injustice du cœur humain, que tu es grande! Pleins de l'amour de nous-mêmes, nous voudrions que tout le monde nous aimât, nous honorât, nous servît; et nous refusons à nos frères ces mêmes offices de charité. Nous voulons bien prendre dans le commandement de l'amour tout ce qui nous est avantageux; et nous refusons

le même privilége à notre prochain : quoi de plus injuste?

Telle est cependant la disposition intérieure de la plupart des hommes ; et quand ils en sont venus là, de quels excès ne sont-ils pas capables? De là ces abominables maximes de ramper sous ceux dont on espère quelque chose, de supplanter tous les autres, dont la fortune est préjudiciable à son état; d'employer fourberies, mensonges, bassesses, injustices : pourvu qu'on se fasse de ces péchés autant de degrés pour s'élever.

Combien en voyons-nous qui, sous un visage d'homme, portent un cœur de bête? Combien, qui n'osant, à cause de la sévérité des lois, porter la main sur leurs frères, conservent contre eux d'éternelles inimitiés? Quand on nous a offensés en quelque chose, quel ressentiment n'en avons-nous pas? quel moyen ne cherchons-nous pas pour nous en venger, ne considérant dans les autres que la qualité d'ennemi, et jamais celle de prochain? Sans la sauvegarde des lois, l'homme serait à l'homme un monstre plus formidable que ne le sont les tigres et les lions, et l'on serait moins en sûreté dans les villes que dans les plus affreuses solitudes.

Mais, comme l'on peut être plus impunément médisant qu'homicide, c'est de là qu'on peut juger avec quelle licence on viole ce précepte de l'amour du prochain. Fait-il quelque fausse démarche, ou lui arrive-t-il quelque malheur, bien loin de le relever, on l'accable. Bien loin d'avoir pitié de lui, on le déchire par d'atroces médisances, on lui insulte par de piquantes railleries, on noircit les actions les plus saintes, on découvre les péchés les plus cachés; les choses les plus indifférentes, on les regarde d'un mauvais sens : si l'on ne peut condamner ce qui paraît au dehors, on veut juger de l'intention : si l'on n'ose attaquer son frère par des voies ouvertes, on le déshonore secrètement par de lâches détractions: et nous sommes arrivés à ce malheureux temps, dont parlait saint Paul, dans sa seconde Lettre à Timothée, où nous avons la douleur de voir *des gens ambitieux, blasphémateurs, désobéissants à leurs parents, ingrats, scélérats, sans affection, sans miséricorde, calomniateurs, inconstants, traîtres, trop pleins d'amour pour eux-mêmes, trop vides de charité et d'équité pour le prochain.*

Esprit de justice et de vérité, détruisez en nous cette malheureuse source de tant de crimes, affaiblissez cette maudite cupidité pour substituer la charité en sa place : et dans cette espèce de justice, qui veut qu'on rende *à un chacun ce qui lui appartient*, marquez-nous l'ordre de ce commandement de l'amour du prochain, afin que notre charité croisse en intelligence et en lumière.

SECOND POINT.

Il y a dans la charité plus de mesures à garder qu'on ne pense, dit saint Bernard ; elle est ardente et vive, mais il faut qu'elle soit éclairée et prudente; elle a du feu et du zèle, mais il faut que la justice et la discrétion les tempèrent : elle a de bonnes intentions, mais il faut qu'elle y observe de l'ordre, par rapport aux différents intérêts du prochain, qu'elle est obligée de ménager (*D. Bernard. in hæc verba :* Ordinavit in me charitatem).

Sur ce principe, je dis, 1° que cette maxime si célèbre de *traiter notre prochain comme nous-mêmes*, ne doit pas se prendre à la rigueur, en sorte que nous soyons obligés de faire aller de pair nos intérêts temporels et les intérêts temporels du prochain : je m'explique.

Quand il s'agit d'intérêt temporel à intérêt temporel, la loi qui me commande d'aimer *mon prochain*, ne me commande pas de lui céder absolument mes droits : je puis raisonnablement les poursuivre, et quelquefois même ce serait à moi un péché de ne le pas faire. Mais si, par mes poursuites qui ne serviraient qu'à le ruiner, je connais qu'il sera réduit à la mendicité; en ce cas, il est de la charité chrétienne, que je sois dur en quelque manière à moi-même, afin de pouvoir lui être utile, et la justice fait qu'en de si fâcheuses extrémités je sacrifie mon droit à l'amour que je dois avoir pour lui.

Ce n'est pas assez ; je dis qu'il est de l'ordre de la charité chrétienne de préférer en de certains cas, les intérêts spirituels de notre prochain à nos intérêts temporels. Ne savons-nous pas que l'affaire de notre salut doit être préférée à toute autre affaire, sans quoi, bien loin de nous aimer, nous nous haïrons? car, qu'est-ce que s'aimer, si ce n'est tâcher de se procurer le plus grand de tous les biens? Or, nul plus grand bien que celui du salut et de la gloire; et par conséquent jamais nous ne nous aimons mieux, que quand nous agissons pour une si noble et si importante fin.

Or, ce grand amour doit être le modèle de celui que nous devons à notre prochain, puisque nous sommes obligés *de l'aimer comme nous-mêmes*; et par conséquent, s'il arrive que nous ne puissions ménager ses intérêts spirituels, qu'en abandonnant nos intérêts temporels, comme ce qui est temporel est d'un ordre inférieur à ce qui est spirituel, la charité veut que nous cédions l'un pour l'autre. Tel est, adorable Sauveur, l'exemple que vous nous en avez donné, et telle est la conséquence que votre bien-aimé disciple veut que nous tirions de cet exemple.

Si cela est de la sorte, il est aisé de conclure que ce même ordre demande que nous ayons soin de l'âme de notre prochain, avant que de prendre soin de son corps; que nous nous intéressions à lui inspirer la crainte de Dieu, et à le faire marcher dans la voie de ses commandements, avant que de pourvoir à ses besoins temporels. Le salut éternel n'est-il pas d'une plus grande importance qu'un secours passager? l'âme, immortelle de sa nature, et capable de jouir de Dieu, n'est-elle pas *plus que les vêtements et la nourriture?* dit Jésus-Christ (*Matt.*, VI).

Ce n'est pas encore assez. Quoique la charité soit universelle, quoiqu'elle aime les

petits comme les grands, les pauvres comme les riches, les religieux comme les laïques, ceux qui le méritent comme ceux qui ne le méritent pas, il est certain cependant que, quelque étendue qu'ait cette vertu, bien loin de confondre les choses et les personnes, elle se proportionne aux qualités diverses et aux différents degrés où les hommes se trouvent.

Il y a, dit saint Thomas, dans l'ordre de l'amour du prochain, des devoirs particuliers, qui sont plus pressants les uns que les autres. Un ami est plus cher qu'un ennemi, un domestique qu'un étranger, un enfant qu'un domestique, un chrétien qu'un infidèle, un homme avec lequel on a quelque liaison, qu'un autre qui est inconnu : et dans ces circonstances, quand elles sont égales, l'ordre veut que l'on s'attache à ce qu'il y a de plus proche de soi, qu'un père et une mère songent à l'entretien et à l'éducation de leurs enfants, un maître et un chef de famille à ce qui regarde son domestique, et ainsi du reste.

Mais, cette règle est-elle toujours bien observée, suit-on toujours également cet ordre? Sans parler de cette épouvantable dureté qu'on a pour les pauvres, où en voyons-nous qui relâchent de leurs intérêts? combien y en a-t-il, au contraire, qui, au lieu de s'accommoder avec leurs parties, poussent les affaires dans les plus fâcheuses extrémités, ne donnant aucun temps à leurs débiteurs, et se persuadant faussement que les tribunaux n'étant faits que pour rendre justice, ce n'est pas un péché de poursuivre son prochain selon toute la rigueur des lois, pourvu que la procédure soit exempte de tromperie et de fausseté?

Combien dans les familles même qui paraissent les plus chrétiennes, y en a-t-il qui ont plus de soin du corps de leur prochain, qu'ils n'en ont de son âme, qui sont plus touchés de son indigence que de ses désordres, qui songent plus à établir des enfants dans de grandes charges, et à leur faire faire une belle fortune, qu'à les élever dans la crainte de Dieu et dans l'observance de sa sainte loi? On n'aime des enfants que pour les perdre. N'ont-ils point de piété et de religion? on n'en dit mot, pourvu qu'ils aient de l'esprit et de l'intrigue. Sont-ils dévots, craignant Dieu, et avec cette crainte ont-ils quelque infirmité corporelle? on les rebute, on les maltraite, on les hait. Nonobstant tout cela, on se flatte d'aimer son prochain; et ce sont ces illusions qu'il faut que je vous découvre.

TROISIÈME POINT.

Quoi qu'il n'y ait rien de plus opposé à la charité que l'amour propre, il est cependant étrange de voir que l'un et l'autre suivent les mêmes voies, et que pour considérer les démarches que fait la charité chrétienne, on n'a qu'à regarder celles d'un amour-propre éclairé, qui tend par raison à la fin qu'il se propose.

Non seulement l'homme s'aime soi-même, mais il n'aime que soi ; non-seulement il cherche ses intérêts, mais il ne cherche que ses intérêts, se regardant comme le centre de toutes choses, et souhaitant que les autres ne soient occupés qu'à l'aimer et le servir.

Mais, ce qu'il y a d'étrange, est que cette disposition le rend doux, honnête, compatissant, affable. Il ne peut emporter les choses de hauteur, que fait-il? il substitue la ruse à la violence, l'adresse et l'hypocrisie à la force. Pourvu que l'amour-propre arrive à ses fins, il ne se met pas en peine du reste, et souvent les devoirs de charité sont extérieurement remplis, sans que la charité s'en mêle.

Voilà l'étrange illusion que je déplore: illusion par laquelle en s'appliquant à faire des actions extérieures de charité, on n'en a pas cependant l'esprit : illusion tantôt de miséricorde, tantôt de vanité, tantôt de politique, tantôt de justice, tantôt de contretemps, tantôt de négligence : je m'explique.

J'appelle, 1° illusion de miséricorde les devoirs que nous rendons à notre prochain par des sentiments humains, par des inclinations de générosité, de compassion, de tendresse. On assiste son prochain et on l'aime, mais pourquoi? parce que c'est une humeur qui plaît, une humilité qui charme, une certaine sympathie qui agrée. Charité naturelle, tu n'es d'aucun mérite devant Dieu : compassion humaine, tu n'es pas ce dont il se contente, pour satisfaire aux devoirs de l'amour du prochain.

J'appelle en second lieu une illusion de vanité, les devoirs de charité qui se rendent dans la vue de s'attirer de la réputation. Rien de plus contraire que la charité et la vanité, et cependant rien de plus semblable, dit saint Augustin. L'une et l'autre font les mêmes fonctions. La charité nourrit ceux qui ont faim ; la vanité les nourrit aussi. La charité s'applique à donner de bons conseils, la vanité s'y applique aussi, mais c'est pour faire voir qu'on est habile et versé dans les belles lettres. La charité est civile, affable, miséricordieuse; la vanité l'est aussi : mais c'est afin d'être estimée et louée. Tel visitera les hôpitaux et les prisons, afin de paraître charitable aux yeux des hommes, qui dans le fond se souciera peu de l'être.

La troisième illusion est celle que j'ai appelée une illusion de politique. Combien de gens, sous prétexte de travailler au soulagement du prochain, cherchent-ils à faire leurs affaires et à se dédommager de leurs pertes; combien qui prennent soin des hôpitaux et des paroisses, pour s'engraisser peut-être des aumônes des misérables, et du patrimoine de Jésus-Christ? Combien qui se trouvent à toutes les assemblées de charité et qui, sous ce beau voile, n'ont qu'un cœur et un esprit pharisaïque?

La quatrième illusion est celle que j'ai appelée une illusion de justice. On affecte d'être charitable après avoir été cruel; on fait des aumônes de ses vols et de ses concussions, comme si l'on voulait rendre Dieu complice de ses larcins, comme s'il était per-

mis de dépouiller un homme, pour donner son habit à un autre, comme si le sacrifice où entre le sang de la veuve et de l'orphelin pouvait agréer au Seigneur.

On affecte d'être charitable, et on ne veut pas payer ses dettes ; on veut faire du bien aux pauvres, et on ne s'acquitte pas envers ses créanciers ; on laisse des ouvriers languir après leur paiement, on est cause que des marchands font banqueroute et se ruinent. Des domestiques, qui sont naturellement les premiers pauvres, sont frustrés de leurs gages, pendant qu'on assiste quelques misérables, parce qu'on veut laisser une bonne odeur de soi dans le monde, et que l'amour-propre est flatté par ces actions d'éclat.

Mais une illusion encore plus fine est celle que j'ai appelée une illusion de contre-temps. Chaque personne dans le monde a sa profession, chaque personne dans sa profession a des devoirs particuliers à accomplir. Si l'on veut sortir de ces bornes, et négliger ces devoirs pour en embrasser d'autres, dès là on n'est plus ni charitable, ni juste.

Cependant il arrive souvent qu'on s'embarrasse de mille devoirs de charité, qui ne regardent pas sa profession, et que Dieu n'approuvera jamais. Ainsi vous verrez des femmes proposer des cas de morale et faire les habiles en matière de salut; des laïques se mêler des affaires de religion et entreprendre de réformer ce qui ne les regarde pas, pendant qu'ils négligent les devoirs les plus essentiels de leur état.

Car pour en venir à une dernière illusion que j'ai appelée une illusion de négligence, combien de désordres ne voyons-nous pas tous les jours; la grande règle de la charité est de commencer par nous-mêmes, comme saint Bernard le disait si bien au pape Eugène. Nous sommes les premiers objets de l'amour chrétien, et c'est du soulagement de nos besoins personnels que nous devons nous occuper, avant que de penser à celui des autres. Mais, hélas! souvent par notre négligence nous nous mettons les derniers. Souvent, par une charité mal ordonnée, gémissant sur les défauts d'autrui, nous ne ferons pas la moindre réflexion sur nos vices. Souvent, nous mêlant de donner des avis à notre prochain, nous n'en prendrons aucun pour nous.

Revenons, chrétiens, revenons de toutes ces illusions, et arrêtons-nous à cette importante morale de Jésus-Christ, qui veut que nous nous aimions les uns les autres, comme il nous a aimés : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Car c'est comme s'il nous disait : Je vous ai aimés gratuitement, aimez-vous sans intérêt. J'ai préféré votre salut à toutes choses, préférez celui de vos frères et le vôtre à toute autre considération. Je suis mort pour vous; eh! du moins, vivez pour vos frères, et si vous ne leur donnez pas votre vie, soulagez-les de vos biens. C'est là mon commandement, c'est là le vrai moyen d'être heureux en ce monde et en l'autre.

AMOUR.

Amour des ennemis, pardon des injures, réconciliation.

PREMIER DISCOURS.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris, quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo.

Si, lorsque vous offrez votre présent à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec lui (*S. Matth., ch.* V).

Après un ordre si exprès que Jésus-Christ nous donne, de nous hâter de nous réconcilier avec notre ennemi, et de laisser aux pieds des autels le présent que nous y offrons au Seigneur; après l'exemple que cet homme-Dieu nous en a donné lui-même, lorsqu'il a interrompu, pendant quelques moments, le sacrifice qu'il offrait à son Père sur l'arbre de la croix, afin de le prier qu'il pardonnât à ceux qui le faisaient mourir, qui de nous, mes frères, ne regardera cette réconciliation chrétienne, non-seulement comme d'une indispensable, mais comme d'une très-pressante nécessité? Prières, aumônes, sacrifices, vous me paraissez partout ailleurs d'un grand mérite; mais ici vous ne me paraissez rien, quand je vous considère séparés de cette réconciliation, qui est la plus efficace de toutes les prières, la première de toutes les aumônes, le plus humiliant de tous les sacrifices.

Si notre justice doit être plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, et si elle n'aura jamais d'éternelles récompenses, à moins qu'elle n'aille au-delà des bornes que lui ont prescrites ces mauvais interprètes de la loi, c'est principalement au sujet *de la dilection des ennemis*, dont il faut que je vous explique les importants devoirs, afin que vous voyiez si vous donnez à la vôtre cette espèce de plénitude et de surabondance. Jusqu'où va la perfection chrétienne dans l'amour de vos ennemis? première considération. Qu'est-ce qui vous oblige à cette perfection? seconde considération. Comment devez-vous les aimer? c'est ce que je vous expliquerai d'abord. Pourquoi devez-vous les aimer? c'est ce que je vous montrerai dans la suite.

PREMIER POINT.

Je ne le dissimule pas, mes frères, j'ai aujourd'hui contre moi tout le faux honneur du monde, toutes les maximes du siècle corrompu et presque tous les cas de conscience à la mode. Mais, malgré tant d'obstacles, il faut que le commandement de Jésus-Christ l'emporte, et que nous arrivions à cette perfection chrétienne par de certains degrés qui vous surprendront, mais qui nous sont expressément marqués par saint Augustin, dont je ne serai que l'interprète.

Cette perfection a plusieurs degrés par lesquels Jésus-Christ veut que nous montions, dit ce Père. Le premier est de ne point faire de mal à celui qui ne nous en fait aucun; car quelle cruauté serait-ce de nuire volontairement et de sang froid à un homme dont nous n'avons nul sujet de nous plaindre?

De ce premier degré il faut monter à un second, qui est de garder au moins, dans les injures que nous avons reçues, cette ombre de justice de ne pas porter notre vengeance au-delà du mal qu'on nous a fait. Telle était la prétendue justice des Juifs, qui demandaient *œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie.* Est-ce que le dessein du législateur était de les porter par là à la vengeance? Non sans doute; au contraire, il voulait par là lui donner des bornes et l'empêcher qu'elle ne se portât aux dernières extrémités.

Si la vengeance d'une injure eût été à la liberté de celui qui l'aurait reçue, à quels excès ne se serait-il pas porté? Souvent pour une dent arrachée, il aurait ôté la vie à son ennemi. La loi donc qui regardait particulièrement les juges, pour leur apprendre quelles mesures ils devaient garder dans les sentences qu'ils rendraient, faisait en sorte que le châtiment n'excédât pas le crime; ce qui était une espèce de justice et un commandement de paix.

Le troisième degré par où commence la perfection chrétienne, est de ne rendre pas même *injure pour injure, ni mal pour mal.* Car c'est ainsi que l'apôtre saint Pierre s'en est expliqué dans son épître canonique : *Nemini reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto. Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage* (I *Petr.*, III).

Quelque grande que soit cette perfection, il y a cependant un degré encore plus élevé, dit saint Augustin. C'est déjà beaucoup si vous ne rendez point mal pour mal; mais c'est davantage lorsque, dans le fond de votre cœur, vous êtes disposés à recevoir encore plus de maux, si Dieu le juge à propos pour l'expiation de vos péchés ou pour l'épreuve de vos vertus. Remarquez ceci, je vous prie.

Jésus-Christ ne se contente pas de dire : *Ne rendez pas mal pour mal*, quoique ce soit déjà un précepte; mais il vous dit, *de ne point résister à celui qui vous traite mal.* Il ne vous dit pas seulement de ne pas rendre injure pour injure; il veut que vous soyez plutôt dans la volonté d'en recevoir une seconde que de vous venger de la première : *Ego autem dico vobis non resistere malo* (*Matth.*, V). Vous frappe-t-on sur une joue? prenez plutôt le parti de tendre l'autre, que de rendre soufflet pour soufflet.

Voilà qui est rude, je l'avoue avec vous. Mais considérez, dit saint Augustin, qu'en cela Jésus-Christ ne vous demande que ce que vous feriez à l'égard de vos enfants ou de ceux que vous aimez. N'est-il pas vrai que s'ils avaient une fièvre chaude et si vous saviez qu'il fût nécessaire pour leur santé d'en être battus, bien loin de vous venger du soufflet que vous en auriez reçu, vous vous exposeriez volontiers à en souffrir encore davantage, jusqu'à ce que la fureur de leur maladie fût passée?

Or, voilà ce que Jésus-Christ, vrai médecin des âmes, vous enseigne : de porter avec une tranquillité intérieure les faiblesses de vos frères, dont vous devez aimer le salut jusqu'à vouloir intérieurement en souffrir davantage, afin de les gagner à Dieu et de les faire revenir de leur haine. Que la pratique de ce commandement est difficile! Qui de nous est arrivé à ce degré de perfection? En voici cependant un dernier qui porte les choses encore plus loin.

Ce n'est pas assez à un chrétien de ne pas outrager celui qui l'a outragé; ce n'est pas assez de ne pas résister à ceux qui lui font du mal; ce n'est pas assez d'être intérieurement disposé à en souffrir encore davantage, si Dieu le veut de la sorte. Mais, comme Jésus-Christ souhaite *que les chrétiens soient parfaits, de même que leur Père céleste est parfait, il leur commande expressément d'aimer ceux qui les haïssent, de dire du bien de ceux qui disent du mal d'eux et de prier pour eux, quoiqu'ils les persécutent et qu'ils les calomnient.* Or, voilà ce qui s'appelle le plus haut degré de perfection. En sorte que, comme le comble de toute iniquité est de faire du mal à celui dont on n'en reçoit aucun, le comble de toute justice est de faire du bien à ceux dont on ne reçoit que du mal

Entre ces deux extrémités il y a bien des degrés, comme vous avez vu. La malice des hommes ne peut descendre plus bas que de nuire à des personnes innocentes ou à celles dont on a reçu quelques bienfaits; et la justice des enfants de Dieu ne peut monter plus haut *que de faire du bien à ceux qui les haïssent, de prier pour eux et de leur rendre, dans l'occasion, de bons services.*

Cela supposé, c'est une grande question de savoir ce que nous sommes obligés de faire pour l'accomplissement de ce précepte. Dilection de cœur, dilection de bouche, dilection d'œuvres : voilà ce que Jésus-Christ nous ordonne. Mais comment lui obéirons-nous?

L'opinion commune est que cette dilection qu'il nous demande consiste dans une certaine bienveillance que nous devons à tous les hommes en général, sans en exclure même nos plus grands ennemis. En sorte que si nous leur refusons, soit notre conversation dans les lieux où nous nous rencontrons et où nous ne pouvons, sans scandale, nous dispenser de leur parler, soit leur part dans les prières que nous faisons à Dieu, soit d'autres devoirs qu'exigent la société civile et l'union chrétienne, dès là nous n'accomplissons pas ce précepte; nous rendons vaine la morale de Jésus-Christ et nous tombons, à l'égard de la charité, dans des illusions plus propres à nous perdre qu'à nous sanctifier.

Mais, permettez-moi de dire, qu'il semble que c'est là trop borner les paroles du Fils de Dieu, qui, pour exprimer si peu de chose, aurait employé des termes si forts et si énergiques. Voici donc de quelle manière les Pères les entendent et le sens qu'ils leur donnent.

Ils disent que quand nous souffrons quelque outrage d'un ennemi, notre charité doit être telle à son égard que, sans nous abandonner à la haine, sans écouter les raisons

d'un esprit indigné et naturellement porté à la vengeance, nous devons avoir un vrai zèle de l'exciter à notre amour et de le gagner à Dieu. C'est ce que saint Paul appelle *amasser des charbons de feu et les jeter sur sa tête* (*Rom.*, XII). Car, quels sont *ces charbons de feu*, sinon les bons offices que nous rendons dans l'occasion à un ennemi? Offices qui, comme des charbons, allument dans son cœur la charité qui y était éteinte; offices, qui produisent dans son âme une douleur brûlante de pénitence par laquelle, fût-il aussi peu traitable qu'une bête féroce, il a honte de vouloir du mal à un homme dont il reçoit du bien.

Que cet art de gagner un ennemi est admirable! Que cette victoire qu'on remporte sur lui paraît glorieuse, non à vous, qui ne vous gouvernez que par les fautives maximes du monde, mais à vous qui, éclairés des vives lumières de la foi, jugez de la vraie gloire du chrétien, qui consiste à vaincre ses ennemis, non par la colère, mais par la douceur; non par la haine, mais par l'amour; non par la malice, mais par la bonté.

La manière de combattre et de vaincre dans *les guerres du Seigneur* (II *Reg.*) est bien différente de celle des jeux olympiques et des combats des hommes, dit saint Jean Chrysostome, et saint Grégoire (*D. Greg., hom.* 35, *in Evang. et tertia parte pastoralis curæ*): ici, celui qui frappe et qui tue retourne couronné; là, celui qui, frappé, ne frappe pas, demeure maître du champ de bataille. Ici, on applaudit à l'adresse et au courage de celui qui a terrassé son agresseur; là, on bénit la douceur et la charité de celui qui, par ses bienfaits, a surmonté la malice de son ennemi. Ici, l'on s'attire les acclamations et les louanges d'une populace aveugle, qui se repaît d'un barbare spectacle; là, on s'attire les grâces de Dieu et on devient soi-même un spectacle digne de l'admiration des anges : *Hoc cœleste gaudium, hoc angelorum spectaculum.* Ici, on s'assujettit par industrie ou par hasard un corps qui succombe à une force majeure; là, on triomphe par générosité et par amour d'un cœur dont la conquête est la plus glorieuse de toutes les conquêtes.

Le dirai-je avec saint Chrysostome? Vous vous attirez un fonds infini de mérite et de gloire, sacrifiant à la plus héroïque vertu, la plus fougueuse de toutes les passions; engageant votre frère, par l'amitié que vous lui témoignez, à avoir pour vous une affection réciproque, lui ôtant tout sujet d'aversion et de haine et tâchant de le rendre bon avec vous, comme il voulait vous rendre méchant avec lui. Etes-vous dans cette disposition? j'en loue le Seigneur; mais n'y êtes-vous pas? j'appréhende fort que vous ne satisfassiez pas à ce qu'il vous demande.

Si le dessein de Jésus-Christ n'avait été que de vous préserver du péché, il lui eût suffi de vous demander un cœur vide de toute haine et de toute passion de vengeance; il se serait contenté de vous dire : *Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage* (1). Mais quand il veut que vous rendiez amour pour haine, louange pour médisance, prière pour imprécation, bienfaits pour mauvais services, n'est-ce pas vous dire qu'il ne suffit pas que vous conserviez votre innocence, mais que vous tâchiez de rétablir votre ennemi dans la sienne, le rendant bon et pacifique comme vous, l'engageant par votre exemple à vous aimer, l'aidant à se sauver, afin qu'étant tous deux unis par la charité, vous puissiez entrer l'un et l'autre dans *cette cité de paix*, où règnera un amour éternel? Je ne parle qu'après saint Augustin et saint Chrysostome.

Les théologiens conviennent tous qu'un homme n'est pas chrétien, si, lorsqu'il voit son ennemi dans une extrême et pressante nécessité, il ne lui rend pas les secours qu'il lui peut rendre. Or, quelle plus grande nécessité que celle où il s'est réduit lui-même par la haine qu'il vous porte? Et par conséquent jamais il n'a plus besoin de votre amour.

Il est possédé du démon, le malin esprit se sert de son ministère pour accomplir ses desseins. *Il marche dans les ténèbres, il est homicide devant Dieu et la vie éternelle ne demeure pas en lui* (ce sont les expressions de l'Ecriture). Enfin, il est dans un état si déplorable, qu'il serait damné s'il mourait dans sa haine. Peut-on s'imaginer une plus grande nécessité? Et, par cette raison, si vous êtes véritablement et parfaitement chrétiens, vous fermerez les yeux au mal qu'il vous a fait, pour ne les ouvrir qu'à celui qu'il s'est fait à soi-même, afin que cette vue vous attendrisse sur son malheur et vous engage à le faire rentrer dans la charité qu'il a perdue. Et, comme les bienfaits ont la force de produire l'amitié où elle n'est pas, tâchez de la lui inspirer par ce moyen.

Que si, malheureusement pour lui, il est si endurci que, malgré toutes vos honnêtetés, il ne vous paie que d'imprécations ou de mépris, ne vous rebutez pas pour cela, dit saint Augustin. Ce que vous ne pourrez faire par vous-mêmes, adressez-vous à Dieu pour l'obtenir; et, comme vous le voyez dans un évident péril de se perdre, demandez au Seigneur qu'il lui accorde la grâce de se réconcilier avec vous, puisque vous savez qu'il ne lui pardonnera pas s'il ne vous pardonne : *Ora pro periclitante.*

Par là il vous sera assez aisé de comprendre ce que ce Père entend, quand il veut que vous aimiez et que vous haïssiez en même temps vos ennemis. Il y a en eux deux choses, ils sont hommes et ils sont pécheurs. L'une de ces choses, Dieu l'a faite, l'autre, ils la font eux-mêmes. Leur nature, voilà l'ouvrage du Créateur; leur péché, voilà l'ouvrage de la créature. Il faut aimer l'un, il faut haïr l'autre : aimer l'ouvrage de Dieu, haïr l'ouvrage de l'homme.

Je ne vous défends donc pas de haïr vos ennemis; au contraire, je vous le commande,

(1) Christus vult non solum nos ignoscere delinquenti bus, sed ut amemus eos. Nam si tantummodo non lædas eum qui te læsit, avertas te tamen ab eo, nec libenter eum videas manet sine dubio vulnus in pectore, etc. (*D. Chrysost. lib. I de Compunctione cordis*).

mais je veux que ce soit de cette haine de perfection que David avait pour les siens : *Perfecto odio oderam illos ;* de cette haine qui regarde, non leur personne, mais leur péché; non leur nature, mais leur corruption ; de cette haine par laquelle le péché soit détruit et l'homme sauvé, par laquelle, pour faire cesser l'inimitié qu'il a contre vous, vous priiez Dieu en sa faveur et le préveniez quelquefois dans l'occasion de vos bienfaits. Le ferez-vous, mes frères, le ferez-vous? Une infinité de motifs vous y engagent.

SECOND POINT

Parmi ce grand nombre j'en choisis trois que je tire de l'Évangile. Le premier de ces motifs, qui vous porte à cet amour de vos ennemis et à ce haut degré de perfection dont je viens de parler, est la qualité d'enfant de Dieu. *Aimez vos ennemis*, dit Jésus-Christ; *faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel.*

Pour comprendre la force de cette raison remarquez, mes frères, que dès que nous sommes régénérés par le baptême et élevés à la qualité d'enfants de Dieu, notre plus grande obligation est de l'imiter en tout ce que nous pouvons. Car, si les enfants charnels ressemblent souvent à leurs pères, ou dans les traits du visage, ou dans quelques autres signes du corps; les enfants spirituels doivent, selon les degrés de grâce qu'ils reçoivent, être semblables à leur Père céleste en sainteté (*D. Chrysost., in primam ad Timoth., c.* 2, *hom.* 6, *et de Mansuetudine, tom.* V)

Encore y a-t-il cette différence que les enfants charnels ne peuvent être blâmés, s'ils ne ressemblent pas à leurs pères, puisque cette conformité de linéaments ne dépend nullement d'eux ; au lieu que les chrétiens seront éternellement punis et désavoués de leur Père, s'ils dégénèrent de sa sainteté et de sa bonté. Il demande d'eux de grandes choses, dit saint Augustin (*Serm.* 58, *de Tempore in c.* 5, *Matth.*), mais il ne leur demande rien d'impossible. Il veut *qu'ils soient parfaits*, ils peuvent donc l'être. Il veut *qu'ils lui ressemblent*, ils peuvent donc lui ressembler; mais comment?

C'est que *ce Père céleste fait luire son soleil indifféremment sur les bons et sur les méchants*, sur ceux qui le servent et sur ceux qui le méprisent; c'est qu'il rend le bien pour le mal et que, sans avoir égard à l'ingratitude des hommes, il les comble de ses bienfaits. Or, voilà l'exemple qu'il veut que vous suiviez selon votre pouvoir, afin qu'il vous reconnaisse pour ses enfants, cette adoption divine étant la plus éminente de toutes les qualités que vous puissiez avoir.

Mais quoi, Seigneur! vous ne nous parlez que des plus petites marques de votre bonté, du soleil que vous faites lever sur nos têtes, des pluies et des rosées que vous répandez dans nos campagnes. Que ne nous parlez-vous de ce don ineffable que vous nous avez fait en nous donnant votre propre Fils, quelque grands pécheurs que nous fussions?

Avez-vous, mes frères (et c'est ici un second motif que j'ajoute au premier), avez-vous jamais fait réflexion sur l'infinie bonté du Père éternel, qui vous a tant aimés qu'il a envoyé au monde son Fils unique pour vous réconcilier avec lui? L'avez-vous jamais bien considéré ce Fils bien-aimé, fait à votre ressemblance, afin qu'il vous réformât sur la sienne? L'avez-vous vu outragé, persécuté, meurtri de coups, mis à mort, et cependant priant pour ses ennemis; et, quand la foi l'a exposé à vos yeux, ne vous a-t-elle pas porté en même temps à profiter d'un si bel exemple? Jamais il n'y a eu de motif aussi pressant que celui-là; jamais vous n'avez eu de raison aussi propre à vous inspirer des sentiments de réconciliation et de paix.

Si je le considère comme Verbe incarné, il réunit Dieu et l'homme dans une même personne. Si je le regarde comme *prêtre selon l'ordre de Melchisedech*, il réunit tous les sacerdoces en un seul et toutes les victimes en une seule victime. Si je le considère comme pierre angulaire, il réunit les Juifs et les gentils, et, enfin, si je l'envisage comme chef et modèle des chrétiens, il les réunit tous dans une même société d'affection et d'esprit.

Avant qu'il vînt au monde, les hommes avaient un chef, mais ce chef les portait à la division et à la haine. Un frère assassine d'abord son frère, et par ce meurtre il semble comme accoutumer la nature au carnage et à la vengeance, dit saint Basile de Sélencie. Que fallait-il donc? Un autre chef qui mît entre eux l'union et l'amitié; et c'est ce qu'il a fait.

A la vue de ce chef et de ce modèle, savez-vous bien que vous ne pouvez attaquer vos ennemis, que vous n'attaquiez Jésus-Christ, et que toutes les injures que vous leur faites, il les regarde comme si vous les aviez faites à lui-même? Ce que le saint homme Job demandait à Dieu était qu'il le mît auprès de lui, persuadé qu'il n'y aurait point de bras qui ne s'engourdît, de cœur qui ne se radoucît, quand on le trouverait sous un si favorable asile. Mais hélas! souvent les choses arrivent tout autrement. Il n'y a point de chrétien que Jésus-Christ n'ait mis auprès de soi, disons mieux, il n'y en a point qu'il n'ait uni à soi : et cependant qui de nous respecte ce saint asile? Qui de nous considère Jésus-Christ dans son ennemi, et son ennemi dans Jésus-Christ?

Finissons par un dernier motif qui regarde l'état où nous devons être, état de mérite et de perfection, qui élève nos œuvres dans un ordre surnaturel, et qui nous distingue des païens et des publicains, si nous voulons en recevoir une digne récompense. Or, si nous n'aimons que ceux qui nous aiment, nous ne faisons rien que les publicains et les pharisiens ne fassent, rien par conséquent dont Dieu doive nous tenir compte pour la vie éternelle.

Quelque corrompus que nous soyons par

le péché du premier homme, nous ne laissons pas d'avoir certaines inclinations au bien, telles que sont celles qui nous portent à honorer nos parents, à servir nos amis, à aimer nos alliés, à avoir de la reconnaissance pour ceux qui nous rendent service. Mais quelque louables que soient ces inclinations, elles ne sont toutes seules d'aucun mérite pour la vie éternelle. En voici la raison qu'en donne saint Augustin : Dans toutes ces choses, c'est ou la nature qui agit, ou la cupidité, qui est le vice de la nature. Or, Dieu n'accorde jamais de récompense ni à la nature, ni à la cupidité, mais aux seules bonnes œuvres que nous fait faire la grâce de Jésus-Christ, qui a réparé l'une et qui nous délivre de l'autre

Reconnaissons en cela l'inutilité de la plupart de nos œuvres. Reconnaissons que si nous aimons ceux qui nous aiment, nous ne faisons rien que les païens n'aient fait, rien par conséquent qui doive nous être tenu à titre de récompense pour le ciel : *Si diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis, nonne et publicani hoc faciunt* (*Matth.*, V)? Reconnaissons que, pour obtenir cette récompense, nous devons faire ce que les païens n'ont pas fait, je veux dire aimer pour Dieu nos ennemis, les servir et le prier pour eux.

Ne venez donc plus nous dire que vous ne pouvez gagner cela sur vous. Vous le feriez bien, s'il s'agissait de vous attirer la protection et les bienfaits d'un prince de la terre; et quand il ne s'agit que de vous rendre Dieu favorable, la chose vous paraît impossible. Ne m'alléguez pas non plus qu'il vous faudrait faire trop de violence; car ne savez-vous pas qu'il n'y a que ceux qui se la font, qui ravissent le ciel? Que votre ennemi en deviendra pire, mais vous en deviendrez meilleurs; que le monde vous méprisera, mais vous en serez estimés de Dieu; que vous passerez pour lâches, mais Jésus-Christ, qui sait en quoi consiste la vraie force, exaltera la vôtre, et saura lui donner la récompense qu'elle mérite.

SECOND DISCOURS.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, etc.

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, etc. (*S. Matth., ch.* V).

N'attendez pas, mes frères, que j'emploie beaucoup de paroles et de preuves pour vous convaincre de l'indispensable nécessité dans laquelle vous êtes d'aimer vos ennemis. Le Législateur s'explique en des termes si clairs, il en apporte des raisons si fortes, il promet à ceux qui observeront ce grand précepte de la dilection, de si grandes récompenses, et à ceux qui ne l'observeront pas il leur prépare de si terribles châtiments, qu'il suffit d'être chrétien, pour savoir qu'il faut étouffer au dedans de soi tout sentiment d'inimitié et de vengeance, à moins de s'exposer à un évident danger d'une perte et d'une réprobation éternelle.

Mais si tout chrétien est convaincu de cette vérité, d'où vient donc qu'il y a si peu de réconciliation chrétienne, de pardon et de dilection sincère? C'est, mes frères, qu'on réduit ce grand commandement à si peu de choses, et à des conditions si commodes à l'amour-propre, que la vraie charité n'y trouve plus de lien. Il y en a qui se plaignent de la sévérité de cette loi, dont ils regardent l'accomplissement comme impraticable : tel est l'esprit des vindicatifs. Mais souvent il n'y en a pas moins qui éludent la force de cette loi par de maudits adoucissements et des raffinements de politique, où, sous le voile d'une réconciliation extérieure, on couvre des haines et des inimitiés secrètes : tel est l'esprit des faux chrétiens et des prétendus dévots.

Comme donc il importe autant d'instruire vos esprits que d'attendrir vos cœurs, autant de vous détromper des illusions dans lesquelles vous êtes au sujet de la dilection des ennemis, que de vous marquer les obligations que vous contractez à leur égard; autant de vous montrer comment vous devez les aimer, que de vous convaincre que vous ne pouvez vous sauver, si vous ne les aimez : appliquez-vous, je vous prie, à ce que les saints Pères et les docteurs catholiques vous ont marqué de plus essentiel, pour vous acquitter avec fruit d'un si indispensable devoir.

Vous devez aimer vos ennemis, Jésus-Christ vous le commande : Jésus-Christ vous en a montré l'exemple, vous le savez; mais savez-vous bien à quelles conditions vous devez les aimer? Il y en a plusieurs dont cet amour de vos ennemis doit être revêtu, et sans lesquelles il serait nul; mais en voici deux principales auxquelles se rapportent toutes les autres. Avez-vous des ennemis? hâtez-vous de vous réconcilier avec eux; c'est un devoir pressant. Avez-vous des ennemis? réconciliez-vous avec eux de tout votre cœur; c'est une obligation indispensable. Recherchez sans délai leur amitié, donnez-leur la vôtre sans restriction, et sans réserve. Réconciliez-vous avec eux de bonne heure; réconciliez-vous avec eux de bon cœur.

PREMIER POINT.

S'il est de la prudence de faire de bonne heure ce qu'on est en conscience obligé de faire; si l'on ne peut apporter trop de diligence à s'acquitter d'un devoir dont l'accomplissement est suivi d'une grande récompense; enfin, si l'on ne peut trop se hâter de remplir une obligation dont le seul délai est une disposition prochaine à de grands péchés, et un éloignement comme naturel des voies du salut, j'ai à vous dire d'abord que telle est la nature de la dilection des ennemis, dilection qui n'est pas moins d'une obligation pressante, que d'une obligation indispensable : dilection dont, malgré tous les respects humains, vous ne sauriez vous disposer trop tôt à recueillir les avantages; dilection enfin, dont le délai n'entraîne ordinairement qu'une dureté plus inflexible et de plus grands obstacles à une réconciliation sincère.

Vous le savez, mes frères, vous êtes obligés de pardonner tôt ou tard à vos ennemis, de vous réconcilier avec eux, d'oublier les mauvais services qu'ils vous ont rendus, de prier

pour eux, et de leur rendre dans l'occasion quelques bons offices qui fassent connaître que vous les aimez. La loi y est formelle ; c'est moi qui vous le dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; c'est moi qui vous le dis : *Ego autem dico vobis.*

Quand Dieu, dans les premiers temps, donna sa loi aux Juifs, il mit à la tête de cette loi une préface menaçante et terrible, dit saint Jean Chrysostome : Ecoute, Israël, je suis ton Seigneur et ton Dieu : *Ego Dominus Deus tuus.* Mais Jésus-Christ en établissant la loi de la dilection des ennemis, ou plutôt en lui donnant plus d'étendue qu'elle n'en avait, y a mis une préface pleine de condescendance et de miséricorde : *Ego autem dico vobis;* aimez-les, c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui vous en prie, moi qui suis votre Législateur et votre Rédempteur ; moi qui, sans avoir égard aux outrages que vous m'avez faits, aux blasphèmes et aux injures atroces dont vous m'avez deshonoré, ai eu pour vous plus de bonté que vous n'avez contre moi d'ingratitude et de malice ; c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui vous en prie : faites pour eux ce que j'ai fait pour vous. Vos intérêts vous seraient-ils plus chers que les miens ne me l'ont été ? Devais-je être moins sensible aux injures que j'ai reçues, que vous à celles dont vous vous plaignez ?

Après cela, mes frères, raisons de famille, prétextes de bienséance, atrocité d'injure, danger de vous rendre trop faciles à des gens qui en abuseront : nulle de ces considérations ne vous peut dispenser de vous acquitter promptement d'une obligation qui vous presse par tant d'endroits ; soit que vous ayez été offensés vous-mêmes, soit que vous ayez offensé votre prochain. Car si vous l'avez offensé, quelle excuse pouvez-vous trouver, pour vous dispenser de lui demander pardon et de vous réconcilier avec lui ? Vous avez commencé la querelle ; c'est à vous à faire les premières démarches, pour arriver à une vraie et sincère paix. Vous avez violé le premier la loi de la charité chrétienne ; c'est à vous à en réparer le premier les droits. Hâtez-vous donc de satisfaire à ce que Jésus-Christ vous ordonne ; cherchez sans délai les moyens de vous réconcilier avec vos frères, afin que *le soleil ne se couche ni sur votre colère, ni sur la sienne.*

Mais c'est moi qui ai été offensé : eh bien ! vous aurez plus de mérite de faire pour votre frère ce que Dieu a fait pour vous : oui, Dieu que vous avez offensé le premier par tant de péchés que vous avez commis contre lui ; et Dieu cependant qui a été le premier à vous faire des propositions de paix. Vous étiez son ennemi, et il *vous a aimé le premier.* Vous étiez sorti, comme l'enfant prodigue de la maison paternelle ; et *de si loin que ce bon père vous a vu, il est venu au devant de vous, vous embrasser et vous baiser.* Vous étiez sorti de la bergerie, et ce charitable pasteur a couru après vous, et sans vous maltraiter, ni vous dire aucune parole d'aigreur : *il vous a porté sur ses épaules, et s'est réjoui avec ses amis de votre retour.*

Excellent modèle de cette diligence que vous devez apporter à prévenir par de bons offices ceux qui vous en ont rendu de mauvais ; à leur faire connaître que vous n'avez contre eux aucun reste de vengeance ; à profiter de cette importante instruction de Jésus-Christ, qui veut : *que si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, vous laissiez votre présent aux pieds des autels, pour vous aller réconcilier avec lui : Vade prius reconciliari fratri tuo.* Allez, allez, il n'y a point de honte à faire ce que Dieu a fait. Il n'y a point de honte à sacrifier de petits intérêts à une aussi solide gloire qu'est celle d'être reconnus par une charité prévenante, pour les vrais enfants du Père céleste.

Car c'est à cette condition qu'il a attaché un si glorieux avantage. Il y a, disent les Pères, une filiation d'adoption, une filiation d'imitation, une filiation de réconciliation. Une filiation d'adoption ; c'est d'elle que parle saint Jean, quand il dit : *Voyez combien est grande la charité de Dieu, qui veut non-seulement qu'on nous appelle, mais que nous soyons effectivement ses enfants.* Une filiation d'imitation ; c'est en ce sens qu'on dit aux Juifs *de jeter les yeux sur Abraham leur père*, afin de régler leur vie sur la sienne : *Attendite ad Abraham patrem vestrum* Une filiation de réconciliation ; c'est ainsi que l'enfant prodigue est appelé dans l'Ecriture, *l'enfant du père de famille*, pour montrer qu'il est rentré en grâce avec lui.

Cela supposé : voici l'intérêt que vous avez de vous hâter de pardonner à vos ennemis ; c'est qu'en vertu de cette réconciliation et de ce pardon, vous devenez en ces trois manières *les enfants du Père céleste.* Il vous reconnaît déjà comme siens par la grâce du baptême ; mais il veut qu'à cette première grâce soient ajoutées deux autres ; celle de l'imiter, et celle de vous réconcilier avec vos ennemis, comme il s'est réconcilié avec vous.

N'en disons pas davantage : voici une troisième raison, qui, à ce que j'espère, achèvera de vous vaincre. Vous êtes obligés de vous réconcilier sans délai avec vos ennemis : pourquoi ? parce que, plus vous différerez, plus vous rendrez votre réconciliation difficile, pour ne pas dire moralement impossible.

De deux choses l'une : ou vous êtes résolus de pardonner un jour à vos ennemis, ou vous êtes résolus de ne leur jamais pardonner. Ne leur pardonner jamais, quelle résolution ! quelle fureur ! Versassiez-vous autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, missiez-vous tout votre corps en sang, endurassiez vous tous les plus rigoureux supplices, si vous n'êtes résolus de pardonner à vos ennemis, jamais Dieu ne vous pardonnera ; article de foi.

Mais, si vous êtes résolus de leur pardonner un jour, pourquoi pas aujourd'hui ? Dif-

férant à vous reconcilier avec eux, vous différerez à les avoir pour amis, vous qui voulez bien qu'ils le soient un jour : première injustice. Vous vous exposez, jusqu'au temps que vous leur pardonnerez, à un évident péril de damnation. Car si vous êtes surpris par la mort, qui vous a dit que Dieu vous tiendra compte de ce projet d'une réconciliation future, lui qui vous jugera sur l'état présent auquel il vous trouvera, qui est un état actuel d'aversion et de haine (*Chrysost. hom., de Simultate.*)? seconde injustice.

Mais savez-vous bien aussi qu'en différant ce pardon vous y trouverez plus d'obstacles au second jour qu'au premier, plus d'obstacles au troisième jour qu'au second, plus d'obstacles au quatrième jour qu'au troisième? Le dégoût se changera en aversion, l'aversion en inimitié, l'inimitié en haine, la haine en obstination (*August., hom.* 40.). Et pendant tout ce temps, combien de grâces et d'inspirations étouffées, combien de confessions et de communions sacriléges? Quel épouvantable abus des sacrements!

Hâtez-vous donc, mes frères, de vous réconcilier avec vos ennemis, et, entrant dans les mêmes sentiments que saint Bernard, dites-leur avec ce Père : Formez de moi tel jugement qu'il vous plaira; méprisez-moi, outragez-moi, rendez-moi de mauvais offices : quoique vous ne m'aimiez pas, je suis résolu de vous aimer (*D. Bernard., Epist.* 253.).

Que ceux qui veulent quitter un ami cherchent les occasions de s'en séparer; à mon égard, soit que vous me fassiez du mal, soit que vous ne m'en fassiez pas, je vous serai uni quand même vous ne le voudriez pas : *Adhærebo vobis, et si nolitis, adhærebo.* Je ne me laisserai vaincre, ni par les injures que vous me direz, ni par l'ingratitude avec laquelle vous me traiterez; je tâcherai au contraire de vous apaiser par les bons services que j'essaierai de vous rendre. Je vous ferai du bien malgré vous; plus vous en serez méconnaissant, plus je me plairai à vous obliger, et quoique vous me traitiez avec un outrageant mépris, je vous donnerai toutes les marques d'estime et d'honneur que je vous dois : *Vincar injuriis, vincam obsequiis; invitis præstabo, ingratis adjiciam, honorabo et contemnentes me.*

SECOND POINT.

Mais quand saint Bernard parle de la sorte n'en dit-il pas trop; jugez-en par la seconde condition d'un vrai pardon et d'une réconciliation chrétienne, qui est de *pardonner de bon cœur à nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haissent et de prier pour ceux qui nous persécutent.* Ce sont les propres paroles de Jésus-Christ; et c'est pour cela qu'il nous demande tout notre cœur, et qu'il veut que ce soit du fond de ce cœur que nous leur remettions les injures qu'ils nous ont faites : *Dimiseritis de cordibus vestris.*

Qu'est-ce que pardonner à votre ennemi? c'est le remettre dans le même état auquel il était avant qu'il vous eût offensés. Avant ce temps vous le saluiez, vous lui parliez, vous lui donniez des marques de l'estime que vous faisiez de sa personne. Si donc vous l'aimez véritablement, et si vous vous êtes effectivement réconciliés avec lui, vous devez de même le saluer, lui parler, et lui faire connaître par quelques témoignages extérieurs, qu'il a dans votre cœur la même place qu'il y avait autrefois.

Sur ce principe, ne dites pas : Je lui donne mon cœur puisqu'il le faut; mais je ne lui parlerai jamais, je ne le verrai jamais. Quoi! vous lui refusez une parole et une visite, et vous ne lui refusez pas votre cœur? vous faites le plus, et vous ne voulez pas faire le moins? Fatale illusion, que tu damnes de chrétiens! Vous l'estimez donc bien peu, puisque vous en faites moins de cas que d'une parole! Vous l'estimez donc bien peu, puisque vous lui refusez une salutation et une visite! Où en seriez-vous, si Dieu vous traitait de la sorte! et quel malheur serait comparable au vôtre, s'il disait qu'il vous aime, et si cependant il ne voulait jamais ni vous voir, ni vous parler? Quand on donne le cœur, on donne tout; et, dès qu'on se réserve quelque chose, jamais on ne donne véritablement son cœur.

J'en appelle ici, ou à vos propres expériences, ou à ce qui de notoriété publique se passe ordinairement dans le monde. N'avez-vous jamais été dangereusement malades? la crainte que vous aviez d'être damnés, les fréquentes sollicitations de votre confesseur, vous portèrent, dès-lors, à une réconciliation chrétienne. On fit venir votre ennemi, vous l'embrassâtes, vous lui témoignâtes la douleur que vous aviez d'avoir été mal avec lui. Depuis ce temps, votre santé ayant été rétablie, vous avez eu pour cet ennemi un grand froid, vous ne lui avez peut-être ni parlé, ni donné aucune marque de réconciliation.

Si dans cette maladie, où vous appréhendiez de mourir, Dieu vous avait ôtés de ce monde, se serait-il satisfait de cette réconciliation? J'appréhende fort que non; au contraire, j'ai plus sujet de croire que vous eussiez été damnés, que je n'ai lieu de me persuader que vous eussiez été sauvés : Pourquoi? parce que ce n'était pas votre cœur que vous donniez à cet ennemi. Vous ne le voyiez que par la crainte que vous aviez de mourir; vous ne le voyiez que pour apaiser un peu les cuisants remords d'une conscience alarmée. Ce n'était qu'une réconciliation extérieure et fausse. Ce n'étaient que de pures formalités; et, ce qu'il y a même de fatal, c'est que votre cœur n'ayant nulle part à cette réconciliation, vous ajoutiez l'hypocrisie à la haine, et la dissimulation à la vengeance. Depuis ce temps, cet homme ne vous a donné aucun nouveau sujet de chagrin, peut-être même qu'il a recherché votre amitié; cependant vous évitez sa compagnie, et dans l'occasion, vous refusez de lui rendre service.

Voulez-vous me faire connaître que vous l'aimiez véritablement pour lors, et que vous l'aimez encore aujourd'hui? Rétablissez-le

dans le même état où il était, avant qu'il vous eût offensés. Vous le saluiez, saluez-le. Vous lui parliez, parlez-lui. Vous étiez sensibles aux disgrâces qui lui arrivaient, ayez encore pour lui quelques restes de sensibilité, et je dirai que votre réconciliation est sincère; mais sans cela vous ne satisfaites pas au commandement, et, n'y satisfaisant pas, si vous mouriez dans cet état, vous seriez infailliblement damnés.

Mais, me direz-vous, est-ce que je dois avoir pour mes ennemis la même tendresse et la même disposition à leur rendre service, que pour mes amis? Ce n'est pas là ce que je vous dis; la chose même est quelquefois impossible; mais je dis que vous devez avoir la volonté de leur procurer tout le bien que vous leur pourrez procurer; en sorte que, s'il ne tenait qu'à vous de les tirer de la misère par quelque petit service que vous leur rendriez, vous devriez être dans la disposition de le faire. Je dis que, bien loin de vous affliger de leur prospérité, vous devez en louer Dieu et le prier pour eux dans la rencontre; en sorte que, si dans vos prières générales vous en excluiez quelqu'un d'eux dans votre intention, vous pécheriez mortellement, dit saint Thomas.

Mais si cela est, il y a donc bien peu de vraies réconciliations? Il y en a encore moins que vous ne pensez. Elles doivent être promptes, et souvent on ne les fait qu'à la mort. Elles doivent être sincères, et souvent elles ne sont que politiques. Elles doivent être fécondes en services et en prières; et souvent elles sont infructueuses et stériles.

O Dieu, qu'il y a de chrétiens damnés par ce seul endroit! On se réconcilie, parce qu'il le faut, parce qu'on en est prié, parce qu'on attend un temps plus propre pour se venger, parce qu'on l'a promis à un homme dont on a raison de ménager l'amitié, parce qu'on veut approcher des sacrements, et qu'il faut au moins dire de bouche ce que le cœur ne dit pas encore: Je vous pardonne.

Je pardonne : achève, hypocrite, achève. Je pardonne; mais je me vengerai quand mon père sera mort : et tu diras ce que dit Esaü. Je pardonne; mais si je trouve l'occasion de me défaire de cet ennemi, je m'en déferai : et tu feras ce que fit Joab à Absalon. Je pardonne; mais lorsqu'il s'agira de lui rendre sourdement quelque mauvais office, de le décrier dans les compagnies, de rendre sa bonne foi suspecte à ceux qui voudraient l'obliger, je ne négligerai aucune des occasions. Faux chrétien, voilà ce que tu dis, ou ce que tu penses souvent; et voilà ce qui te damne, et ce qui damnera avec toi une infinité de gens. Si cela n'est pas vrai, il faut brûler les saintes Écritures, et dire que les prophètes, les apôtres et Jésus-Christ même sont des menteurs. Mais si cela est, examine sérieusement ta conscience, et vois dans quelle disposition tu es.

O mon cher frère, ta vie est bien courte! tu vas peut-être bientôt rendre compte de toutes tes actions à un Dieu qui sonde les plus secrets mouvements des cœurs. Que pourras-tu lui répondre, quand il te reprochera tes duretés et tes haines? quand il te représentera, que tu savais bien que pour être sauvé, il fallait pardonner; et que cependant tu n'as pas voulu le faire? Quand il se proposera lui-même pour exemple, et qu'il te dira : tes ennemis t'ont-ils jamais fait autant de mal que m'en ont fait les miens? As-tu été plus indignement traité, plus outrageusement bafoué, plus cruellement persécuté que moi?

Un petit point d'honneur, un soupçon, une raillerie, un mépris, une parole dite à la légère, t'a fait éclater en imprécations et en injures. Tu as poussé ton ressentiment jusqu'à la fureur; tu as porté tes amis et ta famille à te venger : va, malheureux, tu ne recevras jamais de pardon de moi; s'il y avait mille enfers, je t'y condamnerais, mais tu y brûleras assez longtemps, puisque tu y brûleras à jamais.

Au nom de Dieu, mon cher frère, rends-toi enfin à ces effroyables menaces; et sensible à ton propre malheur, prends pitié de toi-même. Si jusqu'ici les prières, les sollicitations, les remontrances d'autrui n'ont pu amollir ton cœur : si jusqu'ici la loi et l'exemple d'un Dieu n'ont pas été des digues assez fortes pour arrêter le cours de tes vengeances, pense à ton propre intérêt; songe à te sauver, mon cher frère, songes à te sauver : pourquoi voudrais-tu périr et te fermer volontairement les voies du salut? A qui feras-tu du bien, si ce n'est à ta pauvre âme? De qui auras-tu compassion, si ce n'est de toi-même exposé à la plus grande et à la plus affreuse de toutes les misères?

Qui de toi ou de ton ennemi sera plus cruellement vengé? toi qui brûleras éternellement dans les enfers; ou ton ennemi, qui, peut-être plus chrétien et plus charitable que toi, jouira éternellement de son Dieu, pour l'avoir pardonné et aimé? S'il ne s'agissait que de me jeter à tes pieds pour arracher de ta dureté ce pardon, volontiers je m'y jetterais : mais qui suis-je pour te demander une grâce que Jésus-Christ a bien de la peine d'obtenir de toi?

Pardonne donc à ton ennemi, mais pardonne-lui de bon cœur; vide de ton âme tout le fiel qu'il y a; oublie les injures que tu en as reçues; éloigne de toi tous ceux qui te porteraient à la vengeance; n'écoute, ni une raison aveugle, ni une politique intéressée, ni des passions fougueuses et violentes : n'écoute que Jésus-Christ, n'obéis qu'à sa loi, n'imite que son exemple, ne crains que ses châtiments, ne travaille que pour te procurer ses récompenses.

DE L'AVARICE.

PREMIER DISCOURS.

Dixit unus ex discipulis ejus Judas Iscariotes qui erat eum traditurus : Quare hoc unguentum non venit trecentis denariis, et datum est egenis? Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat.

Un des disciples de Jésus-Christ Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit : D'où vient que ce parfum n'a pas été vendu? on en eût retiré trois cents deniers qu'on eût donnés

aux pauvres. Mais ce qu'il dit, il le dit, non parce qu'il avait soin des pauvres, mais parce que c'était un voleur (*S. Jean, ch.* XII).

A voir un apôtre qui se scandalise de ce qu'on répand sur Jésus-Christ un parfum dont on eût pu faire un meilleur usage ; à lui entendre dire qu'il eût été plus à propos de le vendre pour en donner l'argent aux pauvres, que d'en faire un sacrifice et une profusion inutile : qui n'eût cru, mes frères, qu'une charité bien réglée lui mettait ces paroles à la bouche; que touché des vrais besoins des misérables, et pressé d'un violent désir de les secourir, il ne songeait effectivement qu'à leur procurer quelque soulagement dans leur extrême indigence?

L'esprit Saint à qui seul il appartient de connaître les vraies dispositions d'une âme, en juge tout autrement. Non, non, ce n'est pas la charité qui fait parler Judas Iscariote, c'est l'avarice ; ce n'est pas un apôtre qui ait soin des pauvres, c'est un voleur qui veut les dépouiller ; ce n'est pas pour leur faire de la vente de ce parfum, une distribution dont ils profitent, c'est pour s'en appliquer le profit à lui-même : il tient la bourse, il lui tarde qu'elle ne soit remplie, et quoique sa passion ne l'ait pas encore porté à commettre un déicide en la personne de son Maître, l'Evangéliste nous marque déjà par avance, que c'est lui qui le doit trahir : *Judas Iscariotes qui erat eum traditurus.*

De ce funeste exemple que l'Eglise nous propose à méditer, je tire d'abord cette conséquence, qu'il est très-dangereux de succomber à une tentation aussi délicate qu'est celle de l'avarice ; qu'il n'y a point de condition si sainte, où ce détestable péché ne se glisse, et que du moment qu'on se laisse dominer par cette passion, on se jette, sans qu'on s'en aperçoive, dans une suite de malheurs et dans un enchaînement de péchés, dont il est très-rare et très-difficile qu'on se dégage.

Cette passion aveugle l'esprit, et tel qui est avare, fait ce qu'il peut pour se persuader qu'il ne l'est pas. Cette passion endurcit le cœur, et tel qui connaît et qui sent son avarice, se soucie peu de chercher les moyens nécessaires pour s'en délivrer.

Judas connaissait-il son péché? Non, sa passion l'avait rendu aveugle et hypocrite. Judas voulait-il sortir de son péché? Non, sa passion l'avait endurci, et conduit comme par degrés au plus grand crime dont un homme soit capable. En un mot, un avare vit sans se connaître ; un avare meurt sans se convertir.

PREMIER POINT.

Pour vous rendre plus sensible l'aveuglement des avares, qui, par de fatales subtilités, veulent se cacher à eux-mêmes et aux autres, l'infâme passion qui les domine ; permettez, mes frères, que je commence cette première partie, par une ingénieuse fiction d'un auteur moderne.

Le démon, dit-il (1), avait trois filles à marier : la première s'appellait Larcin, la seconde Usure, la troisième Simonie : mais, comme il s'aperçut qu'une infinité de gens ne voulaient pas s'allier avec des filles revêtues de titres si odieux, il crut qu'il était à propos de changer leurs noms. Celle qui s'appellait Larcin, il la nomma Industrie. Celle qui portait le nom d'Usure, il l'appela Intérêt. Et la troisième qu'on nommait Simonie, il l'appela Pension.

A peine ces filles eurent-elles changé de nom qu'elles trouvèrent de gros partis. Les publicains, financiers, gens d'affaires, s'allièrent à la première, qui était la fille aînée du démon. Les changeurs, banquiers, marchands, demandèrent en mariage la seconde. Les ecclésiastiques, bénéficiers, prébendiers, firent alliance avec la troisième.

Voler le peuple, exiger au-delà des droits et des édits du prince, surprendre la vigilance et l'exactitude d'un ministre, ruiner des villes et des provinces entières, ce n'est plus larcin, concussion, violence ; c'est industrie, c'est le tour du bâton. Faire profiter son argent, qui de soi est stérile ; retirer de grosses sommes sans aliéner son fonds ; faire des changes et des ventes simulées ; sous prétexte de charité, dépouiller la veuve et l'orphelin, ce n'est plus usure, c'est intérêt. Prendre possession d'un bénéfice pour le donner à un autre; survendre ses meubles, et d'autres effets, pour ne pas rejeter sur des choses spirituelles l'argent dont on est convenu ; prier, s'intriguer, promettre et donner par titre de reconnaissance, ce n'est plus simonie, c'est pension. Détestables filles du démon d'avarice! vous avez changé de nom, c'est assez.

Que vous semble, mes frères, de cette fiction ? n'approche-t-elle pas de la vérité ? et ce qu'elle nous représente n'est-il jamais arrivé de nos jours ? L'avarice est un péché de toutes les conditions : et cependant en trouvons-nous beaucoup qui s'en accusent ? Elle se glisse dans tous les états ; mais elle est si ingénieuse et si subtile, qu'on ne s'en fait presque jamais le moindre scrupule de conscience.

Quelque désintéressement qu'on paraisse avoir, de quelque délicatesse d'âme qu'on se flatte, j'entends Jérémie, qui dit : *A minore usque ad majorem omnes avaritiæ student ; a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum :* depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice ; depuis le prophète jusqu'au prêtre, ils ne pensent tous qu'à tromper avec adresse.

Dans les uns, ce sont des injustices ouvertes ; dans les autres, ce sont des voies plus honnêtes. Le Récabite et le Samaritain, l'ecclésiastique et le laïque, l'homme de robe et

(1) Dicuntur olim ex obscura styge tres dæmonis erupisse filiæ, divites illæ quidem, sed invenustæ, quæ ob formæ turpitudinem amasium non invenere. Uni nomen erat Simonia, alteri Usura, tertiæ Furtum. Mala omnino nomina quæ dum aures et oculos feriunt, etiam mortalium animos avertunt. Ne porro æternum averterent provido, sed insano consilio nomina in melius mutari placuit. Parum enim stygio animarum prædoni intererat, ut aliud esset, aut certe diceretur esse nomen modo res eadem. Idem omnino malum quod certe factum est, Simonia enim dicta est Pensio, Usura interesse, Furtum... vix hominum auribus animisque insonuere blanda illa nomina, cum se et oculos, et amores convertere, etc. (*Lobbetius Operis Moral., t.* III, *pag.* 68)

l'homme d'épée, le faux dévot et le libertin déclaré, celui qui abandonne son bien pour suivre Jésus-Christ avec plus de liberté, et celui qui suit Jésus-Christ pour avoir du bien, le publicain qui vole le peuple, et le pharisien qui l'appelle voleur : tous aiment l'argent et s'étudient à satisfaire leur avarice.

Les bergers d'Abraham et ceux de Loth ne peuvent s'accorder. Adonias veut enlever à Salomon sa couronne. Les enfants de Zébédée, qui n'osent demander eux-mêmes une place dans le royaume de Jésus-Christ, interposent le crédit de leur mère pour le prier de les faire asseoir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Judas veut trouver dans sa charité prétendue de quoi s'enrichir, et, déclamant contre la profusion de Madeleine, il n'a en vue que son intérêt personnel. Giézi court après Naaman. Simon le magicien ne demande le Saint-Esprit que pour s'en faire un grand honneur ou un commerce utile. Antiochus ne feint d'épouser la déesse Nanée que pour enlever ses trésors. Simon achète le souverain sacerdoce afin de s'enrichir et de se faire craindre. Les enfants d'Heli prennent les meilleurs morceaux des victimes qu'on offre au Seigneur : *A minore usque ad majorem omnes avaritiæ student; a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.*

On trouve partout des avares et on n'en trouve nulle part qui se disent avares. Ce péché règne dans toutes les conditions, et nul de ceux qui y sont engagés ne s'en avoue coupable. Sacrés ministres du Seigneur, fidèles dépositaires des secrets des consciences, vous ne le savez que trop. Chacun s'aveugle sur sa passion; ceux qui retiennent sordidement leur propre bien et ceux qui enlèvent impunément celui des autres, demeurent, sur ce chef, dans un profond oubli et dans un injurieux silence. L'imprécation prophétique est accomplie; ils ressemblent aux idoles d'or et d'argent qu'ils se sont fabriquées, et dans lesquelles ils ont mis toute leur confiance. Ces idoles ont des yeux et elles ne voient pas; ces avares en ont, et ils ne connaissent pas leur péché : *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.*

Tâchons de leur ôter le voile qu'ils ont mis malicieusement sur leurs yeux; et, pour ne laisser, s'il est possible, à leur avarice, aucun prétexte d'ignorance, développons-en les principales espèces; marquons-en, avec saint Grégoire, pape, et saint Thomas, les effets et les caractères.

Premier effet et premier caractère de l'avarice : une insensibilité habituelle et une dureté de cœur envers les pauvres. Un avare n'est pas bon à soi-même, nulle apparence qu'il le soit aux autres. Il se refuse les choses nécessaires, il refusera aux autres les superflues. Que les pauvres gémissent, que leur nombre croisse tous les jours, il se regarde comme le premier pauvre, et ce faux pauvre s'imagine devoir tout refuser aux véritables. Loin de bénir la Providence, il se plaint de l'indigence dans laquelle elle le laisse, et, regardant avec un œil envieux la prospérité des autres, s'il ne peut jouir de ce qu'ils ont, il se croit dispensé de faire charité de ce qu'il a. Selon lui, tantôt ce sont de faux pauvres qui supposent de prétendus besoins, tantôt ce sont des pauvres fainéants qui pourraient, sans un secours étranger, se procurer le nécessaire; tantôt ce sont des pauvres importuns qui, fatiguant sa patience, peuvent trouver d'abondantes ressources chez des personnes charitables qui sont plus riches que lui. Quoi qu'il en soit, il leur est dur, et avec toute sa dureté il se croit innocent aux yeux de Dieu.

Second effet et second caractère d'avarice : une secrète désertion de la providence de Dieu, dont, quoiqu'il arrive, un avare est presque toujours mécontent. Si les années sont bonnes et fertiles, il se plaint que tout se donne à trop bon marché; et si elles sont stériles, il murmure contre le dérèglement des saisons et la trop grande cherté des vivres, dit Salvien. Il voudrait que la grêle désolât toutes les contrées voisines et qu'elle épargnât son champ; que les affaires de ses voisins dépérissent et que les siennes augmentassent; que tous ceux qu'il attaque, ou justement, ou injustement, succombassent sous le poids de son insatiable cupidité. N'en connaissez-vous point de ce caractère? mais en connaissez-vous qui se reprochent leur péché et qui s'en accusent?

Troisième effet de l'avarice : une inquiétude mortelle pour conserver ce que l'on a, et un empressement excessif de le faire profiter. Jésus-Christ a beau dire, ne soyez pas en peine du lendemain, ne vous souciez, ni de ce que vous mangerez, ni de ce dont vous vous vêtirez, un avare regarde comme une indolence criminelle cette tranquillité d'esprit et de cœur.

Il est vrai que tout soin des choses temporelles ne nous est pas défendu. Pères et mères, travaillez à l'établissement honnête de vos enfants; vous qui avez du bien, prenez les mesures nécessaires pour le conserver, et en de certaines occasions pour l'augmenter, Dieu vous le permet, mais se faire en quelque manière comme une espèce de contre-providence, profiter avidement de toutes les occasions qui se présentent pour s'enrichir, faire mille bassesses indignes d'un homme d'honneur pour parvenir à ses fins; ramper devant ceux-ci, faire le gueux et le misérable devant ceux-là; tromper les uns, supplanter les autres; refuser à ses enfants une éducation honnête, être inconsolable sur les pertes et les disgrâces qui arrivent, voilà ce que Dieu vous défend.

Quatrième effet et quatrième caractère de l'avarice : un esprit de fourberie, de duplicité, de perfidie. Faut-il faire passer pour bon ce qui est mauvais, parler ambigûment, mentir impudemment, ajouter à ses mensonges d'exécrables serments, retirer sa parole et en donner dans la vue de ne s'en acquitter jamais? c'est là ce que fait un avare. Vous reconnaissez-vous, mes frères, à quelques-uns de ces portraits.

Mais, sans en venir à ces degrés de malice, j'appelle, avec saint Grégoire, avares

tous ceux qui, attachant trop leurs cœurs aux biens de ce monde, négligent de reconnaître, d'adorer, de servir celui qui les leur donne, tous ceux qui aiment la terre, où ils ne font que passer, au lieu du ciel, qui est leur véritable patrie, tous ceux qui se plaisent à la clarté de la lune, qui n'est que pour la nuit, et fuient celle du soleil, qui est pour le jour; tous ceux enfin qui font des moyens capables de les rendre heureux, autant d'obstacles qui les empêchent d'arriver à leur béatitude.

S'ils étaient sages et s'ils se connaissaient, ils remercieraient la Providence de leur avoir donné de quoi gagner le ciel; ils se feraient, de la prospérité dont ils jouissent, un motif à une plus humble reconnaissance et à un plus fidèle attachement à leurs devoirs; ils regarderaient ce qu'ils acquièrent en cette vie, moins comme des récompenses de leurs mérites que comme des soulagements à leurs misères; et, élevant leurs cœurs vers les biens spirituels, qui seuls méritent leur recherche, ils se détacheraient des faibles avantages du siècle de peur que, s'y attachant trop, ils ne vinssent enfin à périr avec ce qu'ils aiment.

Mais l'avarice leur a gâté l'esprit; indifférents pour les biens futurs, ils s'appliquent tout entiers à l'acquisition des présents; l'argent est leur divinité; ils n'estiment que ceux qui en ont, et, quand ils tiennent une bourse pleine de pistoles, ils s'imaginent être d'autres Enées, qui, avec un rameau d'or à la main, vont entrer dans les Champs-Elysées et mener une vie heureuse. La prospérité, qui devrait les faire craindre, les console, et, ne réprimant pas par la vue d'une autre vie qui est meilleure, la joie meurtrière qu'ils ressentent en celle-ci, il se font des douceurs du siècle autant d'occasions de chute qui les précipitent dans une éternelle et malheureuse mort.

SECOND POINT.

L'endurcissement de leur cœur, qui est une autre suite de leur avarice, achève enfin leur malheur; ils vivent sans se connaître, ils meurent pour l'ordinaire sans se convertir. Ils ne connaissent, ni les circonstances, ni les tristes effets de leur péché; mais, quand ils les connaîtraient, ils se mettent presque toujours hors d'état d'en sortir; je les ai comparés à Judas, voyez si j'ai raison.

A considérer l'endurcissement, l'impénitence, le désespoir de cet apostat, il n'y a rien qui ne nous effraie; mais, à en examiner de près le vrai principe, il n'y a rien qui ne doive nous surprendre encore davantage. Il a vendu Jésus-Christ; il a livré à ses ennemis un Maître dont il devait être très-content; un Maître qui, pendant trois ans, lui avait donné toutes les marques d'une affection et d'une tendresse particulière; un Maître à qui il avait vu faire cent et cent miracles; un Maître, enfin, en faveur duquel tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre lui faisait connaître qu'il était véritablement Dieu; il l'a cependant vendu, trahi, livré à ses ennemis, et, après cet horrible déicide, il s'est pendu lui-même et a fini sa vie par ses propres mains.

Voilà qui est terrible. Mais pourquoi l'a-t-il vendu? voici ce qui l'est encore davantage : si l'Evangile ne nous avait marqué précisément le principe d'une si détestable perfidie, jamais nous ne l'eussions cru. Nous aurions regardé Judas comme un homme qui, possédé du démon et transporté de fureur, aurait jeté ses mains parricides sur son Maître, comme un homme qui, mécontent de lui et poussé par une aveugle rage, aurait été brusquement et précipitamment trouver ses ennemis pour le perdre.

Mais rien de tout cela, mes frères; Judas estimait Jésus-Christ; Judas avait tout sujet d'être satisfait de Jésus-Christ; Judas n'avait aucun sentiment de haine et d'inimitié contre Jésus-Christ, d'où vient donc qu'il l'a si lâchement trahi? C'est, répond saint Ambroise, qu'il a préféré l'argent à Jésus-Christ; c'est qu'il a mieux aimé être l'esclave de son avarice que le disciple de Jésus-Christ; c'est que son aveugle passion lui a persuadé que trente deniers valaient mieux que Jésus-Christ; c'est pourquoi, sans aucune émotion de colère, il va tranquillement et de sang froid dire aux pharisiens : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?*

Il vendit à prix d'argent celui qu'il ne haïssait pas, dit saint Ambroise. Ayant emporté l'argent qu'il en avait reçu, il n'eut plus de maître; n'ayant plus de maître, il en fut abandonné parce qu'il l'avait lui-même abandonné le premier; en étant abandonné, il s'endurcit dans son crime; de cet endurcissement, il tomba dans le désespoir; de ce désespoir à la mort, et de cette mort dans les enfers.

Voilà, ajoute saint Ambroise, quels sont les effets et les fruits ordinaires de l'avarice. Est-ce un emportement de fureur, un grand sujet de mécontentement et de rupture qui fait toujours faire à un avare ce qu'il fait? non, mes frères, il a des amis et des parents, il a des gens dont il doit être satisfait, il a des voisins et des confrères qui, dans l'occasion lui ont rendu service; mais, comme il aime l'argent, comme l'avarice est la passion qui le domine, comme il faut qu'il s'enrichisse à quelque prix que ce soit, ce lui en est assez pour trahir ses amis, pour supplanter ses confrères et ses bienfaiteurs, pour sacrifier ce qu'il a de plus cher : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?

Le voyez-vous (c'est le portrait que Salomon nous en fait), le voyez-vous qui, de sang froid, médite ses fripponneries, qui se cache pour tendre ses filets; qui, tranquillement assis dans son cabinet, arrange ses contrats et ses paroles artificieuses; qui, prenant de loin ses mesures, cherche, avec une chagrine patience, les plus sûrs moyens pour ruiner son prochain. Si j'entreprends cette affaire, je ferai tort à telles et à telles familles; n'importe, je m'enrichirai. Je n'ai nul sujet de les perdre; n'importe, j'ai oc-

casion de faire fortune. Je devrais les aimer, je les aime, mais j'aime encore mieux l'argent.

Tandis que Dalila ne trouva personne à qui vendre Samson, elle l'aima, elle le jugea digne de son attachement et de ses tendresses; mais, dès qu'elle se fut abandonnée à son avarice, ce dompteur des lions cessa d'être agréable à ses yeux, et, quoiqu'elle n'eût aucun lieu de se séparer de lui, elle ne laissa pas de le trahir. Son cœur, auparavant fermé à tout autre, s'ouvrit avec une clef d'or, et les Philistins en tirèrent tous les secrets. Il est livré à ses ennemis comme Jésus-Christ aux siens, car l'avarice est capable des plus lâches trahisons, et si on les écrit avec le sang, c'est avec l'argent qu'on les scelle. Dès que cet argent parle, on n'écoute plus ni conscience, ni raison, ni reconnaissance, ni humanité; il persuade sans dire mot, et, par son éloquence muette, comme l'appelle saint Grégoire de Nazianze, il fait faire tout ce qu'il veut.

Quelque sévères et exactes que soient les lois, elles n'ont nulle autorité là où l'avarice domine. La vérité n'est d'aucun poids dans les balances de la justice, quand le jugement penche du côté de l'argent : pauvres, vous y êtes condamnés, quelque bon droit que vous ayez; orphelins, on vous y dépouille; veuves, on vous y ruine. On va au barreau comme à une moisson d'argent; chacun y ramasse à pleines mains : l'avocat, le procureur, le juge; plus il y a à gagner dans une cause, plus on en multiplie les procédures, afin d'en tirer toute la graisse; l'huître se mange, l'écaille demeure; l'officier s'enrichit, le plaideur se ruine, et, quelque punissable que soit le criminel, il appréhende peu d'être puni quand il croit pouvoir, par ses biens, racheter le châtiment des crimes qu'il a commis : *Venditur auro justitia, nullumque reus pertimescit crimen quod redimere nummis existimat.*

L'avarice n'en demeure pas là, elle commet toutes sortes de crimes; mais, ordinairement parlant, elle n'en expie véritablement aucun. Judas connaît son péché; Judas s'accuse de son péché; Judas veut rendre l'argent qui est le fruit de son péché, mais la pénitence de Judas est une fausse pénitence; le démon, qui s'est emparé de son âme, n'en sortira pas; ce maudit apostat s'endurcit et meurt dans l'impénitence de son cœur.

Image trop fidèle du malheureux sort des avares. Ils ont des entrailles de fer pour leur prochain, ils en auront d'aussi dures que le fer pour eux-mêmes; ils attirent à leur prochain des misères temporelles, ils s'en procureront à eux-mêmes d'éternelles; il n'ont aucune compassion de leur prochain, ils n'en auront pas d'eux-mêmes. Ils ont fait une espèce de pacte avec l'enfer, dit le pape Innocent III, et comme, entre l'enfer et eux, il y a en cette vie de très-grands rapports d'une insatiable voracité, il y en aura en l'autre de situation et de demeure.

L'enfer engloutit tout, l'avare voudrait tout engloutir aussi. L'enfer, quoique plein de mille millions d'âmes depuis plusieurs siècles, ne dit jamais, c'est assez; l'avare, quoique rempli et regorgeant de biens, ne dit jamais non plus, c'est assez. L'enfer n'est plein que de pénitents sans fruits et de martyrs sans conversion; l'avare, de même, est souvent un pénitent sans mérite et un martyr sans volonté. L'un et l'autre mangent toujours et ne digèrent rien, dit ce savant pape; l'un et l'autre reçoivent toujours et ne rendent rien (*Innoc. III, lib. II, de Contemptu mundi c. 2*). Quelle fatale conformité! L'avare, ajoute-t-il, offense Dieu, blesse son prochain et se nuit à soi-même : *Deo retinet debita, proximo denegat necessaria, sibi subtrahit opportuna.* Il retient ce qu'il doit à Dieu, la reconnaissance et l'amour. Il refuse ce qu'il doit à son prochain, la compassion et le secours; il s'ôte à soi-même ce qui pourrait le sauver, la douleur et la réparation de son péché : *Deo ingratus, proximo impius, sibi crudelis.* Ingrat envers Dieu, injuste à l'égard de son prochain, cruel à soi-même, il s'endurcit et meurt dans son péché.

Avares, s'il vous reste encore quelque étincelle de raison et quelque bluette de foi, puisqu'entre vous et l'enfer il y a déjà de si grands rapports, je consens volontiers que vous y descendiez tout vivants; je veux dire, avec saint Bernard je consens volontiers que, convaincus des vérités que je viens d'avancer, vous pensiez souvent à l'enfer, où vous êtes menacés de tomber, afin que, touchés d'un vrai repentir et pressés d'un désir sincère de vous sauver, vous n'y descendiez jamais après votre mort. Mais, que pourrais-je vous dire sur ce sujet qui fût capable de vous toucher et de vous instruire? Ecoutez seulement ce que vous dit Jésus Christ, notre commun maître, et tâchez d'en faire votre profit.

Videte, et cavete ab omni avaritia : Regardez-bien, considérez-bien, faites-y de longues et de sérieuses réflexions. *Videte :* n'est-ce pas de moi qu'on a parlé? me suis-je jamais bien examiné sur le détachement intérieur où je dois être des choses de ce monde, sur cette pauvreté d'esprit et de cœur qui fait la première des béatitudes évangéliques; sur cette pureté d'âme dégagée de tout attachement volontaire et habituel aux richesses et aux commodités du siècle? *Videte :* si je ne reconnais pas avoir fait de tort à mon prochain, n'ai-je pas, par une épargne trop sordide, négligé à lui rendre, dans son extrême misère, les secours qu'il pouvait attendre de moi? Si je ne lui ai pas ôté son bien, n'ai-je pas regardé avec un œil de jalousie celui dont il jouissait? n'ai-je jamais eu ces soins accablants et ces inquiétudes mortelles qui m'ont rendu comme suspecte la conduite de Dieu et m'ont secrètement soulevé contre ses adorables décrets? Parmi les biens que je possède, n'y en a-t-il point d'injustement acquis, et, des différents moyens dont je me suis servi pour m'enrichir, n'y a-t-il ni prêts

usuraires, ni oppressions violentes, ni fraude et rapine cachées ? *Videte :* examinez-vous bien sur tous ces articles : *et cavete ab omni avaritia*, et donnez-vous de garde de toute avarice.

Qui dit tout n'excepte rien; qui dit tout comprend sous un même genre plusieurs espèces; qui dit tout ne laisse aucun prétexte de sécurité et d'ignorance, à quelque condition et à quelque état de vie qu'on se trouve engagé. Il y a des péchés qui ne sont que pour de certains états, mais il y en a de contagieux et d'universels qui n'en épargnent aucun, et telle est l'avarice; c'est pourquoi donnez-vous en de garde : *cavete ab omni avaritia.*

Il y a l'avarice des princes et des princesses, telle fut celle d'Achab et de Jésabel ; il y a l'avarice des gens d'affaires et des intendants de maison, telle fut celle de Siba, qui s'empara des biens de Miphiboseth ; il y a l'avarice des soldats et des officiers d'armée, telle fut celle d'Acham, qui prit une règle d'or et un manteau d'écarlate.

Il y a l'avarice des faux dévots, telle fut celle d'Ananie et de Saphire ; il y a l'avarice des personnes consacrées à Dieu, telle fut celle du perfide Judas; il y a l'avarice des avocats, des procureurs, des juges; le prophète Sophonie les regarde comme des loups avides et carnassiers qui dévorent leur proie le soir, et qui la mangent jusqu'aux os, sans rien laisser pour le lendemain : *judices ejus lupi, vespere non relinquebant in mane.*

Il y a l'avarice des marchands et des artisans, leurs maisons sont pleines de fourberies et de parjures, dit Jérémie : *Domus eorum plenæ sunt dolo.*

Il y a l'avarice des pasteurs et des supérieurs ecclésiastiques. Ecoutez comme Isaïe parle de ceux qui gouvernaient Jérusalem : *Pastores ignoraverunt intelligentiam, omnes in viam suam declinaverunt, unusquisque ad avaritiam suam a summo ad novissimum* (*Isaiæ*, L). Les pasteurs mêmes ont méconnu leurs principaux devoirs ; ils se sont tous détournés du bon chemin; ils se sont tous rendus esclaves de leur avarice, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Ainsi, mes frères, de quelque condition que vous soyez, n'y en ayant aucune que ce maudit péché ne tâche de corrompre, l'important avis que Jésus-Christ vous donne est de vous dire : *Cavete ab omni avaritia :* Donnez-vous de garde de toute avarice, et si malheureusement vous y êtes tombés, cherchez, sans délai, les plus sûrs et les plus efficaces moyens d'en sortir ; sans quoi vous ne recevriez jamais la récompense qui vous est promise.

SECOND DISCOURS.

In his jacebat multitudo magna languentium, cœcorum, claudorum, aridorum exspectantium aquæ motum.

Il y avait dans les galeries de la piscine de Jérusalem un grand nombre de malades couchés par terre; il y en avait de languissants, d'aveugles, de boiteux, de gens secs et décharnés, qui attendaient le mouvement de l'eau (*S. Jean, ch.* V).

Si dans la pensée de saint Jean Chrysostome les infirmités corporelles qui attirent et détruisent notre santé sont de fidèles images des différentes passions qui nous tourmentent et des maladies spirituelles qui nous conduisent jusqu'aux portes de l'enfer; si, selon lui, la piscine de Jérusalem dont les galeries étaient remplies de toutes sortes de malades, nous représente ce monde d'iniquité, où se commettent des péchés sans nombre, et où sont couchés, comme dans un vaste hôpital, des pécheurs de toute espèce, ne trouvez pas étrange, messieurs, que, ne pouvant parler dans un seul discours de tant de différentes maladies, je m'attache, avec ce Père, à la discussion d'un mal capital que l'Apôtre regarde comme la racine de tous les autres, je veux dire l'avarice et l'amour déréglé des biens de la terre : *Radix omnium malorum cupiditas.*

Ici, vous vous figurez d'abord dans un même homme un abattement d'esprit et de corps qui le réduit à une mortelle langueur; un aveuglement volontaire qui l'empêche de voir la lumière de la vérité ; un rétrécissement de nerfs qui le rend boiteux et chancelant dans les voies du salut, une paralysie habituelle qui lui donne une fatale immobilité pour l'accomplissement de ses devoirs, une fièvre étique qui le dessèche et qui le consume; et vous avez raison de vous représenter dans un même avare toute cette complication de maladies, puisqu'il en est effectivement tourmenté : *Multitudo magna languentium, cœcorum, claudorum, aridorum.*

Le Saint-Esprit nous en donne une idée encore plus capable de nous effrayer, quand il dit : Tantôt, qu'il n'y a rien de plus exécrable qu'un avare : *Avaro nihil est scelestius;* tantôt, qu'il n'y a rien de plus mauvais ni de plus pernicieux que d'aimer l'argent : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam ;* et si vous en voulez savoir les raisons, c'est qu'en quelque état et en quelque différence de temps que vous regardiez un avare, il est malheureux partout. C'est que son avarice, plus impitoyable que les autres péchés, ne sert qu'à le détourner ; c'est que sa passion, bien loin de lui donner quelque satisfaction dans la vie présente, ou quelque sécurité pour la future, est l'instrument de son supplice en ce monde et un funeste présage de son malheur en l'autre. Deux considérations qui font assez connaître qu'il n'y a rien de plus détestable qu'un avare, rien de plus mauvais ni de plus pernicieux que d'aimer l'argent. Son avarice le rend malheureux pendant sa vie, son avarice le rend encore plus malheureux à sa mort. Eu faut-il davantage pour faire ouvrir les yeux aux avares, et les obliger à se dégager de ce péché ?

PREMIER POINT.

Il est fort surprenant de voir qu'il y ait des gens si dépourvus de raison et si cruels à eux-mêmes, que pour satisfaire leurs passions ils se résolvent à mener la plus malheureuse de toutes les vies. Quand une disgrâce imprévue et un renversement de fortune ont réduit à la pauvreté un homme riche et puissant, il a du moins cette consolation, qu'il ne s'est pas volontairement at-

tiré ce malheur; sa raison et son industrie lui font pour lors chercher tous les moyens d'en sortir; et quand sa foi vient au secours de sa raison, résigné aux volontés du Seigneur, il lui dit avec une tranquille patience, vous me les aviez donnés, ces biens, ô mon Dieu! vous me les avez ôtés; que votre saint nom soit béni.

Mais qu'un homme, qui pourrait vivre heureux selon le monde, se précipite aveuglément sans nécessité et sans une impulsion étrangère dans un abîme d'inquiétudes et de chagrins, qu'il se creuse à lui-même la fosse où il va tomber, qu'il soit le premier, et pour ainsi dire l'unique auteur de son supplice, qu'il s'ôte, pour satisfaire sa passion, ce qu'il doit tâcher de ne jamais perdre, le repos et la liberté, c'est là, selon les païens mêmes, la plus haute de toutes les folies, la plus sensible de toutes les extravagances, l'école et la consommation de tous les malheurs; et c'est là cependant, selon eux, le triste sort des avares : oui, des avares, disent-ils, à qui il faudrait faire des chaînes de l'or et de l'argent qu'ils amassent, afin de les lier comme fous, eux qui sacrifient leur repos et leur liberté, pour donner quelque espèce de satisfaction à leur cruelle et insatiable cupidité.

En effet, quel repos à des gens qui sont dans de continuelles inquiétudes, dans des défiances mortelles, dans des soins accablants, dans de violentes perplexités d'esprit, dans de piquants et d'amers soucis qui les suivent et les tourmentent partout; de nuit et de jour, à la table et au lit, au milieu des compagnies et dans le silence d'une obscure retraite?

Pourquoi pensez-vous, mes frères, que le Sauveur a donné aux richesses le nom *d'épines?* Est-ce parce que ces richesses sont le funeste asile où se retirent les passions les plus sordides, de même que c'est sous les épines que les serpents et les insectes font ordinairement leur nid? c'est la raison de saint Jean Chrysostome. Est-ce parce que ces richesses mettent en sang et déchirent tous ceux qui s'approchent d'elles, de même qu'on ne peut s'approcher des épines, ni les toucher, sans en être ensanglanté? C'est la raison d'Origène, qui compare les avares à ces buissons hérissés, qui embarrassent et déchirent tous les débiteurs qui s'adressent à eux pour en tirer quelque secours dans leurs misères. Pauvres, qui vous approchez de ces hommes avides, il vous en coûtera le peu qui vous reste de bien; ils vous embarrasseront tellement, et accumuleront tant d'intérêts sur intérêts, que vous ne vous sauverez jamais de leurs mains sans être déchirés, et tout en sang.

Mais la principale raison pour laquelle, selon saint Augustin, Jésus-Christ a comparé les richesses aux épines, est qu'elles piquent et déchirent le cœur de ceux qui les aiment; qu'elles portent leurs pointes jusque dans l'intérieur de leurs âmes; qu'elles s'y enfoncent si avant et qu'elles y font de si profondes plaies, qu'elles ne leur donnent aucun repos. Plus ces malheureux s'agitent, plus ils se tournent et se retournent par la variété et la multiplicité de leurs soins, plus aussi ils s'enfoncent des épines dans le cœur, et plus elles y sont enfoncées, moins ils trouvent de consolation et de paix.

Qui n'aurait cru que ce riche de l'Evangile ne dût dormir en repos, après avoir fait une si abondante récolte, que ses greniers étaient trop petits pour la renfermer? Ayant de quoi vivre grassement et à son aise, ne devait-il pas avoir l'esprit tranquille? Mais quand on a le cœur dans les épines et les épines dans le cœur, nul moyen de prendre du repos; il veille toute la nuit, il s'agite et se tourmente tout le jour. Que ferai-je? *Quid faciam?* Que feras-tu? Ainsi parles-tu, fou, que la fertilité a rendu stérile, l'abondance inquiet, le bien misérable et pauvre. Aussi, c'est le nom que Jésus-Christ lui donne : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te, et quæ parasti cujus erunt?* Fou, extravagant, insensé, tu t'embarrasses fort; mais sache que tu mourras cette nuit, et ce que tu as amassé avec tant d'inquiétude, à qui appartiendra-t-il?

Fou, insensé, *stulte*, voilà la récompense de tant de peines que tu prends pour t'enrichir, ton cœur est percé de regrets et déchiré de chagrins. Il suffit presque de te regarder et de t'entendre parler, pour connaître que tu es malheureux. Pâle, défait, sec et décharné, toujours pensif, toujours inquiet, que dis-tu et que penses-tu? Si je garde mon argent, sera-t-il en sûreté chez moi? Mes enfants ou mes domestiques ne me le voleront-ils pas? Si je ne le garde pas, le mettrai-je en rente, en trafiquerai-je? Mais si l'on me fait banqueroute, si ceux avec qui j'entrerai en société me trompent; si les marchandises dépérissent ou se donnent à plus vil prix, que deviendrai-je? Je suis entré de ce parti; on sait ce que j'étais, on sait à peu près ce que j'ai; mais si mes commis me trahissent et découvrent les tours du bâton que j'ai su faire jouer, si le prince est averti de mes malversations, que ferai-je, comment sauverai-je mes effets? Placerai-je de l'argent en mon nom? il n'y a nulle sûreté pour moi. Le mettrai-je sous un nom emprunté? mais quelles indemnités en prendrai-je, et comment pourrai-je me précautionner contre la mauvaise foi d'autrui? Achèterai-je de grandes terres, des fiefs et des charges qui m'ennoblissent? mais on se souvient encore des livrées que j'ai portées, du village d'où je suis sorti. O fou, ô extravagant, ô insensé, *stulte*, si tu aimes tant l'argent, mets-en dans ta tête, remplis-en tes yeux, charge-toi et couvre-toi tout d'or; mais sache que les mulets en sont chargés et tout couverts, et qu'ils ne laissent pas pour cela d'être mulets. O fou, ô extravagant, ô insensé! *stulte*, si tu aimes tant l'argent, c'est que tu crois que tu en seras plus heureux, mais sache que c'est par là même que tu auras moins de consolation et de repos.

Mais peut-être auras-tu plus de liberté?

Tu disposes à la vérité de beaucoup de choses ; tu te regardes comme un homme nécessaire dont plusieurs autres dépendent; tu es comme un petit roi dans ta famille et sur tes terres; mais le Saint-Esprit, qui te connaît mieux que tu ne te connais toi-même, dit que tu es véritablement esclave, et pire que les esclaves. Tu es tout environné d'or et d'argent; mais ce sont tes maîtres qui te commandent et qui te tiennent sous les fers. Ton avarice te réduit à une honteuse servitude, et si j'en crois saint Chrysostome, tu es plus malheureux que les malheureux qu'on condamne aux mines ; en voici les rapports et en même temps la différence.

Le supplice de ces misérables est un des plus grands de tous les supplices. On ne peut dire précisément s'ils sont vivants ou s'ils sont morts. Ils travaillent et frappent le roc où ils sont, à diverses reprises; marque donc qu'ils vivent. Ils sont comme ensevelis dans des grottes souterraines; marque donc qu'ils sont dans la région des morts; on les y descend avec une longue corde, comme on descendrait des cadavres dans le lieu de leur sépulture, et sur le bord de ces profonds abîmes, levant les mains au ciel, les yeux baignés de larmes, ils disent à leurs amis et à leurs parents le dernier adieu.

On leur donne avec une lanterne un grand pic de fer, pour en frapper les divers endroits du roc qu'ils doivent miner, et dont ils n'ôtent pas un morceau, qu'il ne leur en coûte beaucoup de sueur et de coups. Là, il n'y a pour eux ni aurore, ni midi, ni soir; ils perdent le monde et les mesures du temps. Quand même ils se trouvent épuisés de forces, ils n'ont la liberté de quitter leur travail, qu'après que leurs gardes, par le bruit des coups qu'ils donnent du haut de ces profondes cavernes, les avertissent qu'ils peuvent se reposer.

Telle est, dit saint Chrysostome, la servitude, tel est le malheur des avares : Encore trouve-t-il entre les uns et les autres de grandes différences. Ceux-là sont, au soir, délivrés de leur travail ; et ceux-ci ne cessent, ni jour ni nuit, de chercher l'or et l'argent, après lequel il soupirent. Ceux-là sont gardés par des hommes, ceux-ci le sont par leur avarice ; ceux-là n'endurent que malgré eux ce qu'ils souffrent, ceux-ci sont les premières causes et les auteurs de leur supplice. Et d'ailleurs n'est-ce pas une honteuse servitude d'avoir l'âme dans les fers, que d'y avoir les pieds ; d'être sous terre de cœur, que d'y être de corps ; d'avoir perdu la raison, que la lumière ; de veiller sur un lit, que de dormir dans un roc ; d'avoir l'esprit toujours embarrassé, que d'avoir le corps dans une caverne; de traîner avec soi son propre tourment, que de souffrir une peine extérieure et involontaire.

Encore ces malheureux qui travaillent aux mines, ont du moins cette consolation, que la mort finira tous leur maux. Mais il n'en est pas ainsi des avares ; cette mort leur paraît terrible et affreuse : malheureux en ce monde, ils appréhendent de l'être encore en l'autre ; d'autant plus tourmentés, qu'ils laisseront en mourant ce qu'ils ont désiré avec tant d'empressement, et conservé avec tant d'inquiétude pendant leur vie. L'avarice est le fatal instrument de leur supplice en ce monde : mais elle est aussi le triste présage, et le funeste préjugé de leur malheur en l'autre.

SECOND POINT.

Il faut mourir ; c'est une nouvelle bien consolante et bien agréable à ces pauvres évangéliques qui, soit qu'ils n'aient point de bien, soit qu'ils n'aient pas mis leurs cœurs dans celui qu'ils ont, se sont préparés par un vrai détachement à cette dernière heure. Ils ont supporté la vie avec une tranquille patience ; ils la quitteront avec confiance et avec joie, dit saint Cyprien. Ils ont demandé au Seigneur que son royaume leur arrivât, levant les yeux au ciel, ils saluent déjà par une humble espérance l'héritage céleste, et le moment de leur rédemption s'approche. Dites au juste que tout va bien pour lui ; il jouira du fruit de ses désirs et de ses vertus : *Dicite justo, quoniam bene*, etc.

Il faut mourir ; c'est une nouvelle bien dure et bien affligeante à ces riches avares, qui ont mis leurs cœurs dans leurs trésors. Ils croyaient qu'après tant de peines ils jouiraient, au moins pendant quelques années, des richesses qu'ils ont amassées, des jardins qu'ils ont cultivés, des charges qu'ils ont achetées, des revenus qu'ils ont accumulés. Mais l'arrêt est prononcé : *Impii de terra perdentur, et qui inique agunt auferentur ab ea* (*Prov.*, II), les impies seront exterminés de la terre, et ceux qui font mal en seront arrachés. Que de peine pour déraciner ce gros arbre; que de coups de haches. Il tient à la terre par autant de racines qu'il a de passions, et ces racines ont autant de filets qu'il a d'engagements. Cependant l'arrêt est prononcé, il faut mourir.

Or, s'il est vrai de dire que rien n'est plus méchant ni plus détestable qu'un avare, c'est principalement à cette dernière heure. Rien n'est plus méchant que lui, par rapport aux grâces que Dieu lui a faites, et dont il a abusé. S'il en a reçu du bien, il devait en avoir plus de reconnaissance, et il est devenu plus ingrat ; s'il en a reçu quelque disgrâce temporelle, il devait par elle guérir sa passion, et baiser la main paternelle qui le frappait ; et cette disgrâce n'a servi qu'à le faire éclater en imprécations et en blasphèmes : *Avaro nihil est scelestius.*

Rien n'est plus méchant que lui, par rapport aux dispositions dans lesquelles il se trouve à l'égard du prochain. S'il était permis de faire l'apologie de plusieurs autres pécheurs, on dirait qu'il y a des gens qui vivent des libéralités d'un prodigue, d'autres qui entretiennent leurs familles des dépenses que fait un ambitieux : mais l'avare voulant tout avoir, et regardant avec un œil jaloux ce qui appartient aux autres, n'est bon à personne : *Avaro nihil est scelestius.*

Rien n'est plus méchant que lui, par rapport à son propre salut et la réformation de ses mœurs. La vieillesse et la caducité désarment les autres passions ; mais elles ne servent qu'à fortifier l'avarice. Plus un homme qui en est esclave, vieillit, plus il devient endurci et incorrigible. Il pourrait faire de son bien une occasion de son bonheur, et il en fait le sujet de sa réprobation. Il pourrait, par des aumônes chrétiennes, enrichir et sauver son âme, et le barbare, il la vend, et tout vivant qu'il est, il se dépouille de ses propres entrailles : *Animam venalem habet, projicit in vita sua intima sua.*

C'est être bien méchant que d'être méchant aux autres ; mais c'est pousser sa malice aux derniers excès, que d'être méchant à soi-même. C'est être bien méchant que de s'endurcir sur les misères des autres ; mais c'est pousser sa malice aux derniers excès que de s'endurcir sur ses propres misères. C'est être bien méchant que d'envier aux autres le bonheur dont ils jouissent ; c'est pousser sa malice aux derniers excès que de se refuser à soi-même son propre bonheur. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et il est vrai, rien n'est plus méchant ni plus détestable qu'un avare : *Avaro nihil est scelestius.*

Représentez-vous ce misérable qui va mourir ; voyez-vous comme il étend ses mains sur son lit, comme il va cherchant et ramassant. Que cherche-t-il ? ses pistoles, qui lui ont coûté tant de sueurs à amasser, tant de soins à conserver et à multiplier, et qu'il a tant de peine à quitter.

Voyez-vous comme il jette les yeux de tous côtés, avec quelles agitations il se tourne et se retourne dans son lit? Voyez-vous ce visage décharné et pâle, ces joues enfoncées, cette contenance inquiète, cet air de consternation et de frayeur répandu sur toute sa personne. Que dira-t-il ? que fera-t-il ? que deviendra-t-il ? Ses héritiers, comme des vautours, n'attendent que la proie pour la dévorer : et s'ils paraissent le plaindre, c'est qu'il souffre trop long-temps pour eux, par l'avide impatience qu'ils ont qu'il meure bientôt, afin de jouir d'une succession qui ne leur sera ouverte qu'après sa mort. Un notaire est à ses côtés, pour recueillir ses dernières volontés : mais que lui dira-t-il ?

Je laisse à... ..... Arrête, malheureux, arrête. Que ne dis-tu plutôt ? j'emporte. Quelle serait ta joie, si tu pouvais emporter tes meubles, tes terres, tes maisons, tes chevaux, tes contrats, ta table, tes trésors ! Mais tu vois bien que celui qui n'apporta rien en venant au monde, y laisse tout quand il en sort.

Je laisse..... A la bonne heure, si tu laisses de bon cœur ce que tu ne saurais plus retenir A la bonne heure, si, touché d'un vrai repentir d'avoir tant aimé l'argent, tu étais dans cette disposition intérieure de tout abandonner pour Jésus-Christ, s'il te rendait la santé. Mais ce que tu laisses, tu le laisses à regret ; ton cœur y est toujours attaché, ton avarice a jeté dans ton âme de trop profondes racines : tes biens sont comme incarnés et incorporés avec elle ; ils te quitteront plutôt que tu ne les quitteras.

Je laisse..... Mais que t'ont coûté ces biens que tu laisses ? Rappelle, si tu peux, dans ta mémoire, tout le cercle de ton abominable vie. Que n'as-tu pas fait pour amasser ces biens ? quels chagrins et quelles inquiétudes ne t'ont-ils pas donnés ? par combien de fatigues, de bassesses, d'insomnies, de tourments de corps et d'esprit les as-tu achetés ? C'est donc là que se terminent toutes tes courses, tous tes empressements, toutes tes grivelleries : tant de pernicieux avis que tu as ou donnés, ou écoutés, tant de voies obliques dont tu t'es servi, tant de mensonges et de parjures que tu as faits, tant d'injustices que tu as commises, tant de paroles que tu as données et violées ? C'est donc là, malheureux, le fruit de toutes tes peines, et le fatal écueil de toutes tes espérances ?

Je laisse..... La comédie est finie pour toi, tu laisses le personnage que tu as joué. Tel qui t'estimait par intérêt, te méprisera par raison ; tel qui t'honorait par crainte, te maudira par vengeance ; tel qui te flattait dans tes vices, t'insultera dans ta folie. Tu as joué ton personnage, retire-toi, infâme voleur, ta mémoire sera en éternelle malédiction ; plus tu auras eu de charges, d'emplois, de crédit, plus ton nom sera en exécration et en horreur.

Je laisse..... Tu es devenu bien libéral tout à coup, toi qui jusqu'ici n'as rien voulu donner à personne : mais en laissant tout aux autres, n'emporteras-tu rien pour toi ? Oui, oui, tu emporteras ; et c'est-là ce qui te doit donner plus d'inquiétude et de frayeur. Tu emporteras avec toi les crimes que tu as commis, les sueurs et les larmes des familles que tu as ruinées, les concussions que tu as faites, les usures que tu as multipliées. Tu laisseras en mourant les maudits fruits de tes péchés ; mais pour ce qui est de ces péchés, tu les emporteras avec toi.

Je laisse..... Achève, malheureux, achève, ou plutôt écoute saint Chrysostome, qui achève pour toi. Tu laisses, et quoi ? tes maisons à tes héritiers, ton cadavre à l'Eglise, tes revenus à tes enfants, ta mémoire à la postérité qui te maudira, ton âme au démon qui va l'entraîner dans les enfers.

Que penses-tu de cette sépulture? Ainsi mourut ce riche qui était vêtu de pourpre et de lin ; il mourut, dit saint Luc, et il fut enseveli dans l'enfer. Ainsi mourut Giézi, dit Cassien (*Lib.* VII *Instit. Monastic.*) ; il laissa, à sa mort, l'argent et les habits de Naaman, mais il conserva, à son malheur, une horrible lèpre qui s'attacha, pour toujours, non-seulement à sa personne, mais à celle de ses descendants. Ainsi mourut Achan qu'on lapida, et dont on jeta le corps à la voirie ; ainsi mourut Judas qui s'étrangla de ses propres mains, désespéré et endurci. Après

qu'il eut reçu le corps de son maître, le démon entra dans son cœur: et, y étant une fois entré, il n'en sortit plus. En vain rapporta-t-il, aux pharisiens, le prix de son crime; en vain prétendit-il faire, des trente deniers, un legs pieux; le démon, qui s'était emparé de son âme, l'entraîna dans les enfers.

Tu recevras, ô avare, tu recevras peut-être comme Judas, le corps de ton Dieu, peut-être te le portera-t-on jusque dans ton lit, peut-être feras-tu de grands présents à l'Eglise, afin que l'on prie Dieu pour toi; peut-être donneras-tu, comme cet hypocrite, quelques marques de pénitence; mais si avant d'attendre ce fatal moment, tu ne chasses de ton âme le démon d'avarice, tout est perdu pour toi, il t'entraînera dans l'abîme: *Ubi sunt* (c'est Dieu qui parle chez son prophète), *ubi sunt qui argentum thesaurizant, et aurum in quo confidunt? Où sont-ils ces riches qui ont amassé tant d'argent, et qui ont mis toute leur confiance en leur or? Où sont-ils? Ad inferos descenderunt, et alii loco eorum surrexerunt: Ils sont descendus dans les enfers, et d'autres sont venus en leur place* (*Baruch*).

Quelle succession d'avarice et de tourments! *D'autres sont venus en leur place.* Mes frères, ne soyez pas ces autres hommes dont parle le prophète. Il y a assez d'avares réprouvés, n'en augmentez pas le nombre; il y en assez qui sont descendus dans les enfers, ne vous mettez pas en leur place: *Ad inferos descenderunt, et alii loco eorum surrexerunt.*

Qui de vous voudrait mourir à ce prix? Si vous étiez sûrs de vivre toujours, peut-être cette immortalité prétendue servirait-elle de quelque prétexte, pour autoriser votre avarice. Si, sûrs que vous êtes de mourir, vous étiez persuadés que tout finira avec vous, qu'il n'y a ni ciel à espérer, ni enfer à craindre, peut-être votre passion se croirait-elle en droit de l'emporter sur votre devoir; mais puisque vous n'êtes pas fous jusqu'à ce point, de croire que vous ne mourrez jamais; puisque vous n'êtes pas encore arrivés à ce degré d'athéisme, de vous persuader qu'il n'y a ni paradis ni enfer après la mort, j'en appelle, mes frères, j'en appelle à votre raison et à votre foi: que vous disent l'une et l'autre? celle-là vous assure que vous mourrez, celle-ci ne vous assure pas moins que vous serez damnés, si vous ne quittez votre avarice. Ainsi quelle conséquence devez-vous tirer, si ce n'est de penser sérieusement à vous, pour ne vous point attirer volontairement, sciemment, de propos délibéré et de sang froid, un aussi grand malheur que la damnation éternelle.

Si jusqu'ici vous avez fait tant de courses et de voyages pour amasser de l'argent, et recueillir celui qu'on vous devait, dites comme la mère de Tobie, dans l'appréhension de ne revoir jamais son cher enfant: *Numquam fuisset pecunia, pro qua misimus eum*: *Maudit soit l'argent qui nous a obligés de l'envoyer, il eût mieux valu n'en avoir jamais eu.* Maudit soit, devez-vous dire, maudit soit l'argent qui nous a donné tant d'inquiétudes et de chagrins; maudit soit l'argent qui, par l'attachement que nous y avons eu, nous sépare de la compagnie de Dieu; maudit soit-il, il vaut mieux être pauvre et se sauver, que riche et se damner.

Si jusqu'ici vous vous êtes engagés dans des partis où vous savez avoir trompé le prince et volé le peuple; si, ayant peu de biens, vous vous êtes précipitamment enrichis par des voies obliques et défendues, dites comme Zachée: *Dimidium bonorum meorum do pauperibus, et si aliquem defraudero, reddo quadruplum. Je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai trompé quelqu'un, je lui en rends quatre fois autant.*

Si jusqu'ici, aveuglés par votre avarice, vous avez écouté ceux qui vous donnaient de pernicieux avis, pour vous enrichir; si, *voyant un voleur, vous couriez avec lui* pour faire votre fortune; changez de sentiments, mes frères, ayez en horreur ces détestables moyens, et quelque grandes que soient les offres qu'on vous fait, dites à ces tentateurs ce que dit saint Pierre à Simon le magicien: *Pecunia tua et tu tecum sint in perditionem: Que ton argent et toi périsse.* Je veux me sauver, je le veux à quelque prix que ce soit: libéralité, aumône, restitution, rien ne me coûtera; quand j'aurais conquis tout le monde, je perdrai tout, si je perds mon âme, et quand je me trouverais réduit à la dernière pauvreté, je gagnerai tout si je la sauve. Périsse donc l'argent que j'ai tant aimé, Dieu fera de moi ce qu'il lui plaira; je serai trop content si, pour avoir abandonné des biens passagers, j'en reçois d'éternels.

B

BACCHANALES.

Jours gras, divertissements et débauches du carnaval.

PREMIER DISCOURS.

Filius hominis tradetur, et illudetur, et flagellabitur, et postquam flagellaverint, occident eum.

Le Fils de l'Homme sera trahi, moqué, flagellé, et après qu'ils l'auront si cruellement traité, ils le feront mourir (*S. Luc, ch.* XVIII).

Ce fut un étrange spectacle, durant le siége de Carthage, de voir en même temps et dans une même ville, une partie des citoyens les armes à la main, pour repousser une armée de barbares, et de l'autre, une troupe de gens oisifs, occupés au jeu ou aux divertissements des spectacles; de voir d'un côté une compagnie de braves répandre leur sang pour le salut de la patrie, et de l'autre une foule d'extravagants s'épancher dans une vie molle et voluptueuse; d'entendre dans un quartier de la ville des plaintes et des cris de mourants, et dans une autre une multitude effrénée de libertins, insensibles au malheur public, folâtrer, boire, danser: *Fragor extra muros, et intra muros præliorum et ludicrorum confundebatur; vox morientium, voxque bacchantium: ac vix discerni forsitan poterat plebis ejulatio, quæ cadebat in bello, et sonus populi qui clamabat in circo,* dit Salvien (*de Gubern. Dei, lib.* VI).

Mais, quelque étrange que vous paraisse ce spectacle, il se renouvelle tous les ans en ces jours de débauche, où les gémissements et les soupirs des gens de piété se trouvent mêlés avec les hurlements et la fureur d'une troupe licencieuse, abandonnée aux derniers désordres.

Si j'entre dans nos temples, je vois l'Eglise occupée à célébrer le triste anniversaire de son Epoux, et dire à ses enfants : *Nous allons monter à Jérusalem, et là s'accomplira tout ce qui a été prédit du Fils de l'homme. Il sera livré à ses ennemis, moqué, flagellé, et enfin mis à mort.* Mais si je sors de ces saints lieux, qui trouverai-je dans les rues et dans les maisons ? que des pécheurs assemblés pour renouveler les anciennes impiétés du paganisme et la fureur des bacchantes ; gens sans christianisme, sans piété, le dirai-je, sans jugement et sans raison ; gens qui déshonorent, non-seulement la religion qu'ils professent, mais même le nom d'hommes et de raisonnables qu'ils portent.

Jugeons-en par les spectacles, les masques, les festins, par cette effroyable complication de péchés qu'on commet durant ces jours, pour renouveler la passion de Jésus-Christ ; puisque je prétends vous montrer que c'est encore aujourd'hui qu'on le livre à ses ennemis, *tradetur ;* que c'est encore aujourd'hui qu'on se moque de lui, *illudetur ;* que c'est encore aujourd'hui, qu'après l'avoir si cruellement traité, on le fait mourir, *et postquam flagellaverint, occident eum.*

PREMIER POINT.

Quoique Jésus-Christ, selon la pensée de l'Apôtre, *ait été de tout temps, et qu'il doive subsister pendant tous les siècles : Christus Jesus heri, et hodie, et in sæcula* (*Hebr.*, XIII), on peut dire cependant, sans craindre de blesser la foi, que dans tous ces temps il n'a pas toujours été le même. Il était sur la terre avant son incarnation ; mais ce n'était qu'en figures, et ces figures sont passées. *Il a habité parmi nous*, par une présence réelle et sensible, aux temps de sa vie mortelle ; mais cette présence est passée. Enfin, depuis son Ascension jusqu'au siècle où nous sommes, et jusqu'à la fin du monde il demeurera avec nous ; mais si nous en exceptons cette présence réelle qu'il a dans la sainte eucharistie, il n'y demeure et il n'y demeurera qu'en esprit, et par la communication de sa grâce.

Ainsi l'entend saint Paul, tantôt quand il veut *que nous nous revêtions de Jésus-Christ : Induimini Dominum nostrum Jesum Christum ;* tantôt quand parlant de lui-même, il dit : *Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* N'en doutez pas, mes frères, Jésus-Christ vit en vous, si vous êtes saints ; mais par la loi des contraires, il meurt en vous si vous êtes pécheurs. Jésus-Christ subsiste au milieu de vous, si vous êtes en état de grâce ; mais il en est chassé et livré à ses ennemis si vous êtes en état de péché.

Plût à Dieu que cette proposition que j'avance passât pour une exagération d'orateur ! Plût à Dieu que ces étranges paroles de l'Evangile, qui nous le représentent comme un Dieu trahi, bafoué, moqué, flagellé, ne fussent qu'un simple récit de ses peines passées, et non une histoire qui regardât le siècle où nous vivons, et principalement ces jours de libertinage et de débauche ! Mais, hélas ! les excès honteux du carnaval, la licence effrénée et les horribles désordres qui s'y commettent, ne nous persuadent que trop l'étendue et la perpétuité de cette lugubre prophétie : *Ecce ascendimus Hierosolymam*, etc.

Car, sans entrer dans le détail des impiétés et des abominations qu'ont y voit, réunissons, s'il est possible, dans nos esprits, ce que la perfidie d'un apostat a fait pour livrer Jésus-Christ ; ce qu'ont fait les scribes et les pharisiens pour solliciter sa mort ; ce qu'ont fait les juges pour l'y condamner, les Juifs et les bourreaux pour lui insulter ; et disons, pécheurs, que c'est ce que vous lui faites souffrir par vos péchés, n'y ayant aucune circonstance de sa passion que vous n'ayez la cruauté de renouveler.

Et, pour commencer par la première, ce que je trouve d'abord, est qu'on livre par le péché Jésus Christ à ses ennemis : *Tradetur gentibus.* En combien de manières Jésus-Christ a-t-il été livré ? Le Père éternel l'a livré ; c'est ainsi qu'en parle saint Paul, dans son Epître aux Romains : *Pro nobis omnibus tradidit illum* (*Rom.*, VIII). Jésus-Christ s'est livré lui-même ; c'est ainsi que ce même apôtre s'en explique dans une autre de ses lettres aux chrétiens d'Ephèse : *Christus dilexit Ecclesiam, et semetipsum tradidit pro ea.* Judas l'a livré à ses ennemis ; c'est par cette infâme circonstance que saint Jean le dénote : *Hic enim erat traditurus eum.* Pilate l'a livré aux Juifs : *Tradidit eis illum.* Enfin, ça été par le péché, et pour le péché qu'il a été livré : *Traditus est propter delicta nostra.*

Du côté du Père éternel, c'est un décret, dit saint Laurent Justinien, *decretum ;* il était de toute éternité résolu qu'il mourrait pour nous. Du côté de Jésus-Christ, c'est un sacrifice, *sacrificium ;* il voulait satisfaire pour nous à la justice de son Père. Mais du côté de Judas, de Pilate, des Juifs, du péché, c'est un horrible déicide, *deicidium ;* permettez que j'en touche quelques circonstances

Quand vous livrez Jésus-Christ à ses ennemis, par le péché, que faites-vous ? Vous vous privez volontairement d'un bien qui vous était acquis par la donation gratuite qui vous en a été faite. C'est pour vous que Dieu a quitté le sein de son Père ; c'est pour vous qu'il est descendu dans celui d'une Vierge ; c'est pour vous qu'il a fait tant de miracles, qu'il a essuyé tant de peines, qu'il s'est assujetti à tant de fatigues ; en un mot, c'est pour vous, dit saint Bernard, qu'il s'est consacré tout entier et comme sacrifié à vos usages : *Totus in usus vestros expensus.*

Pour répondre à un si grand bienfait, avec quelle reconnaissance ne devriez-vous pas le recevoir ? avec quels sentiments de fidé-

lité et d'attachement ne le devriez-vous pas conserver comme un bien qui vous est en quelque manière devenu propre? Cependant, qu'arrive t-il? Ce Dieu qui s'est volontairement donné à vous; ce Dieu qui s'est mis entre vos mains, comme votre héritage et votre souverain bien; ce Dieu qui vous a témoigné que tout son plaisir était de demeurer avec les enfants des hommes; ce Dieu qui, sans autre intérêt que celui de votre salut, s'est répandu tout entier pour vous, est le même que vous abandonnez, que vous méprisez, que vous renoncez, que vous livrez lâchement à ses ennemis : *Tradetur gentibus.*

Vous ne pouvez lire sans indignation la lâche perfidie de Dalila, qui, aimée et caressée de Samson, le livra aux Philistins ses ennemis. Vous ne pouvez voir sans horreur la cruelle action des frères de Joseph, qui jetèrent dans une citerne et vendirent à des marchands ismaélites ce jeune enfant qui, impatient de les voir pour leur porter des rafraîchissements, s'écriait : *Fratres meos quæro,* ce sont mes frères que je cherche. Mais permettez-moi de vous dire que c'est encore avec plus de justice que vous devez entrer en indignation contre vous-mêmes, d'avoir tant de fois livré Jésus-Christ par vos infidélités multipliées.

C'est dans votre sein que ce fort Samson s'est endormi; c'est à vous qu'il a confié ses plus importants secrets; c'est de vous qu'il attendait plus d'amour et de reconnaissance: c'est de vous néanmoins qu'il est traité avec plus d'outrages; de vous qui le liez, puisque vous le faites servir malgré lui à vos péchés; de vous qui le livrez, à qui? à vos usures, ô avares! à vos débauches, ô impudiques? à votre gourmandise, ô ivrognes! à votre fureur, ô vindicatifs! à une fragile gloire, vaines et ambitieuses créatures! *tradetur gentibus.*

C'est vous-mêmes que ce sincère et charitable Joseph cherche, *Fratres meos quæro.* Pour vous il a bien voulu, pendant trente trois années, interrompre son repos éternel, et quitter la maison de son Père. Pour vous il a tremblé de froid dans une étable, travaillé dans la boutique d'un artisan, jeûné dans un désert, fatigué jusqu'à la lassitude sur le puits de Jacob. Pour vous il a multiplié les pains dans la solitude, donné à la terre la fécondité nécessaire pour vous nourrir, jusqu'à pourvoir non seulement à vos besoins, mais même à vos plaisirs : Ah! malheureux que vous êtes, vous le jetez dans une citerne, car c'est ainsi que je dois appeler une conscience criminelle, pour le vendre à qui vous en donnera le plus : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* Qu'il y a d'ingratitude, de lâcheté, de perfidie, de cruauté dans une si detestable action?

Vous avez tout quitté, ô mon Dieu, pour vous donner à nous : et nous nous attachons à tout autre chose pour nous séparer de vous. Vous n'avez pas cru indigne de votre grandeur, de demeurer avec nous, et nous croyons votre compagnie indigne de la nôtre. Que vous ayez été livré à vos ennemis par les Juifs, ils ne vous connaissaient pas; mais que nous vous livrions à eux, vous qui vous êtes fait connaître à nous par tant de miracles, et par tant de démonstrations de bonté, c'est ce qui nous rend inexcusables, c'est ce qui augmente l'énormité de nos péchés

SECOND POINT.

On n'en demeure pas là, on va jusqu'à couvrir de confusion ce roi de gloire qu'on expose à une dérision sanglante, *tradetur gentibus et illudetur.* La destinée de Jésus-Christ est une étrange destinée, dit saint Paulin. Avant qu'il parût sur la terre, il a souffert en la personne des justes, qui l'ont représenté; quand il est venu au monde, il a souffert en sa propre personne; et après même qu'il a quitté le monde, il ne laisse pas tout immortel et glorieux qu'il est, de souffrir dans l'âme des pécheurs.

Ses douleurs et ses ignominies ont été annoncées longtemps avant qu'elles arrivassent, et après qu'elles sont passées, la cruauté des pécheurs les renouvelle. Des hommes animés de l'Esprit de Dieu, les ont représentées en leurs personnes, avant qu'elles fussent : et d'autres hommes possédés de l'esprit du démon les perpétuent, et si la chose dépendait d'eux, ils les rendraient éternelles, quand l'état de sa gloire les a fait cesser. Il a été, avant qu'il vînt au monde, assassiné dans Abel, fugitif dans Jacob, captif dans Tobie, abandonné dans Job, insulté dans David, moqué dans Samson, flagellé, baffoué, couvert d'ignominie dans ses prophètes.

Vous savez tous à quelles dérisions il fut exposé lui-même au jour de ses douleurs. Dérision dans la maison de Caïphe; on lui banda les yeux et le visage : *Devine qui t'a frappé.* Dérision chez Hérode; on lui mit une robe blanche, et une troupe insolente de scélérats se moquèrent de lui : *Illuditur alba veste indutus.* Dérision chez Pilate; les soldats romains fléchissant devant lui les genoux, lui disent : salut au roi des Juifs : *Ave, rex Judæorum.* Dérision sur la croix par les Juifs et les pharisiens qui l'invitent d'en descendre, s'il est le Fils de Dieu; par ses bourreaux, qui lui présentent du fiel et du vinaigre, par les Juifs, qui le chargent d'injures; par le larron qui est à ses côtés, et qui éclate en d'horribles blasphèmes.

Malheur à ces jours où ces sanglantes dérisions se renouvellent. Par quelle détestable manie, a-t-on trouvé l'art de se déguiser, de paraître tout autre que l'on n'est, de défigurer et d'effacer en soi l'image de Dieu? C'est ce que Tertullien ne pouvait autrefois comprendre : *Libido virum vultu transfigurarit.* La volupté a défiguré le visage de l'homme. Ce n'est plus ce bel ouvrage que Dieu avait créé à sa ressemblance, ce n'est plus ce chef-d'œuvre de ses mains, qu'il avait animé de son souffle : il a pris une figure étrangère, et une monstrueuse forme qui le rend le jouet des démons, et l'abomination du ciel. Ne pouvant changer de sexe, on change d'habit, on se moque de Jésus-Christ, et de sa religion. Cette pudeur chrétienne, qui est l'un des plus

salutaires freins du péché, s'efface : tel qui n'aurait osé paraître avec son visage naturel, viole impunément dans un étranger qu'il a emprunté, les plus saintes lois de la nature; telle qui aurait rougi de commettre la moindre indécence, si on l'avait vue en face, s'abandonne à ce que je n'oserais dire, quand elle est masquée et déguisée.

Eh! mesdames, disait autrefois Tertullien : vous avez et au dedans et au dehors de vous, les armes que Dieu vous a données : vous avez au dedans votre conscience et la crainte de mal faire, vous avez au dehors la pudeur et le bon exemple. Que ne paraissez-vous revêtues de ces armes, afin qu'on reconnaisse qu'il y a une grande différence à faire entre les servantes de Dieu, et celles du démon, afin que vous fassiez de salutaires leçons à ces âmes dissolues qui seraient édifiées de vos bons exemples? *Ut sit inter ancillas Dei et diaboli discrimen, et exemplo sitis illis, et ædificentur in vobis* (*Lib. de Pudicitia*).

Ne vous semble-t-il pas que ce Père prévoyant la corruption de ce siècle, veut dire que comme parmi les jours de l'année, il y en a qui sont destinés à la mortification, à la modestie, à la prière ; car qui voudrait faire le fou et l'impie en un jour de Vendredi Saint? de même il y en a qui sont comme dévoués à la dissolution, et au libertinage : jours qu'on appelle jours gras, comme s'ils étaient destinés à engraisser le ventre, pour donner par des aliments plus succulents, plus de force aux flammes de l'enfer : jours qu'on consacre à la mollesse et à la débauche, aux approches d'une sainte quarantaine; et où au lieu de s'édifier par de bons exemples, on cherche à se perdre et à se corrompre par de mauvais.

Saint Augustin parlant autrefois de lui-même, dit que les pernicieux exemples de ses compagnons avaient tellement émoussé les remords de sa conscience et corrompu son jugement, qu'il se précipitait avec un aveuglement horrible dans la débauche par la seule honte qu'il avait de n'avoir par tant de choses honteuses à dire qu'eux. Ils se vantaient en sa présence de leurs crimes, qui leur semblaient d'autant plus honorables, qu'ils étaient infâmes ; et Augustin qui les entendait, se vantait souvent pour les imiter, du mal même qu'il n'avait pas fait, et il en faisait moins par la satisfaction qu'il y prenait, que par l'amour d'une fatale louange qu'il croyait s'attirer, en paraissant aussi vicieux, et aussi débauché qu'eux. (*D. Aug., lib.* XX. *Confess., c.* 3.).

La même chose ne nous arrive-t-elle pas pendant ces jours? Combien de libertins de votre âge vous ont-ils portés au vice par leurs exemples? Combien de gens perdus d'honneur et de conscience vous ont-ils obligés de vous déguiser, quoique peut-être vous n'en eussiez aucun dessein? A combien d'abominations ces masques et ces déguisements vous ont-ils portés? C'est à Dieu à juger de ce qui en est; mais vous pouvez connaître par vous-mêmes, ou par d'autres, que rien n'est plus dangereux que ces changements d'habits.

Je n'oserais vous dire ce que l'Ecriture remarque de Thamar, mais je puis vous dire après saint Chrysostome, que son déguisement en fut l'occasion. Judas était trop sage et trop craignant Dieu, pour commettre de propos délibéré un inceste; Thamar paraissant dans ses habits de viduité, eût eu assez de pudeur pour ne rien faire contre son devoir: mais cette malheureuse ayant couvert son visage, de peur d'être reconnue, Judas, s'imaginant que c'était une femme de mauvaise vie, s'approcha d'elle, non comme de sa belle fille mais comme d'une personne sans honneur et sacrifiée à la passion d'autrui (*Gen.*, XXXVIII). Tant il est vrai que sous ces déguisements d'habits, on est capable de tout. Thamar ne sait ce qu'elle perd, Judas ne sait ce qu'il fait; celle-là perd ce qu'elle a de plus cher; celui-ci, pour la maudite récompense de son engagement, donne ce qu'il a de plus présent entre les mains, son bâton, son anneau, disons mieux, son âme.

O que c'est un grand sujet de dérision pour Jésus-Christ, de scandale et de confusion pour son Eglise! C'était bien assez que les Juifs se fussent moqués de lui, fallait-il que ses propres enfants, malheureux héritiers de ces déicides, se missent de la partie? Puisque tu le veux ainsi, abominable pécheur, achève, achève ce mystère de ton iniquité; toute la prophétie sera accomplie; tu l'as trahi et livré entre les mains de ses ennemis, tu l'as exposé à une barbare dérision; il ne s'agit plus pour consommer ce qui a été prédit de lui, que de le faire mourir et de l'attacher à la croix : *Et occidetur.*

TROISIÈME POINT.

Qui le croirait, si l'Apôtre ne le disait en termes exprès : que nous ne péchons jamais mortellement, que nous ne crucifiions au-dedans de nous-mêmes le Fils de Dieu : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* Peux-tu y faire réflexion, pécheur, sans que tu frémisses d'horreur et d'indignation contre toi-même? Il y a donc trente ans, il y a donc quarante ans, il y a donc cinquante ans que tu as livré à la mort le plus généreux de tous les amis, le plus libéral de tous les maîtres, le plus tendre de tous les époux, le plus charitable et le plus indulgent de tous les pères.

Adorable Sauveur, c'est la réflexion que fait là-dessus saint Bernard : adorable Sauveur, j'avais cru jusqu'ici que j'étais l'ouvrage de vos mains, mais je n'avais pas cru que vous fussiez l'ouvrage des miennes. Je savais bien que vous aviez souffert pour moi au-delà de tout ce que l'on peut souffrir; mais je ne savais pas que ce fût non-seulement pour moi, mais encore par moi que vous eussiez souffert tant de maux. Je ne savais pas que je fusse non-seulement l'objet, mais encore l'instrument de votre passion.

Cependant c'est moi, aimable Jésus, c'est moi qui vous ai lâchement trahi; c'est moi qui me suis moqué de vous; c'est moi qui vous ai attaché à la colonne; c'est moi qui

vous ai fait mourir; c'est moi qui ai porté mes mains sacriléges sur votre adorable personne : *Opus manuum mearum tu es.* Vous êtes le triste objet de ma cruauté, et jamais je n'ai commis aucun péché mortel, que je n'aie renouvelé vos souffrances.

En combien de manières, et par combien de pécheurs se renouvellent-elles donc, en ces jours d'impiété et de débauche? ce n'est pas un simple débordement de péchés ; c'est une inondation et un déluge universel. Ce ne sont pas quelques particuliers qui s'emportent à des excès de vin et de plaisirs défendus ; ce sont des villes et des provinces entières: tous par une conspiration maudite et annuelle s'écrient avec les Juifs : *Tolle,tolle, crucifige eum.*

Quand un étang déborde, et que ses eaux s'enflent, on voit les poissons qui bondissent, et qui s'élèvent du fond limoneux où ils s'étaient cachés; au lieu qu'ils y demeurent, quand ses eaux se renferment dans leurs limites ordinaires.

Dans les autres temps de l'année, l'oisiveté, l'impureté la mollesse, la gourmandise, la fureur, l'impiété, la vengeance sont comme cachées et ensevelies dans le cœur infecté des pécheurs : mais pendant ces jours de débauches, elles paraissent avec insolence. Le péché a rompu ses digues; la corruption qui était dans le fond du vaisseau s'élève et empeste tout le monde. On voit partout libertinage, ivrognerie, ordures ; des hommes qui disputent entre eux à qui perdra plus tôt la raison et le bon sens (*Salvian., de Gub. Dei, lib.* VII).

Les uns se battent et s'entretuent dans la fureur du vin; les autres éclatent en imprécations et en blasphèmes; ceux-ci se couronnent de fleurs, ceux-là se métamorphosent en bêtes : les hommes prennent des habits de femmes, les femmes prennent des habits d'hommes, et dans ces monstrueux déguisements, les uns et les autres se donnent impunément toutes sortes de libertés : et cela dans des villes qui font profession d'être chrétiennes; et cela par des gens qui se flattent de croire à l'Evangile et à la doctrine de Jésus-Christ. Si ce n'est pas là le livrer à ses ennemis, se moquer de lui, et le crucifier au dedans de soi ; saint Paul s'est bien trompé de *dire en pleurant qu'il y a beaucoup d'ennemis de la croix.* Saint Pierre s'est bien trompé, lorsque parlant à des Juifs qui, par un coup de la Providence, s'étaient rassemblés de toutes les parties du monde, il leur disait : *C'est vous-mêmes, oui assurément, c'est vous-mêmes qui avez crucifié le Seigneur Jésus. Certissime sciat ergo omnis domus Israel, quia Dominum Jesum vos crucifixistis.*

A ces paroles, une sainte et secrète horreur d'un si grand crime, saisit leurs cœurs avec tant de violence, qu'ils s'écrièrent : *Viri fratres quid faciemus?* Que ferons-nous pour l'expiation de cet horrible déicide? Ce que vous ferez, leur répondit saint Pierre, faites pénitence : *Pœnitentiam agite.*

Que je serais heureux, si Dieu donnait à mes paroles la même force et la même onction qu'à celles de cet apôtre? Quoique j'aie tout sujet de ne pas espérer un même succès, c'est cependant, mes frères, la même vérité que je vous annonce, et le même remède que je vous propose : *Pœnitentiam agite, faites pénitence.*

Pénitence nécessaire en tout temps, mais principalement en celui-ci. Nous remarquons dans l'histoire ecclésiastique, qu'au temps des grandes persécutions, les chrétiens redoublaient leurs prières pour apaiser la justice de Dieu, et qu'ils se condamnaient à des mortifications extraordinaires, pour lui demander la conversion des idolâtres. C'est dans ce même esprit que l'Eglise vous assemble aujourd'hui, afin que priant en commun, et humblement prosternés devant l'auguste sacrement de nos autels, vous résistiez à une persécution d'autant plus dangereuse qu'elle est domestique, et que vous fassiez ce que fit Moïse, qui d'un côté voulut venger Dieu de l'injure que les Juifs lui avaient faite en adorant le veau d'or, mais qui d'un autre côté employa auprès de lui tout ce qu'il avait de crédit et de zèle pour en obtenir le pardon.

Admirez la sagesse et la justice de ce charitable médiateur, dit saint Grégoire (*Lib.* XX. *Moral., c.* 6), et efforcez-vous de faire pour vos frères quelque chose de semblable. Tantôt il parla à Dieu pour le peuple par ses prières, tantôt il parla au peuple pour Dieu par ses remontrances. Il vengea Dieu de l'injure qu'on lui avait faite; mais il obtint de Dieu le pardon qu'il lui demandait. Parlez de même à Dieu pour ces aveugles qui s'abandonnent à tant de scandaleux désordres, afin qu'il leur fasse miséricorde ; mais parlez aussi à ces impies pour Dieu, afin qu'ils lui satisfassent. Oh ! que vous aurez de mérites, si vous le vengez sur vous-mêmes des outrages qu'ils lui font ! Oh ! qu'il vous saura bon gré de votre piété et de votre zèle, si plus ils l'offensent par leurs débauches et leurs spectacles, plus vous vous efforcez de l'apaiser par votre sobriété, vos mortifications, vos prières.

SECOND DISCOURS.

Domine, ut videam.
Seigneur, faites que je voie (*S. Luc, ch.* XVIII)

Quelle différence entre l'aveugle qui fait cette prière à Jésus-Christ, et tant d'autres aveugles, qui pendant ces jours consacrés au libertinage, errent quasi sans remords dans la voie de leurs cœurs, et dont l'Eglise émue de compassion déplore et l'aveuglement et la perte? Celui-ci tout occupé de sa misère, ayant appris que Jesus-Christ souverain médecin des corps et des âmes, doit passer par le chemin de Jéricho, l'y attend, et lui dit en redoublant ses cris, Jesus fils de David, ayez pitié de moi; et ces autres aveugles, insensibles à leur propre malheur, semblent le prier au contraire de se retirer d'eux, de peur que quelques rayons échappés de ses divines lumières ne les viennent troubler dans la jouissance de leurs plaisirs.

Déplorable conduite! Et qui d'entre les vrais disciples de Jésus-Christ ne serait pas touché d'un si fatal assoupissement? Il est vrai que pendant ces jours de débauche, il y a de saintes âmes qui viennent se prosterner aux pieds de nos autels, pour réparer en quelque manière les outrages qu'on lui fait. Mais parmi un si petit nombre j'en vois une infinité d'autres, qui, faisant gloire de leur libertinage, l'obligent par leurs désordres de les frapper d'un aveuglement dont ils ne guérissent presque jamais. Ils le déshonorent par leurs scandaleuses impiétés; voilà leur crime, mais il se venge de leurs impiétés par l'aveuglement dont il les frappe; voilà leur châtiment. Jésus-Christ outragé, Jésus-Christ vengé, c'est tout le sujet de nos réflexions. Mais comme nous devons avoir autant de zèle pour la gloire de Dieu et notre salut, que ces malheureux ont d'indifférence pour l'une et pour l'autre, il faut que s'ils déshonorent Jésus-Christ par le libertinage de leur vie, nous le fassions triompher de nos cœurs par de continuelles adorations. Il faut que, s'ils le contraignent de les aveugler, nous l'invitions par la ferveur de nos prières et par la sainteté de notre vie, de porter ses divines lumières jusque dans les plus cachés replis de nos âmes.

PREMIER POINT.

Il est étrange que des chrétiens qui ont reçu des grâces infinies de Jésus Christ, et qui, pour parler le langage de l'Ecriture, ne sont devenus les enfants de Dieu que par le pouvoir même qu'il leur en a donné, se laissent malgré toutes ces faveurs, entraîner aux désordres du siècle, et qu'ils ménagent avec si peu de soin les intérêts de leur divin maître; qu'au lieu de contribuer à l'établissement de sa gloire, ils s'efforcent par de lâches prévarications de la détruire.

Répondre aux bienfaits de son Rédempteur par de noires ingratitudes; déshonorer celui qui ne s'est, pour ainsi dire, déshonoré lui-même que pour nous couronner de gloire; charger d'opprobres son bienfaiteur; exposer à l'ignominie, comme parle l'apôtre, et crucifier de nouveau ce Dieu d'amour, qui n'a été crucifié que pour nous: quoi de plus étonnant et de plus incompréhensible?

Cependant, ô mon Dieu! une funeste expérience nous apprend qu'il y a dans ces jours des chrétiens de ce caractère, dans lesquels on ne voit paraître aucune trace de votre divin Esprit; chrétiens, qui, possédés d'une fureur extravagante, se donnent la liberté de tout faire contre la pudeur, la bienséance et l'honnêteté évangélique; chrétiens qui, bravant avec insolence la religion qu'ils professent, confondent les sexes, se faisant un honneur de n'avoir rien qui ressemble à eux-mêmes, que l'homme injuste et criminel; semblables à ces impétueux torrents qui, par une violente rapidité, rompent leurs digues et entraînent tout ce qu'ils rencontrent; chrétiens de nom et païens de mœurs, qui, enchantés de l'amour du vice, et secouant l'aimable joug de Jésus-Christ, combattent hardiment sous les enseignes du démon qui les domine.

Mais, ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que, tel est leur aveuglement, qu'ils s'imaginent que les lois de Dieu, tout immuables qu'elles sont, ont néanmoins cela de commode, qu'elles permettent, en de certains temps de l'année, les mêmes crimes qu'elles condamnent avec sévérité dans les autres; comme si leur impureté était en droit de changer la nature des choses, ou de faire que Dieu, pour favoriser leurs inclinations brutales, devînt sujet au changement lui-même.

Enfants du siècle, plongés dans les plaisirs des sens, enivrés du vin mortel de Babylone, réveillez-vous de votre assoupissement: *Expergiscimini ebrii.* Rentrez en vous-mêmes, et considérez que le temps, qui est le prix de l'éternité, n'étant composé que de peu de jours, vous devriez en ménager tous les moments pour votre salut, au lieu de les employer malheureusement, ou à vous rendre criminels, ou à persuader aux autres de le devenir.

Mais en vain présente-t-on la lumière à des aveugles; en vain s'efforce-t-on de dissiper les illusions d'un esprit accoutumé à l'erreur, et comme appliqué à s'envelopper dans les ténèbres. Content du malheureux état où l'on s'est réduit par sa désobéissance, on n'en veut presque jamais sortir ni connaître ses plus importants devoirs, afin de n'être pas obligé d'y satisfaire.

Comme il est difficile de soutenir longtemps un combat entre la passion et la loi, afin de jouir avec plus de tranquillité des satisfactions de la vie, on détruit ou l'on affaiblit l'une pour fortifier l'autre: c'est-à-dire, que pour ne pas interrompre le cours de ses passions déréglées, on étouffe dans son cœur les sentiments les plus purs du christianisme et les lumières mêmes de la raison. Par là on s'affranchit des remords d'une conscience aigrie; par là on persévère sans inquiétude dans son libertinage; et, comme si la loi de la passion était plus douce que celle de la raison et de l'équité, ou bien comme s'il y avait plus de gloire à vivre en bête qu'en homme, on consent de cesser d'être raisonnable pour ne pas cesser d'être brutal.

Ainsi, je trouve que cet aveuglement a trois mauvaises qualités: il est volontaire, il est étudié, il est opiniâtre. Volontaire, on ne pèche que parce qu'on veut bien pécher; et la liberté est une condition si essentielle au crime, qu'on cesserait d'être criminel si on cessait d'être libre. Si celui-ci se précipite dans des débauches scandaleuses, si celui-là se soucie peu de réparer les injustices qu'il a commises, ce n'est pas faute de lumières, c'est faute d'une bonne volonté pour les recevoir; aimant mieux demeurer dans son ignorance que d'être instruit des vérités de sa religion et des règles de son devoir; souhaitant même qu'on l'applaudisse dans ses désordres, se persuadant que cette ignorance prétendue lui sert d'une bonne excuse: *Cu-*

pidi falsæ adulationis, illusionem pro beneficio ponunt (D. Hieronymus); au lieu qu'il devrait conclure que, devant Dieu, il est d'autant plus inexcusable, qu'il détourne volontairement ses yeux pour ne pas connaître ses obligations; et que, sédnit par son amour-propre, il se pousse avec plaisir où le libertinage de son cœur le fait pencher.

Mais si cet aveuglement est criminel parce qu'il est libre et volontaire, il l'est encore plus parce qu'il est étudié. En effet, combien de dangereux ménagements et de malins détours, pour éluder la loi de Dieu? On se fait un plan de salut à sa mode; on met toute sa vertu dans son humeur, et l'on rebute quasi un directeur qui, ne pouvant agir contre ses propres lumières, n'a pas assez de condescendance pour relâcher quelque chose de sa prétendue sévérité. On veut bien renoncer à beaucoup de choses, pourvu qu'on ne renonce pas à soi-même: et tel qui se ferait un grand crime d'usurper les biens de son prochain, ne se fait presque jamais, devant Dieu, un scrupule de conscience de déchirer sa réputation, ou par des médisances atroces ou par de subtiles railleries.

Souvent même, ce qui est déplorable, pour défendre ses vices et se fortifier dans ses erreurs, on donne aux paroles de l'Ecriture un faux sens; et, comme si la souveraine vérité pouvait se tromper ou tromper les autres, on met tout en usage pour faire combattre la loi contre la loi même. Le juste l'étudie avec une grande droiture d'intention, pour voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes: la vanité des grandeurs du monde, la fausseté de ses espérances, la fourberie de ses promesses; et, comme il la cherche avec une grande simplicité de cœur, il se remplit de ses lumières: *Qui quærit legem, replebitur ab ea;* mais le libertin, qui la veut accommoder à ses passions, n'en prend qu'une occasion de chute et de scandale: *Qui insidiose agit scandalizabitur in ea.* C'est là cependant le caractère des gens du monde, de vouloir tout réduire à leurs sens, d'examiner d'un air critique les vérités de la religion, ou souvent même d'en négliger l'étude, pendant qu'on est habile en une infinité d'autres choses.

C'est le reproche que faisait autrefois saint Paulin à un bel esprit de son temps, qui avait une parfaite connaissance des lettres humaines, mais qui était fort ignorant dans les matières de sa religion. Vous avez cueilli sur le Parnasse toutes les fleurs des poètes, lui disait-il; vous renfermez en vous-même toute l'éloquence des orateurs; mais ce qui me perce l'âme de douleur, et ce qui devrait vous confondre devant Dieu, c'est de voir que vous trouvez assez de temps pour satisfaire la curiosité de votre esprit, et que vous n'en trouvez presque jamais pour étudier les saintes maximes de votre religion: *Vacat tibi ut sis philosophus, et non vacat ut sis christianus.* On n'est que trop philosophe, et jamais assez chrétien; et de là vient que souvent on passe à soutenir ses erreurs avec opiniâtreté; troisième caractère de l'aveuglement.

Rien, au sentiment d'un Père de l'Eglise, n'est si amer aux pécheurs que le pain de la vérité: car, comme elle condamne tous leurs désordres, autant qu'ils ont d'amour pour eux-mêmes, autant ont-ils d'aversion pour elle. Effectivement ils l'aiment quand elle leur montre ses lumières; mais elle leur devient insupportable dès qu'elle leur reproche leurs désordres: *Amant veritatem lucentem, oderunt redarguentem.*

On a beau leur parler des grandes maximes du salut; on a beau leur dire que Moïse les a annoncées, que les prophètes les ont prédites, que les apôtres les ont prêchées, que les Pères de l'Eglise les ont enseignées. A cela ils répondent, d'une manière tout à fait impie, que ces maximes ne les regardent pas. De là ce déluge universel d'iniquités, et cette inondation de crimes qui fait horreur à la nature. De là l'effroyable emportement de celui-ci, les débauches scandaleuses de celui-là: ils conspirent tous à déshonorer Jésus-Christ par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus inviolable dans sa religion.

Vous tracer ici une image des différents crimes qui se commettent dans le monde, principalement en ce temps où le démon règne avec empire, et où, comme pour se dédommager de la tempérance du carême, on s'abandonne à des dérèglements si honteux, que la majesté de la chaire ne me permet pas de vous les représenter; vous faire, dis-je, ici un détail de cette nature, j'appréhenderais qu'il ne vous fût à charge; c'est pourquoi je me contente volontiers de vous inspirer une sainte horreur de ce qui ne vous est que trop connu.

Que voit-on en effet durant ces jours? que jeux et débauches dans la plupart des maisons; que folie et extravagance dans les rues; que des femmes sans modestie et sans pudeur; comme si le crime était effectivement honorable, et la vertu digne du plus grand mépris. Or, voilà ce que j'appelle le combat de l'iniquité et le scandale du scandale même.

Quel avantage donc, ô mon Dieu! pour celui à qui vous rendez la vertu si aimable, qu'il n'est pas au pouvoir des libertins de l'entraîner avec eux au mal, et à qui vous donnez ces grâces fortes qui, retirant ses affections des choses basses et terrestres, fixent son cœur dans l'immobilité de votre amour. Qu'il en soit ainsi de nous, mes frères; et si nous nous sentons animés de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, efforçons-nous de réparer les outrages que lui font aujourd'hui les ennemis déclarés de sa croix, l'honorant à proportion qu'il en est déshonoré, le faisant triompher dans nos cœurs par des adorations continuelles, tenant notre esprit occupé de ses grandeurs, faisant de saints efforts sur nous-mêmes pour résister à la violence de nos passions, et ne nous lassant jamais de donner des

marques de notre amour à celui qui est si digne d'être souverainement aimé.

Il n'en est pas de Jésus-Christ comme du reste des créatures ; celles-ci ravissent d'abord un esprit et enlèvent, pour ainsi dire, un cœur à la première vue ; mais tôt ou tard on s'aperçoit de leur faiblesse, et le dégoût en suit de près la jouissance. Il en est d'elles comme de ces fontaines où il faut puiser délicatement pour en boire avec plaisir ; pour peu qu'on y enfonce son vase et qu'on la remue, de claire et de pure qu'elle était, elle devient incontinent toute boueuse. Ces créatures de même ont d'abord je ne sais quoi de charmant ; mais ce charme est-il rompu, vient-on à en considérer les défauts, on passe de l'estime au mépris ; et tel qui les aimait jusqu'à la fureur, devient souvent froid jusqu'à l'insensibilité.

Encore un coup, il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Comme il est infini dans ses perfections, plus on le connaît, plus on le veut connaître ; plus on l'aime, plus on le veut aimer ; et, méprisant tout le reste, on n'a d'attachement que pour lui. Il n'y a que les libertins qui le persécutent ; mais avec quelle sévérité ne se venge-t-il pas de l'injure qu'ils lui font ?

SECOND POINT.

Quand je dis que Jésus-Christ se venge des libertins qui l'outragent dans ces jours de dissolution et de débauches, je ne prétends pas vous dire par là qu'il les pousse tout de nouveau dans le crime, lui qui l'a défendu sous de si rigoureuses peines. Et d'ailleurs, comme il est de sa bonté et de sa justice de ménager tellement la liberté de l'homme, que, soit qu'il accomplisse sa loi soit qu'il la viole, il ait toujours la même indifférence pour le faire ou ne le pas faire ; quelle apparence que, pour le punir de ses désordres, il répande des ténèbres dans son esprit, et qu'il endurcisse son cœur indépendamment de lui-même ?

Il est vrai que si on s'arrêtait au premier sens de l'Ecriture, sans pousser ses réflexions plus loin, on serait tenté de croire que Dieu, par une action positive, forme l'aveuglement dans le pécheur. Il n'a pas voulu recevoir la vérité de Dieu, dit l'Apôtre ; et Dieu, pour s'en venger, lui enverra l'erreur et le mensonge, qui le tromperont, afin qu'il prenne la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio* (II *Thess.*, II).

Mais suspendons ici nos jugements, ou plutôt soumettons-les à celui de saint Augustin, qui nous avertit de ne rien concevoir en tout cela qui soit indigne de la bonté et de la justice du Seigneur ; que pour dures que paraissent ces expressions, elles ne tendent qu'à nous faire connaître cette importante vérité : que Dieu n'aveugle le pécheur qu'autant qu'il le laisse errer au gré de ses passions, et que, ne prenant presque aucun soin de sa conduite, il l'abandonne lui-même à lui-même.

Pour vous faire entendre cette importante vérité, remarquez, je vous prie, que comme la grâce produit deux effets, dont l'un est d'éclairer l'esprit par la connaissance de la vérité, et l'autre d'échauffer le cœur par l'inspiration du divin amour ; il s'ensuit que Dieu, retirant cette grâce d'un pécheur, il n'y a plus que ténèbres dans son esprit, et que dureté dans son cœur. Est-ce qu'il le prive de toute grâce ? ce n'est pas ce que je dis, puisque dès là il le mettrait dans une impuissance absolue d'accomplir sa loi : mais il lui ôte souvent ces grâces rares, ces grâces choisies, ces grâces victorieuses, ces grâces vives et pénétrantes, avec lesquelles il serait sorti de l'abîme de ses iniquités, et sans lesquelles il y demeurera.

Voulez-vous que je vous en fasse, après saint Bernard, un vrai portrait ? Un homme endurci et abandonné à lui-même, est, dit-il, un homme qui n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières ; un homme qui ne se rend point aux menaces, qui s'endurcit par les châtiments, méconnaissant des bienfaits qu'il a reçus, sensible aux injures qu'on lui a faites, téméraire dans les conseils qu'il donne, cruel dans les jugements qu'il prononce : un homme, en un mot, qui s'égare sans le savoir, malheureux sans sentir sa misère, et toujours dans le péril sans le craindre ; semblable à ces pilotes téméraires qui abandonnent leurs vaisseaux à la furie des vagues et à l'impétuosité des vents, sans se mettre en peine d'y apporter aucun remède.

Peut-on dire après cela, que les libertins outragent impunément Jésus-Christ, qu'ils violent les lois les plus saintes, sans porter la peine qui est due à leurs scandaleuses prévarications ? Qui ne voit au contraire, qu'il les punit d'autant plus dangereusement que ses châtiments sont invisibles, que rien ne marque davantage sa colère, que quand il semble les ménager, sans leur faire sentir les coups de sa justice, soit par le renversement de leur fortune, soit par l'anéantissement de leurs projets, soit par la perte de leur honneur, de leurs amis, de leur santé ?

Ayons compassion de l'impie, dit Dieu par un prophète, *et il n'apprendra point à être juste* (*Isa.* XXVI) : Mais quelle compassion, s'écrie saint Bernard (*De Vita et moribus clericorum*, *c.* VIII). J'y renonce de tout mon cœur, ô mon Dieu, puisqu'elle est le plus grand effet de votre indignation contre les hommes. Témoignez-nous plutôt, ô Père des miséricordes, cette colère bienfaisante, par laquelle en nous reprenant de nos fautes, vous nous faites rentrer dans la voie dont nous nous sommes éloignés, et non pas celle par laquelle vous nous laissez marcher dans les nôtres.

Quand Dieu lève sur nous son bras vengeur, quand il nous envoie des maladies, ou d'autres afflictions, on peut dire qu'il y entre quelque chose de sa justice et de sa miséricorde. Nous châtier, c'est un effet de sa justice ; mais nous punir dans le temps, pour

nous faire grâce dans l'éternité, c'est un effet de sa miséricorde. Trop heureux d'entrer dans ce partage, qui est celui des âmes prédestinées, qui portent sur elles la mortification de Jésus-Christ pour avoir part à ses récompenses.

Mais quand il frappe d'un dernier aveuglement un pécheur, c'est l'effet d'une justice toute pure, sans aucun mélange de miséricorde. Bien loin qu'un châtiment de cette nature le fasse rentrer en lui-même, il ne s'en sert que pour s'endurcir davantage dans ses iniquités.

Aussi, je ne m'étonne pas qu'un prophète voulant armer la justice de Dieu contre l'ingratitude de son peuple, ne lui demande pas qu'il ôte la santé aux uns, qu'il prive les autres de leurs biens; toutes ces peines n'eussent pas été proportionnées à l'énormité de leurs crimes : mais emporté d'un saint zèle, il lui demande qu'il aveugle l'esprit de ces ingrats, et qu'il endurcisse le cœur de ces rebelles : *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava;* jugeant bien que ce supplice pouvait seul égaler la grandeur de leurs désordres.

Toutes ces autres peines auront une fin comme elles ont eu un commencement; on ne sera pas toujours accablé de pauvreté, on ne sera pas toujours languissant, ou paralytique dans un lit; la mort finira au moins tous ces maux : mais cet aveuglement de l'esprit et cet endurcissement du cœur subsistent toujours, et font dès ce monde comme un enfer commencé, si la miséricorde du Seigneur n'en interrompt le cours; si par une continuelle attention sur vous-mêmes, vous ne prévenez des punitions si terribles. Heureux le fidèle, qui, marchant toujours d'un pas égal dans les voies de Dieu, s'élève au-dessus de ces vapeurs malignes, capables d'éclipser toutes les lumières de sa raison, de sa foi, et de lui ôter toute la connaissance de ses plus importants devoirs.

Prions donc le Seigneur de répandre ses lumières jusque dans les plus sombres replis de nos cœurs, et de nous remplir de la connaissance de ses divines volontés afin de nous y soumettre : mais aussi, puisqu'il a daigné ouvrir les yeux à l'aveugle de notre Evangile, n'oublions pas de lui demander qu'il dissipe les ténèbres de tant d'aveugles volontaires, dont le funeste état fait gémir l'Eglise. Conspirons tous ensemble, et combattons d'un même cœur pour le salut de nos frères; touchés de leurs égarements, sollicitons-en auprès de la miséricorde divine la conversion, afin que, rentrant en eux-mêmes, ils rougissent devant Dieu, de mener une vie si peu conforme à la sainteté de leur vocation, et qu'ils cherchent les vrais moyens d'en apaiser la justice par de dignes fruits de pénitence.

BÉATITUDE.

Bienheureux, biens du ciel et de la terre.

PREMIER DISCOURS.

Domine, bonum est nos hic esse : faciamus tria tabernacula, etc.

Maître, il nous est avantageux d'être ici; dressons-y trois tentes (*S. Matth.*, XVII, 4).

Ce sont les paroles et les sentiments d'un apôtre ébloui de ce qu'il voit, et charmé de ce qu'il entend. Conduit par son Maître sur une haute montagne, il le voit dans une paisible retraite, tout éclatant de lumière, son visage plus brillant que le soleil, ses habits plus blancs que la neige, Moïse et Elie revenus d'un nouveau monde pour assister à son triomphe : y eût-il jamais de spectacle plus magnifique et plus enlevant?

Quel sujet de joie à cet illustre favori, d'être appelé pour spectateur et pour témoin de la majesté plus qu'humaine d'un Dieu qui laisse rejaillir pendant quelques moments sur son humanité sainte, la gloire de son âme qu'il avait juqu'ici cachée et suspendue par miracle? Et qui de nous enviant ce bonheur à saint Pierre, ne se sentirait doucement tenté de dire comme lui : Seigneur, il nous est avantageux d'être ici, dressons-y trois tentes?

Tels seraient à peu près nos paroles et nos sentiments, paroles, cependant, et sentiments que l'Evangile qui les rapporte, condamne en nous marquant expressément que cet apôtre ne savait ce qu'il disait. Nous le saurions encore moins que lui, si nous parlions de la sorte, cherchant dès cette vie un bonheur dont nous ne pouvons jouir qu'en l'autre, voulant dresser des tentes dans cette cité qui n'est point permanente, souhaitant le repos avant le travail et la couronne avant la victoire.

Non, non, il n'y a point de vrai bonheur en ce monde, nous ne pouvons l'atteindre qu'en l'autre : mais ce qu'il y a d'avantageux pour nous en cette vie, c'est que toute misérable qu'elle est, nous pouvons par elle nous procurer le bonheur de l'autre.

Corrigeons donc nos sentiments, et plus sincères avec nous-mêmes que nous ne l'avons été jusqu'ici; joignons, s'il le faut ainsi, la vie présente avec la future, et parlons de l'une par rapport à l'autre. Nous voulons et nous croyons pouvoir être heureux ici-bas, première erreur; nous ne voulons pas profiter de la vie présente pour mériter les biens éternels de la vie future; seconde erreur. Nous regardons le bonheur présent comme une chose possible, parce que nous n'en voyons pas les difficultés, et nous considérons le bonheur futur comme une chose presque impossible, parce que nous y voyons de trop grands obstacles à surmonter. Corrigeons ces deux erreurs par deux vérités opposées. Nous ne pouvons jamais être véritablement et parfaitement heureux sur la terre; première vérité. Nous pouvons, cependant, en menant une vie sainte sur la terre, mériter d'être un jour heureux dans le ciel; seconde vérité.

PREMIER POINT.

Pour juger si nous pouvons être heureux sur la terre, ne mêlons point l'équivoque dans la notion que nous nous formons du bonheur. Chacun s'en fait des idées comme il l'entend; ce qui est bonheur aux uns, ne

l'est pas toujours aux autres. Tel est heureux aux yeux du monde, qui ne l'est pas à ses propres yeux, et tel est malheureux aux yeux d'autrui, qui, content de son sort, déplore l'aveuglement de ceux qui le plaignent. Ce n'est donc pas de ce bonheur bizarre que je parle; il ne s'agit que de savoir si l'on peut être parfaitement content et solidement heureux sur la terre.

L'est-on dans une vie tranquille? il semble qu'on le devrait être, puisque l'Ecriture représente le bonheur des saints comme un repos, et que l'Eglise demande à Dieu la paix pour les hommes de bonne volonté : par là les conditions les plus tranquilles passent pour les plus heureuses. Que la campagne a de douceur, dit-on! on n'y entend point le fracas de la ville, ce bruit pompeux de la cour..... ce doux silence des bois qui n'est interrompu que par les airs champêtres de nos bergers, et leurs chansons innocentes! Que les ecclésiastiques sont heureux! ils n'ont ni les soins, ni les embarras d'une famille; le bien leur vient en dormant : quand ils ont consacré leurs bouches par les louanges de Dieu, tout est fait pour eux. N'est-on pas bien à son aise dans les monastères? on y est pauvre sans manquer de rien, captif sans perdre sa liberté, mort sans quitter la vie. On ne voit le monde que pour en éviter les chagrins; on n'est dans la solitude que pour n'en point sentir la rigueur; on travaille sans beaucoup de peine, et l'on profite des douceurs d'une sainte oisiveté.

Je veux bien croire qu'on serait heureux si on avait un parfait repos sur la terre; mais où le trouver, ce repos? O champs déserts! ô misérables déserts! ô terres abandonnées, que vous dévorez de maux, de soins, d'inquiétudes! Un ecclésiastique dans l'oisiveté, un prêtre qui ne s'acquitte point des devoirs de son ministère, je le crois le plus malheureux de tous les hommes.

S'il n'est inquiété au dehors, il ne l'est que trop au dedans; s'il n'est ébranlé par le tumulte du monde, il est renversé par les mouvements de son propre cœur; s'il est en paix avec les autres qui lui font la cour pour leurs intérêts, il ne l'est pas avec lui-même. Ne croyez pas non plus que dans les monastères on soit plus privilégié sur de certains points, qu'en d'autres endroits. On y a, il est vrai, de grands avantages pour servir Dieu, on y est délivré d'une infinité de chagrins et de dangers : mais il y faut travailler, et une personne consacrée à Dieu, qui vivrait d'une manière indigne de l'état qu'elle a embrassé, ne gardant point ses règles, se licenciant à se dispenser des exercices de piété, serait la plus malheureuse du monde.

Encore ceux qui sont dans l'embarras et qui ont de grandes affaires, ont au moins cet avantage, que, dans la multiplicité des intrigues qui les occupent, ils ne sentent presque pas leur malheur; ils ne prennent du chagrin que comme en passant; ils n'ont presque pas le temps d'y faire de sérieuses réflexions. Charmés du secret plaisir d'agir et de vivre, ils ont encore celui de se plaindre, et de dire qu'ils sont malheureux. Mais ceux qui vivent dans une molle oisiveté, comme beaucoup de femmes et de jeunes gens, ont le funeste loisir d'examiner leur misère; tout leur esprit s'applique à sentir les maux présents et à pressentir les futurs. Leur fainéantise leur pèse plus que les fardeaux les plus lourds; ils sont plus fatigués de ne rien faire, que les autres ne le sont de faire beaucoup; leur repos leur est un supplice. S'ils n'ont point de famille qui les inquiète, ils ont mille désirs déréglés qui les déchirent; leurs passions, irritées par leur paresse, sont dans un continuel mouvement, et n'ayant point de vertus pour se soutenir, ils sont en proie à tous les vices : cette vie, toute tranquille qu'elle est, peut-elle être heureuse?

Elle le sera donc, me direz-vous, si elle est éclatante? Il faut avouer que l'éclat a bien des charmes et qu'il peut nous consoler de beaucoup de disgrâces. Le Fils de Dieu, qui sait le faible de notre cœur, nous représente le bonheur des saints comme une gloire éternelle, comme une couronne, comme un royaume. Ne le dissimulons pas, les conditions les plus éclatantes sont les plus heureuses dans notre idée. Il semble qu'elles ont tout ce qui peut satisfaire : les plaisirs, le bien, les belles sociétés, les charges, les alliances, les faveurs des grands, la liberté d'obliger beaucoup de personnes.

Y a-t-il rien de plus doux que d'avoir quelque emploi considérable, et de voir ramper à ses pieds une infinité de gens? Quoi qu'en dise l'Evangile, on ne se plaît qu'aux œuvres de distinction; quelque dévot qu'on soit, on aime mieux paraître sur le chandelier que de se cacher sous le boisseau. Avouons-le, le libertinage n'est plus à la mode; on aime la vertu au temps que nous sommes : mais quelle vertu! la plus éclatante. Bâtir de pompeux édifices, faire briller les autels des dons précieux qu'on y fait, y mettre son nom et ses armes : voilà ce qu'on prend pour un grand bonheur.

Quel bonheur cependant! est-on pour cela dispensé des douleurs de la mort, des désordres de la conscience? Toujours exposés à mille dangers, assiégés de mille travaux et de mille peines; incertains de notre fortune présente et encore plus de notre dernière destinée, nous ne savons ce que nous deviendrons un jour, et, dans le temps même présent, nous n'avons jamais tout ce qui est nécessaire pour nous contenter.

Si nous avons de la naissance, le bien pour la soutenir nous manque, et si nous avons du bien, nous ne savons pas le conserver. Si nous avons quelque adorateur, nous avons cent jaloux : heureux dans nos amis, malheureux dans nos domestiques, caressés au dehors, persécutés au dedans; aujourd'hui dans l'éclat, demain dans l'obscurité; aujourd'hui maîtres, quelque temps après serviteurs; tantôt recherchés des hommes, tantôt rebutés; ici dans les délices, là dans les douleurs, vivant avec chagrin, mourant avec tristesse : le moyen que nous

soyons heureux? Si on se laisse dominer par l'ambition, il n'y a rien de plus misérable; si l'on résiste à son penchant naturel, il n'y a rien de plus violent.

Ne point s'élever quand on est au-dessus des autres, ne point s'éblouir de sa propre dignité, être modeste au milieu des applaudissements populaires, n'être ni jaloux de son rang, ni sensible aux injures, c'est ce qui est difficile, et cependant c'est ce qu'il faudrait faire pour vivre chrétiennement. Je ne vous dis pas ici que les grands, outre les malheurs communs de toutes les conditions, ont encore leurs difficultés et leurs croix particulières. Plus les actions sont éclatantes, plus elles sont pénibles et dangereuses; plus les vertus brillent, plus elles sont exposées à de pernicieuses illusions; souvent ce sont moins des vertus que des ouvrages de l'amour-propre.

Quelle vie donc peut nous rendre heureux, puisque ni la vie tranquille, ni l'éclatante ne le peut faire? Ce serait peut-être la vie laborieuse et occupée à des actions de vertu : j'aurais à vous dire là-dessus, que, si l'on pouvait être heureux sur la terre, ce serait en cette sorte de vie. J'aurais pour moi le suffrage de Jésus-Christ même, qui y fait consister la vraie félicité : *Beati pauperes spiritu*, *beati mites*, *beati pacifici*, etc. Les saints Pères viendraient en foule autoriser mon sentiment, et j'aurais même pour moi les plus sages et les plus honnêtes païens.

Je vous dirais ce qu'on ne vous a peut-être pas encore dit; que le moyen d'être heureux en cette vie, c'est de ne point désirer de l'être. Car, comme il n'y a que nos espérances et nos désirs qui nous donnent de la joie, il n'y a qu'eux aussi qui nous donnent du chagrin. D'un côté, ils nous proposent des biens qui nous flattent, mais d'un autre, ils semblent ne nous les montrer, que pour nous en refuser la jouissance; de sorte que nous avons toujours, ou le déplaisir de ne les pas posséder, ou la douleur de les perdre.

Voilà ce que je vous dirais : mais que sert-il de le céler? les gens de bien souffrent mieux, mais ils souffrent autant, et quelquefois plus que les autres. La providence de Dieu prend plaisir à les exercer, pour les détacher de l'amour de la vie : ils ont plus de force que les autres, mais souvent aussi ils ont plus d'ennemis à combattre. Il semble, en de certains temps, que tous les malheurs viennent en foule les accabler; le ciel, la terre, l'enfer, sont armés contre eux. Persécutés de ceux qu'ils aiment, abandonnés de ceux qui les aiment, calomniés, trahis, dépouillés, ils ne savent à qui s'adresser. Nul confident de leurs peines à qui ils aient recours, si ce n'est leur Dieu attaché à la croix qu'ils embrassent, et dont ils arrosent de leurs larmes les pieds sacrés : Seigneur, les abandonnerez-vous comme les hommes? Il le fait quelquefois pour les éprouver. Il est vrai qu'ils ne vont point chercher de frivoles consolations, qu'ils ne font point éclater leurs plaintes, qu'ils étouffent leur douleur; mais ont-ils pour cela un cœur d'acier et une âme de bronze? C'est là ce qui les fait souffrir davantage, et ce qui nous fait bien connaître que leur royaume n'est pas de ce monde. On ne peut donc être véritablement et parfaitement heureux sur la terre; mais on peut y mériter un jour d'être heureux dans le ciel.

SECOND POINT.

Quand je dis que nous pouvons mériter sur la terre d'être un jour heureux dans le ciel, ne prenez pas, je vous prie, cette proposition à la rigueur, dans le sens des pélagiens ou des semipélagiens : les hommes peuvent bien, par leurs belles qualités, mériter l'estime et la récompense des autres hommes. Qu'on ait un esprit pénétrant et une grande âme, qu'on soit bien fait, adroit, complaisant; qu'on ait de la franchise, de la sagesse, du cœur; qu'on ait de la fierté sans orgueil, de la hardiesse sans insolence, de la constance sans obstination; qu'on ait assez de présence d'esprit et d'habileté pour se tirer d'un pas dangereux; assez d'affabilité et de modération pour ne se point oublier dans sa fortune; on mérite d'être dans le monde, d'y avoir de beaux emplois, et d'entrer dans les affaires les plus importantes. Mais que sert tout cela pour le ciel? Tel aura toutes ces belles qualités et d'autres encore plus grandes, qui, avec tout cela, ne s'attirera que le mépris et la colère de Dieu. Ce ne sont pas là des œuvres pleines, comme Dieu le reprochait à ce fameux évêque de l'Apocalypse, elles ne le sont que lorsqu'elles sont surnaturelles, faites en état de grâce et revêtues de toutes les conditions qui leur sont nécessaires.

Ainsi avec ce rare génie qu'on admire en vous, avec cette grandeur d'âme qui vous attire une admiration universelle, avec cette profonde sagesse qui vous fait prévoir et prévenir toutes les surprises, vous ne mériteriez rien auprès de Dieu, si ce que vous faites, n'est animé de la charité et de la grâce. Vous gardez inviolablement les paroles que vous donnez; vous récompensez avec beaucoup d'équité ceux dont vous connaissez le mérite; vous êtes infatigables dans les travaux et intrépides dans les entreprises; vous savez joindre les intérêts de la religion avec la politique la plus fine; soutenir vos droits avec fermeté, sans manquer au respect que vous devez à l'Eglise, et vous en relâcher, sans blesser votre dignité. Vous êtes justes dans vos entreprises, tranquilles dans vos disgrâces, magnifiques dans vos présents : ces actions sont belles, grandes et éclatantes; Dieu les récompensera dès cette vie par un honheur qui paraîtra comme attaché à tout ce que vous voulez entreprendre : mais, souffrez que je le dise, si tout cela n'est fait en état de grâce, vous ne pouvez mériter une couronne éternelle.

Or, l'avantage qu'on a en cette vie, est qu'il n'y a point de condition où Dieu n'ait attaché des grâces par lesquelles on puisse mériter d'être un jour heureux en l'autre, vérité orthodoxe et qui doit bien nous consoler. Nous ne pouvons jouir d'un bonheur

parfait en cette vie, mais nous pouvons dès cette vie, travailler utilement à celui que nous espérons en l'autre. Entrons dans le détail des principales conditions et états où se trouvent les chrétiens, pour rendre cette vérité plus sensible.

Que pensez-vous, en effet, de l'état ecclésiastique qui répond à cette vie tranquille dont je vous ai parlé dans la première partie de ce discours, croyez-vous qu'on ne puisse pas s'y sauver? Il est vrai qu'il y a de terribles charges, et je crains que bien des gens n'y fassent pas leurs devoirs. Je tremble pour tant de bénéficiers qui désolent l'héritage de Jésus-Christ : n'y a-t-il point de prêtres qui, après avoir offert le sacrifice divin, sont sacrifiés à la justice de Dieu dont ils ont imploré la miséricorde? n'y a-t-il point de prélats qui, après avoir ouvert aux pécheurs les portes du ciel, se les sont fermées à eux-mêmes? n'y a-t-il point de pasteurs qui ayant réconcilié les autres avec Jésus-Christ, se sont divisés de lui? Mais que serait-ce, Seigneur, si ces âmes saintes qui renoncent à tout pour vous suivre, qui vous sacrifient leurs biens et leurs espérances, si ce troupeau choisi, ces anges visibles, ne trouvaient pas quelque asile dans votre maison?

Après tout, on ne peut nier que dans l'état ecclésiastique il n'y ait de grandes grâces et de grands moyens, pour mériter le bonheur des saints. Où sont les plus zélés serviteurs du Seigneur? où sont ces âmes généreuses, qui s'exposent à tout pour travailler à sa gloire? ne sont-elles pas dans l'état ecclésiastique? Oh travaux apostoliques! oh soins! oh veilles! oh rigoureuses vertus! pour qui êtes-vous, que pour ces hommes consacrés au Seigneur.

A entendre quelques libertins, ou quelques zélés indiscrets, tout est corrompu dans l'Eglise, il n'y a plus parmi les prêtres que scandale, mollesse, avarice. Il y a de méchants prêtres; il y a des pasteurs mercenaires : plût à Dieu qu'il n'y en eût point! mais jusqueà quand se servira-t-on de ces malignes inventions? Ne se représentera-t-on jamais que tant qu'il y aura des hommes descendus d'Adam, il y aura toujours des méchants dans les plus saints ministères? mais cela empêche-t-il qu'il n'y ait un grand nombre d'ecclésiastiques qui servent Dieu en esprit et en vérité?

Jamais a-t-on vu plus de probité, de modestie, de retenue, dans les ministres de l'Eglise? Jamais les prélats ont-ils veillé sur leur troupeau avec plus d'exactitude? On voit encore malgré la corruption du siècle, des directeurs et des confesseurs, qui dans le tribunal de la pénitence dévorent avec une patience édifiante mille peines et mille dégoûts. On voit encore des missionnaires, qui, animés de l'Esprit de Dieu, arrosent de leurs sueurs les champs stériles d'une campagne ignorante, qui courent des déserts inconnus, et qui font retentir de vastes forêts du bruit impétueux de leur zèle. On en voit encore, qui vont aux extrémités de la terre chercher, au péril de leur vie, des âmes perdues dans ces barbares climats, où la lumière de l'Evangile n'avait pas jusqu'ici brillé.

Mais peut-on mériter le ciel dans cette vie éclatante dont je vous ai parlé? Il n'y a rien de plus décrié qu'elle dans l'Evangile. Le fils de Dieu y donne des malédictions aux riches; saint Paul les regarde comme de malheureuses idoles, et jamais les saints Pères n'ont été plus éloquents que sur ce sujet. Ces conditions entretiennent le vice, ruinent la vertu, empoisonnent l'esprit, et remplissent le cœur de malice.

Mais sans parler des richesses, les gens de qualité ne méprisent-ils pas ordinairement les plus saints devoirs? On se fait peut-être honneur des vertus morales, mais on se soucie peu des chrétiennes; on a de la grandeur d'âme, mais ce n'est que faste et orgueil; on garde sa parole aux hommes, mais on est infidèle à Dieu; on sert ses amis avec zèle, mais on persécute ses ennemis avec cruauté; actif dans les affaires de cette vie, lâche dans celles de l'autre, civil envers les riches, dur envers les pauvres, travaillant pour sa fortune temporelle, et ne faisant rien pour son salut éternel.

Cela veut dire, mes frères, que dans les conditions distinguées, il y a de grandes difficultés à vaincre; mais c'est par là même qu'on peut mériter une récompense éternelle. il serait bien étrange que les riches ne pussent pas se sauver; que Dieu leur eût donné du bien, pour les rendre éternellement malheureux, et qu'ils fussent obligés de lui rendre grâces d'un si funeste bienfait.

Qu'il y ait dans les richesses de grands obstacles au salut, je n'en doute pas; l'Evangile m'en assure : mais j'apprends aussi de l'Evangile qu'on s'en peut faire des amis, pour être reçu dans les tabernacles éternels, et que c'est avec elles qu'on peut pratiquer les plus belles et les plus édifiantes vertus.

Quand les personnes de qualité se tournent du côté de Dieu, elles ont des avantages que les autres hommes n'ont pas; elles ont plus de raison, plus de cœur, plus de piété, plus de grandeur d'âme : elles ont des sentiments plus dignes de la majesté du christianisme, et savent mieux distinguer les règles de leurs devoirs. Quoi de plus édifiant que la piété de quelques dames chrétiennes? N'est-on pas ravi de voir à la cour de certains seigneurs, qui feraient honte aux plus zélés solitaires, à l'armée, des officiers semblables à ce capitaine dont Jésus-Christ disait, qu'il n'avait pas trouvé une aussi grande foi en Israël?

Si par la vie laborieuse on entend celle où l'on s'exerce dans la vertu, il serait inutile de dire qu'on y peut mériter le ciel, car ce serait dire, qu'on peut le mériter en le méritant. Mais si l'on entend celle que le petit peuple et les pauvres soutiennent dans un travail continuel, il faut avouer qu'il y a moins de désordres parmi eux que parmi les grands. Seigneur, il n'y a que vous qui voyez le cœur des hommes; mais j'ose dire, que pour un qui se sauve dans le grand monde, il y en a cent à qui vous faites mi-

sérieorde dans les conditions basses et obscures. Ils n'ont point d'attache à la vie, ils ne se laissent point séduire par les charmes d'une dangereuse oisiveté, ils croient de bonne foi les vérités du christianisme, ils viennent entendre prêcher l'Evangile, par le seul désir d'en profiter : et pour le dire avec saint Augustin, pendant que les savants se damnent avec leurs belles lumières, les pauvres et le petit peuple ravissent le ciel avec leur ignorance.

Mais ne laissons personne sans quelque consolation : il vous appartient, ce ciel, mes frères, et Jésus-Christ vous assure qu'il est à vous, si vous faites ce qu'il vous ordonne. Il vous appartient, à tous par droit de donation, par droit de succession, par droit de conquête. C'est pour le ciel que vous êtes appelés, c'est votre héritage, c'est votre maison. Qu'elle est belle ! qu'elle est spacieuse, cette maison ! Jacob que vos tentes sont aimables ! Tout ce que j'espère, tout ce que je désire est d'y demeurer.

O beatam vitam ! in qua est perpetuus flos juventutis, qui non marcescit ; decor pulchritudinis, qui non tabescit ; vigor sanitatis, qui non hebescit ; torrens voluptatis, qui non arescit ; ardor charitatis, qui non tepescit. O sainte et charmante Sion, où tout est permanent et rien ne s'écoule ! O heureux état, où la familiarité n'engendre point de mépris, la satiété de dégoût, la jouissance de haine et de jalousie ! O vie bienheureuse, où il y a à perpétuité une jeunesse dont la fleur ne se flétrit point ! une beauté dont l'éclat ne se ternit point, une santé dont la vigueur ne s'émousse point, un plaisir dont le torrent ne se tarit point, une charité dont l'ardeur ne diminue point ! Quand jouirons-nous de ce bonheur, et que ne devons-nous pas faire sur la terre pour nous en rendre dignes ?

SECOND DISCOURS.

Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce que votre récompense est abondante dans le ciel (*S. Matth., ch.* V).

Sans cette promesse solennelle d'un Dieu, qui, fidèle à sa parole, ne peut jamais se renoncer, il n'y aurait point de condition plus malheureuse que la nôtre, dit l'apôtre saint Paul. Séparés des joies et des plaisirs du monde, par les engagements de notre baptême, portant toujours sur notre corps, la mortification de Jésus-Christ, morts, cachés, et ensevelis en lui, par l'austérité de notre vie, et la sainteté de nos vœux, si toutes les espérances que nous avons se bornaient en ce monde, nous serions les plus misérables de tous les hommes : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus* (I *Cor.*, V).

Etre pauvre, sinon en effet, du moins d'esprit et d'affection ; gémir sans cesse dans une vallée de larmes et dans un laborieux exil ; étouffer au dedans de soi par la douceur et l'humilité, les mouvements les plus naturels de la colère et de l'orgueil ; souffrir sans indignation et sans murmure, les plus cruelles persécutions et les injures les plus atroces : voilà nos obligations, et ce que Jésus-Christ appelle lui-même béatitude. Quelle béatitude néanmoins, si toutes nos espérances se terminaient aux consolations de cette vie ? Mais réjouissons-nous, mes frères, réjouissons-nous, une abondante récompense nous est promise en l'autre. A cette pauvreté d'esprit succèdera une délicieuse abondance ; à ces gémissements et à ces larmes, une joie sans fin ; à ces persécutions passagères, un repos et une félicité éternelle.

Saint prophète, vous demandiez autrefois à Dieu, qu'il vous fît connaître quelle serait un jour votre fin : *Notum fac mihi, Domine, finem meum.* La voilà : ce sera la possession de Dieu même. Votre bien sera tout ce que Dieu est ; votre bien sera tout ce que Dieu vaut. Si vous avez un cœur, il faut que vous en ayez un pour aimer, et si vous avez un amour, il doit être tout entier pour un Dieu infiniment grand dans ses récompenses de sa part, pour de très-petites choses de la vôtre.

Voilà, dit saint Augustin, quelle est la souveraine félicité de l'homme. On peut dire qu'il est véritablement heureux, quand il a ce qu'il aime et quand il aime ce qu'il a. Ames saintes, qui régnez avec Dieu dans le ciel, vous êtes seules parfaitement heureuses. S'il y a du désir dans votre amour, il ne trouble pas la joie de votre jouissance, et s'il y a de la joie dans votre jouissance, elle n'empêche pas le désir de votre amour. Vous désirez, mais sans inquiétude ; vous jouissez mais sans dégoût : et afin qu'il n'y ait point d'inquiétude dans vos désirs, vous désirez ce que vous avez, et vous avez ce que vous désirez. Une félicité universelle et une félicité éternelle, voilà ce en quoi le Paradis consiste : posséder toutes sortes de biens et les posséder pour toujours.

PREMIER POINT.

Il y a dans l'Ecriture sainte fort peu de choses à qui le Saint-Esprit ait donné des noms si différents, qu'à la félicité des bienheureux. Ici c'est une terre des vivants ; là, c'est une charmante et délicieuse paix ; tantôt c'est un vaste royaume, tantôt c'est une couronne de justice : en un endroit ce sont des noces et une épouse ; en un autre, c'est un salaire et une récompense. Pourquoi à une seule et même chose des noms, des paraboles et des comparaisons si différentes ?

C'est, mes frères, pour nous apprendre, que la félicité d'un roi et d'un conquérant, est une félicité d'honneur et de gloire ; que la félicité d'un époux et d'une épouse aux jours de leurs noces, est une félicité de joie et de plaisir ; que la félicité d'un serviteur que l'on paie et d'un soldat qu'on récompense, est une félicité de profit et d'intérêt : et comme toutes ces félicités partagées comprennent tous les biens de ce monde ; de même celle qui naît de la possession d'un bien souverain, est une félicité souveraine qui les renferme toutes.

En effet, dit saint Thomas, la félicité est de la nature du bien que l'on possède : si ce bien est solide, elle est constante ; s'il est

passager et flottant, elle est incertaine; s'il a des bornes et des limites, elle est elle-même limitée et bornée : véritable caractère des biens d'ici-bas, qui sont sujets à toutes ces imperfections. En eux les richesses ne donnent pas la science, la science ne donne pas la santé, la santé ne donne pas l'honneur : quand on a quelqu'un de ces biens, on n'a pas les autres. Vous seul, ô mon Dieu! êtes le bien par essence, et l'essence de tous les biens; et par conséquent étant un bien universel, vous ne produirez en nous qu'une félicité universelle.

Les astres que nous voyons pendant la nuit, ont chacun leur clarté et leur lumière; dans les uns elle est plus douce, dans les autres elle est plus forte; celui-ci en a une plus vive, celui-là en a une plus sombre : quand nous considérons ces astres pendant la nuit, ils nous charment tous par leur beauté; mais dès que le soleil paraît, ces faibles lueurs s'effacent, et sa seule clarté fait sur notre horizon une plus riche et plus abondante effusion de lumière, que celle de tous ces astres réunis ensemble.

Notre vie en ce monde n'est qu'une longue nuit, par l'obscurité où nous sommes, de la raison d'une part et de la foi d'une autre. Toutes les créatures qui y sont, nous charment par l'éclat que Dieu a répandu en elles. Mais après tout, étant bornées, la félicité qu'elles nous donnent a aussi ses bornes, et comme toute la lumière que les astres nous donnent en brillant à nos yeux, ne peut produire le jour, ni empêcher qu'il ne soit nuit; aussi toute la bonté et la beauté des créatures, lors même qu'elles possèdent notre cœur, ne le peuvent contenter, ni lui donner une félicité universelle. Mais quand cette nuit sera passée, quand le grand jour de la gloire paraîtra, quand le soleil de justice se lèvera sur nous, tous ces biens passagers disparaîtront, et un seul regard de Dieu nous donnera plus de joie que toutes les créatures ensemble.

Les biens d'ici-bas ne sont que des biens particuliers, et les puissances par lesquelles nous les possédons, ne sont que des puissances particulières : nous ne possédons les viandes que par le goût, les parfums que par l'odorat, l'or et l'argent que par le pouvoir d'en disposer. Il est vrai que l'entendement et la volonté sont des puissances universelles; l'entendement qui se fait des espèces et des idées de tout ce que les sens connaissent en particulier; la volonté qui a des désirs universels pour les biens que l'entendement lui propose; mais il n'est pas moins vrai que, quoique cet entendement et cette volonté soient des puissances universelles, néanmoins, comme nous ne connaissons Dieu que par les lumières d'une foi obscure, et que nous ne l'aimons que par les mouvements d'une charité chancelante et imparfaite, nous ne pouvons jamais jouir ici-bas d'une félicité universelle.

Pour en jouir, il faut posséder Dieu comme il est, dit saint Bernard : or, nous ne le possédons pas ici-bas comme il est, mais comme il veut, *non sicuti est, sed sicut vult* : nous ne le possédons pas tant lui-même, que quelque chose qui est hors de lui-même

Pour en jouir, il faut, dit saint Laurent Justinien, y trouver une forme de plaisir qui nous rende heureux; et c'est le seul avantage des prédestinés (*Laurent. Justinian., Tract. de Vita solit. c.* 17). Là, ils sont inondés comme par un torrent de délices incompréhensibles et divines, sans se nuire l'un à l'autre, et sans que l'abondance de l'un puisse diminuer la plénitude de l'autre. Là, abîmés dans des excès de joie, ils sont sans cesse toujours occupés à louer leur Créateur. Là, enflammés d'amour, ils sont toujours dans l'admiration; et mettant leur gloire à n'avoir que celle que Dieu leur donne, ils trouvent toute leur gloire dans celle de Dieu.

Le bien dont ils jouissent est ineffable, et leur possession sans bornes; rien ne trouble leur repos ni leur paix; possédant toujours leur objet, ils ont toujours une égale ardeur de le posséder; et comme leur ardeur est sans inquiétude, leur jouissance est sans dégoût. Dans cette région sainte, la nuit ne succède point au jour, ni la crainte à la sécurité, ni la disgrâce au bonheur; c'est le soleil de justice qui en forme le jour; c'est la présence de Dieu qui en fait l'immutabilité; c'est la jouissance de ce qu'il procure à ceux qui règnent en lui et par lui, qui rend leur félicité toujours égale et éternelle. Ils possèdent toute sorte de biens, mais ce qui les rend encore plus heureux, c'est qu'ils les possèdent pour toujours.

SECOND POINT.

Deux choses consolent l'âme fidèle dans le temps et dans le lieu de son pèlerinage, dit saint Bernard (*serm.* 26 *in Cant.*). A l'égard du passé, ce qui la console, c'est la mémoire de la Passion de Jésus-Christ. A l'égard du futur, ce qui la réjouit, c'est la vie bienheureuse et éternelle, que cette Passion lui a méritée. L'un et l'autre de ces objets lui paraissent infiniment doux; l'un et l'autre lui servent de refuge contre les misères de son exil. Par l'un elle connaît ce qu'on a souffert pour elle; par l'autre ce que l'on fera un jour pour elle. Par l'un ce qu'elle peut espérer; par l'autre celui de qui elle doit espérer. L'un lui découvre les grâces infinies qu'on lui a méritées; l'autre le bonheur éternel auquel elle est appelée.

C'est par là qu'on peut dire avec saint Paulin, qu'elle marche déjà par avance dans le paradis (1). Car si un laboureur prend plaisir à considérer dans ses blés, sa récolte future, et si son œil se repaît avec joie de la seule attente du profit qu'il espère d'en retirer : combien plus grande doit être la satisfaction de cette âme, quand elle sait qu'elle

(1) In paradiso jam animo deambulat. Si agricolam juvat spem messis in segete mirari, dum a messe fructum laboris exspectat, faciliusque fert moram temporum avaritia votorum : si pascat oculos dum speret eventus : quanto majorem nos capere possumus voluptatem, quibus sparsi seminis non apud dubiam terræ fidem, sed apud incommutabilem Dei veritatem ratio mandata est (*D. Paulin., ep.* 37, *ad Pamm.*).

sème, non dans une terre dont le fruit est incertain, mais dans la vérité de Dieu, qui est immuable; quand elle se représente qu'elle a la parole, non d'un homme qui, quand il y serait fidèle, ne pourrait lui procurer que des biens passagers; mais de celui qui étant éternel et infiniment puissant, lui a promis une éternité de gloire. Eternité, éternité! ô que le poids de ta durée est insupportable à un réprouvé! mais qu'il est doux et consolant à celui qui est prédestiné! Le malheur d'un réprouvé, si grand qu'il soit, ne serait pas ce qu'il est s'il devait finir; et le bonheur d'un prédestiné, si précieux qu'il soit, perdrait la meilleure partie de son prix, s'il devait un jour se perdre.

Comme nous ne pouvons, ni connaître, ni parler de cette bienheureuse éternité considérée en elle-même, voulez-vous bien que, pour soulager un peu votre mémoire, je vous en trace une figure tirée de l'Ecriture sainte? Rien n'a jamais été plus magnifique que le trône de Salomon; tout y était d'or et d'ivoire, et l'on ne savait ce qu'on devait y admirer davantage, ou l'excellence de l'art, ou le prix de sa matière. Quand les Pères en parlent, ils le considèrent comme une figure de la félicité des saints : la blancheur et l'éclat de l'ivoire est, disent-ils, le symbole de la gloire des bienheureux, et l'or dont cet ivoire est relevé, nous représente l'amour dont la lumière de gloire est accompagnée. Les deux lions qui sont aux deux côtés de ce trône sont la vision intuitive d'une part, et l'amour béatifiant d'une autre. Les deux mains qui le soutiennent sont, la complaisance que Dieu a pour les saints, et la joie que ces saints ont en Dieu.

Mais ce qu'il y a ici d'assez singulier est, que le haut de ce trône était tout rond par derrière (III, *Reg.*, X.). Il y a des figures qui sont tout à fait rondes comme le globe du soleil, et il y en a qui ne le sont qu'à moitié, comme la lune. Ces deux figures sont les images de deux éternités. Celle qui est entièrement ronde, et qui n'a ni principe par où elle commence, ni terme par où elle finisse, c'est l'image de l'éternité de Dieu; jamais elle n'a commencé, jamais elle ne finira. Celle qui est ronde en partie, qui a un principe par où elle commence, mais qui n'a point de terme par où elle finisse, est l'image de l'éternité des anges et des hommes; Dieu les a créés dans le temps, mais ils ne finiront jamais; et ne devant jamais finir, tout leur bonheur consiste à être unis à Dieu d'une manière à ne pouvoir jamais s'en séparer.

O félicité du ciel, que tu es pleine! O félicité de la terre, que tu es vaine! O mon Dieu, que vos biens sont opposés à ceux du monde! Pour posséder ces biens, ô mon Dieu! il n'y a point assez de créatures; et quand elles seraient infinies, elles ne pourraient pas les contenir. Pour tes biens, ô monde! il n'y a que trop de créatures; et quand il y en aurait encore moins, tu ne pourrais pas les remplir. Votre joie, ô mon Dieu! est un torrent de volupté qui enivre les bienheureux dans ce ravissement de vous-même. Ta joie, ô monde! ne vient que goutte à goutte, ce n'est qu'un petit filet d'eau, qui se perd et se tarit dès qu'il commence à couler.

Vous nous les promettez, ô mon Dieu! ces biens, ces plaisirs, cette joie : mais pour combien de temps? S'il se trouvait ici-bas un prince qui donnât à ses capitaines et à ses soldats autant de biens et de repos dans leurs vieux ans qu'ils ont couru pour lui de périls et enduré de peines dans leur jeunesse, il n'y aurait pas assez de bouches pour louer la magnificence de ce prince. Si vous le faisiez vous-même, ô mon Dieu! si, pour une année de service, vous donniez une année de repos et d'abondance, vous seriez juste; et, à ce prix, il n'y aurait personne qui ne dût vous servir.

Mais passons plus avant. Il y a dans l'année 366 jours; le jour est composé de 24 heures, l'heure de 60 minutes : si Dieu donnait en récompense, pour chaque minute de service, un jour, pour chaque jour, une année, pour chaque année un siècle; non-seulement il serait libéral, il serait, en quelque manière, prodigue de ses bienfaits, et sa magnificence irait à l'excès. Mais, ô bonté infinie! ô bonté toujours ancienne et toujours nouvelle! ô bonté qu'on ne saurait comprendre! Il ne récompense pas seulement une année de service, de soixante ou quatre-vingts ans de repos; mais il récompense un jour, une nuit, une heure, une minute, un moment, un désir, une bonne volonté de le servir; il récompense ce peu de choses d'un repos qui durera toujours; il le récompense de tout le repos du corps et de toute la gloire de l'ame, qui est de le voir, de l'aimer, de le posséder, non pour un million d'années, qui est une durée qui passerait notre imagination, mais pour toute une éternité.

Grand Dieu, quand vous nous auriez demandé une éternité de service, pour une éternité de gloire, nous y aurions trouvé notre avantage; puisque jouir de vous, vaut bien plus que tous les services que nous sommes capables de vous rendre. Vous vous contentez cependant de 20, de 30, de 40, de 50 années de service, pour nous donner une récompense sans fin : ô qu'elle est abondante, cette récompense! et que vous avez raison de nous inviter à nous réjouir! *Gaudete et exultate.* Mais ce qui nous doit couvrir de confusion est, que parmi les hommes il ne s'en trouve presque point, qui emploient à votre service ce peu d'années; la vanité, le plaisir, la débauche, l'oisiveté, l'inutilité même de leurs actions et de leurs vertus morales, consument tellement ce temps, qu'on voit à la fin qu'on n'a rien fait pour vous.

O pécheur, songe une bonne fois à t'acquitter de ton devoir! Dieu t'a ouvert dans les sacrements le trésor de ses grâces : comment en approches-tu? dans l'oraison; comment la fais-tu? dans la lecture des bons livres, avec quel fruit les lis-tu? dans ta pauvreté, comment la supportes-tu? dans la charité, comment l'exerces-tu? dans la maladie, quelle patience y as-tu? dans la santé, quel usage en fais-tu?

Il n'y a qu'un moment, mes chers frères, *momentaneum, et leve :* si pendant ce moment, tu puises dans ce trésor, tu auras pendant toute une éternité de quoi vivre dans l'abondance et dans la joie ; mais si, pendant ce moment, tu négliges d'y puiser, tu souffriras à jamais les cruelles douleurs d'une vie plus insupportable que la mort. A quoi penses-tu donc, de demeurer ici-bas les bras croisés ? les années s'écoulent, la mort vient, et l'éternité durera toujours.

Ah ! éternité de gloire, si je crois que tu es si charmante, pourquoi m'attacher si fort aux plaisirs de la terre ? Eternité de gloire, si je crois que, pour te posséder, il faut que je me fasse violence, pourquoi ne pas dompter mes passions ? ne pas réduire en servitude ma chair rebelle, ne pas refuser à mes inclinations perverses ce qu'elles demandent ?

L'artisan travaille le long du jour, pour avoir de quoi vivre ; pourquoi ne travaillerais-je pas pour vivre d'une vie toujours heureuse ? Le capitaine donne son sang dans les armées, pour le service d'un roi qui peut-être ne le connaît pas : et toi, pécheur, tu ne veux pas servir ce Roi des rois, qui te connaît, qui t'aime, qui veut être connu et aimé? Eternité de gloire, faites-vous connaître, pour vous faire aimer. Ceux qui vous possèdent sont nos aînés : celui qui dispose de vous est notre père : nous sommes les enfants de celui-ci ; nous sommes les frères de ceux-là : nous devons donc être les héritiers de l'un, et les cohéritiers des autres. Séjour de lumières, séjour d'amour ! Faites couler, ô mon Dieu ! une clarté de l'un, et une étincelle de l'autre dans notre cœur, pour connaître et aimer sur la terre celui que nous devons posséder éternellement dans le ciel.

BLASPHÈME.

PREMIER DISCOURS.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.
Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu (*Exod., ch.* XX).

Le nom de Dieu ne lui est pas moins cher que son être propre, dit Origène ; et autant qu'il a d'intérêt de défendre sa gloire, autant en a-t-il de faire respecter et adorer son saint nom. Quand David en parle, il n'ose le prononcer, tant il en a de vénération : *Que le nom de sa majesté soit à jamais béni*, dit-il, *que toute la terre en soit remplie* (*Ps.* LXXI). Quand les Juifs en parlaient, ils l'estimaient si auguste, qu'ils le croyaient ineffable, et Philon remarque que le grand-prêtre était le seul qui le prononçait quand il bénissait le peuple ; encore était-ce avec tant de précaution, qu'on ne savait pas même la prononciation de ce nom, ni comment il s'articulait.

C'est cependant ce nom ineffable, ce nom vénérable, ce nom plein de majesté et de gloire, qu'on profère aujourd'hui sans nécessité, sans recueillement, sans respect ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est ce nom qu'on outrage, non-seulement par des jurements et des serments inutiles, mais encore qu'on avilit et qu'on déshonore par de scandaleux blasphèmes.

Il y a des jurements permis et qui sont sans péché, mais il n'y eut jamais de blasphème qui ne fût un horrible péché. On peut jurer, *pourvu que ce soit avec vérité, avec justice, avec discrétion* ; mais en quelque occasion que ce soit, on ne peut jamais, sans un exécrable crime, blasphémer le nom de Dieu ; nom devant lequel tous les genoux doivent fléchir, nom qui remplit de frayeur tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; nom cependant contre lequel les blasphémateurs vomissent leurs abominables exécrations, et dont deux choses doivent vous donner une extrême horreur. La sanglante injure que le blasphème fait à Dieu, c'est la première ; les terribles châtiments que Dieu tire du blasphème, c'est la seconde. Le blasphème commis, quelle injure ! le blasphème vengé, quel châtiment !

PREMIER POINT

Dire une mauvaise parole pour faire injure à Dieu, c'est ce que les Pères et les théologiens appellent blasphème, qui, selon eux, se peut commettre en plusieurs manières : 1° en employant son nom sacré en des choses de néant, sans respect et sans nécessité ; 2° en se parjurant ; 3° en disant des paroles qui vont contre l'honneur de Dieu, de ses saints, de sa religion, de ses mystères (*D. Aug., lib.* II, *de moribus Manich., c.* 2).

Rien n'est plus digne d'un chrétien que d'invoquer le nom de Dieu, que de le louer, que de le prononcer avec dévotion et respect : *Mon âme, loue le Seigneur, tu ne peux assez le louer*, dit David ; oui, ajoute-t-il, *je le louerai pendant tout le cours de ma vie, je chanterai ses louanges tant que je vivrai.* Mais rien n'est plus indigne que de se servir de ce saint nom en toute occasion, pour ornement de discours, ou pour de pures bagatelles. Vous ne voudriez pas qu'on criât partout votre nom dans les cabarets ni dans les places publiques, pourquoi voudriez-vous donc prononcer indifféremment et en toute rencontre celui de Dieu?

Vous lui faites une injure encore plus sensible, quand vous vous parjurez. Les jurements et les serments ont été employés de tout temps : *Dieu a juré par lui-même* (*Isa.*, XLV) ; les prophètes ont juré souvent *par la vie de Dieu* (*Jerem.*, XXII). *Vivit Dominus. Testis mihi est Deus.* Jésus-Christ confirmait ses paroles par serment : *Amen, amen dico vobis ;* et saint Paul prenait Dieu à témoin, pour donner plus de poids aux vérités qu'il avançait ; mais à l'égard du parjure, il est toujours défendu. Jurer Dieu ou les saints à faux, contre sa conscience, qu'on fera quelque chose ou que quelque chose est, quoiqu'on sache qu'elle n'est pas ou que l'on n'ait pas dessein de le faire, c'est un très-grand péché.

Que peut-on donc penser quand on passe encore plus avant, et que l'on blasphème le nom de Dieu ? Plusieurs raisons nous montrent combien ce péché est abominable. Entre les péchés, dit Hugues de Saint-Vic-

tor (1), il y en a quelques-uns qui regardent la corruption du sujet qui les commet : telles sont l'ivrognerie et l'impureté; d'autres qui regardent l'injure qu'on fait au prochain : tels sont le larcin et l'homicide. Mais il y en a d'autres qui attaquent directement Dieu dans son honneur, et tel est le blasphème : raison qui a fait dire à saint Jérôme (2) que, par ce rapport à Dieu, il n'y a point de péché plus énorme que le blasphème. Vous savez que, dans les royaumes, les plus grands crimes sont ceux qu'on appelle de lèse-majesté en premier chef, parce qu'on attaque la personne même du prince, à la vie et à l'honneur duquel l'état prend le plus d'intérêt.

Or, en matière de religion, le crime de lèse-majesté divine en premier chef, c'est le blasphème; Dieu y est directement attaqué en sa personne, première marque de son énormité.

Seconde marque, la voici : plus la tentation est forte et la concupiscence irritée, moins le péché est grand; plus il y a d'attrait dans l'objet, moins le mal est considérable. Par ce principe, l'impureté est un grand péché, mais le charme du plaisir, la fragilité de la chair, la délicatesse de la tentation, la beauté de la créature, en diminuent l'énormité. A Dieu ne plaise que je l'excuse, je me contente seulement de me servir de cette raison pour vous faire voir que le blasphème est plus énorme et marque un plus grand fonds de corruption et de malice.

Qu'est-ce qui rend l'homme impudique? c'est l'amour du plaisir; qu'est-ce qui le rend avare? c'est le prétendu avantage qu'il y a d'avoir du bien; qu'est-ce qui le rend vindicatif? c'est le faux honneur qu'il y a de se venger. Impudiques, avares, vindicatifs, votre dessein n'est pas d'offenser Dieu, c'est seulement de vous satisfaire; mais comme vous ne pouvez ni suivre les désirs de la chair, ni vous abandonner à l'orgueil de la vie, ni mettre votre cœur où sont vos richesses, sans offenser Dieu, vous aimez mieux l'offenser que de vous priver de ces satisfactions.

En est-il ainsi d'un blasphémateur? non sans doute; nul attrait, nul plaisir, nul motif de se satisfaire ne le porte à dire du mal de Dieu; ce malheureux l'offense pour l'offenser et lui faire injure, ce malheureux l'offense de sang-froid, sans peine, en riant, sans y faire d'attention.

A-t-on jamais rien vu de semblable, je ne dis pas seulement parmi les peuples civilisés, mais même parmi les nations les plus barbares? A-t-on jamais ouï dire que les païens aient donné des malédictions à leurs divinités, quoique ce ne fussent que de fausses divinités? A-t-on jamais ouï dire que les Turcs aient fait de pareilles injures à leur Mahomet, quoique ce ne fût qu'un scélérat et un imposteur?

C'est donc bien avec raison que nous pouvons dire de la plupart des pécheurs de nos jours, ce que Salvien disait de ceux de son siècle, qu'ils estiment toutes choses, hors Dieu; que tout leur paraît avoir quelque espèce de mérite et de dignité, hors Dieu, qui leur semble vil et méprisable. Les démons sont considérés dans les idoles, les imposteurs et les suppôts de l'enfer sont révérés; Dieu seul est déshonoré et méprisé : oui, Dieu, souverain du ciel et de la terre; oui, Dieu, duquel seul on dépend; oui, Dieu, des grâces duquel on vit et on subsiste.

On rapporte de saint Polycarpe, qu'étant exposé à de très-rigoureux supplices, et le tyran lui ayant dit qu'il l'en délivrerait s'il blasphémait contre son Dieu et s'il le renonçait, ce fidèle et généreux martyr lui répondit : Pendant toute ma vie, je n'ai reçu de mon Dieu que du bien, pourquoi lui voudrais-je et lui dirais-je du mal? depuis quatre-vingts ans il m'a fait une infinité de grâces, pourquoi le renoncerais-je et blasphémerais-je son saint nom?

Réflexion digne d'un grand martyr, mais réflexion que vous devriez faire, vous qui, par une horrible impiété, vous en prenez à un Dieu qui n'a pour vous que des sentiments d'amour et de tendresse; à un Dieu qui pourrait bien vous dire encore aujourd'hui ce qu'il disait aux Juifs armés de pierres et de cailloux : *J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres, je vous en ai fait connaître beaucoup; vous savez les miracles que j'ai opérés; pour laquelle est-ce de ces bonnes œuvres, pour lequel est-ce de ces miracles que vous me voulez lapider* (*Joan.*, X)? Ingrats, dénaturés, barbares, pourquoi voulez-vous me maudire? Est-ce à cause que je vous ai créés, que je vous ai conservés, que je vous ai fait naître dans le sein de mon Eglise, que je vous ai pardonné tant de péchés, que je vous ai préservés de tant de maux, que je vous ai comblés de tant de biens? Est-ce à cause de quelques-unes de ces faveurs, que vous éclatez contre moi en imprécations et en injures? Est-ce à cause, etc.

A ces deux raisons, qui vous font connaître l'énormité du blasphème, ajoutons-en une troisième que j'ai tirée de saint Ephrem (*D. Ephrem. Parænesi*, 43), qui m'a déjà fourni les deux autres. C'est que le blasphème est, par un caractère particulier, un péché de démon, un péché qui a ouvert les enfers, qui y dure depuis plusieurs siècles, et qui y durera pendant toute l'éternité.

Si vous me demandez ce que c'est que l'enfer, ce que font, et ce qu'ont toujours fait ceux qui y ont été précipités depuis tant d'années, je vous répondrai, avec saint Jean dans son Apocalypse (*ch.* XVI), que c'est un antre obscur, un pays et un royaume de ténèbres, où les damnés se mangent la langue de

(1) Ideo pejus est blasphemare quam pejerare, quoniam pejerando falsæ rei adhibetur testis Deus; blasphemando autem falsa dicuntur de Deo: tanto est autem quisque inexcusabilior, sive perjurus, sive blasphemus, quanto magis ea quæ pejerando asserunt falsa noverunt esse, vel credunt (*Lib. de Mendacio, c.* XIX).

(2) Nihil horribilius blasphemia, quæ ponit in excelsum os suum, omne quippe peccatum levius est (*Hieron., in c.* XVIII, *Isaiæ*).

douleur, où, pressés par l'horrible violence de leurs maux, et des plaies qu'une justice vengeresse leur fait, ils blasphèment contre le Dieu du ciel, et où enfin, quelques supplices qu'ils endurent, ils ne font aucune satisfaction, ni pénitence de leurs péchés. Souffrir et blasphémer, voilà quelle a été leur occupation, dès qu'ils sont descendus dans les enfers : souffrir et blasphémer, voilà quelle sera leur fonction pendant toute l'éternité, comme celle des bienheureux est d'être exempts de toute souffrance, de louer et de bénir à jamais le saint nom de Dieu.

O enfer, que tu es exécrable, par cette complication de maux qu'endurent tous ceux que tu renfermes dans tes obscures prisons! mais que tu me parais encore plus exécrable, par le nombre infini de tant de blasphémateurs dont tu es rempli! Enfer, tout terrible que tu es, tu me paraîtrais peu de chose, si on y louait et bénissait Dieu! Mais quand il n'y aurait point de peines à y souffrir, ce serait la plus grande de toutes les peines, d'être privé de la vue de Dieu, et de blasphémer contre ses adorables perfections.

Blasphémateur, qui que tu sois, pauvre, ou riche, roturier, ou grand seigneur, voilà ta maudite occupation sur la terre; et pour me servir des paroles de saint Jérôme et de saint Ephrem, voilà le noviciat de l'enfer que tu y commences. Tu y fais par avance ce que font les réprouvés dans ce royaume de ténèbres; ton métier et celui des démons est le même métier; ton chant et le leur est un même chant; et ce que tu commences en cette vie, tu le continueras éternellement en l'autre. Oh! que l'on voit bien que tu es marqué au coin des damnés, puisque tu en sais si bien le langage! Tes paroles font connaître qui tu es et qui tu seras, à moins que par une grâce singulière du ciel tu ne le corriges. Tu deviens dès à présent l'écho funeste des furies infernales : si elles blasphèment, j'entends que tu blasphèmes; si elles maudissent Dieu, j'entends que tu le maudis. Qui veux-tu qui te sauve, puisque tu outrages avec une si scandaleuse impudence le Dieu de ton salut et le Père de toute miséricorde? Fais donc pénitence de ton péché, ou renonce à l'Eglise, à la religion, aux sacrements, au paradis, à ton Dieu.

SECOND POINT.

Ce que je dis, mes frères, je ne le dis pas sans fondement, car Dieu serait-il insensible aux sanglants outrages qu'on lui fait et aux malédictions qu'on lui donne? Plus une maladie attaque de près le cœur, qui est le principe de la vie corporelle, plus elle est dangereuse; et plus un péché attaque Dieu, qui est le principe de la vie spirituelle, plus il est énorme, dit saint Thomas (*D. Th. quæst.* 13, *articulo* 3). Or, comme c'est là le caractère particulier du blasphème, jugez par là de son énormité, et par conséquent des horribles peines qu'il s'attire : blasphème commis, quelle injure! blasphème vengé, quel châtiment!

Ouvrons, pour en bien juger, les livres saints et nos sacrées annales : nous y trouverons trois sortes de peines ordonnées contre les blasphémateurs, des peines canoniques, des peines temporelles et des peines éternelles.

J'appelle les premières des peines canoniques. Nous lisons, dans les Décrétales Grégoriennes, qu'un blasphémateur est condamné à demeurer à la porte de l'église pendant sept dimanches de suite, lorsqu'on célèbre la sainte messe; et qu'au septième, à la vue de tout le peuple, il doit y paraître sans manteau, sans souliers et la corde au cou : et au cas qu'il refuse d'accepter cette pénitence, le canon veut qu'il soit chassé de l'église et qu'après sa mort son corps soit jeté à la voirie.

Cette peine est grande, mais le crime pour l'expiation duquel elle est imposée est encore plus grand. Cette humiliation est bien dure, mais le blasphémateur est encore plus criminel. Cette privation de sépulture ecclésiastique en terre sainte, est bien affreuse; mais ne sait-on pas que Dieu, dans le Lévitique (*Levit.*, XXV), avait ordonné qu'on chassât du camp les blasphémateurs, et qu'on les séparât de son peuple? Ne vous en étonnez pas, dit la glose ordinaire, ces malheureux ont déjà perdu la crainte de Dieu, la vérité, et la charité de Dieu par leur péché; il faut qu'ils sortent de son Eglise et de la communion des fidèles; ils ont renié Dieu, il faut qu'ils soient livrés au démon, comme saint Paul dit qu'il y a livré Hyménée et Alexandre : *Tradidi eos Satanæ ut discant non blasphemare* (I *Tim.*, II).

J'appelle les secondes peines des peines temporelles. Nous trouvons dans le même endroit du Lévitique, une loi qui commande expressément de lapider les blasphémateurs. Car si celui qui maudit son père et sa mère est condamné à mort, à plus forte raison celui qui vomira des blasphèmes contre son Dieu, qui lui est plus que ne peuvent être un père et une mère, mérite-t-il le même châtiment : et d'ailleurs, si un meurtrier est puni de mort, le blasphémateur souhaitant et donnant autant qu'il peut la mort à son Dieu, ne s'attire-t-il pas la même peine?

Aussi, selon la remarque de Théodoret, Moïse a joint tout ensemble la loi de l'homicide et celle du blasphème. C'est le même crime, ce doit être le même supplice; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que ceux qui vomissent des blasphèmes contre Jésus-Christ, qui règne dans le ciel, ne pèchent pas moins que les Juifs qui l'ont attaché à la croix, lorsqu'il était voyageur sur la terre. Encore, peut-on ajouter qu'il y a cette différence, que si les Juifs avaient connu ce Roi de gloire, jamais ils ne l'eussent crucifié; au lieu qu'un blasphémateur connaît celui qu'il attaque et qu'il outrage : que les Juifs n'ont porté leurs mains sacriléges que sur un Dieu passible, mortel et exposé à toutes les misères de notre nature; au lieu qu'un blasphémateur a l'insolence de l'offenser jusque sur son trône et dans la splendeur de sa majesté.

Que je pourrais vous produire ici d'exemples de ces morts malheureuses? un Pharaon noyé avec une puissante armée dans les eaux de la mer Rouge; un Achan lapidé, Coré,

Dathan et Abiron ensevelis dans la terre, qui s'est entr'ouverte sous leurs pieds, Nicanor tué dans une bataille rangée, dont la tête et les bras, fatals instruments de ses impiétés, sont portés en triomphe à Jérusalem, pour faire amende honorable au Dieu d'Israël, qu'il avait déshonoré par ses blasphèmes (I *Machab.*, VII).

Que Sennachérib adore les faux dieux, qu'il se rende maître des plus fortes villes de la Judée, qu'il oblige Ezéchias à acheter de lui la paix à de honteuses conditions, qu'il rompe même injustement cette paix, pour assiéger Jérusalem; il exerce impunément ces injustices et ces cruautés : mais dès qu'il vomit ses blasphèmes contre le Dieu d'Israël, un ange exterminateur défait en une nuit une armée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et cet impie ne retourne à Ninive que pour perdre la vie plus honteusement, dans son royaume, par les mains meurtrières de ses propres enfants (IV *Reg.*, XVIII).

Enfin, les dernières peines des blasphémateurs, et celles qui me paraissent plus redoutables, sont des peines éternelles. Anges apostats, c'est pour ce crime que vous avez été précipités du ciel dans les enfers : et vous qui portez le caractère de la bête, ce sera pour ce crime qu'on vous livrera aux mêmes supplices.

Je l'ai vue, dit saint Jean, je l'ai vue cette bête, qui sortait de la mer; elle avait sept têtes, et sur ces têtes étaient écrits des noms de blasphèmes; si on a souffert qu'elle ait ouvert sa gueule, il n'en est sorti que des blasphèmes; mais enfin elle a été précipitée pour jamais dans l'abîme, et ceux qui se sont rangés de son parti, ont été jetés dans un étang de feu et de soufre (*Apoc.* XIII).

En faut-il davantage, mes frères, pour vous faire concevoir contre cet exécrable péché une horreur éternelle? Vénérables membres du corps de Jésus à qui nous avons tant d'obligation, hélas! que vous êtes indignement traités des hommes! Auguste tête de Jésus couronnée d'épines, ventre de Jésus battu à coups de fouets, sang précieux de Jésus répandu pour notre rédemption; mort divine de Jésus, principe de notre vie, faut-il que nous ayons la douleur de vous voir profanés et déshonorés par des langues infâmes et sacriléges? Adorable Sauveur, que votre patience est grande de souffrir ces impiétés! Anges exterminateurs, ministres des vengeances de Dieu, n'avez-vous plus de foudres pour lancer sur ces têtes criminelles? Terre, n'as-tu plus d'abîme pour les engloutir? air, n'as-tu plus de vapeur pestilentielle pour les étouffer? feu, n'as-tu plus d'ardeur pour les brûler et les dévorer? Impies, Dieu vous souffre, mais c'est qu'il vous réserve en l'autre monde des peines infiniment plus grandes que vous n'endureriez en celui-ci. Impies, Dieu vous souffre, mais c'est aujourd'hui peut-être le dernier jour de sa miséricorde, après lequel, si vous ne pensez sérieusement à vous convertir, il n'y en aura plus pour vous.

Si Dieu vous fait la grâce de mourir dans votre lit, si, par un prodige de miséricorde, il ne vous traite pas comme il a fait tant de blasphémateurs, qui sont morts d'une mort violente et précipitée: si, dans ce lit où vous serez malades, il vous laisse encore l'usage de la raison et de la liberté, on vous apportera le crucifix, on vous invitera de l'embrasser et de le baiser; mais dans quelles dispositions vous trouverez-vous pour lors? cette bouche sacrilége qui a vomi tant d'imprécations contre lui, pourra-t-elle tout d'un coup le louer et le bénir? cette langue de démon qui l'a déshonoré par tant de blasphèmes, pourra-t-elle tout d'un coup se changer en une langue de chérubin et de séraphin, pour lui rendre de profonds hommages?

Vous qui par une scandaleuse et énorme impiété, l'avez pris par la tête, par le sang, par le ventre, par toutes les parties de son adorable corps, trouverez-vous ce Dieu, tant de fois moqué, déshonoré, flétri par vos blasphèmes, disposé à vous faire miséricorde? Pensez-y bien, malheureux, pensez-y bien; et si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas davantage vos cœurs; peut-être vous pardonnera-t-il, lui qui dit que si le pécheur retourne à lui de tout son cœur, il ne se souviendra plus de ses impiétés passées.

SECOND DISCOURS.

Nunc autem deponite et vos omnia, iram, indignationem, malitiam, blasphemiam, turpem sermonem de ore vestro.

C'est à présent qu'il faut vous défaire de votre colère, de vos emportements, de votre malice, de vos blasphèmes, et purifier votre bouche de tout discours déshonnête (*Coloss.*, III).

Oui, mes frères, c'est à présent que vous devez quitter pour toujours tous ces péchés, dont l'Apôtre vous fait le détail; et si le désir de votre salut vous avait touché, il y a longtemps que vous y auriez renoncé. De ce grand nombre de péchés, je choisis celui qui a paru à tous les Pères le plus énorme, je veux dire celui du blasphème. C'est par lui que la colère et les emportements éclatent; c'est par lui que la malice se produit et paraît avec toute son impudence; c'est par lui que les discours déshonnêtes et impies se découvrent, avec tout ce qu'ils ont de plus scandaleux et de plus abominable.

Ce n'est pas assez, ce semble, de se mettre en colère contre les hommes, il faut qu'on porte contre Dieu les traits de son indignation et de sa fureur. Ce n'est pas assez, ce semble, de cacher la malice et la corruption dans le secret de son cœur, il faut que la bouche la vomisse par d'exécrables imprécations. Ce n'est pas assez de dire des paroles de raillerie, d'impureté, de médisance, il faut pour la consommation de ce fatal ouvrage du pécheur, qu'il vomisse ses ordures jusque sur le nom de Dieu, qu'il se raille, et qu'il médise de lui par ses blasphèmes.

Nunc autem deponite : c'est à présent qu'il faut que vous quittiez ce péché. Il y a assez longtemps que vous offensez Dieu, et s'il vous avait traités avec autant de sévérité qu'il a traité une infinité de blasphémateurs, il y a longtemps que vous souffririez avec eux, dans

les enfers, des supplices sans relâche et sans fin. Profitez donc du moment favorable qu'il vous laisse; et comme le remède que je vais vous proposer contre ce péché, regarde ceux qui le commettent et ceux qui l'entendent, je m'arrête à ces deux idées pour votre instruction. Vous blasphémez le nom de Dieu, voilà votre crime : quel en sera le remède? c'est ce que je vous expliquerai dans mon premier point. Si vous ne blasphémez pas vous-mêmes, vous entendez des impies qui blasphèment : que devez-vous faire, pour ne vous pas rendre coupables de leur péché en les souffrant? c'est ce que je vous apprendrai dans mon second point.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je remarque particulièrement trois choses qui entrent dans le blasphème et qui le rendent très-commun dans le monde: la colère, le chagrin et l'habitude. Les emportés, les mécontents, les jureurs de profession, sont ordinairement de grands blasphémateurs. Dans les premiers, c'est impatience : dans les seconds, c'est murmure : dans les troisièmes, c'est habitude. Saint Paul semble les comprendre tous trois dans cet endroit de son Epître aux Colossiens. *Iram :* on blasphème par emportement, voilà la colère; *indignationem :* on blasphème par dépit et par indignation, voilà le chagrin ; *malitiam :* on blasphème par une malice invétérée et contractée par un long usage, voilà l'habitude.

Ce que nous pouvons dire aux uns et aux autres est de leur ordonner, avec le même apôtre, de se défaire de tous ces péchés. s'ils veulent ne plus vomir de blasphèmes : *Nunc autem deponite et vos omnia.* A vous qui êtes colères et emportés, nous dirons : Modérez-vous. A vous qui êtes affligés et chagrins, nous dirons : Soumettez-vous ; et à vous qu'une habitude mauvaise et invétérée fait blasphémer, nous dirons : Corrigez-vous. Trois excellents moyens d'arrêter toute sorte de blasphèmes et de malédictions contre Dieu.

C'est la colère qui, pour l'ordinaire, les vomit : *Prima semper irarum tela maledicta sunt*, dit Salvien, *quidquid non possumus imbecilles, optamus irati, et in omni animorum indignantium motu votis malis pro armis utimur* (*Lib.* III *de Gubern. Dei*). Les premiers traits que lance la colère, sont les malédictions et les imprécations. Ne pouvant faire à ceux qui nous sont opposés tout le mal que nous voudrions leur faire, nous nous donnons au moins ce triste et cruel plaisir de le leur souhaiter; nous nous échauffons contre eux, nous les outrageons, nous les injurions : et dans l'emportement où nous sommes, nos imprécations et nos mauvais désirs sont les armes dont se sert d'abord une fougueuse, mais faible et impuissante passion.

L'homme violent et emporté n'en demeure pas là; il a l'insolence de s'en prendre à Dieu même; il décharge sur lui les maudits traits de sa fureur : et comme s'il devait être la victime de sa rage, à ces imprécations contre les créatures, il ajoute, pour déshonorer le Créateur, ses malédictions et ses blasphèmes.

Voyez-vous ce soldat, entendez-vous ce démon incarné? il n'ouvre sa bouche sacrilége que pour maudire Dieu et le renier; c'est là à quoi son emportement se termine. Pire que les Juifs et les païens, il éclate à tout moment en d'horribles blasphèmes.

Voyez-vous ce joueur? non content de déchirer les cartes et de jeter au feu les dés, quand il perd : non content de déplorer son malheur, ou d'accuser les autres de subtilité et de fourberie : il accuse Dieu de son malheur, et ne pouvant lui faire le mal que sa rage voudrait, comme par vengeance, lui faire souffrir, il avilit sa divinité, qu'il sacrifie à son abominable passion.

Entendez-vous ce plaideur qui a perdu son procès? ce maître qui est indigné contre son valet, ou ce père contre son enfant? ce ne sont que des exécrations et des blasphèmes qui font gémir et frissonner de crainte ceux qui en sont les tristes témoins ou les malheureuses victimes. Ce sont là les premiers traits de leur colère, c'est d'abord par là que leur emportement et leur fureur se déchargent : *Prima irarum tela maledicta sunt.*

Si Holopherne traite avec un outrageant mépris le Dieu d'Israël, si lorsque le zélé et pieux Achior en défend la gloire, il lui dit : *Tu te flattes, par une aveugle témérité, que ton Dieu défendra ta nation, mais je te montrerai par le massacre que j'en ferai, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Nabuchodonosor* (*Judith*, VI); s'il lui parle en des termes si injurieux de la divine majesté, l'Ecriture sainte remarque en même temps qu'il était tout transporté de colère : *Iratus Holophernes vehementer.*

Si Nabuchodonosor blasphème lui-même contre le vrai Dieu, c'est que sa passion l'emporte aux derniers excès, irrité de ce que les compagnons de Daniel n'ont pas voulu en adorant sa figure, rendre à une créature mortelle des honneurs qui ne sont dus qu'au Créateur immortel : et si nous voyons dans les Actes (*Act.*, XIII *et* XVIII), que les Juifs se soulèvent contre saint Paul, et flétrissent par leurs insolents discours la gloire de Jésus-Christ dont il leur prêchait la divinité : ils n'éclatent en ces imprécations et en ces blasphèmes, que parce qu'ils sont transportés de fureur : *Contradicebant Judæi his quæ a Paulo dicebantur, blasphemantes et contradicentes.*

Comme donc pour guérir une dangereuse maladie, il faut en rechercher les causes et remonter, autant que l'on peut, jusqu'à la source du mal : pour vous guérir de ce détestable péché, l'importance est de vous défaire de la colère et des emportements qui souvent le font naître : *Nunc autem et vos deponite hæc omnia, iram.* Modérez-vous, mes frères, modérez-vous, arrêtez les impétueuses saillies de cette passion : considérez que vous êtes hommes, considérez que vous êtes chrétiens et que rien n'est plus opposé ni à la sagesse d'un homme, ni à la religion d'un chrétien, que cette passion désordonnée. Vous vous mettez en colère, contre qui? souvent contre des choses inanimées : vous blasphé-

mez, contre qui? souvent vous n'en savez rien. Mais faut-il que Dieu soit exposé en butte à votre fureur et que vous maudissiez celui qui vous a faites et qui vous conserve tous les jours, chétives et abominables créatures? Petit libertin, c'est un païen même qui te parle, vil excrément de la nature, tu t'en prends à Dieu; mais sais-tu bien que, quand tu te mets en colère contre lui, tu perds autant ta peine, que lorsque tu te pries de se mettre en colère contre ton ennemi : *Tam perdis operam cum Deo irasceris, quam cum illum alteri precaris iratum* (*Seneca, Lib. de Ira, cap.* III).

Je me trompe, et je te dis plus que ce païen n'en pensait : tu ne perds pas ta peine, Dieu saura bien te récompenser et se venger de tes blasphèmes : sa main n'est pas encore engourdie, ses foudres et ses carreaux n'en auront pas moins de force pour t'écraser, qu'ils en ont eu dès les premiers siècles du monde.

Mais, me dira quelqu'un, s'il m'arrive quelquefois de murmurer et de blasphémer, c'est que je vois mes affaires dépérir, mes mesures se rompre, ma famille tomber dans l'indigence : tantôt, c'est un procès que j'ai perdu, tantôt, c'est un passage de gens de guerre qui m'a ruiné; ici, c'est un valet qui me vole, là, c'est une femme qui dissipe tous mes biens en de folles dépenses : de quelque côté que je me tourne, je ne trouve que contradictions et que malheurs.

Quand cela serait, mon frère, faut-il que tu blasphèmes ? tes imprécations rétabliront-elles tes affaires? en deviendras-tu plus riche et plus content ? Si tu loues Dieu dans ton infortune, ton salut est assuré, dit saint Jean Chrysostome (*Homilia* I, *ad populum Antiochenum*) : mais si tu te laisses emporter à la fureur et aux blasphèmes, ton âme et tes richesses seront enveloppées dans une même ruine; et bien loin que ton impatience répare tes pertes, elle ne servira qu'à les augmenter. Résigne-toi, mon frère, à la volonté du Seigneur, et quelque chose qui t'arrive, dis dans un esprit de soumission aux impénétrables jugements de sa providence : *Le Seigneur m'avait donné du bien, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit à jamais béni.* Si le feu a consumé tes maisons et tes richesses, songe, dit saint Chrysostome, qu'il n'épargna pas celles de Job. Si tu endures la faim et le froid, console-toi par le souvenir de Lazare, plus vertueux et plus malheureux encore que toi; par le souvenir des prophètes, des apôtres, des martyrs et de tant de saints, qui, par une héroïque patience, se sont élevés au-dessus de toutes les disgrâces de la vie. Jamais est-il sorti de leur bouche la moindre marque d'impatience? Jamais se sont-ils plaints de Dieu, eux qui le remerciaient des disgrâces qu'il leur envoyait, et qui, comme les trois enfants de la fournaise, chantaient ses louanges au milieu des plus dévorants brasiers?

Ils étaient hommes comme nous, mais nous ne sommes pas saints comme eux : ils étaient plus affligés que nous, mais nous n'avons pas les mêmes sentiments de Dieu qu'eux. Les uns disgraciés et exilés, les autres couchés sur un lit de douleur, comme un criminel sur une roue; ceux-ci deshonorés et persécutés, ceux-là meurtris de coups et mis à mort : tous, au milieu de leurs maux dont la main de Dieu les frappait, ouvraient leurs bouches pour le louer et le bénir. Pourquoi n'en est-il pas de même de nous? pourquoi au contraire, par une diabolique fureur, regardons-nous le Seigneur comme notre ennemi, et éclatons-nous en de scandaleuses paroles qui le déshonorent?

Rentrons donc en nous-mêmes, pour remercier Dieu de nos malheurs, dit saint Jean Chrysostome, et n'oublions jamais cette importante vérité, que comme il n'y a rien qui lui plaise davantage que d'humbles actions de grâces, en quelque état qu'on se trouve; il n'y a aussi rien qu'il haïsse davantage que les murmures et les blasphèmes. Pouvant profiter de nos disgrâces, serions-nous assez malheureux, que de n'en pas faire un bon usage; et de ce que le ciel a destiné pour notre sanctification, lorsque nous le recevons dans un esprit de soumission à ses volontés, en ferions-nous la matière de notre réprobation, par un esprit de soulèvement et de révolte? Loin donc d'un serviteur de Dieu, ces imprécations et ces blasphèmes. Emploierait-il pour le maudire, une langue qui lui a été donnée pour chanter ses louanges, afin que le remerciant des afflictions mêmes qu'il lui envoie, sa patience lui tienne lieu de tout bien ?

Lorsqu'on coupe un arbre, c'est une excellente comparaison de saint Chrysostome (*Homil.* 5), il en pousse des sillons plus verts, et semble se revêtir d'un plus bel ornement que n'était celui qu'il a perdu; de même, mon frère, quand un injuste usurpateur t'aurait dépouillé de tous tes biens, quand une longue maladie t'aurait ravi la meilleure partie d'une florissante jeunesse : si par une humble résignation aux ordres du Seigneur, tu ne laisses pas de le bénir, sache que de ta patience et de ta vertu, naîtront des richesses spirituelles plus florissantes que jamais, au lieu que t'abandonnant à de sacriléges blasphèmes ou à d'inutiles murmures, tes pertes redoubleront, et pour le temps et pour l'éternité.

Je préviens peut-être ici ce que tu me veux dire, que ce n'est ni par aversion ni par haine de Dieu, que tu blasphèmes, mais par une maudite habitude que tu as contractée. Je l'accorde, mais crois-tu par là en être moins coupable, et que cette malheureuse habitude te justifie?

C'est par habitude que tu blasphèmes, il y a donc longtemps que tu persévères dans ton péché? il y a donc longtemps que tu irrites Dieu et que tu le provoques à une impitoyable vengeance ?

Ce n'est ni par surprise, ni par quelque violente tentation, c'est par profession et par état; tu es devenu habile dans ce fatal

métier, pour t'y être exercé depuis plusieurs années : tu fais aux autres des leçons d'impiété, du haut de cette chaire de pestilence où tu es assis. C'est par habitude que tu blasphèmes : tu es donc par habitude l'ennemi juré de Dieu, le suppôt du démon, l'instrument de Lucifer? Tu es donc, comme le magicien Élimas, l'agent de Satan, *qui ne cesses de détourner des voies de Dieu les vrais fidèles*, par le mépris que tu leur inspires pour son adorable majesté? Ne crains-tu pas, malheureux, d'être frappé, comme lui, d'aveuglement? ne crains-tu pas que le feu du ciel ne descende sur toi, comme il descendit autrefois sur ces insolents officiers qui insultaient à Élie, ou que la terre ne s'ouvre sous tes pieds pour t'engloutir, comme elle fut ouverte pour abîmer ces trois fameux blasphémateurs de l'ancienne loi? Si un homme qui a vivement choqué un autre, appréhende de paraître devant lui, quoiqu'ils se fussent réconciliés : quelle doit être ta frayeur et ton trouble, toi qui blasphèmes aujourd'hui, et qui peut-être dès demain dois être cité devant le tribunal de Dieu, pour lui rendre compte de ton abominable vie?

Ce que je te puis dire, est que tu as déjà un pied dans l'enfer, et que bientôt tu y descendras, si tu ne te hâtes de te corriger de cette mauvaise habitude : voici le remède que le Saint-Esprit même veut que tu y apportes : *Jurationi non assuescat os tuum; multi enim casus in illa. Ne t'accoutume pas à jurer* (*D. Chrysost.*, *hom.* V, *ad populum Antiochenum*). Si tu le fais, tu tomberas par plusieurs endroits; et si malheureusement tu en as contracté l'habitude, impose-toi de sévères et d'humiliantes peines pour la perdre.

Du jurement on passe aisément au blasphème, dit saint Chrysostome, et à force d'avoir souvent en bouche le nom de Dieu, il est impossible qu'on ne lui fasse injure. Abstiens-toi donc de jurer, et tu ne blasphémeras plus, et quand je te dis de t'en abstenir, ajoute saint Chrysostome, je ne t'ordonne rien d'impossible : tu le peux faire, pourvu que tu y apportes un peu de soin, pourvu que tu pries qu'on t'en avertisse, et qu'après avoir connu l'énormité de ton crime, tu t'en châties. Si ta langue a été jusqu'ici le fatal instrument du démon : n'est-il pas temps qu'elle devienne l'organe des louanges divines? dit ce Père; et si elle a travaillé pour ta mort, en déshonorant ton Dieu, n'est-il pas juste qu'elle te serve à des usages de vie et de salut, en faisant réparation d'honneur à son adorable majesté? Mais comme il arrive souvent qu'il y a plus de gens qui entendent blasphémer, qu'il n'y a de blasphémateurs, que doit-on faire pour apporter quelque remède à ce péché et en arrêter le cours? C'est ce que je vais vous expliquer dans la suite de ce discours.

SECOND POINT.

Ce que saint Bernard a dit de la médisance, qui attaque les hommes, nous le pouvons dire à proportion du blasphème, qui est une espèce de médisance encore plus énorme qui offense Dieu (*Bern. de triplici Custodia, manus, linguæ et cordis*). Cette médisance est comme une épée à deux tranchants, qui d'un seul coup blesse trois personnes, celui qui médit, celui dont on médit, et celui qui entend médire : celui qui médit, parce qu'il se fait par son péché une plaie mortelle; celui dont on médit, parce qu'il est outrageusement blessé dans son honneur; celui qui entend médire, parce que souvent sa complaisance et son silence le perdent lui-même.

Ne pouvons-nous pas dire la même chose du blasphème? Quel crime dans celui qui le vomit! quelle injure à Dieu qu'il attaque! Mais aussi quelle plaie dans l'âme de celui qui l'écoute tranquillement et qui le souffre! Ne vous y trompez pas, mes frères, entendre blasphémer le nom de Dieu, et demeurer indifférent et froid, comme si l'on ne devait prendre aucune part à l'outrage qu'on lui fait, c'est participer au péché d'autrui.

Dans l'ancien Testament nous trouvons un roi (c'est le pieux Ezéchias) qui déchire ses habits royaux, pour marquer avec quelle vive douleur il entend les blasphèmes de l'abominable Rabsacez : et il le fait, dit saint Jérôme, dans l'appréhension qu'il a, que ce ne soit à cause de ses péchés et de ceux de son peuple, que cet impie éclate en malédictions contre un Dieu, qu'il voit si mal servi de ses propres sujets.

Dans la loi nouvelle, un pontife, transporté d'un faux zèle, déchire de même ses habits dans cette ridicule pensée qu'il a, que Jésus-Christ, en se disant fils de Dieu, a blasphémé.

Et vous, messieurs, et vous, qui avez encore plus d'obligation à Dieu que ce roi; vous à qui *un zèle selon la science* doit inspirer de plus vifs sentiments des injures qu'on lui fait, qu'une hypocrite piété n'en inspirait à ce méchant ministre : vous souffrirez, sans venger le Dieu des armées et le Seigneur des vertus, qu'on flétrisse son nom par d'énormes et de scandaleux blasphèmes? Quels sentiments avez-vous de Dieu, dans cette lâche indolence, et quels sentiments a-t-il de vous?

Quels sentiments, dis-je, avez-vous de Dieu? Car, s'il est votre Père, votre Maître, votre ami, votre souverain; si ces qualités partagées dans les autres, se trouvent réunies en lui : n'êtes-vous pas obligés par une infinité de titres, de défendre sa gloire? et pouvez-vous, sans péché, souffrir qu'on perde en votre présence, le respect qu'on lui doit? Que penseriez-vous d'un enfant qui écouterait froidement les malédictions qu'on vomirait contre son père? d'un serviteur, qui ne témoignerait aucun ressentiment des outrages qu'on ferait à son maître? d'un ami, qui, par un injurieux silence, souffrirait les infamies qu'on dirait de son ami? d'un sujet qui demeurerait indifférent et insensible aux discours séditieux dont on flétrirait la gloire de son souverain? Ce n'est pas là, diriez-vous, un enfant bien né, un serviteur fidèle, un ami sincère, un vrai sujet : ils méritent tous d'être sévèrement châtiés de leur molle et lâche indolence.

Comme donc, Dieu vous tient lieu de toutes ces choses ; comme jamais il n'y eut père, maître, ami, souverain tel que lui : jugez de ses sentiments par les vôtres, ou corrigez les vôtres par les siens. Reprochez-vous votre indolence, rougissez de votre maudite honte, et apprenez que si Dieu dans sa colère vous abandonne à des misères publiques ou à des calamités particulières, c'est souvent parce que vous l'avez abandonné vous-mêmes, sans le venger de ceux qui, en votre présence, blasphémaient son saint nom.

Saint Chrysostome semble ne point rendre d'autre raison que celle-là, du malheur de la ville d'Antioche et de la vengeance que l'empereur Théodose avait résolu d'en tirer (*D. Chrysost., hom.* 2, *ad populum Antioch.*). Les statues de ce prince ayant été renversées dans une sédition publique, il envoya ses lieutenants-généraux pour mettre la ville à feu et à sang. Ces pauvres peuples, tout troublés et tout consternés, n'attendaient plus que la mort; mais saint Chrysostome prit de là occasion de leur représenter que Dieu n'avait permis qu'on eût traité l'empereur avec tant d'indignité, qu'à cause qu'ils avaient souffert des blasphémateurs qui l'avaient traité lui-même avec un outrageant mépris.

Si vous aviez puni ceux qui ont manqué de respect pour la divine majesté, vous n'auriez pas manqué vous-mêmes à celui que vous devez à l'empereur. N'était-il pas plus à propos de châtier ces criminels, au péril même de vos vies, que d'être réduits par leur insolence, au funeste état où nous vous voyons ? La faute est particulière ; mais elle est devenue par votre lâche tolérance un crime public. C'est à cause de leur insolence que vous craignez ; mais vous êtes en danger d'être punis comme complices de leur crime. Si vous aviez chassé de votre ville ces scélérats, vous seriez affranchis de ces inquiétudes et de ces alarmes.

Combien de fois vous ai-je avertis, que vous ne pouviez sans péché souffrir les blasphémateurs ? vous avez méprisé mes conseils ; vous voyez présentement où vous en êtes, et de quelle manière Dieu punit une si cruelle négligence, en permettant que votre souverain sur la terre se venge des injures que vous avez faites à ses statues, parce que vous ne vous êtes pas mis en peine de châtier ceux qui avaient blasphémé contre le souverain des souverains mêmes.

Il est donc vrai, et hélas ! il n'est que trop vrai, qu'on ne peut, sans s'exposer aux justes vengeances de Dieu en ce monde et en l'autre, écouter tranquillement et patiemment les blasphémateurs qui l'outragent. Si la famine a désolé nos plus belles provinces ; si une disette presque universelle a changé la face de ce florissant royaume ; si les saisons semblent toutes renversées : accusons-en notre indolence, et le peu de soin que nous prenons de venger Dieu des blasphèmes qu'on vomit contre lui.

Ce que vous avez à faire en cette rencontre, mes frères, le voici. Si ceux qui profèrent ces blasphèmes sont au-dessus de vous, gémissez sur eux et demandez à Dieu leur conversion. S'ils vous sont égaux, séparez-vous d'eux, et renoncez à leur amitié : et s'ils vous sont inférieurs, corrigez-les et les punissez sévèrement.

Pères et mères, châtiez sans compassion ces enfants qui ont l'insolence de blasphémer le nom de Dieu. Maîtres et maîtresses, chassez de vos maisons ces serviteurs impies ; et appréhendez, comme le brave Ezéchias, de vous attirer à vous-mêmes les malédictions du ciel en les souffrant. Sanctifiez vos mains par une action aussi sainte, que sera celle de les corriger avec toute la sévérité que mérite un tel crime.

Enfin, qui que vous soyez, ne blasphémez jamais le nom de Dieu, et ne souffrez pas que d'autres le blasphèment en votre présence. S'il vous reste encore quelque étincelle de foi et de raison, si votre péché n'a pas encore éteint en vous toutes les lumières du christianisme et du bon sens, appliquez-vous à cette réflexion, que je vous prie de faire : Jésus-Christ étant près de mourir, et un des deux larrons qui étaient à ses côtés, vomissant contre lui d'horribles blasphèmes ; l'autre, plus patient et plus sage, lui dit : *Ne craignez-vous point d'être puni de Dieu... vous qui vous trouvez condamné au même supplice ? A notre égard, c'est avec justice que nous sommes punis, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée; mais cet homme contre lequel vous blasphémez n'a fait aucun mal* (*Luc.*, XXV).

Voilà, mes frères, la réflexion que je voudrais que vous fissiez ; je m'assure que si vous y aviez pensé, vous renonceriez bientôt à cette maudite habitude que vous avez de blasphémer, et que vous diriez à ceux qui blasphèment, ce que ce bon larron disait au mauvais. Ce qui vous porte, et plusieurs autres à ce péché est, tantôt le fâcheux état de vos affaires, tantôt les mauvais services qu'on vous a rendus, tantôt l'indigence où vous êtes réduits, tantôt l'impuissance où vous vous trouvez de réussir dans vos desseins, tantôt le désordre de votre famille, l'humeur capricieuse d'une femme, le libertinage et l'indocilité d'un enfant : mais souvenez-vous qu'en tout cela, vous ne souffrez rien que vous n'ayez mérité de souffrir ; que ce sont là des peines dues à vos péchés, et dont vous pourriez faire un bon usage, si vous les offriez à Dieu, au lieu d'éclater en imprécations contre lui : *Nos digna factis patimur ; hic autem quid mali fecit ?* Mais après tout, quel mal Dieu a-t-il fait, pour être traité avec tant de mépris et d'insolence ; et que gagnerez-vous en murmurant et en blasphémant contre lui ? Oh ! que j'appréhende que ce ne soit sur vous, comme sur ce mauvais larron, que la colère de Dieu n'éclate ! et que vous ne ressentiez par une triste expérience, qu'il est très-difficile qu'un blasphémateur se sauve ; je dis difficile, et non pas impossible, afin que vous travailliez sérieusement à vous corriger de ce péché, et à vous mettre en état de dire à Dieu, comme ce larron pénitent : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez entré dans votre royaume,*

C

CHRETIEN

Religion et vie chrétienne, esprit du christianisme, dignité et devoirs du chrétien.

PREMIER DISCOURS. (1)

Miserunt Judæi sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui dire : Qui êtes-vous? (*S. Jean, ch.* II.)

Cette demande est plus mystérieuse et plus étendue que vous ne pensez, mes frères. Les Juifs autrefois surpris de la sainte et austère vie de Jean-Baptiste, lui envoyèrent des députés, pour savoir de lui, *qui il était :* mais aujourd'hui on vous presse vous-mêmes de vous interroger sur vos qualités et sur vos devoirs, afin que vous citant au tribunal d'une timide et sincère conscience, vous connaissiez effectivement qui vous êtes.

Il n'eût pas été difficile à saint Jean de répondre à la proposition que les prêtres et les lévites lui faisaient. La vérité même ayant dit de lui qu'il *était prophète et plus que prophète, le plus grand et le plus saint des enfants des femmes*, ne pouvait-il pas se flatter de l'illustre nom d'Elie, lui qui en avait l'intrépidité et le zèle; de celui de prophète, lui dans l'esprit duquel toutes leurs lumières étaient réunies; de celui de précurseur et d'ange, lui qui non-seulement en avait l'innocence, mais qui en faisait les fonctions?

A notre égard il s'en faut bien qu'il en soit de même. Nés dans le péché d'origine, esclaves volontaires de mille péchés actuels, enfants et victimes tout ensemble de colère, que pouvons-nous répondre qui ne nous humilie? Purs néants, avant que nous venions au monde; *misère, péché, vanité*, quand nous y sommes; *cendre, corruption, poussière*, quand nous en sortirons : voilà notre état, voilà ce que nous pouvons répondre, quand on nous dit : *Qui êtes-vous?*

Oserais-je bien cependant vous flatter aujourd'hui par un autre endroit, et pour vous faire oublier en quelque manière votre misère, vous faire jeter les yeux sur l'infinie miséricorde qui vous en a tirés? Qui êtes-vous donc? Je ne dis pas par rapport à votre nature, mais par rapport à votre vocation; je ne dis pas en qualité d'hommes, mais en qualité de chrétiens : *Qui êtes-vous?*

Ici les choses changent bien de face. Que le vieil Adam se retire, que le nouveau paraisse. Une nouvelle splendeur se répand sur tout le corps du christianisme; *c'est un ciel nouveau, c'est une terre nouvelle.* Des hommes aimés de toute éternité, voilà ce qu'ils sont, si l'on remonte jusque dans les décrets de Dieu; des hommes rendus participants de la nature divine, voilà ce qu'ils sont par le premier sacrement qu'ils reçoivent; des hommes appelés au royaume céleste, comme héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ, voilà ce qu'ils seront un jour, pourvu qu'ils répondent à la sainteté de leur vocation.

(1) Ce discours est pour le troisième dimanche de l'Avent; il peut aussi servir pour le mardi de la première semaine de carême.

Mais n'en dis-je pas trop? Non, mes frères, pourvu que vous unissiez deux choses que vous ne devez jamais séparer : votre qualité et vos devoirs, la grâce du christianisme et votre fidélité à y répondre, ce que Dieu a fait pour vous et ce que vous devez faire pour Dieu et pour vous-mêmes. Qui êtes-vous par la gratuite miséricorde du Seigneur qui vous a faits chrétiens? Et qu'attend-il de votre reconnaissance, pour remplir le mérite d'un si grand nom? A quel degré de gloire êtes-vous élevés? A quel degré de sainteté et de perfection devez-vous tendre? *Agnosce quantum valeas, et quantum debeas.*

Ces cinq ou six petits mots de saint Augustin vont faire tout le sujet de ce discours. Considérez ce que vous valez, première réflexion. Considérez ce que vous devez, seconde réflexion. Qu'avez-vous reçu? Qu'avez-vous promis? Quelle est la grâce de votre baptême? Quels sont les vœux de votre baptême? L'excellence de votre vocation, la sainteté de votre vocation : réglez l'une sur l'autre; si vous les séparez, vous ne les séparerez jamais impunément.

PREMIER POINT.

A quelle balance pèserons-nous l'homme, pour connaître ce qu'il vaut? J'entends Dieu qui dit à Ezéchiel : *Fils de l'homme, prends une balance : pèse les cheveux de ta tête et les poils de ta barbe, après que tu les auras coupés.* Mais je remarque en même temps qu'il veut *qu'il en brûle une partie au milieu de la ville, qu'il jette le reste au vent, tant ils lui paraissent légers et de nulle valeur* (*Ezech.*, V).

Isaïe de même prend par son ordre la balance, et comme il voit que toutes les créatures réunies ensemble ne pèsent rien, il reconnaît qu'elles ne sont devant Dieu que *comme une goutte d'eau qui coule d'un seau, que comme un petit grain qui à peine donne la moindre inclination à une balance. Tout ce que le Liban a d'arbres ne suffirait pas pour allumer le feu de son autel : tout ce que la terre porte d'animaux*, ne mériterait pas de lui être offert en holocauste. Rois de la terre, savants du siècle, conquérants tant redoutés et si peu aimés : *Vous êtes devant lui comme si vous n'étiez point, il vous regarde comme un vide et comme un néant* (*Isa.*, XL).

Prophètes des anciens temps, quelque justes que soient vos balances, permettez-moi de vous dire qu'elles étaient bonnes pour ces premiers siècles, où de l'homme avec Dieu il y avait encore moins de comparaison qu'il n'y en a d'une goutte d'eau avec l'océan et d'un grain de sable avec tout le globe de la terre : mais, par l'infinie bonté du Seigneur, les choses depuis vous semblent avoir bien changé de nature et de prix. D'un côté j'entends saint Pierre qui dit *que ce n'est pas avec des choses aussi corruptibles que sont l'or et l'argent, que nous avons été rachetés, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, agneau sans défaut et sans tache* (I *Petr.*, I). D'un autre côté j'entends saint Paul qui nous exhorte *de rendre grâces à Dieu le Père de ce que, par une charitable*

effusion de sa lumière et de sa grâce, il nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints, nous ayant arrachés de la puissance des ténèbres pour nous faire passer dans le royaume de son Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons été rachetés (*Col.*, II).

Or, de là je tire avec saint Augustin et saint Prosper deux grandes conséquences : la première, que de nous-mêmes nous ne méritons rien, que de nous-mêmes nous ne sommes rien, à moins qu'on ne dise que *par notre nature* nous ne sommes *que des enfants de colère* et des objets de mépris.

La seconde que, n'étant rien comme hommes, nous sommes quelque chose de grand comme chrétiens ; que ne méritant rien par notre nature, nous devenons dignes de quelque chose par notre adoption ; que la miséricorde de Dieu, touchée de nos misères, ayant jugé à propos de donner son Fils unique pour la rédemption des hommes, ces hommes rachetés par un aussi grand prix commencent à acquérir une nouvelle grandeur ; que le Créateur et la créature, le tout et le néant ayant été mis dans une même balance, ce qu'il y avait de plus vil et de plus misérable est devenu grand et précieux, par rapport à ce qu'il en a coûté pour l'acquérir.

Que vaux-tu donc, chrétien, par cet endroit? ce que vaut l'or et l'argent ? Non, ce n'est pas là ton prix ; ce que vaudraient des trésors immenses, qu'un prince également sage et charitable aurait donnés pour toi? Non, ce n'est pas là ton prix ; ce que vaudraient la vie et le sang de ce prince, qui l'aurait généreusement sacrifié et répandu pour toi ? C'est là beaucoup, mais ce n'est pas encore là ton prix. L'incarnation d'un Dieu, la mort et les souffrances d'un Dieu, la vie et le sang d'un Dieu, voilà ce que tu as coûté ; c'est ce prix infini que sa gratuité et excessive charité a bien voulu donner pour toi.

Oui pour toi, qui ne méritais que son indignation et ses vengeances. Oui pour toi, qui, exposant avec une insupportable fierté de vains titres de noblesse, estimes si peu celui de ton adoption ; qui, disputant avec le fer un ridicule point d'honneur, ou un morceau de terre, sacrifies à un vil intérêt la plus solide de toutes les gloires et le plus précieux de tous les héritages. Oui pour toi, qui, comme riche et comme noble, fais tant valoir les avantages de ta naissance ou de ta fortune ; qui, comme chrétien et empourpré du sang de Dieu, estimes si peu la grâce de ton baptême et l'excellence de ta vocation ; qui, te devant tout entier à Dieu, et par justice et par reconnaissance, le paies si souvent d'une lâche et noire ingratitude.

Commence donc, mon cher frère, à connaître ce que tu vaux par le prix que tu as coûté. Tu vaux tant, pourquoi te donner pour si peu? Pour ce plaisir de bête, pour ces richesses périssables, pour cette misérable créature? Tu vaux tant : *Tanti vales*, tant que nulle pensée ne le peut concevoir, que nulle chose sur la terre ne peut lui être comparée ; que tous les biens, tous les honneurs, tous les plaisirs du monde, sont moins qu'un peu de poussière et de fumée, en comparaison de ce que tu coûtes. Tu vaux tant par ta qualité de chrétien : *rends-en grâces à Dieu le Père*, qui, nonobstant ton indignité et ta misère, *t'a mis en état d'avoir part au sort des saints ;* qui, sans aucun besoin de son côté, sans aucun mérite du tien, *t'a arraché de la puissance des ténèbres pour te faire passer dans le royaume de son Fils.*

Qu'étais-tu avant ton baptême? Qu'es-tu par la grâce du baptême? Avant ton baptême, tu étais sous la puissance de satan ; par ton baptême tu en es délivré. Avant ton baptême tu étais exclus du royaume céleste ; par ton baptême tu y acquiers une espèce de droit. Avant ton baptême tu étais esclave et pire que tous les esclaves ; par ton baptême tu es tiré de ta captivité et entres dans la liberté des enfants de Dieu. Avant ton baptême tu étais dans l'erreur et dans la confusion du péché ; par ton baptême tu es éclairé d'une lumière d'en haut et rempli de grâce : non-seulement libre, mais saint, non-seulement saint, mais enfant de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ (1).

Comment cela, mes frères, et par quelle raison sommes-nous devenus tout d'un coup si grands? Je n'en vois aucune que la pure et gratuite miséricorde d'un Dieu. Nous avons été appelés au christianisme *par sort*. C'est *par sort* que nous avons été rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints.

Quand le sort tombe, c'est indépendamment du choix et du mérite de ceux sur lesquels il tombe. Celui de l'apostolat pouvait tomber sur Barsabas, aussi bien que sur saint Mathias ; dans celui de notre vocation au christianisme, nous n'avions pas plus de droit qu'en ont tant de Turcs, tant d'infidèles, tant de peuples plongés dans les erreurs et dans les abominations de l'idolâtrie. Au même jour, au même moment que nous sommes venus au monde, au même jour, au même moment que nous avons été faits chrétiens sur les fonts de baptême, que de millions d'enfants ont été privés de cette grâce! Le sort est tombé sur nous ; et vous l'avez ainsi voulu, ô mon Dieu : bien différent en cela de ceux qui, parmi les hommes, le jettent, de la volonté desquels il ne dépend pas de le faire tomber là où il leur plaît. C'est entre vos mains que notre sort a été ; mais vous en avez disposé comme il vous a plu : heureux de ce qu'il est tombé sur nous, et que vous nous avez fait entrer en participation de celui des saints : *Dignos nos fecit in partem sortis sanctorum.*

Mais quelles en sont les suites? quel nou-

(1) Libertatis serenitate perfruuntur, qui tenebantur ante captivi : cives Ecclesiæ sunt qui fuerunt in peregrinationis errore, et in sorte justitiæ versantur qui fuerunt in confusione peccati. Non enim tantum liberi, sed et sancti ; non solum sancti, sed et filii, sed et cohæredes... vides quot sunt Baptismatis largitates (*D. Chrysost. homil. de Baptizatis. Aur.*, *lib.* I, *contra Julianum*, *c.* 2).—Redditur nobis novitas per Baptismum, vetustate decedente deoneratur anima sarcinis peccatorum ; ut libertate novæ vitæ induta, adversus diabolum cum adjutorio divino valeat fortiter dimicare (*D. Aug. lib.* IV *symbol.*, *c.* 9).

veau prix cette grâce du christianisme met-elle dans nos âmes? qu'est-ce que le Sacrement de baptême y produit? Demandez-le à saint Augustin; il vous dira que nous y devenons tout autres que nous n'étions; que, semblables à ces édifices ruinés dont on ne peut se servir, à moins qu'on ne les rebâtisse, nous avons été renversés, afin d'être réédifiés tout de nouveau par ce savant architecte qui, sur les débris d'une méchante masure, a élevé le plus magnifique de tous les palais, un temple où demeure le Saint-Esprit (1).

Demandez-le à Tertullien; il vous dira que sans pompe, sans appareil, sans frais, avec un peu d'eau et quelques paroles, nous sommes spirituellement régénérés et ressuscités (2); qu'avec cet élément si simple et ces paroles si courtes : *Ego te baptiso in nomine Patris et Filii, et Spiritus sancti*, nous sommes purifiés de nos péchés, délivrés de la tyrannie du démon, appelés à l'héritage céleste et à une espèce de société avec les trois divines personnes. Païens, vous n'aviez pas raison d'en être scandalisés; mais vous en aviez d'en être surpris. Vous n'aviez pas raison de faire passer pour vaines des choses si simples, et pour impossibles des effets si magnifiques, rien n'étant plus digne de Dieu que de faire de grandes choses par de petites : mais si vous aviez cru comme nous ce que votre orgueil vous faisait mépriser, vous auriez admiré ce qu'on ne peut assez concevoir, la toute-puissance de Dieu et la dignité d'un chrétien; un Dieu qui, ayant tiré l'univers du néant, donne à un élément animé de sa parole et de son esprit un si grand pouvoir; un chrétien qui, sans de grands frais, sort de sa captivité et d'un néant encore plus grand que n'est celui de la nature, pour renaître au salut et à la grâce.

Demandez-le à saint Léon, il vous dira que les fonts de baptême ressemblent, en beaucoup de choses, au sein virginal de Marie; que, quoique entre Jésus-Christ conçu par l'opération du Saint-Esprit, et le chrétien régénéré par le premier de nos sacrements, il y ait des différences infinies, il s'y trouve cependant de grands rapports; que le même Saint-Esprit, qui rendit la Vierge féconde pour produire Jésus-Christ, rend les eaux fécondes pour nous régénérer (3); que, comme dans la sainte Vierge, la fécondité s'est trouvée unie à la virginité, il y a aussi dans l'Église qui donne des frères à Jésus-Christ, une espèce de virginité féconde et de fécondité virginale; que ni l'âge, ni le nombre de ses enfants ne lui ôtant rien de sa pureté, les chrétiens qui sortent d'elle ont ces admirables avantages d'avoir un Dieu pour principe, une Vierge pour mère et un royaume pour héritage.

Ici plus je cherche la dignité, le prix, le bonheur du chrétien, plus il me paraît incompréhensible. Ses péchés lui sont ôtés par une rémission pleine et entière, et rien ne l'empêche d'entrer dans le ciel, s'il meurt sans avoir souillé la robe de son innocence. C'est là qu'il est régénéré, ressuscité, adopté *par la miséricorde de Dieu, par l'eau de sa naissance, par le renouvellement du Saint-Esprit, par la grâce et les mérites de Jésus-Christ, afin que, justifié, il ait la vie éternelle pour héritage* (Tit., III). C'est là que ce divin esprit descendant en lui, y répand ses dons et ses vertus, dit l'ange de l'école saint Thomas (*D. Th.* III, *p. qu.* 69, *art.* 4). C'est là que, *dépouillé du vieil homme*, dont l'état est non-seulement un état de péché, mais encore d'ignorance, *il est appelé de ses ténèbres à l'admirable lumière du nouveau.*

Mais quels dons, quelles vertus, quelles lumières! Saint Cyprien dit, parlant de lui-même, qu'on en voyait autrefois de surprenantes marques dans les adultes, et l'on pourrait encore de nos jours en voir de semblables, si l'on conservait avec fidélité la grâce de son baptême (*D. Cyprianus, epist.* 1). A présent, ce sont à l'égard des enfants des dons comme assoupis, des qualités et des vertus habituelles, destituées d'action (*Concil. Trid. sess.* VI, c. 7).

Fidèles sans croire, riches sans pouvoir encore disposer de leurs biens, *fondés en charité*, sans en faire les œuvres, appelés à de grandes choses, mais ne connaissant pas encore jusqu'où *va l'espérance de leur vocation;* régénérés et créés, mais n'étant encore *qu'un faible commencement de créature :* voilà leur état. Mais que faut-il qu'ils fassent? Il faut qu'ils réveillent, pour ainsi parler, et *qu'ils excitent la grâce qui est en eux*, dès que, par un plein usage de raison et de liberté, ils en ont reçu le pouvoir.

Vous l'avez promis, mes frères, et comme *Dieu* de son côté est *fidèle à sa parole*, il faut que vous vous acquittiez de la vôtre. Vous l'avez promis; et c'est ce que le Seigneur attend de vous. Vous valez beaucoup, mais vous devez beaucoup; vous avez reçu de grandes grâces, mais vous avez contracté de grands engagements; et pour reprendre ce que j'ai dit d'abord, souvenez-vous de régler sur l'excellence de votre vocation au christianisme, la sainteté et la perfection qu'il demande.

(1) In compaginem corporis Christi, tanquam in unam structuram templi Dei, quæ est ejus Ecclesia, nati homines non ex operibus justitiæ quæ fecerunt, sed renascendo per gratiam transferuntur tanquam de massa ruinæ ad ædificii firmamentum (*D. Aug. epist. ad Dardanum*).

(2) Sine pompa, sine apparatu, sine sumptu, in aqua demissus inter pauca verba tinctus exiit innocens (*Tertul., lib. de Baptismo*).—Miratur incredulitas non credit : miratur enim simplicia quasi vana, magnifica quasi impossibilia (*Tertul., ibid.*).—Nonne mirandum est lavacro dilui in mortem, atque eo magis credendum, si quia mirandum; est id eo ut non creditur? Alioquin eo magis credendum est, qualia enim esse decet opera divina, nisi supra omnem admirationem? (*Ibid.*)

(3) Omni homini renascenti aqua Baptismatis instar est uteri virginalis, eodem Spiritu sancto replente fontum, qui replevit et virginem, ut peccatum quod ibi vacuavit sacra Conceptio, hic mystica tollat ablutio (*D. Leo., ser.* 4, *de Natal.*).—Originem quam sumpsit in utero Virginis pariit in fonte Baptismatis, dedit aquæ quod dedit matri, et obumbratio Spiritus sancti qua fecit ut Maria pareret, eadem facit ut aqua regeneret credentem. (*Ibid.*)

SECOND POINT.

Si pour être chrétien il ne s'agissait que de prononcer et de répéter les vœux de son baptême; s'il suffisait de s'acquitter extérieurement de quelques devoirs de religion, d'entendre la messe, d'assister aux offices divins, de réciter quelques prières, de croire les vérités révélées, d'acquiescer à tout ce que l'Eglise catholique propose, comme article de foi, de se faire même dans l'idée un devoir de les défendre au péril de sa vie; j'ose dire, messieurs, que le nombre des vrais chrétiens serait aussi grand qu'il est aujourd'hui petit; que, quelque étroite que soit la voie qui conduit au ciel, une infinité de gens y marcheraient; qu'il n'y aurait point de secte ni plus universellement répandue, ni plus fidèle à ses obligations que la nôtre.

Mais quand je me représente que cette qualité de chrétien nous engage à des devoirs presque infinis, qu'à proportion de l'excellence de notre grâce, on nous demande d'excellentes vertus, que pour aller au ciel, *il faut avoir une justice plus abondante que celle des scribes et des pharisiens.* Je tremble pour vous et pour moi, trouvant dans l'arche de Noé moins d'hommes que d'animaux, dans l'école de Jésus-Christ moins de disciples que de déserteurs, dans l'Eglise moins de fidèles que de faux frères. Entre l'Israélite et l'Ismaélite, entre le Samaritain et le Juif, entre la vigne abandonnée et le figuier stérile, quelle différence, si ce n'est celle que Jésus-Christ y met, quand il dit *qu'on demandera un plus grand compte à celui à qui on aura donné plus de bien; que le serviteur qui n'aura pas connu la volonté de son maître, sera moins sévèrement traité, que celui qui ne l'ayant pas connue, ne l'aura pas accomplie?*

Il s'agit donc de la connaître cette volonté du souverain maître, et de l'accomplir; disposition d'esprit et de cœur si importante, qu'en cela seul le vrai chrétien peut être heureux. Il se fait dans le baptême entre Dieu et l'enfant une espèce de pacte. Croyez-vous, demande Dieu? je crois, répond l'enfant. Renoncez-vous à satan, à la chair, au monde, aux pompes, et aux œuvres de ces ennemis de votre salut? oui j'y renonce. Dieu parle à l'enfant par la bouche de son ministre; l'enfant répond à Dieu par ceux qui le tiennent sur les fonts sacrés. Dieu qui ne doit rien à l'enfant, le prend sous sa protection; il l'adopte, il le délivre de sa servitude; il s'engage à demeurer en lui comme en son temple, à lui faire part de sa vie et de sa gloire. Voilà ce que Dieu vous a promis, dit saint Ambroise (1) : mais comme il ne s'est engagé à vous que dépendamment de certaines conditions, voyez ce que vous avez répondu et ce que vous lui devez.

Il est vrai que n'étant coupables que d'un péché étranger, on vous a prêté une langue étrangère; mais il est vrai aussi que ce que pour lors vous n'avez pu ni faire, ni dire par vous-mêmes, vous devez le dire et le faire un jour. On a stipulé pour vous comme pour des mineurs ou des muets; mais quand la liberté de la parole et de la raison vous est accordée, c'est à vous à dégager le serment d'autrui, et, si je puis parler ainsi, à vous faire chrétiens vous-mêmes, ratifiant le contrat de votre servitude spirituelle, détestant et quittant pour toujours ce à quoi vous avez renoncé, vous acquittant de ce que Dieu attend de votre fidélité, je veux dire, travaillant à votre sainteté personnelle.

En ce seul mot, toutes les obligations d'un chrétien sont renfermées. Riche ou pauvre, sain ou malade, noble ou roturier, maître ou esclave, souverain ou sujet, on n'est considérable aux yeux de Dieu qu'autant qu'on est saint. Possédât-on les plus belles charges, se distinguât-on par les plus éclatants emplois, fît-on de nombreuses conquêtes, se rendît-on maître de tout le monde, si on ne travaille à sa sainteté, on n'a que le nom de chrétien, et ne faisant rien de ce qu'il faut faire, on est perdu pour jamais.

Instruisez-vous donc ici de votre devoir, mes frères; soyez saints, il n'en faut pas davantage pour répondre à la grâce de votre vocation. Etes-vous appelés et faits chrétiens? *c'est pour être saints, vocatis sanctis?* Vous a-t-on donné une loi? c'est *une loi sainte, lex sancta.* Un esprit intérieur est-il répandu dans vos âmes? c'est *un esprit saint, Spiritus sanctus, qui datus est vobis.* Vous consacrez-vous à Dieu comme une hostie vivante? ce doit *être une hostie toute sainte, hostiam sanctam, viventem.* Vous aimez-vous et vous embrassez-vous? ce doit *être avec de saints baisers, in osculo sancto.* Conversez-vous les uns avec les autres? *vos conversations doivent être saintes, in omni conversatione vestra sancti sitis* (1. *Petr.*, I). Vous appelle-t-on à quelque ministère? *c'est un ministère de saints, in ministerium sanctorum* (1. *Cor.*, XVI). Faites-vous des prières? ce sont *des prières de saints, orationes sanctorum* (*Apoc.*, V). Espérez-vous d'aller au ciel? *c'est la cité des saints, civitatem sanctorum calcabunt* (*Apoc.*, XI).

Mais quelle est la sainteté que je vous demande? Il vous est d'une importance d'autant plus grande d'y faire toute l'attention nécessaire, qu'en ces sortes de sujets rien n'est plus pernicieux que de prendre le change.

Est-ce une sainteté imaginaire et en idée? Une sainteté de protestation et de parole? une sainteté commode et douce, où sans vous faire aucune violence, sans vous séparer de la corruption du monde, sans combattre vos inclinations déréglées, sans vous défaire de vos mauvaises habitudes, vous demeurez tels que vous êtes, tantôt dévots, tantôt mondains, tantôt dans l'assemblée des saints,

(1) Ingressus es regenerationis sacrarium, repete quid interrogatus sis, recognosce quid responderis. Renuntiasti diabolo et operibus ejus, mundo et luxuriæ ejus ac voluptatibus. Tenetur vox tua non in tumulo mortuorum, sed in Libro viventium : Præsentibus Angelis locutus es, non est fallere, non est negare (*D. Ambros., de iis qui initiantur*, c. 2).

tantôt dans celle des pécheurs, sacrifiant la meilleure partie de votre temps ou en divertissements pour l'impureté, ou en affaires pour l'avarice, ou en intrigues pour l'ambition, ou en dépenses pour le luxe?

Vous le voudriez bien de la sorte, et c'est peut-être ainsi que vous vivez : ce que saint Augustin a remarqué n'étant que trop vrai, qu'il y a peu de chrétiens qui ne désirent la sainteté, et qu'il n'y en a presque point qui la veuillent en effet. Tel qui confesse Dieu de bouche, le renonce de cœur; tel qui sait que pour être saint et régler les devoirs de sa vocation, il faut se faire violence, ne se refuse aucune commodité ni aucun plaisir. Tel qui dit qu'il faut bien vivre, mène souvent une vie d'Epicure ou de Sardanapale. Tel qui a promis de renoncer au monde et à ses pompes, se donne impunément la liberté de les faire paraître avec tout ce qu'elles ont d'éclat et de luxe. Satisfaire sa cupidité, nourrir son orgueil, contenter sa passion de se venger, tout cela selon eux s'accorde avec le désir d'être saint et de vivre en chrétien.

Que Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui pleurent, on veut se réjouir; qu'il attache une autre espèce de béatitude à la patience dans les persécutions pour la justice, on serait fâché de souffrir pour elle une légère disgrâce. Volontiers on consent aux vérités chrétiennes, où il n'en coûte rien au vieil homme; mais dès qu'il se faut gêner, on abandonne le parti du nouveau. Ce qui est usure pour les autres, ne l'est pas pour soi; ce qu'on condamne comme une médisance atroce dans les autres, n'est qu'un jeu d'esprit pour soi, ce qui paraît une impiété scandaleuse dans les autres, n'est par rapport à soi qu'une galanterie qui passera avec l'ardeur du sang et la fleur de l'âge.

A ce prix vous ne serez jamais chrétiens; vous en aurez le nom, mais vous n'en remplirez pas les devoirs; vous confesserez Jésus-Christ de bouche, mais vous le renoncerez par vos actions; vous direz que vous voulez être à lui, mais vous lui serez effectivement opposés, d'autant plus coupables que, dans une vocation toute sainte, vous aurez mené une vie païenne (1).

La sainteté qu'on vous demande est une sainteté de séparation et de renoncement, une sainteté qui vous éloigne de tout péché mortel et des voies qui y conduisent, une sainteté qui vous fasse faire un éternel divorce avec les ennemis de votre salut. On connaîtra que vous êtes véritablement chrétiens, si, pour conserver la pureté de votre corps, vous vous défendez ces regards trop libres, ces amitiés sensuelles, ces conversations dangereuses; si, pour réprimer ces mouvements de vengeance, vous produisez des actes de patience et de douceur; si, pour vous empêcher de médire, vous vous privez de voir ces sortes de gens qui déchirent la réputation de leur prochain, et ou vous entendez froidement de malins railleurs qui se déchaînent malicieusement contre vos frères. Formez telle idée qu'il vous plaira de la grâce du christianisme, c'est une grâce de séparation et de renoncement; une grâce qui vous engage à vous séparer du péché et à le combattre.

Vous avez été baptisés, dit un ancien Père; vous avez eu l'honneur de porter un caractère royal, mais souvenez-vous que vous avez d'étranges ennemis sur les bras. Si vous domptez l'avarice, l'impureté vous attaquera; si vous triomphez de l'impureté, l'ambition prendra sa place; si vous résistez avec vigueur à tous ces ennemis, la colère, l'envie, l'ivrognerie, formeront un corps d'armée pour vous perdre. Tous ces péchés ont leurs partisans : le démon, le monde, la chair, sont pour eux; et c'est la raison pour laquelle en vous faisant chrétiens, on vous a obligés d'y renoncer.

Quand vous avez reçu le baptême (application, je vous prie, à ce beau principe de saint Grégoire de Nazianze), le grand dessein de Dieu a été de vous sanctifier et de vous appeler à la participation de son royaume, par une grâce de séparation et de renoncement (2). Le propre de Dieu, dit-il, est de n'avoir et de ne pouvoir jamais contracter la moindre imperfection; le propre des anges, depuis qu'ils ont été confirmés en grâce, est de n'en jamais déchoir : mais comme les hommes ont le malheur de naître avec le péché d'origine, et qu'ils en peuvent contracter une infinité d'actuels, Dieu, qui n'a pas voulu qu'ils fussent éternellement séparés de lui, a cru devoir leur donner un secours proportionné à leurs faiblesses et à leurs besoins. Il les avait déjà tirés du néant par la création, mais il a voulu par son infinie miséricorde les rétablir et réparer en eux les ruines du péché par un renouvellement plus grand que n'a été leur première formation.

Ce renouvellement s'est fait dans le baptême, dit ce savant théologien; c'est là où, comme par un déluge universel, tous nos péchés sont noyés; c'est là où les impuretés et les taches que nous avons contractées par le vice de notre origine, nous sont ôtées. Et comme nous sommes composés de deux

(1) Deprehenderis et detegeris, Christiane, quando aliud agis, et aliud profiteris. Fidelis in nomine aliud demonstras in opere, non tenens promissionis tuæ fidem (*D. Aug., lib. IV de Symbolo., c.* 1)

(2) Omni peccati labe carere, Dei est primæ et incompositæ naturæ audacter etiam addam, et Angelicæ... Peccare autem humanæ ac terrenæ compositionis. Compositio siquidem dissidii origo est, idcirco Dominus minime sibi faciendum putavit, ut figmentum suum auxiliis destitutum, derelinqueret in eoque periculo versantem, ut metuendum esset ne ab eo separaretur, despiceret. Quin potius quemadmodum nos creavit ita creatos instauravit et refinxit, et quidem figmento diviniori, quod ut vitæ rursum ineuntibus signaculum est, ita iis qui adultiori ætate sunt gratia etiam est collapsæque imaginis erectio... Quando quidem autem duabus partibus, hoc est animo et corpore constamus, quarum altera in aspectum cadit, altera oculorum sensum fugit; duabus quoque rebus constat Baptismus, aqua scilicet et Spiritu, illa visibili et corporeo modo accepta; hoc vero incorporeo et invisibili concurrente; illa typica, hoc vero et intimos animi sensus purgante. Hæc primæ nativitati opem et adjumentum ferens ex veteribus novos, et humanis divinos efficit, absque igne rursus conflat, et absque confractione rursus effingit (*Gregorius Nazianzenus, orat.* 40).

parties, d'une partie vivante et d'une partie invisible, de corps et d'âme, qu'a fait Dieu? Il a voulu que deux choses dans le baptême y répondissent, l'eau qu'on y emploie d'une manière visible et naturelle, et l'esprit dont la vertu produit son effet d'une manière spirituelle et invisible. Ce que l'eau fait au dehors, l'esprit le fait au dedans; l'eau lave le corps, mais l'esprit divin donne à l'âme les secours dont elle a besoin dans le déplorable état où elle se trouve. Un être céleste prend la place d'un être corrompu; le chrétien y devient un vase nouveau, comme par une nouvelle fonte, où, sans employer d'autre feu que celui de l'esprit de Dieu, il reçoit une forme toute nouvelle.

Ce vase cependant est encore faible, la grâce qui y est renfermée peut se perdre. La concupiscence liée dans un chrétien n'y est pas entièrement détruite. Il est sorti des terres d'Egypte, mais il n'est pas pour cela sans ennemi; il le porte dans son sein, cet ennemi qu'il est obligé de combattre, mais qu'il n'est pas sûr de vaincre, puisque la grâce avec tous ses efforts peut bien l'affaiblir, mais qu'elle ne peut le faire mourir entièrement (1).

Que nous sommes heureux d'un côté d'avoir reçu de si puissants secours; mais que nous sommes à plaindre d'un autre d'avoir un si redoutable ennemi! Sommes-nous sauvés par le baptême? Oui, et si nous étions morts après l'avoir reçu, le ciel eût été notre partage. Mais sommes-nous entièrement sauvés par ce sacrement, en sorte que nous n'ayons plus rien à faire après l'avoir reçu? Non, répond saint Augustin (2). Une malheureuse langueur nous rend si faibles dans la tentation, que, sans un secours continuel de la grâce, nous ne pouvons nous rétablir. Nous avons tant d'ennemis à combattre, que, sans de sages et salutaires précautions, nous succomberons sous leurs cruels efforts. C'est pourquoi qu'est-ce qu'on nous dit? Séparez-vous de ces ennemis de votre salut, soyez en garde contre eux, renoncez-y. Ne faites jamais de pacte ni avec le démon, ni avec le monde; fuyez les pompes du siècle, fuyez les œuvres de la chair, si vous voulez vaincre et vous sauver.

Importante instruction! mais qui est-ce qui en profite? Moyen efficace pour rendre un chrétien saint, et lui faire remplir les devoirs essentiels de sa vocation; mais où est l'homme qui se l'applique dans la conduite de sa vie et la réformation de ses mœurs? Où trouverons-nous parmi tant d'hommes quelques chrétiens, et à quelles marques les connaîtrons-nous, demande saint Jean Chrysostome (3)? Sera-ce par les lieux où ils se trouvent, par les paroles qu'ils disent, par les habits qu'ils portent, par les compagnies qu'ils fréquentent, par les bonnes œuvres qu'ils font?

Les théâtres, les maisons de débauches, les académies de jeu, voilà les lieux qu'ils fréquentent : médire des uns, flatter les autres, corrompre ceux-ci par des discours lascifs, entraîner ceux-là au péché par de violentes menaces; voilà les paroles qu'ils disent. Faire de monstrueuses dépenses, en meubles, en équipages, en jupes, en étoffes riches et magnifiques, ne rien refuser au luxe que ce que l'avarice ou la pauvreté lui refuse; voilà de quelle manière on en use à l'égard de ses habits et de ses parures : fuir la société des gens de bien, rechercher celle des hommes perdus, des débauchés, des impudiques, des blasphémateurs, des avares, et ce qui en un sens est quelquefois plus dangereux, celle de certains hypocrites et de faux dévots, qui, sous apparence de piété, y renoncent effectivement, pour ne vivre que de l'esprit du monde; voilà les compagnies qu'on fréquente : faire de sa vie un cercle continuel, ou d'occupations frivoles, ou de commerce intéressé, ou de travail purement profane; voilà les bonnes œuvres que l'on fait : hélas! quelle bonté; ou l'on ne pense pas seulement à Dieu, ou peut-être ne le prie-t-on jamais ni soir ni matin, ou l'on ne songe pas plus à élever vers lui son cœur, à lui demander ses grâces, à consulter sa volonté, à lui exposer ses misères, à invoquer son esprit, que si on n'en avait ni récompense à attendre, ni châtiment à appréhender, ni marques de reconnaissance à rendre, ni actes d'amour et de fidélité à faire.

On est chrétien, mais quand? à l'enfance et à l'agonie, quand on n'a encore ni liberté, ni raison, ou quand cette liberté et cette raison sont tellement affaiblies, qu'on n'en peut faire un bon usage. Entre le baptême qu'on donne à l'enfant et le cierge béni qu'on tient devant l'agonisant, quel mélange de foi catholique et d'actions profanes, de péchés et de sacrements, de confessions et de rechutes, d'absolutions extorquées et de sacrilèges commis, de messes entendues et d'irrévérences scandaleuses?

On va quelquefois à l'église, on y récite quelques prières, on sait par cœur les commandements de Dieu, on célèbre quelques fêtes; on se trouve peut-être à quelques assemblées de charité; avec tout cela on aime éperdument le monde auquel on devrait renoncer; on succombe volontairement aux tentations du démon, dont on devrait se défier; on donne toutes ses aises et tous ses plaisirs à la chair qu'il faudrait retenir en servitude. On aime et on hait ce qui flatte, ou ce qui incommode la nature corrompue.

(1) Ipsa concupiscentia cum qua nati sumus finiri non potest, quandiu vivimus. Quotidie minui potest, finiri non potest. (*D. Aug. serm. 45, de Tempore*).

(2) Si a me quisquam quæsierit utrum per Baptismum salvi facti fuerimus, negare non potero dicente Apostolo : *Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis.* Sed si quæsierit utrum per idem lavacrum omni prorsus modo jam nos fecerit salvos, respondebo : non ita est, idem quippe dicit Apostolus : spe enim salvi facti sumus (*Idem. lib.* III, *ad Bonifac., c.* III).

(3) Unde te queam agnoscere? nam sive a loco te discere voluero, in theatris et locis iniquis commorantem intueor, in malignantium consiliis, in foro et in conventiculis hominum perditorum, sive ab aspectus forma, video te cachinnantem et dissolutum, sive a vestitu cerno te nihilo melius compositum, etc. (*D. Chrysost. hom. 23 ad Populum*).

A tel objet que les passions se portent, on y va aveuglément; quelques plaisirs que demandent les sens, permis ou non, bienséants ou déshonnêtes, défendus de Dieu, ou tolérés par une coutume abusive, on les leur donne. Avec tout cela on se flatte d'être chrétien, et à une très-méchante vie on espère d'attacher une bonne mort : ridicule prétention, songe autant pernicieux qu'imaginaire! Nabuchodonosor s'imagina voir en dormant une statue d'or dont les pieds n'étaient que de fer et de terre; mais souvent par un songe tout opposé à celui de ce prince, on se figure qu'à un fantôme de chrétien, dont toutes les actions sont de boue et de terre, on mettra à la fin un homme tout d'or, un homme qui, n'ayant point eu pendant sa vie cette charité qui est plus précieuse que l'or, mourra avec elle dans le baiser du Seigneur.

Ne vous y trompez pas, mes frères, et ne déshonorez plus si indignement la sainteté de votre profession : souvenez-vous de ce que vous avez reçu et de ce que vous avez promis, des grâces qu'on vous a faites et des engagements que vous avez contractés. Il s'agit de tenir à Dieu votre parole, comme il veut vous tenir la sienne; si ses dons sont sans repentir, faut-il qu'il n'y ait que de l'inconstance et de l'infidélité dans vos vœux?

Que ce nom de chrétien, que cette religion et cette loi nouvelle avaient autrefois de force et s'attiraient de respect! Par là, une douce et sainte union régnait dans les familles, par une agréable et charmante dépendance des femmes envers leurs maris, une tendre et fidèle amitié des maris pour leurs femmes; par là, les riches apprenaient à soulager les pauvres, les pauvres à prier pour les riches, les maîtres à commander avec douceur à leurs domestiques, les domestiques à obéir avec joie à leurs maîtres, les grands à user avec crainte de leur puissance, les petits à se tenir heureux dans leur bassesse; tous à servir Dieu avec ferveur, leur prochain avec charité et tendresse.

Que cette sincérité était grande, lorsqu'on aimait mieux rougir que mentir! que ce désintéressement était parfait, lorsqu'on donnait plutôt son bien par aumône, qu'on ne cherchait à le faire valoir par des voies obliques! que cette générosité était charmante, où l'on s'empressait autant à obliger un ennemi dans l'occasion, qu'on s'empresse aujourd'hui d'en trouver une pour s'en venger!

A la gloire d'un si beau nom, et sous les bénignes influences du ciel, quelle tempérance dans ses repas, quel recueillement dans ses prières, quelle patience dans ses afflictions, quelle modération dans sa prospérité, quelle résignation dans ses disgrâces, quelle bonne foi dans les sociétés, quelle équité dans le négoce, quelle intégrité dans le maniement des affaires publiques, quelle exactitude à rendre la justice, quelle noble émulation à s'entre-aider, le dirai-je avec Tertullien, à mourir les uns pour les autres!

Sainteté des premiers chrétiens, qu'êtes-vous devenue? religion si florissante, en quel climat vous êtes-vous retirée? Où êtes-vous, temps heureux où l'on ne distinguait les chrétiens des autres hommes, que par leurs vertus? Voyez, disait-on, comme ils sont doux, patients, charitables, modestes, chastes, désintéressés, ennemis des joies et des divertissements les moins criminels! Depuis ces siècles fortunés, le christianisme est-il devenu tout autre? est-ce un autre Dieu, est-ce une autre foi, est-ce une autre espérance, sont-ce d'autres lois?

Cherchez, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Testament, vous n'y trouverez que des modèles de sainteté, que des exemples qui vous inviteront à être chrétiens et saints partout; dans vos familles, comme Noé, où vous vous renfermerez, pour vous sauver du déluge et de la corruption du monde; dans les épreuves de la volonté de Dieu sur vous, comme Abraham et Isaac, sacrifiant avec courage ce que vous avez de plus cher, et attendant avec soumission le coup du glaive du souverain prêtre. Dans la terre de votre exil, comme Moïse, aimant mieux être les derniers dans la maison du Seigneur, que tenir le premier rang sous les tentes des pécheurs. Dans les persécutions qu'on vous suscitera, comme Joseph, préférant une chasteté haïe aux caresses meurtrières d'une impudique maîtresse.

Vous exposerai-je des exemples plus proches de vous, de tant de magistrats dans les tribunaux, de tant de rois sur leurs trônes, de tant de prélats dans l'Église, de tant de solitaires dans les déserts, de tant de confesseurs et de martyrs, à qui rien n'était plus précieux, que le nom de chrétien qu'ils portaient, rien de plus propre à exciter leur noble émulation et à animer leur zèle? Vous êtes, mes chers auditeurs, *vous êtes les enfants de ces saints* (*Tob.* III); et si vous soutenez comme eux la gloire d'un si beau nom, vous jouirez avec eux de celle que le Seigneur réserve à ceux qui lui sont toujours fidèles.

SECOND DISCOURS (1).

Nonne Moises dedit vobis legem? et nemo ex vobis facit legem.

Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? et cependant aucun de vous n'accomplit cette loi (*S. Jean, ch.* VII).

Si c'est là le péché des Juifs, d'avoir reçu la loi et de ne l'avoir pas accomplie, d'avoir connu la volonté du souverain législateur par le ministère de Moïse, et de s'être peu souciés de la faire, quel est le péché des chrétiens? Quels reproches et quels châtiments s'attirent-ils, lorsque, comblés de plus de faveurs, aidés de plus de grâces, instruits par un plus excellent maître, honorés d'un plus beau nom que les Juifs, ils se rendent par leur infidélité à tant de moyens de salut, coupables d'un plus outrageant mépris, d'une plus noire ingratitude, d'une plus maligne et plus punissable infraction?

Les Juifs ont eu l'ombre des vrais biens,

(1) Ce discours est pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

nous en avons la vérité (1) : ils étaient serviteurs et enfants de l'esclave, nous sommes enfants adoptifs, nés de la libre; ils gémissaient sous le joug de mille onéreuses cérémonies, nous en sommes affranchis; ils avaient la lettre qui tue, nous avons l'esprit qui vivifie; un serviteur leur avait été envoyé pour maître, le nôtre est le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même; ils ont passé par la mer Rouge au désert, nous entrons par le baptême au royaume céleste; ils ont été nourris de manne, nous recevons le corps de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour : grandes différences de faveur et de prédilection, mais grands sujets de reproches, de nouvelles matières de péchés et de peines, si Jésus-Christ, outragé par nos désobéissances, nous dit : *Ne vous ai-je pas donné la loi? et cependant nul de vous ne l'accomplit.*

A ce juste reproche on oppose ordinairement un vain et faux prétexte, l'extrême difficulté qu'il y a de remplir les devoirs du christianisme, de vivre comme doit vivre un vrai chrétien. Lorsqu'on voulut faire avancer les Juifs vers la terre promise, on dépêcha des espions pour en faire la découverte, afin de savoir au vrai la disposition du pays et les mœurs de ses habitants (*Num.*, XIII). Ces espions de retour en dirent des merveilles; que c'était une terre fertile, que les fruits qui y croissaient étaient d'une excessive grosseur, témoins ceux qu'ils en rapportaient; mais ils ajoutèrent que c'étaient plutôt des géants que des hommes ordinaires qui la peuplaient; qu'ils demeuraient dans des villes fortes et bien gardées, et qu'enfin l'air y était si vif, *qu'il dévorait ses habitants.*

Ainsi parlent, ainsi pensent une infinité de chrétiens relâchés. Rien, disent-ils, n'est plus admirable, d'un côté, que le christianisme, mais rien, d'un autre, n'est plus rebutant et plus austère. Beau dans la spéculation, il est inaccessible dans la pratique; fécond en grâces et en récompenses, il demande des exercices pénibles et accablants; il faut être géant, avoir des vertus héroïques et non communes, pour en remplir les différents devoirs.

Pour répondre, à un tel prétexte, d'une manière à ne vous pas flatter mal à propos, mais aussi à ne vous pas décourager, j'avance deux propositions qui vont faire tout le sujet de ce discours. Quand tout ce que l'on dit de la violence qu'il se faut faire, pour vivre chrétiennement, serait vrai, ce ne serait pas une bonne raison, pour vous en dispenser; vous le verrez dans mon premier point. Il est faux que la violence, qu'il se faut faire pour vivre en vrai chrétien, aille à ces excès que l'on dit et que l'on se figure; vous le verrez dans mon second point. Quand la sévérité de la vie chrétienne serait telle que l'on se l'imagine, il faudrait l'embrasser, première proposition; mais c'est mal à propos, et sans fondement, que l'on avance que cette sévérité de la vie chrétienne est aussi fâcheuse et aussi accablante que l'on s'imagine, seconde proposition. Chrétiens lâches! voilà de quoi vous confondre; chrétiens timides, voilà de quoi vous encourager; profitez les uns et les autres de cette importante moralité, si vous voulez éviter ce sanglant reproche de Jésus-Christ : *Ne vous ai-je pas donné ma loi? et cependant nul de vous ne l'accomplit*

PREMIER POINT.

Avant que d'entrer en matière, permettez, messieurs, que je prenne contre vous une précaution qui me paraît nécessaire, de vous prier de ne point apporter ici un esprit prévenu en faveur d'une infinité de chrétiens lâches et efféminés, puisque de mon côté, sans outrer ma matière, je ne vous dirai rien que de solide et de convainquant, pour vous montrer par trois ou quatre propositions enchaînées les unes dans les autres, que quand tout ce que l'on dit des difficultés de la vie chrétienne serait véritable, vous êtes indispensablement obligés de l'embrasser.

Je dis donc d'abord que ne vouloir pas se contraindre dans la vie chrétienne, c'est très-mal connaître son devoir, et renoncer non-seulement à la qualité de chrétien, mais même à celle d'honnête homme, pour s'acquérir la bienveillance des autres, et réussir selon le monde dans ses entreprises.

En effet, que penserait-on, et quelle estime ferait-on d'un homme entêté et plein de lui-même, résolu de ne faire que ce qui lui agrée, voulant que tous les autres passassent par son avis, et ne voulant rien accorder au sentiment des autres? Ne le regarderait-on pas comme un esprit fâcheux et insupportable, et ne dirait-on pas de lui, comme d'Ismaël, qu'il est contre tous, mais que tous aussi sont réciproquement contre lui?

S'il est donc vrai, qu'afin de passer pour honnête homme selon le monde, il faut se faire violence, combattre ses inclinations, aller souvent contre son propre sentiment, mortifier ses passions, se contraindre en une infinité de rencontres; si, à moins de former cette résolution, il est impossible de réussir dans mille choses, où il faut renoncer à son repos et à son jugement, croyez-vous qu'à l'égard du plus important de tous les établissements et du plus essentiel de tous les devoirs, vous pourrez impunément avoir moins de fermeté et de courage? Croyez-vous être un jour bien reçus de dire à Dieu : je ne demandais pas mieux, Seigneur, que de vous servir; mais votre religion était trop austère, et j'eusse acheté trop chèrement la qualité de chrétien?

Vertus morales, vertus évangéliques, vertus civiles, vertus chrétiennes, il n'y en a aucune dont l'objet ne soit difficile; établissement dans le monde, établissement dans

(1) Judæi habebant quondam umbram rerum, nos veritatem: Judæi fuerunt servi, nos adoptivi: Judæi acceperunt jugum, nos libertatem: Judæi maledicta, nos gratiam: Judæi, litteram interficientem, nos Spiritum vivificantem. Judæis servus magister missus est, nobis filius; Judæi per mare transierunt ad eremum, nos per baptisma introimus in regnum: Judæi manna manducaverunt, nos Christum: Judæi primam coli, nos Deum colli (*Salvianus, ad Ecclesiam Catholicam, lib. II*).

la vertu, engagement de société, engagement de religion ; engagement de condition, engagement de christianisme, tout est pénible. Dans le monde êtes-vous riches, êtes-vous pauvres ? êtes-vous dans l'humiliation, êtes-vous dans la grandeur ? Il faut vous résoudre à souffrir. C'est-là, dit le Sage, l'état, la profession, le dirai-je avec lui? l'occupation de tous les hommes, depuis celui qui porte le sceptre jusqu'à celui qui manie la houlette, depuis celui qui porte la pourpre jusqu'à celui qui n'est couvert que de bure, depuis celui qui loge dans de magnifiques palais jusqu'à celui qui demeure dans une vile cahane et une masure à demi ruinée. Les riches souffrent de l'importunité et des murmures des pauvres ; les pauvres souffrent de l'orgueil et de la dureté des riches; les grands souffrent de l'indocilité et de la rébellion des petits ; les petits souffrent des vexations et de la fâcheuse domination des grands. Vouloir dans les uns et les autres trouver un repos sans trouble et un calme sans orage, c'est vouloir tout déranger dans l'ordre de la Providence divine.

Si un homme pour quelque petite difficulté quittait une affaire considérable, un mariage capable de faire sa fortune, un établissement où lui et sa famille seraient avantageusement pourvus ; si, à cause de quelques obstacles qu'il aurait pu vaincre avec un peu de patience et de courage, il laissait là tout, ne passerait-il pas dans le monde pour un lâche et un insensé ?

Mille fois voyant un homme qui embrasse ardemment une bonne affaire, et qui la pousse à bout, un homme qui, ayant ses vues, ne se rebute de rien, tantôt surmontant une difficulté, tantôt donnant tête haissée contre une autre, tantôt sollicitant puissamment un ami, tantôt se mettant en garde contre les ruses et les persécutions d'un ennemi, sacrifiant son temps, son repos, ses veilles, ses plaisirs, sa liberté, à une affaire dont il prévoit qu'il tirera de grands avantages. Mille fois, dis-je, voyant un homme de ce caractère, vous vous écriez: voilà un étrange esprit, voilà un homme d'une grande espérance ; les affaires qu'il entreprend, il les pousse contre vent et marée ; quand un moyen lui manque, il en emploie un autre; quand on lui ferme une porte, il rentre par une autre.

Rendez-vous justice là-dessus, mes frères : la religion et la vie chrétienne sont-elles d'une pire condition ? Y a-t-il moins à gagner, si on s'acquitte de son devoir avec courage, ou moins à perdre, si on les néglige avec une molle et froide indolence? Trouvez-moi une seule condition, telle qu'il vous plaira, où il n'y ait de grandes difficultés à essuyer: A la cour, qu'il faut faire de bassesses ; qu'il faut avoir de complaisances, qu'il faut entretenir d'intrigues ; qu'il faut dissimuler d'injures ! Au négoce, que d'embarras, que d'inquiétudes, de pertes et de banqueroutes qui conduisent assez souvent à l'hôpital un marchand qui aura travaillé toute sa vie! Chacun prend de la peine dans sa condition: eh! pourquoi, mon cher frère, n'en prendriez-vous pas dans la vôtre? Vous chrétien, vous enfant de Dieu, vous à qui le royaume céleste est promis en l'autre monde, pourvu que vous vous fassiez violence en celui-ci ?

Jettez les yeux de tel côté qu'il vous plaira, disait saint Cyprien à son ami Donat : vous n'y trouverez qu'un continuel assujettissement à de fâcheuses peines. Que pensez-vous de ces charges, de ces faisceaux, de ces magistratures? Elles vous charment, elles brillent à vos yeux ; mais effectivement ce ne sont que de vraies misères couvertes au dehors d'une félicité trompeuse. Ce ne sont que des liqueurs empoisonnées, qu'on boit dans des coupes d'or. Cet homme si magnifiquement vêtu, suivi d'une foule de gens qui lui font la cour, par combien de bassesses a-t-il acheté ce degré de gloire où vous le voyez élevé (1) ? Combien de fois s'est-il morfondu à la porte d'un grand ? Combien a-t-il essuyé d'affronts, lorsqu'il accompagnait les autres par honneur, afin de pouvoir lui-même être à son tour accompagné de lâches flatteurs, qui ont plus de respect pour sa dignité que pour sa personne ?

Ces hommes riches, qui étendent si loin leurs héritages, qui se font des parcs sans bornes, qui entassent trésors sur trésors, n'ont-ils point de peine ? Boivent-ils sans chagrin, dans des vases précieux, les vins les plus exquis? Dorment-ils la nuit sans inquiétude, dans ces lits superbes et mollets, où ils se couchent ? Ils veillent sur la plume et sur le duvet ; sans comprendre, les aveugles qu'ils sont, que ce qu'il y a de plus éclatant dans leur fortune fait leur supplice ; que leur or les tient enchaînés, plus possédés par leurs richesses qu'ils ne les possèdent. Pouvant se décharger du poids qui les accable, ils ne travaillent, ce semble, qu'à s'en accabler encore davantage, par une plus grande étendue de soins, par une vigilance plus inquiète, par un travail plus dur et plus accablant. Ils s'y condamnent néanmoins, les malheureux qu'ils sont, pour soutenir leur état, et ce qu'ils font dans leur condition pour se damner, vous ne le ferez pas, vous autres chrétiens, pour vous sauver ?

Mais, indépendamment de toutes ces raisons, en voici deux qui achèveront de vous convaincre : vous êtes pécheurs, vous êtes chrétiens, vous devez par conséquent vous résoudre à souffrir, et quand le christianisme vous obligerait à des choses encore plus dures qu'il ne vous y oblige, rien ne pourrait excuser votre découragement.

Vous êtes pécheurs, vous le savez ; mais savez-vous bien que c'est dans un état de violence et de mortification que Dieu vous veut, pour satisfaire à sa justice : vous êtes pécheurs, et vous osez vous plaindre; il y a plus de trente ans que vous offensez Dieu, et vous murmurez contre les difficultés de

(1) Quibus hoc sordibus emit ut fulgeat?.... Suspirat ille in convivio, bibat licet gemmas; nec intelligit miser speciosa sibi esse supplicia, auro se alligatum teneri, et magis possideri, quam possidere divitias (*D. Cypr., epist.* 1)

votre religion! Si vous avez à vous plaindre, c'est de vous-mêmes, et non des satisfactions qu'on vous demande : vous aviez pris le parti de la dévotion, une compagnie est venue à la traverse, qui vous a déréglé l'esprit et corrompu le cœur; vous étiez à Dieu, et vous avez voulu être au monde; à présent que vous voudriez n'être plus au monde dont vous essuyez les infidélités, vous trouvez de la peine à reprendre votre premier train de vie, c'est votre faute.

Ma fille, vous vous êtes engagée dans une mauvaise amitié qui vous a fait perdre votre conscience et votre honneur; jeune débauché, vous avez dissipé, en de folles dépenses, la meilleure partie de votre patrimoine; vous avez, par de grands excès, affaibli et ruiné votre santé. Marchands, hommes d'affaires, vous vous êtes immiscés dans de certains profits qui ne sont pas bien nets. Si, pour vous réconcilier avec Dieu, on vous engage, vous, ma fille, à prendre patience et à boire à longs traits la perfidie de cet infidèle amant; vous, jeune homme, à souffrir, avec une humble soumission, les douleurs d'une goutte aiguë, ou les humiliations d'une fâcheuse indigence; vous, marchands et hommes d'affaires, à réparer vos concussions et vos usures, par une prompte et entière restitution, quand vous et toute votre famille devriez tomber dans la misère : c'est votre faute, ma fille, pourquoi avez-vous exposé un trésor que vous deviez conserver au péril de votre vie? Jeune homme, pourquoi vous êtes-vous soûlé de vin et de viande? Marchands, hommes d'affaires, pourquoi êtes-vous entrés dans un commerce où les gains étaient illégitimes et défendus? C'est votre faute, il faut que vous en portiez la peine; vous vous l'êtes attirée par votre mauvaise conduite.

Il faut se guérir de ces méchants vices; pour en guérir, il faut des remèdes, et parmi ces remèdes, il n'y en a point qui ne fasse de la peine : pour rétablir votre santé, que souffrez-vous, non pour ne pas mourir, mais pour mourir seulement un peu plus tard; et pour guérir les blessures de vos âmes, vous ne voudriez prendre aucun remède! Oh! paradis, éternité bienheureuse, innocence chrétienne! on ne veut rien faire pour vous. Combien de fois, mes frères, avez-vous fait votre volonté au préjudice de celle de Dieu? Il est donc bien juste, conclut de là saint Thomas, que, pour guérir cette volonté dépravée et rebelle, vous vous assujettissiez à des choses qu'elle ne voudrait pas. Combien de fois avez-vous obéi aux désirs et aux inclinations de votre nature corrompue? Il est donc bien juste que vous assujettissiez cette nature aux inclinations de Dieu et aux désirs de votre propre sanctification. Vos péchés ont été des péchés de société, de débauches, de plaisirs infâmes; il est donc bien juste que vous y satisfassiez, vous, par la retraite, vous, par le jeûne, vous, par de longues et de sévères mortifications.

Nous ne sommes pas de si grands pécheurs que vous le croyez, dites-vous : Dieu en soit loué; mais êtes-vous pour cela moins obligés de vous faire violence, et l'excuse, que vous m'apportez, des grands obstacles qu'il faut vaincre pour vivre chrétiennement, est-ce une bonne excuse? Demandez-le à saint Paul; il vous dira que tous ceux *qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, doivent se résoudre à être persécutés pour lui*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, ou à souffrir avec patience, des persécutions étrangères, ou à être eux-mêmes les auteurs et les victimes d'une autre espèce de persécution qu'ils sont obligés de se faire.

Demandez-le encore au même apôtre, il vous dira *que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur chair avec leurs vices et leurs mauvais désirs* (*Galat.*, VII). Un chrétien, par sa seule qualité de chrétien est un homme crucifié, dit Origène (*Origen. in c. XXI Numer.*), un homme *qui porte tous les jours sa croix*, et qui y est sans cesse attaché; un homme qui, combattant sous les étendards de Jésus-Christ son chef, doit passer à la terre promise, mais à condition qu'il attachera à la croix ses appétits et ses sens, ces rois idolâtres qui ne cherchent qu'à le trahir et à le perdre.

C'est la réflexion que fait ce savant homme sur ces deux endroits de l'Ecriture, où Moïse, pour apaiser la colère de Dieu, fit crucifier quelques chefs du peuple (*Numer.*, XXV), et où Josué fit attacher à des croix cinq rois amorrhéens (*Josué*, X). Ces chefs, ces rois, sont vos vices et vos convoitises, âmes délicates, qui voudriez vivre sans vous faire aucune violence; ces chefs et ces rois sont vos sens qui vous ont tant de fois trahies et perdues par leurs regards, par leurs attouchements, par leurs démarches; il faut donc les attacher à la croix, et les y attacher jusqu'au soir, je veux dire, avec Origène, jusqu'au déclin et au dernier soupir de votre vie, par une persévérante résolution de combattre en toutes choses votre amour-propre, d'affaiblir votre concupiscence, de dompter vos passions, de réduire en servitude une chair trop mollement chérie, trop souvent et trop insolemment rebelle.

Cela est dur, dites-vous : qu'il en soit ce qu'il vous plaira; le fût-il encore davantage, la sévérité et la mortification sont attachées à votre état de chrétien. Vous dirai-je ici ce que saint Augustin en pense : pécheurs ou non, votre innocence même ne vous exempte pas de vous traiter avec une sainte violence; si vous ne gémissez pas à cause de vos péchés, gémissez à cause de votre exil; si vous ne souffrez pas à cause que vous n'avez point de société avec les pécheurs, souffrez et mortifiez-vous à cause que vous en devez avoir avec les saints, avec Jésus-Christ, roi et couronne des saints; si vous ne souffrez pas pour avoir sali, par des crimes énormes, la grâce de votre baptême, souffrez et faites-vous violence de ce que tous les jours vous êtes sujets à de petits péchés et à de légères fautes inséparables de votre qualité de voyageurs (*D. Aug. lib.* L *homil.*, *homil.* 50).

Mais les choses ne sont pas dans cet état :

vous êtes pécheurs, vous êtes chrétiens, ce n'en est que trop pour vous obliger à vous renoncer vous-mêmes, à vous haïr, à combattre vos inclinations déréglées, à vous défier de votre conduite, à soumettre votre liberté à la grâce, vous qui, lorsque vous en avez été les maîtres, en avez fait un si mauvais usage (*D. Aug., lib. de Corrept. et gratia Dei*). Plus je vous parle, plus vous vous écriez que ces engagements sont durs; vous vous trompez, mes frères, vous vous trompez: il est très-faux que la vie chrétienne soit aussi fâcheuse et aussi insupportable que vous le dites; j'achève par cette seconde et dernière réflexion.

SECOND POINT.

S'il est vrai qu'un homme qui porte ses yeux avec rapidité sur différents objets, en haut, en bas, à droite, à gauche, n'en voit jamais aucun distinctement, au lieu que s'il fixait et s'il arrêtait ses regards, il pourrait plus tranquillement les discerner, il est encore plus vrai, dit saint Basile (*Epist. 1 ad Gregor. Nazianz.*), que nous ne pouvons jamais juger sainement des difficultés ou des douceurs de la vie chrétienne, lorsqu'avec un esprit distrait, et, hélas! trop préoccupé, nous ne jetons sur elle que des vues errantes, sans la considérer ou en elle-même, ou par rapport aux embarras et aux peines qui se trouvent dans la vie du monde.

Je vous le demande donc, mes frères, cette vie chrétienne qui vous paraît si difficile et rude, voulez-vous la regarder attentivement en elle-même et dans tous les devoirs qu'elle vous impose? ou bien souhaitez-vous que je la compare avec la vie du monde, afin que, sans préoccupation, sans entêtement, vous jugiez laquelle des deux est la plus douce?

Pour vivre en vrai chrétien, que vous ordonne-t-on, que vous défend-on? de faire le bien, de fuir le mal, de faire ce qu'un homme d'honneur et de courage, selon le monde, voudrait faire, de fuir ce dont un autre qui agirait par des principes humains, par des raisons de conscience et de réputation, voudrait s'abstenir.

Est-ce que l'Evangile vous défend de voir vos amis et de lier avec eux une douce société? de conserver votre bien et de l'augmenter même par des voies permises? de placer avantageusement vos enfants? de marier vos filles selon leur condition et leur fortune? Non sans doute. Vous défend-il même les divertissements honnêtes? vous engage-t-il à un morne silence, à une solitude et à une retraite sauvage? Non sans doute. Que vous défend-il donc? l'attachement et le péché dans toutes ces choses. Faut-il que vos joies soient assaisonnées de crimes pour vous plaire, dit Salvien? Un divertissement sage et réglé doit-il vous paraître dur? Riez, divertissez-vous, pourvu que Dieu n'y soit pas offensé; voyez vos amis, conservez vos biens, placez vos enfants, donnez vos soins aux nécessités de la vie, pourvu que Dieu n'y soit pas offensé. Oh! que vous seriez injustes et cruels à vous-mêmes, si vous vous scandalisiez d'une condition si juste!

Sur ce principe, quelque difficiles et sévères que soient les devoirs de la vie chrétienne, ils n'ont nulle incompatibilité absolue avec ceux de la vie civile; j'avoue qu'entre les uns et les autres il y a de grandes différences à faire; j'avoue que l'Evangile oblige le chrétien à bien d'autres choses que le monde n'en demande à un honnête homme; qu'il veut qu'au milieu du monde il soit séparé du monde, usant de ce monde sans en jouir, ayant une femme comme s'il n'en avait point, du bien comme s'il n'en possédait point, ennemi de tout ce qui s'appelle orgueil, colère, avarice, intempérance, impatience, envie, ami de toutes les vertus contraires à ces péchés.

J'avoue tout cela, mais en tout cela nulle incompatibilité absolue avec les devoirs de la vie civile; ceux du chrétien, infiniment élevés au-dessus des autres, demandent, pour leur accomplissement, de plus grandes précautions, des grâces particulières, un principe surnaturel, une intention droite, une continuelle vigilance sur soi-même, une assiduité à la prière, une mortification de ses sens, un amour sincère de Dieu et du prochain; mais, comme la foi, toute supérieure qu'elle est à la raison humaine, n'a rien d'absolument incompatible avec cette raison, aussi quelque élevée que soit la morale de l'Evangile au-dessus des règles de la vie civile, elle n'a rien qui leur soit invinciblement opposé. La foi se soumet les lumières de l'esprit, la morale s'assujettit les passions du cœur; vous acquittez-vous fidèlement de vos devoirs d'honnête homme? vous deviendrez, avec la grâce de Jésus-Christ, de vrais chrétiens.

Comparons même, si vous le voulez, servitude à servitude, devoir à devoir, joug à joug; laquelle de ces deux servitudes, de celle que le monde impose à ses esclaves, et de celle à laquelle Jésus-Christ réduit ses disciples, est la plus pénible et la plus dure? lequel de ces deux devoirs et de ces deux jougs est le plus pesant et le plus accablant? Oh! que je suis consolé d'entendre Jésus-Christ qui me dit: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai; levez mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux, et ma charge est légère.* Oh! que je suis consolé d'entendre ainsi parler mon Dieu *qui n'a que des paroles de vérité et de vie.*

Homme du monde, ton joug est un joug forcé et involontaire; chrétien, ton joug est un joug volontaire et libre. Homme du monde, un joug est traîné par toi seul; chrétien, ton joug est comme partagé entre Jésus-Christ et toi. Homme du monde, ton joug, quelque léger qu'il paraisse, est un joug accablant; chrétien, ton joug, tout pesant qu'il semble, est léger. Homme du monde, ton joug a de vraies peines dans ses fausses douceurs; chrétien, ton joug a, dans tes peines extérieures, des douceurs intérieures et réelles.

A cet orgueilleux quel chagrin, quel dé-

pit, quand on l'irrile! quelle peine, quel tourment, quand on rompt les mesures qu'il a prises! A ce voluptueux quelle rage, quelle fureur, quand l'objet qu'il aime n'a pour lui que du mépris et de la froideur! A cette fille, qui a fait ce qu'elle ne devait pas faire, quelles alarmes, quelles frayeurs qu'on ne le sache dans le logis ou dans le quartier! Vous tous, qui aimez le monde, si vous voulez dire la vérité, vous avouerez, avec ces impies de l'Ecriture, que *vous marchez par des voies difficiles*, que vous souffrez en cent rencontres ce que vous ne voudriez pas souffrir ; bien différents des vrais chrétiens dont le joug est si volontaire, que Jésus-Christ leur demande : le voulez-vous porter? servitude si libre, qu'il leur dit, avant toutes choses : *Qui de vous veut venir après moi? Si quis vult venire post me.* Si vous y venez, vous ne serez plus à vous, je vous imposerai telle loi qu'il me plaira ; mais, avant que d'y venir, pensez-y, le voulez-vous? *Si quis vult.* Or ce à quoi l'on consent, ce que l'on veut, ce que l'on choisit par la faculté qu'on a de disposer de soi, est si peu pénible, que si on a de la peine, on aime cette peine, dit saint Augustin, et dès qu'on l'aime, on n'y trouve rien de dur. Les serviteurs de Dieu *courront*, dit Isaïe, *et ils ne se lasseront pas, ils marcheront, et ils ne tomberont pas dans un lâche découragement* (*Isaïe*, XL).

Cette sujétion des chrétiens les rend cent fois plus heureux que vous ne l'êtes, vous qui prenez un parti contraire. Mal à propos criez-vous : liberté! liberté! jamais il n'y eut d'état où il y ait moins de liberté : appelez donc liberté une continelle sédition, un soulèvement de mutins qui tâchent de se soustraire de la juste domination de leur prince. Liberté! liberté! où est-elle, chez des gens esclaves d'autant de maîtres qu'ils ont de vices, d'autant de tyrans qu'ils ont de différentes passions à satisfaire? Liberté! liberté! c'est le cri séditieux de ces peuples qui veulent vivre sans roi, sans loi, sans police. Liberté! liberté! elle est pour vous seuls qui rendez à César ce qui est César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Liberté! liberté! quand vous feriez un sacrifice de la vôtre au Seigneur, ne seriez-vous pas tout ensemble et sages et heureux? Ne vaut-il pas mieux souffrir quelque peine pour vaincre que pour être vaincu, pour gagner le paradis que pour se précipiter brusquement dans les enfers?

Mais ce joug est difficile à porter : laissez-le dire aux gens du monde qui le portent tout seuls ; pour vous, qui voulez vivre chrétiennement, vous ne le porterez pas seuls ; Jésus-Christ le partagera entre lui et vous, il prendra ce qu'il y a de plus lourd, et vous laissera ce qu'il y a de moins pénible. Il ne dit pas même que ce soit votre joug, il vous avertit que *c'est le sien : jugum meum.* Portez-le, *vous y trouverez un grand repos à vos âmes.*

Malheureux qui le secouez, que je vous plains! Quelque contents que vous paraissiez au dehors, mille soins, mille chagrins, mille embarras vous ôtent au dedans une joie solide et sincère, dit saint Basile. N'êtes-vous pas encore mariés, mille violentes passions vous agitent; l'êtes-vous, mille soins vous accablent; n'avez-vous point d'enfants, le désir d'en avoir vous trouble; en avez-vous, l'éducation que vous en devez prendre vous inquiète. Il faut veiller sur une femme, avoir l'œil sur des domestiques, donner les ordres nécessaires pour les occuper (*D. Basilius, epist. ad Greg. Nazianz.*). Les pertes que vous souffrez, pour n'avoir pas bien placé votre argent, les querelles avec vos voisins, les procès, les risques que vous courez dans le négoce, les travaux de la ville et de la campagne, les inquiétudes de la nuit qui succèdent aux embarras du jour : hélas! quel joug, quelle apparence de le porter seul et d'y trouver son repos!

Pour vous, chrétiens, qui le portez avec Jésus-Christ, vous vous faites des peines de cette vie un sujet de mérite et de joie : *Vous paraissez tristes*, dit l'Apôtre, *mais vous êtes effectivement joyeux; vous paraissez pauvres, mais vous êtes effectivement riches.* La vraie joie n'est ni de la couleur du visage, ni de la graisse du corps; elle vient du cœur et du fond de l'âme. Souvent il y a un enfer particulier, des furies invisibles sous ces visages peints en blanc et en rouge, dans ces corps si gras et si bien nourris ; au lieu que souvent dans des corps abattus et ruinés habitent des âmes généreuses et contentes, semblables à des reines logées dans un hôpital, ou à des astres couverts de nuages.

On voit la pâleur et la sécheresse de ces chrétiens qui *portent la mortification de Jésus-Christ* (*Lib.* II, *cap.* 2), mais on ne voit pas leurs satisfactions intérieures; on voit leurs croix et leurs épines, mais on ne voit ni l'huile qui coule de ces croix, ni les fruits qui sortent de ces épines; on voit leur mort, mais on ne voit pas leur félicité ni le paradis avancé qu'ils portent avec eux.

Martyrs de la sévérité évangélique, ils souffrent pour Dieu, sous Dieu, sur les pas et le modèle d'un Dieu; mais ceux de la cupidité mondaine portent dès ici-bas leur enfer. Quelle sécheresse des avares! quelle inquiétude des ambitieux! quelle langueur et quels soupirs des amants! Avouez-le de bonne foi, n'y a-t-il que de beaux jours à Babylone, n'y essuie-t-on jamais ni pluies ni orages? La fortune est-elle toujours indulgente et favorable à ses partisans? Cette roue, qui est la marque de son inconstance, ne devient-elle pas l'instrument de leur supplice?

Que serait-ce, si je vous parlais de la précieuse mort des uns, de la malheureuse et fatale fin des autres? Tôt ou tard il en faut venir là, et comme ordinairement telle qu'est la vie, telle est la mort, choisissez, mes chers auditeurs, choisissez. Lequel de ces deux jougs prendrez-vous, ce joug volontaire des chrétiens, ou ce joug forcé des mondains? ce joug léger des chrétiens, ou ce joug pesant des mondains? ce joug consolant et heureux des chrétiens, ou ce joug accablant et mal-

heureux des mondains? Les difficultés de la vie chrétienne sont grandes, mais à mesure qu'on les embrasse, on s'aperçoit qu'elles diminuent. Faites-en l'expérience, mes frères, et ne vous découragez pas.

La baguette que prit Moïse par l'ordre de Dieu se changea d'abord en un serpent qui s'éleva contre lui (*Exod*., XLI); mais quand il la reprit, après l'avoir jetée par terre, elle redevint baguette, et il fit par elle de surprenants prodiges. Qu'est-ce que la loi du christianisme, et quelles impressions fait-elle d'abord sur des cœurs et des esprits qui n'en connaissent pas la force? des impressions de frayeur. Pardonner à ses ennemis, dompter ses passions, mortifier sa chair, se renoncer et se haïr soi-même, oh! qui pourrait supporter la vue de ce mystérieux serpent! mais prenez-la, mes frères, ce sera une baguette miraculeuse; accomplissez fidèlement cette loi, elle fera des prodiges pour vous, elle s'étendra sur la mer de vos passions et les divisera (*Exod*., XIV); elle lèvera tous les obstacles qui s'opposent à votre liberté, et le Seigneur combattant pour vous, vous passerez du désert de ce monde à la terre qui vous est promise.

COLÈRE,

Emportement, vengeance, haine, etc.

PREMIER DISCOURS.

Domine, salva nos, perimus.

Sauvez-nous, Seigneur, nous allons périr (*Saint Matth., ch.* VIII).

C'est la prière que les apôtres, battus d'une violente tempête, font à Jésus-Christ, et c'est cette même prière que nous lui devons faire pour réprimer les différentes saillies de nos passions, quand elles troublent la sérénité de nos âmes et qu'elles nous menacent d'un prompt naufrage, dit le saint évêque de Genève, François de Sales (*Introduction à la vie dévote, chap.* 8, *part.* 3).

La mer n'est pas battue de plus furieux orages, les vents qui l'agitent n'en troublent pas plus impétueusement le calme, les naufrages qu'on y fait ne sont ni plus fréquents ni plus dangereux, l'état de ceux qui se trouvent dans un vaisseau sans voiles et sans gouvernail n'est ni si funeste ni si digne de compassion que celui de tant de chrétiens, dont *le cœur, agité comme la mer*, s'abandonne à toute la bizarrerie et à toute la violence de ses mouvements déréglés. Tantôt élevés jusqu'aux nues par leur espérance et par leur orgueil, tantôt précipités jusque dans les abîmes par leur tristesse et leur désespoir; ici, possédés par la violence de leurs désirs; là, resserrés par l'excès de leur crainte, ils périraient très-souvent, s'ils n'éveillaient Jésus-Christ endormi dans leurs âmes, et si ce Dieu, touché de leurs prières, comme il le fut de celles de ses apôtres, ne commandait aux vents et à la mer de se calmer : *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.*

Mais, pour descendre dans un détail encore plus singulier, remarquez, je vous prie, avec ce grand homme, que, la colère étant de toutes les passions celle qui fournit des armes aux autres, qui souvent sans son fatal secours demeureraient dans une timide inaction, c'est principalement lorsque vous vous en sentez émus, mes frères, que vous devez implorer la miséricorde du Seigneur, et lui dire, au milieu des tempêtes que cette passion soulève, ce que lui dirent ses apôtres : *Sauvez-nous, Seigneur, nous allons périr.*

Où est, en effet, la passion qui nous trouble davantage, et qui nous rende moins maîtres de nous-mêmes, que la colère? Colère tantôt brusque et précipitée, tantôt orgueilleuse et fière, tantôt tenace et opiniâtre. Colère dangereuse quand elle est précipitée; c'est une colère de tempérament; plus dangereuse encore quand elle est fière, c'est une colère d'orgueil; mais infiniment dangereuse quand elle est opiniâtre et persévérante, c'est une colère d'entêtement et de vengeance.

Préservez-nous-en, Seigneur, sans cela nous périrons bientôt : *Domine, salva nos, perimus.* En voulez-vous savoir les moyens, mes frères? voici ceux que saint Paul nous fournit dans le chap. IV de la lettre qu'il écrit aux chrétiens d'Ephèse... : Contre cette colère brusque et précipitée, armez-vous de patience et de douceur : *Ambulate cum omni mansuetudine et patientia;* contre cette colère fière et orgueilleuse, réprimez-en les saillies par des sentiments d'humilité : *Cum omni humilitate;* contre cette colère opiniâtre et persévérante, opposez une charité édifiante, qui supporte vos défauts les uns des autres : *Supportantes invicem in charitate.*

PREMIER POINT.

L'étroite liaison que l'âme et le corps ont ensemble fait qu'ils se perdent l'un l'autre. Si l'esprit est corrompu, il corrompt le corps; et si le corps est gâté, il gâte l'esprit. Si le corps est accoutumé au travail, il y a dans l'esprit une je ne sais quelle trempe de fermeté qui l'endurcit aux plus laborieux exercices; au lieu que la mollesse et l'indolence à laquelle on habitue le corps semble passer jusque sur l'esprit, qu'elle relâche et qu'elle rend incapable de résister aux moindres peines.

David, berger et accoutumé à la fatigue, s'était fait un corps robuste, et avait acquis une force qu'il mesurait souvent avec celle des ours et des lions. Aussi voyons-nous qu'il attaqua avec une inconcevable fierté le géant des Philistins, qu'il le défit, et qu'il le renversa par terre avec un esprit et un cœur encore plus fort que son corps n'était robuste.

Mais David, amolli par les plaisirs de la cour et par une douce oisiveté, en un temps où, comme remarque l'Ecriture, les rois ont coutume d'aller à la guerre, n'est plus le même David. La mollesse de son corps passe jusque dans son esprit et dans son cœur; la seule vue d'une fragile beauté le gagne, et, par la facilité avec laquelle il s'abandonne à sa passion, il efface une grande partie de la

gloire que son ancienne force lui avait acquise.

C'est ainsi qu'une infinité de chrétiens, et principalement ceux qui mènent une vie commode et molle, se gâtent l'esprit. Comme ils jouissent des douceurs de la vie, la moindre chose qui paraît troubler leur repos les irrite et leur devient insupportable. Bien loin de réprimer pour lors les mouvements d'une colère naissante, ils s'y abandonnent sans réflexion, et leur esprit, comme endormi dans le sein de l'oisiveté et de la volupté, ne fait aucun effort pour résister à ces premières saillies. Car quelle apparence qu'une âme délicate et tendre modère une colère qui la pique au vif, et qu'elle fasse ce que les esprits les plus vigoureux peuvent à peine faire?

Ils veulent se satisfaire en autant de manières qu'ils peuvent aimer de différents objets; mais comme ces satisfactions, qui sont en grand nombre, ne peuvent guère se rencontrer en même temps, dès que le moindre accident vient à déranger cet ordre de plaisirs, aussitôt leur colère éclate et fait d'étranges ravages. Ici c'est un valet qu'on accuse de malpropreté ou de bêtise, là c'est un artisan qu'on traite d'incommode et d'importun; tantôt c'est un voisin contre lequel on se déchaîne, tantôt c'est un parent ou un étranger à qui l'on dit mille duretés. Ces sortes d'esprits prompts s'échauffent à la moindre contradiction; un petit mépris, une raillerie, un clin d'œil, tout les irrite et les fait sortir hors d'eux-mêmes. Leur colère, comme un feu qui se forme par la contradiction des esprits et le choc des passions, s'allume aussitôt, et, commençant d'abord par de légères étincelles, finit souvent par d'horribles incendies.

Pères et mères, vous en êtes souvent la cause : oui, vous qui ne pouvez souffrir qu'on refuse quoi que ce soit à vos enfants; oui, vous qui, les flattant dans leur mauvaise humeur, avez formé en eux ce tempérament de feu, dont la justice divine permet souvent que vous soyez les victimes. Ces esprits fantasques qui croient que tout leur doit céder, se cabrent de tout. Trouvent-ils une porte fermée? ils frappent brusquement. Rencontrent-ils une personne sur la même ligne du chemin où ils sont? ils la heurtent rudement, si elle ne se détourne pas, comme si tout devait s'aplanir quand ils passent, et se tourner selon leur caprice. Ce sont ces petites impatiences souffertes dès leur jeunesse, qui les rendent dans la suite si violents et si fougueux.

L'eussiez-vous cru, dit saint Augustin, que la mollesse eût tant de force, et qu'elle pût être la cause de tous ces emportements? Mais représentez-vous, répond ce Père, que les ronces et les épines qui ont des pointes aiguës, ont cependant une racine fort douce. Il en est de même d'une jeunesse qui ne trouve rien qui lui résiste; la douceur qu'on a pour elle ne sert très-souvent qu'à faire des tempéraments de feu, et à élever des épines qui piquent et qui déchirent tout.

Pour combattre cette impétueuse passion, le grand secret est de l'arrêter dès sa naissance. Ainsi l'entendait saint Paul, quand il disait : Défaites-vous de bonne heure de toute indignation et de toute amertume, et prenez bien garde de ne pas donner par-là aucune entrée au démon dans vos âmes : *Nolite locum dare diabolo;* si cet esprit turbulent et séditieux y entre une fois, vous êtes perdus. Il peut bien, sans vous, vous émouvoir et vous tenter; mais à moins que vous ne le vouliez, il ne peut vous renverser : ne lui donnez donc jamais dans vos âmes aucun lieu ni aucun empire.

Il vaudrait même mieux, dit saint Augustin (*Epistola ad Profuturum*), que vous fermassiez l'entrée de votre cœur à la colère, quelque juste qu'elle soit, que de l'y recevoir, pour petite qu'elle paraisse. Bientôt, sous prétexte d'une juste colère, vous en viendrez jusqu'à la haine; bientôt cette passion, renfermée avec quelque plaisir dans le vase de votre cœur, s'y aigrira et l'infectera par son aigreur; bientôt l'abondance de la bile s'augmentera et excitera en vous de plus fréquents et de plus impétueux mouvements.

Car, qu'est-ce que cette colère? C'est, si je ne me trompe, dit saint Augustin (*Epist. ad Nebridium, et lib.* IV *de Civit. Dei, c.* 6), un mouvement ardent à nous délivrer de ce qui nous ôte le libre exercice de nos actions. De là vient que ce n'est pas seulement contre les hommes que nous nous mettons en colère, mais encore contre tout ce qui nous empêche de faire ce que nous voudrions. C'est ainsi que quand une plume n'écrit pas bien, la colère nous prend, et nous la fait mettre en pièces; autant en font les joueurs à leurs dés, les peintres à leurs pinceaux, et les autres ouvriers à leurs outils, quand ils ne vont pas bien à leur gré.

Or, les médecins assurent, qu'à force de nous mettre ainsi en colère, la bile devient plus abondante, et cette abondance de bile fait que dans la suite on s'abandonne pour les moindres sujets, à de très-grands emportements. Arrêtez donc cette passion dès sa naissance, si vous ne voulez pas qu'elle vous domine. Dès la première atteinte que vous en ressentirez, ramassez contre elle toutes les forces de votre âme, dit saint François de Sales : autrement, pour peu que vous lui donniez de temps, elle se rendra maîtresse de la place, et fera comme le serpent qui tire aisément tout son corps où il a pu mettre une fois la tête : *Nolite locum dare diabolo.*

Quoi qu'il arrive, ne cédez jamais à la colère la place qu'elle ne doit pas tenir chez vous : assujettissez-la de bonne heure à la sagesse et à la loi de Dieu, afin que, s'étant soulevée mal à propos, elle ne fasse pas dans vos âmes de plus grands ravages. Si juste qu'elle paraisse, c'est toujours un mauvais hôte, dit saint Augustin (*Epist. ad Profuturum*); et il vaut mieux ne l'a pas laisser entrer dans votre logis que de souffrir qu'elle y prenne le dessus, et qu'elle

vous maîtrise. La réflexion que fait là-dessus ce Père est belle.

Pour ne nous pas dispenser de rendre à des gens innocents les devoirs de l'hospitalité, nous disons ordinairement qu'il vaut mieux recevoir et souffrir un mauvais hôte que de refuser la porte de notre maison à des gens de bien, dans la crainte que nous aurions d'en loger peut-être de méchants : *Multo esse melius malum hominem perpeti, quam per ignorantiam excludere bonum, dum cavemus ne recipiatur malus.*

Il n'en n'est pas de même à l'égard de la colère. Il vaut mieux, ajoute ce Père, lui refuser la porte de notre cœur, quand même il y aurait un sujet raisonnable, que de l'y recevoir dans le danger de nous abandonner à des emportements criminels dont nous ne serions plus les maîtres : *Salubrius est iræ pulsanti non aperire penetrale cordis, quam admittere non facile recessuram.* Ce sont des étincelles de feu ; pour peu qu'elles trouvent de matière, elles la brûlent. Tantôt c'est un verre cassé, tantôt c'est un enfant qui crie : ici ce sera une parole désobligeante, là ce sera une légère incivilité. Quel remède à tout cela ? c'est d'arrêter cette passion dès ses commencements ; c'est de marcher, comme dit saint Augustin, avec douceur et patience : *Ambulate cum mansuetudine et patientia.*

SECOND POINT.

Mais quand ce tempérament de feu, quand cette passion brusque et précipitée vient à être entretenue par un orgueil dominant et une vaine estime de soi-même, de quoi n'est-on pas capable ? La colère est à l'orgueil ce que la chaleur est à l'eau qu'elle fait bouillir et élever hors du vase où elle est. Le feu de la colère fait de même sortir l'orgueil à gros bouillons ; il paraît sur le visage, dans le geste, dans les paroles, dans les yeux, dès qu'on s'aperçoit des moindres apparences de mépris. C'est la colère qui enfle l'orgueil et qui lui prête ses feux ; c'est l'orgueil qui allume la colère et qui grossit l'objet de ses vengeances. Ces deux péchés, par une malheureuse réaction, semblent se reproduire l'un l'autre, se prêter leurs armes et se rendre des secours réciproques.

Car, d'où vient, messieurs et mesdames, que vous vous mettez si souvent et si aisément en colère ? d'où vient que vous êtes si sensibles aux plus légères injures ? C'est que vous vous imaginez que ceux qui vous offensent sont moins que vous ; c'est que, vous regardant au-dessus d'eux, vous n'en pouvez, disons mieux, vous n'en voulez rien souffrir.

Avez-vous du bien ? vous opposez vos richesses à leur pauvreté. Voyez ce gueux, voyez ce misérable qui m'offense ! Avez-vous de la naissance, ou du crédit ? vous croyez que tout doit ramper sous vous. Voyez-vous cette petite bourgeoise, cette femme de la lie du peuple ! Avez-vous de l'esprit, ou quelque autre talent qui vous distingue, vous opposez votre prétendu mérite à la stupidité ou à la médiocrité du génie des autres. Voyez-vous cet ignorant qui veut faire comparaison avec moi !

Voulez-vous, messieurs et mesdames, triompher tout d'un coup de cette passion ? Le vrai secret, c'est de l'humilier. Je n'en sais point d'autre, dit saint Augustin, après saint Paul, je n'en sais point d'autre : marchez avec toute humilité, et je m'assure que vous vous modérerez bientôt : *Ambulate cum omni humilitate.* Ne considérez pas qui vous êtes par vos biens, par vos charges, par vos talents, par vos emplois ; considérez qui vous êtes par le nom de chrétiens que vous portez.

Puissance, richesses, beauté, noblesse, science, distinctions vaines et fastueuses, vous n'êtes rien au jugement de Dieu, ou si vous êtes quelque chose, c'est par le mépris qu'on a pour vous et par le sacrifice qu'on lui en fait. Une autre espèce de supériorité est plus digne d'un chrétien, dit saint Paul : et c'est lorsqu'il ne souffre pas qu'un autre soit plus humble et plus modéré que lui ; c'est lorsqu'il prend garde non de combien de degrés il est élevé au-dessus des autres, mais de combien de vertus les autres le surpassent.

Piquez-vous à la bonne heure de cette sainte et noble émulation, mes chers frères. *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes :* Disputez entre vous à qui aura plus d'humilité et de retenue ; opposez vos défauts aux perfections de votre prochain, ce que vous avez de faible à ce qu'il a de fort : vos emportements se calmeront bientôt. Je suis plus riche que lui, devez-vous dire ; mais peut-être est-il plus agréable à Dieu que moi. Je suis plus puissant que lui ; mais il est plus homme de bien que moi. J'ai reçu de Dieu plus de talents que lui ; mais de ses talents médiocres qu'il a reçus, il en a fait un meilleur usage que moi des miens : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*

Ne dites donc plus, messieurs et mesdames, ce que vous dites si souvent avec tant d'aigreur et de fierté : ma qualité, ma qualité. Votre qualité, madame, est d'être chrétienne. A cette qualité doivent se rapporter ces distinctions du siècle, qui ne serviront qu'à vous damner, si vous les séparez de celle que vous avez reçue dans votre baptême, sur cette qualité doivent se régler toutes vos pensées, toutes vos actions, toutes vos paroles, tout le cercle et toute l'économie de votre conduite.

Votre qualité, madame, c'est d'être vertueuse et sage ; par conséquent d'être humble, modérée, puisque l'Ecriture, qui juge des choses sainement et qui les appelle chacune par leur nom, ne met entre une femme emportée et une folle, guère de différence : *Mulier fatua et iracunda.*

Votre qualité, madame ! Etes-vous plus grande dame que ne l'était Sara ? cependant que n'a-t-elle pas souffert de sa servante ? Votre qualité, monsieur ! Etes-vous plus grand seigneur que David ? cependant injurié et outragé injustement, il se regarde

non comme un roi qui peut sans rien craindre faire mourir ceux qui ont l'insolence de le mépriser, mais comme un homme sourd qui n'entend rien des injures qu'on lui dit, comme un homme muet qui n'a nulle parole pour reprendre ceux qui le calomnient.

Votre qualité, madame ! La femme de Job était une femme de qualité, puisque l'Ecriture dit qu'il était prince parmi les Orientaux ; mais ses emportements fatiguèrent tellement cet homme, qu'elle s'attira de lui ce juste reproche : *Vous parlez comme parlerait une femme folle.* Jésabel était femme de qualité, puisqu'elle était reine ; mais sa colère la rendit si méprisable et si odieuse, qu'autant qu'elle eut d'orgueil pendant sa vie, autant elle reçut d'indignité et d'infamie à sa mort.

Votre qualité, messieurs et mesdames, est-elle comparable à celle de Jésus-Christ ? Etes-vous plus grands que lui ? vous a-t-on dit des injures plus atroces qu'on ne lui en a dites ? Devez-vous être plus délicats sur ce vain point d'honneur dont vous vous piquez, qu'il n'était sensible à sa propre gloire ? Cependant considérez ce qu'il a fait : *Cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo.* Etant dans la forme de Dieu, il s'est anéanti en prenant celle d'un esclave ; et tout Dieu qu'il est, il a bien voulu paraître comme homme. Remarquez, je vous prie, ces paroles.

Il y a en Jésus-Christ deux natures, la divine et l'humaine ; une qu'il a de toute éternité, une qu'il a prise de nous dans le temps. Une par laquelle il est infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures ; une par laquelle il s'est abaissé volontairement au-dessous d'elles. Si Jésus-Christ s'était regardé par rapport à cette nature divine, néant rebelle et armé, qu'aurais-tu pu faire contre lui ? Mais pour nous donner l'exemple d'une douceur et d'une humilité parfaite, il n'a pas considéré ce qu'il est comme Dieu, il a regardé ce qu'il est comme homme : il s'est humilié, il s'est anéanti ; et, cachant ses infinies grandeurs sous la figure d'un esclave, il a paru comme le dernier de tous les hommes. *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis :* Il s'est abaissé jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Voilà, chrétiens, voilà votre modèle ; voilà ce que saint Paul vous propose pour arrêter ces orgueilleux emportements, et renfermer votre colère dans les justes bornes : Jésus-Christ a regardé ce en quoi il voulait être inférieur aux hommes, pourquoi regarderiez-vous ce en quoi vous leur êtes supérieurs ? Jésus-Christ a eu ces sentiments d'humilité, pourquoi ne les auriez-vous pas, vous créatures, vous pécheurs, vous dignes de tous les supplices de l'enfer ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Etudiez bien par conséquent tous les traits de ce divin original, pour vous y conformer.

Vous verrez que dans cette fatale nuit, où ses ennemis ne s'appliquent qu'aux moyens de le perdre, il ne songe qu'à leur donner des marques de sa bonté, et à faire avec nous une dernière alliance, par le sacrement de son corps et de son sang. Vous verrez un disciple apostat qui s'avance à la tête d'une troupe de meurtriers, et son maître qui, loin de s'emporter contre lui, l'appelle son ami, *amice.* Vous verrez un impudent soldat qui donne un soufflet à son Dieu, et ce Dieu qui, d'un air tranquille, lui dit : *Si j'ai mal parlé, reprenez-moi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* Vous verrez ce Dieu innocent mourir chargé de blasphèmes, et vous l'entendrez en même temps excuser ses ennemis, prier pour eux, et plaider en quelque manière leur cause auprès de son Père.

TROISIÈME POINT.

Après cela, ne rougirez-vous pas d'être si sensibles aux plus légères injures, de vous faire un point d'honneur de vous venger, *et de laisser coucher le soleil sur votre colère ?*

Il y a des gens prompts qui prennent feu à la moindre parole désobligeante ; mais ils ont encore ce reste de bonté naturelle qu'ils s'apaisent presque aussitôt ; ce sont des éclairs qui fendent la nuée, et qui disparaissent presque dès qu'on les voit.

Il y en a d'autres qui sont bizarres, insupportables, chagrins ; ils se fâchent de tout, et l'on ne sait presque comment les satisfaire. Ce sont des femmes querelleuses, qui aiment le bruit, comme si elles avaient quelque ouragan dans la tête ; vous ne les verrez jamais tranquilles ; elles ne parlent que du peu d'égard qu'on a pour elles, et des civilités qu'on refuse à leur rang ou à leur fortune ; et c'est d'elles qu'il est dit dans les proverbes, qu'il vaut mieux demeurer dans un désert que de vivre avec une femme querelleuse et emportée : *Melius est habitare in terra deserta, quam cum muliere rixosa et iracunda* (*Prov.*, XXI).

Mais il y en a dont la colère est tenace et opiniâtre ; peut-être ne sont-ils pas si prompts ni si impétueux que les premiers ; peut-être n'ont-ils pas tant de bizarrerie et d'orgueil que les seconds ; mais ils ont le malheur de conserver longtemps, et quelquefois jusqu'à la mort, leurs ressentiments ; et c'est d'eux que parle l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, quand il dit qu'ils gardent leur colère, et qu'ils la perpétuent assez souvent de race en race : *Homo homini reservat iram.*

Quelque aveugle qu'on dépeigne la colère, elle n'a souvent que trop de lumières qui ne servent qu'à la rendre plus opiniâtre. Les premiers mouvements, étant involontaires, sont pardonnables ; mais quand on vient à réfléchir sur son péché et qu'on y persévère ; quand on cherche ou à surpasser ou du moins à égaler l'injure qu'on a reçue, c'est une malice consommée. Ces colères muettes se cachent quelque temps, afin d'éclater quand on n'y pense plus, et de porter des coups d'autant plus sûrs qu'on a eu plus de temps de ménager l'occasion de se venger ; et c'est

une des raisons pour lesquelles le Saint-Esprit nous avertit de ne pas laisser coucher le soleil sur notre colère.

Quand le soleil ne dissipe pas les nuages pendant le jour, ils se ramassent et s'épaississent pendant la nuit pour former des orages et des tonnerres qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage. Quand, au lieu de travailler à modérer ses emportements, on se sert de sa raison et de sa passion pour les grossir, quels désordres ne produisent-ils pas? Quelle division dans les familles, dans un voisinage, parmi les grands et les petits, les riches et les pauvres, les libertins et les dévots?

Arrêtez là, dites-vous, et ne profanez pas la sainteté d'un si beau nom. Ces gens qui vivent sans passion, se laissent-ils dominer par la colère, ou du moins y persévèrent-ils? S'ils y persévèrent? Vous le savez, domestiques, vous qui vous plaignez si souvent que vos maîtres et vos maîtresses, quelque profession qu'ils fassent de piété, ne reviennent presque jamais de leur entêtement. Vous le savez, plaideurs infortunés, qui avez affaire à un faux dévot, que votre indiscrétion a irrité: tout paraît composé et modéré en sa personne; mais tôt ou tard, avec cette modération hypocrite, il vous perdra.

Vous le savez, et vous le connaissez, N..... qu'on croyait intègre et homme de bien; mais vous le connaissez à votre malheur, et plût à Dieu que ni votre famille ni vous ne l'eussiez jamais connu! Il a tâché de vous dépouiller de votre portion héréditaire, pour la faire tomber sur d'autres à votre préjudice; il a endormi, par une pernicieuse sécurité, l'âme d'une pauvre défunte, de la conscience de laquelle il a étouffé les justes remords. Le levain de ce pharisien a corrompu toute la pâte, après qu'il s'est corrompu et aigri lui-même. Ce subtil imposteur a sollicité sourdement contre vous, et, cachant sous une modération hypocrite son ressentiment, il n'y a point eu de ressorts qu'il n'ait fait jouer pour vous perdre.

Les pharisiens, qui faisaient scrupule d'entrer au prétoire en un jour de sabbat, de peur qu'ils ne se souillassent, n'en faisaient aucun de décrier, de diffamer, de perdre l'innocent Jésus. D'abord c'était un secret caché parmi eux; ensuite ce fut un murmure répandu parmi le peuple; après, ce ne furent plus ni des doutes ni des soupçons; ce furent des décisions injurieuses à son innocence; et si les uns disaient en tremblant, c'est un homme de bien, les autres répondaient, c'est un séducteur (*Joan.* VII).

Terribles effets d'une colère que rien n'apaise et n'adoucit! Nous n'en avons tous les jours que trop d'exemples; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'avec tout cela on ne laisse pas de faire sans scrupule tous les exercices de la religion, de prier, de fréquenter les sacrements, de donner aux autres de salutaires avis qu'on ne veut pas prendre pour soi.

Quelle témérité! quel aveuglement! dit Tertullien, ou de passer toute une journée sans prier Dieu, ou de perdre le fruit de sa prière par une colère persévérante? Quel moyen d'apaiser Dieu et de se le rendre favorable, lui qui, pour accorder ce qu'on lui demande, veut que la prière qu'on lui fait soit exempte, non-seulement d'emportement et d'inimitié, mais de toute autre passion qui trouble la sérénité de l'esprit et la paix du cœur (*Tertull., lib. de Orat. c.* 9).

Voulez-vous prévenir ce malheur? L'Apôtre vous en fournit un excellent moyen : *Supportantes invicem in charitate, solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* Supportez vos défauts les uns des autres par une charité réciproque, et ayez soin de conserver une unité d'esprit et de sentiment dans un lien de paix. Faites à l'égard de votre prochain ce que vous voudriez qu'il fît au vôtre; excusez ses faiblesses comme vous voudriez qu'il excusât les vôtres; supportez ses infirmités comme vous voudriez qu'il supportât les vôtres; et sachez que si, faute d'adoucir vos ressentiments, vous n'avez la paix avec lui, vous ne l'aurez jamais avec Dieu.

Quelle paix! quelle humilité! quelle douceur! quelle charité parmi les premiers chrétiens! Ils n'étaient ni desséchés par l'envie, ni enflés par l'orgueil, ni divisés par l'avarice, ni dominés par une colère tenace et persévérante. C'étaient un même cœur et une même âme. Ils adoraient un Dieu pauvre, et ils se faisaient pauvres pour lui; un Dieu mortifié, et ils se mortifiaient pour lui; un Dieu humble, et ils s'humiliaient pour lui; un Dieu patient et doux, et ils souffraient pour lui, sans s'émouvoir, toute sorte d'injure; ou si quelque premier mouvement prévenait leur raison, rarement laissaient-ils coucher le soleil sur leur colère. O patience! ô douceur chrétienne, qui étouffes toute sorte de ressentiment, que tu es admirable! dit Tertullien : Patience tranquille dans les afflictions, modérée dans les outrages, joyeuse dans les disgrâces, libre dans la plus grande sujétion, victorieuse dans les plus fâcheux combats, tu triomphes quand tu cèdes, et tu es couronnée dans le ciel, quand tu parais vaincue et humiliée sur la terre : *In contumeliis læta, in infirmitatibus potens, in servitute libera, cum cadis, vincis, cum vinceris, coronaris.*

SECOND DISCOURS.

Repleti sunt omnes in synagoga ira, hæc audientes; et surrexerunt et ejecerunt illum extra civitatem: ipse autem transiens per medium illorum ibat.

Tous ceux qui étaient dans la synagogue, entendant ces paroles de Jésus-Christ, se mirent en colère; ils se levèrent et le chassèrent de la ville; mais il passa au milieu d'eux, et se retira (*S. Luc, ch.* IV).

Deux choses également surprenantes s'offrent tout à la fois à mon esprit, et je ne doute pas que la simple exposition que je vais vous en faire ne vous surprenne aussi bien que moi. Jésus-Christ étant entré dans la synagogue de Nazareth, et ayant pris le livre de la loi, où étaient écrites des paroles qui le regardaient, dit à ses auditeurs que

c'était de lui-même qu'Isaïe avait parlé comme de celui que le Seigneur avait envoyé pour apporter la liberté aux captifs et la santé aux malades, pour annoncer des années et des jours de rémission aux pécheurs.

De si favorables nouvelles, qui devaient lui concilier l'attention et l'amitié des Juifs, ne servirent qu'à les aigrir davantage. Emportés de colère, ils se levèrent tous, dit saint Luc; ils le chassèrent de leur ville; et l'ayant conduit sur une montagne voisine, ils voulurent le précipiter du haut en bas : Quelle rage! quelle fureur!

Si Jésus-Christ ne leur avait prédit que des malheurs, ou s'il ne s'était servi de son autorité que pour les menacer et les perdre, on ne s'étonnerait pas qu'ils se fussent mis en colère contre lui, dit saint Chrysostome; mais que toute leur indignation se tourne contre un homme qui ne cherche qu'à leur faire du bien, et qui témoigne n'avoir été envoyé qu'à ce dessein; c'est là, ajoute ce Père, ce que je ne saurais jamais comprendre. Colère brusque et impétueuse, de quoi n'es-tu pas capable? Si tu attaques Jésus-Christ, où sera la personne que tu n'attaqueras pas? Si tu attentes sur la vie de Jésus-Christ, où sera l'homme qui pourra croire que tu épargneras la sienne?

La conduite de cet adorable Sauveur ne me surprend pas moins, mes frères; tout autre que lui se fût vengé de ce peuple emporté et barbare. De petits enfans s'étant raillés d'Elisée, furent dès ce moment dévorés par deux ours qui sortirent de la forêt voisine. Des officiers ayant commandé à Elie de descendre, ce prophète, choqué de leur incivilité, envoya à sa place le feu du ciel qui les réduisit en poussière : mais Jésus-Christ, maître des prophètes, tient une conduite tout opposée; et s'il se sert de sa puissance, c'est moins pour perdre ces ingrats que pour se rendre invisible à leurs yeux, et passer au milieu d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent : *Ipse autem transiens per medium illorum ibat.* Douceur de mon Dieu, que vous me charmez! Puis-je, après un tel exemple, m'irriter contre la colère d'autrui? rendre injure pour injure, outrage pour outrage, mal pour mal?

Car de là je tire, après saint Jean Chrysostome deux importantes vérités. La première, qu'il faut autant que l'on peut arrêter les mouvements de sa colère : et la seconde, qu'il faut autant que l'on peut céder à la colère d'autrui. Se mettre en colère, c'est souvent un très-grand péché; céder à la colère d'autrui, c'est toujours une très-grande vertu. Se mettre en colère, c'est le péché des Juifs : céder à la colère d'autrui, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Réprimer dans son âme les mouvements de sa colère, c'est l'obligation d'un chrétien; calmer par sa douceur la colère et les emportements d'autrui, c'est la perfection et l'éminente vertu d'un chrétien.

PREMIER POINT.

Si l'on ne pouvait se mettre en colère sans offenser Dieu; si quelque soin que l'on prît de régler cette passion, elle était vicieuse et criminelle par elle-même; la précaution que nous marque le roi-prophète serait fort inutile, quand il nous dit dans un de ses Psaumes : fâchez-vous, mais prenez garde de ne point pécher : *Irascimini et nolite peccare.*

Il y a une colère indifférente; il y en a même une qui est raisonnable et sainte. Telle fut celle de Phinées, qui ne pouvant souffrir une scandaleuse fornication d'un Juif avec une Madianite, les perça tous deux de son épée. Telle fut celle de Moïse, qui, indigné de ce que le peuple adorait le veau d'or, au mépris du vrai Dieu, en fit tuer vingt-cinq mille, pour le venger de cet outrage. Telle fut celle d'Elie, quand il s'emporta contre les prêtres de Baal, dont il fit faire une sanglante boucherie. Telle fut celle de David, quand il disait à Dieu que sa colère avait passé jusque dans son cœur, *in me transierunt iræ tuæ* (*Ps.* LXXXVII), et qu'il ne pouvait voir sans indignation les pécheurs qui l'offensaient. Telle fut celle de Jésus-Christ, qui chassa du temple ces marchands et ces usuriers, qui faisaient de la maison de son Père une maison de trafic et une retraite de voleurs.

Si vos emportements étaient de cette espèce, mes frères, si plus sensibles à la gloire de Dieu qu'à votre propre réputation, et plus touchés des injures qu'on lui fait que de celles que vous souffrez vous-mêmes, vous vous enflammiez de colère pour le venger; ou même, si, dans votre propre cause, vous aviez assez de modération pour arrêter les saillies précipitées de cette passion naissante: bien loin de blâmer ces emportements, je n'aurais que des louanges à vous donner : *Fâchez-vous*, dirais-je aussi bien que David, *et prenez garde de ne pas pécher.*

Mais quand je réfléchis sur ce qui se passe dans le monde, chez les petits et chez les grands, chez les ecclésiastiques et les laïques, chez les pauvres et les riches, chez ceux qui demeurent dans les villes et ceux qui sont ensevelis dans leurs solitudes, chez les dévots, qui se piquent de régularité, et chez les libertins, qui font profession de n'en point avoir : je dis qu'ordinairement parlant, la colère est si déraisonnable, si dangereuse, si injuste, qu'on ne peut s'y abandonner sans péché; et qu'il est, non-seulement de la religion d'un chrétien, mais encore de la prudence et de l'intérêt d'un homme sage d'en arrêter les mouvements; pourquoi? parce qu'un homme emporté, qui s'abandonne à la violence de sa colère, est un homme ennemi de lui-même, ennemi de ses frères, ennemi de Dieu. Ennemi de lui-même, il n'est plus maître de soi, sa raison se trouble et se confond. Ennemi de ses frères, il n'a plus pour eux cette sympathie d'humeur qui fait tout l'agrément de la société civile. Ennemi de Dieu, il n'est plus animé de sa grâce, il ne vit plus de son esprit.

En effet, nul vestige de raison et de bon sens dans un homme violent et fougueux; nul vestige de raison et de bon sens dans une femme querellense et bizarre : aveuglés, dominés, emportés par leur passion, ils n'écou-

tent qu'elle. Sourds aux remontrances de leurs parents, aux bons conseils de leurs amis, aux reproches de leurs voisins, aux bruits du scandale public, ils ne cherchent qu'à se satisfaire. Qu'ils aient sujet d'être mécontents ou non; que ce qu'ils disent, et ce qu'ils font leur attire de bonnes ou de mauvaises affaires; qu'ils se jettent dans un labyrinthe de procès civils et criminels, dont ils ne sortiront qu'aux dépens de leur réputation ou de leur bourse: c'est à quoi ils ne prennent pas garde. Confondant l'innocent avec le coupable, l'ami avec l'ennemi, l'homme de bien avec le méchant, celui qui a tort avec celui qui ne l'a pas, l'indifférent avec le bienfaiteur, ils se jettent souvent dans de fâcheux embarras; et par un emportement aussi injuste qu'il est téméraire, ils s'enveloppent eux-mêmes dans la ruine des autres. Demander de la raison à un fou et à un homme possédé du démon, c'est perdre son temps. En demander à un homme et à une femme emportés, ce n'est pas moins le perdre, dit saint Jean Chrysostome; encore y a-t-il, selon ce Père, cette différence, que dans ceux-là, c'est une folie involontaire et une possession forcée, au lieu que dans ceux-ci, c'est une folie et une possession volontaire, *voluntarius dæmon, insania spontanea* (*D. Chrysost.*, *hom.* 15 *de Diversis*).

Dans l'ordre naturel des choses, la raison devrait se servir de la colère comme un officier se sert d'un soldat qu'il tient à sa solde, et à qui il dit, *Va et il va*: mais par un étrange renversement de conduite, c'est la raison même qui obéit à la colère, comme à un maître impérieux, dont elle suit aveuglément les volontés: ou bien, si quelquefois cette colère écoute la raison, c'est à peu près comme ces valets étourdis, qui, sans se donner la patience de savoir ce que leurs maîtres souhaitent d'eux, exécutent leurs commandements avant que de les avoir compris. C'est ainsi qu'une infinité de gens s'abandonnent sans discernement à l'impétueuse violence de leurs passions, s'impatientant, criaillant, fulminant, quelquefois sans savoir pourquoi, ni contre qui: semblables à ces chiens qui, entendant frapper à la porte, aboient indifféremment aux amis et aux ennemis, à ceux qui sont de la maison et aux étrangers. Ne vous choquez pas de cette comparaison; je l'ai trouvée dans les écrits d'un sage païen (*Arist.* VII *Ethicorum*, 6, 7); et ce qu'il a dit dans un siècle idolâtre devrait bien aujourd'hui nous confondre.

Cette passion brusque et impétueuse, prévenant notre raison, ne nous donne pas le temps de réfléchir sur nos plus importants devoirs. Frappés de l'image de l'injure que nous avons reçue et uniquement attentifs à nous venger, nous n'avons égard à quoi que ce soit. Bienséances humaines, souvenir des bienfaits, avis et prières, rien ne nous arrête.

Car si nous y prenions garde, que ne dirions-nous pas; ou plutôt, que ne ferions-nous pas? Je blâme l'emportement des autres et j'excuse les miens; je regarde la colère des autres comme une marque visible de la corruption de leur raison et je la souffre en moi comme une passion raisonnable. Ma raison me sert pour juger les autres; et me jugeant moi-même, je renonce à ma raison. J'aime en moi ce que je déteste dans mon prochain; et ce que mon prochain hait en moi n'est pas capable de m'en donner de l'aversion. Est-ce que ce qui me paraît péché dans les autres est en moi une vertu? et que ce que je regarde dans une cause étrangère comme un défaut de bon sens, a changé tout d'un coup de nature dans la mienne?

Voilà ce que nous dirons. Mais emportés par cette passion précipitée, nous ne sommes pas assez maîtres de nous-mêmes, pour nous le dire. En agir de la sorte, est-ce être sage? est-ce nous vouloir du bien et nous en faire? Avouons-le de bonne foi et disons que c'est plutôt nous haïr, que c'est nous dégrader, que c'est assujettir la plus noble puissance de nos âmes à la plus infamante de toutes les servitudes.

Voulez-vous, c'est le Saint-Esprit qui parle, mes frères, voulez-vous que je vous donne quelque marque par laquelle vous puissiez connaître si un homme est sage ou non? Est-il doux, modéré, paisible? dites hardiment que c'est un homme sage. Est-il emporté, fougueux, intraitable? fait-il éclater sur de légères injures de grosses imprécations? dites hardiment que c'est un fou: *Fatuus statim indicat iram suam* (*Proverb.*, XII).

Mais autant qu'il est déraisonnable et ennemi de soi même, autant l'est-il de ses frères: seconde réflexion, qui nous découvre par un autre endroit la nature et l'énormité de ce péché; voici comment. Composant tous un même corps civil, nous avons chacun quelque perfection et quelque défaut; nous avons chacun quelque chose qui nous rend utiles et sociables; quelque chose qui nous rend fâcheux et incommodes. Prédestinés qui régnez dans le ciel, vous êtes les seuls qui soyez entièrement parfaits; c'est en vous seuls qu'on ne peut trouver la moindre ombre d'imperfection et de péché. A notre égard, relégués dans cette terre de misère et malheureux héritiers du péché de notre père, nous avons très-peu de vertus, beaucoup de faiblesses et de vices.

Dans cet état, si nous voulons vivre contents, le grand moyen c'est d'excuser réciproquement ces faiblesses inséparables de notre nature et, comme dit l'Apôtre, *de porter les fardeaux les uns des autres*. Manquer à ce devoir, je veux dire, vouloir tout emporter de hauteur, sans rien excuser ni souffrir; nous cabrer et nous aigrir sur une petite incivilité, sur une parole équivoque, sur un mauvais office peut-être imprudemment et innocemment rendu; vouloir qu'on supporte nos défauts et ne pas vouloir supporter ceux d'autrui; nous pardonner nos vices et nous élever contre ceux d'autrui, c'est rompre ce lien de paix qui fait l'agrément de la vie civile, c'est nous rendre ridicules, odieux, insupportables.

Car, si vous prenez garde, la colère fait dans le corps civil ce que fait la fièvre dans

le corps naturel. Cette fièvre met les humeurs en mouvement et les enflamme, le sang s'échauffe, le pouls s'élève, le cœur palpite, toute l'habitude du corps est déréglée : image trop naturelle de ce que fait la colère dans la société civile. Elle enflamme les esprits, elle agite le cœur, elle met tout le corps politique en désordre, dérangeant ce qu'il y a de plus singulier, troublant ce qu'il y a de plus paisible, séparant ce qu'il y a de plus uni, renversant ce qu'il y a de plus ferme. Ce n'est pas tant une fièvre qu'une frénésie, dit saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 38), elle grince des dents, elle porte les mains meurtrières sur ses amis et sur ses proches; elle frappe, elle mord, elle déchire ceux mêmes qui lui rendent service : *Frendet dentibus, parentes laniat, scindit proximos, cædit pugno, morsu agit, atque afficit obsequentes : quæ major phrenesis? quæ gravior vis furoris?*

Vous jugez bien par là que Dieu y est mortellement offensé. Oui, Dieu qui, parmi les qualités qu'il se donne, se fait un plaisir de prendre celle de *prince de paix;* qui, parmi les figures sous lesquelles il s'est fait voir, a paru, non dans le trouble, mais au milieu d'un doux zéphir; qui, parmi ceux qu'il a choisis pour y faire sa demeure, a protesté *que son esprit ne se reposerait que sur les hommes modérés et paisibles.* Esprit de Dieu, esprit des hommes emportés et brutaux, quelle étrange opposition, quelle invincible antipathie! Votre esprit, ô mon Dieu, *est un esprit d'intelligence et de sagesse*, et ces brutaux n'ont pas même le bon sens. Votre esprit, ô mon Dieu, est *un esprit de prudence et de conseil*, et ces brutaux vivent dans des égarements et des désordres épouvantables. Votre esprit, ô mon Dieu, est *un esprit de force*, et ces brutaux n'en ont que pour se jeter inhumainement sur les autres, et accélérer leur propre ruine. Votre esprit, ô mon Dieu, est *un esprit de crainte*, et ces brutaux n'appréhendent ni la sévérité de vos jugements, ni celle des lois humaines. Votre esprit, ô mon Dieu, est *un esprit de piété*, et ces brutaux vivent dans une impiété habituelle et dans un oubli général de leurs principaux devoirs. Votre esprit, ô mon Dieu, est *un esprit de charité, qui excuse et qui souffre tout*, et ces brutaux ne veulent ni excuser, ni souffrir quoi que ce soit.

Si je veux savoir, ô mon Dieu, quel est votre esprit, il faut que je l'apprenne de vous-même. Quand vous pensez, ce sont, dites-vous, *des pensées de paix : Ego cogito cogitationes pacis.* Quand vous parlez, ce sont *des paroles de paix : Loquetur pacem in plebem suam.* Quand vous choisissez quelque lieu pour y demeurer, votre demeure est *une demeure de paix : Factus est in pace locus ejus.* En un mot, la paix et la douceur sont les deux termes de votre voyage : *Qui posuit fines suos pacem.*

Brutaux, dont je parle, je ne puis tirer de là qu'une conséquence qui vous est bien funeste; car, si pour être en état de grâce et ami de Dieu, il faut être animé de son esprit, vous, qui avez un esprit tout opposé au sien, jouissez-vous de cet avantage? Au contraire, ne faut-il pas conclure que cette passion vous rend ses ennemis, et que, bien loin d'avoir Dieu pour Père, c'est le démon qui est le vôtre? *Vos ex patre diabolo estis.* Quelle alliance! quelle adoption! En voulez-vous voir quelques traits de conformité?

Les pensées du démon ne sont que des pensées de division et de discorde : en avez-vous d'autres? Les paroles du démon ne sont que des paroles d'imprécation et de blasphème : les vôtres sont-elles d'un autre ton? La demeure du démon n'est qu'une demeure de trouble et de guerre : vos familles et vos maisons sont-elles plus paisibles? Le démon ne s'applique qu'à tourmenter ceux sur lesquels il a du pouvoir : vos femmes, vos enfants, vos domestiques souffrent-ils moins de vos emportements et de vos violences? *Vos ex patre diabolo estis.*

Après cela, mes frères, auriez-vous si peu de raison, d'honneur, de conscience, que de vous abandonner volontairement aux impétueuses saillies d'une passion si dangereuse; et, pour le dire avec le Saint Esprit, auriez-vous assez d'inhumanité pour vous-mêmes, de cruauté pour vos frères, d'indifférence pour Dieu, que *de perdre votre âme dans votre fureur? Qui perdis animam tuam in furore tuo?*

Je ne puis faire autrement, me dites-vous. J'avoue que vous n'êtes pas maîtres de vos premiers mouvements; qu'*un objet qui vous déplaît*, qu'une parole de raillerie et de mépris allume votre bile, et vous emporte, presque sans que vous vous en aperceviez; mais avouez aussi qu'avec le secours de la grâce, vous pouvez, par la violence que vous vous ferez, empêcher que cette colère précipitée ne vous porte à ces fâcheux excès où souvent vous vous sentez portés. Combien de fois avez-vous reconnu votre faute? combien de fois en avez-vous demandé pardon à Dieu? combien de fois avez-vous promis que vous n'y retomberiez plus? et, avec tout cela, combien de fois lui avez-vous manqué de parole!

C'est mon humeur. Mais c'est cette humeur qu'il faut vaincre. Il faudrait donc me refondre? Mais ne savez-vous pas que vous devez être *une nouvelle créature en Jésus-Christ?* On me choque trop. Mais qui est-ce qui vous choque? si c'est votre égal, le succès de votre colère sera fort incertain; si c'est votre supérieur, il y a plus de fureur que de bon sens de lutter contre lui; et si c'est votre inférieur, il vous est honteux de prendre garde à ce qu'il vous dit : *Cum pari contendere anceps est, cum superiore furiosum, cum inferiore sordidum.* Que ferai-je donc? Arrêtez les mouvements de votre colère, sans souffrir qu'elle vous domine; et, si vous voulez avoir une vertu parfaite, cédez à la colère d'autrui, et calmez-en les emportements par votre douceur.

SECOND POINT.

Les brutaux, les politiques, les faux dévots et les chrétiens parfaits ont, au sujet de la colère, des sentiments bien différents : les brutaux la font éclater; les politiques la dif-

fèrent ; les faux dévots la cachent ; les chrétiens parfaits l'étouffent.

Aux brutaux la colère paraît une grandeur d'âme ; aux politiques une précipitation indiscrète ; aux faux dévots un zèle de religion ; aux chrétiens parfaits un grand obstacle à la vertu. Les brutaux disent qu'il faut rendre mal pour mal ; les politiques, qu'il est d'un homme sage de dissimuler quelquefois son ressentiment ; les faux dévots, qu'il est important de venger l'injure que l'on a faite à Dieu en leur personne ; les chrétiens parfaits, que sans s'aigrir contre son prochain, il faut tâcher de l'édifier et de le gagner. Les brutaux s'abandonnent à la violence de leur passion ; les politiques consultent leur intérêt ; les faux dévots se conduisent par leur amour-propre ; les chrétiens parfaits suivent les règles de l'Evangile et l'exemple de Jésus-Christ.

La passion dit aux brutaux : Ne souffrez rien ; l'intérêt dit aux politiques : Souffrez pour un temps ; le prétendu zèle de religion dit aux faux dévots : Vengez-vous pieusement.

Mais Jésus-Christ dit aux chrétiens parfaits : Ne vous irritez pas contre votre prochain ; cédez à sa colère ; *faites ce que j'ai fait : je me suis retiré de devant mes ennemis, et ai passé au milieu d'eux sans qu'ils s'en aperçussent ;* suivez, autant que vous le pourrez, mon exemple : *Jesus autem transiens per medium illorum ibat.*

Mais quoi, me direz-vous, quelle obligation ai-je de céder à la colère d'autrui ? quel intérêt et quel avantage en retirerai-je ? Quel intérêt et quel avantage, mes frères ? le voici : par là, vous serez plus maîtres de vous-mêmes, plus aimés de vos frères, plus considérés de Dieu : plus maîtres de vous-mêmes par la paix que vous vous procurerez ; plus aimés de vos frères par la paix que vous leur donnerez ; plus considérés de Dieu par la paix que vous en recevrez.

Ceci pourrait vous paraître un petit jeu de paroles, s'il n'était solidement établi dans l'Ecriture, qui distingue trois sortes de chrétiens : des chrétiens patiens, des chrétiens pacifiques et des chrétiens paisibles. Les premiers, dit saint Bernard, ont la paix ; les seconds la donnent ; les troisièmes la conservent : *Pacem habent, pacem faciunt, pacem tenent.* La paix qu'ont les premiers les rend maîtres d'eux-mêmes ; la paix que donnent les seconds les rend amis de leurs frères ; la paix que conservent les troisièmes les rend enfants de Dieu.

Peut-on vous flatter par de plus glorieux avantages ? Je ne m'y arrête pas néanmoins, me contentant de vous les proposer. Souvenez-vous seulement de ce fameux oracle de Jésus-Christ, qui nous dit d'apprendre de lui *à être doux et humbles de cœur, et que vous trouverez du repos à vos âmes. Apprenez de lui à être doux :* voilà ce qu'il vous ordonne ; *vous trouverez du repos à vos âmes :* voilà ce qu'il vous promet ; formez-vous sur l'exemple qu'il vous a donné de cette vertu : voilà ce qu'il vous propose ; *vous serez bienheureux dès ce monde, parce que vous posséderez la terre de votre cœur :* voilà la béatitude dont il vous flatte. Bien loin de repousser injure par injure, et malédiction par malédiction, cédez à la colère de vos frères ; retirez-vous, taisez-vous, attendez que leur feu soit passé, vous ferez ce qu'il a fait, et, de son côté, il fera pour vous ce que tout autre que lui ne pourrait faire : enchaînant, sous l'empire de sa grâce, le monstre le plus féroce et le plus indompté ; vous rendant maîtres de vous-mêmes, par l'assujettissement de la passion la plus fougueuse et la plus rebelle ; vous donnant cette satisfaction que, dans votre fidélité aux devoirs que sa religion vous impose, vous trouvez même de l'avantage par un grand repos d'esprit et par *cette paix de Dieu, qui surpasse tout ce qu'on en peut dire et penser.*

Il dépendait de vous, madame, de vous la procurer cette paix qu'il vous offrait. Si, lorsqu'on vous a dit cette parole désobligeante, ou qu'on vous a fait ce fâcheux rapport, vous aviez, par l'amour que vous avez pour Dieu et par le respect que vous lui devez, étouffé cette colère naissante. Si, par votre silence et votre douceur, vous aviez fait connaître que vous vous souciez peu des injures qu'on vous disait. Si vous aviez attendu que celle qui a eu la témérité de vous insulter eût passé sa mauvaise humeur ; combien d'inquiétudes, de chagrins, de contestations, de procès vous auriez-vous épargnés ? Quel repos, quel calme, quelle paix auriez-vous goûtés ? Votre colère n'a servi qu'à vous échauffer davantage et à porter votre ennemi à vous dire ce qu'il était de votre intérêt qu'on ne sût pas. On vous a reproché en face ce que vous n'auriez pas voulu entendre ; votre ridicule vanité, l'obscurité de votre naissance, la misère ou les fraudes de vos parents, peut-être certaines intrigues d'amour, dont il vous était fort important qu'on ne révélât pas le secret.

Et vous, homme d'épée, qui vous êtes échauffé mal à propos sur une parole équivoque, ou sur une légère incivilité, si vous aviez appris de Jésus-Christ *à être doux et humble de cœur*, vous auriez bientôt su par vous-même quel est l'avantage et le repos d'un chrétien qui sait se modérer et se vaincre ; mais un faux point d'honneur vous a fortement aigri ; des paroles vous en êtes venu aux mains, mille fâcheuses affaires ont porté le désordre dans vos biens, dans votre famille, dans votre esprit.

Faut-il que pour vous confondre, je vous apporte encore les raisons et les exemples mêmes des païens, que j'emploie les dépouilles et les richesses d'Egypte pour en orner le temple du Seigneur ? Qui vous empêche de vivre bien avec vous-même et avec vos frères, dit un de ces faux sages ? Que sont-ils à votre égard et que vous ont-ils fait ? Est-ce un enfant qui vous a choqué, ou un homme dont l'indiscrétion et l'imprudence ressemble à celle d'un enfant ? *Puer est ? ætati donetur, nescit an peccet* (*Seneca, lib. de Ira, c.* 30). Excusez son âge et son inadvertance, il ne

sait s'il vous a offensé ou non. Est-ce un homme que vous avez outragé et méprisé? C'est vous même qui avez fait le premier la faute; c'est à vous à chercher les moyens de l'apaiser et de vivre bien avec lui : *Læsus es? prior fecisti.* Est-ce un homme de bien qui, à ce que vous vous imaginez, vous a rendu de mauvais offices? Ne croyez pas qu'il l'ait fait ou que ç'ait été à dessein de vous nuire : *Bonus vir est, qui injuriam fecit? noli credere.* Est-ce un méchant homme? N'en soyez pas surpris, vous n'en deviez rien attendre de bon. Ce qui vous doit consoler est qu'il s'est fait à lui-même plus de mal qu'à vous; il a déjà porté, ou il portera bientôt la peine de son péché : *Malus est? noli mirari; jam sibi pœnas dedit qui peccavit.*

Faut-il que je vous apporte ici l'exemple d'un Caton, qui endura un soufflet qu'on lui donna à la vue d'un grand peuple, sans se fâcher, sans se venger, sans chercher les moyens de perdre son ennemi? Caton cependant un des premiers sénateurs romains, Caton cependant si fier, qu'il ne daigna pas aller au-devant de Ptolomée quand ce prince le vint voir dans l'île de Chypre et devant lequel il ne se leva pas même pour le recevoir dans sa chambre (*Plutarchus, in Catonem*).

Faut-il que je vous parle d'un autre (c'est Cratès) qui, ayant été rudement frappé à la joue, prit tranquillement un morceau de papier qu'il s'appliqua sur le coup qu'il avait reçu, en marquant seulement le nom de celui qui l'avait frappé, avec cette inscription : *Nicodromus faciebat.*

Que diront à cela ces faux braves, qui font profession de ne rien souffrir, qui cherchent à se battre et à s'entre-tuer avec tous ceux qui leur auront donné, non un soufflet, mais un démenti? qui leur auront dit, non des injures atroces, mais quelques paroles un peu inciviles? Ces brutaux qui, pour un rien, se rendent ennemis de tout le monde, qui se lâchent contre ceux mêmes qui n'entrent pas dans leurs querelles; qui, par une fureur semblable à celle des vierges Milésiennes, qui allèrent se précipiter du haut des rochers dans des abîmes, mettent leur fausse gloire à périr, s'exposant à perdre tout ce qu'ils ont de plus cher et à être éternellement damnés.

Adorable Sauveur, Dieu de patience et de douceur, c'est à vous seul à leur apprendre ces vertus par votre exemple, et à leur en faciliter la pratique par votre grâce. C'est à vous à leur dire de supporter patiemment les injures, s'ils veulent vivre en paix avec vous, avec eux-mêmes, avec leurs frères; que cette malheureuse disposition de ne rien souffrir est seule capable de les perdre et devant vous et devant les hommes; qu'on connaîtra qu'*ils sont vos disciples* par la complaisance et *par la charité qu'ils auront les uns pour les autres;* que *votre esprit ne reposera jamais que sur les doux et sur les humbles*; qu'arrêtant leur colère, ils apaiseront la vôtre, et que souffrant, dans la vue de vous obéir et de vous plaire, tout ce qui peut exercer leur patience, ils expieront leurs crimes et satisferont à votre justice.

CONFESSION.

PREMIER DISCOURS.

Quos ut vidit Jesus, dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus; et factum est, dum irent mundati sunt.

Jésus-Christ ayant vu dix lépreux qui venaient se présenter à lui, leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres; et il arriva qu'étant en chemin, ils furent guéris (*S. Luc, ch.* XVII).

Qu'un homme affligé d'une longue et fâcheuse maladie trouve, dans un temps presque inespéré, un habile et charitable médecin qui lui ordonne un remède prompt, aisé et sûr pour le rétablissement de sa santé, c'est là, mes frères, tout ce qu'il peut attendre de plus avantageux en cette vie, tout ce qui est capable de ranimer son espérance abattue et de lui faire prendre la résolution de ne rien négliger des importants avis qu'on lui donne.

Jamais malade ne s'est trouvé dans toutes ces dispositions, comme les dix lépreux dont saint Luc nous a laissé l'histoire. Vous dire qu'ils étaient frappés de lèpre, c'est vous parler d'une maladie infâme, contagieuse et presque incurable; mais ajouter que dès que Jésus-Christ les eut vus et qu'il les eut envoyés vers les prêtres, il leur épargna même la peine de faire tout le voyage et les guérit miraculeusement; c'est vous marquer tout à la fois la promptitude, la facilité et l'infaillibilité d'une si admirable cure. Ils sont encore en chemin lorsqu'ils se trouvent guéris, rien de plus prompt : on leur épargne la dépense nécessaire pour les sacrifices ordonnés par la loi; il suffit qu'ils se montrent aux prêtres, rien de plus aisé : ils se sentent eux-mêmes aussi sains et aussi nets que s'ils n'avaient jamais été infectés de lèpre, rien de plus infaillible.

Jésus-Christ ne pouvait-il pas seul les guérir sans les envoyer vers les prêtres? Oui, sans doute, il le pouvait; mais, dans la pensée de saint Ambroise et de saint Grégoire, il voulait dès lors nous marquer quelle serait, dans la loi nouvelle, la puissance des prêtres pour la réconciliation et l'absolution des pécheurs, vers lesquels doivent être envoyés ces malades spirituels, pour l'entière et sûre guérison d'une maudite lèpre, dont ils sont invisiblement frappés. Car, c'est à vous tous, mes frères, que Jésus-Christ dit encore aujourd'hui : *Allez et montrez-vous aux prêtres : Ite, ostendite vos sacerdotibus. Allez*, n'appréhendez rien et qu'une fausse honte ne vous empêche jamais de venir à confesse. *Ite : Allez*, ne dissimulez rien; que votre orgueil et de mauvaises excuses ne vous fassent rien déguiser; montrez-vous aux prêtres tels que vous êtes : *Ostendite vos sacerdotibus. Allez : Ite*, grand sujet de confiance pour ceux qui n'osent venir à confesse : *Montrez-vous aux prêtres : Ostendite vos sacerdotibus* : importante leçon à ceux qui y viennent dans un esprit de dissimulation et de mensonge. *Allez*, voilà de quoi encourager ceux que la honte empêche de se confesser. *Montrez-vous aux prêtres*, voilà de quoi instruire ceux qui ne se confessent pas avec la sincérité et l'exactitude nécessaires.

PREMIER POINT.

C'est donc la honte que l'on a de découvrir ses péchés à un prêtre et l'appréhension de paraître coupable à ses yeux, en lui faisant le détail de mille turpitudes, dont il ne pourrait avoir aucune connaissance hors du tribunal de la confession, qui empêche une infinité de gens de s'y présenter. Vous les savez, messieurs et mesdames, ces fausses raisons qui, jusqu'ici, vous ont éloignés du sacrement de pénitence, ou qui vous empêchent de vous en approcher aussi fréquemment que vous le devriez. Vous rougissez de vous avouer coupables, de confier aux oreilles et au jugement d'un homme ces mystères d'iniquité que vous voudriez toujours tenir cachés, de lui révéler ce que vous avez intérêt de taire, de lui déclarer vos mauvaises pensées, vos désirs déréglés et les plus impénétrables mouvements de vos cœurs. Que dirai-je à un confesseur? De quelle manière m'y prendrai-je? Pour qui pass rai-je dans son esprit? Voilà ce qui vous retient et ce qui vous fait cacher votre lèpre à ceux qui ont le pouvoir de la guérir.

Or, c'est pour arrêter cette maudite honte que Jésus-Christ vous dit encore aujourd'hui comme aux lépreux : Allez, n'appréhendez rien : *Ite.* De toutes les hontes, il n'y en a point de plus mal fondée que celle que vous avez de découvrir vos péchés aux prêtres dans le tribunal de la confession. Allez : *Ite.* Quand même cette honte serait raisonnable et bien fondée, vous êtes obligés d'en faire un sacrifice à la justice de Dieu que vous avez offensé. Comprenez-bien ces deux propositions; si je puis les établir solidement, je ne désespère pas qu'elles ne produisent tous les bons effets que j'en attends avec la miséricorde du Seigneur.

Non, mes frères, nulle honte, nul respect humain, nulle appréhension de paraître tels que vous êtes, ne peut raisonnablement vous empêcher de venir à confesse. Quelque précaution que vous preniez, quelque prétexte que vous en apportiez, de quelque manière que vous en agissiez, vos péchés ne seront jamais cachés, dit saint Augustin. De deux choses l'une, ou vous les produirez vous-mêmes dans le tribunal de la pénitence, ou bien Dieu vous les reprochera éternellement et les manifestera aux yeux de tous les hommes *dans le jour de ses révélations et de ses vengeances.* Choisissez laquelle de ces choses vous est plus avantageuse, mais soyez sûrs que vous n'éviterez jamais l'une ou l'autre. Prenez telle mesure qu'il vous plaira, fuyez la compagnie et les rencontres de tous ceux qui vous sont suspects; engagez au secret, par un inviolable serment, ceux devant lesquels vous découvrez vos péchés; cherchez les lieux les plus écartés et les ténèbres les plus épaisses : malgré toutes vos précautions et tous vos soins à cacher vos péchés, Dieu est une lumière infiniment vive et pénétrante qui les découvrira. Vous pourrez bien vous dérober aux yeux de vos frères et paraître tout autre que vous n'êtes; mais vous n'éviterez jamais ceux de Dieu; jamais vous ne lui en imposerez; il verra, il développera, il démêlera toutes les circonstances de vos péchés. Il vous dira : A tel jour, à telle heure, à tel moment, vous avez commis, vous cette fornication, vous cette injustice, vous ce meurtre. Il vous montrera au doigt, il dira à la face de toute la terre : voyez-vous cet usurier, ce médisant, cet hypocrite, ce traître, cet impudique? *Revelabo pudenda tua.*

Réduits à cette inévitable nécessité, quel meilleur parti pouvez vous prendre que de vous déclarer vous-mêmes coupables au tribunal de la pénitence? L'abbé Rupert fait là-dessus une ingénieuse remarque à l'occasion de cet endroit de l'Ecriture où Job paraît comme irrésolu sur ce qu'il doit faire (*Rupertus, lib.* II *de Sapientia, c.* 16). Tantôt Job dit à Dieu : *Appelez-moi, Seigneur, et je vous répondrai;* et un moment après, comme s'il s'était repenti de sa témérité, il lui dit : Non, Seigneur, ne m'appelez pas, c'est moi qui veux vous parler : *Combien ai-je commis de péchés?* Par combien de crimes vous ai-je offensé? *Certe loquar, et tu responde mihi : quantas habeo iniquitates.*

Avare, si, au moment que je parle, Dieu t'appelait à soi par une mort précipitée, pour te demander compte de ces concussions, de ces antidates, de ces contrats usuraires, de ces gros intérêts que tu as tirés pour de légères sommes, de ces intrigues et de ces moyens frauduleux dont tu t'es servi pour t'emparer des maisons et des héritages d'autrui; où en serais-tu?

Impudique, si Dieu, rompant tout d'un coup les liens de ton iniquité, te citait devant son tribunal pour te montrer les lieux, les temps, les personnes avec lesquelles tu as péché; quelle serait ta confusion? Il vaut bien mieux que tu te jettes entre les bras de sa miséricorde et que, lui demandant quelques rayons de sa lumière, au travers desquels tu voies le nombre et la qualité de tes péchés, tu lui dises : *N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur.* Car, que pourrais-je vous répondre pour ma justification? Souffrez seulement que je vous parle, que je m'accuse devant vous, que je dépose et que je paraisse le premier en jugement contre moi; souffrez que, pour m'épargner une honte éternelle, dont la tache serait ineffaçable, je m'expose à une honte temporelle qui, d'ailleurs, me procurera de si grands avantages : *Certe loquar, et tu respondebis mihi : quantas habeo iniquitates!* etc.

Ces sentiments d'un vrai pénitent sont d'autant plus justes qu'il n'y a rien qui puisse raisonnablement justifier votre honte et vous donner sujet de vous éloigner des tribunaux de la pénitence : *Quid consortes casuum tuorum fugis* (*Tertull., lib. de Patientia, c.* 9)? Pourquoi fuyez-vous des ministres qui sont pécheurs comme vous, dit Tertullien? des ministres qui, n'étant pas impeccables, manquent quelquefois comme vous à leurs plus essentiels devoirs? des ministres qui, ayant vos mêmes faiblesses et vos mêmes imperfections, sont obligés de compatir à vos maux pour vous épargner la honte que vous souffririez

si vous vous confessiez à des anges ou à des créatures qui fussent sans péché. Vous confiez les secrets de vos consciences, à qui? à de sages et fidèles dépositaires qui ne révéleront jamais les moindres circonstances des choses que vous leur dites; en sorte que si, par sollicitation ou par vengeance, ils découvraient ce qu'on n'aurait pu savoir par d'autres voies que par celle de la confession, ils mériteraient les derniers supplices.

Bénissez seulement le Seigneur de ce qu'il a voulu par là ménager votre réputation, et user à votre égard d'un aussi doux tempérament qu'est celui d'avoir choisi des hommes comme vous pour vos juges et vos médecins, afin que dans une même personne vous rencontrassiez un homme à qui vous puissiez révéler vos faiblesses avec confiance, et un Dieu au-dessus de cet homme qui vous les remît par sa grande et abondante miséricorde : *Ut in una eademque persona humanum genus hominem inveniret, cui infirmitatem suam fiducialiter revelaret, et supra hominem Deum a quo peccatorum remissionem obtineret*, dit Hugues de Saint-Victor (*Apud Bernardinum Senensem, de Sacram. confessionis, serm.* 21, *in feriam* 2 *Dominicæ* 3).

Mais je suppose (ce qui n'est pas) que cette honte qui vous empêche de venir à confesse, soit juste et bien fondée, je dis que c'est par cette raison-là même que vous y devez venir; pourquoi? parce que c'est cette honte qui doit entrer dans votre pénitence, et faire une grande partie de la satisfaction que vous devez à la justice de Dieu, pour les péchés que vous avez commis.

Sans cela, la pénitence serait-elle ce qu'elle est? je veux dire, après les Pères du concile de Trente, un baptême laborieux et humiliant? je veux dire, après Tertullien (*Lib. de Pœnit.*), un art d'humilier l'homme et de l'abattre? je veux dire, après saint Pacien (*Parœnesi ad Pœnitentes*), un sacrifice où s'immole l'orgueil de l'homme, qui ne veut jamais s'avouer coupable? je veux dire, après saint Césaire d'Arles, une école où l'on apprend à s'accuser et à se confondre? je veux dire, après saint Ambroise, une amende honorable que l'on fait à Dieu, non-seulement par une douleur et une confusion invisible, mais encore par une humble et sincère déclaration qu'on fait aux hommes du véritable état de sa conscience.

Vous n'avez pas rougi de vous blesser et de vous meurtrir; pourquoi rougirez-vous de montrer les plaies que vous vous êtes faites? ou, pourquoi, trop hardis à offenser Dieu, ne sacrifieriez-vous pas une indiscrète honte à une criminelle effronterie?

Qu'une des principales causes de l'apostasie des hérétiques du dernier siècle ait été la confession auriculaire, je n'en suis pas surpris; ils avaient trop d'entêtement et d'orgueil. Ils voulaient bien se confesser à Dieu (chose où l'amour-propre ne se trouve pas beaucoup gêné), mais se confesser à des hommes, découvrir à des hommes leurs perfidies, leurs vengeances, leurs mauvais commerces, leurs infidélités, leurs parjures; c'est à quoi ils n'ont jamais voulu se soumettre, aimant mieux se séparer de la communion des fidèles que de s'assujettir à de si humiliants devoirs; aimant mieux renoncer à leur salut que de l'acheter à un tel prix.

Pour vous, mes frères, qui êtes élevés dans une religion qui fait profession de sainteté et d'humilité; pour vous, qui voulez vivre et mourir en bons catholiques; pour vous qui, quoi qu'il vous en coûte, avez résolu de vous sauver; approchez de nos tribunaux, il n'y a point de honte à s'avouer coupable, et s'il y en a, elle ne produit que *de dignes fruits de pénitence.*

Oui, *approchez avec confiance du trône de la miséricorde de Dieu, pour y recevoir, dans un temps favorable, le secours que vous en attendez.* Quand vous avez quelque abcès, ou que vous êtes dangereusement blessé, vous courez aussitôt au médecin, dit saint Ambroise (*Lib.* II *de Pœnit.*, c. 3), vous assiégez sa porte de grand matin, attendant avec une inquiète impatience qu'il soit levé, afin qu'il vous donne quelque remède qui vous soulage. Vous le priez, vous lui ouvrez votre bourse, et lui abandonneriez volontiers tout votre bien pour le rétablissement de votre santé. Cependant, c'est quelquefois à un ignorant que vous vous adressez, c'est très-souvent à un homme intéressé, incapable de vous procurer une entière et parfaite guérison.

En quelque partie du corps que vous soyez blessé, quelque infâme que soit votre mal, quelque fétour qu'exhale de votre plaie, la honte que vous en avez ne vous empêche pas de la lui montrer. Faut-il que les ministres du Seigneur, vers lesquels il vous envoie lui-même, avec assurance d'une infaillible guérison, soient les seuls dont vous vous défiiez, les seuls aux yeux desquels vous rougissiez d'exposer votre lèpre et de découvrir vos péchés?

Allez, allez, mes frères, à ces médecins spirituels. *Ite*, votre plaie fût-elle mortelle, ils ont reçu le pouvoir de vous guérir : *Fussiez-vous plus noirs que du charbon, vous deviendrez plus blancs que de la neige.* Eussiez-vous commis les péchés les plus énormes, la désobéissance d'Adam, l'homicide et l'adultère de David, l'injustice d'Achab, les impiétés de Manassès et de Nabuchodonosor, l'impureté de la Samaritaine et de la femme surprise dans son péché, le renoncement de Pierre et les violences de Saul; ces péchés vous seront pardonnés pourvu que vous vous montriez aux prêtres tels que vous êtes, et que, touchés d'une vive douleur d'avoir offensé Dieu, vous ne leur déguisiez et ne leur cachiez rien : *Ostendite vos sacerdotibus.*

SECOND POINT.

Esprit humain, que tu es fourbe et dissimulé! *Cœur humain, que tu es malin et impénétrable! Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge?* C'est bien assez que vous trom-

piez vos frères par une modestie hypocrite, par une pudeur affectée, par une douceur et une humilité politique, par une intégrité et une injustice contrefaite, par une candeur et une ingénuité fardée, par des vertus étudiées et imposantes; c'en est bien assez, et hélas! ce n'en est que trop.

C'est bien assez à cet fille d'entretenir, sous un air mortifié et recueilli, ces amitiés et ces privautés cachées; de déclamer au dehors contre des vices dont elle se souille au dedans; de louer la chasteté et se licencier à en enfreindre les devoirs; de se pardonner à elle-même des tête-à-tête qu'elle ne peut souffrir dans les autres; de surprendre, par des rendez-vous adroitement ménagés, la vigilance d'une mère, de dire des merveilles de la pudeur du sexe, et de violer en secret les premières règles de cette pudeur. Faut-il que, portant son hypocrisie plus loin, elle se déguise aux yeux des ministres du Seigneur, que la honte qu'elle a perdue devant les complices de son péché, la porte à le dissimuler et à l'excuser devant ceux qui sont établis pour le lui remettre? qu'à cause qu'elle n'en est peut-être pas venue aux derniers excès, elle ne regarde ses attachements impurs que comme des faiblesses pardonnables à une jeunesse enjouée et à une affection volage?

C'est bien assez à cet avare, à cet usurier, d'avoir trompé et volé ses frères par de gros intérêts qu'il en a tirés, sous prétexte qu'il les a soulagés dans de pressants besoins; faut-il qu'à cause que sa passion n'a pas éclaté par des concussions et des injustices criantes, il se disculpe devant ceux qui ont tout sujet de se défier de lui? Car, sont-ils obligés de s'en rapporter bonnement à la déclaration qu'il leur fait, eux qui pénétrant dans ce labyrinthe d'iniquités et dans ce mystère d'intrigues qu'il leur cache, découvriraient des choses qui l'obligeraient à une prompte et exacte restitution?

C'est bien assez, à ce vindicatif et à ce médisant, d'avoir, avec des soupirs meurtriers, déchiré la réputation de son prochain; c'est bien assez de lui avoir rendu sourdement de mauvais offices, et rompu les mesures de son établissement; faut-il qu'après *avoir menti aux hommes, il mente encore au Saint-Esprit;* qu'il passe aux yeux des prêtres pour un homme qui ne saurait souffrir le vice, pour un homme à qui les injures faites à la religion sont plus sensibles que celles qu'il a reçues, quoiqu'il n'ait véritablement de ressentiment que pour soi, et nullement pour Dieu, dont la cause est bien différente de la sienne?

Est-ce là se montrer aux prêtres et se confesser comme il faut? N'est-ce pas, au contraire faire comme Michol, qui, à la place du vrai David, mit dans son lit une statue couverte de peaux? N'est-ce pas faire comme ces maudits Juifs, qui placèrent à l'entrée du temple, *l'idole du zèle, s'attirant, par cette sacrilége piété, toute l'indignation de Dieu?* N'est-ce pas se déguiser comme cette femme de Jéroboam, qui, sous des habits étrangers, voulut en imposer au prophète, dont elle ne reçut point d'autre réponse que celle-ci : *Pourquoi vous déguisez-vous? Quare aliam te simulas? Votre péché ne sera pas longtemps impuni, votre fils mourra.*

Se montrer aux prêtres comme Jésus-Christ veut qu'on s'y montre : *Ostendite vos sacerdotibus*, c'est leur faire, dans la confession, une déclaration ingénue et entière de tous ses péchés : une déclaration ingénue contre les déguisements, une déclaration entière contre les partages; une déclaration ingénue, pour ne rien cacher, une déclaration entière pour ne rien oublier; une déclaration ingénue qui sorte du cœur, une déclaration entière qui sorte de tout le cœur.

Savez-vous bien la différence que le Saint-Esprit met entre l'accusation ingénue et sincère d'un homme qui s'avoue bonnement coupable, et entre celle d'un hypocrite et d'un impie qui se déguise? *Vena vitæ os justi, et os impiorum operit iniquitatem.* Il regarde la bouche du premier, comme une veine de vie, et celle du second, comme une marque de son déguisement et une fatale cause de sa mort.

Quand on ouvre la veine d'un malade, à qui l'on fait une copieuse saignée, le mauvais sang en sort; c'est pour lui une source *et une veine de vie.* Mais quand cette saignée est mal faite, et que l'ouverture est trop petite, le sang le plus pur et qui a plus d'esprits en coule, le plus grossier et le plus impur demeure.

Ce que le publicain dit en s'avouant pécheur, et n'osant lever les yeux au ciel, fut pour lui *une veine de vie;* il retourna justifié en sa maison, au témoignage même de Jésus-Christ : *Descendit hic justificatus in domum suam.* Mais ce que le pharisien dit en cachant sa malice, et faisant ostentation de ses bonnes œuvres, fut, à son égard, un principe de mort et de réprobation.

Cet aveu sincère que David fit à Nathan, quand il lui dit : Il est vrai, *j'ai péché, peccavi*, lui attira cette favorable réponse : *Dieu vous a pardonné votre péché : Transtulit Dominus peccatum tuum. Quelle veine!* quelle parole *de vie!* mais ce déguisement et ce mensonge de Caïn, qui eut l'insolence de dire à Dieu : *Je ne sais qu'est devenu mon frère, en suis-je le gardien?* lui attira de si effroyables châtiments, que saint Ambroise croit qu'il a peut-être encore été plus coupable devant Dieu, de lui avoir menti que d'avoir assassiné son frère (*Lib. de Paradiso c.* 14). *Nescio*, quelle veine, quelle parole de mort! *Fortasse non tam reus majore crimine parricidii, quam sacrilegii, quod Deo crediderit mentiendum dicens : Nescio, numquid custos fratris mei ego sum?* Oh! qu'il y a de pharisiens! Oh! qu'il y a de Caïns de cette espèce! N'en augmentez pas le nombre, mes frères, montrez-vous aux prêtres tels que vous êtes: *Ostendite vos sacerdotibus;* ne leur cachez et ne leur déguisez rien.

Cette précaution même ne suffit pas encore, il faut en apporter une seconde, qui est de donner à sa confession un caractère de plénitude. C'est beaucoup qu'elle soit ingénue et sincère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'elle soit pleine et entière. Cacher et excuser ses péchés, c'est malice; oublier ses péchés, c'est ignorance et défaut d'examen. Si elle est invisible, à la bonne heure, mais si elle ne l'est pas, c'est une confession nulle. Se montrer tout autre qu'on est, c'est un grand péché, mais ne se montrer que d'un côté et à moitié, c'est un grand défaut, quand ce sont des circonstances essentielles et aggravantes.

Pour approcher dignement des tribunaux de la pénitence, et en recueillir le fruit qu'on en attend, il faut prendre tout le loisir nécessaire pour se bien examiner, repasser dans l'amertume de son cœur sa mauvaise vie, se citer au tribunal d'une conscience timorée, qui ne fasse rien à la légère; parce que, comme dit le saint homme Job, on a affaire à un Dieu qu'on sait qu'il ne pardonnera rien : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* Plus j'examinais mes actions, plus j'appréhendais, plus je considérais ce que j'avais dit, fait, pensé, plus je m'effrayais, persuadé que je suis, que quand on se néglige et qu'on passe légèrement sur la discussion de ses désordres, un rigoureux examen corrige et réforme ces jugements volages et précipités.

Il faut donc que je fasse pour le plus important de tous les comptes, ce que je fais dans ceux où il s'agit de quelques intérêts temporels. Je prends le loisir et l'occasion nécessaires, je repasse plusieurs fois, sur mon livre journal, pour voir si je n'aurais pas omis un article essentiel; et c'est là, ô mon Dieu, ce que je ferais dans la plus délicate et la plus difficile de toutes les affaires.

La résolution en est prise, mes péchés me pèsent trop sur le cœur, je sens trop mes misères et mes vrais besoins, je suis trop vivement touché des outrages que j'ai faits à Dieu, et le désir de rentrer en son amitié, est trop violent en moi pour en demeurer, comme j'ai presque toujours fait, en de vains projets de conversion. *Dixi, je l'ai dit :* anges tutélaires, qui m'avez conduit aux pieds de ce confesseur; et vous, Seigneur, qui m'avez fait la grâce de m'inviter à la pénitence, vous en êtes témoin. Je ne vous manquerai plus de parole, je n'aurai plus pour mon salut, ces froides velléités dont je me suis contenté; je ne me cacherai plus, je ne m'épargnerai plus; *Ce sera contre moi-même que je me confesserai : Dixi : Confitebor adversum me.*

Ce ne sera plus contre un vain fantôme, que je déchargerai ma colère. Je ne rejetterai plus, ni sur mon étoile et sur mon tempérament, ni sur la violence des tentations et sur la présence des objets, mes iniquités personnelles; j'avouerai, dans l'amertume de mon âme, que je suis le seul et le vrai coupable; que c'est sur moi seul que doivent tomber tous les traits de mon indignation. Je ne m'arrêterai plus à la simple discussion de certains petits péchés, qui m'en faisait oublier de plus considérables. Confession pharisaïque, qui nettoies le dehors du vase, et qui laisses le dedans plein d'ordures; qui t'occupes de légères minuties, et qui avales des chameaux, tu ne seras plus celle que je ferai. Je parlerai des injustices que j'ai commises contre Dieu, des grâces duquel j'ai abusé; contre mon prochain, dont j'ai souvent violé les droits; contre moi-même et les vrais intérêts de mon âme que j'ai volontairement négligés : *Injustitiam.*

Oui, ce sont là mes injustices : *Injustitiam meam.* Ce ne sont pas celles de ce mari, de cette femme, de ces valets, de ces enfants, que j'accusais pour m'excuser; ce sont *les miennes, meam.* Je ne parlerai plus que de moi, ou si je parle des autres, ce sera par rapport à moi, pour me donner plus de confusion, et m'attirer de plus justes reproches. Ce que je vous demande, Seigneur, par les infinis mérites de votre cher fils, est que je puisse dire avec autant de consolation que David, que vous m'avez remis mon péché : *Et tu remisisti iniquitatem peccati mei.* C'est là tout ce que je puis espérer de plus avantageux en ce monde, et ce que j'attends avec une humble confiance de votre gratuite miséricorde.

SECOND DISCOURS.

Venit Joannes in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.

Jean est venu sur tout le rivage du Jourdain prêcher le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés.

Dieu aime tellement la pureté, dit saint Grégoire de Nazianze, que lorsqu'il créa la terre, qui est un élément capable de se souiller, il créa comme pour la baptiser, et en ôter les ordures, l'eau pour la laver, l'air pour la purifier, et le feu pour consumer tout ce qui peut la salir.

Il semble que Dieu dans l'ancien Testament, ait comme établi aussi trois sortes de baptême, pour purifier les hommes. Il commanda à son prophète d'envoyer Naaman lépreux aux eaux du Jourdain, pour s'y laver; voilà le baptême de l'eau. Il souffla sur Moïse et sur Aaron son frère; voilà le baptême de l'air. Il ordonna à un séraphin de prendre un charbon ardent, pour le mettre sur les lèvres d'Isaïe; voilà le baptême du feu.

Jésus-Christ de même a lavé les pieds de ses apôtres, c'était le baptême de l'eau. Il a soufflé sur eux, en leur donnant sa paix; c'était le baptême de l'air : et au jour de la Pentecôte il leur a envoyé son Esprit sous le symbole de langues enflammées; c'était le baptême du feu.

A ces trois baptêmes répondent trois parties de la Pénitence : la contrition, la confession et la satisfaction. Dans la contrition, ce sont des larmes amères qui sortent du cœur; c'est un baptême d'eau, *Baptismus fluminis.* Dans la confession, ce sont des voix et des souffles que pousse une bouche qui s'accuse de ses péchés; c'est un baptême de

souffle, *Baptismus flaminis*. Dans la satisfaction, ce sont des œuvres mortifiantes et pénibles, auxquelles un pénitent se condamne; c'est un baptême de feu et de sang, *Baptismus sanguinis*.

Voilà *le Baptême que saint Jean est venu prêcher pour la rémission des péchés*. Il les faut haïr, ces péchés, il les faut déclarer, il les faut expier. Trois grandes obligations d'un vrai pénitent, que je pourrais vous expliquer, si l'étendue d'une si vaste matière le permettait. Je m'arrête seulement à la déclaration que vous devez faire de vos péchés au tribunal de la confession; et pour ne rien dire qui ne vous instruise, je me contente de vous montrer dans mon premier point, ce que c'est que cette confession, et ce à quoi elle vous engage: et dans le second, quelles sont les conditions nécessaires pour la rendre bonne et parfaite.

PREMIER POINT.

Si le premier pas de la conversion du pécheur est le changement du cœur, il est certain qu'il faut que la bouche ait quelque part à ce renouvellement de l'homme, la confession étant de droit divin, et les pères du Concile de Trente frappant d'anathème ceux qui auront la témérité de dire qu'on n'est pas obligé de confesser tous les péchés mortels dont on se souvient, et d'en développer les circonstances qui en changent l'espèce: *Si quis dixerit in Sacramento Pœnitentiæ non esse jure divino confiteri omnia et singula peccata mortalia, quarum memoria cum debita ac diligenti præmeditatione habeatur, et circumstantiis quæ peccati speciem mutant, anathema sit* (*Conc. Trid. Sess.* XIV, *cap.* 7).

De ces paroles, il est aisé de voir en quoi consiste la confession sacramentale, et ce à quoi elle vous oblige, je veux dire, à vous déclarer pécheur aux pieds d'un prêtre; à lui découvrir non-seulement en général, mais encore en particulier le véritable état de votre âme; à lui expliquer dans un détail exact tous les engagements, toutes les suites et toutes les circonstances qui font changer d'espèce à vos péchés. Qui de vous le fait avec l'exactitude dont il est capable et qui cependant, hors le cas de nécessité, est d'une obligation indispensable?

L'accusation n'a jamais été séparée de la confession; et si vous voulez remonter jusqu'aux premiers temps, vous trouverez que les vrais pénitents de l'ancienne loi ont cru devoir satisfaire à Dieu par cette voie. *Je repasserai dans ma mémoire et dans l'amertume de mon âme, toutes les années de ma vie criminelle*, dit David à Dieu. *Je m'accuserai devant vous;* je vous dirai ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que j'ai dit: je ferai ce que fait une femme qui veut rendre une maison nette, et qui passe son balai dans les plus petits recoins; *je nettoierai de même mon esprit et mon cœur* (*Psal.* CXVIII), par une déclaration sincère, entière de tous mes vices.

Nous voyons aussi, chez saint Matthieu, que ceux que saint Jean baptisait sur les bords du Jourdain, faisaient une espèce de confession de leurs péchés, et que les premiers fidèles, dont il est parlé dans le XIX^e^ chapitre des Actes, faisaient la même déclaration: *Veniebant confitentes, et annuntiantes actus suos.*

Je vous avoue que c'est ici, où toutes les passions se soulèvent avec plus d'aigreur, et où le démon se sert du plus dangereux de tous les artifices, comme saint Chrysostome, dans l'homélie troisième qu'il a faite de la pénitence, l'a judicieusement remarqué. Le démon, dit-il, a donné deux faces au péché: quand il s'agit de le commettre, il donne au pécheur une face hardie et insolente, *peccato fiduciam præbet:* Et quand il s'agit de le confesser, il lui donne un air abattu et couvert de honte, *confessioni pudorem et verecundiam dat.* On est hardi dans ses désordres, on est confus dans son accusation. Cette fille qui fait profession de piété et de sagesse, ne veut pas déclarer ces commerces cachés qu'elle a avec des personnes suspectes, et dont la déclaration lui ôterait dans l'esprit d'un confesseur, cette qualité de dévote qu'elle porte. Cet homme qui retient le bien d'autrui par des procès, ou injustement intentés, ou frauduleusement soutenus: cet autre qui vend à faux poids et à fausse mesure; celui-ci qui conserve des obligations et des promesses qui lui ont été déjà payées, afin qu'il s'en fasse payer une seconde fois: cet autre qui a supprimé un testament pour frustrer des légataires ou des droits d'Église; tous ces gens veulent bien s'avouer pécheurs en général, mais ils répugnent à déclarer en particulier, par un détail exact, toutes les circonstances de leurs péchés.

La chose cependant est d'une nécessité absolue, et manquer par sa faute à l'intégrité de la confession, c'est la rendre nulle, sacrilège, vaine et inutile par rapport aux autres péchés mortels dont on s'est confessé.

Dieu ne remet jamais aucun péché, si on ne le confesse quand on s'en souvient; première vérité: et jamais ce péché mortel n'est remis, si les autres ne le sont; seconde vérité. Que faites-vous donc quand vous retenez un péché dans la confession? Vous fermez l'entrée à la grâce de Dieu; et si un seul demeure dans votre âme, ils y demeurent tous. Que faites-vous encore? Vous vous engagez dans un nouveau péché; et ajoutant à ceux que vous avez déjà commis, un horrible sacrilège, vous portez le poison jusque dans les canaux par où coulent les eaux de la grâce: et ces fontaines mystiques, bien loin de vous laver et de vous rajeunir, sont pour vous *des eaux de jalousie*, qui produiront invisiblement dans vos cœurs, ce qu'elles produisaient d'une manière visible et tragique, dans ces femmes qui étaient autrefois tombées en adultère.

Saint Grégoire parlant de la victoire que Saül remporta sur les Amalécites, remarque que ce prince, contre l'ordre de Dieu, réserva quelques animaux, et qu'il épargna même le roi de ce peuple. Samuël s'en plaignit et

le menaça sévèrement de la part du Seigneur : mais bien loin qu'il s'avouât coupable, il rejeta sur d'autres la faute qui venait uniquement de lui.

Voilà, dit ce saint pape, ce que font la plupart des pécheurs. Au lieu de s'accuser, ils s'excusent, tantôt sur la violence de la passion, tantôt sur l'indiscrétion de l'âge, tantôt sur le pressant danger où l'on s'est trouvé, tantôt sur une complaisance qu'on ne pouvait honnêtement refuser.

Est-ce là se bien confesser? Demandez-le à saint Chrysostome, il vous dira que non : et voici la raison qu'il en apporte. Un pénitent doit être rempli de Jésus-Christ, et faire dans le tribunal de la confession pour ses péchés personnels, quelque chose de semblable à ce que ce Dieu a fait sur la Croix, pour la rémission de ceux du monde en général. Or, il y a fait en qualité de pénitent public, une accusation universelle de tous les péchés des hommes. *Se pro omnibus accusavit.* Comme il s'était volontairement chargé de tous nos crimes, il en a voulu souffrir toute la honte. Excellente règle de ce que doit faire un pénitent pour recevoir l'absolution de ses péchés; il doit s'accuser de tous ceux qu'il a commis.

Demandez-le à Tertullien, il vous dira que vous devez faire au tribunal de la pénitence, ce que Dieu fera au jugement dernier (*Lib. de Pœnit.*). Car, si dans la pensée de ce Père, cette pénitence tient la place de la justice de Dieu; comme il manifestera pour lors toutes les pensées de l'esprit, et qu'il découvrira les plus secrets mouvements des cœurs, vous devez aussi, pour ne rien cacher et oublier, vous examiner sur les lieux où vous vous êtes rencontrés, sur les différents états que vous avez embrassés, sur le bien que vous avez omis, et les grâces auxquelles vous avez résisté.

Êtes-vous marchands? Prenez garde si vous avez exercé votre négoce avec toute la bonne foi que Dieu demande. N'avez-vous trompé personne, ou dans la quantité, ou dans la qualité de vos marchandises? N'avez-vous pas exigé des sommes excessives, à cause qu'on ne vous payait pas comptant? N'avez-vous fait aucun faux serment, pour faire valoir et estimer ce qui ne valait pas beaucoup?

Êtes-vous magistrats ou officiers de justice? Examinez-vous sur le tort que vous avez fait à différents particuliers; sur ces délais malins, par lesquels vous les ruinez, sur les mauvaises affaires dans lesquelles vous les avez embarrassés, ou dont vous ne les avez pas tirés avec la diligence que votre conscience vous engageait d'y apporter; car si votre confession doit se régler sur la conduite que Dieu tiendra au jour de son jugement, comme il y examinera toutes ces choses, c'est à vous à prévenir la sévérité de ce jour terrible, par une exacte discussion du véritable état de votre âme.

Ce n'est pas encore assez. Non seulement vous devez vous accuser de tous vos péchés en particulier, de leur qualité, de leur nombre, de leurs circonstances, mais encore, pour rendre votre confession parfaite; il est bon de descendre, autant que vous le pouvez, dans les causes les plus ordinaires de vos péchés. Quand un médecin habile voit un malade, il s'informe des causes et des symptômes de sa maladie : souvent même ce malade le prévient par le détail qu'il lui en fait. Or, voilà ce qu'il faudrait que vous fissiez, pour épargner tant de peines que vous donnez à vos confesseurs; car pourquoi faut-il qu'ils vous arrachent les paroles de la bouche? N'est-ce pas à vous à leur dire les causes de tant de rechutes et de mauvaises confessions que vous avez peut-être faites jusqu'ici?

J'exerce un dangereux emploi, doit dire cet homme d'affaires; je reconnais qu'il est très-difficile, par bien des raisons, que je fasse mon salut. Je suis engagé depuis longtemps avec cette femme, doit dire ce concubinaire; je me trouve sans cesse dans l'occasion prochaine du péché, et je ne m'en veux pas séparer.

S'expliquer de la sorte dans le tribunal de la pénitence, c'est appliquer à son mal de grands remèdes; mais éviter ce détail pour chercher d'artificieux détours, c'est se fermer volontairement les voies du salut : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die : Parce que je me suis tu, mes os se sont durcis, quoique je criasse pendant tout le jour.* Cette expression est fort étrange, dit saint Augustin.

David assure qu'*il crie pendant tout le jour*, et cependant il dit *que le mal s'est enraciné dans ses os, parce qu'il s'est tu* : voici le dénoûment de cette contradiction apparente. On crie devant un confesseur; on lui dit en général qu'on est un grand pécheur, et qu'on a mérité mille fois l'enfer; mais, d'un autre côté, on se tait, on cache les espèces et le nombre de ses péchés, les liaisons et les engagements qu'on y a. Ainsi, quoique l'on crie, c'est inutilement : ces clameurs ne produisent rien, parce qu'il y a un autre silence criminel, qui produit un endurcissement intérieur, et qui met un pénitent hors des voies du salut.

SECOND POINT.

Quand je vous marque toutes ces choses, mes frères, et que je dis que c'est là ce qui rend vos confessions mauvaises, je vous découvre en même temps les conditions qui doivent concourir à les rendre bonnes et parfaites. Elles doivent être accompagnées de simplicité, d'exactitude, de douleur : de simplicité contre les dissimulations, d'exactitude contre la négligence et l'oubli, de douleur contre l'indolence et l'attachement au péché.

J'appelle la première condition nécessaire à la confession des péchés, une simplicité chrétienne, qui réduit le pénitent à la qualité d'enfant. Quand on est pécheur, on est dissimulé et malin; mais quand on prend un esprit de pénitence, on devient petit comme des enfants. C'est ainsi que saint Paul appelait ceux qui se convertissaient, *filioli mei*,

mes petits enfants; c'est ainsi que saint Pierre veut que nous soyons, comme des enfants nouvellement nés, *quasi modo geniti infantes;* c'est ainsi que l'Écriture regarde l'enfant prodigue, qui, reconnaissant sa faute, s'écriait : *Ibo ad patrem*, j'irai à mon père, je lui dirai avec une grande ingénuité ce que j'ai fait : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Je ne me servirai d'aucun détour pour cacher ni pour excuser mes péchés. J'avouerai que je ne mérite plus d'être honoré de la qualité de fils, que je m'en suis rendu indigne : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.*

Il est vrai, dit saint Pierre Chrysologue, expliquant cet endroit de l'Évangile, il est vrai qu'il avait perdu la qualité de fils; mais son père n'avait pas perdu la qualité de père : *Si filius amisit quod filius est, pater non amisit quod patris est.* Il avait mené une vie débauchée et libertine; mais, en retournant à son père, et lui avouant ingénument son péché, il avait repris un esprit d'enfant, qui est un esprit de simplicité et de candeur.

Imitez, mes frères, un si bel exemple; ce sera le vrai moyen de cacher, par un saint et heureux artifice, les péchés que vous cachez inutilement par dissimulation et par orgueil. Saint prophète, vous appeliez autrefois *bienheureux ceux dont les péchés étaient cachés;* mais qui peut les cacher? Ce ne sont pas les enfoncements d'une profonde solitude, Dieu perce ces impraticables concavités; ce ne sont pas les ténèbres d'une obscure nuit, *Dieu, la lampe à la main, les éclaire;* ce n'est pas l'inviolable fidélité d'un ami discret, Dieu, malgré toutes ces précautions, saura bien révéler ces mystères d'iniquité.

Qu'est-ce donc qui cache ces péchés? Le croiriez-vous? c'est vous-mêmes, lorsque vous les confessez ingénument, dit saint Ambroise. Vous croyez les rendre publics, en les découvrant à des hommes qui ne les sauraient jamais d'ailleurs, et, par un effet tout opposé, vous trouvez le moyen de les tenir si secrets, que jamais on n'en parlera. Les oubliez-vous? Dieu s'en souvient. Vous en souvenez-vous? Dieu les oublie. Les cachez-vous aux prêtres? Dieu les manifestera. Vous en accusez-vous devant eux? Dieu n'en parlera pas plus que si vous n'en aviez jamais commis aucun.

Ce sera néanmoins à cette seconde condition que je vous ai marquée, qui consiste dans une grande exactitude à vous examiner. Jérémie nous en proposait de loin le moyen : *Si nous voulons retourner au Seigneur, cherchons nos voies*, nous dit-il, *repassons sur nos anciennes routes;* examinons bien toutes choses : *Scrutemur vias nostras, et quæramus, et revertamur ad Dominum* (*Thren.*, III).

Car, comme je viens de le dire, si, pour recevoir la grâce du sacrement, nous sommes obligés de rendre notre confession entière, il n'y a guère d'apparence que nous le puissions, sans un sérieux examen de conscience. C'est là, dit saint Bernard, notre importante affaire : *Toti incumbamus huic operi, tam sancto, tam necessario* (*Serm.* LVIII, *in Cantica*). Appliquons-nous tout entiers à un si saint et si nécessaire ouvrage : si saint, puisqu'il n'y a rien qui purifie mieux nos consciences, que cet examen : si nécessaire, puisqu'il n'y a rien qui contribue plus utilement à notre conversion. A force de nous examiner tous les jours, à force de prendre garde combien nous avançons ou nous reculons dans les voies du salut, nous apprenons à haïr le péché et à le détester, et nous acquérons cette pureté de cœur, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu : *Vitam tuam quotidiana discussione examina, attende diligenter quantum proficias, vel quantum deficias, qualis sis in moribus, qualis in affectibus* (*Bern. in Medit.*).

La vigne ne pousse que des rejetons superflus, qui, l'épuisant, l'empêchent de produire de bons fruits, quand elle n'est point taillée. On ne voit que de mauvaises herbes, que des ronces et des épines dans une terre qu'on néglige de cultiver; et un corps n'amasse que de mauvaises humeurs, fatales causes d'une infinité de maladies, quand on se soucie peu de le purger. Mais quand cette vigne est taillée à propos, quand cette terre est labourée, quand ce corps est bien purgé, on peut attendre de salutaires effets de toutes ces peines qu'on se donne : et c'est là, selon saint Basile et saint Ephrem, ce que produit dans une âme l'examen de conscience, et ce qui fait à son avantage, une confession où rien n'est oublié.

Mais en vain prendrait-on tous ces soins, si cette ingénuité et cette exactitude n'étaient précédées d'une vive douleur d'avoir offensé Dieu : car, c'est là le point capital et un devoir d'une indispensable nécessité. On s'est détourné de Dieu par le péché, il faut se tourner vers lui par l'amour. On l'a offensé par l'attachement à la créature, il faut réparer cette offense par l'attachement au Créateur.

C'est là ce qui s'appelle dans les livres saints, *componction, repentance, changement et brisement de cœur. Componction*, parce que c'est une douleur vive qui pique, une douleur pénétrante qui perce; c'est un coup de lancette qui ouvre l'apostume, *compuncti sunt corde.*

On l'appelle *repentance*, parce que c'est une douleur amère, un vrai regret de ce que l'on a fait et un ferme propos de s'en abstenir dans la suite : *Pœnitemini et convertimini, ut deleantur peccata vestra.* Si vous voulez que vos péchés vous soient pardonnés, disait saint Pierre aux Juifs, *repentez-vous, convertissez-vous.*

On l'appelle *changement et brisement de cœur, scindite corda vestra et non vestimenta vestra.* C'est le cœur qu'il faut mettre en pièces, c'est le cœur qu'il faut déchirer et briser. Judas, tu as confessé ton péché, *peccavi, tradens sanguinem justum.* Antiochus, tu t'es ressouvenu des tiens, *reminiscor malorum quæ feci :* mais parce que vous avez manqué tous deux au point capital de la conversion du pécheur; parce que vous avez

été tous deux sans componction, sans douleur, sans repentance, sans contrition et brisement de cœur; vous êtes morts tous deux sans absolution et sans pardon.

Ainsi vivent, ainsi meurent une infinité de faux pénitents : car, combien y en a-t-il qui confessent leurs péchés et qui s'en accusent sans avoir une contrition ni parfaite, ni imparfaite, comme a remarqué un savant théologien de nos jours? Tels sont souvent ceux qui jouissent du fruit de leurs crimes et qui se sont enrichis par de frauduleuses voies; tels sont souvent ceux qui ont satisfait leur impudicité ou leur vengeance : peut-être ont-ils fait une ferme résolution de ne plus retourner à leurs anciens désordres, soit parce qu'ils jouissent de ce qu'ils souhaitaient, soit parce qu'ils n'ont plus les mêmes occasions d'offenser Dieu; mais souvent, c'est sans componction et sans une vraie douleur de ce qui s'est fait par le passé.

Malheureuse femme, qui promets de vivre chastement le reste de tes jours, ou parce que tu es sur le retour de l'âge et que tu ne saurais plus plaire, ou parce que tu jouis tranquillement et grassement du fruit de tes débauches : quelle douleur as-tu d'avoir manqué à ton devoir, quand tu te représentes que c'est ton incontinence qui t'a tirée de l'obscurité et de la misère? Et toi, qui es entré par simonie dans ton bénéfice, quoique peut-être tu ne veuilles jamais en posséder d'autres par cette détestable voie, quelle douleur as-tu de ce premier péché que tu as commis, quand tu t'aperçois que, sans cela, tu ne mènerais pas une vie si commode et si douce? douleur fausse, douleur inutile pour l'absolution et la justification d'un pénitent.

Mais quand cette douleur est intérieure, surnaturelle, souveraine, sincère; quand elle regarde toutes les circonstances du temps; qu'on regrette le passé, qu'on se réforme quant au présent, et qu'on s'engage sérieusement pour l'avenir : quel avantage et quel bonheur se procurent ceux qui, avec ces dispositions, s'approchent des tribunaux de la pénitence?

Quel repos de conscience, quelle joie, quelle paix secrète de n'avoir plus rien qui pèse sur le cœur; d'avoir fait humainement tout ce qu'on a pu faire, pour se mettre bien avec Dieu; de n'avoir rien caché, rien excusé, rien déguisé volontairement; de se sentir porté à souffrir plutôt tout ce qu'il y a d'incommode et de dur dans la vie, que de retomber dans les péchés qu'on a confessés et qu'on déteste? *Oh! que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit!*

Cela étant, mes chers frères, voici le conseil que le Saint-Esprit vous donne : *Dic prior iniquitates tuas, ut justificeris : Dis le premier tes péchés, afin que tu sois justifié.* Quoi de plus agréable, qu'une si avantageuse promesse? quoi de plus charmant, qu'une invitation si douce, ajoute saint Ambroise? Tu crains d'être puni, quand tu t'avoues coupable, mais cette accusation de toi-même est un moyen sûr de ne l'être pas. Tu crains que ton juge, en suite de ta confession, ne prononce contre toi un arrêt de mort; mais c'est par là même que tu l'engages à t'absoudre, bien loin de te punir. Découvre donc au prêtre tous tes péchés, avec la douleur et l'ingénuité dont tu es capable, afin que tu retournes justifié et non pas condamné : *Ut maneat in te præmium conversi, non confessi supplicium; ut judicium comitetur nota justi, non pœna damnati* (*D. Ambr. lib.* II, *de Pœnit.*, *c.* 3). Découvre tous tes péchés, afin que tu jouisses de la récompense d'un pécheur véritablement converti, et que tu évites les supplices que mérite celui qui refuse de s'avouer coupable. Découvre tous tes péchés dans la douleur de ton âme, afin que le jugement que tu prononceras contre toi, soit accompagné et suivi, non de ta condamnation, qui est le plus grand malheur que tu doives craindre, mais de ta justification et de ta gloire, qui est l'unique chose que tu puisses raisonnablement désirer et rechercher.

CONSCIENCE.

De la Conscience.

PREMIER DISCOURS.

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini
Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse (*S. Jean, ch.* XVI).

Tel est, au sentiment de saint Augustin, le funeste partage et le malheureux état des gens du monde (1). Eloignés des voies du salut, abandonnés à la corruption de leurs cœurs et à la malignité de leurs désirs, ils jouissent sans inquiétude et sans trouble du maudit fruit de leurs péchés. A quelque honteuses débauches qu'ils se prostituent, quelques injustices qu'ils commettent : fornicateurs ou ivrognes, vindicatifs ou usuriers, tout est riant pour eux au dehors, tout est en paix chez eux au dedans. Au dehors, ils ne ressentent ni les incommodités de la faim, ni les fâcheuses suites de la guerre, ni peut-être les vives et fréquentes atteintes des maladies. Au dedans rien ne leur fait de la peine : ni la crainte de vos jugements, ô mon Dieu, ni l'énormité de leurs péchés, ni les remords d'une conscience inquiète et alarmée. Voilà leur maudite joie, et, comme ajoute saint Augustin, voilà la grande marque de leur réprobation : *Mundus gaudebit*, le monde se réjouira.

Un péché suivi de chagrin et de tristesse, d'alarmes et de crainte, porte souvent celui qui le commet à le quitter; mais un péché accompagné de joie, de sécurité et d'un faux calme de conscience est, en quelque sens, un péché éternel. Qui que vous soyez, pécheurs, je ne désespère pas de votre conversion, quand vous connaissez vos désordres, et que vous en appréhendez les tristes suites : mais j'ai tout sujet de craindre pour vous, lorsque vivant dans une fatale intrépidité, vous

(1) Sæculi lætitia est impunita nequitia. Luxuriantur homines, fornicentur, ebriositate ingurgitentur, turpitudine fœdentur, nihil mali patiuntur; ecce sæculi gaudium. Ista mala et his similia, etc. (*Aug. serm.* 39 *de Verbis Domini*).

croyez ne faire point de mal, à cause que votre conscience ne vous en fait aucun reproche.

C'est ce fatal repos que je veux combattre par deux importantes considérations, en vous montrant d'un côté d'où vient cette fausse paix d'une conscience tranquille au milieu des plus grands péchés, et d'un autre en vous faisant connaître ce qui est capable de vous l'ôter, et par ce moyen de vous désabuser. Quels sont les principes d'une si fatale sécurité? C'est ce que vous verrez dans mon premier point. Quels en sont les remèdes? c'est ce que je vous découvrirai dans le second.

PREMIER POINT.

Qu'y a-t-il de plus misérable qu'un homme qui, réduit à la dernière misère, et faisant compassion à tous ceux qui le voient, n'en a point pour lui-même, disait autrefois saint Augustin: *Quid miserius misero non miserante seipsum?* Quel état plus déplorable que celui d'un malade, qui, frappé d'un transport au cerveau, croit dans ses plus violentes convulsions se bien porter, et insulte à ceux qui le plaignent! c'est là cependant, selon ce Père, l'état d'un grand nombre de pécheurs. Leurs péchés sont connus à tout le monde, il n'y a qu'eux qui les méconnaissent: tout le monde les regarde comme des gens abominables, et eux seuls, n'ayant point d'horreur d'eux-mêmes, disent que leur conscience ne leur reproche rien. Insensibles à leurs péchés et trop sensibles aux douceurs du siècle, ils se plaisent dans ce genre de vie; et prétendre qu'ils la quittent, c'est prétendre ce que probablement ils ne feront pas. Etrange espèce de maladie! Dans les autres, si un homme est insensible à la joie, il l'est aussi à la douleur; mais ici par un monstrueux renversement de conduite, ces pécheurs qui suivent aveuglément tous les attraits d'un faux bien, ne ressentent aucune impression de leurs véritables maux.

Dans le ciel, c'est dans les bienheureux une joie sans le moindre mal; dans les enfers, c'est dans les réprouvés un trouble continuel sans aucune joie: mais ici, ces pécheurs dont je parle, ont, ce semble, toute l'horreur de l'enfer et la joie apparente du ciel. Si je les voyais troublés et agités, j'aurais bonne espérance; mais quand je découvre dans leur mauvaise conscience une tranquillité plus grande que n'est celle des gens de bien, je dis que ce n'est pas là une maladie ordinaire, que c'est une maladie compliquée de plusieurs autres, une maladie où différents péchés se ramassent pour n'en faire qu'un. L'orgueil, l'envie, l'impureté, l'avarice, tous ces péchés, quoique très-opposés, se réconcilient, pour ainsi dire, ensemble, afin de produire dans la conscience de ces malheureux, une paix d'autant plus funeste, qu'elle est presque incurable par la complication de tant de maux.

Mais pour parler avec plus d'ordre, de cette étrange maladie, et vous découvrir les vrais principes qui produisent cette fausse paix de la conscience, permettez que je les réduise à trois: à la corruption du cœur, à la dépravation de l'esprit, à une secrète, mais terrible vengeance de Dieu.

Le pécheur, dit saint Bernard, n'est jamais tranquille dans le commencement de ses désordres. Comme il a une conscience encore délicate et tendre, le péché n'y porte son aiguillon qu'avec douleur: cet homme craint, résiste, s'effraie, et est dans de grandes alarmes. C'est un gros fardeau que ce péché, fardeau qui paraît d'abord insupportable, qui d'insupportable devient pesant, qui de pesant devient léger, qui de léger devient commode, et qui étant doux et commode, bien loin de produire du trouble et de la douleur, ne laisse dans l'âme qu'une funeste paix.

L'homme intérieur, dit ce Père, s'accoutume peu à peu au péché. D'abord, il dit comme David, que son iniquité est un fardeau, qui s'est appesanti sur lui; ensuite il commence à s'en faire une habitude: peu de temps après il s'y endurcit, et se fait comme un front de prostituée; (ce sont les paroles de l'Ecriture,) et dès qu'il est réduit à cet état, son péché lui devient un divertissement et un jeu: *Risus illius in deliciis peccati.*

Car son insensibilité n'en demeure pas là: elle dégénère en plaisir, ce plaisir devient familier, cette familiarité se change en habitude, et cette habitude devient en lui comme une seconde nature. Quelle apparence en tout cela qu'il pense à se convertir? quel moyen qu'il fasse pénitence d'un péché qu'il ne sent pas, d'un péché qui fait sa joie et son plaisir?

Cette maladie est même d'autant plus dangereuse, qu'elle vient d'un second principe, je veux dire de la dépravation de l'esprit. On ne connaît pas son péché, on n'est donc guère en état de le quitter: et au lieu que saint Paul disait que, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il n'était pas pour cela justifié; on se croit quelquefois justifié et saint, lorsqu'au milieu d'une infinité de crimes, on fait quelques œuvres moralement bonnes.

De là cette fatale indolence et cette résolution secrète de vivre toujours comme l'on vit. De là cette négligence habituelle de s'examiner sur les devoirs de son état, de peur d'être obligé de les accomplir. De là ces ménagements pour persévérer dans une vie douce, des commodités de laquelle on serait fâché de se voir privé. Oh! que de personnes efféminées et molles! Oh! que de voluptueux et d'avares! Oh! que d'usurpateurs du bien d'autrui et d'usuriers seront damnés par cette fatale tranquillité!

Cet homme veut goûter le plaisir que son péché lui a procuré; cette dame ne veut rien rabattre de ses divertissements, ni de son luxe: tous les prédicateurs et tous les directeurs ensemble ne pourront lui faire retrancher une seule frisure, ni un seul quart d'heure de tout le temps qu'elle passe à sa toilette et à son jeu: quel mal fais-je? dit-elle, je n'en connais aucun. Tous ces gens-là veulent vivre, comme ils ont toujours vécu; mais comment meurent-ils! comme des ma-

lades, qui ont un transport au cerveau : ils meurent les uns en riant, les autres en faisant les esprits forts ; ceux-ci en se contentant de se recommander aux prières des gens de bien, ceux-là en faisant venir un confesseur, qu'ils tâchent plutôt de se rendre favorable par les présents qu'ils lui font ou qu'ils lui promettent, qu'ils ne pensent à suivre ses bons avis pour le changement de leur mauvaise vie, à peu près comme Balthazar lit à Daniel.

Ce prince, auparavant si tranquille et si joyeux au milieu de ses concubines, se sent extraordinairement effrayé, quand il voit une main écrire sur la salle de son palais des mots énigmatiques qu'il ne connaît pas. La reine qui est présente, tâche de le rassurer en lui disant : demeurez en repos, Sire, vous avez dans votre royaume un homme très-éclairé et plein de l'Esprit de Dieu, qui dissipera cette vaine crainte de Votre Majesté; ordonnez qu'on le fasse venir. Daniel vient, le roi l'embrasse, le baise et s'empresse à lui faire de riches présents, afin qu'il lui dise quelque parole qui le console; et c'est là ce que font ces pécheurs auparavant tranquilles, quand ils s'aperçoivent qu'ils vont mourir, ils tâchent de finir leur vie, comme ils l'ont commencée; ils cherchent des confesseurs et des directeurs, qui dissipent la crainte qu'ils ont. Ils ont vécu contents, ils veulent mourir contents ; un fatal assoupissement leur a gâté et corrompu l'esprit.

Enfin le troisième principe de cette mauvaise paix de la conscience des pécheurs, c'est Dieu même : ils sont en repos, parce qu'ils s'attachent trop à sa miséricorde; ils l'offensent, parce qu'il est bon, ils font de sa patience le sujet de leur tranquillité, et abusant de ses grâces, ils amassent péché sur péché; mais Dieu, de son côté, se venge d'eux, en leur rendant la pareille. Se reposant sur sa bonté, ils l'outragent sans scrupule; et Dieu les laisse dans ce repos et dans cette tranquillité qui les damnent.

Oui, pécheur, oui, c'est Dieu qui contribue à cette pernicieuse sécurité : oui, c'est Dieu qui travaille à t'endormir et à te perdre, non d'une manière positive et directe, mais négative et indirecte, comme parlent les théologiens après saint Thomas. Tu ne t'étonnes de rien, tu ne t'alarmes de rien; Dieu qui te voit n'excite plus dans ton âme ces salutaires frayeurs qui te réveillaient de ton assoupissement. Les gens de bien te plaignent, ils te crient de t'arrêter et de penser à toi ; mais semblable à ces insensés de la sagesse, tu ris, tu te divertis. Noé travaille à la construction d'une arche propre à le garantir du naufrage ; tu le vois, ce sage et prévoyant architecte, et tu te moques de lui ; il a beau t'avertir, il a beau te dire : Sauve-toi; tu bois et tu manges en repos à la veille de périr dans les eaux du déluge qui s'enflent de toutes parts. Les pilotes et tous ceux qui sont dans le vaisseau où est Jonas tremblent et gémissent, et Jonas est le seul qui dort d'un profond sommeil : *Dormiebat Jonas sopore gravi*, et cependant il est le seul qu'on va jeter dans la mer pour en apaiser la fureur.

Dites à ce pécheur endormi : Prenez garde, mon frère, vous voilà sur le bord d'un précipice ; il ne verra rien ; criez-lui aux oreilles, il n'entendra rien ; parlez-lui de l'enfer, il n'y pensera pas; du paradis, il ne s'en souciera pas. C'est un homme qui s'est aveuglé, il ne voit plus ; c'est un homme qui s'est bouché les oreilles, il n'entend plus. Dieu a détrempé un poison froid qui lui ôte tout sentiment ; Dieu l'a enivré du vin de sa colère et l'a endormi; Dieu lui a envoyé un esprit de componction : *Misit Deus spiritum compunctionis*, non de cette componction salutaire, qui percerait son cœur de crainte à la vue de ses jugements, mais de cette componction funeste, qui, comme l'explique saint Jean Chrysostome, est un opiniâtre attachement au péché : *Spiritum transpunctionis et transfixionis cum peccato.* Il est très-difficile d'expliquer en notre langue la force de ces termes.

Saint Chrysostome veut dire par là que Dieu a comme cloué et lié la conscience de ce pécheur avec son péché. Quand deux ais sont attachés ensemble avec de gros clous, il n'est guère possible de les désunir; et c'est là ce que Dieu fait à ce pécheur tranquille ; il le lie, il l'attache, il le cloue avec son péché. La corruption de son cœur, la dépravation de son esprit, la secrète vengeance de Dieu : voilà ces trois clous, ou, pour m'expliquer d'une autre manière, voilà ce cordon à trois gros nœuds qu'il est très-difficile de rompre : *Funiculus triplex difficile rumpitur.* Mais s'il est difficile, il n'est pas impossible, et je vais vous en marquer quelques moyens.

DEUXIÈME POINT

Parmi plusieurs différents remèdes que Dieu nous a laissés pour la guérison d'un mal aussi dangereux qu'est celui d'une conscience pécheresse et tranquille, j'en distingue particulièrement trois : une vive et continuelle idée des redoutables jugements de Dieu, un fréquent examen de sa conscience, et enfin l'exemple général de tous les saints.

Je ne puis vous mieux expliquer le premier moyen que par un excellent principe de saint Augustin, qui remarque qu'il y a cette différence entre la crainte de Dieu et celle des hommes ; que celle-ci vient souvent d'une âme faible, mais que celle-là vient d'une conscience ou déjà bonne, ou en état de le devenir bientôt. On appelle généreux celui qui ne craint personne ; mais à l'égard de Dieu, ce serait moins générosité que fureur de ne le pas craindre, puisque c'est par là qu'on doit commencer, afin qu'en le craignant, on l'écoute, qu'en l'écoutant, on l'aime, et qu'en l'aimant, on se mette en état de ne le plus craindre, non par une orgueilleuse dureté, mais par une continuelle attention sur soi-même et une inquiète vigilance à marcher dans les voies de ses commandements (1).

(1) Cum fortis ille dicatur, qui neminem timet, perverse fortis est qui Deum non vult timere, ut timendo audiat, audiendo diligat, et diligendo non timeat (*D. Aug., serm.* 214 *de Tempore*).

Ce qui vous rend si tranquilles au milieu de vos plus grands désordres est une téméraire confiance en la miséricorde de Dieu, et ce qui troublera ce fatal repos sera une salutaire crainte de sa justice. Craignant Dieu et les peines dont il menace les pécheurs, vous formerez, dit saint Augustin, un plan d'une vie régulière et sainte : cette vie régulière et sainte formera au dedans de vous une bonne conscience, et cette bonne conscience fera que vous ne craindrez plus. Il faut donc que vous commenciez par cette crainte, si vous voulez vivre avec quelque espèce d'assurance. Il faut que, semblables au roi-prophète, vous fassiez à Dieu cette humble prière : Percez, Seigneur, percez ma chair de votre crainte, parce que j'ai appréhendé vos jugements. Avez-vous une charité parfaite? vous serez en repos, puisque, lorsqu'elle est dans sa perfection, elle chasse la crainte ; mais êtes-vous tranquilles au milieu de vos péchés ? c'est une vaine présomption qui vous enfle, et une indiscrète assurance qui vous perd.

Les grands saints et les grands pécheurs courent avec une impétuosité assez semblable; les uns à la vie, et les autres à la mort, dit saint Bernard (1). Dans les uns, c'est une joie céleste ; dans les autres, c'est une satisfaction brutale. Dans les uns, c'est l'amour ; dans les autres, c'est l'endurcissement. Dans les uns, c'est l'effet d'une charité parfaite ; dans les autres, c'est le fruit d'une iniquité consommée. Dans les uns, c'est la vérité qui donne une humble confiance ; dans les autres, c'est un fatal aveuglement, qui conduit à une pernicieuse sécurité. Desquels êtes-vous, mes frères? desquels voulez-vous être? Craignez Dieu, et ne craignez rien plus que lui; frappés de la pensée de ses redoutables jugements, priez-le qu'il trouble, par une salutaire crainte le malheureux calme de vos consciences.

Quel repos et quelle consolation pouvez-vous goûter, tandis que vous êtes sur la terre? Quand même vous ne vous abandonneriez pas à ces péchés grossiers, dans lesquels tombent les gens du siècle ; votre qualité de voyageur qui vous laisse dans une grande faiblesse, et ce corps de mort que vous portez, doivent vous faire trembler à tout moment. Eloignés de votre patrie, craignez de n'y pas arriver, et quand même vous seriez déjà arrivés dans le chemin qui y mène, ne laissez pas de craindre, puisqu'il n'y a que ceux qui sont arrivés à cet heureux terme de leurs désirs, qui ne craignent plus rien : *Major timor sit peregrinantium, minor appropinquantium, nullus pervenientium.*

Mais ce n'est pas assez de craindre ; car à quoi servirait cette crainte des jugements de Dieu, si vous ne preniez soin d'examiner et de purifier tous les jours vos consciences? Elles ne vous reprochent rien, mais c'est que vous en avez étouffé les remords ; leurs voix se taisent, mais c'est que vous les avez empêchées de parler. Rentrez donc en vous-mêmes, ajoute saint Augustin (2), sondez le fond de vos cœurs et développez-en les plus secrets replis. N'y a-t-il aucune veine empoisonnée, qui y attire l'amour corrompu du siècle? Nul attrait des plaisirs de la chair ne vous touche-t-il? Nul amour des grandeurs humaines ne vous enfle-t-il? N'y a-t-il dans votre esprit aucune mauvaise pensée qui l'occupe? dans votre cœur aucun désir criminel qui le corrompe? Et quand vous n'auriez point d'inclination au mal, n'avez-vous aucune négligence pour le bien? Si cela est, dit saint Augustin, je vous permets de mener une vie tranquille ; mais comme il est très-difficile et très-rare que vous soyez dans cette espèce, examinez vos consciences, je m'assure que vous trouverez de quoi troubler ce fatal repos où elles sont.

Enfin je vous ai proposé pour un troisième moyen l'exemple des saints : en dis-je trop, quand je dis que vous ne devez avoir ni moins de crainte, ni plus d'assurance qu'eux? Quelle est votre vie, si on la compare à la leur? Avez-vous autant de vertus qu'ils en ont eu? Etes-vous exempts de ces péchés qu'ils n'ont jamais commis?

Je tremble à chaque pas que je fais, dit le saint homme Job, parce que je sais, ô mon Dieu, que mon cœur n'est pas le vôtre, que vos yeux ne sont pas les miens, que vous voyez ce que je ne vois pas, que vous punissez ce que je ne m'imagine pas devoir être puni. N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, dit David, parce que nul homme n'est justifié en votre présence. Je châtie mon corps, ajoute saint Paul, et je le réduis en servitude, dans la crainte que j'ai qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.

Ces grands saints étaient dans de continuelles mortifications, et cependant ils étaient dans des alarmes et des frayeurs mortelles.

Quelle comparaison avec ces femmes délicates qui ne se refusent aucun plaisir, et dont cependant la conscience est si tranquille! Un saint Paul, après avoir converti tant de milliers d'âmes, appréhende d'être damné ; et vous, mesdames, après avoir perverti tant de gens par vos parures immodestes, par vos familiarités scandaleuses, par vos afféteries lascives, par vos mauvais exemples, vous croirez votre salut assuré.

Saint Augustin, expliquant le ps. LXXX, avait jeté dans l'âme de tous ses auditeurs une sainte frayeur, et comme il les vit extraordinairement émus, voici ce qu'il leur dit : Vous tremblez ; mais que voulez-vous que je fasse? Je tremble moi-même tout le premier, j'ai cherché ce que j'ai pu pour calmer les alarmes de ma conscience ; mais je l'ai inutilement cherché. Tout m'épouvante et me trouble ; je suis même bien aise de vous dire que je veux non-seulement craindre Dieu ; mais le craindre encore avec excès : *Nimis timens esse volo.* Ainsi, trouvez bon qu'en qualité de pasteur, je

(1) Supremus atque infimus currunt absque impedimento, et absque labore : ad mortem hic, ad vitam ille festinat, etc. (*Bern. de Gradibus homil., c.* 12).

(1) Discute itaque conscientiam tuam, noli superficiem compalpare, etc. (*Aug., serm.* 214 *de Tempore*).

vous fasse part de mes propres sentiments ; car à Dieu ne plaise que je vous donne une tranquillité de conscience, que je ne prends pas pour moi-même : *Non do vobis quod pro me non accipio.* Je vous effraie, il est vrai ; mais je suis effrayé le premier : *Timens terreo.* Si j'étais en assurance, je voudrais que vous demeurassiez sûrs et tranquilles comme moi ; mais étant aussi grand pécheur que je le suis, j'appréhende la justice de Dieu et les feux éternels : *Securos vos facerem, si ego securus essem : ignem æternum timeo.*

Or, si des saints qui étaient les amis de Dieu, et qui lui avaient satisfait par de longues mortifications, vivaient dans une si grande crainte, est-ce une bonne marque de ce que vous vivez dans une si grande assurance? Il n'appartient qu'au monde réprouvé de se réjouir : *Mundus gaudebit ;* la tristesse et les larmes sont le partage des gens de bien : *Vos autem contristabimini.* Les saints n'ont jamais vécu dans une pernicieuse sécurité, et c'est à leur exemple que je vous renvoie ; cette crainte étant peut-être la seule chose en laquelle vous les pouvez imiter.

Vous pouvez bien admirer leur zèle héroïque, leur ardent amour, leurs pénitences excessives, leurs miracles, leurs prophéties, leur courage et leur intrépidité entre les mains de leurs bourreaux ; mais comme ces dispositions naturelles et surnaturelles ne sont pas les mêmes en tous, aussi Dieu n'exige pas de tous qu'ils les imitent dans ces grandes actions. Il n'y a presque qu'une chose en laquelle on le puisse faire : quelle est-elle? C'est la crainte qu'ils ont eue ; en voici la raison.

C'est que, pour craindre Dieu comme les saints, il suffit d'avoir les mêmes dispositions générales qu'eux. Or, leur disposition générale était qu'ils pouvaient perdre la grâce et tomber dans le péché ; voilà ce qui rendait toujours leur conscience inquiète ; et comme ce motif ne vous manque pas, qu'au contraire vous êtes de grands pécheurs, vous devez craindre sans cesse, et ne jamais dire que votre conscience ne vous reproche rien.

Car de quel côté pourrait-elle vous rassurer? Serait-ce du côté de vos bonnes résolutions? Mais je ne veux pas, dit saint Jérôme, que vos bons propos vous inspirent une orgueilleuse intrépidité ; je veux au contraire que vous trembliez et que vous craigniez de ne les avoir pas accomplis : *Nolo superbiam habeas de bono proposito, sed timeas de non adimpleto* (*Epistola ad Eustoch*).

Serait-ce du côté de la fidélité que vous avez témoignée à Dieu? Y pensez-vous bien, demande saint Prosper (*lib.* III *de Vita contemplativa*)? Vous vous vantez d'être entrés au combat et d'avoir gagné la bataille ; mais si vous l'avez autrefois gagnée, je crains fort que vous ne la perdiez dans la suite. Votre ennemi a succombé, il est vrai ; mais il peut se relever. Ne vous flattez donc pas des combats que vous avez vigoureusement soutenus ; craignez, au contraire, à la vue de ceux que vous avez à soutenir encore : *Non te securum faciant desudata prælia, sed te magis timidum inveniant recidiva certamina.*

Dans l'Eglise triomphante, on voit et on aime, dit saint Augustin ; dans l'Eglise souffrante, on souffre et on satisfait ; mais dans la militante, on doit agir, souffrir et craindre. Dans le ciel, on aime Dieu sans le craindre ; dans les enfers, on le craint sans l'aimer ; et sur la terre, il faut le craindre et l'aimer, afin de se mettre en état de ne le plus craindre un jour.

SECOND DISCOURS.

Surgent pseudo-Christi, et pseudo-prophetæ, et dabunt signa magna, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.

Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de si grands prodiges, que les élus mêmes, s'ils peuvent en être trompés, le seront (*S. Matth., ch.* XXIV).

Si jamais cette prophétie de Jésus-Christ a été accomplie, on peut dire que c'est dans le siècle où nous vivons. Tout y est plein de faux Christs et de faux prophètes ; la pureté de la morale et de la doctrine s'affaiblit tous les jours : plus nous avançons en âge, plus les cabales et les contestations s'augmentent, pour être les uns à Céphas, les autres à Apollon, peu de gens sont à Jésus-Christ. De tout ce qui s'est passé dans la primitive Eglise, on n'en conserve plus guère que le souvenir, et, semblables à ces vieux nobles qui n'ont de leur florissante maison que des armes, sans héritage et sans bien, nous n'avons presque plus dans le christianisme que l'ombre d'un si grand nom.

Adorons en cela les impénétrables décrets de la justice de Dieu sur nous ; mais attribuons en même temps une grande partie de ce désordre à ces faux Christs et à ces faux prophètes qui gâtent et qui pervertissent les consciences.

Les uns, par un zèle et une sévérité outrée, mettent la sainteté et le salut dans les exercices de la plus haute perfection ; ils ne parlent que de solitude et de retraite, que de haires et de cilices, que de séparation du monde et de privation de tout plaisir. Voulez-vous trouver le Christ? Sortez des bornes de votre profession ; il est dans le désert, ce n'est que là qu'on le peut trouver : *Ecce in deserto est.* Faux prophètes, je ne vous crois pas ; vous êtes de mauvais guides, vous nous alarmez mal à propos ; nous ne sortirons pas de notre état pour l'y aller chercher : *Si dixerint vobis, ecce in deserto est, nolite exire.*

Les autres, par une morale trop commode et trop flatteuse, donnent aux consciences une pernicieuse sécurité. Ne vous embarrassez, disaient-ils, ni de mortification, ni de retraite ; le Christ est dans l'intérieur de vos maisons, dans ces académies de jeu, dans ces assemblées profanes, dans ces cabinets où se font ces exercices de galanterie, d'enjouement, d'usure et de simonie. Faux prophètes, je ne vous crois pas non plus, et Jésus-Christ ne veut pas que je vous croie : *Ecce in penetralibus, nolite credere.*

Dans cet embarras, que ferez-vous? Marchez entre ces deux chemins, laissez ces faux directeurs, ces imprudents et mauvais casuistes : ni trop de sévérité, ni trop de con-

descendance. Il y a des consciences trop larges, il faut les rétrécir ; il y a des consciences trop étroites, il faut les élargir : il faut inspirer de la crainte à ces consciences qu'une morale relâchée a rendues trop tranquilles ; il faut consoler et tranquilliser avec prudence ces consciences que des scrupules indiscrets ont trop effrayées.

PREMIER POINT.

Comme il y a les voies de Dieu et les voies du monde, et que souvent, dans la corruption du siècle, on prend les unes pour les autres, il est important d'avoir des guides sûrs et fidèles, qui nous conduisent dans celles où nous devons marcher. Il y a des Balaams qui s'égarent, et qu'il faut que l'ange du Seigneur arrête, de même qu'il y a des Elies qui trouvent les routes qu'ils sont obligés de tenir, et à qui des anges ordonnent d'avancer.

Ce n'est qu'en suivant ces bonnes voies qu'on peut se faire une bonne conscience, et heureux l'homme qui, dans l'appréhension de s'en faire une trop large et trop tranquille, fait à Dieu la même prière que lui faisait le roi-prophète : *Seigneur, montrez-moi vos voies; apprenez-moi, Seigneur, quels sont vos sentiers : Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.*

D'où vient, messieurs, que David appelle la voie de Dieu un sentier? C'est, disent les interprètes, pour nous marquer, par cette expression, que la voie large n'est pas celle qui conduit à Dieu, et que nous nous abusons dangereusement, lorsque nous suivons les fausses maximes de ces casuistes relâchés, qui nous font marcher dans ces chemins spacieux que leur égarement a inventés.

Ne nous faisons jamais, sur leurs faux principes, une conscience tranquille ; ces voies spacieuses ne conduisent qu'à la perdition : ce sont ou des aveugles ou des hypocrites qui, conduisant d'autres aveugles, tomberont ensemble dans le précipice : *Ambo in foveam cadent; cœci sunt et duces cœcorum.*

Les uns élargissent ces voies par aveuglement, en condamnant seulement ces désordres grossiers dont l'énormité effraie les consciences les moins timorées, et s'engageant sans scrupule dans des péchés mortels ordinaires, qu'ils croient que Dieu tolère, parce qu'ils sont devenus communs dans le monde. Les autres, se faisant une hypocrite délicatesse d'embrasser extérieurement les plus légères pratiques qui ne sont point ordonnées, ne se font aucune affaire de tomber en secret dans les vices les plus grossiers qui leur sont défendus.

Les premiers, mettant une distinction à leur mode dans les commandements de Dieu, regardent la transgression des uns comme un crime punissable, et l'infraction des autres comme une fragilité pardonnable. Leur conscience s'alarme et s'effraie dès qu'ils entendent parler d'homicide, mais elle se radoucit et se tranquillise dès qu'il ne s'agit que de médisances et d'usures. Ils se font horreur d'ôter la vie à un homme, mais ils se font une occupation agréable de lui ôter sa réputation, et une étude utile de le dépouiller de son bien.

Les parjures et les blasphèmes font frémir ces âmes délicates, qui ne peuvent souffrir qu'on déshonore le Seigneur ; mais en même temps elles comptent pour rien de s'en prendre à son image par des malédictions fréquentes qu'elles se donnent les unes aux autres, par des imprécations réciproques que le mari fait contre la femme, et la femme contre le mari; le père contre les enfants, les enfants contre le père; le maître contre le valet, et le valet contre le maître.

Le vol et le larcin sont de ces crimes lâches que la fainéantise suggère, que le désespoir exécute et qu'une fin tragique suit presque toujours. Cependant, tel qui rougirait d'être voleur sur les grands chemins, ne rougit pas de l'être dans son cabinet, volant les parties dans son étude par des coups de plume, par des procédures multipliées et superflues.

Violer la sainteté du mariage par un déréglement criminel est un péché dont le nom seul fait horreur; tomber dans des débauches vagues, par un scandaleux libertinage, sont des crimes qui blessent la pudeur et la modestie; mais abandonner son esprit à des pensées déshonnêtes et son cœur à des désirs lascifs, entretenir de petites amourettes et des habitudes engageantes, c'est là sur quoi on demeure fort tranquille : comme s'il était permis de désirer ce qu'il n'est pas permis de commettre; comme si Jésus-Christ n'avait pas dit que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence a déjà péché avec elle dans son cœur.

On se fait un gros scrupule de violer la sainteté des fêtes et des dimanches par un travail intéressé, mais on ne s'en fait aucun de les profaner par de vains divertissements, par des jeux de hasard, par de longues débauches, par des danses publiques et des excès de vin. Maudite tranquillité de conscience! voie large et spacieuse, que tu perds de chrétiens! On se défend quelque chose, et on se permet le reste; on s'abstient des vices qui ne sont pas de son goût, mais on goûte sans remords ceux qui flattent les sens et les inclinations du cœur. Cependant la loi de Dieu est une et indivisible, le même esprit l'a suggérée, la même main l'a apportée, la même récompense et les mêmes châtiments y sont attachés pour la consolation des uns et la condamnation des autres. Vous vous trompez donc, ô aveugles, si, sur de si faux principes, vous croyez marcher dans la voie de Dieu et mettre votre conscience en repos; aussi bien que vous autres, qui, par une délicatesse affectée et une dévotion à la mode, vous vous attachez aux plus légères pratiques, pendant que vous violez sans scrupule les plus grands préceptes.

Tels étaient les pharisiens du temps de Jésus-Christ : réformés au dehors, corrompus au dedans. Ils lavaient leurs mains avant leur repas, et laissaient dans leurs cœurs des ordures invétérées; ils nettoyaient soigneusement les coupes dans lesquelles ils bu-

vaient, et leurs âmes étaient pleines de rapines, de haine, d'envie, de vengeance.

Tels sont encore de nos jours tant de chrétiens qui, vivant comme eux, sont aussi comme eux sans conscience. Ils embrassent mille pratiques de dévotion, et abandonnent celles qui sont d'obligation. Tout ce qu'ils se prescrivent par humeur et par caprice leur paraît d'un usage inviolable, et tout ce que l'Église leur conseille avec prudence et que Dieu leur ordonne avec justice, leur paraît une pratique commune à laquelle ils ne croient pas devoir s'assujettir.

Selon les règles d'une dévotion si douce et qui les rend si tranquilles, ils composent leur extérieur d'un air de modestie qui cache la vanité intérieure dont ils sont remplis. Moins soigneux de plaire à Dieu qu'aux hommes, ils se donnent des habits d'une réforme exacte, sur lesquels il ne paraît aucune parure des modes du siècle, pendant que leur âme porte les livrées du péché, auquel elle s'est abandonnée tout entière. Leurs discours font couler le miel et le lait, mais leurs pensées entretiennent le fiel et le ressentiment. Ainsi composés, ainsi parés, ainsi réglés, ils font profession de tout censurer; rien n'échappe à leur critique. Ils veulent tout réformer, à l'exception d'eux-mêmes. Ils médisent par dévotion, ils raillent par piété, ils sèment partout la division, sous prétexte d'y mettre quelque ordre; ils déclament contre les usages les plus anciens et les mieux établis, pour en substituer de nouveaux; et, se faisant une continuelle occupation d'observer les défauts d'autrui, ils ne réfléchissent jamais sur leurs imperfections personnelles.

Voilà, chrétiens, des consciences trop tranquilles qu'il faut troubler et des voies trop larges qu'il est important de rétrécir; et c'est ce que nous ne pouvons faire qu'en nous défiant de tant de casuistes lâches et commodes, qui ont trouvé le secret de concilier le monde avec Dieu, la lumière avec les ténèbres, Bélial avec Jésus-Christ : *Si dixerint : Ecce in penetralibus, nolite credere.* C'est ce que nous ne pouvons faire qu'en opposant à leur pernicieuse morale la loi de Dieu, qui nous serve de guide dans nos voies, de conseil dans nos délibérations, de règle dans nos doutes. Loi pure, fidèle, incorruptible, qui rendra témoignage de ce que nous sommes et qui nous déterminera dans nos devoirs; loi hors de laquelle nous nous égarerions, sans la méditation et la pratique de laquelle nous ne manquerions jamais de périr : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, forte periissem.* Loi enfin dont nous ne devons jamais nous éloigner, si nous voulons nous faire une bonne conscience : semblables en cela à une servante fidèle dont les yeux sont entre les mains de sa maîtresse : *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum.*

Prenez garde, s'il vous plaît, à cette expression : Comme les yeux d'une servante sont entre les mains de sa maîtresse, de même nos yeux doivent être entre les mains de Dieu. On ne met pas ses yeux entre les mains de celui qu'on regarde, ils sont toujours dans la disposition de celui qui voit, et jamais à la discrétion et à la puissance d'autrui : que veut donc dire le roi-prophète ?

Ce qu'il veut dire : c'est que nos regards ne doivent pas être des regards spéculatifs qui se terminent à considérer seulement la beauté, l'excellence, l'étendue et le bon ordre de la loi de Dieu ; mais des regards pratiques qui nous fassent mettre la main à l'œuvre, des regards qui nous déterminent à l'entière observance de cette loi, et qui nous engagent à accomplir sans distinction et sans réserve ce qu'elle nous ordonne. Ce sera sur cette méditation continuelle et cette pratique exacte que nous règlerons nos consciences, afin qu'elles ne pèchent ni par excès, ni par défaut, ni par une vaine confiance, ni par des scrupules excessifs.

Car, si c'est une erreur très-dangereuse dans l'ordre du salut de se faire une conscience large, à l'abri de laquelle on offense Dieu sans crainte, c'est une illusion très-fatigante de se faire une conscience scrupuleuse, dont les doutes fréquents et importuns font appréhender qu'on ne l'offense en toutes choses. L'un et l'autre de ces chemins éloignent une âme de Dieu. Dans l'un, elle s'égare par témérité, en prenant une voie trop large ; dans l'autre, elle s'égare par scrupule en marchant dans une trop étroite. Nous avons taché d'apporter quelques remèdes à ce premier désordre : voyons si nous pouvons en prescrire quelques-uns pour empêcher les fâcheuses suites du second.

SECOND POINT.

Pour travailler avec succès à la guérison d'une maladie, il faut en rechercher les causes ; par conséquent, pour travailler utilement à guérir les scrupules des âmes timorées, il faut en examiner les principes : or, je trouve que ces scrupules peuvent venir, ou de la part du démon, qui veut nous perdre, ou de la part de Dieu, qui veut nous éprouver.

Lorsque le démon désespère de pouvoir porter une âme au péché, soit par l'appât trompeur des plaisirs qu'il lui présente, soit par le faux éclat des honneurs et des biens qu'il lui promet, il ne se rebute pas pour cela; il change seulement de batterie, empruntant le secours d'une prétendue délicatesse de conscience à la faveur de laquelle il exagère à nos yeux les moindres imperfections qu'il nous fait voir comme des péchés énormes, mettant en notre chemin des pierres d'achoppement qui nous arrêtent, nous représentant les choses permises comme des pratiques défendues, et nous réduisant enfin à cette fatale nécessité, ou de ne rien faire, ou de ne faire que du mal.

Quand une âme en est venue là, elle ne marche qu'en tremblant dans ses plus saints exercices, et comme tout ce qui se fait avec contrainte devient fatigant, elle abandonne bientôt par scrupule ce qu'elle avait entrepris par dévotion; elle se retire de la fréquentation des sacrements dans la crainte d'en abuser; elle s'éloigne de la pratique des

bonnes œuvres, dans la pensée qu'elle a de trouver quelque chose de plus parfait; elle étouffe les nobles saillies de son zèle, dans l'appréhension qu'elle a de suivre les mouvements d'un naturel trop impétueux ; elle demeure enfin comme suspendue et immobile dans l'accomplissement de ses devoirs, de peur qu'elle ne s'en acquitte mal; et, abandonnant ainsi la pratique du bien, elle tombe bientôt dans celle du mal.

En effet, si nous en croyons les saints conciles et les Pères, il n'est jamais permis d'agir contre le jugement intérieur de sa propre conscience, quand même il serait erroné ou douteux : *Non licet operari ex conscientia, vel errante, vel dubia* (*Conc. Latran. Can.* 41). Et il n'arrive que trop souvent que ce qui n'est pas péché de soi le devient par accident, quand on le croit tel et qu'on s'y engage.

Vous croyez, par exemple, qu'une récréation honnête que vous prenez, qu'une promenade que vous faites pour vous délasser, qu'un jeu où vous vous engagez pour vous désoccuper l'esprit, que du vin que vous prenez pour fortifier votre estomac, qu'une parole enjouée que vous dites pour divertir une compagnie, et qui n'offense personne, vous croyez que tout cela est péché : dès là, dans quelque erreur que vous soyez, vous péchez mortellement, si vous vous imaginez que ce sont des péchés mortels, et véniellement, si vous vous mettez en tête que ce sont des péchés véniels : pourquoi cela ? parce qu'il ne vous est jamais permis d'agir contre le jugement intérieur de votre conscience.

Funestes scrupules d'une âme trop timorée et d'une conscience trop étroite ! scrupules qui viennent du démon, et qui sont comme autant d'obstacles qui arrêtent une âme dans la voie du salut, et qui la précipitent bientôt dans celle de la perdition : *Ibi trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* Elle tremble où il n'y a pas lieu de trembler, elle pèche où il n'y a pas matière de péché, elle heurte et elle se perd où il n'y a point d'écueil. Qu'elle est à plaindre dans cet état, puisqu'elle fait sa peine de ce qui devrait la rassurer, et que, livrée en proie à ses propres remords, elle s'arrête souvent où elle devrait s'avancer !

C'est alors, dit un habile théologien (*Rodericus QQ. can.*, 12 *reg.*, *tom* VI, *q.* 66, *art.* 2) que le démon, par la permission de Dieu, agite extraordinairement les humeurs mélancoliques et les espèces de l'imagination pour la troubler et représenter à l'entendement des choses autrement qu'elles ne sont, afin que cette pauvre âme, qui d'ailleurs a une extrême horreur du péché, s'abatte et se consterne dans la pensée d'y avoir consenti.

C'est alors, dit le savant chancelier de Paris, Gerson, que ce malin esprit, profitant de la fluidité et de l'inconstance de l'imagination d'un homme, se sert quelquefois de ses pensées même pieuses pour le jeter dans des pensées erronées et impies, tantôt par la lecture d'un livre qui traitera de la prédestination et de la grâce, tantôt par le zèle indiscret de réformer des abus d'une doctrine relâchée qu'il faut éviter par une morale outrée, opposée à l'esprit de Jésus-Christ et aux maximes de son Évangile, tantôt par la représentation de certaines images auxquelles s'attachant trop fortement, il tombe dans des imaginations sales, qui lui font croire avec quelque espèce de désespoir qu'il est réprouvé et abandonné de Dieu.

Ajouterai-je à tout cela que Dieu est quelquefois lui-même, en quelque manière, la cause de nos scrupules ? Rien de plus vrai, si l'on remarque que, ces scrupules étant des tentations, c'est lui qui tente, qui exerce, qui éprouve les siens : *Tentat nos Deus*, dit un grand homme dont nous avons les écrits parmi ceux de saint Bernard : *Ut sciat si diligamus eum, an non : non ut ipse quasi nesciens agnoscat, sed ut plenius hoc in ipsa nobis tentatione innotescat* (*Guillelmus Abbas S. Theodorici ad fratres, de Monte Dei*). Oui, c'est Dieu qui nous tente pour savoir si nous l'aimons ou non, non qu'il ait besoin de cette connaissance, puisqu'il sait tout, mais afin que, nous représentant nous-mêmes à nous-mêmes, nous ayons une plus parfaite connaissance du véritable état de notre âme.

Oui, c'est Dieu qui nous tente et qui nous livre à nos scrupules et à nos peines, soit pour nous exciter dans notre tiédeur, soit pour nous humilier dans notre orgueil, soit pour nous exercer dans notre ferveur, soit pour nous punir par des inquiétudes accablantes pour avoir vécu dans une trop grande et trop pernicieuse sécurité (1). Autrefois, dans le temps de nos égarements, nous marchions dans une voie trop large; après notre conversion, il permet que nous marchions dans des sentiers trop étroits. Autrefois nous ne nous faisions scrupule de rien, il permet dans la suite que nous nous inquiétions et que nous nous troublions de tout : châtiment juste d'une trop grande facilité à l'offenser. Quels remèdes à cela ? Les maîtres de la vie spirituelle nous proposent ordinairement ceux-ci : une parfaite soumission aux volontés de Dieu, une entière obéissance aux ordres d'un supérieur, d'un sage et pieux directeur.

Soumission parfaite aux volontés de Dieu; premier remède pour nous délivrer des peines d'une conscience trop étroite. Fidèle qu'il est à sa parole, il ne permettra pas, dit l'Apôtre, que vous soyez tentés au delà de vos forces; et comme il ne veut de vous qu'un humble assujettissement de votre volonté à la sienne, dès que vous lui en aurez donné des preuves, il vous tirera de ces embarras dans lesquels vous vous seriez perdus, s'il vous avait entièrement abandonnés.

Dès qu'Abraham, consentant à lui immoler son fils, lui eut fait connaître son aveugle obéissance, il se contenta de sa bonne volonté, et ne permit pas que son cher Isaac mourût. Dès que vous lui aurez donné des marques véritables de la vôtre, il ne souffrira pas non plus que votre âme périsse sous le glaive de la tentation : il vous délivrera de

(1) Deus scrupulis instimulat tepidos, ut imperfectiones fugiant, aut probat fervidos, et tanquam in fornace purificat (*Jacobus Alvares de Victoria tentationum, part.* III, *c.* 12).

vos peines par sa grâce, en substituant un bélier, je veux dire le démon humilié par la victoire que vous remporterez sur vos imaginations scrupuleuses.

Obéissance exacte à la voix d'un supérieur, d'un sage et pieux directeur; second remède. Ce fut celui dont se servit sainte Thérèse pour se guérir de ses inquiétudes et de ses troubles. Elle nous apprend, dans sa vie, qu'elle faillit à se perdre dans un labyrinthe de scrupules, dont son esprit était environné, et qu'elle s'y serait engagée, si Dieu ne lui avait inspiré de s'adresser à un habile directeur qui la tira de ce mauvais pas.

L'obéissance avec laquelle elle s'abandonnait à la conduite de ses directeurs était si grande, dit le pape Grégoire XV dans la bulle de sa canonisation, qu'elle ne réglait pas seulement sur leurs avis toutes ses actions extérieures par un effet d'une profonde humilité, mais qu'elle soumettait à leurs volontés toutes ses pensées, jusqu'à consentir de dire à Jésus-Christ, qui l'honorait de ses visites, certaines paroles désobligeantes, et de brûler un excellent livre de piété qu'elle avait composé sur le Cantique des Cantiques.

Or, une sainte si spirituelle et si éclairée s'étant soumise avec une si parfaite obéissance aux volontés de ses directeurs, pour se délivrer de ses scrupules, que ne devez-vous pas faire dans les vôtres, et quels secours n'y trouverez-vous pas? Ces directeurs vous diront, avec saint Augustin, qu'il n'y a point de péché, à moins qu'il ne soit volontaire, que votre esprit ne s'y arrête avec réflexion, que votre cœur ne s'y attache avec complaisance.

Ils vous diront, avec Gerson, que ces pensées sales ou impies, qui vous jettent dans de terribles inquiétudes, purifient plus votre âme qu'elles n'en ternissent la beauté, et que la peine que vous avez à les combattre est pour vous un nouveau sujet de mérite : *Non delectant devotos, sed cruciant, et patientis animum magis purgant quam maculant.* Ils vous diront encore avec lui qu'il y a bien de la différence entre ce qui se passe en vous par un effet de votre choix et une libre détermination de votre volonté, et entre ce qui vous arrive malgré vous par un effet de la partie inférieure et animale.

Ils vous conseilleront, et je finis par cette morale, de vous adresser à Dieu, pour lui dire avec beaucoup de ferveur et d'humilité : Vous connaissez, Seigneur, quelle est ma faiblesse et, quelque légers que soient les scrupules que je ressens, je suis sûr qu'ils me feraient tomber dans le péché, si je n'étais secouru de votre grâce. Je me jette donc entre vos bras : couvrez-moi du bouclier de votre bonne volonté, contre tant de traits que l'ennemi de mon salut me lance, afin qu'aucun d'eux ne me blesse.

CONTRITION.

Douleur du péché, conversion, pénitence, etc.

PREMIER DISCOURS.

Pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

Votre père et moi nous vous cherchions avec douleur (*S. Luc, ch.* II).

Malheureux, quoiqu'ils ne le sachent et qu'ils ne s'en aperçoivent pas, malheureux ceux qui ont perdu Jésus! Etant, comme il est, *la voie*, *la vérité*, *la vie*, il faut qu'ils soient dans l'égarement, dans les ténèbres, *dans une région et un état de mort* (*Imit. de Jésus-Christ, liv.* II, *ch.* 8). Etre avec Jésus, c'est un paradis; être sans Jésus, c'est un enfer, dit un des plus savants maîtres de la vie spirituelle. Etre avec Jésus, c'est jouir du plus doux de tous les plaisirs; être sans Jésus, c'est souffrir la plus grande de toutes les peines. Perdre Jésus, c'est perdre infiniment plus que si on avait perdu tout le monde; chercher et trouver Jésus, c'est posséder un bien qui vaut infiniment plus que tous les trésors de la terre. Que Jésus, ajoute ce saint homme, soit donc de tous ceux qui vous sont chers celui dont vous regrettiez plus amèrement la perte, et dont vous recherchiez la présence et l'amitié avec plus d'inquiétude et de douleur.

Celle de Joseph et de Marie fut grande, quand ils le perdirent : quelque innocents qu'ils fussent de cette fâcheuse perte, ils ne laissèrent pas de se la reprocher, comme si elle eût été volontaire. Avec quelle tristesse se virent-ils séparés de cet aimable et divin enfant! avec quelle empressée sollicitude le cherchèrent-ils parmi ceux de leur famille et de leur voisinage! Que de courses! que d'inquiétudes! que de larmes! Ont-ils même le bonheur de le trouver dans le temple, au milieu des docteurs, ils lui représentent le chagrin de l'avoir perdu. *Pourquoi nous avez-vous quittés*, lui disent-ils? Qu'avions-nous fait qui méritât une si dure séparation? *Votre père et moi nous vous cherchions avec douleur, affligés de votre absence.*

Plus juste et plus grande encore devrait être votre douleur, vous qui, par vos péchés, l'avez contraint de vous quitter. Dans Joseph et Marie, ce n'étaient ni une froide indifférence, ni une négligence criminelle : chez vous, c'est ingratitude, c'est infidélité, c'est malice. A l'égard de Joseph et de Marie, c'était une séparation involontaire : à votre égard, elle est toute libre et volontaire. Quelque éloignés qu'ils fussent de Jésus par une absence corporelle, ils lui étaient toujours présents d'esprit et de cœur : *Et dans cette fatale division que vos péchés mettent entre lui et vous*, c'est une aversion et une haine persévérante. Mais le sera-t-elle toujours? Et, véritablement marris de l'avoir offensé, ne lui direz-vous jamais : Donnez-nous, Seigneur, donnez-nous ce cœur humilié et contrit dont nous avons besoin pour vous chercher avec toute la douleur dont nous sommes capables?

Douleur chrétienne, que tu es nécessaire; mais, hélas! que tu es rare! Car remarquez, je vous prie, que, pour être méritoire et sincère, elle doit être dans le cœur, et, qui plus est, dans tout le cœur. Appelez-la comme il vous plaira, ou contrition sans le sacrement, ou attrition avec le sacrement, ou douleur parfaite, ou douleur imparfaite : de quelque sens que vous la preniez, il est de foi qu'elle doit avoir ces deux conditions que je viens de vous marquer. Elle doit être dans le

cœur : c'est la première; elle doit être dans tout le cœur : c'est la seconde. Écoutez-en les preuves, et fasse le ciel qu'elles servent également et à votre instruction et à la réformation de vos mœurs!

PREMIER POINT.

A consulter les différentes dispositions d'esprit et de cœur où se trouvent, de nos jours, une infinité de chrétiens, on dirait que la contrition est de tous les actes de la religion, ou le plus aisé à faire, ou le plus inutile. L'acte le plus aisé; on le trouve tout écrit dans les livres; l'acte le plus inutile, c'est, des trois parties de la pénitence, celle qu'on néglige davantage et que l'on fait passer pour la dernière.

L'acte le plus aisé : mille formulaires de contrition sont entre les mains des vrais et des faux pénitents. On se fait, avant que de se jeter aux pieds d'un prêtre, une pieuse occupation de les lire; on en paraît peut-être touché, et tel, *dont le cœur est fort éloigné de Dieu, se flatte d'en être déjà bien proche*, quand il s'est donné la peine *de l'honorer ainsi de ses lèvres.*

Condamner ces petites prières qu'on appelle acte de contrition, ce serait combattre la discipline ancienne et moderne. Elles sont dévotes; elles sont même très-utiles à ceux qui en savent faire un bon usage. Par là, l'esprit actuellement porté à se dissiper se recueille, cherchant Dieu des yeux et le priant de bouche; on se représente ses infinies miséricordes et l'indispensable obligation dans laquelle on est de l'aimer et de le servir; par là, on rappelle en sa mémoire, et les biens qu'on a reçus et les maux qu'on a faits, les dangers dont on a été délivré par une bonté patiente, et ceux dans lesquels on s'était engagé par un aveuglement et une malice précipitée; par là, le cœur du pénitent qui a déjà de saintes inclinations se fortifie dans les résolutions qu'il a prises, et, renouvelant ses protestations d'un inviolable attachement, *le feu de la charité s'allume dans ces méditations pieuses.*

Mais croire que ces actes suffisent et que Dieu s'en contente; s'imaginer qu'un quart d'heure remplira les plus sérieux et les plus difficiles devoirs du christianisme; qu'indépendamment *de ces sacrifices de justice* que le Seigneur demande, de cette *humiliation et de ce brisement de cœur* qu'il exige, on retournera justifié dans sa maison, et que, sans quitter effectivement ses péchés, on cessera d'être pécheur; abus, mes frères, abus! Sentez, en lisant et récitant ces actes, tant de douces émotions qu'il vous plaira; elles ressembleront à ce *rayon de miel qu'on trouva dans la gueule d'un lion mort;* concevez tant de bons désirs que vous voudrez, *ils ne serviront qu'à tuer le paresseux;* versez autant de larmes qu'une tendresse naturelle pourra vous en fournir, le Saint-Esprit ne descendra pas plus pour les sanctifier, *que le feu du ciel descendit sur les victimes offertes à Baal;* dites un million de fois . *Seigneur, Seigneur*, faites-moi miséricorde; le Seigneur proteste lui-même *que vous n'entrerez pas pour cela dans le royaume des cieux; que ce sera uniquement celui qui aura fait la volonté de son Père.*

Or, cette volonté de Dieu son Père est que vous portiez le remède là où est le mal; que là où a commencé votre péché, là commence votre pénitence; que, semblables à de savants médecins, vous alliez jusqu'au fond de la plaie, pour en tirer l'ordure, sans vous contenter de la couvrir. C'est votre cœur qui, sans Dieu, vous a éloignés de Dieu; c'est votre cœur qui, avec Dieu et par le mouvement de son Esprit, doit vous rapprocher de lui; c'est votre cœur qui a conçu un plaisir criminel dans les créatures; c'est dans votre cœur que doit se former une vraie et amère douleur d'avoir abandonné le Créateur.

De quelque manière que la justification d'un pécheur se fasse, il faut, de nécessité, qu'il se propose deux objets : les péchés qu'il a commis, et Dieu qu'il a offensé. Les péchés qu'il a commis, afin qu'il les déteste; Dieu qu'il a offensé, afin qu'il l'apaise et qu'il se réconcilie avec lui. Or, rien de tout cela ne se peut faire, si le cœur n'y a part, et s'il n'y a la première et la meilleure part; rien de tout cela ne se peut faire, si ce pécheur n'a *un esprit nouveau et un cœur nouveau : un esprit nouveau*, pour connaître le néant des créatures qu'il estimait et les perfections infinies du Créateur, qu'il méprisait; *un cœur nouveau*, pour haïr les objets de ses passions, qu'il aimait, et se tourner vers Dieu, qu'il haïssait. Rien de tout cela ne se peut faire, si ce Dieu de bonté ne *renouvelle cet esprit et ne crée dans cet homme un cœur pur*, suivant cette humble prière que lui en faisait David, quand il lui disait : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

Ce parfait modèle des vrais pénitents prie le Seigneur de *renouveler* son esprit; mais il le supplie en même temps de lui *créer un cœur droit.* D'où vient cette différence, demande saint Thomas? c'est, répond-il, qu'à l'égard de l'esprit un simple renouvellement semble suffire, au lieu qu'à l'égard du cœur il faut une entière destruction et une espèce de création; c'est que le cœur dans les pécheurs est plus malade encore et plus corrompu que leur esprit. Souvent ils connaissent le bien et le mal, et leur ignorance n'est pas tant la cause de leurs péchés que leur dépravation. C'est donc assez de renouveler cet esprit, de lui remettre les vérités chrétiennes devant les yeux, de lui représenter les redoutables jugements du Seigneur, la proximité de la mort, la rigueur et l'insupportable durée des peines éternelles. Mais pour cet ancien cœur, où il n'y a que de la corruption et de la malice, il faut le changer, il faut le détruire, il faut en créer un tout différent du premier (1). L'amour des créatures l'a vicié et perdu : il faut que l'amour de Dieu et la haine du péché le réta-

(1) Sunt per actum voluntatis ad aliquid inordinate conversi; quæ quidem conversio tamdiu non potest, nisi per actum contrarium voluntatis, etc. (*D. Th., q. 8 de Veritate, art. 3*).

blissent et le justifient. Sans cela, nulle vraie douleur, nulle justification, nul pardon.

Sans cela, toutes les marques extérieures de pénitence sont des marques équivoques : pleurez-vous? ce n'est que la pénitence de vos yeux; vous accusez-vous de vos péchés? ce n'est que la pénitence de votre bouche; portez-vous la haire et le cilice? ce n'est que la pénitence de votre chair; vous mortifiez-vous? c'est par caprice; donnez-vous l'aumône? c'est par occasion ou par importunité; vous séparez vous des compagnies? c'est par chagrin; vous abstenez-vous de mal faire? c'est dans la crainte d'être punis.

Larmes, accusations, haires, cilices, mortifications, aumônes, jeûnes, solitude, craintes, inutiles quand le cœur n'y a point de part; mais larmes heureuses, quand elles viennent d'un cœur blessé: accusations salutaires, quand un cœur humilié les produit; haires et cilices d'une singulière vertu, quand un cœur brisé les porte; aumônes, jeûnes, craintes, solitudes agréables à Dieu, quand un cœur pénitent et affligé fait les premiers frais de ces sacrifices.

Pharaon ravit la belle Sara, Abimelech la ravit aussi : Pharaon cependant puni comme un adultère, Abimelech déclaré sage et absous. Zacharie, père de Jean-Baptiste, demande à l'ange un gage de la parole qu'il lui a donnée, Josué en demande de même un : Zacharie cependant privé de l'usage de la parole, et Josué honoré de la vue d'un prodige qui le réjouit. Moïse n'obéit pas d'abord au commandement de Dieu, Jonas n'y obéit pas non plus : cependant le sort de l'un et de l'autre est bien différent. Le pharisien dont il est parlé dans l'Evangile, pour s'attirer la miséricorde du Seigneur, lui représente ses jeûnes et sa scrupuleuse exactitude à observer les plus petites circonstances de la loi : *Jejuno bis in Sabbato*, etc.; Ezéchias, pour se rendre cette même miséricorde plus favorable, le prie de même de se souvenir avec quelle respectueuse fidélité et quelle droiture d'âme il a marché devant lui : *Memento, Domine, obsecro, quomodo ambulaverim coram te in corde perfecto* : cependant l'un condamné, l'autre justifié.

D'où viennent ces différences? des différentes dispositions de cœur des uns et des autres, dit saint Eucher : cœurs meilleurs ou moins viciés, cœurs mauvais, ou pires dans les uns que dans les autres; cœurs, quoi qu'il en soit (car je ne m'arrête pas ici à en faire l'anatomie), que Dieu sonde et examine jusque dans leurs plus cachés replis; cœurs dont la bonté ou la malice, les perfections ou les défauts sont différemment traités, pour nous apprendre surtout, que si en matière de pénitence et de conversion, la douleur qu'on a de ses péchés ne vient du cœur, ce n'est qu'une douleur chimérique et fausse.

Ne vous y trompez pas, dit saint Chrysostome, ce n'est pas à des apparences sensibles ni à des signes extérieurs, que la grâce de conversion est attachée. J'en ai vu plusieurs qu'on eût pris pour de vrais pénitents, si l'on en avait jugé par les dehors, et qui cependant ne l'étaient pas. Ils jeûnaient, ils pleuraient, ils frappaient rudement leurs poitrines, ils portaient des habits négligés et sales, ils endossaient le cilice et se couvraient de cendres; et avec tout cela ils aimaient plus l'argent que les plus insignes usuriers; ils étaient plus emportés et plus furieux que les bêtes féroces; ils médisaient de leur prochain avec plus d'envie et de malignité que les plus religieux, et les plus charitables n'en disent de bien, et n'en publient les belles qualités.

Donnez à ces mortifications extérieures tels noms qu'il vous plaira; pour moi, ajoute saint Chrysostome, je dis hardiment, que si le cœur n'y a point de part, ce ne sont que des ombres et des masques de pénitence: *Pœnitentiæ larva, et umbra ista sunt* (*Homil.* 5, *in Epist.* II *ad Cor.*). Vous dites qu'ils jeûnent jusqu'à paraître exténués et décharnés, que leur poitrine est toute plombée de coups, que de fréquentes et amères larmes coulent de leurs yeux, qu'ils s'avouent publiquement pécheurs et qu'ils implorent avec gémissement la miséricorde du Seigneur; je les louerais et les bénirais, si le cœur était véritablement changé; mais, vivant comme ils vivent, ce ne sont là que des mortifications pharisaïques et des austérités imposantes; je le soutiens et je le répète, ce ne sont là que des ombres et des masques de pénitence : *Pœnitentiæ larva, et umbra ista sunt.*

Donnez-moi un cœur brisé de douleur, quand je ne verrais pas ces marques extérieures, quelque importantes qu'elles soient pour la perfection de la pénitence, je ne laisserais pas d'avoir bonne opinion de ces pénitents; mais laissez-leur le cœur immortifié et actuellement attaché au péché, je dis que c'est une comédie qui se joue entre leur corps et leur cœur; que ces larmes, ces humiliations, ces aumônes, sont des masques sous lesquels se cachent les vrais coupables; que ce sont des acteurs qui, sur le théâtre du monde, font des personnages étrangers; démasquez-les, vous les verrez dans leur état naturel, avares, médisants, impatients, emportés, vindicatifs, tels qu'ils sont. Pour être véritablement contrit, il faut que la douleur que l'on a de ses péchés soit dans le cœur; je n'en dis pas assez, il faut qu'elle soit dans tout le cœur.

SECOND POINT.

Il y a dans un même homme deux hommes bien différents; l'homme extérieur et l'homme intérieur; l'homme qui paraît au dehors, est l'homme que saint Paul appelle, *l'homme caché du cœur*. L'homme qui prosterné, abattu, gémissant aux pieds d'un prêtre, lui fait une humble déclaration de ses péchés; l'homme qui plus abattu encore, et plus anéanti devant la majesté divine, sûr de l'avoir offensé, et incertain s'il en sera renvoyé absous, lui dit, tantôt comme David : *Dieu de bonté, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde* : tantôt comme le Publicain : *Seigneur, soyez-moi favorable, à moi qui suis un grand pécheur.*

Quelquefois ces deux hommes s'accordent, mais souvent, et, hélas! que trop souvent, ils sont malheureusement divisés. Souvent l'homme extérieur s'accuse, et l'homme intérieur se justifie ; l'homme extérieur dit : je suis marri d'avoir offensé Dieu; et l'homme intérieur dit : je ne le suis pas. L'homme extérieur promet de quitter son péché, et l'homme intérieur y demeure attaché ; l'homme extérieur, frappé d'horreur des peines éternelles qu'il appréhende, veut sa conversion; et l'homme intérieur, charmé de la douceur de ses plaisirs qu'il aime, ne la veut pas, ou il ne la veut qu'à demi. L'un est trop faible pour le bien, l'autre trop fort pour le mal; et dans ce combat d'inclinations si opposées, il arrive ce que dit saint Augustin, qu'on n'a qu'une douleur superficielle, inutile, fausse. On veut et on ne veut pas, parce qu'on ne veut pas de tout son cœur ; on commande, et on n'est pas obéi, parce qu'on ne commande pas absolument ; on connaît le pressant besoin qu'on a de sortir de son péché et de le détester sans réserve ; mais on manque de force pour se rendre à la vérité connue. La nature l'emporte sur la grâce, la passion sur le devoir ; ce sont deux hommes qui parlent, et qui par une espèce de contradiction qu'on ne peut assez concevoir, portent deux cœurs dans un même cœur : *Corde et corde locuti sunt.*

Pécheurs divisés, n'apprendrez-vous jamais à vous réconcilier tout entiers à Dieu, qui ne veut partager avec personne le droit qu'il a sur vous? N'apprendrez-vous jamais que l'ayant haï de tout votre cœur, vous ne pouvez être justifiés sans l'aimer, ni l'aimer, si ce n'est de tout le cœur; qu'ayant fait pour votre perte au delà de ce que vous ne deviez pas faire, vous ne pouvez, pour votre réparation, regretter assez ce que vous avez fait ; qu'ayant été pécheurs d'une volonté toute mauvaise, il vous est impossible de devenir justes que par une volonté toute bonne; qu'offrir un cœur à demi brisé, *c'est faire un odieux larcin dans l'holocauste, ne servir le Seigneur que d'une épaule*, et lui présenter moins ce qui l'apaise, que ce qui est capable de le provoquer à l'indignation et à la vengeance.

De là ces frequents anathèmes contre ces cœurs divisés, dont il prédit la mort prochaine : *Divisum est cor eorum : nunc interibunt* (*Isaïa*, XXIX) ; contre ces cœurs profonds d'où sortent des vapeurs pestilentielles qui portent la corruption partout : *Væ qui profundi estis corde* (*Ibid.*, XLIV) ! contre ces cœurs insensés, qui adorent les idoles qu'ils se sont faites, et qu'ils voudraient mettre dans son temple : *Cor insipiens adoravit illud ;* contre ces cœurs à moitié juifs, à moitié païens qu'il frappera, comme il les menace, du tourbillon de sa colère, pour faire tomber sur eux l'orage de son indignation ? *Turbo Dominicæ indignationis egredietur, et tempestas erumpens super caput impiorum veniet.*

De là ces malédictions réitérées, tantôt dans le Deutéronome, où il appelle *maudit l'homme qui s'est fait une idole qu'il cache : Maledictus homo qui fecit sculptile, ponitque illud in abscondito* (*Deuter.*, XXVII) ; parce que l'on aime toujours ce que l'on se contente de cacher, et que même en le cachant, on s'en veut assurer la possession ; tantôt chez Jérémie, où il accuse *l'infidèle Juda de n'être pas revenu à lui de tout son cœur, mais dans un esprit de fourberie et de mensonge : Non est reversa ad me prævaricatrix soror ejus Juda in toto corde suo, sed in mendacio* (*Jerem.*, III).

Des douze tribus d'Israël, les Assyriens en avaient enlevé dix qu'ils retenaient dans une dure captivité. Celles de Juda et de Benjamin, qui étaient restées et que le malheur des autres devait rendre plus sages et plus fidèles, profitèrent cependant si peu de ce nouveau motif de leur gratitude, qu'elles dressèrent dans le temple de Jérusalem l'idole de Baal, à qui elles rendaient leurs hommages comme au vrai Dieu. Hypocrites et fourbes, leur dit le Seigneur, est-ce ainsi que vous me traitez ? Vous deviez retourner à moi de tout votre cœur, et vous ne m'apportez qu'un cœur plein de fourberie et de mensonge.

Terrible reproche qu'il fait encore aujourd'hui à une infinité de faux pénitents et de faux contrits ! Il y a presque toujours au dedans d'eux un péché dominant, auquel ils sont attachés comme des idolâtres et des esclaves. Aux uns, c'est une passion habituelle et déréglée pour un jeu où ils ne se trouvent jamais sans dépit, sans chagrin, sans emportement, peut-être sans blasphème. Aux autres, ce sont de certains commerces avec des femmes de la compagnie desquelles ils ne sortent jamais avec la même pureté qu'ils avaient avant qu'ils les vissent. A ceux-ci, c'est un secret attachement à l'argent; à ceux-là, c'est l'amour du vin et de la débauche.

Ils approchent cependant tous des tribunaux de la pénitence ; mais comme ils conservent ce péché dominant, quoiqu'ils renoncent à tous les autres dont ils s'accusent, c'est à eux que Dieu fait ce reproche, qu'ils ne retournent pas à lui de tout leur cœur, mais avec un cœur plein de fourberie et de mensonge : *Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio.*

Le cœur extérieur et faux dit au confesseur : J'ai passé des jours et des nuits à ces jeux, où je n'ai pas eu toute la modération et la bonne foi que je devais avoir. Mais le cœur intérieur et vrai dit : Il faut bien passer le temps; peut-on perdre tranquillement de grosses sommes ; et si l'on ne se servait de quelques tours de cartes, ne serait-on pas bientôt ruiné ?

Le cœur extérieur et faux dit au confesseur : J'ai fréquenté une personne qui me laissait prendre trop de liberté sur elle ; je la quitterai, je ne veux plus la voir. Mais le cœur impudique et plus sincère dit : Je l'aime néanmoins, je serai une autre fois, quand je la reverrai, plus sage et plus retenu à son égard.

Le cœur extérieur et faux dit au confesseur : J'ai prêté à gros intérêts ; j'ai fait valoir les droits de ma charge au delà de ce

qu'elle devait me rendre ; j'ai survendu mes marchandises, j'en suis marri, j'en demande pardon à Dieu ; mais le cœur avare dit : Il faut bien faire profiter son argent, il faut bien que mon magasin me rapporte autant qu'il a fait jusqu'ici ; j'ai acheté ma charge trop cher, pour ne me pas indemniser par quelque endroit.

Le cœur extérieur et faux dit : J'ai aimé la bonne chère et les grands repas, où j'ai souvent péché contre les règles de la tempérance par des excès de vin et une trop vive sensualité ; je m'en accuse, j'en suis marri ; mais le cœur toujours porté à la gourmandise, dit : Il faut se divertir pendant qu'on est jeune ; il faut jouir, quand on le peut, des douceurs et des commodités de la vie.

Ce sont là, mes frères, les idoles que l'on cache, et les péchés de réserve auxquels on ne veut pas toucher, pendant qu'on se soucie peu de sacrifier les autres. L'avare ne sera ni joueur, ni impudique, ni ivrogne, mais l'argent sera son idole. Le joueur n'aimera ni les femmes ni le vin, mais il voudra toujours jouer. L'impudique ne pensera, ni à augmenter son bien par de gros intérêts, ni à le risquer au jeu, ni à faire de folles dépenses en festins ; mais il sera toujours attaché à l'objet de sa passion : et de quelque manière que la chose arrive, c'est de ces faux pénitents que Dieu dit qu'ils ne sont pas retournés à lui de tout leur cœur.

En cet état, que de fausses douleurs ! que de confessions et de communions sacriléges ! Si l'on avait une vraie contrition, si la douleur d'avoir offensé Dieu occupait tout le cœur, toutes ces idoles seraient bientôt renversées ; le Dieu d'Israël serait seul adoré et servi ; il n'y aurait plus dans ces lieux de débauche d'idoles de Bacchus et de *Bel*, à qui seuls il faut plus de vin et de viandes qu'à dix autres (IV *Reg.*, XXIII). Dans ces assemblées mondaines, il n'y aurait plus d'idoles de Vénus et d'*Adonis*, maudits objets des attachements de tant d'amants passionnés, *des gemissements et des plaintes de tant de femmes insensées et impures* (II *Reg.*, XXII). Dans ces compagnies de médisants, il n'y aurait plus d'idoles d'*Astaroth* et de *Moloch*, qui n'épargnent pas même ceux qui ont quelquefois l'innocence et la simplicité des enfants.

Mais tandis qu'on n'aura qu'un demi-cœur, et, comme parle saint Augustin, qu'une volonté à demi blessée : Ivrogne, tu seras toujours ivrogne ; impudique, tu seras toujours impudique ; médisant, tu seras toujours médisant ; avare, tu seras toujours avare ; juge, tu commettras toujours des injustices ; soldat, des violences et des meurtres ; maître, vous aurez toujours les mêmes duretés ; valet, les mêmes désobéissances ; riche, le même orgueil ; pauvre, les mêmes impatiences ; usurier, les mêmes désirs de vous enrichir ; envieux, les mêmes dépits et les mêmes jalousies. Vous pourrez bien comme la femme de Jéroboam changer d'habits, pour en imposer aux ministres du Seigneur, mais vous serez toujours les mêmes femmes. Vous pourrez bien, comme Joab, embrasser les Amasa, mais vous serez toujours les memes Joabs ; et plus vous aurez été doubles, plus vos crimes et leurs châtiments s'augmenteront : *Væ duplici corde!*

A un si grand malheur, je ne vois point de meilleur remède que celui que Josué proposa autrefois au peuple de Dieu. Vous savez par combien d'infidélités vous avez offensé le Seigneur, combien de fois vous lui avez faussement dit que vous étiez marris de l'avoir offensé. Vous savez, et je vous en prends vous-mêmes à témoin, que vous l'avez choisi pour votre Dieu, et que vous avez promis de ne jamais servir d'autres que lui. Oui, nous le savons, lui répondit tout le peuple, et nous vous en rendons aujourd'hui témoignage à la face du ciel et de la terre. Eh bien ! leur dit Josué, si vous avez une vraie douleur de toutes vos infidélités passées, jetez loin de vous les dieux étrangers qui y sont, et touchés d'un repentir sincère d'avoir offensé le véritable, demandez-lui humblement pardon (*Jos.*, XXIV).

Excellent remède dont le bon usage vous rétablira dans l'amitié de Dieu, vous qui jusqu'ici n'avez mérité que son indignation et ses vengeances. Jetez loin de vous tous ces dieux étrangers, avares, vos contrats usuraires ; officiers de justice, vos procédures inutilement multipliées ; femmes, vos mouches et vos lettres de galanterie ; vindicatifs, vos projets de vengeances ; fougueux, vos emportements ; ne craignez que le Seigneur, et si vous avez une vraie douleur de l'avoir offensé, *servez-le pendant tout le reste de votre vie avec un cœur parfait, très-véritable et très-sincère : Nunc ergo timete Deum, et servite ei perfecto corde atque verissimo.* Mais, quelle en sera la marque? *Auferte deos alienos de medio vestri, et inclinate corda vestra ad Dominum Deum Israel.* Brisez, mettez en pièces, jetez loin de vous ces dieux étrangers, et que tous les mouvements de vos cœurs penchent uniquement vers celui d'Israël.

Mais quoi! dit saint Augustin (*Quæst* 22), quand Josué parlait de la sorte, il n'y avait plus d'idoles dans les terres d'Israël ; pourquoi vont-il donc qu'ils jettent et qu'ils brisent celles qui sont au milieu d'eux? C'est, répond ce Père, pour vous faire connaître avec quelles timides précautions vous devez sonder vos cœurs, pour voir s'il n'y a point quelque idole cachée qui vous empêche d'avoir une contrition sincère. N'y a-t-il rien dans ces billets, dans ces ajustements, dans ces contrats, dans ces compagnies, qui vous divise de Dieu, et qui arrête le cours de ses miséricordes et de ses grâces ? Examinez-vous bien sur toutes ces circonstances, et, après l'avoir cherché dans l'amertume de votre cœur, et de tout votre cœur, vous aurez la consolation de le trouver et de le posséder dans toute la bienheureuse éternité.

SECOND DISCOURS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta, et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait du temps du prophète Elisée beaucoup de lépreux en Israël, mais nul d'eux ne fut guéri que Naaman qui était de Syrie (*S. Luc, ch.* IV).

Qui sont ces lépreux dont toutes les terres

d'Israël étaient remplies, si ce ne sont les pécheurs dont toute la face du christianisme est couverte? Qui sont ces lépreux qui attendent la guérison de leur lèpre, et qui, sensibles à la honte et aux dangers de cette infâme maladie, s'empressent d'en trouver le remède, si ce ne sont ces pécheurs, qui, touchés des maux que leur attirent leurs péchés, s'approchent non plus des eaux du Jourdain, ni de la piscine de Jérusalem, mais des tribunaux de la pénitence, de ces eaux salutaires et vivifiantes, composées des infinis mérites, et comme grossies du sang de Jésus-Christ?

Beaucoup de pécheurs, beaucoup de pénitents en apparence, mais, ce qu'il y a de fatal, très-peu de guéris.

Toutes les terres d'Israël étaient pleines de lépreux, et dans ce nombre presqu'infini, nul d'eux ne fut guéri que Naaman Syrien. Encore un coup, beaucoup de pécheurs, beaucoup de pénitents extérieurement marris d'avoir offensé Dieu, mais très-peu qui lui soient véritablement réconciliés, très-peu qui soient effectivement guéris et absous de leurs péchés.

Quelle en pourrait être, à votre avis, la cause? serait-ce la gratuité et l'indépendance de la grâce, qui *laisse quelquefois les enfants du royaume, pour se donner à des étrangers, qui en font un meilleur usage* (*Matth.* XXI)? Les deux exemples que Jésus-Christ rapporte nous donneraient, ce semble, lieu de le croire ainsi. Une famine universelle du temps d'Elie ravage toutes les terres d'Israël, et ce prophète, qui, dans trois années de stérilité et de sécheresse, voit périr des peuples sans nombre, ne tire de sa disette qu'une veuve étrangère dont il multiplie l'huile et la farine. Des lépreux répandus de toutes parts, et cherchant avec une inquiète impatience leur guérison, restent toujours lepreux; un seul étranger profitant des bons avis de son esclave, vient de Syrie trouver Elisée, et il en est guéri.

J'adore en ceci, ô mon Dieu, les secrets jugements de votre miséricorde et de votre justice, qui abandonne les uns et se rend favorable aux autres; mais je reconnais aussi en même temps que ce refus de vos grâces vient encore moins de vous que de nous; que si parmi tant de lépreux il y en a très-peu de guéris, et parmi tant de pécheurs très-peu de justifiés, c'est qu'ils ne s'approchent pas des tribunaux de la pénitence, avec une vive et sincère douleur de leurs péchés. Beaucoup de pécheurs en effet, beaucoup de pénitents en apparence, mais très-peu qui soient effectivement contrits, et par conséquent très-peu de guéris.

Dans ceux-ci, ce n'est qu'une douleur naturelle et humaine de leurs péchés; dans ceux-là, ce n'est qu'une douleur délicate et stérile; et dans les autres, ce n'est qu'une douleur volage et passagère. Or, d'une contrition de cette espèce (si cependant elle mérite ce nom), il n'en faut attendre aucune guérison. Voulez-vous la rendre méritoire et telle que vous en soyez justifiés? opposez à cette douleur naturelle et humaine une douleur surnaturelle et divine; à cette douleur délicate et stérile, une douleur amère et efficace; à cette douleur volage et passagère, une douleur persévérante et immuable.

PREMIER POINT.

Quand les théologiens ont parlé de la contrition comme de la première et de la plus nécessaire partie du sacrement de pénitence, ils ont cru ne la pouvoir mieux définir qu'en disant après saint Thomas (*D. Thom. Supp. q.* 2, *art.* 1, *Est.* 4, *d.* 16.), que c'est une haine volontaire et douloureuse du péché, avec une ferme résolution de le détruire et de ne le plus commettre; ou, après les Pères du concile de Trente, que c'est une douleur de l'âme et une détestation du péché commis, avec un bon propos de ne le plus commettre à l'avenir (1). Remarquons bien toutes ces paroles, et n'en laissons passer aucune sans y faire quelque réflexion.

La contrition est une haine volontaire, dit saint Thomas; ce n'est donc pas une simple passion. C'est une haine volontaire du péché; ce n'est donc pas seulement, comme prétendent les luthériens, une cessation et une interruption du péché (2). C'est une haine douloureuse; ce n'est donc pas une haine de pure parole, qui, demeurant dans la bouche, ne passe pas jusqu'au cœur.

Cette contrition, selon les Pères du concile de Trente, est une douleur et une détestation du péché. Ce n'est donc pas *un rugissement comme celui d'Esaü*, ni même *une colère véhémente, et une morne consternation de visage, comme celle de Caïn*. C'est une douleur et une détestation du péché; ce n'est donc pas seulement le souvenir qu'on en a, quand on le rappelle dans sa mémoire, et qu'on dit comme Antiochus : *Je me souviens des maux que j'ai faits à Jérusalem.*

C'est une douleur du péché commis; ce n'est donc pas une frayeur subitement excitée à la vue d'une mort prochaine, telle que fut celle de ce roi d'Amalech, quand il s'écria : *O mort, que ta séparation est amère!* Ce n'est pas non plus ni une humiliation extérieure, comme celle d'Achab, ni une froide et stérile accusation de ses péchés, telle que fut celle de Saül. Qu'est-ce donc? C'est une haine de l'âme et une détestation intérieure; c'est une *componction* qui la perce, c'est *un brisement* qui en amollit la dureté, c'est *une tristesse* de la volonté qui, la déchirant, *opère heureusement son salut.*

De cette définition il est aisé de conclure que la contrition doit venir de Dieu. Car quel autre que lui pourrait nous donner cette

(1) Animi dolor ac detestatio de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero (*Conc. Trid., sess.* XIV, *c.* 4).

(2) Declarat sancta synodus hanc contritionem, non solum cessationem a peccato, et vitæ novæ propositum, et inchoationem, sed veteris etiam odium continere juxta illud : *Projicite a vobis omnes iniquitates vestras in quibus prævaricati estis, et facite vobis cor novum, et spiritum novum.* Et certe qui tales sanctorum clamores consider verit : *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci... Ingemui in labore meo, lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo*; facile intelliget eos ex vehementi quodam animi horore vitæ odio, et ingenti peccatorum detestatione manasse (*Ibid.*).

douleur d'âme, et cette détestation du péché? Serait-ce la nature? Mais elle paraît faible, et trop corrompue. Si elle n'a point de remède pour redresser un homme qui est courbé dès le sein de sa mère, comment pourrait-elle donner une droiture infiniment plus importante et plus difficile à votre volonté toute courbée vers la terre? dit saint Augustin. Serait-ce la cupidité et l'amour-propre? mais ce sont les amis du péché : quelle apparence qu'ils nous portent à le haïr! Seraient-ce les passions? mais elles ont intérêt de l'entretenir et de le défendre. Seraient-ce certaines frayeurs excitées par des objets touchants, ou quelques alarmes d'une conscience inquiète et troublée, qui nous feraient haïr ce péché? elles peuvent bien précéder la contrition, mais elles ne sont rien moins que cette contrition dont je parle. C'est Dieu qui la donne, c'est lui qui nous la met dans le cœur; sans son mouvement, et son inspiration, nulle vraie douleur, nulle absolution des péchés qu'on a commis.

Pourquoi cela? C'est, disent les théologiens, qu'à une forme surnaturelle il faut une disposition surnaturelle, et que telle qu'est la grâce, telle doit être la douleur qui y conduit. C'est, ajoutent-ils, que cette douleur pour nous justifier dans le sacrement, n'est ni une douleur superficielle et extérieure, ni une douleur de pure velléité; c'est une douleur qui enferme une résolution sincère d'être toujours à Dieu, et qui exclut toute affection du péché. C'est, dit saint Thomas, une douleur qu'il faut regarder comme une matière prochaine du sacrement de pénitence, mais matière bien différente de celle des autres sacrements, qui est purement naturelle comme l'huile et l'eau; au lieu qu'en fait de conversion et de justification, ce doit être un acte surnaturel et divin (1).

Or, voilà ce en quoi une infinité de pécheurs se trompent; voilà ce qui rend si grand le nombre des lépreux, et si petit celui des autres qui sont guéris. On prend pour contrition, et quoi? un mouvement purement naturel excité par le souvenir de ses péchés, par la présence d'un confesseur, par l'importance de l'action sérieuse qu'on va faire, par la honte d'aller découvrir à autrui un mystère d'iniquité qu'il ne saurait jamais par d'autre voie que par celle de la confession.

On tâche d'exciter en soi cette douleur, on pousse des soupirs, on frappe sa poitrine, on demande pardon à Dieu, on s'humilie, on reconnaît sa misère et sa malice; mais souvent en tout cela, c'est le démon qui se joue du pécheur, dit saint Jean Chrysostome. Car que lui importe-t-il de perdre les hommes, ou par des péchés réels, ou par une fausse douleur des véritables, pourvu qu'il les perde? Que lui importe-t-il de les faire marcher par des voies qu'ils reconnaissent mauvaises, ou de les conduire par d'autres qu'ils croient bonnes, et qui cependant ne le sont pas, pourvu qu'elles se terminent à la mort et à la damnation éternelle (1)?

Il faut, pour une vraie contrition, une douleur qui vienne à Dieu, ce n'est pas assez, une douleur qui fasse regretter le péché comme une offense faite à Dieu. Il faut, pour une vraie contrition, une douleur, et surnaturelle dans son principe, et surnaturelle dans son motif: c'est Dieu qui l'inspire et qui la donne, il faut la lui demander avec ferveur, avec humilité, le dirai-je? avec importunité. Versez tant de larmes qu'il vous plaira, il faut que *son esprit souffle sur elles pour les faire couler à profit. Flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ.* Jetez-vous autant de fois que vous voudrez dans la piscine; vous n'en sortirez jamais guéris, si l'ange du Seigneur n'en remue les eaux. Frappez votre poitrine de regret, et la plombez de coups; toutes ces austérités seront inutiles, si *les flèches du Seigneur ne sont au dedans de vous, et s'il ne perce vos chairs de sa crainte.*

M'entendez-vous bien? Je ne parle qu'après l'Ecriture sainte; la douleur de vos péchés doit venir de Dieu, première vérité. Le principal, je ne dis pas l'unique, mais le principal motif de cette douleur de vos péchés est de ce qu'ils offensent l'infinie bonté, et l'adorable majesté d'un Dieu, seconde vérité.

Crainte des peines de l'enfer, appréhension d'être exclus pour jamais du paradis, vous pouvez être de bons motifs, et opérer la justification; mais c'est quand on regrette l'injure qu'on fait à Dieu. Comme il mérite un amour de préférence au-dessus de toutes choses, n'est-il pas juste qu'après l'avoir postposé à ce qu'il y a de plus vile, la douleur de l'avoir offensé et méprisé l'emporte sur toute autre considération? non une douleur sensible qui éclate en gémissements et en larmes, chose qui souvent ne dépend pas de nous, mais une douleur intérieure, réelle, et qui soit dans le cœur.

Dire précisément jusqu'où elle doit aller, quelle en est la mesure, l'étendue, la règle, la différence de celle qu'on appelle imparfaite d'avec la parfaite, c'est ce qu'on ne saurait vous marquer précisément, si l'on s'arrête aux différentes interprétations qu'ont données les théologiens aux paroles du concile de Trente: tant les sentiments qui ont partagé les plus grands hommes de leur siècle sont opposés. Mais dire que sur une matière si sérieuse, et où il serait avantageux de suivre l'opinion la plus sûre, on s'éloigne même de la plus douce par des motifs de cupidité et de politique mondaine, c'est dire ce que font une infinité de chrétiens et ce qu'une trop fréquente expérience nous apprend.

Si cette fille est marrie de s'être oubliée de son devoir, d'avoir eu de criminelles complaisances pour un amant infidèle, qui s'est moqué de ses assiduités et de ses attachements, c'est parce qu'elle s'est attiré du côté

(1) In hoc Sacramento actus humani sunt pro materia, qui proveniunt ab inspiratione interna; unde materia non adhibetur a ministro, sed a Deo intus operante (*D. Th.* III *part.*, *q.* 8, *art.* 1, *ad* 2).

(1) Alios per peccata, alios per pœnitentiam perdit. Cum quibusdam recta et aperta via pernicium afferre ne quit, alteram viam init (*Hom.* 3 *in Epist.* II *ad Corinthios*).

de sa famille de sanglants reproches, et qu'elle est peut-être devenue la risée de toute une ville. Si cet autre est fâché d'avoir usé de mauvaise foi dans l'exercice de son commerce, d'avoir changé, ou altéré les marchandises qu'il a vendues, c'est parce que son infidélité l'a rendu odieux ou suspect. Si ce jeune débauché s'afflige d'avoir, comme l'enfant prodigue, dissipé son bien en de folles dépenses, c'est parce que cette indiscrète prodigalité l'a réduit à la misère, et peut-être à la servitude : le motif de l'offense d'un Dieu entre-t-il dans toutes ces douleurs ? On se soucierait peu de ses intérêts, si ceux de l'honneur et du bien n'y étaient pas mêlés. Douleur par conséquent naturelle, et humaine, qui n'opérera jamais une guérison parfaite, non plus que celle que j'ai appelée délicate et stérile : pour être méritoire, et agréable à Dieu, il faut qu'elle soit amère, et efficace.

DEUXIÈME POINT.

Dans la pensée de saint Augustin, deux sortes de gens sont insupportables aux yeux de Dieu : ceux qui pleurent ce qui ne mérite pas d'être pleuré, et ceux qui ne pleurent pas ce qui mériterait de longues et d'amères larmes : ceux qui s'affligent et qui gémissent sur la perte des biens temporels, et ceux qui demeurent indolents et insensibles sur celle qu'ils ont faite des biens éternels ; ceux qui s'inquiètent et se tourmentent pour des choses dont, malgré toutes les peines qu'ils se donnent, ils ne répareront jamais la ruine, et ceux qui, contents d'une douleur superficielle, négligent de rentrer par des œuvres humiliantes et pénibles dans des droits qu'ils ont malheureusement perdus, et dans la possession desquels ils pourraient être rétablis, s'ils prenaient pour s'en procurer de nouveau la jouissance les mesures et les précautions nécessaires.

Plusieurs gémissent, dit ce Père; je gémis aussi ; et ce qui me fait gémir, est de voir qu'ils gémissent mal. Plusieurs en d'autres rencontres demeurent froids et paisibles ; je gémis sur eux ; et ce qui me fait gémir, est de les voir dans une fatale et douce indolence. Ont-ils perdu de l'argent ? ils gémissent. Ont-ils perdu la foi et la grâce de Dieu ? ils ne gémissent pas. Un procès ou un incendie a-t-il mis le désordre dans leur famille ? ils s'en affligent, et il n'y a aucune peine qu'ils ne se donnent pour réparer cette perte ; peine cependant presque toujours très-inutile. Des péchés volontairement commis les ont-ils réduits dans la plus déplorable de toutes les misères ? s'ils en témoignent au dehors quelque douleur, ils s'imaginent pouvoir s'en tenir là ; peignant cette tristesse sur leurs lèvres, mais ne l'imprimant pas dans leurs cœurs, ni sur leurs mains ; déplorant doucement leurs péchés, mais ne cherchant pas à les expier ; demandant tendrement à Jésus-Christ pardon de ce qu'ils l'ont offensé, mais le chargeant de satisfaire pour eux, ou plutôt croyant qu'à cause qu'il y a satisfait, ils peuvent demeurer en repos.

Dieu parlant aux premiers chez le Prophète Malachie, leur dit : *Vous avez couvert mon autel de vos larmes, les voûtes de mon temple ont retenti de vos pleurs et de vos mugissements. Malheureux, qui avez pleuré pour des choses qui ne méritaient pas d'être pleurées, je ne jetterai plus les yeux sur vos sacrifices, je ne recevrai plus ni ces offrandes sacriléges*, ni ces larmes qui viennent moins de la douleur que vous avez de m'avoir offensé, que de la perte d'un bien que vous avez aimé à mon préjudice.

Mais David parlant des seconds au nom de Jésus-Christ, dit : *J'ai attendu que quelqu'un s'affligeât avec moi, et qu'il prît part à ma douleur ; et nul d'eux ne l'a fait. J'ai cherché des consolateurs et des compagnons de mes souffrances, et je n'en ai point trouvé.*

Vous n'en avez point trouvé, ô mon Dieu ! Eh ! que faisaient donc vos chers disciples, quand ils vous suivirent sur la montagne des Oliviers au temps de votre agonie ? Ils étaient tristes, il est vrai ; mais cette tristesse les avait assoupis, *et je les trouvai endormis.* Il y a, dit saint Augustin, une douleur qui éveille, et il y en a une qui endort ; il y a une douleur de mortification et de crucifiement, mais il y a aussi une douleur de tristesse et d'inaction. Il y a une contrition agissante et amère, qui ne donne aucune paix aux vrais pénitents ; mais il y en a une imposante et fausse, qui les laisse dans un repos léthargique et dans un fatal oubli des œuvres de pénitence. Ils s'endorment pieusement dans leur douce tristesse : bien différents de David qui troublait son sommeil par de fréquentes larmes dont il arrosait toutes les nuits sa couche royale, ou pour mieux dire, *le lit de sa douleur.* Ils se plaignent souvent de leur insomnie, et prennent pour eux-mêmes une précaution assez semblable à celle que l'Époux des Cantiques prenait pour son Épouse, dont il ne voulait pas qu'on interrompît le repos.

Ils seraient fâchés, ces faux contrits, de se priver de leurs petites commodités, de se retrancher une heure de sommeil, d'essayer avec courage de réprimer une passion dominante : quelques soupirs poussés par habitude, quelques larmes versées par une tendresse de tempérament, ou par une émotion passagère, leur tiennent, ce semble, lieu de pénitence ; et, changeant de plaisirs, sans en quitter véritablement aucun, ils demeurent dans une volontaire inaction.

S'ils aiment la solitude, c'est pour y trouver un plus doux repos, en se débarrassant des importunes visites d'un monde incommode. S'ils se condamnent à quelques diètes, c'est pour arriver à une vieillesse chargée de moins d'infirmités et de maladies ; sacrifiant leurs plaisirs à leur santé, au lieu qu'ils sacrifiaient autrefois cette santé à leurs plaisirs. Enfin, s'ils se font quelque violence par un endroit, ils prennent grand soin de se dédommager par un autre ; et, bien loin de craindre ne pas mettre entre leur pénitence et leurs péchés une proportion nécessaire, qui ne peut jamais aller au delà de leurs devoirs, ils appréhendent d'en trop faire ; tant l'amour-

propre prend de précautions à ménager leur repos par une ingénieuse délicatesse et une trop flatteuse indulgence.

Grand Dieu ! qui *pesez les larmes et les justices mêmes*, vous satisfaites-vous d'une telle douleur ? Est-ce vous qui nous avez appris ce nouveau secret d'une contrition si amie du plaisir et si ennemie de la peine? et parmi ces pénitents que vous avez exposés à nos yeux, comme autant de modèles sur lesquels il nous serait avantageux de nous former, en trouvons-nous quelques-uns de ce caractère ?

Toutes les fois que Dieu dans les saintes Ecritures nous parle de contrition et de pénitence, s'il nous parle de tristesse et de douleur, il ne manque jamais d'y faire mention *de jeûnes*, *de sac*, *de cendres*, d'afflictions et de mortifications volontaires. Lorsqu'il a voulu se venger des pécheurs par quelque punition éclatante, il ne s'est pas contenté de les punir par une douleur d'esprit et de cœur, il y a joint une confusion et des peines extérieures. Adam après avoir péché tremble et frémit ; voilà la douleur de l'esprit et du cœur. Mais Dieu n'en demeure pas là, il se raille de lui : *Le voilà cet Adam qui voulait nous ressembler*. Quelle confusion ! il le condamne ensuite à un travail pénible et, après ce travail, à une humiliante mort. Quelle peine et quelle affliction de corps ! Or, si dans la pensée de saint Augustin un pénitent doit imiter, dans sa douleur, quelque chose de la justice de Dieu dans l'exercice de ses vengeances, jugez jusqu'où elle doit aller pour le justifier et le guérir.

Qu'est-ce donc qu'un vrai pénitent et un homme effectivement contrit ? c'est, dit Origène, un homme qui, comme Job, *afflige sans cesse sa chair, et s'entretient jour et nuit avec sa douleur*, tant elle lui est familière ; un homme qui, comme David, ne trouve ni au dedans, ni au dehors de lui, aucun repos, quand il pense à ses péchés : *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum ;* péchés dont l'épouvantable couleur l'effraye et le trouble, quand il se les représente ; péchés dont la puanteur et l'amertume lui donnent un dégoût universel pour toute sorte de plaisirs ; péchés dont l'insupportable fardeau l'accable et le tient toujours courbé, pour ne lui laisser aucune satisfaction dans la vie ; péchés pour l'expiation desquels il n'a jamais voulu rire ni goûter les délices de la cour, s'occupant pendant le jour à gouverner son peuple et à donner les ordres nécessaires pour la conservation de ses Etats, et passant les nuits, où il pouvait prendre un peu de repos, à gémir devant Dieu, par l'amertume et la perpétuité de sa douleur.

Exiger de vous, mes chers frères, de telles marques de contrition, ce serait exiger ce que vous ne pouvez peut-être pas, et ce à quoi Dieu ne vous oblige pas aussi dans un même degré de satisfaction et de peine. Mais vous prier de réfléchir jusqu'à quelle monstrueuse distance vous êtes éloignés de si parfaits modèles, c'est vous rappeler à votre devoir, et vous donner lieu de vous reprocher votre molle et délicate indolence.

Job affligeait sa chair : quel mauvais traitements faites-vous à la vôtre ? au contraire, avec quelle inquiète prévoyance n'en éloignez-vous pas tout ce qui peut l'incommoder ? *Il s'entretenait jour et nuit avec sa douleur :* pensez-vous au vrai sujet de la vôtre? si vous en avez, est-ce de vos péchés ? et si c'est de vos péchés, est-ce, comme la sienne, une douleur qui vous soit familière et présente ?

La contrition de David allait à des degrés de perfection que je ne vous demande pas ; mais il s'en faut bien que vous puissiez dire comme lui que *vous ne goûtez aucune paix, quand vous pensez à vos péchés.* Ces péchés avaient, à son égard, un *certain visage* et une certaine couleur qui l'effrayait, dit Origène : *A facie peccatorum meorum;* et si les vôtres vous déplaisent par quelques endroits, ils vous paraissent charmants ou utiles par plusieurs autres. Il gémissait sous le fardeau de ses péchés, dont il ne pouvait tranquillement porter la pesanteur : *Tanquam onus grave gravatæ sunt super me;* et les vôtres ne vous semblent pas un fardeau, ou bien c'est un fardeau commode, dont vous vous chargez avec plaisir (1).

Il sentait l'infection de ses péchés, comme on sent celle qui sort d'une plaie invétérée et corrompue : *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ ;* et les vôtres n'ont pour vous aucune mauvaise odeur, tant vous êtes accoutumés à cette puanteur, qui vous est devenue comme naturelle par l'habitude que vous en avez contractée.

Triste pendant tout le jour : Tota die contristatus; pleurant et gémissant pendant la nuit, il se refusait les plus innocents plaisirs ; et vous, insensibles à un aussi grand mal qu'est celui de la perte de la grâce et de l'amitié de Dieu, vous ne donnez dans vos débauches, dans vos actions, dans vos repas, dans vos conversations, dans votre repos, aucune marque de votre douleur. Enfin celle de ce roi pénitent était une douleur permanente et fixe, et la vôtre n'est souvent qu'une douleur volage et passagère ; douleur par conséquent infructueuse, qui ne vous justifie et ne vous guérit pas, au lieu que la véritable doit être immuable et constante.

TROISIÈME POINT.

Si l'idée que je vous ai donnée d'abord de la contrition ne vous est pas encore échappée ; si vous l'avez considérée, après les Pères du concile de Trente, comme une douleur non-seulement surnaturelle et inspirée de Dieu, non-seulement amère et efficace, mais

(1) *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum.* Hæc dicere debet qui peccavit, et post peccatum peccasse se recordatur. Sunt tamen quidam qui cum peccaverint securi sunt prorsus, nec cogitant de peccato suo. Cum vero, post delictum quis consumitur et affligitur, et conscientiæ stimulis agitatur, mordetur sine intermissione, et merito dicit : *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum.* Est facies quædam peccatorum, ut ita dixerim, color et species, per quam recordari et recognosci solent ea quæ aliquando commissa sunt. Cum vero ante oculos cordis nostri statuimus peccata nostra, et unumquodque intuentes gruhescimus, factione pœnitentes tunc conturbati, etc, (*Orig. hom.* 1 *in Ps.* XXXVII, *tom.* II).

encore accompagnée d'un ferme propos de ne plus commettre les péchés que l'on déteste ; vous avez dû comprendre qu'une douleur capricieuse et passagère, suivie de promptes et de fréquentes rechutes, telle qu'est celle d'une infinité de pénitents, n'est qu'une fausse douleur, et, comme l'appelle saint Jean Chrysostome, une pénitence et une contrition de théâtre.

Malheur à celui qui rédifiera Jéricho (*Josué*, VI), cette ville superbe et rebelle, dont les murs sont tombés au son des trompettes du Seigneur ! Malheur au Philistin qui relèvera l'idole de Dagon, abattue aux pieds de l'arche, et qui en recueillera les débris pour les remettre de nouveau sur l'autel ! Malheur à l'Israélite qui, ayant détruit le veau d'or et en ayant avalé les cendres, fournira de quoi réparer les ruines de cet objet de son idolâtrie ! Malheur à vous, pécheurs et faux pénitents, si, par le défaut d'une ferme et sincère résolution de ne plus commettre les péchés que vous avez detestés, et que ces figures représentent, vous en relevez les ruines et en réparez les débris !

Deux puissantes raisons rendent nécessaire ce bon propos dont je parle, et sans lequel un pénitent n'a qu'une fausse douleur de ses péchés : L'obligation de dédommager Dieu de l'injure qu'il lui a faite par sa désobéissance et ses infidélités passées, c'est la première ; l'intérêt qu'il a lui-même de ne se pas endommager davantage, et rendre sa guérison comme incurable par une résolution faible, volage, passagère, flottante, inefficace; c'est la seconde.

Il y a longtemps, et, hélas ! il n'y a que trop longtemps que nous offensons Dieu, mes frères ; et ce qui rend notre malheur comme irréparable, est que, quelque pénitence que nous fassions pour l'apaiser, il est toujours vrai de dire que nous l'avons offensé. Pierre, tu gémis amèrement ; David, tu pleures jour et nuit ; Saul, tu châtres ton corps et tu le réduis en servitude ; mais éternellement, ô Pierre ! on dira que tu as renoncé ton Maître ; éternellement, ô David ! on dira que tu as commis un meurtre et un adultère ; éternellement, ô Saul ! on dira que tu as persécuté les disciples de Jésus-Christ. Ce qui est fait, est fait ; Dieu est offensé mortellement, et autant qu'on persévère dans son péché, autant lui fait-on d'outrage et d'injure.

Quel moyen de la réparer ? Le voici, dit Hugues de Saint-Victor : telle douleur que vous ayez de vos péchés, telle pénitence que vous en fassiez, vous ne pouvez jamais en effacer la tache pour le passé ; mais ce que vous pouvez faire est de vous mettre pour le futur dans un état de réparer, par une fidélité constante, un sanglant outrage que vous avez fait à Dieu par une malice volontaire.

Sujets rebelles, vous ne pouvez pas empêcher qu'on ne dise que vous vous êtes soulevés contre votre légitime souverain ; mais vous pouvez et vous devez lui promettre et lui tenir inviolablement parole, que vous ne vous soulèverez plus jamais contre lui. Mille fois vous vous êtes accusés de vos péchés, mille fois vous avez dit que vous étiez marris d'avoir offensé un Dieu si bon; mais quelle réparation lui feriez-vous de tant d'injures et de tant d'infidélités multipliées, si vous n'étiez véritablement, sincèrement, efficacement déterminés de n'y plus retomber ?

Mais quand vous formez cette résolution, vous le vengez par elle de l'injure que vous lui avez faite, et lui témoignant que, quoi qu'il arrive, *ni la vie, ni la mort, ni l'adversité, ni la prospérité, ni la disette, ni l'abondance, ne vous sépareront jamais de sa charité ;* vous le reconnaissez pour votre Dieu, et établissez au dedans de vous son règne.

Ce règne s'étend sur trois différents sujets : sur les bienheureux dans le ciel, sur tout le corps de l'Eglise en général, et sur chaque fidèle en particulier. Ce premier règne est un règne éternel, Dieu régnera à jamais sur les bienheureux. Pendant leur vie, ils ont mis son trône au dedans d'eux, dit Hugues de Saint-Victor, et Dieu, après leur mort, les fait et les fera éternellement asseoir sur son trône (*Hugo a S. Victore erudit. theolog. ex Miscellan.* 23, *tit.* 34). Ce second règne est aussi un règne éternel, tandis qu'il y aura une Eglise *qu'il a bâtie sur une pierre ferme;* jamais elle ne cessera d'être sous sa protection, jamais, quoi que fassent les hommes et les démons, *les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle.*

Le troisième règne qu'il a sur chaque fidèle en particulier, est seul un règne passager, un règne exposé à la bizarrerie et à l'inconstance des hommes, qui tantôt choisissent Dieu pour leur souverain, tantôt le désavouent, tantôt lui obéissent, tantôt le méprisent, tantôt le servent avec un fidèle attachement, tantôt l'outragent avec une lâche et noire ingratitude.

Mais que fait ce bon propos que les Pères ont toujours regardé comme essentiel à la contrition, soit parfaite, soit imparfaite ? Il fixe leur volonté au bien, il les porte à une inviolable fidélité, il les engage à un éternel assujettissement à ses lois, autant que la fragile condition d'un homme mortel le peut permettre.

Grand Dieu ! que vous vous trouvez dédommagé par cet endroit ! les premières pensées de votre créature devaient se tourner toutes vers vous, pour vous louer et vous bénir : *Cogitatio hominis confitebitur tibi ;* mais comme elle ne l'a pas fait, elle vous en consacre les restes, dont vous daignez bien vous en faire à vous-même une espèce de réjouissance et de fête : *Reliquiæ cogitationum diem festum agent tibi.*

Heureux ceux qui vous tiendront ce qu'ils vous promettent ! qui, aidés de vos grâces, et pleins d'une bonne volonté, s'attacheront inviolablement à leur devoir, perçant jusque dans l'avenir pour vous offrir ce que votre miséricorde leur laissera de biens, de santé, de vie : car c'est *à ces hommes de bonne co-*

lonté que la paix est promise. C'est à une contrition accompagnée d'une si ferme résolution, que *la couronne de justice* est attachée. Ils dédommagent Dieu de l'injure qu'ils lui ont faite; mais ils se mettent aussi par là hors d'état de s'endommager davantage eux-mêmes, par des rechutes qui seraient si fatales à une innocence, et à une grâce qu'on recouvre avec tant de peine quand on l'a perdue.

Cœur humain, s'écrie saint Augustin, cœur humain, que tu me fais pitié! et que tu devrais être touché de pitié pour toi-même, si tu connaissais bien ton malheur! Tu es aujourd'hui à Dieu, demain tu seras au démon; tu suis aujourd'hui l'attrait de la grâce de Dieu, demain, tu t'abandonneras à la violence de tes passions; aujourd'hui tu sers Dieu avec fidélité, demain une misérable créature, un chétif intérêt, un petit point d'honneur, un rien te détournera de ton service (*De Aug., in Psal.* XCI). Crois-moi, mon cher frère, fixe cette inconstante volonté par un bon propos, et joins ton cœur à l'éternité de Dieu, afin que tu sois en quelque manière éternel et immuable avec lui : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris.*

N'est-il pas vrai que tu es marri de l'avoir offensé? n'est-il pas vrai que tu as horreur de tes péchés, et de tes infidélités passées? n'est-il pas vrai que, si dans cet état il t'avait fait sortir de ce monde par une mort précipitée, tu souffrirais à présent dans les enfers d'insupportables maux, sans aucune espérance de pardon? Tu le sais, tu en es convaincu : ne reprends donc plus ces péchés dont l'attachement a été si injurieux à ton Dieu et si funeste à ton âme. Tu ne l'offenserais pas moins, si tu te rendais encore coupable de nouveau; tu ne t'exposerais pas moins au danger de te perdre pour jamais; au contraire, *ce dernier état serait pire que le premier.*

Si donc tu es véritablement contrit, joins ton cœur à l'éternité de Dieu, par une ferme résolution de lui être éternellement fidèle; tu ne peux plus rappeler le passé : *Malheur à toi! la couronne qui était sur ta tête est tombée par ta faute. Malheur à toi, parce que tu as péché!* mais puisque tu as encore le temps de te reconnaître et le moyen de te sauver, prends, avec une timide et fidèle prévoyance, les précautions nécessaires pour ne pas rendre par de nouvelles rechutes ta contrition inutile.

Dis hardiment à ces compagnons de jeu, et de débauche, à ces ministres, à ces instruments, à ces victimes de tes passions : *Retirez-vous de moi, vous tous qui m'avez porté au péché, Dieu a écouté la voix de mes gémissements et de mes larmes;* je veux, avec le secours de sa grâce, faire en sorte de n'être plus à charge à sa miséricorde. A une douleur naturelle et humaine de mes péchés j'opposerai une douleur surnaturelle et divine; à une douleur languissante et stérile j'opposerai une douleur amère et efficace; à une douleur passagère et volage j'opposerai une douleur immuable et fixe. *Je l'ai résolu de la sorte, ô mon Dieu! j'ai même juré de garder les ordonnances de votre justice.* Je ne puis rien sans vous, mais je puis tout avec vous; et il me semble déjà que *mon cœur est tout porté à suivre vos commandements pour jamais, à cause de la récompense* (*Psaume* CXVIII) que vous avez promise à ceux qui vous seront toujours fidèles.

CONVERSION.

Pénitence, changement de vie, brisement de cœur, mortifications et austérités corporelles.

PREMIER DISCOURS.

Nunc ergo dicit Dominus : Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu.

C'est maintenant que le Seigneur vous parle, et qu'il vous dit : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements (*Joel, ch.* II).

Quand ceux qui sont dans un vaisseau le remplissent de leurs cris confus et de leurs tumultueuses clameurs, il est bien difficile, messieurs, d'entendre la voix du pilote et de profiter des bons avis qu'il donne pour ne pas périr dans un naufrage dont on est menacé.

Dans ces derniers jours de dissolution et de débauche, où des peuples sans nombre, livrés à la licence du siècle corrompu et à l'extravagance de leurs passions, renouvelaient les anciennes impiétés du paganisme; dans ces jours et ces nuits consacrés au prince des ténèbres, où les sexes, confondus par des déguisements d'habits et de visage, faisaient, comme les habitants de Sodome, *monter jusqu'au ciel les cris de leurs péchés*; il était encore bien plus difficile d'écouter la voix de Dieu et les sages instructions de ses zélés ministres, au milieu de cette fureur et de ces huées populaires, qu'un long usage semblait avoir autorisées.

En vain l'Eglise, cette bonne mère, tâchait-elle de rassembler ses enfants dans les lieux saints, pour opposer à cette scandaleuse impiété des pécheurs la piété édifiante des vrais fidèles; en vain exposait-elle dans nos temples l'adorable corps de son Epoux, pour servir comme de digue à ce torrent de débauche et d'abomination publique. En vain, mes frères, ce Dieu de bonté vous invitait tous de pleurer amèrement à la vue de vos péchés et de vos malheurs futurs, si vous n'aviez promptement recours à une sérieuse pénitence : *Vocavit vos Deus ad planctum :* hors un petit nombre de vrais chrétiens, tous les autres ne pensaient qu'à boire, qu'à manger, qu'à se divertir, qu'à laisser partout de malheureux restes de leur impureté ou de leur gourmandise : *Ecce gaudium et lætitia comedere carnes, et bibere vinum.*

Heureusement pour nous, ces jours et ces nuits sont passés; c'est maintenant que le Seigneur vous parle : *Nunc ergo dicit Dominus,* afin que, revenus de ces égarements, vous puissiez l'écouter avec plus d'application et de respect. Abattus aux pieds de ses ministres, vous venez de recevoir la cendre de leurs mains, et par la réflexion qu'ils vous ont fait faire, que *n'étant que poussière,*

vous retournerez bientôt en poussière, vous avez dû apprendre que, pour vous rendre favorable une mort si prochaine, le grand secret était de vous convertir et de faire de dignes fruits de pénitence, dont ces cendres sont les symboles.

Nunc ergo dicit Dominus : c'est donc aujourd'hui que le Seigneur vous parle ; mais que vous dit-il ? *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et fletu, et planctu ;* Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. Convertissez-vous à moi, *ad me ;* voilà le grand motif de votre conversion, l'infinie miséricorde de Dieu, qui vous appelle à soi. Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, *in toto corde vestro ;* voilà les règles de votre conversion : c'est votre cœur, et tout votre cœur qu'il demande. Convertissez-vous à moi dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements, *in jejunio*, etc. ; voilà les suites et les fruits de votre conversion ; ce sont les œuvres de satisfaction et de pénitence qu'il exige.

N'embrassons pas tant de matière dans un petit discours. Dieu qui, par une infinie miséricorde, vous exhorte de vous convertir à lui, vous demande deux choses : le changement de vos cœurs, c'est la première ; la mortification de vos corps, c'est la seconde. Quittez les péchés que vous pleurez ; expiez les péchés que vous quittez : Dieu sera satisfait de vous. Quittez les péchés que vous pleurez, voilà le changement de vos cœurs ; expiez les péchés que vous quittez, voilà la mortification de vos corps et les deux marques d'une vraie et parfaite conversion.

PREMIER POINT.

Confesser ses péchés à un prêtre, se faire un important devoir de n'en oublier aucun, rechercher sa vie passée avec une inquiète et scrupuleuse discussion, se débarrasser, par une accusation humble et sincère, d'un pesant et incommode fardeau, s'exciter de temps en temps à quelque regret, sentir même au dedans de soi une secrète aversion du péché ; c'est là, messieurs, ce que l'on appelle ordinairement dans le monde se convertir, et être effectivement dans les voies du salut.

Que si à ces signes assez équivoques, on en ajoute d'autres plus sensibles et qui semblent mieux répondre des dispositions intérieures où l'on est : si cette femme, autrefois vaine et coquette, se renferme dans les bornes d'une édifiante modestie ; si cet homme, autrefois plongé dans la débauche, renonce à ses plaisirs criminels ; si celui-là, qui recherchait autrefois les belles compagnies, se condamne à une morne solitude ; si celui-ci, dont la table était délicatement servie et ouverte aux compagnons de son intempérance, se réduit à une austère diète : on crie aussitôt au miracle, et tel qu'on regardait auparavant comme une pierre d'achoppement et de scandale, on le propose comme un vrai modèle de vertu.

Bénissons *le Très-Haut, si c'est sa main qui a opéré tous ces changements*, lui *dont l'esprit souffle là où il veut*, et dont la grâce victorieuse peut, quand il lui plaît, *tirer des pierres mêmes de nouveaux enfants d'Abraham :* mais gardons-nous de bien prendre le change, en tombant dans une aussi pernicieuse illusion qu'est celle de regarder comme une véritable conversion ce qui, considéré tout seul, n'en est qu'une vaine et stérile apparence.

Comment cela ? C'est que tous ces changements extérieurs se peuvent faire sans que le cœur soit changé : et cependant si le cœur n'est changé, ce ne sont que des changements ou hypocrites, ou inutiles ; première raison. C'est qu'en matière de conversion il faut s'assujettir à de certains devoirs essentiels, que le seul changement du cœur peut véritablement et effectivement remplir ; seconde raison. Et de là il s'ensuit que la première chose que nous devons faire, est de nous examiner sur un article si important d'un côté et si peu connu d'un autre, afin de voir si nous accomplissons fidèlement ce que Dieu souhaite de nous, quand il nous dit *de nous convertir à lui de tout notre cœur : Convertimini ad me in toto corde vestro.*

N'attendez donc pas de moi que je parle aujourd'hui, ni à ces pécheurs endurcis qui ne veulent point de conversion, ni à ces pécheurs flottants et paresseux qui la diffèrent. N'attendez pas que je dise à ceux-là : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ;* à ceux-ci : *La coignée est déjà à la racine de l'arbre ;* si vous ne pensez de bonne heure à vous convertir, *dans quarante jours Ninive sera détruite....* Chrétiens, que je crois véritablement touchés du désir de votre salut, c'est à vous seuls que je porte aujourd'hui la parole, pour vous marquer de quelle manière vous pouvez sûrement le faire, ou plutôt pour vous avertir de ne vous pas croire véritablement convertis, quand même tout ce qui est au dehors de vous serait changé.

Car c'est une réflexion fort judicieuse de saint Augustin, que souvent, en matière de conversion et de pénitence, mille choses qui nous sont extérieures changent, sans que nous changions pour cela nous-mêmes. Les temps changent ; on s'abstient pendant le carême de plusieurs divertissements qu'on se croit permis en d'autres jours ; on ne va plus aux bals et aux spectacles, comme on y courait ces derniers jours ; on ne rend plus tant de visites, on ne fait plus tant de festins.

Les parures changent : aujourd'hui une mode, demain une autre ; aujourd'hui des bâtiments de tête à plusieurs étages, demain une modération d'ornements moins ridicules ou moins incommodes ; on en quitte quelques-uns, mais c'est pour en reprendre d'autres qui soient plus de saison. Que de Protées, que de caméléons dans notre siècle !

Les tables changent : les calamités publiques et les misères particulières des familles font souvent ce que les plus véhéments prédicateurs et les directeurs les plus zélés n'ont pu faire. Tel qui se nourrissait délicatement

et faisait tous les jours grande chère, est réduit à un jeûne et à une abstinence forcée. Enfant prodigue, tu as dissipé tout ton bien en de folles dépenses ou avec des femmes de mauvaise vie : la faim te suivra partout; à des jours d'abondance succéderont des jours d'indigence et de diète involontaire.

Les âges changent : serait-on aussi volage dans une saison avancée, qu'on l'a été pendant sa jeunesse? Cette femme qui n'a plus de quoi plaire, s'enluminerait-elle toujours le visage, et le peindrait-elle de blanc et de rouge, pour servir de risée et de fable aux compagnies? Le meilleur parti qu'elle croit devoir prendre est celui de la dévotion et de la retraite, où peut-être elle quitte moins ses péchés que ses péchés ne la quittent.

Telles sont assez souvent les conversions de nos jours. Mais qu'en pense saint Augustin? Ce sont, dit-il, des conversions ou hypocrites, ou inutiles : hypocrites, si on veut s'en faire honneur devant les hommes; inutiles, si on prétend s'en faire quelque mérite devant Dieu : hypocrites, si l'on jeûne pour paraître avoir jeûné; inutiles, si dans son jeûne il n'y a rien qui le *sanctifie :* hypocrites, si c'est pour surprendre l'approbation d'autrui, en montrant ce qu'on n'est pas; inutiles, si c'est pour étourdir les remords de sa conscience, en se croyant dans une voie où l'on n'est point encore entré.

Vous seuls qui prenez soin de purifier votre cœur de ses attachements criminels, et qui, dociles aux inspirations d'en haut, nettoyez le dedans de la coupe sans vous contenter d'en laver le dehors, vous seuls êtes de vrais pénitents. Jeûnez, mortifiez-vous, faites tout ce qu'il vous plaira, jamais vous ne jeûnerez et ne vous mortifierez autant que les Ninivites; et cependant, chose étrange! ce n'a été précisément à aucune de ces marques édifiantes que Dieu a eu égard : à quoi donc? à la conversion et au changement de leur cœur : *Vidit Deus quod unusquisque conversus esset a via sua prava.*

Remarquez bien ces paroles. Le Saint-Esprit ne dit pas, c'est la réflexion de saint Chrysostome, que Dieu a vu qu'ils jeûnaient, qu'ils pleuraient, qu'ils gémissaient, qu'ils demandaient miséricorde, qu'ils se couvraient de cilices et de cendres, pratiques d'ailleurs louables, et satisfactions salutaires; il s'arrête au principal, sans quoi toutes ces prières et toutes ces mortifications eussent été inutiles. Il a vu qu'ils abandonnaient leurs mauvaises voies, et que leurs cœurs touchés d'une douleur intérieure s'étaient séparés de tous leurs engagements criminels : sans cela, il n'y eût jamais eu de pardon pour eux; sans cela, ne vous en flattez pas, mes frères, jamais il n'y en aura non plus pour vous.

Êtes-vous toujours esclaves de vos mêmes passions, aussi avares, aussi ardents à poursuivre vos intérêts, aussi durs et aussi impitoyables envers votre prochain que vous l'étiez autrefois? La colère qui vous jetait dans de violents emportements, la jalousie qui vous faisait sécher de chagrin, l'amour du plaisir qui vous amollissait et vous enervait, l'intempérance et la sensualité qui vous faisaient faire ces excès de bouche : ces passions ont-elles encore sur vous le même empire? Si cela est, vous n'êtes que de faux pénitents? Pourquoi? parce que votre cœur n'est pas encore changé, parce que la cupidité qui a l'adresse de se cacher, y vit encore, dit saint Augustin : *Latenter vivit, vivit tamen* (*D. Aug. serm.* 25 *in psal.* XVIII). Que faut-il donc faire, me demandez-vous? Il faut, avant toutes choses, dit ce Père, que l'homme change, afin que ses œuvres changent : *Prius est mutandus homo, ut opera mutentur.* Demeure-t-il toujours mauvais, tel qu'il était autrefois? Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, quoi qu'il souffre, il ne peut faire de bonnes œuvres; de même que, s'il est juste et s'il persévère dans sa justice, il lui est comme impossible d'en faire de mauvaises.

Entrons encore dans un plus grand détail et à cette première raison ajoutons-en une seconde que j'ai tirée de certains devoirs essentiels, sans lesquels on ne peut jamais s'assurer de la vérité de sa conversion : quels sont-ils?

Si vous le demandez au prophète Ezéchiel, il vous dira que c'est de vous déplaire à vous-mêmes, d'être chagrins et irrités contre vous-mêmes, de vous vouloir du mal de ce que vous avez fait, de concevoir un secret dépit et une indignation intérieure contre vous-mêmes; car telle était la disposition dans laquelle Dieu voulait que fussent les Juifs, avant qu'il leur pardonnât leurs péchés, et qu'il les tirât de la captivité de Babylone : *Displicebitis vobis in conspectu vestro, de omnibus malitiis quas fecistis : Vous vous déplairez à vous-mêmes dans la vue de toutes vos malices.* Or, ce déplaisir, ce dépit, ce chagrin, cette indignation ne peut venir que du cœur, et même de tout le cœur.

Si vous le demandez à saint Augustin, il vous dira que votre conversion n'est jamais véritable, à moins que vous ne rendiez à Dieu la justice que vous lui devez; que vous ne lui pouvez rendre cette justice, si vous ne désirez qu'il soit rétabli dans les droits que vous avez tâché de lui ôter; que le rétablissement de ces droits dépend de le faire régner en vous et sur vous, après que, par votre péché, vous vous êtes soustrait de son souverain domaine, pour vous abandonner à un tyran et à un maître étranger.

Par votre péché, vous avez donné dans votre cœur à la créature une préférence injurieuse au Créateur; dans votre conversion, vous devez changer de cœur pour préférer le Créateur à la créature. Maudit cœur, devez-vous dire, c'est toi qui as été la source de tout mon mal, il faut que tu sois, avec la grâce, la source de tout mon bien. Maudit cœur, sans toi, tout ce qui roule dans mon imagination, tout ce qui passe par ma bouche, tout ce qui entre confusément dans mon esprit n'est pas capable de me corrompre : je serai toujours innocent si je déteste ce qui semble salir les autres parties de moi-

même : mais si, par ta mauvaise disposition, je consens à ce que je devais détester, dès là, je suis criminel et en état de mort. Viens donc, cœur mauvais, que je te sacrifie : puisque tu as été le premier dans ma révolte, il est juste que tu sois le premier immolé.

Ainsi doit parler un homme qui veut de bonne foi se convertir. Il faut que son cœur change par une vive et sincère détestation de son péché. Ce n'est pas assez qu'il en forme la résolution, ce n'est pas assez qu'il en dresse le projet et qu'il en prenne les mesures; tout cela se peut faire sans que le cœur y ait part : il faut qu'il en vienne à l'exécution. Il faut que cette fille volage ne voie plus l'objet de sa passion, qu'elle ne favorise plus ces entrevues ni ces dangereuses privautés. Il faut que ce jeune homme, idolâtre d'une fragile beauté, prenne la même résolution, et qu'il fasse effectivement ce que fit un autre, dont parle saint Ambroise (*D. Ambr., lib.* II *de Pœnit.*, *c.* 10), qui, voulant rompre avec une courtisane qu'il aimait, ne la regarda plus qu'avec mépris et même avec aversion Jusque-là que cette femme, surprise de sa froideur, lui ayant dit, dans la pensée qu'il ne la reconnaissait plus, je suis une telle, il lui répondit froidement : à mon égard je ne suis plus un tel; si vous êtes la même, je ne suis plus le même.

Parler et agir de la sorte, c'est être véritablement converti, parce que c'est le cœur qui parle et qui agit : mais être dans une autre disposition, et prétendre se convertir, c'est se tromper. C'est, dit saint Augustin, entretenir une passion à demi-mortifiée, mais toujours vivante; c'est épargner le péché comme Saül épargna Agag; c'est laisser dans le temple l'idole, dont peut-être on coupe les mains, mais devant laquelle on se prosterne en cachette et on répand un encens profane; c'est, ajoute-t-il, peindre et farder sa conversion, sans l'avoir véritablement dans l'âme.

Que dirons-nous, après cela, de ceux qui viennent à confesse réciter froidement leurs péchés, ou qui, par une autre impiété, diffèrent d'y aller, jusqu'à ce qu'ils aient exécuté leurs mauvais desseins? ce plaideur, jusqu'à ce qu'il ait terminé ce procès injuste; ce vindicatif, jusqu'à ce qu'il ait tiré raison d'une injure reçue; ce sensuel, jusqu'à ce qu'il soit satisfait de sa gourmandise, et qu'il ait violé les saintes lois du jeûne du carême, avec ces paroles et ces sentiments impies : nous nous en repentirons un jour, nous en serons quittes de nous en confesser à Pâques.

Résolution bien étrange de s'animer à mal faire, dans la vue d'un repentir futur et d'une douleur imaginaire ! En toute autre rencontre, ce qui nous détourne souvent d'un dessein que nous avons, est la crainte qu'un jour nous ne nous en repentions. J'entreprends cette affaire, mais peut-être en serai-je marri; je suis tenté de m'engager dans ce commerce ou dans ce mariage, mais j'aurai peut-être lieu de regretter longtemps une si volage précipitation. Voilà ce que nous disons : Dieu seul et notre conversion sont des chefs où nous prenons des sentiments tout opposés : je vais rompre le carême, quitte pour m'en confesser à Pâques; je vais m'enrichir par des voies qui me paraissent très-suspectes, quitte pour les examiner de plus près et de m'en confesser à Pâques.

Monstrueuse résolution ! cœur de démon ! au lieu de se proposer la pénitence pour cesser d'être pécheur, se la proposer dans des temps futurs, pour mener actuellement une vie criminelle. Se soucier peu de se blesser mortellement, dans l'espérance qu'on a d'en guérir un jour ! Pourrait-on croire que l'impiété allât jusque-là, si l'on n'en avait de fréquents exemples? Changez de cœur, voilà ce que Dieu vous demande d'abord : *Convertimini ad me in toto corde vestro* : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur; mais il n'en demeure pas là, il veut que ce changement se fasse à vos frais, qu'il vous en coûte des jeûnes, des gémissements, des larmes et d'autres satisfactions humiliantes et pénibles : *In jejunio, et fletu, et planctu.* Quittez et détestez les péchés que vous avez commis, première obligation; expiez ces péchés que vous détestez, et satisfaites à Dieu par des austérités corporelles et des mortifications volontaires; seconde obligation, dont je vais vous expliquer la nécessité et les moyens.

SECOND POINT.

Ce que les Pères de l'Eglise n'ont jamais pu comprendre, ce qu'ils ont toujours regardé comme une chose presque impossible et contradictoire; je ne sais, messieurs, par quelle nouvelle espèce de morale, ou plutôt par quel nouveau renversement d'esprit et de conduite, on s'est fait, de nos jours, un malheureux art de le concilier.

Avoir dans le cœur une vive douleur de ses péchés, et prendre au dehors un air de dissolution et de joie; être marri d'avoir scandalisé son prochain par une vie déréglée, et persévérer toujours dans son déréglement; se reprocher véritablement ses débauches passées, et procurer toujours à une chair criminelle et immortifiée mille petites commodités qui la flattent, voilà ce que les Pères de l'Eglise n'ont jamais pu comprendre, et ce qui obligeait saint Cyprien de dire à de certaines femmes de son siècle : Si votre mari ou un de vos meilleurs amis était mort, auriez-vous le même soin de votre visage et de votre teint, dormiriez-vous aussi tranquillement, iriez-vous aussi assidûment aux spectacles et aux fêtes publiques, que s'il était à vos côtés? Bien loin de cela, vous pleureriez amèrement, vous changeriez d'habit, vous interrompriez de soupirs votre repos, et, paraissant toutes défaites, vous vous feriez une espèce de devoir de donner au dehors des marques de votre tristesse (1).

Malheureuse que vous êtes, vous avez

(1) Si quem ex tuis charum mortalitatis exitu perdidisses, ingemiscens et flens, facie inculta, veste mutata, neglecto capillo, vultu nubilo, ore dejecto, indicia mœroris ostenderes : animam tuam misera perdidisti, spiritaliter mortua supervivere tibi, et ipsa ambulans funus tuum portare cœpisti, et non acriter plangis et non jugiter ingemiscis? Non te vel pudore criminis, vel continuatione lamentationis abscondis? (*Cypr., l. de Lapsis.*)

perdu votre âme par le péché, vous êtes morte aux yeux de Dieu, et, quoique vous paraissiez pleine de vie, vous portez en marchant votre tombeau : et vous ne fondez point en larmes, et vous ne gémissez pas amèrement! Que n'allez-vous dans quelque lieu écarté, ou pour cacher aux autres la turpitude de votre péché, ou pour trouver dans une sainte retraite un endroit propre à l'expier : vous riez cependant, et vous vous divertissez, comme si vous vous étiez mise à couvert de la censure des hommes et des redoutables jugements de Dieu.

Voilà ce que saint Cyprien ne pouvait comprendre : mais voilà ce que l'on comprend fort aisément aujourd'hui. Il ne pouvait concevoir comment le cœur d'un pécheur était changé, sans que l'on en vît quelque changement au dehors, comment il détestait ses péchés sans se séparer des lieux où il était tombé, comment son âme était innocente et lavée de ses taches, tandis que le corps qui avait péché avec elle, jouissait tranquillement des douceurs d'une vie commode et sensuelle. Ce grand homme se trompait-il, ou bien vous trompez-vous vous-mêmes, mes frères? Ecoutez ce que vous dit Dieu par son prophète : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, mais que ce soit par vos gémissements et par vos jeûnes : In jejunio, et fletu, et planctu.*

Cela veut dire, comme l'explique Tertullien (*lib. de Pœnitentia*), que, vous étant rendus coupables dans les deux parties qui vous composent, il faut que toutes deux satisfassent en leur manière à l'énormité de vos péchés : *Communis amborum reatus, communis et pœnitentiæ medela.*

Cela veut dire, ajoute saint Ambroise, que la miséricorde de Dieu, qui vous pardonne vos péchés, ne prétend pas, pour cela, frustrer sa justice de ses droits; que vous êtes comme des juges subalternes, entre les mains desquels le souverain juge des vivants et des morts remet ses intérêts, mais à condition que vous porterez contre vous-mêmes un jugement conforme à ses saintes ordonnances, en sorte que vous lui puissiez dire, comme ce roi pénitent : Je vous demande grâce, ô mon Dieu, ayez pitié de moi, mais ayez-en pitié selon la sainteté et l'équité de votre loi : *De lege tua miserere mei.*

Je ne vous demande pas cette rémission de mes péchés, au goût de ma cupidité et de mes passions, je ne vous la demande et je ne l'espère qu'autant que je me soumettrai à votre loi; je ne vous la demande pas comme une grâce sur laquelle j'aie quelque droit, je vous la demande comme une pure et gratuite amnistie, en me résignant à tout ce à quoi vous voudrez me condamner. Vous voulez, mon Dieu, que je lave par mes larmes les taches de mes péchés, que je me sépare par ma retraite des occasions de mes péchés, que je rompe par mon renoncement tous les liens de mes péchés, que je répare par des mortifications exemplaires les scandales que j'ai causés par mes péchés, que j'expie par des austérités et des peines volontaires le fatal plaisir que j'ai trouvé dans mes péchés, que je punisse par une rigoureuse abstinence et un jeûne de plusieurs semaines ma sensualité dans mes repas, et mon trop grand attachement à la bonne chère. Telle est, mon Dieu, votre loi, telle est aussi celle à laquelle je me soumets de tout mon cœur, afin que vous ayez pitié de moi : *De lege tua miserere mei.*

Je vais donc dès le commencement de cette sainte quarantaine, travailler sérieusement à ma conversion, par la mortification de ce corps rebelle, qui, jusqu'ici, n'a servi qu'à me perdre : je vais à de grands maux opposer de grands remèdes; encore, quels remèdes, si on les considère par rapport à ces maux?

Pour tant de pas, ou inutiles, ou criminels que j'ai faits, je fréquenterai tous les jours les lieux saints; et là, prosterné au pied de vos autels, j'implorerai votre miséricorde. Pour tant de paroles de galanterie ou de médisance que j'ai dites, je mettrai des gardes de circonspection sur mes lèvres; et, s'il est nécessaire, je me condamnerai à un morne silence. Pour tant de dissipations d'esprit, et d'égarements de cœur que j'ai eus, je me renfermerai pendant quelques heures du jour dans la partie la plus secrète de ma maison; et là, éloigné du commerce du monde, je vous prierai de m'inspirer ce que vous souhaitez de moi. Pour tant de péchés que j'ai commis par mes yeux, par ma bouche, par mes mains, je mortifierai tous mes sens; et, pour avoir goûté des plaisirs criminels, je me priverai de ceux même qui me sont permis. J'ajouterai à mes jeûnes, à mes prières, à mes aumônes, d'autres austérités que je croirai plus propres à faire mourir en moi le vieil homme, pour vivre de la vie du nouveau. Ce sont là mes résolutions, ô mon Dieu, et c'est par rapport à elles que je vous prie *de me faire miséricorde selon votre loi : De lege tua miserere mei.*

Mais, me direz-vous, vous répondez bien hardiment pour nous : est-ce que notre conversion dépend de ces devoirs que vous nous imposez? Si elle en dépend, mes frères, ce ne sont là que les plus doux; et, si vous étiez dans la primitive Eglise, ses saints ministres s'en contenteraient-ils?

Autrefois, faire pénitence, c'était gémir nuit et jour comme David; ne manger qu'à regret, et soupirer avant que de manger, comme Job; se couvrir de sac et de cendres, comme les Ninivites; se creuser un tombeau dans des solitudes affreuses, comme les Thaïs et les Marie égyptienne; se déchirer tout le corps avec des pointes de fer, et arroser de son sang la terre de son exil, comme les anciens anachorètes; se faire clouer une cuirasse sur sa chair nue, pour brûler pendant l'été, et transir de froid pendant l'hiver, comme les saint Guillaume; pleurer publiquement dans l'Eglise son péché, et étendre sur la terre les ornements de la majesté royale, et en présence d'un grand peuple, demander pardon avec des gémissements et des larmes, comme les Théodose.

Quel homme, quel péché, quelle péni-

tence! Quel homme? un grand empereur, maître de la meilleure partie du monde, un prince victorieux de tous ses ennemis, puissant en guerre et en paix, et dont saint Ambroise rend ce beau témoignage, qu'il estimait davantage ceux qui le reprenaient que ceux qui le flattaient.

Quel péché? un péché, dit le même saint Ambroise (*In Orat. funebri de Obitu Theodos.*), qu'il n'avait commis que par la surprise de quelques-uns de ses serviteurs : *Quod ei aliorum fraude obrepserat.* Quelle pénitence? une pénitence, ajoute-t-il, telle que les particuliers et les derniers hommes du peuple auraient répugnance de faire, en s'avouant publiquement coupables et en demandant avec d'amères larmes et d'instantes prières la grâce de la réconciliation : *Quod privati erubescunt publice agere pœnitentiam, non erubuit imperator.*

Après de tels exemples, délicatesse de complexion, distinction d'âge et de sexe, égards et points d'honneur, privilége de condition et de dignité, faiblesse de tempérament, vous n'êtes que de faibles excuses. C'est assez d'avoir péché mortellement une seule fois dans sa vie pour pleurer éternellement, si Dieu vous donnait une vie éternelle, dit Tertullien : *Semel peccasse satis est ad fletus æternos.* C'est assez d'avoir péché mortellement, dit saint Césaire d'Arles, pour jeûner au pain et à l'eau pendant les plus beaux jours de sa vie, pour affaiblir par toutes sortes d'austérités, une chair qui a eu la maudite force de corrompre et de perdre l'esprit (*Cæsarius Arelatensis, homil.* 8).

Enfin, pour vous le dire d'une manière qui vous effraie moins, vous ne pouvez jamais donner à votre conversion l'intégrité et la perfection qu'elle doit avoir, à moins, dit saint Isidore de Séville, que vous ne fassiez à Dieu une satisfaction légitime, que vous ne condamniez vos mauvaises œuvres, et que vous ne gémissiez sur les désordres de votre vie passée, avec d'autant plus de douleur que vous avez péché avec plus de plaisir (*Isidorus Hispanensis, lib.* II *Sent. c.* 18).

Si vous êtes résolus de le faire, jamais temps ne fut plus favorable que celui-ci : temps de grâces et de pardon du côté de Dieu, temps d'expiation et de satisfaction du côté des hommes : temps avantageux et salutaire, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 12, *in Epist. ad Corinthios*), où les miséricordes du Seigneur se répandent avec plus de profusion, où les prières sont plus fortes par un plus grand concours de fidèles, où les passions sont plus réprimées, et la chair plus mortifiée par la rigueur et la continuité d'un grand jeûne.

Vous commencez à entrer dans ce saint temps, où l'Eglise vous présente à Jésus-Christ pour en recevoir les bénédictions, et être initiés à la pénitence : dites-lui donc avec un esprit humilié et un cœur contrit ce qu'elle vous invite de lui dire dans l'oraison qu'on lit aujourd'hui à la messe : Seigneur, qui dissimulez nos péchés pour nous appeler à la pénitence, et qui nous appelez à la pénitence pour nous faire jouir de votre gloire, accordez-nous la grâce d'accomplir fidèlement la loi du jeûne que vous nous imposez, afin que, tournés vers vous, par la sincérité de notre douleur, et satisfaisant à votre justice par des austérités corporelles, vous nous regardiez en pitié, et que nous finissions notre carrière avec une dévotion que rien ne puisse troubler.

SECOND DISCOURS (1).

Quæretis me, et non invenietis, et ubi ego sum, vos non potestis venire.

Vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir là où je suis (*S. Jean, ch.* VII).

Avoir perdu Dieu, c'est le malheur des damnés; avoir trouvé Dieu, et le posséder, c'est l'état des bienheureux. Entre ces deux grandes extrémités, il n'y a point d'autre milieu que le temps où nous pouvons tantôt le chercher, tantôt nous en éloigner. Bienheureux, vous l'avez trouvé pour toujours ce souverain bien, et vous serez éternellement là où il est. Réprouvés, vous l'avez perdu pour toujours; quelques efforts que vous fassiez, ce seront des efforts inutiles; vous ne pouvez jamais venir là où il est. Quelques cris que vous poussiez, quelques supplices que vous enduriez, un chaos impénétrable entre lui et vous vous en sépare; et après des mille millions de siècles, vous en serez encore à la première tristesse de l'avoir perdu, et au dernier désespoir de le trouver.

Placés que nous sommes entre ces deux extrémités, tirons-nous de cette compagnie de malheureux qui chercheront Dieu sans jamais le trouver; et tâchons de nous ranger du côté de celle des bienheureux, qui, après l'avoir cherché en cette vie, sont à présent là où il est, et le possèdent sans appréhender de le perdre. Pour cet effet, mes frères, animés de leurs exemples, *cherchez Dieu quand on peut le trouver;* et comme ils se sont presque tous convertis de bonne heure, n'attendez pas à faire en un temps incertain ce que vous ne sauriez faire trop tôt. Les vierges folles le cherchèrent, et pour avoir heurté à la porte trop tard, on leur dit, et on leur dira pendant toute une éternité : Je ne vous connais pas. Les Juifs le cherchèrent, et pour avoir méprisé le temps de ses visites, ce dont ils sont menacés dans notre Evangile s'est accompli à la lettre en leurs personnes : et fasse le ciel que ce ne soit pas encore une prophétie qui vous regarde.

Convertissez-vous donc, mes frères, convertissez-vous; c'est une obligation non-seulement indispensable, mais encore très-pressante : de peur que remettant cette conversion de jour en jour, vous ne vous trouviez hors d'état d'y travailler avec succès. Pourquoi? parce que, si vous différez à vous convertir, le temps peut vous surprendre, la grâce peut vous manquer, votre propre volonté peut vous trahir. Le temps ne vous est pas promis, la grâce ne vous est pas due, votre volonté n'est pas toujours constante et sincère.

Mais quand le temps vous serait promis,

(1) Pour le lundi de la cinquième semaine de carême.

ne pourriez-vous pas le perdre, vous qui en avez déjà tant perdu? quand la grâce vous serait due, ne pourriez-vous pas la rejeter, vous qui en avez déjà rejeté tant d'autres? quand votre volonté serait constante et sincère, ne pourriez-vous rien craindre de sa fourberie, vous qui en avez été si souvent trompés? Convertissez-vous donc, et convertissez-vous promptement: sans cela le temps vous surprendra, la grâce vous manquera, votre propre volonté vous trahira.

PREMIER POINT.

Attendre que le vaisseau soit fracassé pour se sauver du naufrage, attendre que le feu ait consumé une grande partie de la maison pour l'éteindre, attendre qu'une fièvre ardente soit arrivée aux derniers accès, pour prendre les remèdes nécessaires; n'est-ce pas vouloir être enseveli dans les eaux, brûlé par les flammes, emporté par la fièvre, et s'exposer témérairement à tous ces dangers? Il est vrai que le vaisseau n'est pas encore coulé à fond, il est vrai que le feu n'a pas encore gagné le haut de la maison, et que la fièvre n'est pas encore arrivée à son jour critique; mais, de bonne foi, l'orage et le vent ne peuvent-ils pas briser en un moment ce vaisseau, avant qu'on ait tendu une planche? Le feu ne peut-il pas gagner le haut de la maison, avant qu'on ait apporté de l'eau? et la fièvre ne peut-elle pas être incurable avant qu'on soit arrivé au septième jour?

Je me sers avec les Pères de ces comparaisons sensibles, pour vous faire voir le peu de raison qu'ont ceux qui diffèrent à se convertir. Car, voilà, selon saint Fulgence, l'état d'une infinité de pécheurs, qui, sous l'espérance du temps, ne trouvent enfin plus de temps: il suffit d'écouter leurs faibles prétextes pour les combattre et leur faire connaître par l'espérance dont ils se flattent quel est leur aveuglement.

Hé quoi! penser présentement à me convertir, rompre ce commerce, ne plus voir cette personne, pardonner cette injure, mettre ordre à ma conscience: je suis encore, grâces à Dieu, assez vigoureux; je me ferai toutes ces violences, quand il sera temps; à présent, j'ai à débrouiller cent affaires que mon père m'a laissées en assez mauvais ordre, j'ai à poursuivre ce procès, à établir cet enfant, à marier cette fille; après cela j'y penserai. Car, ne me croyez pas du nombre de ceux qui veulent différer jusqu'à la mort; je sais que c'est bien tard: mais aussi, commencer maintenant, et tout de bon, c'est trop tôt.

C'est trop tôt, pécheur, c'est trop tôt? C'est donc avec le temps que vous vous convertirez, c'est-à-dire, avec un temps qui sera, mais où peut-être vous ne serez plus? Oh! que cette espérance qui n'est fondée que sur un temps incertain est mal fondée! dit saint Ambroise. N'y a-t-il que la vieillesse qui soit sujette à la mort? Combien a-t-on vu d'enfants qui sont morts dans leurs maillots! combien dans un âge plus avancé! que de fréquentes apoplexies qui ont suffoqué ceux qu'on avait vus le soir au bal! combien de fièvres malignes, qui, dès le premier accès, ont mis des hommes de vingt-cinq ans dans le délire, et du délire dans le tombeau!

Entrons encore davantage dans le détail, parlons à toute sorte de gens, aux riches, aux pauvres, aux jeunes, aux vieillards, aux hommes, aux femmes: montrez-moi de tous ces gens un seul qui croie mourir au temps qu'il mourra. Ce vieillard de soixante-dix ans se promet encore au moins trois ans de vie; peut-être n'a-t-il pas trois jours. Cet hydropique, tout convaincu qu'il soit que son mal est incurable, espère néanmoins de traîner une vie languissante, encore une, encore deux, encore trois ou six années; et peut-être mourra-t-il avant que le soleil se couche. Vous qui jouissez d'une pleine santé, le moins que vous vous promettez est quinze ou vingt ans de vie, et peut-être dans six semaines un catarrhe vous étouffera.

Mais, pour vous rendre sensible cet exemple personnel qui vous regarde, instruisez-vous par d'autres qui vous sont étrangers. D'où vient que cette maison, qui était autrefois si riche, est tombée tout à coup? c'est que le père est mort un an avant que de terminer un procès dont il avait la connaissance; c'est que la mère qui était une femme d'esprit est morte fort jeune et a laissé des enfants en bas âge, lorsqu'ils avaient plus besoin d'elle.

Or, ce qui se fait dans les familles à l'égard du temporel se fait dans la religion à l'égard du salut, dit saint Basile. Combien de fois avons-nous ouï dire: ce monsieur avait de bons desseins, il était un peu libertin; mais au fond il avait des sentiments de christianisme; car je lui ai souvent entendu dire qu'il voulait quitter sa mauvaise vie: il avait même pris quelque mesure pour cela, mais malheureusement il n'a pas eu le temps de le faire: une heure avant que de mourir, il avait l'esprit fort présent, la parole fort bonne, et tout à coup un battement de cœur, une défaillance, une sueur froide l'a emporté. Le médecin ne le croyait pas, nous ne le croyions pas, il ne le croyait pas lui-même; cependant, en moins d'une heure il est mort, il a été surpris.

Vous avez raison de dire qu'il a été surpris; mais il devait bien s'y attendre, puisque son Maître l'avait averti qu'il le surprendrait *et qu'il viendrait à l'heure qu'il y penserait le moins*. Il devait bien s'y attendre, puisque ce Maître lui avait dit qu'il viendrait *de nuit comme un voleur* qui se sert des plus épaisses ténèbres ou du plus profond sommeil pour faire son coup, et égorger le père de famille jusque dans son lit: *Sicut fur in nocte*.

Mais quoi! Seigneur, vous qui êtes si bon, *que vous n'achevez pas de briser le roseau qui est cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore, vous qui êtes le Dieu des miséricordes et le père de toute consolation*, pourquoi prenez-vous le nom de voleur pour surprendre ce pauvre homme avant qu'il ait pensé à se reconnaître? Pourquoi? c'est que, sous prétexte de se convertir en un certain jour,

il a voulu surprendre ma justice, et ma justice l'a surpris. On peut bien tromper les hommes, se jouer de leur simplicité et imposer à leur bonne foi; mais, à mon égard, il n'y a point de finesse que je ne découvre, ni d'imposture dont je ne me maque. On peut bien promettre impunément aux hommes ce qu'on n'a pas dessein de leur tenir, on peut bien imposer aux grands par la bassesse de ses flatteries ; mais, à mon égard, quiconque me veut tromper se trompe lui-même le premier.

Hé quoi! direz-vous, Dieu n'a-t-il pas promis qu'à l'heure que le pécheur se convertirait, son péché lui serait pardonné? Oui, il l'a promis, répond saint Augustin ; mais prenez garde que dans cette promesse il y a deux choses, l'heure et le pardon ; le pardon, qui est certain, l'heure, qui est certaine. Si vous vous convertissez à Dieu, il vous pardonnera, rien de plus sûr ; mais vous donnera-t-il, quand vous voudrez, l'heure et le temps de cette conversion? Rien de plus incertain : votre pardon dépend de votre conversion, votre conversion dépend de votre heure, et votre heure est incertaine : par conséquent votre pardon est incertain. Vous comptez sur votre conversion, parce que vous comptez sur votre heure, et Jésus-Christ lui-même vous assure qu'il viendra et qu'il vous surprendra à l'heure que vous n'y penserez pas : *Qua hora non putatis.*

Ce n'est pas là un arrêt, dites-vous, ce n'est qu'une menace ; et moi je dis que c'est un arrêt : nous sommes bien loin de nous accorder sur cet article, mais partageons, si vous voulez, le différend. C'est une menace, puisque vous le voulez, j'y consens ; mais demeurez aussi d'accord avec moi que c'est un arrêt. C'est une menace de père, elle est donc pour les enfants ; c'est un arrêt de juge, il est donc pour les coupables. C'est une menace pour les justes qui, par une salutaire crainte, font de leur vie une continuelle disposition à une sainte mort ; mais c'est un arrêt contre les pécheurs, qui joignent à une mauvaise mort et à une mort imprévue une très-méchante vie.

Etes-vous justes? êtes-vous pécheurs? je ne viens pas vous décrier devant le monde, mais rendez-vous justice à vous-mêmes, et là-dessus concluez si c'est là pour vous une menace ou un arrêt. Non, mes frères, quelque grands pécheurs que vous soyez, je suppose que ce n'est pas un arrêt, mais une simple menace ; mais aussi, quand vous dites que Dieu vous pardonnera, supposez que ce n'est qu'une simple promesse : et par ce moyen, vous assurant sur ce que Dieu vous a promis, craignez ce dont il vous a menacés.

Si, sur la promesse que Dieu vous a faite qu'il vous pardonnera lorsque vous vous convertirez, vous faites état de vivre encore dans votre péché, sur la menace qu'il vous fait aussi que vous mourrez lorsque vous y penserez le moins, faites votre compte que vous mourrez dans votre péché. Si vous voulez vivre en assurance, ne vous fiez sur ce qui vous a été promis qu'autant que vous craignez ce dont vous avez été menacés. Dieu ne vous a point promis de lendemain ; pourquoi vous en promettriez-vous? Dieu vous a menacés de vous surprendre ; pourquoi vivriez-vous en assurance? Ne dites pas, comme le corbeau : *Cras, cras*, demain, demain, c'est le croassement d'un oiseau de mort et de voirie.

Il y a bien de la différence entre le corbeau et la colombe. Dès que la colombe vit qu'il n'y avait aucun lieu sur la terre où elle pût se reposer, tout étant plein de limon et d'ordure, elle retourna aussitôt dans l'arche d'où elle venait de sortir. Véritable image d'une âme juste qui, par la liberté dont elle jouit, voltige quelquefois sur les créatures, mais qui, par la grâce qu'elle reçoit, les quitte quand elle en connaît la corruption et la misère pour retourner à Dieu par les gémissements de sa pénitence.

Ce corbeau, tout au contraire, ayant trouvé, dès qu'il fut hors de l'arche, des cadavres répandus de tous côtés, il s'y attacha, criant : *Cras, cras ;* figure assez naturelle des pécheurs qui, s'arrêtant à des choses périssables et caduques, ne se hâtent jamais de retourner à Dieu, et crient tant à demain, qu'à la fin ils ne trouvent plus de demain. Le temps leur manque donc ; mais, quand il ne leur manquerait pas, auraient-ils la grâce nécessaire pour se convertir? C'est ce que nous allons examiner.

SECOND POINT.

Pour ne nous point embarrasser ici dans les questions de l'école au sujet de la grâce, parlons franchement et familièrement, mon cher auditeur. Vous dites que vous voulez vous donner à Dieu d'ici à quelque temps ; pour vous y donner, il faut qu'il vous donne lui-même sa grâce, vous en êtes convaincu : mais quelle grâce attendez-vous de lui? Qu'on appelle comme on voudra cette grâce, une grâce victorieuse, une grâce conquérante et efficace, pour moi je crois que je la dois appeler la grâce de votre conversion et d'une meilleure vie. C'est sans doute celle-là que vous devez demander ; mais c'est précisément celle-là que vous ne voulez pas, ou du moins que vous ne voulez pas sitôt.

Non, non, ce n'est pas la grâce de votre conversion que vous demandez à Dieu et que vous voulez qu'il vous donne. Il vous l'a déjà présentée si souvent, cette grâce, par tant de vifs remords qu'il vous a fait ressentir jusque dans la chaleur de vos désordres, par tant de doux attraits et de charmantes invitations de retourner à lui; il vous l'a si souvent présentée cette grâce d'une meilleure vie, tantôt par l'organe des prédicateurs, tantôt par le ministère de vos confesseurs, tantôt par les afflictions dont il vous a éprouvés, tantôt par les bienfaits dont il vous a comblés; mais c'est cette grâce que vous avez rejetée, c'est cette grâce que vous avez méprisée ; parce que vous étiez résolu de ne renoncer ni à vos engagements criminels, ni à vos plaisirs.

Quelle est donc cette grâce de votre conversion? Ou c'est la grâce d'une bonne vie, ou c'est la grâce d'une bonne mort ; car, je

n'en connais point d'autre. Vous ne voulez pas la grâce d'une bonne vie, puisque vous vivez si mal, et que vous vous souciez si peu de mieux vivre ; c'est donc la grâce d'une bonne mort que vous souhaitez et que vous attendez : et si cela est, souffrez que je vous dise de bonne foi ce que je pense et ce que vous devez penser vous-même de cette grâce.

Qu'est-ce que la grâce d'une bonne mort? C'est la grâce finale ; grâce que le sang de tous les martyrs, que la vie innocente de toutes les vierges, que les mérites de tous les hommes et de tous les anges ensemble ne sauraient jamais mériter ; je ne dis pas seulement pour les plus grands pécheurs, tels que vous et moi, mais pour les plus justes et les plus parfaits ; grâce finale, qui a manqué à un apôtre, qu'on doute avoir été accordée au plus sage de tous les rois, aux plus grands hommes de leur siècle, tels que sont les Tertullien et les Origène : grâce finale qu'on sait que quelques martyrs n'ont pas eue ni au milieu des étangs glacés, où ils étaient à demi morts, ni au milieu des brasiers ardents, où ils étaient à moitié consumés ; grâce finale qui a été refusée à tant d'anachorètes qui avaient blanchi dans les déserts et qui, après quarante ans de retraite, sont passés d'une bonne vie à une méchante mort.

C'est là cependant cette grâce finale que vous demandez, après quarante ans de dissolutions, d'impuretés, d'usures, de vengeances, de débauches, de mépris de Dieu, d'oubli de votre devoir, de négligence de votre salut; et vous la demandez, fondés sur quoi ? sur vos bonnes œuvres ? Vous savez que vous n'en avez point fait, et quand vous en auriez fait, cette grâce ne leur serait pas due d'un mérite de condignité. Sur la parole de Dieu ? mais trouvez-moi dans toute l'Ecriture un texte où Dieu promette à une mauvaise vie une bonne mort, et je vous en citerai sans nombre, où vous verrez que, pour l'ordinaire, telle vie, telle mort ; tel commencement, telle fin. Sur les infinis mérites de Jésus-Christ ? ce ne peut être là que votre ressource : aussi dites-vous qu'ayant donné cette grâce à d'autres pécheurs, il vous l'accordera par sa grande et excessive miséricorde.

Madeleine, dites-vous, a été *une femme pécheresse dans la ville;* David a commis un homicide et un adultère ; le bon larron n'avait pas mené une vie innocente, puisqu'elle s'est terminée à un gibet. Mais que concluez-vous de là qui ne fasse contre vous-mêmes ? Madeleine ne vint-elle pas se prosterner aux pieds de Jésus-Christ, dès qu'elle eut appris : *Ut cognovit*, qu'il était dans la maison du pharisien ? David ne se soumit-il pas à la première parole du prophète Nathan ? ne prit-il pas la haire ? ne se couvrit-il pas de cendres ? cet illustre pénitent ne lava-t-il pas toutes les nuits son lit de ses larmes, n'humilia-t-il pas son âme par le jeûne ?

A l'égard du bon larron, quand est-ce qu'il s'est reconnu ? à la dernière heure, dites-vous : et moi je dis que ç'a été à la première heure de sa foi et à la dernière heure de sa vie. Et vous, monsieur, vous êtes-vous reconnu à la première heure de votre foi, vous qui en avez si peu, et n'est-ce pas la première heure d'une meilleure vie que vous n'avez pas encore commencée ?

Dispensez-moi de vous marquer ici d'autres circonstances qui lui ont été favorables, et qui ne le sont pas de même à votre égard, qu'il s'est converti aux côtés d'un Dieu, qui offrait son sang, son honneur, sa vie à son Père, pour vous représenter un autre larron, qui, sur le même Calvaire, et aux côtés de Jésus-Christ, est mort en réprouvé. De ces deux larrons qui meurent, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus-Christ, le premier est sauvé, le second damné : pourquoi cela ? Ecoutez saint Augustin : *Unus ne desperes, solus ne præsumas.* Il y en a un à qui on a pardonné, de peur que vous ne vous désespériez, par l'erreur dans laquelle vous pourriez tomber, que Dieu ne pardonne jamais. Mais aussi, il n'y en a qu'un seul à qui l'on pardonne, afin que si l'un vous donne de quoi espérer, l'autre vous donne de quoi craindre.

Quelque coupable que vous soyez, ne désespérez pas: en voilà un à qui on a fait miséricorde ; mais ne présumez pas aussi vainement, en voilà un autre à qui on l'a refusée : *Ne adjicias peccatum super peccatum*, (c'est le Saint-Esprit qui parle), *et ne dicas, miseratio Dei magna est, et multitudinis peccatorum meorum miserebitur.*

N'ajoutez pas péchés sur péchés par cette vaine et criminelle confiance que la miséricorde de Dieu est grande, et que, malgré le nombre et l'énormité de vos crimes, il aura pitié de vous. Il est vrai qu'il est *le Père des miséricordes*, mais il n'est pas moins vrai qu'il est *le Dieu des vengeances.* Sa miséricorde et sa justice se suivent de si près, qu'il n'y a rien qui les sépare ; la miséricorde précède, la justice suit ; et comme la miséricorde regarde d'un œil de compassion les pécheurs pendant toute leur vie pour les supporter, aussi la justice regarde ces mêmes pécheurs à la mort d'un œil d'indignation, pour les perdre.

Suivez donc le conseil que vous donne le Saint-Esprit : à cause que Dieu est bon, ne concluez jamais que vous devez être méchants. C'est assez, et, hélas ! ce n'est que trop, que vous l'ayez offensé pendant tant d'années par habitude, de sang froid et de propos délibéré, pour l'obliger aussi de son côté à ne vouloir ni vous regarder ni vous entendre. Vous avez été maître de vos actions pour l'offenser tant qu'il vous a plu, il sera aussi pour le moins autant maître de ses grâces, pour vous les refuser quand il lui plaira : vous avez rejeté ses grâces pendant votre vie, et à son tour il rejettera vos prières, lorsque vous rendrez le dernier soupir.

J'avais une dernière réflexion à vous faire faire, que, différant votre conversion, non-seulement le temps vous surprendrait, non-seulement la grâce vous manquerait, mais encore que votre propre volonté vous trahirait. Abandonnons cependant cette troi-

sième considération pour finir par un excellent avis que vous donne saint Jean Chrysostome en son homélie vingt-deuxième sur la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens.

Ce qui fait toute votre espérance dans ce délai de votre conversion, n'est fondé que sur un peut-être. Peut-être Dieu vous fera miséricorde, peut-être ne vous la fera-t-il pas. Quand vous mettez de l'argent en banque, quand vous en confiez une bonne partie à un marchand, ne prenez-vous pas d'autres précautions et d'autres garants qu'un peut-être ? Peut-être me rendra-t-on cet argent, peut-être ne me le rendra-t-on pas ? Dieu a donné à quelques-uns la grâce de conversion, il l'a refusée à d'autres : peut-être l'aurai-je, peut-être ne l'aurai-je pas. Pensez, chrétiens, pensez sérieusement à ce que vous faites et à ce que vous dites : *Cogitate quid de anima deliberetis.*

Il ne s'agit pas ici d'un argent en banque, d'un argent à mettre en constitution de rentes ou en achat de quelque héritage : quand vous auriez perdu cet argent et cet héritage, quand vous et vos enfants seriez à l'aumône, vous vous trouveriez en un état où se sont trouvés beaucoup d'autres que la Providence, qui n'abandonne pas les corbeaux dans le désert, a pris soin de nourrir. Mais risquer votre âme et votre salut sur un peut-être, qui a flatté vainement tant de pécheurs pendant la vie, et qui fait aujourd'hui le désespoir de tant de damnés dans les enfers : quelle épouvantable illusion ! Si votre âme est perdue, c'est sans ressource; si votre âme est perdue, c'est pour toujours. Oh! qu'il est tard de vouloir commencer à bien vivre, quand on se trouve au dernier période de sa vie! Oh! qu'il est tard de se donner à Dieu, quand on ne peut plus être au monde! Oh! qu'il est tard de souhaiter d'être chrétien en mourant, quand on a toujours vécu en païen ! *Ce désir des pécheurs périra, l'espérance de ces hypocrites les confondra.*

Pauvre damné, que ne puis-je te donner un peu de temps pour faire pénitence ! oh! que tu en ferais un bon usage ! Pauvre damné, que ne puis-je faire luire sur toi quelque étincelle de la grâce ! oh! que tu tâcherais d'y être fidèle ! oh! que tu regarderais avec joie ces rayons de miséricorde dans ce lieu de tes tourments ! Mais la chose est impossible : entre Dieu et toi il y a un impénétrable chaos, la porte de l'abîme est fermée sur toi, toute ton espérance est perdue.

Grâces à la longue patience du Seigneur, il n'en est pas ainsi de vous, mes chers frères : ces moyens de conversion vous sont encore accordés, il est encore temps de chercher Jésus-Christ, qui ne vous dit pas, comme à ces malheureux réprouvés, que *vous ne pouvez venir là où il est.* Si jusque ici vous avez résisté à ses grâces, n'y résistez plus ; s'étant retiré de vous par sa justice, il s'en rapprochera par sa miséricorde, malgré ces délais volontaires et malins que vous avez apportés à votre conversion. Il se laissera trouver, si vous le cherchez avec humilité, avec douleur, avec une sainte et inquiète impatience, jusqu'à ce qu'il se donne lui-même à vous pour toujours dans la bienheureuse éternité.

CORRECTION.

PREMIER DISCOURS. (1)

Obligation de reprendre son prochain, de l'avertir et de tâcher de le remettre dans la bonne voie.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum.

Si votre frère a péché en votre présence, allez et le reprenez seul à seul (*S. Matth., ch.* XVIII).

Voici, chrétiens, un des plus importants devoirs de la charité fraternelle; et cependant un de ceux que souvent on oublie davantage. Voici une des actions la plus nécessaire de la vie civile, et en même temps celle sur l'infraction de laquelle on se fait le moins de scrupule. Voici une loi expliquée en des termes si clairs et si intelligibles, qu'il est impossible de la méconnaître, et cependant traitée avec tant d'indifférence, qu'on aurait quelque sujet de croire qu'il est permis de s'en dispenser, s'il était permis de douter ou de la volonté du législateur, ou de l'étendue de son pouvoir.

Jésus-Christ venait de parler de ceux qui scandalisent leur prochain par leur mauvaise vie, et, après avoir apporté l'exemple du bon pasteur, qui cherche la brebis égarée pour la ramener dans sa bergerie, il impose cette grande loi de la correction fraternelle (*Matth.*, XVIII, 7, 12), de peur que ceux qui font mal ne périssent dans leurs désordres, faute de trouver des gens qui les reprennent, dit saint Chrysostome (*Vide D. Chrysost., homil.* 16 ; *Euth. et Abul. q.* 76 ; *Sylveiram, l.* VI, *c.* 11, *exposit.* 1), et de peur aussi que ceux qui auraient quelque autorité sur eux, ne se croient dispensés de les reprendre : arrêtant d'un côté le péché des premiers, que l'orgueil et l'impunité endurciraient, et donnant d'un autre aux seconds, occasion d'exercer envers leurs frères une de ces œuvres de la miséricorde spirituelle qui leur est précisément recommandée dans l'Evangile.

Si cette loi de la correction fraternelle était bien observée, quel déluge de péchés n'arrêterait-on pas ! quel progrès une charité judicieuse et intrépide ne ferait-elle pas faire dans la vertu ! Mais, soit négligence ou crainte de déplaire à son prochain, et de s'attirer de mauvaises affaires, soit indiscrétion et imprudence, en ne prenant pas les précautions nécessaires, pour lui rendre utiles les remontrances qu'on lui fait; il n'arrive que trop souvent, qu'autant que cette correction est nécessaire, autant elle est ou négligée ou infructueuse. Il y en a peu qui la font, et parmi ceux qui la font, il y en a encore moins qui la fassent avec succès.

Vous qui la négligez, allez, reprenez votre frère : *Vade et corripe :* c'est un devoir de charité qui presse. Vous, qui la faites mal, servez-vous des moyens propres à la faire réussir, reprenez votre frère seul à seul, *inter te et ipsum solum;* ce sont des tempé-

(1) Pour le mardi de la seconde semaine de carême.

raments de prudence qu'il faut observer. Si la charité vous impose ce devoir, ne croyez pas pouvoir vous en dispenser ; je vous en montrerai les raisons dans mon premier point. Mais si ce devoir de charité doit être réglé par la prudence, ne vous imaginez pas pouvoir y réussir, indépendamment de certaines précautions qu'il faut prendre : je vous les marquerai dans mon second point.

PREMIER POINT.

Dans un siècle aussi corrompu qu'est le nôtre; dans ces temps malheureux où les blasphèmes, les fornications, les usures, les médisances, les calomnies, les violences, les injustices, les impiétés et les mauvais exemples se répandent comme un déluge universel sur toute la face du christianisme : où est l'homme et la femme zélés, qui tâchent de s'opposer à ce torrent par de salutaires corrections? Où est l'homme et la femme qui, se chargeant de la cause de Dieu et de celle du bien public, avertissent charitablement ceux qui peut-être rentreraient dans leur devoir, si on leur faisait connaître qu'ils s'en sont écartés?

Qu'Ozias s'ingère dans le ministère sacerdotal, on ne trouve presque plus d'Azarie qui le reprenne : qu'Achab s'empare de la vigne du pauvre Naboth, on ne voit presque plus d'Elie qui lui représente son péché : qu'on adore, comme les Israélites, le veau d'or et l'idole de la fortune; qu'on danse autour d'elle, et qu'on lui offre ce qu'on a de plus précieux, on n'entend presque plus de Moïse qui se plaigne de cette idolâtrie et de cette corruption publique : que des pécheurs endurcis et des libertins de profession se raillent de la sévérité évangélique et de la pénitence chrétienne, on ne trouve presque plus de Jean-Baptiste qui, prêchant ce laborieux baptême, leur dise : *Race de vipères, qui vous a donné cette pernicieuse sécurité contre la colère de Dieu, qui va tomber sur vous? la hache est déjà à la racine de l'arbre, faites de dignes fruits de pénitence.*

Disons-le hardiment après saint Cyprien, les Phinée qui se venge des impudiques, les Moïse qui châtie les sacriléges, les Samuël qui plaint les rebelles, les Job et les Noé qui veillent sur leurs enfants, qui offrent pour eux des sacrifices à Dieu, et qui bâtissent des arches pour sauver leurs frères du déluge, sont aujourd'hui des hommes bien rares (1). On voit le péché, et on n'en dit mot; on entend les imprécations des blasphémateurs, ou les railleries des athées, et l'on se tait : les loups entrent dans la bergerie, et les chiens n'aboient pas, les ennemis font brèche partout pour piller Jérusalem, et les sentinelles que Dieu a posées sur ses murs, n'avertissent personne de cette irruption; les maladies contagieuses augmentent de jour en jour, et de sages corrections qui pourraient en être d'utiles remèdes sont négligées.

(1) Rarus hodie Phinees qui perfodiat impudicos, rarus Moyses qui occidat sacrilegos, rarus Samuel qui inobedientes lugeat, rarus Job qui pro filiorum negligentia sacrificium offerat, rarus Noe, qui his quibus submersio evenit arcam bitumine litam provideat (*D. Cyprianus de jejunio et tentatione, apud Alb.* 208).

Est-ce qu'il n'y aurait aucune obligation d'en faire? Il n'y en aurait donc aucune d'aimer Dieu et le prochain; car c'est sur ces deux grands articles de la loi qu'est fondée l'obligation de corriger ses frères, quand ils sont tombés dans le désordre. Aimez-vous Dieu ? corrigez-les, l'amour que vous lui portez le demande ; aimez-vous vos frères? corrigez-les aussi, la charité fraternelle vous y engage.

Qu'on soit obligé d'aimer Dieu, c'est ce que tout le monde sait : mais jusqu'où s'étend ce précepte de l'amour, c'est ce qu'une infinité de chrétiens ignorent. Dans les uns, c'est un amour de protestation et de parole, dans les autres, c'est un amour inofficieux et languissant : on dit qu'on l'aime, mais on en demeure là; on dit qu'on l'aime, mais on ne veut rien faire, ni souffrir pour lui. Fantôme d'amour, que tu trompes et que tu damnes de chrétiens !

Aimer Dieu, c'est être tout à lui, c'est vivre de son esprit, c'est agir pour lui, c'est être pénétré de ses sentiments, jaloux de sa gloire, empressé à l'honorer soi-même, et à le faire honorer par tous ceux sur lesquels on a quelque autorité. Aimer Dieu, c'est haïr ce qu'il hait, estimer ce qu'il estime, mépriser ce qu'il méprise, s'opposer à tout ce qui lui est contraire : et de là il s'ensuit que, comme il n'a rien tant en horreur que le péché, dès qu'on l'aime, on ne peut souffrir ce péché, ni en soi, ni dans les autres; et comme rien n'est plus propre, pour en arrêter le cours, qu'une correction adroite et zélée, c'est de ce moyen qu'on est obligé de se servir, par une belle raison qu'en rapporte saint Augustin.

Tout chrétien, dit ce Père, doit avoir à l'égard de Dieu deux sortes de sentiments, un sentiment de douleur, et un sentiment de désir : un sentiment de douleur de voir qu'il n'aime que faiblement et imparfaitement ce souverain bien qui mérite un amour infini; un mouvement de désir de lui gagner des cœurs qui, joints au sien, suppléent à la petitesse, à la langueur, à la faiblesse, à l'imperfection de son amour. Or, un chrétien, qui d'un côté est marri de ne pas aimer Dieu autant qu'il le voudrait et qu'il pourrait l'aimer, peut-il indifféremment et froidement le voir déshonoré, avili, méprisé? Non, sans doute : tantôt son zèle le fait sécher d'ennui, et tantôt il l'arme d'indignation et de vengeance, comme David. Tantôt il lui fait pousser des gémissements et des cris comme à Jérémie, tantôt comme à ce prophète, il lui inspire d'aller par toutes les rues de Jérusalem porter les pécheurs à un salutaire repentir. Tantôt il lui met des menaces à la bouche et le fouet à la main, pour châtier sans miséricorde les endurcis ; tantôt il lui donne des paroles de consolation et de douceur, pour dire à ceux qu'il voit plus disposés à à rentrer en eux-mêmes : venez, mes chers frères, rendons gloire à Dieu notre Sauveur, allons au-devant de lui par une humble confession de nos fautes, jetons-nous au pied

de son trône, et pleurons amèrement en présence du Seigneur qui nous a faits.

Voilà ce qui s'appelle aimer Dieu, dit saint Chrysostome, lui gagner autant d'âmes que l'on peut, lui réconcilier autant d'ennemis et faire rentrer dans le devoir par la correction autant de pécheurs qu'il y en a qui se sont éloignés de lui, et sur lesquels on a quelque pouvoir : se trouver dans une disposition contraire, c'est ne le pas aimer (*D. Chrysost., in hæc verba* : Cum autem subjecta fuerint illi omnia).

Eh quoi ! dit ce Père, vous soutenez avec tant d'ardeur les intérêts des rois, qu'à la moindre injure qu'on leur fait, vous prenez les armes : et à l'égard du roi des rois qu'on déshonore en votre présence, vous demeurerez froids et tranquilles ! La gloire d'un souverain que vous n'aurez peut-être jamais vu, vous inspirera une noble indignation, et celle du maître des souverains sera regardée avec la dernière indifférence ! La terre s'ouvre pour le venger des blasphèmes de Core, de Dathan et d'Abiron; le soleil s'arrête contre les ennemis de Josué, la lune et les étoiles combattent contre Sisara, parce qu'il y va de l'honneur de leur Dieu : et vous, plus insensibles que ces créatures inanimées, vous demeurerez dans une molle indolence ! Allez, malheureux, vous ne l'aimez pas.

Vous n'aimez pas même votre prochain, si vous négligez de le reprendre; car qu'est-ce que cet amour que vous lui devez ? c'est, dit saint Augustin (*Homil.* 8 *in* I *Epist. Joannis*), un amour d'opération et de sollicitude, un amour actif et empressé à le soulager autant que vous le pouvez dans ses vrais besoins, soit dans ceux qui regardent son âme, soit dans ceux qui ont rapport à son corps : avec cette différence toutefois que la charité, quand elle est sage et bien réglée, s'attache toujours d'abord à ce qu'il y a de plus pressant. Ces différents besoins sont subordonnés les uns aux autres : il faut donc que leur remède ait aussi quelque subordination; et comme ce que saint Augustin appelle l'aumône du cœur l'emporte infiniment sur celle qui n'est que de la bourse et des mains, il faut que l'amour coure au plus nécessaire. Or, rien ne l'est davantage que le soulagement d'une misère et d'une indigence surnaturelle qui arrive par la perte de la grâce; et, comme ce soulagement et ce secours peuvent se faire avec beaucoup de fruit par la correction fraternelle, on ne peut jamais le refuser à son prochain, si véritablement on l'aime.

Jusque-là (et remarquez bien ceci) que ceux qui, par de bonnes et de légitimes raisons sont dispensés de faire l'aumône corporelle, ne le sont pas quelquefois de faire cette aumône spirituelle, dont je parle. Vous avez souffert de grosses pertes, le temps est mauvais, vous êtes chargés d'enfants; à peine avez-vous de quoi vivre, le précepte de cette aumône n'est pas pour vous. Mais votre frère pèche en votre présence, et fait par son péché la plus grosse de toutes les pertes; vos domestiques et vos enfants vivent dans un libertinage scandaleux, le commandement de la correction vous regarde : si vous ne les reprenez, et si vous ne faites tous vos efforts pour les ramener dans leur devoir, vous êtes très-coupables devant Dieu, qui proteste qu'il vous redemandera leur âme et leur sang.

Qu'il y a peu de gens qui connaissent cette obligation et qui y satisfassent ! La plupart s'en croient absolument dispensés : c'est bien assez que je veille sur moi, disent-ils, chacun portera son fardeau; n'étant que trop occupé de mon propre salut, celui des autres ne me regarde pas. Qu'ils soient blasphémateurs, impudiques, libertins, c'est là leur affaire, et non pas la mienne : *Quid ad me?*

Ce n'est pas votre affaire, reprend saint Jean Chrysostome (*In primam ad Corinth.*), de qui est-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire du démon, qui ne cherche qu'à vous tenter et à vous perdre? Est-ce l'affaire des libertins qui applaudissent aux crimes et qui les autorisent par la lâcheté de leurs flatteries, ou par la corruption de leurs mauvais exemples? Est-ce l'affaire des hérétiques et des païens, qui, pour persévérer dans leurs erreurs, nous objectent tous les jours la vie scandaleuse d'une infinité de chrétiens?

Ce n'est pas votre affaire : savez-vous bien que parlant de la sorte, vous imitez la conduite du plus méchant de tous les hommes? C'est Caïn, à qui Dieu ayant demandé ce qu'était devenu son frère, n'en reçut pas d'autre réponse que celle-ci : Est-ce qu'on l'a donné à ma garde? que m'importe ce qu'il soit devenu ! Savez-vous bien que parlant de la sorte, vous parlez comme les scribes et les pharisiens, qui, entendant Judas leur avouer qu'il avait livré le sang du Juste, lui répondirent : *Que nous importe-t-il ? c'est là ton affaire, et non pas la nôtre* (*Matth.*, XXVII).

Si l'on ne se croit pas dispensé, par cette fausse raison, de cette obligation de reprendre ses frères, on néglige ce devoir de charité par un autre endroit. On ne veut pas se faire de mauvaises affaires, on ne veut pas rompre avec un ami, on ne veut pas chagriner un enfant, on n'ose même quelquefois faire la correction à un valet : c'est assez qu'il serve bien son maître, c'est assez qu'il lui soit fidèle et qu'il prenne soin de sa maison : on lui pardonne tout le reste. Qu'il jure, qu'il s'enivre, qu'il fréquente des femmes de mauvaise vie : on ferme les yeux à tout cela, on appréhende de le chagriner et de lui donner occasion de sortir.

Qu'une fille ait de l'esprit et de l'enjouement, qu'elle sache bien son monde, qu'elle fasse sa cour à son père et à sa mère : cette malheureuse femme lui pardonnera mille libertés déshonnêtes qu'elle se donne, un air de coquetterie et de libertinage qu'elle prend. Elle verra, sans rien dire, que les heures qu'elle devrait employer à la prière et au service de Dieu, elle les passe au bal et à la comédie; qu'à la place de ces livres de piété qui l'instruiraient de ses devoirs, elle en lit d'autres qui lui apprennent à se damner;

qu'au lieu de fréquenter des filles modestes, dont le bon exemple l'édifierait, elle ne cherche que la compagnie de celles qui sont capables de la corrompre. Est-ce là être père? est-ce là être mère? est-ce là aimer ses enfants? N'est-ce pas en être les bourreaux et effectivement les haïr?

A quoi donc se réduira ce précepte de la correction fraternelle, et pour qui sera-t-il fait? Vous trembliez, saint prophète, et vous appréhendiez d'être frappé d'une malédiction éternelle, parce que vous vous étiez tu : *Væ mihi, quia tacui :* et vous pères et mères, et vous maîtres et maîtresses, vous demeurerez tranquilles sur l'affaire de votre salut, vous qui, par lâcheté, par complaisance, par une faible et cruelle amitié, souffrez qu'on offense Dieu en votre présence! Ce seront ces âmes et ce sang de votre prochain qu'on vous redemandera; et, quand vous n'auriez jamais commis de péchés en votre personne, la seule omission de ce commandement est capable de vous damner. Corriger son frère, ce n'est pas un conseil, dit saint Thomas (2-2, *q.* 33, *art.* 2), c'est un précepte; car, s'il est vrai que vous êtes obligés de l'aimer comme vous-mêmes; et si l'amour que vous vous portez vous rend si ardents à vous procurer tout ce qui peut vous être utile, et à détourner de vous tout ce qui est capable de vous nuire : à quels soins la charité fraternelle ne vous engage-t-elle pas? Ne pas corriger votre prochain, n'est-ce pas vouloir sa perte? n'est-ce pas contribuer à son péché? n'est-ce pas lui donner lieu d'y persévérer? et au lieu de le tirer du précipice, vous y jeter vous-mêmes avec lui?

Mais la correction que je lui ferai, sera inutile. Qui vous l'a dit? Je le suppose néanmoins, puisque vous le voulez; ce précepte ne vous dispense pas pour cela de la faire. C'est à Dieu à donner à vos paroles telle onction et telle force qu'il lui plaira; mais c'est à vous, indépendamment de ce succès, à vous acquitter de votre devoir. On vous ordonne d'avoir soin de votre prochain, on ne vous commande pas de le guérir.

Quand le Samaritain mena à l'hôtellerie cet homme qui avait été dangereusement blessé sur le chemin de Jéricho, il ne dit pas au maître : Guérissez cet homme, il lui dit : ayez soin de lui, et je vous rendrai toute la dépense que vous aurez faite. Quand Jésus-Christ vous dit de corriger votre prochain, il ne vous charge pas non plus du succès des avis salutaires que vous lui donnerez; faites seulement ce que votre zèle vous inspirera en cette occasion, et abandonnez-lui le reste. *Cum amprœstare exigeris, non curationem* (*D. Bern. serm.* 3 *de Resurrectione*). Ne laissez pas votre frère dans son péché, si vous l'aimez, et que votre silence ne lui fasse pas croire que ses fautes ne sont pas des fautes; faites tout ce que vous pourrez dans l'état où vous êtes, et vous accomplirez cette parole de l'Ecriture : Seigneur, le zèle de votre maison m'a consumé. Se passe-t-il en votre présence quelque chose d'évidemment mauvais? Si c'est un ami, avertissez-le doucement, dit saint Augustin; si c'est votre femme, corrigez-la sévèrement; si c'est un de vos serviteurs ou une de vos servantes, ajoutez, s'il est à propos, à vos menaces de rigoureux châtiments; surtout ne soyez ni froid, ni lâche, ni indolent, ne regardant que vous seul et disant en votre cœur : Que m'importe de guérir les péchés d'autrui? ne me suffit-il pas de conserver pour Dieu la pureté de mon âme?

Allez donc trouver votre prochain, *vade:* c'est la charité qui vous doit donner ce pieux empressement; mais si vous voulez y réussir, il faut qu'elle soit réglée par la prudence, en prenant tous les ménagements et toutes les précautions qu'elle vous prescrit. Je vais vous les expliquer en peu de mots dans mon second point.

SECOND POINT.

Il y a des génies si différents, des besoins si multipliés, des tempéraments et des humeurs si dissemblables, qu'il est très-difficile de prendre les mesures nécessaires pour corriger utilement son prochain. Il est tantôt fourbe, et il vous trompe; caché, et il vous fuit; complaisant, et il vous amuse; brutal, et il vous maudit; bizarre, et il vous échappe; orgueilleux, et il vous méprise; indocile, et il vous rebute; indolent, et il se soucie peu de vos remontrances.

Pour pouvoir espérer un heureux succès des corrections que nous lui faisons, nous devrions avoir assez d'adresse pour l'attirer; d'affabilité, pour nous insinuer dans son esprit; de grandeur d'âme pour préférer ses intérêts aux nôtres; de générosité pour nous mettre au-dessus de ses menaces; de tendresse pour compatir à ses misères; de fermeté pour rompre son obstination; de patience et de persévérance pour le suivre comme pas à pas dans tous ses égarements.

Il faudrait un homme tel qu'était Jérémie, qui arrachât et qui détruisît, qui ruinât et qui écartât, qui plantât et qui bâtit, qui se changeât en autant de formes que demande une prudence charitable et une charité prudente : dissipant le libertinage des uns, rassurant les vertus chancelantes des autres; ici arrachant de mauvaises coutumes, là tâchant d'en établir de saintes en leur place : un homme assez ferme pour faire tête à l'iniquité, assez flexible pour s'accommoder à l'infirmité de ses frères; prompt sans précipitation, caressant sans flatterie, zélé sans dureté, civil sans affectation, usant d'autorité envers ses inférieurs, de respect envers ses maîtres, de familiarité envers ses égaux, de compassion avec les faibles, de vigueur avec les obstinés, d'ingénuité avec les simples, de sagesse avec les prudents, faisant pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères autant de différents personnages qu'il y a de différents sujets dont sa charité s'occupe.

Mais, vous parler de la sorte et demander tant de conditions, n'est-ce pas plutôt vous détourner de faire la correction, que vous y porter? Non, mes frères, c'est seulement vous avertir qu'il ne suffit pas d'avoir de la

charité pour reprendre son prochain, qu'il faut y apporter beaucoup de ménagement et de prudence; c'est vous avertir que le peu de fruit qu'on remporte des remontrances qu'on lui fait, vient souvent de ce qu'on n'a pas pris à son égard toutes les mesures qu'il fallait prendre, et que saint Paul nous explique si bien en différents endroits de ses Epîtres, quand il veut tantôt que *nous reprenions nos frères avec beaucoup de patience, que nous les priions, s'il est besoin, mais que nous insistions dans ce charitable emploi, et à temps, et à contre-temps*, tantôt *que nous prenions garde à l'âge, au sexe et aux différents états des personnes avec lesquelles nous traitons*. Ce détail que je vais faire après lui mérite que vous l'écoutiez, ne pouvant rien dire de plus propre à votre instruction que ce que ce grand apôtre disait à son disciple Timothée : *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia.*

Il y a des pécheurs si sourds, qu'ils n'entendent point, à moins qu'on ne leur crie aux oreilles, et il faut à temps et à contre-temps se faire entendre. Ce sont des âmes léthargiques qu'il faut éveiller par de fortes et de violentes agitations; ce sont des âmes paresseuses qu'il faut faire marcher à force d'aiguillons et de menaces; ce sont des âmes indolentes auxquelles il faut faire sentir par le fer et par le feu la grandeur de leur mal : sans cela, très-peu d'apparence de les ramener dans leur devoir.

Il y en a d'autres qu'il suffit de reprendre : *Argue*. Ce sont des âmes timides dont l'humeur est douce et flexible : ce leur est presque assez de connaître le bien pour l'embrasser, et le mal pour le haïr. Elles ont besoin de maîtres pour s'instruire de leurs devoirs, de pasteurs et de guides pour se conduire : dociles aux instructions de ces maîtres, touchées des bons exemples de ces pasteurs et de ces guides, elles se rendront à la vérité connue, elles marcheront sur les traces qu'on leur marquera, et rougissant de leurs égarements passés, elles rentreront dans la bonne voie.

Il s'en trouve d'autres qu'il faut prier : *Obsecra*. Ce sont ces âmes fières et intraitables qui se roidissent contre une seule parole de hauteur, ces âmes superbes qui ne peuvent souffrir le moindre air de domination. Prétendre emporter quelque chose sur eux par une correction amère, c'est se tromper : mais s'insinuer doucement dans leur esprit, leur représenter comme à Nabal leurs désordres, après qu'ils sont revenus de leur emportement et de leur ivresse, se radoucir, s'humilier et, en quelque sens, les prier de faire réflexion sur leur mauvaise conduite, sans s'aveugler ni s'entêter davantage, c'est trouver le moyen de les gagner.

Ne serait-ce pas là ce que Jésus-Christ veut dire, quand il nous ordonne de reprendre notre frère seul à seul, et de lui donner tête à tête ces avis salutaires qu'il serait fâché que nous lui donnassions en public? Là, nous nous rabaissons sous lui, nous le flattons en quelque manière, et nous lui représentons, qu'ayant d'ailleurs d'autres bonnes qualités; il serait fâcheux qu'il les flétrît par de mauvais engagements qui le rendraient odieux à Dieu et méprisable aux yeux des hommes. C'est là, du moins, le sens que saint Pacien donne à ces paroles de Jésus-Christ : *Corripe eum inter te et ipsum solum* (*D. Pacianus Epist. ad Sympr. apud Sylveiram*). Là, nous l'endormons comme Jahel fit Sisara, à qui elle donna du lait pour l'assoupir; et, radoucissant notre frère par nos tendres et humbles remontrances, nous lui enfonçons dans la tête le clou de la parole de Dieu, qui fait mourir en lui l'orgueil et l'obstination du vieil homme, pour le faire vivre de l'esprit du nouveau.

Car, comme remarque fort judicieusement saint Augustin, ce n'est pas avec un air de hauteur et d'empire, qu'on ôte l'enflure et l'indocilité des pécheurs : on les gagne plus par de douces instructions que par de piquants reproches (1). Ce qu'on n'emporterait jamais en les menaçant, on l'obtient en les avertissant et en les priant; la charité chrétienne se proportionnant si à propos à leur génie, qu'elle est douce lorqu'elle les reprend, comme elle est simple quand elle les caresse. Prudente qu'elle est, elle mêle je ne sais quoi de miséricordieux et de tendre jusque dans les rigueurs qu'elle exerce; et, comme l'on peut dire qu'elle flatte sans artifice, on peut dire aussi qu'elle se fâche et qu'elle reprend sans rien perdre de son humilité et de sa patience (2).

Si cela est ainsi, ne vous étonnez pas de l'inutilité de tant de corrections que l'on fait. Comme la passion y a plus de part que la raison, l'orgueil que la charité, la prévention que la vérité, l'emportement que la douceur, la colère et l'indignation que la justice : les pécheurs demeurent toujours pécheurs; et tel qu'on eût rendu meilleur, si on avait pris à son égard les précautions nécessaires, devient souvent pire par l'indiscrétion avec laquelle on l'a traité.

Oh! qu'il faut de prudence pour faire une correction salutaire! qu'il y a de mesures à prendre, et de ménagements à garder! Mesures et ménagements du côté de l'état et de la condition des personnes; on ne reprend pas les grands, comme on reprend les petits; on ne parle pas aux maîtres comme on fait aux serviteurs. Nathan enveloppe d'une parabole le péché de David, et cette correction figurative le fait rentrer en lui-même. Il faut adroitement ménager l'esprit des grands, une parole un peu rude les irriterait, au lieu qu'un avis donné à propos les ramène : il faut souvent fermer les yeux à ce qu'ils font, et regarder comme de loin leur égarement, à peu près comme Dieu, qui feignit ne pas savoir l'endroit où Adam s'était caché,

(1) Non modo imperioso ista tolluntur, sed magis docendo, non tam jubendo, quam monendo, nec tam minando quam precando (*D. Aug. epist. ad Aurelium Episc. Lug., de Correct.*).

(2) Cum arguit mitis est, cum blanditur simplex. Pie solet sævire, sine dolo mulcere, patienter novit irasci, humiliter indignari (*D. Bern., epist.* 1).

pour avoir sujet de lui dire : Où es-tu? *Adam, ubi es?*

Mesures et ménagements du côté de l'âge et du sexe. *Ne reprenez pas un vieillard avec rudesse*, dit l'apôtre saint Paul, *mais traitez-le comme votre père; corrigez les jeunes gens comme vos frères, les femmes âgées comme vos mères, et les jeunes comme vos sœurs* : que le vieillard vous impose du respect, que les jeunes gens vous donnent de la compassion, que les femmes vieilles et jeunes vous inspirent de la retenue et de la pudeur.

Le grand âge porte avec ses cheveux blancs un certain air qui imprime du respect, dit saint Ambroise, et nous ne trouvons guère dans l'Ecriture sainte, que le jeune Daniel, qui a repris si sévèrement ces deux vieillards qui avaient si injustement accusé la chaste Susanne.

Il y a dans les vieux aussi bien que dans les jeunes des péchés à corriger; mais comment les devez-vous regarder? comme vos pères. Or, un fils qui veut reprendre son père de quelque défaut considérable, le fait avec une hardiesse mêlée de modestie et de prière : agissez de la sorte avec eux, ils vous aimeront et recevront de bonne part ce que votre prudence vous conseillera de leur dire.

Si la vieillesse vous doit inspirer du respect, la jeunesse vous doit porter à la compassion : *La folie est comme attachée au cou de l'enfant*, dit le Saint-Esprit, *la verge de la correction la chassera.* Mais, comme l'on a pitié de ceux qui ont perdu l'esprit, souvenez-vous d'avoir, autant que vous le jugerez à propos, de semblables sentiments des jeunes gens, dans ces péchés qui marquent moins leur malice que leur infirmité et leur faiblesse; c'est l'ardeur de l'âge qui les emporte, c'est la passion qui les aveugle, c'est le torrent des mauvais exemples qui les entraîne : ils ne savent ce qu'ils font. Traitez-les donc avec humanité, comme vous feriez pour vos propres frères : *Juvenes ut fratres.*

Mais comment en agirez-vous avec les femmes, ou vieilles, ou jeunes? Traitez-les comme vos mères, si elles sont vieilles; traitez-les comme vos sœurs, si elles sont jeunes, mais toujours avec beaucoup de pudeur et de retenue. Si vous devez jamais être sages et modestes, c'est en cette occasion : condamnez leurs vices, mais épargnez leur pudeur, ménagez la chasteté de leurs oreilles et l'honneur de leur sexe. Les traiter de la sorte, c'est les toucher jusqu'au fond du cœur, c'est arracher de leurs âmes leurs mauvaises habitudes, c'est leur apprendre à ne se point épargner elles-mêmes par la considération qu'on a pour elles.

Mesures enfin et ménagements du côté de votre propre conduite. Sans vous dire que, pour l'ordinaire, les corrections que l'on fait consistent en un certain flux et reflux de paroles inutiles; sans vous dire qu'on y insulte plutôt à un pécheur, qu'on ne le gagne, et qu'on le fait moins pleurer qu'on ne l'irrite : souvenez-vous, mes frères, de cet important avis que vous donne saint Grégoire, d'avoir une sévérité douce et une douceur sévère, de devenir par la charité ce que l'or, le plus dur de tous les métaux, devient par le feu, capable de recevoir toute sorte de figures : doux quand il le faut, sévères quand il est nécessaire, intrépides par la fermeté, insinuants par l'amitié, tantôt reprenant, tantôt priant, tantôt vous élevant avec courage, tantôt vous rabaissant avec prudence, n'épargnant jamais le péché, mais ménageant le pécheur, blâmant ce qu'il fait de mal, mais respectant sa qualité et sa personne.

Que vous aurez de gloire, si vous réussissez dans un si difficile ministère! Vous aurez gagné votre frère, dit Jésus-Christ, et, comme l'explique saint Chrysostome, vous lui aurez rendu le plus grand de tous les services. Il était aveugle, et vous lui aurez ouvert les yeux; éloigné des voies du Seigneur, et vous l'y aurez ramené, vous lui aurez servi de guide, de bon ami, d'ange gardien. Ce que fit celui qui tira Loth de Sodome, ce que fit cet autre, qui brisa les chaînes de saint Pierre, ce que fit Raphaël en faveur des deux Tobie : vous le ferez à votre prochain, vous le tirerez de son péché, vous lui procurerez une douce liberté, vous le conduirez, vous l'éclairerez, vous le consolerez.

Jouissez d'une si grande gloire, hommes sages et zélés que Dieu regarde comme *les conservateurs des conquêtes de Jésus-Christ, son Fils* (*Psal.* XXVII), vous qui, comme Job, *êtes l'œil de l'aveugle, le pied et le soutien du boiteux : que la bénédiction de celui qui, sans votre secours, allait périr, descende sur vous* (*Job*, XXIX).

Jouissez d'une si grande gloire, femmes charitables et prudentes, qui, comme Abigaïl, avertissez les insensés Nabals de leur devoir, qui, comme Esther, apaisez l'indignation des Assuérus, qui, comme l'Epouse des Cantiques, n'avez pas moins de soin de votre famille que de vous-mêmes : *Venez, qu'on vous couronne des dépouilles des léopards et des lions* que vous avez défaits : votre Epoux céleste se prépare à vous accorder la récompense qu'il vous a promise.

SECOND DISCOURS (1).

Correction fraternelle, obligation de la faire et de la recevoir.

Accesserunt ad eum ab Jerosolymis Scribæ et Pharisæi, dicentes : Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum?

Les Scribes et les Pharisiens vinrent de Jérusalem trouver Jésus-Christ, et lui dirent : Pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens? (*S. Matth., ch.* XV.)

S'il est difficile de trouver un homme qui sache corriger son prochain, comme il faut, avouons, messieurs, qu'il est encore plus difficile d'en trouver qui profitent des bons avis qu'on leur donne, qui ouvrent leur esprit et leur cœur aux corrections qu'on leur fait. Celui qui reprend est un homme, celui qui est repris est un pécheur; celui qui reprend peut faire beaucoup de fautes, celui qui est repris peut encore en faire de plus

(1) Pour le mercredi de la troisième semaine de carême.

grandes; celui qui reprend ne doit pas être moins prudent que charitable, celui qui est repris ne doit pas être moins humble que patient : qualités bien difficiles à trouver dans les uns, plus difficiles encore à concilier dans les autres.

Jésus-Christ, le plus grand de tous les maîtres, le plus saint, le plus sage, le plus charitable, le plus prudent de tous les législateurs, cet Homme-Dieu qui n'avait en bouche que des paroles de vérité et de vie, ne pouvait faire que d'utiles corrections. En lui il n'y avait ni orgueil, ni prévention, ni passion et défaut humain ; tout y était réglé, et l'innocence de ses mœurs ne lui donnait pas moins d'autorité que le nombre et l'éclat de ses miracles. Qui n'eût donc cru que les douces et charitables remontrances qu'il faisait devaient avoir tout le succès qu'on en pouvait attendre?

Mais, ô bizarrerie et corruption du cœur humain, que tu es grande! Il reprenait de temps en temps les scribes et les pharisiens, et leur montrait comme au doigt leurs péchés. Il leur représentait d'une manière sensible et touchante, leur ambition démesurée, leur insatiable avarice, leur artificieuse et maligne hypocrisie qui, sous le voile d'une piété simulée, cachait d'horribles crimes : et ces malheureux, au lieu d'appliquer à leurs maux de si utiles remèdes, envenimaient encore davantage leurs plaies, jusqu'à se soulever contre lui, et à venir exprès de Jérusalem à Génésareth, pour lui demander d'où vient que ses disciples violent impunément les traditions des anciens : tâchant par là de repousser de justes corrections par de ridicules reproches, et s'érigeant en malins censeurs de celui dont ils devaient ou admirer, ou imiter la vie.

Cette incorrigibilité des pharisiens ne serait-elle point passée jusqu'à nous? à nous, dis-je, qui aimons ceux qui nous flattent, et qui haïssons ceux qui nous reprennent; à nous, qui prenons volontiers dans l'arche la douceur de la manne que nous y trouvons, qui rejetons, et les tables de la loi qui nous instruit, et la baguette de la correction qui nous frappe; à nous, qui regardons comme amis ces adulateurs intéressés, qui sont nos vrais ennemis; et qui traitons d'ennemis ces charitables censeurs, qui nous rendent tous les offices d'un fidèle et prudent ami.

Ouvrons enfin les yeux à la vérité, et souvenons-nous que ne pas profiter des corrections qu'on nous fait, c'est vouloir, en quelque manière, que Dieu nous sauve malgré nous : rien n'étant plus funeste à une âme que sa rébellion et son indocilité aux remontrances d'autrui. Mais comme il serait inutile de vous représenter le mal sans vous marquer en même temps les remèdes propres à le guérir, voici deux propositions qui vont faire tout le sujet de ce discours. Dans la première, je vous montrerai dans quel abîme de malheurs vous vous jetez, en vous irritant contre les corrections d'autrui; et dans la seconde, je vous ferai voir dans quelle disposition d'esprit et de cœur vous devez être pour profiter de ces corrections. Ne les pas recevoir de bonne part, c'est coopérer volontairement à votre réprobation; les recevoir favorablement et en profiter, c'est travailler efficacement à votre salut.

PREMIER POINT.

Autant qu'il y a de bonheur et de gloire à corriger son prochain avec succès, puisque par cet acte de charité on fait un aussi grand gain qu'est celui de l'âme de son frère, autant il y a de malheur et d'infamie à s'élever contre ces corrections salutaires, puisque par là l'on se procure à soi-même la plus grande de toutes les pertes, qui est celle de son propre salut.

Il est de la bonté et de la magnificence de Dieu de récompenser ces hommes zélés qui, touchés des misères de leur prochain, n'épargnent rien pour le sauver : mais il est de sa justice de punir ces hommes incorrigibles qui s'endurcissent aux reproches, et se choquent des remontrances qu'on leur fait. La charité ne va jamais sans sa récompense, ni l'indocilité sans son châtiment; et comme Dieu *couronne dans sa miséricorde* ceux qui la font à leurs frères, il reprend dans sa fureur ceux qui, sans miséricorde pour eux-mêmes, s'éloignent malicieusement de ses voies.

Déjà depuis longtemps Dieu avait dit à Ezéchiel : *Avertis le pécheur de ma part qu'il mourra dans son péché, à moins qu'il ne se corrige* (*Ezech.*, III) ; et si tu négliges de le reprendre, je te redemanderai sa vie et son sang : mais aussi, si ce pécheur averti et corrigé ne laisse pas de marcher dans ses mauvaises voies, tu auras fait ton devoir, et il mourra dans son péché. Grande obligation d'un côté, mais terrible châtiment de l'autre.

Jésus-Christ n'en dit pas moins dans l'Evangile : *Si votre frère a péché en votre présence, allez, et le corrigez seul à seul; s'il ne veut pas vous écouter, prenez des témoins avec vous; s'il est encore incorrigible, dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise, traitez-le comme un païen et un publicain :* attachant à cette indocilité aux remontrances d'autrui deux étranges châtiments : d'infamie, telle qu'était celle des publicains, qui, chez les Juifs, passaient pour infâmes; de malédiction, telle qu'était celle des païens, qu'on regardait comme les plus éloignés des voies du salut. Dans quel abîme de malheurs se jettent donc ceux qui s'irritent contre les corrections d'autrui!

Cherchons-en en peu de mots les raisons, et remarquons d'abord avec les Pères, que, soit qu'on regarde la correction en elle-même et par rapport à l'usage auquel elle est destinée, soit qu'on regarde l'état des pécheurs qui la rejettent et qui se soulèvent contre elle, soit enfin qu'on regarde la disposition du cœur de Dieu, qui se sert de ce salutaire moyen pour tirer l'homme de son péché; on trouvera que rien n'est plus funeste à une âme, que d'éluder et de rejeter les reproches et les remontrances qu'on lui fait.

1° Si l'on regarde la correction en elle-même. C'est, dit Origène, un jugement particulier qu'on prononce tête-à-tête; c'est, dit saint Ambroise, une censure et une accusation personnelle qui rappelle le pécheur à soi; c'est, dit saint Augustin, une amertume salutaire, dont la vérité et la charité se servent pour lui faire sentir son péché; c'est enfin, ajoute saint Grégoire de Nazianze, une voix étrangère que Dieu emploie pour suppléer au défaut de celle, ou de la conscience dont on a souvent étouffé les remords, ou de sa parole qu'on détourne malicieusement de soi, sans qu'on l'applique à ses besoins et à ses maux particuliers (*D. Greg. Naz., orat.* 26, *de Plaga grandinis*).

Dieu *ayant créé l'homme droit*, a érigé au dedans de lui un tribunal où il se citât de temps en temps pour se demander raison de sa conduite; et ce tribunal est celui de sa conscience. C'est là où, étant tout à la fois et son témoin et son juge, tantôt il se réjouit des bonnes œuvres qu'il a faites avec le secours de la grâce, tantôt il se reproche les mauvaises qu'il a commises par la dépravation de son cœur. Mais comme l'amour-propre corrompt souvent ce témoignage de la conscience, et que les passions font taire cette voix intérieure; comme souvent même la parole de Dieu n'opère pas dans les pécheurs l'effet qu'elle y pourrait opérer s'ils s'appliquaient à eux mêmes les vérités qu'on leur dit en général; c'est pour suppléer et à cette conscience qui se tait et à cette parole qu'on détourne malicieusement de soi, qu'un homme charitable vient dire à son frère : Voilà ce que vous avez fait; lui représentant en même temps et la vérité et l'énormité de son péché, lui apprenant que c'est lui-même qui est le vrai coupable : *Tu es ille vir*. Ne rejetez pas cette faute sur un autre, elle vous regarde personnellement; ne la croyez pas légère, elle est mortelle; et si vous ne la réparez, il y va de votre réprobation.

Heureux l'homme qui à ce charitable reproche répond comme David : Il est vrai, je n'en disconviens pas, *c'est moi qui ai péché : Peccavi;* mais malheureux celui qui nie son péché, ou qui se soulève contre les reproches qu'on lui en fait. Tu as déjà étouffé les remords de ta conscience, tu as déjà détourné de toi la parole de Dieu, dont le bon usage t'eût rappelé à ton devoir; il ne te restait plus qu'à te rendre aux charitables remontrances de ton prochain, tu as encore abusé de ce dernier moyen : par quelle autre voie prétends-tu te sauver? *Nous avons traité Babylone malade*, nous avons employé pour sa guérison des remèdes doux et amers : elle a rejeté les uns et les autres, *elle n'est pas guérie, abandonnons-la.*

Malheur à toi, homme orgueilleux et incorrigible, *qui méprises ceux qui te reprennent! une funeste mort te surprendra lorsque tu y penseras le moins, et jamais tu n'auras de santé*, dit le Saint-Esprit dans les Proverbes (*chap.* XXIX). Si tu avais favorablement écouté ce charitable censeur, cet ami fidèle et désintéressé, ce guide sûr qui te voulait tirer des mauvaises routes où tu t'étais engagé, tu aurais marché dans le chemin qui conduit à la vie éternelle : *Via vitæ, increpatio disciplinæ.* Mais comme tu l'as rebuté et méprisé, comme tu as haï et sa personne et ses reproches, j'ai à te dire de la part de Dieu même, que tu mourras : *Qui odit increpationes, morietur.*

Trois sortes de personnes tiennent dans leur maladie une conduite bien différente. Il y en a qui, dès les premiers accès d'une fièvre, appellent le médecin à leur secours. Oh! qu'ils ont de sagesse et de prévoyance! Tels sont ces pécheurs qui, dès les premières atteintes d'un péché mortel, se jettent aux pieds d'un confesseur et lui en demandent l'absolution. Il y en a qui, accablés et ne pouvant presque plus respirer, se mettent au lit, et cherchent dans l'extrémité quelque remède qui les guérisse. Oh! qu'ils sont imprudents, et qu'ils courent de risques! Tels sont ceux qui, vivant dans une mortelle indolence, diffèrent leur conversion de mois en mois, d'années en années. Mais il y en a qui, frappés d'un transport au cerveau, et près de mourir, chassent leur médecin, lui disent des injures, et répandent toutes les potions qu'il leur donne. Oh! que leur état est déplorable, et que leur frénésie leur sera funeste!

Tel est le vôtre, *têtes dures, cœurs incirconcis*, qui, *avec un front de prostituée*, vous moquez de tous les reproches qu'on vous fait, qui traitez d'hypocrites et de bigots ceux qui, infiniment plus touchés de vos maux que vous ne l'êtes vous-mêmes, voudraient y apporter quelque remède. Tel est le vôtre, libertins, qui, écoutant avec complaisance ces compagnons de débauche qui vous flattent, chassez et haïssez ces amis fidèles et ces charitables médecins dont l'unique dessein est de vous guérir : *Qui odit increpationes morietur.* Haïssant de la sorte les corrections qu'on vous fait, il faut que vous mouriez.

Car dans quelle disposition d'esprit et de cœur êtes-vous pour lors? Je n'y vois que des signes de réprobation. Aveuglement terrible dans l'esprit : ou vous vous croyez innocents, quoique vous soyez effectivement coupables, ou, tout coupables que vous êtes, vous vous imaginez qu'on n'a aucun droit de vous reprendre. Vous aimez, par exemple, les belles dépenses, et, à quelque prix que ce soit, vous voulez vous satisfaire. Votre conscience a d'abord disputé quelque temps avec votre passion, plusieurs prédicateurs vous ont fait entendre que cet attachement au plaisir et aux grandes dépenses était mortel. Mais enfin la passion l'a emporté, des hommes charitables sont venus à la traverse vous dire que ces bals, ces festins, ces monstrueux excès vous damnaient: vous vous en êtes moqués, et vous vous êtes dit tant de fois à vous mêmes que vous ne faisiez point de mal ou que personne n'avait droit de vous reprendre, que vous vous

ces cris innocents et irrépréhensibles. Quel aveuglement!

Vous avez cherché des gens qui vous flattassent dans votre péché, vous en avez trouvé; vous avez fui ceux qui vous disaient la vérité, ils se sont éloignés de vous. Hommes voluptueux et incorrigibles, vous avez du penchant au jeu et à la débauche, vous lierez société avec d'autres qui vous y engageront encore davantage, et vous vous damnerez de compagnie. Filles volages et vaines, qui aimez naturellement la galanterie, vous haïssez ceux qui vous disent que ces commerces sont défendus, vous vous laisserez séduire par la coquetterie d'une compagne, qui peut-être vous fera tomber dans les derniers désordres. Encore un coup, quel aveuglement d'esprit!

Il y a encore plus de corruption dans votre cœur, car c'est dans ce cœur que je découvre un grand fonds de malignité. Dans les uns, c'est un cœur vain; dans les autres, c'est un cœur impur; dans ceux-ci, c'est un cœur intéressé et sordide; dans ceux-là, c'est un cœur fourbe et hypocrite. Or, il en est des affections du cœur comme des pentes naturelles des sens vers leurs objets. Les yeux aiment les beaux spectacles, les oreilles les douces harmonies, l'odorat les senteurs agréables. Exposer à ces yeux des spectacles lugubres et affreux, frapper ces oreilles d'injures et d'outrageants reproches, approcher de cet odorat des cadavres corrompus et infectés, c'est les choquer.

Cœur humain, tu es encore plus criminellement délicat, que ne le sont ces sens. Tu aimes la vanité, le plaisir, l'impureté, l'avarice, la fourberie, et outre tout cela, la flatterie et la complaisance: c'est-à-dire pour m'expliquer avec saint Augustin, tes péchés et ceux qui te souffrent dans ces péchés; tu aimes la vérité qui luit, tu hais la vérité qui reprend. Tantôt tu la détournes de toi, cette vérité incommode, afin de ne la pas voir, tantôt tu l'affaiblis et, pour parler le langage du Saint-Esprit: *Tu la diminues*, afin de ne la voir qu'à moitié, et quand tu ne peux t'empêcher de la voir, tu hais ceux qui l'exposent à tes yeux. Ce sont à ton sens des censeurs importuns, des Samuel et des Elie indiscrets, ce sont des *prophètes qui ne te prédisent que malheur, tu les hais: Odi eum, prophetat enim mihi semper mala.*

Enfin Dieu achève ce que ces pécheurs incorrigibles ont commencé. Ils ôtent à la correction son effet naturel, ils se gâtent l'esprit et le cœur: que reste-t-il, sinon qu'on les traite comme ils se traitent eux-mêmes, qu'ils demeurent dans l'état où ils veulent être, et qu'arrachant de leurs âmes le germe de la miséricorde de Dieu, Dieu, pour se venger de leur indocilité, ne laisse en eux qu'un *germe d'indignation et de fureur?* Je m'explique par une ingénieuse réflexion de Richard de Saint-Victor.

L'infinie miséricorde de Dieu, qui veut *non la mort, mais la conversion et la vie des pécheurs*, leur en fournit de temps en temps de grands moyens, soit par des inspirations secrètes, soit par de puissantes exhortations, soit par des grâces intérieures, soit par des directions ou des afflictions extérieures. Quelquefois ce que Nabuchodonosor vit en songe, s'accomplit en leurs personnes. Quelquefois ils tombent comme de grands arbres, en de grandes fautes; les branches, les fleurs, les feuilles, les fruits, tout en est coupé: *Succidite arborem, et præcidite ramos ejus, excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus.*

Ces pécheurs, autrefois attentifs à leurs devoirs, n'y font plus de réflexion. Autrefois dociles aux inspirations célestes, ils y résistent; autrefois fidèles observateurs de la loi, ils la violent; autrefois féconds en bonnes œuvres, ils n'en font plus. Faut-il pour cela les croire entièrement abandonnés de Dieu? Non, répond Richard de Saint-Victor. Si ces arbres tombent, ils peuvent se relever, si ces branches sont coupées, elles peuvent pousser de nouveaux rejetons, si ces feuilles sont desséchées et ces fruits insipides, il n'y a pas encore lieu de désespérer: pourquoi? C'est qu'il y a en Dieu un germe et une ressource de miséricorde, c'est qu'il a voulu qu'on épargnât le germe et la racine de cet arbre: *Verumtamen germen radicum ejus in terra sinite.*

Viendra enfin ce temps heureux, où un homme charitable dira à ce pécheur: A quoi pensez-vous, mon frère, de vivre comme vous vivez? Votre conscience ne vous parle plus, les exhortations des prédicateurs ne vous touchent plus, les plus grandes vérités du christianisme, vous les écoutez avec une froide indifférence: que prétendez-vous faire? Vos scandales éclatent partout, vous blasphémez et vous faites blasphémer le nom de Dieu: rentrez enfin en vous-même et vous convertissez.

Tel est ce germe, telle est cette racine que Dieu laisse en terre; mais quand il n'y en a plus, c'est-à-dire comme l'explique Richard de Saint-Victor (1), quand un pécheur se soulève contre les reproches qu'on lui fait, quand *plus dur qu'une pierre, il ne veut pas retourner*, pour reprendre le bon chemin qu'il a quitté; quand semblable à Pharaon, il se moque par une obstination habituelle, des remontrances que lui font les Aarons et les Moïses: quelle apparence y a-t-il qu'il se sauve? Susciterez-vous pour lui, ô mon Dieu, de nouveaux moyens de conversion? Vous pourriez le faire, mais le plus spécifique et le plus propre est une grande docilité aux avis qu'on lui donne et un bon usage des corrections qu'on lui fait. C'est là le grand remède à son mal et la grâce qu'il doit demander à votre infinie miséricorde.

SECOND POINT.

C'était celle que lui demandait autrefois le

(1) Hoc sine divinæ benignitatis admonitione, nec possumus, nec debemus transire. Qui jubet germen radicum ejus in terra sinere; unde possit iterum reparari, et ad pristinam plenitudinem reformari..... Quasi enim salices suas arbor abjicit, quando omnem correctionis sensum perdit. Quid enim sunt germen, vel radix hujusmodi arboris nisi propositum correctionis? etc. (*Rich. a Sancto Vict., part.* I, *lib.* II, *de Eruditione interioris hominis, c.* 23 *et* 24).

Sage dans la ferveur de ses prières : *Qui fera sentir à mon esprit une verge qui le frappe et à mon cœur des reproches de sagesse qui m'instruisent? Seigneur, qui êtes mon Père et le maître de ma vie, faites qu'on ne m'épargne point, en me dissimulant mes péchés, de peur que mon ignorance ne s'augmente, que mes iniquités ne se multiplient, que je ne tombe devant ceux qui me haïssent et que je ne sois exposé à leurs insultes* (*Eccli.*, XXIII).

Si vous avez bien pris le sens de ces paroles, mes frères, vous aurez vu d'un côté l'extrême besoin qu'ont les pécheurs d'un censeur charitable, qui leur représente leur égarement, qui les avertisse de leurs devoirs et qui les exhorte à rentrer dans la bonne voie : mais d'un autre côté vous aurez connu de quelle conséquence il est à ces pécheurs de se rendre aux bons avis qu'on leur donne, de se soumettre aux peines qu'on leur impose, et *de regarder moins pour amis ceux qui les baisent par de lâches flatteries, que ceux qui les frappent par de sages corrections.*

Quel monstrueux assemblage de péchés, quand on les cache à un pécheur ou quand il se les cache à lui-même? De là une grossière, mais criminelle ignorance de ses désordres; le même aveuglement qui est la cause de son péché, en étant souvent et l'effet et la peine. De là mille désordres qui grossissent et qui se multiplient par leur impunité; désordres qui pourraient cesser, si on avait une sage et discrète hardiesse, pour en avertir ceux qui y tombent. De là tant de scandales publics qu'on retrancherait avec moins de patience, si l'on avait plus de charité et de zèle qu'on n'en a; et si d'ailleurs on trouvait des esprits plus dociles aux sévères, mais utiles reproches d'une sagesse qui frappe et qui instruit, qui blesse et qui guérit tout à la fois.

D'un autre côté quel charmant concours de vertus, quand on demande à Dieu du fond du cœur une verge qui corrige et un sage moniteur qui découvre les péchés qu'on ignore et qu'on veut ignorer? Par là on entre dans les voies de la pénitence, et comme un charitable censeur fait des péchés d'autrui la matière de son zèle, qui n'aurait point d'emploi sur la vie de son prochain, si c'était une vie bien réglée : aussi un homme, qui reçoit de bon cœur les corrections d'autrui, fait par sa soumission une satisfaction, qui quelquefois ne plaît pas moins à Dieu que la charité de celui qui le reprend. Je loue, dit saint Chrysostome, Nathan d'avoir représenté à David son péché, mais j'admire David qui dit à Nathan : Il est vrai, j'ai péché; j'en demande pardon au Seigneur.

Pour entrer dans ces sentiments, il faut apporter aux réprimandes qu'on reçoit, de la douceur, de l'humilité, ajoutons même avec ce Père, de la reconnaissance. C'est un ami qui vous avertit, recevez ses avis avec beaucoup de patience et de douceur; c'est un juge qui vous condamne, soumettez-vous à sa sentence avec humilité; c'est un médecin qui vous veut guérir, ayez pour la guérison dont il vous donne les moyens, la reconnaissance que vous lui devez.

Patience et douceur, première disposition nécessaire à un homme qu'on reprend de ses fautes. Ceux qui ne sont pas encore aguerris, gémissent quand ils sont légèrement blessés et s'impatientent quand le chirurgien s'approche d'eux pour mettre l'appareil à leurs plaies. Mais les vieux soldats accoutumés aux fatigues et aux dangers de la guerre, souffrent patiemment et presque sans se plaindre les incisions qu'on leur fait, comme s'ils les enduraient dans des corps étrangers (1). Les demi-chrétiens, encore leur faisons-nous bien de l'honneur de les appeler chrétiens, se soulèvent contre les charitables remontrances qu'on leur fait. Quelle impatience! quels emportements! que de murmures et d'imprécations!

Mais ceux qui exercés dans les guerres du Seigneur, ont *appris de lui à être doux et humbles de cœur*, le font paraître en cette occasion. *Reprenez un fou, il vous haïra*, dit le Saint-Esprit; *reprenez un sage, il vous aimera.* Dans l'un c'est une sagesse qui, étant regardée par saint Jacques *comme une sagesse terrestre, animale, diabolique*, est une vraie folie. Dans l'autre, c'est une sagesse chrétienne qu'il appelle *chaste, pacifique, modeste, traitable, amie des gens de bien, avec lesquels elle s'accorde : Pudica, pacifica, modesta, suasibilis, bonis consentiens.*

Sagesse chaste, qui couvre le visage d'un certain voile d'écarlate, sous lequel il semble que la pudeur qui le fait rougir, se cache : *Pudica. Sagesse pacifique*, qui fait qu'on reçoit dans un esprit de paix des paroles d'ailleurs aigres et rebutantes : *Pacifica. Sagesse modeste*, on se soumet avec une édifiante docilité aux avis qu'on donne, *Modesta. Sagesse traitable*, on écoute la raison et sa conscience; et lorsqu'on reconnaît avoir mal fait, on se laisse aisément persuader : *Suasibilis. Sagesse amie des gens de bien*, dès qu'ils montrent ce qu'il faut faire, on l'embrasse et on y consent : *Bonis consentiens* (*Vide P. Alphonsum Rodriguez, tractat. de Correctione*).

On n'est cependant jamais véritablement dans cette disposition, à moins qu'on ne soit sincèrement humble : seconde condition nécessaire pour recevoir de bonne part les corrections d'autrui et en faire un bon usage. Etrange duplicité du cœur humain! On avoue, en général, qu'on est un grand pécheur; souvent même on dit sans peine du mal de soi; mais, avec cette humilité étudiée et hypocrite, on ne peut souffrir que d'autres en disent. On regarde comme une injure ce qu'on devrait considérer comme un épanchement de charité; on poursuit avec chaleur,

(1) Tyrones leviter saucii vociferantur : manus medicorum et ferrum horrent : at veterani quamvis confossi patienter ac sine gemitu velut aliena corpora sua excoriari patiuntur (*Seneca lib. de Consolatione, c.* 3). — Non castigatio nocet, sed medetur specie nocendi. Sicut hastilia quædam detorta, ut corrigamus, adurimus, et adactis cuneis non ut frangamus, sed ut explicemus, elidimus : sic ingenia vitio prava dolore corporis, animique corrigimus. Beneque nulla videri debet dura curatio, cujus est salutaris effectus (*Senec. l. 1 de Ira c.* 4).

comme si c'était un sanglant outrage, la vengeance d'une pieuse remontrance, à laquelle on devrait se soumettre, comme à l'arrêt d'un équitable juge.

Au lieu de rougir et de se reprocher à soi-même son péché, c'est parce qu'on y est tombé, que, chagrin de la confusion qu'on en reçoit, on ne le peut souffrir. Si ce dont on est accusé n'avait rien de criminel, on serait autant insensible à ces reproches que si on les faisait à quelque étranger; mais, sans cesser d'être coupable, on n'essuie qu'avec un orgueilleux dépit la honte que méritent les vrais coupables.

Quelle monstrueuse complication de péchés! Péché d'avoir fait ce qu'on ne devait pas faire, péché de vouloir paraître autre qu'on ne s'est fait soi-même; péché d'infirmité ou de malice, d'avoir violé la loi de Dieu; péché de vanité ou d'impudence, de vouloir jouir de la gloire qui n'est due qu'à ceux qui ne s'écartent jamais de cette loi; péché d'être tombé dans le désordre, péché de n'en pouvoir souffrir le juste châtiment; péché de s'être défiguré et d'avoir, comme dit l'Ecriture, *rendu son âme plus noire que des charbons;* péché de casser le miroir et de s'irriter contre une glace qui représente fidèlement les traits de laideur et de turpitude qu'on a volontairement contractés. Accordez-vous avec vous-mêmes, esprits superbes, ou cessez d'être ce que vous êtes : déréglés, scandaleux, libertins; ou commencez à devenir ce que vous n'êtes pas : patients, doux, humbles, j'ajoute même reconnaissants.

Car ne dites pas que ce sont vos ennemis qui vous reprennent. Ennemis ou non, répond saint Chrysostome, ils s'acquittent envers vous de tous les bons offices d'un véritable ami; ennemis ou non, Dieu se sert d'eux pour vous rendre la vie de la grâce que vous avez perdue, vie qui, étant infiniment plus considérable que celle de la nature, demande, de votre côté du moins, autant de reconnaissance pour ceux dont le charitable ministère peut vous être utile, que vous en auriez pour un homme qui vous aurait tirés d'un danger où vous alliez périr.

Si une personne que vous haïriez, vous voyant dangereusement blessés, appliquait à vos plaies des remèdes propres pour les guérir, lui diriez-vous des injures, et aimeriez-vous mieux mourir que de vous voir traités de sa main? Vous lui donneriez au contraire toutes les marques de votre gratitude et de votre amitié; vous seriez marris de ce qui se serait passé entre vous et elle, et vous croiriez lui avoir les dernières obligations. Or, la vie de votre âme doit-elle vous être moins chère que celle de votre corps?

Ainsi, que faites-vous quand vous recevez de mauvaise part les avis qu'on vous donne, et qu'au lieu de remercier ceux qui vous reprennent, vous les traitez avec indignation ou avec mépris? vous faites ce que fait un furieux, qui, ayant perdu la raison, égratigne et mord la main du médecin qui le traite, dit saint Chrysostome (*D. Chrysos., tom.* V, *lib. contra gentes*); vous ressemblez à la mer, qui change en amertume la douceur des eaux qu'elle reçoit, ou à Achab, qui, ayant tout sujet de regarder Héli comme un fidèle ami qui lui représentait son péché, le regarda et le traita comme son ennemi : *Num invenisti me inimicum tibi* (III *Reg.*)?

Défiez-vous, comme d'un dangereux ennemi, de celui qui vous flatte; mais remerciez, comme vous remercieriez un bon ami, celui qui vous reprend. S'il vous laissait dans votre péché, ce serait parce qu'il ne vous aime pas; et si vous vous opposez à sa charité, c'est parce que vous ne vous aimez pas vous-mêmes. C'est parce qu'il se conduit selon les principes de sa religion, qu'il aime mieux cesser d'être ami d'un pécheur que de souffrir le péché d'un ami; et c'est par ce même principe de religion que la disposition où il est de renoncer plutôt à votre amitié que de vous voir tranquillement périr, doit vous faire rentrer en vous-mêmes, pour vous acquitter de votre devoir comme il s'acquitte fidèlement du sien. Il vous donne, par ses bons avis, des témoignages non suspects d'une charité chrétienne. Faites-lui connaître, par la docilité avec laquelle vous les recevez, l'estime que vous en faites : c'est là ce que vous lui devez et la reconnaissance qu'il vous demande.

Que ceux qui veulent s'aveugler s'aveuglent, mon cher auditeur : à votre égard, ouvrez les yeux à la vérité, et rendez-vous justice. Si vous avez à vous mettre en colère, c'est contre vous-même. Ayant fait ce que vous aurez fait, vous méritez seul toute votre indignation. Si vous êtes si délicat en matière d'honneur, la honte qui accompagne le péché vous devait empêcher de le commettre. Mais enfin la faute est faite; il s'agit de la réparer; l'occasion en est favorable. Ecoutez ce Nathan : Si Dieu ne vous dit pas encore que *votre péché vous est remis*, votre douceur, votre humilité, votre reconnaissance, solliciteront sa miséricorde à vous le remettre.

C'est mon inférieur, dites-vous : n'importe. Si votre domestique, vous voyant combattre contre les flots, près de vous noyer, vous tendait la main pour vous tirer de ce péril, bien loin de vous plaindre de sa témérité, vous le loueriez de sa fidélité et de son zèle, et, y eût-il entre lui et vous une plus grande différence de rang qu'il n'y en avait entre saint Pierre et saint Paul, vous ne trouveriez pas mauvais qu'il vous reprît.

Mais je ne croyais pas mal faire : à la bonne heure. Sainte Paule, cette illustre Romaine, ne croyait pas mal faire non plus lorsqu'ayant quitté son mari pour cause d'adultère, elle en épousa un second, le premier étant encore en vie. Cependant, elle eut pour celui qui l'avertit de sa faute une docilité et une reconnaissance que je n'oserais vous demander.

Elle étendit des cilices sur la terre la plus dure, et sur lesquels elle se couchait, passant les nuits en prières, et arrosant de ses larmes le lit de sa douleur; elle défigura par ses jeûnes un visage qu'elle avait autrefois

peint avec le blanc et le rouge, contre le commandement de Dieu; elle voulut que l'âpreté des cilices succédât à la mollesse des toiles fines et à la magnificence des soies; pour avoir autrefois plu à son mari et au monde, elle prit une ferme résolution de ne plaire dorénavant qu'à Jésus-Christ, et d'expier par de telles satisfactions la faute dont on l'avait reprise (1).

Je ne vous demande pas, pour celles dont on vous corrige, de semblables marques de pénitence, en un siècle aussi relâché qu'est le nôtre; mais je vous demande, pour ceux qui ont la charité de vous avertir de vos désordres, un esprit de patience, de douceur, d'humilité, de reconnaissance. De si belles dispositions vous rendront agréables au Seigneur; et, faisant un bon usage des avis qu'on vous aura donnés, vous ferez la couronne de ceux qui vous auront gagnés à Jésus-Christ, et Jésus-Christ sera lui-même la vôtre dans la bienheureuse éternité

COUTUME.

Mode, désordres publics, mauvais exemples, etc.

PREMIER DISCOURS.

Qui præcedebant, increpabant eum, ut taceret; ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei.

Ceux qui marchaient devant Jésus-Christ, blâmaient l'aveugle de Jéricho, et lui disaient de se taire; mais cet aveugle criait encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi (*S. Luc, ch.* XVIII).

Plût à Dieu, mes frères, que dans ces jours de joie et de débauche, les chrétiens se trouvassent dans une disposition semblable à celle que l'Ecriture remarque du peuple Juif, lorsque, ne pensant qu'à se réjouir dans une fête publique, il changea de sentiment du moment qu'il eut appris que David pleurait amèrement la mort d'Absalon, son fils! Leurs airs de musique se changèrent en des accents plaintifs; et, autant affligés de la douleur de leur prince que réjouis de la victoire qu'il venait de remporter, ils se retirèrent tous dans leurs maisons, et nul d'eux ne voulut entrer à Jérusalem (II *Reg.*, XIX).

Plût à Dieu, encore un coup, que vous fussiez tous dans une même disposition d'esprit et de cœur! vous qui voyez l'Eglise occupée, durant ces jours, à pleurer par avance la mort tragique, non d'un enfant rebelle et dénaturé, mais du plus aimable et du plus soumis de tous les enfants; vous qui lui entendez si souvent répéter ce que cet Homme-Dieu disait de lui-même : *Nous allons monter à Jérusalem, et là s'accomplira tout ce qui est écrit du Fils de l'homme : il sera livré aux gentils, moqué, flagellé et enfin condamné à mort.*

(1) Super durissimam humum stratis ciliciolis quiescebat. Si tamen illa quies dicenda est quæ jugibus pene orationibus..... fonte lacrymarum ita levia peccata plangebat, ut illam gravissimorum criminum crederes ream..... Turpanda est facies quam contra Dei præceptum purpurisso et cerussa, et stibio sæpe delinxi. Affligendum corpus quod multus vacavit deliciis, longus risus perpeti compensandus est fletu; mollia linteamina, et serica pretiosissima asperitate cilicii commutanda, etc. (*D. Hieronymus, in Epitaphio Paulæ*).

Mais le pouvons-nous dire et le voir sans douleur? Si quelques bonnes âmes, touchées de ce lugubre et sanglant spectacle, se retirent dans leurs maisons, et ne paraissent dans nos temples que pour y méditer et pleurer Jésus-Christ souffrant, tous les autres, livrés à la fureur de leurs passions et à l'extravagance de leurs plaisirs, se portent malheureusement, sans pudeur, sans religion, sans remords, aux derniers excès.

Encore, en d'autres temps de l'année, l'Eglise se console, au moins, que ce ne sont que quelques particuliers qui se donnent une scandaleuse licence, pendant que le reste se renferme dans les bornes de son devoir; mais il semble qu'en ces jours tout le corps du christianisme est comme déréglé, tant le désordre est universel, tant un déluge d'iniquités, de dissolutions, de débauches, inonde presque toute la terre et la jette dans une pitoyable confusion.

D'où pourrait venir un tel désordre? Je vous le demande à vous-mêmes, messieurs et mesdames : qu'en pensez-vous? qu'en dites-vous, quand on vous reproche ces scandaleux excès? Que faire? répondez-vous : c'est ainsi qu'on a toujours vécu. Ce ne sont pas de nouvelles coutumes que nous ayons introduites : elles ont commencé avec nous, elles subsisteront encore après nous.

Qui n'en serait surpris? Ceux mêmes qui paraissent touchés d'un vrai désir de leur salut, et qui, par une profession extérieure de christianisme, se font un devoir de suivre Jésus-Christ, comme ces troupes qui marchaient devant lui lorsqu'il allait à Jéricho, sont quelquefois les premiers à trouver mauvais qu'on censure la vie molle et voluptueuse qu'ils mènent, jusqu'à accuser d'indiscrétion et à faire taire ces bonnes âmes qui, empressées de se procurer une prompte guérison, viennent, à l'exemple de l'aveugle de notre évangile, la demander à Jésus-Christ : *Increpabant eum ut taceret*, se proposant eux-mêmes pour modèles, disant qu'ils ont une âme à sauver comme les autres; que les joies de ces jours sont des joies autorisées par un long usage; que prétendre en agir autrement ce serait vouloir réformer tout le monde; que ces coutumes annuelles les disculpent devant Dieu, et qu'enfin, quoi qu'on en pense, ils n'y trouvent aucun mal.

Comme cette mauvaise coutume sert de prétexte à une infinité de gens pour autoriser leurs désordres, il est important de faire connaître l'obligation qu'on a de la combattre, bien loin de s'en laisser corrompre; et, sur cette idée, voici deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours.

S'abandonner à des désordres publics et dire qu'on ne fait que ce que font les autres, c'est un mauvais prétexte pour tranquilliser sa conscience et se croire exempt de péché : première proposition. Voir des désordres publics et leur opposer une vie chrétienne et réglée, c'est un excellent moyen pour se faire une bonne conscience et acquérir de vraies vertus : seconde proposition. Le danger qu'il y a de suivre de mauvaises coutumes, l'inté-

rêt qu'on a de les combattre, c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Il est bien étrange, mes frères, qu'on veuille paraître innocent, quelque déréglé et coupable que l'on soit. Ayant perdu la droite et saine raison par le péché, on veut, comme pour se consoler, qu'on pèche par un reste de raison; on jette au sort, sans scrupule, les habits du Crucifié, parce qu'on est à l'ombre de sa croix, et semblables à ces enfants prodigues qui, ayant dissipé le bien d'une illustre famille, se contentent d'en retenir le nom et les armes, après avoir perdu les vraies vertus, on tâche d'en garder les apparences et de couvrir du mieux que l'on peut sa nudité.

Ce dessein ne réussit-il pas, on se jette sur de vieilles erreurs qu'on fait valoir au préjudice de la conscience et de la vérité. En danger de périr, on se croit moins malheureux si l'on périt en compagnie, faisant non ce qu'il faut faire, mais ce que font les autres; on conclut à la pluralité des voix, et, dans les injustes ou extravagants arrêts qu'on prononce, on compte plus les suffrages qu'on ne les pèse.

De là ces péchés qui cessent, ce semble, d'être de grands péchés parce qu'ils sont devenus de grands exemples, tant l'autorité publique leur a donné de crédit et d'attrait, dit saint Cyprien (1). De là ces désordres qu'on ne se reproche plus parce qu'il faudrait damner la troisième partie du monde qui y tombe, comme si le grand Apôtre ne nous avait point avertis de *ne nous point conformer aux mœurs de ce siècle*, ou comme si ces mœurs dépravées s'étaient, par la succession des temps, réconciliées avec les lois de l'Evangile.

Est-ce simplicité, ignorance, lâcheté, honte, complaisance? ce sont tous ces vices ensemble. On se laisse amuser comme des enfants qui contrefont ce qu'ils voient faire, voilà la simplicité; on néglige de s'instruire de ses vrais devoirs et d'y faire les réflexions nécessaires, voilà l'ignorance; on cède à la violence d'un torrent auquel on n'ose s'opposer, et la crainte de se faire des ennemis arrête les meilleures résolutions, voilà la lâcheté; à la compagnie des méchants on rougirait de ne l'être pas autant qu'eux, et, vivant avec des impudents, on n'a presque plus de pudeur que celle de ne l'être pas autant qu'ils le sont, voilà la honte; on veut se faire des amis ou des protecteurs, et comme il faut, ou renoncer à leur amitié, ou se la concilier en les imitant, quand ils sont vicieux, on choisit plutôt l'un que l'autre, voilà la complaisance.

De si mauvais principes peuvent-ils produire de bons effets? De telles coutumes, soutenues sur de si fragiles et ruineux appuis, peuvent-elles servir de fondement à l'édifice du salut? C'est là *ce sable mouvant sur lequel est bâtie la maison du pécheur*; c'est là *cette pierre d'achoppement* contre laquelle heurte l'imprudent à qui *la parole de Dieu ne sert pas de lumière pour le conduire dans ses voies*. Ce sont là ces écueils et ces bancs de sable où vont faire naufrage ceux que les chants des sirènes ont endormis.

Ne vous y fiez pas, dit saint Jean Chrysostome, ne vous y fiez pas (*D. Chrysost. homil.* 56, *in c.* XXVII *Genesis*). Si la coutume était un bon guide et une excuse recevable, il n'y aurait, ni voleur, ni joueur, ni ivrogne, ni blasphémateur, ni impudique qui ne se couvrît de ce prétexte. Faire ce que font les autres par une coutume abusive, c'est être inexcusable, première raison; c'est se rendre même plus coupable, seconde raison. On n'en est pas justifié devant Dieu; bien loin de cela, on en est plus blâmé et plus sévèrement puni : *Nulla venia, sed major accusatio*. Si cela est vrai, pouvez-vous vivre avec tant de tranquillité au milieu des désordres publics, sous prétexte que vous ne faites que ce que font les autres? Cela est-il donc vrai? hélas! il ne l'est que trop; application, je vous prie, à un excellent endroit de l'Evangile, d'où je pourrai tirer des conséquences et un détail de morale très-propre à vous désabuser.

Nous lisons dans le chapitre XIX de saint Matthieu, que les pharisiens, pour tenter Jésus-Christ, lui proposèrent un important cas de conscience. *Peut-on*, lui demandèrent-ils, *répudier une femme pour quelque cause que ce soit? N'avez-vous pas lu*, leur répondit Jésus-Christ, *que, dès le commencement, celui qui créa l'homme les créa mâle et femelle, et qu'ils n'étaient tous deux qu'une seule chair? L'homme, par conséquent, ne doit pas séparer ce que Dieu a uni ensemble. Si cela est*, reprirent les pharisiens, *pourquoi Moïse a-t-il ordonné qu'un homme peut quitter sa femme, en lui donnant un écrit par lequel il déclare qu'il la répudie?* Mais voici ce que Jésus leur répondit : *Si Moïse vous a permis de quitter vos femmes, c'est à cause de la dureté de votre cœur; car cela n'a pas été ainsi dès le commencement : Ab initio non fuit sic.*

Excellente réponse dont nous pouvons, avec saint Augustin (*Homil.* 33), tirer certaines règles de conduite que je me contente de vous proposer. Les pharisiens, expliquant mal la loi de Moïse, regardaient comme une espèce de commandement ce qui n'était qu'une pure tolérance. *Moïse*, disent-ils, *l'a ordonné : Moyses mandavit;* vous vous trompez, leur répond Jésus-Christ, *il l'a simplement permis : Permisit vobis.* Combien de coutumes abusives que nous regardons comme des lois, et qu'on permet seulement parce qu'on ne peut y apporter d'autres remèdes! Ce que nous faisons est-il commandé, est-il toléré? première règle.

Moïse laissait aux hommes la liberté de répudier leurs femmes quand elles étaient atteintes et convaincues d'infidélité; et les pharisiens, pour satisfaire leurs passions, voulaient étendre cette loi sur quelque cause que ce fût, juste ou injuste : *Quacumque.* Combien de fois nous licen-

(1) Exempla fiunt quæ esse jam facinora destiterunt.... Lenocinante ad vitia publicæ auctoritatis malo (*D. Cypr., epist.* 1).

cions-nous aussi à appliquer, sur les différents objets de nos passions, des coutumes qui ne regardent que certains âges, certains temps, certaines personnes. Ces coutumes, qui pourraient être permises à d'autres, s'étendent-elles jusqu'à nous par rapport à notre état et à d'autres circonstances? Seconde règle.

Les pharisiens faisaient sans scrupule valoir un abus au préjudice des lois primitives de Dieu, et Jésus-Christ leur dit que c'est *à cause de la dureté de leur cœur* que Moïse a usé envers eux de cette condescendance. Combien, de même, nous permettons-nous d'abus au préjudice des lois fondamentales de l'Evangile, abus que nous croyons comme consacrés par un long usage; abus qui marquent notre dureté ou notre délicatesse, et qui, par conséquent, ne nous excuseront pas devant Dieu! troisième règle.

Enfin, et c'est principalement par celle-ci que nous pouvons juger si nos coutumes sont bonnes ou mauvaises, Jésus-Christ leur dit : Voyez ce qui s'est fait du commencement. *Dieu, qui créa l'homme, les créa mâle et femelle, et ils n'étaient tous deux qu'une seule chair. Vous voulez diviser ce que le Seigneur a uni, mais sachez que cela n'a pas été ainsi dès le commencement · Ab initio non fuit sic.*

Voulez-vous, chrétiens, vivre sans reproche devant Dieu et mettre vos consciences en repos? remontez vers les premiers âges de l'Eglise et voyez ce qui s'y est passé. Il y a des coutumes louables et saintes; il y en a qu'on peut suivre sans scrupule; il y en a même desquelles on ne peut raisonnablement et impunément s'éloigner. La jurisprudence a ses coutumes, la société civile a les siennes, vouloir faire le contraire de ce que font les gens sages, prudents, intègres, ce serait s'écarter des voies communes pour prendre des sentiers détournés. *Interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona, et ambulate in ea.*

Mais il y a des coutumes que ni la droite raison, ni l'utilité publique, ni le bon ordre des Etats, ni certaines nécessités de la vie n'ont jamais introduites; coutumes qui viennent tantôt d'une populace aveugle, tantôt d'un déréglement de mœurs, tantôt de pernicieux exemples, tantôt d'un reste de paganisme, tantôt de certaines dispenses fatales à ceux qui les ont accordées, inutiles à la justification de ceux qui s'en servent.

Pour en juger sainement, regardez ce qui s'est fait autrefois et ce qui se fait encore aujourd'hui; ce qui s'est passé dans ces siècles heureux où les lois de l'Evangile étaient observées, et ce qui se passe dans ces malheureux temps où l'on se donne la liberté de les violer. Comparez les chrétiens anciens avec les chrétiens modernes, et quand vous verrez, selon la règle de Jésus-Christ même, qu'on ne fait pas ce qui se faisait dès le commencement, dites que ces coutumes sont plus ou moins mauvaises à proportion qu'elles s'éloignent plus ou moins de la pratique des premiers temps. *Ab initio non fuit sic*

Que font les chrétiens modernes? ils s'abandonnent pour la plupart, durant ces jours, à tous les désordres de leurs passions; vin, femmes, jeu, débauches, bal, déguisement, ils mettent tout en usage pour se corrompre; c'est la coutume, c'est ainsi qu'on vit pendant les jours gras. Que faisaient les chrétiens anciens? ils se préparaient au jeûne et à l'abstinence du carême par une vie réglée et pénitente; ils regardaient comme des restes d'idolâtrie ces danses et ces métamorphoses de sexe; ils donnaient aux pauvres ce qu'ils s'épargnaient de leurs divertissements, et, s'ils se réjouissaient, c'était comme le souhaitait saint Paul, *au Seigneur, avec une modestie* et une frugalité édifiante. *Ab initio non fuit sic.*

Que font les femmes mondaines? il y en a de vertueuses et de sages; mais les autres, pour la plupart joueuses, fainéantes, vaines, immodestes, s'appliquent plus à l'ornement de leur corps qu'à l'éducation de leurs enfants et au bon ordre de leur ménage; étudiant moins les règles de l'Evangile, de la pudeur et de l'honnêteté chrétienne que l'usage de mille ornements vains et inutiles.

La meilleure partie de la journée se passe à une toilette où il n'y a point de miroitier, brodeur, parfumeur, miniaturier, chimiste, pharmacien, vendeur de liqueurs, orfèvre, joaillier, perruquier, rubanier, mercier, sans parler des habits, qui n'ait fourni quelque pièce de sa profession. Quelle inutilité! quelle perte de temps! Quelle vanité pour habiller une femme, et quelquefois une telle femme qui, si son père, ou son mari, ou son oncle n'était point sorti de son village, aurait été habillée tous les jours en une demi-heure de temps (*Caractères tirés de l'Ecriture sainte et appliqués aux mœurs de ce siècle, pag.* 446). Le reste de la journée se passe à quoi? Dieu le sait et les gens de bien en gémissent : en visites inutiles, en promenades, en conversations de galanterie ou de médisance, en commerce de différents sexes..... avec tout cela on se croit innocent. Quel mal y a-t-il là-dedans? dit-on, c'est la coutume, c'est ainsi qu'on en use aujourd'hui. Quel mal? le voici; écoutez Jésus-Christ qui vous dit : *Cela n'était pas ainsi dès le commencement · Ab initio non fuit sic.*

Les femmes des anciens temps demeuraient, la meilleure partie du jour, renfermées dans leurs maisons, ou fréquentaient les lieux saints : tantôt appliquées aux devoirs de leur religion, tantôt, comme la femme forte, aux besoins de leur ménage et au bon ordre de leur famille, *se donnant ce qui était nécessaire à leur condition et à leur âge, les riches étoffes et le beau linge; mais laissant aux têtes éventées, l'usage de toutes les parures vaines et sensuelles, le ridicule soin de se faire un visage de pièces rapportées en blanc, en rouge, et en noir. Par là elles s'attiraient la confiance de leurs maris et les bénédictions de leurs enfants* (*Ibid., pag.* 63). Une bonne et sage économie, une grande étendue de soins, une louable dextérité aux ouvrages de main, voilà ce qui les rendait

recommandables aux yeux de Dieu et des hommes (*Caractères tirés de l'Ecriture sainte et appliqués aux mœurs de ce siècle, pag. 44*). On ne voyait point pour lors, comme on voit aujourd'hui en beaucoup de maisons, deux tables, deux lits, deux cœurs, deux maîtres : *Ab initio non fuit sic.*

Que font quelques abbés et quelques ecclésiastiques d'aujourd'hui, et que faisaient les abbés et les ecclésiastiques d'autrefois? Il y en a encore aujourd'hui, comme autrefois, d'une vie irréprochable et sainte, tels que Dieu et les canons de l'Eglise les demandent. Mais n'y en a-t-il point dont on puisse dire ce que disait saint Bernard : *O abbas, et abbas!* O abbé, et abbé (*D. Bern. serm. de S. Benedicto*)! Abbés anciens, abbés modernes, ecclésiastiques anciens, ecclésiastiques modernes! Quelle monstrueuse différence! mais laissons-les là, dit saint Bernard : En vain leur parlerais-je, ajoute ce Père : ou ils ne liront pas mes écrits et mes lettres, ou s'ils les lisent, ils s'emporteront contre moi, au lieu de se fâcher contre eux-mêmes.

Il est donc constant, messieurs, que les coutumes abusives ne vous excusent jamais devant Dieu ; bien loin de cela, elles vous rendent en une infinité de rencontres, plus criminels et plus blâmables : *Nulla venia, sed major accusatio.*

Oui, plus criminels et plus blâmables, par les remords de votre conscience que vous étouffez, par les remontrances des gens de bien que vous méprisez, par les exemples des personnes plus sages et plus réglées que vous, dont vous faites peu de cas, par l'abus de la sainte parole que vous écoutez sans fruit, et aux pressantes sollicitations de laquelle vous vous endurcissez. Car il est bien difficile que, suivant de pernicieuses coutumes, vous ne sentiez quelques reproches intérieurs, et que vous ne vous disiez quelquefois que vous vous éloignez du bon chemin. Il est bien difficile que vous ne soyez quelquefois touchés de la vie édifiante de certaines bonnes âmes qui ne tombent jamais dans ces désordres publics, ou si vous ne sentez au dedans de vous aucune de ces salutaires impressions, craignez, mes frères, craignez d'être abandonnés de Dieu, rien, selon le même saint Bernard, n'étant plus fatal qu'une conscience mauvaise et tranquille.

Oui, plus criminels et plus blâmables, si pouvant aller au-devant du mal et y apporter par une vie réglée quelque remède, vous l'autorisez par votre indolence ou par vos mauvais exemples. Oui, plus criminels et plus blâmables, si à ce trésor d'iniquité (car c'est ainsi que saint Chrysostome appelle les mauvaises coutumes), vous ajoutez vos péchés personnels qui les grossissent; si au lieu de contribuer à reformer des désordres publics, vous les augmentez par les vôtres; si en disant toujours, je ne fais que ce que plusieurs autres font, vous empêchez la conversion de ceux qui retourneraient à Dieu, s'ils vous voyaient changer de vie et de maxime.

Il n'y aurait point de païen, disait autrefois saint Jean Chrysostome, si nous vivions comme de vrais chrétiens sont obligés de vivre (1). Non, il n'y aurait point de hâte si sauvage qui ne se retirât dans la bergerie de l'Eglise, si nous l'y conduisions par nos bons exemples. Si nous étions comme saint Paul, si, comme ce grand apôtre, nous vivions d'une manière sans reproche devant les hommes, évitant la compagnie des méchants, et nous rangeant du parti de ceux qui aiment la saine doctrine et la vraie vertu, que de mondes entiers ne pourrions-nous pas attirer après nous, puisqu'il y a aujourd'hui plus de chrétiens qu'il n'y a de païens?

Dans les autres professions un seul suffit pour faire cent disciples. Comme donc il y a tant de maîtres dans la religion où nous sommes, il faudrait qu'il y eût beaucoup de disciples, personne cependant ne vient à nous, pourquoi cela? C'est que ces disciples jetant les yeux sur leurs maîtres, et les païens s'apercevant que nous désirons et que nous fuyons les mêmes choses qu'eux, il est impossible que, suivant aveuglément tant de mauvaises coutumes et de pernicieux exemples, nous travaillions à leur conversion.

Telles étaient les plaintes de ce grand homme contre les chrétiens charnels et déréglés de son temps ; mais quelles seraient celles qu'il aurait sujet de faire aujourd'hui, s'il voyait ces désordres sans nombre et ces coutumes abusives qui ont presque inondé tout le christianisme? Du commerce impur des enfants de Dieu avec les enfants des hommes sont autrefois sortis des géants, des monstres de nature et d'impiété, qui attirèrent sur la terre un furieux déluge : aujourd'hui, le dirai-je? de l'amour déréglé que les chrétiens consacrés à Dieu par les vœux de leur baptême ont pour les jeux, les vanités, les divertissements, les pompes et les débauches du siècle, se forment mille monstres de luxe, d'orgueil, d'impureté, dont le fatal emploi est d'attirer un nouveau déluge de crimes, de détruire les lois les plus saintes, et d'en établir de tout opposées : *Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum, et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum* (*Psal.* CV).

Flattez-vous après cela de votre prétendue innocence, vous qui grossissez ce déluge d'iniquités, vous qui attendez que le monde change de coutumes, au lieu de l'obliger vous-mêmes à se changer par le mépris que vous devez en faire, ou l'aversion que vous en témoignerez : vous qui dites qu'il faut que les autres cessent de faire ce qu'ils font, afin de vous conformer à leurs exemples, au

(1) Nemo gentilis esset, si nos ut oportet christiani esse curaremus. Nemo tam fera esset bellua, quæ si tales nos videret, non statim ad veræ religionis cultum accurreret. Si qualis Paulus tam multos ad Dei attraxit notitiam, omnes essemus hujusmodi, quot terrarum orbes attrahere et ipsi possemus? Plures enim christiani quam gentiles sunt. In actibus religionis centum simul pueros unus docere sufficit; hic autem cum plurimi sint magistri, ideoque discipuli multo plures esse debeant; nullus tamen accedit, nullus attrahitur. Cum enim discipuli doctorum semper vitam intueantur, eadem serum nos appetere, et fugere, et reprehensibilem christianorum vitam videntes, etc. (*Chrys. homil. 2 in Epist. I ad Timotheum*).

lieu de les détourner de leurs mauvaises voies par la bonne que vous leur montrerez ; vous qui prenez garde aux extravagances d'un libertin, sans faire réflexion sur ce que Dieu vous commande ; vous qui, peut-être moins vicieux que les autres, mais toujours coupables, avez la témérité de vous comparer, non avec ceux qui vivent mieux, mais avec ceux qui vivent encore plus mal que vous : *Attendis quid alius faciat, non quod Dominus te facere jubeat ; metiris te comparatione pejoris, non vita melioris.*

Dites donc qu'un criminel est absous de ses crimes, quand il allègue un grand nombre de complices, et qu'il en désigne d'autres encore plus coupables que lui ; dites donc qu'un sujet ne mérite pas d'être puni, quand il transgresse les lois fondamentales de l'Etat, pour vivre à son caprice et commettre des injustices sans nombre, s'il en montre d'autres qui sont coupables de lèse-majesté.

Détournez, mes frères, détournez de vos yeux de si pernicieux modèles. Suivant de mauvaises coutumes, vous êtes sans excuse, et en plusieurs rencontres plus coupables : vous venez d'en voir le danger, voici à présent l'intérêt que vous avez, et les moyens que Dieu vous offre pour les combattre.

SECOND POINT.

Ne se laisser point aller au conseil des méchants, ne se point asseoir dans une chaire infectée de peste ; au contraire, mettre toute son affection en la loi du Seigneur, et la méditer jour et nuit, c'est là le grand moyen de se faire une bonne conscience ; et ce que le roi-prophète appelle dès cette vie un grand bonheur : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit : sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte* (*Psalm.* I).

Suivre de mauvaises coutumes, c'est aveuglement et faiblesse, et c'est ce que David appelle *se laisser aller au conseil des méchants et s'arrêter dans la voie des pécheurs ;* en inspirer aux autres de mauvaises, par le crédit qu'on leur donne ou par la contagion de ses exemples, c'est malice et scandale, et c'est ce qu'il appelle *s'asseoir dans une chaire infectée de peste ;* mais opposer à ces maudites coutumes la loi du Seigneur, loi pure et sans tache, loi fidèle et sainte, qu'on médite jour et nuit, pour en faire une règle sûre de sa conduite ; c'est travailler sérieusement au repos de sa conscience et se procurer un vrai bonheur : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* Comprenez bien, je vous prie, le sens de ces paroles.

Se laisser aller au conseil des méchants, c'est, dit saint Hilaire, les suivre comme pas à pas, recevoir d'eux la règle de vie qu'on observe, les regarder comme des guides fidèles, sur les traces desquels on marche, s'arrêter quand ils s'arrêtent, avancer quand ils avancent, reculer quand ils reculent, faire ce qu'ils font, s'attacher à eux, comme à de bons modèles, les choisir pour ses conseillers et ses directeurs, à l'avis desquels on se soumet dans les affaires qu'on entreprend. Or, qui ne voit à quel danger on s'expose, quand on se laisse aller à de tels conseils, l'intérêt et l'obligation qu'on a d'en suivre de tout opposés, pour se faire une bonne conscience et acquérir de vraies vertus?

Chaque état, chaque âge, chaque sexe a ses conseils et ses lois, dont se sont formées ces pernicieuses coutumes, et ces abus publics qu'un long usage n'a que trop autorisés. Divertissons-nous, buvons, jouons, mangeons, ne nous refusons aucun plaisir : voilà les conseils et les lois des jeunes gens.

Prenons à toute main, faisons fortune à quelque prix que ce soit, prêtons notre argent à de gros intérêts, accumulons usures sur usures, réduisons nos débiteurs dans l'impuissance de nous payer, afin de faire décréter leurs biens, altérons nos marchandises, pillons le peuple, profitons des mauvaises années qui seront pour nous les meilleures, si nous faisons de gros magasins de blé, de vin, d'huile, de laine et d'autres denrées, afin de vendre à tel prix qu'il nous plaira, ce que nous aurons mis en réserve ; pourvu que nous puissions nous sauver de la sévérité des édits, et nous échapper à la vigilance des ministres et des magistrats, ne nous mettons pas en peine du reste ; tels et tels, autrefois valets et misérables, sont à présent de gros seigneurs : voilà les conseils et les lois de la plupart des marchands et des gens d'affaires. Or, sans entrer dans un plus long détail, le grand moyen d'être véritablement heureux est de *ne se pas laisser aller aux conseils de ces méchants*, et de ne pas suivre de si abominables coutumes.

Il y en a d'autres qui les autorisent par leurs exemples : tels sont ceux qui, soit par leur crédit, soit par leur mauvaise doctrine, soit par un libertinage ouvert, sont ces docteurs assis dans une chaire infectée de peste, d'où ils font des leçons d'impiété à tous ceux qui les écoutent. Si on se livre au déréglement de ses passions, si on permet à ses sens tout ce qu'ils souhaitent, si dans les affaires qu'on entreprend, on regarde moins ce que Dieu défend, que ce qui est utile à sa fortune ou à ses plaisirs ; s'il n'y a presque plus de pudeur et de modestie dans les filles, de bonne foi dans le commerce, de justice dans le barreau, d'union dans les communautés, de fidélité dans les mariages : si l'on voit tant de simonies et de confidences parmi les ecclésiastiques, tant de malversations chez les financiers, tant de mensonges et de parjures chez les artisans ; si le corps de l'Eglise n'a presque plus de santé depuis les pieds jusqu'à la tête, ne nous en étonnons pas, mes frères, c'est à ces maîtres d'iniquité, qu'on peut attribuer la principale cause de ces désordres. Ces aveugles conduisent d'autres aveugles, et tombent ensemble dans le précipice, les vieillards avec les jeunes gens, les maîtres avec les valets, les grands avec le peuple, les ecclésiastiques avec les laïques, les

pères et les mères avec les enfants : *Heureux celui qui ne se laisse pas aller au conseil des impies, qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied point dans ces chaires infectées de peste : Beatus vir*, etc. L'ordre de ces paroles renferme, dans la pensée de saint Augustin, un grand mystère : *Abiit, stetit, sedit.*

La compagnie des méchants est presque inévitable : heureux le solitaire qui, par ses vœux et sa clôture, en est séparé: *Beatus vir qui non abiit.* Dans la nécessité qu'il y a d'être à la compagnie des méchants, avec lesquels on vit, on converse, on partage les biens et les maux communs de la société civile, heureux celui que l'alliance, l'amitié ou la même habitation n'engage pas dans leurs désordres : *Et in via peccatorum non stetit;* mais heureux préférablement à tous les autres, heureux celui qui ne s'assied pas avec eux, qui ne goûte pas leurs mauvaises manières, qui ne se plaît pas à leurs maximes, qui ne se fait pas une habitude et une loi d'adhérer à leur jugement, qui hors du monde, quoiqu'il soit au milieu du monde, est toujours à leur égard comme un étranger, éloigné de leurs pernicieuses coutumes; semblable à ces mères-perles qui, tout environnées d'eau salée, ne reçoivent et ne se nourrissent que des plus pures rosées du ciel. Mais quelle apparence, quel moyen ! Ne sortons pas de notre évangile pour l'apprendre.

Jésus-Christ étant près de Jéricho, un aveugle qui demandait l'aumône sur le chemin, ayant appris que c'était Jésus de Nazareth qui passait par là, se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Quelques reproches que les troupes, dont les autres allaient devant et les autres suivaient Jésus-Christ, lui fissent de son indiscrétion, et quelque silence qu'elles voulu sent lui imposer, il redoubla sa voix, et cria encore plus fortement : Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi !

De toutes ces circonstances, saint Augustin en tire une moralité très-propre au sujet que je traite (*D. Aug., serm.* 18, *de Verbis Domini*). Dans ces engagements de société où nous vivons, tantôt avec des libertins déclarés, tantôt même avec de certaines gens, qui, sous un air dévot, n'ont rien moins qu'une dévotion solide, nous en trouvons beaucoup qui nous opposent d'anciennes coutumes, qui, à leur sens, n'ont rien de mauvais. Il y a de l'excès, disent-ils, dans la vie que vous menez, et vous faites beaucoup plus qu'il ne faut. Nous autres, qui sommes moins rigides, en sommes-nous moins chrétiens? n'avons-nous pas une âme à sauver comme vous? la crainte des supplices éternels, l'espérance d'un bonheur sans fin est-elle autre pour vous que pour nous? Vivez donc comme nous et comme nos prédécesseurs ont vécu.

Tels sont les discours séducteurs de ces hommes qui marchent avec Jésus-Christ, et qui ne suivent rien moins que la doctrine et la morale de Jésus-Christ; ils vous empêchent de crier, et vous insultent quand vous le faites; mais comme ils sont en grand nombre, et qu'ils se proposent pour modèles, faut-il que vous les écoutiez? Non, répond saint Augustin, il faut qu'imitant la conduite de l'aveugle de Jéricho, vous vous adressiez à Jésus-Christ, et que vous lui disiez avec plus de force encore et de persévérance qu'auparavant : Jésus de Nazareth, ayez pitié de nous !

Je sais, ce sont les paroles de saint Augustin, que non-seulement les mauvais chrétiens, mais encore ceux qui ne sont que tièdes, s'opposent aux gens de bien qui s'étudient à marcher dans la voie étroite, et à garder les commandements de Dieu. Cette populace qui marche avec Jésus-Christ ne veut pas qu'on crie après lui, ni qu'on lui demande ces yeux spirituels avec lesquels on discerne sa loi des mauvaises et pernicieuses coutumes du siècle. Mais c'est pour cela même qu'il ne faut pas cesser de crier, sans déférer à l'autorité de ces faux frères, qui, marchant avec le commun des chrétiens, empêchent ceux qui sont touchés d'un désir sincère de leur salut de s'acquitter de leurs devoirs.

Pourquoi, mon frère (c'est toujours saint Augustin qui parle), pourquoi voudriez-vous vivre selon les maximes du grand monde qui vous empêche en passant de crier? Pourquoi au contraire, rebuté de cette populace incommode et téméraire, ne voudriez-vous pas vivre et vous conformer aux exemples de Jésus-Christ qui marche devant vous? On se moquera de votre simplicité, comme on se moqua de l'aveugle; on blâmera vos manières d'agir, on vous sollicitera de suivre celles du siècle, on vous arrêtera, si l'on peut, dans vos bons desseins; mais courage, mon frère, courage, ne laissez pas de crier jusqu'à ce que Jésus-Christ vous entende.

Ces cris mêmes ne suffisent pas; voici un dernier moyen, mais moyen sûr et efficace, pour vivre sans tache au milieu d'une nation que de mauvaises coutumes ont pervertie. Le saint prophète qui a appelé *Heureux celui qui ne se laisse pas aller au conseil des méchants, qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs et qui ne s'assied point dans une chaire infectée de peste*, ajoute immédiatement après qu'il faut qu'*il mette toute son affection en la loi du Seigneur, qu'il l'aime et qu'il la médite.*

Les commandements de Dieu et les traditions humaines, la loi du Seigneur et les coutumes d'un siècle perverti sont bien différentes. Elles se combattent et se détruisent l'une l'autre. Quand la loi trouve de fidèles et de zélés observateurs, des coutumes profanes n'ont plus de crédit, et dès que cette loi est négligée, les mauvaises coutumes prennent sa place. Ne se règle-t-on plus sur les ordonnances de Dieu? n'étudie-t-on plus ses saintes volontés? l'abus s'érige enfin en titre de droit, et pour me servir des expressions de l'Ecriture, *Les vérités divines sont diminuées*, mutilées, affaiblies : *La loi du Tout-Puissant est déchirée.*

Quelle loi cependant ! *Loi* de vérité, et *qui est la vérité* même : Loi qui purifie ce qu'il y a d'impur, qui soutient ce qu'il y a de faible, qui éclaircit ce qu'il y a d'obscur, qui redresse ce qu'il y a de tortu, qui aplanit ce qu'il y a de raboteux, qui guérit ce qu'il y a de malade, qui porte partout, quand on l'a méditée et quand on l'observe, des paroles de vérité et de vie : Loi donnée au milieu des éclairs et des tonnerres sur la montagne de Sinaï, expliquée, accomplie, annoncée par Jésus-Christ dans la plénitude des temps, prêchée par les apôtres, scellée du sang d'une infinité de martyrs, autorisée par les suffrages des plus savants hommes de leur siècle, pratiquée et perpétuée malgré la rage des tyrans, la puissance des princes idolâtres, la ruse des politiques, le raisonnement des sophistes, les contradictions et les persécutions des pécheurs; Loi, mes frères, si vous la méditez bien et si vous la mettez dans votre cœur, qui vous servira de bouclier pour vous couvrir, d'armure pour vous défendre, d'appui pour vous soutenir, de conseil pour vous diriger, de maître pour vous instruire, de guide pour vous conduire aux portes de la bienheureuse éternité.

Mais, hélas ! qu'arrive-t-il ? à cette loi si pure, si sainte, si salutaire, vous opposez de maudites coutumes qui, comme dit Tertullien (*De velandis Virginibus*), ne doivent leur origine et leur établissement qu'à l'ignorance des uns, qu'à la simplicité des autres, qu'aux illusions et aux égarements de ceux qui, s'étant trompés les premiers, trompent ensuite et engagent dans le désordre ceux qui les suivent. Nous imitons ceux que nous voyons, ceux qui nous voient, nous imitent, tantôt copies, tantôt modèles, tantôt pervertissant nos frères par nos exemples, tantôt nos frères nous corrompant à leur tour, par un flux et reflux de pernicieux usages.

C'est là ce que saint Bernard appelle une violence que nous souffrons et que nous nous sommes volontairement attirée par la dépravation de nos mœurs (*Bern. in Cantica*). C'est là ce que David appelle *un habit de malédiction* (*Psal.* CVIII), dont nous nous revêtons et dont rarement nous nous dépouillons : *Une eau qui est entrée jusque dans notre âme* pour la corrompre, *une huile qui s'est glissée jusque dans nos os, une ceinture qui nous tient liés les uns aux autres.*

C'est là ce que saint Augustin appelle une seconde nature que nous avons comme entée sur la première, un poids ajouté au malheureux penchant de notre chair, un second vice qui vient de nous et qui fortifie celui de notre origine, une volonté de fer qui nous serre et qui nous maîtrise, un esclavage auquel nous nous assujettissons non-seulement sans inquiétude et sans résistance, mais même avec plaisir, tant il nous est devenu familier, et par notre dépravation personnelle, et par celle d'une infinité d'autres auxquels nous sommes ravis de nous conformer. (*D. Aug. lib.* VIII *Conf. c.* 5; *Sermone* 45, *de Tempore et enarratione in Psal.* L).

N'est ce pas pour soutenir et faire valoir cette coutume, que l'ignorant rapporte ses vaines traditions, que le savant médite des gloses et des exceptions frivoles à la loi, que le relâché cherche des dispenses, que l'opiniâtre qui se sent convaincu par la raison, s'en tient à ce qu'il voit faire, combattant pour des désordres approuvés, afin que leur usage excuse sa mauvaise vie ?

N'est-ce pas pour autoriser cette coutume, que s'élèvent tous les jours de doux et d'indulgents patrons, qui donnent du crédit au vice, jusqu'à le défendre et le canoniser dit saint Cyprien (1); comme si ce n'était pas assez de s'excuser du mal que l'on fait, et qu'il fallût se persuader ou persuader aux autres qu'il n'y a point de mal ? Désordre si fatal, que les plaies des pécheurs en deviennent par là incurables, puisqu'on ne peut guérir une maladie qu'on ne connaît pas pour maladie, ni arrêter un abus qu'on ne prend pas pour un abus, par rapport à une infinité de gens qui lui donnent leur consentement et leurs suffrages.

A cela quel remède ? je n'y en vois guère, si ce n'est d'opposer à ces pernicieux usages, la loi de Dieu, qu'on médite, qu'on lit, qu'on consulte, qu'on met et qu'on cache dans son cœur, afin que par rapport à ce qu'elle commande et à ce qu'elle défend, à ce qu'elle permet et à ce qu'elle condamne, à ce qu'elle loue et à ce qu'elle blâme, on se fasse une bonne conscience et qu'on ne s'écarte jamais de son devoir : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.*

Loi divine, brillez donc à nos yeux, et réglez nos pas dans ces routes difficiles où nous sommes obligés de marcher. Sans vous on ne trouvera dans le monde qu'un amas confus de funestes coutumes ; le larcin en sera toléré comme chez Théodore, les vices honteux de la chair y seront permis comme chez Lycurgue, les mariages y seront confondus avec les couches impures comme chez Platon, les vengeances y seront autorisées comme chez les Romains, la volupté y règnera comme chez Epicure, l'orgueil et une fausse insensibilité y aura du crédit comme chez les Stoïciens. En un mot sans vous, nous aurons les vices des païens, et nous n'aurons pas même ces vertus morales et civiles dont ils se faisaient tant d'honneur.

Loi divine, nous ferons donc pour notre sanctification et pour le repos de nos consciences, ce que firent Esdras et Néhémie, qui vous lisaient et qui vous expliquaient, à un peuple docile, quand les faux enfants d'Israël s'abandonnaient aux erreurs et aux abominations des étrangers. Nous laisserons errer au gré de leurs passions ces insensés de nos jours, pendant que nous

(1) Non desunt vitiorum assertores blandi, et indulgentes patroni qui vitiis auctoritatem præstent. Unde non jam vitiis excusatio, sed auctoritas datur ; nullum enim malum difficilius exstinguitur, quam quod faciles reditus habet, dum et multitudinis consensu asseritur, et excusatione blanditur (*D. Cypr., lib. de Spectaculis*).

aurons recours à vous, pour nous instruire de nos devoirs. Nous ferons ce que fit Josias, qui, prenant entre les mains le Deutéronome que le saint prêtre Elchias lui avait envoyé, pleura amèrement de voir que les superstitions païennes et des ouvrages profanes avaient ruiné le culte du vrai Dieu à Jérusalem, pendant les règnes de Manassès et d'Amon (IV. *Reg.*, XII).

Pleins de ces bonnes résolutions qui ne peuvent venir que de vous, ô mon Dieu, nous vous dirons ce que vous disait un de vos plus fidèles serviteurs, que votre loi et vos saintes ordonnances seront dorénavant tout notre conseil : *Consilium meum justificationes tuæ* (*Psal.* XI). Nous ne consulterons plus, ni ce point d'honneur qui nous aveugle, ni ces charmes du plaisir qui nous enchantent, ni ces commodités d'une vie douce qui nous amollissent, ni ces fausses maximes du siècle qui nous corrompent, et ces coutumes qui nous entraînent. Nous ne consulterons que votre loi, nous l'aurons devant les yeux, nous l'attacherons à nos bras, nous la lirons à nos enfants et à nos domestiques, nous la mettrons et nous la cacherons dans nos cœurs, nous règlerons sur elle toute la conduite de notre vie; elle sera notre conseil dans nos délibérations, notre asile dans nos tentations, notre guide dans notre voyage du temps à la bienheureuse éternité

SECOND DISCOURS. (1)

Per diem festum solebat dimittere illis unum ex vinctis quemcumque petissent. Erat autem qui dicebatur Barrabas, qui cum seditiosis erat vinctus, qui in seditione fecerat homicidium.

Pilate avait accoutumé de délivrer à la fête de Pâques celui des prisonniers que le peuple demandait. Et il y en avait pour lors un nommé Barrabas, qui avait été mis en prison avec d'autres séditieux, parce qu'il avait commis un meurtre dans une sédition (*S. Marc, ch.* XV).

Ce n'est pas sans une particulière disposition de la Providence, dit Théophilacte (2), que les évangélistes parlant des différentes circonstances de la passion de Jésus-Christ, ont expressément remarqué que les intendants de justice ayant accoutumé de délivrer aux Juifs à la fête de Pâques, celui des criminels qu'ils leur demandaient, ce fut pour ne pas déroger à cette coutume, que Pilate voulait savoir du peuple qui de Barrabas ou de Jésus de Nazareth il mettrait en liberté (*D. Paschasius lib.* XII. *in Matth.*) : coutume juste d'un côté et honorable aux Juifs, puisqu'elle leur faisait connaître, qu'au milieu de leur malheur, il était encore à leur disposition de délivrer en ce grand jour un prisonnier, en mémoire de leur miraculeuse sortie des terres des Egyptiens (*Vide Joseph. de Antiq. judaicis l.* X), mais coutume dont l'abus qu'ils ont fait en la personne de Jésus-Christ, n'a servi qu'à accélérer leur ruine et celle du méchant juge qui les gouvernait.

(1) Ce discours est sur l'Evangile du mardi de la semaine sainte.

(2) Pilatus confugit jam ad consuetudinem; unde ostendit se plus quam æquum erat molliorem; oportebat enim pro veritate periclitari. Itaque dignus est condemnatione tanquam veritatis oppressor (*Theophilactus in Marc.*).

Aveugle et maudite nation, tu l'avais déjà dit que *tu avais une loi et que, selon cette loi, il devait mourir.* Que le comparaison néanmoins du plus innocent de tous les hommes, avec le plus grand de tous les scélérats? de ce grand faiseur de miracles, dont les jours de la vie publique *se sont passés à faire du bien à tout le monde et à guérir ceux qu'on lui présentait*, avec un séditieux et un meurtrier, dont nous ignorerions encore aujourd'hui le nom, s'il ne s'était rendu fameux par l'énormité de ses crimes!

Tu eusses bien voulu, ô Pilate! tirer en faveur d'un homme dont l'innocence t'était connue, quelque avantage de cette coutume; et ce fut pour cette raison que tu proposas Barrabas aux Juifs, dans la pensée qu'ils rougiraient de la proposition que tu leur faisais. Mais un bon juge n'a-t-il pas plus d'égard à l'équité qu'à la coutume, à la protection qu'il doit à l'innocent, qu'au caprice d'une aveugle populace qui, lorsqu'elle fait ce qu'elle veut, ne veut pas ordinairement ce qu'elle doit?

Quelle déplorable faiblesse d'esprit dans Pilate, de délivrer aux Juifs tel criminel qu'ils veulent, parce que c'est la coutume! *Solebat dimittere eis quemcumque petissent.* Quelle horrible corruption de cœur dans ce juge et dans ces peuples! caractères assez naturels de ceux qui suivent de mauvaises coutumes, comme j'espère de vous le faire voir dans les deux parties de ce discours. Pilate contre sa conscience conclut à la pluralité des voix; et parce que tout le peuple crie : *Qu'on crucifie Jésus de Nazareth*, il le condamne à une dure flagellation et à la mort, assez satisfait de lui-même de se laver les mains et de dire, *qu'il est innocent du sang de cet homme juste.*

Vous qui vivez comme les autres vivent, qui parlez comme ils parlent et qui croyez ne faire aucun mal, lorsque, pour ne vous point attirer de fâcheuses affaires, vous vous rangez de leur parti, instruisez-vous de vos devoirs. Faire ce que fait une populace déréglée et suivre de mauvaises coutumes, c'est une grande faiblesse d'esprit; vous le verrez dans mon premier point. Faire ce que fait une populace déréglée et suivre de mauvaises coutumes, c'est encore une plus grande corruption de cœur; j'en apporterai les raisons dans mon second point. Commençons.

PREMIER POINT.

Formez telle idée qu'il vous plaira de ce qui s'appelle dans le monde un esprit fort; dites que c'est un esprit grand, noble, intrépide, qui, résolu de ne rien faire dont il ait sujet de rougir, va d'un pas égal, sans se détourner à droite ou à gauche là où son devoir l'appelle : regardez-le comme un homme qui, se conduisant par des principes d'honneur, se règle sur la vérité et sur la justice, ni attiré par les promesses, ni intimidé par les menaces : ajoutez, si vous voulez, que c'est un homme d'une fermeté extraordinaire, qui aimant mieux servir de modèle, sur lequel d'autres se dressent, que d'en chercher qu'il soit obligé d'imiter, est d'une

vaste étendue de génie, hardi dans ses entreprises, constant dans leur exécution, égal dans l'une et dans l'autre fortune.

Si c'est là l'idée que vous vous formez de ce qui s'appelle esprit fort, je ne doute pas que vous n'en conceviez une tout opposée d'une infinité d'autres qui, comme s'ils n'avaient ni mouvement, ni action propre, suivent aveuglément les différentes impressions qu'on leur donne. Ils sont gais avec les enjoués, taciturnes avec les tristes, réservés avec les sérieux, ardents avec les turbulents, modestes avec les graves, impudents avec les effrontés. Ils marchent, mais c'est par habitude, sans savoir presque où ils vont ; ils jugent, mais c'est moins par leurs propres lumières, que par des yeux et des sentiments étrangers. Semblables à une cire molle, qui quitte sa figure pour prendre celle du cachet qu'on y applique, soit d'un ange, soit d'un démon, soit d'un homme bien fait, soit d'un monstre ; ils se font de même à toutes les formes et à tous les caractères qu'ils reçoivent, indifférents au bien et au mal, ne se conduisant que par routine et au hazard.

Reconnaissez-vous à ces traits la faiblesse d'esprit de ceux dont j'ai à vous parler ? Ils font brusquement et inconsidérément ce qu'ils voient faire aux autres, sans se mettre en peine s'ils font bien ou non : assez bons, ce leur semble, parce qu'ils n'en voient guère de meilleurs, assez contents d'eux-mêmes, parce que, demeurant dans la vie commune qu'ils mènent, d'autres n'avancent pas plus qu'eux dans le chemin de la vertu. Demandez-leur quelque raison de leur conduite, reprochez leur leur tiédeur et leur indolence, ils vous renvoient aux exemples qu'on leur donne : n'étant pas destinés, comme ils disent, à reformer le monde, ils se forment eux-mêmes sur ce monde ; ayant trouvé d'anciens usages tout établis, ils s'y assujettissent et vont bonnement où le plus grand nombre les porte. Qu'en pensez-vous, mes frères ? ce que l'on peut dire de plus doux en leur faveur est de les regarder avec saint Jean Chrysostome, comme des enfants dont l'occupation est de contrefaire ce qu'ils voient.

Le propre des enfants est de suivre le mouvement et les exemples d'autrui : n'ayant ni la dextérité ni l'application nécessaire pour agir d'eux-mêmes, ils s'appliquent à considérer ce que font les grandes personnes, afin de les imiter. Ici, ce sont des commerces de marchands qu'ils représentent, là, ce sont des compagnies de soldats, tantôt des processions de religieux, tantôt des cérémonies d'église, selon les différents objets qui les ont frappés davantage. *Je parlais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant, j'avais des pensées d'enfant* : grand apôtre, c'est ce que vous disiez par humilité de vous-même ; mais c'est ce que nous pouvons dire avec trop de vérité, de ces chrétiens mous et faibles qui ont les défauts des enfants, sans en avoir l'innocence. Leurs paroles sont des paroles d'enfant, leurs raisonnements et leurs pensées sont des raisonnements et des pensées d'enfant. Ce qu'ils voient et ce qu'ils imitent, est-il bon, est-il mauvais ? ils ne portent par leurs réflexions jusque-là, ce leur est assez de faire, autant qu'ils le peuvent, ce que l'on fait en leur présence.

Confondez-vous d'en agir d'une manière si basse et si puérile, vous qui ne vous réglez que sur des coutumes profanes, que même les honnêtes gens, selon le monde, condamnent. N'est-ce pas avoir un esprit d'enfant, un esprit mou, faible, irrésolu, de se former sur de mauvaises copies, sans vouloir être soi-même modèle, ou en choisir de parfaits et dignes d'être imités ?

Il en est à peu près dans la morale comme dans les arts. Un ouvrier est bien faible dans sa profession, quand il n'en observe pas les règles par soi même et qu'il ne s'attache qu'à en imiter d'autres dont on fait très-peu de cas. S'il avait un vrai désir d'exceller, il se formerait des idées qui lui seraient propres, ou s'il s'arrêtait aux ouvrages d'autrui, il chercherait les meilleurs maîtres qu'il s'efforcerait d'égaler. Voilà dans la morale ce que ferait aussi un homme que le soin de sa réputation et de son salut toucherait. Tient-il une autre conduite ? c'est un esprit faible, bas, rampant, qui imite ce qui ne mérite pas d'être imité, qui, considérant uniquement ce qui frappe ses sens et flatte sa nonchalance, ne prend pour règle de sa vie que de misérables et défectueux modèles.

David et saint Paul nous ont de deux sortes d'hommes, deux portraits bien différents. Il y en a qu'ils nous représentent comme des gens *enracinés dans la charité et établis solidement dans la vertu. In charitate radicati et fundati.* Comme ils ont jeté de profondes racines, rien ne les renverse. *Ce sont des arbres* qui, *quoique* plantés sur le bord des eaux, résistent cependant aux inondations, *et portent leurs fruits en leur temps.* Ce sont ces âmes fortes qui se moquent des vaines coutumes du siècle et qui les méprisent. Ce sont ces esprits bien faits qui, *s'éloignant du conseil des impies et des voies des pécheurs, étudient la loi du Seigneur dans laquelle ils mettent toute leur affection.* Ils peuvent bien être ébranlés, mais enracinés aussi avant qu'ils le sont, et aidés des grâces d'en haut, rien n'est assez fort pour les renverser. Le torrent de la coutume du siècle, comme parle saint Augustin, ces eaux courantes sur les bords desquelles ils sont par les nécessités communes de la vie et la servitude de leurs emplois, peuvent bien gronder autour d'eux ; mais ils tiennent toujours si fermes, qu'ils conservent leurs feuilles mêmes, sans qu'*aucune d'elles tombe : tout ce qu'ils font leur réussit* par les bénédictions que Dieu y répand.

Il n'en est pas ainsi des méchants, ajoute ce saint prophète, *il n'en est pas ainsi : Non sic impii, non sic* (*Psal.* 1). *Semblables à la poussière* que le vent emporte de dessus la terre, ils sont les jouets du démon et du monde auxquels ils obéissent aveuglément. Les coutumes du siècle comme de rapides torrents, les entraînent : flottant comme

des enfants qui vont d'un pas chancelant où on les mène, ils se laissent emporter au vent de l'erreur et du mensonge. N'ayant pas de stabilité en Dieu qui est *la terre des vivants*, tout ce qui les agite, les emporte; aujourd'hui une mode, demain une autre; aujourd'hui un plaisir, demain un autre: marchant à proportion qu'on les remue, se relevant quelquefois, mais retombant aussitôt par leur faiblesse et leur inconstance. Vous les connaissez, ces justes, ô mon Dieu, vous approuvez, vous favorisez, vous bénissez leurs voies; mais à l'égard de celles de ces méchants qui flottent au gré du vent du siècle, vous nous dites *que ces voies et eux périront: Novit Dominus viam justorum, et iter impiorum peribit* (*Psal.* 1).

Je n'en disais donc pas assez, quand je me contentais de regarder comme des gens d'un faible et petit esprit ceux qui obéissent aux coutumes du siècle: je devais les regarder après le Saint-Esprit, comme des insensés qui ont perdu le bon sens, comme des gens à qui la tête tourne, qui vont à tâtons et au hasard, qui trouvent partout des pierres d'achoppement, contre lesquelles ils heurtent et se blessent dangereusement, comme des malheureux qui, après leur tournoiement et leur vertige, périront dans leur folie.

Si vous m'en demandez la raison, j'en trouve deux chez saint Grégoire. C'est que, se réglant sur les coutumes du siècle, ils ne craignent pas ce qu'ils devraient craindre, et qu'ils craignent ce qu'ils ne devraient pas appréhender. Faiblesse d'esprit, que tu es déplorable! mais en même temps que tu es funeste!

Ce sont, dit ce savant pape, *des races de vipères* (c'est-à-dire, dans le sens de saint Jean-Baptiste qui appelait ainsi les Juifs), de méchants enfants qui, imitant les actions criminelles de leurs aïeux, se corrompent et se perdent à leur imitation. Les pères avaient demandé des dieux qui marchassent devant eux, des idoles qui, n'ayant point de mouvement propre, avaient besoin des épaules étrangères pour être portées: *Fac nobis deos qui nos præcedant.* Et les enfants par une autre espèce d'erreur et de folie, demandent pour guides des coutumes profanes, sur lesquelles ils se réglent, et à la faveur desquelles ils marchent. Malheureux pères, vous les aurez, ces idoles, puisque vous les voulez; mais sachez que je suis *un Dieu jaloux*, leur dit le Seigneur, et *que si vous avez au dedans de vous de nouvelles divinités*, vous périrez. Malheureux enfants, vous les aurez, ces coutumes qui sont ces lois que vous souhaitez; mais appréhendez de vous damner avec elles. Je vous en avertis, *ces voies larges conduisent à la mort, et il y en a plusieurs qui y marchent. Quam spatiosa via est quæ ducit ad mortem! et multi sunt qui intrant per eam.*

Quel aveuglement dans les pères de s'être crus en assurance en marchant après des idoles qu'ils s'étaient faites! Quel autre aveuglement dans les enfants, de se flatter d'être dans une bonne voie, en suivant des coutumes dont on les avertit qu'elles se terminent à la mort! Si Jésus-Christ vous avait dit que les routes qui mènent au ciel sont des routes battues, et de grands chemins par où marchent plusieurs; allez hardiment, suivez-les, vous répondrais je: combien voyez-vous de gens qui marchent devant vous? combien qui se vengent de leurs ennemis comme vous? combien qui sont immodestes et lascifs comme vous? combien, qui, comme vous établissent leurs maisons sur les ruines de ceux qu'ils volent et qu'ils trompent: *Quam spatiosa via est*, etc. Allez, ne craignez rien en suivant de tels guides. Mais quand par des maximes et des vérités tout opposées, il vous dit *que la porte du ciel est étroite, et que la voie qui y conduit est une voie serrée où l'on va un à un;* quand il vous dit que vous aimez le monde, *et qu'il n'est pas de ce monde*, que vous espérez de vous sauver avec ce monde, et que ce n'est pas *pour ce monde qu'il prie, que les siens seront affligés, et que ce monde se réjouira*, mais que la tristesse des uns sera changée en joie, et les ris des autres en deuil, quel sujet n'avez-vous pas de trembler? et si vous n'appréhendez rien, peut-on voir une plus déplorable et plus funeste faiblesse d'esprit?

Dieu n'a pas égard au grand nombre des hommes, il ne considère que leur sagesse et leur vertu, dit saint Jérôme. Moïse et les enfants d'Israel, qui, captifs dans une terre étrangère, l'adorent en secret, lui sont infiniment plus chers, qu'une troupe innombrable d'Egyptiens, qui s'abandonnent à des coutumes et à des abominations païennes. Les trois cents soldats de Gédéon qui boivent dans le creux de leur main, sont préférés à tout le reste de l'armée, qui, comme des bêtes, boivent à pleine eau dans la rivière. Elie qui, avec une petite poignée de gens, offre ses sacrifices au Seigneur, attire sur ses victimes le feu et les bénédictions du ciel, tandis que celles qu'offre un peuple idolâtre, sont réprouvées; et si les enfants de perdition se noient confusément dans les eaux du déluge, la famille de Noé renfermée dans l'arche, trouve un favorable asile.

Voilà ce que vous devriez craindre, s'il vous restait quelque rayon de raison et de foi; cependant c'est ce que vous ne craignez pas. Aussi tranquilles au milieu d'une nation perverse et des mœurs corrompues, que si vous étiez sûrs de votre salut, *vous faites pacte avec l'enfer*, et sur le point d'y être précipités, vous dormez d'un aussi profond sommeil, que Jonas dans le vaisseau d'où il allait être jeté dans la mer. Que craignez-vous donc? ce que vous ne devriez pas appréhender; les censures et les mauvais traitements des hommes; autre preuve de faiblesse d'esprit qui n'est que trop commune dans notre siècle.

Si cette jeune fille qui voudrait prendre un air plus modeste, si cet homme qui ne demanderait pas mieux que de ne plus fréquenter ces compagnies, avec lesquelles, quoi qu'on lui dise, il prévoit bien qu'il ne fera pas son salut, si les unes et les autres

n'exécutent pas leur dessein, ce ne sont que les bienséances humaines, les manières du monde, les usages communs et pratiqués d'une infinité de gens qui les arrêtent. Ils se trouvent dans le même état que David avouait s'être trouvé, quand il disait qu'il se voyait environné d'une troupe de chiens : *Circumdederunt me canes multi.* C'est-à dire, comme l'explique saint Augustin, d'une infinité d'hommes déréglés qui, comme autant de chiens, aboient, non pour la vérité en faveur de laquelle ils devraient se déclarer, mais pour la coutume qu'ils autorisent et qu'ils défendent : *Non pro veritate, sed pro consuetudine latrantes* (*D. Aug. in Psalm.* XII). Voyez cette bigote, disent-ils, voyez ce faux dévot, comme il fait le réformé, il ne sait pas son monde, il a perdu l'esprit.

Oui, il a perdu l'esprit s'il vous écoute, et s'il suit vos damnables coutumes, mais il l'a sain et entier s'il les réprouve et s'il les condamne. Oui, il a perdu l'esprit, si l'appréhension de vos jugements malins et critiques l'arrête; mais il l'a sain et entier, s'il se réjouit comme David d'être *devenu le sujet de vos railleries et de vos chansons : Factus illis in parabolam, in me psallebant qui bibebant vinum* Oui, il a perdu l'esprit s'il préfère vos pernicieuses lois à son devoir, je dis même plus, qu'il a comme vous le cœur gâté et corrompu.

SECOND POINT

Il est difficile qu'il n'y ait une grande corruption dans le cœur, quand l'esprit est dans le désordre, que l'Ecriture sainte parlant des mauvaises pensées et des erreurs dans lesquelles tombent les impies, elle n'en attribue la *cause qu'à la malice de leur cœur qui les a aveuglés.* Ce n'est donc pas assez que les mauvaises coutumes gâtent l'esprit de ceux qui les suivent. Ils ne peuvent s'y assujettir et en faire la règle de leur conduite, qu'ils ne les trouvent douces et agréables; que les trouvant telles, ils ne s'y plaisent et ne les aiment.

Le feu de leurs passions qui *est tombé* sur la partie la plus cachée d'eux-mêmes, *les empêche de voir la lumière* de la vérité; ce qui est public et usité leur semble permis, et la volonté prévenant même l'entendement, se fait un plaisir d'imiter les coupables, quand ils sont en grand nombre, et de suivre le penchant de la corruption de leur nature.

Si nous voulions examiner un peu à loisir ce que font et ce que souffrent les mondains, nous découvririons dans leur conduite des choses si contraires à l'honnêteté, si indignes de la liberté, si opposées à la vraie sagesse, que nous les regarderions comme des fous et des furieux, s'il n'y avait que quelques particuliers qui en fussent coupables, dit saint Augustin (*Lib. de Civitate Dei*, *c.* 10). Le seul nombre de ces insensés nous accoutume peu à peu à leur manière; et comme tout y flatte nos passions, le cœur aveuglé et enchanté se corrompt avec la multitude, et ses plaies sont si profondes, que souvent elles sont incurables.

Cet avare qui aime tant l'argent, serait-il sans componction et sans remords, s'il voyait peu d'usuriers faire valoir le leur à de gros intérêts? Cette fille dont les familiarités et les tête-à-tête font parler tant de gens, aurait-elle aussi peu de pudeur qu'elle en a, si la coquetterie et le libertinage étaient moins communs? Ce plaideur qui multiplie ses chicanes avec tant d'impunité et de malice dans une cause douteuse, userait-il de tant de détours et de faux-fuyants, si ce n'était là l'usage le plus ordinaire du palais? Ils aiment les uns et les autres à vivre comme vit le grand monde, ravis de ce que la multitude favorise leurs desseins, et flatte agréablement leurs passions.

Ils font ce qu'Arnobe disait des païens, qui, par une aveugle tradition, recevaient avec plaisir les superstitieuses pratiques de leurs pères, sans examiner si elles étaient bonnes ou mauvaises, trop contents qu'elles passassent de leurs prédécesseurs jusqu'à eux par le canal d'une foi publique. Abus ou non, n'importe, on aime ces abus, on est ravi de les trouver établis, et souvent on serait fâché que les choses eussent été autrement. Plus on voit devant soi d'exemples, plus on se réjouit de se persuader que ces relâchements sont permis, malgré toutes les raisons qu'il y aurait de les condamner. On se soucie peu d'offenser Dieu, quand on ne l'offense pas seul; quelquefois même soit par divertissement, soit par complaisance, sans être flatté ni par l'espérance du gain, ni par le plaisir de la vengeance, on fait le mal qu'on n'aimerait pas, si plusieurs que l'on aime, ne le faisaient. Dès qu'on entend dire de toute part : Allons, faisons; on a honte de n'être pas aussi impudent que ses confrères : *Cum dicitur, eamus, faciamus, pudet non esse impudentem* (*D. Aug., lib.* II *Confess., c.* 9).

O amitié trop ennemie! O trop fatale illusion de l'âme! O trop profonde et trop maligne corruption du cœur! s'écrie là-dessus saint Augustin. *On se fait*, comme les Juifs, *une loi, et selon cette loi il faut que Jésus-Christ meure.* On voudrait bien comme Pilate, l'absoudre, mais le parti de ceux qui crient est trop fort, et on le condamne, comme ce méchant juge, avec le peuple.

Les vérités de l'Evangile, la morale rigide plaisent assez, quand on les entend dans les sermons, ou qu'on les lit dans des livres de piété, mais dès qu'il s'agit de les réduire en pratique, et de se les appliquer à soi-même, on se jette du côté de ceux qui se licencient à les rejeter, on les abandonne et on les méprise, à leur imitation. Quoi que nous disions aux pieds d'un confesseur, quoi que nous fassions en de certains temps pour nous éloigner des voies des pécheurs, dont les coutumes ne nous paraissent pas trop sûres, nous revenons peu à peu sur nos pas, dit saint Jérôme, et par d'autres sentiers d'erreurs, nous reprenons le chemin du grand monde : *Per diversa errorum diverticula ad viam multitudinis revertimur.*

Quelque dure que soit la tyrannie de la coutume, nous lui donnons une injuste pré-

férence dans notre cœur : *Quelque joug que nous impose César, nous l'aimons mieux avoir pour notre roi que Jésus.* Ou si par un subtil détour de l'amour-propre, nous voulons conserver et concilier ensemble ces deux rois, nous donnons à l'un toute l'autorité sur nous, à l'autre de ridicules ornements de souveraineté, un roseau pour sceptre, un faisceau d'épines pour couronne, une casaque déchirée pour manteau royal, un outrageant écriteau pour armes et pour devise : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

J'avoue (et remarquez ceci) que la coutume ôte au péché l'horreur naturelle que nous avons de son énormité ; mais bien loin de cesser par là d'être péché, il en devient quelquefois plus énorme. J'avoue que quand plusieurs le commettent, les exemples d'autrui le rendent plus familier, et qu'il ne fait plus les mêmes impressions de crainte et de honte sur le cœur ; mais bien loin que ce cœur cesse par là d'être méchant, il en est plus corrompu et moins en état de guérir. La corruption est jusque dans les *os* ; qu'on coupe, qu'on taille, qu'on brûle ces parties gangrenées, on n'en sent rien, et ce défaut de sentiment est une plus grande marque de mort que de santé : *Quod putre est et non dolet, non pro sano habendum, sed pro mortuo computandum est*, dit saint Augustin (*lib.* L. *homil.*, *homil.* 28).

Ne nous venez donc plus dire pour excuse, que vous ne faites que ce que les autres font ; je vous répondrai que, bien loin que le grand nombre des coupables vous justifie, il vous rend en un sens plus criminels. Quand quelque officier du prince manque à faire sa charge, si les autres font la leur, on y fait moins d'attention que s'ils y manquaient presque tous. Mais quand l'absence et le défaut de service est général, quand le bon ordre de la maison royale est déréglé, le crime en est plus grand et moins pardonnable.

Il semble qu'ils se soient tous ligués et qu'ils aient comme agi de concert, pour ne se point acquitter d'un devoir indispensable ; et c'est cet esprit de nonchalance ou de désobéissance qui leur attire de plus grandes peines. Diront-ils que leurs confrères ne se sont pas mieux acquittés qu'eux de leurs charges ? Mais c'était en ces sortes de rencontres qu'ils devaient par leur assiduité réparer les fautes d'autrui. Diront-ils que si le prince n'est pas bien servi, il ne faut pas s'en prendre à eux seuls ? C'était précisément à cause de cette négligence commune, qu'il fallait qu'ils eussent plus d'ardeur pour son service, afin de lui marquer, par un surcroît de zèle, combien ils lui étaient fidèles et attachés à sa auguste personne.

C'est ainsi, messieurs, que vous raisonnez dans le monde, et ce raisonnement est fort juste ; mais avez-vous les mêmes sentiments pour Dieu, tirez-vous des infidélités et des mauvaises coutumes d'autrui les mêmes conséquences ? Vous qui dans ces désordres publics devriez prendre son parti et venger sa gloire, ne l'abandonnez-vous pas lâchement comme les autres ? Vous qui, par votre fermeté et votre fidélité devriez lui dire ce que Ethaï disait à David : *Quand tout le monde vous abandonnerait, je ne vous quitterai jamais.* N'êtes-vous pas quelquefois les premiers à autoriser d'injurieux abus par votre exemple, et à leur donner, par vos vices personnels, plus de crédit ?

Craignez, craignez, conclut de là saint Jérôme (*Epist.* XLVIII), que votre jugement ne vous soit rendu avec plus de sévérité par cet endroit ; que la multitude de ceux avec lesquels vous vous êtes licenciés à suivre des coutumes abusives n'augmente votre peine ; qu'étant devenus des pierres d'achoppement les uns aux autres, par une complication d'iniquités ; que vous ayant tendu des piéges par une conspiration réciproque et un surcroît de tentations, on ne vous reproche une plus grande malice, et on ne vous réserve à de plus cruels tourments.

Quand vous viendrez à mourir et à être jugés, serez-vous reçus à dire : J'ai blasphémé votre saint nom, ô mon Dieu, mais les autres le blasphémaient et en faisaient comme moi un ornement de langage ? J'ai volé, il est vrai, et pour faire ma fortune, j'ai par de mauvaises voies ruiné celle des autres ; mais une infinité de gens en usaient de la sorte. J'ai déchiré par de noires médisances la réputation de mon prochain ; mais la médisance était le sel des conversations, et l'agrément des compagnies. J'ai passé en de vaines parures un temps que vous m'aviez donné pour travailler à mon salut, mais c'était la mode et l'usage ordinaire des femmes de mon âge. J'ai fait de votre maison une maison de rendez-vous, je l'ai profanée par mon luxe, mes regards dissolus et mon immodestie ; mais je voulais être regardée comme les autres : en agir autrement, c'eût été me rendre méprisable. Je n'ai pas exactement observé les abstinences et les jeûnes que votre Eglise m'avait ordonnés, mais ne n'étant plus la coutume de jeûner, je ne me donnais pas cette liberté tout seul, une infinité de gens sont encore tombés en de plus grands excès que moi.

Qui ne voit que ces misérables excuses rendent un homme plus criminel, et marquent une plus grande corruption de cœur ? 1° par une désobéissance volontaire aux lois et aux conseils de Dieu qui par la bouche de Moïse vous avait dit : *Gardez-vous bien de suivre une aveugle multitude pour faire le mal, et d'acquiescer au jugement de plusieurs pour vous éloigner de la vérité* (*Exod.* XXIII).

2° Par un grand amas de scandales et de mauvais exemples. Les pernicieuses coutumes ressemblent aux sources des rivières qui, petites d'abord, s'étendent et se fortifient dans la suite. D'autres ont commencé, vous faites ce qu'ils font ; d'autres vous suivront, et ayant contribué de votre côté à grossir ces eaux, vous répondrez devant Dieu des dégâts qu'elles auront faits.

3° Par un plus grand oubli de vos devoirs. Vous accusez vos frères, mais vous deviez vous accuser les premiers, la petite paille

que vous avez remarquée dans leurs yeux, est devenue une poutre qui a crevé les vôtres. Est-ce que leurs péchés deviendront vos vertus, demande saint Jérôme? Est-ce que vous avez lieu de vous consoler de l'énormité de vos crimes par le nombre de vos semblables? *Nam aliorum peccata virtutes tuæ sunt? An malorum tuorum putas solatium, si multos tui similes habeas* (*D. Hieron. Epist.* 48)?

Changez donc de sentiments, si vous voulez que Dieu en ait de plus favorables pour vous, et quand tout le monde, par un libertinage public, se déclarerait contre lui, défendez sa cause et la vôtre. Il n'est pas pour cela nécessaire que vous sortiez du monde ni que vous renonciez aux devoirs de la vie civile; en demeurant avec les méchants, vous pouvez ne leur pas ressembler, participer aux mêmes éléments, mais non pas aux mêmes vices; faire le même commerce, exercer les mêmes professions, et ne pas contracter les mêmes péchés.

On se moquera de vous; mais qu'il vous sera glorieux de souffrir pour une si juste cause les railleries et les imprécations des méchants! On vous dira que tous vos frères mènent une vie opposée à la vôtre, et qu'il est à propos de vous conformer à leurs exemples; mais résistez avec courage à une si délicate tentation; répondez à ces séducteurs ce que le brave Mathatias répondit aux officiers du roi. Je finis par ce bel endroit de l'Ecriture.

Antiochus étant entré à force armée dans Jérusalem, obligea les Juifs de sacrifier aux idoles. Plusieurs ayant lâchement obéi à ses ordres, il crut qu'il pourrait obtenir de Mathatias la même soumission. Un homme de sa part lui vint dire : *Nous savons que vous êtes très-noble et très-considéré dans la ville, vous pouvez, si vous le voulez, vous attirer les bonnes grâces du roi; faites seulement ce que tous les peuples qui sont demeurés dans Jérusalem ont fait; il vous honorera de son amitié, vous et vos enfants; il élèvera votre maison et vous fera de riches présents. — Quoi! moi*, s'écrie Mathatias, en élevant sa voix, afin que le peuple l'entendît : *J'aurais la lâcheté de violer la loi de mon Dieu pour suivre celle des païens! Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus; quand tous les Juifs feraient ce qu'il leur commande, moi, mes enfants et mes frères, nous demeurerons toujours dans l'obéissance que nous devons à la loi de nos pères* (I *Machab.*, II).

Généreux sentiments que vous devez concevoir, paroles saintes et justes que vous devez dire à ceux qui, vous opposant des coutumes profanes et contraires aux lois de Dieu, viendraient avec un air flatteur vous corrompre et tenter votre fidélité. J'aurai pour vous tant de complaisance que vous pourrez souhaiter de moi, tandis que vous ne me demanderez rien où le Seigneur soit offensé. Mais dès qu'il y aura du péché à vous obéir et à vous plaire, jamais, ni votre amitié, ni vos exemples, ni vos promesses, ni vos menaces, ne me feront violer la loi de mon Dieu. Quand tout le monde s'oublierait de son devoir, je ne m'éloignerai jamais du mien; quand tout le monde sacrifierait aux idoles du plaisir et de la fortune, je n'y sacrifierai jamais. La volonté du Seigneur sera la mienne, ses saints préceptes me serviront de règle, et marchant fidèlement dans ses voies, j'espère de son infinie bonté, qu'il aura à la fin de mes jours, quelque égard à l'attachement que j'aurai eu à mon devoir.

D

DETRACTION.

Calomnie, médisance, péchés de la langue, railleries, jugement téméraire, etc.

PREMIER DISCOURS (1).

Nonne bene dicimus, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un homme possédé du démon (*S. Jean, ch.* VIII).

Ne disons plus que l'envie ne va pas toujours aussi loin que la vertu; que la gloire s'élève quelquefois si haut, qu'elle fait perdre haleine à la jalousie et à la médisance qui la suivent; et que, comme il y a un point dans le monde où l'aiguille aimantée change l'inclinaison qu'elle a vers un pôle, pour se tourner vers l'autre, de même il y a dans une vertu constante un certain point qui a la force de changer l'envie en admiration, et les détractions en louanges.

Ce qui se passe dans notre Evangile ne nous permet pas d'avoir ces bons sentiments du cœur humain; et puisque la vertu la plus pure qui fût jamais n'est point exempte des traits de la calomnie et de la médisance, vertus humaines, ne vous attendez pas à un privilége dont celles d'un Dieu n'ont pas joui.

Il en est de la calomnie comme de ce fantôme qu'on feint avoir apparu à un ancien, à qui, en lui présentant une coupe pleine de poison, il dit : Si tu le bois, tu mourras, et si tu ne le bois pas, tu ne laisseras pas de mourir. Les mauvais jugements et la détraction proposent aux hommes une assez semblable alternative : Si tu fais mal, on parlera mal de toi, si tu fais bien, on ne laissera pas d'en dire ou d'en penser du mal.

Mais autant que cette opiniâtreté de la médisance à persécuter la vertu doit être indifférente aux vertueux, autant doit-elle donner de confusion aux médisants, qui ne sauraient rien voir de beau, sans entreprendre de l'obscurcir. On ne regarde d'ordinaire cette médisance que comme un crime de la langue; mais si on en prend bien le caractère, on y trouvera, non-seulement une langue et une bouche; mais encore un cœur et des mains.

Il y a une parole intérieure qui médit dans le cœur, une parole éclatante qui médit par la langue, une parole quelquefois muette, mais cruelle, qui médit par les mains; je veux dire que la détraction et la médisance sont conçues dans le cœur par les soupçons et les mauvais jugements, qu'elles éclatent par la

(1) Ce discours est pour le cinquième dimanche de carême.

langue, qu'elles passent jusqu'aux mains et aux actions par la flétrissure de l'innocence.

C'est ce que les Juifs ont fait pour perdre Jésus-Christ ; ils ont longtemps roulé dans leurs cœurs les mauvais sentiments qu'ils avaient contre lui ; ils les font aujourd'hui passer de leur cœur sur leur langue, et bientôt nous aurons la douleur de voir que ces détractions et ces médisances trouveront leur consommation dans la mort de cet Homme-Dieu.

Voilà le caractère tout entier de ce vice si ennemi de la société, et cependant si ordinaire et si familier. La malignité et l'orgueil forment la médisance dans le cœur par les soupçons et les mauvais jugements qu'on fait de son prochain. La lâcheté fait passer la médisance jusque sur la langue par de sanglantes détractions et d'injurieux discours ; et enfin pour perdre ceux qu'elle attaque elle va souvent jusqu'à l'oppression et la flétrissure de leur innocence.

PREMIER POINT.

Il y a trois choses que Dieu s'est réservé : la gloire, la vengeance et le jugement. Il dit dans les saintes Écritures qu'il ne *communiquera sa gloire à personne : Gloriam meam alteri non dabo.* Il ajoute qu'il s'est réservé la vengeance ; et saint Paul, que n'ayant aucun droit sur notre prochain, c'est le Seigneur qui est son juge, et non pas nous.

Il est vrai qu'il ne s'est pas tellement réservé toute sorte de jugement, qu'il n'en ait fait part aux souverains, dont l'autorité est descendue de leurs augustes personnes dans celles des magistrats, pour prononcer sur les différends des peuples. Aussi n'est-ce pas de cette sorte de jugement que je veux parler, mais de celui qui entreprend de pénétrer le secret des cœurs ; et je dis que c'est un jugement réservé à Dieu seul, les hommes n'ayant pas des yeux assez perçants pour sonder de si profonds abîmes.

Trois nuits différentes nous cachent par leurs ténèbres, Dieu, les créatures et le cœur de l'homme, dit saint Augustin. Plus nous nous élevons pour connaître ce qui est incompréhensible en Dieu, plus il s'élève pour nous punir de notre témérité. Les créatures mêmes qui sont au-dessous de nous, sont souvent cachées à nos lumières ; mais le cœur de l'homme est encore plus impénétrable que le reste des êtres créés.

Dieu a donné un cœur particulier à chaque homme, dit saint Augustin ; les secrets de ce cœur sont cachés à tout autre qu'à lui. Jusque-là même que l'Église, si éclairée en mille autres choses, ne décide que de celles qui paraissent, sans porter son jugement sur celles qui sont intérieures et cachées.

Quelle est donc la témérité et l'injustice d'un détracteur, lorsque, sans autorité, sans lumière, il veut pénétrer les cœurs de ses frères, en sonder les intentions, pour prononcer sur leur malignité, quand il ne peut d'ailleurs en avoir d'autres preuves ?

Quelle précipitation ! quelle gêne ! Je dis précipitation. Vous ne pourrez jamais juger du cœur humain que quand Dieu vous le découvrira. Attendez, attendez au jour de la révélation et de la manifestation des cœurs, pour prononcer sur leur malice. Quand le cœur de ces avares, de ces orgueilleux, de ces adultères sera ouvert, vous pourrez en juger ; mais, jusqu'à ce temps, ils vous sont fermés, et l'ouverture n'en appartient qu'à celui qui les a faits.

Je dis gêne : car en combien de manières vous tourmentez-vous souvent pour donner une mauvaise interprétation aux sentiments d'autrui ? Dans les procès ordinaires, c'est le juge qui, en matière criminelle, fait souffrir le coupable et lui donne la question ; ici, au contraire, c'est le juge qui s'applique lui-même à la gêne, dit saint Chrysostome, c'est le médisant qui se tourmente lui-même, pour prononcer sur ce qu'il ne sait pas.

Chose étrange ! Pour juger des intentions d'autrui, il les regarde du plus mauvais côté, et, dans l'incertitude où il est, il a des sentiments si injurieux de son prochain, qu'il cherche souvent le mal où il n'est pas. Hypocrite en mille choses, il veut que les autres le soient ; fourbe et menteur en mille occasions, il veut que les autres n'aient pas plus de sincérité et d'équité que lui. Semblable à un homme qui, lorsqu'il a vu faire une anatomie, sait comment est fait le dedans de tous les corps, de même cet injuste juge, connaissant son propre cœur, se croit bien fondé de dire que ceux des autres lui ressemblent.

Tel est le génie d'un détracteur, selon l'idée même que le Saint-Esprit nous en donne. *Ingrediebatur ut videret.* Il se couvre du masque et de l'apparence de l'amitié, il s'approche des gens de bien, il se mêle dans leur compagnie ; mais à quel dessein ? *Ut videret*, afin de découvrir leur faible. C'est dans cette vue qu'il observe toutes leurs paroles, qu'il examine leurs mouvements et leurs démarches (1). Il leur tend des filets partout. De tout ce qu'il peut y avoir de commun dans les hommes extraordinaires, de tout ce qu'il peut y avoir d'humain et de faible dans les saints, il en fait soigneusement un amas pour soi. Il croit avoir fait un grand gain, quand il a découvert quelques choses auxquelles il peut donner de mauvais sens. De quelques faiblesses qu'il a reconnues, il en fait son bien et son trésor ; et quand il a fait ce funeste amas, au lieu de l'exposer aux yeux de ceux qui y sont intéressés, et de les avertir charitablement de ce qu'il a remarqué de moins régulier dans leur conduite, il sort, il se retire : *Egrediebatur foras, et loquebatur*, pour débiter lâchement ce qui peut diminuer dans les esprits la bonne opinion qu'on a de ses frères.

Représentez-vous ici, dit saint Ephrem, un corbeau qui, voyant les plus belles prairies et les plus agréables parterres, vole pardessus, sans s'y arrêter, pour aller chercher un cadavre, sur lequel il se jette (*D. Ephrem*,

(1) Captans omnes motus, omnia verba, circumadus laqueos inquireus, congregat iniquitatem sibi (*D. Aug., Enarr. in Psalm.* XI).

de Malo linguæ). Telle est la malignité d'un détracteur : son envie et son orgueil ont déjà dépravé son goût, il sent de loin le triste objet de sa passion ; son esprit artificieux venant au secours de son impuissance, il veut que ce dont il s'approche sente mauvais, pour s'en nourrir lui-même.

Quelque corrompu que soit le siècle, il y a encore de belles fleurs que l'air empesté du monde n'a pas flétries, des vierges chastes, des magistrats intègres, des prêtres zélés, des pénitents sincères, des femmes fortes, des chrétiens d'une vie exemplaire. Belles et agréables prairies, jardins odoriférants de l'épouse, ce n'est pas sur vous que ce corbeau s'arrête ; il cherche sa proie, il va se jeter sur quelque cadavre dont il se nourrisse, ou, s'il s'arrête sur vous, c'est pour tâcher de vous flétrir par ses jugements téméraires, et, au travers de vos vertus, découvrir quelques faiblesses qu'il fait infiniment valoir.

A l'entendre parler, il estime l'intégrité de ce magistrat incorruptible, à qui ni l'argent ni les puissantes sollicitations ne peuvent faire commettre la moindre injustice ; mais en même temps il se plaint de sa lenteur et d'une négligence comme habituelle qu'il a de traîner tellement les affaires en longueur, qu'elles désolent un pauvre plaideur. Il loue dans cet ecclésiastique un zèle qu'il ne peut blâmer, dans cette femme un attachement à son ménage et une application à son domestique, dont il ne peut disconvenir ; mais, en même temps, il répand de malins soupçons sur le désintéressement de cet ecclésiastique qu'il regarde comme un avare, sur la conduite de cette femme dont il découvre quelque défaut caché, triste matière de sa lâche détraction.

Est-ce que la boue que tu jetteras sur le visage de ton frère le rendra plus beau ? dit saint Chysostome. Est-ce que ce miroir faux, qui défigure les plus belles personnes, le rendra plus agréable ? Est-ce que la mauvaise opinion que tu as de l'humble publicain donnera plus d'éclat à tes vertus pharisaïques ? Non, sans doute ; mais telle est la conduite d'une infinité de gens qui, souvent, n'ayant aucune bonne qualité personnelle, veulent, en diminuant celles des autres, se rendre recommandables. Telle est la conduite d'un artisan qui voit les ouvrages de ses confrères plus estimés que les siens, d'un marchand qui ne peut souffrir le grand débit des marchandises que fait son voisin, d'une femme qui n'entend parler qu'avec un mortel chagrin d'une autre plus belle ou plus riche qu'elle.

Lâches et mauvais juges que vous êtes, ne changerez-vous jamais d'esprit et de cœur ? Si vous avez tant de penchant à juger de vos frères, jugez-en plutôt par la trop bonne opinion que vous aurez d'eux, que par la désavantageuse que vous en concevrez. Il est honnête, il est chrétien, il est même généreux de juger bien des choses qui pourraient paraître mauvaises ; et si, en cette occasion, on tombe quelquefois dans l'erreur, c'est une erreur louable, dit saint Paulin. *Quanta laude dignus error, etiam de malis bene judicare* (*D. Paulinus, Epist.* 4) ! Ne pouvez ou ne voulez-vous pas aller jusque-là ? Arrêtez vos jugements et vos soupçons, étouffez-les dans le cœur qui les a conçus, et ne permettez jamais qu'ils passent jusque sur vos langues par la détraction.

SECOND POINT.

Parmi les mouvements du cœur humain, il y en a quelques-uns qui ont je ne sais quoi de si noble, que de l'ordre des passions ils peuvent passer dans celui des vertus. Telle est, par exemple, la colère que Jésus-Christ, quoique exempt de passion, n'a pas jugée indigne de lui, s'en étant armé contre ceux qui, par leurs mauvais commerces, profanaient la sainteté de la maison de son Père.

Mais, parmi ces mouvements, il y en a de si bas et de si méprisables, que, quelque usage qu'on en fasse, ils sont incapables de ces nobles métamorphoses ; et c'est en ce rang que je mets l'envie et la crainte servile ou, pour mieux dire, la lâcheté. C'est néanmoins de ces deux sources que coule dans le cœur des hommes le venin de la médisance, à qui ces deux infâmes péchés communiquent ce qu'ils ont de bas et de mauvais : l'envie, sa pauvreté ; la lâcheté et la crainte de paraître, ses ruses et ses perfidies.

Rien de plus pauvre qu'un médisant. Comme il n'a pas d'ordinaire les belles qualités de celui dont il médit, ou comme il ne les a pas dans un aussi éminent degré, que fait-il ? Il ne découvre le faible de son rival, qu'afin de le mettre au-dessous de soi ; et comme il s'aperçoit que ses belles qualités l'emportent, il met d'un autre côté de la balance la détraction dont il le noircit. Faible et ruineux fondement d'une belle réputation qui ne s'établit que sur les débris de celle des autres ! dit Tertullien. *Infirma commendatio quæ de alterius infamatione fulcitur !*

Dans une belle vie dont la carrière a été toute glorieuse, cette médisance cherche quelques moments où la générosité de l'homme se sera un peu ou endormie ou démentie. Dans les actions problématiques, elle penche toujours vers le mal ; et dans celles qui sont pleines et grandes de cette plénitude de grandeur qui ne laisse point de vide, elle pénètre, comme je viens déjà de vous le faire voir, jusque dans le fond du cœur, pour y rencontrer des circonstances qui en diminuent la gloire. Voulez-vous que je vous explique plus distinctement ma pensée, par un excellent endroit de l'Ecriture ?

On ne saurait mieux, ce me semble, représenter la médisance que par cette pierre qui brisa cette fameuse statue dont il est parlé chez Daniel : elle avait la tête d'or ; son corps était d'argent, ses cuisses d'airain, ses pieds de terre. Une pierre, détachée d'une montagne voisine, roule contre cette statue, et la frappe, non sur cette tête d'or, où sa chute eût été inutile, non sur ce corps d'argent, où son coup n'eût servi qu'à lui faire rendre un son argentin, non sur ses cuisses d'airain, contre lesquelles elle se fût

peut-être brisée, mais sur l'endroit le plus fragile, qui était les pieds, et la renverse.

Médisant, si l'on te compare avec cet homme dont tu déchires la réputation, tu n'es souvent, auprès de cette belle statue, qu'une pierre. Il est aussi précieux que l'or, et tu n'es qu'un peu de boue, aussi éclatant que l'argent, et tes vertus ne rendent aucun son, aussi solide que l'airain, et tu n'as que la fragilité en partage; mais si tu trouves que ses pieds soient de terre, c'est là que tu t'attaches, c'est par cette partie faible que tu tâches de renverser cette belle statue; mais prends garde, cette chute prétendue t'accablera et fera voir ta pauvreté.

Ce que l'Ecriture Sainte remarque ensuite de cette pierre n'est pas sans mystère. Elle vint frapper cette statue, sans que la main qui l'avait détachée de la montagne parût, *sine manibus*. On donne le coup, mais on cache la main; on parle, mais on ne parle que sous le masque; et c'est ici où la médisance emprunte de la crainte ce qu'elle a de lâche.

Il y a, selon saint Thomas, cette différence entre l'injure et la médisance, que celle-là attaque audacieusement, au lieu que celle-ci se retire et se cache: celle-là charge de reproches sanglants l'objet de sa haine, celle-ci cherche les ténèbres et le secret pour se produire. Celle-là ressemble à ces chiens dont David disait *qu'il était tout environné*, à des Séméïs qui, ayant perdu tout respect, vomissent de grosses injures; celle-ci ressemble à des voleurs, qui ne trouvent point de meilleur asile que la nuit, ni de plus sûr moyen pour dépouiller les passants, que lorsqu'ils se défient moins d'eux.

Le même prophète nous décrit, dans un de ses psaumes, les différents caractères de ceux qui parlent mal de leur prochain. Il y en a qui, dans l'excès de leur colère, font de leur langue un arc qu'ils arment de paroles injurieuses, comme d'autant de flèches qu'ils lancent en plein jour contre leurs ennemis: *A sagitta volante in die*. D'autres, possédés par le démon de la haine, se jettent impétueusement par leurs calomnies, contre ceux qu'ils veulent perdre dans la chaleur de leur aversion: *Ab incursu et dæmonio meridiano*. Mais il y en a d'autres (et c'est ici le caractère des médisants) qui ne font leur coup que pendant la nuit et à la faveur des ténèbres: *A negotio perambulante in tenebris*. Ils fuient la présence de celui dont ils déchirent la réputation; parce que comme ils ont dans le cœur toute la malignité de l'envie, ils ont aussi toute la lâcheté de la crainte.

Appliqués à mettre leur détraction en règle, ils ne disent que quelques petits mots équivoques, pour en faire soupçonner beaucoup plus qu'il n'y en a: un souris froid qu'ils y ajoutent, un petit clin d'œil est comme une espèce de commentaire à des paroles ambiguës et artificieusement ménagées. La médisance qu'ils veulent faire, ils la cachent sous une fausse compassion, leur préface est toujours un éloge, l'on dirait qu'ils ont pitié de ceux qu'ils accusent, qu'ils plaignent ceux qu'ils veulent perdre: et pour me servir de la pensée d'un des plus éloquents hommes de ce siècle, pour être crus charitables dans le même moment qu'ils assassinent, ils ne tuent personne dont ils ne fassent auparavant l'oraison funèbre.

Que peut-on trouver dans ce vice infâme qui ait le moindre trait, je ne dis pas de la générosité chrétienne, mais même de la générosité païenne? Le magnanime, dit un ancien, a des inclinations bien contraires. Il loue rarement, parce que l'idée du bon et du grand qu'il a conçue dans son esprit est si relevée, que comme il trouve dans les actions humaines peu de choses qui en remplissent l'étendue, il trouve aussi peu de choses qui soient dignes de ses louanges. Mais, par ce même principe, il blâme encore plus rarement, soit parce qu'il est d'une âme bien faite de croire plutôt le bien que le mal, soit parce qu'il tient au-dessous de lui de s'appliquer à montrer un vice qu'il ne faut faire remarquer que pour le détruire ou pour le punir.

A tout cela il me semble qu'on me répond que la médisance ne laisse pas d'être de quelque utilité dans le monde, qu'elle corrige par le ridicule ce que le sérieux n'a pu réformer; qu'en piquant et faisant de douloureuses incisions, elle fait sortir d'un abcès des ordures qui, retenues, le rendraient incurable.

Ne confondons pas, je vous prie, les choses, et prenons garde de ne pas donner au vice les privilèges de la vertu. Je sais que la correction est à celui qui pèche, ce que les vents et la salure sont à la mer. Si cette mer n'était agitée par les vents, elle ne formerait qu'un vaste étang fécond en monstres; et sans l'acrimonie de son sel, elle serait bientôt infecte et corrompue. Le pécheur de même aurait souvent l'esprit et le cœur tout gâtés, si l'homme de bien, par ses avis salutaires et par le sel d'une sage remontrance, ne l'agitait et ne le piquait.

Mais en est-il ainsi du médisant? Comme la fin qu'il se propose est bien opposée, aussi le succès qu'il rencontre est bien différent. Loin de corriger celui dont il médit, il l'aigrit; loin de guérir ses plaies, il les envenime: plus un homme se sent piqué par des paroles injurieuses à sa réputation, plus il est animé; et si le monde n'avait point d'autre censeur que le médisant, je pois dire que ses vices et ses désordres seraient éternels.

Je suppose même, ce qui n'est pas, que la correction fût l'effet de la médisance, je suis sûr qu'elle ne fut jamais l'intention du médisant. Que le monde se réforme, ce n'est pas là ce qu'il cherche; ce changement, au contraire, lui ôterait la matière d'une fatale science, où il a acquis tant de ruse. S'il manquait de matière à ses cruels détours, il en inventerait: en disant ce qui n'est pas, comme s'il était, il passerait de la médisance à la calomnie.

Oh! que le nombre de ces calomniateurs est grand! Oh! qu'on impose de crimes à des gens

qui n'en sont pas coupables ! Mais pour me réduire à mon espèce, ohl que la médisance, si infâme et si cruelle par tous les traits que je viens de vous marquer, est ordinaire dans notre siècle ! C'est là la voie la plus frayée et la mieux reçue pour s'insinuer dans les compagnies, c'est le passeport de la société; et, pour m'expliquer avec saint Augustin, elle est dans les conversations ce qu'est le pain dans les repas.

On veut de la variété dans les festins, on n'y mange pas toujours les mêmes viandes, le poisson y a son temps, les fruits y ont leur place; mais, à quelque service et en quelque saison que ce soit, il y a toujours du pain : figure naturelle de la médisance, que le roi-prophète regarde *comme le pain* de la conversation, comme l'aliment le plus ordinaire dont se nourrissent ceux *qui dévorent le peuple* de Dieu, avec autant d'avidité qu'un homme *affamé mange un morceau de pain* (*Psal.* XXIII).

On y parle quelquefois de science, d'autres fois d'affaires d'Etat, tantôt de promenades et de jeux, tantôt de procès ou de ménage; les bagatelles, les modes, les nouvelles en font souvent la matière: mais *le pain* de ces conversations, ce qui se trouve à tous les services, ce qui accompagne tous les mets, ce qui est de toute saison et de tout goût, c'est la médisance. Parle-t-on de science? on ajoute aussitôt : un tel s'en pique; ce n'est cependant qu'un ignorant. Parle-t-on de dévotion? Cette femme, dit-on, se fait honneur de la sienne, mais ce n'est qu'une bigote. S'entretient-on d'intrigue et de coquetterie? on ne manque pas de citer pour exemples tels et tels, dont on flétrit malicieusement l'innocence.

Voilà le pain des conversations; encore y a-t-il cette différence qu'on se rassasie de pain, et que le détracteur ne se rassasie pas de médire : une faim canine le tourmente sans cesse et ne lui donne aucun repos. Il avait conçu son péché dans son esprit et dans son cœur, par les mauvais jugements et les injurieux soupçons; ce péché, impatient de se voir renfermé, s'est déchargé sur sa langue, ou par la médisance, ou par la calomnie; mais de son cœur ou de sa langue, il passera bientôt jusque dans ses mains, par la flétrissure de la réputation de son prochain, et d'autres funestes effets que produit ordinairement ce péché.

TROISIÈME POINT.

Toutes ces choses semblent se suivre et être comme liées les unes aux autres; car voici de quelle manière le Saint-Esprit s'en est expliqué chez David. Il commence par la dépravation de l'esprit et du cœur des médisants. Ils *sont tout corrompus*, dit-il (*Ibid.*), les malignes recherches qu'ils font de la vie de leurs frères, leur inquiète et barbare curiosité, leur jalousie, leur orgueil, leurs mauvaises pensées les ont rendus abominables, premier degré.

De ce premier ils passent au second. La médisance est un fiel dont ils sont naturellement impatients de se décharger, c'est *un venin d'aspic qu'ils cachent sous leurs lèvres*, ils vont bientôt le vomir. *De leur gosier, comme d'un sépulcre ouvert*, il n'en sort qu'une odeur pestilentielle; *leur bouche, remplie de malédiction et d'amertume*, la va répandre dans ces assemblées d'iniquité, dans ces bureaux de gazette et ces écoles publiques, où ils se donnent le funeste plaisir de satisfaire leur cruelle et insatiable passion : second degré.

Ce n'est pas tout : ces détractions ont d'étranges suites, *elles ont des mains et des pieds*, dit ce saint prophète, et forment comme un monstrueux corps de péché. Voyez-vous les mains de ces malheureux? Elles sont armées de flèches. *Ni retenus par la crainte de Dieu, ni arrêtés par l'amour de l'union et de la paix, ils bandent leur arc et le déchargent, à la faveur des ténèbres, sur ceux qui ont le cœur droit.* Voyez-vous leurs pieds? Ils sont dans un continuel mouvement, ils vont de maison en maison, de porte en porte, *ils se hâtent, ils se précipitent;* et si vous demandez à David ce qu'ils vont faire, il vous répondra *qu'ils vont répandre du sang* (*Ibid.*) : troisième et dernier degré de ce péché.

Mais quel sang? leur propre sang : le sang de ceux dont ils médisent, le sang de ceux qui les écoutent tranquillement, froidement, agréablement médire; je ne parle qu'après saint Bernard. Leur propre sang : avec une main meurtrière, ils se tuent eux-mêmes et se plongent le poignard dans le sein. Le sang de ceux dont ils médisent : ils leur ôtent la plus chère de toutes les vies, l'honneur sans lequel elle devient insupportable. Ils le portent naturellement à se venger; car, où sont l'homme et la femme qui aient assez de religion pour ne pas tirer vengeance des outrages qu'on leur fait? et s'ils en tirent par des détractions et des calomnies réciproques, ne se tuent-ils pas eux-mêmes? Qui en est la cause? C'est toi, malheureux, qui les y as obligés; ils n'ont pas eu raison de le faire, mais Dieu *recherchera leur sang* que tes mains ont répandu, et t'en demandera un rigoureux compte.

Enfin, *quel sang les médisants se hâtent-ils de répandre?* votre sang, vous qui, ayant le pouvoir de les faire taire, témoignez, par votre silence ou par votre lâche complaisance, leur applaudir; vous qui, par une trop facile crédulité, prêtez vos oreilles et ouvrez vos cœurs à de malignes détractions, contre lesquelles vous devriez, par des principes de conscience et d'honneur, vous élever; vous qui, prenant la place de celui qui parlait, avez une maudite démangeaison de découvrir ce dont il vous avait fait une espèce de confidence; vous qui, impatients de débiter ce que vous avez cru imprudemment, devenez détracteurs à votre tour, et qui, *pour enfanter une parole que vous avez entendue, avez le même empressement qu'une femme qui est en travail a de se décharger de son fruit* (*Eccli.*, XIX). Ce sont les expressions de l'Ecriture.

Si vous êtes sages, *vous la ferez mourir au dedans de vous, cette parole* (*Ibid.*), vous

l'ensevelirez dans un éternel oubli, du moins vous n'en direz rien à personne : rendant par là cette justice à votre prochain, de ne rien avancer qui le déshonore, et ayant pour vous-mêmes cette judicieuse charité, de ne vous pas exposer au danger de vous rendre complices de la malignité d'autrui.

Si vous êtes sages, vous ne médirez jamais de votre prochain, et jamais vous n'écouterez favorablement ceux qui en médiront en votre présence, observant cette belle maxime de saint Bernard, d'avoir pour suspects tous ceux qui appréhendent de dire en public ce que la lâcheté leur fait dire à l'oreille (1).

Si vous êtes charitables et sages, vous ferez pour la défense de l'honneur de vos frères, qui leur est plus cher que la vie, ce que vous faites pour la défense de leur vie, qui leur est moins chère que l'honneur. Quand le hasard vous fait rencontrer dans un combat inégal, vous croyez qu'il est de votre générosité de prendre le parti du plus faible : or, la partie étant toujours inégale contre un absent, qui n'est pas en état de se défendre, la même générosité veut que vous preniez ses intérêts et que vous pariiez les coups qu'on lui porte. Quand je dis générosité, je dis charité, justice, magnanimité chrétienne, qui, passant de l'ordre des vertus morales à celui des évangéliques, vous attirera de grandes grâces en ce monde et vous couronnera d'une gloire immortelle en l'autre.

SECOND DISCOURS (1).

Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum? non enim mamus lavant, antequam manducent.

Pourquoi vos disciples violent-ils les traditions des anciens? car ils ne lavent pas leurs mains, avant que de prendre leurs repas (*S. Matth., ch.* XV).

Si les mêmes fleurs dont les abeilles tirent leur miel servent aux araignées pour en faire leur venin, si la même langue qui a été donnée à l'homme pour bénir Dieu et pour lier une douce société avec ses frères est souvent employée pour déshonorer le Créateur, pour décrier et flétrir la réputation de la créature, ce que nous lisons dans l'évangile de ce jour nous fait assez connaître que rien n'est si innocent ou si peu répréhensible, qu'une amère et piquante calomnie ne fasse passer pour une transgression scandaleuse et mortelle.

Les apôtres prennent leur repas sans laver leurs mains; ces hommes, accoutumés à manier des filets et à conduire une barque, mangent sans façon quelques morceaux de pain qu'ils trouvent, et ce qu'on devrait pardonner à une vie simple et rustique, les scribes et les pharisiens le regardent comme un violement des traditions anciennes.

Qu'auraient-ils donc dit, s'ils les avaient vus, ou boire du vin avec excès, ou se nourrir de viandes impures et défendues par la loi? Mais de quoi ne sont pas capables de malins détracteurs, qui, ne trouvant rien d'évidemment criminel à reprendre, s'attachent à de faibles minuties qui, peu considérables aux yeux des hommes, ne méritent à ceux de Dieu aucun reproche?

C'est ainsi, hommes doux et patients, qu'on vous fait passer pour des indolents et des lâches; hommes sobres et mortifiés, pour des avares et des mesquins; hommes dévots et craignant Dieu, pour des bigots et des hypocrites. C'est ainsi, filles et femmes qui êtes chastes et modestes, qui aimez le travail et qui fuyez l'oisiveté, qui ne pouvez souffrir ces tête-à-tête, ces privautés si contraires à la pudeur et à la vertu du sexe, qu'on vous fait une espèce de crime, tantôt d'une incivilité pardonnable, tantôt du peu d'usage des honnêtes manières du monde, quelquefois de vos vertus mêmes.

Il ne fallait pas, ce semble, que les disciples fussent mieux traités que leur Maître, qu'on accusait de boire et de manger avec des publicains et des gens de mauvaise vie, de fréquenter des femmes perdues de réputation, de guérir des malades en des jours de sabbat, d'avoir commerce avec les démons, et de ne faire de miracles qu'au nom de Belzébuth, leur chef.

Consolez-vous, âmes innocentes, d'un semblable partage : heureuses serez-vous, si, méprisées, calomniées, persécutées pour la justice, vous souffrez avec patience de si rudes épreuves. Mais ce qui fait la matière de vos vertus et de votre gloire peut-il servir de fondement aux mauvais jugements et aux détractions d'autrui? Quand même il y aurait quelque lieu à la correction et à la censure, est-on excusé devant Dieu de révéler les péchés de son prochain ou de les lui reprocher en face? Peut-on impunément ou les débiter en public, ou les découvrir en secret? et quand la matière d'une calomnie ou d'une médisance est considérable, peut-on en obtenir le pardon sans réparer, autant que l'on peut, l'injure qu'on a faite à son prochain?

Non, mes frères, et c'est ce qui m'engage à vous faire voir, d'un côté, les raisons que vous avez de fuir ce péché, et, d'un autre, l'obligation dans laquelle vous êtes d'y satisfaire quand vous l'avez commis. Ne médire jamais de son prochain, premier devoir d'un chrétien; employer les moyens propres à rendre à son prochain l'honneur qu'on lui a ravi par ses médisances, second devoir d'un chrétien. Médire de son prochain, c'est un très-grand péché : première proposition; ne pas vouloir réparer autant que l'on peut le tort qu'on lui a fait par ses médisances, c'est se mettre hors d'état de recevoir le pardon de son péché : seconde et dernière proposition.

PREMIER POINT.

De tous les théologiens qui ont parlé de la médisance, il n'y en a point qui l'ait mieux définie que saint Thomas, lorsqu'il la regarde comme un péché qui noircit la réputation d'autrui par des paroles cachées et injurieuses à son honneur; comme un péché qui se commet en secret, à la différence de

(1) Hanc tibi regulam constituas, ut omnem qui palam veretur dicere quod in aure locutus est, suspectum habeas (*D. Bern., lib. de Consideratione, ad Eugenium*).

(2) Ce discours est pour le mercredi de la 5e semaine de carême. Il peut encore servir pour le troisième, le seizième et le dix-huitième dimanches d'après la Pentecôte

l'injure et de la calomnie; comme un péché qui, sous prétexte qu'on ne le dit que par divertissement, ne laisse pas de faire au prochain des plaies mortelles, de donner de mauvaises impressions de sa conduite, et de porter souvent les choses à de très-fâcheux excès (*D. Thomas*, 2-2, *quæst.* 73).

La médisance noircit la réputation du prochain : par conséquent, quand on ne dirait que la vérité, c'est un péché contre la charité chrétienne. La médisance cherche l'absence de celui qu'elle attaque, et souvent demande le secret : par conséquent, quand on prend ces lâches précautions, c'est un péché contre la générosité chrétienne. La médisance fait des plaies mortelles, et les suites en sont fatales : par conséquent, quand on n'en dirait que par légèreté et par divertissement, c'est un péché contre la discrétion et la justice chrétienne. Jugez par toutes ces circonstances si l'on peut impunément médire.

L'homme, étant composé de corps et d'âme, est en deux manières l'objet de la charité chrétienne, dit saint Augustin. C'est cette charité qui le soulage dans ses besoins et dans ses maladies corporelles : s'il est nu, c'est elle qui lui donne des habits; s'il a faim, c'est elle qui le nourrit; s'il est en prison, c'est elle qui le visite : *OEil à l'aveugle, main au faible, pied au paralytique et au boiteux* (*Job*); elle se fait tout à tous.

Mais comme les infirmités de l'âme sont encore plus grandes que celles du corps, c'est cette charité qui y apporte les remèdes qu'elle croit les plus propres. Vit-on dans les ténèbres d'une ignorance grossière, c'est cette charité qui les éclaire. Languit-on dans une morne consternation, c'est cette charité qui la dissipe. Mène-t-on une vie déréglée et scandaleuse, c'est cette charité qui, par de sages corrections, s'élève contre elle et tâche d'en arrêter le cours. Simple, *elle ne pense pas d'autrui en mauvaise part;* généreuse, *bien loin de se réjouir de l'iniquité, la vérité fait sa joie;* tranquille, *elle souffre les pécheurs; patiente*, elle attend leur conversion; exempte d'emportement, d'orgueil, de haine, elle couvre ce qu'elle ne peut guérir, *et des péchés* qui la font gémir intérieurement, *elle en cache la multitude.*

Médisance, il n'en est pas ainsi de toi. Soupçonneuse, tu penses toujours au mal; lâche, tu t'en réjouis; étourdie, tu le divulgues; impatiente et précipitée, tu te déchaînes dès la première occasion; envieuse, tu te nourris des faiblesses d'autrui; superbe, tu t'élèves sur ceux que tu humilies; pleine de haine, tu ne tais que ce que tu ne sais pas ou ce que tu n'oserais dire; cruelle, sous prétexte que tu ne dis rien que de vrai, au lieu d'adoucir ou de cacher les plaies du prochain, tu les rends souvent incurables.

Outre tout cela, chose étrange! si on en veut croire les plus fins médisants, ce n'est ni la haine, ni l'envie, ni l'orgueil, ni la faiblesse qui les fait parler : c'est la gloire de Dieu, c'est l'honneur de l'Eglise, c'est le bien particulier et le bien public. A leur sens, afin que les pécheurs se corrigent, il faut les chagriner, et quand les avis qu'on leur donne sont inutiles, il faut les faire connaître tels qu'ils sont.

Sous ce spécieux prétexte, il n'y a point de réputation qu'on ne sacrifie, point de faiblesse qu'on ne divulgue, point de vice dont on n'ait la démangeaison de parler. Ceux mêmes qui paraissent au dehors avoir plus de conscience et de vertu sont quelquefois les premiers qui se donnent cette fatale liberté, dit saint Jérôme. Dès qu'un homme mène une vie réglée, dès qu'une femme passe pour dévote et irréprochable dans sa conduite, ils ont, ce leur semble, acheté le droit de censurer celle des autres. Si l'on fait quelque fausse démarche, si l'on tombe dans quelque infidélité ou quelque injustice secrète, tout le monde en est informé, on le publie, on se récrie même sur les moindres fautes : et tout cela se fait par principe de religion et de charité, dit-on, tout cela se fait pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Eglise et l'avantage même de ceux dont on découvre les désordres.

Mais est-ce un péché, quand on ne dit que la vérité? n'en doutez pas, mes frères. Péché contre la charité : son office est *de couvrir les fautes d'autrui*, et vous les divulguez; péché contre la religion : elle attend les jugements de Dieu sur la vie des hommes, et vous les prévenez; péché contre l'Eglise : elle aime, non à être avilie et déchirée, mais à être honorée dans ses membres, et vous en faites voir les plaies; péché contre le bien public : son intérêt est de défendre la réputation, aussi bien que la vie des citoyens, et vous les diffamez; péché contre le bien particulier : si vous aimiez véritablement votre prochain, vous tâcheriez, en lui donnant seul à seul de bons avis, de le ramener dans son devoir, au lieu que, l'attaquant dans ce qu'il a de plus cher, vous contribuez à le rendre plus méchant qu'il n'était, par le désir que votre indiscrétion lui donne de se venger.

Mal à propos, par conséquent, couvrez-vous du prétexte de la charité une médisance qui lui est opposée par tant d'endroits. Mal à propos, par conséquent, le zèle de la religion et du bien public vous sert-il d'excuse, pour justifier une passion qui, indépendamment de ces vues, ne cherche qu'à se satisfaire.

Quand Joseph, impatient de se faire connaître à ses frères, fit retirer tous ceux qui étaient autour de lui, pour leur dire seul à seuls : *Je suis Joseph que vous avez vendu*, je comprends bien quelle était sa charité. Il les fit approcher, dit Philon (1), de peur que les Egyptiens ne sussent avec quelle cruauté ils l'avaient traité. Il fit sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, dit l'abbé Rupert, afin d'épargner à ces barbares la confusion que leur aurait donnée, dans la cour de Pharaon, la révélation de leur crime (2).

(1) Jussit propius accedere, ne delictum alienum quis audiat (*Philo Judæus, lib. de Joseph*).

(2) Bene præcepit ut egrederentur cuncti foras, et nullus interesset alienus agnitioni mutuæ; non enim alienis

Faites-en de même, vous qui n'avez pas les mêmes sujets de mécontentement; prenez seul à seul celui qui s'est oublié de son devoir, et je croirai que c'est la charité chrétienne qui vous fait parler. Mais quand je saurai que vous diffamez votre frère et qu'au lieu d'ôter à d'autres la connaissance de son péché, vous cherchez à le divulguer, je dirai que ce n'est rien moins que la charité qui vous fait tenir une conduite si irrégulière : quoi donc, et quel est le principe de votre médisance? une lâche jalousie, ou quelque autre passion qui, par les précautions du secret et de la confidence que vous prenez, fait connaître que vous n'avez pas plus de générosité que de charité.

Car, comme a fort judicieusement remarqué saint Ephrem (*D. Ephrem, de Malo linguæ*), l'envie dévorant au dedans d'elle-même le triste sujet de son chagrin, ne trouve pas de meilleur moyen que la médisance, pour se dédommager de son silence forcé: *Intus rumpitur, et qua utatur via non invenit, nisi detrahendi libidine.* Les biens de la nature et de la gloire étant inégalement partagés, il arrive souvent que ceux qui les possèdent sont cruellement enviés. La prospérité d'autrui excite la jalousie de mille compétiteurs ; et les avantageux témoignages qu'on rend à une vertu étrangère sont autant de traits perçants qui pénètrent jusque dans le cœur de celui qui les écoute.

Que faire? on n'ose se déclarer, et cependant on veut supplanter ou humilier son prochain; on demande le secret, et l'on dit à l'oreille ce qu'on n'oserait dire publiquement: c'est un serpent qui mord, mais il mord sans qu'on s'en défie; c'est un breuvage, mais il est préparé avec tant d'art et de méthode, qu'à peine s'en aperçoit-on ; c'est un crocodile qui pleure et qui, par ses cris artificieux, attire ceux qui s'en approchent et les dévore. Trouvez-moi dans tout cela aucun vestige d'honnêteté et de candeur.

Quelle honte de se servir de moyens si indignes? de contrefaire le pitoyable pour perdre son prochain de réputation; de se déchaîner contre des absents qui sont hors d'état de se défendre?

Dieu, dans le Lévitique, défend de *donner des malédictions à un homme qui est sourd* (*Levit.*, I). Est-ce que la surdité a quelque privilège que d'autres défauts, l'aveuglement ou quelque maladie corporelle, n'auraient point? Non, répond saint Grégoire, mais c'est qu'il est lâche de dire des injures à un homme qui se trouve hors d'état de se justifier des faits qu'on lui impose. C'est qu'il est lâche de prendre un homme par derrière, pour le percer de coups d'épée (1). C'est qu'il est lâche de faire ce que faisaient ces faux amis de Job, qui en sa présence le plaignaient dans son malheur, et qui, éloignés de lui, le déchiraient par leurs détractions et leurs injurieux soupçons: *Cum recessissem ab eis, detrahebant mihi.*

Voulez-vous perdre votre frère? ne contrefaites pas le pitoyable et ne profitez pas de son absence. Voulez-vous lui rendre quelque service? le moyen en est aisé, représentez-lui sa faute. Vous serez le Nathan des Davids, l'Achias des Jéroboams, le Michée des Achabs, le Samuel des Juifs. Prenez sur lui la liberté et l'autorité que vous donne l'Evangile, mais sachez, dit saint Jérôme, que la vérité n'aime ni les ténèbres, ni les recoins (*D. Hieronym. Ep. ad Rusticum*).

Ce n'est, ni par envie, ni par aucune autre passion, que j'ai révélé les péchés de mes frères, direz-vous : c'est par une pure légèreté et précipitation de langue. Je le veux croire, mais en êtes-vous pour cela excusés devant Dieu? Si votre péché en est moins grand, ne vous flattez pas d'être par cette indiscrétion sans péché. Qu'en dit saint Thomas? Il prétend que cette légèreté vous étant ordinaire, et n'ayant pas pris les précautions que vous deviez prendre pour vous en corriger, vous péchez mortellement, lorsqu'en des choses considérables vous flétrissez la réputation de votre prochain (*D. Th.* 2. 2, *quæst.* 73, *art.* 2, *in corpore*).

Si, vous connaissant tels que vous êtes, trop libres à dire tout ce qui vous vient dans l'esprit, vous vous faisiez quelque violence, vous imposant quelque peine, quand par une volubilité de parole il vous est échappé de médire, vous reprochant votre indiscrétion, témoignant même aux autres que ce vice vous déplaît : on pourrait dire que cette indiscrétion, n'étant pas tout à fait volontaire, vous rend moins coupables; mais sachant que vous donnez à votre langue la liberté de dire tout ce qu'elle veut, que vous vous mettez peu en peine de vous en corriger et de réparer le tort que votre prochain en a souffert: dès là vous êtes très-criminels, et rien ne vous excuse.

Si ayant un chien qui se jette impétueusement sur ceux qu'il trouve à son passage, vous le tenez soigneusement à l'attache, et si ce chien, rompant ses liens à votre insu, mord quelqu'un : c'est une grâce qu'on vous fait, en justice, de ne vous pas rendre responsable de tout le mal qu'il aura fait. Mais, si vous le laissez courir là où il veut, sans vous mettre en peine de le renfermer, vous êtes tenu de répondre de tous les dommages qu'il aura causés, disent les jurisconsultes (1). Or, votre langue est ce chien et, comme dit saint Jacques, *cette bête* féroce qui se jette sur tout ce qu'elle rencontre : bête cependant que vous vous souciez peu d'arrêter, bête qui s'élance sur vos frères et qui les déchire ; et sous prétexte que c'est sans un dessein prémédité, vous vous croyez excusé devant Dieu.

Vous avez donc oublié ces avis si salutaires, *de donner un frein à votre bouche*, d'enfermer cette bête, *de mettre sur elle portes sur portes, et afin qu'elle ne les puisse pas ou-*

communicanda erat domestici notitia sceleris, nec sub illorum præsentia pius frater voluit edicere rem tantæ confusionis (*Rupertus, lib.* IX *in Genes*, *c.* 11).

(1) Surdo maledicere est absenti, et non audienti detrahere (*D. Greg.*, III *part. pastor.*, *adm.* 36).

(1) *Instit.* Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur (*Et l. ex hac leg. ff. ex eodem titulo*)

vrir, d'y appliquer des serrures : Facito ori tuo ostia et seras (*Eccles.*, XXVIII; *Psal.* CXL; *Eccl.* XXII). Vous avez donc oublié que vous accusez, en mille rencontres, des gens pour des péchés que vous croyez vous être pardonnables. Vous voulez qu'on ait pour vous de grands égards, et vous n'en voulez point avoir pour autrui. Attentifs à tout ce qui vous touche, vous vous moquez de ce qui regarde les autres : délicats sur un petit point d'honneur, où vous ne pouvez souffrir la plus légère plaie, vous êtes insensibles à celles que fait aux autres votre langue meurtrière. Le moindre mot désobligeant qu'on aura dit contre vous vous alarme si fort, que quelque satisfaction que l'on vous fasse, elle ne vous plaît pas : et vous croirez que votre prochain se contentera de quelques petites excuses que vous lui ferez de votre indiscrétion? En vain vous dit-on que la parole est échappée, qu'on n'y pensait pas; vous répondez qu'on devait y penser et que vous n'en êtes pas moins offensés. Appliquez-vous cette même règle, sans prendre ce double poids et cette double mesure que le Saint-Esprit réprouve. Mettez, dit-il, vos paroles en une juste balance, et n'en dites aucune que vous n'ayez examinée : *Verbis tuis facito stateram.* Mais quoi! le mal est fait, la médisance est dite, qu'y a-t-il à faire? il faut la réparer. Vous deviez fuir ce péché par les raisons que vous en avez entendues; mais puisqu'il est commis, vous êtes obligés d'y satisfaire.

SECOND POINT.

Je vous avoue d'abord, mes frères, que cette proposition me fait trembler. Si la médisance était un péché dont la réparation fût aisée, ou si la réparation en étant si difficile, on pouvait y suppléer par d'autres voies, j'aurais quelque raison de me consoler. Mais quand je me représente, d'un côté, que les plaies que fait ce péché sont, moralement parlant, incurables, soit par rapport à celui qui en est l'auteur, soit par rapport à ceux qui en sont les victimes; et quand, d'un autre côté, tous les Pères et les théologiens m'apprennent que ne vouloir pas réparer, autant que l'on peut, le tort qu'on a fait à son prochain par ses médisances, c'est se mettre absolument hors d'état de recevoir le pardon de son péché : je vous avoue encore une fois que je tremble et que je ne trouve rien qui me console : ni la facilité de la réparation, ni l'indispensable obligation qu'on a de la faire selon son pouvoir.

Ames timorées, que ce péché n'a pas encore corrompues, ne m'en croyez pas, mais croyez-en l'Esprit de Dieu, qui vous donne cette importante instruction. *Prenez bien garde*, vous dit-il, *de ne point pécher par votre langue, de peur que vous ne tombiez devant vos ennemis, qui vous dressent des piéges; et que votre chute, devenue incurable, ne vous donne la mort* (*Eccli.*, XXVIII).

Prenez bien garde, *attende*, la chose vous est d'une conséquence infinie; sans cette vigilance chrétienne et une rigide attention à toutes vos paroles, ce qui est, et au dedans et au dehors de vous, vous portera à médire. Vos passions, ces ennemis domestiques, l'orgueil, l'avarice, l'envie, les démons, les hommes, vos amis mêmes et vos proches, ces ennemis extérieurs, vous solliciteront à ce péché, et vous tendront de tout côté des piéges.

Prenez-y bien garde, les suites de ce péché sont très-pernicieuses. Si vous y tombez, vous en relèverez-vous quand il vous plaira? Guérirez-vous les plaies d'autrui et les vôtres, par d'autres remèdes que ceux que Dieu vous ordonne? *Prenez-y donc garde, de peur que votre chute ne devienne incurable et mortelle.*

Car, que ferez-vous pour réparer le tort que votre médisance a fait à vos frères? Vous dédirez-vous de ce que vous avez dit? voudrez-vous bien passer pour un esprit faible et léger, pour un calomniateur et un imposteur? qualités odieuses, et qui laisseraient de votre mauvaise conduite de fâcheuses impressions dans le monde? Supposez que vous ayez assez de courage et de force pour le faire, réussirez-vous dans votre rétractation? Le monde qui croit si aisément le mal, et si difficilement le bien; ce monde malin, qui, pour autoriser ses déréglements, se console sur l'exemple de plusieurs déréglés; ce monde envieux, qui écoute si volontiers ce qui flatte agréablement sa passion; ce monde critique, à la censure duquel les plus gens de bien sont exposés, se laissera-t-il détromper aisément, quand vous lui direz que vous vous êtes trompé vous-même? Les uns s'imagineront que votre confesseur, qui vous aura refusé l'absolution, vous aura effrayé; d'autres, que ce sera quelque intérêt secret qui vous aura fait changer de langage, etc.

Mais quand vous seriez assez heureux pour en détromper quelques-uns, détromperez-vous une infinité d'autres que la contagion de votre médisance aura corrompus? Rendrez-vous à cet ecclésiastique, à cette femme, à cette fille, la réputation telle que vous leur avez ôtée? les rétablirez-vous dans le même état où ils étaient quand vous les avez flétris par vos médisances? Blanchirez-vous ces Ethiopiens? ferez-vous changer de couleur à ces personnes que vous avez rendues si difformes?

Moïse (c'est la réflexion d'Origène), pour montrer par quelque prodige à Pharaon la commission qu'il avait reçue de Dieu, jeta contre terre la baguette qu'il tenait entre ses mains, et dès le même moment elle fut changée en serpent; il la releva ensuite de terre, et aussitôt elle reprit sa première forme. Les magiciens de ce prince en voulurent faire autant, mais ils n'eurent pas le même succès. Ils changèrent bien en serpents les baguettes qu'ils jetèrent contre terre, mais elles demeurèrent toujours serpents, et de quelque enchantement qu'ils se servissent, ils ne purent jamais les rétablir dans leur premier état (1).

(1) Non poterat virtus dæmoniaca malum quod ex bono fecerat, restituere in bonum : potuit ex vera serpente[illegible]

Détracteurs malins, détracteurs envieux, détracteurs étourdis et précipités, vous pouvez bien défigurer votre prochain ; hélas ! vous n'y réussissez que trop. Vous pouvez bien le changer en serpent, et le faire passer pour un homme qui fait horreur ; mais pouvez-vous, avec la même facilité, lui rendre cette première forme que vous lui avez ôtée ? Il vous sera aisé de faire passer pour une impudique cette fille dont vous avez révélé quelques entrevues et quelques privautés secrètes : mais vous sera-t-il aussi aisé de donner d'elle de favorables et d'avantageuses impressions ? Il vous sera aisé de faire passer pour hypocrite ce dévot ; mais avez-vous la même facilité de détromper ceux qui vous auront légèrement cru ? Ce que vous avez changé en serpent, demeurera toujours serpent dans la pensée et dans l'imagination d'autrui. Prenez donc garde et pesez dans une juste balance toutes vos paroles, de peur que *votre chute ne soit incurable et mortelle.*

Car, ne vous y trompez pas, s'il est très-difficile de réparer la réputation d'autrui, l'obligation que vous avez de le faire, selon votre pouvoir, est indispensable et pressante tout à la fois. Vous ne pouvez vous sauver, si vous ne faites raisonnablement et sincèrement tous vos efforts, pour rendre à vos frères l'honneur que vous leur avez ravi, et si, trouvant l'occasion de détromper le public des sentiments désavantageux que vous lui avez donnés de leur conduite, vous n'en prenez les moyens propres, sans différer une réparation que vous ne sauriez faire trop tôt.

Vous l'avez bien dit, ô mon Dieu, *que le médisant s'oblige pour l'avenir :* obligation bien singulière et bien étrange de la réparation du mal qu'il a fait; obligation indispensable. Église de mon Dieu, vous êtes toute-puissante, mais quelque autorité que vous ayez, il n'est pas en votre pouvoir de dispenser un médisant de la nécessité où il est de faire tous ses efforts, pour rendre à son prochain l'honneur qu'il lui a ravi. Il a demandé avec larmes pardon de son péché : prosterné aux pieds de vos ministres, il s'est accusé de son crime, il en a conçu une vive douleur, avec une ferme résolution de ne plus médire : cela peut être, et cependant avec cela il sera damné, s'il s'obstine à ne vouloir pas faire à son prochain la réparation qu'il lui doit. S'il n'avait offensé que Dieu, une vraie douleur et une humble confession de son péché lui en attireraient le pardon ; mais les droits du prochain y étant mêlés, il faut absolument qu'il y satisfasse.

Obligation personnelle : malin détracteur, tu as fait le mal, c'est à toi personnellement à le réparer. Si c'était un simple vol, tu pourrais, par le ministère d'autrui, restituer les fruits de tes injustices, un ami ou un confesseur pourrait te rendre ce service ; mais c'est un vol dont on te connaît l'auteur, il faut que tu paraisses en personne, pour rendre à ton frère la chose du monde la plus précieuse que tu lui as ravie.

Tu ne saurais, dis-tu, te résoudre à faire cette démarche : tu as bien eu la lâcheté de perdre ton frère de réputation, pourquoi n'auras-tu pas le courage de la lui rendre ? Tu n'as pas rougi de faire ce mal, pourquoi rougiras-tu de faire ce bien? Crois-en ce que tu voudras, tu y es obligé. Sans cela tu ne seras pas plus agréable à Dieu que Joab le fut à David, quand, après la mort d'Absalon, il se présenta devant ce prince. Il se souviendra toujours de l'injure que tu as faite à tes frères, il entendra toujours la voix de leur sang que tu n'as pas voulu étouffer, et qui criera plus fortement que toutes tes bonnes œuvres.

Obligation sévère, et à laquelle on ne peut suppléer par d'autres voies. Quand tu passerais tous les jours et toutes les nuits en prières, quand tu te déchirerais le corps à coups de discipline, quand tu jeûnerais toute ta vie, quand tu donnerais tous tes biens aux pauvres, tes prières, tes larmes, tes mortifications, tes aumônes (satisfactions qui en d'autres rencontres fléchissent la colère de Dieu), seraient en celle-ci fort inutiles : indépendamment de cette réparation, elles ne produiront jamais l'effet que tu en attends.

Obligation non-seulement indispensable, non-seulement personnelle, non-seulement sévère et incapable d'être suppléée par d'autres voies, mais obligation pressante, et que tu ne peux différer. Il n'en est pas des traits de la médisance comme de ces flèches qui, à proportion qu'elles s'éloignent de l'arc qui les a lancées, languissent dans leur mouvement. Plus on laisse vieillir la médisance, plus elle se fortifie. Rien ne va plus vite qu'elle, disait un ancien. C'est comme ce petit ruisseau du Prophète, où d'abord il n'avait de l'eau que jusqu'aux talons, mais où, à mesure qu'il avançait, l'eau grossissait si fort, qu'il ne pouvait plus y prendre pied. C'est comme cette étincelle de feu dont parle saint Jacques, qui, ne paraissant rien au commencement, réduit en cendres, à mesure qu'elle s'enflamme, des forêts entières.

Ce n'est qu'une petite parole : J'ai vu cette fille avec des gens qui ne sont pas en bonne odeur, elle a laissé prendre sur soi des libertés déshonnêtes ; je la crois cependant sage. Celui à qui vous ferez cette confidence dira en lui-même : Elle ne l'est pas néanmoins. Un troisième ajoutera, à qui on rapportera ce que vous avez dit : C'est une fille de mauvaise vie ; et le bruit qui en sera répandu dans le voisinage, dans un quartier, dans une ville, la fera passer pour une fille perdue; rien, dit Cassiodore, n'approchant plus du crime, que le soupçon qu'on en a (*Cassiodorus, lib.* II *Variorum, epist.* 9). Arrêtez donc, arrêtez le plus tôt qu'il vous est possible, ce mauvais bruit ; ne souffrez pas que cette pauvre créature soit ensevelie dans ces eaux qui grossissent à tout mo-

facere ; virgam autem reddere ex serpente non potuit (*Origenes, homil in c.* II *Numer.; P. Seign., serm.* 19).

ment, ou qu'elle périsse dans ces flammes meurtrières, qui ne laisseraient d'une réputation assez bien établie qu'un peu de cendres.

Qui voudra par après d'elle, si elle a dessein de s'établir? A quoi sera bon un ecclésiastique, une fille, un artisan, qui n'auront plus de réputation? quelle estime aura-t-on pour eux? Quand ils feraient des prodiges, on se souviendra toujours de ce qu'on en aura dit : quelque bien qu'on leur voie faire, on se représentera toujours le mal dont on les aura accusés. Ce coup de langue est un dard qui vole avec une surprenante légèreté, mais la plaie qu'il a faite n'est pas légère. Mettez-y donc ordre de bonne heure, si le désir de votre salut vous touche.

Plaise au Seigneur, mes frères, que vous fassiez sur toutes ces circonstances plus de réflexions que vous n'y faites. Convaincus que vous seriez de l'obligation de satisfaire à votre péché, et de l'extrême difficulté d'y satisfaire d'une manière dont Dieu se contente, vous péseriez toutes vos paroles, et mettant un frein à votre bouche, vous n'en diriez jamais qui dénigrassent votre prochain.

Mais quoi! coupables de ce crime que vous ne pouvez ni assez détester, ni trop tôt réparer, vous désespérerez-vous par l'extrême et presque invincible difficulté d'apporter d'utiles remèdes à d'aussi grands maux? Prédicateurs qui regardez la médisance comme un péché dont les suites sont, moralement parlant, irréparables, je loue votre zèle : mais quel fruit produirait-il, si, considérant les détracteurs comme des gens hors des voies du salut, et près de tomber pour jamais dans l'abîme, vous ne leur donniez quelques rayons d'espérance, afin de pouvoir rentrer dans ces voies, et ne pas fermer sur eux le puits de cet abîme? Ne s'agit-il que de leur faire connaître qu'ils se damnent, sans leur montrer comment ils peuvent ne se pas damner?

Consolez-vous donc, médisants : votre péché est très grand, mais, absolument parlant, il n'est pas irrémissible. Il faudra que, pour le réparer, vous fassiez sur vous des efforts extraordinaires; mais ces efforts étant faits, vous en recevrez le pardon. Toutes vos passions s'y opposeront, mais la grâce et votre coopération surmonteront tous ces obstacles.

Faites, pour rétablir la réputation de votre prochain, ce que vous feriez si l'on vous avait ôté la vôtre. Sensibles à votre injure personnelle, vous vous informeriez de ceux qui auraient médit de vous, pour les obliger de se rétracter : lettres, visites, éclaircissements, informations, rien ne vous coûterait, parce qu'il s'agirait de votre honneur. Ayez pour celui de votre prochain une même sensibilité : non content de vous reprocher votre faute, allez lui en demander pardon, et faites, pour désabuser le public, tout ce que vous pourrez humainement faire.

Mais, j'aurai beau dire, on ne me croira pas; et si j'en désabuse quelqu'un, une infinité d'autres conserveront la mauvaise idée que je leur aurai donnée de mon prochain? J'en conviens avec vous, et c'est là ce qui doit vous donner une horreur extrême de la médisance; mais enfin vous aurez fait ce que vous aurez pu. Si quelques-uns se désabusent, à la bonne heure : si les autres s'obstinent à ne vous pas croire, malheur à eux de vous avoir cru pour le mal, et de n'avoir pas voulu vous croire dans la réparation que vous en faites.

Mais pour qui passerai-je? Eh! pour qui avez-vous fait passer votre frère? J'aimerais mieux donner tout mon bien, que de faire cette rétractation. Ce n'est pas votre bien que Dieu demande, c'est cette rétractation qu'il veut. Sans droit, sans fondement, sans raison, vous avez imputé à votre prochain des crimes dans lesquels il n'est pas tombé : il vous est d'une nécessité absolue et pressante, de faire son apologie, dussiez-vous passer pour calomniateur, dans l'esprit de ceux qui vous croient tout autre que vous n'êtes.

Ministres du Seigneur, allez prêcher ces vérités à ces femmes superbes, envieuses, malignes, dont la plus fréquente occupation est de médire : à ces railleurs de profession, à ces mauvais faiseurs de vers, qui, pour faire valoir de faibles talents, se déchaînent en satires et en calomnies; à ces plaideurs acharnés les uns contre les autres, qui, pour se venger, font par leurs plumes ce qu'ils n'oseraient faire par l'épée.

Mais en vain leur montrerez-vous que médire de leurs frères c'est un grand péché; en vain ajouterez-vous que s'ils ne réparent, autant qu'ils le pourront, le tort qu'ils leur auront fait par leurs médisances, ils se mettront hors d'état d'obtenir le pardon de leur péché : la passion l'emportera toujours sur l'Evangile, et un faux honneur sur leurs devoirs, à moins que l'Esprit du Seigneur, qui est un esprit de vérité, de charité, de sagesse, de conseil, ne donne à vos paroles la force et le succès que vous en attendez.

Mettez donc, Seigneur, *à ma bouche une sentinelle qui veille jour et nuit sur elle.* Eh! quel autre que *vous pourra appliquer sur mes lèvres un sceau inviolable, afin que ma langue ne me perde pas* (*Eccli.*, XXII)? Ce n'est pas assez de la renfermer comme une bête féroce, cette langue, elle pourrait s'échapper, il faut mettre sur elle votre sceau, afin qu'on ait autant de respect pour cette marque de votre autorité suprême qu'on en a pour ne pas rompre les sceaux de la justice humaine.

DEVOTION.

Piété, vrais et faux devoirs, religion, hypocrisie, etc.

PREMIER DISCOURS (1).

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.

(1) Ce discours est pour le vingt-deuxième dimanche d'après la Pentecôte. Il peut encore servir au mercredi de

Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (*S. Matth., ch.* XII).

Que les conseils des hommes sont vains! que leurs lumières sont courtes et fautives, quand ils veulent s'élever contre Dieu, comme s'ils pouvaient surprendre son infinie sagesse, se déguiser à son égard, se cacher et se dérober à ses yeux!

Des pharisiens toujours fourbes et méchants, mais toujours très-mal payés de leur artificieuse malice, envoient leurs disciples à Jésus-Christ, dans le dessein, ou de lui attirer l'inimitié de l'empereur, ou de le rendre prévaricateur des droits de Dieu : *Nous est-il libre de payer le tribut à César ou de ne le lui payer pas?* lui demandent-ils? Pour se concilier une réponse qui favorise leur pernicieux dessein, ils l'appellent *Maître;* ils reconnaissent donc son autorité; ils avouent (ils disent même *qu'ils le savent*), *qu'il est sincère, qu'il enseigne la voie de Dieu dans la vérité* (*Matth.*, XXII), qu'il n'a égard à qui que ce soit; ils reconnaissent donc son intégrité et sa droiture: et cependant cet air flatteur et déguisé ne tend qu'à le surprendre, comme il s'en plaint lui-même dans l'Evangile.

Encore un coup, *que les conseils des hommes sont vains*, quand ils ont l'insolence de s'en prendre à Dieu! mais que la bonté de Dieu est grande de se servir même de la malignité des hommes pour instruire ses vrais serviteurs de leurs plus importants devoirs! Pourquoi me tentez-vous, dit Jésus-Christ à ces députés? montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut; quelle en est la marque et l'inscription? *Elle est de César*, lui disent-ils. *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, leur répond Jésus-Christ.

Or, c'est dans cette réponse que sont compris tous les devoirs de la vraie dévotion, disent les saints Pères; et c'est à nous à en faire un meilleur usage que n'en ont fait ni les pharisiens, ni leurs disciples. Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu : premier devoir de la dévotion; il faut rendre aux hommes ce qui est aux hommes : second devoir de cette même dévotion. Je ne m'arrête qu'au premier, puisqu'il peut tout seul fournir une ample matière à un grand discours.

Voulez-vous être véritablement, parfaitement, constamment dévots? acquittez-vous envers Dieu de tout ce qu'il est en droit d'attendre de votre piété. Servez-le en vérité et en esprit, servez-le avec ordre et avec règle. Je m'explique. Toute dévotion qu'un esprit intérieur ne vivifie et n'anime pas n'est qu'une dévotion illusoire et imposante : première proposition. Toute dévotion qu'une sage et juste subordination ne conduit pas, n'est qu'une dévotion chimérique et inutile : seconde proposition. Voulez-vous qu'elle soit solide et méritoire? Faites qu'elle soit intérieure; ayez soin qu'elle soit bien réglée. Si la fausse dévotion s'attache au dehors, la véritable travaille au dedans et vient du cœur. Si la fausse dévotion s'arrête à des devoirs de surérogation, préférablement à ceux qui sont de précepte, la véritable s'applique aux devoirs nécessaires et essentiels à son état

PREMIER POINT.

La même différence qui se trouve entre l'art et la nature se rencontre entre la véritable et la fausse dévotion. L'art ne travaille qu'au dehors. Un habile sculpteur veut-il faire une statue qui lui donne quelque réputation? toute son application est de bien former les parties exposées aux yeux des spectateurs : une tête bien faite, un visage bien proportionné; il ne pense ni aux artères, ni au cerveau, ni au foie, ni aux poumons, ni au cœur; toute la perfection de son art ne consistant qu'à bien faire ce qui frappe les sens.

Il n'en est pas ainsi de la nature. Occupée à former le dedans, elle y travaille avant toutes choses : le cœur, le cerveau, les parties nobles sont les premiers objets de ses soins; celles qui paraissent au dehors, elle ne les forme que les dernières, comme si c'étaient les moindres pièces de son ouvrage. Que fait aussi la fausse dévotion? tout son soin est de donner aux vertus une avantageuse apparence : des yeux, des mains, un dehors bien composé; pourvu que cette statue inanimée plaise, pourvu qu'il coule des yeux quelques larmes, qu'il sorte de la bouche quelque soupir, que la poitrine soit frappée avec méthode, l'on ne se met pas en peine du reste : le cœur n'en sent rien; et souvent tel qui baise tendrement les pieds insensibles de son crucifix, abandonne sans pitié les membres vivants du crucifié. Judas fait le charitable : à l'entendre, il ne pense qu'au bien des pauvres, il condamne de profusion l'action de Madeleine, dont, selon lui, le parfum pourrait être appliqué à de meilleurs usages; mais c'est un homme tout extérieur, il ne travaille qu'à sauver les apparences; au dedans *c'est un voleur et un larron.*

La vraie dévotion tient une conduite tout opposée; elle commence toujours par l'intérieur, persuadée que c'est du fond de l'âme que vient tout le bien ou tout le mal; elle s'applique d'abord à régler l'esprit par la foi et une humble docilité à tous les préceptes de l'Evangile; à purifier le cœur par une droite intention et à l'enflammer par un amour chaste et sincère. Avant que Madeleine s'acquitte envers son cher Maître de ce devoir de piété que ce faux apôtre blâme mal à propos; avant qu'elle paraisse avec Lazare, son frère, dans un festin que son Dieu honore de sa présence, elle reconnaît son péché, elle en demande pardon, elle en verse des torrents de larmes et mérite cette favorable réponse, que plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : sa dévotion n'a travaillé au dehors, qu'après avoir auparavant formé le dedans.

Veux-je dire par là que notre religion est aussi dénuée d'extérieur, de piété, de cérémonie que celle de nos prétendus réformés? à Dieu ne plaise! Il n'appartient qu'à eux d'avoir une Église si cachée, qu'elle ait été plus de quinze cents ans sans paraître. Il n'appartient qu'à eux d'avoir eu pendant

a troisième semaine de carême, aux cinquième et septième dimanches d'après la Pentecôte.

plusieurs siècles une religion invisible, qui subsistait sans qu'on la vît. Oh! la belle voie à une infinité de mensonges!

Non, non, mes frères, je veux que votre religion paraisse, mais je veux en même temps qu'elle soit intérieure; je veux qu'elle donne quelque chose au dehors, mais je veux qu'elle pense d'abord à l'esprit et au cœur; qu'elle s'applique d'abord au dedans. La vertu, pour être parfaite, doit être édifiante, dit Tertullien, et pour être édifiante, il faut qu'elle se montre. Le soleil n'a de lumière que pour se faire voir, le feu n'a de chaleur que pour se faire sentir: la religion de même doit avoir sa lumière et sa chaleur; sa lumière, *afin que nos bonnes œuvres paraissent devant les hommes et que le Père céleste en soit glorifié*; sa chaleur, afin que ces bonnes œuvres, animées par la charité, échauffent les âmes tièdes, et que, pour confondre le vice qui paraît avec cune insolente impunité, la vertu se fasse res-pecter et aimer.

Je ne viens donc pas ici condamner l'extérieur de la dévotion, je viens pour le sanctifier; je ne viens pas blâmer des actions qui peuvent être d'une grande utilité, mais je viens vous dire que si elles ne viennent du fond du cœur, ce n'est qu'une dévotion et monstrueuse dans sa nature, et inutile dans ses effets; deux raisons qui vont vous faire connaître de quelle nécessité il est qu'elle soit intérieure.

En effet, dit saint Jérôme, quoi de plus monstrueux que de paraître doux comme une colombe, et d'avoir la voracité d'un chien, que de porter la toison d'une brebis et de conserver la malice d'un loup, que d'être un Néron au dedans, un Caton et un homme modéré au dehors (1)? Tel est néanmoins le caractère du faux dévot.

A l'entendre parler, il a la simplicité et l'innocence d'une colombe, il semble qu'il ne se pique et qu'il ne s'aigrit de rien; mais à celui qui pourrait faire l'anatomie de son cœur, il paraîtrait comme un homme qui a un esprit canin, qui ne cherche qu'à mordre ceux qui s'approchent de lui. A l'entendre raisonner des maximes chrétiennes et de l'obligation qu'on a d'imiter Jésus-Christ, vous diriez que c'est un agneau; mais à entrer dans le détail de ce qu'il y a de plus secret dans sa conduite, vous reconnaîtrez qu'un loup n'est ni si avide, ni si carnassier que lui, et quoiqu'il paraisse aussi grave et aussi humain qu'un Caton, il est cependant aussi pétulant et aussi cruel qu'un Néron: or, quelle est cette dévotion, sinon une dévotion monstrueuse?

Si cet homme, avant que de s'arrêter à ces apparences, s'était appliqué à réformer ses mœurs, à dompter ses passions, à humilier cet orgueil, à arrêter cette avarice et cette envie, oh! qu'il aurait fait de progrès dans la vertu! Mais comme toute son application a été de se faire une vaine reputation par un extérieur imposant, je puis dire, avec saint Jérôme, qu'il est dans l'ordre de la grâce un monstre plus affreux que n'est le monstre dans celui de la nature.

Qu'est-ce que Dieu vous demande, mes frères? On vous l'a dit cent fois, et l'on ne saurait trop le répéter, c'est votre cœur qu'il vous demande. Tantôt il vous dit: *Mon fils, donne-moi ton cœur;* tantôt: *Prévaricateur, rentre dans ton cœur;* tantôt: *Ame fidèle, épanche devant moi ton cœur.* Toute l'Ecriture n'est pleine que de ces passages, et quand David veut faire à Dieu une prière propre à en être écouté, que lui dit-il? se contente-t-il de lui représenter les larmes qu'il verse, les humiliations d'un corps prosterné contre terre, la cendre qu'il mange comme du pain, les cris et les soupirs qu'il pousse vers le ciel? Toutes ces marques extérieures de piété sont édifiantes et louables; mais il n'en demeure pas là. Ce n'est pas tant mon corps qui est courbé contre terre, dit-il à Dieu, *que mon âme y est attachée* (*Psal.* CXVIII). Si ma bouche vous parle, il y a un autre langage de mon cœur qui est tout à vous, *prêt à faire et à souffrir ce que vous voudrez.*

Tels doivent être les sentiments d'un vrai dévot, dont le corps ne suit que l'âme dans les devoirs de religion; âme qui est comme le trône du Seigneur, sa maison, son temple, son autel, son sanctuaire; âme qui le fait régner au dedans d'elle par une entière et aveugle soumission à ses ordres; âme qui, résolue de ne rien faire dont il puisse être déshonoré, anime et soutient tous les témoignages extérieures de vénération qu'elle lui rend.

N'avez-vous jamais fait la même réflexion qu'Origène sur le commandement que Dieu fit à Moïse de dorer l'arche, en sorte néanmoins qu'il commençât par le dedans? *Deaurabis arcam auro mundissimo intus et foris.* En fait de dévotion, dit ce grand homme, il faut toujours commencer par l'intérieur. Que vos actions soient éclatantes, à la bonne heure; mais que cet éclat vienne du dedans. Offrez à Dieu la chair de la victime, *mais prenez garde qu'on la lave, que l'eau en devienne toute nette, et conservez-en soigneusement les entrailles.*

Quand la grenade est dans sa maturité, les fruits qui y sont cachés commencent à rougir l'écorce et à couvrir le dehors de la couleur qu'ils ont au dedans: image assez naturelle de ce qu'il faut que la vraie dévotion fasse, en sorte que les vertus extérieures ne soient que comme les rejaillissements et les dorures des intérieures. Madame, vous avez de la modestie et de la pudeur, dit Tertullien; mais savez-vous bien que si elle n'est qu'extérieure, vous n'êtes ni dévote, ni chrétienne? Elle doit paraître dans vos habits, dans vos paroles, dans vos parures, dans vos conversations; mais c'est par votre cœur qu'il faut qu'elle commence, et sa plénitude doit être si grande, que du dedans elle se répande et déborde, pour ainsi parler, au dehors (*Tertull., de Cultu mulierum*).

(1) Vere monstruosa res est, speciem habere columbinam, et mentem caninam, professionem ovinam et intentionem lupinam, intus esse Neronem, et foris apparere Catonem; ita ut ex contrariis diversisque naturis novum monstrum, novamque bestiam diceres esse compactam (D. *Hieronym., Epist.* 83).

J'ai ajouté en second lieu qu'une dévotion qui n'est pas intérieure, est une dévotion vaine et inutile. Qui le dit ? C'est Jésus-Christ lui-même. Vous avez fait des aumônes, mais en les faisant, vous avez cherché les louanges des hommes : vous avez reçu votre récompense. Si vous les aviez faites dans la vue de me plaire, je vous en aurais tenu compte ; mais, allez, votre charité ne vous servira jamais de rien pour le ciel. Vous avez voulu avoir les hommes pour spectateurs, n'attendez point de récompense du Père céleste. Vous avez souhaité qu'on vous vît, on vous a vu ; qu'on vous louât, on vous a loué : voilà votre récompense. A l'égard de celle qui devait faire l'unique objet de vos désirs, vous vous en êtes peu soucié, vous ne l'aurez pas, dit là-dessus saint Pierre Chrysologue.

Je trouve dans la vraie et la fausse dévotion la même différence que dans une bonne et une fausse pièce d'or. Les pièces fausses ont de l'or au dehors et un vil métal au dedans ; la fausse dévotion a de même un bel extérieur, mais l'intérieur en est tout gâté ; au lieu que la véritable est toute pure, et même plus riche au dedans qu'elle ne paraît au dehors. Les pièces fausses, qui ne trompent que les yeux des simples, ne sont d'aucune valeur dans le commerce ; une dévotion qui n'est ni intérieure ni solide, peut bien surprendre l'estime et les louanges des hommes ; mais à l'égard de Dieu elle est inutile, sans mérite, sans poids, sans récompense.

De là tant de vides dans la vie chrétienne, tant de jours et d'heures propres à mériter le ciel, et qui cependant s'écoulent sans mérites ; tant de bonnes actions qui, rapportées à Dieu, seraient suivies d'éternelles récompenses, et qui, par ce défaut, n'en recevront jamais aucune. Je ne sais, mes frères, quels sont là-dessus vos sentiments, et quelles réflexions vous y faites ; mais je vous avoue, après saint Augustin, que c'est là ce qui me fait frémir, toutes les fois que je pense à l'examen que Dieu fera de nos actions.

On est chaste, il est vrai, mais pourquoi ? de peur du bruit, de crainte qu'on ne fasse mal parler de soi, ou que son incontinence ne paraisse par des marques dont on aurait éternellement sujet de rougir. On est patient, mais pourquoi ? pour n'en pas venir à des extrémités qui, à ce que l'on prévoit, attireraient de méchantes suites. On est modeste et sobre, mais pourquoi ? afin de réparer les dégâts que le luxe, le jeu, l'intempérance ont faits dans son domestique.

On se réconcilie avec ses ennemis, mais dans quelle vue ? parce qu'on y est engagé par des personnes dont on dépend et dont on appréhende d'encourir la haine. On souffre patiemment les plus vives douleurs, mais dans quel esprit ? parce qu'on croit qu'il est indigne d'un homme de cœur de faire paraître la moindre faiblesse. On va consoler un ami d'une perte qu'il a faite, on lui offre son crédit et sa bourse ; mais par quel principe ? ce n'est pas par un principe de christianisme, c'est par une pure civilité, c'est parce qu'on est de trop bonne intelligence pour manquer à ce devoir, c'est parce qu'on en a reçu de grands services, et qu'on serait accusé d'ingratitude si on en agissait autrement. Sans cela on le verrait tranquillement périr, sans cela, eût-il besoin d'un écu, dans sa plus grande nécessité on le lui refuserait. Que vous semble d'une dévotion de ce caractère ?

A l'Evangile, mes frères, à l'Evangile : écoutez ce que Jésus-Christ vous dit. Il ne dit pas seulement : *Bienheureux sont les pauvres*, il ajoute aussitôt : *bienheureux sont les pauvres d'esprit et d'affection*. Il ne dit pas seulement : *Bienheureux sont les hommes purs*, mais : *bienheureux ceux qui ont le cœur pur*. Il ne dit pas seulement : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution*, il ajoute : *bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*.

Un valet, qui dépend absolument de son maître fait tout ce qu'il lui commande ; mais comme il s'aperçoit qu'en essuyant pendant quelque temps sa mauvaise humeur il peut faire sa fortune chez lui, ce maître lui dirait cent injures, qu'il ne s'en rebuterait pas. Ce valet est doux et humble ; à la bonne heure s'il l'était de cœur, mais il ne l'est pas, et s'il n'a en vue qu'un intérêt temporel, jamais il ne sera récompensé de Dieu. Un autre pardonne à un ennemi qui l'a maltraité : il le voit, il le salue, il lui parle ; mais c'est parce qu'il en est puissamment sollicité par des gens auxquels il ne veut pas déplaire ; sans cela jamais il ne le verrait : vertu païenne, vertu inutile. Si vous ne lui pardonnez pas du fond du cœur, jamais Dieu ne vous pardonnera : *Si non remiseritis de cordibus vestris, non remittetur vobis*.

Que faut-il donc que vous fassiez ? offrez votre cœur à Dieu, soyez chrétiens et dévots tout de bon, *adorez le Seigneur en vérité et en esprit*, humiliez tout l'orgueil humain devant sa redoutable Majesté, marchez en sa présence, comme il voulait qu'Abraham et les patriarches y marchassent, avec une piété simple et unie, exempte de déguisement et d'artifice.

Loin de vous tout ce qui se ressent d'une ridicule et criminelle vanité, d'un mauvais désir de paraître, et d'arrtirer par une artificieuse piété l'estime des hommes. Où est le laboureur, si grossier et si dépourvu de raison, dit l'abbé Pascase, qui veuille cultiver un champ et l'ensemencer, dans la seule vue d'en faire admirer la beauté à ceux qui passent ? Vous avez un champ à labourer, c'est votre âme ; vous avez des semences à y jeter, ce sont vos bonnes œuvres. Songez donc à cacher bien avant cette semence, de peur que *les oiseaux du ciel* ne l'enlèvent, de peur que les louanges humaines et une folle estime de vous-mêmes ne vous en ôtent le mérite.

Si le fruit de votre piété paraît, à la bonne heure, le Père céleste en sera glorifié, et la semence demeurera toujours en terre. Mais,

quoi qu'il arrive, ne travaillez que pour la gloire de Dieu et pour votre sanctification personnelle ; servez-le en esprit et en vérité mais souvenez-vous aussi de le servir avec ordre et règle. Faites que votre dévotion soit intérieure, mais prenez aussi soin qu'elle soit discrète et bien réglée. Car, si la fausse s'attache à des œuvres de surérogation, préférablement à celles qui sont de précepte, la véritable s'applique à des devoirs nécessaires et essentiels à son état.

SECOND POINT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint des dévotions indiscrètes et mal réglées. Saint Augustin avoue qu'il ne parle qu'avec douleur de certaines pratiques de son temps, que des chrétiens grossiers, qui y étaient servilement attachés, préféraient à des obligations primitives et indispensables. J'avoue, dit ce Père, qu'elles n'ont rien d'évidemment mauvais ; mais quand on ne pourrait pas montrer par où elles sont contraires à la foi, c'est assez, pour les rejeter, de voir que ce sont autant de pratiques serviles contraires à la liberté d'une religion que Jésus-Christ, qui ne nous a prescrit qu'un très-petit nombre de sacrements, a voulu affranchir de ces onéreuses cérémonies. Encore les Juifs avaient-ils cette consolation, que celles auxquelles ils étaient assujettis venaient de Dieu, au lieu que plusieurs autres pratiques introduites dans l'Eglise sont d'institution humaine (*D. Aug., epistola* 119, *ad Januarium, et in novissima editione* 55).

Que devons-nous donc faire, et qu'est-ce que la vraie dévotion et la parfaite justice exigent de nous? le voici : nous devons nous attacher, avant toutes choses, aux obligations nécessaires et essentielles à notre état, préférablement à d'autres qui ne sont pas de cette nature ; aimer davantage ce qui mérite d'être principalement aimé, observer moins ce qui est moindre, et qui ne demande pas une même fidélité : *Hæc ergo perfecta justitia est, si potius potiora, si minus minora diligimus.*

De ce beau principe de saint Augustin, voici ce que j'en infère. qu'on n'a qu'une dévotion indiscrète et mal réglée, 1° quand on s'attache à des œuvres de surérogation et de conseil, et qu'on néglige celles de son état ; 2° quand au lieu de régler sa dévotion sur sa condition, on règle sa condition par sa dévotion ; 3° quand, au lieu de pratiquer avec fidélité les grands commandements on s'arrête à des choses plus légères et moins considérables.

Le premier de ces désordres est terrible ; mais, quelque terrible et funeste qu'il soit, il n'est que trop ordinaire parmi ceux mêmes qui se piquent de dévotion et de régularité. Ainsi, quand je vois un homme de qualité, d'ailleurs obéré, faire de grandes aumônes pendant qu'il néglige ses affaires domestiques, qu'il se repose sur la bonne foi d'un secrétaire ou d'un intendant, et qu'il ne pense ni à pourvoir aux besoins de sa famille ni à payer ses dettes : je dis hardiment que, bien loin de passer pour dévot, c'est un homme qui se damne. Retranchez, mes frères, retranchez ces aumônes, et payez vos dettes. Ignorez-vous ce qui est de justice et ce qui n'en est pas? Ne faites plus murmurer ces pauvres marchands ; arrêtez les plaintes de ces artisans et de ces hommes de journée ; quand vous aurez satisfait vos créanciers, faites vos libéralités ; jusque-là, vous ferez deux grands maux, dont l'un sera de retenir un bien qui ne vous appartient pas, et l'autre d'en disposer aux dépens de ceux à qui il appartient.

C'est en vain, mes frères, je ne parle qu'après saint Augustin (*D. Aug. homel.* 38, *ex* 50 *homil.*), c'est en vain que vous croyez être sauvés à cause des grands dons que vous avez faits à l'église : vous êtes étrangement éloignés de votre compte. Vous faites paraître des gens à qui vous avez fait du bien ; mais Dieu a bien une autre liste à vous montrer, qui est celle de ceux à qui vous avez fait du mal. Combien de fois avez-vous refusé de rendre justice à vos vassaux? combien de fois avez-vous obligé des pères et des mères à donner à des officiers de votre maison, ou peut-être à des valets d'une condition plus basse, des filles qui, si vous leur aviez laissé la liberté, n'en auraient jamais voulu? Vous me faites une liste de ceux que vous avez nourris, dit Dieu, et moi, je vous en montre une autre bien plus grande de ceux que vous avez volés et tués : *Vos dicitis quæ dedistis, et ego dico quæ furati estis: vos memoramini quos pavistis, et non recordamini quos necastis.*

On en voit d'autres, pardonnez-moi ce détail, il est encore du même saint Augustin ; on en voit d'autres qui aiment extraordinairement la prière : ils ont leurs heures d'oraison, ils n'interrompraient pas, pour quoi que ce fût, ce saint exercice. Leur dirons-nous : Messieurs, ne priez pas? A Dieu ne plaise ; un avis si indiscret ne contribuerait qu'à favoriser l'impiété de ces libertins, qui passent des années entières sans prier Dieu ni matin ni soir. Mais s'ils sont établis dans des charges publiques, nous leur dirons : Ne consacrez pas à la prière ces heures que vous devez donner à écouter les parties et à examiner les procès ; n'employez pas à de longues oraisons ces jours si nécessaires à rendre une bonne et prompte justice. Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, mais n'oubliez pas de rendre à César ce qui est à César ; ne soyez pas cause, par votre négligence ou par votre peu d'application aux affaires, que des familles entières soient ruinées ; ce serait là une dévotion bien irrégulière et bien funeste à de pauvres parties.

Nous en verrons d'autres qui feront scrupule de passer un jour ouvrier sans aller à la messe ; cela est bon, et plût au Seigneur que tous ceux qui le peuvent faire commodément fissent de même, nos églises ne seraient pas si désertes qu'elles le sont; mais ce qui nous afflige, c'est d'apprendre qu'avec cette assiduité au service divin, ils sont durs et impitoyables à ceux qui dépendent d'eux. Leur dévotion nous édifie, mais leur

dureté nous scandalise. Nous sommes ravis de les trouver à l'église; mais nous le serions davantage, si nous les trouvions moins au palais, et si nous ne savions que, quelque accommodement qu'on leur propose, souvent ils n'y veulent rien entendre. A leur sens, leurs procès sont toujours bons; celui des parties adverses, toujours mauvais: quand même les affaires qu'ils entreprennent ne seraient pas tout à fait justes, ils savent si bien ménager les apparences, qu'en de certaines rencontres ils surprennent, par leur prétendue bonne foi, la religion des magistrats.

Eh! mes frères, soyez dévots, à la bonne heure, mais soyez-le selon l'esprit de l'Evangile; ne mangez pas, comme les pharisiens, le bien des veuves; ne soyez pas si durs à de pauvres gens qui vous demandent un peu de terme. On est quelquefois obligé de presser ses débiteurs; mais souvenez-vous que, voulant vous distinguer par votre piété, on attend de vous, qui êtes prêtres et religieux, quelque chose de plus humain que d'un chicaneur de profession, et qu'il est à craindre qu'on ne rejette sur la dévotion les vices personnels des prétendus dévots.

Le second chef en quoi l'on peut pécher et se damner, est lorsqu'on règle sa condition suivant sa dévotion; je m'explique. Dieu qui nous donne des grâces, nous les donne proportionnées à notre condition et à notre état. Autres sont les grâces d'un religieux et d'un solitaire, autres celles d'un homme du monde engagé dans les affaires. Autres sont les grâces des pasteurs, autres celles des brebis et des peuples. Or, notre dévotion et notre fidélité envers Dieu est de faire un bon usage de ces grâces, de prendre à propos le point de notre vocation, d'agir et de persévérer en l'état auquel nous sommes appelés. Chercher d'autres moyens de salut et d'autres grâces, c'est nous tromper. Sisara fut défait, mais savez-vous bien de quelles expressions le Saint-Esprit se sert pour nous marquer sa défaite? *Les étoiles, demeurant dans leur rang et observant régulièrement leur cours ordinaire, combattirent contre lui* (*Judicum*, V), et le défirent. Les grâces que nous recevons ont leur ordre et leur rang; prétendre, pour ainsi dire, les déplacer et les déranger, c'est le moyen d'être vaincu.

Or c'est ce qui arrive quand on règle sa condition par sa dévotion, au lieu de régler sa dévotion par sa condition. C'est ce qui arrive, lorsqu'on donne plus à une piété bizarre, qu'à l'état où l'on est placé par les mains de la Providence. Vous avez une grande famille à gouverner, et vous voulez vivre en solitaire; vous, madame, vous avez des enfants un peu libertins, qui ont besoin que vous veilliez sur eux, et vous les laissez dans le désordre, pour aller à des hôpitaux ou à des assemblées de piété.

Vous voulez faire ce qui ne vous appartient pas, et vous ne voudriez pas faire ce qui est de votre devoir. Vous fuyez ce qui est de votre état, parce que vous n'aimez pas ce qui vous gêne; vous embrassez avec ardeur ce qui vous est étranger, parce que votre amour propre vous y porte et que vous y trouvez une douce liberté. O la méchante liberté! O qu'elle vous sera funeste, si vous n'y prenez garde! Vous vous déplacez, vous vous dérangez. Mesdames, vous aurez beau combattre, vous serez toujours vaincues; vous aurez beau dire: *Seigneur, Seigneur, vous n'entrerez pas pour cela au royaume des cieux.* Veillez, veillez sur ces enfants indociles, apaisez les impatiences et la mauvaise humeur de ce mari, qui se plaint que tout est en désordre chez lui. S'il n'est pas juste que les engagements de votre condition vous servent de prétexte, pour vous dispenser d'être dévote de la bonne manière, il ne faut pas non plus qu'une dévotion pleine d'entêtement, de bizarrerie, d'orgueil, vous empêche d'être fidèles aux grâces de votre vocation. Ces deux devoirs n'ont rien d'incompatible: demeurez comme les étoiles dans votre rang, suivez le cours et le mouvement que l'esprit de Dieu vous donne, vous triompherez de tout; Sisara et les ennemis de votre salut seront heureusement défaits.

En un mot, qui que vous soyez, suivez votre condition et faites votre devoir. Il ne faut pas jeter la semence sur des épines, il faut la jeter sur une bonne terre, car, *comment cueilleriez-vous des raisins sur des ronces, ou des figues sur des épines?* dit Jésus-Christ (*Matth.*, VII. *et Luc.*, VI). Puis donc que vous êtes dans une condition où le père de famille vous a placés, vivez selon elle, et demandez-lui la grâce d'accomplir en vous son ouvrage. Quand on a greffé une ente sur un sauvageon qui n'y a aucune convenance, comment peut-on en attendre du fruit? Comment aussi votre âme peut-elle en porter de bons, quand vous l'entez, pour ainsi dire, sur des conditions étrangères?

Enfin, si vous voulez que votre dévotion vous soit utile et agréable à Dieu, embrassez les grands commandements préférablement aux petits, et si vous ne voulez pas négliger ceux-ci, observez fidèlement ceux-là: en voici un excellent modèle que le Saint-Esprit expose à vos yeux; c'est celui de la femme forte, étudiez-en bien tous les traits.

Il lui donne quatre belles qualités, dans lesquelles la vraie dévotion consiste. C'est une femme qui craint Dieu (*Prov.*, XXXI), et qui pour quoi que ce soit au monde ne voudrait pas l'avoir offensé: première qualité. C'est une femme qui, par ses vertus et sa bonne conduite, mérite la confiance de son mari qui se repose sur elle: seconde qualité. C'est une femme qui travaille utilement dans son ménage, donnant à ses domestiques l'emploi qui leur est propre et se faisant rendre compte de ce qui s'y passe: troisième qualité. C'est une femme qui retranche de sa vanité ou de ses plaisirs, quelquefois même de son nécessaire, pour avoir de quoi donner aux pauvres: quatrième et dernière qualité.

N'attendez pas, mesdames, que je vous dise autre chose; c'est là ce que j'appelle être dévot, c'est là ce que j'appelle être saint et

grand saint. Où sont les miracles qu'elle a faits, me demandez-vous? le Saint-Esprit n'en dit rien, mais craindre Dieu, rapporter tout ce que l'on fait à celui duquel vient tout bien et tout don, s'acquitter bonnement et constamment de tout ce qui regarde son état, ne pas quitter une chose essentielle, pour courir après d'autres qui sont de surérogation, ne pas mépriser les préceptes, pour se faire une occupation gênante des conseils; au contraire accomplir les uns et les autres avec une ingénuité respectueuse et fidèle, voilà ce que j'appelle, avec saint Augustin, des miracles en un sens plus grands que les miracles mêmes (*D. Aug. lib.* X *de Civitate Dei*) : voilà ce que le Saint-Esprit trouve si héroïque et si rare, qu'il dit que pour rencontrer une femme de ce caractère, il faut aller aux extrémités les plus reculées de la terre.

Ce n'est pas une dévote bizarre et entêtée que l'orgueil et d'autres passions aveuglent, c'est une dévote judicieuse et éclairée, qui regarde les choses grandes comme grandes, les petites comme petites, les indifférentes comme indifférentes. Donnez une couronne de diamant à un enfant d'une main et d'une autre présentez-lui une pomme, il quittera la couronne pour prendre la pomme. Montrez-lui un livre pour s'instruire et un jeu pour se divertir; il laissera le livre et s'appliquera tout entier au jeu. Combien de chrétiens et de chrétiennes se damnent par cet endroit! Mille petits biens ne les sauveront pas, et un petit péché, si néanmoins on peut appeller petit ce qui est mortel, les perdra pour jamais.

Prenez-y garde, mes chers auditeurs, et si vous voulez être sincèrement à Dieu, réfléchissez sur ce que je viens de vous dire; servez-le en vérité et en esprit, servez-le avec ordre et avec règle. Pour vous assurer, autant que vous le pouvez ici-bas, de la vérité de votre dévotion, mettez-vous en état de lui dire, comme David : Seigneur, vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même; *éprouvez mon cœur* (*Ps.* XXV *et* CXXXVIII), exercez les vertus que vous y avez mises et ne souffrez jamais qu'il y ait aucune idole de cachée qui partage les hommages qui ne sont dus qu'à vous. Purifiez mon âme de tout levain d'hypocrisie; faites que je n'aime que vous, que tout ce que je ferai se rapporte à vous, que je ne sorte de moi que pour me reposer en vous, afin que, comme vous êtes mon premier principe, vous soyez ma dernière fin.

Loin de moi, ô mon Dieu, tout ce qui peut vous déplaire; je me voue, je me consacre tout entier à vous. Volontiers je renonce à tout le droit que j'ai sur moi, si cependant j'en ai aucun. Mais quand j'en aurais encore davantage, je vous le transporterais; oui, à vous, à qui tout ce que je puis et tout ce que je suis appartient.

Adorable Sauveur, c'est de vous que je veux me revêtir (*Galat.*, III; *Rom.*, XIII); mais si je n'en étais revêtu qu'au dehors par des vertus purement extérieures, que serait-ce de moi qu'un fantôme de piété plus propre à provoquer votre colère qu'à attirer votre miséricorde. Faites donc que ce vêtement de dévotion, que je porterai pour édifier mon prochain, couvre un *homme intérieur et caché du cœur* (I *Petr.*, III); un homme qui, formé par votre grâce, vive de votre esprit et conserve au dedans de soi les invisibles traits de vos vertus; un homme qui, fidèle à tous ses devoirs, accomplisse les grands et les petits; un homme qui, judicieux et sage, préfère ce qui est de précepte et de son état à ce qui n'est que de surérogation et de conseil; un homme enfin qui, *portant sur soi votre image et votre inscription* (*Matth.*, XXII, *et Marc.*, XII), soit tout à vous en ce monde et en l'autre, dans le temps et durant toute l'éternité.

SECOND DISCOURS (1).

Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet.

Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il en haïra l'un, et il aimera l'autre; ou il se déclarera pour l'un, et il méprisera l'autre (*S. Matth., ch.* VI).

Quoi qu'en disent les gens du monde, entre Dieu et ce monde il y a eu de tout temps et il y aura toujours une invincible antipathie. Opposés qu'ils sont dans leurs sentiments, dans leurs intérêts, dans leurs maximes, il faudrait, ou que Dieu cessât d'être ce qu'il est, ou que le monde changeât d'esprit et de cœur; j'entends, non ce monde sensible composé d'éléments, mais ce monde corrompu par le péché, impur dans ses plaisirs, insatiable dans son avarice, déréglé dans ses amitiés, ridicule dans ses modes, insolent dans son orgueil, impie ou superstitieux dans son culte même.

L'oracle y est formel : *Nul ne peut servir ces deux maîtres. Quel rapport entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre Jérusalem et Babylone? Enfants de Dieu, comment pourrez-vous chanter le cantique du Seigneur dans une terre étrangère* (*Psal.* CXXXVI)? Enfants, ou pour mieux dire, esclaves et martyrs du monde, comment pourrez-vous plaire à Dieu, si vous ne quittez de cœur et d'affection cet ennemi mortel qui lui déplaît?

Déplorons ici l'aveuglement et le malheur de tant de chrétiens qui, partagés entre Dieu et le monde, entre leur conscience et leurs passions, entre les devoirs d'une vie chrétienne et les déréglements d'une païenne, croient pouvoir se donner à l'un et servir l'autre; fléchir les genoux tantôt devant l'arche, tantôt devant Dagon, tantôt répandre quelques grains d'encens devant le Dieu d'Israël, tantôt immoler des victimes à Baal : *faire*, comme dit le prophète *un vol dans l'holocauste;* abandonner à une piété tardive des années toutes flétries et toutes languis-

(1) Ce discours est pour le quatorzième dimanche d'après la Pentecôte : on peut aussi le faire servir au lundi de la seconde semaine de carême sur ces paroles : *Vos de deorsum estis, ego de supernis sum, vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo.* Il peut aussi être appliqué au quatrième dimanche d'après Pâques sur ces paroles : *Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato, de justitia,* etc.

santes, tandis qu'on reserve la fleur et le printemps de l'âge aux passions les plus ardentes et les plus vives.

Qui le croirait, mes frères? Une si pernicieuse erreur passe souvent jusque dans l'esprit et dans le cœur de ceux-mêmes qui se piquent plus de régularité; semblables à Michol qui couvrit des habits de David une statue qu'elle avait mise dans son lit, ils se couvrent de l'extérieur de la dévotion, quoique dans le fond ce ne soient que des fantômes de piété propres à en imposer aux autres, ou à se tromper eux-mêmes.

A leur sens (car il est important d'entrer dans ce détail, soit pour consoler ou instruire les vrais dévots, soit pour désabuser ceux qui ne le sont qu'en idée), à leur sens, ils peuvent être de vrais dévots, et se donner la liberté de voir toute sorte de compagnies; à leur sens, ils peuvent être de vrais dévots, et se procurer toutes les commodités de la vie; à leur sens, ils peuvent être de vrais dévots, et n'aimer qu'une piété pleine de suavité et de douceur. En pensez-vous de même, ô mon Dieu, et, n'est-ce pas à ces prétendus dévots que vous dites de ne se pas flatter mal à propos : *Que nul ne peut servir deux maîtres?* Examinons-en les raisons dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Deux sortes d'erreurs au sujet de la vraie dévotion la rendent presque méconnaissable; les uns la veulent toute farouche et toute intraitable, les autres toute accommodante et toute civilisée; les uns en font une sauvage qui n'aime que les déserts et les ténèbres, ennemie de toute compagnie et de toute joie; les autres en font une délicate et une sensuelle qui ne veut rien déranger de ses plaisirs, ni du bel ordre des agréables sociétés. Chez les uns, c'est un fantôme qui effraie, tant il est décharné; chez les autres, c'est une beauté fardée, tant elle est indulgente et commode. Les uns la mettent dans une région si élevée, qu'ils désespèrent, les faibles, de pouvoir y atteindre; les autres dans une situation si basse, qu'elle se rend accessible aux plus relâchés.

Que dirons-nous aux uns et aux autres? qu'ils peignent mal la dévotion et qu'ils ne font d'elle aucun portrait qui lui ressemble. *Elle a son joug;* vous qui êtes si sensuels, mal à propos prétendez-vous donc vous dispenser de le porter. *Son joug est léger;* vous à qui un zèle outré inspire des sévérités excessives, mal à propos donc nous le représentez-vous comme un joug accablant et insupportable. Vous qui êtes trop sévères, écoutez cette douce et consolante invitation de Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Vous qui êtes trop indulgents et trop délicats, écoutez cet autre oracle du même Législateur : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; celui qui ne porte pas sa croix et qui ne me suit pas, n'en est pas aussi digne.* Etranges propositions qui, dans le sens apparemment opposé qu'elles renferment, vont vous faire connaître ce en quoi la vraie dévotion consiste.

Le joug de la dévotion n'a rien que de léger; on le porte, pour ainsi dire, à deux, ou plutôt Jésus-Christ en a pris sur soi ce qu'il y a de plus lourd. Consolez-vous, dévots, les rigueurs de la vie que vous professez ne sont que des rigueurs avantageuses et honorables. Mais dans cette dévotion il y a un joug et des croix à porter : Instruisez-vous de vos devoirs; la vie que vous embrassez a ses difficultés et ses peines. Vous cherchez la compagnie de Jésus-Christ, quand vous aspirez à la vraie dévotion; réjouissez-vous d'un si bon choix : mais pour trouver Jésus-Christ, pour le posséder, pour le goûter, il vous avertit qu'en quelque compagnie que vous soyez, fût-ce en celle de vos pères et de vos mères, de vos sœurs, ou de vos enfants, vous n'êtes pas dignes de lui, si vous la recherchez préférablement à la sienne.

De ceci, voici deux ou trois importantes vérités que je vous prie de bien comprendre. Première vérité. La dévotion est de tous les âges, de tous les états, de tous les sexes; elle est pour les séculiers et pour les religieux, pour les mariés et pour les vierges, pour les grands et pour les petits, pour ceux qui, entièrement dégagés du monde, ont renoncé à toute société et à toute parenté; pour ceux qui, chargés des devoirs et des nécessités de la vie civile, traînent après eux de grosses familles.

Les degrés en sont différents, les récompenses en sont inégales; mais il y a pour les uns et pour les autres un salut à faire, un héritage éternel à acquérir. Les uns et les autres peuvent être véritablement et constamment dévots : Jacob, tout boiteux qu'il est, monte en Béthel; la femme forte, avec son fuseau et sa quenouille, s'attire l'estime et les complaisances de son mari. La dévotion est de tous les états et de tous les sexes; c'est par elle que les vertus reçoivent l'onction sainte; et, se présenter à la salle des noces de l'époux, sans cette huile sacrée, c'est avoir le même sort que ces vierges folles, qui s'étaient peu souciées d'en faire provision. En un mot, on ne peut être impunément indévot par état; et les saints qui, de toute condition, sont montés au ciel, nous apprennent qu'il n'y en a aucune que la piété ne puisse et ne doive sanctifier.

Seconde vérité. Quoique tout chrétien par ce principe, doive être dévot, néanmoins, communément parlant, la dévotion semble ajouter quelque chose de singulier aux devoirs généraux du christianisme; et, c'est par ce caractère de singularité, que ceux qui veulent être sincèrement dévots, semblent contracter de nouvelles obligations. Etre dévot, c'est être voué et consacré à Dieu, non-seulement par les vœux de son baptême; mais par une profession volontaire, généreuse, constante d'être à lui. C'est non-seulement vouloir lui obéir, c'est encore avoir dessein de lui plaire et d'éloigner de soi tout ce qui peut lui déplaire; c'est non-seulement

être son sujet, c'est être encore son domestique, pour avoir l'honneur de l'approcher de plus près, pour jouir des charmes de sa divine conversation, préférablement à toute autre compagnie.

Cette idée que je vous donne de la dévotion, après tous les maîtres de la vie spirituelle, ne suffit-elle pas toute seule pour vous convaincre, que la mêler indifféremment dans toute sorte de compagnies, c'est faire d'elle une monstrueuse alliance avec le monde; que c'est la dégrader, l'avilir, la profaner par un service incompatible de deux maîtres, où il faut, de nécessité, abandonner l'un pour se ranger du parti de l'autre?

Quand Jésus-Christ dit aux Juifs : *Je suis d'en haut, et vous êtes d'en bas; je ne suis pas de ce monde, et vous en êtes;* il faut, concluent de là les Pères, qu'il y ait dans le monde même, un monde fatal au salut, un monde ennemi de la sainteté et de la perfection évangélique; un monde que saint Jean dit être comme *tout enseveli dans la malice*, un monde pour qui le Sauveur, tout souverain médiateur qu'il est entre Dieu et les hommes, proteste qu'il ne prie pas.

Or, s'il y a un monde de ce caractère, où se trouve-t-il sinon dans ces compagnies et dans ces assemblées, où le méchant devient pire et où le juste est tenté de se corrompre? Dans ces compagnies et dans ces assemblées où paraissent en triomphe la mollesse et le luxe; où sous un extérieur honnête se disent des mots équivoques et à double sens; où toute l'occupation n'est que de plaire et de se faire distinguer par quelque endroit; où la réputation la mieux établie n'est pas sans flétrissure, ni l'innocence la plus chaste sans tentation?

Vouloir accorder la dévotion avec ces sortes de compagnies, c'est vouloir se faire de nouvelles maximes, et un nouvel Evangile. Combien de fois l'avez-vous reconnu vous-mêmes? Combien de fois avez-vous avoué, qu'il s'y passe cent choses qui répugnent à la piété, et que pour ne vous point attirer les disgrâces, ou les railleries de ceux avec lesquels vous avez quelque intérêt de vous conserver, il faut en quelque manière faire et parler comme eux? S'engager donc indifféremment dans toute sorte de compagnies, vouloir voir le beau monde, et conserver pour d'agréables conversations une inclination secrète, *c'est servir deux maîtres;* et pour se donner à l'un, quitter l'autre. Ce n'est pas contre un fantôme que Jésus-Christ a lancé ses foudres, c'est contre des désordres trop réels, principalement en un siècle qui, comme le nôtre, se poussant tous les jours par d'artificieux raffinements d'amour-propre, se corrompt aussi tous les jours.

Vous dirai-je sur ce sujet, ce que saint Jérôme a très-judicieusement remarqué; que si les compagnies mondaines sont à craindre pour quelques-uns, c'est principalement pour vous, messieurs et mesdames, qui faites profession de piété? Voici ce qu'en pense ce Père, et ce qu'il en écrit à une jeune dévote dans une de ses lettres : *J'ai appris que vous allez souvent à la campagne avec de vos cousins et d'autres gens; que c'est une belle-sœur, ou quelque autre parente qui vous y mène pour lui tenir compagnie. Mais avec quelle sûreté de conscience et quelle innocente liberté de cœur une fille comme vous, qui porte un habit noir et simple, se mêle-t-elle avec de jeunes hommes esclaves d'une beauté mondaine, avec des femmes mariées, ou avec des filles qui doivent bientôt l'être?*

Vous y verrez des privautés et des caresses que le mariage permet entre maris et femmes, vous vous trouverez environnée de gens qui portent l'or et la soie, vous y entendrez toute sorte de chansons : et tel, qui n'osant regarder des femmes accompagnées de leurs maris, jettera les yeux sur vous, que personne ne gardera, vous adressera les paroles de ses chansons, et vous expliquera par des signes trop expressifs ce qu'il n'oserait vous dire de vive voix. L'un vous invitera de manger de ce qu'il y aura de plus délicat sur la table, l'autre se raillera agréablement de l'humeur farouche des dévots; celui-ci vous disant que Dieu a créé le vin, vous invitera d'en boire; celui-là vantera la propreté et l'utilité des bains pour vous y faire descendre : assiégée de tant de doux flatteurs, comment pourrez-vous vous défendre contre tant d'obstacles à la vraie piété, conserver l'esprit de la dévotion, et sortir de ces assemblées aussi innocente que vous y étiez entrée (*D. Hieronym. de vitando suspecto contubernio*)?

Ne dites donc plus, messieurs et mesdames, ce que vous nous répondez si souvent, que dans les compagnies même qui paraissent les moins chrétiennes, on peut quelquefois y faire de grands biens; retenir par sa présence et par son sérieux ceux qui sont trop libres, et gagner plus sur les esprits par une dévotion insinuante, que ne font par leurs discours les plus habiles prédicateurs. Ne dites donc plus que, pour faire connaître que la dévotion n'est pas si sauvage qu'on l'a fait, il faut se civiliser avec le monde; que par là le dévot est désabusé des folies du siècle en les voyant; et que dans le fond on s'ennuierait bientôt d'une piété chagrine, si elle engageait ceux qui en font profession à un si rigoureux divorce.

Je vois ce qui vous tient au cœur : vous voulez *servir deux maîtres*, et pour étouffer les remords d'une conscience justement aigrie, vous cherchez à vous disculper par ces vains prétextes. Oh! la belle manière de désabuser, de vaincre, de réformer le monde! Oh! que vous avez déjà remporté de victoires, que vous avez déjà gagné d'âmes à Dieu par ce pieux artifice! Oh! que la dévotion vous est obligée, de l'avoir si finement humanisée, en lui ôtant ces dehors farouches et rebutants! Oh! que vous êtes habiles à mettre dans les âmes d'autrui, de nouvelles dispositions à la vertu, lorsque vous vous éloignez vous-mêmes de ses voies; d'avoir trouvé le secret de rendre, peut-être à vos dépens, la dévotion honnête et tendre, d'inspirer à votre prochain par vos dissipations fréquentes et

volontaires, ce recueillement si nécessaire à l'oraison !

Car quand je supposerais que, dans ces compagnies, il ne s'y passe rien contre la pudeur, la chasteté, la bienséance, la charité chrétienne; je vous le demande, vous rappelez-vous aisément à votre intérieur? Allez-vous avec la même sérénité et liberté d'esprit répandre aux pieds du crucifix, votre cœur dans le sein de Dieu? C'est tout ce que peuvent faire les plus recueillis et les plus éloignés du commerce du monde. Ne vous reste-t-il dans l'imagination et dans l'esprit aucune idée de ce que vous avez vu et entendu? Ceux qui sont dans les plus reculées solitudes s'en souviennent : ils s'en plaignent tendrement au Seigneur, et lui demandent par grâce, de ne penser jamais à ce qu'ils ne veulent jamais voir. Après cette indiscrète curiosité de savoir ce qui vous doit être étranger, quand il n'a nul rapport à votre salut, après cette bizarre variété d'objets, cette multiplication d'affaires superflues et inutiles, votre esprit qui s'est échappé, reprendra-t-il, quand il vous plaira, cette voie pure et sans tache, où se trouve, comme dit saint Pierre, une dévotion *paisible, modeste, riche en biens spirituels, qui lui viennent de la présence de Dieu, devant lequel elle marche* (II *Petr.*, III)? Rendez-vous justice à vous-mêmes, vous y avez toujours trouvé de grands obstacles.

Est-ce qu'on vous défend absolument toute sorte de compagnies? Non, sans doute; mais, faisant comme vous faites, profession de dévotion et de régularité, on vous dit de ne voir que celles où la bienséance et la nécessité vous engagent; que celles où la piété et la charité peuvent vous faire recueillir quelques fruits; que celles où, par des discours sérieux et chrétiens, vous pouvez répandre quelques étincelles de l'amour divin dans le cœur de vos frères et de vos sœurs; que celles où n'étant ni trop fréquemment, ni trop longtemps distraits, vous conservez cette solitude intérieure qui, en vous prêtant aux autres, vous rappelle à votre devoir.

Visites amusantes et purement mondaines, curiosité de voir et d'être vus, d'apprendre mille nouvelles étrangères et d'en dire, multitude de soins embarrassants et superflus, occupation de bagatelles et de caprices, où l'esprit s'évapore et le cœur se dessèche : voilà ce qu'on vous défend. Cela vous fait de la peine, dites-vous; je l'avoue, et peut-être vous en fait-il encore plus que vous ne le dites; mais souvenez-vous que vous ne pouvez pas être dévots sans peine; car j'ai à vous avertir que vouloir, avec sa dévotion, se procurer les douceurs et les commodités de la vie, sans se faire la violence nécessaire pour répondre aux engagements d'un si beau nom, c'est *servir deux maîtres*, et se perdre.

SECOND POINT.

Quoique dans le siècle où nous vivons la dévotion soit au goût d'une infinité de gens, à qui rien ne paraîtrait plus infamant que le titre de libertin et d'impie, il est cependant étrange que souvent on ne fait rien moins que ce qu'il faut faire pour être véritablement dévot.

Si, pour jouir des droits et des avantages d'un si beau nom, il ne s'agissait que de dire quelques prières, de jeûner en de certains temps, de faire quelques bonnes lectures, d'entendre avec assiduité la parole de vie, de porter sur soi la loi du Seigneur, de se condamner à quelques mortifications d'éclat, pharisiens, vous seriez de grands dévots; et vous qui, dans la nouvelle alliance, imitez les fausses vertus de ces hypocrites de l'ancienne, rien ne serait comparable à votre piété et à votre gloire.

Mais quand je me représente qu'il y a bien d'autres devoirs à remplir; que la dévotion est cette perle évangélique, pour l'acquisition de laquelle il faut abandonner ce qu'on a de plus précieux, je ne trouve rien de plus bizarre que l'idée qu'on s'en forme, et la vie irrégulière qu'on mène. Par une espèce de contradiction qu'on ne peut jamais bien comprendre, souvent tel qui aime la dévotion la fuit, et tel qui la fuit s'imagine et se flatte de l'aimer.

Il l'aime dans les avantages qu'elle procure, il la fuit dans les devoirs qu'elle impose. Il veut être dévot pour se faire quelque réputation dans le monde, et dès qu'il cherche cette réputation il cesse d'être dévot. Il aime la dévotion pour se sauver, et il ne se sauvera jamais, tandis qu'il ne sera dévot que de la manière dont il veut l'être. Il veut l'être sans qu'il lui en coûte, ou du moins, s'il se fait violence par quelque endroit, il prétend se dédommager par d'autres; s'il se refuse quelque plaisir, dont il se soucie peu, il se croit en droit d'en goûter d'autres dont la privation lui serait insupportable.

Or, voilà ce que la vraie dévotion ne peut souffrir. Elle ne peut souffrir que le corps ait toutes ses aises, et encore moins que le cœur s'abandonne à tous les mouvements de ses passions. Elle veut que l'homme extérieur et l'homme intérieur soit mortifié; *que ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec leurs vices et leur convoitise*, et, pour le dire avec le même apôtre : *qu'ils portent toujours sur eux la mortification de Jésus-Christ.*

Quand je dis mortification de Jésus-Christ, ne vous représentez ni celle de ces prophètes de Baal qui, par une barbare piété, se coupaient et se déchiquetaient les membres, ni celle des adorateurs de la déesse Mithra qui, prenant d'un corps qu'ils déchiraient de coups, le sang qui en sortait, l'offraient à cette inhumaine divinité, ni celle de ces religieux Turcs qui, dès ce monde, font, par un martyre précipité et sacrilége, un cruel essai des horribles maux qui leur sont réservés en l'autre.

J'entends une mortification sainte, *où l'on offre à Dieu une hostie vivante et un sacrifice raisonnable;* où, pour ne pas avoir sujet de rougir de porter des membres délicats sous un chef couronné d'épines, on se prive, par une discrète austérité, de ce que l'on pour-

rait goûter de délicieux si l'on suivait ses appétits déréglés; où, pour faire connaître qu'on veut se distinguer encore plus par la sévérité de sa dévotion que par la gloire qu'on en peut recevoir, on embrasse la pénitence évangélique, et l'on se fait un devoir singulier de s'assujettir à ses lois.

Vous dirai-je là-dessus, avec Origène, que Dieu veut que ceux qui font profession d'être à lui, prennent d'autres routes que ces âmes vulgaires, qui ne sont que du gros du troupeau ; que pour aller à l'autel des parfums, il faut passer par celui des holocaustes ; que la partie inférieure se soulevant sans cesse contre la supérieure, on lui donne, par la mortification évangélique, un frein salutaire, et qu'on la retient dans ses justes bornes (*Orig., Tract. in Cantica*) ?

Car je demanderais volontiers à un homme qui se pique de dévotion : Avez-vous toujours été à Dieu? voulez-vous constamment être à Dieu pour toujours? Ces deux marques d'attachement répondent de votre dévotion; mais elles vous ont déjà engagé, ou elles vous engageront dans la suite, à de pénibles et humiliants devoirs. Vous n'avez pu être à Dieu sans vous être fait quelque violence ; vous ne pouvez vous promettre dans la suite d'être à Dieu sans cette même condition : violence et mortification nécessaires pour porter avec fruit la qualité de dévot, violence et mortification nécessaires pour réparer les fautes que vous avez commises contre cette qualité de dévot.

J'appelle un vrai dévot, dit saint Laurent Justinien, un homme dont le soin particulier est de régler ses mœurs, d'observer avec une religieuse vigilance tous les mouvements de son âme, de se demander de temps en temps raison de ce qu'il fait et de ce qu'il ne fait pas, de se reprocher sa nonchalance et sa tiédeur sur de certains devoirs dans lesquels il se néglige, et de coopérer fidèlement aux desseins que Dieu a sur lui (*D. Laur. Justin., tract. de Vit. solit.*). J'appelle un vrai dévot un homme qui retient sa chair en servitude, qui lui retranche tous les jours quelque chose de ce qu'elle aime le plus, et qui pouvant se procurer mille petites commodités, s'en prive pour l'amour de Jésus-Christ.

Sur ce principe appellerai-je un vrai dévot un homme qui se procure tout ce qui peut l'accommoder ou flatter son appétit ; qui aime à coucher sur le coton et sur le duvet ; qui, quoique habillé simplement, veut toujours l'être commodément ; qui tourne tout son esprit et tous ses soins à éloigner de soi ce qui est capable de lui faire de la peine ; un homme qui dit des merveilles de la sévérité évangélique, et qui serait fâché de l'avoir touchée du bout du doigt; qui ne parle que de réforme et de sacrifice, et qui ne veut se réformer et se sacrifier qu'en des choses où l'amour-propre trouve son compte.

Appellerai-je une vraie dévote une femme qui, comme dit saint François de Sales, cherche, avec une inquiète application, toutes ces petites commodités ; repoussant, lorsqu'elle est à table, un plat pour en prendre un autre ; regardant de près et goûtant de toutes les viandes ; ne trouvant jamais rien de bien apprêté, ni d'assez propre; toujours attentive aux plaisirs de la bouche, et dans la médiocrité de ses mets ne voulant avoir que les plus délicats? Une vraie dévote, dit ce saint évêque, en agit de toute autre manière : elle prend bonnement et sans inquiétude ce qu'on lui présente, pourvu qu'il ne soit pas nuisible à sa santé; et si elle ne se condamne pas à des austérités excessives, du moins elle n'affecte rien de délicat : une sobriété modérée et toujours égale, des mortifications discrètes et réglées par un sage et pieux directeur, voilà son partage.

Mais quand même les uns et les autres se condamneraient à de grandes austérités, quand ils jeûneraient au pain et à l'eau, quand, avec des disciplines meurtrières, ils se mettraient le corps en sang, ils ne seront jamais de vrais dévots s'ils ne commencent par le cœur, si l'homme intérieur n'est mortifié avec ses passions et ses appétits déréglés.

Car, savez-vous bien ce que vous faites, messieurs et mesdames, lorsque, donnant toute liberté à vos passions, vous tournez toute la sévérité de votre piété et de votre zèle sur votre chair? Vous faites à peu près ce que fit Balaam, dont il est parlé dans le livre des Nombres ; cette application de ce trait de l'Ecriture est du même saint François de Sales :

Balaam, monté sur son ânesse, allait trouver le roi Balac, et, comme il n'avait pas une intention bien droite, un ange l'attendit en chemin, avec une épée pour l'arrêter. Cet animal, qui vit l'ange, ne voulut point avancer, quelques coups de bâton qu'il reçût de ce faux prophète, jusqu'à ce qu'enfin cette ânesse s'étant abattue sous lui, à la troisième fois, elle lui parla, par un miracle bien extraordinaire, pour lui faire ce reproche : Que vous ai-je fait, et pourquoi me frappez-vous si rudement?

Ensuite le Seigneur ayant ouvert les yeux de Balaam, ce prophète aperçut l'ange qui lui dit : Pourquoi as-tu battu ton ânesse? Si elle ne s'était détournée de devant moi, je t'eusse tué. J'ai péché, il est vrai, répondit Balaam, car je ne savais pas que vous vous opposassiez à mon voyage.

Comprenez-vous, Philotée, ce que je veux dire? Balaam était la cause de tout le mal, et il s'en prenait à son ânesse : et c'est de la sorte que nous en agissons souvent (*Introd. à la Vie dévote, ch.* 23, *des Exercices de la mortific. extérieure*). Si nous étions véritablement dévots, nous commencerions par le premier coupable qui est notre cœur; nous irions à la source du mal, et sans épargner nos passions et nos mauvais désirs, nous traiterions notre corps dans les règles que la pénitence demande ; mais c'est par l'intérieur que nous commencerions.

Ne vous y trompez pas, mes frères. En vain jeûnerez-vous, on vous répondra *que votre volonté se trouve dans vos jeûnes.* En vain prierez-vous, on vous répondra *que tout*

homme qui dira : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux. En vain composerez-vous votre extérieur, si l'orgueil, l'emportement, la vengeance, le désir de plaire, l'intempérance de la langue qui se déchaîne contre le prochain, l'envie et la jalousie qui lui rendent sourdement de mauvais offices, si ces passions ne sont domptées, votre religion n'est que vaine, votre dévotion n'est qu'en idée.

Grand Dieu, que vous avez par ce défaut, peu de dévots ! Dans les tendres moments d'une piété flatteuse, on se prosterne à vos pieds, on vous demande la sanctification de votre nom et l'accomplissement de votre volonté ; et quelques heures après, on vous renoncera et on vous désavouera. On cherche, ce semble, auprès de vous, les grâces nécessaires pour bien gouverner la famille dont on est chargé : et à la première occasion on fatiguera la patience d'un mari par de bizarres emportements, on donnera à des enfants qu'on aime, d'injustes préférences sur d'autres, et pour avancer un aîné, on sacrifiera une cadette dans un cloître.

On vous priera de pardonner des péchés dont on est coupable, comme on veut soi-même les remettre à ceux dont on a été offensé ; mais peu de temps après on cherchera à se venger de ses ennemis : et pour étouffer les remords de sa conscience, on croira venger votre propre cause, et l'on se disculpera sur vous de toute l'amertume de son faux zèle. On vous recevra à la sainte table, vous qui êtes le Dieu de toute douceur ; et peut-être le même jour qu'on vous aura reçu, on s'emportera contre de pauvres domestiques, l'on fera porter à toute une famille la peine d'une régularité contrefaite, et d'une dévotion pharisaïque.

C'est ainsi qu'on cherche à accommoder sa dévotion avec ses passions et son humeur. Tel qui s'est attaché à la pratique du jeûne, se croit dévot, pourvu qu'il jeûne souvent, dit saint François de Sales, quoiqu'il nourrisse dans son cœur une secrète haine : et tandis qu'il n'ose tremper le bout de sa langue dans un peu de vin, ou même d'eau, de peur de blesser la perfection de la tempérance, il goûte avec plaisir tout ce que lui suggèrent la médisance et la calomnie, qui sont insatiables du sang du prochain (*Introd., à la vie dévote, chap.* I).

Telle s'estimera dévote, parce qu'elle a coutume de réciter tous les jours une suite de longues prières, quoiqu'après cela elle s'échappe dans son domestique en toute sorte de paroles fâcheuses, injurieuses, fières. Celui-là tient toujours sa bourse ouverte aux pauvres ; mais il a toujours le cœur fermé à l'amour du prochain, à qui il ne veut point pardonner. Celui-ci pardonne de bon cœur à ses ennemis : mais payer ses créanciers, c'est ce qu'il ne fait jamais, s'il n'y est contraint. Toutes ces personnes se croient fort dévotes, peut-être même que le monde les croit telles ; cependant elles ne le sont nullement, ajoute ce grand saint.

Voulez-vous l'être, messieurs et mesdames ? Mortifiez l'homme tout entier, mortifiez même l'un plus que l'autre. Autrement que vous arrivera-t-il ? Dieu ne trouvant pas en vous les dispositions dans lesquelles il veut que vous soyez, vous abandonnera au caprice d'une dévotion mal réglée et à la vanité de vos désirs. Il se fût fait un plaisir de demeurer avec vous, et de mettre au dedans de vous son trône : vous avez éludé ses desseins : il vous abandonnera à la dissipation de vos pensées et à la perversité de votre cœur. Vous voulez voir le monde ; vous le verrez, mais ce ne sera pas sans qu'il vous en coûte ; vous voulez y trouver toutes vos aises, mais vous y perdrez votre vrai repos : *Nul ne peut servir deux maîtres*, ces deux choses sont incompatibles.

Dieu, pour vous rendre invulnérables aux traits de vos ennemis, voulait vous mettre proche de lui, vous vous en êtes éloignés : il permettra que les scrupules, les tentations, mille inquiétudes et mille chagrinantes pensées vous déchirent. Vous n'eussiez entendu que de loin le bruit des créatures ; elles s'élèveront contre vous, et vous investiront de toute part. Dieu enfin vous eût regardés comme l'objet de ses délices : mais ne devez-vous pas craindre qu'il ne vous regarde comme celui de ses vengeances ? On ne se moque pas impunément de lui ; l'état de perfection que vous avez embrassé, demande de grands soins ; craignez que les fausses démarches que vous y ferez, ne vous conduisent aux portes de la mort. Quand une femme du commun était tombée en adultère, la loi la condamnait à être lapidée, mais si la fille d'un grand prêtre en était accusée et convaincue, cette même loi ordonnait, qu'elle fût brûlée. Etrange différence qui doit vous faire trembler, dit Origène, vous qui faisant profession d'être à Dieu, êtes si peu mortifiés, vous qui ne parlant que de croix, êtes si ennemis de la croix.

TROISIÈME POINT.

Mais que penserons-nous de ceux, et de celles qui n'aiment que des dévotions pleines de douceur, de ceux et de celles qui, languissantes d'amour, ne veulent s'appuyer que sur des fleurs, n'entendre que de doux zéphirs, ne cueillir que des bouquets d'une délicieuse odeur, ne se coucher qu'à condition qu'on les laissera tranquillement reposer, jusqu'à ce qu'elles s'éveillent d'elles-mêmes ? Prêtes à la vérité à recevoir l'Epoux, mais pourvu qu'il ne vienne pas à des heures indues, où elles seraient obligées de salir leurs pieds, et de s'incommoder pour le recevoir : de ceux et de celles qui s'alarment mal à propos de ces sécheresses et de ces aridités où elles se sentent n'avoir aucun goût pour les choses spirituelles ? Elles prient, mais c'est sans consolation ; elles mortifient leur chair, mais leur esprit n'en est pas moins triste ; elles gémissent, et leur époux semble insensible et sourd à leurs gémissements : c'est là ce qui les inquiète, ce qui les décourage, ce qui les trouble.

Distinguons bien ici les choses avec Richard de Saint-Victor et les maîtres de la vie spiri-

tuelle. Il est vrai que l'état d'une âme qui veut sincèrement être à Dieu, est un état bien humiliant et bien mortifiant pour elle, quand elle n'y trouve aucun goût : mais quelque grande que soit cette peine, doit-elle pour cela s'abattre excessivement, tomber dans le dégoût, et dans une froide pusillanimité ? Non sans doute. Ne comprendra-t-elle jamais que ces consolations ne lui sont pas dûes, que Dieu tenant sous la clef ces trésors, et ces richesses de douceur, il les ouvre et les ferme, quand il lui plaît ? Que pour être sincèrement à lui, il faut mourir à soi-même ; qu'on n'y peut mourir que par voie de séparation et de sacrifice ; que cette séparation et ce sacrifice sont les plus prochaines dispositions, pour s'unir intérieurement au souverain bien ?

Ne comprendra-t-elle jamais, que la dévotion ne consiste pas dans une suavité sensible, qu'autre chose est d'aimer les consolations de Dieu, autre chose d'aimer le Dieu des consolations ? Que c'est beaucoup pour elle de ce que son bien aimé la souffre lui faire sa cour, sans qu'il lui parle ? Que si les rois de la terre ont des courtisans qui viennent règlement au Louvre tous les jours leur rendre leurs respects, quand même ils n'en recevraient aucune parole obligeante pendant toute une année : le Roi des rois, maître absolu de ses grâces et de ses caresses, peut et doit avoir indépendamment de ces consolations sensibles, des sujets qui viennent assidûment lui faire leur cour ?

Quoiqu'il arrive, dit saint François de Sales : que tout ce qui est et au dedans et autour de vous, se renverse, que votre âme soit dans l'abattement ou dans la joie, dans l'amertume ou dans la consolation, en paix ou en trouble, dans les ténèbres ou dans la lumière, dans l'agitation ou dans le repos, dans un état de sécheresse, ou dans une tendre onction : ne vous éloignez jamais de votre devoir, ni de ce point unique de votre bonheur, qui est de regarder la volonté de Dieu, de n'aller qu'à lui et de ne rien prétendre que lui. Que le navire prenne telle route qu'il plaira au souverain Maître de la mer et des vents ; qu'il aille à l'orient ou à l'occident, au midi ou au septentrion, tenez toujours votre âme dans une humble résignation à ses ordres, comme l'aiguille marine, qui ne regarde que l'étoile polaire.

Si cela est, confondez-vous à la vue de votre mollesse, dévots et dévotes sensuelles qui n'aimez qu'une dévotion toute pénétrée de douceur ; qui, loin de faire la volonté de Dieu, souhaitez que Dieu fasse la vôtre, en vous gouvernant comme il vous plaît, sur l'idée que vous vous formez d'une vertu emmiellée, dont vous ne voulez jamais vous éloigner ; qui dans les moindres dégoûts que vous ressentez, perdez courage, si vous n'avez à vos côtés l'Epoux céleste dont la main droite vous embrasse, et dont la gauche soutienne doucement votre tête.

Car d'où vient un si grand attachement pour ces consolations sensibles, sinon d'une tendresse naturelle et excessive que vous avez pour vous-mêmes, rien ne vous étant plus cher que votre tendre individu ? Vous aimez les croix, mais pourvu qu'il n'y ait ni clous ni épines, ou que ces clous soient émoussés, et ces épines sans pointes. Volontiers vous irez avec l'époux sur *une colline d'encens, et le suivrez à l'odeur de ses parfums*, mais vous vous donnerez la liberté de le laisser là, quand il *ira sur une montagne de myrrhe*, où il faudrait que vous le suivissiez à la trace de son sang. Volontiers vous trouvant avec lui sur le Thabor, vous lui direz comme Pierre extasié : *Il fait bon ici, dressons-y nos tentes*, mais quand il s'abandonnera pour vous à l'ennui et à la crainte dans le jardin des Oliviers, vous vous endormirez mollement, comme cet apôtre.

Or, voilà ce que la vraie dévotion ne peut souffrir. Voilà ce que Jésus-Christ a condamné si souvent dans son Evangile, voilà ce que les saints Pères et les docteurs catholiques, ont regardé comme le poison de la vie spirituelle, comme une délicatesse ennemie de l'amour de Dieu et du prochain, comme une recherche molle, où une artificieuse cupidité arrive plus dangereusement à ses fins, où ces grands devoirs de se renoncer, de se mépriser, de s'oublier, de se haïr soi-même, sont oubliés, pour laisser agir sur soi, la nature corrompue et l'amour-propre.

Est-ce que ces douceurs qu'on goûte dans la dévotion, et ces suavités sensibles ne sont pas bonnes ? Elles le sont, mes frères, on peut dire même, qu'elles réveillent l'âme, qu'elles lui donnent pour la piété un certain goût qui la rend plus prompte et plus ardente. *Seigneur, que vos paroles ont de douceur pour moi*, s'écriait David ! *O Dieu d'Israël, que vous êtes bon à ceux qui ont le cœur droit !* Mais elles ne sont pas toutes de cette nature, et ne produisent pas toutes les mêmes effets.

Ces consolations vous rendent-elles plus humbles, plus patients, plus charitables, plus fervents à mortifier vos passions, plus indulgents envers votre prochain, plus sévères à vous-mêmes ? goûtez-les à la bonne heure, et rendez-en grâces au Seigneur, qui vous donne par elles, de petits avants-goûts des suavités éternelles. Mais ces douces tendresses semblent-elles se terminer à vous seuls, vous rendent-elles moins attentifs à vos devoirs, moins appliqués à mortifier vos appétits, moins prompts à assister votre prochain, moins disposés à recevoir les croix et les amertumes qu'il plaira à la divine Providence de vous envoyer ? Dès là, elles vous doivent être très-suspectes. Mais de quelque manière que le Seigneur en agisse à votre égard, cherchez plutôt son esprit, que sa douceur, son amour, que ses consolations ; et pour le dire en peu de paroles avec le sage : *Si vous trouvez du miel, n'en mangez que ce qui vous suffit.*

Je finis par cette importante instruction de saint Bernard (*Serm.* 2, *in capite jejunii*). Voulez-vous vous donner tout de bon à Dieu, voulez-vous être sincèrement et parfaite-

ment dévots ? Prenez garde à ce que vous aimez, à ce que vous craignez, à ce qui vous réjouit, à ce qui vous afflige. N'aimez que Dieu, ou si vous aimez quelque autre chose, ne l'aimez que pour lui. Ne craignez que de déplaire à Dieu, ou si vous appréhendez quelque autre chose, que ce soit par rapport à lui. Ne vous réjouissez qu'en Dieu, ou si quelque autre objet vous donne de la joie, regardez-le comme un attrait dont il se sert pour vous attacher à lui. Ne vous affligez que de la perte de Dieu, soit par vos péchés personnels, soit par ceux de vos frères, ou si quelque autre perte vous touche, regardez-la comme une épreuve qu'il ménage, pour vous purifier et vous unir plus intimement à lui.

Par là, vous ne servirez pas deux maîtres, vous n'en aurez qu'un à qui vous sacrifierez ce que vous avez de plus cher, vos compagnies, vos amitiés, vos petites commodités, vos passions, vos douceurs même.

E

ENFER.

Eternité malheureuse, damnation, damnés, peines du dam et du sens.

PREMIER DISCOURS (1).

Mortuus est autem dives, et sepultus est in inferno.

Le riche mourut, et il fut enseveli dans les enfers (*S. Luc, ch.* XVI).

Voici, chrétiens, une triste catastrophe qui a fait dire à saint Jean Chrysostome, que si la naissance nous égale tous, la mort a un étrange pouvoir de nous distinguer. Nous naissons tous dans le péché, nos différentes actions pendant la vie nous séparent les uns des autres, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal; mais de quelque manière que la chose arrive, la mort et le jugement de Dieu sont une étrange séparation ou de bonheur, ou de malheur.

Telle fut celle qui se trouva entre Lazare et le mauvais riche, entre Lazare misérable pendant sa vie, et heureux après sa mort : entre le mauvais riche heureux selon le monde, pendant qu'il vivait, et effectivement malheureux, quand il est mort. Lazare mourant de faim pendant sa vie, jouit d'une délicieuse abondance après sa mort; le mauvais riche rassasié de plaisirs pendant sa vie, demande après sa mort une goutte d'eau, pour tempérer l'ardeur des flammes meurtrières dont il est tourmenté dans les enfers. Oh Dieu! quelle funeste mort! quelle triste distinction! quelle effroyable sépulture! Vivre dans la joie, mourir dans le péché, être enseveli dans les enfers.

C'en est fait, le voilà condamné par un arrêt sans adoucissement, sans pitié, sans appel. Était-ce là, ô monde, que devait se terminer toute ta gloire, tous tes honneurs, tous tes plaisirs ? à une prison de feu, à une sépulture malheureuse ? Oui, mes frères, et les trois choses que l'Evangile met à la bouche d'Abraham, pour dire au mauvais riche, vont vous faire connaître l'infinie grandeur de son supplice, et le déplorable état d'une âme condamnée au feu d'enfer.

Souviens-toi mon ami, Fili recordare, souviens-toi que tu as reçu de grands biens pendant ta vie ; voilà la première : *A present tu es cruellement tourmenté, Nunc vero cruciaris ;* voilà la seconde : *Entre toi et nous il y a un chaos infini et une distance insurmontable, Inter te et nos magnum chaos firmatum est ;* voilà le troisième.

Or, ce sont ces trois choses qui font tout le malheur des damnés; le souvenir de leur félicité passée, la rigueur de leurs peines présentes, le désespoir de changer d'état pour le futur.

PREMIER POINT.

Le malheur des damnés commence par leur mémoire : *Recordare, mon ami, ressouviens-toi :* Mémoire, dit saint Augustin, qui est comme le réservoir et l'estomac de notre âme, dans lequel entre la joie et la tristesse, comme les viandes dont elle se nourrit; mémoire qui réjouit les prédestinés, qui afflige et qui désole les réprouvés; mémoire qui, comme il ajoute, imite en quelque chose celle de Dieu, avec laquelle il y a de merveilleux rapports.

De quoi se souviennent les prédestinés ? De leur maux passés, de leur patience, de leurs bonnes œuvres. De quoi se souviennent les réprouvés? De leurs plaisirs, de leurs débauches, de leurs impiétés et de leurs crimes. *Recordare, ressouviens-toi;* que ce souvenir est amer quand un damné se dit : qui étais-tu, et qui es-tu? où étais-tu, et où es-tu ? un coup de foudre tombé sur ta tête, lorsque tu y pensais le moins, t'a *enseveli dans ce lieu de tourments.*

Quelques interprètes demandent d'où vient que Dieu résolu de punir sévèrement le péché de nos premiers parents, se contenta d'un bannissement qu'il leur marqua, (comme ils se le persuadent,) en un lieu voisin du paradis terrestre? Ne pouvait-il pas les attacher à ce poteau de leur désobéissance, à cet arbre fatal dont ils avaient mangé le fruit, pour punir leur crime dans le bois même où il avait été commis? Ne pouvait-il pas lancer sur eux les tigres et les lions qui les eussent dévorés, ouvrir le sein de la terre, qui les eût engloutis, rendre l'air malsain et pestilentiel qui les eût étouffés ?

Il le pouvait sans doute; pourquoi donc emploie-t-il la dernière en apparence, de toutes les peines, pour punir le premier de tous les crimes ? Marquer le lieu de leur bannissement à la porte du paradis terrestre, n'était-ce pas comme les reléguer à la porte de leur maison, et leur en laisser la possession en quelque manière, puisqu'ils pouvaient y jeter les yeux et se satisfaire en le voyant?

Jugez-en tout autrement, dit Théophilacte. Dieu les mit vis-à-vis du lieu où était le paradis terrestre, afin qu'ils vissent dans leur supplice ce qu'ils avaient perdu par leur faute; n'y ayant rien de plus désolant que la vue d'un bien qu'on pouvait conserver, et dont on est malheureusement privé. C'est-là, dit-il, un bourreau qui déchire un criminel

(1) Ce discours est pour le jeudi de la seconde semaine de carême. Il peut encore servir au premier lundi, sur ces paroles : *Ibunt in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*).

sans le toucher, c'est là un venin qui entre par les yeux pour glacer un méchant cœur, un ver meurtrier et immortel, qui porte partout la désolation et le trouble.

Quel sujet de consternation et de rage pour le mauvais riche, quand d'un côté il se souvenait de ce qu'il avait été et de ce qu'avait été Lazare, et que d'un autre il voyait ce pauvre dans le sein d'Abraham, pendant que lui qui vivait autrefois si splendidement et si mollement, n'avait pour sépulture que l'enfer, pour lit que les flammes, pour breuvage que le fiel des aspics et des dragons, pour compagnons de table que les démons et une effroyable multitude de damnés?

Saint apôtre, qui prévoyiez cet horrible malheur dont les riches sont menacés, vous aviez grand sujet de leur dire : *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis* (*Jacob.*, 1). Approchez, riches, approchez-vous de ces lieux ténébreux où un homme de votre qualité et de votre rang est enseveli : *pleurez*, sur son malheur et sur le vôtre. *Criez*, *hurlez*, en pensant aux effroyables tourments qui vous attendent, si vous ne mettez ordre à votre conscience. En vain chercherez-vous vos richesses, *elles sont pourries* et anéanties pour vous : *Divitiæ vestræ putrefactæ sunt.* En vain chercherez-vous ces habits magnifiques couverts d'or et de pierreries, *les vers les ont rongés : Vestimenta vestra à tineis comesta sunt.* Vous ne vous souviendrez pour lors de toutes ces choses, que pour en souffrir davantage, que pour essuyer les cruelles railleries des démons qui vous diront : *où sont ces divinités que tu adorais?* où sont ces idoles d'impureté et d'ambition auxquelles tu as sacrifié ton salut? Ressouviens t'en, *qu'elles se lèvent et qu'elles viennent à ton secours.*

Hélas! mes frères, les réprouvés ne s'en souviennent que trop, et c'est là ce qui fait leur peine. J'étais riche, et me voilà si pauvre, que je n'ai pas même une goutte d'eau pour rafraîchir ma langue; j'étais vêtu de pourpre, et me voilà environné de flammes; je me divertissais dans mes belles maisons, et me voilà en d'obscurs et puants cachots; je me reposais mollement sur le duvet, et me voilà couché sur des charbons ardents; j'avais des valets qui faisaient tout ce que je voulais, et me voilà abandonné à la rage des démons qui exécutent sur moi, malgré moi, les ordres d'une puissance à laquelle je ne saurais résister. O souvenir, que tu es amer! *Recordare.*

Deux choses entre autres en augmentent la peine : la vanité de ces biens qui sont passés, c'est la première; la grandeur des maux qui les suivent, c'est la seconde. Créatures qui avez trompé les sens de ce pécheur, qui l'avez flatté par mille dehors imposants, vous paraîtrez à ses yeux telles que vous êtes; un peu de poussière, une fumée, une vapeur, une ombre, une goutte d'eau, un rien.

Dieu lui fera pour lors ce qu'il fit à Adam et à Eve après leur désobéissance. Il leur ouvrit les yeux, et pour lors ils connurent le peu de valeur de ce fruit dont ils avaient goûté. Ils croyaient y trouver une source de lumière et d'immortalité, comme le démon les en avoit flattés; et ils reconnurent tout le contraire. Malheur à moi, dit Adam, est-ce pour ce fruit que j'ai désobéi à Dieu; est-ce pour ce fruit que je suis condamné à mort, moi et tous mes enfants?

Quels furent les sentiments des Isaélites, quand Moïse prit ce veau d'or, auquel ils avaient donné de l'encens, et qu'ils le virent réduit en cendres? quel fut le dépit de ces dames qui, pour faire cette idole, avaient donné leur bagues, leurs brasselets, leurs pendants d'oreilles, et tout ce qu'elles avaient de plus précieux? que dirent les uns et les autres, quand ils virent en poudre ce ridicule animal, autour duquel ils avaient joué et dansé?

Ce n'est là qu'une faible figure de la rage des réprouvés, du souvenir qu'ils ont de leur félicité et de leur aveuglement passé. *Que nous a servi notre orgueil et cette folle confiance en nos richesses?* De tant de biens et de tant d'honneurs, que nous en est-il resté? O vanité des vanités! faut-il que tu nous aies si malheureusement ensorcelés? au lieu de chercher notre Créateur, au lieu d'aimer et de servir notre Dieu, devions-nous nous attacher à ces inutilités, à ces puérilités, à ces fantômes qui sont à présent les causes de notre perte?

Car, c'est de ce second objet, que la mémoire des réprouvés s'occupe. Avec ces richesses, disent-ils, nous pouvions gagner le ciel, et nous ne l'avons pas fait : nous pouvions éviter les peines que nous souffrons, et nous nous en sommes peu souciés. Que fallait-il, pour racheter nos péchés? Quelques aumônes, quelques morceaux de pain donnés à Lazare, que la Providence avait exposé à nos yeux, pour nous attendrir et nous fournir, par de petites libéralités, des occasions de salut. Occasions trop favorables! occasions trop mal ménagées, vous ne reviendrez jamais!

L'une des plus grandes marques de la miséricorde de Dieu, dit saint Chrysostome, est d'attacher, en de certaines occasions, notre bonheur à de très-petites choses; le royaume du ciel à un verre d'eau donné en son nom; l'immortalité d'Adam et de sa postérité à la privation d'une pomme; la conservation de Raab à de petits secours rendus à des espions; le mérite de la veuve de l'Evangile à une obole mise dans le tronc; le salut de Zachée à la restitution d'un bien mal acquis et à quelques aumônes faites aux pauvres.

Pécheurs, on vous l'a dit cent et cent fois, et cent et cent fois vous avez fait la sourde oreille à de si salutaires avis. Les oublierez-vous toujours? hélas! vous ne vous en souviendrez que trop! Dieu retirera de vous ses grâces, mais il vous en laissera le souvenir, afin que vous en sentiez plus vivement la perte. Il était votre père, vous étiez ses enfants; vous lui avez désobéi, il vous a chassés de son héritage : mais jamais vous ne perdrez l'idée de cette paternité divine, ni de

ces droits de filiation. Il était votre époux, vous étiez ses épouses, vous avez déshonoré la couche nuptiale, il vous a répudiées ; mais jamais vous n'oublierez les carresses et les biens que vous en avez reçus. Il était votre ami, vous étiez les siens : vous l'avez méprisé, trahi, déshonoré; il vous a abandonnés à toutes les rigueurs de sa colère; mais éternellement vous vous représenterez les moyens qu'il vous avait offerts pour l'apaiser.

La mère de Tobie inquiète du retour de son fils, et désespérant de le revoir, s'écriait dans l'amertume de sa douleur : Maudit argent, plût à Dieu que tu n'eusses jamais été! je verrais à mes côtés mon enfant que j'ai malheureusement perdu. Maudit argent, dira un damné, maudit plaisir, maudite créature, n'eussiez-vous jamais été! je ne serais pas à présent où je suis. Ce n'est pas seulement un de mes enfants que j'ai perdu, c'est moi-même; ce n'est pas une perte temporelle que j'ai faite, c'est une perte irréparable et éternelle.

Que ne puis-je, si néanmoins on le peut dire, sortir de ces abîmes, pour rentrer dans les maisons que j'occupais : je n'y vivrais pas comme j'y ai vécu, j'en sortirais pour y loger les pauvres. Que ne puis-je encore posséder le bien que je possédais! je le répandrais à pleines mains dans le sein des misérables; que ne puis-je encore avoir cette pourpre et ce lin dont j'étais vêtu! je m'en dépouillerais avec joie pour ne me couvrir que de sac et de cendres. Mais ce temps n'est plus : maudit argent, maudits plaisirs, maudits festins, maudits jeux, n'eussiez-vous jamais été! faut-il qu'il n'y ait plus de pénitence pour moi? faut-il que toutes les sources de la miséricorde soient taries pour moi? faut-il que je ne conserve le souvenir de ce que j'ai été, qu'afin que ma peine me soit, et plus présente, et plus sensible? Oui, malheureux, il le faut : *Recordare*, ta félicité passée : voilà le triste objet de ton souvenir, mais la rigueur de tes peines présentes : *Nunc vero cruciaris;* voilà le second caractère de ta damnation.

SECOND POINT.

Que voulait dire le prophète Jérémie, lorsque, pour provoquer l'indignation de Dieu contre les pécheurs, il lui disait *de faire venir sur eux un jour d'afflictions et de malheurs, de les punir et de les briser d'un double supplice? Induc super eos diem afflictionis, et duplici contritione contere eos* (*Jerem.*, XVII).

Ce jour d'affliction et de malheur est celui auquel ils descendent dans les enfers : hors de là il n'y a point d'affliction sans quelque consolation, ni de malheur sans quelque ressource. Mais ce double supplice, c'est d'un côté la privation de Dieu et de ce qu'il y a de plus consolant; d'un autre l'assemblage de tous les maux et de ce qu'il y a de plus insupportable : ou si vous voulez, pour me servir des termes de l'Ecole, la peine du dam et la peine du sens.

Cette première peine est d'autant plus incompréhensible, que nous ne la sentons pas en cette vie. Dites à un jeune prince dans son bas âge, que son père a été détrôné, qu'il ne lui reste plus que la qualité de roi, que ses sujets l'ont chassé de ses états : quelque grand que soit son malheur, il n'y fait nulle réflexion ; pourvu qu'on lui procure d'ailleurs quelques divertissements d'enfant, il se soucie fort peu du reste.

Notre malheur ici bas est encore plus déplorable ; mais quelque déplorable qu'il soit, il se fait d'autant moins sentir et connaître, *qu'un ensorcellement de bagatelles nous cache la perte de ce grand bien : Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* Avare, tu as perdu ton Dieu ; mais tu te consoles à compter ton argent, à supputer tes revenus, à voir tes contrats. Voluptueux, tu as perdu ton Dieu ; mais tu te consoles dans les compagnies, dans les enjouements, dans les faux plaisirs du monde, dans la jouissance de cette maudite victime de ta passion. Entre Dieu et toi, il y a un voile épais qui t'ôte la connaissance de cette inestimable perte; bien loin de la sentir, souvent tu t'en réjouis.

Il n'en sera pas toujours de même : un jour viendra qu'il n'y aura plus que Dieu et toi; et pour lors tu sècheras comme le rameau séparé de sa tige; et tu mourras comme un membre retranché de son tout; tu languiras, tu soupireras, tu te déchireras de rage, comme un amant arraché d'entre les bras de ce qu'il aimait le plus. Tu mourras, je me trompe, ce serait une trop grande douceur pour toi : tu attendras éternellement la mort, et cette mort ne viendra jamais. Comment appellerai-je un état si violent, est-ce un divorce? est-ce une exhérédation? est-ce une inimitié? est-ce un déchirement? c'est quelque chose de tout cela ; cependant à le bien prendre ce n'est rien de tout cela : faibles comparaisons, vous êtes infiniment au-dessous de ce qu'on en peut dire et penser.

Vous pleuriez amèrement, saint prophète, quand on vous demandait *où était votre Dieu :* mais au moins vous vous consoliez dans vos larmes. Madeleine, tu courais toute désolée par tous les endroits où te transportait ta douleur, et en soupirant, tu t'écriais : *On m'a ravi mon cher Maître, et je ne sais où on l'a mis;* mais tu portais avec toi dans le cœur celui que tu cherchais de tes yeux : mais un damné hait celui qu'il cherche et il cherche celui qu'il hait ; sa nature et son péché : sa nature, qui l'élève vers Dieu, comme vers son souverain et unique bien, son péché, qui l'éloigne et qui le divise de Dieu comme de son inflexible et de son irréconciliable ennemi. Quel combat! quel déchirement! *Pourquoi, Seigneur, avez-vous mis entre vous et moi une si violente opposition?* pourquoi dans cette effroyable peine que je souffre, *sais-je devenu insupportable à moi-même?* pourquoi faut-il que la même bouche qui m'a dit tant de fois : *Approchez-vous de moi, vous qui êtes chargés et je vous soulagerai*, me dise, et qu'elle me le dise

à tout moment : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans un feu éternel?*

Cette seconde peine est terrible : écoutez le mauvais riche qui s'en plaint : *Crucior in hac flamma*, je suis cruellement tourmenté dans cette flamme. Est-ce qu'il n'y a que le feu qui fasse le supplice d'un damné? il y en a bien d'autres dont l'Ecriture sainte fait un lamentable détail; des rivières qui glacent, des scorpions qui piquent, des serpents qui déchirent, des basilics qui tuent de leurs regards, des aspics et des dragons dont on boit le fiel, des démons sans nombre, qui veillent nuit et jour pour tourmenter sans relâche de pauvres damnés. Pourquoi donc ne parle-t-on ordinairement que de feu?

C'est, répond Tertullien, parce que ce feu est comme un trésor de colère où se ramassent toutes les autres peines (*Tertull., advers. Marcionem*). On met dans un trésor ce que l'on a de plus précieux, or, argent, bijoux, pierreries. Il y a même dans ce feu d'enfer un trésor de supplices, un funeste amas de tout ce qu'il y a de plus meurtrier (*Tertull. lib. de Pœnitentia*).

Dans ce feu, on sera brisé comme sur une roue, étendu comme sur un chevalet, attaché comme sur une croix, tiré comme à quatre chevaux; dans ce feu, on sentira les dents des tigres et des lions, le tranchant des épées et des rasoirs, la meurtrissure des pierres et des cailloux, la douleur des huiles bouillantes et des plombs fondus; dans ce feu, l'on souffrira la rage des dents, la pointe des gouttes, les convulsions du haut mal, les ardeurs de la fièvre, les tranchées de la colique : c'est un trésor de peines, elles y sont toutes ramassées; et c'est de ce feu que la justice divine se sert pour se venger de ses ennemis.

Quand un prince n'a qu'à combattre un faible ennemi qui s'est oublié de son devoir, il se contente de ramasser quelques troupes et de le renfermer dans quelque lieu sûr, pour le punir de son attentat. Mais quand, entre lui et cet ennemi, il y a une guerre implacable, et qu'il faut en quelque manière, opposer force à force, c'est alors qu'il ouvre ses magasins et qu'il ne le ménage plus.

Ici bas, pécheur, tu te révoltes contre ton Souverain, tu abuses des biens, des honneurs, du crédit, de l'abondance, de la santé qu'il te donne. La perte d'un procès, un renversement de fortune, un incendie, la mort d'un puissant protecteur, une maladie, te réduiront à ton devoir; ne pouvant plus faire ce que tu faisais, tu ne voudras plus peut-être ce que tu n'avais jamais dû vouloir.

Mais quand la mort aura sonné l'alarme, quand, entre Dieu et toi, une implacable guerre sera déclarée : *Au feu! au feu! vas, maudit, au feu éternel!* c'est alors que Dieu ouvrira ce trésor de sa colère, où sont renfermés les plus grands supplices et les plus puissantes machines, pour te tourmenter. Dans le ciel, il y a un trésor de félicité toute pure; dans l'enfer, il y a un trésor de misères toutes pures. Le ciel, dit Guillaume de Paris, est le lieu où sont réunis tous les biens; l'enfer est l'endroit où sont ramassés tous les maux.

O enfer! ô demeure effroyable! ô prison de feu! ô trésor de peines et de tourments! Ne voir que du feu, ne toucher que du feu, ne marcher que dans le feu! Ne pousser que des haleines de feu, n'être qu'avec des démons qui sont des esprits de feu, et qu'à la compagnie des réprouvés, qui sont des tisons et des tourbillons de feu. O enfer! qu'es-tu? qui peut penser et expliquer ce que tu es?

Dirai-je, avec le cardinal Pierre Damien (*Serm.* 60), que c'est une terre d'affliction, d'oubli, de misère, de confusion, de troubles, de ténèbres, de malédiction, de mort où il n'y a nul ordre, mais où règne une horreur éternelle? Cette seule idée qui, néanmoins, n'exprime que faiblement ce que c'est que l'enfer, me fait trembler et frémir de tous mes membres. Là est un feu qui dévore et qui ne s'éteint pas; un ver qui ronge et qui ne meurt pas; une douleur qui est présente et qui n'ôte pas la crainte; une flamme qui brûle et qui n'éclaire pas; des ténèbres qui offusquent et qu'on ne laisse pas de voir; des puanteurs qui empoisonnent et qui n'étouffent pas; des larmes qui coulent en abondance et qui n'éteignent rien; des pénitences plus grandes que celles de tous les plus austères pénitents, et qui ne méritent rien; des cris et des hurlements qu'on entend de toutes parts, et qui cependant n'impètrent rien; des maux qui se succèdent les uns aux autres, ou plutôt qui, se ramassant tous ensemble, déchirent sans interruption et sans relâche les malheureuses victimes de l'indignation divine : *Alternantia mala impios sine pietate discerpunt.*

Dirai-je, avec saint Augustin (*Serm.* 109, *de Tempore*) et saint Jean Chrysostome (*Homil.* 49), que ni les incendies des villes, ni les inondations des pays, ni les naufrages des mers, ni les intempéries de l'air, ni la trahison des amis, ni les persécutions des ennemis, ni les douleurs les plus aiguës, ni les plus affreux tourments des martyrs, ne sont pas même l'ombre des maux que les réprouvés endurent dans ce lieu de leur supplice (*D. Hieron. in c.* XXVII, *Isaiæ*).

En cette vie, ce ne sont que de petites gouttes de la colère de Dieu qui distille sur les pécheurs; mais en l'autre, c'est une pluie et une continuelle inondation de vengeance : *Congregabo super vos mala et sagittas meas complebo in eis* (*Deuter.*, XXXII). En cette vie, ce sont des châtiments tempérés et radoucis, mais en l'autre c'est un continuel amas et un horrible assemblage de peines. En cette vie, ce ne sont que de légers traits qui effleurent les corps qu'ils blessent; mais en l'autre, ce sont des flèches perçantes, détrempées de fiel et comme enivrées de sang. Quand je vous aurai dit tout cela, il faudra que je vous avoue avec ces Pères que je n'ai rien dit. Cette seule parole du mauvais riche : *Je suis tourmenté dans ce feu*,

renferme infiniment plus de choses que je ne puis vous en expliquer.

Nous pouvons distinguer quatre sortes de feux : il y en a un qui brûle et qui éclaire, c'est le nôtre, c'est celui qui sert tous les jours à nos usages. Il y a un feu qui n'éclaire et ne brûle pas, tel fut celui que le grand-prêtre, du temps de la captivité des enfants d'Israël, avait caché dans le fond d'un puits, et qui s'était comme changé en limon. Il y a un feu qui éclaire et qui ne brûle pas, c'est celui que Moïse vit autrefois dans le buisson. Il y a enfin un feu qui brûle et qui n'éclaire pas, c'est celui que la justice divine a allumé dans les enfers.

Etrange feu qui, par une vertu extraordinaire, agit sur les âmes mêmes, et qui tient en quelque façon de la nature de Dieu, qui l'élève au-dessus de son activité et de ses forces ! Dieu est immense, Dieu est tout-puissant; ce feu de même est, pour ainsi dire, immense et tout-puissant, il agit partout, il pénètre tout; les réprouvés y sont couchés, ils y sont plongés, ils y sont abîmés, ils y sont ensevelis; de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne trouvent que du feu : c'est comme une étoupe qui est toute pénétrée et tout imbibée de feu : *Quasi stuppa collecta.*

Etrange feu, et bien différent de celui où furent jetés ces trois enfants, aux vêtements mêmes desquels il ne toucha pas ! Celui des damnés les pénètre, les brûle, les dévore, et avec tout cela il ne les consume et ne les détruit pas. Dirai-je qu'ils vivent dans ce feu? dirai-je qu'ils y meurent? Ils y vivent toujours, ils n'y meurent donc pas, répond saint Augustin, et cependant quelle plus mauvaise mort que celle où la mort ne meurt pas (*D. Aug., lib.* XIX *de Civit. Dei, c.* 22)? Or, voilà le comble de leurs misères, le sujet de leur rage et de leur désespoir, l'impossibilité de sortir de ce lieu de leurs tourments.

TROISIÈME POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Jean Chrysostome, que le mauvais riche qui a vécu comme un insensé pendant sa vie, ne l'est pas moins après sa mort. Pendant sa vie, il croyait que sa félicité subsisterait toujours; après sa mort, dans les enfers, il se flatte que sa peine ne durera pas toujours; ou plutôt, étant dans le monde, il vivait comme un homme qui ne devait jamais mourir, et étant mort, il souffre comme un homme qui croit pouvoir trouver quelque adoucissement dans son supplice.

Envoyez Lazare, dit-il à Abraham, *qu'il trempe son doigt dans l'eau, qu'il m'en apporte seulement une goutte pour rafraîchir ma langue.* Pauvre insensé, en demandant cette goutte d'eau tu demandes quelque consolation dans tes maux, et si légère qu'elle soit, tu n'en recevras jamais aucune; tu espères d'obtenir quelque interruption dans ton supplice, mais tu te trompes; il y a entre Lazare et toi un impénétrable chaos, lui répond Abraham, tu ne peux sortir de cet abîme pour venir jusqu'à nous; nous ne descendrons aussi jamais du lieu où nous sommes pour aller jusqu'à toi; ta peine est infinie, ta peine sera éternelle.

Les choses changent bien ici de nature : ici bas, le feu que nous avons est un feu qui détruit sa matière, et qui, la détruisant, se détruit lui-même; dans les enfers, c'est un feu sage qui conserve éternellement sa matière, afin de se conserver éternellement lui-même. Ici bas, ce que l'on jette dans le feu se consume; dans les enfers, ce qu'on jette dans ces flammes dévorantes devient en quelque manière incorruptible : *Ce sont des victimes de la justice de Dieu qui y sont salées de feu*, comme des viandes que l'on sale pour en empêcher la corruption (*Marc.*, IX).

C'est alors que Dieu et l'âme changent de conduite : Dieu, pendant la vie d'un pécheur, est un Dieu doux, traitable, miséricordieux, flexible; mais après la mort de ce pécheur, c'est un Dieu vengeur, sévère, inexorable, inflexible. L'âme du pécheur, pendant la vie, peut se tourner vers Dieu, et concevoir une vraie douleur de ses crimes; mais séparée du corps de ce pécheur, elle est incapable de conversion, nécessairement et immuablement attachée à ses péchés. Le feu, par conséquent, comme instrument de la justice divine, trouvant dans ce malheureux une matière éternelle, il agit sur lui éternellement, d'une manière à la vérité incompréhensible, mais, hélas! trop réelle et trop certaine.

Depuis combien de siècles le mauvais riche brûle-t-il dans les enfers? A-t-il pour cela quelque sujet de croire qu'il en sortira un jour? Il y est descendu, et ce sera là *la maison de son éternité.* Y sera-t-il encore cent mille ans, cent millions d'années, cent mille millions de siècles? Quelle effroyable mesure de temps : Ce n'est là cependant, dit saint Augustin, qu'une mesure d'enfant, puisque l'éternité est sans mesure (*D. Aug., in Psal.* LXXXX). Il souffrira éternellement, et éternellement il sentira tout le poids de son éternité.

Représentez-vous un globe qui tombe sur une table de cristal parfaitement unie; ce globe ne la touche que par un point; cependant on peut dire que cette table sent tout le poids de ce globe. Il en est à peu près de même des bienheureux et des damnés. Ceux-là, à chaque instant (si néanmoins l'éternité est composée d'instants), sentiront tout *le poids de leur gloire;* et ceux-ci, dans les enfers, sentiront à tout moment tout le poids de leur supplice. La douleur demeurera pour les affliger, dit saint Augustin, et leur nature subsistera pour sentir cette douleur, sans interruption et sans fin : *Dolor manebit ut affligat, natura perdurabit ut sentiat* (*D. Aug., lib.* XIX *de Civit. Dei, c.* 28).

Ça, mes frères, si ce que je viens de dire est vrai, qu'en pensez-vous, qu'en concluez-vous? Que dois-je et penser et conclure moi-même tout le premier? Sommes-nous immortels? ce serait la plus déplorable de toutes les folies de le croire : nous mour-

rons donc. N'avons-nous jamais commis de péchés ? nous n'oserions le dire. Ces péchés nous ont-ils été pardonnés ? nous n'en pouvons rien savoir. Sans parler de ces péchés que nous reconnaissons avoir commis, ne sommes-nous pas coupables de plusieurs autres, soit péchés étrangers, soit péchés cachés, péchés au sujet desquels nous ne pourrons raisonnablement apporter pour prétexte une ignorance invincible ? Mais si nous devons mourir, et si nous mourons en état de péché, où irons-nous? On portera peut-être avec honneur notre corps en terre, sa sépulture sera accompagnée de pieuses et lugubres cérémonies ; mais où ira notre pauvre âme, et quel sera son sort?

Vous nous troublez étrangement, dites-vous : qui de vous pourrait avoir le moindre repos en cette vie s'il faisait ces réflexions ? Eh ! mes frères, David en avait-il du repos quand il disait *que tous ses os et toute son âme étaient troublés, qu'il arrosait nuit et jour de ses larmes le lit de sa douleur, lorsqu'il pensait à ces jours anciens, et qu'il se représentait ces années éternelles?* Job en voulait-il avoir du repos quand il s'imaginait à tout moment entendre le Seigneur lui dire : *Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ? As-tu vu ces cachots ténébreux ? Ton bras est-il aussi fort que le mien* pour te tirer de mes mains ? *Et ta voix ressemble-t-elle à celle de mon tonnerre ?*

Si vous faisiez ces réflexions vous n'auriez point de repos. Cependant c'est une affaire qui vous regarde personnellement; une affaire dont un étranger ne portera pas la peine pour vous; une affaire où, soit à bien, soit à mal, il n'y aura plus de retour ; une affaire où vous avez tout sujet de craindre, et où votre crainte, inutile en une infinité d'autres choses, peut vous être très-salutaire en celle-ci. *Qui pavet, cavet, qui negligit, incidit* (*D. Bern. ad Clericos, ser.* 4).

Si, après avoir commis un crime de lèse-majesté, vous saviez qu'en quelque endroit que vous puissiez aller vous n'éviterez jamais la juste colère du prince, quelle serait votre frayeur ! et si quelqu'un venait vous dire : on vous cherche, on va se saisir de votre personne, lui répondriez-vous : laissez-moi en repos ; je n'oserais penser ni à ce que j'ai fait, ni à ce que je puis souffrir. Mais si l'on ajoutait : pensez-y, y pensant vous en aurez de la douleur, et cette douleur pourra apaiser la peine ; n'aurait-on pas sujet de vous accuser de folie si, pour ne pas interrompre ce faux calme, vous demeuriez volontairement dans cette fatale indolence ?

Appliquez-vous à vous-mêmes ce trait de morale, mes frères. Si vous n'épargnez ni peines du corps, ni inquiétudes d'esprit pour éviter quelques disgrâces temporelles et passagères, que ne devez-vous pas faire, dit saint Augustin, pour tâcher de vous précautionner contre d'horribles et d'éternels maux (*D. Aug. serm.* 50 *de Tempore*) ? Ayez pitié de vous-mêmes, mes frères ; ayez pitié de ce corps que vous aimez si follement ; ayez pitié de cette âme qui vous touche de si près. Quelques soupirs d'un cœur humilié et contrit pourront apaiser la colère de Dieu ; quelques larmes répandues pour l'avoir offensé pourront éteindre l'ardeur de ces flammes meurtrières.

J'ai mis devant vous l'eau et le feu, dit le Saint-Esprit (*Eccles.*, XV) ; choisissez, prenez ce qu'il vous plaira : les larmes d'une sincère et amère pénitence, voilà *l'eau ;* les flammes dévorantes de l'enfer, voilà *le feu ?* Voulez-vous, aidés de la grâce du Seigneur, *faire de dignes fruits de pénitence ? Son Esprit soufflera sur vous, et vos yeux se changeront en deux sources d'eau.* Voulez-vous persévérer dans vos péchés et vous exposer à brûler éternellement dans les enfers? choisissez : voilà l'eau, voilà le feu.

SECOND DISCOURS.

Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : Ibi erit fletus, et stridor dentium.

Jetez-le pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures : là il n'y aura que pleurs et que grincements de dents. (*S. Matth., ch.* XXII.)

Quel arrêt ! quel péché ! Un homme qui, invité à des noces, s'y est trouvé sans la robe nuptiale, est jeté pieds et mains liés dans un obscur et affreux cachot ; un homme, préféré par une favorable distinction à plusieurs autres, est cependant plus tourmenté qu'eux pour avoir paru avec des habits malpropres et peu convenables à la beauté de cette cérémonie ; un homme qui tout d'un coup passe de l'abondance à la disette, de la joie au plaisir, de la liberté à l'esclavage, d'une satisfaction passagère à des maux imprévus et éternels.

Vous prévenez ma pensée, mes frères, ou plutôt nous ne pensons les uns et les autres qu'une même chose. Cet homme, c'est le chrétien ; ce sera peut-être vous, ce sera peut-être moi ; car, si malheureusement pour vous et pour moi nous paraissons à la mort sans être revêtus de la charité et de la persévérance finale, robe nécessaire pour assister aux noces de l'époux, nous n'aurions point d'autre sort à attendre que celui de ce malheureux *qu'on fit jeter pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, ligatis manibus et pedibus*, etc.

Représentez-vous, sous cette parabole, le plus grand et le plus terrible de tous les maux, l'horrible peine d'un réprouvé dans les enfers. Aime-t-il sa liberté? Il y *est lié*, encore de quels liens ! ils ne se rompront jamais comme se rompirent ceux de Samson. Aime-t-il le jour et la lumière? Il est condamné à d'affreuses ténèbres, encore quelles ténèbres ! elles ne se dissiperont pas comme celles de l'Egypte. Aime-t-il la douceur des belles compagnies ? Il est séparé du plus charmant de tous les objets, encore pour combien de temps? ce n'est ni pour quelques heures ou quelques jours, comme l'Epouse des Cantiques, ni pour quelques mois ou quelques années, comme le parricide Absalon de la vue de son père ; c'est pour toute une éternité.

O enfer ! ô éternité ! qui pourra jamais te comprendre ? Qu'en dirai-je ? Chrétiens ! qu'en pensez-vous vous-mêmes ? Athée, tu

t'en moques ; pécheurs indolents et délicats, vous n'osez y penser ; mais ces peines en sont-elles ou moins certaines, ou moins horribles. Montrer qu'il y a un enfer, ce serait faire tort à votre foi, vous le savez, vous le croyez ; mais quelles sont les peines de cet enfer ? Il faut que Saint Bonaventure vous l'apprenne : ce sont des peines insupportables dans leur rigueur, *acerbitate intolerabiles ;* des peines éternelles dans leur durée, *æternitate interminabiles :* elles sont sans consolation et sans adoucissement ; elles sont sans terme et sans fin. *O Dieu ! que vos pensées sont profondes ! et que vous êtes terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes !*

PREMIER POINT.

Si les rois de la terre n'ont pas seulement des charges pour récompenser la fidélité de ceux qui les servent, mais encore des supplices pour punir la félonie de ceux qui les offensent ; Dieu, qui est le roi des rois, n'a pas seulement un ciel pour y recevoir ceux qui meurent en état de grâce, il a encore un enfer pour y précipiter ceux qui meurent en état de péché mortel. L'un est une suite de l'autre : comme il y a un lieu où la vertu est récompensée, il faut qu'il y en ait un où le crime soit puni. La fin du juste est une fin de plaisir et de gloire ; la fin de l'impie doit être une fin d'humiliation et de tourments. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu les grands biens que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment. L'œil de même n'a jamais vu, l'esprit et le cœur de l'homme n'ont jamais conçu les effroyables maux que le Seigneur destine à ceux qui n'ont pas voulu l'aimer. En un mot, il y a un paradis pour les uns, il y a un enfer pour les autres.

Mais, que dis-je, quand je dis un enfer ; je dis cette profonde et obscure prison de la justice de Dieu si méprisée, si oubliée, si outragée en ce monde, mais si puissante, si redoutable et si inflexible en l'autre ; prison si forte, que, nos Pyrénées et nos Alpes, élevées les unes sur les autres, n'approchent pas de la hauteur et de l'épaisseur de ses murs, qui ne se peuvent ni miner, ni forcer, ni ébranler ; prison si profonde, que la profondeur des mers, celle de nos abîmes et de nos précipices n'est rien en comparaison d'elle.

Que dis-je, quand je dis un enfer ; je dis cet étang de feu et de soufre ; je dis ce lac de la colère de Dieu ; je dis cette terre de malédiction où l'on n'entend que clameur et rugissement, où l'on ne sent qu'infection et puanteur, où l'on ne voit que monstres et qu'amas de supplices : enfin, je dis ce que je crains, je dis ce qui me trouble, je dis ce que je ne puis ni dire, ni concevoir. Mais, cependant, comme je dis ce qui n'est que trop vrai, et ce à quoi très peu de chrétiens pensent, il est important que, pour votre instruction et la mienne, nous apprenions avec frayeur ce que l'Ecriture et les saints Pères en ont dit.

Quand, à la mort d'un pécheur, la justice de Dieu, rompant les digues que sa miséricorde lui avait opposées, se déborde dans toute sa fureur ; quand, après avoir menacé ce malheureux, tantôt *qu'il l'abandonnerait à la ruine et à la désolation*, tantôt *qu'il lèverait sur lui le glaive de ses vengeances*, tantôt *qu'il tremperait ses mains dans son sang et qu'il lui arracherait les oreilles*, tantôt *qu'il s'élancerait sur lui comme une ourse à qui on a enlevé ses petits ;* quand après avoir longtemps menacé ce pécheur, ce fatal moment est enfin venu, c'est alors que par un juste, mais terrible châtiment, et d'autant plus terrible qu'il est subit et méconnu, il se trouve tout à coup précipité dans les enfers.

Balthazar est surpris en mangeant avec ses concubines, Pharaon en poursuivant le peuple de Dieu, Jézabel en croyant attirer par ses ornements l'amitié de Jéhu, Absalon en se sauvant, Ammon en se divertissant dans un festin, le mauvais riche en faisant bonne chère, et ce malheureux de notre Evangile au milieu des joies d'une noce. Y pensaient-ils ? le craignaient-ils ? Ils n'en sont pas cependant moins damnés, et il n'y en a aucun qui, de ce lieu de son tourment, ne s'écrie : oh ! que les peines que je souffre sont horribles et insupportables !

Il semble que Dieu les ait voulu comme réunir toutes dans celle du feu, dont la violence est inconcevable, soit que nous le considérions ou dans sa nature, ou dans l'uniformité de son action, ou dans son élévation par une puissance extraordinaire et toute miraculeuse pour faire souffrir davantage le damné.

Dans sa nature le feu est le plus actif et le plus violent de tous les éléments, et, par cette seule raison, celui de l'enfer, quand même il ressemblerait au nôtre, serait un épouvantable supplice : mais, hélas ! qu'il y a de différence entre l'un et l'autre ! Le feu d'ici-bas agit peu à peu, brûlant le dehors avant que de brûler le dedans, agissant sur le cuir et sur la chair avant que d'agir sur les parties intérieures, tels que sont la moelle et les os, au lieu que celui d'enfer, à la résurrection générale des corps, agira également et au même instant sur toutes leurs parties : *Devorabit eos ignis.* Ce feu sera dans ces corps, et ces corps seront dans ce feu ; ce feu pénétrera dans ces os, et il en sera la moelle ; dans ces veines, et il en sera le sang ; dans ces entrailles, et il en sera la nourriture. Voluptueux qui vous nourrissez si délicatement, femmes mondaines que l'oisiveté, la sensualité, la bonne chère rendent si grasses, vous porterez alors avec vous la graisse dont la fureur de Dieu se servira pour entretenir ce feu dévorant dans lequel vos misérables corps brûleront : *In proprio adipe frixæ libi dines bullient, et inter sartagines flammeas miserabilia corpora cremabuntur* (*In sermone de Ascensione inter opera D. Cypr.*).

Le feu d'ici-bas qui brûle, qui calcine, qui fond les corps, détruit peu à peu les qualités de ces corps sur lesquels il agit ; la sensibilité en est moins vive, plus une partie en est brûlée et pénétrée, moins elle en ressent la violence ; mais celui d'enfer, après vingt, trente, quarante ans, cent ans d'action, fera sur un corps les mêmes im-

pressions de douleur; le feu durera toujours pour brûler, le sentiment durera toujours pour souffrir

Par ce moyen, l'action de ce feu est une action égale et uniforme; telle qu'elle est dans un siècle, telle elle sera dans cent millions d'autres siècles. La chaleur qui nous brûle les reins, la colique qui nous ronge les entrailles, et généralement toutes les maladies dont nous sommes tourmentés, ont leurs périodes. Si elles nous donnent une mauvaise nuit, elles ne les donnent pas toutes mauvaises, elles sont suivies de quelques jours, ou du moins de quelques heures de relâche; on crie, on se plaint, on gémit, mais après ces cris, ces plaintes, ces gémissements, on respire, on sommeille, on se console, ou, si ce mal est grand, plus il est violent, plus il abrège le temps de la vie, et précipite celui de la mort.

Il n'en est pas ainsi de l'action du feu d'enfer. Comme il est toujours le même, jamais il ne donne le moindre soulagement au damné; et ce qui rend cette action inconcevable, est qu'une puissance extraordinaire l'élève, pour le faire agir au-dessus de sa nature et de ses forces. Quand tout l'or, tout l'argent, tout l'acier, tout le cuivre, tout l'étain, tout le plomb, tout le fer qui est au monde, seraient fondus ensemble, ce qu'ils pourraient faire, serait de brûler, de calciner, de dissoudre les corps sur lesquels ils agiraient, et de leur imprimer la chaleur qu'ils ont dans ce suprême degré qui, selon notre manière de concevoir, ne passe pas le huitième.

Mais toi, ô feu d'enfer, élevé que tu es par la toute-puissance de Dieu, tu as, et tu peux avoir, non huit, non seize, non cent, non mille, non dix mille degrés de chaleur, mais autant que sa justice juge à propos de t'en donner, pour la différente peine accidentelle des différents crimes que les réprouvés ont commis. Elevé que tu es par la toute-puissance de Dieu, tu agis, quelque corporel que tu sois, sur des substances spirituelles; une âme qui n'a ni corps ni matière, t'est soumise; afin qu'elle souffre de ta violence autant de douleur que l'ordonne la main vengeresse qui t'applique (*D. Justinus martyr in Apolog. ad Antonium; D. Cypr., ep.* 55; *D. Hilarius in psal.* LVII; *D. Greg. Nyss. tract. de Anima et Resurrect.; D. Aug., ad quæ.* 8, *Dulcitii*).

Elevé que tu es par la toute-puissance de Dieu, des deux qualités que tu as, qui sont la lumière et la chaleur, tu suspends l'une, et tu laisses agir l'autre; ténébreux et dévorant, obscur et violent tout ensemble, tu étouffes les pauvres damnés de ton épaisseur infecte, et tu pénètres toute leur substance par ton insupportable chaleur. Pas le moindre rayon de lumière qui les console, ils sont *attachés dans leurs cachots par des liens de ténèbres, et par une profonde nuit* (*Sap.*, VII).

Oh! que nous trouvons une nuit longue, lorsque nous endurons quelque violente douleur! Il nous semble que le jour ne viendra jamais. Qu'est-ce donc de ces misérables damnés, qui, depuis plus de cinq mille ans sont dans ces prisons souterraines? de ces misérables damnés pour qui jamais on ne lèvera le rideau? pour qui jamais les portes de leur cachot ne s'ouvriront? pour qui jamais le jour ne viendra par le moindre petit soupirail? Ce qu'ils voient au travers de cette fumée épaisse, sont les démons qui insultent à leur malheur, qui leur reprochent leur aveuglement et leur folie, et qui, à de sanglantes railleries, ajoutent d'horribles persécutions.

Débauchés, vindicatifs, ambitieux, que ferez-vous, quand vous vous verrez dans ce lieu d'horreur et de ténèbres? Que ferez-vous, mesdames, qui faites souvent de la nuit le jour, et qui n'aurez pas un éclat de lumière, pour reconnaître votre prison, et les bourreaux qui vous tourmenteront? Que ferez-vous, voluptueux, qui êtes tous les jours dans de magnifiques festins, et qui souffrirez une faim canine? Vous que le soleil incommode, quand il est un peu chaud, et qui, avec un gant musqué qui vous cache la main, ne pouvez supporter un air un peu hâlant; comment demeurerez-vous dans cette fournaise enflammée, pleine de poix et de bitume?

Jeunes folâtres, qui ne pouvez demeurer en place, qui courez partout où la fureur de votre passion vous porte. Avec quelle patience sentirez-vous ces chaînes ardentes qui vous retiendront dans ce lieu de votre supplice? Ambitieux, qui disputez un petit point d'honneur, qui vengez impitoyablement avec le fer la moindre raillerie qu'on fait de vous; que penserez-vous des démons qui, sans cesse à vos côtés, se moqueront de vous et vous reprocheront éternellement vos crimes? Vous qui, tourmentés de la goutte et de la colique, dites si souvent que vous aimeriez autant mourir; que direz-vous, quand des maux infinis et insupportables se réuniront tous ensemble pour vous faire souffrir?

O mon Dieu, que nous vous connaissons mal! que nous nous connaissons mal nous-mêmes! Non, non, quelque perte que je fasse, quelques mépris et quelques injures que j'essuie, quelque maladie et quelque douleur qui me tourmente, j'adorerai vos saints décrets, ô mon Dieu, et puisque votre infinie bonté me conserve encore la vie après tant de péchés mortels, je dirai que tous les maux que je puis souffrir sur la terre, ne sont rien en comparaison de ce que je souffrirais dans les enfers, si vous m'aviez jugé et repris dans votre fureur. Etendu que je serai sur mon lit, je dirai : quelque douleur que j'endure, je suis infiniment mieux que si j'étais couché sur des charbons ardents. Quand mon corps, comme celui de Job, serait tout couvert d'ulcères, depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, quand mes meilleurs amis viendraient se railler de moi, comme sa femme se railla de lui; quand on m'écorcherait tout vif, quand on me tirerait à quatre chevaux, quand on jetterait sur mes

plaies des huiles et des plombs fondus, je m'écrierais : je suis encore mieux ici que je ne serais en enfer, si j'étais mort dès le premier péché mortel que j'ai commis.

Je vous prête ces paroles, mes frères, mais en dis-je trop, et devriez vous avoir d'autres sentiments? Augustin, tout grand saint qu'il était, en avait-il d'autres, quand il disait à Dieu : voilà mon corps, coupez, taillez, brisez; voilà mes biens et mon honneur, disposez-en comme il vous plaira, la grande grâce que je vous demande, est, que ne m'épargnant pas en cette vie, vous m'épargniez en l'autre. En cette vie, c'est un bon père qui nous corrige; en l'autre, ce serait un ennemi qui nous frapperait sans miséricorde. La pénitence que nous pouvons faire en cette vie, est un sacrifice volontaire qui l'apaise; celle que nous ferions en l'autre, serait un supplice forcé qui le rendrait inexorable. La pénitence de cette vie est courte, et *elle peut produire un poids infini de gloire;* celle que nous ferions en l'autre, serait terriblement longue, puisqu'elle serait éternelle. Seconde circonstance des peines d'enfer, qui tout insupportables qu'elles sont dans leur rigueur, le sont encore davantage dans leur durée.

SECOND POINT.

Eternité, éternité! quand je pense à toi, je trouve toujours de quoi penser, et je ne sais à quoi penser. Eternité, éternité! quand je parle de toi, je cherche toujours de quoi parler, et je ne trouve jamais ce dont je parle. Eternité, Eternité! tu es un abîme, mais sans fond; un labyrinthe, mais sans issue; un océan, mais sans rivage. Eternité, pour te dire on ne parle qu'un moment, on ne dit qu'un mot, on ne prononce que quatre syllables, on n'emploie qu'un souffle de poumon; mais quand on te sent, ce ne sont plus des moments, ce ne sont plus des mots, ce ne sont plus des syllables, ce ne sont plus de courts soupirs, ce ne sont pas même des siècles et des millions de siècles, c'est une durée interminable.

Eternité! pour t'écrire, on n'a besoin que d'un trait de plume, on t'achève avec un mot; mais quand on remplirait tout l'univers d'autant de chiffres qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, ou de pointes d'herbes sur la terre au printemps, jamais on ne t'écrirait. On ne prend que très-peu d'encre pour t'écrire, mais quand on remplirait le ciel et la terre de gros volumes, on ne t'expliquerait jamais.

Pauvres damnés, si Dieu vous disait que vos peines finiront, quand une fourmi aura parcouru toute la rondeur de la terre, quand la sphère de l'air sera remplie d'atômes jusqu'au premier mobile, en n'en mettant qu'un de mille en mille ans, quand une tortue aura fait autant de chemin qu'il y en a du centre de la terre jusqu'au ciel, en ne faisant qu'un pas de mille en mille siècles; quoique cette durée de vos maux soit inconcevable, elle ne l'est pas tant que l'orsqu'on dit qu'elle est éternelle.

Pauvres damnés, si, depuis que vous êtes en enfer, le globe de la terre s'était changé en un globe d'acier, s'il s'en fondait une seule goutte en chaque million de siècles, et, si après qu'il serait tout fondu, votre enfer devait finir, il durerait bien longtemps, mais au moins votre supplice se terminerait-il; au lieu, qu'après cette inconcevable durée, vous ne ferez encore que commencer.

Ah! mon âme, qu'est-ce ceci? mon âme, qu'est-ce ceci? Dieu se sera-t-il oublié de ses miséricordes dont il est le père? Premier principe et dernière fin de ses créatures, ne leur pardonnera-t-il jamais après leur avoir si souvent pardonné? Si vous vous contentiez, ô mon Dieu, de les renvoyer en ce monde, pour y faire telle pénitence qu'il vous plairait; si vous arrachiez les yeux à cet impudique, afin qu'il ne regardât jamais de femme au visage; si vous coupiez la langue à ce juge corrompu, qui a prononcé d'injustes sentences; les mains à cet usurier, qui a pris le bien de l'orphelin et de la veuve; les pieds à cette femme, qui s'est transportée à ces lieux de débauche, à ces bals et à ces théâtres où elle vous a offensé mortellement. Si, à ces chrétiens qui n'ont jamais jeûné, ni quatre-temps, ni carême, vous ne faisiez donner, qu'une fois la semaine, un peu d'eau et de pain comme à des chiens affamés; oh! que ces pauvres damnés vous seraient obligés! avec quelle exactitude accompliraient-ils ces pénitences et d'autres infiniment plus austères; ravis même de s'ensevelir tout vivants dans des grottes, d'être couchés sur des charbons ardents, d'être déchirés avec des peignes de fer, brisés sur des roues, jetés dans des chaudières d'huile bouillante?

Mais hélas! il n'y a plus lieu de pénitence, il n'y a plus de peines satisfactoires, ni à ordonner, ni à subir; les temps du salut sont passés, les jours de miséricorde sont écoulés; tout ce qu'ils auraient pu autrefois accepter, ne leur sera plus offert, tout ce qui aurait pu les empêcher de descendre dans les enfers, n'aura plus la vertu de les en tirer, dès qu'ils y seront descendus.

Cette éternité est terrible, mais elle est juste. Oui juste, du côté de la cause. L'acte du péché passe, mais la tache qu'il laisse dans l'âme subsiste; et comme elle n'a pas été effacée dans les eaux de la pénitence, il faut qu'autant qu'elle subsistera, la peine qu'elle mérite dure, et par conséquent qu'elle soit éternelle.

Mais ce pauvre damné n'a peut-être jamais commis qu'un seul péché mortel; n'importe, ce seul péché mérite une infinité de peines. Ayant déshonoré un être infini, il est d'une malice infinie; à cette malice qui est infinie, est dû un châtiment infini; et comme ce châtiment ne le peut être intensivement, (ce sont les termes de l'école,) puisque la personne qui l'endure, est finie, il faut qu'il le soit extensivement, je veux dire par rapport à sa durée (*D. Th.* 1-2, *q.* 87).

Oui, juste, du côté du lieu et de l'état où le

damné se trouve. L'enfer est un lieu où l'on ne peut, ni mériter, ni démériter, un lieu, par conséquent, où il est impossible de faire à Dieu aucune satisfaction (*P. Blesensis epist.* 60). Le damné cependant lui est redevable, et comme la justice divine ne veut rien perdre de ses droits, il faut, que ne pouvant jamais être satisfaite par aucun acte libre et méritoire, elle se satisfasse elle-même, pour combien de temps? autant que la dette subsistera. Elle subsistera éternellement, la peine, par conséquent, sera éternelle.

Mais, qu'est-il besoin d'apporter ces raisons à des chrétiens, qui croient une éternité malheureuse dont les réprouvés seront punis, comme ils en croient une bienheureuse, dont les prédestinés seront récompensés? Ils la croient donc, et si cela est, d'où vient qu'ils l'appréhendent si peu, cette malheureuse éternité? D'où vient qu'ils y pensent si peu, et qu'ils ne peuvent presque souffrir qu'on leur en parle?

Diront-ils que Dieu est trop bon pour les damner, qu'il ne les a pas créés et rachetés pour les perdre? Cela est vrai, Dieu est trop bon pour vous damner, mais si vous vous damnez vous mêmes par votre méchante volonté, si, nonobstant les grâces que vous en avez reçues, vous ne le payez que d'ingratitude et de mépris, vous sauvera-t-il, ou malgré vous, ou indépendamment de vous.

Dieu est trop bon pour vous damner; mais cette réflexion même ne fait-elle pas contre vous? Faut-il, qu'à cause qu'il est bon, vous l'offensiez? Faut-il que sa bonté, qui doit vous attacher à lui, vous devienne un motif de vous en séparer, et que vous fassiez d'elle un faux asile contre sa justice?

Dieu est trop bon pour vous damner; mais il est assez juste pour vous perdre. Il est assez bon pour vous avertir de votre devoir, mais il est assez juste pour vous punir, si vous méprisez ses avis et ses remontrances. Il est assez bon pour vous recevoir à pénitence pendant cette vie, mais si vous mourez sans pénitence, il est assez juste pour ne vous plus donner lieu de la faire.

Seigneur, toutes les fois que je pense à ces vérités, je me sens comme hors de moi-même, et je m'en trouble si fort, que je n'en puis parler : (*Turbatus sum, et non sum loeutus.* Quoi, mon Dieu! une éternité malheureuse, non-seulement pour les démons qui se sont révoltés contre vous; non-seulement pour les Juifs qui vous ont déchiré à coups de fouet et crucifié; non-seulement pour les athées qui disent que vous n'êtes pas; non-seulement pour les libertins de profession qui se raillent des vérités de votre Evangile; mais encore pour les chrétiens que vous avez élevés dans le sein de votre Eglise, prévenus et comblés de vos grâces, lavés dans les eaux du baptême et de la pénitence, admis à la participation de votre auguste corps, nourris de votre propre substance; pour des chrétiens cependant que vous rejetez à jamais, si malheureusement ils meurent en état de péché mortel, n'en eussent-ils jamais commis qu'un seul.

Adorable Sauveur, *ne livrez pas aux bêtes féroces des âmes que vous avez rachetées, pour confesser votre saint nom, n'oubliez pas pour toujours les âmes de vos pauvres* qui, dénués des vrais biens, tomberaient, sans votre infinie miséricorde, dans des maux qui ne finiraient jamais. Par cet adorable sang que vous avez répandu pour elles, par cette mort et ces tourments que vous avez soufferts pour elles, regardez-les en pitié, donnez-leur vos grâces en ce monde, et votre gloire en l'autre.

ENVIE.

Jalousie, chagrin de la prospérité d'autrui, son caractère, ses effets, etc.

PREMIER DISCOURS.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium et dicebant: Quid facimus? Quia hic homo multa signa facit. Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo.

Les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil ensemble, et dirent : Que faisons nous ? Cet homme fait plusieurs miracles. Vous n'y entendez rien, dit Caïphe, et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple (*S. Jean, ch.* XI).

Quelle assemblée, mes frères! J'en trouve trois d'un caractère assez semblable dans l'Ecriture sainte (*Genes.*, XXXVII) : celle des enfants de Jacob qui, voyant de loin Joseph leur frère, dirent entre eux : *Le voilà, venez et le tuons; Venite occidamus eum:* celle d'Absalon avec Achitophel, quand ils résolurent de chasser David de ses Etats : *Inite concilium quid agere debeamus* (III *Reg.* XXVII) : celle de Jézabel avec quelques Juifs, où l'ordre fut donné d'ôter à Naboth sa vigne et la vie : *Educite eum et lapidate.* Dans la première de ces assemblées, c'est l'envie qui parle; dans la seconde, c'est l'orgueil; dans la troisième, c'est l'avarice : trois péchés capitaux qui font prendre aussi dans celle des prêtres et des pharisiens, la résolution de perdre Jésus-Christ.

A quoi pensons-nous, disent-ils entre eux, cet homme fait plusieurs miracles : pour qui passerons-nous? voilà l'envie. *Si nous le laissons faire, tout le peuple croira en lui, et le suivra*, voilà l'orgueil. *Les Romains viendront et ruineront notre ville*, voilà l'avarice.

Disons mieux, mes frères, c'est l'envie qui préside à cette assemblée de scélérats; passion barbare qui remue, qui réveille, qui enflamme les deux autres; passion fière qui leur inspire tant d'orgueil, qu'au lieu d'appeler Jésus-Christ par son nom, ils l'appellent simplement *homme, hic homo;* passion intéressée qui flatte leur avarice par un endroit si délicat, qu'elle leur fait sacrifier à la malignité de leurs désirs, la vérité connue, les intérêts de la religion à une lâche et aveugle politique : *Expedit vobis, il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple, et que toute la nation ne périsse pas.*

Mais encore, qu'est-ce qui les irrite si fort

contre Jésus-Christ? Tout son crime est d'avoir fait du bien au peuple, d'avoir rendu la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé aux malades. Il vient de ressusciter un homme mort depuis quatre jours, il n'en faut pas davantage pour leur faire prendre dans le conseil qu'ils tiennent, la résolution de le perdre. *Que faisons-nous?* s'écrient-ils, comme s'ils se reprochaient leur indolence dans une cause commune : *Que faisons-nous? A quoi pensons-nous?*

Que fais-tu en effet, *nation perverse*, et que ne font pas à ton exemple, ceux qu'une même envie domine? Deux choses les irritent; les miracles que fait Jésus-Christ, et la vénération qu'on a pour lui. Appliquez-vous à ceci, mes frères, peut-être en parlant de l'envie, n'est-on jamais entré dans ce détail de morale. On en montre assez l'énormité, on en fait assez connaître les fatales suites; mais rarement descend-on dans la discussion de ces deux espèces. Dons et avantages surnaturels, premier objet de l'envie; qualités et faveurs naturelles, second objet de l'envie.

Jésus-Christ fait des miracles : *Hic homo multa signa facit;* c'est là de quoi s'irritent les pharisiens et les chefs de la synagogue. Jésus-Christ est estimé, loué, béni; tout le peuple croira en lui, et le suivra : *Omnes credent in eum;* c'est là ce qui les alarme et les désole. Deux considérations qui m'obligent d'attaquer ce péché dans ces deux chefs, par deux vérités qui vont faire tout le sujet de ce discours. Il vous est défendu d'envier dans votre prochain les avantages de la grâce, les dons et les talents qu'il a reçus de Dieu : première vérité. Il ne vous est pas permis non plus d'envier dans votre prochain les avantages de la nature, et ce que vous appelez biens de fortune : seconde vérité : commençons par la première.

PREMIER POINT.

Comme il n'y a point de terre où il ne croisse de mauvaises plantes dont le fatal suc empoisonne ceux qui en usent, il n'y a point non plus d'état, de société, de profession où l'envie qui en est le poison ne se glisse, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 21 *in Matth.*). C'est elle qui combat dans les armées, qui chicane dans les barreaux, qui dispute dans les académies, qui querelle dans les places publiques, qui murmure dans les cloîtres, qui médit dans les ruelles; qui, tantôt éclate en imprécations et en menaces quand la colère l'enflamme, tantôt s'impose un silence forcé quand l'hypocrisie la cache : chagrine dans la solitude, inquiète dans le grand monde, intrigante et fourbe dans les cours des princes, artificieuse et maligne dans les conditions particulières, toujours agitée, rêveuse méfiante, alarmée, mécontente des autres, insupportable à elle-même.

Si l'on fait attention sur son âge, c'est le plus ancien de tous les péchés. Ce fut celui des anges apostats contre le premier homme, d'un Caïn fratricide contre l'innocent Abel, d'un Esaü mécontent et furieux, contre un frère dont il ne put souffrir l'élévation, quoiqu'il lui eût vendu son droit d'aînesse.

Si l'on considère son empire, elle a un pouvoir comme despotique sur les autres péchés qui servent à ses desseins, et dont elle prend ce qu'ils ont de malin; la lâcheté de la médisance, l'insolence de la calomnie, la fierté de l'orgueil, la félonie de la trahison, la turpitude de l'infidélité, le masque de l'hypocrisie, la ténacité de l'avarice, la cruauté du meurtre, les impétueuses saillies de la colère.

Si l'on regarde son objet, tout l'inquiète, tout la désole : beauté du corps, biens de fortune, établissements avantageux, prospérités temporelles, talents propres à faire considérer et aimer; vertus acquises et infuses, dons de parole, de prophétie, de miracles; ce qu'il y a non-seulement de plus éclatant, mais de plus saint et de plus utile à l'édification ou à l'instruction des fidèles, tout cela irrite et afflige un envieux.

Vous qui faites profession de piété, et qui n'en avez que les dehors, qui, *couverts du manteau du zèle*, vous livrez sous cet habit étranger, à tous les désordres de cette inquiète passion, qui, sous prétexte de défendre la vérité, faites à la charité des plaies mortelles : écoutez ce que saint Paul dit de certains esprits jaloux et mal faits.

— *Il y en a qui prêchent Jésus-Christ avec une bonne volonté et un bon zèle, mais il y en a qui le prêchent avec un esprit d'envie et de contention. Il y en a qui, pleins d'un esprit de charité, se proposent une bonne fin, sachant que j'ai été établi pour la prédication de l'Evangile; mais il s'en trouve dont l'intention n'est pas pure, se persuadant qu'ils ajouteront une nouvelle affliction à celle de mes liens.*

Quelle monstrueuse conduite! Opposer Jésus-Christ à Jésus-Christ même, sa doctrine qui est vérité, à son esprit qui est charité, sa religion qui instruit, à son esprit qui édifie, sa loi qui donne la pureté et la sagesse, à son esprit qui aime l'union et la paix. Saint Paul est arrêté par les ordres de Néron qui, pour étouffer dès sa naissance, une nouvelle quoique seule véritable doctrine, tient dans les fers celui qui la prêche. Les vrais fidèles s'en affligent, mais des esprits jaloux s'en réjouissent, et afin que toute la colère du prince tombe sur un homme dont la haute réputation efface la leur, ils prêchent le même Dieu que Paul, dans l'espérance que Néron, indigné d'entendre l'Evangile annoncé par plusieurs bouches, s'obstinera davantage à perdre celui qu'on regarde comme le chef de tous ces nouveaux docteurs.

Cruelle envie, de quoi n'es-tu point capable! Esprits remuants, qui voulez, quoi qu'il en coûte, vous faire écouter et suivre : ariens, eiconeelliens, donatistes, calvinistes, luthériens, nous ne rappellerons jamais qu'avec douleur le souvenir de votre impitoyable fureur; tous nos livres sont pleins des persécutions qu'ont souffertes de votre

barbare jalousie, ceux qui soutenaient la saine doctrine.

Mais ne s'en est-il jamais trouvé d'autres qui, sans se séparer de l'Eglise, en ont troublé l'union et la paix? Casuistes contre casuistes, théologiens contre théologiens, directeurs contre directeurs : l'un est à Céphas, l'autre à Apollon, celui-là pour Melèce, celui-ci pour Vitale : mais s'ils prêchent, s'ils enseignent, s'ils écrivent, s'ils dogmatisent par envie, qui d'eux est à Jésus-Christ?

— Seigneur, qui sondez les cœurs, vous savez ce qui se passe dans ceux que cette maudite passion domine. Dans ces contestations d'esprit, que d'orgueil, que d'entêtement, que d'injustice! on n'approuve que ce qui vient de soi ; on méprise, on rejette, on condamne tout ce qui n'est pas de son goût. La doctrine de ceux de son parti est la seule qu'il faut suivre, leurs livres sont les seuls qui méritent d'être lus ; le reste passe pour une monnaie altérée, pour une marchandise de contrebande.

A eux seuls est permis de lever les sceaux de l'agneau, d'aller puiser la vérité jusque dans sa source. Vous qui leur êtes opposés, vous ne parlerez qu'en écoliers, tandis qu'ils décident comme maîtres en Israël. Le fier Eliu ne peut souffrir que l'humble Job parle en sa présence, il le voit affligé et humilié ; il veut l'affliger et l'humilier encore davantage. L'envie de ce superbe ennemi lui rompt à toute heure la parole, afin de s'attirer une favorable attention dont il se croit digne : *Job stulte locutus est, et verba illius non sonant disciplinam ;* Job est un visionnaire, un ignorant, un homme qui parle sans discernement, sans prudence, sans raison. Pour vous qui avez de l'esprit, parlez-moi, ajoute-t-il ; que tout homme sage qui a du bon sens et du bon goût m'entende : *Viri intelligentes loquantur mihi, et vir sapiens audiat me.*

Une telle conduite peut-elle passer pour innocente? On a beau dissimuler, cacher, justifier sa passion, par des noms qu'on lui donne de zèle et d'attachement à la vérité, Eliu est toujours Eliu. Ces écrits où brillent de temps en temps de si vives lumières, ne marquent-ils pas souvent comme l'éclair, une chaleur malsaine, suivie de tonnerres et d'orages? A force de haïr des sentiments qu'on croit mauvais, ne vient-on jamais à haïr les personnes, à se venger d'elles par de piquantes satires, par d'injurieux noms et de flétrissantes épithètes? Les bergers d'Abraham et ceux de Loth ne peuvent s'accorder : et pendant ce temps, moi qui ne suis qu'une pauvre brebis qui ai besoin de nourriture, et qui n'ai que faire de leurs aigres contestations; que deviendrai-je en les voyant si échauffés les uns contre les autres, dit saint Bernard? Ce que je ferai sera de pousser de tristes bêlements vers le ciel, de prier le Seigneur de leur ôter cet esprit de contention et d'envie.

N'en disons pas davantage ; reconnaissons seulement par là combien il est dangereux d'envier à son prochain ses belles qualités, les dons et les talents qu'il a reçus du ciel : reconnaissons par là combien, dans quelque état qu'on se trouve, il importe de s'examiner sur une si délicate matière, où souvent sans aucun scrupule de conscience, on se pardonne un péché sous lequel se cachent des intérêts et des desseins équivoques, un secret orgueil, un opiniâtre entêtement, de spirituelles et de dévotes vengeances.

Pour en connaître encore mieux l'énormité, remarquez, je vous prie, avec saint Basile, que quoique tous les vices soient, généralement parlant, les ennemis déclarés des vertus chrétiennes, ils n'attaquent néanmoins précisément que celles qui leur sont contraires : c'est ainsi que l'avarice combat la libéralité, que l'orgueil ne peut souffrir la modestie, que le mensonge et l'erreur ne s'opposent qu'à la vérité. Il n'en est pas tout à fait de même de l'envie, dit ce Père : soit qu'elle se propose plus d'objets, soit qu'il n'y ait dans l'homme aucun bien spirituel qui ne la choque, elle viole en même temps tous les droits de ces trois vertus.

En effet, si la justice rend à chacun ce qui lui appartient, l'envie rapporte tout à soi, ne parle et n'agit que pour soi. Infatuée de son faux mérite, elle se flatte que tout lui est dû. Les honneurs qu'on rend aux autres sont, à son sens, comme autant de vols qu'on lui fait : elle aime à être singulière, ou du moins à avoir tout l'avantage sur ceux qui, ayant moins de talents, sont obligés de lui céder. Prenez bien le caractère d'un envieux, ajoute saint Prosper, vous trouverez qu'il n'a ni respect pour ses supérieurs dont l'autorité le gêne, ni tendresse pour ses inférieurs dont l'humiliation le réjouit, ni de bonne foi pour ses égaux qu'il tâche de détruire et de supplanter, ni de reconnaissance pour ses bienfaiteurs dont il n'aime que les présents, sans aimer les personnes.

Si la modestie refuse les dignités et les louanges, l'envie, quoiqu'elle se cache et qu'elle se déguise, a pour elles des empressements inconcevables ; si la modestie est ravie qu'on rende, à son désavantage même, de favorables témoignages à la vertu, l'envie, toute dépourvue de mérites, ne peut souffrir qu'on estime, à son préjudice, ceux qui en ont ; de là ses plaintes et ses murmures, ses inquiétudes et ses défiances, ses jugements téméraires et ses malignes conjectures.

De là ce soin de diminuer, dans l'esprit d'autrui, les belles qualités de son prochain, et d'en exagérer les plus légères fautes. L'envieux, dit un ancien (*Seneca, epist.* 92), est moins réjoui du bien qu'il a, qu'affligé de celui qu'on loue dans les autres ; et dans la pensée de saint Ambroise, il y a cette différence entre lui et le reste des pécheurs, que ceux-ci aiment le mal, et que celui-là hait le bien ; que ceux-ci se réjouissent du succès qu'ils trouvent à satisfaire leurs passions, et que celui-là est impitoyablement tourmenté par la sienne : *Improbus suo delectatur bono, invidus torquetur alieno : ille diligit mala, hic bona odit ; ut prope tolerabilior sit qui sibi*

vult bene, quam qui male omnibus (*D. Amb. lib.* II *Offic., c.* 3).

Enfin si la vérité, avec sa simplicité et son ingénuité naturelle, dit les choses telles qu'elles sont, l'envie ne cherche qu'à les déguiser, qu'à les altérer, qu'à leur donner une face odieuse pour arriver plus sûrement à ses fins. De tous les exemples que me fournit sur ce sujet l'Ecriture sainte, je me contente d'un seul; c'est celui d'Amasias contre le prophète Amos.

La vérité était qu'Amos n'avait parlé que par l'ordre de Dieu; mais l'envie d'Amasias, prêtre de Béthel, le fit passer pour un homme qui avait inventé de son chef tout ce qu'il avait dit; la vérité était que ce prophète avait rapporté parole pour parole, celles de Dieu même qui s'était expliqué en ces termes : *Les lieux saints seront détruits, et j'exterminerai par l'épée la maison de Jéroboam ;* mais l'envie d'Amasias changea et empoisonna ces paroles; il fit dire à Jéroboam : Amos s'est révolté contre vous au milieu de vos Etats; il dit que vous mourrez par l'épée, et qu'Israël sera emmené captif hors de son pays.

La vérité était qu'Amos ne prophétisait ni par un esprit d'orgueil, ni dans aucune vue d'intérêt: quel orgueil dans un homme qui disait lui-même qu'il n'était ni prophète, ni fils de prophète, mais que le Seigneur, lorsqu'il conduisait ses bœufs, lui avait commandé de parler à son peuple? Quelle vue intéressée dans un homme qui avouait bonnement qu'il n'avait nul besoin de prophétiser pour vivre, puisqu'il ne se nourrissait que de fruits sauvages? Cependant l'envie d'Amasias s'alarma de ce qu'un homme, occupé à mener paître des bœufs, se mêlait de publier des choses qui menaçaient d'une ruine entière tout le royaume d'Israël : Sors de ce lieu, lui dit-il, va au pays de Juda, tu y trouveras de quoi vivre; prophétise là tant que tu voudras, mais qu'il ne t'arrive plus de prophétiser à Béthel.

Reconnaissez par là, messieurs, la malignité de cette passion et la fatale cause qui la fait naître. Amasias appréhende que son ministère ne soit avili par la réputation que les vertus d'Amos lui ont acquise. Il craint qu'on n'adore plus le veau d'or dans Béthel, que le peuple ne perde le respect qu'il a pour lui, et que n'offrant plus de sacrifice à cette ridicule divinité, le sacrificateur ne soit privé des fruits que ces fréquentes offrandes lui produisent.

Méchant prêtre d'une maudite idole, tu ne porteras pas loin la peine de ta cruelle jalousie! Ce qu'Amos a prédit t'arrivera, ta femme s'abandonnera à d'infâmes corrupteurs, tes enfants périront par l'épée, et après avoir traîné une vie languissante dans une dure captivité, tu mourras au milieu d'une nation barbare. Esprits factieux et malins, si vous n'êtes pas condamnés à une même peine, celle que vous souffrirez, comme la juste récompense de votre envie, sera peut-être encore plus terrible. Ce qui devrait vous réjouir vous afflige, ce qui devrait vous édifier vous alarme; ne regardant qu'avec une impatiente jalousie, les talents et les dons surnaturels de votre prochain, vous violez tous les droits de la justice, de la modestie, de la vérité; tous ces outrages ne demeureront jamais impunis. Il vous est défendu d'envier, dans votre prochain, les avantages de la grâce, les dons et les vertus qu'il a reçues du ciel; mais il ne vous est pas permis non plus de regarder avec envie les avantages de la nature, ni ce que vous appelez biens de fortune.

SECOND POINT.

Quoique l'auteur de la nature ait pu produire toutes choses dans une égale perfection, en accordant à toutes ses créatures les mêmes qualités et les mêmes avantages, nous voyons néanmoins que, par une admirable économie de sa sagesse, il en a avantagé les unes plus que les autres.

Soit que cette inégalité fasse mieux connaître le pouvoir absolu de Dieu qui distribue ses faveurs à qui il lui plaît, soit qu'elle n'apporte pas moins d'utilité que d'ornement dans tous les êtres où elle se trouve : telle est, dit saint Augustin (*Lib. de libero Arbitrio*), la conduite de la Providence qui, par cette sage subordination et cette surprenante variété, rend les uns nécessaires aux autres, les pauvres aux riches, les riches aux pauvres, les maîtres aux valets, les valets aux maîtres, les souverains à leurs sujets, les sujets à leurs souverains.

Qui ne louerait, qui n'admirerait une si sage conduite? qui de nous, entrant dans les desseins de Dieu, ne s'écrierait avec le prophète : *Seigneur, y a-t-il quelqu'un qui vous ressemble?* Qui de vous, pénétré de ces grandes vérités, ne se contenterait de la part qui lui est échue, et ne serait ravi de demeurer dans l'état où la main de la Providence l'a placé?

Cependant ce qu'a remarqué un ancien n'est que trop vrai : nous sommes tour à tour enviés les uns des autres; nous voudrions souvent être ce qu'ils sont, et ils voudraient être ce que nous sommes : le noble qui est pauvre envie le bonheur du roturier qui est riche, et le roturier qui est riche voudrait n'avoir pas autant de bien qu'il en a, et être noble; le courtisan qui a de belles charges se trouve moins bien partagé qu'un autre dont il souhaiterait d'avoir la place, et cet autre s'imagine dans son rival des faveurs singulières qui, à ce qu'il croit, feraient son bonheur s'il les possédait : *Aliena nobis, nostra plus aliis placent.*

Nous ouvrons nos yeux pour voir les avantages de notre prochain et nous les fermons pour ne pas voir les nôtres; nous nous figurons que ce que possèdent les autres nous manque, et souvent un bonheur étranger ne contribue qu'à augmenter nos maux personnels : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.* Ne perdez rien de ces paroles de David; vous y distinguerez le vrai caractère, les désordres et le malheur même des envieux. Vous y trouverez tout à la fois la malignité, la tyrannie et l'inutilité de leurs désirs. La malignité des désirs de l'envieux, le pécheur verra; la tyrannie de ses désirs, il s'emportera

de colère, il grincera des dents et séchera d'ennui; l'inutilité de ses désirs, ils périront, et il n'aura pas le succès qu'il se promet : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.*

Le pécheur verra : c'est un œil avide et insatiable, c'est cette cupidité alarmée et inquiète qui fait son péché. La charité a des yeux, le zèle a des oreilles, la miséricorde a des pieds et des mains; vertus utiles et salutaires qui sanctifient les sens d'un chrétien. L'envie, qui veut les imiter, en a comme elles, elle voit, elle écoute, elle touche, elle marche; mais quel usage fait-elle de ces sens et de ces facultés? A quoi applique-t-elle ces yeux, ces oreilles, ces pieds, ces mains?

Aman voit Mardochée, et ses yeux meurtriers, comme les appelle saint Jean Chrysostome, ne pouvant souffrir la présence d'un homme d'ailleurs vil et méprisable, lui mettent la rage dans le cœur et le barbare dessein de le perdre. Saül entend les filles juives s'écrier : Saül en a tué mille, mais David en a défait dix mille. A ce bruit, sa passion, à demi assoupie, s'éveille, la résolution en est prise : il faut que ce fidèle et généreux sujet périsse.

Les enfants d'Ammon et de Moab ne peuvent souffrir la prospérité des habitants de Béthulie, ils se hâtent d'aller à Holopherne qui les tient assiégés et, pour les perdre sans ressource, ils lui persuadent de rompre les canaux par où l'eau coule dans leur ville. Les enfants de Jacob voient de loin Joseph, leur frère: Voilà ce faiseur de songes, disent-ils, et du moment qu'il les a joints, leurs barbares mains le jettent dans une citerne. *Peccator videbit :* le pécheur verra; voilà sa fatale occupation et la cause de ses mauvais désirs; mais en voici la tyrannie : il se mettra en colère, il grincera des dents et sèchera de douleur : *Irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Si l'Ecriture sainte nous apprend (*Eccl.*, XXXIX) *qu'il y a des esprits qui sont comme créés pour se venger* des hommes par les hommes mêmes, avouons, messieurs, que tel est l'esprit des envieux. Obstinés à leur propre malheur, ils sont eux-mêmes leurs tyrans et leurs bourreaux; portant ou sur le front comme Caïn, de certains signes visibles de malédiction, ou dans le fond de leur âme, d'invisibles caractères de réprobation, ils souffrent dès ce monde la peine de leur péché. Obligés de vivre au milieu du monde, ils y rencontrent de continuels sujets de chagrin et de désespoir. La fierté de celui-là leur est insupportable, les discours de celui-ci les fatiguent, les civilités mêmes, que d'autres leur rendent, leur sont onéreuses et suspectes.

Chose étrange! la solitude, qui délivre d'une infinité de chagrins ceux qui vivent dans le grand monde, ne donne pas pour cela plus de repos et de consolation à l'envieux. Il est vrai que les objets qui irritaient sa jalousie sont éloignés; mais cette cruelle passion les rapproche. Cette femme ne voit plus celle qui effaçait sa beauté, cet homme n'entend plus louer celui dont il ne pouvait souffrir l'élévation; mais comme le mal est au dedans, partout où il aille il porte avec soi sa peine et son supplice; mille réflexions importunes troublent le repos qu'il voudrait se procurer; son imagination, toujours pleine de ce qu'il a vu et entendu, le tourmente dans ses plus agréables moments. Livré à ses défiances et à ses soupçons, rappelant, par un souvenir amer, ce qui s'est passé, prévenant par des craintes et des inquiétudes prématurées un fâcheux avenir, il s'embarrasse de tout et rien ne le console.

Qu'il marche ou qu'il se repose, les accès de sa fièvre reviennent toujours : son sommeil en est interrompu, ses aliments lui deviennent insipides; ce qu'il emploie pour détourner son chagrin n'est qu'un faible remède qui adoucit son mal pour quelques heures sans le guérir. Aussi peu raisonnable que Saül, il s'irrite contre ceux qui s'efforcent de charmer l'esprit malin qui le possède; il craint et il désire, il aime et il hait, il espère et il désespère, il marche et il s'arrête. Tantôt il s'enfonce dans une profonde rêverie où sa noire mélancolie le jette; tantôt revenant comme d'un assoupissement léthargique, il sent toute la pointe de sa douleur, il se met en colère, il grince des dents et sèche d'ennui : *Irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Encore si Dieu, favorable à ses désirs, lui donnait le plaisir de voir dans l'humiliation et dans la misère ceux dont il ne peut souffrir l'élévation et la prospérité; mais l'oracle y est formel : *Ses désirs périront : Desiderium peccatorum peribit.* Martyr sans fruit, malheureux sans consolation, il fera une pénitence également dure et stérile.

Je dis dure par les inquiétudes et les impatiences auxquelles il se livre; je dis stérile par le peu de fruit que lui procure son morne chagrin. Je dis dure par une aussi cruelle peine qu'est celle de dévorer au dedans de soi de cuisants dépits dont on n'ose faire confidence à personne. Je dis stérile par une aussi affligeante douleur qu'est celle de voir prospérer des gens dont on ne peut souffrir le bonheur.

C'est là ce péché qui conçu dans l'âme la dévore, comme un ver qui, formé dans une étoffe, la ronge. C'est là, dit saint Grégoire de Nysse, ce trait perçant que la justice vengeresse de Dieu lance contre un envieux, pour lui faire sentir, par une amère expérience, toute la violence de son mal. C'est là, dit saint Basile (*Homil. de Invidia*), cette rouille qui ronge le fer auquel elle s'attache, et cette vipère qui ne vient au monde que par la rupture du ventre où elle a pris naissance. En un mot, pour m'expliquer avec ce Père, ce détestable péché est la ruine de la vie, la perte de la nature, l'ennemi de tout bien et de tout repos.

Mais l'envie pour être si dure et si cruelle dans ses effets, n'en est pas moins stérile: elle fait souffrir beaucoup à l'envieux, mais les fruits de son péché lui échappent, dit saint Jean Chrysostome, Dieu permettant que ceux

qui en sont les objets jouissent d'une prospérité qu'ils n'auraient peut-être pas eue si la jalousie d'autrui ne les avait persécutés.

Quel mal, par exemple, dit ce Père (*Homil. 41 in Matth.*), Caïn a-t-il fait à Abel? Au contraire ne lui a-t-il pas procuré, contre son intention, le plus grand de tous les biens, en le faisant passer par une mort prématurée dans une vie plus heureuse, tandis que cet exécrable fratricide a été enveloppé lui-même dans une infinité de maux? En quoi Esaü a-t-il nui à Jacob? son envie a-t-elle empêché qu'il ne se soit enrichi, au lieu que cet envieux perdant son droit d'aînesse, a fini une méchante vie par une très-malheureuse mort?

Vous enviez à cette fille sa beauté et son agrément; mais en sera-t-elle pour cela moins belle, moins bien faite, moins estimée et recherchée par d'avantageux partis? L'établissement de ce voisin vous désole; mais son négoce en ira-t-il moins bien pour cela? ses pratiques que vous voudriez vous attirer, écouteront-elles la mauvaise disposition de votre cœur? La réputation que les belles qualités de cet homme lui ont acquise vous afflige; mais aura-t-on moins de confiance en lui, et vos lâches détractions ne vous rendront-elles pas vous-même plus méprisable?

Car telle est la justice de Dieu et la conduite qu'elle garde très-souvent, dit saint Chrysostome. Il prend en main la cause de l'innocent, et touché de l'injure que vous lui faites, plus vous tâchez de l'abaisser, plus il se plaît à le relever. Par là vous lui rendez malgré vous de bons offices, et vos mauvais désirs ont un effet tout contraire à celui que vous vous proposez. Par là la vertu de votre ennemi paraît, et la lâcheté de votre jalousie vous confond.

Aman, tu ne cherches qu'à humilier et à perdre Mardochée (*Esther*, VI *et* VII), mais Mardochée est choisi de Dieu et de ton roi pour t'humilier et te perdre toi-même. Tu crois que c'est de toi que parle Assuérus, quand il veut qu'on rende à celui qui lui a sauvé la vie, des honneurs publics; mais c'est de ton plus grand ennemi, de celui que tu ne peux ni voir, ni souffrir. Tu voudrais que ce Juif rampât devant toi comme un vil insecte, mais tu tiendras toi-même la bride du cheval sur lequel il sera monté. Tu as chez toi un gibet haut de cinquante coudées où tu souhaiterais qu'il fût pendu, mais ce sera à ce bois infâme que tu lui as préparé, que tu le verras attaché toi-même : *Desiderium peccatorum peribit*, le désir des envieux périra.

Quelle folie donc, quel aveuglement, quelle fureur de se tourmenter si cruellement et si inutilement! Quel barbare plaisir de s'ôter ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant dans la vie! De n'être bon ni aux autres, ni même à soi? Par quel horrible ensorcellement veut-on multiplier tout à la fois ses désordres et ses peines, les fréquents péchés que l'on commet et les vengeances que Dieu en tire?

Pour faire rentrer en eux-mêmes d'autres pécheurs, nous leur représentons, dit saint Jean Chrysostome, qu'on ne trouve jamais dans l'assouvissement de ses passions la joie qu'on s'y propose; que les plaisirs qu'on y goûte sont toujours détrempés de quelque amertume, et qu'au reste la félicité de ce monde est d'un très-mauvais augure pour celle de l'autre. Mais, à l'égard des envieux, nous avons des raisons toutes contraires pour leur inspirer, par des principes même de bon sens, une éternelle aversion de leur péché.

Si vous n'avez nulle compassion de vos frères, leur disons-nous, ayez au moins pitié de vous-mêmes; si les intérêts de votre salut vous touchent peu, soyez au moins sensibles à ceux de votre repos. Faut-il que vous soyez vos propres bourreaux, qu'ingénieux à multiplier vos peines, vous fassiez de votre déréglement votre supplice? Tristes pensées, projets inutiles, vains désirs, chagrins sombres et farouches, voilà tout votre partage.

En vain, par une contenance hypocrite, tâchez-vous de cacher votre mal, vous portez sur vous, malgré que vous en ayez, le caractère et la peine de votre péché. « Cet air abattu, cette pâleur répandue sur votre visage, ces regards errants et affreux, ce tremblement de lèvres, cette bouche livide, ces yeux enfoncés, ces mains toujours prêtes à quelque sanglante violence, toujours armées sinon d'épées et de bâtons, au moins d'une haine mortelle; toutes ces marques nous font connaître que tout est au dedans en d'étranges désordres, que la paix et la joie que tout le monde cherche naturellement, sont des fruits trop doux pour sortir d'une racine aussi amère qu'est l'envie (*Serm. de Livore*).»

Encore un coup, ayez pitié de vous-mêmes; appelez de votre passion à votre raison, car je n'oserais dire à votre foi; pourquoi cependant ne le dirais-je pas, puisque la justice de Dieu ne vous livre peut-être à ces maux qu'afin que vous demandiez à sa miséricorde la grâce de sortir d'un péché qui en est la cause? N'enviez donc plus dans votre prochain les avantages de la grâce, les belles qualités et les talents qu'il a reçus de Dieu : réjouissez-vous-en au contraire et bénissez le Seigneur de ce qu'il vous donne en sa personne un excellent modèle de vertus propres à vous édifier et à vous instruire. Que les dons de la nature ou de la fortune qu'il possède ne soient plus aussi les objets de votre envie, et qu'un prétendu bonheur que vous découvrez dans votre prochain ne serve jamais à vous rendre malheureux. Vous ne trouverez dans votre péché qu'une source infinie de maux et en cette vie et en l'autre par la malignité, la tyrannie et l'inutilité de vos désirs; au lieu qu'opposant la charité chrétienne à cette lâche et damnable passion, vous vous procurerez un vrai repos en ce monde et dans la bienheureuse éternité.

SECOND DISCOURS (1).

Tolle quod tuum est, et vade : volo huic novissimo dare

(1) Ce discours est pour le dimanche de la Septuagésime; il peut être encore appliqué au quatrième dimanche

sicut et tibi. An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?

Prenez ce qui vous appartient, et vous en allez : pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Faut-il que votre œil soit mauvais, parce que je suis bon (*S. Matth.*, XX)?

Voici, messieurs, une parabole dont l'éclaircissement peut nous fournir une ample matière à de très-importantes moralités. *Un père de famille avait envoyé, à différentes heures du jour, plusieurs ouvriers pour travailler à sa vigne. Le soir étant venu, il les fit tous assembler afin qu'on les payât de leur journée. Ceux qui n'avaient travaillé que depuis l'onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers venant ensuite, s'attendaient d'être récompensés plus largement; et, comme ils virent qu'on ne leur en donnait pas davantage, ils dirent en murmurant : ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté tout le poids de la chaleur et du jour. Mais ce maître répondit à un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. Ne vous êtes-vous pas accordé avec moi à un denier pour votre journée? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez : pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Faut-il que votre œil soit mauvais, parce que je suis bon?*

Voilà la parabole; mais voici le sens que la plupart des interprètes lui donnent. Ce père de famille, c'est Dieu; sa vigne, c'est le monde; ses ouvriers sont les hommes; les différentes heures auxquelles il les appelle sont les différents âges de la vie, ou les différentes conditions auxquelles il les destine. Chacun d'eux travaille, les uns plus, les autres moins, et Dieu leur donne à tous, non ce qu'il leur doit, lui qui ne doit rien à sa créature; mais ce dont par une gratuite bonté il veut bien convenir lui-même. Il donne plus à quelques-uns, il donne moins à d'autres, quelquefois il les partage également; mais, soit égalité, soit inégalité, tous ne sont pas également satisfaits : *Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous.*

A ces paroles, ne vous reconnaissez-vous pas déjà, vous qui vous plaignez si souvent de votre partage? N'est-ce pas ce que vous dites, ou du moins ce que vous pensez quand l'envie vous domine? Mais, voulez-vous étouffer ces plaintes et résister à ce péché? Représentez-vous que c'est à vous personnellement que le père de famille dit : *Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous : faut-il que votre œil soit mauvais, parce que je suis bon? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez.*

Car, je prétends que, si dans la plainte de ces vignerons le vrai caractère de l'envie nous y est marqué, tout ce qui contribue à nous en guérir est renfermé dans la réponse qu'on leur fait; je m'explique. Votre envie s'irrite des avantages que vous voyez dans votre prochain : c'est là votre péché et ce que Dieu appelle *un mauvais œil*. Adorez sa sagesse et contentez-vous de votre parti; ce sera là ce qui vous fera renoncer à votre péché. Telle est la malignité de l'envie, tels en sont les remèdes, comme j'espère vous le faire voir dans les deux parties de ce discours.

d'après la Pentecôte, sur ces paroles... *murmurabant*, etc. et au lundi de la troisième semaine de carême, sur cet endroit de l'Évangile : *Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et sic in patria tua.*

PREMIER POINT.

Dans la religion que nous professons, il n'y a point de vertu qui ne s'applique à considérer les qualités et les différentes situations de leurs objets, dit l'ange de l'école, saint Thomas. L'humilité considère son néant et sa misère; la patience, les injures et les mauvais traitements qu'elle souffre; la force, les ennemis qu'elle a à combattre; la tempérance, les plaisirs dont il faut qu'elle se prive quand ils sont mauvais, et ceux dont elle doit user avec modération quand ils sont permis : en un mot chacune d'elles a, en sa manière, les yeux ouverts sur les différents objets qui lui sont propres.

Qui n'eût cru que cette vigilance et cette attention n'appartenait qu'aux vertus chrétiennes? Mais cette propriété qui leur est si avantageuse, passe souvent dans les vices mêmes qui leur sont le plus opposés. C'est ainsi que le vol et l'usure ont des yeux pour s'emparer du bien d'autrui, l'ambition pour monter aux honneurs auxquels elle aspire, l'impureté pour jouir d'une beauté étrangère; et, tel qui jette sur une femme des regards lascifs a déjà commis le péché dans son cœur, dit Jésus-Christ. C'est ainsi enfin que l'envie a des yeux inquiets et malins, ne regardant le bien d'autrui que pour s'en affliger, son malheur que pour s'en réjouir, ses actions et sa conduite que pour les censurer, sa prospérité que pour en faire le sujet de ses plaintes et de ses murmures : *Nequam est oculus lividi* (*Eccl.* XIV), l'œil de l'envieux est un mauvais œil.

Quelque précaution que Jésus-Christ prît pour éloigner de soi tout ce qui pouvait donner quelque occasion de jalousie à ses ennemis, toute leur application et leur étude était *de l'observer* (*Luc.*, XIV). En vain veut-il s'assujettir aux cérémonies d'une loi figurative qu'ils feignent d'aimer; en vain détourne-t-il par de sages réponses les propositions captieuses qu'ils lui font pour le surprendre; en vain défend-il à ceux qu'il a guéris de publier le miracle qu'il a opéré en leur faveur : malgré toutes ces précautions ils ne laissent pas de l'observer, de donner à ses actions et à ses paroles un mauvais sens, d'examiner avec des yeux critiques tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, pour trouver dans sa vie ou dans sa doctrine, de quoi flétrir sa réputation et son innocence, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 41, *in Matth.*) : *Nequam est oculus lividi*, l'œil de l'envieux est un mauvais œil.

Mais pourquoi mauvais? C'est, répond le Saint-Esprit, parce que c'est l'œil du démon même, et que tous ceux qui se rangent de son parti l'imitent. Il y a beaucoup d'autres péchés dont on ne le peut accuser, dit saint Augustin,

Lui dirait-on, par exemple, (*Lib.* I *de Doct. chr.*) : c'est toi qui as commis cet adultère ; c'est toi qui as fait ce vol ; c'est toi qui as ravi cet héritage : c'est toi qui t'es souillé de viandes et de vin ? Nul de ces crimes ne lui peut être attribué ; mais, ce qu'on peut raisonnablement lui reprocher est de dire : c'est toi qui as envié le bonheur du premier homme : c'est toi qui, ne pouvant souffrir son élévation, l'as malicieusement perdu. Tu le voyais aimé de son Créateur, formé à sa ressemblance, enrichi de ses biens et placé dans un paradis de délices, pendant que chassé du ciel, haï de Dieu, tu souffrais dans les enfers la digne peine de ton infidélité : voilà ce qui t'a irrité contre lui, voilà ce qui t'a fait prendre la cruelle résolution de le perdre : c'est par ton envie que la mort est entrée dans le monde, et tous ceux qui s'abandonnent à cette lâche passion te ressemblent.

Malheureux qui vous formez sur ce modèle, y avez-vous jamais bien pensé ? Quel chef, quel maître, quel père que le démon ! Vouloir le mal pour le mal même, haïr son prochain, non parce qu'on en est haï, mais parce qu'on ne le peut voir ; heureux non parce qu'on en a reçu de mauvais offices, mais parce qu'il a de trop belles qualités ; non parce qu'on est mécontent de lui, mais parce que les avantages dont il se contente ne plaisent pas !

Quelque méchants que soient les autres pécheurs, c'est un bien apparent qu'ils cherchent : l'avare travaille pour acquérir des richesses, l'ambitieux pour se faire un nom, l'impudique pour jouir du plaisir que lui donne le fatal objet de sa passion ; espérances criminelles et mal fondées : mais toujours espérances dont ils se nourrissent, tandis que l'envieux ne regarde le bien d'autrui que d'un œil malin pour le diminuer et, s'il peut, pour l'anéantir.

De là ces mauvais désirs de l'humiliation et de la ruine de son prochain, cette lâche crainte de ses heureux succès, ces pratiques sourdes pour rompre les mesures qu'il a prises, ces désavantageuses idées qu'il donne de sa conduite, ces artificieux détours pour éloigner ses amis et ses protecteurs.

De là ces paroles équivoques où tantôt il l'élève, tantôt il l'abaisse, tantôt il le loue par un endroit, tantôt il le blâme par plusieurs autres ; cette conduite bizarre où en de certaines occasions il le prévient par de flatteuses protestations d'amitié, et en d'autres, il le néglige et le méprise par de fiers et d'outrageants dédains. De là enfin tous ces différents artifices dont il se sert pour le tenter et le surprendre, ces promesses imposantes dont il nourrit sa trop grande crédulité, ces avances obligeantes ou ces réconciliations feintes dont il ne montre que des dehors trompeurs, afin qu'on se délie moins de ses pernicieux desseins : semblable en cela au démon dont la fatale ruse perdit nos premiers pères, ou pour mieux dire après saint Jean Chrysostome, pire que le démon même, dont la cruelle jalousie ne s'étend que sur une nature étrangère, au lieu que celle de l'envieux se déchaîne contre son semblable.

Dirai-je que son œil est encore mauvais par une autre raison qu'en apporte saint Grégoire (*Lib.* VI *Moral. c.* 16), lorsqu'il le compare à ces infâmes Sodomites qui, cherchant la maison de Loth pour déshonorer ceux qu'il y avait retirés, furent frappés d'un si grand aveuglement, qu'ils n'en purent jamais trouver la porte. Le dessein de l'envieux est de perdre ceux dont la réputation ou la prospérité nuit à la sienne, dit ce savant pape. Pour y réussir, il observe là où ils vont, il examine toutes leurs paroles, toutes leurs actions, toutes leurs démarches ; mais le malheureux qu'il est, il ne va qu'à tâtons, tant il s'aveugle dans la nuit de son péché, tant une main supérieure répand de nuages sur les yeux de son âme ; tant il trouve de difficulté de réussir dans la flétrissure de l'innocence et de la réputation de son prochain.

Ajouterai-je avec saint Basile (*Homil.* 11, *de Invidia*), qu'il ressemble à ces vautours dont l'œil avide et carnassier ne s'attache qu'à quelque vile proie pour s'en nourrir, à ces mouches qui, volant rapidement sur les plus agréables fleurs sans s'y arrêter, ne cherchent que des charognes, ou à ces serpents qui ne peuvent souffrir la douce et charmante odeur de la vigne lorsqu'elle est en fleur ?

Tel est le caractère et la malignité de l'envie. Echappe-t-il à un homme, dans la chaleur du discours, quelque parole indiscrète, eût-il dit les plus belles choses du monde pour l'édification de la compagnie où il est, l'envie passe légèrement sur tous ces endroits, pour s'arrêter à ce qui lui paraît digne de censure et de blâme. La réputation d'un autre répand-elle une agréable odeur dans le champ de l'Eglise, il n'en faut pas davantage pour éloigner ce serpent qui ne la peut souffrir.

Comment l'envie la souffrirait-elle, puisque la conduite de Dieu même lui déplaît ? Son œil est mauvais parce que ce souverain arbitre de toutes choses est bon, et que ce qui devrait être aux envieux une occasion de louange et de résignation, leur est un sujet de plainte et de murmure : *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ?*

Ce qui satisferait leurs mauvais désirs serait de voir une officieuse providence occupée à en remplir toute l'étendue. Que tout se confonde et périsse, n'importe, pourvu que Dieu suive leur inclination ; pourvu que ses faveurs se tournent vers eux, qu'une riche et délicieuse abondance se répande dans leur maison ; que ce qu'on appelle fléau, humiliation, pauvreté, disgrâce en soit éloigné ; qu'en un mot, Dieu, appliqué à humilier ou à négliger leur prochain, exauce leurs vœux et s'accommode à leur caprice.

Car, prenez-y garde, mes frères, ce qui irrite si fort votre envie est de voir que Dieu ne fait pas ce que vous voudriez ; qu'il donne à d'autres des avantages que vous souhaiteriez qu'il leur refusât ; qu'opposé à vos mauvais desseins, il vous empêche de pous-

ser votre fortune aussi loin que votre ambition le demande. L'inégalité de la conduite qu'il tient vous déplaît, vous paraissant tantôt trop favorable aux uns, tantôt trop rigoureux aux autres, tantôt laissant impunis des désordres dont vous voudriez voir une éclatante vengeance, tantôt paraissant négliger des vertus qui, selon vous, méritent de plus grandes récompenses que celles qu'elles reçoivent. *N'avons-nous pas porté tout le poids de la chaleur du jour? et cependant nous ne recevons pas plus que ceux qui sont venus les derniers*, disent ces ouvriers de notre Evangile.

S'il s'agissait ici de justifier la sage et adorable conduite de Dieu, je vous dirais avec Salvien, que rien ne se fait à l'aveugle dans le règne de la Providence : que tout y est examiné, discerné, jugé par une droite et souveraine raison. Là, vous le verriez frappant, dans son indignation, un peuple idolâtre qui l'a outragé par le culte sacrilége qu'il a rendu au veau d'or. Ici un homme condamné par Moïse a été lapidé pour avoir ramassé du bois un jour de sabbat, contre la défense expresse qui en avait été faite. Tantôt Nadab et Abiu, fils d'Aaron, engloutis pour avoir fait brûler devant le Seigneur un feu étranger; tantôt Moïse loué et béni pour l'avoir servi avec toute la fidélité dont il était capable.

Ce furent cependant ces grâces accordées à ce législateur qui donnèrent occasion à Og de se révolter contre lui, à Coré d'en médire, à deux cent cinquante des principaux du peuple de se plaindre insolemment et de dire : *Pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu? qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints* (*Num.* XVI).

Déplorable aveuglement des hommes, s'écrie là-dessus Salvien (*Lib.* I *de Gubernatione Dei*)! Inquiets et troublés de leur sort, ils ne peuvent tranquillement soutfrir celui des autres. Ceux mêmes dont la vie paraît plus réglée ne sont pas pour cela exempts de ce vice. Marie, sœur de Moïse, ne voit qu'avec chagrin que les bénédictions divines tombent sur ce frère ; Aaron lui-même n'en paraît pas content. Or, si des frères et des sœurs succombent aux tentations de l'envie, que ne feront pas des étrangers?

Esprits mal faits, qui murmurez avec tant d'injustice contre les sages et adorables décrets de la Providence, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce qu'elle laisse ou le vice impuni ou la vertu sans récompense? Si vous voulez qu'il punisse le vice, par qui souhaitez-vous qu'il commence? sera-ce par vous? Quelque coupables que vous soyez, vous voulez qu'il vous épargne; que ses yeux qui lancent de menaçants regards sur ceux qui font mal, soient comme fermés sur vous.

Si vous demandez qu'il récompense la vertu, est-ce par vous qu'il doit commencer? L'avez-vous cette vertu? êtes-vous les seuls qui l'ayez? Combien y a-t-il de grands saints qui demeurent dans l'obscurité et dans la poussière? Combien d'âmes choisies sont éprouvées dans le feu de la tribulation, et, comme dit un prophète, dans *le creuset de la pauvreté : In camino paupertatis?*

D'ailleurs, où est le prince qui suive les bizarres désirs de ses sujets? qui se règle sur leur caprice ; qui, s'assujettissant à leur mauvaise volonté, se rende esclave de leurs passions? Est-ce à vous à imposer des lois au Tout-Puissant? et, quand il agit par celles de sa justice et de son souverain domaine, est-ce à vous à vous plaindre du bien qu'il ne vous fait pas quand il en fait aux autres? *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? Votre œil doit-il être mauvais parce que je suis bon? Ne m'est-il pas libre de faire ce que je veux? Prenez seulement ce qui est à vous et qui vient de moi, et vous en allez.* C'est là, mes frères, le souverain et le spécifique remède contre l'envie. Elle s'irrite des avantages que vous voyez dans votre prochain ; c'est ce qui fait votre péché; étouffez vos plaintes et contentez-vous de votre partage; ce sera là ce qui vous fera renoncer à votre péché.

SECOND POINT.

Si l'on considérait avec attention quelles sont les vues et les pensées des envieux, les prétendues raisons sur lesquelles ils se fondent, la fragilité et la modicité des biens qui sont les sujets les plus ordinaires de leur inquiète cupidité, le peu de droit qu'ils ont sur ces biens, l'intérêt même qu'il y a de n'en pas désirer la jouissance : si l'on faisait de sérieuses réflexions sur toutes ces choses, on trouverait qu'il y a autant d'aveuglement que d'injustice, autant de faiblesse d'esprit que de corruption de cœur dans leur conduite.

Qu'est-ce qui alarme si fort ces ouvriers dont il est parlé dans l'Evangile? Quel est le sujet de leurs contestations et de leurs murmures? un denier; quelque petit gain au-delà de ce denier les eût apaisés; mais comme ils ont travaillé plus longtemps et, à ce qu'ils croient, avec plus d'assiduité et de peine que les autres, ils ne reçoivent qu'avec chagrin une modique somme : *Acceperunt singuli denarium.* Quel droit même ont-ils sur ce denier? Ils n'en ont point d'autre que celui que leur donne le père de famille qui, sans aucune nécessité de sa part, leur accorde à tous cette récompense : *Numquid convenisti mecum de denario diurno?* De quoi vous plaignez-vous? N'avez-vous pas reçu ce dont nous étions convenus ensemble; appelant convention et pacte ce qui vient de sa gratuite bonté.

Enfin, s'ils se contentaient de ce denier, en seraient-ils plus mal, et le maître qu'ils servent leur fait-il quelque injustice? S'ils s'en plaignent, c'est à tort ; il leur fait connaître qu'il ne leur donne aucun sujet de se choquer de sa conduite : *Non facio tibi injuriam.* Prenez ce qui vous appartient et ce que je veux bien vous donner, et retirez-vous : *Tolle quod tuum est, et vade.*

Déplorons ici l'aveuglement des envieux dont ces ouvriers sont la figure, et cherchons dans toutes ces circonstances les vrais et spécifiques remèdes à leur passion : la

fragilité et la modicité des biens dont ils envient la possession à leur prochain, premier remède : le peu de droit qu'ils ont sur ces biens, second remède : la bonté même que Dieu a pour eux, de leur en refuser la jouissance; troisième et dernier remède.

Je dis la fragilité et la modicité des biens qui sont les sujets les plus ordinaires de l'envie d'une infinité de gens. Ce n'est pas pour des établissements permanents et éternels qu'ils s'inquiètent, ce n'est que pour des figures qui passent; ce n'est pas pour des biens réels et solides, ce n'est que pour des fantômes qui n'en ont que l'apparence; l'Ecriture sainte les appelant tantôt des ombres, tantôt des écumes d'une mer agitée, tantôt de fausses couleurs qui en imposent aux yeux de ceux qui les regardent ; en un mot de vrais *riens*.

Ce n'était qu'un *rien* qui inquiétait si fort l'infortuné Achab. Pauvre prince, tu te jettes sur ton lit, abattu de chagrin, comme si tu avais perdu la meilleure partie de ton royaume; cependant, de quoi s'agit-il? d'une vigne que possédait Naboth, et que tu voulais renfermer dans ton parc, pour en faire un jardin potager : *Ut faciam mihi hortum olerum.*

Ce n'était qu'un *rien* qui faisait prendre à Saül la cruelle résolution de perdre un de ses plus braves et de ses plus fidèles sujets. Aveugle prince, dont l'envie a déréglé l'esprit, y fais-tu quelque attention? Une chanson de filles et de femmes qui, par un transport de reconnaissance pour leur libérateur, rendent témoignage de son adresse et de sa force, te jette dans de furieuses alarmes.

Ce n'était qu'un *rien* qui désolait les enfants de Jacob et armait leurs mains fratricides contre Joseph. *Ecoutez*, leur dit-il fort ingénument, *le songe que j'ai eu : Il me semblait que, liant avec vous des gerbes dans un même champ, ma gerbe se levait et se tenait debout, et que les vôtres, étant autour de la mienne, l'adoraient. A ce songe, ces frères indignés répondirent : Est-ce que vous serez notre roi, et que nous serons soumis à votre puissance? Numquid rex noster eris aut subjiciemur ditioni tuæ?* Ils n'en demeurèrent pas même là, puisque l'Ecriture remarque que ces songes et ces entretiens irritèrent encore davantage la haine et l'envie qu'ils lui portaient : *Hæc causa somniorum atque sermonum invidiæ, et odii fomitum ministravit* (*Genes.* XXXV).

Vous qui vous abandonnez à cette lâche et barbare passion, ce que vous enviez à votre prochain est-il plus considérable? Ce n'est qu'un songe, qu'une illusion, qu'un rien qui vous échauffe, et le Saint-Esprit a eu raison de dire que si *la colère fait mourir un insensé, l'envie tue un petit esprit : Parvulum occidit invidia.*

« En effet, dit saint Grégoire (*Lib.* V *Moral.*, 30 *et* 31), nous ne portons envie qu'à ceux que nous regardons comme élevés au-dessus de nous. Ainsi, ceux que ce péché tue sont véritablement petits, puisqu'ils se rendent à eux-mêmes ce témoignage, qu'ils sont au-dessous de celui qu'ils regardent comme un digne objet de leur jalousie. Caïn, ajoute ce saint pape, était effectivement plus grand qu'Abel, et Esaü l'emportait par son droit d'aînesse sur Jacob; cependant l'un et l'autre, par une passion aussi basse et aussi infâme qu'est l'envie, se dégradaient, pour ainsi parler, et quittaient la place d'honneur qui leur appartenait de plein droit, pour la céder malgré eux à leurs cadets dont ils ne pouvaient souffrir la prospérité.» D'ailleurs les uns et les autres, que leur enviaient-ils? des biens fragiles et modiques, une obole, un denier, un rien; premier remède à l'envie, si celui qui s'en laisse dominer y faisait une sérieuse attention.

Mais quel droit a-t-il sur ce bien, sur cette obole, sur ce denier, de l'injuste dispensation duquel il se plaint? Autre remède à ce péché. Pour vous en guérir, remarquez, je vous prie, que la première intention de Dieu était que les biens temporels fussent également partagés. Il avait créé l'homme dans un état où, consultant sa propre raison, il se fût renfermé dans les bornes que la main de sa Providence lui avait prescrites; mais à peine s'éloigna-t-il par sa désobéissance de ce bel ordre et de cette sage modération, qu'il ne garda plus de mesure. Sans penser que tout le monde lui appartenait, que les créatures et les éléments contribuaient à lui procurer tous les plaisirs et toute l'abondance qu'il pouvait souhaiter, son aveugle cupidité le dérégla, et ses descendants, s'imaginant que d'autres avaient sur la terre des endroits plus commodes ou plus utiles, se sont trouvés moins bien partagés que leurs frères.

De là l'avarice, l'ambition, l'envie se sont emparées du cœur de l'homme, et il a mérité de perdre par ces péchés tout le droit que Dieu avait donné d'abord à Adam sur les créatures, et qu'il eût conservé s'il avait persévéré dans son innocence. Depuis ce temps nous n'en avons donc plus, et la seconde intention du Seigneur est que nous nous contentions de ce qu'il nous donne. L'argent que vous avez, nous dit-il, l'or que vous possédez n'est pas à vous, il m'appartient, *meum est aurum, meum est argentum* (*Aggæ*, II). La place que vous remplissez est une place où je vous ai mis, la beauté que vous avez n'est qu'un faible éclat de la mienne, c'est moi qui vous élève et qui vous humilie, qui vous donne la vie et la mort, qui vous enrichis et qui vous appauvris comme je le juge à propos. Tout ce que vous avez, tout ce que vos frères ont vient de moi, et par ce moyen n'y ayant aucun droit, quelle raison auriez-vous de vous plaindre qu'ils sont mieux partagés que vous?

Excellente leçon dont la charité profite, mais dont l'envie se chagrine. Admirable loi dont cette vertu tire de grands avantages, pour remplir les principaux devoirs de la vie civile et chrétienne, mais dont ce péché trouble le bon ordre, et déshonore la sainteté. A peine Abraham et Loth sont sortis d'Egypte, que la terre ne les peut souffrir pour demeurer ensemble (ce sont les expressions

du Saint-Esprit) à cause de leurs troupeaux et de leurs grands biens. *Nequibant habitare communiter.* De fréquentes contestations s'élèvent entre leurs pasteurs, et comme chacun prend avec trop de chaleur les intérêts de son maître, la jalousie les divise.

Qui ne s'étonnerait de ce procédé ? Les pasteurs de Loth sont jaloux du bien d'Abraham qui ne leur appartient pas, et ceux d'Abraham ne peuvent souffrir l'abondance et la prospérité de Loth, à laquelle ils n'ont point d'autre part que celle qu'a un valet à ce qui regarde le maître qu'il sert. Nous sommes tous les serviteurs de Dieu, le bien qu'il nous donne vient de lui, celui que possèdent nos frères, ils l'ont de même reçu de lui: quel droit y avions-nous tous? et si nous n'y en avions qu'autant qu'il plaît à sa providence de nous en donner, pourquoi nous choquons-nous d'en voir d'autres qui sont mieux partagés que nous ne le sommes?

Tous sont-ils apôtres ? demande saint Paul (I *Cor.* XII)? *tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? tous parlent-ils plusieurs langues, ou ont-ils don de les interpréter? Est-ce au pied à dire, Je voudrais être œil? est-ce à la main à envier le bonheur de l'ouïe, ou de quelque autre sens ? C'est Dieu qui a placé plusieurs membres dans un même corps, c'est lui qui a mis chacun dans l'endroit qu'il a voulu: Posuit membra unumquodque eorum in corpore sicut voluit* (*Ibid.*). Quel désordre serait-ce dans le corps naturel, si ces parties étaient mécontentes de leurs emplois ; et quel autre désordre est-ce dans le corps moral et chrétien, lorsqu'on envie à ses frères le rang qu'ils occupent, et qu'on se plaint d'être mal placé ?

Ces animaux mystérieux qui tiraient le char dont parle Ezéchiel, n'étaient pas d'une même espèce. Il y avait un lion, un aigle, un bœuf ; et cependant on y remarquait une si grande union, que chacun d'eux marchait devant soi sans reculer, sans s'arrêter, sans prendre garde avec qui il traînait cette rapide machine. Le bœuf n'affectait pas la place de l'aigle, l'aigle n'enviait pas non plus celle du lion, belle figure de l'état où se trouveraient tous les chrétiens s'ils vivaient de l'Esprit de Jésus-Christ. Ceux qui sont destinés pour le travail verraient tranquillement leurs frères s'élever jusqu'au ciel comme des aigles par la subtilité de leurs connaissances et la pénétration de nos mystères ; et ceux qu'une haute érudition rend considérables se réjouiraient de voir la force et l'intrépidité des lions à surmonter les plus grands obstacles dans l'accomplissement d'un même ouvrage. En un mot, tous, grands et petits, ignorants et savants, pauvres et riches, faibles et forts se contenteraient de leur sort ; et soit qu'ils eussent plus ou moins de talents, ils concourraient avec joie et avec fidélité au même ministère.

L'envie est la seule qui se trouve mal placée, la seule qui, enflée d'orgueil, ou desséchée d'avarice, se plaint de son partage, la seule qui aveuglée par une insatiable et bizarre cupidité se croit toujours traitée au dessous de ses mérites, et est mécontente de son emploi. Les ouvriers que le père de famille a envoyés à sa vigne se plaignent de l'injustice qu'on leur rend : mais pour peu qu'ils aient de raison et de bon sens, ce qu'il leur répond doit arrêter tous leurs murmures. N'êtes-vous pas convenus avec moi du denier que j'ai bien voulu vous donner? pourquoi vous embarrasser de ce que je donne aux autres ? quel tort est-ce que je vous fais ? *Amice, non facio tibi injuriam.*

Bien loin de vous en faire, savez-vous bien que, si vous vous conduisiez selon les principes de votre foi, vous devriez rendre d'éternelles actions de grâces à la miséricorde de Dieu, lorsque dans la distribution des richesses et des honneurs du siècle, il vous en donne moins qu'à ceux dont vous ne pouvez souffrir l'élévation et l'abondance ? Savez-vous bien que vous leur enviez ce qui sera peut-être la cause de leur réprobation, ce dont le mauvais usage vous damnerait vous-mêmes, ce dont la privation vous est, par ce principe, plus avantageuse que la jouissance ? Dernier remède qui, appliqué à l'envie la plus opiniâtre, est avec la grâce du Seigneur, capable de la guérir.

En effet, ces biens que vous ne voyez qu'avec une impatiente jalousie dans les autres, ces charges, et ces honneurs dont l'imposant éclat blesse vos yeux malsains, ne servent le plus souvent qu'à irriter davantage les passions de ceux qui les possèdent, qu'à leur faire commettre plus d'injustices contre leur prochain, qu'à les soulever contre Dieu avec plus d'insolence et de scandale.

Tel qui se souvient de lui dans le temps de sa pauvreté et de sa misère, l'oublie aisément quand il se voit dans un autre état ; tel qui lui est soumis pendant ces saisons nébuleuses et froides, où l'indigence et la guerre l'humiliaient, lève audacieusement la tête, quand une saison plus douce lui ramène l'opulence et la paix. Ce qui devrait le retenir dans le devoir le rend ordinairement insolent et fier ; ce qui devrait lui inspirer une juste reconnaissance, le porte à une plus noire ingratitude et à un plus outrageant mépris ; ce qui devrait lui rendre plus douce la pratique de la plupart des vertus chrétiennes, l'engage plus fortement dans l'impiété et la débauche.

Après cela, regarderez-vous avec des yeux jaloux une prospérité et une abondance qui méritent plus de compassion que d'envie? Ne bénirez-vous pas, au contraire, la miséricorde divine d'avoir levé en votre faveur ces obstacles de votre salut et de vous avoir arraché des mains ces armes meurtrières qui vous eussent fait des plaies mortelles?

« Vous enviez le prétendu bonheur de cet homme, dit saint Augustin, mais vous ne savez ni ce qu'il lui a coûté, ni quelle en sera la durée, ni à quoi enfin il se terminera. Vous le voyez aujourd'hui élevé au-dessus des autres ; repassez demain, peut-être vous ne le verrez plus. Semblable à la fumée qui s'enfle d'abord et qui se dissipe aussitôt, il disparaîtra tout à coup, et rien de lui ne

restera après lui : tournez la tête quand vous serez passés, si vous avez Dieu devant vous, vous ne verrez que de la fumée après vous : *Post te fumus est, si ante te Deus est.*

« Il a de belles terres et un grand équipage, il est magnifiquement logé et superbement vêtu; vous le croyez heureux et vous voudriez être ce qu'il est : mais il laissera tout cela en mourant, et il n'emportera de ce monde que ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ce riche, si fameux dans l'Evangile, a-t-il paru au milieu des flammes vêtu de lin et de pourpre? Lorsqu'il demanda une goutte d'eau pour se rafraîchir, avait-il dans ce lieu de son tourment ce qu'il avait à table dans ses festins? Il est vrai qu'on enveloppa son corps de fort beaux linges et qu'on l'enferma dans un magnifique tombeau ; mais ces honneurs ne se rendaient qu'à un cadavre insensible, et l'âme du mort n'y avait nulle part. Mais que lui servait que son corps fût couvert d'un suaire précieux et embaumé de parfums exquis, tandis que son esprit souffrait dans les enfers d'horribles supplices (*D. Aug., in psal.* XXX)?»

Oh! le digne objet d'une raisonnable jalousie! Le sort des riches et des grands du monde, avec lesquels vous vivez, sera-t-il plus heureux? Je le souhaite de la sorte, mais le bonheur de la vie présente est d'un fatal augure pour celui de l'autre. Si vous êtes jaloux de quelques biens, que ce soit, comme saint Paul, de ceux qui regardent le service de Dieu et votre sanctification personnelle. Ayez pour cet effet cette noble et sainte émulation dont il parle : à qui d'entre vous sera plus humble, plus charitable, plus désintéressé, plus fidèle à tous ses devoirs, plus patient dans ses afflictions, plus résigné aux volontés du Seigneur dans tous les différents événements de la vie.

On ne vous dit pas de ne rien désirer (*D. Aug., in psal.* XXXI), on vous dit seulement de ne rien désirer qui ne soit digne de vous. A la place d'une cupidité qui vous damnerait, substituez la charité qui vous sauvera et qui lui est directement opposée; mettez-la, cette charité, sur vos yeux, ils ne jetteront plus de mauvais regards vers ces biens fragiles; ils ne regarderont que ceux qui seront solides et éternels. Mettez-la, cette charité, sur vos bouches et sur vos langues : elles ne demanderont que la sanctification de votre prochain et la vôtre. Mettez-la, cette charité, dans vos cœurs : elle en purifiera tous les mouvements et ce qu'une lâche envie corrompait, une pieuse émulation le sanctifiera pour jouir à jamais d'un vrai et solide bonheur.

G

GRACE.

Sa nécessité, son excellence, sa force, sa douceur, ses opérations dans un âme. Grâce efficace, grâce suffisante, soustraction et substitution de grâce, etc.

PREMIER DISCOURS (1).

Exiit qui seminat, seminare semen suum : et dum semi-

nat, aliud cecidit secus viam, et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud, etc.

Un semeur sortit pour semer son grain, et comme il semait, une partie du grain tomba le long du chemin, fut foulée aux pieds, et mangée par les oiseaux du ciel (*S. Luc, ch.* VIII).

Voici, chrétiens, dans l'économie de la grâce divine et de la liberté humaine, ce que Dieu fait pour la justification et le bonheur de sa créature, ce que cette créature infidèle et ingrate fait par sa prévarication, et pour son malheur personnel. Voici un grand mystère enveloppé sous une parabole toute mystérieuse, dont l'éclaircissement néanmoins nous est d'une si grande importance, que Jésus-Christ veut que tout *homme qui a des oreilles pour entendre, l'entende: Qui habet aures audiendi audiat.*

Cette parabole est celle d'un laboureur qui va semer son grain dans son champ, mais dont le champ ne rapporte pas toute la semence que l'on y jette. Une partie de cette semence tombe le long du chemin, elle est foulée aux pieds et mangée par les oiseaux. Une autre partie qui tombe sur des pierres lève, mais comme elle n'a point d'humidité, elle se sèche aussitôt. Il y a de cette même semence des grains qui tombent sur des épines, mais ces épines croissant avec eux les étouffent. Enfin, il y en a une autre qui étant reçue dans une bonne terre, lève, porte du fruit, et pour un grain en rend cent; vous qui avez des oreilles, entendez, et instruisez-vous.

Cette semence, c'est la grâce de Dieu répandue dans des terres bien différentes ; inutile et inefficace dans une infinité de gens, victorieuse et efficace dans peu. D'où vient une si grande différence? Est-ce que le laboureur n'a pas pris assez de peine pour ensemencer son champ? Non; c'est le champ qui n'a pas fait tout ce qu'il fallait pour faire profiter cette semence.

Est-ce que le grain que le laboureur a semé dans ce champ n'était pas bon? Non, c'est que la terre sur laquelle il l'a répandu n'était pas bonne elle-même. Est-ce que le laboureur n'a pas voulu que sa terre rapportât? Non, c'est la terre qui n'a pas rapporté ce que le laboureur a voulu.

Adorable Sauveur, vous êtes ce laboureur sorti du sein de votre Père *qui*, selon vous, *est aussi un laboureur*. Vous êtes venu semer vos vérités par votre Evangile, vos vertus par vos exemples, vos grâces par vos inspirations, mais elles n'ont pas toutes rapporté le fruit que vous en pouviez attendre. Une partie de cette semence est tombée le long du chemin, une autre sur des épines, une autre sur des pierres: trois grandes causes de l'inefficacité de la grâce et de l'infidélité que les hommes y apportent; je veux dire leur liberté, leur concupiscence, leur dureté. Leur liberté les met dans une entière indifférence au bien et au mal, leur concupiscence leur donne une grande faiblesse pour le bien, leur dureté leur laisse un habituel et persévérant attachement au mal. Le grand chemin de leur liberté les perd, les épines de leur concupiscence les déchirent, la pierre de leurs habitudes invétérées les endurcit; âmes

(1) Ce discours est pour le dimanche de la Sexagésime.

volages et inconstantes, esprits embarrassés et partagés par mille soins ; cœurs mauvais qui avez autant de sécheresse et de dureté que la pierre : tel est votre caractère, telles sont les causes de votre infidélité à la grâce et de son inefficacité : comment cela ? Le voici.

PREMIER POINT.

Dieu qui est le Sauveur de tous les hommes, et principalement des fidèles (car je n'entre pas dans cette question qui regarde les infidèles et les enfants morts sans baptême : si Jésus-Christ a eu intention de les racheter ; nous ne sommes pas, grâce à lui, dans cette espèce) *Dieu*, dis-je, *qui est le Sauveur de tous les hommes, et principalement des fidèles*, a réglé toutes choses de toute éternité et préparé sur l'importante affaire de leur salut les moyens propres à l'exécution de ses desseins. Il a vu tous ces ouvrages avant qu'ils fussent sortis de ses mains, il en a tiré ceux qu'il a voulu, et si dans ce nombre presque infini d'hommes, il en a choisi quelques-uns et rejeté d'autres, il s'y est comporté avec tant de justice, que nul d'eux ne peut avoir aucun sujet raisonnable de s'en plaindre.

Que devait-il dire davantage que ce qu'il a dit ? Que devait-il faire davantage que ce qu'il a fait, lui qui ne doit rien à sa créature ? Fallait-il nous faire connaître ses sentiments les plus secrets ? Il nous assure qu'*il veut que nous nous sanctifiions, que nous arrivions à la connaissance de la vérité, que nous nous sauvions :* que *ce n'est pas notre mort qu'il demande, mais notre conversion et notre vie :* que *sa sagesse crie continuellement dans les places publiques, aux carrefours, aux portes des villes et des maisons, sur les éminences, et au milieu des grands chemins, contre la folie de ceux qui se damnent.*

Fallait-il nous empêcher de tomber dans un meurtrier désespoir à la vue, ou de la stérilité de nos bonnes œuvres, ou du nombre effroyable de nos mauvaises ? Il dit qu'il appelle ceux qui ne lui répondent pas, qu'il diffère d'arracher le figuier stérile pour attendre s'il portera du fruit ; que, quoique la la vigne dont il espérait de bons raisins ne lui ait donné que du verjus, il n'a pas laissé de la cultiver avec beaucoup de soin. Et comme la mort de Jésus-Christ était le grand moyen concerté de toute éternité pour notre rédemption : *il est mort pour tous les hommes* en général, et chacun d'eux en particulier.

De ces principes, établis sur les divines Écritures, je tire cette conséquence avec saint Jérôme, que Dieu voulant que tous les hommes soient sauvés, il veut que ce salut vienne de lui et de nous : de lui, comme cause première ; de nous, comme causes secondes ; de lui, qui nous donne ses grâces conformément à sa nature, qui est toute bonté ; de nous, qui recevons ces grâces selon notre état, qui est un état d'indifférence et de liberté ; de lui, qui nous dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et elle vous sera ouverte ;* de nous, qui pouvons demander et ne pas demander, chercher et ne pas chercher, frapper à la porte de sa miséricorde et n'y point frapper.

En un mot, Dieu, qui veut nous sauver tous, ne veut sauver aucun de nous sans notre propre volonté ; et, comme il nous a mis tous dans une grande indifférence au bien et au mal, il nous traite avec tant de bonté et, si j'ose le dire, *avec tant de respect* (*Sap.*, XII), qu'il veut que nous voulions le bien qu'il nous offre, afin que, l'ayant voulu, il daigne accomplir en nous le grand dessein de sa miséricorde, qu'il a commencé sans nous.

Oui, quelque irrévocables que soient les décrets de Dieu sur la prédestination et la réprobation des hommes, jamais ils n'ont apporté aucun obstacle à leur liberté. Donnez à la volonté divine tel nom qu'il vous plaira : appelez-la antécédente, subséquente, conditionnelle, absolue, cachée, manifestée, déterminée au choix de certains qu'elle veut sauver, à la réprobation des autres, qu'elle est résolue de damner, c'est toujours la même volonté : je veux dire une volonté qui, ne changeant rien dans la nature de l'homme, le laisse tel qu'il a été créé : maître de ses actions, de ses pensées, de ses désirs ; une volonté qui, opérant le salut des uns, demande en même temps leur coopération ; qui, abandonnant les autres au sens réprouvé, suppose en même temps leur rébellion et leur résistance. Sommes-nous libres, c'est l'ouvrage de Dieu ; sommes-nous pécheurs, c'est notre ouvrage ; agissons-nous avec une grande indifférence au bien et au mal, c'est notre nature qui cesserait d'être ce qu'elle est si elle cessait d'être libre ; dans cette indifférence, nous tournons-nous vers le mal, c'est la corruption de notre nature, qui fait de sa liberté un usage qu'elle ne devrait et qu'elle pourrait ne pas faire.

Cela supposé, quand vous me demanderez d'où vient que cette semence qui pouvait être reçue dans une bonne terre, où elle aurait rapporté de bon grain, est cependant tombée le long du chemin, je vous répondrai que telle est la nature de la terre, je veux dire de la liberté de l'homme, qui souvent rejette la grâce qu'on lui offre, qui souvent, la laissant tomber dans le grand chemin du monde, arrête la fécondité de cette divine semence, qui ne produit pas le fruit qu'elle pourrait produire.

O terre, ainsi parle un prophète (*Jerem.*, XXII), *ô terre, ô terre, écoute la parole de Dieu : Terra, terra, terra, audi sermonem Domini : Si tu es stérile, c'est par ta faute. Jéchonias, infidèle à mes grâces, tu eusses été comme un anneau dans ma droite, si tu avais su profiter de ton bonheur : tu l'as négligé, je ne te regarderai plus que comme un pot cassé, que comme un vase inutile, qui n'a rien que de méprisable.*

Liberté de l'homme, que tu pourrais de choses, si, aidée de la grâce, tu voulais te tourner au bien ! Terre cultivée par les augustes mains du divin laboureur, terre si souvent arrosée de ses sacrées sueurs, que tu rapporterais de fruits si tu recevais sa se-

mence dans ton sein! Mais, par ta faute, elle tombe le long du chemin, et tu la foules aux pieds : *Cecidit secus viam et conculcatum est.*

Pécheurs, qui faites si peu d'état de la grâce, avec quelle indifférence et quel mépris la traitez-vous! Vous n'en voudriez que de fortes, que d'efficaces, que d'enlevantes. Ces secours généraux, ces grâces suffisantes et communes, ces avertissements et ces menaces, ces bons exemples et ces tendres invitations, vous en faites si peu de cas, que vous les laisser tomber le long du chemin. Savez-vous bien néanmoins que c'est, pour l'ordinaire, par ces sortes de grâces que commence la conversion des pécheurs.

Qui pourrait dire en combien de manières Dieu sait les toucher et les faire revenir à soi? Il y en a qu'il exhorte et qu'il invite, il y en a qu'il menace et qu'il effraie : à ceux-ci, ce sont de salutaires avis qu'un homme ou une femme zélée leur donne; à ceux-là, ce sont des accidents imprévus, disons mieux, de favorables événements que la Providence ménage. Ici, il leur ôte le bandeau fatal qui les empêchait de voir la vérité; là, il sème dans leurs cœurs de pieux désirs et de douces affections pour la vertu, dit excellemment saint Prosper (*Lib.* II *de Vocatione gentium*, *c.* 26).

Pécheurs, vous devriez et vous pourriez faire un bon usage de ces moyens. A combien d'autres ont-ils été des commencements et des occasions de salut? Mais par cette même liberté, qui peut résister aux grâces intérieures, si fortes qu'elles soient, vous faites peu de cas de ces grâces séminales et communes, vous les laissez tomber le long du chemin et vous les foulez aux pieds : *Cecidit secus viam et conculcatum est.*

En agissez-vous avec autant de nonchalance et de mépris, quand votre prince vous honore de quelques faveurs, si petites qu'elles soient? Un seul de ses regards vous réjouit; un petit bienfait passe, dans votre esprit, pour une voie qui vous conduit à de plus grands; une parole obligeante vous enfle le cœur : déjà assez heureux, selon vous, par l'espérance que vous le serez un jour. De là cette assiduité à lui faire votre cour, à vous placer en des endroits d'où il peut vous voir; de là cette appréhension de lui déplaire, cette inquiète attente de ses ordres, cette exactitude à les accomplir dans les moindres choses. Dieu donc sera le seul des grâces duquel vous vous soucierez peu, Dieu cependant si différent de tous les autres maîtres de la terre! Aurez-vous l'amitié du prince quand vous voudrez l'avoir; quand, pour vous la concilier, vous ferez humainement tout ce qui dépendra de vous? *Ne vous y fiez pas*, dit le Saint-Esprit : *Nolite confidere in principibus.* En qui mettrez-vous donc votre confiance? sur qui pourrez-vous donc faire quelque fond? sur Dieu, dont vous deviendrez les amis quand vous le voudrez.

Arrêtez là, dites-vous. Ainsi parlait Pélage, cet ennemi juré de la grâce, ce défenseur sacrilége de la liberté, et, comme l'appelle si bien saint Jérôme (*Epist. ad Ctesiph.*), ce téméraire et superbe prédicateur de l'impeccabilité humaine. A Dieu ne plaise que, voulant encourager l'homme à se procurer, par le bon usage de sa liberté, l'amitié du Seigneur, nous tombions dans l'impiété de cet hérésiarque, qui élevait si insolemment la nature au-dessus de la grâce!

Nous savons, et malheur à nous si jamais nous tombons dans un sentiment contraire, nous savons que, quelle que soit notre indifférence au mal et au bien, nous ne pouvons jamais de nous-mêmes accomplir celui-ci; que, si le libre arbitre agit en nous, la grâce le doit aider, soit pour le commencement, soit pour le progrès, soit pour la consommation de nos vertus. Nous savons, et nous le confessons avec joie, que cette grâce ne consiste précisément, ni dans la bonté d'un naturel heureux, ni dans la connaissance et l'étude de la loi, ni dans la rémission et la non-imputation des péchés passés, ni dans l'imitation de la vie et des saintes actions de Jésus-Christ, mais dans un mouvement intérieur du Saint-Esprit, qui, ne voulant rien faire sans nous, veut que nous fassions avec lui et par lui ce qu'il nous inspire. Nous savons enfin, et nous le disons avec toute la sincérité dont nous sommes capables, que la grâce du Seigneur nous est indispensablement nécessaire dans la pratique du bien, non-seulement pour agir plus facilement, mais pour agir absolument; grâce du céleste médiateur, qui, non contente de nous montrer le bon chemin, nous y mène et nous y fait marcher; qui, non contente d'éclairer nos esprits, échauffe nos cœurs; non contente de nous dire : Venez, nous anime, nous pousse, nous détermine, nous justifie. Est-ce là parler en pélagien ou en demi-pélagien? Avec tout cela néanmoins, j'ose le dire et je le répète, je serai ami de Dieu quand je le voudrai; et si malheureusement je ne le suis pas, c'est que je n'aurai pas voulu : *Amicus Dei si voluero, ecce nunc fio.*

Sage et utile réflexion que firent ces officiers dont il est parlé chez saint Augustin (*Lib.* VIII *Confess.*, *c.* 6)! Que cherchons-nous, que prétendons-nous par tant de travaux et de peines que nous avons essuyés jusqu'ici, dit un d'eux à son ami? Pouvons-nous espérer quelque chose de plus à la cour que d'avoir les bonnes grâces du prince? y réussirons-nous? Oh! que cette faveur est fragile et environnée de périls! Par combien d'assiduités, de contradictions, d'embarras d'esprit achèterons-nous ce bonheur? et, quand nous en jouirons, durera-t-il toujours? Au lieu que, si je veux être ami de Dieu, je le suis dès ce moment : *Amicus Dei si voluero, ecce nunc fio.*

Sage et utile réflexion que vous devriez faire, messieurs et mesdames, dans ces précieux moments que la miséricorde de Dieu vous offre pour fixer votre liberté volage, et vous procurer, dépendamment de sa grâce, une amitié qu'il daigne bien mettre, en quelque manière, à votre choix. Le voulez-vous? C'est ce que vous ne sauriez ni dire, ni souhaiter, ni penser sans lui; mais c'est là

ce que vous pouvez répondre avec lui et par lui : Oui, je le veux.

Fatal pouvoir de ma volonté! tu m'as jusqu'ici trahi. La semence du laboureur céleste est tombée, par ta faute, le long du grand chemin; d'avides oiseaux l'ont emportée. Il est temps que je profite de la grâce qui m'est offerte. Je le dis en moi-même, je le promets; mais souvent la concupiscence et les passions l'emportent sur mes plus importants devoirs; souvent ces ronces et ces épines étouffent la bonne semence et l'empêchent de rapporter du fruit : *Et spinæ suffocaverunt illud :* seconde cause de l'inefficacité de la grâce et de l'infidélité de l'homme.

DEUXIÈME POINT.

Heureuse était la terre où Adam innocent fut mis : sans qu'il se donnât la peine de la cultiver, elle lui produisait des fruits en abondance; sous ses mains croissaient les lis et les roses; sous ses pieds sortaient de belles sources, un grand fleuve, qui de là se divisait en quatre grands canaux; les bêtes les plus farouches, frappées de je ne sais quels traits que la lumière de Dieu avait répandus sur son visage, demeuraient dans le respect, et tous les éléments contribuaient non-seulement à ses usages, mais encore à ses plaisirs. Rien n'eût manqué à sa gloire et à son bonheur, s'il avait su se conserver dans cet état; mais, autant que sa soumission aux lois de Dieu lui eût été favorable, autant sa désobéissance lui a été fatale : *La terre, maudite dans ses productions, n'a porté que des ronces et des épines qu'il s'est vu obligé d'arracher à la sueur de son front;* les animaux ont cessé de lui obéir : comme un chien qui, voyant son maître masqué, ne le reconnaît plus; les saisons se sont déréglées pour avancer sa mort, et, opposé à son Créateur, il a trouvé autant d'ennemis qu'il y a de créatures.

Quelque grand que soit ce malheur, nous aurions de quoi nous consoler ou nous exercer s'il s'était terminé à cette peine. Nous aurions pu réduire les animaux par la force ou les apprivoiser par la ruse, nous garantir de l'intempérie de l'air par de sages précautions, adoucir les misères de notre vie par le secours des arts, surmonter la stérilité de la terre par un opiniâtre, quoique humiliant et fâcheux travail; mais le péché originel a fait en nous d'autres ravages : une terre plus féconde en vices que ne l'est en épines celle que nous cultivons, un air qu'une maladie volontaire dans le père et héréditaire dans les enfants a rendu plus contagieux que n'est celui que nous respirons, des passions plus indociles et moins traitables que ne le sont les bêtes féroces que nous apprivoisons, ne nous font que trop sentir ce que nous étions et ce que nous avons perdu.

Depuis ce fatal moment de la désobéissance de notre père, nos jours n'ont été pleins que d'obscurité et d'amertume, notre cœur est enchaîné par mille désirs inquiets et troublé par mille soins : l'ambition l'emporte, l'erreur l'aveugle, le travail l'abat, les tentations le fatiguent, les délices l'amollissent, la pauvreté, les maladies, les persécutions le font languir. Pauvres mortels! que votre condition est à plaindre! *O Dieu! souverain gardien des hommes, que ferons-nous? que deviendrons-nous? pourquoi sommes-nous venus au monde rebelles à votre sainte loi, contraires et insupportables à nous-mêmes?*

Telle est la peine de notre péché : notre nature, tombée volontairement de l'état d'innocence et de bonheur où Dieu l'avait mise en la créant, est devenue la misère même; elle voit naître de son propre fond les maux qui l'affligent. S'efforce-t-elle de s'élever vers le souverain bien, sa propre faiblesse, ne pouvant se soutenir dans le chemin glissant où elle se trouve, la fait aussitôt retomber en elle-même; cherche-t-elle son Dieu, pour la possession duquel elle avait été créée, les forces lui manquent : le fardeau dont elle s'est chargée la courbe contre terre et l'appesantit. L'homme aurait pu gouverner son corps en paix, s'il avait voulu se laisser gouverner par celui qui l'avait formé, dit saint Grégoire; mais, s'étant révolté contre lui, il a ressenti aussitôt en soi-même le trouble et la rébellion de sa propre chair. Il porte toujours avec soi un ennemi domestique; et si le sacrement de sa régénération lui ôte son péché, il ne lui ôte ni sa concupiscence, qui le maîtrise, ni ses passions, qui le tourmentent.

Voilà, chrétiens, les épines sur lesquelles tombe la semence céleste du père de famille, la grâce du divin Réparateur. Avec cette grâce, il est vrai, nous pouvons tout : la concupiscence languit, les passions se modèrent, l'homme extérieur s'affaiblit, l'intérieur se fortifie, la face de la terre est toute renouvelée. *Envoyez, Seigneur, envoyez votre Esprit,* tout sera bientôt changé : *les larmes couleront des yeux de ces pécheurs, les vaisseaux de Tharse seront brisés, les déserts de Cadès s'ébranleront, les cèdres du Liban s'humilieront, ce qui était tortu deviendra droit, ce qui paraissait impraticable sera doux et aisé.*

Vous le sentez quelquefois, âmes fidèles qu'une expérience heureuse des bontés de Dieu et des doux attraits de sa grâce a conduites dans ces voies de salut, où vous marchez avec d'autant plus de joie que vous avez de douleur de vous en être éloignées : mais vous reconnaissez en même temps que la grâce qui vous porte à Dieu ne vous ôte pas entièrement l'inclination de vous en éloigner; que vos passions assoupies et non étouffées vous livrent une cruelle guerre; que comme un fer qui est entre deux aimants ne laisse pas, quoiqu'il soit enlevé par le plus fort, de se tourner vers le plus faible, vous ne laissez pas non plus, nonobstant les secours que le Seigneur vous donne, de vous sentir entraînés par le poids de votre concupiscence vers les créatures. Vous vous écriez, comme Augustin pénitent (*I Retract. c.* 13) : Malheureux que je suis! le goût de la croix n'a point éteint en moi ce goût envenimé qu'Adam a imprimé dans le fond de mon âme en mangeant du fruit dé-

fendu ; je porte encore en moi le poison que cet infortuné père y a répandu par sa désobéissance : je suis déchiré par une guerre intestine ; l'esprit combat contre la chair, et la loi du corps attaque celle de l'esprit ; je porte encore dans le fond de mon âme les épines de cette terre que Dieu a maudite dans le jour de son indignation (*D. Aug., epist.* 186, *alias.* 106).

Nos passions sont ces épines, et si nous n'en émoussons les pointes, la bonne semence en sera bientôt étouffée. La concupiscence, cette loi de péché, est née avec nous ; sa tache nous a été ôtée par le baptême, mais nous gémissons encore sous sa tyrannie ; et comme elle nous est laissée pour nous exercer dans nos combats, il faut ou que nous l'affaiblissions, ou qu'elle nous terrasse ; mais, hélas! souvent elle l'emporte sur nos devoirs, et la grâce trouvant des passions qui croissent et se fortifient à tout moment, en est malheureusement étouffée : *Et spinæ suffocaverunt illud* (*D. Aug., in ps.* CXVIII, *ser.* 8).

Cette grâce est appelée dans les livres saints, *lumière*, *liberté*, *santé* : lumière, elle nous éclaire dans nos ténèbres ; liberté, elle nous tire de notre servitude ; santé, elle nous guérit dans nos maladies. Mais que font nos passions? elles nous mettent un bandeau sur les yeux pour nous empêcher de voir cette lumière, elles nous tiennent dans leur esclavage pour nous empêcher de jouir de cette liberté, elles nous dégoûtent de Dieu pour nous empêcher de recevoir cette santé.

L'homme qui a été mis entre les mains de son conseil, ressemble souvent à ces juges corrompus, qui ne veulent pas examiner de près le bon droit de peur de le rendre. D'un côté la grâce se montre; combien de fois nous fait-elle connaître nos devoirs et nous en reproche-t-elle la transgression? mais d'un autre côté la passion nous aveugle, comme ces insensés vieillards dont l'Ecriture dit qu'ils formèrent la résolution de ne tourner leurs yeux que vers la terre : *Statuerunt oculos declinare in terram.* Ce n'était pas ignorance, c'était malice ; ils savaient qu'ils faisaient mal, mais ils n'y voulaient faire aucune attention ; leur parti était pris, leur infâme passion les avait aveuglés : raison, conscience, crainte de Dieu et des hommes, vous ne ferez aucune impression sur leurs esprits et sur leurs cœurs.

On n'en vient pas d'abord jusque-là. On veut prendre le parti de Dieu, mais peu à peu on s'en détache. On craint de se damner en violant manifestement sa loi ; mais, prévenu par ses passions, on accommode l'Evangile à leur intérêt, au lieu de les corriger par l'Evangile : on marche entre deux voies, tantôt on suit l'une, bientôt après on la quitte, et, semblable à l'ombre, on fuit à tout moment.

Encore, ô homme, si ton inconstance n'était que dans des choses dont la perte ou le gain t'importât peu. Si ton inconstance ne se rencontrait que dans ta fortune, aujourd'hui riche, demain pauvre; si elle n'était que dans ton tempérament, aujourd'hui en santé, demain malade; si elle n'était que dans ton âge, aujourd'hui jeune, demain vieux : mais que cette inconstance se rencontre dans des choses d'où dépend ta bienheureuse ou ta malheureuse éternité, qu'aujourd'hui tu embrasses la vertu, et que demain tu t'attaches au vice, qu'aujourd'hui tu croies les vérités de l'Évangile, et que demain tu en détournes de toi les plus salutaires maximes ; c'est ce que je ne puis comprendre, c'est cependant ce que font les passions.

Elles n'en demeurent pas là; après avoir aveuglé l'esprit, elles déterminent et engagent la volonté. Car il arrive souvent qu'on se trouve en de certaines conjonctures où il faut nécessairement prendre un parti. Vous cherchez le secret d'être avares et chrétiens tout ensemble, vous cherchez, pour y réussir, de commodes casuistes dont la morale autorise ce que vous souhaitez ; mais comme les voies dont vous vous servez sont évidemment injustes, comme nul d'eux ne peut approuver vos usures ni vos pirateries, vous passez du doute à la vérité connue : l'avarice prévaut, la bonne semence est étouffée, l'amour du bien tient votre cœur dans ses fers, cette épine vous arrête, vous embarrasse, vous déchire.

Ce que je viens de dire de cette passion, ne s'entend que trop de toutes les autres dont le fatal pouvoir est d'aveugler une âme, de l'engager, de la faire enfin tomber dans un froid dégoût qui achève de la perdre : dégoût plus fatal que ne fut celui de ces peuples trop délicats à qui la manne faisait soulever le cœur ; dégoût semblable à celui dont parle David, qui, rejetant les plus salutaires viandes, conduit une âme aux portes de l'enfer; dégoût qui, venant d'une trop grande satiété, ne peut être guéri, si l'on ne vomit ce dont on s'est si criminellement surchargé.

C'est là cependant l'effet le plus ordinaire des passions, dit saint Bonaventure (*Lib. de Itiner. æter., itin.* 7, *distan.* 3). Comme elles remplissent toute la capacité d'une âme, la grâce n'y trouve plus de place, ses sens spirituels n'ont plus leurs premières opérations. Sa vue intérieure est toute couverte de ténèbres ; elle ne voit plus les dangers qui l'environnent, le bien qu'elle a perdu, les ennemis qui l'attaquent. Ses oreilles se bouchent ; la voix de la conscience, des reproches, des menaces, ne se fait plus entendre. Son odorat se perd ; elle ne sent plus l'odeur des vertus, ni celle des bons exemples. Son toucher s'épaissit ; soit que Dieu se fasse sentir par la prospérité, soit qu'il la touche par l'adversité, ses passions lui ont presque ôté tout sentiment : son goût et son palais est plein de fiel ; ce qu'il y a de plus doux dans la grâce et dans la pratique du bien lui paraît amer.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je d'une troisième cause de l'infidélité humaine à la grâce, de ce fatal état

de certains pécheurs, qui, aussi durs et impénétrables que des pierres, laissent couler sur eux les rosées célestes, sans qu'ils en soient ni amollis, ni attendris? Les jugements de Dieu qui effraient les autres, ne les effraient pas; les remords de conscience qui piquent vivement les autres, n'ont pour eux que des traits émoussés. Ils ne pensent pas plus au paradis et à l'enfer, que si tout devait périr avec eux. Ce sont des Pharaons, que ni les grêles, ni les ténèbres, ni des terres remplies d'insectes, ni des rivières changées en sang, ni des objets de mort qui se présentent de tout côté, ne touchent pas.

Y a-t-il des chrétiens de cette espèce, me demandez-vous? Hélas! il n'y en a que trop. Tels sont ces impudiques habituels, qui, quoique frappés de maladies, ou affligés par d'autres disgrâces, ne veulent jamais quitter sincèrement l'infâme objet de leur péché. Peut-être aux approches d'une grande fête s'en éloigneront-ils pendant quelques jours; mais effectivement leur cœur y est toujours attaché.

Tels sont ces vindicatifs qui, malgré les propositions qu'on leur fait ou les satisfactions qu'on leur rend, malgré le commandement formel de Jésus-Christ qui les oblige d'aimer leurs ennemis, malgré ces terribles menaces qu'ils seront traités comme ils auront traité leurs frères, et que ne leur ayant pas fait miséricorde, ils n'en recevront pas non plus, ne laissent pas de rendre de mauvais services à ceux dont ils ont été outragés. Peut-être par politique on par quelque raison d'intérêt diffèrent-ils leur vengeance; mais la semence céleste tombe sur des pierres, elle n'y trouve point d'humidité, il faut qu'elle sèche.

Tels sont ces usuriers qui, jetant dans une eau trouble l'hameçon de leur avarice insatiable, s'attirent le bien de leurs frères, sous prétexte de les soulager, et font passer jusque dans leurs entrailles le fatal appât que la misère du temps les oblige de prendre avec une trop indiscrète avidité. En vain leur dit-on qu'un bien acquis par des voies si injustes ne leur appartient pas; en vain les presse-t-on de le rendre : ce sont des pierres, ils en ont toute la dureté, jamais les eaux célestes ne les amolliront.

Ce n'est plus en eux une simple faiblesse à faire le bien, ce n'est plus en eux un simple penchant à faire le mal : c'est une dureté et une obstination habituelle. Au commencement c'était un filet qu'on pouvait couper, à présent c'est un gros cable à trois cordes qu'on ne peut rompre qu'avec une extrême difficulté (*Eccles.*, IV). L'action, l'inclination, la coutume ont fait des nœuds si serrés, qu'à moins d'un grand miracle, on ne sortira jamais de son péché.

Volonté, oh! que tu as éloigné d'âmes de la vraie voie par ton indifférence! Concupiscence, oh! que tu en as embarrassé et déchiré par tes épines! Mais habitude, que tu as fait d'impénitents et d'endurcis par ta tyrannie! Grâce de mon Dieu, qui faites germer dans les plus grands pécheurs le désir de se sauver; c'est à vous à former ce bon cœur, et ce très-bon cœur dans lequel vous produirez des fruits en patience : *In corde bono et optimo.*

Mais où est-il, ce cœur bon et très-bon? est-il dans ces âmes qui conçoivent de bons sentiments et de pieux désirs de se sauver! Hélas! l'enfer est plein de gens qui ont eu ces désirs. Est-il dans ces âmes qui commencent à faire quelques efforts sur elles et qui se relâchent dans la suite? Il n'y a guère de damnés qui n'aient été dans cet état; où est-il donc? dans les bonnes œuvres, dans un fidèle et persévérant attachement à la vertu.

Ce qui fait un cœur mauvais est la dissipation, l'inaction, l'indolence : c'est sur ce grand chemin que tombe la semence divine que les démons emportent; ce qui rendra le vôtre bon sera le recueillement, l'action, l'accomplissement de vos devoirs. Ce qui fait un cœur mauvais sont les épines de la concupiscence et des passions qui étouffent le grain céleste; ce qui rendra le vôtre bon sera la mortification de ces passions, l'affaiblissement de cette concupiscence, et l'application continuelle à la dompter. Ce qui fait un cœur très-mauvais, c'est l'habitude et l'endurcissement; ce qui empêchera le vôtre de le devenir sera votre piété et votre délicatesse sur les fautes les plus légères, qui l'amollira et lui fera produire des fruits qui mûriront pour l'éternité.

SECOND DISCOURS (1).

Dicit ei Jesus : Mulier si scires donum Dei.

Jésus-Christ lui dit : Femme si tu connaissais le don de Dieu (*Joan.*, *ch.* IV).

Trois femmes assez fameuses dans l'Evangile y paraissent avec des caractères bien différents, la Chananéenne, Madeleine, la Samaritaine. La Chananéenne crie, Madeleine pleure, la Samaritaine dispute. La Chananéenne fait tant de bruit, que les apôtres se plaignent de son importunité. Madeleine se tait, trop contente de laver de ses larmes les pieds de Jésus-Christ. La Samaritaine conteste, et par d'ingénieuses, quoique faibles évasions, tâche de détourner les salutaires remontrances qu'on lui fait.

La Chananéenne sort des confins de Tyr pour demander un miracle en faveur de sa fille possédée du démon. Madeleine, *femme pécheresse dans la ville*, sort de sa maison et est délivrée par Jésus-Christ des sept démons qui la tourmentaient. La Samaritaine, encore plus grande pécheresse, obtient de lui ce qu'elle se souciait peu de lui demander, *une eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.*

Jésus-Christ dit à la Chananéenne : *Femme, ta foi est grande;* à Madeleine : *Va en paix, tes péchés te sont remis;* à la Samaritaine : *Si tu connaissais le don de Dieu, peut-être l'aurais-tu demandé, et il te l'eût donné.* La Chananéenne vient à Jérusalem, Madeleine à une salle de festin, la Samaritaine au puits de Jacob. Je

(1) Ce discours est pour le vendredi de la troisième semaine de carême; il peut encore servir pour le premier dimanche d'après les Rois.

trouve un excellent modèle de la prière dans la Chananéenne, de la pénitence dans Madeleine, de la grâce dans la Samaritaine.

Arrêtons-nous aujourd'hui à cette femme de Samarie, à ce que Jésus-Christ lui dit, et à ce qu'il fait pour elle. *Si tu connaissais le don de Dieu, peut-être l'aurais-tu demandé :* avis important qui nous convainc de la nécessité de la grâce de Dieu et du besoin que nous en avons. *Il te l'aurait donné*, promesse avantageuse qui nous assure de la bonté de Dieu, et du désir sincère qu'il a de nous la donner. Je ne dirai rien sur cette matière dont tout docteur catholique ne doive convenir, dont tout chrétien ne doive profiter.

Loin d'ici ces aigres contestations où, sous prétexte de chercher et de défendre la vérité, on fait souvent des plaies mortelles à la charité chrétienne. Loin d'ici, ces opinions qui, tantôt trop flatteuses conduisent les âmes à une vaine présomption, tantôt trop dures, les portent à un cruel désespoir. Demeurons dans les justes bornes d'une doctrine orthodoxe, et sans nous embarrasser dans des questions dont l'éclaircissement ne pourrait nous rendre ni plus savants ni plus saints, instruisons-nous de ce que nous ne pouvons impunément désavouer ni ignorer.

Le voici, mes frères, et à consulter ce que les Pères nous en ont dit, c'est en ces deux points que se réduit la science de la grâce ; je veux dire après eux, à la demander avec beaucoup d'humilité, et à travailler avec beaucoup de courage : à la demander avec beaucoup d'humilité, parce que, sans elle, nous ne pouvons rien, et qu'elle ne nous est pas due : à travailler avec beaucoup de courage, parce qu'avec elle nous pouvons tout, et que sans notre coopération elle ne nous peut sauver. Humilions-nous, premier moyen d'attirer sur nous la grâce sans laquelle nous ne pouvons rien faire : agissons et travaillons, second moyen de faire réussir en nous les desseins de la grâce qui ne peut rien faire sans nous. Croyons pour nous humilier, que c'est la grâce de Dieu qui fait tout en nous : croyons pour nous encourager, que nous pouvons tout avec le secours de cette grâce.

PREMIER POINT.

Jamais hérésie n'a plus délicatement flatté l'orgueil de l'homme que celle de Pélage, dont la pernicieuse doctrine faisait croire qu'avec quelques secours naturels, avec un fond de bonne volonté et d'autres bienfaits du Dieu créateur, nous avions acquis le droit sur toute sorte de bonnes œuvres, comme sur autant de richesses spirituelles qui étaient à notre disposition, et pour ainsi dire entre nos mains.

Pauvres ou riches à notre gré, nous étions les arbitres de notre sort : dignes de blâme et de châtiment, si nous négligions de profiter de la facilité que nous avions à nous enrichir ; dignes de louange et de récompense, si nous nous servions à propos de ces dons de Dieu dont il ne tenait qu'à nous de faire un bon usage. Ainsi, s'en était-il expliqué dans sa lettre à l'illustre Démétrie. Vierge du Seigneur, travaillez, lui disait-il, à être telle qu'il veut que vous soyez ; nul autre que vous ne pourra vous procurer ces richesses spirituelles que vous amasserez pour la bienheureuse éternité. Comme vous avez su en faire une ample provision, c'est en cela que vous méritez d'être louée, et préférée à d'autres qui n'ont eu ni autant de prudence, ni autant de fidélité que vous.

Qui de nous, s'il s'abandonnait aux doux mouvements de l'amour-propre et aux flatteuses suggestions de son orgueil, ne le croirait de la sorte ? Qui de nous ne serait naturellement pélagien, ennemi par conséquent de la grâce, et ingrat aux bienfaits du Dieu Sauveur ? Qui de nous ne s'imaginerait qu'avec la même liberté que nous avons à nous damner sans Dieu, nous avons aussi celle de nous sauver ? qu'après ce qu'il a eu la bonté de nous donner, c'est à nous à faire le reste, et à lui demander ce qu'il ne nous refusera pas ?

Blasphème abominable ! Non, non, nous n'avons aucun droit sur les grâces de Dieu, nous pouvons de nous-mêmes nous égarer, tel est notre fatal pouvoir : de nous-mêmes nous ne pouvons ni faire aucun bien, ni le désirer, ni le demander, grand sujet de nous humilier devant Dieu, comment cela ? Application, je vous prie, à quatre propositions qui sont toutes d'une dernière importance.

La première regarde la nécessité de la grâce dont les plus grands saints ne sauraient se passer, dont les pécheurs ont besoin pour se convertir, les justes et les parfaits pour persévérer. La seconde regarde la gratuité et l'indépendance de la grâce que Dieu donne à qui il veut, en tel temps, et de telle manière qu'il lui plaît. La troisième regarde la rapidité de la grâce qui passe vite, et qui se venge en se retirant de ceux qui l'ont négligée. La quatrième regarde la délicatesse de la grâce, délicatesse si grande que souvent ce qui nous paraît le moins considérable peut nous la faire perdre. Or, toutes ces circonstances d'une grâce si nécessaire, si indépendante, si rapide, si délicate, ne sont-elles pas capables de nous humilier ?

Représentons-nous de quelle nécessité nous est l'air pour respirer, la terre pour nous soutenir, le feu pour nous échauffer, le pain pour nous nourrir, les remèdes pour nous guérir ; et disons hardiment que celle de la grâce pour faire des œuvres méritoires est encore plus grande. Quelle est-elle cette grâce à notre égard que notre air, notre terre, notre feu, notre pain, notre remède, dit saint Prosper (*Lib. II de Vocat. gentium*) après saint Augustin son maître ? Sans elle nous n'avons, par rapport au ciel et à la vie éternelle, ni respiration, ni stabilité, ni chaleur, ni force, ni santé. Morts, il faut qu'elle nous ressuscite ; enfants, il faut qu'elle nous soutienne ; faméliques, il faut qu'elle nous nourrisse ; aveugles, il faut qu'elle nous éclaire ; pauvres, il faut qu'elle nous enrichisse ; égarés, il faut qu'elle nous ramène ; paralytiques, il faut qu'elle nous rende le mouvement.

Avons-nous une bonne pensée ? c'est elle qui nous l'inspire, car sans elle nous ne l'aurions pas. Faisons-nous quelques bonnes œuvres ? c'est elle qui nous en facilite et nous en accorde le moyen, car sans elle nous n'en pratiquerions aucune. Sommes-nous en état de péché ? c'est elle qui nous en tire, car sans son secours nous y demeurerions éternellement. Avançons-nous dans la vertu? c'est elle qui nous y pousse, car si elle nous abandonnait un seul instant, nous demeurerions froids et immobiles. Après cela aurions-nous raison de nous enorgueillir et de nous appuyer sur nos prétendues vertus (*D. Aug. lib. de Correct. et Gratia*) ?

De là vient (et c'est une ingénieuse réflexion qu'a faite saint Grégoire) que Dieu ne donne pas quelquefois à ses saints sa grâce aussitôt qu'ils voudraient l'avoir, ou que même il la leur retire après la leur avoir donnée, afin que la connissance et l'expérience de leurs misères les tiennent toujours dans un état d'humiliation et de dépendance.

Il est bien difficile, dit-il, de faire de grandes actions, et de ne s'en point savoir bon gré, par un délicat retour de complaisance et d'orgueil. Il est bien difficile de combattre fortement en gens de cœur, et de ne se pas figurer qu'on a beaucoup de mérite et de force : péché d'autant plus grand, quand on y succombe, qu'il est plus caché, et comme ajoute ce grand pape, presque incorrigible : mais péché dans lequel une continuelle expérience de nos faiblesses nous empêche de tomber. Car, quand notre âme ébranlée par de fortes tentations a le malheur de se corrompre, ou quand elle se trouve dans un si grand épuisement de forces qu'elle ne peut plus se soutenir, présomption humaine, confiance pharisaïque, c'est en vain que tu la tentes ; elle sent sa misère, et pour se mettre à couvert de tes traits elle se tient sous l'asile de l'humilité, d'autant plus forte, qu'elle appréhende sans cesse de tomber (*Lib.* II. *Mor. c.* 27).

Ici, messieurs, je vous découvre un nouveau sujet de vous humilier, en vous faisant connaître non-seulement le besoin que vous avez de la grâce, mais encore sa gratuité et son indépendance. Dieu la refuse aux pécheurs, Dieu la retire des justes, quand il lui plaît, il en est absolument le maître : créatures raisonnables, en quelque état que vous vous trouviez, vous n'y avez aucun droit. Car par quel principe vous serait-elle due ? par un principe de justice ? mais Dieu ne doit rien à personne. A cause de vos bonnes œuvres? mais *elle ne serait plus grâce ;* à cause de votre liberté? mais d'elle-même et toute seule elle vous sert à offenser Dieu, ajoute saint Augustin (*Lib. de Spiritu et Littera, c.* 7).

De quoi, dit ce Père (*Lib. de Cor. et Grat., c.* 12), l'homme, dans l'état où il est à présent, peut-il moins se glorifier que de sa liberté et de ses mérites? Il pouvait, il est vrai, en acquérir dans le temps de son innocence et de sa force, mais il a perdu cet avantage dans sa chute, et il l'a perdu par la même puissance par laquelle il le pouvait avoir, c'est-à-dire par son franc arbitre. Mal à propos donc ferait-il fond sur une chose qui dépend purement de la libéralité d'autrui. Mal à propos se flatterait-il d'une faveur dont sa vaine présomption, quand même il aurait quelque droit sur un bien étranger, le rendrait indigne : la raison qu'en apporte saint Fulgence est solide (*Epist. 4, ad Probam*).

Quoique l'homme soit une substance raisonnable et libre, c'est cependant une substance créée. Or, comme tout ce qui est créé n'était pas avant qu'il fût créé, il ne pouvait aussi rien avoir avant que de l'avoir reçu ; et comme nulle créature ne peut subsister sans être continuellement soutenue par la toute-puissante main qui l'a faite, aussi nous ne pouvons jamais ni vouloir, ni faire le bien, si Dieu ne nous assiste et ne continue de nous assister. C'est de lui que naît le commencement de la bonne volonté, c'est de lui que vient le pouvoir de faire de bonnes œuvres, c'est de lui que vient la persévérance dans ce bienheureux état : *Notre sort est entre ses mains*, il disposera de nous comme il voudra.

Mais peut-être que cette grâce dont nous avons besoin, et qu'il nous donne gratuitement, sans que nous y ayons aucun droit, demeure toujours en nous dès que nous l'avons reçue ? non, mes frères, rien n'est plus rapide qu'elle. Dieu nous appelle quand il lui plaît ; mais si nous ne lui répondons pas quand il nous appelle, il est à craindre qu'il ne nous appelle plus. Ces heureux moments passent si vite qu'il veut que nous soyons toujours en haleine, afin de lui pouvoir dire avec le saint homme Job : *vocabis me, et ego respondebo tibi; vous m'appellerez, et je vous répondrai.*

La grâce, dit saint Grégoire sur cet endroit de l'Ecriture, appelle l'homme de telle manière qu'elle veut. Tantôt ce sera par un mouvement intérieur, par une bonne pensée, par un pieux désir ; tantôt ce sera par une invitation extérieure, par le conseil d'un sage directeur, par les promesses ou les menaces d'un prédicateur zélé ; tantôt ce sera par des attraits intérieurs et extérieurs tout ensemble. Celui-ci, elle l'appelle de nuit par l'adversité ; celui-là, elle l'appelle de jour au milieu de la prospérité et de l'abondance ; mais de quelque manière et en quelque temps qu'elle vous appelle, *prenez garde de ne pas endurcir vos cœurs, quand vous entendrez sa voix.*

Son vent souffle, soufflera-t-il toujours ? *Ses éclairs brillent, et la terre en est émue*, brilleront-ils toujours ? *Son esprit se saisit du vôtre et vous change en d'autres hommes*, s'en saisira-t-il toujours ? L'époux frappe à la porte de l'épouse, y frappera-t-il toujours ? O vent, que tu es rapide ! O éclairs, que vous disparaissez tôt ! Esprit divin, de combien d'âmes ou orgueilleuses ou indolentes vous êtes-vous retiré? Epoux fidèle, mais jaloux, à combien d'épouses infidèles avez-vous dit : *Je m'en vais, vous me chercherez et vous ne me trouverez pas?*

Prenez-y garde, mes chers auditeurs, si vous ne répondez à la grâce qui vous dit de vous éloigner de cette occasion dangereuse à votre innocence, peut-être tomberez-vous dans des péchés dont vous ne vous relèverez jamais. Si, peu touché des salutaires avis que vous donne un sage et désintéressé directeur sur de certains cas de conscience que vous lui proposez, vous négligez de les suivre, peut-être ne vous en donnera-t-il jamais. Si, sollicités à donner l'aumône à un pauvre qui vous la demande, vous la lui refusez, peut-être, quelque extrêmes que soient les misères des autres, vous ne leur en ferez jamais dans leurs plus pressants besoins. La grâce est rapide, et ce qui doit achever de vous faire craindre ou de vous confondre, est de savoir que peu de chose la rebute, tant elle est, dit Tertullien, délicate et tendre. Vous ne pouvez vous en passer, vous n'avez aucun droit sur elle; il n'est pas en votre pouvoir de la retenir, quand vous l'avez reçue, et par-dessus tout cela, les choses qui vous paraissent les plus légères, et sur lesquelles vous faites moins d'attention, sont capables de la rebuter. N'en est-ce pas là trop pour vous humilier? En faudrait-il autant pour ruiner en vous cette vaine confiance sur laquelle souvent vous vous reposez?

Dieu, dit saint Jean-Chrysostome, attache souvent ses grâces à très-peu de chose, et ce que nous disons de lui dans l'ordre naturel, nous pouvons le dire dans le surnaturel : il attache ses dons à peu de chose, mais il les retire aussi pour des raisons qui nous paraissent peu considérables. Rebecca entendant Eliezer qui lui demandait à boire, lui dit : *Buvez, monsieur, et si même vos chameaux ont besoin d'eau, je leur en donnerai* (*Genes.*, XIV). Mais savez-vous bien que cette civilité était le signe par lequel il reconnaîtrait celle qu'il devait choisir pour épouse au fils de son maître? Si elle avait refusé ce petit service à l'intendant d'Abraham, eût-elle épousé son fils? Il y a quelque apparence que non, puisque l'Ecriture remarque qu'Eliezer, incertain du choix de la fille qu'il devait donner à son maître, avait dit en lui-même : me voilà auprès d'une fontaine; si la fille à qui je demanderai à boire m'en donne, si elle s'offre même à en donner à mes chameaux, ce sera celle-là que le Seigneur a destinée pour Isaac : voilà donc une grande faveur attachée à peu de chose.

Celle qu'il nous fait en nous donnant sa grâce, tantôt pour un verre d'eau froide, tantôt pour quelques oboles mises dans un tronc, tantôt pour une prière ou quelque bonne œuvre dont il nous aura inspirés le dessein, est encore plus grande; mais comme il se satisfait de peu, peu de chose aussi l'irrite, si cependant nous appelons peu de chose ce qui est capable de nous attirer sa disgrâce.

Rappellerai-je ici le triste sort de Saül, abandonné pour une désobéissance qui nous paraîtrait légère, pour un mouvement de compassion que nous croirions raisonnable? Produirai-je d'autres exemples tirés des livres saints? Oh! que la délicatesse d'un époux est grande, quand *il dit qu'un des cheveux de son épouse l'a blessé!* Oh! que la délicatesse d'un maître est grande, quand il punit un serviteur malpropre qui n'a pas eu soin de prendre ses habits de noces!

Prenez-y garde, mes chers auditeurs, et de là tirez deux conséquences. La première, de ne négliger aucun de vos devoirs, si petits qu'ils vous paraissent. C'est peu de chose que d'exercer l'hospitalité, et cependant après ce service, l'ange promit à Sara qu'elle aurait un enfant. C'est peu de chose que de donner quelque asile à des étrangers, et cependant ce bon office rendu aux espions de Josué, a sauvé la vie à Raab. C'est peu de chose que de donner quelques morceaux de pain à ceux qui en ont besoin, et cependant cette charité a engagé Elizée à ressusciter le fils de la veuve de Sunam.

C'est peu de chose, mesdames, que de vous attacher à votre ménage, de faire quelques petites œuvres serviles, et néanmoins c'est à ces petites choses que Dieu attache ses bénédictions et ses grâces, quand vous les faites dans la vue de lui plaire. Mais lui désobéir en la moindre occasion, est-ce peu de chose? non, répond saint Bernard; au contraire, le temps où vous avez quelquefois plus à craindre, est celui où la grâce vous paraît plus riante, et Dieu plus favorable: *Plus timere debes cum arriserit gratia* : pourquoi? parce que c'est alors qu'il vous demande plus de circonspection et de reconnaissance, son froid venant quelquefois d'une chose qui vous paraît si légère que vous n'y pensez pas.

La seconde conséquence que vous devez tirer, est de le prier avec humilité et de vous anéantir devant lui. A qui la prière et la confusion siéent-elles mieux qu'à des pauvres qui ne peuvent subsister que par la charité d'autrui? qu'à des criminels qui ne peuvent espérer de grâce que de la clémence et de la pure bonté de leur prince.

Telle est la situation où nous nous trouvons tous. Sans la grâce, si riches que nous soyions d'ailleurs, nous sommes de vrais pauvres, tout nous manque. Sans la grâce, si considérés que nous soyons d'ailleurs par nos talents ou par nos emplois, nous ne pouvons éviter ni la mort, ni les peines éternelles. Ainsi, nul autre parti à prendre que de prier et de nous humilier. Encore *en soyez-vous béni, ô mon Dieu, de ne nous avoir point ôté notre prière ni votre miséricorde* (*Psal.* LXV). Notre prière qui vous expose nos misères, votre miséricorde et votre grâce qui nous consolent. C'est par notre humilité que nous l'attirons, cette grâce qui fait tout en nous; mais si nous voulons répondre à ses desseins, c'est avec elle et sous elle que nous devons travailler. Sans elle nous ne pouvons rien, voilà de quoi nous humilier; avec elle nous pouvons tout, voilà de quoi nous encourager.

SECOND POINT.

S'empresser de connaître ce que Dieu a

voulu tenir caché dans les impénétrables conseils de sa sagesse infinie, et se soucier peu de s'instruire de ce qu'il est important de savoir pour la conduite de sa vie et le règlement de ses mœurs, sont deux fâcheux écueils contre lesquels heurtent la plupart des chrétiens, les deux grandes causes des désordres et des péchés dans lesquels ils tombent au sujet de la grâce. Les uns en veulent trop savoir, les autres n'en savent point assez ; dans les uns, c'est une curiosité criminelle ou très-mal satisfaite; dans les autres, c'est une négligence mortelle et une froide indolence pour leur salut.

Les uns cherchent avec inquiétude comment la grâce, opérant infailliblement son effet, l'opère cependant sans nécessité ; comment la volonté demeurant toujours libre, se soumet néanmoins avec toute son indifférence à son empire : grâce suffisante, grâce efficace, prédestination devant ou après les mérites, science moyenne, décrets prédéterminants, volonté antécédente et subséquente : voilà ce dont parlent les savants et les ignorants, les hommes et les femmes, ceux qui sont à *Apollon*, *ceux qui sont à Céphas;* mais n'apprendront-ils jamais de saint Paul (*Rom.*, XII) *que dans la science*, aussi bien que dans le boire et dans le manger, *il y a une sobriété nécessaire*, et que vouloir plus savoir qu'on ne doit, c'est s'exposer au danger de se perdre : *Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.*

Les autres moins curieux laissent les choses comme elles sont. Eloignés de tout ce qui se ressent des contestations de l'école, ils ne s'occupent de rien moins que de ce que la grâce ferait en eux, s'ils y coopéraient, et de ce qu'ils font contre elle en lui résistant. Avec quelle disposition d'esprit et de cœur doivent-ils demander et recevoir cette grâce; avec quelle fidélité et attention sur eux-mêmes sont-ils obligés de la faire agir et de la conserver, quand ils l'ont reçue : c'est de quoi ils ne s'embarrassent guère. Mais n'apprendront-ils jamais du même Apôtre (*Hebr.*, XII), que leur principale étude est de s'examiner sur la fidélité, ou sur l'infidélité qu'ils apportent aux communications de Dieu, de voir et, comme il le dit, *de considérer de près*, par de sérieux retours sur soi, *si quelqu'un d'eux ne manque pas à sa grâce : Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.*

Bénissons le Seigneur de nous avoir donné dans les divines écritures et dans les écrits des saints Pères, qui en sont les interprètes, de quoi nous instruire sur un sujet de cette importance. Ils nous apprennent tous que nul homme ne peut être sauvé sans la grâce de Jésus-Christ : mais ils nous apprennent en même temps que Jésus-Christ, *qui est mort pour tous les hommes*, ne faisant acception de personne, la donne à qui il lui plaît.

Ils nous disent que, soit que Dieu donne sa grâce aux enfants, soit qu'il la donne aux adultes, il la donne aux uns et aux autres indépendamment de leurs mérites ; mais ils nous avertissent que nous pouvons, par notre fidélité, mériter la conservation et le progrès de cette grâce, quoique ni la première, ni la dernière ne dépende pas de nous.

Ils nous enseignent que la grâce perfectionne notre liberté, et que plus nous lui sommes soumis, plus nous sommes libres : mais ils ajoutent que notre liberté corrompue et capricieuse peut résister à cette grâce, et tomber de cette sainte liberté dans un vrai libertinage.

Ils nous disent enfin que notre volonté trop forte pour nous perdre, trop faible pour nous justifier, peut seule faire toute sorte de mal, et que seule elle ne saurait faire le moindre bien qui mérite le ciel; mais ils nous enseignent en même temps que cette volonté aidée de la grâce contribue avantageusement à notre justification, et que cette grâce nous tenant lieu de secours, nous devons faire tous nos efforts pour travailler avec elle et sous elle.

Excellent motif pour animer ma lâcheté, pour échauffer ma tiédeur, pour me rassurer dans mes défiances, pour m'engager d'accomplir avec courage l'œuvre du Seigneur, qui, m'ayant créé sans moi, ne veut pas me sauver sans moi. Car, si l'on me disait que Jésus-Christ n'étant pas mort pour tous les hommes, n'est peut-être pas mort pour moi; que quelque bonne volonté que j'aie, quelques efforts que je fasse, il y a dans sa loi des préceptes dont l'accomplissement m'est impossible ; que me tendant une main pour me faire venir à lui, il se sert de l'autre pour me repousser; que m'avertissant de frapper à la porte de sa miséricorde, il est absolument, quoique je fasse, déterminé de ne me la point ouvrir, que dirais-je et que penserais-je ? que diriez-vous et que penseriez vous vous-mêmes? sous prétexte de m'humilier ne me décourageraient-on pas ? à force de me faire sentir mon indignité et mon néant, ne me réduirait-on pas à laisser toute chose au pis aller? et sous apparence de faire honneur à la justice de Dieu et à son souverain domaine sur moi, ne me porterait-on pas à désespérer de son infinie miséricorde ?

Consolons-nous, mes frères, Jésus-Christ ni les saints Pères n'ont jamais tenu ce langage : *Trafiquez jusqu'à ce que je vienne, veillez, priez, frappez, demandez, venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Je suis venu appeler les pécheurs, et j'ai été envoyé vers les brebis qui s'étaient perdues du troupeau d'Israël.* Ainsi a parlé Jésus-Christ. *Rendez, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection certaines, courez pour gagner le prix : il est temps que vous sortiez de votre assoupissement, mettez bas les armes de ténèbres, et revêtez-vous des armes de lumière* (II *Petr.*, I, 10 ; I *Cor.*, IX, 24; *Rom.*, XII). Ainsi ont parlé saint Pierre et saint Paul, dont la doctrine au sujet de la grâce se réduit à ces deux chefs : d'inspirer aux fidèles l'humilité et la

vigilance chrétienne, de leur faire craindre leurs faiblesses et de réveiller leur attention pour l'accomplissement de leurs devoirs (*Ordonnance et instruction pastorale de monseigneur le cardinal de Noailles*).

Les professions les plus laborieuses sont celles auxquelles on les compare. *Si le royaume des cieux est une perle*, ils doivent comme d'*habiles changeurs et marchands*, *l'acheter, et vendre tout ce qu'ils ont pour l'acquérir;* s'il ressemble à *une salle de noces*, il faut qu'avec *la même vigilance qu'eurent les cinq vierges sages, ils tiennent leurs lampes allumées, et qu'ils attendent l'Epoux, quand il viendra; si c'est une couronne de justice que leur rendra leur juste Juge*, c'est à eux *à courir et combattre, comme d'infatigables athlètes, pour la mériter*, et faire en sorte que Dieu couronne en eux ses propres dons. En un mot, soit pécheurs, soit justes, tous doivent travailler et répondre aux desseins de la grâce : les pécheurs pour se convertir et changer de vie, les justes pour se soutenir et persévérer dans la vertu.

Les pécheurs ; car qui doit plus travailler qu'un homme qui au milieu des eaux se voit en état d'en être enseveli, s'il ne se sert de tout ce qu'il a d'adresse et de force pour s'en retirer, quoiqu'il sache qu'il n'en sortira pas sans le concours actuel de Dieu ? Quels efforts ne fait-il pas pour gagner le rivage, et, si par bonheur il trouve quelque planche, avec quelle joie la prend-il pour éviter le péril qui le menace? Qui doit plus ramasser ce qui lui reste de forces, que celui qui, terrassé par un puissant ennemi, va, s'il ne se défend, en être assassiné? Dit-il alors, pour justifier son indolence, que la providence de Dieu le protégera, ou qu'elle permettra qu'il périsse ; et si dans ce temps on lui présente une épée pour se défendre, néglige-t-il de profiter d'une si favorable occasion ?

Vous comprenez ce que je veux dire, que nul homme n'est plus obligé de penser à soi, que celui dont le démon, comme un lion rugissant, ne cherche que la mort, et à qui cependant Dieu plus touché de ses misères, qu'il n'y est sensible lui-même, offre sa grâce : avec quel courage ne doit-il pas *prendre le casque du salut, l'épée de la parole, le bouclier de la foi, pour éteindre ces traits enflammés que le malin lui lance ?*

Qui doit plus s'élever au-dessus des flots de la mer orageuse du monde, que le pécheur qui, sans de sages précautions, va y faire un naufrage éternel? Je ne puis mieux vous expliquer ma pensée, sur ce sujet, que par un excellent endroit de l'Ecriture.

Saint Paul étant en danger de périr à la hauteur de Malte, Dieu lui fit connaître, par un ange, qu'il lui sauverait la vie et à tous ceux qui étaient dans le vaisseau. L'Apôtre racontant sa révélation se rendit garant de cette promesse, mais il avertit le centenier qu'il fallait que les matelots qui y étaient demeurassent, et qu'ils prissent tous de la nourriture pour se pouvoir sauver. Je vous réponds, leur dit-il, qu'il ne tombera pas un seul cheveu de la tête d'aucun de vous, prenez courage, mangez, il n'y aura que le vaisseau de perdu ; car cette nuit même, un ange du Dieu que je sers m'a apparu et m'a dit : Paul, ne craignez point, je vous annonce que Dieu vous a donné tous ceux qui naviguent avec vous; c'est pourquoi, mes amis, ayez bon courage, j'ai cette confiance que ce qui m'a été promis arrivera (*Act.*, XXVII).

Si les matelots s'étaient enfuis du vaisseau, comme ils avaient tenté de faire en descendant l'esquif en mer, sous prétexte d'aller jeter des ancres du côté de la proue, la promesse que Dieu avait faite aurait-elle eu son effet? non, sans doute, puisque saint Paul dit au centenier et aux soldats : *Si ceux-ci ne demeurent dans le vaisseau, vous ne pouvez vous sauver.* Si, après avoir été longtemps à jeun, *ils n'avaient pris courage à son exemple, et n'avaient mangé*, auraient-ils eu la force de nager en se jetant dans la mer pour gagner la terre? Il y a beaucoup d'apparence que non. La promesse que Dieu lui avait faite devait s'accomplir, mais à condition que ceux qui gouvernaient le vaisseau y demeurassent, et qu'on prît assez de force pour nager.

Figure excellente de ce qui se passe dans l'ordre de la prédestination et de la grâce. Pécheurs, Dieu veut bien vous la donner cette grâce, il vous attend à la pénitence, il veut bien vous sauver; mais sa volonté sera sans effet, si vous n'y contribuez par quelque chose de votre part, en remplissant les conditions qu'il vous demande. Ne souffrez pas que ceux que sa Providence a établis pour vous conduire dans les voies du salut, vous quittent, ou plutôt ne les quittez pas vous-mêmes; comment sans ces guides et ces matelots pourriez-vous traverser cette mer si fameuse par tant de naufrages? Ne demeurez pas non plus dans une froide nonchalance, comme si tout venait de Dieu, sans que rien vînt de vous; prenez les forces et la nourriture que le ciel vous offre; jetez dans la mer ce qui peut vous faire périr, comme ceux qui étaient dans le vaisseau avec saint Paul, y jetèrent les blés et tout l'équipage : si vous le faites tout ira bien pour vous, mais si vous le négligez, si vous ne travaillez et ne luttez contre les flots, j'ai à vous dire ce qu'il leur dit : *Salvi fieri non poteritis*, vous ne pourrez vous sauver.

Mais si nous sommes justifiés par la grâce du sacrement, sommes-nous obligés de travailler et d'agir avec elle? Demandez-le à saint Paul, il vous dira que vous êtes comme lui, tout ce que vous êtes *par la grâce de Dieu, mais que cette grâce ne doit pas être vide et oisive en vous, comme elle ne l'a pas été à son égard;* il vous dira que *sans elle vous ne pouvez rien, mais que vous pouvez tout en celui qui vous fortifie; il vous dira que tout justifié qu'il est, il court dans la lice, et qu'il ne court pas au hasard, qu'il combat, mais qu'il ne donne pas des coups en*

l'air, qu'il châtie son corps, et qu'il le réduit en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres il ne soit réprouvé lui-même (I *Cor.* IX).

Etranges sentiments! d'un côté il dit, qu'assisté de la grâce il est sûr que rien ne le détachera de la charité de Jésus-Christ; ni la faim, ni la soif, ni la persécution, ni le glaive. D'un autre côté, il dit qu'il tremble, et que ce qu'il fait il le fait de peur d'être réprouvé; et comme il sait que rien ne se fera pour lui sans lui, il travaille avec cette grâce, il court, il combat, il mortifie une chair qui peut lui être infidèle. Est-ce là demeurer en repos, est-ce là dire : si je suis en grâce, je ne la perdrai pas, le décret de Dieu sur moi s'exécutera sans que j'y coopère?

Demandez-le à saint Thomas, il vous dira, qu'attendre un secours de Dieu, sans vouloir agir selon ses forces dans les choses où l'on se peut aider par sa propre action, c'est le tenter et pécher contre le bon sens : que Dieu par son infinie bonté pourvoit à toutes choses, non en faisant tout immédiatement par lui-même, mais en appliquant les créatures aux actions qui leur sont propres; qu'enfin, il ne faut pas présumer que Dieu nous assiste, si nous refusons de nous aider nous-mêmes (*D. Th.*, III, *contra gentes*, *c.* 135).

Demandez-le à saint Grégoire de Nazianze (*Orat.*, 31), il vous dira que, pouvant tout avec la grâce, vous ne pouvez, sans pêché, vous exempter d'agir et de combattre. Je sais, dit-il, que la course ne réussit pas toujours à ceux qui sont légers, que la victoire ne penche pas toujours du côté de ceux qui combattent avec courage, que le port n'est pas toujours assuré à ceux qui naviguent avec adresse : c'est à Dieu à nous faire emporter le prix; c'est de lui que dépend une victoire complète et une navigation heureuse. Mais je sais aussi que, pouvant courir, combattre, conduire le vaisseau de votre salut, vous ne serez jamais couronnés, si vous ne courez, si vous ne combattez, si, exposés à une dangereuse navigation, vous ne faites tous vos efforts pour vous assurer un lieu de refuge.

Vous l'entendiez de la sorte, saint prophète, lorsque vous priiez le Seigneur *de pencher votre cœur du côté de sa loi*, et qu'incontinent après, vous ajoutiez *que vous l'y aviez penché vous-même.* Mais comment l'entendiez-vous? car si vous aviez *tourné votre cœur vers sa loi*, pourquoi le priiez-vous *de l'y tourner?* et si vous lui faisiez cette prière, comment pouviez-vous dire que ce que vous lui demandiez par grâce, vous vous le procuriez vous-même?

C'était toujours une grâce, répond saint Hilaire (*In hunc psalmum*); mais cette grâce qui venait de Dieu, comme de sa cause principale, venait aussi de David, comme d'une cause seconde et instrumentelle. S'il en était de nous comme de ces êtres inanimés, qui reçoivent un mouvement auquel ils ne contribuent que d'une manière passive, en vain dirions-nous que, dans l'ouvrage de notre salut, nous aurions quelque part à la pente et à l'inclination de nos cœurs vers la loi divine. S'il en était de nous comme de ces pierres mortes qu'un architecte place où il le juge à propos, sans qu'elles lui résistent, ni qu'elles aient un mouvement propre, en vain dirions-nous que nous courons, que nous marchons, que nous nous élevons; mais il n'en est pas ainsi : *notre âme est entre nos mains, et Dieu nous a mis entre celles de notre conseil.* Si sa grâce est une voix, il veut que nous l'écoutions; si c'est un secours, il veut que nous nous en servions; si c'est une épée, il veut que nous la tirions; si c'est un habit, il veut que nous nous en revêtions, si elle doit commencer et achever notre édifice spirituel, il veut qu'étant des pierres vives et raisonnables (car c'est ainsi que saint Pierre nous appelle (I *Petr.*, II), nous contribuions de notre part à cet ouvrage, dit saint Léon, pape (*Serm.* IV, *in quadr.*).

Vous vous trouverez donc un jour bien éloignées de votre compte, âmes lâches, qui, ardentes pour des affaires de néant, n'avez qu'une froide indolence pour celle d'où dépend votre éternité; qui, employant ce que vous avez de génie, d'amis, de crédit, pour conduire à la fin que vous vous proposez de fragiles établissements, ne faites rien pour celui qui vous importe uniquement, et dont vous rejetez le succès sur l'infinie miséricorde du Seigneur.

Car que pourrez-vous lui répondre, quand il vous dira qu'il ne vous a donné la grâce qu'afin que vous travaillassiez avec elle; qu'il ne vous a élevées dans le sein de son église, régénérées dans les eaux du baptême, guéries de vos infirmités dans la piscine de la pénitence, qu'afin que vous profitassiez de ces dons célestes, pour répondre aux desseins de sa gratuite bonté?

Lui direz-vous qu'il vous demandait l'impossible? mais combien de fois avez-vous reconnu, par votre propre expérience, que si vous ne vous étiez pas acquittées de vos devoirs, c'était parce que vous ne l'aviez pas voulu? Lui direz-vous qu'il ne vous donnait pas des grâces victorieuses et enlevantes? mais les méritiez-vous? et avec les mêmes grâces, d'autres, qui y ont été plus fidèles que vous, ne se sont-ils pas sanctifiés? Que vos passions étaient trop vives? mais quels efforts avez-vous faits sur vous pour les dompter? Que vous trouviez trop d'obstacles? mais n'en avez-vous pas surmonté de plus difficiles pour vous perdre et pour vous damner?

De qui pouvez-vous raisonnablement vous plaindre, que de vous-mêmes, qui n'avez eu ni assez d'humilité pour demander à Dieu ce que vous ne pouviez obtenir que par lui, ni assez de fidélité et de courage pour coopérer à ce que vous en avez reçu?

Je l'avoue, ô mon Dieu! Si je suis assez malheureux pour me perdre, c'est de moi que viendra ma perte; et si j'ai assez de bonheur pour être sauvé, c'est de vous que viendra mon salut. Je ne veux point de mérite qui exclue votre grâce, et cependan

votre grâce sera sans effet en moi, si je n'ai quelque mérite. Je rejette tout ce qui vient de moi, qui me fait croire que je suis à moi, si ce n'est qu'il n'y a rien moins en moi que le peu de bien que j'ai et qui vient de vous. Si ma volonté est rebelle, domptez-la, afin qu'elle retourne à vous; et si elle vous est soumise, unissez-la tellement à la vôtre, que ce ne soit plus qu'une même volonté, dans le temps et durant toute l'éternité (*D. Bern., serm.* 67, *in Cantic.*).

II

HUMILITÉ.

Vraie et fausse humilité, ses motifs, ses caractères, mépris de la gloire, etc.

PREMIER DISCOURS.

Respondit : non sum. Dixerunt ergo ei : Quis est ut responsum demus his qui miserunt nos? Quid dicis de te ipso? ait : Ego vox.

Jean-Baptiste répondit aux députés : Je ne suis ni Hélie, ni aucun des prophètes. Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous rendions raison à ceux qui nous ont envoyés? il leur dit : Je suis une voix (*Joan., ch.* I).

Que je trouve de différence entre les paroles du maître et celles du ministre, entre le témoignage que Jésus-Christ rend de son glorieux précurseur, et la réponse que cet humble disciple fait aux députés de la synagogue! Jésus-Christ parle de Jean-Baptiste comme d'un homme extraordinaire, non-seulement *égal, mais supérieur aux prophètes* (*Matth.*, XI) : et, quand cet homme si justement loué parle de lui-même, il dit, et il le répète par trois fois, qu'*il n'est rien*. Jésus-Christ le regarde comme *le plus grand de tous les enfants des femmes*, et il s'estime lui-même le plus petit et le dernier de tous.

Si je n'étais convaincu que Jésus-Christ est Dieu, par conséquent équitable juge du vrai mérite, j'aurais quelque peine à le croire : et si je ne savais que Jean-Baptiste est rempli de l'Esprit de Dieu, je serais tenté de le désavouer. Comment néanmoins accorder des idées si différentes, l'une de son être, l'autre de son néant; l'une qui trace dans mon esprit une plénitude de grandeur, l'autre qui n'y laisse qu'une image d'un étrange vide?

Admirons, messieurs, mais instruisons-nous tout ensemble. Nous ne pouvons expliquer ce qu'est Jean-Baptiste; mais nous devons penser ce qu'il pense. Ses éminentes vertus nous éblouissent; que sa profonde humilité nous édifie. Sa dignité nous le rend inimitable; que sa modestie nous serve de modèle. Plus il est grand, plus je reconnais qu'il est humble; et plus il me paraît humble, plus je dis qu'il est grand. Ses grandeurs me donnent de favorables préjugés de son humilité, et son humilité relève dans mon esprit ses grandeurs.

Qui êtes-vous, lui demandent les députés de la synagogue? êtes-vous le Christ, êtes-vous Elie, êtes-vous prophète? Non, je ne le suis pas, répond-il : *Non sum*. Ne croyez pas, ajoutent-ils, que nous soyons venus sans ordre vous faire la proposition que nous vous faisons; tout le peuple nous a chargés de savoir de vous qui vous êtes : rendez-nous donc une réponse précise, que dites-vous de vous-même? Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : *Ego vox*.

Recueillons ces paroles avec respect; nous y trouverons de quoi nous instruire de nos devoirs : et, afin de prendre les choses jusque dans leur source, considérons, au sujet de l'humilité chrétienne, ce qui nous la rend nécessaire; ce sera mon premier point; ce qui peut nous la rendre utile, ce sera mon second point : ses motifs et ses règles, c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Dieu est si grand qu'il n'a point de nom. Est-il sage, est-il tout-puissant, est-il immense, est-il éternel? il est tout cela, répond saint Denis, et cependant il n'est rien de tout cela. Esprit humain, quelques efforts que tu fasses, tu ne pourras jamais dire ce qu'il est; contente-toi de te représenter ce qu'il n'est pas.

L'homme est si petit qu'il n'a point non plus de nom : et, comme l'infinie grandeur de Dieu nous réduit à n'en parler que par des termes négatifs, l'infinie bassesse et le néant de l'homme ne nous permet pas aussi de le considérer par d'autres endroits que par ce qu'il n'est pas. Voulez-vous savoir, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 26 *in c.* VIII *Matth.*), qui est celui qui se connaît bien? jugez-en par les sentiments qu'il a de soi : s'imagine-t-il n'être rien? il forme de soi-même une juste idée : *Ille maxime seipsum novit qui se nihil esse existimat*.

Digne précurseur de l'humilité aussi bien que de la divinité du Messie, vous ne vous regardâtes que par cet endroit. Tout autre que vous eût fait valoir les avantages de sa naissance, sa sanctification prématurée, l'honneur d'être proche parent du désiré des nations; tout autre que vous, entêté de sa propre estime, occupé et enivré de ses mérites personnels, se serait représenté la réputation qu'il s'était acquise, le nombre et la qualité des disciples qui l'avaient suivi pour recueillir de sa bouche des paroles de vérité et de vie. Mais, loin de vous ces retours flatteurs, ces fastueuses distinctions, ces délicats retranchements de l'amour-propre. Malgré cette célèbre ambassade dont on vous honore; malgré cet air caressant et religieux avec lequel les députés des chefs de la synagogue vous abordent, votre parti est pris, votre réponse est toute prête : vous me demandez qui je suis : *Je ne suis rien : Non sum*.

Vous obliger de pousser votre humilité jusque-là, vous qui n'aurez jamais et qui ne pouvez jamais avoir les avantages de ce précurseur, ce serait vous demander l'impossible : mais vous dire que ces expressions négatives et infinies sont les vrais sentiments, les légitimes et les premiers motifs de l'humilité chrétienne; vous représenter que vous ne vous connaîtrez jamais mieux, que lorsque vous penserez à ce que vous n'êtes pas, que, lorsque frappés et éblouis de l'infinie grandeur de Dieu, surpris et édifiés des profonds anéantissements d'un Dieu, vous

direz *que vous n'êtes rien;* c'est vous engager à un indispensable devoir, c'est vous apprendre les premiers éléments de la religion que vous professez.

De quelles pensées était occupé Jean-Baptiste, quand on lui demanda *qui il était?* De ces deux objets; d'un Dieu qui étant avant lui, lui doit être préféré : *Prior me erat*, premier motif de son humilité; d'un Dieu qui, étant venu après lui : *Post me venturus est*, mène une vie si cachée et si obscure que, *quoiqu'il soit au milieu des Juifs, ils ne le connaissent pas : Medius vestrum stetit quem vos nescitis*, second motif de son humilité. Je m'explique avec saint Augustin.

Ce savant Père remarque que rien ne nous peut humilier davantage que ces deux objets : Dieu incréé, Dieu incarné ; Dieu dans le ciel, Dieu sur la terre; Dieu qui est grand par lui-même, Dieu qui s'est fait petit par son choix, Dieu qui *plus nous montons vers lui, plus il s'élève*, Dieu qui, plus nous nous abaissons avec lui, plus il descend vers nous (*D. Aug. in hæc verb. psalmi* LXIII : *Ad cor altum et elevabitur Deus*).

Tout est grand, tout est abondant en Dieu, et rien n'est plus capable de nous humilier que la vue de cette grandeur et de cette abondance infinie. Partout ailleurs il y a un mélange de grandeur et de bassesse. Celui-ci a du bien, mais il n'a pas de naissance, celui-là a des parents fort riches, mais il n'a pas de puissants amis. Disons-le avec saint Augustin, on n'a pas tout, mais on a quelque chose, et le peu de choses qu'on a, laisse un je ne sais quel levain de vanité et d'orgueil. Les étoiles les plus brillantes du firmament n'effacent pas pour cela l'éclat de celles qui sont moindres. Les hommes les plus considérés dans le monde n'abattent pas pour cela la vanité de ceux qui ne le sont pas tant.

Votre grandeur, ô mon Dieu, est seule capable de produire cet effet. Devant vous ces étoiles disparaissent, ces faibles lueurs s'éteignent, ces petits corps lumineux s'évanouissent comme des songes et des fantômes: *Sicut somnium avolans.* Devant vous ces bluettes étincelantes s'effacent, votre grandeur infinie étouffe toutes ces grandeurs des hommes : sans cela serait-elle infinie? On peut bien leur rendre quelques hommages, mais ces hommages subsistent peu, parce que l'infini absorbe nécessairement tout ce qui ne l'est pas. Vous croyez que je suis le Messie, vous vous trompez, je ne suis rien en comparaison de lui : *Non sum.*

Ainsi parle Jean-Baptiste. Il remonte jusqu'à Dieu, pour nous apprendre, dit saint Augustin, à étouffer au dedans de nous par de salutaires réflexions ces secrètes complaisances, ces flatteurs et délicats retours sur nous-mêmes; pour nous faire dire : Mon Dieu, qui êtes-vous, et qui suis-je? Mes biens, mes honneurs, mes charges, ma substance même et mon être n'est que néant devant vous : votre infinie grandeur absorbe tout, aussi bien que votre abondance infinie qui donne tout : autre sujet de nous humilier devant Dieu.

S'il y avait en nous quelque chose de nous, peut-être ces mouvements de vanité et de complaisance nous seraient-ils permis. Ce que j'ai, je le tiens de moi : *c'est moi qui, dans la force de mon bras, ai bâti Babylone, cette grande ville* (*Dan.*, IV) Tu le dis, superbe et aveugle Nabuchodonosor; vous le dites, quoique d'un air moins criant, vous qui, ayant du bien, des charges, du crédit, regardez votre fortune comme l'ouvrage de vos mains et de votre industrie : mais je saurai bientôt vous faire voir qui je suis, dit Dieu; je saurai bientôt, par une éclatante vengeance, vous réduire à une aussi humiliante condition qu'est celle des bêtes.

Il est donc certain, et vous n'en doutez pas, mes frères, que tout ce que vous avez, vous l'avez reçu; il est donc certain que ces petites portions de biens, d'honneur, de talents viennent de cette abondance infinie qui est en Dieu ; il est donc certain que de cette vaste et intarissable source sont coulés ces filets d'eau qui se répandent sur vos familles et sur vos personnes, et si cela est, loin de vous ces vaines complaisances pour des faveurs que vous n'avez que par autrui, pour des dons par la soustraction desquels *vous seriez les plus nus et les plus misérables* de tous les hommes.

Parmi ces hommes, imaginez-vous ceux qui sont les plus grands et les plus respectables : ils ne sont, dans le fond, que des néants que Dieu a revêtus, dit saint Augustin. Qu'est-ce qu'un roi dans ses Etats? c'est un néant revêtu de la puissance et de la majesté de Dieu. Qu'est-ce qu'un savant dans le monde? c'est un néant revêtu de quelques rayons de la lumière de Dieu. Qu'est-ce que le plus grand politique qui fût jamais? c'est un néant revêtu de quelques écoulements de la sagesse de Dieu. Qu'est-ce qu'un juste en état de grâce? un néant revêtu de la miséricorde et de la sainteté de Dieu. Qu'est-ce qu'un bienheureux dans le ciel? un néant revêtu de la gloire et de la félicité de Dieu. Créatures si grandes, si parfaites, si admirables que vous paraissiez, vous n'êtes que d'illustres néants : *Non sum:* Je ne suis rien; loin de moi tout mouvement de vanité et d'orgueil : *à vous seul, ô mon Dieu, à vous seul la vraie gloire appartient en propriété.*

Mais quel nouveau sujet de m'humilier sous vous, quand je me représente que vous vous êtes si profondément humilié pour moi, qu'élevé au faîte de toute grandeur, vous êtes descendu dans le plus bas étage du néant? Je n'y réfléchis presque jamais, Seigneur, moi à qui Jean-Baptiste parle, quand il disait aux Juifs *que vous étiez au milieu d'eux sans qu'ils vous connussent.* Si je vous considère comme grand, *le poids de votre gloire m'accable :* ver de terre, vil et misérable insecte, qui suis-je auprès de vous? Mais si je vous regarde, devenu petit et méprisable pour moi, l'excès de vos humiliations et de vos anéantissements volontaires m'accable en-

core davantage : voici la raison qu'en apporte saint Augustin.

Il remarque que le Fils de Dieu s'étant fait homme parmi les hommes, a vécu au milieu de nous, non-seulement pour nous racheter par son incarnation et par sa mort, mais encore pour nous changer par une sainte vie, dont il nous a laissé un excellent modèle. Il a paru sur la terre non-seulement en qualité de Sauveur, mais encore en qualité de législateur; non-seulement pour réparer notre nature qui s'était perdue, mais encore pour la sanctifier et la réformer (*Greg., lib.* XXX *Mor., c.* 15).

Lorsqu'il est venu au monde, il a trouvé parmi nous de grands désordres, mais il nous a enseigné de plus grandes vertus. Notre esprit était déréglé, notre cœur était plus corrompu encore. Nous regardions la gloire du monde comme quelque chose de désirable et de grand; nous regardions l'abjection et le mépris comme quelque chose d'odieux et d'insupportable. Faux jugement des hommes, il faut te réformer. Non, non, ce caractère d'infâme et de haïssable ne doit pas être attaché aux injures et aux outrages que l'on reçoit; non, non, cette qualité d'aimable et de charmant ne convient ni à cette gloire ni à ces louanges qu'on poursuit avec tant de fureur. Sages idolâtres, politiques, grands du siècle, vous êtes de mauvais maîtres, c'est à vous, vérité immuable et éternelle, à nous instruire sur un chef de cette importance.

Il l'a fait, dit saint Augustin (*Lib. de vera Relig., c.* 16). Ce que nous estimons, il l'a jugé vil et méprisable, ce que nous rejetons, il l'a jugé désirable et grand. Il n'en est pas resté là : comme la corruption de notre cœur suivait les égarements de notre esprit, il a voulu joindre la pratique à l'instruction, et confirmer la vérité de la doctrine qu'il nous avait enseignée, par l'exemple des vertus qu'il nous a laissées.

Avares, vous aimiez les richesses, et il s'est fait pauvre; sensuels, vous cherchiez les plaisirs, et il est devenu un homme de douleur; ambitieux, vous soupiriez après les dignités, et il s'est caché de peur qu'on ne le fît roi. Hommes vains, vous aviez une extrême aversion pour les outrages, et il en a essuyé les plus sanglants. Les moindres injures vous paraissaient insupportables, et il en a souffert d'atroces; le supplice de la croix passait dans votre esprit pour un supplice de scélérat, et il a voulu y être attaché. Exemple de mon Dieu, tu me réformes; humilité chrétienne, tu me consoles. Je ne trouvais autrefois aucune idée de toi dans un Dieu glorieux, je te vois à présent consacrée et divinisée dans un Homme-Dieu anéanti (*Idem. ibid.*).

En Dieu, je reconnais la sainteté, la justice, la miséricorde, la magnificence, la majesté, la gloire, mais je n'y voyais aucune trace d'humilité. Qu'est-il arrivé? il a voulu, en venant au monde, m'inspirer l'estime et l'amour de cette vertu inconnue et haïe; et, depuis qu'il l'a consacrée en sa personne, elle m'est devenue non-seulement nécessaire, mais aimable. C'est pour cette belle vertu qu'il a fait tout ce qu'il a voulu faire. Il pouvait me racheter sans se faire homme, un seul acte de sa volonté, un seul, je le veux, pouvait me sauver : mais, afin que je ne rougisse pas de m'oublier, de m'humilier, de m'anéantir, il s'est oublié, il s'est humilié, il s'est anéanti lui-même, dit saint Augustin. Je ne voyais auparavant que des hommes orgueilleux que je ne devais pas suivre : j'ai vu depuis un Dieu humble que je ne voyais pas auparavant, et c'est lui que je dois suivre.

Lui seul pouvait me dire : *Apprenez de moi à être doux et humble de cœur.* J'avais bien su qu'*un prince, selon le cœur de Dieu*, m'avait fait d'excellentes leçons d'humilité, en pardonnant à un fils ingrat en la personne d'Absalon, en radoucissant l'esprit d'un roi fier et emporté en la personne de Saül, en méprisant les injures d'un sujet insolent en la personne de Semeï; mais j'avais besoin d'un exemple encore plus grand, de celui d'un Dieu humble par obéissance envers son Père, par douceur envers ses ennemis, par inclination et par amour envers tous les hommes.

Crèche, étable de Bethléem, solitude de Nazareth, silence, obscurité, ténèbres volontaires d'un Dieu caché et anéanti, c'est là ce que vous m'apprenez. Humilité, il fallait que tu lui fusses bien chère pour s'assujettir à tant de choses, pour se soûler de tant d'ignominies et d'opprobres! *Ille est* (permettez-moi de faire ici, après saint Chrysostome, une paraphrase morale des paroles de Jean-Baptiste), *ille est*, celui qui est glorieux dans le ciel, le voilà inconnu et méprisé sur la terre. *Ille est*, celui dont les anges environnent le trône au plus haut de l'empirée, n'a trouvé, quand il est descendu sur la terre, que des animaux et quelques bergers. *Ille est*, celui dont le doigt ébranle l'univers jusque dans ses fondements, a eu, comme les autres enfants, les mains enveloppées et liées de bandelettes. *Ille est : il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas.*

Non, mes frères, vous ne le connaissez pas, et par ce défaut de connaissance ou plutôt de réflexion sur les anéantissements volontaires d'un Dieu, l'humilité vous est inconnue; vous n'en pénétrez jamais ni la nécessité ni les motifs. Pour la bien connaître, il faudrait remonter jusqu'à son principe et à son modèle, il faudrait élever vos yeux vers un Dieu glorieux dans le ciel et les abaisser vers un Dieu anéanti sur la terre. Il faudrait que vous disiez, comme l'ange fidèle : *Quis ut Deus?* Qui ressemble à Dieu? qui a comme lui cette voix de tonnerre? qui, comme lui, est indépendant, maître absolu de toutes choses? qui, comme lui, porte sur sa cuisse, cette mystérieuse inscription du Roi des rois et du Souverain des souverains : *Quis ut Deus?* Bientôt vous verriez les esprits superbes précipités dans les abîmes, les plus brillantes étoiles du firmament s'en détacher et s'ensevelir dans une nuit éternelle.

Ce qui vous rend si fiers et si orgueilleux à l'égard des autres hommes est lorsque vous dites : Je ne tiens rien de lui, je ne dépends pas de lui, heureux ou non, il ne contribue en rien à ma gloire ni à ma fortune, il se passera bien de moi, je me passerai encore mieux de lui. Mais vous voyez bien, et il est inutile de vous le faire remarquer, que vous ne pouvez jamais dire la même chose à l'égard de Dieu : il est tout sans vous, vous n'êtes rien sans lui ; il est riche sans vous, vous êtes pauvres sans lui ; il peut se passer de vous, il s'en est bien passé pendant toute l'éternité et jusqu'ici vous n'avez été qu'à charge à sa miséricorde qui vous a empêché de descendre dans ces gouffres affreux, où la troisième partie des étoiles est tombée : *Quis ut Deus?* Pensez-y bien, et confondus de votre misère, répétez sans cesse, pour vous humilier, ces belles paroles : Qui est-ce qui ressemble à Dieu?

Mais n'oubliez pas celles de l'humble précurseur : *Ille est*, le voilà, le voilà peut-être inconnu et méprisé dans votre cœur ; le voilà peut-être avili et déshonoré au milieu de vous, car est-ce sur ce modèle que vous vous formez? C'est néanmoins celui dont tous les saints ont copié quelque chose selon les différents degrés de grâce qui leur ont été accordés. Les uns pour fuir la gloire du monde se sont retirés dans d'affreuses solitudes ; c'est ce qu'ont fait les Paul ermite, les Antoine, les Hilarion, les Bruno. D'autres se sont exposés à des huées, à des risées publiques : ce sont les Alexis et les François d'Assise. Ceux-ci ont mieux aimé porter les humiliations et les peines d'un faux crime, que d'en commettre de véritables ou de se justifier de ceux dont on les chargeait, c'est l'humble Marine. Ceux-là, chassés de leurs églises, ont souffert avec patience toutes sortes de persécutions et d'ignominies, ce sont les Athanase et les Jean Chrysostome. Mais qu'avez-vous fait jusqu'ici? qu'avez-vous souffert? qu'avez-vous quitté pour nous faire connaître que vous êtes humbles? vous en avez cependant vu l'indispensable nécessité ; et afin que vous ne vous trompiez pas dans les différents devoirs que l'humilité chrétienne vous impose, en voici les marques et les règles.

SECOND POINT.

J'en trouve d'admirables et d'infiniment propres à nous instruire dans la conduite que saint Jean-Baptiste a tenue. On lui demande d'abord *s'il est le Christ, le Messie qu'on attend?* non, répond-il, *je ne le suis pas.* On lui demande ensuite, *s'il est Elie ou quelqu'un des prophètes*, il répond de même *qu'il ne l'est pas.* Enfin, interrogé de ce qu'il est et fatigué des importunes civilités qu'on lui fait, il dit : *Qu'il est la voix de celui qui crie dans le désert.*

Qu'admirerons-nous ici davantage ? les doux attraits de la tentation ou les modestes réponses du précurseur tenté? le malin raffinement de l'orgueil, ou le vrai caractère de l'humilité? l'ambassade flatteuse des pharisiens ou les précautions que Jean-Baptiste prend pour ne se point entêter des fumées pestilentielles de leurs louanges? Ne séparons aucune de ces circonstances, elles serviront toutes à nous apprendre comment nous pouvons être véritablement et solidement humbles : je m'explique avec saint Augustin.

Rejeter les louanges quand elles sont fausses, les détourner ou les mépriser quand elles sont véritables, les éloigner de soi et les renvoyer à Dieu quand on les reçoit ; ce sont là les trois grandes règles de l'humilité chrétienne. Se faire honneur de celles qu'on ne mérite pas, c'est vol et injustice ; goûter avec complaisance celles qu'on croit mériter, c'est folie et vanité ; s'appliquer à soi-même sans renvoyer à Dieu celles qu'on reçoit, c'est sacrilége et idolâtrie.

Que faut-il donc faire? Imiter cet humble et modeste ministre. On lui demande s'il est le Messie, on est prêt à lui rendre les honneurs que le Christ attendu depuis tant de siècles mérite ; mais il répond avec une humilité indignée d'une qualité qui ne lui appartient pas : *Non sum*, retirez-vous tentateurs, je ne le suis pas.

Le démon ne pouvait guère le tenter par d'autres endroits : l'eût-il tenté par les plaisirs? il menait une vie trop austère ; par les richesses? il avait tout abandonné ; par l'impatience? il aimait à se mortifier et à souffrir. Il ne s'agissait que de lui inspirer un secret orgueil qui est le plus pernicieux piége de cet esprit séducteur : piége dans lequel tout autre moins humble que lui serait tombé, en un temps où le sceptre n'étant plus dans la maison de Juda et les semaines de Daniel se trouvant remplies, il pouvait plus impunément prendre la qualité de Messie.

Officieuse flatterie, tentation de louanges que tu es à craindre? Deux sortes de persécuteurs me paraissent très-dangereux : les calomniateurs et les flatteurs, dit saint Augustin. Les calomniateurs persécutent la vertu par leurs détractions ; les flatteurs l'attaquent par leurs louanges ; les calomniateurs en veulent à la patience ; les flatteurs en veulent à l'humilité. Les reproches des calomniateurs *sont des traits perçants du démon du midi.* Les officieuses propositions des flatteurs sont, comme David les appelle, *l'huile des pécheurs.* Calomniateurs, vous frappez, flatteurs, vous baisez : *Mais les plaies d'un ennemi me sont plus salutaires que les baisers d'un adulateur*, dit le Sage. Quand on me calomnie j'en appelle à ma conscience ; mais quand on me flatte, cette conscience parle souvent pour moi, contre moi. Fidèle précurseur, je ne me mets donc guère en peine de voir votre patience attaquée : ce qui m'afflige et ce qui m'effraie est de voir votre humilité livrée à une tentation beaucoup plus délicate et plus fine.

Que dis-je, mes frères? je ne crains ni pour la patience ni pour l'humilité de Jean-Baptiste : mais, hélas! j'ai tout sujet de craindre pour la vôtre ! combien de fois, avides de louanges qui ne vous sont pas dues, vous en laissez-vous entêter? On sème sous vos pas des fleurs que vous devriez fouler aux pieds ; mais ne vous en faites-vous pas des couron-

nes? *N'engraissez-vous jamais votre tête de cette huile des superbes filles de Sion, de ce doux parfum de l'orgueilleuse Jézabel?* Eussiez-vous plus de vertus que vous n'en avez, sachez qu'elles iront toutes en fumée, si vous ne vous élevez au-dessus de ces tentations; que les flatteurs voulant vous faire passer pour tout autre que vous n'êtes, vous feront perdre ce que vous avez de plus solide et de plus réel, comme ces chimistes qui n'exposent dans le commerce qu'une substance altérée et un faux métal, après avoir calciné et consumé le véritable.

Téméraires et malins adulateurs, vous voulez faire changer d'état à Jean-Baptiste : de simple précurseur qu'il est, vous vous en approchez avec un air religieux et imposteur, pour lui faire dire ce qu'il n'est pas. S'il avait succombé à cette tentation, toutes ses vertus se seraient évanouies comme un peu de fumée qui se dissipe en s'élevant : mais sa modeste et constante vertu était au-dessus de toutes ces épreuves; il aima mieux se retrancher dans une humilité intérieure et solide, que de se laisser emporter hors de soi par un criminel et ridicule orgueil : *Ne inniter raperetur extra se, maluit in se solide subsistere*, dit saint Augustin.

Que diront à cela tant de gens qui, enflés d'une sotte vanité, non-seulement demandent des louanges, mais n'en veulent que de grandes et d'outrées? qui, inquiets de savoir ce qu'on pense d'eux, entretiennent des âmes vénales pour prévenir le public en leur faveur? qui, pour un petit bien qu'ils auront fait, pour une aumône qu'ils auront donnée, pour un service qu'ils auront rendu à un prisonnier ou à un homme obéré, sont ravis, comme le pharisien, qu'on sonne devant eux la trompette, et éblouissent le monde par une trompeuse ostentation de leurs vertus?

Que diront à cela tant de gens qu'on flatte sur des qualités qu'ils n'ont pas et qu'ils seraient obligés d'avoir? qui se rendent autant ridicules par la sotte complaisance qu'ils ont pour leurs malins ou intéressés adulateurs, qu'ils sont criminels devant Dieu de s'approprier un bien qui ne leur appartient pas? Le vrai et le faux, l'apparent et réel, le naturel et l'outré, ce qui n'est que chimérique et imaginaire, aussi bien que ce qui est effectif et solide, tout leur sert quand il peut faire naître d'avantageuses idées de leurs prétendus mérites.

Consolés de ce qu'on leur fait trouver plus d'esprit, plus d'érudition, plus de bon goût, plus d'intelligence dans les affaires, plus de fidélité envers leurs amis qu'ils n'en ont; ils donnent bonnement dans le piége, et, s'ils n'osent dire eux-mêmes qu'on leur rend injustice en les laissant dans le poste où ils sont, ils se flattent d'être aussi dignes d'occuper les premières places que ceux qui les remplissent. Cette femme s'imagine être belle, parce qu'elle a la faiblesse de croire ceux qui lui en font compliment, et lorsqu'on se raille de sa sotte crédulité, elle s'applaudit : cette autre, à cause qu'elle a du bien que l'économie de ses parents roturiers lui a laissé, s'imagine devoir aller de pair avec les femmes de la première qualité, et cherche à enter sa famille obscure sur quelque vieille souche d'une ancienne race dont elle ne descendit jamais. On aime à être loué, et on prend volontiers sur son compte des éloges sur lesquels on se persuade avoir d'autant plus de droit qu'on a eu la générosité de les payer.

Bien éloignée fut l'humilité de mon saint précurseur : on voulait le faire passer pour le Messie, et, irrité de ce faux titre dont on prétendait l'honorer, il le rejeta avec indignation : *Non sum;* non je ne le suis pas; dites-nous donc qui vous êtes? Etes-vous Elie ou quelqu'un des prophètes? Seconde tentation encore plus délicate que la première.

Que répondriez-vous à une proposition de cette nature? Si on vous louait sur des qualités que vous avez effectivement, ce ne serait plus un vol ni une injustice que vous commettriez, ce serait un tribut que vous recevriez de la civilité d'autrui. Vous ne retiendriez pas un bien sur lequel vous n'avez nul droit, vous jouiriez seulement avec une douce complaisance de son usufruit; mais apprenez ici votre devoir, et par la conduite que tient Jean-Baptiste, voyez en quoi la vraie humilité consiste.

Quoiqu'il soit, prophète et plus que prophète, il répond qu'il ne l'est pas, comme si on le prenait pour un autre : premier retranchement de l'humilité pour ne pas succomber à la tentation de l'orgueil. On dirait qu'il en est du vrai humble dans l'ordre de la grâce comme de l'œil dans l'ordre de la nature. Avec cet œil nous voyons ce qui est au dehors de nous; mais cet œil ne se voit pas lui-même. Avec l'humilité nous connaissons les belles qualités de notre prochain; mais nous ne connaissons pas les nôtres. Cet œil ne se voit que dans une glace par voie de réflexion; et la vraie humilité ne se regarde que dans Jésus-Christ que l'Eglise appelle si bien un miroir sans tache. Or, devant ce miroir, don de prophétie, qualités naturelles et surnaturelles, vertus acquises et infuses, vous disparaissez : homme, tu n'es plus ce que tu croirais être, si tu te considérais dans un autre miroir. Vous m'aimez et vous m'honorez, dit saint Bernard écrivant à un de ses amis; mais vous me prenez pour un autre : je ne suis pas tel à mes yeux que je parais être aux vôtres : *Non sum ego qui diligor.*

Quoique Jean-Baptiste soit prophète et plus que prophète, il détourne de soi par une ingénieuse équivoque la gloire qui lui en pourrait revenir; autre retranchement de l'humilité. Il avait deux choses à ménager, les intérêts de la vérité et ceux de sa modestie : la vérité demandait qu'il s'expliquât et qu'il répondît : Oui, je suis prophète; mais sa modestie voulait qu'il détournât l'honneur qu'une si illustre qualité mérite; il satisfera l'une et l'autre de ces vertus. Vérité, ton inclination est d'être sincère; humilité, la tienne est d'être cachée. Vérité, le mensonge est ton ennemi, tu ne le peux

souffrir ; humilité, la vanité et l'amour de la gloire est le tien, tu ne saurais compatir avec lui.

Admirez donc l'ingénieuse, et cependant la sincère humilité de saint Jean. On lui demande s'il est Elie, ou quelqu'un des prophètes, il répond que non, par la grande différence que sa timide modestie lui fait trouver entre les fonctions de ces prophètes et la sienne. On dit à Elie : Voilà la trace d'un homme qui sort d'une petite nuée et qui s'élève de la mer, il pénètre dans le mystère du Messie qui doit venir, et dont il a une connaissance anticipée ; mais Jean-Baptiste dit : Ce Messie promis est venu, il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas. Il n'est donc pas Elie, il ne parle pas comme Elie.

Les autres prophètes s'écriaient : Il viendra, il ne tardera pas, le voilà, dit saint Jean, voilà l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Les autres promettaient le don futur, il rend témoignage du don reçu ; les autres attendaient la rosée du ciel et la nuée qui devait pleuvoir le Juste ; et il dit que cette rosée est tombée sur la terre, qu'il a vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe, et demeurer sur celui dont il doit préparer les voies. Il est prophète comme eux ; mais parce qu'il ne parle pas comme eux, il se tire de leur rang et se met dans une place plus basse : *Non sum.*

Excellent modèle d'une humilité parfaite que l'Esprit-Saint expose à vos yeux, pour vous apprendre ce beau secret de vous mettre au-dessous des autres ; de considérer en eux les avantages que vous n'avez pas, de vous regarder comme des novices dans la vie spirituelle, par rapport à ceux qui font plus de progrès que vous, d'ignorer vos mérites personnels, de vouloir être oubliés et postposés à ceux que le Seigneur honore de ses dons. Vous me demandez *si je suis Elie ou quelqu'un des prophètes, je vous réponds que non : Non sum.*

Qui êtes-vous donc, disent les députés de la synagogue, afin que nous rendions à ceux qui nous ont envoyés, une réponse précise? Que pensez-vous ? que dites-vous de vous même ? *Quid dicis de te ipso ?* Ce que j'en pense et ce que j'en dis ? *Je suis une voix : Ego vox.* Troisième et dernière marque de la véritable humilité. Elle rejette absolument les louanges qui sont fausses, elle détourne adroitement celles qui sont véritables, et elle renvoie à Dieu celles qu'elle ne peut s'empêcher de recevoir. Je finis par cette réflexion de saint Augustin (*Ad Aurelium, ep.* 22).

Ne se point réjouir de se voir loué et honoré des hommes, retrancher tout cet appareil extérieur par lequel on s'attire ordinairement du respect, et n'en conserver qu'autant qu'il en faut pour gouverner ou édifier son prochain ; c'est là le vrai caractère de l'humilité ; mais comme quelquefois Dieu se plaît à rendre respectable dès ce monde la vertu que ses saints veulent cacher, que doivent-ils faire ? réformer autant qu'ils peuvent, le jugement de ceux qui les louent, soit qu'ils croient voir en eux ce qui n'y est pas, soit qu'ils estiment ce qui y est effectivement : et quand, malgré leur timide modestie, on ne laisse pas d'avoir pour eux un fond de vénération ; le grand secret de leur humilité est de renvoyer cette gloire à son vrai principe, en s'écriant avec le roi-prophète (*Psal.* CXIII) : *Seigneur, cette gloire ne nous appartient pas, donnez-la à votre saint nom qui seul la mérite.*

Qu'il est beau ! qu'il est édifiant de voir notre humble précurseur s'assujettir à toutes ces règles ! Retirez-vous, flatteurs, qui voudriez m'honorer comme le Messie : *Je ne le suis pas.* Vous qui me tentez par un autre endroit, en me demandant si je suis Elie ou quelqu'un des prophètes ; non, je ne le suis pas : mais si vous voulez savoir au vrai quel est mon nom et mon caractère : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.*

Au jugement de Dieu, Jean-Baptiste est un ange ; à son propre jugement, il n'est qu'*une voix.* Au jugement de Dieu il est au-dessus des autres créatures ; à son propre jugement, il n'est que ce qu'il y a de plus fragile et de plus rapidement emporté. La pensée demeure, mais la voix qui en est le véhicule passe : la pensée fait quelque impression dans un esprit ; mais la voix se perd et ne laisse rien d'elle après elle. Bientôt Jean-Baptiste dira : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde ; mais à peine cette voix se sera-t-elle fait entendre, qu'elle ira se perdre dans les déserts où ce saint précurseur, caché aux yeux des hommes, et méprisant leurs louanges, n'attendra que de Dieu la couronne qu'il lui réserve et qu'il promet à ceux qui, comme lui, seront véritablement humbles.

SECOND DISCOURS (1).

Publicanus a longe stans nolebat nec oculos ad Cœlum levare, sed percutiebat pectus suum dicens : Deus propitius esto mihi peccatori.

Le publicain qui était debout au bas du Temple n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais frappant sa poitrine, il disait : Ayez, ô mon Dieu, pitié de moi qui suis pécheur (*S. Luc, ch.* XVIII).

Quoique Jésus-Christ dans l'Evangile, d'où j'ai tiré ces paroles de mon texte, ne s'explique que dans un sens figuré, je remarque néanmoins, après saint Jérôme, qu'il nous y apprend deux choses, qui, dans la conduite de nos mœurs sont autant d'importantes règles : l'une de fuir l'orgueil comme un péché capital, l'autre d'embrasser l'humilité comme le fondement des vertus chrétiennes.

Ce qu'il y a de fier, d'injurieux, d'outrageant, d'opposé à la charité, à l'humanité, à la justice, paraît dans la personne du pharisien. Quelle vaine confiance en ses fausses vertus ? quelle ridicule ostentation de ses prétendus talents ? quel dédaigneux et insolent mépris de son prochain ? Non content de faire valoir un mérite imaginaire pour en imposer aux autres, il dénigre malicieuse-

(1) Ce discours est pour le dixième dimanche d'après la Pentecôte, il peut encore servir pour le seizième, pour le mardi de la première et le mardi de la cinquième semaine de carême.

ment son frère, et par une odieuse comparaison qu'il tourne tout à son avantage personnel, exposant aux yeux de Dieu son hypocrite probité, il lui rend grâce des vertus qu'il croit avoir sous prétexte des péchés qu'il n'a pas.

Ce qu'il y a d'honnête, de sincère, de propre à se concilier l'amitié de Dieu et des hommes, paraît dans la conduite et dans les paroles du publicain. Faut-il céder aux autres les plus éminentes places ? il les abandonne au pharisien, et se tient debout dans la dernière. Faut-il, par respect pour le Dieu de majesté, avoir les yeux baissés ? il n'ose les lever, et, confus de sa vie criminelle, il s'écrie en frappant sa poitrine : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis pécheur.

Il n'en faudrait pas, ce semble davantage pour nous rendre l'orgueil odieux et l'humilité aimable ; mais quand Jésus-Christ ajoute que de ces deux hommes qui priaient dans le temple, l'orgueilleux pharisien a été réprouvé, l'humble publicain justifié, qui de vous ne découvrira par là que tout conspire à vous rendre humbles, soit que vous vous regardiez comme hommes et obligés de vivre avec les hommes, soit que vous vous considériez comme chrétiens et appellés à un bonheur éternel ?

Comme hommes, vous avez la raison pour guide ; comme chrétiens, vous avez l'Evangile pour règle. Pourvu que cette raison soit saine et droite, elle vous dira : Si vous êtes sages, ayez de l'humilité ; mais l'Evangile ajoutera : Cette humilité ne vous servira de rien, si elle n'est intérieure et sincère. Vous trouverez dans votre raison de quoi condamner l'orgueil, vous trouverez dans l'Evangile de quoi le détruire ; écoutez la raison, elle vous apprendra pourquoi vous devez vous humilier ; écoutez l'Evangile, vous y découvrirez comment vous devez vous humilier. Ces deux vérités demandent toute l'application de vos esprits et toute la docilité de vos cœurs.

PREMIER POINT.

Ce que nous sommes, ce que nous possédons, ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre, la nature, la fortune, la société civile, tout cela nous fait de continuelles leçons d'humilité ; tout cela, indépendamment de ces grands principes que la religion établit pour la conduite de nos mœurs, nous montre l'aveuglement de l'orgueil et la sotte vanité des hommes.

Se flatter des avantages de sa naissance, c'est se méconnaître, se prévaloir de sa fortune par une orgueilleuse jactance, c'est se rendre odieux ; pécher contre les règles et les bienséances de la société civile, c'est devenir insupportable : voilà ce qu'une saine et droite raison nous apprend. Les faiblesses et les misères qui sont inséparables de notre nature, la fragilité qui accompagne et qui dérange la fortune, les devoirs communs et réciproques de l'accomplissement desquels dépend la paix et le bonheur de la société civile, toutes ces considérations nous portent à nous humilier. C'est là ce qu'ont reconnu les Sages d'entre les païens ; et si, par un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer, ils ont tenu une conduite toute contraire à ces belles règles de morale qu'on trouve répandues dans leurs écrits ; ils n'ont pas laissé, dit saint Augustin, de préparer par là les voies de l'Evangile : semblables à ces inscriptions et à ces statues placées sur les bords des grands chemins, qui, quoiqu'immobiles, montrent cependant celui qu'il faut suivre.

Qu'est-ce que l'homme ? ne le demandons pas encore à Job, il nous dirait qu'il n'est que misère. Etre né d'une femme, vivre peu, pleurer beaucoup, mourir bien vite, tel est son partage. Ne le demandons pas encore à Isaïe, à David, à Salomon, ils nous diraient qu'il n'est qu'une image et un songe ; tout au plus qu'une petite goutte d'eau qui tombe de l'extrémité d'une tuile et qui se sèche dans le même moment, qu'un assemblage de vanité et d'affliction d'esprit. Demandons-le à ceux-mêmes qui ont eu moins d'humilité ; car, pourquoi ne nous serait-il pas permis d'orner des dépouilles de Samarie, le temple du Seigneur, d'enlever à l'orgueilleuse et à l'infidèle Egypte, ses vases profanes pour les faire servir au culte du vrai Dieu ? Demandons-le à ces animaux de gloire, comme Tertullien les appelle : ils nous répondront que l'homme n'est qu'ordure avant que de naître, que misère quand il vient au monde, qu'infection quand il en sort.

Ils nous diront qu'il est plus maltraité de la nature que le reste des animaux ; que si elle donne à ceux-ci, lorsqu'ils viennent au monde, des armes pour se défendre, des plantes pour se nourrir, des peaux pour résister aux injures de l'air : celui-ci n'y vient qu'avec des membres faibles et délicats, sans armes, sans habit, sans défense ; comme un malheureux, qui, jeté nu dans une mer orageuse, est poussé par hasard sur le rivage.

De quoi donc, ô hommes ! quand vous agissez par des principes de raison et de bon sens, aurez-vous sujet de vous glorifier ? sera-ce de votre vie ? mais elle s'enfuit comme l'ombre, et les eaux les plus rapides s'écoulent avec moins de rapidité qu'elle. Exposés sur le dos d'un élément perfide, les fièvres, les migraines, les goutes, les coliques, comme autant de pirates, vous enlèvent vos plus délicieux moments.

Femmes vaines, sera-ce de votre beauté ? coupables d'une double idolâtrie de vous adorer vous-mêmes comme des idoles, et de recevoir avec une secrète joie les soumissions intéressées de vos adorateurs, ne vous représenterez-vous jamais que cette beauté n'est qu'une faible étincelle qui brille sur un tas de cendres ? qu'une fleur printanière que d'incommodes rayons du soleil flétrissent ? qu'un charme trompeur de certaines parties rangées avec quelque proportion, qu'une insomnie dérègle, qu'une maladie défigure, qu'une mort imprévue rend horribles ? Vous êtes belle, mon épouse, disait le chaste

époux à son amante (*Cant.* I); mais si vous venez à vous méconnaître, marchez sur les traces que vos troupeaux ont laissées sur le sable; souvenez-vous que les traits de votre visage s'effaceront de même, que ce corps, qui enchante à présent, fera bientôt compassion et horreur à ceux qui vous considéraient le plus.

Peut-être que les avantages de l'esprit sont plus considérables; mais qui ne sait à combien de doutes, de vraisemblances, d'erreurs et de contradictions il est sujet? Esprit de l'homme, source trop féconde d'ignorance et d'irrésolution, tu ne lui sers, le plus souvent, qu'à accélérer ses misères par la crainte, qu'à les grossir par la méfiance, qu'à les aigrir par le murmure, qu'à les irriter par le soupçon, qu'à les rendre incurables par l'abattement et le désespoir.

Je te le pardonnerais en quelque manière, si l'on me montrait quelqu'un de ces savants orgueilleux qui eût réussi dans la recherche de la vérité; mais je la regarde, cette vérité, comme ces îles imposantes des poëtes, qui, plus on croit en être proche, plus elles s'enfuient; ou comme ces globes qui, posés sur une glace unie, roulent toujours sans se fixer. Telle est la vérité, qui ne se montre jamais tout entière, pour avoir de quoi humilier l'homme, de quoi lui faire sentir et le convaincre que sa science n'est qu'un amusement, où, après s'être trompé lui-même, il sert de piége pour tromper d'autres; semblable à ces chimistes qui, à à cause qu'ils ont hérité des livres, des creusets et d'autres instruments de ceux qui ont cru avoir trouvé le secret de faire de l'or, s'imaginent déjà être fort riches.

Mais quand ces richesses sont réelles, la fortune ne donne-t-elle pas à un homme de quoi s'élever au-dessus des autres? On veut être riche, ce n'est pas assez, on veut paraître riche : tout dépourvu qu'on est de mérites personnels, on affecte de s'en faire un étranger, par une orgueilleuse ostentation de ses biens. On vient de fondre le veau d'or, on l'expose aux yeux de tout Israël : les uns mangent, les autres boivent; ceux-ci jouent, ceux-là dansent autour d'elle : quelles dépenses de table, quel monstrueux luxe en meubles, en habits, en équipages! Adam, confus de voir sa nudité, la couvre de feuilles de figuier, ne pouvant devenir Dieu, comme le démon l'en avait vainement flatté, il croit en avoir encore quelques traits par l'imitation de son abondance; mais il ne prend pas garde que, dès qu'il se méconnaît, il se rend d'autant plus ridicule, qu'il se serait attiré de vénération, si son humilité lui avait fait faire un bon usage de sa fortune.

Le monde, tout corrompu et malin qu'il est, sait en cela rendre une espèce de justice aux orgueilleux et aux humbles; il se fait un plaisir de voir ceux-là abattus et méprisés, il se réjouit quand il voit ceux-ci honorés et récompensés; il hait la sotte jactance des uns, il aime la charmante modestie des autres.

Voyez, dit le pharisien, voyez cet avare et cet usurier : le débris de cent maisons a servi de fondement à la sienne; il n'est d'aucun art ni d'aucun métier, il y a cependant peu d'arts et de métiers dont il n'épuise le gain pour le convertir à son profit. Ce lui serait un déshonneur de cultiver et de façonner la vigne; mais, très-habile à faire de gros magasins de vin, il gagne plus en un jour que mille vignerons, avec leur sueur et leur culture, ne gagneraient dans tout le cours d'une année; il s'humilierait trop de labourer et d'ensemencer la terre, profession que peut-être ses pères ont exercée; mais, plus ardent qu'eux à s'enrichir, il trouve des moyens plus faciles et plus courts.

Il fait de gros amas de blé, il affame des provinces entières; et, plus méchant en un sens que le diable qui invitait Jésus-Christ à changer des pierres en pain, il sait, pour se loger plus magnifiquement et plus au large, changer le pain en pierres.

Ainsi parle le monde qui ne peut souffrir la fastueuse élévation des riches orgueilleux; monde qui peut-être ne dirait mot, si, sages et modestes, ils ne se méconnaissaient pas dans leur fortune. Elles ne sont pas toutes de cette espèce, me direz-vous; j'en conviens, mais, de quelque manière que les richesses soient acquises, elles n'en ont pas moins de fragilité : on les possède aujourd'hui, demain on les perd; aujourd'hui Crésus, demain Irus; deux jours après, si on en abuse, dans la même indigence que le mauvais riche, qui ne disposait pas d'une goutte d'eau dans la violente soif qui le brûlait.

Ce que vous cherchez pour vous faire distinguer ne sert souvent qu'à vous attirer, ou plus d'incommodités ou plus de mépris. Femmes vaines dans vos parures, vous vous souciez peu d'être chargées, pourvu que la la charge que vous portez soit précieuse, dit saint Ambroise (*Lib. II de Virginibus*). Quelques blessures que vous fasse l'or qu'on enchâsse dans vos oreilles, vous les aimez quand des perles y pendent; en des temps où vous devriez vous rafraîchir, vous suez; en d'autres, où vous devriez vous échauffer, vous gelez de froid. Quiconque voudrait vous faire un vrai plaisir, vous traiterait comme ce païen fit à la statue de Jupiter, qu'il dépouilla d'une robe d'or dont elle était couverte, et qu'il revêtit d'une robe de laine, disant que l'or était froid l'hiver et pesant l'été. Si vous vous connaissiez bien, et que vous vous aimassiez véritablement, vous feriez sur vous ce que les lapidaires ont fait sur les pierres que vous portez : ils en ont poli la rudesse, ils en ont retranché ce qu'il y avait de brut; vous poliriez, par une modeste et humble douceur, ce qui est rude en vous, plutôt que ce qui est raboteux dans ces pierres.

Et ce d'autant plus que sans cette humilité vous ne pouvez vous acquitter avec honneur de certains devoirs réciproques de la société civile. Vous faites partie d'un même corps, vous négociez, vous trafiquez, vous conversez, vous vivez les uns avec les au-

tres; mais comment y vivrez-vous en paix? comment y conserverez-vous une douce union, si vous n'avez un peu de complaisance, d'affabilité, d'indulgence, de facilité, de tolérance, et par conséquent d'humilité, qui sert comme de base à toutes ces officieuses vertus? Si, avec un air fier et rebutant, avec une rustique et sauvage impolitesse, avec un ton de voix aigre et amer, avec des gestes ou d'autres signes méprisants et dédaigneux, vous éloignez de vous ceux qui s'en approchent, de quel œil prétendez vous qu'on vous regarde?

Peut-être, par un reste de respect et de crainte, ne vous dira-t-on rien de choquant; mais jamais vous ne vous ferez sincèrement considérer ni aimer; en effet, il serait bien injuste de vouloir que votre prochain eût pour vous des égards que vous ne voulez point avoir pour lui.

Femmes capricieuses et fières, qu'est-ce qui vous attire tant de chagrins dans le monde? qu'est-ce qui vous rend si odieuses et si insupportables? si ce ne sont vos brusqueries, vos dédains, vos paroles incivilles et dures? Ceux qui discutent avec une maligne curiosité votre généalogie, qui fouillent dans les mystères les plus cachés de vos intrigues, ne diraient rien ni de la famille d'où vous sortez, ni des commerces peu honnêtes que vous entretenez, ni des dépenses que vous faites au préjudice des marchands que vous ruinez, ni de cette humeur capricieuse et indocile avec laquelle vous lassez la patience d'un mari, si vous aviez plus d'humilité, de modération, de douceur.

Mais à quoi m'arrêtai-je? jusqu'ici je n'ai parlé qu'en philosophe, il est temps de parler en chrétien. Je viens de vous dire que si vous vous regardez, soit du côté de la nature, soit du côté de la fortune, soit par rapport à de certains devoirs de société, l'humilité vous est nécessaire : il est temps de vous faire connaître ce qui peut la rendre utile et méritoire. Pourquoi devez-vous vous humilier? c'est ce que la raison vous a appris; comment devez-vous vous humilier? c'est ce que l'Evangile va vous apprendre.

SECOND POINT.

Si l'orgueil, selon l'oracle du Saint-Esprit, est le commencement de tout péché, il est aussi le plus dangereux de tous, soit à cause de cette sotte vanité avec laquelle il se produit quelquefois, soit par cette maligne ruse qu'il a de contrefaire la plupart des vertus.

La charité donne-t-elle l'aumône? l'orgueil en fait d'abondantes; la chasteté a-t-elle ses vierges? l'orgueil a ses vestales; la modération radoucit-elle les esprits? l'orgueil sait calmer les passions les plus fougueuses; la clémence pardonne-t-elle? l'orgueil a l'adresse de se rendre facile à la réconciliation et à la paix; le jeûne et le martyre ont-ils leurs saints? l'orgueil a ses jeûneurs et ses faux pénitents; enfin, l'humilité se couvre-t-elle de cendre et de cilice, tout occupée de sa misère et de son néant, parle-t-elle modestement de soi? l'orgueil emprunte les livrées et le langage de son ennemi, tout opposé qu'il lui est, il en étudie, pour se faire honneur, les démarches, les gestes, les manières.

Il est d'autant plus important de ne s'y pas tromper, que, prenant la fausse humilité pour la véritable, bien loin d'en recevoir aucune récompense de Dieu, on ne s'attire que d'horribles châtiments; mais il est d'autant plus difficile de ne pas tomber dans une si flatteuse illusion, qu'il est peu de gens qui aient l'esprit assez bon et le cœur assez droit pour s'en garantir.

Grâces vous soient rendues, adorable Sauveur! de nous avoir avertis des surprises d'un péché si artificieux et si malin; de nous avoir montré, par vos instructions et par vos exemples, par votre doctrine, par votre sainte vie, en quoi consistait cette humilité dont vous étiez seul capable de nous donner des règles sûres, et dont vous avez bien voulu nous marquer les vrais caractères, pour nous empêcher de tomber dans les illusions de la fausse.

Je dis de la fausse, car, dans la pensée de Hugues et de Richard de Saint-Victor, il y en a de plusieurs espèces. Il y a une humilité artificieuse et politique, une humilité farouche et intraitable, une humilité conditionnelle et partagée, une humilité inquiète et chagrine; or, ce sont toutes ces humilités fausses que Jésus Christ a condamnées. La première, parce qu'elle est pleine de dissimulation; la seconde, parce que la durée en ôte l'agrément et le mérite; la troisième, parce qu'elle conserve en de certaines choses un secret levain d'orgueil; la quatrième, parce que, ne venant pas du cœur, elle ne peut être d'aucune utilité pour la vie éternelle. La première manque de sincérité, la seconde de douceur, la troisième d'intégrité, la quatrième de bonne volonté.

Les premiers sont humbles, mais c'est pour arriver plus sûrement à leur fin; les seconds le sont, mais ils savent bien se dédommager sur d'autres de la violence qu'ils se font en s'abaissant; les troisièmes le sont, mais à condition qu'ils répareront, par des endroits plus avantageux, une réputation qu'ils paraissent avoir sacrifiée; les quatrièmes le sont, mais ils ne peuvent mieux faire, ils attendent avec une impatience chagrine à sortir du fâcheux état où ils sont.

Seraient-ce ces espèces d'humilités que vous nous auriez apprises, ô mon Dieu! et dont vous nous avez donné l'exemple? Vous avez voulu que la nôtre fût sincère et droite, contre ces dissimulations et ces artifices; charitable et douce contre cette dureté et ces amertumes; entière et parfaite contre ces réserves et ces partages; libre et volontaire contre ces inquiétudes et ces chagrins.

Sur ce principe, je n'ai garde de vous appeler humbles, vous qui ne l'êtes que pour arriver plus sûrement à vos fins; tantôt pour une vaine fumée de gloire, tantôt pour

des intérêts plus grossiers. Vous vous humiliez quelquefois devant des gens qui vous ont offensés; on vous loue, on vous bénit, c'est là ce que vous cherchez : si l'on vous connaissait bien, on verrait que vous ne vous humiliez que pour rendre plus soumis ceux qui devaient faire les premiers cette démarche à votre égard, condamnant ainsi l'orgueil ou l'inflexibilité de vos ennemis, par une soumission encore plus orgueilleuse et une flexibilité plus hypocrite.

Je vous appellerai véritablement humbles, si vous aimez vos devoirs pour la vertu, et la vertu pour Dieu; si vous considérez moins ce que diront les créatures que ce que le Créateur vous ordonne; si vous n'êtes ni occupés du monde, ni ravis que le monde s'occupe de vous; si dans une conduite simple et ingénue vous conservez au dedans de vous l'Esprit de Jésus-Christ.

Sur ce principe, je n'ai garde de vous appeler humbles, vous qu'un zèle amer et une austère roideur d'âme rend farouches et intraitables, qui, détachés des divertissements criminels du siècle, ne pouvez souffrir que d'autres en prennent d'innocents; qui, par une prétendue régularité de vie, croyez avoir acquis le droit de condamner tout ce dont votre pieuse bile s'irrite; qui, ayant été offensés, avez plus de penchant à la vengeance, et êtes moins capables de retour; qui, obligés d'abattre votre fierté devant vos supérieurs, et d'autres sous lesquels de certaines considérations vous font ramper, traitez avec un air impérieux et sévère, avec des paroles dures et menaçantes, ceux que vous savez dépendre de vous.

Je vous appellerai véritablement humbles, si ce que vous avez de sévérité vous la gardez pour vous; tandis que vous êtes doux, traitables, honnêtes avec votre prochain, dont vous excusez les faiblesses, dont vous supportez les mauvaises humeurs, dont vous tolérez les incivilités et les brusqueries; si vous avez cette charité qui, patiente, bénigne, officieuse, ne s'aigrit et ne se pique de rien mal à propos; qui, tranquille dans les injures, aime mieux en recevoir que d'en faire; qui, ni ambitieuse ni intéressée, est toute à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Sur ce même principe, je ne vous croirai jamais véritablement humbles, si vous ne l'êtes qu'avec réserve, et en de certains chefs : si votre amour-propre, se dépouillant d'un côté, veut se revêtir d'un autre; si vous choisissez les abjections qui sont de votre goût, et rejetez celles qui n'en sont pas, cachant sous une hypocrite modestie des vices personnels, dont l'aveu sincère serait suivi d'une trop grande confusion; si vous dites du mal de vous sans pouvoir souffrir que d'autres en disent; si, voulant paraître méprisables, vous vous irritez des moindres marques de mépris; si, reconnaissant que tout est vanité sans la vertu, vous cherchez la vertu pour la vanité même.

Voulez-vous être véritablement humbles? soyez-le en toutes sortes d'états : dans l'adversité et dans la prospérité, vous mettant au-dessus des louanges par le mépris que vous en ferez; au-dessus des reproches par la douceur avec laquelle vous les recevrez, marchant d'un pas égal dans les voies de Dieu.

Soyez-le pour Dieu, recherchez uniquement sa gloire et son bon plaisir; n'ayez point de plus ardente inclination que celle de lui obéir, de plus inquiète émulation que celle de lui plaire, de plus vive douleur que celle de l'avoir offensé, de plus grand empressement que celui de lui faire un sacrifice non conditionnel et partagé, mais absolu et entier de vos passions les plus dominantes et les plus tendres.

Voulez-vous être véritablement humbles? soyez petits à vos propres yeux, et ne souhaitez jamais d'être autres à ceux de votre prochain. Résolus de ne rejeter aucune occasion propre à vous rabaisser, moquez-vous de ce qu'en penseront et en diront les hommes; semblables au roi-prophète, craignez le grand jour de votre gloire; et dans les nuits obscures de vos disgrâces, aimez l'abjection qu'elles vous attirent.

Loin de vous ces humiliations forcées et chagrines, qui ne viennent que du dehors, et où le cœur n'a point de part; loin de vous cette aversion pour les croix, que tant de faux chrétiens ne portent qu'à regret, et dont ils sont impatients de se décharger, comme d'un ignominieux fardeau; portez les vôtres comme Jésus-Christ a porté la sienne; souffrez, comme l'humble Job, la pauvreté sans murmurer, et non avec l'impatience et la consternation de ce lévite qui, extraordinairement abattu de la perte qu'il venait de faire, répondit tristement à ceux qui s'informaient du sujet de sa douleur : On m'a emporté mes dieux d'or et d'argent, et vous me demandez ce que j'ai.

C'est là l'humilité que Jésus-Christ est venu vous apprendre : humilité intérieure, absolue, parfaite; humilité qui, comme une vertu universelle, semble renfermer en elle seule plusieurs autres : la prudence, la tempérance, la pauvreté, la force, l'obéissance la douceur, l'abnégation de soi-même.

Etes-vous humbles? quoiqu'au jugement des hommes vous paraissiez n'avoir point d'esprit, vous êtes cependant ces prudents et ces sages, qui, connaissant la grandeur du Créateur et la bassesse de la créature, savez donner à l'un et à l'autre le rang qui leur est dû. Etes-vous humbles? dès là vous avez cette espèce de sobriété et de tempérance, qui, loin de se nourrir d'un pain de mensonge et de s'entêter des fumées d'une vaine estime de soi-même, réprime le plus délicat et le plus dangereux de tous les plaisirs, je veux dire celui que la vanité promet.

Etes-vous humbles? dès là vous êtes ces hommes forts et ces braves d'Israël, qui confondez les superbes Goliath; ces pauvres évangéliques qui, méprisant les fragiles biens dont l'orgueil se nourrit, ne cherchez que les éternels; ces hommes doux et cha-

ritables qui, loin de chagriner leurs frères, leur donnent d'édifiantes marques de leur amitié et de leur tendresse; ces hommes soumis, obéissants, résignés à toutes les volontés du Seigneur, dont ils regardent le bien qu'il leur envoie comme le fond de leur charité; la pauvreté dont il les afflige comme la marque de leur piété.

Adorable Jésus, qui avez voulu que nous apprissions de vous à être doux et humbles de cœur, et qui semblez avoir renfermé votre morale dans cette importante instruction, c'est à vous à nous ouvrir les yeux sur un devoir si essentiel et cependant si négligé; c'est à vous à nous donner les grâces et les forces nécessaires pour l'accomplir. Vous êtes notre voie, notre vérité, notre vie; ne souffrez pas que ces qualités que vous avez prises pour notre sanctification nous deviennent inutiles par le mauvais usage que nous sommes tous les jours tentés d'en faire.

Conduisez-nous comme notre voie dans ces sentiers obscurs et étroits où vous avez marché; instruisez-nous comme vérité de ces maximes que vous avez cachées aux sages du siècle, et que vous avez révélées aux petits; soutenez-nous comme notre vie dans cette langueur et cette pusillanimité où nous nous trouvons quand il s'agit de nous humilier et de nous rabaisser. Conduits par un si bon guide, instruits par un si savant maître, soutenus par un si ferme appui, nous passerons des misères de cette vie au bonheur et à la gloire de l'autre. *Amen.*

HYPOCRISIE.

Fausse dévotion, illusions spirituelles, fourberie, fausseté des vertus humaines.

PREMIER DISCOURS. (1)

Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.

Donnez-vous de garde des faux prophètes qui viennent vers vous, couverts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups carnassiers (S. Matth., ch. VII).

Dans le commerce qu'on est obligé d'avoir avec les gens du monde, dont souvent tout ce qui est au dedans et au dehors d'eux est faux, il serait, ce semble, bien difficile de profiter d'un si important avis. Parmi tant de figures imposantes qui nous environnent, parmi tant de différentes scènes où chacun fait à son tour un personnage étranger, quelle apparence de nous donner de garde de cette multiplicité d'objets séducteurs qui, par une continuelle circulation de mensonge, surprennent notre esprit et notre cœur, soit que nous nous abandonnions aveuglément à des erreurs et à des abus populaires, soit que nous n'exposions aux yeux d'autrui qu'un vain fantôme et une ombre fugitive de nous-mêmes? Monde imposteur, tout est faux chez toi : ton abondance n'est que pauvreté, ton amitié qu'intérêt, ta gloire qu'une lueur trompeuse, ta liberté qu'une servitude incommode. Tu promets souvent ce que tu ne saurais donner, tu ne donnes presque jamais ce que tu as promis; et cependant combien de fois as-tu acquis sur nous ce fatal pouvoir de nous plaire?

Une autre espèce de fausseté et d'hypocrisie me paraît plus pernicieuse encore que celle-là. Ce n'est pas une simple illusion de nature, c'est une illusion de morale; ce ne sont pas seulement de brillantes apparences de biens, d'honneurs, de plaisirs qui nous éblouissent, c'est un charme plus dangereux où les passions se jouent de la religion, où les vertus servent de voile au vice, où l'hypocrite, enveloppé dans son artificieuse malignité, se transfigure en cent différentes manières; où, revêtu de peaux de brebis, il cache sous son extérieur doux et simple la ruse et la voracité d'un loup.

Donnez-vous-en de garde, dit Jésus-Christ : *Attendite;* mais quelles précautions prendrez-vous pour n'en être point surpris? à quelles marques connaîtrez-vous ces hypocrites, qui, plus bigarrés que les tigres, plus changeants que les Prothées, paraissent à tout moment sous de nouvelles formes, et n'en ont jamais de véritables?

Je me trompe, ils en ont une; mais si vous voulez savoir combien elle est monstrueuse, jugez-en par ce que je vais vous en dire. Rien ne nous est plus souvent ni plus expressément ordonné dans les livres saints que l'honneur que nous devons à Dieu et le service que nous sommes obligés de rendre à notre prochain : *Aimer Dieu de tout son cœur, aimer son prochain comme soi-même, c'est en ces deux commandements que consistent la loi et les prophètes;* et c'est par la transgression de ces deux commandements qu'on peut connaître l'insigne malice et le vrai caractère de l'hypocrisie. Par elle les perfections de Dieu sont traitées avec un mépris plus outrageant que n'est celui des autres péchés : première marque et premier caractère de l'hypocrisie; par elle les droits du prochain sont violés par une malignité plus artificieuse que n'est celle des autres péchés : seconde marque et second caractère de l'hypocrisie : *Attendite, prenez-y garde.*

PREMIER POINT.

Pour vous faire connaître quel est le sanglant outrage que les hypocrites font à Dieu, il suffirait de vous les dépeindre tels que Jésus-Christ nous les a dépeints en la personne des pharisiens, et tels qu'on les voit encore de nos jours, quand on les étudie de près.

Ce sont des gens dévots et religieux en apparence, mais qui dans le fond n'ont qu'une dévotion politique et une religion imitée pour mieux satisfaire leurs passions; des gens qui, à l'ombre des vertus qu'ils n'ont pas, se tracent une nouveau chemin de vices par où ils marchent; qui, se faisant une illusion de leurs devoirs et une momerie de leur piété, ne cherchent qu'à recueillir la gloire dûe aux gens de bien sans en ressentir les austérités; des gens qui, comme dit si bien Hugues de Saint-Victor (*Lib. II de Claustro animæ, c. 2*), paraissent les mains étendues en forme de croix, et qui ne haïssent rien davantage que la croix; qui, exposant

(1) Ce discours est pour le septième dimanche d'après la Pentecôte.

aux yeux du monde l'extérieur d'une capricieuse vertu, ont pour eux-mêmes de secrètes complaisances; idoles et idolâtres tout ensemble.

Prient-ils, c'est afin d'être vus; donnent-ils l'aumône, c'est afin d'en être loués; jeûnent-ils, c'est pour paraître mortifiés et austères; parlent-ils, c'est pour être applaudis; donnent-ils des avis, c'est pour dominer et se rendre nécessaires; rejettent-ils les louanges qu'on leur donne, c'est par l'avidité qu'ils ont de les recueillir. Quelque emportés qu'ils soient, ils savent prendre des tons de douceur, et, tout hérissés de la peau d'Esaü, ils contrefont la voix modeste et tendre de Jacob. Peut-être tout corrompus par ce péché de la chair que l'Apôtre n'ose nommer, ils se donnent des airs de gens chastes et sévères; et, plus criminels en un sens que ces idolâtres dont parle saint Jérôme, qui élevèrent la statue d'Adonis sur l'étable de Bethléem, ils sacrifient à leurs détestables commerces le Dieu de toute pureté. Ils feignent, comme Hérode, de le chercher, mais c'est pour le faire mourir; possédés, comme Judas, de l'esprit malin, ils se présentent à la table du Seigneur, mais c'est pour le trahir et le livrer à ses ennemis par un baiser.

A la seule inspection de ce portrait, ne voyez-vous pas déjà quels sanglants outrages ils font à Dieu, qu'ils attaquent dans toutes ses perfections, dans sa simplicité, dans sa sainteté, dans sa science, dans ses grandeurs, dans sa gloire?

Dirai-je que la plupart des autres pécheurs semblent avoir quelque reste de respect pour Dieu, et ne l'outrager qu'à demi? Le menteur attaque sa vérité; l'impudique, sa pureté; le vindicatif, sa douceur; l'emporté, sa patience; le médisant, sa charité; l'orgueilleux, sa majesté: mais l'hypocrite l'outrage dans tous ses attributs, et, plus abominable que les autres pécheurs, il se rend, par son péché, comme coupable de tous leurs crimes.

Dieu est simple dans son essence et véritable dans ses paroles; il est la simplicité et la vérité même; et l'hypocrite, toujours double et toujours menteur, est la duplicité et le mensonge même. *Double esprit, double cœur, double voie, double habit. Double esprit* (*Eccl.* II), il se contredit et se combat dans ses pensées; *double cœur*, un cœur apparent pour Dieu, un cœur caché pour le démon; *double voie* (*Job*, XIII), une voie de désintéressement qu'il côtoie au dehors, une voie de cupidité par où il marche en secret; *double habit*, un habit propre, *un habit étranger* (*Sophon.*); il se déguise comme Achab, il change de parure comme la femme de Jéroboam. *Double poids et double mesure, et l'une et l'autre sont en abomination aux yeux de Dieu.*

Ce péché ne l'offense pas moins dans sa sainteté, que nous regardons comme un éloignement d'impureté et de mélange; cependant, quel mélange de fausses vertus et d'iniquités réelles dans un hypocrite? Quelle impureté et quel adultère, comme l'appelle saint Augustin? En Dieu, tout est réel et sincère; chez l'hypocrite, tout est apparent et faux. Ne faisant rien de ce qu'il dit, il rejette sur les autres le fardeau de la loi, qu'il ne se donne pas la peine de toucher. Se connaissant, par le témoignage de sa conscience, dépouillé de bonnes œuvres, il cherche, comme Adam et Eve, pour couvrir sa nudité, les feuilles d'une vertu qu'il a perdue.

Tel est, selon les Pères, le génie de l'hypocrite, et l'outrage qu'il fait à la sainteté de Dieu. Fardé dans le cœur, comme une femme qui veut plaire l'est au visage, il cherche comme elle à se dédommager de sa laideur par une imposante beauté, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. funebri patris sui*). Habile comédien, il paraît sur le théâtre du monde avec des ornements et un personnage étranger, ajoute saint Basile (*Hom.* I, *de Jejunio*). A le voir, il a l'air et les habits d'un roi: tirez le rideau quand la farce est jouée, vous ne trouverez qu'un valet. Exposé aux yeux et à la censure des hommes, il compose son extérieur, mais bientôt il le quitte, quand il s'imagine n'en être plus aperçu. Dévot et mortifié dans l'église, impie et sensuel dans la maison, humilié et frappant sa poitrine aux pieds d'un confesseur, fier, dur et intraitable dans son domestique, il se sauve au dehors et il se damne au dedans; d'autant plus méchant qu'il affecte de passer pour homme de bien, d'autant plus abominable qu'il honore le démon de ce dont Dieu devrait être honoré, dit le savant chancelier de Paris, Gerson (*In trilog. Astrologia, prop.* 21).

Quel outrage ne fait-il pas encore à la science de Dieu et à ses infinies perfections? Dieu est tout œil, il voit tout; tout oreille, il entend tout; toute main, il écrit tout; tout pied, il va partout, dit saint Augustin. Il n'y a point de ténèbres si épaisses qu'il n'éclaire, de secrets si cachés qu'il ne sache, d'abîme si profond qu'il ne sonde, de solitude si reculée qu'il n'enfonce, de confidence si ménagée qu'il ne découvre, de mouvements de cœur si compliqués qu'il ne développe: *Intellexisti cogitationes meas de longe, semitam meam et funiculum meum investigasti* (*Psal.* CXXXVIII): Grand Dieu! vous avez vu de loin mes pensées, vous avez connu mes voies et démêlé tout le cordeau de ma vie, lui disait autrefois un saint prophète.

Adam, tu as beau te cacher, il sait où tu es et ce que tu fais. Infâmes vieillards, qui cherchez les lieux les plus écartés du jardin où est Suzanne pour la corrompre, et qui lui dites: *Personne ne nous voit*, Dieu vous voit et vous entend. Femme lascive, qui seule, à ce que tu t'imagines, tentes la chasteté de Joseph, tu n'es pas seule: Dieu, qui t'est présent, connaît les plus secrets replis de ton cœur. Dieu voit tout, Dieu entend tout, Dieu est partout; et cependant, hypocrite, tu le traites comme un Dieu aveugle et ignorant. Tu feins d'observer sa loi pour la combattre, d'être le disciple de Jésus-Christ pour le trahir. Tu traînes sa croix sans la porter, ou si tu la portes, c'est comme

ce Cyrénéen, par un intérêt sordide. Tu dis des merveilles de sa religion, et tu commets contre elle mille abominations secrètes. Crois-tu que Dieu te voit et qu'il t'entend? Si tu le crois, avec quelle impudence lui insultes tu en face? Si tu ne le crois pas, quelle autre injure de le traiter comme une idole, et de contrefaire l'homme de bien devant celui qui, la lampe à la main, éclaire les plus petits coins de Jérusalem!

Malgré tous les raffinements de ta malice, je reconnais ce qui te fait agir. Si tu parais aux yeux des hommes, c'est pour leur plaire, c'est pour en attirer les louanges; mais sais-tu bien quel outrage tu fais en cela à la grandeur et à la gloire de Dieu? *Il jure qu'il ne la donnera à personne*, pourras-tu la lui ravir de force? et si tu portes jusque là tes mains sacriléges, le feras-tu impunément?

C'est pour cette gloire qu'il a fait toutes choses. Les cieux l'annoncent par la perpétuelle uniformité de leur mouvement; la terre, par la surprenante diversité de ses productions; tout l'univers, par la beauté, l'arrangement, l'ordre qui y règne. Mais comme toutes ces voix, qui publient la gloire de Dieu, étaient inanimées, il a créé l'homme, dit Philon Juif, afin que ce qu'elles ne pouvaient faire d'une manière digne de leur auteur, cet homme, chargé de leur reconnaissance, le fît en rapportant à la gloire de son Créateur toutes les pensées de son esprit et tous les mouvements de son âme.

Devoir essentiel d'une créature raisonnable et libre qui, n'ayant rien qui ne vienne de Dieu et qui ne subsiste par lui, n'a rien aussi qu'elle ne soit obligée de lui rapporter; mais devoir dont les hypocrites s'éloignent avec d'autant plus d'audace, que c'est leur propre gloire qu'ils recherchent dans les choses même dont le sacrifice leur est d'une nécessité indispensable.

Les autres vices ont au moins ce respect apparent pour Dieu, que ce n'est pas directement sa gloire qu'ils attaquent. Impudique, tu consens volontiers que Dieu soit honoré, pourvu que tu satisfasses ta passion; avare, qu'on rende au Seigneur le culte qu'il mérite, pourvu que tu grossisses ta fortune; vindicatif, qu'on l'adore, pourvu que ton ennemi périsse: hypocrite, tu parais être le seul qui emploie ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable pour en être honoré toi-même.

Quoi de plus saint que la prière qui le fléchit, que le jeûne qui le désarme, que l'aumône qui le rend propice? Mais quoi de plus inutile? quoi même de plus pernicieux que l'abus qu'en fait l'hypocrite, par la fin déréglée qu'il s'y propose: de jeûner pour paraître mortifié; de prier pour s'attirer des louanges; de faire l'aumône pour être cru miséricordieux et libéral (*D. Greg. lib* XXXIV, *Moral.*)? Tel est cependant ce poison secret et cette peste cachée qui se répand généralement dans tout le corps des vertus pour les corrompre. Tel est, pour me servir des expressions de saint Basile (*Const. monast. c.* 10), ce voleur trop agréable, qui nous dépouille de toutes nos richesses spirituelles, qui détrempe de miel le fatal appât de sa fourberie, qui, avec sa flatteuse mais meurtrière main, offre à tous les hommes sa coupe empoisonnée, afin qu'enivrés de leur propre estime, ils l'avalent agréablement et à longs traits.

Mais si ce péché est, par toutes ces circonstances, injurieux et abominable aux yeux de Dieu, par l'outrage qu'il fait à ses infinies perfections, peut-être borne-t-il là toute sa malice, en ménageant avec plus de respect les intérêts du prochain; non, messieurs, il n'en demeure pas là, puisque de tous les péchés, il n'y en a guère où les droits du prochain soient violés par de plus malins artifices: *Attendite vobis;* prenez-y garde.

SECOND POINT.

Si Jésus-Christ s'était contenté de reprocher aux scribes et aux pharisiens qu'ils déshonoraient Dieu en s'honorant eux-mêmes; que, sans pratiquer les commandements de la loi, ils se contentaient d'en porter sur leurs habits les paroles écrites sur des bandes de parchemin; que, sans se rendre dignes des places qu'ils occupaient dans les festins et des chaires qu'ils remplissaient dans les synagogues, ils cherchaient toujours les premières et les plus éminentes, par une monstrueuse ambition, nous aurions eu quelque sujet de croire que toute leur malice se terminait à une vaine et sacrilége ostentation; que l'amour de la gloire étant l'unique ou la plus forte passion qui les dominait, il n'y avait que Dieu qui en fût offensé.

Mais quand, par les malédictions multipliées qu'il leur donne, il ajoute que, sous prétexte de leurs longues prières, qui leur donnent un faux air de dévots, ils dévorent les maisons et les biens des veuves; que, pour profiter des présents qu'on fait à l'autel, ils inspirent aux enfants une ingrate et cruelle dureté envers leurs pères et leurs mères; quand il leur dit: Malheur à vous, hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui êtes aussi méchants que ceux qui ont tué ces prophètes; malheur à vous, qui nettoyez le dehors de la coupe pendant que vos cœurs sont au dedans pleins de rapines; qui payez la dîme de l'aneth, de la menthe et du cumin, pendant que vous négligez la justice, la foi, la miséricorde, qui sont les plus importants chefs de la loi; quand il leur fait, dis-je, tous ces reproches, nous commençons à regarder ce péché comme l'un des plus pernicieux à la société civile, où les hommes sont trompés, dépouillés, trahis par de plus malins artifices; comme une source empoisonnée de perfidies, de violences, de détractions, d'injustices, de faux témoignages, de haines, de meurtres, de vengeances.

Ce que saint Augustin a dit de la volupté qu'il regarde comme la mère de tous les vices, nous le pouvons dire de l'hypocrisie, de ce péché capital d'où sortent ordinairement ceux qui nous paraissent les plus opposés à

l'amour du prochain. Ce grand homme se représente la volupté assise sur un trône, du haut duquel elle donne ses ordres à toutes les autres passions qui semblent gagées pour la servir; ici, elle ordonne à l'amour d'exposer à ses yeux ce qu'il y a de plus beau et de plus charmant dans le sexe; là, à l'ambition de la satisfaire par toutes les pompes et les magnificences capables de lui donner de la joie; tantôt à la prodigalité à lui fournir de quoi entretenir une table délicatement et proprement servie; tantôt à la tristesse et et à la crainte à éloigner d'elle ce qui pourrait lui procurer quelque inquiétude et lui attirer le moindre chagrin. En un mot, dans la pensée de saint Augustin, la volupté est comme une reine qui s'assujettit généralement tous les cœurs, qui commande à toutes les passions et à tous les vices de concourir à l'exécution de ses desseins.

Ne pourrait-on pas dire la même chose de l'hypocrisie? que c'est un péché qui, par ses malins et cruels artifices, fait servir non-seulement les passions et les vices, mais les vertus même à ses abominables projets; sincérité apparente, justice extérieure, prières, dévotion, aumônes, tout est employé par l'hypocrisie pour surprendre plus finement son prochain et le perdre.

A le voir et à l'entendre on le croit ouvert, sincère, ingénu, sur les paroles duquel on peut compter; mais à l'examiner de près, on remarque que cette franchise cérémonieuse n'est qu'une voie plus propre à arriver à la fin qu'il se propose; on le trouve dissimulé, bizarre, fourbe, malin, capable des plus noires trahisons et des perfidies les plus insignes. Il se donne au dehors un air sincère qu'il rend le plus naturel qu'il peut, il accommode à cet air un ton engageant de voix et d'actions; son visage paraît ouvert, ses manières ingénues, c'est un homme sans façon; vous le croyez tel, mais vous vous trompez : ouvrez, ouvrez son cœur, vous n'y verrez qu'un fond de malignité, d'envie, de dureté pour ses frères aux yeux desquels il se déguise, afin de se donner la liberté de faire plus impunément ce qu'il veut contre les engagements qu'il a pris et les promesses qu'il a faites.

A voir les Gabaonites avec des restes de pain dur et moisi, des habits et des souliers tout usés, qui n'eût cru qu'ils venaient de fort loin pour faire alliance avec le peuple de Dieu et lui demander sa protection? Josué, tout habile et pénétrant qu'il était d'ailleurs, y fut trompé; ces fourbes n'étaient qu'à deux journées de lui, leur sincérité apparente l'avait surpris (*D. Ambr., de Officiis, lib.* III, *c.* 10).

A voir Absalon se tenir de grand matin à la porte du palais de son père, appeler obligeamment tous ceux qui y entraient, et leur dire : approchez-vous de moi, quoique personne n'ait ordre du roi de vous écouter; je veux cependant vous faire rendre justice : venez, mes enfants, que je vous embrasse; qui n'eût cru que c'était là le meilleur de tous les princes, qui s'oubliait lui-même pour se rendre plus accessible et plus traitable? Cependant cette ingénuité, cette douceur, cette affabilité, cette bonté, n'étaient que des vertus étudiées et fausses; sa lâche et barbare hypocrisie lui faisait jouer ce personnage pour enlever la couronne et la vie à son propre père, pour soulever le peuple contre le meilleur de tous les princes, et s'ouvrir par sa mort un chemin à la royauté; car de quoi n'est pas capable un fourbe et un hypocrite?

Vous ne le savez que trop, pauvres plaideurs, veuves et familles désolées. S'il y a un juge à surprendre, un magistrat à gagner, un tour d'équité et de droiture à donner à une affaire tant soit peu équivoque, un homme à supplanter et à ruiner à coup sûr, c'est souvent un faux dévot et une fausse dévote qui le font.

On se donne naturellement de garde de ceux qui paraissent ne point avoir de conscience; on les examine de près, on se défie de leurs sollicitations, mais il est bien difficile de ne se pas laisser surprendre par d'autres qui, par une fausse ostentation d'équité et de justice, méditent et tâchent de faire réussir les plus sanglantes injustices. On tâche d'éviter les coups meurtriers d'un vindicatif brutal qui paraît les armes à la main; mais difficilement pare-t-on des traits lancés, dans une profonde nuit, par des gens sur la bonne foi desquels on se repose. Tels sont ceux des hypocrites qui, jetant la pierre, cachent la main; qui, vous caressant, vous percent; qui, abusant de votre ingénuité et de la droiture de votre cœur, vous lancent en secret des coups mortels : *Ut sagittent in obscuris rectos corde.*

Voyez-vous ce faux dévot qui, sous apparence de charité, pèche contre les premiers principes de la charité? Il fait de larges aumônes, il s'intéresse dans la cause des pauvres et des prisonniers; mais savez-vous bien que c'est un voleur caché qui retient le salaire de ses domestiques, qui fait des magasins de blé et de vin pour les revendre à un prix excessif, qui fait languir les artisans après le paiement de ce qu'il leur doit, qui prête à gros intérêts, et qui accable, par des usures multipliées, ceux qui se trouvent hors d'état de lui rembourser le principal?

Voyez-vous cette femme qui réprime avec sévérité les moindres vices d'autrui, qui ne parle que de réforme, qui se plaint partout du déréglement général des mœurs qui est passé jusque dans l'église et dans les cloîtres? la voyez-vous la première à médire finement et déchirer, par d'ingénieuses railleries, les religieux et les prêtres? Prévenant, par des accents plaintifs et par des démonstrations de charité, l'opinion désavantageuse qu'on aurait d'elle, elle cache, sous une fausse justice, une détraction atroce. Semblable à cet animal de l'Apocalypse qui avait sur la tête les marques d'un agneau, et qui dans sa gueule portait les formidables caractères d'un dragon, elle affecte au dehors les manières d'une femme pleine de charité et de vertu, mais elle ne s'en sert que pour répandre plus fi-

nement son venin sur ceux qui s'en approchent.

Voyez-vous cet autre qui semble s'intéresser à procurer aux pauvres tous les soulagements qu'il peut leur procurer? mais outre que rien ne sort de sa bourse, peut-être s'applique-t-il une bonne partie des charités qu'on leur fait par son ministère. Il se plaint des dépenses excessives qui consument en habits, en meubles, en jeux, en festins le superflu qui appartient à ces pauvres : il a quelque raison d'en agir ainsi; mais ne ressemblerait-il pas à Judas dont l'Ecriture dit, qu'il se plaignait de la prétendue prodigalité de Madeleine, non par un principe de charité, mais par un pur motif d'une sordide avarice? *Non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat?* N'en a-t-on jamais vu profiter de l'administration des hôpitaux, rétablir par là leurs mauvaises affaires, mettre à leur aise leurs familles obérées, vivre des offrandes et s'engraisser des aumônes des fidèles? Car enfin la fausse aussi bien *que la vraie piété est utile à tout.*

Je ne finirais jamais si je voulais descendre dans un plus long détail; mais il n'est que trop vrai que l'hypocrisie est de tous les péchés celui où, sous prétexte d'aimer son prochain, on commet contre lui les plus grandes injustices. Adorable Sauveur, c'était là le grand sujet de votre juste indignation contre la malignité des scribes et des pharisiens, de ces avides et insatiables hypocrites qui désolaient les maisons des veuves, de ces faiseurs de longues oraisons où ils s'occupaient plus à la ruine du prochain qu'à leur sanctification particulière, de ces jeûneurs de profession qui, par d'artificieuses austérités, affectaient de paraître ce qu'ils n'étaient pas, de ces faux justes qui, par l'accomplissement de certains petits devoirs, se donnaient la liberté d'enfreindre les plus grands préceptes. Cette maudite race de vipères ne se serait-elle pas encore perpétuée de nos jours? Cette ivraie que l'homme ennemi a semée ne se trouverait-elle pas encore confondue avec le bon grain, dans le champ du père de famille? *Attendite;* prenez-y garde.

Oui, prenez-y garde, vous qui manquez de sincérité et de droiture d'âme : songez de bonne heure à vous guérir de cette maladie qui, à moins de prompts et d'efficaces remèdes, deviendrait enfin incurable. Représentez-vous les fréquentes malédictions que Jésus-Christ, si doux et si miséricordieux d'ailleurs, a fulminées contre ce péché. Représentez-vous que s'il y a dans l'Ecriture des impudiques convertis, des publicains sanctifiés, des voleurs absous, vous n'y voyez aucun hypocrite à qui ces grâces aient été accordées : d'où vient cela?

C'est, répond saint Grégoire, que l'hypocrite met un obstacle formel à sa conversion, et qu'il tourne en poison ce qui pourrait le guérir. De ces moyens de conversion, le premier est une volonté bonne et sincère; *voulez-vous guérir?* demandait Jésus-Christ au paralytique : *Que voulez-vous que je vous fasse?* disait-il à l'aveugle de Jéricho : pour être saint, il faut le vouloir, et le vouloir effectivement. Or, c'est là ce qu'un hypocrite ne veut pas, lui qui souhaite plutôt de passer pour saint qu'il ne souhaite de le devenir. *Sanctus non appetit esse, sed vocari.*

Le second de ces moyens de conversion est une humble disposition à recevoir de bonne part les avis et les corrections d'autrui. Car il en est des plaies de l'âme comme de celles du corps, qui ne se guérissent que par de fréquentes et de douloureuses incisions. Or, c'est là ce qu'un hypocrite ne peut souffrir. Le surprend-on dans son péché? il se met en colère, et crève de dépit. Se plaint-on de ses fourberies et des mauvais services qu'il a sourdement rendus? ces reproches l'irritent, et il cherche toutes les voies de s'en venger : Je ne m'en étonne pas, dit saint Grégoire (*Lib.* VIII *Mor. c.* 27); il aimerait mieux mourir que d'être repris.

Prenez-y donc garde, mes frères, et autant que l'hypocrisie s'attire de malédictions, autant efforcez-vous de les détourner par des vertus contraires. Cette hypocrysie cherche une vaine gloire, faites un généreux sacrifice de la vôtre : elle veut plaire aux créatures, ne cherchez que les yeux du Créateur; elle couvre sous des vertus apparentes de grands péchés, étouffez en vous tous vos péchés par des vertus réelles; elle use de dissimulation et d'artifice pour perdre les autres, employez toute votre prudence et tous vos talents à les servir. Semblable à ce figuier que Jésus-Christ maudit, elle a de belles feuilles, mais elle ne porte point de fruits : laissez-là ces feuilles et travaillez à *rendre par vos bonnes œuvres votre vocation certaine* (*D. Chrysost., Hom.* 47, *in Matth.*). Elle dit à Dieu, *Seigneur, Seigneur,* sans se mettre en peine de faire la volonté du Seigneur; dites-lui : c'est à vous, Seigneur, que je *veux offrir des holocaustes pleins de moelle:* je ne me contenterai pas de vous dire que je veux vous aimer et vous servir, cette charité sera jusque dans la moelle de mes os, jusque dans le plus profond de mon âme (*D. Aug., in Psal.* LXV).

Que d'autres vous offrent des habits, de l'huile, de la cire; que ceux-ci pour se mortifier s'engagent à ne point boire de vin pendant quelques années, que ceux-là promettent de jeûner en de certains jours, et de ne point manger de viande; ces vœux et ces engagements sont beaux, mais j'en cherche encore de meilleurs : ce ne sont pas ces seuls présents extérieurs que vous souhaitez, ils ne vous rendraient pas la gloire qui vous est due, ils ne m'attireraient pas le bonheur que j'attends, si mon âme, qui est le premier de tous les présents, n'en relevait le mérite par son sacrifice (*Idem, serm.* 8, *de Tempore*).

Je vous l'offre donc, ô mon Dieu! je vous l'offre cette âme, telle que vous voulez qu'elle soit pour vous plaire. Loin de moi ce levain des pharisiens, ces duplicités, ces artifices, ces déguisements, ces mensonges, ces desseins de nuire à mon prochain ou de m'attirer une vaine gloire; vous m'avez créé et racheté

pour vous, je ne veux vivre que de vous, n'agir que pour vous : trop heureux si, ne cherchant que vous dans la simplicité de mon cœur, je vous possède dans la bienheureuse éternité.

SECOND DISCOURS

Quid me tentatis, hypocritæ?
Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? (*S. Matth., ch.* XXII).

C'est là, chrétiens, le reproche que Jésus-Christ fait aux pharisiens et à leurs disciples qui avaient accompagné les soldats d'Hérode : reproche de leur maligne hypocrisie, et de cette imposante honnêteté avec laquelle ils lui avaient représenté ses belles qualités pour le surprendre dans ses paroles : reproche que cet Homme-Dieu a animé de tout son zèle, et qui, selon saint Jérôme, est presque le seul point où il semble s'être oublié de sa patience et de sa douceur ; reproche qui était un des sujets les plus ordinaires de sa divine morale, puisque pour combattre la seule hypocrisie des pharisiens, il a employé plus de menaces et d'imprécations qu'il n'en a fait paraître contre tous les autres pécheurs.

Quelle malignité dans ces fourbes de lui envoyer des émissaires dévoués à leurs passions, lui dire : Maître, nous savons que vous êtes sincère dans toutes vos paroles, que ce n'est ni l'intérêt, ni aucune vue charnelle qui vous fait agir; rendez-nous donc raison de ce que nous prenons la liberté de vous demander : faut-il payer à César le tribut qu'il exige ? faut-il le lui refuser ?

Artificieuse hypocrisie, jusqu'où vont tes inventions cruelles pour surprendre le juste? *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* Oh! qu'il y a de pharisiens au milieu du christianisme, à qui l'on peut faire le même reproche ! Quelle effroyable multitude d'hypocrites malins ou de gens dont l'intention n'est pas droite, couvre la face de cette terre ténébreuse, où l'on ne connaît les hommes que par la moindre partie d'eux-mêmes ! Je dis malins, car tel est le caractère des hypocrites dans leurs actions et dans leurs paroles. Je dis gens dont l'intention n'est pas droite, car tel est celui de certains autres hypocrites qui, sans dessein même de tromper leur prochain, se proposent une autre fin que celle pour laquelle ils devraient agir.

Le roi-prophète nous les dépeint tous deux dans un de ses psaumes (*Psal.* V). Parlant des premiers, il les regarde comme des fourbes *dans la bouche desquels la vérité ne se trouve pas : Non est in ore eorum veritas.* Parlant des seconds, il les regarde comme *des gens qui, recherchant leur propre gloire, n'ont que la vanité dans le cœur : Cor eorum vanum est.*

Examinons-en les différents caractères dans les deux parties de ce discours, et afin de ne rien dire qui ne serve à notre instruction, opposons à ces deux grands maux deux puissants remèdes : la vérité et la simplicité au premier, l'humilité et la reconnaissance au second. Hypocrites menteurs et fourbes, qui imposez par vos actions et par vos paroles, apprenez à être ingenus et sincères. Hypocrites vains et orgueilleux, qui, dans vos bonnes œuvres, cherchez d'autres choses que la gloire de Dieu, apprenez à être assez reconnaissants et fidèles pour lui faire un sacrifice de la vôtre.

PREMIER POINT.

Tout ce que l'on voit de l'homme, tout ce que l'on entend de l'homme n'est souvent rien moins que l'homme même. Exposé devant un miroir où il ne montre que de faux et de fugitifs traits, il paraît et il disparaît aussitôt. Se retire-t-il? *Il ne se souvient plus du visage de sa naissance*, dit un apôtre ; il oublie ce qu'il était, et rien de ce que sa présence marquait sur une fragile glace ne reste après lui. S'en approche-t-il ? Cette glace, dirai-je fidèle, dirai-je infidèle? représente tous ses mouvements, tous ses gestes, toutes les différentes postures où il se met; mais c'est une image qui trompe, c'est un objet bizarre qu'on ne peut arrêter ni fixer.

Il est encore plus caché, plus équivoque, plus impénétrable dans son propre cœur. Ce qui paraît au dehors n'a souvent rien qui ressemble à ce qui se passe au dedans. On voit les mouvements de la machine, mais on n'en voit pas les ressorts ; les paroles et les actions frappent les sens, mais tout le reste est enveloppé dans les secrets replis de l'âme. C'est là que se tient ce conseil que l'Ecriture appelle *le conseil du cœur* (*I Cor.* IV) ; c'est là que se renferme *cet homme caché* que nul autre homme ne peut connaître; tantôt il se porte vers un objet, tantôt il s'attache à un autre ; aujourd'hui il bénit, demain il maudira ; on voit ses inégalités, on s'en étonne ; mais qui connaît l'esprit qui en est la cause ? qui pénètre dans ses vues et dans ses pensées ?

Réduits à ne juger de lui que par ce qui se passe au dehors, nous lui laissons malgré nous la fatale licence de nous tromper; nos timides et incertaines conjectures lui en facilitent le moyen. Si ses paroles étaient de sûrs garants de ses pensées, si tel qu'il est au visage il l'était dans l'âme, loin de nous plaindre, nous devrions nous réjouir ; mais ce que le fard fait sur un visage, l'hypocrisie le fait en sa personne. Le fard gâte les beautés et les grâces naturelles; l'hypocrisie altère et corrompt les vertus : l'un donne un enchanteur éclat à ce qui est difforme; l'autre donne une couleur de vérité et de sincérité à ce qu'il y a de moins vrai et de moins sincère : *Non est in ore eorum veritas.*

Il y a une vérité de pensée, une vérité de parole et une vérité d'action, dit saint Thomas. La vérité de pensée, quand on pense juste ; la vérité de parole, quand on parle juste ; la vérité d'action, quand on fait ce qui est juste. Les pharisiens, dans notre Evangile, reconnaissent ces trois vérités dans Jésus-Christ : celle de la pensée, nous savons que *vous êtes véritable et sincère : Scimus quia verax es ;* celle de la parole, nous savons *que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité : Viam Dei in veritate doces ;* celle de l'action,

dans tout ce que vous faites, *vous n'avez égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes : Non est tibi cura de aliquo, non enim respicis personam hominum.*

Malgré cet aveu qu'ils font, leur hypocrisie les fait marcher par d'autres voies, et concevoir d'autres sentiments. Dans la pensée et au jugement de Dieu, le monde n'est rien; dans la pensée et au jugement de l'hypocrite, le monde est quelque chose de grand; s'il ne le pensait ainsi, en rechercherait-il si fort l'estime, en craindrait-il si lâchement les mépris? Dans la pensée et au jugement de Dieu, il faut s'humilier pour trouver une solide gloire. Dans la pensée et au jugement de l'hypocrite, rien n'est plus humiliant, ni plus propre à se dégrader, que le mépris sincère qu'on ferait de la gloire. Dans la pensée et selon le jugement de Dieu, il faut se renoncer et se haïr; dans la pensée et selon les principes de l'hypocrisie, il faut s'aimer et faire valoir les talents qu'on possède; par conséquent nulle vérité dans sa pensée.

Y en a-t-il plus dans ses paroles? Tout y est équivoque, fourbe, imposteur. Car, qu'est-ce que l'hypocrisie, dit saint Bernard, sinon un mensonge habituel, qui se perpétue et qui dure toujours? Celui des autres passe et quelquefois il se fait sans réflexion. Celui des hypocrites subsiste, demeure, et de malignes méditations le soutiennent. Ce sont des menteurs d'état et de profession; ils emploient par une invention cruelle les armes des vertus, pour faire mourir les vertus mêmes; d'un salutaire remède ils en font un poison mortel; semblables aux magiciens, ils changent en crimes les choses les plus saintes, et dans celles qui devraient apaiser Dieu, ils le déshonorent et l'irritent par le mauvais usage qu'ils en font (*D. Crisol., serm.* 7).

Ismaël (je me contente de ce seul exemple tiré des livres saints) forme la cruelle résolution de tuer Godolias (*Jerem.*, XL). S'il témoigne son dessein, ou s'il fait éclater le moindre ressentiment, jamais il ne pourra réussir. Il faut donc qu'il se contrefasse, qu'il aille chercher son ennemi, qu'il l'aborde avec des paroles honnêtes et obligeantes, qu'il mange avec lui et qu'il lui donne toutes les marques d'un ami sincère; il le fait, et accompagné de dix meurtriers, il le tue à coups d'épée, et quelques Juifs qui sont à Maspha.

De quoi l'hypocrisie qui sait se déguiser n'est-elle pas capable? Il n'en demeure pas là; quatre-vingts hommes viennent de Sichem et de Silo, la barbe rase, les habits déchirés et le visage tout défiguré, pour faire leurs tristes offrandes au Seigneur, dans le lieu où avait été son temple. Ismaël qui en est averti, et qui n'a garde de leur apprendre la mort de Godolias, va au devant d'eux la larme à l'œil, comme un homme qui paraît prendre part à une affliction commune que leur inspire l'amour de la patrie, la religion de leurs pères, le malheur des enfants de Juda; mais ses paroles et ses actions sont bien différentes de sa pensée, il s'offre à les conduire, il les trompe par de fausses démonstrations d'amitié, et dans le temps où ils n'ont aucun sujet de se méfier de lui, il fait venir une troupe de scélérats, il les tue.

Si l'on n'en vient pas toujours à ces excès, est-on plus sincère dans les discours que l'on tient et dans les actions que l'on fait? Les scribes et les pharisiens disent hautement, que c'est violer la loi que de nuire à son frère dans sa réputation ou dans ses biens; et les hypocrites qu'ils sont, ils ne méditent que la ruine de leurs ennemis et ne s'occupent que des moyens de les perdre. Selon eux, les pirateries et les concussions sont des crimes énormes, et, avec tout cela, ils n'agissent que par les mouvements d'une insatiable avarice. A les entendre parler, ils déclament fortement contre l'impureté; et à examiner ce qu'ils font, on dirait que l'adultère leur est permis, du moins qu'ils peuvent impunément souiller leur imagination, leur esprit, leur cœur, des images, des pensées, des désirs les plus impurs. Ils disent des miracles, et ils font des monstres. Ils ne parlent que des vertus les plus austères, et ils ne conservent pour eux qu'une molle délicatesse. *Non est in ore eorum veritas.*

J'appelle ainsi ceux qui de nos jours se déchaînent contre les relâchements publics, tandis qu'en particulier ils sont les plus relâchés; qui ne parlent que d'une morale sévère, et qui mènent une vie toute sensuelle, qui adorent Dieu en public, et qui servent le démon en secret; qui, comme dit saint Jérôme, ont la tête de Caton et le cœur de Néron.

J'appelle ainsi ces hommes ambigus et incompréhensibles, qui démêlent les plus fins détours des usures et des simonies, et qui dans l'occasion ne font nul scrupule de se procurer du bien ou des bénéfices par des voies obliques, et peut-être pires que celles qu'ils condamnent. Leurs conversations n'ont que de la douceur et leurs doctrines que du venin, dit saint Bernard (*Ep.* 196). Affamés et altérés du sang des âmes, ils les corrompent et les empoisonnent par leurs discours, occupés au dehors au service de Dieu comme des anges, esclaves au dedans de leur orgueil et de leur envie comme Lucifer.

A qui les comparerons-nous? Dirons-nous avec saint Thomas, qu'ils ressemblent aux fruits de Sodome, qui, beaux aux dehors, n'ont aucun goût ni aucune bonne qualité au dedans? Dirons-nous avec saint Bernard (*Ep.* 193), que ce sont des hommes tout différents d'eux-mêmes, Hérode au dedans et Jean-Baptiste au dehors, tout équivoques et imposteurs? C'est l'idée qu'il nous donne d'un insigne hypocrite : *Homo sibi dissimilis, intus Herodes, foris Joannes, totus ambiguus.* Jésus-Christ les compare *à des sépulcres blanchis* dont tout est beau et bien figuré au dehors, mais dont le dedans n'est plein que de corruption et de pourriture. Ils portent sur leurs visages les marques de la sévérité

évangélique, mais dans leurs cœurs ce n'est qu'un amour déréglé des plaisirs. Ils ne montrent extérieurement que charité, douceur, libéralité, désintéressement, humilité ; mais intérieurement, ce n'est que dureté, impatience, avarice, orgueil, envie. Ils trompent les yeux par de faux objets; semblables, dit saint Grégoire, à ces enchanteurs qui, dans des glaces infidèles, font voir ce qui n'y fut jamais.

Tremblez, malheureux, si c'est de vous que je viens de faire le portrait, tremblez. Si je parlais de mon chef, vous auriez quelque sujet de ne pas fort vous soucier de mes menaces; mais puisque Jésus-Christ, par des malédictions réitérées dans son Evangile, vous fait connaître le déplorable état où votre hypocrisie vous réduit, *tremblez. Malheur à vous, hypocrites; væ vobis, hypocritæ;* c'est ce qu'il vous dit jusqu'à huit différentes fois. Ce n'était pas assez que le saint homme Job vous dît que les *dissimulés et les fourbes provoquent la colère de Dieu, et qu'enchaînés par leurs péchés, ils n'auraient pas même la force de crier pour demander pardon* (*Job.* XXXVI).

Ce n'était pas assez qu'il ajoutât que *la joie que vous aurez ne durera qu'un moment* (*Job*, XX), *que votre espérance périra, que vos lâches et malins artifices ne vous plairont pas toujours, que, semblables aux toiles que font les araignées, ils n'auront pas plus qu'elles de solidité et de consistance* (*Job*, VIII). Ce n'était pas assez que David vous dît, que *le sanguinaire et le fourbe seraient en abomination au Seigneur, et que nul ne monterait jamais sur la sainte montagne, à moins que ses mains ne fussent innocentes, son cœur pur, et exempt de fourberie* (*Psal.* V). Si tout cela n'est pas capable de vous effrayer, avec quelle tranquillité de conscience pourrez-vous soutenir ces redoutables anathèmes de Jésus-Christ : *Malheur à vous, hypocrites; væ vobis, hypocritæ!*

Mais il ne s'agit pas tant de vous effrayer que de vous corriger, et c'est ce que vous ne pouvez faire, si vous ne marchez dans des voies tout opposées à celles que vous avez suivies dans votre péché. Nulle vérité dans vos pensées, dans vos bouches, dans vos actions ; voilà ce qui vous a rendus coupables : réparez en tout cela l'outrage que vous avez fait à cette belle vertu, ce sera là ce qui vous attirera le pardon de votre péché.

Que pensez-vous de cet avis en ces temps malheureux, où, par un maudit art de se contrefaire, *on se moque de la simplicité de l'homme juste?* La vérité, qui, comme dit Tertullien (*Apol. c.* I), est étrangère sur la terre, trouve difficilement place dans l'esprit et dans le cœur des hommes. Qui d'eux la reçoit ? et en quel lieu du monde peut-elle trouver un asile où elle soit en assurance ? Dans les boutiques des artisans et des marchands, dans les bureaux des banquiers et des hommes d'affaires ? mais ils ne cherchent qu'à se tromper. Dans les cours des grands? mais l'intrigue et la fourberie l'en chassent. Dans les tribunaux où l'on rend la justice, dans l'église et dans le cloître? mais souvent le mensonge, la duplicité, l'intérêt, l'hypocrisie, y règnent : *Scit se in terris peregrinam agere, difficile inter extraneos locum invenire.* Elle sait cependant d'où elle vient, et, indignée des mauvais traitements qu'elle reçoit, elle demande à Dieu vengeance des outrages que lui font de fausses et d'imposantes vertus.

C'est à vous, mes frères, à la conserver si bien qu'elle ne vous quitte pas. Laissez aux pharisiens le fastueux et inutile soin de l'écrire sur des bandes de parchemin ; laissez aux Juifs la précaution grossière d'en marquer les paroles sur les lieux les plus éminents de leurs maisons ; laissez aux philosophes et aux orateurs profanes l'art d'en dire des merveilles et d'en montrer les maximes sans se les appliquer. Plus sages et plus sincères qu'eux, mettez-la dans le lieu où elle veut être ; écrivez-la sur les tables de votre cœur : *Veritas non te deserat, describe eam in tabulis cordis tui* (*Prov.*, III).

Elle peut être altérée, déguisée, falsifiée partout ailleurs. Il y a l'hypocrisie des yeux, l'hypocrisie des mains, l'hypocrisie des lèvres, l'hypocrisie de tout l'homme extérieur, et, comme dit Job, un stérile amas de fausses vertus : *Congregatio hypocritæ sterilis* (*Job*, XV). Mai si cette vérité est dans votre cœur, tout ira bien pour elle et pour vous ; vous l'honorerez, et elle vous conduira ; vous marcherez dans ses voies, et le bon témoignage de votre conscience vous consolera, quoiqu'il vous arrive (*Prov.*, XI). Aidés de la grâce du Seigneur, vous chercherez uniquement à faire ce que vous croirez lui être agréable, votre cœur droit et sincère s'attachera à sa loi que vous étudierez et observerez avec toute l'exactitude dont vous serez capables ; loin de chercher, pour témoins de vos bonnes œuvres, les yeux des hommes, vous ne vous appliquerez qu'à plaire à ceux de leur souverain juge.

Excellente disposition d'esprit et de cœur dans laquelle devraient être tous les chrétiens, mais que très-peu de gens ont. Car combien y en a-t-il qui, sans dessein de tromper leur prochain, manquent d'une simplicité et droiture d'intention qu'ils devraient avoir dans leurs bonnes œuvres ? Autre espèce d'hypocrisie dont il faut que je vous parle et que je vous marque les vrais remèdes dans la suite de ce discours. Hypocrites, menteurs et fourbes, qui, par vos actions et par vos paroles imposez à votre prochain, apprenez à être ingénus et sincères ; voilà ce que je viens de dire.

Mais, hypocrites vains et superbes, qui dans vos œuvres moralement bonnes cherchez d'autres yeux que ceux de Dieu, et d'autre gloire que la sienne, apprenez à lui faire un généreux sacrifice de la vôtre ; c'est ce que j'ai à vous dire pour achever cette matière.

SECOND POINT.

Ce que Dieu dit autrefois au démon quand il lui demanda, si, *après avoir parcouru toute la terre, il avait trouvé un homme aussi simple et aussi droit que Job*, nous pouvons bien le dire dans un siècle aussi dissimulé et aussi hypocrite que le nôtre. En trouve-t-on beaucoup aujourd'hui qui aient la même simplicité et la même droiture d'âme que ce saint Patriarche? *Numquid considerasti servum meum Job quod non sit ei similis in terra, vir simplex et rectus?*

Se reposer sur ses prétendues vertus, faire fond sur la bonté de son naturel et l'intégrité de son cœur, renvoyer à Dieu la gloire du bien que l'on fait, mais en retenir une bonne partie pour soi; parmi les œuvres chrétiennes, chercher les éclatantes et mépriser les obscures; sous prétexte que le Seigneur est loué, être ravi que l'on sache que le zèle qu'on a eu pour lui a contribué à lui rendre les louanges qu'il mérite; lui dire qu'on l'aime et qu'on le cherche, et par un raffinement d'amour-propre, se chercher et se retrouver soi-même; jouir de ce dont on ne doit qu'user, et user de ce dont il faudrait jouir; c'est là cette subtile et délicate hypocrisie dont je parle. Hélas! qui des hommes n'en est pas coupable? et s'ils en sont coupables, il faut dire que tout est vain et vide chez eux: *Cor eorum vanum est.* Vain dans leurs intentions, vide dans leurs récompenses: vain, ils cherchent autre chose que Dieu; vide, ils n'ont nul mérite devant Dieu; vain, ils bâtissent sans lui, et ce n'est pas lui qui garde ce fragile édifice de leur amour-propre; vide, c'est *inutilement qu'ils travaillent et qu'ils veillent pour le garder.* En voulez-vous savoir la raison? apprenez-la de saint Augustin, qui établit en plusieurs endroits de ses écrits un grand principe sur lequel roule la meilleure partie de sa doctrine.

« Il ne faut pas seulement regarder les vertus dans leurs offices, il faut principalement les considérer dans leur fin. Ce qu'il faut faire et l'intention qu'on doit avoir en le faisant, *ne rien faire que de juste*, et comme dit le Saint-Esprit, le faire *d'une manière juste*: voilà ce qui rend nos œuvres saintes, solides, pleines, capables de la vie éternelle. Mais manquer ou dans leur principe, ou dans leur fin, les faire en état de péché mortel, ou les rapporter à d'autres qu'à Dieu, c'est tout gâter, c'est tout perdre, c'est avoir un cœur vain, c'est détourner les vertus de leur légitime usage, en les faisant servir pour d'autres que pour celui à qui nous disons: Dieu des vertus, convertissez-nous. »

Sur ce principe et sur ces paroles de saint Augustin, vous attachez-vous à la pratique des vertus, parce qu'elles peuvent contribuer à vos plaisirs ou vous procurer dans le monde d'autres avantages temporels? Rendez-vous service à votre prochain dans ses pressants besoins, et, dans cette œuvre de charité, cherchez-vous plus la gloire que les hommes vous en rendent, que celle qui en doit revenir à Dieu? Dès là vous ne faites pas bien une bonne chose, dit saint Augustin, parce que vous ne la faites pas par une bonne volonté: votre cœur n'est pas droit, *il est vain*, et ce qui eût pu vous sauver, si vous aviez dirigé votre intention là où vous deviez la porter, ne vous sera d'aucune utilité pour votre salut éternel. Le dirai-je avec saint Augustin? votre intention mauvaise dans une bonne œuvre vous damnera.

Pensez-y bien, vous qui êtes si exacts et si scrupuleux en d'autres choses: vous que le démon tente en vain par une infinité d'endroits et qu'il corrompt souvent par celui-ci. Ce que vous avez fait jusqu'à présent, l'avez-vous fait pour Dieu et à dessein de lui plaire? N'avez-vous point fait de charités dans la vue qu'elles éclateraient dans le monde et qu'on vous en louerait? quand vous vous êtes réconciliés avec cet ennemi, n'a-ce pas été moins à cause que Dieu vous le commandait, qu'à cause que son nouveau crédit vous eût perdus? Quand vous vous êtes retirés dans ce petit coin de l'église, a-ce été pour prier Dieu avec plus de recueillement, ou pour vous y faire chercher et observer par vos amies, ces pieuses confidentes de vos vertus?

Le démon tente les âmes dévotes d'une manière bien différente de celle qu'il emploie pour tenter les âmes mondaines, dit saint Grégoire, pape (*Lib.* XXXV *Moral. c.* 22). Il propose ouvertement aux méchants les choses mauvaises qu'ils désirent. Veux-tu du bien? voilà les moyens d'en avoir: prête à usure, supprime ce testament, sers-toi de ton autorité pour avoir la vigne de celui-ci, les maisons et les rentes de celui-là; poursuis-les en justice: tu as des amis et des titres apparents, fais-les valoir. Aimes-tu le plaisir? il y a de quoi te satisfaire; va dans cette maison, tu attireras par tes caresses ou par tes libéralités cette fille qui contentera ta passion; il n'y a guère de cœurs que l'amitié n'amollisse, ou que l'argent ne gagne.

Ainsi en use le démon à l'égard des méchants; il leur propose le mal sans dissimulation et sans artifice; ce sont ses amis familiers, dit saint Grégoire, il agit avec eux sans façon, sans prendre aucun soin de se déguiser. Mais comme il n'a pas cet avantage sur les âmes qui craignent Dieu, qui fuient le péché et qui veulent se sauver, il les regarde comme des étrangers et des ennemis avec lesquels il faut bien prendre d'autres mesures. Les porter ouvertement au vice, les détourner de la pratique des vertus chrétiennes, nulle apparence d'y réussir: il se sert de spécieux prétextes, il leur expose la beauté des bonnes œuvres dans tout leur éclat, afin qu'il en rejaillisse quelque chose sur eux et qu'ils se félicitent du parti qu'ils ont choisi.

Il ne leur dit pas: Refusez l'aumône à ce pauvre, laissez-là ces abstinences et ces jeûnes; ces visites d'hôpitaux et de prisonniers vous incommodent trop, ces lectures fréquentes et ces continuelles méditations

vous affaibliront l'esprit; au contraire, il les porte à ces pieux exercices. Donnez l'aumône, mais qu'on sache que vous la faites. Jeûnez, mortifiez-vous, mais que votre pâleur et votre maigreur vous fassent honneur: ayez soin des malades, mais donnez une bonne odeur de vous dans le monde, et si vous souffrez ceux qui vous calomnient, cherchez-en d'autres qui vous louent. Lisez ces livres, mais qu'on profite de vos lectures, et à la place de tant d'ignorants qui se mêlent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, érigez-vous en maîtres et en maîtresses de la plus haute spiritualité. *Faites-vous connaître:* la vertu ne mérite-t-elle pas sa récompense dès cette vie? qui aura pour vous les égards qu'on doit avoir, si vous ne vous produisez? *Nemo in occultis quid facit, manifesta te ipsum mundo.*

Ce fut ce que dirent à Jésus-Christ ses parents selon la chair, mais qui n'en avaient pas l'esprit. *Pourquoi demeurez-vous en Galilée où vous êtes inconnu? passez en Judée, afin qu'on voie les prodiges que vous faites : personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu dans le public; le temps de la fête des tabernacles vous est favorable, profitez de cette occasion pour vous produire.* Tentation bien délicate à une infinité de chrétiens qui ne répondent pas ce que Jésus-Christ répondit à ces parents ambitieux : *Votre temps est toujours prêt, mais le mien n'est pas encore venu. Vous cherchez votre gloire et moi je ne cherche pas la mienne : je suis venu au monde pour travailler à celle de mon père ; la mienne n'est pas mienne, elle lui appartient, je la lui sacrifie volontiers. Quant à vous, allez à cette fête; pour moi je n'y vais pas, parce que mon temps n'est pas encore accompli.*

Parler et agir de la sorte, c'est avoir l'esprit de Jésus-Christ; parler ou agir autrement, c'est avoir celui du monde et de ces pharisiens hypocrites, dont il disait *qu'ils faisaient toutes leurs œuvres, afin qu'ils fussent vus et remarqués des hommes.* Cœurs vains, cœurs vides, vous n'aurez jamais de mérite en cette vie, ni de récompense en l'autre. *Hommes de richesses, vous dormirez votre sommeil;* enivrés des vapeurs de votre orgueil, vous ferez de beaux rêves; vous compterez sur vos jeûnes, sur vos prières, sur vos aumônes ; mais à la fin *vous ne trouverez rien entre vos mains.*

Si vous aviez eu cet œil simple qui ne regarde que Dieu, cet œil droit qui n'a en vue que sa gloire, son bon plaisir, la sanctification de son nom, n'eussiez-vous donné qu'un verre d'eau à un pauvre, n'eussiez-vous fait que des œuvres communes et ordinaires, Dieu vous en aurait tenu compte; mais vous étant cherchés vous-mêmes par une hypocrisie et un orgueil pharisaïque, *vous avez reçu dès ce monde votre récompense.* N'en attendez point d'autre ; vous aurez beau dire: *Nous avons jeûné, nous avons pleuré,* il vous répondra : *Est-ce pour moi que vous avez pleuré et jeûné* (*Zachar.*, VII)? Vous aurez beau lui montrer ce que vous avez dit, fait, souffert : *retirez-vous, dira-t-il, je ne vous connais pas, vos œuvres ne me paraissent pas pleines.* Bien loin de m'honorer, vous m'avez outragé; bien loin de rendre la vertu recommandable et méritoire, vous lui avez ôté tout son fruit, vous lui avez fait injure.

En effet (et c'est la réflexion de saint Jean Chrysostome (*Homil.* 21 *in c.* VI, *Matth.*), n'est-ce pas outrager la vertu que de ne la pas suivre pour elle-même? Vous affectez de paraître homme de bien, afin que les méchants vous admirent, et vous cherchez pour spectateurs de vos bonnes œuvres ceux qui souvent en sont les ennemis. Vous faites ce que ferait un homme qui voudrait être chaste, non pour vivre selon les règles de la chasteté, mais pour se faire estimer par des impudiques. Vous n'auriez pas songé à embrasser la vertu, si vous n'aviez eu dessein de plaire à ceux qui sont aussi vains que vous: *Inutilement avez-vous travaillé et épuisé toutes vos forces.*

Dieu d'Israël, que vous êtes bon (nous ne saurions le répéter trop souvent avec votre saint prophète), *Dieu d'Israël, que vous êtes bon* de récompenser ce peu de choses que font pour vous *des gens qui, ne faisant que ce qu'ils doivent faire, sont à votre égard des* serviteurs inutiles, mais serviteurs si abondamment et si magnifiquement payés! *Quam bonus Israel Deus!* mais à *qui êtes-vous bon?* est-ce à ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur? n'avons nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? n'avons-nous pas fait plusieurs choses en votre nom* (*Matth.* VII)? Je le croirais de la sorte, si je ne savais que vous les renvoyez comme des gens que vous n'avez jamais connus, comme des malheureux qui ont vécu dans l'iniquité. A qui donc êtes vous bon, ô Dieu d'Israël? à ceux qui ont le cœur droit : *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!* à ceux qui, purifiés du vieux levain des pharisiens, vous renvoient toute la gloire qu'on pourrait leur rendre de leurs bonnes œuvres.

Est-ce humilité? est-ce reconnaissance? est-ce justice ? est-ce générosité et fierté d'âme? Ce sont toutes ces choses ensemble. C'est humilité, elle est bien grande, lorsque, pouvant recueillir la gloire que méritent de grandes actions, on met, comme les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, sa couronne aux pieds de l'Agneau. C'est reconnaissance; on dit à Dieu, non de parole, mais par des effets réels: *Nous vous rendons, Seigneur, ce que nous avons reçu de votre libérale et toute-puissante main.* C'est justice; la gloire ne peut appartenir en propriété à aucune créature, elle n'est due qu'à celui à qui le prophète disait : *Ne nous donnez pas cette gloire, Seigneur, donnez-la à votre saint nom.* C'est générosité et fierté d'âme : hommes si riches, si libéraux, si magnifiques que vous soyez, vous êtes trop pauvres pour récompenser la vertu ; il serait indigne d'elle qu'on sût que vous l'eussiez enrichie : je finis par cette pensée que l'Ecriture sainte nous fournit (*Gen.* XIV).

Quatre rois, ayant déclaré la guerre à celui de Sodome, enlevèrent ce qui se trouva à leur passage et firent dans la victoire qu'ils remportèrent sur lui plusieurs captifs. Abraham qui en fut averti assembla tous ses domestiques, contraignit ces quatre rois de se retirer et reprit tout le butin. Que pouvait faire Bara, roi de Sodome, en faveur de ce généreux ami, que de louer son courage et de lui offrir ses biens? ce fut là ce qu'il fit: mais voici ce que lui répondit Abraham: Je jure par le Seigneur maître du ciel et de la terre, que je ne prendrai de vous quoi que ce soit; jamais il ne sera dit que vous ayez enrichi Abraham.

C'est d'une générosité et d'une fierté assez semblable que vous devez vous piquer, vous qui, ayant fait de bonnes œuvres devant les hommes, êtes tentés d'en recevoir des louanges. Il y a, dit saint Augustin (*In Psal.* CXXX), un je ne sais quel noble et fier mouvement d'un cœur chrétien qui ne tient rien de la mercenaire et criminelle enflure de l'orgueil, mais qui sait s'élever vers Dieu, duquel seul il attend sa récompense. Retirez-vous, flatteurs, jamais il ne sera dit que vous m'aurez enrichi; tout ce que vous me présentez est indigne de moi : Seigneur, c'est à vous seul que je dois tout ce que j'ai, jamais je n'assujettirai mon cœur à d'autres maîtres moindres que vous; soyez mon bien, mon trésor, ma récompense.

I

INDULGENCE.

JUBILÉ.

Son institution, les vrais moyens de le gagner, et les avantages qu'on en retire, etc.

PREMIER DISCOURS.

Pour l'ouverture du jubilé.

Audiam quid loquatur in me Dominus; quoniam loquetur pacem in plebem suam, et super Sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor.

J'écouterai ce que le Seigneur me dira ; car il parlera de paix à son peuple, et il la donnera à ses saints, et à ceux qui sont convertis de tout leur cœur (*Ps.* LXXXIV).

Béni soit, mes frères, *béni soit le Dieu d'Israël, qui est venu visiter et racheter son peuple.* Nous ne recevons plus de loin à loin des promesses de réconciliation et de paix, sous de faibles et de stériles figures d'une loi passagère. Nous ne prenons plus les trompettes de l'ancien jubilé, pour annoncer aux captifs le recouvrement de leur liberté; pour dire aux prisonniers qu'ils vont sortir de leurs prisons, à ceux qui sont chargés de dettes, qu'on va les en acquitter, à d'autres qui ont aliéné ou engagé leurs héritages, que bientôt ils y rentreront: les ombres ont disparu, les figures sont passées, la vérité s'est découverte tout entière.

Enfants, non de l'esclave, mais de la libre, rachetés non avec de l'or et de l'argent corruptibles, mais par le précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ, nous jouissons d'une douce et honorable liberté. *Les lettres fatales de l'engagement du vieil homme sont attachées avec lui à la croix.* Du côté de ce Dieu qui y est mort, sont sorties des sources d'eau vive *dans lesquelles nous sommes invités de venir puiser avec joie.* Eloignés de notre patrie dans cette terre de notre exil, nous allons être rétablis dans nos anciens droits sur l'heritage céleste: nos dettes seront acquittées, nos guerres seront finies, *la paix règnera en Israël.*

Les ministres du Seigneur, *en qui il a mis des paroles de réconciliation*, vous annoncent en ces jours cette paix par l'indication du jubilé, paix ineffable, qui, selon l'Apôtre, *va au-delà de ce que vous pouvez en dire et en sentir;* paix entière et parfaite, *où le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*, non content de vous remettre vos péchés et les peines éternelles qu'ils méritent, veut bien, par un surcroît d'une indulgente bonté, se relâcher même des temporelles que sa justice s'était réservées.

Peuples bien-aimés tressaillez-en de joie, sonnez de la trompette dans ce grand jour de votre solennité. Ecoutez ce que le Seigneur votre Dieu vous dit ; car il vous parlera de paix : Audiam quid loquatur in me Dominus, quoniam loquetur pacem in plebem suam. Ecoutez ce qu'il vous dit lui-même, et non ce que pourraient vous dire de flatteurs interprètes de sa parole ; *car il n'annoncera cette paix qu'à ceux qui sont déjà saints*, ou qui emploieront tous les moyens nécessaires pour le devenir: *Super sanctos suos ;* qu'à ceux qui, vraiment pénitents, *sont déjà convertis ou se convertiront à lui de tout leur cœur: et in eos qui convertuntur ad cor.*

N'apportez donc ici, ni un esprit d'indolence peu soigneux de recueillir une si grande grâce, ni un esprit d'erreur prévenu par de certaines illusions qui en empêchent ordinairement tout le fruit. Dans le jubilé, *Dieu vous parle de paix:* chrétiens indolents faites tous vos efforts pour vous la procurer; c'est à quoi je vous exhorterai d'abord. Dans le jubilé, Dieu ne donne cette paix qu'à de certaines conditions, sans lesquelles vous ne la recevriez jamais; chrétiens délicats, remplissez ces conditions, si vous voulez vous la procurer: c'est ce que je vous expliquerai dans la suite.

Qu'est-ce que le jubilé, et quels fruits en recueille-t-on ? C'est, du côté de Dieu, une paix parfaite et une surabondance de miséricorde: vous le verrez dans mon premier point. Quelles sont les conditions nécessaires pour gagner le jubilé ? c'est, de votre côte, un engagement à la sainteté et à la conversion du cœur : vous le verrez dans mon second point. Dieu vous promet et vous donne sa paix dans le jubilé: *Loquetur pacem in plebem suam;* première proposition. Il ne la promet cependant, et il ne la donne qu'à ceux qui sont saints et convertis de tout leur cœur : *et super sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor;* seconde proposition : commençons par la première.

PREMIER POINT.

Si j'avais à porter la parole devant des auditeurs durs à croire, ennemis de l'autorité de l'Eglise, de sa discipline et de ses lois, je ne désespérerais pas de leur prouver, non-

seulement la vérité, mais encore l'antiquité des jubilés et des indulgences. Remontant jusqu'à leur source, je leur ferais voir ces grâces privilégiées, et ces pleines amnisties, non-seulement accordées par Jésus-Christ à des pécheurs et à des pécheresses d'éclat, mais données, en son nom, par son Eglise pour le bien spirituel et la consolation de ses enfants.

En effet, quand il dit à saint Pierre, qu'*il lui donnera les clefs du royaume des cieux, que ce qu'il liera sur la terre sera lié dans le ciel, et que ce qu'il déliera sur la terre sera aussi délié dans le ciel*, ne lui donne-t-il pas le pouvoir, non-seulement de remettre les péchés des hommes avec la peine éternelle qu'ils méritent, mais encore les peines temporelles, dont la longue satisfaction qu'il en faudrait faire en l'autre vie retarderait l'actuelle possession et l'entrée de ce royaume dont il peut ouvrir les portes en vertu des clefs? Ainsi l'ont entendu saint Augustin dans son traité 22 sur saint Jean, et dans son livre 20 de la cité de Dieu, chap. 9; saint Chrysostome dans son homélie 61 sur saint Matthieu, et saint Ambroise dans son premier livre de la Pénitence, chap. 2.

Descendant ensuite du Maître aux apôtres; je demanderais à ces hommes séparés de notre communion, ce qu'ils pensent de cette conduite de saint Paul, qui, après avoir livré au démon ce Corinthien incestueux, afin que, *par la vexation de sa chair, son esprit fût sauvé au jugement de Dieu*, le traita ensuite avec tant de bonté, que, non content de lever l'excommunication fulminée contre lui, il écrivit, en sa faveur, aux chrétiens de Corinthe en ces termes: Il suffit à cet homme, en l'état où il est, d'avoir reçu par plusieurs d'entre vous la correction qui lui a été faite: ne le surchargez pas davantage dans son affliction; traitez-le, au contraire, avec douceur, et le consolez, de peur qu'un excès de tristesse ne l'accable. C'est pour cela même que je vous écris: si je lui ai accordé quelque grâce, ç'a été au nom et en la personne de Jésus-Christ.

Diront-ils, comme les novatiens, que saint Paul était allé au-delà de son pouvoir? qu'ayant accordé l'indulgence à ce fameux pécheur, il avait usurpé les droits de son maître? S'ils le disent, je leur répondrai avec saint Ambroise (*Lib.* II *de Pœnit.*): Pourquoi lisez-vous saint Paul, vous qui le croyez tombé dans une erreur aussi impie, que serait celle d'avoir donné l'absolution au Corinthien? *Cur Paulum legitis, si eum tam impie arbitramini errasse, ut jus sibi vendicaret Domini sui?* Non, non, il n'a rien usurpé; il s'est seulement servi du pouvoir qu'il avait reçu de Jésus-Christ: *Vendicavit acceptum, non usurpavit indebitum:* jubilé, par conséquent, et indulgence accordée dès la naissance de l'Eglise aux plus grands pécheurs.

Qu'on ne vienne donc pas nous dire que nos jubilés et nos indulgences sont d'institution nouvelle (*Kemnitius* IV *parte examinis*); qu'avant le pape Alexandre III, qui le premier, vers l'an 1160, a inventé cette pernicieuse nouveauté, on n'en trouve aucun vestige, ni dans les divines Ecritures, ni dans les annales ecclésiastiques, ni chez les Pères des premiers siècles.

Si ce sont là de pernicieuses nouveautés, que prétendait Tertullien, qui, avant qu'il fût tombé dans l'hérésie, reconnaissait que l'Eglise, touchée des prières que lui faisaient les martyrs, pour la réconciliation et la remise des peines imposées aux pénitents, leur accordait la paix? Et cette paix, dont il parlait dès lors, qu'est-elle, si ce n'est ce que nous appelons aujourd'hui indulgence?

Si ce sont là des nouveautés: que n'efface-t-on des écrits de saint Cyprien ce fameux passage où il déclare, non-seulement que Dieu, par son infinie miséricorde, peut pardonner à un pénitent qui le prie avec une humble confiance, mais qu'il peut même approuver, rectifier, tenir pour légitimement obtenu ce que les martyrs ont demandé pour lui et ce que les prêtres lui ont accordé (*Cypr., lib. de Lapsis*)? et si ce grand homme a cru devoir blâmer la facilité avec laquelle les martyrs s'intéressaient à tempérer la rigueur, et à abréger le temps de la pénitence imposée aux pécheurs, a-t-il jamais contesté ce droit à l'Eglise? N'a-t-il pas reconnu, au contraire, que par ces lettres de recommandation, auxquelles elle n'avait aucunement égard, ces pénitents recevaient d'utiles secours, non-seulement devant les hommes (ce qui est pour les peines canoniques), mais encore devant Dieu, ce qui regarde les peines temporelles réservées en l'autre vie?

Rappellerai-je ici ce que firent, du temps du même saint Cyprien, les évêques d'Afrique qui accéléraient la réconciliation des pénitents par de promptes absolutions, afin que, l'orage grondant déjà sur leurs têtes, ils s'animassent au combat contre leurs barbares persécuteurs, et qu'ils soutinssent avec d'autant plus de fermeté les intérêts de l'Eglise, qu'elle avait eu pour eux d'indulgence en se relâchant de la sévérité de ses lois (*Epist.* 54, *de Pace lapsis danda*).

Ajouterai-je ce qui se passa du temps d'Arius, lorsque les évêques catholiques, touchés de la vive douleur que certains pénitents avaient de leurs péchés, attendris par leurs prières et par leurs larmes, abrégèrent, comme parle le concile de Nicée (*Can.*, XI *et* XII), le temps de leurs satisfactions? Si donc l'Eglise dans les siècles suivants a encore plus solennellement et plus souvent accordé des jubilés et des indulgences, comme nous le voyons dans plusieurs conciles; les Pères de celui de Trente ont eu raison de dire que tel a été de tout temps son usage et sa condescendance, par l'autorité que lui en a laissée Jésus-Christ.

Mais à quoi m'arrêté-je? Grâces au Seigneur, la tour de Babel où régnait une confusion de langues est détruite, les remparts de l'orgueilleuse Jéricho sont tombés au son des trompettes du jubilé; le mur de séparation qui nous divisait de nos frères est rompu;

nous chantons tous le même cantique en Sion. Etrangers et domestiques de la foi, bœufs et agneaux, nous sommes tous rangés sous une même houlette, il n'y a plus parmi nous qu'une bergerie et un pasteur.

Supposé donc que l'Eglise soit en droit d'accorder des jubilés et des indulgences, je dis que toutes les fois qu'elle nous en accorde, elle nous parle de grâce, de miséricorde, de rémission, de paix : *Loquetur pacem in plebem suam.* Car qu'est-ce que ce jubilé? c'est une relaxation et une remise qu'on fait à ceux qui sont véritablement pénitents, des peines dues à leurs péchés, et auxquelles ils n'ont pas entièrement satisfait; relaxation et remise non-seulement valide pour cette vie, mais encore pour l'autre, contre cette erreur de Luther, que si le jubilé peut diminuer les peines de cette vie, il n'a nul pouvoir sur celles de l'autre. C'est un paiement qu'on fait pour nous qui, chargés de dettes, et ne nous trouvant pas en état de les acquitter entièrement, allons puiser dans un trésor composé des infinis mérites de Jésus-Christ, qui tout seuls sont par eux-mêmes capables de les acquitter, et des satisfactions de plusieurs saints, qui, ayant plus souffert que Dieu n'exigeait d'eux qu'ils souffrissent, ont laissé un fonds pour nous enrichir et nous acquitter envers le Seigneur de ce que nous devons à sa justice.

Si dans le corps naturel les membres par l'union qu'ils ont entre eux se rendent des secours réciproques, comment l'Eglise militante, unie à la triomphante, et faisant avec elle un même corps, n'en recevrait-elle pas du secours dans ses pressantes nécessités? Comment l'abondance de l'une ne suppléerait-elle pas à la pauvreté de l'autre? Si dans les royaumes et les états bien policés il y a des magasins et des fonds de réserve, qu'on ouvre dans les grands besoins pour subvenir à la misère publique, l'Eglise conduite et éclairée par l'Esprit de Dieu serait-elle parmi ces états la seule où ses enfants ne trouveraient point de ressource dans leur indigence et leur infirmité spirituelle?

Adorable Sauveur, vous avez eu la charité d'y pourvoir. Ce trésor grossi de vos infinis mérites est ouvert par le souverain pasteur, à la prudence duquel vous en avez confié l'administration. C'est pour nous que vous êtes venu au monde, c'est pour nous que vous avez souffert tout ce que votre gratuite miséricorde vous a inspiré de souffrir. N'en ayant nul besoin pour vous-même, toutes vos souffrances d'ailleurs étant d'un prix infini, et ne pouvant jamais être dignement récompensées, c'est pour nous que vous avez voulu les mettre en réserve, afin que les fruits nous en fussent appliqués, dans l'obligation où nous étions de nous acquitter envers vous de nos dettes.

Quoique les satisfactions surabondantes des saints soient infiniment au-dessous de celles de Jésus-Christ, elles ne laissent pas néanmoins d'entrer encore dans ce trésor. Car, comme selon les principes de la plus saine théologie les mêmes bonnes œuvres peuvent être tout à la fois et méritoires et satisfactoires, il arrive aussi que non-seulement elles contribuent au salut et à la gloire particulière de celui qui les fait, mais qu'elles peuvent être utiles à d'autres qui, par une secrète économie de la miséricorde de Dieu, en profitent lorsqu'elles sont surabondantes.

Comme méritoires, elles ont sanctifié et sauvé les saints; mais comme satisfactoires lorsqu'elles vont au-delà de la mesure marquée par le père de famille, les fruits en peuvent être appliqués à ceux avec lesquels les liens de la foi et de la charité les unissent. Le mérite de ces saints se termine à eux personnellement; mais si leur mesure est trop pleine, n'en rejaillirait-il pas quelque chose sur nous? Ils ont payé au-delà de ce qu'ils doivent; ne pourrions-nous pas nous acquitter par leur plénitude, nous qui ne payons jamais tout ce que nous devons? De cette surabondance de leurs mérites n'y aurait-il pas quelque magasin de réserve? Et comme dans la loi nouvelle il y a plus de secours et de grâces qu'il n'y en avait dans l'ancienne, ne pourrions-nous pas dire à Dieu qui veut bien se contenter en partie des satisfactions de ses saints, ce que lui disait le roi-prophète : *J'entre, ô mon Dieu, en participation des bonnes œuvres de tous ceux qui vous craignent : Particeps ego sum omnium timentium te.*

Quand Ezéchiel dit que *les enfants porteront la peine des péchés de leurs pères*, je suis tout effrayé et je dis en moi-même : N'est-ce pas assez que je porte mon fardeau, sans être chargé de celui d'autrui? Mais quand saint Paul dit que *c'est moins aux enfants à thésauriser pour leurs pères, qu'aux pères à amasser du bien pour leurs enfants* (II *Cor.*, XII); quand cet apôtre qui se sert de cette comparaison écrit aux chrétiens de Corinthe, que par ce principe il se consacrera volontiers, et qu'il se sacrifiera tout entier pour le bien spirituel de leurs âmes, je me sens tout consolé et je m'écrie : Si malheureusement je suis endetté, je pourrai trouver dans le fonds qu'on m'a laissé de quoi apaiser mon créancier. Quelque indigne que je sois de la grâce que j'attends, l'Eglise m'ouvre ses trésors et Jésus-Christ, au nom et par l'autorité duquel elle me les offre, veut bien que j'en profite.

Plus heureux que Benjamin, je trouverai dans mon sac le froment dont je me dois nourrir, et l'argent que Joseph, mon généreux frère, y a mis. Plus heureux que ceux qui gardaient le bagage, et qui par l'ordre de David partagèrent le butin avec ces braves soldats qui avaient défait l'ennemi, je profiterai des combats et des victoires de tant d'apôtres, de confesseurs, de vierges, de martyrs, dont l'invincible force a vaincu le monde et le péché, lassé et confondu la rage des tyrans. Semblable à Ruth qui ramassa les épis de blé que les moissonneurs, par le commandement de Boos, avaient laissé tomber exprès, je recueillerai les précieux restes que m'ont laissés de leur abondante recolte

tant de grains saints des mains libérales desquels sont coulés par un ordre d'en haut ces épis spirituels dont je pourrai me soulager dans mon indigence et dans ma faim.

Après cela, mes chers auditeurs, quel serait ou votre aveuglement ou votre indolence, si vous ne vous efforciez de profiter de tant de grâces qui vous sont si généreusement offertes? Si vous ne quittiez tout autre engagement ou tout autre plaisir pour vous disposer à recueillir ces fruits de paix qui ne vous coûteront presque rien? Si, débarrassés de tant d'occupations qui vous partagent, de tant de pensées qui vous dissipent, de tant de soins qui vous empêchent de travailler au seul nécessaire, vous ne vous mettiez en état de *pouvoir moissonner dans la joie de votre cœur ce que tant de pénitents affligés ont ensemencé par leurs larmes.*

Appliqués à ne laisser échapper aucune occasion, soit de vous enrichir, soit de vous acquitter de vos dettes, dès qu'un petit rayon d'espérance luit aux yeux de votre cupidité, ardents à profiter des moindres gains qu'on vous propose, ou à détourner de vos têtes ces fléaux d'indigence dont vous êtes menacés, ravis de trouver dans la bourse d'autrui de quoi pouvoir, par une charité étrangère, suppléer à ce qui vous manque pour sortir d'une prison, où sans ce bon office vous passeriez tristement le reste de vos jours, serez-vous indolents ou insensibles aux bienfaits célestes? Ces occasions de vous acquitter de ce dont vous êtes redevables envers la divine justice, les laisserez-vous passer avec une stupide nonchalance, sans en tirer quelque avantage? Ces heureux, mais rapides jours qui ne reviendront pas quand vous le voudrez, s'écouleront-ils sans que vous vous procuriez la douce liberté et la charmante paix qu'ils vous promettent? Ces temps de commerce où il n'entrera presque rien du vôtre *pour acheter le blé, le vin, le lait, qu'on vous donne sans échange,* vous laisseront-ils, pour avoir négligé d'en profiter, l'amer regret de les avoir perdus, la fatale et malheureuse impuissance de les rappeler?

A quoi pensez-vous, disait autrefois le patriarche Jacob à ses enfants, *à quoi pensez-vous? On vend du blé en Egypte,* vous savez à quelles fâcheuses extrémités la stérilité des années précédentes nous a réduits. Que ne vous hâtez-vous de profiter de cette occasion : *Allez vite acheter ce dont nous avons besoin pour vivre, de peur que nous ne mourions de faim ; Descendite et emite nobis necessaria, ut possimus vivere, et non consumamur inopia* (*Genes.*, XLII).

Les choses sont aujourd'hui en un meilleur état, mes chers auditeurs. De pénibles voyages de la terre de Chanaan en celle d'Egypte vous sont épargnés. Il ne faut ni passer dans des pays barbares, ni faire de longs et de périlleux trajets, pour vous tirer de l'indigence spirituelle où vous êtes. Les greniers du Père de famille sont ouverts, le charitable et généreux Joseph vous offre gratuitement ce qu'il a amassé pour vous. *Venez puiser avec joie dans les magasins et dans les fontaines de votre divin Sauveur, vous tous qui avez faim et soif de la justice* (*Isai.*, XII). Venez chercher dans les infinis mérites et dans les satisfactions surabondantes de ses saints, de quoi vous acquitter de vos dettes, vous tous qui en êtes chargés, et qui ne pouvez seuls y satisfaire.

Que les novatiens, s'il y en a encore de nos jours, s'en scandalisent, dites-leur avec saint Ambroise (*Lib.* II *de Pœnit. c.* 7), que ce qui les irrite devrait les réjouir; que mal à propos dans une fête commune où des Lazares sortis du tombeau sont charitablement déliés, ils s'affligent comme les Pharisiens, d'un miracle pour lequel ils devraient témoigner beaucoup de reconnaissance. Représentez aux successeurs de cette rigide secte, que malgré l'amertume de leur zèle, Jésus-Christ bien loin de révoquer ses grâces, les répand avec plus de profusion sur ceux qu'il a ressuscités ; qu'il les visite sans cesse par des faveurs multipliées; et qu'afin que l'on bénisse éternellement son infinie miséricorde, il fait asseoir à sa table des gens qui, comme Lazare, étaient, il y a trois jours, dans le sépulcre.

Que Simon le Pharisien en murmure, laissez-le dire; profitez comme Madeleine de la favorable occasion qui se présente ; accourez comme elle à ce Dieu de miséricorde; prosternés à ses pieds, arrosez-les de vos larmes et les essuyez de vos cheveux. Si à l'exemple de cette bienheureuse femme vous êtes convertis de tout votre cœur, il vous dira aussi bien qu'à elle : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis : Vade in pace.* Remarquez bien cette condition que je demande, car cette grâce et cette paix ne se donnent *qu'aux saints et à ceux qui sont convertis de tout leur cœur : Super sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor.*

SECOND POINT.

Voilà, chrétiens, une étrange proposition: la grâce du jubilé, la paix de Jésus-Christ n'est que pour les saints ; pécheurs, elle n'est pas pour vous; hommes de bonne volonté, pénitents convertis de tout votre cœur, c'est à vous seuls qu'elle est donnée.

Vous ne le croyez peut-être pas, messieurs, qu'il fallût être saint pour puiser dans les trésors de l'Eglise qui vous sont ouverts; mais rien de plus véritable, à moins que sous ce nom de saint vous ne conceviez ce qu'il y a de plus sublime dans la perfection évangelique. Il faut être en état de grâce, il faut être véritablement converti et dégagé de toute affection au péché pour gagner le jubilé et entendre de la part de Dieu des paroles de paix ; et c'est là ce que j'appelle être saint : *Loquetur pacem in plebem suam et super sanctos suos.* Si vous en voulez savoir la raison, la voici.

L'effet direct et immédiat du jubilé n'est pas de remettre les péchés; il les suppose déjà remis. C'est une relaxation des peines temporelles ; il faut donc qu'on ne soit plus sujet aux éternelles. C'est un surcroît de grâce et de pardon hors du sacrement de pénitence; il doit donc être précédé d'un autre

qui soit l'effet du sacrement. C'est une pleine réconciliation accordée à des amis ; il s'ensuit donc qu'on n'est plus regardé comme ennemi. C'est un rétablissement dans les premiers avantages de l'innocence baptismale qu'on avait perdue; après avoir dissipé son patrimoine dans un pays éloigné, comme l'enfant prodigue, on est reçu avec joie dans la maison paternelle, on se revêt de sa première robe, on porte l'anneau et tous les ornements dont on se parait autrefois; mais quand? lorsque prosterné aux pieds du meilleur de tous les pères, on lui a dit tout pénétré de douleur : *Mon père, j'ai péché contre vous et contre le ciel; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, mettez-moi seulement au rang de vos serviteurs.*

Accorde-t-on des grâces extraordinaires à des enfants qui ont encore le poignard en main? à des épouses infidèles qui, après avoir déshonoré la couche nuptiale, viennent se jeter brusquement et sans douleur entre les bras de leur époux? Des pieds séparés du corps reçoivent-ils de la tête de salutaires et de douces influences?

Quel est donc votre désordre, pénitents imposteurs, qui venez réciter vos péchés quelquefois sans attention, souvent sans examen, presque toujours sans douleur? Vous qui, avec une conscience corrompue, avec une âme tout ulcérée et gangrénée, avec des yeux et des mains impures, des paroles et des protestations imposantes, cherchez à arracher des ministres du Dieu vivant des absolutions précipitées : absolutions fatales à ceux qui les donnent sans discernement, inutiles, nuisibles à ceux qui les reçoivent sans les préparations nécessaires.

Il y a une étrange clause dans le Lévitique ; la voici : *Si un homme qui a une maison dans une ville fermée de murs, l'a vendue, il lui sera libre pendant toute une année de la racheter ; mais s'il laisse écouler cette année sans en faire le rachat, celui à qui il l'aura vendue la possèdera pour toujours, et son premier maître ne sera plus en droit d'y rentrer fût-ce même dans l'année du jubilé* (*Levit.*, XXV).

Pécheurs, cette clause vous regarde. Que vous servirait-il de vous accuser de vos péchés, d'en demander et d'en recevoir l'absolution, si, ayant vendu votre âme au démon, vous ne faisiez tous vos efforts pour l'en retirer? Cette maison est dans l'enceinte d'une ville murée : car c'est ainsi que j'appelle votre âme, et l'Eglise dans le sein de laquelle vous êtes. Vous l'avez vendue cette maison, vous, pour satisfaire votre orgueil, vous, pour assouvir une passion brutale, vous, pour servir un ami par une indiscrète complaisance, vous, pour établir plus richement ou plus honorablement vos enfants. Le démon la tient cette âme, *ce fort armé en jouit paisiblement avec sept autres esprits encore plus méchants que lui.*

Vous n'y prenez pas garde, pécheurs trompeurs et trompés, vous n'y prenez pas garde. Sous prétexte de quelques jeûnes où votre sensualité aura été moins mortifiée qu'interrompue, de quelques visites d'Eglise, et de quelques prières où vos pieds et vos lèvres auront eu plus de part que votre cœur, de quelques aumônes où des mains, soit avares, soit impures, auront été peu propres à racheter vos péchés, vous vous croyez en état de revendiquer ce précieux héritage que vous avez vendu. Mais que vous êtes loin de votre compte! Ayant négligé de vous acquitter de vos devoirs, et de prendre les précautions nécessaires pour rentrer dans votre bien, quand les jubilés seraient encore plus fréquents qu'ils ne le sont, ces grâces accordées aux autres ne vous serviraient de rien : *Emptor possidebit eam, et redimi non poterit, etiam in jubilæo.*

Il faut être saint et converti de tout votre cœur, pour entendre de la part de Dieu ces paroles de paix qu'il vous annonce : *Loquetur pacem in plebem suam, et super Sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor.* Loin de vous ces conversions équivoques, où vous croyez avoir changé de vie, lorsque vous vous vous êtes contentés de changer de plaisirs; passant des embarras d'un monde incommode à l'indolence d'une vie oisive et tranquille, des compagnies où l'on commençait à découvrir vos intrigues, à une solitude politique et involontaire; des sociétés dont vous voyez bien que vous ne pouviez plus faire l'agrément, à une retraite demi-chrétienne, demi-païenne, où vous dévorez en secret vos cuisants déplaisirs; des voies larges où vous ne pouviez plus marcher avec honneur, dans ces sentiers étroits où votre piété ne s'est gênée que pour côtoyer plus finement ces routes battues dont vous paraissez vous être éloignés.

Loin de vous ces conversions désirées et projetées, mais toutes renfermées dans le désir qu'on en a et dans le projet qu'on en fait. On connaît le pressant besoin dans lequel on est de changer de vie; on prend quelque mesure pour y réussir, on évite la compagnie de certaines personnes dont la conversation et les manières sont regardées comme des obstacles au bon propos que l'on fait. On sent dans une volonté un peu plus chrétienne, certains mouvements qu'on ne sentait pas autrefois. On voudrait bien pousser plus loin; mais un poids plus fort abat bientôt ces faibles élancements : une mauvaise habitude, une indiscrète appréhension de se voir méprisé ou raillé si l'on changeait brusquement de vie, une trop grande gêne à retenir des passions indomptées, et à réduire sous la servitude de la sainte loi une chair rebelle, font qu'on veut en partie et faiblement ce qu'il faut efficacement et entièrement vouloir. État funeste que saint Augustin regarde comme une fatale suspension d'esprit et de cœur, où, ébloui d'un côté par des lueurs passagères d'une vérité qui brille, on est aveuglé et appesanti d'un autre, par de noires vapeurs de sa concupiscence, par cent engagements toujours supérieurs à ces résolutions stériles et inefficaces.

Avec tout cela on ne laisse pas de s'applaudir et de se savoir bon gré. On se croit déjà converti parce qu'on a formé un faible

désir de l'être, et quand un confesseur demande à un pénitent de ce caractère, s'il s'est acquitté de son devoir, s'il a fait ce que Dieu et sa conscience exigeaient de lui en cette rencontre, il n'hésite pas de lui faire la même réponse que Saül fit à Samuel : *Implevi verbum Domini : Oui, je l'ai fait.*

Vous l'avez fait, reprit ce prophète, vous l'avez fait? D'où vient donc ce bruit confus d'animaux que j'entends? Qu'est devenu Agag? Est-il mort? Ne lui avez-vous pas sauvé la vie? Non, non, vous n'avez pas fait ce que le Seigneur voulait que vous fissiez.

Pénitents, pécheurs, quel nom vous donnerai-je ici? Vous l'avez fait votre devoir, dites-vous : *Implevi verbum Domini?* Peut-être avez-vous immolé à une ferveur naissante un peuple de petits péchés, de légers engagements dont vous vous souciez peu, des amitiés bizarres dont vous commenciez à vous lasser; mais cette vieille habitude, ce péché dominant, cet Agag qu'est-il devenu? Peut-être avez vous sacrifié certaines passions à d'autres plus fortes, ne pouvant les satisfaire toutes, la passion du jeu à votre avarice, votre avarice à votre ambition, votre ambition à l'impureté, l'impureté à la crainte de vous susciter de fâcheuses affaires et de vous attirer de puissants ennemis. Si c'est là changer d'objet, ce n'est pas changer de cœur, et sans ce changement de cœur nulle paix avec Dieu, nulle vraie conversion.

Pour avoir quelque marque sûre de celle qui seule est capable de vous justifier, je voudrais voir en vos personnes quelque chose de semblable à ce qui arriva à cet enfant ressuscité par Elisée. L'Ecriture remarque (IV *Reg.*, IV) que ce prophète s'étant couché sur lui, ayant mis sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, la chair de ce mort, qui était toute froide, commença à s'échauffer : *Incurvavit se super eum, et calefacta est caro pueri.* Que cet enfant, incontinent après, bâilla sept fois, et qu'il ouvrit les yeux : *Oscitavit puer septies, aperuitque oculos.*

Encore un coup, je voudrais voir quelque chose de semblable en vos personnes; je voudrais que, quand les ministres du Seigneur se sont comme penchés sur vous par cette charité chrétienne qui les oblige de compatir à vos maux; quand ils ont appliqué leurs mains sur vous, et qu'ils ont ouvert leur bouche pour vous dire : *Je vous absous de tous vos péchés* : je voudrais qu'il n'y eût plus dans vos cœurs de froid pour Dieu, ni d'indifférence pour votre salut. Je voudrais que cette chair, auparavant si énervée et si pesante, se ranimât; qu'embrasés d'un feu divin, et emportés d'une noble ardeur de vous acquitter de tous vos devoirs, vous vous missiez en état de dire avec autant de vérité que le disait ce saint pénitent : *Mon cœur s'est enflammé au dedans de moi, et un feu s'y allumera quand je méditerai.*

Je voudrais que, par de fréquents bâillements, c'est-à-dire, comme l'explique un Père (*Serm.* III, *de Resur.*, *n.* 5), par de fréquents soupirs et élancements vers Dieu, par de pressants désirs et une vraie faim de la justice, vous nous donnassiez des marques de votre résurrection spirituelle, comme cet enfant *qui bâilla sept fois et ouvrit les yeux.* Oh! que nous serions consolés! oh! que l'Eglise aurait encore plus de joie de votre conversion que n'en eut cette veuve de Sunam, quand le prophète lui rendit plein de vie l'enfant dont elle pleurait amèrement la mort!

Mais quand on vous verra tels qu'on vous a vus jusqu'ici, ardents pour des parties de divertissements et de plaisirs, languissants et froids pour des exercices de piété, courant après tous les objets de vos passions, engourdis et immobiles pour le service du Seigneur, aimant ce qui peut flatter votre cupidité, haïssant ce à quoi vous porte la sévérité évangélique, demandant à Dieu votre conversion, et ne faisant rien avec lui pour y contribuer de votre part, ou, pour mieux dire, demandant à Dieu une chose impossible, qu'il vous convertisse, à condition qu'il ne vous en coûtera qu'une froide et stérile volonté. Quand on vous verra dans cet état, que pourra-t-on penser de votre conversion? La croira-t-on réelle, intérieure, sincère, propre à vous procurer la paix et l'amitié de Dieu, à vous attirer d'aussi grandes grâces que sont celles de la rémission de tous vos péchés et de toutes les peines qui leur sont dues?

On dira sans doute, et on aura sujet de le dire, que ce n'est là qu'une conversion imaginaire, qu'un changement feint et idéal, qu'un fantôme fugitif et imposant; que vous aurez, en un sens, imité Michol qui, ayant ménagé l'évasion de David, ne laissa dans son lit qu'une statue (I *Reg.*, XIX); que, pour épargner le vrai coupable, vous aurez mis à sa place un faux pénitent. On dira que ce que Jacob avait fait innocemment, en se revêtant des habits de son frère Esaü, mettant sur son cou et sur ses mains des peaux de chevreaux, pour recevoir la bénédiction d'Isaac (*Genes.*, XXVII), vous l'aurez fait, en portant les marques d'une pénitence extérieure et illusoire, pour surprendre l'absolution des sacrés ministres. Le saint vieillard y fut trompé : vous pourrez aussi tromper leur bonne foi; mais en imposerez-vous de même à celui *qui sonde les cœurs et les reins? qui, la lampe à la main, porte la lumière jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem?*

Agissons de bonne foi, mes chers auditeurs, avec un Dieu qui agit si sincèrement et si généreusement à notre égard. Ouvrons nos cœurs à celui qui nous ouvre le sien : rien n'y est caché, rien n'y est feint; il nous promet sa paix, il nous la donnera, si nous nous convertissons à lui de tout notre cœur : qui nous empêcherait de le faire?

Serait-ce l'impossibilité de notre conversion? mais Dieu nous y invite lui-même et nous presse d'y travailler. Demandons-lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos propres forces, et il aura la bonté de nous l'ac-

corder. Nous attirerait-il d'une main, et nous repousserait-il de l'autre? nous dirait-il avec une voix feinte : Demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira; et, avec une voix sincère, nous dirait-il : Retirez-vous, je ne vous connais pas, vous n'obtiendrez jamais rien de moi. Malheur à celui qui aurait de Dieu ces sentiments, qu'on ne pourrait concevoir que du plus méchant et du plus fourbe de tous les hommes!

Serait-ce le nombre et l'énormité de nos péchés? Il est vrai, et prenez garde à cette importante réflexion de saint Jean Chrysostome : Il est vrai que plus le démon nous connaît pécheurs, plus il revient à la charge pour nous accabler, par une pensée qui seule peut consommer notre malheur, je veux dire, avec ce Père, par une pensée de désespoir. J'ai trop commis de crimes, nous fait-il dire; il n'y a plus de miséricorde pour moi. Mais gardez-vous bien, mes frères, de tomber dans ce piége; car comment avec ce meurtrier abattement résisteriez-vous à vos ennemis? Ayant jeté à vos pieds le bouclier qui seul peut vous défendre, que resterait-il autre chose que cette fatale pensée de Caïn : *Mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon;* que cette maudite résolution de Judas : *J'ai livré le sang d'un homme juste, il faut que je périsse.*

Eussiez-vous, dit saint Chrysostome (*Ad Theodor. lapsum*), commis tous les péchés imaginables, quand vous auriez persévéré dans ces horribles crimes jusqu'à la dernière vieillesse, ne désespérez jamais. Un médecin, bien loin d'abandonner ses malades qui lui disent des injures, fait tout ce qu'il peut pour les radoucir; et si, revenant de leurs transports, ils prennent ce qu'il leur présente, il s'en réjouit et s'applique avec plus de soin à achever leur guérison. Il en est ainsi de Dieu, oui de Dieu, qui, plus patient que ce médecin, vous souffre dans vos désordres, qui, plus charitable que ce médecin, excuse vos folies et vos ignorances, qui, plus puissant et plus habile que ce médecin, se sert tantôt de menaces, tantôt de douces, tantôt d'amères potions, pour arrêter le cours de vos maladies et vous empêcher de mourir. Après vous avoir déjà fait tant de grâces, voudrait-il vous damner, ou, pour mieux dire, auriez-vous la fureur de vous damner vous-mêmes?

Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui t'ont été envoyés! combien de fois ai je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu? dit Jésus-Christ aux Juifs. Auriez-vous contre vous-mêmes, mes frères, la fureur de ces peuples endurcis? en ce temps de propitiation et de grâces, rejetteriez-vous tant de moyens de votre conversion?

Que ne puis-je vous représenter ce Dieu qui vous cherche quand vous le fuyez, qui vous invite quand vous le rebutez, qui vous presse, non pour son bien, mais pour le vôtre, quand vous lui résistez, sans que, tout méprisé et tout outragé qu'il est, il vous traite avec dureté et avec mépris, vous abandonnant à la sévérité de sa justice.

Oh! qu'il a bien raison de dire qu'il vous couvre des ailes de sa miséricorde, comme une poule rassemble ses poussins sous les siennes! ses petits ne sont pas encore formés qu'elle les échauffe pour les éclore, et à peine ont-ils percé la petite pellicule qui les enveloppait, qu'elle s'applique uniquement à les élever, à les conserver, à les défendre. Tantôt elle gratte la terre avec ses ongles, et remuant avec le bec ce qu'elle croit leur être propre, elle se prive elle-même d'en manger afin qu'ils s'en nourrissent. Tantôt, toute faible qu'elle est, elle les défend contre les oiseaux de proie, s'élance impétueusement contre les hommes ou les animaux qui veulent les lui ravir.

Figure encore trop imparfaite de la miséricorde d'un Dieu qui est descendu pour nous *couvrir de ses ailes et du bouclier de sa bonne volonté;* d'un Dieu qui a souffert la faim pour nous nourrir, qui s'est appauvri pour nous enrichir, qui *s'est livré à la mort, et à la mort de la croix*, pour nous défendre contre le démon et le péché; d'un Dieu qui, passant par les provinces, les villes, les bourgades, les solitudes, s'écriait dans les doux transports de son amour : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, je le désaltèrerai; si quelqu'un est chargé, qu'il s'approche de moi, je le déchargerai; si quelqu'un est malade, qu'il se présente à moi, je le guérirai.* Viens, Zachée, c'est chez toi que je veux loger; viens, Madeleine, c'est de tes sept démons que je veux te délivrer; viens, femme surprise en adultère, *si personne ne te condamne, je ne te condamnerai pas non plus.*

Depuis ce temps a-t-il changé de cœur pour vous? Non, mes frères; mais peut-être n'avez-vous pas eu pour lui le même cœur. Combien de fois *a-t-il voulu vous rassembler sous ses ailes? Quoties volui?* et combien de fois ne *l'avez-vous pas voulu? Et noluisti?* J'en atteste ici vos consciences. Il l'a voulu, ce Dieu de miséricorde, par les grâces dont il vous a prévenus, par les bonnes pensées qu'il vous a inspirées, par les édifiants exemples qu'il vous a montrés, par les paroles de vérité et de vie qu'il vous a dites : *Quoties volui?* Mais combien de fois rebelles à ces grâces et à ces inspirations, insensibles à ces exemples, et sourds à cette voix, *Ne l'avez-vous pas voulu? Et noluisti?*

Combien de fois l'a-t-il voulu par ses reproches intérieurs qu'il vous a faits, par ces piquants remords dont il a agité vos consciences trop tranquilles, par ces salutaires amertumes qu'il a répandues sur vos plaisirs, par ces infidélités d'un monde ingrat, dont vous avez été les victimes? *Quoties volui?* Avec tout cela, combien de fois, endurcis à ces reproches et à ces remords, accoutumés à ces amertumes et à ces infidélités, n'avez-vous pas voulu profiter de ces moyens? Il l'a voulu, *volui :* Quel avantage

pouvait-il en retirer? Eut-il été moins honoré et moins heureux s'il vous avait livrés à la corruption de votre cœur et à sa juste indignation? *Vous ne l'avez pas voulu : Et noluisti.* Quels effroyables malheurs vous seriez-vous attirés, s'il ne vous avait regardés en pitié?

Il l'a voulu, *volui :* il le veut encore, quelque indignes que vous soyez de la grâce qu'il vous offre. Ne vous obstinez donc pas davantage à vous perdre, en la recevant en vain. Il vous parle dans l'excès de sa miséricorde; écoutez ce qu'il vous dira : *Audiam quid loquatur in me Dominus. Il vous parle, et il vous parle de paix, à vous qui êtes son peuple : Loquetur pacem in plebem suam;* mais il ne vous la promet qu'à condition que vous serez saints, et que vous vous convertirez à lui : *Super sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor.* Travaillez donc à cette sainteté et à cette conversion, avec toute la confiance et la fidélité dont vous serez capables. Il vous tiendra sa parole, si vous lui tenez la vôtre; et vous ouvrant ses trésors dès ce monde, vous vous acquitterez de toutes vos dettes, et vous vous enrichirez éternellement pour l'autre.

SECOND DISCOURS

Pour l'ouverture du jubilé.

Audiam quid loquatur in me Dominus; quoniam loquetur pacem in plebem suam, et super Sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor (*Ps.* LXXXIV).

De toutes les nouvelles, la plus consolante c'est celle de la paix; de toutes les paix, la plus avantageuse c'est celle de Dieu; de toutes les paix de Dieu, la plus étendue et la plus abondante, en un sens, est celle que nous procurent les jubilés et les indulgences. Je vous en ai apporté les raisons; mais peut-être en vous proposant un moyen apparemment si aisé et si court, aurai-je trop flatté votre amour-propre.

Jouissez, à la bonne heure, jouissez de la paix de Dieu, vous tous qui êtes saints et convertis de cœur; jusque-là il n'y a rien que de consolant et d'agréable : mais où sont-ils ces saints, et en quoi consiste cette conversion du cœur? Est-ce à réciter quelques prières, à visiter quelques églises, à faire quelques jeûnes, à donner quelques aumônes, à s'acquitter extérieurement de ces conditions marquées dans la bulle, et à demeurer pour tout le reste fort en repos, quoiqu'on ait commis de grands péchés, et qu'on soit sujet à de grandes satisfactions?

Vous vous le persuadez de la sorte, âmes immortifiées, chrétiens lâches et délicats, qui, par un excès d'aveuglement, prétendez recueillir les dons de la miséricorde du Seigneur, en éludant les droits de sa justice, ou qui, par une autre espèce d'erreur, regardez les œuvres laborieuses de la pénitence, dont le propre effet est de vous réconcilier entièrement avec lui, comme des œuvres dures, impraticables, au-dessus de vos obligations et de vos forces.

Si malheureusement vous êtes dans quelqu'une de ces deux illusions, il est de la dernière importance de vous désabuser : c'est ce que je tâcherai de faire dans les deux parties de ce discours. Si grande que soit la miséricorde de Dieu, et la facilité de l'Eglise dans la concession des jubilés et des indulgences, vous ne les pouvez gagner sans faire de dignes fruits de pénitence : ce sera ma première proposition. Ces œuvres et ces fruits de pénitence doivent vous paraître doux et aisés, par la considération de la miséricorde de Dieu, et de la facilité de l'Eglise dans la concession de ces jubilés et de ces indulgences : ce sera ma seconde proposition. Devez-vous faire pénitence pour bien faire votre jubilé, et jouir de la paix que Dieu vous promet? c'est ce que j'examinerai d'abord. Quelle pénitence devez-vous faire, et en quoi le jubilé peut-il vous la rendre douce et aisée? c'est ce que j'expliquerai dans la suite.

PREMIER POINT.

O temps! ô mœurs! Oh! que saint Paul, irrité de l'ignorance dans laquelle souvent nous voulons bien vivre, aurait plus sujet de dire aux chrétiens de ce siècle qu'il ne le disait aux Romains : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu nous porte à faire pénitence?* que sa miséricorde vous comblant de nouveaux bienfaits, vous charge en même temps de nouvelles obligations, qu'à moins *de mépriser sa longue tolérance et les richesses de son infinie charité* (*Rom.*, II), une mortifiante et amère douleur de vos fautes, doit répondre à la bonté qu'il a de vous les pardonner? *L'ignorez-vous? Ignoras?*

Quelle raison auriez-vous de l'ignorer? quel endroit de l'Ecriture, quelle parole des Prophètes, quel oracle de Jésus-Christ, quelle figure, et quelle parabole renfermée dans les livres saints pourraient vous entretenir dans cette erreur? L'ancienne et la nouvelle loi vous avertissent qu'à cause que le Seigneur vous souffre, qu'il vous attend, qu'il vous appelle, qu'il vous pardonne, vous êtes obligés, par cette raison-là même, d'implorer sa miséricorde et son indulgence, par l'abondance et l'amertume de vos larmes, comme une femme animée de son esprit le disait autrefois si bien aux habitants de Béthulie.

L'ignorez-vous? Ignoras? Les exemples des plus fameux pécheurs qui, quoiqu'absous et réconciliés, ont mené une vie pénitente et austère, devraient bien vous tirer de cette ignorance : celui d'un grand roi *qui s'humilie sous la cendre et le jeûne, qui pleure, qui se trouble, qui rugit, qui ne se nourrit que d'un pain de douleur et de larmes : celui de cette pécheresse dans la ville*, qui, quoiqu'on lui dise *de s'en aller en paix, que ses péchés lui sont remis*, ne croit pas cependant devoir tranquillement jouir des fruits de cette paix : celui d'un apôtre, qui, après avoir renoncé son maître, moins par malice que par faiblesse, se condamne à des pleurs, et à des austérités qui ne finissent qu'avec sa vie. *Ignoras? L'ignorez-vous encore?* Voici la raison que saint Au-

gustin, et après lui saint Thomas, en apportent :

Comme le péché mortel consiste dans une aversion de Dieu et un attachement à la créature, il attire deux maux à ceux qui y tombent : l'un de les séparer du souverain bien (c'est ce qui s'appelle coulpe) ; l'autre de les engager à des maux éternels (c'est ce que l'on nomme la peine du péché). Vous ne voulez point de Dieu, Dieu ne veut point de vous ; vous aimez la créature dont vous voulez jouir, vous en jouirez pendant quelque temps, mais elle sera éternellement votre bourreau. *Autant que l'impie s'est élevé par son orgueil, et qu'il a voulu goûter de plaisirs, autant faites-lui endurer de tourments.*

C'est là ce que Dieu dit dans le temps de son indignation ; mais voici ce qu'il ajoute dans le temps de sa miséricorde : *Si cet impie se convertit à moi de tout son cœur, je ne me souviendrai plus de ses iniquités, je lui remettrai ses péchés, je les jetterai comme une masse de plomb dans le fond de la mer, je le rapprocherai de moi, et il ne souffrira pas la peine qu'il eût endurée, s'il avait persévéré dans sa révolte.*

Vrais pénitents, qui, touchés d'une vive douleur d'avoir offensé Dieu, venez aux pieds de ses ministres vous accuser de tous vos péchés, et en recevez l'absolution : voilà le bienheureux état où le sacrement vous rétablit. Vous n'êtes plus les ennemis de Dieu, il n'est plus aussi votre ennemi, il vous a réconciliés avec lui, il s'est rapproché de vous ; et si vous mouriez dans cet état, il n'y aurait ni enfer, ni supplice éternel à appréhender : la coulpe et la peine de tous vos péchés vous seraient remises.

Mais cette grâce que Dieu vous fait, vous la fait-il indépendamment de toute condition ? Sortez-vous des tribunaux de la pénitence si libres, et si dégagés de vos dettes envers sa justice, qu'elle n'ait plus rien à répéter sur vous ? Instruisez-vous ici de votre religion, et apprenez d'elle que vos péchés (ordinairement parlant) ne vous sont pas si pleinement pardonnés, que la peine qui eût été éternelle, s'ils ne vous avaient pas été remis, ne soit commuée, transférée, changée en une temporelle qu'il faut souffrir ou en ce monde ou en l'autre.

David a péché : Dieu qui connaît le fond de son âme et la douleur sincère qu'il a de l'avoir offensé, envoie son prophète lui dire, quoi ? Qu'il n'est plus en colère contre ce prince pénitent ; qu'il a fait rentrer dans le fourreau l'épée dont il l'eût percé, s'il ne lui avait point fait miséricorde ; qu'il lui a absolument et entièrement remis toute la peine de son péché. Non, il l'avertit qu'il *l'a transféré : Transtulit peccatum tuum.*

Expression bien mystérieuse ; car, c'est comme si Nathan disait à David que Dieu a fait, en quelque manière, changer de place à son péché. La place de ce péché vivant et subsistant dans le cœur de ce prince eût été une mort éternelle, et il lui dit : *Vous ne mourrez* pas de cette malheureuse mort : *Non morieris.* La place de ce péché vivant dans le cœur de ce prince eût été ce *lieu de ténèbres où il n'y a que pleurs et que grincements de dents ;* et il lui dit que celle de ce péché pardonné sera *sa propre maison, d'où l'épée du Seigneur ne sortira jamais : Non recedet gladius de domo tua in sempiternum.* Il y aura pour ce péché, quoique remis, une place et une peine temporelle que sa justice s'est réservée. Vous avez fait mourir Urie, l'enfant de votre péché avec Bethsabée mourra : vous avez déshonoré la couche d'un de vos sujets, un de vos enfants déshonorera la vôtre, et ce que vous avez fait en secret, il le fera à la vue de tout Israël.

Ne vous y trompez donc pas, chrétiens. Quoique Dieu dans le sacrement vous ait remis vos péchés avec la peine éternelle qui leur était due, il prétend néanmoins que vous satisfassiez à sa justice par de dignes fruits de pénitence ; sans quoi il vous réserve en l'autre vie des peines temporelles, incomparablement plus fâcheuses que toutes celles que vous pourriez endurer en celle-ci.

Nous le savons bien, dites-vous ; mais en gagnant le jubilé, toutes ces peines temporelles ne nous sont-elles pas remises ? et si nous venions à mourir en cet état, n'irions-nous pas droit au ciel, sans passer par les feux du purgatoire ?

Arrêtez ici, mes frères, car c'est principalement en cette occasion que vous devez profiter de ce salutaire avis du Sage, qui vous dit *de n'être jamais sans crainte sur vos péchés, quoique pardonnés : De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Il est vrai que si vous gagnez le jubilé, vos peines temporelles vous seront remises : mais le gagnerez-vous ? Depuis tant d'années qu'on a publié des jubilés, êtes-vous sûrs d'en avoir gagné un seul ? Premier sujet d'inquiétude et de crainte.

Il est vrai que, si vous gagnez le jubilé, vos peines temporelles vous seront remises : mais vous seront-elles remises toutes ? au contraire, ne vous seront-elles pas plus ou moins remises, selon que vous aurez été plus ou moins contrits ? c'est-à-dire que, si vous n'avez qu'une douleur médiocre de vos péchés, il n'y aura qu'une médiocre relaxation de ces peines ; et si cette douleur est pleine et abondante, cette relaxation sera pleine et entière : second sujet de crainte et d'inquiétude.

Si vous en doutez, demandez-le au pape Boniface VIII : il vous dira que celui qui visitera les églises plus souvent, et avec plus de dévotion, celui-là méritera plus. Demandez-le au pape Grégoire VII, il vous répondra ce qu'il écrivit à un évêque d'Angleterre (*Greg. VII, epist. Liconensi*) : je vous accorde volontiers l'indulgence que vous me demandez, mais c'est pourvu qu'autant que vous pourrez, vous fassiez de votre corps un temple pur et une sainte demeure, en

pratiquant de bonnes œuvres et pleurant vos fautes.

Si donc, ayant commis de grands péchés, et en grand nombre, on n'y satisfait que légèrement : si on n'en a qu'une médiocre douleur (douleur cependant assez efficace pour en obtenir le pardon) ; si, pouvant se mortifier en beaucoup de choses, on néglige de le faire, sous prétexte que c'est assez de s'acquitter de ce qui est porté dans la bulle : reçoit-on une rémission entière de toutes les peines de ses péchés ; et, supposé qu'on mourût en cet état, irait-on droit au ciel ? Saint Charles et saint Bonaventure, les papes Adrien, Alexandre, Clément, Urbain, les cardinaux Baronius et Cajetan, les plus fameux casuistes, vous répondront que non.

Que souhaitent-ils donc que vous fassiez, afin que vous gagniez le jubilé ? Ils veulent qu'autant que vos forces vous le permettent, vous fassiez une pénitence proportionnée, en quelque chose, à vos péchés ; que celles que les confesseurs prudents et désintéressés vous imposeront, vous les accomplissiez avec une humble et prompte fidélité ; que tout sévères qu'ils vous paraissent, vous vous représentiez qu'ils ne le sont qu'afin de vous guérir, et qu'enfin, dans la juste appréhension où doivent vous jeter vos péchés, quoique pardonnés, votre prudence et votre intérêt même vous portent à ne vous pas tant fier aux voies plus courtes et plus aisées qu'à celle qui est plus canonique et plus sûre.

De savants guides, conduits par l'esprit céleste, vous la montrent cette voie si sûre. *Securior nulla via in Ecclesia Dei unquam existimata fuit ad amovendam imminentem a Deo pœnam, quam ut pœnitentiæ opera homines cum vero animi dolore frequentent :* Pour éviter la peine dont le Seigneur est prêt à frapper les pécheurs, on n'a jamais cru, dans l'Eglise de Dieu, qu'il y eût une voie plus sûre que d'embrasser la pénitence avec une vraie douleur de ses péchés, disent les Pères du concile de Trente (*Sess.* XIV).

Pesez bien, je vous prie, toutes ces paroles. Ces grands hommes ne disent pas qu'on n'a jamais trouvé dans l'Eglise de Dieu de voie ou plus douce ou plus agréable ; ils savaient que celle des jubilés et des indulgences était un chemin plus abrégé et plus doux. Ils en connaissaient l'utilité, eux qui ont fulminé anathème contre tous ceux qui diraient ou que l'Eglise n'est pas en droit d'accorder ces sortes de grâces, ou qu'elles sont inutiles au peuple chrétien. Mais quelque persuadés qu'ils fussent de l'autorité et de la condescendance de l'Eglise, ils n'ont pas laissé de dire qu'on n'a jamais trouvé de voie plus sûre pour prévenir les redoutables effets de la colère de Dieu, que ces œuvres de pénitence : *Securior nulla via*, etc.

Non, il n'y en a jamais eu de plus sûre, ni pour aider les pénitents à s'acquitter de leurs péchés, ni pour les tenir dans le devoir, et empêcher leurs rechutes. Non, il n'y en a jamais eu de plus sûre pour les rendre à l'avenir plus vigilants, et leur faire prendre de plus sages précautions. Non, il n'y en a jamais eu de plus sûre pour leur faire expier les restes de leurs péchés, pour déraciner leurs vieilles et mauvaises habitudes par des actes de vertus contraires. Non, il n'y en a jamais eu de plus sûre pour les rendre conformes à Jésus-Christ, et leur donner cette humble confiance que, souffrant par lui et pour lui, ils seront glorifiés avec lui ; car ce sont là les raisons que ces grands hommes, qui ne peuvent ni nous tromper ni se tromper eux-mêmes, ont apportées d'une si saine doctrine ; mais en voici la principale, écoutez-la.

Pourquoi, nonobstant les jubilés et les indulgences plénières, est-on obligé de faire quelque pénitence, et de la proportionner, autant qu'on le peut, à ses péchés ? Le voici : les jubilés et les indulgences supposent la justification du pécheur ; cette justification du pécheur est un effet ou d'une contrition parfaite ou d'une attrition jointe au sacrement. Soit contrition, soit attrition, ce mouvement surnaturel du cœur humain a été de tout temps nécessaire pour en obtenir la rémission ; ce sont les mêmes Pères du concile de Trente qui le disent. Or, ce mouvement d'attrition et de contrition que demande-t-il ? Il demande, d'un côté, une grande confiance en la miséricorde de Dieu ; mais il exige aussi, d'un autre côté, un vœu et un propos sincère de lui satisfaire, et d'accomplir tout ce qui est requis pour recevoir la grâce du sacrement.

Quelque autorité que l'Eglise ait dans la concession des jubilés et des indulgences, elle ne nous peut jamais dispenser de la volonté que nous devons avoir de satisfaire à Dieu pour nos péchés. Sommes-nous hors d'état de leur faire cette satisfaction actuelle ? l'Eglise nous en dispense, témoin ces grands pécheurs qu'elle réconciliait en de grandes maladies, avant qu'ils eussent achevé la pénitence qu'elle leur avait imposée. Mais les a-t-elle jamais dispensés de l'esprit de pénitence ? du vœu, du désir, du bon propos de satisfaire à Dieu, s'ils en avaient la force et la santé ? Non, sans doute ; s'ils ne faisaient pas pénitence, ils devaient avoir au moins la volonté de la faire. L'imposition des œuvres pénibles et la satisfaction actuelle, ne sont qu'une partie intégrante de la pénitence ; mais le vœu, le désir, la résolution de satisfaire à Dieu, n'en est pas moins une partie essentielle, que la douleur des péchés passés et le bon propos de n'y plus retomber.

Cela supposé, et cette obligation étant, selon saint Thomas (*Quæst.* 84, *art.* 5 *ad* 12), fondée sur la charité, la foi, la justice chrétienne, elle doit quelque jour avoir son effet ; en sorte que ce bon propos soit, quand on le peut, mis à exécution ; car s'il suffisait de dire à Dieu et de se dire à soi-même qu'on lui satisfera, sans réduire effectivement en pratique la résolution qu'on a prise, que serait-ce ? Jugez-en par vous-mêmes.

Que penseriez-vous d'un homme qui,

ayant de l'argent comptant, et promettant toujours de vous payer de grosses sommes qu'il vous doit, se contenterait de vous donner quelques sous? ne le regarderiez-vous pas comme un mauvais payeur? Et si, à la prière d'un ami, vous vous étiez relâché en sa faveur d'une partie de la somme, ne le prendriez-vous pas pour le plus fourbe et le plus indigne de tous les hommes, si, nonobstant ses belles protestations, il retenait toujours dans ses coffres l'argent qui vous est dû? Que penseriez-vous d'un autre, si, après vous avoir apaisé par de belles paroles, il prenait la fuite et soustrayait ses meilleurs effets, afin que, par une pauvreté simulée, il vous ôtât le moyen de répéter sur lui vos droits? Ne le traiteriez-vous pas de banqueroutier frauduleux? Ne diriez-vous pas : S'il était hors d'état de me satisfaire, je lui remettrais ma dette; mais contrefaisant le pauvre, et ayant de quoi me payer, je ne veux rien perdre de ma somme.

Si Dieu est un créancier plus doux, si, en ces temps de propitiation et de grâce, il vous remet, à la prière de l'Église, une grande partie de ce que vous lui devez, croirez-vous pouvoir en sûreté de conscience lui promettre toujours ce que jusqu'ici vous ne lui avez pas encore payé? et étant aussi grands pécheurs que vous l'êtes, vivrez-vous toujours dans cet aveuglement, qu'il suffit de rouler un chapelet entre vos doigts, de jeûner trois fois en une semaine, de faire quelques prières et quelques aumônes, pour être dispensés de toute autre œuvre satisfactoire? Vous devez faire tout ce qui est porté par la bulle, non selon votre esprit, mais selon celui de l'Église. Eh! que veut-elle, cette Église? Que vous teniez à Dieu la parole que vous lui avez donnée, que vous proportionniez, autant que vous le pourrez, les œuvres satisfactoires aux péchés que vous avez commis; que, dans la modération de vos pénitences, vous n'abusiez pas d'une grâce qu'elle ne vous accorde qu'à condition que vous n'affaiblirez pas, par un pernicieux relâchement, les nerfs de sa discipline : *Ne nimia facilitate ecclesiastica disciplina enervetur* (*De Reformatione*, *sess.* XXV).

Cyprien, Augustin, Chrysostome, où êtes-vous? Sévérité des premiers chrétiens, qu'êtes-vous devenue? Nous vous trouvons dans nos livres, vous êtes sur nos lèvres; mais souvent vous êtes fort éloignée de nos cœurs. Nous admirons la rigueur de l'ancienne discipline; mais nous vivons tranquillement à l'abri des douceurs de la moderne, comme si l'Église des vieux temps et celle du nôtre était une autre Église, comme si les chrétiens d'autrefois et les chrétiens d'aujourd'hui n'avaient pas le même maître qui est Dieu, la même règle qui est l'Évangile, la même espérance qui est le ciel.

A quoi donc servira le jubilé, me direz-vous, si je ne suis pas absolument dispensé de toutes les œuvres pénales et satisfactoires? A quoi servira-t-il? A plusieurs choses que je vous prie de remarquer. Il servira à vous soulager dans votre impuissance, à vous aider dans l'obligation où vous êtes de vous acquitter, soit en ce monde, soit en l'autre, de ce que vous devez à Dieu : premier effet du jubilé. Vous ne pouvez pas tout faire, Dieu suppléera au reste, au défaut de vos forces corporelles, au défaut du temps que vous n'aurez pas pour faire une pénitence proportionnée à vos crimes.

A quoi vous servira-t-il? A abréger les années de cette pénitence. Selon les anciens canons, pour un seul péché mortel, tant d'années; pour un autre, tant : eh! combien en avez-vous commis depuis l'usage de votre raison? leur nombre n'excède-t-il pas celui de vos cheveux? Quand donc vous vivriez plusieurs siècles, cette carrière, quelque longue qu'elle fût, ne le serait peut-être pas assez pour remplir la vaste étendue de vos satisfactions. Mais comme vous êtes ou affligés de maladies, ou épuisés de forces, ou exténués de travail, ou sur le retour de l'âge, et que toutes ces choses peuvent suffisamment vous tenir lieu de pénitence, c'est à vous que Dieu dit ce qu'il disait chez Ezéchiel : Je vous ai donné un jour pour une année; je le répète, c'est un jour pour une année que je vous ai donné : *Diem pro anno, diem, inquam, pro anno dedi tibi* (*Ezech.*, I). Second effet du jubilé.

Il servira à rendre plus satisfactoires ou plus impétratoires les mortifications et les pénitences que vous ferez, à rendre vos prières plus efficaces, par leur union à celles de toute l'Église, vos aumônes, vos jeûnes, vos veilles, vos larmes, plus propres à vous attirer la compassion du Seigneur, qui sera ravi qu'on lui fasse une espèce de violence, afin que vous sortiez de votre sépulcre, et qu'on vous délie.

« Oui, dit saint Ambroise (*lib.* II, *de Pœnitentia*, *cap.* 7), il sera touché de compassion, quand il verra les larmes que plusieurs de vos frères et de vos sœurs répandront sur vous, comme il fut touché de celles de Madeleine et de Marthe. Il leur demandera, comme il demanda à ces deux sœurs : Où l'avez-vous mis, ce Lazare que vous me priez de ressusciter? Dans quelle classe de pénitents est-il? Que je voie celui que vous pleurez, afin qu'il m'attendrisse lui-même par ses propres larmes. Si le peuple dit : *Venez*, *Seigneur*, *et voyez*; venez, vous qui êtes la rémission des péchés, la vie et la résurrection des morts, venez, et faites entrer dans votre royaume ce pécheur pénitent, il viendra, et touché des prières que l'Église lui fera en votre faveur, il vous accordera ce qu'elle demande. » Troisième effet du Jubilé.

A quoi vous servira-t-il encore? Je ne parle pas des cas réservés aux évêques et au pape, dont tout confesseur approuvé peut vous absoudre, ni des vœux qu'il peut changer, excepté ceux de chasteté et de religion. Ce Jubilé vous servira encore à exciter votre reconnaissance envers Dieu, à rendre de plus humbles actions de grâces à sa miséricorde, qui veut bien vous tenir compte du peu que vous ferez pour lui, qui, après

vous avoir attendu longtemps, vous accorde ces jours de salut, afin que, vous tournant vers lui, vous repassiez dans l'amertume de vos âmes ces années anciennes que vous avez employées à l'offenser. Quatrième effet du Jubilé.

Enfin, il servira à consoler l'Eglise et à réjouir les gens de bien, qui vous verront donner d'édifiantes marques d'une piété exemplaire, par une plus grande vigilance à vous éloigner des occasions du péché, par un plus généreux retranchement des plaisirs ou des pompes du monde, par un plus fidèle attachement à tous vos devoirs, par un plus grand recueillement dans vos prières, par une fréquentation plus assidue des lieux saints, par un plus tendre épanchement de cœur sur les misères de votre prochain, par une plus sévère tempérance dans le boire et dans le manger, par une plus sérieuse application à faire connaître et servir le Seigneur à ceux du soin desquels sa providence vous a chargés.

Voilà, chrétiens, ce à quoi vous servira le jubilé, et non à vous dispenser des œuvres laborieuses et humiliantes de la pénitence, principalement si vous êtes de grands pécheurs. Vous la devez donc faire cette pénitence, pour gagner le jubilé; je crois en avoir suffisamment établi la nécessité. Mais quelle pénitence devez-vous faire, et en quoi le jubilé peut-il vous la rendre douce et aisée? c'est ce que je tâcherai de vous expliquer dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Prétendre rappeler dans ces derniers temps l'austère discipline des premiers siècles, vouloir mettre entre la pénitence et les péchés dans lesquels on est tombé cette sévère proportion qu'on y mettait dans la primitive Eglise; rétablir ces anciens canons qui obligeaient à jeûner au pain et à l'eau, à coucher sur la dure, à se couvrir de cendres, à attendre avec une patience éprouvée pendant plusieurs années l'absolution de ses crimes : ce serait, dans ces derniers temps de la caducité du christianisme, demander à un âge usé et infirme ce qu'on attendrait de la vigueur d'une jeunesse robuste et endurcie au travail; ce serait dire à David, en un temps où il était si faible et si froid, qu'on ne le pouvait échauffer de quelques habits qu'on le couvrît, ce serait lui dire : Allez vous battre contre Goliath, terrassez les ours et les lions, emportez les dépouilles de cent Philistins.

S'entête qui voudra de la dureté de sa morale; il ne s'agit pas de la pousser à des extrémités désespérantes; il ne s'agit pas de dire qu'il faut détremper son pain de ses larmes comme David, demeurer sur son fumier comme Job, endosser le cilice et se couvrir de cendres comme le roi des Ninivites : morale amère et sèche, qui ordinairement ne coûte que la peine de la débiter.

Il s'agit de considérer les choses telles qu'elles sont à présent, telles que l'Eglise veut bien qu'elles soient, telles que cette sage et tendre mère a regardées propres à décharger ses enfants d'une partie de leurs dettes, par la dispensation de ces trésors célestes qui lui sont confiés et qu'elle leur ouvre.

Un médecin qui traite des malades qui se sont affaiblis par leurs débauches ne leur donne pas toujours les potions les plus fortes et les plus dégoûtantes; il sait en tempérer l'amertume par de petits adoucissements, purger leurs mauvaises humeurs par de salutaires, quoique bénins remèdes. Un débiteur qui a précipité sa ruine par ses folles dépenses, n'est pas toujours traité avec dureté par ses créanciers, principalement quand ils savent qu'il a assez de bonne foi pour leur donner ce qu'il peut. *Tu dois cent barils d'huile; prends vite ton obligation, écris-en cinquante. Et toi, qui dois cent mesures de froment, écris-en quatre-vingts sur ton papier.* Fit-il bien, cet économe dont parle saint Luc? fit-il mal? sa prudence fut non-seulement approuvée, mais même louée de son maître.

Ce que l'Eglise a fait dans les premiers siècles, elle l'a fait très-sagement; ce qu'elle a fait dans les temps postérieurs ne marque pas moins de sagesse. Si, par les jubilés et les indulgences devenues plus fréquentes, elle a abrégé ou adouci la sévérité des anciennes pénitences, elle a fait ce qu'elle a cru pouvoir et devoir faire. A-t-elle, en changeant de discipline, changé d'esprit? ce serait dans la religion un blasphème de le dire. Lorsqu'elle a adouci les peines dues au péché, a-t-elle dispensé les pécheurs de faire pénitence? ce serait dans la morale une pernicieuse erreur de le croire. Mais quelle pénitence faut-il qu'ils fassent dans ces jours de propitiation, pour être pleinement réconciliés? je n'ai ni le caractère ni l'érudition nécessaire pour le dire; voici seulement ce qu'un savant maître, consulté par saint Paulin, lui en écrit :

Vous me demandez de quelle manière il faut vivre pour arriver, par une salutaire pénitence à la vie éternelle; voici ce que j'en sais, répond saint Augustin (*Epist.* 95, *alias* 250) : il faut mortifier ses appétits déréglés; il faut souvent, afin de châtier sa chair, ne lui accorder que ce dont elle a besoin pour sa conservation; il faut enfin souffrir patiemment, pour l'amour de Dieu et pour son propre salut, les croix que sa providence vous envoie. En est-ce là assez, messieurs, pour bien faire votre jubilé? oui. Est-ce vous en demander trop? non. Apprenez par conséquent de là vos plus importants devoirs et souffrez que, pour mon instruction encore plus que pour la vôtre, j'entre dans un petit détail de cette excellente règle.

Vous cherchez tous de bonne foi ce qui peut, en ce saint temps, vous faire obtenir la rémission des peines dues à vos péchés; vous voulez sincèrement faire, avec la grâce du Seigneur, tout ce que vous pourrez pour apaiser sa justice, en voici, selon saint Augustin, les vrais moyens : mortifiez vos passions, c'est le premier; réprimez votre chair,

et aux péchés que vous avez commis opposez des actes de vertus contraires, c'est le second; portez avec résignation les croix de votre état et recevez dans un esprit de pénitence les afflictions que Dieu vous envoie, c'est le troisième.

Mortifiez vos passions, c'est par là qu'il faut commencer; coupez la tête à Holopherne, son armée sera bientôt dissipée; attaquez Goliath, dès que vous l'aurez renversé, les Philistins se retireront en désordre. Sans cela, quelques pénitences extérieures que vous fassiez, à quelques austérités que vous vous condamniez, ce seront des pénitences infructueuses, des austérités et des macérations inutiles.

Votre corps est tout desséché d'abstinence, et votre cœur sera tout bouffi d'orgueil, dit saint Jérôme; vous ne voulez point boire de vin, et une folle estime de vous-mêmes vous enivrera; votre langue n'ose toucher à aucun mets délicat, et elle se donnera la liberté de décrier ceux qui vous déplaisent; vous tenez la règle d'une main, et vous serrerez votre bourse de l'autre : semblables à ce solitaire qui, macérant son corps par de rudes cilices, se laissait dominer par une avarice si sordide que, de peur de donner quelques raisins de sa vigne à ceux qui le venaient voir, il ne voulait recevoir chez lui aucun hôte.

Inférer de là que les austérités corporelles sont inutiles, ce serait une conséquence téméraire et fausse; mais conclure qu'il faut commencer par le cœur et par la mortification de ses appétits déréglés, sans quoi ces austérités ne serviront de rien, c'est une conséquence raisonnable et juste.

Pénitents illustres qui, dans un siècle de mollesse, renouvelez les anciennes mortifications des solitaires de la Thébaïde, soyez bénis! nous ne pouvons rendre à vos rares vertus trop de louanges. Mais pour vous, qui lavez le dehors de la coupe, sans vous mettre en peine de nettoyer le dedans; pour vous qui maltraitez votre chair sans mortifier vos passions, nous ne pouvons nous empêcher de vous plaindre dans votre aveuglement. Que n'allez-vous d'abord à la source du mal? que ne sacrifiez-vous à la juste vengeance du Seigneur Agag, ce prince amalécite, encore plus criminel que le petit peuple que vous faites passer au fil de l'épée?

Vous mortifiez peut-être quelques-unes de vos passions; mais prenez garde que ce ne soit pour en flatter d'autres qui vous sont plus chères, à peu près comme Assuérus, à qui les Perses firent cesser d'aimer Vasthi en lui donnant de l'amour pour d'autres femmes. Peut-être pleurez-vous aux pieds du crucifix, mais souvenez-vous que, tandis que vos péchés vous domineront, ce ne seront que des larmes, ou stériles, ou hypocrites. La vengeance pleure, mais ce sont des larmes de fureur; l'avarice pleure, mais ce sont des larmes d'intérêt; l'incontinence pleure, mais ce sont des larmes d'impureté; l'envie pleure, mais ce sont des larmes de dépit et de rage. Philistins, je vous vois bien offrir à l'idole de Dagon des larmes en sacrifice, mais il ne m'en paraît aucune que vous ayez offerte au vrai Dieu, dit saint Jérôme. Oh! que de larmes perdues! oh! que d'austérités mal récompensées!

Ces gymnosophistes d'Egypte ne vivaient que de pommes, d'un peu de bouillie et de riz; mais sous cette abstinence extérieure était cachée une pernicieuse corruption de cœur. Encore un coup, allez d'abord à la source du mal, mortifiez vos passions, et, quelque indociles qu'elles soient, soumettez-les à l'austère loi de l'Evangile. Filles et femmes, renoncez à cet amour-propre et à cette idolâtrie de vos personnes; gens d'une même profession, sacrifiez à la charité chrétienne cette secrète envie qui vous ronge l'âme; esprits railleurs et malins, dites du bien de ceux dont vous avez médit; vous qui aimez la dépense ou la bonne chère, commencez par retrancher l'une et l'autre, pour vous réduire à une honnête frugalité.

Quand on veut se guérir d'une incommode démangeaison, il n'est pas si nécessaire de se baigner que de purifier le sang, dit saint François de Sales : et pour faire une salutaire pénitence, quoiqu'il soit bon de mortifier votre chair, il est surtout de la dernière importance de purifier vos cœurs, ajoute ce savant Maître dans la vie spirituelle. Oh! que vous recevrez de grâces quand vous commencerez par là! Oh! que les mortifications extérieures vous deviendront douces, quand vous aurez travaillé, avant toutes choses, à celle de vos passions!

Dès qu'à l'exemple de l'épouse vous aurez mis le chaste époux comme un cachet sur votre cœur, bientôt vous l'appliquerez sur vos bras. Dès que l'amour d'un Dieu crucifié sera gravé dans vos âmes, il se fera bientôt connaître par les mortifications extérieures dont les bras sont les symboles. Mortifiez donc vos passions : mais n'oubliez pas non plus de réprimer votre chair, de réduire en servitude cet esclave indompté, d'opposer aux péchés que vous aurez commis des actes des vertus contraires, second moyen de faire une salutaire pénitence, pour vous attirer dans le Jubilé une plénitude de bénédictions et de grâces.

Chair trop de fois et trop opiniâtrément rebelle, c'est toi qu'il faut traiter sans pitié; corps, malheureux instrument de tant de péchés, esclave indocile et séditieux, c'est toi qu'il faut charger de chaînes : mais qui le fera? La pénitence et la sévérité chrétienne, dit saint Augustin : pénitence d'expiation pour satisfaire aux péchés passés; pénitence de précaution pour prévenir les péchés futurs; pénitence de réparation pour remettre les vertus chrétiennes dans la place d'où ces péchés les ont chassées.

Qu'est-ce qui vous a fait offenser Dieu? Est-ce l'intempérance et la bonne chère? Retranchez-la, nourrissez-vous de viandes communes, mangez pour vivre, et ne vivez pas pour manger. Est-ce l'excès du vin? buvez-en peu, et par l'eau que vous y mêlerez, tempérez-en la force et le plaisir : surtout ne

vous trouvez plus avec ces humeurs et ces parasites qui vous ont porté à ces excès. Si de fréquents jeûnes vous incommodent notablement, jeûnez un peu plus que l'Eglise ne vous l'ordonne. Par là vous réprimerez votre chair : par là élevant votre esprit à Dieu, vous le rendrez plus propre à s'appliquer à la prière. Par là vous acquerrez une aussi grande vertu, qu'est celle d'assujettir l'appétit sensuel à la loi de l'esprit, et comme dit si bien saint François de Sales, de gourmander la gourmandise même.

Est-ce l'oisiveté et l'amour du repos? disposez si bien votre temps (c'est le conseil que saint Jérôme vous donne) que le démon vous trouve toujours occupés; soit travail de mains, soit travail d'esprit, faites quelque chose. Hommes, vous avez vos charges et votre commerce; femmes, vous avez votre ménage et l'éducation de vos enfants. Vous qui êtes encore libres, fuyez l'oisiveté, rachetez par mille petits endroits ces jours que votre nonchalante indolence a rendus mauvais. Vous ne savez souvent à quoi employer le temps : mais Dieu saura bien prendre le sien pour vous reprocher ces mois et ces années dont vous aurez fait un méchant usage : *Vocabo adversum vos tempora.*

Le commerce des femmes, les mauvaises compagnies, de certaines amitiés, ou folles, ou sensuelles, ont-elles fait votre péché? Chassez Agar avec son Ismaël; conversez avec des gens de bien, dont les actions et les discours vous édifient; fuyez comme vous fuiriez des pestiférés, ceux et celles dont les mœurs sont corrompues; aimez le silence et la retraite; et, occupés du seul nécessaire, renoncez généreusement à tout le reste.

Si le soin de votre salut vous touche, j'en ai assez dit; vous suppléerez aisément, en vous examinant vous-mêmes, à ce que j'aurais pu ajouter par un long détail : je viens seulement à un dernier moyen de faire une salutaire pénitence en ces temps de rémission et de grâce; moyen qui me paraît d'autant plus important, qu'il n'y a aucun de vous qui ne puisse utilement s'en servir; moyen que la providence et la miséricorde de Dieu vous offre à tous; moyen salutaire et efficace, qui dans la pensée de saint Augustin, peut vous faire acquérir la vraie paix de Dieu, en prenant dans un esprit de pénitence, soit les peines inséparables de votre état, soit d'autres croix qu'il vous envoie.

Imaginez-vous tel état, et telle condition qu'il vous plaira dans la vie, vous y trouverez toujours de pénibles devoirs à remplir! Quelle peine à un magistrat qui veut s'acquitter de sa charge, selon l'esprit de l'Evangile? Appliqué à la discussion des affaires publiques, il faut qu'il se dérobe presque tout à lui-même; que sans se fier à des yeux étrangers, il démêle, autant qu'il peut, le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence, que jugeant sur des faits ou incertains, ou moins équivoques, il se précautionne contre la prévention et l'imposture.

Quels embarras à un père de famille? occupé au dehors, plus occupé au dedans, épuisé de travail d'esprit ou de corps, à peine a-t-il le temps de respirer : chargé de l'éducation de ses enfants, du soin de ses domestiques, il est souvent obligé de veiller sur tout, de pourvoir à tout, de s'informer de tout, sans quoi le grand Apôtre ne fait nulle difficulté de dire que s'il se dispense des devoirs essentiels de son état, *il est pire qu'un infidèle.*

Quelle multiplicité et quelle étendue de soins, je ne dis pas pour vous, mères fainéantes ou coquettes, mères vaines ou joueuses, mais pour ces mères chrétiennes, qui, comme la femme forte, veulent s'attirer la confiance de leurs maris, le respect et les louanges de leurs enfants? *Craindre Dieu*, et par cette crainte vivre dans une continuelle défiance de soi-même; *ne laisser échapper ni à ses réflexions, ni à sa prudence aucune chose considérable; planter et cultiver sa vigne, prendre le lin et le fuseau, veiller sur ses serviteurs et sur ses servantes, consoler les uns par la douceur de ses paroles, assister les autres par ses bons offices ou par ses aumônes :* encore un coup, quelle multiplicité et quelle étendue de soins?

Chrétiens délicats, mal à propos vous plaignez-vous de cette servitude de vos emplois : regardez-la au contraire comme l'un des moyens les plus présents et les plus propres à vous acquitter envers la justice de Dieu de vos dettes. Il veut bien vous tenir compte de ce même dont vous ne pourriez d'ailleurs légitimement vous dispenser. Il veut bien mettre au nombre des satisfactions que vous lui devez, ces jours et ces heures où vous sacrifierez pour lui quelque chose de votre repos et de vos plaisirs aux fonctions de votre état. Acquittez-vous-en avec toute l'exactitude et la fidélité qu'il vous demande; vous ne trouverez jamais de créancier aussi commode et aussi condescendant que lui.

Quel autre sujet de consolation, et quelle plus grande preuve de la bonté de Dieu, et de l'amour qu'il nous porte, de savoir que nous lui pouvons satisfaire, non-seulement par nos mortifications volontaires, non-seulement par les pénitences que ses ministres nous imposent, mais encore par les croix et les afflictions qu'il nous envoie, disent les Pères du concile de Trente (*Sess.* XIV, *de Pœnit.*, *c.* 9)? Dernier, mais excellent moyen de bien faire votre Jubilé.

Où est l'homme à qui il n'arrive quelque disgrâce? Tantôt c'est la perfidie d'un ami prétendu, tantôt c'est la vexation d'un irréconciliable ennemi. Ici, c'est un chicaneur et un usurier qui nous dépouille : là, c'est un voisin ou un parent qui nous inquiète. Aux uns ce sont des fièvres, des langueurs, des paralysies : aux autres ce sont des incendies, des pertes de biens, des banqueroutes. Il y en a qui sont pauvres, outragés, méprisés : il y en a qui, quoiqu'honorés et riches, n'ont ni repos ni santé. D'autres souffrent de la mauvaise humeur d'un mari, du libertinage et de l'indocilité d'un enfant : d'autres d'une suppression de charge, de la vanité et des folles dépenses d'une femme. En un mot

chacun a ses peines et ses croix ; mais aussi chacun peut trouver dans ses peines et dans ses croix, de quoi s'acquitter envers Dieu des restes de ses péchés.

Oui, envers Dieu qui est si bon qu'il veut bien se satisfaire de ce dont, humainement parlant, vous ne pourriez vous dispenser de souffrir, pourvu que vous l'enduriez dans un esprit de pénitence et de résignation à ses ordres. Vous voulez, mon Dieu, que je sois pauvre, je le veux : si j'avais du bien, j'en ferais, par mes aumônes, des œuvres satisfactoires : mais puisque vous m'en avez ôté le moyen, que votre sainte volonté soit faite. Si j'avais des rentes et des héritages, comme je vois d'autres qui en ont, je me donnerais plus de repos : mais puisque pour gagner du pain à mes enfants, il faut que je travaille à la sueur de mon visage, je m'assujettis volontiers à ce travail que je vous offre en satisfaction de mes péchés. Si j'avais plus de santé que je n'en ai, je me mortifierais par mes abstinences et par mes jeûnes ; mais âgé et faible comme je le suis, agréez, Seigneur, les pénitences légères que vos ministres, compatissant à mes infirmités, me donnent.

Ainsi devez-vous parler, mes chers auditeurs ; car voilà le grand moyen de bien faire votre Jubilé : heureux si pour le gagner, vous vous sentez intérieurement disposés à remplir ces conditions que je viens de vous marquer! Pour peu que vous donniez à Dieu, il s'en contentera, plus qu'il ne s'en contenterait peut-être en d'autres temps.

Ne pouvant faire davantage que ce que vous faites, il veut bien suppléer à votre faiblesse. *Consolez-vous*, c'est ainsi qu'il vous parle chez son Prophète, *vous qui êtes restés de la maison d'Israël et de Jacob, vous serez sauvés. On vous ôtera le fardeau d'Assur qui vous chargeait les épaules, et le joug qui vous accablait pourrira* (*Isaïe*, X). Dès que vous vous serez humiliés sous la main de Dieu, vous verrez qu'il vous traitera avec plus de bonté et d'indulgence que vous ne l'aviez cru ; et pour rendre plus léger le joug de la pénitence, il y répandra l'onction de sa grâce qui vous fera rechercher ce que vous appréhendiez davantage.

Si profondes, et si envenimées que soient vos plaies, il y a de charitables et d'habiles médecins en Israël : consultez-les, et faites ce qu'ils vous diront. Aux pénitences qu'ils vous imposeront, ajoutez-en d'autres que vous vous imposerez vous-mêmes. Enfin, mettez tout en usage pour vous sauver : les peines que vous trouvez dans vos emplois, les croix et les amertumes d'une vie laborieuse et traversée de disgrâces.

Les cheveux de l'époux étaient tout dégouttants des rosées de la nuit ; mais aussi, les mains de l'épouse étaient pleines de myrrhe. Les arbres d'où sort cette myrrhe la jettent d'abord par leurs pores comme une sueur gommeuse, disent les naturalistes (*Plin., lib.* XII, *c.* 14) : mais comme il en sort peu, on pique ces arbres, on en fend l'écorce en plusieurs endroits, et ces incisions réitérées leur en font répandre en abondance.

Vos mortifications volontaires seront cette première myrrhe, que Jésus-Christ, ce médecin céleste, appliquera sur vos plaies pour vous guérir ; mais comme il en sort peu, profitez de celle qui distillera de ces salutaires incisions que vous fait sa charitable et paternelle main, par les peines de votre état, par les croix et les afflictions qu'il vous envoie. Après cela, *il ne vous parlera que de paix, vous serez son peuple*, et il sera votre Roi ; *vous serez ses saints*, et il sera votre Sauveur : vous aurez fait ce qu'il aura attendu de vous, et vous recevrez de lui ce que vous en espérez, une paix et une récompense éternelle.

PREMIER DISCOURS

Pour la clôture du Jubilé.

Et vos mundi estis, sed non omnes.

Pour vous vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous (*Joan., ch.* XIII).

Ce sont les paroles que Jésus-Christ dit à ses apôtres, après leur avoir lavé les pieds. Paroles qui devaient donner beaucoup de consolation et de joie à ceux qui avaient reçu et conservé sa grâce figurée par cette ablution extérieure ; mais paroles qui devaient jeter dans de terribles alarmes celui qui, ayant volontairement ouvert son cœur au démon, portait dans son âme une invisible corruption, quoiqu'il parût au dehors lavé et purifié comme les autres ; paroles qui, marquant le bonheur de ces disciples, de la pureté desquels leur aimable Maître rendait un si avantageux témoignage, leur inspirait une humble confiance en son infinie bonté ; mais paroles qui, désignant, sans le nommer, l'hypocrite et le perfide Judas, étaient capables, s'il eût été sensible à son malheur, de le jeter dans un mortel abattement, lui qui, au milieu d'une troupe choisie, s'était fermé toutes les voies du salut par la mauvaise disposition de son cœur.

Ce sont ces mêmes paroles, qui, dans le choix que j'en ai fait, m'ont paru très-propres pour me réjouir avec vous, âmes saintes, qui, affranchies de la servitude du péché et des peines qui lui étaient dues, avez reçu dans ce temps de jubilé une nouvelle pureté par la vertu des eaux célestes que le Seigneur Jésus a invisiblement répandues sur vous. Que vous êtes heureux, fidèles disciples d'un si bon Maître, puis-je vous dire! *Vous êtes purs : Et vos mundi estis.*

Mais voici en même temps d'autres paroles qui suivent immédiatement celles-ci, que je suis obligé de vous adresser, âmes infidèles, qui, n'ayant pas apporté dans ces jours d'ablution et de salut, les dispositions nécessaires pour profiter d'une si grande grâce, paraissez impures et affreuses aux yeux d'un Dieu, qui, éclairant ce qu'il y a de plus ténébreux, perçant et démêlant ce qu'il y a de plus caché, vous dit encore aujourd'hui : Si quelques-uns sont purs, *tous ne le sont pas* ; vous ne l'êtes pas vous-mêmes : *Et vos mundi estis, sed non omnes.*

Encore si parmi vous il n'y avait qu'un Judas, si dans la famille de Noé il ne se trouvait qu'un Cham, si parmi tant de vierges folles qui n'ont pas fait provision d'huile, il y en avait autant de sages qui jouissent du bonheur de posséder le chaste Époux; mais hélas! parmi douze disciples quel effroyable nombre de Judas! Dans la famille de Noé, que d'enfants réprouvés et maudits! Parmi ceux et celles qui viennent au-devant de l'Epoux, combien à qui il dit: *Je ne vous connais pas: Et vos mundi estis, sed non omnes. Quelques-uns de vous sont purs, mais tous ne le sont pas*, et j'appréhende fort que le nombre des uns n'excède de beaucoup celui des autres. Grâce du jubilé accordée à quelques-uns; grâce du jubilé refusée à une infinité d'autres : quelle différence! Miséricorde de mon Dieu, vous me consolez : justice de mon Dieu, vous m'effrayez dans une si étrange inégalité, quel sera, mes frères, votre sort et le mien?

La grâce du jubilé (et voici tout mon dessein) est une si grande grâce, qu'on ne peut assez estimer le bonheur de ceux qui l'ont reçue : première proposition. La grâce du jubilé est une grâce qui dépend de tant de choses, qu'on a tout lieu de croire que très-peu l'ont reçue : seconde proposition. Vous qui l'avez reçue cette grâce, réjouissez-vous, *vous êtes purs : Et vos mundi estis.* Vous qui croyez l'avoir reçue, examinez-vous bien, et tremblez, *car tous ne sont pas purs, sed non omnes.* Si dans la suite de ce discours, je descends dans un détail un peu fâcheux, ce sera autant pour mon instruction que pour la vôtre.

PREMIER POINT.

En quel état étiez-vous, mes frères, et qu'avez-vous fait à Dieu pour recevoir une aussi grande grâce qu'est celle du Jubilé? A combien de gens cette grâce que vous avez reçue a-t-elle été refusée? Qu'avez-vous gagné si, pour la recevoir, vous y avez apporté toutes les dispositions nécessaires? Voilà trois puissants motifs qui vous portent à vous réjouir au Seigneur. C'est une grâce purement gratuite, c'est une grâce qui vous est comme personnelle, c'est une grâce pleine et entière : *Pour vous, vous êtes purs : Et vos mundi estis.*

Ainsi parlait Jésus-Christ à ses apôtres; mais en quel temps et à quel dessein? Lorsqu'il se représentait que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, lorsqu'il était tout occupé de la pensée de sa souveraine puissance, lorsque, sachant qu'il pouvait faire aux siens tout le bien qu'il jugerait à propos de leur faire, il méditait de leur donner d'éternelles marques de sa gratuite bonté, afin qu'ils connussent qu'après les avoir tendrement aimés, il les aimerait jusqu'à la fin.

Ne pouvons-nous pas déjà dire que ce sont là ses vues dans la concession des jubilés et des indulgences, qui ont pour principe sa souveraine puissance et sa charité infinie? Mais allons plus avant, ou plutôt instruisons-nous par là de cette importante vérité.

Quand Jésus-Christ lave les pieds de ses apôtres, il semble qu'il affecte d'agir seul dans cette mystérieuse cérémonie, dit Théophilacte (*In c. 13 Joannis*). Il ne prend personne ni pour tenir le bassin, ni pour porter l'eau, ni pour la répandre sur leurs pieds, ni pour les essuyer : lui seul veut s'acquitter de tous ces devoirs que sa charité lui inspire. *Il se lève de table*, dit saint Jean, *il quitte ses vêtements, et ayant pris un linge, il le met autour de lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commence à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il tenait.*

Excellente image de ce qui se passe en ce saint temps du jubilé. Si les pécheurs sont lavés dans le sacrement de pénitence, prêtres du Seigneur, vous n'êtes que ses ministres, vous n'agissez que par la puissance qu'il vous a donnée, et lorsque vous paraissez dans cette absolution, c'est par ses ordres que vous les renvoyez absous.

S'ils sont nourris d'une viande céleste, c'est son corps qu'ils mangent et son sang qu'ils boivent. C'est lui-même qui se donne à eux; c'est lui-même qui, par ses inspirations, les presse de se présenter aux tribunaux de la pénitence et à la table sacrée. Bonnes pensées, saints mouvements, désirs de conversion, préparations nécessaires pour recevoir les grâces qu'il offre, tout vient de lui; sa toute-puissante et sa gratuite bonté en sont les vrais principes. Par lui nous sommes absous, réconciliés, nourris, purifiés de nos péchés, lavés de leurs taches, exempts de leurs peines : *Car s'il ne nous lavait, nous n'aurions jamais de part dans son royaume*, comme il en avertit expressément saint Pierre.

C'est donc par son infinie et gratuite bonté qu'il nous fait tant de grâces. Paul absout l'incestueux de Corinthe et lève l'excommunication qu'il a fulminée contre lui, il lui accorde l'absolution de son péché et de la peine qu'il méritait; mais il veut bien qu'on sache qu'il n'est que le ministre de cette réconciliation, que ce qu'*il lui a donné, il ne l'a donné qu'en la personne et au nom de Jésus-Christ : Si quid donavi, in persona Christi donavi.*

Souveraine puissance de mon Dieu, c'est vous qui nous soutenez, *nous vous appelons Maître et Seigneur, et vous dites que nous avons raison de vous appeler ainsi, puisque vous l'êtes en effet;* mais c'est votre bonté qui nous prévient sans aucun mérite de notre part, qui nous cherche, malgré nos démérites et nos péchés, qui nous lave de tant d'ordures que nous avons contractées. Bonté pleine d'empressement et de tendresse, qui nous poursuit, quand nous vous fuyons, qui nous éclaire et qui nous embrasse, quand nous retournons à vous (*Aug., serm. 54, de Verbis Domini*).

Sommes-nous paresseux, vous nous animez; affligés, vous nous consolez; pauvres, vous nous enrichissez; ignorants, vous nous instruisez; las, vous nous portez. Nous trouvons-nous hors d'état de vous satisfaire?

vous nous ouvrez vos trésors; ne pouvons-nous de nous-mêmes vous offrir quelques présents qui vous apaisent? vous nous donnez de votre fonds de quoi vous sacrifier et vous apaiser.

Mais à combien de gens de si grandes grâces ont-elles été refusées? Seconde circonstance qui nous rend très-précieuse celle du jubilé; car sans parler de tant de millions d'infidèles *ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort;* sans parler de tant d'hérétiques et de schismatiques, qui, séparés de la vraie Eglise, sont hors des voies du salut et exclus de l'héritage éternel; combien y a-t-il de pécheurs qui, recevant les sacrements de Jésus-Christ, n'en reçoivent pas l'esprit et la grâce? A combien de faux dévots et de chrétiens abusés la salle où est l'Epoux sera-t-elle fermée comme aux vierges folles; *Combien qui seront jetés pieds et mains liés dans les ténèbres du dehors*, comme ce malheureux qui se présenta à un festin de noces, sans en avoir l'habit.

Pensez-en ce qu'il vous plaira; pour moi, réfléchissant sur ce petit nombre de vrais fidèles qui auront gagné le jubilé, je les regarde comme ces grappes de raisin qui ont échappé à la vigilante recherche des vendangeurs, ou comme des épis de blé qu'on rencontre de loin en loin dans un champ après la moisson : c'est ainsi que les prophètes Jérémie et Michée en parlent (*Mich.*, VII *et* V). Je les regarde, pour me servir d'autres comparaisons tirées des livres saints, comme des morceaux de terre sur lesquels tombent ces pluies volontaires dont Dieu arrose l'héritage qu'il s'est réservé, ou comme des tisons qu'on a tirés à peine d'un embrasement universel (*Amos*, XLI).

Admirez donc par là deux choses que saint Paul (*Rom.*, XI) veut que vous considériez avec toute l'attention que vous leur devez : la sévérité de Dieu d'un côté et sa bonté d'un autre : *Vide bonitatem et severitatem Dei.* Sa sévérité envers ceux qui sont tombés et qui ne se relèveront peut-être jamais : *In eos quidem qui ceciderunt, severitatem :* sa bonté envers vous, si vous demeurez fermes dans l'état où cette bonté vous a mis : *In te bonitatem Dei, si permanseris in bonitate.*

Sa sévérité, en laissant tant de malheureux dans l'assoupissement où ils sont; sa bonté, en sauvant, selon l'élection de sa grâce, un petit nombre qu'il s'est réservé; sa sévérité, contre ces branches qui ont été rompues et qui ne sont propres qu'au feu; sa bonté pour celles qui sont demeurées sur l'olivier franc et qui se nourrissent du suc qui sort de sa racine : *Vide bonitatem et severitatem Dei.* Ne perdez jamais de vue ces deux choses : l'une d'elles relève infiniment le prix de l'autre, et toutes deux vous font de continuelles leçons de ferveur et d'attachement à Dieu. La sévérité de sa justice, qui n'est pas tombée sur vous, l'excès de sa bonté qui vous a comblés de ses grâces.

Quelle prédilection! quelle favorable préférence! Jours de miséricorde et de salut, que vous nous procurez de biens! Oui, mes frères, vous êtes, pour le dire avec Moïse, ce peuple particulier que Dieu a choisi préférablement à une infinité d'autres, non à cause que vous les surpassiez en nombre et en mérite, mais à cause qu'il vous a aimés : *Ut sis ei populus peculiaris, non quia cunctas gentes numero vincebatis, sed quia dilexit vos Dominus.*

Dans ce choix que de rares privilèges! que de glorieuses distinctions! De là, ces égards qu'il a bien voulu avoir pour vous, lors même que vous en étiez plus indignes; de là, ces fréquentes sollicitations de retourner à lui et de recevoir de ses mains libérales *ce vin et ce lait qu'il vous offrait presque sans échange;* de là, ces avances qu'il a faites pour vous obliger de rentrer dans votre devoir, combattant vos plus fortes inclinations, soumettant votre cupidité à la loi, tournant votre cœur vers ses saintes ordonnances, vous tirant, en quelque manière, malgré vous, de l'embrasement où, sans lui, vous alliez périr.

Je dis en quelque manière, malgré vous; car puis-je mieux comparer ce qui se passe dans ce saint temps de jubilé qu'à ce qui arriva autrefois à Loth pour le faire sortir de Sodome? *Levez-vous,* lui dirent des anges que Dieu lui envoya, *de peur que vous ne périssiez dans la ruine de cette ville.* Première marque de la prédilection divine en faveur de ce patriarche; mais comme ces anges virent qu'il feignait de ne les pas entendre, qu'il différait toujours et qu'il demeurait aussi tranquille au milieu du danger que s'il n'y avait rien eu à craindre pour lui; au lieu qu'ils laissèrent périr une infinité de malheureux, consumés par une pluie de feu et de soufre, ils le prirent par la main, et le firent sortir de cette terre maudite : *Eduxerunt eum et posuerunt extra civitatem* (*Genes.*, XXVII) : seconde marque de prédilection et de préférence.

Avouez-le, chrétiens, ne se serait-il point passé quelque chose de semblable à votre égard pendant ces jours? Comparez, pour cet effet, les obligeantes invitations de Dieu, et vos résistances; les charitables empressements de ses ministres, et vos injurieux délais; les salutaires avis qu'ils vous donnaient, et la répugnance que vous aviez à les suivre, leurs vives exhortations et votre molle indolence; semblables, et même plus coupables que Loth, vous les écoutiez aussi froidement que si ce n'eût pas été à vous et de vous qu'ils parlassent : *Dissimulante illo.* Mais enfin un coup de grâce vous a fait réfléchir sérieusement sur l'état de votre conscience; une charitable et toute-puissante main vous a tirés de l'embrasement où une infinité d'autres ont péri. Vous voilà sur la montagne, réjouissez-vous, et soyez fidèles. C'est là ce que je regarde, non-seulement comme une grâce gratuite, non-seulement comme une grâce personnelle, mais encore comme une grâce pleine et entière.

Il y a des grâces que Dieu, selon notre manière de concevoir, accorde comme bon, et d'autres qu'il répand à pleines mains,

comme magnifique; ou, si vous voulez que je m'explique en d'autres termes, il y a une miséricorde commune et ordinaire, et une miséricorde que David appelle grande et abondante; et c'est dans cette dernière espèce qu'on peut considérer la grâce du jubilé, où Dieu, non content de remettre les péchés qu'on a commis, et les peines éternelles qu'ils méritaient, veut bien, par un excès de sa charité, ne pas répéter les temporelles dont on était redevable à sa justice.

Heureux jours, où l'*Ange du grand conseil* remue les eaux de la piscine et leur donne une plus grande vertu que n'avaient celles de l'ancienne, qui ne guérissaient qu'un seul homme qui y descendait. Heureux jours, prédits par le prophète Zacharie, où la vigne devait porter son fruit, la terre produire ses grains, et les cieux répandre leur rosée; où la maison de Juda et celle d'Israël ne devaient plus être que des objets de bénédiction. Heureux jours, où ce prophète, perçant dans un long avenir, voyait, par avance, des peuples qui, par une sainte émulation de piété et une extraordinaire ferveur de religion, se disaient les uns aux autres : Allons offrir nos prières devant le Seigneur, et où tous répondaient : Très-volontiers, nous irons aussi avec vous : *Eamus, et deprecemur faciem Domini; vadam etiam ego* (*Zachar.*, VIII).

Vous vous représentez ici, messieurs, ce qui s'est passé en ces derniers jours, cette prodigieuse multitude de fidèles qui, par d'extraordinaires mouvements de piété, sont venus implorer la miséricorde du Seigneur dans nos temples, lui rendre leurs hommages, lui exposer leurs vrais besoins, et recueillir, pour m'expliquer avec le même prophète, *une semence de paix* : *Semen pacis*.

Autrefois les eaux du ciel semblaient ne tomber que goutte à goutte, et sur de certains endroits, mais dans l'année sainte, elles arrosent toute la terre chrétienne; c'est un jubilé universel. Dans l'ancienne loi, il n'y avait autrefois que trois villes de refuge en deçà du Jourdain; mais ensuite, il y en eut encore sous Josué trois autres au delà de ce fleuve; figure assez naturelle de la différente conduite que l'Eglise a tenue dans les premiers siècles, et dans ces derniers temps. D'abord les indulgences, ces refuges spirituels étaient plus rares, mais dans la suite elles sont devenues plus communes; pourquoi cela? le voici :

Quand les peuples sont riches, il n'est pas nécessaire que le prince ouvre ses trésors pour leur en faire part. Quand ils ont du blé en abondance, il n'est pas nécessaire qu'il en tire de ses magasins pour les soulager dans leur faim. Mais quand la pauvreté et la famine sont extrêmes, c'est alors qu'il croit devoir faire paraître sa bonté, sa tendresse et sa magnificence royale.

Eglise de mon Dieu, c'a été aussi par ce principe que dans les premiers siècles vous ouvriez si rarement ces magasins et ces trésors dont le Seigneur vous a confié la dispensation. Vos enfants étaient presque tous riches et forts; mais aujourd'hui qu'ils sont pauvres, faibles, endettés, que pouvez-vous mieux faire pour leur marquer votre compassion et votre tendresse, que de leur fournir de temps en temps de doux moyens pour se soutenir dans leurs infirmités, et s'acquitter de leurs dettes?

Autrefois, ils étaient presque tous purs; les uns lavant leurs plus légères fautes dans le sang qu'ils répandaient sur les échafauds; les autres se purifiant de leurs péchés dans les eaux d'une longue et amère pénitence; mais aujourd'hui les choses ont bien changé de face, et plaise au Seigneur que par le jubilé que le souverain pontife, votre chef visible, leur accorde, l'on puisse dire d'eux *qu'ils sont purs : Et vos mundi estis;* il y en aura quelques-uns; *mais ils ne le seront pas tous : Sed non omnes.*

Etranges paroles, et qui doivent donner de furieuses alarmes à ceux qui y font attention! La grâce du jubilé est une si grande grâce, qu'on ne peut assez estimer le bonheur de ceux qui l'ont reçue; mais cette grâce dépend de tant de choses, et on y apporte tant d'obstacles, qu'on a tout lieu de croire que très-peu de gens l'ont reçue. Vous qui la possédez, réjouissez-vous, *vous êtes purs : Et vos mundi estis.* Mais je le répète encore une fois, et je ne saurais trop insister sur cette seconde vérité : *Tous ne sont pas purs : Sed non omnes.*

DEUXIÈME POINT.

Quand après le vol d'une règle d'or et d'un manteau d'écarlate, on jeta le sort pour connaître le vrai coupable, toute l'armée d'Israël fut saisie de frayeur. Quand Jésus-Christ dit à ses apôtres qu'un d'eux le trahirait, tous inquiets et consternés s'écrièrent : *Maître, ne serait-ce pas moi?* et dans un siècle où la corruption est universelle, quand on nous dit que si quelques-uns de nous sont purs, tous ne le sont pas; avec quelle tranquillité pouvons-nous écouter une si fatale exception?

Dans toute une armée, le sort ne tomba que sur Achan; parmi les apôtres, il n'y eut que Judas; mais hors quelques saintes âmes, qui dans ces temps de grâce ont été purifiées par celle des sacrements, combien y en a-t-il d'autres qui ne le sont pas? Gardons-nous bien d'en juger par les apparences, ce n'est pas par elles que Dieu en juge, c'est par des règles fort opposées. Ne nous arrêtons pas à ce que des hommes, tantôt trompés, tantôt trompeurs, mais naturellement portés à se flatter dans leur propre cause, peuvent en penser; voyons ce qu'en pense un Dieu devant qui rien n'est si profond dans le cœur humain où il ne descende, rien de si haut où il ne s'élève, rien de si long qu'il ne mesure, rien de si large qu'il ne remplisse, rien de si embarrassé qu'il ne démêle.

Que les Gabaonites aient trompé Josué, lorsqu'avec de vieux souliers et des pains moisis, ils lui firent croire qu'ils venaient de fort loin, quoiqu'ils ne fussent qu'à une journée de lui; qu'Absalon, feignant de s'ac-

quitter de son vœu, lorsqu'il méditait un abominable parricide, ait surpris la bonne foi de David, je ne m'en étonne pas. Des hommes peuvent bien en imposer à d'autres hommes, qui souvent ne jugent des choses que par celles qu'ils voient ou qu'ils entendent; mais vous qui avez affaire à unDieu qui connaît la vraie disposition de vos âmes, vous qui, menant une vie aussi peu chrétienne qu'est celle que vous menez, vous vous flattez d'une prétendue conversion et d'une pureté assez grande pour vous attirer son indulgence; tremblez, quand il dit que si quelques-uns sont purs, *tous ne le sont pas.* Car, pouvez-vous, sans frémir, entendre un tel oracle qui vous regarde, et vous fier sur tant de faux préjugés qui vous trompent?

Souffrez donc que je vous ôte ce bandeau fatal qui vous aveugle, et que, vous exposant vous-mêmes à vous-mêmes, je vous fasse connaître par de certaines marques dont vous ne pouvez disconvenir, si vous êtes purs ou si vous ne l'êtes pas; si vous avez reçu ou non la grâce du jubilé.

Pour recevoir cette grâce, deux choses spécifiées par le roi-prophète sont absolument nécessaires, je veux dire avec lui : Une grande netteté de mains et une grande pureté de cœur : *Innocens manibus et mundo corde* (*Psal.* XXV); sans cela nulle apparence *de monter sur la montagne du Seigneur, et de se tenir debout en sa présence dans le lieu saint.* Or, avez-vous tous cette innocence des mains et cette pureté du cœur? Rien au dehors n'empêche-t-il l'effet de la grâce qui vous est offerte? Rien au dedans ne s'oppose-t-il à ses abondantes communications?

Je les cherche partout, ces mains nettes et innocentes, mais je n'en trouve guère que les concussions criantes ou les fourberies cachées, les injustices connues ou les usures secrètes, l'avarice, le vol, la fureur de s'enrichir, n'aient salies. *A minore usque ad majorem omnes avaritiæ student; a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum* (*Jerem.*, VI).

Là, ce sont des hommes que la fortune a tirés de la crasse et de la poussière, pour les élever rapidement sur le haut de sa roue. A comparer ce qu'ils étaient il n'y a pas longtemps avec ce qu'ils sont aujourd'hui, on dirait qu'ils ressemblent à ces arbres dont parle saint Jérôme (*In cap.* III, *Jonæ*), et qui sont fort communs en Palestine; arbres qui s'élèvent avec tant de précipitation, qu'aussitôt qu'on les a semés, on en voit naître des arbrisseaux couverts d'un beau feuillage, tant ils se hâtent d'épuiser tout le suc de la terre où ils sont, pour s'en nourrir. Qu'ils se flattent tant qu'ils voudront de leur innocence prétendue, j'ai à leur dire avec le Sage, qu'une fortune précipitée est d'un mauvais augure pour le salut; qu'un homme qui se hâte de s'enrichir ne lui paraît pas innocent : *Qui festinat ditari non erit innocens.*

Ici, ce sont d'avides héritiers ou des frères affamés qui, au préjudice de leurs cohéritiers, se font faire des avantages indirects, tantôt par des ventes simulées et des billets frauduleusement extorqués, supposant de fausses dettes pour n'être pas contraints d'en payer de véritables; tantôt, à la faveur des artificieuses mesures qu'ils ont prises et des mauvais conseils qu'on leur a donnés, cachant pendant quelque temps le mystère de leurs fourberies, de peur qu'un éclaircissement prématuré n'arrache la meilleure partie d'un bien qui ne leur appartient pas.

Là, ce sont des banqueroutiers, ou de malins chicaneurs qui lassent leurs créanciers ou leurs parties, pour les obliger de s'accommoder avec eux à tel prix qu'ils le souhaitent. Ici, se sont des gens qui, comme dit le prophète Amos, attendent avec impatience que les mois, où tout est à bon marché, soient passés, afin de survendre leurs marchandises; gens qui demandent avec une avare et cruelle inquiétude : Quand finiront ces semaines ennuyeuses, afin que nous ouvrions nos greniers, que nous vendions notre blé bien cher et à fausse mesure? *Quando transibit mensis, et venundabitur merces, et aperiemus frumentum, ut imminuamus mensuram et augeamus siclum* (*Amos*, VIII). En un mot, on cherche presque partout à amasser du bien à toute main, à tirer d'un argent naturellement stérile, de gros intérêts, sans aliéner le fonds, à profiter du malheur des temps, et, comme l'on dit, à pêcher en eau trouble.

Les gens de guerre pêchent au dard, les gens d'affaires à la ligne, les gens de justice au filet. Au dard, on pique le poisson, à la ligne, on le trompe, au filet, on l'embarrasse.

On blesse le poisson avec le dard, on l'entraîne, on l'enlève de l'eau, on s'en nourrit; métier assez ordinaire aux gens de guerre. On trompe le poisson à la ligne; il prend l'amorce qu'il voit, mais il avale l'hameçon qu'il ne voit pas; fatale industrie des gens d'affaires, qui, ayant prêté quelques sommes à des malheureux qui ont imploré leur barbare secours, accumulent intérêt sur intérêt, leur percent les entrailles et les dévorent.

On embarrasse le poisson dans les filets; plus il s'agite, moins il trouve d'issue; artifice qui n'est que trop commun parmi les gens de justice, et dont se plaignent inutilement tant de plaideurs qui, enveloppés, épuisés, accablés de procédures, plus ils se tourmentent, plus ils accélèrent leur ruine. Or, je vous le demande, parmi tant de mains, y en a-t-il beaucoup de nettes? *Et vos mundi estis, sed non omnes.*

Que serait-ce, si, m'arrêtant à une plus longue induction, je parlais de ces stellionataires qui, déclarant libre un bien qu'ils ont engagé, surprennent malicieusement la bonne foi de ceux avec lesquels ils contractent? De ces gens qui entretiennent leur table et leur train aux dépens des domestiques dont ils retiennent les gages; des marchands et des artisans qu'ils font languir, et qu'ils renvoient avec injures? De ces procureurs

et de ces solliciteurs de procès qui, par leurs pernicieux détours, par un fatras d'écrits inutiles, par des chicanes et des faussetés qu'ils suggèrent, par des pièces qu'ils soustraient ou qu'ils altèrent, par de frauduleux incidents qu'ils font naître, soutiennent de mauvaises causes, empêchent ou retardent le jugement des actions qu'on a légitimement intentées? De ces officiers qui, sous prétexte d'avoir donné de gros deniers pour être revêtus de leurs charges, les font payer à des misérables qu'ils oppriment, et se servent de leur autorité, pour exiger des droits au delà de l'ordonnance?

Avec tout cela, la plupart de ces gens ont fait leur jubilé, et par un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer, ils se flattent de l'avoir bien fait. Semblables à ces Juifs, dont parle un prophète, *ils se reposent dans leurs péchés* et jouissent tranquillement du fruit de leurs injustices. *Est-ce que Dieu n'est pas au milieu de nous*, disent-ils : *Numquid non Dominus in medio nostrum?* Oui, oui, malheureux! il y est, et si vous ne vous convertissez, sa main vengeresse vous précipitera bientôt dans ce *lieu de tourments*, où gémissent depuis tant de siècles, les Caïn, les Achan, les Absalon, les Siba et les Achitophel.

Nous ne sommes dans aucune de ces espèces, dites-vous, Dieu en soit loué : mais quand je supposerais que vos mains sont nettes, vos cœurs sont-ils purs? Car sans cette condition, la grâce du jubilé ne sera pas pour vous : *Et vos mundi estis, sed non omnes.* Où est-il ce cœur pur, ce cœur humilié, ce cœur pénitent, ce cœur droit, ce cœur dégagé de toute affection au péché?

Est-ce le cœur de cet homme, qui, auparavant, traîné comme une idole dans un char de triomphe, suivi d'une leste troupe de valets, marche à pied, seul dans les rues? Sa modestie vous édifie; mais peut-être n'est-ce qu'une modestie forcée, peut-être crève-t-il de dépit de se voir hors d'état de dire à ses valets ce qu'Abraham dit aux siens : *Demeurez au pied de la montagne, je vous reprendrai quand j'aurai achevé mon sacrifice.*

Est-ce le cœur de cette femme autrefois si enjouée, si coquette, si brillante d'or et de pierreries? Il est vrai qu'elle n'épuise plus en parures les boutiques des joailliers, des brodeurs, des parfumeurs, des vendeurs de blanc et de rouge : mais ne serait-ce pas à cause que sur le retour de l'âge, il lui siérait mal de farder un visage ridé, qu'elle troublerait la joie des cercles où elle ne pourrait plus faire la figure qu'elle y faisait, que la retraite, comme un honorable asile, lui épargne la douleur d'en voir d'autres qui la mépriseraient ou qui l'effaceraient? Agar, tu n'as plus de place dans le cœur d'Abraham; mais Abraham n'en a-t-il pas encore une dans le tien?

Est-ce le cœur de ce voluptueux et de ce sensuel, pour qui les plus fins vins ne l'étaient pas assez, sur la table duquel se servaient les viandes les plus rares et les plus délicatement apprêtées, qui voyait à ses côtés des parasites et des femmes de joie occupées à le divertir?

Il est vrai qu'à présent, autant qu'il craignait de ne pas assez boire et manger, autant il appréhende de se surcharger l'estomac : mais s'il se réduit à cette austère sobriété, ne serait-ce pas à cause de ses fréquentes maladies, des rhumatismes et des goutles qui ne lui laissent dans la vie aucun plaisir? S'il se portait mieux, ne dirait-il pas encore ce que disaient ces insensés dans le livre de la Sagesse : *Couronnons nos têtes de roses, enivrons-nous des vins les plus exquis, et laissons partout quelques vestiges de nos débauches.*

Tout change autour de l'homme, dit saint Augustin; mais ce qui est au dedans demeure souvent le même. Changement dans la fortune, changement dans les plaisirs, changement dans les saisons, changement dans les compagnies, changement dans les amitiés, mais presque nul changement dans le cœur : et cela étant, j'ai à vous dire que si quelques-uns de vous sont purs, vous ne l'êtes pas tous : *Et vos mundis estis, sed non omnes.*

Quel est donc le cœur que je demande pour recevoir la grâce du jubilé? Un cœur brisé de douleur, comme celui du publicain, attaché sincèrement à Dieu, comme celui de Madeleine, anéanti et troublé devant lui, comme celui de David; un cœur disposé à restituer ce qu'il a injustement pris, comme celui de Zachée, ferme et magnanime comme celui de Moïse, également fidèle, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, comme celui de Job.

J'en demande peut-être trop; mais je suis en droit de dire à ces cœurs bas et rampants : Elevez-vous, et cherchez Dieu; à ces cœurs fourbes, cherchez-le avec simplicité; à ces cœurs immortifiés, cherchez-le avec douleur; à ces cœurs partagés, ne cherchez que lui et votre salut; à ces cœurs ambitieux, cherchez sa gloire et non la vôtre; à ces cœurs intéressés et méfiants, *cherchez avant toutes choses son royaume et sa justice, et le reste vous sera accordé de surcroît.*

Purifiez, mes frères, purifiez donc vos cœurs, et priez le Seigneur qu'il les *crée* tels qu'il les veut, et qu'il sait devoir lui plaire. Repassez sur tant de jubilés qui se sont écoulés, et rappelant dans l'amertume de vos âmes ces années et ces jours de salut; dites en vous-mêmes : que sert-il de me flatter, de chercher des confesseurs qui, trop indulgents, bandent mes plaies sans les guérir? de ne leur exposer qu'une partie de ma vie, et de leur cèler le reste? Qui d'eux ou de moi perdra davantage, si je contribue moi-même à me tromper?

Ma bouche a dit si souvent : j'ai péché, j'en demande pardon à Dieu; mais mon cœur l'a-t-il dit de même? Ai-je voulu ma conversion, comme je veux toute autre chose? Quel changement s'est-il fait en moi? emporté et peu traitable, suis-je devenu plus patient et plus doux? empressé à me procurer toutes

sortes de plaisirs, les cherchai-je avec moins d'ardeur? enivré d'une folle estime de moi-même, ai-je de plus justes sentiments de mon indignité et de ma misère? affligé de la prospérité de mes confrères, et réjoui de leurs disgrâces, par une lâche envie, qu'ai-je fait pour mortifier en moi une passion si infâme et si contraire à mon salut? sensible aux plus légères injures, en ai-je fait un vrai sacrifice à Jésus-Christ? peu accoutumé à prier Dieu et à me mettre en sa présence, ai-je un nouveau goût pour le recueillement et la prière? approché-je des sacrements plus souvent et avec plus de fruit? ai-je l'esprit de la vraie pénitence, et en ai-je fait les œuvres?

Il s'agit maintenant de vivre mieux que je n'ai vécu jusqu'ici; c'est peut-être pour la dernière fois que le Seigneur m'inspire de si bonnes pensées. Je veux donc me jeter avec confiance entre les bras de sa miséricorde, lui dire que mon cœur est prêt à lui obéir en toutes choses, qu'il n'a qu'à me commander ce qu'il voudra, que je l'accomplirai fidèlement, dès qu'il m'accordera la grâce nécessaire pour faire ce qu'il m'aura commandé. Avec des mains innocentes et un cœur pur, rien ne m'empêchera de monter sur la montagne du Seigneur et de me tenir debout devant lui dans le lieu saint

SECOND DISCOURS

Pour la clôture du Jubilé.

Esto vigilans (Versio syriaca habet expergiscere), et confirma cætera quæ morituræ erant... in mente habe qualiter acceperis, et audieris, et serva (Versio arabica habet: memento qualia acceperis, et qualia audieris, et cave tibi quod si non expergiscaris, et vigiles).

Veillez, et rassurez ce qui est en danger de mourir : souvenez-vous des choses que vous avez reçues et entendues, et gardez-les (*Apoc.*, III).

Vous voici, mes frères, aux derniers jours du jubilé. Ces jours de propitiation et de grâce, de rédemption et de salut, d'affranchissement et d'amnistie vont bientôt finir; mais n'y a-t-il pas quelque lieu de craindre que votre piété et vos vertus ne finissent, et n'expirent avec eux?

L'esclave est tiré de son ancienne servitude; mais ne se rengagera-t-il pas dans une nouvelle? Le pénitent *a goûté le don céleste;* mais ses rechutes ne lui feront-elles pas faire pénitence de sa pénitence même? La femme mondaine est comme celle de Loth, sortie de Sodome; mais, soit par une volage témérité, soit par un reste d'attachement, ne tournera-t-elle pas la tête en arrière pour voir ce qui s'y passe?

On avait beaucoup à espérer quand on vous voyait faire d'abondantes aumônes, visiter les hôpitaux, entendre la sainte parole, expier, par des abstinences et des jeûnes, vos plaisirs défendus, assister aux offices divins avec une édifiante piété, faire avec un air modeste et recueilli vos stations, figures assez naturelles des pénibles et humiliants voyages de Jésus-Christ, assiéger en foule les tribunaux de la pénitence, entourer la table du père de famille, pour *y manger le froment des élus et le pain des anges.*

Mais quand ces jours seront passés, quand *les voies de Sion gémiront de ce que peu de gens viennent à ses solennités*, quand on ne verra plus ces nombreuses assemblées de fidèles dans nos temples, quand on n'y entendra plus ces vives et véhémentes exhortations, qui portaient les pécheurs à se convertir à Dieu de tout leur cœur, quand les jeux, les festins, les spectacles rallumeront de nouveau des passions qui paraissaient éteintes : n'a-t-on pas tout sujet d'appréhender que l'édifice du salut, ne se trouvant plus soutenu par de tels appuis, ne vienne à s'ébranler peu à peu et ne tombe?

Jusqu'ici, ces prières publiques et ces saints cantiques, où l'on se renvoyait tour à tour les louanges du Seigneur; ces exemples touchants *des Madeleines*, qui répandaient sur les pieds de Jésus-Christ *leurs précieux parfums; des Zachées*, qui recevaient dans leurs maisons *ce Dieu de paix; ces publicains*, qui, frappant amèrement leurs poitrines, lui demandaient miséricorde : jusqu'ici, ces jeûnes et ces mortifications, où l'on affaiblissait le *vieil* homme pour donner plus de force au nouveau; ces saintes retraites *où l'on fermait la porte sur soi, pour prier en secret le Père céleste*, étaient comme autant de remparts que l'Eglise avait élevés autour de vous, pour fermer toutes les avenues à l'ennemi de votre salut, et empêcher que *l'haleine du serpent n'empoisonnât les eaux de la fontaine scellée de l'Épouse.* Mais lorsque dans la suite vous vous trouverez exposés à une infinité de dangers, livrés de nouveau à la corruption et à la malignité du siècle, n'est-il pas à craindre que vos meilleures résolutions ne s'évanouissent, que que ce qui aura heureusement *commencé par l'esprit, ne finisse* malheureusement *par la chair?*

Ecoutez aujourd'hui ce que le Saint-Esprit vous enseigne pour prévenir un si grand malheur, et n'oubliez jamais l'important avis qu'il vous donne en la personne de l'évêque de Sardes : *Veillez, rassurez, fortifiez ce qui est en danger de mourir; souvenez-vous des choses que vous avez reçues et entendues, et faites en sorte de les garder : Esto vigilans*, etc.

Recueillons avec respect ces paroles pour les appliquer à notre sujet. Si nous les méditons bien, nous y trouverons d'un côté tous les motifs qui nous obligent de persévérer dans la grâce qui nous a été accordée, et d'un autre, nous y découvrirons les vrais moyens qui peuvent nous conduire à cette bienheureuse persévérance. Souvenir et reconnaissance par rapport au passé; vigilance et attention sur l'avenir : dans ces deux choses sont renfermés l'obligation et les moyens de conserver la grâce du jubilé.

PREMIER POINT.

Il est bien doux de se souvenir de la tempête où l'on avait fait un triste naufrage, quand on est heureusement arrivé au port; il est bien doux de réfléchir sur la dure et

honteuse captivité qu'on souffrait, quand on jouit d'une entière et presque inespérée liberté; il est bien doux de parler du miracle de sa résurrection, lorsqu'après une fâcheuse mort et une sépulture de quelques jours, on se voit à table, honoré de la présence et de la protection de celui, à la charité et à la toute-puissance duquel on est redevable d'une seconde vie.

Tel fut autrefois l'heureux sort de Jonas, celui des enfants d'Israël et de Lazare. Avec quel sentiment de gratitude Jonas sorti miraculeusement du ventre d'une baleine, se représentait-il le danger où il s'était livré lui-même, fuyant les ordres de Dieu et la bonté de Dieu, qui, contre toute espérance, l'avait conservé dans le sein de ce monstre marin, pour le jeter sur le rivage de Ninive?

Avec quels transports de joie, Marie, sœur d'Aaron, et les enfants d'Israël, voyant les ennemis qui les poursuivaient ensevelis dans les flots, prirent-ils des tambours et chantèrent dans un même cœur: *Rendons grâces au Seigneur qui a fait éclater sa grandeur et sa gloire, en précipitant dans la mer Pharaon et toute son armée* (*Exod.* XV).

Avec quelle humble et tendre reconnaissance Lazare tiré de son sépulcre, après y avoir demeuré quatre jours, épanchait-il son cœur devant Jésus-Christ, lorsqu'après un si éclatant miracle, opéré en sa personne, il se sentait plein de vie, buvant et mangeant à sa table?

Chrétiens, qui exposés à plus de dangers que Jonas, que les enfants d'Israël, que Lazare, avez reçu plus de grâces, si, comme je le suppose, vous avez reçu celle du jubilé; vous comprenez déjà par ces exemples combien il vous importe de rappeler dans votre souvenir un si grand bienfait, afin que par les fréquentes idées que vous en tracerez dans votre esprit, vous vous excitiez à une éternelle reconnaissance: *In mente habe qualiter acceperis;* mais peut-être ne comprenez-vous pas encore jusqu'où peuvent aller ces réflexions, et quels effets elles doivent produire dans vos âmes, par le soin qu'il faut que vous preniez de conserver précieusement ce don d'en haut! *Et serva.*

Quelle eût été la témérité de Jonas, si derechef, embarqué sur le même vaisseau, il se fût exposé au péril d'être jeté dans la mer? Dieu aurait-il fait pour lui un nouveau miracle? un poisson officieux lui aurait-il, par les ordres secrets de la Providence, rendu un second service? Si les Israélites, ennuyés de leur solitude, ou las de combattre tous les jours contre des ennemis qui leur disputaient le passage, avaient repris le chemin d'Egypte, la mer Rouge aurait-elle comme auparavant suspendu ses flots pour accélérer et faciliter leur liberté? et si Lazare s'était peu soucié de ménager une vie qui lui avait été rendue par un si éclatant prodige, quel cas aurait-il paru faire de celui, par la miséricorde et la toute-puissance duquel il avait été tiré du sein de la mort?

Jugez par là, mes frères, de ce que l'Eglise et ses sacrés ministres penseraient de vous, si, indifférents à la grâce qui vous a été accordée, vous veniez à déchoir de votre état et à la perdre? Comment et pourquoi l'avez-vous reçue, cette grâce? quels ont été les desseins et les vues de Dieu en vous la donnant? *In mente habe qualiter acceperis.* A-ce été afin de vous laisser dans une froide suspension de cœur, dans une indolente et tranquille indifférence sur sa conservation et sur sa perte? a-ce été pour vous inspirer cette fatale pensée que, soit que vous l'excitassiez, soit que vous l'éteignissiez au dedans de vous, il ne vous en arriverait ni plus de bien, ni plus de mal? c'est ce que vous n'oseriez dire.

Vous l'avez reçue cette grâce, afin qu'une fidèle persévérance donnât un nouveau caractère de mérite à vos vertus, et qu'étant toujours bien avec Dieu, il achevât en vous ce qu'il y a commencé. Vous l'avez reçue cette grâce; mais souvenez-vous que si vous venez à la perdre, elle servira contre vous de témoignage à Dieu, qui vous reprochera une plus noire ingratitude et un plus outrageant mépris. Méditez bien ces deux vérités: *In mente habe,* vous y trouverez de puissants motifs qui vous engageront à la conserver: *Et serva.* Si vous ne conservez la grâce du jubilé, ce que vous aurez fait ne vous servira de rien: première vérité. Si vous ne conservez la grâce du jubilé, elle sera contre vous un nouveau sujet de condamnation et de reproche: seconde vérité; faites donc tous vos efforts pour la conserver: *Et serva.*

Que des vertus morales telles qu'étaient celles des honnêtes païens dans les siècles idolâtres n'aient été pour le ciel d'aucune considération aux yeux de Dieu, je ne m'en étonne pas: ils ont marché hors de la bonne voie, dit saint Augustin: l'aveuglement, l'idolâtrie, la corruption de l'esprit et du cœur en ont ravi tout le mérite. Que dans le christianisme il y ait d'éclatantes vertus dont on ne sera jamais récompensé, je ne m'en étonne pas non plus: on les a faites pour surprendre l'approbation et les louanges des hommes; on n'a pas marché droit dans la bonne voie, on n'en sera jamais récompensé.

Mais que des vertus chrétiennes revêtues de toutes les conditions nécessaires, pratiquées avec une grande simplicité et droiture d'âme, soient cependant, quand on ne les conserve pas, des vertus stériles pour l'autre vie et dépouillées de ces fruits qui mûrissent pour la bienheureuse éternité, c'est ce qui m'effraie; et me fait craindre les impénétrables jugements de Dieu; rien cependant de plus vrai: pourquoi? parce qu'encore bien qu'on ait marché dans la bonne voie à la différence du païen, qu'encore bien qu'on ait marché droit à la différence de l'orgueilleux et de l'hypocrite, on s'est lassé d'y marcher, et que la couronne n'est promise qu'à ceux qui y persévèrent.

Faites-vous sur cette vérité les réflexions que vous y pouvez faire, messieurs et mesdames? Grâces au Seigneur, il vous a fait miséricorde dans ce saint temps de jubilé; vous

vous avancez à grands pas vers le ciel, et ses *portes éternelles* s'ouvriront un jour pour vous y recevoir. Mais, si malheureusement il arrive qu'après ce temps de salut vous commettiez un seul péché mortel, tout ce que vous aurez fait, tout ce que vous aurez reçu, vos veilles, vos jeûnes, vos prières, vos aumônes, les absolutions qu'on vous aura données, les indulgences que vous aurez gagnées, tout cela sera perdu pour vous, et tellement perdu pour vous, que si vous veniez à mourir dans ce triste état, vous seriez éternellement damnés. Les anges s'étaient réjouis de votre conversion, et les démons se réjouiront de votre perte. Vous vous seriez reposés après le travail d'une vie pénitente, et vos bonnes œuvres vous auraient suivis; et une seule rechute suivie de votre mort vous ravira ce doux repos; et de toutes ces bonnes œuvres il ne vous en sera tenu aucun compte : *In mente habe;* pensez-y bien.

Représentez-vous dans quelle consternation est un laboureur, lorsqu'après avoir mis dans son champ de bonnes semences, après l'avoir arrosé de ses sueurs, après s'être flatté qu'une riche moisson le dédommagerait de toutes ses peines, il voit tout à coup une impétueuse grêle fondre sur son champ, en abattre et en couper les épis.

Représentez-vous quelle est la douleur d'un marchand, lorsqu'après une longue et dangereuse navigation, prêt à entrer dans le port avec un vaisseau dont la charge l'eût enrichi pour toute sa vie, il tombe entre les mains des pirates, qui en une heure lui enlèvent les fruits de plusieurs années.

Que dis-je? la différence est ici très-grande. Ce n'est pas ce laboureur qui a fait tomber cette grêle et cet orage sur son champ : ce triste spectacle l'a vivement touché, et si le ciel avait exaucé ses vœux, il aurait détourné ce coup fatal. Ce n'est pas ce marchand qui s'est volontairement jeté entre les mains de ces pirates ; il avait pris toutes les précautions possibles pour n'y pas tomber, une violente tempête l'a poussé malgré lui vers ces avides et impitoyables voleurs.

Mais si vous perdiez la grâce du jubilé, il n'en serait pas ainsi de vous. Ce serait du fond de vos âmes que sortiraient ces noires vapeurs et ces malignes exhalaisons, funestes matières de la grêle et de l'orage dont vous seriez frappés. Vous-mêmes, oui, vous-mêmes seriez les premiers à vous attirer les démons, ces pirates invisibles qui vous raviraient toutes vos richesses, et qui néanmoins, malgré toutes leurs ruses et leur rage, ne pourraient vous les ravir si vous n'y consentiez.

Fidèles au Seigneur qui vous a donné sa grâce, vous êtes sous ses ailes, il vous couvre du bouclier de sa sainte volonté, et fait profiter au centuple le bon grain qu'il a semé dans vos âmes ; mais si vous lui étiez infidèles, il proteste qu'il viendrait à vous comme un larron, et que vous ne sauriez à quelle heure il viendrait : *Veniam ad te tanquam fur, et nescires qua hora veniam ad te.*

Pourquoi comme un larron, et d'où vient qu'il s'y compare? c'est, répond Richard de Saint-Victor (*Part.* II, *lib.* I, *in Apocal.*, *c.* IX), pour vous apprendre que comme un voleur qui vient lorsqu'on s'y attend le moins, emporte d'une maison tout ce qu'il y a de plus précieux, et souvent assassine le maître qu'il y trouve endormi ; de même, si vous retombez dans le sommeil du péché, Dieu, irrité de ce que vous l'avez abandonné par vos rechutes, vous enlèvera ce que vous eussiez conservé, si vous ne l'aviez point offensé.

En un mot, la persévérance dans la grâce perfectionne le mérite de ceux qui lui sont fidèles, et augmentant en eux les dons célestes, les conduit heureusement au port : *Consummat meritum, ducit ad portum* (ce sont les paroles de saint Augustin) ; au lieu que la perte de cette grâce leur attire nécessairement celle de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont faites. *Stériles qui n'enfantez pas, réjouissez-vous, vous aurez plus d'enfants que celle qui a un mari :* voilà ce que dit Dieu aux premiers. *Ames inconstantes, qui reprenez les voies que vous aviez quittées, que vous êtes viles et méprisables!* je vous réduirai à une honteuse mendicité : voilà ce qu'il dit aux seconds. Tantôt il s'engage de relever la maison de David qui est tombée, de refermer les ouvertures de ses murailles, de rebâtir ce qui est ruiné, et de la rétablir comme elle était autrefois (*Amos*, IX). Tantôt il jure dans sa colère, qu'il n'oubliera point le péché de Jacob, que ses richesses lui seront enlevées et transportées dans un pays étranger, qu'elles s'écouleront comme un fleuve rapide qui ne laisse après soi qu'une vile écume, et des restes de naufrage qu'il pousse sur les bords (*Amos*, VIII).

Tantôt il dit qu'il viendra un temps où les ouvrages des laboureurs et des moissonneurs s'entre-suivront, qu'il y aura tant de raisins, que les vendanges ne finiront qu'au temps des semailles (*Amos*, IX; *Joan.*, IV) : figures assez naturelles de ces grâces abondantes qu'il nous accorde dans le jubilé, où, pour m'expliquer après Jésus-Christ même, nous profitons de ce qui n'est pas venu de notre travail, et moissonnons ce que nous n'avons pas semé. Trop heureux d'être entrés dans les travaux de tant de saints dont les satisfactions et les œuvres surabondantes composent en partie le trésor de l'Eglise!

Mais à qui ces avantages sont-ils promis, si ce n'est à ceux qui lui demeurent toujours unis et qui persévèrent dans sa grâce? Car, que dit-il des autres? qu'il frappera leurs terres de stérilité; qu'ils courront aux rivières pour se désaltérer, et qu'ils n'y trouveront point d'eau; qu'ils presseront des joncs marins entre leurs mains pour en tirer quelque reste de suc qui les rafraîchisse, et qu'ils les trouveront tout desséchés. Seigneur! *que vous etes riche en miséricorde* pour ceux qui vous sont fidèles! mais que vous êtes *terrible dans vos vengeances* contre ceux qui vous sont infidèles!

Il n'en faudrait pas davantage, messieurs,

pour vous faire connaître combien il vous importe de conserver la grâce que vous avez reçue : mais voici un second motif qui, au sentiment des Pères, paraît encore plus fort que le premier. Non-seulement toutes vos bonnes œuvres ne vous serviront de rien si vous venez à la perdre, cette grâce, mais elle servira à Dieu de témoignage contre vous; non-seulement il vous ôtera le talent qu'il vous avait confié, mais il vous reprochera, comme à ce serviteur paresseux et infidèle, le mauvais usage que vous en aurez fait.

Il y a dans la médecine de certains remèdes qui ne font ni bien ni mal ; s'ils ne sont pas salutaires, ils ne sont pas nuisibles ; s'ils ne rétablissent pas la santé, ils n'augmentent pas la maladie, et ne donnent aucun lieu d'un raisonnable repentir à ceux qui s'en sont servis. Mais il y en a qui produisent l'un ou l'autre de ces effets ; la santé en est, ou rétablie, ou entièrement altérée : la vie ou la mort en dépend.

Si une femme était chaste et fidèle à son mari, *les eaux de jalousie* (*Num.*, V) que le prêtre lui faisait boire, loin de l'incommoder, semblaient lui donner de nouvelles forces pour mettre des enfants au monde : *Erit innoxia et pariet liberos ;* mais si elle s'était oubliée de son devoir, et si, à cause que nul témoin ne pourrait l'accuser, elle avait violé la foi conjugale, ces eaux servaient de témoignage contre elle, son foie pourrissait à l'heure même, son ventre s'enflait et elle crevait. Si quelques femmes de nos jours étaient exposées à de telles épreuves, combien en trouverait-on de coupables ?

Mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Je prétends que les grâces de Dieu sont à peu près de cette nature. Ne sanctifient-elles pas un chrétien qui viole la foi qu'il a promise au Seigneur ? elles contribuent à le damner plus qu'il ne l'eût été s'il ne les avait pas reçues. Ne font-elles pas son bonheur et sa perfection ? elles sont les occasions de sa réprobation et de son plus grand malheur. Qui le dit ? Jésus-Christ même : *Malheur à toi, Corosaïm ; malheur à toi, Béthsaïde ! Tyr et Sidon, où je n'ai pas fait les miracles que j'ai faits au milieu de toi, seront traitées moins rigoureusement que toi au jour du jugement. Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras abaissé jusqu'au fond des enfers, parce que, si les prodiges que j'ai faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui* (*Matth.*, XII ; *Luc.*, XII).

Peut-on, sans frémir, entendre ces paroles et les lire ? Si, après avoir fait mon jubilé, j'ai le malheur ou plutôt la malice de retomber dans mes premiers péchés, Dieu, qui aura rappelé ses grâces à soi, se servira d'elles comme d'autant de témoignages et de preuves contre moi. Généreux à donner, mais sévère à exiger, il les pèsera, ces grâces ; il les comptera, lui qui compte tous les cheveux de ma tête. Il en sait le nombre et les degrés : en tels lieux, en tels temps, en telles occasions, tant de grâces ; il me les exposera pour entrer en jugement contre moi et m'en faire de sanglants reproches.

Reproches d'infidélité et de parjure. Je t'avais donné ma parole, tu m'avais donné la tienne ; *je t'avais épousée dans la foi*, et, malheureuse, tu m'as méprisé ; tu as couru après d'infâmes corrupteurs ; tu t'es prostituée à tous les objets de tes passions : *Fornicata es cum amatoribus multis.*

Reproches d'ingratitude. Si j'en avais fait autant pour un idolâtre que pour toi, il en aurait eu plus de reconnaissance. Compte tant de bienfaits que ta malice a tournés contre moi pour me déshonorer, tant de bons mouvements que tu as rendus inutiles, tant de sacrements que tu as profanés : étaient-ce là les fruits que j'en devais attendre ? Combien ai-je fait de pas pour te sauver, et combien en as-tu fait pour te perdre ? Fallait-il que ta folie et ta fureur allassent jusqu'à cet excès, qu'il n'y eût aucun de tes sens que tes iniquités n'eussent perverti, ni aucune puissance de ton âme que tes péchés n'eussent corrompue ? était-ce là le prix de mon sang, le fruit de tant de jubilés et d'indulgences ?

Si cela est, dites-vous, il vaudrait bien mieux n'en avoir jamais gagné aucun : quelle monstrueuse conséquence ! Concluez plutôt qu'il vaudrait donc mieux en avoir conservé la grâce ; et, si vous m'en demandez les moyens, je vais vous les apprendre dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Deux choses, spécifiées dans l'avis que saint Jean donne à l'évêque de Sardes, renferment ces vrais moyens, je veux dire une grande vigilance et une pratique assidue des bonnes œuvres : *Vigilans esto, et confirma cætera quæ moritura erant : Veillez et rassurez ce qui est en danger de mourir.* Veillez sur vous et sur ce qui est hors de vous : premier moyen de conserver la grâce du jubilé. Rassurez, fortifiez par vos bonnes œuvres ce qu'il y a en vous de chancelant, de faible et en état de périr : second moyen de persévérer dans cette grâce.

Veillez sur vous ; sondez bien votre cœur, examinez-en les vraies dispositions, éprouvez sa fidélité, craignez sa malice, défiez-vous de sa légèreté, réprimez ses saillies, fixez son inconstance : *Vigilans esto.* Combien de fois vous a-t-il trompés ce cœur fourbe ? combien de fois vous a-t-il échappé ce cœur changeant ? *Semblable à l'ombre qui fuit, il n'est presque jamais demeuré dans un même état, et, comme une fleur printanière, qui, à peine est sortie de sa tige qu'elle se fane*, souvent un même jour l'a vu s'épanouir pour Dieu et se fermer.

Tout doit vous y être suspect ; car, sur quoi pourriez-vous vous assurer ? serait-ce sur votre état passé ? J'en atteste vos consciences. Vous aviez commencé à marcher dans les voies du Seigneur, et peu de temps après vous avez repris celles du monde. On vous croyait fermes dans vos bonnes résolutions, et elles se sont évanouies. On était édifié de votre piété, et, par la vie toute profane que vous avez menée, vous avez été

à vos frères une pierre d'achoppement. Veillez donc sur vous : *Vigilans esto ;* défiez-vous plus que jamais de vous-mêmes.

Peut-être que l'état présent où vous vous trouvez exigerait moins de sollicitude et de vigilance ; vous êtes bien avec Dieu : ces jours du jubilé ont été pour vous des jours de réconciliation et de paix. La maison paternelle d'où vos débauches vous avaient fait sortir vous a été rouverte ; le père de famille vous a fait asseoir à sa table : vos habits, vos souliers, votre anneau vous ont été rendus ; mais, si cela est, apprenez que cette nouvelle grâce exige de vous de nouveaux soins ; que, la portant dans un vase fragile, il est de votre interêt de marcher avec beaucoup de circonspection, comme ceux qui, ayant reçu dans un vase de porcelaine une liqueur d'un très-grand prix qu'ils veulent emporter chez eux, marchent pas à pas sans regarder ni à droite ni à gauche, uniquement attentifs à ce qui est devant eux, de peur de faire de fausses démarches ou de heurter à quelque pierre, s'arrêtant même quelquefois dans l'appréhension qu'ils ont que le mouvement du vase ne leur fasse répandre de cette précieuse liqueur : c'est l'excellente comparaison dont se sert saint François de Sales (*Introd. à la vie dévote*, c. 8).

Je dis si cela est; car rien n'est plus ordinaire aux pénitents que de se tromper en cette rencontre. Attendris par de saintes lectures, ils s'imaginent que ce que leurs yeux lisent avec plus d'attention qu'en d'autres temps est déjà entré bien avant dans leurs cœurs; qu'à cause qu'ils ont dit à Dieu, dans de certains formulaires de contrition, qu'ils étaient marris de l'avoir offensé, et qu'ils souffriraient plutôt la mort que de l'offenser de nouveau, cette douleur et ce bon propos ont déjà jeté de profondes racines dans leurs âmes. Frappés de mille objets édifiants dont une piété tendre se nourrit, ils ont promis au Seigneur peut-être même au-delà de ce qu'un zélé confesseur pourrait attendre d'un nouveau pénitent, d'un novice et, pour ainsi dire, d'un néophite dans la vertu.

Pénétrés de ces sentiments, de ces pensées, de ces promesses, de ces désirs, disons mieux, aveuglés et fascinés, ils sont venus pour *puiser dans les fontaines du Sauveur ces eaux* salutaires qui débordaient de toutes parts ; mais, s'ils avaient les yeux assez bons, ils verraient, comme les Egyptiens, ces eaux changées en sang ; ils regarderaient leurs désirs chimériques comme des désirs qui ne servent qu'*à tuer le paresseux*, leurs beaux projets comme les rêves d'une personne endormie, leurs agitations et leurs mouvements comme celui de ce jeune homme dont parle saint Marc, *qui, couvert seulement d'un linceul, suivait Jésus-Christ, mais qui, dès que les soldats voulurent se saisir de lui, leur laissa son linceul et s'enfuit tout nu* (*Marc.*, XIV).

Consolez-vous cependant, mes très-chers frères (puis-je vous dire avec l'Apôtre), vous n'êtes peut être pas de ce nombre. *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur : Nous avons meilleure opinion de vous et de votre salut, quoique nous parlions de cette sorte* (*Hebr.*, VI). Mais, souvenez-vous aussi que cette grâce du jubilé exige une exacte et continuelle vigilance ; que vous êtes par elle chargés envers Dieu de nouveaux devoirs ; que, la loi de la chair pouvant à tout moment l'emporter sur celle de l'esprit, vous devez sans cesse veiller sur vous : *Vigilans esto.*

Ce n'est pas encore assez. Il faut que ceux qui ont reçu la grâce du jubilé veillent sur tout ce qui les environne ; sur les piéges au milieu desquels ils marchent ; sur les occasions qui peuvent les engager de nouveau dans le péché ; sur tous les ennemis de dehors dont la fatale malice ne cherche qu'à les corrompre.

N'attendez pas ici que je vous fasse le portrait du monde : vous en connaissez vous-mêmes la malice ; vous vous en plaignez souvent, et semblez envier le bonheur de ceux qui l'ont quitté. Souvenez-vous seulement que c'est au milieu de ce monde que vous vivez ; que c'est son air contagieux que vous respirez ; que c'est souvent à ses bienséances que vous vous assujettissez ; que ce sont ses reproches et ses censures que vous craignez ; que, soit par la honte de bien faire, soit par une espèce de nécessité de mal faire, vous y êtes, à tout moment, dans cette fâcheuse alternative, ou de vaincre, ou de mourir. Tantôt ses pernicieuses maximes vous gâtent l'esprit, tantôt ses contagieux exemples vous empoisonnent le cœur. Ici, de malignes détractions dénigrent les plus éclatantes vertus ; là, d'imposantes flatteries autorisent les plus scandaleux désordres ; en cet endroit, ce sont ses pompes et ses spectacles qui vous séduisent ; en cet autre, ce sont ses amitiés impures qui vous charment et qui vous enlèvent.

« A-t-on jamais dormi en repos auprès des serpens, qui, quand ils ne mordraient pas, ne laissent pas cependant de se faire craindre, dit saint Jérôme (*De suspecto contubernio*)? Il est plus doux de se mettre hors d'état de périr que de n'avoir pas péri dans le danger. Le calme est dans l'un, et l'on a besoin de toute sa vertu dans l'autre : dans l'un on se réjouit, et dans l'autre on tâche de se sauver. »

Que veux-je dire avec ce Père? Que pour conserver la grâce il faut veiller sans cesse, et qu'il est incomparablement plus sûr de fuir les occasions du péché que de s'y engager mal à propos, quand on en sortirait avec toute son innocence. Filles et femmes qui voulez voir les compagnies et en être vues, qui, loin d'éviter les yeux et la présence d'un sexe qui doit vous être suspect, seriez fâchées d'en être éloignées, que vous avez à craindre, et que votre fatal assoupissement me fait de peine, dit saint Jérôme! Etes-vous toujours sorties des compagnies telles que vous y étiez entrées? votre cœur a-t-il toujours conservé à Dieu la fidélité que vous lui devez et que vous lui avez promise? Veillez donc : *Vigilans esto ;* éloignez-vous de tant

d'occasions prochaines, de tant d'écueils où votre innocence a fait naufrage.

A cette vigilance chrétienne ajoutez-y la pratique des bonnes œuvres, pour rassurer, affermir, fortifier ce qui est en vous de chancelant et en danger de mourir : *Confirma cætera quæ moritura erant;* et, si vous m'en demandez la raison, en voici une que j'ai trouvée dans saint Léon.

Ce qui vous a autrefois fait perdre la grâce de Dieu a été une maudite langueur, une négligence et un je ne sais quel engourdissement dans la pratique de vos devoirs ; et il n'en faudra pas davantage pour vous la faire perdre encore de nouveau si vous ne l'excitez par de saintes actions et par une exacte fidélité à marcher dans les voies nouvelles où vous êtes.

Il en est de vous, dit ce savant pape (*Sermone de Jejunio Pentecost.*), comme d'une terre en friche qui ne pousse de son sein que des ronces et des épines, à moins qu'on ne se donne la peine de la défricher, de la cultiver et d'y mettre de bonnes semences ; ou bien, si cette terre produit quelque chose, ce ne sont que de mauvais fruits, plus propres à être jetés au feu que serrés dans les greniers du père de famille : *Terra carnis nostræ, nisi assiduis fuerit subacta culturis, cito de segni otio spinas tribulosque producit, et partu degeneri fructum dat non horreis inferendum, sed ignibus concremandum.* Vous savez qu'autrefois une oisiveté habituelle vous a mis hors d'état de produire de bons fruits ; il faut donc que le travail et une pratique assidue de bonnes œuvres vous en fasse faire qui puissent mûrir pour la bienheureuse éternité. Vous savez qu'une languissante indolence vous a portés au péché : appréhendez qu'elle ne produise encore aujourd'hui en vous le même effet.

Mais quelles doivent être ces bonnes œuvres que je dis nécessaires pour vous affermir dans le bienheureux état où je suppose que vous êtes ? Ce sont des *œuvres pleines*, non-seulement aux yeux des hommes, mais encore à ceux de Dieu ; des œuvres qui enrichissent le juste, et qui le soutiennent tout ensemble ; des œuvres différentes de celles de cet évêque, qui n'ayant pas cette plénitude et cette intégrité qui leur étaient nécessaires, l'exposaient au danger de perdre pour toujours ce qu'il avait fait pour le bien de son troupeau et sa sanctification personnelle, dit saint Grégoire pape (III *Part. pastoralis*; *admon.* XXXV); des œuvres enfin par lesquelles il puisse *s'établir et s'enraciner dans la charité : In charitate radicati et fundati.*

Tandis qu'un arbre ne tient à la terre que par de petites fibres, le moindre vent l'ébranle et le renverse. Mais quand ses racines sont fortes, quand il en reste plusieurs et qu'une bonne terre les couvre ; il est rare qu'il tombe, et souvent même il arrive que si un vent le courbe d'un côté, un autre vent contraire le redresse, comme si l'agitation qu'il souffre ne contribuait qu'à l'affermir.

La charité et les bonnes œuvres d'un chrétien qui a fait son jubilé lui rendront le même service, et s'il peut assurer son élection, ce sera par elles. Que le vent de la tentation l'agite, que le démon du midi le pousse ; il trouvera dans la grâce du Seigneur et dans sa laborieuse fidélité, de quoi rendre inutiles les efforts de ses ennemis.

Car, par quel côté le renverseraient-ils ? par l'amour des richesses ? mais il leur opposera une pauvreté de cœur. Par le charme des plaisirs ? mais sa pénitence en aura étouffé les traits. Par la contagion des mauvaises compagnies ? mais la crainte de périr avec elles l'en aura séparé. Par la violence des persécutions ? *mais sa patience rendra*, comme dit saint Jacques, *son ouvrage parfait.* Par les douleurs du corps ? mais saint Paul m'apprend qu'à mesure que ses *infirmités croîtront, sa force augmentera.*

Mais s'il n'est pas dans cette disposition, je veux dire si, croyant qu'il en a assez fait, il ne prend pas garde à ce qui lui reste encore à faire; si, négligeant les devoirs de son état, il tombe dans la nonchalance et dans la tiédeur; si, las de marcher dans cette voie étroite qui conduit au ciel, il regarde le joug de la sévérité évangélique comme un joug trop incommode; s'il se fait de la grâce du jubilé un prétexte de relâchement et d'inaction; comment pourra-t-il affermir, fortifier, rassurer ce qui est chancelant et en état de mourir ?

Le Saint-Esprit nous fait, dans le livre de la Sagesse, deux portraits bien différents ; l'un, de ces âmes mondaines qui tantôt sont au Créateur, tantôt à la créature, tantôt dans les voies de Sion, tantôt dans celles de l'Egypte, tantôt à la grâce, tantôt au péché : l'autre, de ces âmes bénies, de cette race qu'il appelle *belle et chaste*, qui, attachée à ce qu'elle doit aimer, ne cherche qu'à lui plaire, qu'à vaincre par lui et qu'à triompher pour lui.

La race des premiers est, dit-il, une race qui se multiplie à l'infini, il y en a de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes. Elle forme de temps en temps de grands desseins, elle se souvient de Dieu en de certains moments et se propose de le mieux servir qu'elle n'a encore fait. Mais qu'en pense le Saint-Esprit? il regarde ces hommes chancelants comme des rejetons bâtards, qui, ne poussant que de petites ou de faibles racines, ne s'affermiront jamais : *Spuria vitulamina non dabunt radices altas, nec stabile firmamentum collocabunt.* Il est vrai qu'ils se couvrent de feuilles, et qu'ils poussent quelques branches, ici c'est une prière, là c'est une aumône. Aujourd'hui ce sera un pieux désir, demain une édifiante austérité; mais, comme rien n'est ferme en eux, et que leurs bonnes œuvres ne se soutiennent pas, *les vents les ébranleront, et ils seront déracinés par la tempête : Infirmiter posita a vento commovebuntur, et a nimietate ventorum eradicabuntur.* Ils pousseront quelques branches en haut, mais, comme ils ne sont pas fermes, *ces branches seront brisées avant que d'avoir pris leur accroissement : Confringentur rami*

inconsummati. Ils porteront quelques fruits, mais ce seront des *fruits inutiles, des fruits âpres au goût, dont on ne pourra tirer aucun usage : Fructus illorum inutiles, et acerbi ad manducandum, et ad nihilum apti.*

Il n'en est pas ainsi des vrais justes, de ces hommes féconds en bonnes œuvres, *et enracinés dans la charité*, de ces hommes choisis, qui, ayant reçu la grâce, et ne voulant pas la recevoir en vain, la font fructifier dans leurs cœurs. *Oh! qu'elle est belle cette race chaste, dont la vertu fait l'innocent éclat ! O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* Attachée par reconnaissance et par devoir à l'auguste objet de son amour, elle agit, elle combat, mais aussi elle triomphe ; et remportant de grandes victoires, elle sera couronnée pour jamais : *In perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum præmium vincens.*

Puissiez-vous être du nombre de ces derniers, vous qui dans le jubilé jouissez des plus doux fruits des abondantes bénédictions du Seigneur. Souvenez-vous pour cet effet de ce que vous avez reçu, de ce que vous avez entendu, de ce que vous avez promis : *In mente habe qualiter acceperis et audieris.* Quelle grâce ! quelles exhortations ! quel engagement !

Grâce qui, quoi qu'il arrive, aura toujours son effet, ou pour votre bonheur, si vous l'avez conservée, ou pour votre malheur et pour votre condamnation, si vous venez à mourir après l'avoir perdue. Exhortations à une souveraine détestation du péché et à un entier éloignement des voies qui y conduisent, à un amour sincère et parfait de la justice, à une fidèle et constante pratique de toutes les bonnes œuvres qui regardent votre vocation générale au christianisme, ou vos conditions particulières. Engagement à tenir à Dieu la parole que vous lui avez donnée. C'est un pacte, c'est une alliance, c'est un serment ; choses sacrées, immuables, éternelles. C'est un pacte : Dieu ne vous a pardonné vos péchés qu'à de certaines clauses. Il a transigé avec vous, qu'à condition que vous feriez de votre part tout ce que vous pourriez, pour vous conserver dans sa grâce. C'est une alliance : Dieu vous honore de son amitié, il vous ouvre son cœur, il vous donne sa parole, il vous reçoit dans sa famille, il vous fait part de son bien, le dirai-je avec un apôtre ? *de sa nature.* Quoi ! Dieu sera fidèle ; et vous infidèles ? Dieu vous gardera sa parole, et vous manquerez à la vôtre ?

C'est un serment ; le ciel et la terre, les anges et les hommes en sont témoins. Dieu, de son côté, *a juré, et il ne s'en repentira pas.* Vous avez juré du vôtre, et quand vous seriez obligés de lui sacrifier ce que vous avez de plus cher, vous devriez dire, quoique dans un autre sens, ce que Jephté dit à sa fille : *Aperui os meum ad Dominum, et aliud facere non potero. Je l'ai juré, je ne puis faire autrement* (*Judic.*, XI).

Périssent tous les obstacles de mon salut. *Retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité : le Seigneur a exaucé la voix de mes gémissements et de mes larmes ;* si vous êtes toujours ce que vous étiez, je ne suis plus ce que j'étais ; soutenu de sa grâce, je veux faire tout ce que je pourrai pour la conserver. Quoi qu'on en dise, quoi qu'il m'en coûte, je veux me sauver, je veux fortifier en moi ce qu'il y a de faible, remplir ce qu'il y a de vide, affermir ce qu'il y a de chancelant, ranimer ce qui est en danger de mourir : *Confirma cætera quæ moritura erant.*

Mais comme *ce n'est ni de celui qui court, ni de celui qui veut, mais de Dieu qui fait miséricorde* à sa créature, que dépend ce pieux dessein, prosternés à ses pieds, faites-lui, mes frères, avec un cœur véritablement contrit, cette humble prière : O Dieu de bonté, c'est de vous que dépend le commencement, le progrès, le succès d'un si grand ouvrage. Nous ne pouvons rien sans vous, mais avec vous nous pouvons tout. Nous dissipons tout si nous ne sommes avec vous, mais avec vous nous gagnons et nous recueillons tout.

Il est vrai que nous ne méritons que votre colère, mais pardonnez à ce peuple que vous avez racheté par votre précieux sang. Il est vrai que *si vous regardez de près nos péchés, nul homme ne pourra subsister devant vous ;* mais souvenez-vous de votre promesse sur laquelle nous fondons nos espérances. Nous auriez-vous soufferts jusqu'ici pour nous perdre ? au contraire, ces grandes grâces que vous avez eu la bonté de nous accorder nonobstant nos crimes, ne nous font-elles pas *espérer en vous depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit* (*Psal.* CXXIX) ? En vous qui, comme dit votre saint prophète, *êtes plein d'une abondante miséricorde, et qui rachèterez Israël de tous ses péchés ?* Vous êtes en ce monde notre trésor dans notre pauvreté, notre consolation dans nos disgrâces, notre force dans nos combats, notre santé dans nos maladies, notre guide dans nos voyages ; soyez en l'autre notre couronne, notre récompense, notre vie.

INGRATITUDE.

PREMIER DISCOURS (1).

Oubli des bienfaits de Dieu, obligation et vrais moyens de les reconnaître.

Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.

De dix lépreux qui ont été guéris, il ne s'en est trouvé qu'un qui soit venu en rendre grâces à Dieu, encore était-ce un étranger (*Luc.*, XVII).

Je ne réfléchis jamais sur ces paroles de mon évangile, que je ne m'écrie avec saint Jérôme : faut-il que des étrangers apprennent aux enfants leurs plus essentiels devoirs ; que ceux qui sont hors de la maison du père de famille lui rendent plus de respect, et lui témoignent plus de reconnaissance que ceux qu'il honore de sa présence, qu'il comble et qu'il enrichit de ses bienfaits ?

(1) Ce discours est pour le 15e dimanche d'après la Pentecôte. Il peut aussi servir pour le vendredi de la seconde semaine de carême, et le lundi de la troisième semaine sur ces paroles : *Ejecerunt extra civitatem, et duxerunt illum usque in supercilium montis ut præcipitarent eum.*

Perfide et ingrate Judée, ç'a été pour ramener tes brebis qui s'étaient égarées, pour sauver tes peuples qui allaient périr, pour guérir tes malades qui seraient morts sans secours, que Jésus-Christ a opéré tant de miracles pendant le cours de sa vie mortelle. A combien d'aveugles, de sourds, de paralytiques a-t-il rendu l'usage de la vue, de l'ouïe, du mouvement? Ses veilles, ses exhortations, ses voyages, ses travaux, ses soins ont été pour toi. Quelle reconnaissance cependant lui en as-tu témoignée? quels honneurs lui as-tu rendus? quel favorable accueil lui as-tu fait? quels bons services a-t-il reçus de toi? *De dix lépreux qu'il a guéris*, il ne s'en est trouvé qu'un seul qui soit venu en rendre grâces à Dieu, encore était-ce un étranger.

Peuple toujours préféré et toujours ingrat, faut-il que ces étrangers te confondent sur le premier de tous tes engagements? Fidèle et heureux Samaritain, faut-il que de toute éternité tu sois choisi pour faire à une nation insensible aux dons d'en haut, des leçons de reconnaissance?

Trois différentes personnes de Samarie nous sont proposées dans l'Evangile pour nous inspirer la pratique de trois grandes vertus. La Samaritaine convertie au puits de Jacob, le Samaritain répandant de l'huile et du vin sur les plaies d'un homme dangereusement blessé, et enfin cet autre Samaritain qui, guéri de sa lèpre, retourna sur ses pas pour en rendre au Seigneur des actions de grâces. Dans la première, nous voyons un grand zèle, dans le second une charité héroïque, dans le troisième une vraie reconnaissance. La femme de Samarie, convaincue de la divinité et de la mission de Jésus-Christ, court d'abord à la ville et s'écrie : *Venez voir un prophète qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait, n'est-ce pas le Christ* (*Joan.*, XLIV)? Le Samaritain qui se trouve sur le chemin de Jéricho rend à un voyageur à demi mort tous les secours que sa compassion lui inspire; et celui de notre Evangile, pour faire connaître combien il est sensible à la guérison qu'il a reçue, se jette aux pieds de son médecin et ne le veut point abandonner. La Samaritaine confond l'infidélité des Juifs, le Samaritain leur dureté, et celui dont l'Evangile me détermine à vous parler, leur ingratitude : ingratitude si énorme en elle-même et cependant si commune; si odieuse d'un côté, et cependant si familière d'un autre. C'est un péché que tout chrétien doit détester, j'en établirai les preuves dans mon premier point. C'est un péché que très-peu de chrétiens détestent, je vous en dirai les raisons dans mon second point. Rien de plus odieux, rien néanmoins de plus commun.

PREMIER POINT.

C'était une maxime bien raisonnable et appuyée non-seulement sur des principes de christianisme, mais encore sur des règles qu'inspirent la raison et le bon sens, de mettre entre les injures et les bienfaits cette différence, qu'il faut oublier celles-là et se souvenir de ceux-ci; tracer celles-là légèrement sur le sable, graver profondément ceux-ci sur le marbre ou sur d'autres matières immortelles.

Ce fut dans cet esprit que Josué, après avoir passé le Jourdain, près de faire entrer son armée dans la terre que Dieu lui avait promise, fit tirer du fond de ce fleuve douze pierres pour servir de monument à sa reconnaissance. Ce fut dans le même esprit que les anciens patriarches, les juges et les rois d'Israël érigèrent tant d'autels et offrirent tant de sacrifices au vrai Dieu, en action de grâces de la protection qu'il leur accordait, de l'abondance et de la prospérité qui accompagnaient leurs travaux ou leurs entreprises. De là ces dîmes qu'ils payaient à ses ministres, ces prémices des fruits et des animaux qu'ils lui offraient, ces protestations solennelles qu'ils n'avaient que ce qu'ils recevaient de lui, ces vœux et ces engagements de signaler leur gratitude par des marques publiques qui restassent jusque dans la postérité la plus reculée.

De là cette aversion comme naturelle des ingrats qui, oubliant les faveurs divines, étaient, ou les secrets déserteurs de sa prodence, ou les ennemis déclarés de sa bonté. De là ce reproche que Dieu leur fait, par Isaïe, de leur ingratitude, reproche par où ce prophète commence sa prophétie; reproche où n'étant que l'interprète et l'écho du Seigneur il demande au ciel et à la terre toute l'attention qu'il mérite. Cieux, écoutez, terre, prêtez l'oreille, car c'est le Seigneur qui a parlé : j'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître, mais Israël ne m'a point connu, cette nation pécheresse, ce peuple chargé d'iniquités, cette race corrompue, m'a méconnu et abandonné.

Ainsi parle Dieu dans sa colère, choqué de l'ingratitude des hommes, appelant le ciel et la terre, les grands et les petits, les hommes et les femmes, les maîtres et les serviteurs, les jeunes et les vieux pour écouter ce qu'il leur dira, pour les obliger de rentrer en eux-mêmes, afin qu'ils voient si ce lâche oubli et cette énorme ingratitude ne les regardent pas : *Audite, écoutez : Audite cœli, et auribus percipe terra.*

O terre qui es ma terre, synagogue que j'ai tant aimée et qui m'as si indignement abandonné, écoute; et vous, ô cieux, peuple nouveau, nation choisie et substituée à la place d'une race infidèle, écoutez : *Filios enutrivi et exaltavi;* c'est vous, nous dit encore aujourd'hui Jésus-Christ; c'est vous que j'ai rendus mes enfants dans le baptême; c'est à vous que j'ai donné pour nourriture ma propre chair; c'est vous que j'ai élevés dans le sein de mon Eglise, honorés de ma présence, aidés de mes grâces, appelés à mon héritage; et, cependant, ingrats que vous êtes, vous m'avez oublié et déshonoré. Pires que le bœuf qui connaît son maître, plus stupides que l'âne qui connaît son étable, vous n'avez eu pour moi qu'un lâche oubli et une noire ingratitude.

Elle est d'autant plus noire cette ingrati-

tude, que deux circonstances accompagnent son énorme injustice : l'une de ravir à Dieu un bien qui lui appartient uniquement, l'autre de le transporter à de viles et de misérables créatures ; l'une de refuser à Dieu la gloire qui lui est due, l'autre de la transférer à des objets étrangers à qui elle n'est pas due, et, comme parle saint Paul, de la changer. Car, n'est-ce pas encore plus à nous qu'aux infidèles que s'adressent ces étranges paroles de l'Apôtre? Ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à Dieu la gloire et les actions de grâces qu'ils lui devaient : *Non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt* (*Rom.*, I), première injustice. Ayant connu Dieu, ils ont changé en mensonge sa vérité et sa gloire, et au lieu d'adorer et de remercier le Créateur, ils ont adoré et servi la créature : *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium, coluerunt et servierunt creaturæ potius quam Creatori;* seconde injustice.

Quel est le bien qui appartient uniquement à Dieu? c'est la gloire, c'est la vérité ; tribut que la justice et la gratitude chrétienne doivent lui rendre. Lui seul mérite d'être adoré, connu, remercié. Lui seul exige de sa créature un culte souverain que nul autre que lui n'est en droit de se faire rendre. On peut bien honorer les rois à cause de leur puissance : ce fut de la sorte que Nathan honora David. On peut bien honorer les saints et les anges à cause de leur vertu et de leur pouvoir. Ce fut de la sorte qu'Abraham et Josué rendirent leurs respects à ces anges que le Seigneur leur avait envoyés. Mais ce ne sont là que des hommages inférieurs et sous-ordonnés qu'on ne rend à la créature que par rapport à un premier être d'où tout dépend. Vous seul, ô mon Dieu, méritez ce culte suprême qui est dû au souverain de toutes les créatures, à l'arbitre de la vie et de la mort, au principe et à la fin de toutes choses.

Ce fut dans cet esprit que Mardochée refusa d'adorer Aman, de peur de rendre à un homme mortel un culte qui n'est dû qu'au Dieu immortel, et que l'ange qui apparut à saint Jean lui défendit de se prosterner devant lui, pour ne pas rendre à une pure créature des devoirs qui n'appartiennent qu'au Créateur.

Comme la première de toutes les vérités qui frappent d'abord notre esprit est l'existence et la grandeur de Dieu, le premier mouvement qui se fait sentir à notre cœur est son infinie bonté et son adorable puissance. Elevés dans le sein de l'Eglise qui nous apprend que tout ce que nous avons vient de lui, grandeur, santé, richesses, beauté, puissance, dons naturels et surnaturels ; nous nous sentons portés à la reconnaissance, mais comment nous en acquitterons-nous? Sera-ce en lui offrant nos biens? Le prophète nous avertit que s'il nous en demande, il n'en a pour lui-même aucun besoin, et que s'il en avait besoin, il ne serait pas ce qu'il est. Sera-ce en lui immolant des animaux et chargeant ses autels de victimes? On pouvait quelquefois lui donner par ces sacrifices quelques marques de sa reconnaissance ; mais, dans la loi nouvelle, ces hosties offertes et immolées dans son temple lui seraient en horreur.

Que ferons-nous donc ? nous l'adorerons, nous le bénirons, nous le remercierons ; nous serons nous-mêmes ces temples vivants où nous lui rendrons nos hommages ; temples dont notre cœur et notre esprit seront l'autel et la victime, dont nos yeux seront les flambeaux qui éclaireront notre sacrifice, dont nos bouches formeront un agréable concert qui publiera partout sa gloire et son infinie bonté. Si la synagogue adorait autrefois sa sagesse dans le tabernacle, sa sainteté dans le sanctuaire, son abondance dans l'or et l'argent du temple, sa justice dans les tables de la loi, sa puissance dans les baguettes de Moïse et d'Aaron, sa douceur et sa bonté dans la manne, son indépendance dans les holocaustes : nous trouverons tout cela au dedans de nous, et sans sortir bien loin, nous lui donnerons ces marques de notre reconnaissance.

Importants devoirs qui nous rendent justes quand nous nous en acquittons, mais très-injustes quand nous les négligeons ; soit parce que cette reconnaissance est fondée sur les premiers principes de notre religion, soit parce qu'en quelque état que nous nous trouvions, nous la devons à Dieu, et que nous pouvons la lui rendre.

La religion est le premier de tous les devoirs de l'homme, dit saint Augustin, et l'un des principaux emplois de cette religion, c'est la reconnaissance. Nous avions perdu Dieu, dit ce Père, en nous séparant de lui, et négligeant de lui témoigner notre gratitude : *Hunc amiseramus negligentes :* mais la religion a réparé cette perte, nous ayant comme liés de nouveau, et rattachés à Dieu, afin que notre âme jouît de ce souverain bien, et que sensible à ses grâces, et l'embrassant pour ainsi dire par un amour reconnaissant, elle devînt féconde en vertus dont elle se remplît : *religentes ad eum dilectione tendimus ut perveniendo quiescamus, et anima nostra incorporeo, si dici potest, amplexu, veris impleatur fecundeturque virtutibus.*

Or, c'est à ces premiers devoirs de la religion que l'ingratitude est directement opposée : ingratitude qui en étouffe l'esprit, qui en ruine les desseins, qui en rompt le commerce, qui en délie les nœuds, qui en tarit les grâces : ingratitude monstrueuse qui sépare l'épouse de son époux, l'ami de son ami, le sujet de son souverain, l'enfant de son père, la créature de son créateur. Ingratitude d'autant plus criminelle et injuste, que pour n'en être pas coupable il faut faire très-peu de choses, Dieu les disposant si avantageusement à notre égard, et se relâchant tellement de ses droits, qu'il ne nous demande en reconnaissance de ses bienfaits que ce que nous lui pouvons donner, sans qu'il nous en coûte beaucoup.

Figurez-vous un malade qui dise à son médecin, ou un plaideur à son avocat : Je publierai partout l'obligation que je vous ai, toutes

les fois que je vous rencontrerai, je vous saluerai avec respect; je conserverai éternellement le souvenir de la grâce que vous m'avez faite; et lorsque dans l'occasion il s'agira de vous rendre service, je m'y emploierai de tout mon cœur: cet avocat et ce médecin se croiraient-ils bien payés de leurs peines? se contenteraient-ils de cette stérile reconnaissance, de cette offre et protestation de service? Non sans doute, et cependant Dieu a la bonté de s'en contenter: *Si voluntas prompta est, secundum quod habet accepta est* (II *Cor.*, VIII). Si notre volonté est bonne, si elle est empressée à faire et à donner ce qu'elle peut, Dieu l'accepte, et cela étant, je veux dire si Dieu ne nous demande que ce qui est à notre disposition et à notre pouvoir, si un bon cœur et un vrai dessein de le bien servir lui suffisent: quelle est l'injustice et l'énormité de notre ingratitude, de lui refuser ce qui nous coûte si peu, et ce qui lui appartient par tant de titres!

Elle va encore plus loin cette ingratitude des pécheurs. Non-seulement ils refusent à Dieu ce qu'ils lui doivent, non-seulement, quoiqu'ils le connaissent, ils ne lui rendent pas la gloire et les actions de grâces qu'ils devraient lui rendre, mais par un excès de malice qu'on ne peut assez concevoir, ils changent cette gloire, et transportent à d'autres ces actions de grâces: *Commutaverunt veritatem in mendacium, coluerunt et servierunt creaturæ potius quam creatori.*

Ils reçoivent de Dieu le bien qu'ils ont, et ils en remercient les hommes; les mesures qu'ils prennent leur réussissent, et ils en attribuent le succès à leur industrie; ils sont élevés à des postes avantageux, et ils s'en croient redevables à la protection de leurs amis: leur famille est richement établie, et ils s'en savent bon gré à eux-mêmes, ou s'ils en renvoient la gloire à Dieu, c'est celle d'avoir récompensé leurs mérites. Qu'est-ce que cela? demandez-le à saint Paul, il vous répondra que c'est changer en mensonge la vérité, que c'est attribuer faussement aux créatures ce qui vient du Créateur, que c'est dire à l'idole: *c'est toi qui es mon père*: c'est toi qui m'as fait ce que je suis.

Demandez-le au prophète Osée, il vous répondra que c'est publier contre Dieu des mensonges. C'est lui qui vous a rachetés, *ego redemi vos*; vous étiez esclaves, et il vous a délivrés de la servitude; pauvres, et il vous a tirés de l'indigence; persécutés, et il vous a accordé sa protection; malades et il vous a guéris. Pour peu que vous eussiez eu de religion, vous auriez dit: C'est de Dieu que je tiens tous ces bienfaits, sans lui j'allais périr sous la barbare main de ce chicaneur, le peu de bien que j'ai eût été abandonné au pillage; mes enfants exposés à la dernière misère n'eussent trouvé aucune ressource; c'est à sa providence et à sa bonté que je suis redevable de toutes ces grâces.

Mais vous dites tout le contraire, ou si par un reste d'une hypocrite piété vous ne le dites pas, vous le pensez, dressant des tables à la fortune (*Isai.*, LXV), appelant l'Egypte à votre secours, remerciant les Assyriens de leurs prétendus services (*Osée*, VII), ne méditant que sur le blé et sur le vin, dérobant aux Créateur la gloire qui lui est due pour la transférer aux créatures; gens sans intelligence et sans cœur, qui lorsque Dieu vous instruit, lorsqu'il vous fortifie, qu'il vous protège, n'avez pour lui que des pensées de malice. Or, qu'est-ce que tout cela, au sentiment du même prophète dont je viens de vous réciter les paroles? C'est nonobstant les bienfaits de Dieu vous rendre coupables d'une aussi énorme injustice, qu'est celle de publier contre lui des mensonges: *ego redemi eos, et ipsi locuti sunt contra me mendacia* (*Ibid.*). Le moins que vous pouviez faire en reconnaissance des faveurs que vous avez reçues, était en vous représentant que vous les teniez de Dieu, de rendre au dehors dans l'occasion ce témoignage à la vérité; et par un procédé tout contraire, votre ingratitude a été jusqu'au point de vous enivrer d'une folle estime de vous-mêmes, de vous savoir bon gré ou aux hommes de votre prospérité, de publier contre le Seigneur des mensonges.

Que dirai je d'un autre excès d'ingratitude dont parle le même apôtre, qui est d'honorer la créature et de la servir au préjudice du Créateur? d'employer contre le Seigneur ses propres bienfaits, d'armer ses mains parricides contre celui qui les soutient, d'avoir pour blasphémer son saint nom une bouche qui n'a que par lui la liberté de la parole, *de faire d'un corps*, qui sans lui n'aurait ni force ni mouvement, *les membres d'une prostituée*, de tendre des piéges à l'innocente simplicité ou à la trop fatale curiosité d'autrui, par une beauté dont il a bien voulu parer son image, de perdre en des amusements non-seulement profanes, mais criminels, un *temps qu'il rappellera* quand il voudra, et qu'il accorde pour travailler à *l'unique nécessaire*, d'appliquer toute la vivacité d'un esprit pénétrant à tromper l'un, à supplanter l'autre, à élever une seule maison sur les débris de plusieurs, de sacrifier une santé qu'on n'a reçue que pour vivre sobrement et chastement, à de sales débauches ou à une habituelle intempérance?

Saint prophète, vous demandiez autrefois si l'on pouvait rendre le mal pour le bien, si l'on pouvait tomber dans cette lâche et noire ingratitude, de se servir du bienfait contre le bienfaiteur même? *Numquid redditur pro bono malum* (*Jerem.*, XVIII)? La chose, hélas! n'est que trop vraie.

C'est là ce que tu fais, toi qui, auparavant si sobre et si modeste pendant les jours de ton indigence, te sers du bien que Dieu t'a envoyé pour l'outrager par les excès de la crapule et la scandaleuse insolence de ton luxe. C'est ce que tu fais, juge inique qui, cachant la passion que tu avais de t'enrichir en un temps où tu ne pouvais encore la satisfaire, te sers de ton autorité pour

accabler l'innocent, dépouiller la veuve et l'orphelin.

Vous demandiez autrefois, saint prophète, si l'on avait jamais ouï parler d'un crime aussi horrible qu'est celui de la vierge d'Israël, qui a prostitué par de sales commerces et des attouchements lascifs sa virginité, ce riche présent du ciel : *Quis audivit talia horribilia quæ fecit nimis virgo Israel* (*Jerem.*, XVIII)? C'est là ce que l'on entend, c'est ce que l'on voit presque tous les jours. C'est là ce que fait cette fille mondaine qui n'emploie les charmes de son visage que pour corrompre son propre cœur et empoisonner celui des autres. On se sert de Dieu contre Dieu même, dit Salvien, l'impureté et la fureur de la passion se servent contre lui de ses plus beaux ouvrages qu'on flétrit par tous ces crimes que la pudeur empêche d'exprimer, et qu'une chaste imagination ne se représente qu'avec horreur.

« Dieu ne nous donne ses biens, qu'afin que nous en devenions meilleurs; et par une conduite tout opposée, nous ne les employons que pour devenir plus méchants. Il se sert de ses bienfaits pour nous porter à la vertu, et nous nous en servons pour multiplier nos péchés. Ses grâces devraient nous inspirer une amère componction : et notre ingratitude nous entraîne vers des plaisirs et des joies déréglées. Elles devraient nous rendre chastes, et nous courons avec fureur partout où l'impureté nous porte. O monstrueuse ingratitude, de répondre si mal aux dons célestes ! de méconnaître ou de déshonorer si lâchement notre bienfaiteur ! » Mais comme ce crime est énorme par toutes les raisons que je viens de vous dire, peut-être est-il rare, et peu de chrétiens y tombent : c'est ce que nous allons examiner dans la suite.

Entre plusieurs devoirs dont l'apôtre saint Paul charge son disciple Timothée, j'en distingue particulièrement quatre qu'il lui recommande expressément; *des prières*, *des supplications*, *des instances*, *des actions de grâces*. *Des prières*, pour demander à Dieu ce dont on a besoin, *des supplications*, pour détourner des fléaux dont on est menacé; *des instances*, pour en obtenir la délivrance des maux qu'on endure; *des actions de grâces*, pour le remercier des biens qu'on en a reçus.

Mais ce que saint Bernard (*Contra vitium ingratitudinis*) a remarqué sur cet endroit de l'apôtre n'est que trop vrai, que ce dernier devoir est souvent le seul que les chrétiens négligent, eux qui, par leurs intérêts personnels, se sentent obligés de s'acquitter des trois autres. En effet, dit ce Père, nous lisons bien dans l'Evangile que dix lépreux ont prié Jésus-Christ, qu'ils lui ont demandé, qu'ils l'ont même pressé avec instance, en élevant leurs voix et s'écriant : *Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous;* mais nous n'en trouvons qu'un qui soit revenu sur ses pas pour le remercier de la guérison de sa lèpre.

Une ingratitude de cette nature n'est encore que trop fréquente aujourd'hui parmi les chrétiens. Un mari ou un enfant est-il malade? Des femmes et des mères éplorées se mettent en prières et intéressent les ministres du Seigneur dans la guérison qu'elles attendent. A-t-on un procès considérable dont on appréhende la perte qui entraînerait celle de toute une famille? on fait des supplications et des instances pour en obtenir un favorable succès. Mais la santé de cet homme est-elle recouvrée ? cet enfant se porte-t-il mieux? ce procès est-il gagné ? on ne pense plus à Dieu, on ne se fait plus un devoir de lui rendre de actions de grâces : c'est assez que l'on ait obtenu ce que l'on souhaitait, il n'y a plus de retour ni de remerciement *Non est inventus qui rediret.* Oh! que le nombre de ces ingrats est grand ! Repassez, mes frères, sur tout ce qui vous est arrivé à vous-mêmes : ne ressemblez-vous pas à ces neuf lépreux? Qui de vous en a remercié Jésus-Christ? et par là, quelle injure lui faites-vous? Quel tort ne vous faites-vous pas à vous-mêmes par ce défaut de retour et d'actions de grâces?

Les dons de Dieu sont, dit saint Grégoire pape, des semences que ce bon laboureur (car c'est la qualité que Jésus-Christ donne à son Père) répand dans une terre dont il se promet une abondante récolte. Les dons de Dieu sont, dit saint Augustin, des talents et des prêts dont il attend quelque profit. Mais combien y a-t-il de terres qui ne rendent rien à celui qui les a ensemencées, et qui, comme dit l'Apôtre, sont des terres stériles, prêtes à recevoir leur dernière malédiction? Combien y a-t-il de fermiers et de serviteurs du Père de famille qui enfouissent ces talents, et qui, pour parler le langage du prophète, empruntent toujours sans qu'ils s'acquittent de leurs dettes? *mutuabitur peccator, et non solvet.*

Quand de mauvais payeurs ont besoin d'argent, ils s'épuisent en protestations et en civilités, ils font à ceux dont ils attendent du secours mille soumissions, ils les prient à mains jointes de les aider de quelques sommes dans leur nécessité, faisant infiniment valoir le dessein qu'ils ont de reconnaître leurs généreux bienfaiteurs : mais sont-ils obligés de rendre ce qu'on leur a prêté, ou d'en payer l'intérêt quand le fonds est aliéné? ils sont toujours gueux et ne peuvent se résoudre à satisfaire leurs créanciers qu'après de longues poursuites.

Tel est le génie d'une infinité de chrétiens : ils empruntent, et ils ne paient pas. Cette pénétration dans les affaires, ce talent de gagner votre vie, cette santé, cette beauté, cette prospérité sont des dons de Dieu et des prêts qu'il vous fait. Quand il vous redemanderait le fonds de ces biens, quand il vous obligerait de lui sacrifier vos richesses et votre vie, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes : quelle injustice vous ferait-il? Moins de choses le contentent, de légères marques de reconnaissance le satisfont, et cependant, qui de vous les lui rend ?

Rappelez dans votre mémoire ces nécessités urgentes où vous vous êtes rencontrés,

ces fâcheuses occasions ou vous étiez en danger de périr, ces temps de persécution et d'orage, dont votre maison, comme celle de Job, allait être enveloppée, ces mauvaises affaires que vous vous étiez attirées, ou que d'impitoyables ennemis vous avaient suscitées, vous vous épuisiez pour lors en prières et en promesses, vous disiez comme Jephté : *Si Dieu me fait remporter la victoire sur mes ennemis, je lui offrirai en sacrifice la première personne qui se présentera à moi.* Vous disiez comme Jacob : *Si Dieu demeure avec moi, s'il me conduit dans le chemin par lequel je marche, s'il me donne de quoi vivre et me vêtir, et si je retourne heureusement à la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu, et je lui offrirai la dîme de tout ce qu'il m'aura donné* (*Gen.*, XXVIII). Vous disiez comme Anne, mère de Samuel : *Si je puis avoir un enfant, je le consacrerai au service du Seigneur, il sera tout à lui, et je lui donnerai des marques d'une éternelle reconnaissance.*

Ainsi parliez-vous : mais vous ne connaissiez guère la mauvaise disposition de votre cœur. Jephté, Jacob, Anne se sont acquittés de leurs vœux : vous êtes-vous acquittés du vôtre? Vous aviez promis cette aumône si vous gagniez ce procès, l'avez-vous donnée? Vous vous étiez engagés de mieux servir Dieu, s'il vous rendait la santé, lui avez-vous rendu de plus grands services? Vous aviez résolu de vous séparer de vos mauvaises habitudes, de mener une vie mortifiée et pénitente, si le Seigneur vous préservait de ce danger : il l'a fait, lui avez-vous tenu votre parole? Vous êtes donc des ingrats, vous empruntez, vous vous engagez, et jamais vous ne vous acquittez de vos dettes : *Mutuabitur peccator et non solvet.*

Pour entrer dans un détail encore plus sensible, remarquons après saint Thomas (2-2, *q.* 106), que comme la reconnaissance a ses degrés, l'ingratitude a aussi les siens. Se représenter les bienfaits qu'on a reçus, louer ces bienfaits, et rendre dans l'occasion, lorsqu'on le peut, le réciproque à celui dont on les tient : voilà les trois degrés de la reconnaissance. Au contraire, ne pas rendre le bien pour le bien, le dissimuler et le désavouer, s'en servir même pour outrager ou pour déshonorer son bienfaiteur; voilà les trois degrés de l'ingratitude : et il n'en faut pas davantage pour vous faire conclure que le nombre des ingrats est infini, que celui des âmes véritablement reconnaissantes se borne à très-peu de chrétiens.

Il est vrai que quoi que l'on fasse, on ne peut rendre à Dieu bien pour bien, grâce pour grâce. Qu'as-tu de ton fonds, ô homme? et qu'es-tu toi-même? pauvreté, misère, corruption, péché? Prétendre donc que tu t'acquittes envers lui de ce premier devoir, c'est te demander l'impossible. Quand tu lui sacrifierais mille vies, quand de tous les moments qui composent la tienne, il n'y en aurait aucun qui ne lui fût consacré, tout cela ne serait rien en comparaison du bien qu'il t'a fait et qu'il te fait encore tous les jours, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. adv. Julianum, tribut. exactorem*) : tu ne lui rendrais que ce qui lui appartient, et s'il te voulait traiter avec rigueur, tu serais éternellement insolvable. Mais souviens-toi qu'il ne te redemande qu'une petite partie de ce qu'il t'a donné, que ce que tu lui offres, il le regarde, non par rapport à son prix, mais par rapport à la disposition de ton esprit et de ton cœur. Avec tout cela, lui offres-tu les pensées de cet esprit, les mouvements et les affections de ce cœur? Créatures infidèles et impuissantes, vous y avez la meilleure part; Créateur infiniment puissant et charitable, on ne vous donne que les restes.

On va même jusqu'à cet excès d'ingratitude, de faire et de dissimuler les bienfaits de Dieu, ou du moins de faire, comme parle le prophète, *un vol dans l'holocauste.* La victime y devrait être entièrement détruite, pour reconnaître la souveraine indépendance de celui à qui on l'offre : mais, semblable aux enfants d'Héli, qui s'attirèrent par là une des plus éclatantes punitions qui fut jamais, on en retire quelques morceaux pour soi. On publie bien en général les grâces de Dieu, mais rarement descend-on dans le particulier pour lui en rendre la gloire; on reconnaît quelques-uns de ses bienfaits dont on ne peut disconvenir, mais on oublie et on tait les autres.

Le Juif ingrat s'écrie dans le temps même où Dieu lui donne de plus grandes marques de son affection paternelle : *Vadam post amatores meos qui dant panes mihi, et aquas meas, oleum meum et potum meum* (*Ose.*, II). J'irai après ceux que j'aime, et dont je suis aimé; ceux qui me donnent mon pain, mon eau, ma laine, mon lin, ce que je mange et ce que je bois, ce seront là mes dieux. Malheureux que tu es, faut-il que tu pousses jusque-là ton ingratitude et ta fureur? Hél de qui reçois-tu ce pain et cette eau que de Dieu? Quel autre que lui te donne de quoi te nourrir et te revêtir?

C'était là cependant le péché le plus ordinaire des Juifs, dit un ancien Père (*D. Asterius, hom. in cæcum a nativitate*), et c'est peut-être encore celui d'une infinité de chrétiens. Ces Juifs recevaient tous les jours, et au delà de ce qu'ils pouvaient attendre, de nouveaux effets de la protection de Dieu; et il ne voulaient pas connaître celui d'où leur venaient ces victoires inespérées qu'ils remportaient. Ils étaient nourris de ce qu'il y a de plus délicieux, et leur ingratitude était plus grande que ne l'est celle de ceux qu'une cruelle faim dévore. La manne tombait du ciel dans leur camp, et ils ne respiraient qu'après l'infecte odeur des oignons d'Egypte. Une colonne de nuée leur servait, pendant le jour, d'ombrage contre les ardeurs du soleil, et pendant la nuit, une autre colonne de feu les éclairait dans leur marche; et avec tout cela, comme s'ils n'avaient ressenti aucun effet de la bonté et de la toute-puissance divine, ils voulaient avoir de nouvelles divinités, et le veau d'or leur paraissait plus digne de leur reconnaissance

et de leurs hommages que celui qui les comblait de ses bienfaits.

Ne serait-ce pas là l'état d'une infinité de chrétiens, et ne pourrait-on pas leur faire le même reproche que Moïse faisait à ce peuple ingrat, quand il lui disait : *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens* (*Deuteron.*, XXXII)? Est-ce là donc, peuple insensé, ce que tu rends au Seigneur? Est-là le fruit et la récompense de tant de prodiges qu'il a faits pour toi? C'est donc pour t'avoir couvert des ailes de sa providence, pour t'avoir conservé comme la prunelle de son œil, pour avoir été ton guide dans une terre inconnue et déserte, pour avoir exterminé tes ennemis, que tu veux te faire de nouveaux dieux et te servir de ses bienfaits pour le déshonorer? Il t'a engraissé, et tu regimbes; il t'a accordé ce que tu attendais de lui, et tu lui refuses ce qu'il te demande: *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens?*

Grand Dieu, qui jusqu'ici m'avez témoigné tant de bontés, ne ressemblerais-je pas à ce peuple ingrat? devez-vous dire, mes chers auditeurs. Tout ce que j'ai fait contre vous, ne porte-t-il pas ce même caractère d'ingratitude? Ces créatures, après lesquelles je cours depuis si longtemps, ne sont-ce pas autant d'idoles que je me suis fabriquées, autant de veaux d'or devant lesquels j'ai fléchi les genoux? Ces talents que j'ai fait valoir avec une si sotte et si criminelle vanité, et qui ne viennent que de vous, ne me reprochent-ils pas l'égarement de mon esprit et la corruption de mon cœur?

Quelle idée ne devais-je pas tracer au dedans de moi de cette infinie bonté, qui toujours portée à me faire du bien, a tempéré l'éclat de votre redoutable majesté, pour se proportionner à mes faiblesses et à mes misères! Si j'ai quelque horreur du vice qui m'aurait toujours plu en m'abandonnant aux mauvaises inclinations de ma nature, c'est à votre grâce que j'en suis redevable. Si je n'ai pas succombé à ces tentations délicates où mille autres ont péri, c'est un pur effet de votre gratuite miséricorde.

Que ne puis-je me représenter ces temps de pénitence, où, après avoir répandu sur mes plaisirs déréglés de salutaires amertumes, vous m'avez obligé de retourner à vous, avec la même confiance que l'enfant prodigue retourna à son père! ces jours heureux où, après avoir semé sur mes pas des épines dont je ne pouvais plus supporter les pointes, vous m'avez invité de marcher dans les doux sentiers de vos saints préceptes! Sans vous, ces voies de salut qu'on me faisait passer pour des voies impraticables n'eussent jamais été aplanies; sans vous, ces respects humains, ces terreurs paniques, ces bienséances mondaines l'eussent toujours emporté sur la crainte de vos jugements et mes plus importants devoirs.

Avouons-le, mes frères, il est bien rare de trouver des chrétiens pénétrés de ces pensées et pleins de ces sentiments. Il est bien rare de trouver des Abraham qui, après avoir défait cinq rois, viennent en offrir les dépouilles au Dieu des armées; de voir des David qui, après avoir vaincu des Goliath, portent leurs épées dans le tabernacle du Seigneur comme un éternel monument de leur reconnaissance. Il est bien rare d'entendre sur la terre des âmes fidèles qui répètent par quatre fois ce mystérieux *alleluia*, dont parle le bien-aimé disciple dans le livre de ses Révélations.

Vous le ferez cependant, mes frères, si des vices que vous aurez vaincus, des mauvaises compagnies dont vous vous serez séparés, des habitudes invétérées auxquelles vous aurez renoncé, des passions et des vices de la chair que vous aurez soumis à la loi de la raison et de l'Evangile, vous en présentez les dépouilles à celui par la grâce duquel vous aurez remporté une si difficile et heureuse victoire. Vous le ferez, si des membres qui ont servi au péché et à l'injustice, vous en faites des membres de justice et de vertu; si vous apportez au temple de Sion les fatales pompes de Samarie et de Damas; si les mêmes vases qui ont été employés aux abominations des Egyptiens, vous les employez au culte et au sacrifice du vrai Dieu.

Vous le ferez, si, travaillant comme de bons serviteurs à la gloire de votre maître, il ne demeure rien entre vos mains de cette gloire qui, quoiqu'elle ne vienne pas de vous, ne laisse pas néanmoins de passer par vous : *Si de multa gloria Domini tui, etsi non exeunte ex te, sed transeunte per te, nihil tuis manibus adhærere contingat* (*D. Bern. serm.* 13, *in Cantica*). Vous le ferez, si, à l'exemple du reconnaissant Samaritain, qui, se sentant guéri, retourna sur ses pas pour rendre grâces à Jésus-Christ, vous vous jetez comme lui à ses pieds, et célébrez à haute voix les louanges du Seigneur : *Reversus est cum magna voce magnificans Deum, et cecidit ante pedes ejus gratias agens.*

Vous le ferez, si, prévenant dès ce monde l'emploi des bienheureux qui règnent dans l'autre, vous répétez par quatre fois comme eux ce mystérieux *alleluia;* je veux dire, avec saint Ambroise, si des quatre parties qui composent le cours de la vie des hommes, et qui semblent répondre aux quatre saisons de l'année, vous n'en laissez passer aucune sans l'employer à témoigner votre reconnaissance au souverain maître de tous les temps et de tous les âges. Si, dès le printemps de votre jeunesse, vous commencez à vous charger de ce joug, qu'*il est avantageux à tout homme de porter dès sa plus tendre adolescence;* si dans une saison plus avancée, où tant d'autres chantent des airs profanes ou impurs, vous employez l'été à célébrer les louanges de celui qui fait croître en vous les vertus qu'il y a semées; si en un temps où, comme en automne, les fruits sont frappés de maturité, et la vigne féconde donne ce vin *qui fortifie le cœur de l'homme*, vous honorez et faites fructifier

dans vos âmes la grâce du Seigneur; si enfin, en un temps d'hiver, dans une caduque et infirme vieillesse *où l'homme extérieur s'affaiblit* et penche vers sa ruine, *l'homme intérieur se renouvelle et s'efforce d'arriver à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ.*

Vous le ferez, si vous offrez au Seigneur *ce sacrifice du matin et du soir*, qu'il recommandait à son peuple avec tant de soin; si n'y ayant rien en vous qui n'appartienne à Dieu, vous vous faites un devoir spécial de lui en payer un juste tribut; si, non-seulement au commencement de l'année, mais encore à la fin, vous vous acquittez de cette loi qu'il avait faite à son peuple, d'en faire des jours solennels, où, non-seulement la tête, mais les extrémités de la victime lui fussent consacrées, afin de lui dire encore plus par vos œuvres que par vos paroles que, *soit que vous viviez, soit que vous mouriez, vous voulez être tout à lui.*

SECOND DISCOURS (1).

Imperavit febri, et dimisit illam; et continuo surgens ministrabat illis.

Il commanda à la fièvre, et elle quitta la belle-mère de saint Pierre, et aussitôt cette femme se levant, les servit à table (*Luc.*, IV).

Si jamais reconnaissance a suivi de près le bienfait, avouons que c'est celle de la femme dont il est parlé dans notre évangile. Autant que le médecin céleste a eu d'empressement de guérir sa malade; autant cette malade a témoigné d'impatience de lui donner des marques de sa juste gratitude.

Jésus-Christ sort de la synagogue, il entre dans la maison de Pierre, il y trouve sa belle-mère tourmentée d'une grosse fièvre; il se tient debout auprès d'elle, il commande à la fièvre de la quitter, et cette fièvre la quitte dès le même instant. J'adore, ô mon Dieu, votre gratuite bonté et votre infinie puissance, à qui le bien et le mal, la santé et la mort obéissent. Votre voix qui *appelle ce qui n'est pas, comme s'il était*, qui commande à ce qui est, comme s'il avait des oreilles pour vous entendre, sait faire observer sans délai les ordres que lui donne votre impénétrable sagesse.

Que peut faire, dans cette occasion, cette femme si promptement et si efficacement guérie, si ce n'est de rendre d'humbles actions de grâces à cet Homme-Dieu, de lui témoigner par quelques bons offices l'obligation qu'elle lui a? Aussi sentant ses forces, elle se lève de son lit, et non contente de le bénir en elle-même, elle se fait un honneur et un devoir de le servir à table.

Que le paralytique emporte son lit, et qu'il marche, pour faire connaître qu'il est guéri; que l'hémorroïsse le suive par derrière, et qu'elle touche, par une respectueuse et vive foi, le bas de sa robe; que le Samaritain nettoyé de sa lèpre glorifie le Seigneur; que l'aveugle-né dise : *Je sais que je ne voyais pas, et à présent je vois;* la belle-mère de saint Pierre a les mêmes sentiments de gratitude que ces malades guéris; et par les services réels qu'elle rend à son médecin qu'elle sert à table, elle veut lui donner de nouvelles marques de sa reconnaissance.

Elle honore son Dieu et elle le sert; deux grandes preuves de sa gratitude, et deux importants devoirs dont il faut que la nôtre s'acquitte. Honorer Dieu sans le servir, ce serait une reconnaissance stérile; servir Dieu sans l'honorer, ce serait une reconnaissance pharisaïque. Mais l'honorer et le servir, lui donner sa bouche, son cœur, ses mains, comme dit saint Thomas (2-2, *q.* 117, *art.* 2), c'est en quoi consiste la reconnaissance chrétienne.

PREMIER POINT.

Comme Dieu ne peut rien aimer hors de soi, parce qu'il ne peut rien trouver qui égale son infinie grandeur, ni qui contribue à l'excellence ou à la conservation de son être, il ne peut aussi produire aucune créature que pour soi; et autant qu'il est impossible aux hommes de rechercher impunément leur propre gloire dans leurs actions, autant il est nécessaire qu'il ne fasse rien que pour la sienne. Créatures, telles que vous soyez, animées ou inanimées, raisonnables ou dépourvues de raison, vous le louez en votre manière. Lors même que vous paraissez moins utiles à l'homme, vous n'êtes jamais inutiles à ce maître absolu, que le froid aussi bien que le chaud, le tonnerre et les éclairs aussi bien que les nuées fécondes en pluies, les ténèbres aussi bien que la lumière, sont invités de bénir (*Daniel.*, III).

Dans ce mystérieux concert de bénédictions et de louanges que forment toutes les créatures, il est certain que plus elles sont parfaites, plus Dieu en attend de gloire, soit parce qu'elles n'arrivent à ces degrés de perfection qu'à proportion de ce qu'il leur donne, soit parce que ces dons se trouvant plus abondants dans les uns que dans les autres, celles qui ont plus reçu, lui sont plus redevables, et que plus elles lui sont redevables, plus elles sont chargées de reconnaissance et d'actions de grâces.

De ce beau principe que j'ai trouvé dans saint Augustin, il faut en tirer avec lui cette conséquence, que c'est proprement à l'homme et, parmi les hommes proprement au chrétien, que ce pressant devoir est imposé; à l'homme qui est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu; au chrétien qui est racheté et justifié par les infinis mérites d'un Dieu; à l'homme qui, établi sur les créatures inférieures, est chargé de la reconnaissance qu'elles doivent à leur auteur commun, et qu'elles ne peuvent lui rendre d'une manière aussi digne que celles qui ont l'usage de leur raison et de leur liberté; au chrétien qui, outre le bienfait général de sa création, en a beaucoup d'autres par rapport à son salut et à son bonheur éternel.

Aussi ce Père remarque que l'âme chré-

(1) Ce discours est pour le jeudi de la mi-carême. Il peut encore servir au 18e dimanche d'après la Pentecôte, au mercredi de la quatrième semaine de carême, et au dimanche de la quinquagésime

tienne, chargée du culte de Dieu, s'acquitte principalement envers lui de ce devoir, lorsqu'elle agit et qu'elle vit si bien, qu'elle ne lui est pas ingrate, lorsque tout ce qui dépend d'elle, tout ce qu'elle peut dire et faire pour lui, porte les traits d'une juste et humble reconnaissance : *Cultus Dei in hoc maxime constitutus est, ut anima ei non sit ingrata.* Quels traits me demandez-vous? Les voici :

Elle doit être unique, universelle, continuelle. Reconnaissance unique : il ne faut louer et remercier que Dieu. Reconnaissance universelle : il faut le louer et le remercier de tout ce que l'on a reçu de lui. Reconnaissance continuelle : il faut le louer et le remercier, depuis le premier usage de la raison, jusqu'aux derniers soupirs de la vie. Le louer et le remercier sans partage, sans bornes, sans interruption: sans partage, c'est un bienfaiteur jaloux; sans bornes, c'est un bienfaiteur magnifique; sans interruption, c'est un bienfaiteur immense et éternel.

L'ange qui conduisit le jeune Tobie dans son voyage, et qui, après avoir rendu mille bons offices au fils, guérit le père de son aveuglement, nous a laissé une excellente idée de cette reconnaissance que j'appelle unique. Ce père et ce fils, impatients de donner à leur commun bienfaiteur des marques de leur reconnaissance, le regardèrent d'abord comme celui auquel ils étaient spécialement redevables, et le prièrent, dans cette vue, d'agréer la moitié qu'ils lui offraient de leurs biens. Ce n'est pas à moi, leur répondit l'ange, qu'il faut rendre ces actions de grâces, c'est au Dieu du ciel qui vous a fait miséricorde, et que vous devez bénir. Je dis la vérité, et je ne veux vous rien cacher de ce qu'il faut que vous sachiez. Vous croyiez que c'était moi qui vous rendais de si bons offices; c'était Dieu qui se servait de mon ministère et qui m'avait envoyé vers vous. Il est vrai que je lui offrais vos prières et vos bonnes œuvres, quand vous quittiez votre repas pour ensevelir les morts et que vous répandiez devant lui vos larmes. Mais ne confondez pas le serviteur avec le maître; ne prenez pas l'instrument pour la main qui l'a fait agir. Lorsque j'étais avec vous, que je paraissais boire et manger comme vous, je n'y étais que par la volonté et les ordres de Dieu. C'est lui que vous devez bénir, ce sont ses louanges que vous devez chanter, c'est de lui seul que vous devez publier les merveilles : *Cum essem vobiscum, per voluntatem Dei eram: ipsum benedicite, cantate illi; narrate omnia mirabilia ejus* (*Tob.*, XII).

Quand je parle de la sorte, mes frères, ne croyez pas que je blâme ces marques de reconnaissance que vous devez à ceux dont vous avez reçu quelque faveur. Enfants, honorez vos pères et mères qui vous ont mis au monde : disciples, rendez vos actions de grâces aux maîtres qui vous ont instruits. Sujets, ayez une profonde vénération pour les rois et les princes qui vous gouvernent; ne soyez jamais ingrats ni envers les puissances qui vous protégent, ni envers les personnes charitables qui vous assistent de leur crédit ou de leur bourse. Bien loin que Dieu se choque de ces marques de votre gratitude, il vous y exhorte, il vous les ordonne, et nul de ces devoirs de la vie civile n'est incompatible avec ceux de la religion que vous professez.

Mais ce que je dis et ce qu'il vous importe de savoir, est qu'il faut remonter jusqu'à la source de tous les biens que vous recevez, sans vous arrêter aux canaux par où ils passent; qu'il faut regarder les causes secondes comme étant mues et appliquées par la première, et considérer moins le mouvement de la machine qui vous élève, que les ressorts secrets de la Providence et de la toute-puissance divine qui les fait agir.

A quoi l'aveugle-né, par exemple, attribua-t-il sa guérison? Ce ne fut ni à l'empressement qu'il avait eu d'obéir aux ordres d'un homme qui l'avait envoyé à la fontaine de Siloë, ni à la boue qu'il avait détrempée avec sa salive, ni à la miraculeuse vertu de ces eaux; ce fut uniquement à la bonté et à la toute-puissance de *cet homme qu'on appelle Jésus qui l'avait éclairé.* Excellent témoignage de sa reconnaissance, malgré les menaces et les imprécations des pharisiens, malgré leur cruelle obstination à vouloir que, bien loin d'honorer et de louer son bienfaiteur, il le méprisât et lui insultât.

Excellent témoignage de reconnaissance dont je voudrais que non-seulement les gens du monde, mais ceux mêmes qui se piquent de régularité et de dévotion, fissent un plus fréquent et un meilleur usage qu'ils n'en font. Car, n'est-il pas vrai qu'on aime mieux les consolations de Dieu que le Dieu des consolations; qu'on s'attache plus à celui dont on reçoit quelque protection et quelque faveur qu'à celui d'où cette protection et cette faveur viennent originairement? N'est-il pas vrai qu'on se *fait un bras de chair* pour soutenir ses entreprises; que c'est sur la bonne volonté et le pouvoir des hommes que l'on compte, que ce sont eux qu'on remercie, ou du moins qui ont la meilleure part dans la reconnaissance qu'on croit leur devoir? On vous regarde, ô mon Dieu, comme trop éloigné pour vous intéresser dans un établissement temporel qu'on médite. Dans les plus importantes entreprises, vous êtes le dernier qu'on consulte, et lorsqu'elles réussissent, le dernier qu'on remercie.

On devrait dire comme ce saint roi (*Psal.* LXIII) : Ce n'est ni dans mon arc ni dans mes flèches que j'établis mon espérance, ce ne sera ni mon épée ni mon bras qui me sauvera; c'est le Seigneur qui animera ce bras, c'est lui qui se servira de cette épée, c'est lui qui a dressé mes mains au combat et mes doigts à la guerre; c'est à lui seul que je dois renvoyer toute la gloire et rendre d'humbles actions de grâces. Qu'un de ses petits-fils eût été sage, s'il avait ainsi parlé! mais, l'aveugle et l'ingrat qu'il était, il méconnut Dieu dans sa maladie, comme il l'avait oublié dans sa santé, et ayant plus de confiance dans l'art

fautif des médecins qu'en la toute-puissance du Seigneur, il mérita d'en être abandonné (II *Paralip.*, XVI).

On devrait se faire des secours qu'on reçoit dans ses différents besoins, la même idée que cet ange de Tobie dont je viens de vous parler. On devrait se dire : si j'ai été guéri de cet aveuglement spirituel, qui m'empêchait de connaître les vérités essentielles a mon salut ; si j'ai été délivré de ces démons invisibles qui ont fait mourir tant d'autres hommes ; si j'ai réussi dans un mariage ou dans une affaire qui m'était de la dernière importance ; si je suis sorti sain et sauf d'un danger où probablement j'allais périr, *c'est au Dieu du ciel qui m'a fait miséricorde* que j'en ai obligation ; c'est à toi, *ô mon âme, à le louer et à le bénir*. C'est lui qui m'a adressé à cet Ananie, à ce confesseur et à ce directeur dont j'ai reçu de si bons offices pour ma conduite spirituelle ; c'est lui qui m'a inspiré d'écouter ce prédicateur, dont les instructions m'ont éclairé l'esprit et touché le cœur. C'est lui qui m'a envoyé ce bon ami et ce protecteur charitable, par les conseils et le crédit duquel j'ai réussi dans mes entreprises ; c'est lui, par conséquent, que je dois bénir, ce sont ses louanges qu'il faut que je chante, ce sont toutes ses merveilles qu'il faut que je publie : *Ipsum benedicite, cantate illi et narrate omnia mirabilia ejus.*

Oui, *toutes ses merveilles*, puisque le second caractère de la reconnaissance chrétienne est d'être universelle. Ainsi l'entendait le roi-prophète, lorsque, rappelant tous les biens qu'il avait reçus de Dieu, les périls qu'il avait évités, les victoires qu'il avait remportées, les ennemis qu'il avait défaits, les heureux succès qui avaient accompagné ses entreprises, il invitait son âme à bénir le Seigneur, et à n'oublier aucune des faveurs qu'il en avait reçues : *Benedic anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.*

Ainsi l'entendait saint Paul, lorsque, parmi ces belles instructions qu'il donnait aux chrétiens de Thessalonique, il les avertissait de rendre grâces à Dieu, non pour quelque bienfait particulier, mais généralement pour tous les biens qu'ils en avaient reçus : *In omnibus gratias agite* (I *Thess.*, V). Car, comme la reconnaissance doit, autant qu'on le peut, être proportionnée au bienfait, n'y ayant en nous aucun bien, soit pour le corps, soit pour l'âme, qui ne vienne de Dieu, il n'y en a aucun, dit saint Bernard, qui ne mérite une gratitude toute particulière ; et en excepter un seul qu'on se cache volontairement, ou dont on rapporte la gloire à d'autres qu'à Dieu, c'est commettre un péché qui va jusqu'au blasphème et à une espèce d'idolâtrie.

Apprenez donc, qui que vous soyez, à rappeler dans votre imagination tous les biens que vous avez reçus, grands, petits, considérables, médiocres, communs, extraordinaires, qu'aucun d'eux ne vous échappe ; et comme Jésus-Christ, après avoir rassasié cinq mille hommes des pains et des poissons qu'il multiplia, voulut qu'on en ramassât les morceaux et les restes afin que rien ne fût perdu, réunissez dans votre esprit tout ce que vous avez reçu du Seigneur, afin qu'aucun de ses dons ne périsse et ne soit frustré de la gloire qui lui est due (*In Cœna Domini, serm.* 2).

Voyez-vous un pauvre? Qu'ai-je fait, devez-vous dire, qu'ai-je fait à Dieu qui m'a donné ce qui m'est nécessaire, pendant qu'un million d'autres en manquent? Rencontrez-vous une personne mal faite? D'où vient que je n'ai pas les mêmes défauts de visage et de taille que je reconnais dans beaucoup d'autres? Vous parle-t-on d'un incendie ou d'un vol considérable? La même disgrâce pouvait m'arriver, c'est le Seigneur qui a détourné de moi ce fléau. Vous dit-on qu'un homme est tombé en apoplexie, ou qu'on en a tué un autre? C'est Dieu qui me conserve encore la vie et qui me donne le temps de faire pénitence. Représentez-vous donc toutes les faveurs que vous en avez reçues, et ne vous en cachez aucune ; ne souffrez jamais que le moindre de ces précieux restes périsse par un lâche oubli, et quand vous les avez tous ramassés, invitez, comme David, votre âme et tout ce qui est au dedans de vous à le bénir : *Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.*

Vous diriez (c'est le sens que saint Augustin (*In Psal.* CII) et saint Bernard donnent à ces paroles) que David en cet endroit parle de deux sortes de mouvements, d'un mouvement de dilatation et d'un mouvement de compression. Quand nous respirons, nous attirons l'air et nous le rendons, deux mouvements qui nous conservent la vie, et qui sont des signes assez naturels des grâces que nous recevons de Dieu, et de la reconnaissance que nous devons lui en rendre. *C'est son esprit que nous attirons*, c'est par lui que nous vivons, que nous agissons, que nous sommes, et c'est ce même esprit qui par notre gratitude doit remonter vers le lieu d'où il vient.

Comment cela? En priant Dieu que, touché de l'impuissance dans laquelle nous sommes de lui rendre bien pour bien, il supplée par lui-même à notre misère, en le suppliant qu'il agrée notre bonne volonté, qui, venant de lui, retournera à lui ; et nous écriant avec saint Bernard : Je n'ai rien, Seigneur, à vous donner en reconnaissance de tant de grâces que vous m'avez faites et que vous me faites encore tous les jours. Confus de mon indigence, je n'ose lever mes yeux vers vous ; mais quand je considère qu'étant infiniment bon et riche de vous-même, vous aimez mieux mon cœur que tout le reste, c'est ce cœur que je vous offre, et je veux que tout ce qui est au dedans de moi bénisse votre saint nom.

Quand je me représente qu'une pauvre veuve qui ne met que deux deniers dans le tronc est plus estimée que ces orgueilleux pharisiens qui y jettent de grosses sommes, je commence à espérer et à m'exciter à une tendre reconnaissance. Je n'ai, ô mon Dieu, que deux deniers, mon cœur et mon corps ;

vous êtes déjà maître de l'un, mais possédez l'autre, je vous le donne; et comme tout ce qui est en moi vient de vous, faites que tout cela vous bénisse : *Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus.* Mais pendant quel temps dois-je avoir ces sentiments et faire à Dieu cette offrande? pendant toute ma vie : troisième et dernier caractère de la reconnaissance chrétienne.

Si, parmi tant d'années que nous sommes sur la terre il y avait quelques mois, si, parmi ces mois il y avait quelques semaines, si, parmi ces semaines il y avait quelques jours, si, parmi ces jours il y avait quelques heures, si, parmi ces heures il y avait quelques moments où nous subsistassions par nous-mêmes, nous nous croirions en droit de vivre comme il nous plairait, du moins, pendant ces rapides instants qui seraient à notre disposition. Mais rien de ce qui est en nous et hors de nous ne dépend de nous; et si, par le mauvais usage de notre raison et de notre liberté nous le détournons de sa fin, qui est Dieu, nous ne pouvons jamais le faire impunément. Tout vient de lui, tout est à lui, tout, par conséquent, doit s'y rapporter; tout, comme dit saint Augustin, doit être marqué à son coin par un fidèle retour et une continuelle reconnaissance.

Le saint homme Tobie, vivement pénétré de cette pensée, se sentait par là chargé d'une dette; et, quoiqu'il s'en acquittât avec toute la fidélité dont il était capable, il ne la regarda jamais comme une dette entièrement acquittée. Tout occupé et tout pénétré des bienfaits de Dieu, il ne chercha jamais que les occasions de lui en témoigner sa gratitude, et le Saint-Esprit nous trace en peu de mots son éloge, lorsqu'il dit que, quoi qu'il lui arrivât, il persévéra pendant tous les jours de sa vie à rendre à Dieu d'humbles actions de grâces : *Permansit agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ.*

Vous savez tous ce que David dit de lui-même; tantôt, qu'il a rappelé dans sa mémoire toutes les grâces qu'il a reçues du Seigneur, tantôt, qu'il se tiendra devant lui dès le matin; tantôt, qu'il lui offrira des holocaustes pleins de moelle; tantôt, qu'il publiera partout ses merveilles; tantôt, que ses os et sa chair demanderont s'il y a quelqu'un qui lui ressemble; tantôt, qu'il l'a remercié et qu'il a chanté ses louanges sept fois chaque jour.

Pourquoi vous rapporté-je ces exemples, mes frères, si ce n'est pour vous apprendre que dans toute votre vie il ne devrait, s'il était possible, y avoir aucun moment auquel vous ne louassiez et ne bénissiez le Seigneur; que ce tribut de louanges est dû en tout lieu et en tout temps à cet immense et éternel bienfaiteur, et que le lui refuser, c'est commettre une énorme injustice, si ce n'est pour vous dire avec saint Bernard (*In Cantica*), que cette continuelle et persévérante reconnaissance est d'une merveilleuse efficacité auprès de Dieu, qui, toujours prêt à nous faire du bien, regarde ce retour vers lui comme un nouvel engagement à nous donner de nouvelles grâces? Ce sont des rivières qui sortent de la mer; c'est de lui que viennent toutes les vertus, la continence de la chair, les pieux mouvements du cœur, la droiture de la volonté. C'est donc à lui que tout cela doit retourner, et ce n'est que par ce flux et reflux que les dons célestes nous sanctifient. Honorons par conséquent le Seigneur, c'est le premier caractère de notre reconnaissance; mais attachons-nous à le servir, c'est le second que je vais vous expliquer en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je reprends pour cet effet mon Evangile, où il est expressément remarqué que, dès que la fièvre eut, par l'ordre de Jésus-Christ, quitté la belle-mère de saint Pierre, elle se leva aussitôt de son lit et le servit à table. *Continuo surgens ministrabat illis.* Nul intervalle presque entre la santé qu'elle reçut et le service qu'elle lui rendit. Bien différente de cette délicate amante des Cantiques qui eut assez d'incivilité pour demeurer tranquille quand le chaste Epoux frappa à la porte, et qui, dans l'appréhension d'interrompre son repos ou de salir ses pieds, hésita de sortir de son lit. Cette femme reconnaissante sortit précipitamment du sien : *Continuo surgens;* et ces mêmes mains que la violence de la fièvre avait rendues inutiles, elle les consacra au service de son divin et incomparable médecin.

Si vous avez fait quelque attention à toutes ces circonstances, vous aurez remarqué que pour signaler votre reconnaissance envers Dieu, il faut le servir avec ardeur, avec résignation, avec persévérance, trois importants devoirs dans lesquels cette reconnaissance consiste. L'ardeur et le zèle en font le mérite, la résignation en éprouve et en fait connaître la sincérité, la persévérance en assure le bonheur et la gloire.

On est assez persuadé de l'obligation qu'il y a de servir Dieu, mais souvent on ne s'en acquitte que le plus tard que l'on peut. Dieu, dans toutes ses faveurs, prévient la créature, et cette créature ingrate ne va que lentement vers lui. Il la poursuit, et elle se retire; il l'appelle, et elle le fuit; il se hâte de lui donner ce qui lui est nécessaire, et la dernière chose qu'elle fait est de lui consacrer ses services.

Est-ce que Dieu a besoin de ces services? Non, répond saint Chrysostome (*Hom. 26 in Matth.*). Il a été éternellement avant que nous fussions, et notre formation, dans le temps, n'a rien ajouté à son bonheur. Il se passera bien de nous après nous avoir mis au monde, et, quoi que nous fassions, nous servirons toujours ou à sa miséricorde ou à sa justice : à sa miséricorde, par nos bonnes volontés, disposées à le servir; à sa justice, par nos volontés mauvaises, qu'il saura, quand il lui plaira, remettre par la peine dans l'ordre dont elles se seront écartées par leur ingratitude.

Il le demande cependant ces services, et si vous les lui rendez de bonne heure, ils

auront, dit ce Père (*Hom.* I *in Epist. ad Colossenses*), trois grands avantages : Dieu en recevra plus de gloire et de joie, le démon plus de confusion ; et vous en recueillerez vous-mêmes le plus grands fruits. La gloire et la joie de Dieu est de voir des créatures empressées à le servir : ce sont ces *hommes ardents qui se donnent à lui de bon cœur, qu'il chérit ;* c'est de cette ferveur et de cette vive impatience qu'il se fait honneur dans les livres saints.

Le demon en reçoit plus de honte, et cet insolent usurpateur regarde comme autant d'outrages qu'on lui fait, les services que des âmes, touchées d'une vraie reconnaissance, se hâtent de rendre à leur légitime souverain.

Mais quels avantages n'y trouvez-vous pas vous-mêmes? par là, vous expiez vos infidélités et vos négligences passées, l'empressement que vous témoignez à vous acquitter de vos devoirs envers ce bienfaiteur jaloux, vous en attirant les miséricordes. Par là, vous donnez un nouveau caractère de mérite à vos bonnes œuvres, et comme Dieu ne peut souffrir ces serviteurs *boiteux*, qui ne marchent que d'un pas pesant et inégal, il aime tendrement ceux qui, avec *ces pieds de cerf qu'il leur a donnés* (*Ps.* XVII) *et ce cœur qu'il a étendu, courent dans la voie de ses préceptes* (*Psal.*, XI, 8, 32).

Quel beau et charmant spectacle fournit un homme qui, comme David, rentrant tout à coup en lui-même, dit aux fidèles compagnons de son culte : venez, mes frères, bénissons tous le Seigneur, poussons vers lui des cris de joie et prévenons sa face par une humble confession ; venez et prosternez-vous devant ce grand roi, qui est élevé au-dessus de tous les dieux, rendons-lui les hommages que nous lui devons (*Ps.* XCIV).

Oh ! le pieux et l'édifiant spectacle de voir un père et une mère, un maître et une maîtresse porter des enfants et des domestiques à rendre à Dieu les services qu'ils peuvent lui rendre par rapport à leur condition et à leur âge ! Là, une femme, comme une vigne féconde, dans sa maison, cherche, en s'acquittant de tous les emplois du ménage, à honorer et servir celui d'où lui vient sa fécondité ; là, des enfants, comme de nouveaux plants d'olivier, autour de la table du père de famille, s'empressent de le bénir et de se mettre, par leurs services, en état de jouir des bénédictions de Sion et des biens de Jérusalem (*Ps.* CXXVII).

Cela est bon, dites-vous, quand on jouit d'une douce prospérité ; car, de quelle reconnaissance n'est-on pas pour lors chargé envers Dieu ? Et moi, je vous réponds qu'elle n'est jamais plus pure, plus digne de Dieu, plus capable d'attirer ses bénédictions et ses grâces. Voulez-vous savoir, dit saint Chrysostome (*Hom.* 10, *in c.* V I. *Thes.*), quelle est la vertu propre des chrétiens? est-ce de bénir Dieu quand il leur est favorable? de le remercier quand il leur a donné quelques marques de sa protection et qu'il a paru seconder leurs desseins? Si la vraie reconnaissance pouvait être impie et sacrilége, païens, vous l'emporteriez sur nous, vous, qui avez offert tant de sacrifices, égorgé tant de victimes, élevé tant d'autels et de statues à vos prétendues divinités tutélaires et bienfaisantes.

La vertu propre des chrétiens est de remercier le Dieu qu'ils adorent, non-seulement pour les biens qu'ils en reçoivent, mais pour les disgrâces qui leur arrivent ; de baiser sa main paternelle, soit qu'elle les caresse, soit qu'elle les frappe ; de se résigner avec une entière et aveugle soumission aux ordres de celui qui envoie du bien et du mal, la santé et la maladie, la pauvreté et l'abondance quand il lui plaît.

Etes-vous joyeux et contents? remerciez celui qui vous caresse ; êtes-vous tristes et affligés? remerciez celui qui vous corrige. Votre vertu ne sera jamais plus pure, jamais elle ne sera plus digne de Dieu et de vous, que, lorsqu'au milieu de vos plus grandes afflictions, vous lui rendrez d'humbles et sincères actions de grâces (*D. Aug.*, *in Ps.* LIV).

Est-ce vous en trop demander que de vous obliger à cette marque de résignation et de reconnaissance : quoi qu'il vous arrive, vous n'en ferez jamais autant qu'en ont fait tant de saints, qui ont regardé comme une faveur singulière et digne d'un nouveau remerciement, les différents supplices auxquels ils ont été exposés ; vous n'en ferez jamais autant que ce généreux martyr Boniface qui, voyant son sang ruisseler de toutes parts, sous une grêle meurtrière de fouets, levait les yeux au ciel et s'écriait : Soyez béni, Seigneur, qui m'avez jugé digne de souffrir pour vous ce que je souffre.

Vous n'en ferez jamais autant que ce brave et invincible Thélica, qui, pendant qu'on lui déchirait les côtés avec des peignes de fer, grâces à Dieu, disait-il, grâces à Dieu, qui me procure un si grand bien (*Baronius in annum* 305). Vous n'en ferez jamais autant que le saint homme Tobie, qui, esclave dans une terre barbare, et devenu tout à coup aveugle, bien loin d'avoir le moindre mouvement de murmure et de plainte contre Dieu, qui l'avait frappé de cette plaie, demeura toujours dans sa crainte et s'attacha immuablement à son service : *Non est contristatus contra Deum, quod plaga cæcitatis evenerit ei : sed immobilis in Dei timore permansit* (*Tob.*, II).

Jugez par ce dernier trait, de la disposition d'une âme véritablement reconnaissante. Ce n'est pas celle qui ne sert Dieu que par caprice, qui, tantôt ardente, tantôt tiède ou froide, tantôt fidèle, tantôt infidèle, quitte et reprend les mêmes voies ; ce n'est pas celle qui, à la compagnie de Moïse, adore le vrai Dieu, et qui, lasse de l'attendre quand il demeure sur la montagne, demande à Aaron qu'on lui fabrique de nouvelles divinités ; ce n'est pas celle qui, comme le Juif inconstant et parjure, promet à Dieu un inviolable service, et qui, quelques jours après, renonce à son engagement ; ce n'est pas celle qui, comme l'impatient peuple de Béthulie, semble

composer avec le Seigneur, à cette condition qu'elle persévérera dans sa fidélité, si elle en reçoit du secours dans le temps qu'elle lui marque, mais qu'elle traitera avec ses ennemis, si elle se voit frustrée dans ses espérances.

J'appelle une âme véritablement reconnaissante, celle qui, à l'ardeur qu'elle a de le servir et à la résignation avec laquelle elle reçoit ses ordres, joint une fidèle persévérance; celle qui, à ce *roi immortel de tous les siècles*, veut rendre, autant qu'il dépend d'elle, des services immortels.

J'appelle une âme véritablement reconnaissante, celle qui, affligée d'avoir fait trop longtemps un mauvais usage des dons célestes, prend une ferme résolution de n'en jamais abuser; celle qui, confuse d'avoir sacrifié à de viles créatures des années qu'elle devait employer à reconnaître le Créateur, lui dit avec saint Bernard : c'est de vous, mon Dieu, que j'ai reçu des biens sans nombre, je le sais, et je vous en rends d'humbles actions de grâces; trop malheureux de m'être éloigné de mon devoir, je vous prie d'agréer le peu que je vous offre des restes de ma vie; que ne puis-je rappeler tant de temps que j'ai perdu? je le consacrerais à votre service. Je reviens bien tard à vous, ô Dieu de mon cœur : peut-être n'ai-je plus que quelques jours à vivre; mais ayez la bonté d'agréer ce peu que je vous offre des restes de ma vie; je veux, moyennant votre grâce, vous louer, vous remercier, vous bénir; ne servir que vous, n'aimer que vous, ne m'attacher qu'à vous pendant le temps et durant toute l'éternité

J

JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

PREMIER DISCOURS.

Faux soupçon; recherche inquiète des défauts d'autrui; pensée injurieuse à la réputation du prochain, etc.

Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato, de justitia et de judicio.

Quand l'Esprit consolateur viendra, il reprendra le monde de péché, de justice et de jugement (Joan., XVI).

Voici, chrétiens, des fonctions bien différentes et, selon notre manière de concevoir, apparemment incompatibles. Encourager une âme dans sa disgrâce et lui représenter en même temps qu'elle se l'est attirée; lui dire des paroles tendres qui adoucissent son chagrin, et éclater en d'aigres réprimandes qui renouvellent sa douleur; la consoler et la reprendre, rien, selon nous, de plus opposé; rien cependant de plus ordinaire dans la conduite de Dieu à l'égard de l'homme, qu'il anime par sa miséricorde, qu'il retient dans l'ordre par sa justice.

Adam, où es-tu? c'est la voix douce de la miséricorde : *Pourquoi as-tu mangé du fruit dont je t'avais défendu l'usage?* c'est la voix aigre de la justice : *Le Seigneur vous a remis votre péché;* c'est la consolation que Nathan donne à David : *Vous avez blasphémé son saint nom; son épée ne se retirera pas de dessus votre maison;* c'est la triste prophétie qu'il annonce L'Esprit de Dieu est un esprit consolateur : *Cum venerit Paracletus;* l'Esprit de Dieu est un esprit censeur : *Arguet mundum de peccato.* Comme bon, il aime les pécheurs, comme juste, il hait leur péché; comme bon et comme juste (car ces deux attributs sont indivisibles), il répand l'huile et le vin sur les plaies de ce malheureux qui s'est laissé blesser et dépouiller sur le chemin de Jéricho.

C'est ainsi, chrétiens, que le divin Esprit entreprend de nous consoler, non en nous dissimulant le fatal sujet de notre perte, mais en nous apprenant que c'est de notre péché qu'elle vient : *Arguet mundum de peccato;* non en approuvant notre justice, mais en ôtant le masque qui la déguise : *De justitia;* non en applaudissant à nos décisions iniques, mais en nous montrant la malignité de nos jugements téméraires : *De judicio;* jugements trop communs et trop criminels tout à la fois, jugements qui, nous rendant très-coupables devant Dieu, ne paraissent être d'aucune conséquence devant les hommes.

Juger mal du prochain s'appelle esprit, prévoyance, pénétration, finesse, par rapport à ce fonds de malignité que nous avons contracté : juger mal du prochain s'appelle témérité, indiscrétion, folie, aveuglement, envie, présomption, par rapport aux plus sûres décisions de l'Evangile : d'où je conclus que le jugement téméraire est injurieux à Dieu et aux hommes; à Dieu dont il usurpe l'autorité, aux hommes dont il flétrit la réputation.

PREMIER POINT.

La notion que les saints Pères et les Théologiens nous donnent du jugement téméraire, est presque seule capable de vous en faire connaître l'énormité par rapport à Dieu; c'est un jugement et non une simple pensée, en quoi les âmes trop scrupuleuses peuvent se tromper; c'est un jugement et non un soupçon, quoique je convienne qu'un soupçon peut être quelquefois péché; c'est un jugement fait sans raison, car, lorsqu'il y a des raisons suffisantes, ce n'est pas un jugement téméraire, quoique ce puisse être un jugement faux; c'est donc un jugement porté sans sujet, sans raison, au désavantage et au préjudice d'autrui : et, en cela, je dis qu'il est injurieux à Dieu et qu'il usurpe sur ses droits.

Saint Thomas remarque là-dessus fort à propos, que Dieu ne défend pas aux hommes de juger les autres hommes, lui qui les établit quelquefois ses ministres, qui leur donne son autorité et qui appelle leur jugement son propre jugement : *Judicium Dei est :* mais ce qu'il leur défend, est de juger sur de certains signes extérieurs qu'ils peuvent avoir sur des marques équivoques et suspectes, en des occasions enfin, où ils n'ont ni l'autorité, ni la connaissance, ni l'intégrité nécessaire pour prononcer sur les actions d'autrui; car, c'est en ces trois choses qu'ils font injure à Dieu et que consiste la témérité de leurs jugements.

C'est à Dieu seul qu'appartient en pro-

priété l'autorité de nous juger, parce qu'il est seul notre Créateur, notre souverain, notre maître; seul capable de nous demander compte non-seulement de nos actions, mais encore de nos désirs et de nos pensées les plus secrètes : en sorte que, c'est usurper sur son droit et s'attribuer une partie de son autorité, que de s'ingérer à juger ceux qui ne relèvent pas de ce tribunal souverain.

Critiques malins, censeurs impitoyables de vos frères, c'est ici où je voudrais vous demander qui vous a donné ce pouvoir de les juger. Est-ce Dieu? mais il vous le défend en une infinité d'endroits de l'Ecriture; est-ce Jésus-Christ son Fils? mais il vous avertit *de ne pas juger sur les apparences*; est-ce saint Paul ou quelque autre apôtre? mais il vous demande par quel titre vous osez vous ériger au-dessus des autres. Qui êtes-vous pour vous donner cette effrénée licence de censurer votre frère et de traduire à votre tribunal un serviteur étranger? *Tu quis es qui judicas alienum servum?* Soit qu'il tombe, soit qu'il se tienne ferme, soit qu'il demeure dans son devoir, soit qu'il s'en éloigne, il a son maître qui est le souverain juge de tous les hommes : *Domino suo stat aut cadit;* c'est à lui et aux puissances qu'il a revêtues de son autorité, de prononcer sur le bien et sur le mal qu'il a fait : à votre égard vous n'avez nulle juridiction sur lui.

Or, si la seule qualité de serviteur d'autrui nous ôte la liberté de juger, et s'il nous est défendu de prononcer sur les actions de ceux dont nous ne sommes pas les maîtres, où irait, conclut de là saint Jean-Chrysostome, où irait le zèle de l'apôtre, s'il s'agissait de condamner cette odieuse et scandaleuse usurpation, par laquelle nous jugerions de ceux que la providence divine a mis sur nos têtes?

Voilà néanmoins jusqu'où va souvent la témérité d'une infinité de chrétiens. En vain Dieu leur défend-il de censurer ceux qu'il honore de son propre nom, et à qui il dit : vous êtes des Dieux, *Ego dixi : Dii estis*. En vain ordonne-t-il de reconnaître et d'honorer en leurs personnes cette onction sacrée qui doit les rendre respectables : il semble que dès qu'on a quelque degré de supériorité sur les autres, on est exposé à toute la malignité de leurs jugements. Plus on est élevé, plus on se voit observé, éclairé, examiné, condamné. Tantôt on est trop austère, tantôt trop relâché : tantôt trop prévenu et trop entêté, tantôt trop facile et trop mou. Suit-on les conseils d'autrui? on est censé incapable de se conduire. S'abandonne-t-on à ses propres sentiments? on est trop vain et trop enivré de son habileté. Dès qu'on fait la moindre démarche irrégulière, on est condamné sans miséricorde. Dès que l'arche du Seigneur paraît un peu pencher, des Osa téméraires, disons mieux, des censeurs incomparablement plus téméraires qu'Osa, mettent non leurs mains, mais leurs bouches sacrilèges pour la relever, ou en déplorer la chute par une compassion encore plus maligne qu'elle n'est indiscrète.

Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas flatter les grands, ni leur plaire aux dépens de la vérité. Je sais qu'ils sont hommes comme les autres, par conséquent exposés à être prévenus, trompés, à faire de lourdes fautes, qu'ils peuvent avoir trop de faiblesse pour les coupables, et d'entêtement contre les innocents; mais je sais que ce n'est pas à nous à en juger, et que si Dieu s'est réservé ce droit sur les hommes ordinaires, à plus forte raison sur ceux qui tiennent les premiers rangs.

A cette usurpation d'autorité qui est le premier caractère des jugements téméraires, j'en ajoute un second qui est un défaut de connaissance. Quel est, pour ainsi dire, le sanctuaire que Dieu s'est réservé, et dont il a défendu l'entrée à tout autre? C'est le cœur de l'homme, cœur dont le Seigneur n'a pas cru indigne de lui d'être le seul juge; cœur qui est caché à tout autre qu'à celui qui l'a fait : cœur qui, quoiqu'il sache n'avoir rien à se reprocher, ne se tient pas pour cela justifié; ayant affaire à un juge qui, la lampe à la main, éclaire les plus sombres endroits de Jérusalem; cœur de l'homme qui, exposé aux lumières d'un œil témoin irréprochable de ce qu'il y a de plus caché, ne peut se dérober à sa vive pénétration : cœur de l'homme néanmoins pour la manifestation duquel ce juge si sage, si pénétrant, si éclairé, a pris d'étranges précautions.

Il sait l'endroit où Adam s'est caché, il ne laisse pas cependant de lui demander où il est, *Adam, ubi es* (*Gen.*, XVIII)? Le cri de ces villes dont le nom porte un caractère d'infamie est venu jusqu'à lui, leurs abominables habitants ont multiplié leurs crimes par des excès de brutalité qui font horreur à la nature : et cependant il suspend l'effet de ses vengeances, il dit qu'*il descendra et* qu'*il verra*.

Que signifient ces expressions figurées? Ne vous apprennent-elles pas que si celui qui connaît tout agit et se conduit dans la manifestation des péchés des hommes comme s'il ne connaissait rien, vous qui ne connaissez rien vous êtes toujours inexcusables, lorsque vous prononcez au dedans de vous-mêmes d'une manière décisive contre la réputation de vos frères (*D. Greg., lib.* XIX *Moral. c.* 23).

Quoi! Dieu paraîtra avoir de la peine à juger, il affectera des délais, il demandera de plus fortes preuves, lui ce grand juge qui connaît tout; et l'homme qui ne se connaît pas lui-même, qui par mille expériences a éprouvé la fausseté de ses jugements, viendra avec un air de fermeté et un ton décisif juger son prochain; sur quel fondement, je vous prie? Sur des apparences équivoques et des dehors qui trompent presque toujours, sur le rapport d'un indiscret léger à croire et plus léger encore à dire ce qu'il croit, sur le témoignage de certains ennemis qui ne cherchent que les moyens de supplanter leurs concurrents, sur la bonne foi de quelques fausses dévotes qui prennent leurs visions et leurs songes

pour des vérités et des oracles, sur le récit d'un libertin qui met toute son étude et son esprit à décrier un homme de bien, sur un bruit public qui, comme un peloton de neige, grossit à proportion qu'il roule, sur les principes d'un esprit faronche et amer qui souvent improuve les meilleures choses, sur la douleur simulée d'un hypocrite qui colore d'un prétexte de piété les ressentiments de sa jalousie et de sa douleur : voilà sur quoi ordinairement sont fondés tant de jugements téméraires et injustes.

A ces lueurs trompeuses tout paraît évident, persuasif, convaincant ; et tel qui se récrierait contre la liberté qu'on se donne de le condamner mal à propos, est le premier à rendre à son frère une injustice qu'il ne voudrait jamais souffrir. Quand il s'agit d'une affaire où l'on est intéressé soi-même, on demande des témoins et de fortes preuves : mais dans celle du prochain ces éclaircissements paraissent inutiles ; pourvu qu'on en dise du mal, c'est un signe qu'on dit vrai ; pourvu qu'on croie qu'il ne s'est pas bien conduit, c'est assez pour le juger coupable : nul examen particulier des circonstances, nulle discussion, nul penchant à l'excuser, on le condamne sans réflexion, sans discrétion, sans miséricorde.

Mais ces jugements viennent-ils toujours d'une simple ignorance et d'un défaut de discussion? Ne viennent-ils pas souvent d'une secrète corruption du cœur? L'intégrité n'y manque-t-elle pas aussi bien que l'autorité et la connaissance ? Cette intégrité est une troisième condition nécessaire pour bien juger, et il faut tellement purifier son cœur du levain de malice qu'il n'y reste rien de cette maudite fermentation qui gâterait tout le reste.

Un savant maître dans la vie spirituelle (*D. Doroth., doctrin.* 16) remarque fort judicieusement qu'il en est à peu près du cœur comme du corps. Les bilieux et ceux qui ont le corps malsain changent en bile ce dont ils se nourrissent. Est-ce que les aliments qu'ils prennent sont mauvais? Non, mais c'est qu'ils ont de mauvaises humeurs, et une corruption intérieure qui gâte ce qu'il y a de meilleur.

Mettez, dit-il, un peu d'absinthe dans un vase plein de miel, il fera changer de goût à ce miel qui vous paraîtra contre sa nature très-amer. Jugeons-en de même à notre égard : une passion invétérée y produit des effets encore plus dangereux. Nous jugeons des autres par l'état où nous sommes, et quelque bien qu'il y ait dans notre prochain, nous le tournons en mal. L'araignée change en venin ce dont elle se nourrit, et l'abeille tourne en miel le suc des fleurs et des plantes sur lesquelles elle se jette, soit que ces fleurs et ces plantes soient bonnes ou mauvaises.

Si Jean-Baptiste mène une vie dure et austère, on dit : cet homme est possédé du démon ; et si Jésus-Christ mange et boit de ce qu'on lui présente, on le fait passer pour un buveur de vin, pour un homme qui cherche les mets délicieux des publicains et des pécheurs dont il est le bon ami.

Juges téméraires et malins, accordez-vous. Si l'austérité de Jean-Baptiste vous déplaît, ne formez pas de mauvais jugements contre une vie plus douce que Jésus-Christ mène ; et si la vie de cet Homme-Dieu qui n'a jamais péché ni pu pécher contre les règles de la tempérance vous paraît blâmable, n'accusez pas au moins celle de son précurseur. Mais de quoi n'est pas capable un cœur malin et corrompu ? il change en poison ce qu'il y a de meilleur.

Judas, voyant Madeleine qui répand sur Jésus-Christ des parfums d'un grand prix, juge qu'elle fait mal et la blâme d'une si indiscrète prodigalité : mais c'est que son avarice veut profiter de l'argent qu'on aurait pu lui mettre entre les mains, au lieu de l'employer à un achat qu'il désapprouve. Saül, quelque bon service qu'il reçoive de David, juge qu'il veut lui enlever la couronne : son orgueil et sa défiance se choquent des moindres témoignages de gratitude que de simples femmes lui rendent, en chantant : *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille.*

Les pharisiens jugent que Jésus-Christ n'est pas un fidèle observateur de la loi, parce qu'il fait des miracles en des jours de sabbat ; mais c'est que leur cœur dur aux besoins du prochain ne peut souffrir qu'il le soulage ; c'est que leur cœur bouffi d'orgueil et desséché d'envie tourne en venin les actions même qui méritent plus de louanges et de reconnaissance. Purifiez vos cœurs de ce maudit levain, vous jugerez tout autrement.

Ces différents vices ne sont-ils pas encore les vôtres ? et quelque chose de bon peut-il sortir d'une aussi mauvaise source ? Le feu de l'impureté vous a longtemps brûlé, et vous croyez que nul n'en est exempt. Vous avez amassé du bien par des voies injustes, et vous vous persuadez qu'il n'y a rien que votre prochain ne sacrifie pour s'enrichir. Vous vous êtes dégoûté de la vie retirée et uniforme que vous meniez : quelque exacts que d'autres soient à mener une même vie, vous les regardez comme des gens qui en imposent au public, ou qui se lasseront bientôt de cet état violent où ils se trouvent. La fourberie, la dissimulation, l'art de se contrefaire sont les grandes règles que vous consultez ; vous jugez votre prochain par vous-même : tout le monde, selon vous, est dans votre espèce ; ce n'est plus qu'hypocrisie, que momerie, qu'imposture dans le siècle.

Connaissez-vous bien à présent d'où viennent tant de jugements téméraires et injustes? Si vous aviez le cœur aussi bien placé que le saint homme Job, vous jugeriez de vos frères aussi favorablement que lui. Ses enfants qui par une louable coutume allaient les uns chez les autres, et se traitaient tour à tour, faisaient bien connaître par ces fréquentes réjouissances quelle était leur union et leur concorde aujourd'hui si rares parmi

les frères et les sœurs : mais ils donnaient quelque sujet de croire qu'il pouvait s'y passer de certains désordres ordinairement inséparables de cette habitude à se régaler chaque semaine.

Il faisait d'un côté ce qu'il se croyait obligé de faire pour ne pas attirer sur eux ni sur lui la colère de Dieu. Quand le cercle de ces jours de festin était achevé, il les exhortait à se purifier pour se préparer au sacrifice ; et se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Mais d'un autre côté, il ne tombait pas dans l'amertume de cœur de ces pères méfiants et soupçonneux, qui sur les plus légères apparences, jugent mal de leurs propres enfants. *Il disait*, et il le disait, non absolument comme s'il les avait crus effectivement coupables, mais sur un *peut-être*, et en des cas qui pouvaient arriver : *peut-être que mes enfants auront commis quelque péché, et qu'ils auront offensé Dieu dans leurs cœurs ; et c'est ainsi*, ajoute le texte sacré, *qu'il se conduisait tous les jours de sa vie* (*D. Greg., lib.* I *Mor., c.* 7 *et* 8).

En voulez-vous savoir la raison ? C'est que *Job était un homme simple et droit de cœur, erat vir ille simplex et rectus ; simple*, non de cette simplicité niaise à laquelle on impose comme l'on veut, mais de cette simplicité honnête et sage qu'une prudence divine accompagne ; *simple*, parce qu'il avait le cœur droit, et que cette droiture de cœur lui faisait regarder bonnement toutes choses, et produisait en lui sa simplicité.

Oh ! que je me défie (le dirai-je, quoique je condamne les jugements téméraires) ? oh ! que que je me défie, sans rien cependant décider sur une matière si délicate, de l'innocence passée de ces mères qui jugent mal de leurs filles qui souvent valent mieux qu'elles ! Oh ! que je me défie de la vertu de ces femmes inquiètes et bizarres qui se déchaînent si fort contre celle des autres ! Oh ! que je me défie de la condition de ce père qui ne trouve rien de bien fait, parce qu'il a toujours mal fait lui-même ! Oh ! que je me défie de ces hommes pensifs, rêveurs, cachés, farouches, atrabilaires, que tout choque et tout embarrasse ! Je voudrais avoir des garants de leur intégrité, de la simplicité et de la droiture de leurs cœurs : mais j'aurais bien de la peine à en trouver. Ils ont déjà dû comprendre l'injure qu'ils font à Dieu : montrons-leur à présent celle qu'ils font à leur prochain ; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

En quoi (et c'est ce qu'on peut me demander d'abord) le jugement téméraire est-il si injurieux à l'homme, et quelle peut être cette injustice criante que l'on commet en jugeant mal de sa conduite ? Que par le larcin on lui ravisse son or et son argent ; que par l'homicide et la violence on attente à sa vie : que par de mauvais offices sourdement rendus on rompe ses mesures, et on nuise à sa fortune : que par la médisance ou par la calomnie on flétrisse sa réputation : ce sont là des injustices qui nous frappent, et dont nous connaissons l'énormité. Mais qu'un simple jugement, qui quelquefois ne va pas plus loin, et qui demeurant dans l'esprit de celui qui l'a formé disparaît presque aussitôt ; qu'un jugement où l'on ne se sert ni de mains pour maltraiter ou ruiner son prochain, ni de langue pour le diffamer secrètement ou le charger d'invectives, soit criminel : quelle apparence ? Veut-on nous réduire à une espèce de stupidité qui nous ôte la liberté de penser ce qui nous vient dans l'esprit ? Veut-on, sous prétexte d'une injustice peut-être prétendue et chimérique, nous interdire l'usage de la raison ? Dans le fond quel mal y a-t-il ?

Quel mal ? demandez-le à saint Thomas, il vous répondra que, lorsque le jugement téméraire a pour objet une matière considérable, c'est un péché mortel et digne d'une éternité de supplices. Quel mal ? demandez-le à saint Jérôme, il vous dira que c'est s'engager dans des désordres qui quelquefois sont irréparables. Quel mal ? demandez-le à saint Augustin, il ajoutera que c'est un effet de l'aveuglement de votre esprit et de la dépravation de votre cœur.

Quel mal enfin, et en quoi ce jugement téméraire est-il injurieux au prochain ? Le voici, selon saint Ambroise (*In psal.* CXVIII, *serm.* 20), et saint Ephrem (*Parœn.* 1). Nous pouvons considérer notre prochain ou comme homme particulier, ou comme membre de la société civile : or, le jugement téméraire lui est injurieux par rapport à ces deux états. Par rapport au premier, parce qu'il ruine sa réputation dans l'esprit de celui qui juge, et souvent dans l'esprit des autres ; par rapport au second, parce qu'il attaque les deux principaux fondements sur lesquels la société subsiste ; je veux dire la subordination et l'union.

La première de ces propositions est assez évidente d'elle-même ; car peut-on juger mal de son prochain, quand même ce jugement demeurerait dans la pensée, sans qu'on nuise à sa réputation, sans qu'on en affaiblisse le mérite, sans qu'on ternisse l'éclat de ses bonnes qualités, sans qu'on le mette comme au rabais, et qu'on le tienne méprisable par l'idée qu'on s'en forme ?

Or, je vous le demande, quel droit avez-vous de priver votre frère d'un bien qui ne vous appartient pas, et qu'il doit recevoir par votre canal ? Quand on vous a confié de l'argent en dépôt, n'est-il pas vrai que cet argent n'est pas à vous, quoique ce soit par vos mains que la distribution s'en doive faire ? Cette réputation de votre frère est un dépôt que le Seigneur vous a confié ; il y a une espèce de droit que vous ne lui devez pas refuser : et vous croyez qu'à cause de certaines actions que vous lui avez vu faire, et qui peuvent être indifférentes ; vous croyez qu'à cause de certains rapports et de certains ouï-dire, où quelque précaution que l'on prenne, il est difficile qu'on ne satisfasse sa passion, vous pouvez impunément lui ravir dans votre esprit la réputation qu'il doit y avoir ?

Mais en demeurez-vous là? Quel mal ne fait pas à votre frère cette réputation flétrie et dénigrée? O déplorable sort de la condition humaine! Funeste effet de la facilité et du penchant qu'on a à juger mal d'autrui! A peine l'esprit est-il prévenu qu'il envenime le cœur. On hait ordinairement, et l'on aime selon que l'on juge et que l'on pense. Quand l'idée qu'on se forme d'autrui lui est favorable, on se sent porté à l'estimer et à l'aimer: mais quand elle lui est désavantageuse, c'est une voie toute ouverte à le mépriser ou à le haïr.

L'esprit et le cœur s'empoisonnent l'un l'autre. De là cette inapplication à ce qui pourrait justifier le prochain et cette attentive recherche des moindres circonstances capables de le condamner. De là cette maligne industrie à faire valoir les plus faibles conjectures : cet éloignement des preuves et des raisons propres à faire son apologie. De là cette pente à grossir les plus petits objets, à démêler et à exagérer les défauts auxquels on ne prendrait jamais garde, si l'on avait cet œil simple et ce cœur droit qu'on doit avoir.

L'esprit empoisonne le cœur, le cœur gâte et corrompt l'esprit. On passe aisément des pensées de l'un aux mouvements de l'autre; et par une invisible, quoique trop véritable réaction, la malignité de celui-ci perd et aveugle celui-là. On passe encore plus avant. Par une démangeaison naturelle à l'homme, on parle témérairement de ce qu'on a jugé sans raison, on s'en explique par des confidences qui, quelque précaution qu'on affecte de prendre, cessent bientôt d'être secrètes. Ce qui s'est dit à l'oreille commence à devenir public; on s'en entretient dans sa famille, dans le voisinage, dans les conversations qu'on a et les sociétés qu'on lie. Les gens de bien en gémissent, les libertins en triomphent, les faux amis s'en étonnent, les vrais ennemis s'en réjouissent : on est décrié, montré au doigt, censuré, observé, persécuté: *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit* (*Jacob.*, I)? Quels dégâts ne fait pas un feu allumé par une petite étincelle?

D'abord ce n'était presque rien, une simple pensée, un soupçon, une imagination, une occasion, quelques raisons de douter, de légers indices, une démangeaison de critiquer; il n'en faut pas davantage. C'est là cette pierre qui, détachée de la montagne sans le ministère visible d'aucune main, frappe par les pieds une statue toute brillante d'or et d'argent qu'elle met en pièces.

Cette réputation si chère, conservée par tant de moyens, élevée avec tant de soin, la voilà détruite tout d'un coup, à peine en paraît-il quelque vestige : l'argent, l'or, le cuivre, le fer, l'airain, l'argile, tout est confondu ensemble. Qui a fait le mal? *Lapis excisus sine manibus;* ce jugement téméraire renfermé d'abord dans l'esprit d'un particulier, qui n'a pu, disons mieux, qui n'a pas voulu le tenir caché. Cette femme s'est expliquée avec autant d'indiscrétion qu'elle a eu de témérité de penser : elle a trouvé des oreilles trop attentives, des esprits trop disposés à la croire, des bouches trop empressées de révéler ce qu'on a entendu : c'en est fait, c'est un mal divulgué dont on ne doute plus; tout le monde en est rempli, l'apologie même qu'on en ferait contribuerait peut-être moins à diminuer le mal, qu'à l'augmenter.

Voilà en quoi je dis que le jugement téméraire est injurieux au prochain considéré comme un homme particulier; mais il n'est pas moins pernicieux et funeste à ce même homme considéré comme membre de la société civile. Deux choses l'entretiennent cette société, la subordination et l'union. J'entends par cette subordination ce rapport de supériorité et de dépendance qui se trouve entre ceux qui sont préposés pour gouverner et ceux qui doivent se laisser gouverner et conduire. J'entends par cette union, cette amitié, cette confiance, cette mutuelle correspondance qui doit être parmi les membres d'un même corps et les parties d'un même tout.

Or, le jugement téméraire ruine ordinairement cette subordination et cette union. Si les inférieurs manquent de respect pour leurs supérieurs, si les domestiques méprisent leurs maîtres, si des particuliers se soulèvent contre des personnes publiques, attribuons-en souvent la cause à une désavantageuse idée qu'on s'est formée de ceux pour lesquels on devrait avoir de la soumission et du respect. S'il y a de la division entre les voisins, si la jalousie désunit les cœurs des maris et des femmes, si les frères et les sœurs vivent dans une haine cachée ou dans d'éclatantes inimitiés; c'en est là la première source : les enfants de Jacob s'alarment d'un songe, ils jugent témérairement des desseins de Joseph; et loin de vivre en bonne intelligence, ils forment la résolution de le perdre. Ainsi se violent les droits les plus sacrés; ainsi *pèche contre la loi celui qui la juge, et il la déshonore : Qui detrahit fratri, aut qui judicat fratrem suum, detrahit legi et judicat legem* (*Jac.*, IV) : Remarquez-vous bien toute la force de ces paroles?

Saint Thomas (*Lectione in hæc verba Jacobi*) les a mises dans tout leur jour par trois judicieuses réflexions qu'il a faites. La première, que saint Jacques met dans une même ligne le jugement téméraire et la médisance. Juger mal de son frère, c'est médire de lui au-dedans de soi; et en médire, c'est ne le pas juger comme il faudrait le juger.

La seconde, que l'outrage que l'on fait à son frère, soit par ses médisances, soit par ses mauvais jugements est un outrage qui rejaillit sur le législateur même; que c'est déshonorer et le Créateur et la créature; et l'homme qu'on flétrit et Dieu que cette flétrissure irrite.

La troisième, que juger mal à propos son prochain, c'est faire tort à la loi : *detrahit legi;* c'est ôter à cette loi quelque chose qui lui appartient; c'est la mépriser et la violer. Vous devriez être soumis à cette loi, et vous vous élevez au-dessus d'elle : vous devriez vous citer devant son tribunal pour en être

jugés, et vous dressez au dedans de vous un tribunal pour la juger elle-même : *Non est factor legis, sed judex.*

Prenez-y garde, juges téméraires et indiscrets, qui ne vous en faites aucun scrupule de conscience. Prenez-y garde, vous qui, sans autorité, sans connaissance, sans intégrité, citez à votre tribunal tant de gens qui n'en relevèrent jamais; vous qui, trop délicats et trop vifs sur un petit point d'honneur, flétrissez si indignement la réputation de votre prochain; vous, qui vous plaignez avec tant d'aigreur des injurieux soupçons qui vous regardent personnellement, et qui regardez comme un jeu et une liberté pardonnable, ceux qui déshonorent votre frère dans votre esprit et dans celui des autres. Fermez vos oreilles à ces mauvais bruits qu'on répand contre lui et ne vous donnez pas le fatal plaisir de croire ce qu'il n'est pas à propos que vous sachiez, dit saint Prosper (*Lib. in epigram.*). Laissez à Dieu le secret des cœurs et, loin d'examiner avec malignité les défauts d'autrui, exposez-lui les vôtres et lui en demandez humblement pardon.

SECOND DISCOURS.

Nolite judicare secundum faciem, sed rectum judicium judicate.

Ne jugez pas selon les apparences, mais jugez selon la justice (*S. Jean., ch.* VII).

Ce n'est pas seulement aux magistrats établis de Dieu pour rendre une bonne et prompte justice, que Jésus-Christ parle, quand il les avertit de ne pas juger sur des apparences équivoques et trompeuses : c'est généralement à tous les chrétiens pour prévenir une infinité de désordres qui naissent d'un aussi grand mal qu'est celui de juger témérairement leur prochain, de le citer mal à propos à un tribunal dont il ne relève pas, et de le condamner précipitamment sans l'avoir entendu.

Si c'était là le péché des Scribes et des Pharisiens, on peut dire que c'est encore aujourd'hui le grand écueil contre lequel va échouer la réputation d'une infinité de gens. L'orgueil, l'envie, l'affectation de passer pour intelligent et éclairé, s'érigent une espèce de tribunal où sont cités le dévot et le libertin, l'avare et le prodigue, le jeûneur et l'ivrogne, le chaste et l'impudique, le grand parleur et le taciturne, le magistrat et le petit peuple, le prêtre et le laïque. Preuves ou non, raisons ou non, vraisemblances ou non, on parle de tout, on critique sur tout : et comme l'on a pour l'ordinaire l'esprit gâté et le cœur corrompu, on confond la vertu et le vice, la bonne et la mauvaise intention; d'où il arrive que la conclusion suivant toujours la partie la plus faible, on ne porte souvent que des jugements injustes.

Contre un désordre si universel, et où l'on tombe presque sans aucun scrupule, que n'a pas dit Jésus-Christ? et quelles précautions n'a-t-il pas voulu que nous prissions, en nous avertissant de ne pas juger selon les apparences, mais de nous conduire avec tant d'équité et de discrétion, que nous rendissions en toutes choses des jugements conformes aux règles de la charité et de la justice : *Nolite judicare secundum faciem*, etc.

Pour prendre ces paroles dans toute leur étendue, permettez, messieurs, que je les adresse et à ceux qui jugent témérairement de leur prochain, et à ceux qui en sont témérairement jugés : et je le fais avec d'autant plus de raison, que souvent les uns et les autres tombent dans de grands péchés. La malignité et la précipitation, voilà ce qui fait le péché de celui qui juge témérairement; la faiblesse et l'emportement, voilà ce qui rend coupable celui qu'on a eu la témérité de juger. C'est pourquoi voici deux importants avis qui vont faire tout le sujet de ce discours.

Ne jugez pas selon les apparences, mais portez un jugement équitable; c'est là ce que j'ai à dire aux premiers. Ne vous mettez pas en peine de ce que l'on pensera de vous et de quelle manière on en jugera, c'est là ce que j'ai à dire aux seconds. Entreprenons par conséquent d'arrêter la précipitation et la malignité des premiers : tâchons aussi d'apporter d'utiles remèdes à la faiblesse et aux violents emportements des seconds.

PREMIER POINT.

Il y a trois choses que Dieu s'est réservées et qu'il ne communique à personne; la première, c'est la gloire, la seconde, c'est la vengeance, la troisième, c'est le jugement. La gloire appartient à Dieu en propriété et il dit qu'il ne la donnera à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* La vengeance ne lui appartient pas moins : *Mihi vindicta;* et comme il se venge avec une souveraine équité et une pleine liberté, il se venge toujours avec raison. Enfin la troisième chose qu'il s'est réservée, c'est le jugement : *Qui autem judicat Dominus est.* S'il y a des magistrats établis pour prononcer sur les différends des peuples et s'ils sont revêtus de l'autorité du prince, c'est une émanation de celle de Dieu. Ils ne jugent même qu'en appliquant la loi aux différents cas qui se rencontrent et ce ne sont pas tant eux qui jugent, que la loi dont ils se servent pour appuyer l'équité de leurs jugements.

Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de ceux qu'on appelle téméraires. Ils combattent ce qu'il y a de plus saint et de plus intègre dans la loi : le respect dû à la souveraine autorité de Dieu, dont ils usurpent les droits; la bonne opinion du prochain, dont la charité chrétienne fait cas et dont ils renversent les maximes. Un serviteur étranger qui appartient à Dieu son maître y est jugé sans qu'on ait de juridiction sur lui; un homme en faveur duquel *la charité couvre une multitude de ses défauts* y est impitoyablement condamné.

Indiscrète et audacieuse liberté qu'on se donne de juger le serviteur d'autrui, dont le cœur n'est connu que de son maître! indiscrète et audacieuse liberté de juger sur des apparences extérieures, où, quelque innocent qu'il puisse être, il perd sa cause sans qu'on l'écoute!

Dieu est si jaloux du cœur humain, qu'il

veut seul en être le juge. Il donne bien à son Eglise son Esprit, afin qu'elle prononce souverainement sur les questions qui regardent la foi; il lui donne bien son corps et son sang, afin que ses enfants en soient nourris; il lui donne bien le pouvoir de juger des choses extérieures et sensibles; mais, quelque éclairée que soit cette Eglise, elle ne juge pas du fond des cœurs, disent les saints canons. Et toi, juge indiscret, tu aurais la témérité de le faire!

Deux sortes de nuits, pour m'expliquer par les propres termes de saint Augustin, nous cachent plusieurs choses que nous voudrions connaître et que nous ne connaissons pas : la nuit de l'ignorance et du doute, et la nuit qu'il appelle du secret moral. La nuit de l'ignorance et du doute nous cache une infinité de choses dans l'ordre de la nature; la nuit du secret moral nous cache le cœur humain, malgré la démangeaison que nous avons de le connaître.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les curieux travaillent à chercher la vraie cause du flux et reflux de la mer; mais on peut dire que ceux qui se croient les plus habiles sur cette matière sont souvent ceux qui y connaissent le moins. Ce en quoi ils sont excusables est que, dans les choses où la religion n'est point intéressée, on est libre de penser et de croire ce que l'on veut : tout le mal qui en peut arriver est de ne point penser ni croire juste.

Si vous fixez le soleil, vous ne l'arrêterez pas pour cela; si vous donnez du mouvement à la terre, elle ne laissera pas pour cela d'être immobile. Décidez, doutez, approuvez, improuvez, nul n'est intéressé dans vos jugements.

Il n'en est pas de même de ceux que vous prononcez sur le cœur humain, dont les secrets mouvements vous sont inconnus. *Dieu*, dit le roi-prophète, *a fait à chaque homme un cœur particulier* (*Psal.* XXXII); lui seul peut, par ses lumières, pénétrer dans ce qu'il y a de plus obscur; lui seul peut sonder cet abîme; lui seul a la clef de ce cœur, qui est fermé à tout autre qu'à lui, ajoute saint Augustin, et jamais vous ne serez en droit d'en juger que lorsqu'il vous l'aura ouvert.

Dans le jugement universel, lorsque Dieu vous en découvrira les secrets, ce sera pour lors, ô hommes! que vous monterez sur des tribunaux, pour juger de leur bonté et de leur malice. Quand les cœurs de ces perfides et de ces faux dévots, de ces impudiques et de ces avares seront ouverts; quand leurs pensées et leurs inclinations les plus secrètes vous seront manifestées, ce sera pour lors qu'elles tomberont sous la juridiction que le Seigneur vous en aura donnée; mais, jusqu'à ce *jour de révélation*, ces cœurs vous sont cachés, et la pénétration n'en appartient qu'à celui qui les a formés. Ce que vous faites avant ce jour ne sert qu'à vous rendre criminels, et même qu'à vous tourmenter.

Car voici un procédé bien étrange et bien irrégulier : dans les autres procès, c'est le juge qui fait souffrir le coupable, et qui lui donne la question pour lui faire avouer son crime; ici, au contraire, c'est le vrai ou le faux coupable qui est cause que le juge se donne la gêne à lui-même. C'est avoir une furieuse démangeaison de juger, que d'acheter si chèrement cette juridiction, dit saint Jean Chrysostome; c'est aimer avec trop de fureur son propre supplice, que de se le procurer par tant d'inquiétudes et d'embarras d'esprit.

Dire qu'une chose incertaine est incertaine, j'y trouve aussi peu de difficulté que de dire que le soleil éclaire; mais prétendre découvrir de la certitude dans des apparences équivoques et trompeuses, vouloir mettre son esprit à la gêne pour prononcer sur des choses qui ont différentes faces, et qu'on n'entrevoit qu'à la faveur d'une lueur imposante, c'est trop aimer son supplice : *Quæ gehenna ubi laborandum est ut peccetur?*

Vous me direz qu'il y a certaines choses qui paraissent si évidemment mauvaises, qu'on ne peut s'empêcher d'en juger et de les blâmer. Je l'avoue avec vous, mes frères; mais prenez garde à deux choses : la première, que vous changez de thèse : vous parlez d'un scandale public, d'une action évidemment mauvaise, d'un blasphème, d'une violence ouverte, et moi je vous parle d'une chose dont vous ne jugez que sur des apparences, sur des rapports incertains, sur des ouï-dire, sur des circonstances qu'on peut interpréter à bien et à mal.

La seconde : dans ces choses que vous prétendez publiques, prenez garde qu'étant inconnues à d'autres, vous n'en soyez le premier dénonciateur. Le cœur de votre prochain est fermé : ne soyez pas vous-mêmes la clef qui l'ouvrira. D'ailleurs, vous jugez peut-être de son cœur par le vôtre. Dans telle et telle occasion vous êtes tombés : vous jugez peut-être de sa chute par la vôtre; vous êtes emportés et vindicatifs : vous croyez qu'il l'est de même; et votre mauvaise vie vous porte à lui faire son procès.

Les amis de Job étaient impatients, et ils accusaient de ce péché le modèle de la patience même: Michol était folle, et elle condamnait de légèreté la pieuse humilité de David; l'orgueilleux pharisien condamnait dans son cœur le publicain contrit, et ce publicain valait mieux que lui; les Maltais, voyant une vipère attachée à la main de saint Paul, s'entre-disaient : *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine le poursuit encore et ne peut pas le laisser vivre* (*Act.*, XXVIII); et vous savez quelle était l'éminente sainteté de cet apôtre; le roi des Goths, qui aimait le vin et la bonne chère, ayant vu le visage rouge et tout boutonné d'un évêque très-sobre, jugea qu'il était ivre, et il ne fallut rien moins qu'un éclatant miracle fait en sa présence par ce saint prélat pour le détromper (*D. Greg.*, *l.* III *Dialog.*, *c.* 5).

O homme! qui juges des autres par toi-même, à combien d'erreurs es-tu sujet! de

combien de péchés te rends-tu coupable! Le mal est qu'on ne s'en tient pas à de simples soupçons, ni à des vues qui demeurent dans l'esprit : ce que saint Augustin a remarqué sur ce sujet n'étant que trop vrai, que nous faisons ordinairement passer nos soupçons et nos conjectures pour des pensées raisonnables et bien fondées.

D'où vient cela? c'est que nous avons pour nos soupçons, et pour des choses qui nous entrent dans l'imagination et dans l'esprit, une tendresse semblable à celle qu'un père a pour ses enfants. Il les nourrit, ces enfants; il les regarde sans cesse; ils croissent pour ainsi dire à vue d'œil; il est ravi quand il les voit passer de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à des âges plus avancés. Nos soupçons sont nos enfants : nous les nourrissons, nous les élevons, nous sommes ravis quand ils se fortifient, et à la fin ce ne sont plus des soupçons : ce sont des vérités; ce ne sont plus des conjectures : ce sont des jugements et des certitudes.

Quels jugements cependant! quelles certitudes! combien de fois nous y sommes-nous trompés? et qui de nous voudrait être jugé comme nous jugeons nos frères? Quand une action est si mauvaise, qu'on ne peut pas dire qu'elle vient d'un bon fonds; quand on en connaît évidemment l'énormité, jugeons-en, et, autant qu'il est en notre pouvoir, apportons-y, par de sages corrections, les remèdes nécessaires; mais quand elles peuvent être prises en un bon ou en un mauvais sens, abandonnons-en le jugement à Dieu, et gardons-nous bien de les condamner, dit saint Augustin (*Tom.* IV, *in Epist. ad Rom., proposit.* 79) : au contraire, servons-nous, en cette rencontre, des moyens que la charité nous offre, et qui, étant violés par le jugement téméraire, nous en font connaître la malice. Car c'est ici une seconde réflexion que j'avais à vous faire faire.

En effet, je trouve une grande différence entre les jugements que la charité prononce et ceux que la passion précipite. Si je demande à saint Paul quels sont les caractères de la charité chrétienne, il me dira que c'est d'être patiente, d'avoir beaucoup de bonté et de douceur, de se former du prochain une avantageuse idée, qui empêche d'en penser du mal : *Charitas patiens est, benigna est, non cogitat malum* (I *Cor.*, XIII). Or, je découvre dans le jugement téméraire des caractères tout opposés : caractère de malignité contre cette douceur et cette bonté; caractère de prévention, de critique, d'injurieux soupçons contre cette favorable idée et cette bonne opinion d'autrui.

La charité attend, parce qu'elle est patiente; la passion ne veut pas attendre, parce qu'elle est turbulente et précipitée. La charité excuse, parce qu'elle est douce; la passion n'excuse rien, parce qu'elle est sévère et amère. La charité interprète à bien tout ce qui peut recevoir un sens favorable, parce qu'elle ne pense point de mal; la passion interprète à mal ce qui est indifférent, parce que cette idée de mal qu'elle se figure la satisfait. La charité dit, comme le père de famille : Ayons patience, attendons la moisson pour séparer l'ivraie d'avec le bon grain; la passion dit, comme ces serviteurs étourdis : Allons et ramassons ce que l'homme ennemi a semé dans le champ.

La charité regarde la loi de Jésus-Christ, nouveau législateur dont elle prend l'esprit et dont elle copie les actions; la passion regarde ses intérêts et consulte son orgueil, pour former sur de si mauvaises règles son jugement. La charité dit, avec saint Paul : *Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange pas, et que celui qui s'abstient de manger ne juge pas celui qui mange* (*Rom.*, XIV); la passion dit, comme le fier et le turbulent Éliu : *Job est un visionnaire, un insensé, un homme qui parle sans discernement, sans prudence, sans raison.* La charité attend à mettre la dernière couleur à son tableau, et ne peint aucun trait qu'elle n'ait sérieusement étudié; la passion trace inconsidérément le sien sur des paroles équivoques, sur des rapports incertains, sur des actions passagères : semblable à ces peintres ignorants et étourdis qui entreprennent de peindre des visages sur la description qu'on leur en a faite en passant, ou tout au plus sur l'idée qu'ils s'en sont formée.

Des jugements fondés sur de si mauvais principes, et opposés aux sentiments d'une vertu si essentielle à tout chrétien, peuvent-ils excuser de péché celui qui les fait? Au contraire, juges téméraires et indiscrets, n'avez-vous pas tout à craindre de la sévérité d'un Dieu dont vous usurpez l'autorité, et qui vous menace si souvent, dans les livres saints, de vous juger comme vous aurez jugé vos frères? *Nolite judicare, ut non judicemini : Ne jugez pas*, vous dit Jésus-Christ, afin de *n'être pas jugés. In quo enim judicio judicaveritis judicabimini, et in qua mensura mensi fueritis remetietur vobis : Car vous recevrez le même jugement que vous aurez prononcé contre les autres; et de la même mesure que vous les aurez mesurés, vous serez mesurés à votre tour* (*Matth.*, VII).

A vous, prétendus dévots, esprits forts et vains, censeurs amers et indiscrets, s'adressent, aussi bien qu'aux pharisiens, ces paroles de votre maître; à vous, que des opinions contraires sur une même matière divisent jusqu'à faire sentir l'amertume de votre passion à ceux qui ne croient pas ce que vous croyez, seront rendus de terribles jugements par ce souverain juge, pour n'avoir pas voulu écouter ce que vous disait l'humble Job : *Que ne demeurez-vous dans le silence, afin que vous puissiez passer pour sages! Dieu a-t-il besoin que vous inventiez pour lui des faussetés? Est-ce que vous voulez prendre sa place, juger et prononcer pour lui? Prendra-t-il plaisir à vos mauvaises pensées? lui à qui rien n'est caché; ou se laissera-t-il surprendre, comme un homme, à vos jugements téméraires? Non, non, ce sera lui-même qui vous condamnera, qui vous épouvantera, qui vous accablera de terreur; votre mémoire, semblable à la cendre que le vent emporte, périra, et*

vos têtes superbes seront toutes couvertes de boue : demeurez donc un peu dans le silence, si vous êtes sages (*Job*, XIII, 8 *et seq.*).

En voilà assez pour vous faire connaître l'indiscrétion, la précipitation, la dureté, le malheur de ceux qui font des jugements téméraires. Venons à présent à ceux qui en sont les victimes : arrêtons leur faiblesse et leur emportement, en leur faisant connaître qu'ils ne doivent pas se mettre en peine de ce qu'on pense d'eux, ni de quelle manière on en juge.

SECOND POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Augustin, qu'en matière de jugements téméraires, la témérité de celui qui les fait lui est toujours nuisible, et que souvent elle ne nuit en rien à celui dont on juge et on pense mal (*Lib.* II, *serm. Domini in monte*, c. 29). Dans l'un, c'est un péché plus ou moins grand, par rapport à ses circonstances; dans l'autre, s'il en fait un bon usage, c'est une occasion de mérite et de vertu. L'un, en prétendant blesser son prochain, se blesse lui-même; l'autre, en recevant avec un esprit chrétien ces blessures qu'on lui fait, peut en tirer de grands avantages.

Marie est frappée de lèpre pour avoir eu de Moïse de mauvaises pensées; mais ce frère n'en est pas moins estimé de Dieu. L'indiscrétion de Michol est punie d'une infamante stérilité; mais la piété et l'humilité de David, qui la choquait, en reçoit de plus grandes récompenses. Judas, qui se fait de la prétendue prodigalité de Madeleine, un sujet de scandale, est regardé *comme un voleur*, et cette femme est louée, par Jésus-Christ, *comme d'une bonne œuvre qu'elle a faite* (*Matth.*, XXVI, 10).

Vous qui, dans le commerce de la vie, essuyez souvent la bizarrerie de ces jugements, consolez-vous donc, mais instruisez-vous en même temps de vos devoirs. Par ces jugements, on prétend vous flétrir, et quelquefois vous en êtes plus honorés. Par ces jugements, vous passez pour coupables; mais souvent on vous oblige par là à vous corriger et à faire une plus grande attention sur vous mêmes. Par ces jugements, on vous accuse d'une chose dont vous êtes innocents, et qui est péché en soi; et par là on vous donne de quoi éprouver et soutenir votre vertu.

Blâme-t-on en vous ce qui est bon et pieux de soi, recevez ces jugements dans un esprit de religion; avez-vous donné quelque sujet à ces jugements qu'on fait de vous, recevez-les dans un esprit de pénitence; vous y accuse-t-on de ce qui de sa nature est mauvais, mais dont vous vous sentez innocents, recevez-les dans un esprit de patience et de résignation.

Par cette première règle, moquez-vous de ce que des athées, des libertins ou des chrétiens charnels penseront et diront de la vie régulière et pénitente que vous menez : leurs mauvais jugements viennent de la dépravation de leur esprit et de la corruption de leur cœur. La loi éternelle, la conduite de l'Eglise, l'exemple des gens de bien, les maximes des saints Pères; voilà ce qu'on doit estimer et suivre : moquez-vous de tout le reste.

Ainsi, quand un homme du monde pensera mal d'une femme qui s'éloigne des compagnies pour veiller sur ses enfants et ses domestiques; qui, ennemie du luxe et des folles dépenses, se réduit à une honnête modestie; qui préfère la visite des lieux saints, où elle répand son cœur devant Dieu, à ces assemblées profanes où l'on ne parle que de modes, de jeux et de spectacles, dans quel esprit doit-elle recevoir ces jugements iniques? dans un esprit de religion qui lui fasse dire, tantôt avec Jésus-Christ : *Le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître : si on appelle Belzébuth le père de famille, que ne pourra-t-on pas dire et penser de ses domestiques* (*Matth.*, X)? tantôt avec saint Paul : *Je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit : celui qui me juge, c'est le Seigneur* (1 *Corinth.*, IV).

Ainsi quand des chrétiens charnels penseront mal d'un homme qui se mortifie, quand ils prendront ses jeûnes, ses prières, ses austérités, sa maigreur, son air triste et abattu, pour des marques d'hypocrisie, de dévotion outrée, de déréglement d'esprit : quel parti doit-il prendre, si ce n'est de répondre comme Jésus-Christ, *laissez-les dire, ce sont des aveugles* (*Matth.* XV)? Si ce n'est de se représenter que s'il plaisait aux hommes, il ne serait pas le serviteur de Dieu qu'il remercie, de ce qu'il le juge digne d'être méprisé, moqué, injurié pour lui? Si ce n'est de dire avec saint Grégoire de Nazianze (*Orat. de se ipso*) : à moi qui cherche la vérité par-dessus toutes choses et qui ne cherche qu'elle, qu'importe-t-il de passer dans votre esprit pour un homme vil et méprisable? soit que vous approuviez ma conduite, soit que vous la condamniez, me rendrez-vous heureux ou malheureux? j'y prends aussi peu d'intérêt que j'en prendrais à un songe que vous feriez de moi. La terre paraît-elle ferme à ceux à qui la cervelle tourne? montrez-moi que les personnes qui me blâment sont raisonnables et sages; sans cela, vivant comme un vrai chrétien doit vivre, je me tiendrai moins flétri qu'honoré de leurs censures.

On n'en peut pas dire de même de ceux à qui on a donné quelque sujet de faire les jugements qu'ils font. Ce ne sont plus de bonnes actions qu'on blâme, ce sont de suspectes et de mauvaises sur lesquelles on porte peut-être son jugement trop loin, auxquelles néanmoins on n'a fourni que trop de matières. Vous avez eu si peu de conduite, vous avez pris des libertés si peu conformes à la bienséance et à la pudeur, qu'il est presque impossible qu'on ne parle mal de vous. Sous prétexte que vous n'êtes pas, par exemple, tombés dans ce péché que l'apôtre ne veut pas qu'on nomme, vous avez eu des entrevues et des privautés qui d'elles-mêmes ne marquent rien de bon : et dans un siècle où l'on dénigre les actions les plus innocentes, vous prétendez qu'on fera sur celles qui paraissent mauvaises, de favorables ré-

flexions? erreur, mes frères, erreur; recevez au contraire dans un esprit de pénitence ces jugements désavantageux que vous vous êtes attirés.

Je suppose que vous êtes effectivement innocents du péché dont on vous accuse: mais que ne sauviez-vous les dehors? que n'aviez-vous sur vos paroles, sur vos démarches, sur le danger où vous vous exposiez, l'attention et la vigilance nécessaires? C'est à ces devoirs que la crainte des jugements d'autrui vous engage. Les apparences du mal y sont et vous voulez qu'on croie qu'il n'y en a point? Commencez par vous réformer vous-mêmes, si vous voulez que le monde réforme ses jugements. Il ne fait pas bien de penser de vous ce qu'il en pense; mais vivez avec tant de prudence et de circonspection, que vous ne donniez aucun jour à ces pensées.

Jamais homme n'a été plus désintéressé que saint Paul (*D. Chrys. l.* VI *de Sacerd.*), cependant jamais homme n'a pris plus de précaution pour ne pas laisser le moindre soupçon sur sa conduite. Tout humble qu'il est, il veut bien se faire honneur de son désintéressement. Il vit du travail de ses mains pour n'être à charge à personne, et quoiqu'il puisse en servant à l'autel prendre pour sa nourriture et son entretien la récompense due à son ministère, il se refuse généreusement ce petit secours. Néanmoins comme on lui confie les aumônes destinées au soulagement des pauvres et comme il appréhende que lui étant libre d'en disposer de telle manière qu'il lui plaira, on ne forme sur son intégrité et sur son désintéressement, des jugements désavantageux : que fait-il et quelle résolution prend-il? il veut avoir un témoin de sa fidélité dans la distribution de ces aumônes. *Notre dessein en cela*, dit-il, *est d'éviter que personne ne nous puisse rien reprocher sur l'administration de la grosse somme qui nous est confiée, car nous prenons garde de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.*

De là, saint Jean Chrysostome, tire cette belle conséquence. Si un homme d'une aussi grande vertu que saint Paul prend cette sage précaution, d'avoir des gens en présence desquels il répande ce qu'on lui a donné, et s'il veut qu'ils en fassent avec lui la distribution, de peur qu'on ne l'accuse de s'en approprier la moindre chose : que ne devons-nous pas faire nous autres pour empêcher qu'on ne fasse de nous des jugements téméraires?

Sommes-nous aussi éloignés de tomber dans aucun péché, que saint Paul l'était de commettre un vol? que ne prenons-nous donc toutes les mesures nécessaires pour arracher des mauvais esprits toute ombre de soupçon; et quand par une conduite tout opposée nous leur donnons lieu de penser et de parler mal de nous, quoique nous soyons innocents des péchés dont ils nous accusent, ne devons-nous pas recevoir leurs censures dans un esprit de pénitence?

Cet apôtre avait tout lieu de croire qu'on ne jugerait pas mal de sa conduite et le témoignage de sa conscience était comme un bouclier propre à émousser tous les traits que des esprits critiques et des langues médisantes lanceraient contre lui. Il pouvait (c'est la réflexion que fait saint Jean Chrysostome) il pouvait dire: voyez les miracles que je fais, la vie pauvre et pénitente que je mène. Que ferais-je de cet argent, moi qui malgré toutes les fatigues et tous les droits de l'Apostolat, travaille de mes mains pour vivre; mais tout cela ne lui suffit pas, il veut avoir des témoins de sa fidélité dans la distribution des aumônes, afin d'ôter tout lieu de soupçon et comme il dit lui même, *faire le bien non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.*

Que direz-vous après cela, vous qui vous licenciez si aisément et qui bien loin de ménager votre réputation l'exposez avec tant de témérité; pourquoi prétendez-vous qu'on démêle la bonté et la droiture de votre cœur au travers de ces dehors suspects? pourquoi, aussi aveugles et entêtés que vous l'êtes de vous-mêmes, voulez-vous que le public vous regarde avec ces mêmes yeux de complaisance et d'amour-propre dont vous vous regardez; portez, portez la peine de votre indiscrétion.

Mais si nous ne donnons à notre prochain aucun sujet de penser mal de nous, dans quel esprit devons-nous recevoir ses jugements iniques? Je vous l'ai dit, dans un esprit de patience, ajoutons avec saint Augustin, dans un esprit de joie. Dans un esprit de patience, parce que vous êtes hommes, et qu'on vous attribue des péchés dans lesquels tout homme peut tomber : dans un esprit de joie, parce que vous êtes innocents, et qu'on vous prend pour tout autre que vous n'êtes.

Il y a deux erreurs, dit ce Père (*Libro adversus Secundinum, tom.* VI), l'une à l'égard de la chose, l'autre à l'égard de la personne. Celle qui regarde la chose doit nous affliger, mais celle qui regarde la personne doit nous réjouir. Si on appelait bien ce qui est mal, si l'on donnait au vice les louanges dues à la vertu, ce jugement inique devrait nous affliger; mais quand on appelle péché ce qui est effectivement péché, et que toute l'injustice du jugement ne tombe que sur la personne, bien loin de s'en affliger et de s'en impatienter, on doit s'en réjouir.

Un hérétique Manichéen voyant que son parti était fort affaibli par la perte qu'il avait faite de saint Augustin, et que celui de l'Eglise en tirait de grands avantages, s'efforça de le rappeler; et pour cet effet lui écrivit une lettre pleine de tendresse, mais où il lui marquait qu'il voyait bien pourquoi il s'était rangé du côté des catholiques; que la crainte et l'ambition lui avaient fait embrasser un parti où il y avait moins de danger à essuyer, et plus d'honneur à recueillir.

Saint Augustin dans la réponse qu'il fit à sa lettre le remercia d'abord de sa tendresse, mais ensuite il lui dit : « Quoique vous jugiez mal de mon intention, je vous le pardonne de bon cœur; parce que je ne dois pas trouver

étrange qu'étant homme vous m'accusiez d'ambition et de crainte, qui sont des passions humaines. A la vérité elles n'ont fait aucune impression sur mon esprit, et c'est le témoignage que ma conscience m'en rend : mais elles en peuvent faire sur celui d'un autre, et vous ne me reprochez rien dont tout homme ne soit capable (*Lib. advers. Secundinum, tom.* VI.) »

Ainsi parlait saint Augustin, qui témoigna d'abord à cet hérétique qu'il se souciait peu de ce qu'il pensât de lui, et qu'il souffrait avec patience qu'on lui imputât des défauts auxquels tout homme pouvait être sujet ; qu'au contraire il avait de la joie de ce qu'il ne se trompait qu'à l'égard de sa personne ; et que, prétendant accuser un coupable, il n'attaquait que son fantôme.

Excellente règle de conduite pour vous qu'on juge et qu'on accuse mal à propos. On vous méprise, et on vous flétrit à cause des péchés dont on vous croit coupable, et vous ne les avez pas; on vous prend pour un impudique, pour un avare, pour un vindicatif, et grâces au Seigneur, vous ne reconnaissez en vous aucun de ces péchés. On ne s'est pas trompé dans la chose, on ne s'est trompé que dans la mauvaise application qu'on en a faite. On a blâmé les péchés qu'on devait blâmer, toute l'erreur a été de vous avoir pris pour un autre; et bien loin qu'elle vous donne de l'impatience et du chagrin, elle doit vous consoler et vous réjouir.

Mon cher frère, disait autrefois saint Paulin à un de ses meilleurs amis (*Epist. I ad Sever.*), plaise au Seigneur qu'il nous juge dignes d'être méprisés, blâmés, maudits, foulés aux pieds pour lui. Tâchons de bien vivre, et ne nous soucions pas de tout le reste. Que les gens du monde jouissent de leurs plaisirs, de leurs dignités, de leurs richesses. Qu'ils se flattent d'être les seuls sages et heureux ; qu'ils nous regardent comme des misérables et des fous, nous qui menons une vie toute contraire à la leur. Qu'ils conservent pour eux leur prétendue sagesse, et qu'ils nous laissent cette folie dont ils nous accusent. Un jour viendra que nous et eux serons jugés ; et pour lors ils corrigeront eux-mêmes malgré eux leurs jugements iniques; *pour lors, jetant d'amers soupirs dans le serrement de leurs cœurs, ils diront en eux-mêmes : Ce sont là ceux qui ont été autrefois les objets de nos railleries. Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse; les voilà cependant élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints* (*Sap.*, V).

L

LARCIN ET SES ESPÈCES.

Usure, rapine, concussion, fraude, injustice à prendre et à retenir le bien d'autrui ; obligation de le restituer.

PREMIER DISCOURS (1).

Fur erat, et loculos habens ea quæ mittebantur portabat. *Judas était un larron, il gardait la bourse, et portait l'argent qu'on y mettait* (*S. Jean, ch.* XII).

Si le Saint-Esprit ne nous avait dépeint Judas à cette flétrissante marque, nul de nous n'eût jamais cru trouver un voleur à la compagnie et sous les yeux de Jésus-Christ. Qu'Achan ait volé un manteau d'écarlate (*Josué*, VII), c'est là, dit-on, ce qui est assez naturel aux gens de guerre. Que Giezi ait couru après Naaman, pour lui demander de l'argent et des habits à son usage (IV *Reg.* V), c'est une avidité assez naturelle à des valets. Que Jephté, abandonné des siens, se soit joint à une troupe de voleurs pour en être le chef, c'est l'injuste parti que le malheur, la pauvreté, le désespoir font quelquefois prendre. Qu'une femme débauchée ruine et dépouille ceux qui ont commerce avec elle, c'est un maudit art que l'Ecriture compare aux piéges qu'un voleur tend aux passants sur les grands chemins (*Prov.* XXIII). Que Simon demande à acheter à prix d'argent le Saint-Esprit, c'est à quoi se portent l'orgueil et l'avarice d'un magicien.

Mais qu'un homme appelé par Jésus-Christ au plus saint et au plus désintéressé de tous les ministères, qu'un homme qui était témoin de ses miracles et de sa pauvreté, instruit de ses maximes et édifié par ses exemples, se soit livré au plus infâme de tous les péchés ; qu'un apôtre qui, comme dit saint Léon, pape, commandait aux démons, qu'il chassait des corps, se soit rendu leur esclave par un crime dont la nature, toute corrompue qu'elle est, ne peut souffrir la criante énormité, c'est là, messieurs, ce qui nous paraîtrait encore aujourd'hui presque incompréhensible, si l'évangéliste saint Jean ne nous apprenait que telle a été la passion dominante de Judas : *Fur erat;* de Judas, assez téméraire pour se scandaliser de la libéralité de Madeleine, dans le pieux usage de ses parfums ; de Judas, assez hypocrite pour couvrir du voile de compassion et d'attachement au bien des pauvres les larcins qu'il commettait à leur préjudice, en les frustrant des aumônes qu'on lui donnait pour eux ; de Judas, enfin, assez malheureux et assez abandonné de Dieu pour se pendre, et se condamner lui-même au supplice marqué par les lois contre les voleurs.

Du triste exemple que fournit à tous les siècles ce larron, dont la vie a été si criminelle et la mort si infâme, je tire deux conséquences, qui feront tout le partage de ce discours : Que le larcin et le désir déréglé d'amasser du bien ont de maudits attraits, dont peu de gens savent se garantir, puisqu'un apôtre y a succombé ; que le larcin et le désir déréglé d'amasser du bien ont de terribles suites ; que ceux qui en sont coupables doivent appréhender, puisqu'un apôtre a été damné. Disons-le en moins de paroles : le larcin est de tous les péchés le plus commun, première vérité ; le larcin est de tous les péchés le moins pardonné, seconde vérité.

PREMIER POINT.

Dire que le larcin est si infâme, que le seul titre de voleur porte sur soi sa confusion et sa peine (*Eccles.* V); montrer que

(1) Pour le lundi de la semaine sainte.

c'est un péché si énorme que Dieu l'abhorre dans le ciel, que les hommes le détestent sur la terre, qu'il est puni dans les enfers d'un supplice éternel ; ajouter que toutes les lois le condamnent, et qu'il les viole aussi toutes : la loi naturelle, qui défend de faire à autrui le mal qu'on ne veut pas souffrir soi-même ; les lois civiles, qui le punissent par la mort la plus infâme ; et la divine, qui le défend en termes formels : ce serait là, messieurs, vous apprendre ce que vous savez, et ce qu'une infinité de chrétiens condamnent en général, sans que plusieurs d'eux se reprochent en particulier ce péché, quoiqu'ils en soient effectivement coupables.

Je sais qu'il y a des gens intègres, fidèles, incorruptibles, qui ne voudraient jamais faire la moindre injustice, des gens *dont les mains*, comme dit David, *sont innocentes et le cœur pur ;* mais hélas ! ils sont si rares, qu'à comparer les autres péchés avec celui-ci, on peut dire que dans l'usage du monde, nul n'est plus ordinaire ni plus fréquent.

De là vient que le larcin est comparé, dans les divines Ecritures, tantôt à *une peste* qui répand partout une odeur de mort, tantôt à *une faux volante* qui coupe et moissonne tout, tantôt à *une lèpre* qui passe de familles en familles, de villes en villes, de provinces en provinces, tantôt à un feu qui n'épargne ni église, ni autel, ni sanctuaire, tantôt à *une rivière débordée et à un impétueux torrent* (*Osée*, IV) qui brise, détruit, enlève ce qui se rencontre à son passage.

Pendant que les rivières coulent dans leur lit, elles portent dans les lieux les plus éloignés la commodité et l'abondance ; mais dès qu'elles en sortent, et qu'elles se répandent impétueusement au delà de leurs limites, elles désolent les campagnes, elles dégraissent les prairies, elles déracinent les arbres, elles entraînent le bon grain, elles noient les semences, et ne laissent sur la terre qu'un gravier incommode et stérile.

Il en est à peu près de même des hommes. Demeurent-ils dans l'état où la Providence les a mis, se contentent-ils de conserver ce qu'ils ont, ou ne cherchent-ils à l'augmenter que par des voies honnêtes et permises, tout va bien : ces petites rivières coulent dans leur lit, les voisins y trouvent leur repos et leur avantage ; les familles sont bien réglées ; l'abondance règne dans les Etats ; chacun possède en paix l'héritage de ses pères ou le fruit de son travail ; et, comme on ne veut point commettre d'injustice, on n'en souffre point aussi.

Mais, dès que ces hommes impatients de grossir leurs revenus et d'enfler leur fortune, rompent les digues qui les arrêtaient, dès que ces rivières et ces torrents sortent de leur lit, tout est en confusion et en désordre : *les mensonges et les larcins, les concussions et les pirateries, les parjures et les meurtres inondent la terre*, dit un saint prophète (*Osée*, IV). Ce qu'il y a de plus précieux, l'or et l'argent, tombe dans le fond de ces eaux, sur la surface desquelles on ne voit plus que des restes de naufrage, des mâts brisés et inutiles qui en couvrent les bords.

Eglise de mon Dieu, loi sainte, humanité, justice, bonne foi, qu'êtes-vous devenues ? Tout est englouti dans ce déluge d'injustices et de larcins. Pour une seule arche où huit hommes sont renfermés, oh ! que de maisons de voleurs ! oh ! que de *géants fameux* par leurs crimes (*Gen.*, VI), oh ! que de monstres d'iniquité et de cruauté !

Parmi ce nombre presque infini de voleurs, en voici trois qui vous feront juger du reste : les gens de trafic, les gens de robe, les gens d'affaires. Encore un coup, il y a dans ces différentes classes des hommes justes et intègres ; mais ils sont très-rares en comparaison de ceux dont je veux parler, qui, par leurs injustices, déshonorent la sainteté de leur état et de leurs emplois.

Je commence par les gens de trafic ; et ce qui me paraît d'abord fort étrange, est de voir que le Sage joint ordinairement la corruption et l'iniquité à leur profession, et qu'Isaïe, apostrophant une grande ville, dit que ses habitants, qui se mêlent d'acheter et de vendre, ont commencé dès leur jeunesse à s'écarter des voies de la justice : *Negotiatores tui ab adolescentia, unusquisque in via sua erraverunt* (*Isa.*, XLVII).

Mais qu'est-ce qu'entend ce prophète, et de qui parlé-je après lui ? Je parle de ces marchands qui apprennent à leurs enfants, à leurs facteurs, à leurs garçons de boutique, l'art de diminuer la qualité des marchandises, d'en donner de défectueuses et d'altérées pour de bonnes : fourberies et tours d'adresse où ils se sont rendus eux-mêmes trop habiles par une longue expérience ; de ces marchands qui, contre les intérêts du bien public, s'attirent à eux seuls de certaines marchandises qu'ils vendent à des prix excessifs, et qu'on ne peut trouver ailleurs : *Ne quis possit vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiæ, aut numerum nominis ejus* (*Apoc.* XIII, 17) : Il faut avoir le caractère ou le nom et le numéro de la bête pour distribuer ces denrées, qui se donneraient à meilleur marché si d'autres avaient la faculté d'en vendre.

Je parle de ces marchands qui, par leurs magasins de réserve, leur avidité à s'emparer des blés, des vins et d'autres denrées d'une province, y apportent une stérilité qui sans eux n'y serait pas, ou qui augmentent celle qui y est, en se rendant maîtres de tout, pour le vendre excessivement cher, et réduisant à la dernière misère des pauvres qu'ils font mourir de faim. Vous le savez, Seigneur, et de quelques artifices qu'ils se servent pour ne point faire paraître le tort qu'ils font au public, vous les avez avertis que *celui qui cache son blé sera maudit : Qui abscondit frumenta maledicetur.*

Je parle de ces marchands qui, ne pouvant souffrir ces années d'abondance que Dieu a la bonté de donner à son royaume, demandent, avec une barbare impatience, *quand ces mois finiront ? Quando transibit mensis* (*Amos*, VII) ? afin qu'ils rapetissent leur me-

sure, et qu'ils augmentent leur gain : *Ut imminuamus mensuram, et augeamus siclum;* se rendant, par leur argent, les maîtres des pauvres, et leur vendant à un prix excessif les criblures de leur blé : *Ut possideamus in argento egenos et pauperes, et quisquilias frumenti vendamus.*

Je parle de ces marchands qui frelatent les boissons, qui corrompent la bière, le vin et d'autres liqueurs, en y mêlant des drogues capables d'attirer de très-dangereuses maladies ; de ces marchands *qui ont double poids et double mesure* (*chose abominable à Dieu*), qui achètent ce qu'ils croient probablement volé, pourvu qu'il ne leur coûte guère ; qui, impudents et accoutumés à mentir, assurent, avec serment, qu'une marchandise est d'une valeur, d'une qualité, d'une bonté qui n'y sont pas.

Peut-être que les injustices et les larcins sont moins ordinaires aux gens de robe. On devrait le croire de la sorte d'une profession destinée à réprimer les désordres d'une cupidité déréglée, à punir les malfaiteurs, et à assurer à un chacun ce qui lui appartient : *Choisissez parmi le peuple* (ce fut ce que Jéthro dit à Moïse, par un ordre qui venait du ciel), *choisissez parmi le peuple des hommes fermes et courageux, qui craignent Dieu, qui aiment la justice et la vérité, qui soient ennemis de l'iniquité et de l'avarice, et établissez-les pour juges* (*Exod.* XVIII).

Si les magistrats et les officiers subalternes étaient tous de ce caractère, les fraudes et les pirateries seraient exterminées des barreaux. Grâces au ciel, il y en a encore beaucoup de nos jours ; mais n'y en a-t-il pas encore quelques-uns tels que saint Cyprien les dépeint dans sa lettre à Donat : « On pèche hardiment contre les plus saintes lois, et l'innocence ne trouve point d'asile dans le lieu même consacré à sa protection. Parmi les plaideurs, l'un suppose un testament, l'autre falsifie des actes ; ici on chasse des enfants de l'héritage de leurs pères ; là on y introduit des étrangers qui n'y ont nul droit ; un ennemi accuse un innocent ; des calomniateurs avancent de faux faits, des témoins corrompus et des bouches vénales, prostituées au mensonge, les appuient avec une scandaleuse impudence.

Parmi tant de désordres, où est l'homme intègre et zélé qui s'empresse de venir au secours de ceux qu'on opprime ? Est-ce l'avocat et le procureur ? Mais ils trompent souvent leurs parties, ou bien ils embrouillent plus leurs contestations qu'ils ne les démêlent : *Patronus? Sed prævaricatur et decipit.* Est-ce le juge ? Mais il vend quelquefois ses sentences, et assis sur le tribunal sacré de la justice pour venger les crimes, il est peut-être le premier à les commettre : *Judex? Sed sententiam vendit et qui sedet crimina judicaturus, admittit.* »

Qui pourrait dire combien il se glisse de fausse tés, d'antidates, de pièces altérées, d'injustes demandes, de fausses quittances, de malignes évasions ?

De ces dents du serpent Python combien voit-on sortir de soldats armés, qui s'entretuent presque dès le moment qu'ils paraissent ? Combien de chicaneurs acharnés les uns contre les autres, dont les différentes contestations, qui pullulent tous les jours, ne viennent souvent que de l'avidité d'un procureur qui, pour son intérêt, voudrait qu'elles ne finissent jamais ; qui donne de nouveaux moyens de reprendre une instance, ou d'en appeler à un tribunal supérieur ?

Je ne dis rien ici des écritures multipliées mal à propos, des vacations superflues, des communications de pièces au préjudice des parties pour lesquelles on occupe, des sentences obtenues par défaut contre des gens auxquels on a soufflé des exploits, de ces cruels égards que l'on a aux sollicitations d'un homme puissant, à la recommandation d'un parent et d'un ami, soit pour lasser la patience et épuiser la bourse d'un plaideur qui se consume en frais, soit pour le contraindre, quelque bon droit qu'il ait, à en venir à un accommodement qui le ruine, soit pour lui faire perdre un procès justement intenté, et enrichir sa partie de ses dépouilles.

Je passe sous silence tant d'autres moyens iniques, qui sont autant de larcins, pour venir à ceux que commettent quelques gens d'affaires. Je n'ose pas même sonder cet effroyable abîme de concussions, de vexations, de fourberies si ordinaires à ces hommes que l'Ecriture appelle *des hommes de richesses, de dol, de sang ;* je les prie seulement de prendre garde à une chose dont le Saint-Esprit les avertit, et qui, bien méditée, doit leur donner d'étranges alarmes, s'ils ont quelque soin de leur salut.

Il dit que *celui qui se hâte de s'enrichir ne sera pas innocent* aux yeux de Dieu (*Prov.*, XX), quand même il ne paraîtrait pas évidemment coupable à ceux des hommes : *Qui festinat ditari, non erit innocens.* Les fortunes réglées qui se font peu à peu, qui passent des pères aux enfants, ou qui sont les fruits d'un travail honnête, d'un négoce permis, d'une sage et persévérante application à la profession qu'on a embrassée, peuvent être des fortunes innocentes.

Mais ces fortunes précipitées de ces hommes qui sortent de terre *comme le lierre de Jonas*, ces fortunes rapides de ces gens qu'un coup de vent porte au faîte de la prospérité et de l'abondance ; ces fortunes démesurées qui, d'un homme de néant en font un riche et gros seigneur ; ces fortunes précoces dont on a hâté par artifice la maturité, sans attendre les influences du ciel et le cours des saisons, sont-elles innocentes ? Oh ! qu'il y a souvent de péchés ! oh ! qu'il y a souvent de fraudes, d'injustices, de larcins, de pirateries ! *Qui festinat ditari, non erit innocens.*

Ecoutez ceci, messieurs, ce n'est qu'une parabole, mais elle vient d'un saint prophète : c'est celle d'un lionceau qui, s'étant trouvé avec des lions, devint un grand lion lui-même : *Incedebat inter leones, et factus est leo.* On ne se défiait pas de ce petit animal, parce

qu'il était familier et qu'on l'avait comme vu naître; mais quelque temps après, il devint si furieux qu'on ne pouvait plus s'en défendre; il entrait dans les villes et dans les maisons où il faisait d'horribles dégâts, ses seuls rugissements portaient la désolation et faisaient trembler la terre : *Desolata est terra a voce rugitus illius.* On le vit bientôt se jeter sur la proie, ayant appris l'art fatal de dévorer les hommes, de faire des veuves, et de changer en déserts les plus belles villes : *Didicit prædam capere, et homines devorare, viduas facere et civitates eorum in desertum adducere* (*Ezech.*, XIX).

Comprenez-vous ce que je veux dire? Petit lionceau, vous sortez de la caverne où vous avez été conçu, vous paraissez d'abord assez familier et assez humain, on vous connaît, on vous a vu naître, on dit que vous avez de l'esprit : vous savez bien compter et bien écrire, vous entrez dans le détail des affaires, vous cherchez des patrons qui vous soutiennent, vous vous poussez chez des gens subtils et qui entendent le manége.

A peine avez-vous connu le terrain, à peine avez-vous découvert le fort et le faible des familles que vous vous jetez sur la proie. Vous savez tant de tours et de détours, tant de moyens de faire valoir l'argent et d'accumuler intérêts sur intérêts, qu'avec très-peu de bien (encore Dieu sait comment il a été amassé) vous portez la terreur et la désolation partout. Avec quelques traits de plume vous faites des plaies mortelles, et si vous ne dévorez pas les hommes vous leur rendez, par la pauvreté où vous les réduisez, la vie encore moins douce que la mort.

Petit lionceau, grand lion, vous avez appris un étrange métier : *Didicit prædam capere et homines devorare;* mais en quelle école? Vous n'oseriez dire que c'est en celle de Dieu et des gens de bien; c'est hélas! en celle du démon et de Judas que l'évangéliste appelle *un voleur : Fur erat.*

Ici s'ouvre encore à mon imagination une autre carrière d'iniquité où courent des voleurs sans nombre. Les uns retiennent ce qu'on leur a confié et qu'on a mis en dépôt entre leurs mains; les autres trompent de pauvres mineurs dans le compte qu'il leur rendent et leur font perdre la meilleure partie d'une succession légitime; ceux-ci refusent de payer ce qu'ils doivent à des marchands, à des créanciers, à des amis dont ils ont été assistés dans le besoin; ceux-là se font adjuger, ou à leurs suppôts, à très-vil prix, de gros biens qu'ils ont saisis et fait vendre.

Oui, oui, sans traverser ces mers si fameuses par les pirates qui les courent; sans entrer dans ces forêts où se sont commis tant de vols et de meurtres, on ne trouve que trop de gens *dont l'esprit ne s'occupe que de rapines et de la bouche desquels on n'entend sortir que des paroles de fraude* : *Rapinas meditatur mens eorum, et fraudes labia eorum loquuntur* (*Prov.*, XXIV).

C'est votre loi, ô mon Dieu, que les gens de bien méditent nuit et jour; aussi leur esprit, occupé de vos saintes ordonnances, trouve mille moyens de se sanctifier, et de croître de vertu en vertu : tantôt ils soulagent de leur bien un misérable réduit à l'indigence; tantôt ils consolent, dans la disgrâce, une veuve affligée; tantôt ils emploient ce qu'ils ont de crédit pour arracher des avides mains d'un chicaneur, la proie qu'il veut dévorer.

Mais ce sont tes lois, monde injuste et fourbe, que ces voleurs méditent. Il n'est point de fraude, point de chicane, point de supercherie, point de surprise, soit au jeu, soit au commerce, soit au procès, que leur esprit ne cherche : *Rapinas meditatur mens eorum.*

Faut-il, par d'éclatants brigandages, dépouiller les faibles et les malheureux qui sont hors d'état de se défendre? Ces voleurs hardis et effrontés le font; semblables à ces habitants de Sichem qui, du haut des montagnes où ils s'étaient mis, observaient la route des voyageurs et volaient ceux qui tombaient dans leurs piéges : *Posuerunt insidias in summitate montium, et exercebant latrocinia* (*Judic.*, IX).

Faut-il embarrasser son prochain dans de mauvaises affaires? l'engager à d'excessives dépenses, s'associer avec des gens sans conscience et sans honneur? entrer dans les secrets des familles pour y semer des divisions dont on profite? ces voleurs le font, c'est à quoi leur esprit s'occupe : *Rapinas meditatur mens eorum.*

Faut-il recueillir seul une succession qu'on devrait partager avec ses cohéritiers? ces hommes avides en cherchent tous les moyens, et comme ils appréhendent de faire de faux pas, s'il y a quelque rusé praticien, ils savent, à force de sollicitation et d'argent, l'engager dans leurs intérêts. C'est alors qu'animés par leur cupidité et conduits par un tel guide, ils s'instruisent dans toutes les manières de faire impunément des larcins, soit en détournant les meilleurs effets, soit en faisant changer de nature à des immeubles, soit en se saisissant des papiers, soit en déchirant des contre-lettres, soit en rapportant des sentences frauduleusement surprises, et cachant si bien tous ces mystères de fourberie, qu'ils puissent se mettre à couvert de la sévérité des lois : *Rapinas meditatur mens eorum.*

En voilà déjà beaucoup, mais ce ne serait pas tout, si je voulais parcourir ces injustices qui se font dans les conditions les plus distinguées et les plus saintes, où je ne trouverais que trop de Judas vendeurs et simoniaques. En voilà néanmoins assez; et par tout ce détail auquel il me serait aisé de donner plus d'étendue, vous reconnaissez que le larcin est de tous les péchés le plus commun; mais le malheur que j'y trouve est de voir qu'il est de tous les péchés le moins pardonné.

SECOND POINT.

Connaître son péché, en avoir une vive douleur, s'en accuser dans l'amertume de son âme, en faire à Dieu et au prochain une sa-

tisfaction et une réparation congrue : ce sont là, messieurs, les voies que l'Ecriture et les saints docteurs nous marquent pour en obtenir le pardon : mais par cette raison-là même, je conclus que ne vouloir pas connaître son péché, se faire un faux calme de conscience sur de certains chefs dont l'éclaircissement ruinerait ses affaires, trouver même de spécieuses raisons pour se dispenser de ses devoirs, quoique connus, c'est mettre d'invincibles obstacles à sa conversion, se fermer toutes les voies du salut, et rendre ses péchés irrémissibles.

Or, c'est là le véritable caractère de la plupart de ceux dont je viens de vous montrer les différentes injustices, et il ne m'en faut pas davantage pour tirer d'abord cette conséquence ; que si le larcin est de tous les péchés le plus commun, il est de tous les péchés le moins pardonné.

Vois-tu Behemot, dit Dieu à Job? *Il mange le foin comme un bœuf, ses os sont comme des tuyaux d'airain, et ses cartilages comme des lames de fer. C'est pour lui que les montagnes produisent des herbages, et que les rivières sont pleines de poissons ; tout contribue à son insatiable voracité. Quand même il absorberait un fleuve entier, il n'en serait ni plus rempli, ni plus ému : Absorbebit fluvium, et non mirabitur. Il n'en a jamais assez, et il se promet que le Jourdain viendra couler dans sa gueule : Habet fiduciam quod Jordanis influat in os ejus.*

A ces traits reconnaissez ces grands voleurs qui, plus ils en ont, plus ils en veulent avoir. Pauvre paysan, c'est pour eux que tu sues sang et eau ; vigneron, que tu cultives ta vigne ; laboureur, que tu sèmes ; jardinier, que tu plantes des arbres, et que tu fais venir des fruits. Leur avarice et leur orgueil se jettent avidement sur tout. Ici c'est un morceau de terre qui est à leur bienséance ; là, c'est une maison et un héritage qui les accommodent : violence, fourberie, droits litigieux, menaces, concussions, ils mettent tout en usage.

Les plus gros repas ne coûtent rien à ces *vaches grasses de Samarie* (c'est le nom qu'un prophète leur donne) *qui oppriment les faibles par la violence, et réduisent les pauvres en poudre* (*Amos*, V). Les plus grandes dépenses sont peu de chose à ces banqueroutiers frauduleux, qui détournent leurs meilleurs effets pour obliger leurs créanciers de composer avec eux à telle condition qu'ils leur imposeront. Ils absorberaient des fleuves entiers, qu'ils n'en seraient ni moins avides, ni plus émus : *Absorbebit fluvium, et non mirabitur.*

Avec tout cela, ils veulent paraître gens de bien ; peut-être ont-ils leurs jours réglés de confession et de communion : peut-être occupent-ils dans les paroisses ces places d'honneur, qu'ambitionnaient dans les synagogues ces pharisiens *qui dévoraient les maisons des veuves ;* et à cause qu'ils font au dehors ce que font ceux qui ont de la piété, ils s'imaginent en avoir ; du moins, semblables à Behemot, qui dort à l'ombre des roseaux : *In umbra dormit, sub secreto calami ;* ils se font une fausse conscience, à la faveur de laquelle ils jouissent d'un doux repos.

Les voyez-vous ces Achans? ils paraissent tranquilles, et ils ne confessent leurs péchés que lorsque le sort est tombé sur eux, et qu'une maladie mortelle leur arrache ces dernières paroles : *Peccavi*, j'ai mal fait. Jusqu'à ce temps ils veulent se persuader que leur conduite est sans reproche ; *j'ai vu parmi le butin ce qui m'accommodait, je l'ai pris.*

Quel mal font ces marchands et ces artisans? Le temps est mauvais, ils ont souffert de grosses pertes, ils sont encore tous les jours exposés à en essuyer de nouvelles ; ils tâchent de se dédommager pour ne pas tomber dans l'indigence. Quel mal font ces domestiques? leurs gages sont très-petits, ils se tirent d'affaire comme ils peuvent ; pour quelques sous qu'ils prendront, leurs maîtres n'en seront pas plus incommodés. Quel mal font ces intendants et ces pourvoyeurs? ils donnent tous leurs soins pour conserver les biens d'une maison qui, sans une continuelle vigilance, dépérirait. Ils ne peuvent d'ailleurs s'empêcher de faire quelque dépense, et de nourrir une grosse famille : s'ils entretiennent leurs maisons de bois, de vin, de fruits, de viande, à cause que leurs maîtres les paient un peu plus chèrement, il ne faut pas y regarder de si près : Dieu veut que tout le monde vive.

Ainsi, raisonne-t-on dans le monde ; ainsi, demeure-t-on tranquille sur ses larcins, et à moins qu'un confesseur désintéressé et habile ne les presse sur plusieurs chefs, jamais ils ne s'en accuseront. Mais leur silence et leur ignorance les disculperont-ils devant Dieu? et s'il les juge coupables comme ils le sont en effet, qui les justifiera? Péché par conséquent très-commun, et par cette première raison, péché moins pardonné que beaucoup d'autres qu'on se reproche, et dont on conçoit de la douleur.

Voici même une seconde raison ; je suppose que ces gens, dont je viens de vous parler, connaissent leur péché et qu'ils s'en accusent ; y satisferont-ils? ou s'ils n'y satisfont pas lorsqu'ils le peuvent, Dieu leur accordera-t-il le pardon qu'ils en attendent? Vous savez ce qu'a dit sur ce sujet saint Augustin, que ne vouloir pas, quand on le peut, restituer ce qu'on a pris et ce qu'on retient injustement, c'est faire une pénitence simulée et feinte ; et que, quand même elle serait véritable, jamais le péché n'est remis, à moins qu'on ne restitue ce qu'on a volé, et qu'on ne répare le tort qu'on a fait à son prochain.

Ajouterai-je avec ce Père, et les théologiens, que le commandement de la restitution, étant un commandement négatif renfermé dans ces paroles : *Tu ne retiendras pas le bien d'autrui*, il oblige toujours, et en toute rencontre ; en sorte que ne pas restituer quand on le peut, c'est être dans un péché continuel, dont on se rend coupable toutes les fois qu'on néglige de le faire, et

qu'on est convaincu qu'on ne peut jamais, sans cette condition, se sauver.

Etrange vérité! et cependant, où est l'homme et la femme, où est le noble et le roturier, où est le seigneur et le vassal, où est le marchand et l'artisan, où est le pharisien et le publicain, où est l'officier de justice et l'homme d'épée qui restituent? Si quelques-uns le font, des millions d'autres ne le font pas, des millions d'autres, par conséquent, se damnent, quelque bonne intention qu'ils paraissent avoir de se sauver : en sorte que, pour achever ma comparaison, l'on peut dire d'eux ce que Dieu dit de Behemot, qu'*ils seront trompés dans leur espérance : Spes ejus frustrabitur eum.*

Ils espèrent que Dieu leur fera miséricorde, que lui demandant pardon des injustices qu'ils ont commises, il les leur remettra, soit qu'il ait égard à leur bonne volonté, soit qu'il reçoive pour agréables quelques aumônes qu'ils feront, soit qu'il ait pitié de leurs familles qui tomberaient dans l'indigence, s'ils rendaient exactement tout ce qu'ils ont pris, soit qu'il se contente d'une restitution dont ils chargeront leurs héritiers, ou leurs enfants, quand ils viendront à mourir : mais qu'ils sachent qu'ils seront comme Behemot, *trompés dans leur espérance : Spes ejus frustrabitur eum.*

Trompés par les différents désirs qu'ils forment, et que l'apôtre appelle *des désirs* non-seulement *inutiles*, mais *nuisibles*. Il y a souvent dans un même homme deux sortes de désirs, et comme dit saint Augustin, deux volontés : un désir conditionnel et stérile; un désir absolu et efficace; un désir par lequel on dit : je voudrais bien; un désir par lequel on dit : je veux; un désir de rendre ce qu'on a pris, pourvu qu'on le puisse faire sans s'incommoder; un autre désir de le rendre indépendamment de toute condition, quand on devrait tomber dans la misère. Or, souvent on confond ces deux désirs; et comme celui qui n'est que conditionnel et inefficace ne sert qu'à *tuer le paresseux* (pour parler le langage de l'Ecriture), un homme de ce caractère est toujours trompé dans son espérance : *Spes ejus frustrabitur eum.*

Trompés par le peu de temps que la justice divine leur donnera pour se reconnaître. Ils promettent toujours de restituer; ils se proposent un temps où, pressés par l'évident péril d'une mort prochaine, ils rendront ce qu'ils ont pris, et qu'ils ne pourront plus conserver.

Mais, le feront-ils? le pourront-ils? Dieu se contentera-t-il de cette restitution forcée? leur donnera-t-il même le temps de la faire? lui qui proteste qu'*il abrégera les jours des voleurs et des hommes de sang;* lui qui les a si souvent avertis, qu'ils vomiraient les richesses qu'ils auraient dévorées, qu'il les surprendrait saisis des rapines, et des larcins qu'ils auraient faits, qu'un orage imprévu tomberait sur eux, et les accablerait, que n'ayant pas voulu faire ce qu'ils pouvaient, ils ne pourraient plus faire ce qu'ils voudraient

Les voilà donc étrangement trompés dans leur espérance. Mais que deviendront-ils? ils auront le même sort que Behemot, dont Dieu dans le même endroit dit : qu'*il sera précipité à la vue de tout le monde : Spes ejus frustrabitur eum, et videntibus cunctis præcipitabitur.*

Les voilà donc bien payés de leurs fourberies, de leurs intrigues, de leurs banqueroutes, de leurs commerces injustes, des concussions qu'ils ont faites, de l'or et de l'argent qu'ils ont amassé, des charges et des gros biens qu'ils ont laissés à leurs enfants, de tant de peines qu'ils ont prises, de tant de mauvais jours et de mauvaises nuits qu'ils ont passés pour se damner.

Vous à qui la conscience reproche quelque injustice, pensez-y sérieusement, et n'attendez pas, comme le malheureux Antiochus, à la dernière extrémité pour faire ce que vous deviez faire plus tôt.

A l'entendre parler, on eût cru que Dieu se serait satisfait de ses bonnes résolutions. *Il était venu pour raser Jérusalem, et réduire les Juifs à un dur esclavage; et il promet de conserver cette ville, et de donner à ses habitants une douce liberté. Il avait pillé le saint temple, et il proteste qu'il lui fera de gros présents, qu'il augmentera le nombre des vases sacrés, et qu'il donnera de ses propres revenus de quoi fournir aux frais des sacrifices. Peut-on s'imaginer une restitution plus complète?* Avec tout cela, néanmoins, l'Ecriture qui l'appelle un homicide et un blasphémateur, remarque expressément *qu'il ne devait jamais recevoir de Dieu la miséricorde qu'il lui demandait* (II *Machab.*, IX).

Pour vous qui, grâces au Seigneur, avez les mains pures et sans tache, voici ce vous dit saint Paul : *Je vous exhorte, mes frères, de vivre en repos, de veiller sur l'affaire qui vous est personnelle, de vous conduire selon les règles de la conscience et de l'honneur, sans désirer le bien de qui que ce soit* (I *Thessal.*, IV).

Comme les inquiétudes et les embarras de la vie, la négligence de l'unique nécessaire, le mépris des devoirs les plus justes de la société, la corruption et la multitude des mauvais désirs, sont les quatre grandes causes des injustices que l'on commet; cet apôtre vous exhorte de prendre quatre moyens tout opposés pour n'en commettre aucune. Demeurez tranquilles sur tous les ordres de la providence de Dieu. Veut-il que vous soyez riches? veut-il que vous soyez pauvres? cherchez dans une humble soumission à sa sainte volonté le vrai repos : *Operam detis ut quieti sitis;* premier moyen.

Vous n'avez qu'une seule affaire qui vous regarde personnellement, c'est celle de votre salut, abandonnez tout ce qui vous empêche d'y travailler; si vous en négligez le soin, tout est perdu; si vous la conduisez heureusement, tout est gagné; faites-la donc par préférence à toutes les autres : *Ut vestrum negotium agatis;* second moyen.

Comme la religion que vous professez sanctifie les différentes conditions de la vie,

et comme d'ailleurs la société civile demande un grand fond d'honneur et d'équité dans le commerce qu'on a les uns avec les autres, c'est aussi par un principe de religion, que l'apôtre veut que vous vous conduisiez d'une manière honnête et juste avec vos frères : *Ut honeste ambuletis* ; troisième moyen.

Enfin, comme *la cupidité est la racine de tous les maux*, et qu'ordinairement on passe d'un désir déréglé à une possession injuste; ne désirez jamais le bien d'autrui, dit saint Paul, *nullius aliquid desideretis :* ne le désirant pas, vous vous ôterez la faculté d'en jouir, et n'en jouissant pas vous monterez *sans tache dans les mains, et sans corruption dans le cœur*, dans la maison du Seigneur, etc.

SECOND DISCOURS (1).

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.

Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu (*S. Matth.* XXII).

Comme l'on parlerait assez inutilement de l'énormité d'un péché, si l'on n'en faisait connaître les remèdes et les vrais moyens d'y satisfaire, il est important, messieurs, de finir ce qu'on a dit du larcin et de ses différentes espèces, en continuant de montrer l'obligation expresse de le réparer par une restitution volontaire et exacte : les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui veut qu'on rende à César ce qui appartient à César, regardent cette obligation dans le sens que la plupart des Pères leur ont donné.

Les intérêts de Dieu, et ceux des hommes, sont des intérêts que la loi chrétienne ne permet pas de diviser. Veut-on aimer Dieu? on ne l'aimera jamais véritablement, si l'on n'aime son prochain : veut-on aimer son prochain? on ne l'aimera jamais saintement et utilement, si on ne l'aime en Dieu et pour Dieu.

Or, ce que l'on dit de la charité, il faut le dire aussi de la justice. A-t-on offensé Dieu? il faut réparer par de dignes fruits de pénitence, l'outrage qu'on lui a fait. A-t-on ôté à son prochain, par de mauvais moyens, le bien qui lui appartient? il faut le lui rendre, et le dédommager de l'injustice qu'il a soufferte.

Mais, ce qu'a remarqué saint Augustin, et Macédonius qui lui écrivait sur ce sujet, n'est que trop vrai; que les hommes en viennent quelquefois à cet excès d'aveuglement et de désordre, de vouloir qu'on leur accorde le pardon de leurs larcins, et qu'on leur laisse ce qui les leur a fait commettre; que souvent ils trompent les sacrés ministres, soit en niant le vol, soit en disant qu'ils sont hors d'état de restituer ce qu'ils ont pris (*D. Aug., epist.* 153, *alias* 54), et ce sont ces voleurs qu'il appelle de grands scélérats, et à qui, comme il dit, la pénitence est un remède fort inutile, lorsque pouvant rendre ce dont ils se sont injustement saisis, ils ne le rendent pas.

C'est ce qui m'oblige, conformément à la doctrine de ce Père, d'avancer deux propositions qui feront tout le partage de ce discours. La première, que la restitution est d'une obligation indispensable; la seconde, qu'elle est d'une nécessité pressante. A ceux qui ne veulent pas restituer, je dis : rendez au prochain ce qui lui appartient, sans cela vous serez damnés; et à ceux qui diffèrent de s'acquitter de ce devoir, je dis : rendez au plus tôt ce que vous avez pris à votre prochain, sans cela vous êtes dans un évident péril de damnation.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus aisé que de prendre le bien d'autrui, lorsqu'on écoute sa passion et qu'on se voit en état de la satisfaire; mais il n'est rien de plus difficile ni de plus rare que de restituer à son maître légitime ce qu'on lui a injustement ôté. La même cupidité qui tente l'homme et qui lui fait violer les premiers droits de la justice, la même cupidité lui persuade de ne se pas dessaisir de ce qu'il a pris.

A la vérité, comme l'a remarqué saint Grégoire, il serait plus avantageux qu'on ne blessât personne, qu'il ne l'est de rendre à celui qui a reçu de dangereuses plaies la santé dont il a besoin (*D. Greg., lib.* I, *epist.* 25); mais comme il ne faut jeter dans le désespoir ni celui qui a fait un mauvais coup, ni celui qui l'a reçu, la loi divine, qui s'est servie d'abord de toutes les précautions possibles pour empêcher toute sorte d'injustice, a aussi employé toutes les mesures nécessaires pour y appliquer des remèdes utiles.

Ne portez pas la main sur le bien de votre prochain, ne le désirez pas même, voilà ce qu'a dit la loi; et si elle était fidèlement observée, quelle paix dans les royaumes et dans les familles! Le faible qu'une force majeure opprime, le malheureux qu'un avide chicaneur dépouille, la veuve et le pupille, exposés en proie à l'insatiable passion d'un avare et d'un usurier, jouiraient tranquillement du bien que la Providence leur a donné.

Mais, malgré toutes les défenses du Seigneur, la cupidité et l'injustice ont prévalu : et ce qu'il peut faire en cette rencontre, est d'apporter à un si grand mal un remède spécifique, à un péché si commun et si énorme une restitution qui en obtienne le pardon.

La cupidité a franchi les sacrées bornes que la loi lui avait prescrites; il faut, si l'on veut se sauver, sortir de ses mauvaises voies, dans lesquelles on s'est malheureusement engagé, et remettre le prochain dans ses premiers droits : peut-on douter de cette indispensable nécessité, après tant de preuves que nous en trouvons dans les livres saints?

Celui qui aura pris ou tué un animal qui appartenait à son prochain, lui en rendra un autre à la place; celui qui l'aura maltraité et blessé sera condamné à une même peine. Lui a-t-il crevé un œil? on lui crèvera le sien : lui a-t-il cassé une dent? on lui ôtera dent pour dent. Etrange loi, mais qui, selon les Pères, est autant juste que mystérieuse, puisqu'elle nous marque deux choses.

(1) Ce discours est pour le vingt-deuxième dimanche d'après la Pentecôte.

La première, l'exacte justice de Dieu qui veut qu'on condamne au même dommage celui qui en a fait à quelqu'un de ses concitoyens. Tu as pris ce qui lui appartient, il faut que tu le lui rendes, ou l'équivalent; tu lui as cassé une dent et arraché un œil; et comme tu ne peux lui remettre ni cet œil, ni cette dent, je veux que tu souffres le même mal que tu lui as volontairement fait.

La seconde, que si l'on était condamné à souffrir personnellement le même mal qu'on avait fait à son prochain, il faut, à plus forte raison, se priver soi-même des biens qui ne sont qu'extérieurs, pour les restituer à celui à qui on les a pris; car pourrait-on s'imaginer que Dieu eût voulu qu'on vous arrachât un œil, lorsque vous en avez arraché un à votre prochain, et qu'il vous dispensât de lui restituer l'argent, les terres, les maisons que vous avez à lui? Restitution qui vous coûterait incomparablement moins que si vous étiez mutilés dans quelque partie considérable de votre corps.

Je pourrais ajouter à cette première preuve beaucoup d'autres, l'utilité du bien public, la sûreté et le repos des particuliers, les lois fondamentales de la justice, dont le violement met tout dans la confusion et le désordre. N'est-ce pas cette justice qui procure à la société civile la tranquillité dont elle jouit? N'est-ce pas elle qui apprend aux grands à user avec modération de leur autorité; aux petits, de se contenter de la médiocrité de leur fortune; aux publicains, à ne rien exiger au delà de leurs droits; aux magistrats et aux juges, à ne tirer aucun lucre injuste de leurs charges? N'est-ce pas elle qui fait la police des grands royaumes, qui, sans son secours, ne seraient, dit saint Augustin, que de grands brigandages? *Sine justitia quid sunt magna regna, nisi magna latrocinia?*

C'est néanmoins cette justice que violent ceux qui prennent le bien d'autrui, et qui l'ayant pris, le retiennent sans vouloir le rendre. Ils la violent d'abord par leurs larcins; mais comme il faudrait y satisfaire, et qu'ils ne le font pas, lorsqu'ils le peuvent, c'est là ce qui rend leur péché irrémissible.

Ne devez rien à personne, dit saint Paul. Eh quoi! demande là-dessus saint Thomas, est-ce un péché de devoir? Non, répond cet ange de l'école, ce n'est pas là aussi ce que prétend l'Apôtre; sans cela, combien y aurait-il de gens coupables? Mais c'est un péché de ne pas rendre ce que l'on doit; et l'on doit tout ce qu'on a injustement pris : on doit non-seulement ce que l'on a emprunté, on doit encore ce dont on s'est emparé mal à propos; on doit non-seulement ce que l'on a reçu de l'honnêteté volontaire d'un créancier, mais encore ce qu'on a volé contre la volonté de son maître légitime. Si donc il ne faut rien devoir à personne, on peut encore moins se dispenser de rendre ce qui appartient à ceux qu'on a dépouillés. C'est une nécessité de salut de garder la justice en toutes choses, dit saint Thomas, et par cette même raison, c'est une nécessité de salut de restituer ce qu'on a injustement pris.

Mais qu'il est rare de trouver des gens qui s'acquittent fidèlement de ce devoir! On ne trouve pas toujours des Zachée qui disent : *Si j'ai trompé quelqu'un, j'en rends quatre fois autant.* Loin qu'on se porte à ce pieux excès que l'Evangile n'ordonne pas, il est rare de voir des gens qui se renferment dans les bornes qu'il leur prescrit. On ne trouve pas toujours des âmes timorées comme celle de Tobie, qui disait à sa femme : *J'entends le bêlement d'un animal, prenez garde qu'il n'ait été dérobé : si cela est, qu'on le rende à ceux à qui il appartient, parce qu'il ne nous est pas permis de manger de ce qui vient du vol* (*Tob.*, II).

On ne pousse pas jusque-là la délicatesse de sa conscience. Ici ce sont des gens qui ne cherchent que des confesseurs et des directeurs commodes, qu'ils préfèrent à ces hommes éclairés et intègres qui leur diraient sincèrement : Cela est bien; cela est mal; voilà ce qui vous appartient, voilà ce qu'il faut que vous rendiez.

Là, ce sont d'autres qui, se réglant sur de mauvais exemples que leur donnent des gens qui ne se sont enrichis que par leurs usures, veulent se persuader que ces voies sont permises : peut-être même sous prétexte qu'ils n'en exigent pas d'aussi énormes qu'eux, se regardent-ils plus hommes de bien et rendent-ils comme le pharisien grâces à Dieu de ce qu'ils ne ressemblent pas au publicain.

Il en est qui se moquent et de la loi, et des casuistes. Ils ont leur loi, c'est la passion d'intérêt, ils sont leurs propres casuistes, ils se croient assez habiles pour se conduire. Leur aveugle et insatiable cupidité est tout leur conseil, de fausses maximes qu'ils se font les endurcissent aux injustices, et pour le dire avec Tertullien, ils se font un calus d'erreur qui les rend comme insensibles : *Durantur in callositatem erroris.* Si on les veut croire, ils en savent sur cette matière autant que les Pères et les plus habiles théologiens. Ils ne veulent pas même qu'on leur en parle : l'erreur les a tellement aveuglés et endurcis, qu'ils n'ont plus ni doute, ni scrupule.

Il en est qui achètent à vil prix des marchandises qu'ils croient probablement avoir été volées; qui se servent du débris de la fortune d'un pauvre malheureux pour achever de le ruiner; qui n'usent que de fourberies, de filouteries, de faux serments, pour avancer leur famille, ou se tirer eux-mêmes de la misère.

Je ne finirais pas, si je voulais descendre dans un plus long détail; je me contente seulement de dire qu'il n'y a nul salut pour ces voleurs, à moins qu'ils ne restituent ce qu'ils ont pris; que ce défaut de restitution, lorsqu'ils ont de quoi la faire, est un obstacle formel à la rémission de leurs péchés. J'espère tout de votre miséricorde, ô mon Dieu, quand il n'y a que vous d'offensé, mais j'appréhende tout, quand les intérêts du prochain y sont mêlés, soit qu'on lui ait ôté sa réputation, soit qu'on lui ait ravi son bien.

Mais ces injustes usurpateurs pleureront leurs péchés. Quand ils verseront autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer et de grains de sable sur son rivage, leur péché ne leur sera point pardonné. Mais ils feront de grosses aumônes. Quand ils donneraient tout leur bien aux pauvres, ces aumônes ne les sauveront pas.

Il y a deux voix opposées, mais qui sont écoutées bien différemment, dit saint Augustin. Il y a la voix du pauvre, qui demande miséricorde pour celui qui lui fait l'aumône, et il y a celle de l'homme dépouillé de son bien, qui demande justice contre celui qui l'a ruiné. Il y a la voix du pauvre qu'on n'a pas rendu pauvre et qu'on soulage d'un bien légitimement acquis, et il y a la voix d'un autre pauvre qu'on a réduit à la misère par ses injustices et appauvri par ses rapines. L'une de ces voix dit à Dieu : Seigneur, faites miséricorde à celui qui me l'a faite; l'autre lui dit : Vengez ma cause, *tirez-moi des mains de l'homme fourbe et méchant*, qui ne cherche qu'à me perdre. Laquelle de ces deux voix sera-t-elle écoutée? Celui à qui vous avez donné l'aumône s'en réjouit et prie Dieu pour vous ; celui dont vous avez ravi le bien, pleure et lui demande une sévère vengeance, ou, pour mieux dire, c'est l'injustice que vous lui avez faite qui la demande : *Cui dedisti, gaudet; cui abstulisti, plorat : quem istorum exauditurus est Dominus?*

La justice va devant la charité, dit saint Augustin, et l'une de ces deux voix est plus forte que l'autre. Donnez de votre bien au pauvre, cette œuvre de miséricorde sera récompensée; mais ne lui donnez pas le bien d'autrui, rendez-le à son légitime maître, sans cela, le cri de votre larcin vous attirera d'horribles châtiments. Faites l'aumône, à la bonne heure, *elle priera pour vous ;* mais prenez garde que ce soit de ce qui vous appartient ; autrement ce que vous donnerez par une espèce de charité s'élèvera contre vous au jour du Seigneur, pour vous condamner.

Est-ce que vous voulez que je profite de vos larcins, vous dira Dieu ? croyez-vous que je ressemble a ces juges iniques dont on corrompt l'intégrité par des présents, et avec lesquels on compose, en leur donnant une partie des fruits de ses injustices, afin de se conserver impunément le reste? Est-ce que vous prétendez me rendre le protecteur de vos malversations et de vos pirateries? N'avez vous pas ma loi qui doit vous servir de règle, et avec quel front osez-vous en détourner le vrai sens, pour satisfaire vos passions ?

Combien de fois vous ai-je dit que *le vrai moyen de me plaire est de marcher dans les voies de la justice, de vous purifier, d'ôter de devant mes yeux la malignité de vos désirs et de cesser de faire du mal aux autres ; que pour lors quand vos péchés seraient rouges comme le vermillon et l'écarlate, ils seraient aussi blancs que la neige; mais que lorsque vous multiplieriez vos prières, je ne vous écouterais pas, irrité de voir vos mains pleines de sang?* Me ferez-vous changer de résolution et la grâce que vous attendez de ma miséricorde vous sera-t-elle accordée malgré moi ?

Ainsi parle Dieu, qui saura un jour dévoiler tant de mystères d'iniquités et de fourberies qu'on se cache à soi-même, afin de ne pas rendre au prochain la justice qu'on lui doit par une restitution exacte. On la fera, dit-on, mais il faut attendre : autre retranchement de la cupidité mondaine, qu'il est important de détruire, en faisant voir que la restitution est non-seulement d'une nécessité indispensable, mais encore d'une nécessité pressante ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Soit que nous considérions la restitution dans sa nature, soit que nous la regardions par rapport à ses suites, nous trouverons par ces deux endroits qu'on ne peut la différer sans s'exposer à un grand danger de damnation ; que par conséquent elle est, pour ceux qui veulent effectivement se sauver, d'une nécessité pressante. Arrêtons-nous à ces deux réflexions.

Et, pour commencer par la première, qu'est-ce que restituer ? C'est, dit saint Thomas, remettre celui qui est lésé dans la possession et la jouissance de ce qu'on lui a ravi (*D. Th.* 2-2, *q.* 61). Par ce moyen, la restitution n'est ni une donation, ni une libéralité, ni une récompense.

La restitution n'est pas une donation; quand vous rendez quelque chose, vous ne le donnez pas; comment le donneriez-vous, puisqu'il n'est pas à vous, et que celui à qui vous le remettez en est le maître, quoiqu'il n'en ait pas actuellement l'usage. Non, non, vous ne lui donnez rien dont vous puissiez impunément disposer à votre volonté; vous le rétablissez seulement dans ce qui lui appartient, et qui de lui était passé jusqu'à vous, sans que vous y eussiez aucun droit.

Cette restitution n'est pas non plus ni une libéralité ni une récompense. Quelle libéralité d'ôter à un homme son manteau, et de le lui rendre? d'ôter le pain à un enfant, et de le lui remettre entre les mains ? Quelle reconnaissance, et quelle nouvelle espèce de générosité de s'acquitter d'un devoir dont on ne peut se dispenser sans ajouter à son premier péché un second, à une usurpation inique une rétention injuste ?

Vous devriez bien faire ces réflexions, vous qui portez vos avides mains sur le bien d'autrui, et qui ne pouvez vous résoudre à le rendre. Si la restitution était une donation, vous pourriez la faire à loisir; si elle était revêtue du titre de libéralité ou de récompense, ces effets de votre générosité pourraient être suspendus ; et, comme elle ne serait pas d'obligation, il dépendrait de vous de la remettre à tel temps qu'il vous plairait.

Mais les choses n'en sont pas là. Votre prochain est lésé ; il faut le dédommager, et le dédommager sans délai. Vous l'avez dépouillé injustement, la loi veut que vous

vous hâtiez de le rétablir dans ses premiers droits ; vous lui avez fait une terrible plaie ; c'est à vous à courir incessamment au remède pour la fermer. Intérêts de famille, temps malheureux, considérations humaines, crainte de tomber dans la pauvreté, vous pouvez être, en d'autres occasions, ou de bonnes raisons ou de spécieux prétextes ; mais ici vous n'êtes que de mauvaises excuses ; la justice, qui veut conserver à chacun ce qui lui appartient, a été violée ; il faut travailler au plus tôt à la rétablir, afin que le bon ordre subsiste.

Les tristes suites de votre péché ne vous obligent pas moins à une restitution prompte et exacte ; il subsiste toujours ce péché, tandis que l'inégalité n'est pas ôtée ; et cette inégalité n'est pas ôtée, lorsque vous retenez un bien qui ne vous appartient pas. Quelle effroyable suite ! quelle complication ! quelle maudite fécondité de péchés !

Péché en ce que, différant de rendre à votre frère ce que vous lui avez pris, vous augmentez sa pauvreté et lui ôtez peut-être le moyen de vivre. S'il fait banqueroute, s'il cherche de pernicieuses voies pour subsister, vous en êtes la cause. Vous faites quelque chose de semblable à ce que fit Aod à cet infortuné prince à qui il donna un coup de poignard qu'il lui laissa dans les entrailles sans le retirer ; vous assassinez ce malheureux, et le poignard lui restant dans le corps, la plaie saigne toujours ; son sang retombera sur vous (*Judic.*, III).

Péché en ce que ce délai de restitution marque une persévérante malignité, une cupidité tenace à qui vous sacrifiez votre salut.

Péché en ce que vous remettez à un temps incertain, qui n'arrivera peut-être jamais, la réparation du tort que vous avez fait. Chargerez-vous vos enfants ou vos héritiers d'une restitution dont le défaut les damnera peut-être eux-mêmes ? Mais que deviendrez-vous et où irez-vous ? O le triste sort ! Vous irez dans ce lieu de tourments où les voleurs souffriront d'horribles peines pendant toute une éternité.

Il s'agit de vous garantir de ces feux dévorants, de ces ténèbres extérieures, dont la durée n'aura point de fin. Il s'agit de vous procurer un bonheur et une joie que nulle créature ne pourra vous ravir. Le paradis est-il si à mépriser qu'il ne mérite pas que vous vous débarrassiez du fardeau de vos péchés pour y arriver ? L'enfer est-il si peu redoutable que vous balanciez à vomir ces richesses mal acquises, pour vous en garantir ? Le jour auquel vous mourrez n'est pas fort éloigné. Cependant, insensibles à vos propres intérêts, indifférents pour votre salut, vous aimez mieux enrichir vos enfants du fruit de vos injustices que de vous sauver.

Que sert-il à l'homme, dit Jésus-Christ, *de gagner le monde entier, si, en le gagnant, il perd son âme ? et si l'homme est une fois perdu, que donnera-t-il en échange ?* Eh quoi ! Dieu parle et l'homme endurcit son cœur ; Dieu fait entendre sa voix, et l'homme se bouche les oreilles (1) !

Ayez pitié de votre âme, dit-il, *ayez pitié de votre âme.* Oh ! que la bonté du Seigneur est grande, de vous exhorter, par un excès de miséricorde, à avoir pitié de vous-mêmes ! Vos intérêts le touchent, et vous y seriez indifférents ? Il vous avertit que si vous ne restituez, il est impossible que vous vous sauviez. Par quelle aveugle fureur différeriez-vous un si pressant devoir ?

Je vous appelle à cette dernière heure, à cette heure fatale où, couchés sur le lit de votre douleur, accablés d'un mal incurable, vous irez rendre compte de toutes vos injustices au souverain Juge des vivants et des morts. Que penserez-vous, pour lors, que direz-vous, que voudriez-vous avoir fait ? Ce qu'ont inutilement pensé, dit, souhaité tant d'autres qui se sont vus précipités dans les enfers.

Pressés de rendre témoignage à la vérité, vous vous écrierez tristement : Fallait-il que je me damnasse pour les biens de ce monde ? Je sentais de temps en temps que j'avais quelque chose à me reprocher, j'avais souvent entendu dire que ce que je faisais n'était pas permis. Dans un cas si suspect où il y allait de toute une éternité, je devais, pour éviter ce malheur, prendre les mêmes précautions que je prenais, pour ne rien risquer dans mes affaires temporelles.

Je devais consulter d'habiles casuistes, leur exposer nûment, et sans dissimulation, les sujets de plainte que je donnais à ceux qui se voyaient ruinés par mes usures, les voies indirectes dont je me servais pour les surprendre, les marchandises vicieuses dont je les chargeais, les faux dommages naissants que j'alléguais, les gros intérêts que je faisais entrer dans la somme principale, ou ceux que j'exigeais lorsqu'on ne me payait pas au temps marqué.

Je devais rappeler, dans l'amertume de mon âme, les ventes et les rachats simulés dont, sans rien risquer, je tirais de gros profits, les présents que je voulais qu'on me fît, et sans lesquels je me serais vengé de la prétendue ingratitude de mes débiteurs ; le blé, le vin et d'autres choses que je prêtais, à condition qu'on m'en rendît deux ou trois fois davantage ; les mauvaises affaires où j'engageais ceux qui se fiaient sur ma bonne foi, et dont je me faisais adjuger les biens à vil prix.

Voilà sur quoi je devais m'éclaircir, pour ne me point exposer à être éternellement damné ; voilà cependant ce que je n'ai pas fait. J'ai suivi l'exemple de ceux qui s'enrichissaient par de semblables voies. J'ai caché à mes confesseurs le véritable état de ma

(1) *Quid proderit*, inquit Salvator, *homini, si lucretur mundum totum, et detrimentum faciat animæ suæ, aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ?...* Dominus clamat, tu mentem obduras, tu autem obstruis... — *Miserere*, inquit, *animæ tuæ*. Vide pietatem erga te Domini nostri, qui nos ipsos pro nobis misericordiam rogat, *miserere animæ tuæ* ; hoc est dicere, misere in etiam illius cujus misereor ego, miserere animæ saltem tuæ, cum misereri me cernas alienæ.

conscience, je me le suis caché à moi-même; mais je ne le puis cacher à Dieu, qui ne me jugera ni sur la coutume, ni sur la nécessité, ni sur d'autres préjugés ruineux, mais sur sa loi qui m'a défendu de faire ce que j'ai fait, sur les avis qu'il m'a donnés, et que j'ai négligés, sur les doutes et les remords qui me sont venus de temps en temps, et que j'ai étouffés, sur la nécessité indispensable d'une restitution exacte, et que j'ai toujours différé de faire.

Heureux l'homme à qui le Seigneur donne la grâce et le temps de faire ces réflexions! Heureux l'homme qui, du moins dans cette dernière heure, fait ce que Zachée fit dans une pleine santé, ou qui, sans pousser sa restitution aussi loin, satisfait à ceux qu'il a trompés! Mais où est-il cet homme? et néanmoins, s'il ne prend ce parti, le voilà perdu pour jamais.

Il laissera à ses enfants ou à ses héritiers de quoi entretenir une bonne table et de longues débauches; et, semblable au mauvais riche, il ne trouvera pas, au milieu des flammes qui le dévoreront, une seule goutte d'eau; il aura tenté tous les moyens de faire vivre dans l'opulence des ingrats, et il n'aura pas pensé à se retirer d'une éternelle indigence. O aveuglement! ô fureur!

Mon fils, c'est l'important avis que le Saint-Esprit vous donne en plusieurs endroits, *mon fils, ne semez pas les maux dans les sillons de l'injustice, si vous voulez n'en pas recueillir sept fois autant* (*Eccli.*, VII). *Déchargez-vous de ce pesant fardeau de péchés qui vous accable, et brisez tout ce qui vous charge. Rompez votre pain avec celui qui a faim; faites entrer en votre maison ceux qui ne savent où se retirer; revêtez les nus, et ne méprisez point votre propre chair. Alors, votre justice marchera devant vous, et la gloire du Sauveur fera votre couronne* (*Isa.*, LVIII).

M

MARIAGE.

Sainteté et dignité du mariage; conditions nécessaires pour en remplir les devoirs; désordres et péchés des personnes mariées; fidélité, amitié et union conjugale; éducation des enfants.

PREMIER DISCOURS (1).

Vocatus est Jesus et discipuli ejus ad nuptias.
Jésus fut convié aux noces avec ses disciples.

Si nous avons sujet de louer la sage conduite de ces âmes fidèles qui invitèrent Jésus-Christ à leurs noces, nous ne pouvons assez admirer la condescendance et la bonté de cet Homme-Dieu, qui voulut bien les honorer de sa présence.

Caché jusqu'alors dans la sombre retraite de Nazareth, où il avait passé trente années, il commença à paraître en public; et à peine eut-il reçu le baptême des mains de Jean, son précurseur, et fini un jeûne de quarante jours, qu'il se trouva dans une assemblée de noces. Voulez-vous en savoir les raisons? voici celles que les saints Pères en apportent.

Il s'y trouva, pour tenir dans le respect et dans les justes bornes d'une raisonnable sobriété ceux que des réjouissances qui semblent plus permises en ces occasions qu'en d'autres, jettent souvent dans des excès d'intempérance et de crapule; c'est la raison qu'en rend saint Epiphane (*Hæres.* 51).

Il s'y trouva pour faire connaître que le mariage vient de Dieu, que c'est lui qui l'a institué pour *rendre honorable et saint* un commerce de gens de différent sexe, qui, n'ayant pas assez de vertu pour vivre dans une austère continence, peuvent se sanctifier dans un état moins parfait, et donner des enfants à l'Eglise; c'est la pensée de saint Augustin (*D. Aug. tract.* 9 *in Joannem*).

Il s'y trouva enfin pour répondre, par une charitable et tendre condescendance, à la prière qu'on lui avait faite d'y assister, pour donner à ces nouveaux mariés la consolation de le voir à leur table, pour leur épargner même la confusion dans laquelle le défaut de vin qui manquait à leur repas les eût jetés, s'il n'y avait pourvu par un miracle; c'est une autre raison de saint Cyrille et de saint Chrysostome (*D. Cyrillus in c.* II, *Joan.*; *Theod. lib.* V *Divin. decret.*).

Ces raisons, quelles qu'elles soient, renferment sans doute de grands principes de morale, et d'importantes règles auxquelles il faut que vous vous assujettissiez, vous qui pensez au mariage, ou qui y êtes déjà engagés. Pour cet effet, considérez quelle est la dignité et la vertu de ce sacrement institué pour la sanctification de ceux qui le reçoivent; mais en même temps, comprenez par là combien est grand le péché de ceux qui font de ce moyen de leur sanctification un sujet de réprobation et de désordre. La dignité et la sainteté du mariage; l'indignité avec laquelle souvent on le traite et on y vit; deux importantes réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

De quelque côté que nous considérions le mariage, soit par rapport à son principe et à son auteur, soit par rapport à sa matière et aux causes qui y concourent, soit par rapport à ses effets et à sa fin, nous y trouverons autant de preuves de sa sainteté et de son excellence.

Le premier auteur du mariage, et celui qui l'a institué, c'est Dieu même; c'est lui qui a uni Eve à Adam; c'est lui qui leur a dit : *Croissez, multipliez et remplissez la terre;* c'est lui qui leur a donné sa sainte bénédiction, et qui a formé les liens de cet engagement réciproque que sa seule main peut dissoudre.

Mais si Dieu est le premier auteur du mariage dès le commencement du monde, Jésus-Christ son Fils, qui dans la plénitude des temps est venu sanctifier les hommes, a donné à cette union déjà si honorée par sa première institution, un nouveau degré d'ex-

(1) Ce discours est pour le second dimanche d'après les Rois.

cellence, en l'élevant à la dignité et à la sainteté de ce sacrement.

Dirons-nous sur ce sujet, avec le Maître des Sentences, qu'il y a entre le mariage et les autres sacrements, cette différence, que ceux-ci n'ont été institués qu'après le péché ou pour l'expiation du péché, au lieu que les liens de celui-là ont été formés dans ces moments heureux où nos premiers pères conservaient encore les glorieux avantages de la grâce de leur origine?

Ajouterons-nous, avec le pape Innocent III, que cette belle union s'est faite, non dans une terre ingrate et maudite, mais dans un lieu de fécondité et de délices; non dans le temps de la révolte des créatures, mais dans celui de leur soumission et de leur dépendance; non pour donner alors à ces deux conjoints un remède et un frein à leur concupiscence, mais une aide réciproque et de douces consolations à leur société?

Avec tous ces avantages néanmoins, avouons que quoique le mariage ait été institué dès le premier âge du monde, il n'a reçu que de Jésus-Christ ces grâces particulières qu'il a attachées à ce sacrement de la loi nouvelle; il en est l'auteur, il en est le paranymphe, il en est le consécrateur, disent les Pères; et comme il a laissé une espèce de sanctification aux eaux du Jourdain où il a été baptisé, aux différents lieux de son passage où il a fait des prodiges sans nombre, aux maisons où il a logé et pris ses repas, à la terre où il a été enseveli; de même il a voulu honorer et sanctifier les noces où il a été invité, et où il a fait le premier de ses miracles.

J'en dis trop peu : c'est Jésus-Christ qui a donné au mariage un nouveau degré d'excellence, en l'élevant à la dignité d'un sacrement que saint Paul appelle pour cet effet *grand en Jésus-Christ et en l'Eglise;* sacrement qui, dans une conjonction charnelle, est un canal et une source de grâces à l'âme, et fait passer à une sainte union ce qui n'était qu'un engagement civil; sacrement qui contribue au bonheur des Etats, à la douceur de la société, à la félicité de la vie morale et chrétienne, non-seulement par une fécondité dont les enfants sont le fruit, ou par une chasteté conjugale dont la fidélité est le lien, mais encore par des grâces singulières qui y sont attachées, et que reçoivent ceux et celles qui ne s'en rendent pas indignes : *Non tantum fœcunditas cujus fructus in prole est, nec tantum pudicitia cujus vinculum est fides, sed etiam nuptiarum sacramentum.* Ce sont les paroles de saint Augustin (*Lib. de Nuptiis et Concup.*, c. 10).

Peut-être que sa matière diminuera quelque chose de son excellence : ne dirait-on pas, au contraire, qu'elle en relève, en un sens, le prix? La matière du baptême c'est l'eau; la matière de l'ordre, c'est la tradition d'une hostie sur une patène, d'un peu d'eau et de vin dans un calice; mais la matière du sacrement de mariage est une matière animée et sensitive, je veux dire le corps de l'homme et de la femme qui s'engagent par un consentement et une acceptation mutuelle. La femme regarde comme un autre elle-même un homme qui lui était étranger; et l'homme prenant pour femme celle qui, auparavant ne lui était de rien, lui donne sur son corps un pouvoir qu'elle n'aurait pas, et qu'elle ne pourrait licitement avoir, s'ils ne se donnaient réciproquement l'un à l'autre.

Que dirai-je à présent des effets du mariage, quand on y apporte les dispositions nécessaires? Le premier de ces effets est une augmentation de la grâce sanctifiante et des habitudes surnaturelles qui sont déjà dans une âme, soit depuis une première infusion dans le baptême, si on en a conservé l'innocence, soit depuis la réparation de cette grâce perdue, et recouvrée par le sacrement de pénitence?

Le second est une infusion de certaines grâces actuelles propres à la vie que les personnes mariées doivent mener pour se sanctifier dans leur état. Dans le baptême, ce sont des grâces actuelles et opérantes, qui donnent au baptisé un esprit de foi et de renoncement à Satan : dans la confirmation, ce sont de nouvelles grâces qui donnent à ceux qui reçoivent ce sacrement un esprit de courage pour combattre les ennemis de leur foi; dans l'extrême-onction, ce sont d'autres grâces qui donnent à un mourant de quoi résister contre les frayeurs de la mort et les derniers efforts du démon; et dans le mariage, ce sont des grâces particulières, qui donnent à un homme et à une femme un esprit d'union et de concorde pour s'aimer, de patience et de douceur pour souffrir tranquillement leurs défauts et leur mauvaise humeur, de chasteté pour demeurer dans les bornes de leurs devoirs, de sollicitude et de prévoyance pour veiller aux besoins de leur famille, de religion et de piété pour se sanctifier dans leur état et élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, des grâces enfin qui, comme parlent les Pères du concile de Trente, purifient, perfectionnent, consomment un amour naturel qui, hors du sacrement, ne serait qu'un attachement sensuel et impur.

De toutes ces circonstances vous pouvez conclure que la fin de ce sacrement est principalement de se sanctifier dans la vie conjugale qu'on a embrassée, de se porter par une noble émulation à aimer Dieu et à le servir, de s'animer par une même union d'esprit et de cœur à la pratique des vertus de son état, de regarder l'affaire du salut comme une affaire commune où chacun des conjoints est obligé de contribuer; les femmes, en se soumettant à leurs maris comme au Seigneur, et comme l'Eglise s'est soumise à Jésus-Christ, les hommes en aimant leurs femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise (*Ephes.*, V). En voilà beaucoup; mais je me contente de vous le marquer.

Femmes chrétiennes, qui voulez vous sanctifier dans le mariage, en voici le moyen; *Soyez soumises à vos maris*, non comme les valets sont soumis à leurs maîtres, c'est une soumission servile qui ne se rend souvent

que par intérêt, et la vôtre n'est pas de ce caractère; non comme les sujets sont soumis à leurs souverains, ils ne tiennent pas ce rang à votre égard, et cette sujétion n'est souvent qu'extérieure et forcée : *Soyez-leur soumises comme vous l'êtes au Seigneur.* Il n'y a rien dans cette dépendance que de glorieux pour vous, mais il n'y a rien aussi qui ne vous en marque la nécessité.

Ne dites pas que ce fut également à l'homme et à la femme que Dieu dit : *Commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel*, afin de vous attribuer par là dans vos familles autant d'empire que l'homme peut y avoir. Cela vous eût été favorable dans l'état d'innocence, mais, depuis que vous l'avez perdue, souvenez-vous que Dieu, qui semblait vous avoir fait entrer en société d'un même pouvoir, vous a dit en particulier : *Vous serez sous la puissance de l'homme, et il vous commandera : Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.*

Vous serez sous sa puissance. Il ne dit pas que cette soumission que vous devez à vos maris, vous ne la leur rendrez que par vos domestiques, et en des choses qui vous paraîtront indifférentes. Il ne dit pas que le rang de maîtresse que vous tenez dans vos maisons, que les grands biens que vous y avez fait entrer, que la noblesse que vous y avez apportée, vous dispenseront de cette sujétion. Fussiez-vous de la première qualité, possédassiez-vous les plus belles terres et les plus gros revenus d'un royaume, ce sont vos maris, vous devez leur *être soumises comme au Seigneur, et comme l'Eglise l'a été à Jésus-Christ* (*Ephes.*, V); soumises, par conséquent, avec affection sans contrainte, avec inclination sans hypocrisie, avec patience sans murmure.

Ces conditions sont dures, dites-vous, mais c'est par elles que Dieu veut que vous vous sauviez. Elles sont dures, mais à qui? à vous, femmes impérieuses, fières, bizarres, emportées, qui mettez tout en désordre dans vos familles. Elles sont dures, mais pourquoi? parce que vous ne voulez être contredites en rien, ni dans vos folles dépenses, ni dans vos jeux et vos parures, ni dans les sociétés que vous liez, ni dans les ordres que vous donnez, ni dans cette vie molle et oisive qui vous fait négliger vos plus importants devoirs.

Elles sont dures, dites-vous : mais si vous y prenez garde, cette sujétion vous est honorable; car à qui êtes-vous soumises? à des maris à qui l'Apôtre ordonne, non de vous traiter en esclaves et de vous faire essuyer leur méchante humeur, mais de vous aimer comme Jésus-Christ lui-même a aimé l'Eglise.

Maris, appliquez-vous à la discussion d'une vérité de cette conséquence : aimez vos femmes, non précisément, ou à cause de leur haute naissance, ce serait vanité, ou à cause de leur beauté, ce serait volupté, ou à cause de leur argent, ce serait intérêt : aimez-les, quand elles ne seraient ni nobles, ni belles, ni riches. L'Eglise n'avait pas ces avantages, et cependant *Jésus-Christ l'a aimée, Jésus-Christ s'est livré, et est mort pour elle.*

Maris, aimez vos femmes, non par humeur et par caprice, mais par attachement et par devoir. Ne leur témoignez pas en de certaines occasions beaucoup de complaisance et d'estime, beaucoup d'indifférence ou de mépris en d'autres. Ne vous composez pas à leur égard par rapport aux différents événements de la vie; aujourd'hui, parce que les mesures que vous aurez prises vous auront réussi; demain, parce que le désordre se sera mis dans vos affaires; aujourd'hui, parce que leur air civil et honnête vous aura charmé; demain, parce qu'un air dédaigneux ou une parole un peu dure, vous aura rebutés : aimez-les par raison, et par une raison qui soit toujours la même, sans que la prospérité et la gloire vous emportent, que l'adversité et l'affliction vous abattent.

Maris, aimez vos femmes; et, puisqu'on vous propose un aussi excellent modèle qu'est l'amour de Jésus-Christ pour l'Eglise, aimez-les d'un amour de compassion et de tendresse. Excusez leurs infirmités et leurs défauts, soulagez-les dans leurs embarras, consolez-les dans leurs afflictions, partagez avec elles ce qu'on appelle bonne et mauvaise fortune.

Aimez-les d'un amour généreux et désintéressé; rendez-leur dans leurs maladies tous les bons offices dont vous serez capables; faites-leur connaître par des services réels et par des démonstrations d'une affection sincère, que c'est leur personne que vous considérez, et non leur bien; que c'est par respect au sacrement qui vous lie à elles, et non par des raisons de politique ou d'une amitié mercenaire, que vous les aimez.

Oh! si cette soumission, d'un côté, et si cet amour, d'un autre, se trouvaient dans les familles, qu'elles seraient heureuses, selon le monde, qu'elles seraient honorables et saintes aux yeux de Dieu! Mais nous ne le pouvons dire qu'avec douleur, autant le mariage a de dignité, de sainteté, d'excellence quand on s'assujettit à de si saintes lois, autant souffre-t-il d'indignité et d'outrage quand on les viole. Appliquez-vous à cette seconde réflexion, qui va faire le sujet de mon dernier point.

SECOND POINT.

C'est dans les meilleurs fruits que les vers se mettent, c'est dans le champ où le père de famille a semé le bon grain, *que l'homme ennemi répand son ivraie*, c'est au milieu des sociétés les plus douces, et qui apparemment devraient être les plus tranquilles et les plus heureuses, que le démon et les passions soulèvent de terribles orages, et mettent d'étranges obstacles au salut.

On se plaint partout des désordres qui arrivent dans la plupart des mariages, des contradictions et des peines qu'on y souffre, des mésintelligences, des querelles, des antipathies, des divorces, des guerres domestiques ou d'autres malheurs étrangers qui en troublent le repos. On l'entend dire souvent à

des hommes et à des femmes, que, dans l'état où sont les choses, il leur est presque impossible de s'acquitter des devoirs de chrétien et de se sauver; mais en connaît-on les causes, ou s'efforce-t-on d'y apporter remède?

A examiner ce que l'Ecriture sainte et les saints Pères en disent, on trouvera que la grande cause de ces malheurs est l'indignité avec laquelle on traite un sacrement aussi saint et aussi fécond en grâces qu'est le mariage : indignité dans ce qui le précède, indignité dans ce qui l'accompagne; indignité dans ce qui précède le mariage : on s'y engage sans y appeler Dieu, et sans lui demander quelque signe de sa volonté; indignité dans ce qui l'accompagne; on y vit dans une continuelle opposition aux lois divines et à de certaines règles, de l'observance desquelles dépend la tranquillité de la vie et l'économie du salut.

S'il est vrai que, dans quelque état que l'on s'engage, le premier devoir d'un chrétien est de consulter la volonté du Seigneur, il est certain que cette obligation devient, par des raisons toutes particulières, indispensable à ceux qui pensent au mariage. Les dangers de se tromper y sont plus fréquents : il faut donc les prévenir par de plus sages précautions. Les mauvaises démarches qu'on y fait tirent à de plus grandes conséquences : il faut donc tâcher de n'en point faire. Les charges y sont plus pesantes : il faut donc mesurer ses forces, pour voir si on les peut porter.

Mais comment s'y prendre? s'arrêtera-t-on à son inclination? c'est un trop mauvais guide. A la bonne intention qu'on paraît avoir? souvent on se prend pour autre qu'on n'est. Consultera-t-on ses parents? c'est la voie la moins fautive; mais s'ils peuvent donner du bien, ils ne peuvent pas toujours donner une femme prudente et sage. Prendra-t-on le conseil de ses amis? ce sont souvent des aveugles qui en conduisent d'autres, et ils tombent tous confusément dans le précipice.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est vous qu'il faut consulter, c'est de vous qu'il faut prendre ces leçons de sagesse sans lesquelles on sera toujours malheureux; c'est à vous à indiquer la voie par laquelle il faut marcher; toute autre, séparée de la vôtre, ne mène qu'à la perdition et à la mort : c'est à un même terme que tous les hommes doivent tendre; mais ce ne sont pas les mêmes routes qui les y conduisent.

Il y a des grâces de virginité et de fécondité, il y en a pour ceux qui gardent une austère continence, et il y en a pour ceux à qui le mariage donne une innocente liberté. Or, ces grâces ne sont pas indifféremment pour toutes sortes de gens; elles ne s'accordent que dépendamment de la volonté de Dieu et selon l'ordre que sa providence a établi, dit saint Cyprien.

Le consultez-vous dans le choix que vous avez à faire? l'appelez-vous à votre mariage? le priez-vous de vous conduire dans une voie si difficile, et où des millions d'autres se perdent? espérez qu'il vous prendra sous sa protection, qu'il vous marquera celle qu'il vous destine, et qu'invité à vos noces, il ne dédaignera pas d'y assister. Mais vous abandonnez-vous aux égarements de votre esprit et de votre cœur? ou, content de lui demander en général quelque signe de sa volonté, êtes-vous résolu de faire la vôtre, et de vous livrer aveuglément à votre passion? Dès là il vous abandonnera, et ces grâces que vous auriez reçues si vous aviez vécu dans l'ordre et la dépendance où vous deviez être, vous seront refusées.

Mon peuple, dit Dieu, *n'a pas écouté ma voix; Israël ne m'a point obéi; mais voici ce que j'ai fait : je les ai abandonnés selon les désirs de leurs cœurs.* Ils ont suivi les égarements de leurs pensées; ils se sont placés eux-mêmes dans le poste qu'ils ont choisi, qu'ils s'y soutiennent; ils ont pris le parti qu'ils ont voulu prendre, qu'ils se procurent le bonheur et le repos qu'ils cherchent.

Ce fut là la folle conduite et la cause du malheur de Samson. Il demanda à son père Dalila pour épouse. Mais pourquoi? Etait-ce parce qu'elle était sage et bien élevée? était-ce parce qu'elle adorait le même Dieu que lui, et qu'il pouvait se sanctifier avec elle? c'était *parce qu'elle avait plu à ses yeux*, dit le texte sacré (*Judic.*, XIV). Idolâtre ou non, étrangère ou non, perfide ou non, *elle lui avait plu*, c'en était assez. Il l'aura puisqu'il la veut, mais elle le trahira, elle le livrera à ses ennemis, elle le perdra; elle avait plu à ses yeux, et elle les lui fera crever. Il y avait tant d'autres filles dans sa nation et dans sa tribu, que n'en choisissait-il quelqu'une? Il savait l'obligation qu'il avait de recourir à Dieu dans cette occasion, à l'exemple de ces saints patriarches qui l'avaient précédé; mais sa passion l'avait aveuglé, il payera bien chèrement sa désobéissance.

Il n'est pas le seul qui en agit ainsi. Les uns ne cherchent que le bien, les autres que l'honneur, presque tous que le plaisir. Aussi comme ils se soucient peu de consulter Dieu, ils n'en reçoivent, ni les grâces intérieures, ni souvent les consolations extérieures et sensibles qu'ils en recevraient, s'ils s'adressaient à lui pour se déterminer au genre de vie et au choix qui leur convient.

Une fille charme par sa beauté, par ses enjouements, par ses complaisances; mais ne sera-t-elle belle, enjouée, complaisante, que pour son mari? N'en connaît-on point qui payent seuls une beauté qui ne coûte rien à des étrangers qu'elle aime? leur cœur encore plus fardé que leur visage, ne leur donne-t-il pas de temps en temps de nouveaux sujets d'embarras et d'alarmes? ne trouvent-ils pas en leurs personnes des Dalila et des ennemis domestiques?

Oh! si ceux et celles qui pensent au mariage imitaient l'exemple d'Isaac et de Rébecca, qu'ils seraient heureux! Ce ne fut ni l'attachement au bien ni le charme du plaisir, ni l'attrait d'une alliance illustre qui déterminèrent Isaac, il ne suivit que la volonté

de son père ; et son père n'en avait point d'autre que celle de Dieu en qui il eut toujours cette modeste confiance, qu'il ménagerait à son fils celle qu'il lui avait destinée (*Genes.*, XIV).

L'Ecriture même remarque, et un savant interprète dit qu'Isaac s'attendait si bien à recevoir de la main du Seigneur la femme qu'il aurait, qu'étant sorti de sa tente vers le soir, il était dans une profonde méditation au milieu d'une vaste campagne (1), et qu'il priait Dieu lorsqu'il vit de loin l'intendant de son père qui lui amenait une épouse.

Bel exemple sur lequel devraient se former ceux et celles qui pensent au mariage. Mais hélas ! qu'il y a peu d'Isaacs ! qu'il y a peu de Rébeccas ! L'époux méditait et priait, l'épouse suivait bonnement son guide ; et dès qu'Eliézer lui eut dit : C'est là mon maître, elle descendit du chameau sur lequel elle était montée, et se couvrit le visage avant qu'il s'approchât d'elle. Encore un coup, qu'il y a peu d'Isaacs ! qu'il y a peu de Rébeccas ! Dans quelles indignes et mauvaises dispositions est-on avant qu'on se marie ?

L'indignité avec laquelle on traite le mariage après qu'on l'a contracté, n'est pas moins grande ni moins fatale aux personnes mariées. Que vous dirai-je sur cette seconde considération ? Quelle vaste matière de péchés et de maux s'offre ici à mon esprit ?

Aux uns ce sont des alarmes et des inquiétudes accablantes, sur les moindres libertés qu'une femme, peut-être chaste, se donne et qu'un mari jaloux ne peut souffrir. Un morne chagrin qu'il n'ose souvent découvrir le dessèche et le dévore. Soit qu'il se mette au lit, soit qu'il se lève, soit qu'il marche, soit qu'il se repose, sa jalousie le suit partout.

C'est une fièvre éthique qui, enracinée dans son âme, en dérègle le tempérament et en épuise toute la joie. Il se couche avec cette jalousie, et à peine a-t-il pris un peu de repos qu'elle le réveille. Il se méfie de ses meilleurs amis, les plus doux divertissements le fatiguent, les plus agréables compagnies lui sont à charge. Malheureux par la variété des supplices auxquels il se livre ; source de malheurs à celle qui étant l'objet de ses soupçons porte, quelque innocente qu'elle soit, la peine de son chagrin.

Aux autres ce sont d'indécentes libertés, des privautés suspectes, des commerces indignes de la chasteté conjugale. Peut-être n'en vient-on pas aux derniers excès. Mais que ces entrevues et ce mélange de différent sexe sont à craindre !

Il est bon, dit saint Paul, *que l'homme ne touche aucune femme ;* c'est-à-dire comme l'explique saint Jérôme (*adv. Jovin.*), que l'attouchement d'une femme étrangère lui est défendu, et que c'est comme une espèce de miracle quand il n'est point criminel. Que Mithre et Ericton aient été engendrés de la terre par la seule chaleur de l'amour, c'est là une des fictions des poëtes ; mais qu'un sexe qui sent la diversité de l'autre, en soit ému et échauffé, c'est là une vérité trop réelle et confirmée par trop de funestes exemples.

Compte-t-on pour rien les mauvaises pensées, les regards et les désirs déshonnêtes ? et ne sait-on pas ce que dit Jésus-Christ, que *celui qui regarde une femme avec un œil de convoitise a déjà commis le péché dans son cœur ?* Pourquoi aimez-vous une beauté étrangère, dit saint Jean Chrysostome ? pourquoi examinez-vous avec tant de curiosité un visage qui ne vous appartient pas ? contentez-vous de celle que Dieu vous a donnée et rendez-lui grâces de ce que, *pour éviter la fornication, il a voulu que chaque homme vécût avec sa femme, et chaque femme avec son mari* (1 *Cor.*, VII).

Dispensez-moi de vous parler d'autres indignités par lesquelles on profane la sainteté du sacrement ; apprenez seulement, et n'y pensez qu'avec frayeur, que le démon a un pouvoir comme acquis sur ceux qui s'engagent avec des motifs si sensuels dans le mariage, qu'ils éloignent Dieu de leur esprit et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur passion : *Qui conjugium ita suscipiunt ut Deum a se et mente sua excludant, et libidini suæ vacent, habet potestatem dæmonium super eos* (*Tob.*, VI).

Souvenez-vous de ce que disait un grand saint (*Sulpitius Severus, de beato Martino*), que, si le mariage a été institué pour la propagation de l'espèce et en faveur de ceux qui ne peuvent se contenir, et que, si l'on s'attire d'horribles châtiments lorsqu'on s'abandonne à l'aveugle fureur de sa concupiscence, la couronne de gloire est promise à ceux et à celles qui se seront sanctifiés dans leur état, et qui auront porté le Dieu de toute sainteté jusque dans leurs corps. Je vous la souhaite, cette couronne, etc.

SECOND DISCOURS (1).

Ego sum pastor bonus.

Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, étant descendu du ciel en terre non-seulement pour sauver les hommes, mais encore pour leur donner des règles de sainteté dans les différents états qu'ils embrassent, on ne doit pas trouver étrange qu'il ait pris dans l'Evangile tous les noms et toutes les qualités propres à ce grand dessein.

Les hommes étaient malades, et il est venu les guérir ; ils étaient esclaves, et il les a tirés de servitude ; ils étaient persécutés, et il a été leur asile et leur force. Vivaient-ils dans l'erreur, l'égarement, la mort, il s'est appelé la vérité, la voie, la vie. Gémissaient-ils sous d'humiliants fardeaux et de pénibles exercices, il leur a dit de venir à lui, et qu'il les en déchargerait. Eloignés du bon chemin, se trouvaient-ils, comme des brebis errantes, exposés à la fureur de leurs ennemis, il est devenu leur guide, leur protecteur, leur pasteur : *Ego sum pastor bonus.*

(1) Egressus fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die (*Genes.*, XXIV). Ad orandum in agro (*Versio Chaldaica*).

(1) Pour le second dimanche d'après Pâques.

Quel pasteur en effet? pasteur d'un mérite infini par la dignité de sa personne et l'excellence de son emploi; pasteur d'une vigilance infatigable par le soin qu'il a pris de ses brebis, qu'il connaît et qui le connaissent, qu'il appelle et qui le suivent; pasteur d'une bonté et d'une tendresse toute particulière, par la générosité avec laquelle il donne son âme pour elles : bien différent de ces pasteurs mercenaires qui, uniquement occupés de ce qui les regarde, abandonnent leurs brebis dans le besoin et prennent lâchement la fuite.

Dire aux sacrés ministres, à qui le salut des âmes est confié, que c'est sur le modèle de ce bon et souverain pasteur qu'ils doivent se former, ce serait une entreprise qui paraît être au-dessus de nos forces.

Mais dire aux pères et aux mères, établis de Dieu comme les pasteurs de leurs familles, que c'est de lui qu'il faut prendre des règles de conduite absolument nécessaires pour les bien gouverner, c'est entrer dans un détail de morale dont une infinité de gens pourront recueillir de grands fruits.

Souvenez-vous donc, vous qui êtes engagés dans le mariage, que, si la Providence vous a donné des enfants, c'est afin que vous soyez à leur égard de bons pasteurs et que vous remplissiez tous les devoirs que la qualité de père vous impose.

A proprement parler, nous n'avons tous qu'un Père : *Unus est Pater vester*, et c'est de ce Père unique, *de qui vient toute paternité dans le ciel et sur la terre*, que vous devez vous régler, si vous voulez vous sanctifier dans votre état : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur*. Ces deux mots *de ciel et de terre* me conduisent assez naturellement à mon dessein; car, si Dieu est, selon les termes de l'Apôtre, le principe et le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, je conclus de là, pères et mères, qu'il y a quelque chose de céleste et quelque chose de terrestre que vous devez ménager pour vos enfants. Les former à la piété et les élever pour le ciel, *in cœlis*, c'est là votre premier devoir; travailler à leur établissement temporel et leur rendre, par rapport à la terre, les bons offices dont vous êtes capables, *in terra*, c'est là votre second devoir et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Avoir des enfants, et négliger leur éducation; prendre la qualité de père, et se peu soucier d'élever dans la crainte du Seigneur ceux et celles de la conduite desquels on est chargé; se voir chef d'une famille, et prétendre qu'une jeunesse abandonnée à elle-même tiendra indépendamment de la vigilance d'autrui, la route qu'elle doit tenir pour marcher dans les voies du salut, c'est dire qu'un vaisseau peut, au milieu des écueils et de l'orage, faire une heureuse navigation sans avoir de pilote qui le gouverne; qu'une terre pleine de ronces et d'épines peut produire de bon grain sans être défrichée et ensemencée; qu'un homme, dans un pays inconnu et dans une profonde nuit, peut arriver au terme qu'il se propose, sans avoir de guide qui marche devant lui et qui lui marque le bon chemin.

De tous les états, celui de la jeunesse a le plus besoin de conduite et de secours. Soit défaut d'expérience, soit ardeur de sang et emportement de passions, soit bizarrerie d'humeur et difficulté de se déterminer, soit penchant à suivre plutôt de mauvais exemples qu'à se former sur de bons, tout contribue à l'égarer et à la perdre. De quoi sera-t-elle capable, cette jeunesse indisciplinée et quelle sera la route qu'elle tiendra? on le sait si peu, que le Sage avoue ingénument que c'est un mystère qu'il ne peut comprendre (*Prov.*, XXX).

Trois choses me paraissent difficiles, disait un homme si éclairé et si pénétrant d'ailleurs : *la route qu'a tenue l'aigle quand il a fendu l'air, le jour qu'un serpent s'est fait au travers des pierres bien serrées par où il a passé, la trace qu'un vaisseau qui est en pleine mer laisse après lui :* ce sont là autant d'énigmes pour moi; qu'on me les explique, si l'on peut. *Mais une quatrième me fait encore plus de peine, et je vous avoue que je l'ignore absolument, quelle est la voie que tient un jeune homme dans son adolescence.* Que peut-on dire et penser de lui dans cet état? *Quartum penitus ignoro, viam viri in adolescentia sua.*

Remarquez bien toutes ces choses, dit saint Jérôme (*D. Hieronym., lib.* III *Commentar.*). Un jeune homme a, dans l'emportement de ses passions, toute la rapidité et l'impétuosité de l'aigle; il a, dans la variété de ses désirs et la bizarrerie de ses inclinations, toute la sinuosité et tous les replis d'un serpent; il y a, dans les différentes pensées qui le partagent et la multiplicité des objets auquels il se porte, tout le mouvement d'un vaisseau battu des vents et de la tempête.

Dans une si fâcheuse situation, comment se conduira-t-il, sans maîtres et sans guides qui règlent le vol de cet aigle, qui marquent à ce serpent la route qu'il doit tenir, qui mènent heureusement ce vaisseau au milieu des orages et des écueils qui l'environnent?

Pères et mères, c'est à vous à leur rendre ces bons offices, c'est à vous à leur apprendre les premiers éléments de leur religion et à les élever dans la crainte du Seigneur, c'est à vous à veiller sur leur conduite et à les instruire de leurs devoirs, c'est à vous à éloigner d'eux ce qui peut les corrompre et les perdre, à répandre dans leurs âmes des semences de piété et de vertu, dont les fruits puissent mûrir pour la bienheureuse éternité. Car qui se chargera de tous ces devoirs, sinon vous, qui êtes leurs premiers maîtres et leurs anges tutélaires? sinon vous, qui, comme parle saint Augustin, êtes les pasteurs du petit troupeau et de *cette église* que saint Paul appelle *domestique* (I *Cor.*, XVI).

Trois grandes raisons vous y engagent : le choix que Dieu a fait de vos personnes pour donner à vos enfants une éducation chrétienne et sainte, c'est la première; les con-

sollations et les secours que vous pouvez raisonnablement attendre du soin que vous y apporterez, c'est la seconde; l'intérêt public, le bien général de l'Eglise et de l'Etat dont vous faites partie, c'est la troisième.

Je dis le choix que Dieu a fait de vos personnes. *Toute puissance et toute paternité viennent de lui.* Si les rois règnent, c'est par lui : *Per me reges regnant;* si les princes commandent et s'ils font des lois, c'est de lui qu'ils en ont reçu le pouvoir; si les juges rendent la justice, c'est dépendamment de ses ordres; si les pères et les maîtres sont les chefs de leur famille, c'est à lui qu'ils sont redevables de leur autorité : *Omnis potestas a Deo est.*

Mais à quel dessein et à quelle fin leur a-t-il donné ces marques de distinction et de pouvoir? a-ce été pour flatter leur orgueil ou les laisser dans une molle inaction? a-ce été pour faire paraître au dehors qu'ils ont mis des enfants au monde et que c'est assez de leur avoir donné la vie? Vous voyez, messieurs, que cela répugne non-seulement à la religion, mais encore au bon sens. Il les a établis comme ses vicaires et ses lieutenants, dit saint Jean Chrysostome, comme des personnes publiques entre les mains desquelles il a déposé ce qu'il a de plus cher, les âmes et le salut des enfants, comme des protecteurs et des gardiens de ce que Jésus-Christ, son Fils, a racheté et sauvé : *Protector salvationum Christi sui.*

Glorieux emploi, d'être choisi de Dieu et substitué à la place du premier de tous les pères et de tous les maîtres, de faire ce que faisait ce divin Sauveur qui se plaisait à la compagnie des enfants, qui les proposait comme des modèles de l'humilité et de la simplicité chrétienne, qui disait qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une pierre de moulin au cou que de leur donner de mauvais exemples, qui les chérissait tendrement et ne pouvait souffrir qu'on les empêchât de venir à lui : *Sinite parvulos venire ad me.*

Mais emploi onéreux et qui impose de très-pressants devoirs à tous ceux qui ont une famille à gouverner. Ce n'est pas tout de mettre des enfants au monde, l'importance est d'en faire des gens de bien et de les élever pour le ciel. Ce n'est pas tout de leur donner l'être, l'importance est de leur donner le bon être, dit saint Augustin; de leur apprendre par conséquent à craindre Dieu et à observer ses saints préceptes, puisque, selon le Sage, c'est en cela que tout l'homme consiste : *In hoc est enim omnis homo* (*Eccles.*, XII).

Amasser du bien à vos enfants, les rendre capables de soutenir avec honneur la profession qu'ils embrasseront, les perfectionner dans la connaissance des belles lettres, leur apprendre le moyen d'exceller dans le barreau, ou l'administration des grandes affaires, c'est bien là quelque chose de l'homme, mais ce n'est pas là *ce en quoi tout l'homme consiste;* ce sont bien là de belles qualités selon le monde, mais ce ne sont pas celles qui font précisément le vrai chrétien : il n'est tel que lorsqu'il craint Dieu, qu'il le sert, qu'il l'aime, qu'il observe avec une exacte fidélité ses ordonnances : *Deum time et mandata ejus observa, in hoc est enim omnis homo.*

Or, pour craindre Dieu, pour l'aimer et le servir, il faut le connaître; pour le connaître, il faut en avoir entendu parler; pour en bien parler, il faut en découvrir les volontés et les mystères : et, comme on ne peut être habile dans aucun art sans le secours d'un maître qui en donne les principes et qui en explique les règles, on l'est encore moins dans le principal de tous les arts, qui est celui d'être chrétien parfait, à moins que, dans une route si difficile, où l'on est sujet à faire de fausses démarches, on ne soit conduit par un guide vigilant, éclairé, fidèle.

Comprenez-vous par là, pères et mères, l'obligation d'élever vos enfants dans la crainte de Dieu, de les instruire par vous-mêmes ou par le ministère d'autrui des vérités nécessaires à leur salut? *Venez, mes enfants*, devez-vous leur dire avec le Sage, *venez, écoutez-moi, je vous apprendrai la crainte du Seigneur*, je vous montrerai ce que vous devez faire pour vous rendre agréables à ses yeux : *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos.* Venez, mes chers enfants, tandis que vous êtes encore jeunes, venez recueillir de nos bouches ce que le Seigneur nous a inspiré pour votre instruction.

Que des pères qui ne sont chrétiens que de nom apprennent à leurs enfants l'art fatal de s'enrichir et de s'élever aux dépens de leur conscience; que des mères dont les mœurs sont toutes corrompues forment leurs filles à la vanité, à la coquetterie, à la mollesse; nous détestons leur conduite et nous nous regarderions comme des meurtriers, si nous voulions les imiter. *Venez, écoutez-nous : Venite, filii, audite*, nous vous enseignerons les vrais moyens de craindre Dieu et de le servir : *Timorem Domini docebo vos;* nous vous inspirerons un grand respect pour les vérités de la religion et les décisions de l'Eglise, dans le sein de laquelle sa miséricorde vous a fait naître. Nous vous dirons que nous aimerions mieux vous voir morts que de vous souffrir commettre un seul péché mortel, que vous n'avez qu'une seule affaire, qui est celle de vous sauver, que toute autre séparée de celle-là n'est que vanité et que mensonge.

Voilà, pères et mères, ce que vous devez dire à vos enfants : voilà même (et c'est une seconde réflexion que je vous prie de faire) voilà ce que Dieu veut que vous leur disiez et que vous leur appreniez pour votre propre consolation; afin que vous acquittant fidèlement de tous vos devoirs, il vous en arrive du bien et à eux : *Ut bene sit tibi, et filiis tuis post te* (*Deut.*, IV, 5, 6).

On n'offense jamais Dieu impunément; jamais aussi on ne le sert et on ne le fait servir sans quelque récompense. Veut-on trouver dans sa famille un vrai repos, avoir des enfants obéissants et dociles, des filles modestes et sages? le grand secret est de les élever de bonne heure dans la piété, de leur parler

souvent de Dieu; de leur inspirer de l'horreur pour tout ce qui peut lui déplaire : sans cela, ce ne seront que peines et confusions au dehors, que troubles, inquiétudes, chagrins, guerres au dedans.

Pères et mères insensés, vous voulez que vos enfants vous obéissent; et vous les détournez de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu. Vous voulez les tenir dans le respect; et vous souffrez tranquillement qu'ils en manquent à l'égard de Dieu. J'avoue qu'ils sont obligés de vous honorer, quelque vicieux que vous puissiez être : mais sachez que souvent Dieu permet qu'ils vous traitent, comme vous le traitez lui-même. Vous l'oubliez, ils vous oublient; vous le méprisez, ils vous méprisent; vous le dépouillez de l'autorité qu'il a sur vous et sur vos enfants, il vous ôte celle que vous attendez d'eux, et si elle vous est due par un endroit, vous méritez de la perdre par un autre : je m'explique par un beau principe de Richard de Saint-Victor.

L'homme soumis et uni à Dieu ne fait avec lui qu'une seule et même autorité : mais l'homme désobéissant et rebelle à Dieu, n'ayant plus pour lui cette dépendance, et se séparant de cette union, mérite que Dieu rappelle vers soi l'autorité qu'il lui a donnée. Sa maison devait être une école de vertu, et c'est une école de vice : ce sera une maison de division et de trouble. Il est chargé du salut de ses enfants, et il contribue à leur réprobation; ses enfants feront son malheur et sa confusion personnelle. Tout son soin devait être de réprimer leurs passions naissantes, il les a rendus, tantôt les victimes, tantôt les instruments, presque toujours les témoins de ses propres passions : et Dieu le punira dès ce monde, en permettant qu'ils n'aient pour lui qu'un fond de mépris ou d'indifférence.

Après cela, pères débauchés, blasphémateurs, ivrognes, venez vous plaindre de la rébellion de vos enfants, du tort qu'ils vous font pour entretenir leurs débauches, des peines inutiles que vous vous donnez pour les retenir dans le devoir.

Après cela, mères joueuses, fainéantes, coquettes, venez gémir devant Dieu et lui demander justice sur l'immodestie, la désobéissance, la confusion dans laquelle vous jette la vie libertine et scandaleuse de vos filles. Venez lui représenter que malgré vos reproches et vos précautions, elles déshonorent votre famille, et font d'indignes alliances avec des gens de néant : pourquoi seriez-vous moins maltraitées que vous ne me traitez vous-mêmes, vous répondra-t-il? avec quel front me demandez-vous justice, vous qui me l'avez tant de fois refusée? D'où vient qu'exigeant une si grande soumission de ceux qui sont sous votre puissance, vous vous êtes licenciées de n'en avoir aucune pour celui qui vous a donné tout votre pouvoir?

Vous vous servez de votre qualité comme d'un frein pour arrêter la licence de vos enfants : consultez ma loi et obligez-les d'en porter le joug. Vous voulez que les noms de père et de mère leur inspirent de profonds respects : dites-leur que je suis leur premier père, et qu'ils ne méprisent pas les salutaires avis que leur donne l'Eglise, leur mère. Revêtus de mon autorité, faites valoir mes droits, et j'aurai soin de soutenir les vôtres. Instruits de mes volontés, faites-leur-en de fréquentes leçons : et je leur dirai de vous écouter, de vous aimer, de vous honorer et de se soumettre à vos ordres, parce que ce sont là les miens. Elevez-les pour le ciel; et les rosées du ciel tomberont sur vous : formez-les à la piété et à la vertu, et vous y trouverez votre avantage aussi bien qu'eux : *Ut bene sit tibi et filiis tuis post te.*

Ce que je viens de dire du bien particulier des familles, quand on élève ses enfants dans la crainte de Dieu, je le dois dire du bien public auquel les pères et les mères contribuent de leur côté, quand ils s'acquittent fidèlement de leurs devoirs.

Les mariages (c'est une troisième réflexion de saint Chrysostome) ne sont pas précisément heureux, parce qu'il en naît des enfants : ils le sont infiniment plus, quand ces enfants sont utiles à l'Eglise et à l'Etat, quand ils forment une douce et sainte société, dont la religion et la patrie tirent quelques avantages.

Distinguons, pour cet effet, avec lui trois espèces de providence, ou de desseins de Dieu sur les familles chrétiennes : une providence naturelle, une providence surnaturelle, et une providence politique. Le dessein de la première est la multiplication des individus et la conservation de l'espèce. Le dessein de la seconde est l'accroissement du nombre des élus, la propagation de la foi, l'honneur de la religion, la sainteté des familles; enfin le dessein de la troisième est de donner aux princes des sujets fidèles et soumis, aux villes des citoyens qui vivent dans un esprit d'union et de paix, à l'Etat des gens capables d'en soutenir la gloire et d'en être l'appui.

Ces trois espèces de providence que nous distinguons, selon notre manière de concevoir, dans la simplicité de l'être divin, ont entre elles de grands rapports. La providence naturelle et politique regarde la surnaturelle, et celle-ci rend heureux les desseins des deux autres. Ou, si vous voulez que je m'explique autrement, la bonne éducation que vous donnez à vos enfants, pères et mères, contribue tout ensemble à leur bonheur, au vôtre, et à celui de la société civile.

Formés à la vie chrétienne, ce sont de bons grains qui en produiront d'autres, de petites étincelles d'où sortira un grand feu, de précieux parfums qui porteront la bonne odeur de Jésus-Christ, une chaîne de vertus que vous aurez commencée et qui pourra s'étendre bien loin, pour faire au Seigneur de nouvelles conquêtes (*D. Chrysost. tom. V. serm. 46*). Ces filles que vous aurez élevées selon les règles de la modestie, de la douceur, de la charité, de l'humilité, de la pudeur chrétienne, élèveront d'autres enfants

sur les mêmes règles ; les maris qu'elles auront en seront édifiés ; la paix régnera dans leurs familles, l'Eglise et l'Etat y trouveront leurs avantages, par les bons sujets qu'on leur donnera, et qui pourront remplir avec honneur les places les plus importantes (*D. Chrysost.*, *homil.* 9. *in* I *ad Tim.*).

Que si par une conduite tout opposée, vous négligez leur instruction, ou si, par les mauvais exemples que vous leur montrez, vous les éloignez du ciel au lieu de les y conduire; dans quel abîme de malheur, de confusion, de trouble vous jetterez-vous vous-mêmes qui, pour m'expliquer par les termes du prophète, serez *l'ignominie de la maison du Seigneur* (*Isai.*, XXII).

Vous serez dans vos familles ces Adam, et ces Eve dont les pernicieux exemples deviendront comme autant de péchés originels et héréditaires, capables de corrompre la postérité la plus reculée ; vous y ferez ce que Balaam conseilla de faire à Balac : *Prenez*, lui dit-il (*Num.*, XXV), *de jeunes filles qui soient belles ; faites qu'elles se promènent devant le camp des Israélites, et qu'elles leur présentent par civilité des viandes qui auront été immolées aux idoles : vous les porterez bientôt à la fornication et à l'idolâtrie* (*Joseph., lib.* VI. *Antiquit. c.* 6).

Vous ferez ce qu'ont fait Jésabel, Achab, Athalie, Roboam ; vous laisserez après vous des enfants qui déshonoreront l'Etat, qui s'engageront dans des débauches vagues, qui périront peut-être malheureusement ; des enfants qui vous feront sécher de chagrin, qui vous ruineront et vous jetteront sans cesse dans de nouvelles alarmes ; des enfants qui feront l'opprobre de votre famille et vous attireront d'éternelles malédictions.

Prenez, mes frères, des sentiments plus pieux et plus raisonnables. Vos enfants méritent bien que vous ayez du moins autant de soin d'eux que vous paraissez en avoir de vos valets, de vos héritages, le dirai-je? avec saint Jean-Chrysostome, de vos chevaux (*D. Chrysost.*, *homil.* 59. *in Matth.*). Si vous choisissez un valet, vous prenez garde qu'il ne soit ni ivrogne, ni voleur, ni fainéant: prenez les mêmes précautions pour donner à vos enfants des maîtres sages et qui craignent Dieu.

Si vous avez des héritages à faire valoir, vous choisissez des fermiers prudents, vigilants, fidèles, qui sachent leur métier, et qui vous rendent un compte exact de leur administration : vos enfants sont des héritages encore plus précieux. Si donc vous ne pouvez vous charger de tout le soin de leur éducation, donnez-leur des maîtres dont la piété et les bonnes mœurs vous soient connues.

Quand vous avez de jeunes chevaux, vous voulez qu'on les dresse de bonne heure, qu'on les accoutume au frein et à l'éperon, qu'on les dompte et qu'on les rende prêts à tout mouvement: prenez pour vos enfants les mêmes précautions, et ne souffrez jamais qu'étant sans frein, sans loi, sans discipline, ils courent où la violence de leurs passions les emportera, tantôt dans des académies de jeu, tantôt dans des cabarets ou des lieux suspects.

En voilà déjà beaucoup, mais ce n'est pas encore tout ; et si ce que je vais ajouter paraît moins considérable, vous ne devez pas cependant le négliger, je veux dire, l'établissement temporel de vos enfants, à qui vous rendrez, selon le monde, les bons offices dont vous serez capables.

SECOND POINT.

Je remarque dans les livres saints que Dieu se sert des hommes à plusieurs fins, et que pour cet effet, ils y sont appelés de plusieurs noms. Il a des *hommes de sa puissance et de sa droite* · *Virum dextræ. Viri bellatores.* Tels sont les rois et les grands de la terre, qu'il a revêtus de son autorité et de sa force. Il y en est d'autres qui sont des *hommes de sa justice et de son conseil.* Tels sont les juges et les magistrats, préposés pour rendre à un chacun ce qui lui appartient. Il s'en trouve qu'on appelle des *hommes de miséricorde* (*Jer.*, XXXIX *et* XLI ; *Ezech.*, XVIII ; *Eccles.*, XLIV ; *Isai.*, XLVI) ; et sous ce beau nom, vous vous représentez ces hommes charitables, dont les mains, comme celles de Dieu, répandent sur les terres stériles et arides des indigents les biens dont il les a rendus les dépositaires.

Il y en a enfin, qui sont appelés des *hommes de sa Providence et de sa volonté.* Tels sont les pères et les mères, qui, tenant dans leurs familles la place de Dieu, doivent veiller sur les besoins non-seulement spirituels, mais encore temporels de leurs enfants, les nourrir, les établir, leur procurer, selon le monde, autant de bien que leur état, leur crédit, leurs facultés, une raisonnable et honnête industrie, peuvent leur en fournir de moyens.

Toutes les lois les portent à ce devoir. La loi naturelle : les enfants sont une partie de la substance de ceux qui les ont mis au monde ; ce sont d'autres eux-mêmes : ainsi *comme personne ne hait sa propre chair*, haïr ses enfants et les abandonner, ce serait dans l'ordre de la nature une espèce de monstre.

Les lois civiles : selon le droit romain, un père était regardé comme un tigre et comme un homme indigne d'occuper d'honorables places dans la République, lorsque, dépouillé de toute tendresse, il refusait à ses enfants les secours qu'il pouvait leur rendre. Ne voulez-vous ni marier ni doter vos filles? le proconsul vous y obligera d'office : et si, après avoir passé vingt-cinq ans, sans être pourvues par votre négligence ou votre avarice, elles se prostituent, vous ne pourrez ni les punir ni les exhéréder (§ *de Ritu nuptiarum*, *lib.* XIX).

Prétendre par là excuser le libertinage et la débauche des enfants, erreur, mes frères, erreur ; mais dire que la dureté des pères et des mères qui refusent de les établir, quand ils peuvent commodément le faire (*Authent. Sed si*), les rend indignes de la qualité qu'ils portent, et les prive d'une partie de l'autorité que les princes leur conserveraient

s'ils en faisaient un bon usage, c'est prendre le véritable esprit de leurs ordonnances (*Novella* 115, *c.* 5).

La loi divine, aussi bien que les canoniques et ecclésiastiques, ne nous parlent pas moins de cette obligation. Nous trouvons dans le concile de Pavie (*Anno* 850, *c.* 9) qu'on imposera une sévère pénitence aux pères et aux mères lorsque leurs filles, pour n'avoir pas été pourvues, viendront à livrer et à prostituer ce qu'elles devaient avoir de plus cher.

Mariez votre fille, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, *et vous aurez fait une grande affaire* (*Eccles.*, VII). Mariez-la dans le temps, de peur que vous n'exposiez sa virginité à de grands dangers, qu'impatiente de changer d'état, elle ne vous dérègle l'esprit, ou à ceux qui l'épouseront.

Les naturalistes remarquent qu'il faut cueillir les dattes un peu auparavant qu'elles commencent à mûrir (*Plin.*, *lib.* XII, *c.* 22); qu'étant prises avant leur maturité elles apaisent la soif, et qu'on se fait un plaisir d'en goûter; mais que lorsqu'elles sont trop mûres, elles font balbutier et chanceler ceux qui en mangent, comme s'ils étaient ivres: *Sitim sedat, si priusquam maturuerit, decerpatur; si autem matura sumitur, sensum intercipit, gressum præpedit, linguam retardat, obsessique officiis mentis et corporis, imitantur ebrietatem* (*Solinus*, *c.* 45). Faites vous-mêmes, mes frères, l'application de cette figure, à une vérité que de fréquentes expériences rendent trop sensible.

Mais s'il faut pourvoir à l'établissement temporel de ses enfants, si par ce principe ces mères trop délicates, et qui n'aiment qu'une vie douce et oisive, ou ces pères qui les sacrifient à leurs jeux, à leur avarice, à leur incontinence, sont très-criminels aux yeux de Dieu: excuserons-nous pour cela l'amour aveugle de plusieurs autres? ces empressements qu'ils ont d'élever leurs enfants par toutes sortes de voies, soit justes, soit injustes; cet ascendant et ce souverain empire qu'ils prennent sur leur esprit, en réglant leur vocation, et les déterminant à un choix qu'ils ne feraient jamais, s'il dépendait purement de leur volonté?

Rien moins que cela, mes frères. Car, si un défaut d'amour et de vigilance rend les uns coupables, un excès d'amour et de sollicitude n'excusera jamais de péché les autres. Ceux-là, comme l'autruche vorace, qui laisse ses œufs sur un sable brûlant, abandonnent leurs enfants et *s'endurcissent sur eux, comme s'ils ne leur appartenaient pas;* ceux-ci, comme le singe étourdi qui étouffe ses petits en les embrassant et les serrant trop fort, leur font plus de tort par leurs caresses indiscrètes que s'ils prenaient de sages et de justes précautions pour les établir.

Je mets de ce nombre ces pères et ces mères, qui, par une préférence de soins et de tendresse, sacrifient des enfants qu'ils négligent et qu'ils rebutent, à l'amour aveugle et tendre qu'ils portent aux autres. Les aimer, c'est quelque chose de doux; en aimer quelques-uns avec plus de distinction, c'est quelque chose de plus doux en apparence; mais souvent ces démonstrations extérieures de tendresse nuisent plus qu'elles ne sont favorables à ceux qui en sont les objets, dit saint Ambroise (*Lib. de Joseph.*), principalement si les uns se voient abandonnés et maltraités, pendant qu'on flatte, qu'on caresse, qu'on excuse même et qu'on souffre les défauts des autres.

Est-ce qu'il faut ôter aux parents la liberté de suivre un certain penchant qui les porte à aimer un enfant plus qu'un autre, soit à cause qu'on en reçoit plus de service, soit à cause qu'il a le don de se rendre plus agréable, soit à cause qu'on sent, je ne sais quoi de plus engageant et de plus tendre pour lui? Non, répond saint Ambroise. Rébecca aimait mieux Jacob qu'Esaü, et Jacob lui-même, avait plus de tendresse pour Joseph et pour Benjamin, que pour ses autres enfants.

Suivez en cela votre inclination, pères et mères; mais prenez garde, dit-il, qu'elle soit modérée et qu'elle ne passe jamais les bornes de la justice. Prenez garde que ces démonstrations d'amitié n'irritent ceux à qui vous les refusez, et que votre indiscret attachement ne soit une source éternelle de divisions, de procès, d'inimitiés dans vos familles. Prenez garde de ne pas avantager les uns au préjudice et à la ruine des autres. Si vous le faites, vos Jacobs, trouveront des Esaüs qui les persécuteront, et qui, n'osant s'en venger pendant votre vie, attendront à votre mort à mettre tout en désordre et en combustion.

Si vous le faites, vos Josephs deviendront les tristes victimes de l'indignation de leurs frères, qui formeront le barbare dessein de les perdre (*Genes.*, XXXVII). Qui en sera la cause? Vous, qui aurez paru les négliger pour vous livrer tout entiers aux autres; vous qui aurez sacrifié vos filles pour avancer leur frère; vous qui, pour enrichir un aîné, lui aurez fait des avantages indirects qui ont ruiné ses cadets.

Que dirai-je après cela, d'un autre désordre où tombent ces pères et ces mères à qui l'amour déréglé des enfants fait souvent commettre deux grandes injustices? Première injustice dans la dureté qu'ils ont pour les pauvres, à qui ils refusent les secours nécessaires, sous prétexte que s'ils faisaient l'aumône, ils appauvriraient leur famille, et qu'ils ôteraient à ceux qu'ils ont mis au monde de quoi pouvoir commodément y subsister.

J'avoue que la nature et la raison les portent à leur procurer le nécessaire à la vie et à la condition; mais jusqu'où doit aller ce nécessaire, et dans les biens qu'ils amassent, le pauvre ne doit-il pas y avoir sa part? Je ne leur dis pas sur ce sujet qu'ils ne savent à qui appartiendront un jour des richesses pour l'acquisition desquelles ils se donnent tant de peine, et si leurs enfants ne consumeront pas en peu de temps par leurs jeux et leurs débauches le fatal fruit de leurs sueurs et de leurs veilles pendant plusieurs années,

Je me contente seulement, pères et mères, de vous dire avec saint Basile (*Hom.* 21) : Quand vous vous êtes mariés, et que vous avez demandé des enfants à Dieu, lui avez-vous dit : Je vous prie, Seigneur, de me donner des enfants, afin que leur établissement serve de prétexte à mon avarice, et que ma dureté soit la cause de ma réprobation ? Lui avez-vous dit : Donnez-moi des enfants, afin que je viole sans scrupule votre sainte loi dans un état où, si je n'avais point de famille, je me croirais obligé de l'accomplir en soulageant ceux que je verrais dans la misère ? Avez-vous tenu ce langage à Dieu, demande saint Basile, et ne voyez-vous pas que, principalement dans les besoins pressants, l'établissement de votre famille ne peut raisonnablement vous dispenser de votre devoir ?

Seconde injustice encore plus criante que la première. Par celle-là, ils refusent aux pauvres un superflu qui leur appartient : par celle-ci, ils s'emparent d'un bien qui ne leur appartient pas. Par celle-là, ils retiennent pour leurs enfants ce dont il faudrait que les membres de Jésus-Christ tirassent quelque secours : par celle-ci, ils ôtent même le moyen de subsister à ceux qu'ils dépouillent, ou qu'ils chassent de leurs héritages.

Eh quoi ! s'écrie là-dessus Salvien, est-ce qu'on ne peut être père sans se rendre injuste, et l'amour des enfants est-il inséparable du désir d'augmenter son bien par ses pirateries et ses concussions ? Quoi donc ! le larcin sera-t-il regardé comme l'âme et la moelle de l'affection des parents, et périra-t-elle, si l'avarice et l'injustice ne l'animent ? Amour funeste aux pères qui élèvent leurs enfants par des richesses injustement acquises ! amour fatal aux enfants, qui, par une maudite succession de péchés aussi bien que de fortune, deviennent quelquefois les héritiers et les imitateurs de leur insatiable cupidité, avant qu'ils soient en possession du patrimoine qu'ils leurs réservent ! (*Salvianus, ad Eccles. cathol. lib.* I.)

Aimez vos enfants, vous qui les avez mis au monde : mais aimez-les en Dieu, aimez-les pour Dieu, aimez-les comme Dieu veut que vous les aimiez, aimez-les selon le dessein qu'il a sur vous et sur eux. Vous dit-il dans l'Ecriture sainte, où il vous a fait connaître ses volontés, de leur amasser de grosses sommes d'argent, plus pesantes encore par les crimes qui ont servi à les acquérir, que par leur propre poids ?

Vous dit-il de leur bâtir de superbes palais, qui, par leur élévation, semblent toucher aux nues, et dominer sur les villes ? vous dit-il de leur laisser ces terres qui sont sans bornes, dont les revenus et les droits absorbent les biens d'une province, ces terres dont les possesseurs, ne pouvant souffrir de voisins, traitent comme leurs ennemis ceux qui ont le malheur d'être trop près d'eux ?

Les lois de Dieu, ajoute Salvien, n'eurent jamais pour objet des choses si viles et si pernicieuses au salut. Il veut bien que vous amassiez des richesses pour vos enfants : mais savez-vous en quoi consistent celles qui doivent être les premiers objets de vos soins ? Elles consistent, dit-il, dans la foi, l'équité, la justice, la modestie, la sainteté, la pratique des bonnes œuvres. Ce sont là les trésors qu'il faut que vous amassiez pour vous-mêmes et pour eux. Vous les enrichirez en leur donnant une bonne éducation, et leur apprenant à craindre Dieu. Vous vous enrichirez vous-mêmes en travaillant, non pour des biens périssables, mais pour des biens éternels. Heureux de pouvoir par ce moyen, remplir deux grands devoirs, celui que la tendresse naturelle vous inspire, celui que la piété et le désir de votre salut vous impose.

En inspirant à vos enfants l'amour de la vertu, vous leur procurerez l'immortalité, et en soutenant par vos bonnes œuvres la peine que vous prendrez pour les établir, vous changerez en des biens éternels ceux qui n'étaient que fragiles et périssables. Pouvez-vous leur procurer un meilleur établissement que de leur ménager un bien que, ni la vicissitude des temps, ni la violence d'aucune puissance étrangère ne peuvent leur ravir ? et ne seront-ils pas véritablement riches, lorsque par leurs vertus ils deviendront le trésor de Dieu même ? Oui, mon cher enfant, disait autrefois Tobie à son fils, nous aurons des biens en abondance, si nous craignons le Seigneur. Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie bienheureuse qu'il a promis de donner à ceux qui l'aiment.

MISÉRICORDE DE DIEU.

Sa conduite dans la conversion des pécheurs, et dans l'économie de notre salut. Les grâces que nous en recevons et les desseins qu'elle a sur nous. Les sentiments de confiance et de crainte qu'elle nous inspire.

PREMIER DISCOURS (1).

In novissimo die magno festivitatis stabat Jesus, et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat.

Au dernier jour de la fête qui était le plus solennel, Jésus se tenant debout, disait : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive (*S. Jean., ch.* VII).

Dire à des hommes las et courbés sous le poids de leurs fardeaux : *Venez à moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai ;* dire à des malades à qui de longues infirmités ont ôté presque toute espérance de guérison : *Ayez confiance en moi, marchez et emportez votre lit ;* dire à des voyageurs qui, sous une brûlante canicule, languissent de soif : *Venez à moi et buvez ;* c'est là, mes frères, ce que nous ne concevrions jamais si l'Ecriture ne nous représentait, sous ces termes figurés, l'infinie miséricorde de Dieu qui prend à notre égard les noms les plus doux, et qui nous exhorte par les invitations les plus tendres à avoir recours à elle dans nos différents besoins.

Le fardeau de nos péchés, incomparablement plus lourd que ne l'était celui du mor-

(1) Ce discours est pour le lundi de la cinquième semaine de carême.

tier et de la tuile, sous lequel gémissaient les enfants d'Israël, nous accable-t-il par sa pesanteur ! venez, nous dit-on, vous en serez déchargés. Une mauvaise habitude nous retient-elle dans le lit de nos iniquités? on nous en fait sortir, et, après une longue paralysie, nous recevons de nouvelles forces.

On disait autrefois à nos pères : Le ciel ne vous donnera plus d'eau ; en vain irez-vous en chercher dans les rivières, elles seront toutes desséchées : *Siccabitur fluvius ;* en vain, au défaut des rivières, courrez-vous à la mer, vous la trouverez tout aride : *Arescet mare;* en vain, au défaut des rivières et de la mer, prendrez-vous des joncs que vous presserez entre vos mains, pour en tirer quelque suc qui vous rafraîchisse, vous n'y trouverez rien : *Arescet juncus de mari.*

Grâces au Seigneur, ces temps fâcheux sont écoulés. Jésus-Christ choisit exprès le dernier jour, qui était le plus solennel d'une grande fête parmi les Juifs, pour dire à une nombreuse troupe qui était assemblée autour de lui : *Si quelqu'un de vous a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* Invitation bien douce et bien consolante, qui nous marque d'un côté l'excès de la miséricorde divine à notre égard, et d'un autre l'empressement où nous devons être de profiter des grâces qu'elle nous offre. Je m'explique, et voici tout le plan de ce discours.

La miséricorde divine nous appelle, nous invite, nous presse de recourir à elle : elle veut donc notre conversion et notre salut ; première proposition. Cette miséricorde prétend que, pressés de la soif de notre justification, nous allions à elle : il faut donc que nous voulions nous-mêmes notre conversion et notre salut ; seconde proposition. Comprenez-vous maintenant ce que signifient ces mystérieuses paroles : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive?*

Quelque énormes que soient les péchés que vous avez commis, la miséricorde de Dieu est si grande, qu'elle veut bien vous les pardonner et vous sauver ; voilà de quoi vous encourager. Mais si grande que soit la miséricorde de Dieu à votre égard, elle ne vous accordera jamais le pardon de vos péchés si vous ne lui en demandez la rémission, et si vous ne travaillez effectivement à votre salut ; voilà de quoi vous instruire de vos devoirs. La miséricorde de Dieu et la fidélité de l'homme, c'est en ces deux choses que consiste toute l'économie de la prédestination et du salut.

PREMIER POINT.

Est-il donc vrai, mes frères, que Dieu veut sincèrement notre sanctification, que quelque énormes que soient les péchés que nous avons commis, son infinie miséricorde nous invite de recourir à elle, afin de nous les pardonner et de nous sauver?

Pour en juger sainement, ne le demandons ni à l'impie Manès qui établit deux souverains principes, l'un du bien, l'autre du mal; ni au rigide Novat qui, après les premiers péchés pardonnés, ne reconnaît plus le second pardon ; ni à l'hérésiarque Calvin, qui souvent condamne à la dure nécessité de périr les fatales victimes d'une volonté supérieure et inexorable, qui, sans d'autre raison que son bon plaisir, leur fait tel mal qu'elle veut leur faire.

Quel serait notre malheur, si nous avions affaire, ou à une divinité partielle qui se donnât toute aux uns et qui se refusât toute aux autres ; ou à une divinité inflexible qui, outragée par notre première désobéissance, n'eût pas pour nous de secondes grâces ; ou à une divinité railleuse qui, pour se divertir de notre faiblesse, nous imposât de certaines lois dont l'accomplissement nous fût impossible, et qui, nous attirant d'une main, nous repoussât en même temps de l'autre?

Enfants des hommes, que vous soyez dissimulés et fourbes dans vos paroles, que vous promettiez ce que vous ne pouvez ou ce que vous n'avez pas dessein de faire, que sous de flatteuses apparences vous cachiez un cœur double et malin, je ne m'en étonne pas, rien n'est plus équivoque et moins sûr que vos paroles.

Promettre beaucoup et ne faire presque rien; exiger avec une sévère hauteur de pénibles services, et traiter avec un fier mépris ceux qui vous les rendent ; faire valoir vos droits et négliger ceux d'autrui; tromper par d'artificieuses démonstrations d'amitié ceux qui se reposent sur vous, les oublier et les abandonner dans leurs pressants besoins : c'est là assez souvent votre caractère.

Mais imputer à Dieu ce qu'on n'oserait attribuer à un homme sur la bonne foi duquel on pût compter ; croire que sa miséricorde nous donne des paroles de salut qu'elle n'a pas dessein de tenir ; qu'elle nous invite de frapper à sa porte et qu'elle est résolue de nous la tenir toujours fermée ; quelle impiété ! quel blasphème!

Tout ce qui est en Dieu est vérité, et il cesserait d'être Dieu s'il n'était fidèle à sa parole. Quand donc il nous dit qu'il ne veut pas la mort du pécheur, qu'il veut au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive; quand il invite Jérusalem, tant de fois aimée et tant de fois ingrate, de se tourner vers lui et qu'il se tournera vers elle; quand il s'écrie : Vous qui êtes des extrémités du monde, venez et vous serez sauvés ; quand il dit à Ephraïm : Je ne te traiterai point comme Eboïn et Adama : je n'écouterai pas ma colère et mon ressentiment (*Isa.*, XLV et XLI; *Ose.*, XI); quand le Seigneur s'explique en ces termes, et dans d'autres aussi forts dont les Livres saints sont remplis : quelle idée nous formons-nous de lui? A-t-il dessein de nous tenir sa parole? veut-il au contraire nous tromper (*D. Jeron. ad Rusticum, epist.* 9)?

Qu'il veuille nous tromper, quel intérêt aurait-il de le faire? que pourrait-il craindre? Quand il nous dirait qu'il veut faire de nous ce qu'il lui plaira, nous damner de gaîté cœur ; nos murmures et nos imprécations troubleraient-elles son repos? en serait-il moins heureux, moins grand, moins tran-

quille? *Seigneur, quand toutes les nations que vous avez créées périraient; qui vous accuserait de l'avoir fait?* dit le Sage. *Quelle puissance supérieure à la vôtre vous demanderait compte de ceux que vous auriez perdus* (*Sap.*, XII)?

Dieu donc qui dit qu'il veut notre conversion et notre vie, la veut sincèrement, et il s'en est expliqué en des termes si clairs qu'il est impossible d'en douter, à moins que de s'aveugler volontairement sur cet article. Ici cependant je me sens comme arrêté d'abord, et j'imagine qu'on me dit que s'il veut que tous les hommes se sauvent et si Jésus-Christ est mort pour eux tous : que penserons-nous des enfants morts sans baptême et de tant d'infidèles qui ne connaissent ni Dieu ni son Fils qu'il a envoyé sur la terre?

Sans m'arrêter à vous rapporter sur ce sujet ce que les saints Pères et les docteurs orthodoxes en disent, je me contente, en laissant leurs réflexions à part, de vous demander quel intérêt vous avez dans ces sortes de questions, et si, depuis qu'on les a agitées avec tant de chaleur, on en est devenu plus homme de bien?

Grâces à la miséricorde du Seigneur qui vous a ouvert par le baptême la première porte du ciel, vous n'êtes pas dans l'espèce de ces enfants ; grâces à la miséricorde du Seigneur qui vous a fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, vous n'êtes pas du nombre de ces infidèles : de quoi vous embarrassez-vous donc sur la réprobation des autres?

Il eût fait beau entendre Jacob que Dieu aimait, disputer aigrement sur le sort d'Esaü que ce même Dieu haïssait. Il ne s'appliquait qu'à rendre au Seigneur ses pieux devoirs, dormant aussi tranquillement sur des pierres au milieu d'une vaste campagne que s'il avait été couché sur un bon lit.

Il eût fait beau entendre les cinq vierges sages demander avec d'amères contestations d'où vient que les cinq folles n'étaient pas entrées avec elles dans la salle des noces : elles se contentèrent de tenir leurs lampes allumées, et elles songèrent si peu au malheur de leurs compagnes que dans toute la suite de la parabole on ne voit pas qu'elles se soient souvenues d'elles.

Depuis ces longues contestations sur la prédestination et la réprobation des hommes, sur la grâce.... la charité et la piété chrétienne ont-elles fait parmi nous de nouveaux progrès? Quelque respect que méritent ces grands hommes dont les savants écrits ont fait tant de bruit, le peuple, qui a besoin d'instructions familières et touchantes, ne pourrait-il pas leur dire : A nous, qui sommes de pauvres brebis, vos aigres disputes sont bien inutiles. Le meilleur service que vous puissiez nous rendre est de nous mener dans de bons pâturages, de nous dire, sans équivoque, après Jésus-Christ notre souverain pasteur : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne et qu'il boive*; de nous exhorter à mettre toute notre confiance en la miséricorde du Seigneur, qui veut bien nous convertir et nous sauver, lorsqu'aidés de sa grâce nous nous jetons entre ses bras.

En effet, plus on réfléchit sur les démarches de cette miséricorde dans l'économie du salut des hommes, plus on trouve qu'elle leur donne de marques de sa bonne volonté ; elle les attend avec une longue patience, première marque; elle les prévient par un charitable empressement, seconde marque; elle se réjouit de leur retour, et les rétablit dans tous leurs droits, troisième marque. Je me contente de vous en laisser, en peu de paroles, une légère idée.

Pécheur, trop longtemps égaré dans ces voies spacieuses qui mènent à la mort, si tu n'y as point péri comme une infinité d'autres, c'est que la miséricorde du Seigneur t'a toujours attendu. Malgré tes ingratitudes, tes infidélités, tes révoltes, ce Dieu, las, s'est assis sur les bords du puits de Jacob, avec une tendre impatience que tu t'approchasses de lui comme la femme de Samarie, et que tu lui demandasses cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Malgré tant de péchés scandaleux et énormes dont le cri, comme ceux de Sodome et de Gomorrhe, est monté jusqu'au ciel, ce Dieu patient a dit qu'*il descendrait et qu'il verrait*, à peu près comme un homme doux et indulgent qui, pour ne pas perdre précipitamment ceux qui l'ont offensé, cherche à arrêter et à calmer sa passion.

Tantôt cet homme a de la peine à croire ce qu'on lui dit de son ennemi, tantôt il demande de plus grands éclaircissements, et veut faire lui-même de nouvelles informations pour être mieux instruit; et enfin, quand il reconnaît qu'il en a été effectivement outragé, il confère avec quelques-uns de ses amis et leur ouvre son cœur, pour voir s'il n'y a pas lieu de lui pardonner.

Telle est, ô pécheur (en ôtant ce qu'on ne pourrait jamais dire de Dieu dans une exacte comparaison)! telle est à peu près la conduite de sa miséricorde à ton égard. Faut-il qu'il dissimule et qu'il feigne de ne pas voir ce qu'il voit, afin de te donner le loisir de faire pénitence? il le fait : faut-il (comme s'il cherchait de nouveaux éclaircissements), t'avertir et te parler, afin que, revenu de tes égarements, tu quittes ta méchante vie? il le fait. Faut-il, quoiqu'il puisse te punir dès le moment que tu l'as offensé, t'attendre et te juger avec une admirable tranquillité? il le fait (*Sap.*, XII *et* XIII).

Que serait devenu le peuple de Ninive, si la miséricorde divine ne lui avait donné quarante jours de délai? Mal à propos Jonas s'en scandalise; voici ce qu'on lui répond : *Vous vous fâchez de ce qu'un lierre qui ne vous avait coûté aucune peine, étant né en une nuit, est mort la nuit suivante; et moi je ne pardonnerais pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de six vingt mille personnes* qui sont l'ouvrage de mes mains (*Jon.*, IV)? Le serviteur est impatient, dit saint Thomas de Villeneuve, et le maître ne

précipite rien (*D. Th. de Villanova, de sancto Ægidio abbate*). Le serviteur demande que ce peuple périsse, parce qu'il a péché, et le Maître attend qu'il fasse pénitence de ses péchés, pour avoir lieu de les lui remettre.

Que serait devenue Madeleine, si une mort prématurée lui avait ôté le moyen d'avoir pour Jésus-Christ ces doux transports d'amour qui lui ont attiré la rémission de ses péchés (*Luc.*, VII)? Mal à propos Simon le pharisien, qui s'en scandalise, dit que, s'il était prophète, il ne permettrait pas à cette femme pécheresse de le toucher. C'est, au contraire, parce qu'il est prophète et qu'il connaît l'heureux moment de la conversion de Madeleine, qu'il l'attend et qu'il souffre qu'elle s'approche de lui.

Ce Dieu de miséricorde n'en demeure pas là : empressé de répandre ses grâces, il va au-devant des pécheurs qui ne méritent que son aversion et son abandon. Etrange conduite, dit saint Paulin, et nouveau sujet aux hommes d'une humble confiance en sa bonté !

Quand Dieu veut se venger des pécheurs, il est lent à les punir, et quand il veut les convertir, il s'empresse de venir à eux : *Cum irascitur in reos, differt ut puniat : cum miseretur, properat ut absolvat* (*D. Paul., Epist.* 2). Il ne met que six jours pour tirer les créatures du néant, et il en veut sept avant que de détruire les murs d'une seule ville. Quelle lenteur dans l'exercice de sa justice ! quel empressement dans la communication de ses faveurs !

Voyez-vous avec quelle tendre impatience le bon père de famille court au-devant de l'enfant prodigue et l'embrasse ? Si vous en êtes surpris, voici les raisons que les saints docteurs en apportent : c'est qu'il veut faire en sa faveur des démarches que cet enfant ne pourrait jamais faire s'il n'en était prévenu, c'est qu'il veut lever par son empressement, les obstacles qui pourraient rendre inutiles ses résolutions naissantes; c'est qu'il veut animer sa confiance et son courage par sa gratuite et charitable prévention. Admirez comme il étend ses bras, comme il se jette à son cou, comme il lui montre son sein, comme il lui ouvre son cœur, afin que, par ces consolantes démonstrations d'une tendre amitié, il lui fasse connaître qu'il est véritablement son père.

C'est sous cette figure, ô mon Dieu ! que vous avez bien voulu vous dépeindre, afin de nous ôter tout sujet de défiance et de désespoir ; afin de nous faire connaître combien sont grands les épanchements de votre abondante miséricorde sur nous. Nous éloignons-nous de vous ? c'est elle qui nous appelle ; nous tournons-nous vers vous ? c'est elle qui nous prévient et qui nous embrasse ; sommes-nous paresseux ? c'est elle qui nous anime ; affligés ? c'est elle qui nous console ; ignorants ? c'est elle qui nous instruit ; chancelants ? c'est elle qui nous rassure. Avons-nous des contradictions à essuyer dans la pratique de la vertu ? c'est elle qui nous encourage ; des ennemis à combattre ? c'est elle qui nous aide, qui nous soutient, qui nous couvre du bouclier de sa bonne volonté.

Qu'elle est bonne, cette volonté divine ! qu'elle est aimable ! qu'elle est douce ! Non-seulement elle attend le pécheur, non-seulement elle va au-devant de lui et l'invite de venir à elle par tous les moyens dont je viens de vous parler ; elle se réjouit même de son retour, et dès qu'il est véritablement converti, elle le rétablit dans tous ses droits.

N'admirez-vous pas le bon pasteur qui, ayant recouvré sa brebis, veut que ses amis s'en réjouissent avec lui (*Luc.*, XV)? la femme qui, ayant retrouvé sa drachme, appelle ses voisines et les invite de prendre part à sa joie ? Mais si vous pénétrez dans le sens que ces paraboles renferment, n'avez-vous pas sujet d'admirer infiniment davantage la miséricorde divine qui se dépeint sous ces figures, pour nous faire connaître d'une manière toute sensible la joie qu'elle a du retour et de la conversion des plus grands pécheurs ?

Jésus-Christ ne dit pas (c'est l'ingénieuse réflexion que fait l'Ange de l'Ecole), Jésus-Christ ne dit pas qu'il a acheté cette drachme, mais qu'il l'a trouvée ; il ne dit pas qu'il a donné son sang et sa vie pour l'acquérir, il parle comme si elle ne lui avait coûté que la peine de la chercher.

Jésus-Christ ne dit pas qu'il est descendu du ciel en terre pour courir après la brebis perdue, qu'il s'est lassé et qu'il a consumé ses forces pour la suivre de près dans ses égarements ; il nous fait simplement connaître qu'il l'a retrouvée, et qu'étant retourné en sa maison, il a été bien aise que ses amis et ses voisins le félicitassent de son recouvrement.

Si cette drachme avait pu être sensible à son bonheur, c'eût été à elle à se réjouir de n'être plus parmi les balayures et la poussière. Si cette brebis avait pu connaître son avantage d'être rentrée dans la bergerie, c'eût été à elle à s'estimer heureuse d'avoir un si bon asile contre les injures du temps et l'avide fureur des loups carnassiers. Mais pour nous qui, éclairés de la foi et de la raison, connaissons ce qui nous est avantageux, c'est à nous à entrer dans de justes sentiments de joie et de reconnaissance à la vue d'un Dieu qui nous eût laissés dans nos ordures et dans nos égarements, s'il n'avait écouté que sa justice, mais qui veut bien nous en tirer par son infinie miséricorde (*Opusc.* 63, *c.* 7).

Cependant, qui le croirait ? c'est de notre retour et de notre salut qu'il se réjouit lui-même. C'est lui qui appelle ses anges, afin qu'ils le félicitent de notre recouvrement, et qu'ils se réjouissent avec lui des grâces qu'il nous fait, comme si l'homme était le dieu de Dieu, comme si la gloire et le salut du Créateur dépendaient de la créature, et qu'il ne pût être heureux sans elle : *Quasi homo Dei deus esset, et sine ipso beatus esse non posset.*

C'est lui qui rétablit l'enfant prodigue dans ses premiers droits : *Apportez sa première robe et l'en revêtez, mettez un anneau à son doigt et des souliers à ses pieds; amenez le veau gras et le tuez, afin que nous le mangions avec lui.* Paroles consolantes, et, comme disent les Pères, surprenante conduite de la miséricorde de Dieu en faveur des pécheurs !

La robe baptismale qu'ils avaient salie par leurs péchés, reprend sa blancheur que les eaux de la pénitence lui ont rendue ; et c'est cette robe que le charitable père de famille veut qu'on leur apporte. Ils avaient déshonoré par leurs déréglements l'alliance céleste, et les sacrés *ministres de leur réconciliation* leur donnent, par les ordres du souverain Médiateur, l'anneau qui est la marque de leur nouvelle alliance.

Leurs pieds, trop légers pour leur perte, et trop pesants pour leur salut, avaient quitté la bonne voie, et on leur donne des souliers, afin qu'ils aient la force d'avancer, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la montagne du Seigneur. Enfin, ils s'étaient rendus, par de longs désordres, indignes de la participation des sacrements, et à leur retour on les reçoit à la sainte table, où le Sauveur, qui fait tous les frais du festin, se donne lui-même à eux en qualité de nourriture.

Il n'en faudrait pas tant pour nous porter à mettre toute notre confiance au Seigneur, qui nous fait tant de grâces : mais souvenons-nous que nous devons y répondre. Sa miséricorde qui nous attend, qui nous prévient, qui nous presse, veut notre salut, et nous en fournit les moyens : mais c'est à nous à le vouloir aussi et à faire tous nos efforts pour ne pas rendre inutiles les grâces qu'elle nous offre.

SECOND POINT.

Quand nous lisons que David, pressé du désir de son salut, demande à Dieu dans la ferveur de ses prières, *d'avoir pitié de lui selon sa loi : De lege tua miserere mei*, nous ne pouvons tirer de ces paroles une conséquence plus juste que celle qu'en a tirée saint Ambroise, que dans la conduite de son infinie miséricorde, il y a une certaine loi à laquelle nous devons nous assujettir si nous voulons nous la rendre favorable.

Or, cette loi, selon ce Père, c'est l'union de la volonté humaine à celle de Dieu. Il veut nous sauver, il faut que nous le voulions aussi. Il nous appelle, nous devons lui répondre ; il nous tend la main, il faut lui présenter la nôtre ; il nous met dans la bonne voie, il prétend que nous y marchions. L'une de ces volontés n'a son effet que conjointement avec l'autre. Celle de Dieu commence l'ouvrage, le conduit, le consomme ; celle de l'homme, soumise et unie à cette cause première, doit concourir à l'accomplissement de ses desseins et au succès de cette importante affaire.

Mais quelle volonté demande-t-il ? est-ce une volonté lâche, languissante, *un cœur* lent, *pesant*, *tardif* ? Mais serait-ce là répondre aux empressements de sa miséricorde ? est-ce une volonté flottante et partagée, un demi-cœur qui, se donnant d'un côté, garde de secrètes réserves d'un autre ? Mais serait-ce là répondre à la magnificence de cette miséricorde et à la plénitude de son pardon ? Dieu *veut nous faire miséricorde selon sa loi*, et par conséquent, notre premier devoir est de répondre à ses empressements par les nôtres. Ecoutez de quelle manière Jésus-Christ s'en explique dans notre Evangile : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive : des fontaines d'eau vive couleront de son cœur.*

Non, non, les grâces que sa miséricorde nous donne ne ressemblent pas à ces eaux mortes qui croupissent dans leur lit, et qui y demeurent sans mouvement ; elles aiment à se répandre, à agiter l'âme dans laquelle elles sont, à lui donner *de nobles et de généreuses saillies qui l'élèvent jusqu'à la vie éternelle*. Elles tiennent de la nature de leur principe ces grâces divines ; et comme elles viennent jusqu'à nous par Jésus-Christ, c'est, dit l'Apôtre, *sa charité qui nous presse* ; c'est, ajoute-t-il, *son esprit qui nous pousse*, afin qu'empressés de suivre cette sainte impulsion, nous méritions d'être du nombre des enfants de Dieu : *Qui spiritu Dei aguntur hi sunt filii Dei.*

Saint Anselme et saint Thomas, sur ces paroles de saint Paul, font cette ingénieuse réflexion. L'Apôtre ne se contente pas de dire que les vrais enfants de Dieu sont conduits par son esprit, que c'est lui qui leur montre le bon chemin, qui les éclaire dans leurs voies, qui les conseille et qui les détermine dans leurs doutes. Il produit bien en eux tous ces effets, mais il n'en demeure pas là.

Cet apôtre ne se contente pas non plus de dire qu'ils sont retenus dans les justes bornes de leurs devoirs, par cet esprit de crainte qui leur représente les dangers d'une mort subite, et les redoutables rigueurs d'un jugement qui les attend. Quoiqu'il produise en eux ces salutaires émotions, il va encore plus loin pour conduire et perfectionner le grand ouvrage de son infinie bonté. C'est un esprit qui les anime, qui les excite, qui les pousse, qui les emporte. Sans lui, ils demeureraient dans une lâche inaction et dans une froide suspension de cœur : mais il les meut, il les agite, il trouble leur repos, il réveille leur indolence et leur tiédeur. Non-seulement il leur montre le bien qu'ils doivent faire, mais il les oblige de le faire ; non-seulement il leur dit : voilà ce qui est bon et ce que je souhaite de vous ; il les pousse à l'entreprendre : *Spiritu Dei aguntur.*

Est-ce qu'il fait par là quelque violence à notre volonté ? Non, sans doute. Il la pousse, mais c'est afin qu'elle agisse et qu'elle ne demeure pas dans l'inaction, dit saint Augustin (*Lib. de Correct. et gratia, c. 2; et Serm. 15 de verbis Apostoli, c. 15*). Il la pousse, mais c'est afin qu'animée et fortifiée par la grâce, elle suive l'impulsion

de cet esprit dominant et fort, qui, sans la forcer à choisir la voie qu'elle n'aime pas, la fait marcher dans celle qu'il lui propose et qu'elle veut.

Quelle est après cela notre infidélité et notre malheur, lorsque vifs et ardents à poursuivre de fragiles intérêts, nous sommes si languissants et si froids dans la grande affaire qui devrait seule nous occuper; lorsque, secondant avec ardeur les desseins d'un homme qui nous protège et qui nous facilite les moyens de nous enrichir, nous avons tant d'indifférence et de lâcheté à répondre aux vues de la divine miséricorde, qui nous ouvre ses trésors et qui nous exhorte d'y puiser?

Sera-t-il dit que pour notre conversion et notre sanctification, nous n'aurons que de faibles et de languissants désirs, pendant que nous avons tant d'empressement et de chaleur à satisfaire nos passions, et à suivre tous les mouvements d'une cupidité déréglée? Y eut-il jamais d'aveuglement pareil? Est-on riche à force de désirer de le devenir? et se contente-t-on pour cela de simples projets? ne cherche-t-on pas, au contraire, avec une inquiète vigilance, tout ce qui est capable d'accélérer ou d'augmenter sa fortune? Peut-être n'y a-t-il point de bassesse qu'on ne fasse, de plaisir auquel on ne renonce, d'indignité qu'on ne souffre; pourquoi? parce que nous sommes convaincus qu'en vain désirerions-nous d'être riches, si nous ne profitions de l'occasion et de la bonne volonté de certains patrons qui nous poussent.

Or, traiterions-nous plus indignement les grâces de Dieu, de ce charitable et puissant protecteur, qui nous invite d'avoir recours à lui dans nos besoins, mais qui nous avertit en même temps de répondre, avec une fidélité empressée, aux desseins que sa miséricorde a sur nous?

Si nous voulons y répondre sincèrement, nous dirons avec David : *C'est maintenant que je commence : la droite du Très-Haut a changé* mon esprit et mon cœur; je change aussi de sentiment et de désirs. Nous nous reprocherons ces mois et ces années que nous avons passés en menant une vie païenne et indigne du maître que nous servons. Persuadés que rien ne nous importe davantage que de bien ménager les occasions du salut que la miséricorde nous offre, nous emploierons tous les moyens propres à notre sanctification, tantôt par des mortifications et des austérités volontaires, tantôt par une humble résignation aux croix que Dieu nous envoie, tantôt par des prières assidues et par un fréquent usage des sacrements.

En un mot, nous mettrons tout en œuvre pour nous rendre utiles les grâces du Seigneur, à qui nous dirons avec saint Augustin récemment converti : Excitez-moi, Seigneur, poussez-moi, tirez-moi, afin que je coure à l'odeur de vos parfums. Dites-moi, comme à Zachée : *Hâte-toi de descendre, il faut que je loge aujourd'hui chez toi* (*Lib.* I *Confess., c.* 4 *et* 5). Il est vrai que la maison de mon âme est bien étroite pour vous recevoir, et qu'il y a en moi mille choses qui peuvent vous choquer et vous rebuter; mais nul autre que vous ne peut en réparer les ruines, nul autre que vous ne peut l'embellir et la rendre capable de vous loger.

Voilà, chrétiens, quel est votre premier devoir, si vous voulez répondre aux empressements de la miséricorde de Dieu par les vôtres; mais souvenez-vous aussi que cette miséricorde s'donnant toute à vous et vous pardonnant tous vos péchés, votre seconde obligation est de vous donner tout à elle, sans exception, sans interruption, sans réserve.

Vous n'êtes *plus les enfants de l'esclave, vous êtes ceux de la libre; vous êtes de cette nation sainte et de ce sacerdoce royal* que le Seigneur s'est choisi. Il vous a donné tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, sa divinité et son humanité, son âme, sa chair, son sang. Ce sont là, dit saint Augustin (*In Psal.* CXLVIII), les précieux gages qu'il vous a laissés de sa bonne volonté : *Tales arrhas accipitis.* Or, à une miséricorde si libérale, si magnifique, si prodigue, ne donneriez-vous qu'un cœur partagé, qu'une volonté flottante entre le bien et le mal, entre le Créateur et la créature, entre des bienséances humaines et des devoirs de religion?

Un demi-chrétien n'est pas un vrai chrétien; il doit (pour parler avec un apôtre) *être entier, parfait, et ne manquer en rien.* Il doit l'être en toutes choses : dans son esprit et dans son cœur, dans ses désirs et dans ses actions, dans ses paroles et dans ses conversations, dans ses habits et dans ses mœurs, dans sa maison et dans les places publiques, soit qu'il agisse ou qu'il se repose, qu'il prie ou qu'il marche, dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité, dans le temps des sécheresses et des langueurs spirituelles, aussi bien que dans les doux moments des onctions et des consolations divines : *Integri, perfecti, et in nullo deficientes.*

Quand l'épouse fidèle rappelle dans sa mémoire les libéralités, les caresses, les bontés, la magnificence de son cher époux, elle cherche et au dedans et au dehors d'elle de quoi lui offrir, et elle s'écrie dans ses plus doux transports : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui!* et cet époux, qui connaît le fond de son âme et les plus secrètes dispositions de son cœur, ne l'appelle *son épouse, sa sœur, sa colombe, son unique, sa bien-aimée,* qu'à cause qu'il la trouve *toute belle et sans tache,* qu'à cause que non-seulement ses yeux et son visage, mais encore plus, ce qui est en elle de caché le charme : *Absque eo quod intrinsecus latet.*

Puissions-nous, chrétiens, avoir aux yeux de Dieu de si chastes agréments! puissions-nous répondre, avec de si belles dispositions, aux desseins qu'il a sur nous! Mais comme nous ne pouvons rien sans lui, *allons nous présenter avec une humble confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde* (*Heb.*, IV), et disons-lui avec un grand saint.

Divin Jésus, qui rachetez ceux qui se sont perdus, et qui sauvez ceux que vous avez rachetés; adorable Sauveur, qui êtes l'asile des affligés qui gémissent dans cette vallée de larmes, la force des faibles qui y travaillent, la consolation des pénitents qui courent après vous, la couronne des justes qui triomphent sous vous et par vous, l'intarissable source des grâces qu'ils reçoivent tous: oh! que vous êtes bon et doux à ceux qui se jettent entre vos bras!

C'est vous qui les soutenez dans leurs langueurs, qui les soulagez dans leurs oppressions, qui allez au-devant d'eux dans leurs égarements, qui les recevez avec joie dans leur retour, qui les honorez de votre protection dans leurs combats, qui les créez de nouveau, et les perfectionnez par l'abondance de vos grâces (*D. Aug., lib.* I *Confess., c.* 4).

Nous sommes indignes de les recevoir, ces grâces, mais vous n'êtes pas indigne de l'amour et des services des créatures que vous avez rachetées. Donnez-nous donc, Seigneur, de quoi vous rendre ce dont vous êtes digne; et, pour lors, ce dont nous sommes indignes fera notre mérite (1).

Faites que nous cessions de vous offenser, comme vous souhaitez que nous ne vous offensions plus, afin que, remplissant à votre égard tous nos devoirs, nous vous servions et nous vous aimions de la manière dont vous voulez être servi et aimé. Soutenez-nous, conservez-nous, conduisez-nous jusqu'au dernier moment de notre vie, afin que le sommeil de notre mort se passe dans un doux repos, que ce repos soit sûr, immuable, éternel.

SECOND DISCOURS (2).

Multi ab Oriente, et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob, in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.

Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leur place dans le royaume du ciel, avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (*S. Matth., ch.* VIII).

A considérer les différentes idées qu'on s'est formées de Dieu dans tous les siècles, qui ne dirait, messieurs, qu'il est arrivé à la plupart des hommes ce qui arrive à ces enfants qui, nourris hors de la maison paternelle, connaissent si peu leur père, qu'ils prennent un étranger pour lui, et qu'ils le prennent aussi lui-même pour un étranger?

Le stoïcien, pour détruire la providence de Dieu, a substitué en sa place un immuable destin; le péripatéticien en a fait un roi dédaigneux qui, uniquement occupé des choses célestes, se met peu en peine de celles de ce bas monde; et l'idolâtre, au lieu d'un bon et seul souverain, s'en est fait plusieurs mauvais maîtres.

Ceux qui, nés dans le sein de la vraie religion, devraient le mieux connaître, tombent souvent, par les fausses idées qu'ils s'en forment, en de déplorables égarements. Il y en a, dit saint Bernard, que la pensée de la seule justice divine, dépouillée de toute miséricorde et de toute compassion, jette dans un abîme de désespoir : et il en est beaucoup d'autres à qui la flatteuse idée qu'ils se font d'une miséricorde qui anéantit les droits de la justice, donne une méchante et pernicieuse sécurité.

Pour ne tomber en aucune de ces erreurs, écoutons ce que Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile.

Il nous déclare que *plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et qu'ils auront leur place dans le royaume du ciel :* bénissons en cela les desseins de son infinie miséricorde, et mettons toute notre confiance en elle : première réflexion sur ces premières paroles de l'Evangile : *Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures :* adorons avec frayeur les redoutables jugements de sa justice, tremblons et humilions-nous sous sa main vengeresse : seconde réflexion sur ces autres paroles de notre évangile.

Elles feraient toutes deux le partage de ce discours, si nous n'avions déjà examiné dans celui qui le précède, les démarches et les desseins de la miséricorde de Dieu dans l'économie de notre salut. Ainsi, pour n'en rien dire davantage, arrêtons-nous à ces dernières circonstances qui paraissent d'autant plus étranges, que ce *sont les enfants du royaume qui seront jetés dans les ténèbres extérieures; enfants* qui, ayant reçu plus de grâces de la miséricorde de Dieu, en seront plus rigoureusement punis; *enfants* qui, aimés par préférence et ingrats par excès, recevront aussi un jugement plus sévère que ceux à qui les mêmes grâces n'auront pas été accordées : en voulez-vous savoir les raisons? les voici.

C'est que leur infidélité aux grâces de la miséricorde divine est toujours accompagnée d'un outrageant mépris; et que plus ce mépris est grand, plus il leur attire de colère et de vengeance. Ils sont plus coupables; première raison; ils seront plus malheureux; seconde raison : deux vérités dont le dénouement doit faire trembler tous ceux qui conservent encore quelque sentiment de piété et de crainte de Dieu.

PREMIER POINT.

Rien n'est plus ordinaire dans les livres saints que d'y remarquer l'étroite alliance de la miséricorde de Dieu avec sa justice, et de sa justice avec sa miséricorde : Ce sont là *comme les deux voies par où il marche,* dit le roi-prophète, comme les deux sœurs qui, appartenant à un même père, s'embrassent, se baisent, et demeurent inséparablement unies.

Dieu est si bon, que dans sa colère, il se

(1) Non sum dignus quem tu diligas, sed non es indignus quem ego diligam. Indignus quidem sum tibi servire, sed non es indignus servitio creaturæ tuæ. Da ergo mihi Domine, unde tu es dignus, et ego ero dignus, unde sum indignus; fac me quomodo vis a peccatis cessare, ut quomodo debeo, possim tibi servire. Concede mihi sic custodire, et regere, et finire vitam meam, ut in pace dormiam et in te requiescam. Præsta mihi insuper, ut me excipiat somnus cum requie, requies cum securitate, securitas in æternitate (*Meditat. D. Aug., c.* 10).

(2) Ce discours est pour le troisième dimanche d'après les Rois, et pour le jeudi des Cendres.

représente la miséricorde qu'il veut faire; il est si sévère, que, pour donner plus d'étendue à sa colère, il se souvient de la miséricorde qu'il a faite : il est si bon, que de ses propres faveurs, il en fait à ses serviteurs fidèles une couronne de justice; il est si sévère, qu'il fait intervenir dans son jugement ses propres bontés, et que plus il a eu de miséricorde pour ses mauvais serviteurs, plus il les trouve coupables et chargés de péchés.

Quel est en effet le caractère et l'esprit de tant de pécheurs qui abusent des grâces de la miséricorde divine, et qui les méprisent? C'est d'employer cette miséricorde contre elle-même, et croire qu'à cause que Dieu est bon, ils peuvent être impunément méchants; c'est de le *faire servir à leurs iniquités*, de rendre sa bonté comme esclave de leurs passions et de leurs mauvais désirs; c'est de lui désobéir et de se moquer de ses saintes ordonnances, comme s'ils étaient sûrs, qu'à cause qu'il est doux et indulgent, il leur pardonnera aisément leur rébellion; c'est de l'offenser dans la vue de l'apaiser un jour, de tomber presque sans scrupule dans les désordres les plus criants, dans la résolution de s'en confesser et de lui en demander pardon; c'est enfin de rejeter ses grâces présentes, dans l'espérance d'en recevoir de plus fortes, où, pour lors ils pourront réparer les outrages qu'ils lui font.

Or, supposé cette damnable disposition d'esprit et de cœur, qui n'est que trop réelle dans une infinité de gens, peut-être même dans quelques-uns de ceux qui se flattent de régularité et de dévotion. Quel effroyable amas! quel épouvantable trésor de péchés! Péché d'ingratitude, péché de présomption, péché de malice.

Péché d'ingratitude : non-seulement ils oublient les bienfaits de la miséricorde divine, ils s'en servent encore contre elle pour l'offenser. Non-seulement, ils n'ont pas pour Dieu la reconnaissance qu'ils devraient avoir, ils font même de ses grâces, de nouvelles armes pour le combattre.

De là, ces plaintes qu'il réitère si souvent dans l'Ecriture : *J'ai nourri et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé. Si mon ennemi m'avait chargé de malédictions et d'injures, je l'aurais souffert. S'il avait parlé de moi avec insolence, peut-être me serais-je retiré de devant lui. Mais vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi, vous que je regardais comme mon ami, et qui preniez, avec moi, une nourriture délicieuse:* c'est vous, ingrat, qui me tournez le dos; c'est vous, perfide, qui vous servez de mes propres dons, pour me faire les derniers outrages.

De là, ces aigres reproches qu'il fait chez Jérémie au peuple juif : *Quelle injustice vos pères ont-ils trouvée en moi, lorsqu'ils s'en sont éloignés? Ils doivent se dire, où est le Seigneur qui nous a fait sortir d'Egypte, et nous a conduits, par le désert, dans une terre inhabitée, où nous avons reçu de continuelles marques de sa bonté et de sa toute-puissance* (*Jerem.*, I)? mais c'est là ce que ces ingrats ne se sont pas dit.

C'est moi, ajoute Dieu, *c'est moi qui vous ai fait entrer dans la délicieuse terre du Carmel, afin que vous en mangeassiez les fruits, et que vous possédassiez ce qu'il y a de meilleur* (*D. Chrys. serm. contra Judæos, Gentiles et Hæreticos*). C'est moi qui, pour vous épargner la peine de chercher de quoi vous nourrir, ai fait pleuvoir la manne dans votre camp, c'est moi qui ai dissipé et détruit vos ennemis, qui vous faisaient une cruelle guerre : avec tout cela, néanmoins, *vous avez souillé ma terre, et fait de mon héritage un lieu d'abomination. Ingressi contaminastis terram meam, et hæreditatem meam posuistis in abominationem.*

Chrétiens, à qui Dieu a fait des grâces encore plus grandes, confondez-vous à la vue d'une ingratitude encore plus énorme. Les Juifs avaient l'ombre des biens futurs, et vous en avez la vérité; ils étaient les serviteurs du père de famille, et vous en êtes les enfants. On les avait nourris d'une manne corruptible, et l'on vous donne la chair incorruptible de votre Dieu. On les avait guéris des morsures des serpents, par celui d'airain qu'on avait élevé sur une espèce de croix : et Jésus Christ a voulu monter et mourir sur la sienne, pour vous délivrer de la tyrannie de l'ancien serpent. Comparez, maintenant, bienfait à bienfait, et ingratitude à ingratitude.

Nous avouons, me direz-vous, que nous sommes très-coupables par cet endroit, mais à Dieu ne plaise que nous demeurions toujours dans cet état : après l'avoir offensé, viendra un temps où nous nous repentirons de l'avoir fait; un bon *peccavi* réparera tout. C'est là, mes frères, ce que vous me répondez : mais prenez garde que c'est par là que vous en êtes plus coupables, et que cette maudite présomption vous charge de nouveaux péchés.

Car, sans vous dire sur ce sujet que mal à propos vous vous flattez d'une conversion future, qui ne viendra peut-être jamais, que, n'ayant pas voulu faire, dans le temps, ce que vous pouviez, vous n'en aurez pas le pouvoir quand vous le voudrez : sans vous apporter ces raisons, et plusieurs autres qui vous feraient connaître que votre présomption est très-mal fondée, je les abandonne volontiers, pour m'en tenir à votre parole, vous juger et vous condamner par votre bouche.

Vous offensez donc Dieu dans l'espérance que vous l'apaiserez un jour : vous, impudiques, parce que vous serez un jour chastes; vous, usuriers, parce que vous renoncerez un jour à vos mauvais commerces; vous, médisants, parce que vous ne parlerez plus mal de votre prochain : vous voulez donc bien, dans l'état où vous êtes, vivre dans la débauche, vous enrichir par des voies défendues, donner à votre langue toute la liberté de se déchaîner contre votre prochain.

Cet état actuel de péché vous plaît donc?

et par là quelle sanglante injure faites-vous à la miséricorde de Dieu, de vous servir contre elle du temps qu'elle vous donne, et des grâces qu'elle vous accorde sous ce spécieux prétexte que vous vous repentirez un jour de la mauvaise vie que vous menez !

Que penseriez-vous d'un homme qui vous donnerait un soufflet, quand un moment après il vous en demanderait pardon ? Qu'en penseriez-vous, s'il se servait de votre bonté, pour avoir le front de vous insulter et de vous traiter avec le dernier mépris ? C'est là, cependant, ce que vous faites contre Dieu, sous cette fausse prétention, que vous vous repentirez un jour de l'avoir offensé. Oh! puis-je m'écrier là-dessus avec l'auteur du livre de l'Ecclésiastique; oh! très-méchante présomption, d'où es-tu venue? *O præsumptio pessima, unde creata es* (*Eccli.*, XXVII).

Partout ailleurs, une des plus fortes raisons qu'on apporte à un homme, pour le détourner d'une mauvaise action, est de lui dire : prenez garde à ce que vous allez faire, vous vous repentirez de l'avoir fait : et ici, par une espèce de fureur, qu'on ne peut assez comprendre, on offense Dieu de gaieté de cœur, parce qu'on sera marri de l'avoir offensé.

Je vois bien, dit celui-ci, que je pèche, en entretenant le mauvais commerce que j'ai avec cette fille; mais j'en demanderai un jour pardon à Dieu. Je connais, dit cet autre, que je fais mal en buvant et mangeant par excès au temps du jeûne ; mais Pâques viendra, je m'en confesserai. Encore un coup, ô très-méchante présomption, d'où es-tu venue? *O præsumptio pessima, unde creata es?* Pourquoi veux-tu couvrir la terre de ta malice ? *Cooperire aridam malitia* (*Ibid.*)?

Oui, de ta malice : et c'est encore là un nouveau caractère de l'outrage que les pécheurs infidèles aux grâces de Dieu font à son infinie miséricorde. Ce n'est pas seulement par un aveugle emportement qu'ils l'offensent, c'est souvent de sang-froid. Ce n'est pas seulement par ignorance et par un défaut de réflexion, c'est souvent par une espèce de comparaison qu'ils font entre Dieu et la créature, dit Tertullien (*Lib. de Pœnitentia*). Ils connaissent, l'un et l'autre, les biens de la grâce et les attraits du péché, ce que l'Evangile leur dit de faire, et ce à quoi leurs passions les entraînent.

Dieu, pour parler le langage des livres saints, *les a laissés dans la main de leur conseil, il a mis auprès d'eux l'eau et le feu, afin qu'ils se tournassent du côté qu'ils voudraient. S'ils veulent la vie, ils la recevront ; s'ils choisissent la mort, on la leur donnera.* Oh! qu'ils sont sages et fidèles, lorsque indifférents au bien et au mal, ils portent leurs mains, avec une liberté sainc, sur ce qu'ils sont obligés de choisir! Mais qu'ils sont aveugles et coupables, lorsque connaissant ce que la loi leur ordonne ou leur défend de faire, ils rejettent, par une mauvaise volonté, les grâces célestes avec lesquelles ils pourraient l'accomplir, et ont pour la miséricorde divine un si outrageant mépris, qu'ils s'abandonnent volontairement à toute la malignité de leur cœur.

Ici, je me représente quelque chose de semblable à ce que nous lisons dans le livre des Juges (*Chap.* XVIII). Michée, homme fort riche, avait fait bâtir un temple où il avait mis un prêtre hébreu, à qui il avait donné une maison commode, de bons habits et une grosse somme d'argent.

Ce prêtre, par toutes ces raisons, devait être fort attaché à son bienfaiteur. Aussi, quand les soldats de la tribu de Dan vinrent pour piller ce temple, il s'y opposa avec courage, et quelque danger qu'il courût de perdre la vie, il s'écria : *Que faites-vous? que faites-vous?* Ne mettez pas les mains sur les choses saintes. Mais ce perfide changea bientôt de résolution et de conduite, quand ces soldats lui dirent : *Taisez-vous, ne dites mot, venez seulement avec nous, nous vous considérerons comme notre père. Ne vous est-il pas plus avantageux d'être prêtre dans toute une tribu d'Israël, que dans la maison d'un particulier?*

A ces paroles, (qui le croirait?) cet indigne ministre, non-seulement se tut et laissa faire à ces soldats ce qu'ils voulurent, mais il fut le premier à dépouiller lui-même l'autel et la crédence, à emporter les encensoirs, les cassolettes et les idoles, et à s'enfuir avec eux.

Est-ce ainsi, méchant homme, que tu me traites, pouvait lui dire Michée? Est-ce à cause que je t'ai si bien reçu? que je t'ai confié ce que j'avais de plus cher? que j'ai fourni de ma bourse de quoi te mettre à ton aise, que tu te jettes du côté de mes ennemis, et que tu favorises leur vol?

Cette figure n'exprime encore que faiblement la malice sacrilége de tant de pécheurs, qui, enrichis des dons de Dieu, comblés de ses bienfaits, munis de ses sacrements, appelés à son héritage, sont les premiers à le quitter, à suivre le parti de ses ennemis, à le trahir.

Semblables et pires que ce prêtre, ils profanent leur corps, qui est le temple de l'Esprit-Saint, dont ils enlèvent ce qu'ils y trouvent, et ce que Dieu leur a donné. Leurs yeux, ils les souillent par des regards criminels; leur langue, par des médisances et des calomnies; leurs oreilles, par une douce attention à de vains applaudissements; leurs mains, par une injuste et violente usurpation de ce qui ne leur appartient pas.

Saint Paul va encore plus avant, lorsqu'après avoir montré cette grande différence de grâces qu'ont eues les Juifs dans l'ancienne loi, et les chrétiens dans la nouvelle, il en tire cette conséquence : *Si celui qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sur la déposition de deux ou de trois témoins; quel supplice méritera celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane, le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce* (*Hebr.*, X)? La miséricorde de Dieu lui aura

fait plus de bien; mais elle s'en vengera aussi avec plus de rigueur; il se sera rendu plus criminel, mais il sera aussi plus malheureux.

SECOND POINT.

Deux choses spécifiées dans les paroles de Jésus-Christ, qui dit que *les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures*, suffisent, ce me semble, pour vous faire connaître l'étrange malheur de ceux qui ont abusé des grâces que la miséricorde leur a faites. C'étaient *des enfants du royaume*; ils avaient de grands droits sur le ciel, et ils les perdent: *Filii regni*, première preuve de leur malheur. Ces *enfants du royaume* pouvaient éviter de grandes peines, et ils se les sont attirées par leur infidélité et leur ingratitude; *ils seront jetés dans les ténèbres extérieures: ejicientur in tenebras exteriores*; seconde preuve de leur malheur.

Reconnaissez-vous, mes frères, dans toute cette conduite, l'union de la justice de Dieu avec sa miséricorde, et, pour me servir des expressions de l'Apôtre, *sa bonté et sa sévérité? Sa bonté* envers ceux qu'il a entés sur l'olivier franc; *sa sévérité contre ceux qui, n'ayant pas persévéré dans l'état de bonté* et de salut où il les a mis, *en sont* malheureusement *retranchés: Vide bonitatem et severitatem Dei* (*Rom.*, XI).

N'en doutez pas, mes frères, Dieu mesure sa justice sur sa bonté, et sa sévérité sur sa miséricorde. Il les avait appelés comme *ses enfants*, pour posséder son royaume, et ce sont ces enfants dénaturés qu'il rejette. Il leur avait donné de grands droits sur l'héritage céleste; et pour avoir abusé des grâces de ce Père de miséricorde, ils les ont perdus. Quel malheur! quelle perte! quel desespoir!

Quelle douleur à Adam et à Eve, lorsque, mis dans un lieu voisin du paradis terrestre, après leur désobéissance, ils jetaient les yeux sur ce jardin de délices, d'où ils venaient d'être chassés! Nous pouvions y demeurer toujours, en conservant l'innocence de notre origine; et nous en voilà bannis.

Quelle douleur à l'infortunée Vasthi, lorsqu'on lui signifia, de la part d'Assuérus, ce triste arrêt qui lui défendait de paraître jamais devant le roi, pour avoir mépriséé l'ordre qu'il lui avait donné (*Esther*, I)! Je pouvais conserver l'amitié de mon prince et ma couronne, et voilà tous mes droits perdus.

Quelle douleur à Esaü, lorsque pouvant jouir des grands avantages que sa qualité d'aîné lui donnait, il s'aperçut que sottement il les avait vendus à son cadet! L'honneur et les biens d'une noble et riche famille m'appartenaient, et je les ai cédés pour un plat de lentilles. Il est vrai que l'Ecriture nous dit qu'il ne fit pas d'abord cette réflexion, *qu'il but et qu'il mangea, sans se soucier de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse*; mais il eut tout le temps d'y reflechir dans la suite, de se consumer en d'amers et d'inutiles repentirs.

Tels sont de nos jours des chrétiens sans nombre. Ils ont de grands droits sur le royaume céleste, dont ils sont les enfants, *filii regni*. Combien de fois leur a-t-on dit que leur premier soin devait être de conserver, avec une inviolable fidélité, les grâces de Dieu, dont le bon usage leur en assurait la possession, et que s'ils les méprisaient, on les chasserait pour toujours du paradis?

Combien de fois leur a-t-on représenté, que leur désobéissance serait encore plus sévèrement punie, que celle de Vasthi, par un éloignement éternel de la chaste couche du Roi des rois? Combien de fois les a-t-on avertis, qu'en vain ils se flatteraient de la qualité d'enfants, et d'enfants aînés du Dieu d'Isaac, s'ils ne s'en rendaient dignes par leur tempérance et la mortification de leurs passions? Affamés comme le chasseur Esaü, à qui de violentes courses avaient donné un appétit déréglé, ils ne font aucune réflexion sur des vérités de cette importance; leur insatiable cupidité s'irrite à tout moment, il faut qu'ils se satisfassent.

Ils perdront leur droit, n'importe; ils le perdront pour un bien passager, pour un honneur fragile, pour des plaisirs de quelques jours, pour un plat de lentilles; n'importe, ils se jettent avec fureur sur tout ce qui se présente à leurs sens; ils boivent, ils mangent, et ils s'en vont, sans se reprocher leur criminelle intempérance, pour l'assouvissement de laquelle ils ont vendu leur droit d'aînesse: *Comedit, bibit, et abiit, parvi pendens quod primogenita vendidisset.*

Ainsi se passe la meilleure partie de la vie; on joue, on folâtre, on s'abandonne à tous les plaisirs dont on s'empresse de goûter les douceurs. L'un s'occupe à établir sa famille, l'autre s'efforce de supplanter un rival, celui-là, comme l'enfant prodigue, dissipe sa portion héréditaire avec des femmes de mauvaise vie. Celui-ci, comme le riche insensé de l'Evangile, met tous ses soins à remplir ses greniers et ses celliers, afin d'avoir la satisfaction de se dire: *Bois, mon âme, et mange; tu as du bien en réserve pour plusieurs années.* Mais abuse-t-on des grâces du Seigneur? méprise-t-on sa miséricorde et sa longue patience? dissipe-t-on le bien du vrai Isaac, qu'on devrait conserver ou augmenter? on s'en met peu en peine; on a aliéné et vendu son droit, on ne s'en souvient plus, on n'y pense plus: *Parvi pendens quod primogenita vendidisset.*

Un jour viendra néanmoins qu'on y pensera. Un jour viendra qu'on se reprochera, comme Esaü, son aveuglement et sa folie. Un jour viendra que, confus d'avoir fait un si mauvais usage des dons célestes avec lesquels on pouvait entrer dans le royaume du Père de famille, on rugira de colère, et on s'écriera: Qu'ai-je fait? de combien de droits me suis-je privé par ma faute? *Irrugiit clamore magno.*

Enfants du royaume, que vous êtes donc

malheureux ! Mais que deviendrez – vous après avoir perdu tant d'avantages, par une volontaire dissipation des grâces du Seigneur? Ecoutez ce qui suit, et s'il vous reste quelque étincelle de foi et de raison, tremblez : *Ces enfants seront chassés; ejicientur, et jetés dans les ténèbres extérieures : in tenebras exteriores.*

Dans la bergerie du bon Pasteur, ils étaient à couvert des insultes de leurs ennemis; le lion qui rôdait à l'entour pour les dévorer, n'avait point de prise sur eux : *les anges les gardaient dans toutes leurs voies, et les soutenaient de leurs mains, de peur qu'ils ne tombassent et qu'ils ne se brisassent par leur chute;* mais ils ont lassé la patience du bon Pasteur, ils ont, par leur infidélité et leur désobéissance, *jeté loin d'eux*, comme l'ingrat Saül, *la parole du Seigneur;* et le Seigneur irrité les a, comme lui, rejetés loin de soi.

Ils garderont bien encore quelque apparence de religion; *ils prieront bien encore Samuël de porter leurs péchés;* ils se prosterneront bien encore devant les sacrés ministres, afin qu'ils intercèdent pour eux; ils s'approcheront bien des sacrements, mais ils n'en auront que les marques extérieures, à peu près comme un petit coin du manteau que Saül emporta; et parce qu'ils ont rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur les a aussi rejetés : *Quia projecisti sermonem Domini, projecit et te Dominus* (*Vide D. Greg. in cap.* XV *lib.* I *Reg.*).

Ces enfants, dans la maison d'Abraham, étaient nourris, vêtus, caressés, aimés; Ismaël vivait en paix, aussi bien qu'Agar, dans une si douce habitation; mais comme l'une a insulté à sa maîtresse, et que l'autre prenait avec l'enfant de la libre, un divertissement que l'Apôtre appelle une espèce de persécution, on les chasse tous deux de la maison, et vont errants, sans guide, dans la solitude.

Ces enfants, sous la protection du plus grand de tous les rois, s'écriaient : Le Seigneur me protège, de qui aurai-je peur? quand je serais assiégé par toute une armée, je n'en serais pas plus effrayé; quand cette armée fondrait sur moi pour me combattre, ce combat même redoublerait mon espérance. Mais comme ces enfants ingrats et ces sujets révoltés se rendent indignes de la protection dont il les honore, leur malheur est d'autant plus grand, que leurs crimes ont été énormes.

Joab, autrefois dans les bonnes grâces de David et de Salomon, s'est attiré dans la suite l'indignation de l'un et de l'autre par son infidélité et ses meurtres; et la peine de ses crimes répond à leur énormité. Nul asile pour lui, dans le lieu même où les criminels en trouvent. Il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et se tient à la corne de l'autel, mais c'est là même où Bananias, par un ordre exprès du roi, le tue; pour avoir assassiné deux hommes justes qui valaient mieux que lui, le Seigneur le rejette et fait retomber leur sang sur sa tête (III *Reg.* II).

Pécheurs qui avez abusé de la miséricorde et de la longue patience de Dieu, ainsi serez-vous traités. Vous perdrez vos droits et son amitié, il vous chassera et vous rejettera loin de lui : *Filii regni ejicientur :* mais où irez-vous? *dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents.*

C'était donc là le terme fatal où sa justice vous attendait. Jusque-là, il vous avait souffert, averti, enrichi de ses bienfaits; mais sa miséricorde est enfin tarie pour vous, et la justice a pris sa place. Vous voilà précipités en d'affreux cachots, et l'embouchure de l'abîme s'est fermée sur vous. Vous voilà d'autant plus malheureux que vous aurez reçu de moyens de ne le pas être, et que les deux peines des réprouvés vous seront plus insupportables. Je m'explique et je finis.

Un feu vengeur et *un ver* dévorant, sont les deux grands supplices des damnés; mais plus ils auront reçu de grâces, plus ce feu agira sur eux, et ce ver les tourmentera. C'est un feu enquêteur et sage qui, plus il trouve de matière, plus son activité et sa violence s'irritent, disent les Pères. Or, plus on a reçu de grâces dont on a fait un mauvais usage, plus on fournit de matière à ce feu qui ne dit jamais : c'est assez.

Mais quel est l'aiguillon, l'acrimonie, la vive et insupportable piqûre de ce ver? Si un chrétien damné pouvait oublier le passé et étouffer les remords de sa conscience, s'il pouvait ne se pas souvenir des grâces que le Seigneur lui a faites, du temps qu'il lui a donné, des différents moyens de salut qu'il lui a offerts depuis les premiers moments de sa vie jusqu'au dernier, s'il pouvait se dire : Je suis cruellement tourmenté, mais je n'ai rien fait qui m'ait attiré les effroyables supplices que j'endure. Je suis retenu dans ces affreux cachots, mais j'y suis injustement retenu et sans qu'il y ait de ma faute; dès là l'enfer, tout enfer qu'il est, ne le serait plus pour lui. Mais quand il rappelle les inspirations divines qu'il a rejetées, les sacrements qu'il a profanés, les grâces extérieures et intérieures auxquelles il a résisté, les promesses dont il s'est raillé et les menaces contre lesquelles il s'est endurci; cette continuelle et inévitable réflexion lui fait sentir son malheur d'autant plus vivement qu'il reconnaît qu'il se l'est justement attiré.

Il ne sera pas nécessaire que les démons, lui insultant, lui disent : Nous ne sommes pas morts pour toi comme le Dieu que tu adorais, et cependant tu nous as mieux servis que lui. Nous n'avons pas répandu notre sang sur une croix pour ton salut, comme Jésus de Nazareth qui y est mort; et c'est ce sang que tu as foulé aux pieds qui crie vengeance contre toi : Va, ingrat, perfide, enfant dénaturé et barbare, tu ne souffres pas encore autant que tu le mérites.

Il ne sera pas nécessaire qu'on lui fasse ces sanglantes railleries, il se fera ces reproches à lui-même; et, du milieu de ces ténèbres extérieures où il sera jeté, des lumières meurtrières qui s'élèveront et qu'il ne pourra dé-

tourner, lui feront sentir l'excès de ses peines, par rapport à celui de ses crimes. *Il sera livré à la possession du hérisson*, qui le percera de ses pointes, et *une épine* qu'il ne pourra jamais arracher *lui déchirera le cœur.*

Juste juge des vivants et des morts, *qui de nous peut connaître l'étendue et la force de votre colère?* et quand nous venons à faire ces réflexions, que pouvons-nous penser et vous dire? Tant de bienfaits et tant d'ingratitude, tant de bonté et tant de mépris nous jettent dans une étrange consternation, et si nous étions surpris dans nos péchés, nous serions perdus sans ressource.

Mais quand nous nous représentons que vous êtes infiniment miséricordieux et que vous ne cherchez pas à perdre ce que vous avez racheté; quand nous vous entendons dire que, *lorsque vous serez élevé au-dessus de la terre, vous attirerez tout à vous*, nous nous jetons au pied de votre croix où votre miséricorde vous a élevé, et nous vous prions de ne *nous pas reprendre dans votre colère, ni punir dans votre fureur.*

Parler de votre miséricorde, ô mon Dieu, c'est ce qui fait notre consolation; la sentir, c'est ce qui fait notre joie; la recevoir dans toute sa plénitude, c'est ce qui fera notre bonheur. *Ceux qui espèrent en vous vous craignent*, ceux qui vous craignent ont un commencement de sagesse; et, quand cette crainte est filiale et sainte, elle les porte à vous servir, à vous obéir, à vous aimer, et il n'en faut pas davantage pour être heureux en ce monde et en l'autre.

MONDE.

Fuite du monde, bonheur de ceux qui s'en éloignent et qui ne vivent pas de son esprit.

Cette matière serait trop vaste et remplirait seule un gros volume, si l'on voulait lui donner toute son étendue, c'est pourquoi on a cru plus à propos d'en faire plusieurs discours que l'on trouvera à la suite de ce Dictionnaire, sous le titre d'*Exhortations morales sur la sainteté, les devoirs, les dangers de la vie religieuse.*

MORT

La pensée et les suites de la mort, celle des justes et celle des pécheurs, préparations à la mort, etc.

PREMIER DISCOURS.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poudre et que tu retourneras en poudre (*Gen., ch.* III).

Ce que fit Moïse inspiré de Dieu pour humilier et instruire tout ensemble un peuple rebelle; ce que fit le pieux Josias pour confondre l'idolâtrie et exterminer l'impiété des pécheurs, c'est, messieurs, ce que fait l'Eglise dès l'entrée de cette sainte quarantaine, par la cérémonie des Cendres, par une vive et salutaire pensée de la mort.

Moïse irrité de voir les Juifs fléchir les genoux devant un veau d'or qu'ils s'étaient fait pendant qu'il conversait avec Dieu sur la montagne, prit cette idole, la mit en pièces, la jeta au feu, et en ayant recueilli quelques cendres qu'il détrempa dans de l'eau, il en fit boire à ces idolâtres (*Exod.*, XXXII).

Josias fit aussi quelque chose de semblable, puisque l'Ecriture remarque qu'après avoir brisé les statues des faux dieux et renversé leurs autels, il ordonna qu'on tirât des tombeaux quelques corps morts qu'il fit brûler et dont il répandit les cendres dans les différents endroits qui avaient été profanés par l'abominable culte de ses prédécesseurs.

L'Eglise, dans la cérémonie de ce jour, se conduit par un même esprit. Pécheurs aveugles, vous avez, pendant ces temps de dissolution et de débauche, dansé autour de l'idole du monde, et, renouvelant l'extravagante impiété des Juifs, vous vous êtes abandonnés comme eux à des excès d'intempérance et de jeu. Vous avez laissé partout, aussi bien que les prédécesseurs du pieux Josias, de scandaleuses traces de votre irréligion et du mépris du vrai Dieu. L'Eglise votre mère en a gémi amèrement; et pour vous rappeler à votre devoir, dès le commencement de cette carrière de pénitence où nous allons entrer, que fait-elle? Elle brise les idoles du monde idolâtre et vous en met les cendres sur la tête. Elle ouvre par avance les tombeaux où vous serez ensevelis, et tirant la poussière de ces antres obscurs, elle tâche de vous laisser une vive idée de votre mort, afin de vous faire sortir de l'état criminel où vous êtes, par le souvenir de celui où vous serez réduits peut-être plutôt que vous ne pensez : *Memento, homo*, etc., souviens-toi, ô homme, que tu es poudre et que tu retourneras en poudre.

Souvenez-vous-en, messieurs et mesdames. Eh! le pourriez-vous oublier? êtes-vous d'une autre espèce que tous ceux qui vous ont précédés et qui sont morts? De quelque superbe distinction que vous vous flattiez, vous avez tous une même origine et vous retournerez tous à la même terre. Vos années se poussent successivement comme des flots, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, vous alliez, tous ensemble, vous précipiter dans ce commun abîme, où se confondent sans distinction les plus grands de la terre, comme ces fleuves qui mêlés dans l'Océan avec les plus petits ruisseaux, y perdent leurs qualités et leurs noms.

Souvenez-vous-en; car s'il y a quelques hommes justes savants dans l'art de bien mourir, il y a des pécheurs sans nombre qui l'ignorent ou qui ne tirent pas de cette vérité les conséquences qu'ils devraient en tirer.

Il faut mourir, les vrais chrétiens le savent; mais les chrétiens grossiers et mondains ne le savent pas comme il faut le savoir; ce sera le sujet de mon premier point. Il faut bien mourir, les vrais chrétiens s'y préparent, les chrétiens grossiers et mondains ne s'y préparent pas, du moins comme il faut s'y préparer; ce sera le sujet de mon second point : *Memento, homo*, etc.

REMIER POINT.

Il est certain que nous mourrons, il est incertain quand nous mourrons. Pensons bien à ces deux oracles que l'astrologie la plus éclairée, que l'amour-propre le plus ingénieux, que la flatterie la plus délicate et la plus subtile n'ont jamais pu combattre.

Nous naissons pour vivre, et nous vivons pour mourir. Bâtissons des palais, goûtons des plaisirs et remplissons de la gloire de notre nom les provinces les plus reculées : tout se termine à la mort. Nous sommes entre deux mondes, nous avons laissé le premier derrière nous, et le second nous pousse devant lui. Nos pères sont morts, nous mourrons comme eux et la postérité qui nous suit, passera comme ont passé ceux qui nous ont précédés.

La mort fait-elle pacte avec quelqu'un ? se laisse-t-elle vaincre par la force des jeunes gens, ou fléchir par la prière des vieillards? tout âge, toute saison est propre à mourir. Cette pensée occupe les vrais chrétiens, mais ceux qui n'en ont que le titre n'y font guère de réflexion.

A les voir pousser si loin leurs désirs et faire ces vastes projets de fortune, qui ne dirait qu'ils croient être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours qui composent la durée de notre être, s'écoule insensiblement; chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes, nous arrivons au terme qui nous est marqué; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous.

La raison seule pourrait nous faire connaître la fragilité de notre vie. Espérons tant qu'il nous plaira, il suffit d'ouvrir les yeux, pour nous convaincre de la fatale nécessité de mourir. Nous n'en sommes pas seulement avertis par la mort de ceux qui disparaissent successivement à nos yeux, par les maladies qui dérèglent notre tempérament, par une infinité d'accidents dont nous sommes menacés à toute heure ; nous le sommes encore par les choses mêmes qui servant à nous préserver de la mort, devraient, malgré nos inutiles prévoyances, nous en retracer l'image.

Car, qu'est-ce que la vie des hommes, qu'un combat perpétuel contre la mort? Si l'on mange c'est pour ne point mourir de faim; si l'on boit, c'est afin de ne point mourir de soif. On dort, mais c'est afin de s'empêcher de mourir par un trop long épuisement de forces et de veilles. On travaille ; mais c'est pour éloigner de soi la mort, qu'une oisiveté suivie d'une fâcheuse indigence pourrait attirer. On se repose, mais c'est afin de ne pas mourir de lassitude, et, cependant, quelque précaution que l'on prenne, à peine l'édifice de notre corps s'élève-t-il, que la mort commence à l'ébranler et à en arracher quelque pièce; elle en ruine même plus en un jour que nous ne saurions en réparer pendant plusieurs semaines.

Souvenons-nous-en, mes frères, et bénissons la Providence de n'avoir pas voulu que l'impression que la mort est capable de faire sur nos esprits, fût une impression fondée sur des apparences équivoques et douteuses. Quoiqu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la nécessité de mourir, il n'y a rien cependant dont on puisse moins douter. On ne se flatte point sur cela comme sur d'autres choses, par de vaines espérances. L'exemple de tant de millions de gens que la meurtrière main de la mort a frappés sans exception de qualité, d'âge, de climat, de sexe, forme sur cet article, dans tous les esprits, une conviction si pleine, que ceux mêmes qui ont voulu se tirer du rang commun des hommes et se faire adorer comme des dieux, ne sont jamais venus à ce point de démence de se promettre de ne point mourir.

Chose étrange, néanmoins ! nonobstant toutes ces convictions, l'amour-propre a ce fatal artifice d'éloigner de nous ce dernier moment, ou d'en détourner la pensée. Cet amour-propre ne peut nous empêcher de croire que notre vie finira, mais il lui met des bornes si reculées, qu'elle n'y touchera de longtemps. Il ne peut nous empêcher de croire que, plus nous avançons en âge, plus nous nous précipitons vers ce dernier terme de notre course; mais il tâche de nous persuader que nous ne sommes presque qu'au commencement de notre carrière, et pour m'expliquer avec le saint homme Job, lors même que notre lumière va manquer, il nous *donne des yeux d'aurore; quasi palpebras diluculi.*

Je le répète donc, mes frères, et je ne saurais le répéter trop souvent : de quelque mérite, de quelque naissance, de quelque beauté, de quelque force que vous vous flattiez, il faut mourir. Cette vie qui vous paraît si agréable, il la faut quitter; ces divertissements que vous trouvez si doux, ces compagnies où vous prenez tant de plaisir, seront pour vous des fruits défendus.

Jeunes personnes qui commencez à briller dans le monde, vous ne ferez pas toujours l'agrément et la joie des cercles : cette beauté s'effacera, et si, comme les superbes filles de Jérusalem, vous marchez aujourd'hui la tête levée et parées comme des déesses, vous serez bientôt des objets, non-seulement d'oubli, mais même d'horreur à ceux qui vous estiment et qui vous flattent davantage.

Juges de la terre, vous ne serez pas toujours assis sur les fleurs de lis, vous ne verrez pas toujours de pauvres plaideurs se morfondre à vos portes et attendre avec une inquiète patience leur heureux ou leur malheureux sort : un jour viendra où ce faste qui vous environne vous quittera. Vous n'aurez pour palais qu'un sépulcre, pour compagnie que des vers, pour siége que cinq à six pieds de terre : tandis que d'impitoyables ministres de la justice de Dieu vous tourmenteront sans relâche, si vous avez fait un mauvais usage de votre pouvoir.

Riches du siècle, vous ne jouirez pas toujours de cette douce et délicieuse abondance, vos richesses vous échapperont bientôt des mains. De toute cette magnificence qui vous élève au-dessus de tant de malheureux, il

ne vous restera qu'un suaire pour couvrir votre cadavre, pendant que votre succession sera peut-être entre les mains de quelques héritiers ingrats, qui ne se souviendront pas même de vous.

Politiques du temps, si éclairés dans les choses présentes et si aveugles dans les futures, vous ne pensez guère à ces amers, mais inutiles repentirs que vous aurez d'avoir si mal usé de vos talents, d'avoir connu par une sage prévoyance ce qui pouvait affermir ou détruire les Etats, et de n'avoir pas vu ce qui était proche de vous, ce qui vous était intérieur et domestique, ce dont dépendait votre bienheureuse ou votre malheureuse éternité.

Esclaves de la fortune, qui vous attachez par une si lâche servitude à la protection des grands, vous me paraissez comme des enfants qui bâtissent sur le sable : vous verrez bientôt ces chancelants ouvrages de votre vanité ruinés. Martyrs de l'amour charnel qui prenez mille soins et qui souffrez mille tourments pour plaire à une créature volage qui se rit de vos peines et qui se moque de vos soupirs; cette idole que vous adorez à la folie, se brisera d'elle-même, cette beauté qui vous charme perdra tous ses attraits, la mort en fera un monstre affreux et la rendra si difforme, que vous ne pourrez plus la souffrir.

O misère! ô vanité! qui sommes-nous avec tout ce que nous croyons avoir d'honneur, de crédit, de plaisirs, de biens, de grâces naturelles, de faveurs, de naissance et de fortune : qui sommes-nous? notre réputation n'est qu'un fantôme, notre plaisir qu'un enchantement, notre abondance que pauvreté, notre ambition que folie, le cours de notre vie que misère, l'heure de notre mort qu'incertitude.

Nous savons que nous mourrons, mais nous sommes incertains quand nous mourrons, et cependant, chrétiens grossiers et mondains, vous vivez, malgré cette incertitude, avec autant de sûreté que si vous aviez mesuré le dernier espace de votre course. Votre mort est marquée par le doigt de Dieu, dans un certain endroit fixe où chaque moment vous conduit, et quand vous y serez arrivés sans le savoir, l'ordre de la Providence vous y arrêtera.

La vie des hommes est comme un chemin où la mort leur tend des piéges, et où se postant plus près pour les uns, plus loin pour les autres, ils y marchent sans s'y arrêter, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit où elle les attend.

Le commencement et la fin de toutes choses sont fixés dans les desseins de Dieu, dit le saint homme Job. Comme il n'y a point de moment qui ne détermine quelque partie de notre vie, il y en a un aussi qui détermine notre mort. Il est incertain à notre égard, ce moment : mais il est immuable dans les décrets du Père céleste qui l'a présent de toute éternité. *Numerus mensium ejus apud te est, constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt.* Avec tout cela néanmoins on vit comme si l'incertitude de l'heure de la mort rendait, en quelque manière, la mort douteuse. Au lieu de faire chaque action de sa vie comme si c'était la dernière et qu'on dût mourir après l'avoir faite, on ne regarde que son inclination et l'on abandonne tout le reste à un avenir qu'on éloigne le plus que l'on peut de sa pensée. On sait qu'on ne peut s'assurer d'un moment, et que se promettre un lendemain c'est se tromper; et l'on veut bien, dans la plus importante de toutes les affaires, aider à se tromper : car, où est l'homme qui soit véritablement dans une autre disposition d'esprit et de cœur?

Est-ce ce prétendu esprit fort qui, se piquant d'une intrépidité philosophique, voit mourir son parent entre ses bras, son ami à ses côtés, son domestique à sa maison, sans penser que ce qui arrive aux autres lui arrivera bientôt?

Est-ce cet homme du grand monde, dont les vastes desseins s'étendent à des espaces et à des temps presque infinis, qui ne s'applique qu'à faire sa fortune, qu'à s'agrandir par d'illustres alliances; qu'à procurer de puissants établissements à sa famille, qu'à s'acquérir de l'autorité et du crédit?

Est-ce cette femme délicate qui, quoiqu'avertie par son âge d'envisager la mort de plus près, ne s'étudie qu'à cacher, sous le fard et l'ajustement, les rides et la pâleur d'un visage usé; cette femme qui n'ose se regarder dans son état naturel, de peur qu'une si triste image ne la chagrine, ou que des pensées importunes et effrayantes ne lui disent trop tôt : Il faut mourir?

Après cela, n'ai-je pas eu raison de dire que s'il y a quelques hommes justes qui sont savants dans l'art de mourir, il y a un nombre infini de chrétiens grossiers et charnels, qui ne le savent pas comme il faut le savoir? mais ce n'est pas assez de penser et de savoir qu'il faut mourir; l'importance est de faire en sorte de bien mourir. Les vrais chrétiens s'y préparent, les chrétiens grossiers et charnels ne s'y préparent pas, du moins comme il faut s'y préparer; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Deux sortes d'hommes d'un caractère bien différent nous sont représentés dans les livres saints. Le premier est le juste et le prudent Noé (*Genes.* VI) qui, averti du malheur qui devait arriver aux hommes, employa plusieurs années à se bâtir une arche, dont Dieu lui avait marqué lui-même les dimensions, afin qu'il pût se sauver, lui et sa famille, d'un déluge universel, dont la terre était menacée.

Les seconds sont ces insensés et endurcis enfants des hommes qui, voyant ce saint patriarche occupé à la construction de cette machine flottante, se moquaient de son indiscrète prévoyance. Malgré tous les exemples de vertu que leur montrait cet homme fidèle : malgré les menaces de Dieu dont la fureur, pour ainsi dire, distillait sur eux par de continuelles pluies qui commençaient à

enfler les rivières et à couvrir les campagnes : malgré l'évident péril où ils se trouvaient, par les eaux qui grossissaient tous les jours et qui assiégaient leurs maisons : malgré tant de pressants motifs, qui devaient les porter à réformer leur méchante vie et à apaiser la justice du Seigneur qu'ils avaient offensé, ils ne cherchaient qu'à assouvir leurs passions brutales, qu'à se faire un grand nom dans le monde, qu'à *se rendre fameux* (*Gen.*, VI) par la monstrueuse énormité de leurs crimes ; et quelque mortels qu'ils fussent, ils ne se préparaient pas plus à la mort que s'ils n'eussent dû jamais mourir.

Vous déplorez sans doute, messieurs, l'aveuglement de ces insensés : mais combien voit-on encore aujourd'hui de chrétiens qui les imitent? à comparer ceux qui se préparent à la mort par une sage et longue prévoyance, avec d'autres qui à peine veulent s'y disposer dans une dernière maladie : oh ! que le nombre de ces Noés qui pensent sérieusement à se sauver du déluge est petit! oh ! que la multitude de ces gens aveugles, indolents et conjurés à leur propre perte est effroyable !

Tout les engage à se préparer à un si redoutable moment : les morts subites, qui ne furent jamais plus fréquentes que de nos jours, les dangereuses maladies auxquelles ils sont exposés, et qui, selon le langage figuré de l'Ecriture, sont *des pluies, des inondations, des tempêtes*, qui les surprendront tout à coup ; des accidents imprévus, qui les avertissent que ce qui est arrivé à leurs parents, à leurs amis, à leurs voisins, à ceux avec lesquels ils buvaient et mangeaient souvent, peut leur arriver ; les surprises de la mort qui vient de nuit comme un voleur, lorsqu'on ne l'attend pas ; tout, dis-je, les engage à s'y préparer.

Avec tout cela, quoique de tous les temps de la vie, il n'en soit point de mieux employé que celui où l'on se prépare à la mort, il n'en est aucun dont on ménage moins les moments. On trouve assez de loisir pour les autres affaires : on n'en veut point trouver pour celle-là. Dans les autres, on peut attendre utilement le secours d'autrui ; dans celle-là, il est important de se le rendre à soi-même. Le succès des autres est de peu de conséquence ; celui de sa préparation à la mort est d'une suite infinie. On peut réparer ou différer les autres ; souvent les délais qu'on apporte à celle-là en rendent la perte irréparable.

Combien d'obstacles trouve-t-on à cette dernière heure ! Obstacles du côté du mourant ; aura-t-il tout l'usage nécessaire de sa liberté et de sa raison? Obstacles du côté de Dieu ; lui donnera-t-il ces grâces choisies dont il a besoin pour se reconnaître et lui demander pardon? Obstacles du côté des ennemis qu'il a à combattre ; jamais les tentations de Satan ne sont plus violentes, jamais on n'a moins de force pour les éloigner et leur résister. Obstacles du côté des embarras presque infinis qu'on y trouve ; comment réglera-t-il les affaires de sa conscience et celles de sa maison? Si une seule de ces affaires demande un homme tout entier, pendant plusieurs jours, dit saint Chrysostome, quelle apparence que lorsqu'il n'est, pour ainsi parler, qu'à moitié à soi-même, il puisse mettre, en peu d'heures, un si bon ordre dans l'une et dans l'autre, qu'il soit en état d'en rendre à son souverain juge un compte exact?

Plût à Dieu, s'écrie là-dessus le plus sage de tous les mortels, plût à Dieu que les hommes eussent assez de pénétration et de bon sens pour prévoir cette heure dernière ! Plût à Dieu qu'un chacun d'eux se dît : Je me porte bien maintenant ; mais, dans quelques heures d'ici, ne puis-je pas tomber en apoplexie? Je sors de ma maison ; mais qui me répondra que j'y rentrerai plein de santé? Je ne sens aucun mal quand je me couche ; mais combien y en a-t-il eu qui, plus robustes et plus jeunes que moi, sont morts dans leur lit? Il est donc de la dernière importance que je me hâte de travailler sérieusement à mon salut et de mettre ordre aux affaires de ma conscience.

Ainsi doit parler un homme de bon sens, qui se représente qu'il peut mourir à toute heure, qu'il mourra peut-être plus tôt qu'il ne pense, et que s'il se précautionne contre la mort par un endroit, elle le surprendra par un autre. Lui ferme-t-on la porte? *elle entre par les fenêtres*, dit Jérémie. Je veux dire, après saint Chrysostome, qui donne un sens spirituel à ces paroles figurées du prophète : A-t-on un bon estomac? un catarrhe se saisira de la tête. A-t-on la tête saine? on mourra par une inflammation de poitrine. Ne sent-on aucune incommodité dans sa poitrine? on périra par une violente colique. Il n'y a ni porte, ni fenêtre, par où la mort n'entre, rien par conséquent de plus important et de plus utile que de s'y préparer. Mais comment s'y préparer, me demandez-vous? Le voici.

Je trouve dans l'Ecriture deux sortes de préparations à la mort : l'une éloignée, l'autre prochaine ; l'une par laquelle on se fait une habitude de s'y disposer pendant toute sa vie, l'autre par laquelle on redouble ses efforts et sa vigilance, quand on s'aperçoit qu'on va la perdre.

Jésus-Christ nous parle de la première, quand il nous dit : *Ceignez vos reins, tenez en vos mains des lampes allumées, et faites ce que font de vigilants serviteurs, qui attendent leur maître, quand il revient des noces, afin que quand il viendra et qu'il frappera à la porte, ils la lui ouvrent* (*Luc*, XII).

J'appelle *ceindre ses reins* (et c'est ici le vrai moyen de se préparer de loin à la mort) s'abstenir des désirs charnels, réprimer ses passions, retrancher sans réserve tous les plaisirs défendus, et se priver même quelquefois de ceux qui sont permis. J'appelle *ceindre ses reins*, faire ce que l'on ferait si l'on était en voyage, retrousser ses habits, et les tenir serrés, de peur d'en être embarrassé pendant le chemin.

Ainsi l'entendait David, quand il disait

qu'*il pensait* de loin *aux jours anciens, et que les années éternelles* étaient les plus fréquents objets des réflexions de son esprit (*Psal.* LXXVI). Ainsi l'entendait le prophète (*Isai.*, XXXVIII), lorsqu'il se comparait à *l'hirondelle* et à ces oiseaux de passage, qui quittent leur nid et gagnent la mer, afin qu'à la faveur des flots, sur lesquels ils se portent, ils cherchent un climat plus doux que n'est celui qu'ils quittent.

Ainsi l'entendait saint Pierre, lorsqu'il faisait allusion à la coutume des anciens Israélites qui demeuraient sous des tentes, et qui, en quelque saison que ce fût, étaient prêts à décamper, au premier ordre qu'ils recevaient, et qu'il s'écriait : Ma tente tient à si peu de chose, qu'il ne me faudra pas beaucoup de temps pour la transporter : *Velox est depositio tabernaculi mei* (II *Petr.* I).

J'appelle *tenir en main des lampes allumées*, s'exercer continuellement dans la pratique de ces bonnes œuvres dont Jésus-Christ veut que *la lumière éclate devant les hommes, afin que le Père céleste en soit glorifié;* ne laisser passer aucun jour sans élever son cœur vers Dieu ; se mettre en état de le recevoir et de le servir de ses deux mains, soit de la droite, pendant le temps de la prospérité, soit de la gauche, pendant la saison nébuleuse et incommode de l'adversité.

J'appelle enfin *ressembler à ces serviteurs qui attendent leur maître, quand il reviendra des noces*, veiller sans cesse et ne donner sur soi aucune prise à ce sommeil léthargique que la mort suit de près, comme fut celui de Sisara, qui, endormi par le lait que lui donna une officieuse, mais maligne femme, perdit la vie dans son assoupissement.

Chrétiens immortifiés, indolents, sensuels, qu'avez-vous fait jusqu'ici, pour vous disposer de la sorte à la mort? Il y a longtemps que le Sage l'a dit, et il n'est que trop vrai que *les hommes endormis, oisifs, aveuglés, ne connaissent pas leur dernière fin; que la même chose leur arrivera qu'aux poissons qu'on prend à l'hameçon, quand ils se jettent sur l'amorce, pour s'en nourrir, et aux oiseaux étourdis qui s'embarrassent dans des filets, pensant ramasser quelques grains qu'on y a répandus* (*Eccles.*, IX).

Souvent on trouve la mort où l'on croyait trouver la vie. Infortuné Ammon, tu te promettais de faire un gros repas chez Absalon, ton frère, et tu y es assassiné. Jonas, trop tranquille, tu dors dans le vaisseau où tu es, et l'on va te précipiter dans la mer. Malheureux Isboseth, tu te couches et tu t'endors, et deux scélérats te tuent dans ton lit (II *Reg.*, IV). Holopherne, tu cuves ton vin, sans rien appréhender dans ta tente, et une femme juive t'enlève la tête.

Instruits par tant d'exemples et par une infinité d'autres que je pourrais rapporter, vous n'avez point de meilleur moyen de vous garantir des surprises de la mort, que de vous appliquer cet important avis que Jésus-Christ vient de vous donner. Par là, une mort méditée, imitée, prévue, fera sur vous des impressions assez semblables à celle que vous éprouverez un jour.

Vous aurez pour lors des yeux, et vous ne verrez point ; des oreilles, et vous n'entendrez point ; des mains et des pieds, et vous n'en aurez aucun usage. Mettez-vous à présent, par vertu, dans cet état où vous serez un jour réduits par nécessité. Ces yeux si dissipés, si curieux, si sensuels, fermez-les aux pompes du siècle, et *détournez-en*, comme David, *les regards, afin qu'ils n'en voient point la vanité* et les débauches.

Ces oreilles trop ouvertes, tantôt aux flatteries et aux louanges, tantôt aux médisances et aux injures, tantôt à des discours tendres et lascifs, tantôt à des paroles railleuses et aigres, fermez-les aux unes et aux autres, soit à celles qui pourraient vous corrompre par le plaisir, soit à celles qui pourraient vous emporter par la vengeance.

Ces pieds si légers à courir aux vains spectacles, ou *à répandre le sang* d'un ennemi, arrêtez-les, comme s'ils étaient morts. Ces mains si avides du bien d'autrui, rendez-les immobiles, comme si elles n'avaient aucune action.

Par là vous regarderez la mort de près ; la regardant de près, vous vous la rendrez plus familière; cette habitude de vous la rendre familière vous en fera prévoir les dangers, et, comme on reçoit avec moins de peine une disgrâce à laquelle on s'est attendu; cette vigilance et cet exercice continuel de la mort calmeront, lorsque Dieu vous l'enverra, ces inquiétudes et ces frayeurs que vous auriez et qui en accablent tant d'autres dans ces derniers moments.

Nous lisons dans l'Exode que Dieu, pour préparer les Israélites à leur sortie des terres d'Egypte, voulut que chaque famille prît un agneau le dixième jour du mois de nisan, et qu'elle le gardât jusqu'au quatorzième où pour lors on l'immolerait le soir.

Un savant interprète demande d'où vient que Dieu voulait qu'on gardât si longtemps chez soi cet agneau, et s'il ne suffisait pas d'en prendre un la veille ou le même jour qu'on serait en état de partir? non, répond-il, et voici la raison qu'il en donne : Comme ils devaient sortir d'Egypte pour aller à la terre qui leur avait été promise, il fallait qu'ils gardassent, pendant cinq jours, ce petit animal, afin que sachant qu'ils le mangeraient un peu avant leur départ, son fréquent bêlement les avertît du grand voyage qu'ils allaient faire (*Rupert. lib.* II *in Exod.*, *c.* 3).

Découvrons ici, sous cette figure, l'importante vérité qu'elle cache. Le voyage du temps à l'éternité est un si grand voyage, qu'on ne peut s'y préparer trop tôt, il faut le faire, bon gré mal gré qu'on en ait. Ce qui se passe au dedans et au dehors de nous est comme le bêlement de *l'agneau de notre Pâque*, je veux dire, de *notre passage, phase, transitus*, qui nous en avertit; si nous le gardons soigneusement, il en préviendra les surprises et nous criera de nous tenir prêts (*Ibid.*).

Mais quand le temps de ce passage, marqué

par un ordre d'en haut, arrive, voici encore d'autres préparations que j'ai appelées des préparations prochaines : la conduite qu'a tenue, sur ce sujet notre divin Maître, nous en fournit une excellente idée.

Pendant les trois années de sa vie publique, il parlait fort souvent de sa mort à ses apôtres ; au jour même de son triomphe sur le Thabor, il s'en entretint avec Moïse et Elie; admirable exemple qu'il nous fournit de cette préparation à la mort, que nous ne devons jamais perdre de vue aux jours mêmes de notre prospérité et de nos joies. Mais à la veille de sa mort, quoiqu'il en fût le maître, il s'y disposa encore tout autrement.

Vous savez qu'il s'en alla sur la montagne des Oliviers (*Marc.*, XIV), qu'il entra dans le jardin, qu'il se sépara de ses apôtres, que, prosterné contre terre, il redoubla sa prière, que, saisi de frayeur, d'ennui, de tristesse, il n'eut point d'autre volonté que celle de son Père entre les mains de qui il remit son esprit.

Si je voulais m'arrêter à toutes ces circonstances, quel inépuisable fonds d'instructions vous fourniraient-elles? Par là vous apprendriez à vous séparer, dans cette dernière heure, de ce que vous avez de plus cher, afin de ne vous entretenir qu'avec Dieu, par un plus grand recueillement et des prières plus ferventes ; par là vous connaîtriez quel usage vous devez faire de cet abattement et de ces alarmes qui ne vous épargneront pas, puisque votre Dieu a bien voulu les ressentir; avec quelle sincère et humble résignation il faut que vous attendiez le coup de la mort, et que vous recommandiez votre âme au souverain Juge qui vous la redemandera.

Chrétiens grossiers et charnels, est-ce là ce que vous faites? L'amour de la vie (chose étrange!) est une passion si dominante que, dans les maladies même les plus dangereuses, on se représente la mort comme un monstre qu'il ne faut voir que le plus tard que l'on peut.

De là ces frayeurs à la vue d'un confesseur, comme s'il ne s'approchait d'un malade que pour lui prononcer l'arrêt de sa mort. De là cet éloignement du saint viatique et de l'extrême-onction, comme si c'étaient des sacrements de mauvais augure. De là ces délais et ces appréhensions de faire réciter les prières établies par l'Eglise pour le secours des agonisants, comme si c'étaient des prières meurtrières.

Par quels pernicieux égards, par quels ménagements cruels pour ceux qu'on aime, ou que l'on feint d'aimer, ne tâche-t-on pas de charmer leur frayeur? comme si une bonne disposition à la mort était de s'épargner l'appréhension et la peine de penser qu'on va mourir.

Bien loin de leur dire : Mettez ordre à vos affaires, vous allez mourir, songez, au moins dans ces derniers moments, à votre conscience, on cherche d'ingénieux détours qui ne leur font voir le péril qu'au travers de vaines espérances de guérison, et lors même qu'ils sont mourants, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels.

C'est ainsi que, par une barbare pitié, on les perd en appréhendant de les affliger, et qu'ils se perdent les premiers eux-mêmes. *Souvenez-vous donc, ô hommes*, encore un coup, *souvenez-vous que vous n'êtes que poussière et que vous retournerez en poussière.*

Souvenez-vous que, quelques prières et quelques vœux que vous fassiez pour arrêter ou pour suspendre le coup meurtrier de la mort, tous vos efforts vous seront inutiles. Ni l'or de vos coffres ne pourra vous tirer de ses mains, ni les enfoncements de vos alcôves vous cacher à ses yeux, ni le grand nombre de vos parents et de vos amis vous défendre contre ses attaques et ses surprises.

Disposez-vous donc de bonne heure à la recevoir à tel jour et à tel moment qu'il plaira au Seigneur de vous l'envoyer, afin qu'ayant pris vos mesures de loin, vous puissiez lui dire avec un saint prophète : *Tirez mon âme de la prison où elle est, afin que je bénisse à jamais votre saint nom*, etc. (*Psal.* CXLI)

SECOND DISCOURS.

Factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ : mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

Il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, et il fut enseveli en enfer (*S. Luc., ch.* XVI).

La raison et la foi ont des vues bien différentes. La raison regarde le tombeau comme la fin de la vie et le terme fatal de la félicité mondaine; c'est là, dit-elle, l'écueil contre lequel va se briser le fragile vaisseau du corps humain, après avoir flotté quelque temps sur la mer du siècle ; c'est à cette dernière scène que se termine toute la grandeur, la puissance, la majesté des morts qui, après avoir joué, pendant quelque temps, leur personnage sur le théâtre du monde, disparaissent pour toujours et descendent, dépouillés de tout l'attirail de leur vanité, dans une terre de ténèbres et d'oubli.

Voilà ce que la raison dit et ce que l'expérience de tous les siècles nous fait connaître ; mais la foi, qui a des vues encore plus perçantes, les porte bien plus loin : comme elle sait que l'homme survit à lui-même, et que si son corps est sujet à la corruption, son âme, dégagée de la matière, est immortelle, capable d'un bonheur ou d'un malheur sans fin : comme elle établit pour principe que les bonnes et les mauvaises œuvres des hommes les suivent, et que tels qu'ils sont trouvés à leur mort, tels ils demeurent pendant toute l'éternité; c'est vers ces espaces infinis qu'elle porte ses lumières et qu'elle nous les représente comme dans une plage nouvelle où, de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne voient point de bout; heureux si, par de saintes actions, ils sont portés par les mains des anges dans le sein d'Abraham ; malheureux si, pour des œuvres de péché, ils sont précipités et ensevelis dans les enfers.

O mort des saints, que tu es précieuse! O mort des pécheurs, que tu es mauvaise!

Pauvre Lazare, je te plaignais pendant la vie, mais je me réjouis avec toi à ta mort. Riche voluptueux et superbement vêtu, ta prospérité passagère me tentait, mais ton arrêt et ta sépulture m'effrayent.

Ne séparons pas ces deux objets puisque saint Luc nous les expose tous deux. Comparons homme à homme, mort à mort, sépulture à sépulture. Que la mort des justes, dont Lazare est la figure, me paraît désirable! Que la mort des pécheurs, dont le mauvais riche me fournit un triste exemple, me paraît terrible! A ces deux différents spectacles, rappelez, mes frères, ce que vous avez de raison et de foi.

PREMIER POINT.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons tous au Seigneur. C'est lui qui nous a donné l'être, c'est lui qui nous l'ôte; c'est de lui que nous avons reçu la vie, c'est par lui que s'exécutera l'arrêt de notre mort : nous sommes venus au monde au moment qu'il a voulu, nous en sortirons à tel moment qu'il lui plaira; *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

Il ne nous a pas été libre de choisir notre condition et notre état, il ne sera pas à notre disposition de nous prescrire le genre de notre mort; nous n'avons pas été nos maîtres et nos arbitres en naissant, nous ne le serons pas non plus en mourant. La première grâce nous a été donnée sans nous, et nous ne pouvons pas mériter la dernière.

Dieu, par la mort, entre en possession de nos corps et de nos âmes pour toute une éternité; mais sera-t-elle heureuse cette éternité, sera-t-elle malheureuse? Il nous fera sortir du monde par la mort; mais couronnera-t-il en nous ses miséricordes, ou emploiera-t-il contre nous ses vengeances? Serons-nous portés, comme Lazare, dans le sein d'Abraham, par les mains des anges? Serons-nous précipités, comme le mauvais riche, et ensevelis dans les enfers? nul de nous ne le peut savoir. Dignes de haine ou d'amour; victimes forcées que le Seigneur chasse du monde, ou enfants bien-aimés qu'il appelle à soi; vases d'ignominie et de colère, vases d'honneur et de miséricorde, nous portons, comme Urie, nos lettres fermées, nul de nous ne peut répondre de son sort.

Consolez-vous néanmoins, mes frères, puis-je vous dire, consolez-vous. Si, pendant votre vie, vous avez été des serviteurs vigilants et fidèles, Jésus-Christ vous assure que vous entrerez à votre mort dans la joie du Seigneur votre Dieu; et que si, à l'exemple des vierges sages, vous tenez vos lampes allumées quand l'Époux viendra, la salle de ses noces vous sera ouverte. Ecoutez saint Paul qui vous promet que si vous combattez, comme lui, en gens de cœur, une couronne de justice vous sera rendue par le meilleur et le plus juste de tous les juges. Ecoutez saint Jean qui vous dit que l'Esprit de Dieu rendra témoignage au vôtre, que vous êtes ses enfants, et que, quoiqu'incertains de votre sort, il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez, qui sera conforme à sa volonté, puisque vous avez déjà reçu en tant de rencontres l'effet des demandes que vous lui avez faites.

A un homme bien pénétré de ces vérités, et armé de cette humble confiance, oh! que la mort paraît désirable et douce! soit qu'il regarde le monde qu'il va quitter, soit qu'il jette les yeux sur Dieu, en la miséricorde et en la bonté duquel il met toute son espérance; deux objets qui le consolent et qui l'affermissent contre les frayeurs de la mort.

S'il regarde le monde, c'est alors que ce vain fantôme, qui en a trompé tant d'autres, et qui peut-être l'a trompé lui-même, commence à s'évanouir. Il le charmait peut-être auparavant par un faux brillant, mais, à cette dernière heure, il en connaît de près les laideurs et les impostures, dit saint Eucher. Auparavant il tâchait de le séduire par un éclat qui paraissait avoir quelque chose de réel : *Prius seducere vero cogitabat fulgore;* et alors il ne peut pas même lui en imposer par une fausse montre de ses plaisirs et de ses grandeurs : *Jam non valet falsa ostentatione corrumpere.* Auparavant, ce monde n'avait aucun bien qui fût solide, et alors les plus fragiles lui manquent : *Solidis bonis carebat; etiam deficit caducis.*

Ainsi, loin de porter envie à ces hommes qui prennent tant de peines à s'avancer dans les emplois et à faire fortune, il les regarde, avec saint Paulin, comme ces bêtes de charge qui, tournant sans cesse une pesante meule, se tuent pour les autres, et ne font rien pour elles-mêmes.

Ainsi, loin de se plaindre qu'il quitte trop tôt le monde, il s'écrie : *Demeurerai-je encore longtemps avec les habitants de Cédar! Mon âme sera-t-elle toujours errante dans une terre étrangère!* O monde perfide dans tes amitiés, infidèle dans tes promesses, pauvre dans tes récompenses! O monde qui ne payes que d'ingratitude ceux qui te servent, qui étouffes ceux que tu embrasses, qui, lors même que tu parais satisfaire nos désirs, ne fais qu'augmenter nos inquiétudes et nos chagrins, qu'as-tu qui ne te rende méprisable?

Mais quel autre motif aux gens de bien de consentir à quitter le monde, et de recevoir avec résignation le coup mortel qui va les en séparer, lorsqu'ils se représentent que ce monde, qui d'ailleurs est incapable de les satisfaire, n'a été que trop capable de les corrompre, et que, demeurant plus longtemps sur la terre, ce leur serait un surcroît de tentation d'offenser Dieu et d'augmenter le nombre de leurs péchés!

Dans quelle étrange et fâcheuse situation sommes-nous en ce monde? c'est tantôt avec l'avarice, tantôt avec l'impureté; ici avec la colère, là avec l'ambition que nous avons à combattre, dit saint Cyprien. Si nous avons surmonté un ennemi, d'autres viennent à la charge. Une victoire remportée n'est qu'une préparation à un nouveau combat, des hydres tronçonnées renaissent, et plus nous retranchons de désirs criminels,

plus nous en trouvons qui sortent du mauvais fonds de notre cœur.

Or, quelle consolation a une âme qui cherche son repos et qui aime son Dieu, de se représenter que la mort la tirera de ces maux et de ces dangers; quelle consolation quand, après avoir mis ordre aux affaires de sa conscience, elle sent que rien ne lui pèse sur le cœur, et qu'elle peut se dire : mes misères et mes péchés vont finir, un dernier moment terminera les disgrâces de mon exil et la violence de mes tentations!

J'ai passé jusqu'ici tristement mes jours à labourer la terre à la sueur de mon visage, et, après m'être bien tourmenté, à peine ai-je eu de quoi me nourrir et me vêtir, peut dire ce paysan, couché sur un peu de paille et à demi couvert ; mais enfin, si Dieu a pitié de moi, mes maux vont finir, j'aurai tout en abondance, et je me verrai revêtu d'un habit de gloire.

Un dur et avide créancier m'a retenu jusqu'ici dans la prison, peut dire ce prisonnier qui va rendre l'âme; mais comme, par la grâce que le Seigneur m'a faite, j'ai souffert mon mal avec patience, je m'imagine, comme saint Pierre, voir un ange qui me délivre des mains de cet Hérode, et qui va me mener dans le lieu de ma liberté.

J'ai perdu tout mon bien, et il m'est resté une grosse famille qui, en plusieurs rencontres, n'a pas eu, non plus que moi, le nécessaire à la vie; j'en ai béni Dieu, et ai mieux aimé vivre pauvre que de l'offenser pour me tirer de la misère, peut dire cet homme malade; mais ce qui le console à l'heure de la mort, est de se dire, comme Tobie : « Nous avons mené une vie pauvre, mais nous aurons des biens en abondance, si nous avons craint le Seigneur : nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie bienheureuse qu'il a promise à ceux qui l'aiment. »

Mais, direz-vous, pour avoir ces sentiments qui rendent la mort si douce, il faudrait être en quelque manière sûr de trouver en l'autre vie le repos et le bonheur, qui ne sont promis qu'aux saints. Eh! qui de nous peut avoir cette assurance?

Il est vrai, mes frères, qu'absolument parlant, rien ne répond aux gens de bien de la persévérance finale, qui est toute gratuite, et que nul homme ne peut mériter; mais, à cela près, j'ai à vous dire que, si, par une bonne vie, vous vous préparez à cette dernière heure (hé! qui vous empêche de le faire, *pendant que vous marchez à la faveur de la lumière céleste, et que les ténèbres ne vous ont pas encore surpris?*) oui, j'ai à vous dire que vous avez affaire à un Dieu infiniment miséricordieux, qui ne vous abandonnera jamais en ce dernier jour, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Seconde source de consolation aux gens de bien à l'heure de la mort.

Que celui qui se soucie peu d'aller à Dieu fuie cette mort, et qu'il l'ait en horreur ; que le libertin, qui n'aime que les plaisirs de la vie, s'afflige et s'irrite quand il s'aperçoit qu'il va les perdre ; que la femme mondaine, dont la galanterie, la mollesse, l'impureté, l'amour de sa chair, ont été les plus violentes passions, se trouble et se confonde à ce moment fatal, où elle voit disparaître ces maudites idoles, en qui elle a mis toute sa confiance; que l'hérétique, qui se représente un Dieu qui se plaît à imposer des lois dont l'accomplissement est impossible, et qui, après le pardon des premiers péchés, n'en accorde jamais d'autre; que tous les gens de ce caractère s'abattent et se désespèrent; pour vous, chrétiens, qui avez des sentiments tout opposés, et qui cherchez à apaiser, par une pénitence salutaire, la justice du Seigneur, que vous avez offensé, consolez-vous de ce qu'il vous a promis dans les livres saints, fidèles dépositaires de sa parole : ouvrez et lisez; que vous dit-il?

J'essuierai les larmes des gens de bien, je guérirai leurs plaies, je fermerai leurs blessures, et je les aimerai gratuitement, selon les tendres inclinations de mon cœur; *sanabo contritiones eorum, diligam eos spontanee.* Je ne suis pas obligé de les aimer, ni de les récompenser : mais je veux bien le faire. Quand je les condamnerais à des supplices éternels, je n'en serais ni plus ni moins heureux : mais je veux leur faire connaître que je les aime, et que mon bon plaisir est de les aimer. *Diligam eos spontanee.*

Je suis avec l'homme juste dans son affliction, dit-il, chez le roi-prophète, *je l'en délivrerai, je le glorifierai, je lui ferai voir ce jour salutaire*, qui est mon jour après lequel il aspire. Or, quelle plus grande affliction que celle d'un homme qui va rendre l'âme? d'un homme que tout est capable d'affliger et de troubler : le souvenir de ses péchés, le petit nombre des élus, les violentes tentations du démon qui le porte à un cruel désespoir, l'abus des grâces et le mauvais emploi d'un temps qui ne lui avait été donné que pour travailler à l'importante affaire de son salut? Si vous l'abandonniez, Seigneur, dans ce jour de son affliction, que deviendrait-il? mais vous êtes avec lui, et vous l'en délivrerez. *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum.*

La comparaison dont le Saint-Esprit se sert chez Isaïe est toute pleine de mystère. On nous y représente l'homme de bien comme un autre Noé qui, renfermé dans son arche, a la consolation de voir les eaux du déluge qui se retirent, une colombe qui lui apporte une branche d'olivier, et un arc-en-ciel qui paraît dans les nues : figures dont l'homme de bien éprouve à la mort l'accomplissement en sa personne.

C'est alors, en effet, que les eaux du déluge se retirent; eaux des tribulations et des tentations humaines où des millions d'âmes ont péri, et sur lesquelles il s'est élevé par son humble foi et sa vive espérance; ces eaux s'écoulent, ce déluge des misères et des dangers de la vie finit.

C'est alors que l'esprit du Seigneur, qui est un esprit doux et chaste, se présente à

ces hommes justes, comme la colombe de Noé, pour leur apporter l'agréable nouvelle de leur réconciliation, et leur dire : *Amodo jam dicit Spiritus*, qu'ils ont assez travaillé, qu'ils se sont assez mortifiés, qu'il est temps qu'ils se reposent, que les bonnes œuvres qu'ils ont faites les suivront dans le lieu où ils iront; *requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos.*

C'est enfin pour lors que paraît l'arc-en-ciel ; signe mystérieux de leur paix et de leur alliance avec Dieu, qui veut bien oublier pour toujours leurs infidélités passées, et leur donner sa parole, qu'ils n'ont plus de second déluge à craindre.

Consolante et agréable nouvelle pour vous qui, après vous être dépouillés du vieil homme, allez vous revêtir du nouveau : pour vous qui, par une sévère et opiniâtre mortification de la chair avec ses vices et ses convoitises, avez lavé vos robes dans le sang de l'agneau sans tache; pour vous qui n'avez point eu d'autre volonté que celle de Dieu, d'autre règle que sa sainte loi, d'autre guide que sa vérité, d'autre espérance que son éternité.

Quand un chrétien se trouve dans cette disposition, avec quel doux épanchement de son âme, jetant les yeux sur son aimable Sauveur, dont il embrasse tendrement la croix, le prie-t-il de *mettre sur son cœur et sur ses bras ce précieux cachet* de son salut, de lui appliquer les infinis mérites de sa passion, de lui faire la grâce d'unir les douleurs légères qu'il endure, à ces rigoureux supplices qu'il a soufferts pour le racheter! Combien d'amoureux soupirs pousse-t-il de sa poitrine défaillante, quand il prononce ces doux noms de Jésus et de Marie, qu'il répète de temps en temps, pour demander au Fils sa miséricorde, à la Mère son intercession!

Avec quelle humble résignation offre-t-il au Seigneur les derniers restes de sa vie, regrettant moins la perte de ses biens, de sa femme, de ses enfants, que celle de tant d'années qu'il aurait pu employer à son service, lui promettant que, s'il juge à propos de lui rendre la santé, il en fera un meilleur usage qu'il n'en a fait jusqu'ici?

Avec quels yeux regarde-t-il la mort, et dans quel esprit la reçoit-il? Tantôt il la regarde comme une dette, tantôt comme un châtiment, tantôt comme un sacrifice : comme une dette dont il s'acquitte, comme un châtiment qu'il souffre, comme un sacrifice qu'il offre : comme une dette, parce que la vie est un engagement à la mort ; comme un châtiment, parce que la mort est la peine d'une mauvaise vie; comme un sacrifice, parce que recevant la mort dans un esprit de pénitence, il satisfait tout ensemble à cette dette et se délivre des tristes suites de ce châtiment.

Heureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur, principalement lorsque dans ces jours de leur combat, ils sont armés des derniers secours de l'Église (1). Car si Jésus-Christ qui avait dit au centenier : *Je viendrai chez vous*, et à Zachée : *il faut que je demeure aujourd'hui dans votre maison*, leur a fait cet honneur de loger dans l'étroit espace de leur estomac : quel nouveau sujet de confiance, de consolation, de gratitude envers un si digne hôte, un si charitable ami, un si puissant protecteur? Non content d'être mort pour eux sur une croix, il veut bien devenir leur nourriture et leur viatique, afin que fortifiés par ce pain divin infiniment plus salutaire et vivifiant, que ne fut celui qu'un ange apporta autrefois au prophète Élie, ils marchent jusqu'à la montagne d'Oreb.

Si le saint homme Job, quoiqu'accablé de maux, couvert de plaies et réduit en un tel état, qu'il s'imaginait aller rendre l'âme, disait à Dieu que, *pourvu qu'il eût la bonté de le mettre à ses côtés, il rendrait* inutiles tous les efforts de ses ennemis (*Job.*, XVII) : quel nouveau surcroît de force les gens de bien dont je parle, reçoivent-ils de leur divin Sauveur, qui est au dedans d'eux pour les soutenir contre les plus furieuses attaques des démons? Sous cet asile, et à l'ombre *de cette Table* sacrée, que de secours reçoivent-ils *contre ceux qui les affligent*, et qui ne cherchent qu'à les perdre?

Mort des saints, que tu es donc par toutes ces raisons, désirable et *précieuse!* mais hélas! *mort des pécheurs*, que tu es terrible et mauvaise! Examinons-en avec frayeur les circonstances dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Parmi les différents sujets d'alarmes, de consternation, de trouble, dont l'âme d'un pécheur est accablée à l'heure de la mort, j'en découvre particulièrement trois dans les livres saints ; ce qu'il perd, ce qu'il sent, ce qu'il craint. La vie et tout ce qu'il aimait, voilà ce qu'il perd ; de vifs remords d'une conscience terriblement agitée, voilà ce qu'il sent; un jugement sévère et des tourments sans fin, voilà ce qu'il craint.

Il va perdre la vie, et avec elle tout ce qui la rendait douce et aimable : premier sujet de son affliction et de sa douleur. Belles compagnies, agréables sociétés, famille richement pourvue, amis de table et de débauche, vins exquis et mets délicatement apprêtés, habits et meubles superbes, grand train, gros revenus ; c'était-là ce qui rendait au mauvais riche la vie si commode et si douce.

Mais quel coup de foudre l'a frappé, lorsqu'il y pensait le moins! Quel redoutable voleur est venu de nuit lui ravir ses biens, ses maisons, son or, son argent (*Psal.* LXXV)? Aveugles mortels, qui croyez pouvoir retenir ce que vous n'avez que par emprunt, ainsi serez-vous dépouillés de tout, à l'heure de la mort. *Hommes de richesses, vous vous endormirez, mais à votre réveil, vous ne trouverez rien dans vos mains* (*Ibid.*).

(1) Quand on en viendra à la lettre S, et qu'on parlera des *sacrements*, on mettra quelques petites exhortations aux malades à qui l'on porte le saint sacrement et l'extrême-onction.

Mal à propos croyez-vous que ce que vous avez vous appartient: rien n'est à vous, que la terre où vous devez retourner: *Revertetur in terram suam* (*Psal.* CXLV). Vous en êtes sortis, vous y rentrerez : voilà la seule chose que vous pouvez dire être à vous ; *suam*. Mal à propos appelez-vous vos richesses, vos biens ; l'Ecriture sainte les appelle *les biens du monde*. Mal à propos regardez-vous, comme votre gloire personnelle, les dignités dont vous êtes revêtus ; l'Ecriture sainte les regarde *comme la gloire de la maison* où vous habitez pour un temps: *Gloria domus ejus*.

Qu'un voyageur qui entre dans une hôtellerie boive dans une coupe d'or ; qu'il mange dans des plats d'argent, qu'il couche dans un lit magnifique : ces meubles ne sont pas à lui ; ce sont les meubles de la maison où il ne fait que passer, il les y laissera, et jamais on ne lui permettra de les emporter. *Ne timueris, cum dives factus fuerit homo, et cum multiplicata fuerit gloria domus ejus. Fontes, ambulacra, porticus et balnea, aurum et argentum, equi et muli, gloria domus sunt, non hominis qui habitat domum* (*D. Chrysost. in Psal.* XLVIII).

Mal à propos donc dites-vous, ces maisons et ces coffres, cet or et cet argent, ces jardins et ces allées à perte de vue, ces chevaux et ces mulets, ces habits et ces meubles sont à moi : parlez plus juste, dites que ce *sont les biens et la gloire du monde*. Vous passerez comme les autres, mais ces maisons demeureront ; vous ne jouirez que comme des étrangers, et pour un temps, de ces fragiles avantages que la mort vous ravira. Si ce que vous appelez *vôtre*, est véritablement à vous, que ne l'emportez-vous en mourant? et si vous ne pouvez l'emporter, comment osez-vous dire qu'il est à vous?

Quelque raisonnables que soient ces réflexions que tout homme de bon sens doit faire, elles sont si peu présentes à l'esprit des pécheurs, qu'ils s'en forment une idée tout opposée. Aveuglés par une gloire passagère qui les éblouit, abrutis par des plaisirs qui les ensevelissent dans la chair et le sang, plus attachés à leurs biens que les païens ne l'ont jamais été à leurs idoles, ils voudraient toujours les retenir ; et aux approches de la mort, ils s'aperçoivent qu'ils vont en être dépouillés : oh ! que cette séparation leur paraît dure et amère !

Imaginez-vous quelle peine souffrirait un *arbre* s'il était sensible, lorsqu'on l'arrache de la terre dont il reçoit sa nourriture. On ne l'en tire jamais si entier, qu'on ne lui coupe beaucoup de fibres, et qu'il n'y reste de fortes racines : véritable figure d'un pécheur en ses derniers moments.

Il faut, malgré lui, que l'arrêt de la justice divine s'exécute en sa personne : *Coupez l'arbre*, dit-elle, *ôtez-en les branches, secouez-en les feuilles, répandez-en de tout côté les fruits*. Mais rien n'est plus beau que cet arbre : il est au milieu de la terre où il a jeté de profondes racines, sa hauteur touche jusqu'au ciel, ses feuilles charment par leur beauté, et ses fruits par leur abondance : n'importe, tirez-le de la terre où il s'est enraciné, coupez-en les branches, ne lui laissez pas même ses feuilles.

Etrange arrêt, qui s'exécute à la lettre contre les pécheurs. Tout les quitte, tout leur est ôté ; charges, plaisirs, honneurs, revenus, parents, amis, femme, enfants : ils perdent sans ressource ce qu'ils avaient de plus cher, ce qui leur rendait la vie si douce et si aimable.

Encore si tout se terminait à ce dépouillement universel ; mais le mal est que leur conscience jusqu'alors trop tranquille est vivement piquée par de cuisants remords, qu'un ver rongeur les déchire impitoyablement, qu'une affreuse image de tous les crimes qu'ils ont commis, les jette dans un morne et accablant désespoir.

Commettre le péché, voilà ce qui passe ; mais l'avoir commis, voilà ce qui demeure. Les plaisirs passent, la bonne chère passe, les spectacles et les jeux passent, les œuvres de la chair et les pompes profanes passent : mais ce qu'on a fait contre Dieu, contre son prochain, contre soi-même, et qu'on a affecté de se cacher, ne passe pas.

Le cheval sur lequel est monté le malheureux Absalon s'échappe de dessous lui et s'enfuit : mais cet infortuné prince est attaché à un arbre, des branches duquel il ne peut se débarrasser. Joab le poursuit et le perce de trois flèches. En vain secoue-t-il la tête ; en vain bat-il des pieds et des mains ; il se sent arrêté à ce bois fatal, et un irréconciliable ennemi lui perce le cœur.

Pécheur, à présent si tranquille, sais-tu bien ce que je veux dire? Tu te divertis agréablement, tu veux, quoi qu'il arrive, te satisfaire : mais le temps de tes enjouements et de tes galanteries passera, comme un cheval rapide qui s'enfuira devant toi. Quoique tu aies commis des crimes sans nombre, ta mauvaise conscience a étouffé ces remords naissants qui te reprochaient tes désordres ; tu vivais en paix dans le centre des iniquités : mais enfin te voilà arrêté par les cheveux, comme Absalon, et la main meurtrière de la mort va te percer de ses flèches. Quel trouble ! quelle frayeur ! quelle angoisse !

Demandez-le à Balthazar : un moment auparavant, il ne pensait qu'à se divertir avec ses concubines et les princes de son royaume : un moment après, il tremble, il crie, il se désespère, à la seule vue d'une main qui écrit trois mots contre la muraille de son palais. Que ne lui disaient pas, pour rassurer son pauvre esprit, tant de courtisans flatteurs qui étaient à ses côtés? ces filles de joie qui mangeaient avec lui, et qui ne s'étudiaient qu'à le divertir? ces faux interprètes qu'on regardait comme les plus habiles de son royaume, pour donner un sens favorable à ces trois mystérieuses paroles : *Mane, Thecel, Pharès?* Nonobstant cela, *ses pensées le troublent et l'agitent avec tant de violence, qu'on dirait que ses os se déboîtent*. Ses cheveux se dressent, son visage est tout dégouttant de sueur, il

tremble de tous ses membres, et son cœur est si vivement saisi, que rien ne peut le rassurer.

Demandez-le à l'infortuné Antiochus : il vous dira qu'il sent ce qu'il n'a jamais senti ; un aiguillon qui lui perce le cœur, un souvenir amer des crimes qu'il a commis dans Jérusalem, de tristes pensées qui le troublent et qui le tourmentent encore plus cruellement que l'insupportable douleur de ses entrailles.

On ne se moque pas toujours de Dieu, on ne le regarde pas toujours comme un Dieu indolent, qui laisse goûter tranquillement a ses ennemis les maudits fruits de leurs iniquités. Il rappelle à leur mort, ce à quoi ils ne voulaient point penser pendant la vie. *Il écrit contre eux les tristes* sujets d'une amertume éternelle : *Scribis contra me amaritudines.* En tel temps, en tel lieu, à telle heure, voilà ce que tu as fait; voilà tes médisances, tes vols, tes impuretés, tes parjures.

Il rappelle contre eux les années qu'ils ont perdues, les grâces qu'ils ont rejetées, les inspirations et les bons mouvements dont ils ont fait un mauvais usage. Quelque soin qu'ils aient pris de faire taire l'importune voix d'une conscience inquiète, et de détourner de leur esprit certaines pensées chagrinantes qui eussent troublé leur repos, Dieu proteste qu'il les leur rendra ; et c'est ce qu'il fait à l'heure de leur mort : *Cogitationes ejus reddam ei* (*Osée*, IV).

Quand cette fille fuyait la présence d'une mère trop appliquée à l'observer : quand elle profitait de son absence pour ménager de petites entrevues avec l'objet de sa passion : quand elle écoutait froidement des propositions dont la pudeur d'une autre eût rougi : quand par de folles complaisances, elle donnait lieu à de jeunes insensés de lui appliquer les mots de leurs chansons, ou de prendre sur elle des libertés indécentes, elle se doutait bien qu'elle faisait mal, et que ce que les hommes eussent blâmé s'ils en avaient été témoins, Dieu qui est la pureté et la sainteté même, ne le regardait qu'avec horreur. Mais comme ces pensées l'auraient privée de voir ce qu'elle aimait, elle les éloignait le plus qu'il lui était possible, de son esprit; et ce sont néanmoins ces pensées que Dieu lui rend à l'heure de la mort : *Cogitationes ejus reddam ei.*

Quand cet usurier prêtait son argent à de gros intérêts, quand, par de captieuses offres de service, il engageait des enfants de famille à faire de belles dépenses afin qu'il les dépouillât peu à peu : quand par des prêts intéressés il favorisait les débauches des uns, qu'il vendait à d'autres son blé et son vin à des prix excessifs, il se doutait bien que sa conduite n'était pas irrépréhensible, qu'un confesseur habile, à qui il révélerait ce mystère d'iniquité, ne lui donnerait jamais l'absolution, à moins qu'il ne renonçât à un si mauvais commerce, et qu'il ne restituât aux parties lésées le bien qu'il leur avait pris : mais afin de retenir ce qu'il n'avait pas dessein de quitter, il détournait de soi ces réflexions et ces pensées; et ce seront ces réflexions et ces pensées que Dieu lui rendra à la mort : *Cogitationes ejus reddam ei.* En voilà déjà beaucoup, ce n'est pas cependant encore tout.

Il sait, le malheureux qu'il est, le lieu d'où il sort, mais sait-il celui où il va? Sans un miracle de la miséricorde divine à son égard, il ne peut attendre à cette dernière heure qu'un jugement sévère et des maux sans fin : troisième sujet de sa frayeur, de sa consternation, de son désespoir.

Quand un homme se voit dépouillé de tout, consumé de chagrin et déchiré par de vifs remords, que devient-il? où est-il? où va-t-il? *Cum fuerit nudatus atque consumptus, ubi quæso est* (*Job*, III)? Si vous me demandez où est son corps, je vous montrerai un petit espace de terre où il est inhumé, un trou qu'on a fait pour y jeter son cadavre infect, dont on ne peut supporter la corruption.

Femme insensée, qu'une beauté fragile aveugle, telle sera un jour ta sépulture. Cette tête sur laquelle tu élèves tant de vaines parures, ce visage sur lequel tu sèmes tant de mouches et appliques tant de fard; ces bras et ces belles mains, que tu fais voir avec une si ridicule affectation, cette gorge qui, par son indécente nudité, est à une infinité de gens une continuelle source de tentation et de chute : que deviendra tout cela? et où seras-tu toi-même? *Ubi quæso est?*

Te verra-t-on dans ces cercles dont tu faisais l'agrément? à cette toilette où tu consultais si souvent ton miroir? à ces spectacles et à ces académies de jeu où tu passais si agréablement le temps? Rien moins que cela : où seras-tu donc? Dans une bière bien fermée et bien couverte, afin que l'odeur pestilentielle de ton corps ne rebute pas ceux qui s'approcheront de toi pour te jeter quelques gouttes d'eau bénite; dans une terre de ténèbres et de misère, où l'on portera l'infect et inutile fardeau de ton cadavre : *Ubi quæso est?*

Mais si vous me demandez où ira l'âme de ce pécheur, je vous répondrai qu'elle ira où est allée celle du mauvais riche, dont l'Ecriture dit qu'il fut *enseveli en enfer.* Ici mon esprit se trouble, et mes idées se confondent : Quel lieu! quelle sépulture! Faites, messieurs, sur une si vaste et terrible matière, les réflexions que le Seigneur vous inspirera : mais sachez qu'il est plus affligeant qu'on ne pense, de se voir couché sur un lit, la croix à la main, attendant avec frayeur son dernier arrêt, de sentir la mort qui s'empare peu à peu d'un corps défaillant, d'éprouver les cruelles convulsions qui la précèdent, et de voir, pour ainsi dire, l'enfer ouvert où l'on va être précipité.

Infortuné bonheur qui entraîne le mauvais riche dans un malheur éternel, s'écrie là-dessus saint Chrysostome! Malheur fortuné qui conduit le pauvre Lazare à un bonheur sans fin! *Infelix felicitas, quæ divitem ad æternam infelicitatem trahit! Felix infelicitas, quæ pauperem ad æternam felicitatem inducit* (*D. Chrysost. hom. de Divite et Lazaro*).

L'un meurt dans un lit magnifique et semé de fleurs d'or, l'autre expire sur un peu

de paille. L'un meurt entre les bras de ses parents, de ses domestiques, de ses amis de table et de débauche ; l'autre à la compagnie des bêtes et des chiens qui lèchent ses plaies. L'un est honoré du cortége des plus riches et des plus grands de la ville ; l'autre est méprisé et abandonné de tout le monde. L'un vivait dans une délicieuse abondance ; l'autre était accablé de pauvreté et de misère. L'un était rempli et soûlé des mets les plus exquis ; l'autre impétrait à peine quelques restes et quelques miettes qui tombaient de sa table.

Mais enfin les choses ont bien changé. Ce riche est mort, et il a eu l'enfer pour sépulture ; ce pauvre est mort, et il est allé se reposer dans le sein d'Abraham. L'arrêt est prononcé. Riche, voluptueux et dur, *tu as reçu du bien pendant ta vie, et Lazare a été affligé de beaucoup de maux pendant la sienne. A présent il goûte une joie et une consolation sans fin, pendant que tu es horriblement tourmenté dans ce lieu de ton supplice.* Malédiction sur vous, grandeurs et richesses dont le mauvais usage est puni par de si rigoureux tourments ! Bénédiction sur vous, maladies, pauvreté, douleur, dont l'humble acceptation est récompensée d'un si délicieux repos !

Voilà, chrétiens, le sort de l'un et de l'autre. Quel sera le vôtre et le mien ? Seigneur, *ce sort est entre vos mains.* Vous seul êtes le souverain arbitre de notre bonne ou de notre mauvaise mort. Aurions-nous le malheur d'en trouver une mauvaise, après tant de grâces que vous nous avez faites pendant la vie ? après tant de secours intérieurs et extérieurs que vous nous donnez tous les jours, pour marcher avec une fidèle persévérance dans la voie de vos commandements ?

Tout nous quittera à cette dernière heure, tout nous troublera, tout nous jettera dans une étrange consternation ; l'effroyable nombre de nos péchés, le grand vide de nos bonnes œuvres, le mal que nous aurons fait, le bien que nous aurons omis, le souvenir du passé, les inquiétudes présentes, la crainte d'un malheureux avenir : *les douleurs de la mort qui nous assiégeront* d'un côté, *les dangers de l'enfer qui nous environneront* d'un autre. Vous seul, ô mon Dieu, pourrez nous assurer contre ces tentations d'abattement et de désespoir, où nous livreront les ennemis de notre salut.

Grand Dieu, qui êtes toute mon espérance, ne permettez pas qu'une frayeur désespérante m'accable dans ce jour de mon affliction, puis-je vous dire par avance avec un de vos prophètes : *Non sis tu mihi formidini, spes mea in die afflictionis* (*Jerem.*, XVII). Si vous m'abandonnez, me voilà perdu. Si je ne trouve point de ressource du côté de votre miséricorde, et si je ne pense qu'au malheur prochain dont je serai menacé, nul homme, nul ange, nul saint ne pourra me consoler.

Mais si heureusement pour moi, *vous me guérissez* de cette crainte désespérante, *je serai guéri* (*Ibid.*). Quand tout l'enfer se déchaînerait contre moi, je n'appréhenderai rien si je vous ai pour asile et pour protecteur. Ne m'effrayez et ne m'abandonnez donc pas, Seigneur, dans ce jour de mon affliction : *Non sis tu mihi formidini, spes mea in die afflictionis.*

Affligez-moi à présent, troublez-moi, *percez ma chair de votre crainte, afin que gros* de ce don céleste, je puisse par le secours de votre grâce, *enfanter un esprit de salut.* O Dieu de miséricorde ! ô Père de toute consolation ! soyez mon espérance en ce monde, ma joie et ma couronne en l'autre.

O

OCCASIONS

L'obligation que nous avons de fuir les occasions qui nous portent au péché ; le bon usage que nous devons faire de celles qui peuvent contribuer à notre salut et à notre perfection.

PREMIER DISCOURS (1).

Qui in Judæa sunt, fugiant ad montes, et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua.

Que ceux qui sont en Judée, s'enfuient sur les montagnes, et que celui qui est sur le haut du toit, n'en descende pas, pour emporter quelque chose de sa maison (*S. Matth., ch.* XXIV).

C'est une conduite fort ordinaire à Dieu, de nous avertir dans les jours de sa miséricorde, des maux dont il nous frappera dans ceux de sa colère, si nous ne nous mettons en état de les prévenir. L'Ecriture compare tantôt sa *voix au bruit du tonnerre* qui gronde dans les airs avant que d'en descendre : *Vox tonitrui in rota*, et tantôt la conduite qu'il tient sur nous, à *un arc bandé avant que la flèche en sorte : Dedisti metuentibus te signa, ut fugiant a facie arcus.*

Les différentes circonstances de l'Evangile de ce jour nous le font assez connaître. Rien n'est plus terrible que ce que Jésus-Christ nous dit des signes qui précéderont le jugement dernier. Il ne parle que de guerres, que d'orages, que d'inondations, que de tempêtes. *Dans ces jours d'affliction, le ciel s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et ce qu'il y a de plus stable sera ébranlé. Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là : la consternation sera si grande que jamais il n'y en a eu, et que jamais il n'y en aura de semblable.*

Etranges et désolantes prédictions heureusement ménagées par la miséricorde de Dieu, qui ne nous avertit de tous ces malheurs qu'afin que nous les évitions, qu'afin que nous ne ressemblions pas à ces insensés qui, près d'être submergés dans les eaux du déluge, buvaient et mangeaient tranquillement sans penser à se réfugier dans l'arche ; qu'afin que gardant une conduite tout opposée, nous nous tenions prêts pour paraître en bon état devant le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra.

Comment le faire, me demandez-vous ?

(1) Ce discours est pour le 24e dimanche d'après la Pentecôte.

Ecoutez Jésus-Christ qui vous l'apprend : *Que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes, et que celui qui est sur le toit n'en descende point, pour emporter quelque chose de sa maison.*

De ces mystérieuses paroles tâchons de découvrir le sens spirituel qu'elles renferment, et distinguons avec les saints Pères deux sortes de gens : des pécheurs figurés par ces hommes qui seront en Judée, quand ces premiers signes de la colère de Dieu paraîtront, et des justes représentés par ces autres hommes qui, sortis de Judée, seront déjà sur le haut du toit.

Que dirons-nous aux uns et aux autres. Nous leur marquerons avec Jésus-Christ un même moyen de salut, qui est de s'éloigner des occasions du péché. Nous dirons aux premiers : Fuyez, fuyez, sans cela vous périrez : *Qui in Judæa sunt, fugiant ad montes.* Nous dirons aux seconds : vous qui êtes déjà sur le toit, n'en descendez point, pour emporter quelque chose de votre maison; sans cela, vous vous attirerez le même malheur que les autres : *Et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua.*

Fuyez les occasions du péché, si vous voulez recouvrer la grâce que vous avez perdue, dirons-nous aux premiers; ne vous rengagez pas dans ces occasions, si vous voulez conserver la grâce que vous avez reçue, dirons-nous aux seconds. Recherche des occasions du péché, marque d'une fausse conversion; vous le verrez dans mon premier point. Recherche des occasions du péché, présage d'une rechute prochaine; vous le verrez dans mon second point.

PREMIER POINT.

Quoique rien ne soit plus nécessaire aux pécheurs qu'une vraie conversion, rien néanmoins n'est souvent plus équivoque que les marques qu'ils en donnent. Pleurent-ils ? crient-ils? Esaü pleura, Esaü cria, et l'Ecriture ne nous parle de sa douleur, que comme d'une espèce de rugissement. Avouent-ils leurs péchés? la même chose arriva à Saül et à Achan. Demandent-ils à Dieu miséricorde, et lui promettent-ils de mieux vivre? ces marques de pénitence parurent dans les Juifs. Le dirai-je (pour venir d'abord à la matière que je traite)? quand toutes les marques de conversion se trouveraient dans un pécheur, s'il recherche les occasions prochaines du péché, et si pouvant les fuir, il s'y rengage, je dis qu'il met un obstacle formel à sa conversion et au pardon de ses péchés.

Je le répète encore, pour me faire mieux entendre. Je dis que si les compagnies où il a offensé Dieu mortellement, lui plaisent encore, s'il renoue de certains commerces, où il sait qu'il lui est presque impossible de ne pas pécher, s'il se rejette volontairement dans des dangers et des piéges où il a succombé à la tentation, sa conversion ne sera qu'une conversion feinte et chimérique. Pourquoi ? parce qu'il n'est pas pénitent de bonne foi, première raison; parce qu'il ne satisfait pas à ce que Dieu exige de lui, seconde raison.

En effet, pour venir d'abord à la première, voici l'idée que je me forme d'un vrai pénitent, tel que l'Ecriture sainte et les Pères nous le dépeignent. C'est, disent-ils, un homme timide et sage, qui se souvenant de ses égarements passés, s'observe avec une vigilance inquiète sur ce qui a été autrefois la cause de sa chute; un homme qui portant dans un vase fragile le plus précieux de tous les biens, appréhende à tout moment de heurter contre quelque pierre, de peur de répandre la bonne liqueur que l'esprit céleste y a mise.

C'est, disent-ils, *un homme dont les yeux sont à la tête : Sapientis oculi in capite ejus*, pour voir de loin les dangers dont il est menacé, et qui se défie de tout; un homme qui, comme dit saint Augustin, se trouve dans un chemin glissant et limoneux, où, à moins qu'il ne se tienne ferme, il ne manquera jamais de tomber; un homme qui, à peine revenu d'une très-dangereuse maladie, se réduira, par son imprudence, en un état encore pire que le premier, s'il ne ménage la faiblesse de son estomac, et ne s'abstient de manger ce qui l'a déréglé.

A un homme de ce caractère tout est suspect. Que les autres vivent tranquillement avec les mêmes compagnies, qui leur ont été autrefois des sujets de scandale et de chute, il leur dit comme le roi pénitent : *Retirez-vous de moi, vous tous qui faites mal, parce que le Seigneur a écouté la voix de mes gémissements.* Que les autres se rengagent témérairement avec des personnes de différent sexe, dont les manières et les complaisances leur sont de continuels sujets de tentation; il sait sans pécher contre les règles de la civilité, s'en éloigner, se souvenant, comme Simon Pierre, qu'une femme l'a autrefois porté à un lâche renoncement.

Si cela est, dans quel éloignement des voies étroites de la pénitence et de la sévérité évangélique sont donc ceux à qui les compagnies où ils ont perdu leur innocence, plaisent encore; à qui ce qui a effrayé les plus grands saints ne donne aucune frayeur, comme s'ils n'avaient plus les mêmes passions à vaincre, le même tentateur à combattre, la même chair rebelle à réduire en servitude.

Pour avoir confessé leurs péchés, avoir été quelques moments en prières, avoir récité quelques formulaires de contrition, s'imagineront-ils qu'ils n'ont plus rien à craindre? que ce qui les a charmés, ne les charmera plus; que ce qui les a séduits, ne les séduira plus; que les mêmes objets n'auront plus pour eux les mêmes attraits, ou qu'ils n'auront plus pour ces objets le même cœur ?

Abraham, si tu es sage et fidèle, chasse Agar et Ismaël de ta maison. Sa condition devait la retenir dans les bornes de la pudeur et du respect pour sa maîtresse; mais elle s'est oubliée de son devoir. Le fils de la servante joue avec celui de la libre; mais ce jeu d'enfant ne sera pas toujours un jeu, on le prendra dans la suite pour *une persécution* d'autant plus dangereuse, qu'elle paraît puérile et innocente.

Vous comprenez peut-être ce que je veux dire, que les engagements les moins suspects le sont à un vrai pénitent, et que par conséquent il a encore plus à craindre de ceux où il reconnaît avoir perdu son innocence; qu'une âme encore tendre se laisse aisément ramollir; que les créatures avec lesquelles elle croit avoir fait divorce, reprennent bientôt l'art fatal qu'elles ont eu de la séduire, et que la tirant par la robe de sa chair (ce sont les termes de saint Augustin en parlant de soi), elles lui disent d'un air trop flatteur : Est-ce tout de bon que vous voulez nous quitter ?

Que faut-il donc faire ? S'assurer en quelque manière, de la bonté de son cœur et de la sincérité de ses résolutions, se faire une espèce de solitude, où fermant la porte au démon et au monde, on prie en secret le Père céleste ; faire connaître aux créatures, par son éloignement, qu'on ne veut plus avoir de commerce avec elles, qu'on veut agir avec Dieu de meilleure foi qu'on n'en a encore agi, et que, quoi qu'il arrive, on est résolu de ne se plus exposer au danger de l'offenser.

Si la fuite des occasions du péché paraît nécessaire par cette première raison, elle ne l'est pas moins par une autre, qui est de s'assujettir à toutes les conditions que Dieu demande, pour se rendre une âme fidèle et lui ôter tout lieu de se perdre : or, quelles sont-elles? N'avançons rien que nous ne tirions des livres saints.

Quand il promit aux enfants d'Israël la Palestine, qui était un pays d'idolâtres, voici ce qu'il leur dit : Je vous défends de vous marier avec eux, de donner vos enfants mâles à leurs filles, et de choisir leurs filles pour épouser vos enfants. Vous trouverez des idoles dans leur pays; mais jetez-les au feu, et n'en retenez aucune.

Hé quoi ! Seigneur, ne nous sera-t-il pas du moins permis de conserver pour nos besoins les matières d'or et d'argent dont ces idoles sont faites ? Non, leur dit Dieu, je vous défends même de les désirer. Mais si ces étrangers nous paraissent sociables, ne pourrons-nous pas répondre à leur amitié par quelque engagement honnête? Non, vous ne ferez avec eux aucune alliance. Mais s'ils veulent se réconcilier avec nous, ou s'ils nous demandent du secours dans les guerres que leur livreront des princes voisins, ne pourrons-nous pas avoir pour eux quelques sentiments de compassion? Non, je vous défends d'en avoir pitié : *Non inibis cum eis fœdus, et non misereberis eorum* (*Deuter.*, LXXI).

A prendre ces défenses dans toute la rigueur de la lettre, il y aurait de quoi en être surpris; mais à les prendre dans leur sens spirituel, on y trouvera de quoi s'édifier et s'instruire. Car qu'y verra-t-on, si ce n'est que Dieu a voulu par là ôter à son peuple toute occasion et tout prétexte d'idolâtrie? prétexte d'alliance, prétexte de nécessité, prétexte de bienséance, prétexte même de charité et de compassion.

Prétexte d'alliance : si vous mariez vos enfants mâles avec les filles des gentils, elles les séduiront et les détourneront de mon service pour leur faire adorer des dieux étrangers.

Prétexte de nécessité : si ayant jeté au feu leurs idoles, vous conservez pour vos besoins l'or et l'argent dont elles ont été faites, vous vous souviendrez de l'usage auquel elles ont servi, et cette pensée vous portera à m'offenser. Je veux donc que vous les regardiez comme des matières impures et que vous les détestiez.

Prétexte de bienséance : si vous vous arrêtez à l'honnêteté qu'ils auront pour vous, votre religion s'affaiblira peu à peu, vous ne serez plus ce peuple choisi qui doit préférer le Créateur à la créature ; vous épouserez leurs intérêts et leurs vices.

Prétexte de charité et de compassion : à force de plaindre le sort de ces nations ou de les entendre se plaindre, vous aurez pour elles une molle indulgence ; d'esclaves qu'elles eussent été, elles deviendront vos maîtres, et vous vous forgerez à vous-mêmes les chaînes dont elles vous lieront.

Or, ces raisons n'ont-elles pas en un sens encore plus de force à votre égard, mes frères, et les prétextes que vous apportez pour demeurer tranquillement dans les occasions prochaines du péché, ne sont-ils pas moins recevables dans la loi nouvelle que dans l'ancienne?

Alléguerez-vous vos alliances? Je sais qu'il n'est pas permis à une femme de quitter un mari vicieux, ni à un mari de se séparer d'une méchante femme ; mais je sais que les uns et les autres peuvent se sanctifier en détachant leurs cœurs des vices de ceux et de celles dont il leur est impossible de fuir la compagnie. Les Abigaïls ont encore aujourd'hui leur Nabal dont elles peuvent obtenir de Dieu, par leurs prières et leur patience, la conversion, comme cette prudente femme obtint grâce de David pour son époux brutal et insensé. Les Jobs ont encore aujourd'hui le malheur de vivre avec des femmes orgueilleuses et emportées ; mais la même loi qui leur dit de demeurer ensemble, les avertit de vivre dans une si grande crainte de Dieu, qu'elles ne les obligent pas de l'offenser.

Apporterez-vous le prétexte de la nécessité ? Je ne disconviens pas qu'on ne puisse y avoir quelque égard. Domestiques qui servez une maîtresse impudique, commis ou valets qui êtes aux gages d'un concussionnaire et d'un usurier, je vous plains. Oh ! que ces occasions sont dangereuses ! mais souvenez-vous que le salut de votre âme est préférable à tout intérêt temporel ; que, supposé que vous ne puissiez vous acquitter de vos devoirs de chrétien dans ces maisons de désordres, il vaut mieux en sortir que de vous perdre ; que l'or et l'argent, qui vient de ces idoles, seraient à votre égard de continuelles occasions d'idolâtrie.

Vous servirez-vous du prétexte de l'honnêteté et de la bienséance? Il est vrai que les obligations d'un chrétien et celles d'un honnête homme ne sont pas des obligations

incompatibles; mais il n'est pas moins vrai que ces civilités et ces complaisances vont souvent plus loin qu'on ne croit, et qu'en ce cas, c'est à vous à fuir ces occasions, de peur que votre vertu ne se démente et que votre innocence n'y périsse.

Ce jeune homme, dit-on, et cette fille n'ont nul mauvais dessein; si leurs manières sont un peu libres, elles en sont plus ingénues; ils se voient, ils se parlent, ils vont aux mêmes parties de divertissements sans conséquence : mais qu'il est à craindre que ces visites et ces entrevues ne soient pas toujours indifférentes! Qu'il est à craindre que de l'honnêteté on n'en vienne à une molle complaisance, de la complaisance à une privauté suspecte, de la privauté à l'attachement, à la tendresse et à quelque chose de pire!

Ce qui aura plu à l'un plaira à l'autre, ce que celle-ci aura trouvé mauvais, celui-là l'improuvera; ce seront les mêmes passions, les mêmes intérêts, les mêmes inclinations; et si l'indiscret Sichem ne peut rien sur sa Dina, il lui attendrira et lui gâtera le cœur. Bagatelles, badineries, enjouements, vivacité d'esprit, sympathie d'humeur, communication de secrets, tout cela est beau dans ses termes; mais qui répondra que cette fille, qui est si sage selon le monde, l'est de même aux yeux de Dieu?

Peut-être que la charité et la compassion justifieront ceux qui s'engagent dans des occasions pernicieuses à leur innocence. On ne doit pas douter que les sentiments d'une âme tendre et touchée des malheurs d'autrui ne soient agréables à Dieu; mais qui ne sait que le premier devoir des chrétiens est *d'avoir pitié d'eux-mêmes s'ils veulent lui plaire : Miserere animæ tuæ placens Deo*, et que c'est à eux, aussi bien qu'aux Juifs, que s'adressent ces paroles de ne point faire d'alliance avec les ennemis de son salut, et de n'avoir aucune compassion d'eux : *Non inibis cum iis fœdus, nec misereberis eorum.*

Qui ne sait que l'une des plus dangereuses tentations du démon est de proposer aux hommes de grandes vertus, pour les engager à de grands péchés; que le prétexte de la charité se mêle jusque dans les intrigues des usuriers; que sous le spécieux motif de soulager de jeunes veuves et d'entrer dans le détail de leurs affaires, quelques-uns, comme remarque saint Jérôme, se sont corrompus avec elles? Fuyez donc, mes frères, fuyez les occasions du péché : c'est là une des premières lois que Dieu vous impose, et ne vouloir pas satisfaire à ce qu'il exige de vous sur ce sujet, c'est rendre votre conversion imaginaire. Mais peut-être que les justes et les parfaits sont dispensés de cette règle, et qu'ils peuvent conserver leur innocence au milieu des plus grands dangers. Erreur, messieurs, erreur : si la recherche des occasions du péché est une marque d'une fausse conversion dans les pécheurs, elle est un fatal présage d'une déplorable rechute dans les justes.

SECOND POINT.

Il y a, dans la religion que nous professons, des vertus d'un caractère assez différent. Il en est de hardies et de guerrières qui affrontent le péché; il en est de timides qui s'en éloignent et qui le fuient. David, parlant des premières, rend grâces au Seigneur, *de ce qu'il a formé ses doigts à la guerre et dressé ses mains au combat*; et, parlant des secondes, il s'écrie dans la ferveur de ses prières : *Qui me donnera des ailes de colombe, afin que je prenne mon vol vers la solitude et que je me repose?*

Il serait assez naturel de croire que dans ces différentes fonctions de vertus, les unes doivent être pour les pécheurs et les pénitents, les autres pour les justes et les parfaits.

Vous qui, comme Jonas, êtes encore moites des eaux d'un naufrage où, sans une grâce spéciale de Dieu, vous eussiez péri; vous qui venez d'être tirés d'un sépulcre où vous étiez enfermés comme Lazare, et dont le corps n'exhalait comme le sien qu'une odeur pestilentielle; vous qui, comme Loth, êtes sortis, par le secours d'une toute-puissante main, de la malheureuse Sodome qu'une pluie de feu et de soufre a réduite en cendres, *fuyez*, vous dirai-je, fuyez et sauvez-vous sur la montagne.

Mais pour vous qui êtes sortis des confins de la Judée et qui n'aspirez qu'à la perfection, pour vous qui, du port où vous êtes tranquillement assis, voyez les flots d'une mer agitée se briser à vos pieds sans qu'ils vous touchent; pour vous qui, exercés dans les guerres du Seigneur, connaissez les ruses et la malignité de vos ennemis, qu'avez-vous à craindre? *C'est en vain qu'on jette des filets devant ceux qui ont des ailes pour les éviter*, et qui à peine touchent à terre : c'est en vain qu'on tente de perfidie des sujets qui ont été toujours fidèles à leur prince. En quelque compagnie qu'ils se trouvent et de quelque avantage qu'on les flatte, ils ne quitteront pas le bon parti.

Ainsi le croirais-je si la présence des objets ne faisait de vives impressions sur les meilleures âmes, si je ne trouvais dans l'Ecriture sainte et dans nos histoires les plus grands hommes tombés en de pitoyables désordres, si je ne savais qu'on n'acquiert jamais par sa première fidélité aux grâces le don d'une invincible persévérance; c'est pourquoi, quand je me représente toutes ces choses, je dis aux âmes les plus parfaites (non, ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus-Christ) : *Vous qui êtes sur le haut du toit, n'en descendez pas pour emporter quelque chose de votre maison*, tout doit vous faire craindre une fatale rechute si vous vous engagez dans les occasions du péché : votre faiblesse et votre inconstance, les exemples et les chutes des plus grands hommes, les malheurs qu'attire après soi une indiscrète et criminelle présomption.

Je dis votre inconstance et votre faiblesse; car ne vous imaginez pas que pour être converti et justifié on soit immuablement attaché

au bonheur de son état, et que la grâce qu'on a reçue fixe au bien un cœur naturellement volage et changeant. Si cela était, on ne verrait jamais, dit saint Prosper, de juste qui se laissât vaincre par sa cupidité, emporter par la colère, amollir par la volupté : on n'en verrait point dont la patience se lassât, la force s'affaiblît, la tempérance se déréglât, la charité se refroidît, la foi dégénérât en apostasie ou en un renoncement secret.

Quelque converti et justifié qu'on soit, on est donc toujours muable et changeant, et à quelque degré de perfection qu'une âme soit arrivée, si elle s'expose volontairement au danger, elle ne trouvera pas d'asile sûr à son innocence; sa vertu l'abandonnera dans le péril qu'elle aura recherché. Des tisons, fumants encore, rallumeront un feu caché sous la cendre et produiront de nouveau de terribles incendies. Les suaires dont on aura été enveloppé auront encore une odeur de mort; des racines encore vivantes, quoique le tronc de l'arbre soit coupé et aride, pousseront des rejetons qui ne porteront que quelques fruits précoces et malsains.

Ce monde qu'on reconnaissait auparavant si dangereux, changera de face, dans une idée plus favorable qu'on s'en formera; ces occasions qu'on appréhendait ne produiront plus les mêmes frayeurs : on s'étonnera même de ce qu'on se faisait de gros scrupules de peu de chose, et enfin on tombera dans le précipice, de sang-froid, sans y faire presque de réflexion.

Combien d'exemples (et ce serait ici ma seconde raison); combien d'exemples pourrais-je produire des plus grands hommes qui, pour s'être livrés témérairement dans le danger, y ont péri! Ici vous verriez un Samson perdre toute sa force dans le sein de sa Dalila, dont il devait d'autant plus se défier, qu'il avait déjà reconnu sa mauvaise foi. Que ne s'éloignait-il de cette perfide qui l'avait trompé! mais il aimait le danger, et il y périt.

Là, vous verriez un David, cet homme que Dieu s'était choisi selon son cœur, s'oublier de son devoir jusqu'au point de commettre un adultère et un homicide : et si nous passons du père au fils, à quel excès d'aveuglement et d'impiété s'est livré Salomon, pour s'être témérairement exposé?

Aussi saint Pierre Chrysologue remarque fort judicieusement que l'un des grands artifices du démon, pour faire perdre à une âme son innocence, est de la tenter par les occasions où il l'engage. Sait-il, par exemple, que vous aimez les richesses? voilà, vous dit-il secrètement, un héritage qui vous accommoderait, une maison qui est à votre bienséance; *divitias ostentat, ut avaritiam irritet* (*D. Chrysol. serm.* 16). Vous connaît-il d'humeur à vouloir paraître? il vous engage dans des compagnies où, lorsque vous voyez des femmes magnifiquement parées, vous formez le dessein de faire la même figure qu'elles, et peut-être d'enchérir sur leurs ornements : *Ut inferat superbiam, profert pompas.* Connaît-il que la colère est votre passion dominante, que vous prenez feu dès que vous entendez quelque parole qui vous choque? il ménage à propos une occasion où vous trouvez des gens qui vous déplaisent : vous vous aigrissez les uns contre les autres; ce ne sont que querelles, qu'imprécations, que blasphèmes.

Mais la principale raison qui nous fait croire qu'un homme justifié tombera bientôt, s'il descend du toit où il est, pour emporter quelque chose de sa maison, vient de sa folle présomption, pour le châtiment de laquelle il mérite que Dieu l'abandonne. J'espère beaucoup de celui qui, pour conserver la grâce qu'il a reçue, met à l'entour de son cœur un double mur, tel qu'était celui qui environnait le saint temple de Jérusalem, sur le haut duquel il y avait une espèce d'épouvantail, pour en écarter les oiseaux et les empêcher d'y faire leurs nids : encore un coup, quoiqu'il n'y ait rien de sûr pour lui, j'espère beaucoup de la miséricorde du Seigneur qui, toute gratuite qu'elle est, déclare bienheureux ceux qui sont en crainte, dans une continuelle et inquiète vigilance : j'espère beaucoup, dans l'humble pressentiment que j'ai, que ces sages précautions lui attireraient une heureuse persévérance dans le bien.

Au contraire, lorsque j'en vois d'autres faire quelque fond sur leurs prétendus mérites et leurs bonnes œuvres; quand je les vois avec un esprit dissipé, des yeux curieux et indiscrets, avec une imagination volage et errante se promener d'objets en objets, et se faire de la bonté de leur cœur un bouclier qui repoussera tous les traits que ses ennemis pourront lui lancer; j'ose dire qu'ils ne persévéreront pas longtemps dans leurs bonnes résolutions, que leur vertu ne résistera pas toujours à ce que la complaisance, l'occasion, l'exemple les engageront de faire. Compagnons des avares, ils en prendront la dureté; aimant la société des hommes de joie, ils en imiteront l'intempérance; fréquentant les usuriers, ils s'imagineront que leurs fraudes et leurs injustices n'ont rien que la loi de Dieu désapprouve.

Si votre grâce, ô mon Dieu, les abandonne dans les dangers où ils se jettent, ils deviendront brutaux avec les vindicatifs, sacrilèges avec les simoniaques, entêtés avec les opiniâtres, fiers avec les orgueilleux, lascifs avec les impudiques, effrontés avec les insolents, railleurs avec les médisants : ils prendront telle figure que les lieux et les temps leur donneront; exposés sur le théâtre comme les autres, ils joueront mille différents personnages : souvent même en conservant les dehors d'une charité, d'une douceur, d'une tempérance, d'une chasteté, d'une dévotion qu'ils n'auront plus, ils enchériront par leur hypocrisie sur la corruption et la malignité des autres.

Comment cet or, qui répandait un si vif éclat, a-t-il changé de couleur? comment ces pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées à l'entrée des rues et des voies publiques?

C'est que ces hommes qui étaient sur le haut du toit en sont descendus pour emporter quelques meubles de leur maison. Aux uns, c'est un défaut d'humilité et de crainte ; aux autres, un défaut de sagesse et de vigilance ; à tous un défaut d'application à leurs devoirs, et d'attention à la sainte loi. Leur charité s'est refroidie, leur ferveur s'est relâchée, *la lumière de leurs yeux, la fermeté de leur cœur, leur vertu et leur force les ont quittés.*

Que ne se représentaient-ils que la grâce, qui n'est due à personne, l'est encore moins à ceux qui s'exposent volontairement au danger de la perdre ? que la persévérance demande une âme prudente et docile qui obéisse aux saintes ordonnances du Seigneur, sans écouter ni les fausses raisons du monde, ni les plaisirs séduisants de la chair, ni les flatteuses illusions de l'amour-propre ?

Que ne rappelaient-ils dans leur mémoire le triste sort de ces grands hommes qui, pour s'être témérairement livrés à de fatales occasions, y ont malheureusement péri ? Pouvaient-ils se promettre qu'ils seraient plus forts que Samson, plus chastes que David, plus sages que Salomon, plus constants que Simon-Pierre, plus fidèles que Judas ? Passer, sans frémir, sur les bords d'un précipice, où l'on voit que d'autres sont tombés, c'est être trop téméraire et trop étourdi. Marcher sans crainte dans les lieux devenus trop fameux par la mort de ceux qui y ont été égorgés, c'est vivre sans sagesse et sans frein. *Nimis præceps est qui transire contendit, ubi conspexerit alium cecidisse : vehementer infrenus est, cui non incutitur timor, alio pereunte* (*Lib. de Singularitate clericorum*).

A notre égard, soyons plus sages. Souvenons-nous qu'il est plus sûr de fuir le danger que de se promettre qu'on en sortira avec honneur ; que dans l'un on perd sa vertu par une indiscrète présomption, que dans l'autre on la conserve par une pieuse crainte ; que dans l'un on s'attire un puissant et redoutable ennemi, que dans l'autre on évite ses approches et qu'on se met en état de le vaincre.

Souvenons-nous que la chair, que l'Ecriture compare *au foin*, prendra bientôt feu si on en approche quelque étincelle ; que nous avons une langue plus portée à médire qu'à se taire, des mains plus promptes à s'emparer du bien d'autrui, qu'ouvertes pour donner le nôtre ; des oreilles plus attentives aux flatteries et aux louanges qu'aux paroles de vérité et de vie ; des yeux plus curieux et dissipés que retenus et modestes ; des pieds plus legers pour courir aux rendez-vous de plaisir, que pour aller dans nos églises ou à quelques assemblées de charité.

A ces faiblesses générales et à ces mauvaises inclinations de notre nature corrompue, n'ajoutons pas une indiscrétion et une malice personnelle. Otons au contraire à nos ennemis toutes les occasions et tous les moyens de nous nuire ; rendons par une fuite sage et réglée notre conversion sincère et notre fidélité persévérante, afin que nous recevions un jour la récompense qui nous est promise.

SECOND DISCOURS (1).

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in sua generatione sunt.

Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires, que les enfants de la lumière (*S. Luc, ch.* XVI).

Ce n'est pas toujours par les exemples édifiants des gens de bien ; c'est quelquefois par la conduite que tiennent ceux dont la vie d'ailleurs est déréglée, que Dieu qui se sert de toute sorte de moyens pour nous attacher à son service, veut nous instruire de nos devoirs. Non-seulement ceux que saint Paul appelle *les domestiques de la foi*, mais encore d'autres qui marchent dans les voies de l'iniquité ou de l'erreur, sont employés dans les desseins du Seigneur, pour nous encourager ou nous confondre.

Faut-il, par exemple, nous exhorter à faire pénitence ? Jésus-Christ rappelle celle que les Ninivites ont faite à la prédication de Jonas, et proteste que ce peuple s'élèvera contre nous au jour du jugement. Faut-il nous inspirer une pieuse avidité d'entendre la sainte parole, et de la réduire en pratique ? il nous propose l'exemple d'une reine idolâtre qui sort de ses terres, pour recueillir avec respect les oracles et les avis de Salomon. Faut-il nous marquer les caractères d'une vraie foi ? il nous parle avec éloge de celle d'une femme Chananéenne et d'un centenier éclairés et devenus dociles au milieu des plus épaisses ténèbres du paganisme.

Faut-il enfin nous apprendre avec quelle prudence nous devons ménager toutes les occasions du salut que sa miséricorde nous offre ? il nous marque les mesures qu'a prises un économe pour prévenir les fâcheuses suites que pourrait lui attirer l'indiscrète dissipation qu'il a faite des biens de son maître : Je ne sais aucun métier, dit-il en lui-même, j'aurais honte de mendier, et d'ailleurs je n'ai ni l'expérience, ni la force pour cultiver la terre. Que ferai-je donc, quand mon maître m'ôtera le maniement de sa ferme ? Il faut que je me fasse des amis, qui, soit par compassion, soit par reconnaissance, m'assistent dans le besoin : je vais leur remettre la meilleure partie de ce qu'ils lui doivent.

Ainsi raisonna ce fermier ; et quelque injustice qu'il eût commise en donnant ce qui ne lui appartenait pas, il fut loué de son maître, non à cause de sa dissipation, mais par rapport aux mesures qu'il avait prises. Et de là, Jésus-Christ conclut que les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires, que les enfants de la lumière.

Eh quoi ! direz-vous, faut-il que la prudence d'un *économe d'iniquité* nous instruise

(1) Ce discours est pour le vingt-huitième dimanche d'après la Pentecôte.

de nos devoirs? que des dépouilles de Samarie on en fasse des ornements au temple de Sion? que les vases profanes que les Israélites ont enlevés de l'Egypte, leur servent pour offrir leurs sacrifices au vrai Dieu? Oui, chrétiens, il le faut, et sous cette parabole, reconnaissez une vérité qui doit vous paraître d'une conséquence d'autant plus grande, qu'il est très-rare qu'on vous en parle dans les discours qu'on vous fait : quelle est-elle cette vérité? la voici :

On appelle dans le siècle un homme prudent, qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer à sa fortune, ou satisfaire son ambition, qui profite de toutes les voies propres à s'élever ou à s'enrichir; à qui rien ne paraît ni petit, ni mépriſable, quand il le croit utile à ses desseins, qui met tout en usage et qui se reprocherait son indolence, s'il avait laissé échapper la moindre occasion dont il pût tirer quelque secours.

A ces traits, vous n'aurez pas de peine à avouer que la prudence humaine l'emporte souvent sur celle du salut: mais reconnaissez aussi en même temps, qu'il est de votre intérêt d'en ménager toutes les occasions, quelque petites qu'elles vous paraissent, pour deux raisons, qui vont faire tout le partage de ce discours. Se servir à propos de toutes les occasions que Dieu nous offre pour notre sanctification, c'est la marque d'une prudence consommée : négliger ces occasions, et se soucier peu d'en profiter, c'est l'effet d'une indolence criminelle et d'un déplorable aveuglement. Les grands avantages qu'on se procure, quand on sait les mettre à profit; les grands dangers auxquels on s'expose, quand on en fait peu de cas et qu'on les rejette : deux vérités qui paraîtront d'une conséquence infinie à tout homme qui y fera de sérieuses réflexions.

PREMIER POINT.

Nous ne pouvons mieux connaître l'avantage qu'il y a de ne négliger aucune occasion de salut, qu'en considérant d'où elles viennent, où elles nous mènent et ce qu'elles nous méritent. Elles viennent de Dieu, elles nous mènent à Dieu, et quand nous en faisons un bon usage, elles nous attirent de nouvelles grâces de Dieu.

Elles viennent de Dieu; ce sont des talents que le père de famille distribue à ses serviteurs, selon son bon plaisir et leurs différents emplois; car c'est ainsi que Jésus-Christ s'en est expliqué lui-même dans plusieurs de ses paraboles. Elles nous mènent à Dieu; ce sont ces *voies de vie* dont il est si souvent parlé dans les livres saints; et c'est dans ce sens que Jean-Baptiste exhortait le peuple juif de *les tenir droites*, et qu'un saint prophète disait à Dieu : J'observerai, avant toutes choses, l'heureux moment auquel vous viendrez vers moi, afin que je marche dans une voie sans tache : *Intelligam in via immaculata, quando venies ad me* (*Psal.* C).

Ces occasions bien ménagées nous attirent de nouvelles grâces, en sorte que quoique Dieu ne nous doive rien, il garde cependant à notre égard cette conduite, de récompenser par de plus grandes faveurs la fidélité que nous apportons à accomplir nos plus petits devoirs. Courage, bon et fidèle serviteur, courage, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de grandes : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (*Matth.*, XXV).

En faut-il davantage pour nous obliger à profiter de toutes les occasions de salut que Dieu nous offre, et nous ôter ce vain prétexte par lequel nous prétendons souvent, qu'à cause qu'elles sont peu considérables, il n'y a ni beaucoup à gagner, quand on en fait un bon usage, ni beaucoup à perdre quand on les néglige? Si petites que paraissent ces occasions de salut, elles viennent de Dieu; elles doivent donc nous être très-précieuses, première conséquence. Si petites qu'elles paraissent, ce sont des voies qui nous conduisent à Dieu; nous devons donc les observer soigneusement et y apporter une exacte fidélité, seconde conséquence. Si petites qu'elles paraissent, le bon usage que nous en ferons sera récompensé par des grâces plus abondantes et plus fortes; il est donc de notre intérêt de ne les pas négliger et, comme parle l'Apôtre, *de ne manquer d'aucune* : *Ne quis desit gratiæ Dei.*

Quand je dis que ces occasions vous paraissent petites, et qu'il ne faut pas cependant, sous cette idée qu'on s'en forme, les négliger, vous comprenez d'abord que je ne veux parler ici, ni de ces grâces extraordinaires que Dieu emploie pour la conversion de ces pécheurs qu'il renverse comme des Saul, ou qu'il sauve par d'éclatants prodiges, comme des Jonas; ni de ces grâces victorieuses et choisies qui emportent tout d'un coup le consentement d'une volonté longtemps rebelle, dont l'humble docilité suit le mouvement d'un esprit supérieur qui, sans la violenter, lui fait faire infailliblement tout ce qu'il souhaite d'elle.

Je parle des grâces actuelles et ordinaires, de ces moyens et de ces occasions de salut que Dieu nous offre. Aux uns, c'est un bon livre dont la lecture les édifie et les attendrit; aux autres, c'est une disgrâce qui leur fait connaître l'instabilité des choses humaines; à ceux-ci, c'est la mort subite d'un parent; à ceux-là, c'est une prédication qui les a vivement touchés; occasions de salut que Dieu, dans les impénétrables jugements de sa miséricorde ou de sa justice, suscite pour nous tourner vers lui, si nous en faisons un bon usage, ou pour rendre témoignage contre nous si nous les méprisons : occasions de salut qui ne viennent précisément ni d'une bizarre aventure, ni d'un concours fortuit de causes secondes, mais du Père des lumières, qui veut nous réveiller de notre assoupissement, troubler par de piquants remords la fatale paix de notre conscience, et nous avertir de nos devoirs.

Vous les estimez peu, ces occasions de salut, vous qui ne voudriez que des grâces enlevantes, et qui, sous prétexte qu'elles sont faibles, en attendez pour votre conversion

de plus fortes ; mais sur quel fondement les attendez-vous? Est-ce à cause que d'autres en ont de victorieuses, qui soumettent tout d'un coup leur volonté auparavant rebelle? Mais ces faveurs singulières que *Dieu départit comme une pluie volontaire qu'il répand sur son héritage*, vous sont-elles dues?

Est-ce parce que ces occasions de salut s'offrant très-souvent, et ne faisant pas néanmoins sur vous de grands effets, elles vous paraissent petites et que vous en voudriez d'extraordinaires? Mais sachez, dit saint Bernard, que de tout ce que Dieu vous offre pour vous sauver, rien n'est petit (*D. Bern., de Præcepto et dispens.*, c. 11). Sachez, ajoute saint Augustin, qu'être infidèle en ce qui paraît petit, c'est se rendre, par son indolence, indigne de toute autre grâce (*D. Aug. l.* IV *de Doctrina Christiana*, c. 18).

Où est le courtisan qu'une parole de son prince ne réjouisse, qui ne se tienne heureux quand il peut en être écouté, ne fût-ce que pendant quelques moments? Reçoit-il avec une froide indifférence ces premières faveurs, et à cause que de grands seigneurs l'approchent de plus près, méprise-t-il ces faibles démonstrations de sa bonté?

Où est, le dirai-je, l'homme passionné pour une beauté mortelle, qui néglige les moindres regards de son idole; qui ne sache bon gré de ce qu'elle le souffre à sa compagnie? Avec quel soin cultive-t-il ces premières faveurs d'une fragile amitié; avec quelle patience muette essuie-t-il même souvent ses fiers dédains; avec quelle lâche complaisance lui sacrifie-t-il son repos, sa fortune, son âme? C'est peu de chose, il en convient, mais ce peu réjouit cet amant insensé, il n'est rien qu'il ne fasse pour ménager son esprit et s'assurer son cœur.

Il serait sans doute bien étrange qu'on traitât Dieu avec plus de mépris, lui qui est la bonté, la beauté, la toute-puissance, la miséricorde même. Hommes indolents et aveugles, n'apprendrez-vous jamais que tout est grand, précieux, infiniment cher, dès qu'il vient de Dieu? que ses premières approches vers sa créature sont des grâces qu'elle ne peut jamais assez estimer? que, quoiqu'il ne la regarde encore que de loin, c'en est déjà beaucoup pour elle; que s'il ne la touche pas encore d'une manière assez vive pour se faire suivre, c'en est beaucoup qu'il commence à l'attirer par l'odeur de ses parfums; que, s'il n'entre pas encore chez elle, il frappe à sa porte afin qu'elle la lui ouvre.

En effet, ces occasions de salut sont les voies que Dieu nous trace pour nous conduire à lui : seconde raison qui nous oblige de les ménager avec toute la fidélité et la prudence dont nous sommes capables. Il en est le principe, il en est aussi le terme. Ces troubles intérieurs d'une âme qui sent bien qu'elle n'est pas dans l'état où il faudrait qu'elle fût, ces inquiétudes et ces craintes d'y mourir, ces éclairs qui s'échappent de temps en temps pour lui faire voir les précipices sur les bords desquels elle marche, ces lueurs *et ce feu* dont parle le prophète, qui *précèdent l'avénement* de Dieu : *Ignis ante ipsum præcedet ;* toutes ces grâces sont ménagées de toute éternité pour nous conduire vers lui.

Considérez les plus grandes conversions, elles ont commencé par là. A la femme de Samarie, c'est la rencontre inopinée de Jésus-Christ qui lui demande à boire. Elle le regarde d'abord comme un homme fatigué, et, sous prétexte d'un différend de religion, elle se croit dispensée de lui rendre ce petit service. C'était là cependant l'occasion que le Sauveur ménageait pour la convertir; c'était là où il l'attendait. Elle était venue pour puiser de l'eau à son ordinaire, et elle s'en retourne toute changée et remplie des dons célestes, dit saint Maxime (*D. Max., homil. ultima*). Elle paraît ne plus porter son fardeau, puisqu'elle laisse sa cruche au puits de Jacob, mais elle revient pleine de sainteté : *Vacua videtur reverti onere, sed plena revertitur sanctitate.*

Femme, si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te demande à boire, tu lui en aurais peut-être demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. Oh! que cette occasion et ces paroles, reçues avec une humble docilité, ont produit d'effets! Elle a passé du mépris à l'indifférence, de l'indifférence à la curiosité, de la curiosité à l'estime, de l'estime à l'admiration et aux louanges. *J'ai parlé à un prophète qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : c'est là le Messie qu'on a si longtemps attendu.*

A saint Antoine, c'est l'entrée dans une église où il entend ces paroles : *Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as et en distribue l'argent aux pauvres.* A ces deux courtisans de l'empereur, c'est la lecture de la vie de ce même saint Antoine. Que faisons-nous, dit l'un d'eux, après avoir lu les surprenantes actions de ce fameux solitaire? que cherchons-nous? que pouvons-nous espérer de plus favorable que d'avoir les bonnes grâces du prince? et en cela même, qu'il y a de fragilité et de dangers à essuyer! Allons au plus solide, estimons plus que toute chose l'amitié de Dieu; si je le veux, comme je le dois, je serai dès aujourd'hui son ami : je suis résolu de le servir, quoi qu'il arrive. Pour vous, mon cher collègue, si vous avez de la peine à suivre mon exemple, ne vous opposez pas à la résolution que j'ai prise.

Ainsi se font les grands pénitents et les grands saints. Ainsi, par de petits commencements et de certaines occasions qui paraissent peu considérables, on va à Dieu et on fait insensiblement de surprenants progrès dans la vertu. C'est là la voie que Salomon compare à une lumière qui croît et s'avance jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à un jour parfait (*Prov.*, IV). C'est là cette petite fontaine de Mardochée, qui devient un grand fleuve : c'est là cette eau dans laquelle entra le prophète, qui d'abord n'en avait que jusqu'aux talons, qui en eut ensuite jusqu'aux reins et de là jusqu'à la tête.

Mystérieuses figures qui doivent vous instruire, mes frères, et vous animer à profiter de toutes les occasions de salut que Dieu vous

offre. *Si vous vous empressez d'aller à lui*, disait Baldad à Job, *et si vous marchez en sa présence avec un cœur droit, il augmentera de telle sorte ce que vous aurez fait, que vos commencements, qui n'auront d'abord été que fort petits, se multiplieront dans la suite avec excès : In tantum ut si priora tua fuerint parva, novissima multiplicentur nimis.*

Un bon avis reçu avec une humble docilité ; une petite prière faite avec attention ; un désir naissant d'un changement de vie à l'occasion de quelque accident imprévu ; une injure ou une autre disgrâce soufferte tranquillement, dans un esprit de pénitence ; le sacrifice d'un plaisir passager ; l'exactitude à remplir les devoirs les plus communs de votre condition ; un dégoût de la vie lâche et indolente que vous menez ; une courte méditation sur les quatre fins de l'homme ; une aumône donnée pour demander au Seigneur votre conversion ; une vraie résolution de ne plus rien faire qui puisse lui déplaire ; une intention sincère de le servir en toutes choses, par rapport à votre état et aux moyens qu'il vous en fournira : voilà ce que j'appelle de petits commencements, *priora parva*, et c'est néanmoins sur ces petits commencements que Dieu répand ses bénédictions : ce sont eux que son infinie bonté multiplie et fait croître dans la suite à une espèce d'excès : *Novissima multiplicentur nimis.*

A ces premières occasions de salut en succèdent d'autres. Ces premières grâces, reçues avec fidélité et ménagées avec prudence, sont suivies de plus considérables, le bon usage qu'on en fait étant ordinairement récompensé par de plus fortes ; troisième raison qui nous fait connaître de quel intérêt il est à une âme qui veut se sauver de ne les pas rejeter et de ne manquer à aucune.

Les philosoples et les politiques remarquent que les plus grandes choses n'ont d'abord que de faibles commencements. Ces vastes rivières qui portent, dans les lieux par où elles passent, la commodité et l'abondance, ne sont dans leur source que de petits filets d'eau. Ces arbres de Silésie, dont la cime se cache dans les nues, n'ont pour principe qu'une petite semence qui s'est élevée peu à peu de terre ; et l'on dit que dans la Palestine, un grain de moutarde vient en peu de temps à une si prodigieuse hauteur, qu'il surpasse non-seulement les plantes ordinaires, mais encore beaucoup d'autres arbres.

La politique nous apprend que souvent les plus grandes fortunes ne sont venues que de quelque rencontre fortuite qu'on a adroitement ménagée. Ces premiers temps de s'enrichir étant passés, difficilement en trouve-t-on les mêmes moyens : et sage, selon le siècle, est celui qui, ne négligeant rien de ce qui peut lui procurer de l'honneur ou du bien, prend, comme on dit, l'occasion aux cheveux.

Mais, plus sage et plus heureux infiniment est celui qui, dans la plus importante de toutes les affaires, sait mettre à profit ce que Dieu lui offre pour sa sanctification : plus sage et plus heureux est celui qui, à l'exemple de David, *se tient debout devant Dieu dès le matin*, comme un homme toujours prêt à recevoir et à exécuter ses ordres ; qui, appréhendant de s'écarter de son devoir, lui demande avec une pieuse inquiétude, *la grâce de lui faire connaître la voie dans laquelle il faut qu'il marche*, afin que ne négligeant rien, il s'attire ce que sa négligence lui ferait perdre.

Nous lisons dans le troisième livre des Rois, qu'Elie envoya son serviteur du côté de la mer pour lui rendre raison de ce qu'il y verrait ; que ce serviteur lui ayant dit qu'il n'y voyait rien, il l'obligea d'y retourner sept fois, et qu'à la septième, ayant vu un petit nuage, comme le pied d'un homme qui s'élevait de la mer, Elie assura qu'il allait faire une grande pluie après trois ans de sécheresse, comme en effet il en tomba une prodigieuse abondance.

Apprenez de là, vous qui, pour avoir laissé écouler en vain tant d'occasions de salut, sentez vos cœurs dans une déplorable sécheresse ; apprenez de là à courir vers la mer et à vous approcher *des fontaines du Sauveur*. Peut-être n'y verrez-vous rien d'abord, non plus que le serviteur d'Elie, mais ne perdez pas pour cela courage : demandez avec une humble patience les dons de l'Esprit-Saint, et dès que vous verrez quelques petites traces de l'homme nouveau, ne perdez pas cette occasion. Si vous demandez la grâce d'en profiter, espérez que la divine rosée tombera sur vous : plus vous aurez soin de recueillir cette eau vive, plus elle se répandra en abondance.

Où en est la preuve? dans l'Evangile. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*, dit Jésus-Christ : *des eaux vives sortiront de son cœur.*

Où en est encore la preuve? *dans cette fameuse parabole des talents, où un serviteur ayant dit à son maître, qu'outre les cinq qu'il lui avait mis en main, il lui en rapportait cinq autres, ce maître promit de l'établir sur des choses plus considérables* (*Matth.* XXV). D'où Jésus-Christ conclut par ces étranges paroles : *On donnera à tous ceux qui ont déjà, et ils seront comblés de biens ; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a.*

O Dieu ! quels malheurs s'attirent donc ceux qui rejettent les occasions de salut, pendant que d'autres en font un bon usage ! Je loue ceux-ci à cause de leur fidélité et de leur prudence : mais je blâme et je plains ceux-là, à cause de leur aveuglement et de leur infidélité. Si les uns, par les raisons que nous venons de dire, se procurent de grands avantages, les autres s'exposent à de terribles dangers, comme j'espère vous le faire voir, en peu de paroles, dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Maxime, que les occasions de salut, figurées par ces talents que le maître donne à ses serviteurs, sont comme des dépôts et des espèces de prêts qu'il leur fait, avec ces clauses néanmoins, que s'ils peuvent être mis

à profit par ceux qui y sont fidèles, ils ne peuvent jamais dépérir et devenir inutiles auprès de ceux qui les négligent : *Talentum quod commodati vice apud idoneos proficere potest, apud negligentes non potest deperire* (*D. Maximus in hæc verba :* Caupones vestri miscent aquam vino).

Le père de famille les rend aux uns avec un surcroît de récompense, mais il les redemande aux autres avec une espèce d'usure et d'augmentation de peines : *Aliis cum multiplici gratia restituitur, ab aliis cum pœnarum usura deposcitur.* C'est ainsi, ajoute saint Maxime, qu'il faut que Jésus-Christ oblige ceux qui les reçoivent de lui en tenir un compte exact, et qu'ils ne peuvent jamais dépérir, en les rendant avec une augmentation de grâces à ceux qui en ont fait un bon usage, en les ôtant à ceux qui les ont négligés, et les condamnant à de grosses peines, pour le tort qu'ils lui ont fait de ne les lui avoir pas rendus : *Talentum suum necesse est ut Christus requirat, solventibus gratiam referat, non solventes injuriis subdat.*

Vous ne faites guère de réflexion sur cette importante vérité, vous à qui tant d'occasions que Dieu a offertes, ont paru jusqu'ici si indifférentes ; vous qui, comme Hérode, envoyez les mages pour chercher l'enfant que l'étoile leur a montré, et qui vous souciez peu d'y aller vous-mêmes ; vous qui, comme ce proconsul, remettez à un autre jour les vérités qu'on vous annonce ; vous qui, pouvant faire un bon usage des différentes occasions que Dieu suscite pour la réformation de votre mauvaise vie, les laissez écouler sans les mettre à profit. Si vous n'y prenez garde, non-seulement Dieu vous les ôtera, mais il s'en servira encore pour vous punir avec plus de rigueur que ne le seront beaucoup d'autres, à qui ces moyens de salut n'auront pas été accordés.

La raison que l'Ecriture et les Pères en donnent, la voici : *Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu*, dit le Saint-Esprit. D'où viennent les renversements de fortune ? Ce n'est pas toujours, ni de la perte d'un gros procès, ni d'une somme considérable qu'on aura risquée au jeu, ni d'une folle dissipation de son bien en d'excessives dépenses : c'est souvent d'avoir négligé ses affaires, d'avoir apporté à la conduite de sa famille un esprit d'indifférence et de nonchalance. D'où viennent les maladies mortelles ? ce n'est pas toujours d'une fièvre violente et aiguë, d'une apoplexie ou d'un transport au cerveau : c'est souvent, dit saint Chrysostome (*In c. 1 Epist. ad Galatas*), d'avoir négligé sa santé, d'avoir laissé vieillir une plaie, d'avoir négligé une purgation, qui, dans un temps propre, eût produit de bons effets et prévenu de fâcheuses incommodités.

D'où viennent de même tant de désordres dans lesquels on tombe ? Ce n'est pas toujours des péchés énormes qu'on aura commis, des fornications, des injustices, des impiétés, dans lesquelles on sera tombé ; c'est souvent des occasions de salut qu'on aura négligées, disent les saints Pères (*Cassianus, n. 2, 3 et 4*). On est lâche et paresseux, on se fait une certaine habitude de nonchalance : après avoir négligé une occasion, on en néglige une autre ; après s'être peu soucié d'imiter les bons exemples qu'on a vus, on suit les mauvais qui flattent davantage les passions.

C'est ainsi que l'esprit s'éteint peu à peu, et que la première ferveur se ralentit. On se plaint de l'austérité de la vie chrétienne : on s'en fait une plus douce et plus commode. Le plaisir charme, le torrent de la coutume entraîne : après avoir étouffé les remords de sa conscience, on perd la crainte du Seigneur, on rejette sa loi, et l'on tombe du ciel dans les enfers, dit saint Bernard.

Qui eût cru que les choses dussent aller jusque-là ? Cependant rien de plus vrai : mépriser les petites choses, rejeter certaines occasions de salut qui eussent mérité à une âme fidèle une augmentation de grâces, c'est s'exposer au danger de périr.

D'ailleurs, qu'est-ce que produit cette négligence, et jusqu'où va-t-elle ? elle va jusqu'au mépris de Dieu même, jusqu'à faire injure à ses dons, et les fouler aux pieds. De petites choses le satisfont, mais aussi de petites choses l'irritent. Avec cette différence, néanmoins, que nulle grâce qui vient de Dieu n'est petite, qu'au contraire, l'abus et le mépris qu'on en fait est toujours grand, et mérite de terribles châtiments.

D'où vient le péché, et la réprobation de Saül ? de peu de choses en apparence. Dieu lui avait fait dire de ne pas offrir de sacrifice sans son ordre, de n'épargner aucun Amalécite, et de ne garder quoi que ce soit de leur butin. Si ce prince avait accompli ces commandements du Seigneur, il aurait établi son règne, qui, de sa personne, serait passé dans celle de ses descendants. Mais pour s'être trop précipité, et n'avoir pas attendu le temps propre à son sacrifice ; pour avoir épargné le roi des Amalécites, voici ce que Samuël lui dit de la part de Dieu : *Abjecit te Dominus, ne regnes ;* parce que tu as rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur t'a aussi rejeté à son tour : tu perdras la couronne et la vie.

Appelez, après cela, petite l'injure que l'on fait à Dieu, de mépriser ses saintes ordonnances. Si la transgression de ce prince vous paraît peu considérable, vous en jugerez bientôt autrement, lorsque vous réfléchirez sur le châtiment qu'il s'est attiré, dit saint Grégoire. On ne demande que peu de choses ; la veuve de l'Evangile y est louée pour avoir mis une obole dans le tronc ; celle de Sarepta voit sa farine et son huile multipliées, pour avoir rendu au prophète de petits offices ; et Jésus-Christ dit qu'il nous tiendra compte de ce que nous aurons donné aux siens, ne fût-ce qu'un verre d'eau froide. Ce n'est pas toujours de certaines actions d'éclat que dépend notre salut, c'est quelquefois des moindres. La

femme forte n'est pas seulement bénie et estimée, à cause qu'elle s'est appliquée à de grands ouvrages, elle l'est encore, parce qu'elle a pris la quenouille et le fuseau. Ce que nous comptons pour rien, Dieu l'estime, lorsque nous le faisons dans la vue de lui plaire, et les plus petites occasions de salut nous attirent de plus grandes grâces, lorsque nous en faisons un bon usage.

Grand sujet de consolation d'avoir affaire à un Dieu si miséricordieux et si condescendant : mais grand sujet de vigilance et de crainte de savoir que, négliger ces occasions, c'est s'exposer à se perdre et encourir son indignation.

Que faut-il donc faire? profiter de tous les moyens qu'il nous offre pour notre sanctification. Si la vie chrétienne est comparée à un négoce et à un trésor, les plus petites marchandises commencent ce négoce, et les moindres pièces d'argent entrent dans ce trésor. Ayons donc, pour les affaires du ciel, du moins autant de prudence que les enfants du monde en ont pour les temporelles. Mettons en usage, pour nous sauver, toutes les occasions que le Seigneur nous offre, et comme parlent les oracles sacrés, qu'il n'y ait aucune partie du jour qui nous échappe : *Particula diei bonæ non te prætereat.* Ces occasions, qui viennent de Dieu, qui nous conduisent vers lui, et qui nous attirent des grâces plus fortes, nous seront très-favorables, si, après y avoir été fidèles en cette vie, nous en recevons la récompense en l'autre.

P

PAROLE DE DIEU

Sa dignité et son utilité, les moyens de l'entendre avec fruit, les obstacles qu'on lui oppose, les malheurs qu'on s'attire quand on néglige de l'écouter et de la réduire en pratique.

PREMIER DISCOURS.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.
Bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la réduisent en pratique (*S. Luc, ch.* XI).

Dans cet édifiant discours que Jésus-Christ fit autrefois aux peuples qui l'avaient suivi sur la montagne, l'évangéliste qui le rapporte nous y marque différents degrés de béatitude dont il fait l'éloge, et qu'il applique à différents états de gens qu'il appelle déjà *bienheureux.*

Tels, selon Jésus-Christ, sont les pauvres qui aiment leur état, les justes et les pénitents qui pleurent, les hommes doux et pacifiques, soit qu'ils vivent en paix, soit qu'ils la procurent à leurs frères et qu'ils leur fassent du bien. Selon lui, avoir faim et soif de la justice, c'est mériter d'en être rassasié; tenir son cœur pur, c'est se mettre en état de voir un jour le Dieu de toute pureté; et souffrir persécution pour la justice, c'est marcher dans la voie qui conduit au royaume des cieux.

N'y aurait-il pas quelque lieu de croire que ces huit différentes béatitudes, qui ont leur mérite et leurs avantages particuliers, paraissent aujourd'hui comme réunies dans une seule, je veux dire dans une pieuse attention à la parole de Dieu, et une exacte fidélité à l'accomplir dans ce qu'elle ordonne? Peut-on, en effet, l'entendre pieusement et la réduire en pratique si on n'aime la pauvreté, si on ne gémit dans la terre de son exil, si on ne supporte avec douceur les défauts de ses frères, et si on ne s'acquitte envers eux des œuvres de miséricorde dont on est capable? Peut-on l'entendre et la réduire en pratique, cette parole sainte, sans avoir faim et soif de la justice, sans purifier son cœur, sans avoir un esprit de paix et de patience, au milieu des disgrâces et des persécutions auxquelles on est exposé?

Voici donc, chrétiens, un moyen général de salut et un gage de béatitude que Jésus-Christ vous offre, en vous disant : Bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, qui la conservent et qui la réduisent en pratique : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

L'attention et le respect qu'on doit à cette parole, le bon et le fidèle usage qu'on en fait, sont donc, par ce moyen, de favorables marques de prédestination et de bonheur. Mais, si cela est, que dirons-nous et que penserons-nous de ceux qui la négligent ou qui la rejettent, qui se soucient peu de l'entendre ou qui se mettent encore moins en peine de la pratiquer? Examinons ces deux caractères de bons et de mauvais chrétiens, dans les deux parties de ce discours; et, pour m'expliquer encore plus clairement, voici mon dessein.

L'obligation d'entendre la parole de Dieu condamne l'indifférence de ceux qui la méprisent ou qui la négligent; l'obligation de profiter de la parole de Dieu condamne l'indolence ou l'indocilité de ceux qui refusent de la réduire en pratique : en vain prétend-on se sauver, si on ne l'entend; en vain l'entend-on, si on n'en fait un bon usage.

PREMIER POINT

Si la parole de Dieu n'était pas d'un autre caractère que celle des hommes, ou si dans les décrets divins elle n'était pas proposée comme un moyen de salut et un canal par où coulent sur nous les grâces du Seigneur, nous pourrions peut-être la regarder comme nous regardons d'autres choses, qui, soit par la modicité de leur prix, soit par le peu d'avantages qu'on y trouve, sont tous les jours les objets d'une froide et stérile indifférence.

On n'estime pour l'ordinaire que ce qui est grand; on ne s'attache, pour l'ordinaire, qu'à ce qui est utile. Mais savez-vous bien, mes frères, que c'est par ces deux raisons-là même que la parole de Dieu doit vous être infiniment chère, soit que vous la regardiez en elle-même, soit par rapport à la fin pour laquelle elle est annoncée. La considère-t-on en elle-même, c'est par elle que Dieu nous parle : aussi est-elle appelée, par excellence, *sa parole : Verbum Dei.* Regarde-t-on la fin pour laquelle elle est annoncée,

c'est notre instruction, notre sanctification, notre bonheur : aussi Jésus-Christ appelle *bienheureux ceux qui l'entendent : Beati qui audiunt.*

C'est la parole de Dieu : dès qu'elle vient de lui, elle porte tout son mérite et tout son poids. *C'est la parole de Dieu :* dès qu'elle nous est annoncée de sa part, et qu'elle est reçue dans des âmes dociles, elle y produit des fruits qui mûrissent pour la bienheureuse éternité : sa dignité et son utilité, deux belles raisons qui nous portent à l'entendre avec beaucoup de respect, et à la recueillir avec piété de la bouche de ceux qui la prêchent.

C'est la parole de Dieu : quel caractère d'excellence et de grandeur ! Car si nous distinguons un caractère de majesté dans les paroles des rois, de pénétration dans celles des politiques, d'autorité dans celles des législateurs, d'érudition dans celles des savants, de bonté dans celles des pères, d'équité dans celles des juges, de sévérité et de tendresse dans celles des amis, ces différents caractères, qui nous les rendent si chères et et si vénérables, disparaissent et s'effacent quand on vient à les comparer avec votre parole, ô mon Dieu! devant qui cette pénétration des politiques n'est qu'égarement; cette autorité des législateurs, que faiblesse; cette érudition des savants, qu'ignorance; cette bonté des pères, qu'amour aveugle; cette sincérité des amis, que vénalité; cette équité des juges, qu'un faible écoulement de la vôtre; cette majesté des rois, qu'un petit éclat échappé du sein de votre infinie grandeur.

Peuples fidèles, qui témoignez avoir quelque respect pour Dieu, venez donc entendre sa parole. Ce sont des lettres que ce Roi des rois vous envoie : accourez pour vous instruire de ce qu'elles contiennent. Ce sont des jugements que ce législateur et ce juge prononce : venez les entendre avec une respectueuse crainte. Ce sont de salutaires avis que le meilleur de tous les pères, et de tous les amis le plus sincère, vous donne : recevez-les avec empressement. Ce sont des vérités essentielles à votre salut que la Sagesse incréée et incarnée vous révèle : écoutez-les avec une pieuse docilité; *elle ne vous parlera que de grandes choses : Audite me, quia de rebus magnis loeutura sum*, vous dit-elle.

Seriez-vous plus sourds que les morts, qui entendent ma parole; plus rebelles que le néant, qui obéit à ma voix? Me refuseriez-vous une attention que me donnent, dans leur silence, les créatures les plus insensibles, *celles même qui ne sont pas, et que j'appelle comme si elles étaient? Audite me, quia de rebus magnis loeutura sum : Ecoutez-moi* donc, *je ne vous dirai que de grandes choses.*

Mais autant qu'elles sont grandes en elles-mêmes, autant elles doivent nous être chères par les fruits que nous en pouvons recueillir, et dont le bon usage est capable de nous rendre heureux : *Beati qui audiunt verbum Dei.*

Quels sont-ils ces fruits? Saint Paul en distingue de plusieurs sortes, lorsque, dans la lettre qu'il écrit à son disciple Timothée, il lui marque que toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile pour instruire, *utilis ad docendum :* premier fruit; utile pour reprendre et corriger, *ad arguendum, ad corrigendum :* second fruit; utile pour former une âme à la piété et à la justice, *ad erudiendum in justitia :* troisième fruit; utile enfin pour rendre l'homme de Dieu parfait et le disposer à toutes sortes de bonnes œuvres, *ut sit homo Dei perfectus, et ad omne opus bonum instructus* (II *Tim.*, III) : quatrième et dernier fruit.

En un mot, pour m'expliquer, avec saint Thomas et saint Anselme, la loi de Dieu, qui est une parole écrite, et sa parole, qui est une écriture annoncée, rend à celui qui l'écoute ces quatre bons offices : elle l'instruit dans son ignorance, elle le reprend dans ses désordres, elle le ramène de son égarement et le conduit dans les voies de la justice, elle le forme à la perfection et le dispose à l'accomplissement de ses devoirs (*D. Thom. et D. Anselm., lect. in c.* II *ad Timoth.*).

Elle l'instruit dans son ignorance, non-seulement en lui exposant ces vérités générales dont tout homme qui agit par des principes de religion convient, mais encore en lui découvrant ces vérités particulières que la corruption du siècle, la contagion des mauvais exemples, les flatteuses illusions de l'amour-propre lui cachaient, de peur que leur éclaircissement ne le jetât dans de trop violentes alarmes.

C'est là, en effet, qu'on prescrit à cette femme mondaine certaines règles de vie, dans la discussion desquelles elle n'était jamais entrée. Elle savait bien, en général, qu'*il faut aimer Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces;* mais savait-elle que cet amour de Dieu veut qu'on lui sacrifie tout ce qui lui est opposé : l'attachement à sa personne et à ses parures, le désir de plaire et de se faire aimer?

Savait-elle que passer des demi-journées à une toilette, et le reste à des divertissements profanes; que laisser des enfants sans éducation, et souffrir les scandaleuses débauches d'un valet, quand on en est d'ailleurs bien servi; qu'occuper tout son esprit à des bagatelles, à des puérilités, à des riens, c'est pécher contre ce grand précepte de l'amour? Non, elle ne le savait pas; et c'est là ce qu'on lui apprend quand elle entend la parole de Dieu : *Utilis ad docendum.*

C'est là que ce riche voluptueux, dont les jours s'écoulent dans un continuel flux et reflux de plaisirs, apprend que cette mollesse et cette sensualité ne sont pas sans péché aux yeux de Dieu, et qu'il doit craindre que cette terrible parole ne s'accomplisse en sa personne : *Faites-lui sentir autant de tourments qu'il a goûté de délices : Utilis ad doceudum.* C'est en cela, et en plusieurs autres choses dont le détail serait trop long, qu'elle nous est utile.

Elle ne vous l'est pas moins, mes frères, quand elle vous reprend et qu'elle vous cor-

rige ; *utilis ad arguendum, ad corripiendum.* Représentez-vous le ministre qui vous l'annonce comme un homme charitable, qui, d'une sévère mais salutaire main, sait porter la sonde et le fer dans vos plaies, pour en faire sortir la pourriture; comme un ange envoyé d'en haut pour appliquer sur vos yeux le fiel amer de la correction, afin de les guérir; comme un autre Daniel, qui vous prédit, aussi bien qu'à Nabuchodonosor, les grands maux que vous vous attirerez si vous ne quittez votre méchante vie, et ne rachetez vos péchés par vos aumônes; comme un homme qui, pour me servir des termes figurés d'Isaïe (*Isaiæ*, XXXVIII), vient impétueusement fondre sur la muraille de votre cœur, qu'il fait trembler; qui, avec une voix de tonnerre, effraie les biches, afin qu'étant extraordinairement émues, elles se déchargent plus aisément de leurs petits : *Utilis ad arguendum, ad corripiendum.*

Cette parole divine n'en demeure pas là : combien d'hommes errants dans des voies détournées tire-t-elle de leurs égarements, pour les conduire dans les sentiers étroits de la justice : *Utilis ad erudiendum in justitia.* Si ce dévot et cette dévote faisaient auparavant consister toute leur piété en des œuvres extérieures de religion, sans en avoir l'esprit; si, ne prenant aucun soin de mortifier leurs passions, de retenir leur langue médisante et railleuse, de réprimer leur impatiente démangeaison de se venger, ils se contentaient de maltraiter leurs corps par des jeûnes et des abstinences, où la volonté de l'homme a plus de part que celle de Dieu : cette parole divine les avertit que négliger des devoirs essentiels et s'attacher à de surnuméraires, c'est ne rien faire pour son salut; que c'est imiter Balaam, qui frappait rudement son âne, et qui ne prenait pas garde qu'il marchait lui-même dans des voies où le Seigneur ne voulait pas qu'il marchât; que c'est là se faire honneur d'une justice pharisaïque, et qu'il faut en avoir une autre : *Ad erudiendum in justitia.*

Enfin, en combien de manières cette *parole chaste, sans tache et éprouvée comme de l'or, contribue-t-elle à rendre l'homme parfait, et le dispose-t-elle à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres,* quand elle est soutenue par la grâce intérieure et qu'elle trouve des âmes dociles : *Ut sit homo Dei perfectus, et ad omne opus bonum instructus?*

C'est elle qui réprime les fougueuses saillies des passions, qui empêche la langue de se déchaîner contre le prochain, l'impureté de corrompre les temples de l'Esprit-Saint, l'orgueil de s'insinuer dans le cœur et de l'enfler par des désirs criminels de paraître.

Si la puissance des riches est renfermée dans de justes bornes, et l'indigence des pauvres soulagée dans ses pressantes nécessités; si la chasteté des vierges est inviolable, et si celle des veuves se conserve au milieu des tentations de la chair; si l'on voit un amour réciproque dans les familles, et une pieuse émulation dans les personnes mariées, à élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur, rendez-en grâce à l'efficace de sa sainte parole.

Être humble dans la prospérité, content dans l'adversité, doux et paisible au milieu des injures les plus atroces; pardonner de bon cœur à ses ennemis, et leur faire du bien dans la rencontre; se soutenir dans sa foi; endurer avec une patience tranquille de violentes persécutions; élever l'édifice de son espérance, malgré les flots de la défiance et du désespoir, marcher sur les pas de Jésus-Christ, l'adorer, le servir, l'aimer de tout son cœur, c'est là ce qui rend un homme parfait : et ce sont là, dit Richard de Saint-Victor, après saint Cyprien et saint Bernard, autant de vertus que la parole de Dieu lui inspire.

Heureux donc, vous qui l'écoutez et qui pouvez dire à Dieu, comme le saint prophète, que c'est elle qui vous conduit dans vos démarches; que c'est elle qui, comme une lumière familière et sensible, règle tous vos pas : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* CXVIII).

Mais que dirons-nous et que penserons-nous de ceux qui négligent cette parole divine et qui s'en dégoûtent? Nous dirons qu'ils n'en connaissent ni la dignité, ni l'utilité; que Dieu les traitera comme ils la traitent; que le mépris qu'ils en font retombant sur lui, il les méprisera et les rejettera à son tour.

Nous dirons qu'ils se ferment volontairement toutes les voies du salut; qu'ils ne seront ni instruits dans leur ignorance, ni repris dans leurs désordres, ni tirés de leurs égarements, ni disposés à la pratique de ces devoirs, de l'accomplissement desquels leur salut dépend. Nous leur demanderons ce qu'ils veulent donc que Dieu fasse pour les sanctifier et les sauver?

Attendront-ils que quelque mort sorte des enfers, pour leur apprendre à se rendre sages et fidèles à ses dépens? Mais on leur répondra ce qu'Abraham répondit au mauvais riche : Ils ont la loi et les prophètes.

Diront-ils qu'ils en savent assez? Mais, quand on les supposerait plus habiles qu'ils ne sont, n'y a-t-il pas toujours de quoi apprendre, dans une école dont les vérités sont intarissables et l'éclaircissement de la morale infini? Quand ils seraient plus habiles qu'ils ne sont, se ressouviennent-ils toujours de ce qu'ils savent? et appliquent-ils toujours les maximes générales du christianisme à de certaines circonstances qui les regardent personnellement (*Alb. conc.* 28, *in Domin. Passionis*)?

Il n'est point de malade qui ne sache qu'il doit s'abstenir de beaucoup de choses dont l'excès ou l'usage même le ferait mourir : pourquoi donc consulte-t-il des médecins, dont il observe exactement les ordonnances? Il n'est point de jurisconsulte qui, ayant une affaire embarrassée d'où tout son bien dépend, ne s'adresse à ses confrères dont il écoute les avis, sans se fier à ses propres lumières. Or, les maladies de l'âme sont-elles plus aisées à connaître et à guérir? les affai-

res du salut sont-elles plus aisées à décider et moins importantes?

Mais, sans m'arrêter à ces prétendus esprits forts, qui de nous n'a besoin d'être instruit, repris, mené dans la bonne voie, formé à la vertu et à l'accomplissement de ses devoirs? On sait que ceux qui veulent aller au ciel doivent marcher par la voie étroite : mais qui la connaît précisément cette voie, ou qui sait ce qu'il faut faire pour ne s'en pas détourner? On sait que si, en matière de foi et de morale, on prend le faux pour le vrai, on fera des démarches qui conduisent à la perdition : et cependant est-il rien de plus ordinaire que de voir ces pitoyables égarements d'une infinité de gens qui auraient pu les prévenir s'ils avaient écouté certains avis que Dieu leur eût donnés par l'organe de ses prédicateurs?

Si vous êtes turbulents et volages, médisants et querelleurs, avares et usuriers, intempérants et lascifs, paresseux et fainéants, que n'écoutez-vous celui qui condamne tous ces vices et qui vous porte à la pratique des vertus contraires? Si le mauvais esprit de Saül vous tourmente, pourquoi ne voulez-vous pas que la harpe de David le charme? N'en disons pas davantage : voici une autre considération qui n'est pas d'une moindre importance, et qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si pour être bienheureux il suffisait d'entendre la parole de Dieu, réjouissez-vous, mes frères, vous dirais-je, réjouissez-vous, cette béatitude vous regarde. Ce fréquent et pieux concours de peuples de toute condition et de tout sexe, qui interrompent le cours de leurs affaires, peut-être même de leurs plaisirs, pour entendre ce qu'on leur dira de la part du Seigneur dans les chaires chrétiennes, leur est déjà comme un signe de leur prédestination et un précieux gage de leur bonheur.

Mais quand je me représente que Jésus-Christ, outre cette attention à sa parole, demande une autre condition, sans laquelle on ne peut jouir de cette félicité ; quand je remarque qu'après avoir dit: *Bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu*, il ajoute incontinent ces autres mots, *ceux qui la conservent et qui la pratiquent : Et custodiunt illud :* tremblez, mes frères, tremblez, ai-je sujet de vous dire, vous qui, peut-être, n'avez pas eu pour cette parole divine cette docilité et, comme dit saint Augustin, cette pieuse inclination du cœur à accomplir ce qu'elle vous ordonne.

Ce Père remarque fort ingénieusement que Dieu s'est choisi dans nos temples deux places augustes, l'autel et la chaire. A l'autel, on offre des sacrifices ; à la chaire, on publie des ordonnances. A l'autel, les sacrés ministres présentent au Seigneur la victime de notre rédemption en faveur du peuple ; à la chaire, ces ministres s'adressent au peuple pour l'instruire des volontés du Seigneur. A l'autel, on adore l'Homme-Dieu dans la vérité de son corps et de son sang ; à la chaire, on écoute les oracles de l'Homme-Dieu dans la vérité de sa parole. A l'autel, il ne suffit pas de recevoir ce corps adorable de la bouche du corps, il faut que le cœur, dit saint Augustin, ouvre la sienne ; à la chaire, il ne suffit pas que le peuple prête ses oreilles à la sainte parole, il faut qu'elle descende dans l'âme, qu'elle y soit conservée et accomplie dans tous ses chefs.

Que penserions-nous d'un homme qui chercherait à l'autel et dans la sainte communion autre chose que la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ? Que penserions-nous de même de celui qui, dans des assemblées chrétiennes, chercherait à la chaire autre chose qu'il préférerait à la vérité de sa parole?

Ce n'est pas là encore assez. Que penserions-nous d'un autre qui, content d'ouvrir sa bouche et de recevoir Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, le recevrait indignement? Nous dirions avec saint Paul, qu'*il mangerait et qu'il boirait son jugement*. Que penserions-nous aussi de ceux qui, contents d'ouvrir leurs oreilles à la sainte parole, lui fermeraient leur cœur et l'entendraient en état de péché mortel?

J'avoue qu'en ceci la comparaison n'est pas tout à fait exacte : tel qui commet un nouveau crime lorsqu'il mange indignement le corps de son Dieu, ne commettant pas un nouveau péché lorsqu'il entend sa parole en mauvais état et sans avoir mis ordre à sa conscience. Pécheurs, ne prétendez pas par là vous faire un prétexte pour persévérer dans vos désordres : concevez avant de l'écouter, une vive douleur de les avoir commis ; demandez à Dieu la grâce d'en sortir, priez-le qu'il vous éclaire l'esprit, qu'il vous touche le cœur, et que les moyens de salut qu'il vous offre produisent de bons effets en vos personnes.

Mais aussi quelques péchés que vous ayez commis, ne désespérez point d'en sortir. Fussiez-vous aussi froids que de la neige, aussi congelés que de la glace, aussi durs que du cristal, Dieu, dont la miséricorde est infinie, a de quoi résoudre en eau cette neige, échauffer cette glace, amollir ce cristal : *Non desperet nix, non desperet glacies, non desperet cristallus* (*D. Aug. in Ps.* CXLVII). Il enverra sa parole, qui échauffera ce qui est froid, qui rendra liquide ce qui est glacé, qui rompra ce qui est dur : son Esprit soufflera, et des eaux amères couleront de vos yeux : *Emittet verbum suum, et liquefaciet ea ; flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ.* Encore un coup, la comparaison n'est donc pas tout à fait exacte ; mais que peut-on en conclure, selon la pensée de saint Augustin? le voici.

Le pain de vie et la parole de vie doivent aller au cœur, quoique par des voies assez différentes. L'une y va par la bouche ; l'autre y va par l'ouïe : on mange le pain de vie, on écoute la parole de la vie. Mais comme, lorsqu'on a reçu à l'autel ce pain de vie, il faut s'en nourrir et, selon les termes des

saints Pères, s'en engraisser; aussi, quand on entend dans les chaires chrétiennes cette parole de vie, il faut la goûter, vivre d'elle, s'en fortifier, s'en engraisser, faire connaître par le changement de ses mœurs corrompues ou par sa persévérance dans le bien, ce qu'elle a opéré au dedans de soi.

Permettez que je m'explique encore en d'autres termes. Quoique les espèces sacramentelles soient consumées, un esprit de vie reste dans l'âme de ceux qui n'ont pas reçu indignement l'Auteur de la vie; esprit qui réveille leur inaction, qui les meut, qui les excite, qui les pousse au bien; esprit qui, les portant à l'accomplissement de tous leurs devoirs, les fait demeurer en Jésus-Christ, comme il demeure en eux d'une manière spirituelle et sanctifiante, lors même qu'il n'y est plus réellement et dans la vérité de son corps.

Ne peut-on pas dire aussi avec quelque proportion, qu'après que le son des paroles des ministres évangéliques est dissipé, il y a comme un germe et une semence de vie dans les bonnes âmes qui les ont écoutées avec les dispositions nécessaires : germe et semence que Dieu y répand, lorsque ce maître invisible leur parle au dedans, les instruit, les touche, tandis que des paroles extérieures se font entendre à leurs oreilles : mais germe et semence qui demandent à croître et à se fortifier dans des terres bien préparées; germe et semence qui veulent y être cachés, conservés et produire de bons fruits dans leur temps.

Comprenez-vous par là, mes frères, l'obligation que vous avez de profiter de la parole de Dieu qu'on vous annonce, de la garder avec soin, de la faire agir, de lui donner en vous et hors de vous ces vifs et pieux mouvements que Dieu, qui vous parle intérieurement, vous inspire?

Comprenez-vous par là, qu'en vain l'entendez-vous, si vous n'en faites un bon usage; qu'en vain l'entendez-vous, si, par la correction de vos mœurs et l'acquisition des vertus chrétiennes, vous ne faites ce qu'elle vous ordonne et n'évitez ce qu'elle vous défend?

Qui sont ceux que Jésus-Christ appelle bienheureux? ce ne sont pas, dit saint Augustin, ceux qui se contentent d'écouter sa parole, ce ne sont pas même ceux qui la louent et qui l'admirent. Si cela était, peuples qui accouriez en foule pour l'écouter lorsqu'il se tenait debout proche le lac de Genésareth; Juifs qui l'admiriez et qui disiez hautement que nul homme n'avait jamais parlé comme lui, vous seriez de ce nombre : mais comme ces signes de bonheur et de salut sont trop équivoques, voici ce que dit Jésus-Christ à quelques troupes qui l'avaient suivi et dont *plusieurs croyaient en lui* : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres* (*Joan.*, VIII).

Être vrai disciple de Jésus-Christ et avoir cette liberté qu'ont les enfants de Dieu, ce sont là de grands avantages; mais à quoi sont-ils attachés? est-ce à écouter en passant la parole du Seigneur? est-ce même à avouer qu'elle a je ne sais quoi d'héroïque, de surprenant, de divin? Le monde, tout corrompu qu'il est, se ferait honneur de lui rendre ce témoignage : et en combien d'occasions, des libertins déclarés et des gens qui sont les plus éloignés des voies du salut en conviennent-ils tous les jours?

Être disciple de Jésus Christ, c'est *demeurer dans sa parole*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (*Serm.* XLVIII *de Verbis Dom.*), c'est observer cette sainte parole, malgré tous les obstacles que lui opposent le monde et l'amour-propre; c'est ne se pas contenter de certains désirs vagues et bizarres qui n'opèrent rien, mais mettre effectivement la main à l'œuvre pour exécuter toutes les ordonnances du Seigneur.

Demeurer dans sa parole, c'est prendre sans artifice et sans réserve cette bonne résolution : Je veux, quoi qu'il en coûte, me sauver; et pour travailler efficacement à mon salut, je veux m'assujettir à tout ce qu'on m'ordonnera. Me dit-on qu'il faut pardonner à mes ennemis? je leur pardonnerai; qu'il faut me séparer de la compagnie de ceux qui jusqu'ici m'ont entretenu dans le désordre? je m'en séparerai; qu'il faut, dans quelque disgrâce qui m'arrive, me résigner à la volonté du Seigneur? je m'y résignerai; qu'il faut plutôt perdre tout mon bien que de commettre la moindre injustice pour le conserver ou pour l'augmenter? je le perdrai; qu'il faut non-seulement ne faire aucune mauvaise action, mais rejeter mes mauvaises pensées et mes mauvais désirs? je les rejetterai. C'est là ce qui s'appelle *demeurer dans la parole du Seigneur* et être véritablement son disciple; c'est là ce qui s'appelle connaître la vérité dont on prend soin de s'instruire, et se faire de cette vérité comme un engagement de l'accomplir dans tous ses chefs, afin de se tirer de la servitude du péché et jouir de la douce liberté des enfants de Dieu.

Excellente disposition d'esprit et de cœur qui fait le vrai caractère des enfants de Dieu, et qui les distingue de ceux qui n'en ont que les apparences et le nom. Ceux-ci ressemblent à un homme qui, s'étant regardé dans un miroir se retire et ne pense plus à ce qu'il est; ceux-là, au contraire, reconnaissant dans ce miroir les taches et d'autres défauts qu'ils ont, y apportent aussitôt du remède, et ne négligent rien de ce qui peut contribuer à la propreté et aux agréments mêmes de leur visage.

Ceux-ci, dit saint Grégoire (*In hæc verba Job* : Nonne auris verba dijudicat, etc.), écoutent la parole de Dieu, mais ceux-là la goûtent; ceux-ci paraissent avides de cet aliment spirituel, mais ceux-là s'en nourrissent. Le son des paroles frappe les oreilles de ceux-ci, sans que la vérité descende dans leurs cœurs; ceux-là réfléchissent sur cette vérité, la conservent et l'aiment. Quoique ceux-ci sachent ce qu'ils sont obligés de

faire, ils se mettent peu en peine de s'acquitter de leurs devoirs; ceux-là se font de la connaissance qu'ils en ont, un pressant motif de les accomplir. Ceux-ci, qui connaissent la beauté de la vertu et la laideur du vice, n'ont qu'un cœur froid pour l'une, et un opiniâtre attachement à l'autre; ceux-là, par des sentiments tout opposés, s'empressent à employer tous les moyens de leur sanctification à éloigner d'eux ce qui a été capable de les corrompre.

A ces différents traits, reconnaissez-vous, mes frères, quels sont les vôtres? Ressemblez-vous à ces auditeurs que le désir de leur salut et *la charité de Jésus-Christ presse?* En vain entendriez-vous déclamer contre l'impureté, l'avarice, la paresse, le blasphème, si votre conscience vous reprochant quelques-uns de ces péchés, vous ne travailliez efficacement à vous en corriger. En vain vous sentiriez-vous émus et attendris sur de certaines vérités qui vous ont extraordinairement frappés, si vous ne demandiez à Dieu la grâce d'en faire un bon usage, et si, de votre côté, vous ne faisiez tous vos efforts de les appliquer pour la réformation de vos mœurs.

Saint Augustin, qui prêchait au peuple d'Hippone, se voyant interrompu dans son discours par les gémissements, les soupirs et les cris redoublés de ses auditeurs : Pourquoi criez-vous de la sorte, leur dit-il? que vous ai-je montré, que vous ai-je dit qui vous ait si fort émus? est-ce que mon visage, au moment que je vous parle, est tout autre qu'il n'était lorsque je suis monté en chaire? Grâces à la miséricorde du Seigneur, qui aura excité dans vos âmes de si salutaires émotions; grâces à la miséricorde du Seigneur, s'il a fait passer jusque dans vos cœurs ce qui est entré par vos oreilles (*D. Aug. tract. 7 in Evangel. Joannis*).

Oh! que je m'estimerais heureux, ajouta-t-il, s'il s'était servi d'un aussi faible ministre que moi, pour honorer son ministère et sanctifier son Evangile! Ce que je puis seulement vous dire, mes chers auditeurs, est que ma joie sera parfaite, et que rien ne me consolera davantage, que lorsque je vous verrai empressés à acquérir les vertus qui vous manquent, et éloignés de ces mauvaises voies qui, sans le secours du Père des miséricordes, vous eussent entraînés dans l'abîme.

Quelle consolation, en effet, a un prédicateur, et quel bonheur anticipé pour des auditeurs, lorsqu'ils observent avec une exacte fidélité ce que Dieu leur a inspiré par son organe! Dociles aux vérités qu'ils ont entendues, et résolus d'en faire un bon usage, ils ne sont plus ces turbulents et ces emportés, que les moindres apparences faisaient éclater en imprécations et en blasphèmes : ce sont des hommes doux et tranquilles, qui *possèdent leurs âmes en patience.*

Ce ne sont plus ces sensuels qui faisaient un Dieu de leur ventre : ce sont des hommes sobres qui répriment les désirs de leur chair, et qui *portent sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ.* Ce ne sont plus ces médisants et ces vindicatifs qui, par leurs langues meurtrières ou par de mauvais offices sourdement rendus, désolaient des familles entières : ce sont des pénitents de bonne foi, qui réparent, autant qu'il leur est possible, les brèches qu'ils ont faites à la réputation ou à la fortune de leur prochain. Ce ne sont plus ces gens dissipés par mille soins profanes, et accablés d'affaires, qui ne leur laissaient pas même le loisir de se connaître et d'élever, de temps en temps, leurs cœurs à Dieu : ce sont des hommes recueillis qui, après avoir souvent entendu que rien ne leur importe davantage que de se sauver, travaillent à cet unique nécessaire, et ont leurs heures de méditation et de prières.

Parole de mon Dieu, c'est là ce que vous produisez dans nos âmes, lorsque prévenus et aidés de la grâce, nous vous ouvrons nos esprits et nos cœurs. Vous nous instruisez, vous nous reprenez, vous nous touchez : mais nous ne sommes sanctifiés, que lorsque profitant de vos lumières, de vos conseils, de vos censures, nous travaillons sérieusement et sans relâche à l'importante affaire de notre salut.

Mais ne ressemblez-vous pas souvent, mes frères, à cet homme, dont saint Marc nous fait une étrange peinture? *Etant à moitié endormi, et entendant un gros bruit qui l'éveilla, il sortit brusquement de son lit; et comme il était nu, il s'enveloppa de son linceul, pour voir ce qui se passait dans la rue. La brutalité des soldats qui maltraitaient Jésus-Christ, le toucha d'abord; mais s'étant aperçu qu'ils voulaient aussi se saisir de sa personne, il leur laissa son drap, et s'enfuit.*

Souvent dans ces prédications véhémentes, où l'on vous parle de l'énormité du péché et de son sacrilége attentat sur le Fils de Dieu que vous crucifiez de rechef, vous avez été touchés et attendris. Souvent, prenant pour une vraie douleur ce qui n'était qu'un effet de votre tempérament, ou un faible désir de conversion, vous vous êtes approchés des sacrés tribunaux, et avez promis de changer de vie; mais ce n'était là que l'effet d'un bruit qui vous avait éveillés et une interruption de sommeil.

A ces discours que vous avez entendus, votre conscience alarmée vous a reproché vos désordres; vous avez dit que résolument vous vouliez renoncer au péché, et embrasser la vertu : mais ce n'était là qu'un songe et un demi effort d'un homme endormi : au premier obstacle que vous avez rencontré, vous avez pris la fuite, et êtes venus vous remettre dans votre lit. Est-ce là de bonne foi, est-ce là écouter la parole de Dieu et la réduire en pratique? n'est-ce pas au contraire la profaner, la rejeter et, d'un moyen de salut, en faire un nouveau sujet de votre perte?

Que faut-il donc faire? Ce que Jésus-Christ vous a dit et ce à quoi il a attaché le vrai bonheur : entendre la parole de Dieu, la conserver et mettre tout en usage pour en profiter. C'est une trompette, une épée,

un pain, dit Hugues de Saint-Victor : une trompette qui vous éveille, une épée qui vous défend, un pain qui vous nourrit. Animés par le son de cette trompette, sortez du lit où votre indolence vous retient, pour aller au combat. Armés de cette épée, soutenez avec vigueur les efforts de vos ennemis et attaquez-les avec courage. Fortifiés par ce pain, levez-vous et marchez comme Élie, jusqu'à ce que vous soyez arrivés à la montagne du Seigneur.

SECOND DISCOURS (1).

Qui habet aures audiendi audiat.
Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre (*S. Luc, ch.* VIII).

Voici, chrétiens, une étrange précaution, et conçue en des termes qui n'ont rien qui ne doive nous surprendre. Si l'on a des oreilles, à quel autre usage peuvent-elles servir, qu'à entendre? et, de tous les hommes, où est celui qui ait jamais mérité une aussi favorable attention que Jésus-Christ?

Pourquoi donc cette précaution, me direz-vous? Est-ce que les vérités qu'il allait apprendre aux peuples qui s'étaient assemblés autour de lui, étaient d'une conséquence extraordinaire? ou bien est-ce qu'il connaissait à fond la mauvaise disposition de l'esprit et du cœur de la plupart de ceux qui venaient l'entendre?

C'est l'un et l'autre, mes frères. Il venait de leur dire *qu'un homme étant sorti pour semer son grain, une partie de la semence répandue le long du chemin, fut foulée aux pieds et mangée par les oiseaux; qu'une autre partie étant tombée sur des pierres où elle ne trouvait aucune humidité, se sécha incontinent; qu'une autre fut étouffée par les épines, et que le reste du grain ayant été reçu dans une bonne terre, rendit cent pour un.*

Or, comme une parabole si mystérieuse méritait une attention extraordinaire, Jésus-Christ, avant que d'en donner l'éclaircissement à des esprits naturellement mal faits, crut devoir élever sa voix, afin qu'ils pussent en concevoir tout le sens; le voici.

Cette semence, leur dit-il, *c'est la parole de Dieu; parole qui, écoutée par des esprits volages et tombant comme sur les bords des grands chemins, est aussitôt enlevée par le démon; parole qui, reçue d'abord avec joie, mais trouvant des cœurs aussi durs que des pierres, n'a point de racines, et n'y produit aucun fruit : parole qui, entendue par des gens tout occupés des biens, des plaisirs et des soins de la vie figurés par des épines, en est malheureusement étouffée.*

Hélas! combien se trouve-t-il encore aujourd'hui d'auditeurs de ce caractère! et vous, sacrés ministres qui leur distribuez la saine doctrine, pouvez-vous trop élever vos voix pour leur dire : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende? Ne cherchons pas d'autres raisons que celles-là, de l'inefficacité de la parole de Dieu dans une infinité de chrétiens.

Dans les uns, c'est un défaut d'application et de recueillement, la divine semence tombe le long du chemin : dans les autres, c'est un défaut de piété et d'onction, elle tombe sur des pierres : dans plusieurs, c'est un défaut de tranquillité et de désintéressement, elle est étouffée par des épines. Un défaut d'application et de recueillement; on est dissipé : un défaut de piété et d'onction; on est endurci : un défaut de tranquillité et de désintéressement; on est embarrassé. Expliquons par forme d'homélie ces trois importantes vérités, selon le sens de Jésus-Christ même, et tâchons d'apporter à la sainte parole des dispositions toutes contraires.

PREMIER POINT.

Deux circonstances spécifiées dans notre parabole se présentent d'abord à mon esprit, et me découvrent la véritable cause de l'inutilité de la parole de Dieu, dans la plupart de ceux qui l'entendent. C'est une bonne semence qui pourrait produire de bons fruits; mais c'est une semence perdue, soit par le vice du lieu où elle tombe, soit par la malignité de ceux qui l'enlèvent.

On la foule aux pieds : comment croîtrait-elle et se fortifierait-elle? *Les démons l'arrachent du cœur de ceux qui l'entendent;* quelle apparence qu'elle y fasse du fruit? et tout cela pourquoi? C'est qu'on n'écoute souvent cette parole divine que par un esprit de curiosité et une espèce de délassement; c'est qu'on ne la reçoit qu'en passant, et qu'elle n'effleure, pour ainsi dire, que la superficie de l'âme. C'est qu'on y apporte un esprit dissipé, une imagination volage et errante; c'est qu'on n'y fait pas plus d'attention que si on ne l'avait pas entendue; c'est qu'on y cherche plutôt une satisfaction qui passe, qu'une instruction qui demeure. Or, voilà ce que j'appelle, après Jésus-Christ, un grand chemin sur les bords duquel elle tombe : *Secus viam.*

Dans les grands chemins, les uns vont à pied ou à cheval, les autres se font traîner dans des carrosses; les uns crient, les autres se taisent, les uns se querellent, les autres s'invitent à marcher de compagnie; les uns se divertissent, les autres pleurent; les uns parlent d'affaires, les autres s'entretiennent de leurs bonnes ou de leurs mauvaises aventures. Ce sont des agitations, des courses, des mouvements continuels : images trop véritables des dissipations, des égarements, des distractions d'une infinité de chrétiens, dont on peut se plaindre avec plus de sujet, qu'un sage idolâtre n'en avait d'en accuser les païens de son temps.

Il souffrait si peu qu'on vînt, avec un esprit dissipé, écouter un philosophe ou un orateur, qu'il reprochait à ces auditeurs oisifs, qu'ils les entendaient pour passer une heure de temps, comme s'ils n'eussent su à quoi l'employer : *Diversorum otii est;* qu'ils les écoutaient, non pour se décharger du fardeau de leurs vices ou réformer leurs mauvaises mœurs sur des leçons de sagesse qu'on leur donnait, mais pour flatter agréablement leurs oreilles et se procurer un doux plaisir : *Non ut illic vitia deponant vel aliquam legem vitæ accipiant, ad quam mores exigant*

(1) Ce discours est pour le dimanche de la Sexagésime.

suos, sed ut delectamento aurium perfruantur (Seneca, epist. 10).

Juste ciel! que n'eût-il pas dit, si convaincu que la prédication est l'une des plus sérieuses et des plus importantes actions du ministère évangélique, il avait vu un concours tumultuaire de toutes sortes de gens, qui écoutent un sermon, comme on écoute une pièce de théâtre? Que n'eût-il pas dit, s'il les avait vus uniquement attachés au geste, aux flexions de voix, à l'arrangement des paroles, à des expressions châtiées, à des portraits touchés délicatement, à un détail de morale spirituel et fin, sans qu'ils fissent la moindre réflexion sur l'état de leur conscience, sans qu'ils revinssent de leurs distractions volontaires et qu'ils parussent touchés des vérités, qu'ils ont entendues?

Loin de *préparer leurs âmes à la prière,* afin d'obtenir de Dieu les grâces dont ils ont besoin, pour s'appliquer à ce qu'on leur dira, ils s'invitent les uns les autres à cette action, comme on s'invite à de vains spectacles. Loin de rentrer en eux-mêmes et de se renfermer comme de pieux disciples, dans le cénacle de leur cœur, pour recevoir l'Esprit-Saint qui leur est promis, ils s'assemblent dans nos églises, dit saint Chrysostome, comme dans des foires publiques ou des hôtelleries ouvertes à tous ceux qui veulent y entrer.

Dans ces foires publiques chacun étale ses marchandises : dans nos églises la femme et la fille mondaines y paraissent avec tout l'attirail de leur luxe. Dans les foires publiques c'est un commerce de vente et d'achat : dans nos églises c'est souvent un rendez-vous d'intrigues ou de partie de jeu. Dans les foires publiques à peine s'entend-on parler : dans nos églises où sont ceux qui se préparent à écouter Dieu? où sont ceux qui s'écoutent eux-mêmes?

Semence évangélique, te voilà donc répandue le long du chemin; tu ne trouves que des esprits dissipés, volages, que des gens sans docilité, sans attention, sans aucun véritable désir de te recevoir : mais étant tombée dans des terres si peu propres à te faire porter du fruit, que deviendras-tu? ce qu'elle deviendra, mes frères, et quel sera son sort, aussi bien que le vôtre, si vous êtes de ce nombre? le voici.

Cette semence, dit Jésus-Christ, *fut foulée aux pieds, et des oiseaux l'emportèrent.* « Cette parole, on la foule de même aux pieds, et le démon vient, qui l'ôte du cœur de ces mauvais auditeurs, de peur qu'ils ne croient et qu'ils ne soient sauvés. » Ils foulent aux pieds cette parole divine, c'est là leur péché; elle est emportée par les démons, c'est là la peine de leur péché : ils la méprisent, c'est ce qui les rend coupables : elle leur est ôtée, c'est ce qui les rend malheureux.

Eussiez-vous cru, mes frères, que ces dissipations habituelles, ces distractions longues et volontaires dussent aller jusque-là; eussiez-vous cru que n'avoir nul désir de profiter de la parole de Dieu et de se l'appliquer à ses besoins spirituels, fût la mépriser et la fouler aux pieds?

Saint Paul, dans la lettre qu'il écrit aux chrétiens de Corinthe, nous apprend que ne pas discerner le corps du Seigneur d'avec les viandes ordinaires, c'est s'en rendre coupable : et Jérémie regarde comme des gens sans discernement et sans intelligence, ceux qui disent dans l'égarement de leur esprit : *Allons entendre l'homme de Dieu et écoutons ce qu'il nous dira.*

Saint Paul écrivant aux Hébreux, fait cette importante réflexion : « Si celui qui, par sa désobéissance, rendait inutile la loi de Moïse, méritait la mort; des supplices encore plus grands sont réservés à celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu et fait injure à l'esprit de grâce qu'il a reçu : mais Jésus-Christ avait dit avant lui, que c'était exposer la sainte parole à être foulée aux pieds, de jeter cette perle devant des pourceaux. »

La discernez-vous cette parole, vous qui l'écoutez comme la parole d'un homme et non comme celle de Dieu? Ne la foulez-vous pas aux pieds, vous qui la mettez au-dessous des plus viles créatures? Ne faites-vous pas injure à l'esprit de grâce qui a sanctifié et sauvé tant d'autres, vous dont elle ne frappe que les oreilles et à qui vos cœurs incirconcis ferment l'entrée? Vous ne connaissez guère jusqu'où va votre péché, mais la peine qu'il mérite vous est peut-être encore plus inconnue : voulez-vous vous en instruire? la voici : *Le démon vous enlèvera cette parole, de peur que vous ne croyiez et que vous ne soyez sauvés.*

Jésus-Christ qui s'explique en ces termes, ne dit pas que le démon vous empêchera d'entendre sa parole : cet ennemi de votre salut veut bien que vous vous fassiez encore honneur de quelques apparences de religion, et ces démonstrations extérieures d'une piété équivoque le touchent peu; mais il dit qu'étant aussi rusé et malin qu'il est, il vous ôte le fruit que cette divine semence pourrait produire. Il vous laisse la parole qui seule ne sert de rien : mais il fait en sorte, et Dieu le permet ainsi pour votre châtiment, que vous n'aurez pas l'esprit qui vivifie. Semblable à cet aigle qui enleva la moelle du cèdre *Tulit medullam cedri*, ou à ces fourmis qui ôtent le germe d'un grain, de peur qu'il ne pousse, il produira invisiblement dans vos cœurs les mêmes effets.

Cette parole écoutée avec une pieuse attention et un esprit recueilli eût été pour vous un puissant moyen de salut; mais répandue le long du chemin, elle vous devient inutile : vous ne la recevez pas, vous ne la goûtez pas, que dis-je? à peine vous en souvenez-vous, le démon l'a emportée?

Cette parole eût été pour vous *une moelle* et, comme le Saint-Esprit s'en explique ailleurs, *une veine de vie* : mais ce cèdre *étant sans moelle* ne profitera plus : parût-il plus élevé que les autres arbres du Liban, il séchera peu à peu et ne conservera plus qu'une imposante hauteur. Cette parole comme un germe intérieur aurait excité, animé, *ressuscité* votre foi : mais la pointe de ce germe étant ôtée, cette foi languissante, oisive, destituée de bonnes œuvres sera comme si elle

était morte. En voilà déjà beaucoup, mais n'en demeurons pas là, poursuivons notre homélie : *Et que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.*

SECOND POINT.

Une partie de la semence étant tombée sur des pierres et ayant levé, se cacha parce qu'elle n'avait point d'humidité : autre caractère de ceux *qui, écoutant la parole de Dieu, la reçoivent d'abord avec joie, mais qui n'ayant point de racine, ne croient que pour un temps et se retirent dès que l'heure de la tentation est venue.*

La joie commence, la foi s'affaiblit, la tentation prévaut : voilà, ce semble, ce que Jésus-Christ veut nous apprendre dans cette parabole. Si l'on avait de la piété figurée par cette *humidité*, qui fait sortir du sein de la terre la semence qu'on y a jetée, tout irait bien avec le secours des influences du ciel. *Cette joie qui serait le fruit de* l'Esprit-Saint consolerait et soutiendrait cette foi, cette foi animée et soutenue l'emporterait sur les tentations, et la parole divine ferait, par ce moyen, d'édifiants progrès : mais par un défaut de piété et d'attachement à son devoir, elle tombe sur des pierres et n'y prend point de racine.

On paraît d'abord avoir beaucoup de joie de l'entendre. Si c'était une joie semblable à celle qu'eut l'épouse des Cantiques, lorsqu'elle entendit la voix de son bien-aimé ; si c'était une joie semblable à celle qu'eut le pieux André, qui, vivement touché de son bonheur s'écria : *Nous avons trouvé le Messie*, et demeura quelque temps avec lui pour l'entendre ; si c'était une joie semblable à celle de David, qui avouait que rien ne lui avait paru plus charmant que la parole de Dieu qu'il préférait à toutes les richesses et à tous les plaisirs de la terre : qu'heureux est un homme de ce caractère, dirais-je, qu'il vienne goûter en paix la manne céleste ; qu'il vienne recueillir de la sacrée bouche de celui qui est infiniment plus grand et plus respectable que Salomon, les oracles de sagesse qui en sortent : il reconnaîtra que tout ce qu'on lui en a dit, n'est rien en comparaison de ce qu'il en éprouve lui-même.

Mais si c'est une joie semblable à celle qu'eut Hérode de voir Jésus-Christ et de l'entendre (*Luc.*, XXI), parce qu'il se flattait qu'il ferait, en sa présence, quelque grand miracle ; si c'est une joie semblable à celle de cet homme, dont Salomon déplore la folie, qui se fait un plaisir de s'écouter plutôt que ceux qui lui parlent et dont il recevrait de bons avis (*Proverb.*, XV ; *Gaudium hypocritæ, Job.*, XX) ; si c'est la joie d'un hypocrite qui non content de tromper les autres se trompe lui-même, en voulant se persuader qu'il a, pour la sainte parole, des sentiments de piété et de docilité qu'il n'a pas : malheur à ces hommes, dirai-je, leur joie se passera bien vite ; *l'huile des pécheurs* semblait avoir amolli leur cœur ; mais il est en effet aussi dur que la pierre, la semence évangélique n'y jettera point de racine ; à peine sera-t-elle levée, qu'elle se sèchera.

Que dis-je, aussi dur que la pierre ? Le Saint-Esprit m'apprend *qu'ils sont plus durs qu'elle : Indurati sunt supra petram.* Oui il s'en trouve et, hélas ! il n'y en a que trop, dont le cœur est d'une trempe si dure, que deux prophètes ont cru devoir moins s'adresser à eux, qu'à des êtres inanimés et insensibles. *O terre ! ô terre ! ô terre !* s'écrie Jérémie, *écoutez la parole du Seigneur* (*Jerem.*, XXII). *Autel, autel*, s'écrie un autre prophète : *voici ce que dit le Seigneur* (III *Reg.*, XIII).

Ne faut-il pas plutôt que Jésus-Christ s'adresse aux Juifs qu'à la terre qu'il apostrophe ? Non, répondent les saints Pères, la terre eût plutôt ouvert son sein, qu'ils n'eussent ouvert leurs cœurs à Dieu, tant ils étaient obstinés de le fermer à sa parole.

Il était apparemment plus raisonnable de s'adresser à un homme qui avait des oreilles pour entendre, qu'à un autel qui n'en avait point ; à un homme dont le cœur pouvait s'amollir, qu'à des pierres insensibles et impénétrables. Nous l'eussions cru de la sorte ; cependant le prophète laisse là le prince et parle à l'autel ; pourquoi ? C'est, dit saint Chrysostome, que la parole du Seigneur fera plus d'impression sur l'un que sur l'autre : l'autel s'ouvrira, et Jéroboam en deviendra plus dur ; l'autel se rompra, et la cendre qui y est sera répandue par terre ; et on ne verra aucune marque de changement et de brisement de cœur dans Jéroboam.

Qu'est-ce que Dieu pouvait faire pour rendre ce prince docile et l'attendrir, qu'il n'ait fait ? Fallait-il l'avertir de son péché par une délégation expresse ? Un prophète vient, dans ce dessein, de Juda à Béthel ; fallait-il lui faire connaître la vérité de sa mission par l'accomplissement de ce qu'il lui prédirait ? Voici le signe que le Seigneur veut bien nous donner, lui dit-il : l'autel s'en fendra, et effectivement il s'ouvrit sur l'heure ; fallait-il même faire en faveur de ce prince quelque miracle qui l'engageât à une éternelle reconnaissance ? La main qu'il avait étendue pour se saisir du prophète s'était séchée : cet homme de Dieu lui rendit son premier mouvement. Avec tout cela, quelle résolution prit Jéroboam, et que dit-il : *Venez dîner avec moi, et je vous ferai des présents* (*Ibid.*). O cœur dur ! ô cœur plus dur que la pierre ! la parole du Seigneur ne prendra jamais en toi de racine.

Oh ! si Dieu faisait en notre faveur de semblables miracles, nos cœurs s'amolliraient bientôt ! Vous le dites, mes frères, je ne sais si la chose arriverait comme vous vous le promettez ; mais ce que je sais, c'est qu'un cœur dur résiste à ce qui amollirait et attendrirait ceux de beaucoup d'autres ; ce que je sais, c'est qu'on reçoit d'abord avec joie la parole de Dieu ; *mais on ne croit que pour un temps, et dès que l'heure de la tentation est venue, on se retire.* On ouvre d'abord son cœur à la joie, il semble que l'onction sainte l'a pénétré ; mais ce ne sont que de petites gouttes d'eau que la pierre ne reçoit que

superficiellement et qui demeure toujours pierre.

Saül, tu reconnais les belles qualités de David; tu dis même en pleurant, qu'il est plus homme de bien que toi (1 *Reg.* XXIV); mais l'eau de tes larmes fait si peu d'impression sur la dureté de ton cœur, que tu ne laisses pas de le haïr.

Balaam, tu admires les tentes des Israélites, et tu souhaites de mourir comme ils meurent (*Numer.* XXIII); mais avec ces acclamations et ces désirs, tu persévères toujours dans ta malice : ce qui est pierre demeure pierre : *On écoute d'abord avec joie la parole de Dieu, mais on ne croit que pour un temps, et dès que l'heure de la tentation est venue, on se retire*, dit Jésus-Christ.

O foi des temps et non des évangiles, que tu es passagère et fragile, s'écrie saint Hilaire (*lib. de Trinitate*)! foi pratique et féconde en de bonnes œuvres qui demeurent, que tu es rare! On croit les vérités chrétiennes où l'amour-propre ne souffre rien qui l'incommode; mais dès qu'il se sent blessé, il s'irrite et se révolte; on condamne le péché en général, mais dès qu'on y a quelque part, on n'a plus cette foi sévère dont on se fait honneur sur d'autres articles de morale.

Entend-on prêcher contre l'avarice? on la blâme; mais s'offre-t-il quelque occasion d'amasser du bien par de mauvaises voies, l'on ne se souvient plus de ce qu'on a blâmé? entend-on déclamer contre l'impureté, l'on dit en général qu'on a raison; mais l'objet de sa passion paraît-il avec ce qu'il a d'attrait et de charme, la tentation prévaut, le mauvais désir l'emporte sur le devoir; on croit pour un temps, et on se retire, on croit, et on ne laisse pas d'offenser Dieu (*D. Gregorius, homil.* XV, *in Ev.*).

Quel horrible mélange de christianisme et de péché, de belles promesses et d'infractions volontaires au jour de la tentation? D'où vient une si monstrueuse conduite, et à quoi souvent se termine-t-elle? Elle vient d'un cœur, qui n'a ni piété, ni charité, et qui, n'ayant pas cette humidité, n'a qu'une foi chancelante et passagère. On voyait d'abord le soleil de la vérité, mais on ne le voit plus qu'enveloppé de nuages : le feu et la fumée des passions se sont mis entre ces yeux malades et ce vif éclat qui donnait auparavant de la joie.

On voulait s'instruire des vérités qui regardent le salut; mais dès qu'elles paraissent incommodes, on en détourne les yeux comme ces deux vieillards de Susanne : peut-être même forme-t-on la résolution de ne les plus tourner que du côté de la terre : *Statuerunt oculos declinare in terram.* Ce n'est pas tant faiblesse que malice, ce n'est pas tant défaut de lumière qu'appréhension d'en être éclairé de trop près.

Si ce médisant lance des traits meurtriers contre son prochain, si ce libertin se soucie peu de réparer par d'édifiants exemples ses scandaleuses impiétés, si cet usurier ruine ses frères par d'énormes exactions au-delà du principal : ce n'est pas que les uns et les autres n'aient souvent entendu déclamer contre ces différents péchés; mais c'est qu'ils aiment mieux persévérer dans leurs désordres, que chercher des éclaircissements qui les engagent à changer de vie.

Séduits et entraînés par leurs cupidités, ils n'ont plus d'yeux que pour la terre. Le plan du salut qu'ils se font, est celui que l'amour-propre leur trace; les avis les plus raisonnables, ils les méprisent; les plus foudroyantes menaces ne font plus d'impression sur eux. Pourvu qu'ils ne renoncent pas à la foi, par une éclatante apostasie, ils se contentent de demeurer dans la bergerie, comme des loups cachés et rangés extérieurement sous une même houlette; pourvu qu'on ne les touche pas par l'endroit où ils sont sensibles, ils entendent avec plaisir déclamer contre ces péchés dont ils se sentent exempts; les vérités qui les regardent personnellement, sont les seules qui les rebutent et que leur cupidité toujours alarmée ne peut souffrir.

Malheureux hommes! s'écrie là-dessus saint Augustin (*Tract.* XC, *in Joan.*), malheureux hommes! qui veulent être méchants et qui voudraient qu'il n'y eût point de vérité qui condamnât les méchants! malheureux hommes! qui aiment leur péché et qui ne voudraient pas qu'on leur dît qu'il y a au-dessus d'eux un Dieu qui le punit avec une justice inexorable! malheureux hommes! qui ne devraient pas être ce qu'ils sont, et qui voudraient que la vérité ne fût pas ce qu'elle est! ils l'entendraient volontiers, cette vérité, si elle leur était favorable, ils croiraient toujours volontiers, si leur foi s'accommodait avec la bizarrerie et la malignité de leurs passions : mais les combat-elle? ils se détournent de cette lumière, *et au jour de la tentation, ils se retirent.*

Mais que dirons-nous de cette nouvelle espèce d'auditeurs que Jésus-Christ nous représente sous d'autres termes figurés? Ce n'est plus cette partie de la semence foulée aux pieds et emportée par les oiseaux, ce n'est plus même cette autre partie qui se sèche faute d'humidité, et qui n'a point de racine : c'est une troisième partie qui, semée sur des épines, en est étouffée : voyons ce qu'il en dit et ce que nous pouvons en conclure.

Trois choses dans la pensée de Richard de Saint-Victor (*Part.* I, *lib.* III *de Eruditione inter. hom.*, *c.* 17) s'opposent au salut d'une âme et empêchent que la parole de Dieu n'y produise les effets qu'elle pourrait y produire. Cette âme se répand sur plusieurs objets qui lui ôtent l'attention et l'application nécessaires aux vérités qu'elle entend; c'est un esprit volage qui n'a ni lien, ni frein : *Mentis effrenatio.* Cette âme rebelle aux inspirations divines, qui pourraient l'amollir, ne reçoit ces eaux célestes que dans sa superficie; c'est un esprit accoutumé au mal, qu'une longue habitude a endurci : *Mentis obduratio*; cette âme disposée, ce semble, à recevoir les salutaires avis qu'on lui donne, les écoute cependant sans fruit; c'est un esprit occupé, embarrassé, engagé :

Mentis obligatio. Comme nous avons déjà parlé de ces deux caractères d'esprit, que dirons-nous des troisièmes?

Ils paraissent moins coupables que les autres. On ne remarque en eux, ni l'avarice sordide de ces riches, qui, retenant les biens qu'ils ont amassés, ferment leurs cœurs et leur bourse aux pauvres, ni ces plaisirs criminels auxquels ces impudiques se livrent, sans aucune crainte de Dieu et de ses redoutables vengeances, ni ce libertinage et ces dissolutions scandaleuses auxquelles une infinité d'autres s'abandonnent. On ne serait pas beaucoup surpris, si la parole de Dieu, reçue dans de si mauvaises terres, n'y produisait aucun fruit.

Ce sont des hommes qui reçoivent dans leur cœur cette semence divine, qui se font honneur de leur religion, qui louent la vertu, et qui seraient ravis de se sauver; des hommes affables, honnêtes, humains, intègres dans l'exercice de leurs charges, et exacts à en remplir les devoirs : mais des hommes d'ailleurs, qui étant tout à autrui, ne sont presque jamais à eux-mêmes, toujours agités et troublés, toujours accablés d'affaires domestiques et étrangères ; des hommes dont les uns ne travaillent qu'à s'agrandir et à laisser de gros biens à leurs enfants, et dont les autres qui aiment une vie commode, cherchent tous les moyens de se la procurer; des hommes enfin qui pensent à Dieu quand ils peuvent; à leurs affaires quand elles demandent leur application et leurs soins, et qui, pour m'expliquer par les termes de notre parabole, laissent croître les épines d'un côté, tandis que la semence croît de l'autre.

Que dirons-nous de ces gens? Nous dirons qu'à moins qu'ils ne se corrigent, ils écouteront la parole de Dieu sans aucun fruit; que les amusements, les soins, les biens, les plaisirs, les embarras du siècle, seront autant d'épines qui étoufferont cette semence : l'oracle s'est expliqué en des termes trop clairs et trop précis pour en douter : *Quod in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ euntes, suffocantur; et non referunt fructum.*

Conclure de là que le soin des choses temporelles est un invincible obstacle au salut et au progrès spirituel d'une âme qui écoute la parole du Seigneur, ce serait en tirer une mauvaise conséquence. Combien de gens riches, puissants et occupés de différentes affaires, se sont-ils sauvés.

Mais en conclure qu'il ne faut pas se sacrifier tout entier à ses affaires, jusqu'à s'ôter le temps et la liberté d'esprit nécessaires à pourvoir aux besoins de son âme; qu'il faut au contraire les postposer à la principale, qui est celle du salut, s'y prêter sans s'y livrer, y faire la volonté de Dieu, sans s'attacher à satisfaire ses passions; user des biens de la terre par un détachement chrétien, sans en jouir par une cupidité déréglée; rentrer en soi-même pour écouter tranquillement ce que dira le Seigneur; chercher avant toutes choses son royaume et sa justice, et se reposer pour tout le reste sur sa providence : c'est là, mes frères, la conséquence qu'il en faut tirer, et la résolution que doit prendre tout homme qui veut recevoir dans une bonne terre la semence évangélique.

Les épines ne chargent pas tant la terre de leur poids, qu'elles l'occupent inutilement et qu'elles empêchent ce qui est semé autour d'elles de porter du fruit. Ces épines ne font pas tant de mal quand on s'en approche, que lorsqu'on les prend et qu'on les presse entre ses mains. Vous comprenez par là ce que je veux dire, que les affaires et les soins de la terre, que les emplois qu'on exerce et les professions tumultueuses qu'on embrasse, ne nuisent qu'à ceux qui y perdent la liberté d'esprit et la tranquillité nécessaires pour vaquer à leur salut, qu'à ceux qui, au lieu de fouler aux pieds ces épines, ou de n'en approcher qu'en passant, les mettent volontairement dans leurs cœurs.

J'ai marché sur les flots de la mer, dit la Sagesse, j'ai parcouru la terre, j'ai gouverné des peuples entiers, je me suis assujetti par ma vertu les cœurs des grands et des petits ; mais parmi toutes ces choses, j'ai cherché un lieu de repos, et j'ai dit en moi-même : je demeurerai dans l'héritage du Seigneur (*Ecclesiast.* XXIV).

Tel est le caractère des vrais justes, de ces hommes, qui au milieu du monde ne vivent pas de l'esprit du monde; qui marchent sur les flots des affaires temporelles, mais qui ne s'y laissent pas ensevelir; qui parcourent la terre, mais qui ont leur conversation dans le ciel, qui gouvernent des familles, mais qui y tiennent toujours le dessus par un dégagement d'esprit et de cœur. Ce que les autres estiment grand et excellent, ils le foulent aux pieds par l'indifférence qu'ils en ont, ou par le mépris qu'ils en font : au milieu des soins et des embarras qui les assiégent de toutes parts, ils tâchent de se procurer le repos après lequel ils aspirent, et ne cherchent qu'à demeurer dans la maison du Seigneur.

Sages et tranquilles auditeurs de sa parole, je n'ai que des éloges à vous donner. Mais que vous êtes à plaindre, pauvres esprits, que des amusements frivoles occupent, qu'un ensorcellement de bagatelles entête, que des inquiétudes séculières agitent et épuisent! que vous êtes à plaindre, pauvres cœurs, que des plaisirs passagers corrompent, que des sollicitudes démesurées embarrassent, que des biens fugitifs piquent, déchirent et mettent tout en sang!

Peu importe au démon de quelle manière il vous perde, pourvu que vous périssiez : soit que vous aimiez les biens du siècle, soit que la convoitise de la chair vous domine, soit que l'orgueil de la vie vous aveugle, soit que le poids des affaires séculières vous entraîne dans l'abîme et vous empêche d'être à Dieu et à vous-mêmes, cet ennemi de votre salut s'en soucie fort peu, il a ce qu'il demande; mais à moins que vous n'ayez perdu la foi et le bon sens, vous de-

vez vous en soucier (*D. Chrysost., Homil.* XLV, *in Matth.*)

Par quelque accident qu'un laboureur perde sa semence, il en regrette toujours la perte ; mais s'il la répandait le long des chemins, s'il la jetait sur des pierres ou au milieu des épines, à qui pourrait-il en attribuer la faute qu'à lui-même? Mauvais auditeurs de la parole de Dieu, vous êtes vous-mêmes ces grands chemins et ces épines qui rendent inutile la sainte parole. Si le démon ravit cette précieuse semence, que ne l'empêchiez-vous de le faire? si elle se sèche, que n'aviez-vous soin de lui faire prendre racine? si elle est étouffée, que n'arrachiez-vous les épines qui étaient autour d'elle?

Vous ne le pouvez pas faire par vous-mêmes, dites-vous ; mais demandez-en à Dieu la grâce, répond saint Augustin (*In Psal.* CVI) ; priez-le qu'il vous donne cet esprit recueilli, pieux, tranquille, ce cœur bon et et très-bon, dont vous avez besoin pour recevoir, conserver, faire croître et rendre féconde en vos personnes sa sainte parole. Demandez-lui les larmes d'une vraie pénitence pour arroser cette terre ingrate, la liberté d'un esprit recueilli pour en arrêter les dissipations, la fermeté d'un cœur généreux pour en arracher les ronces, afin que, dégagés de tout ce qui peut vous nuire, vous remportiez des fruits au centuple, et pour le temps et pour l'éternité.

PRIÈRE, ORAISON VOCALE ET MENTALE.

Les dispositions qu'il faut y apporter, les fruits qu'on en peut recueillir, les différents caractères de ceux qui prient bien et de ceux qui prient mal, etc.

PREMIER DISCOURS. (1)

Mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.

Une femme Chananéenne étant sortie de son pays, s'écria en parlant à Jésus-Christ : Fils de David, ayez pitié de moi (*S. Matth., ch* XV).

Employer le ministère et l'exemple des femmes pour instruire les hommes et les ramener à leurs devoirs, ce serait, mes frères, une conduite qui nous paraîtrait fort irrégulière si nous ne voyions que Dieu, au défaut de ceux qui devraient être les plus vertueux et les plus sages, a suscité, en de certaines occasions, un sexe à qui l'ignorance et la timidité semblent être tombées en partage.

Ce fut en un temps où le Juif grossier et lâche ignorait la sainte loi et allait tomber entre les mains des idolâtres, que le Seigneur suscita Débora, qui, pleine de sagesse et de force, non-seulement remporta sur eux une célèbre victoire, mais fut établie comme juge en Israël.

Ce fut en un temps d'ignorance et d'affliction que l'illustre Holda se rendit si considérable par sa capacité, sa prudence et l'esprit de prophétie qu'elle avait reçu, que le grand prêtre Helcias ne dédaigna pas de la consulter sur les affaires les plus importantes (IV *Reg.*, XXII). Et, quand nous manquerions de preuve d'une vérité si consolante pour les femmes, représentons-nous une étrangère et une idolâtre, qui fait si bien sa cour à Jésus-Christ qu'il s'écrie : *O femme ! votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous le désirez.*

La grâce accordée à cette femme chananéenne, et la conduite qu'elle a tenue pour l'obtenir, voilà, mes frères, de quoi nous consoler et nous instruire : de quoi nous consoler, en nous représentant que Jésus-Christ a écouté favorablement sa prière ; de quoi nous instruire, en apprenant d'elle les vrais moyens de rendre les nôtres efficaces ; de quoi nous consoler de ce que cet Homme-Dieu, qui disait n'être envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël, traite avec tant de bonté celles qui lui étaient étrangères ; de quoi nous instruire de ce que cette étrangère marque aux enfants du royaume ce qu'ils doivent faire pour obtenir ce qu'ils souhaitent.

Suivons-la donc dans toutes ses démarches, et ne la perdons pas de vue. Apprenons de cette femme chananéenne, dans quelles dispositions nous devons être pour commencer à bien prier : ce sera le sujet de mon premier point. Apprenons, de cette même femme, quelles règles nous devons garder pour obtenir l'effet de nos prières : ce sera mon second point.

PREMIER POINT.

Si, dans l'économie de la vie spirituelle, la prière a toujours été considérée comme la première de toutes les grâces, et, pour parler avec saint Augustin, comme une grâce séminale ; si cette grâce nous dispose à recevoir toutes les autres, qui en sont comme les fruits et les dépendances, il semble, mes frères, que ce soit se servir de termes impropres de dire qu'elle a besoin elle-même de préparation, puisqu'elle est, de sa nature, un canal par où coulent, de l'infinie miséricorde de Dieu, toutes celles que nous en recevons.

L'oracle cependant y est formel : préparez votre âme avant que de prier, dit le Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique : *Ante orationem præpara animam tuam*). Disposez-vous à cette grande et importante action comme vous vous disposeriez à aborder un prince et un puissant protecteur dont vous espéreriez quelque grâce : ne croiriez-vous pas lui faire injure et vous rendre indignes de sa protection si vous vous présentiez brusquement devant lui ; si, avec un air négligé et sale, avec des paroles confuses et une langue balbutiante et une imagination égarée, vous lui exposiez vos misères afin qu'il vous en délivrât? Or, serait-il raisonnable que vous traitassiez Dieu avec plus d'indignité que vous ne feriez une créature qui, devant lui, n'est que cendre et que poussière? Préparation par conséquent nécessaire pour bien prier : mais en quoi consiste-t-elle? Apprenez-en les conditions par l'exemple que la Chananéenne vous en donne.

Ce qui s'offre d'abord à mon esprit, et ce que je regarde comme une vraie disposition

(1) Ce discours est pour le jeudi de la première semaine de carême.

à bien prier, est sa sortie des confins de Tyr et de Sidon ; sortie qui, quelque figurée qu'elle soit, en un sens, est cependant pleine de mystère et d'instruction en un autre. D'un côté, Jésus-Christ sort du lieu où il était et s'avance vers cette femme, et d'un autre, cette femme quitte son pays pour aller trouver Jésus-Christ.

Que signifient ces deux démarches, et que nous apprennent-elles ? Elles nous donnent, disent les Pères, une merveilleuse idée de l'un des plus grands secrets de la grâce, qui consiste dans les préventions de Dieu et dans la coopération de l'homme (*D. Bern., lib. de Gratia et libero Arbitrio*). Si Jésus-Christ ne s'avançait, rien ne se ferait ; si la créature ne faisait aussi quelque démarche, l'ouvrage de son salut demeurerait imparfait. Dieu excite ; l'homme excité s'avance : la miséricorde fait sortir Dieu, le besoin fait sortir l'homme. *Le riche et le pauvre se rencontrent ensemble : simul in unum dives et pauper.* Dieu est ce riche qui ne demande qu'à répandre ses bienfaits, *entre les mains de qui*, pour ainsi dire, *l'aumône sue.* L'homme est ce pauvre que la misère chasse de son pays, comme la pauvre Ruth, pour chercher chez le charitable Booz quelque ressource à son indigence.

De votre côté, ô mon Dieu ! je ne vois que de l'empressement ; mais, souvent, du nôtre, ce n'est qu'une froide nonchalance. De votre côté, ô mon Dieu ! que de douces invitations ! *Ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, ouvrez-moi ; ma tête est toute moite de rosée :* mais, du nôtre, quelle indolence ! quelle tiédeur ! Trop tranquilles dans notre lit, nous souffrons que vous vous retiriez ; cependant, qui y perdra plus de vous ou de nous ? de vous, à qui rien ne manque ; de nous, qui manquons de tout ; de vous, qui, indépendamment de nous et même malgré nous, seriez toujours heureux ; de nous, qui, sans vous, serions réduits à la dernière de toutes les misères.

Il faut donc, et c'est la conséquence que nous devons tirer de ce premier trait de notre Evangile, il faut donc que, lorsque la miséricorde de Jésus-Christ le presse de sortir du lieu où il est, pour nous prévenir, nous sortions des confins de Tyr et de Sidon, qui est notre pays. Malheureux pays ! dont le fonds ne donne aux enfants d'Adam que des ronces et des épines ; pays de Chanaan, dont le fidèle Abraham a tant d'aversion, qu'il fait promettre par serment à Eliézer qu'il n'y choisira aucune épouse pour son fils (*Genes.*, XXIV) ; pays de servitude et de malédiction, dans la personne de Cham, qui lui a donné son nom ; pays d'où sort la Chananéenne avant que de se présenter à Jésus-Christ.

C'est à cet exemple que je vous appelle, mes frères, si vous voulez que vos prières soient favorablement reçues. Je ne dis pas que Dieu les rejettera et qu'elles lui seront en abomination si vous le priez en état de péché : il n'appartient qu'à un aveugle de croire, d'assurer même, et comme une chose certaine, que *Dieu n'écoute pas les pécheurs*, dit saint Augustin.

Oui, oui, il les écoute, ces pécheurs malades, ce médecin céleste, qui est venu les chercher pour les guérir ; mais, quels pécheurs et quels malades ? sont-ce ces pécheurs endurcis, qui, satisfaits de réciter précipitamment quelques paroles et de prononcer certaines formules de prières où leur cœur n'a nulle part, demandent à Dieu ce qu'ils se soucient peu d'obtenir, la haine du péché et la fuite des occasions qui y conduisent ? sont-ce ces malades, qui, pendant quelques accès passagers et certains bons intervalles, appellent à leur secours un médecin qu'ils outragent par une aversion habituelle, et dont ils rejettent les salutaires potions qu'il leur offre ? Vous voyez, sans que je m'y arrête davantage, que ces illusions sont trop grossières, et que prier Dieu dans cet état c'est mettre un fatal obstacle à son salut.

Pour vous disposer à le bien prier, quittez, mes frères, l'affection au péché ; demandez-lui qu'il oblige votre volonté rebelle de se soumettre à ses ordres ; représentez-lui que, dans l'impuissance de tourner par vos propres forces votre cœur vers lui, vous mourrez dans vos péchés s'il n'a pitié de vous ; priez-le *qu'il assure en vos personnes ce qu'il a déjà commencé ;* qu'il y rétablisse ces biens que vous avez perdus en Adam, et que vous avez volontairement perdus vous-mêmes ; qu'au lieu de ces velléités flottantes que votre esprit forme et que souvent votre cœur a désavouées, il vous donne ces désirs purs et sincères de son royaume et de sa justice, afin qu'aidés de sa grâce, et hors des confins de Tyr et de Sidon, il délivre votre âme des démons qui la tourmentent.

En effet, pour vous présenter devant Dieu d'une manière qui lui agrée, il ne faut pas que vous lui refusiez ce qu'il vous demande : je m'explique par une belle réflexion de saint Jean Chrysostome. L'homme demande quelque chose à Dieu, et Dieu demande quelque chose à l'homme. L'homme expose à Dieu *ses vraies nécessités et le prie de l'en délivrer ;* Dieu montre sa loi à l'homme et l'engage à l'observer.

Tu recevras de moi ce que tu me demandes, dit Dieu à l'homme ; mais je veux aussi que tu fasses ce que je souhaite de toi. Voilà ma loi, je veux que tu l'accomplisses, du moins que tu en conçoives le désir ; car, je te déclare que, si tu es dans une disposition contraire, et si tu détournes tes oreilles pour ne pas écouter ce qu'elle t'ordonne, tu me feras une prière que j'aurai en exécration : *Qui declinat aurem suam, ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis Domino* (*Prov.*, XXVIII).

Etranges paroles ! Le sage ne se contente pas de dire que la prière qu'un homme de ce caractère fait à Dieu sera une prière inutile, il dit qu'elle lui sera odieuse ; il ne se contente pas de dire que les grâces qu'il lui demande lui seront refusées, il ajoute que sa prière lui sera en horreur : *Oratio ejus erit execrabilis Domino.*

Pour prévenir de si grands malheurs, il faut sortir des confins de Tyr et de Sidon, et aller

à Jésus-Christ dont on est prévenu : efforts qu'on ne fera jamais d'une manière sincère et sérieuse si on ne veut bien les faire. N'être pas dans cette disposition, c'est se moquer de Dieu et lui insulter ; c'est présenter à son juge une requête qui, seule, porte sa condamnation.

Fourbes et malins enfants d'Adam, vous dirait-il, vous me demandez la sanctification de mon nom, et vous voulez toujours le profaner ; l'avènement de mon royaume, et vous seriez fâchés de quitter celui où votre cupidité vous arrête ; l'accomplissement de ma sainte volonté, et vous êtes résolus de faire la vôtre, qui est mauvaise ; la rémission de vos dettes, et vous cherchez à en grossir le nombre ; votre réconciliation avec moi, formée sur l'idée de celle que vous promettez de faire avec vos ennemis, et vous vous obstinez à ne leur point pardonner ; l'affranchissement des tentations, et vous êtes vos premiers tentateurs ; l'éloignement du mal, et le plus grand de tous les maux vous plaît. Retirez-vous de moi, fourbes : vos prières me sont en horreur. Voulez-vous que je les écoute favorablement ? sortez des confins de Tyr et de Sidon.

Est-ce assez de cette première préparation ? non, mes frères ; en voici une seconde que je remarque dans la suite de mon Evangile, qui nous représente la Chananéenne abattue aux pieds de Jésus-Christ qu'elle adore.

Elle ne vint pas, comme tant de filles et de femmes mondaines, avec un air de fierté, un œil superbe, une posture immodeste et hardie ; elle ne vint pas, comme l'insolent pharisien, insulter à son prochain et exposer au Seigneur ses fausses vertus : prosternée humblement contre terre, toute pénétrée de son néant et de sa misère, elle rendit de profonds hommages au doux et miséricordieux Fils de David : *Venit et adoravit.*

Elle ne parut pas à ses yeux avec une humilité feinte, conservant dans son cœur des sentiments qu'elle parût désavouer par une posture artificieusement composée ; elle ne lui représenta pas même (c'est une autre réflexion de saint Chrysostome) qu'il devait avoir quelque égard à son empressement d'aller à lui dès la première nouvelle de son arrivée ; elle ne se fit aucun mérite d'avoir quitté sa famille et ses plus tendres engagements pour venir l'adorer, d'avoir même interrompu les secours qu'elle pouvait rendre à sa fille pour satisfaire à sa piété.

Car voilà souvent, si vous y prenez garde, les raisons que l'amour-propre a l'adresse de faire valoir. On se sait bon gré de sa vertu afin d'en soutenir le mérite ; et, si l'on n'a pas le front de dire à Dieu qu'on est digne de recevoir sa grâce, on rappelle, dans la joie de son cœur, ses bonnes œuvres passées comme des titres sur lesquels Dieu, qui est juste, fera quelque attention.

A-t-on soulagé les pauvres ? a-t-on jeûné au-delà des temps prescrits par l'Église ? s'est-on abstenu, par une mortification surnuméraire, de goûter un plaisir qu'on pouvait prendre sans péché ? s'est-on réconcilié avec un ennemi en un temps où l'on pouvait s'en venger ? on fait repasser en revue ces bonnes actions ; on s'en félicite intérieurement, et, au lieu de considérer comme des dons gratuits les grâces qu'on a reçues et celles qu'on attend, on en demande la récompense comme par une espèce de justice.

Si on ne dit pas tout haut comme la mère des fils de Zébédée : *Ordonnez, Seigneur, que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume*, on se le dit tacitement en soi-même ; du moins, quand on ne se trouve pas mieux partagé que d'autres gens, qu'on croit n'avoir pas rendu aussi longtemps service au père de famille qu'on lui en a rendu, on murmure en secret, et l'on se plaint de ce que, ayant porté tout le poids de la chaleur et du jour, on ne reçoit pas un plus gros salaire que ceux qui ne sont venus à sa vigne qu'à la neuvième ou à la onzième heure.

Telles sont les flatteuses illusions de l'amour-propre : illusions qui forment aux grâces divines les plus dangereux obstacles, et qui, comme dit saint Augustin, en dessèchent les sources ; illusions autant funestes dans leurs effets qu'elles sont injustes dans leur principe.

Car, selon ce Père, il y a une grande différence à faire entre la manière dont il faut s'approcher de Dieu et celle dont on s'approche des hommes. Quand une personne est dans un lieu élevé, et que nous voulons aller à elle, il faut que nous montions ; et, par une conduite tout opposée, quand nous avons dessein de nous approcher de Dieu, dont le trône est placé sur les plus hautes montagnes, il faut que nous descendions. Cœurs superbes, élevez-vous tant qu'il vous plaira ; Dieu, indigné de votre audace, s'élèvera encore plus haut : *Accedet homo ad cor altum, et elevabitur Deus ;* mais, cœurs humiliés et contrits, descendez aussi bas que vous pourrez, vous trouverez Dieu dans cette situation si basse, et il descendra avec vous.

Admirable artifice, qui ne fut pas inconnu à la Chananéenne : elle se jeta contre terre aux pieds de Jésus-Christ ; elle lui exposa son indignité et sa misère : loin de faire valoir la peine qu'elle s'était donnée d'aller vers lui et de quitter ses plus doux engagements, elle reconnut qu'elle ne méritait rien, et que ce qu'elle attendait viendrait de sa pure et gratuite bonté. Non, non, elle ne se prévalut d'aucune de ces raisons de l'amour-propre ; humiliée, confondue, abîmée dans son néant, elle n'implora que son infinie miséricorde : et si elle en eût agi d'une autre manière aurait-elle jamais été écoutée ?

Vous ne l'êtes pas, âmes vaines et orgueilleuses, qui apportez à vos prières des dispositions toutes contraires ; car, comment en agit-on avec Dieu ? On insulte à sa grandeur, et, bien loin de fléchir sa justice par son humilité, on l'irrite par son orgueil. Il est vrai qu'on expose quelquefois humblement ses besoins ; mais, dès qu'on se sent n'être plus dans cet état de misère, on change bientôt de sentiment. Dès qu'il arrive le moindre succès, on s'en glo-

rifie, et, quoiqu'on n'aille pas jusqu'à cet excès d'impiété qui fit dire à ce prince superbe qu'il devait à sa propre main, et non à celle de Dieu, son élévation : *Manus nostra excelsa, et non Deus, fecit hæc omnia;* quoique, dis-je, on n'en vienne pas jusqu'à cette sacrilège impiété, on en prend assez l'esprit.

C'est moi, dit ce savant, qui me suis acquis cette réputation ; c'est par mon mérite et ma capacité, dit un autre, que je me suis élevé à cette charge ; c'est mon savoir-faire qui m'a procuré ce bien, dit celui-ci ; si j'ai du crédit auprès des grands, c'est mon assiduité, ce sont mes longs services qui m'ont attiré leurs bonnes grâces. Qu'est-ce que tout cela ? c'est, dit le saint homme Job, baiser sa main et s'applaudir à soi-même, et c'est là, ajoute-t-il, la plus grande de toutes les impiétés.

Achevons, mes frères, et quoique j'aie pu, en suivant mon Evangile, vous marquer encore quelques dispositions nécessaires pour commencer à bien prier, voyons quelles règles nous devons garder pour réussir dans nos prières. Je viens de vous parler de ce qui les doit précéder pour les rendre méritoires ; écoutez ce qui doit les accompagner pour les rendre efficaces : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Trois choses, spécifiées dans notre evangile au sujet de la femme chananéenne, sont comme autant de règles qu'elle nous a laissées pour prier avec succès : une grande confiance, une grande prudence et une grande persévérance. Une grande confiance en la miséricorde de Jésus-Christ ; une grande prudence dans les moyens qu'elle emploie pour obtenir de lui ce qu'elle demande ; une grande persévérance à ne se pas rebuter du mépris avec lequel il la traite.

Sa confiance en la miséricorde de Jésus-Christ est si grande, que quoiqu'il ne puisse rien admirer, il paraît néanmoins en être surpris : O femme! que ta foi, que ta confiance est grande! *O mulier, magna est fides tua.* Je confonds ces deux choses ensemble, foi et confiance, puisque dans la pensée de saint Bernard (*Serm.* XLV, *de Diversis*), elles sont inséparables, et que souvent elles signifient la même chose. La foi est la mère de la confiance, et la confiance est l'ornement de la foi : l'une fait naître l'autre, et celle-ci donne un nouvel éclat à celle-là.

Comme il y a trois sortes de foi, celle des préceptes, celle des miracles et celle des promesses ; *fides præceptorum, fides signorum, fides promissorum ;* il y a aussi trois espèces de confiance qui y répondent. Par la foi des préceptes nous croyons en Dieu, *per fidem præceptorum credimus in Deum ;* par la foi des miracles nous croyons Dieu, *per fidem signorum credimus Deum ;* et par la foi des promesses nous croyons à Dieu, *per fidem promissorum credimus Deo.* Ne prenez pas ceci pour des synonymes, ou pour des paroles qui rendent un sens confus.

Croire en Dieu, c'est espérer en lui et l'aimer, ajoute saint Bernard ; croire Dieu, c'est se convaincre de son existence et de son infini pouvoir ; croire à Dieu, c'est s'appuyer sur la vérité de sa parole, et se représenter qu'il fera ce qu'il a promis. Il y a un Dieu, et il peut tout : voilà ce que les miracles nous enseignent ; ce Dieu qui peut tout, est miséricordieux et bon : voilà ce que les préceptes nous disent. Ce Dieu qui peut tout et qui est bon, nous a promis de grandes choses, et il est fidèle à sa parole : voilà sur quoi ses promesses nous rassurent ; et de là naissent, selon saint Bernard, trois espèces de confiance : *De fide præceptorum oritur spes veniæ, de fide signorum spes gratiæ, de fide promissorum spes gloriæ :* De la foi des préceptes naît l'espérance du pardon, de la foi des miracles l'espérance de la grâce, de la foi des promesses l'espérance de la gloire.

Or, comme la foi est d'autant plus grande, qu'il y a en apparence moins de sujet de croire, aussi la confiance est d'autant plus considérable, qu'il y a extérieurement moins de raison d'espérer ; et c'est là ce qui relève celle de cette femme chananéenne, et ce qui fait que Jésus-Christ dit : *O mulier, magna est fides tua :* Femme, que ta foi, que ta confiance est grande!

Oui, grande par rapport à l'état où elle se trouve : elle est idolâtre ; oui, grande par rapport à l'aversion qu'ont les Juifs des peuples incirconcis ; oui, grande par rapport aux différents obstacles qu'elle trouve dans les paroles mêmes de celui dont elle attend tout son secours : il la rebute et lui parle d'un ton capable de la décourager.

D'où vient cela, mes frères ? d'une conduite que Dieu tient pour éprouver les siens et donner de nouveaux degrés de mérite à leur confiance. Il a promis aux Israélites de les tirer de leur servitude, il le fera : mais il prendra des voies tout opposées. Quand ils méditeront leur sortie d'Egypte, on augmentera leurs travaux : quand ils s'enfuiront, ils trouveront devant eux la mer, et derrière eux leurs ennemis : quand même ils auront traversé cette mer, et que toute l'armée de leurs ennemis périra sous les flots, auront-ils dans la solitude, ce qu'ils souhaitent? L'eau leur manquera, des serpents brûlants leur feront des plaies mortelles, et quand ils voudront sortir du désert, ils auront tous les jours de nouveaux ennemis à combattre.

Dieu a-t-il promis à Joseph, qu'il serait le maître de ses frères ? il le sera, mais auparavant ces frères le vendront, le maltraiteront, et peu s'en faudra qu'ils ne le tuent. Veut-il que Jacob jouisse de son droit? il en jouira, mais auparavant, il sera persécuté par Esau, et s'il s'échappe de ses mains, il ne sera guère mieux traité de Laban.

C'est ainsi, Seigneur, que vous éprouvez vos élus, et c'est aussi de cette manière que vous traitez la femme chananéenne, afin de rendre par là sa foi et sa confiance plus recommandables. Vous ne lui dites rien, et elle ne laisse pas de vous appeler fils de David. Vous paraissez ne la pas écouter ; et cette indifférence l'oblige de s'écrier avec plus de force : ayez pitié de moi, assistez-moi : *Miserere mei, adjuva me ;* première

règle pour rendre votre prière efficace : une humble et généreuse confiance formée sur l'idée de celle de cette femme.

Mais quelle fut sa prudence, et de quel ingénieux artifice se servit-elle, pour obtenir de Jésus-Christ ce qu'elle en attendait? elle s'adressa aux apôtres qui le suivaient, et les pria d'intercéder pour elle : arrêtons-nous ici à une ingénieuse réflexion que fait saint Augustin.

Dans le surprenant mélange des bons et des méchants, des Daniels justes avec des Babyloniens pécheurs, d'Abraham fidèle avec des peuples idolâtres, de Loth chaste avec des brutaux Sodomites ; Dieu a sur les uns et les autres de grands desseins, dit ce Père. Les méchants exercent les gens de bien, mais les gens de bien sanctifient quelquefois les méchants. Les méchants contribuent, sans le vouloir, et même sans le savoir, à la récompense des gens de bien : et les gens de bien sont ravis d'attirer sur les méchants les grâces et les bénédictions célestes ; ce qui augmente le mérite des gens de bien, est la persécution qu'ils essuient des méchants ; et ce qui donne quelquefois lieu à la conversion et au salut des méchants, est le bon exemple et la prière des gens de bien, quand ils sont encore dans la terre de leur exil, et leur intercession, quand ils jouissent des douceurs de leur patrie.

Admirons donc en cette occasion, la prudence de la Chananéenne qui, pour obtenir la guérison de sa fille, s'adressa aux bons amis de Jésus-Christ, à ceux qui l'accompagnaient dans ses voyages, et qu'il honorait de ses conversations : à cette petite troupe choisie, qui lui voyait faire de fréquents miracles, et qui savait que sa grande inclination était de répandre sur les hommes les trésors de son infinie miséricorde.

C'est aux apôtres qu'elle s'adresse, à peu près comme vous vous adressez à ceux qui ont l'honneur d'approcher du prince, afin qu'ils obtiennent pour vous, des faveurs que vous ne pourriez espérer sans leur médiation. Elle les presse si vivement, ses larmes et ses clameurs font sur eux de si fortes impressions, qu'ils s'approchent de Jésus-Christ, et qu'ils le prient en sa faveur : *Seigneur*, lui disent-ils, *accordez à cette pauvre femme ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous.*

Il est vrai que l'évangéliste ajoute que Jésus-Christ leur répondit : *je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël :* mais trouva-t-il mauvais qu'ils s'intéressassent pour elle? Non, sans doute, puisque la voyant ensuite s'approcher elle-même de lui, et l'adorer, il lui dit qu'il lui accordait ce qu'elle demandait, et que sa fille fut guérie à l'heure même.

Apprenez delà, mes frères, deux grandes vérités : la première, que vous demanderiez en vain aux gens de bien qui sont sur la terre et aux saints qui sont dans le ciel, qu'ils priassent pour vous, si vous ne joigniez vos prières à leurs suffrages, et si, à l'exemple de la femme chananéenne, vous ne vous approchiez de Jésus-Christ pour lui dire : *Fils de David, ayez pitié de moi.*

C'est au pied du trône de Dieu que vous devez vous prosterner, pour lui demander par les infinis mérites de Jésus-Christ, son fils, les grâces que vous en attendez. C'est à vous à faire vos vœux au Seigneur, comme à l'unique objet de vos adorations, et à lui représenter vos misères ; c'est à vous à lui dire avec ce roi pénitent : *Voyez, Seigneur, mon humiliation et les œuvres laborieuses de ma pénitence, et pardonnez-moi mes péchés.* C'est à vous qui êtes plus intéressés qu'aucun autre dans votre cause, à dire comme la Chananéenne : Ayez pitié de moi, fils de David, mon âme est cruellement tourmentée du démon.

La seconde vérité que je tire de cet endroit de l'Evangile, est que rien ne marque davantage le malheureux état d'une âme, que le silence de ceux qui pourraient s'intéresser en sa faveur auprès de Dieu. Infortunés Juifs, que je vous plains, lorsque le Seigneur dit à son prophète : *ne prie pas pour ce peuple, car je ne t'écouterai pas!* Prince trop souvent infidèle à celui qui t'a fait roi, que je te plains! lorsqu'il dit à Samuël : *jusqu'à quand gémiras-tu sur le malheur de Saül, puisque je l'ai rejeté loin de moi?*

Ne croirait-on pas que c'est par une raison assez semblable, que Jésus-Christ dit à ses apôtres, *qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël?* Il y aurait, dit saint Chrysostome, quelque apparence de le croire, si saint Matthieu, qui rapporte ce fait historique, ne nous apprenait que Jésus-Christ lui accorda enfin la grâce qu'elle lui demandait, soit qu'il voulût qu'elle s'adressât encore derechef à lui, soit qu'il eût dessein d'exercer et d'éprouver sa patience, pour nous faire connaître que c'était à la persévérance de cette femme, qu'il avait attaché le miracle qu'elle attendait de sa bonté.

Ames méfiantes et inquiètes, qui, dès les premiers jours, prétendez être exaucées : aveugles et turbulents peuples de Béthulie, qui, prescrivant des limites au Dieu des miséricordes, formez la folle résolution de livrer votre ville à Holopherne, si dans cinq jours il ne vous vient point de secours (*Judith.* VIII) : qui êtes-vous, pour donner avec tant d'insolence des bornes à la Providence et à la toute-puissance du Seigneur? persévérez au contraire dans vos prières et dans vos jeûnes, afin que, par une humble patience, vous apaisiez sa colère et qu'il vous délivre de vos maux.

Vous n'êtes pas exaucés de Dieu dès que vous le priez : mais n'est-ce pas qu'il veut que vous vous entreteniez plus longtemps avec lui, que vous vous fassiez une pieuse habitude de lui parler, que vous quittiez cette méfiance et ce découragement qui lui déplaisent? c'est la raison qu'en apporte saint Chrysostome (*D. Chrysost., hom. de Pœnit.*).

Vous n'êtes pas exaucés de Dieu dès que vous le priez : mais, représentez-vous qu'une infinité de fois il a frappé à la porte de votre

cœur, sans qu'elle lui ait été ouverte; qu'une infinité de fois il vous a demandé ce que vous lui avez refusé, le pardon de cette injure, la mortification de cette passion dominante, le renoncement à ce mauvais commerce. Or, après avoir différé tant de temps à l'écouter, pouvez-vous vous plaindre de ce qu'il vous traite de même, vous à qui il ne doit rien?

Vous n'en êtes pas exaucés dès que vous le priez : mais, n'est-ce pas afin que vous estimiez davantage la grâce qu'il veut bien vous accorder, vous connaissant d'humeur à ne faire cas que de ce qui vous a coûté fort cher? N'est-ce pas pour exercer votre foi et éprouver votre patience, comme il fit celle de la Chananéenne? si dès sa première prière, il lui avait dit, comme il le disait à plusieurs autres : Allez, je vous accorde ce que vous me demandez; nous n'aurions connu, ni la persévérante confiance de cette femme, ni l'obligation que nous aurions de régler nos prières sur la sienne.

Jamais créature n'a eu plus de sujet de se rebuter qu'elle, si, néanmoins on peut sans péché se rebuter de la conduite de Dieu. Jésus-Christ écoute les autres, et leur dit des paroles qui les consolent : et il ne répond aucun mot à cette femme. A peine le centenier lui a exposé le pitoyable état de son serviteur, qu'il lui dit : *J'irai chez vous, et je le guérirai.* A peine Marthe et Madeleine lui ont envoyé dire que Lazare leur frère était malade, qu'il va chez elles et le ressuscite.

Voit-il un jeune homme qu'on porte en terre? il dit à sa mère : *Femme, ne pleurez point*, et il lui rend la vie. Trouve-t-il un aveugle sur le chemin de Jéricho, qui le prie d'avoir pitié de lui? il s'arrête, il lui demande ce qu'il veut, et ce mendiant lui ayant répondu : *Seigneur, faites que je voie*, il fait dès ce moment ce miracle en sa faveur. La Chananéenne est la seule qui ne reçoit de lui aucune réponse; la seule qu'il traite avec un sanglant mépris, en lui témoignant qu'il n'est pas à propos d'ôter le pain à des enfants, pour le donner à des chiens.

Avec tout cela, se rebute-t-elle? bien loin de tomber dans un morne désespoir, elle se sert même d'une épithète si flétrissante, pour solliciter avec plus d'importunité la grâce qu'elle attend. Ce que vous dites, Seigneur, est juste : mais souvenez-vous que *les petits chiens ramassent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.*

Oh! femme, que ta foi, que ton humilité, que ta confiance, que ta persévérance sont grandes! oh! que l'exemple que tu nous donnes pour obtenir de Dieu l'effet de nos prières, doit nous consoler et nous instruire! Quoi qu'il arrive, nous ne nous découragerons jamais dans nos prières, nous importunerons sans cesse le Seigneur, et nous nous servirons même de notre indignité, pour en obtenir les grâces que nous en attendons. « Qu'Israël espère au Seigneur, depuis la première garde du matin jusqu'à la nuit, dit le saint prophète; sa miséricorde est abondante, et il aura enfin pitié de nous. »

SECOND DISCOURS. (1)

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis : usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite, et accipietis.

Si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous ne lui avez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez (*S. Jean, ch. XVI*).

Voici, chrétiens, des jours de prière et de grâce; des jours où les fidèles assemblés en corps, lèvent, dans leurs grandes misères, leurs mains vers le ciel, pour en faire descendre une miséricorde encore plus grande; des jours où les troupes d'Israël marchant chacune sous son drapeau, et précédées des chefs de leur tribu, viennent se prosterner devant l'arche vivante de la nouvelle alliance, et implorer son secours dans leurs différents besoins; des jours enfin où le Dieu de toute consolation en répand à pleines mains sur son cher troupeau, et où le Fils qui est descendu du ciel en terre, nous dit avant qu'il y remonte : « Je vous le promets, et je m'y engage par serment : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. »

A ces paroles, mes frères, ne vous plaignez plus, ni de la pesanteur de vos fardeaux, venez, vous en serez soulagés, ni de la dureté de votre esclavage, la liberté vous est promise, ni de votre indigence et de votre faim, les pauvres mangeront et ils seront rassasiés : demandez, cherchez, frappez, vous trouverez, on vous ouvrira et on écoutera favorablement vos prières.

Qui ne se rendrait à de si douces et de si charmantes invitations? J'ai néanmoins la douleur d'apprendre qu'il y a si peu de gens qui en profitent, que Jésus-Christ dit à ses apôtres mêmes, *que jusqu'ici ils ne lui ont rien demandé.* Est-ce grossièreté et indolence? est-ce mauvaise disposition d'esprit, ou de cœur? nous méfions-nous de Dieu, ou lui demandons-nous des choses qui ne soient pas dignes de lui? nous en allons examiner les raisons dans la suite de ce discours, où, pour réduire en espèce d'homélie, les paroles de Jésus-Christ, nous allons voir, tantôt la nécessité de la prière, tantôt son inutilité, tantôt sa force. *Demandez*, voilà ce qui la rend nécessaire. *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé*, voilà ce qui la rend inutile. *Demandez et vous recevrez*, voilà ce qui la rend efficace. Commençons par la première de ces réflexions.

PREMIER POINT.

Dire qu'on peut, sans le secours de la prière, résister à de dangereux ennemis et à des tentations sans nombre, obtenir la rémission de ses péchés ou la persévérance dans la grâce, quitter les mauvaises voies qu'on a choisies et marcher constamment dans la bonne où l'on est : c'est dire qu'on peut sans épée et sans armes résister à de redoutables adversaires, se soutenir sans nerfs et sans appui, ou vivre sans prendre d'aliments, c'est dire qu'on peut sans remède se tirer d'une maladie mortelle, tenir sans

(1) Ce discours est pour le cinquième dimanche d'après Pâques et pour les Rogations.

lumière et sans guide, la bonne voie, parmi une infinité d'autres mauvaises.

La prière qui, dans les livres saints, est comparée à toutes ces figures, est d'une nécessité encore plus grande à tout homme qui veut se sauver; et rien, dans la pensée de saint Augustin, ne prouve mieux que cette prière, le besoin que nous avons de la grâce, comme rien aussi ne montre mieux l'heureux succès de cette prière, que le puissant secours de cette grâce.

Si nous pouvions par nous-mêmes sortir victorieux du champ de bataille où nous sommes aux prises avec les puissances des ténèbres, *en vain*, dit ce Père, *chercherions-nous auprès de Dieu ce que nous pourrions nous procurer; mais comme, ni la bonté de la nature, ni l'indifférence du libre arbitre, ni la sainteté même de la loi, ne peuvent nous donner cet avantage, ce que nous devons faire dans cette impuissance, est de chercher un secours que nous ne saurions nous rendre* (*D. Aug. Epist.* 175, *in novissima editione*). La loi nous montre bien ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, mais elle ne nous en donne pas la force: c'est à la grâce à opérer cet effet en nos personnes, et c'est à nos prières que Dieu a attaché cette grâce.

La loi ne nous ordonnerait rien, si nous n'avions point de volonté, et la prière ne nous serait pas un secours nécessaire, si notre volonté nous suffisait (*Idem*, *Epist.* 176 *et* 177). Ainsi libres d'un côté, aidés d'un autre, nous résistons à la tentation, mais comment? par le soin que nous prenons d'en demander à Dieu la grâce.

D'un côté, on nous ordonne d'avoir de la sagesse, puisqu'on ne veut pas que nous ressemblions aux chevaux et aux mulets qui n'en ont point: mais d'un autre côté, on veut que nous la demandions, et saint Jacques nous en fait un commandement exprès. D'un côté, on veut que nous ceignions nos reins, que nous vivions dans la continence: mais d'un autre côté le sage nous apprend que nous ne la pouvons avoir, si Dieu ne nous la donne. *Je me suis adressé au Seigneur*, dit-il, *et je la lui ai demandée.*

J'ai dû supposer d'abord ce beau principe de saint Augustin, pour établir, par la dépendance où nous sommes de la grâce, l'indispensable nécessité de la prière. Si nous pouvions nous passer de l'une, nous pourrions nous dispenser de l'autre: mais la grâce nous étant absolument nécessaire pour conduire avec succès le grand ouvrage de notre salut, cette indispensable nécessité de la recevoir prouve invinciblement celle où nous nous trouvons de la demander.

Qui sommes-nous en effet et quel parti en cette occasion devons-nous prendre? voici pour nous bien connaître, un portrait de l'homme fort naturel et fort ressemblant; aussi vient-il du Saint-Esprit, que l'Eglise appelle le doigt de la droite de Dieu.

L'homme considéré dans la nature n'est que misère et *que langueur*, *est homo marcidus*. Après la perte qu'il a faite du plus grand de tous les biens, *il a besoin de le recouvrer*, s'il veut être heureux, *egens recuperatione*; s'il pouvait le recouvrer par lui-même, il ne serait pas tant à plaindre: mais *ses forces lui manquent*, *deficiens virtute;* et il se trouve non-seulement si faible, mais encore si pauvre, que *sa pauvreté fait toutes ses richesses et toute son abondance*, *abundans paupertate.*

Il n'y aurait sans doute point de condition pire que la sienne, s'il ne pouvait en sortir: mais si dans cet état de langueur et de misère, de faiblesse et de pauvreté, on l'avertit que le grand moyen de se délivrer de tous ces maux, est de recourir à Dieu, qui aura la bonté d'écouter favorablement ses prières, il en comprendra bientôt la nécessité et s'acquittera avec plaisir d'un si important devoir.

La chose est arrivée de la sorte, ajoute l'auteur du livre de l'Ecclésiastique dans le même endroit : *Le Seigneur*, dit-il, *a jeté les yeux sur cet homme, pour lui faire du bien*, *oculus Dei respexit illum in bono.* A ce regard de miséricorde il a ajouté un secours réel; *il l'a relevé de son humiliation et de sa misère*, *erexit eum ab humilitate ejus :* et autant qu'il était languissant, abattu, pauvre; *autant a-t-il voulu l'élever*, le rendre riche et puissant, *et exaltavit caput ejus.*

Que veux-je dire par là, et quelle conséquence faut-il en tirer? la voici. Si nous ne trouvions en Dieu une miséricorde et une puissance infinie toute prête à nous soulager, nous demeurerions toujours tels que nous sommes : et d'ailleurs si Dieu nous trouvait déterminés à ne le vouloir point prier, cette miséricorde et cette puissance ne feraient rien en notre faveur. Or, voilà ce qui établit invinciblement l'indispensable nécessité de la prière, soit par rapport aux personnes, soit par rapport au lieu, soit par rapport au temps.

Par rapport aux personnes. Donnez-moi un homme qui, après le péché d'Adam, ne soit ni languissant ni faible, ni pauvre, et destitué de biens spirituels; un homme qui n'ait nul besoin de recouvrer ce qu'il a perdu dans la chute de ce premier père, ou qui puisse par lui-même réparer les grandes pertes qu'il a faites : que cet homme ne prie pas, vous dirai-je, puisque sans recourir à une bonté et à une puissance étrangère, il peut sortir de son état et se procurer ce qui lui manque. Mais où est-il cet homme, demande saint Augustin à Pélage, où est-il?

N'est-ce pas également aux grands et aux petits, aux rois et aux sujets, aux hommes et aux femmes, aux jeunes et aux vieux, aux pécheurs et aux justes, que Jésus-Christ a dit : priez votre Père, qui est dans les cieux, de vous donner votre pain de chaque jour, de ne pas souffrir que vous succombiez à la tentation, de vous remettre vos dettes et de vous délivrer du mal?

On peut être dispensé de plusieurs autres devoirs: le malade, de jeûner; le pauvre, de donner l'aumône; le prisonnier, de visiter les lieux saints; l'ignorant, d'instruire ses frères : mais nul homme ne peut licitement se dispenser de prier. Avez-vous la langue

embarrassée? que votre cœur prie, dit saint Chrysostome. Ne pouvez-vous lever vos mains vers le ciel? élevez-y vos âmes. L'usage de la parole vous est-il interdit? ce n'est pas un discours long et confus que Dieu demande. *Si les païens parlent longtemps devant leurs idoles, ne priez pas comme eux;* votre Père sait ce dont vous avez besoin; avant que vous vous adressiez à lui, *il connaît la préparation même de votre cœur*, ce sont vos soupirs, et *vos désirs qu'il promet d'exaucer: Orabilis me, et ego exaudiam vos* (*Jerem.* XCIX). Ne pouvez-vous parler? que votre foi, que vos bonnes œuvres parlent pour vous, dit saint Ambroise (*de Abele et Caino*, c. 9): c'est là la vraie manière de bien prier: hé! qui de vous peut s'en dispenser?

Autre nécessité de la prière par rapport au lieu. Dieu est partout, il nous écoute partout: nous devons donc et nous pouvons lui représenter partout nos besoins.

Je joins ensemble ces deux devoirs qui sont inséparables. Dieu est honoré par les prières que nous lui faisons, et il nous accorde par elles ce dont nous avons besoin. Nous honorons par nos prières son souverain domaine sur nous, la vérité et l'indépendance de son être: et il répand sur nous ses gratuites et infinies miséricordes. Il attend de nous *ce sacrifice et cette offrande pure qui*, comme il l'a prédit, *lui sera présentée en tout lieu:* et il nous engage sa parole, que son oreille sera attentive aux plus faibles accents de notre voix.

Tous les jours de notre vie sont pour nous des jours de fête; et comme nous trouvons Dieu présent en tout lieu, nous pouvons chanter partout ses louanges, publier partout ses merveilles, implorer partout son secours, dit saint Clément d'Alexandrie (*lib.* VI *Stromatum*).

Vous qui êtes sur mer, le vaisseau que vous montez est le lieu où Dieu veut être prié: saint Paul qui encouragea ceux qui naviguaient avec lui, lui rendit ce pieux devoir. Vous qui gémissez sous une dure captivité, le lieu même de votre exil est un lieu propre à vos prières: ainsi priait l'Israélite fidèle sur les fleuves de Babylone, quand il se ressouvenait de Sion; ainsi priait Daniel encore plus fidèle, lorsque ne pouvant adorer le Seigneur dans son saint temple, il y portait au moins ses soupirs et ses vœux.

Vous qui, étendus sur ce lit, où une violente fièvre vous retient, n'avez presque aucun usage de vos membres, vous ne pouvez et vous ne devez pas pour cela vous dispenser de prier. Ezéchias dangereusement malade fit au Seigneur une prière qu'il écouta (*Isaiæ* XXXVIII), et Joh qui *n'avait que ses lèvres, encore étaient-elles presque attachées à ses dents*, ne laissait pas de lui offrir ses prières sur son fumier.

Vous qui êtes en prison chargés de fers, ou jetés dans un infect cachot, ne croyez pas que ce lieu vous dispense de ce devoir. Saint Paul n'avait dans le sien, ni la liberté de se tourner, ni celle de fléchir les genoux, et cependant il y priait. Jérémie était tout enfoncé dans un lac puant, et Jonas dans le ventre d'un monstre marin, et cependant l'Écriture nous apprend qu'ils y invoquèrent le Seigneur.

Soldats, officiers, généraux d'armée, vous pouvez prier dans le camp où vous êtes, et élever de temps en temps vos cœurs vers ces montagnes éternelles d'où vous espérez du secours. *Le démon* (c'est la belle réflexion de saint Augustin) *voyant David appliqué à la profession des armes, croyait en triompher sans peine, mais ce prince s'exerçait moins à combattre par ses armes, des ennemis qu'il voyait, qu'à se mettre par ses prières, en état de se défendre contre ceux qu'il ne voyait pas.*

Ne manquant jamais d'adorer Dieu, de recourir à lui et de lui demander sa grâce, il avait encore plus de piété et de vertu dans l'esprit, que d'adresse et de force dans le corps. Le démon tâchait de le détourner de son devoir par ses exercices militaires, mais s'attachant à la prière, il les remplissait avec plus de succès: fidèle et heureux tout à la fois, il faisait servir sa piété à ses victoires, et terrassait par les armes invisibles d'une oraison persévérante, ce malin et redoutable adversaire.

Peut-être que le temps pourrait dispenser un chrétien de cette nécessité de prier: mais en est-il aucun où il n'ait besoin de la grâce de Dieu? aucun où les ennemis qu'il a à combattre, ne soient à craindre; aucun où les piéges qu'on lui tend, ne soient dangereux; aucun où les plaies qu'il s'est faites, ne le conduisent peu-à-peu à la mort?

En vain donc direz-vous que vous avez trop d'affaires, un ménage à conduire, un négoce à faire valoir, des procès à terminer, des différends à régler. Je pourrais là-dessus demander à cette femme, si ce défaut de temps et de loisir l'empêche de prendre ses divertissements, d'aller aux spectacles et aux assemblées profanes; à ce jeune homme, s'il ne trouve pas plus qu'il ne lui en faut, d'heures à employer à de longues débauches ou a des amusements frivoles; à cet artisan, si les dimanches et les fêtes sont institués pour lui faire manger en un jour le travail d'une semaine; à ce.....

Mais sans faire aux uns et aux autres ces questions, dont la décision les rendrait inexcusables, il est certain que l'obligation qu'ils ont tous d'honorer Dieu, et de pourvoir aux différents besoins de leurs âmes, est une obligation de tous les temps, une obligation qui n'a rien d'impraticable, ni d'impossible, une obligation d'une prière universelle et indéfinie, tous les jours de leurs vie étant des jours consacrés au roi immortel de tous les siècles, dont la moindre portion ne doit jamais leur échapper par leur faute: *Particula diei bonæ non te prætereat.*

Priez tous les jours, dit saint Paul. Priez le matin, et élevez vos cœurs à Dieu, afin qu'il bénisse ce que vous ferez pendant le reste du jour; priez le soir afin qu'il vous donne une nuit tranquille et une heureuse fin: *Noctem quietam et finem perfectum concedat nobis Dominus Deus omnipotens.* Priez dans

la prospérité, de peur qu'elle ne vous corrompe et dans l'adversité, de peur qu'elle ne vous renverse. Priez dans le danger, afin que vous n'y périssiez pas ; priez après en être sortis, afin que la reconnaissance que vous témoignerez au Seigneur, des grâces qu'il vous a faites, vous en attire de nouvelles.

Etes-vous dans l'affliction? priez (*Jacob.*, V), le Dieu de toute consolation *vous réjouira* (*Isaïæ* LVI). La solitude vous rend-elle chagrins? priez, cette prière vous rendra le même service qu'à David qui, selon saint Hilaire, charmait son ennui, dès qu'il prenait sa harpe, et qu'il chantait les louanges de Dieu (*D. Hilar. init. exposit. Psalm.*). Etes-vous à la compagnie de gens qui vous insultent? retirez-vous comme Sara, fille de Raguel, et priez (*Tob.*, III).

Priez en tout temps, dit l'Apôtre, *omni tempore* (*Ephes.*, VI) ; cette prière sera comme *une colonne de nuée pendant le jour*, pour tempérer l'ardeur de vos passions, et *de feu pendant la nuit*, pour vous conduire dans la bonne voie. Vous offrirez par elle à Dieu un sacrifice continuel, un agneau que vous immolerez le matin, et un autre que vous présenterez le soir (*Numer.*, XXVIII). *Priez donc en tout temps :* mais souvenez-vous de ce qu'il ajoute, qui est de prier *en esprit*, *omni tempore in spiritu ;* sans cela cette prière vous serait inutile, et l'on vous dirait, *que jusqu'ici vous n'avez rien demandé ; Usque modo non petiistis quidquam.*

SECOND POINT.

Comme cette parole de Jésus-Christ à ses apôtres regarde plutôt certaines prières qui n'ont pas leur effet, que d'autres qui sont évidemment mauvaises : n'attendez pas, mes frères, que je vous parle de celles-ci, qui portent ces caractères de malice qui les rendent odieuses et abominables.

Que ne pourrais-je pas vous dire de ces prières que tant de mauvais chrétiens font, les uns pour le succès d'un procès injuste, les autres pour l'assouvissement d'une passion brutale, ceux-ci pour se délivrer d'un fâcheux ennemi, ou d'un rival incommode, ceux-là pour faire réussir un commerce d'iniquité, ou jouir sans vocation et sans mérite, d'une charge dont ils sont indignes ?

Mais laissons là ces prières : venons à une autre espèce qui semble les rendre plus justes, et apparemment plus propres à être exaucées ; prières néanmoins qui n'en ont que le nom, et où en demandant extérieurement beaucoup, on ne demande rien en effet, par trois défauts que j'y remarque : défaut d'attention, c'est le premier ; défaut de subordination, c'est le second ; défaut de patience et de résignation, c'est le troisième.

Comme l'un des actes les plus sérieux et les plus importants de la vie chrétienne, c'est la prière, aussi l'une des meilleures dispositions qu'il faut y apporter, c'est une grande attention. On dit à Dieu avec le saint prophète : *Seigneur, écoutez ma prière ;* et avec quel front peut-on commencer par une si belle préface, si on ne s'écoute pas soi-même? *Seigneur, rendez vos oreilles attentives à ce que je vous dis :* mais comment espérer cette tranquille et favorable audience, si on a les siennes tout ouvertes aux folies, aux niaiseries, aux vanités du monde ?

On sollicite auprès de Dieu la plus délicate de toutes les affaires, une affaire pour le succès de laquelle les plus grands saints, et les solitaires les plus recueillis ont cru ne pouvoir apporter assez de précaution, une affaire dans laquelle l'économie du salut et de la vie spirituelle consiste ; une affaire où l'on traite avec ce redoutable juge, devant qui les anges, les dominations et toutes les puissances du ciel tremblent : mais par quelle folle et criminelle présomption se flatte-t-on d'en obtenir les grâces et d'en apaiser la justice ? N'est-ce pas là au contraire provoquer ses plus redoutables vengeances et se rendre d'autant plus coupable, qu'on se plaît dans les distractions longues, habituelles, volontaires ?

Grand Dieu, faut-il que vous soyez le seul qu'on traite avec tant d'indignité ! Où est le plaideur qui, dans des affaires de néant, ne rappelle ce qu'il a de plus sérieux, pour paraître devant son juge, et s'en attirer une favorable audience ? Vient-il avec des yeux errants, une imagination remplie de mille autres objets, lui dire des puérilités ? où est l'amant qui, sous les yeux de l'objet de sa passion, ne se corrige de ce qui pourrait lui déplaire, qui n'emploie tout ce qu'il a d'art et d'esprit pour gagner ses bonnes grâces ?

Quand on joue, quand on assiste à quelque spectacle, quand on est en conversation avec une personne que l'on considère, où est l'homme et la femme qui n'apportent toute leur attention pour ne faire aucune faute au jeu, pour ne pas perdre, par de longues distractions, le charme du théâtre, pour ne pas s'attirer l'indignation ou le mépris de ceux avec qui l'on est? Oh ! qu'il est honteux d'en agir si sérieusement avec les créatures, et de parler au Créateur avec si peu de recueillement et de respect ! Sera-t-on, après cela, surpris si, après tant d'années de prières, on n'a rien ni demandé ni reçu?

Si vous vouliez prévenir ce malheur, il faudrait que vous fissiez ce que vous conseille saint Jean Climaque, que vous dégageassiez votre esprit et que vous le missiez en liberté, par une vive idée d'un Dieu présent, qui voit jusqu'aux plus secrètes dispositions de vos cœurs (*D. Climacus*, *gradu* 27 *et* 67). Il faudrait que, le prenant pour l'objet et la règle des paroles que vous dites, des pensées qui vous occupent, des désirs que vous concevez, vous vous proposassiez de ne rien entreprendre que sous ses yeux, et dans le dessein de lui plaire.

Il faudrait que vous tâchassiez de faire ce que faisait un grand saint qui, quoique chargé d'une infinité d'affaires, les laissait à la porte de l'Eglise, et ne les y menait jamais (*Pascasius Radbertus*, *de sancto Aldebardo*) ; qui, prenant le soin de les éloigner de son esprit, se retirait seul dans son cœur, afin qu'il fût tout à Dieu et à soi : *Secum totus ingrediebatur, ut totus Deo, ac sibi*

adesset. Il y a encore aujourd'hui de ces vrais dévots, de ces hommes recueillis et attentifs à leurs prières; mais ils sont bien rares, et c'est là la première cause de l'inutilité de la plupart de celles que l'on fait.

La seconde vient d'un défaut de subordination. Je m'explique : dans les prières que nous faisons à Dieu, il y a deux sortes d'intérêts à ménager, des intérêts temporels et des intérêts spirituels. Dieu a tant de bonté à notre égard, qu'il veut que nous lui représentions tous nos besoins, ceux qui regardent le corps aussi bien que ceux qui regardent l'âme. Malades, il veut bien que vous le priiez de vous guérir; pauvres, de vous tirer de l'indigence; persécutés, d'apaiser l'orage qui s'élève contre vous; mais il y a deux choses à observer, dit saint Thomas, après saint Augustin (*D. Thom.*, 2-2, *qu.* 63, *art.* 6) : la première, de ne demander les biens temporels que postérieurement aux spirituels : *Demandez, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice;* la seconde, de ne demander ces biens temporels, qu'autant qu'ils ont de rapport aux spirituels et à la sanctification de vos âmes.

Il vous est permis de demander ce que vous pouvez désirer, non comme votre fin dernière, mais comme un moyen et un secours pour y arriver. Or, vous ne pouvez licitement rien désirer, si vous préférez au principal ce qui n'est qu'un faible accessoire; si vous regardez comme un bien digne de vous ce qui ne vous est accordé que pour vous conduire au véritable. Autre chose est de jouir des créatures, autre chose est d'en user, dit saint Augustin. On en jouit par cupidité, on en use par modération; on en jouit, quand on s'y attache; on en use, quand on en dégage son esprit et son cœur.

Or, souvent on renverse cet ordre, en mettant au premier rang ce qui doit être au dernier, la graisse de la terre avant la rosée du ciel, ce que les plus grands pécheurs ont avant et indépendamment de ce que les vrais justes possèdent.

Voulez-vous bien prier? Demandez la stabilité des biens spirituels que vous possédez; demandez la grâce d'acquérir ceux que vous ne possédez pas encore, demandez l'éternité de ceux que vous devez un jour posséder, dit saint Clément d'Alexandrie (*Lib.* VI *Stromatum*).

Est-ce là ce que vous faites? Que demandez-vous à Dieu? Sont-ce des biens solides qui ne périssent pas? sont-ce des biens fragiles qui vous échapperont? Lui demandez-vous la guérison de votre âme, préférablement à celle de votre corps? Vous souciez-vous peu, au contraire, qu'il laisse là votre âme, et qu'il guérisse votre corps? Si cette possession des vrais biens, et cette santé spirituelle vous touche peu, vous ne lui demandez rien; prenez garde même que la prière, qui pourrait vous être d'un grand secours, ne vous devienne un sujet de perte, par le mauvais usage que vous en faites.

Mais que dirons-nous de ces chrétiens impatients qui se plaignent de n'être pas écoutés avec autant de promptitude qu'ils le souhaitent? de ces chrétiens inquiets, qui disent bien à Dieu, en général, que sa volonté soit faite, mais qui seraient ravis qu'il fît la leur?

Je leur dirai, avec saint Clément d'Alexandrie, qu'il vaut mieux prier, quoiqu'on n'obtienne rien, que recevoir et ne pas prier : *Melius est orare, et non impetrare, quam recipere, et non orare* (*Clemens Alex.*, *lib.* VII *Stromat.*). Je leur dirai, avec saint Augustin, que c'est peut-être qu'ils demandent de mauvaises choses, ou qu'ils en demandent de bonnes en mauvais état; avec saint Jean Chrysostome, qu'ils ne prennent pas garde que Dieu diffère d'exaucer leurs prières, afin qu'ils sentent mieux leurs misères, qu'ils se fassent une sainte habitude de s'humilier devant lui, de reconnaître sa souveraine indépendance dans la distribution de ses grâces, soit spirituelles, soit temporelles (*D. Chrysost.*, *hom.* 19, *in Matth.*).

J'ajouterai, avec le même saint Augustin, que la résignation aux ordres de Dieu fait le solide mérite d'un vrai fidèle; qu'en quelque état que sa providence le mette, il doit être content de son sort; que souvent il demande ce qui lui serait nuisible, et qu'il voudrait que Dieu fût comme le protecteur de ses mauvais désirs, en les exauçant.

Vous invoquez ce que vous aimez, dit ce Père, *vous appelez au dedans de vous ce que vous souhaitez d'avoir. C'est pourquoi, si vous demandez que cet argent, cet héritage, cette dignité séculière, vous soient accordés, ce sont ces biens et ces honneurs périssables que vous faites entrer dans votre cœur; et si cela est, quel outrage faites-vous à Dieu? et lorsqu'il vous les refuse, n'a-t-il pas pour vous plus de miséricorde et de bonté, que s'il vous les accordait* (*D. Aug. in hæc verba :* Quoniam tu Dominus suavis et mitis).

Ce sujet me mènerait trop loin, si je voulais m'y arrêter davantage. Venons à une troisième réflexion, qui regarde la force et le bonheur des prières chrétiennes, après avoir vu ce qui les rend nécessaires, ce qui en rend même plusieurs inutiles ou mauvaises.

TROISIÈME POINT.

Deux choses spécifiées dans notre Evangile rendent les prières efficaces : la disposition du cœur de Dieu en faveur de ceux qui le prient, la souveraine puissance et les infinis mérites de Jésus-Christ, au nom duquel ils le prient.

Mon Père vous aime, dit Jésus-Christ, dans notre Evangile : *Pater amat vos.* O favorable disposition du cœur de Dieu à notre égard! Ce n'est pas un cœur indifférent à nos besoins, il suffit presque qu'on les lui expose, pour en être soulagé. Ce n'est pas un cœur avare et resserré, qui donne peu, c'est un cœur magnifique, qui souvent va même au-delà de ce qu'on peut attendre de son infinie miséricorde.

Abraham lui demande un fils; et Dieu, non content d'exaucer sa prière, veut que toutes les nations soient bénies en sa per-

sonnes (*Genes.*, XXI). Jacob lui demande le retour de ses enfants d'Egypte, et il a la joie de voir son cher Joseph, qu'il croyait mort (*Genes.*, XLV). Anne lui demande un fils ; non-seulement elle l'obtient, mais elle reçoit un prophète et un souverain juge en Israël (I *Reg.*, 1, 2).

Tobie lui demande le retour de son fils, du pays des Mèdes. Non seulement il revient; mais il lui amène une épouse, et lui donne de quoi se guérir de son aveuglement (*Tob.*, V). Monique demande à Dieu la grâce de voir Augustin catholique : non-seulement elle a cette consolation, elle a encore celle de voir un homme extraordinaire, qui, par le mépris des créatures et son attachement au Créateur, s'élève à la plus éminente perfection (*Lib.* IX *Confess.*, 6, 10). C'est tout dire en un mot, quand on dit que *Dieu aime* ceux qui le prient ; telle est la disposition de son cœur à leur égard : *Pater amat vos.*

Mais une seconde raison rend aussi leurs prières efficaces; je veux dire les infinis mérites de Jésus-Christ, au nom duquel il les font. Mes larmes, sans les siennes, seraient des larmes stériles et perdues ; mes mortifications, sans les siennes, ne seraient que des mortifications pharisaïques; mes prières enfin, sans les siennes, ne seraient que des prières ou inutiles, ou mauvaises, et rejetées de Dieu.

Il n'en est pas de même, quand je pleure avec cet Homme-Dieu, qui, *durant les jours de sa chair, a offert, avec un grand cri et avec larmes, ses prières à son Père, dont il a été exaucé* (*Hebr.*, V). Il n'en est pas de même, quand j'unis mes austérités aux siennes, et que *je porte toujours dans mon corps la mortification du Seigneur Jésus* (II *Cor.*, IV). Il n'en est pas de même, quand mes prières sont soutenues par les siennes, et qu'il demande à son Père qu'il me pardonne mes péchés et qu'il me *sanctifie dans la vérité*. O larmes! ô mortification! ô prières! que vous êtes puissantes par cette mystérieuse union!

En effet, quand nous demandons quelque chose au nom de Jésus-Christ, que faisons-nous? Nous interposons ses infinis mérites, pour obtenir l'effet de nos prières; nous disons à Dieu : Nous sommes de nous-mêmes indignes d'être exaucés, mais écoutez-nous à cause de votre Fils unique, qui veut bien que ce qu'il nous a mérité, nous soit appliqué.

Nous faisons ce que fait un domestique, lorsque n'ayant point d'argent comptant pour payer des marchandises dont il a besoin, il promet qu'il ne sera pas désavoué, puisqu'il vient de la part de son maître (*Conc.* 9, *in Dominicam* 5, *post Pascha.*). Nous faisons ce que fait un ambassadeur qui, chargé de lettres de créance, parle au nom de celui qui l'envoie. Nous faisons ce que fit Simon Pierre, quand il dit à son Maître : *Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais je vais jeter mes filets sur votre parole.*

A ce grand nom de Jésus-Christ tout cède, tout nous est favorable, et Dieu qui d'ailleurs *nous aime*, se laisse fléchir et vaincre, tout fort et tout invincible qu'il est. Prenons donc bien garde de ne pas rendre inutile un moyen de salut, si nécessaire d'un côté, et si efficace de l'autre. Dans ces jours que l'Eglise appelle des jours de *Rogations*, des jours consacrés à l'abstinence, aux processions, aux bonnes œuvres ; dans ces jours où nous nous assemblons, pour demander à Dieu, *qu'il conserve les fruits de la terre, qu'il établisse une paix et une concorde véritable entre les rois et les princes chrétiens, qu'il nous fortifie et qu'il nous maintienne dans la sainteté de son service;* soutenons par une bonne vie des prières si utiles, et ne donnons jamais, par notre attachement au péché, ou par l'indiscrétion de nos prières, sujet à Jésus-Christ de nous désavouer. Cherchons, et nous trouverons; frappons à la porte de sa miséricorde, et elle nous sera ouverte.

PROVIDENCE DE DIEU.

Ses soins, ses desseins, la confiance qu'on doit avoir en elle, avec une parfaite résignation à ses ordres.

PREMIER DISCOURS (1).

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi?

Jésus levant les yeux, et voyant une grande foule de peuple venir à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pains, pour donner à manger à tout ce monde? (*S. Jean, ch.* VI.)

C'est principalement au sujet de ce que notre évangile nous apprend, que nous pouvons dire avec l'Apôtre, que *tout ce qui est écrit dans les livres saints, a été écrit pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent, nous mettions en Dieu toute notre espérance.*

Les commandements qu'on nous y fait, les vérités qu'on nous y enseigne, les vertus qu'on nous y inspire, y trouvent leurs exemples et leurs preuves. Nous oblige-t-on de croire ce qui de soi paraît incroyable? on vous montre l'exemple d'Abraham, qui a cru et espéré contre toute espérance. Veut-on que nous gardions une inviolable chasteté? on nous met devant les yeux Joseph, qui a conservé la sienne dans la plus délicate de toutes les tentations.

Nous condamne-t-on à une humiliante et laborieuse pénitence? on nous propose en David celle d'un grand roi. Nous avertit-on de nous armer de patience dans nos disgrâces? on rappelle dans notre mémoire celle de Job sur son fumier. Enfin, nous demande-t-on une confiance filiale en la providence de Dieu, et une humble reconnaissance de ses bienfaits? on nous représente une grande foule de peuple, qui, sans s'inquiéter des besoins de la vie, ont suivi Jésus-Christ sur une haute montagne, et après en avoir été nourris par une miraculeuse multiplication de pains, ont voulu l'enlever pour le faire leur roi.

Pour vous inspirer des dispositions assez

(1) Ce discours est pour le quatrième dimanche de carême, et le sixième d'après la Pentecôte.

semblables envers la providence de Dieu, de combien de raisons ne pourrais-je pas me servir? « Considérez, dirais-je, les oiseaux du ciel qui, quoiqu'ils ne sèment et ne moissonnent point, ne laissent pas de vivre, par le soin que le père céleste prend de les nourrir. Jetez les yeux sur les lis champêtres qui, quoiqu'ils ne travaillent, et ne filent point, sont revêtus d'une plus éclatante beauté, que n'a jamais été celle des vêtements royaux de Salomon dans toute sa gloire. »

Il est vrai que ces exemples nous sont fournis par Jésus-Christ même : mais en voici d'autres plus familiers encore, et plus propres à notre état, qu'il nous propose dans l'Evangile : « Ceux d'une populace affamée qui le suit, qui en est nourrie, et qui, après le secours qu'elle en a reçu, publie sa divinité et le veut avoir pour roi. Car rien ne me paraît plus propre pour nous instruire de nos devoirs envers la providence de Dieu, afin que par la consolation que les Ecritures nous donnent, nous mettions en elle notre espérance : *Ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum, spem habeamus.*»

Elle est attentive à tous nos besoins cette providence divine, voilà de quoi nous consoler. Nous devons attendre ses ordres avec patience, et la remercier de tout ce qui nous arrivera, voilà de quoi nous instruire. Nous avons de grands besoins ; ayons en la providence de Dieu une confiance sincère. Elle nous fait de grands biens ; ayons pour elle une humble et parfaite reconnaissance.

PREMIER POINT.

L'existence d'un Dieu, sa sagesse, sa providence, sa puissance, sont des choses si essentiellement unies, qu'au sentiment même des plus sages païens, s'il y a une cause première et universelle, un esprit dominant qui donne l'être et la vie à tout ce qui existe, il faut de nécessité qu'il prenne la conduite de l'univers, et qu'étant comme l'âme de ce vaste corps, il se répande sur toutes ses parties.

Tantôt ils l'ont comparé à un habile et vigilant pilote qui, toujours occupé de son emploi, n'abandonne jamais le gouvernail de son vaisseau : et tantôt ils nous l'ont représenté comme un être immense, qui, remplissant la terre, la mer, le ciel, connaît toutes choses par sa science, les gouverne par sa sagesse, et les conserve par sa bonté.

Loin donc d'ici ces sectes aveugles et impies, qui s'étant témérairement flattées de pouvoir allier la volupté à la vertu, ont eu l'audace d'unir l'indolence à la divinité ; et qui, après avoir corrompu la pureté de la morale, en lui donnant un sage voluptueux, se sont imaginé une nature déréglée et sans ordre, en lui donnant un dieu oisif.

Infortunés mortels, quel serait votre sort, et quelle consolation pourriez-vous avoir dans vos malheurs, si vous aviez affaire à une divinité de ce caractère, à une divinité qui se souciât peu de ce qui se passe sur la terre, et qui ne se mît nullement en peine du gouvernement de ce bas monde ; à une divinité qui, contente de jouir tranquillement de son bonheur, fût indolente ou aveugle, insensible ou faible, et impuissante?

Mais consolez-vous, Dieu vous voit, Dieu vous aime ; Dieu à qui rien n'est impossible, est toujours disposé à vous secourir, et de quelque manière qu'il en use à votre égard, soit qu'il paraisse vous délaisser, soit qu'il vous donne de sensibles marques de sa protection, il est toujours également bon et sage.

Venons à notre Evangile, pour y découvrir toutes ces sources de consolation et de confiance. On nous y représente Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, qui lève les yeux sur une grande foule de peuples qui viennent à lui, qui touché de compassion de ce qu'ils n'ont pas de quoi manger, demande à Philippe d'où l'on pourra acheter assez de pain pour les nourrir, et qui ne lui ayant fait cette proposition que pour l'éprouver, rassasie toute cette multitude par un éclatant miracle. Or, il n'y a aucune de ces circonstances qui ne nous porte à une confiance sincère en la providence de Dieu, en quelque état que nous nous trouvions.

Première circonstance. *Jésus-Christ lève les yeux*, pour considérer tout ce peuple. Ceux du Seigneur ont toujours été attentifs aux différents besoins des hommes, et le prophète nous assure qu'*il les a sans cesse ouverts sur ceux qui lui sont fidèles* (*Psal.* XXXIII). *J'ai vu l'affliction de mon peuple dans le désert*, disait-il autrefois, pour nous faire connaître par cette expression métaphorique, l'étendue de sa sagesse et de ses soins.

Mais Jésus-Christ son Fils, Dieu de Dieu, et lumière de lumière, a vu les hommes d'une manière encore toute autre, pendant les jours de sa vie mortelle, et s'il a pris notre nature, ç'a été pour en voir et en ressentir les misères, dit Hugues de saint Victor.

Cela étant, quel plus juste motif d'une confiance sincère, que de savoir qu'on est sous les yeux de Dieu, que rien ne se passe sans ses ordres, qu'il est toujours occupé de ce que nous faisons, de ce que nous pensons, de ce que nous souffrons? que sans pouvoir être renfermé ni par les lieux, ni par les temps, il prend autant de soin de chaque homme en particulier, qu'il en prend de tous les hommes en général; qu'il travaille au bien d'un seul avec autant d'application, que s'il travaillait au bien commun de l'univers? *Sic curat unumquemque nostrum, tanquam solum curet, et sic omnes, tanquam singulos* (*D. Aug. lib.* III *Conf.*, *c.* 11).

Quel plus juste motif d'une confiance sincère, que de pouvoir se dire : *Dieu est proche de moi*, *Dieu est avec moi* (*Psal.* XXXIII *et* XC), et cet œil qui ne dort jamais, veille sans cesse sur moi? Suis-je aussi pressé de la soif qu'Ismaël, aussi affligé qu'Agar chassée de la maison d'Abraham, aussi exposé au danger de périr, que le petit Moïse sur

les eaux du Nil dans un berceau de jonc, aussi maltraité que David par l'infâme et le détestable Semeï?

Non, sans doute, le Seigneur n'a pas encore exposé ma patience et ma résignation à de si rudes épreuves. Pourquoi donc ne me jetterais-je pas entre les bras de celui qui a fourni une source d'eau à Ismaël pour le désaltérer, qui a envoyé un ange à Agar pour la consoler, qui a suscité une princesse pour tirer du naufrage et faire élever le petit Moïse?

Pourquoi, abjecte et misérable créature que je suis, prendrais-je dans les injures qu'on vomit contre moi, d'autres sentiments que ceux d'un grand prince qui, maudit par un vil et insolent sujet, se considéra sous les yeux de Dieu qui en dispensait de la sorte à son égard, et s'écria : *Peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois* (II *Reg.*, XVI).

Quoi qu'il nous arrive, nous sommes sous les yeux de Dieu ; il nous voit, ajoutons même pour une seconde circonstance, il a pitié de nous; et comme dit l'Apôtre, non-seulement tout est nu et à découvert devant lui, mais *Jésus Fils de Dieu et notre grand pontife, sait compatir à nos faiblesses* (*Heb.*, IV).

S'il était seulement Dieu, il n'aurait pas été sensible à nos maux ; s'il n'était qu'homme, le sentiment qu'il en aurait ne serait pas capable de nous en délivrer : mais consolons nous; étant Dieu et homme tout ensemble, la compassion qui lui est devenue propre, nous est toujours utile; il peut ce qu'il veut, et ce qu'il veut regarde toujours notre bien.

Mais s'il peut ce qu'il veut, pourquoi donc demande-t-il à Philippe *d'où l'on pourra acheter assez de pain, pour donner à manger à tant de gens qui l'ont suivi ?* pourquoi? Les Pères et les interprètes en apportent plusieurs raisons.

Ç'a été, dit saint Chrysostome, afin qu'on fît plus d'attention sur le miracle qu'il avait dessein de faire (*D. Chrysost., hom. 4 in Joannem*), et que la ressource d'une nourriture difficile, et apparemment impossible, fît plus d'impression sur ceux qui la recevraient. Nous ne sommes guère attentifs sur des besoins dont nous pouvons nous soulager : mais lorsque dans des occasions imprévues, nos prévoyances et nos secours nous manquent, nous connaissons notre impuissance et la bonne volonté de ceux qui nous aident.

Ç'a été, ajoute saint Augustin, pour faire connaître à ceux qui l'avaient suivi, que tout moyen humain de se nourrir leur manquant, ils devaient recourir à celui à qui ils avaient déjà vu faire tant de miracles; que le meilleur parti qu'ils pouvaient prendre, était de s'abandonner à sa bonne volonté; qu'ils devaient être à son égard comme de petits enfants que la faim oblige de se jeter sur le sein de leurs nourrices, ou comme des hommes qui, pressés par de redoutables ennemis, cherchent un asile où ils s'assurent de leur liberté et de leur vie.

Ç'a été, dit saint Jérôme, pour exercer et éprouver leur confiance (*D. Hieron., lib. III in Matthæum*). On n'en a guère, quand on se dit : je n'ai besoin de rien; je puis, sans m'adresser à d'autres, trouver chez moi une délicieuse abondance, ou une honnête médiocrité : mais on s'agite et on se donne du mouvement, lorsque dans des rencontres imprévues, on ne peut plus compter sur soi, et que de pressants besoins imposent une indispensable nécessité de recourir à la charité d'autrui.

Tel était l'état de ces peuples, dont il est parlé dans notre Evangile, et tels sont les desseins de la providence de Dieu à notre égard, pour nous obliger de recourir à elle et de nous reposer sur ses soins.

Qu'est-elle à notre égard cette divine providence, et qui sommes-nous par rapport à elle? Elle est notre mère, et nous sommes ses enfants; elle est notre reine, et nous sommes ses sujets ; elle est notre libératrice, et nous sommes ses conquêtes. Elle peut tout sans nous, et nous ne pouvons rien sans elle; ce qu'elle a résolu se fera ou avec nous, ou contre nous; et rien de ce que nous aurons dessein de faire, ne s'exécutera que dépendamment de ses ordres.

Pauvres peuples, vous seriez morts de faim, si Jésus n'avait eu pitié de vous; brebis errantes, tout vous eût manqué si vous ne vous étiez rangées sous la houlette de ce bon Pasteur; mais, dès que vous vous abandonnez à sa providence, vous pouvez dire avec le prophète : *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera, il m'a mené dans de gras pâturages; il m'a élevé, nourri, engraissé, enivré. Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais point parce qu'il est avec moi ; sa houlette et son bâton pastoral me consolent* (*Psal.* XXII).

Comprenez dans ces paroles tout ce qui est capable de vous inspirer une confiance douce et sincère en la providence de Dieu. Appréhendez-vous de suivre de mauvaises routes? abandonnez-vous à elle, c'est le Seigneur lui-même qui vous conduit : *Dominus regit me.* Craignez-vous de tomber dans une fâcheuse indigence? rien ne vous manquera sous un si bon Maître : *Et nihil mihi deerit.* Ne savez-vous pas quelles routes vous devez suivre? il vous conduira dans les sentiers de sa justice, et il vous y conduira pour la gloire même de son nom : *Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.*

Faut-il vous reprendre? sa verge vous frappera ; vous donner quelque adoucissement dans vos maux? cette verge en vous frappant vous consolera : *Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* De puissants et redoutables ennemis vous attaquent-ils? il vous a préparé une table magnifique où vous trouverez de quoi vous fortifier pour leur résister : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* L'accablement et l'ennui se saisissent-ils de votre âme? il répandra sur vos têtes une huile de

parfums ; et afin que les maux que vous souffrirez ne vous abattent pas, il vous attirera une douce ivresse qui vous les fera oublier : *Impinguasti in oleo caput meum, et calix meus inebrians quam præclarus est !*

Ainsi parlait un saint roi, par l'expérience qu'il en avait faite, et ainsi parlerez-vous tous, si vous vous reposez, comme lui, sur la providence de Dieu et sur ses soins. *Nos pères*, disait-il, *ont espéré en vous, ô mon Dieu : In te speraverunt patres nostri ; et vous les avez délivrés : Et liberasti eos. Ils ont crié vers vous, et vous les avez sauvés : Ad te clamaverunt et salvi facti sunt ; ils ont mis en vous leur confiance et cette confiance ne leur a jamais attiré de confusion : In te speraverunt, et non sunt confusi.*

Il n'en est pas ainsi de la compassion des hommes ni des secours que reçoivent ceux qui se reposent sur leur protection. Ces roseaux fragiles obéissent à tout vent, et mal à propos s'en fait-on un appui. Des hommes plus inconstants que ces oiseaux de passage qui ne cherchent que des climats où ils se trouvent commodément, font servir, à leurs différentes passions, d'aveugles esclaves qui comptent sur leur amitié.

Affables par intérêt, officieux par hypocrisie, civils par politique, ils vendent souvent fort cher ce qui ne leur coûte rien, et ce qu'ils refusent de donner. Semblables à ces coquettes de profession qui, ravies de voir autour d'elles une troupe insensée d'amants, partagent avec tant d'adresse leur douceur et leur fierté que tous comptent sur leur cœur sans qu'aucun le possède ; ils tendent officieusement la main aux uns, ils regardent favorablement les autres, ils préviennent ceux-ci, ils engagent ceux-là, et se prêtant à tous, ils ne se donnent à personne.

Vous aviez bien raison de le dire, saint prophète : *Nolite credere amico, et nolite confidere in duce* (*Micheæ* VII) : *Ne croyez pas légèrement celui qui paraît être votre ami, et ne vous fiez pas à celui qui a de l'autorité.* Cet ami intéressé vous trahira ou vous abandonnera ; cet homme d'autorité vous amusera par de belles paroles, et il ne vous en tiendra aucune. *Ab ea quæ dormit in sinu tuo custodi claustra oris tui : Ne vous ouvrez pas même à celle qui dort à vos côtés, ne comptez pas toujours sur son amitié. Il n'est pas jusqu'au fils qui ne traite son père avec outrage, et à la fille qui ne s'élève contre sa mère. La belle-fille n'aime pas sa belle-mère, et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison* (*Mich., ibid.*).

En qui donc mettrons-nous notre confiance ? En celui dont parle le même prophète quand il dit : *Pour moi, je jetterai les yeux sur le Seigneur, j'attendrai Dieu qui est mon Sauveur, et il écoutera ma voix* (*Ibid.*).

Oui, il écoutera ma voix, quoique même je ne lui dise rien, ma misère parlera pour moi comme elle parle en faveur de ces peuples, pour le soulagement desquels il fit un miracle, sans qu'ils l'en eussent prié, multipliant les pains qu'il tenait, et les rassasiant tous ; troisième motif d'une douce et humble confiance en la providence du Seigneur.

Il leva les yeux sur ce te prodigieuse multitude de gens qui l'avaient suivi, marque de son attention sur tous nos besoins ; quoiqu'il demandât à Philippe comment on pourrait leur donner à tous du pain, il savait ce qu'il voulait faire, marque de sa bonté et de sa puissance ; et enfin ayant pris quelques pains qui lui furent présentés, le nombre en devint si grand qu'après que tous furent rassasiés, il en resta encore douze corbeilles pleines, marque de sa magnificence et de son abondance.

Les créatures ne parlent pas toutes à Dieu, et cependant elles reçoivent de lui ce dont elles ont besoin, le dirai-je ? quelquefois même au delà de leurs besoins. *Elles attendent toutes de vous, ô mon Dieu, que vous leur donniez de quoi vivre.* Sans vous elles périraient, sans une providence surveillante et magnifique, les campagnes seraient stériles, les arbres ne porteraient point de fruit, les semences qui seraient en terre n'y germeraient pas, ou si elles en sortaient elles ne donneraient point de grain, tout serait dans une affreuse stérilité : mais vous y pourvoyez tous les jours.

Vous nous donnez notre nourriture et nous la recueillons ; vous ouvrez votre main et nous sommes rassasiés de vos biens. Seigneur, que vos ouvrages sont admirables ! la terre est pleine de vos richesses ; cette mer si vaste est remplie de poissons sans nombre ; cette terre si spacieuse est pleine de grands et de petits animaux ; des oiseaux de toute couleur et de toute espèce volent dans les airs (*Ibid.*). Quelle prodigieuse multitude de biens !

Les mains des hommes sont des mains vides ou avares ; les vôtres sont pleines et magnifiques. Les mains des hommes ne distribuent que ce que vous leur avez donné, encore souvent le retiennent-elles ; les vôtres toujours abondantes indépendamment d'autrui, se déchargent sur nous de leur plénitude, et quand votre providence serait encore moins bienfaisante, elle mériterait toute notre confiance. Mais n'en demeurons pas là. Mes frères, vous venez de voir quelles sont les dispositions de cette providence en votre faveur, voyons quelles doivent être celles de vos esprits et de vos cœurs à son égard.

SECOND POINT.

Je pourrais, sur une si vaste matière, m'arrêter à plusieurs choses que marque l'évangéliste dans le fait historique qu'il rapporte. Je pourrais vous parler de l'empressement de ces troupes fidèles à chercher Jésus-Christ ; elles ne se représentèrent pas que le nécessaire même à la vie leur manquait ; elles ne firent pas cette inquiète réflexion que leurs pères avaient faite quand ils demandaient *si quelqu'un pourrait leur dresser une table dans le désert* ; ils s'attachèrent bonnement à sa personne, et demeurant fort tranquilles sur les besoins les plus pressants, ils suivirent le mouvement que leur piété leur inspirait.

Je pourrais faire valoir la peine qu'ils se

donnèrent de quitter leurs emplois, peut-être même leurs plaisirs pour traverser de vastes campagnes et essuyer toutes les fatigues d'un fâcheux voyage. Et, sur ce sujet, que ne pourrais-je pas vous dire, âmes délicates qui languissez dans une molle oisiveté, qui, dès que la moindre difficulté se présente dans les voies du salut, perdez ces bons sentiments qu'un zèle prématuré vous avait fait prendre?

Ce n'est ni à ces hommes oisifs qui ne veulent se faire aucune violence, ni à ces âmes sensuelles et vaines qui refusent de s'acquitter de leurs devoirs dès qu'ils les croient opposés à leurs divertissements ou à leur orgueil, que Jésus-Christ accorde le miracle de ses grâces; c'est à vous qui, avides de vous instruire de ses vérités et de recueillir ses oracles, le cherchez dans les lieux les plus difficiles et les plus écartés. Etes-vous dans ces dispositions, mes frères? Dieu le veuille; mais je passe à d'autres considérations.

Je remarque dans les peuples qui suivaient Jésus-Christ, trois sortes de reconnaissance: une reconnaissance de soumission, une reconnaissance de louanges, une reconnaissance de bons désirs. Une reconnaissance de soumission : dès que Jésus-Christ eut ordonné qu'on les fît asseoir dans un lieu où il y avait beaucoup d'herbe, ils s'assirent.

Il est très-probable, dit saint Chrysostome, que parmi cinq mille personnes, il y en avait de plus riches et de plus considérées les unes que les autres; elles pouvaient donc par ce moyen, avoir quelque répugnance de se mêler avec une vile populace; et d'autres qu'elles auraient cru avoir droit de demander quelque marque de distinction ; le contraire arriva néanmoins.

Elles se représentèrent alors que devant Dieu, qui est la grandeur même, les dignités et les richesses séculières se flétrissent comme le foin, et, convaincues que quelque avantage qu'elles eussent de la nature ou de la fortune, il venait de la Providence qui aurait pu les réduire en un état plus bas, elles prirent la place qu'on leur marqua et mangèrent avec les pauvres le pain qui leur fut présenté.

Il est vrai que Dieu qui a fait les différents états, y a mis de la subordination; qu'il est de la providence et du bien commun de l'univers, qu'il y en ait; mais quand on se représente que ce que l'on a, vient de ce souverain dispensateur des conditions et des fortunes, que c'est lui qui a *fait le petit et le grand*, le pauvre et le riche, le noble et le roturier, on croit aisément que la reconnaissance, dont on est chargé en commun, demande aussi en commun des sentiments d'humilité, et que c'est pécher contre cette gratitude que d'affecter, par un esprit d'orgueil, des marques de distinction et de préférence.

Asseyez-vous, dirent les apôtres par l'ordre qu'ils en avaient reçu de Jésus-Christ : *Facite eos discumbere; et ils s'assirent.* Exemple qui devrait bien vous instruire, petites bourgeoises, qui faites les dames de qualité, qui en prenez les airs et en imitez les manières. Chez vous comme chez les grands, encore plus même que dans les maisons des grands, vous exercez une espèce de petit empire, traitant vos domestiques et ceux qui dépendent de vous, avec une dure et dédaigneuse fierté. Paraissez-vous en public, on vous prend pour des gens d'un rang distingué, et à cause que vous avez de quoi soutenir votre folle vanité, vous vous imaginez que tout doit vous céder et ramper sous vous.

Asseyez-vous, petites bourgeoises, asseyez-vous sur l'herbe, c'est là la place que Jésus-Christ vous marque : *Facite eos discumbere super terram.* Si vous avez du bien, c'est Dieu qui vous l'a donné, vous n'en avez peut-être pas toujours eu; peut être ceux dont vous descendez ont été fort pauvres. La terre que vos ancêtres ont arrosée de la sueur de leur visage, a produit pour vous de meilleures plantes que pour eux; rendez-en grâces au Seigneur et n'abusez point de ses bienfaits.

Ils auraient cru s'attirer la raillerie de toute une ville, s'ils avaient, comme vous, pris ces airs de fierté, ou paru avec un attirail de vanité qui, ne leur étant pas dû, eût scandalisé tout le monde. D'où viennent ces orgueilleuses et bizarres distinctions que vous affectez? De la nature? mais elle nous rend tous égaux; de la naissance? mais la vôtre est obscure; de la fortune? mais vous a-t-elle acquis le droit d'une orgueilleuse domination? du christianisme? mais il ne vous inspire que l'humilité et la modestie. *Facite eos discumbere super terram :* Faites asseoir tous ces gens contre terre, dit Jésus-Christ, ordre qui fut si ponctuellement exécuté qu'ils s'y assirent tous.

Passons plus avant. Ces peuples, ayant vu le miracle que Jésus-Christ venait de faire par cette prodigieuse multiplication de pains et de poissons qu'on leur avait donnés, s'écrièrent : C'est là véritablement le prophète qui doit venir dans le monde. Autre marque de reconnaissance envers la providence divine, que j'ai appelée une reconnaissance de louange.

Quand vous serez rassasiés, souvenez-vous de moi, dit Dieu aux Juifs (*Deuter.*, VI); tout ce que vous avez vient de ma pure libéralité; mais je veux qu'il retourne à moi par une gratitude sincère, et *ne ressemblez pas à ces passereaux qui viennent manger le blé dans le grenier du père de famille, et qui s'envolent dès qu'ils le voient* (*Ose.*, IX).

Mais, hélas! où sont ceux qui s'acquittent envers Dieu de ce devoir de reconnaissance et de ce tribut de louange? ce n'est pas cet homme riche; il attribue sa fortune à ses soins et à ses intrigues, et c'est à elle *qu'il dresse une table et qu'il offre des sacrifices.* Ce n'est pas ce grand seigneur; il dit comme Nabuchodonosor : *N'est-ce pas là Babylone, cette grande ville que j'ai bâtie dans la force de mon bras, et qui me fait paraître dans toute ma gloire* (*Daniel*, IV)?

Ce n'est pas ce malade à qui le Seigneur

a rendu la santé; il l'attribue à l'habileté de son médecin ou à la bonne constitution de son corps. Ce n'est pas cet homme délivré des mains de ses ennemis; il ne songe pas plus à la providence de Dieu, qui lui a donné de sensibles marques de sa protection, que s'il n'y en avait point du tout.

Parcourons tous les états, on en trouvera très-peu qui ne s'attirent de Dieu le même reproche qu'il faisait autrefois à son peuple: *Je vous ai tirés de l'Egypte, nul autre que moi n'a été votre sauveur. J'ai eu soin de vous dans le désert, vous avez été remplis et rassasiés, et après tout cela vous m'avez oublié* (*Ose.*, XIII).

Les troupes de notre évangile tinrent une conduite tout opposée; elles louèrent, elles bénirent, elles admirèrent la bonté et la souveraine puissance de ce prophète extraordinaire qui leur avait été envoyé; et même ce que Jésus-Christ venait de faire leur apprenait ce devoir de reconnaissance, dit un savant cardinal.

Plusieurs motifs lui firent faire ce miracle: 1° pour se concilier la foi et le respect de ces peuples, le bien que l'on fait aux hommes étant un des plus puissants attraits pour insinuer dans leurs esprits les vérités qu'on veut leur dire. 2° Pour marquer la fin de sa mission. Il venait pour guérir les âmes, les nourrir et leur donner une vie abondante. Que fait-il? il guérit des maladies corporelles et rassasie des gens qui ont faim.

3° Pour instruire ces peuples de la reconnaissance qu'ils devaient à la providence du Seigneur. Il prit entre ses mains les pains qu'on lui présenta, pour montrer qu'il était l'auteur du miracle qu'il allait faire; il leva les yeux au ciel, pour marquer qu'il en était descendu et qu'il avait reçu tout pouvoir du Père céleste; mais en même temps *il rendit grâces*, et voici la raison que ce savant cardinal en apporte : c'est qu'il regardait comme un bien qui lui était propre celui qu'il nous faisait lui-même, et qu'il voulait remercier son Père pour nous. Par ce moyen, il est tout à la fois et l'objet, et le modèle de notre reconnaissance; l'objet, puisqu'il est Dieu; le modèle, puisqu'il nous en donne l'exemple; et par toutes ces raisons nous devons, en lui rendant ce juste tribut de louange, dire avec ces peuples : *C'est là véritablement le prophète qui doit venir dans le monde.*

Ils ne se contentèrent pas de lui rendre ce témoignage, ils voulurent le faire leur roi : dernière marque de cette reconnaissance dont nous sommes tous chargés envers la providence du Seigneur. Il est roi de tout le monde, roi immortel de tous les siècles, mais il veut être notre roi par élection et régner sur *les hommes de bonne volonté.*

Quand Jacob fit ce vœu dont il est parlé dans la Genèse et qu'il dit : *Si Dieu demeure avec moi, s'il me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me vêtir*, doutait-il de la vérité d'un Dieu et voulait-il la faire dépendre de cette marque? Il en était très-convaincu. Que voulait-il donc dire? il voulait ranimer sa reconnaissance par la considération des nouveaux biens qu'il en recevrait.

Il lui protestait qu'il l'honorerait encore plus qu'il ne l'avait honoré, qu'il s'exciterait à l'adorer et à le servir avec plus d'attachement et de gratitude; que le lieu où il lui avait apparu lui serait particulièrement consacré et qu'il y bâtirait un autel; et qu'enfin il lui donnerait volontairement la dîme de ses biens, quoiqu'ils lui appartinssent déjà tous. En un mot, il voulait le faire son Dieu et son roi par un dévouement tout particulier : roi de son esprit par un surcroît de soumission, roi de son cœur par un redoublement d'amour, roi de ses biens par des offrandes toutes nouvelles.

Telles doivent être, mes frères, les dispositions de vos esprits et de vos cœurs. La royauté de Dieu est un domaine essentiel, absolu, inaliénable, qu'il ne peut perdre; mais il veut bien, le dirai-je? la tenir en quelque manière de vous, afin que, rendant volontairement à sa providence les hommages que vous lui devez, vous en soyez vous-mêmes plus heureux en les lui rendant.

Il est maître de tout, mais comme il veut couronner en vous ses propres dons, c'est à vous à lui dire avec David : *Nous vous offrons, Seigneur, ce que nous avons reçu de votre main.* Sans vous nos liens auraient été éternels, mais vous les avez rompus; recevez, pour cette liberté que vous nous avez rendue, une victime de louange. Sans vous, les violents accès de ma fièvre m'auraient jeté dans le tombeau; mais vous m'avez guéri comme vous guérîtes autrefois la belle-mère de saint Pierre, et je veux vous rendre comme elle tous les services dont je serai capable. Sans vous, *les hommes qui s'élevaient contre moi m'auraient dévoré tout vif; mais béni soyez-vous, Seigneur, qui ne m'avez pas livré en proie pour être déchiré de leurs dents* (*Psal.* CXXIII). Si mon âme s'est sauvée comme un oiseau qui s'échappe des filets des chasseurs, je m'écrierai dans les plus tendres mouvements de ma reconnaissance : Mon secours est au nom du Seigneur qui a créé le ciel et la terre.

SECOND DISCOURS (1).

Bene omnia fecit.

Tout ce qu'il a fait est bien fait (*S. Marc, chap.* VII).

Malgré les murmures des malheureux qui se plaignent de la dureté de leur état, malgré les efforts précipités des ambitieux dont les mauvais désirs ne sont pas satisfaits, malgré le zèle amer de certains esprits à qui la prospérité des méchants et les afflictions des gens de bien sont des sujets de chute et de scandale, on ne peut raisonnablement s'empêcher de bénir la providence de Dieu dans la conduite de l'univers, ni de rendre ce témoignage à Jésus-Christ, que *tout ce qu'il a fait est bien fait : Bene omnia fecit.*

Vous que la pauvreté, les maladies, une longue suite de fâcheux événements jettent dans le trouble et presque dans le désespoir,

(1) Ce discours est pour le onzième dimanche d'après la Pentecôte.

ne comprendrez-vous jamais que ces desseins de la Providence sur vous tourneront, si vous en usez bien, à votre avantage, et ne vous écrierez-vous jamais avec le patriarche Job : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu. Que son saint nom soit béni* (*Job*, I)!

Vous, dont cette Providence réprime la ridicule vanité, n'admirerez-vous jamais ses invincibles décrets sur les enfants des hommes, et n'avouerez-vous pas, avec Nabuchodonosor humilié sous sa toute-puissante main, que, *soit dans le ciel, soit sur la terre, il dispose de toutes choses selon sa volonté; que nul ne peut lui résister et lui demander raison de ce qu'il a fait* (*Daniel*, IV).

Vous qui, sans science et sans soumission, vous égarez dans les mauvaises voies que vous avez choisies, et qui, comme parle le Saint-Esprit, ne cherchez qu'à *fuir cette providence éternelle*, dont vous voudriez éluder les ordres, ne deviendrez-vous jamais sages aux dépens de ces malheureux rebelles *qu'elle lia autrefois par une chaîne de ténèbres, et qui, tantôt effrayés par des spectres qui leur apparaissaient, tantôt troublés par la défaillance même de leur esprit, furent saisis d'une crainte et d'une consternation mortelle à laquelle ils ne s'attendaient pas* (*Sap.*, XVII)?

Jamais, ô mon Dieu, on ne vous résiste impunément, comme aussi jamais on ne se résigne inutilement à votre sainte volonté; tout ce que vous avez fait, tout ce que vous faites est bien fait : *Bene omnia fecit.* Cela étant, déplorons d'un côté l'aveuglement et le malheur de ceux qui se soulèvent contre la providence divine; louons et bénissons de l'autre la sagesse et la fidélité de ceux qui s'abandonnent à sa conduite.

PREMIER POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Augustin, qu'il n'y a aucun homme que la providence de Dieu ne se soumette, soit qu'il le veuille, soit qu'il ne le veuille pas. Mais ce même Père remarque cette différence, qu'il a pour ceux qui s'y soumettent volontairement une bonté de père, et qu'à l'égard de ceux qui sont dans une disposition contraire, il a une sévérité de juge; que les uns, rangés dans l'ordre où ils doivent être, sont sous l'aile d'une providence miséricordieuse et bienfaisante; que les autres, s'écartant malicieusement de cet ordre, y sont ramenés et punis de leur criminelle désertion (*D. Aug., lib. de Ordine; idem, lib. Exposit. Epist. ad Galat., c. 4*).

De quelque côté que ces rebelles se tournent, ils rencontrent un puissant adversaire qui tantôt leur résiste, tantôt semble condescendre à leurs mauvais désirs, mais c'est d'une manière qui contribue à leur malheur, quelque chose qui leur arrive; malheur en ce qu'ils ne savent ce qu'ils veulent, malheur en ce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils veulent, malheur même dans leur prétendu bonheur, lorsque Dieu leur laisse faire ce qu'ils veulent. Examinons ces trois raisons

Je dis donc que ceux qui, loin de s'abandonner à la conduite de la Providence, n'écoutent que leurs passions et leurs propres lumières, sont des aveugles et des malheureux qui ne savent ce qu'ils veulent. Tout ce qui est au goût de leur cupidité les flatte et les enchante, tout ce qui s'y oppose leur paraît dur et insupportable. Au lieu de se représenter que, ne pouvant ni se conduire ni se rendre les maîtres et les arbitres de leur sort, il faut, s'ils veulent mener une vie heureuse et réglée, consulter une volonté supérieure, ils se font à eux-mêmes une espèce de providence dont ils écoutent les pernicieux conseils. Ils suivent leur égarement, sans prendre garde qu'ils s'égarent, et ces illusions volontaires dans lesquelles ils vivent sont autant de châtiments de leur péché.

Représentez-vous un vaisseau en pleine mer, sans mâts, sans pilote, sans gouvernail : quelle apparence que, tantôt élevé jusqu'aux nues, tantôt abaissé jusqu'au fond des abîmes, il n'échoue et ne périsse au milieu de la tempête? Tel, et encore plus grand est le malheur de ces secrets déserteurs de la providence divine, qui se livrent à tous les bizarres mouvements de leurs passions, et qui, tout chrétiens qu'ils sont, imitent la détestable conduite, et éprouvent aussi le malheur des idolâtres.

Ces insensés, au lieu de glorifier Dieu, de l'adorer et de le remercier, comme ils y étaient obligés, ont transféré cet honneur à l'image d'un homme corruptible, et ont rendu aux créatures un culte souverain, qui n'appartient qu'au Créateur, dit saint Paul (*Rom.*, I). A la place de ce Dieu véritable et unique, ils en ont substitué plusieurs faux, qu'ils ont consultés comme leurs oracles; mais en ont-ils été plus heureux? Voici ce que cet Apôtre ajoute : *Leur cœur insensé a été rempli de ténèbres, ils sont devenus fous, en s'attribuant le nom de sages, et, comme ils n'ont pas voulu reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à un sens dépravé; ils ont été envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, corrompus dans leurs mœurs, ennemis de Dieu, désobéissants, sans prudence, sans modestie, sans affection, sans foi.*

Grâces au Seigneur, nous n'en sommes pas réduits là, dites-vous; et moi, je vous réponds que, dès qu'au lieu de consulter la volonté de Dieu et de suivre les desseins de sa providence, vous n'écoutez que vos passions, vous ressemblez à ces idolâtres, et que si vous n'êtes pas aveuglés comme eux dans votre culte, vous n'êtes guère plus sages dans votre conduite. Vous n'offrez point d'encens au dieu du plaisir et de la gloire, mais vous érigez le plaisir et la gloire en divinité; vous ne demandez pas à des statues inanimées ce qu'il faut que vous fassiez, mais vous le demandez aux différentes passions qui vous dominent; et, dès que vous vous oubliez de vos devoirs envers la Providence, dès là vous ne savez ce que vous demandez, et c'est ce qui fait votre malheur, aussi bien que votre aveuglement.

Pères et mères, vous croyiez que les charges que vous donneriez à vos enfants leur

feraient honneur, que les alliances que vous leur procureriez leur attireraient du crédit et du bien; vous croyiez, au moins, qu'à cause que vous vous dépouilliez pour les enrichir, vous les tiendriez toujours dans le respect, et qu'ils ne manqueraient jamais de reconnaissance; vous le croyiez, sans cela auriez-vous fait ce que vous avez fait? Le contraire néanmoins est arrivé. Vous avez revêtu vos enfants de certaines charges dont leur incapacité ou leur mauvaise conduite les rend indignes. Vous leur avez donné une femme bizarre, indocile, fainéante, joueuse, emportée, qui vous traite avec un outrageant mépris; vous en avez de la douleur, mais en savez-vous la raison? c'est que vous n'avez écouté que votre passion, c'est qu'au lieu de demander à Dieu quelque signe de sa volonté, vous avez suivi les égarements de la vôtre.

Et vous, qui, contre la loi du Seigneur, avez entrepris ce procès, fait cette fausseté, attaqué cet ennemi, vous croyiez que le gain de ce procès ferait votre fortune, que cette fausseté vous enrichirait, que cet ennemi étant humilié, vous ne trouveriez plus d'obstacle; vous le croyiez de la sorte, mais les choses sont arrivées tout autrement, et quand vous souhaitiez que votre volonté se fît, vous ne saviez ce que vous demandiez. Ce procès n'a servi qu'à vous inquiéter, cette fausseté qu'à vous ruiner, cet ennemi qu'à vous perdre vous-mêmes : tant il est vrai que vous éprouvez en vos personnes ce dont Dieu menaçait autrefois son peuple rebelle à sa providence, et prévaricateur de ses ordres.

Au lieu de me demander ce que je voulais, vous avez mis votre confiance en des paroles de mensonges; mais sachez que vous n'y trouverez aucun secours. Au lieu de vous soumettre aux décrets de ma providence, et de ne rien faire qui me déplaise, vous avez volé, sacrifié à Baal, cherché des dieux étrangers qui vous étaient inconnus; mais je le jure dans ma colère, vous ne saurez plus, ni ce qui vous est utile, ni ce qui vous est nuisible; je ferai cesser dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem les cris de réjouissance, les cantiques de l'Epoux et les chansons de l'Epouse qu'on y entendait; toute la terre sera désolée (*Jérém.*, VII).

C'est Dieu qui parle, mes frères, et ce qu'il disait autrefois aux Juifs, il vous le dit encore aujourd'hui à vous qui vous rendez coupables de leur rébellion. Au lieu de lui demander quelque signe de sa volonté, vous n'avez cherché qu'à faire la vôtre; au lieu de lui rendre ces hommages de confiance et de respect que vous lui deviez, vous avez couru après des dieux étrangers, vous vous êtes attachés à ce seigneur, à cet ami, à cet enfant; mais toutes vos espérances ont été confondues, ce seigneur vous a abandonnés, cet ami vous a trahis, cet enfant vous a désobéi et ruinés; la Providence vous a résisté et empêchés de faire ce que vous vouliez : seconde preuve de votre aveuglement et de votre malheur.

Ici des exemples sans nombre s'offrent à mon imagination et à ma mémoire. Vous parlerai-je de Caïn, ce frère barbare, qui trempa ses cruelles mains dans le sang de l'innocent Abel? Ce fratricide croyait que son crime le rendrait heureux; mais il éprouva tout le contraire de ce dont il se flattait. Un Dieu vengeur le fit trembler et frissonner de tous ses membres; il lui demanda quelque signe de sa protection qui le rassurât, mais ses frayeurs, ses alarmes et les remords de sa conscience redoublant de jour en jour, ne finirent qu'avec sa vie : encore quelle fin, ou plutôt quel surcroît de tourments!

Vous représenterai-je Pharaon qui, résolu de poursuivre et de sacrifier à sa vengeance le peuple choisi, trouva Dieu opposé à ses barbares desseins et déterminé à le perdre? *Il disait : Je les perdrai, je partagerai leurs dépouilles, je tirerai mon épée, et je les percerai de ma main : mais, ô Seigneur, votre droite a fait éclater sa force, votre droite a frappé ce fier adversaire, vous avez renversé vos ennemis dans la magnificence de votre gloire, vous avez excité contre eux un vent furieux. A son souffle l'eau s'est rassemblée, les ondes qui coulaient sont demeurées fixes, deux montagnes de flots se sont élevées au milieu de la mer : ils sont tombés jusqu'au fond des eaux comme une masse de plomb. Seigneur, qui d'entre les forts vous ressemble* (*Exod.*, XV)?

Rapporterai-je les vains mouvements de Nabuchodonosor contre une Providence qui lui résista et qui fit connaître à un grand peuple ce qu'elle pouvait? Ce prince, irrité de la désobéissance de trois jeunes hommes, qui avaient refusé de rendre à sa statue des honneurs qui n'étaient dus qu'à Dieu, commanda qu'on les jetât pieds et mains liés dans une fournaise ardente; mais sa mauvaise volonté ne fut pas satisfaite : *Le Dieu que nous adorons*, lui dirent-ils, *peut nous garantir de l'ardeur de ces flammes, et nous tirer de vos mains* (*Daniel*, III); et la chose arriva telle qu'ils la lui avaient dite.

Combien d'exemples exposerais-je à vos yeux, si je voulais passer de siècles en siècles? Mais ces vérités sont si sensibles d'elles-mêmes, qu'elles n'ont pas besoin de preuve : et, quand Dieu dit qu'il fera tout le contraire de ce que les prévaricateurs des ordres de sa providence se promettent, il le fait connaître par tant de renversements de projets et de fortune, que les témoignages forcés qu'il tire d'une rébellion confondue sont plus que croyables : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Combien de gens ont dit, comme le superbe Aman : Je perdrai cet homme, je ruinerai cette famille qui me refuse les respects qu'elle me doit : et combien en voit-on qui, d'un éminent degré où ils étaient, tombent dans la dernière infamie? Encore un coup, ces témoignages si fréquents et perpétués de siècles en siècles, sont trop croyables : *Testimonia tua*, etc.

Quand deux forts et puissants athlètes lut-

tent ensemble, il arrive quelquefois qu'ils tombent tous deux, et que l'un se renverse sur l'autre : *Fortis impegit in fortem, et ambo pariter ceciderunt* (*Jerem.*, XLVI). Mais si de ces deux agresseurs, l'un est incomparablement plus fort et plus adroit que l'autre, il faut que, malgré les mouvements, les contorsions et la rage du plus faible, il succombe et qu'il se trouve, malgré lui, dans un état où il ne voudrait pas se trouver.

Or, tel est le malheur de ceux qui se soulèvent contre la providence divine : il faut nécessairement qu'ils en soient vaincus, humiliés, confondus. Que Nécao et les Egyptiens se promettent un heureux succès de la guerre qu'ils entreprennent contre Nabuchodonosor ; que ce prince, et ces peuples voyant *leurs troupes grossies des plus vaillants d'entre les Ethiopiens et les Lydiens* (*Ibid.*), se flattent de ravager les terres de Babylone et de *ruiner la ville* de Charcamis, *avec tous ses habitants* : ils ne voyaient pas, les insensés qu'ils étaient, que le jour qu'ils regardaient comme celui de leur victoire, était *le jour de la vengeance du Seigneur;* jour auquel il devait rompre leurs mesures, confondre leurs projets, et *les immoler comme de malheureuses victimes* à sa colère.

Fille d'Egypte, qui êtes blessée, et qui, mettant toute votre confiance en la bonté de vos remèdes, dites que vous guérirez : montez en Galaad, lui dit Dieu par une piquante raillerie, *et faites provision de baume : mais, quelque soin et quelque précaution que vous preniez, vous emploierez en vain tous vos remèdes, vous ne guérirez pas; mon épée doit se soûler et s'enivrer de votre sang* (*Ibid.*). Il n'y a ni conseil, ni secours contre la providence du Seigneur.

Mais, me direz-vous, nous voyons souvent des choses qui lui sont opposées, réussir dans le monde. Cela est vrai, mes frères, mais prenez garde, et c'est ici ma troisième réflexion, prenez garde qu'on n'en est pas moins, et peut-être qu'on en est plus malheureux : voici la raison qu'en donne saint Augustin.

Rien, dit ce Père, n'est plus fatal aux pécheurs, que leur prétendue félicité. C'est par elle que Dieu, qui permet qu'ils réussissent dans leurs pernicieux desseins, se venge de leur rébellion à sa loi ; c'est par elle que leur licence, impunie dans le mal, se nourrit, et que leur mauvaise volonté, comme un ennemi domestique et intérieur, se fortifie.

Lâche et perfide apostat, il eût bien mieux valu que tu n'eusses pas exécuté ton détestable dessein, que tu n'en eusses jamais eu la pensée. Injuste et barbare Jezabel, il eût bien mieux valu ne pas ôter la vigne et la vie au pauvre Naboth. Abominables Juifs, il eût bien mieux valu que vous n'eussiez pas attaché Jésus-Christ à la croix et trempé vos mains parricides dans le sang d'un Dieu.

Infâme Judas, tu as commis le crime que tu voulais commettre ; en as-tu été plus content? Tu t'es pendu et étranglé par tes propres mains. Cruelle et ambitieuse princesse, tu as suscité de faux témoins pour perdre un homme innocent, tu y as réussi ; en as-tu été plus heureuse? La Providence t'a laissé faire ce que tu as voulu ; mais elle t'attendait à ce moment fatal où tu devais être jetée par la fenêtre de ton palais, foulée aux pieds des chevaux et mangée par les chiens : *c'est là ce que le Seigneur avait prononcé par Elie : Les chiens mangeront la chair de Jézabel* (IV *Reg.*, IX).

Juifs abominables, vous avez voulu qu'on condamnât le Saint des saints à la plus ignominieuse de toutes les morts, il y a été condamné ; mais ce déicide n'a servi qu'à remplir la mesure de vos péchés ; le sang du juste est tombé sur vous et sur vos enfants, vous portez encore aujourd'hui la peine de vos crimes.

Impudiques, il vaudrait bien mieux que la providence s'opposât à vos mauvais désirs ; injustes juges, à vos concussions ; hommes sensuels, à vos débauches ; ennemis, à l'exécution de vos vengeances : mais elle vous laisse faire, assurée qu'elle est de vous faire rentrer malgré vous, par des peines éternelles, dans l'ordre dont vous vous êtes soustraits. Jamais, ô mon Dieu, on ne vous résiste impunément ; mais jamais aussi on ne se résigne inutilement à votre volonté. Autant que le malheur de ceux qui se soulèvent contre votre providence est grand, autant la soumission de ceux qui en adorent et en reçoivent les ordres leur est avantageuse.

SECOND POINT.

Nous ne pouvons mieux juger de la sagesse et du bonheur de ceux qui s'abandonnent en toutes choses à la providence de Dieu, qu'en nous les représentant avec saint Bernard, dans des dispositions semblables à celles de l'Epouse des Cantiques, lorsqu'elle disait que son bien-aimé était tout à elle, et qu'elle était aussi toute à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Ne pourrait-on pas l'accuser d'indiscrétion et de témérité, de répondre, non-seulement de son propre cœur, mais encore d'un cœur étranger, de l'attachement duquel elle parle avec trop de présomption? Non, dit saint Bernard, et c'est là, selon ce Père, le véritable état de ceux qui se confient ingénument et sans réserve en la providence de Dieu. Dieu est à eux, ils sont à Dieu ; Dieu veut ce qu'ils veulent, ils veulent ce que Dieu veut : quoi de plus heureux? Ne prenez pas ceci, mes frères, pour un jeu de mots, ou pour deux propositions synonymes : vous y trouverez dans les divines Ecritures une assez grande différence.

Dieu veut ce qu'ils veulent : *Il fera*, dit le Roi-Prophète, *la volonté de ceux qui le craignent* (*Psal.* CXLIV). Etrange et mystérieux renversement ! Ce n'est pas à Dieu à faire la volonté des hommes, c'est aux hommes à se soumettre à celle de Dieu : mais quand ces hommes fidèles et soumis se résignent en toutes choses à sa providence, il semble que Dieu veut bien se dépouiller, en quelque manière, de son droit pour faire de son côté ce qu'ils veulent.

Mon bien-aimé est à moi, peut dire l'Epouse. Car, que n'ose pas un cœur pur, une bonne âme, une confiance qui n'est pas feinte ? C'est à moi que pense cette souveraine et adorable Majesté ; celui à qui appartient le gouvernement de tout le monde, et la disposition de tous les siècles, ne dédaigne pas de se charger en particulier de ma conduite (*D. Bern. ser. 46 in Cantica*).

Outre cette étendue de direction et de pouvoir de la providence de Dieu sur toutes les créatures en général, l'Epouse se flatte qu'il a pour elle des soins et des attachements particuliers. C'est sur elle que ses yeux sont attentifs, c'est vers elle qu'il s'approche, c'est en sa faveur que ses mains s'occupent, tantôt en l'embrassant de sa droite, pour éloigner d'elle ce qui pourrait troubler sa paix, tantôt en mettant sa gauche sous sa tête, pour lui donner cette fermeté et cette magnanimité dont elle a besoin dans les différentes disgrâces qui lui arrivent. Il est tout à elle, son guide pour la conduire, son asile pour la défendre, son conseil pour la gouverner, sa force pour l'animer, sa joie pour la consoler, sa couronne pour la récompenser. *Elle demeure sous la protection du Dieu du ciel; elle lui dit : Vous êtes mon protecteur et mon refuge, je mets en vous toute ma confiance.* Or, il n'en faut pas davantage pour faire son bonheur et sa force.

En est-il ainsi de vous, qui *vous faites un bras de chair*, comme parle l'Ecriture, et qui faites un si grand fond sur les enfants des hommes? Oh ! que leurs secours vous sont inutiles ! Oh ! que vous semez beaucoup pour recueillir peu ! Inutiles par rapport aux avantages que vous en attendez ; vous en serez plus considérés et plus riches, c'est là tout ce que vous pouvez en espérer : mais combien dureront ces honneurs et ces richesses ?

Inutiles, par rapport au vrai bien et à la solide paix. Quand ils vous rendraient tous les services dont ils sont capables, mettront-ils dans vos âmes cette paix et cette tranquillité, sans laquelle on ne peut être heureux ? Ils vous offriront leur protection, mais calmeront-ils vos inquiétudes et vos chagrins ? Ils vous revêtiront de belles charges, mais vous donneront-ils les talents nécessaires pour les exercer avec honneur ? Ils établiront votre famille, mais assureront-ils votre repos ?

C'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous pouvons dire que vous êtes tout à nous ; mais prenons garde qu'il faut aussi que nous soyons tout à vous. En vain nous flatterions-nous d'être heureux, si nous n'y contribuions de notre part. En vain prétendrions-nous que vous nous couvrirez de vos ailes, si nous ne demeurons sous leur ombre ; que votre vérité nous environnera comme un bouclier, si nous ne le prenons pour repousser les traits de nos ennemis.

Comprenez-vous, mes frères, par ces expressions figurées d'un saint Prophète (*Psal.* XC), que la providence divine n'est utile qu'à ceux qui ont pour elle une soumission volontaire, une soumission absolue, une soumission universelle, et que sans cela on n'est pas tout à elle ? Car je trouve dans l'Ecriture trois autres espèces de soumission fort opposées : une soumission forcée, comme fut celle d'Antiochus; une soumission conditionnelle, comme fut celle des habitants de Béthulie ; une soumission partagée et imparfaite, comme fut celle de Saül.

Antiochus, trop fameux par ses crimes, s'était moqué de Dieu pendant toute sa vie. Il s'était livré à tous les désordres de son ambition démesurée et de son insatiable avarice. (II *Machab.*, IX). Jérusalem, dont il avait enlevé les richesses, allait être mise par ses ordres, à feu et à sang. Qui ne l'eût pris pour le Dieu de la terre ? *Il se l'imaginait ainsi lui-même, se flattant ridiculement de pouvoir arrêter les orages, calmer les flots de la mer et assujettir toute la terre à sa souveraine puissance. Dans le temps où il est ridiculement enivré de son pouvoir, il sent ses entrailles se déchirer; et, frappé d'une* plaie *que les livres saints appellent* divine, *il avoue malgré lui, qu'il y a au-dessus de sa tête un Dieu qui se joue comme il lui plaît des souverains mêmes* (*Ibid.*). Grouillant de vers et ne pouvant supporter l'horrible puanteur de son corps, il reconnaît qu'il y a un autre maître que lui, et qu'il est juste que toute créature lui soit soumise.

Infortuné prince, vous avez raison d'entrer dans ces sentiments, mais vous deviez les avoir conçus plus tôt; vous deviez faire cette réflexion quand vous pilliez les villes et que vous mettiez les mains sur ce qu'il y a de plus sacré; vous deviez faire ces réflexions lorsque vous vouliez faire de Jérusalem un bûcher et écraser sous vos pieds les Juifs, comme on écrase des vers de terre. Oui, oui, il est juste que tout homme soit soumis à Dieu, pourquoi donc ne vous y soumettiez-vous pas? Frappé d'une plaie mortelle, vous commencez à sentir sa toute-puissante main et à rendre, par une confession forcée, hommage à sa providence.

C'est à cet exemple que je vous appelle, vous qui, enivrés d'une douce prospérité, oubliez vos plus importants devoirs; qui, par faveur ou par argent, corrompez l'intégrité des juges et jouissez du champ du pupille qui ne vous appartient pas; vous avouerez un jour, mais peut-être sera-ce trop tard, *qu'il est juste que tout homme soit soumis à Dieu;* vous l'avouerez dans ces tristes moments où vous sentirez sa main s'appesantir sur vous, et *sa verge de fer prête à vous briser* : mais se satisfera-t-il de cette soumission? ne la regardera-t-il pas comme une amende honorable que vous lui ferez la torche au poing et nus en chemise au jour de ses vengeances? La soumission que sa providence vous demande, doit être volontaire ; c'est-là son premier caractère.

Le second est d'être absolu et sans condition ; car, de quel mérite serait celle qui se limiterait à de certaines conditions et à de certains temps? et, si cela était, n'aurait-on pas raison de vous faire le même reproche,

que fit Judith aux habitants de Béthulie, qui *prirent la résolution de se livrer à l'ennemi, si dans cinq jours ils ne recevaient de Dieu aucun secours. Qui êtes-vous*, leur dit cette généreuse veuve, *pour marquer un terme à la miséricorde et à la toute-puissance du Seigneur?*

Qui êtes-vous, peut-on dire de même, vous qui n'avez qu'une soumission limitée aux ordres de sa providence; qui, lorsque vous souffrez quelque persécution ou qu'il vous arrive quelque disgrâce, avez le front de dire : J'aurai patience jusqu'à un certain temps; cela passé, je n'en aurai plus : est-ce que sa providence n'est pas en droit de se faire obéir dans tous les temps?

Cette soumission même ne suffit pas encore, il faut qu'elle soit entière et parfaite. Sans cela, elle ressemblerait à celle de Saül, qui se flattait d'avoir exécuté les ordres du Seigneur par la défaite des Amalécites : *Implevi verbum Domini. Vous vous trompez fort*, lui répondit Samuel; *vous lui avez obéi d'un côté, mais vous lui avez désobéi d'un autre : qu'est devenu Agag? qu'est-ce que j'entends? vous n'avez satisfait qu'en partie à votre devoir, vous perdrez bientôt la couronne et la vie.*

Je le répète donc, mes frères, si vous voulez jouir d'une douce et sainte paix, ayez pour les ordres de la providence divine, une soumission libre sans contrainte, absolue sans condition, entière sans réserve. Vous venez de voir trois caractères de gens faussement soumis à Dieu; en voici trois autres d'un caractère bien différent et dont il est autant de votre intérêt que de votre devoir d'imiter l'exemple.

Le premier, c'est Abraham. Que ne pouvait-il pas dire, quand il reçut de Dieu l'ordre de lui immoler son fils? Vous me l'avez donné, Seigneur, et vous voulez me l'ôter, me l'ôter même par mes propres mains; vous l'aviez destiné pour me suivre et être mon héritier, et il va perdre la vie (*Genes.* XV)! Tout autre que lui aurait au moins hésité et obéi par force; mais loin de lui ces réflexions et cette soumission forcée : il va avec Isaac sur la montagne, sans en rien dire à Sara, de peur qu'elle ne le détourne de son dessein; il tire l'épée et lève le bras, pour sacrifier au Seigneur ce qu'il a de plus cher.

Le second, c'est David. On l'avertit de la conspiration d'Absalon, il connaît le mauvais cœur du prince, il sort précipitamment de Jérusalem, pour ne pas tomber entre ses mains; il en sort pieds nus, la larme à l'œil et avec l'arche du Seigneur; et, pour témoigner avec quelle soumission il adore sa providence, il dit à Sadoc : *Reportez l'arche de Dieu dans la ville; si je trouve grâce devant lui, il me ramènera sain et sauf. Que s'il me dit : Cela ne me plaît pas, je suis tout prêt à lui obéir, qu'il fasse de moi ce qu'il jugera à propos* (II *Reg.*, XV). Le troisième, c'est Tobie. Ses parents qui *se scandalisaient de sa charité à ensevelir les morts, lui reprochaient ce qui leur était déjà arrivé, et qu'après avoir évité de grands dangers, il s'y rengageait encore : mais ce saint homme qui s'était toujours confié en la providence, les laissait dire. Enfin, s'étant un jour endormi de lassitude, et étant tout à coup devenu aveugle, ce nouvel accident ne fit qu'augmenter sa confiance; et quand l'Ecriture en parle, elle dit que Dieu permit toutes ces différentes épreuves, afin de servir d'exemple à la postérité : Ut posteritati daretur exemplum* (*Tobiæ*, II).

Je ne me lasse pas de vous les proposer ces exemples de soumission en la providence du Seigneur : tâchez de les imiter selon votre état, vous y trouverez de grands avantages. Dieu bénira vos familles comme celle d'Abraham, ou il vous accordera d'autres bénédictions qui surpasseront encore de beaucoup celles d'une heureuse fécondité.

Il humiliera, et confondra vos ennemis, comme il fit ceux de David, ou s'ils vous tourmentent toujours, *vous trouverez au milieu de vos douleurs d'abondantes consolations.* S'il ne vous rend pas la vue comme il la rendit à Tobie, il vous donnera ces yeux spirituels, à la faveur desquels vous connaîtrez que les maux de cette vie ne sont rien en comparaison de la gloire qu'il vous prépare.

R

RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

Le malheureux état de ceux qui retombent dans leurs péchés. La nécessité de la persévérance chrétienne, et les moyens de l'acquérir.

PREMIER DISCOURS.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cet homme est pire que le premier (*S. Luc, ch.* XI).

Quel spectacle exposé ici à vos yeux, mes frères, et quel déplorable état est celui d'un homme dont le démon, n'y en eût-il qu'un seul, a pris possession? Les ennemis ordinaires n'attaquent que nos corps; celui-là cherche à perdre nos corps et nos âmes. Les ennemis ordinaires, épuisés de travail et de fatigues, se reposent; celui-là ne dort et ne se repose jamais. On fait aux autres des propositions de paix que souvent ils acceptent : si celui-là paraît consentir à quelques-unes, ce n'est que pour prendre de nouvelles mesures et nous tromper avec plus de ruse. Aux autres, la confusion d'avoir été vaincus ôte souvent l'espérance et le courage : celui-là, après plusieurs défaites, en devient encore plus insolent, plus fier, plus obstiné à rentrer dans le champ de bataille.

Malheureux homme, que ton état est donc déplorable, quand tu es aux prises avec un aussi terrible ennemi, fût-il seul et sans escorte! Mais j'ai des malheurs encore plus grands à te prédire, lorsqu'il prend des troupes auxiliaires pour te faire sentir plus vivement la dureté de sa tyrannie, et se fortifier dans une place d'où il est résolu de ne plus sortir.

Disons-le avec des expressions moins figurées, quoiqu'elles soient tirées de notre Évangile. Un pécheur est toujours à plaindre quand il n'aurait commis qu'un seul pé-

ché mortel · mais si après en avoir reçu le pardon, il rappelle de nouveau par ses rechutes, le démon que la grâce des sacrements avait chassé, c'est pour lors que ce tyran irrité de l'affront qu'on lui a fait, et impatient de s'en venger, prend sept autres esprits plus méchants que lui et rend, par le fatal avantage que ce pécheur lui donne, son dernier état pire que le premier.

Ames inconstantes, qui tantôt implorez avec larmes la miséricorde du Seigneur et qui tantôt méprisez les richesses de sa bonté, vous n'y pensez guère. Ames volages et infidèles, dont la vie se passe dans une continuelle circulation de vertus et de vices, de paroles données à Dieu et de paroles violées, de serments de fidélité et de crimes de perfidie ; encore un coup, vous n'y pensez guère.

Ouvrant derechef vos cœurs au démon, vous ne l'en chasserez pas avec la facilité que vous avez la témérité de vous le promettre ; abusant des grâces que vous avez reçues, vous élèverez entre Dieu et vous *un mur de séparation* que nulle puissance humaine ne pourra rompre, et mettant par vos rechutes de nouveaux obstacles à votre conversion, votre dernier état sera pire que le premier, par deux raisons que saint Chrysostome en apporte, et qui vont faire tout le partage de ce discours.

En retombant dans vos péchés, vous devenez par vos rechutes plus inexcusables et plus méchants, c'est la première. En retombant dans vos péchés, vous rendez par vos rechutes Dieu moins favorable et moins disposé à vous les pardonner, c'est la seconde. Votre crime en est plus grand, le pardon en est plus difficile : *Major iniquitas, difficilior venia* (*D. Chrysost. homil.* 55 *in cap.* XXVII *Gen.*).

PREMIER POINT.

Tandis que nous sommes voyageurs en ce monde, l'inconstance est notre partage. Nous passons du péché à la grâce, et de la grâce au péché. Tantôt nous sortons des confins de Babylone pour chanter dans Jérusalem les sacrés cantiques ; tantôt nous quittons les solennités de Jérusalem, pour nous abandonner aux joies dissolues de Babylone. En de certains temps nous offrons au Créateur, *des sacrifices d'un cœur humilié et contrit* : en d'autres, séduits par les charmes imposteurs des créatures, nous leur immolons ce que nous avons de plus cher.

Combien s'en trouve-t-il qui louent aujourd'hui Dieu, et qui demain l'outrageront par leurs blasphèmes? *Laudant blasphematuri*, dit saint Augustin. Combien qui sont aujourd'hui chastes, et qui demain cesseront de l'être : *Casti sunt, fornicaturi?* Combien qui mènent aujourd'hui une vie sobre et réglée, et qui demain s'ensevelironi dans la crapule : *Sobrii sunt, vino se sepulturi?*

Telle est la fragilité, disons mieux, telle est la corruption de notre nature ; mais corruption qui n'est jamais plus grande que, lorsqu'après avoir quitté nos péchés, nous y retombons, et qu'au lieu de devenir plus sages par les malheurs que nous nous sommes déjà attirés, nous nous soucions peu de nous en attirer encore de nouveaux.

Malheur à vous tous qui offensez Dieu mortellement : *Væ impio in malum!* Mais malheur encore plus grand, lorsque par un surcroît de dépravation et de malice, vous vous rengagez volontairement dans des péchés qui vous ont déjà été pardonnés.

Dans ces premiers péchés, vous ressemblez à des oiseaux qui s'embarrassent étourdiment dans des filets qu'ils ne voient pas : mais dans vos rechutes, vous faites ce que font ces bêtes féroces qui, blessées d'un dard fatal, se l'enfoncent encore plus avant par leur continuelle agitation.

Dans ces premiers péchés, vous ressemblez à ces gens qui, ne connaissant pas encore la mer, se sentent poussés contre des rochers ou des bancs de sable : mais dans vos rechutes, vous imitez ceux qui, encore mouillés de leur naufrage dont à peine ils se sont retirés, exposent derechef leurs biens, leur repos, leur vie sur le dos de cet élément perfide.

Dans ces premiers péchés, la fragilité de votre nature, la présence des objets, un défaut de réflexion et d'expérience pouvaient vous servir de quelque excuse, si cependant Dieu en reçoit, quand il entre en jugement avec ses créatures. Mais quand après avoir reçu la grâce de la réconciliation, vous vous révoltez derechef contre le Seigneur, comme le rebelle Absalon contre David son père : quand après avoir été trompés par la perfide Dalila, vous renouez avec elle des liens que vous aviez rompus ; que pouvez-vous dire qui vous justifie?

Direz-vous que vous ne saviez ce que vous faisiez? C'était là ce que Saul eût pu dire lorsque, emporté par la turbulente véhémence de son zèle, il cherchait à exterminer les chrétiens de Damas : *Ce que j'ai fait, je l'ai fait par ignorance.* C'était là ce que la volage Dina eût pu dire, lorsqu'une folle curiosité l'engagea avec les femmes et les filles Sichemites. C'était là ce que David eût pu dire lorsque, n'ayant pas encore éprouvé quelles impressions fait sur un cœur une passion vive et tendre, il donna à ses yeux l'indécente liberté de regarder une femme qui le charma.

Aucun d'eux n'était innocent aux yeux de Dieu. Mais si Saul, après avoir persécuté les chrétiens et gardé les habits de ceux qui lapidaient le diacre Etienne, avait depuis sa conversion, repris cet esprit d'inhumanité et de fureur, eût-il été reçu à dire : *Je l'ai fait par ignorance*? Si l'indiscrète Dina, après avoir péché avec son Sichem, et éprouvé combien sa curiosité lui avait coûté cher, s'était exposée aux mêmes occasions, eût-elle pu se justifier sur ce prétexte qu'elle ne savait ce à quoi elle s'engageait? Si David, après son adultère et son homicide, avait encore fait mourir d'autres hommes de ses Etats pour jouir plus tranquillement de leurs femmes, eût-il pu représenter à Dieu *que c'étaient là des péchés et des ignorances de sa*

jeunesse, dont il le priait de ne se pas souvenir?

Pécheurs, qui retombez si aisément et si fréquemment, voilà sur quoi vous devriez, pour vous confondre, faire plus de réflexion que vous n'en faites : voilà sur quoi vous devriez vous dire : depuis tant d'années que je retombe dans des péchés que je crois m'avoir été pardonnés, que puis-je raisonnablement apporter pour excuse? Est-ce mon inconstance? mais quand j'ai voulu absolument quelque chose, ne l'ai-je pas fait? est-ce la difficulté de persévérer dans la grâce? il est vrai qu'elle est grande, mais elle n'est pas invincible.

Est-ce la violence de la tentation? *Mais Dieu ne souffre pas* que ceux qui l'invoquent avec une humble confiance, *soient tentés au-delà de leurs forces.* Est-ce l'attrait du plaisir et les charmes meurtriers d'un trop agréable objet? mais j'étais déjà tombé dans le piége, je savais déjà que mes meilleures résolutions étaient devenues inutiles. Reste donc à me confondre, et à sentir plus vivement l'énormité de mes rechutes. Rien ne m'excuse; au contraire, j'en deviens encore plus méchant que je ne l'étais dans mes premiers désordres.

En effet, remarquez, je vous prie, trois grands péchés dont se rend coupable celui qui retombe dans ses premiers crimes : péché d'ingratitude, péché de fourberie, péché de parjure : il a souvent abusé des dons de Dieu, c'est un ingrat ; il a contrefait le personnage d'un vrai pénitent, c'est un fourbe ; il a manqué à sa parole et à son serment; c'est un parjure.

Oublier un bienfait, c'est s'attirer de justes reproches? le nier, c'est se rendre plus coupable; mais s'en servir contre son bienfaiteur, c'est une ingratitude consommée : et c'est cependant la vôtre, pécheurs, qui retombez si souvent dans vos désordres. *Vous rendez inutile la loi de Moïse;* c'est déjà beaucoup. *Vous péchez de sang-froid, après avoir connu la vérité,* c'est davantage. Vous rejetez, vous méprisez, *vous foulez aux pieds le Fils de Dieu :* c'est là le comble de toute malice.

Fidèles aux grâces du divin Jésus, vous l'aviez mis dans la place d'honneur qui lui était due; vous l'aviez mis au-dessus de toutes autres créatures, au-dessus de tout ce que vous aviez de plus cher. Infidèles aux grâces du divin Jésus, vous lui donnez la dernière place, vous le mettez au-dessous de cette vile créature que vous lui préférez, au-dessous de cette fragile gloire que vous estimez plus que la sienne, au-dessous de vos passions et de vos désirs déréglés dont vous le rendez la victime; le dirai-je? vous le mettez au-dessous du démon même; car après avoir connu ce que valent l'un et l'autre, vous rappelez cet ennemi de votre salut, et faites croire que vous l'estimez plus que lui.

Vous me direz peut-être que cet homme qu'on accuse d'une si lâche ingratitude, a cependant versé d'abondantes larmes; qu'on l'a vu frapper rudement sa poitrine, pousser de gros soupirs, faire de larges aumônes et donner, avant qu'il retombât, différentes marques d'une douleur et d'une conversion sincère. Vous le dites, la chose a pu être, mais ordinairement parlant, ce n'est qu'une douleur extérieure et une conversion imposante : autre circonstance qui fait connaître que ceux qui retombent si aisément et si fréquemment, sont presque toujours des fourbes qui contrefont le personnage des vrais pénitents : voici la raison que j'en ai.

Quand on est sincère, on ne passe pas si brusquement d'une extrémité à une autre. Quand on a demandé de bonne foi pardon à un homme qu'on a offensé, on délibère longtemps avant que de lui faire de nouveaux outrages. Quand on se représente qu'on s'est attiré par ses débauches de fâcheuses maladies, on ne s'expose pas si tôt au danger de perdre une santé qu'on n'a pu rétablir que par des potions amères, ou par de douloureuses incisions.

En agir autrement, c'est donner lieu de croire qu'on s'est moqué de celui devant qui on s'humiliait pour en obtenir la réconciliation et l'amitié; c'est donner lieu de croire qu'on a préféré la maladie à sa guérison, ou du moins qu'on s'est peu soucié de s'attirer par de nouvelles débauches, de nouvelles et de plus dangereuses infirmités. Pécheur, qui retombes si aisément et si fréquemment, te reconnais-tu à ces traits?

Il est bien étrange que ce ne soit qu'à l'égard de Dieu que tu croies pouvoir impunément prendre son parti et y renoncer bientôt après, marcher dans ses voies et t'égarer ensuite dans les tiennes, t'acquitter par interruption, et te lasser de tes plus importants devoirs, être par saillie tantôt dévot, tantôt libertin.

Que pense-t-on d'un officier qui sort de son camp pour aller à celui des ennemis, et qui passe de celui des ennemis pour revenir au sien? N'a-t-on pas sujet de l'accuser de trahison? S'accommode-t-on d'un ami bizarre, qui s'échappe et qui revient quand il le juge à propos, qui est tour à tour pour et contre ceux à qui il témoigne alternativement de l'indifférence et de l'amitié? La sainte Ecriture le compare à ces oiseaux qui changent à tout moment de couleur, et saint Augustin, à ces vaisseaux qui arborent différents étendards, selon qu'ils rencontrent des navires de différentes nations.

D'où vient (c'est le reproche que saint Paul fait aux Galates) *d'où vient qu'après avoir connu Dieu, ou plutôt qu'après en avoir été connu, vous retournez à ce que vous aviez quitté, et que vous vous en rendez de nouveau les esclaves? Qu'est-ce qui vous a si fort déplu pour changer si tôt de conduite? Lorsque je vous ai annoncé l'Evangile, vous étiez prêts, s'il eût été possible, à vous arracher les yeux pour me les donner, tant vous m'estimiez* (*Galat.* IV). D'où vient cette bizarrerie de conduite? Quelle différence entre

vous-mêmes idolâtres et vous-mêmes chrétiens?

Pécheurs inconstants, on est encore plus en droit de vous faire ce reproche, puisqu'il ne s'agissait pour lors que de certaines observances légales de jours, de mois, d'années (*Galat.* VI), et qu'il s'agit aujourd'hui de scandaleuses infractions de la loi du Seigneur dans ses chefs essentiels. Eh! qu'aurait dit cet apôtre, s'il vous avait vus passer du camp de Dieu dans celui du démon, lui qui ne pouvait souffrir qu'on fît consister sa conversion au christianisme dans des pratiques purement extérieures, qui étaient autrefois bonnes, et qui depuis l'Evangile ont été abrogées?

A quoi pensez-vous, ingrats et fourbes, aurait-il dit? S'il vous est aisé d'en imposer aux créatures, pouvez-vous de même en imposer au Créateur? Ce scrutateur des cœurs et des reins ne prend-il pas la lampe pour éclairer les coins les plus obscurs et les plus impénétrables concavités où la folle et la bizarre Jérusalem se retranche?

A quoi pensez-vous, encore un coup? Ne tient-il qu'à donner des paroles au Seigneur et à les violer, qu'à verser des larmes de pénitence, et à faire pénitence de sa pénitence même? On ne trouve chez vous aucune marque sûre de la religion que vous professez : soyez tout à Dieu, ou tout au démon ; la neutralité déplaît à l'un et à l'autre; mais souvenez-vous à qui vous vous êtes d'abord engagés, et que si vous manquez à votre serment, il vous regardera comme des infidèles et des parjures.

Quand est-ce qu'on accuse un homme d'infidélité et de parjure? C'est lorsque dans des occasions importantes, il ne s'acquitte pas de la parole qu'il a donnée, c'est lorsqu'il viole le serment de fidélité qu'il a prêté à son prince et qu'il tombe dans un crime de félonie. Or, voilà ce qui arrive à tout homme qui retombe volontairement dans ses péchés.

Après les avoir commis, il n'a pu rentrer en grâce avec Dieu, à moins qu'il n'en conçût une vraie douleur et qu'il ne fît une espèce de serment de ne le plus offenser, disent les Pères du concile de Trente. Il s'en est éloigné, il faut qu'il s'en rapproche; il s'en est attiré l'indignation, il faut qu'il l'apaise et qu'il lui satisfasse. Or, il ne le peut faire que par l'amour de la vertu et la haine du péché; mais cet amour et cette haine demandent une volonté constante et un ferme propos de ne s'éloigner jamais de l'une, et de ne retomber jamais dans l'autre.

J'en atteste ici vos consciences, messieurs et mesdames. Quand vous vous êtes prosternés aux pieds du prêtre pour recevoir l'absolution de vos péchés, ne vous êtes-vous pas repentis de la mauvaise vie que vous aviez menée, et n'avez-vous pas dit à Dieu avec un cœur humilié et contrit : Oui, Seigneur, je le jure, et je le jure à la face de ces autels ; jamais je ne vous offenserai. Ce serment est écrit dans les registres de l'éternité, dit saint Jérôme; ce n'est pas aux hommes que vous l'avez fait, c'est à Dieu: ce n'est pas à des gens qui, ne connaissant pas votre intérieur, sont contraints de s'arrêter à vos paroles ; c'est à un juge infiniment éclairé qu'on ne peut ni tromper ni surprendre. Vous lui aviez promis que jamais vous ne l'offenseriez, et cependant vous retombez; ne violez-vous pas votre serment? Vous êtes donc des infidèles et des parjures.

Après ces belles protestations que vous ne conserveriez plus dans votre cœur aucun ressentiment de vengeance contre celui dont vous croyez avoir été offensé, vous avez renouvelé ce vieux levain de haine que vous aviez caché dans votre âme, et qui, dans la suite, a aigri toute la pâte. Après tant de promesses que vous mettriez un frein à cette langue trop libre à flétrir la réputation de vos voisins par de lâches médisances, votre bouche, qui paraissait comme un tombeau fermé, s'est ouverte de nouveau, et a empoisonné tout un quartier de ces injurieuses paroles qui en sont sorties.

Quel enchaînement de péchés! Quelle complication de crimes! Ame ingrate, âme fourbe, âme infidèle, *Oh! que tu es devenue vile et méprisable en reprenant tes voies que tu avais quittées! Qu'as-tu trouvé en moi qui t'ait déplu? Les habitants de Cethim et de Cédar ont-ils fait quelque chose qui approche de ton crime? Ont-ils changé leurs dieux, qui certainement ne sont pas des dieux? Et toi, que je regardais comme mon peuple, et à qui j'ai fait tant de grâces, tu as changé ma gloire en une idole, et tu m'as quitté pour retourner à tes premiers égarements. Va, malheureuse, ta malice me suffit pour t'accuser et te confondre : tu sauras un jour et tu comprendras quel mal c'est d'avoir abandonné le Seigneur* (*Jerem.*, II).

Ainsi parlait Dieu à Jérusalem par son prophète; mais ces reproches qu'il lui faisait ne s'adressent-ils pas à vous, qui retombez si fréquemment dans vos péchés? A vous, dis-je, prévenus de plus de grâces, enrichis de plus de bienfaits, chargés de plus de promesses et de plus pressants engagements? Votre crime est plus grand, *major iniquitas*, le pardon que vous en attendez est plus difficile à obtenir, *difficilior venia*. En retombant dans vos péchés, vous en devenez plus inexcusables et plus méchants ; vous trouverez aussi dans vos rechutes Dieu moins favorable et moins disposé à vous faire miséricorde.

SECOND POINT.

Pour vous donner d'abord une juste idée d'une vérité si terrible, il faut établir avant toutes choses deux grands principes. Le premier, qu'en quelque état que l'homme se trouve, il n'a aucun droit sur les grâces de Dieu; que s'il en reçoit quelques-unes, c'est par une bonté purement gratuite, dont il ne doit jamais se glorifier, et que, si elles lui sont refusées, c'est un effet de sa justice, dont il n'a nul sujet de se plaindre. La grâce n'est appelée grâce, dit saint Augustin, qu'à cause que c'est une faveur qui s'accorde indépendamment de nos mérites. Ce n'est ni de

l'homme qui court ni de l'homme qui veut, c'est de Dieu qui est la miséricorde même, qu'elle dépend.

Le second principe qu'il faut supposer est que, si nous n'avons, en quelque état que nous nous trouvions, aucun droit sur les grâces de Dieu, nous y en avons encore moins quand nous avons abusé de celles qui nous ont été données. Dans le premier de ces états nous ne méritons pas d'être assistés de Dieu ; mais dans le second nous méritons d'en être abandonnés. Dans le premier de ces états Dieu ne nous doit rien, mais dans le second il nous doit le châtiment et la peine. Dans le premier de ces états, nous n'avons aucune raison de nous plaindre s'il se retire de nous ; mais dans le second, il se plaint de notre désertion, et nous avertit que c'est d'elle que vient notre malheur.

Nous abandonnons Dieu les premiers, il y a toute apparence qu'il nous abandonnera. Nous le méprisons, il y a toute apparence qu'il nous méprisera. Nous lui avons, par nos rechutes, cent fois manqué de parole ; il y a toute apparence que, ne manquant jamais à la sienne, il fera, à notre égard, ce qu'il a dit et ce dont il a menacé les Juifs : Je marcherai sur vos pas, je vous ferai ce que vous me faites. Vous avez violé les paroles de l'alliance que nous avions contractée ensemble, je vous rendrai la pareille, je la romprai, je me retirerai de vous. *Mais malheur à ceux qui auront attiré ma haine ! je les chasserai de ma maison, je n'ajouterai plus pour eux grâces sur grâces, je ne les aimerai plus comme je les ai aimés : Non addam ut diligam eos* (*Osée*, IX). Concevez-vous bien tout le sens de ces paroles ?

Afin que ces pécheurs se convertissent, il faudrait qu'ils reçussent des grâces fortes, victorieuses, efficaces, et c'est le refus de ces grâces qu'ils s'attirent par leurs fréquentes rechutes dans le péché. Je ne leur refuserai pas des secours généraux, mais je n'en ajouterai pas d'autres : *Non addam. De certains éclairs brilleront* de temps en temps à leurs yeux, mais *la terre de leur cœur n'en sera qu'ébranlée.* Je leur ferai connaître la vérité ; ils verront, par des rayons échappés de ma miséricorde, le pitoyable état de leur âme, mais je n'en ferai pas davantage : *Non addam.* Je les ai aimés, je leur en ai donné trop de marques par le pardon que je leur ai accordé de leurs péchés ; mais puisqu'ils y sont malicieusement retombés, je n'ajouterai pas à mon premier amour ces grâces choisies qu'ils auraient reçues : *Non addam ut diligam eos.*

Veux-je dire par là qu'il n'y a plus de retour vers Dieu à espérer à un pécheur qui s'en est séparé par ses rechutes ? Non, messieurs, il peut encore rentrer dans son amitié, et la source des eaux célestes n'est pas encore tarie pour lui. Mais ce que je veux dire est que son état me fait pitié, et que je le plains d'autant plus qu'il ne se plaint pas lui-même. Ce que je veux dire est qu'augmentant les forces de ses ennemis, il diminue les siennes ; qu'étant conduit, gouverné, dirigé, non par un seul démon, mais par sept autres encore plus méchants que lui, il s'en laisse aveugler, lier, entraîner, sans qu'il connaisse le danger auquel il s'expose, et qu'il pense à chercher les vrais moyens d'en sortir.

Malheureux enfants d'Adam, tout enchaînés que vous êtes, vous ne sentez pas la pesanteur de vos chaînes ; tout attachés que vous êtes à la meule infâme autour de laquelle vous tournez au gré de vos ennemis, comme l'infortuné Samson, à peine sentez-vous votre misère. Vos rechutes habituelles ont mis sur votre âme un bandeau fatal qui vous empêche de voir le puits de l'abîme où vous allez vous renfermer, et les montagnes éternelles d'où pourrait sortir votre secours.

Votre cœur, insensible au plus grand de tous les maux, ne fait plus que des efforts languissants et interrompus pour en sortir. L'iniquité d'Ephraïm est liée ; vos plaies se sont corrompues et envenimées à force de les avoir laissé vieillir ; la pourriture et la gangrène s'y sont mises à cause de votre folie. Vous le pensiez de la sorte, illustre pénitent, quoique depuis le pardon que vous aviez reçu de vos péchés, vous n'y fussiez jamais retombé. Mais c'est là ce que vous devez dire, pénitents de mauvaise foi, qui, après votre guérison, ajoutez plaie sur plaie et pourriture à pourriture. Mais comment le diriez-vous, puisque à peine sentez-vous votre mal ?

Dans les premiers accès d'une fièvre, lorsque le corps encore plein de vigueur a la liberté du mouvement, et laisse à l'esprit l'usage de sa raison, le malade, qui sent son mal, ne souhaite rien avec plus d'empressement que d'en être guéri, et observe toutes les autres diètes que le médecin lui ordonne ; mais quand la fièvre, après de fréquents et de violents redoublements, a pris le dessus, le sentiment se perd, un transport au cerveau réduit ce pauvre homme dans une fatale et presque inévitable nécessité de mourir.

Quand une plaie est encore fraîche et que la chair est vive, des opérations et des incisions faites à propos tirent souvent un homme de danger ; mais quand la gangrène gagne peu à peu, quand la pourriture se met jusque dans les os : *Putredo ossium*, que peut-on faire ? le malade n'a plus de sentiment, on ne coupe plus que dans des chairs mortes ; et sans une espèce de miracle, il ne pourra guérir.

Pécheur qui retombes si souvent, te reconnais-tu dans ces figures, et veux-tu que je t'en apporte d'autres tirées des livres saints ? Josué, après avoir détruit Jéricho, dont les murs tombèrent au son des trompettes, protesta que si, dans la suite des siècles, quelqu'un était assez téméraire pour rebâtir cette ville, lui et toute sa famille périraient. Chose étrange ! Sept cents ans après, l'imprudent Hiel voulut en relever les murs ; mais la prophétie de Josué fût accomplie, tous

ses enfants moururent, et nul d'eux ne resta sur la terre.

Vous comprenez peut-être ce que je veux dire. La ruine de Jéricho, qui, dans le sens littéral, signifie *lune et inconstance*, marque la destruction du péché que les paroles sacramentelles, comme autant de trompettes employées dans les temps du Jubilé, renversent; mais le rétablissement de cette maudite ville, que nous représente-t-il, si ce n'est la témérité, la folie, l'audace de tant de successeurs du malheureux Hiel, qui relèvent de nouveau ces murs de péché, mais qui en même temps sont frappés d'une espèce de malédiction, et n'éprouvent que trop ce fatal oracle de *Jésus-Christ*, *que leur dernier état est pire que le premier?*

Mais, me direz-vous, le péché dans lequel on tombe après avoir reçu la grâce de la réconciliation, est quelquefois de sa nature moins grand que ceux qui ont été pardonnés; comment donc peut-il être puni sans miséricorde, après qu'une favorable amnistie a été accordée aux autres? Comment, mes frères, est-ce à vous à demander à Dieu raison de sa conduite dans l'exercice de ses vengeances? En voici cependant deux exemples qui doivent vous jeter dans de terribles alarmes, et vous faire craindre plus que toute autre chose les funestes suites des rechutes. Je m'explique après saint Ambroise, Origène et saint Augustin (*D. Ambr., in Psal.* XXXVIII).

Les injures et les imprécations que Séméï avait vomies contre David son roi étaient énormes, et méritaient un châtiment d'autant plus prompt qu'il était aisé à ce prince de le faire tuer à l'heure même, elles lui furent néanmoins pardonnées. Ce roi consulta sa clémence, et eut pitié d'un malheureux que le démon avait rendu fou et frénétique, dit saint Ambroise.

Cependant qu'arriva-t-il? Salomon son fils dit à Séméï : *Bâtissez-vous une maison dans Jérusalem, et n'en sortez point, car, si vous en sortez, sachez que je vous ferai mourir le même jour, et votre sang retombera sur votre tête. Et effectivement, Séméï, au bout de trois ans, étant sorti de Jérusalem pour courir après ses esclaves qui s'en étaient enfuis, Salomon donna ordre de le tuer* (III *Reg.*, III).

A comparer l'insolence d'un sujet séditieux avec sa sortie de Jérusalem, on trouvera l'une très-énorme, et l'autre d'une assez légère conséquence. Une chose qui d'elle-même paraît indifférente, n'a rien qui égale l'injure faite au meilleur de tous les Rois dans les jours de son affliction. Avec tout cela, néanmoins, on donne ordre à Banaïas de le frapper et de le tuer : *Percussit eum et mortuus est.* En voulez-vous savoir la raison? Apprenez-la de Salomon même :

Ayant su que Séméï avait été de Jérusalem à Geth, il l'envoya quérir, et lui dit : Ne vous avais-je pas averti que si vous sortiez de Jérusalem, vous seriez puni de mort le même jour? Ne vous souvenez-vous pas aussi que vous m'avez répondu qu'il était juste de m'obéir, et que vous n'en sortiriez jamais? Pourquoi donc n'avez-vous pas gardé le serment que vous aviez fait au Seigneur, et l'ordre que je vous avais donné? Quare ergo non custodisti jusjurandum Domino, et præceptum quod præceperam tibi?

Voilà la figure, mes frères, appliquez-la à vous-mêmes. Quand Jésus-Christ, *infiniment plus grand que Salomon*, vous a pardonné vos péchés, ç'a été par un pur effet de sa gratuite miséricorde, vous deviez dès-lors mourir; mais en vous les pardonnant, il vous a engagés à quelque chose, vous vous y êtes engagés aussi, et il me semble qu'il vous a dit ce qu'il dit autrefois au paralytique : *Vous voilà guéri, mais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.* Peut-être que votre dernier péché n'a pas l'énormité des autres qui vous ont été remis, si vous en considérez la nature; mais tel qu'il puisse être, c'est toujours une transgression de la loi, c'est toujours une infraction du serment que vous avez fait; ne soyez donc pas surpris s'il vous en refuse le pardon. A quoi vous étiez-vous engagés, et cependant qu'avez-vous fait? Ce n'en est que trop pour vous livrer à sa justice, et l'obliger de vous dire ce que Salomon dit à Séméï : *Votre sang retombera sur votre tête.*

L'autre exemple est celui que nous fournit le différent sort de Nabuchodonosor et de Pharaon. Ils persécutèrent tous deux le peuple de Dieu; ils le tinrent tous deux en captivité, et lui firent ressentir toute la dureté de leur domination; tous deux méprisèrent le vrai Dieu, et demandèrent s'il y en avait un autre qu'eux? Cependant Nabuchodonosor a été reçu à pénitence, et Pharaon a misérablement péri.

D'où vient un sort si différent? Saint Augustin vous dira qu'il vient de la différente conduite que ces deux pécheurs ont tenue. Nabuchodonosor ayant reconnu sa faute l'a expiée, et n'est plus retombé dans ses péchés; dans Pharaon, au contraire, on n'a vu que des paroles données et des paroles violées, de continuelles et malignes rechutes.

Quand les grenouilles ravageaient toute l'Egypte, quand elles entraient dans son palais, qu'elles montaient dans sa chambre et jusque sur son lit : Priez le Seigneur qu'il me délivre, disait-il à Moïse, *je vous laisserai aller; mais dès qu'il avait un peu de relâche, il appesantissait son cœur, et s'oubliait de sa promesse* (*Exod.*, VIII).

Quand la grêle et le feu mêlés ensemble avec un effroyable tonnerre, brisaient les arbres, tuaient les hommes et les bêtes qui se trouvaient dans la campagne : J'ai péché encore cette fois, disait-il, *le Seigneur est juste, faites cesser ce fléau, et je vous laisserai aller; mais dès qu'il n'entendait plus de tonnerre et qu'il ne voyait plus de grêle, il retombait dans son premier endurcissement, et son cœur s'appesantissait de plus en plus* (*Exod.*, III).

Nabuchodonosor, qui, après avoir fait pénitence de tes péchés, n'y es plus retombé, tu trouveras grâce devant le Seigneur; mais

toi, Pharaon, qui as manqué tant de fois à ta parole, qui tantôt te radoucissais, et tantôt t'endurcissais, qui, accablé de plaies, promettais merveilles, et qui, dès qu'elles cessaient, en devenais plus fier et plus inflexible, tu périras sans miséricorde, et de l'abîme des eaux où tu seras enseveli, tu descendras dans les enfers (*D. Aug., in Exodum, quæst.* 18).

Comprenez-vous après cela combien ces rechutes sont fatales; de quel abandon de Dieu, de quelle soustraction de grâces, de quelle indignation et de quelle vengeance elles sont suivies?

Ne serait-ce pas de ces pécheurs qui retombent souvent dans leurs désordres, que parle le Sage dans les Proverbes, quand il les regarde comme des frénétiques et des furieux qui se dressent à eux-mêmes des piéges pour se perdre, qui conspirent contre leur propre sang et qui s'étudient à se tromper pour se donner des coups mortels : *Ipsi contra sanguinem suum insidiantur et moliuntur fraudes contra animas suas?*

Puisqu'ils veulent se tromper, qu'ils se trompent; puisqu'ils veulent mourir, qu'ils meurent : Dieu qui a compassion des autres pécheurs n'en aura point d'eux, s'ils continuent encore à l'offenser. Il les abandonnera au gré de leurs mauvais désirs, et au lieu de les protéger contre les insultes du démon, il permettra que, pour n'être plus chassé de leurs âmes, il y rentre avec sept autres esprits encore plus méchants que lui.

Pour vous, qui, quoique coupables de plusieurs rechutes, n'êtes pas encore frappés de cet abandon ni de cet endurcissement fatal, suivez le conseil que vous donne un grand saint : La porte de la pénitence est encore ouverte, vous dit-il, hâtez-vous d'y entrer avant qu'on la ferme (*D. Ephrem, de Compunctione cordis*). Remerciez le Seigneur de ne vous avoir pas traités comme il a traité une infinité d'autres qui, moins chargés de péchés que vous, y sont cependant morts. Représentez-vous que puisqu'après toutes vos rechutes, il vous donne le moyen de lui satisfaire, son dessein n'est pas de vous perdre; mais souvenez-vous en même temps qu'à d'aussi grands maux que sont les vôtres, il y faut apporter de grands remèdes.

Pénétrés d'une vive douleur de l'avoir offensé et sensibles à la grâce qu'il vous fait, dites en vous-mêmes ce que Judith disait aux habitants de Béthulie : *Puisque le Seigneur nous a soufferts jusqu'ici avec tant de patience, hâtons-nous de faire pénitence de nos péchés, et demandons-lui avec larmes la grâce d'un pardon que nous n'avons jamais mérité et que son indulgente miséricorde nous accordera si nous retournons à lui de tout notre cœur. Humilions nos âmes devant son redoutable tribunal, et, résolus de le mieux servir que nous n'avons encore fait, prions-le de ne pas souffrir que nous devenions plus long-temps le jouet et la fable de nos ennemis. Attendons avec une humble confiance qu'il nous console* (*Judith*, VIII). S'il nous fait miséricorde et si nous lui sommes fidèles jusqu'à la fin, nous le louerons à jamais dans les siècles des siècles.

SECOND DISCOURS (1).

Coegerunt illum dicentes : mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.

Ils le pressèrent comme par force de demeurer avec eux, en lui disant : Demeurez avec nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse (*S. Luc, ch.* XXIV).

La superstitieuse simplicité de ces païens, qui, pour obliger leurs dieux de ne les pas quitter, les attachaient avec de fortes chaînes, nous fait pitié toutes les fois que nous y pensons; mais la religion chrétienne qui, en beaucoup de choses, fait servir à notre instruction ce qu'elle déplore dans leur aveuglement, nous avertit qu'il est de notre prudence et de notre devoir de retenir auprès de nous par une fidèle persévérance dans le bien, le Dieu que nous adorons.

Un saint patriarche en était si convaincu, que s'imaginant voir le Maître en la personne du serviteur, il dit, quoiqu'il ne parlât qu'à un ange, que *s'il ne lui donnait sa bénédiction, il ne le laisserait point aller* (*Gen.*, XXXII). Et aujourd'hui deux disciples qui vont à Emmaüs sont si charmés de l'entretien de Jésus-Christ, qu'ils l'engagent, et pour me servir des termes de saint Luc, *qu'ils le pressent, comme par force, de demeurer avec eux*, quoiqu'ils ne le connaissent pas encore.

Je ne sais, messieurs, si je vous flatte trop, mais je m'imagine que ce sont là à peu près vos sentiments, dans ces jours où la piété chrétienne se ranime par la célébration de l'un de nos plus grands mystères; dans ces jours où le bon usage des sacrements *fait de nouvelles créatures en Jésus-Christ*, et où les fidèles, *comme de jeunes oliviers à l'entour de la table du père de famille*, et nourris de la chair même de leur Dieu, y trouvent tant de consolation, que, résolus de le retenir par une inviolable fidélité, ils le prient de demeurer avec eux : *Mane nobiscum, Domine.*

Sage et utile prière, messieurs et mesdames, que vous ne pouvez faire, ni trop tôt, ni trop longtemps. Comment la feriez-vous trop tôt, puisque rien ne vous est si nécessaire que la grâce et l'amitié de Dieu? Comment la feriez-vous trop long-temps, puisque dans toute votre vie il n'y a aucun moment où votre mauvaise volonté ne puisse vous faire perdre cette amitié et cette grâce?

Comme mon dessein est de vous entretenir dans de si bons sentiments et de ne vous rien dire de la persévérance chrétienne, qui ne soit édifiant et instructif, je vous ferai voir dans la première partie de mon discours de quelle nécessité il est à tout chrétien de persévérer dans la grâce qu'il a reçue, et je vous découvrirai dans la seconde les moyens propres à obtenir une persévérance si nécessaire : voilà sans art ce que j'ai à vous dire sur un sujet de cette importance.

PREMIER POINT.

Dans la pensée de saint Augustin, trois sortes de demeures règlent trois sortes d'états et de personnes. Il y en a qui demeurent avec Dieu, et c'est l'état des bienheureux dans le

(1) Ce discours est pour le lundi de Pâques.

ciel ; il y en a qui demeurent loin de Dieu, je veux dire de sa miséricorde et de ses grâces : c'est l'état des réprouvés dans les enfers ; il y en a qui demeurent près de Dieu : c'est l'état des hommes sur la terre (*D. Aug., de Verbis Domini*).

Ces états ont des caractères particuliers qui les distinguent : les deux premiers sont des états fixes et immuables, les uns pour un bonheur, les autres pour un malheur éternel. Les bienheureux demeurent toujours avec Dieu et en Dieu dans le ciel ; jamais ils n'en seront séparés : nul moyen, nulle crainte même de le perdre ; une volonté immuablement affermie dans le bien est leur partage. Les réprouvés sont hors de Dieu pour toute une éternité dans les enfers, jamais ils ne s'en rapprocheront ; nul retour pour eux à la grâce, nulle espérance de changement.

Il n'en est pas de même de nous sur la terre. Demeurant encore auprès de Dieu, nous avons la liberté de le quitter, nous avons aussi celle de nous en rapprocher. Nous pouvons passer du péché à la grâce, de la grâce au péché ; et comme *Dieu nous a mis entre les mains de notre conseil*, si nous pouvons, par les secours que nous en recevons, persévérer dans un fidèle attachement à son service, nous pouvons, abandonnés à notre mauvais penchant, nous séparer de lui et le renoncer.

Malheureuse liberté, quand nous en faisons un méchant usage! mais liberté heureuse, quand elle se tourne du bon côté! Liberté malheureuse, quand nous passons de la grâce au péché ; mais liberté heureuse, quand nous passons du péché à la grâce et que nous conservons par une fidèle persévérance, ce précieux trésor que nous avions perdu par notre faute.

Reconnaissez par là, mes frères, de quelle nécessité il est à un chrétien de persévérer dans la grâce qu'il a reçue ; et si vous voulez être convaincus par un plus grand détail, en voici deux raisons que saint Bernard en apporte : Un homme qui ne persévère pas, est-ce un homme qui a bien combattu ? on peut croire que non ; un homme qui ne persévère pas, est-ce un homme qui recevra de son combat la récompense qu'il en attend ? on peut dire assurément que non. Sans la persévérance, on ne remporte pas la victoire, du moins une victoire complète ; sans la persévérance, la victoire qu'on remporte, quand même elle aurait été complète, ne mérite ni couronne, ni récompense (*D. Bern., ep.* 129 *ad Jancienses*).

Mais que fait cette persévérance dans la grâce? Elle perfectionne et, pour me servir des termes de saint Bernard, elle entretient le mérite d'un homme juste, et nourrit sa vertu, première raison de sa nécessité : *Nutrix ad meritum.* Elle lui assure le prix de sa victoire et ménage auprès de Dieu sa récompense : *Mediatrix ad præmium.* Seconde raison de sa nécessité et des grands avantages qu'on y trouve.

Oui, c'est la persévérance qui entretient, qui fait croître, qui nourrit la vertu : *Tout don parfait descend du Père des lumières ; c'est une pluie volontaire qu'il sépare pour son héritage ;* mais il faut la recueillir, l'entretenir, la nourrir, la rendre utile et faire en sorte qu'elle profite ; et c'est ce soin que prend une âme fidèle, lorsqu'elle persévère dans la grâce qu'elle a reçue.

C'est une bonne semence que le père de famille répand dans son champ ; mais ni les grands chemins, ni les épines, ni les pierres où elle tombe, n'en profitent pas. Ames volages et inconstantes, vous la laissez emporter par les oiseaux du ciel ; âmes embarrassées et dures, vous l'étouffez, et ne trouvant point d'humidité, elle se sèche. Vous seuls, qui avec un cœur bon et très-bon, recevez comme il faut cette semence divine, vous seuls êtes cette terre où elle germe, où elle se fortifie, où elle se nourrit ; et tandis que vous persévérerez dans la pratique du bien, vous porterez des fruits propres à mûrir pour la bienheureuse éternité.

Est-ce, direz-vous, que ce défaut de persévérance marque qu'on n'avait pas de vraies vertus? Est-ce que la grâce justifiante et habituelle ne peut pas se perdre, qu'une âme inconstante et infidèle à ses devoirs essentiels fait connaître qu'elle ne l'avait pas reçue? Ce serait une très-pernicieuse erreur de le croire : Si cela était, dit saint Prosper, il n'y aurait aucun juste que le plaisir impur amollît, aucun qu'une impétueuse colère emportât, aucun qu'une vaine présomption de ses forces fît tomber, aucun que l'amour de l'or et de l'argent aveuglât, aucun qu'une basse jalousie et une lâche médisance éloignât des voies de la charité et de la justice.

On peut donc avoir eu de vraies vertus, et n'en avoir plus ; on peut descendre du toit de la perfection après qu'on y est monté, résister à la grâce intérieure après lui avoir ouvert son cœur : mais quand on en est venu là, quelle perte! quel malheur!

Souvent ce n'était qu'une conversion imaginaire et fausse ; souvent celui qui est retombé n'était qu'un moqueur, et non un vrai pénitent ; car qu'est-ce, ordinairement parlant, qu'un homme qui a de vraies vertus? Est-ce un homme qui est aujourd'hui tempérant et sobre, et qui demain s'enivrera? dit saint Ambroise (*Epist.* I *in hæc verba : Audi, Israel*, etc.). Est-ce un homme qui se réconcilie aujourd'hui avec son ennemi, et qui demain lui suscitera de fâcheux procès et l'accablera d'injures? Est-ce un homme qui paraît aujourd'hui modeste et recueilli dans nos Eglises, et qui demain commettra de scandaleuses irrévérences? Est-ce un homme qui fait aujourd'hui charité aux pauvres, et qui demain ravira par des voies injustes le bien d'autrui? Est-ce un homme qui fait aujourd'hui pénitence de ses péchés, et qui demain y retombera? Ce n'est pas là, répond ce Père, un homme qui a de vraies vertus. Qu'il persévère dans la pratique des œuvres chrétiennes, je le regarderai comme un vrai juste ; mais s'il change à tout moment, ses rechutes fréquentes et habituelles me donnent sujet de croire qu'il n'était pas bien avec Dieu.

Mais je suppose, et c'est ici une seconde raison qui doit achever de vous convaincre

de la nécessité de la persévérance chrétienne ; je suppose que les vertus que vous aurez pratiquées aient été de vraies vertus, quoique vous les ayez abandonnées dans la suite : je dis que, sans la persévérance, ce sont des vertus inutiles, des vertus dont Dieu ne vous tiendra jamais compte au dernier jour ; des vertus qui, à moins qu'elles ne soient suivies d'une bonne mort, n'auront jamais la récompense que vous eussiez pu en attendre, si vous aviez toujours été fidèles à la grâce du Seigneur.

En effet, qui est-ce qui sera sauvé? ce ne sera pas celui qui aura bien commencé et mal fini : tel fut l'infortuné Saül, qui, ayant eu d'abord l'innocence d'un enfant, la perdit dans la suite et désobéit à la fin de ses jours au Seigneur, quoiqu'il se fût flatté d'avoir accompli sa parole : tel fut dans la loi nouvelle l'infidèle et le traître Judas, qui, après avoir pendant quelque temps suivi et aimé son Maître, finit ses jours par une exécrable perfidie et un cruel désespoir. On dira des uns et des autres : *Ils ont commencé à bâtir, mais ils n'ont pas achevé leur ouvrage.*

Ce ne sera pas celui qui, s'étant dépouillé de ses habits, aura fait quelques efforts pour passer d'un rivage à l'autre, mais que la rapidité de l'eau aura entraîné ; ni celui qui, semblable à cette statue de Nabuchodonosor, dont la tête était d'or, l'estomac et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, aura trouvé une pierre qui, l'ayant frappé par ses pieds d'argile, l'aura malheureusement fait tomber.

Ce ne sera pas non plus celle qui, comme les vierges folles, se sera contentée de préparer et d'orner sa lampe ; pour n'avoir pas fait, dans le temps, provision d'huile, elle trouvera la porte de la salle des noces fermée, et elle n'entendra que ces froides et désolantes paroles : *Je ne vous connais pas.*

Qui est-ce donc qui sera sauvé? Ce sera celui qui, après avoir reçu, comme Simon Pierre, le pardon de son péché, n'y sera plus retombé. Ce sera celle qui, quoiqu'elle se soit endormie comme ses compagnes, en attendant l'époux, se sera réveillée et préparée pour le recevoir à son arrivée : ce sera, pour le dire encore plus clairement après Jésus-Christ : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin.*

Tel a été, dit saint Jérôme, le patriarche Job ; cet homme toujours *simple, droit et craignant Dieu*, que ni la prospérité, ni l'adversité, ni la santé, ni la maladie, ni la perte et le recouvrement de ses biens n'ont jamais changé (*D. Hier., Comment. Epist. ad Ephes.*).

Tel a été Joseph, qui, résolu de plaire en toutes choses à son Dieu, et de ne jamais rien faire qui pût l'offenser, est toujours demeuré le même sans que ni l'envie de ses frères, ni la dureté de la servitude, ni les attraits du plaisir, ni les sollicitations d'une impudique maîtresse, ni l'infection d'un infâme cachot, ni une souveraine puissance dans toute l'Egypte, aient déréglé son esprit et corrompu son cœur.

Tels serez-vous, si, après avoir reçu la grâce de la réconciliation et du pardon de vos péchés, vous n'y retombez plus ; si, fidèles au Seigneur, vous demeurez constamment attachés à son service ; si vous dites résolument à ceux qui jusqu'ici vous ont été des sujets de chute et de scandale : *Retirez-vous de moi, vous tous qui ne vous appliquez qu'à mal faire, le Seigneur a écouté mes gémissements : Retirez-vous* (*Psal.* VI).

En vain aurez-vous formé de beaux desseins et fait de bonnes résolutions, si vous ne les exécutez : en vain aurez-vous passé la meilleure partie de votre vie en des œuvres pieuses et en de continuels exercices de pénitence : en vain aurez-vous reçu les sacrements en état de grâce, si vous ne la conservez, et si, ce que Dieu a commencé en vous par sa gratuite bonté, il ne le couronne par le don de persévérance.

Quel avantage Giezi a-t-il reçu de l'honneur qu'Elisée lui faisait de le retenir auprès de lui, quand son avarice lui a attiré la disgrâce d'un si bon maître, qui l'a frappé de lèpre? Quel avantage Salomon a-t-il reçu de cette science infuse que Dieu lui avait donnée, et même de sa magnifique piété à lui bâtir un temple, dont la postérité la plus reculée ne parlera qu'avec admiration? Quel avantage, encore un coup, ce prince en a-t-il reçu, après avoir adoré, sur la fin de ses jours, les fausses divinités de ses maîtresses? Sans la persévérance, tout est oublié, tout est compté pour rien, tout est perdu (*D. Basil., Epist. ad Chilonem*).

Eblouis par l'imposant éclat de vos bonnes œuvres, vous vous savez bon gré d'en avoir fait, et vous pleurez amèrement sur le malheur de tant de gens qui se damnent de sang-froid, en menant la mauvaise vie qu'ils mènent. Mais appréhendez que cette lueur meurtrière ne vous perde, et que, soit par une vaine complaisance en vos vertus, soit par un lâche découragement, vous n'en perdiez le mérite et la récompense.

Appréhendez de tomber sous la faux de cet ange qui, par l'ordre de Dieu, *coupa les raisins qu'il lui avait marqués, et les envoya dans la grande cuve de sa colère, dont le sang en sortit avec tant d'abondance, que les chevaux en avaient jusqu'aux freins dans l'espace de seize cents stades* (*Apoc.*, XIV).

Sans la persévérance, tout est perdu ; avec elle, tout est gagné : mais si cela est, comment l'obtenir? Je vais vous en découvrir les moyens les plus propres dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quand je dis que je vais vous découvrir les moyens propres à obtenir la persévérance dans la grâce, ne prenez pas, mes frères, cette proposition à la rigueur, comme si c'étaient des moyens infaillibles, à la faveur desquels vous puissiez, sans rien craindre, vous assurer, ou de la persévérance finale, qui est un pur don de Dieu, ou d'une espèce d'immutabilité dans votre justification présente. Qui peut vous assurer de la disposition de Dieu à votre égard et de la

vôtre à l'égard de Dieu ? *Votre sort est entre ses mains*, grand sujet de crainte ; il est aussi entre les vôtres, plus grand sujet encore de défiance.

Depuis que Lucifer, avec ses anges, est tombé du ciel dans l'abîme ; que Simon Pierre, si attaché d'abord au service de son Maître, l'a renoncé par trois fois ; que Judas Iscariote, si fidèle dans ses premières années, a eu la lâcheté de le trahir ; que Salomon, si recommandable par sa sagesse et sa magnificence, a adoré, sur la fin de ses jours, les idoles de ses maîtresses : vertus humaines, vous pouvez vous perdre et périr d'un moment à un autre : enfants d'Adam, vous n'avez pas plus de consistance qu'une étincelle de feu, qui, en brillant, s'éteint ; et vos meilleures résolutions ne laissent souvent, après elles, qu'un peu de cendres et beaucoup de fumée. Languissants dans vos devoirs de religion, tièdes dans vos pieux exercices, bizarres dans vos projets, inquiets dans vos désirs, lâches dans vos entreprises, imprudents dans votre conduite, combien de fois, après avoir commencé par l'esprit, finissez-vous par la chair !

Cependant, la même Ecriture qui dit *que nous ne savons si nous sommes dignes de l'amour de Dieu ou de sa haine*, nous exhorte *de nous affermir et de nous enraciner* dans cet amour. La même Ecriture qui appelle *bienheureux celui qui est toujours en crainte*, blâme et condamne *celle qui porte au découragement et au désespoir*. La même Ecriture qui dit *qu'une terre qui ne produit que des ronces et des épines est menacée de malédiction, et qu'à la fin on y mettra le feu* (*Hebr.*, VI), nous exhorte *de faire en sorte d'affermir notre vocation et notre élection par nos bonnes œuvres*, avec ce témoignage qu'elle nous rend *que nous ne pècherons jamais, et que, par ce moyen, Dieu nous fera entrer dans son royaume* (II *Petr.*, I).

D'un côté, nous ne savons si nous persévérerons ; d'un autre, on nous sollicite de persévérer : que ferons-nous ? Adorons, avec frayeur, les impénétrables décrets de Dieu sur notre heureuse ou notre malheureuse destinée : mais prenons, en même temps, des moyens tout opposés à la mauvaise conduite que nous avons, peut-être, jusqu'ici tenue, et qui nous a fait souvent retomber.

Trois choses y ont contribué : un défaut de crainte, un défaut de précaution, un défaut de prière. Un défaut de crainte ; nous n'avons pas eu l'horreur que nous devions avoir de nos péchés. Un défaut de précaution ; nous nous sommes peu souciés d'en éviter les occasions. Un défaut de prière ; nous n'avons pas demandé à Dieu, avec toute l'humilité et la ferveur nécessaires, la grâce de n'y plus retomber.

Si nous l'avons reçue, cette grâce, opposons à ces trois maux trois grands remèdes ; et ce seront autant de moyens d'engager Jésus-Christ à demeurer avec nous. A ce défaut de crainte et d'horreur du péché, opposons une grande délicatesse de conscience, premier moyen de persévérer dans la grâce. A ce défaut de précaution, pour éviter les occasions du péché, opposons une exacte et continuelle vigilance sur nous mêmes : second moyen de persévérer dans la grâce. A ce défaut de prière, jetons-nous avec une humble confiance entre les bras de Dieu, et prions-le de ne jamais permettre que nous l'offensions, troisième moyen de persévérer dans la grâce.

Si une âme juste tombe dans le désordre, il est certain que c'est pour avoir perdu peu à peu la crainte et l'horreur du péché. Elle aimait Dieu, et elle ne l'aime plus ; elle se soumettait à sa sainte volonté, et elle ne s'y soumet plus ; elle appréhendait la sévérité de ses jugements, et elle ne les appréhende presque plus. Elle fuyait le péché, et elle s'apprivoise avec lui ; elle le craignait *comme l'on craint les approches d'un serpent*, et semblable à Eve, non-seulement elle l'écoute avec curiosité, elle l'écoute encore avec complaisance.

Voyez-vous cet homme, autrefois si ennemi des conventions et des contrats usuraires, qu'à peine osait-il redemander en justice ce qui lui était légitimement dû ? cet homme, si éloigné de tirer de gros intérêts de quelques sommes modiques, qu'il en prêtait de considérables sans intérêt ; le voilà, à présent, bien changé ; il prend et il vole à toute main ; plus les temps sont misérables, plus il cherche de moyens justes ou injustes de s'enrichir. D'où vient cette différence ? C'est que peu à peu il a perdu l'idée de l'énormité du péché, et qu'il s'est fait une mauvaise conscience.

Voyez-vous cette fille, autrefois si modeste et si timide, qu'elle n'osait regarder un homme en face ; cette fille, si retenue et si chaste, qu'elle sentait sa pudeur s'alarmer et rougir sur une parole équivoque : la voyez-vous à présent si enjouée et si coquette, qu'elle allume les passions des autres et qu'elle est devenue l'idole ou la fable de toute une ville ? D'où est venu un si monstrueux changement ? c'est qu'elle ne regarde plus le péché comme elle le regardait ; c'est qu'elle a peu à peu calmé ses innocentes frayeurs sur d'indécentes libertés que voulaient prendre ceux qui l'approchaient ; c'est qu'elle s'est peu à peu apprivoisée avec des gens qu'elle n'osait voir, de peur qu'une trop grande familiarité ne donnât quelque atteinte à la modestie et à l'honnêteté de son sexe : voilà la cause de la perte et des rechutes des uns et des autres.

Qu'ils opposent à ce mal un remède contraire, que leur chute passée les rende plus timides et plus sages ; ils pourront persévérer dans la grâce qu'ils ont reçue. Qu'ils reprennent cette conscience tendre et délicate ; qu'une vive douleur d'avoir offensé le Seigneur leur fasse mieux sentir l'énormité de leurs péchés ; que la joie d'être bien avec lui, et la crainte de le perdre les alarme sur les moindres fautes : ce sera là le vrai moyen de conserver la grâce que sa gratuite et infinie miséricorde leur a rendue.

Je dis sur les moindres fautes : *Celui qui*

les méprise tombera peu à peu. Une seule pierre détachée de l'édifice spirituel en entraînera d'autres, une langueur indolente dans le service de Dieu lui rendra de jour à autre son joug plus pesant; son esprit se répandant indifféremment sur toute sorte d'objets, deviendra moins attentif à ses devoirs; son cœur s'appesantira sans presque qu'il s'en aperçoive; et sous prétexte de quelques bonnes œuvres qu'il aura faites, il s'en pardonnera de mauvaises où il ne trouvera rien de fort criminel.

Quel remède à cela ? demandez-le à saint Augustin ; il vous dira après le Sage : *Gardez soigneusement votre cœur*, craignez les péchés même qui vous paraissent légers ; si vous en faites peu de cas quand vous les pesez, appréhendez-en le nombre quand vous les comptez : peut-on même appeler léger et petit ce qui déplaît à Dieu, et qui, en beaucoup de rencontres, est mortel, quoiqu'une fausse conscience se le cache (*D. Aug. Tract.* I *in* I *Ep. Joan.*) ?

Le second moyen de persévérer dans la grâce qu'on a reçue, est une exacte et continuelle vigilance. *Veillez*, dit Jésus-Christ, *veillez : Heureux*, ajoute-il, *heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera qui veillent ! il les établira sur tous ses biens* (*Luc.*, XII). Veillez, tout vous engage à cette vigilance : les ruses du démon, les attraits du péché, la fragilité de la grâce, la légèreté de votre propre cœur.

Les ruses du démon : jamais il n'emploie plus d'artifice et de force que pour pervertir et corrompre les justes. Ce pirate ne cherche que des vaisseaux richement chargés, dit saint Chrysostome, il néglige ceux qui à peine ont des mâts et des cordages. Ce fort armé laisse en paix ces pécheurs endurcis qui depuis longtemps sont à lui : il ne s'acharne avec fureur que sur ceux qui ont récemment secoué son joug.

Les attraits du péché : le feu n'est pas si bien éteint, qu'il ne se rallume; les occasions que les Pères appellent des occasions fumantes le ranimeront bientôt. Quand la tentation flatte la nature corrompue, quand des objets charmants enflamment les passions et qu'ils remuent tous les ressorts de l'âme, c'est alors que la victoire dépend de la fuite : *Retirez-vous*, dit Dieu chez Isaïe. *Séparez-vous de cette race corrompue, si vous voulez vous sauver*, s'écrie saint Pierre (*Act.*, II). *Sortez de Babylone , sortez-en vite , de peur que vous ne vous rendiez coupables de ses péchés, et que vous ne soyez frappés de ses plaies* (*Apoc.*, XVIII).

Prétendez-vous toujours fréquenter ces compagnies, où, si vous ne faites point de médisances, vous écoutez froidement celles des autres; ces compagnies, où, si vous avez un assez grand sérieux pour ne pas éclater en des joies et en des chansons profanes, vos oreilles seront continuellement frappées de ces airs qui, quoique purifiés des anciennes obscénités, n'en ont encore que trop pour empoisonner votre cœur par des paroles équivoques et tendres ?

La fragilité de la grâce : une fleur printanière ne se fane pas si tôt par un air ou trop chaud ou trop froid ; un teint délicat ne se gâte pas si tôt sous des rayons échappés d'un soleil brûlant ; une complexion faible ne contracte pas si tôt la contagion d'un climat malsain, qu'une âme récemment purifiée par les sacrements, reçoit les contagieuses impressions du vice.

La fragilité de votre propre cœur : combien de fois vous a-t-il trahi, ce cœur fourbe et volage ? Si vous le retenez par un endroit, il vous échappe par cent autres : tantôt vous levez la tête comme un roseau qui tient encore à son pied ; tantôt vous la tenez courbée et penchée contre terre, comme une fragile plante que l'orage a fait tomber. Veillez donc, veillez.

Mais ce n'est pas assez de veiller pour persévérer dans la grâce; il faut soutenir par la ferveur et par la continuité de ses prières, cette vigilance dont on a besoin. *Veillez et priez*, dit Jésus-Christ ; *veillez* comme si tout dépendait d'une continuelle attention sur vous-mêmes; *priez*, comme si tout dépendait de l'infinie miséricorde du Seigneur.

Veillez, vous avez à combattre contre des ennemis *qui ne dorment jamais; priez*, vous ne pouvez les vaincre sans un secours d'en haut. Votre volonté est à vous, faites-en un bon usage ; le droit de donner cette bonne volonté et de vous faire persévérer dans la grâce, appartient à Dieu : employez toute la ferveur et toute la persévérance de vos prières pour l'obtenir (*D. Aug. serm.* 15, *de Verbis Apostoli*, *c.* 2).

Faites, pour vous attirer la protection divine, ce que fait un enfant pour engager sa mère ou sa nourrice à pourvoir à ses petits besoins. Cet enfant a des pieds ; mais comme ils sont très-faibles, et qu'à chaque démarche qu'il essaie de faire, il tombe, sa grande ressource est de pleurer, de crier, de tendre les bras à celle qui peut le relever et le soutenir.

Cette mère les entend, ces petits cris; elle est même bien aise de les entendre. Comme elle l'aime, elle en est attendrie, elle accourt, elle le prend entre ses bras , elle le baise et elle le soutient. Figure assez propre pour vous faire comprendre, mes frères, que ce que vous ne pouvez par vous-mêmes , vous devez le demander à Dieu, élever vos voix, vos yeux , vos mains, et encore plus vos cœurs vers ce bon Père, qui, ravi de ce que vous sentez votre faiblesse et vos besoins, se hâtera de vous aider dans la pratique du bien, et de vous y faire humblement persévérer (*Mac. hom.* 46 *in Valer. p.* 781).

Dans cet état , que pouvez-vous mieux faire que de vous écrier avec les disciples qui vont à Emmaüs : *Seigneur, demeurez avec nous, parce que le jour penche déjà vers son déclin ?* Combien d'entre vous sont déjà sur le retour de l'âge! et, quand même vous seriez dans le printemps de votre vie , quelle plus sage et plus utile prière pourriez-vous faire à Dieu, que celle-là : *Demeurez, Seigneur, avec nous ?* Riches ou pauvres , nobles ou rotu-

riers, n'importe; la persévérance dans votre grâce fera seule tout votre trésor et votre gloire.

O Dieu, infiniment doux et infiniment aimable, devez-vous dire avec un grand homme de bien et un savant maître dans la vie spirituelle (*L'auteur du livre de l'Imitation de J.-C., chap.* 16), *vous êtes seul ma souveraine félicité. Vous connaissez ma faiblesse et mes misères, c'est chez vous que je viens en chercher les remèdes : vous voyez à nu le fond de mon cœur, vous connaissez mieux que moi mes vrais besoins, je me jette avec une humble confiance au pied du trône de votre miséricorde pour en recevoir le soulagement.*

Tenez mon cœur toujours attaché à vous, tenez-le toujours élevé vers le ciel, et ne permettez jamais que l'amour des biens inférieurs le sépare de vous, qui êtes son unique et son souverain bien.

RESPECT HUMAIN.

L'aveuglement et la lâcheté de ceux qui s'en rendent esclaves. L'obligation imposée à tout chrétien de craindre plus Dieu que les hommes.

PREMIER DISCOURS (1).

Murmur multum erat in turba de eo : Quidam enim dicebant : Quia bonus est ; alii autem dicebant : Non. Nemo tamen palam loquebatur de eo, propter metum Judæorum.

Un secret murmure s'élevait parmi le peuple au sujet de Jésus de Nazareth ; car les uns disaient : Il est homme de bien ; et les autres : Il ne l'est pas. Néanmoins personne n'osait en parler avec liberté, parce qu'on craignait les Juifs (*S. Jean, ch.* VII).

Que les jugements des hommes sont bizarres ! qu'ils sont iniques et malins, quand la passion s'y mêle ! Il y avait longtemps que David s'en était plaint, et ce qu'il disait de soi regardait particulièrement Jésus-Christ, dont il avait prévu le triste sort. *Chose cruelle ! Rem amaram!* Mes ennemis ont aiguisé leur langue comme des épées, et ils ont bandé leur arc pour tirer sourdement contre un homme qui est sans tache : *Ut sagittent in occultis immaculatum* (*Psal.* LXIII).

Un bruit sourd et confus se répand parmi le peuple, au sujet de Jésus-Christ. Ceux qui en parlent sans prévention disent : C'est un homme de bien ; mais d'autres dont l'envie, la cabale, la haine, ont gâté l'esprit et corrompu le cœur : *C'est un méchant, c'est un séditieux.*

Deux partis s'élèvent donc, l'un pour lui, l'autre contre lui ; mais ce qui me paraît étrange, est de voir que ceux qui connaissent son innocence, et qui en ont déjà reçu de grands secours, au lieu de s'expliquer ouvertement en sa faveur, n'osent même en parler, tant ils appréhendent de déplaire aux Juifs et de s'en attirer la fureur.

Lâche, *que dira-t-on?* terreur panique, crainte de perdre la protection et l'amitié du monde, ou de s'exposer à ses malignes censures, tu n'es pas moins commune de nos jours que du temps de ces Juifs aveugles et ingrats. On estime la vertu, mais on n'ose se déclarer pour elle ; on serait ravi que le monde embrassât le bon parti ; mais comme il s'obstine à se déchaîner contre les gens de bien, l'amour de la gloire et de l'intérêt l'emporte sur les devoirs les plus essentiels. On a trop à cœur sa réputation pour la perdre ; la loi qui veut qu'on la conserve, et qu'on ne s'aime pas moins qu'on aime son prochain, permet qu'on prenne toutes les précautions nécessaires pour ne la pas risquer.

A-t-on raison de parler ainsi et de tirer de telles conséquences de ce principe sur lequel roule la prétendue apologie des égards qu'on a pour le monde et pour soi-même? Application, je vous prie, à deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours.

Lorsque dans les choses où il s'agit de faire son devoir, on se soucie peu de ce que le monde en pensera, il est faux de dire qu'on s'en attire un vrai mépris ; mais quand même cela serait, il est de la justice et de la piété chrétienne de s'exposer plutôt à ce mépris que de faire la moindre chose contre sa conscience.

Se moquer des jugements et des censures du monde, ce n'est pas perdre son honneur, vous le verrez dans mon premier point ; mais quand il s'agirait de le perdre, on ne doit jamais balancer d'en faire un sacrifice à Dieu, vous le verrez dans mon second point.

PREMIER POINT.

Mettons-nous dans toutes les situations que nous croirons propres à nous attirer l'approbation et l'estime du monde, prenons toutes les précautions qui nous paraîtront nécessaires pour nous rendre dignes de louange, ou pour empêcher qu'on ne blâme notre conduite ; nous éprouverons, quoi que nous fassions, la vérité de ce qu'a dit saint Jérôme : que parmi des gens qui se font une espèce de gloire à qui décriera son prochain avec plus de malignité et d'artifice, il est très-difficile, quelque grande vertu que l'on ait, de conserver une réputation exempte de flétrissure et de calomnie. *Difficile est in maledica civitate, ubi palma vitiorum si honestis detrahatur, non aliquam sinistri rumoris maculam contrahere* (*D. Hier., in Epitaph. Marcellæ*).

Quelques bonnes œuvres que l'on fasse, quelque innocente que soit la vie que l'on mène et la conduite que l'on tient, si ceux qui savent estimer la vraie vertu rendent à son mérite de favorables témoignages, une infinité d'autres, qu'une lâche jalousie, un entêtement de parti, un vil intérêt aveuglent, prennent les meilleures choses du mauvais sens, et le plus saint de tous les hommes ne peut se mettre à l'abri de leurs censures.

Depuis que Jésus-Christ, qui est l'innocence et la sainteté même, a été traité avec tant d'ignominie, quoiqu'il défiât ses ennemis de le convaincre d'aucun vice, vertus humaines, si parfaites que vous soyez, ne vous attendez pas à une destinée plus favorable : vous ne ferez jamais changer d'esprit au monde ; jamais vous n'arrêterez la préci-

(1) Ce discours est pour le mardi de la cinquième semaine de carême.

pitation de ses jugements, la volubilité et la malignité de sa langue.

Malheureux sort des gens de bien, de s'attirer le mépris, les censures, les railleries du monde; d'avoir contre soi des gens qui glosent sur tout, qui dénigrent et qui empoisonnent tout! Encore si c'étaient des païens et des athées, on aurait cette consolation de ne déplaire qu'à ceux à qui Jésus-Christ n'a pas plu; mais que des gens qui n'ont pas tout à fait renoncé à leur salut, se déchaînent contre ceux qui s'efforcent de se l'assurer par leurs bonnes œuvres, quel sort plus malheureux que celui de ne pouvoir aimer la vertu qu'aux dépens de sa réputation et de sa conscience!

Je le croirais ainsi, messieurs, si je ne savais que n'avoir aucun égard aux jugements et aux censures des hommes, quand il faut s'acquitter de son devoir, ce n'est pas s'en attirer un vrai mépris; que la solide gloire dépend si peu d'eux, que se moquer de leurs dérisions c'est la mériter, qu'heureux sont ceux qu'on calomnie et qu'on méprise pour la justice.

Pour vous en convaincre d'une manière sensible, n'attendez pas que je vous fasse voir ce monde par tous ses mauvais endroits. Je pourrais vous dire que c'est un monde maudit et frappé de fréquents anathèmes dans l'un et l'autre Testament; un monde dont Jésus-Christ n'est pas, et pour qui il ne prie pas; un monde dont le démon est le chef, et dont le corps n'est qu'un monstrueux assemblage de péchés qui, pour la plupart, font horreur à la droite raison, dont les sages païens n'ont pu souffrir la turpitude et la scandaleuse énormité.

Je pourrais vous faire voir son infidélité dans ses amitiés, sa dissolution dans ses joies, son infamie dans ses débauches, son extravagance dans ses pompes et dans son luxe; mais pour me renfermer dans les bornes de mon sujet, je me contente de vous dire que les reproches que vous en craignez, et qui vous empêchent de vous donner tout de bon à Dieu, n'ont rien qui puisse raisonnablement vous effrayer, rien dont les vrais sages ne se moquent, rien qui puisse répandre sur votre conduite aucune tache dont votre réputation soit flétrie.

Si, pour vous donner sérieusement à Dieu, vous menez une vie toute différente de celle que vous avez menée; *si vous coupez votre main, et si vous jetez votre pied loin de vous, à cause qu'ils vous ont été des sujets de chute et de scandale;* si vous rompez avec vos meilleurs amis, que vous ne pouvez voir sans prendre part à leurs désordres, le monde vous méprisera et vous déshonorera. Mais quel mal ce prétendu déshonneur vous fera-t-il? première réflexion; sera-t-il universel? seconde réflexion; durera-t-il toujours? troisième et dernière réflexion.

Non, mes frères, ce mépris et ce déshonneur ne vous feront aucun mal. Ce seront des *flèches que des enfants*, avec une main faible et tremblante, *lanceront contre vous*, mais qui rejailliront sur eux *pour leur faire de cruelles plaies;* ce seront *des fosses que vos ennemis creuseront, mais ils y tomberont eux-mêmes* (*Ps.* LXIII); ce seront des feux qu'ils vous prépareront, mais des flammes vengeresses et sages dévoreront ceux qui vous y auront jeté, sans qu'elles vous touchent, comme les trois jeunes hommes de la fournaise de Babylone; ce seront des gibets où ces Amans insensés auront voulu vous attacher, mais où ils seront attachés eux-mêmes : *leur iniquité retombera sur leurs têtes.*

Vous nous privez de toute charge, vous nous traitez comme des infâmes, vous nous faites passer pour des scélérats et des mangeurs d'enfants, vous nous condamnez, vous nous écrasez; mais vos cruautés et vos injustices sont les preuves de notre innocence, disait Tertullien aux païens de son siècle.

Tout ce que vous employez pour nous déshonorer et nous tourmenter, loin de vous réussir, donne un nouvel éclat à notre gloire et attire de nouveaux disciples à la religion que nous professons. Plus vous vous efforcez de nous exterminer, plus notre nombre croît, et le sang des chrétiens est comme une semence qui les multiplie.

Si nous suivions vos superstitions et vos erreurs, vous nous estimeriez, vous nous donneriez les premières charges de l'Etat, vous nous accableriez d'éloges, et, cachant le mal qui serait en nous, vous tâcheriez d'y faire paraître le bien qui n'y serait pas. Mais, ô aveugles estimateurs du véritable honneur! lorsque vous nous regardez comme la balayure, l'excrément, l'opprobre de la terre, *y réussissez-vous? bien loin de cela, l'infamie est toute de votre côté et la gloire du nôtre : vos philosophes et les meilleures têtes de l'empire nous estiment et viennent humilier leurs cous superbes sous le joug de la foi et de la doctrine de Jésus de Nazareth.*

Où est l'homme bien sensé que vos injures et vos cruautés n'obligent à rechercher quel est le caractère d'une religion qu'on traite avec tant de mépris? où est l'homme bien sensé qui, après l'avoir connue, ne l'embrasse pas? où est l'homme bien sensé qui, l'ayant embrassée, ne souhaite avec ardeur de souffrir et d'être déshonoré pour elle (*Tertull., Apol., c.* 50)?

Nous ne sommes plus dans cette espèce, direz-vous : je l'avoue; mais comme les sanglantes railleries d'un monde satirique et malin ont pris la place des persécutions des tyrans, elles produisent, contre son intention, des effets assez semblables. Il s'efforce de décrier et de flétrir les gens de bien; mais les déshonore-t-il véritablement? le mal qu'il se propose de leur faire ne relève-t-il pas même leur gloire? et ne pouvons-nous pas dire sur ce sujet, ce que disait Tertullien des premiers chrétiens, qu'il y a une espèce d'émulation entre la justice de Dieu à qui aura l'avantage? L'injustice des méchants les condamne, la justice de Dieu les absout : l'injustice des méchants les couvre de confusion, et la justice de Dieu fait rejaillir sur eux une partie de sa gloire (*Tert. ibid.*). Quel mal donc ce ridicule, *qu'en dira-t-on*,

peut-il vous faire? quel mépris et quel déshonneur peut-il vous attirer?

Mais quand vous en seriez méprisés et déshonorés, ce mépris et ce déshonneur seraient-ils universels? seconde réflexion.

Il n'est que trop ordinaire à une crainte panique, de grossir les objets, qui quelquefois sont très-légers, et qui souvent ne sont rien. Si l'on s'en rapporte aux espions qu'on envoie pour s'informer de ce qui se passe dans la terre promise, on croira que c'est une terre qui dévore ses habitants, que ceux qui y demeurent ne sont pas des hommes ordinaires, que ce sont des géants devant qui les Israélites ne paraîtraient que comme des moucherons. Les choses n'étaient pas néanmoins dans cet état, on vit ensuite le contraire; une terre grasse et délicieuse qui produisait des fruits en abondance, un air doux et bénin, des hommes faits comme les autres, un pays dont la conquête se fit en peu de temps.

Si l'on s'en rapporte au serviteur d'Elisée, tout est perdu. *Effrayé de voir l'armée ennemie autour de la ville, la cavalerie et les chariots, il s'écrie tristement : Maître, que ferons-nous?* mais voici ce que lui répond Elisée : *Ne craignez point; car il y a plus de gens armés avec nous, qu'il n'y en a avec eux. Effectivement les yeux de ce serviteur s'étant ouverts, il vit une montagne où il y avait des chevaux sans nombre et des chariots de feu qui environnaient ce prophète* (IV *Reg.*, VI).

Tel est le mérite et l'avantage de la vraie vertu, dit saint Ambroise (*D. Amb. Tom.* I, *Serm.* 1, *de Elisæo*). Autant que la malice des hommes lui suscite de persécuteurs qui la déshonorent, autant trouve-t-elle de défenseurs et peut-être d'admirateurs, par la protection que Dieu lui donne et la confusion qu'il répand sur ses ennemis. Le monde même, tout corrompu et malin qu'il soit, ouvre enfin les yeux à la vérité; et ceux qui attaquent un homme de bien, reconnaissent leur aveuglement et le triste état où ils se trouvent, à peu près comme ces soldats à qui Elisée ayant demandé au ciel qu'il leur ouvrît les yeux, se virent au milieu de Samarie exposés à la merci de ceux qu'ils voulaient perdre (IV *Reg.*, VI).

On rend souvent, malgré soi, témoignage à la vertu, malgré la confusion dont on veut la couvrir; le nuage n'est pas si épais, ni si universel, qu'au travers des ombres dont la jalousie l'enveloppe, il ne s'échappe certains rayons de lumière qui en font connaître la beauté. L'impie Balaam, tout impie qu'il est, admire le bon ordre qui règne dans le camp des Israélites; et quoiqu'il soit vivement pressé de les charger d'imprécations, il ne peut s'empêcher de dire : *qu'il voudrait bien que la fin de sa vie ressemblât à la leur.* On n'est pas si aveuglé, qu'on ne regarde comme des gens sages, ceux qui pensent sérieusement à leur salut et qui appréhendent que la mort ne les surprenne.

Or, si cela est, peut-on raisonnablement se soucier des railleries de quelques libertins, qui peut-être reviendront de leur égarement? peut-on raisonnablement se décourager de servir Dieu et de défendre ses intérêts, à cause qu'on est décrié par de certains esprits mal faits, pendant que d'un autre côté on a le suffrage et les applaudissements de ceux qui se connaissent au vrai mérite? peut-on raisonnablement s'effrayer des plaisanteries fades de quelques malheureux qui n'ont point de jugement, pendant que d'autres dont la sagesse est révérée, louent ce qui mérite de vraies louanges? peut-on raisonnablement quitter le dessein de la conquête de la terre promise, à cause que des espions étourdis y trouvent des obstacles insurmontables qui effectivement ne le sont pas?

Enfin, quand ce mépris et ce déshonneur seraient réels, quand même ils seraient universels, dureront-ils toujours? *Celui qui s'élèvera sera humilié, et celui qui s'humiliera sera élevé :* oracle qui tôt ou tard aura son effet. On se raillait de la précaution que prenait le sage Noé de se bâtir une arche, pour se sauver du déluge avec sa famille : cet humble et prudent patriarche laissait parler ces brutaux et ces fous; mais enfin ils perdirent dans les eaux la parole et la vie. Si ce saint homme, piqué vivement de leurs railleries, avait interrompu et quitté entièrement son ouvrage, où en aurait-il été lui-même?

Les faux amis de Job censuraient aigrement toutes ses actions et toutes ses paroles; sa folle et brutale femme l'accusait de simplicité et de bêtise de servir un Dieu qui le traitait avec tant d'indignité : si cet *homme qui le craignait*, avait lâchement cédé à ces outrageantes calomnies, aurait-il eu ce bonheur et cette gloire qui succédèrent à ses misères et à ses opprobres? Jamais il ne fut si riche, jamais il ne fut si estimé ni si respecté.

Votre vertu marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous environnera, dit Dieu chez Isaïe (*cap.* LVIII), à une âme fidèle qui va tête baissée là où son devoir l'appelle. *Sa vertu marche devant elle*, voilà son mérite et son guide : *la gloire du Seigneur l'environnera;* voilà son éclat et sa récompense.

Ne crains point, prophète, dit Dieu à Ezéchiel : peut-être attendez vous qu'il va le rassurer en lui donnant un peuple fidèle, traitable, pieux, qui aura pour lui de grands égards; au contraire, s'il veut qu'il ne craigne pas, *c'est parce qu'il est avec de méchants esprits qui n'ont ni foi, ni conscience, et qu'il demeure au milieu des scorpions.*

Selon nous, ce serait par cette raison-là même qu'il devrait tout appréhender et abandonner la commission qu'il a reçue : selon Dieu, c'est ce qui doit le porter à calmer sa frayeur et à lui être fidèle. Nous ne voyons que des humiliations présentes, et Dieu voit une gloire future; plus on le chargera de malédictions et d'opprobres, plus sa vertu et sa fermeté auront d'éclat : s'il n'avait point trouvé d'obstacles, ou s'il n'en avait rencontré que de médiocres, son intrépidité aurait eu moins de mérite; mais la Providence n'a ménagé de si fâcheux contre-

temps, que pour lui préparer plus de gloire : *Il est établi dans la maison d'Israël pour en être le prodige.*

Cessez donc de vous décourager, âmes lâches qui êtes si esclaves des respects humains; qui, servilement attachées à de ridicules bienséances et à des ménagements frivoles, appréhendez si fort un vain mépris dont votre imagination se fait un redoutable fantôme. Je le répète pour votre consolation ou pour votre instruction : se moquer des jugements et des censures du monde quand il s'agit de s'acquitter de son devoir, ce n'est pas perdre son honneur, ni s'attirer un vrai mépris, je viens de vous en dire les raisons : mais quand même il s'agirait de perdre votre honneur, vous ne devez jamais balancer d'en faire un sacrifice à Dieu : cette seconde vérité que je vais établir ne doit pas moins vous toucher que la première.

SECOND POINT.

A considérer l'homme, soit par rapport à son corps, soit par rapport à son âme, on trouvera qu'il est extrêmement sensible aux douleurs de l'un et aux peines intérieures de l'autre. Souffre-t-il quelque douleur un peu violente? il s'agite, il se plaint, il crie : il aime son corps, c'en est assez pour avoir une aversion naturelle de tout ce qui peut l'incommoder et le blesser; l'attaque-t-on dans son honneur? il s'en afflige intérieurement; et s'il ne fait pas toujours paraître son chagrin, son dépit fait encore de plus vives impressions sur son âme : on le blesse dans l'endroit où il est le plus sensible; et s'il est à sa disposition de s'épargner le déshonneur que lui attirera un changement de vie, il choisit ordinairement ce parti.

Le dirai-je? de ces deux substances qui entrent dans la composition de son être, l'une est encore incomparablement plus sensible que l'autre; le corps n'a de sensibilité que pour un mal présent et réel. Comme il est tout matériel et sans réflexion, tout ce que est éloigné de lui, lui paraît indifférent : la douleur présente est la seule qui le tourmente.

Il n'en est pas ainsi de l'âme; le passé, le présent, le futur, l'affligent : le passé, par le souvenir qu'elle en a; le présent, par la peine qu'elle endure; le futur, par la crainte de ce dont elle est menacée. Sa délicatesse et sa sensibilité vont encore plus loin : un mal même imaginaire l'inquiète; elle ne peut souffrir qu'on fasse d'elle aucun jugement qui ternisse sa réputation : comment endurerait-elle tranquillement des satires et des railleries qui la déshonorent? toujours attentive à conserver son honneur, elle aime souvent mieux ne pas faire ce qu'elle doit, que de souffrir des reproches d'avoir fait ce qu'elle a dû faire.

Si c'est là le caractère des chrétiens charnels, et que saint Paul appelle *des hommes animaux qui ne connaissent ni ce qui appartient à Dieu*, ni ce qu'ils lui doivent, ce ne fut jamais l'esprit des vrais chrétiens, de ces hommes que le même Apôtre dit être *des hommes spirituels qui jugent de tout* comme ils doivent en juger, *et qui ne sont jugés de personne* (I *Cor.*, II), ou qui se moquent des jugements iniques qu'on fait de leur conduite.

Aux uns, s'attacher à Dieu et à leurs devoirs aux dépens de leur réputation ou de leurs biens *paraît une folie*, et il ne faut pas s'en étonner : ils ne voient pas les choses telles qu'elles sont, *ils ne peuvent pas même les voir*, dit saint Paul; *parce que ne devant en juger qu'à la faveur d'une lumière spirituelle*, cette lumière leur manque.

Aux autres, servir Dieu et aimer leurs devoirs aux dépens même de leur réputation, c'est une obligation qui leur paraît essentielle; et quand il faut qu'ils abandonnent les créatures pour s'attacher au Créatur, ils lui font, avec joie, un généreux sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher. Ne vous en étonnez pas, ce sont *des hommes spirituels qui jugent de toute chose* sur de bons principes qui règlent leurs jugements; et comme, d'ailleurs, *ils ne peuvent être raisonnablement jugés de personne*, ils méprisent, avec une magnanime fierté, ce que des insensés peuvent dire et faire pour les calomnier ou les perdre.

La justice et la reconnaissance leur inspirent de si nobles sentiments. La justice; ce qui leur revient d'honneur, ils le doivent tout entier à Dieu. La reconnaissance; s'ils essuient quelque chose de fâcheux pour Dieu il a souffert bien d'autres outrages pour eux; et sur ces deux principes ils lui font, sans hésiter, un pieux sacrifice de leur réputation.

Je dis premièrement la justice; tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu, tout doit être offert à Dieu. Ce qui paraît nous être plus propre et plus intime, n'est pas à nous : *notre substance même*, dit le prophète, ne nous appartient pas; elle *n'est qu'un néant devant le Seigneur*. Or, si le fond de notre être n'est pas à nous, ce qui en résulte, ou ce qui y est attaché, ne nous appartient pas; et si Dieu, qui en a la propriété, veut bien nous en confier l'usage, c'est à nous à le lui rapporter, conclut de là saint Augustin.

Eh quoi! direz-vous, devons-nous par là négliger notre réputation, et nous soucier peu de vivre avec honneur dans le monde? Ce n'est pas là ce que je prétends, répond ce Père. Les apôtres ne nous ont pas seulement ordonné de conserver notre réputation avec autant de soin que notre conscience, ils ont même voulu nous en montrer l'exemple par la conduite qu'ils ont tenue.

Saint Paul nous apprend que, bien loin que cette délicatesse soit blâmable, elle est d'autant plus utile, qu'il la regarde comme un grand moyen pour attirer les idolâtres à la foi : *Brillez dans le monde comme des astres au milieu d'une nation dépravée et corrompue*, nous dit-il, *afin que des esprits incrédules, éblouis de la lumière de vos bonnes œuvres, sortent des ténèbres de leur ignorance. Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les*

hommes, ajoute-t-il dans un autre endroit. Voyez ce que je fais moi-même : *je tâche de plaire à tous en toutes choses, je suis redevable aux sages et à ceux qui ne le sont pas.*

Sur ce principe, mes frères, soyez doux, honnêtes, complaisants; fuyez ces manières impolies et dures, qui sont le poison de la société; rendez-vous des civilités réciproques, qui, accompagnées d'un certain air ingénu, vous attireront de l'amitié et même de l'estime.

Savoir se faire à toute sorte d'esprits, c'est une grande habileté; il n'appartient qu'à des génies supérieurs de trouver ce secret, de s'accommoder si à propos à de différentes humeurs, qu'ils s'abaissent et qu'ils s'élèvent quand il le faut. Avoir trop de complaisance, c'est se rendre vil et méprisable; n'en avoir point, c'est passer pour rustique et sauvage.

Prétendre s'acquérir de la réputation par une basse servitude, c'est se tromper; dès qu'on se contrefait par cette souplesse, au lieu d'arriver à la fin qu'on se propose, on s'en trouve plus éloigné, que si on n'avait pas eu ces lâches ménagements. Prétendre aussi ne se point attirer de censures et d'ennemis, par un défaut de civilité et de complaisance, c'est se tromper; ces manières sauvages rebutent et souvent sont seules capables de rompre les liens des plus étroites amitiés.

Il faut donc, pour ménager sa réputation, avoir une complaisance sans bassesse et une gravité sans orgueil; mais, de quelque manière qu'on se compose, il faut toujours revenir à cette grande maxime, que, dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu et de son propre salut, il n'y a plus de mesures à prendre, pour se concilier l'amitié des hommes dont on appréhende les railleries et la haine. Ils s'obstinent à vous éloigner de la voie étroite où vous devez marcher; obstinez-vous à la suivre, quelque raboteuse et difficile qu'elle vous paraisse.

Ils se moquent de votre piété; moquez-vous de leur aveuglement. Ils se déchaînent avec scandale contre la sainteté de nos cérémonies et la rigueur de l'Evangile; déclarez-vous hardiment contre un libertinage si criant; et puisque vous ne pouvez acheter leur amitié que par le sacrifice de votre innocence, renoncez, sans délibérer davantage, à cette amitié fatale, et dites comme l'Apôtre : *Est-ce de Dieu ou des hommes que je désire d'être approuvé? Si je voulais leur plaire, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* (*Galat.*, I). Retirez-vous, créatures; je ne vous dois rien, vous ne me serez jamais de rien aux dépens de ma conscience et de ce que je dois à mon Créateur : *Il est le protecteur de ma vie; qui pourrais-je craindre?* Il s'agit de sa propre cause, je l'engage dans mes intérêts, il ne manquera pas de me soutenir; et quand il paraîtrait m'abandonner aux dents cruelles de mes ennemis, j'aurai toujours cette consolation que je m'acquitte de mon devoir, et qu'il veut par là m'éprouver.

Une vertu tranquille est toujours suspecte; moins traversée, elle en serait peut-être plus heureuse, mais elle n'en serait pas si forte. Les jugements désavantageux des hommes, leurs mépris et leurs sanglantes dérisions peuvent bien l'ébranler; mais, quand elle n'en est pas renversée, elle ressemble, dit saint Grégoire (*Lib.* XXII *Mor.*, *c.* 5), à ces arbres qui, après avoir été longtemps battus d'un grand vent, qui apparemment devait les arracher de leur terre, y tiennent encore plus fortement qu'auparavant par l'agitation qu'ils ont reçue.

On vous décriera, on fuira votre compagnie, on vous éloignera des divertissements et des intrigues du siècle; mais réjouissez-vous : ce sacrifice de votre réputation et de vos plaisirs ne servira qu'à donner un surcroît de force à votre vertu; on vous a jugé digne de souffrir pour le nom du Seigneur Jésus ces mauvais traitements et ces calomnies.

C'est là un devoir de justice dont vous ne pouvez impunément vous dispenser. Votre honneur n'est rien; et ce qui peut vous le rendre cher, est lorsque, méprisant les vains jugements des hommes, vous en faites un généreux sacrifice au Seigneur à qui toute gloire appartient.

D'ailleurs (et c'est ici une seconde raison) n'a-t-il pas lui-même sacrifié pour vous sa propre gloire? hé! que devez-vous lui rendre pour lui en témoigner votre reconnaissance? Il a été massacré comme Abel, moqué comme Noé, persécuté comme Jacob, dépouillé et vendu comme Joseph. Il a été méprisé comme Elie, lié, bafoué, mis à mort comme ceux de l'ancien Testament qui ont été ses figures. Les uns, comme les Capharnaïtes, se sont scandalisés de ses paroles; d'autres, comme les Géraséniens, l'ont prié de sortir de leurs terres; les avares se sont moqués de sa pauvreté, les orgueilleux de ses humiliations, les sensuels de l'austérité de sa vie. Les pharisiens l'ont haï; Hérode l'a traité comme un fou, Pilate comme un roi de théâtre; et les Juifs le voyant attaché à une croix, se sont écriés dans leur fureur : *S'il est fils de Dieu, qu'il descende de sa croix, et qu'il se sauve lui-même.*

Au milieu de tant d'outrages, de mépris, de dérisions, quels ont été ses sentiments? Quand l'Apôtre ne nous l'aurait pas dit, il eût été fort aisé de les connaître. Il a souffert avec joie les ignominies attachées à sa croix, il a méprisé la honte et la confusion dont ses ennemis l'ont couvert.

Que des esclaves et des malheureux la méprisent, cette honte, l'état où ils se trouvent la leur rend comme naturelle; que des philosophes et de prétendus sages y paraissent insensibles, c'est un orgueil ou une stupidité stoïque; mais qu'un Dieu à qui la gloire appartient en propriété, qu'un Dieu qui pouvait confondre et exterminer ses ennemis, tourner l'esprit et le cœur des hommes de tel côté qu'il aurait voulu, ait choisi,

pour nous sauver, ce qu'il y a de plus humiliant, et que, malgré tout ce que l'on pouvait dire et penser, il ait pris ce parti, non par nécessité ou avec chagrin, mais librement et avec joie, afin d'achever l'ouvrage dont son Père l'avait chargé, quel prodige! quel exemple! ou plutôt quelle lâcheté et quelle ingratitude de ne vouloir pas faire, par reconnaissance à un Dieu si généreux, le sacrifice d'une gloire passagère! Quelle lâcheté, quelle ingratitude, de rougir de lui devant les hommes! n'est-ce pas vouloir être du nombre de ceux dont il dit : *Celui qui rougira de moi, je rougirai de lui, il aura eu honte de faire ce que je lui ordonnais, j'aurai honte de le reconnaître devant mon Père* (*Marc.*, VIII), et de lui accorder ce qu'il me demandera.

Terrible menace, d'être à son Dieu un objet de confusion et de mépris, de s'en voir rejeté, abandonné, désavoué! y eut-il jamais de plus grand malheur? C'est là, cependant, dit Tertullien, ce qui arrivera à ceux qui veulent plaire aux créatures, et qui se soucient peu de déplaire au Créateur; qui veulent profiter du sacrifice que Jésus-Christ a fait pour eux de sa propre gloire, et qui appréhendent de lui sacrifier un honneur fragile et une réputation passagère. Ce dont il les menace aura tout son effet; une éternelle, mais juste confusion, deviendra la peine d'une ridicule et mauvaise qui les damnera pour jamais.

Jetons donc les yeux (c'est la conséquence qu'en tire saint Paul, dans ce même endroit de sa lettre aux Hébreux), *jetons donc les yeux*, non sur ces faux prudents et ces prétendus sages du siècle, qu'une honte imaginaire arrête dans les voies du salut, mais *sur Jésus, auteur et consommateur de notre foi, qui, pouvant jouir d'une vie tranquille et heureuse*, y a renoncé pour nous; *sur Jésus qui a souffert de si grandes contradictions des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin de nous empêcher de nous décourager et de nous abattre* (*Hebr.*, XII) par une lâche crainte d'essuyer pour lui les censures et les railleries du monde.

Peut-il nous en trop coûter pour marcher sur ses pas, et *avons-nous résisté à ses ennemis jusqu'à répandre notre sang en combattant pour lui?* Lâches dans les moindres choses où il s'agit de nous déclarer en sa faveur; que ferions-nous, si nous étions exposés à de si rudes épreuves? *Jetons donc les yeux sur Jésus* qui a tant souffert pour nous, et qui, comme ajoute le même Apôtre, *est maintenant assis à la droite du trône de Dieu* (*Hebr.*, XII), pour voir ceux qui se seront moqués des vaines censures du monde, et récompenser d'une gloire éternelle la passagère dont ils lui auront fait un généreux sacrifice.

SECOND DISCOURS (1).

Nolite timere eos qui occidunt corpus; animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.

(1) Ce discours peut servir à un commun de martyrs, et être appliqué au dix-huitième dimanche d'après la Pentecôte, sur ces paroles : *Videntes turbæ, timuerunt*, et à ces autres du quatrième dimanche d'après les Rois : *Quid timidi estis, modicæ fidei?*

Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'âme : mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer, et l'âme et le corps (*S. Matth., ch.* X).

Ne rien craindre, pas même la mort et ce qu'il y a de plus terrible, c'est l'aveugle apathie des stoïciens; craindre ce qui est léger ou imaginaire et apparent, son ombre, un fantôme, c'est le caractère des esprits faibles et lâches; craindre ce qui mérite d'être craint, et le craindre préférablement à ce qui ne doit pas faire les mêmes impressions de frayeur et de trouble dans une âme raisonnable, c'est l'esprit et la conduite des vrais chrétiens.

Placés entre Dieu et les hommes, sollicités de vous donner à l'un par justice, et de ménager les autres par bienséance; de vous acquitter des devoirs de religion, et de ne pas renoncer pour cela à l'amitié de ceux dont vous avez intérêt de conserver la protection, ou d'en éviter les railleries et le mépris : que devez-vous faire dans un pas si glissant, où d'un côté vous seriez fâchés de déplaire à Dieu, et où d'un autre vous ne voudriez pas vous exposer aux censures et aux persécutions des hommes? C'est là ce que vous demandez souvent, c'est là ce qui fait le sujet de vos inquiétudes et ce que vous seriez ravis d'apprendre.

Jésus-Christ s'est expliqué sur ce sujet en des termes si clairs, si formels, si décisifs, qu'il lève toute la difficulté et vous ôte ce désolant embarras où vous pouvez être : *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent ôter celle de l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps, précipiter l'une et l'autre dans l'enfer.*

Car c'est comme s'il vous disait : Je ne vous défends pas absolument de craindre les hommes, de prendre des mesures propres à vous mettre à couvert de leurs satires et de leurs mauvaises langues, de garder avec eux de certaines bienséances que demande la société civile, de conserver votre réputation et de ménager leur amitié. Mais s'il arrive que cette crainte humaine vous engage à faire des choses que ma loi vous défend, ou à ne pas faire ce qu'elle vous ordonne; s'il arrive que l'appréhension de leur déplaire ou de vous exposer à de cruelles persécutions vous porte à m'offenser et à les craindre plus que moi, sachez que cette frayeur et ces ménagements politiques vous attireront mon indignation et mes vengeances, que l'injustice et la faiblesse de leurs jugements doit faire hommage à la sévérité des miens; qu'il faut craindre, non ceux qui n'ont qu'un pouvoir passager sur vos corps, mais celui qui peut condamner à des feux éternels vos corps et vos âmes.

Crainte salutaire de mon Dieu, pouvez-vous être mieux établie? Crainte insensée des respects humains, peux-tu être plus sévèrement et plus justement condamnée? Quelle apparence de concilier l'une avec

l'autre dans la supposition que je viens de faire? Craignez-vous Dieu? dès là vous vous souciez peu de ce que diront et de ce que penseront les hommes. Craignez-vous les discours et les jugements des hommes? dès là il y a toute apparence que vous ne craignez pas Dieu.

Craindre Dieu est le vrai moyen de résister à toute tentation des respects humains, première proposition. Succomber à la tentation des respects humains est une grande marque qu'on n'a pas devant les yeux la crainte de Dieu, seconde proposition : commençons par la première.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien en Dieu qui ne soit redoutable, rien qui ne doive jeter dans la frayeur et retenir dans les bornes de son devoir un homme qui se règle sur les principes de sa religion et de sa foi.

Fausses et ridicules divinités que la superstition païenne a adorées, vous n'avez jamais rien eu de redoutable. On pouvait impunément vous insulter et répandre, sans rien craindre, l'encens profane qu'on vous offrait. On pouvait impunément renverser vos statues, manier vos tridents et vos foudres : vous aviez des yeux, mais ils ne voyaient pas; des oreilles, mais elles n'entendaient pas; des pieds et des bras, mais ils n'avaient ni mouvement ni sentiment.

Le Dieu que nous adorons est le seul qu'on doit craindre, le seul qui, comme dit David, *est redoutable au-dessus de tous les dieux. Son nom est saint* (*Psal.* XCVIII); mais ce même prophète nous avertit que *c'est un nom terrible ; ses décrets sur les enfants des hommes* sont grands et impénétrables, mais il n'en est pas moins *terrible : terribilis in consiliis suis super filios hominum* (*Psal.* XCIX).

Le dirai-je? il faut le craindre au milieu de ses plus tendres caresses; et comme *dans sa colère il se ressouvient de sa miséricorde*, dans sa miséricorde il n'oublie pas les droits de sa justice. L'âme qu'il recherche, il l'appelle *sa colombe, son épouse, sa toute belle ;* mais sa jalousie va jusqu'à se plaindre *qu'elle l'a blessé par un de ses regards et de ses cheveux.*

Vous vous trouverez par là fort éloignés de votre compte, vous qui vous flattez de craindre un *Dieu si redoutable*, et qui néanmoins, dans la conduite que vous tenez souvent, faites connaître que vous craignez les hommes ou autant ou même plus que lui. Car quelle crainte est-ce qu'il vous demande, où l'imagination est troublée et l'esprit effrayé par quelque événement tragique? C'était la crainte de Pharaon. Est-ce la crainte de périr par le glaive d'un ennemi qu'on trouve à son passage? C'était celle de Baal. Est-ce la crainte que donne la vue d'une main qui trace de mystérieux caractères dont on appréhende le dénoûment et les fatales suites? C'était celle de Balthasar. Est-ce même une crainte qui vient d'un reste de connaissance et de foi dont on ne peut s'empêcher d'être pénétré? c'est celle des réprouvés et des démons, *ils croient et ils tremblent.*

Ne reconnaissez donc à aucun de ces traits la crainte sage et salutaire dont je parle. La véritable est celle qui, élevant l'homme au-dessus de tout ce qu'il y a de plus terrible, lui fait mépriser les vains égards et les ménagements frivoles des bienséances humaines ; celle qui lui fait dire, en se représentant ce qui peut l'effrayer davantage : rien de tout cela n'est comparable à l'idée que je me forme de mon Dieu. J'appréhende vos censures, ô hommes, mais j'appréhende encore davantage les jugements de mon Dieu. Les maux dont vous me menacez me font frémir; mais ceux que me fera souffrir mon Dieu, si je l'offense, me font frémir encore davantage.

Cette crainte sage et salutaire dont je parle, est une crainte supérieure et dominante qui chasse toutes celles qui lui sont opposées, comme un clou, plus gros et plus fort, fait sortir de sa place un autre, plus petit et plus faible, dit saint Jean Chrysostome; une *crainte ferme et stable*, qui est accompagnée d'amour, ou qui y dispose si bien une âme, qu'elle est résolue, pour ne déplaire jamais à Dieu, de lui sacrifier tout ce qui l'éloigne de son devoir ; une crainte qui la rend fidèle aux engagements qu'elle a contractés, et qui regarde Dieu comme son appui, sa base, son soutien, sa force : *Firmamentum est Dominus timentibus eum* (*Psal.* XXIV).

Oui, représentez-vous un homme qui craint véritablement Dieu : vous ne le verrez ni attiré par l'amour du bien, ni charmé par la douceur des plaisirs, ni ébloui par l'éclat des honneurs, ni enhardi par l'espérance de l'impunité, ni rebuté par les railleries et les mépris, ni effrayé par les menaces et la rigueur des supplices. Enfin vous verrez un homme que nulle tentation des respects humains, nulle crainte de déplaire aux hommes aux dépens de sa conscience et de ce qu'il doit à Dieu, ne pourra renverser. En voulez-vous des preuves? La plus forte, du moins la plus sensible et la plus propre à toucher une âme, est celle des exemples ; et de tous les exemples, les plus vrais et les plus sûrs sont ceux que les divines Ecritures nous fournissent : en voici quelques-uns des plus remarquables :

Contre la tentation du bien, je vous montrerai l'exemple de Tobie; contre la tentation des honneurs, celui de Moïse ; contre la tentation des railleries et des mépris, celui de David; contre la tentation des menaces et des supplices, celui de trois jeunes hommes jetés dans une fournaise ardente.

Voilà, ô monde, ce que tu emploies de plus fort pour rendre les hommes esclaves de mille vaines bienséances et les obliger à ne rien faire qui te déplaise; mais voici en même temps des sentiments bien opposés que la crainte du Seigneur met dans l'âme de ceux qui veulent lui être fidèles, malgré les séduisants attraits de tes promesses, l'iniquité de tes jugements, la malignité de tes railleries et de tes censures, les traits violents de tes persécutions et de tes calomnies. Ils craignent

Dieu, c'est assez pour ne te pas craindre; *il sera leur base et leur appui.* Ils ne feront rien contre leurs devoirs : *Firmamentum est Dominus timentibus eum.*

La tentation du bien est une tentation très-délicate: si l'on fait ce que conseille le monde, d'en amasser par toutes sortes de voies, par des prêts usuraires, par de lâches complaisances pour de certains protecteurs dont on flatte les passions et les vices, par des commerces iniques ou par un opiniâtre refus de restituer ce qu'on retient injustement, de peur de tomber dans la pauvreté, on sera bientôt riche, et, écoutant ses pernicieuses maximes, on se tirera de la misère.

Mais admirez un homme qui dans un pays étranger où il est captif et où il eût cependant pu faire une grosse fortune s'il s'était attaché à la religion de Salmanazar, ou s'il avait prêté à usure ce qu'il avait déjà reçu de la libéralité de ce prince: admirons, dis-je, un homme qui a si peur de blesser sa conscience, qu'il prête gratuitement à Gabelus, qui est pauvre, l'argent qu'il a; un homme qui de ses petites épargnes en aide ses frères, et qui, appréhendant qu'un animal qu'il entend n'ait été volé, veut qu'on le rende. D'où vient tout cela? de la crainte qu'il a de Dieu, comme il s'en explique lui-même. *Nous menons une vie fort pauvre*, dit-il à son fils, *mais nous aurons de gros biens si nous craignons Dieu et si nous ne commettons aucun péché* (*Tob.*, IV).

La tentation du plaisir est encore, en un sens, plus délicate que celle des richesses: combien de bassesses ne fait-on pas pour plaire à une femme? Combien une femme même emploie-t-elle de moyens que la religion de sa conscience improuve, pour se faire aimer? Ils se rendent les uns et les autres esclaves d'une lâche crainte de déplaire, parce qu'ils ne craignent pas d'offenser Dieu. Mais admirez Joseph qui, sollicité, caressé, arrêté par une impudique maîtresse, résiste à ses propositions lascives, par quel principe? Par la crainte de Dieu qui l'oblige d'être fidèle à son maître; sans cela tout le portait au mal: l'ardeur de la jeunesse, l'attrait du plaisir, la présence de l'objet, l'espérance même de l'impunité; mais (voici ses paroles) *Quelle apparence que je commette un si grand mal et que je pèche contre mon Dieu* (*Gen.*, XXXIX)? Respects humains, bienséances criminelles, vous ne gagnerez rien sur une âme *qui a la crainte de Dieu devant les yeux.*

Peut-être que l'honneur que le monde promet à ses adorateurs insensés et à ses lâches esclaves, l'emportera sur les devoirs les plus essentiels de la religion. Oui bien quand on ne craint pas Dieu; mais quand on a cette *crainte sainte et pure* (*Psal.* XVIII) qui lui est due, on s'élève au dessus de tout ce qui peut flatter l'orgueil humain. Admirez Moïse: *La fille de Pharaon l'ayant adopté, de quelles dignités n'eût-il pas été revêtu? Il y renonça cependant et aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir de cet honneur passager; jugeant que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses d'Egypte, qu'il quitta sans craindre la fureur du roi* (*Hebr.*, XI).

Que dirai-je d'un autre effet que cette crainte salutaire produit dans une âme, qui est de lui faire mépriser les plus insultantes railleries et les imprécations les plus atroces? C'est par là, ô monde, que tu te venges de ceux qui te quittent ou que tu espères d'en rendre inutiles les meilleures résolutions. Tu grossis devant leurs yeux ce fantôme de tes discours et de tes jugements malins. Il est vrai qu'ils en seraient effrayés, si une crainte plus forte que celle de tes censures ne les rassurait.

Que font-ils donc? ce que fit David : *Vous connaissez*, disait-il à Dieu, *quels sont les opprobres et les ignominies que je souffre à cause du respect que j'ai pour vous. Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam* (*Psal.* LXVIII). Depuis que je me suis séparé des méchants, je n'en attends que des afflictions et des injures; mais n'importe, je ne laisserai pas de vous offrir mes prières, et je regarderai ce temps de mes souffrances comme celui de votre bon plaisir : *Ego vero animam meam ad te, Domine; tempus beneplaciti, Deus* (*Ibid.*).

Enfin voulez-vous quelques exemples de la force que donne à une âme cette crainte de Dieu, sur les plus cruelles menaces et les plus affreux supplices? Je pourrais en produire plusieurs que je tirerais des livres saints, mais je me contente de celui des trois jeunes hommes jetés dans une fournaise ardente; l'application de ce trait de l'Ecriture vous fera encore mieux entrer dans ma pensée.

Nabuchodonosor s'étant fait élever une grande et magnifique statue, obligea tous ses sujets de l'adorer. Les plus considérables de son vaste empire y accoururent de toutes parts pour lui rendre leurs hommages; le petit peuple, charmé par le son de différents instruments, voulut suivre la foule; et tous appréhendant que le refus de cette adoration publique ne leur attirât l'indignation du roi, le concours y fut extraordinaire et grand. Avec tout cela, qu'était-ce? Une statue inanimée qui n'avait que quelques traits du prince, et qu'on regardait comme si c'eût été le prince même.

Représentez-vous sous cette figure l'idole du respect humain. Ce n'est rien dans le fond, et cependant c'est beaucoup dans l'idée que s'en forment des esprits peu sensés. Les uns entraînés par le torrent de la multitude, les autres engagés par de vaines bienséances; ceux-ci attirés par la nouveauté du spectacle, ceux-là craignant de passer pour bizarres et sauvages, font ce qu'ils voient faire aux autres. Que dirait-on s'ils ne se conformaient à leurs usages et à leurs manières? Gens du monde, c'est là votre portrait; mais quand il y a quelque honte à essuyer, ou quelque persécution à craindre, le plus court, selon vous, est de se mettre à l'abri de l'orage, et d'abandonner le parti du Créateur, pour vous ranger de celui de la créature.

Consolons-nous cependant, tous ne fléchissent pas le genou devant la statue. Malgré

cette aveugle multitude de Mèdes et de Perses, on trouvera encore des Sydrach, des Misach et des Abdénago, qui, avec une magnanime intrépidité, s'écrient : Grand prince, nous voudrions bien, si nous le pouvions sans blesser notre conscience, obéir à vos ordres. Vous nous menacez de nous faire jeter, pieds et mains liés, dans une fournaise ardente, nous appréhendons votre indignation, mais nous appréhendons encore davantage celle de Dieu. Nous ferons, s'il nous le permet, tout ce que vous souhaitez : *mais s'il ne le veut pas, nous osons vous dire que nous n'adorons ni vos dieux, ni la statue d'or que vous avez fait élever : Quod si noluerit, notum tibi sit, o Rex, quia deos tuos non colimus et statuam auream quam erexisti, non adoramus* (*Daniel*, III).

Courageuse résolution que prend tout homme qui craint, non ceux qui ne peuvent faire mourir que les corps et les jeter dans une fournaise ardente, mais celui qui, ayant un pouvoir absolu sur les corps et sur les âmes, peut les livrer à des supplices et à des feux éternels. Obéir à ses maîtres et les craindre, c'est ce que la loi ordonne ; mais leur obéir aux dépens de sa conscience et du respect que l'on doit à son Dieu, c'est ce qu'elle défend et ce qu'elle condamne : *Nolite timere eos*, etc.

De tout ceci tirons deux conséquences. Première conséquence. Dans l'ordre de la nature la crainte n'est, communément parlant, qu'une passion basse, lâche et stérile; mais, dans celui de la grâce, elle est la force et la magnanimité même, quand elle regarde Dieu et qu'elle appréhende de lui déplaire.

Les enfants, j'appelle ainsi, après Isaïe, ceux qui craignent les hommes, *manquent de courage et tombent de faiblesse*, quelque forts qu'ils paraissent ; *mais ceux qui espèrent en Dieu* et qui le craignent, *trouvent des forces toujours nouvelles*. Rien ne les empêche de s'acquitter de leurs devoirs; et, s'élevant au-dessus des obstacles que les hommes leur opposent, *ils volent comme des aigles et marchent sans s'abattre* là où l'esprit du Seigneur les appelle (*Isaiæ* XL). De jeunes filles, de petits enfants, des vierges d'une complexion délicate et tendre, résistent aux plus cruelles menaces. Que leurs tyrans leur disent : Adorez nos dieux, sans cela vous allez souffrir d'horribles tourments; nous nous moquons de vos dieux, répondent-elles, nous ne craignons et nous n'adorons que le nôtre.

Seconde conséquence : Il est sans doute bien honteux de voir que des chrétiens qui, dans les sacrements de baptême et de confirmation, ont promis de renoncer au monde et de défendre glorieusement leur foi, cèdent lâchement, non à la fureur d'un tyran païen et d'un cruel persécuteur, mais aux vaines bienséances de ce monde, à des terreurs paniques, aux railleries d'un libertin, aux discours et aux jugements désavantageux que l'on fera de leur conduite s'ils vivent en gens de bien. Quand cela est, qu'ils ne se flattent donc pas de craindre et d'aimer Dieu; car j'ai à leur dire que céder aux respects humains et négliger son devoir par l'appréhension que l'on a de déplaire au monde, c'est une grande preuve qu'on n'a pas devant les yeux la crainte de Dieu.

SECOND POINT.

Nos livres saints nous apprennent que souvent il n'est rien de plus mal ménagé que la crainte ; souvent on tremble où il n'y a pas lieu de trembler ; souvent on vit dans une stupide et pernicieuse sécurité, quand on a tout sujet de craindre.

Caïn appréhende qu'on ne le tue, et il n'appréhende pas l'indignation du Seigneur qui lui demande où est son frère. Les Égyptiens n'entrevoient souvent que des fantômes, et ils en sont si troublés, que les objets leur paraissent encore plus affreux qu'ils ne le sont. Ils sentent d'horribles fléaux, et nul d'eux ne va jusqu'à la source du mal, pour adorer avec frayeur la main vengeresse qui les frappe.

Tel est l'esprit des aveugles et insensés enfants des hommes ; ils ressemblent, dit saint Augustin (*Serm.* I *in Psal.* XC), à ces oiseaux qui, s'étant cachés dans un buisson où ils étaient en assurance, en sortent précipitamment dès qu'ils entendent le bruit que font des bâtons dont on le frappe, pour aller étourdiment se jeter dans des piéges qu'on leur a tendus, et qu'ils ne craignent pas.

L'asile le plus sûr de ces hommes dont je parle, serait cette crainte du Seigneur, que David regarde *comme le commencement de la sagesse*, et dont l'auteur du livre de l'Ecclésiastique dit que tout ira bien et réussira à un homme qui le craint : *Timenti Dominum bene erit* (*Eccl.*, I).

En effet, qu'appréhendent-ils qui doive tant les alarmer ? la pauvreté ? *mais il n'y en a point pour ceux qui craignent Dieu.* Ils baisent par respect sa main, lors même qu'elle les dépouille : *Non est inopia timentibus eum.*

La privation des choses nécessaires à la vie ? mais celui qui nourrit les oiseaux sans qu'ils ensemencent et qu'ils aient des greniers pour serrer la récolte, *leur donne le pain* dont ils ont besoin, et les rend contents au milieu de la plus grande indigence : *Escam dedit timentibus se.*

Les traits sanglants des mauvaises langues ? Les jugements iniques qu'on prononce sur leur conduite, les railleries et les mépris auxquels ils se voient exposés, les calomnies et les injures dont sont frappées leurs oreilles ? Mais une crainte supérieure à celle des hommes les rend tranquilles, ils ne craignent pas ces mauvais discours : *Ab auditione mala non timebit* (*Psal.* CXI).

Si ces hommes que je viens de vous dépeindre, et dont l'Esprit-Saint a fait lui-même le portrait, sont dans cette disposition par la crainte de Dieu, qui a fait de si salutaires impressions sur leurs esprits et sur leurs cœurs, que penserons-nous de ceux qui, esclaves des respects humains, n'osent se déclarer pour lui ? qui veulent avec des

yeux trop curieux voir les mystères d'une conversion qu'ils devraient rendre publique pour l'édification de leurs frères, ou pour la réparation des mauvais exemples qu'ils leur ont donnés? Que penserons-nous de ces hommes timides et mous, qui ne travaillent qu'à se mettre à l'abri de ces outrageantes dérisions, où souvent est exposé un changement de vie quand il éclate; qui voudraient bien quitter le monde, mais qui s'imaginent ne devoir pas le faire sitôt, pour ne se pas repentir d'une piété précipitée, qui se serait mieux soutenue s'ils avaient pris leurs précautions de loin?

A les entendre, leur intention est bonne; ils se sont sérieusement examinés sur cet article, ils ont sans déguisement consulté leur propre cœur, ils sentent un grand penchant à la vertu, ils l'estiment et l'admirent dans les autres; mais ils ont encore leur faible, les malignes satires de mille censeurs chagrins les retiennent lorsqu'ils voudraient avancer. Qu'importe qu'ils aillent de nuit à Jésus-Christ comme Nicodème? ils ne laisseront pas d'être mis au nombre de ses disciples. Qu'importe qu'ils cachent de honte l'esprit de salut qu'ils ont conçu? ils pourront, comme la vieille Elisabeth, mettre au monde cet enfant de grâce.

Que ces illusions sont grossières! qu'elles sont pernicieuses et fatales! Je le dis, et je ne le dis qu'après l'Ecriture et les Pères, des gens de ce caractère ne craignent pas Dieu, et ne le craignant pas, ils sont dans la mauvaise voie: pourquoi? parce qu'ils se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la crainte, première raison. Parce que, dès qu'ils seront tentés, ils violeront sa loi dans les chefs les plus essentiels, seconde raison. Je me contente de vous les marquer en peu de paroles.

Je dis 1° que négliger son devoir par l'appréhension que l'on a de choquer le monde, ce n'est pas avoir une vraie crainte de Dieu, et que se flatter de l'avoir, c'est se tromper. Il y a deux sortes de craintes, dit saint Augustin : une crainte purement servile et charnelle, par laquelle on n'aime pas la vertu, mais on appréhende la peine due à ceux qui en violent les lois (*D. Aug. in Psal.* XI, *Concione* 25).

On s'abstient de faire le mal, mais la volonté de le faire subsiste toujours; elle est cachée cette volonté, mais elle ne laisse pas de vivre; la main est retenue, mais le cœur est mauvais. On souhaiterait que ce qui est défendu par la loi fût permis, et l'on a un secret déplaisir de ce qu'il ne l'est pas. On n'aime pas le bien dont il faudrait se réjouir, on craint seulement charnellement le mal qu'il faudrait effectivement haïr. Crainte servile et mauvaise, tu n'es pas la crainte de Dieu.

Il y en a une seconde que le même saint Augustin appelle une crainte chaste, et c'est celle qui chasse cette crainte impure dont il vient de parler; crainte accompagnée d'amour, de fidélité, de respect, d'attachement à son devoir; crainte filiale qui fait que, quand même le péché qu'on est tenté de commettre demeurerait toujours impuni, on ne voudrait jamais y tomber. Voilà, mes frères, ce que c'est que craindre véritablement Dieu. Or, est-ce là le caractère et l'esprit de ceux qui ne s'abstiennent de pécher que par la crainte des hommes, ou qui n'osent se déclarer pour la vertu et marcher dans la voie des commandements du Seigneur, parce qu'il improuverait et qu'il blâmerait leur conduite?

L'entendiez-vous de la sorte, saint prophète, quand vous appeliez *heureux l'homme qui craint le Seigneur*: *Beatus vir qui timet Dominum?* Vous vous le représentiez comme un homme hardi, intrépide, impatient de s'acquitter de son devoir, comme un homme ardent et empressé d'accomplir ses saintes ordonnances : *In mandatis ejus volet nimis.*

C'est alors qu'on se moque de ce que diront et de ce que penseront les hommes; c'est alors qu'on se soucie peu de rompre avec un monde contagieux et malin, et qu'on regarde comme le plus grand malheur qui puisse arriver de déplaire au Créateur, par la crainte qu'on a de s'attirer les persécutions ou le mépris des créatures. N'est-on pas dans cette disposition intérieure? On ne craint pas Dieu, et l'on se forme une fausse idée de cette crainte qui est un des dons du Saint-Esprit.

Encore un coup, on ne le craint pas comme il veut qu'on le craigne, et l'on n'est pas dans la bonne voie, ou, si on le craint, ce n'est qu'une crainte faible, lâche, stérile, qui succombera à la première tentation, lorsqu'il s'agira de se déclarer pour Dieu ou pour le monde : seconde raison qui vous paraîtra d'autant plus solide, qu'elle est expressément marquée dans les livres saints.

Celui qui craint l'homme, dit le Sage, *tombera bientôt* (*Prov.*, XX). Le pas est si glissant qu'il n'y tiendra pas ferme. On n'aura pour Dieu que de prétendus bons désirs, on hésitera, on délibérera, on chancellera, mais à la fin on cédera à celui qui sera le plus fort.

Je ne puis mieux m'expliquer que par l'idée que m'en donne l'auteur de l'Ecclésiastique, et la différence d'un homme sage qui craint Dieu, et un homme insensé qui craint le monde. Figurez-vous, dit-il, un bois bien lié et attaché ensemble, qu'on pose sur le fondement d'un édifice; ce bois résiste, sans se désunir, aux plus furieux orages, et c'est là, ajoute-t-il, la figure d'un bon cœur et de la résolution d'un homme qui demeure ferme, et qui, en quelque temps que ce soit, ne s'affaiblira point par la crainte (*Eccli.*, XXII).

Figurez-vous, d'un autre côté, une cloison de bois mise dans un lieu élevé et une muraille de pierre sèche; un orage un peu fort la renversera, et elle ne pourra pas résister longtemps à la violence des vents; et tel est, ajoute cet auteur sacré, le cœur timide de l'insensé. C'est un cœur qui s'agite, qui flotte, qui vacille dans l'incertitude de ses

pensées bizarres, et il ne résistera pas longtemps à la violence de la crainte : *Sic est cor timidum in cogitatione stulti, contra impetum timoris non resistet.*

Veux-je dire par là qu'un homme qui craint véritablement Dieu, est un homme impeccable? Je le prétends si peu, que je sais qu'il n'y en a point en cette vie, et que la charité même la plus parfaite peut se refroidir et se perdre. Mais ce que je veux dire est que celui qui a cette crainte filiale et chaste est, comme une maison bien bâtie, posée sur de bons fondements, que la vérité, l'humilité et d'autres vertus préservent d'une ruine prochaine.

Ainsi était celle du prince des Apôtres lorsqu'il répondit au grand-prêtre qui lui défendait d'annoncer la doctrine de Jésus de Nazareth : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (*Act.*, V) ; résistant à une petite crainte par une autre plus grande, et demeurant ferme dans la résolution de souffrir une confusion passagère, pour n'en pas essuyer une éternelle.

Ainsi raisonna la chaste Suzanne, qui, pressée par d'infâmes vieillards, et menacée de mort si elle ne consentait à leurs désirs impurs, se trouva saisie de deux craintes tout à la fois, de celle de Dieu et de celle des hommes. *De quelque côté que je me tourne, je me vois en d'étranges embarras : si je commets le péché dont vous me tentez, mon âme mourra, et si je ne le commets pas, je ne pourrai me sauver de vos mains.* Mais laquelle de ces deux craintes l'emporta-t-elle? Écoutez la résolution qu'elle prend : *J'aime mieux tomber innocente entre vos mains, que de me rendre coupable aux yeux de Dieu* (*Daniel*, XIII). Voilà, mes frères, ce qui s'appelle craindre sincèrement Dieu : demeurer ferme contre la plus violente et la plus dangereuse de toutes les tentations.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont la maison n'est bâtie que de bois mal rangés, ils ne résisteront pas à l'orage. Un premier vent les ébranle, un second ou un troisième les renversera par terre. Ils appréhendent de déplaire au monde, ils s'attacheront bientôt à lui plaire ; les menaces qu'on leur fait les effraient, ils se rendront bientôt aux promesses dont on les flatte : ils méprisent les petits péchés ; ils tomberont, sans y faire réflexion, dans les grands.

Ils craignent qu'on ne les accuse d'incivilité, si, pendant la célébration des sacrés mystères, ils ne répondent pas aux discours que leur tient un homme ou une femme, qui vient les troubler dans leurs prières et leur recueillement : bientôt ils se lieucieront à tenir de longues conversations pendant le saint sacrifice de la messe. Ils n'osent dans les compagnies où ils se trouvent, témoigner la douleur qu'ils ont d'entendre médire : on les verra bientôt se joindre aux plus insignes médisants, et peut-être enchérir sur leurs satires. Ils n'ont pas voulu s'attirer les reproches d'une chétive créature ; bientôt, comme Simon Pierre, ils renonceront lâchement leur maître.

Vous le permettez de la sorte, ô mon Dieu, pour vous venger de leur vaine et insensée frayeur. Ils n'ont pas eu votre crainte devant les yeux : et vous ne daignerez pas seulement les regarder. Ils n'osent parler de vous, quoiqu'ils vous connaissent : et vous qui savez ce qui se passe dans leurs âmes, vous les traiterez comme si vous ne les aviez jamais connus. Ils ont appréhendé de petits maux : de plus grands les accableront, afin que cet oracle s'accomplisse en leurs personnes. *Ceux qui craignent la gelée, seront accablés par la neige; ils tomberont du lieu où ils étaient, comme une eau fondue et s'écouleront comme un torrent* (*Job*, VI).

S'ils avaient eu une vraie crainte de Dieu, ils en auraient reçu dans la tentation de puissants secours. Il les aurait éclairés, animés, rendus fermes et inébranlables ; mais comme l'indifférence et la froideur des hommes, qui dans le fond n'est qu'une glace fragile qu'ils devaient fouler aux pieds, les a effrayés ; la neige qui vient d'en haut les accablera, je veux dire la colère de Dieu qu'ils étaient plus obligés de craindre que les vains jugements des hommes : c'est le sens que donne saint Grégoire pape à ces mystérieuses paroles de Job : *Qui timent pruinam, irruet super eos nix.*

Cela étant, ô mon Dieu, la grande grâce que nous vous prions de nous accorder, est celle que vous demandait votre prophète : *Seigneur, percez mes chairs de votre crainte* (*Psal.* CXVIII). C'est votre crainte que je demande, et non celle des hommes. Quel mal pourront-ils me faire, si, résolu de ne vous point offenser, je me suis peu soucié de leurs jugements et de leurs menaces? Mais quel mal ne me feriez-vous pas, si, de peur de leur déplaire, je m'étais attiré votre indignation ?

Ce n'est pas même précisément la crainte d'une peine temporelle ou éternelle que je vous demande, je pourrais avec elle me damner ; c'est votre crainte, c'est celle de vous offenser, quand même je pourrais le faire impunément.

Percez, Seigneur, percez non-seulement mon imagination, non-seulement mon esprit, mais encore ma chair et tous mes sens, de cette crainte. Servez-vous d'elle et des différentes impressions qu'elle fera sur moi, comme d'autant de clous bien pointus pour m'attacher immuablement à vous. Percez-en mes yeux, afin qu'ils ne voient plus la vanité des biens et des honneurs du monde. Percez-en mes oreilles, afin qu'elles n'entendent plus de discours où la pureté et la charité chrétienne soient blessées. Percez-en mes mains, afin qu'elles demeurent attachées au bien que vous m'obligez de faire. Percez-en mes pieds, pour les empêcher de faire aucune démarche qui puisse m'attirer votre indignation. Que je ne craigne que vous, ô mon Dieu ! Que je n'aime que vous dans le temps et dans l'éternité !

RICHE, RICHESSES.

Le mauvais riche et le bon pauvre. Les désordres, et le malheureux sort de la plupart

des riches. Le bon usage qu'ils peuvent faire de leurs biens. Les avantages, et le bonheur de la pauvreté chrétienne.

PREMIER DISCOURS (1).

Homo quidam erat dives qui induebatur purpura et bysso.... Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.

Il y avait un certain homme riche, qui s'habillait d'écarlate et de fine toile.... Il mourut, et l'enfer fut son tombeau (*S. Luc, ch.* XVI).

Voici, chrétiens, la plus affreuse peinture qui soit dans l'Évangile; et ce en quoi elle me paraît même plus affreuse, est qu'encore bien qu'une infinité de gens doivent se reconnaître à ces traits, il en est peu qui s'imaginent y avoir part.

Il n'y a point de mauvais juge qui se compare à Pilate, point de faux dévot qui se compare au pharisien, point de mauvais riche qui se compare à celui de notre Évangile.

Pilate a fait tous ses efforts pour sauver le Fils de Dieu; cependant comme on le menace de César, il l'abandonne à ses ennemis. Un magistrat de nos jours qui livrerait à ses parties un innocent cruellement persécuté, et pour qui dans le fond il voudrait bien se déclarer, se croirait-il un méchant magistrat?

Le pharisien prie, il paie ses dettes, il donne l'aumône, il n'est ni voleur, ni impudique, ni débauché, il va réglément au temple et s'acquitte des plus petits devoirs de la loi. Qui en ferait autant dans notre siècle, ne passerait-il pas pour un vrai dévot? on le passe quelquefois à bien moins.

Encore Pilate a commis une horrible injustice à la mort de Jésus-Christ, encore le pharisien a insolemment, et aigrement insulté au publicain. Mais qu'a fait cet homme riche, dont parle saint Luc? Il était vêtu de pourpre et de toile fine, il se traitait magnifiquement tous les jours : voilà son crime. Cependant il est mort, il est jugé, condamné, précipité, enseveli dans les enfers : voilà son supplice. Qui voudrait être riche à ce prix? Et qui cependant des riches, faisant réflexion sur la vie qu'il mène et sur les maux dont on le menace, se reconnaît à ces traits, et appréhende un aussi horrible châtiment?

A Dieu ne plaise que je désespère du salut de tous les riches : s'il y en a de mauvais, il y en a de bons; s'il y en a à qui une délicieuse abondance fournit la matière d'une infinité de péchés, il en est d'autres à qui les biens sont de favorables occasions de mérite et de vertu : mais ordinairement parlant, oh! que leur condition est à plaindre!

Quelquefois l'acquisition de leurs richesses est injuste, souvent l'usage qu'ils en font est criminel, presque toujours le malheur en est inséparable. D'où leur viennent-elles ces richesses? Quel emploi en font-ils? Quels secours en reçoivent-ils, et quelle est leur dernière destinée? Arrêtons-nous à ces trois réflexions.

(1) Ce discours est pour le jeudi de la seconde semaine de carême : il peut encore servir au quatorzième dimanche d'après la Pentecôte.

PREMIER POINT.

Ce n'était ni par un esprit de critique et de satire, ni par une indiscrétion et un emportement outré de zèle, que saint Jérôme disait que tout riche était ou l'héritier d'un méchant homme ou méchant lui-même (*D. Hieron., ad Hebid.*).

Sans vouloir fouiller jusque dans le secret des familles, sans prétendre découvrir ces lèpres héréditaires dont quelques maisons dans la robe et dans l'épée, dans le négoce et dans le commerce, dans l'exercice des charges et dans le maniement des affaires publiques, sont encore aujourd'hui infectées : il est certain, messieurs, que s'il s'en trouve quelques-unes où les richesses sont entrées par des voies permises, il en est beaucoup d'autres qui ne doivent leur établissement fatal, qu'aux injustices de leurs aïeux ou à leurs pirateries personnelles.

Il y a encore, grâces au ciel, il y a encore de ces maisons qui portent avec elles la commodité et l'abondance, comme ces grandes rivières qui, coulant avec majesté dans leurs lits, enrichissent les contrées voisines; mais combien en est-il d'autres qui, comme d'impétueux torrents, n'ayant grossi leurs eaux qu'après avoir rompu les digues de la probité et de la justice, ne laissent en passant que du limon et du gravier?

Ne pourrais-je pas dire que les unes ressemblent à ces arbres, à qui une longue suite d'années a fait jeter de profondes racines, mais que les autres sont comme cette graine de moutarde qui croît en de certains endroits de Judée, avec tant de précipitation et une si surprenante hauteur, que ces semences d'abord presque imperceptibles, s'élèvent non-seulement au-dessus des plantes communes, mais encore de beaucoup d'autres arbres?

J'approuve, je loue, je bénis ces fortunes lentes, où par un travail opiniâtre, par une occupation honnête, par une sage et frugale modération dans ses dépenses et dans ses plaisirs, on amasse du bien et l'on augmente même celui de ses pères : mais que dirai-je de ces fortunes prématurées dont on accélère le progrès par des rapines scandaleuses ou par des intrigues cachées, par des injustices ouvertes ou par des usures secrètes, par des exactions violentes ou par de spécieux accommodements, par des intérêts énormes qu'on grossit malgré toute la sévérité des lois, par des pertes imaginaires, et de frauduleuses banqueroutes? Je n'en dirai que ce qu'en dit l'Écriture : *ceux qui veulent devenir riches se jettent et s'embarrassent dans les filets du démon. Quiconque se hâte de s'enrichir, ne sera pas innocent aux yeux de Dieu.*

O vous, dont les richesses sont légitimement acquises, soyez bénis! c'est la rosée du ciel qui engraisse votre terre, c'est chez vous que tombe une délicieuse manne, autant pour fournir à vos innocents plaisirs, que pour satisfaire à vos besoins. Loin de faire des pauvres, vous les nourrissez, et s'ils connaissent que vous êtes riches, c'est par les secours que vous leur rendez

Mais pour vous qui, engraissés du travail des malheureux et de la sueur des innocents, les sacrifiez à votre barbare avidité, je n'ai que d'effroyables malheurs à vous prédire : c'est sur vous que distille la fureur de l'Eternel. Oui, sur vous qui brûlez et consumez tout ce qui vous approche, comme ces miroirs ardents qui mettent en cendres ce qu'on leur oppose, ou comme ces baguettes qui, entre les mains des magiciens de Pharaon, dévoraient toutes les autres. Eh ! juste Dieu, d'où sont venus ces usuriers qu'on ne connaissait pas il y a deux jours, ces fruits mal sains, dont on a précipité la maturité, ces races du serpent Python, dont les dents meurtrières brisent tout ce qu'elles rencontrent ?

Quand je parle de la sorte, il faut que je prenne d'abord la même précaution que Salvien. *Je ne parle*, disait-il, *de personne en particulier, je ne m'adresse qu'à ceux qui découvrent en eux-mêmes ce que je condamne. Si quelqu'un, en s'examinant sérieusement, ne se sent coupable d'aucun de ces vices, ce n'est point à lui que j'en veux, et par ce moyen ce que j'ai dit et ce que je dirai, ne doit point l'offenser; que si au contraire, il reconnaît au fond de son cœur qu'il en est coupable, c'est à lui que je m'adresse, ou plutôt, il faut qu'il s'imagine entendre la voix de sa conscience, et non la mienne* (*Salv. de Prov., lib.* IV).

Après cette précaution, je parle avec le même Salvien, de certains grands du monde, qui volent, qui enlèvent, qui ravissent impunément tout ce qui peut irriter leur cupidité et la satisfaire. Si l'on voit tous les jours leurs richesses grossir, c'est par les tristes dépouilles de ceux que leur mauvaise fortune a placés trop proche d'eux, et exposés à l'insatiable fureur de leurs désirs. Ces fleuves sortis de leur lit entraînent tout ce qui se rencontre le long du rivage, leurs malheureux vassaux deviennent bientôt leur proie; hommes, biens, possessions, domaines, ils envahissent tout jusqu'à leur liberté.

Je parle avec le même Salvien, non-seulement des grands ou de ceux qui, dépositaires de leur pouvoir et exerçant leurs droits, sont possédés de cet esprit de rapine ; je parle encore de certains petits officiers, de simples suppôts de justice, de vils praticiens qui s'acharnent avec fureur sur la proie que le hasard fait tomber entre leurs mains, ou qu'ils vont eux-mêmes chercher de tout côté. Il n'est presque pas de ville et de bourgade qui n'ait son tyran, qui ne porte les marques de sa puissance et de sa cruauté. Les faibles sont opprimés par les forts, on s'engraisse de la substance de l'orphelin et de la veuve, on s'enivre du sang des gens de bien, à qui la vertu ne sert de rien pour se mettre à couvert de l'orage, et dont l'humilité et la résignation aux ordres du ciel ne leur permet pas de se défendre.

Je parle de ces usuriers qui, dans des années de calamité et de guerre, ne s'occupent que des moyens de s'enrichir en peu de temps; qui tirent des intérêts énormes de leur argent avec le droit qu'ils se réservent de répéter le principal ; qui, sans être touchés de leurs injustices, ni troublés par les cris lamentables de ceux qu'ils oppriment, se flattent même de rendre, dans une extrême besoin, service à ceux qu'ils volent.

Un torrent qui se précipite du haut d'un rocher s'arrête avec plus de facilité que cet effroyable débordement d'usure ; un feu que des vents augmentent dans une forêt par des souffles redoublés s'éteint plus aisément que l'impétueuse flamme de leur avarice ; et ce fameux gouffre de la mer de Sicile, si redoutable aux pilotes, n'a jamais tant fait périr de vaisseaux, qu'ils engloutissent de maisons, de possessions, d'héritages.

Le dirai-je avec le même Salvien ? On pille de tout côté, et quelquefois l'unique secret pour ne pas devenir la proie de ces voleurs, est de se faire voleur comme eux. Le peuple gémit sous la cruelle oppression de ces barbares qui n'ont ni religion ni humanité, qui n'épargnent ni grands ni petits, ni amis ni étrangers.

Vous les voyez ces mauvais riches, ô mon Dieu, et vous les souffrez, vous permettez même qu'ils s'aveuglent sur leurs effroyables injustices. Enhardis par l'usage et attirés par des gains dont ils ne se font aucun scrupule, ils pillent impunément ; souvent même ils se croient innocents, parce qu'ils s'en représentent d'autres encore plus barbares qu'eux, et qu'ils s'imaginent que faire languir et mourir dans des prisons leurs propres frères, ce n'est pas un crime, mais un droit qu'ils ont sur leurs biens et leur liberté : *Jus putans esse, non crimen.*

Que dirai-je de tant d'autres mauvais riches dont le monde est plein ? de ces receveurs subalternes qui profitent de l'argent de leurs maîtres à leur insu, et qui en retiennent le profit pour eux ? Que dirai-je de ces autres maîtres qui, d'intelligence avec leurs domestiques, leur laissent prendre de sordides intérêts qu'ils feignent d'ignorer et qu'ils leur abandonnent pour leurs gages ?

Que dirai-je de ceux qui dans une même famille s'enrichissent aux dépens de leur propre sang? qui chassent de la maison paternelle des sœurs qu'ils exilent dans des cloîtres afin qu'ils recueillent une plus grosse succession ? qui assignent pour fonds à leurs frères ou à leurs enfants le patrimoine de Jésus-Christ, afin que par leur exclusion de l'héritage, ils puissent faire eux-mêmes une meilleure figure dans le monde ?

Que dirai-je de ces riches bénéficiers qui ne vivent que du fruit de leur simonie, ou qui, comme Giezi, ne *courent après Naaman que pour lui demander de quoi acheter des vignes et des oliviers*, avec ce faux prétexte qu'ils viennent de la part du prophète, qui cependant les désavoue et les frappe de lèpre ? N'en disons pas davantage. Quelquefois l'acquisition des richesses est injuste, premier caractère des mauvais riches; mais souvent l'usage qu'ils en font, quand même elles seraient bien acquises, les rend criminelles ; autre caractère et second sujet de leur réprobation.

SECOND POINT.

Croire que les richesses soient mauvaises d'elles-mêmes, qu'on ne puisse se sauver sans y renoncer, non-seulement de cœur, mais encore en effet ; c'a été autrefois l'une des erreurs de Pélage que toute l'Eglise a frappée de ses anathèmes. On peut être riche et homme de probité, comme on peut être pauvre et méchant homme ; on peut être grand et puissant dans le siècle, grand et puissant dans le royaume céleste; avoir de gros biens et en faire la matière d'une infinité de bonnes œuvres qui n'auraient pas l'éclat et le mérite qu'elles ont dans des conditions pauvres et obscures.

Voilà d'un côté ce qui doit vous consoler, ô riches ; mais voici d'un autre ce qui doit vous jeter dans de terribles alarmes. La possession de vos richesses ne peut d'elle-même vous nuire ; mais le mauvais usage, que vous êtes tentés d'en faire, est seul capable de vous damner si vous succombez à une tentation si commune, si délicate, si dangereuse que l'Apôtre appelle : *Le piége et le filet du démon*

Quand je parle de la sorte, messieurs, ne croyez pas que j'aille exposer à vos yeux ces crimes énormes qui ont fait horreur aux païens mêmes ; ces abus criants qui règnent aujourd'hui avec tant de licence et de scandale, un luxe soutenu aux dépens du public, des habits et des meubles magnifiques que cent familles, réduites à l'indigence, ont payés ; de rapides élévations de ces hommes et de ces femmes à la faveur *de ces ailes*, d'où le Saint-Esprit dit, qu'on *voit sortir le sang des pauvres et des innocents.*

Ne croyez pas que j'aille exposer à vos yeux ces dépenses excessives, ces repas somptueux, ces tables délicatement servies où, pour parler le langage d'un prophète, on mange le bien d'autrui avec autant d'avidité qu'un homme affamé *dévore un morceau de pain* ; ces jeux de hasard où des gens, continuellement alarmés sur la perte et sur le gain, risquent en une seule nuit le bien que leurs pères leur ont amassé avec beaucoup de peine pendant plusieurs années. Je me renferme dans la seule idée que Jésus-Christ me donne de ce mauvais riche dont il parle dans l'Evangile.

Qu'est-ce qui l'a rendu mauvais? Trois choses qui rendent l'usage des richesses fatal et qui ferment aux riches les voies du salut : l'orgueil, la mollesse, la dureté. L'orgueil : *il était vêtu de pourpre et de toile fine ;* la mollesse : *il faisait tous les jours bonne chère ;* la dureté : *Lazare était à sa porte et personne ne lui donnait aucun secours.*

Sont-ce là de grands péchés, dites-vous, et si l'on n'en avait point d'autres, serait-on damné? Jugez-en par les désordres et le malheureux sort de ce mauvais riche ; jugez-en par la différence qui se trouve entre la loi sous laquelle il vivait et celle qui vous assujettit à des devoirs encore plus grands ; jugez-en par le fatal obstacle que l'ambition, la sensualité, l'avarice mettent dans l'âme des riches à l'humilité, à la mortification, à la charité chrétienne, sans lesquelles il leur est impossible de se sauver, et vous conclurez bientôt que pécher contre ces trois vertus, ce n'en est que trop pour être damné.

Le mauvais riche était *vêtu de pourpre et de toile fine.* Est-il ordinaire aux riches de paraître dans le monde avec plus de modestie? ou plutôt au travers de ces habits magnifiques que l'on porte, ne reconnaît-on pas une vanité monstrueuse et une ambition démesurée? Si l'on voulait se garantir des piqûres de *ce ver que forment les richesses : Vermis divitiarum superbia*, on s'habillerait selon sa condition ; ceux mêmes qui, par leur naissance ou par leur rang, sont obligés de se distinguer des autres, n'auraient pour leurs ornements que de l'indifférence, et diraient à Dieu ce que lui disait la reine Esther : *Vous savez, Seigneur, que ces marques de ma dignité me déplaisent.* Avec cette précaution, on demeurerait dans les bornes de l'humilité chrétienne, et l'intérieur désavouerait ce que la bienséance et la qualité demandent.

Mais par une conduite tout opposée, le luxe et la magnificence du dehors ne viennent souvent que de la mauvaise disposition du dedans : il faut que la vanité éclate par les habits, par les meubles, par les équipages. On veut paraître au-delà de ce que l'on est ; les dépenses excessives sont plus pour les roturiers que pour les nobles, les conditions sont confondues, la financière l'emporte sur la duchesse, et la petite bourgeoise sur les femmes de qualité.

L'ambition augmente avec le bien : on veut se distinguer du commun ; la complaisance d'un mari pour la vanité d'une femme, la joie de son élévation qui lui tourne la tête, lui font aimer les grosses dépenses. Il lui faut des maisons superbes qu'il bâtit, de belles terres qu'il achète, un grand train dont il se fait honneur. Quel honneur cependant pour l'un et pour l'autre! Ils s'attirent l'envie et le mépris, ils irritent la médisance, et, exposés en butte à de choquantes plaisanteries, loin de mériter l'estime qu'ils recherchent, ils deviennent la fable de ceux qui les connaissent.

On se moque des Egyptiens d'avoir fait bâtir des temples magnifiques à leur dieu Apis, et l'on n'apprend qu'avec indignation qu'ils lui ont érigé des autels et consacré des prêtres. Après tout, ce n'était qu'un bœuf qui avait le poil uni, et qui paraissait plus bigarré que les autres : image assez naturelle de l'extravagante vanité de beaucoup de riches qui, excepté leurs biens, ont souvent moins de talents et de mérite que plusieurs autres. Otez d'alentour d'eux ces gens de livrée qui les suivent, dépouillez-les de ces habits précieux qui les couvrent, qu'y trouverez-vous digne d'admiration et de respect? Oh! qu'ils sont mal payés de leur luxe devant les hommes! Oh! qu'ils se rendent criminels aux yeux de Dieu!

L'usage qu'ils font de leurs richesses en

se traitant magnifiquement, ne les rend pas moins coupables. Ils devraient se mortifier et faire pénitence de leurs péchés ; et loin d'expier ceux qu'ils ont commis, ils en contractent de nouveaux, par leur sensualité et leur mollesse. Ils devraient se souvenir qu'ils sont chrétiens, et ils se représentent qu'ils sont riches ; ils devraient user avec sobriété et modération des divertissements honnêtes et légitimes, et ils les poussent aux derniers excès ; ils devraient se regarder comme des disciples d'un Dieu mortifié, et ils rappellent dans une religion toute sainte, les plaisirs déréglés et infâmes des divinités païennes.

Ils devraient se dire : nous sommes les enfants des saints, vivons comme ils ont vécu ; et ils se disent, comme ces insensés et ces brutaux dont il est parlé dans le livre de la Sagesse : *Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur, et sans laisser passer la fleur de la saison, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ; laissons partout des marques de notre réjouissance : c'est là notre sort et notre partage* (*Sap.*, II).

Oui, c'est là votre sort et votre partage, riches voluptueux et sensuels, mais ce n'était pas celui des premiers chrétiens qui, comme remarque l'un de leurs plus anciens apologistes, opposaient aux joies impures, et aux débauches scandaleuses des idolâtres, la frugalité de leurs tables. *Nos repas*, leur disaient-ils, *non-seulement sont chastes et honnêtes, ils sont encore sobres. Bien loin de nous soûler de vin et de viandes, nous n'en usons que par rapport à nos besoins; et dans nos plus grandes joies, une sage et édifiante gravité en arrête les excès : Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria, neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed hilaritatem gravitate temperamus* (*Minutius Felix in Octavio*).

Riches de nos jours, puissiez-vous dire la même chose : mais vous ne regardez vos richesses que comme des moyens nécessaires pour fournir abondamment à vos plaisirs ; nourrissez vos corps, mais ne les accablez pas ; usez de mets délicats, mais usez-en avec modération. Pourquoi cette prodigieuse multitude de plats et de mets différents ? *Est-il nécessaire de chercher dans les mers les poissons les plus rares, et d'arrêter dans l'air le vol des oiseaux les plus exquis ; ce que la nature souhaite s'apprête à peu de frais, et se trouve pour ainsi dire sous vos mains, tout le reste est inutile et superflu* (*Seneca, Ep.* 16 *et seq.*) : importante leçon que vous fait un sage païen, et qui devrait vous couvrir de honte.

Que de ragoûts et de friandises pour un homme qui, comme dit Tertullien, met toute sa vertu à bien boire, à bien manger et à faire un Dieu de son ventre ! Tel est le fruit ordinaire des richesses, tel est souvent l'usage qu'on en fait.

Pendant ce temps les pauvres meurent de faim, la veuve et l'orphelin dont on connaît l'indigence, ne reçoivent aucun secours : les misères augmentent tous les jours, et les charités diminuent. Quelle épouvantable dureté ! N'en soyez pas surpris : voici la raison qu'en donne saint Jean Chrysostome.

L'avarice et la prodigalité, péchés qui paraissent inalliables, se réunissent néanmoins dans le cœur de la plupart des riches, pour les rendre durs et insensibles aux misères d'autrui. Comme ils donnent tout à leur vanité et à leurs plaisirs, ils ne laissent rien à la charité chrétienne (*D. Chrysost. Hom. de Divit. et Lazaro*). Comme ils n'aiment que leurs personnes, tout le reste leur est si indifférent et leur paraît si incommode, qu'ils éloignent, autant qu'ils peuvent de leurs yeux, ce qui pourrait les rebuter ou les trop attendrir.

Lazare meurt de faim, et personne ne lui donne. La Providence, dit ce Père, avait épargné à ce mauvais riche la peine d'aller chercher bien loin des objets capables d'exciter sa compassion ; il trouvait ce pauvre à sa porte, *il y était couché*, tant il était accablé de maux et de faiblesse. Sa langueur, ou la crainte d'être incommode à cet homme sensuel, l'empêchait de crier, mais ses plaies parlaient pour lui ; c'étaient autant de bouches sanglantes qui s'ouvraient pour lui expliquer ses misères, d'un ton plus touchant et plus fort ; et avec tout cela, *personne ne lui donnait : Et nemo illi dabat.* Quelle dureté ! Mais encore un coup, n'en soyez pas surpris ; elle est comme naturelle et héréditaire à une infinité de riches.

Celui de l'Evangile *avait cinq frères*, et ce n'en était là que trop pour le rendre dur et insensible à la misère de Lazare ; comment cela ? c'est que *ces cinq frères* étaient, dit saint Chrysostome, ses cinq sens, dont les plaisirs l'occupaient tout entier et lui ôtaient même la pensée de faire du bien aux pauvres.

La vue était un de *ces frères*. Quel soin avait-il de jeter ses yeux sur les meubles les plus magnifiques, sur tout ce que la pompe et le luxe ont de plus éclatant, sur les plus charmantes beautés ! et avec quelle inquiète application en éloignait-il tout ce qui pouvait leur faire de la peine !

L'ouïe, voilà un autre *frère :* que d'airs doux et tendres ! que de délicieux concerts ! que de compliments et d'éloges qui flattaient agréablement ses oreilles ! Le goût, en voilà un troisième : c'était pour le satisfaire qu'il tenait tous les jours une magnifique et délicieuse table. L'odorat : que de fleurs ! que d'eaux distillées ! que de précieux parfums ! Le toucher.... La modestie et la pudeur m'empêchent d'entrer dans un plus grand détail. Représentez-vous seulement qu'un riche, tout occupé à satisfaire de *tels frères*, ne peut être que dur et insensible aux misères d'autrui.

Il hait tous les hommes, riches ou pauvres, soit qu'ils aient du bien, soit qu'ils n'en aient pas, dit le même saint Chrysostome (*Hom.* 18 *in Matth.*). Il hait les pauvres, il ne les peut souffrir de peur qu'ils ne

l'importunent ; il hait les riches, il est jaloux de leur bonheur, et peut être s'imagine-t-il que le bien qu'ils ont devrait lui appartenir. Il hait les pauvres, parce que ce sont des malheureux qui pourraient lui être à charge ; il hait les riches, parce que leur élévation ou leur abondance nuit à la sienne. A quoi est-il donc bon ? et après avoir fait pendant sa vie un si mauvais usage de ses richesses, quels secours en tirera-t-il à la mort ? Arrêtons-nous encore un peu à cette troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Je le répète : quels secours un mauvais riche, tel que je viens de le dépeindre, recevra-t-il de ses richesses à l'heure de la mort ? Le Sage nous l'apprend quand il dit qu'il ne les conserve que pour son malheur. On garde des meubles pour son besoin, des bijoux pour son plaisir, des valets pour son service, des lits pour son repos, des armes pour sa défense, du blé et du vin pour sa nourriture : mais garder des richesses pour son propre malheur, en faire la matière et l'instrument de son supplice ; oh ! que cette garde est fatale ! oh ! qu'il faut être aveugle et cruel à soi-même d'avoir entre les mains, et d'aimer de tels dépôts !

Mauvais riches, c'est là cependant ce que vous faites, et ce qui vous arrivera lorsque vous y penserez le moins. Vous ressemblez, dit Théophilacte, à ces insensés qui pressent des épines entre leurs mains, et qui, plus ils les serrent, plus ils en sont ensanglantés : *Ubi spinas attingunt, innatis aculeis manus cruentant* (*Theophilact. in primam Epist., ad Timoth. c.* 6).

Vous ressemblez, dit saint Paulin (*D. Paulinus Epist.* 167), à ces animaux qui roulent sans cesse une pesante meule, à laquelle ils sont attachés ; qui, marchant et tournant depuis le matin jusqu'au soir, se fatiguent pour les autres et ne font rien pour eux. Vous vous tourmentez pour des enfants qui vous oublieront, ou qui dissiperont votre bien, pour des héritiers qui se pareront de vos dépouilles ; peut être pour une femme qui, ne vous considérant que par intérêt, se consolera bientôt de votre perte, en convolant à de secondes noces, ou pour des étrangers qui habiteront ces belles maisons, qui boiront avec délices ces vins exquis, qui coucheront dans ces magnifiques appartements que vous aurez laissés, et qui, rappelant l'histoire de votre vie, s'écrieront : oh ! le misérable homme ! oh ! l'insensé ! Voilà ce que j'appelle des richesses qu'on aura gardées pour le malheur de leur maître : *Divitiæ conservatæ in malum domini sui.* Me trompé-je, et n'en avons-nous point d'exemples ?

Encore si vous étiez immortels, ou si à votre mort tout périssait avec vous, peut être trouveriez-vous de quoi vous consoler : mais l'expérience de tous les siècles vous apprend que vous mourrez comme les autres ; et la raison aussi bien que la foi vous dit, qu'une partie de vous-mêmes survivra éternellement à celle qui deviendra, pour un temps, la proie de la pourriture et des vers : second malheur encore plus grand que le premier.

Avec toutes vos richesses, le fragile vaisseau de vos corps ira un jour se briser contre ce fatal écueil, où se termine toute l'abondance et la prospérité des mortels. Abattus de maladies, ou frappés d'accidents imprévus, vous vous trouverez à cette dernière heure, *où toutes* vos pensées, vos projets, vos plaisirs, votre gloire, vos désirs, vos espérances *périront ;* et pour lors, quelle sera votre douleur ? que verrez-vous ? de quel côté vous tournerez-vous ?

Devant vous paraîtra la mort armée d'un dard meurtrier pour vous l'enfoncer dans le sein : *ante mortis jaculum ;* derrière vous, vous sentirez le monde qui, vous poussant avec violence, vous fera précipitamment sortir de votre plus cher domicile : *Retro mundus pellens* ; au dedans vous serez déchirés par de cruels remords de conscience : *Intus conscientia remordens.* Si vous jetez les yeux au-dessus de vous, un juge en colère vous effraiera terriblement, et si vous les baissez, vous verrez les enfers ouverts : *Super Judex iratus, subter inferni chaos*, dit saint Anselme. Richesses maudites, fallait-il que vos maîtres ne vous conservassent que pour leur malheur ?

Le dard de la mort est un dard si aigu et si affilé, qu'il perce ce qu'il y a de plus dur et de plus impénétrable. On ne peut ni la fléchir par les prières, ni la corrompre par de l'argent, ni l'arrêter par une opiniâtre résistance : *C'est un arrêt fulminé d'en haut contre tous les hommes, qu'il faut mourir ;* mais cette mort se fait moins craindre par de certaines gens que par d'autres, et jamais elle ne paraît plus amère ni plus terrible, qu'aux mauvais riches.

En vain *demandent-ils quartier jusqu'au lendemain*, ils ne sauraient reculer d'un seul moment la dernière heure qui leur est marquée d'en haut. Le monde les chasse, et la fragile maison de leur corps, qui tombe par pièces, les avertit *qu'il n'y aura plus de temps pour eux.* Souvent même ceux qui paraissent les plaindre souhaitent leur mort et n'aspirent qu'après leur héritage. Le monde, à qui ils ont été à charge, se réjouit de ne se plus voir accablé d'un si incommode fardeau. Ils ne trouvent rien sur quoi ils puissent s'appuyer ; tout ce qu'ils avaient aimé leur échappe et fond comme une glace sous leurs pieds. Les pauvres qu'ils ont faits ou qu'ils ont abandonnés, demandent justice à Dieu ; ceux qu'ils ont ruinés les maudissent ; ceux à qui ils ont rendu service leur tournent le dos. Que cette séparation est amère ! Ce sont des forçats qu'on charge de pesantes chaînes ; ce sont des Agags qui se sentent mourir tout gras ; ce sont, dit saint Eucher, des huîtres que l'on détache de leurs écailles où elles s'étaient comme incarnées.

Que dira pour lors ce mauvais riche ? et s'il rentre en lui-même, quelle autre dou-

leur par les vifs remords de sa conscience? Auparavant tout son soin était de la faire taire; mais elle *criera comme une femme qui souffre les cruelles tranchées d'un fatal accouchement.* Auparavant il l'avait endurcie aux menaces des prédicateurs, aux décisions des casuistes, aux avis d'un directeur, aux plaintes des gens de bien. Les injustices les plus criantes ne lui paraissaient que des minuties, dont elle s'alarmait mal à propos; mais l'heure est venue où l'âme, reprenant, comme dit Tertullien (*Tertull., lib. de Anima*), sa spiritualité, et commençant à voir les choses tout autrement qu'elle ne les avait vues, frissonne de crainte par le pressentiment du malheur qui va lui arriver.

Quel désolant spectacle que celui d'un Dieu en colère, qu'on voit pour la première fois *avec une épée à deux tranchants dans la bouche* (*Apoc.*, XIX), et à la main une foudre qu'il avait toujours balancée, et dont il va impitoyablement frapper un coupable, qui jusqu'ici ne l'avait pas encore vu; d'un Dieu pour qui il n'a eu jusqu'ici qu'un secret mépris ou une froide indifférence; d'un Dieu dont il a rejeté les grâces, négligé les avis, violé la loi, profané les sacrements avec tant d'impiété et de malice!

Sacrés ministres, qui l'assistez dans cette triste agonie, vous pouvez bien lui présenter le crucifix et lui dire que, tous les secours humains, ne lui servant plus de rien, il doit être seul l'objet de sa plus tendre confiance; mais si pendant plusieurs années il a vécu dans une sensualité et une mollesse habituelle, dans une invincible dureté à la misère des pauvres, dans un oubli volontaire de ses plus essentiels devoirs: de quoi serviront toutes vos exhortations à ce moribond, à qui ce langage est un langage étranger et barbare?

On ne vous a fait venir qu'à la dernière extrémité, peut-être même sans qu'on lui en parlât; tant on voulait ménager sa fausse délicatesse. Quelle consolation pouvez-vous donc lui donner dans ces derniers moments? et quelle impression peut faire votre présence sur son esprit et sur son cœur? Tout interdit, tout troublé, tout hors de lui-même, et presque sans raison, il ne sait ce qu'il doit vous répondre: sa bouche répète ce que vous lui dites, mais souvent son cœur désavoue ce que dit sa bouche; ses douleurs le pressent, les péchés qu'il a commis l'effraient; l'horrible solitude où il se voit par un abandon général de ce qu'il aimait le plus, l'éternel adieu qu'il faut qu'il dise au monde; la terre inconnue où il va être relégué pour jamais, l'arrêt qui va lui être prononcé, l'enfer qui s'ouvre déjà sous ses pieds, et ce gouffre de feu où il sera précipité après sa mort, le jettent dans un cruel désespoir.

Richesses fatales, vous n'avez donc été conservées que pour le malheur de ces riches. C'était donc là que devaient se terminer les joies, les gros biens, les plaisirs, les vastes projets de ces hommes injustes, sensuels, orgueilleux, avares, qui *invitaient leurs amis à bien boire et à bien manger pendant plusieurs années, et qui n'avaient plus que quelques jours à vivre.*

Maudit soit l'argent, et n'en eussé-je jamais eu, pour le recouvrement duquel on a envoyé mon fils dans une terre étrangère, d'où il ne reviendra peut-être jamais, disait la mère de Tobie (*Tob.*, V)! Maudit soit l'argent qui m'a fait commettre tant de crimes, et qui m'attirera, si je n'y prends garde, tant de malheurs! doivent dire, à plus forte raison, une infinité de riches.

Il n'y a encore rien à désespérer: la hache est levée pour couper le pied de l'arbre, mais il n'est pas encore coupé; l'arc est bandé, mais la flèche n'en est pas encore sortie. Ont-ils amassé du bien par des voies défendues? qu'ils le rendent; ont-ils fait un mauvais usage de celui qu'ils ont légitimement acquis? qu'ils corrigent leur vie déréglée; et, *rachetant leurs péchés par leurs aumônes, qu'ils se fassent ici-bas des amis, qui les introduisent dans les tabernacles éternels.*

SECOND DISCOURS.

Et erat mendicus nomine Lazarus.

Il y avait un pauvre nommé Lazare, qui était à la porte du riche (*S. Luc, ch.* XVI).

Le Saint-Esprit l'avait bien dit, *que le pauvre et le riche se trouveraient ensemble.* Le riche est pour le pauvre, le pauvre est pour le riche; l'un est pour donner, l'autre est pour recevoir; l'un est pour commander, l'autre pour obéir; l'un a de gros biens, et peut-être n'a point de vertu; l'autre n'a point de biens selon le monde, mais peut-être en possède-t-il de précieux et de solides selon Dieu.

Quoiqu'il en soit, *ils se rencontrent tous deux ensemble.* Je vois dans une même famille Ésaü, qui se rend terrible, et Jacob qui, appréhendant la fureur de ce frère, s'enfuit, le bâton à la main, dans un pays étranger. Je trouve dans un même royaume Achab, qui possède un vaste pays, et Naboth, qui n'a qu'une vigne, encore lui ôte-t-on ce petit héritage. Je remarque dans une même ville un riche qui, vêtu de pourpre et de toile fine, tient tous les jours une splendide et délicieuse table; et Lazare qui, nu et couché à la porte de ce riche, serait très-content si on lui donnait les miettes qui en tombent: *Simul in unum dives et pauper.*

Dans des situations si différentes, qui des deux vous paraît le mieux partagé? Je ne vous le demande pas, gens du siècle, qui connaissez si peu le vrai bien et le vrai mal; l'illusion est trop flatteuse et la prévention trop commune pour m'en rapporter à votre jugement; apprenez seulement de l'Évangile ce qui en est; et, sans vous embarrasser de savoir si c'est une parabole ou une histoire, instruisez-vous de l'une des plus importantes vérités du christianisme, qu'autant que le sort des mauvais riches leur est funeste, autant celui des bons pauvres leur est avantageux.

« Il y avait un de ces riches à Jérusalem; mais, malheureusement pour lui, il vint à mourir, et il fut enseveli dans les enfers.

Il y avait à la porte de ce riche un pauvre nommé Lazare, tout couvert d'ulcères; mais, heureusement pour lui, son âme fut après sa mort portée dans le sein d'Abraham par les mains des anges. »

Tremblez à ce récit, vous qui menez la vie de ce mauvais riche; consolez-vous et tressaillez de joie, vous qui avez les vertus de ce bon pauvre. Tout, en effet, dans la supposition que je fais, doit vous consoler : ce que vous souffrez pendant la vie, ce que vous attendez à la mort, et ce qui après votre mort consommera votre bonheur; ce que vous souffrez pendant la vie fait votre mérite, ce que vous attendez à la mort fera votre joie, ce que vous recevrez après la mort fera votre couronne et votre récompense.

PREMIER POINT.

Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ d'annoncer au monde la pauvreté évangélique, et de la déclarer bienheureuse. Que de certains philosophes aient jeté leurs richesses dans la mer; qu'ils se soient privés de mille petites commodités qu'ils pouvaient se procurer innocemment; qu'ils aient affecté de paraître avec des habits grossiers et décousus : il n'a pas été fort difficile de remonter jusqu'au principe de cette orgueilleuse indigence; et l'on a reproché avec justice au chef de cette austère secte, qu'on voyait sa vanité au travers des déchirures de son manteau : *Per scissuras pallii inanitatem tuam video* (*Laertius in Socrat.*).

La vraie pauvreté ne pouvait avoir qu'un Dieu pour législateur et pour modèle. A lui seul était réservé le droit de se faire des disciples, et de se choisir des gens qui, fidèles observateurs, non-seulement de ses préceptes, mais encore de ses conseils, renonçassent à leurs biens présents et à leurs prétentions futures, ne voulant rien posséder en propre, pour marcher avec plus d'agilité dans les voies de la perfection, et suivre de plus près leur divin Maître. Tels furent autrefois les apôtres, et tels ont été dans les siècles postérieurs ces grands hommes qui, imitant leur pauvreté, ont vendu tous leurs biens et en ont donné l'argent aux pauvres.

Quoique j'admire en eux cette grande pauvreté, ce n'est pas d'elle néanmoins précisément qu'il s'agit quand je parle des bons pauvres : il en est une autre que celle-là qui, pour lui être d'un degré inférieur, ne laisse pas d'avoir son mérite et sa récompense. La première est une pauvreté de choix et de perfection; la seconde une pauvreté de résignation et d'état. Par l'une on se dépouille du bien que l'on a; par l'autre on souffre un mal dont on se sent comme tout revêtu. Par l'une on dit, comme Simon-Pierre à Jésus-Christ : *Maître, nous avons tout quitté pour vous suivre;* par l'autre on se dit à soi-même, comme Job : *Dieu nous avait donné du bien, Dieu nous l'a ôté; que son saint nom soit béni.*

Je parle donc ici de ceux qui, soit que la naissance les ait faits pauvres, soit que de fâcheux accidents, et ce que l'on appelle mauvaise fortune, les aient rendus tels, endurent avec une patience muette les disgrâces de la condition où la Providence les a placés; qui, loin de se livrer à de secrètes impatiences, ou d'éclater par de scandaleux murmures, baisent la main paternelle qui les frappe. Je parle de ceux qui, soit par procès, soit par incendie, soit par maladie, soit par irruption de gens de guerre, soit par d'autres pertes de bien, se voyant tombés de leur premier état dans la misère, se jettent dans le sein de Dieu, acquiescent humblement à l'arrêt qu'il a prononcé sur eux, et font, comme l'on dit, de nécessité vertu.

Or, je soutiens que ce que ces pauvres souffrent leur est d'un grand mérite devant Dieu, que leur pauvreté, par le bon usage qu'ils en font, leur fournit de fréquents moyens de salut; que la main qui les dépouille leur est plus favorable que si elle les avait revêtus de belles charges et de gros biens; que quelque dur et humiliant que paraisse leur état, ils doivent en être plus contents que s'ils vivaient dans une délicieuse abondance. Aveugles mortels, qui pesez le vrai et le faux bonheur, non au poids du sanctuaire, mais dans vos balances trompeuses, vous n'en jugez pas de la sorte; voici cependant deux raisons qui doivent vous en convaincre.

Première raison : Dieu dans la conduite qu'il tient sur les pauvres dont je parle, leur ferme la voie large qui mène à la perdition, et leur ouvre l'étroite qui conduit à la vie. Il leur rend le même service qu'on rendrait à un homme furieux à qui, dans les transports d'une fièvre aiguë, on ôterait l'épée qu'il pourrait s'enfoncer dans le sein, ou à un enfant qu'on empêcherait de se jouer avec des lions et des loups, dont il deviendrait bientôt la proie.

Les richesses ont tant d'attraits et de charmes, elles attaquent une âme par tant d'endroits, elles flattent si agréablement ses passions, elles lui font entrevoir de si doux plaisirs, une prospérité si riante, des moyens de se satisfaire si aisés et si prompts, que ceux-mêmes qui en connaissent les dangers ne laissent pas souvent de s'y perdre. C'est un piége dont à peine les aigles peuvent se débarrasser. Eh ! que feraient les oiseaux faibles et étourdis qui y tomberaient ? C'est un miel qui ôterait aux abeilles la liberté du vol, si, pour fondre cette matière gluante, elles ne s'exposaient aux rayons du soleil. Eh ! que feraient ces mouches avides qui y plongent tout leur corps, et qui, comme dit saint Chrysostome, s'y ensevelissent ?

Quel mal, dit ce Père, les richesses, ou plutôt les mauvaises dispositions de ceux qui ne savent pas en bien user, ne font-elles pas tous les jours ? N'est-ce pas pour elles qu'on ravit le bien d'autrui, qu'on suscite des procès injustes, qu'on porte ses mains impies jusque sur les tombeaux et les dépouilles des morts ? Si l'on trouble la paix des familles, si on viole les lois divines et humaines, si l'on n'épargne pas ce qu'il y a

de plus sacré, c'est à cette cupidité déréglée qu'on doit attribuer tous ces désordres. Ôtez l'amour de l'argent, dit saint Chrysostome, vous ôterez tous ces maux (*D. Chrysost. hom.* 17 *in* 1 *ad Timoth.*).

Pauvres, pour qui Dieu a levé ces obstacles au salut, rendez donc grâces à son infinie miséricorde, et cessez de dire ce que vous dites souvent, en vous flattant mal-à-propos d'une prétendue bonté de cœur : si nous avions autant de bien qu'en ont cet homme et cette femme que nous connaissons, nous en ferions un meilleur usage qu'eux. Loin de le dissiper en de folles dépenses, ou de le retenir par une sordide avarice, nous l'emploierions en charités ; partout où nous trouverions des pauvres, nous leur donnerions quelque secours. Oh ! que nous servirions Dieu de bon cœur ! oh ! que nous serions exacts à tous les devoirs de religion ! oh ! que nous aurions de joie à partager notre temps entre l'aumône et la prière, entre la visite des hôpitaux et celle des lieux saints !

Vous le croyez de la sorte, mes frères, et moi je vous dis que vous vous connaissez mal, et que Dieu, à qui seul il appartient de sonder les cœurs qu'il tient entre ses mains, empêche par la pauvreté qu'il vous envoie de vous damner. S'il vous avait donné de gros biens, peut-être vous seriez-vous perdus sans ressource ; l'autorité vous eût rendus durs et fiers, l'exemple des mauvais riches vous eût portés à les imiter, le pouvoir de disposer de votre bien vous eût jetés dans la débauche, une délicieuse abondance vous eût plongés dans l'oisiveté et dans la mollesse.

Car si, nonobstant votre pauvreté ou une médiocrité de fortune, vous ne laissez pas d'aimer le plaisir, si ce que vous gagnez pendant toute une semaine vous le consumez en un seul jour, si l'intempérance et l'ivrognerie vous font dissiper en peu de temps les fruits de vos sueurs ou de la charité d'autrui, si tandis que vous avez de petites ressources, vous haïssez le travail et aimez le repos : que serait-ce si vous aviez du bien, et si Dieu, écoutant les prières que vous lui faites, secondait tous vos désirs? Ne tomberiez-vous pas dans les mêmes désordres qu'Achab et Jésabel, et, voyant quelque héritage à votre bienséance, ne tenteriez-vous pas toute sorte de voies pour vous en rendre les maîtres? N'oublieriez-vous pas, comme Saül, les faveurs temporelles que vous auriez reçues du Seigneur? Ne consulteriez-vous pas comme lui les devins, et sans attendre ses ordres, ne vous abandonneriez-vous pas à vos défiances et à vos caprices? Vous représentant que ce que vous avez vient de vous, ne feriez-vous pas une orgueilleuse ostentation de vos meubles et de vos pierreries, et auriez-vous plus d'humilité et de reconnaissance qu'Ezéchias, qui montra ses trésors et ses parfums aux ambassadeurs de Babylone?

Que fait donc Dieu quand il vous laisse dans un état pauvre et obscur? Il vous empêche de vous damner, il réprime les impétueuses saillies de vos passions, il vous arrête dans votre course et vous détourne de ces précipices où, pendant une obscure nuit, vous ne manqueriez jamais de tomber (*D. Aug. epist.* 104, *ad Nectar.*). Il vous traite comme un médecin fait un frénétique, ou un chirurgien son malade ; on lie ce frénétique, de peur qu'il ne se jette par les fenêtres ou qu'il ne se tue ; on fait de profondes incisions jusqu'à la chair vive à ce malade, de peur que la gangrène ne gagne les parties nobles et ne le fasse mourir.

Pauvres, si vous compreniez les desseins de Dieu sur vous, que d'humbles actions de grâces lui rendriez-vous de vous avoir laissés dans l'état d'abjection et d'indigence où vous êtes? S'il vous avait donné du bien, ce bien, sans une grâce spéciale, n'aurait pas manqué de vous corrompre. Il aurait flatté votre vanité et votre intempérance, vous l'auriez ou augmenté par d'effroyables injustices ou retenu par une sordide et cruelle avarice. Il vous a ôté des mains ces armes fatales, il vous a tirés de la voie large qui vous eût perdus, pour vous faire marcher dans l'étroite qui conduit à la vie, et vous laissant dans votre pauvreté, il vous met en état de pratiquer toutes les vertus qui peuvent contribuer à votre bonheur éternel.

C'est ici une seconde raison qui engage les pauvres à aimer leur pauvreté et à se soumettre aux ordres de Dieu qui leur donne par là, plus de moyens qu'à beaucoup d'autres de mériter le ciel qu'il leur a promis ; il semble qu'il a aplani et abrégé en leur faveur le chemin qui y mène ; l'on dirait que les voies, dans lesquelles ils marchent, sont des voies aisées et courtes qu'il leur trace pour arriver au terme de leur voyage ; car c'est vous, ô mon Dieu, qui, au travers des flots d'une mer orageuse, les conduisez avec tant de bonté jusqu'au port de leurs désirs : *Deducis eos in portum voluntatis eorum.*

Je dis *au port de leurs désirs*, car ne vous imaginez pas que je donne indifféremment à tous les pauvres, cet avantage de mériter le ciel, précisément par l'état où ils se trouvent.

Hélas ! combien voyons-nous de pauvres impatients qui veulent qu'on aille toujours au devant de leurs besoins ; de pauvres atrabilaires qu'un soin inquiet et excessif du lendemain accable de chagrin ; de pauvres envieux dont l'œil jaloux regarde le bien d'autrui comme une espèce de vol qu'on leur fait !

Combien voyons-nous de pauvres forcés qui murmurent contre la Providence divine dont ils s'imaginent être abandonnés ; de pauvres orgueilleux qui, se flattant qu'on doit avoir pour eux quelques égards, prennent pour un tribut qu'on leur paie, les charités qu'on leur donne ; de pauvres hypocrites qui, pour s'appliquer des aumônes qui n'appartiennent qu'à ceux qui ont de vrais besoins, en supposent beaucoup qu'ils n'ont pas !

Combien voyons-nous de pauvres fainéants

qui, pouvant se tirer de la misère par des services utiles et un travail honnête, demeurent dans une langueur habituelle et une indolente oisiveté; de pauvres méfiants qui, à cause que Dieu a différé de les soulager dans les termes qu'ils s'étaient prescrits, se procurent, par des voies défendues, des secours qu'ils n'attendent plus de sa miséricorde!

Mauvais pauvres! ce n'est d'aucun de vous que je parle; je parle de ceux qui ont un esprit tout opposé au vôtre, et je dis qu'ils trouvent dans leur pauvreté même, de quoi faire une ample provision de vertus et aller au ciel par des voies que Dieu leur a comme aplanies et rendues plus aisées qu'à d'autres.

Qu'est-ce qu'il demande à tous les chrétiens en quelque état qu'ils se trouvent? N'avançons rien d'outré par une morale trop sévère, mais ne ménageons rien aussi par une morale trop indulgente: voici ce que dit l'Apôtre, et attachons-nous à cette règle. Il veut que, *renonçant aux désirs du siècle, nous vivions avec piété, avec justice, avec tempérance au milieu de sa corruption* (*Tit.*, I).

C'est *la piété* qui nous unit à Dieu et qui nous fait acquitter envers lui des devoirs qu'elle nous impose; c'est *la justice* qui nous fait conserver les droits du prochain et qui nous oblige de lui rendre ce qui lui appartient; c'est *la tempérance* qui nous sanctifie dans l'usage des choses qu'elle nous prescrit, dit l'ange de l'école, saint Thomas: or toutes ces vertus ne paraissent-elles pas plus proportionnées à l'état des pauvres qu'à celui des riches?

Le laboureur égyptien ne lève presque jamais les yeux au ciel, parce qu'il attend que le Nil se déborde pour engraisser ses terres. Le riche mondain, qui attend moins du ciel que de son industrie la conservation ou l'accroissement de sa fortune, ne pense guère à vous, ô mon Dieu: *il est riche*, c'en est assez, *il a trouvé une idole*. Elle est toute pour lui, et il est tout pour elle: ses soins, ses agitations, ses vœux, ses sacrifices sont pour cette idole; à peine vous donne-t-il les restes de ses pensées, à peine fléchit-il les genoux devant vous.

Qui est-ce donc qui vit avec piété dans ce siècle de corruption? C'est ce pauvre qui, n'espérant presque rien des hommes, *jette les yeux sur ces montagnes éternelles d'où lui doit venir son secours*. C'est ce bon Israélite qui, arrosant de ses larmes les fleuves de Babylone, se souvient de sa chère Sion, dans le temps de sa captivité et de ses misères. C'est ce Job pieux qui, à la nouvelle qu'on lui apporte qu'il a tout perdu, vous adore par sa résignation, et dit à ceux et à celles qui, se moquant de sa simplicité, le sollicitent de vous maudire: *Vous parlez comme des fous et des folles*.

C'est cette pauvre femme qui, accablée de disette et de maladie, persécutée ou méprisée de ceux dont elle pouvait attendre quelque consolation, *battue de la tempête* qui a coulé à fond sa petite barque, s'élève par sa patience au-dessus des flots irrités, et se jette avec confiance entre vos bras. Ce sont ces hommes évangéliques qui, débarrassés du soin d'amasser et de la crainte de perdre, *vous offrent dès le matin des sacrifices de louanges avec un esprit affligé, un cœur humilié et contrit*.

Si les pauvres s'acquittent de ces devoirs de piété envers Dieu, ils ne négligent pas non plus les œuvres de justice qui regardent la société civile. Fort éloignés de s'enrichir par des usures multipliées ou par des procès injustes, ils cèdent à la violence d'autrui, et contents de gagner leur vie à la sueur de leur visage, ils se feraient un grand scrupule de manger du pain qui ne leur appartînt pas. On ne les voit ni fiers, ni dédaigneux, ni jaloux de la prospérité d'autrui. Doux, humbles, affables, empressés à rendre service à qui les veut employer, ils se tiennent heureux de se voir en état de s'acquitter plus aisément des devoirs du christianisme. Ils n'ont rien par leur naissance, mais ils sont au-dessus de leur naissance par leurs vertus. Ils n'ont point de biens, mais leurs bonnes qualités les rendent dignes d'en avoir; et, si ces secours temporels leur manquent, ils demeurent, sans forcer les lois de la justice, dans l'état où la Providence les veut.

Ils mangent dans des vaisselles de terre, mais ils se représentent qu'en Adam ils sont sortis de terre, dit saint Paulin (*Epist.* 5, *num.* 21), *et que Dieu leur a confié son trésor dans des vases d'une pareille matière. Ils n'ont ni or, ni argent dans leurs coffres, mais ils sont si riches, que le monde ne leur paraît rien, en comparaison de ce qu'ils possèdent*, dit saint Chrysostome (*D. Chrysost. hom.* 49 *in Matthæum*). *Ils n'ont ni officiers, ni valets, mais les passions leur obéissent comme des esclaves à leur maître.*

Ils sont sans richesses et sans grandeur; mais s'élevant au-dessus de ce qu'il y a de plus éblouissant et de plus magnifique, ils regardent les pompes du siècle comme de petits jeux d'enfants. Ils n'ont point d'accès auprès des rois et des grands de la terre; mais ils en ont beaucoup auprès du Roi des rois et du Souverain des souverains (*Ibid.*).

Ce sont là des vérités dont les riches du siècle se moquent; mais elles ne sont pas moins vérités. La pauvreté évangélique a des trésors cachés et des ornements spirituels, que les hommes charnels ne peuvent ni connaître ni sentir: les bons pauvres sont les seuls qui les voient et qui en jouissent, dit saint Jean Chrysostome (*Ibid.*).

Leur sobriété dans l'usage des plaisirs leur donne encore d'autres sujets de mérite: que dis-je, sobriété? Saint Paul ne nous en demande pas davantage: mais chez les pauvres, c'est une mortification et une pénitence continuelle. Comment n'useraient-ils pas avec modération des plaisirs de la vie, eux qui, à peine, ont le nécessaire?

L'abstinence et le jeûne ordonnés ou conseillés à un homme riche pour l'expiation de ses péchés, leur deviennent comme naturels, et ils peuvent dire dans la situation où

ils se trouvent, ce que le grand âge faisait dire à Berzellaï.

David l'ayant invité à venir à la cour où il pouvait se divertir innocemment : *Je me vois, sire,* lui dit-il, *hors d'état de discerner ce qui est doux d'avec ce qui est amer. Puis-je prendre quelque plaisir à boire et à manger, à entendre la voix des musiciens et des musiciennes? Permettez, je vous prie, que je me retire chez moi, afin que je meure en paix.* C'est ce que les bons pauvres demandent à Dieu. Ce qu'ils souffrent pendant leur vie fait leur mérite ; ce qu'ils attendent à la mort fera leur consolation et leur joie.

SECOND POINT.

Cette vie est courte, mes frères, et quand la vôtre remplirait plus d'un siècle, qu'est-ce que ce siècle en comparaison de l'éternité? Il faut, tôt ou tard, que nous mourions. On nous avertit même *que les hommes de sang et de fourberie n'iront pas à la moitié de leurs jours* (*Psal.* LIV) : mais quand ils fourniraient toute l'étendue de leur carrière, il en faut venir à un dernier moment ; *le nombre de leurs années est compté*, et quoi qu'ils fassent, *Dieu leur a marqué un terme au-delà duquel il est impossible qu'ils aillent.*

Nos pères ont passé avant nous, dit saint Eucher (*Epist. parænetica*), nous passerons comme eux, et d'autres nous suivront. Telles que sont ces eaux qui, tombant d'un lieu élevé et se poussant par une continuelle agitation, vont se briser contre les bords de leur lit ; tels sont nos différents âges qui se pressent et se précipitent vers la mort qui est leur dernier terme : *Velut ex alto undarum jactus aliis atque aliis confluentibus, in littoris extrema franguntur ; ita in terminum mortis succidux alliduntur ætates.*

Avant que d'en venir là, l'importance est, dit ce Père, de se familiariser en quelque manière avec la mort, afin de la trouver moins affreuse, plus supportable même et plus douce : et c'est l'avantage que trouvent dans cette dernière heure les bons pauvres, préférablement aux riches du siècle. Ils ont moins de peine à mourir, premier avantage ; ils meurent avec plus de confiance et de joie, second avantage. Ils ne supportaient la vie qu'avec une humble patience, et ils la quittent avec plaisir.

A considérer les dispositions naturelles de l'homme, il n'y en a point qui ne craigne la mort, qui ne l'ait en horreur ; mais à considérer les impressions que la proximité de cette mort fait sur les esprits et sur les cœurs des riches et des pauvres, de ceux qui jouissent d'une souveraine autorité, et de ceux qui gémissent sous le triste joug de la sujétion et de la misère, on y trouvera une grande différence.

Dit-on à Pharaon que les premiers-nés des enfants de son peuple sont tous morts en une seule nuit, qu'une invisible, mais meurtrière main n'a pas épargné son propre fils? A cette nouvelle, il dit à Moïse et à Aaron : *Sortez de mes terres, vous et tous les enfants d'Israël, que je ne vous voie plus.* Les Égyptiens mêmes, quoiqu'ils eussent prêté aux Juifs ce qu'ils avaient de plus précieux, leur dirent en voyant leurs aînés morts : hâtez-vous de vous retirer : *Urgebant Ægyptii populum exire velociter.*

Samuel dit-il à Saül : *Demain vous ne serez pas en vie :* Ce prince tout troublé se prosterne contre terre, tant cette nouvelle l'effraie : *extimuit verba Samuelis* (I *Reg.*, XXVIII). Antiochus sent-il de cruelles tranchées, comme autant de fâcheux symptômes d'une mort prochaine? il s'abat de chagrin et appréhende si fort la mort, qu'il promet de se faire Juif, si le Dieu que cette nation adore lui rend la santé. Ne vous en étonnez pas, les grands et les riches du siècle aiment extraordinairement la vie, et regardent la mort comme une meurtrière qui va leur ravir leurs biens, leurs plaisirs, leur gloire.

Elle fait sur les pauvres d'affection et de cœur des impressions fort opposées. Leur vie ne tient qu'à un *fil que Dieu coupe, comme le tisserand celui de sa toile.* Ce ne sont plus que de petites fibres qui, détachées de la terre, en sortent sans violence.

Demandez-le à saint Chrysostome à qui une impératrice ambitieuse et cruelle avait ôté ses revenus, et qu'elle avait fait sortir de Constantinople ; il vous dira ce qu'il écrivit à un de ses meilleurs amis : *Vous me plaignez, mon cher Ciriaque, de ce que l'on me traite avec tant d'indignité. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de me voir aller vers mon Père céleste qui m'attend. Depuis que j'ai su que le ciel était ma patrie, je me suis regardé sur la terre comme un banni. Le désert où l'on me mène n'est pas plus loin du paradis, que l'est Constantinople d'où l'on m'a chassé. Vous craignez que l'on me fasse mourir : vous craignez donc qu'on n'ouvre la porte à un captif?*

Que me fera-t-on? me jettera-t-on dans la mer? je trouverai mon port dans ses eaux. M'exposera-t-on aux bêtes sauvages? plus elles me feront de plaies, plus elles ouvriront à mon âme de portes pour se mettre en liberté. Me coupera-t-on la tête? on abattra du même coup tous les ennemis qui sont au dedans de moi.

La pauvreté qui me dépouille, la fièvre qui me brûle, les outrages dont on m'accable, tous ces ennemis mourront avec moi ; et si je meurs pour eux, je ne mourrai pas avec eux. La mort m'est un port dans mon naufrage, un asile dans mes persécutions, une consolation dans mes peines. Je me vois entouré de soldats qui me font précipiter mon voyage : mais ayant depuis plusieurs années renoncé aux biens et aux plaisirs du monde, je les regarde comme une troupe officieuse qui me fait doubler le pas, pour aller plus vite au lieu après lequel je soupire.

Demandez-le à Ezéchias, il vous répondra que, dès qu'il sentira la mort s'approcher de lui, *il criera comme le petit de l'hirondelle et dira à Dieu : Seigneur, vous avez délivré mon âme, vous l'avez empêchée de périr, vous avez jeté derrière vous mes péchés.*

Les hirondelles quittent, en chantant, un nid qui est attaché à une poutre, par cet ins-

tinct qu'elles ont, que pour ne pas souffrir les rigueurs d'une saison nébuleuse et froide, elles vont dans un climat plus doux, respirer un air pur et serein. Tels sont les sentiments des bons pauvres : ils quittent avec une humble résignation aux ordres de Dieu, une vie qui leur a souvent été à charge, et comme ils ont incomparablement moins de peine à mourir que les mauvais riches, ils meurent avec plus de confiance et de joie.

Que trouvaient-ils dans ce monde qui pût les réjouir et les y arrêter? La douceur des plaisirs? tout était pour eux fiel et absinthe. L'enjouement des compagnies? Ils n'étaient accoutumés qu'à voir de tristes objets, qu'à entendre des soupirs et des plaintes. La magnificence, du moins la propreté des meubles? A peine avaient-ils un lit et quelque couverture percée de vers, pour se garantir des rigueurs du froid. Les délices de la table? Ils cultivaient peut-être des terres pour des barbares qui leur refusaient un morceau de pain, et des vignes, dont le fruit flattait l'intempérance des sensuels, pendant qu'ils ne buvaient que de l'eau : c'eût été beaucoup pour eux s'ils avaient eu la liberté de ramasser les miettes qui tombaient de la table de ces mauvais riches, s'ils avaient pu profiter de quelques morceaux de viandes qu'on jetait à leurs chiens.

Leur consolation et leur joie ne venaient que de vous, ô mon Dieu, qui leur disiez au fond du cœur : Attendez, attendez, *l'hiver passera bientôt*, un temps infiniment doux et agréable va succéder à une triste saison, *la voix de la tourterelle commence à se faire entendre.*

L'Eglise pour les encourager dans leur dernière agonie vient leur dire de la part de son auguste Epoux : *Sortez de ce monde, âme chrétienne.* O que cette nouvelle leur est agréable ! que ce commandement leur paraît doux ! *Entrez aujourd'hui dans un lieu de paix et que votre demeure soit à jamais dans la sainte Sion.* O que cette entrée est charmante ! o que cette maison est différente de celle qu'ils quittent !

Reconnaissez, Seigneur, votre créature; elle est à vous, ô Dieu véritable et vivant : voilà l'ouvrage de vos mains, reconnaissez-y les traits de ressemblance que vous y avez mis, ô trop aimable et trop magnifique Sauveur. Vous êtes venu au monde pauvre, vous avez mené une vie pauvre, vous êtes mort pauvre et nu sur une croix : *Reconnaissez votre créature*, et dites-lui : *Bienheureux sont les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Elle va le reconnaître son bonheur, elle va le sentir et le goûter, et ce qu'elle recevra après la mort va faire sa couronne et sa récompense.

TROISIÈME POINT.

Enfin Lazare meurt; voilà ce qu'il a de commun avec le mauvais riche; tous deux paient le même tribut à la nature; mais leur sort est bien différent. Car, hélas ! quel changement de scène ! L'un s'estimait heureux d'avoir de gros biens, de varier tous les jours ses plaisirs, de faire de longs et de magnifiques repas : hier il se portait bien, mais ses richesses, ses dignités, ses valets, ses gardes n'ont pu l'empêcher de mourir.

L'autre, au jugement des hommes, passait pour malheureux. Il était tout couvert d'ulcères et quelque besoin qu'il eût, personne ne lui donnait aucun secours. Il meurt, mais encore un coup quel changement de scène ! Ce mauvais riche *est enseveli dans les enfers*, quelle affreuse sépulture ! Du milieu des flammes où il est tourmenté pour toute une éternité, *il demande une goutte d'eau*, et cette goutte lui est refusée. Quelle épouvantable indigence !

Lazare après sa mort est porté par les mains des anges dans le sein d'Abraham. Après avoir pendant quelque temps souffert dans la terre de son exil, il reçoit des consolations et des biens sans fin dans sa chère patrie : il manquait de tout sur la terre et tout lui vient en abondance dans le ciel. Que de richesses ! quelle récompense !

N'attendez pas que je m'arrête ici à vous en décrire les qualités et les avantages : qui suis-je pour vous en donner une juste idée? Je me borne seulement à celle de saint Augustin, qui dit que cette félicité et cette récompense promise aux pauvres évangéliques ne peut jamais être estimée autant qu'elle vaut, mais qu'elle peut être acquise et qu'on doit faire tous ses efforts pour s'en assurer la jouissance : *Æstimari non potest, acquiri potest.*

Il est, dit ce Père, assez surprenant de voir que, quoique la pauvreté soit fort désintéressée, elle ne laisse pas cependant de trouver son intérêt sans le chercher. Le bon pauvre ne s'empresse pas à amasser du bien : et néanmoins le vrai bien lui vient comme de surcroît. Il semble s'oublier : et Dieu qui le conduit dans toutes ses démarches, pense à lui. Il n'a rien, et néanmoins il trouve dans son commerce spirituel de quoi acheter le ciel : *Lazare y est porté par les mains des anges.*

Je finis par une excellente réflexion que saint Chrysostome fait sur ce sujet. Quand je vois un pauvre s'abattre d'impatience et de chagrin dans les maux que Dieu lui envoie, je dis en moi-même : voilà un homme qui s'afflige de son bonheur.

O s'il pouvait découvrir ce qui se passe dans le cœur de Dieu à son égard; s'il pouvait percer les voiles de cet obscur avenir qui lui est caché, s'il pouvait se dire et à ses enfants ce que Tobie disait au sien : *Mon cher fils, nous menons une vie fort pauvre, mais nous aurons des biens en abondance si nous craignons Dieu, et si, nous éloignant de tout péché, nous faisons les bonnes œuvres dont nous sommes capables* (*Tob.*, IV). S'il pouvait faire ces réflexions (eh ! qui est-ce qui l'empêche de les faire?) qu'il serait heureux ! loin de se plaindre de la prétendue rigueur que Dieu tient à son égard, il le remercierait de la bonté qu'il a de lui promettre son royaume et de lui offrir dans son indigence même, de quoi l'acheter.

Quand Joseph se vit dépouillé, maltraité,

vendu par ses frères, quelle fut sa douleur! Combien de larmes versa-t-il pour toucher le cœur de ces barbares! avec qu Les paroles tendres les pria-t il de ne pas exécuter leur mauvais dessein! Mais s'il avait su pour lors ce à quoi Dieu le destinait; si par un secret pressentiment de l'avenir, il avait vu que le ciel le préparait par cette disgrâce, à monter sur la seconde marche du trône de Pharaon, et à le rendre maître de toute l'Égypte : qu'aurait-il dit? qu'aurait-il pensé?

Il n'en savait rien, il ne pouvait pas même raisonnablement s'y attendre, et quelque don qu'il eût reçu de prédire l'avenir quand il expliqua le songe de Pharaon, il ne pouvait connaître son propre sort.

Il n'en est ainsi des bons pauvres : ils ont pour assurance la parole de Dieu même. *Bienheureux sont les pauvres d'esprit et de cœur, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Peut-on les encourager par un plus puissant motif, à souffrir avec résignation les disgrâces de leur état? *Elles seront courtes et légères* ces disgrâces, mais la récompense qui leur est attachée demeurera pendant toute l'éternité.

S

SALUT.

L'obligation et les moyens d'y travailler. Les dispositions où l'on doit être : les obstacles qu'il faut vaincre et les illusions qu'il faut éviter pour y réussir : la facilité et les difficultés qu'on y trouve.

Erunt prava in directa, et aspera in vias planas, et videbit omnis caro salutare Dei.

Les chemins tortus deviendront droits, les raboteux deviendront unis, et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu (*S. Luc, ch.* III).

A réfléchir sur le détail exact que fait saint Luc de ceux qui régnaient dans l'univers et qui commandaient dans la Judée, au temps de la prédication de Jean-Baptiste : qui n'eût cru, mes frères, que dans une histoire abrégée des plus illustres criminels et des plus criantes abominations de la terre, toutes les voies du salut allaient nous être fermées?

A ces noms de *Tibère empereur*, de *Ponce Pilate, gouverneur de la Judée*, d'*Hérode tétrarque de la Galilée*, d'*Anne* et de *Caïphe élevés au souverain sacerdoce*, que pouvait on attendre que de funeste? et si Dieu avait autrefois réservé l'exercice de ses vengeances, au temps où la mesure des péchés des hommes était remplie, pour noyer la terre par un déluge d'eau, n'était-il pas à craindre que les meurtres, les incestes, les sacrilèges régnant impunément dans le monde, un autre déluge de feu ne les fît périr comme Sodome et Gomorrhe?

Vous en disposâtes cependant tout autrement en faveur des hommes, ô mon Dieu : et comme dans l'ordre naturel, votre providence ne se fait jamais mieux sentir, que lorsqu'il y a moins de secours à en attendre; ainsi dans l'économie de notre salut, jamais votre miséricorde ne paraît avec plus d'éclat, que lorsque *là où le péché abonde, votre grâce est surabondante.*

C'est précisément dans cette époque chronologique, que le précurseur du Messie sort de son désert, non pour menacer les hommes d'un déluge de feu, mais pour *leur annoncer un baptême de pénitence pour la rémission de leurs péchés.* C'est au milieu de ces temps malheureux qu'on les avertit que *les chemins tortus deviendront droits, que les raboteux seront aplanis, et que tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu.*

Consolons-nous donc, mes frères, les voies du salut nous sont ouvertes; c'est à nous à y marcher : mais pour n'y point faire de faux pas, instruisons-nous de nos devoirs; c'est à nous à profiter des avis qu'on nous donne pour y marcher avec fruit. Ces voies autrefois raboteuses et difficiles sont aplanies; bénissons-en la miséricorde du Seigneur : mais quelque aplanies qu'elles soient, il faut les arroser de nos sueurs et des larmes de notre pénitence, pensons à satisfaire à sa justice. Que veux-je dire, messieurs? le voici, et j'en ferai le sujet de deux discours.

Contre une morale trop sévère, je dis qu'il est plus aisé de faire son salut, que beaucoup de gens ne pensent : première proposition. Contre une morale trop relâchée, je soutiens que ce salut dépend de certaines conditions plus difficiles, que beaucoup de gens ne croient; seconde proposition. Ne parlons aujourd'hui que de la première.

Dire qu'un homme qui agit par un principe de religion et même de bon sens, doit préférer l'affaire de son salut à toute autre affaire et y travailler avec une humble confiance en la miséricorde de Dieu, c'est dire qu'un marchand qui veut s'enrichir doit s'appliquer sérieusement à son négoce, observer les temps et les lieux propres pour le faire réussir et établir l'édifice de sa fortune. C'est dire qu'un courtisan qui a dessein de s'avancer dans la cour, ne doit négliger aucune occasion de témoigner à son prince sa fidélité et son zèle. C'est dire qu'un soldat qui veut se faire distinguer dans la guerre, doit apporter tout ce qu'il a d'industrie et de courage pour mériter de considérables emplois et arriver à la fin qu'il s'est proposée : car c'est sous toutes ces idées que l'Esprit saint nous représente la grande et l'importante affaire de notre salut.

C'est un négoce dont dépend tout notre établissement; apportez-y donc tous vos soins, mes frères, *et négociez jusqu'à ce que je vienne*, dit Jésus-Christ. *C'est faire sa cour au roi immortel de tous les siècles*, dit le disciple bien-aimé; rendez-lui donc l'honneur qu'il mérite, et attachez-vous à en solliciter la protection; *c'est combattre en gens de cœur*, dit saint Paul : prenez donc les armes pour emporter une couronne qui ne vous soit jamais ravie.

Tout homme élevé dans les principes de notre religion convient aisément de cette indispensable nécessité de travailler à son salut : mais il arrive souvent qu'on rend sur ce sujet ses meilleures résolutions inutiles.

On se figure des obstacles qu'il est presque impossible de vaincre; on s'imagine que les voies par où il faut marcher sont si raboteuses et si difficiles, qu'elles paraissent impraticables; *on ne trouve sur ces routes que des lions et des lionnes* prêtes à dévorer ceux qui y passent.

A de si fausses idées que le démon sait faire valoir et dont une lâche délicatesse se fait de continuelles alarmes, qu'opposerons-nous, mes frères? ce qu'a prêché saint Jean, *que les chemins tortus deviendront droits et que ceux qui étaient raboteux seront aplanis;* je veux dire que nous trouvons de grandes facilités à faire notre salut, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à notre état, soit par rapport au temps. Par rapport à Dieu, il nous donne sa grâce pour y travailler; par rapport à notre état, la condition où il nous a mis, nous en fournit même les moyens; par rapport au temps, il n'en est aucun où les voies du salut nous soient absolument fermées.

PREMIER POINT.

Béni soit le Seigneur le Dieu d'Israël, disait un saint prophète, *c'est lui qui a visité et qui a racheté son peuple; c'est lui qui a levé pour nous dans la maison de David l'étendard du salut, pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte* (*Luc*, I). Auparavant il ne voyait nos maux que de loin, dit Hugues de Saint-Victor: mais dans la plénitude des temps, il est venu nous visiter et a demeuré parmi nous pour les voir de plus près. Auparavant nous ne lui attribuions que des mouvements métaphoriques de compassion et de descente; mais dans la plénitude des temps, il a *eu des entrailles de miséricorde*, et a porté sur soi nos misères, afin de nous en guérir. Auparavant on disait: *Il viendra*, mais saint Paul ajoute, *que l'humanité et la miséricorde de ce Dieu Sauveur a paru, que le divin Jésus s'est fait notre rédemption, notre sanctification, notre justice.* O miséricorde, ô amour infini, ô grâce abondante du divin Jésus, que vous nous rendez le salut aisé!

Pour bien comprendre cette vérité, rappelons ce grand principe de saint Augustin, que Dieu ne nous commande rien d'impossible, que quand il nous assujettit à quelque devoir dont notre salut dépend, il nous donne les moyens d'y réussir; que pour accomplir la loi dont la fidèle observance peut nous sauver, il ne faut ni traverser les mers par une longue et dangereuse navigation, ni aller par de pénibles voyages dans les extrémités les plus reculées de la terre: que pour travailler à cet important ouvrage, nous devons faire ce que nous pouvons et demander ce que nous ne pouvons pas.

Si les choses étaient autrement, quelle idée nous formerions-nous de vous, ô mon Dieu? nous vous regarderions comme un Dieu qui, se donnant tout aux uns, se refuserait tout aux autres; comme un Dieu qui, quoique très-fidèle à sa parole, se renoncerait en quelque façon lui-même, en nous fermant la porte, quoiqu'il nous invite d'y frapper et qu'il nous promette qu'elle nous sera ouverte; comme un Dieu qui d'une voix tendre et caressante nous dirait: *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés et je vous soulagerai*; et qui, d'une forte et impitoyable main nous repousserait et nous éloignerait de soi; comme un Dieu qui, sans autre raison que son bon plaisir, nous damnerait, pour n'avoir pas accompli de certains commandements dont la pratique nous aurait été impossible; comme un Dieu tel que se le figurent les sectateurs de l'hérésiarque Calvin qui, n'ayant au dehors que le nom de juste, ne garderait aucune justice en damnant sans miséricorde, des gens qui absolument n'auraient pu se sauver.

Loin de nous, ô mon Dieu, ces pensées impies et ces exécrables blasphèmes. Ce que nous n'oserions dire d'un homme d'honneur, dont la sincérité nous serait connue, aurions-nous l'insolence de le dire ou de le penser de vous, qui êtes la vérité et la miséricorde même? Loin de nous ces sentiments qui, sous prétexte de nous humilier, ne serviraient qu'à abattre notre courage et nous porter au désespoir. Que dirons-nous donc et que penserons-nous? ce qu'ont dit les saints Pères: mais comme le détail de ces preuves serait infini, voici quatre grandes vérités établies par saint Prosper, ce fidèle et éclairé disciple du grand Augustin.

Première vérité: Dieu veut le salut de tous les hommes, et son intention générale est qu'aucun n'en soit absolument exclu; l'Evangile a été annoncé à toute la terre (*D. Prosper., lib.* II *de Vocat. gent., c.* 1, 2).

Seconde vérité: nul homme ne peut se sauver sans des secours d'en haut, qui ne consistent précisément ni dans la connaissance de la loi, ni dans d'heureuses dispositions d'un bon naturel, ni dans l'étude de la vie de Jésus-Christ; mais dans des grâces intérieures et opérantes, gratuitement accordées, afin qu'il travaille à l'important ouvrage de son salut.

Troisième vérité: avec ces grâces intérieures et opérantes, ce qui était impossible à l'homme lui devient possible. Avec ces grâces, non-seulement il peut être guéri, mais il l'est en effet; non-seulement il peut faire le bien, mais véritablement il le fait. Car autre chose est de pouvoir avoir la charité, et autre chose de la posséder actuellement; autre chose est de pouvoir être réparé et de se trouver en état de recevoir la guérison, et autre chose d'être en effet réparé et guéri. L'une vient de notre nature, et l'autre est un bienfait de la grâce; par l'une nous sommes libres, et par conséquent capables de travailler à notre salut; par l'autre nous sommes prévenus, aidés, animés à y travailler: et par ces puissants secours nous faisons ce que nous ne ferions jamais, ce à quoi même nous ne penserions pas si ces secours nous étaient refusés.

Quatrième vérité: la bonté de Dieu est si grande qu'il nous tient compte de ce qui vient de lui, et à cause qu'il nous est libre de le quitter, il nous récompense de ne l'a-

voir pas fait. Si nous le quittons, c'est un effet d'une mauvaise volonté qui ne vient que de nous, et si nous nous attachons à lui pour accomplir l'ouvrage de notre salut, c'est un don de sa grâce auquel il veut bien que nous ayons part, en y travaillant avec elle.

Peut-on trouver de plus puissants motifs que ceux-là pour nous engager à un devoir où il s'agit de notre intérêt personnel, et qu'il a la honté de nous rendre si aisé? Manquons-nous de force? ayons recours à celui d'où elle vient, *il aidera notre faiblesse, il aplanira les chemins les plus raboteux, les montagnes s'abaisseront, toute vallée se remplira*, nos péchés même nous tourneront en bien si nous aimons le Seigneur notre Dieu, et si, convaincus de l'unique nécessaire, nous nous faisons un point capital de nous y appliquer tout entiers.

Manquons-nous de sagesse? demandons-là à Dieu, il nous la donnera. Comment même nous la donnera-t-il? *avec abondance*, dit l'apôtre saint Jacques; et afin que la multitude de nos péchés ne nous jette pas dans un accablement mortel, il est si généreux *et si riche en miséricorde*, qu'il nous donne sa grâce sans nous reprocher notre malice et notre ingratitude: *Dat omnibus affluenter, et non improperat.*

Il est vrai que, sans sa miséricorde, nous ne pouvons travailler à notre salut, nous ne pouvons pas même en concevoir le désir; mais avec elle tout deviendra possible, il louera même et il récompensera les efforts que nous aurons faits, quoiqu'ils viennent incomparablement plus de lui que de nous. Bien différent de ces marchands et de ces associés qui veulent que chacun contribue également à mettre dans un fonds commun les marchandises propres à leur société; c'est lui-même qui seul donne d'abord ce bon fonds, qui inspire ces pensées salutaires et ces pieux désirs, cette inclination à la vertu et cette aversion du mal: c'est de lui que viennent ces grâces intérieures, ces bonnes résolutions qui nous font dire comme à l'enfant prodigue: *Je me lèverai, et j'irai à mon père.*

En tout cela il nous prévient, il nous tend la main, il nous offre son secours. Il nous caresse, il nous menace, il nous avertit, il nous sollicite, il nous presse comme si nous lui étions nécessaires, et qu'il ne pût être heureux sans nous. *Voulez-vous être guéri?* nous dit-il, comme au paralytique. *Que voulez-vous que je vous fasse?* nous demande-t-il, comme à l'aveugle de Jéricho. Cherchons-nous un vrai bonheur? *Ayez faim et soif de la justice*, nous dit-il, comme à ces troupes qui l'avaient suivi dans la solitude.

Il s'en faut bien, messieurs, qu'il en soit ainsi de vos autres affaires. Hommes de cour, dont l'unique étude est de plaire au prince, d'en attirer la protection et les regards, y réussissez-vous quand vous le souhaitez; quand vous vous efforcez de lui donner quelques marques de votre fidélité et de votre courage? Filles et femmes mondaines, qui ne cherchez qu'à briller dans les compagnies, empressées de vous distinguer, ou de vous faire aimer par vos honnêtetés, votre humeur enjouée et complaisante; arrivez-vous à la fin que vous vous êtes proposée? Après avoir chargé vos têtes de vaines parures, après avoir peint vos visages de blanc et de rouge, disposez-vous, comme il vous plaît, du succès de tant de soins et de veilles?

Je ne puis oublier sur ce sujet une excellente réflexion de saint Jean Chrysostome (*D. Chrysost. tom.* V, *epist.* 5 *et hom.* 8 *ad populum*). Pourquoi pensez-vous que Dieu n'a pas voulu que vous disposassiez à votre gré de mille choses qui ne sont pas de votre choix? Pouvez-vous, quoi que vous fassiez, ajouter une coudée à votre taille, cacher si bien la difformité de votre visage, que nul ne s'en aperçoive, vous tenir si droites lorsque vous êtes contrefaites que votre gêne même ne vous trahisse? Ç'a été, répond ce Père, afin que votre salut, qui doit vous être infiniment plus cher que toute autre chose, et auquel, aidées de sa grâce, vous pouvez travailler avec fruit, fût le grand et le continuel objet de vos soins. Ç'a été afin que vous vous représentassiez que vous appliquant inutilement à mille choses dont le succès ne dépend ni de votre volonté, ni de votre industrie, il était de votre prudence de vous tourner tout entières vers les moyens propres à ôter les taches de vos âmes, et à leur procurer une beauté qui les rendît agréables à ses yeux.

Faites ce qu'il vous plaira, vous ne pourrez jamais changer les traits de votre visage, ni en cacher les rides ou d'autres défauts; vous ne pourrez jamais vous donner des yeux plus doux, un air plus dégagé, une bouche plus vermeille; l'âge et le temps que vous emploierez ne serviront, comme il arrive très-souvent, qu'à vous rendre plus ridicules à une infinité de gens qui se moqueront d'une occupation si gênante et si inutile; au lieu que faisant ce qui dépend de vous, et demandant au Seigneur ce qui vient de lui, il aura la bonté, si vous lui êtes fidèles, de bénir son ouvrage et de couronner ses propres dons.

Puissiez-vous faire ces réflexions, messieurs et mesdames: ces *chemins raboteux*, qui jusqu'ici vous ont rebutés, *s'aplaniront* peu à peu: vous trouverez même dans l'état où Dieu vous a appelés de grands secours pour travailler utilement à votre salut: seconde raison qui doit vous en faire connaître la facilité.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus ordinaire dans le monde que d'entendre les fréquentes plaintes qu'on y fait; que dans les professions où l'on est engagé, il est presque impossible de travailler à son salut. D'un côté, les riches prenant pour eux en particulier ce que Jésus-Christ n'a dit qu'en général, vivent, ou comme s'il n'y en avait point à faire, ou comme s'il fallait tout abandonner au hasard par l'impossibilité d'y réussir. D'un autre côté, les pauvres regardent leurs misères

comme de grands obstacles à leur salut, et, enviant le bonheur de ceux qui ont du bien, ils s'imaginent qu'ils ne penseraient qu'à se sauver si le poids de leur indigence cessait de les accabler.

Vit-on au milieu du monde? on rejette un si important devoir sur ceux qui, dans une paisible retraite, ont leurs heures réglées de prières et d'observances monastiques. Est-on engagé dans le cloître? on se flatte que le soin d'une famille, ou l'occasion de faire plus d'œuvres de charité aurait fourni plus de moyens de travailler à son salut.

Les uns se plaignent d'une multitude accablante d'affaires; les autres de l'onéreux exercice de leurs charges ou du soin fatigant d'un ménage. A ceux-ci, ce sont de continuels embarras qui leur servent d'excuse; à ceux-là, ce sont de certaines peines d'esprit et d'amères agitations où les livrent de fâcheux contre-temps, qui leur ôtent l'application et le calme nécessaires pour se donner tout de bon à Dieu.

Disparaissez, vains prétextes et frivoles excuses! Bien loin que l'état où l'on est appelé soit un obstacle au salut, on y trouve des secours tout présents pour y travailler avec fruit. Comment cela? c'est que l'accomplissement des devoirs de son état est le vrai moyen de travailler à son salut, et que le soin que l'on prend de son salut est le grand secret pour rendre moins pesantes les croix de son état. De ces deux propositions, si elles sont véritables, on ne peut raisonnablement en tirer d'autre conséquence que celle-ci : qu'il est aisé et même doux de travailler à son salut, quelque état qu'on ait embrassé.

Dieu n'est pas moins l'auteur des conditions différentes de la société civile, qu'il est le créateur et le rédempteur de ceux qu'il y a mis. Il y a des devoirs généraux que tout homme qui veut se sauver doit remplir; mais il y en a aussi de particuliers dans l'état qu'on a choisi, auxquels il faut satisfaire pour être sauvé : ce sont des devoirs domestiques, qu'on trouve comme renfermés dans le cercle de sa profession.

A ce magistrat, c'est l'exercice de sa charge, son exactitude à rendre une bonne et prompte justice; à cet homme d'affaires, c'est son application à ce qu'un état honnête et chrétien demande de son industrie et de sa bonne foi. A cette mère, c'est l'éducation de ses enfants, le soin du ménage, une raisonnable et prudente économie. A cet artisan, c'est l'exercice de sa profession; à cet homme de lettres, c'est l'étude et une louable assiduité à ce qui peut le rendre habile et utile au public. Or ces devoirs paraissent si nécessaires et en même temps si propres à chaque état, que ne les pas remplir, c'est, au jugement même du monde, s'attirer de justes reproches; mais ils peuvent tenir lieu d'un si grand mérite auprès de Dieu, qu'il juge dignes d'une récompense sans fin ceux qui s'en acquittent avec toute la fidélité qu'il en attend.

Il ne demande pas toujours des temples et des autels magnifiques : il se contente d'un tas de pierres ramassées, que Jacob, qui ne peut mieux faire, arrange pour lui faire sa petite offrande. Il ne demande pas toujours ces gros présents que les riches mettent dans le tronc : il aime encore mieux les deux oboles de la pauvre veuve qui lui donne le peu qu'elle a (*Luc.*, XXI); je veux dire que Dieu est si bon, qu'il se contente de recevoir de nous ce qui est dans la circonférence de notre état, et ce que nous tenons, pour ainsi dire, entre nos mains.

Quelle idée, à votre avis, le Sage nous donne-t-il de la femme forte? Il est vrai qu'il nous la représente comme une femme d'une qualité et d'un mérite distingués. Elle a beaucoup de domestiques, elle tient son rang avec les chefs de l'Etat, et les nobles viennent lui faire leur cour. Mais ce en quoi il la loue, est de veiller sur ses serviteurs et ses servantes; d'appliquer ses mains, non-seulement à des ouvrages de conséquence, mais encore à ceux de laine et de fil; de faire une exacte perquisition de ce qui se passe dans sa maison sans demeurer oisive, ou sans passer le temps à de pures bagatelles (*Prov.* XXXI).

C'est par là, dit le Sage, qu'elle s'est attiré la confiance de son mari, le respect de ses enfants, les louanges et les bénédictions de tout le monde. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi des femmes de nos jours! par là elles travailleront avec fruit à l'important ouvrage de leur salut. Qu'elles ne le puissent faire, c'est de quoi elles n'oseraient disconvenir; et, si elles ne le font pas, sur quoi et par quel endroit se disculperont-elles?

Avez-vous quelquefois réfléchi sur la conduite qu'a tenue le bienheureux précurseur du Messie? Jamais il n'a approuvé le péché, jamais il n'a flatté le pécheur : ce qu'il a reproché en face à Hérode en est une preuve très-convaincante. Remarquez, cependant, que jamais il n'a regardé les professions même les plus dangereuses comme d'invincibles obstacles au salut. Jamais il n'a dit aux publicains : Quittez votre commerce et votre emploi; vous vous y damnerez sans ressource. Jamais il n'a dit aux soldats : Mettez bas les armes, renoncez à cette profession turbulente et cruelle.

Qu'est-ce donc qu'il leur a dit? *N'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné* (*Luc.*, III). Ainsi a-t-il parlé aux receveurs des deniers publics, qui étaient venus lui demander ce qu'il fallait qu'ils fissent; séparant par une judicieuse morale les abus de la condition d'avec la condition même. *N'usez ni de violence ni de fraude envers personne, mais contentez-vous de votre paie.* Ainsi a-t-il répondu aux soldats qui lui avaient fait la même proposition que les publicains.

Qu'en penserez-vous après cela, vous qui pour flatter votre indolente oisiveté, ou demeurer dans une fatale impénitence, opposez au soin de votre salut, les embarras, les troubles, les dangers de votre état? Vous paraît-il plus difficile, ce salut, qu'à une infinité de gens qui s'y sont sauvés, et n'appré-

hendez-vous pas qu'on ne ramasse un jour *cette nuée de témoins* qui s'élèveront contre vous : les Serge Paul parmi les magistrats et les intendants (*Act.*, XIII), les Marie et les Junie parmi les femmes distinguées (*Rom.*, XVI), les Philémon parmi les maîtres (*Philem.*, I), les Aquila parmi les artisans, les Publius parmi les nobles (*Act.*, XXVIII), les Matthieu et les Zachée parmi les publicains, les centeniers parmi les gens d'armée, les Marc, les Aristarque, les Demas et les Luc parmi les hommes évangéliques et les coopérateurs au saint ministère?

Admirable économie de la providence et de la miséricorde de Dieu dans le partage et la différence des conditions! de sa providence, dans leur inégalité pour conserver le bon ordre de l'univers; de sa miséricorde, dans le pieux usage qu'on en peut faire pour travailler à son salut. De sa providence et de sa miséricorde tout ensemble, qui, pour aplanir ces voies du salut, se contentent que vous vous renfermiez dans les devoirs de votre état. Sans vous embarrasser de chercher au dehors, de certaines œuvres de surérogation que souvent l'amour-propre inspire, soyez fidèles et exacts à celles qui vous sont familières et domestiques, tout ira bien pour vous.

Les peines y sont grandes, dites-vous : je l'avoue; mais quand vous les offrirez à Dieu, elles vous seront d'un grand mérite : les disgrâces et les croix y sont continuelles et pesantes, je n'en disconviens pas; mais portez-les dans un esprit chrétien et dans la vue de faire votre salut en vous y assujettissant, elles vous deviendront légères, et ce soin du salut en adoucira toute l'amertume; seconde raison qui vous fera connaître qu'il y a plus de facilité à le faire que vous ne pensez.

Je tremble quand j'entends dire à Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive* (*Luc.*, IX). Oh! que ce joug est dur! dis-je en moi-même. Que ce fardeau est lourd! Mais quand je lui entends dire *que ce joug est son joug, que ce fardeau est son fardeau*, (*Matth.*, XI), je conviens aisément de ce qu'il ajoute, *que j'y trouverai le repos de mon âme.* Ma croix sans la sienne serait insupportable, la sienne sans la mienne me serait inutile; mais lorsqu'il fait de mon joug son joug, et de mon fardeau le sien, je comprends que le portant à deux, il prend le plus dur et le plus fort pour lui, afin de me laisser ce qu'il y a de plus léger et de plus doux. Je comprends que la croix de mon état est une croix qui entre dans l'économie de mon salut, et qu'étant tous les jours obligé de travailler à cet important ouvrage, j'y trouve des douceurs que je n'y trouverais pas si je venais à le négliger.

N'est-ce pas là ce que prétendait l'apôtre, quand il disait aux chrétiens de Thessalonique : *Nous vous exhortons, mes frères, de vous avancer de plus en plus dans la pratique des bonnes œuvres et de faire votre affaire;* mais pourquoi? *afin que vous viviez en repos* (I *Thessal.*, IV). Car c'est comme s'il leur disait : Si les autres affaires vous embarrassent, si elles vous donnent de l'inquiétude et du chagrin, si elles vous empêchent de vous réjouir et de dormir; celle de votre salut étant sagement et fidèlement conduite, produira un effet tout opposé : vous mènerez, en vous acquittant des devoirs de votre état, une vie douce et tranquille; et s'il y a quelque peine, vous l'essuierez avec courage et même avec une espèce de plaisir, en vous consolant par cette pensée : Je fais ce que Dieu veut que je fasse; je trouve de petites contradictions, mais, en les endurant avec patience, je travaillerai à mon salut.

Vous aurez pour lors une consolation encore plus grande que celle de cet homme dont il est parlé dans le quatrième livre des Rois (IV *Reg.*, VI). Etant près du Jourdain, et abattant un arbre, le fer de sa cognée tomba dans l'eau. Ce qu'il put faire fut de dire à Elisée : Hélas! Seigneur, hélas! j'avais emprunté cette cognée; mais ce prophète lui ayant demandé l'endroit où le fer était tombé, et cet homme le lui ayant montré, ce fer malgré sa pesanteur naturelle vint au-dessus de l'eau, et ce pauvre ouvrier ayant étendu sa main le prit et continua fort tranquillement son ouvrage.

Vous trouvez souvent dans vos conditions des peines qui vous affligent, des soins de ménage, des embarras de négoce, de fâcheux contre-temps : c'est le fer de votre cognée qui est tombée dans l'eau. Vous ne savez comment calmer ces inquiétudes et ces troubles, mais le moyen en est plus aisé que vous ne pensez : *jetez tous ces embarras dans le sein de celui qui a soin de vous;* représentez-lui qu'il ne vous a pas engagé dans l'état où vous êtes, pour vous perdre, mais pour faire votre salut malgré les obstacles que vous y trouverez. Il aura assez de bonté pour se laisser toucher à vos cris, ce fer si dur et si pesant s'élèvera au-dessus de l'eau; et votre joie sera si grande, que vous continuerez votre travail avec plus de plaisir que vous ne l'aviez commencé.

Qu'y a-t-il donc qui puisse raisonnablement vous décourager de travailler à votre salut? Est-ce que Dieu ne vous en donne pas la grâce? vous venez de voir qu'il ne vous la refuse pas. Est-ce que les embarras et les croix de votre état vous en empêchent? la condition où il vous a mis vous en fournit même les moyens. C'est peut-être que depuis plusieurs années vous n'y avez pas même pensé? mais si vous avez sujet de gémir amèrement sur cette fatale négligence, vous n'en avez point qui puisse vous porter à un morne et cruel désespoir : malgré tant de temps perdu, les voies du salut ne vous sont pas encore absolument fermées.

TROISIÈME POINT.

Donner aux pécheurs une confiance téméraire qui les jette dans une criminelle indolence, c'est les éloigner des voies du salut; mais leur ôter aussi une espérance humble et filiale qui pourrait les obliger

à y travailler, c'est les décourager et les perdre.

Quand je parle d'une seconde pénitence comme d'une planche que la miséricorde de Dieu offre aux pécheurs après leur naufrage, je tremble pour eux et pour moi, disait Tertullien : pour eux, la facilité du pardon les jettera peut-être dans une nonchalance mortelle; pour moi, peut-être contribuerai-je à leur relâchement et à leur perte. Mais d'un autre côté, faut-il leur fermer les voies du salut; et quand le Maître les invite de retourner à lui, faut-il que le ministre les rebute et qu'il les empêche de s'en rapprocher? Non, non, dit Tertullien, il ne faut pas leur couper tout d'un coup les câbles dont ils pourraient se servir pour se sauver, ni les jeter dans un morne et accablant désespoir. Ils ont offensé le Seigneur, mais ils peuvent encore lui être réconciliés : ils ont trop différé de s'acquitter de leur devoir, mais qu'ils songent à y satisfaire et à apaiser un Dieu qui veut bien les recevoir à pardon (*Tertul., lib. de Pœnit., c.* 8).

Pécheurs, à qui le Seigneur ouvre encore les voies du salut, n'en présumez pas; mais aussi que votre malheur de n'y avoir pas marché, ne vous jette jamais dans un désespoir mortel : vos péchés mêmes et votre négligence sont de pressants motifs qui vous engagent à ne pas perdre un seul de ces moments que la longue patience du Seigneur vous offre.

Vos péchés fussent-ils aussi rouges que l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige : le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui eût été perdu sans lui. Que la profondeur du précipice sur les bords duquel vous êtes, ne vous fasse pas tourner la tête; regardez la charitable main qui peut vous en tirer. Ne jetez pas les yeux sur le cruel Pharaon qui vous poursuit; jetez-les du côté de la mer qui vous ouvre un miraculeux passage.

Votre vie ressemblât-elle à celle de David, poussez comme lui, du fond de l'abîme où vous êtes, vos cris vers le Seigneur; dites-lui que s'il examine sévèrement vos iniquités, nul ne pourra soutenir ses jugements : mais que votre âme attend patiemment sur sa parole; que depuis la première garde du matin jusqu'à la nuit, vous espérez en sa miséricorde, qui est abondante, puisque c'est lui qui remettra à Israël toutes ses iniquités (*Psal.*, CXXIX).

Fussiez-vous aussi pauvres et aussi dénués des biens de la grâce que Ruth l'était de ceux de la fortune, le charitable Booz aura compassion de votre misère, et donnera ordre à ses moissonneurs de laisser couler de leurs mains, des épis que vous pourrez recueillir.

Eussiez-vous commis autant de crimes que Nabuchodonosor (*Dan.*, IV); l'arbre de votre orgueil que vous avez élevé jusqu'au ciel allât-il être coupé, ses feuilles dont votre vanité s'est fait un ornement, et les fruits dont votre avide sensualité s'est nourrie, allassent-ils être dispersés et jetés au vent, la miséricorde du Seigneur a encore laissé dans la terre sa racine, qui peut pousser de nouveaux jets. Vous pouvez encore racheter vos péchés par vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, peut-être Dieu vous les pardonnera-t-il.

Votre assoupissement ressemblât-il à celui de Jonas, qui, étant descendu au fond d'un navire, y dormait d'un profond sommeil, au milieu d'un violent orage (*Jon.*, I *et seq.*), vous trouverez des gens qui vous avertiront de vous lever, d'invoquer votre Dieu; que peut-être il se souviendra de vous, et qu'il ne permettra pas que vous périssiez.

Vous trouvassiez-vous comme ce prophète fugitif, près d'être jetés dans la mer et de mourir : dans la douleur profonde dont votre âme est saisie, souvenez-vous comme lui du Seigneur, et priez-le qu'il écoute vos gémissements et vos vœux.

D'un côté, ce prophète tremblait à la vue de ses péchés et du danger d'une mort prochaine, apparemment inévitable dans le ventre d'un monstre marin; mais d'un autre côté, il avait une humble confiance en la miséricorde divine. Il connaissait l'énormité de sa faute : *Qu'ai-je fait de fuir devant la face du Seigneur?* Mais il se représentait que si ceux qui s'attachent à tout ce qui n'est point Dieu périssent, et que la miséricorde qui les avait délivrés, les abandonne; ceux qui, pénétrés d'une vraie douleur de l'avoir offensé, se jettent dans le sein de sa bonté paternelle, peuvent y être favorablement reçus.

Voilà, mes frères, votre règle; mais pour ne laisser dans cet exemple de l'Ecriture aucune circonstance remarquable qui ne vous console et ne vous instruise tout à la fois; représentez-vous ce prophète tout différent de lui-même avant et après sa chute.

Il fuyait d'abord, et au lieu d'aller à Ninive, où les ordres de Dieu l'appelaient, il avait pris une route toute contraire; mais dans la suite, il se proposa d'aller au temple du Seigneur lui faire ses vœux et lui offrir ses sacrifices. D'abord il ne marchait que d'un pas lent, ou, pour mieux dire, rebelle à la volonté divine, il ne cherchait qu'à s'écarter du lieu qui lui était marqué; mais dans la suite, et quand le monstre qui l'avait englouti, l'eut jeté sur le rivage, il partit avec une extraordinaire diligence, pour se rendre à la ville d'où il s'était éloigné.

Vous comprenez peut-être ma pensée : je veux donc dire qu'autant que vous vous êtes éloignés des voies du salut, autant vous devez vous hâter d'y marcher; que votre négligence à vous acquitter de vos obligations, est un des plus pressants motifs d'aller sans délai où l'Esprit de Dieu vous conduira; qu'ayant perdu tant de temps aux folles vanités et aux plaisirs déréglés du siècle, il est de votre intérêt et de votre reconnaissance de le réparer par une prompte et fidèle coopération aux desseins de la grâce.

Pénétrés de ces sentiments, dites à Dieu ce que lui disait saint Anselme : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me sauver ; et moi quand je le voudrais, je ne le pourrais pas sans vous ; mes misères sont grandes, mais vos miséricordes sont infinies : la volonté de travailler à mon salut, est à moi ; mais achever, commencer même cet ouvrage, c'est ce que je ne trouve pas chez moi.*

Je ne puis vouloir le bien que je dois faire, si vous ne le voulez ; ni exécuter ce que je veux, si votre puissance ne me soutient et si votre volonté ne se fait en la terre comme au ciel. Je ne sais pas même ni ce que je veux, ni ce que je puis, si votre sagesse ne m'éclaire dans toutes mes démarches.

Autrefois je faisais fond sur ma propre force, mais ce n'était pas une vraie force. Plus j'ai voulu courir dans la carrière que je croyais devoir remplir, plus j'ai fait de chutes, et au lieu d'avancer j'ai reculé (*D. Anselmus c. 4 Soliloquiorum*). Aidez-moi donc, Seigneur, éclairez-moi, et me conduisez dans les voies du salut, vous qui êtes ma lumière, mon asile, ma force, et que je veux suivre, consulter, aimer en ce monde pour jouir de vous en l'autre.

SECOND DISCOURS.

Venit Joannem in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum Pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Jean vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence, pour la rémission des péchés (*S. Luc, ch.* III).

Enfants des hommes, jusqu'à quand entraînés par l'impétueux torrent de vos affaires qui se succèdent les unes aux autres, négligerez-vous l'*unique nécessaire*, qui est celle de votre salut? C'est donc en vain que le saint Précurseur du Messie vous crie de *préparer les voies du Seigneur, et de rendre ses sentiers droits.* C'est donc en vain qu'il vous sollicite de rentrer en vous-mêmes, après de longs égarements, afin de recevoir *le baptême de pénitence, pour la rémission de vos péchés.*

Peut-être que la facilité de travailler à votre salut aura produit en vous un effet tout contraire à celui qu'elle devait y produire, et que pour avoir entendu dire qu'il vous était aisé d'y travailler, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à votre état, soit par rapport au temps de la vie présente, avez-vous conclu que vous pouviez donc encore demeurer en repos, et ne vous embarrasser de rien : mais quel déplorable renversement de conduite! et si vous raisonniez si mal, ne serait-on pas en droit de vous dire ce qu'on dit à Naaman : *Est-ce à cause que le prophète vous a dit de vous laver sept fois dans le Jourdain, que vous avez négligé de le faire? S'il vous avait ordonné des choses incomparablement plus difficiles pour la guérison de votre lèpre, vous eussiez dû vous y assujettir. Faut-il que la bonté qu'il a de vous offrir un moyen si aisé, vous fasse tirer une conséquence tout opposée à celle qu'il faut que vous en tiriez?*

Pécheurs indolents et lâches, ce sera cette facilité même de travailler à votre salut, qui vous rendra inexcusables au jugement du Seigneur, dont la longue patience à vous attendre ne servira qu'à vous faire *amasser des trésors de colère dans l'impénitence de vos cœurs.* Ne vous flattez pas même mal à propos ; car si l'affaire de votre salut est aisée d'un côté, elle est très-difficile d'un autre.

On vous la propose aisée pour ne vous pas décourager; mais on ajoute en même temps qu'elle a ses difficultés, afin de ne vous pas jeter dans une pernicieuse présomption. D'un côté le saint Précurseur dit, *que ce qui était raboteux deviendra uni:* voilà la facilité du salut; mais *il vient dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêcher le baptême de pénitence, pour la rémission des péchés :* voilà la difficulté du salut.

Je m'explique, et pour me rendre plus intelligible, je me contente de vous demander deux choses : N'avez-vous jamais offensé Dieu mortellement? N'avez-vous jamais aimé le monde, et ne l'aimez-vous pas encore? Si cela est, ne vous flattez pas mal à propos de la facilité qu'il y a de se sauver. Car si vous avez offensé Dieu, vous avez de grandes satisfactions à lui faire : première raison de la difficulté du salut. Si vous avez aimé le monde, et si vous l'aimez encore, vous avez de grands engagements à rompre : seconde raison de la difficulté du salut ; l'une et l'autre méritent de sérieuses réflexions.

PREMIER POINT.

Des différentes illusions qui se glissent dans la conduite des mœurs, il n'en est point de plus dangereuses que celles qui regardent l'affaire du salut. Que le mathématicien se trompe dans l'application des règles de sa profession ; que le philosophe prenne le faux pour le vrai dans ses raisonnements et ses vaines recherches ; que le politique s'égare dans les mesures qu'il prend pour faire réussir sa négociation : rien de tout cela n'entraîne de fâcheuses suites, à moins qu'on ne touche à la saine doctrine ou aux lois de Dieu qui, en quelque état que l'on se trouve, doivent être inviolablement gardées.

Il n'en est pas de même des illusions et des fausses démarches que l'on fait dans l'ouvrage du salut. Tout y est d'une conséquence infinie ; et si au lieu de marcher dans ces sentiers étroits, qui conduisent à la vie, on s'égare dans ces voies spacieuses qui mènent à la mort, ces égarements n'ont rien que de funeste, et souvent ils sont presque irréparables.

Mais ce que saint Grégoire a remarqué n'est que trop vrai : qu'autant que ces illusions, en fait de salut, sont pernicieuses, autant elles sont ordinaires et fréquentes. Combien, par exemple, dans l'usage du monde, et au jugement d'une infinité de chrétiens, trouve-t-on de vices, qui passent pour vertus! en sorte qu'on s'attend même quelquefois de recevoir des récompenses de ce qui ne mérite que des supplices éternels (*D. Greg. lib.* XXXI *Moral., c.* 17).

C'est ainsi qu'un violent emportement de colère est pris pour un juste zèle, lorsque

dans la correction des vices, c'est non l'amour de la justice, mais une passion turbulente et amère qui domine. C'est ainsi qu'une lâcheté mercenaire et timide passe pour une douceur chrétienne, lors qu'appréhendant de se faire de mauvaises affaires, on laisse impunis des désordres qu'on devrait et qu'on pourrait utilement arrêter. Tantôt la ténacité et l'avarice sont regardées comme des épargnes honnêtes, tantôt au contraire la dissipation de son bien est appelée libéralité et grandeur d'âme. Oh! que l'amour propre et ingénieux à nous séduire et à nous faire prendre le change dans la plus délicate de toutes les affaires, qui est celle de notre salut!

Avouons cependant que parmi ces illusions, la plus commune et en même temps la plus dangereuse est celle où après avoir offensé Dieu mortellement, nous croyons pouvoir l'apaiser par de légères satisfactions, et, comme parlent les saints Pères, couvrir de quelques ligaments des plaies profondes et vieilles, qui ne peuvent être guéries que par de fréquentes et douloureuses incisions.

C'est là cette paix meurtrière que saint Cyprien appelle une fausse paix, pernicieuse à ceux qui la donnent, inutile et fatale à ceux qui la reçoivent (*D. Cypr., lib. de Lapsis*). Ce que la grêle est aux grains, ce que les mauvaises influences de l'air sont aux arbres, ce que la peste est aux troupeaux et la tempête aux navires; cette paix l'est aux pécheurs qui, après avoir offensé Dieu mortellement, se flattent de pouvoir faire leur salut, sans l'apaiser par de salutaires et amères satisfactions.

Si cela était ainsi, les voies du salut n'auraient rien de difficile : il suffirait qu'ils changeassent de vie, sans expier les désordres de la mauvaise qu'ils auraient menée; pourvu qu'ils ne retombassent pas dans leurs premières iniquités, ils pourraient demeurer fort en repos pour le passé : erreur que les hérétiques des derniers siècles ont malicieusement semée, et que les fidèles même qui la condamnent dans la spéculation avec toute l'Eglise, ne laissent pas de suivre quelquefois dans la pratique.

Ne vous y trompez pas, disent les saints Pères, et ne vous dressez pas des piéges à vous-mêmes. On ne traite pas avec Dieu comme avec des hommes, et nul artifice ne le peut surprendre. Celui qui s'est rendu son ennemi en l'offensant, ne peut se réconcilier avec lui et devenir son ami, s'il ne lui fait satisfaction pour les péchés qu'il a commis. Toute autre sécurité qu'on lui propose, n'est qu'une ruse de l'ennemi commun des hommes, qui leur ouvre des voies de salut si aisées, qu'il ne faille ni soupirs ni larmes pour apaiser la justice irritée du Seigneur (1).

(1) Nemo vestrum se fallat, nemo circumveniat, non enim potest Deus sicut homo ullis decipi fraudibus, clamante omnibus Paulo : Nolite errare, Deus non irridetur : Qui enim peccando factus est ei inimicus, nisi satisfaciendo, non potest reconciliari, nisi fiat auctus (*D. Eligius hom.* 7). — Ut lamentatio conquiescat, ut dolor sileat, ut delicti memoria vanescat, comprimatur pectorum gemitus, nec

Encore un coup, ne vous y trompez pas, vous l'avez offensé, ce Dieu saint; votre conscience vous le reproche en une infinité de rencontres, vous vous en êtes accusés tant de fois dans le tribunal de la pénitence! mais souvenez-vous que vous ne pouvez travailler à votre salut si vous ne le satisfaites. Ces satisfactions sont nécessaires, on ne peut s'en dispenser; ces satisfactions doivent être pleines et abondantes, on ne peut impunément les partager.

Oui, le succès de votre salut dépend de ces satisfactions, c'est ce qui en fait la difficulté, et cependant c'est là le vrai moyen d'y réussir. J'entends le saint précurseur du Messie qui en fait le sujet de ses prédications. Tantôt il dit aux peuples qui viennent en foule pour en être baptisés : *Races de vipères, qui vous a donné le secret de fuir devant la colère qui doit tomber sur vous?* et tantôt, se radoucissant, il ajoute par manière de conclusion : *Faites donc de dignes fruits de pénitence, et n'allez pas dire : Nous avons Abraham pour père.*

Comprenez-vous bien le sens de ces paroles? Une téméraire jactance du nom que les Juifs portaient, et de la sainte race d'où ils étaient descendus, leur faisant croire que, si tout ne leur était pas permis, ils pourraient, par de légères satisfactions, apaiser la colère de Dieu; que, pourvu qu'ils offrissent des sacrifices et qu'ils fissent quelques ablutions, leurs plus grands crimes leur étaient remis; au lieu de se dire : Nous devons nous affliger, nous mortifier, nous priver des plus doux plaisirs, nous qui avons eu le malheur et l'audace d'offenser le Seigneur; ayant commis des crimes qui nous rendent plus coupables que les idolâtres qui ne connaissent pas Dieu, nous méritons d'être plus sévèrement punis : ils se contentaient d'égorger de vils animaux aux pieds de ses autels, de laver le dehors de la coupe sans en nettoyer le dedans; dans cette erreur où ils voulaient bien vivre, qu'ils pourraient expier sans qu'ils s'incommodassent beaucoup, les plus criantes et les plus énormes injustices.

Telle est la disposition d'une infinité de chrétiens s'ils veulent avouer la vérité; et si cela est, on peut dire qu'ils sont encore pires que les Juifs, puisqu'ayant reçu plus de grâces qu'eux, l'abus qu'ils en font les rend plus coupables, et, par conséquent, les engage à de plus rigoureuses satisfactions.

La nécessité de s'y assujettir est précise de plusieurs chefs. Premièrement, pour apaiser la colère de Dieu, et le venger par la sévérité de la pénitence, de l'injure que le péché lui a faite. Cette pénitence, dit saint Thomas, appartient à plusieurs vertus; elle est la fille de la foi, puisqu'elle est fondée sur les infinis mérites de la mort de Jésus-Christ; elle est la fille de la charité, puisque c'est l'amour de Dieu et la haine du péché qui la forment dans le cœur; elle appartient à

Dominum graviter offensum longa et plena pœnitentia deprecetur (*Cypr., lib. de Lapsis*).

l'espérance, puisqu'elle s'appuie sur l'infinie miséricorde de Dieu ; elle est la fille de la prudence, puisqu'elle trouve les moyens propres de se réconcilier avec lui ; mais quoique la pénitence appartienne à toutes ces vertus, elle est en particulier une espèce de justice vindicative pour réparer, autant qu'elle le peut, l'outrage qu'on a fait au Seigneur.

2° Cette satisfaction paraît nécessaire, non-seulement pour expier ses désordres passés, mais pour conserver la grâce du salut qu'on a reçue, et prévenir, par des remèdes amers, les pernicieux effets des rechutes. C'est la raison qu'en rendent les Pères du concile de Trente. Il faut retenir les pénitents dans leurs devoirs ; et rien n'est plus propre pour les empêcher de retomber, que la rigueur et l'amertume des peines qu'on leur impose, et dont ils doivent s'acquitter avec une exacte fidélité.

Si après de gros péchés on ne les engageait qu'à de légères satisfactions, quelle idée se formeraient-ils de leur énormité? Et la facilité du pardon ne serait-elle pas une voie qu'ils s'ouvriraient pour y retomber de nouveau?

Nous n'estimons ordinairement que ce qui nous a coûté beaucoup de peines, et nous nous soucions peu de nous engager à des choses d'où nous nous tirons à peu de frais. Qu'un homme soit riche et puissant, il entreprend tout ; et dès qu'il se flatte de pouvoir racheter, par quelques sommes pécuniaires, les concussions et les violences qu'il aura commises, il n'appréhende pas de s'en rendre coupable, dit saint Isidore de Séville. Vérité qu'on peut appliquer à ceux qui, renvoyés absous avec de légères satisfactions, trouvent dans la fatale indulgence qu'on leur accorde, une licence presque impunie de retomber dans leurs premiers péchés ; au lieu que si elles étaient longues et amères, elles les retiendraient dans leur devoir.

Mais ces satisfactions si nécessaires pour obtenir et conserver la grâce du salut, n'ont cet effet qu'autant qu'elles sont pleines et abondantes : autre raison qui prouve la difficulté qu'il y a de se sauver.

Hommes délicats et sensuels, vous n'y pensez guère ; vous ne voulez que des mortifications qui soient de votre goût, des mortifications tempérées et adoucies, où la cupidité reprenne de nouvelles forces pour se dédommager de la violence qu'on lui a faite ; des mortifications partagées, où les passions dominantes trouvent leur compte. L'avare veut bien faire des prières, mais les aumônes lui déplaisent. L'impudique veut bien faire des aumônes ; mais se séparer pour toujours de l'objet qu'il aime, c'est à quoi il ne saurait, ou pour mieux dire, c'est à quoi il ne voudrait pas se résoudre.

Tel qui aime la débauche et les grands repas, consent volontiers à ne pas jouer ; mais le réduire pour quelques jours à une sobriété chrétienne et encore plus à de longs jeûnes, c'est ce qui le rebute, et telle femme dont la paresse et l'indolence est la passion dominante, aime à faire de longues prières ou à s'entretenir avec des directeurs de réputation ; mais l'engager au travail et à une gênante application à ce qui regarde son ménage, c'est à quoi elle répugne. En un mot, les uns et les autres veulent choisir leurs croix, prendre les plus légères et ne les porter que d'une épaule.

Pénitents des premiers siècles, qui passiez si tristement vos jours dans un retranchement général des plus innocents plaisirs, dans des larmes abondantes et amères, dans de longs jeûnes ou d'accablantes abstinences, dans des veilles et des prières continuelles sur le lit de votre douleur, dans de pénibles et humiliants exercices qui souvent ne finissaient qu'avec votre vie, vous ne l'entendiez pas si bien que la plupart des chrétiens de ce siècle.

Preniez-vous le Dieu que nous adorons pour un Dieu qui n'aimât pas à voir la maigreur de vos corps et la livide couleur de vos visages, à entendre de profonds soupirs poussés d'une poitrine affaiblie et usée d'inanition ? Ne pouviez-vous pas vous sauver et racheter vos péchés à moins de frais? Quelques prières, quelques jeûnes, quelques aumônes, quelques mortifications, tantôt interrompues et tantôt reprises, ne vous eussent-elles pas acquittés de vos dettes envers la justice divine, sans que vous renonçassiez aux jeux, aux festins, aux spectacles et aux plus doux plaisirs de la vie?

Rougissons, mes frères, de voir entre eux et nous une si monstrueuse différence. Plus nous avançons vers la fin des siècles, plus s'affaiblit et se perd cet esprit de mortification et de sévérité qui faisait toute la gloire et la sainteté des premiers.

Ils se représentaient, ces hommes si austères, ce à quoi nous ne voulons presque point faire d'attention. Ils se représentaient que le salut, dont on a perdu les routes en s'égarant dans des voies spacieuses, ne se peut réparer qu'en marchant dans des sentiers étroits ; *que le royaume des cieux souffre violence depuis les jours de Jean le précurseur ; que s'ils ne faisaient pénitence, ils périroient tous ; que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses mauvais désirs ; que haïr son âme, c'est l'aimer ; que la perdre, c'est la sauver, et la posséder pour une vie éternelle;* qu'il fallait appliquer de salutaires et de longs remèdes à des plaies profondes ; qu'avoir d'autres sentiments et prendre d'autres résolutions, c'est violer les ordonnances de Jésus-Christ, détruire la sévérité de sa morale, perdre les âmes par une pernicieuse et meurtrière complaisance (*Clerus Romanus, Epist.* 30 *et* 31).

Or, ces vérités ne sont-elles pas aujourd'hui vérités, comme elles l'étaient lorsque Jésus-Christ, ses apôtres et les Pères de son Eglise les ont dites? Les crimes et les péchés capitaux de nos jours ont-ils, depuis ces premiers temps, changé de nature ? Leurs circonstances sont-elles devenues moins aggravantes et moins énormes? Au contraire, les usures aujourd'hui ne sont-elles pas

plus accablantes, les fornications plus ordinaires, le luxe plus scandaleux, les fourberies et les trahisons plus communes, les vengeances plus outrées, les médisances plus noires et plus malignes? Ce n'est que dissipation, folie, libertinage, parmi les jeunes gens ; qu'impureté, que blasphème, que débauche, parmi ceux d'un âge plus avancé ; que jalousie, entêtement, avarice, chez les vieillards.

A entendre les uns et les autres, ils veulent se sauver, mais en prennent-ils les moyens? Et quelle apparence qu'ils conduisent avec succès l'important ouvrage de leur salut, si, comme parle saint Cyprien, leurs satisfactions ne sont pleines et abondantes?

Oh! qu'ils seraient sages et heureux, si comme le roi et le peuple de Ninive, ils se mortifiaient par leurs jeûnes et attendaient avec une humble confiance le pardon de leurs péchés! si comme le publicain de l'Evangile, les yeux baissés contre terre et se frappant la poitrine, ils s'écriaient : Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un grand pécheur! si comme David ils offraient à Dieu un esprit affligé, un cœur humilié et contrit ; si comme Zachée, ils restituaient ce qu'ils ont pris au prochain en le trompant, et faisaient des aumônes d'une partie du bien qui leur appartient!

Que ces femmes seraient sages et heureuses, si comme celle de Samarie, elles laissaient la cruche d'iniquité au puits de Jacob, pour porter des nouvelles de salut aux instruments ou aux témoins de leurs péchés! si comme Marie Madeleine, prenant à propos le point de leur vocation et de leur salut, elles se séparaient des créatures pour répandre le parfum de leurs prières aux pieds du Messie, et si elles haïssaient le monde autant qu'elles l'ont aimé!

Ces conditions, dites-vous, sont fâcheuses ; convenez donc par là qu'il n'est pas si aisé de faire son salut que beaucoup de gens le croient. Vous avez offensé Dieu, vous avez de grandes satisfactions à lui faire : première raison de la difficulté du salut, que je viens de vous proposer ; vous avez aimé le monde, vous l'aimez peut-être encore, vous avez de grands engagements à rompre : seconde raison de la difficulté du salut, dont je vais tâcher de vous convaincre.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans de grandes raisons que la grâce du christianisme, qui est celle du salut, est appelée, dans nos livres saints et chez tous les Pères, une grâce de séparation et de renoncement au monde.

C'est une grâce d'adoption. Par elle, d'*esclaves et d'enfants de colère que nous étions par notre nature*, *nous sommes enfants de Dieu*, *non-seulement par un titre extérieur*, *mais véritablement* et en effet. Or, cette qualité demande que, pour en remplir les devoirs, nous nous séparions de tout ce qui peut lui déplaire, et par conséquent du monde : raison qui a fait dire à saint Paul, que *depuis que Dieu l'a séparé et appelé par sa grâce, il n'a plus voulu avoir de liaison avec la chair et le sang* (*Galat.*, 1).

C'est une grâce de rédemption : *Elle vient de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'est livré pour nos péchés*, dit le même apôtre, mais à quel dessein? *Afin de nous retirer de la corruption du siècle* ; et si l'*humanité de ce Sauveur a paru, ç'a été*, ajoute-t-il dans un autre endroit (*Ibid.*), *afin que renonçant à l'impiété et aux mauvais désirs de ce siècle, nous y vivions avec tempérance, piété, justice.*

C'est une grâce d'union. Par elle, d'ennemis de Dieu nous devenons ses amis. Ce n'est de lui et de nous qu'une même volonté et un même esprit ; mais comme cet esprit de Dieu est un esprit supérieur et cette volonté dominante, qui, par conséquent, ne peut rien souffrir qui lui soit opposé, il faut que ce qui nous attache au siècle lui cède et lui fasse hommage, en sorte que nous puissions dire comme cet Apôtre, que *ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu, mais celui de Dieu.*

Quatre sortes d'esprits, je veux dire, avec saint Bernard, l'esprit du démon, l'esprit de la chair, l'esprit du monde et l'esprit de Dieu, produisent des effets très-différents. L'esprit du démon nous tente et nous embarrasse ; celui de la chair nous amollit et nous corrompt ; celui du monde nous aveugle et nous enchante ; celui de Dieu est le seul qui nous éclaire, qui nous soutient, qui nous sanctifie. L'esprit du démon ne nous donne que du chagrin ; celui de la chair ne nous porte qu'à la sensualité et au plaisir ; celui du monde ne nous inspire que la vanité et le mensonge ; celui de Dieu est le seul qui nous donne sa grâce et qui nous conduit dans les voies du salut.

Comme ces trois esprits ont les mêmes vues, ils s'unissent ensemble pour détruire celui de Dieu, et de là vient l'obligation que le Seigneur nous impose de n'en pas suivre les mouvements ; et comme l'Esprit de Dieu ne peut subsister en nous, si nous nous laissons conduire par celui du démon, de la chair et du monde, de là vient qu'il y a si peu de chrétiens qui travaillent effectivement et avec fruit à leur salut.

Vous qui prétendez le faire, instruisez-vous donc ici de vos devoirs, et désabusez-vous de cette erreur aussi fatale qu'elle est commune, que vous pouvez vous sauver et avoir encore avec ce monde corrompu les mêmes engagements que vous y aviez ; que vous pouvez jouir encore de ces plaisirs qui vous ont portés à une débauche vague et criminelle, voir encore et fréquenter ces compagnies qui ont été si souvent les causes de votre perte.

Oui, oui, femmes mondaines, peignez encore vos joues de ce blanc et de ce rouge qui vous ont donné un faux éclat ; cherchez encore les bains les plus délicieux qui sont, ou dans les belles maisons de la campagne, ou sur les bords des rivières les plus calmes.

Hommes voluptueux et sensuels, augmentez encore vos dépenses, faites encore d'amples provisions des viandes les plus délicates et des vins les plus exquis ; et, lorsqu'on vous demandera pourquoi vous vous procurez toutes ces douceurs de la vie, dites :

C'est que je veux me sauver; c'est que j'appréhende de perdre pour jamais mon âme; c'est pour cela que je m'afflige et que je tâche de me remettre bien avec Dieu, que j'ai offensé.

Laissons là l'ironie, quoiqu'elle vienne de Tertullien, et disons sérieusement les choses telles qu'elles sont. Représentons-nous que tout homme qui sent sa conscience chargée de plusieurs péchés, dont son trop grand attachement au monde a été une des principales causes, n'a point de meilleur parti à prendre, s'il veut travailler utilement à son salut, que de rompre tous les engagements criminels qu'il a avec ce monde, qui, jusqu'ici, l'a malheureusement entraîné dans une infinité de désordres.

Il doit vivre en chrétien; or, la grâce du christianisme est une grâce de séparation et de divorce. Il doit être un temple où le Saint-Esprit veut habiter, et sur l'autel duquel il faut offrir des victimes pures; il faut donc qu'il brise les idoles qu'il y trouvera, qu'il mette le feu dans les endroits où quelque culte sacrilége leur aura été rendu, afin qu'il prépare à ce digne hôte une demeure où il n'ait point horreur d'entrer; ainsi Dieu l'avait-il autrefois ordonné aux Juifs, ainsi doit agir un chrétien qui veut travailler à son salut.

Car qu'est-ce qu'un vrai chrétien, et principalement celui qui ayant perdu la première grâce du salut, qui est celle de son baptême et de sa régénération spirituelle, veut faire tous ses efforts pour la recouvrer? Ne disons rien d'outré; arrêtons-nous à l'idée que saint Prosper nous en donne.

C'est un homme que le désir de la vaine gloire n'enfle plus; que l'amour impur n'engage plus dans des plaisirs qui lui sont défendus; que la fureur n'emporte plus à une brutale vengeance; que la gourmandise et l'ivrognerie ne jettent plus dans de vicieux excès de boire et de manger; que la paresse et la nonchalance ne portent plus à un engourdissement mortel et à un fatal oubli de ses principaux devoirs.

C'est, au contraire, un homme qui, étranger au monde, a sa conversation dans le ciel; qui s'exerce sans relâche à la pratique des bonnes œuvres opposées aux mauvaises qu'il a faites; humble jusqu'à mépriser les jugements iniques que feront sur sa conduite des esprits mal faits; chaste jusqu'à ne vouloir pas arrêter, je ne dis pas seulement ses yeux, mais même sa pensée, sur la beauté d'une vierge; patient jusqu'à rendre des bénédictions pour les injures qu'on lui dit; sobre jusqu'à se priver de cent petites douceurs qu'il pourrait innocemment se procurer; vigilant et actif jusqu'à sacrifier son repos à une continuelle attention à toutes les obligations de son état.

Un homme de ce caractère ne tient plus au monde qu'autant que la civilité, la charité, la nécessité et les besoins de la vie l'y engagent. Grave sans orgueil, affable sans bassesse, modeste sans affectation, charitable sans acception de personne, complaisant sans lâcheté, sévère sans dureté, ferme sans obstination, flexible sans inconstance, il ne cherche que Dieu, à qui il demande, avant toutes choses, la grâce du salut et l'accomplissement de sa sainte volonté.

On trouve encore aujourd'hui des hommes de ce caractère, des hommes qui, par les œuvres saintes qu'ils pratiquent, font assez connaître que s'ils ont autrefois aimé le monde, ils ne l'aiment plus; des hommes qui, donnant moins de temps au sommeil que la nature n'en demande, et l'interrompant même par leurs soupirs ou par leurs prières, meurent, comme parle saint Ambroise, à tous les usages profanes de la vie; des hommes qui, quoiqu'ils s'acquittent fidèlement de tous leurs devoirs, s'imaginent n'en pas faire encore assez pour conduire avec succès la grande affaire de leur salut.

Venez, après cela, nous dire que, vivant comme vous vivez, aimant le monde comme vous l'aimez, moitié païens, moitié chrétiens, tantôt dans la ferveur, tantôt dans le relâchement, tantôt éloignés de l'Egypte, tantôt murmurant dans le désert, vous jouirez, par la miséricorde du Seigneur, de la terre qu'il vous a promise! Vous vous flattez de cette espérance, mais souvenez-vous de ce qui arriva aux Juifs et de ce que saint Paul nous apprend :

Nos pères, dit-il, *ont tous été sous la nuée, ils ont tous passé la mer Rouge, ils ont tous mangé d'une même viande et bu d'un même breuvage spirituel; cependant peu d'entre eux ont été agréables à Dieu : de six cent mille qu'ils étaient, il n'y en a eu que deux qui soient entrés dans la terre promise* (I *Cor.*, X).

Cela vous effraie, messieurs; mais ce qui doit vous effrayer encore davantage, est ce que cet Apôtre ajoute, que *toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde, et qu'elles ont été écrites pour notre instruction, afin que nous ne nous abandonnions pas aux mauvais désirs du siècle, comme ils s'y étaient abandonnés* (ibid.).

De là quelle conséquence tirerons-nous? celle qu'en tire saint Paul, dans le même endroit. Nous voulons nous sauver, mais n'imitons ni ce peuple idolâtre, ni ce peuple intempérant, ni ce peuple impudique, ni ce peuple murmurateur et méfiant.

Nous voulons nous sauver, mais *ne soyons pas idolâtres comme quelques-uns d'eux*. Nous voulons nous sauver, mais fuyons tout excès dans le boire et dans le manger; et n'imitons pas ce peuple *qui, après la bonne chère, se leva pour jouer* et danser autour de l'idole qu'il s'était faite.

Nous voulons nous sauver, mais *ne commettons point de fornication, comme quelques-uns d'eux, dont le crime fut puni par la mort de vingt-trois mille, qui périrent en un seul jour*. Nous voulons nous sauver, *mais ne murmurons point comme murmurèrent quelques-uns deux, qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur.*

Car toutes ces choses qui leur sont arrivées doivent nous servir d'instruction, pour avertir *celui qui croit être ferme, de ne pas tom-*

ber ; pour nous faire entendre que notre salut dépendant de Dieu et de nous, *il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces*, et que si nous répondons de notre côté aux desseins qu'il a sur nous, *il fera que, supportant la tentation, nous en sortirons avec avantage.*

SCANDALE.

Scandale actif et passif. Bon et mauvais exemple.

PREMIER DISCOURS (1).

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.
Bienheureux est celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale.

Jamais il n'y a eu d'ambassade qui ait renfermé de plus grands mystères que celle que Jean le Précurseur a envoyé faire à Jésus-Christ, pour s'informer, par le témoignage qu'il rendrait de soi-même, *s'il était celui qui devait venir, ou s'il fallait en attendre un autre.*

Qui des hommes pouvait être mieux instruit que lui de la grandeur et de la mission de cet Homme-Dieu? Il l'avait reconnu, étant encore enfermé dans le sein de sa mère ; et saint Ambroise m'assure que ce tressaillement de joie qu'il fit paraître dès-lors, n'était que le pressentiment d'une divinité présente, qui le prévenait déjà de ses grâces : *Proximæ Divinitatis afflatu.* D'ailleurs, n'étant envoyé que pour rendre témoignage à la lumière incréée et incarnée, quelle apparence qu'il doutât de la divinité de sa personne, ou de la vérité de sa mission?

Mais si cette ambassade nous surprend, on peut dire que la réponse que Jésus-Christ fait aux députés de Jean-Baptiste n'est pas moins mystérieuse. Au lieu de leur dire : Oui, c'est moi qui suis le Messie attendu depuis tant de siècles ; non seulement il semble attacher la preuve de sa divinité et de sa mission aux miracles qu'ils ont vus et entendus, mais ce qui est encore plus surprenant, il déclare *bienheureux celui à qui il n'aura pas été un sujet de scandale.* Est-ce là, Seigneur, la preuve ou le fruit de votre mission? ou bien est-ce un si grand péché de se scandaliser de vous, que c'est une vertu digne d'une grande récompense de ne pas tomber dans ce scandale?

A ce mot de scandale, concevez-en de deux sortes : un que les théologiens appellent passif, l'autre qu'ils nomment actif, mais qui sont tous deux très-criminels et très-injustes. Il n'y a rien dans Jésus-Christ qui ne doive nous édifier et nous instruire : injustement donc peut-il être à notre égard un objet de scandale. Nous ne devons rien faire qui ne se rapporte à la gloire de Jésus-Christ et à l'édification de nos frères : injustement donc lui donnons-nous sujet et à eux de se scandaliser de nous. Arrêtons-nous à ces deux scandales, et examinons en combien de manières l'un et l'autre renferment de grands péchés.

(1) Ce discours est pour le second dimanche de l'Avent, il peut aussi servir au dimanche de l'Octave de l'Ascension.

PREMIER POINT.

Dans la pensée de saint Augustin, Jésus-Christ a été, à l'égard de plusieurs hommes, un sujet de scandale, principalement en deux choses : dans les vérités qu'il a annoncées, et dans les règles des mœurs qu'il a établies. Les vérités qu'il a annoncées n'ont rien que de grand, de surnaturel, d'élevé au-dessus de la faible portée de nos esprits et de nos sens ; les règles des mœurs qu'il a établies n'ont rien en apparence que de sévère et de rebutant, et au lieu que les autres législateurs semblent n'avoir pris soin que de cacher ou de flatter les passions humaines, il ne s'est appliqué qu'à les découvrir et à les combattre.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, s'il a été à plusieurs un sujet de chute et de scandale. On veut voir tout, juger de tout, critiquer sur tout ; et c'est là ce que la foi ne peut souffrir. On veut se conduire soi-même, du moins entendre une morale commode et indulgente, dont l'amour-propre n'ait pas sujet de se rebuter, et c'est là ce que la sévérité de la loi condamne ; mais c'est là en même temps l'injustice et le crime de ceux qui se scandalisent de lui.

A juger des choses comme il en faut juger, quel sujet a-t-on de se scandaliser de sa doctrine et des grandes vérités qu'il est venu annoncer au monde? Pouvait-on, sans le secours de la foi, aller à Dieu et le connaître? Que d'erreurs, que de contradictions, que d'extravagances, avant que Jésus-Christ vînt au monde !

Il n'y avait que deux voies pour aller à Dieu, dit saint Augustin : l'autorité et la raison. L'autorité seule pouvait-elle nous y conduire? L'esprit de l'homme se soulève naturellement contre elle, lorsqu'elle est destituée de tout autre moyen. La raison seule pouvait-elle nous le découvrir? Elle est si faible, si changeante, si fautive, qu'elle nie aujourd'hui ce qu'elle approuvera demain. Autorité et raison humaine, vous êtes donc de mauvais guides en ce qui regarde les choses de Dieu.

Mais qu'a fait Jésus-Christ? Il a uni ensemble l'autorité divine et la raison humaine, et il a soutenu l'une et l'autre par d'éclatants miracles ; et c'est par cet admirable tempérament que la foi a élevé l'homme à une connaissance sûre et infaillible de ce qu'il y a de plus caché en Dieu.

Jésus-Christ a voulu qu'on le crût sur sa parole, voilà l'autorité. Les vérités qu'il nous a découvertes, n'ont rien qui soit absolument impossible et incroyable, voilà la raison. Jésus-Christ a même ajouté : *Si vous ne croyez pas ce que je dis,* rapportez-vous-en aux œuvres surprenantes que je fais, voilà les miracles. Or est-il rien de plus injuste que de se scandaliser d'une si sage conduite?

Avant la venue de Jésus-Christ, les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance nous cachaient la vérité. Ce philosophe dont le nom a fait tant de bruit (Aristote), a cru un Dieu ;

mais il en a eu une si mauvaise opinion, qu'il a ridiculement pensé qu'il ne pouvait, du haut du ciel, régler ce qui se passe dans ce bas monde, et il a si peu accordé la liberté humaine avec la prescience divine, qu'il a abandonné, au caprice d'un destin aveugle et nécessitant, ce qui arrivait sur la terre; et cet autre, si éclairé dans ses idées, qu'on l'a appelé divin, a néanmoins si peu distinctement parlé de la divinité, que ses disciples n'ont pu savoir s'il a effectivement connu un Dieu ou non.

Grâces immortelles vous en soient rendues, ô Dieu de Dieu et lumière de lumière! C'est vous qui nous avez apporté cette vérité, et qui l'avez tirée des ténèbres qui l'enveloppaient. Quel sujet aurions-nous donc de nous faire de votre doctrine un sujet de chute et de scandale?

Serait-ce de ce qu'elle n'a pas l'évidence que nous voudrions y trouver? De ce que la plupart des vérités de foi et des mystères que nous adorons nous paraissent incompréhensibles? Mais souvenons-nous, dit saint Augustin, que notre œil était malade, et que comme la médecine met un bandeau sur des yeux faibles, afin que, fortifiés dans l'obscurité, ils puissent voir ensuite les objets dans un plus grand jour, il fallait, pour guérir nos esprits malades, qu'un grand médecin, descendu du ciel, y mît le bandeau de la foi, condition sans laquelle ils n'auraient jamais soutenu l'éclat de la divinité.

Serait-ce de ce qu'elle rend nos esprits encore inquiets et chancelants? Mais gardons-nous bien de lui attribuer ce qui ne vient que de notre dépravation et de notre scandale. Que la science des prétendus esprits forts les jette dans un trouble et une agitation continuelle, je n'en suis pas surpris, c'est un effet qui lui est propre; mais en est-il ainsi de la foi et des vérités révélées? Au contraire, jamais l'esprit n'est plus en repos, que lorsqu'il les reçoit avec cette pieuse docilité qu'elles demandent.

C'est alors qu'il connaît les choses telles qu'elles sont, et comme Dieu les connaît lui-même; c'est alors que, sans étude, sans de longues et de gênantes spéculations, les moins savants et les moins propres aux lettres humaines en savent plus que ceux qui, dans l'antiquité païenne, ont passé pour des prodiges de science.

Ce que Jésus-Christ a révélé à son Eglise, ce que les prophètes, les apôtres et les saints conciles ont décidé, est reçu par toute la terre. Le monde, auparavant incrédule, l'a cru; changer ou retrancher quelque chose des vérités orthodoxes, c'est cesser d'être fidèle, et ce n'est que cette soumission qu'on leur rend, qui fait tout le repos et toute la tranquillité de l'âme.

Cependant à combien de gens cette soumission est-elle un sujet de chute et de scandale! De là, ces équivoques et ces sens arbitraires; de là, ces doutes, ces malignes préventions, ces interprétations forcées et fausses. On veut tourner l'Ecriture à son gré; et dès qu'on n'y trouve pas son compte, on s'abandonne aux vents des opinions contraires, et, comme parle l'Apôtre, *on fait naufrage dans sa foi*.

Cette lumière qui ne luit que dans un lieu ténébreux, on la veut voir comme si elle brillait dans un plein jour. Au lieu de révérer avec un saint tremblement ce qui est caché sous les voiles sacrés du sanctuaire, on veut voir les vérités divines presque sans nuage et sans obstacle. De là, les schismes et les hérésies, les séparations visibles de la communion des fidèles et du centre de l'unité chrétienne, ou les désertions intérieures et les variations dans sa créance.

Il est de votre infinie majesté, ô mon Dieu, de vous élever au-dessus de mille choses qui surpassent notre intelligence, et de nous dire: *Si vous ne croyez pas, vous ne connaîtrez pas;* et néanmoins on veut connaître pour croire: et l'on souhaiterait que la religion que l'on professe parût tout évidente pour former plus aisément la certitude de sa foi. Quel déréglement, quelle malignité de scandale! Est-ce là cet hommage parfait et sincère que l'entendement humain doit rendre à son Créateur et à son maître?

Cette foi propose d'humiliants mystères, et l'on n'en voudrait que de glorieux et d'éclatants. On admire, comme les philosophes platoniciens, ce vol hardi du bien-aimé disciple, quand à la tête de son Evangile, sans avoir préparé les esprits à une connaissance si sublime, il dit: *Le Verbe était au commencement*, le Verbe était avec Dieu, et il était Dieu lui-même: mais on se rebuterait et on se scandaliserait volontiers comme eux, quand il ajoute que *ce Verbe s'est fait chair, et qu'il a* habité au milieu de nous. Ce fut, du moins, le scandale de quelques hérétiques des premiers siècles.

On n'en vient pas à cet excès d'impiété et de blasphème: mais comme ces mystères humiliants et pénibles obligent à de certains devoirs qui ne plaisent pas, on serait ravi d'en trouver d'autres qui flattassent l'amour-propre, et contre lesquels la cupidité n'eût pas tant de sujets de s'alarmer.

On recevrait la foi avec plaisir, pourvu qu'il n'y eût point de vérité humiliante pour l'esprit et austère pour le cœur. On recevrait avec une pieuse docilité les mystères douloureux de Jésus-Christ, pourvu qu'ils ne tirassent pas à conséquence: mais parce que cette foi ne consiste pas simplement dans la spéculation, mais dans la pratique; parce que ces mystères sont autant de modèles sur lesquels nous devons nous former (puisqu'en nous les proposant, il nous dit: *Voilà l'exemple que je vous ai donné, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire*); parce que cette foi et ces mystères nous assujettissent à l'accomplissement d'une loi, dont le propre est de mortifier les passions, de *crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises*, nous nous scandalisons d'une conduite qui nous paraît si sévère, nous séparons ce qu'il faut faire d'avec ce qu'il faut croire: nous laissons à Jésus-Christ toutes ses humiliations et toutes ses douleurs, sans y prendre

d'autre part que celle d'une froide et stérile compassion ; et s'il se charge du bois de sa croix, nous nous en retirons de peur d'en être chargés nous-mêmes : car voilà, si on y fait une sérieuse réflexion, le vrai caractère de ce scandale.

Le roi prophète a dit une parole qui renferme un grand sens : *Seigneur, ceux qui aiment votre loi, ne s'en scandalisent pas* ; au contraire, la recevant avec toute la soumission qu'ils lui doivent, ils y trouvent *un grand fonds de tranquillité et de paix* (*Psal.* CXVIII). Ils la méditent, cette loi sainte, ils la cachent dans leurs âmes, ils la mettent comme un sceau sur leurs bras et sur leurs cœurs. Bien loin qu'ils y trouvent quelque chose qui les choque, ils vous rendent mille actions de grâces de ce que vous leur avez imposé des commandements, dont ils ne pourraient s'éloigner, sans qu'ils sentissent, au-dedans d'eux-mêmes, de furieux troubles.

Que serait-ce en effet, si, dans la société civile et l'usage ordinaire du monde, les fourberies, les mensonges, les parjures, les faux témoignages y étaient permis ; si, dans la vie tranquille qu'on doit mener ensemble, les meurtres, les malédictions, les calomnies, les vengeances, y étaient tolérés ? Si, dans les mariages que l'on contracte, les débauches vagues, les infidélités, les adultères passaient pour des galanteries pardonnables ? Si, dans l'administration de la justice, les faussetés, les antidates, les concussions, les vols, les vexations, étaient regardés comme des fautes légères, comme des tours de souplesse, d'ingénieuses subtilités et de nulle conséquence ?

Qui est-ce donc qui s'en scandalise? C'est cet avare et cet usurier, il trouve écrit dans la loi : *Tu ne désireras pas le bien d'autrui, tu n'amasseras pas des trésors sur la terre, tu ne peux servir Dieu et Mammon.* Si tu veux prêter de l'argent à ton frère, prête-lui gratuitement, sans rien espérer au-delà de la somme que tu lui as prêtée.

C'est ce libertin et cet impie qui passe les dimanches et les fêtes en des joies déréglées ; qui ne pense pas plus aux devoirs de sa religion, que s'il n'y en avait point ; qui fait de nos temples des rendez-vous, et qui y commet de scandaleuses irrévérences. Il y trouve écrit : *Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat, garde-toi bien de faire de la maison de mon Père une maison de trafic : si quelqu'un viole le temple du Seigneur, le Seigneur le perdra.*

C'est ce débauché, ce voluptueux, cet ivrogne qui fait un Dieu de son ventre, qui se soûle de viandes et de vin, qui tient tous les jours une délicate et longue table ; il y trouve écrit : *Les hommes sensuels ne posséderont pas le royaume de Dieu.* Il y trouve l'effroyable peine d'un mauvais riche enseveli dans les enfers, et qui, de ce lieu de tourments, levant les yeux au ciel pour demander à Abraham une goutte d'eau, n'en reçoit point d'autre réponse que celle-ci : *Tu as eu de gros biens pendant ta vie, et Lazare y a souffert de grands maux : il jouit présentement de mille douces consolations, et tu es horriblement tourmenté.*

Voilà, sans m'arrêter à un plus long détail, les différents chefs dont les hommes du siècle se scandalisent encore aujourd'hui, comme ceux du temps de Jésus-Christ s'en choquaient. Prêchait-il aux avares le détachement intérieur des biens du monde, les malheurs que l'amour des richesses entraînait après soi, l'obligation de faire l'aumône? *Ils se moquaient de lui.* Disait-il à un jeune homme, que s'il voulait être parfait, il fallait qu'il vendît son bien et qu'il en donnât l'argent aux pauvres ? *Il s'en retournait triste et fort résolu de n'en rien faire.*

Reprochait-il aux pharisiens leurs cruelles injustices, qu'ils couvraient d'un voile de piété ? Leur fausse et barbare dévotion, dont ils se faisaient un moyen pour manger le bien des orphelins et des veuves ? Le soin malin qu'ils se donnaient de nettoyer le dehors de la coupe, pendant que le dedans était plein d'ordures et d'impuretés ? Leur hypocrite application à s'acquitter des petits devoirs de la loi, tandis qu'ils en violaient les commandements les plus essentiels ? *Ils crevaient au-dedans d'envie et de rage*, ils éclataient au-dehors en imprécations et en blasphèmes, et ne cherchaient qu'à soulever le peuple pour le perdre.

Loi de mon Dieu, c'est parce que vous êtes sainte et que vous haïssez le péché, que vous devenez aux méchants une occasion de scandale : c'est parce que vous condamnez tout ce qui blesse les droits de Dieu et ceux du prochain, qu'on ne peut vous souffrir. Vous êtes douce, et les emportés se soulèvent contre votre douceur ; patiente, et les turbulents blâment votre modération ; chaste, et les impudiques s'endurcissent contre vos menaces. Vous nous inspirez la charité et l'amour de nos frères, un mépris sincère des vanités du siècle et de notre gloire, une droiture d'âme et une grande pureté d'intention dans toutes nos actions et nos pensées : et il n'en faut pas davantage pour être exposée en butte aux railleries, aux censures, aux contradictions des pécheurs.

Heureux, par ce moyen, celui qui ne se scandalise pas de vous, et, par cette même raison, malheureux ceux qui s'en font un sujet de scandale ! Mais, pour jouir de ce bonheur, est-ce assez d'en demeurer là? Non, il faut se conduire avec tant de circonspection et de régularité, qu'on ne donne à ses frères aucun sujet de scandale ; examinons-en les raisons dans ce second point.

SECOND POINT.

Quand Jésus-Christ dit, *qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales*, et quand il ajoute immédiatement après, *malheur à celui par qui ces scandales viennent !* il nous apprend deux vérités : la première, que comme pour la beauté du monde dans l'ordre de la nature, il faut qu'il y ait des créatures qui aient des qualités tout opposées, aussi, pour celle de ce même monde, dans l'ordre de la grâce, il faut qu'il y ait des esprits d'un caractère fort différent ; des méchants et des bons, des

habitants de Babylone et des citoyens de Jérusalem, des gens dont les vertus nous animent et d'autres dont les vices nous exercent.

La seconde, que dans cette disposition différente d'esprit, il y a de grands avantages à recueillir des vertus édifiantes et exemplaires des uns; mais que les autres ne servant qu'à se corrompre eux-mêmes, et à entraîner leurs frères dans un abîme de perdition, il n'y a que des malheurs à prédire à ceux par qui ces scandales arrivent, et le règne du péché se perpétue.

L'Eglise a de tout temps tiré de grands avantages des ennemis qui l'ont attaquée, et elle en tire encore aujourd'hui, dit saint Augustin. Les idolâtres l'ont-ils persécutée? Ils ont servi à faire mieux connaître sa force, son intrépidité, son courage: sans eux nous n'aurions pas tant de millions de martyrs, qui ont fait honneur à la religion, et qui ont scellé les vérités orthodoxes de leur propre sang (*D. Aug. de vera Religione*, *c.* 16).

Les hérétiques ont-ils combattu quelques articles de notre foi? L'Eglise s'est servie de leur entêtement, pour faire connaître la pureté et l'infaillibilité de sa doctrine : sans eux, aurions-nous tant de beaux livres et de savants écrits qui les ont réfutés?

Les schismatiques se sont-ils séparés de son sein? Elle s'est servie de leur séparation, pour laisser une plus haute idée de sa stabilité et de son unité : sans eux, nous ne serions pas autant convaincus que nous le sommes, de la délicatesse et, comme parle saint Ambroise, de la virginité de notre foi.

Les Juifs, qui ne l'ont pu souffrir, ont-ils chassé de leurs assemblées et livré aux tyrans ceux qui étaient de son parti? Elle a employé contre eux-mêmes leurs propres armes : l'enfant de la libre a fait sortir de la maison paternelle celui de la servante, l'olivier franc a été enté sur le sauvage, la vérité a dissipé les ombres; et, s'ils ont produit contre nous leurs livres, qui sont les plus anciens du monde, ils n'ont servi qu'à faire mieux connaître leur aveugle et maligne obstination sur la divinité et la mission de Jésus-Christ.

Par ce moyen, tous ces ennemis de l'Eglise lui ont été, malgré eux, utiles; mais peut-on dire la même chose de ces enfants de perdition, de ces hommes scandaleux, de ces femmes et de ces filles de mauvaise vie qu'elle renferme encore dans son sein? Bien loin qu'elle en puisse tirer aucun avantage, les désordres criants auxquels ils s'abandonnent la couvrent de confusion et de honte. Bien loin qu'elle puisse se prévaloir de leurs débauches, il semble que *ce soient là des rides qui rendent témoignage contre elle.*

Athées, libertins, gens d'une communion différente à la nôtre, mal à propos rejetez-vous sur cette chaste et sainte Mère, des vices qu'elle condamne la première. Par quelle aveugle impiété lui imputez-vous des péchés dont elle a tant d'horreur, qu'elle ne se réconciliera jamais avec ceux qui les commettent, à moins que, par une conversion édifiante et exemplaire, ils ne réparent les mauvais exemples qu'ils ont donnés à leurs frères? à moins qu'*après leur avoir été une odeur de mort à la mort, ils ne leur soient une odeur de vie à la vie?*

Chez ces hommes et ces femmes de scandale, ce n'est qu'une effroyable stérilité de biens, qu'une maudite fécondité et une fatale perpétuité de crimes : plus leur vie est longue, plus ils corrompent de gens et les entraînent avec eux dans le précipice.

Ce sont, dit saint Jean Chrysostome, des démons incarnés, qui tentent les hommes d'une manière à ne pouvoir presque se débarrasser de leurs piéges. Ce sont, dit Origène, des tombeaux ouverts, d'où il ne sort qu'une puanteur empoisonnante : circonstances qui ont fait dire à Jésus-Christ, qu'*il vaudrait mieux qu'on leur attachât une grosse pierre au cou, et qu'on les jetât au fond de la mer, que de souffrir qu'ils scandalisassent le moindre de leurs frères.*

Vous n'y pensez guère, hommes et femmes de mauvaise vie! vous n'y pensez guère, vous ne vous accusez guère que de vos péchés personnels : ceux que vous faites commettre aux autres, par les mauvais exemples que vous leur donnez, n'entrent pas chez vous en ligne de compte, et il vous arrive très-rarement de dire à Dieu ce que lui disait ce roi pénitent : *Purifiez-moi, Seigneur, des péchés que je ne connais pas, et pardonnez-moi ceux des étrangers* auxquels j'ai contribué par ma faute.

Qui pourrait expliquer ici cette effroyable multitude de crimes que les scandales produisent, et en combien de manières ils se perpétuent? En voici seulement deux ou trois que je me contente de toucher en passant. On fait le mal qu'on voit faire aux autres, tantôt par inclination, tantôt par indiscrétion, tantôt par complaisance.

Par inclination, on se porte naturellement à ce qu'il y a de pire, et, si l'on est retenu par la honte ou par la crainte, les mauvais exemples que l'on voit ayant rompu ces deux barrières, on suit avec plaisir son penchant, dit saint Ambroise (*D. Amb., lib.* II *de Apolog. David*). Les enfants font ce qu'ils voient faire, et les pernicieux exemples qu'on leur montre sont comme autant de péchés originels, qui se perpétuent de races en races.

Par indiscrétion, il est rare qu'on ait toujours sur soi l'attention qu'il faudrait avoir; soit défaut d'expérience ou de bonne résolution, on se jette étourdiment dans les piéges qui se présentent, et l'on prévoit d'autant moins les fâcheuses suites auxquelles on s'engage, que plusieurs se rendent coupables des mêmes péchés que l'on commet. On a allumé un feu dans une forêt : si le vent est un peu violent, la proximité des arbres dont les branches se touchent produira bientôt un effroyable incendie.

Par complaisance, on n'ose déplaire à un ami, à un parent, à un homme avec qui l'on boit et l'on mange. D'où vient, c'est la réflexion que fait saint Jean Chrysostome, que, quoique Dieu eût promis aux enfants d'Is-

raël la terre de Chanaan; de six cent mille hommes, il n'y en a eu que deux qui y soient entrés? Ils soupiraient tous après cette terre de bénédiction, ils avaient tous, ce semble, la parole du Seigneur pour garant, il n'y eut cependant que Josué et Caleb qui y entrèrent. On pourrait en apporter plusieurs raisons, mais voici celle que ce Père en rend :

La Palestine était regardée de Dieu comme un pays où il voulait être honoré et servi. Si les Juifs, qui avaient vécu longtemps avec les Egyptiens, qui en avaient souvent vu les sacrifices et les superstitions abominables, qui connaissaient le déréglement de leurs mœurs, qui même avaient plusieurs fois été tentés de les imiter; si ces Juifs étaient entrés dans la Palestine, l'impression de ces pernicieux exemples, l'image de ces impiétés scandaleuses frappant leur imagination, auraient pu les corrompre; ils auraient pu en parler à leurs enfants, et, par ce moyen, les crimes de ces idolâtres se seraient perpétués parmi le peuple choisi.

Il était donc à propos, dit saint Chrysostome, que de ce grand nombre de gens qui avaient été en Egypte, il n'y en eût aucun qui entrât dans la terre promise, de peur que ceux qui devaient l'occuper n'eussent de mauvais maîtres qui, racontant à leurs familles ce qu'ils auraient vu et entendu, ne les portassent au péché. Josué et Caleb furent seuls choisis de Dieu pour y entrer.

Pères et mères, maîtres et maîtresses, vous tous dont on observe les actions, dont on examine les démarches et les paroles, apprenez de là à vous séparer de ces compagnies pernicieuses où l'on enseigne le vice, et où des maîtres *assis dans une chaire infectée de peste*, font aux autres des leçons qui les corrompent; de peur que vous ne vous corrompiez vous-mêmes, et que vous ne portiez dans vos familles et dans les maisons où vous vous trouverez, l'air malsain que vous aurez respiré.

Apprenez de là qu'on devient ordinairement fourbe avec les menteurs, perfide avec les traîtres, blasphémateur avec les impies, débauché avec les ivrognes, téméraire avec les étourdis, voleur avec les avares, envieux avec les jaloux, détracteur avec les médisants, fougueux avec les emportés; en un mot, méchant avec les méchants, et qu'*on se pervertit avec ceux qui le sont*.

Apprenez de là, filles et femmes, qu'à moins de grandes précautions et d'une continuelle attention sur vous-mêmes, les fainéantes vous inspireront leur oisiveté et leur mollesse, les vaines et les joueuses vous porteront à des dépenses qui vous ruineront, les galantes et les coquettes vous engageront dans des compagnies où l'on blessera votre modestie et votre pudeur. La femme de Jéroboam fera des hypocrites, celle de Job des impatientes, celle de Samson des perfides, celle de David des railleuses, celle de Putiphar des adultères.

Apprenez de là qu'on charge des péchés que l'on commet ceux qui y ont contribué, soit par les mauvais exemples qu'ils ont donnés, soit par les pernicieux conseils qu'ils ont suggérés, soit par les désordres auxquels ils ont consenti; que même, en de certaines rencontres, il est avantageux de s'abstenir des choses permises, de peur que les faibles n'en soient scandalisés; que, quand on a la conscience un peu délicate, il faut se séparer de la compagnie de certaines gens, qui, quoique peut-être sans péché, ne sont pas en bonne odeur dans le monde.

Apprenez de là à fermer non-seulement vos cœurs, mais encore vos portes à ceux et à celles qui sont de mauvaise vie, de peur qu'ils ne vous corrompent, et que vous ne corrompiez les autres à votre tour. Loth avait fermé sa porte aux Sodomites, et Dieu les frappa d'aveuglement depuis le plus petit jusqu'au plus grand : ils cherchaient sa maison, mais ils ne purent jamais y entrer, ni même la trouver. Quelles abominations n'y auraient-ils pas commises si la porte leur avait été ouverte? Fermez les vôtres aux hommes et aux femmes de scandale : ce sont des aveugles qui, à moins que Dieu ne les convertisse, se jetteront dans l'abîme; faites si bien qu'ils ne vous y entraînent pas, demandez-en la grâce au Seigneur.

SECOND DISCOURS (1).

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.
Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes (*S. Matth., ch.* XXIII).

Deux sortes de pécheurs, quoique les caractères en soient fort différents, sont néanmoins également frappés d'anathème dans l'Evangile : les hypocrites, et les scandaleux : ceux qui montrent de fausses vertus, et ceux qui donnent de mauvais exemples : ceux qui, enivrés d'une folle estime d'eux-mêmes, sont ravis de surprendre celle de leurs frères par une fastueuse ostentation de bonnes œuvres; et ceux qui, n'ayant soin ni de leur conscience ni de leur réputation, se soucient peu de paraître tels qu'ils sont, et de porter la contagion de leurs iniquités dans tous les endroits où ils se trouvent.

Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves sous prétexte que vous faites de longues prières, malheur à vous! Ce sont des gens, dit Jésus-Christ, *qui font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. C'est dans ce dessein qu'ils affectent de porter sur leurs habits les paroles de la loi écrites sur des bandes de parchemin plus larges que les autres, et d'avoir aussi des franges plus longues; prenez garde de ne vous pas laisser corrompre par le levain de ces fourbes.*

Il est nécessaire qu'il y ait des scandales, mais malheur à celui qui les donne! ajoute Jésus-Christ dans un autre endroit; *il lui serait plus avantageux d'être jeté au fond de la mer avec une pierre au cou que de scandaliser son prochain, ne fût-ce qu'un petit enfant; donnez-vous de garde de ces pestes publiques.*

A ces deux péchés quels remèdes peut-on apporter? Ceux que Jésus-Christ nous a mar-

(1) Ce discours est pour le mardi de la seconde semaine de carême.

qués lui-même : à cette hypocrisie, une grande simplicité d'esprit et une intention sincère de ne plaire qu'à Dieu; à cette vie libertine et scandaleuse, une conduite sage, édifiante, exemplaire. Il ne veut pas, d'un côté, que nous fassions nos actions dans le dessein d'être vus et remarqués des hommes; mais, d'un autre côté aussi, il ne veut pas que les cachant, nous leur ôtions le moyen d'en être édifiés.

Il ne peut souffrir que nous donnions tout à un extérieur imposant afin de plaire au monde; nous ressemblerions à Nembroth, qui se disait serviteur du vrai Dieu en public, et qui adorait secrètement un feu profane (*Cajet., in Genesim et gloss.*) Il ne peut souffrir non plus qu'une lâche crainte ou d'autres raisons politiques nous obligent de nous cacher, comme ces troupes qui, quoique fidèles, n'osaient le suivre et se déclarer pour lui : il veut que notre lumière paraisse devant les hommes, afin qu'ils soient édifiés de nos bonnes œuvres, et que le Père céleste en soit honoré.

Nous devons nous rendre utiles à ceux avec lesquels nous vivons, et le grand secret de leur rendre de bons services est de les conduire à Dieu par de bons exemples; première proposition. Nous devons procurer à Dieu la gloire qu'il mérite, et le vrai moyen d'y travailler est de mener une vie édifiante et exemplaire; seconde proposition. Nous proposons-nous cette fin dans les bonnes œuvres que nous faisons? Dès là nous nous acquittons de ces deux devoirs.

PREMIER POINT.

Si vous y prenez bien garde, mes frères, la qualité de chrétiens que vous portez demande de vous deux choses : la première, de travailler autant que vous le pourrez à conduire votre prochain dans les voies du salut, et à l'y ramener quand il s'en sera écarté; la seconde, de le reprendre lorsqu'il s'obstine dans son péché, afin qu'il revienne peu à peu de ses égarements. Or je soutiens que vous ne pouvez vous acquitter de ces deux devoirs si vous ne donnez à ceux avec qui vous vivez de bons exemples.

Je l'avoue, c'est à Dieu à travailler à la sanctification des âmes, à donner à la vertu le crédit qu'elle doit avoir, et à inspirer aux hommes une aversion et une grande horreur du péché. Ministres du Seigneur, vous pouvez bien planter, vous pouvez bien arroser, mais c'est à lui seul à donner l'accroissement et la vie.

Il faut cependant avouer que souvent Dieu ne veut rien faire immédiatement par lui-même, qu'il se sert de certains moyens humains pour arriver à la fin qu'il se propose, et que l'un de ces moyens les plus efficaces est la vie édifiante et exemplaire des gens de bien : vie qui montre la vertu et qui l'inspire, qui la soutient et qui la protège, qui la venge des mauvais soupçons et des jugements malins dont elle n'est que trop souvent déshonorée.

Quel charmant spectacle que celui qu'un père dévot qui craint et aime Dieu offre à ses enfants, lorsqu'ils le voient assidu à tous ses devoirs de chrétien, lorsque, sans négliger ses affaires domestiques, il lève tous les matins ses yeux et ses mains au Seigneur, et que, rassemblant tous les soirs sa petite famille, il fait avec elle ses prières et n'a rien plus à cœur qu'une pieuse éducation de ceux que la Providence a commis à ses soins! Autant les scandales des autres font de ravages en donnant de mauvais sujets aux princes, et détruisent les premiers sentiments de piété et de religion dans tous ceux qui en sont les spectateurs; autant ses bons et édifiants exemples conduisent son prochain dans les voies du salut et lui rendent la vertu aimable.

Saint Grégoire de Nysse fait sur ce sujet une réflexion assez curieuse. Il demande d'où vient qu'Isaïe, pour exhorter les Juifs à marcher dans les voies de Dieu, leur dit *de prendre garde à Abraham leur père.* N'était-il pas plus naturel de leur dire : Voilà la loi, consultez-la, méditez-la, faites tout ce qu'elle vous ordonne, et évitez avec soin tout ce qu'elle vous défend? Il pouvait, à la vérité, exposer à leurs yeux ces tables divines; il pouvait, comme il l'a fait en d'autres endroits, les rappeler par là à leurs devoirs : mais comme ils s'étaient éloignés de ces grandes routes où il fallait qu'ils marchassent; comme les principaux articles de cette loi étaient ou malicieusement ignorés, ou corrompus par de mauvais sens qu'on leur avait donnés, il fallait leur montrer un homme dont la vie sainte, comme une loi animée, leur apprît, sans qu'ils pussent y opposer de raisonnables exceptions, ce qu'ils étaient obligés de faire.

Quand, parmi les épaisses ténèbres d'une obscure nuit, ou par les furieux orages que les vents excitent dans une longue navigation, on a perdu sa route et qu'on ne sait presque où aller, on est à moitié consolé lorsqu'on voit quelque lumière, et ce que fait un pilote habile est de tourner de ce côté-là son vaisseau pour reprendre son chemin et arriver heureusement au port.

Or c'est là, dit saint Grégoire de Nysse (*In Enarratione vitæ Moysis*), ce qu'au défaut d'une loi ignorée, ou corrompue par de mauvais sens et par des mœurs encore plus mauvaises, Isaïe a cru devoir faire en exposant aux Juifs les saintes et édifiantes actions d'Abraham. Quel amour de Dieu et du prochain dans ce grand homme! quelle prompte et aveugle obéissance! quel soin de marcher toujours devant le Seigneur et de se rendre parfait! quelle appréhension de lui déplaire en la moindre chose! quelle pieuse sollicitude à aller au-devant des pèlerins, à leur laver les pieds, à leur donner un asile et une ample nourriture dans leurs besoins!

La loi est sainte, il est vrai, mais ses différents chefs sont vastes et difficiles à observer. Les uns veulent les ignorer ou se soucient peu de s'en faire instruire; les autres l'expliquent au gré des passions qui les dominent. Il en est qui prétextent leurs faiblesses; il s'en trouve d'autres qui méprisent

ses ordonnances. Que fait pour lors l'exemple d'un homme de bien? Il mène comme par la main les autres hommes dans les voies du salut. Si la loi est obscure, son exemple l'explique; si elle est embarrassée, son exemple la développe; si elle est difficile, son exemple l'adoucit.

Ce bon exemple est comme une réponse générale à toutes les objections que l'on peut faire. Il est dur, dit-on, de pardonner à un ennemi : il est vrai; mais pardonnez à ceux qui vous ont offensés, et voyez ceux qui ont pardonné; en accomplissant la loi, vous porterez votre prochain à pardonner aux siens.

On a de la répugnance à se mortifier par le jeûne : satisfaites au commandement de l'Eglise; ceux qui vous verront jeûner rougiront de ne vous pas imiter, ou du moins ils verront que cette loi n'a rien d'impraticable.

Renoncer à des commerces d'iniquité, rompre pour toujours avec une créature qu'on a aimée à la fureur; sacrifier à son devoir des plaisirs défendus; devenir chaste, après avoir depuis plusieurs années mené une vie sensuelle et lascive, c'est ce que la loi ordonne, mais c'est ce que la passion ne peut souffrir. Quel remède à cela? la force des bons exemples que l'on voit ou de ceux que l'on donne à son prochain.

Car comme le démon a ses ministres et ses agents dont il se sert pour tromper les hommes et les engager au péché, dit saint Léon pape (*Serm. 7 de Nativitate*) : Dieu a aussi les siens pour porter à la vertu ceux dont il veut le salut; opposant vie à vie, vie édifiante et irrépréhensible à une vie libertine et scandaleuse; voulant faire par soi-même et par eux ce qu'il pourrait faire tout seul; les animant de ses grâces, les remplissant de son esprit, et les rendant, pour parler le langage de l'Ecriture, *les protecteurs de ceux que le Christ a sauvés.*

Qu'est-ce qui contribua davantage à la conversion d'Augustin? Nous ne pouvons mieux nous en instruire que par lui-même. Tantôt il dit que l'exemple que Simplicien lui rapporta d'un fameux orateur qui s'était converti, le pressa vivement de l'imiter. Tantôt il dit qu'il s'imagina voir la continence qui, avec un air gai, mais modeste, le flattait agréablement, et lui tendant les bras pour l'embrasser, avait comme à sa suite (ce sont ses termes) *un troupeau de bons exemples.*

Vois-tu, Augustin, tant de jeunes hommes et de jeunes vierges, tant d'hommes et de femmes âgés qui ont vécu dans une louable continence? Est-ce que tu ne saurais faire, me disait-elle en m'invitant par une engageante plaisanterie, ce que tant de gens ont fait? Est-ce que, aidé comme eux de la grâce du Seigneur, tu ne pourrais le faire une sainte violence? Ne crains rien, le chemin t'est frayé, ils te le montrent, le Seigneur ne t'abandonnera pas (*Aug., l. VIII Confess., c. 2, 5 et 11*).

Telles sont les sages résolutions qu'inspirent les bons exemples que l'on voit; tels sont, mes frères, ceux que vous devez donner à votre prochain si vous l'aimez chrétiennement et si vous prenez quelque soin de son salut. Tels sont même ceux qu'une infinité de gens de bien vous donnent pour travailler sérieusement au vôtre. Quoi de plus efficace, et à quoi comparerai-je ces bons exemples?

Sera-ce à un doux parfum qui s'exhalant au dehors remplit toute une maison de son odeur? Ce fut ce que l'on dit de celui de Madeleine quand elle ouvrit la boîte où il était, et ce que demandait l'épouse des Cantiques quand elle disait à son époux : *Attirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.*

Sera-ce à une pierre d'aimant, qui enlève le fer, quelque pesant qu'il soit, et qui lui fait oublier sa propre nature? Ce fer cède à ce puissant attrait, dit un ancien, et par une certaine sympathie qu'on admire et qu'on ne saurait expliquer, il s'approche de cette pierre, et, malgré sa pesanteur, il s'y attache (*Plin., lib. XXXVI, c. 16*).

Sera-ce à un souffle qui passe d'une bouche vivante à une bouche morte à qui peu à peu il rend la vie? Ce fut ce que fit Elisée en faveur d'un enfant mort. Son serviteur avait auparavant appliqué sur lui son bâton, mais inutilement, puisqu'on n'y reconnut ni mouvement, ni sentiment, ni aucune marque de vie. Approchez, prophète, approchez, votre souffle fera ce que le bâton de la loi n'a pu faire.

Sera-ce à un habit dont la chaleur passe jusqu'au corps pour l'échauffer? C'est la comparaison dont Elin se sert chez Job quand il dit : *Vos vêtements ne se sont-ils pas échauffés lorsque le vent du midi a soufflé sur la terre* (*Job. XXXVII*)? C'est le sens spirituel que saint Grégoire donne à ces paroles (*D. Greg. lib. XXVII Moral., c. 22*). Le souffle divin du Saint-Esprit qui pénètre la terre de l'homme, voilà ce vent du midi qui lui ôte le froid du péché pour lui donner une douce chaleur; et ces vêtements qui en sont échauffés, sont ces vertus édifiantes et exemplaires qui échauffent ceux qui en approchent.

C'est ce qu'il avait auparavant marqué dans un sens moins figuré, lorsqu'il disait : *Votre impiété nuira à un homme semblable à vous; mais aussi votre justice aidera celui qui est comme vous enfant de l'homme* (*Job, XXXV*). Est-il faible? ces vertus qu'il verra le soutiendront dans son infirmité. Balance-t-il entre le bien et le mal? elles le détermineront à choisir le bon parti; ou si elles ne produisent pas cet effet, elles le reprendront et lui ôteront tout sujet d'excuse : seconde propriété du bon exemple.

Car remarquez, je vous prie, que comme il y a une correction de parole, il y a aussi une correction d'exemple. L'une se fait entendre à l'oreille, l'autre passe jusqu'au cœur : l'une a un son qui réveille; l'autre, quelque muette qu'elle paraisse, a une voix qui édifie ou qui confond.

La correction de parole peut produire de bons effets, mais pour être plus utile au prochain il faut qu'elle soit soutenue par celle

de l'exemple : on est quelquefois dispensé de faire la première. Un inférieur reprendrait-il son supérieur, et un homme qui n'a point d'autorité sur un magistrat ou sur ceux qui sont d'un rang encore plus élevé, leur dirait-il : Vous faites mal ? Il faut être Jean-Baptiste pour le dire à Hérode; il faut être Nathan pour le dire à David : encore enveloppe-t-il sous une ingénieuse parabole la prudente remontrance qu'il lui fait.

De ces deux différentes corrections, celle du bon exemple a cet avantage, que c'est la vertu même qui, sans parler, reprend et censure ; elle a quelque chose de si respectable, de si impérieux même dans sa modeste simplicité, qu'on ne peut y résister sans rougir, à moins qu'on n'ait le front d'une prostituée et qu'on ne soit endurci dans son crime.

Mon habit, mes regards, mes démarches, disait autrefois Tertullien, font rougir le vice quand je parais : ceux même qui n'aiment pas les chrétiens, ne laissent pas de les admirer ; et tel d'entre eux qui se moque des censures d'un idolâtre comme lui, a un certain fonds de respect pour les belles qualités qu'il remarque dans un homme de bien, qui est d'une secte tout opposée à la sienne.

Voilà ce qui a le plus vivement touché les païens, ce qui les a fait rentrer davantage en eux-mêmes, quand ils ont comparé leur vie déréglée avec les vertus édifiantes des premiers fidèles : un seul endroit de nos Annales ecclésiastiques me suffira, je veux dire ce qui arriva à saint Pacome.

Il était fort attaché au culte des idoles, et un zèle indiscret lui faisait mépriser et haïr ceux qui n'étaient pas de son parti (*Metaph. Sur. et Baron. ad ann.* 316). Cependant, étant entré dans Thèbes, avec la plus grande partie des troupes de Licinius, rien ne le surprit et ne l'édifia davantage, que de voir des gens qui, avec une honnêteté, une douceur, une charité qui le charma, apportaient aux soldats toute sorte de rafraîchissements.

Une conduite si extraordinaire l'obligea de demander qui étaient ces gens-là, et, comme on lui dit que c'étaient des chrétiens qui se plaisaient à faire du bien à tout le monde, il eut honte de la vie qu'il avait menée jusqu'alors, et prit, dès ce moment, la résolution de se faire chrétien : tant est forte l'impression que fait le bon exemple sur l'esprit du prochain ! tant celui et celle qui en donnent d'édifiants à leurs frères, ont d'autorité sur eux et de droits de censure ! C'est l'Elie des Achab, l'Abigaïl des Nabal, la Sara des Agar, le Daniel des faux témoins, le Moïse des Egyptiens, l'Isaïe des impies, le Paul des Elimas, le Pierre des Ananie et des Saphire.

Mais, d'un autre côté, n'avoir point de vertu qui édifie le prochain; avoir, au contraire, des défauts et des vices qu'il connaît, quelle apparence de lui faire une correction utile ? Oh ! qu'il seyait bien à des brutaux de faire des leçons de paix à des emportés ! Oh ! que des avares ont bonne grâce de reprendre les épargnes sordides de leurs frères ! Oh ! qu'on est vivement touché des réprimandes que des femmes, dont la vie est peu régulière, font à ceux et à celles qui vivent dans le désordre ! Voulez-vous gagner votre frère et le reprendre avec fruit? montrez-lui de bons exemples, et servez-vous du moyen dont Samuel se servit pour faire d'utiles remontrances aux Juifs.

Il ne pouvait souffrir les vices criants de ces peuples; mais pour les corriger et les faire rentrer dans leur devoir, que fit-il? il n'employa ni l'autorité que Dieu lui avait donnée, ni les voies juridiques dont il pouvait se servir, ni la dignité du caractère dont il était revêtu : il se contenta de leur représenter son désintéressement, son intégrité, son exactitude à tous les devoirs de son ministère : *Ayant vécu parmi vous depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, me voici prêt à répondre de toute ma vie: déclarez devant le Seigneur et devant son Christ, si jamais j'ai fait tort à aucun de vous, si j'en ai opprimé quelqu'un par violence, si j'ai même reçu le moindre présent ? Nous reconnaissons tous que vous n'êtes coupable d'aucun de ces vices.*

Vous le reconnaissez, et Dieu est témoin de mon innocence ; mais pour moi, je n'en demeure pas là à votre égard, j'ai de grands reproches à vous faire; venez, c'est devant lui que je vous appelle en jugement ; il vous a fait de grandes miséricordes, mais vous l'avez payé d'une lâche ingratitude. Il n'en fallut pas davantage pour faire rentrer ce peuple dans son devoir, et l'obliger de prier Samuel d'intercéder pour lui auprès du Seigneur (*I Reg.*, XII).

Servez-vous, mes frères, de ce moyen par rapport aux différentes conditions où vous vous trouvez. Vous vous rendrez, par vos bons exemples, utiles à vos frères qui les verront : mais ces bons exemples que vous leur montrerez, rendront, en même temps, au Père céleste la gloire qui lui est due.

SECOND POINT.

Si vous avez bien pris garde aux paroles de Jésus-Christ chez saint Matthieu, qui m'ont fourni toute l'idée de ce discours, vous aurez reconnu sans peine que, si son dessein est que nous fassions de bonnes œuvres afin que les hommes les voient, il nous propose en même temps une autre fin que nous devons considérer comme la première et la plus noble de toutes, la gloire qui en doit revenir à son Père. Il veut qu'une éclatante *lumière de bons exemples brille aux yeux des hommes;* mais il remonte aussitôt vers leur source, *afin que, les voyant, ils glorifient le Père céleste.*

Tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, doit avoir la gloire de Dieu pour fin. Buvons-nous, mangeons-nous, sommes-nous dans l'agitation, sommes-nous en repos, cherchons avant toutes choses à glorifier le Seigneur : c'est là notre premier et notre indispensable devoir.

Si les pères qui nous ont donné la naissance, si les rois qui défendent notre liberté et notre vie, si nos bienfaiteurs qui nous as-

sistent dans nos besoins, si nos amis qui nous consolent dans nos disgrâces, si nos libérateurs qui nous tirent de notre captivité méritent des tributs de louange et de reconnaissance, qu'est-ce que notre Dieu ne mérite pas, lui qui est le premier de tous les pères, le plus puissant de tous les rois, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs, le plus généreux de tous les amis, le plus charitable de tous ceux qui nous tirent de la captivité sous laquelle nous gémissions?

C'est là un devoir universel. Il y a des devoirs pour les religieux qui ne regardent pas les séculiers, il y en a pour les magistrats qui ne regardent pas le petit peuple, il y en a pour les hommes qui ne regardent pas les femmes, il y en a pour les jeunes gens qui ne regardent pas les personnes âgées ; mais honorer Dieu et contribuer selon son pouvoir à la manifestation de sa gloire, c'est ce qui regarde sans exception tous les hommes.

Il s'agit seulement de savoir par quel moyen on lui procurera cette gloire. Il s'en est expliqué : ce sera si vous faites de bonnes œuvres dont les hommes soient témoins, si vous leur donnez de bons exemples d'une vie innocente et irrépréhensible. Par là on connaîtra que ces bonnes œuvres viennent de lui et que vous les lui renvoyez, premier moyen de le glorifier; que votre intention en les faisant est droite, second moyen de le glorifier; que vous voulez faire taire la maligne ignorance des imprudents qui vous blâment et qui le déshonorent, troisième moyen de le glorifier. Je me contente de les toucher en peu de paroles.

Je dis que par les bons exemples que l'on donne à son prochain on connaît d'où viennent les vertus qu'on embrasse, quel en est l'auteur et le principe. On voit dans les austérités auxquelles on se condamne, dans les humiliations qu'on endure avec patience, dans les services qu'on rend à ses ennemis, on voit que dans tout cela il n'y a rien où la passion et la nature abandonnée à elle-même aient part. C'est à vous, ô mon Dieu, qu'on en renvoie la gloire, c'est de vous qu'on reconnaît avoir reçu tout le bien que l'on fait; *ces eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle* remontent vers leur source et rentrent dans la mer d'où elles sont sorties.

C'est là ce que saint Paul appelait si bien *manifester la vie de Jésus-Christ et se revêtir de lui.* On se fait un plaisir de voir dans un garde-meuble des habits riches et magnifiques, mais quand on les voit sur une personne bien faite qui les porte, il semble qu'ils ont un nouvel éclat qui charme encore davantage.

La vertu a par elle-même un certain air de grandeur et de majesté; la bonne vie, toute cachée qu'elle est, se fait aimer; mais, quand on fait paraître cette vertu, quand cette vie se produit par des actions extraordinaires de force ou de sagesse, on dit : Tel était Jésus-Christ quand il a paru sur la terre, c'est ainsi qu'il a vécu, doux, humble, patient, désintéressé, faisant du bien à tout le monde. On porte ses habits, on vit de lui et par lui, et si les livres des Evangiles étaient perdus, on les retrouverait en partie, dit saint Chrysostome, dans ceux et celles qui en pratiqueraient les maximes : premier avantage que donnent les bons exemples.

Le second est de marquer un bon fonds d'âme, un vrai dessein de plaire à Dieu non-seulement par des œuvres cachées, mais par des vertus publiques qui lui fassent honneur. Un bon sujet se contente-t-il d'avoir de la vénération pour son prince, de ne vouloir rien faire qui lui déplaise, quand même on n'en saurait rien et qu'il pourrait le faire impunément? Non, sans doute, le zèle qu'il a pour sa gloire le fait agir et parler en cent occasions qui font connaître quelles sont ses inclinations et ses sentiments. Il prend ses intérêts avec chaleur, il lit avec plaisir les ordres qu'il envoie, il se réjouit de la prospérité de ses armes; il voudrait le voir servi, honoré, aimé de tous ses sujets.

Il en est de même d'un vrai chrétien. Non content d'adorer Dieu en esprit et en vérité, de lui dire avec un saint roi : Vous connaissez, Seigneur, le fond de mon âme, vous savez que j'ai toujours marché devant vous avec un cœur droit et parfait, il est ravi de faire connaître que c'est à lui seul qu'il veut plaire, que rien ne le réjouit davantage que lorsqu'il apprend qu'on le craint, qu'on lui obéit, qu'on l'aime; comme rien ne lui donne plus de douleur que lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'offense et qu'on le méprise. C'est d'un serviteur de ce caractère qu'il dit : *C'est moi qui l'ai formé, qui l'ai fait, qui l'ai créé pour ma gloire.*

Le troisième moyen de glorifier Dieu est de le venger des injures qu'on lui fait, des mauvais jugements que l'on forme de ceux qui le servent, des satires malignes dont on flétrit la réputation de ses ministres. Mais comment le faire? ce sera, dit saint Pierre, *si l'on se conduit d'une manière pure et sainte, afin qu'au lieu que ceux qui médisent de nous, comme si nous étions des méchants, soient portés, par les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, à rendre gloire à Dieu.* Ce sera, ajoute-t-il, *si, faisant un bon usage de notre liberté, nous fermons par notre bonne vie la bouche à ces hommes ignorants et insensés* (I *Petr.*, II).

Prétendre arrêter les cruelles calomnies des méchants, c'est tenter l'impossible. O Dieu de toute sainteté et de toute justice, depuis qu'on vous a fait passer pour un séducteur, pour l'ami des hommes et des femmes perdus de réputation, vous qui êtes l'innocence même, pouvons-nous attendre un meilleur sort que le vôtre? Ce qui nous console seulement, c'est que vous déclarez bienheureux ceux qui souffrent avec patience les mauvaises langues de ceux qui inventent des mensonges pour décrier notre conduite.

Mais puisque, pour faire taire vos ennemis, vous leur avez demandé qui d'eux aurait le front de vous convaincre du moindre péché, vous nous avez fait comprendre que l'un des moyens les plus efficaces pour arrêter la jalouse et maligne fureur des nôtres

était de leur exposer la régularité d'une vie édifiante et irrépréhensible. Nous ne pouvons les empêcher de parler, mais nous pouvons faire en sorte qu'ils ne soient pas crus : une connaissance publique de notre bonne conduite fera toute notre apologie.

Employons tout autre moyen pour nous justifier et pour procurer à Dieu la gloire qu'il mérite, il ne nous réussira jamais indépendamment de celui-là. *On nous reprochera, comme à la femme de Jéroboam, nos dissimulations et nos ruses ;* on nous répondra comme à Saül : *Vous dites que vous n'avez pas péché, mais vous avez consulté la pythonisse;* et parlassions-nous le langage des anges, on s'écriera : *C'est la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esaü.*

Laissons donc dans le monde un avantageux témoignage de nos vertus ; la réputation que nous y aurons de gens de bien ne s'arrêtera pas sur nous seuls, elle ira plus loin, puisque, pour parler avec l'Apôtre, *nous serons la bonne odeur de Jésus-Christ.*

Quoi qu'il arrive, ne faisons jamais rien contre notre devoir, quand il ne s'agirait que des plus légères minuties. Souvenons-nous que tout doit nous être précieux, dès que la gloire de Dieu et l'honneur de sa loi y sont intéressés; c'est un dépôt qui nous est confié et que nous devons rendre avec une exacte et scrupuleuse fidélité : je m'explique par un excellent trait de l'Histoire sainte avec lequel je finis.

Vous savez que par une loi expresse l'usage de la chair de porc était défendu aux Juifs. Antiochus voulut contraindre Eléazar d'en manger; ses prétendus amis et ceux qui l'approchèrent, voyant dans ce vieillard une vigoureuse résistance, lui représentèrent qu'on se contenterait s'il feignait seulement d'en manger, que par cette petite dissimulation il aurait la vie et la liberté sauvées (II *Machab.*, VI).

Quoi ! répondit-il avec indignation, après avoir, dès ma plus tendre jeunesse, servi le Seigneur, serait-il dit qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans je me serais rendu, par une lâche dissimulation, prévaricateur de sa sainte loi? Non, non; il faut paraître tel que l'on est, et, après avoir pendant plusieurs années donné de bons exemples à mes frères, il ne leur en faut pas donner de mauvais dans la caducité de mon âge.

Par quelle basse et indigne feintise flétrirais-je la gloire de mon nom et celle de ma tribu? Allons au supplice, pour rendre par ma mort un témoignage éternel d'une vie pure et irrépréhensible. Soyez vous-même, ô mon Dieu, témoin de mon immuable fidélité; vous savez que c'est pour vous que je vais souffrir de cruelles douleurs dont je pourrais me délivrer, mais j'ai toujours eu votre crainte et vos saints commandements devant les yeux.

Puissions-nous, chrétiens, être dans de semblables dispositions, il ne nous en coûtera ni la liberté ni la vie; nos frères en seront édifiés, Dieu en sera glorifié lui-même et nous en accordera un jour la récompense.

SERVICE DE DIEU;

L'avantage qu'il y a de le bien servir; les différents caractères de ceux qui le servent; leur ferveur et leur tiédeur dans le service qu'ils lui rendent.

PREMIER DISCOURS (1).

Scriptum est : Dominum tuum adorabis, et illi soli servies.

Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui (S. Matth., ch. IV).

Voilà, mes frères, ce à quoi se termine toute la morale chrétienne, et ce que Jésus-Christ a jugé plus propre pour nous instruire de nos devoirs et nous faire résister aux différentes tentations du démon. Adorer Dieu, le craindre, l'aimer, le servir, *c'est en cela que tout l'homme consiste.* Les créatures inanimées le servent sans le connaître, les méchants sans le savoir, les damnés sans le vouloir : les justes et les gens de bien sont les seuls qui le servent avec connaissance, avec joie, avec amour. Ils ont une raison éclairée qui les conduit à sa connaissance, une mémoire fidèle qui rappelle ses bienfaits, une langue libre qui publie ses grandeurs, un cœur généreux et droit qui se propose pour fin, son service et sa gloire.

Ils savent, ces hommes justes et parfaits *adorateurs de Dieu en vérité et en esprit*, quels sont les hommages et les services qu'on lui doit; ils le servent avec liberté, parce qu'il ne veut point de serviteurs involontaires; avec joie, parce qu'il ne veut point de serviteurs chagrins; avec persévérance, parce qu'il ne veut point de serviteurs bizarres et inconstants.

Mais où sont-ils ces hommes justes, ces vrais adorateurs, ces vrais fidèles? Si je le demande à David, il me répondra qu'il n'y en a guère, que *peu de gens cherchent Dieu*, qu'ils s'oublient presque tous de ce premier de leurs devoirs; et c'est ce qui m'oblige, pour ne pas m'éloigner des paroles de mon texte, d'avancer deux propositions qui feront tout le partage de ce discours. De tous les maîtres, Dieu seul est en droit de nous dire de le servir et de ne servir que lui; première proposition : cependant, de tous les maîtres, Dieu souvent est le seul qui est le plus mal servi; seconde proposition.

Sur quels fondements est établie l'obligation de servir Dieu et jusqu'où s'étend-elle? c'est ce que nous verrons d'abord : d'où viennent ces prévarications et ces infidélités si fréquentes dans le service qu'on lui rend? c'est ce que nous examinerons dans la suite.

PREMIER POINT.

Il est fort surprenant de voir dans nos livres saints quelle est la condescendance et la bonté de Dieu, de vouloir bien, pour nous engager à son service, se comparer avec d'autres maîtres qui ne sont que de faux dieux, ou avec d'autres souverains qui n'ont ni son infinie grandeur, ni le même pouvoir de protéger ceux qui les servent.

Tantôt il dit chez Isaïe : *Vous qui cherchez*

(1) Ce discours est pour le premier dimanche de carême.

votre consolation dans vos dieux et qui leur offrez des sacrifices, les avez-vous trouvés aussi bons et aussi puissants que je le suis? de qui avez-vous appréhendé d'attirer les vengeances pour me manquer de parole et m'effacer de votre mémoire (*Isa.*, LVII)?

Tantôt il s'écrie chez un autre prophète : *Je veux entrer en jugement avec vous : n'est-ce pas moi qui vous ai conduits dans une terre de délices pour vous mettre en possession de ses biens et vous en faire manger les fruits? cependant vous m'avez abandonné.... Passez aux îles de Céthim, allez en Cédar, et considérez bien ce qui s'y fait : ont-ils changé leurs dieux, qui certainement ne sont pas des dieux, comme vous avez changé ma gloire en une idole? vous avez brisé mon joug dès le commencement, et vous avez dit que vous ne vouliez pas me servir.... Où sont maintenant ces dieux que vous vous êtes faits? appelez-les à votre secours, qu'ils se hâtent de vous délivrer de votre affliction* (*Jerem.*, II).

Puisque Dieu, pour nous engager à son service, veut bien, en laissant comme à part les droits infinis qu'il a sur nous, se comparer aux maîtres de la terre, afin de nous faire sentir plus vivement l'intérêt que nous avons de le bien servir; arrêtons-nous à cette même idée, qui, étant bien conçue, nous assujettira par des raisons même naturelles et sensibles à l'accomplissement de ce premier de nos devoirs. Est-il aucun maître comparable à Dieu et qui mérite d'être servi comme lui? première réflexion : est-il aucun maître comparable à Dieu, dans les récompenses qu'il donne à ceux qui le servent bien? seconde réflexion.

Je le répète : est-il aucun maître comparable à Dieu et qui mérite d'être servi comme lui? Il est le souverain maître de toutes choses, *Dominum;* il est le Dieu créateur de toutes choses, *Deum;* mais, pardessus tout cela, il est particulièrement et par un titre qui lui est uniquement propre, notre souverain et notre Dieu, *tuum :* que ces trois petits mots, *Dominum Deum tuum* renferment d'obligations et de mystères!

Ils nous apprennent, 1° que quoique Dieu soit le souverain maître de tout ce qu'il a créé, il l'est de l'homme par de nouveaux titres. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*, disait Thomas Didyme à Jésus-Christ. *Qu'y a-t-il dans le ciel, qu'y a-t-il sur la terre qui soit à moi et pour moi, si ce n'est vous, ô Dieu de mon cœur?* s'écriait le roi-prophète (*Ps.* LXXII). Hors Dieu rien n'est à nous; les richesses et les dignités ne sont point à nous. Si la fortune (je me sers de ce mot, quoique impropre), si la fortune nous les laisse, la mort nous les ravira bientôt; notre réputation n'est point à nous, une méchante langue peut y répandre des taches que nous n'effacerons jamais; notre espérance même est-elle à nous? la jalousie d'un rival qui feindra de vouloir nous rendre de bons offices, est capable de la détruire.

Qu'est-ce donc qui est à nous? nos patrons? mais un caprice va les changer ou un soupçon les aigrir; nos services? mais on les oubliera; nos plaisirs? mais souvent il ne nous en reste qu'un amer et triste repentir. Notre vie est-elle à nous? une fumée qui monte à la tête, une goutte d'eau qui en descend, un accident imprévu peut nous l'ôter. Ces années qui se sont écoulées si vite ne sont pas nos années, elles nous ont échappé malgré nous, et quoi que nous fassions, elles ne reviendront jamais. La beauté s'éteint, le crédit diminue, la santé s'altère; tous ces biens qui paraissent à nos yeux, et dont, par une erreur populaire, nous nous croyons les maîtres, ne nous appartiennent pas.

Qu'est-ce donc qui nous appartient? vous seul, ô mon Dieu, qui voulez bien vous donner à nous, vous seul qui voulez bien que nous comptions sur vous comme sur notre souverain et unique Maître; vous seul qui voulez bien être notre force dans nos combats, notre asile dans nos malheurs, notre lumière dans nos ténèbres, notre port dans notre naufrage, notre protecteur, notre espérance, notre vie : *Dominum Deum tuum, c'est le Seigneur notre Dieu.*

Mais ces paroles nous apprennent, en second lieu, que s'il est lui seul notre Seigneur et notre Dieu, c'est lui seul que nous devons servir. Car, comment pourrions-nous compter sur lui, comment pourrions-nous dire qu'il est à nous et qu'il nous appartient, si nous refusions d'être tout à lui? il se donne à nous : quelle gloire d'avoir un tel maître? nous devons nous donner à lui, quelle obligation de le bien servir?

Sans lui (c'est la réflexion que fait saint Augustin), nous n'avons en partage que le néant et le péché; avec lui et par lui, nous avons non-seulement l'être, mais le bon être, et rien ne peut nous le ravir, à moins que nous n'y consentions. Ni la fortune avec ses caprices, ni le démon avec ses tentations, ni le monde avec ses promesses et ses menaces; le seul bien qui nous appartient, c'est Dieu. Que nous perdions nos richesses, nos amis, notre vie, pourvu qu'il agrée nos services, nous perdrons si peu, que perdre ainsi notre âme, c'est la sauver.

Heureux, s'écrie là-dessus ce saint prophète, *heureux le peuple dont Dieu est le souverain et le maître!* Le bonheur de ce peuple n'est pas d'avoir la sagesse en partage comme les Grecs, d'exercer un souverain empire sur les autres nations comme les Romains, de s'ensevelir dans les délices comme les épicuriens, de jouir d'une prétendue force d'esprit comme les stoïciens, de faire d'éclatants prodiges comme les faux prophètes ou les magiciens de Pharaon : le bonheur de ce peuple est d'être tout à Dieu, comme Dieu est tout à lui.

L'une de ces deux choses séparée de l'autre, loin d'être avantageuse à l'homme, ne lui sera que fatale. Aussi tantôt Dieu dit : c'est là mon peuple, c'est là la nation que j'ai choisie : *c'est là Israël mon serviteur en qui je me glorifierai.* Tantôt changeant de langage, il s'écrie : *Vous ne serez plus mon peuple et je ne serai plus votre Dieu; je sor-*

tirai de ma maison et je l'abandonnerai au pillage (*Isa.*, XLIX). Quel effroyable châtiment pour l'homme quand il ne sert pas Dieu! quelle grande récompense *de l'avoir pour récompense* quand il le sert comme il veut être servi!

Malheureux esclaves de vos passions, insensés adorateurs du monde, que gagnez-vous en servant de tels maîtres? Ceux qui s'engagent dans le commerce pour tromper, dans le palais pour faire ou soutenir des faussetés, dans l'Eglise pour s'y enrichir du bien des pauvres; que gagnent-ils à la fin et que deviennent-ils? Ces joueurs dont le lucre est suspect devant Dieu et incertain devant les hommes; que retirent-ils de leurs jeux? quelque peu d'argent qui les y rend avides, mais qui dans la suite ne contribue qu'à les ruiner. Après ces longs et fréquents repas où l'on s'est si agréablement diverti, combien de gens ont-ils regretté tant de dépenses qui ont mis leurs affaires en désordre? combien qui, s'étant précipités dans des débauches brutales, sans plaisir, se sont vus hors d'état d'en pouvoir plus goûter aucun, par des infirmités et des maladies qui les ont accablés!

Minutius Félix remarque fort agréablement que les païens n'ont pas été moins malheureux qu'aveugles en rendant leur culte à de fausses divinités (*Minut. Felix in Octavio*); ils se flattaient que tant de dieux qu'ils servaient les délivreraient de leurs misères, et ils n'ont contribué qu'à les augmenter. Les adoraient-ils tous? ils n'en contentaient aucun en particulier; partageaient-ils leur culte? ils se faisaient des ennemis de ceux qu'ils paraissaient négliger. Souvent on les voyait chargés de chaînes, quoiqu'ils adorassent la déesse de la victoire; abandonnés au pillage, quoiqu'ils missent des dieux à tous les coins de leurs maisons; méprisés de leurs maîtresses, quoiqu'ils fissent leur cour à Vénus; livrés à de tristes naufrages, quoiqu'ils sacrifiassent à Neptune; chargés de pauvreté et de misères, quoiqu'ils offrissent des sacrifices à la félicité et à l'abondance.

Malheureux esclaves de vos passions et du monde, vous vous moquez de l'aveuglement de ces païens; mais déplorez en même temps le vôtre. A quelles perplexités, à quelles inquiétudes, à quelles misères vos différentes passions vous livrent-elles? les satisfaire toutes, c'est ce que vous ne pouvez; n'en contenter que quelques-unes, c'est vous jeter dans de nouveaux embarras. Il faut sacrifier l'amour des richesses à celui des plaisirs, celui des plaisirs à l'ambition, celui de l'ambition à votre repos.

Que de maîtres! que de tyrans! encore, un esclave ne dépend ordinairement que de celui que sa naissance ou la fortune lui a donné; mais vous en avez autant que vous servez de passions; encore, un esclave trouve quelquefois sa liberté dans la fuite, mais de quelque côté que vous vous tourniez, vous portez toujours sans pouvoir vous fuir, votre mauvais cœur, et par conséquent, votre bourreau domestique, dit saint Chrysostome (*Hom. de Divite et Lazaro*)

Que dirai-je de ces chagrins et de ces contradictions que vous ne pouvez éviter? Etes-vous seul? votre solitude vous ennuie; êtes-vous en compagnie? vous voyez de certains objets qui vous choquent, ou vous entendez de certaines paroles qui vous fatiguent. Il y a des temps où vous cherchez à charmer votre douleur par quelques petits divertissents, mais un fonds de mélancolie qui vous suit partout, vous fait faire de fâcheuses réflexions qui vous désolent. Ainsi êtes-vous récompensés, aveugles et malheureux esclaves de vos passions.

Le monde reconnaît-il mieux vos services? souvent la même chose vous arrive qu'à Nabuchodonosor et à son armée. Ezéchiel dit qu'il la fit camper devant Tyr, qu'elle essuya pendant un long siége toutes les incommodités des saisons, de la faim et de la soif, que la tête des soldats devint toute chauve et leurs épaules toutes pelées, tant ils avaient eu de fatigues : cependant, après ces peines et ces fâcheux contre-temps, qu'arriva-t-il? Nabuchodonosor ne donna aucune récompense à son armée, il n'en eut aucune lui-même (*Ezech.*, VIII).

Etrange sort de ceux qui servent le monde et qui en attendent quelque récompense! le maître a peu de choses, le serviteur ne reçoit rien. Le monde est pauvre; que donnerait-il à ceux qui s'attachent à son service? Le monde souvent est ingrat; quand il aurait plus de biens qu'il n'en a, il oublie aisément les peines qu'on se donne pour se le rendre favorable.

Que de serviteurs mécontents! que de gens qui, par d'amers, quoiqu'inutiles repentirs, regrettent leurs assiduités et rappellent avec un triste souvenir les humiliants rebuts qu'ils ont essuyés : celui-ci auprès d'un homme puissant de la protection duquel il se flattait; celui-là auprès d'une misérable créature qui s'est moquée de ses complaisances et de ses soupirs, après avoir mangé son bien, comme ces filles et ces femmes perdues se raillèrent de l'enfant prodigue lorsqu'elles le virent réduit à la dernière indigence.

Bien différent est le partage de ceux dont la grande application est de servir Dieu; il veut qu'on leur dise de sa part que *tout ira à leur avantage*, qu'*ils jouiront des fruits que leur ingénieuse vigilance à lui rendre de bons services leur a mérités*. L'affliction, la honte, le désespoir accablent l'âme de tous les mauvais serviteurs de Dieu; *mais la gloire, l'honneur, la paix sont le partage de celui qui*, pour plaire à ce souverain maître, *fait tout le bien qu'il* est obligé de faire (*Rom.*, II).

En effet, quelle gloire! il sert le Maître des maîtres. Aussi, les plus grands hommes ne se sont glorifiés que de ce titre. Demandez à David qui il est : Je suis, répondra-t-il, le serviteur de Dieu et le fils de sa servante (*Psal.* CXV). Demandez à saint Jacques qui il est, voici la qualité qu'il prend dès le commencement de sa lettre : Celui qui vous

écrit, c'est Jacques, serviteur de Dieu et de Jésus-Christ, notre Seigneur. Demandez à saint Paul quel nom il prend, le voici : *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat :* comme si cette qualité était plus grande que celle d'apôtre, ou que l'une supposât l'autre, dit Didyme d'Alexandrie (*Didymus Alexandr., tom.* VI *Biblioth. Patr. in Commentar.*).

Dieu lui-même fait rejaillir tant de gloire sur ceux qui le servent, que David croit qu'*ils sont honorés avec excès;* et Jésus-Christ, pour nous faire connaître quel est l'avantage de cette servitude, veut qu'on n'appelle plus les siens *serviteurs*, mais *amis* (*Joan.*, XV).

Quelle nouvelle servitude qui charge moins qu'elle n'honore, qui, bien loin d'imprimer quelque tache d'infamie, marque un si grand pouvoir, que *celui qui veut être maître doit être serviteur!* s'écrie là-dessus saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 14).

Mais, outre cette gloire, quelle paix! Ames fidèles au Seigneur, le témoignage que vous en rendrez, suppléera à la faiblesse de mes expressions et de mes pensées. Vous-mêmes, qui avez depuis peu quitté le joug du monde pour porter celui de Dieu, qu'en croyez-vous? Quelle est la paix qui s'écoule déjà si doucement dans vos âmes? Cette charmante sérénité que vous sentez par de certains intervalles, ne vous répond-elle pas par avance d'une plus grande, à proportion que vous aurez d'empressement à le servir?

Quelle paix! soit pour les pénitents, soit pour les justes, soit pour ceux qui commencent à se donner à Dieu, soit pour ces âmes pures qui lui ont généreusement sacrifié leur liberté! A ceux-là, c'est *un lait* dont il les nourrit; à celles-ci, c'est un vin dont il les enivre : il traite ceux-là comme de petits enfants à qui il donne *ce lait*, que saint Pierre appelle *raisonnable;* il traite ceux-ci comme des enfants qu'on a sevrés, à qui on donne un peu de vin et une nourriture plus succulente.

Venez donc, hâtez-vous donc, conclut de là Isaïe, *venez acheter sans échange, ce vin et ce lait.* Pouvez-vous servir un maître qui soit à comparer au Seigneur votre Dieu? Avec tout cela, j'ai la douleur de voir qu'il est souvent de tous les maîtres le moins bien servi.

SECOND POINT.

Parmi les différents devoirs dont les serviteurs sont chargés envers leurs maîtres, saint Paul en distingue particulièrement deux, l'honneur et l'obéissance. Ils doivent l'honneur à leurs maîtres, parce qu'ils représentent la personne de Dieu; ils doivent l'obéissance à leurs maîtres, parce qu'ils sont établis de Dieu pour leur commander.

Or, si l'honneur et le respect sont dus aux maîtres parce qu'ils représentent la personne de Dieu, il faut conclure que Dieu en mérite donc lui-même infiniment davantage; et si les maîtres, à cause qu'ils ont en main l'autorité de Dieu, sont en droit de se faire obéir par leurs serviteurs, il faut aussi conclure que cette autorité venant originairement de Dieu, lui donne encore plus de droit de se faire obéir et servir.

Il n'est personne qui ne convienne de ce grand principe de religion et des conséquences qu'on en tire : mais, ô corruption du cœur humain! il en est peu qui s'assujettissent à ces deux devoirs, peu qui adorent et qui honorent Dieu comme il veut être adoré et respecté, peu qui obéissent à Dieu et qui soient dans la sujétion et la dépendance où ils doivent être.

Car quel est l'honneur qu'on lui rend? Ce culte suprême est si inséparable du service qu'on lui doit, qu'il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui :* mais en trouve-t-on beaucoup qui lui rendent cette adoration et ce culte pour satisfaire à ce premier commandement de la loi?

Dans les uns, c'est une adoration grossière qu'un reste de religion, ou plutôt un usage commun leur inspire : ils font ce qu'ils voient faire aux autres, ils fléchissent les genoux, ils se prosternent contre terre, et peut-être font-ils davantage devant les saints, qui ne sont que de simples créatures, que devant celui qui est leur créateur.

Dans les autres, c'est une adoration et un service que la vanité suggère. Il faut au moins paraître dévot, quoiqu'on ne le soit pas en effet; la dévotion est devenue à la mode : l'un des moyens les plus sûrs pour se faire une bonne réputation, pour avoir même un favorable accès chez les magistrats et les puissances séculières, est de jouer sur le théâtre du monde le personnage d'un homme de bien.

Dans ceux-ci, c'est une adoration de bouche et de paroles; c'est ce que Jésus-Christ reprochait aux pharisiens, en leur citant ce qu'avait dit Isaïe : *Ce peuple m'honore de ses lèvres, mais son cœur est éloigné de moi.* Il ne coûte rien à l'amour-propre de dire du bien de Dieu, d'en publier la toute-puissance et la gloire. Balaam admirait le Dieu des Juifs, et le bonheur qui suivait partout ceux qui l'honoraient; les Egyptiens en publiaient les merveilles et la redoutable puissance, lors même que sa main vengeresse s'appesantissait sur eux; Nabuchodonosor en reconnaissait avec éloge le souverain domaine, et voulait qu'on adorât le Dieu de Daniel.

Dans ceux-là, c'est une adoration et un service de caprice. Ainsi, le bizarre Juif fléchissait les genoux, tantôt devant l'arche, tantôt devant le veau d'or : tantôt il adorait le Dieu de ses pères, tantôt ceux des nations voisines; tantôt il gémissait amèrement devant le souverain Seigneur qu'il avait offensé, tantôt il éclatait en des cris de joie devant les objets et les idoles de ses passions.

Pour prendre la qualité de serviteur de Dieu et lui rendre l'honneur qu'il mérite, je voudrais qu'on l'adorât et qu'on le servît en esprit et en vérité, avec un cœur humilié et contrit, avec une âme exempte de toute affection au péché, avec une intention droite et simple de sacrifier à son service tout ce qui ne peut compatir avec le respect et l'a-

mour qu'on lui doit : mais beaucoup de chrétiens sont-ils dans cette disposition? y êtes-vous vous-mêmes? examinez-là-dessus vos consciences, j'en appelle à votre propre témoignage.

Josué ne trouva pas de meilleur moyen pour faire sentir aux Juifs leurs prévarications et les faire rentrer dans leurs devoirs, que de leur dire : *C'est à vous-mêmes que je m'adresse; considérez ce que vous avez promis et ce que vous avez fait : n'avez-vous pas vous-mêmes choisi Dieu pour votre maître? et quand vous l'avez choisi, n'avez-vous pas formé la résolution de le bien servir?*

Il pouvait (c'est la réflexion de saint Chrysostome) leur représenter le souverain domaine de Dieu sur eux; il pouvait prendre à témoignage contre eux les grâces qu'ils en avaient reçues, la protection dont il les avait honorés, les victoires qu'ils n'avaient remportées que par son moyen : mais, sans s'arrêter à tout ce détail, il se contente d'en appeler d'eux-mêmes à eux-mêmes, d'eux-mêmes prévaricateurs à eux-mêmes engagés par leur choix et par leur serment. Quand tout autre témoignage étranger n'aurait pas sur vos esprits et sur vos cœurs la force qu'il doit avoir, celui de votre conscience ne vous représente-t-il pas vivement ce que vous avez dû faire, et ce que néanmoins vous n'avez pas fait?

Un autre tribut que tout bon serviteur doit à Dieu, est un tribut de sujétion et de dépendance. Il n'a que faire de nos biens, il n'a nul besoin de nos victimes, mais il demande notre obéissance : et cependant, trouve-t-on beaucoup de chrétiens qui s'acquittent envers lui de ce second devoir? examinons-en les qualités, pour nous reprocher nos transgressions sur un point de cette conséquence.

Cette obéissance, pour lui être agréable, doit être libre et volontaire; mais souvent ce n'est qu'une obéissance forcée ou chagrine. Que de plaintes! que de murmures quand il s'agit de porter tout son joug! c'est assez, ce semble, qu'*on le porte d'une épaule* (*Soph.*, III). Cette obéissance doit être prompte et ardente ; mais souvent on recule quand il faudrait avancer; on hésite, on délibère, on se propose de prétendus obstacles insurmontables, et ce qu'il faudrait faire de bonne heure, on le remet sur le déclin de l'âge. Cette obéissance doit être absolue et entière; mais souvent ce n'est qu'une obéissance conditionnelle et partagée.

Dieu, qui veut tout avoir, dit saint Augustin (*De Verbis apost.*), ne laisse dans notre vie, ni aucune partie, ni aucun moment dont il ne se réserve le droit de disposer. Les créatures peuvent bien venir à la traverse pour demander nos services ; mais ce n'est que par rapport à leur maître et au nôtre qu'il nous est permis de leur en rendre. C'est vers ce premier principe et cette dernière fin que tous les mouvements de notre âme doivent se porter ; et prétendre les partager, c'est nous perdre nous-mêmes : mais sommes-nous toujours dans cette disposition d'esprit et de cœur? Mauvais serviteurs, voilà vos illusions et vos désordres.

Avouons par là, mes frères, que de tous les maîtres Dieu est celui qu'on sert le moins bien. Les uns se contentent d'une sujétion superficielle et idéale ; car combien de gens, dans ces méditations où les paroles ne coûtent guère, mais dont les effets sont invisibles, lui disent-ils : Oui, mon Dieu, je veux vous servir! à quel autre qu'à vous pourrais-je rendre ce tribut et faire cet hommage? Mais souvent ces belles protestations demeurent sur les lèvres, et le cœur n'y a nulle part. Ce sont là des réflexions et des pensées qui calment si agréablement les remords d'une conscience, que les plus grands pécheurs se font un prétendu mérite de s'en entretenir.

Les autres, de meilleure foi en apparence, veulent bien le servir, mais à condition qu'il ne leur en coûtera pas trop : car s'ils étaient obligés, pour lui donner des preuves de leur sujétion et de leur dépendance, de lui sacrifier, comme Abraham, ce qu'ils ont de plus cher, prendraient-ils la même résolution que lui? Ce patriarche, dit saint Zénon de Vérone, préféra la qualité de sacrificateur à celle de père (*Zenon. Veron., serm. de Abrah.*), l'obéissance que Dieu exigeait de sa fidélité à ses inclinations et à ses tendresses. Il ne dit pas : Je n'ai que cet enfant, ma femme est hors d'état d'en avoir d'autres; le Seigneur m'avait promis que toutes les nations seraient bénies en sa personne ; si je le perds, voilà toute ma consolation, toute mon espérance, toute ma joie perdue. Il ne fit aucune de ces réflexions, ou s'il les fit, ce ne fut que pour les combattre par une obéissance aveugle et entière. Or, je vous le demande, qui de vous se forme sur un si excellent modèle? Au contraire, qui de vous, lorsqu'il s'agit de servir Dieu aux dépens d'un fragile intérêt, ne renonce pas à ce premier de tous vos devoirs?

Que serait-ce, si j'entrais dans un plus long détail de plusieurs autres conditions nécessaires pour obéir à Dieu et le bien servir? Il faut, vous dirais-je avec le prophète Zacharie, *le servir*, non dans une sainteté extérieure, et une justice mondaine, mais *dans une sainteté et une justice*, dont il soit l'approbateur et le témoin (*Luc.*, I) : cependant le faites-vous? Le monde peut bien louer vos manières honnêtes, votre équité, votre intégrité, vos belles qualités civiles et morales ; mais Dieu, qui seul en peut bien juger, y trouve-t-il ce qui surprend l'estime et l'admiration des hommes?

Pour obéir à Dieu et le bien servir, il faut, ajouterais-je, accepter sans réserve ce qu'il lui plaira d'ordonner à votre égard, pour la maladie ou pour la santé, pour la prospérité ou pour la disgrâce. Ainsi l'entendait David, lorsqu'il lui disait : *Mon cœur est tout préparé* à recevoir vos ordres. Voulez-vous donner sur moi l'avantage à vos ennemis et aux miens? je le veux. Trouvez-vous à propos de les humilier et de les confondre? je suis votre serviteur, disposez de moi selon les desseins

de votre miséricorde et de votre justice : voilà l'exemple, mais trouve-t-on beaucoup de ces hommes et, de ces femmes résignés aux volontés du Seigneur?

Je l'avoue, mon Dieu, je suis moi-même le premier de ces mauvais serviteurs; je reconnais mes infidélités, et plus je me représente la vie que j'ai menée jusqu'ici, plus je m'aperçois en combien de manières je vous ai mal servi. Si j'étais mort en cet état, vous m'auriez *fait jeter dans ces ténèbres où il n'y a que pleurs et que grincements de dents :* mais puisque vous me donnez encore le temps de profiter de la grâce que vous m'avez faite, par votre gratuite et infinie miséricorde, ne souffrez plus que je vous serve si mal : changez mon esprit et mon cœur, soyez-en pour toujours absolument le maître.

Oui, mon Dieu, je vous consacre mon âme avec toutes ses puissances, et mon corps avec tous ses sens : monde trompeur, il y a trop longtemps que je te sers; chair si souvent rebelle, il y a trop longtemps que j'obéis à tes vices et à tes mauvais désirs. O Dieu éternel, Père, Fils et Saint-Esprit, agréez ce sacrifice que je vous fais de tout mon être. Comme je ne vous le présenterais pas, si vous ne m'en aviez inspiré le dessein; achevez en moi ce que vous y avez commencé, et dites à mon âme : *C'est moi qui suis ton salut* (*Psal.* XXXIV), ton asile, ta force, et qui serai un jour ta récompense.

SECOND DISCOURS.

Stans super illam imperavit febri, et dimisit illam: et continuo surgens ministrabat illis.

Jésus étant debout auprès de la malade, commanda à la fièvre de la quitter ; la fièvre la quitta au même instant, et cette femme s'étant aussitôt levée, les servait (*S. Luc*, IV).

Dans la guérison miraculeuse de la belle-mère de saint Pierre, et dans les différentes circonstances qui accompagnèrent ce miracle dont nous parle saint Luc, il n'est rien qui ne doive nous surprendre : la violence du mal ; *elle était tourmentée d'une grosse fièvre :* les motifs qui portèrent Jésus-Christ à la guérir ; *il en fut prié par ses Apôtres :* la facilité et la promptitude de cette guérison ; une parole de ce Dieu *qui commanda à la fièvre de la quitter*, eut dès le même instant tout son effet.

Permettez cependant, messieurs, que, laissant à part tant de merveilles sur lesquelles je pourrais vous faire faire de sérieuses réflexions, je m'arrête à une circonstance qui me paraît si singulière, que je n'en trouve point de semblables dans les autres guérisons dont les évangélistes nous ont parlé.

Je remarque bien qu'un paralytique marcha et emporta son lit après que Jésus-Christ l'eut guéri; qu'un aveugle ayant recouvré l'usage de ses yeux publia avec joie les grandeurs de Dieu; que de dix lépreux il y en eut un qui, étant revenu sur ses pas, rendit gloire au Seigneur de la guérison de sa lèpre; qu'un homme mort depuis quatre jours, et miraculeusement ressuscité, se trouva à table avec son médecin dans le château de Béthanie : mais parmi tous ces malades que Jésus-Christ a guéris, je n'en vois aucun qui ait eu pour le servir la diligence, l'empressement, le zèle de la belle-mère de saint Pierre.

La reconnaissance suit de si près le miracle, qu'autant que Jésus-Christ s'est hâté de la guérir, autant elle a eu d'impatience de lui rendre ses petits services. Ce n'est plus cette femme languissante à qui la violence du mal a ôté les forces; c'est, dit un savant auteur, une femme comme rajeunie qui, oubliant sa faiblesse et sa lenteur naturelle, emploie ce qu'elle a de vivacité pour préparer quelque rafraîchissement à celui qui vient de la délivrer des ardeurs de sa fièvre (*Sedul., lib.* III).

O vous, qui avez peut-être des obligations encore plus grandes à ce charitable médecin de vos âmes, que ne vous formez-vous sur un si beau modèle? que n'avez-vous pour le servir le même empressement et la même ferveur? Pourquoi, après tant de guérisons et de grâces que vous en avez reçues, demeurez-vous comme des fébricitants, couchés dans le lit de votre langueur?

Vous vous imaginez sans doute qu'indépendamment de cette dévotion fervente, vous pouvez lui rendre des services qu'il agréera, et que, pourvu que vous ne tombiez pas dans le froid du péché, une vie tiède vous acquittera suffisamment de ce devoir. Détrompez-vous, mes frères, d'une si pernicieuse illusion, et sachez que cet état d'indolence et de tiédeur dans le service de Dieu est très-fatal à un chrétien; pourquoi? parce ce que c'est une grande marque d'une mauvaise vie, première raison; parce que c'est un fâcheux présage d'une mauvaise mort, seconde raison : elles vont faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Si le juste tombe sept fois le jour (*Prov.*, XXIV); *si quand nous aurions été lavés dans de l'eau de neige, et que la blancheur de nos mains éblouirait les yeux par son éclat, Dieu y trouve encore des taches et des ordures* (*Job*, IX) : vous jugez bien, mes frères, que mon dessein n'est pas de vous faire regarder ses vrais serviteurs comme des hommes impeccables, ou exempts de ces faiblesses et de ces langueurs inséparables de la corruption de notre nature.

Quoique la chaste épouse des Cantiques dise que *son cœur veille* (*Cantic.*, V), elle avoue cependant qu'elle s'assoupit quelquefois et qu'*elle dort.* Elie s'ennuie dans sa solitude, Moïse dans l'Egypte, Job sur son fumier (*Job*, X). Où est le bon nageur qui, traversant à force de bras un torrent rapide, ne descende un peu au-dessous de l'autre bord qu'il voulait gagner? Où est l'âme juste qui n'éprouve pas quelquefois ces aridités spirituelles qui semblent épuiser toute sa vigueur? Où est le dévot et la dévote qui garde toujours également sa ferveur, et qui, demeurant entre le chaud et le froid, ne sent pas qu'il s'attiédit et qu'il se relâche même malgré lui de temps en temps?

Ce n'est donc ni de ces langueurs, ni de ces faiblesses, ni de ces espèces de tiédeur que je prétends parler; je parle de ces tiédeurs volontaires, de ces indolences et de

ces négligences habituelles, où, pourvu qu'on ne viole pas par de criantes infidélités la loi de Dieu, on se pardonne de légères transgressions ; où, pourvu qu'on ne perde pas par quelque péché mortel la charité divine, on se soucie peu d'en commettre de véniels qui ne font que l'affaiblir; où, quoique dans de certains moments on fasse de beaux projets et l'on conçoive de belles espérances, on remarque que ces projets et ces espérances se soutiennent si peu qu'on n'en voit aucun fruit, et que l'*olivier*, comme parle le Saint-Esprit, *trompe l'attente de celui qui se flattait d'en tirer de bonnes olives* (*Habac.*, III).

Or, je dis que demeurer dans cet état, c'est une grande marque d'une mauvaise vie, ou une disposition prochaine à la rendre mauvaise : en voici quelques preuves qui méritent de sérieuses réflexions.

Je tire la première de l'obligation où l'on est de se rendre parfait selon son état, et par rapport aux différents degrés de grâce que l'on reçoit; je m'explique. On n'est pas toujours obligé de choisir un état de perfection, mais on doit toujours s'efforcer d'arriver à celle de son état. On n'est pas toujours obligé de quitter le monde pour mieux servir Dieu, mais on est toujours obligé de le bien servir dans la profession qu'on a embrassée.

On ne demande pas à celui qui a des pieds et qui n'a point d'ailes, qu'il vole, on se contente qu'il double le pas et qu'il ne demeure jamais en arrière. On ne demande pas à celle qui n'a point d'armes, qu'elle combatte comme un soldat qui en porte; ni à un soldat qu'il fasse dans son camp ce qu'une femme fait dans son ménage ; mais on veut que l'une et l'autre remplissent les devoirs de leur état; et c'est, selon l'ingénieuse remarque de saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 99), l'une des raisons pour lesquelles le royaume des cieux, où il y a plusieurs demeures, est comparé tantôt à un grain de moutarde que l'on broie, tantôt à une masse de pâte qu'on pétrit.

Les conditions et les sexes sont donc différemment partagés; mais de quelque condition et de quelque sexe que l'on soit ; quel cas fait le monde d'un homme et d'une femme qu'une lâche et indolente humeur laisse comme immobiles, pendant que d'autres s'acquittent avec ferveur des obligations de leur état? Et vous, ô mon Dieu, dans quel rang mettez-vous tant de gens qu'une nonchalance habituelle et volontaire arrête au milieu d'une carrière où il faudrait qu'ils employassent toutes les forces que vous leur donnez pour y avancer?

C'est là cependant le vrai caractère de ces tièdes dont je parle, et dont saint Bernard nous fait un portrait fort naturel, par la différence qu'il remarque entre eux, et ces hommes qui courent avec ferveur par tout où le service de Dieu les appelle.

Les voyez-vous ces hommes ardents que rien n'arrête dans le chemin de la perfection? Un air serein qui se répand sur leur visage, fait assez juger de la tranquillité et de la joie de leur cœur. Regardant souvent le ciel, et levant dans leurs prières leurs mains pures vers le Tout-Puissant, ils en attirent les bénédictions, et toujours appliqués à l'examen de leur conscience, ils s'exercent dans la pratique de toutes les bonnes œuvres de leur état. Bien loin que le joug de l'Evangile leur pèse, ils le portent avec plaisir, et regardant moins ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont à faire, ils s'animent à fournir heureusement leur carrière.

Voyez-vous les autres si faibles et si lâches, que leurs épaules délicates ploient sous les fardeaux les plus légers? se trouvant toujours en arrière, ils ont plus besoin d'éperons pour avancer que de freins pour être arrêtés.

Leur joie n'est qu'extérieure et superficielle, leur abattement est réel et intérieur. S'ils obéissent, c'est sans mérite; s'ils lisent ce qui devrait les édifier, c'est sans fruit, s'ils parlent, c'est sans retenue, s'ils prient, c'est sans recueillement et sans attention. Les exercices chrétiens leur sont à charge, les moments employés à des actes de piété les fatiguent : à peine la crainte des supplices éternels les retient dans le devoir : disputant toujours entre ce qui est commandé et ce qui est conseillé, ils s'abandonneraient aux plus fâcheuses extrémités, si un reste de raison et de pudeur ne les arrêtait (*D. Bernar., serm.* 6, *de Ascensione Domini*). A ces traits pouvez-vous dire que c'est là mener une bonne et sainte vie?

Si cela était, le Sage aurait donc mauvaise raison de dire, que *celui qui est mou, nonchalant, lâche dans son ouvrage, approche fort de l'état d'un autre qui dissipe tout* (*Prov.*, XVIII). L'un se jette dans la dernière extrémité ; c'est un libertin, un fou, un dissipateur : mais quoique l'autre ne pousse pas si loin son libertinage et sa folie, il ne vaut guère mieux. L'un livré aux égarements de son esprit et à la corruption de son cœur, abandonne son salut au hasard ; l'autre chancelant, hésitant, partagé entre Dieu et le monde, prendra bientôt le parti du premier, à moins qu'il ne quitte son engourdissement et qu'il ne ranime sa langueur.

Si cela était, Jérémie l'aurait donc fort mal entendu, quand il a regardé *comme un homme maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* (*Jerem.*, XLVIII). Il ne dit pas qu'il refuse absolument de faire l'œuvre qui lui est commandée ; il en parle comme d'un homme qui s'en acquitte au dehors. Il ne dit pas qu'il secoue le joug (ce qui serait une rébellion ouverte), mais il se le représente comme un homme lâche et pesant qui le traîne. Il ne dit pas qu'il a rompu les chaînes de sa servitude; il le regarde comme un captif qui en sent le poids, et qui voudrait bien en être délivré : et c'est par rapport à cette négligence, à cette tiédeur, à cette mauvaise disposition de son cœur, qu'il le regarde non comme un homme indifférent aux yeux de Dieu, mais comme un malheureux *qui en est maudit*.

La seconde raison qui me fait dire que demeurer dans cet état de tiédeur en ce qui regarde le service de Dieu, c'est une grande marque d'une mauvaise vie, ou une disposi-

tion prochaine à la rendre mauvaise, est tirée de la nature même de l'âme, et des continuels efforts qu'elle doit faire pour ne pas perdre la grâce de Dieu, ou tâcher de la réparer quand elle l'a perdue.

Notre âme, dit Richard de Saint-Victor, est un jardin naturellement ingrat, ou s'il est fécond, ce n'est qu'en épines et en ronces : pour peu qu'on cesse de le cultiver, il ne produira que ce qu'il a de son fonds (*Richardus a Sancto-Victore in Cant. part.* II, *c.* 29). Il est par conséquent de la dernière importance d'y travailler sans cesse, pour en arracher les mauvaises plantes et y en mettre de bonnes. En abandonne-t-on la culture? l'homme ennemi profitant de la nuit et du sommeil, y sèmera bientôt de l'ivraie qui confondra et étouffera le bon grain.

Or, c'est là, ajoute ce savant maître dans la vie spirituelle, un soin que l'homme tiède ne veut pas prendre. C'est un ouvrier lâche que la difficulté qu'il trouve dans le service de Dieu, rebute, et dont l'inclination naturelle au mal affaiblit toute la force. C'est un ouvrier délicat et efféminé, qui, attaché à ce qui flatte l'amour-propre, fuit la peine et le travail.

Ne vous étonnez donc pas de voir naître des mauvaises herbes et des orties dans un fonds si négligé. L'appréhension qu'il a de se mortifier et de se contraindre lui abat le cœur, dit le Sage, et comme sa lâcheté l'empêche de se gêner et de se tenir sur ses gardes, la grâce l'abandonne, et il est malheureusement réduit à mourir de faim (*Prov.*, XVIII) : il voudrait bien avancer, et il est comme immobile ; il cherche quelque beau chemin, et il ne *marche que sur des épines* (*Prov.*, XV).

Oui, *sur des épines*, reprend là-dessus saint Grégoire. Il s'est engagé dans le service de Dieu, il connaît la nécessité qu'il y a d'en porter le joug ; mais comme sa lâcheté ne cherche qu'à l'adoucir et que, d'ailleurs, il sent de temps en temps de vifs remords d'une conscience alarmée, il ne marche que sur des ronces et des épines dont les pointes lui percent le cœur (*D. Greg. l.* XXX *Mor.*, *c.* 23).

Dans cette situation aime-t-il Dieu comme il le doit aimer? au contraire, ne peut-on pas dire que s'il lui était permis de l'offenser sans s'attirer les peines dues à ses péchés, il se soucierait peu d'en commettre? Vous savez, scrutateur des cœurs et des reins, vous savez ce qui se passe dans son âme, vous en connaissez le mauvais fonds : ses dégoûts, et ses répugnances, dont il ne s'aperçoit pas souvent lui-même, ne vous sont point cachés. Il voudrait vous servir, il sent même de fortes inclinations pour la vertu, mais de certains obstacles suspendent ou arrêtent tout court ses faibles résolutions.

Il se propose de ne plus pécher, dit saint François de Sales, mais c'est avec une certaine répugnance à se priver du plaisir qu'il y a goûté (*Introd. à la vie dévote*, *part.* I, chap. 7). *Il s'en éloigne, mais il lui échappe toujours de certains retours vers la créature, à peu près comme la femme de Loth qui tourna la tête vers Sodome. Il s'abstient du péché comme les malades font du vin qu'ils n'osent boire, parce qu'ils craignent la mort dont le médecin les a menacés. Ils s'inquiètent de cette abstinence, ils en parlent avec une espèce de chagrin, ils veulent du moins en sentir l'odeur, et ils estiment heureux ceux qui peuvent en boire.* Voilà, dit-il, le caractère de ces lâches et tièdes pénitents.

Imaginez-vous un malade qui a du dégoût pour quelque potion amère. La lui présente-t-on? sa vue seule lui cause de fréquents soulèvements d'estomac. Le presse-t-on d'en boire? il s'en défend le plus qu'il peut : il hésite, et si l'appréhension qu'il a de mourir fait qu'il la prend, ce n'est qu'à contre-cœur.

Tel est l'état où je suppose une infinité de ces tièdes dont je parle. Les discours de la pénitence et de la mortification Evangélique leur déplaisent ; ils voudraient bien s'en dispenser, ils en cherchent tous les moyens, quelquefois même ils se déchaînent aigrement contre ceux dont la morale leur paraît trop sévère : et quoiqu'ils conviennent en général que pour bien servir Dieu il faut se faire violence et se mortifier en beaucoup de choses, ils s'imaginent qu'à leur égard mille petits adoucissements leur sont permis.

Ceux qui aspirent à une éminente perfection, peuvent bien se résoudre à se faire de grandes violences, mais je ne me flatte pas d'en faire autant. Je suis d'une complexion délicate, il faut que je me ménage et que je laisse ces excès de ferveur à des gens d'un tempérament plus robuste. Je reconnais même qu'étant un misérable pécheur, je ne puis, sans une grâce extraordinaire, supporter un si gros travail; je n'ai garde d'avoir cette présomption de pouvoir mériter cette grâce (*D. Bern. in hæc verba :* Ecce nos reliquimus omnia).

C'est ainsi que saint Bernard fait parler un de ces tièdes dont il déplore l'aveuglement ; comme si la grâce n'était pas grâce, et qu'elle fût seulement la récompense des bonnes œuvres : comme si ayant tous péché en Adam, nous n'avions pas tous besoin d'avoir recours à la grâce de Dieu pour faire le bien, ou comme si une prétendue humilité pouvait servir d'excuse pour justifier une vraie paresse.

Or, peut-on en sûreté de conscience demeurer dans une telle situation d'esprit et de cœur? et n'est-il pas vrai de dire que la tiédeur, telle que les SS. Pères la dépeignent, est une grande marque d'une mauvaise vie, ou une disposition prochaine à la rendre mauvaise? et si cela est, on peut bien ajouter que c'est un fâcheux présage d'une mauvaise mort.

SECOND POINT.

Quand on s'arrêterait à cette proposition générale, qu'ordinairement on meurt comme on a vécu, et que souvent tel qu'est le commencement, telle est la fin : il est certain, mes frères, que tout serait à craindre pour une âme lâche, tiède et indolente dans le service

de Dieu. Mais pour me renfermer encore davantage dans les bornes de mon sujet, et descendre dans un plus grand détail, je trouve que cette tiédeur conduit à une mauvaise mort par deux voies, je veux dire par voie d'illusion et par voie d'abandon : par voie d'illusion, en ce qu'une âme tiède ne connaît ni son véritable état, ni le danger où elle est de périr; par voie d'abandon, en ce qu'elle s'attire le dégoût de Dieu qui la rejette et, pour ainsi parler, la vomit : tâchons d'établir solidement ces deux vérités.

Et, pour bien comprendre la première, remarquez, je vous prie, avec saint Jérôme (*Epist. 1 ad Demetr.*), et Richard de Saint-Victor, que quoiqu'il n'y ait rien de plus opposé que le vice et la vertu, il y a quelquefois entre l'un et l'autre une si grande ressemblance, qu'il est très-difficile de les distinguer. Combien de gens, par exemple, prennent-ils pour une honnête liberté une fière et orgueilleuse indépendance, pour une complaisance humble et officieuse une lâche flatterie, pour une prudence louable un raffinement de malice, pour une simplicité ingénue une stupidité grossière? C'est ainsi que, trompés par cette imposante et fausse ressemblance, ils prennent souvent le vice pour la vertu, et se glorifient de ce qui devrait les humilier et les confondre.

Or, une si pernicieuse illusion est un effet ordinaire, et en quelque manière, naturellement attaché à la tiédeur. Car, comme on se plaît dans cet état de nonchalance; comme l'amour-propre s'y trouve pour ainsi dire au large; comme en s'attachant au service de Dieu, on est intérieurement disposé à goûter les douceurs d'une vie commode : on s'imagine bientôt que, pourvu qu'on ne tombe pas dans des péchés grossiers et mortels, il n'y a pas grand mal à se donner la liberté d'en commettre de véniels.

De là, cette distinction de ce qui fait le violement de la loi, d'avec ce qui n'en est qu'une légère transgression : de là, ces prétendues faiblesses qu'on apporte si souvent pour excuse, et que l'amour-propre sait si bien faire valoir : de là, ces cas de conscience qu'on propose, moins pour chercher des remèdes, que pour se donner de petites consolations. Pourvu qu'on croie qu'il n'y a point de péché mortel, on franchit sans scrupule les bornes de la loi.

Tel qui ne veut pas médire se pardonne aisément de petites satires et d'ingénieuses railleries. Tel qui se dit : Je ne suis pas obligé de voir cette personne dont les manières me sont à charge, ne prend guère garde si cette indifférence ne vient pas d'un fonds de haine et d'aversion. Tel qui se ferait un gros péché de tomber dans une brutale gourmandise, croit qu'une délicatesse habituelle et une recherche inquiète de ce qu'il y a de plus rare et de plus finement apprêté, ne tire à aucune conséquence pour son salut. Tel qui ne voudrait jamais rendre de faux témoignages, quand il serait sûr d'en tirer de grands profits, regarde comme rien de petits mensonges et de subtiles équivoques pour favoriser un ami et éluder certaines poursuites dont il serait accablé.

Tel qui ne voudrait jamais permettre sur soi d'indécentes libertés, se soucie peu de donner, par de petites familiarités et de frivoles enjouements, occasion à d'autres de concevoir des désirs criminels ou des pensées impures. C'est-à-dire qu'on se contente de ne pas commettre des péchés mortels qui détruisent la charité, et qu'on ne laisse pas de tomber de propos délibéré dans des véniels qui ne font que l'affaiblir. C'est-à-dire qu'on serait fâché de pousser son infidélité jusqu'au point d'encourir la haine et la malédiction de Dieu dans des chefs essentiels, mais que l'on conserve habituellement une disposition aussi désagréable à Dieu qu'est celle de vouloir lui déplaire en quelque chose. Que penseriez-vous d'un homme qui viendrait à mourir dans cet état? C'est là cependant celui de ces tièdes dont je parle et ce qui me fait dire que cette tiédeur les conduit à une mauvaise mort par voie d'illusion.

Illusion dans les faux préjugés dont ils s'entêtent, et dont il est très-rare qu'ils guérissent. Un vrai serviteur de Dieu ne craint rien davantage que de perdre son amitié, et considérant qu'il se choque de ce qui paraît souvent pardonnable, il n'a garde de suivre de si pernicieuses maximes. Pour eux, ils ne font pas de si gênantes réflexions, se consolant de ce qu'encore bien que le genre de vie qu'ils mènent ne soit pas absolument sans défaut, il ne leur attirera pas cependant les peines de l'enfer, qui ne sont réservées qu'à de criantes infractions de la loi.

Illusion, en ce qu'ils prennent souvent pour véniel ce qui est mortel, tant l'un approche de l'autre, tant les bornes qui les séparent sont glissantes, et limoneuses. Qu'est-ce que mépriser son prochain? Dans la pensée d'une infinité de gens, c'est un péché véniel, mais au jugement de Dieu, c'est un péché mortel, quand ce mépris vient d'un mauvais fonds.

Qu'est-ce qu'un amour déréglé de soi-même? Dans la pensée d'une infinité de filles et de femmes, c'est un défaut et une faiblesse du sexe; au jugement de Dieu, c'est un crime capital. Appeler son frère fou, qu'est-ce aux yeux du monde? c'est une raillerie qui ne va pas à conséquence, mais au jugement de Dieu, c'est un outrage *qui rend digne de la géhenne du feu* celui qui le fait à son prochain.

Infortuné Adam, quand tu mangeas du fruit défendu, tu ne regardais pas cette transgression du commandement divin comme un gros péché, tu t'imaginais que ce n'était que l'effet d'une petite complaisance pour ton Eve : cependant cette complaisance si légère, selon toi, a été punie de mort dans ta personne et dans celle de tes enfants.

Infortuné Saül, quand tu épargnais le roi des Amalécites, contre l'ordre exprès que tu avais reçu de le faire mourir, tu croyais si peu avoir offensé Dieu mortellement, que tu dis à Samuel, *J'ai fait ce que le Seigneur m'a commandé :* et cependant cette désobéis-

sance que tu dissimulais, et que tu croyais si légère, t'a coûté la couronne et la vie.

J'ai ajouté, en second lieu, que cet état de tiédeur et de nonchalance dans le service de Dieu et l'accomplissement de sa loi, conduit à une mauvaise mort par voie d'abandon. Un homme tiède se dégoûte de Dieu, voilà son péché; Dieu se dégoûte aussi de lui, il l'abandonne, il le rejette, et, pour me servir des termes de l'Ecriture, *il commence à le vomir*, voilà son malheur.

Je remarque aussi dans le troisième chapitre de l'Apocalypse une étrange et formidable parole adressée par un ordre d'en haut à l'évêque de Laodicée : *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud, mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.*

Que fait-on quand une viande pèse trop sur le cœur? l'expression dont je vais me servir pourrait vous choquer, si elle venait de moi ; mais tremblez, puisqu'elle vient du Saint-Esprit : on la rejette cette viande, l'estomac se soulève et ne la souffre qu'avec peine.

Tel est l'état fatal où un homme tiède se trouve dans le cœur de Dieu. Ce Dieu jaloux de sa gloire et résolu, comme il le dit souvent dans nos livres saints, *de marcher sur les traces du pécheur et de lui rendre la pareille*, le traite comme il en est traité. Il a du dégoût pour Dieu. A moitié chrétien, à moitié mondain ; à moitié au Créateur, à moitié à la créature, il voudrait bien se concilier l'amitié de l'un et de l'autre; mais son mauvais cœur, qui se ferait trop de violence pour s'acquitter régulièrement de son devoir, conçoit de l'ennui et du dégoût : il ne fait que nonchalemment ce qu'il faudrait qu'il fît avec une pieuse ferveur. Content de quelques apparences de religion, il n'a ni l'esprit ni la vivacité d'un bon serviteur, soit qu'il se déclare tôt ou tard, il prend le plus mauvais parti.

S'il avait de la chaleur, le peu qu'il ferait lui serait tenu à compte ; la dévotion, qui, à proprement parler, est une charité fervente, lui donnerait de continuels exercices : *il irait de vertu en vertu, et la voie dans laquelle il marcherait serait comme une brillante lumière, qui s'avancerait jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à un jour parfait* (*Prov.*, IV).

S'il était froid, l'horreur qu'il aurait de sa mauvaise vie et la crainte d'un fâcheux avenir, pourraient le faire rentrer dans son devoir, comme plusieurs autres l'ont heureusement éprouvé. L'énormité de ses crimes le frappant vivement, l'inquiéterait, le troublerait et lui donnerait, avec la grâce du Seigneur, le moyen d'en sortir ; mais cet état de tiédeur où il se trouve est un terrible obstacle à la conversion de ses mœurs. Car qu'est-ce qui pourrait le toucher? La grandeur de son mal? mais à peine se croit-il malade. La rigueur des peines éternelles? mais il en parle sans componction et sans frayeur. La mort malheureuse d'une infinité de libertins? mais il n'est pas de ce rang. La lecture de quelques bons livres ? mais il les lit sans attention et sans fruit. Oh! qu'il est à plaindre, parce qu'il ne se plaint pas lui-même !

Rien ne le pique, rien ne le réveille, rien ne trouble la fatale tranquillité de son âme. Malheureux que je suis ! devrait-il dire : d'un côté je vois la peine, d'un autre je vois la couronne qui m'est préparée, et au milieu de ces deux objets, je pense à me divertir : ni empressé d'acquérir ce qui me manque, ni effrayé du danger où je me trouve, je suis comme insensible à l'un et à l'autre (*Bern., serm.*, 29). Mais il est fort rare qu'il fasse ces réflexions, et cependant s'il n'y prend garde, et s'il n'y met ordre, Dieu *commencera à le vomir.*

Quelle étrange expression ! dit là-dessus Richard de Saint-Victor : *il commencera*, ce n'est donc pas tout d'un coup, mais peu à peu, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, Dieu le traitera comme il en aura été traité lui-même. Il est tombé dans cette tiédeur par degrés, Dieu le rejettera de même et l'abandonnera (*Rich. a Sancto Victore*, *in Apoc., part.* II, *lib.* I, *c.* 11).

Il commencera. Son salut n'est donc pas encore désespéré; ce Dieu de bonté l'attend donc encore : mais s'il commence une fois à le vomir, n'achèvera-t-il pas? Tout me fait trembler pour lui, tout me fait regarder cette tiédeur comme un présage d'une mauvaise mort.

Que faut-il donc qu'il fasse pour prévenir un si grand malheur? Il faut, dit le Saint-Esprit, que, *semblable à l'aigle, il renouvelle sa jeunesse.* Quand cet oiseau sent qu'il n'a plus sa première agilité, quand il s'aperçoit que la pesanteur de son corps l'empêche de s'élever comme auparavant, vers la plus haute région de l'air, il a l'adresse de se renouveler en quittant ses vieilles plumes et s'exposant aux rayons du soleil, dit saint Maxime (*Homil. de Pasc.*). Image assez naturelle de ce que vous devez faire, hommes tièdes, pour vous rajeunir.

Rappelez dans votre mémoire ce que vous faisiez dans ces temps heureux d'une dévotion fervente, rien ne vous coûtait, rien ne vous arrêtait ; charmés du plaisir qu'il y a de servir Dieu, vous alliez avec une surprenante agilité par tout où son esprit vous conduisait. Depuis ce temps, une fatale vieillesse vous a appesantis, et vous n'avez de cette première ardeur qu'un faible souvenir.

Rappelez-la donc pour vous rajeunir : quittez ces plumes du vieil Adam, pour reprendre celles du nouveau, *et comme ce n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui a pitié de lui* que vient tout le bien qu'il peut faire et toute l'agilité qu'il peut avoir, exposez aux rayons de ce soleil de justice, votre misérable vieillesse, afin qu'il vous ranime, et qu'échauffant votre tiédeur, vous deveniez des hommes tout nouveaux, capables de le posséder un jour dans sa gloire.

T

TEMPLES.

La sainté des lieux consacrés à Dieu, les irrévérences et les impiétés qu'on y commet, les grands mystères qui s'y passent, les cérémonies et les actes de religion qui s'y font.

PREMIER DISCOURS (1).

Elegi, et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus.

J'ai choisi et sanctifié ce lieu, afin que mon nom y soit éternellement honoré, et que j'ouvre tous les jours mes yeux et mon cœur sur ceux qui viendront m'y rendre leurs hommages (II *Par.*, *ch.* VII).

Quand je lis ces paroles dans nos livres saints, tout saisi d'admiration et tout transporté de joie, je m'écrie d'abord : Béni soyez-vous à jamais ! ô Dieu de nos pères ! d'avoir voulu qu'en nous acquittant de nos devoirs envers votre infinie majesté, nous y trouvassions nos avantages, d'avoir voulu nous soulager dans nos plus grands maux, en nous chargeant d'un culte que nous ne pouvons vous refuser sans impiété, et qui d'ailleurs nous devient si utile lorsque nous vous le rendons avec ces sentiments de piété et de respect que notre religion nous impose.

Toute la terre appartient à Dieu : nulle caverne si obscure, nulle extrémité si reculée, nulle solitude si impénétrable que ses yeux ne voient, et que sa présence ne remplisse : nous le trouvons partout. *Si je m'élève jusqu'au ciel, c'est là qu'il fait sa demeure ; si je descends dans les enfers, il y est présent : quand je volerais jusqu'aux extrémités des mers, ce serait toujours sa main qui m'y conduirait, et sa droite qui soutiendrait mon vol* (*Psal.* CXXXVIII).

Mais dans quel endroit de la terre puis-je plus dignement célébrer la grandeur de son nom, et sentir avec plus de fruit l'épanchement de ses miséricordes ?

Il s'en est expliqué lui-même, et ce qu'il a dit autrefois du temple de Salomon, il le dit encore aujourd'hui de nos églises et des lieux qui lui sont consacrés : *Je les ai choisis, afin que mon nom y soit éternellement honoré ; je les ai sanctifiés et je me les suis rendus propres, afin que j'ouvre tous les jours mes yeux et mon cœur* sur ceux qui viendront m'y rendre leurs hommages.

De ces paroles, voici deux conséquences que je tire, et sur lesquelles roulera tout ce discours. Si nos temples sont des lieux que Dieu a choisis pour s'y faire honorer, entrons-y dans un esprit de religion pour lui rendre l'honneur qui lui est dû ; si nos temples sont des lieux où il ouvre ses yeux et son cœur pour écouter nos prières, entrons-y dans un esprit de recueillement et de confiance pour recevoir les grâces que nous y offre sa miséricorde toujours attentive au soulagement de nos maux.

PREMIER POINT.

Quoique Dieu n'ait besoin ni de temps parce qu'il est éternel, ni de lieu parce qu'il est immense ; il semble néanmoins avoir affecté certains lieux et certains temps particulièrement destinés, ou à s'acquitter de son engagement avec ses créatures, ou bien à en recevoir les hommages. Veut-il nous envoyer son Fils unique ? Quoiqu'il ait été promis à nos pères presque dès le commencement du monde, il n'est venu cependant que dans la plénitude des temps, et un petit coin de la Judée a seul été choisi pour le loger (*Matth.*, II).

Veut-il être adoré et recevoir nos sacrifices ? Des lieux mystérieux sont choisis pour l'exercice d'une religion qui n'était même que figurative et imparfaite. Ici, c'est une campagne écartée où l'on offre ses vœux sur un amas confus de pierres informes ; là, c'est tantôt un camp, tantôt une ville où l'on transporte l'arche sainte que des peuples regardent comme le sacré monument de leur piété, *et le tabernacle de Dieu avec les hommes.*

Qui ne sait avec quelle pompe ce temple de Salomon lui fut autrefois dédié, combien on employa pour sa structure d'or et d'argent, combien on y égorgea de victimes, combien on y brûla d'encens et de parfums, combien on y entonna de sacrés cantiques, avec quelle religieuse assiduité les Juifs s'y rendaient, tous les ans, des extrémités les plus reculées de la terre ; jusque-là que si dans les temps de leur captivité ils ne pouvaient s'y transporter, ils ne laissaient pas, comme Daniel, de lui faire leurs prières du côté où était ce saint temple, *pleurant sur les bords d'un fleuve étranger toutes les fois qu'ils se ressouvenaient de leur chère Sion* (*Psal.* CXXXVI) ?

Qu'était cependant ce temple si fameux dans les anciens temps, quand nous le comparons à nos églises ? Dans ce temple, on n'offrait au Seigneur que des victimes impures ; dans nos églises, on lui présente la plus sainte, la plus digne de toutes les victimes, son propre Fils ; dans ce temple, les taches des pécheurs n'étaient lavées que dans un sang qui avait besoin d'être purifié lui-même ; dans nos églises, c'est le sang même de l'Agneau sans tache qui nous purifie de nos péchés.

Dans ce temple, quelques grains d'encens *exhalaient en odeur de suavité ;* dans nos églises, les prières des fidèles, unies à celles de leur divin médiateur s'élèvent jusqu'au trône de l'Eternel, et en font descendre un déluge de grâces : ce sont des lieux qu'il a choisis et sanctifiés afin que son nom y fût toujours honoré.

Tout ce que Dieu veut pour soi, il le choisit lui-même. Veut-il qu'il y ait de saints rois qui gouvernent les peuples ? c'est lui *qui les cherche selon son cœur* (I *Reg.*, XIII) ; Jésus-Christ a-t-il des apôtres qui le suivent ? *ce n'est pas vous*, leur dit-il, *qui m'avez choisi, c'est moi qui ai fait choix de vos personnes* (*Joan.*, XV) ; veut-il que des hommes extraordinaires lui préparent ses voies ? c'est lui-même qui les établit, qui les nomme *ses flèches choisies* (*Isa.*, XLIX), *ses anges et ses précurseurs* (*Matth.* XI) ; veut-il enfin

(1) Ce discours est pour la dédicace d'une église. Il peut aussi servir au lundi de la quatrième semaine de carême et au neuvième dimanche d'après la Pentecôte.

avoir des lieux où il reçoive les hommages qu'on lui doit? c'est lui qui les tire de l'usage profane où ils étaient, *qui les choisit pour soi* et qui les consacre.

Un choix si particulier ne se peut faire sans quelque grand dessein, et voici celui qu'il s'est proposé : *J'ai choisi ce lieu, et je l'ai sanctifié afin que mon nom y soit éternellement honoré.* Ainsi, comme les rois s'attiraient d'effroyables maux; si, choisis de celui qui les a placés sur le trône, ils venaient à l'outrager et à lui désobéir; comme ses apôtres se seraient rendus très-coupables, s'ils avaient négligé de répondre à la grâce de leur vocation et de leur mission ; comme les patriarches et les prophètes auraient déshonoré leur ministère, s'ils n'avaient soutenu la dignité de leur choix par des œuvres conformes à leur état: aussi, quel crime serait-ce à des chrétiens, si, sachant que nos temples sont des lieux spécialement destinés par le Seigneur pour recevoir d'eux les honneurs qu'il en attend, ils venaient à les profaner par de secrètes irrévérences ou par de scandaleuses immodesties?

Avez-vous jamais fait quelque réflexion sur les différentes cérémonies qui s'observent dans la dédicace de nos temples? Sans les rapporter toutes, en voici particulièrement deux. L'évêque frappe d'abord avec son bâton pastoral à la porte de ces temples, et dès qu'il y est entré, il emploie de fréquents exorcismes pour obliger les démons et les esprit impurs d'en sortir. Ce ne sont plus des maisons profanes, *ce sont les maisons de Dieu;* c'est de sa part que le prélat, qui le représente en prend possession, c'est pour marquer son autorité et leur sainteté qu'il en chasse ces puissances étrangères qui voulaient y établir leur demeure.

Ce n'est pas assez, on répand dans la cérémonie de la consécration de nos temples, quantité de cendres sur lesquelles on trace des croix ; et si vous voulez savoir pourquoi on observe si religieusement ces deux circonstances, le voici.

Dieu pour y être honoré veut qu'on rende à son auguste nom deux sortes d'hommages. *C'est un nom qui est saint*, dit le Prophète, *c'est un nom qui est grand*, ajoute-t-il ; il faut donc rendre hommage à sa sainteté et à sa grandeur; à sa sainteté qui ne peut rien souffrir d'impur, puisqu'il veut que son ministre en chasse les démons par ses exorcismes; à sa grandeur qui ne peut voir sans indignation des adorateurs vains et immodestes, puisqu'il veut qu'on trace dans nos églises des croix et des cendres, véritables symboles de pénitence et d'anéantissement : deux principales fins pour lesquelles il a choisi et sanctifié nos temples où il veut que son nom soit toujours honoré.

Dieu est saint, mes frères, et pour rendre à sa sainteté les hommages qu'elle attend des hommes, il faut être saint; Dieu est saint et, par cette raison, nul chrétien ne doit paraître en sa présence volontairement et déterminément impur. Arrêtez ici, et pour ne pas précipiter mal à propos vos jugements, remarquez, je vous prie, que je dis volontairement et déterminément impur.

Non, non, je ne prétends pas que nos églises soient fermées à tout pécheur. Où en serions-nous vous et moi, si, pour y entrer il fallait absolument être saint? Venez-y, Zachée, descendez du haut du sycomore, vous y recevrez de Jésus-Christ des paroles de réconciliation et de paix ; venez-y, Madeleine pécheresse, votre Sauveur vous attend dans la salle de Simon, quelque indigne que vous soyez de vous présenter devant lui; implorez son infinie miséricorde, et espérez que du haut des tribunaux de pénitence il vous dira : *Vos péchés vous sont remis.*

Nos églises sont donc ouvertes aux pécheurs; mais à quels pécheurs? Est-ce à ces pécheurs endurcis qui veulent résolument demeurer dans leurs désordres, à ces pécheurs qui n'ont aucune pensée ni aucun désir de changer de vie? Avec quel front soutiennent-ils la redoutable présence d'un Dieu devant qui les dominations tremblent et les trônes s'ébranlent? avec quelle insolence apporteront-ils jusqu'aux pieds de nos autels des corps et des âmes souillés? Forceront-ils le Dieu de toute sainteté de se familiariser avec le crime? et l'infâme idole de Dagon subsistera-t-elle aux côtés de l'arche vivante de la nouvelle alliance ?

Qu'ils témoignent donc au moins la douleur qu'ils ont de paraître criminels devant *le Seigneur des vertus ;* qu'ils ôtent donc leurs souliers comme Moïse ôta les siens avant que d'approcher du buisson ardent; qu'ils ensevelissent donc sous le térébinthe de la croix les idoles du siècle, comme Jacob qui, avant de présenter ses vœux aux Seigneur, ensevelit celles de ses domestiques ; qu'ils aient donc au moins un commencement de douleur de leur péchés, et qu'ils demandent à Dieu la grâce de les détester pour toujours.

Ancienne discipline des premiers siècles, qu'êtes-vous devenue? Pieuse précaution des zélés ministres du Dieu vivant, qui refusaient aux pécheurs publics l'entrée d'un lieu que leurs iniquités leur avaient fermé, et aux pénitents mêmes qui n'étaient pas encore réconciliés, nous ne vous trouvons plus que dans nos livres. Oh! que ces pénitents avaient de joie, lorsqu'après avoir longtemps pleuré, gémi, prié, ils étaient admis à la participation de nos sacrés mystères! Quelle était leur consolation quand ils n'entendaient plus contre eux ces menaces terribles : Hors d'ici les chiens et les impudiques; les choses saintes sont pour les saints. Avec quel plaisir chantaient-ils au milieu de l'assemblée des justes les sacrés cantiques! avec quels doux transports s'écriaient-ils, *Un seul jour passé dans votre maison, ô mon Dieu! nous est plus agréable que des millions d'années écoulées sous les tentes des pécheurs* (*Psal.* LXXXIII)!

Tout ce qu'il y a dans nos églises semble respirer un air de sainteté. Les mystères qu'on y célèbre sont saints, les vases dont on se sert sont bénits, l'eau qui est à l'entrée

de nos temples est bénite; et cette sainteté extérieure est un vrai symbole de celle que nous devons y apporter. Le pain qu'on y consacre est *le pain des forts*, les cantiques qu'on y chante sont les tendres soupirs des âmes fidèles, les spectacles qu'on y expose sont des spectacles de sainteté : en un mot, nos temples sont *ce ciel nouveau et cette terre nouvelle* dont parle le bien-aimé disciple dans le livre de ses révélations, *et où les vingt-quatre vieillards d'Israël, prosternés aux pieds de l'Agneau, lui offrent leurs couronnes.*

Car, remarquez, je vous prie, que c'est dans cet esprit d'humilité et d'anéantissement qu'il faut entrer dans nos temples pour honorer l'infinie grandeur et la redoutable majesté de Dieu.

Je parlerai au Seigneur, disait autrefois Abraham, *moi qui ne suis que cendre et que poussière; je lui représenterai mes humiliations et mon néant*, disait David, *quand j'entrerai dans son sanctuaire.* Si l'on me reproche que je fais devant son arche des bassesses indignes de la majesté d'un roi, je répondrai que rien ne doit paraître grand et élevé en présence du Roi des rois et du Souverain des souverains. Pénétré de cette pensée je m'humilierai encore davantage, et quoi qu'on en puisse dire, *je me rendrai encore plus vil et plus abject* (II *Reg.*, XXII).

Tels étaient dans les anciens temps les sentiments d'un grand roi. Mais qu'aurait-il dit, si, vivant du nôtre, et convaincu des vérités de notre religion, il avait vu, avec les yeux de sa foi, un Dieu s'humilier lui-même et se mettre en état de victime pour honorer l'infinie grandeur de son Père?

C'est là cependant, mes frères, ce que votre religion vous apprend; mais ces vérités ne vous touchent guère. Vous venez adorer un Dieu qui, sous de viles apparences, cache ce qu'il a de grand, et vous avez le front de cacher ce que vous avez d'humiliant, pour ne prendre que des airs de grandeur; vous venez adorer un Dieu dépouillé extérieurement de toute sa gloire, et vous ne voudriez pas prendre des habits moins magnifiques, ni retrancher une de vos parures.

Ne serait-ce pas là cette idole dont parle le prophète? *idole de zèle, qui ne paraît dans le temple que pour provoquer la jalousie et l'indignation de Dieu* (*Ezech.*, VIII); idole qu'on y dresse pour partager avec le Seigneur la gloire qui lui appartient en propriété, et qu'il ne veut donner à personne; idole qui, par de scandaleuses irrévérences, usurpe les droits de la majesté divine, et vient insolemment insulter à ses anéantissements volontaires; idole qu'il exterminera et qu'il perdra sans miséricorde, à la confusion et à la réprobation de ceux et de celles qui l'auront élevée dans le temple de sa gloire.

Vous parlerai-je sur ce sujet de ce prince fourbe et avare, qui, feignant de vouloir épouser la déesse Nanée, périt misérablement, comme si le vrai Dieu avait voulu par une éclatante peine se venger des outrages qu'on faisait à de fausses et abominables divinités dans leur temple (II *Machab.*, III).

Rappellerai-je dans votre mémoire la flagellation meurtrière que reçut des mains des anges un officier de distinction, qu'ils laissèrent pour mort dans le temple de Jérusalem? exposerai-je à vos yeux Jésus-Christ même armé de fouets, pour en chasser ceux qui faisaient de la maison de son Père une retraite de voleurs et de sacrilèges? Apprenez seulement de là qu'on n'insulte jamais impunément à l'infinie grandeur de Dieu dans son temple, qu'il perdra sans compassion ceux et celles qui le profanent (I *Cor.*, III).

Si nos églises sont des lieux qu'il a choisis et sanctifiés pour y faire honorer son nom, entrez-y dans cet esprit. *C'est un nom saint, c'est un nom grand et terrible; c'est un nom saint*, entrez-y avec un vrai dessein de renoncer à vos péchés; *c'est un nom grand et terrible*, entrez-y dans des sentiments de pénitence, d'humilité, de sacrifice. Ce sera pour lors, qu'il ouvrira ses yeux et son cœur pour écouter vos prières, et quand vous y entrerez dans un esprit de recueillement et de confiance, vous vous disposerez à recevoir les grâces que vous y offre sa miséricorde toujours attentive à vos vrais besoins.

SECOND POINT.

Ce fut autrefois un saint et mystérieux transport à Moïse, lorsque, réfléchissant sur le bonheur des Juifs, pour qui le ciel se déclarait tous les jours par de nouveaux prodiges, il s'écria : *Où est dans tout le monde une nation qui ait des cérémonies aussi belles, des solennités aussi augustes, des lois aussi saintes et un Dieu qui prenne autant de part pour tout ce qui la regarde* (*Deuteron.*, IV).

Idolâtres, je déplore en cette rencontre votre aveuglement et votre misère. Vos dieux ont des yeux, mais ils ne voient pas; des mains, mais elles sont immobiles; des pieds, mais ils demeurent toujours dans une même place; des oreilles, mais elles sont sourdes aux prières que vous leur faites. Il n'en est pas ainsi du vrai Dieu : sans yeux, sans mains, sans pieds, sans oreilles il voit tout, il est partout, il entend tout; ou bien, si, voulant soulager notre imagination et s'accommoder à la faible portée de nos esprits, il s'attribue des yeux, des oreilles et un cœur, c'est pour voir, pour entendre, pour aimer ceux qui viendront l'adorer dans son saint temple.

Que la condition des chrétiens est heureuse, d'avoir affaire à un Dieu si bon, si miséricordieux, qui fait de sa maison un lieu de protection et de refuge, qui se plaît à verser à pleines mains ses bénédictions et ses grâces sur ses véritables adorateurs!

En effet, nous pouvons regarder les fonts de baptême, la chaire de vérité, les tribunaux de la pénitence, l'autel du sacrifice, comme quatre grandes sources d'où coulent sur nous ces *eaux* salutaires *qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.* Nous sommes régénérés sur les fonts de baptême, nous sommes instruits dans la chaire de vérité, on nous

réconcilie dans les tribunaux de la pénitence, on s'offre pour nous sur l'autel du sacrifice et tous ces mystères de sanctification et de bonheur se passent dans nos églises.

Sur les fonts de baptême nous devenons, non par un titre équivoque et métaphorique, mais *véritablement et en effet enfants de Dieu.* A la chaire de la vérité, nous sommes des disciples qu'il élève dans son école et qu'il instruit de ses maximes. Dans les tribunaux de la pénitence, nous sommes absous de nos péchés par son infinie miséricorde; aux pieds des autels nous avons l'honneur de manger sa chair et de boire son sang.

Quelle effusion! Quelle abondance! Quelle plénitude de grâces! Nous étions étrangers et nous devenons membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef; nous étions ignorants et on nous apprend des vérités dont Jésus-Christ est l'auteur; nous étions pécheurs et nous recevons une justification que les mérites de Jésus-Christ nous assurent; nous étions faibles et languissants, et Jésus-Christ se donne à nous lui-même en qualité de viande.

Où est-ce que tous ces mystères se passent? dans nos églises, que les saints Pères ont comparées pour cet effet au paradis terrestre, *d'où sortait une fontaine qui arrosait toute la surface de la terre et qui formait quatre grands fleuves* (*Gen.*, II). Il est vrai que ces Pères ont donné à cet endroit de la Genèse, des sens fort différents.

Saint Augustin regarde l'Eglise comme ce paradis terrestre, au milieu duquel est Jésus-Christ, vrai arbre de vie, et les quatre vertus cardinales comme ces quatre fleuves qui, arrosant ce lieu de délices, se répandent de là par toute la terre (*De Civit. Dei*, *lib.* XIII).

Mais l'abbé Rupert, prenant les choses d'un autre sens, considère nos églises comme des paradis terrestres, et dit que ces quatre grands fleuves sont : les fonts baptismaux, les chaires chrétiennes, les tribunaux de la pénitence et l'autel du sacrifice. Quatre choses qui font tout notre bonheur dans ce lieu saint où la main de Dieu a daigné nous placer. Quatre choses qui rendent les yeux du Seigneur toujours appliqués sur nous, ses oreilles toujours ouvertes et son cœur toujours disposé à nous faire du bien.

Après cela, que ne devons-nous pas faire pour ne nous pas rendre indignes de tant de grâces? *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'ai reçu de lui?* disait autrefois le roi-prophète, qui cherchait tous les moyens de lui témoigner sa reconnaissance? De là *l'empressement qu'il avait d'invoquer son saint nom et de prendre le calice du salut.* De là *la résolution constante qu'il formait d'aller chanter ses louanges dans l'assemblée des justes, de se présenter à lui dès le matin, de lui offrir ses cris et ses gémissements, comme autant de victimes.* De là ces pieux desseins de l'honorer par son profond silence et son édifiante modestie, d'éloigner de soi ces pensées profanes, qui l'eussent empêché de méditer sa sainte loi dans un doux calme et de repasser dans son esprit ses infinies miséricordes.

Dispositions, desseins, résolutions bien différentes de celles d'une infinité de chrétiens qui commettent plus d'irrévérences, qui sont plus dissipés et moins modestes dans nos églises qu'ils ne le seraient dans des lieux où ils croiraient devoir garder quelque bienséance. Quand on a à parler à un grand ou à un homme même du commun, pour qui on a quelques égards, on compose son extérieur, on réfléchit sur ce qu'on lui dit et sur ce dont on le prie; on l'écoute lorsqu'il parle, et si on le voit affligé, on lui fait connaître par un air grave et triste que l'on prend part à sa douleur.

Que diraient et que penseraient ceux à qui vous avez à faire, s'ils vous voyaient rire, badiner, leur tourner le dos, parler à ceux qui sont à vos côtés et vous entretenir d'autres choses? S'ils avaient sur vous quelque autorité ne vous défendraient-ils pas l'entrée de leurs maisons et ne vous refuseraient-ils pas avec indignation ce dont vous les prieriez? Que diriez-vous et que penseriez-vous vous-mêmes si l'on vous traitait avec tant d'indignité?

Il n'y a donc que Dieu que vous croyez insensible à tous ces outrages? il est donc le seul que vous vous flattez de pouvoir impunément offenser? Quand vous paraissez en sa présence avec une imagination remplie de mille vains fantômes, avec un esprit dissipé et volage, avec des regards errants et immodestes; quand au lieu de le remercier de la grâce qu'il vous fait de vous recevoir dans sa maison et d'y écouter vos prières, tantôt vous tournez le dos à l'autel de son sacrifice, tantôt vous vous entretenez de vos affaires, ou peut-être de vos mauvais commerces, tantôt vous ne vous appliquez à rien moins qu'à la redoutable action à laquelle vous assistez, quelle est l'injure que vous lui faites?

Il eût fait beau voir Madeleine avec tous ses ornements profanes entrer dans la salle de Simon le lépreux, pour faire sa cour à Jésus-Christ. Il eût fait beau la voir avec un air fier, une posture indécente, des yeux égarés et des paroles toutes profanes, lui demander pardon de ses péchés. Si ce pharisien qui recevait Jésus-Christ chez soi, dit en lui-même que s'il connaissait cette femme à fond, il ne lui ferait pas un aussi bon accueil qu'il lui faisait (*Luc.*, VII), qu'aurait-il dit et pensé en la voyant sans attention, sans respect, aussi enjouée et aussi coquette que si elle eût assisté à quelque divertissant spectacle ou qu'elle se fût trouvée à la compagnie de ses amants?

Si cet autre pharisien dont il est parlé dans la parabole, se scandalisait de voir le publicain dans le temple, quoiqu'il y fût au bas et qu'il n'osât pas même lever les yeux au ciel, que n'aurait-il pas dit, s'il l'avait vu s'approcher de l'autel, prendre la place la plus éminente dans le lieu saint, s'entretenir de son commerce avec ses associés, ou n'avoir pas le recueillement et le respect que mérite la redoutable majesté du Seigneur?

Jugez par ces exemples des sentiments que vous devez avoir quand vous entrez dans nos églises, quand vous vous présentez devant le Saint des saints, avec cet enjouement, cette

dissipation, ces yeux errants et lascifs, que des hommes faits comme vous ne pourraient souffrir si vous paraissiez de la sorte dans leurs maisons : serait-ce là le moyen d'obtenir d'eux les grâces que vous en attendriez?

Où êtes-vous, dévot Bernard, lorsque près d'entrer dans l'église, vous disiez à toutes vos affaires de demeurer à la porte et que vous les reprendriez après avoir assisté aux sacrés mystères, quoique vous n'eussiez point d'affaires ni de pensées que vous ne rapportassiez à la gloire de Dieu et à votre sanctification personnelle?

Où êtes-vous, saint et pieux Jérôme, qui vous étant un peu précipitamment abandonné à quelques mouvements de colère, n'osâtes entrer dans le saint temple, de peur que les fumées de cette passion, qui ne vous paraissait pas encore assez éteinte, ne vinssent troubler la sérénité de votre âme, qu'elles n'empêchassent votre recueillement dans vos prières?

Grands saints, vous êtes morts; et comme si la piété du christianisme était morte avec vous, nous ne voyons presque plus de tels exemples; excepté quelques bonnes âmes qui savent ce qu'elles doivent à Dieu, tous les autres pèchent contre ce premier devoir de leur religion. Nulle attention dans leurs prières, nulle précaution pour éloigner d'eux une tumultueuse confusion d'objets qui les dissipent; nul soin de *mettre sur leurs lèvres cette garde de circonspection* si nécessaire lorsqu'on traite avec Dieu de la plus sérieuse de toutes les affaires, dans le lieu saint, où ses yeux et ses oreilles sont sans cesse ouverts sur les actions et les discours de ceux qui paraissent en sa présence.

Chrétiens indévots et indignes de ce beau nom, si vous avez un violent désir de parler, de rire, de vous entretenir d'affaires et de nouvelles, n'avez-vous pas vos maisons? Faut-il que nos églises, qui sont des lieux de prière, de recueillement, de silence, servent à de si mauvais usages? Est-ce là ce que vous inspirent la continuelle vigilance de Dieu sur vous, la modestie des anges, la sainteté du sacrifice, la majesté de nos cérémonies et de nos mystères?

Quand vous entrerez dans nos temples, mettez-vous donc en la présence de Dieu et, persuadés que c'est là qu'il vous voit, qu'il vous entend, dites-lui : Soyez béni et loué à jamais, ô Dieu de majesté et de gloire, aux pieds duquel je me proterne; je vous offre tout ce que j'ai, tout ce que je suis; agréez tout ce qui vient de vous et purifiez tout ce qui vient de moi.

Divin Jésus, possédez-moi tout entier, et ne souffrez jamais que je reprenne la moindre portion de l'holocauste que je vous présente. C'est pour vous que je veux vivre, c'est pour vous que je veux mourir. Que le ciel et la terre, que les anges et les hommes vous louent avec moi, pour tant de grâces que vous m'avez faites.

Quoique vous connussiez de toute éternité mes irrévérences et mes impiétés futures, vous n'avez pas laissé de m'aimer. Quoique je vous aie tant de fois préféré à de viles créatures, vous m'avez toujours regardé en pitié. Malgré mes dissipations, mes ignorances, mes égarements, mes folies, vous avez ô bon Pasteur, couru après moi, et pour empêcher que le démon qui rôde sans cesse autour de moi ne me dévorât, vous m'avez donné dans les temples qui me sont ouverts un asile sûr contre l'irruption de ce lion rugissant.

C'est à vous, aimable Sauveur, à *consommer en ma personne ce que vous y avez commencé :* je vous en demande la grâce *par ce temple saint qui est dans Jérusalem :* mettez dans mon esprit une foi vive, dans mon cœur une charité ardente, dans ma bouche de saintes prières : que je vous loue, que je vous bénisse, que je vous aime dans le temps et dans l'éternité.

SECOND DISCOURS (1).

Tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.

Je vous sacrifierai une hostie de louanges, et j'invoquerai le nom du Seigneur (*Psal.* CXV).

Les ombres et les figures sont passées, mes frères, la vérité et des choses toutes nouvelles ont pris leur place. Quand le jour vient les ténèbres se dissipent, et les premiers rayons du soleil chassent toute l'obscurité de la nuit.

Depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre et qu'il a dit à une femme de Samarie que *de vrais adorateurs adoreraient le Père céleste en esprit et en vérité :* depuis qu'il a pris lui-même la place des anciennes victimes, qu'on ne pouvait plus souffrir : depuis que nos temples ont été comme élevés sur les ruines de Jérusalem, qui ne subsiste plus, consolons-nous, mes frères; mais instruisons-nous en même temps de l'une de nos plus grandes obligations, et, ravis de voir que nos églises sont les demeures de Dieu, et que Jésus-Christ y est réellement sous les hosties consacrées, hâtons-nous de venir lui rendre nos respects.

Par tout où est l'arche vivante de la nouvelle alliance, tenons à honneur de l'accompagner, et, puisque nos églises ressemblent à la maison d'Obédédon, rendons-nous assidus auprès *de ce tabernacle de Dieu avec les hommes.* Partout où celui *qui est infiniment plus grand que Salomon*, a voulu avoir, pour ainsi parler, un trône mobile et portatif, profitons de la grâce qu'il veut bien nous faire, et puisque nos églises possèdent un Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir, rassemblons-nous comme des aigles dans les lieux où est son auguste corps.

Dans ces jours solennels consacrés à son honneur, et que nous appelons ordinairement *la fête de son corps*, ranimons notre piété et rendons avec plus d'assiduité et un plus édifiant concours nos hommages à ce Dieu caché et Sauveur, qui a fait de nos temples ses maisons : disons-lui ce que lui disait David dans les anciens temps : *Seigneur, je vous sacrifierai une hostie de louange, et j'appellerai à mon secours votre saint nom.*

(1) Ce discours peut servir le jour du Saint-Sacrement ou autres jours de l'octave.

Par combien de raisons êtes-vous obligés de vous acquitter de ce devoir envers Jésus-Christ, qui veut bien demeurer dans nos églises ? Entre plusieurs qui s'offrent à mon esprit, en voici deux qui m'ont paru les plus considérables. Il y est véritablement présent, première raison : il y est pour nous faire du bien, seconde raison ; sa présence divine, son empressement à nous accorder de grandes grâces. Deux puissants motifs qui obligent les vrais fidèles de ne pas laisser nos églises aussi désertes, que souvent elles le sont. Jésus-Christ y est comme sur le trône de sa majesté et de sa gloire : entrons-y donc pour lui offrir des sacrifices de louange. Jésus-Christ y est comme sur le trône de sa miséricorde et de sa magnificence : entrons-y donc pour l'appeler à notre secours.

PREMIER POINT.

Sur un sujet où Jésus-Christ s'est expliqué lui-même en des termes si clairs et si décisifs, tantôt en disant : *Ceci est mon corps*, tantôt en ajoutant : *Me voici, je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, n'attendez pas, mes frères, que, pour prouver sa présence dans le saint sacrement de nos autels, qui fait le plus riche trésor de nos temples, je m'arrête à une sèche controverse, qui, souvent occupant trop l'esprit, ne laisse guère d'onction dans le cœur.

Il me suffit de vous dire, qu'entre ceux-mêmes qui combattent d'autres vérités de notre religion, il en est plusieurs qui se sont vus obligés de convenir de celle-ci : jusque-là que Luther, écrivant après son apostasie, au peuple de Strasbourg, s'étonne que Carlostad soit tombé dans une erreur aussi grossière qu'est celle d'avancer, qu'il n'y a que du pain et du vin dans le sacrement ; l'Evangile, dit-il, s'expliquant trop clairement sur ce sujet, pour être combattu par le faux sens que lui donne une tête qu'il appelle creuse et étourdie.

Mon dessein n'est donc pas de prouver la vérité de la présence de Jésus-Christ dans le sacrement, c'est seulement d'en tirer en la supposant, cette conséquence morale que, puisqu'il est véritablement et réellement dans nos églises, on doit les fréquenter avec plus d'assiduité, et ménager avec plus d'empressement qu'on ne fait, une occasion si favorable.

Où sont les enfants bien nés, qui n'aient un vrai plaisir d'aller rendre visite à leurs pères, qui, dans une affaire considérable ne se fassent un indispensable devoir de demander leur consentement et leur avis, qui, invités de venir manger à leur table, ne s'y rendent avec joie, comme l'Ecriture le témoigne des enfants de Job ?

Où sont les amis de l'époux qui ne se hâtent de venir lui témoigner leur reconnaissance, principalement lorsqu'ayant comme oublié son auguste rang, il a bien voulu contracter avec une personne de leur famille, une alliance qui les honore ? Où sont les officiers et les courtisans qui ne quittent, je ne dis pas seulement leurs plaisirs ; mais même leurs plus sérieuses occupations pour faire leur cour à un souverain qui a la bonté de les y appeler ? *Heureux ceux qui sont sans cesse devant vous*, disait la reine de Saba à Salomon : *Heureux sont vos officiers qui recueillent ces oracles de sagesse qui sortent de votre bouche.*

Rappelez ici, mes frères, toutes ces comparaisons et ces figures, vous n'en tirerez point de conséquence plus naturelle que celle-ci. Je reconnais en la personne de Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques, le meilleur de tous les pères, le plus charmant de tous les époux, le plus puissant de tous les rois : Que ne me hâté-je donc de lui offrir mes petits services, au pied des autels, et de lui témoigner avec empressement mes peines et assiduités ?

Chrétiens indifférents, lâches, ingrats, couvrez-vous ici de confusion, et considérez jusqu'où va votre indolence et votre peu de foi. Idoles de la vanité et de la folie mondaine, les deux et les trois heures ne vous coûtent rien pour orner un corps et une tête, qui, dans quelques jours serviront d'aliments aux vers ; et une demi-heure à l'église devant le saint sacrement vous gêne : vous ne vous lassez pas d'être des journées entières avec des compagnies qui vous plaisent ; et celle de votre Dieu vous fatigue.

Hommes de plaisir et de jeu, vous vous sentez d'un tempérament assez fort pour passer des jours et des nuits à boire, à manger, à manier des dés et des cartes, et vous prétexterez une légère incommodité pour vous dispenser de venir rendre vos respects au Roi des rois ! Vous passez au bal et aux spectacles, des nuits sans dormir, et vous ne pouvez veiller une heure auprès de Jésus-Christ !

Que peuvent dire des gens d'une communion différente de la vôtre, lorsqu'ils vous voient si ardents à rendre vos visites à de viles créatures, si pesants, si peu chrétiens, si indifférents à venir témoigner vos respects à un Dieu que vous croyez présent sur nos autels ? Vous leur dites : le corps de Jésus-Christ est ici, vous alléguez pour le prouver les paroles de l'Ecriture, la force de la tradition, le témoignage des Pères de l'une et de l'autre Eglise ; mais quoi que vous leur disiez, ils opposent votre conduite à vos raisons, et, pour demeurer dans leur aveuglement ils vous objectent votre indolence.

Je suis charmé de lire dans les psaumes les pieux empressements d'un grand roi, qui, dans les saints transports de son zèle, disait qu'il *avait fait ce vœu au Dieu de Jacob, de ne point entrer dans les appartements de son palais, de ne pas coucher sur son lit, de ne pas permettre à ses yeux de se fermer, ni à sa tête de se reposer, jusqu'à ce qu'il entrât dans le tabernacle du Seigneur, et qu'il l'adorât dans les lieux où ses pieds s'étaient arrêtés* (*Psal.* CXXXI). Que n'eût-il pas dit ? que n'eût-il pas fait ? si, étant né dans des siècles postérieurs, il avait su que ce Dieu s'était revêtu de notre chair, et que, pour nous donner une preuve de son

amour, il avait voulu, au défaut d'une présence visible, en substituer une invisible dans l'auguste sacrement de nos autels? Par quel dérèglement de conduite, par quelle outrageante indifférence arrive-t-il donc que, connaissant cette vérité d'une présence réelle, et en faisant profession, nous avons si peu d'empressement de nous acquitter de notre devoir?

Nous y sommes même d'autant plus obligés, qu'une des principales raisons que Jésus-Christ a eues dans l'institution de la sainte eucharistie, a été de demeurer dans nos églises, afin que nous eussions l'honneur de sa compagnie, et que nous trouvassions par là un moyen aisé de nous approcher de son infinie grandeur.

Les rois de la terre ne donnent pas à leurs sujets un accès si facile et si prompt: il est même de leur majesté ou de la sûreté de leurs personnes, de ne se pas laisser approcher à toute heure, et indifféremment par toutes sortes de gens; le grand nombre de leurs officiers et de leurs gardes, les rend presque inaccessibles.

Jésus-Christ roi des rois est le seul qui ne refuse à personne l'entrée de nos temples. Comment la refuserait-il, lui qui, non content de nous avoir donné son corps et son sang pour nous nourrir, et pour l'offrir à Dieu son Père en sacrifice, veut demeurer nuit et jour dans nos tabernacles, pour nous faciliter le moyen de l'y venir adorer?

Pendant les jours de sa vie mortelle, le pauvre aveugle de Jéricho trouvait auprès de lui le même accès que le puissant et le riche centenier; l'hémorroïsse qui l'arrêtait par le bas de sa robe, que les autres troupes qui le pressaient; la Chananéenne étrangère, que les Juifs ses compatriotes: les jeunes enfants qu'il voulait qu'on lui amenât, étaient encore mieux reçus que les anciens du peuple, et les vieillards de la Synagogue; Nicodème qui venait le trouver pendant la nuit, en était aussi favorablement écouté que les autres disciples qui le suivaient pendant le jour, et il attendait avec autant de patience sur le puits de Jacob, la femme de Samarie, que ceux qu'il avait choisis pour ses apôtres, et à qui il avait dit obligeamment: *Venez après moi.*

On eût pu s'imaginer qu'après avoir pris sa place à la droite de son Père, il ne serait plus demeuré sur la terre: mais la foi nous apprend qu'il est encore aujourd'hui avec nous dans toutes les hosties consacrées, qui, conservées dans nos tabernacles, font le plus riche trésor de nos temples. La foi nous apprend que le même Dieu, qui a été conçu dans le sein d'une Vierge, qui a souffert pour nous sur la croix les derniers supplices, et qui, après sa résurrection, est monté au ciel, est le même qui demeure avec nous dans l'auguste sacrement de nos autels.

Les bienheureux le possèdent dans le ciel, mais les hommes le possèdent encore sur la terre: ceux-là le voient sans ombre et sans voile, au lieu que ceux-ci ne le découvrent qu'au travers des espèces qui le cachent; mais il est certain que les uns et les autres en jouissent véritablement. Il est certain que sans diviser l'enfant, comme Salomon le disait, pour satisfaire les deux mères qui le répétaient, l'Église des compréhenseurs a Jésus-Christ tout entier, et celle des voyageurs le possède aussi sans division, sans métaphore, sans partage.

Réjouissez-vous dans la terre de votre exil, vous à qui cet Homme-Dieu, ce divin et admirable *Emmanuel* fait cet honneur; mais sans vous arrêter à ces stériles transports de joie, venez lui rendre vos pieux devoirs dans les lieux saints où il habite. *Forts d'Israël, environnez sans cesse le trône et le lit de repos du vrai Salomon: ayez tous l'épée à la main, portez tous ces différentes espèces d'armes*, dont l'apôtre veut que vous fassiez provision. Que ne vous voit-on assiéger les portes de nos temples, pour profiter de l'honneur que vous fait ce Dieu de majesté et de gloire?

Si c'est une pieuse curiosité de visiter les lieux que Jésus-Christ a autrefois sanctifiés par sa présence, par sa mort, par sa sépulture, par sa résurrection, par sa triomphante ascension; si on a tant de dévotion et de respect pour la crèche où il est né, pour l'endroit du Jourdain où il a été baptisé, pour le jardin des Olives où il a prié, pour la colonne où il a été lié, pour les épines dont il a été couronné, pour la croix où il a été attaché, et dont on conserve avec soin les plus petites parcelles; si l'on a ces sentiments de vénération pour des choses qui sont inanimées, quelle considération, quel respect, quel empressement ne doit-on pas avoir pour sa propre personne, qui lui a attiré cette pieuse vénération?

O religion! ô foi des chrétiens! qu'es-tu devenue, d'estimer tant des lieux que le divin Jésus a sanctifiés, et où il n'est plus, et de négliger celui qui en est l'ornement et le sanctificateur? Ces lieux méritent-ils mieux d'être visités que ceux où il réside? L'or du temple est-il plus précieux et plus vénérable que le Dieu même du temple?

Vous dirai-je que l'assiduité à venir adorer Jésus-Christ dans nos temples est la plus belle, la plus sainte, la première de toutes les dévotions. Dans les autres, qui regardent les saints, ce ne sont que des serviteurs et des servantes que vous honorez. Dans celle-ci, c'est leur souverain Seigneur et leur Dieu; dans celles-là, vous baisez des reliques des corps, où le Saint-Esprit a autrefois habité. Dans celle-ci, vous rendez un culte de latrie à celui où la divinité habite corporellement; dans celles-là, vous allez aux courtisans pour avoir un plus facile accès et de plus fortes recommandations auprès du prince même, et quoique vous ne négligiez pas pour cela le crédit de ceux qu'il a honorés, vous préférez à toute autre dévotion l'hommage que vous rendez à celui d'où vient originairement tout honneur et toute gloire.

Nonobstant toutes ces raisons, où sont ceux qui viennent offrir ces hosties de louange au Seigneur? Quelle gêne d'entrer dans nos églises aux jours mêmes d'obligation, pour assister au saint sacrifice? Si on entend une messe, on cherche la plus courte, si on choisit une heure, on prend celle qu'on croit la moins incommode, après avoir donné la meilleure partie du matin à son repos, à ses parures, ou à ses affaires. Si l'office divin paraît trop long, on s'ennuie, et si l'on passe par une église pour trouver un chemin plus court ou moins embarrassant, à peine fléchit-on le genou pour adorer le saint sacrement.

Pour vous à qui la gloire de votre Dieu est plus chère, tenez une conduite tout opposée, venez lui offrir dans nos temples une hostie de louange; persuadés que de toutes les heures qui sont à votre disposition il n'en est jamais de mieux employées que celles que vous donnez à la visite de nos églises, et que, de toutes les compagnies que vous pouvez voir, il n'y en aura jamais aucune où vous puissiez trouver autant de consolation et de secours. Je viens de vous dire qu'il est dans nos temples comme sur le trône de sa gloire, et de là j'ai conclu que vous devez donc y entrer pour honorer sa présence, et lui offrir des sacrifices de louange : mais j'ajoute qu'il y est comme sur le trône de sa miséricorde, et il n'en faut pas davantage pour vous persuader que vous devez y entrer pour invoquer son saint nom avec une humble confiance, et lui exposer vos différents besoins.

SECOND POINT.

Ce que dit saint Césaire d'Arles, sur le sujet que je traite, mérite d'être remarqué avec d'autant plus d'attention, qu'il renferme l'une des plus grandes vérités du christianisme. Quand Jésus-Christ, après avoir consommé son grand ouvrage sur la croix, a disparu à nos yeux, il était nécessaire, dans le dessein que sa miséricorde avait formé sur nous, qu'il nous laissât son corps et son sang, afin que ce qui avait été une fois offert pour notre rédemption subsistât toujours pour nous en appliquer les fruits, par l'institution d'un sacrement qui en rappelât la mémoire.

Oui, il était nécessaire que cette rédemption, une fois opérée, eût comme une continuelle influence; il fallait qu'on offrît sans cesse d'une manière non sanglante le prix de ce rachat universel, et que la même victime qui s'était immolée sur le Calvaire fût toujours vivante et toujours immolée, afin de demeurer avec nous sur nos autels, et de nous remplir de ses grâces.

C'est donc ici qu'on trouve l'accomplissement de cette promesse prophétique de Zacharie, *qu'il y aura une fontaine ouverte à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem*, fontaine grossie du sang de l'Agneau sans tache *où toutes les souillures des pécheurs ont été lavées* (*Zach.*, XIII), fontaine où nous pouvons *puiser avec joie ces eaux salutaires* que le divin Sauveur nous offre.

Quel sujet de consolation et de confiance! Il ne faut ni recommandation ni argent pour entrer dans nos églises, *et nous approcher du trône de la miséricorde de Dieu*. La pauvre veuve qui n'a que deux oboles à mettre dans le tronc, est mieux reçue et plus favorablement écoutée que le superbe pharisien qui fait gloire de ses grosses aumônes. Au défaut des conviés qui, sous de vains prétextes, refusent de venir à la salle des noces où ils sont invités, on va chercher les aveugles, les boiteux, ceux qui sont faibles et mal faits de corps : et la bonté du père de famille est si grande, qu'il veut même qu'on leur *fasse une espèce de violence pour les y faire entrer, afin que sa maison soit toute pleine.*

A considérer les empressements de ce bon père, il semblerait que ces conviés lui sont utiles en quelque chose : mais ce ne sont que des empressements de miséricorde et de tendresse. Il peut se passer d'eux, et ils ne peuvent se passer de lui. Je veux dire, messieurs, en appliquant la vérité à la figure, que si Jésus-Christ vous ouvre nos églises, ce n'est par aucun besoin qu'il en ait, mais pour vous soulager dans les vôtres. Sans vous la solennité des noces ne laissera pas de se faire; mais si vous n'y assistez, n'avez-vous pas tout sujet de craindre que, méprisant des offres si obligeantes, *vous ne goûterez pas de son souper?*

Direz-vous, après cela, que dans vos infirmités spirituelles vous êtes destitués de tout secours, comme ce paralytique dit qu'il n'avait jusqu'ici trouvé personne qui le fît descendre dans la piscine? Pitoyable et fausse excuse qui vous rendrait encore plus coupables!

Vous ne trouvez personne? *Jésus-Christ est tout à tous*, dit le grand apôtre, et si vous vous approchez avec confiance du trône de sa miséricorde, vous y trouverez de puissants secours, ajoute saint Ambroise. Fuyez-vous ces ténèbres fatales que vos péchés répandent sur vous? priez Jésus-Christ de les dissiper : il le fera, lui qui est la lumière même. La fièvre de vos passions vous brûle-t-elle? adressez-vous à Jésus-Christ qui est dans nos temples, et demandez-lui cette eau vive qui peut en tempérer les ardeurs : il vous la donnera, lui qui est la source même d'où elle coule (*D. Amb. lib.* III *de Virginibus*).

Le fardeau de vos iniquités vous accable-t-il? priez Jésus-Christ qu'il vous en décharge : il le fera, lui qui est la justice et la sainteté même. Craignez-vous la mort spirituelle de votre âme, et les effroyables malheurs qu'elle pourrait vous attirer? demandez-lui qu'il ne permette pas qu'elle meure : il le fera, lui qui est la vie et la résurrection même. Souhaitez-vous d'aller au ciel, aspirez-vous d'arriver à ce terme heureux où finiront toutes vos misères? prenez-le pour votre guide, il vous y conduira, lui qui en est la voie.

Qu'est-ce donc qui vous empêche de profiter de tant de grâces, et quelle excuse pouvez-vous apporter qui rende votre indévotion moins criminelle? En voici trois principales qu'il est important de combattre : excuse d'indignité; excuse d'embarras; excuse d'inapplication ou de défaut de paroles ; je m'explique.

Excuse d'indignité ; Qui suis-je pour oser m'approcher de mon Dieu? Qui êtes-vous? cendre et poussière; mais c'est par là même qu'Abraham dit qu'il lui parlera (*Genes.*, XVIII). Néant et misère? Mais c'est ce qui oblige Job de s'adresser à lui. Etes-vous enfoncés dans l'abîme de vos iniquités? mais c'est cela même qui presse David de crier et de prier le Seigneur d'écouter sa voix. Vous trouvez-vous dans un péril évident de mort? Mais Jonas qui, jusqu'alors semblait avoir fui Dieu, invoque son saint nom quand il se voit dans le ventre d'un monstre marin. Etes-vous en captivité et accablés de maux? mais il n'en faut pas davantage à Manassès, pour avoir recours à son infinie bonté.

Vous êtes indignes d'approcher de Dieu? En serez-vous jamais dignes, à quelque degré de perfection que sa grâce vous élève? Vous en êtes indignes ; mais souvenez-vous que pour invoquer son saint nom et le prier de venir à votre secours, on ne vous demande pas d'aussi grandes dispositions que sont celles que vous devez apporter pour le recevoir dans la sainte communion. On ne vous demande ni cette grande pureté ni cette abondance de bonnes œuvres qui font qu'on participe avec fruit au corps et au sang de votre Dieu. Heureux seriez-vous, si lorsque vous venez lui offrir vos prières et lui exposer vos besoins au pied du trône de sa miséricorde, vous vous trouviez dans cet état de sainteté qu'ont quelques fidèles hors le temps même de leur communion.

Mais ce n'est pas là ce qu'on exige comme une condition absolument nécessaire pour s'approcher de lui, et lui présenter vos requêtes; et par cette raison, loin que vous puissiez trouver aucune excuse légitime qui vous dispense de ce pieux devoir, tout vous engage à y satisfaire. Vous enviez le bonheur de Siméon qui le tint entre ses bras, de Madeleine, qui essuya de ses cheveux ses pieds qu'elle avait arrosés de ses larmes, de Marthe et de la belle-mère de saint Pierre qui l'ont servi à table. Vous voudriez avoir été à la compagnie de ses apôtres et de ses disciples; mais si le temps de sa présence sensible est passé, sa miséricorde, comme pour vous dédommager de cette consolation extérieure, fournit à votre foi d'autres moyens de converser avec lui, de lui représenter vos besoins, de lui dire même comme ces deux disciples qui allaient à Emmaüs : Seigneur, demeurez avec nous.

Autre excuse qui est celle de vos affaires et de vos embarras. Je pourrais, pour l'éluder, vous dire qu'il n'est point d'affaire que vous ne deviez sacrifier au bonheur de tenir compagnie à votre Dieu, qu'il a bien voulu lui-même *sortir du sein de son Père pour venir au monde*, et qu'il a institué l'auguste sacrement de nos autels, pour vous donner lieu de converser avec lui; mais sans me servir de ces raisons, savez-vous bien que le grand moyen d'adoucir le joug de vos affaires et de vos embarras, est de venir souvent dans nos églises? Un grand roi, c'est saint Louis, ne trouvait rien qui ouvrît mieux son esprit aux affaires les plus importantes et aux moyens d'y réussir, que de se tenir souvent et longtemps devant Jésus-Christ; et nous trouvons dans nos histoires que beaucoup de dames pieuses se sont fait bâtir de petites maisons près des églises, afin d'y venir avec plus de liberté, et d'entendre avec plus de quiétude ce que ce Dieu de toute vérité, et de toute bonté leur inspirerait de faire.

Quand il fallait entreprendre quelque chose de considérable, se consoler dans ses misères, ou chercher les moyens d'en sortir, n'était-ce pas à l'arche qu'on s'adressait? Quelle comparaison entre cette arche ancienne et celle de la nouvelle alliance? Y trouvait-on autant de secours et de lumière?

J'en conviens, dites-vous, mais quand je suis longtemps devant le saint sacrement, mille distractions me viennent; sont-elles volontaires? je vous blâme, mais ne les souffrez-vous qu'à regret? Vous y trouvez de nouveaux sujets de mérite. Dites à vos pensées ce qu'Abraham dit à ses serviteurs qu'il fit tenir au bas de la montagne : Demeurez là jusqu'à ce que j'aie offert mon sacrifice; recueillez votre esprit, et demandez au Seigneur la grâce de vous tenir sans cesse en sa présence.

Quand j'y suis longtemps, ajoutez-vous, je manque de paroles ; quand j'ai lu certains endroits de livres de dévotion et fait mes prières ordinaires, je ne sais plus que dire ; mais ne vous souvenez-vous point de ce que dit Jésus-Christ; qu'il ne s'agit pas de tant parler; que c'est votre esprit et votre cœur qu'il demande; qu'il *en entend jusqu'aux premières préparations*, et que vous pouvez lui dire comme Samuel : Parlez vous-même, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.

Mais d'où pensez-vous que vient cette inapplication et cet ennui quand vous vous tenez devant le saint sacrement? Il vient pour l'ordinaire d'un autre principe sur lequel vous ne faites guère de réflexion. Quand vous vous trouvez engagés à entretenir une personne que vous ne connaissez pas ou dont la compagnie vous est indifférente, votre conversation languit, vous ne savez que lui dire, et vous vous lassez bientôt d'un si froid entretien ; mais quand cette personne vous est connue, et que vous êtes persuadés qu'il y va de votre intérêt de profiter de la bonté qu'elle a de vous écouter; loin de vous lasser à sa compagnie, vous vous plaignez que les moments s'écoulent trop vite.

Jugez là-dessus de la bonne ou de la mauvaise disposition de vos cœurs. Mille pressants besoins devraient bien vous faire ren-

trer en vous-mêmes, la facilité que vous avez de vous approcher de votre Dieu, la douceur de sa conversation, la promesse qu'il vous fait de vous accorder ce que vous demanderez en son nom; ce n'en est là que trop pour vous obliger de lui rendre de fréquentes visites, et de lui demander sa sainte bénédiction.

Venez, disait autrefois un saint roi, *venez, et, prosternés devant Dieu, adorons-le tous ensemble.* Touchés d'une vive douleur de l'avoir offensé, *pleurons amèrement en sa présence*, et lui demandons pardon de tous les crimes que nous avons commis.

Ainsi parlait David dans l'ancienne loi, mais notre Dieu dans la nouvelle nous a fait encore plus de grâces. Représentons-lui qu'il ne nous a pas mis au monde pour nous perdre, mais pour nous sauver; qu'il n'est pas de ces maîtres durs qui ne se plaisent qu'à faire sentir à leurs serviteurs le poids de leur domination; que s'il *est notre souverain Seigneur et notre Dieu*, il veut bien prendre à notre égard la qualité de *pasteur*, nous considérer *comme son peuple et ses brebis;* que notre plus grand bonheur sera de le suivre partout, et de lui tenir une fidèle compagnie dans le temps et dans l'éternité.

V

VÉRITÉ.

Sa beauté et sa force : l'aveuglement et l'injustice de ceux qui ne veulent pas la dire, qui lui résistent et qui la haïssent.

PREMIER DISCOURS (1).

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?
(*S. Jean, ch.* VIII.)

Par quel étrange malheur arrive-t-il, mes frères, que la vérité, qui d'ailleurs est si aimable, est cependant si peu aimée? on désire de la connaître, et on refuse de la croire; on la cherche dans la spéculation, et on la fuit dans la pratique.

Elle monte sur les tribunaux des juges pour prononcer leurs arrêts, sur le trône des rois pour présider à leurs conseils, dans les chaires chrétiennes pour avertir, instruire, reprendre les peuples. Les plus ignorants se piquent de la savoir, les plus fourbes, de la montrer, les plus méchants, de l'aimer. Elle est au milieu de nous, et cependant la trouver, c'est bonheur : elle nous éclaire, et cependant la regarder, c'est sagesse : elle nous rend droits et intègres, et cependant la dire, c'est s'exposer à de grands dangers.

Jean-Baptiste l'a dite, et il lui en a coûté la vie : Paul l'a dite, et on l'a *pris pour un conteur de fables;* Jésus-Christ l'a dite, et on a voulu le lapider. C'est partout la même vérité : mais dans la bouche de cet Homme-Dieu, *qui était venu sur la terre pour lui rendre témoignage* (*Joan.*, XVIII), quels effets ne devait-elle pas produire? elle est appelée *semence :* où est la bonne terre qui l'a reçue? *lumière :* où sont les esprits qui ont voulu la voir? *marteau ;* où sont les cœurs qu'elle a amollis et brisés? j'en connais peu : mais combien d'autres l'ont combattue et lui ont résisté? *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?* c'est le reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs aveugles et endurcis : mais n'est-ce pas celui qu'il fait encore aujourd'hui à une infinité de chrétiens?

Or, de ces paroles, voici deux conséquences que je tire, et qui vont faire tout le partage de ce discours. *Si je vous dis la vérité*, il faut donc la dire, première conséquence. *Pourquoi ne me croyez-vous pas?* il faut donc la croire, seconde conséquence.

Savoir la vérité, et la taire, c'est lui faire injure : combattre la vérité, et ne la pas croire quand on la dit, c'est lui faire quelquefois même une injure encore plus grande. Dans les uns, c'est un déguisement malin ou un silence froid : dans les autres, c'est une opiniâtre résistance, ou un artificieux détour. Dire la vérité quand on la sait, la croire quand on l'entend, ce sont-là les deux devoirs d'un chrétien : cependant souvent ceux qui la savent ne la disent pas, et ceux à qui on la dit, ne la goûtent pas : deux importantes réflexions qui feront tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Deux sortes de gens, au sentiment du grand apôtre, blessent la vérité, et lui font injure. Les uns *la changent*, et par les fausses couleurs qu'ils lui donnent, ils s'efforcent de la faire trouver où elle n'est pas; les autres la cachent, et *la retiennent comme captive dans l'injustice* (*Rom.*, I). Les premiers disent ce qu'il ne faudrait pas dire : les seconds taisent ce qu'il faudrait qu'ils dissent; les premiers sont ces flatteurs, qui, par de séduisants discours, et une complaisance mercenaire, veulent plaire; les seconds sont ces lâches, qui, par un injurieux silence, et de frivoles ménagements, craignent de déplaire. Examinons le caractère des uns et des autres, pour connaître ce que la vérité en souffre.

Il y a longtemps qu'on a dit que parmi les animaux sauvages, le calomniateur est le plus à craindre, et que parmi ceux qui sont apprivoisés, le flatteur est celui dont il faut le plus se défier : l'un attaque insolemment la vérité par d'injurieuses paroles, l'autre la blesse secrètement par d'officieux mensonges (*Antisthen apud Stoberum; Bion apud Laertium*).

On peut même dire que de ces deux ennemis, l'un est plus à craindre que l'autre : le calomniateur donne du chagrin; le flatteur inspire une secrète joie; le calomniateur se fait haïr; le flatteur se fait aimer. Que ne change-t-on d'esprit et de conduite à leur égard? que ne souffre-t-on l'un par vertu? que ne se défie-t-on de l'autre par prudence? ils blessent tous deux la vérité; mais tel qui repousse la calomnie avec aigreur écoute la flatterie avec complaisance.

Cependant, qu'est-ce qu'un flatteur? c'est un homme, qui, soit pour faire sa fortune, soit pour entrer dans les plaisirs, et se mé-

(1) Ce discours est pour le cinquième dimanche de carême.

nager la table de ceux dont il veut se concilier l'amitié, étudie avec soin leurs inclinations et leurs penchants, pour ne rien dire qui les chagrine ou qui puisse lui nuire ; un homme qui, tout fourbe qu'il est, ne cherche qu'à passer pour sincère, qui tantôt excuse une violente passion, et tantôt inspire un mauvais conseil : également prêt à se déclarer pour le vice ou pour la vertu, mais fort éloigné de dire ingénument la vérité : un homme qui donne à la témérité le nom de force ; à la haine, celui d'un juste ressentiment ; à la paresse, celui d'un repos honnête ; à la dissipation, celui de belle dépense ; à l'amour déréglé du sexe, celui de civilité, de complaisance, de familiarité, de tendresse (*D. Basilius in hæc verba : Ore suo benedicebant*).

Faut-il, lorsqu'il a affaire à des gens qui ont la conscience un peu délicate, en calmer les remords ? il sait leur faire un nouveau sujet de mérite de leurs scrupules mêmes ; quelques injustices qu'ils commettent, soit par des usures cachées, soit par des vexations criantes ; il s'efforce de leur persuader qu'il n'y a rien de mauvais, ou que d'autres en commettent encore de plus énormes.

S'agit-il de se faire aimer de gens qui n'ont ni religion, ni vertu ? il se déchaîne contre ceux qui en ont ; vrais ou faux dévots, il en fait le sujet de ses railleries, et de peur que certaines personnes d'un mérite distingué ne lui nuisent, il prend de loin ses mesures pour les rendre suspectes, et leur ôter le pouvoir qu'elles auraient sur leur esprit.

Tout parle chez lui ; un clin d'œil, un sourire malin, un mouvement de tête : sont-ce là des choses qui tirent à conséquence, dites-vous ? demandez-le au Saint-Esprit, il vous répondra que souvent ce n'en est que trop pour *faire de dangereuses plaies* (*Prov.*, X).

Les voyez-vous, ces hommes équivoques ? ces hommes si enjoués, quand il le faut être ; si sérieux, quand leurs intérêts les y obligent ? ils ne s'étudient qu'à se rendre habiles pour la fausseté, dit saint Bernard ; leurs paroles si choisies, si honnêtes, placées et appliquées si à propos, ont tout l'air d'une éloquence qui n'emploie ces figures que pour attaquer la vérité.

Ne dites donc plus que ces ménagements et ces souplesses n'ont rien d'aussi pernicieux, ni d'aussi faux qu'on se l'imagine : dites au contraire que la candeur de la vérité y est attaquée, que la charité en souffre, et que l'un des plus mauvais offices qu'on puisse rendre à un homme, est de le flatter sur ses défauts.

Par là on témoigne qu'on se soucie fort peu de sa réputation, ou de sa conscience ; par là on le tente, et on le perd par l'endroit où il est le plus sensible ; par là on l'empêche de connaître ses vices, et par conséquent d'y apporter les remèdes nécessaires ; par là on trahit les intérêts de la vérité, on *la change*, on l'altère, on la rend méconnaissable.

La vérité veut qu'un homme prudent et sage se défie des piéges qu'une complaisance mercenaire lui tend : mais la flatterie les cache si finement, qu'il y tombe lors même qu'il s'en aperçoit le moins. La vérité veut, que pour se garantir de l'illusion, il en appelle au tribunal de sa conscience : mais la flatterie a déjà pris les devants, elle a déjà prévenu ce juge et ce témoin.

La vérité veut qu'il s'en rapporte à des gens habiles, désintéressés, intègres : mais la flatterie les lui a rendus suspects, et comme l'on écoute plus volontiers l'une que l'autre, il y penche naturellement sans y prendre garde. Mais quand il en est venu là, quel désordre dans toute sa conduite ? quel déréglement dans les choses qui regardent son salut ? quelquefois même dans celles qui ont rapport à son honneur, ou à sa fortune ?

Adorable Sauveur, qui êtes la vérité même, c'est par ce principe que vous avez regardé comme *des malheureux, ceux qui reçoivent avec joie ces bénédictions* trompeuses et meurtrières. Un ami fidèle les ramènerait à leur devoir ; un flatteur les en éloigne : un ami fidèle préférerait leur conscience à leur amitié ; un flatteur ne fait aucun scrupule de sacrifier l'une à l'autre.

Un ami fidèle leur parlerait sincèrement, quand il devrait leur déplaire : un flatteur qui ne cherche qu'à leur plaire, n'a garde de prendre ce parti. Un ami fidèle rendrait justice à la vérité, aux dépens de ses intérêts personnels : et l'intérêt du flatteur est de trahir la vérité et la justice.

Elle ne reçoit pas moins d'injure, lorsque ceux qui la connaissent et qui sont obligés de la dire, refusent, par leur silence ou par de honteux ménagements, de lui rendre le témoignage qu'ils lui doivent.

Remarquez, je vous prie que je suppose qu'on sait la vérité et qu'on est obligé de la dire. Ne mettez donc pas dans ce rang ces soupçons légèrement conçus, ces jugements téméraires, cette prévention sur les défauts d'autrui, cette perquisition maligne ou indiscrète de ce qui se passe dans les familles, cette curiosité de tout savoir pour dire son sentiment à temps, à contre-temps, et satisfaire sa démangeaison de parler.

Ne vous figurez pas non plus un zèle inutile et outré, tel que serait celui d'un inférieur à son supérieur, d'un valet à son maître, d'une brebis à son pasteur. Quand vous n'êtes pas écoutés, ou que vous vous exposez à perdre le respect dû à ceux qui vous gouvernent, *ne vous licenciez pas de parler*, dit le Sage. Que ferez-vous donc ? Ce que font ces laboureurs qui, voyant un gros orage prêt à fondre sur des champs dont ils attendaient une abondante récolte, se contentent de lever les mains au ciel, de prier le Seigneur de le détourner. Gémissez intérieurement devant Dieu sur les outrages que l'on fait à la vérité et à la justice ; et demandez-lui, dans vos prières, qu'il la fasse connaître à ceux qui s'en éloignent.

Je parle de ceux et de celles qui, convaincus de la vérité, et obligés de la dire, *la retiennent comme captive dans l'injustice* ; de ceux et de celles qui, soit par leur naissance,

soit par leur rang et leur charge, ont l'autorité nécessaire, et qui néanmoins refusent de s'expliquer sur de certains chefs, dont l'éclaircissement pourrait produire de bons effets; de ceux et de celles qui, tantôt par une aveugle et fausse prédilection, tantôt par une crainte politique disent le contraire de ce qu'ils pensent, et de ce qu'il serait important qu'ils dissent.

Je parle de ces faux amis qui ménagent, par de ridicules tempéraments, des esprits qu'ils pourraient réduire à la raison, s'ils disaient bonnement ce qui en est. On a pour eux beaucoup de confiance, on les croit ingénus; une petite parole raccommoderait toutes les affaires; ils la refusent.

Je parle de ces timides et de ces lâches qui entendent froidement médire sans qu'ils aient le courage de justifier un absent qu'on dénigre en leur présence, et dont ils pourraient sauver l'honneur; bien différents de ce saint roi, dont le zèle *poursuivait*, sans miséricorde, *ceux qui déchiraient en secret la réputation de leurs frères* (*Psal.* C).

Je parle de ces hommes indifférents et mous qui, de peur de se rendre odieux ou méprisables, s'ils disaient ce qu'ils pensent, ne cherchent qu'à déguiser leurs vrais sentiments, sur des affaires où l'on demande leur avis; à peu près comme ces faux prophètes qui par de flatteuses promesses, engagèrent ce prince d'Israël dans une guerre qui ne lui attira que le malheur, et la honte de se voir trompé.

Je parle de ces casuistes, et de ces directeurs qui, n'osant rebuter par de sévères décisions ceux dont ils veulent s'assurer l'estime ou la protection, cherchent plutôt à cacher les blessures de leurs âmes, qu'à y apporter d'utiles remèdes. Comme s'ils n'avaient point d'autre intérêt que celui de flatter leurs passions, et d'étourdir les justes remords de leurs consciences ; comme si la vérité souffrait impunément ces ménagements indignes ; comme si elle ne devait pas venger un jour sa propre cause, elle qui ne sait ce que c'est de rougir, de biaiser, de se cacher, de feindre quand il faut qu'elle parle.

Elle est si belle, si intègre, si chaste, que les moindres taches lui déplaisent. *Elevée au-dessus des temps, des lieux, des saisons, des différents intérêts des hommes, elle se montre à tous telle qu'elle est, malgré les nuages qu'on lui oppose, et l'obscurité de la nuit, dont on tâche de l'envelopper,* dit saint Augustin.

Se tourne-t-on vers elle, et l'aime-t-on? Elle prévient officieusement ceux qui la cherchent, et elle leur est toujours présente. Attend-on d'elle quelque éclaircissement? elle ne manque à personne; elle avertit les uns, elle reprend les autres, elle console ceux-ci, elle menace ceux-là, elle les instruit tous. Prétend-on la juger? c'est elle qui juge de toutes choses, et sans elle jamais on ne rend de bons jugements (*D. Aug. lib* II *de libero Arbitrio*). Qui ne devrait donc être ravi de l'entendre? L'on s'en fait un plaisir et un devoir; mais à examiner ce qui se passe dans le monde, et avec quelle indignité on reçoit souvent, on écoute la vérité; on reconnaîtra aisément qu'il est peu de gens qui la goûtent et qui l'aiment.

SECOND POINT

Chercher la vérité, choisir la vérité, marcher dans la vérité, sont des termes que le Saint-Esprit emploie dans plusieurs différents endroits de l'Ecriture (*Psal.* LX, LXXXV, CXVIII). *Chercher la vérité*, c'est sagesse ; *la choisir*, c'est prudence ; *marcher dans ses voies*, c'est fidélité et courage. On ne peut chercher la vérité qu'on ne l'estime ; on ne peut la choisir qu'on ne lui obéisse; on ne peut marcher dans ses voies qu'on ne s'en applique les instructions et les remontrances.

Cela supposé, il n'en faut pas davantage pour conclure que parmi les chrétiens, il est peu de gens qui cherchent la vérité; que parmi ceux qui la cherchent, il en est peu qui la choisissent; que parmi ceux qui la choisissent, il en est encore moins qui marchent dans ses voies, et qui s'en appliquent les avis. Dans les uns, c'est un défaut d'estime ; dans les autres, c'est un défaut de docilité, et presque dans tous, un défaut d'application. Un défaut d'estime, on s'en soucie peu, on la néglige; un défaut de docilité, on la combat, on lui résiste; un défaut d'application, on la dissimule, on la détourne, on la jette derrière soi.

On se soucie peu d'elle, on la néglige. Dans la spéculation, on lui fait honneur; dans la pratique, on la traite avec indifférence ; son éclat brille ; mais on fuit ses rayons quand ils frappent de trop près. On s'en fait de grandes idées, mais on en demeure à ces idées.

Quel homme plus empressé qu'Hérode, de voir et d'entendre Jésus-Christ ? mais dès qu'il l'a entendu, il le traite avec indignité, il le méprise, il le renvoie comme un malheureux; ses gens qui ne sont ni moins fourbes, ni moins méprisants que lui, l'admirent d'abord ; mais avec cette stérile et froide admiration, ils se *retirent, et le laissent là* (*Matth.*, XXII).

Dans cette conduite d'Hérode et des siens, reconnaissons le caractère d'une infinité de gens. La curiosité attire ; la nouveauté plaît; on est avide d'apprendre ce qu'on ne savait pas, mais dès qu'il se fait un combat entre la raison et la passion ; dès que la vérité vient à éclairer ce que la cupidité a intérêt de tenir caché; cette lumière est à charge à une volonté mauvaise, qui veut demeurer dans ses ténèbres, dit saint Grégoire.

Comme on est ravi de faire connaître qu'on a encore de bons sentiments de religion et de piété, on aime à entendre des vérités générales, qui regardent indifféremment tout le monde ; mais comme on serait fâché de changer de vie, du moins si tôt, cette estime vague et cet honneur passager qu'on rend à la vérité, diminue et languit à mesure qu'on descend dans un trop grand

détail; et, pour le dire avec saint Augustin, on admire et on ne se convertit pas.

On s'écrie comme Balaam : *O Israël, que vos tentes sont belles! que votre campement et la discipline qui s'observe chez vous sont admirables! Que ne puis-je mourir de la mort de ces hommes justes!* Favorable disposition en apparence, pour écouter la vérité, et en faire son profit; mais à tous ces désirs d'une bonne mort future on oppose les plaisirs d'une mauvaise vie présente. *Je regarderai*, dit-on, comme ce faux prophète, *mais je ne regarderai pas de si près.*

Combien trouvons-nous encore de chrétiens de ce caractère? Partagés entre la démangeaison de savoir et la crainte d'en savoir trop, ils demeurent dans une froide suspension d'esprit et de cœur. Ils veulent regarder, mais pourvu que ce ne soit pas de si près; consulter un cas de conscience, mais à condition qu'on ne l'expliquera pas dans toute son étendue. On veut s'instruire, mais sans conséquence; assister aux discours publics, mais ne les entendre que d'une manière superficielle et vague. Est-ce là respecter la vérité, n'est-ce pas au contraire lui faire injure? Est-ce là lui donner ce caractère de supériorité qui lui est dû? N'est-ce pas vouloir l'accommoder à ses passions et la faire servir à ses péchés?

Quand Pilate eut entendu dire à Jésus-Christ qu'il était venu au monde pour rendre témoignage à la vérité, la curiosité le porta à lui demander : Qu'est-ce que la vérité? Mais pour marquer qu'il s'en mettait fort peu en peine, il le laissa là, et se contenta de dire aux Juifs : Que voulez-vous que je fasse de cet homme? Je ne trouve en lui aucune cause de mort. Il avoua son innocence, mais il le méprisa, et, oubliant son devoir de juge, il l'abandonna à la mauvaise volonté de ses ennemis.

Vérité divine, c'est ainsi qu'on vous traite encore aujourd'hui; on avoue que vous n'avez rien qui mérite d'être condamné; mais quand il s'agit de vous donner ce caractère de supériorité qui vous appartient, on vous tourne le dos, on vous méprise.

De ce premier degré, on passe bientôt à un second; bientôt à un secret mépris de la vérité succède une éclatante rébellion. On devrait la choisir préférablement à toutes choses, lui obéir, et se soumettre à ses sages maximes; mais comme en mille différentes occasions il faut prendre parti, on ne délibère pas longtemps pour lui faire sentir les effets d'une maligne et opiniâtre résistance.

De tous les législateurs, il n'y en a jamais eu qui ait mérité d'être aussi favorablement écouté que Jésus-Christ. Que de miracles! que de preuves invincibles de sa mission et de sa divinité? Cependant, à quoi tout cela s'est-il terminé? Les uns ont dit : *C'est un homme de bien*, encore le disaient-ils tout bas; les autres se sont écriés : C'est un méchant homme, c'est un séducteur. Les uns ont pris son parti, encore était-ce très-faiblement; les autres se sont déchaînés ouvertement par d'atroces calomnies contre son innocence et sa doctrine.

Si la vérité n'est pas de nos jours traitée avec de si criants outrages; si par un raffinement d'hypocrisie, on prend plus de ménagements que n'en prenaient les Juifs, dont la rébellion allait jusqu'aux menaces et à la fureur; cette délicatesse politique ne lui est guère moins injurieuse, et quoiqu'elle n'éclate pas par un entêtement aussi grossier, elle vient toujours d'un même fonds d'indocilité et de malice.

La vérité dit : *Ne faites aucun tort à votre prochain*, et si vous lui en avez fait, songez incessamment à le réparer; mais la passion, parlant d'un ton encore plus haut, dit : Il faut bien s'avancer dans le monde; négliger certaines occasions de s'enrichir, quoique un peu suspectes, c'est se résoudre à demeurer toute sa vie dans la crasse et dans la poussière.

La vérité dit : *Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient;* mais la passion, parlant d'un ton encore plus haut, dit : Si l'on s'attachait à cette règle, pour qui passerait-on dans le monde?...

La vérité dit : Convertissez-vous à Dieu de tout votre cœur dans le jeûne et dans les larmes; mais la passion, parlant d'un ton plus haut, dit : Réjouissez-vous, passez agréablement le temps; il faut bien se divertir, principalement quand on est dans une florissante jeunesse.

La vérité dit : Ne scandalisez aucun de vos frères par vos immodesties, par vos indécentes libertés, par vos parures lascives; par vos privautés et vos familiarités suspectes; la passion, parlant d'un ton plus haut, dit : Se scandalise qui voudra, pourvu qu'on n'ait point de mauvaise intention, qu'on n'aille pas au-delà des bornes de la chasteté et de la pudeur, on peut satisfaire sa petite vanité, se donner les agréments nécessaires pour plaire et se faire aimer.

Prétendre concilier des voix et des maximes si opposées, c'est ce que la passion cherche, mais c'est ce que la vérité ne peut souffrir. Dans cette contestation, que faire? car enfin il faut se déterminer et prendre parti; mais souvent de quel côté penche-t-on? Consultez votre propre cœur, mes frères : combien de fois avez-vous souhaité de n'être pas, sur de certaines matières, aussi éclairés que vous l'êtes? Combien de fois, déserteurs secrets de la vérité, avez-vous dit intérieurement ce que ces Juifs avaient l'audace de dire à leurs prophètes : *Retirez-vous, ne nous prophétisez point* (*Amos.*, II). Qu'ils se retirent, qu'ils se taisent! Par quel canal donc vous viendra la science du salut? Si la vérité, qui peut vous délivrer et vous guérir, s'éloigne de vous, comment sortirez-vous des ténèbres et de la captivité où vous êtes?

Guides fidèles, prédicateurs et casuistes désintéressés, vous n'êtes, à une infinité de gens, que des objets d'aversion ou de mépris. Si vous flattiez leurs passions, vous se-

riez bien reçus; si vous leur montriez des erreurs et des mensonges, ils vous suivraient et ils vous loueraient; si vous travailliez avec eux à envenimer leurs plaies au lieu de les guérir, ils vous consulteraient comme d'habiles médecins; mais, dès que vous portez la sonde jusqu'au fond du mal, dès que vous cherchez à en tirer l'abcès par de profondes incisions, dès que vous ne leur donnez que des réponses dont leur cupidité s'alarme, dès là vous cessez de leur plaire : ils vous fuient, ils vous persécutent, ils vous haïssent.

Nous ne sommes pas dans cette espèce, dites-vous. Je le veux croire, mes frères; mais ne blessez-vous pas la vérité, et c'est ici un troisième outrage qu'on lui fait, lorsque, dans certains chefs qui vous regardent personnellement, vous la traitez comme si elle vous était étrangère, et que vous appliquez à d'autres des vices dont vous devriez vous accuser vous-mêmes; car n'est-ce pas à vous que ce reproche de Jésus-Christ s'adresse : *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?*

Oui, *c'est à vous que je la dis, cette vérité : Veritatem dico vobis.* Si je la dis encore à d'autres, que vous importe? C'est *un remède* que je vous offre : si vous l'appliquez à d'autres, pour la guérison de leurs maux, guérirez-vous des vôtres? C'est *un pain* que je vous donne : pourquoi, dans le besoin que vous en avez, direz-vous que c'est pour d'autres, sans que vous en viviez vous-mêmes? C'est *une semence* qui, dans une terre bien préparée, produirait de bons fruits : pourquoi, la laissant tomber par votre faute sur les bords d'un chemin public, souffrez-vous que des oiseaux l'emportent? C'est *un miroir* où, en vous regardant, vous verriez mille taches qui me déplaisent : pourquoi vous retirez-vous si précipitamment? pourquoi ne vous souvenez-vous plus de ce que vous êtes?

Oui, *c'est à vous que je la dis, cette vérité.* Des esprits humbles et dociles, des âmes ingénues et sincères, qui se la sont appliquée, y ont trouvé leur conversion et leur bonheur : pourquoi, sourds à ma voix et cruels à vous-mêmes, ne voulez-vous pas profiter d'une si grande grâce?

Oui, *c'est à vous que je la dis, cette vérité.* Qui m'oblige de vous la dire? N'était-ce pas beaucoup, n'était-ce pas même trop de vous avoir élevés dans le sein de mon Eglise, de vous avoir montré d'édifiants exemples de vertu, d'avoir tiré d'un repos léthargique vos consciences endormies : pourquoi vous êtes-vous volontairement aveuglés au milieu de tant de lumières?

Oui, *c'est à vous que je la dis, cette vérité.* Si j'ai eu soin de votre réputation, en ne révélant pas vos iniquités; si les ministres de ma parole, contents de condamner des péchés en général, ne vous ont pas reproché en face les vôtres; si, invectivant contre l'envie, ils n'ont pas dit : C'est de vous, que cette lâche passion dessèche, que je viens de faire le portrait; si, condamnant l'usure et le larcin, ils ont tenu cachées vos pirateries et vos injustices; si, prêchant contre les libertés qu'on se donne à l'insu de ses pères et de ses mères, ils ne vous ont pas désignés en particulier sur tant d'entrevues et de privautés suspectes; si, dans toutes ces occasions, ils vous ont épargnés, ne deviez-vous pas être les premiers à vous en accuser, sans rejeter sur votre prochain des péchés dont peut-être il est moins coupable que vous?

Dans quelle école avez-vous trouvé que ce qui charge les autres vous disculpe? ou plutôt pourquoi ajoutez-vous à votre prétendue apologie une détraction lâche et maligne? Avec quel front, vous sentant criminels en mille choses, regardez-vous une paille dans l'œil de votre frère, pendant que vous ne voyez pas une poutre qui crève les vôtres?

Ne détournez donc plus de vous, mes frères, les vérités qui vous regardent, et, loin de blâmer les autres, portez toute votre colère contre vos propres vices; contentez-vous d'appliquer à vos maux les remèdes qu'on vous prescrit, et ne laissez échapper aucune parole des sacrés ministres, sans vous dire : N'est-ce pas à moi qu'elle s'adresse?

Prenez la même résolution que prit autrefois l'humble et sincère fils de Sirach : *Cherchez, comme lui, la vérité dans la ferveur de vos prières et dans l'impatience de vos désirs; demandez-la, comme lui, à Dieu avec de grandes instances, et, si vous avez lutté pendant quelque temps pour vous tourner vers elle, donnez-lui une attention favorable, et pratiquez avec joie tout ce qu'elle vous ordonne* (*Eccli.*, LI). Elle ne vous dira rien qui ne vous soit utile, rien qui ne soit capable de vous attirer une gloire et une récompense sans fin.

SECOND DISCOURS (1).

Dixerunt ei : Numquid et nos cæci sumus? Dixit eis Jesus : Si cæci essetis non haberetis peccatum; nunc autem dicitis quia videmus, peccatum vestrum manet.

Les pharisiens dirent à Jésus-Christ : Ne nous prendriez-vous pas pour des aveugles? Il leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais parce que vous dites que vous voyez, votre péché demeure (*S. Jean, ch.* IX).

Deux sortes d'aveugles, d'un caractère bien différent, nous sont représentés dans l'Evangile : un aveugle de naissance, que Jésus-Christ guérit, et des aveugles de volonté, qu'il laisse dans leur obstination. D'un côté, sa miséricorde me console; d'un autre, sa justice m'effraye. D'un côté, j'espère que ce qu'il a fait sur les yeux corporels de cet aveugle, il le fera invisiblement sur ceux de mon âme; d'un autre côté, je crains qu'il ne me traite comme il traita les pharisiens, et qu'après avoir tourné comme eux le dos à la lumière qu'il m'offre, il ne me livre à l'aveuglement de mon esprit et à la corruption de mon cœur.

J'ai d'autant plus sujet de le craindre, qu'il m'arrive très-souvent de me flatter en

(1) Ce discours est pour le mercredi de la quatrième semaine de carême. Il peut encore servir au lundi de la Pentecôte sur ces paroles : *Dilexerunt magis tenebras quam lucem.*

une infinité de choses, et de me croire, comme cette maudite race, fort éclairé au milieu même de mes ténèbres; et si je demeure dans cet état, la même vérité, qui réjouit par sa lumière ceux qui s'approchent d'elle, me frappera d'aveuglement si je m'en éloigne.

C'est là, mes frères, ce que doit dire et penser de soi tout homme qui a une conscience droite; mais c'est là, pécheurs, ce à quoi vous ne faites guère de réflexion, dans les choses mêmes les plus essentielles à votre salut. Cependant, si vous vivez dans cet égarement, ce mystère de vengeance s'opèrera-t-il moins en vos personnes?

Vous vous croyez innocents en mille choses où vous êtes effectivement très-coupables : voilà votre illusion; mais c'est par là même que vos péchés sont presque sans remède : voilà votre réprobation et votre malheur. Où en trouvé-je la preuve? dans les paroles de mon texte : *Est-ce que vous nous prenez pour des aveugles?* disent les pharisiens à Jésus-Christ. Quelle déplorable illusion! Si vous connaissiez votre aveuglement, vous pourriez en guérir; *mais, parce que vous dites que vous voyez, votre péché demeure*, leur répond Jésus-Christ. Quel épouvantable malheur!

On se flatte de connaître la vérité, et cependant on se la cache : quel aveuglement! Je vous en marquerai les caractères dans mon premier point. Dès qu'on est frappé de cet aveuglement, on tombe dans des péchés ordinairement irrémissibles : quel malheur! Je vous en montrerai les fatales suites dans mon second point. On veut s'aveugler : qu'on s'aveugle. L'homme commence : Dieu achève, dit saint Augustin (*D. Aug., tract.* 53, *in Joannem*).

PREMIER POINT.

Pour ne pas tenir vos esprits en suspens, sur une matière aussi délicate et aussi importante qu'est celle que je traite, remarquez, je vous prie, qu'on se cache la vérité et qu'on s'aveugle principalement en deux manières : par indifférence et par indolence : c'est la première; par orgueil et par entêtement : c'est la seconde. On se soucie peu d'entrer dans le détail de certains devoirs essentiels dont l'ignorance est volontaire, et par conséquent criminelle : premier caractère d'aveuglement; on croit en savoir assez pour se conduire dans les voies du salut, peut-être même pour y conduire les autres : second caractère d'aveuglement. Commençons par le premier.

Depuis qu'un Dieu est descendu du ciel en terre, non-seulement pour nous racheter et nous sauver, mais encore pour nous instruire et nous dire des paroles de vérité et de vie; depuis qu'il a eu la bonté de se charger lui-même de notre conduite, d'ôter le voile qui couvrait les anciennes ordonnances, et de nous apprendre les mystères de son royaume, cessons, mes frères, d'apporter pour excuse une ignorance invincible de nos devoirs : comme si, étant éclairés d'autant de lumières, prévenus par autant de grâces, instruits en autant de manières que nous le sommes, il nous manquait quelque chose d'essentiel à la réformation et au règlement de nos mœurs.

Nous avons la loi et les prophètes : disons plus, nous avons pour maître l'auteur de cette loi et le Dieu de ces prophètes, qui, après avoir longtemps parlé à nos Pères, a voulu nous laisser dans les livres saints des instructions et des décisions si précises, qu'il peut dire de nous ce qu'il disait des Juifs : *Si je n'étais point venu, et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de ceux dans lesquels ils tombent* (*Joan.*, XV).

Mais en vain présente-t-on la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, s'ils se soucient peu d'ouvrir les yeux pour la voir; en vain le souverain législateur laisse-t-il après lui des hommes *dont les lèvres sont les dépositaires de la science* (*Malach.*, I), si l'on néglige de la recueillir de leur bouche et de se faire instruire de ce qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Ce n'est donc pas sur vous, ô mon Dieu, qu'on doit rejeter le déplorable aveuglement de tant de chrétiens : c'est sur ceux qui se soucient peu de profiter des grâces que vous leur faites, et qui, éclairés de vos lumières, *vont à tâtons, comme des aveugles en plein midi*. Si leurs maladies deviennent incurables, qu'ils cessent de dire qu'ils n'ont ni remèdes, ni médecins. *Est-ce qu'il n'y a point de plantes médicinales en Galaad, d'habiles médecins en Israël et en Juda?* S'ils s'écartent de la voie droite, qu'ils attribuent leurs égarements, non à un défaut de guides, mais au peu d'inclination qu'ils ont à les suivre; s'ils demeurent *dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort*, qu'ils disent qu'ils aiment moins la lumière que la fatale nuit qu'ils se sont attirée, puisqu'*ils y sont* tranquillement *assis*.

Je mets dans ce rang ceux et celles qui, au lieu de ménager cent occasions que la miséricorde divine leur offre pour leur salut, les laissent volontairement échapper, sans apprendre ce qu'il faudrait qu'ils sussent. S'ils écoutaient ces discours instructifs et touchants que font les ministres de sa sainte parole; si, au lieu d'employer le temps à des divertissements ou à des lectures profanes, ils voulaient se donner la peine de lire de bons livres; si, dans certaines choses équivoques et suspectes, ils s'adressaient à des hommes désintéressés et habiles, ils pourraient se rendre utiles les avis et les instructions qu'ils en recevraient, et Dieu, touché de leur empressement à se faire instruire de leurs devoirs, bénirait son propre ouvrage, *et ferait luire sur eux sa vérité, qui les conduirait sur la sainte montagne*. Mais c'est là le moindre de leurs soins : ils y pensent même si peu, qu'ils éloignent de leurs esprits certaines réflexions incommodes qui les feraient rentrer en eux-mêmes, afin qu'à l'abri d'une habituelle indolence, ils mènent la vie qu'ils ont toujours menée.

Je mets dans ce rang ceux et celles qu'une continuelle circulation d'affaires et de plaisirs qui se succèdent occupe tellement, qu'ils

n'ont pas le loisir de songer à d'autres choses. Cette fille a assez d'embarras à penser à ses ajustements; ce marchand, à faire aller son négoce; ce juge, à démêler les différentes raisons des parties; cet homme, à pourvoir aux besoins de sa famille; cette femme, à courir de maisons en maisons, de visites en visites. Les heures, les jours, les semaines passent si rapidement, qu'ils ne trouvent aucun loisir pour s'instruire de ce qui regarde la conduite de leurs mœurs. Ceux mêmes, et celles qui paraissent avoir de meilleures dispositions, ne laissent pas souvent de vivre dans un fatal oubli de leurs principaux devoirs : tant *un ensorcellement de bagatelles obscurcit le peu de bien qui est en eux*, dit le Sage; tant *une concupiscence turbulente et volage renverse l'esprit le mieux fait et le plus éloigné du mal* (*Sap.*, IV).

Avec tout cela, néanmoins, ils se croient, pour l'ordinaire, fort innocents, et se consolent de pouvoir dire : Si j'ai fait du mal, je ne le savais pas. Vous ne le saviez pas! La vérité s'offrait à vous de toutes parts, et vous vous l'êtes cachée; la lumière céleste luisait sur votre tête, et vous vous êtes mis un bandeau pour ne la pas voir.

Vous ne le saviez pas! ne deviez-vous point vous en faire instruire? Quoi de plus proche à vous-mêmes que vous-mêmes? Vous êtes si empressés à vous informer des modes, des bienséances, des usages du monde; si délicats à ne vouloir faire aucune démarche dont vous ayez raison de vous repentir; si exacts à vous éclaircir sur des faits dont l'ignorance nuirait à votre fortune, et à l'égard de ce qui vous touche personnellement, à l'égard de certains devoirs à l'omission desquels est attachée une éternité malheureuse, vous n'aurez qu'une froide nonchalance et vous prétendez vous couvrir de cette excuse : S'il y a du mal, je ne le savais pas?

Vous ne le saviez pas! qui vous empêchait de le savoir? Vous ne le saviez pas! parlez plus ingénument : dites que vous ne l'avez pas voulu, de peur de faire de certaines choses qui auraient apporté quelque dérangement dans vos affaires ou dans vos plaisirs.

Vous ne le saviez pas! vous deviez consulter des gens habiles et ne leur rien cacher, vous adresser à cet ami que vous connaissez homme de bien, savant, intègre : vous n'en avez rien fait, votre aveuglement vient de vous seul. Oui, de vous, qui avez déguisé à ce confesseur ce qui eût fait le dénouement du cas que vous lui proposiez; oui, de vous, qui, demandant à cet ami de l'ingénuité et de la bonne foi, craigniez qu'il n'en eût trop et qu'il ne vous donnât des avis que vous eussiez été fâchés de suivre; oui, de vous, qui n'avez écouté que votre passion, à qui vous avez sacrifié votre honneur, votre raison, votre conscience, tout ce que vous deviez avoir de plus cher. En voici un étrange exemple que les livres saints me fournissent.

C'est celui de ces deux infâmes et exécrables vieillards qui attentèrent sur la chasteté de Suzanne (*Dan.*, XIII). Ils aimaient cette femme à la fureur : c'en était assez; ils ne pensaient qu'à sa beauté et au plaisir qu'ils auraient de se satisfaire. S'ils avaient consulté la loi, et même la raison et le bon sens, ils se seraient représenté non-seulement l'énormité de leur crime, mais encore l'extrême difficulté d'y réussir; non-seulement les redoutables jugements du Seigneur, aux yeux duquel rien n'échappe, mais plusieurs autres raisons qui pouvaient les détourner de leur dessein.

Ils se seraient représenté leur âge : c'étaient des vieillards; leur qualité : c'étaient des juges du peuple; leur état : ils se voyaient captifs dans un royaume étranger; leur rendez-vous : c'était la maison du mari de la femme qu'ils voulaient corrompre; la pudeur et la chasteté de cette femme : eussent-ils disposé d'elle selon leurs mauvais désirs? y eût-elle consenti? le danger de la tenter : n'eût-elle pas crié et appelé à son secours? leur méfiance même : l'un était suspect à l'autre et n'osait lui découvrir sa pensée; les derniers supplices qu'ils ne pouvaient éviter : ils voulaient commettre eux-mêmes ce qu'ils châtiaient si sévèrement dans les autres. Que de raisons se présentaient en foule à leur esprit! mais ils se les cachaient. *Ils avaient perdu le bon sens*, dit l'Ecriture; *ils avaient détourné leurs yeux, pour ne pas voir le ciel et se souvenir des justes jugements du Seigneur* (*Ibid.*).

Si l'on n'en vient pas à cet excès d'aveuglement et de fureur, il est certain qu'on se cache la vérité en cent autres occasions, et que, dès que la passion a pris le dessus, elle empêche de connaître les devoirs dont on est chargé : du moins, d'y faire l'attention et les réflexions nécessaires.

Car remarquez, je vous prie, qu'il y a de certaines choses où l'esprit donne toute son application, et d'autres qu'il ne connaît que superficiellement et légèrement. Il tâche que rien ne lui échappe de ce qu'il a quelque intérêt de connaître, et il croirait qu'on lui aurait rendu de mauvais services si on lui avait déguisé ou caché quelque circonstance.

Il ne se porte pas avec autant de vivacité et de bonne foi dans les autres, qui lui paraissent étrangères ou qui nuiraient à ses desseins. Il ne les regarde que par de certains endroits qui flattent sa passion, et s'il se souvient quelquefois des justes jugements de Dieu, c'est pour se représenter qu'il n'en est pas encore abandonné. Il veut bien entrevoir la vérité, mais c'est lorsque l'amour-propre n'en souffre rien qui le gêne; il veut bien lui accorder quelque chose, mais c'est moins pour se soumettre à ses décisions que pour l'empêcher qu'elle ne l'éclaire de trop près.

Il va même plus loin, et tout aveugle qu'il est, il se flatte quelquefois d'être autant et peut-être plus éclairé que ceux qui veulent lui faire connaître la vérité; second caractère d'aveuglement, plus funeste encore que le premier.

Là on détourne de soi la vérité, ici l'on

se persuade qu'on la connaît ; là c'est indifférence et négligence, ici c'est orgueil et entêtement ; là c'est un combat entre la conscience et la passion, ici la passion l'emporte, et la conscience, tout erronée qu'elle est, demeure tranquille ; là on ne voit pas, quoiqu'on soit tout environné de lumières ; ici l'on se flatte de voir, quoiqu'on soit frappé du plus fatal de tous les aveuglements.

Ouvrir les yeux au milieu d'un grand jour, et ne rien voir, c'est quelque chose d'affligeant. Ouvrir les yeux, ne rien voir, et cependant s'obstiner à dire que l'on voit, c'est quelque chose d'incompréhensible. On plaint ceux qui ne voient pas, ils sentent leur malheur, et quand on leur dit de se réjouir, ils s'écrient tristement comme Tobie : *Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis au milieu des ténèbres, et qui ne vois pas la lumière du ciel* (*Tob.*, V)? Mais on regarde avec indignation ceux qui, comme ce faux prophète *dont l'œil était fermé, persistent à dire qu'ils écoutent la parole de Dieu, et qu'ils voient ce que voit le Tout-Puissant* (*Num.*, XXIV). Non-seulement ils sont insensibles à leur malheur, ils insultent même à ceux qui leur en parlent, et leur disent en se raillant ce que les pharisiens dirent à Jésus-Christ : Est-ce que vous nous prenez pour des aveugles : *Numquid et nos cæci sumus?*

Qu'on avertisse des jeunes gens de réfléchir sur beaucoup de choses dont ils ne s'inquiètent guère, sur de certaines conversations qui gâtent l'esprit et qui amollissent le cœur, sur de certaines lectures dangereuses où la passion se rallume, et où, à la faveur de quelques fabuleuses aventures, on réveille un amour languissant et endormi ; sur de certaines privautés où, sous prétexte qu'il ne s'y passe rien extérieurement de déshonnête, on conserve une âme sensuelle et impure. Que répondent-ils à de si sages avis? Est-ce que vous nous prenez pour des aveugles? est-ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal : *Numquid et nos cæci sumus?*

Qu'on représente à ces procureurs et à ces hommes d'affaires ces mauvaises raisons qu'ils emploient dans la poursuite des procès, ces détours frauduleux qu'ils donnent pour embarrasser une affaire et en retarder le jugement ; ces exploits, ces à venir et ces pièces d'écriture inutilement multipliées dans la vue de faire de plus gros gains, ces intrigues adroitement ménagées avec leurs confrères ou avec les parties adverses, pour faire d'une cause légitime une cause équivoque et suspecte ; cette avidité à se charger de toutes sortes d'affaires, bonnes ou mauvaises, pourvu qu'on fournisse abondamment de quoi les poursuivre ; ces mesures que l'on prend pour empêcher les plaideurs de terminer leurs différends à l'amiable, cette coutume fatale de rebuter leurs clients, à moins qu'ils n'en reçoivent des présents, ou de les laisser languir s'ils n'en sont payés par avance, et quelquefois même au delà de leurs justes rétributions. Qu'on leur représente que c'est là manquer au serment qu'on a exigé d'eux, et pécher contre les lois divines et humaines : que répondent-ils? Vous êtes de bonnes gens, c'est bien à vous à entrer dans les mystères de la justice, et à vous mêler de ce qui regarde notre profession ; nous avons nos usages et nos maximes ; est-ce que vous nous prendriez pour des aveugles? *Numquid et nos cæci sumus?*

Qu'on fasse naître à plusieurs autres, dans les différents états où ils se trouvent, quelques scrupules, tantôt sur leurs mensonges et leurs fourberies dans leurs ventes et leurs achats, tantôt sur leurs tours et leur subtilité à tromper au jeu ; ici, sur ces réconciliations politiques avec des ennemis qu'ils haïssent intérieurement, et à qui ils rendent au dehors des civilités que leur cœur désavoue ; là, ces secrètes confidences et ces voies défendues par tous les canons. Que répondent-ils? Nous avons une âme à sauver aussi bien que vous, nous ne voudrions rien faire qui fût absolument mauvais ; vous êtes des visionnaires et des censeurs indiscrets ; est-ce que vous nous prendriez pour des aveugles? *Numquid et nos cæci sumus?*

Ce fut là ce que les pharisiens, dont les paroles et les sentiments ne sont que des images trop naturelles de la conduite d'une infinité de gens, dirent à Jésus-Christ ; mais voici ce qu'il leur répondit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais parce que vous dites que vous voyez, c'est par là même que votre péché demeure.* Réponse mystérieuse et pleine d'un grand sens, qui nous apprend que, quand on est frappé de cet aveuglement dont je viens de vous marquer quelques caractères, on tombe dans des péchés, ordinairement parlant, irrémissibles. J'achève, en peu de mots, par cette seconde et dernière circonstance.

SECOND POINT.

Jamais aveuglement n'a été plus injuste et plus extravagant, mais en même temps plus opiniâtre et moins susceptible de remèdes, que celui des pharisiens sur l'Evangile, dont j'ai déjà commencé à vous faire une espèce d'homélie. Jésus-Christ venait de guérir un aveugle de naissance, homme connu pour tel, non-seulement par ses parents et ses voisins, mais par tout le peuple de Jérusalem ; il venait de le guérir par des choses mêmes capables d'aveugler ceux qui eussent eu la meilleure vue, par un peu de boue détrempée avec sa salive.

Cependant, que disent-ils pour combattre une vérité dont des hommes raisonnables n'eussent osé disconvenir? Tantôt ils disent : *Ce n'est pas là cet aveugle, c'est un autre qui lui ressemble ; qu'on le fasse venir. Comment est-ce que tes yeux t'ont été ouverts? — Cet homme, qu'on appelle Jésus, m'y a mis de la boue*, répond-il ; *je ne voyais pas auparavant, et à présent je vois.*

Tantôt, comme cette réponse ne leur plaît pas, ils envoient chercher ses parents : *Est-ce là votre fils? — Oui, c'est lui ; nous savons qu'il est né aveugle, mais nous ne savons comment il a été guéri ; il a assez d'âge pour vous*

le dire, interrogez-le lui-même. — Avouez-nous la vérité au nom de Dieu, disent-ils à l'aveugle, *nous savons que celui dont tu nous as parlé est un méchant homme. — S'il est méchant, je n'en sais rien, ce que je sais seulement est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. — Va, malheureux, sors d'ici*, lui disent-ils en le chargeant d'injures, *tu n'es que péché dès le ventre de ta mère et tu te mêles de nous enseigner?*

Têtes dures et incirconcises, esprits aveugles *et rebelles à la lumière*, lisez votre histoire dans celle de ces pharisiens. Je veux bien, pour votre honneur, croire que vous n'êtes pas encore arrivés à ce dernier degré d'aveuglement; mais combien en est-il parmi vous qui résistent à la vérité connue? Combien qui ne cherchent qu'à éluder, par de malins subterfuges, les raisons les plus convaincantes, tantôt en niant des vérités dont il faut que, malgré eux, ils demeurent d'accord, tantôt en donnant d'outrageantes épithètes à ceux qui les leur disent, comme pour détourner des coups qui les frapperaient trop vivement, et faire une espèce de diversion d'armes? Elevez-vous, vérités de mon Dieu, contre ces pécheurs aveugles et endurcis, défendez et vengez votre propre cause.

Elle ne manquera pas de le faire, et si l'on me demande de quelle manière ce terrible mystère de vengeance s'accomplit, voici ce que l'Ecriture et les Pères en disent: La vérité se venge en se montrant, et elle se venge en se cachant; elle se venge en se présentant, et elle se venge en se retirant; elle se venge en se montrant et en se présentant, pour ôter toute excuse aux pécheurs qui la combattent. Elle se venge en se cachant et en se retirant, pour consommer le triste ouvrage de leur réprobation et de leur dernier malheur.

La vérité se venge d'eux en se montrant et se faisant sentir au milieu de leurs plus doux plaisirs, ou même de leur plus obstinée fureur. Pharaon la sentit par les plaies dont son royaume fut frappé; Balthazar, dans un délicieux festin avec ses concubines; Judas, en rendant l'argent qu'il avait reçu pour la récompense de son exécrable perfidie; Julien l'Apostat, dans les plus violents transports de sa rage.

Quoique ce prince ait été, de tous les hommes, celui qui a combattu la vérité avec une haine plus implacable, il ne pouvait cependant, malgré son mauvais cœur, s'empêcher de la connaître et même d'y avoir recours, dit saint Grégoire de Nazianze. Tantôt c'étaient des spectres affreux dont les hurlements le jetaient dans une consternation mortelle; tantôt c'étaient d'insupportables odeurs qui allaient l'étouffer, et qu'il ne pouvait détourner nonobstant ses enchantements.

En vain appelait-il à son secours ces démons dont il avait souhaité le commerce avec tant d'ardeur. En vain s'efforçait-il de croire que leur rendant tous les jours de bons offices, ils l'épargneraient. Il se voyait forcé de reconnaître Jésus de Nazareth dont il eût voulu ignorer la divinité et anéantir la puissance: il le reconnaissait si bien, qu'il n'avait pas honte de s'armer du signe de sa croix; remède seul capable de le faire un peu respirer, et de dissiper ses frayeurs. Il le haïssait, et il implorait son secours: il eût voulu le perdre, et il lui rendait hommage. Il adorait les démons qui ne lui donnaient aucun soulagement: et il faisait malgré lui, réparation d'honneur au vrai Dieu qui le protégeait, et qu'il ne laissait pas de persécuter.

Etrange effet de la vérité qui se montre et qui se retire! qui se fait connaître aux plus grands pécheurs, afin qu'ils sentent plus vivement l'énormité de leur opiniâtre résistance: mais qui les abandonne à leurs mauvais désirs, afin qu'ils apprennent qu'on ne lui résiste pas impunément; qui leur donne assez de lumière pour les convaincre de leurs égarements, mais qui n'a pas pour eux cette chaleur ni cette onction qui les en ferait sortir. Mélange fatal de jour et de nuit, de lueurs qui passent, et de ténèbres qui demeurent, que tu me fais frémir!

Quoique peu de gens en viennent jusque-là, il n'est que trop vrai de dire que lorsqu'ils résistent opiniâtrément à la vérité connue, ils tombent dans des péchés, ordinairement parlant, irrémissibles. Ils veulent s'aveugler, qu'ils s'aveuglent: ils commencent, Dieu achève. *Ces têtes dures, ces cœurs incirconcis résistent au Saint-Esprit* (*Act.*, VII); mais ils pourraient ne lui pas résister, et s'ils étaient fidèles aux premières grâces, ils pourraient en recevoir de secondes. *Ils n'ignorent pas que la bonté de Dieu ne les porte à faire pénitence*, mais ils veulent bien *par leur dureté et leur impénitence, s'amasser un trésor de colère au jour de la colère.*

Qu'ils se l'amassent donc ce trésor, *leur péché demeurera toujours. Ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu l'honneur et les actions de grâces qu'ils lui devaient; ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages: c'est pour cela même que Dieu les a livrés aux mauvais désirs de leurs cœurs. Ils ont mis le mensonge en la place de la vérité* (ce sont les paroles de l'Apôtre), *c'est pour cela que Dieu les a livrés à des passions honteuses, et à un sens réprouvé. Ils ont été remplis de toutes sortes d'injustices, de fornication, d'avarice, de malignité* (*Rom.*, I).

Après cela, se joue à Dieu qui voudra. Etant la vérité par essence, il saura bien venger sa propre cause. Est-ce qu'il mettra sur les yeux de ces rebelles un voile si épais, qu'ils ne pourront rien voir? Non, mes frères, mais il ne leur ôtera pas celui qu'ils se sont mis eux-mêmes. Est-ce qu'il donnera à leur cœur une malice habituelle et invincible? Non, mais il leur laissera celle dont ils se seront volontairement rendus coupables, et ne leur donnant pas les grâces qui opéreraient leur conversion, *leur péché demeurera toujours, peccatum vestrum manet.*

Tantôt, pour punir leur indocilité et leur orgueil, il les livrera aux flatteuses illu-

sions de leur cupidité. Ont-ils de la naissance et du bien? ils se persuaderont qu'ils peuvent, sans scrupule, faire de grosses dépenses, prendre toutes sortes de divertissements, ne rien refuser à leur vanité et à leur intempérance, et ils se le diront tant de fois, que quand tous les prédicateurs et tous les directeurs leur diraient le contraire, ils ne les croiraient pas.

Tantôt il permettra que des amis de table et de plaisirs les trompent. Ce jeune homme qui aime éperdûment le jeu et les femmes, cherchera la compagnie d'autres jeunes gens qui le porteront à la débauche; et des aveugles conduisant d'autres aveugles, ils tomberont tous par troupes dans le précipice.

Est-ce qu'ils sont assez cruels à eux-mêmes pour vouloir périr? Non, répond Salvien (*De Gubern. Dei lib.* VI), mais leur aveuglement est si grand, qu'ils font, sans le vouloir, ce qui les conduit par leur faute à une perte inévitable. Ils remplissent de jour à autre la mesure de leurs iniquités, et enfin ils ont si peu d'esprit et de prévoyance, que méritant de périr, ils n'échappent pas à la juste indignation du Seigneur. *Ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés*, dit l'Apôtre, *c'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit d'erreur si efficace, qu'ils croiront au mensonge, afin que ceux qui n'ont point cru la vérité soient condamnés* (II *Thessal.* II).

Rendons par conséquent à cette vérité l'hommage qui lui est dû, sans augmenter le nombre de ceux qui lui sont rebelles : et afin d'éviter un si grand malheur, prenons des routes tout opposées à celles qu'ils prennent.

J'ai dit dès le commencement de ce discours, que dans les uns c'est une indolence, et une nonchalance criminelle; que dans les autres c'est un entêtement et un orgueil insupportable. Les uns se soucient peu de s'instruire de leurs devoirs, les autres qui se flattent de les connaître, croient n'avoir aucun besoin des instructions qu'on pourrait leur donner. Les uns disent : je ne le savais pas, les autres : je sais le contraire de ce que l'on me dit; mais, n'imitons ni ces négligents, ni ces orgueilleux.

Puisqu'il s'agit du tout pour le tout, d'une éternité bienheureuse, ou d'une éternité malheureuse, examinons-nous sérieusement devant Dieu sur toutes nos obligations, non-seulement générales, mais particulières. Puisque Dieu nous donne encore le temps de le connaître, et de nous connaître nous-mêmes, profitons d'une grâce qu'il a refusée à tant d'autres. Eclairés de ses lumières, entrons dans un détail exact de notre vie passée, et tâchons de régler la présente. Demandons-nous sans déguisement ce que nous avons fait, sur quelles règles, et sur quels modèles nous nous sommes conduits jusqu'ici.

Combien de fois dans des choses très-difficiles et très-embarrassées d'elles-mêmes, avons-nous été nos arbitres et nos juges, jusqu'à prononcer sur de certains chefs où les casuistes les plus habiles, ne savent que répondre? jusqu'à nous entêter de ce que nos passions et nos intérêts nous inspirent; jusqu'à prendre pour des vérités, les plus légitimes sujets de nos doutes, jusqu'à régler notre conscience sur des préventions injustes, et à dire à ceux qui improuvent notre conduite, ce que les pharisiens dirent à Jésus-Christ : *Est-ce que vous nous prenez pour des aveugles?*

Corrigeons, si nous voulons nous sauver, des erreurs qui nous seraient si fatales, et comme nous ne le pouvons sans des grâces particulières du Père céleste, disons-lui avec une humble confiance ce que lui disait David : *Répandez sur moi votre lumière et votre vérité* (*Psal.* XLII), je ne pourrai jamais, indépendamment de ce secours, connaître mes vrais maux, et en être délivré; mais si vous les faites sortir du sein de votre miséricorde infinie, *elles me conduiront sur votre sainte montagne, et me feront entrer dans vos tabernacles éternels.*

VOCATION.

L'obligation de la demander à Dieu et d'y être fidèle : l'importance de bien choisir un état de vie : les moyens et les précautions nécessaires pour ne point faire de mauvais choix.

PREMIER DISCOURS (1).

Ego sum ostium; per me si quis introierit, salvabitur; ingredietur et egredietur, et pascua inveniet : fur non venit nisi ut furetur et mactet.

Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, et trouvera des pâturages : le voleur ne vient que pour voler et pour égorger (*S. Jean*, X).

A ces paroles de Jésus-Christ, qui de nous ne se sentira animé d'une humble confiance, s'il peut se rendre ce témoignage que Jésus-Christ lui a ouvert la porte de la carrière où il est entré, qu'il ne s'est engagé dans l'état où il se trouve, qu'après y avoir fait de mûres délibérations, et demandé quelques signes de sa volonté?

Mais à ces paroles, qui de nous ne frémira de crainte, s'il a tenu une conduite tout opposée, en se jetant sans sa participation, dans de mauvaises routes qu'il s'est tracées à lui-même? Il eût été sauvé, s'il avait fait un bon choix, et s'il avait persévéré jusqu'à la fin, mais s'étant aveuglément engagé dans un état où il n'était pas appelé, comment se débarrassera-t-il des piéges de tant de voleurs qui ne cherchent qu'à le dépouiller, qu'à l'égorger, qu'à le perdre?

Reconnaissons par là, combien il nous importe d'être appelés de Dieu dans l'état où il nous veut : que c'est à lui à nous y faire entrer; qu'il ne nous est jamais permis de nous y engager indépendamment de son conseil, et qu'autant qu'il y a de sûreté pour le salut, quand on marche dans la voie qu'il a marquée lui-même, autant il y a de danger lorsqu'on s'en éloigne.

Je prévois déjà ce que l'on peut m'objecter sur une vérité de cette conséquence. Si nous ne sommes plus dans la liberté de choisir, ni de quitter un état où nous nous sommes

(1) Ce discours est pour la troisième fête de la Pentecôte.

témérairement engagés : de quelle utilité, dit-on, peuvent être les discours qu'on nous fait sur la nécessité de la vocation, et l'obligation de nous adresser à Dieu, afin qu'il nous la montre?

De quelle utilité, mes frères? Vous apprendrez par là, si vous êtes déjà engagés à réparer, autant que vous le pourrez, la faute que vous avez faite dans la folle précipitation de votre choix, et à demander au Seigneur la grâce de ne pas souffrir, que ce que vous avez si mal commencé, se termine à une malheureuse fin.

De quelle utilité? Vous apprendrez par là, si vous êtes encore libres, à implorer le secours d'en haut, pour en faire descendre cet esprit de sagesse et de conseil, dont vous avez besoin dans une affaire de cette importance : et vous, pères et mères, à ne vous rendre jamais par une autorité tyrannique, ou par d'aveugles préventions, les maîtres de la vocation de vos enfants.

Mais en quelque état que vous vous trouviez, vous apprendrez tous, que rien n'est plus dangereux, que de se faire une vocation à son gré, et que néanmoins dans la conduite que tiennent beaucoup de gens, rien n'est plus ordinaire.

Par là, je vous découvrirai tout à la fois, vos obligations et vos illusions, ou pour mieux dire (et c'est ici tout le partage de mon discours), je vous ferai connaître dans ma première partie, de quelle importance il est de faire un bon choix; et dans la seconde, quelles précautions l'on peut prendre, pour n'en point faire de mauvais.

PREMIER POINT.

Je découvre dans les paroles de mon texte, deux grandes raisons qui nous obligent de consulter Dieu sur notre vocation, et de lui demander quelque signe de sa volonté, avant que de nous déterminer sur le choix que nous avons à faire. Jésus-Christ nous dit qu'*il est la porte* par où il faut entrer, première raison. Il nous déclare *que celui qui entrera par cette porte, sera sauvé, et qu'il trouvera de gras pâturages :* seconde raison.

Cela veut dire, mes frères, pour vous découvrir le sens spirituel de ces propositions figurées, que le rang que Dieu tient à notre égard, que les secours qu'il nous prépare, et quelquefois même les bénédictions temporelles qu'il répand dans l'âme de ceux qu'il a placés dans l'état où il les voulait, sont deux grands motifs qui nous engagent de les consulter sur notre vocation, et de ne rien faire sans interroger sa sainte volonté.

Première raison prise du rang que Dieu tient, et de la souveraine autorité qu'il a sur nous : *Je suis la porte*, dit Jésus-Christ; mal à propos, par conséquent, prétendrait-on entrer dans la bergerie, et dans la maison du Père de famille par d'autres endroits, conclut de là saint Chrysostome.

Ecclésiastiques téméraires qui, par vos importunités auprès des grands, par vos lâches assiduités auprès de ceux dont vous attendez quelques bénéfices, par ces soins politiques de vous faire honneur d'une piété extérieure qui vous soit utile pour vous avancer dans l'Eglise, sachez que ce n'est pas là *la porte :* et si l'on vous en ouvre une autre, souvenez-vous que Simon-Pierre ayant été introduit dans le prétoire par l'entremise d'une femme qui lui en facilita l'entrée, renonça aussitôt son Maître : *C'est moi*, dit Jésus-Christ, *c'est moi qui suis la porte : ego sum ostium.*

Pères et mères qui voulez décider souverainement du sort de vos enfants, qui engagez les uns à la cléricature, qui portez les autres à s'enfermer dans des cloîtres, qui faites perdre la vocation à ceux-ci, qui l'inspirez durement à ceux-là, sans examiner ce à quoi ils sont propres, et de quelle manière Dieu sera servi : vous n'êtes pas *la porte* par où il faut qu'ils entrent. N'appréhendez-vous pas qu'on ne vous dise un jour, que *c'est aux démons que vous les avez immolés* (*Psal.* CV)? *C'est moi*, dit Jésus-Christ, *c'est moi qui suis la porte : Ego sum ostium.*

Jeunes étourdis, qu'un plaisir charnel engage dans une alliance qui déshonore votre famille; esprits vains, qui, quoique dépourvus des talents nécessaires, n'aspirez qu'après des charges qui vous donnent du crédit; époux intéressés, qui cherchez non la vertu, mais le bien dans celles que vous choisissez pour épouses; ce n'est pas là la porte par où il faut que vous entriez dans la maison du père de famille; vous déplorerez souvent l'indiscrétion de votre choix, ou si vous y êtes insensibles, vous vous ôterez le moyen d'en expier les désordres. Ne savez-vous pas qu'il est écrit, *que les parents peuvent bien donner des maisons et des richesses* (*Prov.*, XIX), mais que c'est proprement au Seigneur à donner une femme sage et prudente? *C'est moi*, dit Jésus-Christ, *c'est moi qui suis la porte : Ego sum ostium.*

De là il s'ensuit que, pour rendre à Dieu la gloire qu'il mérite et reconnaître par un hommage volontaire son autorité suprême, il ne faut faire aucun choix considérable, ni entrer dans aucun emploi qu'on ne le prie de montrer par quelque signe, ce à quoi il est plus à propos de se déterminer.

On convient aisément qu'il est du bon ordre de l'univers qu'il y ait des conditions différentes. Il faut que les uns commandent et que les autres obéissent, qu'il y en ait de riches et qu'il y en ait de pauvres, que les uns soient élevés dans de belles charges et les autres occupés à des œuvres serviles; que les uns aient une supériorité de génie et que beaucoup d'autres n'aient pas cette élévation d'esprit. *Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? tous ont-ils le don de prophétie et des langues* (I *Cor.*, XII).

Mais prenez garde que dans cette multitude et cette diversité de conditions, il y a un premier principe vers lequel il faut remonter et un souverain architecte qui seul peut choisir les pierres propres à élever son édifice. Sans cela, quelle confusion, quel désordre, si une volonté supérieure ne disposait de toutes choses selon les règles de son infinie sa-

gesse ? *Si le Père des lumières, de qui vient tout don parfait*, ne donnait à ceux qu'il appelle les talents propres à s'acquitter dignement de leurs emplois ?

Tous les hommes sont sortis du même Créateur pour habiter la même terre, mais ils ne sont pas tous destinés à occuper les mêmes places et à faire les mêmes fonctions. C'est à Dieu, qui n'a pas moins de droit sur leurs différents états qu'il en a sur leur vie et sur leur mort, à les placer où il lui plaît. Fragile vase de terre, est-ce à toi à demander au potier pourquoi il ne t'a pas fait plus beau que tu n'es (*Rom.*, IX)? Ouvriers indiscrets et jaloux, que le père de famille a envoyés à sa vigne, est-ce à vous à lui demander pourquoi il n'a pas eu pour vous plus d'égard que pour ceux qui n'y sont venus que vers la onzième heure du jour (*Matth.* XX)?

Il n'appartient qu'à Dieu d'appeler les hommes, et s'ils s'appellent eux-mêmes, ils anticipent sur ses droits. Il n'appartient qu'à Dieu de leur ouvrir la porte, et si, se faisant à eux-mêmes une bizarre et capricieuse vocation, ils entrent par quelques autres endroits, ne passent-ils pas dans son esprit *pour des voleurs et des larrons?*

Cependant où sont les pères et les mères qui fassent de si sages réflexions ? En voilà un pour l'Eglise, disent-ils, en voilà un autre pour la robe ; il faut marier cette aînée, il faut mettre cette cadette dans un cloître ; mais vous, ô mon Dieu, qui seul *connaissez à fond les cœurs de tous les hommes*, en disposez-vous de la sorte dans vos secrets et impénétrables conseils ? Suivez-vous toujours dans vos jugements l'ordre des générations ? Distribuez-vous les emplois selon les règles fautives et l'aveugle politique des hommes ?

Selon l'usage ordinaire, les cadets sont moins bien partagés que les aînés, et souvent le contraire est arrivé par une secrète économie de la Providence. Jacob est préféré à Esaü, Joseph à Ruben, Ephraïm à Manassès, David à ses frères, et Dieu, confondant souvent les jugements des hommes, leur apprend par là qu'il a une souveraine autorité sur eux, et *qu'il est la porte par où il faut qu'ils entrent : Ego sum ostium.*

Poursuivons notre homélie : *Si quelqu'un entre par cette porte, il sera sauvé et il trouvera de gras pâturages.* Mystérieuses paroles qui nous découvrent deux espèces de bonheur attachées à celui qui prend bien le point de sa vocation : *Il sera sauvé*, voilà le premier.

Arrêtons-là cependant, et gardons-nous bien de croire que le salut et la prédestination d'une âme soient précisément attachés à cette vocation divine. Pouvons-nous, sans frémir, nous représenter ton triste sort, infortuné Saül, qui avais été si bien appelé ; ta lâche apostasie et ton cruel désespoir, infâme Judas, qui allas te pendre? Oh ! que les jugements de Dieu sont incompréhensibles !

Que pouvons-nous donc conclure de ces paroles de Jésus-Christ? Nous en pouvons inférer que la vocation est comme la première voie et la porte du salut. *Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés ;* c'est ce que l'Apôtre nous apprend dans sa lettre aux Romains (*Rom.*, VIII).

La prédestination, voilà le décret, et comme l'appelle saint Augustin, le bon propos de la miséricorde de Dieu sur les élus ; la gloire, voilà le terme et la récompense ; la justification, voilà le moyen ; la vocation, voilà la porte, et ceux qui entrent par cette porte seront sauvés s'ils persévèrent jusqu'à la fin.

La mort est entrée dans le monde, mais c'est le péché qui lui en a ouvert la porte; la vie y entrera, ce sera Jésus-Christ et sa grâce qui l'y introduiront. Le premier Adam nous a perdus, parce que notre volonté a été comme renfermée dans la sienne ; le second nous sauvera si notre volonté se trouve unie à la sienne, et comme parle le même Apôtre, *conforme à son image. Si quelqu'un entre par cette porte, il sera sauvé.*

Tel est le bonheur de ceux qui, préférant la voix de Dieu à celle de la chair et les saintes inspirations de sa grâce aux mouvements déréglés de la nature, le consultent dans le choix de leur état, et cherchent ingénûment à remplir les desseins qu'il a sur eux. Ils l'appellent à leur secours, ils le prient de les diriger et de les instruire, ils lui témoignent qu'ils feront aveuglément ce qu'il aura la bonté de leur ordonner, et qu'ils renoncent à leur volonté pour faire uniquement la sienne. N'est-ce pas là l'engager à leur fournir les lumières nécessaires au salut ?

Il est vrai qu'avec toutes ces bonnes résolutions, qui ne viennent que de Dieu, il ne leur doit rien ; mais il n'est pas moins vrai que, leur ayant promis son secours et étant fidèle à sa parole, il veut bien la dégager en leur faveur.

Surprenante condescendance de sa miséricorde et de sa bonté ! renoncent-ils pour lui aux biens, aux honneurs, aux plaisirs du monde ? Il pourrait dire qu'il leur en tiendra compte, ce n'en serait que trop ; mais il passe plus avant, il dit qu'*il sera lui-même leur grande récompense* (*Gen.*, XV). Lui sacrifient-ils leur liberté et le pouvoir qu'ils ont de disposer d'eux-mêmes ! Ce serait beaucoup de leur dire qu'il aura égard à ce sacrifice qu'ils lui en font, mais il veut bien ajouter, que *s'ils le craignent, il fera lui-même leur volonté* (*Psal.* CXLIV). Se font-ils un devoir de ne suivre que son conseil ? Il pourrait leur dire qu'*il arrêtera ses yeux sur eux* (*Psal.* XXXI) ; il le dit et il le fait, ce n'en est que trop ; mais il ajoute qu'*il leur donnera un cœur nouveau et qu'il mettra son esprit au milieu d'eux* (*Ezech.*, XXXVI).

Or, quant à la place de son esprit, on a celui de Dieu, quand on ne s'écoute plus, mais qu'on écoute Dieu ; quand on se défie de ses propres lumières et qu'on suit le conseil de Dieu, n'est-on pas dans la bonne voie et dans la vraie disposition de se sau-

ver? *Soit qu'on entre, soit qu'on sorte,* s'égare-t-on et se perd-on sous un si bon guide?

On est droit dans ses intentions, désintéressé dans ses vues, juste dans ses désirs, ferme dans ses résolutions, humble dans sa conduite, réglé dans son zèle, recueilli dans ses plus grandes occupations; car tels sont les effets que produit dans une âme cet esprit que le sage appelle *unique et multiplié* (*Sap.*, VII). *Esprit unique* dans sa nature; esprit fécond *et comme multiplié* dans ses opérations; *esprit unique :* elle ne consulte que lui; esprit fécond et comme *multiplié* dans ses opérations: il se communique à elle selon les *différentes mesures de ses grâces* et la variété de ses attraits.

Esprit unique : elle n'attend que ses ordres pour se déterminer; esprit fécond *et comme multiplié :* il sait la conduire au salut par toutes sortes de voies : par la prospérité et par l'adversité, par le désir et par la crainte, par les promesses et par les menaces, par l'action et par le repos. *Celui qui entre par la porte, sera sauvé,* dit Jésus-Christ, *il trouvera même,* ajoute-t-il, *de gras pâturages;* autre caractère de son bonheur.

J'appelle *de gras pâturages* ces suavités intérieures, ce repos de l'âme, ces onctions célestes, cette secrète joie qu'on goûte dans l'état où l'on est appelé de Dieu; j'appelle de *gras pâturages,* ces sincères et innocentes amitiés dans les mariages dont le Seigneur a serré les nœuds; ces douces consolations de ces vierges chrétiennes qui, ayant pris la voie du cloître, s'écrient dans les transports de leur chaste amour : *Oh! que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit! J'ai choisi,* et je me trouve bien de mon choix; j'ai même dès ce monde moins d'embarras et plus de satisfaction, *en menant une vie humble et cachée dans la maison du Seigneur, que si je demeurais sous les superbes tentes des pécheurs.*

J'appelle de *gras pâturages,* ces secours que reçoivent, non-seulement pour le spirituel, mais souvent encore pour le temporel, ceux et celles qui se trouvent dans un état où Dieu les veut, et où il les a placés lui-même. *C'est lui,* dit David, *qui me conduit, et rien ne me manquera; il m'a mis dans un lieu d'excellents pâturages, il a fait revivre mon âme, et jaloux de la gloire de son nom, il m'a mené dans des sentiers de justice.*

Que puis-je raisonnablement craindre sous un si bon guide et un si charitable pasteur? la mort? Mais *quand j'aurais à marcher au milieu de ses ombres, je ne craindrais aucun mal, parce qu'il est avec moi;* de fâcheux égarements? mais sa houlette me fera rentrer dans le bon chemin; de sévères corrections? mais c'est *le bâton* de mon pasteur, *et elles serviront à me consoler;* l'indignation et les mauvais traitements de ceux qui m'affligent? *mais il a préparé devant moi une table délicieuse* contre leur basse et maligne jalousie; de chagrinantes réflexions dont le repos le plus doux est souvent troublé? mais l'*huile* de sa grâce les adoucit. *Oh! que le vin, dont il remplit ma coupe, est exquis et enivrant* (*Psal.* XXII)!

Ames dociles aux inspirations de Dieu, et résolues de ne rien faire sans sa participation et son conseil, vous en faites une douce expérience dans l'état où il vous a appelées, ou si vous y sentez quelques petites amertumes, ces épreuves mêmes vous consolent, persuadées qu'elles vous purifient de vos péchés et qu'elles vous rendent plus attentives à vos devoirs. Si la paix n'est autre chose que la tranquillité de l'ordre (*D. Thomas*), étant dans cet ordre, c'est à vous que Dieu la promet et qu'il la donne.

Il n'en est pas ainsi de vous qui en êtes sortis par un défaut de vocation, vous vous êtes dérangés, vous vous êtes déplacés, vous vous êtes mis hors du rang et de l'ordre où vous deviez être, vous ne trouverez souvent que des embarras, des contradictions, des malheurs : voici la raison qu'en donne saint Augustin (*Lib. de Ordine*).

L'ordre veut que les hommes soient sous Dieu, non-seulement par leur nature, mais encore par le bon usage de leur liberté et par une si parfaite sujétion, qu'ils n'entreprennent rien sans lui. Cependant quand ils se font leur propres juges dans le choix de l'état qu'ils embrassent, ils veulent en quelque manière se tirer de cette sujétion; en sorte que comme Dieu se conduit et se gouverne lui-même, ils prétendent se gouverner et se conduire. Or, il n'en faut pas davantage pour les rendre malheureux. S'ils étaient dans leur ordre et dans leur place, ils trouveraient beaucoup de consolation et de repos, mais dès qu'ils se dérangent, que peuvent-ils attendre qui ne les afflige?

Car il faut raisonner à peu près de la paix de l'âme comme de la santé du corps, dit saint Augustin. Quoiqu'un homme soit d'une bonne complexion et d'un vigoureux tempérament, néanmoins dès qu'un os est déboîté et hors de sa place, il souffre des maux qui lui font jeter les hauts cris; véritable figure de ce qui se passe dans ces âmes qui sont hors de l'état et, pour ainsi dire, hors de l'emboîture où Dieu les voulait; il n'y a pour elles *que de l'affliction et de la douleur dans les voies* où elles marchent (*Rom.*, III).

Concluons de là, mes frères, qu'il n'est rien de plus dangereux que de se faire une vocation à son gré, ni de plus important que de consulter le Seigneur pour faire un bon choix; mais comment y réussir et quelles précautions peut-on prendre pour n'en point faire de mauvais? Qui suis-je pour vous les marquer? En voici seulement trois principales que vous trouverez dans nos livres saints, et dont je vais vous parler dans mon second point.

SECOND POINT.

La première de ces précautions nécessaires pour ne pas s'exposer à faire un mauvais choix, nous est expliquée par ces paroles du roi-prophète, qui nous avertit de ne pas ressembler *à des animaux qui, n'ayant point d'entendement,* se portent sans réflexion vers les premiers objets qui les frappent.

Nous en voyons (hélas ! il n'y en a que trop) qui vivent sans délibération et sans choix, et qui, pires en un sens que les animaux, n'agissent pour aucune fin. Demandez-leur quelle est celle qu'ils se proposent, à peine pourront-ils vous répondre, et la réponse même qu'ils vous font, ne sert qu'à vous mieux convaincre de leur indiscrétion et de leur folie.

Les uns ne se proposent pour fin que le plaisir de boire et de manger (*Luc.*, XII) ; telle était celle de ce riche que la gourmandise avait tellement abruti que, prenant son âme pour une âme toute charnelle, il l'invitait à faire bonne chère. Les autres ne se proposent pour fin que le profit qui leur reviendra de l'état qu'ils choisiront. Telle était celle de ce lévite qui, courant de pays en pays, ne répondit autre chose à Michas, qui lui demanda où il allait : *Je vais là où je trouverai qu'il me sera plus avantageux de demeurer.* Plaise au Seigneur qu'il n'en soit pas ainsi de quelques lévites de nos jours !

On en voit beaucoup qui prennent les choses comme elles se présentent ; celui-ci pour la guerre, celui-là pour le mariage. Une société de débauche, l'enjouement d'une fille, peut-être l'engagement criminel qu'on aura contracté par un commerce défendu..... Un jeune homme livré pour lors aux enchantements d'une amitié impure n'écoute ni Dieu ni sa raison même. L'esprit séduit, enivré, affaibli par le venin qui a gagné le cœur, n'a plus la force de se défendre contre les appas du plaisir. Il la trouve belle, c'est assez : Philistine ou non (*Judic.*, XXIV), que des parents y consentent ou qu'ils s'y opposent, qu'il perde sa fortune ou qu'il la risque, qu'il soit heureux avec elle ou malheureux, c'est à quoi il ne fait point d'attention ; la passion a si fort pris le dessus, que souvent elle l'empêche même de consulter ses amis ou de réfléchir sur l'indiscrétion de son choix. Quel aveuglement ! *Ne ressemblez pas*, dit David, *à des animaux qui n'ont point de raison.*

Que faire donc ? Se défier de soi-même, ne se pas livrer mal à propos à son propre penchant, ne se pas laisser séduire par de certains attraits des objets que l'on voit.

Loth, ayant découvert un beau pays dont l'abondance le charmait, ne délibéra pas sur le choix de la terre où il devait aller. Dès qu'Abraham lui eut dit : *Voilà la droite, voilà la gauche, prenez celle qu'il vous plaira* (*Genes.*, XXIII) ; il se jeta du côté de Sodome. S'il s'était auparavant informé des mœurs de ses habitants, ou s'il avait pu prévoir l'effroyable malheur dont cette ville était menacée, il n'aurait eu garde de la choisir pour le lieu de sa retraite ; mais il ne prit pas cette précaution, il n'y songea pas même. Je veux dire, messieurs, que certains objets qui surprennent une âme, l'enchantent et enlèvent son consentement presque sans qu'elle s'en aperçoive. Ses passions l'aveuglent, l'amour-propre la séduit, le démon et le monde la trompent ; si elle était sage et pieuse, elle se défierait de ses ennemis et profiterait de cet important avis du Saint-Esprit : *Mon Fils, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez point de ce que vous aurez fait* (*Eccli.*, XXXII).

La seconde précaution pour rendre sa vocation moins incertaine, est de s'adresser à ceux que Dieu a revêtus de son autorité ou éclairés de ses lumières. Enfants, vous avez vos pères et vos mères, vous êtes obligés, selon les lois divines et humaines, de les honorer ; mais souvenez-vous que l'une des plus grandes marques du respect que vous leur devez, est de demander leur avis et leur consentement. Ce sont vos anges tutélaires, c'est à leur sage conduite que la Providence vous a soumis ; marchez dans les sentiers où ils vous mèneront : ils connaissent mieux que vous ce qui vous est propre, et s'ils se règlent sur les principes de la vraie sagesse, ils consulteront, comme Abraham, le Seigneur, avant que de vous inspirer le choix qu'il faut que vous fassiez.

Ce fut ce bon père qui donna les ordres nécessaires pour le mariage de son fils. L'on eût dit qu'Isaac n'avait aucune part dans l'alliance à laquelle il était destiné, tant il avait de déférence et de soumission. Abraham envoya Eliézer dans un pays éloigné, et comme ce serviteur était inquiet sur certains incidents où il n'aurait su que faire : *Ne vous mettez pas en peine*, lui dit-il, *le Seigneur, le Dieu du ciel qui m'a tiré du pays de ma naissance, m'enverra lui-même son ange devant vous, afin que vous preniez pour mon fils une femme du pays où je vous envoie* (*Genes.*, XXIV). Isaac lui-même, sans connaître Rébecca, ayant su d'Eliézer ce qui s'était passé, la reçut, comme si elle lui avait été donnée de la main de Dieu même, tant sa tranquillité et sa soumission fut grande ; aussi l'Ecriture remarque qu'*il n'était sorti sur le soir que pour méditer et le prier* (*Ibid.*).

Enfants, instruisez-vous par là de vos devoirs, considérez vos pères et mères comme des guides que Dieu vous a laissés, afin de vous conduire dans de certaines routes que vous ne prendriez peut-être jamais, si vous vous abandonniez à vos propres lumières, comme des gens qui, revêtus de son autorité, sont en droit de vous montrer ce qu'il vous importe de choisir : *Ambula coram me* (*Genes.* XVII), comme des Abraham qui, ne le perdant pas de vue, méritent une soumission aussi grande que fut celle d'Isaac. Et vous, pères et mères, apprenez par cette histoire à n'inspirer aucune vocation à vos enfants qu'après avoir demandé à Dieu qu'il vous éclaire vous-mêmes sur une affaire de cette conséquence dont vous êtes personnellement chargés.

Mais en quelque état que vous soyez, vous avez vos pasteurs et des hommes éclairés à qui vous découvrez le fond de vos âmes dans les tribunaux de la pénitence ; ce sont là d'autres *anges que Dieu vous envoie pour préparer ses chemins* et les vôtres. Je les suppose habiles, spirituels, capables de vous donner de bons avis, sans affecter de vous plaire, ni craindre de vous déplaire, gens d'ex-

périence et à peu près tels qu'était cet ange qui dit au jeune Tobie : *Le chemin qui conduit au pays des Mèdes ne m'est pas inconnu, je l'ai fait plusieurs fois* (*Tob.*, V). N'y en a-t-il pas beaucoup en qui tous ces talents se rencontrent? mais souvenez-vous que ces belles qualités, qui leur donnent le droit de vous conduire, vous imposent l'obligation de les consulter.

Enfin la troisième précaution que vous devez prendre, est renfermée dans ces paroles de Jésus-Christ : *Qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne supputе auparavant à loisir la dépense qui y sera nécessaire pour voir s'il aura de quoi l'achever, de peur que ne pouvant le faire, tous ceux qui verront ce bâtiment imparfait, ne se moquent de lui et ne disent : il a commencé de bâtir, mais il n'a pu achever ce qu'il avait entrepris* (*Luc.*, XIV).

Combien de gens, s'ils avaient fait une réflexion si sage, se seraient-ils donné de garde de s'engager témérairement dans un état de vie qui ne leur convenait pas et dont ils se trouvent incapables d'en remplir les devoirs! Eglise de mon Dieu, vous en seriez mieux servie, charges de judicature, vous ne seriez pas déshonorées par ces hommes vains qui, ne consultant que leur ambition, croient qu'il suffit d'avoir assez d'argent pour vous acheter, sans se mettre en peine d'examiner à loisir s'ils ont la science, l'intégrité et le désintéressement nécessaires pour vous exercer selon les lois divines et humaines.

Pour quelques bons ecclésiastiques qui s'acquittent avec honneur du saint ministère, combien en est-il d'autres qui s'y jettent brusquement, sans examiner à loisir s'ils y sont propres, s'ils y feront leur salut, et s'ils travailleront avec quelque fruit à celui de leurs frères! Quelque marque qu'ils aient de leur vocation, elle doit leur être suspecte jusqu'à ce qu'ils aient supputé s'ils pourront fournir à la dépense nécessaire pour achever cette tour de la perfection évangélique qu'ils veulent commencer de bâtir.

Quelle marque de vocation moins suspecte que celle de Jérémie! Dieu lui avait fait entendre qu'*il l'avait sanctifié avant qu'il fût sorti du sein de sa mère, et qu'il l'avait établi prophète parmi les nations.* Il ne laissa pas néanmoins de supputer les dépenses nécessaires pour un si important ministère, et, considérant qu'il n'avait encore que quinze ans, il lui dit : *Hélas! Seigneur, vous voyez que je ne sais point parler parce que je ne suis qu'un enfant* (*Jerem.*, I; *D. Hieron. in c. I Jerem.*). Combien d'enfants qui ne savent que le langage du siècle et qui au péché de leur naissance, en ont ajouté plusieurs autres actuels et volontaires, s'engagent dans la clericature, sans avoir examiné à loisir et, pour me servir des expressions de Jésus-Christ, sans avoir *supputé, étant assis, les frais* pour une si difficile entreprise.

Quelle marque de vocation moins suspecte que celle de Jean-Baptiste : la prophétie qui, longtemps avant qu'il vînt au monde, l'avait regardé comme l'ange et le précurseur futur du Messie, le miracle arrivé à son père dont la langue fut déliée pour rendre témoignage que le ciel le destinait à cette éminente dignité, étaient des preuves incontestables de sa mission; il ne laissa pas néanmoins de passer la meilleure partie de sa vie dans une sombre retraite, comme pour examiner à loisir *et étant assis*, ce que le Seigneur attendait de lui; jusque là qu'il ne sortit de son désert que lorsqu'il y reçut comme de nouveaux ordres (*Luc.*, III).

Combien voyons-nous de gens qui, prévenant la vocation divine par la témérité de leurs désirs, s'appellent eux-mêmes dans les différents emplois de l'Eglise ou de la robe, sans avoir considéré s'ils pourraient fournir aux frais nécessaires à la perfection de l'édifice qu'ils commençaient de bâtir; s'ils avaient pris de si sages précautions, ils ne s'attireraient pas, comme il n'arrive que trop souvent, le mépris des hommes et, ce qui est encore plus à craindre, l'indignation de Dieu.

Ils se poussent dans des emplois dont il leur est impossible de s'acquitter avec honneur. Faute d'avoir mesuré leurs forces et comparé ce qu'ils pouvaient, avec ce qu'ils étaient obligés de faire, ils ne réussiront jamais dans ce qu'ils entreprennent, quelque bonne intention qu'ils paraissent avoir. Que ne se disaient-ils ce que dit David quand on voulut lui donner les armes de Saül pour aller combattre contre le géant des Philistins : ces armes sont trop pesantes pour moi, elles m'embarrasseraient plus qu'elles ne me soulageraient, *elles ne sont pas à mon usage* (I *Reg.*, XVII).

Que ne pensaient-ils d'eux-mêmes ce que pensa cet homme, dont il est parlé chez Isaïe, lorsque, connaissant le peu d'habileté et de talent qu'il avait, il répondit à ceux qui voulaient le faire leur prince : *Je n'ai ni pain, ni habit dans ma maison, ne m'établissez pas chef du peuple* (*Isaïæ*, III).

Si l'on se rendait justice, en examinant sérieusement ce dont on veut se charger et le peu de disposition qu'on a souvent aux emplois que l'avarice ou l'orgueil inspire, on recevrait de grandes grâces de Dieu, même mille petites consolations selon le monde, mais comme il est rare qu'on prenne ces précautions, faut-il s'étonner si l'on se rend souvent si criminel et si malheureux?

Pour prévenir ces désordres et ces maux, voici ce que le Saint-Esprit vous ordonne de faire : *Dans les choses que vous entreprendrez, priez le Très-Haut afin qu'il vous conduise dans le chemin de la vérité, affermissez-vous vous-mêmes dans une conscience bonne et droite; quand Dieu lui aura donné cette bonté et cette droiture, sachez que vous n'aurez point de conseiller plus fidèle.*

Comme tout n'est pas avantageux à tous, et qu'il y a pour les uns des états de vie où d'autres ne réussiraient pas, choisissez celui qui vous est le plus propre, et si, après vous être éprouvé, vous trouvez quelque chose qui ne vous convienne pas, gardez-vous bien de vous l'accorder. Surtout que la parole de vérité marche devant tout ce que vous faites,

et que le conseil du Seigneur soit la règle de votre conduite (*Eccles.*, XXXVII) si vous voulez vivre heureux en ce monde et en l'autre.

SECOND DISCOURS. (1)

Quodcumque dixerit vobis facite.
Faites tout ce qu'il vous dira (*S. Jean, ch.* II).

Nous ne pouvons trop louer la sage conduite de l'époux et de l'épouse de Cana d'avoir appelé Jésus-Christ à leurs noces. Soit que l'honneur qu'ils avaient de lui être alliés, par rapport à Marie sa mère, les engageât à ce devoir de civilité fort ordinaire parmi des parents; soit que le grand bruit du rare mérite et de la mission de ce divin convié, déjà reconnue par Jean son précurseur, par Philippe et Nathanaël, ses disciples qui l'avaient suivi, fût un puissant attrait pour le prier de ne leur pas refuser cette grâce, ils eurent assez de prudence pour la demander, et de bonheur pour l'obtenir (*Orig.*, *hom.* 9 *in Joann.*).

Il assista donc à leurs noces, autorisant par sa présence la sainteté des mariages chrétiens, que quelques hérétiques auraient un jour la témérité de condamner, faisant même connaître par le changement de l'eau en vin, qui fut le premier de ses miracles, qu'il était venu au monde non-seulement pour approuver et sanctifier cet état, mais encore pour répandre sa grâce sur d'autres professions, où ceux qui les embrassent l'appelleraient.

C'est là, comme je l'ai déjà remarqué, *la porte* par où il faut entrer, si l'on veut travailler sérieusement à son salut : mais quand même on y serait entré, c'est-à-dire quand on aurait reçu de Dieu sa vocation, ce serait une pernicieuse erreur de croire qu'ayant fait cette première démarche, on pût se reposer sur sa providence et sa miséricorde pour tout le reste. Le vin ne manqua-t-il pas à ceux qui avaient invité Jésus-Christ à leurs noces ? et s'il n'avait pas fait le miracle qu'il y fit, quelle confusion n'auraient-ils pas essuyée ? Les grâces destinées à remplir les devoirs de son état sont-elles si officieuses et si présentes, qu'elles ne manquent jamais à ceux et à celles que le Seigneur y a placées ? La foi et l'expérience font assez voir le contraire.

Les uns, mécontents de leur état, veulent le changer, ce sont des esprits chagrins et inquiets : les autres, demeurant dans celui où ils sont, n'en remplissent pas les devoirs ; ce sont des esprits bizarres ou fainéants : or, de quelque manière que la chose arrive, quoiqu'ils aient été bien appelés à l'état où ils sont, comment s'y sauveront-ils ?

Ce sera s'ils s'appliquent à eux-mêmes ce que la sainte Vierge dit à ceux à qui le vin manquait : *Faites tout ce que mon Fils vous dira.* Ce sera (et c'est ici tout mon dessein) si, n'ayant pas de raisons légitimes pour sortir de l'état où ils sont, ils y demeurent ; premier moyen d'y faire leur salut. Ce sera, si, demeurant dans leur état, ils y travaillent et en remplissent tous les devoirs, second moyen d'y faire leur salut : *Quodcumque dixerit vobis facite.*

(1) Ce discours est pour le second dimanche d'après les Rois.

PREMIER POINT.

A quiconque observera de près les mouvements du cœur humain, il ne sera pas difficile de comprendre que l'impatience de sortir de l'état où l'on se trouve, vient ordinairement de l'une de ces deux causes, je veux dire d'un désir déréglé de s'avancer dans le monde, et d'une répugnance naturelle à souffrir les peines de son état.

Les premiers se plaignent de la condition obscure et médiocre dans laquelle ils se voient engagés ; ils voudraient bien être mieux. Les seconds ne portent qu'en murmurant les croix de leur état ; ils voudraient bien en être délivrés. Que dirons-nous aux uns et aux autres ? Demeurez dans l'état où vous êtes, à moins que vous n'ayez de puissantes raisons pour en sortir : mais surtout ne suivez ni les mouvements de votre orgueil, ni le penchant de votre sensualité, et les illusions de votre esprit : *Faites tout ce que Jésus-Christ vous ordonnera.*

Si l'on réfléchissait sérieusement sur les malheurs presque inévitables à ceux qui se trouvent dans des conditions élevées ; si l'on se représentait que les grandeurs humaines sont plus à craindre par l'extrême difficulté qu'il y a d'y faire son salut, qu'à estimer par les avantages temporels qu'elles procurent ; que les dignités chargent plus qu'elles n'honorent ceux qui en sont revêtus ; qu'il est presque impossible qu'on ne change de mœurs en changeant d'état, et que la prospérité est moins favorable aux chrétiens dont elle gâte l'esprit, que l'adversité qui les rappelle sans cesse à leur devoir : si l'on faisait des réflexions si raisonnables et si utiles, on demeurerait tranquillement dans la place qu'on occupe, et sans entreprendre de se faire une espèce de providence contraire à celle de Dieu, on attendrait ses ordres, *et que le maître du festin dit : Mon ami, montez plus haut* (*Luc.*, XIV).

L'orgueil, toujours turbulent et inquiet, n'a garde de laisser à une âme le loisir de réfléchir si sagement : il lui persuade qu'il faut à quelque prix que ce soit, se tirer d'un état où l'on ne fait que languir; qu'il est raisonnable de tenir le même rang que ceux en qui on reconnaît le même mérite, sans se laisser lâchement effacer par d'autres qui en ont moins; que se cacher pour remplir les premières places de l'Eglise n'est plus de l'usage de ce siècle ; qu'entrer dans la maison du Seigneur par la porte ou par quelque brèche, c'est toujours y entrer pour dominer sur les autres, vivre richement et à son aise, qu'une charge dans la robe, un emploi dans le négoce, une place dans l'administration des affaires publiques ne sont que des degrés pour faire une plus grosse fortune, se mettre plus au large, ensevelir avec honneur la roture et la misère de ses ancêtres.

De là, ces chagrins qu'on dévore en soi-

même, ou ces plaintes fréquentes dont on étourdit ceux à qui on raconte ses malheurs sur l'injustice de ses ennemis, le froid de ses amis, l'indolence de ses protecteurs.

De là, ces continuelles agitations, ces furieuses impatiences de pourvoir richement ses enfants, de leur acheter de belles charges, ou de leur procurer d'avantageuses alliances. De là, ces aigreurs et ces dépits de voir dans les autres une élévation dont on se croit plus digne qu'eux. De là, cette mélancolie sombre et farouche, cette vive jalousie de supériorité, ces désirs démesurés de se distinguer par quelques endroits, ces violents efforts de sortir, par quelque voie que ce soit, de l'état où l'on se trouve mal, pour passer à un autre où l'on se flatte qu'on serait mieux.

Combien de femmes disent-elles à leurs maris ce que celle de Job disait au sien ? Demeurerez-vous toujours dans votre simplicité ? en servant Dieu comme vous le servez, en êtes-vous plus considéré et plus riche ? Changez de conduite, ou mourez dans votre bêtise.

Combien de filles, à cause qu'elles se persuadent ou qu'on leur a dit qu'elles ont de la beauté, de l'esprit, du mérite, rebutent de bons partis qu'elles croient au-dessous d'elles, ne voulant que des époux d'un rang distingué qui leur donnent de la noblesse ou de gros biens, et qui, à force de vivre dans ce ridicule entêtement, se voient réduites *à pleurer leur virginité* le reste de leurs jours ? Elles voulaient *se marier aux enfants des cèdres, et elles demeurent toujours chardons.*

Combien de parents ambitieux forçant la modestie de ceux de leur famille, les pressent de se faire connaître, afin que des charges où ils seront élevés dans le siècle, et des honneurs qu'ils y recevront, il en rejaillisse quelque éclat sur eux ? Combien qui leur disent ce que les parents de Jésus-Christ lui dirent : *Puisque vous faites de si grandes choses, et qu'il ne tient qu'à vous de vous avancer, produisez-vous aux yeux du monde* (*Joan.*, VII), personne ne fait en secret ce qui peut lui procurer de grands avantages.

Avoir de tels sentiments, ou les inspirer à d'autres, c'est le caractère de ces esprits vains et inquiets qui, mécontents de Dieu et d'eux-mêmes, s'efforcent à tout moment de sortir de l'état où il les a mis. Quand on en est venu là, de quoi n'est-on pas capable ? Sans citer les exemples d'un Absalon qui veut détrôner son père, d'un Siba qui, pour devenir maître de valet qu'il est, s'empare des biens de Miphiboseth, d'une Agar qui, impatiente de sortir de sa servitude, se rend insupportable à Abraham et à Sara ; d'un Ptolémée qui fait mourir son bienfaiteur et ses enfants qu'il regarde comme de grands obstacles à son élévation. Sans vous rapporter d'autres exemples dont nos livres saints sont remplis ; que ne fait-on pas encore de nos jours, quand on veut se tirer de l'obscurité ou de la médiocrité d'un état sous lequel on gémit ? On voudrait être mieux, et il est rare que dans ce déplacement on ne commette de grandes injustices.

Mais quand on ne se rendrait pas criminel par cet endroit ; une sensualité païenne et une secrète répugnance à souffrir les peines de certains états où l'on est engagé, fait qu'on n'en porte les croix qu'en murmurant, et qu'on voudrait bien en être délivré : second caractère de gens qui manquent par là à leur vocation, et qui, au lieu de s'y sauver par une humble patience, s'y damnent.

Deux choses qu'on regarde dans l'état où l'on est, rebutent ordinairement ceux qui l'ont embrassé, dit saint Bernard. Les uns s'en dégoûtent à cause qu'il est trop bas et trop vil, les autres à cause qu'il est trop incommode et qu'on se lasse d'en souffrir les rigueurs : ce sont là, cependant, ajoute ce Père, les deux côtés de la croix où Jésus-Christ est attaché, et où il veut nous attacher avec lui ; et n'y tenir que d'un côté ce n'est rien faire (*D. Bern. tract. de Vita et Moribus Clericorum c.* 14, *num.* 43).

Souffrez-vous avec tranquillité les humiliations de votre état, et vous résignez-vous à la volonté du Seigneur ? c'est déjà beaucoup : mais ce n'est pas encore assez pour profiter de la grâce de votre vocation ; il faut que vous en souffriez patiemment les peines et les amertumes, et ce sera là vous tenir aux deux côtés de la croix.

De gros clous y attachèrent le Dieu que vous adorez, et quand l'état que vous avez embrassé est indissoluble, vos engagements sont autant de clous qui vous y attachent. Il ne s'agit plus de délibérer et de choisir, l'affaire est conclue. Que le choix que vous avez fait soit bon, qu'il soit mauvais, il est question de vous y sauver, et l'un des moyens les plus présents que la providence et la miséricorde de Dieu vous offrent, est de vous sanctifier par le bon usage de vos croix.

Etes-vous lié avec une femme ? ne cherchez point à vous délier, dit l'Apôtre, *demeurez devant Dieu dans l'état où vous êtes* (I *Cor.*, VII) : voilà vos clous, voilà vos liens. Eussiez-vous une femme aussi fière et aussi orgueilleuse que Michol, aussi méchante et aussi violente que Jézabel, aussi ennemie de votre repos que la femme de Tobie, aussi féconde en injures et en imprécations que celle de Job, demeurez avec elle, vous l'avez choisie.

Et vous, femmes qui êtes liées avec vos maris, ne cherchez pas à vous en séparer, soit par d'éclatants divorces, soit par des mésintelligences, des aversions et des inimitiés secrètes. Fussent-ils aussi ivrognes que Nabal, aussi dissipateurs et aussi débauchés que l'enfant prodigue, aussi sauvages que Nemrod, aussi impudents que Séméi, aussi étourdis que ceux qui élevèrent la tour de Babel, demeurez avec eux : ce sont là vos croix ; ce sont là *ces afflictions et ces maux de la chair* que cet apôtre *eût bien voulu vous épargner*. Mais, vous avez pris un autre parti, il ne s'agit maintenant que d'y faire votre salut. *Que savez-vous, ô femme ! si vous ne sauverez pas votre mari ? que savez-vous aussi, ô*

mari, si vous ne sauverez pas votre femme (I Cor., VII)? Mais, quoi qu'il arrive, Dieu a assez de bonté pour vous fournir, sans que vous sortiez de votre état, les vrais moyens de vous y sanctifier. Supportez réciproquement vos défauts, souffrez avec patience, dissimulez avec sagesse, reprenez avec douceur.

Dans l'état où je me vois, dans les peines d'esprit et de corps dont je me sens agitée, je ne puis faire mon salut, dites-vous : vous ne le pouvez faire? c'est cependant dans votre état que Dieu veut que vous le fassiez. Beaucoup d'autres, qui ont eu des maris plus fâcheux que le vôtre, l'y ont fait. Je n'ai ni consolation ni repos; mais savez-vous bien que c'est par cette soustraction des consolations et des joies sensibles que Dieu vous appelle à lui, et que, répandant de certaines amertumes sur des plaisirs que vous pourriez innocemment vous procurer, il vous met dans la voie qui conduit au ciel.

Je ne puis le prier : qui vous en empêche? Job, quoiqu'il eût une très-méchante femme, le priait sur son fumier; David, quoique la sienne n'eût guère d'humilité ni de religion, le priait sept fois le jour, et rien ne pouvait le détourner des exercices ordinaires de sa piété. *Votre patience* même, qui, comme dit un apôtre, *rend ses ouvrages parfaits* (*Jacob.*, I), vous tiendra lieu de prière, et, si vous portez tranquillement les croix de votre état, cette espèce de pénitence vous sera comme une seconde planche dans votre naufrage.

Je ne puis fréquenter les sacrements, tant je sens mon cœur desséché et embarrassé : offrez à Dieu ces peines extérieures et intérieures, ce sera une grande disposition à vous approcher avec fruit des tribunaux de la pénitence et de la sainte table. Là, vous vous déchargerez de vos péchés dans l'amertume de votre âme, et le Seigneur inspirera à ceux à qui vous découvrirez vos embarras et vos chagrins les moyens propres à vous en soulager; ici, vous recevrez dans un cœur pur, car je le suppose tel, *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui vous consolera dans tous vos maux et ne souffrira pas que vous soyez éprouvé au-dessus de vos forces* (II *Cor.*, I).

Je vois bien que je ne suis pas dans l'état où je devrais être; que, pour ne m'être pas adressé à Dieu, j'ai mal pris le point de ma vocation. Cela peut bien être, cela n'arrive que trop souvent; mais, encore un coup, la faute est faite. N'ajoutez pas à un mal un autre qui serait pire, le découragement et le désespoir. Embrassez votre état dans un esprit de pénitence et de résignation, vous pourrez, avec le secours de la grâce, terminer par une bonne fin ce qui n'a eu que de mauvais commencements

Selon toute apparence, Ruth ne paraissait pas appelée à la couche nuptiale de Booz; son humilité, sa douceur, sa complaisance ont néanmoins rendu son mariage heureux. Gemissez, priez, poussez devant Dieu des cris, non d'impatience et de murmure, mais de douleur et de soumission à sa sainte volonté. Dites-lui, non dans l'esprit d'Esaü, mais dans un esprit humilié et contrit : *Mon Père, n'avez-vous qu'une bénédiction à donner?* Touché de vos peines et de vos larmes, il vous répondra peut-être comme Isaac, *que votre bénédiction sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel* (*Gen.*, XXVIII). *La graisse de la terre*, voilà les consolations temporelles; *la rosée du ciel*, voilà les dons qui viennent d'en haut.

Si l'on comprenait bien ces grandes vérités, oh! qu'on s'épargnerait de peines et de chagrins! oh! qu'on s'attirerait de bénédictions et de grâces! *Les chemins qui étaient raboteux seraient unis, et ceux qui étaient tortus deviendraient droits.* On ne verrait plus ni tant de divorces et de querelles dans les familles, ni tant de désordres dans la clericature, ni tant de prévarications et d'infidelités dans les autres emplois; car, ce que je viens de dire en particulier des mariages doit s'appliquer à toute sorte d'états en général dont on veut bien goûter les douceurs, mais dont on répugne à porter les croix. Comment les porterait-on, puisque souvent à peine se résout-on d'en remplir les devoirs? Il faut cependant y satisfaire, et, refuser le travail attaché à sa profession, ce serait se perdre, quoiqu'on y fût bien appelé : seconde proposition qui ne mérite pas moins de réflexion que la première.

SECOND POINT.

Ce n'est pas seulement de la vocation au christianisme en général, c'est encore de celle à des états particuliers, que l'apôtre saint Pierre dit que *nous devons prendre garde d'affermir notre vocation et notre élection par nos bonnes œuvres* (II *Pet.*, I). Ce n'est pas par la seule qualité d'hommes régénérés par le baptême et élevés dans le sein de l'Eglise, c'est encore par celle de magistrats, d'ecclésiastiques, d'artisans, de marchands, que nous sommes engagés au travail et à l'accomplissement de nos devoirs : cet apôtre condamnant par là l'indolence et l'oisiveté de ceux qui ne font pas les œuvres de leur état, les égarements et la conduite déréglée de ceux qui les font mal. Il faut donc travailler dans son état et en remplir les devoirs; il faut donc y travailler avec fruit et les bien remplir : deux obligations imposées à tout homme qui veut s'y sauver.

Travailler et s'acquitter des devoirs de son état, *c'est là le joug pesant dont tous les enfants d'Adam sont chargés*, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique; c'est là ce qu'il regarde *comme la grande occupation qui est faite pour tous les hommes, et qui semble avoir pris naissance avec eux* (*Eccli.*, XL).

Les uns travaillent du corps, les autres travaillent de l'esprit : le laboureur fend avec le soc de la charrue la dureté de la terre qu'il arrose de ses sueurs; le savant passe les jours et perd les nuits par de fatigantes veilles qui épuisent sa santé; les marchands et les artisans s'occupent de leur négoce et de leur métier; les magistrats et les juges s'appliquent aux devoirs de leur profession. Il n'est pas jusqu'aux princes qui n'aient leurs oc-

cupations et leurs peines : *elles sont pour celui qui est assis sur le trône de sa gloire aussi bien que pour ceux qui sont courbés contre terre et couverts de poussière* (*Eccli.*, XL.).

Mais, quelque obligation que l'on ait de travailler et de remplir les devoirs de son état, on ne voit que trop de gens qui ne cherchent qu'à s'en dispenser. *L'oisiveté, qui enseigne beaucoup de malice*, a une école ouverte à tout le monde, et l'on peut dire avec saint Augustin, qu'il n'est point de maîtresse qui soit mieux écoutée qu'elle (*D. Aug., lib. de Opere monachor.*).

Là, une fille qui aime son repos et son plaisir ne s'assujettit au travail qu'avec chagrin, le commençant le plus tard, et le finissant le plus tôt qu'elle peut ; ici, un jeune libertin, semblable à l'enfant prodigue, n'aime qu'une vie délicieuse et molle, dissipant son bien avec des filles et des femmes de joie, quittant la maison paternelle où il se voit trop gêné, pour prendre l'épée, ou s'engageant dans une profession qui le fatigue encore plus que celle que sa fainéantise lui a fait abandonner.

Que dirai-je de tant d'autres de l'un et de l'autre sexe à qui le travail est odieux et insupportable? de ces hommes qui, pouvant exercer leur profession avec honneur, sacrifient au jeu, aux promenades, aux débauches, un temps qu'ils devraient donner à une occupation honnête que la providence du Seigneur aurait la bonté de bénir? de ces femmes mariées et de ces *veuves oisives qui courent de maison en maison* lorsqu'elles devraient s'appliquer à leur ménage, à l'éducation de leurs enfants, au bon ordre de leur famille, à une sage et vigilante économie? Sont-ce là *ces œuvres* si nécessaires *pour affermir sa vocation* et s'acquitter des devoirs de son état?

Béni soyez-vous, Seigneur, d'avoir voulu que, dans les conditions même les plus basses et, selon toute apparence, les plus inutiles, nous y trouvassions de quoi nous sanctifier. Vous voulez bien tenir compte à un père de la peine qu'il se donne pour gagner du pain à ses enfants, à une mère de son application aux exercices les plus bas de son ménage, à un maître et à une maîtresse du soin qu'ils prennent de leurs domestiques, à un serviteur de son exactitude à rendre ses petits services à qui il les doit. Grands et petits, vous les appelez tous à la participation d'un royaume *dont les portes ne se ferment pas*, comme celles des villes, *à la fin de chaque jour*. Encore, par combien de portes peuvent-ils y entrer, puisqu'il *y en a trois du côté de l'Orient, trois du côté du Septentrion, trois du côté du Midi, trois du côté de l'Occident*?

Travaillons donc tous à nous acquitter fidèlement des devoirs de notre état : le même Dieu qui nous a engagés au travail le bénira, et, dans quelque profession que nous nous trouvions, pourvu qu'elle soit honnête et chrétienne, nous pourrons *assurer notre vocation par nos bonnes œuvres*.

De quel péché ne se rendent donc pas coupables ceux et celles qui passent la meilleure partie de leur vie dans une indolente oisiveté? ceux et celles qui, sans émotion et sans scrupule, ne font que boire, manger, dormir, tenir de longues et d'inutiles conversations?

Celles-ci sont accablées par une langueur habituelle qu'elles s'attirent à force de la contrefaire, prenant pour excuse de leur fainéantise certaines maladies imaginaires dont elles sont ravies qu'on leur fasse des compliments de condoléance ; celles-là, élevées par l'industrie de leur mari ou par quelque favorable coup de vent, prennent leur fortune pour une cause légitime de paresse. Elles croient que ne rien faire est une marque de grandeur, que le soin du ménage n'appartient qu'aux femmes du commun ou à celles qui n'ont point de bien ; elles ne montrent, pour titre de leur prétendue qualité, que celui de leur négligence, et les plus laborieuses sont celles qui, moins par l'amour du travail que par l'ennui que cause l'inaction, s'appliquent à quelques ouvrages qui peuvent servir à leur luxe.

L'exemple que leur montre cette femme forte dont le Sage nous fait un si beau portrait, ne leur apprendra-t-il jamais l'obligation qu'elles ont de s'acquitter des devoirs de leur état? Loin de négliger son domestique et de manger le bien d'un mari par une molle oisiveté, elle a les yeux toujours ouverts sur les besoins de sa maison afin de prendre les mesures propres à y pourvoir (*Prov.*, XXXI).

C'est ce qu'elle fait, tantôt en payant ses dettes, tantôt en grossissant ses revenus par l'achat de quelque maison à la campagne, tantôt en se nourrissant des fruits de la vigne qu'elle a plantée, tantôt en fournissant à ses domestiques les aliments et les habits dont ils ont besoin, tantôt en prenant la laine et le fuseau, et s'acquittant des ouvrages de main avec une dextérité et une application qui édifie les ouvriers et les ouvrières dont elle conduit le travail (*Ibid.*). Oh! que des femmes de ce caractère sont nécessaires! mais qu'elles sont rares! Combien de maris se trouveraient heureux d'en avoir d'aussi vigilantes et d'aussi actives! Mais, ce que le Sage dit, qu'il faut les aller chercher bien loin, n'est que trop vrai.

Ce n'est pas même assez de travailler dans son état et d'en remplir les devoirs, j'ai ajouté qu'il faut y travailler avec fruit, et les bien remplir : et c'est ce que saint Paul entend quand il appelle *bonnes* les œuvres qu'il demande pour assurer notre vocation.

Oui, *bonnes*, par rapport à l'ordre qu'on y met ; oui, *bonnes*, par rapport à la fin qu'on s'y propose. Faire de *bonnes œuvres*, mais les faire à contre-temps, et sortir des bornes de sa vocation pour chercher des occupations surnuméraires et étrangères, c'est ce que cet apôtre désavoue et condamne. *Ce que je vous recommande*, dit-il dans sa lettre aux chrétiens de Thessalonique, est de *faire votre affaire* (I *Thess.*, IV) ; car, c'est, selon saint Anselme, comme s'il avait voulu leur dire : songez à l'affaire des autres, ce peut être là une œuvre de charité ; mais songez aupara-

vant à la vôtre, cette charité doit commencer par vous-mêmes, vous en êtes les premiers objets.

Songez à réformer les autres si l'état que vous avez embrassé le demande; mais songez auparavant à vous réformer vous-mêmes.

Faites l'office de Madeleine, à la bonne heure; mais, si vous êtes appelés au ministère de Marthe, ne le négligez pas pour vous arrêter à des dévotions de contre-temps et qui vous empêchent de vous appliquer à ce que vous avez à faire.

Ne dérangez rien. De certaines viandes peuvent être bonnes à quelques-uns, qui seraient nuisibles à d'autres. Tout ce que Dieu a fait, il l'a fait avec ordre, poids et mesure; son esprit est un esprit de règle et de discrétion : prenez ce qui vous appartient et ce qu'il vous ordonne, *demeurez en repos* pour le reste, et appliquez-vous à faire votre affaire : *Quieti sitis, et negotium vestrum agatis.*

J'ai ajouté que, pour rendre bonnes ces œuvres de votre état, il faut les faire pour une bonne fin. Quelle fin me demandez-vous? Les faire dans un esprit de pénitence pour l'expiation de vos péchés, ce n'est pas assez; les faire dans un esprit de piété et de religion afin que Dieu en soit honoré et bien servi.

Il y a les œuvres des hypocrites, leur fin est mauvaise : bien loin d'en recevoir aucune récompense en l'autre vie, ils y seront terriblement punis. Il y a les œuvres des honnêtes gens selon le monde; mais, comme ils ne les font pas précisément pour en glorifier le Seigneur, ce seront au moins pour eux des œuvres inutiles, et Dieu veuille qu'il ne les leur impute pas à péché. Mais il y a les œuvres des justes, qui ont en vue leur sanctification personnelle, qui les offrent à Dieu, qui le prient de les agréer, qui lui demandent la grâce de couronner en leurs personnes ses propres dons, qui lui renvoient, pour marque de leur reconnaissance et de leur amour, ce qui vient de son infinie et gratuite miséricorde.

Telle est, mes frères, la fin que vous devez vous proposer pour *rendre, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection certaine.* Qui vous empêche de le faire, demande saint Augustin (*lib. de Opere monachorum*)? Qui empêche un serviteur de Dieu d'élever vers lui son cœur et de chanter ses louanges en travaillant de ses mains? On fait tant de choses pour un monde infidèle et ingrat, pourquoi n'en ferait-on pas pour le Créateur du monde, qui donne de si abondantes récompenses à ceux qui lui offrent leurs petites peines et qui vont se réduire à ce centre commun dans la circonférence de leur état?

On se livre à tant de pensées criminelles ou inutiles, pourquoi ne rappellerait-on pas de son égarement un esprit volage et dissipé pour en concevoir de bonnes et de saintes? on abandonne son cœur à tant de désirs stériles ou mauvais, pourquoi ne le préparerait-on pas à en former de bons et d'utiles? on profane sa bouche par tant de chansons mondaines, pourquoi ne la consacrerait-on pas par quelques airs de piété dont l'esprit et le cœur se nourrissent?

Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de nous inspirer de si bonnes pensées et de nous faire former de si sages résolutions. *O Dieu de mes pères! ô Dieu de miséricorde! qui avez fait toutes choses par votre parole, donnez-moi cette sagesse qui est assise avec vous dans votre trône; envoyez-la du lieu de votre sanctuaire, qui est dans le ciel, afin qu'elle demeure et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous sera agréable* (*Sap.*, IX) : ce sera le moyen de me sanctifier dans mon état et d'espérer la récompense que vous avez promise à ceux qui vous servent bien.

IVROGNERIE.

Gourmandise, excès dans l'usage des plaisirs de la vie, règles de tempérance et de sobriété.

PREMIER DISCOURS (1).

Væ qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam et potandum usque ad vesperam.

Malheur à vous, qui vous levez dès le matin pour vous enivrer et boire jusqu'au soir (*Isaïe, ch.* V).

On ne le comprend guère ce malheur, principalement dans ces temps de dissolution et de débauche. Qu'un saint prophète animé de l'Esprit de Dieu l'ait dit et qu'il l'ait souvent répété; que Jésus-Christ, Maître des prophètes, ait appelé *bienheureux ceux qui gémissent* ici bas dans la terre de leur exil, *malheureux ceux qui y passent leurs jours dans des ris* et des joies profanes : ces vérités si essentielles au salut sont regardées comme des vérités outrées et même incompréhensibles.

Avec quelle douleur l'Eglise voit-elle la plus grande partie de ses enfants, livrée par une espèce d'ensorcellement et de fureur publique à de monstrueux excès, dont les païens mêmes eussent autrefois rougi? Peut-elle, sans gémir amèrement, entendre ces cris confus et ces extravagantes huées, dont toutes nos rues retentissent? Avec quel saint et triste dépit voit-elle les uns pleins de vin, les autres transfigurés en bêtes; ceux-là sans raison, ceux-ci sans figure d'homme, comme si, par une scandaleuse conspiration, ils avaient formé le dessein de renoncer aux vœux de leur baptême, de pécher même contre la nature et le bon sens?

Quand ces désordres n'arriveraient que pendant ces jours, qu'un aveuglement populaire semble avoir consacrés à la débauche, l'Eglise et les gens de bien ne laisseraient pas d'en gémir; mais ce que saint Augustin a remarqué n'est que trop vrai, que l'ivrognerie est un péché de tous les temps et de tous les âges, que s'il y a des gens sobres, ils sont en petit nombre, pendant qu'une infinité d'autres, vivant comme des bêtes et pire que des bêtes, s'ensevelissent dans la crapule (*D. Aug., serm.* CLI).

Les uns croient que boire en toute rencontre, s'en faire une habitude et prendre du vin avec excès, ce n'est pas un péché aussi grand et aussi énorme qu'on le fait. Les autres s'imaginent même qu'en certaines occasions,

(1) Ce discours est pour un des jours gras.

c'est un innocent plaisir et un honnête divertissement ; mais il s'en faut bien que Dieu en juge de la sorte, lui qui a toujours regardé les ivrognes comme des infâmes et qui ne leur prédit que de grands malheurs en une infinité d endroits des livres saints : *Malheur à vous, qui vous levez dès le matin pour vous enivrer et boire jusqu'au soir; malheur à vous, qui mettez toute votre force à vous remplir de vin, et qui, par une émulation de fureur, disputez entre vous à qui boira, et plus souvent, et plus longtemps.*

Après cela, que ces brutaux se divertissent et qu'ils se rassurent tant qu'ils voudront, leurs péchés n'en seront pas moins énormes, ni leurs excuses moins frivoles ; car que leur dirons-nous, pour les rappeler à leurs devoirs et tâcher d'arrêter le cours de cette monstrueuse intempérance? Nous apporterons d'un côté les principales raisons qui rendent l'ivrognerie si odieuse et si infâme, et nous répondrons d'un autre aux vains prétextes, qui semblent en excuser la turpitude. Tout les condamne, et rien ne les justifie.

PREMIER POINT.

C'est une ingénieuse réflexion de saint Basile, qu'on ne regrette guère la perte d'un bien dont la possession ne tombe pas sous les sens, et qu'on se soucie peu aussi de commettre des péchés énormes, quand on s'aperçoit qu'on n'est ni moins grand, ni moins heureux selon le monde (*D. Aug., lib. de Cont., c.* 3).

Si la peine suivait de près le crime, si les avares étaient comme Giézi frappés de lèpre, les hypocrites punis de mort, comme Ananie et Saphire, les voleurs tirés au sort et lapidés comme Acham, les simoniaques brisés par une chute mortelle, comme Simon le Magicien, les profanateurs des lieux saints fouettés rudement par des anges, comme Héliodore; il est certain que des peines aussi sensibles et aussi promptes, des exemples aussi éclatants et aussi terribles, rendraient les autres sages et en retiendraient plusieurs dans le devoir; mais quand on voit que les péchés dans lesquels on tombe n'apportent ici bas ni aucune altération dans la santé, ni aucun mauvais déréglement dans les affaires, on ne se soucie guère de s'en rendre coupable.

La conduite que Dieu tient à l'égard des ivrognes semble en ce point assez différente de celle qu'il tient sur beaucoup d'autres pécheurs. S'il souffre que ceux-ci mènent une vie apparemment tranquille, honorable, heureuse, il laisse ordinairement ceux-là dans la douleur et dans l'opprobre, dit saint Basile, et c'est autant par un effet de sa bonté que de sa justice, qu'il les afflige dès ce monde, afin qu'ils reconnaissent leur faute et qu'ils apprennent à ne plus sortir des bornes de la sobriété, après qu'ils se sont rendus si coupables (*D. Basilius, interrogat.* 140 *resp.; et homilia de Ebrietate*).

La réflexion que fait ce Père est si propre au sujet que je traite, que j'y découvre les principales raisons qui rendent l'ivrognerie si odieuse et si infâme ; les voici : pour peu qu'un homme ait de bon sens et de religion, il ne saurait être indifférent, ni à sa santé, ni à sa réputation, ni à son salut : cependant que fait un ivrogne? Il prodigue sa santé, il perd sa réputation, il risque son salut; ou si vous voulez que je m'explique en d'autres termes, il s'attire par son péché la ruine de sa santé, l'aversion des hommes, les malédictions de Dieu. Plaise au ciel que ces raisons le touchent, et que les peines, dont il se sent ordinairement frappé, le ramènent à son devoir.

La santé est un grand trésor : avec elle, si misérable que l'on soit d'ailleurs, on peut goûter d'innocents plaisirs; sans elle, si riche et si puissant que l'on soit, ces plaisirs sont insipides ou même à charge. Avoir de la santé, c'est vivre heureux selon le monde; n'en point avoir, ce n'est pas vivre, c'est mourir tous les jours.

Chacun la cherche, cette santé, *puisque nul ne hait sa chair*, mais les ivrognes la perdent souvent, au lieu que ceux qui sont sobres, en jouissent. C'est l'ivrognerie, dit saint Basile, qui corrompt toute la masse du sang, qui irrite une bile ardente, qui épuise les forces et la vigueur de ceux mêmes qui paraissent les plus robustes. C'est elle qui, comme une source infinie de douleurs, avance la vieillesse, précipite la mort et met un corps usé comme en proie à des maladies sans nombre.

Ne regardez pas le vin, lorsqu'il brille dans le verre, dit le Sage, *il paraît délicieux à la bouche, il y entre agréablement; mais si vous en buvez par excès, il vous mordra comme un serpent et vous empoisonnera comme un basilic* (*Prov.* XXIII). Vous cherchez le plaisir, mais bientôt vous le perdrez. La joie est tout votre élément, mais cette joie impétueuse et turbulente s'évanouira bientôt. Vous aimez la vie; *mais l'ivrognerie en a tué plusieurs, au lieu que ceux qui demeurent dans les bornes d'une honnête tempérance, vivent longtemps* (*Eccli.*, XXXVI).

Homme, si indigne de vivre par tes débauches, viens après cela te plaindre des fréquentes infirmités que tu souffres. On aurait pour toi de la compassion, si, après avoir mené une vie sobre et chrétienne, on te voyait accablé de ces douleurs où tout homme de bien peut être sujet. On te dirait : Console-toi, mon frère, c'est la main du Tout-Puissant qui te frappe pour éprouver ta patience et récompenser ta résignation. Mais quand on voit que tu t'es attiré par ta faute ces infirmités et ces douleurs ; quand on s'aperçoit que ce sont là des suites comme naturelles de ton intempérance et de ton ivrognerie : que peut-on te dire, sinon que tu dois remercier le Seigneur de ce qu'il n'a pas prononcé contre toi cet arrêt de mort qu'il fit signifier à Balthasar, au milieu de ses concubines ; de ce qu'il ne t'a pas fait mourir comme ces Juifs qui, après avoir bien bu et bien mangé, furent mis à mort par les ordres qu'il en donna à Moïse? Il a eu la bonté de prolonger tes jours, songe à en faire

un meilleur usage que tu n'en as encore fait.

A cette ruine de la santé que les ivrognes s'attirent, ajoutons l'infamie et la perte qu'ils font de leur honneur. Quelque déréglé et corrompu que soit le monde, il n'a pour eux qu'un fonds de mépris et d'aversion. Que les compagnons de leur débauche les aiment; que les parasites qui vivent de leur profusion les louent, les gens de bien les méprisent et les regardent comme des pestes publiques.

Tout ce qui peut rendre un homme odieux et infâme contribue à les déshonorer. Les mauvaises affaires qu'ils se font, les scandales qu'ils causent, la turpitude de la vie qu'ils mènent, les injures et les mauvais traitements qu'on souffre de leur brutalité, la pauvreté qu'ils s'attirent, l'inhabileté où ils se trouvent à remplir des charges et à exercer des emplois; tout cela concourt à les faire mépriser et haïr.

Où est le père bien sensé qui veuille donner sa fille en mariage à un débauché et à un ivrogne? Où est la fille honnête et sage qui ne refuse opiniâtrément un si mauvais parti? Donne-t-on quelque commission à un homme qu'on connaît sujet au vin? lui confie-t-on un secret ou une affaire d'importance? Ne fuit-on pas au contraire sa compagnie, et quand on a quelque conseil à donner à ceux sur qui on a quelque autorité, ne leur recommande-t-on pas de n'avoir avec lui aucune société?

Ce qui donne de la réputation à un homme et le met en bonne odeur dans le monde, est lorsqu'on remarque dans sa conduite de la pudeur, de l'esprit, de la douceur, de l'humanité, de la complaisance, vertus morales, qui, selon les païens mêmes, sont les plus doux liens de la société civile; mais se trouvent-elles dans un homme que son péché rend ordinairement effronté, impudent, brutal, disposé sur la moindre chose qui le choque, à brusquer un ami et à rompre avec lui?

De là, ces sages avis, *de ne se pas trouver aux festins des buveurs, et de ne pas manger avec eux, d'éviter, non-seulement la compagnie, mais la rencontre même d'une femme sujette au vin* (*Prov.*, XXIII); de là, ces épithètes infamantes dont on flétrit la réputation d'un débauché dans l'un et dans l'autre Testament; ces précautions qu'on doit prendre, pour ne pas approcher ses lèvres *de la coupe où est le vin de la prostituée Babylone.* De là, ces fréquents éloges qu'on donne à ceux qui les fuient, et ces témoignages même d'innocence qu'on se rend, lorsqu'on dit comme Tobie : *Je ne me suis jamais mêlé avec les joueurs, les danseurs, les ivrognes* : distinction qui est sans doute bien glorieuse à ces débauchés que les honnêtes gens fuient.

Mais si les hommes ne les peuvent souffrir, Dieu les regardera-t-il de meilleur œil? S'ils perdent leur santé et leur réputation, travailleront-ils plus utilement à leur salut?

Cette troisième réflexion me mènerait trop loin; je me contente seulement de vous dire qu'ils se ferment presque toutes les voies du salut pour deux raisons : parce que leur péché les porte à en commettre beaucoup d'autres, c'est la première; parce que leur péché les aveugle et les endurcit d'une manière à n'en pas faire une sérieuse pénitence; c'est là la seconde.

Imaginez-vous voir un étang, dont les eaux mortes ne produisent que des grenouilles, des sangsues, des crapauds et d'autres insectes; un marais d'où sortent d'épaisses et de malignes exhalaisons, qui troublent la sérénité de l'air; c'est là leur état et la comparaison dont se sert saint Augustin (*Serm.* 232).

Imaginez-vous voir un flambeau qui brûle et que la cire qui y tombe éteint. Tandis que ce flambeau est droit, il répand une lumière qui fait plaisir; mais dès qu'il est renversé, l'abondance de sa cire l'étouffe par sa chute; c'est une autre comparaison qu'apporte saint Chrysostome, pour nous faire connaître que l'excès du vin éteint et noie la raison : or, dans cet état, un homme pense-t-il à son salut? est-il même dans la liberté d'y penser?

Que dirai-je de tant de péchés que saint Thomas appelle les filles de l'ivrognerie, telles que sont les paroles et les actions impudiques, les railleries et les bouffonneries, les emportements et les blasphèmes, les calomnies et les injures, les querelles et les meurtres (*D. Amb. de Elia et Jejunio*)? Si Loth a commis deux inceste, si Samson a été livré à ses ennemis, si Holopherne a été tué dans sa tente, si ceux-ci tombent dans le feu, si ceux-là périssent dans les eaux ou par de violentes chutes, c'est parce qu'ils étaient ivres, dit saint Ambroise.

Encore s'ils se rendaient cette justice de rentrer en eux-mêmes, de se repentir de leurs péchés, d'en faire pénitence, de demander à Dieu la grâce de mener une vie contraire à celle qu'ils ont menée; mais de fréquentes expériences ne nous font que trop connaître qu'ils meurent ordinairement comme ils ont vécu, que la débauche les aveugle et les abrutit à un tel point, qu'ils se moquent des avis qu'on leur donne, des reproches qu'on leur fait, des grands malheurs qu'on leur prédit. Ils vous oublient, *ô Dieu des vengeances!* ils vous outragent, ils vomissent contre votre saint nom d'horribles blasphèmes : vous les abandonnez à l'aveuglement de leur esprit, à la corruption de leur cœur, à l'impureté de leurs désirs.

En effet, à qui est-ce qu'on prédit de si grands malheurs? C'est, dit le sage, dans les Proverbes, *à ceux qui se font un métier de bien boire, à ceux qui mettent toute leur application et leur industrie à vider les pots et les verres, qui demeurent dans leur crapule, et qui s'ensevelissent dans le vin* (*Prov.* XXIII). C'est sur ces malheureux que tombent les malédictions de Dieu et des hommes. Les *querelles* qu'ils excitent, les *coups qu'ils donnent sans sujet à leurs frères, et les plaies qu'ils leur font*, sont autant de causes de l'aversion qu'on a pour eux. L'impureté de leur vie, la contagion de leurs scandales,

l'ignominie dont ils couvrent l'austère sobriété de la religion qu'ils professent, l'oubli des devoirs essentiels d'un chrétien, c'est là ce qui fait tomber sur eux les malédictions de Dieu.

Grand apôtre, vous ne pouviez vous lasser de le représenter aux Galates. *Je vous en ai déjà avertis, et je le répète encore, leur disiez-vous : les fornications, les impuretés, les inimitiés, les dissensions, les ivrogneries, les débauches, ce sont là autant d'œuvres de la chair opposées aux fruits de l'Esprit-Saint, tels que sont la charité, la paix, la chasteté, la douceur, la tempérance ; mais sachez que ceux qui commettent ces crimes, ne posséderont pas le royaume de Dieu* (*Galat.*, V).

S'ils corrigeaient leurs mauvaises mœurs, si, *conduits selon l'esprit, ils n'accomplissaient pas les désirs de la chair, s'ils crucifiaient cette chair avec ses passions et ses désirs déréglés* (*Ibid.*), ce royaume céleste pourrait leur appartenir ; mais comment se corrigeraient-ils, puisque souvent leur aveuglement est si effroyable, qu'ils croient n'être pas aussi coupables qu'on les fait?

Combattons par conséquent leurs vaines excuses, et, après avoir apporté les principales raisons qui rendent l'ivrognerie si odieuse et si infâme, répondons aux prétextes frivoles, qui semblent en excuser la turpitude. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quoique l'ivrognerie soit partout condamnée et frappée d'anathème dans nos livres, saint Augustin a fort judicieusement remarqué que le nombre des ivrognes est si grand, et que la fatale tranquillité de leurs consciences fait de si fortes impressions sur des esprits injustement prévenus contre la sévérité de la morale chrétienne, que ceux qui aiment naturellement le plaisir, s'imaginent qu'il n'y a point de péché (*D. Aug.*, *serm.* 231, *de Tempore*).

D'où pourrait venir une erreur si grossière, que tant d'honnêtes païens ont réfutée par des réflexions que le seul bon sens leur a fait faire, si ce n'est que ce péché les a tellement abrutis, et que les compagnons de leurs débauches les y portent avec tant de fureur, qu'ils croient pouvoir impunément tomber dans de certains excès, où la rencontre, le délassement et l'amour de la société, l'habitude, peut-être même la nécessité de leurs affaires les engagent.

C'est par là que des ivrognes sans nombre prétendent se disculper, ou qu'ils croient du moins n'être pas si coupables qu'on les fait. Examinons par ordre des excuses si frivoles, et faisons-leur connaître que tout les condamne et que rien ne les justifie.

Première excuse, c'est la rencontre ; il est vrai que c'est un puissant attrait. On trouve un ami, on reçoit les visites d'un parent ou d'un homme pour qui on a de la considération : l'honnêteté veut qu'on mange et qu'on boive avec lui ; mais l'honnêteté veut-elle que, pour lui témoigner la joie que l'on a de le recevoir, on boive et l'on mange avec excès?

Les premiers chrétiens voyaient leurs parents et leurs amis, ils se réjouissaient ensemble ; mais ils savaient ce qu'avait dit l'Apôtre, que *c'est en Notre-Seigneur qu'il faut se réjouir, et garder une modestie qui soit connue de tous les hommes.*

Les premiers chrétiens faisaient ensemble de petits repas ; mais outre qu'ils étaient rares, ils étaient si chastes et si sobres, dit Minutius Félix, que les innocents transports de leur joie étaient tempérés par une édifiante gravité, et que leur sobriété approchait plus d'une honnête abstinence que d'un désir de satisfaire une sensualité qui porte naturellement à l'excès (*Minutius Felix in Octavio ab initio*).

Les premiers chrétiens buvaient et mangeaient ensemble ; mais ils gardaient en toutes choses une austère frugalité, comme des gens qui se représentaient que Dieu les voyait, qu'ils allaient bientôt lui faire leurs prières, et que, pour en être favorablement écoutés, ils avaient besoin de toute la liberté de leur esprit, dit Tertullien.

Les premiers chrétiens se régalaient quelquefois, mais c'était dans leurs maisons, avec leur petite famille, et non en des lieux prostitués à l'intempérance et à l'ivrognerie. Ils se régalaient quelquefois ; mais ce n'était pas, dit saint Chrysostome, comme ces ivrognes qui renversent à coups de pieds la table où ils ont bu, et qui, au lieu de rendre grâces au Seigneur, éclatent en imprécations et en blasphèmes (*D. Chrysost.*, *hom.* 85 *in Matth.*). Ils le louaient, ils le remerciaient du repas qu'ils venaient de prendre, et le priaient, comme Job, de leur pardonner, s'ils avaient péché en quelque chose contre les lois d'une honnête tempérance. Pourquoi n'en ferait-on pas de même aujourd'hui? La rencontre d'un ami ou la visite d'un parent oblige-t-elle à faire des excès contraires aux bonnes mœurs et aux constitutions divines?

Si je ne presse pas de boire ceux avec qui je suis, et si je ne bois plusieurs fois à leur santé, ils m'accuseront d'incivilité, ou ils croiront que je les méprise. Si ce sont des gens sobres, ils loueront votre tempérance ; si ce sont des débauchés et des ivrognes, qu'ils pensent de vous ce qu'ils voudront. Faut-il que, pour vous concilier leur amitié, vous les enivriez ou que vous vous enivriez pour eux? dit saint Augustin. Faut-il que, pour vous faire des amis, vous vous rendiez Dieu ennemi? Première excuse, par conséquent frivole et non recevable (*D. Aug.*, *serm.* 23, *de Tempore*).

La seconde, c'est le délassement. Je travaille pendant toute une semaine, encore est-il juste que je me divertisse les jours de dimanche et de fête. Il est juste, dites-vous. Eh! de qui avez-vous appris une si belle morale? Est-ce de Dieu, qui veut que vous sanctifiiez ces jours par un dévouement spécial à son service, qui vous laisse les autres libres pour le travail et pour les occupations ordinaires de votre état ; mais qui vous demande ceux-ci, afin que vous lui rendiez, par vos prières et par une édifiante

assiduité aux offices divins, le souverain hommage que vous lui devez.

Il est juste que vous vous divertissiez, mais prenez garde que c'est à condition que vous vous divertirez sans péché ; car, dès qu'il y aura du péché, ces divertissements vous sont défendus. Or, passant ces saints jours comme vous les passez, chantant les airs hachiques de Babylone, pendant qu'on entonne les sacrés cantiques de Sion, jouant et huvant dans les temps où les vrais fidèles assistent aux prières, aux services et aux instructions publiques, abandonnant nos Eglises, où s'annoncent des paroles de vérité et de vie, pour remplir ces lieux profanes, que les saints Pères ont regardés comme des maisons d'impureté et de débauches ; pouvez-vous dire que vous soyez sans péché ?

Les dimanches et les fêtes ne sont institués ni pour les jeux, ni pour les festins, ni pour les danses. Il vous est défendu de labourer la terre pendant ces jours ; mais vous offenseriez moins Dieu, dit saint Augustin, en travaillant, qu'en faisant servir ces saints temps à vos joies dissolues et à vos débauches ! Cependant c'est souvent aux fêtes de patron et de confréries qu'on commet les plus scandaleux excès.

On honore (hélas ! quel honneur) des saints et des saintes, dont la vie n'a été qu'une longue suite de mortifications et de jeûnes ; on honore des saints et des saintes, qui, exilés, persécutés, emprisonnés pour la foi, ont essuyé toutes les incommodités de la soif et de la faim, et fini leurs jours par d'horribles suppliees ; et au lieu d'imiter, quoique de loin, de si excellents modèles, par une tempérance et une sobriété chrétiennes, on se soûle de viandes et de vin. Quel monstrueux déréglement de conduite !

Tertullien disait autrefois aux idolâtres, qu'il ne savait de qui les dieux se plaignaient davantage ou des chrétiens qui refusaient de les adorer, ou d'eux-mêmes qui les menaient d'hôtelleries en hôtelleries, de cabarets en cabarets (*Tertull. Apolog.*, 15) : mais en considérant les scandaleuses débauches de ces ivrognes, qui profanent avec une sensualité plus que païenne, les jours de dimanche et des fêtes, on pourrait bien leur demander de qui le vrai Dieu se plaint davantage, ou des athées qui ne veulent point reconnaître de divinité, ou d'eux-mêmes, qui, faisant profession d'adorer la véritable, déshonorent avec tant d'impiété un jour qu'il appelle son jour ? On pourrait bien leur demander de qui les saints reçoivent plus d'injures, ou des sectateurs de Calvin, qui se moquent de leur culte et de leurs solennités, ou d'eux-mêmes qui prennent de leurs fêtes une occasion de libertinage et de débauche : seconde excuse, par conséquent insoutenable.

La troisième a-t-elle quelque chose de plus plausible ? Je sais, dit-on, que je fais mal quand je prends du vin avec excès, mais c'est un vice de jeunesse, c'est une habitude que j'ai contractée depuis longtemps : je ne saurais m'en empêcher.

C'est une habitude : mais savez-vous bien que c'est là ce qui vous rend plus coupables ? Si vous ne vous étiez jamais enivré qu'une fois, on aurait quelque sujet de vous plaindre et de rejeter cette faute sur l'engagement d'une compagnie, sur la force du vin, dont vous n'auriez pas encore éprouvé les fâcheuses suites, sur votre peu d'attention à ne pas boire au delà des règles de la tempérance et de la sobriété chrétienne : mais à vous entendre, vous êtes un vieux pécheur et un ivrogne de profession ; et vous croyez que ce penchant habituel à la débauche et cette avidité invétérée de vous remplir de vin, vous rend moins criminel ?

Dites donc qu'un voleur est moins coupable, quand il a contracté l'habitude de voler, qu'un impudique l'est moins, quand par un fréquent et mauvais commerce avec le sexe, les adultères et les fornications lui sont devenues plus familières. Je suppose même que vous soyez accoutumés à boire avec excès, sans que le vin vous gâte, croyez-vous être sans péché ? Ecoutez, dit saint Isidore, ces formidables paroles d'un prophète : *Malheur à vous, qui avez la tête assez forte pour boire démesurément* et qui faites gloire d'enivrer les autres ; sans que vous vous enivriez avec eux (*Isidorus l. II de summo bono, c. 43*).

Vous ne pouvez, dites-vous, vous en empêcher. Il est vrai que vous ne le pouvez par vous-même et que nul n'est véritablement tempérant, si Dieu ne lui en donne la grâce : mais vous sera-t-elle refusée cette grâce, si vous la lui demandez avec sincérité et humilité ; si, confus de la vie déréglée et scandaleuse que vous avez menée jusqu'ici, vous le priez de vous *tirer de cette fange*, où vous vous êtes malheureusement jeté ; si, marri d'avoir trop souvent manqué de parole à ses ministres, à qui vous avez fait tant de belles promesses, vous vous séparez de vos compagnons de débauche ?

Je sais, ô mon Dieu, c'est saint Augustin qui parle, je sais que vous accordez beaucoup de grâces à ceux qui vous prient : à mon égard vous m'avez fait celle de ne m'être jamais enivré ; mais je connais des ivrognes que vous avez rendus sobres (*D. Aug., lib. X Conf., c. 31*). Si invétérée que soit une habitude, on peut avec votre secours s'en défaire : par conséquent nulle excuse de ce côté-là à ceux qui s'enivrent.

Il en reste encore une quatrième, c'est de dire que quand on fait quelque marché, l'usage établi depuis longtemps est d'en boire le vin. Mais si vous buvez, faut-il que vous vous enivriez ? Et cependant si vous faites plusieurs marchés en un jour et que vous teniez longtemps table, il y a beaucoup d'apparence que vous vous enivrerez.

C'est un usage établi depuis longtemps, dites-vous, mais qui l'a établi ? Est-ce Dieu ? est-ce le démon, demande saint Chrysostome ? Nulle apparence que ce soit Dieu, qui recommande partout, une exacte sobriété. C'est donc le démon, qui, pour engager les hommes

dans de continuelles débauches, leur a suggéré ce moyen si propre à les entretenir.

C'est un usage établi depuis longtemps : mais ceux qui sont sages, s'en rendent-ils les esclaves? ou plutôt s'ils ne veulent pas manquer à de certaines petites bienséances, que le commerce semble exiger, ne boivent-ils pas avec une honnête modération? Une fréquente expérience leur apprend qu'un homme sujet à s'enivrer est tous les jours exposé à faire de mauvais marchés qui le ruinent, qu'on profite aisément de sa faiblesse et qu'on se divertit à ses dépens.

Mais ces fréquentes débauches n'entraînent-elles pas la ruine des familles? Eh! combien en ont-elles fait périr? C'est ici que le prophète Joël demande toute votre attention : *Ecoutez ceci, vieillards et vous habitants de la terre, prêtez tous l'oreille, entretenez-en vos enfants, et que vos enfants le disent aux races suivantes.*

La chose est sans doute d'importance, puisqu'il prend d'abord cette précaution : la voici. *La sauterelle a mangé les restes de la chenille, le ver a mangé les restes de la sauterelle, et la nielle a achevé de manger les restes du ver* (*Joel.*, I). Quelle énigme! Le sens que lui donne saint Chrysostome est très-propre à mon sujet.

Les danses et les folles dépenses des femmes volages, ce sont là ces sauterelles; les jeux et les procès, voilà ce ver : mais ce qui achève de dévorer le peu que ces sauterelles et ces vers ont laissé, c'est l'ivrognerie, qu'on peut appeler une espèce *de nielle*. Car si cette maligne brouée qui tombe sur les blés, lorsqu'ils sont déjà en graine, les gâte si fort, qu'ils ne peuvent plus profiter; ne peut-on pas dire que les débauches des ivrognes achèvent de ruiner des maisons, dont la tempérance aurait pu conserver et même augmenter le bien?

Aussi quelle est la conséquence que ce même prophète tire immédiatement après : *Réveillez-vous*, s'écrie-t-il, *réveillez-vous, ivrognes, pleurez et criez vous tous qui mettez vos délices à bien boire.*

Réveillez-vous aux clameurs d'une femme dont vous mangez le bien et que peut-être vous maltraitez. Réveillez-vous aux accents plaintifs de ces enfants que vous réduisez à la mendicité. Pourquoi les avez-vous mis au monde, pères barbares, si ce n'est pour avoir soin de leur nourriture et de leur éducation? Encore les bêtes pourvoient-elles aux besoins de leurs petits.

Réveillez-vous, ivrognes, réveillez-vous; il est temps que vous sortiez de votre assoupissement (*Ibid.*). Qu'avez-vous perdu? qu'avez-vous fait? qu'avez-vous promis? qu'avez-vous évité? Faites ces quatre réflexions et priez le Seigneur qu'il leur donne assez de force pour vous faire quitter votre péché.

Qu'avez-vous perdu? Ce que vous deviez conserver aussi chèrement que votre propre vie : vous avez perdu votre réputation; on ne vous regarde qu'avec horreur ou avec mépris : vous êtes devenu la fable et l'opprobre de vos frères. Vous avez perdu votre âme, cette âme que Jésus-Christ a rachetée par son précieux sang et pour le salut de laquelle il a dit sur la croix : *J'ai soif.* Eh! qu'en avez-vous fait et qu'est-elle devenue? une âme toute charnelle et au-dessous même de la chair, noyée et ensevelie dans le vin.

Qu'avez-vous fait? peut-être ne l'avez-vous pas su dans votre ivresse. Vous avez révélé des secrets que vous ne deviez jamais découvrir, vous avez commis des turpitudes où vous ne deviez jamais tomber; vous vous êtes attiré les huées et l'aversion de vos voisins : vous avez dit des injures aux uns, vous avez maltraité les autres : vos imprécations et vos blasphèmes les ont fait frémir. Votre femme et vos enfants vous regardent comme un voleur qui mange leur bien, au lieu de leur rendre les secours dont ils ont besoin; comme un persécuteur et un ennemi domestique, devant qui ils n'osent paraître, à moins qu'ils ne s'exposent à être les victimes de votre fureur.

Qu'avez-vous promis? que vous renonceriez aux plaisirs criminels du monde, aux œuvres de la chair et de Satan. Combien de fois dans ces mauvaises affaires, que vous vous êtes attirées, dans ces dangereuses maladies où vous appréhendiez de mourir, avez-vous pris la résolution de mener une vie sobre et chrétienne? mais à quoi ces beaux projets se sont-ils terminés? et si Dieu vous rendait le bien que vous avez dissipé, en feriez-vous un meilleur usage?

Enfin qu'avez-vous évité? des dangers où humainement parlant vous deviez périr, des chutes et des plaies mortelles, et qui plus est, l'éclatante vengeance de Dieu, qui pouvait vous faire mourir dans votre ivresse et dans la chaleur de votre péché.

Quand Abigaïl eut rapporté à Nabal ce qui s'était passé, et la disposition où elle avait trouvé David, de le sacrifier à son ressentiment, en sorte qu'il ne fût resté en vie ni homme, ni bête dans sa maison : ce brutal qui avait un peu dissipé les vapeurs du vin, fut saisi d'une telle frayeur de s'être jeté dans un si grand péril, *que son corps en devint comme mort et aussi immobile qu'une pierre* (I *Reg.*, XXV).

Vous avez peut-être souvent évité le même danger, peut-être les prières d'une vertueuse femme ont arrêté jusqu'ici les coups mortels de la main de Dieu : frémissez-en, et rendant grâce à sa miséricorde de vous avoir épargné, faites des œuvres contraires aux mauvaises qui vous eussent été si fatales, et rachetez vos péchés par une pénitence qui vous en obtienne le pardon.

SECOND DISCOURS.

Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini : Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum?

Ne vous mettez point en peine de ce que vous mangerez pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps : votre âme ne doit-elle pas vous être plus chère que la nourriture, et votre corps, que le vêtement (*S. Matth., ch.* VI)?

Voici, mes frères, un abrégé de la morale chrétienne, mais qui me paraît d'une si vaste étendue, qu'il n'est aucun de nous qui n'y

ait quelque part et qui ne puisse se procurer une douce tranquillité, s'il sait faire un bon usage d'un si excellent avis.

Croire par là qu'il ne faut se mettre en peine de quoi que ce soit ; que tout aille comme il pourra, il suffit de se reposer sur une providence, qui nourrit les oiseaux, sans qu'ils moissonnent, et qui fait croître les lis, sans qu'ils travaillent, ce serait une illusion trop grossière : mais, inférer de là qu'on peut innocemment se procurer les choses nécessaires et même agréables, lorsqu'on n'y attache pas son cœur, et qu'on ne recherche pas le plaisir avec des empressements démesurés, c'est tirer, de cette instruction de Jésus-Christ, de sages et de judicieuses conséquences.

Or, voilà proprement l'office de la tempérance chrétienne; de cette vertu qui nous apprend à posséder les richesses, sans les aimer, à user de ce monde, comme si nous n'en usions pas, à trouver du plaisir dans le boire et dans le manger, sans néanmoins le rechercher; de cette vertu *qui sait mettre sous soi l'appétit sensitif, et le dompter*, réprimer la volupté et retenir les passions dans leurs justes bornes.

Jésus-Christ nous en montre la nécessité et nous en fournit les moyens dans notre Evangile, où tout semble nous porter à la tempérance. Il nous dit *que nous ne pouvons servir deux maîtres :* prêtons-nous donc seulement à l'un, par rapport aux besoins de la vie, et attachons-nous à l'autre par la pureté de notre cœur et l'assiduité de nos services. Il nous défend les soins inquiets du boire, du manger et des autres commodités de la vie : n'en ayons donc que de réglés et de conformes à la sainte loi ; c'est à quoi travaille cette vertu.

Il nous demande *si notre âme ne doit pas nous être plus chère que notre nourriture, et si notre corps ne vaut pas mieux que les habits qui le couvrent.*

Apprenons donc à mettre chaque chose dans la place où il faut qu'elle soit, et à ne préférer jamais ce qui est moindre, à ce qui doit être le principal objet de nos soins ; et c'est là ce que la tempérance nous enseigne.

Mais comme nous n'écoutons pas toujours cette sage et utile maîtresse, examinons d'abord les raisons qui nous engagent à vivre selon les règles d'une exacte tempérance ; et tâchons ensuite de découvrir les illusions qui se glissent dans la pratique de cet important devoir : sa nécessité et nos transgressions ; voilà tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Quand nous ne consulterions que la nature et la raison, l'une et l'autre, à moins que la passion ne les ait corrompues, ne nous feraient que des leçons de tempérance. La nature se contente du nécessaire ; ce qui est honnête et propre à l'état où l'on se trouve, suffit à la raison. Va-t-on à l'excès? On franchit les bornes de la nature, et l'on renvoie celui qui en est coupable à l'école des bêtes, à qui ce dont elles ont besoin pour vivre, suffit pour satisfaire leur appétit.

On est condamné par les sages païens, qui, malgré les épais nuages que d'autres vices avaient répandus sur leur mauvaise conduite, ne laissaient pas de s'en tenir à ce principe général, qu'il est indigne d'un homme raisonnable de suivre dans le boire et dans le manger les sordides empressements d'une volupté brutale. Jusque-là qu'Épicure (si nous en croyons saint Jérôme), oui, Épicure, qu'on regarde comme le chef d'une secte sensuelle, ne nourrissait ses enfants que de légumes et de pommes, par cette raison, que ces aliments, quoique vils, chargent moins l'estomac que la viande et d'autres mets exquis qu'on prépare avec plus de peine et de soin (*D. Hieron., lib. II contra Jovinianum*).

Je m'arrêterais ici volontiers, et sans porter mes réflexions plus loin, je demanderais si ceux dont l'esprit s'occupe de la bonne chère, de la délicatesse et de l'abondance des viandes, ne devraient pas rougir de voir que des idolâtres et la nature même leur font de telles leçons : mais comme je parle à des gens qui conservent quelques dehors de religion et qui paraissent touchés du désir de leur salut, je leur demande s'ils ne font pas profession d'être chrétiens et s'ils n'ont jamais offensé Dieu mortellement. Car je ne veux que ces deux raisons pour les engager à la tempérance et condamner leur molle sensualité. S'ils font profession d'être chrétiens, ils doivent se souvenir de leur engagement, et vivre mieux que d'honnêtes païens, première réflexion. S'ils ont offensé Dieu, beaucoup de choses qui pourraient être permises à ceux qui ont conservé leur innocence, leur sont défendues, seconde réflexion.

Ils doivent se souvenir de leur engagement ; mais c'est du moins à la tempérance à les y rappeler d'abord et à leur ouvrir, pour ainsi dire, la carrière qu'il faut qu'ils fournissent. Je dis du moins, car s'ils veulent aspirer à la perfection de leur état, et porter, comme dit Tertullien, tout le poids de leur baptême, il leur reste encore un grand chemin à faire : mais c'est de cette vertu qu'ils apprennent à vivre frugalement et sobrement, comme ces athlètes qui, avant que d'entrer dans la lice, s'abstenaient de tout ce qui pouvait les surcharger et les empêcher de vaincre ceux qui leur disputeraient la victoire.

Or, tout les porte au moins à cette tempérance : le lieu de leur régénération, les livres saints qu'ils lisent, l'excellent modèle sur lequel il faut qu'ils se forment. Le lieu de leur régénération sont les fonts baptismaux ; mais n'est-ce pas là qu'ils ont renoncé au démon et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, à la chair et à ses plaisirs? Et cependant, comment y renonceront-ils, s'ils s'écartent des bornes d'une exacte tempérance? Ne les regardera-t-on pas comme des gens qui ne demeurent dans la véritable Église que parce qu'ils y sont nés, semblables à ces voyageurs qui, indifférents sur les lieux de leur résidence, pourvu qu'ils s'y

trouvent bien, se tiennent dans la première ville où le hasard les a fait tomber.

Les livres saints qu'ils lisent sont les évangiles : mais qu'y trouveront-ils? l'obligation de porter leur croix, et de la porter tous les jours, de marcher dans la voie étroite, de haïr leur chair, de perdre leur âme pour la sauver. Or, pour peu qu'on s'éloigne des règles de la tempérance, est-ce cette croix que l'on porte? est-ce dans cette voie étroite que l'on marche? est-ce cette chair que l'on hait et cette âme que l'on perd?

Le modèle sur lequel ils sont obligés de se former, c'est Jésus-Christ leur Sauveur et leur Maître. Oh! qu'ils auraient de perfections! Oh! que la mesure de leur grâce et de leur gloire serait abondante, si, pour le suivre de plus près, ils menaient comme lui une vie cachée et se retiraient dans les déserts, si, par un dépouillement volontaire et réel, ils suivaient nus ce Dieu nu et pauvre, si par de continuelles mortifications ou de rigoureux supplices, ils se faisaient *un sujet de joie de souffrir les douleurs de la croix et d'en mépriser les ignominies!* Saints anachorètes, pauvres évangéliques, généreux martyrs, c'est par ces voies que vous avez marché *pour paraître à nos yeux comme des hommes parfaits en Jésus-Christ* (*Coloss.*, II).

Mais je vous parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair : votre Sauveur et votre modèle se contente de quelque chose de moins. Quelle bonté! Quelle condescendance! Il eût pu, dès son enfance, se retirer dans les déserts comme Jean-Baptiste, ne se vêtir que de poils de chameau, ne se nourrir que de sauterelles et de miel sauvage, comme son austère précurseur. Il en a bien loué les surprenantes mortifications, il a bien dit, *qu'entre les enfants des femmes, il ne s'en est point trouvé de plus grand que lui.* Mais il en est demeuré à ces éloges, et n'a pas cru qu'il fût à propos de faire ce qu'il faisait.

Sans affecter au dehors aucune marque de singularité, il a vécu extérieurement comme les autres hommes, quoiqu'il fût infiniment distingué d'eux. Il a bu et mangé à leur table, il a assisté à des noces, il a porté des habits modestes comme beaucoup d'autres en portaient, pourquoi cela? afin de se proportionner à tous les différents états des hommes, afin de s'accommoder à leurs faiblesses, afin de leur ôter tout prétexte d'une prétendue impossibilité de l'imiter, afin de leur dire : *Je vous ai donné l'exemple, faites ce que j'ai fait*, afin, dit saint Jean Chrysostome, de leur faire en toutes choses de saintes leçons de tempérance.

Que deviendrez-vous après cela, mes frères, si vous ne vous conformez à un si excellent modèle qui a voulu comme s'humaniser et se faire à votre portée? S'il vous avait dit : vous ne serez jamais sauvés, à moins que vous ne vendiez tout ce que vous avez et que vous n'en donniez l'argent aux pauvres, à moins que vous ne vous sépariez corporellement du monde, que vous ne fassiez un éternel divorce avec ses dignités et ses plaisirs, vous auriez dû vous assujettir à cette loi et embrasser toutes ces rigueurs; mais au lieu de vous dire, soyez pauvres en effet, il vous a déclarés bienheureux, si vous l'êtes d'esprit et d'affection. Au lieu de mettre la possession de son royaume à un aussi haut prix que serait celui de renoncer effectivement à tout honneur et à tout plaisir, il s'est contenté de vous avertir de n'y pas mettre votre cœur.

Or, c'est là proprement l'office de la tempérance chrétienne; de cette vertu qui sait séparer la puissance d'avec son objet et mettre entre l'une et l'autre une espèce de digue qu'il n'est jamais permis de franchir : de cette vertu qui fait ce que font les sables de la mer qui arrêtent la fougue de cet impétueux élément et qui lui disent de la part de Dieu : tu iras jusque-là et tu ne passeras pas plus loin : de cette vertu qui, comme dit saint Augustin, enseigne à l'homme à ne prendre des commodités et des plaisirs qu'autant qu'il en a besoin pour le soutien de sa vie; en sorte qu'il y apporte non l'attachement de celui qui les aime, mais la modération et la retenue de celui qui en use (*D. Aug. de Moribus Ecclesiæ*, c. 21).

Béni soyez-vous, ô Père de miséricorde, de nous avoir traités avec tant de bonté : nous reconnaissons par là *combien votre joug est doux et votre fardeau léger.* Mais que pensez-vous de nous, lorsque nous refusons même de nous assujettir à une loi si favorable et dont nous étions si indignes? lorsque par un raffinement de sensualité, nous enchérissons sur celle des païens, nous qui déplorons tous les jours l'aveuglement de ces insensés adorateurs de leurs voluptueuses et infâmes divinités, nous qui *n'entrerons jamais dans le royaume des cieux, si notre justice n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens?*

Etant aussi intempérants, que souvent nous le sommes, cherchant les biens, les honneurs, les plaisirs de la terre, comme si nous étions nés pour eux, empressés à nous les procurer, consternés et inconsolables, quand ils nous manquent, sommes-nous *cette nation sainte, ce peuple choisi, que notre Sauveur Jésus-Christ a purifié, afin qu'il fût agréable à ses yeux et spécialement consacré à son service?* Sommes-nous les membres *de cet Homme de douleur*, et les enfants *de cette Eglise qu'il a voulu voir sans tache et sans ride?* Oh! que nous connaissons mal le chrétien! Oh! que les idées que nous nous en formons lui sont étrangères et indignes d'un si beau nom! Voici celles que saint Prosper nous en a laissées.

Etre chrétien, c'est marcher comme Jésus-Christ a marché, mépriser ce qu'il a méprisé, ne pas craindre ce qu'il a souffert, faire de bon cœur ce qu'il a fait, espérer humblement ce qu'il a promis, aller sur ses traces, le suivre comme son guide.

Etre chrétien, c'est mourir au péché, et pour y mourir, c'est ne pas vivre de ses œuvres,

et ne rien désirer charnellement ; en sorte que comme un mort ne dit mal de personne, n'envie les biens, n'insulte à la disgrâce, ne corrompt la chasteté de qui que ce soit : un chrétien est un homme qui met la tempérance comme une garde fidèle sur son cœur, pour en arrêter les mouvements déréglés, sur ses mains, pour ne faire aucun attouchement illicite, sur sa langue, pour ne pas éclater en des joies profanes, sur sa bouche, pour ne pas aller au-delà d'une raisonnable sobriété.

Qu'est-ce encore qu'un chrétien ? c'est, dit ce Père, *un homme, qui n'est sujet ni à boire avec excès, ni à faire un Dieu de son ventre; un homme qui n'est ni dissipé par une curiosité inquiète, ni enflé par un ridicule orgueil, ni entraîné par les sales plaisirs de la chair: un homme qui n'a l'esprit ni assez lâche pour flatter, ni assez avide de louanges, pour écouter avec complaisance les flatteries d'autrui; un homme qui voit les gens de bien, mais qui ne lie aucune société avec des débauchés, qui prend soin de sa famille, mais qui, se reposant sur la divine Providence, vit sans trouble et sans mauvais désirs; qui se divertit honnêtement, mais que l'infâme gourmandise des intempérants ne domine pas; qui fait ce que font les autres pour s'acquitter des devoirs de la vie civile, mais qui le fait si bien, que la pudeur les conduit, que la force les soutient, que la justice et la tempérance les règlent* (*D. Prosp. lib.* II *de Vita contemplativa, c.* 21).

Quand j'en demeurerais là, on connaîtrait assez la nécessité et les caractères de cette vertu ; mais lorsqu'à cette qualité de chrétien on joint celle de pécheur, il est certain que cette tempérance doit être plus austère que si on n'avait jamais offensé Dieu mortellement.

Car, remarquez, je vous prie, qu'il y a une tempérance de précaution et une de satisfaction; une tempérance qui prévient le péché et une tempérance qui l'expie ; une tempérance qui empêche qu'on n'offense Dieu, et une tempérance par laquelle on se punit pour l'avoir offensé. En effet, a-t-on jamais dit à des gens, qui avaient violé la loi de Dieu en des choses essentielles, demeurez en repos, prenez vos divertissements et sans vous embarrasser du reste, contentez-vous de ne plus vivre comme vous avez vécu.

Le voluptueux et le débauché Luther l'a dit autrefois; mais on sait de quels anathèmes les Pères du concile de Trente l'ont frappé. N'a-t-on pas de tout temps établi ce grand principe de morale, que si une vie douce et commode ne sied pas à un chrétien, elle est défendue à un pécheur; qu'à de grands maux on doit apporter de grands remèdes, que plus la plaie est envenimée, plus il faut faire de profondes incisions, qu'on ne tient pas sur un enfant rebelle la même conduite qu'on garde envers celui qui est toujours demeuré dans le respect, qu'un malade qui s'est déréglé l'estomac par son intempérance, ne peut guérir à moins qu'il ne prenne des potions amères, et qu'il n'observe une austère diète ?

Qu'il ferait beau (c'est une ingénieuse ironie de Tertullien), qu'il ferait beau entendre un homme dire à un autre : augmentez votre dépense, mangez les viandes les plus délicates et les plus exquises, buvez les plus excellents vins que vous pourrez trouver, et quand on vous demandera pourquoi vous vous procurez une si délicieuse abondance, répondez : j'ai offensé le Seigneur, je suis en danger d'être éternellement perdu (*Tertull. lib. de Pœnit., c.* 11). Oh la belle raison ! Elle vous scandalise, mes frères, mais ce que vous avez en horreur dans la spéculation, ne vous plaît-il pas quelquefois dans la pratique?

Vous devriez *laver votre lit de vos larmes*, comme David, vous contenter des miettes qui tombent de la table, comme la Chananéenne d'être mis au nombre des domestiques du père de famille, comme l'enfant prodigue, de toucher le bas de la robe du Sauveur, comme l'hémorroïsse : vous devriez, comme *la pécheresse dans la ville*, faire un sacrifice de ce que vous avez de plus cher, au divin Réparateur qui vous attend dans la salle du festin, pour vous remettre vos péchés ; vous devriez dire comme Job : *Je soupire avant que je mange*, et comme Augustin pénitent, je regarde les aliments dont je me nourris, comme des remèdes et des potions médicinales, que me présente le médecin céleste, qui est descendu sur la terre, pour guérir un grand malade (*D. Aug. lib.* X *Conf. c.* 31).

Tels sont les sentiments qu'ont eus autrefois les pénitents sincères et véritablement contrits. Ils punissaient par le jeûne, leur intempérance passée, par la retraite, leurs scandaleux commerces, par leur silence, leur indiscrète démangeaison de parler, par leurs prières et leur recueillement aux pieds des autels, leur légèreté à courir de spectacles en spectacles; et quand on s'étonnait d'un si grand changement, ils répondaient à ceux qui leur demandaient raison d'une vie si mortifiée et si austère : j'ai offensé Dieu, j'appréhende d'être perdu pendant une malheureuse éternité.

Puissiez-vous faire des réflexions si utiles, et prendre de si sages résolutions, vous qui peut-être avez moins de vertu, et qui cependant avez commis plus de péchés que ces hommes et ces femmes dont je parle. Puissiez-vous, après avoir goûté par une criminelle intempérance des plaisirs défendus, vous priver par une pieuse frugalité de ceux mêmes qui sont permis!

Ceux qui veulent travailler sérieusement à l'important ouvrage de leur sainteté, se refusent par une austère abstinence ce dont ils pourraient user, dit saint Grégoire (*lib.* IX, *ep.* 9), *et ils s'y condamnent, tantôt pour acquérir de nouveaux mérites auprès du Tout-Puissant, tantôt pour effacer les flétrissures et les taches dont leur vie passée s'est souillée.*

Nous voyons d'un côté trois jeunes hommes, qui, invités à manger ce que le roi de Babylone ordonnait qu'on leur servît, ne se nourrissent que de légumes, afin de se rendre plus agréables au Dieu qu'ils adorent. Nous voyons d'un

autre côté un roi pénitent, qui pouvant boire de l'eau de la citerne de Bethléem, refusa néanmoins d'en goûter, et l'offrit au Seigneur.

Est-ce qu'il ne lui était pas permis d'en boire? oui, sans doute : mais quand il rappela dans sa mémoire le péché qu'il avait commis avec une femme, qui était à son égard un fruit défendu, il voulut se priver d'un plaisir qu'il pouvait innocemment se procurer. Il s'était auparavant peu soucié de livrer à la mort un brave soldat, qu'il avait fait mettre à la tête des enfants perdus, et il se fit un grand scrupule de boire d'une eau que d'autres soldats encore vivants, lui avaient apportée : Boirai-je, dit-il, *le sang de ces hommes, qui pour me satisfaire, se sont exposés au danger de perdre la vie?*

Puissiez-vous, encore un coup, faire des réflexions si utiles et prendre de si sages résolutions. Mais, si nous en exceptons un petit nombre de vrais chrétiens et de pénitents sincères, qui s'assujettissent à ces lois de la tempérance et de la justice, une infinité d'autres croient pouvoir impunément les violer : et comme leurs illusions ne sont pas moins pernicieuses que fréquentes, il est important de les découvrir et de les combattre ; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Comme l'amour du plaisir nourrit et réveille toutes les passions, et que dès qu'elles ont pris le dessus il faut que la raison leur cède, il n'est pas fort étrange que tantôt on excuse l'intempérance, et que tantôt on donne à la vertu, qui est son ennemie, des traits et des couleurs qui lui sont étrangères. On lui donne les habits et les livrées de la cupidité, et comme les illusions sur cette matière sont très-ordinaires, il est important que je vous en découvre d'abord quelques-unes, que je me contenterai de parcourir, pour m'arrêter ensuite à une ou deux autres qui m'ont paru les plus considérables.

Il y a une tempérance d'ostentation et de vanité, une tempérance de mesquinerie et d'avarice, une tempérance de nécessité et d'état. La première est celle de ces pharisiens, qui s'abstenaient de beaucoup de choses dont l'usage est commun aux autres, pour se faire un grand nom et paraître mortifiés. *Ils défigurent leur visage, afin qu'ils paraissent aux yeux des hommes comme des gens qui jeûnent*, dit Jésus-Christ; ils s'abstiennent de quelques plaisirs et ils gardent de certaines bienséances pour dévorer plus impunément les maisons des veuves. On sait ménager adroitement ses intérêts, sauver les dehors pour s'acquérir la réputation de gens de bien, pour se faire faire de gros legs et attraper, comme dit saint Jérôme (*Epist. 14 ad Lætam*), des testaments. On se fait honneur d'une superstitieuse et hypocrite abstinence, comme ces prêtres indiens et ces gymnosophistes d'Egypte, qui, pour se distinguer des autres, s'engageaient à ne manger que des pommes, à ne vivre que d'un peu de riz et de bouillie; ou comme ces prêtres d'Isis et de Cybèle, qui faisaient scrupule de manger du pain, et qui dévoraient en cachette des faisans entiers, dit le même Père.

La seconde, que j'ai appelée une tempérance de mesquinerie et d'avarice, est celle de ces hommes et de ces femmes qui se privent des plus innocents plaisirs pour satisfaire leur passion sordide. Oh! qu'ils auraient de mérite devant Dieu, s'ils jeûnaient pour donner aux pauvres les fruits de leurs épargnes! s'ils se disaient : Je pourrais me nourrir plus grassement, avoir des meubles et des habits plus magnifiques, mais je veux me réduire à cet état de médiocrité pour faire pénitence de mes péchés et *les racheter par mes aumônes*. Mais on peut les mettre au nombre de ces faux sobres et de ces avares dont l'Ecriture dit qu'*ils ne sont bons ni aux autres ni à eux-mêmes*. S'ils mènent une vie crasse, c'est pour avoir le plaisir d'amasser du bien en se privant de celui de se traiter honnêtement : en sorte que leur folle tempérance, comme l'appelle un ancien, ne vient que de leur avide et aveugle intempérance (*Plato, in Phæd.*).

La troisième, que j'ai dit être une tempérance de nécessité et d'état, est celle des pauvres et des malades. Heureux si l'austère diète qu'ils observent est un sacrifice volontaire qu'ils offrent à Dieu, et si, lorsque sa Providence leur fournit un moyen de sanctification si présent et si utile, ils savent en faire un bon usage! Mais comme souvent ils ne traînent que malgré eux le joug de leur misère, comme souvent ils éclatent en plaintes et en murmures dans leurs infirmités, c'est en cela que je remarque de grandes illusions.

Je vous ai dit néanmoins que ce n'était pas précisément à celles-là que je voulais m'arrêter, parce que j'en découvrais une autre plus délicate encore et sur laquelle une infinité de chrétiens ne réfléchissent guère. Voici l'idée que je m'en forme :

Ce sont des gens qui haïssent les grands excès, mais qui aiment tous les plaisirs et tous les divertissements qui se présentent; ils ne voudraient point manger de viande en des jours défendus, mais ils prétendent que ce qu'on leur sert soit d'une exquise délicatesse. Loin d'eux ces meubles et ces parures qu'on n'entretient qu'aux dépens des ouvriers et des marchands qu'on ruine, ou qu'on fait languir par d'ennuyeux délais : exacts sur le point d'une sévère justice, ils donnent à César ce qui appartient à César ; ils emploient, sans faire tort à personne, le bien qu'ils ont hérité de leurs pères ou qu'ils ont amassé par de légitimes voies.

Que les autres grossissent leurs revenus par des prêts usuraires, et que, par une charité hypocrite, ils dépouillent des misérables du peu qui leur reste de bien, sous prétexte de les soulager ; plus charitables et plus justes, ils les assistent gratuitement et ne demandent rien au delà du sort principal, qu'ils répètent dans les temps marqués.

Qu'à la table des autres on trouve des médisants, des ivrognes, des femmes et des filles d'une réputation suspecte, on trouve à la leur des gens enjoués, mais qui se divertissent sans conséquence; prêts à dire de bons

mots, mais dont nul n'a sujet d'être choqué; qui boivent, mais sans perdre la raison; qui chantent des airs bachiques, mais dont les paroles sont exemptes de toute obscénité.

C'est ainsi que s'écoulent les jours de leur vie; ravis de passer agréablement le temps, de faire succéder le repos au jeu, le jeu aux spectacles; de mêler et de varier leurs plaisirs, par rapport aux compagnies et aux saisons. Quelque maladie ou quelque fâcheuse conjoncture dérange-t-elle cette agréable circulation de divertissements, on les voit rêveurs, chagrins, inquiets, jusqu'à ne pouvoir se supporter eux-mêmes. La fortune leur rit-elle, et une vigoureuse santé leur fait-elle goûter en paix une si délicieuse abondance, contents de ce monde, ils y établiraient toujours leur demeure, si la chose dépendait d'eux.

Ils jettent quelquefois les yeux au ciel, ils poussent de temps en temps de tendres soupirs, ils se plaignent même de n'être pas aussi gens de bien qu'ils le pourraient être, et comme sont quelques-uns dont les grandes mortifications les édifient; mais, après de légères réflexions et de frivoles désirs de mener une vie plus chrétienne, ils reviennent aussitôt au point où leur sensualité les ramène : à peu près comme ces gens qui, entendant du bruit, s'éveillent, et qui retombent aussitôt dans leur premier assoupissement. N'est-ce pas beaucoup de n'être pas aussi débauchés qu'une infinité de gens qu'ils connaissent? de ne pas ressembler à ces enfants prodigues qu'une brutale volupté rend criminels selon Dieu et malheureux selon les hommes?

Vous fais-je ici de faux portraits? Mais si ces gens dont je parle sont tels que je les suppose, que peut-on penser d'eux? Si l'on s'en rapportait au jugement du monde, on les croirait innocents, on les louerait même : ce ne sont ni des riches usuriers, ni de mauvais juges, ni d'infidèles époux, ni de faux amis; ils ont l'honneur et la politesse en recommandation. Mais vous avez, mon Dieu, d'autres mesures et d'autres poids que nous, vos pensées et vos décisions sont bien différentes des nôtres. Ecoutons seulement avec frayeur ce que vous dites de ces âmes sensuelles et molles :

Malheur à vous, qui avez votre consolation en ce monde (*Luc.*, VI)! vous ne l'aurez pas toujours; *malheur à vous, qui êtes rassasiés, un jour viendra que vous aurez faim!* vous serez traités comme le furent ceux *qui buvaient et mangeaient jusqu'à ce que Noé fût entré dans l'arche, le déluge vint qui les noya tous* (*Luc.*, XVII); comme on traita ce peuple intempérant, lorsque, dégoûté de la manne, il demanda des viandes qui flattassent davantage son appétit.

Je ne lis jamais qu'avec frayeur ce que Jésus-Christ dit dans le chapitre XIII de saint Luc : *Quand le père de famille sera entré et qu'il aura fermé la porte, vous commencerez à heurter et lui direz : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. A ces paroles il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Hé quoi! direz-vous, nous avons bu et mangé en votre présence, vous avez enseigné dans nos places publiques. Je vous le répète, ajoutera-t-il, je ne sais d'où vous êtes, retirez-vous de moi.*

Sous ces termes figurés, je découvre une vérité qui n'a rien que de terrible; car c'est comme s'il disait : Vous voulez que la porte du ciel vous soit ouverte, mais elle ne l'est qu'à ceux que je connais, qu'à ceux qui ont écouté ma voix et qui m'ont suivi : pour vous, je ne vous connais pas.

Etre connu du père de famille de cette connaissance d'approbation qui fait le solide mérite, s'attirer ces regards de faveur et de protection dont il honore ceux qui sont à lui, c'est là ce qui fait le vrai bonheur; mais être mis au rang de ces pièces de rebut qu'il ne veut pas voir, mener une vie si opposée à ses divines ordonnances, qu'il n'y reconnaît pas cette image et cette conformité sur laquelle roule l'impénétrable secret de la prédestination, c'est un malheur qu'on ne peut assez déplorer.

En vain lui dira-t-on *qu'on a bu et mangé en sa présence*, qu'on n'est pas tombé dans ces excès où sont tombés tant d'autres, qu'on a employé à ses divertissements le bien qu'il avait donné lui-même, qu'on a de temps en temps écouté sa sainte parole, il répondra : *Je vous dis, je ne sais d'où vous êtes.* Le monde voluptueux et sensuel le sait bien, les compagnons de vos joies le savent bien; mais pour moi, je vous regarde comme des gens inconnus et étrangers. D'où êtes-vous? d'où venez-vous? quelle route avez-vous prise? avez-vous marché dans cette voie étroite qui conduit à la vie? avez-vous suivi la large qui mène à la perdition?

Je sais bien d'où sont venus ceux que j'ai fait entrer avec moi; ils ont renoncé à eux-mêmes, ils ont porté leur croix et ils m'ont suivi; mais où est votre renoncement, où sont les croix que vous avez portées? *J'ai prêché*, dites-vous, *dans les voies publiques*, vous avez écouté ceux que j'avais envoyés pour vous instruire; mais ne vous ont-ils pas représenté que non-seulement le serviteur infidèle, mais encore *celui qui est inutile, sera jeté dans les ténèbres extérieures;* que non-seulement les vierges impudiques, mais les folles qui n'avaient pas fait provision d'huile, n'entreraient pas dans la salle de mes noces? Ne vous avait-on pas averti que, *depuis* le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume *du ciel se prend par violence et que ce sont les violents qui l'emportent* (*Matth.*, XI)? Etes-vous de ce nombre? quelle violence vous êtes-vous faite? *Je ne sais d'où vous êtes, retirez-vous de moi.*

Cela étant, mes frères, gémissez sur vos illusions passées; armez-vous du glaive de la mortification et de la sévérité évangélique, pour retrancher tant de superfluités, de dépenses, de divertissements, de délicieux repas.

Appelez à votre secours la tempérance chrétienne, elle corrigera, dit saint Prosper, vos affections déréglées et ne vous en inspirera que de bonnes (*D. Prosper., lib.* II *de Vita contemplativa, c.* 10). Elle vous rendra

sobres, modérés, chastes, sérieux, sensibles aux misères des pauvres, qui profiteront de vos abstinences.

Si vous écoutez les leçons qu'elle vous fera, vous direz à ces yeux lascifs ou trop curieux : Vous m'avez trop de fois surpris, vous avez trop de fois empoisonné mon cœur; *détournez-vous pour ne pas voir la vanité et le mensonge.* Vous direz à ces pieds qui ont couru avec une impétueuse agilité partout où vos passions les portaient : N'allez plus que dans ces lieux où la piété, la bienséance, les devoirs de la société vous conduiront.

Vous direz à ces mains ouvertes à l'injustice et fermées aux aumônes : Réparez l'une et acquittez-vous des obligations de l'autre. Vous direz à ces oreilles trop attentives aux airs mondains : Ecoutez des discours qui vous édifient, ou des reproches qui vous fassent rentrer en vous-mêmes. Vous direz à cette bouche avide de ces vins délicieux et de ces viandes exquises : Ces sensualités vous sont défendues, elles ne conviennent ni à un pécheur qui doit satisfaire à la justice de Dieu pour ses péchés, ni à un chrétien qui doit se régler sur sa loi, s'il veut en recevoir les récompenses.

EXHORTATIONS MORALES

SUR LA SAINTETÉ, LES DEVOIRS, LES DANGERS DE LA VIE RELIGIEUSE, PARTAGÉES EN PLUSIEURS DISCOURS,

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE MORAL, AVEC D'AUTRES EXHORTATIONS SUR L'ADMINISTRATION DES SACREMENTS.

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL

DE POLIGNAC,

Archi-commendataire des abbayes de Corbie, Bonport, Segard et Monzon, prieur de la Vonte et de Montdidier, maître de la chapelle du roi, ci-devant ambassadeur extraordinaire du roi en Pologne, auditeur de rote en cour de Rome, plénipotentiaire de Sa Majesté aux conférences de Gertruydemberg et au congrès de paix à Utrecht.

Monseigneur,

Je m'étais, jusqu'ici, contenté d'admirer les rares talents de Votre Eminence; cette vive pénétration d'esprit, cette heureuse facilité à faire réussir les négociations les plus épineuses, ce riche fonds d'érudition qui est comme une source féconde de toute littérature, cet ascendant et cette force de parole à qui la négligence même des ornements donne une nouvelle beauté pour persuader ce qu'elle veut.

Tout m'aurait engagé à demeurer dans les bornes d'un silence plein d'admiration et de respect, si une occasion presque semblable à celle dont il est parlé dans l'histoire sainte, n'avait vaincu ma timidité.

J'y apprends que saint Paul ayant vu en passant les statues des dieux que les grands de l'Aréopage adoraient (Actorum XVII), remarqua un autel qui portait pour inscription : Au Dieu inconnu. *J'ai remarqué de même, Monseigneur, que vos illustres prédécesseurs, pendant les ténèbres du paganisme, rendaient leur culte à Apollon dont on voit encore aujourd'hui la statue dans le château de Polignac et qu'ils avaient pris de là le nom d'Apollinaires.*

C'était bien là une incontestable preuve d'une noblesse très-ancienne qui, depuis plusieurs siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Mais ce qui m'a fait prendre la liberté de dédier à Votre Eminence ce petit ouvrage, c'est que le vrai Dieu *qui pour lors était* inconnu *à vos ancêtres, ne l'a pas été longtemps, puisque, dès le onzième siècle, Armand, vicomte de Polignac, fit bâtir sur ses terres, l'église telle qu'elle est aujourd'hui.*

Quelles marques de religion, de piété, de zèle n'ont-ils pas fait paraître dans la suite? Peut-on en souhaiter de plus éclatantes que de sacrifier sa liberté, son repos, sa vie, pour arrêter les funestes progrès de l'ennemi commun de la chrétienté? Hercule de Polignac le fit en 1066, *où plusieurs seigneurs s'étant croisés au concile de Clermont, il porta le grand étendard de la croix à la Terre-Sainte et mérita, après avoir été tué à la bataille d'Antioche, le glorieux surnom de* Chevalier chrétien (*Christi miles*).

Pour faire connaître qu'on n'aime pas moins que son pieux et illustre père, la vraie religion, faut-il en défendre la gloire et entrer dans un pays d'infidèles? Ponce de Polignac le fit. Aussi, étant mort au retour de la Terre-Sainte où il s'était distingué par des prodiges de valeur, il fut enterré par le pape Pascal à Saint-Jean de Latran, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau avec les armes de Polignac.

Frappé de ces vives images de la piété de ces généreux défenseurs du vrai Dieu, *auparavant* inconnu *à leurs pères idolâtres, j'ai cru, Monseigneur, que tout me portait à faire paraître sous les auspices de Votre Eminence, un ouvrage de religion où l'on voit la sainteté et les devoirs d'un état* qui adore le Seigneur en esprit et en vérité *par une entière séparation d'un monde dont nos livres sacrés regardent l'amitié comme* une amitié ennemie de Dieu et une servitude d'idoles : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei (Jacobi, IV), idolorum servitus (Ephes., VIII).*

Que d'autres disent que votre maison était si puissante dès l'année 1171 *que nos rois ont bien voulu entrer en connaissance des différends qu'elle avait avec ses voisins; jusque-là que Louis le Jeune se donna la peine de venir en Auvergne pour faire la paix entre l'évêque du Puy et Ponce* III.

Qu'ils ajoutent que votre maison a l'honneur de se trouver alliée à la maison royale, aux anciens comtes et dauphins d'Auvergne, à ceux de Champagne, de Poitiers, de Rodès et de Forez, aux anciens princes d'Orange, aux marquis de Saluces, et, par tous ces grands noms, à toutes les maisons souveraines de l'Eu-

rope, dont il ne se trouve pas une seule de laquelle vous ne soyez descendu par les femmes.

Combien faut-il percer de siècles pour remonter jusqu'à vos premiers ancêtres et quelle gloire pour vous d'en être sorti? Ainsi parlerais-je si le ruisseau n'avait augmenté la beauté de sa source; si vous n'aviez cru que votre haute naissance devait exciter dans votre cœur une noble émulation aux actions les plus héroïques et que, comme le mérite des ancêtres illustre les familles, les vertus ennoblissent les grandes âmes et en relèvent l'éclat : Sicut hominum genus homines, ita animarum genus virtutes sunt (*S. Ambrosius, lib. de Noe et Arca, c. 4*).

Vous avez brillé sur l'un des plus grands théâtres du monde en un âge où à peine commence-t-on à se bien connaître. Quelle présence d'esprit! Quelle vive pénétration! Quelle connaissance profonde pour débrouiller les matières les plus embarrassées! Quelles heureuses ressources pour les accommoder! On crut ne pouvoir trouver à Rome un sujet plus capable pour l'envoyer au roi et terminer l'affaire délicate qui entretenait depuis longtemps la division dans les deux cours.

De si grands talents ne pouvaient être renfermés dans l'étendue du royaume. Les Polonais se souviendront toujours avec admiration de ce que Votre Eminence fit pour les réunir dans l'élection d'un roi où ils concoururent presque tous et qui eût réussi, si des causes étrangères n'avaient divisé les esprits.

La mémoire de ce qui s'est passé depuis quelques mois, se conservera dans les siècles les plus reculés et l'on saura que s'il y avait de tristes fatalités à rompre, le ciel et Louis le Grand, semblaient vous en réserver la gloire.

Dans ces temps fâcheux où nos ennemis s'obstinaient à ne rendre le repos à la France qu'à de dures conditions; le roi qui connaissait ce dont vous étiez capable, vous rappela de Rome, persuadé qu'après avoir reçu ses ordres, vous pourriez vaincre dans le cabinet et par la négociation, des gens qui se croyaient partout invincibles. L'attente de Sa Majesté et de la nation n'y a pas été trompée. Toute l'Europe en chantant les douceurs de la paix, célèbre la gloire de Votre Eminence, qui, par sa fermeté à résister à des ennemis enivrés de leurs avantages, a su rompre les liens d'une formidable ligue.

Ce ne sont pas les ennemis seuls de l'Etat que votre Eminence a vaincus; ceux de la religion ont cédé plusieurs fois à la vivacité de votre génie et à la force de vos raisons. Ce livre admirable que vous avez composé contre le plus bel esprit du paganisme et l'ennemi le plus dangereux de la Divinité, en est une évidente preuve. Quelle solidité de raisonnement! quelle énergie! quelle grâce dans les expressions! On croit voir Virgile et Horace devenus chrétiens, parler le langage de la cour d'Auguste.

J'aurais pu, Monseigneur, m'étendre sur beaucoup d'autres talents qu'on admire en Votre Eminence. Mais j'ai cru devoir me renfermer dans ce qui regarde le sujet de mon ouvrage; trop content de trouver, dans l'honneur que vous m'avez fait de vouloir bien qu'il vous fût dédié, l'occasion de faire paraître avec quel profond respect, je suis, etc. RICHARD.

DISCOURS PREMIER.

Sur le bonheur de la vie religieuse.

Convertere anima mea in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi.

Mon âme, tourne-toi vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a fait du bien (*Ps.* CXIV).

Agréable invitation qui flatte l'homme par l'endroit où il est le plus sensible! Si les forces de son corps sont épuisées par le travail, son grand soin est de se procurer un doux repos qui les répare; et si son âme est encore plus fatiguée par les peines et les embarras qu'elle souffre, elle cherche ce repos avec d'autant plus d'empressement, que de trop violentes agitations la jetteraient dans un abattement mortel.

Mais s'il n'y a personne qui n'aime son repos, l'importance est de trouver les vrais moyens de s'en procurer un solide. Cet insensé dont il est parlé chez saint Luc, le cherchait quand il se disait : *Mon âme, tu as en réserve de gros biens pour beaucoup d'années, repose-toi, bois et fais bonne chère* (*Luc.*, XII). Le roi-prophète le cherchait, lorsque, las de s'être livré aux créatures, et résolu de se donner pour toujours au Créateur, il s'écriait : *Mon âme, hâte-toi de te tourner vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a fait du bien* (*Textus Hebraicus juxta Bellarminum*). Ce sont partout les mêmes désirs, mais ce n'est pas le même objet ni la même destinée.

Aveugles mondains, qui ne vous occupez qu'à satisfaire vos turbulents désirs, c'est ce repos que vous cherchez; mais si vous faites sur votre état de sérieuses réflexions, vous reconnaîtrez que ce repos n'est pas pour vous, ou que si vous en jouissez, il vous est plus fatal que ne le serait l'orage même. A qui donc est-il réservé? à ces âmes fidèles qui vivent au milieu du monde sans vivre de son esprit, ou à celles qui ayant quitté ce monde par la sainteté et les engagements de leurs vœux, en sont encore plus séparées de cœur que d'habitation et de corps.

Vérité bien consolante qu'il est nécessaire d'établir d'abord, en représentant à ceux et à celles qui ont pris le parti du cloître, qu'elles ne pouvaient faire un meilleur choix : pourquoi? parce que, en quittant le monde, on s'épargne de grands chagrins, première raison; parce que, en quittant le monde, on évite, par rapport au salut, des dangers encore plus grands, seconde raison; et si cela est, voici les deux conséquences qu'on en doit tirer, et les deux avantages de la vie religieuse.

Mon âme, si, en quittant le monde, on s'épargne de grands chagrins, *tourne-toi vers le lieu de ton repos : Convertere, anima mea, in requiem tuam;* première preuve du bonheur d'une âme religieuse.

Mon âme, si, en quittant le monde, on évite de grands dangers, *reconnais le bien que le Seigneur t'a fait* de t'en avoir délivrée, *quia Dominus benefecit tibi;* seconde preuve de son bonheur : commençons par la première.

PREMIER POINT.

Il est bien doux d'être sur une haute montagne à l'abri des insultes de l'ennemi, lorsqu'on entend de loin les cris confus des mourants qui s'entre-tuent dans la plaine. Il est bien doux d'ouvrir la fenêtre de l'arche où l'on s'est retiré pour se sauver du déluge, lorsque l'on s'aperçoit que ses eaux sont presque toutes écoulées, et qu'elles semblent ne servir à cet édifice flottant que pour le conduire heureusement au port.

Si je me sers de ces comparaisons, je ne le fais qu'après saint Cyprien (*Epist.* 1, *ad Donat.*), qui, pour décrire par des traits plus vifs l'heureux état d'une âme qui aime son salut et qui cherche un vrai repos, invite son ami de donner à son esprit la liberté et l'attention nécessaires pour voir ce qui se passe dans le monde.

Imaginez-vous, lui dit-il, que vous êtes sur une haute montagne d'où vous pouvez jeter les yeux de tout côté pour considérer à loisir les différentes faces de ce monde : je m'assure que vous en aurez compassion, et que, réfléchissant sur votre bonheur, vous vous réjouirez d'en avoir évité les misères.

Voyez-vous ces grands chemins pleins de voleurs, ces mers toutes couvertes de vaisseaux de pirates, ces vastes campagnes toutes rouges du sang qui coule des plaies livides de tant de corps morts entassés les uns sur les autres; voyez-vous ces désordres qui règnent dans les villes les mieux policées, quelque précaution que l'on prenne pour en arrêter le cours; ces gladiateurs qui, par une impétueuse fureur, s'acharnent les uns contre les autres; ces barreaux où les juges qui devraient rendre une bonne et prompte justice, la font quelquefois acheter bien cher et cèdent lâchement à ceux qui ont plus d'autorité et d'amis; ces testaments ou supprimés ou supposés, ces frauduleuses antidates, ces ventes et ces achats simulés pour frustrer les droits des créanciers?

Voyez-vous ces familles divisées pour de vils intérêts, ces malignes jalousies de rivaux qui prétendent à un même emploi, ou de voisins qui exercent une même profession; ces ambitieux que de cruels dépits de se voir oubliés ou méprisés dévorent; ces mécontentements cachés, ou ces éclatantes ruptures de gens dont la sainteté du sacrement devait avoir assuré la fidélité et uni parfaitement les cœurs?

Réfléchissez, mon cher ami, sur toutes ces choses et sur beaucoup d'autres que j'omets, vous reconnaîtrez par là quelles sont les misères du siècle, et l'obligation que vous avez à Dieu de vous en avoir délivré.

Ainsi parlait saint Cyprien à Donat, ainsi peut parler une âme religieuse, qui, dans le cloître, comme dans un port tranquille à l'abri de tant d'orages, se voit dans le lieu de son repos. Car que trouverait-elle dans le monde qui pût, si elle l'aimait, lui en procurer un véritable? Elle y trouverait des peines et des croix; et si elle se tirait de quelques-unes, difficilement s'en épargnerait-elle d'autres; premier sujet de son chagrin. Elle y goûterait peut-être quelques plaisirs; mais ces plaisirs et ces joies ne sont jamais si pures, qu'elles ne soient détrempées de quelque amertume, ce qui serait pour elle un autre sujet de chagrin.

N'avançons rien qu'une longue et trop fréquente expérience ne confirme. Ceux qui sont dans une grande opulence se livrent à de terribles inquiétudes : ils craignent tantôt que des voleurs ne leur enlèvent leurs trésors, tantôt que des gens plus puissants qu'eux ne leur suscitent de fâcheuses affaires par leur maligne jalousie; bussent-ils les liqueurs les plus précieuses, fussent-ils couchés sur le duvet, ils ne boivent et ils ne dorment pas en repos (*Ibid.*).

Ceux qui sont pauvres, ou qui se voient en danger de le devenir, ont d'autres peines. Leur indigence les afflige, leur petit bien, qui s'épuise et qui périt peu à peu, les désole; et quand ils en ont eu de considérable, ils ressentent avec de plus vifs chagrins la perte qu'ils en souffrent. Tel qui obéit, se plaint de la dureté de sa servitude, tel qui commande, a souvent acheté un honneur de quelques jours par des assiduités et des humiliations involontaires de plusieurs années (*S. Cypr., Epist.* 1 *ad Donat.*).

Rappelez dans votre esprit les différentes conditions de la vie, vous y trouverez des gens que l'amour déréglé du monde et un aveugle attachement rend malheureux. On dirait que la terre n'est couverte d'épines que pour leur déchirer le cœur, que la mer n'a d'écueils et de bancs de sable que pour arrêter leur violente cupidité, qu'il n'y a dans l'air de malignes influences que pour les étouffer, que l'enfer ne vomit des flammes comme le Vésuve, que pour leur faire ressentir par avance ses cruelles ardeurs. C'est par là, ô mon Dieu, que vous les rendez, comme vous l'avez dit, *semblables à des hérissons* (*Isai.*, XIV), qui, venant au monde armés de pointes, déchirent les entrailles de leurs mères. *C'est du milieu d'eux que vous faites sortir ce feu* (*Ezech.*, XXVIII) qui les dévore, punissant dans l'exercice de vos vengeances les pécheurs par leurs péchés mêmes.

Cependant on cherche partout son repos, mais souvent on le cherche là où il n'est pas. Ames consacrées au Seigneur, et qui êtes fidèles à la grâce de votre vocation, vous le trouvez dans vos douces et tranquilles retraites, vous le trouvez là où le prophète Elie trouva le sien, lorsque, couvert de son manteau, à l'entrée de sa caverne, il commença à respirer un doux zéphyr où était le Seigneur : *Non in igne Dominus et post ignem sibilus aurœ tenuis* (III *Reg.*, XIX).

Vous le trouvez dans ces lieux champêtres où l'épouse débarrassée du fatigant tumulte des villes, jouissait des doux embrassements de son chaste époux : *Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis* (*Cant.* VII). Vous le trouvez dans ces régions élevées au-dessus de la terre, où l'âme s'élance par la rapidité de son vol pour s'y reposer : si vous en demandez la raison, il est fort aisé de vous la dire.

Ce qui donne tant de chagrins dans le

monde, ce qui fait qu'on y goûte si peu de repos, c'est qu'on se livre à toute la violence de ses passions. Il faudrait leur résister, et on s'en rend l'esclave; il faudrait prendre le dessus, et on a la lâcheté de leur céder; il faudrait les modérer et les mortifier, et c'est après les objets qu'elles aiment que l'on court. On ne saurait les satisfaire toutes, tant elles sont bizarres et inaliables : les dépenses que l'ambition demande, l'avarice les refuse. Ce que l'on sacrifie pour sa réputation, on l'ôte à l'amour du plaisir. Quelle apparence de servir tant de maîtres dont les intérêts sont si opposés; et si on ne les sert tous, quel repos peut-on se promettre?

O cloîtres ! ô solitudes ! que vous avez en cela de charmes ! Le jeune Tobie ne craint rien, le démon Asmodée, qui a tué les maris de Sara, n'a sur lui aucun pouvoir (*Tob.*, III). Ames fidèles, le souffle fatal de ce dragon, qui en étouffe tant d'autres, ne va guère jusqu'à vous, la divine miséricorde veut bien vous en garantir. Ces passions, ces animaux féroces et ordinairement indomptés, qui font tant de dégâts dans tous les lieux où on leur laisse la liberté de courir, sont, à votre égard, *des bêtes* que vous apprivoisez et que vous contraignez de se radoucir *et de vivre en paix*.

Mais pourquoi employer ces figures ? l'expérience du repos et de la paix dont on jouit dans les cloîtres rend cette vérité très-sensible. Car, qu'est-ce qui pourrait troubler la sérénité d'une âme qui veut sincèrement se donner à Dieu dans la religion? Serait-ce la pauvreté ? mais c'est elle-même qui l'a choisie et qui en fait ses délices. Serait-ce l'extinction des désirs de la chair? mais elle s'est fait un devoir de les crucifier. Serait-ce la servitude de l'obéissance? mais elle s'est volontairement ôté le droit de disposer de sa liberté.

Renoncement aux charmes d'une fortune éclatante, jeûne, abstinence, clôture, humiliation, servitude, voilà ce que le monde appelle des croix; mais dans les cloîtres ces noms sont tout changés. Il est vrai qu'on y est plus mortifié que dans le monde, qu'on n'y possède rien en propre, que la vie y est plus dure, que les compagnies y sont plus rares, qu'on renonce au droit de disposer de sa volonté : mais sont-ce là des croix capables d'ôter à une âme le repos qu'elle cherche, et qu'elle ne trouverait pas aux mêmes conditions dans le monde?

On se mortifie dans les cloîtres; mais les mondains ont souvent, malgré eux, des mortifications bien plus rudes et plus humiliantes. On y est plus tempérant et plus sobre que dans le monde, mais la vie en est moins traversée de ces maladies qui sont les fruits ordinaires des excès de l'intempérance. On s'y ôte le plaisir de la société, mais ce plaisir est quelquefois si fatigant, qu'on s'en fait un de s'épargner des visites où il faudrait trop se contraindre. On abandonne ses biens, mais, en se contentant du pur nécessaire, on se met en état de dire à Dieu : Seigneur, j'ai plus que je ne mérite; et aux hommes : J'en ai moins d'embarras.

La différence de ces croix du monde d'avec celles du cloître semble assez bien représentée par ces deux hommes qui portèrent sur leurs épaules un même bâton où était suspendue une prodigieuse grappe de raisin. Nous lisons dans l'Écriture, qu'ayant été envoyés pour visiter la terre promise, ils en emportèrent une branche d'où pendait un raisin qui en faisait assez connaître la fertilité par sa prodigieuse grosseur : *Absciderunt palmitem cum uva sua quem portaverunt in vecte duo viri* (*Nomb.* XIII). Ils s'en chargèrent tous deux, mais avec cette différence que celui qui marchait le premier le portait derrière lui, sans le voir, au lieu que le second l'avait, en le portant, devant les yeux.

Je sais que saint Augustin se sert de cet endroit pour montrer la différence qui existe entre le Juif et le chrétien : entre le Juif qui, dans l'ordre des temps, va le premier, et porte les livres où est marquée la naissance et la mission de Jésus-Christ, qu'il ne voit pas, et entre le chrétien qui a la consolation de suivre et de voir ce que signifie cette admirable grappe, à laquelle cet Homme-Dieu est comparé.

Mais ne pourrait-on pas dire que ces deux hommes représentent d'un côté les gens qui vivent au milieu du monde, et d'un autre ceux et celles qui se sont retirés dans les cloîtres? Ils portent tous leur croix comme un fardeau qui leur est commun, mais les uns lui tournent le dos pour ne la pas voir, au lieu que les autres se font un devoir et un plaisir de s'en charger. Ceux-là en sentent le poids sans en goûter les douceurs; à ceux-ci, *elle est un joug léger, et ils y trouvent leur repos* (*Matth.* XI). La croix suit partout et presse ceux-là, mais elle marche devant ceux-ci. Ils voient ce fruit de bénédiction qu'ils portent, et ils n'ont garde de le perdre de vue, tant il leur donne de consolation et de joie dans le séjour de leur exil.

Mais ces consolations et ces joies, direz-vous, ne se trouvent-elles pas dans le monde encore plus que dans les cloîtres? et les douceurs qu'on y goûte ne dédommagent-elles pas un mondain des peines et des amertumes qu'il y souffre? A cela je pourrais répondre que, pour quelques plaisirs qui paraissent ou innocents ou indifférents, il y en a une infinité de criminels; que les uns et les autres se touchent quelquefois de si près, qu'on passe souvent de ce que la loi tolère à ce qu'elle défend, et qu'aimer les consolations de cette vie est un triste présage de la privation de celles qu'on espère en l'autre. Mais sans m'arrêter à ces raisons, que je pourrai toucher dans la suite, je dis, après saint Augustin (*Epistola ad Licentium alias* 39, *et in novissima editione* 26) que ces consolations et ces joies n'ont rien que de superficiel, d'extérieur, de séduisant. Aveugles mondains, changez tant qu'il vous plaira de plaisirs et de compagnies; donnez à l'amour-propre tout le raffinement qu'il peut inventer et toute la nouveauté qu'il souhaite; étourdissez vos chagrinantes pensées par les honneurs qu'on vous rend; appelez au secours

de cette pauvre âme ce que les amusements ont de vif et les sociétés d'agréable; ne laissez pas à votre cœur un moment pour se connaître : malgré toutes ces précautions, l'ennui, ce noir, ce mortel, cet inexorable ennui se saisira de vos âmes et troublera votre repos.

Dans vos divertissements il vous faut de la variété, sans quoi ils vous seraient à charge. Si vous n'entendiez de mélodieux sons d'instruments qui flattassent vos oreilles, vous tomberiez bientôt, comme Saül, dans une noire mélancolie (I *Reg.*, XVI) ; et si le feu de votre joie ne se rallumait par de nouvelles étincelles qui l'excitassent, il s'éteindrait bientôt, et irait tout en fumée. Tantôt, c'est une réflexion que vous ne pouvez soutenir, et un remords intérieur qui vous déchire. Tantôt c'est un reproche de votre raison, que vous n'écoutez guère ou de votre foi, que vous écoutez encore moins; tantôt, c'est le dépit d'entrevoir un malheur où vous allez tomber, et que vous ne pouvez fuir malgré toute votre vigilance; c'est une honte domestique que vous voudriez vous cacher; c'est un bien qui se dissipe; c'est une beauté qui s'efface; c'est une jeunesse qui s'écoule; c'est une réputation qui se perd.

Loin des âmes religieuses, qui sont fidèles à la grâce de leur vocation, ces dépits, ces chagrins, ces tristesses que l'Apôtre appelle *des tristesses du siècle qui produisent la mort* (II *Cor.*, VII). Tout ce qui peut faire perdre le repos aux autres, assure, par la sainteté de leurs vœux, celui dont elles jouissent.

Là, la diversité des intérêts particuliers, qui est une semence de division, ne se fait point entendre: *On y donne sa robe à celui qui demande le manteau* (*Matth.*, VI). Là, l'inquiétude de plaire et de se faire aimer ne partage ni l'esprit, ni le cœur de l'épouse; elle rejette toute autre alliance que celle de l'époux des vierges : *Là, on ôte le fardeau d'Assur, qui chargeait les épaules, et son joug, qui accablait, devient doux et agréable par l'abondance de l'huile* qu'on y jette (*Isai.*, X ; *S. Bern.*, *in Cant.*). Là, ce fardeau des observances régulières ne pèse pas plus à ceux et celles qui en sont chargés que les plumes pèsent aux oiseaux, qui, sans le secours de leurs ailes, ne s'élèveraient jamais de terre. Nous le disons hardiment, ô mon Dieu ! *Un seul jour passé sous vos portiques vaut mieux que mille ailleurs; je préfère la dernière place de votre maison aux superbes tentes des pécheurs* (*Ps.* LXXXIII).

Ceux-là, enivrés du vin fumeux de leurs passions, ne font, comme Pharaon (*Gen.*, XLI, 1, 14) et Nabuchodonosor (*Dan.* II, 1, 7), que des songes qui les effrayent, et dont ils ne reviendraient guère s'ils ne trouvaient quelque interprète qui les consolât; celles-ci, au contraire, demeurant dans la maison du Seigneur, *y dorment* tranquillement, comme l'épouse des Cantiques, *quand leur cœur veille*, et l'époux semble s'intéresser si fort à leur repos, qu'il *défend de les troubler jusqu'à ce qu'elles s'éveillent d'elles-mêmes*, afin de passer de la contemplation à l'action.

Les uns, dégoûtés de ces fades plaisirs qui les réduisent à une langueur de nonchalance, ressemblent à ces enfants qui, au lieu d'un lait qui les nourrirait, ne tirent des *mamelles arides* de leurs mères qu'un reste de sang corrompu qui précipite leur mort. Les autres, au contraire, trouvent un Dieu *qui s'écoule au dedans d'elles comme un fleuve de paix*, comme une veine de vie qui leur donne le sang le plus pur, et leur en fournit autant que leur cœur altéré mérite d'en recevoir. Ce sont les propres termes du savant Ennodius (*Lib.* II, *epist.* 13) : *Vitalis vena, tantum meatibus suis suggerens, quantum meretur pectus sitientis accipere.*

Quel est le repos des uns ? Je le compare à celui d'Achab qui, peut être, aurait vécu avec plus de tranquillité si Naboth de Jezraël avait eu l'honnêteté de lui céder sa vigne, mais qui voyant son obstination à ne lui pas abandonner cet héritage, se jette sur son lit, se tourne du côté de la muraille, et ne veut point manger. Quel est le repos des autres ? Je le compare à celui de Naboth, qui demeure fort tranquille, résolu de ne se pas défaire de ce qu'il a reçu de ses pères : je veux dire que ces âmes fidèles, formant le même dessein, ne veulent ni abandonner une foi qui leur est tombée en partage, ni un lieu où la main du Seigneur les a placées.

Qui d'Achab ou de Naboth est le plus content, demande saint Ambroise (*L. de Nab.*, *c.* 2 *et seq.*), est-ce ce prince qui possède un grand royaume? est-ce ce pauvre qui n'a qu'un petit morceau de terre? L'un, ce semble, devrait être plus content que l'autre. Cependant ce prince, dans son abondance, sèche de chagrin de ne point avoir ce qui ne lui appartient pas, et ce pauvre, avec une portion si modique, vit tranquillement, sans désirer le bien d'autrui.

Ames consacrées au Seigneur, on ne saurait trop applaudir à votre choix ; vous vous êtes épargné de grands chagrins *en vous tournant vers le lieu de votre repos ;* mais ce qui doit vous réjouir encore davantage est d'avoir évité, en quittant le monde, des dangers beaucoup plus grands, et c'est là *le bien que le Seigneur vous a fait : Dominus benefecit tibi.*

SECOND POINT.

Quand le Roi-Prophète, dans les paroles qui suivent immédiatement celles qui sont à la tête de ce discours, dit que le *Seigneur a délivré son âme de la mort et ses pieds de la chute ;* il semble nous donner par là une excellente idée du bien qu'une âme reçoit de son infinie miséricorde, qui la tire de deux grands dangers où elle serait exposée en demeurant au milieu du monde.

Elle pourrait y respirer un certain air de corruption et de malignité fatal à son innocence, et la garantir de ce danger, n'est-ce pas *la tirer de la mort ?* Supposé même qu'elle ne se laissât pas corrompre dans le monde par un air si malsain, on pourrait lui tendre des piéges dont il lui serait très-difficile de se débarrasser, et les détourner d'elle, n'est-ce pas la *préserver de sa chute ?* deux grands biens qu'on ne peut assez estimer, et que Dieu fait à ceux et à celles à qui il inspire de quitter le monde.

Il les délivre de la mort, non d'une mort naturelle qu'on sait inévitable, mais d'une mort où un corps vivant devient le tombeau d'une âme, qui immortelle par sa nature, y est déjà comme ensevelie par son péché; d'une mort avec laquelle la malignité de la corruption du siècle semble (pour me servir des paroles de l'Ecriture) avoir fait une si étroite alliance que vivre de son esprit, et se conduire par ses maximes, c'est mourir.

Le monde ENTIER, dit saint Jean dans sa première lettre canonique, *est comme plongé dans la malice* (I *Joan.*, V). Ce n'est pas dans un pays, dans un climat, chez quelques nations, que règne le désordre que tantôt la sensualité, tantôt la curiosité, tantôt l'orgueil, et d'autres passions produisent : c'est un désordre et une malice universelle qui semble composer tout son être : *totus mundus in maligno positus est.*

Que dirai-je de cette sensualité que cet Apôtre regarde comme la première cause de la corruption du monde? Par combien de séductions amuse-t-elle une âme et l'occupe-t-elle si finement, qu'à peine s'aperçoit-elle qu'il y ait du mal? Tout ce qui flatte les sens lui plaît, tout ce qui lui plaît lui semble innocent ou indifférent : conversations, repas, entrevues familières et privautés dont on serait fâché d'avoir quelques témoins; tout y paraît sans péché, tant l'âme, comme enlevée de son siége et esclave de ses plaisirs, cède à la turbulente joie qui l'empêche de faire sur ses déréglements ces sages réflexions qui la rappelleraient à son devoir.

On ne se défie plus guère de ce vieux serpent, qui, après avoir trompé la première femme, en séduit tous les jours une infinité d'autres, à qui les charmes de la volupté ont ôté presque l'usage de la raison. Que reste-t-il même en elles de ces vertus morales qui faisaient autrefois l'honnête païen? où est leur sagesse, leur retenue, leur justice, leur tendresse pour les malheureux, leur modération, leur humanité, qui sont les plus doux liens de la société civile?

Que serait-ce si je parlais de ce qu'il y a de brutal dans les débauches, d'insolent dans les paroles, de criant dans la fureur du jeu, de lascif dans les danses et dans le commerce des différents sexes? Quand on n'en viendrait pas à ces excès, cette vie sensuelle et molle si ordinaire aux gens du monde est-elle sans péché? ces folâtres amusements de l'esprit sont-ils toujours sans conséquence pour le salut? après avoir soutenu avec une tendre gaieté ces ravissants spectacles, l'âme n'a-t-elle rien perdu de sa pureté, quoique celle du corps se soit conservée entière?

Ce chatouillement de la volupté dans ces jeunes personnes n'a-t-il pas souvent de déplorables suites, et la concupiscence irritée par tant d'objets n'est-elle pas cette tentation continuelle dont parle saint Jacques, cet attrait qu'il regarde comme la cause de tous les maux? Biches volages, ces flèches meurtrières dont vous êtes percées vous font bondir; mais plus vous sautez, plus vous vous les enfoncez, sans prendre garde qu'elles épuiseront toutes vos forces, et que ces rapides mouvements vont se perdre dans une affreuse éternité. Filles de Babylone qui *marchez le cou levé*, un instant fatal vous arrêtera bientôt, et à quoi vos courses précipitées se termineront-elles?

Une autre cause de la mort spirituelle de la plupart des gens du monde, est cette *convoitise des yeux* dont parle le même Apôtre; cette curiosité vague, cet enchaînement d'occupations profanes, qui se succédant les unes aux autres font qu'on oublie ses principaux devoirs de chrétien, et qu'on ne songe à rien moins qu'à les remplir.

Il y a dans tout ce qui entretient la dissipation, certains charmes qui plaisent, et dont on ne guérit presque jamais. Qui ôterait à ces joueurs cette flottante révolution de pensées et d'espérance que le chagrin et la joie font naître tour à tour, leur ôterait le plaisir de la vie; tant cette turbulente et inquiète agitation les occupe. Gagnent-ils? ils croient ne pouvoir pas perdre, perdent-ils? ils se flattent du bonheur de gagner; une continuelle dissipation est tout leur élément.

Qui ôterait à ces filles et à ces femmes la curiosité de voir, comme Dina, les danses des dames Sichémites, cette démangeaison de nouvelles, de mariages, de modes, d'intrigues, ce flux et reflux de courses et de visites, les jetterait dans un morne dépit : *Cette convoitise des yeux* est leur grande passion. *Ces fainéantes* (ainsi les appelle saint Paul) *vont de maisons en maisons* (I *Tim.*, V), parce qu'ordinairement elles n'en trouvent point de pires que la leur, où, si elles s'acquittaient de leurs devoirs, elles veilleraient, comme la femme forte, sur leurs enfants et leurs domestiques. *Ces causeuses et ces curieuses* (ce sont les noms qu'il leur donne) sont dans un mouvement continuel, comme si elles avaient quelque ouragan dans la tête : encore plus légères d'esprit qu'elles ne le sont de corps, elles ne se possèdent presque jamais, et ne demeurent dans une même assiette.

Leur vie est une distraction perpétuelle, et, dans leurs prières mêmes, elles ne prient pas. Elles vont à l'église, elles ne prient pas : elles se mettent à genoux, elles ne prient pas : elles récitent quelques psaumes ou quelques oraisons, et elles ne prient pas. Demandez-en la raison à saint Basile (*In illud, Attende tibi ipsi*), il vous dira, que s'abandonner toujours à la volubilité de ses pensées et aux égarements de son cœur, c'est mettre de terribles obstacles à ses prières et à ses devoirs de chrétien.

Or, cet état qui est celui d'une infinité de gens, n'est-ce pas comme un état de mort?

Quand, parmi les séculiers, il n'y aurait point d'autres désordres que celui-là; quand l'orgueil de la vie et une sotte vanité ne les rendraient pas encore plus coupables aux yeux de Dieu, qu'elle les rend ridicules à ceux du monde; ne serait-ce pas un péché de vivre dans une si affreuse dissipation? de s'oublier toujours, et d'être, pour parler avec saint Augustin, fugitif de son propre cœur?

Dans ces turbulentes agitations se connaît-on ? veut-on même se connaître ? Quel discernement peut-on faire du bien et du mal ? quelle précaution prend-on pour embrasser l'un et fuir l'autre? Dans ces longs égarements, dont on s'est fait une habitude, de quelle attention est-on capable pour corriger ses fautes passées, pour régler son état présent, pour prévenir ses maux futurs?

Est-ce là faire du monde un faux portrait? mais si on le peint tel qu'il est, n'est-ce pas là plutôt une mort qu'une vie ? On dit de certaines chèvres sauvages de Gétulie, qu'elles ne vont qu'en sautant et par bonds, sans s'apercevoir des filets que les chasseurs leur ont tendus ; et même, quand elles y sont prises, elles dorment aussi tranquillement que si elles jouissaient d'une pleine liberté : image trop naturelle d'une infinité d'hommes et de femmes mondaines.

Ames religieuses que le Seigneur a tirées de cette région de mort, louez-en sa gratuite prédilection, et ne cessez jamais de publier son infinie miséricorde qui, attentive à votre bonheur, a ôté de dessous vos pas certains piéges qui vous eussent terriblement embarrassées, et qui, en vous les ôtant, *a délivré vos pieds d'une chute fatale.*

J'appelle piéges que le monde tend à une âme chrétienne, ces vices délicats qui y règnent, et qu'on est tenté de commettre lorsqu'on les voit commettre à d'autres. Eût-on, comme le Sage, reçu du ciel *une âme bonne* et une heureuse disposition à la vertu, on fait souvent, par complaisance, ce que l'on ne ferait pas par son propre choix ; et, sans être porté au mal par son inclination ou par les charmes du vice, on se laisse aller où les autres vont.

J'appelle piéges que le monde tend à une âme, le soin qu'il prend d'étouffer les remords naissants d'une conscience timorée, de calmer ses scrupules et ses craintes en lui montrant des gens qui, extérieurement réguliers et pieux, ne se pardonneraient pas certains vices auxquels ils sont sujets, s'ils y reconnaissaient du mal (*S. Aug., lib.* II *Confess., c.* 3).

Un ancien prophète ayant rencontré un de ses confrères assis sous un térébinthe (III *Reg.*, XIII), l'invita de venir prendre chez lui un petit repas ; et comme il lui témoigna que le Seigneur lui avait défendu de boire et de manger jusqu'à un certain temps, je suis moi-même prophète comme vous, lui répondit ce séducteur, qu'avez-vous à craindre ? venez, suivez-moi. Ainsi parlent en cette occasion, une infinité de gens dont on se défie d'autant moins, qu'ils paraissent mener une vie plus chrétienne que beaucoup d'autres, et c'est ce que je regarde comme des piéges que le monde tend à une âme qui y tomberait, si Dieu n'en empêchait la chute en éloignant d'elle ces engageantes séductions du siècle.

C'est en vain, dit le Sage, (*Prov.*, I) *qu'on tend des filets devant ceux qui ont des yeux* pour les voir, *et des ailes* pour les éviter : la lumière céleste qui les éclaire, leur fait voir la malignité du monde, les ruses du démon, les illusions de l'amour-propre. Des rayons, comme échappés du soleil de justice, leur découvrent les plus petits atomes du mal, et la main du Très-Haut, qui les protége, empêche *que le fléau du péché n'approche de leurs tentes.*

Sans votre lumière, ô mon Dieu, elles ne verraient pas ces flèches qui *volent pendant le jour*, et encore moins ces secrètes *intrigues qu'on négocie dans les ténèbres* : mais vous leur ouvrez les yeux afin que, délivrées de tant de dangers, elles sentent mieux l'obligation qu'elles ont à votre gratuite bonté, et qu'elles vous soient constamment fidèles.

A qui dirai-je que ressemble la grâce qu'elles reçoivent ? La comparerai-je à celles qui enlevèrent Enoch du monde, qui inspirèrent à Abraham de sortir de la maison de son père, qui obligèrent Moïse à quitter la cour de Pharaon ?

A quels dangers était exposée l'innocence des uns et des autres ? Enoch vivait avec de certains hommes dont la malice pouvait le perdre : mais Dieu, à qui il eut le bonheur de plaire, le tira de leur compagnie pour le mettre dans un endroit de la terre, qui jusqu'ici, nous est inconnu. Abraham avait pour compatriotes des Chaldéens dont l'idolâtrie pouvait le séduire : mais Dieu, qui le regardait comme le père futur d'une race bénie, lui montra le pays où il voulait qu'il demeurât. La magnificence et la mollesse d'une cour païenne eussent été à Moïse de grandes tentations, *mais il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter les douceurs d'un péché* qui, quoique *passager*, eût eu de fâcheuses suites.

Ames religieuses, des grâces assez semblables vous sont accordées, afin *que vous invoquiez le nom de Dieu* comme Enoch, *que vous marchiez devant lui comme Abraham, que le Seigneur vous parle dans votre désert* comme à Moïse : pouvez-vous avoir pour de si grands biens une assez vive reconnaissance ?

O Père des miséricordes, devez-vous dire, *o Dieu de toute consolation* soyez à jamais béni, de nous avoir fait choisir un état, où, loin des embarras du monde, nous pouvons nous épargner de grands chagrins *et nous tourner vers le lieu de notre repos!* Soyez à jamais béni d'avoir *commandé à vos anges de nous porter sur leurs mains, de peur que nous ne nous blessassions contre la pierre*, d'avoir *délivré nos âmes de la mort, nos pieds de la chute, et nos yeux* de ce qui eût été pour nous un sujet éternel de larmes et de vains repentirs. Soyez à jamais béni de nous avoir mis en état de recevoir un jour ces grands biens que vous préparez à ceux et à celles que vous aimez et qui vous aiment. Amen.

DISCOURS II.

Sur l'utilité des ordres religieux.

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Jacob, que vos demeures sont belles! Israël, que vos tentes sont charmantes! (*Nombres, ch.* LXXIV).

Si l'on ne savait que Dieu se plaît quelque-

fois à tirer de la bouche même de ses ennemis, certaines dépositions favorables à ceux qui le servent ; il serait difficile de croire qu'un témoignage qui a fait tant d'honneur à son peuple, vînt d'un homme qui, livré à son mauvais naturel, n'avait pour lui qu'un secret fonds d'aversion.

Nos livres saints nous apprennent cependant que, quoique Balaam se sentît porté de lui-même à ne rien dire qui fût avantageux aux enfants d'Israël, il avoua ingénument à Balac qui le pressait de les maudire, qu'un esprit supérieur à qui il ne lui était pas permis de résister l'empêchait de le faire.

Malgré les récompenses que ce roi lui promettait, malgré sa maligne politique à lui montrer quelques endroits par où ce peuple paraissait plus faible et moins régulier dans son campement : *Que voulez-vous que je fasse*, lui répondit Balaam? *N'ai-je pas déjà témoigné à vos députés, que je ne dirais que ce que le Seigneur m'inspirerait de dire : Jacob, que vos demeures sont belles ! Israël, que vos tentes sont charmantes ! puis-je maudire ceux que Dieu bénit ?*

Je n'offenserai que les ennemis de la vérité, quand je dirai que les ordres religieux ont eu, depuis leur établissement, une destinée assez semblable ; il n'est rien que le démon n'ait, comme Balac, employé pour répandre sur l'utilité de leur institution, sur la sainteté de leurs vœux, sur la pureté et la perfection de leurs règles, le fiel de sa maligne jalousie. Avec quelle fureur l'hérétique entêté s'est-il déchaîné contre eux, presque dès qu'ils ont paru? avec quel scandale le libertin et le voluptueux mondain s'est-il raillé de leur clôture, de leurs humiliants et laborieux exercices? Par quelle aveugle prévention le faux zélé a-t-il cherché dans la conduite peu régulière de quelques-uns de leurs membres, de quoi soutenir la mauvaise opinion qu'il en avait conçue ?

Vous l'avez permis de la sorte, ô mon Dieu, pour faire paraître avec plus d'éclat, le mérite de tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui dans le dessein de se consacrer à votre service par un dévouement spécial, ont renoncé à tout ce qu'il y a de plus engageant dans le siècle.

Des Balaams seront tentés de les maudire ou de les mépriser : mais s'ils veulent suivre un mouvement intérieur qui les oblige de rendre témoignage à la vérité, ils se sentiront portés à admirer ce qu'ils n'aiment pas, *la beauté des tentes d'Israël et de Jacob :* ils se tiendraient même, comme ce faux prophète, fort heureux *s'ils mouraient de la mort de ces hommes justes*, dont on les presse de blâmer la conduite.

Mais qu'y a-t il de répréhensible, et que peut-on dire contre les ordres religieux, qui doive diminuer l'estime et la reconnaissance qu'ils méritent ? Dira-t-on qu'ils sont inutiles à l'Eglise ? ils en ont toujours soutenu les intérêts avec beaucoup de succès et de zèle. Ajoutera-t-on qu'ils sont à charge aux royaumes qu'ils habitent ? Ces royaumes en ont, de tout temps, reçu de puissants secours. L'honneur que les ordres religieux font à l'Eglise ; les importants services que l'Etat en reçoit, vont faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour ôter tout lieu à l'équivoque ou à la censure, il est à propos de supposer d'abord, que dans l'ordre hiérarchique, il y a une grande différence à faire entre les princes de l'Eglise, les prélats qui la gouvernent dans leurs diocèses, les pasteurs même subalternes qui la conduisent sous eux, et entre les religieux, qui n'ayant ni le même rang, ni la même juridiction dans le corps ecclésiastique, n'en doivent être considérés que comme des troupes auxiliaires, ou comme des ouvriers que le père de famille a envoyés quand la moisson est devenue plus abondante.

Respectons dans nos seigneurs les évêques cette mission, et cette autorité qu'ils ont de droit divin (*S. Leo. Epist.* 84). C'est en eux comme successeurs des apôtres que réside la plénitude du sacerdoce, c'est d'eux que relèvent les prêtres et les pasteurs dans leur gouvernement spirituel : et, pour le dire après saint Epiphane, ce sont eux qui donnent à l'Eglise, non-seulement des enfants, mais encore des sacrificateurs et des pères (*S. Epiph. hæres.* 75, *n.* 3).

Dans les anciens temps les aînés avaient de grands avantages. On les regardait comme les chefs de leur famille, et leurs cadets se prosternaient devant eux pour marquer le respect qui leur était dû (*Gen.*, XXVII). Ils avaient à table la première place, et les meilleurs mets étaient pour eux. Dans la succession paternelle, ils étaient les plus richement partagés; et, maîtres de leurs frères, ils étaient en droit de leur commander (*Gen.*, XLIII).

Que nos seigneurs les évêques, que ceux même qui sont proposés de leur part, aient, selon le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, des avantages qui les y distinguent. Qu'ils jouissent, à la bonne heure, des priviléges attachés à leur caractère : mais lorsque j'entends dire à saint Paul : *Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils prophètes? Tous sont-ils docteurs* (I. *Cor.* XII)? je comprends aisément que si l'Eglise est comparée dans l'Ecriture à une armée rangée en bataille, les troupes auxiliaires ne lui sont pas inutiles; que si c'est un corps qui a Jésus-Christ pour chef, plusieurs membres peuvent y entrer, selon la différente mesure des grâces qu'ils reçoivent.

Je comprends aisément que si, *dans la maison du Père céleste, il y a plusieurs demeures*, chacun peut y avoir sa place ; et que dans cette bergerie conduite par des pasteurs établis par celui qui s'appelle dans l'Evangile *le bon pasteur*, il y a aussi des gens consacrés par leurs engagements au service de Dieu, que saint Cyprien regarde comme une illustre portion du troupeau.

Rien même n'est plus surprenant que de voir dans nos histoires la conduite que la providence divine a tenue, d'avoir fait sortir des cloîtres et des solitudes tant de grands

hommes qu'elle a appelés de siècles en siècles au gouvernement de son Eglise.

C'était de cette cour du roi des rois qu'étaient souvent tirés ces chefs de la milice chrétienne, afin qu'ils apprissent aux peuples l'art de bien combattre dans ces *guerres nouvelles que le Seigneur s'était choisies*. C'était dans ces îles et dans ces monastères que s'élevaient, à l'ombre de la croix, sous une austère discipline, ces successeurs des apôtres, qui, déjà accoutumés à une vie tout apostolique, en ont répandu l'esprit dans tous les lieux où régnait auparavant celui du monde.

Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez pas; poussez des cris de joie et louez-en le Seigneur, vous qui n'aviez point d'enfants et qui en avez eu plus que celle qui a un mari. Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes; votre postérité sera l'héritière des nations et elle habitera les villes désertes. Les enfants de ceux qui vous ont humiliée viendront se prosterner devant vous. Ceux qui vous décriaient adoreront les traces de vos pas; ils vous appelleront la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël (*Isaïe*, LX). Il est vrai que ces paroles s'entendent de l'Eglise, mais ne pourrait-on pas les appliquer à ces ordres monastiques qui lui ont donné de si dignes conducteurs qu'on tirait des solitudes pour les faire évêques, et qui, devenus évêques, portaient leur solitude avec eux?

Qu'il est beau de lire dans nos histoires que les églises de France demandaient avec empressement pour évêques des religieux formés dans Marmoutier par les sages leçons du grand saint Martin! Que de l'Isle-de-Lérins, qu'un auteur séparé de notre communion appelle le séminaire des évêques de France (*Joan. Marsham, in annum* 426), il en est sorti un grand nombre dont on a toujours admiré la sainteté et l'érudition; que du seul ordre de saint Benoît sont sortis quarante papes, deux cents cardinaux, cinquante patriarches, deux cents archevêques, quatre mille six cents évêques (*Monasticon Anglicanum, Londini*, 1682). *Jacob, oh! que vos demeures sont belles! Israël, oh! que vos tentes sont charmantes!*

Quelque honneur qui en revienne par là aux ordres monastiques, les services qu'ils ont rendus à l'Eglise y ajoutent encore un nouvel éclat. Elle a honoré ceux qu'elle a tirés des cloîtres en les plaçant sur les premiers siéges; mais de si dignes sujets l'ont honorée à leur tour *en faisant paraître sur la montagne sainte la lumière qui était cachée sous le boisseau* (*Matth.* V). Ils avaient si peu besoin de ces dignités qu'ils les fuyaient; mais, attaquée comme elle l'était par les hérétiques et déshonorée par de faux fidèles, elle avait besoin de leur érudition, de leur zèle, de leurs bons exemples.

Saint Augustin a très-judicieusement remarqué que l'Eglise se sert de l'aveuglement et de la fureur de ses ennemis pour en tirer des avantages qui ne paraîtraient pas avec tant d'éclat, si elle n'en était attaquée. Elle se sert des païens pour exercer sa force dans les tourments les plus cruels; des hérétiques pour prouver la vérité et l'uniformité de sa doctrine; des schismatiques pour les rappeler au centre de l'unité (*S. Aug. de vera Relig.*); elle se sert enfin de tous ces redoutables, quoique faibles adversaires, pour les confondre ou les ramener à leurs devoirs, quand, touchés d'en haut, ils veulent bien se réveiller.

Mais il faut avouer qu'il est fort glorieux aux ordres monastiques d'avoir, depuis leur établissement, rendu de si utiles offices à l'Eglise. Quel surprenant et pieux spectacle offrit aux yeux d'une grande ville, Antoine, ce fameux solitaire, lorsqu'il quitta sa chère Rachel pour venir encourager, du temps du cruel Maximin, les fidèles au martyre, et s'y exposer lui-même.

On vit pour lors ce qui ne s'était pas encore vu : un vénérable vieillard *renouveler sa jeunesse*, accompagner au supplice les saints confesseurs, ravi de pouvoir répandre, pour les intérêts de la foi, un reste de sang que son grand âge et d'affreuses mortifications lui avaient laissé.

On vit pour lors ce qui ne s'était pas encore vu : une invincible force d'esprit et de cœur dans des membres froids et chancelants; un anachorète faire tête à l'hérésie arienne; confondre, par une simplicité persuasive et touchante, les sophismes des plus dangereux ennemis de la divinité de Jésus-Christ; les réduire à se taire devant un homme qui, n'ayant aucune teinture des belles-lettres, était *l'organe de l'Esprit Saint qui parlait par sa bouche*.

Ne vit-on pas ensuite saint Augustin achever d'exterminer ces ariens et se préparer à d'autres combats contre les manichéens, les donatistes, les pélagiens et d'autres hérétiques qui, de son temps, troublaient la paix de l'Eglise.

Que n'ont pas dit et écrit Léonce et Cassien contre les nestoriens, Marc contre les melchisédéciens, Jobius contre Sévère, Maxime contre les monothélites, Jean de Damas contre les iconoclastes, Basile contre les eunomiens; Lantfrand, Alger, Guitmond, Durand, contre les bérangériens. J'en omets encore plus que je n'en rapporte : les Grégoire le Grand, les Augustin d'Angleterre, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Scripand, les Bonaventure, les Albert le Grand, les Gille de Rome, les Grégoire d'Arimini, tant de saints et de savants religieux qui ont présidé ou assisté aux conciles, qui ont laissé des écrits si pleins d'érudition et de piété.

Qu'on compte les hérésies que tant de fondateurs d'ordres religieux, et religieux eux-mêmes, ont combattues; les schismes qu'ils ont dissipés, les savants écrits qu'ils ont laissés, les conciles où ils se sont trouvés, les païens qu'ils ont confondus; les ennemis de la foi qu'ils ont poursuivis et combattus dans tous leurs retranchements, on s'écriera : *Jacob, que vos demeures sont belles! Israël, que vos tentes sont charmantes!* Mais, comme l'Eglise n'est pas moins sainte dans sa morale que véritable dans sa doctrine, on ne

peut parler qu'avec éloge de l'honneur que lui ont fait tant de millions de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, séparées du monde, ont mené, dans une chair corruptible, une vie tout angélique.

Malgré les faiblesses de la nature, la violence des passions, les charmes de la société, la délicatesse du tempérament, les engagements d'une famille riche et noble, on les a vues pratiquer les plus rigoureux conseils, régler leur nourriture par la seule nécessité, ne boire que de l'eau, et ne vivre que de légumes, travailler le jour, veiller et prier la nuit, se durcir au froid et au chaud, se refuser les plus innocents plaisirs, se condamner aux mortifications les plus affreuses : c'est le portrait qu'en fait saint Basile.

On a vu des femmes et des vierges, sorties des plus illustres et des plus anciennes familles de Rome, recherchées par d'avantageux et de riches partis ; on leur a vu mépriser les plus glorieuses alliances, quitter avec joie maisons, parents, amis, patrimoines, se réserver peu de chose, et faire aux pauvres de si abondantes aumônes, qu'elles étaient presque réduites à la dernière extrémité.

Il serait difficile de croire ce que saint Ambroise remarque, si un homme d'un aussi grand poids que lui ne l'avait dit, qu'en Orient et en Afrique il y avait plus de vierges qui se consacraient à Dieu qu'il ne naissait d'hommes à Milan et dans toute l'Italie · et ce sont tant de saintes filles que saint Jérôme, écrivant contre Jovinien, regarde comme les plus belles pierreries qui composent le collier de l'Eglise.

Que ne dit-il pas de ce qu'il avait vu, que quoique l'état religieux fût un état extrêmement pauvre, apparemment abject et d'ailleurs très-dur, Rome, cette prostituée Babylone, était devenue une autre Jérusalem, tant on y comptait de monastères habités par des vierges, des veuves et des solitaires dont le nombre croissait tous les jours, tant était devenu vénérable un nouvel institut pour lequel on n'avait auparavant qu'un fier mépris : c'est le témoignage qu'il en rend dans l'éloge qu'il fait de Paule et de Marcelle.

Quelle gloire pour lors à l'Eglise de voir autour de soi ces nouveaux plants d'oliviers ! Mais pourquoi rappeler ces anciens temps ? A voir ce qui se passe dans le nôtre, et pour ainsi parler sous nos yeux, de qui se tient-elle aujourd'hui plus honorée? Est-ce de ces femmes et de ces filles dont la vie immortifiée et sensuelle se passe si agréablement en jeux, en promenades, en spectacles? de ces femmes et de ces filles qui n'aiment que les belles dépenses, que ce qui flatte leur curiosité, leur mollesse, leur orgueil? tantôt inspirant de l'amour à des yeux lascifs, tantôt en brûlant elles-mêmes.

Est-ce de ces hommes vains, voluptueux, oisifs, qui, sous prétexte qu'on ne peut leur reprocher d'éclatants désordres, ne se refusent aucun plaisir et ne laissent échapper qu'à regret les occasions propres à se satisfaire?

Si le nom de Jésus-Christ est blasphémé, si la loi sainte est dans l'opprobe, ils en sont la cause, dit Salvien (*de Gubern. Dei, lib.* IV). Ils lisent l'Evangile où on apprend à être chaste, et ils ne le sont pas ; ils écoutent la voix des apôtres, qui sont des modèles de tempérance, et ils mènent une vie déréglée et molle ; ils font profession de suivre un Dieu pauvre, et ils refusent aux pauvres le superflu qui leur appartient. La loi qu'ils suivent est sainte, elle vient de Dieu : la vie qu'ils mènent est mauvaise, c'est leur ouvrage.

Au contraire, qui sont ceux et celles qui font honneur à l'Eglise? Ce sont ces âmes consacrées à Dieu, qui, non contentes d'en accomplir les préceptes, en embrassent encore les conseils; qui, éloignées du monde, en confondent la mollesse par leur pénitence, et la dissipation par leur retraite.

Ce sont ces saints et ces saintes solitaires, qui, par l'innocence de leur vie, réfutent les reproches qu'on pourrait faire au nom chrétien, et montrent à toute la terre à quel degré de perfection on s'élève quand on est fidèle à la grâce. Ce sont tant d'empereurs et d'impératrices, de princes et de princesses, qui sont descendus du trône pour se cacher et s'ensevelir dans les cloîtres.

Ne feignons pas de le dire, après un protestant moderne, qui remarque deux choses assez singulières : l'une que pendant deux cents ans il y a eu dans la seule Angleterre plus de trente-trois rois et reines qui, méprisant les charmes séduisants du monde, ont mené une vie religieuse et solitaire ; la seconde que, sans les moines, on serait comme des enfants dans l'histoire même du pays, et, pour me servir de ses expressions, que les murs des monastères ont longtemps renfermé la sainteté la plus parfaite et la meilleure littérature (*Monasterium Anglicanum Joan. Marsham, in prolog.*).

Taisez-vous donc, malins et insensés mondains, qui, dans la chaleur d'une passion aveugle, ou dans une conversation enjouée, n'êtes jamais ni plus féconds en railleries, ni écoutés avec plus de plaisir que lorsque vous y *dévorez le peuple de Dieu par vos sanglantes détractions. Vous dormez sur des lits d'ivoire pour satisfaire votre mollesse, vous mangez les meilleurs agneaux du troupeau, vous buvez le vin à pleines coupes et vous ne souffrez rien de ce que souffre le pauvre Joseph*, dit le prophète Amos; mais prenez garde que ce qu'il ajoute ne vous arrive ; prenez garde que *le Seigneur ne vous réserve à de terribles maux dans le jour de ses vengeances.*

Malgré tant de railleurs, vous subsistez, communautés saintes, et, par la protection dont le Seigneur vous honore, vous faites assez connaître combien vous lui êtes chères, et à son Eglise. Vous subsistez pendant que de riches familles périssent et que leurs biens ne passent pas jusqu'à une quatrième race. Vous subsistez, quoique souvent dénuées de

ce qu'on regarde comme un soutien nécessaire à la vie. Vous subsistez pour faire honneur à la sainteté de l'Eglise, et être comme des preuves vivantes de la perfection de ces conseils évangéliques qui paraissent impraticables à tant de gens.

Vous subsistez pour vérifier cet oracle prophétique de David : *Dieu a relevé le pauvre de sa honte, et a donné à sa famille la fécondité des brebis : les gens de bien le verront ; ils s'en réjouiront, et toute iniquité aura la bouche close. Videbunt recti et lætabuntur ; et omnis iniquitas oppilabit os suum* (*Psalm.* CVI).

Oui, *elle aura la bouche close;* car que pourrait-elle objecter de raisonnable ? Dira-t-elle que les ordres religieux sont inutiles à l'Eglise ? On vient de montrer que, depuis leur établissement, ils ont contribué à en relever la gloire. Ajoutera-t-elle qu'ils sont à charge aux royaumes qu'ils habitent ? Il est aisé de faire voir qu'ils leur ont toujours rendu, et qu'ils leur rendent encore de grands services.

SECOND POINT.

Détourner des royaumes les fléaux dont ils sont menacés et y attirer les bénédictions célestes ; si c'est là leur être à charge, il faut dire que les ordres monastiques leur ont été onéreux bien loin de leur avoir été utiles ; mais s'il est vrai que c'est là leur rendre de grands services dans leurs pressants besoins, il est aisé de juger quels sont ceux que les États séculiers en ont reçus, et qu'ils en reçoivent encore tous les jours.

Pour le mieux comprendre, il faut supposer deux vérités : la première, que Dieu, selon notre manière de concevoir, veut bien qu'on le fléchisse, qu'on l'apaise, qu'on le désarme. Il va perdre Sodome et Gomorrhe, dont *les abominations ont formé un cri qui est monté jusqu'à son trône* (*Gen.*, XVIII). Mais auparavant il paraît comme un homme qui, ayant quelque chose qui lui pèse sur le cœur, voudrait s'en décharger : *Pourrais-je cacher à Abraham ce que je vais faire* (*Exod.*, XXXII)?

Il est près d'exterminer les Israélites, qui ont adoré le veau d'or ; mais ne croirait-on pas que Moïse l'arrête comme on arrêterait un homme dans l'impétueuse ardeur de sa vengeance ? *Laissez-moi faire*, lui dit-il, afin que mon *indignation s'allume contre ce peuple idolâtre, et que je le perde.*

Est-ce que Dieu ne peut pas faire tout ce qu'il lui plaît ? Qui doute qu'il ne le puisse, répond Théodoret (*Theodor. in Exod., quæst.* LXVII)? mais il a la condescendance de souffrir qu'on l'apaise et qu'on l'arrête dans sa colère ; ce père infiniment bon ne trouvant pas mauvais qu'on lui ôte des mains les verges dont il va châtier ses enfants : *laissez-moi faire.*

La seconde chose qu'il faut supposer est que, si Dieu suspend les fléaux dont son peuple est menacé, ou s'il fait cesser ceux dont il l'a déjà frappé, il veut bien lui faire cette grâce à la considération de ceux qui, comme le fidèle Abraham, le sollicitent de pardonner à ces malheureux, si dans ce grand nombre, il se trouve dix hommes justes : à la considération de ceux qu'il aime, comme il aimait Moïse qui, pendant quarante ans de solitude, s'était fait un devoir de connaître sa volonté et de lui plaire.

Oh ! qu'il est donc avantageux, concluent de là saint Augustin et Théodoret, qu'il est avantageux à des peuples d'être aimés de ceux et de celles que Dieu aime, puisque, par les grands égards qu'il a pour eux, il veut bien s'apaiser et s'attendrir ! Sans leur intercession, il ferait sentir, dès ce monde, qu'on ne l'offense pas impunément. C'est à leurs prières qu'il arrête ses vengeances et qu'il se laisse comme désarmer (*Aug., In Exod., quæst.* 146).

Si depuis quelques années, battus de tant d'orages, nous avons la consolation de voir qu'ils commencent à cesser ; si, autrefois vainqueurs et ensuite vaincus, autrefois enrichis des dépouilles de nos ennemis et leur laissant ensuite nous enlever les nôtres, nous goûtons enfin une paix qui nous procure une douce abondance : à qui en aurons-nous l'obligation ? à vous, Seigneur, Dieu des armées, qui nous accordez un bien que le monde ne saurait nous donner ! à vous, qui ne voulant pas nous abandonner entièrement, vous souviendrez dans nos grandes misères de vos anciennes miséricordes !

Mais après Dieu, *à qui toute gloire appartient*, il y a eu des Abrahams et des Moïses qui ont levé vers le ciel leurs mains pures, et ont obtenu contre Amalech des avantages presque inespérés. Il y a eu de pieux et de zélés prélats qui ont ordonné des prières publiques, et qui, comme Aaron, *se tenant debout entre les vivants et les morts, ont fait cesser la plaie fatale* (*Numer.*, XVI). Il y a eu de saints ecclésiastiques qui, prosternés entre le vestibule et l'autel, se sont écriés les yeux baignés de larmes : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne souffrez pas que votre héritage tombe dans l'opprobre* (*Joel*, II) ! Il y a eu de bons pères de famille qui, comme Job, ont offert des sacrifices pour la sanctification de leurs enfants ; des mères et des veuves fidèles qui, comme Anne, ont demandé et attendu la rédemption d'Israël.

Dans ces secours rendus aux royaumes, n'ôtons pas aux ordres religieux la gloire qui leur en revient, souvent même ils y ont la meilleure part.

Ce sont ces pieux enfants de Bruno qui, quoique étrangers à un monde *qui n'est pas digne d'eux*, sollicitent l'Eternel en sa faveur ; ces saints solitaires qui, retirés comme le pélican du désert, s'ensevelissent avec Jésus-Christ, afin qu'unissant leurs sacrifices à celui de cette victime universelle de tous les hommes, ils disent au Père céleste pour l'apaiser : *Seigneur, jetez les yeux sur votre Christ.* Ce sont ces enfants de Benoît et de Bernard, ces soldats d'une milice chrétienne, qui, sans autres armes que celles du *glaive de la parole, du bouclier de la foi, du casque de l'espérance* (*Ephes.*, VI), désarment

le Tout-Puissant, qu'*ils prient* non-seulement *pour tous les saints*, mais encore pour tous les pécheurs, *avec une vigilance* continuelle et une persévérance infatigable.

Ce sont ces généreux enfants d'Augustin et de Dominique qui, pour faire pencher la victoire du bon côté, soutiennent les mains lasses des Moïses de la loi nouvelle, comme leur saint patriarche dans cette fameuse journée où le brave Simon de Montfort extermina les formidables troupes d'Albigeois.

Ce sont ces familles de la séraphique Thérèse qui, pleines de l'esprit de leur mère, en qui celui d'Elie s'était renouvelé, font couler de leurs sombres retraites sur le peuple chrétien, *ces sources d'eau vive qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle* : trop contentes si, ayant pour asile la croix, pour livre l'Evangile, pour force le jeûne, pour repos les veilles, pour parole le silence, elles se sanctifient afin de sanctifier les autres, laissant aux royaumes fidèles tout le fruit de leurs prières, ne se réservant pour elles que les mortifications et les instruments de leur pénitence.

Ce sont ces familles de François et de Claire d'Assise; ces anges qui, toujours en action sur cette mystérieuse échelle que vit Jacob, y montent pour offrir à Dieu leurs prières, et en descendent pour nous en apporter les fruits; ces vierges sages qui, pendant que les folles courent pour rallumer leurs lampes éteintes, tiennent les leurs toujours prêtes, à quelque heure que l'Epoux vienne; ces filles qui, pauvres des biens de la terre, mais riches de ceux du ciel, écartent et exterminent les ennemis des Etats, comme leur sainte mère qui sauva Assise où elle était, de l'irruption et de la fureur des Sarrasins.

De tels gens sont-ils inutiles ou même à charge aux Etats? quelques esprits mal faits et avares le croient : mais voici un petit trait tiré du livre de l'Ecclésiaste qui pourra en faire connaître le génie.

Un grand roi était venu pour prendre une ville où il y avait peu de monde, et ayant élevé des forts tout autour, il l'avait assiégée dans les formes : mais heureusement *il s'y trouva un homme pauvre qui la délivra par sa sagesse; et après un service rendu si à propos, on ne se souvint plus de ce pauvre* (*Eccl.*, IX). Lâche ingratitude qui fait dire à Salomon : *Comment est-ce donc que la sagesse de ce pauvre a été méprisée? Quomodo ergo sapientia pauperis contempta est!*

Est-ce là une fiction adroitement imaginée? est-ce là une chose qui soit arrivée en effet? on en laisse la discussion à faire à ceux qui croiront à propos de s'y arrêter; mais on peut dire que c'est assez souvent le sort de ceux qui, s'étant faits pauvres pour Jésus-Christ, et ayant attiré sur les peuples les bénédictions célestes, en sont oubliés ou méprisés. S'agit-il de leur donner quelques petits secours dans leur pauvreté mendiante? d'ingrats mondains et d'impitoyables avares n'ont qu'une inflexible dureté *pour ces domestiques de la foi. Comment est-ce*, peut-on dire, *que la sagesse de ces pauvres est méprisée? Quomodo ergo*, etc.

Laissons là cette réflexion. Quelque prévenu que l'on soit contre les ordres religieux, on ne peut disconvenir qu'il n'en soit sorti des fondateurs ou des sujets qui ont rendu aux peuples et aux princes qui les gouvernaient de grands services.

Qu'on compte, par exemple, les peuples que Bernard a réconciliés avec leurs souverains, les divisions et les schismes qu'il a apaisés, les miraculeuses guérisons qu'il a faites; qu'on jette les yeux sur tant d'hôpitaux que Thomas de Villeneuve a bâtis, sur tant de malades que Nicolas de Tolentin a guéris, sur tant de captifs dont Thomas de Jésus a rassuré la foi chancelante;

Qu'on rappelle ce que les historiens disent de Jacques de Nisibe, qui, voyant cette ville assiégée par le roi des Perses, envoya une si prodigieuse quantité de mouches dans leur camp, qu'ils furent contraints de se retirer; qu'on se souvienne de ce qu'a fait l'apôtre des Indes, Xavier, qui, tantôt comme Elie, faisait, après de longues sécheresses, descendre des eaux du ciel; tantôt comme Elisée, frappait d'aveuglement des troupes barbares, ou arrêtait de formidables armées avec son crucifix et ces foudroyantes paroles : Je vous défends, au nom du Dieu vivant, de passer outre! Peut-on raisonnablement mépriser de tels protecteurs ou les croire inutiles?

Quels sentiments avaient de ces hommes de Dieu tant de princes qui se recommandaient à leurs prières, qui les consultaient dans les affaires les plus difficiles, qui leur faisaient l'honneur de leur donner place à leurs tables, qui leur confiaient ce qu'ils avaient de plus cher, les secrets de leur conscience? Les méprisaient-ils, ou croyaient-ils qu'ils leur fussent inutiles, quand après leur mort ils révéraient les habits mêmes qu'ils avaient portés : comme nos premiers rois, qui voulaient qu'à la tête de leur camp, la chappe de saint Martin parût comme un signe presque assuré de victoire?

Mais, sans parler de ces secours extraordinaires que peu de religieux sont en état de rendre, on ne saurait sans ingratitude oublier ceux que les enfants d'Ignace de Loyola, de Philippe de Néry, de César de Bus, de Vincent de Paul, rendent aux royaumes où la divine providence les a dispersés.

Elever à la piété et à la science de jeunes gens, les rendre propres à remplir avec honneur les places où le Seigneur les destine, les conduire comme pas à pas dans les voies du salut; leur donner une grande horreur du vice et un amour sincère de la vertu; faire des missions dans les villes et à la campagne, pour apprendre aux peuples à porter avec une patience muette les disgrâces de la vie, à combattre tout ce qui déshonore non-seulement le chrétien, mais encore l'honnête homme : ce sont là sans doute de justes sujets de reconnaissance à quiconque sait combien ces secours sont utiles aux royaumes qui, comme dit saint Augustin,

tomberaient en de pitoyables désordres, si on n'y gardait une exacte et sévère justice.

Filles charitables (1) qui, sans autre intérêt que celui de servir Dieu et le public, instruisez les pauvres dans leur ignorance, les consolez dans leurs peines, les soulagez dans leurs maladies, leur fournissez les aliments et les remèdes dont ils ont besoin dans les jours de leur affliction : non-seulement ceux qui connaissent le vrai mérite vous louent dans ces fatigants exercices d'une miséricorde désintéressée ; ceux mêmes qui paraissent moins touchés *des œuvres de Dieu* admirent des communautés et des établissements si utiles aux royaumes.

L'œil qui vous voit vous rend aussi bien qu'à Job ce témoignage, que vous délivrez le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait personne qui l'aidât. Celui qui était près de périr vous comble de bénédictions, et vous remplissez de consolation le cœur de la veuve (*Job*, XXIX).

Quand même on manquerait, comme il arrive souvent, à ce devoir de gratitude, souvenez-vous que ce n'est pas des hommes, mais de Dieu, que vous devez attendre votre récompense ; que si vous êtes oubliés ou méprisés, votre sort ne doit pas être meilleur que celui de votre divin maître, dont la vie s'était passée à faire du bien à tout le monde ; que la Providence a de tout temps exposé ses plus fidèles serviteurs aux injustices et aux railleries des méchants.

L'insolent Séméi a accablé d'imprécations et d'injures le meilleur de tous les princes. Les débauchés et les ivrognes ont fait de ses mortifications et de ses jeûnes le sujet de leurs chansons. Il n'est pas même jusqu'aux enfants qui ne se soient raillés d'Élisée. Le pharisien a insulé au publicain. Judas Iscariote s'est scandalisé des libéralités de Madeleine.

Si les hérétiques, les libertins ou de faux zélés méprisent les ordres religieux, ces saintes familles n'édifient pas moins l'Eglise par la régularité de leur conduite ; ils ne la défendent pas moins par leurs savants et pieux écrits.

S'ils les regardent comme des assemblées de gens oisifs, inutiles, onéreux même aux royaumes où ils se trouvent ; ces serviteurs de Dieu ne leur rendent pas moins de secours par la ferveur de leurs prières, par l'étendue de leur zèle, par une continuelle attention à pourvoir, autant qu'ils en sont capables, à leurs différents besoins.

Ces sentinelles que Dieu a posées sur les murs de Jérusalem veillent nuit et jour (III *Reg.*, XVII). *Ces Elies ferment et ouvrent le ciel par leurs paroles ; ces Elisées sauvent des rois qui étaient en danger de périr avec leurs armées, et obligent de fiers Moabites, après une sanglante défaite, de retourner tout couverts de honte en leur pays* (IV *Reg.*, III).

Dieu et les gens de bien les estiment, ces ordres religieux ; insensés mondains ! pourquoi les mépriserez-vous ? l'Eglise s'en trouve bien servie ; pourquoi les regarderez-vous comme des gens qui lui sont inutiles ? les royaumes catholiques en tirent de grands secours ; pourquoi direz-vous qu'ils leur sont à charge ? Un jour viendra, et peut-être trop tard, que vous vous écrierez, comme Balaam : *Plaise à Dieu que je meure de la mort de ces hommes justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur ! Puis-je maudire ceux que Dieu bénit ?* Amen.

(1) Les sœurs de la Charité.

DISCOURS III

Sur la vocation et l'entrée en religion.

Aperite mihi portas, quoniam nobiscum est Deus.

Ouvrez-moi vos portes : parce que Dieu est avec nous (*Judith*, XIII).

Quoique ceux et celles qui demandent par grâce qu'on leur ouvre les portes des cloîtres, fassent à des communautés religieuses une proposition assez semblable, on pourrait s'imaginer que, mal à propos, en confondant leur état avec celui de Judith, dont il est parlé dans cet endroit de l'Ecriture, on leur fait tenir un même langage. Quelle différence en effet entre de jeunes vierges et une veuve ? entre des âmes timides qui cherchent hors d'un monde corrompu, un asile à leur innocence, et une femme qui sous la tente d'un général lascif s'expose au danger de perdre la sienne ?

La différence cependant n'est pas si grande qu'on le pourrait croire. Voir Judith *mettre la confusion dans la maison de Nabuchodonozor* par la mort d'Holopherne, c'est ce que l'on admire, voir de faibles créatures triompher du démon et du monde, plus redoutables encore en un sens, que ce monstre d'iniquité ; c'est un autre prodige dont on ne doit pas être moins surpris.

Qu'une femme, nonobstant la faiblesse et la timidité de son sexe, enlève la tête au plus fier ennemi du peuple choisi ; c'est une grande marque de la protection d'en haut. Que de jeunes personnes, malgré les attraits du plaisir, l'ardeur du sang, les douceurs d'un âge enjoué, viennent mettre dans le temple du Dieu vivant, l'idole abattue d'un redoutable adversaire que l'Ecriture appelle *le prince du monde ;* est-ce une moindre marque de protection ?

Là, Judith pour charmer les yeux de celui qu'elle veut perdre, prend dans son veuvage, ses habits de noces : ici, ceux et celles qui ont renoncé à toute alliance de la terre, ne paraissent avec les vaines pompes du monde, que pour lui insulter avec plus de mépris lorsqu'elles s'en dépouillent. Là, rien ne s'était fait que par un conseil d'en haut, ici tout se passe par une inspiration céleste ; et l'on peut dire d'elles ce que l'Ecriture a dit de Judith, que *tous ces ornements viennent non de leur mollesse, mais de leur vertu : Omnis ista compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat* (*Judith*, XIII).

Elles méritent donc bien qu'on leur ouvre les portes, non de Bethulie, mais du cloître où elles veulent entrer : il faut même les leur ouvrir avec d'autant plus de joie, qu'elles témoignent que *Dieu est avec elles :* condition sans laquelle ces portes devraient leur être fermées.

Dieu est avec elles, nobiscum est Deus : voilà la marque de leur vocation; on leur ouvre les portes, *aperite portas*, voilà la grâce qu'on leur accorde. Entrer dans le cloître sans vocation, ce n'est pas s'en faire ouvrir les portes, c'est les forcer. Entrer dans le cloître avec cette vocation, ce n'est pas une grâce commune, c'est une faveur toute singulière.

Par ce moyen, le ciel et la terre contribuent à leur bonheur. Le ciel; Dieu qui leur a inspiré ce choix, *est avec elles :* la terre; la maison où elles entrent les reçoit : deux réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Que nous soyons en Dieu par l'immensité de son être, c'est ce que nous avons de commun avec tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains : que nous connaissions Dieu, et que par les choses visibles, nous nous élevions vers les invisibles, c'est ce que les sages païens ont connu, et ce que la raison aussi bien que la foi nous enseigne : mais que nous soyons avec Dieu par cette bonté qu'il a de nous appeler, et par cette sage attention à ne rien faire que dépendamment de ses ordres, c'est ce qui nous rend saints et heureux.

C'est à lui seul qu'il appartient de se choisir les sujets qu'il juge propres à l'exécution de ses desseins. C'est à ses sujets à lui demander quelque signe de sa volonté, et à recevoir de sa main les places où il veut les mettre. David monte-t-il sur le trône? c'est *parce que Dieu se l'est choisi comme un homme selon son cœur.* Dit-on de Cyrus que *le Seigneur a été glorifié en sa personne?* on remarque auparavant *qu'il a appelé ce prince par son nom.* Saint Paul parle-t-il de sa vocation à l'apostolat? il ne l'attribue qu'à celui qui sachant ce qu'il doit faire *l'a, dès le sein de sa mère, séparé* pour cet auguste ministère.

Comprenez par là, âmes religieuses, l'indispensable nécessité d'entrer dans le cloître par une vocation légitime, afin que vous puissiez dire que *Dieu est avec vous;* et que vous ne ressembliez pas à celles qui, pour ne l'avoir pas consulté dans un choix de cette importance, ont fait de fatales démarches dès le commencement de leurs voies.

Dieu est avec vous : sans sa vocation vous sentiriez toutes les amertumes de votre état, et vous n'en goûteriez pas les douceurs : avec cette vocation vous serez contentes et toutes remplies de joie. *Dieu est avec vous :* sans sa vocation vous éloigneriez de vous les grâces propres à vous faire remplir les devoirs de votre état : avec cette vocation vous vous disposerez à recevoir de puissants secours pour vous y rendre fidèles : arrêtons-nous à ces deux idées.

Quoiqu'il n'y ait point d'état qui n'ait ses amertumes et ses peines, il en est que nous pouvons adoucir ou aigrir, selon la différente disposition où nous nous trouvons à l'égard de Dieu, qui dans l'économie de sa miséricorde et de sa justice se sert de nous, tantôt pour ménager notre repos, tantôt pour augmenter nos maux et nos chagrins. Nous adressons-nous à lui, et ne faisons-nous rien sans son conseil? *Nous nous épargnerons d'amers et de sombres repentirs,* dit le Sage : *et comme nous ne nous sommes point engagés dans une route perdue, nous ne heurterons pas contre les pierres.*

Mais tenons-nous, comme les fiers et insensés Juifs, une route tout opposée? choisissons-nous un état par humeur, par précipitation, par caprice? Voici ce que Dieu dit chez Jérémie : *Si ces gens m'avaient consulté, et s'ils avaient fait ce que je voulais qu'ils fissent; je les aurais détournés de leur mauvaise voie : mais ils se sont chargés eux-mêmes du fardeau qu'ils ont bien voulu porter : c'est leur fardeau, ce n'est pas le mien : et quand ils viendront à dire que mon joug est pesant, je les prendrai moi-même, je les emporterai comme un fardeau, et les rejetterai loin de ma face* (*Jerem.*, XXIII).

A quiconque fera sur ces paroles de sérieuses réflexions, elles paraîtront terribles. *Les enfants de Dieu*, sans consulter sa volonté, *ont épousé les filles des hommes qu'ils ont trouvées belles* (*Genes.*, VI); et il n'en est sorti que des monstres. Absalon s'est appelé lui-même au trône, *et il est pendu à un arbre.* Coré, Dathan et Abiron se sont, sans la participation du Seigneur, ingéré dans les fonctions du sacerdoce; *et la terre qui s'est ouverte sous leurs pieds, les a engloutis.*

La génération des enfants, et la multiplication du genre humain est la fin du mariage. Ici, il n'en sort que des géants qui attirent le déluge, et la destruction du monde. L'autorité des rois paraît dans les jugements qu'ils rendent contre des criminels qu'ils condamnent au supplice : ici, un chêne fatal est celui d'un enfant qui avait voulu se faire roi. La fonction propre des prêtres, est d'ouvrir le ciel aux hommes pour les rendre heureux : Ici, la terre s'ouvre pour ensevelir dans ses abîmes des malheureux qui usurpent une place où Dieu ne les voulait pas.

Cela veut dire (pour ne pas sortir de notre sujet) qu'entrer dans le cloître sans vocation, c'est se livrer à toutes les fâcheuses suites de son état, c'est se charger soi-même d'un fardeau qu'on a bien voulu porter, et dont on ressent malgré soi la pesanteur : c'est obliger Dieu de punir une âme par elle-même, et d'employer ce qu'elle a fait sans lui, pour exercer contre elle la rigueur de sa justice. Si tu avais porté mon fardeau, tu l'aurais trouvé léger : mais *c'est ton fardeau*, tu verras ce qu'il t'en coûtera, pour t'en être chargé sans ma participation. Si tu avais courbé sous mon joug cette tête trop volage, j'aurais eu la bonté de le rendre doux et aisé : mais *c'est ton joug;* tu l'as choisi au gré de tes passions : n'en attribue la faute et la peine qu'à toi-même; et si, pour avoir quelque prétexte de le secouer, *tu dis qu'il est trop pesant, je le rejetterai loin de ma face.*

Cela veut dire que ne pas demander, ne pas frapper à la porte, ne pas recevoir de

la main de Dieu sa vocation, c'est dès ses premières démarches, se jeter brusquement dans un précipice d'où, sans un miracle de la grâce, on ne pourra se tirer : et cependant il est fort à craindre qu'on ne s'y jette, à moins de prendre de plus sages et de plus mûres précautions que bien des gens ne prennent pas.

Il y en a qui entrent en religion par un excès de zèle naissant et de dévotion prématurée. Il y en a d'autres qu'une éclatante disgrâce ou une aversion de famille y chasse. Quelques-uns, subitement frappés d'une pieuse cérémonie dont ils ont été les spectateurs, veulent suivre les exemples qu'ils ont vus; d'autres, rebutés d'un monde ennemi ou ingrat, croient ne pouvoir prendre de meilleur parti que de s'enfuir dans la solitude.

Les premiers dans la chaleur d'un zèle précipité, disent comme Simon Pierre : *Maître, je vous suivrai partout où vous irez.* Les seconds s'écrient comme Jonas : *Puisque la tempête s'est élevée à cause de moi, je consens que vous me jetiez dans la mer.* Les troisièmes disent comme Thomas Didime : *Allons et mourons avec lui.* Les quatrièmes, s'ennuyant de faire dans le monde la triste figure qu'ils y font, vont se retirer, comme Elie, dans le désert.

Il est vrai, ô mon Dieu, qu'il n'est point de moyen dont vous ne vous serviez pour appeler vos créatures : rompant d'une main les nœuds qui les liaient au monde, et les menant de l'autre dans votre sanctuaire, *vous disposez toutes choses avec autant de force que de douceur.* Mais quand elles se jettent brusquement dans un état où vous ne les vouliez pas ; fussent-elles à la compagnie de ces saints et de ces saintes qui *goûtent combien vous êtes bon à ceux qui ont le cœur droit*, elles trouvent leur condition très-dure *et très-amère dans le lieu même de la paix.*

Ces ferventes saillies de zèle passent et se ralentissent ; ces disgrâces qui semblaient les conduire au port, les rejettent de nouveau dans une mer orageuse d'où elles croyaient être sorties. Ces bons exemples qui les avaient si vivement touchées, ne font plus sur elles les mêmes impressions. Ce monde ennemi leur paraît changer de face, et elles l'aimeraient encore s'il leur était permis d'y retourner; mais comme ce retour est impossible sans une criante apostasie, *leur solitude leur devient un lieu d'horreur*, elles y vivent tristement; et si la miséricorde divine n'a pitié d'elles, elles y mourront sans consolation.

Non, non, on ne s'ingère pas impunément dans un état où l'on ne devait pas être. Dieu, dit saint Augustin, qui crée les volontés bonnes par sa gratuite miséricorde, sait par sa justice, les remettre dans l'ordre d'où elles sont sorties : l'oracle y est formel. *Si elles m'avaient consulté, si elles avaient fait ce que je voulais qu'elles fissent, je les aurais détournées de leur mauvaise voie, mais elles se sont chargées d'un fardeau qu'elles ont bien voulu porter. C'est leur fardeau, et non le mien; et quand elles viendront à dire que mon joug est trop pesant, je les emporterai comme un fardeau et les jetterai loin de ma face.*

A qui donc ces consolations et ces douceurs sont-elles promises et accordées ? A ces âmes qui prennent à propos le point de leur vocation, qui, empressées de connaître la volonté de Dieu, lui en demandent quelque signe, résolues de l'accomplir dès qu'elles l'auront connue : à ces âmes qui se défiant de tout autre conseil que du sien, et s'étant comme Samuel, aperçues qu'elles croyaient qu'on les appelait lorsqu'on ne les appelait pas, veulent se rassurer en lui disant : *parlez*, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute : à ces âmes qui, appréhendant l'amitié mercenaire et volage des créatures, la bizarrerie de leurs passions et l'inconstance de leur esprit, la corruption de leur cœur et son penchant à choisir plutôt les mauvaises voies que la bonne, lui demandent comme l'Epouse des Cantiques, *en quel lieu il prend son repos et ses repas, de peur que*, s'engageant mal à propos, *elles ne commencent à s'égarer : Ne vagari incipiam.*

Elles commenceraient, mais ce serait toujours un égarement. *Elles commenceraient*, mais ce premier égarement serait suivi de beaucoup d'autres. *Elles commenceraient*, mais on pourrait leur reprocher que n'ayant pas toujours été sages, elles ont, au gré de leurs désirs charnels, suivi une route où, sans un don d'en haut, elles se seraient perdues.

Si à ces âmes timides, dociles, attentives à la voix céleste il y a quelque consolation, quelque tranquillité, quelque douceur à espérer ; j'ose dire qu'elle leur est réservée et qu'elles s'en rendent dignes, quoique absolument parlant, Dieu ne leur doive rien. *Il est avec elles ;* sa seule présence leur tient lieu de toute chose, d'appui dans leurs faiblesses, de conseil dans leurs doutes, de port dans leurs agitations, de défense dans leurs combats, de force dans leurs infirmités, de compagnie dans leur exil, de manne dans leur désert.

Celle qui tomba autrefois dans le camp des enfants d'Israël avait, dit le Sage, une propriété si surprenante, *qu'elle s'accommodait à leur volonté, changeant de goût selon qu'il plaisait à celui qui en mangeait* (*Sap.*, XVI). Mais saint Augustin a remarqué fort judicieusement que cette charmante variété n'était que pour les vrais Israélites qui ne voulaient que ce qui plaisait à Dieu, et non pour ces autres hommes charnels qui ne demeuraient qu'à regret dans leur désert (*Aug., lib. Retract., c.* 20). En effet, si cette manne avait eu tel goût qu'ils auraient voulu, ils n'auraient eu garde de demander avec tant d'empressement les viandes d'Egypte, puisque leur sensuelle intempérance aurait été satisfaite par ce seul mets, sans autre peine que celle de le recueillir.

Dans une même solitude, dans un même cloître, dans une même communauté, cette inégalité de goût est assez semblable. Ce qui

n'est qu'amertume pour ceux qui n'y sont point appelés, n'est que douceur pour les vrais Israélites que le Seigneur y a conduits. Dans les uns c'est dégoût et murmure, dans les autres c'est suavité et joie. Pour les uns, tout se change en fiel et en absinthe ; pour les autres, tout est miel et manne. N'en soyez pas surpris : Dieu est éloigné de ceux-là, et il est avec ceux-ci : *Nobiscum est Deus.*

Oui, *il y est* non-seulement par ces consolations et ces douceurs qu'il répand dans leurs âmes, mais encore par cette présence de protection et de secours qu'il leur donne, pour se sanctifier dans l'état où il les a voulus : protection et secours dont ceux et celles qui prennent leur vocation d'une autre main que la sienne, méritent d'être privés.

Pour comprendre cette vérité, il faut supposer : 1° qu'outre la vocation générale au christianisme, il y en a une particulière à chaque état dont il faut, si l'on veut s'y sauver, remplir les devoirs ; 2° que l'accomplissement de ces devoirs dépend de certaines grâces particulières que Dieu, qui seul en est le maître, donne non aux désirs bizarres de sa créature, mais selon l'ordre qu'il y a établi lui-même ; 3° que ces grâces ont une certaine connexité avec la première, qui est cette grâce de vocation à l'état particulier qu'on a embrassé.

Ces principes supposés, voici des vérités autant funestes à ceux qui sont entrés dans le cloître sans vocation, qu'elles sont favorables à d'autres que le Seigneur y a appelés. *La vocation est un sort ;* mais *ce sort est entre les mains de Dieu.* La vocation est *une distribution de talent ;* mais le Père de famille le donne à qui il lui plaît. La vocation est *la destination à une place ;* mais le maître du festin la marque aux conviés : *Montez plus haut*, dit-il aux uns ; mettez-vous plus bas, dit-il aux autres.

Dans ces différents partages, vouloir se rendre maître de ce sort, c'est un désir d'indépendance ; porter ses mains où sont ces talents, c'est une témérité criminelle : se placer à cette table du maître sans attendre ses ordres, c'est un orgueil insupportable. Tant de péchés renfermés dans un seul, méritent d'être sévèrement châtiés, et ils ne le peuvent être en ce monde avec plus de sévérité, que par la soustraction de ces grâces spéciales, sans lesquelles on ne peut remplir dignement les devoirs de son état.

Enfants déserteurs, malheur à vous, dit Dieu chez Isaïe ; *vous avez suivi votre conseil et non le mien : vous avez, pour ajouter péché sur péché, ourdi sans moi votre toile..... sachez que cette iniquité retombera sur vous comme une muraille, qui s'étant entr'ouverte, tombe tout d'un coup, quand on ne croit pas que sa chute soit si proche* (*Isaïe*, XXX).

Dieu, en cet endroit, les accuse de désertion ; première cause de la soustraction de ces grâces qu'ils auraient reçues. C'est beaucoup à un prince, quand il fait publier un édit d'amnistie à des déserteurs : mais quoiqu'il la leur accorde, ils portent toujours une certaine marque flétrissante qui les fait distinguer des autres.

Dieu les accuse, en second lieu, d'une multiplication *de péchés qu'ils amassent les uns sur les autres, en se faisant un conseil où son Esprit n'a point de part.* Seconde cause de cette soustraction de grâces. Un seul *péché sépare Dieu de ceux qui y tombent*, et élève comme un mur qui empêche la communication du Créateur avec sa créature. Mais quand on les multiplie, ce sont, dit saint Chrysostome, autant de remparts et de digues qui arrêtent le cours des dons célestes. On s'est contenté de quelques dehors imposants, on est venu dans le lieu saint, comme si on y avait été appelé : *mais cette iniquité sera comme une muraille entr'ouverte qui tombe tout d'un coup, lorsqu'on croyait sa chute encore éloignée.*

Tremblez, vous tous qui, étant entrés sans vocation dans le cloître, avez comme fermé sur vous toutes les avenues de ces grâces dont vous aviez besoin pour vous acquitter utilement de vos devoirs : mais rassurez-vous, si l'Esprit du Seigneur, que vous avez pris pour votre conseil et pour votre guide, vous y a conduits.

Rassurez-vous encore un coup ; vous n'êtes pas du nombre de ces enfants déserteurs, qui se livrent aveuglément à la corruption de leur cœur, en s'appelant eux-mêmes au gré de leurs insensés désirs. Vous avez embrassé l'état où Dieu vous voulait ; et comme vous avez pris toutes les précautions dont vous étiez capables, pour entendre sa voix et la suivre, vous pouvez dire *qu'il est avec vous.*

Sous un si bon chef et un si puissant protecteur, *vous marchez*, comme parle l'Apôtre, *d'une manière digne de lui*, dans la pénible carrière où vous entrez. Nulle de vos obligations ne vous paraît impraticable : plus vous trouvez de peines, plus votre foi vous anime et votre confiance vous soutient. Faibles par vous-mêmes, *vous pouvez tout dans celui qui vous fortifie.* Déjà le fier Jébuséen se retire : déjà le cruel Amorrhéen s'enfuit : déjà le rusé Gabaonite vous fait des propositions d'alliance (*Numer.*, XX). Ce sont là des exemples ou des figures ; mais en voici l'application et le sens.

Il est surprenant de voir le bel ordre que gardaient les enfants d'Israël, où de plus de six cent mille combattants, il n'y en avait aucun qui ne fût obligé de se ranger sous sa tribu et son étendard. Mais il n'est pas moins surprenant d'apprendre avec quelle bonté, et par combien de ressources Dieu récompensait la fidélité de ceux qui répondaient aux différents desseins qu'il avait sur eux. Tantôt Moïse, tantôt Josué paraissaient à leur tête : mais un chef invisible qui les conduisait, dressait leurs mains au combat, et les victoires qu'ils remportaient sur leurs ennemis semblaient n'être que des préparations à de plus grandes.

Dans cette prodigieuse multitude d'ordres

religieux de l'un et de l'autre sexe, chacun est rangé selon sa tribu, sa famille, son étendard : les habits et les manières de vivre y sont différentes, mais c'est toujours un même chef invisible qui les conduit.

Que l'on combatte sous Moïse ou sous Josué, qu'importe ? Qu'on soit posté du côté de l'Orient comme les tribus de Juda, d'Issachar et de Zabulon ; ou du côté de l'Occident avec celles d'Ephraïm, de Manassès et de Benjamin : qu'on soit rangé du côté du Midi comme les tribus de Ruben, de Siméon et de Gaad, ou du côté du Septentrion avec celles de Dan, d'Aser et de Nepthali; qu'on soit d'un ordre ou d'un autre, d'une communauté ou d'une autre ; qu'importe, pourvu qu'on y ait été placé de la main de Dieu ? Dès qu'on l'a avec soi et pour soi, il n'est rien qu'on ne soit en état de faire pour sa sanctification sous un si bon et si puissant protecteur.

Tandis que ceux qui sont sans vocation, ou qui y manquent, *ajoutent péché sur péché, pour avoir ourdi sans lui la toile* fatale de leur mauvaise vie, l'esprit et le partage des autres est bien différent : (et c'est une seconde réflexion qu'il est important de faire), ils font dans leur état provision des vertus qui leur sont nécessaires ; et comme ils ne la peuvent faire sans de continuels secours d'en haut, ils en reçoivent en abondance. Qui le dit ? Jésus-Christ dans cette fameuse parabole des talents.

Qu'on ôte à ce serviteur inutile celui qu'il a, et qu'on le donne à celui qui en a déjà dix (*Matth.*, XXV. *Luc.*, VIII). Arrêt fatal à l'un, mais avantageux à l'autre, dans cette impénétrable soustraction et substitution de grâces ! L'un devient plus pauvre qu'il n'était, l'autre en est plus riche : l'un *perd ce qu'il avait, ou ce qu'il croyait avoir* ; l'autre est *tout comblé de biens.*

Dans l'un la justice de Dieu m'effraie ; dans l'autre sa miséricorde m'encourage. Dans l'un je déplore le malheur de ces âmes insensées, qui prennent le parti du cloître sans vocation, ou qui n'en remplissent pas les devoirs : dans l'autre, je me réjouis du bonheur de celles qui étant légitimement appelées, et soutenant par leurs bonnes œuvres la sainteté de leur état, reçoivent du Seigneur talents sur talents. *On donnera à tous ceux qui ont déjà, et ils seront comblés de biens.* Ils diront *que Dieu est avec eux*, afin qu'on les écoute favorablement et qu'on leur ouvre les portes du cloître. *Dieu est avec eux : nobiscum est Deus :* voilà la marque de leur vocation ; la maison où ils demandent à entrer les reçoit, *aperite portas :* voilà la faveur et la grâce qu'on leur accorde.

SECOND POINT.

L'entrée dans les cloîtres a toujours été regardée non-seulement comme une grâce que demandent les sujets qui veulent y servir le Seigneur, mais encore comme un droit que se réservent les communautés religieuses de la refuser ou d'y consentir.

Nous lisons dans la Genèse, qu'Abraham ayant perdu sa chère Sara, dit aux enfants de Heth : « Je suis un étranger à votre égard, donnez-moi, comme à l'un de vous, droit de sépulture, afin que j'enterre la personne qui m'est morte ; et qu'ils lui répondirent d'un air fort honnête : Nous le voulons bien, et il n'y a aucun de nous qui vous refuse ce que vous demandez. » Sans cette prière, qui fut, comme l'Ecriture le remarque, *accompagnée d'une profonde révérence* (*Genes.*, XXIII), Abraham n'eût pas fait connaître à ce peuple ce qu'il souhaitait de lui, et sans ce consentement il n'eût pas reçu ce qu'il demandait ; mais ces deux choses jointes ensemble eurent tout leur effet : Abraham se mit en possession de la caverne qu'il souhaitait, et elle lui fut généreusement cédée.

Une grâce encore plus considérable est accordée aux sujets qui demandent qu'on leur ouvre les portes du cloître : ils veulent y enterrer leur mort ; et on leur dit : Nous y consentons ; *mettez-le dans nos tombeaux choisis.*

A la vérité, ce n'est là qu'une disposition à une plus grande grâce ; mais c'est déjà beaucoup. On la demande de la part de Dieu, et on l'accorde en son nom : on la demande pour le servir mieux qu'on ne le servirait dans le siècle ; et on l'accorde pour éprouver la ferme ou flottante volonté des novices qu'on reçoit. Auparavant ils vivaient au milieu du monde, et ils le quittent comme s'ils y étaient morts : grâce de séparation. Auparavant ils étaient étrangers aux communautés religieuses, et ils commencent à être reçus dans leur corps : grâce d'association et d'union.

La première démarche pour entrer dans le cloître, est la fuite et la séparation du monde : on y demeurait, et on en sort ; on y était estimé et aimé, et on regarde avec un fier dédain ses amitiés et ses complaisances : on y vivait *sous les tentes des pécheurs*, et on cherche dans la maison de Dieu *un sépulcre choisi.*

Ne se trouver bien que dans sa patrie et son lieu natal, n'est être trop délicat ; se peu soucier où l'on soit, c'est être plus fort : mais ne se plaire dans aucun endroit du monde et en sortir, c'est être parfait, dit Hugues de Saint-Victor (*Lib.* II *Missel.*). Les premiers fixent trop mollement leur amour ; les seconds le répandent sur beaucoup d'endroits ; mais les troisièmes l'éteignent et l'étouffent. Les premiers regardent le monde avec attachement, les seconds avec indifférence, les troisièmes avec mépris. En effet, peut-on mieux témoigner qu'on le méprise ?

Tandis qu'on demeure dans le monde, quel mépris témoigne-t-on en faire ? Cette fille engagée dans une illustre alliance, cet homme revêtu d'une charge qui lui donne un rang considérable dans une province ou dans sa ville ; celle-là qui fait la joie des plus belles compagnies ; celui-ci qui jouit en paix de son revenu, et qui le mange agréablement avec ses amis : quoique ces sortes de personnes mènent une vie assez réglée,

quel mépris témoignent-elles avoir pour le monde ?

Peut-être en diront-elles du mal, peut-être se plaindront-elles de ses infidélités et de ses caprices ; peut-être pour se faire honneur d'une vertu sévère, déclameront-elles contre ses impiétés et ses débauches ; mais ces plaintes et ces paroles ne coûtent rien quand on y vit à son aise, qu'on a et qu'on aime ses petites commodités et ses plus doux plaisirs. Car avouons-le, on aime souvent le monde, quoiqu'on en dise du mal et qu'on en reconnaisse les misères.

A entendre parler Salomon après l'expérience qu'il dit en avoir faite, on l'eût cru tout changé. « J'ai fait bâtir de superbes palais, une nombreuse troupe de sujets et d'étrangers a grossi ma cour : j'ai vu mes trésors pleins d'or et d'argent : tout ce qu'on peut se figurer pour satisfaire les sens s'est trouvé chez moi ; les mets les plus exquis, la musique la plus charmante, les plus beaux jardins, les dames les mieux faites : cependant au milieu de ces honneurs, de ces richesses, de ces plaisirs, je n'ai trouvé que vanité, qu'inconstance, qu'affliction d'esprit. » A entendre parler ce prince, qui passait pour le plus sage de tous les enfants des hommes, on l'eût cru entièrement changé, fatigué, rebuté, ennemi du monde, et cependant on sait que, malgré ces magnifiques paroles et cette mûre expérience, Salomon a toujours été Salomon, toujours attaché dans ses dernières années, à ce dont il reconnaissait la vanité et le néant.

On n'en use pas ainsi quand on sort du monde, et qu'on entre dans le cloître : la séparation est sérieuse, on efface de son esprit et de son cœur l'impression que l'amour des créatures aurait pu y faire : on se débarrasse de ces vains objets ; c'est un écrit de divorce qu'on leur donne : Je ne veux plus de vous ; et si vous me voyez encore avec quelques-unes de vos parures, je vous les rends volontiers, reprenez-les.

Quand le saint homme Job, après la nouvelle qu'il reçut de la perte de tous ses biens et de ce qu'il pouvait avoir de plus cher, déchira ses habits ; Origène croit que ce fut moins par un emportement d'indignation et de douleur, que par un esprit de mépris et de désintéressement qu'il les mit en pièces, comme s'il avait voulu dire au démon : tu m'as laissé mes habits, tiens, les voilà, je ne veux rien avoir qui t'appartienne. Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'entrerai nu dans celui de la terre ; occupe-toi à vêtir mollement et richement les autres ; pour moi, je me moque de leur faste et de tes enchantements ; voilà mes habits, reprends-les.

Quoi qu'il en soit de la réflexion de ce savant interprète, il se passe quelque chose d'assez semblable dans la séparation du monde et l'entrée en religion. Quand on prend ce parti, on ne veut plus rien avoir à démêler avec les créatures, ni intérêt à ménager, ni mesure à garder ; si on a quelque inquiétude, c'est uniquement de leur salut : pour tout le reste, on se soucie fort peu de leurs amusements, de leurs honneurs, de leurs plaisirs ; je n'ai plus que vos habits, je vais les quitter, je m'en refuse non-seulement la propriété, mais même l'usage. Si ce n'est pas là faire un éclatant mépris du monde, qu'on dise donc quelle plus insultante preuve on en peut donner.

Ce n'est pas seulement un mépris intérieur et secret, il éclate au dehors aux yeux de tous les spectateurs comme cette action d'Ezéchiel qui emporta ses meubles en plein jour, et sortit, par un ordre exprès d'en haut, d'un lieu où il lui eût été dangereux de demeurer.

Ce n'est pas non plus un mépris d'indolence, comme celui de tant de gens qui ne songent guère au parti qu'ils ont à prendre, vivant là où ils sont nés ; semblables à ces voyageurs qui, indifférents sur le choix des climats, et ne connaissant point de patrie, demeurent au premier rivage où le hasard les a portés. C'est un mépris plein de réflexion et de sagesse, tout a été pesé au poids du sanctuaire ; la grâce et la nature, Jérusalem et Babylone ont fait valoir tour à tour leur cause, et tout bien considéré, on s'est écrié : *Que veux-tu faire dans la voie d'Egypte? est-ce pour y boire une eau trouble et bourbeuse?*

C'est encore moins un mépris d'ostentation et d'hypocrisie, comme celui de tant de gens qui veulent se faire honneur des vertus qu'ils n'ont pas ; comme celui de ces femmes et de ces filles qui, devenues dévotes au retour de l'âge, déclament aigrement contre de certaines sociétés suspectes qu'elles voudraient peut-être bien entretenir. C'est un mépris sincère, réel, effectif, où, n'ayant point d'autre fin que celle de se sauver, d'autre gain à faire que celui *d'une piété qui est utile à tout*, d'autre gloire à attendre que celle d'en faire un sacrifice à Dieu, d'autre voix à écouter que celle des inspirations célestes et d'une conscience timide, on dit avec l'Apôtre : *Je suis mort au monde, et le monde l'est pour moi.*

Que cette séparation est judicieuse ! que cette fuite est sage ! *Fille du prince, que vos démarches sont belles !* Mais en quittant le monde, où irez-vous? en sortant de Babylone, quel sera le lieu de votre retraite ? De quelle maison prierez-vous qu'on vous ouvre les portes ? dans quelle nouvelle famille voulez-vous être admise ? Seconde grâce, que j'ai appelée une grâce d'association et d'union.

On a toujours regardé les maisons religieuses comme des pépinières où s'élèvent ces jeunes plantes qui doivent faire l'ornement et la fécondité du jardin de l'Epouse ; comme des îles qui, quoique environnées de mers, sont toujours fermes, et prêtent leur sein à ceux qui se sont tirés du naufrage ; comme ces villes de refuge si fameuses dans l'ancienne loi, où l'on était à l'abri de toute persécution et de toute insulte.

Pour y avoir un favorable accès, il faut

le demander, il faut frapper à la porte, ménager les voix, solliciter les suffrages des communautés où l'on souhaite d'entrer ; et quand on a obtenu cette grâce, on peut dire des novices qu'on a reçues ce que saint Paul disait aux premiers fidèles : On ne vous regarde plus comme des étrangers et des hôtes qui changent tous les jours de logis, on vous considère comme les citoyens des saints et les domestiques de Dieu ; comme les citoyens des saints, ils vous font l'honneur de vous recevoir chez eux ; comme les domestiques de Dieu, il vous fait ouvrir sa maison. Comme les citoyens des saints, vous commencez à jouir de leurs priviléges ; vous vous engagez aussi à vivre selon leur police et leurs lois ; comme les domestiques de Dieu, il vous met au rang des serviteurs qu'il s'est choisis, et à qui, pour marque d'une glorieuse distinction, il fait porter ses habits et ses livrées.

Si on ne vous a pas encore expliqué ce que c'est que d'entrer en religion, s'en faire ouvrir les portes et y être adopté, voilà l'idée qu'il faut que vous en formiez, et ce qui s'appelle une grâce d'association et d'union.

Dans les adoptions romaines, le préteur donnait aux affranchis des habits tout différents de ceux qu'ils portaient auparavant ; dans les adoptions claustrales, les supérieurs et d'officieuses troupes de profès ôtent aux sujets qui sont reçus les habits du vieil homme pour leur donner ceux du nouveau, et, comme parle saint Paul, les revêtir de Jésus-Christ même.

Jacob, pour faire connaître l'estime qu'il fait de Joseph, lui donne une robe de différentes couleurs. Elie, jetant son manteau sur Elisée, l'adopte pour son disciple et en fait un prophète. La femme forte habille ses domestiques ; et ce qui donne de nouveaux sujets de joie à l'âme qui s'est consacrée au Seigneur, est de voir, dit Isaïe, *qu'il lui a donné des vêtements de salut.*

Ils ne ressemblent ni à ceux que prit la femme de Jéroboam, à qui on conseilla de se déguiser pour paraître devant le prophète ; ni à ceux dont se revêtirent ces espions de Jéricho pour tromper Josué ; ce sont des habits de gloire et de salut, dont l'odeur qui remplit la maison du Seigneur surpasse les plus précieux parfums.

Une âme pénétrée de ses devoirs peut-elle faire ces réflexions sans qu'elle conçoive deux sentiments, que la grandeur de sa vocation et ses premières démarches dans le cloître lui inspirent?

Sentiments de respect pour la sainteté de la maison où elle est reçue, et de l'habit de son épreuve. Vivement touchée de la grâce qu'on lui fait de lui ouvrir les portes de la maison du Seigneur, elle se voit honorée des officieux suffrages d'une communauté qui aide à l'œuvre de Dieu, et qui (pour ainsi parler) fait la première aspersion de la victime. Revêtue d'un habit que tant de saints et de saintes ont préféré aux vains ornements du siècle, à la pourpre même des rois et des reines, elle le regarde avec vénération, comme si elle l'avait reçu des mains de l'Epoux céleste, et elle ne craint rien davantage que d'en salir la blancheur par la moindre tache.

Sentiments de reconnaissance envers Dieu qui l'a appelée, et qui l'a mise dans le lieu où il voulait qu'elle fût. *C'est vous, Seigneur,* disait autrefois David, *c'est vous qui m'avez conduit selon votre sainte volonté; que puis-je vous rendre pour une si grande grâce* (*Psalm.* LXXII)? C'est vous, doit dire l'âme religieuse, qui m'avez ouvert les portes de la maison où vous souhaitiez que j'entrasse.

Si vous n'aviez eu pitié de moi, si votre charitable et toute-puissante main ne m'avait mise et fait marcher dans la voie étroite, je me serais égarée comme une infinité d'autres. Pour faire ma volonté, mener une vie molle et sensuelle, me conduire au gré de mes passions, j'aurais, comme eux, pris des sentiers détournés, dont le terme ne m'aurait été que funeste.

A leur imitation, je me serais trouvée dans une continuelle nécessité d'opter entre ma conscience et mes désirs, entre mon devoir et mon mauvais penchant, entre le soin de mon salut et le plaisir de me satisfaire. A leur imitation j'aurais fait ce que j'aurais voulu, mais je n'aurais pas toujours fait ce que j'étais obligée de faire ; m'étant détournée de la bonne voie au lieu de vous chercher, je me serais cherchée moi-même, et je n'aurais pu, sans une criminelle présomption, dire comme Judith : *Ouvrez-moi les portes, Dieu est avec nous.*

Mais j'ose vous le dire avec cette femme si sage et si fidèle, cette première démarche ne tournerait qu'à ma confusion, si vous ne me donniez assez de force pour exécuter le dessein que vous m'avez inspiré. *Jetez les yeux sur ma faiblesse dans cette terre où je me trouve, et soutenez* par une continuelle suite de grâces, *une entreprise qui est* moins *l'ouvrage de mes mains* que des vôtres. Sans vous, ô Dieu d'Israël ! je n'y aurais point pensé ; ne m'abandonnez donc pas, *afin que ce que j'ai cru pouvoir se faire, je le conduise à sa dernière perfection : Ut hoc quod credens per se posse fieri, cogitare perficiam.*

DISCOURS IV.

Sur l'obligation de bien prendre l'esprit de ses fondateurs, d'observer leurs règles et de se former sur leurs exemples.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

Souvenez-vous de vos maîtres qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et en considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi (*Hébr., ch.* XIII).

Se souvenir de ces hommes illustres qui ont autrefois fait les délices et l'honneur de leurs siècles, est un devoir que la raison impose, que la justice exige, que la piété même consacre ; mais s'ils sont nos pères, et, si pendant leur vie ils se sont distingués par de grandes vertus, le Saint-Esprit nous exhorte non-seulement d'en conserver la

mémoire ; mais encore de les louer : *Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros* (*Eccles.*, XLIV).

Il y a même une grande différence à faire entre les louanges que l'on donne à ses pères, dont on est né selon la chair, et entre celles où l'on révère la mémoire de ceux dont on a été engendré selon l'esprit. Là, les éloges sont trop intéressés pour n'être pas suspects : ici le témoignage est assez sincère pour faire croire que la flatterie n'y a point de part. Là, on suppose souvent dans les morts, des vertus qu'ils devaient avoir et qu'ils n'ont jamais eues : ici on loue des dons célestes qu'on a adroitement ménagés et fait passer à ses enfants. Pour louer les uns, on rappelle les grands services qu'ils ont rendus à l'Etat, les richesses et les charges qu'ils ont fait entrer dans leurs familles. On se contente de dire ingénument des autres : *Que riches en vertus, ils ont gouverné leurs maisons en paix : que ceux qui sont nés d'eux, ont laissé après leur mort, un grand nom qui rend immortelle la gloire de leurs pères* (*Ibid.*).

Ce serait cependant une pernicieuse illusion de croire qu'il suffit de se souvenir de ces grands hommes et de les louer. L'importance est de recueillir d'eux les règles de sagesse qu'ils ont écrites, les avis salutaires qu'ils ont donnés, *la parole de Dieu qu'ils ont annoncée : Locuti sunt verbum Dei.* L'importance est *de considérer avec attention la vie qu'ils ont menée, et la mort qui en a terminé le cours : Intuentes exitum conversationis*, afin qu'en écoutant des maîtres si sages, et, marchant après des guides si sûrs, *on imite* leurs vertus *et leur foi : Imitamini fidem.*

Ce que les patriarches des ordres religieux ont dit, est la parole de Dieu qu'ils ont enseignée à leurs enfants. Ce qu'ils ont enseigné à leurs enfants, ils l'ont pratiqué eux-mêmes dans la conduite qu'ils ont tenue. Ce qu'ils ont enseigné et pratiqué, leur a attiré de grandes récompenses : leur règle, leur vie, leur fin : leur règle instruit, leur vie édifie, leur fin console.

En observant leur règle, il n'est point de vertu qu'on ne puisse acquérir. En vivant comme ils ont vécu, il n'est point de tentation qu'on ne puisse vaincre : en mourant comme ils sont morts, il n'est point de récompense qu'on ne puisse attendre.

PREMIER POINT.

Si Dieu dans les premiers siècles, *a parlé par les prophètes ;* si dans la plénitude des temps, *il a parlé* par Jésus-Christ *son Fils :* on peut dire que dans les siècles suivants il a parlé par les fondateurs et les patriarches des ordres religieux, qui ont fait entendre leurs voix à une infinité d'âmes choisies qui ont suivi leurs traces.

Les prophètes et les justes de l'ancienne loi étaient les figures avancées de ce divin Législateur, qui avait été si souvent promis et qu'on attendait avec tant d'impatience. Il a enfin paru, et cet oracle prophétique a été accompli, *qu'il y aurait des yeux qui verraient leur maître ;* il a paru, *non pour détruire la loi de Moïse, mais pour la perfectionner ;* non pour abolir les choses vieilles, mais pour les rendre nouvelles.

Cette loi était obscure, il l'a expliquée ; on lui donnait souvent un mauvais sens, il lui a rendu le véritable ; elle était imparfaite, il l'a mise dans toute la perfection qu'elle pouvait avoir.

On ne peut rien retrancher de ce qu'il a défendu ; on ne peut rien effacer de ce qu'il a commandé ; on ne peut rien ajouter à ce qu'il a enseigné. Préceptes et conseils, œuvres d'obligation et de surérogation, pratique de ce qui est absolument nécessaire pour jouir de la vie éternelle, et de ce qui étant plus parfait y conduit plus sûrement ou avec plus de mérite : tout y est éclairci d'une manière à ne laisser aucun lieu à l'équivoque et au doute.

Ce divin Législateur près de quitter ce monde pour aller vers son Père, a chargé ses apôtres du ministère de sa parole : *Ce qu'ils ont appris du Verbe de vie, ils l'ont annoncé, et le son de leur voix s'est fait entendre dans les extrémités les plus reculées de la terre.*

De ces grands hommes *sont sortis des enfants qui ont tenu la place de leurs pères, et que la Providence a établis comme autant de princes, pour faire passer de races en races, la gloire de son nom*, afin que des peuples élevés dans la sainte loi, *lui rendissent éternellement leurs hommages* (*Psalm.* XLIV). Combien de souverains pontifes, d'évêques, d'hommes apostoliques, de prêtres, de confesseurs, de docteurs ont paru dans tous les siècles.

Ainsi l'a prédit David ; mais il n'a pas manqué d'ajouter en même temps, que l'Eglise, *cette reine vêtue d'une robe d'or, brodée de diverses couleurs*, paraîtrait si belle aux yeux du roi son époux, *qu'il serait charmé de sa beauté : Que les filles de Tyr viendraient lui faire leurs présents ; qu'au milieu des acclamations de joie et des chants d'allégresse, elles seraient conduites dans son temple.*

Cet oracle prophétique a eu tout son effet. On a vu entre autres de saints patriarches attirer dans les solitudes et dans les cloîtres, des hommes et des filles sans nombre : *Soixante des plus forts d'Israël ont environné le lit de Salomon* (*Cant.*, III) pour le défendre : mais ils ont eu à leur tête des hommes aguerris, qui ont appris à ceux qui se sont rangés sous leurs étendards la discipline d'une milice toute spirituelle. La salle des noces a été remplie *de vierges sages qui ont tenu leurs lampes allumées à l'arrivée de l'époux* : mais elles y ont été conduites par celle *qui était choisie pour leur mère*, et qui, étant entrée la première, leur en a frayé le chemin.

J'appelle ainsi les règles des patriarches, des réformateurs et des réformatrices des ordres monastiques : règles droites où, en les observant, on ne fait pas de fausses démarches ; règles fidèles qui inspirent la sagesse aux plus petits ; règles dictées avec tant de prudence, de discrétion, d'exactitude, que rien de ce qui peut conduire une âme à

la perfection de son état n'y est omis ; règles, par conséquent, dont il est vrai de dire qu'en les observant avec toute la fidélité dont on est capable, il n'est point de vertu qu'on ne puisse acquérir. Pourquoi ? parce qu'elles viennent de Dieu, auteur et consommateur de toute sainteté, première raison : parce qu'elles apprennent à servir Dieu de la manière la plus parfaite, seconde raison.

Elles viennent de Dieu ces règles saintes : car, ne vous imaginez pas que quelque esprit élevé par de profondes spéculations au-dessus de celui des autres hommes, les ait inventées : C'est (si je puis m'expliquer ainsi après un prophète) c'est *le Seigneur qui, les ayant trouvées, les a données à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé.*

Il les a trouvées, il les a faites : ni le superbe stoïcien, ni le platonicien rêveur ne peuvent rien inventer qui en approche. Ce ne sont ni ces lois profanes qui défendent quelques vices et qui en permettent d'autres : ni ces lois politiques, qui, contentes de former l'honnête homme selon le monde, ne songent guère à former le chrétien selon Dieu : ni ces lois superficielles, qui, uniquement occupées du dehors, négligent sans scrupule le dedans. Génies faibles et corrompus, vous ne nous avez raconté que des fables : faux oracles d'une sagesse imposante, vous ne nous avez rien dit qui puisse ni contenter l'esprit ni sanctifier le cœur.

Dieu, qui seul peut faire l'un et l'autre, l'a fait : Jésus-Christ, qui seul a pu donner à la loi toute sa plénitude, a paru sur la terre pour y consommer ce grand ouvrage ; et comme si c'eût été peu pour lui de sauver le monde, il a voulu l'instruire. S'il y a *dans la Loi un esprit qui donne la vie, c'est par lui qu'on l'a reçue*, dit l'Apôtre (*Rom.*, VIII). S'il y a des préceptes qui obligent sous peine de damnation à une fidèle observance, il y a ajouté des conseils qui mènent à la perfection.

Il a dit à ceux qui lui demandaient ce qu'il fallait faire pour posséder la vie éternelle : *Gardez les commandements.* Mais il a répondu à d'autres qui se flattaient de les avoir gardés : *Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, et donnez-en l'argent aux pauvres.* Jusqu'à lui ces conseils étaient inconnus ou inusités ; et si l'on a vu dans les anciens temps, quelques saints distingués s'y assujettir, il faut les regarder comme des hommes évangéliques avant la publication de l'Evangile.

Brillez dans l'obscurité des cloîtres, règles saintes, qui venez d'un si digne auteur : *C'est lui qui vous a trouvées, hic adinvenit.* Mais comme il a voulu instruire les hommes par le ministère des autres hommes, c'est lui qui les a choisis pour être les législateurs de ceux et de celles qu'il a rangés sous leur discipline ; c'est lui qui *les a données à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé : Tradidit illam Jacobo puero suo, et Israel dilecto suo* (*Baruc.*, III).

Nous lisons dans l'Exode que l'ordre fut donné à Moïse de monter où était le Seigneur pendant que les autres étaient au bas de la montagne ; que ce législateur instruit par un si excellent maître, en écrivit toutes les ordonnances ; que dans ce mystérieux entretien du Créateur avec sa créature, la nuée couvrit la montagne ; que Moïse y demeura quarante jours et quarante nuits ; qu'il prit le livre où l'alliance était écrite, et qu'il le lut devant le peuple (*Exod.* XXIV).

L'application qu'on peut faire de ce trait de l'Ecriture, s'offre d'abord à l'esprit. C'est de Dieu et de Jésus-Christ son Fils, que viennent les règles qui s'observent dans les cloîtres. C'est sur la montagne où est le Seigneur, que les patriarches des ordres religieux les ont reçues. Une nuée, l'appellerai-je lumineuse, l'appellerai-je obscure ? les a environnés de toutes parts : de ferventes prières, de fréquentes et de longues communications avec Dieu, leur ont attiré son esprit, afin qu'ils ne dissent que ce qui leur avait été inspiré d'en haut.

Aussi, qu'apprennent-elles ces règles à ceux et à celles à qui ces grands hommes les ont laissées ? Elles leur apprennent la pratique de toutes les vertus qui peuvent les conduire à la plus haute perfection ; d'une humilité sans déguisement, d'une pénitence sans chagrin, d'un repos sans oisiveté, d'une modestie sans affectation, d'une soumission sans murmure, d'un travail sans inquiétude, d'une conduite toujours égale et uniforme.

Elles leur apprennent à surmonter toutes les difficultés qui pourraient les détourner de la voie étroite. Est-ce la crainte d'affaiblir sa santé par des abstinences et des veilles fatigantes ? Ces règles leur disent qu'il faut mortifier les œuvres de la chair pour donner plus de force à l'esprit. Est-ce l'attachement à ses proches ? elles leur répètent ces paroles de Jésus-Christ : Que celui qui, pour lui plaire ne quitte pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, n'est pas digne de lui ; est-ce l'horreur d'une solitude sauvage ? elles leur font entendre qu'on n'est jamais mieux, que lorsqu'on est avec Dieu ; et que l'Epouse chaste doit comme la colombe se retirer dans les trous de la pierre ; est-ce la dureté d'une éternelle dépendance ? Ces règles leur représentent que ce qui fait le vrai repos d'une bonne conscience, est le sacrifice de sa liberté ; que faire sa volonté, c'est s'exposer à de grands périls ; que n'agir que par le mouvement de ses supérieurs, c'est faire celle de Dieu même.

Ces règles leur montrent tout à la fois leurs devoirs et leurs transgressions, le bon chemin qu'il faut prendre, et les mauvais qu'on a pris ; les vertus qu'on peut acquérir et les vices dont on doit s'éloigner ; semblables en un sens aux miroirs qui font voir à ceux qui s'y regardent, les taches de leur visage, mais très-différentes en un autre, puisque ces miroirs ne donnent pas le secret de les ôter, et que ces règles, non-seulement découvrent les fautes qu'on a faites, mais qu'elles apprennent les moyens de s'en corriger.

Sans ces règles on marche comme des gens

qui, dans une profonde nuit ne savent où ils vont, dit Richard de Saint-Victor (*Richardus a Sancto Victore part.* II *ann. in ps.* XC; *et part.* II, *lib.* I, *in Apoc. c.* XI). On se laisse dépouiller des vertus qu'on a acquises sans qu'on y fasse presque de réflexion : on croit, comme cet évêque de Laodicée, qu'on est riche, et on ne sait pas qu'on est pauvre, misérable, aveugle.

Ames religieuses, c'est ici un point essentiel qui vous regarde. Faites tant de bonnes œuvres qu'il vous plaira, passez les jours et les nuits en des mortifications et des dévotions arbitraires, si toutes ces pratiques ne s'accordent pas avec vos règles, vous n'en serez devant Dieu, ni plus mortifiées ni plus dévotes ; vous marcherez, mais ce sera hors de la voie ; vous vous lasserez, mais vous n'avancerez pas. Ces vertus dérangées et hors d'œuvre, ne mériteront aucune récompense. Il serait en effet bien étrange, que Dieu vous tînt compte pour le ciel de ce que vous n'auriez pas fait par le mouvement de son esprit. *C'est votre volonté qui s'est trouvée dans vos jeûnes*, vous dirait-il, et non pas la mienne ; vous deviez vous souvenir de vos pères qui vous ont annoncé ma parole, et qui vous l'ont laissée par écrit. Vous aviez votre règle, que ne la suiviez-vous ?

Au contraire, observez-vous exactement vos constitutions ? comme rien n'est déplacé ni hors de son rang, il n'est rien qui ne vous soit tenu à compte ; chaque bonne œuvre, chaque vertu, chaque larme, chaque soupir a son mérite et son prix. *Vos jours persévèrent* et se succèdent les uns aux autres, *selon l'ordre de Dieu.* Si vous veillez, si vous vous mortifiez, si vous travaillez, si vous priez, si vous parlez, si vous gardez le silence, vous le faites dans les temps et aux conditions qui vous sont prescrites : tous vos exercices sont marqués par votre règle ; ce n'est pas une humeur bizarre qui les choisit, c'est une pratique uniforme et un usage constant qui vous détermine.

Israël, s'écrie un prophète, et vous devez le dire avec lui : *Israël, que nous sommes heureux de ce que Dieu nous a découvert ce qui lui est agréable* (*Baruc.*, IV). Sans cela, tantôt nous aurions beaucoup de ferveur, et tantôt nous vivrions dans un pitoyable relâchement. La nature l'emporterait sur la grâce, la passion sur le devoir, l'amour-propre sur celui de Dieu ; et un état si irrégulier d'un côté, et si violent d'un autre, ne subsisterait pas longtemps. Mais bénie soit la miséricorde du Seigneur, *de nous avoir découvert ce qui lui est agréable.* Consultons notre règle, et par ce moyen ne faisant rien hors d'œuvre, nous tiendrons, avec le secours de sa grâce, une conduite uniforme qu'il préfère aux brusques saillies d'une dévotion bizarre.

Nous nous souviendrons des maîtres qu'il nous a donnés, et qui, pleins de son esprit, *nous ont annoncé sa parole.* Ils ne se sont pas contentés de nous l'annoncer, ils l'ont réduite eux-mêmes en pratique. Leur règle nous apprend nos devoirs ; mais la vie qu'ils ont menée, nous édifie : et en vivant comme ils ont vécu, il n'est point de tentation que nous ne puissions vaincre.

SECOND POINT.

La prévarication du vieil Adam a laissé un si grand fonds de corruption dans notre nature, que nous avions besoin de l'infinie miséricorde du nouveau, pour vivre si bien, *que là où le péché abondait, la grâce fût surabondante.*

A de pernicieuses maximes il fallait opposer de saints préceptes ; et comme ils n'ont jamais plus de force, que lorsqu'ils sont soutenus par de grands exemples, la divine Providence a de temps en temps, suscité des hommes extraordinaires, qui, pour faire connaître que les plus difficiles conseils de l'Evangile n'ont rien d'impraticable, ont voulu les observer eux-mêmes.

Si pour éluder la force de la loi, on apporte de vains prétextes, leur vie édifiante les réfute ; et si leurs disciples sont tentés de violer les règles de perfection qu'ils leur ont laissées, le vrai secret de vaincre ces tentations, est de dire ce qu'Isaïe disait aux enfants d'Israël : *Jetez les yeux sur Abraham votre père, et sur Sara qui vous a mis au monde. Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos* (*Isaiæ* LI).

Il était, ce semble, plus naturel que ce prophète leur dit : Vous avez votre loi, voyez ce qu'elle ordonne et ce qu'elle défend, et réglez-vous sur elle. Il le pouvait faire, répond saint Grégoire de Nisse : mais comme il savait que les grands exemples, et principalement ceux qui sont domestiques, ont tout à la fois une certaine grâce d'instruction et d'onction, il crut devoir leur représenter un homme et une femme d'où ils étaient sortis, afin de les porter plus efficacement à s'acquitter, avec une constante fidélité de leurs devoirs.

Lorsque dans une profonde nuit on ne connaît plus la route de sa navigation, ou qu'on s'en est éloigné, on est ravi de voir quelque lumière à la faveur de laquelle on se conduise ; et afin de prendre le bon chemin et d'arriver plus heureusement au port, on ne la perd point de vue. Or, c'est là, dit ce Père, ce qu'Isaïe représentait au peuple de Dieu en lui parlant *d'Abraham et de Sara*, qui étaient comme des flambeaux allumés et des lois vivantes qu'il devait se proposer, pour s'animer à faire ce que de si fidèles créatures de l'un et de l'autre sexe avaient fait.

Disons en ici de même à ceux et à celles qui ont embrassé l'état religieux : Vous avez vos *Abraham* et vos *Sara*, vous avez vos pères et vos mères, vos réformateurs et vos réformatrices : jetez les yeux sur leur conduite, vous n'y trouverez rien qui ne vous porte à l'observance des règles qu'ils vous ont laissées et qu'ils ont si fidèlement pratiquées avant vous.

Ils ont eu les mêmes faiblesses que vous, ils ont trouvé les mêmes obstacles, ils ont essuyé les mêmes tentations, et peut-être de plus grandes que ne sont les vôtres : *Souvenez-vous d'eux et imitez leur foi.* Conduits

par ces bons guides, et marchant à la faveur de ces éclatantes lumières, le monde avec ses charmes, la chair avec ses plaisirs, l'amour-propre avec ses détours, le démon avec ses ruses, ne vous livreront que de faibles attaques.

Vous êtes tentés, et ils l'ont été de toute manière : Dieu les a trouvés fidèles et si vous suivez leurs exemples, il vous rendra le même témoignage de fidélité: et comme il n'est point de tentation qu'ils n'aient vaincue, il n'en est point aussi qu'ils ne vous aient appris à vaincre. Tentation d'orgueil : quelle a été leur humilité? Tentation d'immortification : quelles pénitences ont-ils faites? Tentation de nonchalance: avec quelle ardeur se sont-ils portés à l'accomplissement de leurs devoirs? Tentation de murmure : quelle a été leur patience et leur soumission aux ordres d'en haut? Tentation de découragement: quelle a été leur fermeté et leur persévérance jusqu'à la mort?

Tentation d'orgueil et de folle estime de soi-même. A peine a-t-on fait quelques pas dans la voie étroite, qu'on s'applaudit intérieurement, et que par une vanité pharisaïque, on se repose sans scrupule sur ses prétendues vertus. Pour avoir bien commencé, (encore, *qui de nous sait s'il est digne d'amour ou de haine?*) on se met au rang des parfaits; et ce qui n'approche pas de l'avantageuse idée qu'on a formée de soi, n'est regardé qu'avec un dévot mépris. De l'encens profane que l'amour-propre fait brûler, il sort une odeur fatale qui entête. On en donne quelques grains à Dieu; mais on en retient d'autres pour soi ; et quand cette douce vapeur a une fois occupé les membranes du cerveau, elle plaît et elle endort tout ensemble.

Beaucoup d'âmes consacrées à Dieu, succombent souvent à une tentation si délicate et si flatteuse; mais si elles réfléchissaient sur la conduite qu'ont tenue leurs saints patriarches, leur orgueil serait bien difficile à guérir, s'il ne l'était par leurs puissants exemples.

Elles verraient, non des hommes qui ont voulu fournir au monde de grands spectacles d'eux-mêmes; mais qui ont été ravis de n'en être pas connus: non des hommes qui aient affecté d'usurper une gloire passagère et fragile; mais qui ont dit à Dieu: *Ne nous la donnez pas, Seigneur, votre seul nom la mérite:* Des hommes qui, estimés et loués, *ont mis au pied de l'Agneau leurs palmes et leurs couronnes* (II *Cor.*, VI) : des hommes, *qui, parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la bonne et la mauvaise réputation*, ont toujours gardé une même égalité d'esprit : des hommes qui, quoique très-sages et très-nobles, se sont peu souciés *de paraître comme peu sensés aux yeux du monde* (I *Cor.*, IV), pour l'amour de Jésus-Christ ; d'être regardés comme des roturiers, *comme la balayure même du monde.* Encore un coup, l'orgueil de ceux et de celles qui se font honneur de vivre sous la règle de ces saints patriarches, serait bien difficile à guérir, s'il ne l'était par de tels exemples.

La tentation du plaisir sera peut-être plus forte et plus engageante. C'est un ennemi domestique qui livre une guerre d'autant plus dangereuse, qu'il faut ou toujours vaincre, ou toujours périr. Je n'en exagère pas le danger; mais je dis qu'elle n'attaque que faiblement une âme religieuse qui jette les yeux sur la vie mortifiée et austère de ses saints fondateurs.

Quels hommes en effet? Des hommes qui se sont *regardés comme destinés à la mort*, comme des pénitents publics qui n'ont voulu avoir *d'autre science que celle de* Jésus *crucifié;* d'autre livre que son Evangile, d'autre instruction que sa morale, d'autre exemple que sa vie, d'autre étendard que sa croix, d'autre dessein que de marcher sur les traces sanglantes *de l'agneau qui a été immolé dès la création du monde* (*Apoc.*, XIII).

Une tentation de nonchalance et d'oisiveté serait-elle plus séduisante ou plus forte? Elle remue l'âme si doucement, qu'elle la fait passer, sans scrupule, d'une petite fatigue à une langueur assoupissante, comme pour la dédommager par une longue paresse, d'une courte violence qu'elle s'est faite.

Mais il n'est pas difficile d'en connaître l'illusion et le danger, quand on a pris pour guides dans les voies du salut, des saints et des saintes *dont le cœur* veillait dans les intervalles mêmes de leur sommeil : des saints et des saintes *marchant à pas de géant* dans les sentiers étroits de la perfection Evangélique, ont fait connaître à leurs Disciples, que nul d'eux ne peut interrompre, sans nécessité, de laborieux exercices dont ils ont porté tout le poids.

La tentation du murmure éclate avec plus d'insolence. L'ingrat Juif qui se voit dans une solitude écartée, où il faut qu'il se mortifie par la fatigue et par le jeûne, s'élève contre Moïse et Aaron, et s'écrie tristement: *Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Egypte, quand nous étions assis près des viandes délicieuses et que nous mangions du pain autant que nous en voulions! pourquoi nous avez-vous menés dans ce désert pour nous y faire mourir* (*Exode*, XVI)?

Si ce peuple indocile s'était représenté, que ceux que Dieu lui avait donnés pour chefs, n'étaient pas mieux traités et que cependant ils supportaient avec une tranquille patience les incommodités du travail et de la faim, il aurait peut-être changé de sentiment et de langage. Mais, c'est là ce que vous devez vous représenter, vous, qui pour arriver à la terre de promission, avez volontairement choisi ce qu'il y a de plus humiliant et de plus dur. Vos Moïse et vos Aaron ont toujours *possédé leur âme en patience;* et plus ils ont trouvé d'obstacles, plus ils se sont efforcés de les vaincre, ravis même d'en trouver pour s'en faire un nouveau sujet de mérite.

Souvenez-vous donc de ces grands hommes pour en prendre l'esprit, en observer la règle, en imiter les exemples. Si vous

vivez comme ils ont vécu, il n'y aura point de vertu que vous ne soyez en état d'acquérir, ni de tentation que vous ne puissiez surmonter; et si vous mourez comme ils sont morts, la même récompense vous est promise.

TROISIÈME POINT.

Les travaux d'une vie chrétienne, les avantages d'une bonne mort, l'attente d'une grande récompense, sont des choses qu'il serait dangereux de séparer. Sans ces travaux d'une vie chrétienne, on pourrait se flatter mal à propos des avantages d'une bonne mort: sans ces avantages, on ne saurait se promettre cette grande récompense; sans ces avantages et cette récompense, on ne pourrait guère se résoudre à essuyer les travaux d'une vie si dure.

Si ces travaux ne devaient jamais finir, ou si, devant finir; il n'y avait point de récompense à attendre, *nous serions*, dit saint Paul, *les plus misérables de tous les hommes*. Mais la fin des maux présents, la proximité d'une mort certaine, l'espérance d'une vie future nous consolent.

J'ai conservé ma foi, j'ai fourni ma carrière, une couronne de justice m'est réservée, dit cet Apôtre (II *Tim.*, IV). *J'ai conservé ma foi* malgré toutes les peines et les contradictions qu'il m'a fallu essuyer. *J'ai fourni ma carrière*, me voilà presqu'au bout et la mort va la remplir. *Une couronne de justice m'est réservée*, je l'attends, *de ce juste Juge qui me l'a promise et à tous ceux qui attendent son avénement.*

Ames religieuses, vos saints patriarches pénétrés de ces douces pensées, vous les ont laissées, afin qu'elles fissent le sujet de vos méditations et de vos entretiens. Si vous considérez la vie qu'ils ont menée, la mort qui a fini une si belle vie et la récompense qui a couronné une mort si précieuse; ce seront là autant de puissants motifs qui vous engageront à observer leur règle et à imiter leur foi.

Souvenez-vous de ces habiles maîtres que Dieu vous a donnés pour vous conduire dans la voie étroite: elle est toute semée de ronces et hérissée d'épines. Les insensés mondains voyant vos laborieux et humiliants exercices s'en raillent, et ne vous demandent-ils pas comme les parents de Tobie: *Quelle espérance vous aviez, quand vous faisiez vos aumônes et que vous ensevelissiez les morts?* Ne vous disent-ils pas: qu'attendiez-vous, quand vous avez tout quitté et que vous avez pris la résolution de vous ensevelir dans vos solitudes? Qu'attendions-nous? devez-vous leur répondre comme Tobie: *Nous sommes les enfants des Saints et nous attendons cette vie bienheureuse que Dieu donnera à ceux qui ne lui ont pas manqué de fidélité. Nous sommes les enfants des Saints* (*Tob.*, II). Si nous marchons sur leurs traces, nous arriverons à un même terme. *Nous sommes les enfants des Saints.* S'ils se sont fait violence pour ravir le Ciel, une si grande récompense mérite bien que nous l'achetions à ce prix. Ils nous en ont laissé l'exemple; ils nous en ont découvert dans leurs règles les vrais moyens.

Jouissez de vos richesses, de vos honneurs, de vos plaisirs: en jouirez-vous toujours? et quelle sera votre dernière destinée? A notre égard, les austérités, les larmes, les croix *nous sont échues en partage:* nos pères nous les ont léguées par testament, comme ce qu'ils aimaient le plus: mais ces austérités finiront; ces larmes seront essuyées; ces croix passagères seront suivies d'une joie sans fin.

Ici les choses se trouvent dans un étrange renversement. Partout ailleurs on recueille la même nature de grain qu'est celui qu'on a semé: ici l'espèce en est toute différente. *Ceux qui sèment dans les larmes, feront leur moisson dans la joie*, dit David (*Psalm.* CXXV). *Ils marchent, et ils pleurent en semant; mais il reviendront tout joyeux, en portant les gerbes qu'ils ont recueillies.* Et c'est ce que ce prophète regarde *comme un miracle que Dieu fait en faveur de ceux et de celles qu'il aime: Magnificavit Dominus facere cum eis.*

Miracle de miséricorde et de magnificence. Miracle de miséricorde pour leur sanctification: miracle de magnificence pour leur récompense. Miracle de miséricorde pour leur sanctification. Dieu leur donne des grâces choisies, et leur montre d'excellents modèles; des saints de tout sexe, de tout pays, de tout âge, qui ont marché devant eux, et qui leur disent: Faites ce que nous vous ordonnons et ce que nous avons fait; et vous serez comme nous, sauvés. En faut-il davantage pour s'animer à l'accomplissement de ses devoirs et à l'observance de sa règle?

Miracle de magnificence. Il leur promet, et il leur donne à vil prix une récompense qui est sans prix. Il leur donne le ciel qui, par préférence à tout autre lieu, *fait voir combien il est magnifique* (*Isaï.*, XXXIII). Il l'est bien en donnant aux rois une partie de son autorité suprême, aux magistrats un esprit d'intégrité et de justice, aux savants quelques rayons de ses lumières, aux justes quelque épanchement de sa sainteté. Mais c'est dans la récompense qu'il accorde à ses élus qu'on doit l'appeler *magnifique.*

On ne saurait dire ce qu'elle vaut; mais on peut faire ce qui est nécessaire pour l'acquérir. Vous le ferez, si vous observez fidèlement vos règles, et si, à la vue de cette couronne de justice que vos saints fondateurs ont reçue des mains de leur juste Juge, vous le remerciez de ce qu'il vous donne par leur ministère tant de moyens pour arriver à votre bienheureuse patrie. Vous vous reprocherez pour lors votre peu de courage; et les difficultés qui vous ont jusqu'ici empêché de remplir vos pratiques de religion, ne serviront qu'à les ranimer. Charmante Sion, direz-vous, Jérusalem céleste, cité de joie et de paix, soyez à jamais l'objet de mes empressements et de mes désirs. Et vous, saints patriarches, qui régnez avec Dieu dans le ciel, tendez-moi les bras pour me faire entrer dans cet aimable et délicieux séjour.

DISCOURS V.

Sur la fidélité à observer dans les plus petites choses, la règle qu'on a embrassée.

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.

Celui qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans ces petites choses, l'est aussi dans les grandes (*S. Luc, ch.* VI).

S'il ne s'agissait que de faire connaître aux âmes religieuses, l'obligation qu'elles ont contractée d'observer la règle de l'ordre qu'elles ont choisi, il ne serait pas fort difficile de les en convaincre. Auriez-vous dans les cloîtres, leur dirait-on, un droit que ceux qui sont dans le monde ne peuvent se donner, de vivre indépendamment des lois et des coutumes des royaumes où ils sont? Dès que vous avez prononcé les paroles qui vous ont lié à l'état monastique, vous ne pouvez plus impunément résilier contre un serment revêtu de toutes ses formes. Vous avez promis de garder la règle : ce sera sur elle que vous serez ou justifié ou condamné.

Mais, ô bizarrerie de l'esprit et du cœur humain! Quoique l'on convienne en général de l'indispensable obligation de garder sa règle, on prétend se faire en particulier de favorables exceptions où l'amour-propre trouve son compte : et tels qui n'osent toucher aux points essentiels de leur règle, ne se font souvent aucun scrupule de la violer en de petites choses.

A une erreur qui doit paraître d'autant plus pernicieuse qu'elle est assez ordinaire dans les cloîtres, opposons deux circonstances qui, bien méditées, pourront guérir les religieux et les religieuses d'une illusion si fatale; je veux dire l'étendue et la sainteté de la règle qu'ils ont embrassée. Son étendue qui leur marque sans réserve tous leurs devoirs : sa sainteté qui est profanée par les plus légères transgressions.

Parmi les devoirs claustraux se donner la liberté d'en excepter quelques-uns, quoiqu'on en observe beaucoup d'autres, c'est pécher contre l'étendue et l'intégrité de sa règle. Parmi les devoirs claustraux s'attacher aux grands et négliger les petits, c'est profaner et déshonorer la sainteté de sa règle.

C'est peu de chose, dit-on; mais ce peu a souvent de fâcheuses suites : première vérité. C'est peu de chose; mais c'est par là même qu'on est obligé d'y être fidèle : seconde vérité. Qui le dit? Jésus-Christ en des termes si clairs et si précis qu'on ne peut ni en douter, ni en détourner le véritable sens : *Celui qui est injuste en de petites choses, l'est aussi dans les grandes.* Ce peu a donc de fâcheuses suites : première proposition : *Celui qui est fidèle dans ces petites choses, l'est aussi dans les grandes.* Ce peu demande donc une exacte fidélité pour arriver à la perfection de son état : seconde proposition

PREMIER POINT.

Avant que d'entrer en matière, il est à propos de faire connaître, en peu de paroles, qui sont ceux et celles dont on dit qu'en négligeant d'observer leur règle en de petites choses ils la violent dans les grandes : en sorte que, pour n'avoir pas eu une exacte fidélité à tous leurs devoirs claustraux, ils se rendent coupables de prévarication et d'injustice.

Ce ne sont pas ces bonnes âmes qui, par faiblesse ou par inadvertance, se laissent aller à de petits mouvements d'impatience, de brusquerie, de colère, qui préviennent leur raison et leur liberté. *Le juste tombe sept fois le jour, et Dieu, qui trouve des taches dans son soleil*, permet souvent ces petites irrégularités, afin de leur faire connaître jusqu'où elles iraient, s'il les abandonnait au mauvais penchant de leur nature.

Ce ne sont pas non plus ceux et celles qui, ayant encore quelques restes de tendresse pour leurs proches, s'affligent plus qu'il ne faudrait de ce qui leur arrive de fâcheux, comme saint Jérôme le remarque de l'illustre Paule, qui fut si vivement touchée de la mort de son mari et de celle de ses enfants, que sa grande douleur la mit en danger de mourir (*Epitaph. Paulæ*).

Elle combattait, autant qu'il lui était possible, cet attachement naturel, en faisant de fréquents signes de croix sur sa bouche et sur son estomac, pour tâcher d'adoucir, par ces pieuses impressions, la violence de sa douleur; mais, quoi qu'elle fît, elle se sentait comme accablée par son affliction : victorieuse et vaincue tout à la fois, dit saint Jérôme : victorieuse par la force de son esprit; vaincue par la faiblesse de sa chair.

Ce n'est donc pas à ces religieux et à ces religieuses que doivent être appliquées ces paroles de Jésus-Christ, *que celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes :* c'est à ceux et à celles qui, obligés d'observer dans toute son étendue la règle qu'ils ont embrassée, y mettent telles réserves, telles exceptions, telles dispenses que leurs différentes passions leur suggèrent.

Ici, c'est une turbulente démangeaison de parler de cent choses inutiles; là, c'est une habitude à se trouver toujours tard au chœur ou à ses autres exercices claustraux; tantôt, ce sont certaines amitiés où, en faisant des sociétés à part, l'union commune peut en être blessée; et tantôt de petites réserves d'argent et de bijoux dont on ne veut pas se défaire, quoique la règle le défende.

Que, sur ces articles et sur beaucoup d'autres, on sente de temps en temps quelques remords de conscience, la modicité de la chose les étouffe. Ce ne sont que de légères pratiques, propres à retenir dans le devoir de jeunes novices, qu'il faut accoutumer de bonne heure à porter le joug de la règle; mais y assujettir des profès et des esprits d'un caractère plus distingué, ce serait les rendre esclaves de cent minuties qui ne méritent pas leur attention.

Ainsi parle-t-on souvent, ou, si on n'ose le dire, ainsi le pense-t-on. Mais, si cela est, que deviendront ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes?* Et à qui les appliquera-t-on? Ce ne sera pas à vous, qui,

par une scandaleuse prévarication des points les plus importants de vos règles, êtes des sujets de mépris aux plus relâchés. C'est à vous, qui, contents d'observer les grandes, vous souciez fort peu des petites, et qui, vous tenant sur les bords du précipice, avez la présomption de croire que vous n'y tomberez pas. Voici cependant deux raisons qui méritent bien que vous réfléchissiez sérieusement sur le danger auquel vous vous exposez.

Première raison. Ce qu'on appelle véniel et léger est souvent mortel, ou du moins y conduit. Les limites de l'un et de l'autre se touchent de si près, le trajet qu'il y a à faire est si limoneux et si glissant, qu'il est très-difficile et très-rare de ne pas tomber.

On veut, en certains cas, marcher dans la voie étroite; en d'autres, on se contente de la côtoyer. Quand quelques particuliers d'une communauté se sont relâchés, on crie bien haut contre leur mauvaise conduite, et, comme si l'on était d'un rang distingué ou qu'on eût quelque privilége personnel, on se pardonne la sienne. S'en accuse-t-on dans le tribunal de la pénitence, il faut s'en corriger; ne s'en accuse-t-on pas, il faut avoir de bonnes raisons pour s'en croire innocent. Ceux qui, inspirés d'en haut, ont fait ces règles, n'y ont point mis d'exception : mal à propos prétendrait-on y en mettre. On ne voudrait pas mourir dans cet état, et cependant on veut bien y vivre.

Oh! que souvent on se trompe, en confondant les fautes qu'on appelle légères avec celles qui sont mortelles! Oh! qu'il y a d'inobservances qu'on croit petites, et qui ont de fâcheuses suites! Qui de nous, ô mon Dieu! sait à quel degré de malice se terminent les péchés que nous commettons? *Qui de nous connaît jusqu'où va la puissance de votre colère* (*Psalm.* LXXXIX)? ce qui l'aigrit ou ce qui la rend plus facile à s'apaiser?

Que, pour une défiance qui semble légère, un homme, qui en cent rencontres avait fait paraître son humble soumission aux ordres de Dieu, ait été privé de l'avantage d'entrer dans une belle terre, qui avait été promise à ceux dont il était le chef, c'est ce que nous n'eussions pas cru, si l'Écriture sainte ne nous avait appris que ce fut ce qui arriva à Moïse, pour avoir frappé par deux fois de sa verge une pierre dont il ne voyait point sortir l'eau qu'il en attendait. Quel homme cependant que Moïse, qui avait si souvent exposé sa liberté, son honneur, sa vie, pour exécuter les ordres qu'il avait reçus du Seigneur! Mais *qui de nous, ô mon Dieu! connaît ses péchés et la puissance de votre colère?*

Quoique le saint homme Job prît toutes les précautions qu'il pouvait prendre, pour ne point offenser le Seigneur, il ne laissait pas de lui dire que *quand ses mains seraient aussi blanches que la neige, il y trouverait des ordures.* Qu'eût-ce donc été s'il avait su qu'elles fussent sales, et si, l'ayant su, il n'avait pas voulu les laver? *Celui qui est injuste dans les plus petites choses l'est aussi dans les grandes.*

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait point de différence à faire entre les unes et les autres, comme si tous les péchés étaient égaux : la foi et le bon sens font assez connaître le contraire. Mais le malheur est que souvent on se flatte mal à propos en des occasions si délicates, et où tout est d'autant plus à craindre, que, dans la pensée de saint Augustin et de saint Grégoire, le mépris des petites choses est, en un sens, plus dangereux que celui des grandes.

Dans les unes, on découvre aisément le danger; dans les autres, on se le dissimule. Dans les unes, si on se rend coupable, une conscience vivement frappée de l'horreur de son crime en cherche le remède; dans les autres, une conscience tranquille entretient une mauvaise habitude dont on ne se défait guère. Dans les unes, on sait qu'il est très-difficile d'apaiser la colère d'un Dieu irrité; dans les autres, on se flatte d'en obtenir aisément le pardon. *Mais qui de nous, ô mon Dieu! connaît ses péchés et la puissance de votre colère?*

Seconde raison. Ces inobservances qu'on veut croire légères déplaisent à Dieu, et c'en est assez pour dire qu'elles ont souvent de funestes suites, et *que celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes.*

Elles déplaisent à Dieu, et, par ce principe, une âme, qui d'ailleurs obligée de l'aimer s'y est encore engagée par de nouveaux liens, doit prendre toutes les précautions dont elle est capable, pour ne rien faire qui le choque. Que l'enfant prodigue, sorti de la maison paternelle, s'abandonne à tous les déréglements de ses passions : son aîné, qui est sage et qui a plus de respect pour son père, se fait un plaisir et un devoir de se tenir toujours à sa compagnie, et d'en recevoir de plus près les ordres.

Que les libertins vivent dans le monde, sans règle et sans discipline : ils semblent avoir adopté ce genre de vie. Les plus gros péchés ne leur font presque point d'horreur : comment se précautionneraient-ils contre les plus légers? Ils ont secoué le joug et rompu les liens qui devaient les retenir : quelle apparence qu'ils plient leur cou rebelle et indompté sous la loi, en de petites observances?

Mais, à l'égard des domestiques et des enfants qui se font honneur de demeurer dans la maison du Père céleste; à l'égard de ceux et de celles qu'il *veut conserver comme la prunelle de son œil*, et à qui il a donné toutes les marques d'une gratuite prédilection, il en attend sans doute plus de services, plus de reconnaissance, plus d'attention non-seulement à lui obéir, mais encore à lui plaire.

S'il se choisit une épouse, il veut *qu'elle soit toute belle :* ne fût-ce qu'un cheveu mal rangé, qu'un clin d'œil jeté sans discrétion, il s'en plaint comme s'il en était blessé. Loin donc d'elle ces taches et, comme les appelle saint Augustin, ces pustules qui, quoiqu'elles ne la rendent pas entièrement difforme, ter-

nissent le vif éclat de cette beauté qui charmait le chaste Epoux.

Loin donc d'elle ces inégalités bizarres, où elle fait non ce qu'elle doit, mais ce qu'elle veut; non ce que la règle ordonne, mais ce que l'amour-propre suggère; non ce qui lui échappe par inadvertance et par surprise, mais ce qu'elle fait avec réflexion et de propos délibéré; non en des occasions où la tentation est violente, mais en celles où l'habitude est invétérée; non en des fautes où elle puisse apporter pour prétexte son ignorance, mais en celles où elle s'excuse sur leur légèreté.

Sur leur légèreté! quelle misérable excuse! On ne se souvient donc plus qu'en entrant en religion on s'est engagé à une vie plus parfaite que n'est celle qu'on aurait menée dans le monde; on ne se souvient donc plus qu'étant aimé sans bornes par un Dieu infiniment aimable, il faut, de son côté, tâcher de répondre, autant que la fragilité humaine peut le permettre, à cet amour immense; que, s'il y a quelque chose à craindre, ce n'est pas de le trop aimer : c'est de ne le point aimer assez. Or, peut-on se flatter d'avoir cet amour quand on fait ces exceptions et qu'on met ces réserves dans sa règle?

Sur leur légèreté! C'est donc peu de chose de suivre plutôt son inclination que de faire son devoir, d'obéir plutôt à son humeur qu'à sa règle; de se dire : Grâce à Dieu, je ne me sens coupable d'aucun gros péché, mais je cherche un peu mes aises; j'ai un peu bonne opinion de moi, je n'aime pas qu'on m'humilie et qu'on me reprenne.

Sur leur légèreté! L'ennemi qu'on a à combattre l'entend bien mieux. Il se contente d'abord de ces choses légères, pour en obtenir de plus grandes : si, dans le jardin fermé de l'épouse, il y a quelques petites fentes, cet ancien serpent s'y glisse pour troubler et empoisonner l'eau de sa fontaine; si les haies de sa vigne ne sont pas bien fermées et entrelacées les unes dans les autres, les jeunes renards qui y entrent y font de terribles dégâts. Ces comparaisons, tirées de nos livres saints, n'ont rien dont la vérité ne réponde à la figure.

Sur leur légèreté! David l'entendait donc fort mal, lorsqu'examinant de près la loi sainte, il en admirait l'étendue, et qu'il disait que c'était par cette raison là même qu'il *avait détourné ses pieds de toute mauvaise voie, pour demeurer fidèle à ses paroles.*

Beaucoup d'autres que lui auraient dit : Puisque cette loi est si étendue, on ne peut l'embrasser tout entière : l'esprit et le cœur humain n'ont pas la capacité nécessaire pour la contenir. Il suffit d'observer ce qu'il y a de plus important, sans se faire une affaire du reste. On serait marri de la violer en de grandes choses; mais, pour de légères minuties, on ne doit pas s'en faire de gros scrupules.

Vous qui n'avez que les dehors d'une religion apparente, vous le voudriez de la sorte; mais voici ce que ce saint prophète ajoute, et vous ne pouvez guère le répéter dans vos heures canoniales, que l'exemple et la conduite de ce grand prince, dans une loi encore imparfaite, ne vous jettent en d'étranges alarmes.

Seigneur, oh! que votre loi a d'étendue! mais je l'aime telle qu'elle est, et j'en fais tous les jours le sujet de mes méditations. Vos ennemis et les miens, qui tâchent de me séduire, voudraient me rendre infidèle à mon devoir; mais cette loi que vous m'avez donnée m'a rendu plus prudent qu'ils ne le sont : quoi qu'ils me disent, j'en sais encore plus qu'ils n'en savent.

Quelque proposition qu'ils me fassent, ma résolution est prise : je l'ai juré, j'observerai les règles de votre justice. Ils m'ont tendu des piéges; mais je ne me suis point écarté de vos commandements. Je les regarde comme un bien héréditaire que j'ai acquis et que vous m'avez donné; ils font toute la joie de mon cœur.

Après cela, que ceux et celles qui voudront se tromper se trompent. Qu'ils sachent, néanmoins, que se donner la licence d'excepter quelques-uns de leurs devoirs claustraux, c'est pécher contre l'étendue de leur règle, quoiqu'ils en observent beaucoup d'autres; mais qu'ils n'oublient pas non plus que c'est profaner et déshonorer la sainteté de leur règle. *Celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes*, dit Jésus-Christ. Ce peu a donc de fâcheuses suites qu'il faut tâcher de prévenir : ç'a été ma première proposition. *Celui qui est fidèle dans ces petites choses l'est aussi dans les grandes*, ajoute Jésus-Christ. Ce peu demande donc une exacte fidélité pour arriver à la perfection de son état : ce sera la seconde.

SECOND POINT.

Dans la conduite que Dieu, tantôt sévère, tantôt miséricordieux, mais toujours juste, tient sur les enfants des hommes, il n'est aucun péché qu'il laisse impuni, quelque léger qu'il paraisse; il n'est aussi aucune vertu dont il ne s'engage, quoiqu'il ne doive rien à sa créature, à en accorder la récompense, quelque peu considérable qu'elle soit.

C'est pourquoi le grand secret de la vie spirituelle est de bien ménager les premières grâces que l'on reçoit; de ne rien négliger dans une affaire au succès de laquelle tout peut contribuer, quelque léger qu'il paraisse; de recueillir avec empressement les dons célestes, qui tombent comme des miettes de la table du Père de famille; de ramasser les précieux restes du pain dont les troupes fidèles du désert ont été nourries, afin qu'il ne s'en perde aucun.

Ce sont là *ces commencements d'une miséricorde* qui, pour parler le langage de l'Ecriture, *distille goutte à goutte*, et dont le bon usage conduit peu à peu à une éminente sainteté. *Cette pluie volontaire que Dieu a séparée pour son héritage*, ne lui est pas donnée tout d'un coup en abondance : sa miséricorde, aussi bien que sa providence, commence ordinairement par de petites choses

avant que de se faire connaître par de grandes.

Avant que d'ouvrir aux Israélites la mer Rouge, qui, par un éclatant miracle, favorisa leur passage, il leur avait donné une secrète aversion du lieu de leur captivité. La pesanteur de ces humiliants fardeaux de maçonnerie dont on les accablait, le souvenir de ces jours heureux qu'ils avaient passés dans leur chère Sion, l'amour d'une liberté douce et tranquille, furent les premières grâces qu'ils reçurent. S'ils les avaient méprisées, ces grâces, se seraient-ils mis en chemin sous la conduite de Moïse? auraient-ils tenté de secouer le joug d'une domination que de longues années semblaient leur avoir rendue comme familière?

Ames religieuses, vous comprenez par cette figure ce qui vous est arrivé. Dans la résolution que vous avez prise de quitter le monde, vous avez eu, en la personne de vos fondateurs, ces Moïses qui, vous ayant menées dans la solitude, vous ont apporté des règles très-propres à votre sanctification, dans le lieu que le Seigneur leur avait montré.

Si vous les méprisiez ces règles, dans ces points qui vous paraissent légers, vous y répandriez des taches qui les défigureraient, dit saint Bonaventure; vous vous rendriez même d'autant plus coupables, que vous auriez eu de facilité à vous acquitter de leurs petites pratiques, et par ces négligences habituelles, vous vous excluriez du nombre de ceux dont Jésus-Christ dit que : *celui qui est fidèle en de petites choses, l'est aussi dans les grandes.* Voici deux raisons qu'il en apporte.

Quand on néglige les petites pratiques de sa règle, on témoigne qu'on fait peu de cas de sa sévère exactitude; et on éloigne de soi certaines grâces qu'on eût reçues, si on y avait été fidèle. Au contraire, quand on s'attache à les observer, on fait connaître, par la fidélité qu'on y apporte, qu'on estime sa règle et qu'on veut devenir saint; on se met même en état de s'attirer des grâces particulières, qui semblent attachées à cette constante exactitude; et par ces deux raisons, il est aisé de comprendre ce que veut dire Jésus-Christ, quand il dit que : *Celui qui est fidèle en de petites choses, l'est aussi dans les grandes.*

Pour bien observer sa règle, il faut l'estimer, il faut l'aimer, il faut rendre grâces à Dieu du choix qu'on en a fait; pour bien observer sa règle, il faut se persuader qu'elle est sainte, parce qu'elle prend garde à tout, qu'elle poursuit les moindres vices dans tous leurs retranchements, qu'elle ordonne tout ce qui est bon, qu'elle corrige tout ce qui est mauvais.

Dans cette pensée, le fidèle Israélite ne se contente pas de voir l'arche de loin, il s'en approche pour prendre les Tables de la loi qui y sont. Il ne se contente pas de regarder en passant, le buisson qui brûle sans qu'il se consume, il dit : *je verrai ce miracle*, et pour n'avoir rien de malpropre qui rebute le Seigneur, *il ôte sa chaussure.*

Un vrai religieux ne néglige rien, parce que tout vient de Dieu; il ne rejette rien, parce que tout le conduit à Dieu; il ne perd rien, parce que tout peut le rendre agréable à Dieu : et avec cette résolution, *étant fidèle dans les petites choses, il l'est aussi dans les grandes.* Sans cela, il se croirait d'autant plus indigne de la sainteté de l'état qu'il a embrassé, que cette sainteté doit éviter les moindres défauts, et que son intégrité dépend de l'application de sa règle; sans cela, il croirait offenser Dieu qui lui dit : *soyez saint parce que je suis saint;* et quoiqu'il ne puisse jamais approcher de cette sainteté infinie, il tâche, avec le secours de sa grâce, de ne rien faire qui l'en éloigne par sa faute.

Sans cela, il se reprocherait son orgueilleuse indépendance, comme s'il prétendait être plus sage que ses saints fondateurs; comme si, à côté de leurs tribunaux, il voulait mettre le sien et s'ériger en censeur de leurs lois, approuvant les unes, rejetant les autres, réformant en quelque manière, celles qui ne seraient pas de son goût.

Le respect qu'il a pour sa règle et pour ceux dont il l'a reçue, la lui fait regarder comme un rayon de cette lumière divine qui s'est répandu sur tous ses articles; le grand nombre de saints et de saintes qu'elle a élevés, et qui se sont formés sur elle, la lui rend vénérable dans tous ses chefs, sans qu'il en méprise aucun.

S'il a un génie supérieur à celui de beaucoup d'autres, il dit en lui-même : les plus habiles de leur siècle ont trouvé ma règle si judicieuse et si propre à les conduire dans les voies du salut, qu'ils n'ont rien voulu, ni en retrancher, ni y ajouter : suis-je plus éclairé qu'eux? ai-je une plus vive et plus étendue pénétration d'esprit?

Si une illustre naissance le distingue de ses frères ou de ses sœurs, il se représente tant de princes et de princesses, tant de gens sortis des premières maisons des royaumes, qui se sont sanctifiés par la pratique d'une même règle et qui ont rempli la mesure de la sainteté, que le Seigneur attendait de leur aveugle soumission; suis-je plus qu'eux, dit-il, ma famille est-elle même comparable à la leur? ils se sont cependant assujettis à leurs plus petites observances : mal à propos donc y mettrai-je d'injurieuses exceptions.

Si c'est un grand âge, ou des services considérables qu'il a rendus à l'ordre, il se fait par là un devoir d'en observer plus exactement toutes les règles, et si quelques-uns le portent à leur transgression, il leur répond ce qu'Eléazar répondit à ces faux amis qui lui disaient : *On veut que vous mangiez des viandes défendues, feignez seulement d'en manger, vous éviterez une cruelle mort.*

Il est indigne de mon âge de feindre ce qu'il ne m'est pas permis de faire; à Dieu ne plaise que je donne jamais sujet à de jeunes gens, de dire qu'Eléazor, en sa quatre-vingt-dixième année, a renoncé à la religion de ses pères, pour sauver, par une lâche dissimulation,

les misérables restes d'une vie corruptible; je veux qu'une constante fidélité fasse honneur à ma loi et à mon grand âge; que ceux qui me survivront, édifiés de ma fermeté et de mon courage, suivent l'exemple que je leur aurai laissé (II *Mach., lib.* VI).

Puissiez-vous prendre cette résolution, vous qui êtes tentés de manquer à votre devoir, par la négligence de ces pratiques qu'on croit légères! vous ferez par cette exactitude, honneur à votre règle, dont vous ne voudrez *ôter ni un iota ni un point*; vous vous mettrez même par là en état de recevoir certaines graces choisies, qui sont comme attachées à cette fidèle observance, et dont ceux et celles qui les négligent, se rendent indignes; seconde preuve de l'accomplissement de cet oracle de Jésus-Christ : *Celui qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes.*

Nous avons affaire à un Dieu également puissant et bon, dit Salvien; il est si puissant, qu'il se plaît quelquefois à employer les instruments les plus vils à l'exécution de ses plus grands desseins; il est si bon et si libéral, qu'il accorde d'abondantes récompenses aux plus petites choses que l'on fait pour lui obéir; infiniment puissant, il veut nous faire connaître que nous ne pouvons rien sans lui; infiniment bon, il veut nous apprendre que rien de ce que nous faisons pour lui, n'est perdu, si petit qu'il soit.

Pour manifester sa puissance, il se sert de ce qu'il y a de plus faible, afin qu'on lui attribue ces événements surprenants qu'on eût sans cela regardés, comme des effets de l'industrie et de la force humaine. Sisara, la terreur d'Israël, est tué par une femme; Abimélech, ce preneur de villes, périt par les mains d'une autre qui lui jette une tuile sur la tête; et une veuve, en coupant celle d'Holopherne, met en désordre une formidable armée d'Assyriens : quels coups! quels instruments!

En vain Bénadab se présente devant Samarie, avec des troupes que celles de vingt-deux rois et les siennes jointes ensemble, devaient, humainement parlant, rendre invincibles. Il est cependant défait par une poignée de valets qu'on fait sortir de la ville. En vain les Madianites qui, au rapport de l'Ecriture, couvraient, comme des sauterelles, la surface de la terre, se prévalent de leur grand nombre; Gédéon qui a trente mille hommes à leur opposer, reçoit de Dieu ordre de n'en prendre que trois cents, *afin*, dit-il, *qu'Israël ne se vante pas d'avoir vaincu ses ennemis par ses propres forces.*

Mais si sa puissance qui se sert des plus faibles instruments, mérite qu'on l'adore; sa bonté qui accorde de grandes grâces aux moindres choses que l'on fait pour lui, veut qu'on n'en néglige aucune. Peu et beaucoup, tout lui est dû par ses créatures, mais l'un et l'autre attirent à ces créatures des grâces qui ne leur sont pas dues (*Salvian., de Provid., lib.* VII).

Courage, serviteur fidèle, puisque vous l'avez été en de petites choses, je vous établirai sur beaucoup d'autres. Y est-il obligé, ce généreux maître? non, sans doute, mais sa bonté est si grande, qu'il nous promet des grâces qu'il ne nous doit pas; et qu'il nous les accorde, comme s'il nous les devait. Heureuse condition des âmes consacrées à son service, de l'avoir pour débiteur, et de garder pour sûreté de son engagement, l'infaillibilité de sa promesse!

De son côté, *il y est fidèle et ne saurait se renoncer :* mais de leur côté, il demande une fidélité réciproque. Il veut bien leur devoir plus qu'à d'autres qu'il aime moins; mais dès qu'il les honore de cette prédilection, il en attend davatage. Dans l'état qu'elles ont choisi, elles lui ont plus promis : lui tiennent-elles la parole qu'elles lui ont donnée? il ne manquera pas à la sienne. A ces premières grâces qu'il leur a déjà accordées, il en ajoutera de secondes, à ces secondes, de troisièmes. *Ils iront de vertus en vertus, et comme dans cette vallée de larmes* (*Psal.* LXXXIII), dans ce lieu de pénitence, dans ce lieu d'exil, ils auront travaillé avec ferveur à s'élever comme par degrés au sommet de la perfection évangélique, ils ne moissonneront que des bénédictions, jusqu'à ce qu'ils aient le bonheur de posséder dans le ciel leur souverain Seigneur. Qui est-ce qui, dans la profession religieuse, ne se fera pas un devoir de se rendre incessamment fidèle aux moindres observances de son état tous les moments de sa vie, en vue des biens éternels qui en doivent être un jour la récompense. *Ils auront disposé dans leurs cœurs des degrés pour s'élever jusqu'au lieu où il veut les établir, il leur donnera des bénédictions abondantes et se fera voir à eux en Sion. Heureux*, s'écrie là-dessus le prophète, *heureux sont ceux qui habitent dans votre maison, ô mon roi et mon Dieu!*

La fontaine que Mardochée vit en songe, était d'abord fort petite, mais elle devint un si grand fleuve, que ses eaux débordèrent de tout côté (*Esther*, XIII). Le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent, n'avait pas de quoi faire une grosse fortune; mais il en reçut d'autres dans la suite, qui l'enrichirent. Ce n'était qu'un petit grain de sénevé qu'un homme jeta dans son jardin, mais il devint peu à peu un grand arbre, et s'éleva à une telle hauteur, que les oiseaux du ciel se reposaient sur ses branches (*Luc*, XIII).

Ecoutez avec respect ces vérités figurées, et faites-en votre profit dans la voie où le Seigneur vous fait marcher; comprenez par là de quelle importance il vous est de mettre à profit les plus petites choses qui cessent de l'être, quand vos saints fondateurs les ordonnent, et qui vous rendraient plus inexcusables, si vous les négligiez par la raison même qu'elles vous paraissent petites.

Comprenez par là combien grande est l'injure que vous avez peut-être faite jusqu'ici à Dieu, qui, étant si fidèle à ce qu'il a eu la bonté de vous promettre, vous a trouvés si infidèles aux paroles que vous lui aviez données. Vous ne pouviez lui offrir que ce que vous aviez reçu de lui; mais dès que vous le lui

avez offert, il lui appartient à double titre.

Misérable que je suis, devez-vous dire; qu'est-ce que je vois en moi, que les tristes débris de mon innocence, que les marques honteuses de ma bizarrerie et de ma corruption? Ayant si souvent manqué à mon devoir, pour m'être fait une conscience trop tranquille sur des fautes que je me pardonnais, ai-je encore le front de me mettre au rang des personnes qui servent Dieu, qui ne cherchent qu'à lui plaire sans exception et sans réserve?

Ah! mon âme, ne nous corrigerons-nous jamais de tant d'outrages que nous avons faits à notre sainte règle; nos démarches seront-elles toujours chancelantes dans la voie de ses commandements? Faites-moi comprendre, ô mon Dieu, l'étendue et la sainteté de mon engagement, et donnez-moi une grande horreur pour tout ce qui peut blesser l'une et l'autre.

Vous m'avez honoré en me mettant entre les mains de mon conseil; mais je vous dois cette justice de vous honorer par une obéissance entière et parfaite; et comme je ne le puis mieux faire, qu'en observant toute ma règle sans en ôter un seul point : c'est la résolution que j'ai prise : affermissez-la, ô mon Dieu, par votre toute-puissante grâce. Divin Esprit, descendez dans mon cœur, je vous l'ouvre, je vous le consacre, je vous l'abandonne; soyez-en le maître, et le seul maître.

DISCOURS VI.

Sur le vœu de pauvreté.

Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum.

Nous menons une vie fort pauvre, mais nous aurons des biens en abondance, si nous craignons Dieu (*Tob., ch.* IV).

Il est si naturel à l'homme de se rechercher en toutes choses, que soit dans ce qu'il pense, soit dans ce qu'il fait, soit dans ce qu'il souffre, il ne se perd jamais de vue. Les mesures qu'il prend, les espérances qu'il conçoit, les maux qu'il craint, les peines qu'il se donne, sont ces lignes de circonférence qui vont se rendre à ce centre commun.

S'il possède de grands biens, il s'en félicite; et tâche de s'en assurer une jouissance tranquille. Si ce qu'il croit lui être nécessaire ou utile, lui manque; ses inquiétudes le troublent, ses défiances l'alarment, ses insomnies le jettent dans un morne abattement. Quel empressement à prévenir ses besoins futurs? quelle importunité à demander ce qui l'accommode? quel violent désir de se procurer une douce abondance? Lui ôter ce qu'il croit lui appartenir, lui faire acheter par de longs délais les faveurs qu'il attend, on le priver de ce qu'il souhaite; c'est à son sens, lui faire de grandes injustices.

Tobie, cet homme si rare dans son siècle et que nous admirerions encore dans le nôtre, ne peut être assez loué d'avoir eu des sentiments tout contraires. Il avait perdu sa liberté et la meilleure partie de ses biens : Sara sa femme se voyant réduite à ne vivre presque que du travail de ses mains; et malgré toutes ses disgrâces, cet état de pauvreté lui parut si supportable, qu'ayant fait venir son fils, il lui dit : *Nous menons une vie fort pauvre, mais nous aurons des biens en abondance, si nous craignons Dieu.*

De semblables réflexions ont attiré à Jésus-Christ un nombre infini de fidèles de l'un et de l'autre sexe : avec cette différence néanmoins, que ce que le sort d'une guerre fatale avait fait dire à Tobie, l'amour de la pauvreté évangélique l'a inspiré à ces âmes généreuses, qui ont volontairement renoncé à leurs biens, à leurs désirs, à leurs espérances même : *Nous menons une vie fort pauvre*, disent-elles, *mais nous aurons des biens en abondance, si nous craignons Dieu.*

Nous menons une vie pauvre : c'est un vœu dont elles s'acquittent. *Nous aurons des biens en abondance :* c'est une récompense qu'elles se promettent : mais ce sera *si nous craignons Dieu;* c'est une condition qu'elles supposent et une précaution qu'elles croient devoir prendre.

S'appauvrir pour Dieu, c'est faire connaître qu'on l'aime; rechercher ce qu'il défend, c'est témoigner qu'on ne le craint guère. Il ne faut donc jamais séparer ces deux choses : son engagement à la pauvreté et la crainte filiale de Dieu; son engagement à la pauvreté, pour s'acquitter de ce qu'on a promis; la crainte de Dieu pour ne lui être pas infidèle.

En menant une vie pauvre, telle qu'on l'a promise à Dieu, c'est se procurer des biens en abondance : première proposition. En ne vivant pas aussi pauvre qu'on s'est engagé de vivre, c'est s'attirer de terribles reproches : seconde proposition : *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum.*

PREMIER POINT.

Ne disons plus avec cet ancien, que nul ne saurait vivre plus pauvre qu'il est né. Un enfant sort nu du ventre de sa mère, ne sachant ni d'où il vient, ni où il va, ni quel secours il trouvera : peut-on se figurer une plus grande pauvreté?

Oui, sans doute, et c'est celle où se réduisent volontairement ces âmes généreuses, qui pour n'avoir rien qui les empêche d'aller à Dieu, abandonnent tout ce qu'elles peuvent posséder dans le siècle. La pauvreté d'un enfant est une pauvreté de naissance, celle-ci est une pauvreté de choix. L'une est commune à tous les hommes qui viennent au monde, comme des gens qui, échappés de la tempête, sont fortuitement poussés par un coup de vent, sur des rivages voisins qui leur sont encore inconnus : l'autre est particulière à ceux et à celles qui, par un plein usage de leur liberté, ne veulent rien posséder en propre, afin de n'avoir que Dieu pour partage et se mettre en état de dire avec plus de justice que ce prophète : *Je vois ma pauvreté* et je l'aime : *Ego vir videns paupertatem meam* (*Thren.*, III).

Ce n'est donc ni une pauvreté de naissance, elle serait sans choix; ni une pauvreté d'infortune, elle pourrait être involontaire; ni une pauvreté de cupidité et d'avarice, elle ne

serait jamais sans péché ; ni simplement une pauvreté d'esprit et d'affection, elle pourrait subsister avec une actuelle possession des biens de la terre. C'est une pauvreté de désappropriation, qui imite quelque chose de celle de la naissance, qui fait un saint usage de celle de l'infortune, qui condamne celle de la cupidité, qui enchérit sur celle d'esprit et d'affection. *Je vois ma pauvreté*, je l'ai choisie, je l'aime.

A ces traits il est aisé de juger non-seulement de son élévation et de son mérite ; mais encore des grands avantages qu'elle procure aux âmes religieuses. *Nous menons une vie pauvre, mais nous aurons des biens en abondance*, peuvent-elles dire : quels biens ? de grandes consolations dans l'état présent, des espérances encore plus grandes pour l'état futur.

Nous menons une vie pauvre ; mais nous voulons nous former sur celle de Jésus-Christ, que nous regardons comme notre modèle et nous ne serons jamais aussi pauvres qu'il l'a été : grand sujet de consolation dans l'état présent : *Nous menons une vie pauvre ;* mais nous voulons nous rendre dignes d'une aussi grande récompense, qu'est celle qu'il a promise aux vrais pauvres ; charmant motif d'espérance pour l'état futur.

C'est une ingénieuse réflexion de saint Augustin dans un de ses livres de la Cité de Dieu, que la pauvreté a paru si odieuse et si infâme aux anciens Romains, qu'ils n'ont jamais jugé à propos de lui donner une place dans leur Panthéon, eux qui ont eu l'extravagance d'élever des statues, non-seulement à de vils insectes, mais encore à la fièvre et à la maladie.

Plaignons leur aveuglement et leur folie. Comme ils n'ont pas rendu à Dieu qu'ils connaissaient, la gloire qu'il mérite seul, il n'y avait rien dont ils ne fussent capables, jusqu'à adorer des figures d'oiseaux, d'animaux et de serpents (*Rom.*, I). Mais pouvons-nous sans indignation voir tant de chrétiens sacrifier à des biens périssables ce qu'ils ont de plus cher, et faire de la pauvreté évangélique un continuel objet de leur aversion, depuis que ces superstitions païennes ont été abrogées ?

Riches de la terre, on vous regarde encore aujourd'hui, comme on regarda autrefois ce roi de Babylone qui, pour se faire adorer de ses sujets, exposa à leurs yeux un brillant spectacle d'une statue d'or haute de soixante coudées, afin que ces peuples frappés, surpris, éblouis de la vive splendeur de ce métal, rendissent à une idole inanimée les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, dit saint Jérôme (*S. Hieron. in Danielem*).

A Jésus-Christ seul était réservée la gloire de détromper les hommes d'une si pernicieuse illusion, et de leur rendre la pauvreté non-seulement indifférente, mais même respectable, en la consacrant en sa personne. Il est pauvre, dans une étable ; il a demeuré pendant trente années, avec un père et une mère pauvres ; il n'a voulu avoir pour apôtres et pour parents que des pauvres ; et après *n'avoir pas eu où reposer sa tête*, il est mort nu sur une croix.

Maître absolu de tous les biens et de toutes les dignités de la terre, souverain arbitre de sa condition personnelle ; avec quelle éclatante majesté aurait-il paru dans le monde, s'il avait jugé que la gloire et l'abondance du siècle dussent être son partage, ou celui des siens ! Oh ! que la pourpre royale eût eu de grâces sur lui, s'il avait voulu s'en revêtir ! Oh ! que la terre lui eût fourni de mines d'or et d'argent ! Combien en aurait-il créé lui-même ! Quelles magnifiques tables lui eussent dressées ses anges dans une solitude stérile et ingrate, eux qui, par ses ordres, avaient fait descendre du ciel cette miraculeuse manne sur le camp des Israélites !

Enfants des hommes, ce qui flatte si finement votre avarice et votre orgueil, n'a été que l'objet de son mépris. Ce que vous recherchez avec un si vif empressement, il l'a fui ; ce que vous fuyez avec de si inquiètes précautions, il l'a recherché. Vous aimez les richesses, il les a méprisées ; vous méprisez la pauvreté, il l'a estimée. Le dirai-je à votre honte ? il en a levé l'étendard, afin de la rendre précieuse et honorable en sa personne, jusqu'à donner pour règle de la plus éminente perfection, cet important conseil : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez ; quiconque ne renonce pas à ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.*

L'âme religieuse les a entendues, ces paroles ; et, sans se contenter d'une pauvreté d'esprit et de cœur, elle se les applique à la rigueur même de la lettre, quand elle fait vœu de pauvreté.

Elle laisse à l'avide publicain le secret d'enfler ses veines et *ses ailes du sang des pauvres et des innocents* ; au superbe pharisien la fatale adresse *de dévorer*, par une dévote hypocrisie, *les maisons des veuves* ; au fourbe usurier, le détestable moyen de s'enrichir des dépouilles des malheureux, qu'il tue par une prétendue compassion.

Elle laisse à l'indigne officier de justice, la barbare subtilité de faire payer, à de misérables plaideurs, le prix de ses charges. Elle laisse à ses frères et à ses sœurs, qui souvent attendaient, avec une inquiète impatience, une dernière cérémonie dont ils paraissent de tristes spectateurs, le violent désir de partager entre eux son bien : A son égard, *elle abandonne* volontiers *son manteau aux sentinelles de la ville* ; trop contente, si elle a le bonheur *de trouver celui qu'elle aime.* Elle laisse aux soldats romains à disputer entre eux, *et à tirer au sort les habits de* Jésus crucifié : trop riche si, comme Joseph d'Arimathie, elle a, en sa possession, son sacré et adorable corps !

Enrichie de ce précieux dépôt, imitant même de plus près la nudité et la pauvreté extérieure de ce divin Maître ; elle a tout, quoiqu'elle ne dispose de rien, puisque dans l'état qu'elle a embrassé, elle possède celui à qui tout appartient.

La plaigne qui voudra ; ceux qui jugent sainement du vrai bonheur, l'admirent et la

regardent comme réunissant, en sa personne, les deux bénédictions que Joseph partagea autrefois entre deux de ses enfants. Il donna, à son fils aîné, le nom de *Manassès*, et celui d'*Ephraïm* à son cadet. En appelant l'un Manassès, il en rendit cette raison, que Dieu lui *avait fait oublier la maison de son père* et les peines qu'il y avait eues; et en donnant à l'autre le nom d'Ephraïm, il ajouta, *que Dieu l'avait fait croître dans la terre de sa pauvreté.*

Ceci n'est pas sans mystère: car ne peut-on pas dire que ceux qui se font pauvres pour Dieu, reçoivent tout à la fois ces deux bénédictions: celle d'oublier ce qu'ils eussent souffert, et ce qu'ils ont peut-être souffert dans le monde; celle d'être comblés de ces bénédictions célestes qui croissent et qui augmentent tous les jours?

D'où viennent-elles, en effet, ces consolations? Elles viennent en partie de nous-mêmes. Sommes-nous contents? n'eussions-nous qu'un morceau de pain, nous nous trouverons plus heureux que ceux qui vivent dans une fastueuse abondance: au contraire, eussions-nous de gros revenus, notre condition, si nos passions nous dominent, sera pire que celle des mercenaires et des esclaves. Quel plus grand bonheur, disait un ancien, que de se contenter de peu? Quel plus grand bonheur, que de se mettre en état de dire: Quoiqu'une infinité de choses me manquent, je n'ai cependant aucun besoin?

Je n'ai rien et je ne veux rien avoir: satisfait de mon sort, loin d'envier l'imposante félicité des riches, je déplore leurs misères. Ils veillent sur la plume et sur le duvet; et moi, je dors tranquillement sur des ais mal rangés. Ils appréhendent l'irruption d'un voleur ou la persécution d'un puissant ennemi; et moi je ne crains ni l'une ni l'autre. Ce qui me désolerait, serait, si j'étais peu content de moi-même: mais dès que je veux bien être ce que je suis, je me renferme dans mon propre cœur, et, sous cet asile, je donne le défi à mes plus cruels adversaires.

Rougisse de honte la cupidité mondaine, d'entendre, non un saint Paul ou un Père de l'Eglise, mais un sage païen s'expliquer en ces termes! Rougisse encore davantage en un sens la cupidité religieuse d'être mécontente de son partage, de s'attacher à de vains amusements, de se faire un sujet d'inquiétude et de chagrin de ce dont tant d'autres, qui sont fidèles à leur vœu, se réjouissent!

Je suis pauvre (ont-ils dit), mais je marche avec plus de liberté sur les traces de mon divin Maître. Je suis pauvre, mais j'ai dans ma pauvreté des ressources qu'il s'est refusées dans la sienne. Je suis pauvre; mais, comme je n'ai rien apporté avec moi en venant au monde, et que je n'emporterai rien lorsque j'en sortirai, j'ai rendu à Dieu des biens que sa providence m'avait comme prêtés, et je m'en suis défait avec la même facilité que celui qui a un habit le quitte. Je suis pauvre; mais béni soit Jésus-Christ, cet excellent modèle de ma pauvreté! c'est lui et son Evangile qui m'ont dépouillé.

Nous lisons dans la vie de l'illustre Sérapion, que ce saint, d'une fortune et d'une naissance très-distinguées, ayant entendu ces paroles de l'Evangile: *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, et donnez-en l'argent aux pauvres*, renonça à tout ce qu'il possédait, ne songeant pas même au pur nécessaire.

Un de ses amis, qui l'avait admiré dans son opulence, fut fort surpris de le voir presque tout nu, et, se raillant agréablement, lui demanda s'il avait rencontré quelque voleur qui l'eût réduit en cet état. Vous l'avez deviné, lui répondit Sérapion; et, lui montrant le livre des Evangiles, voilà, lui dit-il, celui qui m'a dépouillé; mais je puis vous assurer que je me sens, dans ma pauvreté, tout rempli de consolation et de joie. Mes grandes richesses m'embarrassaient; à présent je suis libre. J'étais pauvre dans mon abondance, parce que les vrais biens me manquaient; à présent je goûte, dans ma pauvreté, une délicieuse et charmante abondance.

Cela est admirable dans la spéculation, direz-vous, mais il n'en est pas de même dans la pratique: Car quelle consolation a un religieux à qui tout manque? Quelle consolation? Jamais il n'y en eut de plus pure. Les pauvres sont humiliés, mais ils aiment leurs humiliations, dit Salvien. Ils sont dans l'indigence, mais cette indigence leur plaît. Le monde les méconnaît, mais cette obscurité est de leur choix. Les travaux, les veilles, les maladies semblent attachés à la pauvreté, mais ils ne rebutent que ceux qui ne voudraient pas les souffrir.

Comme la répugnance et le dépit rendent insupportables les maux les plus légers, une volonté contente fait trouver de la légèreté et même de l'agrément aux maux les plus fâcheux. A voir la vie laborieuse et dure que menaient les anciens Romains, dans les premiers temps de leur république naissante, qui ne les eût crus malheureux? Ils demeuraient sous des toits rustiques; leur table, ornée de vaisselle de terre, n'était couverte que de quelques légumes qu'ils faisaient cuire eux-mêmes. Leurs robes n'étaient que d'une étoffe grossière; et souvent après avoir quitté une saie champêtre, ils montaient sur les tribunaux avec les ornements de consuls et de dictateurs (*Salv., lib.* I. *ad Eccl. Cathol.*).

A considérer une telle vie et de tels hommes, qui ne les eût crus malheureux? Mais ils voulaient être ce qu'ils étaient, dit Salvien; ils préféraient le bien public à leurs intérêts particuliers. Ils se souciaient peu d'être pauvres, pourvu que l'Etat fût riche; et, plus empressés de se distinguer par leurs vertus que par leurs trésors, ils exclurent des premières charges un citoyen qui, quoique d'une race patricienne, était riche de vingt marcs d'argent.

Or, ce que la raison et des vues purement humaines ont fait faire à ces grands hommes,

l'Evangile et la grâce l'ont inspiré d'une manière plus efficace à ces âmes généreuses, qui, séparées du monde, ont choisi la pauvreté en partage; et ce en quoi on ne peut assez admirer votre bonté, ô divin Jésus, est que, dans cette terre de leur exil, vous leur donnez des consolations en abondance. Elles souffrent quelquefois beaucoup dans leur pauvreté; mais, soutenues par votre grâce, elles vivent contentes. Elles ont peu de chose; mais ce peu leur suffit. Peut-être dans ces temps difficiles, à peine ont-elles de quoi se vêtir et se nourrir; mais elles trouvent, dans leur pauvreté, plus de repos que les riches n'en ont dans leur abondance; vous leur dites même de voir et de se réjouir: *Videant pauperes et lætentur.*

Que voient-elles? Votre pauvreté sur laquelle elles veulent se former: grand sujet de joie de pouvoir vous imiter dans leur indigence volontaire. Que voient-elles encore? L'abondante récompense que vous avez promise aux vrais pauvres; second motif qui les réjouit.

La vue d'un avenir certain, mais dont les suites sont incertaines, produit des effets fort différents dans l'âme des riches et dans celle des pauvres. Ceux-là en sont terriblement effrayés; ceux-ci, quoiqu'ils aient tout sujet de craindre les redoutables jugements de Dieu, ont, en sa miséricorde, une humble espérance, qui, pour me servir des expressions de Job, *repose dans leur sein.*

Quand l'Ecriture parle des riches, elle s'exprime en des termes qui doivent les jeter en d'étranges alarmes. Tantôt elle leur dit: *Malheur à vous qui avez du bien et qui goûtez les consolations de la terre!* Tantôt elle veut non-seulement *qu'ils pleurent* et qu'ils s'affligent, mais que leurs larmes et leurs afflictions aillent jusqu'à une espèce de trouble *et de hurlement dans le pressentiment de leurs misères futures.* Tantôt elle leur fait entendre qu'il leur est *aussi difficile d'entrer dans le ciel, qu'il l'est de faire passer un câble par le trou d'une aiguille.*

Ames religieuses, qui êtes véritablement pauvres, on vous tient un langage très-différent. On vous dit que Dieu essuiera vos larmes, que vos gémissements ne lui sont pas inconnus; que ce que vous lui donnez d'une main, vous le recevrez de l'autre au centuple; que ce que vous aviez, vous l'avez confié à un généreux créancier qui vous dit, que *vous êtes heureux, parce que le royaume des cieux vous appartient.*

Remarquez (c'est la réflexion que fait saint Bernard) que Jésus-Christ semble ne promettre qu'un bonheur futur aux autres vertus. Heureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés: heureux les hommes doux et pacifiques, parce qu'ils possèderont la terre des vivants: heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu: heureux ceux qui font des œuvres de miséricorde, ils la recevront à leur tour.... Mais à ceux qui sont véritablement pauvres, le royaume céleste ne leur est pas tant promis, dit ce Père, qu'il semble leur être déjà donné (*S. Bern. serm. 4 de Adventu*).

D'où vient cette différence? Demandez-le à saint Augustin; il vous dira que c'est d'autant qu'ils achètent ce royaume et qu'ils le paient, en quelque manière, argent comptant, en donnant ce qu'ils avaient. Surprenant commerce entre la magnificence de Dieu et la désappropriation de sa créature! Où en serions-nous, si le ciel n'était promis qu'aux nobles, qu'aux grands, qu'aux riches de la terre? Mais le Seigneur voulant bien l'accorder aux pauvres, quel sujet de joie de pouvoir acheter un si grand bien à un si vil prix (*S. Aug. serm.* 28 *de Verbis Apostoli*)?

Demandez-le à saint Maxime; il vous répondra qu'on entre dans le ciel comme on est venu au monde, et comme l'on s'est approché des fonts de baptême. Nous ne pouvons entrer au ciel que nous n'ayons été baptisés, nous ne le pouvons être que nous ne soyons venus au monde; et pour entrer dans le royaume des cieux, la nudité et la pauvreté volontaire est de toutes les vertus la plus propre pour y aller avec plus de diligence (*S. Max., serm.* 10 *in verb. Matth.* XVIII).

Demandez-le à saint Léon; il vous dira que la pauvreté chrétienne est si riche, que ce qu'elle a est infiniment plus considérable que ce qu'elle n'a plus. Elle n'a plus de bien; mais, en récompense, elle a pour caution et pour gage la parole d'un Dieu qui lui tient lieu de toutes choses.

Si elle n'avait que la parole des hommes, elle aurait tout sujet de se défier de son bonheur: ils peuvent changer de sentiment ou d'état; ils peuvent n'être plus dans la même disposition, ou n'avoir plus la même autorité. Mais quand on a la parole d'un Dieu qui ne saurait ni cesser d'être riche, puisque tout lui appartient, ni manquer à sa parole, puisqu'il y est nécessairement fidèle, c'est avoir déjà des biens en abondance et une félicité avancée. *Heureux sont les pauvres d'esprit et d'affection, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

Ames religieuses, ouvrez ici vos cœurs à la joie; et quand on vous demandera d'où vient que vous voulez être si pauvres, répondez hardiment que le ciel est un si grand bien, qu'on ne peut jamais donner assez pour l'acquérir; que depuis que Jésus-Christ l'a mis à prix, eût-on tous les trésors de la terre, on se fait un plaisir de les quitter, pour s'en assurer la possession.

Répondez hardiment que, si, dans la milice séculière, un officier quitte parents, amis, femme, enfants, dans l'espérance d'une récompense qu'il n'aura peut-être jamais, vous ne devez pas balancer de renoncer à tout ce qui peut vous retenir dans le siècle, ayant affaire à un Dieu infiniment magnifique et fidèle à sa parole.

Répondez hardiment avec le saint homme Tobie: *Nous menons une vie fort pauvre; mais nous aurons des biens en abondance, si nous craignons Dieu.* Condition que vous de-

vez nécessairement supposer dans le vœu de pauvreté que vous avez fait.

En menant une vie pauvre, telle que vous l'avez promis à Dieu, vous vous procurerez des biens en abondance ; mais prenez garde que si vous ne vivez pas aussi pauvres que vous vous êtes engagés de vivre, vous vous en attirerez de terribles reproches. Seconde réflexion qu'il n'est pas moins important de faire que la première : l'une vous console, l'autre doit vous instuire.

SECOND POINT.

Vouloir réduire tous les ordres religieux à un même degré de pauvreté, leur appliquer à la lettre ces paroles de Jésus-Christ : *Ne portez ni poches ni souliers* (*Luc.* X), ce serait une indiscrète sévérité. Chacun a sa mesure : et s'il y a *une pauvreté*, que saint Paul appelle *très-haute*, il en est aussi une qui, quoique d'un rang inférieur, ne laisse pas d'être d'un grand mérite devant Dieu. Autre est celle des familles d'Augustin et de Benoît.... autre, celle des enfants de François et de Claire d'Assise. Il y en a qui, comme le fidèle Israélite, passent à pieds secs au travers des eaux de la mer Rouge, et s'en font, à la sortie de l'Egypte, un chemin qui les conduit au désert. Il y en a aussi qui, comme Simon Pierre, marchent sur ces eaux qui s'affermissent sous leurs pieds, et qui les mènent à Jésus-Christ (*S. Bernardus, de Vita et Moribus clericorum*, *c.* 3).

Mais quelque différence qui se trouve entre cette pauvreté plus ou moins grande, il n'est aucun d'eux qui ne doive avoir un même esprit de désappropriation ; aucun qui, examinant sans prévention ce qui se passe dans le fond de son âme et ce qu'il a promis à Dieu, selon la règle de l'ordre qu'il a embrassé, ne se mette en état de dire avec l'Apôtre, *que sa pauvreté lui suffit* (*Phil.* IV). Est-il véritablement dans cette disposition ? *il craint Dieu* ; n'y est-il pas ? il ne le craint guère : *Si timuerimus Deum.*

D'un côté, je trouve dans les conciles (*Concil. Later.* IV, *can.* 39 *et* 46 ; *conc. Oxfordi, can.* 64 ; *conc. Paris. anno* 1426 ; *conc. Trid., sess.* 25), des canons qui défendent de rien exiger de ceux et de celles qui entrent en religion, dont l'état est un état de pauvreté ; et, d'un autre côté, j'en vois qui permettent de recevoir des pensions, et l'argent que les pères et mères donnent aux monastères, pour la réception de leurs enfants ; mais je remarque partout que ce ne sont que des espèces d'aumônes qu'on fait à de pauvres volontaires, à qui bien loin que la propriété soit permise, elle est défendue par les peines les plus humiliantes et les plus sévères.

D'un côté, je lis dans la règle de saint Benoît (*C.* 58 *et* 59) qu'on n'exigeait rien, et qu'on ne refusait rien aussi, des personnes qui faisaient profession de la vie monastique ; mais je trouve, d'un autre, qu'il obligeait les parents qui étaient riches, de s'engager, par serment, de ne jamais rien donner en propre à leurs enfants qui seraient entrés dans quelqu'une de ses maisons.

D'un côté, je trouve que saint Jérôme, dans sa lettre à la vierge Démétrie, blâme les pères et les mères qui ne donnent à leurs filles religieuses que le moins qu'ils peuvent ; mais d'un autre côté, je remarque, dans le même endroit, qu'il invective fortement contre les ecclésiastiques et les réguliers qui, en un temps de calamité publique, faisaient de nouvelles acquisitions, et qui, par une scandaleuse avidité de s'enrichir, achetaient des terres que des séculiers ne vendaient que pour en assister les pauvres dans une pressante nécessité.

Laissons à tant d'habiles casuistes à décider jusqu'où doit aller la pauvreté religieuse ; laissons-leur marquer en quoi précisément on fait un bon ou un mauvais usage des pensions monastiques : il est certain que, dans une profession et des règles toutes saintes, on se met souvent hors d'état de dire qu'on mène une vie véritablement pauvre, comme Tobie le disait en des temps d'une loi imparfaite ; et si l'on *n'a des biens en abondance que lorsqu'on craint Dieu* dans la pauvreté, jugez de ceux et de celles qui manquent à cette condition ou qui la remplissent.

L'éclaircissement d'un point si essentiel dépend de plusieurs principes qu'il faut supposer.

Premier principe. Quand on a fait ce vœu de pauvreté, on l'a fait d'une manière sérieuse ; on a su qu'on s'engageait à renoncer à tout ce que l'on possédait dans le monde, puisque c'est en cela que ce vœu consiste.

Second principe. L'accomplissement de ce vœu est renfermé dans certaines bornes, au-delà desquelles il est défendu à l'amour-propre d'aller. Sans cela, il franchirait bientôt ces limites, et se porterait peu à peu aux plus dangereux excès.

Troisième principe. L'adoucissement de ce vœu n'est ni au choix des sujets qui l'ont contracté, ni à la disposition des supérieurs qui les gouvernent, à moins qu'ils ne le fassent pour de justes raisons à eux connues. Il n'est pas au choix des sujets qui l'ont contracté : ce qui auparavant n'était à leur égard qu'un simple conseil, leur est devenu dans la suite un commandement contre lequel nul mauvais exemple, nulle coutume abusive ne peut prescrire. Il n'est pas non plus précisément à la disposition des supérieurs, eux qui, dans des choses essentielles, sont obligés d'observer la règle, de la faire observer, de maintenir la sévérité de la discipline, de prévoir et de réprimer les abus qui en pourraient naître ; jusque-là que si, par un défaut de vigilance ou par une trop indulgente douceur, il y arrive quelque désordre, ils en répondront devant Dieu.

Quatrième principe. Lorsque les supérieurs permettent à leurs religieux l'usage des meubles, il faut qu'ils y apportent ces deux précautions : l'une, que cet usage convienne à l'état de pauvreté dont ils ont fait profession ; l'autre, que dans cet usage, il n'y ait rien de superflu. Qui le dit ? Les Pères du concile de Trente (*Concil. Trid., sess.* 25).

Cinquième principe. Dans l'usage même

des choses permises, il est défendu d'y avoir de l'attachement, de murmurer quand on en souffre la privation ; de s'en plaindre, comme si on avait reçu quelque injustice ; de vouloir les posséder, soit en les cachant, soit en les détournant. Qu'on en use, puisqu'on en a obtenu la permission ; mais qu'on n'en jouisse jamais, puisque tout attachement est défendu.

Oh ! que de justes reproches de conscience doivent naître de ces principes ! Oh ! qu'il y a de personnes de l'un et de l'autre sexe qui se mettent peu en peine de se régler sur ces maximes, et qui, refusant de s'y assujettir, ne craignent guère Dieu dans leur pauvreté apparente ! *Si timuerimus Deum.*

On veut quelquefois se faire de vaines distinctions d'habits, de meubles, de nourriture ; trouver, dans une profession de pauvreté, une commode et délicieuse abondance ; renoncer extérieurement à tout, et aimer certaines choses dont on pourrait se passer, si l'on se faisait quelque petite violence. On ne le pardonnerait pas à d'autres, et on se le pardonne à soi-même, comme si, ou le talent, ou le bien, ou la naissance, ou l'âge, méritaient ces sortes de distinctions ; comme si la modicité de la chose était un titre suffisant pour donner quelque atteinte à son vœu, et que ce qui est petit en soi, ne pût jamais devenir plus considérable dans la suite.

Tel qui, comme Ananie et Saphire, apporte aux pieds des apôtres un bien dont il se dépouille, veut se faire, à leur imitation, de secrètes réserves. Tel qui sert un maître encore plus pauvre que ne l'était Elisée, court, comme Giézi, après des Naamans, dont il attend quelque reconnaissance. Tel qui, comme Jacob, devrait enfouir les idoles du monde sous le térébinthe de la croix, s'assied dessus ; je dirais comme Rachel, si cette comparaison ne faisait trop d'honneur à des gens qui n'ayant pas sa vertu, se servent de son adresse pour les cacher.

Il n'est que trop ordinaire d'en voir qui, sous des permissions tacites, s'exposent au danger d'être propriétaires, et de donner à leurs frères mille occasions de relâchement. Ils se sont engagés par serment à renoncer pour toujours aux plaisirs de la vie, à la source même de leurs désirs qui est leur volonté propre ; et cependant aussi peu raisonnables qu'Esaü qui vendit son droit d'aîné pour un peu de lentilles, ils s'exposent à perdre celui qu'ils ont sur le ciel pour des consolations passagères, des bagatelles, de vains amusements.

Mes filles, disait la séraphique Thérèse de Jésus, *ne vous permettez jamais ces inobservances, quelque légères qu'elles vous paraissent. Ne dites jamais : Je suis la plus ancienne dans l'ordre et la plus avancée en âge, j'ai rendu plus de services que d'autres à la religion, et cependant j'en vois de mieux traitées que je ne le suis. Rejetez, mes filles, de si pernicieuses pensées, comme de contagieuses exhalaisons d'une peste qui ne manquera jamais, si on n'en coupe le cours, d'attirer aux monastères les mieux établis, les plus grands malheurs* (*Sainte Thérèse, Chemin de la perf., chap.* 12).

Ce qui les conserve et les fait subsister avec honneur, c'est la pauvreté, que saint Thomas regarde comme un mur impénétrable à tous les déréglements qui ont précipité la ruine de tant de communautés, où l'on a voulu vivre moins pauvre qu'on ne l'avait promis. On a dépouillé la pauvreté de ce qu'elle pouvait avoir d'humiliant et de pénible. On a fait à ce mur des brèches qu'il fallait refermer par des punitions exemplaires : une lâche tolérance, de mauvais exemples, l'aveugle cupidité des particuliers, ont tout gâté. Un Acham fût-il seul, eût attiré sur toute la nation sainte une malédiction universelle, si, pour la retenir dans le devoir, on n'avait sévèrement châtié le coupable.

On ne peut lire qu'avec frayeur ce que saint Grégoire dit avoir fait dans un monastère dont il avait la direction. Un de ses religieux avait fait une petite épargne de trois pièces d'or qu'il avait cachées. Etant tombé dangereusement malade et près de mourir, ses frères qui s'en doutaient les cherchèrent ; et les ayant trouvées, ils en donnèrent avis à saint Grégoire. J'en eus, dit-il, une vraie douleur ; car il était défendu, par la règle de mon monastère, d'avoir quelque chose en propre.

Il s'agissait de savoir de quelle manière j'en agirais, soit pour l'expiation du péché de cet homme qui allait mourir, soit pour donner à ses frères un exemple qui les rendît sages, et qui les obligeât de garder exactement le vœu de leur pauvreté. Je défendis aux autres religieux de l'aller voir, ni pour le servir, ni pour le consoler dans sa maladie ; et j'ordonnai que dès qu'il serait mort, on fît dans un lieu séparé de la sépulture des autres frères, une fosse où on le jetât avec ces trois pièces d'or, et cette imprécation : *Que ton argent et toi périssent!*

Ce que Dieu m'avait inspiré pour le salut de son âme, et l'instruction de mes religieux, eut tout son effet. Ce moribond surpris de ce qu'aucun d'eux ne venait pas seulement le voir, il en sut la raison : que c'était pour le punir de ce qu'il avait retenu et caché ces trois pièces d'or, afin de l'obliger, par la confusion qu'il recevait, de rentrer en lui-même, et de demander à Dieu pardon de son péché ; il le fit. Ce que j'avais ordonné pour le lieu de son inhumation, et l'infâme cérémonie dont elle devait être accompagnée, fut exécuté : les autres religieux en furent si effrayés, qu'une si sévère mais si utile sentence les obligea de ne pas même retenir les plus petites bagatelles (*S. Greg. lib.* V *Dialog. c.* 55).

Peut-être était-ce un homme d'une réputation d'ailleurs suspecte. Non, dit saint Grégoire, il vivait dans mon monastère avec une édifiante régularité : je lui avais même obligation de ce qu'il me rendait dans mes maladies de grands services par son assiduité, par la bonté de ses remèdes et son habileté dans la médecine ; mais quand il s'agit de la gloire de Dieu et du bien com-

tour de la religion, il faut instruire les vivants, et porter à pénitence ceux qui vont mourir.

Apprenez de là, que si les hommes en usent avec tant de rigueur, les jugements d'un Dieu qu'on doit craindre par dessus toutes choses, n'ont rien qui puisse calmer les justes frayeurs des propriétaires. Il est bien honteux, dit saint Jérôme, de se faire honneur de n'avoir point de mouchoir, et de garder une bourse pleine d'argent. Quelle sottise ! Quelle superstition ! Il est bien honteux de chercher ses intérêts et ses aises, sous les étendards d'un Dieu pauvre. A mon égard, je ne puis sans indignation voir des solitaires plus opulents dans leur désert, qu'ils ne l'étaient dans le siècle. L'Eglise en gémit, et ne peut souffrir dans l'abondance ceux que le monde voyait auparavant dans la mendicité.

Apprenez de là, et profitez de la leçon que vous fait saint Bernard (*Epist.* 23, 100 et 103), qui vous avertit, qu'il faut garder en toutes choses la pauvreté dont vous avez fait un vœu; que ce vœu est pour attaquer l'amour des richesses dans tous ses retranchements, comme celui de la chasteté est pour combattre et détruire tout l'attachement aux plaisirs de la chair : que depuis votre profession, vous avez fait à Dieu un parfait sacrifice de tous les biens périssables qui vous appartenaient ; qu'on ne peut impunément les faire servir à la vanité, à la curiosité, à la mollesse : qu'il ne suffit pas même de garder extérieurement la pauvreté, qu'il faut l'aimer; qu'il ne suffit pas de l'imprimer comme le sceau de Jésus-Christ sur ses mains; qu'il faut la mettre bien avant dans son cœur.

Apprenez de là la grande différence qu'il faut faire, après Hugues de Saint-Victor, de deux sortes de religieux, dont les uns violent avec une scandaleuse licence le vœu de leur pauvreté, et dont les autres en remplissent tous les devoirs avec une régularité édifiante. On ne peut trop blâmer les premiers, on ne saurait trop louer les seconds : ceux-là, ne pouvant souffrir que rien leur manque, recherchent avec empressement tout ce qui peut contribuer à leur honneur et à leurs plaisirs, quoique dans le monde ils n'eussent eu souvent ni biens ni charges ; ceux-là au contraire, ayant quitté une noble et opulente famille, vivent dans le cloître avec d'autant plus d'humilité et de désappropriation, qu'ils eussent été très-riches et très-considérés dans le monde (*Hug. a S. Vict., in c.* 14, *regul. S. Augustini*).

Je ne puis voir qu'avec horreur, dit ce grand homme, le pauvre chercher le plaisir et l'abondance en un lieu où le riche embrasse volontairement la mortification et la pauvreté : l'un veut tout trouver pour se satisfaire, l'autre renonce à tout pour plaire à Dieu ; l'un marche dans la voie large qui conduit à la perdition et à la gêne, l'autre suit la voie étroite qui mène à la gloire et à un bonheur sans fin.

DISCOURS VII.

Sur le vœu de chasteté.

Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum?

Quel est ce bien-aimé que vous avez préféré à un autre que vous pouviez aimer, ô la plus belle des femmes (*Cant., ch.* V) ?

Se choisir un époux au gré de ses passions, c'est terriblement risquer ; en demander un à Dieu, et le recevoir de sa main, c'est de quoi se consoler ; mais, parmi ces époux, lui demander celui qui est le plus aimable, et le prendre préférablement à tout autre, c'est avoir une sagesse consommée et se procurer de grands avantages.

Dans les alliances de la terre, l'inégalité de l'âge ou du bien, de la naissance ou de l'honneur, est souvent une source infinie de chagrins et de repentirs ; dans celles même qui paraissent les plus heureuses, on n'est plus à soi; *on est engagé*, dit saint Paul ; et quoique le sacrement sanctifie les liens du mariage, ils ne laissent pas d'être des liens.

Les vierges qui se donnent à Dieu dans la religion, et qui s'y donnent pour toujours, sont, à proprement parler, ces vierges sages qui attendent l'époux, pour entrer avec lui dans la salle des noces: ces vierges fidèles qui *suivent l'Agneau sans tache partout où il va ;* ces vierges heureuses dans le choix qu'elles ont fait de leur époux, à qui l'on peut dire pour les en féliciter : *O les plus belles de toutes les épouses! quel est ce bien-aimé que vous avez préféré à d'autres que vous pouviez aimer ? Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum ?*

Encore un coup, *quel est-il ?* et quelle idée devez-vous vous en former, pour répondre à la grâce de votre engagement? C'est le plus aimable, mais, prenez-y garde, c'est le plus jaloux de tous les époux ; c'est le plus aimable de tous les époux, nul ne peut lui contester l'honneur de la préférence ; c'est le plus jaloux de tous les époux, nul ne peut porter aussi loin que lui la délicatesse de sa jalousie.

Si par votre vœu de chasteté vous vous êtes données à un époux si aimable, on ne saurait assez vous louer d'avoir fait le meilleur de tous les choix : première réflexion. Si par votre vœu de chasteté vous vous êtes données à un époux si jaloux, vous ne sauriez prendre trop de précautions pour ne rien faire qui lui déplaise : seconde réflexion. L'une et l'autre feront tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Le plus magnifique éloge que saint Ambroise donne à la virginité, est de la regarder comme une vertu hardie, qui est allée chercher dans le ciel un modèle qu'elle pût imiter sur la terre ; comme une vertu fière qui, refusant de demeurer dans l'homme lorsqu'il se livre aux désirs de sa chair, veut qu'on mène dans un corps fragile une vie d'ange ; comme une vertu supérieure et dominante qui, traversant toute l'étendue de l'air et s'élevant au-dessus de ces globes im-

menses qui roulent tous les jours sur nos têtes, n'a point eu de repos qu'elle n'ait fait descendre du sein du Père éternel son Fils unique, pour devenir le modèle des vierges (*S. Amb., l. I de Virginibus*).

Jusqu'à ce qu'il fût venu au monde, cette virginité était flétrie et déshonorée par les uns, méprisée et avilie par les autres, étrangère partout et presque inconnue. D'un côté les païens l'avaient en si grande aversion, que pour faire honneur aux crimes de leurs dieux incestueux et adultères, ils avaient ordonné des peines contre ceux et celles qui gardaient le célibat, dit le même saint Ambroise (*Id. lib., de Viduis*). Les Juifs, d'un autre côté, par cette erreur populaire, que le Messie naîtrait d'un commerce charnel, regardaient comme frappées de malédictions les vierges et les femmes stériles, et faisaient passer pour une grâce singulière celle d'avoir des enfants dans la tribu d'où il devait sortir.

Dans la suite les choses ont heureusement changé de face. De jeunes gens, et des filles sans nombre sont venues se présenter au Roi des rois, et lui offrir ce qu'elles avaient de plus précieux : leur âme, leur corps, leur liberté. Pouvaient-elles prendre un parti qui fût plus digne de lui et d'elles? plus digne de lui, qui se plaît à la compagnie des vierges? plus digne d'elles, qui renoncent par un vœu particulier à tout commerce charnel? Aussi, est-ce à elles qu'on peut dire : *Qui est ce bien-aimé que vous avez préféré à d'autres, que vous pouviez aimer? Qualis est dilectus tuus ex dilecto ?*

Vous l'avez préféré à d'autres par un choix libre et volontaire. Pouviez-vous en faire de meilleur que de prendre Jésus-Christ pour votre époux? Vous l'avez préféré à d'autres, nonobstant les attraits de ces avantageuses alliances que vous étiez en droit de faire dans le monde : pouviez-vous les lui sacrifier avec plus de mérite? vous l'avez préféré à d'autres par un engagement éternel ; pouviez-vous lui mieux témoigner votre reconnaissance, que de vous donner toutes à lui jusqu'au dernier soupir de votre vie? Découvrons dans ces trois circonstances le mérite et le prix de cette chasteté virginale dont je parle.

Quelle fut la joie de Rachel, quand elle connut l'affection tendre que lui portait Jacob, et qu'elle le vit venant à elle pour l'embrasser et lui donner le chaste baiser ! Cette fille, tout émue, se hâta d'aller dire à son père que le fils de sa sœur, son cousin germain, était arrivé. Quelle joie encore plus grande eut-elle quand elle sut qu'il l'avait choisie et demandée pour épouse (*Genes.*, XXIX) !

Il n'est pas fort difficile de découvrir la vérité cachée sous le voile de cette figure. C'est vous, vierges sacrées, que l'Epoux céleste est venu chercher ; c'est vous que cet aimable Jacob, non content d'être descendu du ciel en terre, afin de s'unir à notre nature, a pris plaisir de mettre, par un choix de prédilection, au nombre de ses épouses.

Rappelez dans votre mémoire quelle fut pour lors votre joie, et avec quelle pieuse ardeur vous vous en allâtes dire la nouvelle à vos pères et à vos mères, qui, ravis de cette alliance et plus sincères que Laban, ont concouru avec vous pour l'exécution de ce dessein. Représentez-vous que ce Dieu de Jacob vous a marqué la tendresse de ses miséricordes, avant même de vous avoir dit qui il était, se contentant de vous le faire sentir par des caresses prévenantes et des bénédictions de douceur.

Il vous avait déjà choisies pour être ses chastes épouses : pouviez-vous vous dispenser de vous consacrer à lui de tout votre cœur? ne pas répondre à ses bontés, ne vous pas faire honneur d'entrer dans l'alliance d'un Epoux qui a essuyé les plus grands travaux, les souffrances les plus humiliantes, non pendant quatorze ans, comme Jacob, mais pendant les trente-trois années de sa vie mortelle; et tout cela, pour vous réconcilier avec son Père, mériter par là votre cœur et votre amour ? Tel est le digne Epoux que vous avez préféré, avec justice, à tout autre : *Qualis est dilectus*, etc.

C'est l'Homme-Dieu. Est-il rien de comparable à un tel Epoux? ce n'est pas un grand de la terre, ce n'est pas un prince, maître absolu de plusieurs royaumes : c'est le Roi des rois; c'est le Dieu du ciel et de la terre ; c'est lui qui fait le bonheur des saints dans l'éternité; c'est un Dieu qui vous a cherchées, qui vous a comblées de ses bienfaits, qui vous a honorées de son amitié, et qui, vous conduisant sur la sainte montagne, vous a donné dans une transfiguration spirituelle, un gage avancé de sa gloire future.

C'est un Dieu qui, s'éloignant souvent de ceux qui le cherchent, a été au-devant de vous par sa gratuite miséricorde ; qui oubliant en quelque manière ce qu'il est, daigne vous appeler et vous élever à l'honneur de son alliance par un dernier trait de bonté, afin de vous transformer en lui et vous faire un autre lui-même. Je ne m'étonne pas, si dès vos premières années vous avez été si charmées de la beauté de ce céleste Epoux, que vous avez généreusement quitté tout ce que le monde avait de plus séduisant et de plus magnifique pour courir après l'odeur de ses parfums.

Mais je ne sais ce que nous devons ici admirer davantage, ou la souveraine puissance du Créateur qui attire et enlève le cœur de tant de chastes épouses avec tant de force et de douceur, ou l'empressement de ces âmes dociles et fidèles à tous les attraits d'un si saint et si parfait amant.

Elles savaient que c'était le meilleur choix qu'elles pouvaient faire, et elles avaient raison. Car, comme remarque saint Eucher (*Epist. parænetica*), que peut-on souhaiter dans le monde qu'on ne trouve en Dieu d'une manière infiniment et uniquement parfaite? Veut-on se distinguer par une no-

ble alliance? Rien n'est plus glorieux ni plus élevé que lui : *Nihil illo gloriosius.*

Aime-t-on une beauté qui charme et qui enlève dès qu'elle paraît? Rien n'est plus beau ni plus charmant que lui : *Illo nihil pulchrius.* Les présents qu'on reçoit gagnent-ils un cœur touché d'une juste reconnaissance? Rien n'est plus libéral ni plus magnifique que lui : *Illo nihil magnificentius.*

La candeur et la sincérité plaisent-elles dans les commerces et les amitiés qu'on lie? Rien n'est plus pur, plus véritable, plus sincère que lui : *Nihil illius bonitate sincerius.* Tâche-t-on de se procurer une abondance à laquelle il ne manque rien pour les douceurs et les plaisirs de la vie? Il n'en est aucune qui soit comparable à la sienne : *Nihil illius abundantia copiosius.* Il n'en faut pas davantage, il n'en faut pas même autant à des vierges sages pour ne pas balancer dans le choix qu'elles ont à faire.

Mais ne pouvaient-elles pas avoir d'autres engagements dans le monde? Oui, elles le pouvaient, elles y ont renoncé généreusement pour ne s'attacher qu'au chaste Époux; tant elles sont convaincues que rien n'est comparable à sa glorieuse alliance, qui fait tout l'objet de leurs désirs! et elles ont eu pour ceux qui les recherchaient autant de mépris, d'indifférence, et d'éloignement, qu'ils pouvaient avoir pour elles de tendresse et d'estime.

Nous trouvons dans l'Ecriture sainte trois fameuses alliances où il ne paraissait aucune proportion : celle de Boos avec Ruth, celle de David avec Abigaïl, celle d'Assuère avec Esther. Boos était fort riche, et Ruth très-pauvre; David avait été choisi pour être placé sur le trône de Juda, et Abigaïl était une veuve d'une condition médiocre; Assuère était un puissant roi, et on comptait Esther au nombre de ses esclaves.

Qu'eût-on pensé de Ruth si elle s'était peu souciée de la proposition que lui faisait Boos de la prendre pour épouse? d'Abigaïl, si elle n'avait répondu par ses empressements aux recherches de David? d'Esther, si elle avait paru indifférente à l'honneur que lui faisait Assuérus qui avait jeté les yeux sur elle pour l'honorer de son alliance?

Tout cela cependant n'est rien en comparaison de l'honneur que Jésus-Christ veut bien faire aux vierges, quand il les élève à la qualité de ses épouses, *par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde. Sponsabo te mihi in justitia, et misericordia et miserationibus.* Toutes ces paroles sont mystérieuses et pleines d'un grand sens.

Il regarde ces vierges comme ses épouses; et dès qu'il en fait le choix, de pauvres qu'elles étaient, il les enrichit de ses dons, les justifie, et leur donne, quand elles répondent à ses desseins, toute son affection : *In justitia.* Il les avait trouvées roturières, et il les anoblit, jusqu'à leur communiquer un être divin, et les rendre participantes de sa nature : *Divinæ consortes naturæ.* Etait-il obligé d'en agir avec tant de bonté et de générosité? Non sans doute : il pouvait les laisser dans leur bassesse, il n'en aurait été ni moins glorieux ni moins riche; mais sa miséricorde, comme impatiente de se communiquer, a voulu se répandre sur elles par la pure bonté qu'il a eue : *In misericordia et miserationibus.*

Il pouvait se rebuter de leur indignité et de leurs imperfections. Mais sans vouloir s'unir aux anges qui lui eussent fait plus d'honneur, il leur a préféré la race d'Abraham qu'il a prise.

Que lui apportent-elles en dot? un corps chaste qu'elles lui offrent, comme un esclave soumis aux lois de l'esprit, dit Tertullien.

Pouvez-vous faire ces réflexions, vierges trop honorées et trop heureuses, sans concevoir d'une si grand grâce, les mêmes sentiments que David, lorsque vivement touché de l'honneur que lui faisait Saül de lui donner en mariage une de ses filles, il s'écria : *Qui suis-je? Quelle vie ai-je menée? Quelle est en Israël la famille de mon père, pour devenir gendre du roi* (I *Reg.*, XVIII)? Encore y a-t-il de grandes différences à faire.

Saül ne fit entrer David dans sa famille, qu'après que ce berger lui eut assuré la vie et la couronne par la mort de Goliath. Mais quand Jésus-Christ se choisit des vierges pour épouses, en quoi leur est-il obligé? Quel service lui ont-elles rendu? Première différence.

Quoique Saül eût promis à David de lui donner Mérob, sa fille aînée, il ne lui donna que sa cadette; encore fut-ce à condition qu'il tuerait deux cents Philistins, dans cette espérance dont il se flattait, qu'il ne pourrait faire cette exécution militaire sans perdre la vie; mais dans cette adoption et dans cette alliance dont je parle, Dieu dont la miséricorde est infinie, a donné à ces vierges son Fils unique, qui, dans la guerre qu'il a eue avec les ennemis de notre salut, a perdu la vie, et qui veut qu'elles *lavent leurs robes dans le sang de cet agneau sans tache.* Seconde différence.

Le dessein de Saül en donnant Michol sa seconde fille à David, était d'en faire l'occasion et la cause de sa ruine, s'imaginant qu'elle serait d'intelligence avec lui pour trahir son mari. Étrange gage d'une amitié meurtrière, dans le père qui se promettait la mort de celui qu'il prenait pour son gendre! dit Théodoret. Ici tout le contraire arrive, le Père éternel ne donnant son fils à ces vierges, et ce fils ne se les choisissant pour épouses, qu'afin de les combler de ses faveurs, leur donner une vie surnaturelle et divine, suivie d'une gloire éternelle (*Theodoretus, quæst.* 47 *in Reg.*) : troisième différence.

C'est donc à bien d'autres raisons qu'elles doivent s'écrier : Qui sommes-nous? Quelle vie avons-nous menée, ou quelle est la famille d'où nous sortons, pour devenir les épouses du Roi des rois? Retirez-vous, amants du siècle qui nous offrez vos vœux! nous avons trouvé le saint, le véritable époux qui seul mérite nos cœurs. Ce fut ce que dit la vierge Agnès, quand on lui proposa pour

époux le fils du préfet de Rome : *Sponsum offertis, meliorem reperi* (*D. Ambr. lib. de Virginibus*).

Enfin la troisième condition que le vœu de chasteté exige des vierges qui se consacrent à Dieu, est de lui être éternellement attachées par une fidélité inviolable. Les liens que contractent les filles qui se marient, ne sont pas des liens éternels : la mort d'un mari les rompt, et elles peuvent, dit l'apôtre, passer à de secondes noces avec qui il leur plaît. Liberté, hélas! qui souvent ne leur est que trop fatale. Mais l'époux à qui se vouent ces vierges dont je parle est un époux immortel ; et comme, depuis sa résurrection, la mort n'aura jamais sur lui le pouvoir qu'il lui avait donné, les liens de leur engagement ne peuvent jamais se rompre.

Doivent-elles se repentir de s'être consacrées à Dieu à cette condition? Bien loin de cela, dit saint Augustin, elles ont tout sujet de se réjouir de ce qu'elles ne peuvent rompre, et qu'il ne leur eût été permis de faire qu'à leur désavantage. Oh! que la nécessité de demeurer dans son état est heureuse, lorsqu'elle n'engage à faire que ce qu'il y a de meilleur(*D. Aug., epist. ad Arm.*) !

Saint Ambroise invective aigrement contre ces vierges de Vesta et ces prêtres de Pallas, qui après s'être engagés à une chasteté dont le violement eût été puni de mort pendant certaines années où ils devaient la garder, avaient ensuite, nonobstant leur première consécration, la liberté de se marier.

Quelle est, dit-il, cette chasteté non de mœurs, mais d'années, qu'on limite à une certaine maturité d'âge, et qui, devant être perpétuelle pour faire honneur à vos divinités, se termine à une lascive et impudente incontinence ?

Par quelle extravagante conduite apprenez-vous à vos vierges, qu'elles ne doivent et qu'elles ne peuvent pas persévérer dans leur état, vous qui mettez des bornes à une chasteté qu'elles ont promise? O mystères! ô mœurs! vous les contraignez à être chastes, et vous les livrez ensuite aux désordres d'un plaisir que vous autorisez (*S. Ambr., lib.* I *de Virginibus*).

Les cloîtres n'ont rien qui ne fasse honneur à la chasteté qu'on a promise à Dieu. On s'y engage à demeurer vierge jusqu'au dernier moment de la vie. L'esprit, le cœur, le corps, tout est de concert pour conserver au créateur de l'âme et de la chair, la virginité qu'on lui a vouée : *Integritas carnis ipsi creatori animæ et carnis vovetur, consecratur, servatur*(*S. Aug. lib. de Virgin., c.* 2).

C'est donc ici qu'on peut s'écrier avec des transports de joie et de pieux sentiments d'une juste reconnaissance envers la divine miséricorde : *Oh! que la race chaste est belle, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu! Connue de Dieu, honorée des hommes, elle s'acquiert une gloire immortelle, elle triomphe pour toujours, et elle mérite d'être couronnée comme victorieuse, après avoir remporté le prix dans les combats qu'elle a livrés pour la chasteté* (*Sap.*, IV).

Vierges du Seigneur, c'est là l'éloge que vous méritez ; mais vous en seriez indignes, *si votre chasteté n'était jointe avec l'éclat de la vertu.* On ne peut trop vous louer d'avoir fait le meilleur de tous les choix en prenant Jésus-Christ pour époux. Mais on ne peut trop vous dire, que vous avez de grandes mesures à garder pour ne rien faire qui lui déplaise. Il est le plus aimable, mais aussi il est le plus jaloux de tous les époux.

SECOND POINT.

S'il ne s'agissait que d'apprendre aux gens du monde à quoi la chasteté les oblige, on se contenterait de leur dire avec l'apôtre : *Abstenez-vous de toute impureté, traitez saintement et avec pudeur vos corps comme les temples vivants du Saint-Esprit et les membres de Jésus-Christ*, sans vous livrer comme les païens aux désordres d'une aveugle et sensuelle convoitise. Mais à ceux et à celles qui ont consacré à Dieu leur virginité, il est important de faire connaître que le vœu de chasteté les engage à plus de choses que les mondains, et que manquer à quelqu'un de ces devoirs que renferme ce vœu de chasteté, c'est irriter sa jalousie.

Distinguons pour cet effet dans les personnes religieuses, leurs corps, leurs convoitises, leurs pensées, leurs inclinations, leurs complaisances. Dans l'état de perfection qu'elles ont embrassé, le vœu de chasteté doit régler les mouvements de leurs corps par une continuelle mortification, arrêter les saillies volontaires de leurs passions par une vigilance assidue, fixer la volubilité de leurs pensées volages aussi bien que l'inconstance de leur cœur, pour les consacrer uniquement au chaste Epoux; en sorte que ces saintes âmes ne s'étudient qu'à lui plaire par leur fidélité à tous leurs devoirs, et qu'elles soient parfaites, pures et chastes, non-seulement de corps, mais encore d'esprit et de cœur. C'est le parfait sacrifice qu'attend d'elles un Dieu jaloux.

Je l'appelle *un Dieu jaloux*; c'est le nom qu'il se donne lui-même dans nos livres saints. *C'est moi*, dit-il, *qui suis un Dieu fort, un Dieu jaloux. Un Dieu qui fais miséricorde à ceux qui font ce que je leur commande* (*Exod.*, XX).

Si la jalousie de Dieu était séparée de sa force, il serait moins en état de se venger. Si avec sa force, sa jalousie ne le rendait attentif à tous les outrages qu'on lui fait, il serait moins terrible dans l'exercice de ses vengeances, et si avec sa jalousie et sa force il était sans miséricorde, il serait moins compatissant et libéral. Mais comme *c'est un Dieu fort, un Dieu jaloux, un Dieu plein de miséricorde;* ces trois perfections inséparablement unies dans la simplicité de son être, obligent la créature aidée de sa grâce à prendre toutes les précautions nécessaires pour ne rien faire qui lui déplaise.

Quoique cette obligation regarde tous les chrétiens en général, elle a un rapport particulier à ces âmes qui, aspirant à une plus haute perfection, se sont engagées à son service ; il n'est pas fort difficile d'en compren-

dre la raison : c'est que, dans l'état qu'elles ont choisi, elles éprouvent ce que sa miséricorde a de plus tendre pour elles, et ce que sa force emploie de surcroît pour les protéger, en sorte qu'elles peuvent lui dire : *C'est vous qui êtes mon Père, le guide et le gardien de ma virginité.*

Par sa miséricorde, il les fait entrer dans son alliance ; par sa force, il les prend sous sa protection. Par sa miséricorde, il les tire de tout engagement charnel pour se les adopter; par sa force, il les soutient par des grâces singulières pour se les conserver. Or, il n'en faut pas davantage pour irriter sa jalousie, lorsqu'il n'en est pas mieux servi qu'il l'est des gens du monde, dit Richard de Saint-Victor (*Richardus a S. Victore parte* II *exposit. in Cant. c.* 2, 8 *et* 27, *et parte* II *in psalm.* XXVIII).

Car qu'est-ce qui rend sa jalousie plus vive et plus facile à s'irriter? le voici : c'est que, blessant en la moindre chose le vœu qu'elles lui ont fait de leur chasteté, elles se rendent indignes épouses de l'agneau, elles abusent des grâces de sa miséricorde et de la force de sa protection. Par sa miséricorde, il leur a été plus libéral; elles doivent donc lui en témoigner plus de reconnaissance. Par sa force, il a éloigné d'elles avec plus de soin ce qui pouvait les rendre moins chastes : il faut donc que, pour être plus fidèles à leur vœu, elles donnent à leur chasteté plus de perfection et d'étendue.

Sur ce principe, loin des cloîtres ces esprits volages et dissipés qui remplissent leur imagination de toute sorte d'objets, qui se repaissent d'idées profanes et de vains fantômes ; qui, comme ces insensés dont parle Salomon, *portent leurs yeux errants jusqu'aux extrémités de la terre*, rappelant dans leur solitude un monde qui ne doit être à leur égard qu'une terre fort reculée et étrangère!

Grand Dieu, qui êtes infiniment jaloux, vous ne pourriez souffrir dans le siècle une fille qui, quoique résolue de ne rien faire qui blesse la pureté de son corps, ne s'occuperait que d'amusements frivoles. Eh ! quel cas ferez-vous donc de celles qui devant être toutes à vous, ne vous donneraient que les restes de leurs pensées? Auraient-elles cette chasteté d'esprit que vous en attendez? Vous êtes la vérité première ; vous devez donc être le premier, et même le seul objet de leur esprit. Vous leur avez donné une raison saine et droite, elles doivent donc vous rendre leurs premiers hommages. Elles vous ont promis d'oublier le monde et de ne penser qu'à vous : il faut donc qu'elles se mettent en état de vous dire avec l'Epouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est tourné vers moi; je suis aussi* toute tournée vers lui.

Eh quoi ! dira-t-on, penser à autre chose qu'à Dieu, est-ce blesser cette chasteté d'esprit? Non, sans doute; si on imite la conduite de cette épouse qui, en quelque endroit qu'elle se trouvât, avait son époux si présent, que, lorsqu'elle ne le possédait pas encore, elle s'en faisait un continuel portrait, en le préférant à tout ce qui l'avait plus vivement touché. Etaient-ce les lis? il est plus blanc qu'eux, disait-elle : étaient-ce les roses? il a un incarnat plus vif et plus charmant.

Chastes épouses du plus beau de tous les enfants des hommes, puissiez-vous tracer dans votre esprit une si avantageuse idée de votre divin Epoux ! Puissiez-vous ne penser qu'à lui, ne vous entretenir que de lui, ne trouver rien de beau et de parfait que par rapport à lui ! S'occuper des grandeurs de Dieu, s'instruire de ses volontés, se souvenir de ses bienfaits, parler de ses miséricordes, mépriser et oublier tout autre objet, quand on ne peut le lui rapporter; c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste la chasteté de l'esprit.

Mais quelle est celle du cœur dans les cloîtres? C'est non-seulement de ne pas aimer autre chose que Dieu, mais encore de ne rien aimer avec lui : c'est non-seulement une affection relative et de préférence ; c'est une exclusion de toute affection terrestre, qui puisse disputer leur cœur à Dieu. Ce n'est pas dire : Il me sera permis d'aimer Dieu et mon époux; c'est dire : Je ne veux point avoir d'autre époux que celui qui a bien voulu m'avoir pour épouse. Ce n'est pas dire : Je me consacrerai à lui, mais il me sera libre d'avoir des enfants; c'est dire : Je m'engage par le serment de ma consécration à ne pas même penser aux enfants qui pourraient partager mon cœur entre l'attachement que j'y aurais et celui que je veux avoir pour Jésus-Christ seul. Un trait assez singulier, tiré de l'Ecriture, expliquera mieux ma pensée.

Quand Anne, mère de Samuel, offrit à Dieu ce cher Fils, elle dit qu'*elle le lui prêtait : Commodavi eum Domino.* Elle l'avait reçu de lui par miracle, elle voulut le lui rendre par reconnaissance. Je lui ai fait ce vœu, que s'il me donnait un enfant mâle, je le lui consacrerais pour tous les jours de sa vie : il a écouté ma prière, il faut que je m'acquitte de ma parole; je l'ai fait, je le lui ai prêté : *Commodavi eum Domino* (1 *Reg.*, I, 28).

Que cette expression ne vous surprenne pas : elle savait que la loi permettait à son Fils d'avoir des enfants, il en eut en effet; et pour lors l'accomplissement de son vœu n'était que comme une espèce de prêt, que la mère et le fils faisaient au Seigneur.

Loi imparfaite et figurative, vous ne subsistez plus. La chasteté dans le clergé et dans les cloîtres est une chasteté virginale où l'holocauste est tout consumé. Ce n'est pas une chasteté d'*esprit*, elle est entière et pour toujours. On ne peut plus disposer de son corps, on s'est volontairement démis de ce droit entre les mains de Dieu. Mais remarquez qu'afin que ce vœu ait tout son mérite, il faut que l'esprit et le cœur y aient part, et que Dieu, qui est infiniment *jaloux*, veut tout avoir.

N'appelez donc pas une virginité dont il se contente, celle de ces infortunées victimes,

qui, moins conduites que traînées au pied des autels, donnent un consentement involontaire à leur immolation, de peur de déplaire à des parents qui les sacrifient à leur avarice ou à l'aveugle prédilection qu'ils ont pour d'autres enfants : c'est une virginité de politique et de crainte.

N'appelez pas une virginité dont Dieu se contente, celle de ces ecclésiastiques qui, dans des vues purement humaines, renoncent au mariage pour se tirer de la misère ou de l'obscurité de leur naissance, et qui, comme dit saint Jérôme, aiment à se voir, dans l'Eglise, élevés à des postes avantageux, au lieu que dans le monde ils n'eussent fait qu'une triste figure : c'est une virginité d'intérêt et d'orgueil (*S. Hieron. epist. ad Nepotianum*).

Nappelez pas une virginité dont Dieu se contente, celle de ces personnes qui ne choisissent cet état de continence, qu'afin de vivre sans frein et d'être maîtresses d'elles-mêmes. Incertaines si elles trouveraient des maris brutaux, ou complaisants; des maris qui auraient pour elle une aveugle condescendance, ou qui les réduiraient à une dure servitude. C'est une virginité de cupidité et d'amour-propre.

N'appelez pas enfin une virginité dont Dieu se contente, celle de ces jeunes personnes qui, par un seul principe de pudeur, et pour ne pas devenir les fables d'une ville, savent se contraindre, froides et indifférentes au dehors, mais brûlantes d'un amour impur au dedans. C'est une virginité d'ostentation et d'orgueil.

De quel œil Dieu regarde-t-il ces vierges? d'un œil de dédain et de mépris, comme il regarda autrefois celles de Jérusalem que Jérémie appelle des *vierges crasseuses et malpropres*, plus capables de donner de l'aversion au céleste Epoux, que d'attirer sa protection et ses caresses. S'il a quelque jalousie, ce n'est pas pour elles, leur virginité extérieure et imposante les en rend indignes. Elles n'aiment que le monde et leurs personnes, et il les regarde comme s'il était indifférent à ce qu'elles font : elles ne lui ont pas donné leur cœur, il les livre à leurs insensés désirs : *Auferetur zelus meus a te.*

Celles qu'il aime, celles qu'il estime, sont ces vierges dont le corps, comme dit saint Ambroise, est sur la terre, et le cœur dans le ciel; ces vierges dont la chasteté virginale ne souffre rien qui rebute celui qui, vierge par sa nature divine et par son union à l'humaine, se fait un plaisir de demeurer avec des vierges.

Que Marie, sa mère, ait été pauvre, méprisée, réduite à une condition basse et obscure dans la boutique d'un artisan qui mangeait son pain à la sueur de son visage, il l'a choisie dans cet état, mais il a voulu qu'elle fût vierge. C'est elle qui l'a conçu, c'est elle qui l'a mis au monde, c'est elle qui l'a nourri de son lait, et qui, vierge après aussi bien qu'avant son enfantement, nous a portés dans son sein. Quoi de plus noble que la mère d'un Dieu? quoi de plus illustre que celle que ce Dieu s'est choisie? quoi de plus chaste que celle qui, sans aucun commerce charnel, a eu le bonheur de lui donner un corps (*S. Ambr., lib. I de Virginibus*)?

Mais ce que le même saint Ambroise n'admire pas moins, est qu'elle a été vierge non-seulement de corps, mais d'esprit et de cœur; n'aimant que Dieu, ne soupirant qu'après lui, ne s'efforçant qu'à se rendre, par un surprenant assemblage de toutes les vertus, digne de l'honneur qu'elle en avait reçu (*Ibid., lib. II*).

C'est à cet exemple que je vous invite, vous tous qui avez consacré votre virginité à Dieu, ajoute ce Père. Vous verrez dans cet excellent modèle ce que vous devez corriger et fuir, embrasser et réduire en pratique. Quelle modestie dans ses regards! quelle douceur et quelle humilité dans ses paroles! quelle pudeur, quel recueillement! quel éloignement du monde dans toute sa conduite! C'était de son cœur, comme d'un riche trésor, que sortaient toutes ces vertus qui donnaient à sa virginité de nouveaux degrés de mérite; et ce sera la pureté de votre cœur qui soutiendra le vôtre pour le rendre agréable au Seigneur. Vous ne penserez qu'à lui, vous n'aimerez que lui; et, dégagées de toute affection terrestre, vous ne vous étudierez qu'à lui plaire : troisième devoir que votre vœu de chasteté vous impose, afin que vous ne fassiez rien qui blesse les yeux de ce Dieu jaloux, qui vous a choisies pour ses épouses

C'est la différence que met l'Apôtre entre les personnes vierges et celles qui ne le sont pas. Celles-ci se chargent de mille soins et de ce qu'elles doivent faire pour plaire à leurs maris (I *Cor.*, VII) : celles-là, dégagées de ces basses complaisances, jouissent d'une douce et entière liberté. Celles-ci ne sont pas tellement tournées vers Dieu, que les affaires du monde et les devoirs de leur conscience ne les partagent et ne les jettent de temps en temps en d'étranges embarras; celles-là, uniquement attentives à se rendre agréables au Seigneur, ne s'occupent que de ce qu'elles feront pour mériter ses chastes embrassements.

Ne serait-ce pas là cette terre que le Seigneur a bénie comme une terre qui est à lui, et dont il a pris possession? *Benedixisti, Domine, terram tuam.* Quoiqu'il eût créé Adam à son image et à sa ressemblance, l'Ecriture ne dit pas qu'il l'eût formé du limon de sa terre; et ici l'on dit que c'est sa terre qu'il a bénie, et qu'il en a même détourné la captivité de Jacob : *Avertisti captivitatem Jacob.*

Ceci, dans la pensée de l'abbé Rupert, n'est pas sans mystère. Il est vrai que toute la terre appartient à Dieu, et qu'il lui a donné sa bénédiction (*Rupertus, lib. I de Operibus Spiritus sancti c. 11*); mais, comme un prince, quoique maître absolu dans ses Etats, a ses palais en certains lieux choisis qu'il exempte de quelques impôts dont les autres villes de son royaume sont chargées, ne pourrait-on pas dire que le Roi des rois

a des terres qu'il regarde comme des terres distinguées, qu'il honore plus souvent de sa présence, de son attachement, de ses bienfaits; comme des terres qu'il affranchit et qu'il exempte d'une espèce de servitude où les autres endroits sont exposés? *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob.*

J'appelle servitude ces embarras de ménage, cette éducation d'enfants, qu'une mort prématurée enlève souvent à la fleur de leur âge, ou dont la mauvaise conduite donne encore plus de chagrin que si la Providence les avait ôtés du monde.

J'appelle servitude ces croix de mariage où tant d'hommes et de femmes semblent s'attacher tour à tour par des divisions réciproques : ces complaisances politiques qu'on est obligé d'avoir pour se procurer un peu de repos et ne pas faire de sa maison un enfer anticipé.

J'appelle servitude cette perte du droit qu'on avait de disposer de son corps, ces soins, ces inquiétudes, et comme parle l'apôtre, *ces nécessités pressantes de la vie, ces liens qu'on ne peut plus rompre, ces maux et ces afflictions de la chair : Tribulationem carnis habebunt hujusmodi* (I *Cor.*, VII, 26, 27, 28).

Ames consacrées à Dieu, le vœu de votre virginité vous a affranchies de toutes ces disgrâces : le Seigneur tout-puissant a béni sa terre et en *a détourné ces servitudes.* Mais souvenez-vous que c'est par là même qu'il doit être l'unique objet de votre attachement; et qu'ayant éloigné de vous tout ce qui pouvait vous rendre moins parfaites, sa jalousie ne souffre pas que vous partagiez avec d'autres vos complaisances.

Votre virginité doit faire l'honneur non-seulement de votre sexe, mais encore de votre consécration, et dédommager le Seigneur de tant d'outrages que d'autres filles et femmes lui font dans le monde. Virginité parfaite où l'on n'est ni dissipé par le soin des affaires temporelles, ni entraîné par le torrent des mauvais exemples, ni attendri par la présence des objets séducteurs, ni partagé par les engagements ou par les douceurs du mariage; virginité si respectable qu'elle se fait craindre et admirer par ceux même qui ont moins de penchant à cette vertu; virginité dont Dieu étant l'auteur, le guide, le modèle, en sera aussi la couronne et la récompense.

DISCOURS VIII.

Sur le vœu d'obéissance.

Omnia facite sine murmurationibus, et hæsitationibus, ut sitis sine querela, et simplices filii Dei.

Tout ce que vous faites, faites le sans murmurer, et sans hésiter, afin que vous ne vous attiriez aucun reproche, et qu'on reconnaisse en vous la simplicité des enfants de Dieu (*Philip., ch.* II).

Quand on prononce les vœux religieux devant les saints autels, dans quel esprit vient-on s'acquitter de ce devoir? est-ce une restitution qu'on fait à Dieu? est-ce un pacte et une alliance qu'on contracte avec lui? est-ce un sacrifice qu'on lui offre? Tous ces différents devoirs sont compris dans une cérémonie si édifiante.

On rend au Seigneur, par le vœu de pauvreté, les biens qu'on en a reçus : c'est une espèce de restitution gratuite qu'on lui fait. Ces biens vous appartiennent, ô mon Dieu, reprenez-les; il m'est plus avantageux de vivre pauvre que riche. On rompt, par le vœu de chasteté, tout engagement charnel. C'est après son alliance qu'on aspire. Jamais époux ne me sera de rien : vous serez seul le tendre objet de mes désirs. On renonce, par le vœu d'obéissance, au droit qu'on aurait sur soi; c'est un sacrifice qu'on lui offre. Disposez de moi comme il vous plaira; je ne veux plus faire que votre volonté et celle des supérieurs que vous me donnerez pour me conduire. Le vœu de pauvreté me dépouillera, celui de chasteté me consacrera, celui d'obéissance me liera.

Avec des dispositions si raisonnables et si justes, comme l'on s'est engagé, par le vœu de pauvreté, à n'avoir aucun bien en propre, et, par celui de chasteté, à ne penser à aucune alliance; on se fait aussi, par celui d'obéissance, un indispensable devoir de se soumettre aveuglément en toutes choses, à la conduite de ses supérieurs dont on recevra les ordres.

L'apôtre qui connaissait l'importance de ce devoir, a eu soin de marquer les conditions nécessaires pour le remplir; et quoique, dans la lettre aux chrétiens de Philippes, il n'ait parlé que de l'obéissance en général, il est aisé d'en appliquer les règles à cette obéissance particulière à laquelle on s'engage quand on embrasse l'état monastique.

Tout ce qu'on vous ordonnera, tout ce que vous ferez, faites-le sans murmurer : première condition. Faites-le sans hésiter : seconde condition. Faites-le avec beaucoup de simplicité et de candeur : troisième condition.

C'est-à-dire que le vœu que vous faites d'obéir, ne peut souffrir ni une obéissance chagrine, ni une obéissance tardive, ni une obéissance politique. Obéissance muette sans murmure : *sine murmurationibus;* obéissance prompte sans délai : *et hæsitationibus;* obéissance simple et filiale sans déguisement : *et simplices filii Dei.* Trois dispositions nécessaires pour accomplir fidèlement votre vœu.

PREMIER POINT.

Comme la désobéissance est le péché capital de nos premiers parents, cette lèpre héréditaire a tellement infecté toute la nature, et, pour me servir des termes de saint Augustin, corrompu toute la masse du sang, qu'elle est passée d'eux jusqu'à nous. Un air si contagieux que nous respirons, nous tue par sa douceur fatale; et le serpent séducteur nous trouvant disposés à recevoir agréablement son souffle pestilentiel, nous dit comme à Eve : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de toucher au fruit de vie* (*Genes.*, III)? S'il est mauvais, d'où vient qu'il l'a

créé? S'il est bon, quelle raison a-t-il de ne vous en point permettre l'usage?

Quoique dans le grand monde on écoute avec plaisir une tentation si délicate, on pourrait croire qu'elle ne ferait pas la même impression sur des âmes humbles et dociles, qui pour lui donner moins d'accès, ont fait au Seigneur un généreux sacrifice de leur volonté ; si l'on ne savait qu'en quelque endroit qu'on se trouve, on se porte toujours soi-même ; qu'on traîne souvent sa cupidité dans les plus obscurs enfoncements de son désert ; et que, par de subtiles circulations adroitement ménagées, on se reprend aisément après avoir paru se quitter.

Tremblez à la vue de ce péril, vous qui avez évité les plus grossières tentations de Satan ! il vous en préparera bientôt de nouvelles. Bientôt il vous invitera de changer en pains les pierres d'une sujétion trop humiliante : bientôt il vous demandera d'où vient qu'étant nés libres, vous soumettez votre volonté à des gens qui n'auraient point de droit sur elle, si vous ne les en aviez rendus les maîtres : à des gens qui, bien loin de contenter vos désirs, sembleront ne s'attacher qu'à les combattre, sans qu'il vous soit permis de leur demander d'où vient qu'ils vous traitent avec tant de sévérité.

Une tentation où l'amour-propre a tant de part, flatte l'esprit et le cœur humain, par un endroit trop sensible, pour n'être pas favorablement reçue. Tels qui résistent à l'affection des biens extérieurs qu'ils ont quittés, croient quelquefois pouvoir se faire de secrètes réserves d'un autre bien intérieur avec lequel ils sont venus au monde. La Providence même qui, bon gré malgré eux, peut les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent au dehors, leur a conservé cet avantage de leur création, tant elle a de *condescendance et d'égard* (*Sap.*, XII) pour le droit qu'elle leur a laissé de disposer d'eux-mêmes.

Ils devraient se souvenir que, pour faire à Dieu un plus grand sacrifice, ils se sont ôté l'usage de ce bien intérieur : mais souvent, nonobstant les liens de leur vœu, ils s'échappent au-delà des bornes où la sainteté de leur serment les renferme. Ils obéissent, mais ils se plaignent ; ils n'oseraient rompre le joug, mais ils en sentent avec chagrin la pesanteur : la crainte les retient dans le devoir, mais leur engagement les incommode et leur est à charge.

Quand un religieux en est venu là, on peut dire que son obéissance est sans mérite et qu'elle n'est pas même sans péché. Elle est sans mérite, Dieu ne lui en tiendra jamais compte ; elle n'est pas sans péché, elle en entraîne ordinairement plusieurs autres. Quelle misère de s'ôter tout le fruit d'une obéissance muette et tranquille dont on eût pu tirer de grands avantages ! de s'engager à des désordres qu'entraîne souvent celle qui n'est que chagrine et plaintive !

Obéir de bon cœur, c'est amasser de grands trésors, ne fît-on rien de considérable en apparence. Obéir sans avoir ce bon cœur, c'est tout dissiper, parût-on d'ailleurs faire des prodiges. N'a-t-on pas cette bonté de cœur? On peut être modeste, et tout ensemble enflé d'orgueil, donner son bien et aimer les richesses, mépriser extérieurement les charges et secrètement les poursuivre. N'a-t-on pas cette bonté de cœur? l'âme est souvent souillée, quoique le corps soit pur : souvent on loue ce qu'on ne regarde qu'avec jalousie ; on flatte ceux que l'on craint sans les estimer ; on a, pour d'autres qu'on veut supplanter, une honnêteté prévenante ; on dissimule les injures, et on les venge. Enfin on obéit, et on crève de dépit ; on fait ce qui est commandé, et avec cette soumission involontaire on perd tout le fruit de son obéissance.

Veut-on la rendre méritoire et agréable à Dieu? Il faut obéir à ses supérieurs avec liberté, avec plaisir, avec courage. Avec liberté ; on ne dispose de la sienne, que pour en faire un plus grand sacrifice. Avec plaisir, on a plus de satisfaction et de sûreté à faire leur volonté que la sienne. Avec courage, on s'y assujettit malgré toutes les difficultés qu'on y trouve ; dans cette pensée que, plus on fait de violence à ses inclinations, plus on donne sur soi, à la volonté de Dieu, l'autorité qu'elle mérite. Je m'explique par une ingénieuse réflexion de saint Hilaire :

J'admire, dit-il, la toute-puissance de Dieu, quand le soleil fournit, depuis tant de siècles, sa carrière avec un mouvement si régulier ; mais je l'admire encore davantage, lorsque malgré sa rapidité, il s'arrête dans sa course, pour éclairer plus longtemps la victoire de Josué. J'admire la toute-puissance de Dieu, quand la mer remplit également son lit, sans passer les bornes que son doigt lui a marquées ; mais je l'admire encore davantage quand je vois ses eaux suspendues, pour donner aux enfants d'Israël un passage qui facilite leur liberté. J'admire cette toute-puissance de Dieu dans le feu qui a tant d'activité et de force : mais je l'admire encore davantage, lorsque dans la fournaise de Babylone, il arrête la violence de cet élément qui ne touche pas même aux habits de trois jeunes hommes qu'on y a jetés.

Ames religieuses, cela veut dire, que quand vous obéissez à vos supérieurs en certaines choses où vous suivez assez naturellement votre penchant, vous êtes louables de faire la volonté de Dieu ; mais que vous l'êtes encore davantage et que vous lui témoignez plus de respect, lorsqu'en d'autres occasions vous vous arrêtez dans la carrière monastique, pour faire quelquefois ce que vous ne feriez pas, si la vénération que vous avez pour les ordres qui vous sont donnés, ne suspendait l'activité de vos désirs.

Cela veut dire, que vous adorez la conduite de Dieu sur vous, mais que vous lui donnez encore plus d'empire, lorsque, tentés de flatter votre inclination, vous travaillez à la combattre, à la maîtriser, à la réduire en servitude, *afin de mettre la loi sainte dans votre cœur.* Sans cela, vous ai-

meriez les caresses, les louanges, les douceurs d'une vie commode ; en un mot, vous suivriez votre humeur comme l'eau suit son penchant. Mais avec cette obéissance muette, les flots de vos passions suspendus, et remontant vers leur source, adorent l'Eternel ; et c'est en vos personnes que s'accomplit cette parole du roi-prophète : *Les soulèvements de la mer n'ont rien que de surprenant ; mais le Seigneur qui les calme est encore plus admirable* (*Psalm.* XCII).

Cela veut dire, qu'étant aussi vifs que vous l'êtes, le feu de votre colère n'épargnerait et ne respecterait rien ; mais que la vénération que vous avez pour une puissance majeure, contre les ordres de laquelle vous ne voulez rien faire, arrête l'activité de cette impétueuse flamme, et en éteint l'ardeur.

Voilà ce qui s'appelle donner à une obéissance parfaite, qui ne raisonne et ne se trouble point sur ce qu'on lui commande, de nouveaux degrés de mérite; au lieu que, lorsqu'elle est chagrine, ou qu'elle éclate en plaintes et en murmures, elle perd tout son prix, et n'est comptée pour rien au jugement de Dieu, et même lui est désagréable. Car, si les maîtres de la terre ne peuvent souffrir des serviteurs qui ne font qu'en murmurant ce qu'ils leur ordonnent, le Seigneur, qui perce les plus obscures concavités du cœur humain, traitera-t-il plus favorablement ces religieux bizarres et de mauvaise humeur, qui ne portent son joug qu'en se plaignant?

C'est ce qui me fait ajouter, que cette obéissance chagrine et plaintive, non-seulement est sans mérite, mais qu'elle n'est pas même reçue sans péché, par la raison qu'en apportent saint Bernard et saint Thomas. L'obéissance religieuse, disent-ils, ne doit pas être considérée comme une vertu particulière et limitée à un certain objet, mais comme une vertu universelle et dominante, qui a une espèce d'influence et de supériorité sur toutes les autres (*D. Th.* 20 *sec. quæst.* 18, *art.* 8).

Quand on s'engage à la pauvreté et à la chasteté religieuse, ce sont des vœux particuliers : mais ces vœux sont renfermés dans un autre qui en est comme la forme et la perfection ; je veux dire, dans celui de l'obéissance qui les contient et qui les règle. Silence et récréation, veilles et repos, méditation et lecture spirituelle, oraison et travail des mains, tout est compris et ordonné par cette vertu qui unit au bonheur de la religion, d'une manière plus intime que d'autres, ceux et celles qui l'ont embrassée (*S. Aug. lib.* 1 *contra adversarios Legis et Prophetarum*, *c.* 14 ; *S. Bern. serm.* 71 *in Cantica*).

Or, de là il s'ensuit que, comme la vraie et parfaite obéissance est une vertu universelle, dans laquelle beaucoup d'autres sont renfermées, celle qui n'en a que les apparences sans en avoir l'esprit, et qui dans le fond n'est qu'une révolte et une désobéissance secrète, doit être regardée comme un péché capital qui est une source féconde de beaucoup d'autres.

On obéit, mais on voudrait intérieurement ne pas obéir : cette obéissance servile peut-elle être innocente; On obéit, mais on se plaint de la dureté de sa servitude, comme si l'obéissance claustrale était une vertu arbitraire et de surérogation, dont on pût impunément violer les lois, et en blâmer la rigueur. On obéit, mais on doit obéir à ses supérieurs comme à Dieu même, c'est-à-dire, de bon cœur, avec plaisir, et, pour me servir des expressions d'un apôtre, avec une obéissance d'amour. Est-on dans une disposition contraire, et ne sacrifie-t-on pas à son devoir ces murmures qu'il faut étouffer? dès là, on n'obéit pas, et, n'obéissant pas, on pèche contre la sainteté et l'indissolubilité de son vœu.

On obéit, parce qu'on paraît faire ce qui est ordonné ; mais on le fait dans le même esprit que ces insensés enfants d'Israël, qui venaient d'admirer et de bénir la toute-puissance du Seigneur dans leur sortie de l'Egypte, et qui, dès la première incommodité qu'ils souffrirent, s'écrièrent en murmurant : pourquoi nous avez-vous menés dans ce désert? voulez-vous nous faire mourir? Ils ne laissèrent pas de marcher, ils allaient où on les menait, mais un chemin si fatigant les accablait d'ennui et de chagrin (*Num.*, XX *et* XXI). De quels yeux Dieu les regarda-t-il? comme des gens immortifiés, mutins, indociles, qu'il punit par des serpents de feu, dont les morsures étaient mortelles, et dont ils ne purent être guéris que par l'intercession de Moïse.

Apprenez de là qu'une obéissance servile et chagrine est toujours criminelle et odieuse à Dieu : qu'il ne s'agit pas tant d'une pratique extérieure des devoirs claustraux, que de l'esprit qui doit en être la règle et la forme ; que vous pouvez marcher, agir, travailler, et vous rendre coupables par une humeur inquiète et plaintive ; que si vos supérieurs dont vous fatiguez la patience, condescendent quelquefois à vos désirs, cette indulgence ne vous sera peut-être pas plus favorable que fut celle que Dieu eut pour ce peuple, quand il lui fit dire par Moïse : *Le Seigneur vous donnera ce soir de la chair à manger, et au matin il vous rassasiera de pains ;* pourquoi? En voici une étrange raison : *Parce qu'il a entendu les paroles de murmure que vous avez fait éclater contre lui* (*Exod.*, XVI). Ohl qu'il est plus avantageux de ne pas recevoir ici-bas ces consolations passagères qui sont souvent accordées à cause de la dureté du cœur qui les demande, et qu'il faut plutôt regarder comme des châtiments de la justice de Dieu, que comme des faveurs de sa miséricorde ! Le Seigneur vous donnera de la chair et du pain, parce qu'il a entendu les paroles de murmure que vous avez fait éclater contre lui.

Apprenez de là, que sans cet esprit d'obéissance, quand vous travailleriez sans

relâche, que vous prieriez sans intermission, que vous jeûneriez sans adoucissement, on vous regarderait à peu près comme on regarda autrefois ces moines Sarabaïtes que saint Jérôme appelle *Renobots*, et qui dans la langue Egyptienne sont des hommes qui vivent sans règle et sans discipline. Ils faisaient d'affreuses pénitences, et cependant on les regardait plutôt comme des monstres de religion, que comme des gens qui en composassent quelque corps, par cette grande raison, qu'ils en rejetaient l'obéissance, qui en est l'âme. Sans cette obéissance on ne peut être religieux : avec elle on est un religieux parfait (*D. Hieron. lib. de Virgin.; in collationibus Patrum, collat.* 18, *c.* 7, *D. Th.* 2-2).

Enfin, apprenez de là que, pour plaire à Dieu dans la sainte religion, vous devez vous mettre en état de lui dire, avec autant de sincérité que David : *Je me suis tu, et je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'était vous qui agissiez* (*Psalm.* XXXVIII). J'aurais pu dire qu'on m'impose d'humiliants fardeaux dont on exempte des gens qui ont moins de mérite que moi; qu'il y en a qui, sans talent et sans naissance, occupent des places que je remplirais mieux qu'eux; qu'on ne cherche qu'à me rabaisser, et à éprouver ma patience dans les emplois les plus laborieux et les plus abjects : mais j'ai éloigné de moi toutes ces réflexions, j'ai étouffé toutes mes plaintes et tous mes mouvements d'impatience, parce que c'était vous, ô mon Dieu! qui en agissiez de la sorte à mon égard : *Quoniam tu fecisti.*

Sans cela j'aurais parlé, et peut-être aurais-je parlé avec trop d'aigreur; sans cela, j'aurais du moins dit mes raisons, afin qu'on m'accordât ce que je souhaitais : j'en voyais des exemples qui eussent pu me donner cette hardiesse, et me faire rompre mon silence. J'aurais, comme d'autres, témoigné mon chagrin, et je me serais soulagé, en découvrant à des personnes qui m'étaient chères le sujet de ma peine : mais je n'en ai rien fait par le respect que j'ai eu pour vous. *Je me suis tu, et je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'était vous qui agissiez.*

En voilà déjà beaucoup, mais ce n'est pas encore tout. Saint Paul veut qu'on fasse ce qu'on est obligé de faire, non-seulement *sans murmurer*, mais encore *sans hésiter*. Le vœu d'obéissance, qui ne peut souffrir celle qui est chagrine et plaintive, condamne encore celle qui est lente et tardive : il faut qu'elle soit muette et tranquille, il faut qu'elle soit diligente et prompte.

SECOND POINT.

Soit que l'on considère l'obéissance du côté du principe qui la fait agir, soit qu'on la regarde par rapport à la fin qu'elle se propose, et à la conduite qu'ont tenue les plus grands hommes que nos livres saints nous font regarder comme d'excellents modèles : nous trouverons qu'un vif empressement, une noble et héroïque ardeur d'exécuter sans hésiter ce qu'une volonté supérieure ordonne, en fait un des principaux caractères.

Le principe de cette obéissance n'est ni une vivacité de tempérament, ni une brusque et impétueuse saillie, ni un empressement bizarre et précipité : c'est la grâce de l'Esprit-Saint, qui, éclairant l'entendement et échauffant la volonté, ne peut souffrir de longs et d'injurieux délais.

Que la nature soit ordinairement lente dans ses opérations; que la raison croie devoir prendre de loin ses mesures, avant que de se déterminer; que l'amour-propre, toujours ingénieux à éloigner de soi ce qui peut lui faire de la peine, délibère, hésite, attende. Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont conduits, agités, poussés par l'Esprit de Dieu, et que l'apôtre appelle, pour cet effet, ses vrais enfants. Animés par cette impulsion intérieure et vive, sans laquelle ils demeureraient dans une froide inaction, ils se hâtent d'obéir aux ordres d'en haut; et, dès que la volonté du Seigneur leur est connue, tout leur empressement est de l'accomplir.

A peine Marie connaît-elle le dessein que Dieu a sur elle, qu'elle dit à l'ange qui lui annonce le mystère de l'Incarnation : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Il suffit à Jésus-Christ d'ordonner à ses apôtres de le suivre; ces hommes, sans réfléchir sur la misère apparente du maître qui les appelle, sans lui demander même le temps de disposer de leurs petites affaires, se hâtent de lui obéir, et quittent tout pour s'attacher à sa personne.

Ce fameux persécuteur des premiers fidèles est-il arrêté sur le chemin de Damas? une subite lumière le frappe-t-elle tout d'un coup? et du milieu des éclairs entend-il une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Dès ce moment, saisi, renversé, effrayé, il s'écrie : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, IX)?

Que ces empressements d'une obéissance prompte me ravissent! dit là-dessus saint Bernard. Peut-on se rendre à soi-même un témoignage plus consolant et moins équivoque de sa fidélité à suivre les ordres d'en haut, qu'en s'élevant au-dessus de la faiblesse et de la corruption de sa nature, qu'en se défiant des courtes et vacillantes lumières de sa raison, qu'en combattant l'indocilité et les révoltes de l'amour-propre, afin de pouvoir dire à Dieu : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Mais, hélas! ajoute saint Bernard, en parlant de certains religieux dont il déplore l'inaction et la répugnance à obéir; la lâcheté des uns, l'indolence et la paresse des autres, ont porté les choses à de si fâcheuses extrémités, qu'un supérieur est souvent contraint de leur dire : Que voulez-vous que je vous fasse (*S. Bern., serm.* 1 *in Conversione S. Pauli*)?

Le bon ordre serait que ces religieux, pour s'acquitter de leurs devoirs, témoignassent à leur supérieur qu'ils sont prêts

ile faire tout ce qu'il voudra de raisonnable et conforme aux lois qu'ils ont embrassées, et auxquelles ils se sont soumis. Le bon ordre serait qu'ils lui fissent connaître qu'ils sont ravis de se conduire, non selon leur volonté propre, mais selon la sienne : et cependant, par un déplorable égarement d'esprit, et une corruption de cœur encore plus grande, ce supérieur les voit si lâches, si pesants, si peu disposés à obéir avec la diligence et la ferveur qu'il pourrait en attendre ; que, cédant malgré lui à leur inclination, et feignant qu'il ne s'aperçoit pas de leur répugnance, il est comme réduit à la dure nécessité de leur dire : Que voulez-vous que je vous fasse ?

Encore un coup, quel déplorable égarement! Est-ce là suivre le mouvement de l'esprit de Dieu, cette grâce d'action qui ne peut souffrir de délai? est-ce là répondre à la fin que l'obéissance régulière se propose? Si vous ne la savez pas, la voici : c'est de faire mourir l'homme à lui-même ; de lui ôter sa pesanteur et sa nonchalance, et de lui donner cette agilité dont il a besoin pour marcher à pas de géant, dans les voies de la perfection.

Ce que cette obéissance demande, est qu'on se renonce, qu'on se quitte, qu'on se haïsse, afin de devenir une nouvelle créature de Jésus-Christ, et de se mettre en état de lui dire : C'est à vous, ô mon Dieu! que je veux appartenir, disposez de moi comme il vous plaira : quoi qu'il arrive, je suis résolu de ne plus faire que votre volonté ; et comme je sais que ceux que vous avez établis pour me conduire, me la feront connaître ; me voilà tout disposé à exécuter, sans délai, ce qu'ils m'ordonneront.

Ce que cette obéissance demande, est qu'on soit attentif aux ordres de ses supérieurs ; qu'on étudie dans leurs paroles, dans leur manière d'agir et de gouverner, ce qu'ils souhaitent ; qu'on ressemble à *ces serviteurs dont les yeux*, comme dit David, *sont attachés sur les mains de leurs maîtres* (*Psalm.* CXXII) ; ou à ces enfants d'Israël qui ne mangeaient l'Agneau pascal, *qu'à la hâte, le bâton en main, et leurs robes troussées*, comme des gens qui vont partir, dès qu'ils en recevront l'ordre.

O Dieu de nos pères! que vous aimez à être obéi avec cet esprit d'empressement et de ferveur! oh! que vous aimez à *prévenir par des bénédictions de douceur*, ces serviteurs ardents qui ne cherchent qu'à vous plaire, et qui se feraient un gros scrupule de délibérer, de temporiser, d'attendre, quand vous leur dites : *Levez-vous, ouvrez-moi la porte!*

L'époux des cantiques le dit à son épouse d'une manière si tendre et si touchante, qu'elle devait se hâter de lui accorder ce qu'il lui demandait : *Ma sœur, ma colombe, ma bien aimée, ouvrez-moi ; ma tête est toute dégouttante de rosée* (*Cant.*, V). Mais comme elle différa à se rendre à une si douce invitation, l'époux indigné de ce délai se retira.

Il n'est pas dit que cette épouse se soit obstinée de ne lui pas ouvrir, on la blâme seulement de n'avoir pas eu pour ses ordres, toute la diligence nécessaire sous ce vain prétexte : *Je me suis déshabillée, faut-il que je reprenne mes habits? j'ai lavé mes pieds, faut-il que je les salisse?* Avec tout cela, elle s'exposa au danger de perdre pour toujours, la compagnie de ce chaste amant, qui, rebuté de sa froide réponse, lui fit payer par d'inquiètes et de fatigantes recherches, sa nonchalance à lui obéir.

Ames religieuses, vous demandez tous les jours par quelles vertus vous pourrez vous rendre parfaites et agréables à Dieu. Vous lisez pour cet effet, des livres de piété ; vous participez souvent aux sacrés mystères, vous priez le Seigneur qu'il vous en apprenne les vrais moyens ; vous consultez sur une si importante matière, des directeurs d'une réputation et d'une habileté connues : vous en êtes louables, puisque ce désir de votre perfection vous touche si vivement. Mais voici ce que les plus savants maîtres de la vie spirituelle vous disent : obéissez sans délai, vous ferez bientôt de grands progrès dans les voies du Seigneur ; bientôt vous triompherez des ennemis de votre salut, et vous ne ferez aucun pas qui ne vous mène à la victoire : *Vir obediens loquetur victorias* (*Proverb.*, XXI).

Victoire sur le démon, dont vous découvrirez et vous éviterez les piéges avec d'autant plus de bonheur, que son grand secret pour vous perdre, est de vous porter au relâchement et à la nonchalance. Jeûnez, faites de rigoureuses abstinences, châtiez votre corps par de sanglantes disciplines ; il s'en souciera peu, pourvu qu'il vous persuade de faire votre volonté, ou d'hésiter à obéir à celle de vos supérieurs. Mais si vous combattez cet esprit de révolte qu'il vous inspire, vous vous mettrez en état de le lier, comme on arrête un oiseau avec un petit filet, dit Job ; vous l'empêcherez de vous nuire, et il n'y aura point de victoire que vous ne remportiez contre ce dangereux ennemi : *Vir obediens loquetur victorias!*

Victoire sur la plus fière, la plus indocile, la plus rebelle de toutes les passions : je veux dire, l'orgueil et un secret désir d'indépendance. C'est là, disent les saints Pères, ce péché qui vit le premier dans l'homme, et qui y meurt le dernier ; c'est là, ce péché qui en produit d'autres sans nombre, et qui fait perdre aux plus grandes vertus tout leur mérite : mais en arrête-t-on les impétueuses saillies par l'obéissance ; dès là, on remporte de grandes victoires : *Vir obediens loquetur victorias!*

En voulez-vous quelques exemples? Examinez la conduite qu'Abraham dans la loi de nature, David dans la loi écrite, Jésus-Christ dans la loi de grâce, ont tenue. Abraham prophète, David roi, Jésus-Christ Dieu : pouvez-vous souhaiter de plus excellents modèles de cette obéissance diligente et prompte (*S. Basil. constit. monastic.* c. 19)?

Celle d'Abraham fut éprouvée de toute

manière, dit saint Basile. On lui ordonna d'abord de sortir de la maison de son père, et d'aller dans un pays étranger qui lui était inconnu : première épreuve de son obéissance. La Palestine, lieu destiné d'en haut pour sa demeure, étant, lorsqu'il y vint, frappée de peste, il fut obligé de se retirer en Egypte, où il souffrit de grandes incommodités; seconde épreuve de son obéissance. Dans le temps où son fils unique, encore jeune, lui donnait toute espérance d'une postérité nombreuse et illustre, Dieu lui ordonna de le lui offrir en sacrifice, et d'être lui-même le ministre d'un ordre si sévère; troisième épreuve de son obéissance. Peut-on s'en figurer de plus dures?

Admirez cependant quelle fut en toutes ces rencontres, la disposition de son esprit et de son cœur. Bien loin de se plaindre de l'étrange conduite de Dieu à son égard, il baisa humblement la main qui le frappait, et au lieu de dire ce que tout autre que lui eût dit, il ne regarda que la suprême volonté de celui qui le livrait à de si fâcheuses épreuves, et n'eut dans le cœur que le désir de ne point blesser, en la moindre chose, la pureté de son obéissance. Faut-il quitter ma maison, mes biens, mes parents? faut-il me retirer dans une terre étrangère, où je souffrirai de grandes incommodités? faut-il sacrifier, et sacrifier par mes propres mains, un fils que j'aime plus que moi-même? Dieu le veut, c'en est assez; ne différons pas de lui obéir.

Le second exemple de cette obéissance prompte, c'est celui de David. Humilié ou élevé; haï de Saül, ou aimé de Jonathas; maudit par Sémei, ou honoré par ses bons sujets, il s'écrie : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu! mon cœur est prêt* (*Psalm.* XVII) : ordonnez tout ce qu'il vous plaira; dès que je connaîtrai ce que vous souhaitez de moi, *mes pieds seront aussi légers que ceux des biches*, pour courir dans la voie de vos commandements.

Que dirons-nous enfin de l'obéissance de Jésus-Christ même? qu'il n'est venu au monde que pour faire la volonté de celui qui l'a envoyé. Il est si diligent et si exact à lui obéir, qu'il en compte les jours et les momens; et si sa mère lui demande un miracle, il ne lui fait point d'autre réponse que celle-ci : *Mon heure n'est pas encore venue.*

Chose étrange, dit saint Bernard! Il ne se contente pas de suivre les ordres de son père, à qui l'union de la nature humaine avec la divine l'a soumis; il obéit avec tant de diligence et de promptitude à Joseph et à Marie, que, dès qu'ils se plaignent qu'il les a quittés, il interrompt la conversation qu'il avait avec les docteurs, qui admiraient dans un âge si tendre, sa profonde sagesse. Dès le moment qu'ils parurent n'être pas entièrement satisfaits de ce qu'il leur disait, qu'il fallait qu'il *s'occupât à ce qui regarde le service de son Père*, il sortit du temple, et l'évangéliste remarque expressément *qu'il s'en alla ensuite avec eux à Nazareth, et qu'il leur était soumis* (*saint Bernard*).

Il leur était soumis : un maître à ses disciples, un Dieu aux hommes, le Verbe et la Sagesse éternelle à une femme et à un charpentier. Après un tel exemple, refuserez-vous de vous soumettre à ceux et à celles que Dieu a choisis pour vous conduire dans les voies du salut? Délibérerez-vous, hésiterez-vous, attendrez-vous à leur obéir? Ce n'est pas encore assez; ne leur obéirez-vous pas avec beaucoup de *simplicité et de candeur, comme de vrais enfants de Dieu?*

TROISIÈME POINT.

Que veut dire le roi-prophète quand il témoigne à Dieu, que s'il n'avait fait de sa loi le sujet de ses plus sérieuses méditations, il y a longtemps que son humilité aurait peut-être été la cause de sa perte? Cassien et Richard de Saint-Victor nous l'apprennent.

De tous les sacrifices, disent-ils (*Rich. a S. Vict., part. prima de Sacrificio David*), il n'en est aucun qui nous humilie davantage que celui de notre volonté par l'obéissance; mais il arrive assez souvent qu'il n'en est aucun où l'amour-propre joue plus adroitement son personnage. Quand cette humilité et cette obéissance sont sincères, ces sacrifices pleins de moelle sanctifient et sauvent ceux qui les offrent; mais quand ce n'est qu'une humilité intéressée, qu'une obéissance mercenaire et politique, ce sont des sacrifices que le Seigneur rejette, et qui en humiliant une âme la font périr. Dieu ne reconnaît pour ses vrais enfants que ceux qui se conduisant avec beaucoup de simplicité et de candeur, se soumettent sans déguisement à la volonté d'autrui.

O vous! qui faute de faire attention à cette sainte loi, n'obéissez que dans des vues purement humaines, vous avez par là plus à craindre que vous ne pensez! Ne dissimulons rien sur une matière si délicate, où souvent, sans y prendre garde, on tombe en de pernicieuses illusions.

On obéit à un supérieur, mais pourquoi? Parce que, par un reste de fierté on ne peut souffrir ses humiliantes censures. Si l'on n'était observé de près, on se ferait si peu la violence qu'on se fait, que dès qu'on en trouve qui feignent de ne pas voir des fautes qu'ils devraient corriger, on franchit bientôt des bornes, où l'on n'était retenu que par la crainte d'être repris.

On obéit à un supérieur, mais pourquoi? Pour se le rendre facile, et d'un maître s'en faire un ami. Si on lui résistait, on s'éloignerait des charges, et on mériterait, par un défaut de complaisance, d'être réduit aux offices les plus humiliants ou les plus pénibles. Il est de la politique de se gêner en quelque chose, pour se mettre plus au large en d'autres; de paraître ce qu'on n'est pas, afin d'être effectivement dans la suite ce que l'on veut être.

Est-ce là obéir avec cette simplicité, cette ingénuité, ce désintéressement qui fait le caractère des enfants de Dieu? Si cela était, il faudrait dire que la prudence de la chair n'a rien d'inaliable avec *cette parole fidèle*

qui inspire la sagesse aux simples et aux petits (*Psalm.* XVIII); qu'on peut impunément par des souplesses pharisaïques, se contraindre, afin de satisfaire mieux ses désirs et d'arriver plus sûrement à ses fins.

Que prétendait donc saint Grégoire, lorsque parlant de l'obéissance régulière, il la faisait consister en deux choses, à obéir simplement quand on reçoit des ordres qui paraissent humiliants et durs; à se défier de soi-même et à se renoncer quand on en reçoit qui flattent son inclination et son penchant (*S. Greg., lib.* XXXV *Mor., c.* 13)? Apporter quelque chose de soi pour vaincre sa répugnance dans les commandements difficiles; n'avoir rien à soi pour ne pas écouter sa passion dans ceux qui paraissent doux et commodes; voilà, au jugement de ce savant pape, ce que l'obéissance du monde demande.

Quand Saul eut dit à Jésus-Christ : *Que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, IX)? Levez-vous; lui répondit le Seigneur, entrez dans la ville, et l'on vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. Il se leva, il y entra sans voir où il allait, et presque sans autre mouvement que celui que lui donnèrent ceux qui le prirent par la main et le menèrent à Damas.

Excellente figure de ces âmes religieuses qui veulent sincèrement obéir! Elles se lèvent; c'est une obéissance sans murmure : dès qu'elles se sont levées, elles marchent; c'est une obéissance sans délai. Elles ferment les yeux et se laissent conduire; c'est une obéissance sans déguisement. Vous les connaissez, Seigneur vous les conduisez, vous les aimez, vous leur promettez et vous leur donnez de grandes récompenses.

DISCOURS IX.

Sur l'emploi des frères et des sœurs converses.

Posuit eum in Paradiso voluptatis, ut operaretur e. custodiret illum.

Dieu mit l'homme dans un Paradis de délices, afin qu'il y travaillât et qu'il le gardât (*Gen., ch.* I).

A considérer l'application que Dieu témoigne à former le premier homme, le soin que sa providence prend de sa conservation, la beauté du lieu où il le met, l'abondante variété des plaisirs qu'il lui procure; ne croirait-on pas que cette créature est devenue bien précieuse et en quelque manière nécessaire à son Créateur, qui, ne regardant qu'avec une espèce d'indifférence, celles qu'il vient de tirer du néant, lui donne son approbation, son estime, son affection, ses complaisances?

Cette idée paraît d'autant plus propre aux réflexions que je dois faire dans la suite, que Dieu a voulu comme renouveler en faveur des âmes religieuses, ce qu'il a fait pour le premier homme. Il le créa le sixième jour après avoir donné au ciel sa perfection, et et à la terre sa fécondité; et n'est-ce pas vers le sixième siècle que les communautés religieuses ont commencé à s'établir et à se multiplier? à peine fut-il formé de ses mains, qu'il le mit dans le paradis terrestre : n'est-ce pas le nom que les saints Pères ont donné aux cloîtres et aux maisons religieuses?

Celles où entrent des gens de toute condition et de tout sexe n'ont-elles pas des avantages assez semblables? Si le paradis terrestre était situé du côté de l'orient, on peut dire que le soleil de justice éclaire ces lieux saints de ses rayons, qui semblent ne tomber que vers le déclin du jour sur tant de pécheurs qui vivent dans le grand monde. Si dans ce paradis il y avait des fleurs, des plantes, des fruits de toute espèce, on trouve dans ces maisons religieuses des vertus et des dons célestes de tout genre.

S'il sortait de ce lieu de délices une fontaine qui formait quatre grandes rivières, les quatre vertus cardinales semblent être le partage de ces âmes choisies qui, entrant dans les cloîtres, s'acquittent avec fidélité de tous leurs devoirs. Elles ont fait un bon choix, c'est la marque de leur prudence; elles s'y privent des plus doux plaisirs de la vie, c'est l'effet de leur tempérance; elles y offrent à Dieu ce qu'elles ont de plus cher, c'est ce qui fait connaître leur justice; elles combattent le monde et elles en triomphent, c'est en cela que consiste leur force.

Frères et sœurs, qui entrez dans ces maisons, et dont l'emploi est de vous y rendre utiles par une vie laborieuse, consolez-vous de ce que votre état vous affranchit de la honte, de la dureté, des misères où sont exposés ceux et celles qui servent les gens du monde; mais pour bien prendre l'esprit de votre vocation, souvenez-vous à quelle fin vous y êtes entrés : c'est la même que Dieu se proposa, quand il mit le premier homme dans le paradis terrestre.

Qu'est-ce que Moïse en dit? *Il l'y mit, afin qu'il y travaillât et qu'il le gardât.* Prétendre être fidèle à votre état et vous y soutenir sans travailler, ce serait une dangereuse illusion; travailler sans prendre le soin nécessaire pour vous y sanctifier par votre travail, ce serait une illusion encore plus dangereuse.

Vous vous engagez à une vie laborieuse pour vous rendre utiles à la maison où vous êtes : *Ut operaretur.* Vous vous engagez à une continuelle attention sur vous-mêmes, pour vous conserver dans votre état par un travail qui vous sanctifie : *Et custodiret illum.*

PREMIER POINT.

Les exercices corporels n'entrent pas moins dans l'ordre de la providence de Dieu que dans celui de sa justice. La subordination des êtres, les besoins réciproques qu'ils ont les uns des autres, la conservation d'un tout dont ils sont les parties, n'en souffrent aucune qui soit oisive.

Dans cette inégalité qui se trouve parmi ceux qui composent une même société, les fonctions sont différentes, tantôt plus, tantôt moins considérables; mais chacun doit s'occuper de son ministère, et quand on s'est engagé dans la religion, le travail est d'une

nécessité pressante, par une belle raison qu'en rend saint Augustin (*D. Aug. de Opere Monach.*).

Quand vous avez embrassé cet état, étiez-vous riches dans le monde? y étiez-vous pauvres? Si vous étiez riches, rien ne peut mieux contribuer à guérir l'enflure de votre premier orgueil que de travailler avec humilité pour vous procurer les choses nécessaires à la vie, après avoir généreusement renoncé aux superflues. Si vous étiez pauvres, de quoi vous plaignez-vous quand on vous oblige au travail? vous n'avez fait que changer de maître; ce qui doit même vous consoler dans ce changement, est de savoir que ce que vous faisiez pour gagner votre vie, vous le faites pour en trouver une plus heureuse en servant Jésus-Christ et en ne cherchant qu'à lui plaire

Ne doutez donc pas de la nécessité du travail, ou si vous voulez en être encore plus convaincus, afin de vous y encourager, représentez-vous avec saint Basile qu'une grande grâce du travail est de faire éviter l'oisiveté; qu'une grâce encore plus grande est de se rendre utile à son prochain; mais qu'une grâce qui l'emporte encore sur ces deux considérations, est de faire ce que Jésus-Christ a fait, et ce que les plus grands hommes ont cru devoir faire pour se former sur un si excellent modèle et en mériter les récompenses (*S. Basilius in regulis fusius disputatis, quæst.* 37 *et* 39).

C'est une maîtresse bien dangereuse que l'oisiveté : jamais école ne fut plus fréquentée que la sienne, jamais leçon ne fut plus favorablement reçue. On n'y gêne personne, chacun vit selon son humeur et son caprice: on prend tel travail que l'on veut, et on le quitte quand il incommode. On croit devoir s'occuper de quelque chose, mais de cette occupation qu'on se choisit, on s'en débarrasse avec la même facilité qu'on s'en est chargé. En un mot, le travail est un état violent, et dès qu'il est violent, il dure peu ; on revient bientôt à son état naturel de repos et d'inaction.

Si j'avais à porter la parole à des gens du monde, je tâcherais de leur faire connaître à quels désordres cette oisiveté les livre. Une fille jeune et belle ne cherche qu'à entretenir par le sommeil et une indolente nonchalance, son embonpoint, mais ses passions demeurent-elles tranquilles? Ne sondons pas cet abîme de péchés où elle se jette : le Saint-Esprit n'en dit que trop quand il regarde l'oisiveté comme *une maîtresse qui apprend beaucoup de malice.*

Là, elle cherche de quoi plaire et se faire aimer. Modeste et chaste d'abord, peut-être ne le sera-t-elle pas toujours, car de quoi n'est pas capable une fille qui fuit le travail? Sans recourir à tant d'exemples dont nos histoires sont pleines, ces mêmes désordres d'incontinence ou d'indocilité, d'impureté de corps ou de corruption d'esprit et de cœur, se renouvellent encore de nos jours. Si elle aimait le travail, si elle était toujours sous les yeux d'une mère sage et laborieuse, tout serait réglé dans sa conduite; mais voulant vivre dans une habituelle nonchalance, elle n'a ni frein ni crainte qui la retienne.

Ce jeune libertin, semblable à l'enfant prodigue, ne cherche qu'à mener une vie délicieuse et molle. A-t-il du bien? souvent il le dissipe comme lui avec des filles et des femmes de joie. Il méprise les sages instructions d'un père dont il ne peut souffrir les remontrances; se trouvant trop gêné dans sa maison, il mène une vie errante, et tandis qu'il peut fournir aux dépenses de jeux, de table, d'habits, de spectacles, il ne se met en peine de rien : *L'oisiveté lui a appris beaucoup de malice.*

Si les uns et les autres avaient profité des bons conseils qu'on leur avait donnés, ils auraient aimé le travail ; l'aimant, ils s'en seraient fait une habitude; cette habitude leur aurait attiré l'estime des hommes et l'amitié de Dieu. Mais ne voulant se faire aucune violence, ils se sont jetés dans un abîme et, comme parle saint Bernard, dans un cloaque et un égout de péchés (*S. Bern. lib.* III *de Consider., c.* 13).

Voilà ce que je dirais si je portais la parole à des gens du monde; mais il est important d'apprendre à des frères et à des sœurs converses que cette obligation du travail et cette fuite de l'oisiveté les regardent encore de plus près. Ils se sont engagés par leurs vœux à une vie mortifiée et pénitente, et sans l'amour du travail, ils ne s'en acquitteraient jamais dignement. Ils ont par leur vœu renoncé aux douceurs d'une vie molle et profane, et sans cet amour du travail, ils rappelleraient dans les cloîtres l'indolence et la sensualité du siècle. Ils ont demandé à être reçus comme des ouvriers laborieux et vigilants, et leur oisiveté serait seule capable de leur attirer ces terribles peines : *Jetez, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures ce serviteur inutile.*

Quel mal a-t-il fait? C'en est assez de n'avoir pas fait le bien qu'il devait faire. A-t-il dissipé ce bien? Il ne l'a pas fait valoir. L'accuse-t-on d'avoir fait de folles dépenses? Il a perdu le temps qu'il devait mieux employer. Se plaint-on de sa malversation et de son infidélité? Son oisiveté en est une assez grande : *Jetez, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures ce serviteur inutile.*

Amante indiscrète, tu pries ton amant par tout ce qu'il y a de plus tendre dans l'amitié, de te marquer le lieu où il prend ses repas et son repos, mais il y a beaucoup d'apparence que tu ne le connais guère et que tu le connais encore moins. Si tu le connaissais à fond, tu lui demanderais plutôt quel est le temps et le lieu de son travail ; aussi comprends-tu bien le sens de la réponse qu'il te fait : *Tu as des troupeaux à garder, marche après eux.* Tu as de quoi t'occuper, ne demeure pas dans une molle fainéantise. Le lieu de mon repos n'est pas en cette vie, c'est en l'autre ; ce que tu demandes est à contre-temps : *Va après tes brebis*, c'est pour t'occuper et travailler qu'on t'en a donné le soin.

Ainsi parle Jésus-Christ à une âme qui s'est consacrée à son service. Il ne lui dit pas, c'est la réflexion que fait saint Bernard (*Serm.* 39) : *J'ai mis dans le ciel le lit de mon repos ; c'est dans ce midi de ma gloire que je demeure tranquille, c'est là que j'ai établi mon trône ;* il lui marque au contraire la nécessité et les règles de son travail : *Allez après vos troupeaux et marchez sur leurs traces.* J'ai été ce bon pasteur qui ai cherché les brebis égarées de la maison d'Israël et qui les ai portées sur mes épaules : j'ai marché, couru, sué pendant les jours de ma vie mortelle, faites-en de même dans la vie laborieuse que vous avez choisie.

L'obligation de se rendre utiles à l'ordre et à la maison où les frères et les sœurs se sont engagés, est une seconde raison de la nécessité du travail. Il y a dans l'Eglise des ministères et des opérations différentes, dit saint Paul ; mais nonobstant cette diversité, c'est la même fin et le même esprit. Le corps n'est qu'un, mais il est composé de plusieurs membres, et il n'y a aucun d'eux qui, par les qualités qui lui sont propres, ne doive contribuer au soulagement des autres.

Si le pied disait, parce que je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps ; si l'oreille disait, je n'en suis pas non plus, parce que je ne suis pas l'œil ; ces deux parties cesseraient-elles d'en être ? Dieu y a mis plusieurs membres pour deux raisons : la première, pour ôter tout sujet à de vaines distinctions ; car quel désordre serait-ce si l'œil, étant dans la plus éminente partie du corps, méprisait les pieds et les mains ? la seconde, pour ne laisser aucune excuse à l'inaction et à l'oisiveté, afin que tous les membres conspirent à s'entr'aider les uns et les autres. Comme l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vous ; comme la tête ne peut pas dire non plus au pied : Vous ne m'êtes pas nécessaire ; ces mains et ces pieds ne peuvent pas dire que l'œil et la tête leur sont inutiles.

Apprenez de là, vous qui conduisez les maisons religieuses, dont vous êtes comme l'œil et la tête, à ne pas mépriser ceux et celles qu'un état inférieur engage à une vie laborieuse et pénible. Mais pour vous qui, n'étant pas dans un même degré, avez fait profession de servir, apprenez de là aussi à vous acquitter fidèlement de votre emploi, quelque abject et dur qu'il vous paraisse. Le doit-il être quand on fait partie d'un même corps, qui ne peut se conserver sans la supériorité et la direction des uns, sans la dépendance et le travail des autres ?

Le doit-il être, quand il se fait un si agréable tempérament de peine et de consolation, que ce n'est pas tant le travail que l'on sent dans le travail même que la douceur et l'onction que Dieu y répand ? Tout y est surnaturel et divin quand on prend bien l'esprit de sa vocation. Il y entre quelque chose d'amer, c'est la peine ; mais il y entre aussi quelque chose de doux, c'est l'amour et le plaisir avec lequel on l'embrasse.

S'il n'y avait que de la servitude et de la peine, le travail pourrait devenir insupportable ; s'il n'y avait que de l'amour et du plaisir, il pourrait être infructueux ; s'il n'y avait que de l'amertume, il rebuterait ; s'il n'y avait que du plaisir, il flatterait trop l'amour-propre : mais le mélange de ces deux choses fait qu'il est tout à la fois honorable et humiliant, agréable et pénible. On travaille, mais on s'en est fait une sainte et heureuse habitude ; on rend service à la religion, mais en même temps on en reçoit d'autres et l'on se fait un plaisir de s'acquitter de son devoir ; on épuise ses forces par de laborieux exercices, mais on ne s'en souvient presque pas, tant la suavité et l'onction de la grâce adoucit ce qu'il y a de plus humiliant et de plus dur.

A ces deux raisons, ajoutons-en une troisième : l'exemple de Jésus-Christ et celui de tant de grands hommes qui, dans la vie laborieuse qu'ils ont menée, ont voulu se former sur un si excellent modèle. Il n'était pas encore venu au monde, et il disait par avance chez David, que dès sa jeunesse *il souffrait toute la peine de la pauvreté et du travail* (*Psalm.* LXXXVII). L'une et l'autre sont naturellement inséparables : le travail est une ressource à la pauvreté, comme la pauvreté est une disposition au travail.

Ces mauvais riches dont parle le même prophète, semblent faire comme une espèce différente d'hommes que l'oisiveté et les richesses distinguent des autres : *Ils ne travaillent* pas comme eux, tant ils ont soin à éloigner d'eux ces fléaux dont les pauvres sont frappés. Couverts de leurs crimes, ils se livrent aux différentes passions de leur cœur (*Psalm.* LXXII) ; une paresse invétérée entretient leur embonpoint ; la graisse et l'iniquité sortent de leurs entrailles ; vous les réservez, Seigneur, au jour de votre colère. Dans quelle désolation tombent-ils, lorsqu'ils s'en aperçoivent le moins ? tout leur manque en un moment, et ils périssent comme leur iniquité le mérite.

Déplorons leur malheur, mais louons la sagesse de ces bons serviteurs et de ces servantes fidèles, qui, dans leurs humiliants et laborieux emplois, ne se proposent pour exemple que la pauvreté et le travail de Jésus-Christ : de riche qu'il était, il est devenu pauvre ; de souverain Maître du monde, il s'est fait le dernier et le serviteur de tous. Jouissant, s'il l'eût voulu, d'un doux repos et d'une délicieuse abondance, il lui a préféré un travail qui, ayant commencé dès ses premières années, n'a fini qu'avec sa vie. Peut-on trouver un plus puissant motif pour s'animer au travail et se mettre en état de dire : Je fais ce qu'a fait avant moi mon divin Maître ?

Tertullien se raille agréablement d'Hermogène, qui, croyant faire honneur à Dieu, disait que dans la création du monde il s'était contenté de regarder et de s'approcher de ses ouvrages pour les tirer du néant. Tu prétends donc flatter son inaction, en donnant à ses perfections infinies un doux repos : sache au contraire lui dit Tertullien,

qu'il y a pour lui plus de gloire d'avoir travaillé en sa manière à la formation de ses créatures (*Tertull. adversus Hermog.*, *c.* 45).

Ne nous imaginons pas pour cela que Dieu ait eu des pieds et des mains qu'il ait appliqués à la production de tous ces êtres que David appelle *leurs ouvrages;* mais ce que la foi nous apprend, est que son Fils s'étant fait chair et ayant pris un corps, il s'est volontairement assujetti à la peine et au travail, comme le reste des hommes. Dans ce corps uni à la divinité, il a eu des yeux qu'il a ouverts pour voir nos misères; un cœur qui l'a rendu sensible à nos maux; des mains qu'il a appliquées à leur soulagement; des pieds avec lesquels il a marché comme un géant dans cette laborieuse carrière de sa vie mortelle

Oh! le bel exemple! oh! qu'il est digne d'être imité par ces frères et ces sœurs que leur profession engage au travail! Oh! qu'il est doux, qu'il est consolant, qu'il est glorieux de pouvoir se dire : Je travaille au jardin! Ce fut sous la figure d'un jardinier que Jésus-Christ, mon divin Maître, apparut à Madeleine. Je vais tirer de l'eau : ce fut sur les bords d'une fontaine qu'il s'assit, tout épuisé de forces, pour convertir une femme de Samarie et lui découvrir nos plus incompréhensibles mystères.

Je suis chargé d'une partie des affaires de ma communauté; Matthieu était dans son emploi quand Jésus-Christ l'appela. Je fais de petits voyages; il apparut à deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs; et aux paroles qu'il leur dit pendant le chemin, leur cœur se sentit tout échauffé. Je suis à table plus par le besoin que j'ai de manger que par le plaisir que j'y prends; il mangeait avec les publicains et les pécheurs. J'y sers les autres; il lava les pieds de ses apôtres, et et leur fit entendre *qu'il était venu pour servir, et non pour être servi.*

Je rends dans l'infirmerie de petits secours aux malades; il se transporta à la piscine de Jérusalem, pour guérir un paralytique, et dit au centenier qu'il viendrait chez lui et qu'il donnerait à son serviteur le soulagement qu'il lui demandait. Ce charitable Maître que j'adore et que je dois regarder comme mon modèle, appliqua lui-même de la boue sur les yeux de l'aveugle-né; il toucha le cercueil où était le fils d'une veuve désolée; il pleura et il frémit sur le tombeau de Lazare : tels sont les exemples qu'il me donne; et jamais je n'y pense, que mon travail ne me paraisse honorable et doux.

Est-ce que Jésus-Christ ne pouvait pas agir en Maître et faire connaître sa souveraine autorité? Il le pouvait, dit saint Ambroise, mais il était venu pour travailler et pour servir (*S. Ambr., l.* X, *in c.* 22 *Luc., et lib.* II *in Luc, de Baptist. Christi*) : il le pouvait; mais en menant une vie humiliante et pénible, il voulait nous instruire de nos devoirs, et nous faire dire : *Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître*, et il serait bien étrange qu'il hésitât à faire ce qu'a fait le souverain du ciel et de la terre.

Je ne m'étonne pas après cela d'entendre dire à saint Paul : Vous vous souvenez, mes frères, des peines que nous avons essuyées. Vous savez que nous avons prêché l'Évangile en travaillant jour et nuit, afin de n'être à charge à aucun de vous (I *Thess.*, II). Il pouvait vivre du fruit de ses prédications; mais comme il aimait le travail, il était bien aise de subsister du petit gain qu'il pouvait lui produire. Ce travail était rude et fatigant, dit Cassien, mais il cessait de l'être, dès qu'il le prenait pour l'amour de Dieu, et le soulagement de ses frères.

Je ne m'étonne pas non plus de ce que saint Augustin rapporte de ces grands hommes qui habitaient ces affreux déserts de l'Egypte et de la Thébaïde. Le travail des mains leur était si ordinaire, que plusieurs d'entre eux, après avoir abandonné de gros biens, se faisaient un plaisir de se bâtir de petites demeures et de gagner, à la sueur de leur visage, du pain qu'ils partageaient avec les pauvres; jusque-là même qu'ils se privaient du nécessaire pour les nourrir, se réservant toute la peine d'une vie laborieuse; trop contents si les prisonniers, les malades et tous ceux qui avaient besoin de leurs secours en profitaient (*S. Aug., de Opere monachorum, c.* 13).

Bien loin de croire que leur travail fût trop humiliant et trop dur, ils l'embrassaient avec plaisir; et autant qu'ils souhaitaient de se rendre utiles au prochain, autant ils avaient d'attention sur eux-mêmes pour s'y sanctifier. Seconde condition, qui n'est pas moins importante que la première.

SECOND POINT.

Quoique tous les hommes soient obligés au travail, ils n'en tirent pas tous les mêmes avantages : il y en a de mauvais qui les damnent, de stériles dont ils ne profitent pas; et ils n'en tirent aucun fruit pour l'éternité, à moins qu'il ne soit saint.

J'appelle un travail mauvais, celui de ces géants qui, *voulant se faire un grand nom*, essuyèrent tant de fatigues pour élever cette fameuse tour de Babel; ils n'épargnèrent ni la peine des ouvriers, ni la leur; mais Dieu, pour leur faire sentir que ce que l'orgueil humain entreprend ne demeure jamais impuni, détruisit bientôt ce ridicule ouvrage de leur folle vanité. *Il confondit leur langage*, et ils savaient si peu ce qu'ils faisaient, qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes : travail mauvais et réprouvé.

J'appelle un travail stérile celui de tant de chrétiens qui, quoique ce qu'ils font soit indifférent de sa nature, ils n'en tirent cependant aucun avantage, dès que leur volonté s'y trouve indépendamment de celle de Dieu. Tel fut celui de Simon Pierre, qui avait passé toute la nuit à jeter en mer ses filets, dans l'espérance qu'il en retirerait quelque petit gain, et qui avoua à son Maître qu'il n'avait rien pris : travail stérile et ingrat.

Mais j'appelle un travail fructueux et saint celui qu'on entreprend par les ordres et sous le bon plaisir de Dieu : celui où, sans écouter les bizarres désirs de l'amour-propre, qui

hait naturellement l'humiliation et la peine; on s'y assujettit pour lui plaire, quoiqu'il conduise une âme, comme il conduisit Jacob, par les voies les plus dures : travail fructueux et saint.

Tel doit être celui des frères et des sœurs converses, dans les maisons où leur état les engage de travailler et de servir. Il faut qu'ils s'y sanctifient, et en voici trois moyens, dont le premier est de s'engager au travail dans un esprit de pénitence; le second, de le rapporter à la gloire de Dieu dans un esprit de piété; le troisième, de le conduire à une heureuse persévérance dans un esprit de ferveur.

Autre fut le travail du premier homme dans le temps de son innocence; autre fut celui où il se vit condamné après l'avoir perdue. Dans ces heureux moments, il avait Dieu pour ami et le paradis terrestre pour demeure. Quand même il aurait toujours conservé la grâce originelle, il n'aurait pas été pour cela dispensé de travailler, par cette raison que Tertullien en rend, que le travail entre dans l'ordre de la providence de Dieu, qui ne laisse aucune de ses créatures oisive (*Tert., lib. de Patientia, c.* 5). Mais oh! que ce travail lui eût été doux en un lieu où, sans aucun exercice fatigant, il eût tout eu en abondance!

Depuis son péché, les choses ont bien changé : l'Ecriture qui venait de dire que Dieu *l'avait mis dans un jardin de délices, afin qu'il le cultivât*, ajoute *qu'il l'en chassa.* Le texte hébreu porte même qu'il l'en chassa avec ignominie, le condamnant à une pénible culture d'une terre dont il devait arracher les épines et les ronces. Si cette *terre fut maudite, ce ne fut qu'à cause de ce premier pécheur;* sans sa désobéissance, elle eût toujours contribué à sa nourriture et à son plaisir; mais s'étant oublié de son devoir et de sa dépendance, il a porté dès le temps même la peine de son péché.

C'est de cet homme pécheur que nous sommes tous sortis, c'est par conséquent à ce travail humiliant et pénible que nous sommes tous condamnés comme lui, conclut de là saint Augustin (*Lib.* XIV, *de Civitat. Dei, c.* 10 *et epist* 81). Comme il ne possédait pas pour lui seul son bonheur et qu'il l'eût transmis à toute sa race, s'il avait conservé son innocence; sa peine ne s'est pas non plus terminée à sa seule personne, elle est passée jusqu'à nous, dit ce Père; et ce que nous pouvons faire, est de nous sanctifier, en prenant, dans un esprit de pénitence, le travail auquel sa justice nous a condamnés.

Nous sommes même fort obligés à Dieu de ce qu'il veut bien recevoir en satisfaction un travail auquel un malheur héréditaire et nos péchés actuels nous ont condamnés. Que les gens du monde ne portent cette peine qu'avec chagrin et en murmurant : Bénissez-en le Seigneur, vous tous qui le servez et qui demeurez dans sa maison : *Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini, qui statis in domo Domini, in atriis domus Dei nostri* (*Psal.* CXXII)

Bénissez-en le Seigneur, et loin de vous plaindre de la dureté de votre état, faites-en l'un des principaux sujets de votre humble reconnaissance. N'êtes-vous pas les enfants d'un Adam pécheur? N'avez-vous jamais offensé Dieu mortellement? N'êtes-vous pas, en une infinité d'occasions, tombés dans ces fautes où le Sage dit *que le juste tombe sept fois le jour?* Contre cette corruption et cette fragilité de votre nature, vous avez un remède toujours présent, un travail dont vous avez bien voulu vous charger et qui satisfera à la justice divine pour vos péchés, si, touchés d'une vraie douleur d'en avoir commis, vous prenez dans un esprit de pénitence ces laborieux exercices de votre profession.

Je pourrais vous dire que vous y avez même une consolation, qu'une infinité de serviteurs et de servantes n'ont souvent pas dans le monde. Ils travaillent depuis le matin jusqu'au soir, ils ôtent à leurs corps ce temps de repos que la nature leur a donné pour réparer un peu leurs forces; ils se voient dans leur servitude engagés aux offices les plus humiliants et les plus ingrats, sans pouvoir s'assurer un peu de pain pour le lendemain; et ils se trouveraient fort heureux s'ils changeaient leur condition avec la vôtre, qui est exempte de ce travail accablant du corps, de ces soins et de ces inquiétudes de l'esprit.

Ils envient la douceur et la tranquillité de votre état; mais la providence et la miséricorde du Seigneur en a disposé tout autrement en votre faveur. Vous demeurez dans sa maison, vous vous regardez déjà comme si vous étiez dans le parvis de la Jérusalem céleste: Bénissez-le.

Baisez la main qui vous a chargés de son fardeau, et le portez dans un esprit de pénitence : *Ecce nunc benedicite Dominum omnes servi Domini; qui statis in domo Domini, in atriis domus Dei nostri.*

Ce n'est pas là la seule chose qu'il vous demande, il veut que, pour vous conserver dans le lieu où il vous a mis, vous lui offriez votre travail dans un esprit de piété : *Elle est utile à tout*, dit l'Apôtre, elle relève même par de nouveaux caractères de mérite, les moindres actions que l'on fait.

Il y a entre les vertus morales et les vertus chrétiennes, entre les exercices du corps et les opérations de l'âme, une grande différence à faire. Les unes ne sont pas toujours nécessaires, mais les autres sont d'une indispensable nécessité. On se trouve quelquefois hors d'état de travailler et de servir, mais on ne peut jamais se dispenser d'offrir à Dieu son travail et ses petits services : c'est à la piété à les consacrer; c'est à elle à les rapporter à la gloire du Seigneur, afin de leur donner tout leur mérite et tout leur prix.

Non-seulement nous devons agir, mais nous sommes obligés d'agir pour une fin raisonnable et sainte, dit Guillaume de Paris; et cette fin n'est autre que la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté (*Guillelmus Paris., Tractat. de Legibus*). Si nous agissions comme les bêtes, l'instinct nous détermine-

rait; si nous nous conduisions comme des esclaves, la crainte de la peine nous appliquerait même malgré nous au travail; mais grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! vous nous avez donné une raison qui nous élève au-dessus des bêtes, une foi et une religion qui nous distinguent des païens et des infidèles.

Or, à quoi cette foi et cette religion nous engagent-elles? à faire et à souffrir pour Dieu tout ce que nous faisons et tout ce que nous souffrons, à lui dire ce que lui disait ce saint prophète : *C'est pour vous que nous nous mortifions pendant tout le jour*, jetez les yeux sur notre humilité et notre travail, et pardonnez-nous nos péchés avec de si bons sentiments; rien ne nous coûtera, nous irons même au devant de ce qu'il y aura de plus fatigant et de plus pénible, et plus notre piété apportera d'empressement à s'acquitter de ses devoirs, plus elle nous rapportera de fruits, dit saint Ambroise: *Uberiores fructus habebit accelerata devotio.*

Rien n'empêche une âme, principalement lorsqu'elle s'est engagée par ses vœux dans un laborieux ministère, de s'en acquitter dans cet esprit. Dans le monde, on se propose d'autres fins; dans le cloître, on revient toujours à celle-ci. Dans le monde, l'intérêt, la crainte, les différents besoins partagent ceux qui y travaillent et qui y servent; dans le cloître, tout l'intérêt est de faire son salut, toute la crainte est de n'y pas prendre de justes mesures, et tous les besoins se réduisent à un seul, à la grâce et à la protection du Seigneur.

Dans le monde, les exercices du corps dissipent l'âme et la rendent moins attentive à ce qu'elle doit à Dieu. Dans le cloître, ces exercices la rappellent à son devoir; les heures du travail et de la prière, de l'action et de la contemplation y sont marquées. Sans cesser d'agir on peut penser à son salut et à la bienheureuse éternité. Sans cesser d'agir on peut anticiper, dès ce monde, sur l'état des anges que saint Paul regarde comme des serviteurs et des ministres envoyés pour exercer leur ministère en faveur des hommes (*Hebr.*, I), et dont cependant Jésus-Christ dit qu'ils ne perdent pas de vue son Père qui est dans le ciel (*Matth.*, VIII).

Enfin le troisième moyen de se conserver dans ce paradis terrestre où l'on est placé de la main de Dieu, pour le cultiver et s'y sanctifier, est de conduire son travail à une heureuse persévérance dans un respect de ferveur.

On n'en manque peut-être pas dans les commencements, mais il est à craindre que dans la suite on ne se relâche peu à peu. Le joug du Seigneur paraît doux et léger quand il ne s'agit que de le porter pour quelques jours; mais une continuité de travail fait de la peine et une même uniformité dans une profession gênante est une étrange tentation; travailler tous les jours et se représenter que tandis qu'on aura de la santé et des forces, on travaillera; servir jusqu'aux derniers moments de sa vie et se dire que Marthe, occupée à un laborieux ministère, n'aura pas dans la religion le repos et la plus honorable part de Madeleine, se voir renfermée dans un certain cercle d'occupations fatigantes qui se succèdent les unes aux autres; voilà pour l'ordinaire ce qui décourage une âme et qui lui fait regarder dans la suite comme quelque chose de dur ce qu'elle avait auparavant embrassé avec joie.

De là ces ennuis et ces chagrins, cette continuelle révolution de pensées et de désirs; de là cette nonchalance et cette langueur dans cette œuvre que le Seigneur ne peut souffrir qu'on fasse négligemment : on se rebute à chaque difficulté que l'on trouve; le joug de la religion devient pesant, on cherche de vaines dispenses, on s'attache à des amusements frivoles, une fatale sécheresse épuise ces esprits vitaux qui s'étaient ramassés autour du cœur, et au lieu d'une terre bénie où l'on eût pu, comme Adam innocent, s'occuper avec plaisir, on en trouve une maudite, comme Adam pécheur, toute couverte d'épines et de ronces, qu'il faut défricher à la sueur de son visage.

D'où vient ce changement? d'un défaut de ferveur. La même pluie qui rend les arbres féconds et qui leur fait porter des fruits en abondance, fait croître les épines quand on néglige de les arracher. La langueur et le dégoût gâte tout et rend stérile une âme qui eût pu faire de grands progrès dans la vertu : elle n'aime pas sa profession, c'en est assez pour la perdre; elle fait paraître au dehors quelques bonnes œuvres, mais c'est comme une plante desséchée qui sort d'une terre qui n'a plus d'humidité; on voit les services qu'elle rend, mais ce ne sont que quelques fleurs qui se fanent, que certains rejetons qui ne dureront pas longtemps.

A un si pernicieux relâchement dont les suites ne peuvent être que funestes, opposez une persévérante ferveur : regardez ce que vous avez déjà fait, comme un engagement à vous acquitter de ce qu'il vous reste à faire; laissez derrière vous le peu de vos bonnes œuvres et tournez-vous vers celles que le Seigneur attend encore de votre fidélité.

Ce bon maître *s'engage de vous donner tout ce qui sera de justice;* c'est ainsi qu'il veut bien appeler les dons de sa gratuite miséricorde, mais ce n'est qu'à condition que vous cultiverez sa vigne où il vous a envoyés; c'est comme une espèce de transaction qui s'est passée entre lui et vous : à son égard il sera exact à vous tenir sa parole, mais il prétend que de votre côté vous ne manquerez pas à la vôtre.

Dites-lui donc avec toute la sincérité et toute la ferveur dont vous êtes capables : je ne m'épargnerai en rien, ô mon Dieu, pour m'acquitter de mon devoir et me conserver dans ce saint lieu où vous avez eu la bonté de me mettre : ce qui m'a jusqu'ici rebuté ne me rebutera plus; ce qui m'a porté au relâchement m'obligera de reprendre, avec le secours de votre grâce, de nouvelles forces pour expier le passé, faire un bon

usage du temps présent et mériter, par ma persévérance, un heureux avenir.

DISCOURS X.

Sur l'état des filles destinées au service des malades et des pauvres (1).

Æmulamini charismata meliora.
Ayez de l'émulation pour les dons les plus excellents (I *Cor.*, *ch.* XII).

La grâce que saint Pierre appelle *une grâce à plusieurs formes* (I *Petr.*, IV), n'emploie pas toujours les mêmes moyens pour rendre une âme sainte et parfaite. Il y en a qu'elle sanctifie au milieu du grand monde, malgré la corruption du siècle, malgré les occupations, les soins, les embarras de la vie. Il y a encore, de nos jours, des femmes fidèles et d'une édifiante vertu, des Sara dans leur ménage, des Judith dans leur viduité, des Esther dans les cours des grands. Il en est d'autres *qu'elle cache dans les trous de la pierre* comme la colombe, et autour desquelles elle élève des remparts afin que personne ne leur parle, comme l'amant des Cantiques disait qu'il le ferait pour s'assurer de la fidélité de son épouse.

Il y en a enfin d'autres qu'elle sépare du monde, et dont cependant elle veut que les fonctions soient utiles au monde par les services que le prochain en reçoit; et ce sont des anges qui, comme celui de l'Apocalypse, ont un pied sur la terre et l'autre à peu près comme sur la mer, pour l'exercice de leur ministère.

Que serait-ce en effet, si Isaac n'avait qu'une bénédiction à donner, et si dans la maison du Père céleste il ne se trouvait qu'une seule demeure? Cette prodigieuse multitude de nations que saint Jean dit avoir vue devant le trône de l'Agneau était composée de gens de tout âge, de tout pays, de tout sexe; et, dans les différents états que chacun embrasse, il n'y en a aucun où, selon la mesure des grâces qu'il reçoit, il ne soit obligé *d'avoir de l'émulation pour les dons les plus parfaits : Æmulamini charismata meliora.*

Ces dons si parfaits sont pour vous d'une manière toute singulière, nos très-chères sœurs. Quoique l'humble simplicité de l'Evangile condamne ces comparaisons odieuses qu'on fait quelquefois de profession à profession, de vertu à vertu, cependant, à nous arrêter au jugement de Jésus-Christ, qui dit que *pour devenir grand il faut être le serviteur de tous* (*Marc.*, X), n'est-ce pas là l'esprit de votre vocation? et si l'amour de Dieu et celui du prochain sont *les deux commandements d'où toute la loi et les prophètes dépendent*, n'est-ce pas après ces dons si excellents que vous aspirez dans l'état que vous avez choisi?

Quand vous y êtes fidèles, vous aimez Dieu d'un amour plus parfait qu'on ne l'aime ordinairement dans le monde : première proposition. Quand vous y êtes fidèles, vous aimez votre prochain d'un amour plus utile, et lui rendez plus de services qu'il n'en reçoit de beaucoup d'autres communautés religieuses : seconde proposition : *Æmulamini charismata meliora.*

(1) Les religieuses de l'Hôtel-Dieu et hospitalières, les sœurs de la charité et de l'union chrétienne, filles de sainte Ursule et de sainte Geneviève.

PREMIER POINT.

Quand je dis que dans les communautés religieuses on aime Dieu d'un amour plus parfait qu'on ne l'aime dans le monde, cette proposition se fait assez comprendre par les termes dont elle est conçue. Quelque corrompu que soit le siècle, l'amour de Dieu n'y est pas impraticable; il y a encore de nos jours des saints de tout sexe, de toute condition, de tout âge; et ils ne le seraient pas s'ils n'observaient ce premier de nos commandements, sans lequel il n'y a ni salut ni bienheureuse éternité à attendre.

Il s'agit seulement de comparer vie à vie, exercices à exercices, état à état; et dans cette comparaison on trouvera que la pratique de ce précepte de l'amour de Dieu est plus ordinaire et plus parfaite dans l'un que dans l'autre. Pourquoi? parce que dans les communautés religieuses on s'engage à plus souffrir pour Dieu qu'on ne souffre ordinairement dans le monde, première raison; parce que dans les communautés religieuses on se fait, par la profession qu'on a embrassée, un devoir et une loi d'être plus attaché à Dieu qu'on ne l'est ordinairement dans le monde, seconde raison.

On aime Dieu dans le monde, ou, pour mieux dire, on croit l'aimer; mais comment et à quelles conditions? Dans les uns, c'est un amour de sensibilité et de tempérament; ils ont un cœur naturellement tendre, et ils prennent quelque soin de leur salut; vers qui peuvent-ils mieux se tourner que vers celui qui en est l'auteur et le consommateur? Dans les autres, c'est un amour de désir et de projet, c'est une certaine préparation d'âme qui conçoit de bons desseins d'être un jour à Dieu d'une manière plus sérieuse que ne le sont ceux et celles dont la dévotion leur paraît fort équivoque. Ils ne marchent pas encore dans les voies de l'amour, ils les côtoient; bientôt, à ce qu'ils espèrent, ils y courront à pas de géant.

Il y en a dont l'amour prétendu n'est qu'un amour de spéculation et de préférence; ils mettent Dieu au-dessus de tout autre objet dans leurs pensées, mais dans la pratique il est souvent un des derniers; il est plus présent à leur esprit, mais leur cœur en est plus éloigné. Quand même les uns et les autres l'aimeraient, ce n'est souvent qu'un amour d'indolence et de langueur, qu'un amour doux et commode, ennemi de ce qui peut déranger leurs petits plaisirs, affaiblir leur santé, contraindre leur humeur, les mettre moins à leur aise.

Les âmes consacrées à Dieu et qui veulent lui être fidèles l'aiment d'un amour bien différent; tout y est pur et fort. Elles ont leurs règles, et ces règles les obligent à souffrir ce qu'il y a de plus incommode et de plus gênant; elles ont leurs lois, *si elles lisent ce qui y est écrit*, elles y trouveront qu'il faut

aimer Dieu non-seulement *de tout son esprit*, mais encore *de toutes ses forces;* qu'un des vrais moyens de l'aimer est d'attaquer, de combattre, de poursuivre l'amour-propre dans tous ses retranchements, afin de ne lui rien laisser qui puisse éteindre ou affaiblir celui de Dieu.

Ces lois sont-elles en usage parmi les gens du monde? ceux mêmes qui y observent les commandements de l'Evangile portent-ils leur amour jusque-là, et cet Evangile les oblige-t-il d'aimer Dieu à ces conditions de tout abandonner pour lui, de lui sacrifier ce qu'on a de plus cher, ses biens, ses plaisirs, sa propre volonté?

Par ce parfait sacrifice elles rendent en quelque manière à Dieu ce qu'elles ont reçu de lui et semblent faire ce que Jésus-Christ a fait pour elles : ce qui est une espèce de compensation et de reconnaissance qui répond à ses bontés. En lisant ce qui est écrit pour leur instruction, elles s'imaginent entendre Jésus-Christ leur dire : Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai souffert, je l'ai fait, je l'ai souffert pour vous, afin que vous m'aimassiez. Si c'est la sympathie et la ressemblance qui engagent à l'amour, je vous ai créées à mon image et j'ai voulu prendre la vôtre; si ce sont les bienfaits, vous n'avez rien qui ne vienne de moi et dont vous ne me soyez redevables; si c'est le choix des ignominies et des souffrances, je me suis rendu pauvre, méprisable, serviteur pour vous, j'ai essuyé les plus sanglants outrages, j'ai enduré la mort la plus cruelle. Il m'en a tant coûté pour vous aimer, ne vous en coûtera-t-il rien?

Il est rare qu'on fasse dans le monde ces réflexions pour s'exciter à l'amour de Dieu, mais elles se présentent à toute heure à ces âmes fidèles qui, touchées d'une vive et tendre reconnaissance, ne se ménagent en rien quand il s'agit de donner à leur amour ce caractère de courage et de force.

Ce n'est pas seulement un amour de sensibilité et de tempérament; la grâce y a beaucoup plus de part que la nature. C'est encore moins un amour d'une spéculation vague et d'une stérile préférence; elles le préfèrent effectivement à ce qui paraît aux autres le plus engageant et le plus aimable. Ce n'est pas non plus un amour de projet et de simple désir; elles se reprocheraient ces résolutions inefficaces, ces desseins toujours conçus et toujours évanouis; ces vaines promesses que le Saint-Esprit compare *à des vents et à des nuées qui paraissent grosses de pluies, et qui, laissant la terre dans sa première sécheresse, n'y en répandent point.*

Ce n'est pas enfin cet amour commode et délicat qui ne veut rien souffrir, ou qui ne souffre qu'avec un dépit muet. Comme elles savent que de tous les mouvements de l'âme l'amour est le seul qui peut répondre à celui de Jésus-Christ, non par une égalité de compensation, mais par des mortifications et des souffrances qui y aient quelque rapport, c'est ce parti qu'elles prennent. La nature et les passions ne voudraient rien souffrir, mais c'est en cela *que nous nous surmontons nous-mêmes;* c'est en cela que nous nous élevons au-dessus des vains ménagements du monde, des douceurs de la vie et des plaisirs de la chair, *pour celui qui nous a tant aimés : Propter eum qui dilexit nos.*

On peut distinguer quatre sortes d'amour, dit saint Laurent Justinien : un amour naturel, un amour intéressé, un amour tendre, un amour courageux et fort. Nous pouvons aimer Dieu en toutes ces manières; nous pouvons l'aimer d'un amour naturel : notre esprit et notre cœur, notre raison et notre propre penchant nous y portent; tel a été celui des sages païens. Nous pouvons l'aimer d'un amour intéressé : il nous propose lui-même ce motif, en promettant de grandes récompenses à ceux qui l'aimeront; tel a été l'amour des Juifs. Nous pouvons l'aimer d'un amour tendre : ses infinies perfections sont si belles et si charmantes, qu'elles enlèvent notre cœur; tel a été l'amour de Salomon quand il disait : *J'ai aimé sa sagesse, sa beauté m'a si charmé, que j'ai tâché de l'avoir pour épouse* (*Sap.*, VIII). Nous pouvons enfin l'aimer d'un amour généreux et fort, il n'est même rien de si humiliant et de si dur que nous ne devions souffrir pour lui : tel a été l'amour des plus grands saints de l'une et de l'autre loi.

Remarquez-en néanmoins la différence. L'amour qui vient de la nature ne mérite rien pour le ciel, s'il n'est soutenu par la grâce; celui que produit l'intérêt est trop mercenaire et trop suspect; le troisième, que la douceur et le plaisir entretiennent, s'affaiblit et se perd bientôt : au lieu que celui qui est courageux et fort a la perfection de tous les autres, et les autres n'en ont aucune, quand cette résolution de tout souffrir pour Dieu leur manque.

Jugez par là de la différence qui se trouve souvent entre l'amour que les gens du monde ont pour Dieu, et celui que lui portent dans la religion ces âmes fidèles qui, par la sainteté de leurs vœux, ont renoncé à ce qu'il y a de plus conforme aux inclinations de la nature.

Tels qui dans le monde nourrissent certaines affections douces et tendres pour les créatures, veulent ordinairement trouver dans l'amour qu'ils doivent au Créateur quelques restes de cette tendresse et de cette douceur. Assez contents de changer d'objet sans changer d'inclination, ils se laissent aller à ce même penchant et se font souvent honneur d'un amour surnaturel qu'ils n'ont pas. Au lieu de se défier de ces suavités qui ne sont pour l'ordinaire que des rejetons d'une cupidité molle et délicate, ils demandent, comme cette Epouse des Cantiques, qu'on mette autour d'eux des fleurs sur lesquelles ils s'appuient; et la raison qu'ils en donnent est *qu'ils languissent d'amour.*

Loin des communautés religieuses ces seules languissantes tendresses : leurs vœux les engagent à tout souffrir pour l'amour de celui à qui elles se sont données. Qu'elles soupirent après lui, qu'elles désirent de le

posséder, qu'elles l'aiment d'un amour naturel, intéressé, tendre; mais qu'elles n'en demeurent pas là. Il faut qu'elles lui disent avec autant de sincérité que de courage : *C'est pour vous, Seigneur, que nous nous mortifions;* et comme vous attendez plus de nous que des gens du monde, *c'est pour vous que nous nous regardons comme des brebis destinées à la mort :* sans cela nous n'aurions pas pris la résolution que nous avons prise. La chair et les passions en souffriront, mais c'est en cela *que nous nous surmontons*, afin de pouvoir en quelque chose répondre à l'amour de celui qui nous a tant aimés : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.*

La seconde chose qui rend leur amour plus parfait que n'est ordinairement celui des gens du monde vient de leur plus constant attachement à Dieu. Il ne suffit pas de l'avoir aimé, il faut l'aimer toujours; et, pour avoir cette persévérance si nécessaire, il faut, dit saint Bernard, ne se laisser ni amollir par le plaisir, ni se décourager et s'abattre par la peine : *Nec abduci deliciis, nec injuriis frangi* (*S. Bern., serm.* 21 *in Cantic.*). Sans cela, on cessera bientôt d'aimer celui qui est toujours infiniment aimable.

Plaisirs de la vie, combien d'âmes auparavant fidèles avez-vous amollies et corrompues? Fût-on aussi fort que Samson l'était, on s'endort enfin dans le sein de sa Dalila; eût-on une aussi bonne éducation qu'était celle de la fille de Jacob, on aime son Sichem; fût-on aussi sage que Salomon l'était dans ses premières années, on cesse de l'être dans le retour de l'âge, et si on ne fléchit pas comme lui les genoux devant les idoles de ses maîtresses, on s'en fait dans le secret de son cœur.

Volupté, trop impérieuse maîtresse, c'est ainsi que tu corromps les insensés mondains, que tu rends inconstants et infidèles ceux qui paraissaient avoir plus de fermeté et de persévérance. Telle est la fragilité de la nature humaine, qui, après s'être fait quelque violence, s'abandonne à son penchant; elle s'attache à son devoir en certaines rencontres, mais elle l'oublie peu à peu en d'autres : une agréable émotion, un tendre chatouillement gâte et empoisonne tout.

Veut-on se garantir de cette contagion héréditaire? le grand secret est de choisir un état où il n'y ait rien qui favorise la volupté, et c'est celui que ces vierges consacrées à Dieu ont choisi, en ôtant à ce feu ces traits enflammés qui blessent et qui brûlent tout à la fois. Des vertus opposées à cet amour profane, la justice, la prudence, la tempérance, que saint Augustin appelle des amours travestis, ont pris les devants afin qu'on aime constamment ce que l'on ne peut bien aimer, à moins qu'on ne l'aime toujours.

La justice ne peut souffrir qu'on change d'inclination; la prudence, qu'on se détourne du bon chemin; la tempérance, qu'on flatte la chair dans ses désirs. Dieu est toujours le même : il est donc de la justice d'avoir pour lui un amour persévérant; on peut se détourner de la voie droite : il est donc de la prudence de ne la point quitter; on peut satisfaire la chair dans ses désirs : il est donc de la tempérance de les régler et d'en arrêter la mollesse.

Comme ces moyens ne vous sont ni inconnus, ni inusités, mes chères sœurs, en faudrait-il davantage pour dire que vous aimez Dieu avec plus d'attachement et de persévérance qu'on ne l'aime ordinairement dans le monde? Mais on n'aurait qu'une faible idée des vertus de votre état si on n'ajoutait que, bien loin que les plaisirs de la vie vous amollissent, les plus grandes peines n'ont rien qui vous décourage et qui vous sépare de son amour : *Nec abduci deliciis, nec injuriis frangi.*

Tandis que vous serez fidèles à votre vocation, vous pourrez, comme l'Apôtre, donner le défi aux ennemis de votre salut et leur dire avec lui : Qu'est-ce qui me séparera de la charité de Jésus-Christ (*Rom.*, VIII)?

Sera-ce l'affliction ou quelque disgrâce? mais je suis prête à tout; ma vie n'est qu'une vie de tribulation et de pénitence : *An tribulatio? an angustia?* Sera-ce la faim? mais je m'ôterais volontiers le pain de la bouche pour le donner à un pauvre que je saurais être dans une pressante nécessité : *An fames?* Sera-ce la nudité? mais, ennemie des plus légères apparences de mollesse ou de luxe, je ne porte que des habits fort simples : *An nuditas?* Seront-ce les dangers? mais je m'y expose tous les jours en affaiblissant ma santé, et ne respirant qu'après les mortifications : *An periculum?* Sera-ce le fer ou la persécution? mais, qu'on me méprise, qu'on me dise des injures, qu'on me maltraite, je le souffrirai volontiers pour l'amour de mon Dieu, persuadée qu'on ne m'en séparera jamais si je n'y consens : *An persecutio? an gladius?*

J'ai donc raison, mes chères sœurs, de dire que, si vous êtes fidèles à votre état, vous aimez Dieu d'un amour plus parfait qu'on ne l'aime ordinairement dans le monde. Mais j'ajoute que vous aimez votre prochain d'un amour plus utile et par des services plus réels que ne sont ceux qu'on lui rend dans beaucoup d'autres communautés religieuses.

SECOND POINT.

Il y a entre l'amour divin et la charité fraternelle une si étroite union, que saint Jean n'a pas fait difficulté de dire, que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit n'aime pas Dieu qu'il ne voit pas (I *Joan.*, IV, 20, 21), par ce grand principe de religion, que le même commandement qui veut qu'on aime Dieu veut aussi qu'on aime son prochain.

Dieu, dans l'état de sa gloire, est invisible; mais il a voulu avoir sur la terre des images visibles qui le représentassent; dans l'état de sa gloire, il est immortel et impassible; mais, quoique par l'immutabilité de son être les maux et les fléaux de cette vie ne puissent approcher de son trône, il est, en quelque manière, passible et mortel en la personne de ceux qui souffrent et qui meurent : riche

et heureux dans le ciel, pauvre et infirme sur la terre, possédant tout et n'ayant besoin de rien dans sa nature divine, n'ayant rien et manquant de tout dans l'humaine qu'il a bien voulu prendre.

De là vient qu'il n'est point de motif qu'il n'ait employé pour nous porter aux œuvres de la charité fraternelle : motif d'intérêt, en nous assurant *qu'heureux sont ceux qui font miséricorde*, parce qu'ils la recevront à leur tour ; motif de crainte, en nous avertissant qu'il nous traitera comme nous aurons traité nos frères, et que nous serons mesurés de la même mesure dont nous nous serons servis à leur égard ; motif de compensation, de justice, attribuant notre malheur à la dureté que nous aurons eue pour eux, notre bonheur aux secours corporels et spirituels que nous leur aurons rendus.

Quoique tous les chrétiens soient par là obligés à cet amour et à ce soulagement du prochain autant qu'ils en sont capables, il semble néanmoins que ce commandement ne regarde que d'une manière assez indirecte la plupart des ordres religieux, et que la charité fraternelle, dont les devoirs sont d'une si grande étendue, est comme bornée par l'impuissance où ils se trouvent de les remplir. Une fille sortira-t-elle de son cloître pour aller soulager son prochain dans ses besoins ? Entre elle et le monde il y a, pour ainsi parler, un chaos impénétrable, et ordinairement les pauvres malades n'en reçoivent pas plus de secours que si elle n'était pas au nombre des vivants.

J'estime infiniment la sainteté de son état ; mais j'admire celle de tant de filles qui, d'ailleurs très-fidèles à leurs exercices réguliers, recherchent, par une pieuse émulation d'une charité officieuse et tendre, les dons les plus parfaits.

Saint Paul avait de grands égards pour tous les chrétiens de Rome qu'il appelait ses très-chers frères, ses enfants, sa joie, sa couronne ; mais il avait une vénération toute singulière pour certaines dames charitables qui se sacrifiaient au soulagement des pauvres. Il les nommait en particulier et voulait qu'on les saluât de sa part. C'étaient comme ses associées et ses coadjutrices dans ses œuvres de miséricorde ; elles entraient dans ses peines ; elles partageaient, selon leur état, ses veilles et ses soins ; et, comme il le dit lui-même, *elles travaillaient avec lui pour le Seigneur : Laboraverunt in Domino.*

Lever les mains et les yeux au ciel lorsqu'on est assis sur les rivages d'un vaste fleuve, gémir amèrement et prier le Seigneur d'avoir pitié de ceux qui, flottant sur les eaux à la faveur d'une planche, se trouvent entre la vie et la mort, c'est beaucoup ; mais faire tout ce que l'on peut pour sauver du naufrage ceux qui sont en danger de périr, ou les recevoir après leurs débris pour les revêtir et leur donner de petits rafraîchissements, c'est davantage.

Quand les pauvres firent à saint Pierre l'éloge de Tabithe, ils eussent cru ne pas s'expliquer assez s'ils ne lui avaient parlé que de ses jeûnes, de ses mortifications, de ses prières : ils lui représentèrent les grandes charités qu'elle leur avait faites. J'étais malade, dit celui-ci, et elle m'a donné des remèdes qui m'ont fort soulagé ; j'étais tout nu, dit celui-là, et j'ai reçu d'elle les habits que vous me voyez. Elle nous est venue consoler dans nos afflictions, dirent les uns ; elle a pris soin de nous, et dans l'ardeur de notre fièvre elle nous a procuré tous les secours que nous pouvions souhaiter, dirent les autres.

Excellents éloges d'une charité compatissante et officieuse, qui, non contente de larmes et de prières, répand, comme ce Samaritain de l'Evangile, l'huile et le vin sur les plaies d'un pauvre homme blessé sur le chemin de Jéricho ; encore y a-t-il cette différence, et c'en était néanmoins beaucoup, qu'il promit seulement de rendre au maître de l'hôtellerie ce qu'il lui aurait coûté pour le faire panser par des mains étrangères, au lieu que, souvent, ces filles charitables se réduisent elles-mêmes à cet infect et bas ministère.

Saint Jérôme, pour relever par son éloquence ordinaire les grands secours qu'une des premières dames de l'empire romain rendait aux pauvres malades, représentez-vous, dit-il, les maux les plus fâcheux dont on peut être affligé, des yeux crevés, des pieds à demi brûlés, des mains livides, des ventres enflés, des cuisses et des jambes d'où sortent des fourmillières de vers ; représentez-vous tous ces tristes et dégoûtants objets. Fabiole se faisait un vrai plaisir de les voir pour soulager tant de malheureux ; et ce qui eût été à tout autre d'une odeur insupportable n'avait rien de mauvais pour elle.

Combien de fois a-t-elle porté sur ses épaules des personnes toutes couvertes de crasse et languissantes de jaunisse ! combien de fois a-t-elle lavé des plaies, si corrompues qu'aucun autre n'eût pas seulement voulu les regarder ! Elle donnait elle-même à manger aux pauvres, elle les servait, et, avec ses tendres mains, elle faisait prendre de petites cuillerées de nourriture aux malades près d'expirer.

Je sais (c'est la réflexion que fait ce même Père) qu'il y a plusieurs personnes riches et fort dévotes qui, ne pouvant voir de si livides objets sans que leur cœur se soulève, se contentent de faire avec leur argent des charités qu'elles ne peuvent faire par leurs mains. Je n'ai garde de leur reprocher cette délicatesse de leur naturel ; mais je puis admirer et élever jusqu'au ciel Fabiole, qui, par un excès de charité, a surmonté toutes ces peines et tous ces dégoûts pour soulager elle-même son prochain.

Ce sont là souvent les exercices de tant de religieuses et de sœurs dont la vocation est d'employer ce qu'elles ont de force, de piété, de tendresse pour soulager les pauvres et les malades dans les différentes misères auxquelles ils sont exposés. Parmi ces misères, il y en a qui affligent le corps, il en est d'autres qui regardent l'âme, et ce sont là les deux objets de leur charité.

Il n'est rien que cette charité n'entreprenne, dit saint Bernard, rien dont le malheur d'autrui ne l'afflige; rien en quoi, pour ainsi parler, elle ne se change. Elle est pauvre avec les pauvres, affligée avec les affligés, malade avec ceux qui le sont, douce quand elle reprend ses enfants, simple lorsqu'elle les flatte : elle les aime tous. L'aigrit-on? elle ne dit mot, parce qu'elle est patiente; la méprise-t-on? elle souffre tout, parce qu'elle est humble. Bien loin que la prospérité d'autrui lui donne du chagrin, elle voudrait voir tous ses enfants heureux, parce qu'elle est sans envie : bien loin que leur adversité la rebute, elle tâche de les soulager dans leurs maux, parce qu'elle y est aussi sensible que si elle les souffrait elle-même (*S. Bern., Tract. de Charit.*).

En voulons-nous des exemples? entrons dans les hôpitaux et les Hôtels-Dieu, considérons ces bonnes sœurs de la Charité appliquées avec tant de soin et de vigilance à soulager les misères du prochain, si ardentes à s'acquitter de tous les devoirs que l'amour fraternel leur inspire.

Représentez-vous Sara qui, tandis qu'Abraham invite les passants à entrer chez lui, prépare le pain et les viandes pour les nourrir; Marthe qui, avertie de l'arrivée de Jésus-Christ, va au-devant de lui avec tant d'empressement, qu'elle regarde comme un vrai bonheur celui de le recevoir en sa maison et de lui préparer à manger.

Des exemples assez semblables s'offrent tous les jours à nos yeux. Ces saintes filles ne pouvant, comme Marthe, servir Jésus-Christ en personne, le servent avec une foi vive et une charité ardente dans ceux et celles dont il a dit : *Ce que vous avez fait au moindre de mes frères vous me l'avez fait à moi-même* (*Matth.*, XXV). J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je n'avais point d'habits, et j'en ai eu par votre moyen; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'y êtes venu voir.

Qu'à jamais soit bénie la mémoire de ce saint prêtre qui, aimant Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même, a jeté les premiers fondements d'un institut si glorieux à l'Eglise, si utile aux royaumes, si agréable au Seigneur (1).

Dans ce grand homme s'est renouvelée la charité d'Abraham, le zèle d'Elie, la fermeté de Moïse, la sainteté d'Aaron, le désintéressement des apôtres, l'esprit des premiers chrétiens. Vincent de Paule, employé dans toutes les œuvres de charité, honoré de la protection et de la confiance des prélats, des princes, des rois, des reines, s'est choisi, comme Jésus-Christ, des disciples selon son cœur, qu'il a formés sur ses exemples, instruits de ses volontés, envoyés pour prêcher aux pécheurs la pénitence, rassurer les vertus chancelantes des gens de bien, apprendre à tous, dans leurs missions, la science du salut.

Il a eu, comme saint Pierre, ses Dorcas; comme saint Paul, ses Maries, ses Junies, ses Priscilles, sa chère Perside, qui, coopérant à tous les desseins de sa charité, *ont beaucoup travaillé pour le service du Seigneur* (*Rom.*, XVI). Il a eu ses sœurs qu'il a établies pour soulager les pauvres dans leurs besoins, les *consoler dans le lit de leur douleur*, les instruire dans leur ignorance, leur apprendre les premiers éléments de la foi, leur donner des remèdes pour leurs corps, de saintes et de salutaires instructions pour leurs âmes.

Seigneur, oh! que votre miséricorde est grande! dit David à Dieu; *oh! qu'elle s'est multipliée et étendue! vous sauvez les hommes et les animaux* (*Psal.* XXXV). Etranges expressions! mais qui sont pleines d'un grand sens!

Il y a dans l'homme deux parties qui entrent dans la constitution de son être, l'âme et le corps. Par son âme, il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu; par son corps, il tient quelque chose des animaux, et il leur est semblable. Or, la miséricorde divine, que ce prophète appelle *une miséricorde multipliée*, pourvoit aux différents besoins de ces deux parties, et comme elle ne le fait pas toujours par elle-même, elle se choisit, pour l'exécution de ses desseins, des gens que l'Ecriture appelle *des hommes de miséricorde*, *des femmes fortes* et charitables, qui fournissent aux domestiques de la foi, des aliments et des habits; des filles qui, pleines de l'Esprit-Saint, vont le répandre dans tous les lieux où leur ministère les appelle, forment à la piété une tendre jeunesse, et lui apprennent de bonne heure à servir Dieu et à l'aimer.

Que dirons-nous de quelques autres congrégations, des secours corporels et spirituels qu'on y rend au prochain (2)?

Nous en dirons ce que l'Ecriture dit de Jésus-Christ, qu'elles se sont proposé pour modèle (3). Quand les évangélistes en parlent, ils remarquent expressément que partout où il passait il faisait du bien : *Pertransiit benefaciendo.* Il n'avait, dans ses œuvres de charité, aucune distinction de temps, aucune préférence de personnes, son cœur était ouvert à tout le monde; il ne faisait que passer : *Pertransiit;* tous ceux qu'il rencontrait à son passage ou qu'on lui amenait étaient favorablement reçus. Avait-il rendu la santé aux uns, il se hâtait de rendre le même service aux autres. Ici il instruisait le peuple, là il le menait à l'écart pour lui parler du royaume de Dieu et des moyens les plus sûrs pour l'acquérir : *Pertransiit*, il passait, tant il s'empressait de faire du bien partout, tant sa charité impatiente cherchait tous les jours de nouveaux objets.

Telle est la vôtre dans l'état que vous avez choisi pour servir le prochain et lui rendre des secours utiles pour l'âme et pour le corps. Aujourd'hui vous avez des pauvres, demain il en viendra d'autres, vos maisons leur sont ouvertes. Quoique ceux qui entrent successivement chez vous changent, votre cœur ne change pas pour cela : semblables à

(1) Saint Vincent de Paule.

(2) La bienheureuse Angelle de Bresse

(3) Les sœurs de l'Union

Jésus-Christ, vous passez votre vie à faire du bien : *Pertransiit benefaciendo* (*S. Marc.*, X). Tantôt vous instruisez la jeunesse et vous dites ce que disait ce divin Sauveur : Laissez venir à moi ces petits enfants ; tantôt vous ouvrez vos maisons pour y faire des retraites, et vous montrez à ceux qui y viennent les voies du salut, comme il les montra à ce grand peuple qui l'avait suivi sur cette fameuse montagne où il lui expliqua les huit béatitudes. Vous passez votre vie à faire du bien, et quelquefois le ciel donne de si abondantes bénédictions à votre pieux ministère, que vous pouvez dire que *vous guérissez l'homme* tout entier, son âme et son corps : *Totum hominem sanum feci.*

Les peines que vous vous donnez sont grandes, mais la récompense que vous en attendez l'est encore davantage. Il y aurait de quoi vous plaindre dans vos laborieux et fatigants emplois si tout finissait avec vous en ce monde ; mais quelle consolation plus grande que d'avoir pour garant de votre bonheur futur la parole d'un Dieu, qui rend avec usure ce que l'on aura fait au moindre des siens ?

Quand Noémi se sépara de ses deux brus, qui l'avaient reçue avec beaucoup de charité et de tendresse, elle leur dit : Que le Seigneur vous fasse miséricorde, et qu'il vous traite avec la même bonté que vous avez eue pour les morts et pour moi (*Ruth.*, II). Les pauvres que vous assistez tous les jours avec tant de soin et de si tendres démonstrations d'amitié, feront pour vous la même prière, ou, s'ils manquent de reconnaissance, vos bonnes œuvres suppléeront à ce défaut et parleront en votre faveur.

Vous ne faites point de pas, vous ne dites point de paroles, vous ne poussez point de soupirs que Dieu ne les compte. Ses anges, comme celui de Tobie, portent au pied de son trône vos prières, vos jeûnes, vos aumônes (*Tob.*, XII) ; et ce qui doit *exciter votre émulation pour les dons les plus excellents*, est qu'un bonheur sans fin vous est promis : *Æmulamini charismata meliora.*

DISCOURS XI.

Sur la rénovation des vœux.

In mente habe qualiter acceperis, et audieris, et serva, et pœnitentiam age.

Rappelez dans votre esprit ce que vous avez reçu et entendu, gardez-le et faites pénitence (*Apocal.*, *ch.* III).

Quand nous ne regarderions la rénovation des vœux religieux que par ces endroits qui frappent nos sens, nous y trouverions toujours de quoi nous édifier. Nous verrions ce que saint Jean dit avoir vu, *la Jérusalem nouvelle parée comme une épouse, et accompagnée de son époux.*

Nous y verrions une troupe choisie de vierges qui viennent se consacrer de nouveau au Roi des rois, qui, rassemblées dans un même lieu, et prosternées au pied de ses autels, renouvellent leur chaste alliance, et s'engagent, par des serments réitérés, à lui appartenir pour toujours.

Quelque édifiant que soit cet acte public de religion, ce ne serait cependant qu'une stérile cérémonie, *si cette Jérusalem ne descendait du ciel*, c'est-à-dire, comme l'explique Richard de Saint-Victor, si la sainteté qu'elle conserve dans le temps, et qui doit la rendre heureuse dans l'éternité, ne venait de Dieu ; si un esprit supérieur ne la gouvernait ; si une âme vivifiante ne lui donnait le mouvement et le sentiment qu'elle doit avoir, afin que le reste de cette mystérieuse vision s'accomplît : *Voici la demeure de Dieu avec les hommes, il habitera au milieu d'eux.*

Le vrai moyen d'obtenir cette grande grâce, et d'en recueillir les avantages qu'on en espère dans la rénovation de ses vœux, est de régler ses devoirs sur trois importantes réflexions : sur les grâces qu'on a reçues, sur la négligence qu'on a apportée à y répondre, sur la résolution qu'on a prise d'y être plus fidèle à l'avenir.

Souvenez-vous de ce que vous avez reçu : In mente habe qualiter acceperis ; premier moyen de vous rendre utile la rénovation de vos vœux. Si vous avez négligé d'en profiter, *faites-en pénitence : Pœnitentiam age;* second moyen. Si vous voulez vivre saintement, prenez soin de conserver cette grande grâce, *et serva* ; troisième moyen. Qu'avez-vous reçu ? Nouveau motif de reconnaissance. Qu'avez-vous négligé ? Nouveau sujet de pénitence. Qu'avez-vous résolu de faire ? Nouveau dessein de vigilance et de persévérance.

PREMIER POINT.

Le souvenir des grâces qu'on a reçues réveille en tant de manières la reconnaissance d'une âme bien née, qu'il n'est point de motif qui l'engage plus fortement à se vouer tout entière au service de son bienfaiteur.

Dieu qui seul porte ce nom préférablement à tout autre, puisque c'est de lui que vient tout le bien que l'on reçoit, attend aussi de sa créature ce juste tribut de sa gratitude ; et comme il semble répandre à pleines mains ses grâces sur celles qui lui sont consacrées dans les cloîtres, c'est parmi les différents jours de leur vie, celui de la rénovation de leurs vœux, qu'elles choisissent pour lui donner des marques publiques de leur reconnaissance.

Dans cette cérémonie, il se passe quelque chose de semblable à ce qui se faisait autrefois chez les Juifs, qui, parmi plusieurs de leurs fêtes, en avaient trois principales : celle de Pâques, celle de la Pentecôte, celle des Tabernacles.

La fête de Pâques avait été instituée pour rappeler dans leur mémoire ce jour fameux ou ils étaient sortis des terres des Egyptiens. Dans celle de la Pentecôte, ils remerciaient Dieu de ce que cinquante jours après cette sortie, il leur avait donné sa loi. Enfin la fête des Tabernacles était destinée pour les faire souvenir de ces anciens temps où leurs pères demeuraient sous des tentes dans le désert.

Vous prévenez peut-être ce que je veux dire, et vous entrevoyez déjà les raisons

qu'on a eues d'instituer une fête particulière de la rénovation des vœux monastiques, afin de rendre par là à Dieu le tribut d'une reconnaissance annuelle. La liberté dont on jouit dans les cloîtres est plus grande que celle qui fut rendue aux Juifs; la loi qu'on y reçoit est plus parfaite que celle qui leur fut envoyée; la solitude où l'on demeure est plus sûre que celle de leurs tentes dans le désert : trois grands motifs d'une plus juste reconnaissance.

Souvenez-vous du jour que vous êtes sortis de l'Egypte, dit autrefois Moïse au peuple; souvenez-vous que c'est le Seigneur qui vous a tirés de cette maison de votre esclavage avec un bras fort; et quand on vous demandera pourquoi vous célébrez ce jour avec tant de solennité, répondez que vous ne pouvez reconnaître assez dignement une si grande grâce.

La mémoire d'une journée encore plus heureuse doit être souvent présente à ces âmes choisies, qui, par une inspiration d'en-haut, sont sorties du monde pour se retirer dans le cloître; car, qu'est-ce que ce monde, et quelle idée peut-on s'en former? Quand on vous dirait que c'est une certaine société de gens où il n'est guère de vertus qu'ils ne corrompent, de péchés qu'ils ne commettent et qu'ils n'inspirent, de scandales qu'ils ne donnent et qu'ils n'autorisent, d'occasions au mal qu'ils ne fournissent, de bonnes inclinations qu'ils ne gâtent, de mauvaises qu'ils n'entretiennent, d'objets séduisants qu'ils ne montrent, de sentiments de piété qu'ils n'étouffent : quand on vous en ferait une aussi affreuse peinture, on ne vous en dirait que ce que l'Ecriture et les Pères en ont dit.

Mais pour ne vous pas représenter ce monde par de si criants excès de déréglement, ce n'en est que trop de le comparer à l'Egypte, et de vous le faire regarder avec Moïse comme une maison d'esclavage, *domus servitutis.*

Esclavage de bienséances et d'égards humains. On fait assez souvent par complaisance le mal que l'on voit faire aux autres; et si on se contraint d'abord pour ne se pas former sur le modèle d'autrui; après s'être fait d'abord quelque violence, on cède enfin et l'on succombe à la tentation.

Pour qui passerait une fille ou une femme, si dans les sociétés qu'elle lie, elle prenait un air de sévérité et de réforme? Et cependant si elle n'y conserve pas un esprit chrétien, à quels dangers s'expose-t-elle? Elle s'expose à être coquette avec celles qui aiment la galanterie, railleuse et médisante avec celles qui ont de mauvaises langues, joueuse et dissipatrice avec celles qui font une profession ouverte de jouer. Les fainéantes la porteront à l'oisiveté, les étourdies à l'indiscrétion, les capricieuses à la bazarrerie, les opiniâtres à l'entêtement, les hypocrites à la dissimulation, les indévotes à l'impiété, les effrontées à l'impudence.

Les Saphira lui apprendront à mentir, les Michol à railler, les Jezabel à se venger, les Dalila a trahir, les Thamar a se déguiser, les Athalie à ne rien épargner, les Moabites à tenter la jeunesse, les Dina à tomber dans leurs piéges, les superbes filles de Sion à faire de grosses dépenses au delà de la naissance ou des biens que l'on a (IV *Reg.*, III; *Judic.*, II; *Genes.*, XXXVIII; *Isa.*, III); n'est-ce pas là un trop réel esclavage? *Domus servitutis.*

Esclavage dans le pouvoir qu'on donne sur soi à ses passions et à ses sens. Il faudrait arrêter leurs brusques saillies et les mortifier; il faudrait leur dire : Vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin. Peut-être en forme-t-on la résolution; mais on en demeure à ces idées vagues, et sous l'espérance d'une liberté imaginaire, on se réduit à une véritable servitude. Ephraïm, cette colombe séduite qui n'a point de cœur, se jette, en voltigeant et en se jouant, dans les filets qu'on lui a tendus. En vain prétend-t-elle s'en débarrasser, les ailes d'un oiseau ne lui servent de rien, quand son pied est pris.

Une heureuse éducation est d'abord d'un favorable augure à une âme timide, la pudeur et la modestie lui servent de frein; mais le charme des spectacles, le chatouillement des airs tendres, la contagion des mauvais exemples, la licence impunie des désordres publics, le désir de satisfaire ses sens, certaines amitiés naissantes qu'elle se flatte de rompre quand elle voudra, sont autant de liens dont, sans une grâce extraordinaire, elle ne se dégagera jamais.

Fils et filles de l'homme, vous demeurez avec une nation corrompue, dans une maison d'esclavage; vous vivez avec des gens qui ont des yeux pour voir, et qui ne voient pas; qui ont des oreilles pour entendre, et qui n'entendent pas. Emportez vos meubles comme ceux qui font voyage, et qui, ne se trouvant pas bien dans l'endroit où ils sont, en cherchent d'autres pour se mettre en liberté; et si l'on vous demande pourquoi vous sortez avec tant de précipitation, répondez que c'est que vous ne pouvez pas vivre plus longtemps en esclavage (*Ezech.*, XII).

Vous en avez reçu l'ordre de Dieu; réjouissez-vous de votre bonheur, souvenez-vous du jour que vous êtes sortis de l'Egypte, renouvelez-en la fête, et ayez une vive reconnaissance de la grâce qu'il vous a faite, de vous avoir tirés de cette maison de servitude : *Eduxit vos de domo servitutis.*

Lorsque dans les siècles idolâtres, les esclaves avaient recouvré leur liberté, ils sacrifiaient à la déesse Eleuthérie. Ceux qui, battus de la tempête, s'étaient sauvés du naufrage, faisaient couper leurs cheveux qu'ils offraient à Neptune; et quand les anciens Romains avaient remporté quelque victoire considérable, ils montaient au Capitole pour y adorer Jupiter.

Vous, qu'une main forte a tirés du monde, et qui en auriez éprouvé le fatal esclavage; vous à qui celui *qui commande aux vents et à la mer*, a ouvert un port favorable pour vous empêcher de faire naufrage; vous qui

avez, au *Seigneur*, *Dieu des armées*, l'obligation de la victoire que vous avez remportée sur les ennemis de votre salut, auriez-vous pour lui moins de reconnaissance? Non, sans doute; c'est aujourd'hui une fête où vous vous souvenez de la liberté qu'il vous a rendue, des dangers de périr dont il vous a tirés, de la victoire qu'il vous a fait remporter.

Ce n'est pas là la seule grâce qu'il fait aux âmes qui lui sont consacrées ; il leur donne encore une loi plus parfaite que n'était celle des Juifs ; second motif de cette reconnaissance qu'elles lui témoignent dans la rénovation de leurs vœux.

Cinquante jours après la Pâque judaïque, Dieu donna aux enfants d'Israël sa loi sur le mont Sina. Cinquante jours après la Pâque chrétienne, les disciples ont reçu le Saint-Esprit dans la maison où ils s'étaient retirés. Quels surprenants rapports, s'écrie là-dessus saint Augustin ! Mais, comme remarque ce Père, il y a de grandes différences à faire entre ces deux lois. Dans l'ancienne, on entend des tonnerres et des tempêtes ; dans la nouvelle, on voit paraître des langues de feu, qui s'arrêtent sur les premiers fidèles. L'une est écrite sur des tables de pierre, l'autre est gravée par le Saint-Esprit dans le fond des cœurs; elles sont toutes deux saintes; la seconde cependant est plus parfaite que la première, et par conséquent elle demande plus de reconnaissance.

Quels doivent être, par cette raison, les sentiments de ces âmes que Jésus-Christ a voulu conduire à la plus haute perfection, par un fidèle accomplissement, non-seulement des préceptes, mais encore des conseils évangéliques ? Ayant plus reçu que le commun des chrétiens, ne doivent-elles pas en être plus reconnaissantes ? Ne faut-il pas qu'elles lui disent ce que lui disait David ? *Je vous rendrai mes hommages avec un cœur droit, parce que vous m'avez fait connaître vos ordonnances; vous m'avez rendu plus éclairé et plus prudent que ceux qui voulaient m'instruire. Les méchants ne m'auraient entretenu que de fables, mais votre sainte loi, dont les paroles ne sont qu'esprit et vie, m'apprendra les vérités éternelles; elle fera le sujet de mes méditations, et je ne la perdrai jamais de vue* (*Psal.* CXVIII, 7, 85, 98, 99).

Tant de grâces que le Seigneur a accordées à ces âmes qu'il a séparées du monde, sont pour elles autant de fêtes et de jours de Pentecôte, dont elles doivent rappeler le souvenir dans la rénovation de leurs vœux ; autant de motifs de lui offrir des sacrifices de louange, et de se dire : *Quelles actions de grâces rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il a répandus sur moi? J'accomplirai, en présence de tout le peuple, les vœux que je lui ai faits, je les accomplirai à la porte de son sanctuaire, au milieu de Jérusalem* (*Psal.* CXV).

Enfin, si parmi les Juifs la fête des Tabernacles rappelait dans leur mémoire ces anciens temps où leurs pères demeuraient sous des tentes dans le désert; quelle vive reconnaissance ne doit pas inspirer aux âmes consacrées à Dieu, le souvenir de se voir, dans leur solitude, sous une protection divine plus particulière et miraculeuse que ne l'étaient les enfants d'Israël sous leurs tentes dans le désert?

Quelque grâce que le Seigneur leur eût faite de les avoir tirés des terres de l'Egypte, ils en regrettaient les oignons et les plus vils aliments. Dès que l'incommodité de la faim et de la soif les pressait, ou qu'ils se voyaient exposés à quelque danger, au lieu d'élever vers le ciel des mains pures et d'implorer par d'humbles prières, le secours d'en haut, ils éclataient en plaintes et en murmures.

Ils devaient se représenter que Dieu, qui avait fait en leur faveur de si éclatants miracles par ces deux colonnes, l'une de feu pendant la nuit, l'autre de nuée pendant le jour, acheverait l'ouvrage qu'il avait commencé, et que, s'ils lui étaient fidèles, il les conduirait dans la terre qu'il leur avait promise; mais nulle de ces raisons n'entrait dans leur esprit. Marchaient-ils ? la fatigue d'un chemin trop long les ennuyait. Se reposaient-ils? on les voyait inquiets et chagrins dans leurs tentes. La farine qu'ils avaient emportée était-elle consommée ? est-ce que vous nous avez menés dans ce désert pour nous y faire mourir de faim, disaient-ils à Moïse? Une délicieuse manne tombait-elle dans leur camp? elle leur paraissait insipide, et ils demandaient d'autres mets pour satisfaire leur sensuelle intempérance.

Pourquoi donc instituer la fête des Tabernacles, où Dieu voulait que les enfants rappelassent dans leur mémoire ce que leurs pères avaient fait lorsqu'ils demeuraient sous des tentes? C'est afin que les péchés qui ont été commis dans l'ancienne loi, soient réparés par la grâce de la nouvelle, dont le principal effet est, qu'ayant reçu de plus grands secours, nous n'en soyons pas ingrats, dit saint Augustin.

C'est afin que cette parole prophétique d'Isaïe s'accomplisse. Après que le Seigneur aura purifié les taches des filles de Sion par un esprit de justice et d'ardeur, il protégera le lieu de sa gloire, son tabernacle, le défendant par son ombre contre la chaleur, et lui servant d'une retraite assurée, pour le mettre à couvert de la tempête.

Quoiqu'il le fasse en faveur des âmes justes, en quelque lieu qu'elles se trouvent, cette grâce de protection semble être plus abondante dans les cloîtres, et par cette raison oblige celles qui s'y sont retirées, à une plus vive et plus tendre reconnaissance.

N'est-ce pas là que le Seigneur les met à l'ombre sous ses ailes, que sa vérité les environne comme un bouclier, qu'elles sont à l'abri des flèches qui volent pendant le jour, des affaires qu'on négocie pendant la nuit, des attaques du démon du midi qui en fait tomber tant d'autres à droite et à gauche?

Qu'elles ne se flattent pas néanmoins de tous ces avantages, comme si elles ne pou-

vaient pas les perdre; une trop fatale expérience qui les convainc souvent du contraire, doit leur être un nouveau motif de pénitence dans la rénovation de leurs vœux. Qu'ont-elles reçu? c'est ce que nous venons de voir: qu'ont-elles négligé et perdu? c'est ce que nous allons examiner. Ces grâces reçues demandent de grandes reconnaissances : *Memento qualiter acceperis :* ces grâces négligées engagent à de grandes satisfactions : *Pœnitentiam age.*

SECOND POINT.

Si nous ressemblions aux bienheureux, qui, arrivés au terme de leur voyage, ont reçu à leur mort une dernière grâce qu'ils ne perdront jamais, nous n'aurions rien ni au dedans, ni au dehors qui fût sujet à la corruption et à la vieillesse; rien, par conséquent qui nous obligeât de nous renouveler, ou si nous étions capables de quelque nouveauté, ce ne serait que de celle de ces esprits célestes, qui, quoiqu'ils jouissent toujours de l'objet de leur béatitude, ne laissent pas néanmoins d'en désirer la vue et la possession.

Il s'en faut bien que nous puissions trouver de si grands avantages dans la terre de notre pèlerinage et de notre exil : tout ce qui nous environne change et dépérit peu a peu, les enfants des hommes vieillissent tous comme un vêtement; vous seul subsistez, ô mon Dieu, et êtes toujours le même, sans que vos années finissent (*Psalm.* CI). Nous sommes aujourd'hui justes, demain nous deviendrons pécheurs; aujourd'hui dignes d'amour par nos bonnes œuvres, demain victimes de colère par nos mauvaises. Prince si agréable à Dieu par ta fidélité dans les commencements de ton règne, tu lui déplairas bientôt par ta lâche désobéissance; apôtre si ardent à défendre ton Maître, et si hardi à lui promettre un inviolable attachement, tu le renonceras bientôt dans le prétoire. Evêque qui as fait de si belles actions dans les fonctions de ton ministère, on te dira bientôt que tu n'as plus cette première charité que tu avais.

A ces maux qui peuvent avoir de très-pernicieuses suites, n'y aurait-il point de remèdes? oui, sans doute, il y en a : faites pénitence, dit saint Jean à l'évêque de Sardes, de la part de Dieu; je sais quelles sont vos œuvres, vous passez pour un homme qui est en vie, mais vous êtes mort. Or, cette pénitence est-elle moins nécessaire à ceux et à celles, qui, consacrés à Dieu par leur état, ont négligé d'en remplir les devoirs? et quand on les oblige de renouveler leurs vœux, n'est-ce pas leur faire entendre que c'est là le vrai moyen de *marcher dans une vie nouvelle*, en quittant les vieilles routes et les sentiers détournés du péché?

Car, qu'est-ce que se renouveler par la pénitence? c'est, dit saint Augustin, demander à Dieu une certaine grâce de création, par laquelle on cesse d'être ce que l'on était, afin de devenir ce qu'on n'était pas : c'est lui dire avec David : Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur, et renouvelez dans mes entrailles un esprit droit : à la place de ce cœur souillé, donnez-m'en un qui soit sans tache; ôtez-en ce qui y vient de moi, pour n'y mettre que ce qui y viendra de vous. Redressez cet esprit, que l'attachement à mes imperfections avait courbé; soyez seul l'objet vers lequel il s'élève par la droiture de ses intentions et de ses pensées. Un esprit brisé de douleur est un sacrifice qui vous plaît, vous ne méprisez jamais un cœur humilié et contrit.

Qu'est-ce que se renouveler par la pénitence? c'est, dit saint Paulin (*Epist.* XXXII, *ad Sever.*), élever au dedans de soi une maison où le Seigneur n'ait point d'horreur d'y entrer ; c'est se conduire si bien avec le secours de sa grâce, qu'on ne mêle pas dans cet édifice spirituel, le foin et la paille avec le bon bois, comme faisaient ceux qui bâtissaient en Egypte : de peur qu'ayant le dos courbé sous la pesanteur de ces ouvrages serviles, on ne s'éloigne de celui à qui on s'est volontairement consacré. C'est se purifier d'un vieux levain de malice, afin que Jésus-Christ ayant guéri une âme de ses langueurs, ait la bonté de venir y établir sa demeure, comme il vint autrefois dans ces galeries, dont la piscine de Jérusalem était environnée, et autour de laquelle on voyait un grand nombre de malades. C'est lorsque l'ange y est descendu pour en troubler l'eau, ôter de son cœur l'enflure de l'orgueil, la rouille de l'avarice, la folie de la colère, la mollesse de l'intempérance, la paralysie de l'oisiveté.

Qu'est-ce que se renouveler par la pénitence? c'est prendre la résolution que prit Judas Machabée, quand après avoir défait une partie des troupes de Lysias, il s'écria : Nos ennemis sont en désordre ; allons purifier les choses saintes, et les renouveler. Etranges expressions! si les choses sont saintes, quelle nécessité y a-t-il de les purifier? si on les purifie, comment peut-on dire qu'elles étaient saintes?

Comment? c'est qu'avec toute la pureté et la sainteté qu'on pourrait avoir, on contracte certaines imperfections qu'on se cache souvent à soi-même, et dont il est très-important de se purifier. *Lavez-moi, Seigneur, de ce qui m'est caché, et pardonnez à votre serviteur*, non-seulement mes péchés personnels, mais encore *ceux qui me sont étrangers*, et qui cessent de l'être dès que j'y ai quelque part : prière que faisait David, et que doivent faire dans la rénovation de leurs vœux, ceux et celles qui paraissent mener une vie régulière et irrépréhensible.

Enfin, qu'est-ce que se renouveler par la pénitence ; c'est faire ce que fit Néhémie, lorsqu'il purifia le temple de Jérusalem après en avoir refermé les brèches et réparé les ruines. Dès que le roi de Perse l'eût renvoyé à son pays, son premier soin fut de s'informer du lieu où pouvait être le feu sacré que les prêtres avaient depuis plusieurs années caché, quand on mena le peuple en captivité. Ceux qu'il avait chargés de cette commission le trouvèrent dans un puits fort pro-

fond et fort sec, dans l'espérance qu'il s'y conserverait, mais c'était plutôt une eau épaisse que du feu (II *Mach.*, I).

Néhémie qui conçut une vraie douleur de ce changement, ne laissa pas de se la faire apporter, et voulut qu'on en arrosât les bois qui serviraient à brûler les victimes qui y seraient immolées. Le temps était couvert, mais dès que le soleil eut paru, il sortit tout d'un coup de cette eau un feu si grand, que tous ceux qui virent ce miracle en furent surpris.

On peut aisément découvrir sous cette histoire la vérité qu'elle représente. Ce qu'on appelle régularité, vertu, exactitude à s'acquitter de ses devoirs claustraux, est souvent un feu dont on prétend se faire honneur ; mais si l'on venait à creuser dans ce puits où il était, on n'y trouverait peut-être qu'une eau limoneuse et épaisse. Combien de bonnes œuvres faites en état de péché mortel ! œuvres par conséquent inutiles pour le ciel ; combien d'autres où, sans y prendre garde, la nature, l'habitude, l'humeur ont plus de part que la grâce ! vous le savez, ô mon Dieu, et nous ne le savons pas. Plaise à votre infinie miséricorde de faire luire votre soleil sur ces âmes imparfaites, afin que ces œuvres mortifiées venant à être échauffées par ses rayons, reprennent un nouveau feu.

Or, voilà ce à quoi la pénitence travaille pour attirer sur ces sacrifices de justice qu'elle offre au Seigneur, les rayons de sa charité divine : voilà quel est, en ces occasions, son emploi de renouveler la créature, à peu près comme le serpent qui se serre étroitement entre deux pierres pour y laisser sa vieille peau, ou comme l'aigle que David prétend que nous imitions *pour renouveler notre jeunesse.*

Il est surprenant de voir ce que fait cet oiseau quand il se sent trop pesant, et qu'il n'a pas comme auparavant cette agilité et cette force qui l'élevait au plus haut des nues. Il a, dit saint Maxime, un secret instinct de se renouveler de temps en temps, en quittant ses vieilles plumes pour se revêtir d'un nouveau plumage. Sous ces plumes, il en pousse d'autres qui le font, en quelque manière, rajeunir; et il se trouve si changé, qu'on dirait que c'est un jeune aiglon. *De novo se vestit, et pullulantibus pennis vetusta mater iterum renovatur in pullum* (*S. Max., homil.* 5, *de Paschate*).

Figure assez naturelle de l'état d'une âme, qui, sentant sa pesanteur dans l'exercice de ses devoirs claustraux, reçoit de Dieu et de ses sages prédécesseurs, un temps propre pour se rajeunir par la pénitence, qui la dépouille du vieil homme pour se revêtir du nouveau.

Un savant interprète (*Incognitus in Psalmos*) remarque que l'aigle dans sa vieillesse souffre trois grandes incommodités. Son bec se recourbe et l'empêche de prendre sa nourriture avec la même facilité qu'elle la prenait auparavant : sa vue s'affaiblit, et au lieu qu'elle regardait fixement le soleil, à peine peut-elle en supporter la lumière. Son corps autrefois si agile et si fort s'appesantit et s'abat contre terre.

Ces trois incommodités sont autant de symboles de celles que souffrent assez souvent dans les cloîtres, tant d'âmes qui s'y sont consacrées au Seigneur, et dont la rénovation de leurs vœux faite dans un esprit de pénitence peut les garantir.

Telles qui autrefois se nourrissaient de la sainte parole, et recueillaient avec avidité la manne céleste, se recourbent peu à peu vers le siècle, et ne goûtent presque plus les choses de Dieu. Telles qui *regardaient la lumière dans la lumière même*, par une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, connaissent à peine ce qui se passe au dedans d'elles, tant leur vue intérieure s'est affaiblie. Telles qui, dans une ferveur naissante, portaient avec courage tout le poids de la chaleur et du jour, se relâchent et s'appesantissent insensiblement : soit langueur et infirmité, soit dégoût et ennui, elles ne traînent plus que négligemment le fardeau dont elles sont chargées.

Si elles s'examinaient sans déguisement, elles ne verraient rien qui ne leur fournît de nouveaux sujets de pénitence : qu'aiment-elles? que haïssent-elles? que désirent-elles? que fuient-elles? Qu'on les loue dans le bien qu'elles font, ou qu'on les souffre dans les fautes qu'elles se permettent ; voilà ce qu'elles aiment. Qu'on leur contredise, qu'on les humilie, qu'on leur reproche leurs défauts et leurs égarements; voilà ce qu'elles haïssent. Qu'on applaudisse à tout ce qu'elles veulent, qu'on les laisse vivre dans une habituelle indolence; voilà ce qu'elles désirent. Qu'on les engage dans des emplois pénibles, qu'on leur ordonne, comme Jésus-Christ le veut, *de porter leurs croix tous les jours;* voilà ce qu'elles fuient.

La loi de leurs membres est-elle toujours *soumise à celle de l'esprit? se font-elles* toujours *la violence qu'il faut qu'elles se fassent, pour ravir le royaume des cieux? la tristesse qu'elles ont est-elle selon Dieu?* et produit-elle les effets que l'apôtre veut qu'elle produise, tantôt *de colère* contre leurs péchés, tantôt *de satisfaction* pour les expier, tantôt *de crainte* de ne pas remplir la mesure de leurs grâces, tantôt *de désir* de se rendre plus parfaites, tantôt *de soin et de vigilance pour conserver ce qu'elles ont reçu* (I *Cor.*, VII)? Arrêtons-nous à cette dernière réflexion qui n'est pas moins importante que les autres.

TROISIÈME POINT.

Rappeler le passé, régler le présent, veiller sur le futur, c'est ce que Moïse souhaitait que tous les hommes fissent, lorsqu'il s'écriait : *Plaise au Seigneur qu'ils soient sages, qu'ils aient un bon sens, et qu'ils prévoient l'avenir* (*Deuteron.* XXXII). Il faut rappeler le passé pour le racheter; il faut régler le présent pour en faire un bon usage; il faut prévenir le futur pour se le rendre heureux.

Racheter le passé par la pénitence, c'est un effet de sagesse et de justice; faire un bon usage du présent, c'est une marque de pru-

dence et d'esprit; s'assurer, autant que l'on peut, son sort futur, c'est l'emploi d'une continuelle et sérieuse vigilance.

C'est là ce que vous devriez faire tous les jours, vous qui, vous étant donnés au Seigneur, prenez un soin particulier de votre salut : mais parmi tous ces jours, il y en a un destiné spécialement à cette fin; c'est celui de la rénovation de vos vœux. Pour satisfaire à ces importants devoirs, Dieu vous avertit, non-seulement de vous souvenir de ce que vous avez reçu; non-seulement de faire pénitence de ce que vous avez perdu et négligé, mais encore de veiller sur vous, pour conserver sa grâce et le bien qu'il vous a fait.

Elle est fragile, cette grâce, vous pouvez la perdre; elle est gratuite, Dieu peut vous l'ôter : mais quelque fragile et gratuite qu'elle soit, vous pouvez la conserver par votre vigilance et vos prières; par votre vigilance, en prenant toutes les précautions nécessaires pour vous en assurer, en quelque manière, la possession; par vos prières, en demandant à Dieu qu'il soutienne et qu'il conduise à une heureuse persévérance, ce qu'il a eu la bonté de commencer en vos personnes; par votre vigilance, en ne négligeant aucun de vos devoirs; par vos prières, en vous jetant avec une humble confiance au pied du trône de sa miséricorde, afin qu'il vous aide dans ce temps favorable de la rénovation de vos vœux.

C'est en ce saint temps que vous lui faites de nouvelles protestations de fidélité, que vous reprenez vos premiers liens pour les serrer encore plus fortement, que vous le regardez comme votre portion héréditaire, et que vous voulez jeter de profondes racines parmi son peuple. Quelque figurées que soient ces expressions, elles sont tirées des livres saints.

Quand un arbre est bien planté, il se nourrit des influences du ciel et du suc de la terre qui l'environne, il y pousse de petites fibres, il y étend insensiblement ses racines; et il n'y a point d'année où il ne croisse et ne se fortifie, pour se garantir contre la violence des vents.

Il n'en est pas de cet arbre, comme de ceux que le Saint-Esprit appelle des rejetons et des plantes bâtardes. Jettent-elles des racines? elles sont si légères, que le moindre orage les renverse; poussent-elles des branches? elles sont si faibles, qu'elles se brisent avant qu'elles aient pris leur accroissement; sont-elles couvertes de feuilles et de fleurs, l'intempérie de l'air et les ardeurs du soleil les dessèchent. Donnent-elles quelques fruits? ce sont des fruits inutiles qui n'arrivent pas à leur maturité, et dont enfin, après en avoir goûté, on sent l'amertume.

On prévient ces malheurs, lorsque par une sage vigilance, on s'établit et on s'enracine dans la charité; lorsque par une continuelle attention à ses devoirs, on s'éloigne de toute occasion prochaine et mauvaise; lorsque par une pratique assidue de bonnes œuvres, on tâche de rendre sa vocation et son élection certaine.

On prévient ces malheurs lorsque, pour empêcher l'extinction de ce beau feu que Jésus-Christ dit avoir apporté sur la terre afin qu'il brûle, on y met tous les jours du bois qui l'entretienne; lorsqu'avec le talent qu'on a reçu du père de famille, on négocie jusqu'à ce qu'il vienne, afin d'y en ajouter d'autres dont on soit récompensé. C'est là ce que l'on promet de faire dans la rénovation de ses vœux, et dont on ne peut s'acquitter fidèlement que par une continuelle vigilance sur soi.

Il ne suffit pas même de veiller, il faut prier, et séparer l'un de l'autre, c'est s'ôter le moyen de conserver la grâce qu'on a reçue. Veiller sans vouloir prier, c'est une présomption criminelle : prier sans vouloir veiller, c'est une folle indolence : veiller sans vouloir prier, c'est compter sur ses propres forces, et croire avec les pélagiens, qu'on peut acquérir par soi-même une espèce d'apathie et d'impeccabilité. Prier sans vouloir veiller, c'est faire ce que faisaient les euchites (1), qui, au rapport de saint Augustin, mettaient toute la perfection chrétienne dans une prière continuelle qui, selon eux, séparée de vigilance et de mortification, suffisait pour recevoir de Dieu la rémission de tous les péchés qu'elle expiait (*S. Aug., lib. de Hæresibus, c.* LVII).

Il faut donc s'acquitter de ces deux devoirs qui sont inséparables, si l'on veut conserver la grâce qu'on a reçue. Par ses prières, on la demande à Dieu, parce qu'on en a besoin; par sa vigilance, on la ménage, parce qu'on doit lui être fidèle; et, unissant ces deux choses, on engage Dieu dans ses intérêts, et on s'engage à Dieu par son serment. Il veut bien promettre à ceux qui le prient, ce qu'il ne leur doit pas, et quand ils se vouent à son service, et qu'ils tiennent la parole qu'ils lui ont donnée, ils en reçoivent des bénédictions et des louanges, dit saint Augustin après le roi prophète : *Laudabuntur omnes qui jurant in eo* (*S. Aug. enarr. in psalm.* LXII).

O Dieu de nos cœurs, devez-vous donc lui dire quand vous renouvelez vos vœux, ô Dieu de nos cœurs, venez au secours de nos faiblesses, ayez compassion de nos misères, et fortifiez par votre grâce nos bons desseins de vous servir mieux que nous n'avons fait jusqu'ici. Nous osons vous parler, quoique nous ne soyons que cendre et poussière.

Faites-nous sentir les obligations que nous avons à votre miséricorde qui nous a tirés des engagements du monde; à votre patience qui nous a attendus et soufferts malgré nos péchés; à votre sagesse qui nous a fourni des moyens si propres à réparer nos infidélités et nos négligences. Hélas! quand nous nous examinons de près, combien découvrons-nous de légèretés dans nos pensées, de variations dans nos désirs, d'indiscrétions dans nos paroles, de distrac-

(1) Hérétiques qui parurent au quatrième siècle

tions dans nos prières, de révoltes dans nos passions, d'actions contraires à votre sainte loi!

Seigneur, nous vous en demandons pardon, et nous vous protestons de nouveau, que quand nous n'aurions pas pris le parti du cloître, pour nous unir plus étroitement à vous par nos vœux, nous le prendrions; tant nos liens nous paraissent beaux, tant la part qui nous est échue est délicieuse.

Nous vous bénirons sans cesse, pour nous avoir donné un si bon conseil. Notre langue publiera avec joie vos infinies miséricordes, *notre chair même se reposera avec confiance.* Vous nous avez fait connaître le chemin qui conduit à la vie: votre présence nous comblera de joie, et ayant le bonheur d'être avec vous, nous goûterons des plaisirs sans fin.

DISCOURS XII.

Sur les communautés religieuses et les assemblées capitulaires.

Deus in loco sancto suo, Deus qui inhabitare facit unius moris in domo, qui educit vinctos in fortitudine.

C'est Dieu qui habite dans le lieu saint, c'est Dieu qui rassemble dans une même maison ceux qui ont les mêmes mœurs; c'est lui qui par sa puissance tire de la captivité ceux qui étaient dans les liens (*Psaume* LXVII).

Bénie soit à jamais la providence et la miséricorde du Seigneur, qui, toujours attentive au soulagement des élus dans leurs vrais besoins, ne fait rien qui ne tourne à leur avantage. Il y en a qu'il sanctifie au milieu du monde, et il y en a qu'il tire du monde, de peur qu'ils ne s'y perdent. Il s'en trouve qui mènent une vie retirée et solitaire; et il en est d'autres qui, rangés sous une même discipline, forment de nombreuses communautés. Tels étaient les anachorètes dans les anciens temps, et tels ont été, dans les siècles postérieurs, ceux et celles qui se rassemblent dans un même lieu pour servir Dieu en esprit et en vérité sous une même règle.

La providence et la miséricorde du Seigneur est toujours admirable dans les uns et dans les autres; mais, comme le nombre de ces derniers est plus grand, et qu'il fait un corps plus considérable dans l'Église, que dirons-nous de ces communautés religieuses et de leurs assemblées capitulaires?

Comparerons-nous leurs maisons à une ville bien gardée, où chacun, engagé par un intérêt commun, s'entr'aide et se rend des services réciproques dans une cause commune? C'est, ce semble, l'idée que nous en donnait par avance le Sage, quand il disait: *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma* (*Proverb.*, XVIII).

Les regarderons-nous comme le cénacle de Jérusalem, où le Saint-Esprit descendit en forme de langues de feu, et se reposa sur ceux et celles qui y étaient? nous y trouverons beaucoup de rapport, nous y verrons des gens qui s'y assemblent dans une pieuse impatience de le recevoir, qui y apportent des dispositions assez semblables une même union, une même retraite, un même concours de prières et de bonnes œuvres.

Comparerons-nous le lieu de leurs assemblées à un temple où Dieu daigne bien demeurer? Une même conformité de mœurs y règne et en fait la tranquillité, de saintes constitutions y sont exactement observées, on s'y assujettit à une austère régularité, et, après avoir rompu les liens du monde par une grâce victorieuse et forte, on s'engage pour toujours à ceux du cloître: *Deus in loco sancto suo, Deus qui inhabitare facit unius moris in domo, qui educit vinctos in fortitudine.*

Rendons ici témoignage à la vérité, c'est dans ces communautés bien réglées qu'on voit de bons exemples, qu'on reçoit des avis salutaires, qu'on fait des prières saintes. Ces exemples édifient, ces avis instruisent, ces prières obtiennent de grandes grâces. Arrêtons-nous à ces trois raisons, qui, bien méditées, feront connaître quels sont les avantages des communautés religieuses et des assemblées capitulaires.

PREMIER POINT.

Si l'homme qui est né pour la société a un penchant naturel à se former sur ce qu'il voit, cette inclination n'est jamais plus vive que lorsqu'il a devant soi des objets qui flattent ses passions et qui peuvent satisfaire ses insensés désirs. Quoiqu'il voie ce qu'il y a de meilleur et qu'il l'estime, il suit néanmoins ce qu'il y a de pire. La vertu n'a, dans son esprit, qu'une approbation flottante, et comme la violence qu'il faudrait qu'il se fît pour l'acquérir le rebute, son mauvais cœur l'emporte sur son devoir.

Son sort est, en quelque manière, semblable à celui d'Augustin qui avouait, qu'avant sa conversion, il penchait plutôt du côté des vices que les mauvais exemples avaient fait passer en coutumes, que du côté des meilleures choses, que la singularité de la vertu avait rendues inusitées: *Plus in me valebat deterius solitum, quam melius insolitum* (*S. Aug., lib.* VIII *Confess., c.* 13).

Déplorons en cela le malheur de ceux qui, ne voyant autour d'eux que de pernicieux exemples, suivent le penchant d'une nature corrompue qui les porte à les imiter; mais estimons infiniment le bonheur de ces âmes choisies, *que Dieu fait demeurer dans une maison d'où les mêmes mœurs* n'exhalent, pour ainsi dire, qu'un air de santé et de vertu; et ces maisons sont les cloîtres.

En d'autres occasions, il faut dire avec saint Pierre: *Vous qui vivez au milieu d'une nation dépravée, sauvez votre âme* (*Act.*, II), et faites si bien, que la contagion de ses scandales n'en corrompe jamais l'innocence. En d'autres occasions, il faut, autant que l'on peut, faire l'office ou s'armer du zèle de cet ange de l'Apocalypse, qui s'écriait: *Vous qui êtes mon peuple, sortez de Babylone, de peur que vous n'ayez part à ses crimes, et que vous ne soyez frappés de ses plaies* (*Apocal.*, XVIII). C'est-à-dire, comme

l'explique Richard de Saint-Victor, séparez-vous de cœur, et n'entrez jamais en société avec ces pécheurs scandaleux, de peur qu'en suivant les mauvais exemples qu'ils vous donnent, vous ne vous rendiez complices de leurs crimes et les compagnons de leurs malheurs (*Richardus a S. Vict. part.* II, *lib.* VI *in Apoc.*).

Dans les cloîtres et les communautés bien réglées, il faut prendre un autre ton de voix; si vous voulez vous sauver, doit-on dire, *demeurez dans la vocation où Dieu vous a appelés*, et suivez les bons exemples que vos frères et vos sœurs vous y donnent. Si vous étiez dans le monde, on vous dirait : croyez comme les vrais fidèles croient, mais ne vivez pas comme une infinité de mauvais chrétiens vivent; ayez leur foi, mais ne vous formez pas sur leurs exemples. Au contraire, dans les communautés religieuses, il faut dire : croyez et vivez, comme croient et vivent ceux et celles qui demeurent avec vous dans une même maison : *ejusdem moris in domo.*

Car, quels sont les effets des bons exemples qu'on y voit? Ils engagent une âme à s'acquitter avec fidélité et avec courage, de tous ses devoirs claustraux; premier effet. Ils réfutent tous les prétextes qu'elle pourrait apporter pour justifier ses relâchements; second effet. Ces bons exemples l'échauffent, l'attirent, la pressent de faire le bien qu'elle voit dans les autres. N'en profite-t-elle pas? Ils lui ôtent toutes ses prétendues raisons, et la rendent plus inexcusable.

Où en trouvé-je la preuve? Dans l'Ecriture qui représente ces bons exemples sous différentes figures; sous celle d'une chaleur que se communiquent ceux qui sont ensemble dans un même lit; sous celle d'un excellent parfum qui répand une douce et agréable odeur; sous celle d'une lumière qui, du haut d'une montagne, éclaire, conduit et oblige à marcher ceux qui veulent profiter du service qu'elle leur rend.

Si deux hommes dorment ensemble, ils s'échauffent l'un l'autre; mais comment un seul s'échauffera-t-il? demande le Sage dans l'Ecclésiaste (*Eccle.*, IV). Tout ce que nous avons de chaleur dans la vie spirituelle, vient du Saint-Esprit; c'est ce feu divin qui nous ôte ce froid glaçant que nous avons de nous-mêmes; c'est lui qui nous excite, qui nous meut, qui nous pousse, qui, comme parle l'Eglise, brûle nos cœurs et nos reins.

Il est vrai que, quoique nous soyons seuls, il opère en nous ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut. Il a échauffé et sanctifié des artisans dans leurs boutiques, comme Aquila et Priscille; des sages dans l'Aréopage, comme Denis; des officiers dans les armées, comme Corneille; des maîtres, comme Philémon; des esclaves, comme Onésime; partout où se porte ce divin feu, il purifie ce qu'il y a d'impur, il amollit ce qu'il y a de dur, il anime et fortifie ce qu'il y a de faible et de languissant.

Mais l'on dirait qu'il se plaît à rassembler dans un même lieu, des sujets capables de recevoir ces impressions de chaleur et de vie. Dès la naissance du monde, il s'est promené sur les eaux, qui, dans le style figuré des livres saints, signifient plusieurs peuples. Dans la plénitude des temps, il est descendu en forme de feu sur les premiers fidèles qui s'étaient retirés dans une même maison; et dans la suite des siècles postérieurs, les communautés ecclésiastiques et religieuses semblent avoir été des demeures qu'il s'est choisies, pour s'y répandre avec plus d'abondance par les bons exemples qu'on y voit, et qui sont comme autant d'étincelles de ce feu divin, qui passent des uns aux autres.

Ces maisons sont aussi toutes remplies de cette odeur, que l'Apôtre appelle *la bonne odeur de Jésus-Christ* (II *Cor.*, II). Quand des parfums sont renfermés dans un vase, si précieux et excellents qu'ils soient, on n'en connaît pas la bonté; mais quand on ouvre ce vase, comme Madeleine ouvrit le sien, une douce odeur en sort, qui réjouit et fortifie ceux qui la sentent; figure assez naturelle des bons et des édifiants exemples qu'on voit dans les cloîtres.

Ici c'est une humilité sincère, qui, comme *le nard* de l'épouse des cantiques, *répand son odeur* (*Cantic.*, I) par une charmante simplicité, qui ne sait ce que c'est, ni de se prévaloir de ses talents, ni d'écouter les flatteuses séductions d'une prudence charnelle. On s'acquitte bonnement de son devoir, on ne fait attention que sur ses misères et ses besoins personnels, cette odeur charme; les bons exemples que donnent tant d'âmes humbles avec lesquelles on vit, font prendre ce parti, et l'on serait ravi de tenir la dernière place dans la maison du Seigneur.

Là, ce sont des prières ferventes, qui, comme un encens qu'on brûle, s'élèvent jusqu'au trône de l'Eternel. On voit ses frères et ses sœurs s'en faire une pratique assidue, on admire leur recueillement, leur union à Dieu, leur conversation dans le ciel, pendant que leur corps est sur la terre. Ne puis-je pas obtenir cette grâce de prière, dit-on en soi-même, et ne dois-je pas la demander?

En beaucoup de rencontres, ce sont de grandes mortifications, où *l'on crucifie sa chair avec ses vices;* et on la dompte par tant de veilles, de jeûnes, d'instruments de pénitence, qu'on lui ôte tout pouvoir de se révolter. Quelque dégoûtante que soit l'odeur d'une myrrhe si amère, on commence peu à peu à s'y accoutumer, on l'aime ensuite, et animé par l'exemple de ses chères compagnes, on se dit : *Je monterai sur cette montagne de myrrhe et sur cette colline d'encens* (*Cant.*, IV).

En d'autres occasions, c'est une charité fervente, qui jette une odeur semblable *à celle d'un champ chargé de fleurs et de fruits,*

que le Seigneur a comblé de ses bénédictions (*Genes.*, XXVII). On y voit de bonnes âmes se rendre en cent choses, des services réciproques, non par une amitié politique ou intéressée, mais par la charité de Jésus-Christ qui les presse; leur air libre et officieux, leurs manières engageantes et tendres répondent de la bonté de leurs cœurs. Qui ne serait charmé de la douce odeur de ces parfums?

Ces édifiants exemples qu'on donne dans de saintes communautés nous sont encore représentés comme d'éclatantes lumières, qui, du haut de la montagne sainte, éclairent, conduisent et font marcher dans les sentiers étroits de la perfection évangélique, ceux qui ont besoin de leur secours.

Une seule lampe, c'est la réflexion que fait saint Grégoire de Nysse (*S. Greg. Nyss., L. de Virg.*, *c.* 4), peut servir à en allumer une infinité d'autres, quand on les approche de sa flamme; que sera-ce donc quand il y en a plusieurs? On peut se conduire à la lueur d'un seul flambeau; que sera-ce donc quand ils sont multipliés, et que l'on marche de lumière en lumière? En faut-il davantage pour ne point faire de faux pas? et si tant de bons exemples deviennent inutiles à quelques particuliers, à qui en attribueront-ils la faute, qu'à eux-mêmes? Dès que ces bons exemples ne servent pas à la sanctification d'une âme, ils y produisent un effet tout opposé, qui est sa perte; dès qu'elle ne veut pas en profiter, ils lui ôtent tout prétexte, et la rendent inexcusable. Seconde vérité dont saint Isidore rend une belle raison.

Si pour nous porter au bien, les commandements de Dieu venaient à nous manquer, les édifiants exemples des saints nous tiendraient, en quelque manière, lieu de loi, dit ce Père; mais comme par son infinie bonté, il nous a donné, et ces commandements, et ces exemples, nous ne pouvons apporter aucune excuse pour notre justification, si nous n'en faisons pas un bon usage. Ces commandements nous pressent, ces exemples s'offrent à nos yeux; rien après cela n'est capable de nous disculper (*S. Isid. Hispalensis, lib.* II, *de summo Bono c.* 11).

Puissiez-vous donc rougir de honte ou vous corriger, vous que ces bons exemples que vous voyez dans vos communautés, ne portent pas à vous acquitter avec fidélité de vos devoirs claustraux; vous qui, comme Ananie et Saphire, avez le malheur de vous pervertir à la compagnie des saints; vous qui au milieu de ces feux, de ces parfums, de ces lumières, demeurez froids, indolents, *assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort!* quelles excuses apporterez-vous qui puissent vous justifier?

Vous plaindrez-vous de la trop grande rigueur de vos statuts? Sans vous répondre que dès que vous êtes entrés en religion, on vous les a lus à diverses reprises, et que vous vous êtes volontairement engagés à les observer; jetez les yeux, vous dira-on, *sur cette nuée de témoins* que vous voyez devant vous, et qui s'élèveront un jour pour vous condamner et vous confondre. Ne pouviez-vous pas faire ce qu'ont fait vos frères et vos sœurs?

Direz-vous comme *ces vierges folles, que vous n'avez plus d'huile, et que vos lampes vont s'éteindre?* Que n'en faisiez-vous provision, vous répondront celles qui sont sages? Elles vous rendent même, dans vos communautés, un service que celles de l'Evangile refusèrent à leurs compagnes, lorsqu'elles leur dirent : *Allez en acheter à ceux qui en vendent, de peur qu'il n'y en ait point assez pour nous et pour vous* (*Matth.*, XXV). Elles vous offrent généreusement cette huile, par les saints et édifiants exemples qu'elles vous montrent, et vous n'êtes pas obligées de sortir pour en aller chercher ailleurs.

Ajouterez-vous que vous avez sans cesse à combattre contre la chair, le démon, le péché, le monde? Ceux avec qui vous vivez, n'ont-ils pas les mêmes combats à soutenir, et peut-être de plus rudes que ne sont les vôtres? Si, comme ces lâches enfants d'Israël, *vous priez qu'on ne vous fasse point passer le Jourdain*, on vous dira ce que leur dit Moïse : *Est-ce que vos frères essuieront toutes les fatigues de la guerre, pendant que vous demeurerez en repos*(*Num.* XXXII)?

Peut-être à cause de votre grand âge demanderez-vous quelques dispenses? On vous les accordera si vous avez raison; mais si la loi de Dieu et vos règles vous les défendent, on vous montrera des gens, qui plus âgés ou d'un plus grand courage que vous, disent tous les jours, ce que disait Eléazar : *J'ai commencé dès ma plus tendre jeunesse à servir Dieu, et à donner à ma nation des marques de ma fidélité; maintenant que j'ai quatre-vingt dix ans, il est indigne de mon âge* et de mon grand cœur de donner le moindre sujet de reproche à mes frères; au contraire, je suis ravi de leur laisser de bons exemples, afin qu'ils ne s'éloignent jamais de leur devoir, à quelque dures épreuves qu'on les expose (II *Macch.*, VI).

Reconnaissons par là quelle est la force des bons exemples et l'abondance des biens spirituels qu'ils procurent dans les communautés religieuses. On en devient ou meilleur, ou plus inexcusable : meilleur, si on se forme sur le modèle de ceux et de celles qui y mènent une vie sainte et édifiante : plus inexcusable, si on ne profite pas de ces grands biens, et si, pour se disculper, on cherche de vains et de mauvais prétextes. On y trouve même un second avantage, qui est d'y recevoir ou d'y donner des avis salutaires qui instruisent et qui empêchent de s'éloigner des voies du salut et de la perfection évangélique.

SECOND POINT.

Le défaut d'un ami fidèle, qui nous avertisse de notre devoir, ou d'un censeur amer qui nous reprenne de nos vices, est, dans le commerce du monde, l'une des principales

causes des mauvaises démarches que nous y faisons, et dont nous nous soucions si peu de nous corriger, que nous ne les connaissons presque jamais. L'un nous dirait sincèrement le bien que nous devons faire, l'autre nous accuserait du mal que nous faisons; et quand même nous serions innocents des péchés qu'il nous impute, il nous ferait sentir que nous sommes capables d'y tomber.

Ce défaut d'ami ou de censeur a des suites encore plus fâcheuses dans l'importante affaire du salut. Il ne s'agit pas de certaines bienséances, souvent onéreuses à ceux qui les font, quelquefois inutiles à ceux à qui on les fait : il s'agit de plaire à Dieu dans l'état qu'on a embrassé, de le servir avec des sentiments d'amour et de crainte, pour s'en attirer la protection.

Il ne s'agit pas de ces manières brusques et impolies, de ces airs dédaigneux ou rustiques, qu'on reproche à tant de gens, qu'on accuse de ne pas savoir leur monde : il s'agit de ne rien faire, non-seulement contre l'honneur, mais encore contre la conscience; non-seulement contre ces obligations générales que le christianisme impose, mais encore contre ces devoirs particuliers de la vocation où l'on est, et où, comme dit l'Apôtre, il faut marcher d'une manière digne de Dieu : *Ut ambuletis digne Deo.*

Or, si l'on manque, ou d'amis fidèles, ou de censeurs charitables, il est bien difficile qu'on ne suive ces voies larges qui mènent à la mort, et qu'on ne s'éloigne de l'étroite qui conduit à la vie : il est bien difficile qu'on ne se pardonne beaucoup de péchés, sur lesquels on fait d'autant moins d'attention, qu'on s'abandonne aux illusions de l'amour-propre, à l'emportement des passions, à la séduction des sens, que l'Ecriture appelle *les domestiques de l'homme et ses* plus dangereux *ennemis.*

Quoique les cloîtres ne soient pas absolument exempts de péché, et que nul homme sur la terre ne puisse se flatter d'être dans un asile impénétrable aux vices, il est certain néanmoins qu'ils y sont incomparablement plus rares, que dans une terre où ils semblent avoir établi leur règne. D'où vient cela? Est-ce à cause que dans le monde on vit presque sans règle, au lieu que la religion a les siennes? Est-ce à cause que les grâces célestes y sont plus abondantes, et *que le Seigneur aime les portes de Sion, préférablement aux autres demeures de Jacob?*

En voilà bien les raisons, mais ajoutons-y celle-ci : c'est qu'on y reçoit les bons avis d'un ami sincère, qui, pour peu qu'on s'éloigne de ces règles, ou qu'on leur donne un sens trop favorable qui en élude la sage sévérité, avertit de son devoir celui qui se flatte mal à propos de l'avoir rempli. C'est qu'on y est piqué par les vives et pressantes remontrances d'un charitable censeur, qui accuse d'infidélité le transgresseur des saintes lois, sur lesquelles il fallait qu'il se formât. C'est qu'on y entend la parole d'un homme qui suit comme pas à pas celui qui s'est égaré, pour lui dire à l'oreille : Voilà le bon chemin, marchez-y : *Aures audient verbum post tergum monentis hæc est via, et ambulate in ea* (*Isaï.*, XXX).

C'est une parole, non d'un impudent calomniateur, qui comme Séméï attaque David innocent et le charge de malédictions, mais d'un homme qui comme Nathan représente à David coupable, son péché et ses dangereuses suites : *Verbum.* C'est une parole, non d'un ennemi brutal qui insulte en face à ceux qu'il hait et qu'il voudrait perdre, mais d'un ami discret, qui, se tenant derrière ceux qu'il veut gagner à Dieu, les avertit de ce qu'il faut qu'ils fassent, et du danger où ils s'exposent : *Post tergum monentis.* C'est une parole non échappée par hasard, et dont on aurait peut-être sujet de se repentir, mais inspirée par la charité, et prononcée avec réflexion, pour montrer quel est le bon chemin et l'obligation où l'on est d'y marcher : *Hæc est via bona, et ambulate in ea.*

Quels services ne rendent pas aux communautés religieuses ces amis et ces censeurs? Il y en a qui, quoique contents de côtoyer la voie étroite, se flattent d'y marcher : mais ils commencent à revenir de leur erreur, lorsqu'on leur fait connaître que, par la vie peu réglée qu'ils mènent et par leurs résolutions flottantes, ils sont plutôt dans le chemin de Jéricho que dans celui de Jérusalem.

Il y en a qui, comme l'évêque de Laodicée, disent n'avoir besoin de rien, tant ils ont de confiance en leurs vertus : mais ils commencent à s'apercevoir de leur pauvreté, de leur aveuglement, de leur nudité, de leur misère, lorsqu'on leur dit de la part de Dieu : Je sais quelles sont vos œuvres, et si vous ne changez de vie, je commencerai à vous vomir de ma bouche. Vous êtes riche, parce que vous êtes savant, habile prédicateur, confesseur et directeur estimé de beaucoup de gens : mais sachez que vous êtes pauvre par un défaut de charité, aveugle par un défaut d'humilité, nu par un défaut de bonnes œuvres, misérable par un défaut d'attention sur vous-même, qui ne vous appliquez pas personnellement les leçons que vous faites aux autres : c'est la paraphrase que fait Richard de Saint-Victor sur cet endroit de l'Apocalypse.

Il y en a qui chagrinent leurs sœurs, et qui lassent la patience de leurs supérieures par leur mauvaise humeur, leur caprice, leur désobéissance, leurs plaintes, leurs murmures : mais elles commencent à sentir leurs péchés, lorsqu'après de fréquents reproches, on les menace d'humilier leur orgueil par une confusion publique, et de les mettre en pénitence. Ce que d'autres moyens n'ont pu faire, la honte et la crainte le font : ce que les créatures ont commencé, quelquefois l'infinie miséricorde du Créateur l'achève.

Quoi qu'il en soit, il arrive de deux choses l'une, dit saint Bernard : ou bien ceux et celles à qui on fait ces menaces et ces reproches, se corrigent à la fin, ou si elles demeurent dans leur obstination, elles ne sont plus, par la confusion qu'elles reçoivent et par le scandale qu'elles donnent, en état de troubler le bon ordre de toute une communauté. On fait ce que l'Apôtre veut que l'on

fasse, quand il dit : *Reprenez devant toute l'assemblée, ceux et celles qui ont péché, afin que les autres en aient de la crainte : Peccantes coram omnibus argue, ut et cæteri timorem habeant* (I *Tim.*, V).

Il est aisé de connaître par là, quels sont les avantages des communautés religieuses et de leurs assemblées capitulaires. On y est repris de ses fautes, *on les voit devant soi et contre soi;* on en rougit, on s'en corrige et, pour le dire avec saint Bonaventure, c'est par ces avis, ces remontrances, ces menaces que nul ne peut pécher impunément; tant on a soin de fermer toutes les avenues aux moindres désordres (*S. Bonav., l.* VI, *de sex Alis Seraphim, c.* 1).

En est-il ainsi dans le monde? y donne-t-on ces avis? y fait-on ces remontrances, ces menaces, ces reproches? il faudrait dire à ces courtisans : Servez fidèlement le prince; mais n'oubliez pas de servir le plus grand et le plus jaloux de tous les princes; rendez à César ce qui est à César; mais rendez aussi à Dieu ce qui appartient à Dieu. Réglez si bien votre vie, que l'attachement et le respect que vous avez pour la créature, vous servent de motif pour vous acquitter de vos devoirs envers le Créateur; sans cela, il vous rejettera loin de sa face, et il vous dira : *Si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez? Si je suis votre souverain Seigneur, où est la crainte que vous avez de me déplaire?*

Il faudrait dire à ces gens d'affaires et de palais, qui ont commis tant d'injustices : hâtez-vous de rendre ce que vous avez pris par vos vexations publiques ou par vos usures secrètes : ne convertissez pas en aumônes et en legs pieux vos restitutions, ne chargez pas du fruit maudit de vos pirateries les saints autels, ne faites pas de Dieu un protecteur ou un recéleur de vos larcins : si vous ne dites pas comme Zachée : *Je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et je rends quatre fois autant à celui que j'ai trompé* (*Luc*, XIX); dites au moins : *Je leur restituerai ce que je leur ai injustement pris.*

Il faudrait dire à ces dévots et à ces dévotes qui se font honneur d'un si beau nom dont ils ne remplissent pas les devoirs : *Malheur à vous qui nettoyez le dehors de la coupe, pendant que le dedans* de vos cœurs *est plein d'ordures! Malheur à vous, qui ressemblez à ces sépulcres blanchis, qui paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui effectivement sont pleins de pourriture et d'ossements de morts!* Si vous n'avez une dévotion intérieure et réelle, pourrez-vous éviter *d'être condamnés au feu de l'enfer?*

Il faudrait dire à la plupart de ces pénitents de nos jours : ne cherchez pas tant des adoucissements, que des remèdes à vos péchés; défiez-vous de ceux qui *mettent des coussins sous tous les coudes:* ne couvrez pas de beaux bandages, des plaies que vous laissez vieillir sans percer l'abcès et en faire sortir l'infection; quittez cette vie molle et sensuelle, et ne dites jamais, *paix, où il n'y a point de paix.*

On prend bien d'autres précautions dans les communautés religieuses, pour montrer à ceux et à celles qui y sont, la bonne voie, et les y faire rentrer lorsqu'elles se sont détournées à droite ou à gauche : on les suit pas à pas, et dès la première fausse démarche qu'elles font, elles entendent par derrière des gens qui leur disent : *Voilà le bon chemin, marchez.*

Si elles vivaient seules au gré de leurs passions, auraient-elles les mêmes secours? connaîtraient-elles de même leurs fautes? rougiraient-elles et craindraient-elles de même? *Il vaut donc mieux que deux soient ensemble, qu'un homme soit seul*, conclut delà le Sage, par la raison qu'il en apporte, *qu'ils* tirent cet avantage de leur compagnie, *que si l'un tombe, l'autre le relève et le soutient.*

Quand un enfant est seul, ses petits pieds chancellent, et il a à toute heure besoin que sa mère ou sa nourrice le prenne par la main, pour l'empêcher de tomber, ou pour le relever après sa chute. Cette comparaison même ne paraît pas assez juste dans la matière dont il s'agit. Dans cet enfant, ce n'est qu'une faiblesse d'âge; dans les pécheurs, c'est un effet de leur mauvaise volonté : la force vient peu à peu à cet enfant, et il se soutient sans le secours d'autrui : à mesure que ces pécheurs vieillissent, leur indocilité et leurs mauvaises habitudes s'augmentent avec l'âge, et étant seuls, ils ne peuvent, ni se soutenir, ni se relever d'eux-mêmes.

Vous venez à leur secours, amis fidèles, pères et mères charitables, qui les observez dans toutes leurs démarches, qui les avertissez du danger où ils sont exposés, qui les aidez dans leurs infirmités, et leur donnez dans tous leurs embarras, de bons conseils. Quand Dieu ne veut pas qu'ils périssent, mais qu'ils ouvrent les yeux aux vérités que vous leur montrez, il n'y a point de cœur si dur, qui ne se brise; si fier, qui ne s'humilie; si méfiant, qui ne se rassure; si présomptueux, qui ne craigne; si éloigné des voies du salut, qui n'y rentre; si pesant et si paresseux qui n'y marche. C'est ce Dieu de bonté qui veut bien opérer ces prodiges par votre ministère; *c'est lui qui habite dans le lieu saint, c'est lui qui rassemble dans une même maison, ceux et celles qui ont les mêmes mœurs; c'est lui qui, par sa puissance, tire de la captivité du péché, ceux qui étaient dans les liens.*

C'en est là déjà beaucoup; mais ce qui doit encore nous convaincre de l'utilité des communautés religieuses et des grands avantages qu'on y trouve, c'est un même concours de prières et de bonnes œuvres auxquelles on a part. Les bons exemples qu'on y voit, édifient; les avis salutaires qu'on y reçoit, instruisent; et enfin les prières et les bonnes œuvres qu'on y fait en commun obtiennent de grandes grâces.

TROISIÈME POINT.

De quelque mérite que soient devant Dieu les prières et les bonnes œuvres, pour en

obtenir les grâces dont on a besoin; trois principales raisons qu'il suffit de marquer en peu de mots font assez connaître qu'elles sont toujours plus efficaces, lorsqu'on les fait en commun.

Première raison : Dieu en est plus honoré. Le saint homme Job rendait à son infinie grandeur tous les hommages qu'il lui devait, il le craignait, il le servait; mais n'étant pas content de lui faire seul ses prières, et de lui offrir ses sacrifices, il assemblait souvent ses enfants, afin qu'ils s'acquittassent avec lui de ces devoirs de religion, comme de l'un des plus précieux héritages qu'il leur laissait; et de peur que quelqu'un n'y eût manqué, il immolait de temps en temps des victimes pour l'expiation de leurs fautes.

David disait à Dieu dans la ferveur de ses prières : *Seigneur, je vous rendrai de tout mon cœur, les hommages que je vous dois* (*Psalm.* CX). Mais où pensez-vous qu'il voulait les lui rendre, afin qu'il en fût plus honoré? *Je vous les rendrai dans l'assemblée des justes et à leur compagnie.*

Quand est-ce que Dieu promit à Salomon qu'il sanctifierait le lieu qu'il s'était choisi, et qu'il y écouterait favorablement les prières qu'on lui ferait? Ce fut, dit le texte sacré, lorsque ce prince lui dédia ce temple magnifique, qu'il avait fait bâtir afin qu'il y fût honoré, et cette solennité se fit pendant sept jours *avec une nombreuse assemblée et tout le peuple d'Israël. Omnis Israel cum eo, et ecclesia magna valde* (II *Paral.*, VII).

Un seul de ces pieux vieillards, dont il est parlé dans l'Apocalypse, aurait pu faire des prières et de bonnes œuvres, dont le Seigneur se serait satisfait : cependant saint Jean dit en *avoir vu vingt-quatre se prosterner devant l'Agneau, ayant en main des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints* (*Apocal.*, V). Dieu par ces prières et ces bonnes œuvres qui se font en commun, en est donc plus honoré : première raison.

La seconde se tire de ce qu'elles sont plus efficaces pour apaiser la justice divine et attirer sa miséricorde. Nous ne faisons tous qu'un corps par une même conformité de religion, de discipline, d'espérance, dit Tertullien. Nous nous assemblons tous en un même lieu pour prier Dieu et pour emporter, comme par un commun effort, ce que nous lui demandons; et cette violence lui est agréable (*Apolog.*, *c.* 39).

Faut-il arrêter la fureur du redoutable Holopherne? les prières et les jeûnes de Judith eussent pu l'arrêter; cependant cette sage veuve assembla les habitants de sa ville, et voulut qu'ils unissent leurs larmes, leurs mortifications, leurs bonnes œuvres aux siennes, pour obtenir plus efficacement de Dieu ce qu'ils lui demandaient (*Judith*, VIII).

Faut-il se rendre Dieu favorable? *Je vous le dis* (c'est Jésus-Christ qui parle), *si deux d'entre vous s'unissent ensemble, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père; et en quelque lieu qu'ils se trouvent, je m'y trouverai au milieu d'eux* (*Matth.* XVIII). A plus forte raison, conclut delà saint Bernard, lorsque l'assemblée est plus grande, et qu'on se fait une indispensable obligation d'avoir les heures de ses prières réglées, comme sont celles des communautés religieuses.

Ajoutons à ces deux raisons, une troisième. Quand un particulier prie, quand il se mortifie et qu'il jeûne, ces œuvres qui d'ailleurs sont bonnes, ne méritent cependant aucune récompense éternelle, s'il est en état de péché mortel. Mais quand elles se font dans des communautés bien réglées, combien s'y trouve-t-il d'âmes justes qui obtiennent pour elles-mêmes et pour ceux avec qui elles font un même corps, des grâces que le Seigneur a la bonté d'accorder aux autres, à leur considération?

Ces prières et ces bonnes œuvres sont des actes d'une charité fraternelle et réciproque : et comme dans les Etats bien policés il y a des trésors de réserve, où, dans les nécessités publiques, les pauvres profitent de l'abondance commune, ne peut-on pas dire que dans ces corps, où la police régulière est observée, on trouve des avantages assez semblables? priez les uns pour les autres, dit saint Jacques; mais pourquoi? afin que vous obteniez des grâces de salut. *Orate pro invicem, ut salvemini.*

Oh! qu'il est donc avantageux, doit-on conclure, de rassembler dans une même maison, ceux et celles qui ont les mêmes mœurs, ceux et celles que la toute-puissante miséricorde du Seigneur a tirés de la captivité du monde et du péché, afin de les honorer de sa présence dans le lieu saint où il est!

Bénissez-en Dieu, vous qui êtes son peuple choisi, et n'oubliez jamais de lui rendre de dignes actions de grâces, pour tant de biens que vous en avez reçus. Les bons exemples de vos frères et de vos sœurs vous édifient; les avis salutaires que vous en recevez, vous instruisent; les prières et les bonnes œuvres qui se font en commun, vous obtiennent de grandes grâces.

Profitez de tous ces secours, et vivement touchés des bontés que le Tout-Puissant a pour vous, dites-lui avec le roi-prophète : *Toute la terre est remplie de vos miséricordes :* mais je les ressens en particulier, *moi qui partage le mérite de tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements. Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua* (*Psalm.* CXVIII, 63).

Ce que je vous demande, afin que je ne m'en rende jamais indigne, est que vous ne cessiez pas de m'apprendre avec *quelle bonté* de cœur il faut que je me forme sur les saints exemples que je vois; avec quelle docilité et soumission je dois recevoir les avis qu'on me donne et les corrections qu'on me fait, *par quels moyens je saurai* vous offrir avec fruit mes prières et mes bonnes œuvres : *Bonitatem et disciplinam, et sapientiam doce me* (*Ibid.*, 66).

DISCOURS XIII.

Sur l'élection des supérieurs des communautés religieuses.

Tu, Domine, qui nosti corda omnium, ostende quem elegeris.

Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi (*Actes, chap.* I).

Les sentiments et les paroles de ces grands hommes si propres à servir de modèle aux chrétiens les plus parfaits, n'ont rien qui ne nous donne une juste idée de la disposition où l'on doit être, lorsqu'il s'agit de se déterminer sur certaines affaires, où à moins de bien prendre ses mesures, on ne ferait jamais que de fausses démarches.

Quand les apôtres et les disciples s'assemblèrent dans un même lieu, pour choisir un successeur à Judas Iscariote, ils comprirent d'abord de quelle importance il était de prier Dieu qu'il leur fît connaître un bon sujet qui, dans le collége apostolique, remplît dignement une place que le plus indigne de tous les hommes avait laissée vacante par sa mort.

Excepté la différence infinie qui se trouve entre cet insigne apostat et Mathias qui lui a succédé, les assemblées qui se font dans les communautés religieuses pour l'élection de leurs supérieurs, doivent se faire dans le même esprit. On n'y vient pas prier Dieu de montrer des gens qui, par la régularité et la sainteté de leur conduite, réparent les fautes de ceux qui, par leurs prévarications, ont déshonoré leur ministère ; on vient, au contraire, implorer ses lumières et son secours, afin qu'on jette les yeux sur des gens qui, marchant sur les traces de ceux ou de celles qui les ont précédés, perpétuent l'honneur des cloîtres et y conservent la sévérité de la discipline.

Encore un coup, excepté cette différence, il faut s'assembler dans un même esprit que les apôtres, et tenir une même conduite. Là, Simon-Pierre, comme chef visible de l'Eglise, prit la parole et montra de quelle conséquence il était de choisir parmi plusieurs un de la compagnie qui remplît le nombre des apôtres (*Act.*, I). Ici un commissaire, quoique très-inférieur à saint Pierre, mais établi pour présider à l'élection d'un supérieur qui a fait son temps, fait connaître combien il importe de choisir un sujet digne de lui succéder dans l'autorité et les fonctions claustrales.

Là on en présenta deux, et après avoir tiré au sort pour voir sur qui il tomberait, il tomba sur Mathias. Ici on jette les yeux sur des sujets qu'on juge les plus capables, et après un scrutin fait dans toutes les formes, on voit celui qui a la pluralité des suffrages. Là on fit sa prière à Dieu, et on lui dit : *Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi.* Ici une communauté se met de même en prières pour implorer le secours du Père des lumières, afin qu'on ne fasse rien que par ses ordres et son conseil.

Prendre de si sages précautions, rien de plus juste ; s'en éloigner, rien de plus dangereux, et néanmoins rien où quelquefois il se glisse de plus grands abus : mais si cela est, voici deux importantes réflexions qui vont faire tout le sujet de cet entretien.

Quelle obligation y a-t-il de s'adresser à Dieu avant que de procéder à l'élection d'un supérieur ? On en verra les raisons dans le premier point. D'où vient qu'étant obligé de s'adresser à Dieu, on n'agit pas quelquefois avec toute la sincérité et la droiture dont on est capable ? C'est ce qu'il faut examiner dans le second.

PREMIER POINT.

Si, lorsqu'il s'agit de procéder à l'élection d'un supérieur, on ne regardait la convocation des assemblées capitulaires que comme une cérémonie qui, depuis plusieurs siècles, est en usage parmi les personnes de l'un et de l'autre sexe, on ne connaîtrait guère ni l'importance de cette action, ni les raisons qui ont obligé les fondateurs et les réformateurs des ordres religieux d'ordonner si expressément que, dans une affaire si sérieuse, on s'adressât avant toutes choses à Dieu.

Ne serait-ce qu'un concours de gens, qu'un coup de cloche ferait venir dans un même lieu ? qu'une indication d'assemblée, où ceux qui ont droit de voix active et passive feraient valoir leurs raisons et leurs suffrages ? qu'une ratification plus solennelle et plus sûre de ce qu'on aurait déjà conclu en faveur d'un chef qu'on se serait choisi au gré de ses passions ? Pour en venir là, ce grand nombre de prières, cette fréquentation des sacrements, cette invocation de l'Esprit céleste, ces marques extérieures de dévotion, étaient-elles si nécessaires, et pour finir de si belles scènes, fallait-il faire tant de personnages ?

Quelles sont donc les raisons que les fondateurs et les réformateurs des ordres religieux se proposent, de vouloir que, dans l'élection des supérieurs, on s'adresse avant toutes choses à Dieu, et qu'on ne fasse rien sans sa participation ? L'hommage qu'on doit lui rendre, c'est la première ; l'intérêt même des maisons religieuses, c'est la seconde. L'hommage qu'on doit rendre à Dieu : il faut payer à son souverain domaine et à sa sagesse infinie ce tribut de sa dépendance. l'intérêt des maisons religieuses ? il faut, autant que l'on peut, en prévenir les relâchements et les désordres. Or, pour s'acquitter de ces deux devoirs, il faut, à l'exemple des apôtres, lui dire : *Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi.*

Recueillons avec respect les paroles d'une si belle prière : *Seigneur !* Ils le reconnurent donc comme le souverain Maître de ses créatures, et pénétrés de cette pensée, ils crurent devoir, avant toutes choses, s'adresser à lui. Ils avaient, parmi eux, de leurs parents et de leurs amis dont la conduite était fort réglée, mais ils savaient de quelle

nécessité il est de se défaire de toute prévention humaine, de peur de contribuer à mettre en place des hommes qui ne lui agréent pas, dit saint Chrysostome (*S. Chrysost., hom.* 3, *in Acta apost.*). Parlez, Seigneur, nous ne voulons rien faire sans votre participation : *Domine.* Disposition où doivent être ceux et celles qui ont des élections à faire, pour lui rendre l'hommage qu'il mérite.

Il est vrai que Dieu ayant créé les hommes libres, *les a mis*, comme dit l'Ecriture, *entre les mains de leur conseil* (*Eccli.*, XV). Mais, pour les avoir laissés dans cette liberté et cette indifférence du choix, s'est-il ôté un droit qui lui est dû, et que Tertullien appelle si bien le cens de la Divinité : *Census Divinitatis* (*Tertull., adv. Marcion.*). Il a mis devant eux l'eau et le feu; mais s'ils en font un mauvais choix, ne les accusera-t-il pas d'avoir manqué à leur devoir? et s'ils en font un bon, ne s'en attirent-ils pas les bénédictions et les grâces?

Or, pour lui témoigner cette humble et nécessaire dépendance, suffit-il de s'acquitter extérieurement de certaines cérémonies qui précèdent les élections qu'on a à faire, et qui sont d'usage en ces sortes de rencontres? Suffit-il de s'assembler dans un même lieu, de se prosterner devant les saints autels, de faire des prières et d'observer des jeûnes en commun, d'élever sa voix pour demander les grâces célestes; et après de si belles dispositions, en demeurer à ces marques équivoques de piété et de soumission aux ordres d'en haut?

On demande à Dieu les lumières nécessaires pour faire un bon choix, mais c'est quand on l'a déjà fait soi-même au goût de ses passions. On le prie de disposer si bien toutes choses, qu'on ne fasse rien qui lui déplaise; mais c'est quand on a déjà pris les devants pour contenter sa cupidité. On lui dit : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute;* mais c'est quand on a déjà écouté les recommandations d'autrui et ses intérêts personnels. Que peut-on penser d'un tel procédé? n'est-ce pas lui insulter en face? n'est-ce pas du moins tourner en ridicule l'une des plus sérieuses et des plus importantes cérémonies?

Le bel honneur que des domestiques feraient à leur maître, s'ils lui demandaient son avis, et s'ils faisaient ce qu'ils se seraient mis en tête! Le bel honneur que des enfants feraient à leur père, s'ils le priaient de les déterminer sur le choix de leur future épouse, et si une aveugle ardeur d'une amitié précipitée et charnelle les avait déjà engagés!

Veut-on, avant qu'on se choisisse des supérieurs, s'adresser à Dieu avec fruit? il faut, dit saint Bernard, le craindre comme son maître, l'aimer comme son époux, l'honorer comme son père; il faut lui dire sans déguisement et sans prévention : Je reconnais, Seigneur, l'infirmité et la corruption de ma nature, et dans la défiance où je suis de mes faibles préjugés, je renonce à moi-même, pour ne faire que ce que vous aurez la bonté de m'inspirer.

Je sacrifie volontiers mes fautives conjectures à vos saintes ordonnances, je ferai, non ce que je voudrais, mais ce que vous attendez de ma fidélité; vous savez mieux ce qui me convient que je ne le sais moi-même; pourquoi ne m'appliquerais-je pas tout entier à connaître votre volonté et à lui obéir en toutes choses, moi qui, outre la qualité de chrétien, ai celle de religieux : *Quid ni tota diligentia instem, scrutando sacramento voluntatis tuæ, qui tibi parendum per omnia scio* (*S. Bern., in Cant., serm.* 26).

Parler et en agir de la sorte, c'est rendre à l'infinie sagesse de Dieu, aussi bien qu'à son souverain domaine, l'hommage qui lui est dû. Il est le maître absolu de toutes les créatures, mais ce maître, à la différence des autres, connaît les cœurs de tous les hommes et en sonde les plus secrets mouvements : *Qui nosti corda omnium.* On peut bien en imposer aux créatures, mais on ne trompera jamais le Créateur; on peut bien cacher ses desseins à la plus fine politique, mais *ce scrutateur des cœurs et des reins* connaît et découvre tout ce qui se passe dans l'âme : *Tu nosti corda omnium.*

Vous donc qui, par un dévouement spécial, avez promis de suivre en toutes choses ses saintes ordonnances; vous qui, à la face des autels, avez protesté que vous ne feriez rien indépendamment de sa volonté et de son conseil, apprenez de là de quelle nécessité il vous est de lui rendre, dans l'élection de vos supérieurs, l'hommage qui lui est dû.

Etes-vous dans cette disposition? vous ne prendrez que de justes mesures, et moins vous compterez sur vous, plus il vous empêchera de faire de mauvais choix. A lui seul appartient le droit de donner de bons avis; et quand on en reçoit de bons, c'est de lui qu'ils viennent, soit immédiatement, soit par le canal de ceux sur *les lèvres desquels il a mis la vraie sagesse.* A lui seul appartient le droit de rendre, dans les affaires les plus difficiles et les plus embarrassées, de sages décisions.

Sans lui le superbe philosophe se perd dans ses raisonnements, le rusé politique échoue dans ses projets, le plus bel esprit s'évanouit dans ses idées, et l'aveugle qui conduit d'autres aveugles tombe avec eux dans le précipice. Avec lui, au contraire, les âmes humbles qui le consultent y trouvent tout leur avantage. Sa vérité les conduit dans la bonne voie, et, pour peu qu'elles s'en éloignent, elle les y ramène. Sa parole, tantôt écrite dans les livres de piété qu'elles lisent, tantôt gravée dans le fond de leurs cœurs, est comme une lumière qui leur découvre les piéges que leur tendent la chair, le démon, le monde. Dieu l'a dit, et il le fait en effet. *C'est moi qui suis présent à leurs assemblées, qui règle leurs pensées et qui préside à ce qui s'y passe. Ego in consilio habito, et cruditis intersum cogitationibus.*

Avec tant de secours et de si grands avan-

tages, ils rendent à Dieu l'honneur qu'ils lui doivent; et Dieu, de son côté, fidèle à ses promesses, leur donne ce dont ils ont besoin pour faire de bonnes élections. Ne savent-ils pas encore ce qu'ils sont obligés de faire? il leur apprend, dit saint Bernard : *Docet*. Essaie-t-on de les engager mal à propos? il les avertit de ce qu'ils ont à craindre : *Monet*. Sont-ils encore chancelants et irrésolus? il les détermine et les fait agir : *Movet*.

Avec tant de secours et de si grands avantages, non-seulement ils se sanctifient en s'acquittant de leurs devoirs, ils se rendent même utiles à leur communauté en lui donnant de bons chefs et attirant sur elle les grâces célestes, par la disposition où ils se trouvent de ne vouloir rien faire que dépendamment de la volonté du Seigneur, qu'ils prient de présider à leur élection et de la bénir.

Pour mieux comprendre cette seconde raison, il faut supposer deux choses. La première, que Dieu, dans l'exercice, soit de ses miséricordes, soit de ses vengeances, tient une étrange conduite. En certaines occasions il frappe de terribles fléaux une infinité de gens, à cause des péchés de quelques particuliers. *Si la mort a régné dans le monde*, l'Apôtre nous apprend que ç'a été *par le péché d'un seul homme* (*Rom.*, V). Si les enfants d'Israël, auparavant victorieux, sont honteusement défaits, il faut en attribuer le malheur à Achan (*Josué*, VII). Si toute la maison d'Achab est exterminée, si on expose à l'entrée de la porte de Jezraël soixante-dix têtes de ses enfants que le glaive de Jéhu vient d'immoler, c'est que la peine de l'iniquité de leur mauvais père est tombée sur eux (IV *Reg.*, IX *et* X).

Au contraire, en d'autres occasions Dieu semble pardonner les péchés d'un grand peuple par la considération qu'il a pour quelques âmes justes. Salomon offre des victimes aux idoles des païens; Roboam embrasse une religion étrangère; Joram fait élever des veaux d'or dans Béthel; Ochosias consulte Béelzébuth; Amon dresse des autels et un petit bois à Baal : que d'infidélités! que de crimes! Dieu néanmoins dit qu'il aura compassion d'une race malheureuse, à cause de David, son serviteur : *Salvabo eam propter David servum meum.*

La seconde chose qu'il faut supposer est que la conservation ou la perte des communautés est quelquefois comme attachée à la bonté ou à l'indignité de ceux qui les gouvernent. Si l'on voit quelques désordres dans certaines maisons religieuses, si la ferveur de leur premier institut se ralentit, si un esprit de partialité et de division en trouble la paix et le bon ordre, ceux et celles qui les gouvernent en sont assez souvent les premières causes. Un corps a-t-il assez de force pour se soutenir quand la tête est malade, languissante, chargée de mauvaises humeurs? Le mouvement d'une pendule est-il bien réglé quand il y a des défauts dans la maîtresse roue? Un édifice peut-il subsister longtemps lorsque son fondement n'est posé que sur du sable?

Jugez-en à peu près de même de certaines communautés dont les supérieurs ont été mis en place sans qu'on y ait appelé l'Esprit du Seigneur. *Ils ont régné*, dit-il, *mais ce n'a pas été par moi. On leur a donné le pouvoir qu'ils ont, mais je ne les ai pas reconnus.* Israël s'est perdue par sa faute, les nations la regarderont comme un vase souillé.

Que direz-vous à cela, vous qui, par votre témérité, avez choisi des supérieurs au gré de vos passions, sans avoir demandé à Dieu son conseil? vous qui, usurpant sur ses droits et n'écoutant que vos insensés désirs, êtes cause que toute une maison a le malheur d'être sacrifiée à la mauvaise conduite des gens indignes qui la gouvernent? *S'ils s'étaient soumis à ma volonté*, dit Dieu, *et s'ils avaient pris mon conseil, je les aurais détournés de leur mauvaise voie. Ne suis-je Dieu que de près, ne le suis-je pas aussi de loin? Celui qui cherche à se cacher peut-il se dérober à mes yeux? Mes paroles ne ressemblent-t-elles pas au feu et au marteau qui brise la pierre?*

Le dirai-je? il arrive assez souvent que Dieu se venge, même dès ce monde, de ceux et de celles qui, dans les élections, n'ont donné leurs suffrages que par des vues charnelles, politiques, intéressées. Ils croyaient, en donnant leur voix à un supérieur, et même lui en ménageant d'autres, se faire un bon ami qui aurait pour eux de grands égards. Ils se flattaient que, touché d'une vive reconnaissance, il entrerait dans leurs intérêts, qu'il leur rendrait service dans l'occasion, ou qu'il leur permettrait beaucoup de petites libertés qu'il ne souffrirait pas à d'autres. Mais que dit Dieu et que fait-il? il dit qu'il les punira par eux-mêmes, *qu'il choisira leurs propres illusions et qu'il leur attirera ce qu'ils craignaient : Eligam illusiones eorum, et quæ timebant adducam eis.*

Ils espéraient de se distinguer dans leurs communautés par l'accès qu'ils auraient auprès d'une personne qui leur serait redevable de son élévation. Ils se flattaient du moins qu'ayant contribué à le mettre en place, il les traiterait avec plus d'indulgence que ceux qui lui auraient refusé leurs suffrages; c'étaient là *leurs illusions*. Mais Dieu, qui se joue de leur basse et intéressée politique, permet que rien de ce qu'ils s'étaient promis ne leur réussît, qu'au contraire ils essuient tous les chagrins et toutes les humiliations qu'ils craignaient. *Eligam illusiones eorum, et quæ timebant adducam eis.*

Je suppose même qu'ils réussissent dans leurs desseins, ne doivent-ils pas craindre que Dieu qu'ils ont offensé ne se venge de leur témérité par d'autres peines qui, pour être invisibles, leur seront encore plus fatales? au lieu que s'ils n'avaient rien fait que par son conseil, ils se seraient procuré à eux-mêmes, et à leurs communautés de grands avantages

Vous m'avez consumé sur ce que vous aviez à faire, dit Dieu aux enfants d'Israël, *et moi*

je disposerai si bien toutes choses, que la paix régnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. Le salut environnera vos murailles, et je deviendrai moi-même votre gloire. Vous observerez ma loi, et je vous bénirai, parce que je vous regarderai comme des rejetons que j'ai plantés, et des ouvrages qui viennent de moi : Germen plantationis meæ, opus manus ad glorificandum (*Isa.*, LX).

En combien de maisons religieuses voit-on encore aujourd'hui l'accomplissement de ces promesses? Tout y est si bien réglé, que leurs ennemis mêmes sont contraints d'avouer qu'il faut qu'il y ait quelque chose de surnaturel, et de divin. Quelle sagesse dans les chefs ! Quelle union dans les membres ! N'en soyons pas surpris, on a consulté la volonté de Dieu, et Dieu a béni son propre ouvrage. On a rendu au Seigneur l'hommage qu'on lui devait, on a même procuré à sa communauté de grands avantages. Louons une coutume si juste et si sagement établie : mais ne s'y glisse-t-il pas quelquefois de grands abus, et quand on s'adresse à Dieu, avant que de procéder à l'élection de ses supérieurs, agit-on toujours avec autant de sincérité et de droiture, qu'il faudrait y en apporter ? C'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

L'une des choses qui nous est particulièrement recommandée dans l'Ecriture, est un certain caractère de droiture et de simplicité qui doit régner dans toute notre conduite. Si on y loue le patriarche Job, c'est qu'on le regarde *comme un homme simple*, dont les actions, les pensées, les paroles sont sans dissimulation, sans déguisement, sans artifice.

Si Ezéchias demande à Dieu sa guérison, il lui représente *qu'il a toujours marché devant lui avec un cœur parfaitement sincère*, et si Jésus-Christ dans l'Evangile veut bien que nous ayons *la prudence des serpents*, il nous avertit aussitôt d'avoir *la simplicité des colombes*. Enfin si nous espérons de jouir dès cette vie, *d'une véritable joie*, le roi-prophète nous fait entendre, que c'est la grâce qu'on accorde *à ceux qui ont le cœur droit*.

Quelle est douce et charmante cette joie ! quelle paix et quelle tranquillité se procure-t-on lorsque dans l'élection de ses supérieurs ont peut se dire : J'ai humainement fait tout ce que j'ai cru devoir faire pour m'attirer les lumières et les grâces de l'Esprit saint. Ma conscience ne me reproche rien sur cet article, j'ai élevé mon âme vers Dieu, et l'ai prié de me faire connaître la voie dans laquelle il souhaitait que je marchasse.

Mais en est-il beaucoup qui puissent se rendre intérieurement ce témoignage; en est-il beaucoup qui agissent avec cette droiture et cette simplicité si nécessaires aux élections où ils ont part ? Il y en a qui se flattent d'être dans cette disposition et qui n'y sont pas : il s'en trouve qui ne s'y conduisent qu'au gré de leurs passions ou de celles des autres : enfin il y en a beaucoup qui n'agissent que par une cupidité intéressée et charnelle.

Déplorons ici notre triste sort, et ne nous flattons pas mal à propos. L'ignorance est un mal héréditaire qui nous suit par tout, un mal que nous contractons en venant au monde, et que nous augmentons souvent par la vaine estime de notre prétendue sagesse.

A s'arrêter à ce que Balaam dit de soi, on le prendrait pour le plus pénétrant et le plus éclairé des prophètes. A son sens rien ne lui est caché, *il voit même les visions du Tout-Puissant :* et néanmoins cet homme si spirituel n'aperçoit pas ce que voit l'animal sur le quel il est monté ; ses yeux sont trop faibles pour voir un ange qui avec son épée meurtrière le menace de le tuer s'il avance.

A entendre Jephté, il dit qu'il s'est adressé au Seigneur, et qu'il a ouvert sa bouche pour le consulter ; cependant nos livres saints n'en font aucune mention; ils remarquent seulement qu'il s'engagea de son chef, à offrir à Dieu la première personne qu'il rencontrerait s'il remportait la victoire sur ses ennemis. Et comme sa fille se présenta à lui la première, il eut dans la suite tout sujet de se repentir de l'indiscrétion de son vœu (*Judicum*, II).

Superbes enfants des hommes qui n'avez de votre fonds que l'ignorance et le mensonge, il n'est point de faute dont vous ne soyez capables quand vous vous fiez à vos faibles et courtes lumières. Il n'appartient qu'à Dieu de vous faire faire un bon choix de ceux et de celles qu'il destine à la conduite des communautés dont vous faites partie. C'est à vous à écouter dans un respectueux silence et avec une aveugle soumission ce qu'il lui plaira de vous ordonner.

Que n'imitez-vous la sage conduite des apôtres? Pour procéder à l'élection qu'ils allaient faire, ils jetèrent le sort. Ne pouvaient-ils pas sans cette précaution, nommer celui qui devait remplir leur nombre? Non, répond saint Chrysostome, ils se croyaient incapables de faire ce choix par eux-mêmes, et l'affaire leur parut si importante, qu'ils jugèrent qu'il fallait que le Seigneur la réglât par quelque signe.

Prenez de si sages précautions si vous voulez n'avoir rien à vous reprocher; vous pouvez bien vous faire une conscience erronée et fausse, mais vous ne la rendez jamais bonne et droite, si vous ne priez sans déguisement le Seigneur, de vous apprendre ce qu'il faut que vous fassiez. Il vous rendra pour lors intérieurement le même témoignage qu'il rendit à Nathanaël quand il le regarda comme *un vrai Israélite, chez qui il n'y avait ni fraude, ni artifice* (*Joan.*, I). Il vous instruira de vos devoirs, et vous éloignant de toute séduction, il vous empêchera de vous tromper.

Toutes les voies dans lesquelles on peut marcher ne sont pas bonnes, dit saint Bernard (*Serm.* 15, *in Psalm.* XXXII). Il y a les voies des hommes, il y a les voies du démon, il y a les voies de Dieu. Les hommes nous engagent à suivre leur parti, le démon à

tomber dans ses piéges, Dieu à écouter ses avis. Qui l'emportera? Faut-il délibérer sur ce que l'on a à faire? Esprits séducteurs, retirez-vous; c'est vous seul! ô mon Dieu! que je veux écouter : avec vous, je marcherai sûrement; votre justice sera mon guide, et votre paix ma consolation. Votre justice me conduira, parce que je suis résolu de ne faire que ce que vous m'inspirerez; votre paix me réjouira, parce qu'ayant pris cette résolution, je n'aurai rien à me reprocher. C'est là ce que l'on dit souvent; mais combien s'en trouve-t-il qui se flattent d'être dans cette disposition, et qui n'y sont pas!

Les seconds ont encore moins de sincérité et de droiture, dans le choix qu'ils font de leurs supérieurs, puisqu'ils ne suivent que leurs passions ou celles des autres. Tantôt c'est l'esprit qui conduit le cœur, tantôt c'est le cœur qui agit sur l'esprit; mais quand la passion a pris le dessus, elle gâte bientôt l'un et l'autre, et il sort du feu de la concupiscence, une fumée si épaisse, *qu'on ne voit pas le soleil*, ou plutôt qu'on ne le veut pas voir : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem.* On connaît son devoir, mais on se soucie peu d'y satisfaire; on fait de belles protestations qu'on ne suivra que le conseil de Dieu; mais on a intérieurement certaines exceptions de ce dévouement simulé, et au lieu de lui dire : Seigneur, que m'ordonnez-vous de faire? on attend qu'il dise comme Jésus-Christ à l'aveugle-né : *Que voulez-vous que je fasse?*

Si l'on était aussi sincère qu'on le veut paraître, on lui dirait avec autant de simplicité et de droiture qu'Ezéchias : comme nous ne savons ce qu'il nous est avantageux de faire, le seul parti que nous avons à prendre, est de jeter les yeux sur vous et de nous abandonner sans réserve à votre sainte volonté. Mais à combien de vocaux, qui tiennent une conduite tout opposée, peut-on appliquer ces menaces prophétiques? *Malheur à vous, qui avez un cœur double et des lèvres trompeuses! malheur à vous, qui vous livrez aux turbulentes saillies de vos passions et qui marchez sur la terre par deux voies! malheur à vous, enfants rebelles, qui faites des desseins sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent pas de mon esprit! Ce n'est pas de ma bouche que vous avez appris ce que vous faites, ce n'est pas moi que vous avez consulté : Os meum non interrogastis.*

Est-ce qu'ils n'avaient pas été en Egypte pour demander à Jérémie ce qu'il fallait qu'ils fissent, comme Dieu les y avait obligés (*S. August., in c.* XXX *Isaiæ*). D'où vient donc qu'on les traite comme des déserteurs et des rebelles? Voici la raison que ce Père en rend.

Consulter Dieu, ce n'est pas suivre son inclination, c'est la lui soumettre; ce n'est pas lui faire de belles protestations, c'est les accomplir; ce n'est pas se contenter de s'adresser à ceux à qui il veut qu'on s'adresse, c'est se résoudre à faire ce qu'ils ordonneront; ce n'est pas agir au gré de sés désirs, c'est en faire un généreux sacrifice; ce n'est pas dire, je verrai ce que l'on me dira, c'est former le dessein et s'imposer la loi d'exécuter ce qu'on aura dit : et c'est là ce que ces Juifs ne firent pas : *Væ filii desertores.*

Si l'on était aussi sincère qu'on le veut paraître, un supérieur de communauté qui s'aperçoit qu'il va bientôt céder à un autre sa place, se croirait obligé d'imiter, en cette occasion, l'exemple de Moïse, et de parler à Dieu avec autant de simplicité et de droiture qu'il lui parla.

Ayant su que la fin de sa vie approchait, il le pria de nommer lui-même un chef à son peuple (*Numer.*, XXI). Il pouvait jeter les yeux sur quelques-uns de ceux qui lui paraissaient avoir plus de mérites, et après avoir fait le choix, prier Dieu qu'il eût la bonté de l'agréer, s'il le jugeait à propos.

Vous l'eussiez fait, vous, qui auriez voulu vous rendre les maîtres de vous nommer un successeur. Mais Moïse crut que pour s'ôter ce scrupule d'avoir plutôt écouté son penchant que son devoir, il fallait qu'il en laissât toute la conduite à Dieu. Aussi, dès qu'il lui eut ordonné de choisir Josué et de le présenter à Eléazar, sans délibérer davantage, il lui imposa les mains.

Qu'un exemple d'une si grande droiture instruise de leurs devoirs ceux et celles qui ont à se choisir des supérieurs et des maîtresses: mais souvent on le suit si peu, qu'on se donne impunément la liberté d'agir au gré de ses passions, de ses préjugés fautifs, de ses préventions téméraires; ou si l'on n'en vient pas à cet excès, on ne suit que les mouvements d'une affection charnelle, que le penchant qu'on a à faire valoir certains intérêts de famille, certaines amitiés et prédilections particulières; troisième cause des abus qui peuvent se rencontrer dans les élections. Je m'explique par deux traits assez remarquables, que j'ai tirés des livres saints.

Joseph aimait tous ses frères, mais il y avait un Benjamin qu'il aimait encore plus qu'eux; et quand ils se présentèrent tous devant lui, l'Ecriture remarque que, se tournant vers lui, il leur dit : *Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'avez parlé? Mon fils*, ajouta-t-il, *je prie Dieu qu'il vous bénisse.*

Aser, dont devait sortir Anne la prophétesse, ne méritait-il rien? Lévi, de qui devait descendre Zacharie et Jean-Baptiste, n'était-il, à son jugement, d'aucune considération? Ruben, l'aîné dela famille, qui avait empêché qu'on ne le tuât, ne devait-il pas être regardé avec plus d'attention que les autres? N'importe, les yeux de Joseph s'arrêtèrent sur Benjamin, son frère de père et de mère, quoiqu'il fût le plus jeune de tous.

Benjamin avait son mérite; des personnes, quoique jeunes, peuvent avoir le leur; mais il est fort à craindre que des considérations de famille, des vues d'intérêt ou d'amitié, ne l'emportent sur le bien public, qu'on ne

mette des personnes moins dignes en des places, que d'autres mériteraient peut-être mieux, et qu'on ne suive son penchant naturel dans une affaire, où l'on ne saurait se mettre trop en garde pour n'être pas trompé.

L'autre exemple que l'Ecriture nous fournit est celui de la mère des enfants de Zébédée. A en juger par les apparences, on ne voit point dans l'Evangile de femme ni plus dévote, ni plus soumise que cette mère. Ce n'est pas à des étrangers qu'elle s'adresse pour procurer à ses deux fils quelque petit établissement; c'est à celui qui seul est en droit de les mettre en place. Elle ne lui demande pas cette grâce d'un air impérieux et fier; elle se prosterne à ses pieds, et *en le priant, elle l'adore.* Elle ne lui dit pas : je prétends que vous m'accordiez ce que je vous demande; elle laisse la chose à sa disposition : *Parlez, Seigneur, ordonnez qu'ils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.* Il n'en sera cependant que ce qu'il vous plaira : *Dic ut sedeant.*

Faibles mortels qui vous arrêtez à ce qui flatte les sens, vous y auriez été trompés. Qu'y a-t-il en cela de répréhensible? Voici néanmoins, malgré ces démonstrations de dépendance et de respect, ce que Jésus-Christ lui dit et à ses deux fils : *vous ne savez ce que vous demandez, pouvez-vous boire le calice que je boirai?*

Que Jacques et Jean soient dans cette disposition, qu'ils n'y soient pas; que leur élévation soit indifférente aux autres apôtres, ou qu'elle leur devienne un sujet d'indignation et de murmure; c'est là de quoi cette mère se met fort peu en peine. C'est une femme qui prie en faveur de ceux qui lui appartiennent, c'est une femme qui ne veut rien, ce semble, que dépendamment des ordres de Jésus-Christ; elle serait seulement ravie que ces ordres s'exécutassent au gré de ses désirs. Ordonnez-en, Seigneur, ce qu'il vous plaira; mais dites ce que je voudrais bien que vous disiez : *Dic ut sedeant.*

Excepté la qualité de mère, on trouve encore aujourd'hui dans les cloîtres, quelques esprits de ce caractère. Ils se prosternent aux pieds des saints autels, ils font de longues et de ferventes prières; rien ne paraît plus humble et plus soumis : mais si vous pouviez voir ce qui se passe dans leurs cœurs, vous y découvririez d'étranges mystères. Vous y verriez des gens qui ont déjà pris leurs mesures, qui, quoiqu'ils attendent avec une pieuse inquiétude, la réponse que le ciel leur fera, sont intérieurement résolus de faire ce qu'ils ont cru plus propre à leurs inclinations, à leurs intérêts, à leurs amitiés : *Dic ut sedeant.*

Nous voulons, ô mon Dieu! faire votre volonté, mais nous vous prions d'avoir égard à la nôtre : nous exécuterons ce qu'il vous plaira d'ordonner, mais soyez favorable à nos désirs; nous vous rendons le respect qui vous est dû, mais ayez la bonté d'exaucer nos prières; mettez le sujet que nous vous proposons dans la place où nous souhaiterions qu'il fût : *Dic ut sedeant.*

Est-ce là avoir dans les élections de ses supérieurs, la sincérité et la droiture que Dieu demande? est-ce là le reconnaître pour ce souverain Maître à qui rien ne peut être caché? est-ce là s'abandonner ingénument à son bon plaisir, et lui dire comme les apôtres : *Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi,* afin que nous ne fassions rien qui vous déplaise? Inspirez-nous ce qui contribuera davantage à notre sanctification et au bien de notre communauté.

Nous ne vous demandons pas ces dons d'une prévoyance prophétique, dont vous avez honoré quelques-uns de vos plus fidèles serviteurs, nous ne méritons pas cette grâce : mais donnez-nous *cet esprit droit* qui ne nous fasse rechercher que votre sainte volonté. *Envoyez-nous de votre sanctuaire qui est dans le ciel, cette sagesse* dont nous avons besoin, *afin qu'elle travaille avec nous et que nous sachions ce qui vous est agréable* (*Sap.*, IX).

Otez-nous toute prévention téméraire, toute basse complaisance, toute vue charnelle et indigne de la sainteté de notre état. Dans une affaire de cette importance, ayez la bonté de nous conduire si bien, que nous puissions avoir cette consolation de dire, qu'éclairés de vos lumières : *Nous avons choisi la voie de la vérité* (*Psalm.* CXVIII, 30), et qu'aidés de votre grâce, nous voulons y marcher.

DISCOURS XIV.

Sur les qualités d'un bon supérieur.

Ostende quem elegeris.

Seigneur, montrez-nous celui que vous avez choisi (*Actes, chap.* I).

Dieu qui seul est en droit de se choisir des sujets propres à l'exécution de ses desseins, a eu de temps en temps la bonté de faire connaître par des signes même extérieurs, ce qu'il avait de toute éternité résolu dans ses immuables décrets. A Abraham ç'a été une voix; à Eliézer une pensée; à Joseph un songe; à Moïse un buisson; à Aaron une baguette.

Ç'a été une voix à Abraham : *Sortez de votre pays et venez dans la terre que je vous montrerai* (*Genes.*, XII). Ç'a été une pensée à Eliézer : *Si la fille à qui je demanderai à boire, m'en donne, ce sera celle qui est destinée pour épouse au fils de mon maître* (*Ibid.*, XXIV). Ç'a été un songe à Joseph : *J'ai vu ma gerbe se tenir debout et celles de mes frères autour d'elle comme pour l'adorer* (*Ibid.*, XXXVII). A Moïse ç'a été un buisson d'où il a reçu l'ordre de faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël (*Exod.*, III). A Aaron ç'a été une baguette : des douze dont chacune portait le nom du chef de la tribu du peuple, la sienne fut la seule qui parut fleurie et qui fit connaître qu'il n'en fallait point chercher d'autre, que celui qui était marqué par ce signe : *Quem ex his elegero, germinabit virga ejus* (*Numer.*, XIII).

Si vous comprenez bien ce que signifient ces mystérieux symboles, vous y découvrirez

tantôt ces hommes fidèles en qui, comme en Abraham, les nations doivent être bénies; tantôt ces Eliézer qui mènent au Dieu d'Isaac, des épouses vierges. En certaines rencontres, ce seront des Joseph préposés sur de grandes familles, ou des Moïse qui marcheront à la tête d'un peuple choisi, qu'ils ont tiré du lieu de son esclavage; ou des Aaron qui par leurs vertus feront le plus bel ornement de l'Eglise.

Quoique ces marques extérieures ne paraissent plus de nos jours, ne désespérons pas cependant de trouver, à leur défaut, certaines qualités qui nous fassent connaître, qui sont ceux et celles qu'on peut choisir pour ses supérieurs dans les assemblées capitulaires. Ont-ils beaucoup de piété? ont-ils beaucoup de prudence? C'en sont là les deux marques.

La piété leur est nécessaire pour obtenir de Dieu la grâce d'une sainte direction. La prudence leur est nécessaire, pour se rendre utiles à ceux dont le soin leur est confié. Sans la piété, il est à craindre qu'ils ne se damnent dans l'exercice de leur ministère. Sans la prudence, il est à craindre qu'ils n'en remplissent pas, avec fruit, les fonctions.

La piété est nécessaire à un supérieur pour se sanctifier dans son emploi, au milieu des dangers qu'il y a de s'y perdre. La prudence lui est nécessaire pour bien gouverner sa communauté, nonobstant les différents génies de ceux qui la composent. A-t-il ces deux qualités? c'est un bon supérieur, qui s'acquittera dignement de son emploi.

SECOND POINT.

Il n'est pas moins de l'intérêt spirituel des supérieurs qui gouvernent les maisons religieuses, que de la sagesse de ceux qui s'assemblent pour en faire le choix, de prendre garde, avant toutes choses, si ayant à remplir avec honneur les places qu'on leur destine, ils ont les qualités nécessaires pour se soutenir contre les dangers où toute supériorité est exposée.

Ils sont grands, ces dangers, de quelque côté qu'on les regarde, et à moins qu'on n'y apporte de sages précautions, les suites n'en seraient que fatales : dangers dans la recherche des dignités régulières; dangers dans la continuelle dissipation que souffrent ceux qui en sont revêtus; dangers dans l'exercice de ces dignités et la conduite qu'il faut tenir dans leurs fonctions.

La piété, cette vertu universelle et dominante, que saint Paul dit *être utile à toutes choses*, leur est, en cette occasion, d'un grand secours. Sans cette piété, une secrète confiance en leurs prétendus mérites leur ferait rechercher ces charges; mais comme elle est désintéressée et modeste, elle veut qu'ils s'en rendent dignes et qu'ils ne les briguent pas. Sans cette piété, les fréquentes dissipations où ces charges les exposent, les rendraient moins attentifs à leur salut : mais comme elle est intérieure et recueillie, elle les fait rentrer en eux-mêmes, malgré les occupations du dehors. Sans cette piété l'exercice de leurs charges n'aurait pas toute son autorité : mais comme elle est édifiante et exemplaire, elle leur en fait faire un bon usage par une conduite réglée et irréprehensible.

Si ceux et celles qui aspirent aux dignités régulières faisaient la même réflexion qu'une humble défiance de leurs propres mérites a fait faire à tant de grands hommes qu'on préposait à la conduite des monastères, on n'y verrait pas régner certains abus qu'on y voit quelquefois et qui font gémir amèrement les gens de bien.

A peine avons-nous fait quelques pas dans la religion, disait saint Ephrem, à peine le temps de nos épreuves est-il expiré, à peine avons-nous appris à obéir aux maîtres qui nous ont donné des règles propres à nous sanctifier dans notre état, que nous avons la folle présomption de nous croire capables d'en donner aux autres et de leur servir de guides dans ces voies obscures et étroites, où les plus habiles ne marchent qu'avec frayeur (*S. Ephrem. serm. adversus honores affectantes*).

Peu élevés dans la discipline militaire de Jésus-Christ, nous voudrions déjà être à la tête de ces troupes qu'il faut mener au combat, nous en briguons les charges, nous en envions l'autorité aux autres, et par une indiscrète témérité, nous osons nous ingérer dans des emplois que les plus forts n'ont accepté qu'après une sage et longue résistance.

On en voit encore aujourd'hui quelques-uns de ce caractère; mais n'apprendront-ils jamais que, s'il est difficile de faire son salut dans une condition privée où l'on n'a à répondre que de soi, cette difficulté s'augmente à proportion du rang que l'on tient? N'apprendront-ils jamais que si celui qui commande est élevé au-dessus des autres, il est par cette place plus considérable qu'il occupe, chargé de plus grands soins : *Qui præest in sollicitudine?*

Saint Chrysostome ayant su qu'on avait jeté les yeux sur lui pour le faire évêque, en écrivit à un de ses amis qui avait eu plus de part à son élection, en des termes capables d'effrayer les plus parfaits. Cette nouvelle, lui dit-il, m'a jeté dans de si furieuses alarmes, qu'il me semblait que mon âme allait à tout moment se séparer de mon corps. Considérant d'un côté quelle est la pureté, la beauté, la gloire de l'Eglise; et d'un autre rappelant dans mon esprit l'idée de mes défauts et de mes vices personnels, je m'écriais tristement : qu'a fait l'Eglise pour être confiée au plus indigne de tous les hommes (*S. Chrysost. Epist. ad Basilium*)?

Je me représentais la fille d'un grand roi recherchée en mariage par un amant noble, courageux, bien fait, et je croyais qu'on m'avait dit qu'un homme sans qualité, sans bien, sans mérite allait l'épouser. Je me figurais qu'on voulait mettre à la tête d'une belle armée, un général, qui n'avait ni l'expérience, ni le courage de résister à des ennemis rusés, audacieux, aguerris, qui allaient l'attaquer de toute part. Je me regardais sous ces figures et frémissant de tous mes membres : qu'a fait l'Eglise, disais-je, et en quoi a-t-elle déplu

à Dieu pour être donnée à un époux et un chef si indigne?

On répondra sans doute, qu'entre un évêque et un supérieur de communauté il y a une différence presque infinie. J'en conviens; mais le même saint Chrysostome m'apprend, que se croire capable de quelque dignité, soit ecclésiastique, soit régulière, cette présomption en est une incapacité effective; qu'on doit se défier de ses propres forces, et que la place la plus conforme à un homme qui agit par des principes de religion, est celle qu'il n'a pas eu la témérité de rechercher; que dans quelque emploi que ce soit, principalement dans la conduite des âmes, une piété modeste doit attendre les ordres du maître qui dise : *Mon ami, montez plus haut*, sans s'attribuer assez de talents pour se croire en droit de le briguer (*S. Chrysost. hom.* X *in prim. ad Timoth.*).

En vain, quand il ne se sent pas encore assez fort, se propose-t-il de le devenir : en vain roule-t-il dans son esprit, tous les moyens de s'acquitter avec honneur de sa charge : son seul empressement d'être mis en place le rend coupable et mérite de très-sévères peines (*S. Greg. lib.* III *Epist.* 20). Il fera, à ce qu'il se persuade, des merveilles; mais autre chose est d'avoir des vertus tout acquises, et autre chose de se flatter de l'espérance de les acquérir. Autre chose est de se faire, dans son imagination, des idées frivoles qui n'effleurent que la superficie de l'âme; et autre chose d'en venir à l'exécution et de remplir avec une exacte fidélité, tous ses devoirs (*Idem*, I *parte Pastor.*, *c.* 9).

Tel est cependant, en cent occasions, l'aveuglement de ceux qui, n'ayant point de vraie piété, se trompent si finement, qu'ils croient aimer ce qu'ils n'aiment pas et avoir beaucoup d'indifférence pour ce qu'ils recherchent en effet. Ils croient ne pas aimer l'honneur du monde dans les dignités après lesquelles ils aspirent; et c'est là néanmoins leur passion dominante. Ils se flattent de rechercher la gloire de Dieu; et c'est là ce qui les touche si peu, que quand ils sont en place, ils ne font rien de ce qu'ils s'étaient proposé.

Qu'on ne se flatte donc pas de cette folle présomption, qu'on a les talents nécessaires pour bien gouverner une communauté et qu'on peut impunément briguer des emplois qu'on donnerait à d'autres moins dignes. Si ce sont là les pensées de certains esprits enivrés de leurs propres mérites, la vraie piété qui les condamne, en inspire de tout opposées à ceux et à celles qui écoutent ce quelle leur dit : que tout manque à celui qui croit ne manquer de rien, et que si on ne doit jamais accepter qu'avec frayeur les dignités que l'on offre, il est défendu de les demander (*S. Bern., l.* VIII, *de Consid.*, *c.* 8). C'est là ce que cette piété, toujours modeste et humble, leur enseigne; et quand ils en écoutent les salutaires instructions, ils tremblent à la vue des charges qu'on les engage d'accepter.

Mais quoiqu'ils ne les recherchent pas, sont-ils pour cela exempts de tout danger? Non, répond saint Grégoire; leurs fréquentes dissipations font souvent que, travaillant au bien spirituel et temporel des autres, ils ne pensent guère à leur sanctification personnelle, à moins qu'une piété intérieure et recueillie ne les fasse rentrer en eux-mêmes, malgré leurs occupations du dehors.

Saint pontife, si digne de la place que vous occupiez, c'était là ce qui vous faisait gémir amèrement. Je me vois comme enlevé par force d'entre les bras de ma charmante Rachel en épousant Lia qui me donnera des enfants dont l'éducation me jettera dans de terribles embarras. Ne dois-je pas craindre ce que craignait le grand apôtre, qu'après avoir prêché et porté des paroles de salut aux autres, je ne sois réprouvé moi-même? J'ai perdu, disiez-vous, toute la consolation et toute la joie que me donnait mon profond repos : *Altæ quietis meæ gaudia perdidi* (*S. Greg. lib.* I *Reg. indictione* 9, *Epist.* 5).

Que dans une condition privée, où l'on n'a à songer qu'à son salut, il soit difficile d'y travailler avec ce recueillement que demande une affaire de cette conséquence, c'est ce que nos livres saints nous apprennent. Mais qui doute, dit ce saint pape, que cette difficulté ne soit encore plus grande, à proportion du rang que l'on tient et du soin qu'on doit prendre des âmes dont on est chargé?

Quoique toutes les parties d'une roue qu'on met en mouvement en soient agitées, celles qui touchent au centre le sont plus violemment que d'autres qui terminent la circonférence; figure assez naturelle de la différence qui se trouve entre l'état des inférieurs, dont les embarras ne sont jamais aussi grands que ceux des chefs et des supérieurs qui ont des maisons à conduire.

Ceux-là, dit saint Grégoire, sont d'autant moins agités, qu'ils se voient déchargés du soin d'autrui; au lieu que ceux-ci doivent être dans un mouvement continuel pour leur propre salut et pour celui de leurs frères. Chez ceux-là, ce n'est qu'une sollicitude limitée à leurs personnes; chez ceux-ci, elle est si étendue, qu'on ne peut impunément ni oublier le prochain, ni s'oublier soi-même, et que plus on est élevé, plus les dangers se multiplient. Comment se recueillir au milieu de tant d'agitations? Comment, après s'être répandu au dehors, reprendre cet état de repos d'où l'on est sorti pour remplir les devoirs de sa charge?

Si petite que soit une pierre qu'on jette dans un bassin dont l'eau est tranquille, les parties de cette eau sont tout agitées, et encore plus l'endroit où elle est tombée. Difficilement aussi revient-on de ces agitations inséparables de la supériorité; difficilement rentre-t-on au dedans de soi pour jouir de ce doux calme si propre à travailler à son salut?

A peine, direz-vous, trouverait-on des religieux et des religieuses qui voulussent accepter les charges de leurs maisons, si ces réflexions leur venaient dans l'esprit. Mais remarquez aussi que c'est par cette raison-là même que les maîtres de la vie spirituelle

regardent la piété comme une vertu qui donne de grands secours à ceux qui sont préposés pour gouverner les autres.

C'est, disent-ils, cette piété qui, nonobstant les différentes occupations des supérieurs, les rappelle en eux-mêmes et les fait souvenir qu'il ne faut pas qu'ils ressemblent à ces colonnes posées à l'entrée des routes publiques, qui montrent aux voyageurs les chemins et qui demeurent immobiles (*S. Isid. lib. de Summo bono*). C'est par les mouvements de cette piété qu'ils combattent avec autant d'ardeur et de succès que Jacob, qui, ne pouvant se débarrasser d'un ange dont il avait été blessé à la cuisse, en obtint la bénédiction. Ces supérieurs ne peuvent se dispenser de faire leur charge qui les livre à de fréquentes agitations; mais comme ils l'ont acceptée par les ordres de Dieu, il a la bonté de les bénir et de faire entrer leurs peines dans l'économie de leur salut (*Guerricus Abbas, serm. de S. Joan. Baptist.*).

Il était un peu fâcheux à ce patriarche d'être si longtemps aux prises avec l'ange; mais il lui fut très-avantageux d'avoir remporté sa bénédiction. Un supérieur a beaucoup de peines à essuyer pour s'acquitter dignement de son emploi; mais sa piété, avec le secours d'en haut, l'en dédommage.

Ce n'est néanmoins qu'à cette condition qu'il mènera une vie réglée et irrépréhensible, et c'est en quoi il a besoin d'une piété édifiante et exemplaire pour obliger les autres à s'acquitter de leurs devoirs et leur faire d'utiles remontrances.

Il ferait beau voir (c'est la réflexion que fait saint Jérôme) un capitaine animer ses troupes à une vigoureuse résistance, pendant que du haut d'un mur, et craignant d'exposer sa chère personne, il accuserait de lâcheté un soldat tout couvert de sang (*S. Hieron. Epist.* 50). Mais quand ce capitaine, se mettant à la tête de ces troupes, leur montre quelle est son intrépidité et son courage, les plus timides se rassurent, les plus lâches s'enhardissent, son exemple excite leur bravoure, et elle lui donne un nouveau droit de les reprendre s'ils ne s'acquittent pas de leurs devoirs.

Il faut donc qu'un supérieur de communauté *se rende*, par sa piété et sa bonne conduite, *un modèle de vertu pour son troupeau*, *Forma facti gregis* (I *Petr.*, V); qu'il n'ordonne rien à ses religieux qu'il ne fasse le premier, afin que son exemple les anime et qu'ils n'aient aucun sujet de se plaindre s'il leur reproche leur relâchement.

Car, comme il y a une censure de parole, il y en a aussi une d'exemple. Par la première on dit: Obéissez, je suis votre supérieur; par la seconde : Regardez, je suis votre modèle. Par l'une on dit : Faites ce que je vous commande; par l'autre : Voyez l'exemple que je vous montre.

La censure de parole humilie, celle d'exemple encourage; la première donne de la crainte, la seconde inspire du respect; celle-là tient l'esprit soumis *à cause de la colère*, *Propter iram*, *propter conscientiam* (I *Cor.*, X), celle-ci les rend dociles *à cause de la conscience*. Avec celle-là on lève la baguette, qui est une marque d'autorité; avec celle-ci on la fait *voir toute fleurie* comme celle d'Aaron, qui est une marque de vertu.

Par cette censure de parole on reprend, comme Samuel, les Juifs prévaricateurs; par cette censure d'exemple on leur dit, comme ce digne chef : *Il y a déjà du temps que je suis avec vous; ne me cachez rien. Qui d'entre vous a un sujet raisonnable de se plaindre de moi?* Par la première on prend, comme Jésus-Christ, le fouet en main pour punir ceux *qui font d'une maison d'oraison un lieu de trafic;* par la seconde on leur dit : *Je vous montre l'exemple afin que vous fassiez ce que je fais.*

Par la première, un supérieur dit à ses religieux : *C'est à vous à me suivre;* par la seconde : *C'est pour vous que je me sanctifie.* Par la première, il reçoit de Dieu son pouvoir; par la seconde, il lui demande et en obtient les grâces nécessaires pour sa sanctification dans son emploi : mais cela ne suffit pas encore; la prudence lui est nécessaire pour bien gouverner sa communauté, nonobstant les différents génies de ceux qui la composent.

SECOND POINT.

Si, dans les états bien policés, il y a des juges et des magistrats préposés sur les peuples pour les retenir dans le devoir, leur donner l'intelligence des lois et des coutumes sur lesquelles il faut qu'ils se règlent, il serait fort étrange que, dans les communautés religieuses qui se mettent sous la protection de Dieu, il n'y eût point de maîtres qui, revêtus de son autorité, éclairés de son esprit, et canoniquement élus, conduisissent dans les voies du salut les âmes qui sont sous leur direction.

Sa prudence et sa miséricorde y ont suffisamment pourvu. Il y a des *maîtres en Israël* qui, instruits de la sainte loi, sont chargés d'en donner la connaissance aux autres; des médecins habiles, qui discernant entre la lèpre et la lèpre, donnent à leurs malades des remèdes propres pour les en guérir; des sentinelles posées sur les murs de Jérusalem pour en assurer la tranquillité et en écarter les ennemis; des pasteurs qui, mis en place par le souverain pasteur, conduisent leur troupeau dans de bons pâturages, et le ramènent dans la voie étroite, quand l'esprit de ténèbres et d'erreur l'en a éloigné.

A ces maîtres, à ces médecins, à ces sentinelles, à ces pasteurs, il faut de grands talents, et jamais un supérieur de communauté ne la conduira avec succès s'il n'a autant de prudence que de piété. Car qu'est ce que cette communauté d'hommes ou de filles qui vivent ensemble? C'est un jardin dont les différentes plantes demandent différentes cultures : ce qui serait bon pour les unes, serait nuisible aux autres. C'est une petite ville composée d'autant de caractères dissemblables qu'il y a presque d'habitants; c'est une société de gens qui, quoique sous une même règle et dans une même maison, n'ont pas

cependant les mêmes humeurs et les mêmes dispositions.

Il y en a d'indolents qui refusent le travail, et d'ardents qui en prennent trop; de scrupuleux qui craignent tout, et de téméraires qui ne craignent rien; d'enjoués qui aiment le divertissement, et de chagrins qui sont ennemis des plus innocents plaisirs; des simples qui croient bonnement ce qu'on leur dit, et des ombrageux qui sont dans une continuelle défiance. Il y en a d'orgueilleux qu'il faut humilier; d'indociles qu'il faut réduire; de tièdes qu'il faut animer; de chancelants qu'il faut soutenir; de faibles qu'il faut mener, de peur qu'ils ne tombent; d'autres qu'il faut relever quand ils sont tombés.

Comment conduira-t-on de telles gens si on ne les observe de près et si on n'en discerne bien les différents esprits? Mais comment le fera-t-on dans cet emploi dont on est chargé, si on n'a pas beaucoup de prudence? Quelque piété que l'on ait, quelques bons desseins que l'on conçoive, quelques mesures que l'on prenne, le souverain Père de famille n'établit sur elle que celui qu'il connaît non-seulement fidèle, mais encore prudent; non-seulement exact à ses devoirs personnels, mais encore surveillant et éclairé sur ceux des autres: sa fidélité est d'un grand secours; mais son inhabileté gâterait tout.

Je vous ai mis en sentinelle sur la maison d'Israël, prenez la place la plus éminente, veillez et jetez les yeux de tout côté, dit Dieu chez un de ses prophètes (*Ezech.*, XXXIII). Mais que prétend il par-là? Le voici, selon la judicieuse réflexion que Pierre de Celles a faite sur cet endroit de l'Ecriture. Le degré de supériorité est ce lieu éminent où un chef de communauté est placé : distinction d'honneur, mais qui l'engage à beaucoup de choses, puisqu'il doit veiller sur elle et la voir de près; ce qu'il ne peut faire sans une attention qui demande toute sa prudence.

Il doit veiller sur elle; si quelque brebis du troupeau se perd par sa faute, il en répondra.

Il ne peut y veiller s'il ne la voit de près *et s'il ne la connaît à son visage* (*Proverb.*, XXVII). Mais peut-il le faire sans une prudence toujours attentive qui y apporte les remèdes nécessaires?

Aussi l'Ecriture compare ceux que Dieu a placés sur les autres à des gens qui doivent avoir plus de capacité et d'expérience; à des capitaines qui ont vieilli sous la discipline militaire, et qui après avoir appris le métier de la guerre, sont en état d'en instruire les autres; à d'habiles négociants, qui, par une parfaite connaissance du trafic, font profiter leurs talents, et apprennent à leurs enfants les moyens d'en faire un bon usage; à des bergers qui dressent autour de Sion leurs tentes pour ne la point perdre de vue, et qui y mènent leur troupeau, afin qu'il n'y ait aucun d'eux qui ne prenne un soin particulier des brebis qui sont sous sa conduite : *Ad Sion venient pastores, et greges eorum : fixerunt in ea tentoria in circuitu, pascet unusquisque eos qui sub manu sua sunt* (*Jerem.*, VI).

De tout ceci, on peut, après saint Bernard et saint Laurent Justinien, tirer trois conséquences. La première, que lorsqu'on a à donner ses suffrages à un supérieur ou à une maîtresse, il faut choisir ceux ou celles dont la piété et la sagesse sont plus connues, quoiqu'il y en ait d'autres qui semblent se distinguer davantage, soit par leur naissance, soit par quelques qualités personnelles, mais qui ont moins d'expérience dans la conduite des âmes. On cherche partout les plus excellents maîtres pour les sciences et les arts, les médecins les plus habiles pour la guérison de ses maux, les meilleurs guides pour les voyages qu'on a à faire; n'y aurait-il que dans la conduite des âmes qu'on cherchât ceux et celles qui n'auraient ni habileté ni prudence? La principale chose dont Tobie s'informa (*Tob.*, V), fut de demander au jeune homme qui se présenta devant lui, s'il était accoutumé à voyager, et s'il savait le chemin qui conduit au pays des Mèdes (*S. Bernardus, serm.* 76 *in Cant.*).

La seconde conséquence, que c'est souvent pour n'avoir pas pris cette précaution, que Dieu se venge de la témérité de ceux qui ont donné leurs voix à des supérieurs qui ne les méritaient pas. C'est vous qui les avez choisis : vos passions et votre indiscrétion vous ont aveuglés; vous en porterez la peine. Vous n'auriez pas voulu confier à un avocat ignorant, une affaire où vous auriez risqué la perte de votre bien : vous n'auriez eu garde d'appeler à votre secours, dans une maladie dangereuse, un médecin qui n'aurait pas d'expérience : est-ce que l'affaire de votre salut, ou la guérison de vos maux spirituels vous est moins précieuse?

La troisième conséquence est celle que tire saint Grégoire de Nazianze, que celui qu'on choisit pour son supérieur ne doit accepter cette charge qu'avec crainte, quoiqu'il ait beaucoup de talents; mais que lorsqu'il se sent moins de capacité, il faudrait qu'il dît à ceux qui le veulent mettre en place, ce que dit cet homme dont il est parlé chez Isaïe : Votre dessein est de me choisir pour votre chef; vous me regardez comme un bon père qui a de quoi vous nourrir; comme un habile médecin qui vous guérira de vos maux : vous vous trompez, je n'ai ni remède, ni pain chez moi; *Non sum medicus, in domo mea non est panis; nolite me constituere principem populi* (*Isa.*, III).

Auriez-vous la témérité d'entreprendre de faire le portrait d'un prince, si vous saviez à peine manier le pinceau? et vous qui devez peindre Jésus Christ dans l'âme de vos religieux, vous oserez le faire, quoique presque sans capacité et sans expérience? Entreprendriez-vous de conduire un vaisseau si vous ne saviez que manier la rame; et n'est-ce pas par un long usage qu'on apprend à être un bon pilote (*S. Greg. Naz. in laudem Basilii, et in orat. ad Maximum*)?

On sait quelle était là-dessus la délicatesse de sainte Thérèse, quelle précaution elle pre-

nait pour ne donner à ses maisons que de bonnes supérieures; la crainte même qu'elle avait de confier la conduite de sa conscience à un directeur à demi savant, quoique d'ailleurs il fût fort dévot et un homme d'oraison, tant elle était convaincue que la prudence et l'art de bien conduire les âmes sont des qualités requises à un supérieur et à une maîtresse de communauté (*Chap.* 1 *et* 15 *de la Vie de sainte Thérèse*).

Mais ce qui fait encore mieux connaître que cette prudence leur est nécessaire pour bien gouverner leurs maisons, c'est que, sans cette vertu, ils sont, en cent occasions, exposés au danger de faire de faux pas dans l'exercice de leurs charges.

Pour en remplir dignement les devoirs, il faut qu'ils aient beaucoup de zèle; mais il est fort à craindre que ce ne soit pas toujours *un zèle selon la science*. Tantôt c'est prévention; ils croient légèrement ce qu'on leur dit, et, tout maîtres qu'ils sont, ils se laissent gouverner. Tantôt c'est précipitation; il faudrait, comme saint Paul le conseille, qu'ils attendissent; et ils aigrissent, pour s'être trop hâtés, des plaies qu'une sage patience aurait guéries. Mais quand ils ne tomberaient en aucun de ces défauts, ils ont souvent ou une sévérité excessive, ou une douceur trop indulgente; et la prudence les empêcherait de tomber dans aucune de ces extrémités.

Il y en a de si sévères, dit saint Grégoire, qu'ils ne pardonnent et qu'ils n'excusent aucune faiblesse; et il en est d'autres si doux et si indulgents, qu'ils ne s'opposent pas avec une sage fermeté à de pernicieux relâchements. Mais que font ceux qui ont une vraie prudence? Ils ne heurtent contre aucun de ces écueils, se conduisant avec un si judicieux tempérament, qu'ils n'ont ni une sévérité rebutante, ni une molle et lâche douceur : *Ut nec vigor sit rigidus, nec mansuetudo dissoluta* (*S. Greg. lib.* XIX *Mor.*, *c.* 12).

Ils font ce que fit ce Samaritain de l'Evangile, qui mit de l'huile et du vin sur les plaies de cet homme qu'il trouva dangereusement blessé sur le chemin de Jéricho, afin que ce vin les purifiât et que cette huile les adoucît. Ils ont de la condescendance, mais c'est une condescendance qui ne flatte pas; ils ont de la rigueur, mais c'est une rigueur qui n'aigrit pas. Ils sont sévères, mais ils ne sont pas inexorables; ils sont doux, mais ils ne font rien contre les lois de la justice ni les intérêts de leur communauté (*Idem, l.* XX *Mor.*, *c.* 20).

Ils arrachent et ils plantent; ils ruinent et ils bâtissent; ils punissent le péché et ils portent le pécheur à la pénitence. Ils se changent en autant de formes qu'une charité prudente le demande et qu'une prudence charitable leur inspire; assez fermes *pour faire tête à l'iniquité*, assez flexibles pour se relâcher en faveur de l'infirmité; arrêtant la trop grande liberté des uns, rassurant la trop grande timidité des autres.

Ils font ce que saint Paul veut que l'on fasse. *Ils reprennent leurs frères avec beaucoup de patience;* s'il faut même en certaines occasions les prier, *ils les prient*. Tantôt *ils prennent garde à l'âge*, tantôt *à l'humeur* et à la disposition des personnes. Sont-elles indolentes? ils les excitent; portées au bien? ils lèvent leurs scrupules; indociles et fières? ils s'opposent avec une inflexible, mais sage rigueur, à leur obstination.

Une religieuse s'étant plainte à sainte Thérèse qu'elle traitait avec beaucoup de sévérité une de ses sœurs, dont elle connaissait l'amitié qu'elle lui portait : *Je le sais*, lui répondit-elle, *je l'aime aussi; mais comme elle est d'une humeur fière et qu'elle a besoin qu'on l'humilie, je ne diminuerai rien de ma sévérité, à moins qu'elle ne se corrige. Je dois avoir plus d'égard à son salut qu'à mes inclinations qui me porteraient à n'avoir pour elle que des caresses; mais ce ne seraient que des caresses pernicieuses à elle et à moi* (*Vie de sainte Thérèse, partie* II, *chap.* 15).

Telle est la conduite que l'on tient quand on suit les règles de la prudence; on caresse sans flatterie et on reprend sans dureté; on a de la compassion pour les faibles, du respect pour les forts et de la charité pour tous. N'est-ce pas là l'exemple que Jésus-Christ, le premier de tous les pasteurs, qu'on doit regarder comme le parfait modèle de toutes les vertus, donne aux supérieurs et aux maîtresses de communautés religieuses? Où est le péché qu'il n'ait pas découvert et corrigé? Où est le pécheur (si nous en exceptons les Juifs et les Pharisiens endurcis et indociles) qu'il ait jeté, par la sévérité de sa conduite, dans un mortel et persévérant accablement?

Ne serait-ce pas pour apprendre à ceux qui sont appelés au gouvernement des autres, qu'Isaïe, dans un esprit prophétique, le regarde *comme une verge et une fleur qui sortira de la racine de Jessé? Verge*, pour ne pas laisser le péché impuni; *fleur*, pour réjouir les âmes justes et celles même qui, après leurs égarements, rentrent dans leurs devoirs. *Verge et fleur* qui servent à une vraie prudence pour régler le zèle de ceux qui sont en place, et leur faire tenir un juste milieu entre la sévérité et la douceur. C'est du moins la pensée d'Origène sur l'endroit de ce prophète (*Origenes, in cap.* XI *Isaiæ*).

Formez-vous sur un si excellent modèle, vous tous qui êtes chargés de la conduite d'autrui. Apprenez de Jésus-Christ quelle doit être votre piété et votre prudence; votre piété, pour votre sanctification personnelle; votre prudence, pour contribuer à celle des autres. Votre piété, qui vous attirera les grâces d'une sainte direction; votre prudence, qui vous en fera faire un bon usage. Vous serez les Elie des solitaires, les Moïse du peuple choisi, les Jean-Baptiste de vos disciples; et après avoir imité l'exemple de Jésus-Christ et vécu de son esprit, vous en recevrez la récompense.

—

DISCOURS XV.

Sur les obligations des inférieurs envers leurs supérieurs.

Quodcumque dixerit vobis, facite.
Faites tout ce qu'il vous dira (*S. Jean, ch.* II).

Puisque Jésus-Christ dit à ses apôtres, que *celui qui les écoute l'écoute lui-même*, et qu'il regarde *le mépris qu'on a pour eux comme un outrage fait à sa personne*, on ne peut mieux marquer aux inférieurs des communautés régulières le respect qu'ils doivent avoir pour les ordres de leurs supérieurs, qu'en leur disant avec quelque proportion, ce que la sainte vierge dit à ceux qui servaient à table aux noces de Cana : *Faites tout ce qu'il vous ordonnera.*

Ce sont des maîtres préposés pour leur commander, il faut qu'ils leur obéissent; ce sont des guides établis d'en haut pour leur montrer le bon chemin, il faut qu'ils les suivent; ce sont des pasteurs subalternes, appelés par le souverain Pasteur pour conduire une partie de son troupeau ; il faut que ces brebis dociles écoutent leurs voix. Se soucier peu de leur obéir, c'est les mépriser ; ne pas les suivre, c'est s'égarer ; refuser de les écouter, c'est contribuer à la ruine d'un corps qui ne se conserve que par la subordination et la dépendance.

Au contraire, leur obéit-on? les suit-on? les écoute-t-on? *la paix de* Jésus-Christ, *qui surpasse tout ce qu'on en peut dire*, règne dans une communauté : les fardeaux qui pesaient deviennent légers, *les voies raboteuses s'aplanissent; l'eau*, qui, de sa nature, n'est qu'un élément froid et stérile, *se change en un vin qui réjouit le cœur de l'homme*, miracle qui n'est guère moins surprenant que celui qui se fit aux noces de Cana.

Ce n'est donc pas donner un sens forcé à ces paroles de la sainte Vierge, de dire à des gens qui sont sous la conduite de leurs supérieurs, ce qu'elle dit à ceux qui servaient à table : *Faites ce qu'ils vous ordonneront.* Représentez-vous ce que les supérieurs des communautés peuvent dire de la part de Dieu, ce que les inférieurs sont obligés de faire pour se sanctifier dans leur état, tout cela y est renfermé ; *faites tout ce qu'ils vous ordonneront* selon la règle.

Quoique ces obligations soient presque infinies, on peut les réduire à deux principales : à une humble et respectueuse soumission avec laquelle on doit recevoir les remontrances de ses supérieurs, c'est la première; à une tendre et douce confiance avec laquelle on doit leur exposer ses petites peines, c'est la seconde.

Dieu donne les supérieurs aux communautés régulières, comme des maîtres qu'il a établis pour les gouverner. Il faut donc que ceux qui sont sous leur conduite aient pour eux une crainte respectueuse et soumise; première conséquence. Dieu les donne comme des pères qu'il charge en particulier du soin de leurs familles ; il faut donc que ceux qui se regardent comme leurs enfants s'adressent à eux dans leurs différents besoins, avec une confiance tendre et filiale ; seconde conséquence. Il faut les craindre comme ses maîtres, il faut les honorer et les aimer comme ses pères (*S. Hier., Epist.* IV, 239) : deux excellentes réflexions de saint Jérôme, qui vont faire le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Dans la doctrine de saint Paul il n'est point de puissance qui ne vienne de Dieu, dont l'infinie sagesse a si bien disposé toutes choses, que, pour mettre une juste subordination parmi les hommes, il a voulu qu'il y eût des rois et des sujets, des grands et des petits, des maîtres et des serviteurs ; les uns commandent, les autres obéissent ; les uns donnent leurs ordres, les autres les exécutent.

Où est le corps qui se soutient quand les membres ne dépendent pas de leur chef? où est l'empire qui subsiste quand les sujets refusent d'obéir à leur prince? où est l'armée qui résiste à l'ennemi quand les soldats se soucient peu de se former au métier de la guerre et de se ranger sous leurs étendards? Sans cette sujétion les villes ne seraient que des tours de Babel ; les républiques, que des lieux de confusion ; les armées, qu'une troupe vagabonde de gens indisciplinés ; le monde entier, qu'un vaste et affreux chaos.

Ce défaut d'ordre et de discipline entraînerait encore de plus fâcheuses suites dans des communautés, où l'un des plus principaux articles du serment qu'on y fait est d'obéir. Il faut qu'un même esprit, qui conduit le chef et qui influe dans les membres, les fasse tous entrer dans l'unité du corps de Jésus-Christ ; et c'est ce qui ne se peut faire dès qu'il n'y a point de subordination, dit saint Bernard. Sans cette subordination, celui qui est paresseux haïra le travail, et celui qui a trop d'ardeur s'en chargera au delà de ses forces; le lâche se rebutera des moindres difficultés, et les trop grandes abattront le téméraire. Le superbe voudra un emploi qui le distingue, l'avare un qui l'enrichisse, le grand parleur un qui le dissipe, le rêveur et le taciturne un qui le rende sauvage et intraitable. Tous, sans que la raison et la piété les conduisent, suivront leur humeur bizarre, et, se portant aux divers excès où un secret amour d'indépendance les livre, ne feront d'une maison qui eût subsisté par son unité, qu'un lieu de confusion et de désordre.

Dieu, par sa sagesse et sa miséricorde, a voulu prévenir de si grands maux en établissant, dans les communautés régulières, des supérieurs pour commander, des inférieurs pour obéir. Il a donné aux uns un caractère de puissance, aux autres un esprit de soumission et de crainte. Il a dit aux uns : Vous êtes mes ministres pour punir ceux qui font de mauvaises actions, pour exercer et encourager ceux qui en font de bonnes. Il a dit aux autres : Ces ministres à qui j'ai communiqué ma puissance, je les ai établis pour votre bien ; vous opposer à eux, c'est résister à mes ordres et vous attirer une juste condamnation.

Les supérieurs font mal quand ils abusent de leur autorité; et les inférieurs, quand ils

leur résistent. Si les supérieurs ne s'acquittent pas de leurs devoirs, ils doivent craindre d'être sévèrement punis par celui qui fera souffrir aux grands de grands tourments. Les inférieurs doivent aussi craindre d'être traités avec une rigueur extrême, s'ils manquent de soumission et de respect pour ceux à qui ils se sont engagés d'obéir. Sans cela de combien de péchés ne se rendent-ils pas coupables ! au lieu que ceux qui ont pour leurs supérieurs une humble et respectueuse crainte, se font un amas considérable de mérites et de vertus; comparons pour cet effet, les uns aux autres, nous en connaîtrons bientôt la différence.

Les premiers veulent vivre sans règle et sans discipline; esprits aveuglés de leurs prétendues belles qualités, prévenus par une folle estime d'eux-mêmes, croyant, lorsqu'ils ont quelques petits talents, qu'ils peuvent se conduire, au moins en certaines choses, au gré de leurs passions.

Ce sont des esprits satiriques et mordants, indiscrets dans leurs paroles, vains dans leurs pensées, flottants dans leurs désirs, hors celui d'une vague et criminelle indépendance. Un supérieur a-t-il pour eux des manières douces et honnêtes? Ce sont, disent-ils, des égards qu'il doit avoir et qu'il ne pourrait leur refuser sans injustice. Les traite-t-il avec rigueur? il oublie les services qu'ils rendent ou qu'ils ont rendus, et il ne se souvient que de petites irrégularités qui leur sont échappées.

Ce supérieur les chagrine-t-il? ils examinent sa conduite avec des yeux critiques, cherchant dans ses actions de quoi charmer leur inquiétude et se décharger de leur bile. S'il se met en colère, c'est un homme emporté; s'il est pacifique, il est mou et lâche. Quand il se communique trop aisément, il avilit la gravité de son ministère; quand il paraît plus réservé, il le déshonore par une fierté trop rebutante.

Quand il paraît mélancolique, il voudrait, dit-on, réduire à ses manières sauvages et rustiques ceux qu'il gouverne. Quand il prend un peu de repos, ou qu'on lui voit un air joyeux, on cite les lois du cloître pour le condamner. On demande si ses prédécesseurs vivaient comme il vit; on rappelle sur le théâtre du monde, ceux qui sont morts, non pour les louer, mais pour noircir les vivants avec plus de malignité par d'odieuses comparaisons. On dira peut-être que ce sont là des portraits finement imaginés; mais qu'on lise ce qu'en a dit saint Chrysostome, on trouvera que c'est, en partie, une fidèle traduction de ses paroles (*S. Chrysost. homilia tertia in Acta*).

Les dépeindre par des traits si ressemblants, c'en est assez pour juger de combien de péchés ils se rendent coupables. Péchés d'idolâtrie et de magie; c'est le nom que l'Ecriture leur donne, lorsque Samuel, après avoir averti Saül que Dieu aime mieux l'obéissance que les victimes, ajoute que ne pas lui obéir c'est être en quelque manière idolâtre et magicien. C'est s'établir soi-même son Dieu et se faire une idole de ses passions; voilà une espèce d'idolâtrie. C'est vouloir comme prévenir la réponse de l'oracle et deviner, par ses flatteuses conjectures, ce que Dieu souhaite, sans attendre qu'il s'explique par la bouche de ceux en qui il a mis sa parole et qu'il a rendus ses interprètes. Voilà, dans la pensée de saint Grégoire, une espèce de magie (*S. Greg., in cap.* XV, *lib* I, *Reg.*).

Péchés d'un insultant mépris. Si ces esprits turbulents et indociles reconnaissaient que c'est Dieu lui-même qui les gouverne par leurs supérieurs, que c'est lui qui leur parle par leur organe, qui les avertit de leurs égarements par leur conseil, qui les intimide par leurs menaces, qui les range à leurs devoirs par leurs corrections; si, ouvrant les yeux de leur foi, ils disaient comme Manué : *Nous avons vu Dieu* (*Judic.*, XIII), quoiqu'il n'eût vu que son ange, quelle serait leur crainte, leur docilité, leur respect! Avec quels sentiments de frayeur et de componction s'écrieraient-ils : Nous *mourrons* si nous ne faisons ce qu'ils nous ordonnent!

Mais comme ils ne regardent un supérieur qu'avec des yeux charnels, ils n'en conçoivent que de basses idées, sur lesquelles ils ont le front de décider s'ils lui obéiront, ou non; s'imaginant qu'ils peuvent impunément séparer sa personne de sa dignité, le mépriser en épargnant l'honneur qu'ils doivent au ministère, le regarder comme un homme indigne de la place qu'il occupe, avec cette dévote précaution : Sauf le respect que je dois à son caractère, il ne mérite pas de nous gouverner.

Péchés de détraction et de scandale. S'ils trouvent des esprits aussi mal faits que le leur, ils se découvrent réciproquement leurs peines. Ce ne sont pas tant des jugements téméraires et injustes faits en secret, que des calomnies et des médisances qui éclatent au dehors. Ils ne sauraient ni cacher, ni dissimuler leurs ressentiments. Au lieu de se dire : C'est à lui à nous reprendre et à nous corriger de nos fautes; il n'est en place que pour nous instruire de nos devoirs, nous conduire dans les voies du salut et nous y faire rentrer lorsque nous nous en écartons; au lieu de faire de si sages réflexions, ils s'empoisonnent les uns les autres par la sympathie qu'ils ont ensemble, et rendent leurs plaies d'autant plus incurables, qu'ils les enveniment tour à tour.

Péchés de démon. Son premier office fut de dire du mal de Dieu et d'inspirer à Eve de si mauvaises pensées : Pourquoi ne vous a-t-il pas permis de manger des fruits de tous les arbres qui sont dans le paradis? Ne craignez rien, vous ne mourrez pas. Il lui ôta de l'esprit toutes les raisons qui pouvaient la retenir dans le devoir et l'empêcher de désobéir à Dieu, dit saint Thomas. Etait-ce la crainte de l'ignorance? Vos yeux seront ouverts, lui dit-il, vous saurez le bien et le mal. Etait-ce celle de la sujétion et de la dépendance? Vous en souffrirez la peine si vous obéissez; et si vous faites le contraire

de ce que l'on vous défend vous serez comme des dieux.

Quand on s'abandonne à ses propres inclinations, l'ignorance et la sujétion déplaisent, on aime à passer pour bel esprit, à vivre dans une liberté où l'on dispose de soi et où l'on ait le moins de maîtres que l'on peut, dit cet Ange de l'école (*D. Thom.*, *opusc.* II, *c.* 189).

Or voilà, si on y prend bien garde, le vrai caractère de ces âmes indociles qui n'ayant pas pour leurs supérieurs une respectueuse crainte, se donnent la licence de leur désobéir. Elles se flattent d'avoir un esprit bien tourné, peut-être même de connaître mieux en certaines rencontres, ce qu'elles doivent faire et éviter, que les maîtres et les maîtresses qui les gouvernent. Elles veulent au moins se procurer une honnête liberté sans dépendre en toutes choses de la direction et du caprice d'autrui.

Quels noms peut-on donner à de si mauvaises dispositions? quelquefois même dans ce que l'on regarde comme un rien, ne se trouve-t-il pas, quand le cas est considérable, de gros péchés?

Qu'on compte donc pour rien, les mauvais exemples qu'on donne à sa communauté quand ces désobéissances et le mépris que l'on fait de ses supérieurs éclatent. Qu'on compte donc pour rien ce que Dieu a puni avec tant de sévérité, dans Marie sœur de Moïse, dans Coré, Dathan, Abiron, dans ces Juifs murmurateurs dont il a juré qu'ils n'entreront jamais dans son repos.

Qu'on compte donc pour rien ce que le démon regarde comme le moyen le plus propre pour mettre dans les maisons religieuses la confusion et le désordre; qu'on compte pour rien les mesures qu'il prend pour pervertir l'esprit et corrompre le cœur de ceux et de celles qu'il ne peut tenter et perdre par d'autres voies; la joie meurtrière qu'il conçoit quand il réussit dans ses desseins, quand il trouve des Adam et des Eve qui tombent dans les pièges qu'il leur a tendus.

Il n'en est pas ainsi de ces âmes dociles et soumises qui se font un devoir d'obéir à leurs supérieurs avec une respectueuse crainte; elles ferment les yeux à toute autre considération : qu'ils soient nobles ou roturiers, âgés ou jeunes, connus au monde ou inconnus, c'est de quoi elles se mettent peu en peine. Dès qu'ils sont en place, elles se les représentent comme des gens qui tiennent celle de Dieu, et elles regardent en leurs personnes *l'invisible comme si elles le voyaient* (*Hebr.*, XI).

Un exemple singulier, dont saint Jean Climaque dit avoir été témoin oculaire, a quelque chose de surprenant. La réputation où était un fameux monastère, d'avoir des religieux d'une vertu et principalement d'une obéissance extraordinaire, m'y attira pour m'instruire par moi-même de ce qui s'y passait. Le supérieur qui gouvernait cette maison fit venir, lorsqu'il était à table, un vieillard qui y était depuis quarante-huit ans, et, sans lui marquer pourquoi il l'appelait, il ne lui dit pas un seul mot pendant tout le temps du réfectoire : ce bon père, sans boire ni manger, resta jusqu'à ce que l'heure d'en sortir fut venue. J'en fus extraordinairement surpris, dit saint Jean Climaque, et je lui demandai à quoi il pensait pour lors. Je regardais Jésus-Christ en la personne de mon supérieur, me répondit-il, et je m'imaginais que c'était lui-même qui me faisait tenir dans cette posture; je ne croyais pas être auprès d'une table où il n'y eût que des hommes, mais au pied d'un autel où mon divin Maître voulait exercer ma soumission et ma patience.

Quoiqu'on ne soit pas exposé à ces épreuves, ceux et celles qui ont une vive foi s'élèvent jusqu'à Dieu sans s'arrêter sur d'autres objets. Car tel est, dit saint Léon, le caractère des grandes âmes, de croire beaucoup de choses qu'elles ne voient pas, d'arrêter leurs pensées et leurs désirs sur ce qui est au-dessus de la faible portée de leur vue.

Qu'un supérieur soit habile et insinuant, qu'il ait une grande expérience en une infinité de rencontres, que les séculiers l'estiment et le révèrent, c'est bien là quelque chose; mais ce n'est pas là précisément ce qui attire leurs soumissions et leurs respects : quoi donc? la personne de Dieu qu'il représente, et de l'autorité duquel il est revêtu : c'est là ce qui leur inspire une respectueuse crainte, et ce qui donne même à leur obéissance de nouveaux degrés de mérite.

Qu'il soit doux ou sévère, commode ou fâcheux, elles y font d'autant moins d'attention que leur obéissance n'est pas une obéissance charnelle, mais une soumission et *un service* que l'Apôtre appelle raisonnable : encore la raison y est-elle éclairée par la foi, animée par le bon exemple, soutenue par la religion de leur engagement : elles acceptent les emplois qu'on leur donne, elles les quittent quand on les appelle à d'autres; toujours résignées à la volonté de Dieu, à la conduite des maîtres et des maîtresses qui les gouvernent.

Représentez-vous des brebis qui suivent leur berger en quelque endroit qu'il les mène, soit qu'elles y trouvent de bons ou de maigres pâturages; représentez-vous des instruments qui sont entre les mains de l'ouvrier, qui s'en sert à tel usage qu'il le juge à propos : c'est sous ces figures que saint Basile nous les dépeint dans ses constitutions monastiques (*S. Basil.*, *Constit. monast.*, *c.* 22).

Il est vrai que pour en venir là il leur en coûte beaucoup, plus même que si elles macéraient leur chair par les veilles, les jeûnes et les austérités les plus dures : mais elles veulent se faire cette violence pour un Dieu qui, quoique égal en toutes choses à son Père, lui disait : Faites votre volonté, et non pas la mienne.

Il est vrai que sans de grands efforts on ne peut réduire en servitude un cœur naturellement fier, et ennemi de la sujétion; mais il leur suffit de savoir qu'elles rendent par là au Seigneur des hommages qu'il estime

infiniment, quand on le craint et qu'on le respecte dans ceux qui le représentent. Importante vérité que saint Bernard répétait souvent à ses religieux, et la séraphique Thérèse de Jésus à ses filles.

Un roi est ravi de voir à ses pieds des peuples soumis, qui lui prêtent des serments de fidélité : mais quand ils honorent les gouverneurs de ses places et les intendants de ses provinces, il juge par cette humble dépendance quels hommages ils lui rendraient s'ils le voyaient en personne.

Plaise à la miséricorde du Seigneur qu'on se représente des vérités de cette conséquence ! si on les avait souvent devant les yeux, on bannirait bientôt des maisons religieuses tant de désordres qui y arrivent, et que saint Bernard croyait ne pouvoir assez déplorer. On n'y verrait pas des inférieurs qui s'érigent en arbitres et en juges de ce qu'on leur ordonne ou qu'on leur défend.

On n'y verrait pas des esprits tantôt pesants, qui n'exécutent qu'avec une froide nonchalance les ordres qu'ils reçoivent ; tantôt critiques, qui demandent en cent occasions raison de ce qu'on leur enjoint ; tantôt délicats et efféminés, qui ne veulent faire que ce qui flatte leur sensualité ; tantôt rebelles et endurcis, qui ne traînent leur joug qu'en murmurant, et qui le secoueraient bientôt, s'ils pouvaient le faire sans être sévèrement punis de leur apostasie.

On y verrait, au contraire, des esprits soumis, qu'une respectueuse crainte retiendrait dans le devoir ; des esprits dociles, qui se feraient une loi et même un plaisir d'obéir ; des esprits qui, par *le zèle de la maison du Seigneur* et de leur sanctification personnelle, mettraient leurs supérieurs en état de ne rien relâcher de la sévérité de leurs règles ; des esprits enfin qui, regardant comme leurs pères ceux qui les gouvernent, leur exposeraient avec une humble et tendre confiance leurs peines et leurs besoins, pour en être soulagés. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La dépendance de ceux qui sont sous la domination d'autrui, n'aurait rien que d'humiliant et de dur, si on ne la considérait que par rapport au péché, qui, dans la pensée de saint Augustin, a mis dans le monde cette prodigieuse inégalité de conditions. Mais quand on se représente que Dieu, maître universel de tous les états, a imposé certaines lois d'humanité et de douceur à ceux qui commandent, aussi bien que de soumission, de fidélité, de respect à ceux qui obéissent : que peut on trouver dans cette subordination, qui ne console une âme et n'adoucisse le joug de sa dépendance ?

Maîtres de la terre, il vous a donné une grande autorité, mais il l'a renfermée dans des bornes au-delà desquelles elle ne peut aller impunément. Il vous a mis sur les têtes de ceux qui dépendent de vous ; mais il a voulu que vous les traitassiez, non avec la dureté et l'inaccessible fierté d'un homme qui leur commande à baguette, mais avec la bonté et la sollicitude d'un père qui les soulage dans leurs peines, qui pourvoit à leurs petits besoins, et qui sait ménager à propos leurs faiblesses : *Non dominandi superbia, sed misericordia consulendi.*

Ce que je viens de dire avec saint Augustin, regarde particulièrement les communautés religieuses. Elles sont gouvernées par des supérieurs ; mais sont-ce des maîtres fâcheux et intraitables, qui leur font sentir la dureté de leur domination ? Ne sont-ce pas au contraire de bons pasteurs qui veillent sur leurs troupeaux avec une charité volontaire et désintéressée, afin que ceux qui sont sous leur direction s'adressent à eux avec cette tendre et respectueuse confiance que des enfants bien nés ont pour leurs pères (I *Petr.*, V)?

Mais en quoi cette confiance consiste-t-elle ? En trois choses principales : dans une déclaration ingénue, qu'ils font à leurs supérieurs, des fautes qu'ils ont commises ; dans une douce ouverture de cœur à leur exposer les tentations qu'ils souffrent ; dans une disposition sincère à attendre d'eux l'éclaircissement des scrupules qui les embarrassent.

Que l'orgueil humain déclame aigrement contre la coutume de ces communautés qui s'assemblent en certains jours, où l'on s'accuse publiquement de ses fautes devant son supérieur, pour en demander et en recevoir la pénitence : que l'on dise que c'est beaucoup gagner sur soi que de vaincre la répugnance que l'on a de s'accuser en secret, aux pieds d'un confesseur, des péchés qu'on a commis. Il est de la piété et de l'éminente perfection à laquelle aspirent les âmes consacrées à Dieu dans les cloîtres, de faire une si humiliante démarche.

Le juste, qui tombe sept fois par jour, est le premier à s'accuser de ses fautes, sans se laisser prévenir par les censures et les dénonciations d'autrui. Il voudrait bien n'avoir rien à se reprocher, mais de temps en temps de petites irrégularités lui échappent ; certains mouvements subits de colère, de joie, de tristesse, d'amitié, d'indifférence, de curiosité, de chagrin, qui ne sont pas sans quelque péché aux yeux de celui qui *trouve des taches dans son soleil, et des mains sales dans ceux qui paraissent les avoir aussi blanches que la neige.*

Que fera-t-il donc dans cet état? n'en dira-t-il rien ? Le mal est quelquefois plus grand qu'il ne se l'imagine, *et heureux est l'homme qui vit toujours en crainte.* Il fera ce que fait celui dont parle le Sage ; il s'accusera le premier, et il découvrira ingénuement ce qui lui fait de la peine, à un ami qui s'informe de ce qui se passe : *Justus prior est accusator sui ; venit amicus ejus, et investigabit eum* (*Proverb.*, XVIII).

Cet ami, ne le cherchez pas bien loin, âmes religieuses ! c'est le supérieur de votre

communauté : car, quel autre nom lui conviendrait mieux que celui-là? Ce n'est pas un homme curieux qui s'informe de ce qu'il n'est pas nécessaire qu'il sache ; c'est encore moins un homme insultant qui regarde d'un mauvais œil ceux et celles qui lui découvrent honnement leur intérieur : c'est un ami ; c'est une supérieure qui, élue canoniquement et établie en charge, a reçu de Dieu son pouvoir ; une amie tendre qui compatit à vos faiblesses, et qui, entrant dans vos peines, ne cherche qu'à vous en soulager.

A un tel supérieur, à une telle maîtresse, refuserait-on de découvrir avec confiance son mal, ses égarements, ses fautes? N'est-ce pas même en cette occasion, *qu'un frère aide son frère, que les jugements* d'un supérieur et d'une maîtresse de communauté *sont comme ces barres qui tiennent bien fermées et bien serrées les portes des villes?*

C'est du moins sous cette idée que le Sage nous les représente dans le même chapitre des Proverbes : *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma, et judicia quasi vectes urbium* (*Proverb.*, XVIII).

L'abbé Sérapion rapporte, sur ce sujet, une chose qu'il avoue lui être arrivée (*Cassi., lib.* II, *c.* 11). Lorque j'étais jeune novice, j'avais, dit-il, un appétit dévorant ; et quoique je mangeasse bien, je croyais ne pouvoir jamais me rassasier. Après avoir pris ma pitance ordinaire, je cachais, tous les jours, en desservant, un petit pain (1) que je mangeais le soir, sans que l'abbé Théonas, mon supérieur, le sût.

Je mangeais avidement ce pain; mais je ne l'avais pas plus tôt mangé, que je disais en moi-même : Qu'as-tu fait, misérable? va trouver ton supérieur et avoue-lui ton péché. Je résistai pendant quelque temps à cette bonne pensée qui me venait; mais enfin, l'ayant un jour entendu parler contre l'intempérance, je m'imaginai que son discours s'adressait à moi, et que la divine miséricorde me sollicitait par là de m'accuser de ma gourmandise.

Je me jetai donc à ses pieds, tout baigné de larmes, je lui découvris mon péché et lui en demandai pardon. Vous avez mal fait, mon enfant, me dit-il; mais la douleur que vous témoignez avoir de votre péché, et la confession que vous m'en faites devant cette assemblée de vos frères, méritent quelque grâce.

Il y a encore de nos jours des Théonas et des Sérapion : mais les uns et les autres doivent avoir un même esprit. Des inférieurs, pleins d'une humble confiance, s'adressent à ces pères spirituels, et leur avouent leurs fautes : ces supérieurs sages et tendres s'en laissent approcher, pour recevoir d'eux une confession volontaire. Tout, par ce moyen, est dans l'ordre : une charité qui reprend et qui pardonne, une soumission qui s'accuse et qui espère; une charité qui concilie les droits de la miséricorde et de la justice, une soumission qui sacrifie la honte et la crainte à son devoir : rien de mieux policé ni de plus engageant. Qu'en pense saint Bonaventure?

Il y a, dit-il, une grande différence à faire entre les communautés qui ont conservé le premier esprit de leur institut, et celles qui sont tombées peu à peu dans le relâchement. Mais d'où vient cette différence? C'est que dans les communautés où la sainte et sévère discipline n'a pas toujours été gardée, les inférieurs se sont donné la licence de cacher leurs fautes à leurs supérieurs (principale cause de leur affaiblissement et de leur décadence), au lieu que dans les autres, pour se conformer à un ancien usage, ils se sont accusés de leurs péchés devant ceux qui les gouvernaient, et cet usage leur a donné un certain privilége de perpétuité (*S. Bonav., lib. de Peccatis, c.* 1).

Ni les unes ni les autres ne sont pas impeccables; mais la différence qui se trouve entre elles vient, en partie, de ce qu'il y en a eu qui ont négligé cette louable coutume de s'accuser de leurs fautes à leurs supérieurs, et qu'il s'en trouve qui se font un devoir de s'y assujettir ; et que par cet usage on ferme au péché dont on reçoit la pénitence, tout accès, lorsqu'on le découvre humblement à ceux et à celles dont on est gouverné.

Les tentations auxquelles on est exposé, dans les cloîtres, sont encore de seconds motifs de la confiance avec laquelle il faut s'adresser à ses supérieurs.

Il y en a de plusieurs espèces, dit Richard de Saint-Victor. Il y en a d'importunes, il y en a de douteuses. Quelques-unes sont violentes, quelques-autres sont cachées ; et toutes sont très-dangereuses. Les importunes fatiguent, les douteuses embarrassent, les violentes entraînent, les cachées trompent. Tantôt le démon court en plein jour, tantôt il se cache dans les ténèbres ; tantôt il veut emporter, à la première attaque, la place qu'il assiége ; tantôt, sans qu'on s'en aperçoive, il creuse sous terre, pour en faire jouer des mines qui en ébranlent ou qui en renversent les remparts (*Richardus a S. Victore, annotatione in Psalm.* XC).

Quoiqu'il y ait plusieurs moyens de ne pas succomber à ces tentations, l'un des principaux est de les découvrir à ses supérieurs, dit le savant Gerson (*De Pusillanim. et de Verbis Domini*, III *part.*). Par là, on témoigne qu'on se défie de soi-même et qu'on ne veut pas se reposer sur sa prudence : *Ne innitaris prudentiæ tuæ* (*Prov.*, III) ; par là, on fait connaître quelle estime et quelle confiance on a en ceux dont on dépend, lorsqu'on leur découvre les infirmités auxquelles on est sujet, afin qu'ils y appliquent de vrais et de prompts remèdes ; par là, on les regarde comme des *anges que Dieu envoie pour être porté par leurs mains, de peur qu'on ne se blesse contre la pierre ;* par là, aidés d'en haut, *et environnés de la vé-*

(1) *Paxamatium*, qui est un petit pain de six onces ou environ.

rité céleste comme d'un bouclier, on ne craint presque plus *ni ce qui effraie pendant la nuit, ni les flèches qui volent pendant le jour, ni les affaires qui se négocient dans les ténèbres, ni les attaques du démon de midi.*

Que ceux et celles qui, par orgueil ou par indiscrétion, méprisent un remède si propre à leurs maux, soient punis de Dieu par la soustraction de ces grâces qui les eussent fait triompher de la tentation, je n'en suis pas surpris. Ils avaient *des anges qui devaient les garder dans leurs voies* (*Psalm.* XC). Que ne s'adressaient-ils à eux? Ils ont négligé de le faire; l'oracle prophétique s'accomplira en leurs personnes : *il en tombera mille à la gauche, et dix mille à la droite.*

Mais pour vous qui, par une humble et respectueuse confiance, avez eu recours à vos supérieurs, et en avez suivi les avis, *vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.* Regardant Dieu, et l'honorant dans ceux et celles qui le représentent, *il vous protégera, parce que vous avez connu son nom, et il sera avec vous dans vos peines, afin de vous en délivrer.*

Mais s'il vous vient des scrupules, voici un troisième moyen d'exercer votre confiance, et de vous mettre en état d'y trouver du soulagement : Adressez-vous à ceux et à celles que Dieu a préposés à votre conduite. Dans le choix que vous avez fait d'une vie retirée, vous pouvez, en cent occasions, dire avec David : Je me suis éloigné du monde en le fuyant; mais dans le désert où je demeure, je ne laisse pas d'avoir quelque inquiétude, et j'attends celui qui peut me délivrer de cette tempête.

Quand je suis entré en religion, ç'a été dans la vue d'y faire mon salut, et d'y trouver plus de facilité que je n'aurais eu dans le monde. Mais quand je réfléchis sur l'étendue de mes devoirs, et qu'il faut si peu de chose pour me perdre, mes inquiétudes et mes scrupules m'embarrassent. Je sais que rien n'est plus aisé que de se flatter soi-même, et de se reposer sur ses prétendues vertus; je sais que d'une pensée mauvaise et volage à celle qui est fixe, d'une distraction imprévue et fortuite à celle où l'on se plaît, d'un rejeton de colère à *une racine d'amertume*, d'un léger retour sur soi à une complaisance pharisaïque, du sentiment même au consentement, le trajet que l'on fait est fort petit, et presque imperceptible. N'ai-je pas eu le malheur de le faire? Voilà ce qui m'embarrasse terriblement.

Vous avez raison de le dire, *et une crainte* si raisonnable *est un commencement de sagesse.* Mais le Seigneur, si vous faites un bon usage de la grâce qu'il vous offre, vous tirera de ce trouble d'esprit et de cette tempête : *A pusillanimitate spiritus, et tempestate.* Dites ce que les enfants d'Israël se disaient les uns aux autres : *Allons à la personne destinée de Dieu pour nous éclairer, rendre le calme et la paix à notre âme.* Exécutez, sans balancer, cette sainte résolution.

C'était, comme l'Ecriture le remarque expressément, ce *qu'autrefois tous ceux qui allaient consulter Dieu, s'entredisaient* (I *Reg.*, IX, 9), donnant ce nom aux prophètes qui leur expliquaient sa volonté, pour les déterminer dans leurs doutes, et les tirer de leurs inquiétudes : *Allons chez le voyant*, écoutons, et faisons ce qu'il nous dira. *Eamus ad Videntem.*

Depuis ces anciens temps, sa main n'est pas raccourcie; il y a encore, non seulement dans le clergé, mais dans les communautés religieuses, *ces hommes voyants, dont les lèvres gardent la science, et de la bouche desquels on reçoit la connaissance de la loi, parce qu'ils sont les anges du Seigneur* (*Malach.*, II).

Oui, ses anges, puisqu'ils rendent à ceux et à celles qui ont recours à eux dans leurs scrupules, un service assez semblable à celui que Raphaël rendit à Tobie. Si vous n'en savez l'histoire, la voici : Ce jeune homme se trouva fort embarrassé, lorsqu'étant allé laver ses pieds dans le Tigre, un poisson sortit de l'eau pour le dévorer. Ce qu'il put faire, fut de crier de toute sa force au charitable guide de son voyage : Un poisson, d'une prodigieuse grosseur, s'est jeté sur moi, venez à mon secours. Il y vint; et dès que Tobie l'eut pris par les ouïes, comme l'ange lui avait dit, ce monstre marin, palpitant et n'ayant plus de force, mourut à ses pieds (*Tob.*, VI).

Ames religieuses qui, pour être pures et sans tache, lavez ces pieds que la poussière que l'on contracte pendant le voyage de ce monde a pu salir, de fréquents scrupules se présentent en foule, pour vous tourmenter et troubler votre repos. Avez-vous bien fait vos prières? avez-vous récité, avec toute l'application dont vous êtes capables, vos Heures canoniales? le fréquent usage des sacrements vous a-t-il rendues plus parfaites? dans l'accusation de vos péchés, avez-vous omis quelques circonstances que vous pouviez dire? vous êtes-vous corrigées d'une indiscrète volubilité de paroles?...

Toutes ces réflexions, qui s'offrent confusément à vos esprits, vous embarrassent; mais vous avez vos anges toujours prêts à venir à votre secours. Craignez-les, parce que ce sont vos maîtres; aimez-les, parce que ce sont vos pères; adressez-vous à eux avec une tendre confiance, expliquez-leur vos embarras et vos peines; ils vous marqueront, comme l'ange de Tobie, ce que vous devez faire. Si ces poissons, tirés de l'eau et palpitants, ne meurent pas à vos pieds, le Seigneur les laissera, pour exercer vos vertus, et vous conduire à une plus haute perfection.

DISCOURS XVI.

Sur le silence des religieux et les précautions nécessaires pour ne point pécher quand ils parlent.

Sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se.
Le solitaire s'assiéra, et se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même (*Jerem., Thren., ch.* III).

C'est à ces traits qu'un saint prophète nous dépeint cet homme sage et fidèle, dont il dit *qu'il lui est avantageux d'avoir porté,*

dès sa jeunesse, le joug du Seigneur. Occupé du premier de tous ses devoirs, il n'a pas balancé sur le choix qu'il avait à faire. Sentant de bonne heure sa misère, et *voyant sa pauvreté*, il a cherché les moyens d'en sortir; et comme la grâce de l'esprit saint ne peut souffrir ces faibles et lents efforts d'une volonté encore flottante et irrésolue, il a suivi ses premiers mouvements, sans délibérer davantage sur le genre de vie qu'il devait mener.

Tel était cet homme que Jérémie, rempli d'un esprit prophétique, se représentait de loin, dans les temps futurs; tels ont été, dès la naissance de l'Eglise, ces grands serviteurs de Dieu, que Philon, juif, appelle *Therapeutes*, et dont il ne pouvait voir, sans en être surpris, la modestie, les austérités, la pauvreté, le recueillement, le silence (*Phil. Jud., lib. de Vit. contempl.*).

Tels ont été dans les siècles suivants, et tels sont encore, de nos jours, ces hommes et ces vierges fidèles, qui, secouant le joug de la chair et du monde, courbent avec joie leurs tendres épaules sous celui du Seigneur.

A ces innocentes victimes, qui *offrent à Dieu leurs sacrifices du matin*, il ne reste presque plus que la parole; encore est-il des temps et des heures où on leur en interdit l'usage. Séparées du monde par leur clôture, de ses biens par leur pauvreté, de ses plaisirs par leur chasteté et leurs mortifications, elles n'ont qu'un peu de voix dans leur solitude, encore *s'y taisent-elles;* et quand il leur est permis de parler, ce n'est qu'à des conditions qui contribuent à les sanctifier par leurs paroles, aussi bien que par leur silence.

Ainsi en avez-vous disposé, ô mon Dieu, pour le salut de ces âmes que vous *avez conduites dans la solitude, afin de parler à leur cœur*, et de leur apprendre à bien parler pour l'édification du prochain. Elles peuvent trouver de grands avantages dans leur silence; elles doivent apporter beaucoup de discrétion dans leurs paroles : ce seront là les deux parties de ce discours. Dans la première, nous verrons les raisons qu'on a eues d'ordonner, dans les maisons religieuses, des heures de silence; et dans la seconde, les précautions qu'il faut prendre quand il est permis de le rompre.

PREMIER POINT.

Un simple éclaircissement des paroles de mon texte peut faire entrevoir à ceux qui en prendront bien le sens, les deux principales raisons qui ont obligé les fondateurs des sociétés religieuses d'ordonner dans leurs maisons, des temps et des heures de silence. *Le solitaire s'assiéra, et se taira* : pourquoi? afin qu'il laisse parler Dieu, et qu'il l'écoute avec plus de tranquillité; première raison de son silence : *Sedebit solitarius et tacebit. Il se taira, et il s'est élevé au-dessus de lui-même;* pourquoi? afin que débarrassé de ce qui peut le distraire, il apprenne dans son recueillement à se mieux connaître; seconde raison : *Tacebit, quia levavit supra se.*

C'est à Dieu à parler à l'âme. Les hommes peuvent bien l'instruire de ses devoirs, mais ils n'en sont pas les vrais maîtres (*S. Aug. de Doct. Christ.*). Ils peuvent bien lui faire entendre leurs paroles, mais ils ne sauraient lui donner l'esprit qui les anime. Ce qu'ils disent est beau, mais le cœur n'en est pas touché si Dieu ne lui parle. Ils donnent la lettre, mais il en ouvre le sens (*Imit. de Jesus-Christ, livr.* III, *ch.* 31) : ils annoncent des mystères, mais il en révèle l'intelligence : ils portent ses ordres; mais les secours nécessaires pour les accomplir, viennent de lui : ils montrent le chemin, mais c'est lui qui y fait marcher : ils agissent sur les sens, mais c'est lui qui les élève et qui les purifie : ils arrosent le dehors de l'arbre, mais c'est à lui à le rendre fécond.

Vous ne l'entendiez donc guère, aveugles enfants d'Israël, quand vous vouliez donner toute votre attention à Moïse, et que vous appréhendiez que le Seigneur ne vous parlât. Un saint roi raisonnait bien plus juste que vous, quand il disait : *J'écouterai ce que le Seigneur dit à mon cœur, c'est à lui à me donner l'intelligence dont j'ai besoin pour apprendre ce qu'il me commande* (*Exod.*, XX).

C'est à Moïse à se taire, et il se tairait s'il n'avait pas été envoyé; mais c'est au souverain Maître qu'il appartient de parler, et à la créature de se mettre en état de pouvoir dire avec l'Epouse des Cantiques : *Le voilà, mon bien aimé, le voilà qui me parle. En dilectus meus loquitur mihi* (*Cant.*, II, 10).

Le voilà, dit-elle, comme si elle le voyait; tant elle en a l'idée présente; *le voilà*, il ne doit pas m'être indifférent; *c'est mon bien-aimé : En dilectus meus.* Ce n'est pas à des étrangers qui ne veulent pas l'écouter, qu'il parle : *c'est à moi, loquitur mihi; à moi*, qu'il veut bien honorer de sa présence et de sa protection : *à moi*, dont la bassesse et la misère ne le rebutent pas : *à moi*, à qui il veut bien parler et se faire connaître : *En dilectus meus loquitur mihi.*

Or, quand elle s'expliquait en ces termes, en quel état se trouvait-elle, ou plutôt dans quelle disposition son bien-aimé voulait-il qu'elle fût, et l'avait-il mise lui-même, afin qu'elle l'écoutât? *Elle était endormie, et il avait défendu aux filles de Jérusalem de l'éveiller jusqu'à ce qu'elle le voulût bien :* circonstance qui, selon l'ingénieuse réflexion de saint Bernard, est pleine de mystères.

Ce n'était pas un sommeil de léthargie, c'était un sommeil de contemplation et d'extase. Ce n'était pas un sommeil d'inaction et de mollesse; si sa bouche se taisait, *son cœur veillait.* Filles volages de Jérusalem, vous auriez interrompu son repos; pensées turbulentes, vous lui auriez été à charge; laissez-la dormir, afin que dans son silence elle écoute plus tranquillement son bien-aimé : *Filiæ Jerusalem, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit* (*Ibid.*).

Que l'on donne tel sens que l'on voudra à cet endroit des Cantiques, pour moi, dit saint Bernard, je crois que c'est dans cette

disposition que doit être une âme, afin de laisser parler Dieu, et de l'écouter avec plus de recueillement et dans un respectueux silence. Elle s'est retirée dans la solitude où son bien-aimé l'a conduite, et elle sait qu'elle lui doit ce respect de se taire quand il parle. Le mériterait-il moins que les rois et les grands de la terre, lorsqu'on a l'honneur de les approcher pour s'instruire de ce qu'ils veulent (*S. Bern. serm.* 52, *in Cantica*, *n.* 6)?

La voilà donc dans sa solitude; et la beauté du lieu où elle est entrée, a pour elle de si doux charmes, qu'elle s'endort entre les bras de son Epoux, éloignée des embarras du siècle, du tumulte même de tant de pensées dissipantes et trop importunes, à qui il défend de l'éveiller (*Ibid. num.* 7).

Vous ne connaissez guère ce mystère de spiritualité, âmes toutes séculières, au milieu de votre éloignement extérieur du siècle: âmes dissipées, qui encore dans le monde, quoique hors du monde, portez dans votre désert cette turbulente circulation de pensées profanes, qui vous ôtent le repos que le divin Epoux demande pour se faire entendre: âmes toutes dérangées et étrangères à vous-mêmes, qui, hors de cette situation où vous devriez être, ressemblez à une mer toujours agitée par des flots qui se poussent et se replient les uns sur les autres, dit saint Laurent Justinien (*In lig. vitæ*, *c.* 2).

Avouons-le ingénument; en quelque endroit que l'on se trouve, on porte toujours avec soi ses passions et ses désirs; mille différents objets qui se présentent à une imagination errante, gagnent bientôt l'esprit et vont jusqu'au cœur. Car telle est, selon saint Basile, la maladie la plus ordinaire de l'âme, de se repaître de songes, et de voir cent vains fantômes, quand même le corps veille. *Propria ægritudo animæ cernere somnia vigili corpore* (*S. Basil., in illud · Attende tibi*).

A un mal si universel les fondateurs des ordres religieux ont cru devoir opposer le silence et le repos d'une âme recueillie, comme l'un des remèdes les plus salutaires à cette fréquente dissipation. Rentre-t-elle en elle-même pour écouter dans un doux silence la voix du Seigneur? Elle va chercher la vérité et la sagesse dans sa pure et unique source; elle va se remplir de cette science qui éclaire l'esprit et qui purifie le cœur; de cette science qui montre la voie étroite et qui y fait marcher; de cette *science de salut qui découvre aux petits et aux humbles ce que vous avez caché, ô mon Dieu, aux sages et aux prudents du siècle* (*Matth.*, XI).

Heureuse l'âme qui se met dans cet état devant le Seigneur, et qui tout occupée de ses grandeurs infinies, l'invite à lui parler, parce qu'elle l'écoute dans un respectueux silence! dit le dévot Thomas à Kempis. *Heureuses les oreilles qui, sourdes au bruit du monde, entendent non une parole qui résonne au dehors, mais un langage intérieur qui, sans son et sans voix, va jusqu'au fond du cœur! Heureux les yeux qui, fermés aux objets sensibles, pour ne pas voir les séduisantes vanités du siècle, ne s'ouvrent qu'aux intérieurs et invisibles, où ils trouvent tout à la fois ce qui les purifie et les réjouit!* (*Imit. de Jésus-Christ, liv.* III, *chap.* 1).

A qui comparerai-je les religieux et les religieuses qui gardent dans cet esprit un respectueux silence? Sera-ce à Isaac et à Rébecca? La comparaison en paraît assez juste. Ce patriarche étant sorti pour aller méditer à la campagne, et ayant levé les yeux, vit cette aimable fille que le Seigneur lui avait destinée pour épouse, et la fit entrer dans la tente de Sara sa mère (*Genes.*, XXIV). Moments fortunés, disposition favorable, où ces hommes intérieurs s'imposant un profond silence dans leurs méditations et leurs prières, ont la consolation de voir que la Sagesse divine, cette aimable Epouse, daigne bien s'offrir à eux, et entrer dans la maison de leur cœur!

Sera-ce à Marie-Madeleine? Saint Luc dit que *se tenant assise aux pieds de* Jésus, *elle écoutait sa parole* (*Luc.*, X), pendant que sa sœur préparait tout ce qu'il fallait pour le recevoir. Qu'il est agréable de se partager de la sorte entre l'action et la contemplation! Oh! que les communautés religieuses où les Marthe se plaignent des Marie, me plaisent! dit saint Bernard; où les unes, sans être dissipées, travaillent; où les autres, sans être oisives, choisissent la meilleure part; et où elles ont toutes deux le bonheur de recevoir un tel hôte, qui vient les instruire de leurs devoirs! Marthe même y parle à Marie sa sœur, d'une voix si basse, que saint Jean donne à sa parole le nom de *silence*, quand elle lui dit à l'oreille: *Le Maître est venu, et il vous demande. Vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens: Magister adest, et vocat te* (*Joan.*, XI, 28).

Ce n'est pas là le seul avantage que les personnes religieuses trouvent dans le recueillement et le silence; elles y apprennent encore à se bien connaître. Cette connaissance de nous-mêmes doit être, par rapport à notre salut, la première et la dernière de toutes. Fussiez-vous, disait saint Bernard au pape Eugène, le plus habile de tous les hommes; sussiez-vous toutes les causes du mouvement régulier des astres, du flux et du reflux de la mer; si vous ignorez ce que vous êtes, et ce que vous devez faire pour votre salut personnel, vous serez sage pour les autres, et non pour vous. Commencez par vous, finissez par vous; la vraie sagesse sera votre partage (*S. Bern.*, *lib.* II *de Consid.*, *c.* 3): mais si vous voulez l'acquérir, en voici le moyen. Dégagez-vous de tout ce qui peut vous empêcher de connaître le véritable état de votre âme; écartez-en tout ce qui peut troubler son repos, et élevez-vous par votre silence, au-dessus de vous-même.

Sans cette précaution, qu'arrive-t-il? On prend souvent le mal pour le bien, et les séductions du prince des ténèbres pour des inspirations d'en haut. Sans cette précaution, on cherche moins la volonté de Dieu que sa volonté propre, et l'on se croit en assurance au milieu des plus grands dangers. Sans cette précaution, on regarde

comme de justes alarmes d'une conscience timide, l'indiscrétion de ses scrupules; et craignant de manquer en de petites choses, on se licencie quelquefois à violer les plus grandes. Sans cette précaution, on s'expose à tomber dans une illusion aussi dangereuse qu'est celle de confondre l'humain avec le divin, le profane avec le sacré, ce qui vient de la cupidité avec ce qui a la charité pour principe.

Sans cette précaution, les importuns fantômes des choses créées reviennent sans cesse et rendent la raison et le cœur moins libres : tout occupé au dehors, on examine peu ce qui se passe au dedans; ou si l'on rentre dans son cœur, on en ressort bientôt pour s'abandonner à son penchant naturel : on tient la balance, mais on ne l'a pas assez droite pour peser toutes ses œuvres avec une exacte sévérité; et si l'on sent son mal, on n'en guérit pas, faute d'y appliquer le vrai remède.

Ce remède se trouve dans son recueillement et son silence (*S. Bern., lib.* II *de Consid., c.* 6 *et* 7). C'est pour lors qu'on s'élève au dessus de soi, et que, dégagé de mille fantômes qui rendent l'esprit et la volonté moins libres, on commence à se bien connaître; c'est pour lors qu'on voit ce qu'on doit faire et ce qu'on est obligé de fuir, ce qui peut conduire à la perfection de son état et ce qui est capable d'en détourner. C'est pour lors qu'on se demande : que suis-je? qu'ai-je été? que deviendrai-je? quel progrès ai-je fait dans la vertu? en combien d'occasions m'en suis-je éloigné?

Gens du monde, si vous vous appliquiez une règle aussi utile; si après vos longues et fréquentes dissipations, vous preniez quelques heures pour rentrer en vous-mêmes, oh! que ce temps de recueillement et de silence vous rendrait sages! oh! que vous en tireriez de lumières pour vous bien connaître et vous faire dire. A quoi se terminera une vie aussi dissipée et aussi déréglée qu'a été la mienne?

Que je me fixe tel nombre d'années qu'il me plaira, suis-je assuré de le remplir? Que je compte sur la protection des grands, l'obtiendrai-je? et quand ils m'honoreraient de leur amitié, leur mort ou la mienne ne rompra-t-elle pas toutes mes mesures? J'amasse de gros biens, mais pour qui? peut-être pour une famille ingrate; pour des héritiers qui, après ma mort, béniront mon avarice qu'ils auront maudite pendant ma vie; pour des enfants qui seront ravis de recueillir mon bien, et honteux de porter mon nom.

Je sacrifie mes plaisirs et mon repos au violent désir que j'ai d'arriver à une place, où, pour m'y soutenir, je forcerai mes inclinations et me priverai de tout ce qui peut rendre une vie tranquille et heureuse. J'étudie pour acquérir une science qui ne sert souvent qu'à affliger l'esprit et à enfler le cœur. On l'achète chèrement; mais les hommes n'en tiennent guère de compte, et Dieu encore moins, quand on n'en devient pas meilleur. Mes jours s'écoulent dans une bizarre variété de plaisirs que d'autres m'envient, et dont je suis peu content moi-même: pour une joie qui ne pénètre pas l'âme, et qui ne saurait lui ôter ses dégoûts ou ses alarmes, je risque une éternité de bonheur.

Si les gens du monde prenaient quelques heures de loisir pour s'entretenir de ces pensées, ils commenceraient bientôt à se connaître et à se guérir de tant de fatales illusions où l'amour-propre et les ennemis de leur salut les livrent; mais, étourdis du bruit des créatures, et encore plus de celui de leurs passions, il ressemblent à un malade à qui une fièvre chaude fait faire de violentes agitations et pousser de hauts cris, pendant que ceux qui le voient dans ces mouvements inquiets, et, selon toute apparence, mortels, se taisent et gémissent amèrement sur son malheureux sort.

Qui donc, des hommes, prend ce loisir pour se bien connaître? C'est, dit le cardinal Pierre Damien, *ce solitaire qui s'assied, qui se tait, et qui s'élève au-dessus de lui-même.* Son âme, pour lors renfermée dans les bornes d'un étroit silence et se possédant tout entière, s'élance vers Dieu par la sainte impatience de ses désirs; semblable à une source dont les eaux vives, resserrées dans des tuyaux qui les empêchent de se répandre hors de leur lit, font ces beaux jets qu'on ne peut voir sans les admirer (*Petr. Dam., lib.* VI, *epist.* 6).

C'est ce solitaire chez qui l'édifice spirituel de toutes sortes de vertus s'élève et s'achève par un mystérieux silence, que l'esprit saint inspire et bénit, à peu près comme le temple de Jérusalem, où les marteaux qui taillaient les pierres ne faisaient point de bruit, ni les ouvriers qui les maniaient (*Ibid.*).

C'est ce solitaire qui, fidèle aux grâces d'en haut, se rend maître de ses passions et de ses paroles, dont l'agitation et la volubilité lui ôteraient la connaissance de son véritable état, et des moyens de s'y sanctifier; qui fait de son cœur une espèce de cénacle où il prie l'Esprit Saint de descendre, afin qu'il l'éclaire de ses lumières et qu'il l'échauffe de son amour.

C'est ce solitaire qui, à l'exemple de Moïse, a, dans son silence, recours au tabernacle pour consulter l'oracle sur ses embarras et ses doutes (*Exod.*, XXXIII). Comme il cherche le secret et qu'il aime à demeurer seul, il trouve, dans cet état de repos et de recueillement, ce qu'un saint prophète lui a promis de la part de Dieu : *Que la justice habitera dans son désert, que la paix en sera l'ouvrage, et que le silence qui la cultivera y produira pour toujours une sainte tranquillité* (*Isa.*, XXXII).

Mais peut-on toujours se taire? N'y a-t-il pas des temps de récréation et d'autres heures où il est permis aux personnes religieuses de parler? Oui, il y en a; mais elles ne doivent pas moins se sanctifier lorsqu'elles parlent que lorsqu'elles se taisent. Elles trouvent de grands avantages dans leur silence, mais elles doivent apporter de grandes précautions quand il leur est permis de le rompre; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Tout est sous la règle dans les maisons de Dieu; *le jour* et la nuit *s'y passent par ses ordres, ordinatione tua perseverat dies* (*Psal.* CXVIII); et comme il y a des temps de parler aussi bien que de se taire, on doit, pour ne pas pécher dans ses paroles, prendre autant de précautions que pour se sanctifier par son silence. Quelles sont-elles?

Si on s'arrêtait à les marquer toutes, par rapport aux différents discours des mauvaises langues, le détail en serait presque infini. Que ne pourrait-on pas dire, après saint Bernard, de ces paroles d'ostentation et d'orgueil où l'on veut se distinguer de ses frères et de ses sœurs par un fier et insultant mépris *lingua magniloqua* (*S. Bernardus, de Triplici custodia manus, linguæ et cordis*)? De ces paroles pleines de dissimulation et de fourberie, où des esprits séditieux et malins portent dans tous les lieux où ils se trouvent, le feu de la guerre et de la division, *lingua dolosa?* De ces paroles qui éclatent par la calomnie, ou qui se cachent par la médisance, dont il est rare que les communautés les mieux réglées soient exemptes, *lingua maledica?*

Je m'arrête à deux autres espèces qui y sont encore plus fréquentes, et contre lesquelles on doit prendre de sages précautions pour ne pas pécher dans ses discours : dont la première est de ne rien dire qui blesse la vérité; et la seconde, de ne rien dire qui déshonore la gravité et la sainteté de la profession religieuse.

Par quel étrange dérèglement de conduite arrive-t-il qu'on estime la vérité et qu'on la combat; qu'on en relève bien haut le mérite, et qu'on en détourne de soi les plus saintes règles; qu'on exige de ceux avec lesquels on vit beaucoup de sincérité, et qu'on ne veut pas leur rendre la même justice? Le meilleur comédien est celui qui joue mieux son personnage, quoique ce ne soit qu'un personnage étranger; celui qui sait en imposer plus finement, déguiser et mentir avec tant d'adresse, qu'à peine on s'en aperçoive.

Malheur aux gens du monde qui sont de ce caractère! Mais malheur encore plus grand à ceux qui, séparés du monde et vivant sous une même discipline de sainteté, portent dans les communautés dont ils font partie, les équivoques et les duplicités du monde. Car c'est encore plus à eux qu'aux séculiers que saint Paul dit : *Abstenez-vous de dire des mensonges* (*Ephes.*, IV); que chacun de vous parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes tous ensemble les membres d'un même corps. *Deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo, quoniam sumus invicem membra.*

Cet apôtre ne marque pas en particulier quelques mensonges dont il faille s'abstenir. Il ne spécifie pas des mensonges de protestation de service; ce sont ceux de ces courtisans qui promettent beaucoup et qui sont ravis d'en demeurer là : des mensonges de la juste valeur des denrées; ce sont ceux des marchands qui les survendent au-delà de leur prix : des mensonges de production de pièces fausses ou inutiles; ce sont ceux des plaideurs, pour rendre leur cause meilleure ou lasser leurs parties : des mensonges d'amitié et de confiance; ce sont ceux de ces traîtres qui se rendent nécessaires pour réussir dans leurs fourberies : des mensonges de compassion et de générosité; ce sont ceux des usuriers, qui, pour tirer de gros intérêts de sommes modiques, veulent passer pour officieux et charitables : des mensonges d'apparence de dévotion; ce sont ceux des hypocrites qui honorent Dieu de leurs lèvres, et qui en ont le cœur fort éloigné : des mensonges de civilité et d'estime; ce sont ceux des flatteurs qui accablent d'éloges devant les hommes, des gens pour qui souvent ils ont un secret mépris au dedans d'eux-mêmes.

L'Apôtre ne dit pas précisément : *Abstenez-vous de ces mensonges;* il défend d'en dire aucun, *deponentes mendacium.* Tant de mensonges officieux, divertissants et qui paraissent sans conséquence, sont néanmoins des mensonges qui étant habituels, volontaires, dits avec réflexion et sans un bon propos de s'en corriger, ne sont pas sans péché, dit saint Augustin, et dont saint Jérôme avertit une fille religieuse de s'en faire un scrupule d'autant plus grand que mentir est, à son égard, une espèce de sacrilége : *Virgo mentiri sacrilegium putet* (*S. Aug., lib. de Mendacio ad Consentium; S. Hieron., epist. 7 ad Lætam*).

Tout ce qui est en elle doit, pour honorer la sainteté de son engagement, être consacré à la vérité. La droiture de son esprit est *de la choisir* (*Psal.* CXVIII); celle de son cœur, de l'aimer; celle de ses mains, d'en faire les œuvres; celle de ses pieds, d'y marcher (*Psal.* LXXXV); celle de sa langue, de la dire et de lui rendre le témoignage qu'elle mérite. Loin donc d'elle ces équivoques affectées, ces habitudes de déguisement, ces détours de subtilité pour cacher aux autres ses défauts personnels et se les pardonner à elle-même : ce sont des péchés qui, quoique plus ou moins grands par rapport à la matière, offensent néanmoins Dieu qui est la vérité même; et il n'en faut pas davantage pour les lui faire regarder, dans la perfection de son état, comme des espèces de sacrilége : *Virgo mentiri sacrilegium putet.*

D'où vient cela? ne serait-ce pas à cause qu'on doit regarder un menteur dans la religion comme l'on regarde les faux monnayeurs dans un royaume? ils couvrent d'une feuille d'argent un vil métal où ils mettent la figure du prince et son nom écrit au-dessus. Un menteur, de même, met sur ses fictions et ses déguisements, l'image de Dieu qui est la vérité par essence : c'est la raison qu'en donne saint Isidore, d'où il conclut que si les lois humaines punissent avec tant de sévérité, ces faux monnayeurs à cause de l'injure qu'ils font au prince et au public; Dieu, qui est encore plus jaloux de sa gloire, ne laissera pas impunis les déguisements d'un menteur (*S. Isid., lib. II Synoni., c. 10*).

Ne serait-ce pas à cause qu'un menteur

viole les lois de la société dont il est un des membres, et qu'il fait à son prochain, avec lequel il vit, cette injustice de le surprendre et de le tromper? c'est la raison qu'en donne saint Paul dans cet endroit de sa lettre aux Ephésiens : *Abstenez-vous de dire des mensonges, que chacun de vous parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes tous ensemble les membres d'un même corps* : *Quoniam sumus invicem membra.*

Car c'est comme s'il leur disait : quand vous seriez étrangers les uns aux autres, quand vous ne seriez pas d'un même pays, ou quand vous auriez des lois et des manières de vivre toutes différentes, vous devriez néanmoins, lorsque vous parlez, garder cette justice réciproque d'être sincères et de bonne foi; vous ne voudriez pas que d'autres vous trompassent, pourquoi usurperiez-vous à leur égard, un privilège de duplicité et de mensonge? C'est là ce qui répugne au droit des gens.

Mais il n'en est pas ainsi de vous. La nature, la religion, l'unité d'un même corps, vous obligent de *parler à votre prochain dans la vérité.* La nature, elle est toute simple dans ses ouvrages : on la voit telle qu'elle est dans les plantes et dans les fruits des arbres d'une même espèce, on la voit telle qu'elle est dans les mêmes animaux et les mêmes insectes. Le lion est terrible, mais ce n'est pas contre d'autres lions; le singe a ses ruses, mais il ne s'en sert pas contre d'autres singes; le serpent a ses tortuosités et ses finesses, mais ce n'est pas pour surprendre et mordre d'autres serpents.

La religion et l'unité d'un même corps vous engagent encore à une plus grande ingénuité. Elles vous apprennent que vous êtes faits les uns pour les autres; que violer la bonne foi, c'est flétrir la pureté de votre état; que tromper vos frères et vos sœurs, c'est, en quelque manière, vous tromper vous-mêmes et faire servir à votre perte vos artificieux déguisements. *Vous êtes les membres d'un même corps*, dit saint Paul, *parlez donc à votre prochain dans la vérité : Loquimini veritatem unusquisque proximo suo, quoniam sumus invicem membra.*

Vous êtes les membres d'un même corps. Quel désordre serait-ce dans la nature si ces membres se trahissaient et se trompaient! Si l'œil, après avoir découvert un précipice, portait le pied à s'y jeter; si l'odorat, après avoir senti quelque viande infecte, portait la bouche à l'avaler; si la main droite prenait un scorpion pour le présenter à la gauche, afin d'en être piquée!

Vous êtes les membres d'un même corps. N'usez donc pas de fraude pour vous tromper et éloigner par là, de vos maisons, *le Dieu de vérité et de paix*; ce qui y entretient l'union est la sincérité et la bonne foi. La parole est l'interprète d'un cœur, dont on ne peut presque pénétrer l'intention et les pensées par d'autres marques; interprète qui est la cause de beaucoup de biens quand elle est fidèle et sincère, mais qui peut faire beaucoup de maux quand elle est équivoque et captieuse. Est-on dans l'habitude de ne pas dire la vérité? outre qu'on se rend suspect et peut-être odieux dans sa communauté, c'est que quand même on n'avancerait rien que de véritable, on s'expose au danger de n'être pas cru, dit saint Augustin.

Oh! la belle réputation que l'on se donne! Oh! le bel honneur qu'on fait aux frères et aux sœurs d'une même maison! On les croit légers, ces mensonges, on en contracte l'habitude, on ne s'en fait presque point de scrupule. Mais Dieu et ceux qu'il a rendus les dépositaires de sa doctrine en jugent-ils de même? Si cela était, pourquoi donc aurait-il, dans une loi figurative et imparfaite, défendu aux Juifs *de mentir et de se tromper les uns les autres* (*Levit.*, XIX)? Pourquoi l'auteur du livre de l'Ecclésiastique aurait-il dit que *l'habitude qu'on se fait du mensonge, tel qu'il soit, n'est jamais bonne* (*Eccli.*, XXXVII)? D'où viendraient ces fréquentes menaces qu'on fait aux menteurs, tantôt *qu'ils n'échapperont pas à la juste indignation du Seigneur*, tantôt *qu'il les hait et qu'il les déteste*, tantôt *qu'il les perdra tous* (*Prov.*, XIX; *Psalm.*, V)?

Mais s'il est défendu à des personnes religieuses de dire des mensonges, ne leur sera-t-il pas permis de s'entretenir de bagatelles, de quelques contes pour rire, de petites fables facétieuses; de paroles qui, quoique inutiles, ne blessent personne; de plaisanteries divertissantes, de sornettes, d'amusements folâtres?

Quand on répondrait que ce qui n'est que vétille et niaiserie dans la bouche d'un séculier, est comme une espèce de blasphème dans celle d'une personne consacrée à Dieu par son caractère ou par son état, on ne parlerait qu'après saint Bernard (*lib.* II *de Consider.*, *c.* 13). On dirait, après saint Ambroise, que quoique ces paroles paraissent quelquefois honnêtes et douces, elles ne sont pas conformes aux règles de l'Eglise, ni approuvées dans aucun endroit de l'Ecriture-Sainte (*S. Ambr.*, *l.* I *Offic.*, *c.* 23).

Suffit-il, dit saint Basile, de s'abstenir de paroles qui blessent la vérité? ne faut-il pas encore éviter celles qui déshonorent la gravité de l'état qu'on a choisi et qui le rendent moins respectable? Fuyez toutes ces badineries, sans cela vous ne serez pas exempts de tout danger. Fuyez ces marques d'un esprit léger, évaporé, qui n'est guère touché des vérités sérieuses de son état, ni de l'intérêt qu'il a de rapporter toutes ses actions et toutes ses paroles à la gloire de Dieu (*S. Basil. in Const. monast. c.* 13, A periculo liber non est; *Idem in regul. brev. c.* 25).

Quand saint Paul donne des règles de conduite aux chrétiens d'Ephèse : *Qu'on n'entende point parmi vous*, leur dit-il, *de paroles ni déshonnêtes, ni folles et bouffonnes; c'est là ce qui ne convient pas à votre vocation. Ayez donc soin*, ajoute-t-il, *de vous conduire avec une grande circonspection, non comme des personnes imprudentes, mais comme des hommes sages en rachetant le temps, en vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels; en chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs, et rendant grâces en*

tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A qui s'adressent ces instructions de l'apôtre? A des chrétiens qu'il veut rendre parfaits; et si cela est, les personnes religieuses n'y auraient-elles point de part? Qu'on dise donc qu'elles ne sont pas obligées de tendre à la perfection de leur état; que *racheter le temps* et en faire un bon usage est, à leur égard, une œuvre de surérogation; que se conduire avec beaucoup de circonspection n'est qu'un conseil qu'elles peuvent impunément ne pas suivre.

Qu'on dise donc que dans l'obligation que leurs règles leur imposent, *de chanter, de psalmodier, et de rendre pour toutes choses des actions de grâce à Dieu*, elles auront dans des œuvres si sérieuses et si saintes tout le recueillement nécessaire, après s'être entretenues de tant *de paroles folles et peu séantes à leur état*, de tant de discours facétieux et railleurs!

Qu'elles se réjouissent, à la bonne heure, saint Paul les y invite; mais qu'elles sachent que c'est à condition qu'elles donneront des marques *de leur modestie*, de la discrétion et de la tempérance de leur langue. Qu'elles se réjouissent, il y a tant de plaisirs et de discours innocents où elles peuvent conserver la gravité et la sainteté de leur état! mais qu'elles sachent *qu'on rendra compte à Dieu de toute parole inutile*; et qu'elle l'est dans des choses qui n'ont ni une juste nécessité pour principe, ni l'intention de faire du bien au prochain pour motif: *Quod aut ratione justæ necessitatis, aut intentione piæ utilitatis caret*, dit saint Grégoire (*lib.* VII *Moral.*, *c.* 17).

Que des religieux et des religieuses se réjouissent, à la bonne heure; il y a des temps de récréation avec leurs frères et leurs sœurs, des temps même d'entretien avec les séculiers. Mais que les uns et les autres se souviennent de ce que dit saint Bernard (*lib.* II *de Consid.*, *c.* 13), que se faire un métier de dire des fables et des niaiseries d'enfants ou aimer à les entendre, c'est profaner une bouche et des oreilles qu'on a consacrées à Dieu; qu'il faut garder une sage gravité dans ses paroles, s'abstenir de faire des contes pour rire, et ne pas rechercher la compagnie de ceux qui appellent gaîté et plaisanterie leurs discours facétieux et bouffons.

Saint patriarche du plus grand ordre qu'il y ait dans l'Eglise, vous saviez si bien de quelle conséquence il était de ne pas permettre ces badineries et ces contes pour rire, que vous avez voulu que des paroles si inutiles et si peu séantes à la vérité de la vie monastique fussent à jamais bannies de vos maisons (*S. Benedict.*, *in Regula*, *c.* 6).

Celui qui sait retenir ce qui lui vient dans la bouche, et dont il n'est pas à propos qu'il parle, *est un fidèle gardien de son âme*, dit le Sage; mais le turbulent et l'étourdi *qui n'a aucune discrétion dans ses paroles, ressentira des maux.* Il n'explique pas précisément quels seront ces maux; mais il en ressentira: *Qui inconsideratus est ad loquendum sentiet mala* (*Prov.*, XVIII).

Il ne dit pas: Celui qui éclate en imprécations et en injures, celui qui par des discours trop libres blesse des oreilles chastes, celui qui par des paroles fières se loue avec excès et méprise son prochain, il n'y a personne qui ne les blâme et qui ne les condamne. Il dit: celui qui est étourdi et indiscret; celui qui pouvant et devant se taire, parle de tout ce qui lui vient dans l'esprit, et ne veut pas se contraindre. Mais que lui arrivera-t-il? *Il sentira des maux: Sentiet mala.* Maux qui le regardent personnellement, maux qu'il fait souffrir aux autres; maux qui le regardent personnellement par la raison qu'en appporte saint Grégoire (*lib.* VII *Moral.*, *c.*17), que se souciant peu de s'observer sur des paroles inutiles, il s'exposera par sa négligence, au danger d'en dire de mauvaises; maux qu'il fera sentir aux autres, qu'il choquera ou qu'il scandalisera, au lieu de les épargner et de leur donner de bons exemples.

Quand une personne religieuse fait ces réflexions, et qu'elle connaît que dans son impétueuse démangeaison de parler, elle ne se renferme pas toujours dans ces bornes de discrétion au delà desquelles il lui est défendu de passer: *Qui mettra*, doit-elle dire, *sur ma bouche une garde fidèle? Qui appliquera sur mes lèvres un sceau sûr, afin qu'elles ne me fassent pas tomber, et que ma langue ne me perde pas* (*Eccli.*, XXII)?

Cette garde, ce sceau est ou un silence raisonnable, ou un sage et discret usage de paroles, qui garantit une âme des maux que le péché pourrait lui faire. Ce péché peut entrer chez elle par tous ses sens. Tantôt il tend des pièges aux yeux par des regards errants et trop libres; tantôt aux oreilles, qu'il ouvre à de mauvais discours; tantôt aux mains, qu'il porte à des actions défendues; tantôt à la langue, dont il se sert pour lui faire dire ce qu'il veut: mais dès qu'il y a une garde et un sceau, cette bouche est fermée, et nulle parole qui lui nuise n'en sort.

Qui donc lui donnera *cette garde et ce sceau?* Ce ne seront pas les hommes: ils peuvent bien apprivoiser des animaux féroces et les mettre à la chaîne; mais *nul d'eux ne peut dompter la langue* et la faire taire, dit l'apôtre saint Jacques, qui la regarde comme *intraitable et pleine d'un venin mortel* (*Jacob.* III). Ce sera vous, ô mon Dieu, qui savez vous faire louer par le silence qui vous écoute, et par les paroles qui vous bénissent et vous rendent d'humbles actions de grâces. Faites connaître à ceux et à celles qui se sont consacrés à votre service, de quelle manière ils pourront se sanctifier dans les temps de leur silence, et quelles précautions il faut qu'ils prennent pour ne vous point offenser par leurs paroles lorsqu'il leur est permis de le rompre. Votre grâce sera le sceau que vous appliquerez sur leur bouche. Elle ne dira rien qui puisse vous déplaire; et si elle s'ouvre, ce sera pour vous louer, vous

à qui seul tout honneur et toute gloire appartiennent.

DISCOURS XVII.

Sur les trop fréquentes visites des séculiers.

Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum.

Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père (*S. Jean, ch.* XX).

Quoique Jésus-Christ pendant les jours de sa vie mortelle et pendant ceux de sa vie glorieuse, soit toujours le même Dieu et le même homme, il semble néanmoins avoir voulu nous faire connaître par la conduite qu'il a tenue, qu'il fallait mettre entre ces deux états, de grandes différences.

Pendant les trois années de sa vie publique, il donnait aux plus grands pécheurs un accès si libre auprès de sa divine personne, que les Pharisiens s'en plaignaient aigrement à ses disciples (*Matth.*, IX). Madeleine (sans parler de beaucoup d'autres), cette femme dont la réputation est si suspecte que saint Luc l'appelle *pécheresse dans la ville*, vient-elle le trouver lorsqu'il est à table, et se jette-t-elle à ses pieds qu'elle arrose de ses larmes? Bien loin de se choquer de la liberté qu'elle prend, il la reçoit avec une charmante douceur; le dirai-je? il la renvoie en paix et il la loue.

Qui ne croirait, après un si favorable accueil, qu'étant ressuscité, il ne lui donnât encore plus de marques de sa charitable condescendance? Il en usa cependant tout autrement. Quand elle vint de grand matin au sépulcre lui rendre ses derniers devoirs, il en était déjà sorti; lorsqu'elle le vit debout sans savoir encore que ce fût lui, et que l'ayant reconnu à sa parole, elle voulut se jeter à ses pieds, il l'en empêcha et lui défendit de le toucher.

Chose étrange! Il se laisse aborder de Madeleine pécheresse, et il refuse à Madeleine justifiée la même liberté. N'en soyez pas surpris, dit saint Justin, c'est la même Madeleine, mais il n'est pas le même à son égard. Pendant les jours de sa vie mortelle il s'en laissait approcher et elle le suivait; mais ayant par sa mort changé d'état, la vie nouvelle qu'il menait ne le rendait plus si accessible : *Noli me tangere*, ne me touchez point (*S. Justin. mart., quæst. explan., quæst.* 48).

Ames religieuses, qui par la sainteté de vos vœux avez renoncé au monde, apprenez de là deux grandes vérités qui vont faire tout le sujet de ce discours. Apprenez de là que les fréquentes visites des gens du monde, sont toujours à craindre à ceux et à celles qui l'ont quitté; première vérité. Apprenez de là que dans ce commerce de visites avec les gens du monde ils doivent apporter de grandes précautions pour conserver leur âme pure et exempte de péché : seconde vérité.

Depuis que par votre vocation vous êtes séparés du siècle, ayez avec lui le moins de commerce que vous pourrez : première proposition. Dans ce commerce que vous y aurez, veillez si bien sur vous, que vous n'y perdiez pas l'esprit et la grâce de votre vocation : seconde proposition. Elles méritent toutes deux de sérieuses réflexions par l'importance et la nouveauté de la matière.

PREMIER POINT.

Prétendre que ceux et celles qui ont renoncé au monde par la solennité de leurs vœux, doivent vivre dans une retraite aussi austère, que serait celle de rompre absolument tout commerce de conversation et de visite avec les séculiers, ce serait vouloir rappeler dans ces derniers siècles ces premiers âges de l'Eglise, où de saints anachorètes n'avaient pas plus de liaison avec le monde que s'ils n'y étaient jamais venus.

La conduite que Jésus-Christ a tenue depuis sa résurrection jusqu'à son Ascension, les réduit si peu à cette nécessité de ne voir et de n'être vus de personne, que s'il n'a pas voulu se rendre trop accessible et trop familier, il n'a pas aussi prétendu demeurer caché et invisible (*S. Just., ibid.*).

A la vérité, son dessein était d'ôter peu à peu à ses disciples l'attachement qu'ils avaient à sa présence corporelle; mais il ne prétendait pas aussi les priver tout-à-fait du tendre et doux plaisir qu'ils se faisaient de le voir, dit saint Justin. Il ne voulait pas leur être toujours présent, il ne voulait pas non plus leur être toujours absent. Il se laissait voir, il disparaissait; on eût été ravi de le retenir, et on ne le voyait plus; il se montrait, et il se retirait.

Excellente règle de conduite pour vous qui, éloignés du monde, avez pris le chemin du cloître. On ne vous dit pas, que tout commerce avec les gens du siècle vous est défendu; on vous avertit seulement que, dans cette espèce de résurrection où votre vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu vous met, ces fréquentes visites reçues et rendues sont fort à craindre, pourquoi? c'est que rarement elles vous sont utiles, c'est que souvent elles vous nuisent, c'est que presque toujours elles vous dissipent.

De quelle utilité en effet, les visites des séculiers peuvent-elles être aux personnes religieuses? En deviennent-elles ordinairement plus saintes? Dieu et le prochain en sont-ils mieux servis? Sont-ce toujours des visites de bienséance, ou de charité? Des visites qu'on reçoit ou qu'on rend pour s'inspirer, par un pieux commerce de paroles, d'avis, d'exhortations, l'amour et la crainte du Seigneur?

Heureux étaient ces temps où saint Chrysostome invitait ses auditeurs à sortir des villes, afin d'aller dans des lieux écartés où demeuraient de saints solitaires, dont la vie, les paroles, les exemples édifiaient ceux qui avaient l'honneur d'en approcher (*S. Chrysost., hom.* 27 *in Matth.*). Allez voir ces saints, leur disait-il; et si vous ne savez pas où ils demeurent, suivez-moi, je vous y mènerai.

Allez-y, vous y apprendrez sans livres ce

sans lecture ce que je vous ai dit tant de fois, et ce qu'on ne saurait assez vous répéter. Vous apprendrez de ces hommes vivants, ce qui est contenu dans les pages mortes de l'ancienne et de la nouvelle loi; l'amour de Dieu et celui du prochain, le mépris et la haine de vous-mêmes, la fuite des péchés les plus légers, la pratique des plus héroïques vertus. En eux sont renfermées les histoires, les paraboles, les exemples des deux Testaments. En voyant et en entendant parler ces hommes *pour qui le monde est mort, et qui sont* encore eux-mêmes plus *morts au monde*, vous apprendrez d'eux à vous en séparer de cœur, lorsque votre vocation ne vous permet pas de vous en séparer de corps. Ils se sanctifieront pour vous, et vous deviendrez saints avec eux.

Si les choses étaient encore aujourd'hui dans cet état, si les personnes religieuses conservaient encore de nos jours le premier esprit de leur institut; ou plutôt si les séculiers étaient aussi réglés dans leurs mœurs, aussi retenus et aussi discrets dans leurs paroles, aussi ennemis des médisances et des railleries dans leurs conversations, aussi empressés de s'instruire de leurs devoirs que l'étaient beaucoup de ces peuples fidèles; allez, leur dirait-on avec saint Chrysostome, allez souvent dans ces demeures des saints : leurs prières, leurs entretiens, leurs sages et charitables avis vous seront d'un grand secours pour votre sanctification. *Un jour éclairera un autre jour, une nuit apprendra à une autre nuit* la vraie science du salut : ils vous édifieront, et vous contribuerez, par les réflexions que vous leur ferez faire, à les rendre encore plus parfaits.

Mais comme il est assez rare que les choses se trouvent dans cet état; de quoi servent, aux personnes religieuses, les visites des séculiers? à moins qu'on ne dise ce que disait la séraphique Thérèse de Jésus, que le monde, tout corrompu qu'il est, semble avoir quelque chose de bon, de ne pouvoir souffrir que ceux et celles qui l'ont quitté tombent dans les plus légères imperfections. C'est par là, disait cette grande sainte, qu'il les rappelle quelquefois à leurs devoirs, et qu'il les perfectionne en quelque manière, en les obligeant de s'observer de plus près, pour ne tomber dans aucun défaut qu'on puisse raisonnablement leur reprocher (*S. Thérèse, dans le livre de sa Vie, chapitre* 3).

Mais s'il est rare que les visites des séculiers soient de quelque utilité aux personnes religieuses, il n'arrive que trop souvent qu'elles leur sont très-nuisibles. Ce serait beaucoup qu'elles ne leur servissent de rien pour se perfectionner dans leur état; mais ce qu'elles doivent craindre, est d'en perdre peu à peu l'esprit.

Combien y a-t-il eu autrefois, et combien y a-t-il encore, de nos jours, de religieux qui, comme d'éclatantes lumières, éclairaient les hommes dans les voies du salut, et qui, par leur trop grand commerce avec le monde, sont devenus eux-mêmes tout ténébreux, dit saint Laurent Justinien? Ils faisaient auparavant l'honneur des cloîtres et ils édifiaient leurs frères, par une noble ardeur et une fidélité inviolable à s'acquitter de tous leurs devoirs : mais comme dans la suite ils ont eu de trop fréquentes conversations avec les séculiers, et qu'ils ont voulu avoir part à leurs joies dissipantes; on les a vus tomber dans un certain état de relâchement et de tiédeur qui a fait gémir les gens de bien (*S. Laur. Just. de Discip. monast.*, *c.* 12).

Comment conserverait-on un esprit de charité avec des médisants, de sincérité avec des menteurs, de douceur avec des emportés, de mortification avec des sensuels, d'ingénuité avec des personnes pleines de duplicité, de paix avec des brouillons, de pauvreté avec des avares, de patience avec des murmurateurs, d'humilité avec des superbes, de crainte de Dieu avec des gens qui n'en ont guère?

Ils ne sont pas tous de ce caractère, direz-vous; j'en conviens : mais à quels dangers des personnes religieuses ne s'exposent-elles pas de perdre l'esprit de leur vocation, lorsqu'elles vivent avec le monde comme si elles étaient encore du monde; lorsqu'elles consument, en de longs entretiens, un temps qu'il faudrait employer à la prière ou à d'autres exercices du cloître? lorsque par une lâche affectation de plaire à ceux qui les viennent voir, elles ne les entretiennent que de puérilités et de bagatelles; lorsqu'elles s'intéressent si vivement dans les affaires de leurs parents et de leurs amis, qu'elles entrent avec chaleur dans toutes leurs intrigues? L'air du monde est un air qui porte sa corruption jusque dans les maisons consacrées à la sainteté, si on ne lui en ferme les avenues.

Est-ce qu'il est défendu de voir ses parents et de leur rendre service dans l'occasion? non, répond saint Thomas (2. 2. *quæst.* 101 *in corp.*); c'est même quelquefois un acte de piété qu'on peut mettre au rang des vertus chrétiennes et religieuses : mais comme toute vertu est renfermée dans certaines bornes, au-delà desquelles elle ne peut aller, ce n'est plus, dit ce saint docteur, piété quand on préfère la créature au Créateur, et quand l'amour naturel qui vient de la chair et du sang, l'emporte sur celui qu'on doit à Dieu (*Ibid.*, *quæst.* 121, *art.* 1 *ad* 2).

Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, dit Jésus-Christ à ce jeune homme qui lui avait demandé la permission d'aller rendre à son père ses derniers devoirs. Cette prière n'avait, en apparence, rien de déraisonnable : peut-être même qu'après s'être acquitté de cet acte de piété, il serait devenu un disciple encore plus fidèle; et qu'ayant perdu ce qui pouvait l'attacher au monde, toute autre chose lui eût été indifférente.

Ainsi en jugerions-nous : mais les pensées de Dieu sont bien différentes des nôtres. Jésus-Christ lui refusa cette grâce, pourquoi? Fut-ce pour l'empêcher de s'engager trop avant dans des affaires de famille qui

eussent pu le retenir dans le monde? Fut-ce pour lui épargner une douleur qui l'aurait tellement saisi en voyant son père mort, que sa vocation en eût été ralentie ou perdue? C'en sont bien là les raisons, dit saint Chrysostome (*Hom. 28 in Matth., circa finem*); mais c'est aussi pour apprendre aux personnes religieuses cette importante vérité, qu'elles doivent renoncer à toute visite et à tout engagement avec le monde, dès qu'elles y ont trop d'attachement et qu'elles s'exposent témérairement au danger de perdre le désir de leur perfection.

Cette morale est bien dure, dira-t-on : mais on ne les a pas forcées de prendre le parti du cloître : Jésus-Christ leur a laissé toute la liberté du choix. *Voulez-vous venir après moi*, leur a-t-il dit, ne le voulez-vous pas? Mais depuis qu'elles ont dit, je le veux, il ne leur est plus permis de vivre au gré de leurs passions et de leurs désirs.

Cette morale est bien dure : mais il faut que ces personnes se souviennent qu'elles ont promis de marcher dans la voie étroite et qu'on les a averties *de ne saluer personne sur le chemin* (*Luc.*, X); non pour leur dire que cette civilité leur est défendue, mais pour leur apprendre que ces visites assidues et longues leur sont encore moins permises qu'une salutation passagère et sans conséquence.

Cette morale est bien dure : mais si elles veulent rendre témoignage à la vérité, elles avoueront qu'après ces fréquentes visites des séculiers, elles n'ont presque jamais l'esprit aussi libre qu'elles l'avaient auparavant. Elles avoueront que les idées du monde qu'on leur retrace, ses vanités et ses pompes qu'elles voient, sont souvent pour elles de dangereuses tentations et comme autant de traits enflammés qui, sans une grâce particulière d'en haut, les perceraient et les brûleraient tout à la fois.

Peut-on se promettre qu'on verra et qu'on entendra le monde sans le goûter? peut-on le goûter sans l'aimer? peut-on l'aimer sans péché? Après ces visites longues et fréquentes, se trouve-t-on en état de dire à Dieu avec autant de dégagement d'esprit et de cœur que le roi-prophète : *Seigneur, je suis tout à vous, parce que je m'applique à observer vos commandements : Les pécheurs m'environnent de toute part, mais j'ai détourné mes pieds de toute mauvaise voie, afin de demeurer fidèle à vos paroles?* (*Psal.* CXVIII, 94, 95, 101.)

Il serait à souhaiter que cela fût toujours : mais ordinairement on perd bientôt dans ces conversations avec les séculiers, cette paix de l'âme, ce recueillement intérieur, ce repos spirituel sans lesquels on ne peut guère marcher dans sa vocation d'une manière digne de Dieu, et se rendre dans son état aussi parfait qu'on le pourrait être : rarement elles sont utiles aux personnes religieuses, souvent elles leur nuisent, presque toujours elles les dissipent.

Dans la pensée de saint Grégoire de Nazianze, nul n'est plus heureux que celui qui, élevé au-dessus du monde et de ses sens, se débarrasse de tout ce qui peut troubler la sérénité de son âme; que celui qui, appliqué à la méditation des choses célestes, ne touche à celles de la terre que par la moindre partie de lui-même, autant que les besoins du corps et les bienséances de la société l'y engagent.

Délivré de ces importuns fantômes qui enchantent et qui charment tant de mondains, il en détourne ses yeux et encore plus son cœur : ravi de se trouver dans un état où il ne s'entretient qu'avec Dieu, et où il jouit par avance, autant que sa condition de voyageur peut le permettre, des biens futurs qui lui sont promis.

Mais plus cet état est parfait et heureux, plus il est difficile et rare d'y arriver. Quelque pure que soit la glace d'un miroir, l'haleine de ceux qui en approchent en ternit la beauté.

Quelque tranquille et unie que soit la superficie d'une rivière, les pierres qu'on y jette la troublent, et de longs circuits qui s'y étendent vont de l'un de ses bords à l'autre.

Sous ces figures tirées des livres saints, comprenez quels préjudices font aux personnes religieuses, les visites des séculiers, par la douceur de la paix intérieure qu'elles leur ôtent, par les distractions volontaires où elles les jettent, par les vanités et les plaisirs du siècle qu'elles retracent dans leur mémoire, et qu'il leur serait avantageux d'oublier, puisqu'elles y sont mortes.

Qui pourrait dire de combien de pensées flottantes et de désirs inquiets la tranquillité de leur âme est troublée? Ici, la prospérité d'un parent ou d'un ami les jette dans une turbulente joie; là, son adversité ou sa maladie les plonge dans un morne chagrin. En certains temps, de bonnes nouvelles les réjouissent, en d'autres, de mauvaises les affligent à l'excès. Faut-il qu'elles y soient insensibles? non, mais il faut qu'elles se modèrent et qu'elles gardent ce juste milieu, d'accorder peu à la nature, et beaucoup, pour ne pas dire tout, à la sainteté de leur état.

Sans cela, elles comptent donc pour rien l'évident péril où elles s'exposent de perdre la paix de l'âme, le repos d'une bonne conscience, le progrès dans la perfection, le calme et le recueillement de l'esprit. Elles comptent donc pour rien la grâce que Dieu leur a faite de les avoir mises dans la partie la plus retirée de son temple, afin qu'attentives aux salutaires avis qu'il leur donnera, elles travaillent avec plus de sûreté et même de consolation à l'unique nécessaire. Elles comptent donc pour rien d'arrêter leur cœur à tant de bagatelles vaines et folles qui, comme parle saint François de Sales, le consument tellement, qu'il ne lui reste presque plus de goût pour les choses sérieuses et saintes (*Introd. à la vie dévote, ch.* 23).

Elles comptent donc pour rien l'obstacle qu'elles mettent à l'oraison par la difficulté qu'il y a de se recueillir après s'être répandu dans des amusements frivoles. Comment ou-

tiendront-elles la grâce du Seigneur, si elles ne le prient pas? et avec quel fruit le prieront-elles, si leur imagination est toute remplie de ce qui peut empêcher l'effet de leurs prières?

Importante réflexion qu'elles devraient faire avec saint Grégoire qui remarque deux choses : l'une, qu'avant l'oraison, il faut, autant que l'on peut, avec le secours de la grâce de Dieu, éloigner de soi ce qui lui déplaît : l'autre, que lorsqu'une âme se prépare à ce saint exercice, elle se sent frappée par l'image de certains objets qui lui reviennent dans l'esprit, après s'en être volontairement occupée, et dont il est difficile de s'éloigner : *Cum se ad studium orationis erexerit, earum rerum imagines reverberata patitur, quibus libenter prius otiosa premebatur* (*S. Gregor. lib.* X *Moral.*, *c.* 16).

Ames saintes qui avez tant de peine à éloigner de vous ces importunes images du siècle, quoique souvent vous ne leur donniez volontairement aucun accès, vous en gémissez intérieurement et vous demandez au Seigneur avec David la grâce *de détourner vos yeux pour ne pas voir ces vanités* séduisantes auxquelles vous avez renoncé. Que sera-ce donc de celles qui, par un attachement habituel à de longues et de fréquentes visites, s'exposent au danger de se perdre par des distractions volontaires? A qui en attribueront-elles la faute et les fatales suites, qu'à elles-mêmes?

Si cela est de la sorte, direz-vous, il ne faut donc recevoir aucune visite de séculiers : mauvaise conséquence. Dites plutôt que rarement ces visites vous étant utiles, souvent pernicieuses, et presque toujours vous portant à la dissipation, vous devez si bien veiller sur vous-mêmes, que la pureté de votre âme et la sainteté de votre vocation n'en souffrent pas. En voici quelques moyens qu'il est important de bien expliquer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si la vigilance chrétienne est nécessaire à tous ceux qui veulent travailler avec fruit à l'ouvrage de leur salut, on peut dire qu'elle est d'une obligation encore plus grande aux personnes religieuses, par rapport à l'état qu'elles ont embrassé. Elles ont reçu de Dieu plus de grâces : elles doivent donc y répondre avec plus de fidélité et de reconnaissance; le démon leur tend plus de piéges : il est donc de leur prudence de s'observer si bien, qu'elles n'y tombent pas; elles ont quitté le monde : elles devraient donc profiter de cet avis de Jésus-Christ : *Que celui qui sera au haut du toit n'en descende pas pour emporter quelque chose de sa maison; que celui qui sera dans le champ ne retourne pas pour prendre ses habits* (*Matth.*, XXIV).

Cependant, comme cette séparation du monde n'est pas absolument incompatible avec certaines liaisons qu'on peut y avoir, et comme d'ailleurs un certain commerce de visites presque inévitables semble les y rengager, c'est principalement en ces occasions que cette vigilance dont l'Ecriture parle en tant d'endroits leur est si nécessaire, qu'elles doivent prendre toutes les précautions possibles pour ne rien faire contre la sainteté de leur état. Quelles sont-elles, ces précautions? Les saints Pères en ont marqué plusieurs : arrêtons-nous aux principales.

La première est de ne se pas commettre indifféremment avec toutes sortes de gens, et, comme parle le disciple bien-aimé, *de ne se pas fier à tout esprit : Nolite omni spiritui credere* (I *Joan.*, XIV).

Ces esprits ont des caractères assez différents : il s'en trouve de malins, qui n'ont d'habitude avec des personnes religieuses que pour en observer de plus près les défauts; pour voir si elles ne sont pas ou trop libres dans leurs paroles, ou trop vives dans la poursuite de leurs intérêts, ou trop ouvertes à dire ingénument leurs pensées, ou trop indiscrètes à révéler certains secrets qui leur sont confiés, ou trop curieuses à savoir les affaires et les intrigues du siècle. *Malheur à celui qui mêle son fiel dans le breuvage qu'il donne à son ami, et qui l'enivre pour voir sa nudité*, dit un prophète (*Abacuc.*, II). Il n'y en a que trop de cette espèce; il n'y en a que trop qui ne rendent de visites dans les cloîtres que pour en connaître le faible et en faire de sanglantes railleries. Soyez toujours en garde contre ces sortes de personnes, et, pour peu que vous vous en aperceviez, ne vous fiez pas à tout esprit : *Nolite omni spiritui credere.*

Il y en a de trop rigides, qui, portant la perfection de l'état religieux au delà de ses bornes, blâment et condamnent ce qui ne mérite aucun reproche. C'est de ces sortes d'esprits que parle sainte Thérèse, quand elle dit : *S'il en fallait croire le monde, il ne nous serait pas permis de boire ni de manger, et on nous obligerait à mener une vie si celeste, que nous n'aurions pas même, pour ainsi dire, la liberté de respirer. Plus le monde estime les personnes religieuses, plus il s'imagine qu'elles doivent être dégagées des besoins de cette vie; et comme il les regarde dans un état de la plus haute perfection, il voudrait aussi qu'elles eussent oublié qu'elles ont un corps à nourrir, et que leur âme ne ressentît aucun mouvement de la chair* (*Sainte Thérèse, au livre de sa Vie, chap.* 3). Laissez là ces rigides critiques, *et ne vous fiez pas à tout esprit : Nolite omni spiritui credere.*

En voulez-vous un bel exemple? C'est celui de Jésus-Christ même, dont saint Jean dit *qu'il ne se fiait pas à ceux de Jérusalem, quoique, voyant les miracles qu'il faisait, ils crussent en lui.* Il ne s'y fiait pas, dit saint Basile, parce qu'il les connaissait d'un esprit faible, bizarre, inconstant, qui s'ombrageait de la moindre chose; d'un esprit susceptible de mauvaises impressions, porté à se scandaliser, sans raison, des plus légères apparences où ils trouvaient du mal; d'un esprit volage et capricieux, qui changeait à toute heure de sentiment, selon le goût de leurs passions, condamnant aigrement ce qu'ils venaient d'approuver et même d'admirer.

Or, de là quelle conséquence ce Père en

tire-t-il? Si celui qui est la justice, la vertu, la sainteté même, a voulu prendre tant de précautions avec ceux de Jérusalem, dans quelle défiance, dit-il (*in Constitut. monach., c.* 6), ne devons-nous pas être à l'égard des séculiers, nous qui sommes pécheurs et portés au mal par la corruption de notre nature? Si cet Homme-Dieu se défiait de ces peuples par la raison qu'en donne saint Jean, *qu'il les connaissait tous*, pouvons-nous compter sur l'équité et la bonne foi de ceux que nous ne connaissons pas, et qu'il nous est impossible de connaître à fond? S'il nous échappe quelque parole à double sens, si nous faisons en leur présence quelque chose que leur humeur bizarre désapprouve, pouvons-nous nous garantir de leurs médisances, de leurs jugements iniques, de leurs censures? Au moins travaillons à nous précautionner contre ces sortes de gens, par une sage vigilance sur nos personnes et sur nos paroles.

A cette première précaution, ajoutons-en une seconde, qui est de ne voir les séculiers et de n'en être vu que rarement et, pour ainsi dire, en passant. Jésus-Christ, après sa résurrection, honora de sa présence ceux et celles qu'il aimait le plus. Mais dans quelles dispositions étaient-ils? comment lui-même s'en faisait-il connaître et ménageait-il ses visites?

Simon Pierre le prenait pour un fantôme; Madeleine, pour un jardinier; les disciples d'Emmaüs, pour un aventurier qu'ils avaient fortuitement rencontré sur leur route : d'où venait cette méprise? c'est qu'ils ne voyaient Jésus-Christ qu'en passant, et qu'il disparaissait presque dès qu'il s'était montré.

Qu'on voie les séculiers, qu'on reçoive leur visites et qu'on leur en rende, c'est ce que la bienséance et quelquefois même la nécessité exigent; mais qu'on leur tienne de longs et d'inutiles discours; qu'on soit si attaché à leurs conversations, qu'on n'en souffre la séparation qu'avec chagrin et murmure, c'est ce que la sainteté de l'état religieux condamne, dit saint Basile : c'est là même, selon ce Père, l'un des plus dangereux piéges que le démon leur tende.

Lions-nous, dit-il (*in Constit. monach., c.* 21), *de longs et de fréquents commerces avec les séculiers, ils nous engagent insensiblement dans leurs affaires, dans leurs contestations, dans leurs embarras. Nous nous informons des gains ou des pertes qu'ils ont faites, des amis qui les protégent, des ennemis qui leur rendent de mauvais offices.*

De là cette joie que nous concevons quand tout leur réussit, cette morne tristesse qui nous abat quand il leur arrive quelque disgrâce; de là ces inquiètes perquisitions de leurs procès, de leurs commerces, de leurs ménages; de là ces empressements de leur chercher des protecteurs, ces aversions et ces haines qu'on a de ceux qui s'opposent à leurs desseins et qui les chagrinent. Or, être dans ces dispositions, c'est porter l'habit et le nom de religieux, sans en avoir l'esprit : comme une statue qui en montre les dehors et qui n'en a pas les vertus, dit saint Basile.

Si on ne voyait les séculiers que par intervalles; si, quand ils se plaignent qu'on se sépare de leur compagnie pour s'acquitter des devoirs que la religion impose, on leur disait ce que Jésus-Christ dit à sa mère : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde le service de mon Père* (*Luc*, II)? oh! que ces visites et ces entretiens seraient agréables à Dieu! Au lieu qu'on n'en attire que les reproches, par ces fréquentes et longues conversations qu'on a avec des gens dont on épouse avec tant de chaleur les intérêts.

Est-on sorti du monde pour se plonger dans ces affaires et dans ces soins? et, quand on s'est une fois engagé dans la milice de Jésus-Christ, peut-on impunément reprendre celle du siècle? A quels dangers de se perdre s'exposent donc ces esprits remuants et inquiets, qui s'embarrassent de ce qui ne devrait pas les regarder; ces esprits turbulents et immortifiés, qui, ne pouvant souffrir le joug de la clôture, ni la gêne que donne une sérieuse application à *l'unique nécessaire*, sont dans une continuelle agitation, dans une habitude de visites et de courses où le mouvement de l'amour-propre, et non celui de la nécessité et de la charité les porte.

A quels dangers de se perdre s'exposent donc ces religieux qui, comme dit Hugues de Saint-Victor, courent de maisons en maisons pour savoir ce qui s'y passe; ces religieux errants qui, sans autre besoin que celui de se trouver à des assemblées ou à des spectacles qui les divertissent, demandent des permissions de sortir, sous de prétendues raisons qu'ils allèguent, et qui effectivement n'en ont point d'autre qu'une curiosité turbulente et une aveugle cupidité, qui leur fait regarder leurs couvents comme d'incommodes prisons où ils sont gênés et observés de trop près.

Que pensera-t-on aussi de ces vierges qui, obligées à une plus rigide clôture, ne souffrent qu'avec un dépit muet les incommodités d'une solitude d'où elles ne peuvent sortir? Dira-t-on qu'elles sont du nombre de ces vierges sages de l'Evangile? ne les mettra-t-on pas au rang de celles qui ne le sont pas?

En vain l'époux, pour se conserver son épouse, *fait dresser autour d'elle murs sur murs* : quoiqu'elles ne puissent forcer ces hauts et inaccessibles remparts, quoique même ce n'ait jamais été leur dessein, la trop grande joie qu'elles ont des visites qu'on leur rend, la vive douleur qu'elles ressentent d'en être privées, l'inquiète attente de les recevoir, les disculpent-elles devant Dieu, quand même le monde n'y trouverait rien de répréhensible?

Elles devraient se représenter ce que sainte Thérèse disait à ses filles, que moins une religieuse a d'habitude avec les séculiers, plus elle en est estimée; que leur faire sa cour, c'est s'en attirer l'indifférence; que

prendre les airs du monde, c'est s'exposer à leurs railleries et à leurs satires. Mais quand ce monde, naturellement critique et malin, n'en viendrait pas à ces mépris et à ces censures, elles devraient se souvenir de ce que Dieu disait autrefois aux enfants d'Israël, comme si cet endroit de l'Exode les regardait personnellement.

Je ferai en votre faveur des prodiges qu'on n'a pas encore vus, afin que vous sachiez que je suis votre Dieu et que vous n'en devez pas servir d'autres que moi. J'éloignerai de vous l'Amorrhéen, le Cananéen, le Jébuséen, qui ne vous empêcheront plus d'entrer dans la terre promise. Mais prenez bien garde à ce que je vais vous défendre : ne faites pas avec les habitants de ces terres aucune amitié qui soit la cause de votre ruine : Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias quæ sint tibi in ruinam (*Exod.*, XXXIV).

Comme ils avaient à vivre et à traiter avec ces peuples, ils ne pouvaient se dispenser de les voir et de leur parler ; mais, comme l'entretien lie souvent les cœurs aussi bien que la société, Dieu, pour empêcher que ce commerce d'affaires et d'intérêts temporels ne leur fît perdre l'esprit de leur religion, voulut qu'ils ne s'entretinssent que rarement avec eux, et lorsque d'indispensables nécessités les y engageaient.

Importante leçon pour les personnes religieuses ; utile et sage précaution qu'elles doivent prendre pour éviter tout entretien qui pourrait peu à peu dégénérer en d'étroites amitiés avec un monde séducteur, qui tôt ou tard serait la cause de leur ruine : *Cave ne.*

Il est vrai que, par la grâce du Seigneur, ce monde est purifié de ces superstitions, de ces obscénités, de ces abominations païennes ; mais, tout chrétien qu'il paraît, il ne laisse pas d'avoir encore ses idoles de vanité. Une religieuse en verra les ornements et les pompes, ses idoles d'Adonis ; on lui parlera de jeux, de plaisirs, de parties de divertissements et de spectacles qu'on a liées, de projets de mariage et d'intrigues.

Quoiqu'elle sache que rien de tout cela ne la regarde dans l'état qu'elle a embrassé, y sera-t-elle toujours insensible? Ce qui frappe ses sens n'ira-t-il jamais jusqu'au cœur? ne sera-t-elle jamais tentée de regretter ce qu'elle a quitté? son âme sera-t-elle toujours aussi chaste que son corps? n'éprouvera-t-elle jamais ce que dit saint Jérôme, que la présence, les joies, les discours des mondains sont capables de gâter l'esprit d'une Danaé, fût-elle enfermée dans sa tour? Qu'elle voie donc les séculiers, qu'elle leur parle; mais qu'elle prenne garde de ne faire avec les habitants de cette terre aucune amitié qui soit cause de sa ruine : *Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias quæ tibi sint in ruinam.*

Qu'elle les voie, qu'elle leur parle, mais que ce soit le moins fréquemment qu'elle pourra; qu'elle se montre, mais qu'elle ressemble à Jésus-Christ ressuscité, dont les visites n'étaient que de subites et de courtes apparitions ; qu'elle les voie, qu'elle leur parle, mais qu'elle prenne de si sages précautions, qu'on puisse dire d'elle ce que l'Ecriture et saint Grégoire disent de Samuel, qu'il était lent à venir, mais très-prompt à se retirer : *Tarde venit, cito recedit* (*S. Gregor. in c.* IX *lib.* I *Reg.*).

Qu'elle les voie et qu'elle leur parle; mais quel sera le principal (je ne dis pas l'unique) sujet de ses entretiens? Les artisans parlent de leur profession; les savants, de leurs livres; les jurisconsultes, de leurs lois; mais, pour elle, sa profession, son livre, sa loi, c'est la vie de Jésus-Christ, à qui elle s'est vouée et qu'elle doit consulter comme son modèle. C'est à elle à en imiter la conduite, à en étudier les actions et les paroles.

Tantôt il paraît sur les rivages de la mer de Tibériade (*Joan.*, XXI); et, quoiqu'on ne sache pas d'abord si c'est lui, on le reconnaît quand il parle, et qu'il demande par trois fois à Simon Pierre s'il l'aime. Tantôt, se joignant à deux de ses disciples, il leur explique les divines Ecritures avec tant d'onction, qu'ils se disent : Ne sentions-nous pas notre cœur brûler au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin (*Luc*, XXIV)? Tantôt, paraissant dans le cénacle, il leur montre ses plaies, et leur donne sa paix et son esprit (*Joan.*, XX). Enfin saint Luc nous dit, dans les Actes, qu'il apparut pendant quarante jours à plusieurs personnes, et qu'il leur parla du royaume de Dieu (*Actor.*, I).

Dans les visites que les séculiers vous rendent, formez-vous sur un si excellent modèle, si vous voulez les leur rendre utiles et vous sanctifier vous-mêmes. Faites qu'ils vous connaissent par de si édifiants endroits; inspirez-leur l'amour de Dieu, et renvoyez-les avec de si bons sentiments, qu'ils disent que vos discours les ont vivement touchés. Souhaitez-leur la paix du Seigneur, et, si vous ne pouvez leur montrer vos plaies, faites qu'ils sachent que vous ne laissez pas de porter sur vos corps la mortification du divin Jésus; parlez-leur de son royaume, et tâchez les uns et les autres de vous en rendre dignes.

DISCOURS XVIII.

Sur la méditation et l'attention à la présence de Dieu.

Ambula coram me, et esto perfectus.

Marchez devant moi, et soyez parfait (*Gen.*, *chap.* XVII).

Parmi les différents exercices de la vie spirituelle, la méditation sur la majesté et les perfections de Dieu, sur les vertus chrétiennes et les vérités du salut, a toujours été regardée comme l'un des plus considérables. La prière invoque Dieu, la méditation le goûte, la contemplation le possède, dit Richard de Saint-Victor (*Richardus a Sancto Victore parte* I *de Eruditione interioris hominis, et de Præparatione animi ad contemplat.*). Par la prière, la créature lui expose ses besoins ; par la méditation, elle s'occupe de ce qui peut nourrir sa piété et lui donner

de nouvelles forces. Par la contemplation, elle commence déjà à regarder comme dans un miroir ce qu'il plaira un jour au Seigneur de lui découvrir sans ombre et sans voile.

Mais ce savant auteur remarque que parmi ces pieux exercices, une sérieuse attention à la présence de Dieu est d'un grand secours à tous ceux qui veulent se rendre parfaits : que sans cette attention ils *n'honoreraient Dieu que de leurs lèvres*, par des paroles qui se succéderaient les unes aux autres, et par un stérile amusement d'esprit dont on ne tirerait aucun avantage.

C'est donc à tout chrétien, et par des raisons particulières à toute personne religieuse, que Dieu dit ce qu'il dit autrefois à Abraham : *Marchez en ma présence et soyez parfait.* Ces deux choses paraissent si étroitement unies, que l'une en est comme la cause et l'autre l'effet. Pour arriver à un état de perfection, il faut se mettre en la présence de Dieu ; et quand on s'y est mis de la manière qu'on expliquera dans la suite, on arrive à la perfection que Dieu demande.

Ames consacrées au Seigneur par la sainteté de vos vœux, comprenez bien cette morale, et rentrant en vous-mêmes, examinez-vous sur un article d'autant plus important, que cette attention à la présence de Dieu est une grande voie qui conduit à une grande perfection, au lieu que la négliger et en perdre le souvenir par un oubli volontaire, c'est s'exposer à n'y jamais parvenir.

Qu'est-ce donc que se mettre en la présence de Dieu, et quels avantages y trouve-t-on ? c'est ce que nous expliquerons dans la première partie de ce discours. Qu'est-ce que n'avoir point d'attention à cette présence divine, et de quels désordres son oubli est-il suivi ? c'est ce que nous verrons dans la seconde.

On ne peut assez estimer le bonheur d'un religieux qui marche devant Dieu et qui se met en sa présence : première proposition. On ne peut assez déplorer le fâcheux état de celui qui éloigne de son esprit la pensée de cette présence de Dieu : seconde et dernière proposition.

PREMIER POINT.

Il est impossible de mieux connaître ce que c'est que se mettre en la présence de Dieu, et les avantages qu'une sérieuse attention à cette divine présence procure à une âme, que par l'excellente idée que nous en donne l'auteur du livre de l'Ecclésiastique.

Heureux, dit-il, *heureux celui* qui, par un fidèle attachement à ses devoirs, *demeurera appliqué à la sagesse de Dieu. Heureux celui qui se regardera comme un homme environné de Dieu qui l'observe de toute part. Heureux celui qui allant pas à pas après cette sagesse, comme un voyageur qui suit son guide* (*Eccl.*, XIV), marchera constamment dans les routes qu'elle lui marque.

A des traits si vifs et si beaux, reconnaissons le caractère propre d'un chrétien, d'un religieux qui, soit qu'il médite, soit qu'il prie, soit qu'il s'applique à d'autres saintes occupations, sait se mettre en la présence de Dieu et dans la vraie disposition où il doit être pour se procurer l'avantage qui lui est promis.

Il demeurera appliqué à la sagesse de Dieu. Ce n'est donc pas un esprit dissipé volontairement, dont l'imagination errante court d'objets en objets, sans s'arrêter dans les endroits, et profiter des occasions où il pourrait trouver cette sagesse. C'est un esprit sérieux et recueilli qui, éloignant de soi, autant que l'infirmité de la chair le permet, ces vains fantômes dont une infinité d'autres se font une turbulente occupation, demande à Dieu la grâce de ne le point perdre de vue, afin qu'il demeure ferme et attaché à tous ses devoirs : *In sapientia morabitur.*

Il se regardera comme un homme que Dieu environne, et dont il est observé de toute part Il ne ressemble donc pas à ces insensés qui disent chez Job, *que Dieu se promène au milieu du ciel, et que s'y tenant renfermé, il ne voit pas ce qui se passe parmi nous* (*Job*, XXII). Il ne ressemble pas non plus à ces impudiques vieillards qui dirent à Susanne : *Les portes du jardin sont fermées, ne craignez rien, personne ne vous voit* (*Dan.*, XIII). C'est un homme qui, dans son action ou dans son repos, dans ses méditations ou dans ses prières, est vivement touché de cette pensée : Dieu me voit, Dieu m'observe ; en quelque endroit que j'aille, je suis sous ses yeux, il entend tout ce que je dis, il me connaît mieux que je ne me connais moi-même : *In sensu cogitabit circumspectionem Dei.*

Il va pas à pas après la sagesse qui le conduit, afin qu'il s'arrête dans les voies qu'elle lui marquera. Ce n'est donc pas un esprit flottant, bizarre, indéterminé, qui va tantôt à droite, tantôt à gauche ; qui forme de grands desseins, et qui les quitte presque dès qu'il les a conçus ; aujourd'hui fidèle, demain infidèle à ses devoirs : c'est un esprit stable, qui ne perd de vue ni le terme qu'il s'est proposé, ni la voie qui y conduit. C'est un esprit occupé de la plus grande de toutes ses affaires, résolu de s'arrêter à tout ce que la souveraine, quoique invisible sagesse de Dieu lui inspirera. *Vadens post illam quasi investigator, et in viis illius consistens.*

Si c'est là se mettre en la présence de Dieu, et si une personne religieuse se trouve dans cette disposition, on conçoit assez le grand bonheur que son attention à cette présence divine lui procure, dans quelque état qu'elle soit. Est-elle tentée d'offenser Dieu ? la pensée de sa présence l'arrête. A-t-elle dessein de le bien servir ? la méditation de cette présence l'anime. Souffre-t-elle quelques peines d'esprit ou de corps ? la réflexion, qu'elle fait sur cette présence la console. N'est-ce pas là de quoi être heureuse et parfaite ?

Parmi les différents noms que le roi-prophète attribue à Dieu, il lui donne *celui de redoutable au-dessus de tous les dieux.* Fabuleuses divinités des païens, vous n'avez rien de terrible. Vous avez des yeux, et vous ne voyez pas ; des oreilles, et vous n'entendez

pas ; des mains, et elles sont immobiles ; des pieds, et ils ne sauraient vous porter d'un lieu à un autre. Jupiter, tu tiens des foudres, et on les manie sans rien craindre : Pluton, tu as des feux, et on s'en approche sans en appréhender l'ardeur : Furies d'enfer, vous avez vos serpents, et l'on sait que s'il n'y en avait point d'autres, on n'en serait jamais mordu. Divinités ridicules, vous n'avez rien de terrible.

Vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez inspirer une respectueuse crainte à ceux qui savent que sans yeux vous voyez tout, que sans oreilles vous entendez tout, que sans bouche vous prononcez tels arrêts qu'il vous plaît, que sans pieds vous vous transportez dans tous les endroits de la terre, que sans mains vous élevez les uns sur le trône et en faites descendre les autres. *Vous êtes seul redoutable au-dessus de tous les dieux : Terribilis super omnes deos.*

Voilà, disait Arnobe aux païens, quelle est notre profession de foi. Nous croyons qu'en quelque partie du monde que nous soyons, quelque précaution que nous prenions pour nous cacher et déguiser nos sentiments, il y a un Dieu qui voit tout, qui entend tout, qui sait tout ; un Dieu qui connaît non-seulement tout ce qui se fait au dehors, mais tout ce que l'on a de plus intérieur et de plus enveloppé dans les secrets replis de son âme (*Arnob., lib.* VI, *adversus Gentes*).

Vivement frappés de cette pensée d'un Dieu présent, nous résistons avec le secours de sa grâce aux plus violentes tentations. Convaincus que nous sommes sous ses yeux, qu'il est à nos côtés, qu'il est même au-dedans de nous, sa présence nous retient dans les bornes de notre devoir, et la crainte qu'elle nous donne nous empêche de l'offenser.

A ce mot de crainte, ne vous figurez pas une crainte basse et toute servile, une crainte lâche et accablante, une crainte qui retient la main pour n'être pas puni ; mais qui laisse errer l'esprit au gré de ses mauvaises pensées, et livre le cœur à toute la corruption de ses désirs.

Figurez-vous au contraire une crainte pleine de respect, que tantôt la majesté, tantôt la justice d'un Dieu terrible inspire ; une crainte semblable à celle de Job, qui disait qu'il s'observait avec tant d'exactitude dans toutes ses actions, qu'il appréhendait de lui déplaire, sachant bien qu'il ne pardonnait pas à celui qui l'offense : une crainte semblable à celle de Jacob, qui ayant vu le Seigneur appuyé sur le haut d'une échelle, fut si vivement frappé de cette vision nocturne, qu'il s'écria : *Oh ! que ce lieu est terrible ; Dieu est véritablement ici, et je n'en savais rien* (*Gen.*, XXVIII).

Est-ce que ce patriarche ne savait pas que Dieu est partout ? Il le savait, répond saint François de Sales ; mais il voulait dire qu'il n'y avait pas fait de réflexion. Cette présence divine ne lui était pas inconnue ; mais il y fit pour lors plus d'attention, et ce ne fut *qu'après s'être réveillé*, qu'il s'écria : *Dieu est véritablement ici, et je n'en savais rien* (*Ibid.*).

C'est-à-dire (si l'on comprend bien cette circonstance) qu'il faut exciter et comme réveiller au dedans de soi une foi assoupie, afin que lorsqu'on est tenté d'offenser Dieu, on demeure fidèle à son devoir : c'est-à-dire que dans ces occasions où l'on est en danger de manquer à la parole qu'on lui a donnée de ne faire jamais rien qui lui déplaise, il faut se demander : est-ce que je ne sais pas que j'ai affaire à un Dieu terrible, qui me voit, qui m'entend, qui connaît les plus secrètes inclinations de mon cœur?

Cette vive attention à la présence de Dieu non-seulement tient une âme dans une respectueuse crainte, lorsqu'elle est tentée de l'offenser, elle l'anime encore à le bien servir, à marcher devant lui avec une nouvelle ferveur, et comme dit David, *à poursuivre ses ennemis et à ne pas revenir du combat qu'ils ne soient défaits* (*Psalm.* XVII).

Tel soldat qui songeait à se retirer de la mêlée et à fuir, pour ne pas risquer sa vie ou sa liberté, ne ménage plus ni l'une ni l'autre, lorsqu'il se voit sous les yeux de son général. Tel officier qui se négligeait quand son prince était éloigné, se rend exact à tous les devoirs de sa charge, lorsqu'il en est observé de près ; et c'est là, ce semble, ce que prétendait ce saint roi, lorsqu'il disait à Dieu : *C'est vous, Seigneur, qui avez dressé mes mains à la guerre, et qui avez donné à mes bras la force qu'ils ont. Je vous ai toujours eu devant mes yeux, je courrai les armes à la main, et animé de votre présence, j'irai au devant des troupes ennemies, dont je forcerai les murailles. Quel autre Dieu y a-t-il que le Seigneur? C'est lui qui m'a revêtu de sa force et qui conduit mes pas dans les voies de la justice.*

Oui, *dans les voies de la justice.* Quand on marche en la présence de Dieu, il n'y a point de défauts dont on ne soit en état de se corriger, point de vice dont on n'essaie de se défaire, point de passion qu'on ne s'efforce de vaincre, point de bonnes œuvres qu'on ne soit capable de faire. C'est par sa grâce et par une vive foi de sa présence que toutes les vertus chrétiennes et religieuses s'animent, que l'humilité en est plus profonde, l'obéissance plus prompte, l'espérance plus vive, la charité plus ardente.

Je parlerai au Seigneur, moi qui ne suis que cendre ; c'est l'humilité d'Abraham. Je ne l'ai pas perdu de vue, et il a rendu mes pieds plus légers que ne le sont ceux des cerfs ; c'est l'obéissance de David. Je l'ai prié de me donner assez de force pour vaincre l'ennemi de son peuple ; je ne serai pas frustré de mon attente ; c'est l'espérance de Judith (*Judith*, VIII *et* IX). Celui qui pénètre le fond du cœur sait bien quel est mon désir, et je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni tout ce qu'il y a de plus haut dans les cieux et de plus profond dans les enfers, ne me séparera jamais de son amour ; c'est la

charité de saint Paul (*Rom.*, XXVII *et* XXXVIII).

Quand un solitaire a toujours les yeux sur le Seigneur, il devient maître de toutes ses passions, dit saint Ephrem (*Tract. de Oratione*). Sa colère ne l'emporte plus, il en arrête les saillies; son orgueil ne le domine plus, il en réprime les mouvements; le souvenir des injures ne l'aigrit plus, il les efface de son esprit; l'intempérance de sa langue ne lui fait plus dire de paroles choquantes ou inutiles; il y a mis une garde de circonspection; et sur le débris de tous ces vices, il a élevé l'édifice de sa perfection.

Aussi, nous remarquons dans la vie de saint Dosithée qu'il voulait que dans tous les lieux qui étaient habités par les solitaires, on mît cette inscription : *Que la présence de Dieu ne sorte jamais de votre cœur; pensez qu'il est toujours avec vous, et que vous êtes debout devant lui* (*S. Dorothœus in Vita Dosith.*). Avec cette vive attention à sa présence, on se le propose comme l'objet et la règle de ses paroles, de ses pensées, de ses désirs, de tous ses exercices. On s'en acquitte avec plus de fidélité, la solitude en paraît plus douce; et quelque peine d'esprit ou de corps que l'on souffre, on y trouve un fonds inépuisable de consolation et de joie; troisième avantage qui rend l'état d'une personne religieuse heureux et parfait.

On ne peut assez déplorer l'aveuglement des païens, qui donnaient à chacune de leurs divinités son emploi pour s'en assurer la protection, et trouver quelque consolation dans leurs maux. A ceux qui allaient sur mer, c'était Neptune; à d'autres qui travaillaient sur des matières de fer, de cuivre, d'or, d'argent, c'était Vulcain. Les laboureurs avaient leur Cérès, les jardiniers leur Flore, ceux qui demeuraient dans leurs maisons, leurs dieux pénates.

Plaisantes divinités! qu'il fallait multiplier selon ses différents besoins, et que les Romains, qui paraissaient d'ailleurs si éclairés, enlevaient des lieux de leurs conquêtes pour les placer dans leur Panthéon. Plaisantes divinités, à qui on faisait plus d'injure que d'honneur en les croyant si limitées, qu'elles ne se trouvaient pas en d'autres endroits. Plaisantes divinités qu'on liait comme d'honorables esclaves, et dont, sans cette précaution, on ne s'imaginait pas en pouvoir obtenir du secours!

Le Dieu que nous adorons en rejette tout autre que lui, et nous engage sa parole, que si par une dévote attention à sa présence, nous nous jetons entre ses bras, *il sera avec nous dans notre affliction*, et qu'il nous en délivrera, soit par les secours extérieurs que nous en recevrons, soit par les consolations intérieures et invisibles qu'il répandra dans nos âmes.

Il descend avec Joseph dans sa prison, dans la fosse aux lions avec Daniel; il est à côté de Job sur son fumier, auprès de Tobie chez les Assyriens, avec Susanne dans le jardin, avec Ezéchias sur le lit de sa douleur, avec Simon Pierre chargé de chaînes, avec Etienne accablé de pierres, avec les apôtres pendant les jours de leurs persécutions. Mais qu'arrive-t-il? Il tire Joseph de la prison pour lui donner le gouvernement de l'Egypte; il envoie Abacuc à Daniel dans sa faim; Job dit à ses faux amis que leurs consolations lui sont à charge, qu'il n'en attend que de Dieu; il guérit par un ange Tobie de son aveuglement; il tire Susanne des terribles embarras où elle se trouve; il promet à Ezéchias une vie plus longue; il fait tomber des pieds et des mains de Simon Pierre les deux chaînes dont il était retenu; il fait voir à Etienne Jésus-Christ à sa droite, et, s'il abandonne ses apôtres à la fureur de leurs ennemis, il leur donne cette joie intérieure, d'avoir été jugés dignes de souffrir pour lui.

O Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation, qu'il est donc avantageux de ne vous point perdre de vue! Quelque peine d'esprit ou de corps que l'on souffre, votre miséricorde vous rend attentif à tous les besoins de ceux qui se jettent avec une humble confiance entre vos bras.

La vue de Dieu sur ceux qui s'occupent de sa présence est une vue qui les protège et qui les console, dit Salvien (*de Gubern. Dei, lib.* III); une vue qui lui fait conserver avec soin tout ce qu'il a la bonté de regarder avec amour. *Ses yeux sont toujours ouverts sur les saints*, dit David, *et ses oreilles attentives à leurs prières*. Par ces yeux ouverts, nous connaissons la tendresse de son cœur; et par ces oreilles qui ne se ferment jamais à leurs demandes, les plaisirs intérieurs qu'il répand dans leurs âmes. Nous voyons leurs croix, mais nous ne voyons pas leurs divines onctions.

Oh! que nous serions heureux, ajoute-t-il, si autant que Dieu a de bonté et d'amour pour nous, autant nous avions d'attention à cette tendre et consolante présence dont il nous honore! Mais aussi quel serait notre malheur si nous en éloignions de notre esprit la pensée, et de quels désordres son oubli serait-il suivi? C'est ce que nous allons examiner dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Etre en la présence de Dieu et se mettre en sa présence, sont deux choses qu'une erreur grossière confond souvent, mais que la foi et la religion savent bien distinguer. Etre en la présence de Dieu, c'est la nature de tout ce qui est créé, dit saint Augustin (*Lib.* I *Confess.*, *c.* 3, 4, 5). Se mettre en la présence de Dieu avec respect et dans un saint recueillement, c'est un hommage d'esprit et de cœur devant la majesté divine, dont la créature raisonnable est seule capable.

Si Dieu n'était en nous, et si nous n'étions en Dieu, nous ne serions point. Il est présent partout, sans paraître en aucun endroit; répandu dans tous les êtres, sans qu'ils le renferment; toujours en action et toujours en repos; recueillant et amassant toujours, sans avoir besoin de rien; rem-

plissant et soutenant toutes choses, sans rien perdre de son immensité; donnant à ses créatures non-seulement l'être, mais l'accroissement et la perfection, sans qu'elles le bornent; voilà ce qui s'appelle être en sa présence.

Mais s'y mettre soi-même avec respect, s'oublier soi-même et toutes les créatures pour s'occuper de ses grandes et de ses adorables perfections, c'est toute autre chose, dit saint Augustin; c'est l'invoquer et l'appeler au-dedans de soi; c'est faire agir la foi qu'on a reçue de son infinie bonté, pour lui dire: Quand sera-ce, ô mon Dieu, que vous posséderez entièrement mon cœur, et que, me faisant mourir à moi-même, je ne me souviendrai que de vous, et que je m'attacherai à vous seul comme à mon unique bien? Laissez-moi voir, ô mon Dieu, quelques traits de votre visage, et faites, par votre gratuite miséricorde, que je ne vous perde jamais de vue. Mon âme est une maison bien étroite pour vous recevoir, mais c'est à vous à lui donner toutes les dimensions nécessaires pour vous posséder; elle est tout en ruine, mais c'est à vous à la réparer; vous y trouverez une infinité de choses capables de blesser vos yeux, mais c'est à votre miséricorde à la purifier. Parler de la sorte et entrer dans ces sentiments, c'est, selon ce Père, se mettre en sa présence.

Ce fut sur cette différence de présence que Saint Paul se crut obligé d'avertir de leurs devoirs ceux qui, dans Athènes, passaient pour les plus éclairés et les plus sages. Etant entré dans le lieu où se tenaient leurs assemblées, il leur fit entendre deux choses.

La première, qu'*il y a un Etre souverain, infini, indépendant, immense, qui remplit tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre, qui a fait naître tous les hommes d'un seul, afin qu'ils le cherchassent, quoiqu'il ne soit pas loin d'eux, puisqu'il n'y en a aucun qui n'en ait reçu le mouvement, la respiration, la vie.*

La seconde fut de leur dire qu'*ils étaient religieux en toutes choses jusqu'à l'excès; mais que dans cette espèce de religion qui les attachait a leurs divinités, il avait, parmi les statues de leurs dieux, trouvé un autel avec cette inscription:* Au Dieu inconnu; *et que c'était là celui qu'il leur était venu annoncer* (*Act.* XVII).

On pourrait dire à une infinité de séculiers quelque chose de semblable. Chacun a sa passion dont il se fait une espèce de divinité: A l'avare, c'est son or et son argent, que David appelle *l'idole des nations;* il ne travaille, il ne se tourmente que pour en amasser; à l'ambitieux, c'est son turbulent désir d'être honoré; n'y eût-il qu'un vil Mardochée qui le méprisât, il est inconsolable; à cette fille mondaine, c'est une folle démangeaison de paraître, de plaire, de se distinguer par ses ornements; jamais idole n'en eut tant qu'elle en a. Mais parmi tous ces autels, on entrevoit celui *d'un Dieu inconnu,* autour duquel devraient s'assembler des adorateurs sans nombre, et qui cependant est un autel presque désert.

Si les gens du monde vivent pour la plupart dans cet aveuglement et cet oubli de Dieu, il attend du moins des personnes religieuses, dont les exercices les rappellent à une vive attention à sa présence, qu'elles répondront par là à l'honneur de leur vocation; et quand elles y manquent, à quels malheurs ne se livrent-elles pas!

Le premier est que cet oubli et ce défaut d'attention les rend d'autant plus coupables, qu'il n'y a rien qui les en détourne. Seraient-ce leurs occupations? Mais leurs lectures, leurs prières, leurs méditations, leur psalmodie, leurs offices de nuit et de jour, les rappellent sans cesse à cet important devoir de penser à Dieu, et de ne le point perdre de vue: *Suis-je devenu à Israël un désert stérile et une terre tardive qui ne porte de fruits que sur l'arrière saison,* dit-il chez Jérémie? *Numquid solitudo factus sum Israeli, aut terra serotina* (*Jerem.* II)?

Seraient-ce leurs différents embarras? Mais en quittant le monde elles s'en sont délivrées; et la liberté où Dieu les a mises, exige d'elles de lui dire avec le Sage: *Je jouis maintenant d'un doux repos, je cherche la sagesse de tout côté, afin de la prendre pour ma compagne. Bien loin que sa conversation ait quelque chose d'ennuyeux, j'y trouve ma satisfaction et ma joie; je goûte un innocent plaisir dans son amitié, et ses entretiens sont pour moi un fonds inépuisable de science* (*Sap.*, VIII).

Serait-ce le défaut d'une présence sensible? Mais des enfants qui aiment bien leur père, pensent encore plus à lui, lorsqu'il est dans un pays éloigné où ils ne le voient pas, que lorsqu'ils le voient. *Une fille,* dit-il chez le même prophète, *oublie-t-elle les ornements dont elle se pare, ou une épouse l'écharpe qu'elle porte sur son sein? Numquid obliviscetur virgo ornamenti sui, aut sponsa fasciæ pectoralis suæ* (*Ibid.*)?

Mais de là qu'est-ce qu'il conclut? que ce peuple si préféré à d'autres, et cependant si ingrat, l'a oublié; que quoi qu'il puisse dire pour se disculper, il ne recevra pas ses excuses. *J'ai eu compassion de vous dès votre jeunesse,* lui dit-il, *je me suis souvenu de l'amour que j'avais pour vous en vous prenant pour mon épouse, quand vous m'avez suivi dans le désert. Pourquoi donc m'avez-vous oublié? Votre éloignement de moi s'élèvera contre vous* (*Ibid.*). Peut-on trouver de plus fortes raisons pour rendre inexcusable une personne religieuse qui éloigne de son esprit la pensée d'un Dieu présent? C'est là la première cause de son malheur.

La seconde vient de ce que, oubliant Dieu, elle mérite que Dieu l'oublie. Nous en agissons souvent de la sorte à l'égard de nos semblables. Que cet homme fasse ce qu'il voudra, disons-nous, il ne pense pas à moi, je ne pense pas non plus à lui; il me regarde comme un étranger, je le traiterai de même. Or, dans cette différence infinie qu'il faut mettre entre le Créateur et la créature, avec quelle témérité prétendrions-nous que, l'éloignant de nos esprits et de nos cœurs, il

'eût pour nous cette présence de protection, sans laquelle il nous est impossible de conserver son amitié et même de l'acquérir?

Il s'en est assez expliqué dans nos livres saints : *Qu'est-ce qui vous a obligé de me manquer de parole et de m'effacer de votre mémoire, sans rentrer dans votre cœur? Vous m'avez oublié, parce que je suis demeuré dans le silence comme si je ne vous voyais pas ; mais je vous oublierai à mon tour, et je ne me souviendrai point de vous* (*Isa.*, LII).

Etre dans la mémoire et dans le cœur de Dieu, c'est un bonheur qu'on ne peut assez estimer; mais n'y être pas, c'est un malheur d'autant plus grand qu'on se l'est attiré par sa faute. Pense-t-on à Dieu? on lui demande la grâce de connaître ses fautes pour s'en corriger; et cette attention à sa présence est une favorable disposition pour l'obtenir. *La sagesse*, dit Salomon, *se découvre à ceux qui l'aiment, et ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prévient même ceux qui la désirent; et comme elle est pleine de lumière, elle se montre à eux agréablement*, et les instruit de leurs devoirs.

Mais ne pense-t-on point à Dieu? on se met hors d'état de connaître ses fautes, d'en concevoir une vraie douleur, et d'en obtenir le pardon. Au lieu de s'humilier, de mortifier ses passions, de renoncer à soi-même, de haïr son âme pour la sauver; on est plein de soi, on s'aime, on se flatte, et l'on ne voit les choses que dans un faux jour. *Figurez-vous une ville qui n'a point de murailles*, et où les animaux qui sortent des forêts, ne trouvant rien qui les arrête, font d'horribles dégâts. Figurez-vous de même le triste état d'une âme qui par son éloignement volontaire de la présence de Dieu, n'étant plus sous ce favorable asile, se voit exposée à toute la violence de ses passions. *Sicut urbs patens et absque murorum ambitu* (*Prov.*, XXIV).

Pense-t-on à Dieu? on lui demande, en se mettant en sa présence, cette sagesse dont le commencement est un désir sincère de s'instruire de ses devoirs. De cette instruction on passe à l'amour, de cet amour à l'observation de ses lois, de ce soin de les observer, à l'affermissement de sa pureté ; de cette pureté à ce bonheur inestimable d'être proche de Dieu. Qui le dit? le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse (*Sap.*, VI, 18, 19, 20).

N'y pense-t-on pas? jugez par rapport à tous ces degrés de perfection et de bonheur par combien d'autres tout opposés, cette pauvre âme tombe peu à peu dans un abîme de péchés et de malheurs. Elle néglige de s'instruire de ses devoirs ; premier degré. Négligeant de s'en instruire, elle fait connaître qu'elle n'aime pas Dieu; second degré. N'aimant pas Dieu, elle n'accomplit pas sa loi dont *l'amour est la plénitude* ; troisième degré. Ne l'observant pas, elle s'affermit dans ses péchés; quatrième degré. S'y affermissant, elle s'éloigne de Dieu, et Dieu s'éloigne d'elle; cinquième degré. N'est-ce pas là s'attirer, par sa faute, de très-grands malheurs?

N'en demeurons pas là, et afin de les prévenir, cherchons les causes d'un si funeste oubli. Ne pourrait-on pas l'attribuer à la faiblesse de l'homme, qui ne peut s'élever jusqu'à Dieu dont la nature est incompréhensible? C'est une des raisons qu'en apporte Guillaume de Paris (*Guillelmus Paris., part.* 2. *prim. part. de Universo*). On voudrait bien monter jusqu'à lui, mais à peine a-t-on fait quelques efforts, qu'on retombe bientôt par sa propre infirmité.

Car il n'en est pas de l'homme comme de l'ange; cette substance spirituelle n'a nul besoin d'espèces qui le représentent, elle le voit tel qu'il est, et *elle le voit toujours*. Mais comme nous sommes liés à *un corps qui appesantit l'âme*, nous sommes privés de cet avantage, et c'est beaucoup lorsque nous nous mettons en sa présence et que nous pensons à lui.

Il nous arrive, en cette occasion, quelque chose de semblable qu'à un homme qui voulant gagner la hauteur d'une montagne, est enfin, après avoir épuisé toutes ses forces, obligé d'en descendre, tant il est faible. *L'homme s'approchera d'un cœur haut*, dit David, *et Dieu s'élèvera encore davantage.* (*Psalm.* LXIII).

Ne faisons donc pas à la faiblesse de l'homme un sujet de reproche d'être éloigné de Dieu, et de n'avoir pas cette présence intime et continuelle qu'il ne peut avoir sans une grâce spéciale. Mais d'autres raisons contribuent, dit Guillaume de Paris, à cet éloignement et à cet oubli

La première est une mauvaise disposition d'âme. On croit que c'est plutôt fait d'oublier Dieu que d'être dans une gêne continuelle en pensant à sa présence, et en menant la vie que l'on mène. Les créatures amusent, les objets sensibles frappent l'imagination et vont au cœur; on est hors de soi, et on se soucie peu d'y rentrer. Parmi tant de statues, il y a *l'autel du Dieu inconnu*. On ne se met pas même en peine de le connaître, non plus que ces peuples d'Athènes dont saint Paul remarque *qu'ils passaient tout leur temps à dire et à entendre quelque chose de nouveau* (*Act.* XVII, 21).

Ne pourrait-on pas faire un reproche assez semblable à bien des gens qui, quoiqu'ils aient fait profession d'une vie retirée, portent jusque dans leur solitude, les intrigues, les nouvelles, les amusements, les folies du monde? On ne s'étonne guère de voir des séculiers passer la meilleure partie de leur vie dans ces divertissements frivoles, parler beaucoup aux créatures et presque jamais au Créateur; vivre dans de continuelles dissipations qui leur ôtent l'attention et le respect qu'ils doivent à un Dieu qui leur est présent.

Mais que des personnes qui lui sont consacrées passent, comme les Athéniens, une partie du temps *à dire ou à entendre des nouvelles dissipantes*, c'est ce que l'on a de la peine à concevoir; et quand elles ont ce dé-

faut, que peut-on en juger? Si nous le demandons à Jésus-Christ et à Jean Baptiste, ce Maître dira *que la bouche parle de la plénitude du cœur* (*Luc.*, VI); et ce Précurseur, *que les paroles de celui qui tire son origine de la terre sont de la terre* (*Joan.*, III).

Tout ce que fait une personne religieuse, quand elle suit l'esprit de sa vocation, la rappelle à Dieu; elle lui parle dans ses prières, et il lui parle dans ses lectures. Quand elle se tient en sa présence, *elle le met sur son sein comme un bouquet de myrrhe* qu'elle cueille le matin, pour avoir le plaisir de le sentir tout le reste du jour, dit saint François de Sales. Mais quand à force de penser au monde et de s'entretenir des nouvelles du monde, elle se livre volontairement à de continuelles dissipations, que peut-on encore un coup en juger?

La seconde cause de cet oubli et de cette attention à la présence de Dieu est qu'on ne lui en demande pas la grâce. Il n'y en a aucune qui ne vienne de lui; et le grand secret de l'obtenir, dit Hugues de Saint-Victor, est de s'accoutumer à demeurer au dedans de soi pour lui dire: Seigneur, je suis devant vous et avec vous. Après être sorti de la maison paternelle, je n'ai pu vous entendre, mais votre infinie miséricorde m'ayant rappelé de mon égarement, j'ai cette humble confiance que vous me parlerez.

Un pauvre mendiant se tient à la porte d'un riche, et il voudrait bien le voir, afin qu'il lui donnât l'aumône. Il n'ose crier, ni frapper fort, mais ses gémissements se font entendre, et il en reçoit ce qu'il souhaitait. Si nous en agissons de même à l'égard de Dieu, dont nous sommes les pauvres, il voudra bien nous faire la charité, et David dit *qu'il a exaucé les désirs de ces pauvres et qu'ils les a préparés, afin que son* oreille écoutât favorablement leur cœur.

Il les a préparés et il les a écoutés : cette préparation est une grâce qu'il leur fait et qui ne leur est pas due; cette bonté à leur donner un favorable accès en est une suite, et il veut bien qu'ils aient quelque part aux faveurs qu'il leur fait: sans cela les écoutera-t-il, s'écouteront-ils eux-mêmes et se mettront-ils en sa présence?

C'est là, ô mon Dieu, cette grâce que nous vous demandons. *Roi immortel de tous les siècles*, vous qui êtes la lumière, la vie, la force de nos âmes, ne souffrez pas que nous vous perdions de vue. Nous oublierons plutôt toute autre chose, pour nous entretenir de vos miséricordes et de vos grandeurs. Si nous faisons quelques prières, que ce soit pour vous représenter nos besoins; si nous nous occupons de quelques lectures, que ce soit moins pour satisfaire notre curiosité que pour nous instruire des vrais moyens de vous plaire.

O Dieu, ô mon Dieu, je me mettrai en votre présence, dès que l'aurore commencera à paraître, et je m'éveillerai pour vous dans cette terre déserte, je contemplerai votre puissance et votre gloire, comme si j'étais présent devant vous dans votre sanctuaire, je vous bénirai tant que je vivrai, et j'élèverai mes mains en votre nom.

Le souvenir de votre présence sera pour mon âme un mets délicieux qui l'engraissera. Après avoir passé le jour en chantant vos louanges, je me souviendrai de vous sur mon lit et j'emploierai mes veilles à la méditation de vos infinies bontés. Mon âme se sentant à l'ombre de vos ailes, s'attachera à vous suivre et à faire un bon usage de vos grâces, afin d'en recevoir la récompense.

DISCOURS XIX.

Sur la reconnaissance que les personnes religieuses doivent à Dieu, des grâces qu'elles en ont reçues.

Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.
Vous avez rompu mes liens, je vous offrirai en sacrifice une hostie de louange (*Psaume* CXV).

De tous les devoirs de la créature raisonnable envers Dieu, le culte qu'elle lui rend est le premier et le plus noble; mais on peut dire après saint Augustin que c'est à la reconnaissance à l'acquitter de ce devoir, et que la vraie religion d'une âme consiste principalement à ne lui être point ingrate: *Cultus Dei in hoc maxime constitutus est, ut anima ei non sit ingrata* (*S. Aug., lib. de Spiritu et littera, c.* 11).

Nous sacrifions à Dieu les lumières de notre esprit par la foi, la vivacité de nos désirs par l'espérance, les affections de notre cœur par la charité, les plaisirs de notre corps par la pénitence; mais la reconnaissance est comme une vertu universelle qui les acquitte toutes de ce devoir; comme une vertu qui rend à ses infinies perfections le tribut de louange et d'hommage qui leur appartient.

Qu'avons-nous? que sommes-nous? qu'espérons-nous qui ne vienne de vous, ô mon Dieu? Quel crime serait-ce donc de ne vous en pas témoigner notre gratitude? Les païens le faisaient bien pour honorer leurs fausses divinités: pourquoi ne le ferions-nous pas, pour vous donner dans une religion toute sainte cette marque de notre dépendance?

Quoique ce devoir de reconnaissance regarde tous les chrétiens en général, les personnes religieuses qui ont voulu s'en faire une loi particulière, ne pensent jamais aux grandes grâces qu'elles ont reçues de Dieu, qu'elles ne lui disent avec David: *C'est vous, Seigneur, qui avez rompu mes liens, je vous offrirai en sacrifice une hostie de louange.* Ces paroles toutes seules leur fournissent même l'idée d'une juste reconnaissance et de ce qu'elles doivent faire pour s'en acquitter dignement. *Dieu a rompu leurs liens*, elles ne sauraient assez reconnaître cette grâce. Elles s'engagent *à lui offrir une hostie de louange*, elles lui doivent cette marque de leur gratitude. Quelle liberté d'un côté! quel sacrifice d'un autre! Comme ces deux choses sont renfermées dans ces paroles de mon texte, elles font assez naturellement le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Si ce fut à David un grand sujet de douleur d'avoir perdu son cher Abner, il avoua

cependant qu'il lui restait au moins cette consolation d'apprendre *qu'il n'était pas mort en lâche, qu'il n'avait eu ni les mains liées, ni les pieds chargés de fers : Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est Abner; manus ejus ligatæ non sunt, et pedes compedibus aggravati* (II *Reg.*, III).

Pères et mères, dont les enfants sont morts au monde par le sacrifice qu'ils ont offert à Dieu de leurs plaisirs, de leur liberté, de leur vie, vous cesseriez de gémir sur la perte que vous en avez faite, si de semblables réflexions vous venaient dans l'esprit; vous vous représenteriez que l'éloignement du siècle a plutôt été une espèce de triomphe qu'une fuite lâche et précipitée; qu'ayant vu de loin des chaînes d'autant plus dangereuses qu'elles leur eussent paru charmantes, ils les avaient sagement évitées; que la grâce d'un Dieu attentif à tous les moyens de leur salut leur avait procuré une douce et sainte liberté.

Si vous ne faites pas quelquefois ces réflexions, les personnes religieuses croiraient manquer à l'un de leurs principaux devoirs, si elles ne rappelaient sans cesse dans leur esprit les grandes grâces que ce Dieu de miséricorde leur a faites, afin que le souvenir qu'elles en conservent les porte à une juste, respectueuse et continuelle reconnaissance. C'est lui qui a rompu leurs liens : premier motif de leur reconnaissance; c'est lui qui les a rompus de bonne heure : second motif; c'est lui qui les a rompus pour toujours : troisième motif : *Dirupisti vincula mea.*

C'est beaucoup dire que Dieu a rompu leurs liens; ce n'est pas une seule chaîne ni un seul lien ; ce sont des chaînes et des liens multipliés qui les eussent ou arrêtés tout court dans la voie des saints préceptes, ou empêchés d'y marcher avec cette vitesse et ce dégagement d'une âme qui veut faire de continuels progrès dans la vertu.

Quels obstacles néanmoins n'y aurait-elle pas rencontrés dans un siècle où l'on ne voit presque que des gens sans charité dans leur abondance, sans humilité dans leur grandeur, sans résignation dans leurs misères, sans modération dans leurs désirs, sans fidélité dans leurs commerces, sans pudeur dans leurs parures, sans frugalité dans leurs repas, sans retenue dans leurs emportements, sans bonne foi dans leurs paroles, sans piété pendant leur vie; sans pénitence et vraie conversion à leur mort.

Quels obstacles n'y aurait-elle pas trouvés dans un siècle où la vertu ne vient ni de la naissance, puisque tous les hommes naissent pécheurs, ni presque de l'éducation, puisque souvent on n'en reçoit que de mauvaise, ni de la contrainte, puisqu'ordinairement on s'endurcit aux corrections et aux menaces? dans un siècle où l'on respire un air corrompu par les pernicieux exemples que l'on voit, par la dissolution des discours que l'on entend, par l'éclat du luxe dont on s'éblouit, par les intrigues des amitiés lascives qu'on entretient, par l'indolence d'une vie molle et oisive où l'on s'ensevelit dans le sommeil et l'amour du plaisir.

Loué soit à jamais le Dieu de Jacob dont la charitable et toute-puissante main a rompu tant de *liens d'iniquité : Dirupisti vincula mea.* J'appelle en effet *liens d'iniquité* ces enjouements et ces plaisirs, qui, tout innocents qu'ils paraissent, engagent peu à peu une jeunesse volage à aimer le monde et à s'en faire aimer; ces enjouements et ces plaisirs qui se succèdent les uns aux autres et qu'on ne varie que pour s'en rendre le goût plus vif et plus piquant.

J'appelle *liens d'iniquité* cette tumultueuse circulation de visites reçues et rendues, dont tantôt les médisances et les railleries, tantôt les airs efféminés et bachiques font tout l'agrément, où l'on ne parle que de modes, d'intrigues, de nouvelles, et jamais de Dieu, ni des moyens de se sanctifier dans son état.

J'appelle *liens d'iniquité* ces respects humains, ces basses et lâches complaisances où, si l'on n'applaudit pas aux désordres que l'on voit, on les souffre avec une froide tranquillité; où, crainte de déplaire à des gens dont on a quelque intérêt de conserver les bonnes grâces, on fait souvent le mal qu'on ne voudrait pas faire; et malgré les remords d'une conscience agitée, on n'ose faire le bien pour lequel on aurait quelque penchant.

J'appelle *liens d'iniquité* ces coutumes et ces usages profanes, dont on se fait une espèce de loi, en marchant, non dans la voie qu'il faudrait suivre, mais dans celle où va le plus grand nombre; en se flattant d'être assez bon, parce qu'on n'en trouve guère de meilleur que soi; en se faisant, même de sa prétendue bonté, un mérite, ou du moins une excuse de ne pas tomber en des excès dans lesquels une infinité d'autres tombent. Tel a été de tout temps le monde, et tel il est encore aujourd'hui.

Ne cherchons donc pas les exemples des siècles passés pour rappeler une vérité qui ne nous est que trop présente dans le nôtre : admirons seulement l'infinie bonté de Dieu, qui, attentif au salut de ces âmes heureuses qu'il appelle à soi, *les met*, comme parle le roi-prophète, *à couvert, dans le lieu le plus caché de son tabernacle pendant le jour des pécheurs; qui, les ayant placés sur la pierre ferme, élève leurs têtes au-dessus de leurs ennemis;* qui, d'une main également forte et bienfaisante, *rompt ces liens d'iniquité* qui les retient attachés au monde : *Dirupisti vincula mea.*

Il leur rend encore un second service, en rompant ces liens de bonne heure pour les engager à une nouvelle reconnaissance, en leur procurant une plus douce et plus honorable liberté.

Quel pieux et édifiant spectacle fournissent à nos yeux tant de vierges sages, qui, dès leur plus tendre jeunesse, ont tenu leurs lampes prêtes pour aller au-devant de l'époux; au lieu qu'une infinité d'autres que Jésus-Christ appelle folles, ne songent à faire provision

d'huile, que lorsqu'elles voient que leurs lampes vont s'éteindre; tant de timides et chastes colombes qui, sans attendre que l'oiseau carnassier vienne fondre sur elles, prennent la salutaire précaution de se cacher dans les trous les plus enfoncés de la pierre?

Quel pieux et édifiant spectacle fournissent à nos yeux ces saints religieux qui, loin du tombeau et de la caducité d'un corps usé, s'acquittent de bonne heure des devoirs d'une vie toute consacrée à Dieu, dont ils savent ne pouvoir s'acquitter trop tôt, et qui ne comptent pour des années parfaites que celles qu'ils ont employées au service de ce père de famille qui s'est levé de grand matin pour les envoyer à sa vigne; ces religieux qui, presque dès le crépuscule d'une raison et d'une foi naissante, se hâtent de secouer les liens d'un ennemi dont on ne se débarrasse que très-difficilement, lorsqu'on s'est fait une habitude de les porter.

Bien différents de ces aveugles mondains *qui aiment la vanité et qui cherchent le mensonge*, ils n'attendent pas à se ranger sous la houlette du bon pasteur, après en avoir fatigué la patience par de longs égarements; à prier leur père, comme l'enfant prodigue, de les mettre au nombre de ses serviteurs, après avoir dissipé comme lui leur portion héréditaire; à tâcher de rompre leurs chaînes comme Samson, après s'être endormi dans le sein de Dalila. Ils quittent le monde et ils en secouent les liens, dès qu'à la faveur des premiers rayons d'une grâce avancée, ils connaissent qu'il pourrait les engager et les séduire. Ils lui tournent le dos comme ces soldats qui ne tiraient que de côté leurs flèches contre les amazones dont ils craignaient que la beauté ne les en rendît les esclaves; ou comme ces pilotes qui, pour ne pas entendre le chant assoupissant des sirènes, prennent, dit saint Jérôme, la sage précaution de se boucher les oreilles.

Cette grâce singulière vient de vous, ô mon Dieu, *qui avez rompu leurs chaînes* de bonne heure; de vous, *qui avez béni votre terre et détourné la captivité de Jacob*. Paroles figurées, mais pleines d'un grand sens, qui ont donné lieu à saint Bernard de distinguer deux grâces assez différentes, quoiqu'elles viennent d'un même principe : celle des anges et celle des hommes.

Jésus-Christ est le Sauveur des uns et des autres, mais avec cette différence, qu'il a relevé l'homme qui était tombé, et qu'il a accordé à l'ange la grâce de ne pas tomber : *Erexit hominem lapsum; dedit stanti angelo ne laberetur* (*S. Bern., serm.* 22 *in Cantica, et serm. de Circumcisione*). Il a été la rédemption de l'un et de l'autre, dit ce Père : et de quelque manière qu'il en ait agi, l'ange et l'homme lui ont des obligations infinies; mais il a fait pour l'ange quelque chose de plus qu'il n'a pas fait pour l'homme; en délivrant celui-ci de la captivité où il s'était engagé, et en la détournant de celui-là, en déliant les chaînes de l'un, et en conservant si bien l'autre, qu'il ne s'en est pas chargé : *Illum de captivitate eruens, hunc a captivitate defendens, solvens illum et servans istum.*

Est-ce à dire par là que ceux et celles qui entrent en religion sont sans péché ou hors d'état d'en commettre? Cette proposition serait aussi fausse dans son principe que pernicieuse dans ses suites. Mais c'est mettre entre eux et les gens du monde cette différence qu'ils se sont hâtés de se débarrasser de tout ce qui aurait pu les lier et les attacher à la corruption du siècle; qu'ils ont fermé de bonne heure les avenues du péché, et que, lorsqu'ils sont fidèles à la grâce de leur état, ils ôtent à l'homme ennemi le funeste plaisir de les voir ses esclaves.

C'est mettre entre eux et les gens du monde cette différence, que le Seigneur a fait de plus grandes choses pour eux que pour une infinité d'autres; qu'il *a détourné de Jacob la captivité* dont il était menacé; qu'il a répandu des bénédictions avancées *sur une terre* qui est par privilége *sa propre terre;* qu'il les a tirés, comme Loth, d'un lieu où le cri de l'iniquité étouffe la voix de la justice; où le libertinage qui triomphe tourne en raillerie la vraie piété; où la vie qui s'écoule dans un perpétuel enchaînement de plaisirs finit presque toujours par l'impénitence; où, pour parler le langage de Jérémie, *la mort qui monte par les fenêtres* entre jusque dans la substance de l'âme, je veux dire le péché, par tous les sens du corps, qui en sont comme *les fenêtres* et les portes.

Tant de grâces demandent qu'on en rappelle souvent la mémoire, afin d'en témoigner une vive reconnaissance à celui d'où elles viennent. Mais ce qui doit encore porter à de nouveaux sentiments de gratitude ceux et celles qui les ont reçues dans leur vocation à l'état religieux, c'est que Dieu, dans cet état, non-seulement a rompu leurs liens et les a rompus de bonne heure, mais qu'il les a encore rompus pour toujours.

Infortuné Samson, pour n'avoir pas reçu cette grâce, tu as eu le malheur de tomber entre les mains de tes ennemis et de te voir exposé à leurs insultantes dérisions. En vain avais-tu rompu tes liens, on te lia de nouveau; et, sans prendre garde que *l'Esprit du Seigneur s'était retiré de toi* (*Judicum*, XVI), tu leur servis de jouet en tournant, comme un vil animal, la meule où tu étais attaché.

Gens du monde, qui n'avez pas sacrifié au Seigneur le droit de disposer de votre volonté, vous savez combien souvent il vous en coûte et à quelles fâcheuses extrémités vous réduisent ces fréquents passages du mal au bien et du bien au mal. Dégagés d'une passion, vous vous laissez bientôt dominer par une autre; et, traînant après vous la meule de vos insensés désirs, vous servez de jouet *à ce fort armé qui, chassé de sa maison, se promet d'y rentrer avec sept esprits plus méchants que lui.*

Quoique les personnes religieuses ne puissent se flatter avec certitude d'un persévérant attachement au service de Dieu pendant cette vie, qui n'est qu'une tentation continuelle, il arrive néanmoins qu'ayant rompu les liens

du monde, elles s'ôtent, par l'indissolubilité de leurs vœux, la licence de les reprendre et de se rétracter du serment de fidélité qu'elles ont fait à celui à qui elles veulent appartenir pour toujours. Un petit trait de l'Écriture rendra cette vérité plus sensible.

Dieu avait fait entendre à Abraham que sa volonté était qu'il lui immolât Isaac; mais, selon l'ancienne tradition des Hébreux, ce patriarche, ayant formé la résolution d'exécuter cet ordre d'en-haut, crut à propos de lier les pieds et les mains de son fils. Admirez ici la surprenante disposition de l'un et de l'autre, dit saint Zénon de Vérone (*Serm.* 1, *de Abrahamo*); admirez d'un côté le courage d'un père qui, malgré les sentiments les plus tendres de la nature et de la raison, conduit sur la montagne cette chère victime pour l'offrir en sacrifice au Seigneur; admirez d'un autre côté l'aveugle soumission de ce fils qui, malgré l'amour de la vie et l'horreur que donne la proximité d'une mort violente, consent à son immolation.

Admirez ce père qui, dans la plus terrible de toutes les épreuves, se hâte d'obéir à Dieu, de peur que la douleur que lui donnerait la perte d'un si aimable enfant ne l'attendrisse trop et ne l'empêche de satisfaire à son devoir. Admirez cet enfant qui, voulant avoir encore plus de part à son sacrifice que son père, lui tend les pieds et les mains afin qu'il les lie, de peur que la lueur de l'épée qui va lui couper la tête et l'horreur de la mort ne l'obligent d'éviter par une prompte fuite ce coup fatal.

Dans cette histoire lisez la vôtre, vous qui, par la solennité de vos vœux avez rompu les liens qui vous eussent attachés au monde, et avez demandé au Seigneur la grâce de vous engager dans les siens, afin de ne jamais renoner ces chaînes fatales que vous avez quittées. Il a écouté vos prières et vous a mis en état, si vous lui êtes fidèles, de le servir toujours par cette heureuse nécessité de ne vouloir être qu'à lui.

Je l'appelle heureuse, puisque vous vous affermissez par là dans votre vocation, que vous rassurez ce qu'il y a en vous de chancelant, que vous remplissez ce qu'il y a de vide, que vous fixez ce qu'il y a de bizarre, que vous êtes établis et, pour me servir des termes de saint Pierre, fondés et enracinés dans la charité : *In charitate radicati et fundati.*

Quand un arbre n'a encore que de petites fibres, quand ses racines ne sont encore couvertes que de la superficie de la terre, une agitation un peu forte le courbe et le fait tomber; mais quand ses racines sont profondes, quand une bonne terre les cache et les nourrit, il résiste aux plus violents coups de vent et demeure toujours dans sa place.

Tels qui dans le monde avaient formé de bonnes résolutions d'être à Dieu et de marcher dans les voies de ses préceptes, se sentent souvent traversés dans leurs desseins; et, hélas! combien de fois sont-ils renversés par de violentes secousses! Mais, lorsque la crainte de la malignité du monde et de leur propre fragilité leur fait chercher le cloître, pour y mettre l'arbre de leur salut en assurance, leurs vœux les lient, les attachent, les enracinent, pour ainsi parler, dans la terre des vivants, où ils résistent aux plus furieux orages.

Que les eaux soient émues, qu'elles fassent un grand bruit, que leur rapide mouvement secoue les montagnes; que les nations frémissent et que les royaumes se renversent, la maison de Dieu n'en est point ébranlée, parce qu'il est au milieu d'elle et que dès la pointe du jour elle est sous sa protection (*Ps.* XLV). Sans cela elle tomberait comme les autres édifices, mais il est son asile et sa force.

De si grandes grâces que reçoivent les personnes religieuses les engagent par des raisons particulières à en témoigner à Dieu leur reconnaissance. Mais comment s'acquitteront-elles envers lui de ce devoir? en voici les vrais moyens : il a rompu leurs liens, il les a rompus de bonne heure, il les a rompus pour toujours : *Dirupisti vincula mea.* Il faut que, pour reconnaître tant de faveurs, elles lui *offrent en sacrifice une hostie de louange : Tibi sacrificabo hostiam laudis.*

SECOND POINT.

Trois choses qui peuvent rendre parfaite la reconnaissance d'une âme sont renfermées dans ce peu de paroles du roi-prophète. Il y parle de sacrifice, de victime, de louange; de sacrifice, il faut que cette âme se donne toute à Dieu; de victime, il faut qu'elle se mortifie pour Dieu; de louange, il faut qu'elle chante celles de Dieu : *Tibi sacrificabo hostiam laudis.*

Ç'a été par les sacrifices que les premiers hommes du monde ont voulu donner à Dieu des marques publiques de leur reconnaissance. Ce fut dans cet esprit qu'Abel lui offrit ce qu'il y avait de plus sain et de plus gras dans son troupeau, qu'Abraham lui immola un bélier que sa providence avait substitué à la place de son fils unique, et qu'il n'y avait aucun lieu dans Israël et dans Juda d'où l'on n'apportât dans son temple les animaux, les oiseaux, les fruits dont il avait lui-même marqué les qualités et les espèces à son peuple.

Depuis ce temps les choses sont bien changées, et, pour le dire avec l'Apôtre, *elles sont devenues toutes nouvelles.* Ce ne sont plus des animaux ni des sacrifices charnels que Dieu nous demande : ils seraient indignes de sa souveraine majesté, indignes même de l'état des personnes religieuses, qui, pour aller au delà des devoirs communs de la reconnaissance chrétienne, aspirent à ce qu'il y a de plus parfait.

Ce qu'il leur demande et ce qu'il veut qu'elles lui offrent en sacrifice est *un cœur bon et pur.* Sans cette bonté et cette pureté de cœur, elles pourraient mettre leurs biens à ses pieds comme Ananie et Saphire, et être avares; s'humilier comme Achab et le pharisien, et être remplies d'orgueil; donner quelques marques d'amitié et de réconciliation comme Esaü et Joab, et entretenir des haines invétérées. Sans cette bonté et cette

pureté de cœur, leur douceur ne serait que bassesse, leur patience que stupidité, leur dévotion que coutume, leur mortification que nécessité et chagrin; mais quand elles offrent à Dieu un cœur bon et pur, elles lui donnent ce qu'elles ont et ce qu'elles ne sauraient, sans une noire ingratitude, se dispenser de lui donner. Ne missent-elles comme Jacob que des pierres les unes sur les autres pour lui élever un autel, n'offrissent-elles à ses ministres qu'un peu de farine comme la veuve de Sarepte, ou deux tourterelles comme Marie, mère de Jésus, elles sont favorablement reçues, et le Seigneur se satisfait de cette marque de leur reconnaissance.

Elles ne font pas comme vous, gens du siècle, qui souvent ne donnez à Dieu que ce que vous estimez le moins, ou ce que vous ne sauriez honnêtement garder. Femmes mondaines, vous renoncez à des ajustements qui ne vous conviennent plus et qui vous plairaient encore, si le monde avait la complaisance de ne vous pas reprocher votre ridicule orgueil; vous renoncez à des spectacles, à des plaisirs, à des fêtes profanes qui ne siéraient guère à un âge avancé, et où vous seriez les premières, si vous pouviez faire revenir ce printemps de la jeunesse et rappeler cette saison d'enjouement qui s'est écoulée trop vite. Est-ce là offrir à Dieu en sacrifice un cœur bon et pur?

Joueurs de profession, vous ne maniez plus les cartes et les dés qui ont absorbé le plus comptant de votre bien, et vous les reprendriez encore si la fortune vous donnait lieu de refermer ces brèches que la fureur de jouer a ouvertes de toute part. Vous fuyez de grosses dépenses, mais n'est-ce pas pour ménager le petit fonds qui vous reste, et ne le risqueriez-vous pas derechef, si vous n'appréhendiez de tomber dans la mendicité? Est-ce là offrir à Dieu en sacrifice *un cœur bon et pur?*

Qu'est-ce qui fait votre retenue? l'espérance d'un avantageux mariage ou d'un bon emploi; votre conversion? le dépit de n'être plus en état de vous divertir; votre modestie? un malheur imprévu; votre éloignement des affaires? l'attachement au plaisir ou l'amour d'une vie commode et oisive; votre humilité et votre patience? la crainte de vous attirer de fâcheux censeurs et d'essuyer de sanglants reproches. Est-ce là offrir à Dieu en sacrifice un cœur bon et pur?

Vous-mêmes qui, éloignés du monde par votre profession, n'êtes pas exposés à beaucoup de ces illusions et de ces vices, avez-vous toujours cette bonté et cette pureté de cœur si nécessaires pour vous offrir à Dieu en sacrifice et lui témoigner votre reconnaissance? Pour vous y offrir d'une manière qui lui agrée, il ne vous suffit pas de penser à lui dans vos méditations, il faut vous y instruire de ses volontés, afin de vous y soumettre en toutes choses. Il ne vous suffit pas de pousser de languissants soupirs et de lui dire que vous ne l'avez pas aimé jusqu'ici comme il veut être aimé : il faut mettre cet amour à l'épreuve et dire en vous-mêmes comme l'Apôtre, avec toute la sincérité dont vous êtes capables : Ni la vie, ni la mort, ni les bons traitements, ni les mauvais, ni la nudité, ni la faim ne me sépareront jamais de la charité de Jésus-Christ.

Il faut même, et c'est une seconde condition nécessaire à une véritable reconnaissance, faire de vos corps des hosties vivantes et saintes, pour vous acquitter envers Dieu de ce que vous lui devez, dit Hugues de Saint-Victor (*Miscell., part.* 3). Il y a deux choses dans une dette, le fonds et la rente; il vous laisse le fonds pendant votre vie, c'est-à-dire votre être et votre corps, mais c'est à condition que vous lui en paierez les intérêts, à condition que par la mortification de ce corps vous vous acquitterez envers lui d'une partie de ce que vous lui devez.

Savez-vous bien quel nom saint Paul, qui connaissait les grandes obligations qu'il avait à Dieu, donnait à son corps? Sans vous tenir davantage en suspens, il l'appelait *un corps de mort*, non-seulement à cause qu'il était mortel et corruptible, comme l'est celui de tout homme qui vient au monde, mais parce qu'il se sentait obligé d'en faire une victime continuelle, afin de se rendre ce témoignage qu'il mourait tous les jours : *Quotidie morior.*

Aussi le mortifiait-il en toute manière, en le châtiant et le réduisant en servitude, en lui refusant mille petits adoucissements, et le condamnant à ce qu'il y a de plus pénible, par les veilles et par les jeûnes, par le froid et par la chaleur, par l'indigence et par la nudité, par les fatigues d'une vie laborieuse, et par d'autres austérités de son choix.

Religieux délicats et sensuels, que direz-vous à cela, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 30 *in Cantica*), vous qui vous informez, avec tant d'inquiétude, de la qualité des viandes et de leurs propriétés, pendant que vous négligez le soin de votre âme et les vrais moyens de travailler à sa nourriture spirituelle? Dans quel livre sacré avez-vous trouvé cet excellent secret de pourvoir non-seulement à la santé, mais encore à l'exquise délicatesse de vos corps? Est-ce dans celui des Évangiles, dans les prophètes ou dans les lettres des apôtres? Epicure établit le souverain bien dans la volupté, Hippocrate dans la santé; mais mon divin Maître veut que je ne m'attache ni à l'une ni à l'autre.

Les légumes, les nourritures maigres, dites-vous, ruinent la poitrine et les complexions fortes aussi bien que les délicates : mais des âmes consacrées à Dieu par leur état, et engagées à une vie mortifiée par un renoncement à tout ce qui flatte la sensualité, peuvent-elles faire ces frivoles attentions si opposées à cet esprit de sacrifice qu'elles ont fait de leur corps, aussi bien que de leur esprit? Souvenez-vous que vous êtes des hommes voués au Seigneur, et non pas des hommes charnels, et qu'au jour du jugement, on ne vous demandera pas de quelle complexion vous étiez, mais

quelle profession vous avez embrassée et quelle fidélité vous avez eue à en suivre les observances et les régularités prescrites.

Croire par là qu'une personne religieuse est obligée de renoncer à tout soin de son corps, ce serait en tirer une mauvaise conséquence; mais croire aussi qu'elle peut, sans offenser Dieu, contenter sa sensualité et rechercher ce qui flatte son intempérance; c'est croire ce que saint Paul condamne et ce qu'il défend absolument à tous les chrétiens. *Vous n'êtes pas redevables à la chair pour vivre selon ses désirs*, leur dit-il : *sachez qu'en la satisfaisant vous mourrez, au lieu que si vous en faites mourir les œuvres par l'esprit, vous vivrez* (*Rom.*, XIII). Ne pouvons-nous pas appliquer, dans un sens, ces paroles à ceux et à celles dont l'état est un état de mortification et de pénitence?

N'en disons pas davantage ; passons à un troisième devoir qui regarde principalement les personnes religieuses, où tout doit contribuer à rendre leur reconnaissance parfaite, leurs cœurs, leurs corps, leurs voix : leurs cœurs, il faut qu'elles se donnent tout à Dieu; leurs corps, il faut qu'elles se mortifient pour Dieu ; leurs voix, il faut qu'elles chantent les louanges de Dieu : *Tibi sacrificabo hostiam laudis.*

Emploi auguste et tout divin, qui leur donne une idée vive et présente des infinies perfections de Dieu, de sa majesté qu'elles adorent; de sa justice qu'elles craignent, de sa sainteté qu'elles imitent, de sa miséricorde qu'elles invoquent, de sa magnificence dont elles publient les grâces qu'elles en ont reçues, de son éternité à la gloire de laquelle elles aspirent pour l'honorer dans les siècles des siècles.

Emploi presque continuel, et où elles ont beaucoup plus de part que les gens du monde. Les jours de ceux-ci se passent en affaires ou en plaisirs, les nuits en débauches ou en sommeil; au lieu que, semblables à David, elles chantent les louanges de Dieu pendant le jour, et qu'elles n'interrompent le silence de la nuit que pour faire retentir les voûtes de Sion de leurs sacrés cantiques. Les gens du monde peuvent-ils dire, comme elles, avec ce saint prophète : *Je me suis présenté à vous, ô mon Dieu, devant le jour; j'ai ouvert ma bouche, et j'ai attiré en moi votre esprit. Le soleil ne paraissait pas encore, que j'ai levé mes yeux vers vous; vos oracles ont fait le sujet de mes cantiques dans le lieu de mon pèlerinage. Tandis que mon âme vivra, elle vous louera* (*Psalm.* CXVIII, 92, 54, 131, 147, 148, 164).

Emploi conforme à leur état et digne de leur reconnaissance. Les heures canoniales n'ont été établies qu'afin que l'homme rendît à Dieu ce tribut de sa gratitude, dit le savant Amalarius (*Amalarius lib.* II *de Officiis Ecclesiasticis*, c. 1). Comme de tous les jours de notre vie, il n'y a aucune heure où nous ne subsistions par le bon plaisir de Dieu qui nous la conserve, il n'y en a aussi aucune où nous ne soyons obligés de lui en rendre d'humbles actions de grâces; et c'est pour nous acquitter de cette dette, que nous chantons douze psaumes dans nos assemblées de nuit, et autant le jour, en différentes reprises, afin que nous remplissions par là le nombre de vingt-quatre heures dont le jour est composé.

Sensibles à tant de bienfaits, et ravis de n'en pas être tout à fait méconnaissants, nous consacrons nos voix à la gloire de l'Eternel; nos bouches, interprètes sincères des mouvements de nos cœurs, s'ouvrent et semblent respirer avec joie, autant de fois qu'elles prononcent des paroles destinées à le bénir. Nous nous consolons par là dans la terre de notre exil, de ce que nous approchons de si près de Dieu, qui, malgré notre indignité, veut bien nous souffrir.

Nous avons le bonheur d'être du nombre de ce peuple choisi qui l'adore dans son saint temple. Nous faisons par avance ce que font ces anges et ces créatures qui s'écrient, dans les transports de leur amour et de leur reconnaissance : *Bénédiction, honneur, gloire soient rendus à celui qui est sur le trône et à l'agneau* (*Apoc.*, V). Nous mettons à ses pieds, comme les vingt-quatre vieillards d'Israël, les palmes que nous tenons entre nos mains, et nous anticipons, dès ce monde, sur la fonction des bienheureux dans l'autre (*Esther.*, VI).

C'était ce tribut de reconnaissance que Dieu, dans les anciens temps, demandait à son peuple, lorsqu'il lui disait : C'est moi qui vous ai tirés de la maison de votre esclavage, qui ai fait tomber dans votre camp une délicieuse manne, et ouvert le sein des rochers pour vous désaltérer dans votre soif; c'est de moi que vous avez reçu tant de grâces, souvenez-vous-en.

Il en a fait encore de plus grandes à ceux et à celles qu'il a tirés de l'Egypte du monde et conduits dans un désert plus fertile que n'était celui où il mena les enfants d'Israël : aussi en attend-il plus de reconnaissance. Mais comment la lui rendre? le voici :

L'Ecriture dit d'Assuérus, qu'il avait un journal où étaient écrits les plus importants services que ses sujets fidèles lui avaient rendus, et qu'il le lisait de temps en temps. Il faut de même que les personnes religieuses tiennent par devers elles une espèce de journal (c'est ainsi que saint Basile appelle leur esprit et leur mémoire), où soient marquées les principales grâces que Dieu leur a faites.

En telle année j'ai reçu le baptême; je pouvais naître d'un père et d'une mère idolâtres, comme un million d'autres. En tel temps j'ai fait ma première communion; je pouvais, comme tant d'enfants et de filles élevés dans le sein de l'hérésie, vivre et mourir sans sacrements. A tel âge je suis entré en religion, et j'y ai fait mes vœux : d'autres, sans nombre, se sont perdus dans les voies spacieuses du siècle, et n'ont pas reçu, comme moi, ces secours particuliers pour travailler à leur salut avec autant de facilité. Je vous en rends, ô mon Dieu, d'humbles actions de grâces, et je vous offrirai,

pendant tous les jours de ma vie, un sacrifice et une hostie de louange : *Tibi sacrificabo hostiam laudis.*

Si je ne réfléchissais que sur mes péchés et mes misères, je me sentirais tout couvert de confusion, et n'étant qu'une vile poussière, je n'oserais vous parler et vous prier d'agréer ma pauvre offrande : mais ce qui me console est, qu'étant infiniment bon, quand je n'aurais que deux oboles à vous offrir comme cette veuve de l'Evangile, vous ne les refuseriez pas.

Mon cœur et mon corps sont ces deux oboles, je veux vous les donner tous deux. C'est peu de chose, ô mon Dieu ; mais c'est là tout ce que je possède. Si j'avais des royaumes qui fussent à ma disposition, je vous en rendrais le maître ; mais dans l'état de ma pauvreté que je vous ai vouée, contentez-vous de l'amour de mon cœur et des mortifications de mon corps ; je vous offre même ce qui vient de vous, disposez de l'un et de l'autre de telle manière qu'il vous plaira, ils vous appartiennent ; et, puisque vous m'avez déjà comblé de tant de biens, j'espère que vous les couronnerez un jour par une éternité de récompense.

DISCOURS XX.

Sur les frayeurs des pécheurs à l'agonie.

Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi.

Seigneur, faites-moi connaître quelle sera ma fin, et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui me manque (*Psaume* XXXVIII).

Ce ne fut ni par une indiscrète vanité, ni par une curiosité vague, que David fit autrefois cette prière à Dieu. Bien loin de vouloir sonder ces impénétrables décrets *que le Père céleste a réservés à son souverain pouvoir, les temps et les moments de notre vie*, il le priait seulement de lui accorder la grâce de ne pas les perdre de vue, afin que sachant ce qui lui manquait, il tâchât de remplir ce vaste vide par une pénitence et une conversion sincère.

« Il avoue lui-même qu'*il pensait sans cesse aux* jours anciens, et que les années éternelles lui revenaient à tout moment dans l'esprit, qu'il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses méditations, et que se souvenant d'avoir offensé Dieu, il en était tout troublé, tant était grande la violence dont ces réflexions agitaient son cœur. »

On peut dire que parmi les différents sujets de méditations dont la piété des personnes religieuses s'occupe, celles qu'elles font sur leur fin dernière leur est d'une très-grande utilité. Il faut que je meure, doivent-elles se dire, l'heure de ma mort sera celle de mon jugement ; mais dans ce jugement, quel sera mon sort pour toute une éternité ? Irai-je en enfer ? irai-je au ciel ? *Ce sort est entre vos mains, ô mon Dieu ;* mais l'état où je me trouverai en cette dernière heure en décidera.

Si j'ai été infidèle aux grâces de ma vocation, j'ai tout à craindre ; mais si j'y ai fidèlement répondu, j'aurai beaucoup à espérer. Comme ces deux sujets de méditation sont trop vastes pour être expliqués dans un seul discours, montrons dans celui-ci de quelle frayeur sont saisis les agonisants qui se trouvent chargés de péchés qu'ils n'ont pas quittés par une conversion sincère. Mais pourquoi parler de ces malheureux, sans montrer à ceux qui ne sont point encore réduits à cette fâcheuse extrémité, de quelle importance il leur est de demander à Dieu la grâce de ne pas perdre de vue les derniers jours de leur vie, afin que sachant ce qui leur manque, ils puissent en remplir le vide : *Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi.*

Quelles sont les causes des frayeurs des pécheurs agonisants, c'est ce qu'il faut vous apprendre dans le premier point : quels peuvent en être les remèdes, c'est ce qu'il est important de vous expliquer dans le second.

PREMIER POINT.

Tout le monde le sait, et nul ne peut en disconvenir, qu'après quelques années qui se sont déjà écoulées, il y en viendra une qui sera la dernière ; que dans cette année il y aura un mois, au delà duquel Dieu n'en donnera plus d'autre ; que dans ce mois, il y aura une semaine ; dans cette semaine, un jour ; dans ce jour, une heure ; dans cette heure, un moment qui terminera le cours de notre vie mortelle. Sera-ce tôt, sera-ce tard ? mourrons-nous en dormant ou en veillant, en marchant ou en nous reposant ? notre dernière maladie sera-t-elle courte, sera-t-elle longue ? c'est ce que nous ne pouvons dire : ce qu'il y a seulement de certain, c'est que nous mourrons.

Supposons dans cet état, un homme qui se sente mourir, comme l'Ecriture l'a dit d'Alexandre : *Cognovit quod moreretur* (I *Machab.*, I) ; supposons une personne religieuse qui ayant été infidèle à la grâce de sa vocation, et n'ayant pas pris les précautions nécessaires pour sortir de ce mauvais état, se trouve dans cette dernière extrémité : quelles sont pour lors ses alarmes, ses inquiétudes, ses frayeurs ? il faut que David nous l'apprenne, lorsque se regardant comme s'il avait été au dernier jour de sa vie, et prévoyant ce qui pourrait lui arriver s'il n'y mettait ordre de bonne heure, il dit que *les torrents de son péché l'ont troublé, que les douleurs de la mort l'ont environné, que les dangers de l'enfer l'ont comme enveloppé* (*Ps.* XVII *et* CXIV).

Heureusement pour ce saint prophète, il avait travaillé à se garantir de ces grands maux, pendant les jours de sa pénitence. Mais si une personne religieuse, tenant une conduite tout opposée, n'y met ordre de bonne heure, les péchés de sa vie la troubleront bien d'une autre manière ; les douleurs de la mort l'accableront, les dangers de l'enfer lui donneront de plus terribles alarmes : trois causes des frayeurs et du triste état des pécheurs agonisants.

Les péchés de sa vie passée la troubleront : auparavant elle ne les sentait presque pas, quoique de temps en temps, certains

remords de conscience la réveillassent de sa léthargie, soit que la sévérité de la pénitence dont elle se faisait un monstre la rebutât, soit qu'elle crût que son mal qui lui paraissait leger ne dût point avoir de fâcheuses suites, soit qu'elle ne le touchât que faiblement, sans porter la sonde jusqu'au fond de la plaie, soit qu'elle se promît de changer un jour de conduite, elle était devenue presque insensible, dit saint Bernard, par le peu d'attention qu'elle faisait à sa vie passée.

Sera-t-elle toujours dans le même état? non sans doute : viendra un temps où elle se reprochera ses infidélités, et où ses péchés dont elle n'aura pas eu une vraie douleur, fondront sur elle. Auparavant c'étaient des eaux dormantes et croupies qui s'étaient déchargées dans son cœur comme dans un cloaque; mais viendra un temps où ces eaux, rompant leurs digues, *l'inonderont comme des torrents dont elle sera troublée* (*Ps.* XVII), et rappelleront d'une manière terrible ses négligences et ses inapplications, pour la jeter dans une accablante confusion qui fera peut-être son désespoir : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Ce temps est celui de l'agonie. Elle avait raconté froidement ses péchés aux sacrés ministres, elle en avait oublié quelques-uns, elle en avait déguisé d'autres, elle avait caché à un directeur, à un confesseur les embarras où elle se trouvait et dont elle aurait reçu du soulagement; mais l'heure de la manifestation et de l'ouverture des consciences est venue : elle reconnaît qu'elle pouvait vivre autrement qu'elle n'a vécu, s'abstenir du mal qu'elle a fait et faire le bien qu'elle a négligé. Ces torrents qui ont rompu leurs digues, l'environneront de toute part, de quelque côté qu'elle se tourne; elle en est tout effrayée *et troublée : Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Elle avait mis dans ses déguisements et dans de flatteuses illusions son espérance, elle s'était souvent promis de changer de vie; mais *c'étaient là*, comme il est dit chez Job (*Job*, XXVII, XXVIII), *l'espérance et les promesses d'un hypocrite. Le pécheur pourra-t-il invoquer Dieu en tout temps au gré de ses désirs? Dieu de son côté écoutera-t-il ses cris et délivrera-t-il son âme, quand l'affliction viendra fondre sur lui? Numquid Deus audiet clamorem ejus, cum venerit super eum angustia, aut poterit invocare Dominum omni tempore?*

O affliction terrible! ô trouble affreux dont est saisie dans ces derniers moments une âme infidèle aux grâces de sa vocation! elle voit tous les pêches qu'elle a commis depuis l'usage de sa raison jusqu'à sa mort. Comment n'en serait-elle pas troublée? elle entend intérieurement la voix de Dieu qui lui dit ce qu'il avait déjà dit aux Juifs : *Rappelez dans votre mémoire* ce que j'ai fait pour vous, rappelez-y aussi ce que vous avez fait contre moi : *avez-vous quelque chose qui puisse servir à votre justification? Reduc me in memoriam tui : narra si quid habes ut justificeris.*

Je vous avais mise dans un état à n'être ni distraite par l'importunité des visites, ni embarrassée par des procès étrangers, ni engagée à de frivoles amusements, ni sollicitée au mal par de contagieux exemples; pourquoi donc vous êtes-vous occupée et avez-vous reçu avec tant de plaisir ces visites qui vous ont ôté le goût de votre vocation? pourquoi vous êtes-vous ingérée avec tant de chaleur dans ces affaires, où séparée du monde, vous ne deviez plus avoir d'autre intérêt que celui de votre sanctification? pourquoi, au lieu de profiter de tant de bons exemples qui s'offraient à tout moment à vos yeux, avez-vous eu la témérité de les jeter sur des objets dangereux que vous deviez fuir? *Reduc me in memoriam tui, et narra si quid habes ut justificeris.*

Direz-vous que vous avez trouvé trop d'obstacles à votre salut? je les ai levés, c'est vous-même qui vous en êtes fait d'imaginaires : que vos passions ont été trop vives et trop ardentes? vous deviez les mortifier par vos jeûnes, par une continuelle vigilance, par une sérieuse application à les régler : vous excuserez-vous sur ce que vous avez été trop fortement tentée? vous ne l'avez pas été au-dessus de vos forces : que vous ne saviez pas que ce que vous faisiez fût défendu? il fallait vous en instruire, la chose le méritait bien; vous aviez mon Evangile et vos règles : que vous vous promettiez un temps de conversion et de pénitence? je vous avais avertie que je viendrais lorsque vous y penseriez le moins. Rappelez dans votre mémoire ce que j'ai fait pour vous et ce que vous avez fait contre moi : avez-vous quelque chose qui puisse servir à votre justification? *Reduc me*, etc.

Ame infortunée, te voilà donc à l'agonie, troublée du souvenir de tes péchés et des reproches intérieurs que te fait ton Dieu : te voilà investie de tes iniquités, qui, comme d'impétueux torrents, viennent fondre sur toi pour t'accabler : et ce qu'il y a de plus terrible, c'est *que les douleurs de la mort t'environnent de toute part*, et que, sans un miracle spécial de la divine miséricorde, *ces douleurs* t'empêcheront de demander ou d'obtenir le pardon du mal que tu auras fait et de l'omission du bien que tu devais faire : *Dolores mortis circumdederunt me.*

La proximité de la mort fait changer de face au péché, qu'on ne regarde plus comme on le regardait auparavant; et l'énormité du péché donne à la mort un nouvel aiguillon, qui pénètre jusque dans la substance de l'âme du pécheur (I *Cor.* XV).

Sans le péché, la mort n'aurait rien de terrible; avec le péché elle n'a rien que d'effroyable : sans le péché on mourrait content, comme le vieillard Siméon, que l'Ecriture appelle *un homme juste qui craint Dieu*; avec le péché on meurt comme l'infortuné Caïn, qui ne sait comment éviter la colère de Dieu : sans le péché, la mort est le sommeil d'un prédestiné; avec le péché,

c'est le commencement du supplice d'un réprouvé : sans le péché, les douleurs de la mort n'auraient rien que de supportable et même de doux; avec le péché, elles n'ont rien que de funeste, ajouterai-je, que de désespérant.

Est-ce que toutes les ressources d'espérance et de pardon sont ôtées aux pécheurs agonisants? ce n'est pas ce que je dis : je prétends seulement que la proximité de la mort, les douleurs et les défaillances du corps, les embarras et les inquiétudes de l'esprit, en sont d'étranges et presque d'invincibles obstacles.

Ils ne sont pas encore jugés de Dieu ; mais *les douleurs de la mort les environnent* et ne leur donnent aucun repos, ni cette liberté de l'esprit et du cœur si nécessaire pour un sincère et véritable retour à Dieu ; une fièvre ardente qui les brûle, des poumons qui n'attirent l'air et qui ne le rendent que par des respirations forcées, une sueur froide qui se répand sur tous leurs membres, tristes avant-coureurs d'une mort prochaine, les mettent hors d'état de travailler à leur salut.

De quelque côté qu'on les tourne et qu'on les retourne, quelque peine que l'on se donne de les mettre dans une situation un peu plus commode, ils souffrent ce que souffre un malheureux sur sa roue. Que peut-on pour lors attendre d'eux? Dans la meilleure santé, la pénitence des pécheurs est équivoque; dans leurs infirmités elle est infirme, et à leur agonie, j'appréhende fort qu'elle ne soit agonisante comme eux et qu'elle ne meure, dit saint Augustin. *Les douleurs de la mort les environnent* et les serrent de trop près : *dolores mortis circumdederunt me.*

On dira peut-être que, malgré ces douleurs du corps, leur esprit peut avoir de bons intervalles : Antiochus en eut bien. Quoique tourmenté de violentes et de cruelles tranchées d'entrailles, il se souvint de ses péchés, il implora la miséricorde divine, il promit de rendre au temple de Jérusalem, plus de vases qu'il n'en avait enlevé, qu'il en multiplierait les sacrifices à ses propres frais, et qu'il publierait partout la souveraine puissance du vrai Dieu (II *Machab.*, IX).

Exemple apparent de conversion d'homme, et non de conversion de pécheur! ne confondez pas l'une avec l'autre : celle-là vient de la nature seule; celle-ci de la nature fidèle à la grâce dont elle est soutenue. Quelqu'endurci, quelque libertin, quelque athée que l'on soit, il est rare qu'on ne se reconnaisse à la mort; mais c'est souvent l'ouvrage de l'homme qui se voit mourir, et qui, comme dit le savant Hugues Etherien, sent sa nature qui crie, qui se plaint et qui, dans la désolante extrémité où elle se trouve, explique tristement les causes de son mal : *Inclamitantem sentit naturam, et ægritudinis suæ causas interpretantem* (*Hugo Etherius, de Anima corpore solata*).

Pour une véritable conversion du pécheur, il faut bien d'autres choses que pour une pénitence apparente et une conversion d'homme; c'est un effet de la grâce qu'on demande et qu'on obtient : *C'est un ouvrage du Tout-Puissant*, qui suppose du côté de celui qui la reçoit, la liberté de son esprit et la componction de son cœur : deux conditions nécessaires avec la grâce pour obtenir la rémission de ses péchés, conditions qu'il est difficile de remplir quand on jouit d'une santé parfaite, et qu'il est très-rare qu'on apporte à sa conversion, quand on est près de mourir. Où est la liberté d'esprit d'un homme mourant? laisseriez-vous à un malade dans cet état, la disposition d'une affaire dont dépendrait la conservation ou la perte de votre bien? et cependant, vous le croirez capable de conduire heureusement celle de son salut!

Où est la sincère componction de son cœur? il est vrai que Dieu, qui a des grâces de réserve et de ressource, peut en un moment amollir les cœurs les plus durs ; mais est-il sûr qu'il le fera? Le pécheur mourant l'en prie, dites-vous, il gémit amèrement sur les désordres de sa vie passée, il implore sa miséricorde : mais Dieu écoutera-t-il ses cris qu'il ne pousse que par le chagrin et la crainte où il se voit accablé de maux? délivrera-t-il son âme, quand l'affliction viendra fondre sur lui? *Numquid Deus audiet clamorem ejus, cum venerit super eum angustia?*

Si cela est de la sorte, que deviendra sa pauvre âme? où ira-t-elle? la crainte *et les dangers de l'enfer la saisiront* (*Psalm.* CXIV). Elle ne regardait que de loin ce lieu de tourments ; mais elle le verra de près. Elle n'y pensait que de temps en temps, et cent autres choses la détournaient de cet affreux objet : mais elle y pensera malgré elle, et elle ne pourra s'empêcher d'y penser.

Elle croyait que l'enfer n'était que pour ces libertins et ces scélérats qui n'ont aucun sentiment de Dieu : mais elle reconnaîtra qu'il suffit de n'être pas revêtu de la robe nuptiale, pour être jeté pieds et mains liés dans les ténèbres, où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents : le voilà *cet enfer déjà ouvert pour l'engloutir. Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum* (*Isa.*, V).

Les choses sont bien changées, la cognée est à l'arbre : une voix terrible *qui vient du ciel, dit qu'on le coupe, qu'il y a trop longtemps qu'il est inutilement sur la terre* (*Dan.*, IV). Une suite de moments rapides entraîne à la mort cet infortuné agonisant : la chaleur se retire ; une sueur froide se saisit de tous ses membres, les branches de l'arbre sont déjà coupées, il ne reste plus que quelques feuilles de ce tronc aride et inutile, à quoi sera-t-il bon? *au feu, où on le jettera*, dit Jésus-Christ.

Etrange sujet de consternation et de trouble! Encore, si c'était un trouble de pénitence et de contrition comme celui dont David dit avoir été frappé *jusque dans ses os;* mais c'est un trouble d'accablement et de désolation comme celui d'Agag sous le glaive menaçant de Samuel. Encore si on lui accordait trêve pour quelques jours : mais il

va, dans un moment, descendre en enfer qui est déjà tout ouvert pour l'ensevelir dans ses abîmes. *Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum.*

Je ne rapporte pas ici tant d'exemples dont nos histoires sont pleines, de ces apparitions de démons qui prennent toutes sortes de formes affreuses, pour jeter dans un fatal accablement ceux qui sont réduits à cette déplorable extrémité. Je ne parle pas de ces tentations violentes, tantôt de présomption et de vaine confiance aux bonnes œuvres qu'ils se flattent d'avoir faites, tantôt de désespoir de ne pouvoir apaiser la justice divine qu'ils ont trop irritée. Tout est mis en usage par ces esprits de ténèbres qui, contents de réussir dans leurs détestables desseins de perdre des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, se trouvent assez récompensés des moyens qu'ils ont employés pour les entraîner avec eux dans l'abîme. Sans ces apparitions mêmes et ces tentations, ces infortunés pécheurs agonisants voient ce à quoi ils n'ont pas encore utilement pensé, les dangers de l'enfer qu'ils croyaient éloignés d'eux et dont ils sont malheureusement enveloppés, *Pericula inferni invenerunt me.*

Donnons enfin ce dernier trait pour concevoir l'état horrible d'un pécheur dans son agonie. Son âme troublée de la vue de ces effroyables spectacles qui l'environnent et qui la jettent dans les alarmes d'un désespoir prochain, sent, au milieu d'elle, une conscience qui devient son accusatrice et son bourreau; à sa droite les péchés qu'elle a commis, à sa gauche les démons qui n'attendent que le dernier moment pour s'en saisir : au-dessus d'elle un juge implacable justement irrité, au-dessous un enfer qui vomit un torrent de flammes près de l'engloutir; derrière, le monde qui la pousse pour recevoir ce coup fatal de la mort qui la séparera d'avec son corps pour la livrer en proie à ses ennemis pendant une malheureuse éternité, dit saint Anselme.

Méditons attentivement des vérités si terribles afin qu'elles deviennent la règle de notre pénitence, et descendons en enfer pendant que nous sommes vivants, pour n'y pas descendre après notre mort, comme nous en avertit le dévot saint Bernard : prenons enfin tous les moyens nécessaires pour nous garantir de ces malheurs qui sont près de tomber sur les pécheurs impénitents.

Grâces vous soient rendues, adorable Sauveur de nos âmes, d'avoir jusqu'ici tenu sur nous votre arc bandé, afin que nous en évitions les traits par de sages précautions, et que, sachant ce qui nous manque, nous nous mettions en état de nous garantir de ces effroyables maux : *Ut sciam quid desit mihi.* Où serions-nous réduits si vous nous aviez laissés mourir dans nos péchés, comme tant de millions de gens y sont morts? Il y va donc de notre intérêt de profiter des moyens que vous avez la bonté de nous inspirer pour prévenir de si grands malheurs.

SECOND POINT.

Différer à se défendre contre un voleur qui, ayant déjà pénétré l'intérieur d'une maison, tient à la gorge celui qu'il a dessein de tuer; ne songer à prendre les armes que lorsque de redoutables ennemis montent à l'assaut par la brèche qu'ils ont faite; attendre à radouber un vaisseau qui fait eau de toute part quand on est en pleine mer battu d'un furieux orage : c'est là ce qu'on regarderait dans le monde comme un déplorable égarement de conduite, dont les suites ne pourraient être que funestes. C'est cependant sous ces expressions figurées, que nos livres saints nous représentent une infinité de pécheurs qui ne se préparent à la mort que lorsqu'ils se voient réduits aux dernières extrémités.

Si une trop fréquente expérience nous apprend que ce désordre arrive tous les jours parmi les gens du siècle, il serait fort étrange qu'on s'oubliât de cet important devoir dans une profession et une école que les maîtres de la vie spirituelle ont appelée un noviciat, un apprentissage, une méditation de la mort. Voici donc quelques moyens qu'ils ont laissés à tous les fidèles et principalement aux personnes religieuses pour se garantir d'un si grand malheur.

Comme le souvenir qu'on a à la mort des péchés qu'on a commis pendant la vie est ce qui trouble terriblement les pécheurs, le premier moyen est d'en concevoir une vraie douleur, et de demander à Dieu la grâce d'en faire une exacte discussion, afin de prévenir ces tristes et dernières alarmes.

Quoique Ezéchias n'eût pas de gros crimes à se reprocher quand il tomba malade, il dit à Dieu, en se tournant vers la ruelle de son lit, *qu'il repasserait devant lui toutes les années de sa vie.* Il avait évité une mort, selon toutes les apparences, inévitable; et Isaïe venait de lui dire que Dieu, qui avait écouté favorablement sa prière, avait ajouté à ses jours quinze années de surplus : il n'hésita pas de rappeler dans son esprit le trouble où le passage du temps à l'éternité l'avait jeté; et la première chose qu'il fit fut de penser à purifier sa conscience. *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.*

Je ne méritais pas, Seigneur, la grâce que vous m'avez faite, mais puisque vous avez la bonté de me donner du temps pour penser à mon salut, je tâcherai d'en profiter. *Ce sera devant vous que je repasserai mes années,* puisque c'est vous que j'ai offensé. *Je les repasserai avec douleur,* puisque sans cela cette revue me serait fort inutile : j'y avais déjà pensé, mais je ne l'avais fait que légèrement et sans la réflexion nécessaire à une action si sérieuse et si importante au salut, et je vais le faire par le secours de votre grâce avec une nouvelle et fervente application, *recogitabo* etc. (*S. Bern., de Diversis, serm.* 3, *num.* 6).

Vous avez jeté derrière moi mes péchés, vous avez daigné les oublier, mais je ne laisserai pas de les avoir toujours présents pour en connaître et en détester l'énormité. Si je ne m'en souvenais pas, je n'en aurais

pas la douleur qu'ils méritent ; et si vous les aviez toujours présents, j'aurais tout sujet de craindre les terribles châtiments de votre justice : mais la souveraine douleur que j'ai d'avoir offensé un Dieu souverainement aimable, avec une volonté sincère de ne vous être plus infidèle, m'en fait espérer le pardon, et je commence déjà à calmer mes frayeurs.

Ce grand prince ne se contenta pas de rappeler une fois dans sa mémoire les péchés de sa vie passée, il en fit une sérieuse discussion pendant les quinze années que Dieu prolongea ses jours. Tiré des portes de la mort, il avait, quoique chargé du soin d'un grand royaume, ses heures réglées de méditation et d'examen selon la promesse qu'il en avait faite à Dieu, afin de se mettre en état de se procurer, par une sérieuse pénitence, une sainte mort.

Comme on ne meurt qu'une fois, et qu'une mauvaise mort est irréparable, ne perdons jamais le souvenir de nos péchés passés ; excitons-nous, au contraire, pendant tous les jours de notre vie, à en faire pénitence, veillons, avec le secours de sa grâce, à détruire nos mauvaises habitudes et à n'en pas augmenter le nombre. Hâtons-nous de changer de vie, de crainte que la colère de Dieu ne tombe tout d'un coup sur nous. Car, n'est-ce pas à nous que Dieu parle chez Jérémie, quand il dit : *Courrier trop précipité et trop léger, repassez sur vos voies dans cette vallée de larmes* : considérez ce que vous avez fait, les traces que vous y avez laissées, et sur lesquelles vous n'avez pas eu toute l'attention qu'il faut y avoir. *Vide vias tuas in convalle, scito quid feceris cursor levis* (*Jer.*, II, 23).

Que le Seigneur ait jeté vos péchés derrière lui, c'est ce que vous ne pouvez pas dire absolument : quand même cela serait, repassez-les souvent dans votre esprit, afin de vous exciter à en concevoir une vraie douleur. *Ces torrents d'iniquité* vous effraieraient et vous troubleraient à la mort, arrêtez leur cours ; et, comme l'Esprit-Saint vous en avertit, *prenez avant votre langueur les remèdes* dont vous avez besoin : quelque dégoûtants et amers qu'ils soient, usez-en : *Ante languorem adhibe medicinam* (*Ecclesiast.* XVIII).

N'y a-t-il point de baume dans Galaad, et ne s'y trouve-t-il point de médecins? pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée (*Jerem.*, VIII)? Reproche qui, quoique de loin, s'adresse principalement aux personnes religieuses qui, dans leur état, trouvent plus de moyens de panser les plaies de leurs âmes que les séculiers n'en ont dans le monde.

Le baume était si commun dans Galaad, qu'il en venait plus que de tout autre endroit : les moyens de salut sont dans les cloîtres, plus fréquents et plus abondants qu'ils ne le sont dans le siècle. On n'y manque ni de confesseurs ni de prédicateurs, ni de directeurs qui savent appliquer aux maux de l'âme les remèdes propres à sa guérison. *D'où vient donc que la plaie de la fille de mon peuple n'est pas fermée?* Qu'elle n'en attribue la faute qu'à son indolence. Elle devait rappeler, dans l'amertume de son âme, les années de sa vie, et elle s'est peu souciée de le faire. Elle devait dire à Dieu, comme David pénitent : *J'ai péché*, et peut-être ne le dira-t-elle que comme Achan : la différence de l'un et de l'autre est très-grande, aussi leur sort est bien différent.

Ils font tous deux la même confession : *J'ai péché*, dit David, et Nathan lui témoigne de la part de Dieu que son péché lui est remis. *J'ai péché*, dit Achan, et dans le même temps il est condamné à mort. D'où vient ce différent jugement, de David absous et d'Achan lapidé? C'est que David, jouissant encore d'une parfaite santé, et en état de satisfaire à la justice de Dieu, avoue son péché, au lieu qu'Achan ne le fait qu'à la dernière extrémité.

Déjà le Seigneur a fulminé l'anathème contre toute l'armée. Déjà le sort a été jeté pour découvrir le vrai coupable : ce sort est tombé sur sa tribu, c'est là de quoi trembler; de sa tribu il est tombé sur sa famille, de sa famille sur sa maison, de sa maison sur sa personne (*Josué*, VII), et ce n'est qu'à cette dernière extrémité qu'il avoue son crime : fallait-il attendre jusque-là?

On déplore le triste sort de ce malheureux, et peut-être s'expose-t-on au même danger. On entend de tout côté de tragiques nouvelles de morts subites ; on voit mourir ses frères et ses sœurs, tantôt dans un âge moins avancé, tantôt dans une santé moins chancelante : et l'on diffère toujours à rappeler, dans l'amertume de son âme, les péchés qu'on a commis et dont on n'a eu qu'une douleur légère. Un jour viendra que ces torrents, ayant rompu leurs digues, jetteront une pauvre âme dans de terribles alarmes ; au lieu qu'elle eût pu les prévenir par une exacte discussion, une douleur et une componction sincères. Prenez les remèdes propres à la guérison de vos âmes, avant que vous tombiez dans une langueur accablante et mortelle : *Ante languorem adhibe medicinam.*

A ce premier moyen de se disposer avec fruit à une bonne mort, ajoutons-en un second, qui est de faire par choix ce que l'on fera un jour par nécessité, en allant au-devant de cette mort, et séparant son cœur de ce dont on sera un jour obligé de se voir séparé, peut-être contre sa volonté.

Le temps de cette vie est court, dit saint Paul : *reste donc* (c'est la conséquence qu'il en tire) *qu'on se détache par vertu de ce qu'il faudra quitter, bon gré mal gré qu'on en ait. Encore une fois le temps est court, la figure de ce monde est une figure qui passe* (1 *Cor.*, VII).

Si cet Apôtre parle en ces termes aux gens du siècle, que ne dira-t-il pas à ceux qui y ont renoncé? Non-seulement il les regardera comme des étrangers et des voyageurs, non-seulement il leur dira qu'ils sont morts au monde, il voudra même que cette mort soit pour eux une espèce de crucifie-

ment. Ne confondons pas ces trois choses que saint Bernard a si bien distinguées (*S. Bern. de Peregrino mortuo et crucifixo*).

Qu'un voyageur voie de belles maisons, des palais magnifiques, des ouvrages où l'art a encore plus de part que l'or et l'argent qui en relèvent l'éclat; qu'il entende d'agréables concerts, où des troupes choisies de musiciens mêlent leurs voix au son des instruments : quoique ses yeux et ses oreilles en soient charmés, il ne laisse pas de continuer son chemin, dans cette pensée qu'il a que rien de tout cela n'est pour lui : *Non pertinet ad ipsum de talibus.*

Un homme mort ajoute encore quelque chose à ce détachement d'un voyageur. Il n'a plus d'yeux pour voir ce qui se passe dans le monde, plus d'oreilles pour entendre ce qui s'y dit, plus de pieds pour aller où d'autres vont, plus de mains pour toucher ce que d'autres touchent : ses sens sont privés de leurs fonctions. Qu'on lui dise des injures ou des louanges, qu'on le frappe ou qu'on le caresse, c'est un homme mort, rien ne fait sur lui d'impression.

Un homme qu'on crucifie ajoute encore quelque chose à l'état de celui qui est mort. Sensible à son mal, il en souffre les plus vives douleurs : attaché à sa croix, il ne peut se tourner ni à droite ni à gauche ; et quand on lui dirait ce que les Juifs dirent autrefois à Jésus-Christ, d'en descendre, y étant cloué par ses vœux, qui sont comme les essais et les premiers clous de sa mort, il n'en descendra pas. *Je suis crucifié au monde*, disait l'Apôtre, *et ce monde est crucifié en moi* : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

Qu'on donne à ces paroles tel sens que l'on voudra, c'est, dans la pensée de saint Bernard, le vrai caractère d'un personne religieuse qui s'essaie à mourir et qui lutte contre la mort avant qu'elle la souffre.

Qu'est-ce que la mort fera sur elle, qu'elle ne l'ait déjà fait par avance ? Cette mort fermera ses yeux à tous ces objets séduisants qui eussent pu flatter sa curiosité : elle les a déjà fermés dans le tombeau où elle s'est ensevelie toute vivante. Cette mort ôtera à sa langue l'usage de la parole : elle a déjà mis sur ses lèvres une garde de circonspection et s'est accoutumée à un rigoureux silence. Cette mort la laissera sans mouvement : elle n'en a presque plus d'autre que celui que lui donnent ceux ou celles qui la gouvernent. Et c'est là ce que saint Chrysostome appelle si bien un apprentissage de la mort avant qu'elle vienne. C'est là, pour m'expliquer par ses termes, faire ce à quoi Jésus-Christ oblige ceux qui veulent le suivre, quand il leur dit *de se renoncer eux-mêmes et de porter tous les jours leur croix* (*S. Chrysostomus, Oratione de sancta cruce, apud Gretserum, tomo* II *de Cruce*).

Si on lui demande pourquoi, sans attendre à la dernière heure, elle se condamne à une triste retraite, à des mortifications et des austérités qu'elle se serait épargnées si elle avait choisi un autre état, elle dira qu'elle attend la mort dont elle a cru qu'il était à propos qu'elle prévînt les dangers et les douleurs, afin qu'elle n'en fût pas un jour accablée.

L'Ecriture remarque que David, se voyant de temps en temps poursuivi par Saül, dit en lui-même : *Tôt ou tard je tomberai entre ses mains ; ne vaut-il pas mieux que je me retire et que je pourvoie à la sûreté de ma personne? Aliquando incidam una die in manus Saül : nonne melius est ut fugiam, et salver* (1 *Reg.*, XXVII)?

Une personne religieuse, qui pense sérieusement à sa fin dernière et qui veut s'y préparer, prend une même résolution, à moins qu'on ne dise qu'elle est encore plus assurée de tomber entre les mains de la mort que David ne l'était d'être livré à celles de Saul.

Ce prince, quoique persécuté, devait, selon toutes les apparences, demeurer tranquille, après la parole que Dieu lui avait donnée de le protéger contre son ennemi, après lui avoir fait dire qu'il serait élevé sur son trône et qu'il régnerait. Mais, bien loin qu'on ait une semblable assurance contre les attaques et les surprises de la mort, on est convaincu qu'on mourra; et, par ce moyen, on croit ne pouvoir prendre de meilleure résolution que de se dire : Tôt ou tard je tomberai entre les mains de la mort ; ne vaut-il pas mieux que je songe à une sage retraite et que je me sauve ? *Aliquando incidam..... Nonne melius est ut fugiam et salver ?*

Ce ne sont encore là que des préparations éloignées à la mort; mais en voici une prochaine, et un troisième moyen de la rendre *précieuse aux yeux du Seigneur*. C'est d'avoir une entière et parfaite résignation à sa sainte volonté, afin de pouvoir lui dire ce que Jésus-Christ dit à son Père lorsque l'Ange lui présenta le calice : *Faites qu'il passe loin de moi; cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne.*

Nous distinguons dans Jésus-Christ deux volontés ; la volonté divine, la volonté humaine. Quand il se prête aux sentiments de la volonté humaine, l'image de la mort l'effraie ; mais quand il s'abandonne à la volonté divine, il se rassure contre ces frayeurs. D'abord, il lui vient une sueur comme de gouttes de sang, qui coule jusqu'à terre, il est triste jusqu'à la mort : mais bientôt après il se relève plein de force, et, trouvant ses disciples endormis, il les exhorte de se lever et de prier (*Lucæ*, XXII). Il vient de tomber en agonie, et néanmoins, apercevant qu'une troupe de soldats vient pour se saisir de lui, il va au devant d'eux ; et comme Simon Pierre tire son épée pour le défendre : Remettez-la dans le fourreau, lui dit-il, ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné (*Joan.*, XVIII) ? A réfléchir sur de si différentes circonstances, ne dirait-on pas que ce sont deux hommes qui agissent et qui parlent ? C'est cependant la même personne en qui une volonté inférieure craint, et une supérieure s'élève au-dessus de cette crainte pour ne vouloir que ce que son Père veut.

Admirable exemple que doivent imiter

ceux qui veulent *mourir dans le Seigneur* et terminer heureusement le cours de leur vie. Ils sentent que l'heure de leur mort approche, ils voudraient, comme hommes, que ce calice s'éloignât d'eux pour quelque temps; mais enfin, comme chrétiens, leur volonté, soumise à celle de Dieu, se fait un devoir de le prendre avec respect de sa main. Une partie d'eux-mêmes tremble et frémit à ce dernier passage; mais l'autre, résignée aux ordres d'en haut, s'offre volontiers en sacrifice : *Immolor super sacrificium* (*Philip.*, II).

Jusque-là ce sacrifice ne serait pas entièrement consommé. Un religieux aurait bien offert à Dieu ses richesses par sa pauvreté, son corps par sa chasteté, ses plaisirs par ses mortifications, sa liberté par son obéissance, son esprit par sa foi, son cœur par sa charité : mais ce n'étaient là que les premières aspersions qui se faisaient sur la victime; et lorsque le temps de son départ approche, il faut qu'il l'achève, en remettant sa vie entre les mains de celui dont il l'a reçue.

La violence du mal et la proximité de la mort l'affligent; mais il va au-devant d'elle, et, aidé de la grâce qui le fortifie contre la nature que cette séparation alarme, il se dit dans son agonie : *Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné?*

Venez, Seigneur Jésus, venez : *Veni, Domine Jesu* (*Apocal.*, XXII); faites de moi ce qu'il vous plaira. Vous avez voulu mourir pour moi sur une croix; comme je ne puis égaler votre sacrifice en mourant pour vous, faites que je meure en vous, et qu'à l'heure de ma mort, *je m'arme de la même pensée* de résignation et de sacrifice *que vous avez eue lorsque vous avez souffert* pour moi (II *Petr.*, IV).

Je voudrais avoir mille vies à vous offrir, je vous les sacrifierais volontiers, en reconnaissance de celle que votre pure miséricorde vous a fait perdre pour mon amour. Encore ne vous donnerais-je rien que vous ne m'eussiez donné, et qui ne fût infiniment au-dessous de ce que vous avez fait et enduré pour moi; mais comme je n'en ai qu'une, contentez-vous de ce peu, et remplissez par une dernière grâce ce qui peut manquer à ma bonne volonté.

Venez, Seigneur Jésus, venez me soutenir dans mon agonie contre les ennemis de mon salut. Sans vous je ne pourrais leur résister; avec vous je les renverserai et les confondrai. Consommez dans votre créature le bien qui vient de vous et pardonnez-lui les péchés qui ne viennent que d'elle, afin qu'elle vous bénisse et qu'elle vous aime dans les siècles des siècles.

DISCOURS XXI.

Sur les consolations des bons religieux à l'agonie.

Dicite justo quoniam bene; quoniam fructum adinventionum suarum comedet.

Dites à l'homme juste que tout va bien pour lui, qu'il recueillera le fruit des bonnes œuvres qu'il a faites (*Isaïe, ch.* IX).

Les sentiments d'une âme religieuse qui s'est appliquée à répondre à la sainteté de sa vocation, et à remplir avec fidélité tous ses devoirs, sont, à l'heure de la mort et aux moments des approches de l'agonie, bien différents de celle qui a vécu dans l'oubli des obligations de son état, et qui par ses négligences et par ses prévarications a rompu les liens les plus sacrés de la religion, qui devaient l'unir plus étroitement à Dieu.

Nous avons vu dans le précédent discours, les agitations, les troubles, les frayeurs de la conscience de celle qui se fait déjà une affreuse image d'un enfer anticipé, qui aux approches de la mort, se représente une miséricorde qu'elle a méprisée pendant sa vie, et une justice vengeresse prête à lui faire souffrir toutes les peines dues à ses infidélités passées.

Voyons maintenant quelles sont à la mort les douceurs, les consolations d'une âme religieuse dont la vie aura été un continuel exercice de pénitence et de mortification; d'une âme religieuse, qui, après avoir rempli toutes les observances de la régularité, et marché dans les voies de la perfection, meurt dans la grâce de Dieu, qui la trouvant sans péché et exempte de toute dette à sa justice, va la faire entrer dans son héritage, quand il lui aura envoyé le sommeil de la mort.

Pour nous mieux expliquer sur un sujet si consolant, ne cherchons pas d'autre idée que celle que le Saint-Esprit nous en donne chez Isaïe, lorsqu'il veut que l'on dise de sa part à l'âme juste que tout va bien pour elle, qu'elle recueillera le fruit de ses œuvres : *Dicite justo quoniam bene; fructum adinventionum suarum comedet.*

Tout va bien pour elle: marque de sa fidélité à la grâce : *Elle recueillera le fruit de ses bonnes œuvres*, marque de la bonté de Dieu à lui accorder ce qu'il lui a promis. Elle a fait ce que Dieu souhaitait d'elle, premier sujet de sa consolation à l'agonie. Elle va recevoir de Dieu ce qu'elle attendait de son infinie miséricorde; autre sujet de sa consolation. La fidélité d'une personne religieuse à se disposer par une vie sainte à une bonne mort, dans l'état où Dieu l'a appelée; l'espérance que Dieu lui donne qu'elle va bientôt recevoir la récompense des bonnes œuvres qu'elle a faites : voilà les deux sujets de sa consolation à l'agonie.

PREMIER POINT.

A quelque genre de vie que nous soyons appelés, quelque âge que nous ayons, en quelque endroit de la terre que nous nous trouvions, quelque oracle que nous puissions consulter, nous n'avons point d'autre réponse à en attendre qu'une réponse de mort, encore est-elle au dedans de nous : *In nobismetipsis responsum mortis habuimus* (II *Cor.* I).

Cent accidents imprévus dont nous sommes menacés, de fréquentes maladies, ou d'autres infirmités qui dérèglent les meilleurs tempéraments, des années qui s'écoulent et qui se précipitent les unes sur les autres, sont autant de *réponses de mort*. Ces accidents nous la cachent, et nous pouvons à toute heure en être surpris. Ces maladies épuisent nos forces, et nous la font sentir. Ces années qui fuient avec tant de rapi-

dité, se terminent à une incommode vieillesse qui nous la rend encore plus proche.

Ces accidents nous disent que la mort est en embuscade; ces maladies, qu'elle frappe à notre porte; ces années qui ne reviendront plus, qu'elle est déjà entrée chez nous. De quelque côté que nous nous tournions, en quelque pays que nous allions, quelques précautions que nous prenions, ce ne sont partout que *des réponses de mort*. Sommes-nous jeunes? elle nous surprend. Malades? elle nous avertit. Agés? elle ne nous laisse plus qu'un petit souffle de vie : *In nobismetipsis responsum mortis habuimus.*

Dans cet état, la plus sage et la plus utile résolution que l'on puisse prendre, est de penser à la mort et de s'y préparer, afin de pouvoir faire avec moins de péril, le formidable trajet du temps à l'éternité. Marcherait-on toujours sans penser au terme de son voyage? Serait-on toujours en mouvement, sans demander quand il finira ? On déplorerait la stupidité d'un voyageur si, se trouvant dans une route où passent des gens qui lui sont parents ou amis, il s'apercevait qu'ils disparaissent tout d'un coup, et s'il demeurait insensible quand on lui dirait que bientôt il disparaîtra lui-même.

Enfants des hommes, plus déplorable encore est votre aveuglement. Vous regrettez en cent occasions, des gens que l'on porte en terre, et avec lesquels vous aviez lié d'étroites amitiés; vous les pleurez, vous voudriez bien les retenir, et vous ne prenez pas garde que la même chose vous arrivera. Est-ce que vous vivrez toujours ? *Est-ce que vous avez fait quelque pacte avec la mort et l'enfer ?*

Plus sages sont ceux et celles qui ont embrassé un état qu'on peut appeler une continuelle méditation de la mort; ceux et celles qui, comme Tertullien le disait des premiers fidèles, sont tous les jours prêts à mourir, *qui meurent même tous les jours*, en se privant des douceurs de la vie, par le retranchement des liens qui pourraient les y retenir : *Amputatis quasi vitæ retinaculis* (*Tertull., lib. de Spect., c.* 1).

De tels gens voient la mort de près, et s'ils sont fidèles à leur vocation, ils s'y disposent par une vie réglée et sainte, afin de s'assurer, en quelque manière, de leur destinée future, et de prévenir, autant qu'ils en sont capables, les désolantes frayeurs qu'ils auraient dans leur agonie, s'ils avaient moins bien vécu.

Quelle est, en effet, la vocation et l'état d'une personne consacrée à Dieu dans la religion ? C'est un état de sainteté, où elle se défait de tout ce qui peut engager au péché les gens du monde. C'est un état de pénitence où par de continuelles mortifications, elle expie ceux qu'elle a pu commettre. Avec de telles dispositions qu'une personne religieuse apporte à une bonne mort, ne peut-elle pas trouver de grands sujets de consolation à l'agonie ?

Que fait-on dans la religion? du moins que doit-on y faire quand on en prend bien l'esprit?

On s'y accoutume à renoncer au monde et à se quitter soi-même, pour ne faire que ce que Dieu demande : on préfère aux maisons les plus commodes et les plus magnifiques la cendre de Job ; on fait plus de cas de la pauvreté de Lazare que de l'abondance du mauvais riche.

On ne sait pas quand il plaira à Dieu de donner le dernier signal pour partir : on attend seulement comme le soldat qui est sous les armes, l'ordre du général ; et quelque redoutables que soient les ennemis qu'on a à combattre, on va à eux avec d'autant plus d'agilité, qu'on n'a nul équipage à traîner après soi.

Gens du monde, élevez de superbes édifices, dont peut-être vous ne verrez pas la fin : ces bons Israélites n'ont que de légères tentes qu'ils transportent d'un lieu en un autre, au premier commandement que le Dieu de Moïse leur fait. Amassez de grosses provisions pour une navigation longue, où peut-être ce fragile vaisseau que vous voulez sauver d'un prompt naufrage, se brisera contre le premier écueil : ils n'attendent que le bon vent pour lever l'ancre, afin de passer de la mer orageuse de ce monde à un port paisible et éternel.

Sentez de vives douleurs de quitter une femme, des enfants, des amis, des héritiers dont vous regretterez plus la perte, qu'ils ne seront peut-être affligés de la vôtre ; ces saintes âmes disent avec Jésus-Christ : *Quelle est ma mère, quels sont mes frères et mes sœurs ?* Je n'en connais guère d'autres que ceux et celles qui font la volonté du Père céleste.

Prenez toutes les précautions qu'un amour empressé de la vie peut vous faire prendre, pour ne pas sortir, du moins sitôt, de cette fragile demeure d'un corps terrestre : elles sont ravies de suivre, comme Simon Pierre, l'ange du Seigneur qui leur ouvre les portes de la prison où elles étaient renfermées (*Actor.*, XII).

Enfants des hommes, déplorerai-je ici votre aveuglement? Vous dirai-je avec Tertullien, que celui qui ne meurt que pour soi, devrait aussi songer à soi avant toute autre chose, et se faire par une bonne vie, un favorable passage à une sainte mort (*Tertul., lib. de Pallio, c.* 7).

Ce n'est pas pour des étrangers qu'on vient au monde, c'est pour soi-même : ah ! quelle folie donc de s'être rendu utile aux autres, et de s'être négligé ? un arbre meurt; mais on ne l'avait pas planté afin qu'il se nourrît des fruits qu'il porterait ; c'est pour les autres qu'il meurt. Une rivière tarit; mais l'abondance que produisait son cours n'était pas afin qu'elle s'en enrichît ; elle ne tarit pas pour elle. Une maison brûle, ou elle tombe par la violence des vents qui l'ont fortement ébranlée ; mais on ne l'avait pas bâtie pour elle ; celui qui en est le propriétaire, en porte toute la perte.

Il n'en est pas ainsi de nous : les suites de la mort nous regardent personnellement, et

si nous vivons pour mourir, il est de notre intérêt de si bien vivre que, fidèles aux grâces du Seigneur, nous nous procurions une bonne mort. Dieu nous aurait-il mis au monde pour servir les autres et nous oublier? pour faire gagner le procès aux autres et perdre le nôtre? pour donner de sages instructions aux autres et n'en pas profiter nous-mêmes? pour tendre aux autres une main charitable qui les tire du naufrage, et ne pas prendre les précautions nécessaires pour empêcher que nous n'y périssions? *Nemo aliis nascitur, moriturus sibi.*

Pour vous qui, éloignés du monde, jetez les yeux sur un avenir certain, mais dont les suites sont incertaines, vous savez mieux que tant d'aveugles mondains profiter de ces sages et salutaires maximes. Votre grand soin est de penser au seul nécessaire, et de mettre votre innocence à l'abri de tout ce qui peut ou la corrompre ou la flétrir.

Loin de porter envie à *ces filles de Babylone dont les pieds légers sautent et bondissent* sans penser à ce moment fatal où leur turbulente joie sera suivie de pleurs sans fin, vous vous rappelez par avance ce dernier jour, pour vous y préparer *par cette tristesse selon Dieu qui opère le salut.* Loin de regretter ces belles maisons où vous pouviez habiter si commodément et si agréablement, vous concluez que, *puisqu'il n'y a point ici-bas de demeure qui soit fixe*, vous ne pouvez mieux faire *que de rechercher la future.*

Loin de vous livrer à ces dissipations volontaires qui vous empêchent de vous appliquer à la discussion de vos plus importants devoirs, vous pensez sérieusement à ce que vous êtes, à ce que vous serez, à ce que vous devez faire, afin de mener une vie sans péché, ou de vous purifier par une continuelle pénitence de ceux que vous avez commis : seconde marque de fidélité à la grâce, second sujet de consolation quand on se trouvera à l'agonie.

Il faut l'avouer de bonne foi et en gémir amèrement devant le Seigneur : il n'est point d'état où l'on ne soit en danger de se perdre, et Dieu en a disposé de la sorte, afin que l'on vît dans les uns ce dont sa grâce miséricordieuse est capable, et dans les autres ce que peut sa juste vengeance. Mais il faut avouer en même temps que si le mal est universel, le remède le suit de près dans les communautés religieuses, où lorsqu'on répond fidèlement à sa vocation, on se fait tantôt une vertu quand on est sans péché, tantôt une nécessité, quand on en a commis, de se mortifier en toutes choses (*S. Aug., lib.* XXI *de Civit. Dei, c.* 21.)

Nous parlons souvent du dessein que nous avons de nous éloigner du monde, afin d'expier par une pénitence salutaire les déréglements de notre vie passée : et plût à Dieu que de prompts effets soutinssent de si belles résolutions, dit saint Ambroise (*S. Ambros. de fuga sæculi, c.* 1)! Mais il arrive presque toujours que la fatale amorce des plaisirs charnels et les charmes séduisants des vanités du siècle répandent de si épais nuages dans nos esprits, et surprennent nos cœurs par de si différents endroits, que ces beaux projets se réduisent à rien. Nos désirs nous portent à notre devoir; mais le travail et la violence qu'il faut se faire nous rebutent. Nous voudrions guérir, mais avec cette faible et flottante velléité, nos plaies vieillissent et nous en éloignons les remèdes : tant nous aimons ce qui flatte nos sens; tant notre âme se trouve comme enveloppée dans la variété de ses pensées qui, après l'avoir élevée bien haut en idée, la lient et la font pencher vers la terre.

Des désirs bizarres dans un même esprit et dans un même cœur sur une pénitence si souvent promise, si longtemps différée, ne se réunissent guère que dans les maisons religieuses où les effets répondent aux paroles. On y entre pour y faire pénitence, et l'on peut dire que cette vertu comme étrangère et presque inconnue au siècle s'y réfugie comme dans son asile.

C'est là *que l'on porte*, non par intervalles, mais *toujours*, non en idée dans son esprit, mais effectivement *dans son corps, la mortification de* Jésus-Christ. C'est là, où, pour m'expliquer avec Cassien, cette mortification chassée de beaucoup d'autres endroits, établit sa demeure et son règne. Faut-il pour réparer l'abus qu'on a fait de son bien donner l'aumône? nulle n'est plus grande que de devenir pauvre de riche qu'on était, quand même on n'aurait pas abusé de ses richesses. Faut-il consacrer à la prière une langue profanée par des discours d'ostentation ou de médisance, d'indiscrétion ou de malignité? On la condamne, quand même elle n'aurait pas péché à certaines heures de silence marquées par la règle; et si elle se fait entendre, c'est pour chanter jour et nuit les louanges du Seigneur. Faut-il jeûner, réduire en servitude sous la loi de l'esprit les membres de la chair? quand même elle ne lui aurait pas encore été rebelle, on *la captive sous ce joug*, et on l'y accoutume de bonne heure.

Après cela, ô mort, que deviendra ton fiel? on l'a déjà bu presque jusqu'à la lie. *Que deviendra ton aiguillon? que deviendra ta victoire?* peu s'en faut que tu ne l'aies déjà toute perdue.

Ministres du Dieu vivant, qu'une basse complaisance qui n'est pas selon les lois de l'Eglise, empêche souvent d'avertir les mourants de leur dernière heure, n'appréhendez pas d'annoncer cette nouvelle à ceux et à celles qui, toujours appliqués à faire et à souffrir ce que Dieu attendait de leur fidélité, se sont comme familiarisés avec la mort.

Vous voudriez bien pouvoir dire à une infinité d'autres malades, ce qu'Isaïe dit de la part de Dieu à Ezéchias : *vous avez encore quinze ans à vivre; l'ombre du soleil qui était descendue de dix degrés sur le cadran d'Achaz, remontera de dix autres en arrière.* Oh! que vous les réjouiriez, et qu'ils auraient de consolation d'être en état de se dire comme ce prince : *J'irai donc encore en la maison du Seigneur* pour le remercier de m'avoir pro-

longé mes jours. *Ascendam in domum Domini* (*Isa.*, XXXVIII).

Approchez hardiment de ces personnes fidèles qui par une bonne vie se sont disposées à une sainte mort, et sans ménager leur timidité, annoncez-leur qu'il faudra bientôt partir. Apportez-leur le saint Viatique, faites sur leurs corps la dernière onction, présentez-leur le crucifix ; dites pour elles les prières des agonisants : malgré les infirmités et les défaillances de la chair, leur esprit se réveillera, leur foi et leur espérance leur donneront de nouvelles forces.

On leur apportera le saint Viatique, mais ayant tant de fois reçu le moins indignement qu'elles ont pu le corps et le sang du divin Jésus, elles lui diront avec une humble reconnaissance : Je vous ai autrefois cherché, ô Dieu de mon cœur, et aujourd'hui vous venez me trouver dans ma vile demeure. Une seule de vos paroles eût pu guérir mon âme : mais comme votre bonté est sans bornes, soutenez-la de vos grâces et la conservez pour la vie éternelle. Que votre adorable présence éloigne de moi les puissances ennemies et qu'elle les couvre de confusion. Fortifiez-moi dans mes douleurs et dans mes peines, je n'en souffre pas encore autant que mes iniquités le méritent.

On fera sur différentes parties de leurs corps la dernière onction ; mais elles avaient pris soin de régler leurs sens et de les mortifier, leur goût et leur odorat par l'extinction de tout plaisir défendu, leurs yeux par la modestie, leurs pieds et leurs mains par de dignes fruits de pénitence.

On leur présentera la croix, mais comme elles se sont accoutumées de bonne heure à la porter, ce sera pour elles le plus tendre et le plus charmant de tous les objets. A la vue de ce signe de leur rédemption, elles s'écrieront avec l'Apôtre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en d'autres choses qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde.*

On fera pour elles les prières des agonisants, on leur dira de sortir de ce monde au nom du Père qui les a créées, du Fils qui les a rachetées, du Saint-Esprit qui les a sanctifiées : mais n'ayant regardé ce monde que comme une terre de leur exil, elles ne demandent pas mieux que de le quitter. Leur fidélité à faire ce que Dieu souhaitait d'elles dans l'état où il les avait appelées, les a disposées à une bonne mort ; mais elles attendent que Dieu par son infinie miséricorde leur accorde le fruit et la récompense des œuvres qu'elles ont faites : *Fructum adinventionum suarum comedet* : et c'est là un second sujet de leur consolation à l'agonie.

SECOND POINT.

Il n'en est pas des bonnes œuvres que nous faisons, comme de ces semences qu'on jette par hasard sur des terres ingrates, ou dont la récolte est fort incertaine, dit saint Paulin. Rien de ce que Dieu promet à sa créature qui l'aime et qui s'acquitte de tous ses devoirs, n'est jamais perdu pour elle quand elle se trouve à la fin de sa carrière et qu'elle a gardé la fidélité qu'elle lui devait.

Elle a mis dans le sein de Dieu comme en dépôt tous les trésors de mérites qu'elle a amassés par sa grâce, et elle attend avec une humble confiance cette couronne de justice que ce juste Juge rendra à tous ceux qui aiment son avénement.

Il est vrai que sans une révélation particulière du ciel, on ne peut jamais être assuré de son bonheur futur : mais il plaît quelquefois à Dieu de donner à une âme dans les derniers moments cette tendre consolation qu'elle recueillera le fruit de ses œuvres. Comment cela? c'est que pour lors il la délivrera de ce qu'elle craignait davantage, c'est que pour lors il commencera à lui accorder ce qu'elle désirait avec plus d'ardeur, c'est que pour lors il lui procurera par une grâce finale le plus grand de tous les gains. N'est-ce pas là *recueillir le fruit de ses œuvres? fructum adinventionum suarum comedet.* Par une bonne mort elle ne craint plus, elle espère beaucoup, elle gagne tout.

On se récriera sans doute d'abord contre cette première proposition : elle ne craint plus ; que c'est principalement à l'article de la mort que les plus grands saints ont tremblé. Quelque favorable que leur fût le témoignage de leur conscience, les redoutables jugements de Dieu les jetaient dans de terribles alarmes.

Les Hilarion tremblaient de frayeur à ce triste moment après soixante-dix ans de la plus rude pénitence et d'une constante fidélité à Dieu dans un affreux désert.

Je ne disconviens pas de ce que l'on peut dire sur ce sujet, ni d'une infinité d'exemples qu'on en rapporte : mais voici comment je conçois la chose avec saint Ambroise (*lib. de Bono mortis, c. 2, et alibi passim*). Tout ce que craint une âme qui aime véritablement Dieu, c'est de l'offenser ; et comme elle est convaincue que, tandis qu'elle sera en cette vie, elle se trouvera exposée au danger de perdre sa grâce ou d'en flétrir la beauté par quelques faiblesses ; ce qui la console est qu'une bonne mort la délivrera de ce danger.

Ce fut là ce qui consola sainte Paule, cette illustre veuve, dans sa dernière maladie. Son corps était déjà saisi du froid de la mort, et il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur qui faisait que son cœur palpitait encore, dit saint Jérôme ; et néanmoins, ravie de ce qu'elle ne serait plus en danger d'offenser Dieu, elle le bénissait de l'avoir sauvée de ce péril, et tenant le doigt contre sa bouche, elle faisait de fréquents signes de croix sur ses lèvres (*Hieron., in Epitap. Paulæ*).

Ce fut, dit saint Bernard, ce qui consola à l'agonie Gérard, son frère, qui peu avant que de rendre le dernier soupir, entonna un psaume de réjouissance et d'actions de grâces en un temps où d'autres par leurs crises ou leurs râlements finissent ordinairement leur vie (*S. Bern., serm. 26 in Cantica*).

Mais indépendamment de ces exemples, qu'est-ce que craint une personne religieuse qui a été fidèle à Dieu ou qui a expié par de

longues mortifications ses fautes passées? Ce ne sont pas les misères de la vie; elle sait que la mort en finira le cours, que ce sont même autant de moyens que la miséricorde de Dieu offre aux pécheurs pour leur sanctification. Ce ne sont pas les maladies; elle reconnaît avec l'Apôtre, *qu'elle est forte dans ses infirmités mêmes* par la grâce qui la soutient dans ses défaillances et ses langueurs. Ce ne sont pas non plus les jeûnes, les humiliations, les austérités du cloître; elles n'ont rien qui doive effrayer ceux qui les ont volontairement choisies.

Que craint-elle donc? elle craint ce que vous ne craignez pas, créatures délicates et immortifiées; elle craint *que la loi de ses membres ne s'oppose à celle de son esprit*, et que son âme n'en devienne l'esclave. Elle craint que le *corps du péché*, qui, comme dit saint Grégoire (*Lib.* IX *Mor.*, *c.* 19), est à cette âme une espèce de vêtement, ne la rende abominable aux yeux de celui qui est la sainteté même, et à qui elle veut uniquement plaire.

Or, tous ces sujets de crainte cesseront ou se calmeront aux approches de la mort; la colère et l'impatience ne l'emporteront plus, les subtils raffinements de l'amour-propre ne la séduiront plus, la violence qu'il faut se faire pour ne se point relâcher de ses exercices, ne sera plus pour elle une tentation de découragement et d'ennui.

Cette bonne âme fidèle à sa vocation s'occupait pendant sa vie, tantôt à mourir aux péchés de sa langue, en la faisant servir à chanter nuit et jour les louanges du céleste époux, tantôt à détourner ses yeux de la vanité par les larmes qu'elle versait, tantôt à préserver ses mains de tout péché par les bonnes œuvres qu'elle faisait. Mais, quelque peine qu'elle se donnât, elle savait que la concupiscence, ce foyer de péché, pouvait à tout moment jeter de nouvelles flammes, que ce serpent du vieil Adam, quoique tronçonné, pouvait se réunir et reprendre ses forces.

C'était là le sujet de la crainte de cette bonne âme, qui, pendant sa vie, disait avec l'Apôtre : *Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps mortel? ce sera la grâce de Dieu*, lorsqu'à l'article de la mort me prenant sous sa protection, il me mettra hors d'état de l'offenser. *Mon âme se sentira tirée des filets des pêcheurs, m'en voilà débarrassée.*

Ce n'est pas là le seul sujet de sa consolation à l'agonie : la bonté de Dieu qui, comme elle espère, lui accordera ce qu'elle a désiré avec plus d'ardeur, en est un second.

Les pécheurs et les âmes justes ont, par rapport à la mort, des sentiments fort opposés. Ces pécheurs seraient ravis de vivre toujours; ces âmes justes ne sont pas fâchées de mourir. Ces pécheurs passent leur vie avec joie; ces âmes la passent avec patience (*S. Aug.*, *tract.* IX, *in Epist.*, *Joan.*). Ceux-là ne voudraient pas sortir du monde, quand même ils ne jouiraient pas des plaisirs qu'ils s'y promettent, tant ils y ont d'attachement malgré ses amertumes : celles-ci au milieu même des innocents plaisirs qu'elles peuvent goûter, *demandent tous les jours à Dieu l'avénement de son royaume*, et l'éloignement de ce cher objet de leurs désirs leur fait dire avec l'Apôtre : *Je souhaite la dissolution de mon corps pour être avec Jésus-Christ.*

Qu'est-ce qui a donné à ces âmes justes des sentiments et des transports si chrétiens? c'est une secrète *espérance qui repose dans leur cœur* (*Job* XIX), et qui les console à l'agonie. Il est vrai, ô mon Dieu, que vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vos jugements sont impénétrables; il est vrai que vous pouvez de deux voleurs qui sont à vos côtés, en sauver l'un, et réprouver l'autre, appeler à la possession de votre héritage les enfants de l'esclave, et la refuser à ceux de la libre, faire sentir les grâces de votre miséricorde à ceux qui ont quitté votre parti; et exercer les droits de votre justice sur ceux qui l'ont d'abord suivi. Quelque conduite que vous teniez à l'égard des uns et des autres, il n'y a rien dont nous puissions légitimement nous plaindre.

Mais comme vous êtes fidèle à votre parole, qui sont ceux qui, dans les différentes conditions de la vie peuvent à la mort plutôt espérer que vous aurez pitié d'eux? Sont-ce ces mauvais riches qui *ont mis leurs cœurs là où est leur trésor*, et qui ne sortent de ce monde que parce qu'une main infiniment forte les en chasse? ou bien sont-ce ces pauvres évangéliques, qui ont tout quitté et tout vendu *pour acheter cette pierre précieuse qui est cachée dans un champ?*

Sont-ce ces filles et ces femmes, qui, *parées comme des idoles*, traînent après elles le luxe et la mollesse, qui ayant passé le jour en visites, en jeux, en spectacles, en délicieux repas, *dorment sur des lits d'ivoire, et emploient le temps de la nuit à satisfaire leur sensualité* (*Amos* VI ; *Psal.* VI)? ou bien sont-ce ces vierges sages qui tiennent leurs lampes prêtes pour recevoir l'époux à quelque heure qu'il vienne? ou bien ces victimes de la mortification évangélique, qui, pendant les travaux du jour et les veilles de la nuit, portent sur une chair virginale la haire et le cilice, durs instruments de leur pénitence? Adorons avec frayeur les secrets jugements de Dieu; mais avouons que, s'il y a quelque espérance de *recueillir le fruit de ses œuvres*, elle est plus d'un côté que d'un autre.

L'espérance des méchants ressemble à une paille que le vent emporte, à une écume que la tempête disperse, à une fumée que l'air dissipe, à un passant qui ne reste qu'un jour dans la même hôtellerie. Il n'en est pas ainsi de celle des justes, elle est fondée sur les promesses d'un Dieu qui, pendant leur vie, les couvre du bouclier de sa protection, et qui, à leur mort, leur dit *de se reposer, parce que les œuvres* dont ils recevront la récompense *les suivront* (*Sap.* V). Ce ne sont pas ici des fictions finement imaginées; ce sont autant d'oracles de l'Esprit-Saint qui, par ces comparaisons dont il se sert, met une très-grande différence entre les uns et les autres.

Oui! que saint Bernard a donc eu raison de

dire qu'une personne religieuse meurt dans son cloître avec plus de confiance, que si elle avait été au milieu du monde! Elle y vit avec plus de pureté, elle y tombe plus rarement, elle se relève plus promptement de ses chûtes, elle y reçoit des grâces plus fréquentes; et quand elle y a fidèlement répondu, son espérance en la miséricorde du Seigneur la soutient par plusieurs endroits dans cette dernière heure. *Vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, irroratur frequentius, moritur confidentius.*

C'est là ce qui, selon le langage de l'Apôtre, s'appelle *faire de Jésus-Christ sa vie, et de sa mort un gain;* troisième motif de consolation pour une âme dans ce dernier moment : elle ne craint plus, elle espère beaucoup, et par la grâce finale qui couronne ses bonnes œuvres, elle gagne tout.

Peut-on avoir sur ce sujet des termes assez forts pour représenter dignement le bonheur de cette âme? Ni occupée des soins du monde, ni étourdie des clameurs des parents les plus proches, ni embarrassée de déclarer ses dernières volontés par un testament, elle laisse tout, elle se dépouille de tout, ravie de pouvoir gagner le ciel, et de *jouir du Dieu de son cœur* (*S. Bern., de Diversis, serm.* 2).

Que fait-elle donc? elle fait ce que fit Aaron qui, près de mourir, ôta ses habits et en revêtit Eléazar (*Numer.* XXI). Elle fait ce que fit Moïse, qui, sans se mettre en peine de ce que deviendrait son corps, en abandonna le soin à la providence du Seigneur, qui voulut bien se charger de sa sépulture (*Deuter.* XXXIV). Elle fait ce que fit Elie, qui, enlevé dans un char de feu, laissa tomber son manteau à Elisée (IV *Reg.*, 21). Rien de ce qui est derrière ne l'embarrasse, elle ne songe qu'à la céleste patrie où ses frères et ses sœurs l'attendent.

Gens du monde, mettez-vous fortement dans l'esprit, dit saint François de Sales (*Vie dévote, chap.* 13), que tôt ou tard vous verrez tout périr à vos yeux : plaisirs, richesses, honneurs, amitiés, tout cela ne vous paraîtra que comme un fantôme. Dans ce lugubre et languissant adieu que vous direz à votre famille et à vos amis, quelles seront vos alarmes, vos inquiétudes, vos frayeurs?

Ces idoles qui brillaient par leur or et par leur argent, par l'éclat de leurs pierreries et par le vain attirail d'une nombreuse troupe de valets, ne laisseront après elles d'autres traces que la vengeance de l'Eternel, *qui leur ôtera*, dit Isaïe, *leurs croissants d'or, leurs filets de perle, leurs coiffes, leurs boîtes de parfums, leurs poinçons de diamants, leurs miroirs et leurs chemises* de grand prix, pour humilier leur orgueil, et les réduire à une affreuse nudité (*Isa.* I *et* III).

Ces femmes qui ont nourri avec tant de délicatesse leur corps mortel, qui ont vécu dans une mollesse et une sensualité presque païenne, verront périr ce corps déjà tout livide, tout infecté, tout corrompu par l'altération des humeurs : et de ces pommes de Sodome autrefois si belles et si vermeilles, il n'en sortira plus qu'une vapeur empoisonnante : qu'auront-elles gagné, et quel sera leur dernier sort?

Ces hommes puissants et riches, qui, par leur naissance ou par leurs charges, ont fourni au monde un si brillant spectacle; ces hommes qui n'avaient point d'autre Dieu que leurs richesses, point d'autre félicité que leurs jeux, leur tables, leurs spectacles; d'autre évangile et d'autre règle de conduite que leur politique; ces hommes dont toute l'espérance n'a été qu'en la miséricorde d'un Dieu toujours prêt, selon eux, à leur pardonner dès qu'ils l'en prieraient, et qui n'auront reconnu pour toute nécessité de restitution, que celles qu'ils ordonneraient à des enfants ou à des héritiers de faire après leur mort; qu'auront-ils gagné, et où ira leur pauvre âme en sortant de ce monde?

Ces assurances d'un heureux sort sont pour ceux et celles à qui le centuple et la vie éternelle ont été promises; pour ces bien-aimés de Dieu qui iront droit au ciel, à moins qu'ils ne soient pendant quelque temps retenus dans cette prison souterraine destinée à l'expiation des péchés dont on n'aura pas fait une pénitence complète : pour ceux et celles *qui se seront bâti des solitudes, et qui auront porté dans les tombeaux où ils entreront, une abondance* de bonnes œuvres.

O père de miséricorde, ô Dieu de toute consolation! qu'il est avantageux de s'être donné tout à vous! de n'avoir *regardé que de loin une terre*, qui, quoique pleine de misères, est cependant si pleine de gens aveuglés qui l'aiment! Vous voulez qu'on dise de votre part à l'âme juste, *que tout va bien pour elle; bien* par sa fidélité, *bien* par sa récompense; *bien*, parce que vous lui accordez tout ce qu'elle pouvait attendre de vous : *bien*, parce qu'elle n'a pas reçu vos grâces en vain; *bien*, parce que vous couronnez en elle vos propres dons; *bien* pour la paix de sa conscience, *bien* par la possession de votre gloire : *Dicite justo quoniam bene.*

DISCOURS XXII.

Sur l'enfer.

Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti?

Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? les avez-vous vues ces demeures noires et ténébreuses? (*Job, ch.* XXXVIII.)

La scène est bien changée : ceux qui y jouent leurs personnages, font d'étranges figures sur ce nouveau théâtre où ils se sentent rapidement emportés. Il n'y a qu'un moment qu'ils étaient encore au monde; un dernier souffle les en a chassés, et dans ce moment ils sont jugés de Dieu; *les uns pour aller à une vie* et à une gloire *sans fin; les autres à un supplice et à un opprobre éternel* (*Matth.* XXV).

Quel fatal et triste voyage pour ceux-ci! de la vie à la mort, le trajet est bientôt fait : de la mort au jugement particulier, il est encore moins long; de la mauvaise mort et du jugement à l'enfer, il est terrible et désespérant. *J'ai vu*, dit saint Jean, *un cheval fort pâle et fort maigre : le cavalier qui le montait s'appelait la mort, et l'enfer le suivait* (*Apoc.*

VI). La vie s'écoule, la mort vient, le jugement suit, l'enfer demeure.

Sages et heureux ceux à qui ces objets sont toujours présents. O Dieu qui ébranlez les déserts de Cadès, qui renversez les cèdres du Liban, qui troublez la mer jusque dans ses plus profonds abîmes; c'est à vous à nous remplir de cette crainte qui est le commencement de la vraie sagesse; c'est à vous à nous rappeler de nos trop longues dissipations, et à nous dire ce que vous dîtes autrefois à Job: *Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? avez-vous vu ces demeures noires et ténébreuses?*

Quelles demeures! et quand la mort en ouvre les portes aux damnés, que pouvons-nous penser de cet affreux séjour et de ceux qui y descendent? ce sont des malheureux qui perdent ce qui est capable de faire leur bonheur, qui souffrent ce qu'il y a de plus cruel, qui sont privés et affligés pour toujours de ce qu'ils perdent et de ce qu'ils souffrent (*De Greg., lib.* XXIX *Mor., c.* 7, *et lib.* IX, *c.* 46, 47, 48).

Du côté de Dieu, ils perdent tout; du côté des créatures, ils souffrent tout; du côté du temps, ils désespèrent de tout. A ces trois circonstances commencez-vous à découvrir *ces demeures ténébreuses* où ils descendent? Ils ont pour ennemi Dieu qu'ils ne verront jamais; pour bourreaux, des créatures qui ne cesseront jamais de les tourmenter; pour durée de leurs supplices, une éternité qui ne leur laissera jamais le moindre rayon d'espérance. Examinons avec frayeur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

A considérer ce qui se passe dans l'âme d'une infinité de gens, si toutes les peines des damnés ne consistaient que dans la privation de Dieu, et qu'il n'y eût aucun tourment extérieur à souffrir, ils ne se soucieraient guère d'en être séparés et de ne le jamais voir. Ils pensent si peu à lui, et le vin dont la prostituée Babylone les enivre, renverse tellement leur cerveau par ses fumées, que *ces ivrognes d'Ephraïm* (*Isa.* XXVIII) consentiraient volontiers à perdre tous les biens du ciel, si ceux de la terre ne leur étaient jamais ravis.

Il faut néanmoins qu'il y ait un dernier moment qui termine le cours de leur vie; et il est de la justice de Dieu de leur prescrire des bornes au-delà desquelles ni la force de leur tempérament, ni les soins qu'ils prennent de leur santé, ni les précautions des plus habiles médecins ne pourront jamais les faire aller.

Dans cet état, où iront-ils quand ils sortiront de ce monde? Un penchant naturel les élancera vers Dieu; mais s'ils meurent dans leurs péchés, une invincible aversion les en éloignera: l'inclination de leur être les approchera de lui, mais la sévérité de sa justice les obligera de se retirer.

Saint Augustin ne faisait jamais cette réflexion, qu'il ne regardât cette peine des réprouvés qui sont séparés de Dieu, comme la plus terrible de toutes les peines. Quand il n'y aurait ni démon pour les tourmenter, ni flamme pour les dévorer, ni prison pour les retenir, ni infection pour les empester, ni de ténèbres pour les aveugler; quand il n'y aurait dans les enfers aucun de ces supplices dont l'Ecriture fait un si affreux dénombrement; être éloigné du royaume de Dieu, perdre sa vue et son amitié, n'avoir aucune part à ces douceurs, à ces biens, à ces plaisirs qu'il réserve à ceux qui le servent fidèlement: cette peine toute seule est si grande, que nul de ces tourments ne peut lui être comparé (*S. Aug., in psalm.* LXXX).

Je parle ici un langage inconnu à tant de gens dont l'adresse fatale semble se terminer à effacer de leur esprit la pensée de Dieu et le souvenir de sa présence. Ils ne songent guère à l'effroyable malheur dont ils sont menacés; mais un jour viendra qu'ils sentiront malgré eux, *combien il est amer de l'avoir abandonné*, et de le perdre.

Quatre choses peuvent nous consoler des pertes que nous faisons en ce monde: quand elles sont de peu de conséquence, quand elles sont involontaires, quand nous pouvons les réparer, quand nous les oublions et que nous n'y songeons presque plus.

Nous avons perdu un ami, mais s'il ne peut ni nous faire du bien ni nous nuire, nous n'avons pas perdu beaucoup; premier sujet de consolation. Nous avons perdu un ami qui pouvait nous procurer de grands avantages; mais nous l'avons perdu malgré nous, il n'a pas été en notre pouvoir de le conserver; second sujet de consolation. Nous avons perdu un ami, mais si nous pouvons suppléer à cette perte par d'autres choses capables de nous indemniser; troisième sujet de consolation. Nous avons perdu un ami, mais si nous avons assez de force d'esprit pour ne point penser à cette perte qui nous donnerait trop de chagrin; quatrième sujet de consolation.

Nulle d'elles n'est pour une âme damnée. Quoiqu'elle se soit peu souciée de Dieu pendant sa vie, elle connaîtra un jour, mais hélas! trop tard, que rien ne lui est plus sensible, ni plus affligeant que de l'avoir perdu!

Absalon, dans la fureur de ses passions, ne se souciait guère de David; mais quand on lui eut signifié de sa part, que ce père pour qui il avait auparavant tant d'indifférence ne le voulait pas voir: *Qu'il me fasse plutôt mourir*, répondit-il, *que de me retenir dans ce triste exil.* Qu'eût-ce été, s'il avait pu parler, lorsque arrêté par les cheveux à un arbre fatal, il fut frappé de trois dards, et qu'il connut qu'il n'y avait plus pour lui de ressource?

Les cinq vierges folles ne savaient pas quel était le malheur d'avoir perdu un Epoux aussi charmant que celui dont elles pouvaient jouir: mais quand, après avoir brusquement couru pour faire une petite provision d'huile, elles trouvèrent la porte de la salle des noces fermée, et que cet Epoux leur dit, *qu'il ne les connaissait pas*: quelle fut leur consternation et leur douleur! Il n'en fallut pas davantage pour les rendre inconsolables d'une si triste séparation. Malheureuse l'âme, s'é-

crie là-dessus saint Bernard, malheureuse l'âme qui n'entrera pas dans la salle de ces noces! Malheureux l'impie à qui l'on dira qu'il se retire, et *qu'il ne verra jamais la gloire de Dieu* (*S. Bern. ser.* 2, *in hæc verba :* Vidi Dominum)!

Maudits damnés, c'est là ce qui fait votre plus grande peine. Si vous pouviez vous passer de Dieu, si dans cet état de votre séparation, il n'avait ni la force, ni le dessein de vous faire du mal, vous diriez comme cet impie : *Je l'ai offensé, et que m'est-il arrivé de fâcheux* (*Eccli.*, V, 6)? mais il ne peut vous être indifférent. Vous l'aviez pour Père, pour Epoux, pour Sauveur; tous ces noms qui vous eussent été si favorables, ne vous seront plus que funestes : autant qu'il vous a fait de bien, autant et plus il vous accablera de maux. Vous avez dit comme ces Juifs brutaux : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous;* il y régnera cependant, mais ce ne sera qu'un règne de colère et de vengeance; rien ne se cachera à sa sagesse, rien ne résistera à sa puissance, rien n'échappera à son indignation et à sa fureur. Sa haine répondra à son amour, il mesurera l'une sur l'autre : *Vous reconnaîtrez quel malheur c'est de l'avoir perdu.*

Encore comment l'aurez-vous perdu? par votre faute, par votre propre faute, par votre très-grande faute : seconde cause de la peine que les réprouvés souffrent d'une si dure séparation.

Que les théologiens demandent d'où vient que des enfants morts sans baptême sont pour toute une éternité privés de la vue de Dieu : qu'ils ne trouvent point d'autre cause de cette peine, que la contagion d'un péché héréditaire qui la leur a attirée : que Dieu pouvant faire grâce à qui il lui plaît, il la refuse quand il veut, sans qu'on puisse l'accuser d'injustice. Les adultes ne sont plus dans cette espèce; ils se sont, par des péchés actuels et volontaires, séparés de Dieu; et Dieu, dans l'exercice de ses vengeances, se sépare d'eux pour toujours.

Quelle cruelle douleur de se dire : je souffre terriblement, mais je ne souffre que ce que j'ai mérité! Je n'y pensais guère, mais je devais y penser. Je ne savais pas de quelle conséquence il m'était de ménager les grâces que je recevais : mais combien de fois m'en avait-on averti? combien de fois même me suis-je reproché mes infidélités, et ai-je promis de m'en corriger? Quel abus ai-je fait des sacrements? Que de jours, de semaines, de mois, d'années perdues par ma faute, par ma très-grande faute!

Tant d'autres, moins éclairés dans les voies du salut, mais plus fidèles que moi, se sont fait par le bon usage des dons célestes, un chemin au ciel, au lieu que je me suis creusé à moi-même le puits de l'abîme, où me voilà descendu. J'avais été créé, racheté, régénéré dans les eaux du baptême et de la pénitence pour me sauver, et je me suis perdu. Beauté souveraine qui avez eu pour tant d'autres des charmes qui les ont attirés, je vous ai méprisée pour des choses qui ne sont plus, pour des plaisirs d'un moment, pour des objets séducteurs qui n'ont contribué qu'à ma réprobation. Années, mois, semaines, heures, moments, ne reviendrez-vous pas pour réparer la perte que j'ai faite?

Elle est irréparable; troisième cause de la peine des damnés. Le mauvais riche ne fut pas sitôt descendu dans les enfers, qu'il leva les yeux au ciel, et qu'il pria Abraham de lui envoyer Lazare, afin qu'il trempât son doigt dans un peu d'eau dont sa langue fût rafraîchie. Il leva les yeux au ciel : il pouvait auparavant y aller. Il vit Lazare dans le sein d'Abraham : s'il avait eu les vertus de ce pauvre, il s'y serait reposé avec lui. Il lui demanda une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue qui brûlait; elle avait goûté tant de liqueurs exquises et de vins délicieux! Mais n'y avait-il pas moyen de réparer un si grand malheur? Voici ce qu'Abraham lui répondit : *Il y a un abîme impénétrable entre vous et nous, en sorte que ceux qui voudraient aller d'ici à vous, ou venir de vous ici, ne le peuvent.*

Quand un courtisan est exilé, ses parents ou ses amis qui sont dans les bonnes grâces du prince, peuvent solliciter son retour; entre la faute et la réparation, entre le crime et l'amnistie, l'intervalle n'est pas infini : mais entre le paradis et l'enfer, la haine et la réconciliation, l'abîme est impénétrable Les péchés ne seront jamais ni réparés ni pardonnés; nul bienheureux ne s'intéressera jamais auprès de Dieu, pour fléchir sa justice en faveur d'un damné. Ce père ne priera jamais pour ce fils qu'il a autrefois tant aimé; cette fille pour cette mère qui était l'objet de ses plus tendres affections : cette bonne amie pour celle qui lui a rendu de si grands services; l'espace qui sépare les uns et les autres est impénétrable : *Chaos magnum firmatum est.*

Ce malheureux qui vint aux noces sans avoir sa robe nuptiale, fut condamné à être jeté pieds et mains liés, dans un lieu où il n'y avait que pleurs et grincements de dents. Trouvons-nous qu'aucun ait intercédé pour lui? Il pouvait néanmoins avoir dans cette assemblée quelques parents ou quelques bons amis. Quand l'Epoux eut fermé la porte de la salle aux cinq vierges folles, remarquons-nous que celles qui avaient l'honneur d'être à sa compagnie l'aient prié de leur faire quelque grâce? Elles vivaient néanmoins ensemble, et cet éloignement de leurs compagnes devait les toucher; mais il n'y avait plus de commerce entre elles, l'espace était trop grand : *Chaos magnum firmatum est.*

Les damnés en perdant Dieu ont donc tout perdu sans ressource; mais ce qui augmente encore leurs peines est la triste et continuelle réflexion qu'ils font sur la grandeur de leur perte. Si Job se rendait à lui-même ce témoignage, que quoiqu'il n'eût pas offensé Dieu, son œil ne voyait rien que de triste et d'affligeant, rien *où il ne s'arrêtât* par de continuelles et amères réflexions (*Job*, XVII) : quelle effroyable peine aux damnés qui, chargés d'une infinité de crimes, ne peuvent s'empêcher de les rappeler en leur mémoire! Si ce saint patriarche, dans la violence de ses

maux qui ne devaient servir qu'à exercer sa patience, disait que *ses pensées ayant été renversées, lui déchiraient le cœur;* que diront ces malheureux de celles qui les attachent immuablement à leurs crimes, et qui sont renversées d'une manière bien différente?

Pendant leur vie, ils étouffaient les remords d'une conscience trop criante, qui leur reprochait leurs crimes; mais le temps est venu où, dans le lieu de leurs tourments, ces crimes s'offriront malgré eux à leur mémoire, sans qu'ils puissent s'empêcher de les voir. Pendant leur vie, ils ressemblaient à ces infâmes vieillards, qui, pour exécuter leur dessein de corrompre la chasteté de Susanne, *avaient détourné leurs yeux du ciel, afin de ne se pas souvenir des justes jugements de Dieu* (*Dan.*, XIII): mais le temps est venu où ils penseront continuellement au ciel, continuellement à Dieu qui y règne, et qu'ils ont perdu.

O fatal renversement de pensées! O flots terribles d'une mer agitée, qui tantôt s'élèvent, tantôt se précipitent dans l'abîme! O cruelle tempête, de voir le port et de n'y pouvoir entrer! de regarder Dieu comme le bien des autres, mais comme un bien qui n'est pas pour soi; comme un bien dont l'acquisition leur avait été possible, mais dont, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils souffrent, ils ne jouiront jamais; comme un bien dont la possession fait la félicité des élus, et l'éloignement, le malheur des damnés : *In amaritudinibus moratur oculus meus, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* (*Job.*, XVII).

Tel est l'état de ces malheureux : du côté de Dieu ils perdent tout; ils pouvaient l'avoir pour ami et pour récompense, et ils l'ont pour persécuteur et pour ennemi; mais ajoutons quelque chose du côté des causes extérieures de leurs supplices. Ils souffrent tout, ils ont abusé des créatures, et ce seront autant de bourreaux qui les tourmenteront sans relâche.

SECOND POINT.

Dieu qui, dans l'exercice de sa miséricorde, va au-devant des hommes par sa grâce, afin que, par leur fidèle coopération, ils se rendent dignes des récompenses qu'ils auront méritées, les poursuit vivement lorsque rebelles à ses lois, ils obligent sa justice de se venger du mépris qu'ils en ont fait.

S'il ne les prévenait par ses dons, ils ne pourraient jamais rien faire qui méritât le ciel; mais dès que par des égarements volontaires ils ont pris des routes tout opposées à celles qu'il leur avait marquées, il proteste qu'il suivra ses ennemis, afin de proportionner leurs peines à leurs crimes, et de leur rendre, en quelque manière, le change, en faisant servir à la vengeance qu'il en tire, les instruments mêmes de leurs péchés : *Reddam ultionem hostibus meis et his qui oderunt me retribuam* (*Deut.* XXXII).

Il veut bien même nous faire entendre de quelle manière il s'en vengera en disant : *Qu'il enivrera de sang ses flèches, et que son épée dévorera leur chair* (*Ibid.*, *v.* 42). Comme les réprouvés ont offensé Dieu, non-seulement par la malice de leur cœur, mais encore par les péchés de leur chair, il est juste, dit saint Grégoire (*Lib.* IX *Moral.*, *c.* 46), qu'ils soient punis dans ces deux parties. Ils se sont détournés de Dieu par la dépravation de leur âme, ils ne jouiront jamais de ce souverain bien. Ils se sont tournés vers les créatures pour procurer à leurs corps des plaisirs défendus, ils en sentiront des maux terribles, des peines non-seulement intérieures, mais extérieures, dont leur chair sera dévorée. Quelles peines en effet! Elles seront sans nombre, elles seront sans adoucissement; leur variété et leur rigueur les rendront insupportables et même incompréhensibles.

Leur variété et leur nombre. Comme le ciel est le lieu d'un pur bonheur qui va au delà de tout ce qu'on peut y ajouter; aussi l'enfer est un lieu d'une pure misère, au delà de laquelle on ne peut s'en figurer aucune qui ne s'y rencontre et qui même ne soit plus grande, dit Guillaume de Paris (*Lib. de Universo*, *cap.* 55). Représentez-vous tous les biens, toutes les dignités, tous les plaisirs qui peuvent s'offrir à votre imagination, vous serez obligés de dire que ce qu'il y a dans le ciel va infiniment au delà.

Représentez-vous les plus grands maux dont les historiens sacrés et profanes ont parlé, les plus affreux supplices que la cruauté des païens a fait endurer aux martyrs, ou dont les lois ont puni les criminels de lèse-majesté divine et humaine, les tenailles avec lesquelles ils leur ont arraché les dents, les ongles, les mamelles; le plomb fondu qu'ils ont jeté sur leurs plaies, les pieux où ils ont été empalés, les couteaux qui les ont écorchés, les chevaux qui les ont écartelés, les chemises ensoufrées dont on les a enveloppés pour y mettre le feu qui les a consumés jusqu'à la moelle des os. Imaginez-vous tous ces tourments dont le nom seul vous fait horreur, et, après que vous aurez donné cet essor à votre esprit, dites qu'il y en a bien d'autres en enfer, que ce n'est là que l'ombre de ceux que les réprouvés endurent.

Mais dans cette variété et cette effroyable multitude de peines, n'y aura-t-il pas quelque adoucissement? Elles seront également violentes, aiguës, insupportables. Avec qui et dans quelles parties les souffrira-t-on? Avec les plus grands scélérats qui aient jamais été, avec des voleurs, des meurtriers, des tyrans, avec des Caïns, des Judas, des Nérons, des Domitiens, des Juliens apostats, avec tous les démons qui les tourmenteront d'une manière inconcevable. Quel supplice pour des gens qui ne seront peut-être morts qu'avec un seul péché mortel!

Etre confusément et inséparablement mêlé avec des femmes impudiques, avec des empoisonneuses et des magiciennes; avec des Dalilas perfides, des Jézabels furieuses, des Hérodias cruelles et prostituées. Quel supplice pour des vierges autrefois consacrées à Dieu et infidèles à leur vocation!

Il y a en ce monde certaines compagnies

qui plaisent et, lorsqu'elles sont à charge, on trouve le moyen de s'en séparer; mais en enfer ces mêmes compagnies qui plaisaient autrefois, seront pour les damnés un surcroît de supplice, et ils y seront inséparablement attachés, les pères avec leurs enfants, les mères avec leurs filles.

C'est toi, maudit enfant, qui es cause de ma damnation, dira ce père : Si j'ai fait ces concussions et ces contrats usuraires, si par des simonies et d'autres voies défendues, j'ai péché contre la loi; ce n'a été que pour te procurer de belles charges ou de gros bénéfices. C'est vous, mauvais père, répondra ce fils, c'est vous qui êtes la cause de mon malheur; en croyant me faire du bien, votre amitié meurtrière m'a perdu. Sans vous je ne serais peut-être pas où je suis; je porte l'effroyable peine de mon iniquité et de la vôtre.

Misérable fille, dira cette mère, si je n'avais pas eu pour toi les complaisances que j'ai eues, si je ne t'avais pas laissée vivre dans une molle oisiveté, dans une habitude de galanterie et de commerce suspect, je ne souffrirais pas ce que je souffre. Maudite mère, répondra cette fille, c'est vous-même qui êtes la cause de ma réprobation. J'ai suivi les mauvais exemples que vous m'avez donnés; j'ai aimé avec fureur les compagnies que vous m'avez fait voir; c'est vous-même qui m'avez inspiré cet amour du jeu, de la sensualité, du luxe, de tant de folles dépenses que j'ai faites; c'est vous, père et mère, qui m'avez engagée malgré moi dans cette retraite où je n'étais pas appelée et dont j'ai malheureusement violé la sainteté, en ne voulant profiter ni des bons exemples que je voyais, ni des ressources de grâces que Dieu me présentait pour suppléer à ce qui manquait à ma vocation; vous êtes les causes des effroyables peines que j'endure.

Cruels reproches que les damnés se feront les uns aux autres! Ils se maudiront, ils s'entre-déchireront; pires que des furies, ils seront dans une continuelle et inévitable guerre. Dieu rassemblera pour les tourmenter tous les maux que son inflexible justice inventera. Hé! combien n'en inventera-t-il pas! *Il armera contre ces insensés toutes les créatures*, et il n'y aura dans leur corps, après leur résurrection, aucune partie qui n'ait son supplice. Combien d'exécrations et de hurlements! Ce sera la peine de leurs oreilles. Combien d'odeurs empoisonnantes et d'insupportables infections! Ce seront les peines des criminelles délicatesses de leur odorat. Combien de coupes pleines de fiel et d'absinthe (*Jerem.*, IX)! Ce sera la peine de leur goût. Combien de spectres affreux de démons, dont l'implacable rage ne leur donnera aucun repos! Ce sera la peine de leurs yeux.

Mais comme, dans l'Ecriture, parmi ces différentes peines des damnés, le feu passe pour une des plus rigoureuses, par quelle miraculeuse impression d'ardeur agira-t-il sur ces infortunées victimes de la fureur d'un Dieu? David dit qu'*il les embrasera comme un four, qu'il les troublera dans sa colère, et que son feu les dévorera. Ils ont formé des projets qui n'ont pu leur réussir, et ils souffriront des maux auxquels ils ne s'attendaient pas. Il les assemblera en un monceau pour tirer ses flèches contre leur visage, et ces flèches seront tout ardentes* (*Psalm.* XX).

Isaïe ajoute : Qu'*il y a déjà longtemps que Topheth, image de l'enfer, est préparée, que cette vallée de la gêne est profonde et étendue, qu'un grand amas de feu et de bois lui sert de nourriture*, et que *le souffle du Seigneur est comme un torrent de soufre qui l'embrase* (*Isa.*, XXX).

D'autres prophètes disent que *Dieu répandra sur eux son indignation, qu'ils marcheront dans le feu, qu'ils l'avaleront et qu'il sortira de leurs entrailles* (*Ezech.*, II). Arrachez d'un corps, si vous le pouvez, la boisson et la viande qui s'est changée en sa substance; ôtez des damnés le feu qui s'est comme incorporé avec eux, nulle apparence: ils en sont tout pénétrés et tout remplis; à droite, à gauche, au dessus, au dessous, au dedans, tout ne sera que feu.

Qu'en dis-tu, pécheur? Comment peux-tu respirer en faisant ces réflexions? Si après avoir goûté ce plaisir défendu, tu t'étais endormi comme Sisara qui venait de boire du lait, et si ton assoupissement avait été mortel comme le sien; si, après t'être diverti dans un délicieux repas, ton arrêt t'avait été marqué comme à Balthazar; si, dans la fureur de ta vengeance, les eaux de la mer t'avaient enveloppé, comme celles de la mer Rouge enveloppèrent Pharaon; si, avec ton fard et tes folles parures, une chute imprévue t'avait fracassé la tête et les membres, comme il arriva à Jézabel, où en serais-tu maintenant? et quels horribles supplices endurerais-tu dans les enfers?

Quelque divertissants que soient les spectacles, ils t'ennuient quand tu sens quelque douleur, ou que tu te trouves avec des gens dont la compagnie te déplaît. Que serait-ce donc si tu te voyais avec celle des démons et de tes plus cruels ennemis? Une goutte un peu violente te fait jeter les hauts cris : que serait-ce donc s'il n'y avait dans tout ton corps aucun membre qui n'eût son supplice particulier? Une insomnie de trois ou quatre heures te fatigue, quoique tu sois couché sur un lit fort doux. Que serait-ce donc si tu te roulais sur des brasiers, ou qu'on te brulât à petit feu? Qu'en dis-tu, pécheur? Et comment peux-tu respirer en faisant ces réflexions? Elles sont même d'autant plus effrayantes que, si les damnés ont Dieu pour ennemi et les créatures pour bourreaux, ils ont pour durée de leurs supplices une éternité malheureuse.

TROISIÈME POINT.

C'est ici où l'esprit s'égare et où la raison se perd. On veut bien que Dieu donne aux élus une récompense sans fin, mais on ne peut s'imaginer qu'il condamne les réprouvés à des supplices éternels. On le croit si bon, que non-seulement on veut qu'il le soit toujours à ceux qu'il a aimés; mais qu'il cesse encore de haïr et de persécuter ceux

qu'il regarde comme les objets dignes de ses vengeances. Erreur que la foi condamne et dont même une droite raison, quand elle se conduit sur ses principes, ne peut disconvenir.

Soit qu'on regarde les peines des damnés par rapport à Dieu, soit qu'on les regarde par rapport aux damnés, il faut qu'elles soient éternelles. Par rapport à Dieu, sa justice est inflexible; par rapport aux damnés, leur volonté est immuable. La justice de Dieu veut, absolument et sans miséricorde, être satisfaite; les damnés sont hors d'état de le pouvoir faire. Le péché est une dette qu'ils ont contractée et comme ils ne l'ont pas payée en cette vie lorsqu'ils le pouvaient, il leur sera impossible de s'en acquitter en l'autre.

Dieu juste est un créancier qui ne veut rien perdre, les damnés sont des débiteurs qui ne peuvent rien donner. Dieu dit : Vous ne sortirez point de prison que vous ne m'ayez payé jusqu'à la dernière obole (*Matth.*, V); mais des millions de siècles se passeront sans qu'ils aient satisfait à la moindre partie de ce qu'ils doivent. Si leur créancier pouvait mourir, il ne les tourmenterait plus; s'ils pouvaient mourir eux-mêmes, il n'aurait plus sur qui répéter sa dette; mais nul de ces deux cas n'arrivera jamais. Dieu vivra toujours et la mort qu'ils cherchent les fuira toujours. *Toujours ils verront leur persécuteur et ils grinceront des dents;* ils voudraient ne le pas voir *et leur désir périra.* Quel horrible état de demander toujours à mourir et de ne pouvoir jamais mourir! dit saint Augustin.

Il ne faut cependant qu'un dernier moment pour y passer; moment où, lorsqu'on a le malheur de mourir dans son péché, il n'y a plus ni secours à se promettre, ni miséricorde à espérer, ni fin à attendre; moment d'où dépend le sort de l'homme qui *va dans la maison de son éternité* (*Eccles.*, XII).

Figurez-vous autant d'années que vous pouvez concevoir de jours depuis la création du monde, ce n'est pas assez : figurez-vous autant de siècles que vous pouvez concevoir d'années, autant de milliers de siècles que vous pouvez vous représenter d'instants depuis Adam jusqu'à vous; dix mille fois autant de siècles que vous en comptez de cent milliers, ce n'est pas là encore assez, puisque ce n'est pas là ce qui s'appelle *éternité*, qui ne fait pour lors que commencer.

Éternité, éternité, éternité! je ne puis donc te concevoir; mais par cette raison-là même je ne dois pas te risquer. Après tant de millions et de milliers de siècles, Dieu ne s'attendrira-t-il pas sur les effroyables peines des damnés? Oui, il s'y attendrira, s'il cesse d'être juste, et il ne cessera d'être juste que lorsqu'il cessera d'être Dieu. Hé! quand est-ce qu'il cessera d'être ce qu'il est?

Le feu d'enfer ne s'éteindra-t-il pas? Oui, il s'éteindra quand le souffle de l'indignation divine ne l'allumera plus. Les démons ne se lasseront-ils pas de tourmenter un misérable damné? Oui, quand ils auront pitié de lui. Ce damné ne sera-t-il pas enfin consumé lui-même et anéanti? Oui, quand son âme ne sera plus immortelle. N'y aura-t-il pas du moins quelque intervalle? Bien loin qu'il y en ait, les moments lui paraîtront des siècles, et les siècles seront innombrables. Dès qu'il sera descendu *dans ce lieu de ses tourments*, il s'imaginera qu'il y aura déjà plusieurs années, et il saura d'une science certaine qu'il n'en sortira jamais.

Créature maudite, quel fatal caractère de réprobation et de désespoir! Il eût bien mieux valu pour toi que tu ne fusses jamais née, comme Jésus-Christ l'a dit du traître Judas. Il eût mieux valu que tu eusses demandé l'aumône de porte en porte, comme le pauvre Lazare, que d'avoir fait servir ton or et ton argent à ton luxe et à ton intempérance, comme le mauvais riche. *Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à ceux qui, dans l'amertume de leur cœur, attendent la mort, sans que cette mort vienne* (*Job*, III).

Pourquoi? N'en accusez pas la providence de Dieu. C'est sur toi, *Israël*, infidèle et ingrat, que tu dois rejeter *une perte qui vient de toi.* Tu t'es attiré par tes péchés les maux que tu souffres, tu t'es forgé les chaînes qui t'arrêteront pendant toute l'éternité *dans cette terre de ténèbres et de misères.*

Je parle à un damné, et c'est inutilement que je lui parle. Mais pour vous, à qui la divine miséricorde a laissé encore quelques intervalles entre votre vie et votre mort, changez la mauvaise que vous menez pour vous procurer une fin heureuse. Que sert-il de réfléchir sur de si horribles maux, si vous n'employez ce que vous avez de sagesse, de santé, de vigilance, de crainte pour les éviter? *Faites promptement tout ce que votre main pourra faire, puisqu'il n'y aura plus ni bonnes œuvres, ni raison, ni sagesse dans les enfers*, où vous seriez déjà si le Seigneur n'avait eu pitié de vous (*S. Greg.*, lib. IX *Moral.*, c. 56).

La sévérité de la pénitence vous effraie-t-elle? Pensez à l'éternité malheureuse, qui doit vous effrayer encore davantage. On passe fort vite de la pénitence à la mort; on passe encore plus vite de la mort et du jugement à l'éternité. Sans le jugement de Dieu, la mort n'aurait rien de terrible : sans l'éternité, le jugement, tout terrible qu'il est, n'aurait rien de désespérant; mais avec la mort, le jugement et l'éternité, la sévérité de la pénitence peut-elle raisonnablement rebuter un chrétien? La mort abrége cette pénitence, le jugement l'accepte, l'éternité la récompense.

DISCOURS XXIII.

Sur le Paradis.

Effudi in me animam meam; quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis, usque ad domum Dei.

J'ai laissé répandre mon âme au-dedans de moi, par l'espérance que j'ai de passer jusqu'au lieu où est le tabernacle admirable, et d'aller dans la maison de Dieu (*Psaume* XLI).

Qu'il est avantageux de se promettre par avance des trésors, des plaisirs, des douceurs ineffables qu'on attend de l'infinie miséri-

corde d'un Dieu qui veut bien les partager sans réserve avec sa créature ! Qu'il est avantageux d'ouvrir son âme à de si saints transports, et de la répandre au dedans de soi par cette vive espérance dont elle se nourrit !

Aveugles mondains, vous la répandez hors de vous, cette âme que le Seigneur a créée pour lui-même. Hommes vains, vous la répandez dans ces dignités et ces charges que vous poursuivez avec tant d'inquiétude, et dont il semble qu'elles ne vous servent que de degrés pour vous élever à de plus hautes. Hommes sensuels, vous la répandez dans ces plaisirs fugitifs, dans ces joies dissolues, dans ces débauches vagues où vous laissez partout de flétrissantes traces de votre brutale incontinence. Hommes avides et insatiables, vous la répandez dans ces richesses que vous ne voudriez jamais perdre et que Dieu vous arrachera, fussent-elles entrées jusque dans vos entrailles : oublierez-vous toujours cette bienheureuse patrie, qui devrait occuper toutes vos pensées, tous vos soins, tous vos désirs ?

Hommes lâches et indolents, quand vous ne tomberiez pas dans ces désordres, faites-vous vos efforts pour arriver à ce charmant séjour? Ne ressemblez-vous pas au contraire à ces Israélites qui, ayant appris de leurs concitoyens que la terre que Dieu leur avait promise était une terre *d'où coulait le miel et le lait*, et où rien ne leur manquerait, la méprisèrent et la regardèrent *comme une terre de néant*, parce qu'il fallait combattre pour en mériter la conquête ?

D'où vient cette indolence dans la plupart des chrétiens? Vient-elle d'un défaut de foi ? mais ils sont éclairés des plus pures lumières de l'Évangile, et Jésus-Christ s'en est expliqué d'une manière si intelligible et si touchante en une infinité d'endroits ! Est-ce qu'enchantés par l'amour des biens périssables, ils se laissent séduire jusqu'à oublier un si grand bonheur qui les attend ? Est-ce que le démon et le monde, de concert avec lui, effacent en eux l'idée de leur souverain bonheur, pour les faire courir après de vains fantômes et une imposante félicité ?

Ames religieuses que Dieu, par un choix particulier de sa miséricorde, a tirées de l'Égypte de ce monde pour vous faire soupirer dans votre solitude après la céleste Sion, apprenez par vos exemples à ces indolents et aveugles mondains quel bonheur c'est de posséder Dieu dans le ciel, et quels efforts il faut qu'ils fassent pour en jouir.

Apprenez-leur, et ne l'oubliez pas vous-mêmes, que tout homme qui prend soin de son salut ne doit désirer sur la terre que le paradis, première vérité ; qu'il ne doit travailler sur la terre que pour en mériter la possession, seconde vérité.

Il faut le désirer et il faut s'efforcer de l'acquérir. Il faut le désirer, malgré les charmes imposants de tout autre bien qui ne peut jamais lui être comparé. Il faut s'efforcer de l'acquérir, malgré la répugnance que l'on a à se faire la violence nécessaire pour y entrer. Examinons-en les raisons dans les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je dis que le paradis doit être l'unique objet de nos désirs, je ne prétends pas que nous ne puissions légitimement les porter à des choses utiles ou nécessaires à notre salut. La sagesse, la science, les vertus chrétiennes et religieuses peuvent en être de vrais moyens. Les lumières de notre esprit en sont même plus vives et les affections de notre cœur plus pures, quand le désir de posséder Dieu dans le ciel en est le premier mobile, et le centre où toutes les lignes de la circonférence vont se rendre.

Sur ce principe et à cette condition, combien y a-t-il dans la vie de l'homme de désirs à retrancher, non-seulement parce qu'il y en a de mauvais en eux-mêmes ; mais parce qu'on les fixe sur la terre sans les rapporter à ce souverain bien pour la possession duquel on a été créé?

Ce que l'on nous ordonne, ce que l'on nous défend, les maux dont on nous menace et les récompenses qu'on nous promet, les devoirs qu'on nous impose et l'heureux avenir qu'on nous montre, tout cela est ménagé d'en haut et entre dans l'économie de notre salut.

Si on nous oblige d'y travailler, n'est-ce pas là *l'unique nécessaire ?* Si on nous exhorte de prendre de sages précautions pour éviter des supplices éternels, n'est-ce pas le meilleur avis qu'on puisse nous donner ? Si on nous dit de mépriser des biens périssables et de nous en procurer qu'on ne puisse jamais nous ravir, n'est-ce pas appeler au secours de notre religion et de notre foi nos intérêts personnels ?

Mais où se trouvent-ils ces biens si dignes de nos recherches et de nos désirs ? Donnons à notre imagination et à notre esprit tels efforts qu'il nous plaira, il faudra en revenir à cet oracle de Jésus-Christ qu'ils ne se rencontrent que dans le royaume des cieux, où *une grande récompense nous attend.*

Oui, grande par sa bonté et ses avantages, plus grande par son immensité et son étendue, infiniment grande par sa durée et son éternité, dit Richard de Saint-Victor (*Parte* II, *lib.* V *in Apocal.*). Dans le ciel on ne craint plus aucun mal, ils sont passés. Voilà la bonté et les avantages de cette récompense. Dans le ciel on possède toute sorte de biens, ils y abondent de tout côté ; voilà son immensité et son étendue. Dans le ciel on possède ces biens pour toujours, ils ne finiront jamais ; voilà sa durée et son éternité.

Dans le ciel on ne craint plus aucun mal ; ils sont passés, c'est déjà beaucoup dire. Car à combien de misères et d'afflictions sommes-nous exposés dans cette vallée de larmes et cette terre de notre exil ?

Misères et afflictions que nous ressentons au dedans de nous-mêmes : la chair qui se soulève contre l'esprit, l'esprit qui combat les désirs de la chair. Grand Apôtre, si saint que vous fussiez, vous vous en plaigniez : *Je ne fais pas le bien que je souhaite de faire,*

et je fais le mal que je voudrais ne pas faire. Que de brusques saillies! que de turbulents et d'impétueux mouvements enlèvent notre âme et la troublent! Que de lassitudes, que de faiblesses, que de maladies, que de défaillances, que de douleurs tourmentent notre corps mortel!

Misères et afflictions au dehors par les créatures qui, quoique destinées à nous rendre service, ne nous servent que par une espèce de violence qu'on leur fait; par les hommes qui, quoique nous formions avec eux une même société, nous sont opposés ; par des rivaux qui nous supplantent, par de faux frères qui nous trahissent, par des ennemis tantôt déclarés qui nous persécutent, tantôt cachés qui nous rendent sourdement de mauvais offices.

Misères et afflictions par ce fatal concours de tant de choses où le petit bien qu'on y goûte, est traversé par certains maux inséparables qui y sont mêlés. Où trouve-t-on d'affaires sans embarras, des plaisirs sans amertume, de condition sans servitude? Les plus beaux jours ont leur nuit, les fruits les plus délicats leur vert, les meilleures terres leurs aridités et leurs épines.

Le bien et le mal se sèment dans un même champ, ils sortent d'une même tige et se cueillent par les mêmes mains. Ce qu'on appelle bien en un temps, est un mal en d'autres; ce qui divertit le matin, ennuie le soir. Sommes-nous las, nous cherchons le repos ; sommes-nous en repos, nous cherchons le mouvement. Un bon lit est d'un grand secours à un malade : dès qu'il y est dans une situation trop gênante, c'est pour lui un lit de douleur.

Depuis que nos infortunés parents ont été chassés du paradis terrestre, il n'y en a plus ici-bas pour nous; on ne saurait même marquer précisément en quel lieu fut autrefois ce paradis de délices. Les géographes le cherchent tous les jours, et la Providence se joue tous les jours de leurs vaines et fautives conjectures. Non, non, il n'y a plus de paradis pour nous sur la terre, il faut porter plus haut nos prétentions et nos désirs.

Fût-on sur le trône, on y trouve des croix, et sage est celui qui, cherchant ailleurs le lieu de son repos, *répand*, comme David, *son âme au dedans de soi, par l'espérance qu'il a de passer jusque dans la maison de Dieu.* Dès qu'il aura le bonheur d'y être, rien ne lui fera plus de peine. *Terre qui dévores tes habitants*, tu ne le feras plus souffrir; il s'élèvera au-dessus de tous les maux qu'il a endurés avec tant de patience. Il n'y aura plus de faim et de soif qui le tourmente, de travail et de fatigue qui l'affaiblisse, de perte de bien ou de santé qui l'afflige, de contradiction de volonté et de désirs qui le trouble, de tristesse qui l'abatte, d'espérance qui le trompe, d'ennemi qui le persécute. Infortuné Israélite, tu gémissais sous le poids du mortier et de la tuile dont le dur Égyptien te surchargeait, mais dès que tu auras passé la mer de cette vie, tu diras avec Moïse : *Célébrons avec joie les louanges du Seigneur qui a précipité dans les eaux Pharaon et son armée. Les eaux qui se sont arrêtées pour me laisser passer, ont repris leur cours pour noyer mes ennemis qui sont tombés dans leurs abîmes comme une masse de plomb. C'est vous, ô mon Dieu, qui avez conduit par votre miséricorde le peuple que vous avez racheté ; c'est vous qui l'avez porté par la force de votre bras dans votre sainte et aimable demeure* (*Exod.*, XV).

Familles autrefois si opulentes, certains aventuriers sortis de la lie du peuple vous ont ruinées, et ces hommes *affamés se sont remplis de vos biens.* Pauvres gens de la ville et de la campagne, qui détrempez de la sueur de votre visage et des larmes de vos yeux le peu de pain que vous mangez, d'avides usuriers vous ont ruinés, et n'ont paru contents que lorsque, par l'extinction de vos languissantes voix, vous avez été hors d'état de vous plaindre de leur dureté ; mais un jour viendra *qu'ils souffriront la faim comme des chiens*, pendant que *vous boirez à longs traits dans un torrent de délices* (*Psal.* LVIII). Un jour viendra où le père Abraham leur dira comme au mauvais riche : *Souvenez-vous que pendant votre vie vous avez eu du bien, et que Lazare n'a eu que du mal : il est maintenant dans la consolation et vous êtes dans les tourments* (*Luc.*, XVI).

Quand est-ce que cet oracle s'accomplira et que ces maux finiront? Ce sera quand Jésus-Christ dira : *Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Ce sera quand cet aimable époux, vous soutenant de sa main gauche et vous embrassant de sa droite, vous conduira dans la couche nuptiale et qu'il vous fera part de son bonheur; ce sera quand, après les frimas et les rigueurs de l'hiver, la voix de la tourterelle se fera entendre dans la terre des vivants; quand le père de famille, voyant à son arrivée la vigilance de son serviteur, le fera entrer dans sa joie : expressions mystérieuses qui nous donnent une admirable idée de l'immensité de cette récompense que reçoivent les bienheureux dans le ciel. Non-seulement tous leurs maux sont passés ,, mais tous les biens imaginables leur y viennent en abondance.

Dire que les saints reçoivent dans le ciel la joie de Dieu, ce serait beaucoup dire; mais selon l'ingénieuse réflexion de saint Thomas, ce ne serait pas en dire assez, il faut ajouter qu'ils entrent dans la joie. Ce qui est reçu dans quelque lieu, y est renfermé, dit cet ange de l'école, et ce lieu qui le renferme est plus vaste que le corps qui y entre. Sur ce principe, quand nous nous réjouissons de quelque chose qui est moindre que notre cœur, c'est pour lors qu'on peut dire que la joie y entre ; mais comme Dieu est infiniment plus grand que le cœur de ses saints qui jouissent de sa gloire, il s'ensuit que, se réjouissant de lui, ils entrent dans la joie de Dieu même. Quelle surprenante, quelle incompréhensible immensité de récompense! *Intra in gaudium Domini tui.*

Les bienheureux entrent donc dans la joie de Dieu, et du moment qu'ils y entrent, ils voient dans cet objet de leur béatitude, *la lumière dans la lumière même*. Auparavant ils ne le voyaient qu'à la faveur de certains rayons qu'il laissait rapidement sortir de sa divinité, mais dans le ciel ces rayons semblent s'arrêter, afin qu'ils le contemplent à loisir. Auparavant ils ne le voyaient *que dans un miroir*, mais dans le ciel *ils le voient face à face, et tel qu'il est*.

Auparavant ils ne le connaissaient qu'en partie : dans le ciel ils le connaîtront tout entier. Ils connaissaient sa sagesse dans Salomon, sa douceur dans David, son zèle dans Elie, sa foi dans Abraham, sa puissance dans les rois, sa science dans les docteurs, sa force dans les martyrs, sa pureté dans les vierges; mais dans le ciel, outre les actions du dehors, ils le connaissent dans ses opérations intérieures et immanentes. Auparavant ils ne le connaissaient que par *la foi qui vient de l'ouïe*, à peu près comme des aveugles qui, entendant parler un homme, disent, c'est là un tel; mais dans le ciel ils le connaissent comme ils en sont connus; ils le connaissaient, parce qu'il a la bonté de se rendre en quelque manière familier comme un ami qui montre son visage à son ami, dit saint Anselme.

De cette vision claire et intuitive, quels vifs élancements d'amour! Ils voient ce qu'ils ont aimé et ils aiment ce qu'ils voient: ils connaissent les grâces qu'ils ont reçues, et ils ne peuvent s'empêcher de s'élancer par de continuelles affections vers l'auteur d'où viennent ces dons célestes. Il avait mis jusque dans leurs os ces premières étincelles d'amour; et ce feu arrivé à son centre, brûle sans interruption et sans relâche.

Pécheurs qui l'avez offensé et qui après avoir reçu la dernière grâce de réconciliation, êtes morts dans son baiser, vous verrez pour lors les différents moyens qu'il a employés pour vous convertir, les dangers dont il vous a délivrés, les liens du péché qu'il a rompus par une miséricorde attentive à vos misères, les amertumes qu'il a semées sur vos plaisirs, les tentations qu'il vous a fait vaincre, les démarches qu'il vous a fait faire dans la voie étroite, pour vous amener peu à peu vers la bienheureuse patrie.

Ames choisies, qu'il a cachées dans le secret de sa face, sous le favorable asile du cloître, vous connaîtrez pour lors, que c'est de lui que sont venues ces nobles inclinations que vous avez eues pour le bien, cette haine du monde et ce mépris de ses imposants attraits, cette suavité et ce recueillement dans vos méditations et vos prières, cet amour de votre état, malgré certaines petites sécheresses qui n'y étaient répandues que pour exercer vos vertus et vous rendre plus pures.

Ce Dieu de miséricorde qui vous aura fait tant de grâces, vous le verrez et vous l'aimerez: mais comment? ce ne sera plus un amour libre que vous pouvez perdre; ce sera un amour nécessaire et immuablement attaché à ce souverain bien. Ce ne sera plus un amour partagé entre le Créateur et les créatures; ce sera un amour entier et réuni en lui seul. Ce ne sera plus un amour interrompu par les différentes occupations de la vie, ou par les besoins du corps; ce sera un amour continuel et sans relâche. Ce ne sera plus un amour de langueur, il aura toute sa vivacité : un amour de faiblesse, il aura toute sa force: un amour d'intérêt, il jouira de sa récompense: un amour d'intervalle et de variation, il sera immuable et éternel, sans bornes, sans mesure, sans fin.

Eternel : quelle durée qu'on ne peut ni assez désirer, ni même comprendre! durée cependant digne de l'immutabilité, de la miséricorde, du souverain domaine de Dieu. En voilà beaucoup en peu de paroles. Durée digne de l'immutabilité de Dieu. Il a prononcé son arrêt en faveur de ses bien-aimés; il ne le changera jamais. *En lui nul changement, nulle apparence, nulle ombre de révolution* (*Jacob.*, I).

Durée digne de la miséricorde de Dieu, elle s'élève jusqu'au plus haut des cieux, et c'est là qu'il récompense par une gloire sans fin ses propres dons (*Psalm.* XXXV). C'est là où il fait connaître aux bienheureux, qu'il veut achever dans l'éternité ce qu'il a commencé pour eux dans le temps.

Durée digne de son souverain domaine : ils règneront tandis qu'il règnera et il règnera éternellement. Si même, par impossible, il y avait quelque chose qui allât plus loin que son règne, *il règnerait au delà. Dominus regnabit in æternum, et ultra* (*Exod.*, XV).

Durée et récompense éternelle, par une belle raison qu'en rend saint Augustin. Il n'y a point de véritable vie si elle n'est heureuse; et cette vie ne peut être heureuse, si elle n'est éternelle. Une vie sans bonheur est moins une vie qu'une mort, et un bonheur que l'on peut perdre, met cette vie en état de souffrir une seconde mort. Or, quelle serait la paix et la joie des bienheureux, s'ils se voyaient exposés à cette vicissitude et à ce changement?

O mon âme, peux-tu faire ces réflexions et aimer ton souverain bien sans t'écrier: *Seigneur, Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables! je souhaite d'y demeurer, et je languis jusqu'à ce que j'y sois?* Malheur à moi, si jusqu'ici j'ai erré sur la terre comme un vagabond, par l'instabilité de mes pensées et de mes désirs! Qu'y ai-je trouvé qui ait pu raisonnablement me satisfaire? Malheur à moi, si je me suis livré à mes bizarres convoitises, ou si, par la successive variété de mes plaisirs, j'ai prétendu éviter une misère qui me suivait partout. La grâce que je vous demande, ô père des miséricordes, est que votre esprit infiniment bon, me conduisant dans un chemin droit, me fasse revenir de mes égarements (*Richardus a Sancto-Victore, parte* I, *libri* III, *de Præparatione animi ad contemplationem*, c. 39).

Heureux serai-je, si dans cette terre de ma

misère, je respire de temps en temps vers ce lieu où il n'y en a plus à souffrir ! Heureux serai-je, si éloignant de moi ces vains fantômes qui me dissipent, je rentre dans mon cœur pour m'écrier : O chère Sion, où la satiété n'engendre point de dégoût, ni la faim d'inquiétude ! O aimable patrie, où tous les biens abondent sans aucune crainte de les perdre, soyez l'unique objet de mes désirs.

Je laisse volontiers aux savants leurs livres, aux marchands leur trafic, aux soldats leurs armes, aux princes leurs conquêtes : vous me tiendrez lieu de toutes choses. Je ne veux pour livre que l'Evangile, pour trafic que mes bonnes œuvres, pour armes que la croix, pour conquête que le ciel. Si je le perds ce ciel, quand j'aurais gagné le monde entier, tout sera perdu pour moi; et si je le gagne, quand j'aurais perdu biens, santé, liberté, honneur, vie, tout sera gagné. *O aimables tabernacles ! mon âme vous désire, et elle languit jusqu'à ce qu'elle ait trouvé chez vous son repos.* Mais que dis-je? Ces désirs et cette langueur seraient fort inutiles, si l'on ne s'efforçait d'acquérir un si grand bien. On ne saurait dire ce qu'il vaut, tant il est grand. On sait cependant à quel prix Dieu veut qu'on l'achète, et l'importance est de s'efforcer, quoi qu'il en coûte, d'en mériter la possession.

SECOND POINT.

Pouvoir jouir d'un bonheur qu'il faut désirer préférablement à tout autre, pouvoir en jouir comme d'un don gratuit et cependant à titre de récompense, pouvoir en jouir à des conditions qui, quelque dures qu'elles paraissent, n'ont rien que de doux par rapport au fruit qu'on en retire : voilà sans doute de puissants motifs qui doivent engager tous ceux qui sont sensibles à leurs véritables intérêts, de travailler à l'acquisition des biens célestes, malgré toute la violence qu'il faut se faire pour être jugé digne de les posséder.

Je donnerai (c'est Dieu qui parle et qui veut qu'on écrive ce qu'il dira) *je donnerai gratuitement à boire à celui qui a soif*: si dans les combats qu'il aura à soutenir, *il remporte la victoire, il possédera ce que je lui ai promis, je serai son Dieu et il sera mon enfant.* Ces paroles sont toutes mystérieuses et pleines d'un grand sens, dit Richard de Saint-Victor.

C'est dans le ciel que *se trouve cette source d'eau vive* que Dieu promet; mais à qui la promet-il ? *à celui qui a soif : Sitienti dabo.* N'en avoir qu'un désir vague et froid, qu'un désir d'indolence et de nonchalance, comme d'une chose qu'on connaît bonne dans la spéculation, mais qu'on postpose à d'autres dans la pratique, c'est s'en rendre indigne : et cependant, combien en trouve-t-on de cette espèce ! combien qui font à Dieu pour l'avénement de son royaume, une prière où la bouche a plus de part que le cœur !

Il faut donc avoir pour ce royaume une soif ardente et courir comme un cerf altéré à ces eaux vives. Mais cette disposition serait fort inutile, si l'on n'y en ajoutait une autre, de travailler et de combattre ; de travailler même avec tant de persévérance, et de combattre avec tant de succès, qu'on remporte la victoire sur les ennemis de son salut; car ce n'est qu'à cette condition que Dieu nous promet sa récompense. *Je la donnerai gratuitement, mais ce sera à celui qui aura vaincu. Dabo gratis; qui vicerit possidebit hæc* (*Richardus a Sancto-Victore, lib.* VII, *in Apocalypsim*).

Nulle incompatibilité dans ces deux choses. Le ciel est un pur don, Dieu ne le doit à personne : la première et la dernière grâce sont toutes gratuites. *Qui est-ce qui nous discerne ? Qui est-ce qui nous couronne?* De deux hommes qui sont dans un même champ, malheureux celui qu'on y laisse; heureux celui qu'on y prend. De deux femmes qui sont dans un même moulin, malheureuse celle qui est laissée, heureuse celle qui est prise (*Matth.* XXIV).

Cependant, quoique la gloire dont jouissent les élus leur soit gratuitement accordée, dès qu'ils ont l'usage de leur liberté et de leur raison, elle leur est accordée à titre de mérite et de récompense. Dieu met son royaume à prix, quoiqu'il soit sans prix. *Heureux sont les pauvres d'esprit, ce royaume leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur, ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés. Heureux ceux qui font miséricorde, on la leur fera. Heureux ceux dont le cœur est pur, ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, ils seront appelés ses enfants. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, le royaume des cieux est à eux* (*Matth.* V).

Si ce royaume peut se mettre à prix, c'est la pauvreté qui l'achète. Si c'est *la terre des vivants*, la douceur a l'avantage de la posséder. Si on y reçoit de grandes consolations, les larmes sont les semences d'un si beau fruit. Si on goûte une délicieuse satiété, la faim et la soif de la justice se la promettent. Reçoit-on dans ce royaume une abondante miséricorde? c'est la récompense d'une médiocre qu'on aura faite. Y voit-on Dieu face à face? c'est qu'il veut bien se montrer sans voile à un cœur pur. Une paix sans fin y règne-t-elle? c'est qu'on a eu l'esprit pacifique. Y est-on exempt de toute misère et comblé de tout bien? c'est qu'une invincible patience s'est élevée au-dessus des persécutions qu'on a souffertes pour la justice.

Apprenons de là deux choses : 1° L'obligation infinie que nous avons à Dieu de vouloir bien, pour de si viles minuties, nous promettre une si grande récompense. Grands de la terre, quelque charitables et magnifiques que vous soyez, traitez-vous, disons mieux, pouvez-vous traiter de la sorte vos plus fidèles sujets? Vous, qui souvent oubliez sitôt les services que vous en avez reçus, ou dont la multitude vous réduit à ne leur pas faire tout le bien que vous souhai-

teriez ; vous dont on ne veut pas que les yeux soient choqués par la pâleur des malades, par les plaies des mourants, par les haillons des pauvres ; vous qui ne voyez autour de vous que des gens enjoués, lestes, bien faits, superbement vêtus.

Nous serions fort à plaindre s'il en était ainsi de Dieu. Si, pour acheter le ciel, il fallait de gros biens, une naissance illustre, une exquise beauté ; que deviendraient les pauvres, les roturiers, ceux ou celles dont le corps a quelques défauts? Que serait-ce, si l'ignorance des belles lettres, la condition des serviteurs, la douleur des malades, les gémissements des veuves, les larmes des pénitents, la maigreur des solitaires, les veilles et les mortifications des vierges sacrées lui déplaisaient.

Mais consolons-nous ; bien loin que ce que l'on hait, ou que ce que l'on méprise ici-bas déplaise à Dieu, ce qui paraît plus vil et plus méprisable sur la terre, semble avoir devant ses yeux une préférence de mérite sur ce qu'on y estime davantage. Quoi qu'il en soit, sans faire d'odieuses comparaisons : *Qui sommes-nous, et qu'est-ce qu'il nous a promis*, dit saint Augustin (*S. Aug., in psal.* CXLVIII)? *Hommes mortels, sujets à une infinité de maux, terre et cendre ; voilà ce que nous sommes. Richesses, honneurs, plaisirs sans fin, voilà ce qu'il nous promet.*

Si nous considérons sa puissance, nous verrons qu'il peut faire de l'homme un ange, lui qui a fait cet homme de rien. Si nous jetons les yeux sur son amour et sur ses promesses, nous avons pour gage de son affection la mort et le sang de Jésus-Christ. Pour qui ce Fils unique est-il mort? N'est-ce que pour les justes? N'est-ce pas encore pour les pécheurs? Or, celui qui est mort pour les pécheurs, que garde-t-il aux justes, si ce n'est sa propre vie?

Ce qu'il a déjà fait pour toi, ô homme, est plus grand que ce qu'il t'a promis. Il t'a promis que tu vivrais avec lui éternellement, ne le crois-tu pas sur sa parole? Représente-toi que ce qu'il a déjà fait est plus grand que ce qu'il t'a promis. Qu'a-t-il fait? Il est mort pour toi. Que t'a-t-il promis? Que tu vivrais en lui. Or, on a plus de peine à croire que celui qui est éternel soit mort, qu'on n'en a que celui qui est mortel vive éternellement. Tu crois l'un, pourquoi ne croirais-tu pas l'autre,

La seconde chose que nous devons savoir, c'est que si Dieu a la bonté de nous donner son paradis à un prix si modique, il ne nous le donnera qu'aux conditions qu'il nous a marquées. Il est maître de son bien, il en disposera selon son bon plaisir, et mal à propos nous flatterions-nous, que pour nous en faire part, il écoutera nos insensés désirs.

Le ciel, à la vérité, est comparé dans les divines Ecritures à ce qu'il y a de plus charmant ; à une couronne immortelle, à un délicieux festin, à un vaste royaume, à un riche trésor ; mais pour avoir cette couronne, il faut combattre ; pour goûter les délices de ce festin, il faut avoir faim et soif de la justice ; pour entrer dans ce royaume, il faut le ravir et l'emporter de force ; pour trouver ce trésor, il faut fouiller bien avant. *Sage est celui qui, pour avoir cette perle dont le prix est infini, vend tout ce qu'il a.*

Dans le ciel on ne travaille plus ; mais pour y entrer, il faut avoir travaillé, dit Richard de Saint-Victor (*l. III de Præparatione animi ad contemplationem*). Dans le ciel il n'y a plus de peine ni de fatigue à essuyer ; mais on n'y monte pas sans en avoir pris. Dans le ciel il n'y a plus de tentation à vaincre, de passion à mortifier, d'amour-propre à combattre, de chair à réduire en servitude, d'œuvres pénibles et humiliantes à faire, de maladies et de persécutions à souffrir ; mais on a auparavant passé par quelques-unes de ces épreuves, et on a été fidèle jusqu'à la fin.

Vous vous trouverez donc fort éloignés de votre compte, à moins que Dieu ne se relâche de ses droits, pour faire en votre faveur un miracle de miséricorde.

Vous qui menez une vie molle, immortifiée, oisive, il fallait pour vous faire honneur de cette couronne, combattre avec courage : *Nul homme*, dit l'Apôtre, *n'étant couronné, s'il n'a combattu selon l'ordre qui lui en a été donné* (II *Tim.*, II). Il fallait pour goûter les douceurs de ce festin, renoncer aux joies empoisonnées du siècle ; et si vous soupirez toujours après elles, que deviendrez-vous?

Pour conquérir ce royaume, il faut prendre *le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, l'épée de la parole* ; mais si ces armes vous déplaisent toujours, et si vous refusez de courber sous elles vos tendres épaules, quel sera votre sort au dernier jour? Pour posséder ce trésor, il faut, comme Jésus-Christ l'ordonne, n'en point amasser sur la terre par une inquiète et sordide avarice (*Matth.*, VI). Si vous vous laissez toujours dominer par cette passion, sur quoi pouvez-vous raisonnablement fonder vos espérances pour l'autre vie? Dieu voulant bien condescendre à vos injustes prétentions, changera-t-il de conduite? Aura-t-il pour vous plus d'égard qu'il n'en eut autrefois pour les enfants de Ruben et de Gad, qui, trouvant de gras pâturages dans la terre où ils étaient, auraient bien voulu ne point passer le Jourdain. Lâches que vous êtes, leur fit-il dire par Moïse, *est-ce que vos frères iront au combat, et que vous demeurerez ici tranquillement assis* (*Numer.*, XXXII).

Il ne s'agit plus maintenant de conquérir la terre promise aux enfants d'Israël, il s'agit de faire tous ses efforts pour entrer dans *la terre des vivants*, dont l'autre n'était qu'une figure fort imparfaite. Il s'agit de voir ce que tant de grands saints de l'un et de l'autre sexe ont fait et souffert pour la conquérir.

Les uns ont été exposés aux plus rigoureux supplices, et quoiqu'ils eussent pu par de lâches ménagements racheter leur vie, ils l'ont volontiers perdue, afin d'en trou-

ver une meilleure. Les autres ont souffert les traitements les plus durs, les fouets, les chaînes, les prisons. Il y en a eu qui, couverts de peaux de brebis et de chèvres, se sont retirés dans de vastes solitudes, et dans les cavernes de la terre. On en a vu qui, quoique écrasés de coups de pierres, éprouvés en toute manière et sciés par le milieu du corps, ont enduré ces différentes espèces de martyre, avec une patience, une force qui a lassé, désespéré, confondu leurs plus cruels ennemis. Pourquoi? Demandez-le à saint Paul, qui, dans sa lettre aux Hébreux, en a fait un si consolant détail; il vous répondra, que *c'est qu'ils jetaient les yeux sur leur bonheur futur, qu'ils voyaient déjà par les lumières d'une vive foi, les biens que Dieu leur avait promis, et qu'ils saluaient comme de loin* (*Hebr.*, VII).

Depuis ces anciens temps, quels charmants spectacles ont fourni *au monde*, *aux anges*, *aux hommes*, non-seulement ces martyrs sans nombre, à qui les tourments ont cédé, sans avoir cédé eux-mêmes aux tourments, mais tant de princes et de princesses qui sont descendus du trône pour mettre leur couronne aux pieds de l'agneau; tant de saints religieux et de généreuses vierges, qui, regardant avec un fier mépris, les biens, les honneurs, les plaisirs du siècle, leur ont préféré la pauvreté, les humiliations, les douleurs de la croix.

Animés de cette vive espérance, croyaient-ils que le ciel qui leur était promis, méritait moins que les maux qu'ils allaient souffrir, ou les biens auxquels ils allaient renoncer? Ils comparaient, pour lors, les plaisirs qu'ils quittaient avec ceux dont ils jouiraient; ils comparaient même, dit saint Augustin, ces plaisirs futurs avec leurs douleurs présentes, et s'écriaient dans la joie de leur cœur : O mon Dieu, que nous vous sommes obligés, de vouloir bien nous donner votre paradis pour si peu de chose!

Leur cœur, comme enivré de ce plaisir qu'ils goûtaient déjà par avance, combattait, tantôt contre un monde cruel qui les tourmentait, tantôt contre un monde flatteur qui les caressait. C'est en vain, disaient-ils à ce monde cruel, que tu m'effraies, tu abrègeras par une mort précipitée le chemin qui me conduira au ciel. C'est en vain, disaient-ils à ce monde flatteur, que tu me caresses, quand tu aurais des royaumes, toute la terre même à me donner, ce que j'attends en l'autre vie, est sans comparaison infiniment plus grand (*S. Aug.*, *serm.* 1).

Rougissez ici de honte, âmes délicates et sensuelles, qui vous donnez tant de peine pour des biens et des honneurs périssables, et qui voudriez n'en prendre aucune pour de solides et d'éternels. *Vos frères iront-ils au combat, et demeurerez-vous tranquillement assis?* Au premier rayon d'espérance que la cupidité fait luire à vos yeux, rien ne vous coûte, prières importunes, voyages fatigants, veilles incommodes, protestations de services, assiduités, bassesses, perte de repos et de liberté, vous mettez tout en usage.

Le laboureur déjà fatigué du travail du jour précédent, se lève de grand matin, fend avec le soc de sa charrue, ensemence et cultive une terre dont, à ce qu'il espère, la récolte le nourrira lui et sa famille. Le soldat couche dans la boue et dans la neige, il va aux coups avec une intrépide fierté, il monte à l'assaut et s'expose à la gueule de ces machines meurtrières qui tuent à ses côtés les compagnons de sa bonne ou mauvaise fortune. Le marchand traverse les mers, passe d'une zône à l'autre, d'un froid glaçant à des chaleurs brûlantes, presque toujours à deux doigts de la mort, au milieu des tempêtes qui s'élèvent, des tonnerres qui grondent, des vents qui, poussant son fragile vaisseau sur des bancs de sable ou contre des rochers, le menacent d'un prompt naufrage.

En fit-on moins pour Dieu, il en serait content, si ces efforts venaient d'un bon cœur. Se donnât-on moins de peine pour gagner le ciel, on le gagnerait, quoiqu'il soit sans prix; et si l'on persévérait jusqu'à la fin, on serait sauvé. Terre si belle, royaume si charmant, ne méritez-vous pas bien qu'on se fasse violence pour vous ravir? Nos frères ne s'en sont-ils fait aucune, et pendant qu'ils iront au combat, aurons-nous la lâcheté de nous reposer?

O vous qui, sortis de l'Egypte du monde, habitez ces déserts écartés, et ne vous épargnez en rien pour mériter le paradis, vous vous y promenez déjà par avance, dit saint Paulin. Si l'attente d'une riche moisson console le laboureur des peines qu'il se donne et du soin qu'il prend, quelle doit être votre espérance et votre joie, quand vous répandez les semences de vos bonnes œuvres, non sur une terre dont la fécondité est incertaine, mais dans le sein d'un Dieu qui ne saurait jamais ni changer, ni manquer à la parole qu'il a donnée (*S. Paulinus*, *epist.* 37, *ad Pammachium*)?

Quand pour vingt ou trente années de services, de mortifications, de travaux, il vous donnerait en récompense autant de siècles; devriez-vous hésiter de faire tous vos efforts de vous en rendre dignes, et ne lui seriez-vous pas très-obligés de ce qu'il aurait la bonté de faire avec vous une si heureuse convention?

Mais, ô miséricorde! ô magnificence divine qu'on ne saurait comprendre! Il n'accorde pas seulement un siècle à une année de services; mais pour une année, un mois, une semaine, une heure, un moment, il donne une éternité de bonheur; pour quelques larmes répandues, un torrent de délices qui ne tarira jamais, pour un divorce de quelques années avec les créatures, une possession sans fin du Créateur.

Telle est, ô Seigneur des vertus, ô roi de gloire, telle est la différence que vous voulez bien mettre entre ce que vous nous promettez et ce que vous nous demandez : *Entre un moment d'une tribulation légère, et un*

poids éternel de gloire, entre la douceur d'un joug que nous aurons porté avec courage durant les jours de notre exil, et ce repos que nous attendons dans notre chère patrie. O Dieu infiniment bon et magnifique, *que vos tabernacles sont aimables! mon âme désire d'y demeurer, et elle languit jusqu'à ce qu'elle y soit.* O charmante demeure de la cité céleste! *jusqu'à quand serai-je relégué avec les habitants de Cédar?* Ce jour plein de joie, de plaisir, de gloire ne viendra-t-il pas bientôt? Quand *passerai-je dans ce lieu où est le tabernacle admirable? Quand irai-je dans la maison de ma bienheureuse éternité?*

DISCOURS XXIV.

Sur l'humilité religieuse.

Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.

Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu (*Eccles.*, *ch.* III).

Quel nouveau secret de s'attirer de grandes faveurs, en croyant qu'on en mérite aucune; de trouver la vraie gloire en fuyant la fausse; de se faire aux yeux de Dieu un nom immortel, en oubliant et en cachant celui qu'on pourrait se faire devant les hommes!

Ce que fait le monde avec toute sa sagesse, est de rendre petites les choses qui auraient pu être grandes. Ce que fait Dieu dans ses conseils éternels, est de rendre grand ce qui paraît plus petit; c'est du néant qu'il tire toutes les créatures, c'est d'un peu de limon qu'il fait sortir un homme parfait, qu'il forme à son image et à sa ressemblance.

Ce que fait le monde est de laisser à ses aveugles adorateurs ce cruel chagrin, de voir que plus ils s'efforcent de s'élever, plus ils précipitent souvent leur chute. Ce que fait Dieu, est de résister à ces hommes superbes, de sanctifier et d'élever par des grâces multipliées ceux qui sont humbles.

En parlant de la sorte, je flatterais plus, ce semble, l'amour-propre des personnes religieuses que je n'essaierais de le combattre, si je n'apprenais de saint Augustin, qu'autre chose est d'avoir un cœur élevé vers soi-même (ce qui est une marque d'orgueil) et autre chose de l'avoir élevé vers Dieu (ce qui n'est qu'un effet d'une juste dépendance). Comme l'humilité qui les soumet à Dieu les unit au principe de la vraie grandeur, faut-il s'étonner de ce qu'elle les élève? Et, comme l'orgueil en détache celles que cette passion domine, peut-on trouver étrange qu'elles tombent d'elles-mêmes en bas? Humiliez-vous donc, leur dirai-je, si vous voulez trouver grâce devant Dieu et humiliez-vous en toutes choses.

Il n'en faut pas même demeurer là; car, si une instruction de cette importance regarde généralement tous les chrétiens, quelque genre de vie qu'ils aient embrassé, en voici une particulière pour ceux et celles qui ont choisi l'état religieux. Ce ne serait pas assez de leur dire : Humiliez-vous et humiliez-vous en toutes choses; il faut les avertir que la sainteté de leur profession demande que plus ils sont grands, plus ils doivent avoir d'humilité.

Je le répète donc et je ne leur dirai rien que je ne trouve expressément marqué dans les paroles de mon texte. Voulez-vous trouver grâce devant Dieu? Sachez que plus vous êtes grands, plus vous devez vous humilier : *Quanto magnus es, humilia te*, première vérité. Voulez-vous trouver grâce devant Dieu? Sachez que vous ne vous humilierez jamais véritablement si vous ne vous humiliez en toutes choses : *Humilia te in omnibus*, seconde vérité. Elles feront toutes deux le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Prouver la nécessité de l'humilité chrétienne, dire que Jésus-Christ l'a mise dans le même rang que le baptême et la pénitence et que sans elle on ne peut ni être sauvé, ni plaire à Dieu; ce sont là des vérités dont tout homme fidèle convient et dont, par conséquent, il semble assez inutile d'établir de longues preuves. Est-il aucun livre en matière de spiritualité qui n'en parle? Et quel vaste champ de morale ne s'ouvrirait-on pas en traitant un sujet si étendu et si souvent rebattu dans les chaires chrétiennes?

Mais montrer jusqu'à quel dégré il faut s'humilier, faire voir dans un détail plus circonstancié, qu'on trouve de nouveaux motifs d'abjection dans son élévation même et que plus la vocation qu'on a embrassée est parfaite, plus on doit être humble, c'est ce dont il importe extrêmement de convaincre les personnes religieuses, afin qu'elles s'appliquent en particulier cet oracle du Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique: Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous : *Quanto magnus es, humilia te.*

Deux raisons les engagent à ce plus grand degré d'humilité : elles ont, ordinairement parlant, reçu plus de grâces que ceux et celles qui ne sont pas dans un même état de perfection; première raison. Elles sont, ordinairement parlant, plus exposées aux tentations du démon que ceux et celles qui ont acquis moins de vertus; seconde raison.

Si elles ont reçu de Dieu plus de grâces, elles doivent y répondre par une plus vive reconnaissance, et elles n'y répondront jamais mieux que lorsqu'elles seront plus humbles. Si elles sont exposées à de plus dangereuses et à de plus fréquentes tentations, elles doivent plus s'observer elles-mêmes, et se défier des ruses du tentateur, et ce qui peut mieux leur inspirer cette sage défiance, c'est leur plus grande humilité.

Elles ont reçu plus de grâces. Parmi ceux que le père de famille emploie, il y en a qui n'ont qu'un talent, et il en est d'autres qui en ont cinq. Parmi les mesures dont il est parlé dans l'Evangile, il y en a de bonnes, il y en a d'entassées; il y en a qui sont si pleines, qu'elles débordent. Nous trouvons même, dans l'Apocalypse, *qu'il y a la mesure de l'homme et la mesure de l'ange*, c'est-à-dire, comme l'explique Richard de Saint-Victor, qu'il y a des grâces qui, élevant la

nature humaine au-dessus d'elle-même, l'approchent de celle des anges (*Richardus a Sancto Victore, parte* II, *lib.* VII, *in Apocal.*). Et n'est-ce pas là l'avantage des personnes religieuses?

Elles ont reçu plus de grâces; les méritaient-elles? On n'oserait le dire : *ce n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court; c'est de Dieu, plein de miséricorde, qu'elles viennent.* Sans cela, l'homme se rendrait meilleur qu'il n'a été créé, dit saint Augustin. Cet homme a reçu l'être dans sa création, il reçoit le bon être dans sa justification; et comme cette bonté de l'être a un degré de perfection que le simple être n'a pas, l'homme qui se la procurerait se rendrait plus parfait qu'il n'aurait été créé. Elles viennent donc de Dieu, ces grâces, et *c'est là cette pluie volontaire qu'il a mise à part pour son héritage.*

Elles ont reçu plus de grâces; mais ces grâces multipliées doivent-elles leur être de nouveaux sujets de vanité? doivent-elles, à cause qu'on les a rendues plus riches, et qu'on les a plus aimées, se livrer aux flatteuses illusions d'une secrète complaisance. Au contraire, ne faut-il pas que, travaillant avec plus de frayeur à l'ouvrage de leur salut, elles se disent : Nous avons plus reçu, nous sommes donc chargées de plus grosses dettes. On nous a confié plus de talents, on nous en redemandera donc un plus rigoureux compte; de plus grands miracles de miséricorde ont été opérés au milieu de nous, nous serons donc, si nous en abusons, jugées avec plus de sévérité, suivant ce terrible oracle de Jésus-Christ : *Capharnaum, qui vous êtes élevée jusqu'au ciel, vous serez abîmée jusqu'au fond des enfers, parce que si ce que j'ai fait chez vous avait été fait à Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui* (*Matth.*, XI).

Ames superbes, qui tirez des dons de Dieu même de nouveaux motifs d'une vaine confiance, les faites-vous, ces réflexions si sages et si justes? Le dirai-je? A peine celles qui ne sont que médiocrement humbles peuvent se résoudre à les faire.

Elles ont quitté Sodome, elles se réjouissent *de n'avoir pas péri dans le crime de la ville;* elles sont ravies, et elles remercient le Seigneur de ce qu'il leur a fait des grâces qu'il a refusées à une infinité d'autres. Jusque là, tout va bien; mais quand, réfléchissant sur leur bonheur, elles s'en applaudissent par de subtils retours de vanité, ne peut-on pas dire qu'elles ressemblent à cette femme de Loth, qui, étant sortie de Sodome et ayant regardé derrière elle, fut changée en une statue de sel? Ne seraient-elles pas de même des statues de vertus? Elles en conservent encore la figure et les traits; mais en ont-elles le mouvement et la vie?

Loin donc des âmes véritablement humbles, ces retours de vanité et de complaisance. Elles regardent, ô mon Dieu! les grâces que vous leur avez faites, non comme des récompenses de leur fidélité, mais comme de nouveaux engagements qu'elles contractent, et dont vous leur demanderez un rigoureux compte. Gémissant intérieurement sur leurs faiblesses et leurs misères, elles trouvent dans le bien qu'elles n'ont pas fait, et qui était de leur état, un affreux vide qu'il faut remplir, et dans celui qu'elles font, de pressants motifs de gratitude, convaincues que c'est vous qui leur en avez donné la volonté et le pouvoir; ainsi, plus elles sont grandes, plus elles s'humilient.

Renfermant toute leur beauté au dedans d'elles (*Psal.* XLIV), comme cette fille de roi dont il est parlé dans l'Ecriture, elles se mettent peu en peine de la faire paraître au dehors, si ce n'est pour en renvoyer la gloire à celui à qui elle appartient en propriété. Empressées de se faire de nouveaux trésors de vertus, elles n'ont garde de les compter, elles veulent encore moins les montrer par une indiscrète ostentation, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose de semblable à ce qui arriva à Ezéchias, qui, pour avoir montré ses trésors à des députés de Babylone, s'exposa au danger de perdre la couronne et la vie : *plus elles sont grandes, plus elles s'humilient.*

S'il en était des grâces de Dieu comme des présents des hommes, peut-être pourraient-elles, sans lui déplaire, s'en faire un ornement. Les joyaux que l'on donne n'appartenant plus à celui qui les a donnés, on peut les porter et en acquérir la propriété, sans lui faire injure; mais les grâces que Dieu accorde lui appartenant toujours, il faut en faire honneur à son souverain domaine; et c'est ce tribut de louange et de gratitude que l'humilité religieuse lui paie. Plus elles en ont reçu de grâces, plus elles croient devoir s'humilier : *Quanto magnus es, humilia te.*

Ajoutons à cette première raison une seconde, que la sainteté de leur état les exposant à de plus dangereuses tentations que ceux et celles qui ont acquis moins de vertus, elles doivent se défier davantage des ruses du tentateur, et par conséquent vivre avec plus de crainte et d'humilité..

Jamais le démon n'attaque une âme avec plus de violence; jamais il n'emploie contre elle plus d'artifices et de stratagèmes que lorsqu'il voit qu'elle a quitté son parti pour être entièrement à Dieu. Ce *fort armé* (c'est le nom que Jésus-Christ lui donne) ne s'embarrasse guère de conserver ceux qui lui appartiennent; il lui suffit de *garder l'entrée de sa maison* (*Luc*, XI), et si quelques-uns en sortent, il se flatte de les y ramener bientôt. Ames justes, c'est vous principalement qu'il attaque; c'est pour vous perdre et vous dépouiller qu'il emploie tout ce qu'il a de malice et d'adresse. C'est vous que ce pirate tâche de surprendre : des vaisseaux vides, où il n'y a nulle marchandise de prix, n'excitent guère la vigilance.

Quel ennemi! Et comment lui résisterez-vous? Sera-ce en opposant force à force? mais les Samson lui ont servi de jouet, et il s'est fait adorer par les Salomon, aussi bien que par leurs maîtresses. Sera-ce en le harcelant et en le lassant? mais il est dans une

perpétuelle agitation, il veille toujours et ne dort jamais. Sera-ce en lui faisant des propositions de paix ? mais il vous traitera comme ce roi des Ammonites traita les Juifs, à qui *il voulut qu'on crevât un œil* (I *Reg.*, XI).

Le tromper, nulle apparence, il est trop rusé ; l'apaiser, il est trop endurci ; l'affaiblir par une division d'armes, il est partout, il suffit à tout ; le reconnaître, pour ne s'en pas laisser approcher, il prend toutes sortes de figures, tantôt celle de lion par la violence ; tantôt celle de serpent par la ruse ; tantôt celle d'ange de lumière par la séduction.

Est-ce qu'on ne peut pas le vaincre ? Oui, on le peut ; il y en a même plusieurs moyens. Mais tous les maîtres de la vie spirituelle remarquent que l'un des plus favorables aux personnes religieuses est de se mettre en garde contre lui, principalement par l'endroit où il tâche de les surprendre. Or, cet endroit est un secret orgueil et une criminelle confiance en leurs vertus.

Il ne les tente ni de vol, ni de brigandage, ni de meurtre ; peut-être même ne les tente-t-il pas de descendre du toit où elles sont, pour aller reprendre ce qu'elles ont laissé : ce rusé tentateur en agit d'une manière plus fine.

Il leur représente qu'elles ont fait à Dieu un généreux sacrifice de tout ce qu'elles avaient de plus cher, qu'elles ont mieux aimé être les dernières dans sa maison, que de tenir les premiers rangs dans les superbes demeures des pécheurs.

Il leur fait entendre que sortir, comme Abraham, de la maison paternelle, pour aller dans une terre inconnue ; que cacher à l'ombre de la croix une beauté qui eût charmé, si elle avait paru dans tout son éclat ; que captiver une liberté naissante sous une autorité étrangère, se mortifier et mourir tous les jours, est quelque chose qu'on ne peut ni trop estimer, ni assez récompenser, et que, si on a reçu de grandes grâces, on y a apporté une fidélité qui donne une espèce de droit sur de nouvelles.

Par là, on s'applaudit secrètement, comme si l'on sentait au dedans de soi quelque caractère d'une bonté privilégiée, qui eût engagé Dieu à accorder à une âme fidèle des faveurs dont d'autres auraient abusé ; et le venin du serpent séducteur se glisse si subtilement dans l'âme, qu'on attribue à ses mérites ce qui ne vient que d'une gratuite miséricorde.

Par là on écoute, sans que peut être on s'en aperçoive, les flatteuses séductions du tentateur. On donne naturellement, et, hélas ! trop naturellement, dans ce piège ; et quand il arrive qu'on est loué par des gens d'une sincérité connue, si l'on rejette d'abord ces louanges, on s'y rend à la fin, et on s'en rapporte plutôt au favorable jugement d'autrui qu'au témoignage de sa timide conscience : *Magis credit famæ quam conscientiæ*, dit Richard de Saint-Victor (*Parte* II *Expositionis in cantica*, *c.* 29).

Jamais le démon ne réussit mieux que par cet endroit : il ne peut empêcher qu'on ne jeûne, qu'on ne prie, qu'on ne s'approche des sacrements, qu'on ne fasse de fréquentes oraisons mentales, qu'on ne se purifie par des confessions réitérées ; mais toute son attention est d'en faire perdre le mérite et le fruit : peu lui importe que l'on sème si on ne recueille rien, que l'on coure si l'on n'emporte pas le prix.

Rien même ne le réjouit davantage que de voir un cœur bouffi d'orgueil, quand la chair est pénitente et mortifiée ; que de voir un religieux ardent à attaquer d'autres vices, se donner à lui-même le coup de la mort par la vanité qu'il conçoit de les avoir défaits, à peu près comme ce Juif qui voulant, dit l'Écriture, *se faire un nom éternel*, se jeta au travers des escadrons ennemis pour aller tuer l'éléphant sur lequel leur roi était monté, mais qui, après l'avoir tué, périt misérablement accablé du poids de cet animal qui tomba sur lui, et eut, comme parle saint Ambroise, le malheur d'être enseveli dans son triomphe : *Suo sepultus est triumpho* (I *Machab.*, VI).

Ames fidèles qui avez de fâcheuses guerres à soutenir contre cet ennemi de votre salut, armez-vous de toute votre force pour l'attaquer ; mais craignez qu'après l'avoir terrassé il ne tombe sur vous, et qu'il ne vous écrase par tout le poids de sa malice. C'est dans votre triomphe même qu'il vous attend, et tout vaincu qu'il est, il ne désespère pas de vous perdre. Entre vous et lui, il y a une inimitié éternelle, et, *tinssiez-vous sa tête sous vos pieds*, *il tâchera de vous mordre par le talon* (*Genes.*, III). Vous l'aurez vaincu, mais dans sa défaite il vous tendra des pièges dont vous ne pourrez vous tirer que par une sage défiance de vous-mêmes, que par le soin que vous prendrez de profiter de cet important avis, que plus vous êtes grands, plus vous devez vous humilier : *Quanto magnus es*, etc.

Toute son application est de vous perdre par un secret orgueil que vous concevez de vos bonnes œuvres. Tout votre soin doit être de vous observer principalement sur une tentation si délicate, de lui ôter, autant que vous le pourrez, tous les avantages qu'il tâche d'avoir sur vous ; de tenir, comme dit Richard de Saint-Victor, le jardin de votre âme si bien fermé, que cet ancien serpent n'en corrompe pas les eaux. *Plus vous êtes grands*, *plus humiliez-vous* (*Richardus a Sancto-Victore*, *ibid.*) ; mais sachez que, pour vous humilier véritablement, vous *le devez être en toutes choses : Humilia te in omnibus.* Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

De quelques artifices que l'amour-propre se serve pour rendre, sur la conduite des mœurs, une conscience erronée et en même temps fort tranquille, il en faut revenir à ce grand principe de l'apôtre saint Jacques, qu'on n'est jamais justifié devant Dieu si on n'accomplit toute sa loi ; que la violer dans

un seul point essentiel, c'est perdre le fruit qu'on aurait pu recueillir de l'observance des autres ; qu'on périt aussi bien par la transgression d'un seul précepte, que si on les avait violés tous (*S. Thom., in c.* II *Jacobi*).

Que servirait-il de garder nuit et jour une ville assiégée, si on laissait aux ennemis une porte ouverte par où ils entrassent ? Et quand un homme est dangereusement blessé, peut-on assurer qu'il ne mourra pas de ses plaies à cause que les autres parties de son corps sont fort saines ? Si cela était, dit saint Augustin, il ne fallait pas que Goliath mourût du coup de pierre qu'il reçut au front, lui qui n'avait aucun membre gâté (*S. Aug., lib. I de Baptismo*).

L'amour-propre, si ingénieux à séduire les âmes consacrées à Dieu, se contenterait fort d'une demi-humilité, et il souffrirait volontiers qu'elles eussent de bas sentiments d'elles-mêmes en beaucoup de choses, si elles conservaient pour quelques-unes un fond d'orgueil où l'on ne touchât pas. Mais vous avez, ô mon Dieu ! voulu ôter à la subtile vanité toutes ces ressources, quand vous leur avez fait entendre que, pour s'humilier véritablement, il *fallait qu'elles s'humiliassent en toutes choses* : *Humilia te in omnibus.*

Par là nul retranchement, nul subterfuge, nulle porte ouverte à l'orgueil. S'imaginent-elles être quelque chose ? il faut que, faisant réflexion sur leur état, elles croient qu'elles ne sont rien : humilité d'esprit. Les traite-t-on avec indifférence ou avec mépris ? il faut que, soumises à la volonté de Dieu, elles ne veuillent que ce qu'il lui plaira qu'elles soient : humilité de résignation. Sont-elles en place, ou bien ont-elles quelques qualités qui les distinguent ? il faut que, faisant peu de cas de ces marques de singularité, elles n'y aient aucun attachement : humilité d'affection. Etre humble à ces trois conditions, c'est s'humilier en toutes choses : *Humilia te in omnibus.*

Parmi les gens du monde, tout les porte à croire qu'ils sont quelque chose, les compliments qu'ils reçoivent, les louanges qu'on leur donne, leur gâtent souvent l'esprit. A force d'entendre dire ce qu'ils sont ou ce qu'ils ont fait, ils s'imaginent être tels qu'on les a dépeints ; une fortune riante, de belles charges, un train magnifique, des meubles superbes et riches, des habits couverts d'or et d'argent, tout les rend méconnaissables.

Combien s'en trouve-t-il qui, pleins d'eux-mêmes, ne s'entretiennent que de vains projets et de belles extases, tant les accès de leur fièvre leur font faire d'agréables songes. Que dis-je ? si ce n'étaient que des songes, ils se désabuseraient à leur réveil et ils reviendraient de leurs illusions ; mais la fièvre leur dérègle si fort le cerveau, et souvent elle est si enracinée, qu'elle dure aussi longtemps que leur vie.

Vous avez, ô mon Dieu ! éloigné de ceux et de celles qui ont pris le parti du cloître, ces occasions d'orgueil ; et si, après avoir renoncé aux vanités du siècle, elles avaient l'esprit assez gâté pour en conserver les faiblesses et croire qu'elles sont quelque chose, rien ne serait ni plus dangereux pour elles devant vous, ni même plus ridicule selon le monde, qu'un égarement de cette nature. *Ma fille*, leur avez-vous dit, *écoutez-moi, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et je serai charmé de votre beauté* (*Psal.* XLIV). Il y en a même plusieurs à qui vous avez inspiré de quitter les noms de leur famille, et de prendre celui qu'on leur donnerait dans la religion, afin qu'oubliant ce qu'elles avaient été, elles ne pensassent plus qu'à ce qu'elles sont. Mais si, après s'être humiliées de la sorte devant les hommes, elles voulaient reprendre, par une indiscrète vanité, ce à quoi elles ont renoncé, que penseriez-vous d'elles ?

Que certains aventuriers, après s'être enrichis au dépens d'une infinité de malheureux, changent de nom pour cacher l'obscurité des familles d'où ils sont sortis, le monde ne leur pardonne jamais ce ridicule orgueil. Pitoyable ressource, dit-on, de laisser à deviner ce qu'ils étaient, et de ne montrer que ce qu'ils sont, afin de s'épargner la honte que leur donneraient la bassesse de leur première vie, leurs usures, leurs pirateries, leurs injustices !

Ils se feraient volontiers une généalogie toute nouvelle des terres qu'ils ont achetées, et dont ils conservent précieusement les titres ; ils tâchent au moins de substituer à leurs noms propres d'autres qui les dépaysent. Sont-ce les mêmes hommes ? leur folle vanité les a tout déguisés ; leurs superbes maisons, leurs beaux fiefs, leurs grandes charges, leur train magnifique les ont décanaillés.

Si l'on change de nom dans beaucoup de communautés religieuses, ce n'est que dans un esprit tout opposé. Des filles nobles et riches y quittent ceux de leurs familles pour prendre les noms des saintes, qui jamais ne seraient arrivées à ce degré de sainteté où elles sont arrivées, si elles n'avaient été véritablement humbles, et humbles en toutes choses.

Elles changent donc de nom ; mais c'est afin qu'elles fassent, par humilité et par choix, ce que Dieu fait souvent pour tirer des superbes du siècle cette éclatante vengeance dont il les menace dans l'Ecriture, quand il dit qu'il *effacera leurs noms de dessus la terre, qu'il les broiera comme la poussière que le vent emporte, qu'il les jettera comme de la boue qu'on foule aux pieds dans les places publiques* : *Comminuam eos ut pulverem ante faciem venti ; ut lutum platearum delebo eos* (*Psal.* XVII).

On change de nom, d'habit et de demeure, c'est-à-dire qu'on laisse au monde toutes ses superbes distinctions, et que l'on s'ôte jusque dans les moindres choses tout sujet de vanité, c'est-à-dire qu'on fait à peu près ce que fit Job qui, ayant déchiré ses vêtements et s'étant rasé la tête, adora le Seigneur. S'il avait mis ses habits en pièces sans

donner cette marque de son culte, on aurait attribué cet emportement à son désespoir ; mais par l'hommage qu'il rendit à Dieu il fit voir, comme l'explique Origène, qu'il voulait s'humilier jusqu'à ce point de ne rien avoir qui ressentît le faste et l'orgueil du monde.

On change de nom, d'habit, de demeure, c'est-à-dire qu'on obéit, comme Ezéchiel, aux ordres de Dieu qui lui dit : « Fils de l'homme, tu demeures dans une maison d'où il faut que tu sortes, emporte tes petits meubles comme un homme qui change de domicile, couvre ton visage d'un voile et ne regarde plus la terre que tu as quittée ; » c'est-à-dire que l'on fait ce que fit l'illustre Fabiole qui, pour faire connaître combien elle aimait la bassesse de l'état qu'elle avait embrassé, quitta ses habits de soie et voulut être vêtue comme la moindre servante, dit saint Jérôme (*S. Hieron., in epist. Fabiolæ ad Oceanum*).

Quand on en est venu là n'est-ce pas ôter de son esprit tout sujet d'orgueil? à moins qu'on n'ait ce raffinement de vanité de quitter, comme parle le même saint Jérôme, les ornements du monde, pour vendre au prix de quelques applaudissements, un état humilié et pauvre qui ne doit avoir pour toute consolation que le témoignage de sa conscience et les yeux de Dieu.

On l'aura, cette consolation, si, à cette humilité de l'esprit, on joint celle d'une aveugle résignation aux ordres d'en haut, quoique l'on soit oublié, négligé, méprisé, postposé à des gens qui auraient moins de mérite.

Car c'est une judicieuse réflexion de saint Grégoire, que Dieu, par une merveilleuse conduite de sa providence et de sa miséricorde sur les âmes justes, permet tantôt qu'elles tombent dans quelques fautes qui leur attirent de la confusion, tantôt qu'on les persécute et qu'on les méprise, tantôt qu'on oublie leurs vrais mérites et qu'on leur en préfère d'autres qui en ont moins : dures mais utiles épreuves qui les tiennent dans l'état où il veut qu'elles soient, afin que pendant qu'elles sont tentées de se méconnaître par les louanges qu'on leur donne, leurs défauts personnels ou les mauvais traitements qu'on leur fait, les humilient.

Représentez-vous de gros arbres qui, après avoir été violemment battus d'un grand vent qui semblait devoir les renverser, sont ensuite redressés par un vent contraire qui les remet dans l'état où ils étaient auparavant et leur fait jeter de plus profondes racines dans le lieu où ils sont plantés.

Telle est, dit saint Grégoire, la situation d'une âme juste. Les vertus qu'elle acquiert, les bonnes œuvres qu'elle fait, les louanges qu'on lui donne, excitent quelquefois dans son cœur une si violente tempête de vanité que, quoiqu'elle ne fasse rien paraître au dehors, il serait à craindre qu'elle n'en fût renversée, si la vue de ses défauts ou les reproches qu'on lui en fait, si l'éloignement des charges dont elle s'est rendue digne ou l'indifférence qu'on a pour elle, n'étaient comme autant de vents contraires qui la redressent et la remettent dans l'état où elle doit être.

Ce qu'elle peut faire pour lors est de se résigner sans réserve aux ordres du Tout-Puissant et de lui dire avec David : Vous connaissez, ô mon Dieu, les plus secrets mouvements de mon cœur, vous savez qu'il est prêt à faire tout ce qu'il vous plaira de lui ordonner. Voulez-vous m'élever ; j'y consens : voulez-vous m'humilier, que votre volonté soit faite : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.*

Le grand prêtre Héli n'en avait-il pas dit autant, et quand Samuel lui eut témoigné que le dessein de Dieu était de l'humilier et de le punir, ne lui répondit-il pas : *Il est le souverain maître ; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.* Oui, dit saint Grégoire, mais si l'on considère les choses de près, on trouvera que ce n'était qu'une résignation et une humilité de parole : quand elle est véritable, elle ne pense qu'à faire ce qui plaît à Dieu, de quelque manière qu'il en dispose ; mais quand elle n'est que de parole, elle lui fait plus d'injure qu'elle ne lui rend de gloire. Combien cependant, ajoute ce saint pape, y en a-t-il de cette espèce? combien trouve-t-on de gens à qui une soumission extérieure ne coûte rien et qui se soulèvent intérieurement contre la volonté de Dieu, lorsqu'il les humilie?

Il n'en fut pas de même de David : quoiqu'il fût poursuivi par Absalon, et accompagné de très-peu de gens dans sa sortie précipitée de Jérusalem, il dit à Sadoc : *Si je trouve grâce devant le Seigneur, il me fera rentrer dans la ville et j'y reverrai son arche ; mais s'il me dit : Vous ne m'agréez pas ; je me résous à tout ; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira* (II *Reg.*, XIX).

Or c'est là ce qu'une véritable humilité inspire à tout chrétien et principalement aux personnes religieuses ; humilité si modeste qu'elle ne cherche ni applaudissement ni louange ; humilité si délicate que, dès qu'on s'aperçoit qu'on est humble on cesse souvent de l'être ; humilité si chaste et, si je puis parler de la sorte, si vierge qu'elle ne peut souffrir qu'on la touche et qu'on la regarde ; humilité si soumise et si résignée aux ordres d'en haut qu'elle ne veut que ce que Dieu veut, dût-on essuyer les injures les plus atroces et les plus flétrissants mépris.

C'est par cette humilité que les inférieurs qui obéissent aux autres aiment à les servir, et que les supérieurs qui les gouvernent ne savent ce que c'est d'user avec fierté de leur pouvoir : *Amant servire subjecti et nesciunt tumere prælati*, dit saint Ambroise. C'est par humilité que chacun se tient content de son état, à moins qu'on n'y mette cette différence que plus on est élevé, plus on a besoin de grâces pour se soutenir, et que plus on est abaissé moins on est en danger de se perdre. C'est par cette humilité que les nobles, loin de se prévaloir de leur naissance, ne s'en font aucun sujet d'orgueil, et que ceux qui ne le sont pas s'abstiennent de dire qu'ils ont

d'autres avantages dans une nature qui leur est commune : *Sublimes non superbiunt de claritate prosapiæ et ignobiles non efferuntur de communitate naturæ.*

Avoir cette résignation et ces sentiments, c'est *s'humilier en toutes choses*; c'est se dire : si j'ai de la naissance pourquoi me faire honneur du rang qu'ont eu mes ancêtres, moi qui pouvais sortir d'une famille roturière? et si, au défaut de cette naissance, j'ai quelques mérites personnels, pourquoi en éblouir les autres par une ridicule ostentation, ou m'en flatter par une vanité secrète? moi qui n'en ai pas autant que Dieu veut que j'en aie, et qui ne puis dire *si je serai digne de son amour ou de sa haine.*

Passons à un troisième degré d'humilité qui est celle que Jésus-Christ veut que nous apprenions de lui, *une humilité de cœur et d'affection.* Dire qu'on n'est rien et le croire, c'est quelque chose; se résoudre à ne vouloir être que ce qu'il plaira à Dieu, c'est davantage; mais aimer un état d'abjection, et, comme parle saint Bernard, ajouter à la connaissance qu'on a de son néant, la charité qui se plaît dans cet état vil et méprisable, c'est arriver au plus haut degré de l'humilité, c'est imiter Jésus-Christ, avec cette différence, qu'il ne pouvait pas croire comme nous qu'il ne fût rien, mais que dans sa grandeur il pouvait s'anéantir comme il s'est anéanti en effet, afin de nous montrer l'exemple et de nous dire : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Apprenez de moi. Oh! la belle école! oh! l'excellent maître qui a fait tant de saints religieux, tant de vierges saintes; oh! qu'il a rendu d'âmes fidèles qui, contentes de le bien servir, se sont regardées comme des servantes inutiles. Rien n'a été capable de les détourner de leurs devoirs, ni les honneurs qu'elles ont méprisés, ni leurs passions qu'elles ont domptées, ni les jugements injustes qu'on a fait d'elles et qu'elles ont méprisés, ni les difficultés qu'il leur a fallu vaincre et qu'elles ont surmontées, ni la vaine confiance en leurs bonnes œuvres, qui leur a paru comme le plus dangereux de tous les piéges.

Apprenez de moi. Oui, mon Dieu, nous ne voulons point d'autre maître que vous. Votre Evangile sera notre livre; votre vie, notre règle; l'humiliation de votre croix, et ce que les gentils ont regardé comme une folie, sera toute notre sagesse, et quelque humilité que nous ayons, jamais elle ne pourra être comparée à la vôtre.

Un Dieu naître dans une vile retraite de bergers et n'avoir pas où reposer sa tête; un Dieu passer trente années avec un artisan et une mère pauvre; peut-on être aussi inconnu dans sa vie cachée? Un Dieu passer pour un séducteur et un homme possédé du démon, expirer sur un gibet infâme entre deux scélérats, peut-on être aussi maltraité et essuyer autant d'ignominie dans les jours de sa vie publique? C'est là cependant ce Dieu que nous regardons comme notre vérité, notre vie, notre modèle, qui nous a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Loin donc de nous ces airs fiers et dédaigneux qu'on ne peut souffrir parmi les séculiers et qui seraient encore plus insupportables dans une profession d'humilité et de douceur. Loin donc de nous ces flatteuses séductions de l'amour-propre, ou après qu'on a cru s'être oublié et méprisé, on revient à soi pour s'en applaudir intérieurement et s'en savoir bon gré; loin donc de nous ces protestations vagues et imposantes de nous abandonner sans réserve à tout ce qu'il plaira à Dieu, lorsque intérieurement nous serions ravis qu'il fît ce que nous voudrions. Enfin, loin de nous ces demi-humilités où en s'abaissant d'un côté on s'élève d'un autre, nous qui devons nous humilier en toutes choses : *Humilia te in omnibus.*

Faisons donc à Dieu la même prière que lui faisait saint Augustin, lorsqu'il disait : *Seigneur tout-puissant, qui voyez le fond de mon âme, humiliez-moi de ce que je ne suis pas aussi humble que je le devrais être; faites-moi sentir ma pauvreté et ma misère; ouvrez-moi les yeux pour me faire connaître que tout le mal vient de moi, et que je n'ai aucun bien dont je ne vous sois redevable : puisque je suis l'ouvrage de vos mains, ne permettez pas que mon orgueil détruise ce que votre miséricorde a voulu faire en ma faveur. C'est ce que j'espère de vous, ô mon Dieu! persuadé que votre bonté n'est pas moins grande que votre puissance* (*S. Aug., Solil., c.* 15).

DISCOURS XXV.

Sur la lecture des livres de piété.

Requirite diligenter in libro Domini, et legite.
Cherchez avec soin, et lisez dans le livre du Seigneur.
(*Isaïe, ch.* XXXIV.)

Quatre choses dans la pensée de Hugues de Saint-Victor contribuent à la sainteté et à la perfection d'une âme : ses lectures, ses prières, ses méditations, ses bonnes œuvres. Par ses lectures, elle découvre les vérités qu'elle cherche; par ses méditations, elle se les rend présentes; par ses prières, elle demande les grâces nécessaires pour en profiter; par ses bonnes œuvres, elle réduit en pratique ce qu'elle a cherché, médité, demandé.

Faut-il après cela être surpris d'entendre Dieu dire aux Juifs de lire dans les tables de sa loi, d'en transcrire les articles, de les mettre dans les endroits les plus considérables de leurs maisons, de les porter avec eux dans leurs voyages, d'en parler à leurs enfants, de former leurs langues encore bégayantes à les prononcer, afin qu'en un âge plus mûr et plus capable de réflexion, ils imprimassent dans leurs esprits, et qu'ils gravassent dans leurs cœurs ce qu'ils se souviendraient d'avoir lu.

La lecture des livres de piété, qui sont comme des explications de cette loi et des commentaires des divines Ecritures, a toujours paru si utile aux personnes religieuses, si propre à leur vocation et à leur sanctification personnelle, qu'il n'y a aucune d'elles à qui on ne puisse dire ce qu'Isaïe

disait autrefois de la part de Dieu aux enfants d'Israël : *Cherchez avec soin, et lisez dans le livre du Seigneur : Requirite diligenter in libro Domini, et legite.*

Laissez aux aveugles mondains le plaisir fatal qu'ils se donnent de lire tant de méchants livres qui flattent leurs passions et qui leur apprennent ce qu'ils ne devraient jamais savoir. Pour vous, qui, sérieusement occupés de l'importante affaire de votre salut, ne voudriez négliger aucun des moyens que la Providence vous offre pour y travailler avec fruit, en voici un qui peut y contribuer, et dont l'usage est ordinaire dans les communautés bien réglées, où se font en général et en particulier tant d'édifiantes lectures! Cherchez, non pour vous désennuyer et satisfaire simplement votre curiosité, mais pour vous instruire de vos devoirs, ces livres du Seigneur, et donnez-leur en les lisant, l'attention qu'ils méritent.

N'en doutez pas, la lecture des bons livres peut vous être d'un grand secours pour vous sanctifier dans votre état; première proposition. Sachez néanmoins que cette lecture ne produira pas en vous cet effet, si vous n'y apportez les dispositions nécessaires; seconde proposition. L'utilité de cette lecture et les conditions qu'elle demande, vont donc, par ce moyen, faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme il y a une parole haute et élevée, qui sert aux ministres du Seigneur pour expliquer en public ses volontés aux hommes et les instruire de leurs devoirs; il y a aussi une parole muette, qui, sans le secours d'une voix sonore et éclatante, ne laisse pas de se faire entendre à ceux, qui, touchés du vrai désir de leur salut, se proposent d'en faire un bon usage.

L'une frappe nos oreilles, l'autre s'offre à nos yeux, nous écoutons l'une, nous lisons l'autre; et toutes deux peuvent produire de bons effets. *La parole de Dieu* s'insinue dans l'âme *par l'ouïe : Auditus per verbum Dei*, dit saint Paul (*Rom.*, X); et par la lecture d'un livre où Dieu nous parle, cette âme s'instruit de ses devoirs et se sent portée à les remplir avec fidélité.

Tantôt une voix qui vient du ciel, nous dit comme aux disciples qui étaient sur la montagne du Thabor : *C'est là mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le;* tantôt on nous montre comme à Ezéchiel, un livre, et on nous dit, comme à ce prophète, *de le prendre, de le manger et d'en faire notre nourriture* (*Ezech.*, III). Expressions figurées, il est vrai, mais expressions qui nous font connaître que la lecture d'un bon livre, peut, aussi bien que la prédication, contribuer utilement à la sanctification de nos âmes. L'une de ces paroles est plus noble, plus vive, plus expressément recommandée que l'autre; mais ne pourrait-on pas dire que celle qui nous est annoncée passe si vite, que les auditeurs n'en sauraient arrêter la rapidité pour en comprendre à loisir tout le sens et toute la force; au lieu qu'à chaque page d'un livre de piété, ceux qui le lisent peuvent, en repassant plusieurs fois sur leurs lectures, y faire de plus longues, de plus sages et de plus salutaires réflexions.

Aussi, dès que les communautés religieuses ont paru, leurs fondateurs et ceux qui se sont vus chargés de la conduite des monastères, ont pris un soin tout particulier d'instruire leurs disciples, non-seulement par de savantes et de sages constitutions, mais encore par la lecture de l'Ecriture sainte, par des commentaires différents, qui en ont été faits et par d'autres livres de piété qu'ils leur ont mis entre les mains.

Quelque rares qu'ils fussent d'abord, ils se sont peu à peu multipliés, et de ces petits grains semés en de bonnes terres, on en a vu sortir plusieurs autres. Les plus grands hommes se communiquaient leurs ouvrages, et priaient leurs amis de leur faire part de ceux qu'ils avaient composés : souvent même ils se donnaient la peine de les transcrire comme saint Augustin et saint Jérôme témoignent l'avoir fait.

Dans ces ouvrages que l'amitié et la charité chrétienne rendaient communs, les plus obscurs et les plus difficiles endroits de l'Ecriture étaient mis dans leurs véritable sens : les faux que l'esprit d'erreur y avait donnés, y étaient combattus et réfutés avec autant de solidité que d'éloquence; les points de morale et de discipline éclaircis avec tant d'ordre, qu'on pouvait en faire sûrement la règle de sa conduite.

Ces livres sont passés de siècles en siècles, dans l'Eglise et dans les ordres religieux comme par une espèce de communication de cette lumière, dont le Sage dit *qu'elle croît sans cesse jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à un jour parfait* (*Proverb.*, IV). Et par là, on peut juger de quelle utilité en est la lecture, et celle de tant de livres de piété qui se sont successivement répandus.

Si vous demandez à saint Paul ce qu'il en pense, il vous dira *que toute écriture inspirée de Dieu est utile à nous enseigner, à nous reprendre et à nous instruire de tout ce qui peut nous conduire à une véritable sainteté, pour nous rendre parfaits : Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad erudiendum in omni justitia, ut perfectus sit homo Dei.*

Premier effet de la lecture des bons livres : elle nous donne, non-seulement l'intelligence de nos mystères, mais encore la connaissance de nos plus importants devoirs dans la conduite de nos mœurs; elle nous apprend, non-seulement ce qui regarde la foi, mais encore ce qui a quelque rapport à la direction de nos consciences; non-seulement ce qui éclaire l'esprit, mais encore ce qui est capable de sanctifier le cœur. *Toute écriture inspirée de Dieu*, peut produire cet effet : *Omnis scriptura divinitus inspirata.*

Ne vous figurez donc pas une écriture profane, une écriture séductrice et mauvaise : il faut qu'elle vienne immédiatement de Dieu, ou de ceux en qui il a mis son esprit, *et dont les lèvres gardent la science.* C'est une

écriture qui contient des leçons de vérité et de sagesse, une écriture que Salomon compare à un *trésor*, qui, renfermant des richesses infinies, s'ouvre libéralement à ceux et à celles qui viennent y puiser : *Infinitus thesaurus est* (*Sap.*, VII).

Pour en connaître mieux l'utilité, il faut supposer avec saint Jérôme, que nul homme, si habile qu'il soit, ne l'est jamais autant qu'il le pourrait être, que plus il lit l'Ecriture sainte et d'autres livres de piété, plus il y découvre de choses qu'il n'aurait pas sues sans ce secours.

Il n'appartient, dit-il, qu'aux charlatans d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, et d'ignorer même qu'ils sont ignorants. A mon égard, je n'ai pas assez de vanité pour assurer que je suis habile dans l'étude que je fais de l'Ecriture sainte; mais je tâche de cueillir, dès ce monde, quelques fruits d'un arbre dont les racines sont dans le ciel. Plus je la lis, plus je la médite; plus j'en transcris et traduis les paroles; plus aussi j'y découvre de vérités pour mon instruction et la sage conduite de mes mœurs.

Toute écriture inspirée de Dieu est donc utile à enseigner et à former un bon esprit. Là, l'homme dissipé apprend à se recueillir, le superbe à s'humilier, l'envieux à étouffer sa jalousie, l'impatient à réprimer ses murmures, l'immortifié à porter sa croix; le grand parleur à arrêter la volubilité de sa langue : tous y apprennent à ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas souffrir soi-même.

Là, on envoie les paresseux à l'école de la fourmi, les imprudents à celle du serpent, les dissimulés à celle de la colombe, les endormis à celle du coq, les lâches à celle du lion, les méfiants et les inquiets à celle des oiseaux qui trouvent de quoi se nourrir, quoi qu'ils ne sèment et ne moissonnent pas. Toute écriture inspirée de Dieu est donc utile à enseigner : *Utilis est ad docendum.*

Elle ne l'est pas moins à découvrir des vices et à corriger des défauts qu'on ne connaissait pas ou qu'on eût voulu ne pas connaître : *Utilis est ad arguendum.* L'amour-propre n'est jamais plus ingénieux, jamais il ne trouve plus de détours et ne réussit mieux, qu'à tromper une âme sur une infinité de vices dont il lui ôte la connaissance.

On se pardonne mille choses défendues, on en détourne même la vue, et on n'y fait aucune attention. Quoiqu'on soit ignorant, on se soucie peu de s'instruire; et parce qu'on est orgueilleux, on ne veut jamais s'accuser. J'en sais assez, dit l'ignorant; je mène une vie assez réglée, dit l'orgueilleux. Une prétendue habileté sert d'excuse à l'un, et une innocence imaginaire, de prétexte à l'autre; ainsi le péché se multiplie, et l'on meurt ordinairement comme on a vécu.

Qui fera sentir à de tels gens leurs erreurs? qui les en reprendra? Dieu le fait en plusieurs manières, dit saint Bernardin de Sienne (*S. Bern. Senensis, tom.* III, *serm.* 1, *art.* 1); souvent c'est par des remords d'une conscience timide et alarmée. On voit bien qu'on n'est pas dans l'état où il faudrait que l'on fût; on ne voudrait point y mourir. On n'a encore rien dit à Adam, il reconnaît cependant son péché; il se cache, et sa nudité le jette dans une désolante crainte.

Quelquefois, au défaut de ces remords, c'est une révélation et une vision. Saul ne croit pas offenser Dieu en persécutant les premiers fidèles; au contraire, il se flatte de lui rendre service, et il ne lui faut rien moins qu'une voix qu'il entend du milieu d'une nuée entrecoupée d'éclairs : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* A ces reproches il tombe à la renverse, sa vue s'obscurcit; et saisi d'une subite frayeur, il s'écrie tout tremblant et évanoui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Enfin, en beaucoup d'occasions, Dieu se sert d'un autre moyen pour convertir une âme, et lui faire sentir son péché. Ce que de continuelles agitations d'une conscience inquiète; ce que la véhemence des discours d'un savant et zélé pontife, ce que les prières, les plaintes, les larmes d'une mère tendre n'avaient pu obtenir sur Augustin, la lecture d'un endroit des lettres de saint Paul le fit, ou plutôt elle acheva, par la force d'une grâce intérieure, une conversion que ces autres moyens n'avaient que préparée. Rapportons-nous-en à ce qu'il nous en a dit lui-même.

M'étant reposé sous un arbre, j'entendis une voix qui me dit *de prendre et de lire.* Je pris dès ce moment le livre des lettres de saint Paul que j'avais apporté avec moi, je l'ouvris, et j'en lus la page qui s'offrit d'abord à mes yeux, où étaient ces paroles : *Ce n'est ni dans la bonne chère, ni dans les excès du vin et des viandes, ni dans les sales débauches avec les femmes, ni dans les contestations aigres et pleines de jalousie* (*S. Aug., lib.* VIII *Confess.*, *c.* 12) qu'on trouve Dieu. Il ne m'en fallut pas davantage, j'en demeurai-là, et à peine eus-je achevé de lire ce passage de l'Apôtre, qu'une subite lumière répandue dans mon cœur, dissipa toutes les ténèbres de mes erreurs et de mes doutes.

A combien d'autres personnes tant de lectures que le hasard semblait fournir, mais que la providence et la miséricorde de Dieu ménageaient à propos, ont-elles fait connaître le véritable état de leurs âmes? à combien d'autres, la lecture, non-seulement de l'Ecriture sainte, mais encore celle de la vie des saints, des actes des martyrs, des confessions de saint Augustin, des homélies de saint Chrysostome, des lettres de saint Jérôme, de l'imitation de Jésus-Christ, de l'introduction à la vie dévote, ont-elles ouvert l'esprit, attendri et purifié le cœur?

Dans ces lectures, leur âme s'est sentie comme élevée au-dessus d'elle-même, par la ferveur de ses désirs, par l'amertume de ses gémissements, par la douleur de ses péchés, par les mépris des folles vanités du monde. La pénitence, dont le seul nom leur faisait horreur, n'a rien eu pour eux de dur et d'impraticable. La solitude qui leur parais-

sait si rebutante et si sauvage, leur est devenue une sage et charmante retraite; et autant qu'ils craignaient que les plaisirs du siècle ne les quittassent, autant ils ont eu de joie d'y renoncer.

Ainsi, Dieu tourne comme il lui plaît l'esprit et le cœur humain. Josias lit le livre saint, et il promet au Seigneur de garder avec une persévérante fidélité ses commandements et ses ordonnances. Esdras lit aux Juifs les paroles de la loi, et ces peuples, se reprochant leurs prévarications, pleurent amèrement, et forment la résolution de changer de vie. *Toute écriture inspirée de Dieu est propre à corriger et à reprendre : Utilis est ad arguendum, ad corripiendum.*

Enfin, si l'on souhaite d'arriver à la perfection de son état et d'apprendre ce qui y conduit, pour *faire de l'homme de Dieu* un homme parfait, la lecture des bons livres peut y être d'un grand secours : *Utilis est ad erudiendum in omni justitia, ut perfectus sit homo Dei.*

Lire ces livres pour se rendre habile, c'est ce que font les prédicateurs et les scholastiques; les lire pour les critiquer et s'en railler, c'est ce que font les hérétiques et les libertins : mais les lire pour s'exciter à l'amour de Dieu, à la pratique non-seulement des commandements, mais encore des conseils évangéliques, à l'observance de ses règles dans leurs plus petites circonstances, c'est ce que font ces personnes religieuses qui, non contentes d'obéir à Dieu, tâchent encore de lui plaire par un entier éloignement du monde et un ardent désir des biens célestes, dont elles découvrent les moyens dans leurs lectures.

Qu'un courtisan, c'est la réflexion que fait saint Ephrem (*Serm. de Consumm. sæculi*), se vante de la familiarité dont les princes et les rois l'honorent, en voulant bien s'entretenir avec lui, pour lui faire connaître ce qui peut leur faire plus de plaisir : mais pour vous, âmes dévotes, qui cherchez à vous rendre parfaites, voici un plus grand fonds de gloire et d'instructions. En présence des anges de Dieu, vous vous entretenez dans vos lectures avec l'Esprit-Saint, et dans cette conversation qu'il daigne bien avoir avec vous, vous apprenez cet admirable secret de la vie spirituelle, de croître de vertus en vertus.

Que ne trouvez-vous pas en effet dans ces lectures assidues dont vous vous faites une pieuse habitude? Si vous êtes affligés, vous y trouvez que Dieu est avec l'homme juste dans la tribulation, qu'il l'en délivrera, et qu'il en fera le sujet de sa gloire. Si vous êtes malades, vous y apprendrez que vos infirmités vous y rendent forts, que Dieu qui a la vie et la mort à sa disposition, guérira, quand il lui plaira, toutes vos langueurs. Si l'on vous persécute, lisez, on vous dira : Heureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, une récompense abondante leur est promise dans le ciel.

Si vous avez encore quelque attachement à la terre, on vous y avertit d'élever vos cœurs vers d'autres biens plus dignes de vous, et pour l'acquisition desquels vous devez travailler de toutes vos forces. Plus vous vous rendez ces lectures familières, moins vous en avez du dégoût; plus vous méditez les vérités qui regardent votre perfection, moins y trouvez-vous d'obstacles, dit saint Grégoire (*Lib.* XX *Moral.*, *c.* 1). Il en est de ces lectures comme de la manne du désert, qui semblait s'accommoder au goût différent de ceux et de celles qui en mangeaient.

Mais quand je les compare à la manne, souvenez-vous qu'avant qu'elle tombât du ciel, une petite rosée lui servait comme de préparation et de lit; et de là, apprenez que si la lecture des bons livres peut vous être d'un grand secours, pour vous sanctifier dans votre état, vous êtes obligés, afin qu'elle produise cet effet dans vos âmes, d'y apporter les dispositions requises que je vais vous marquer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

L'attention sur soi-même et sur les lectures que l'on fait, a paru d'une si grande conséquence à l'apôtre saint Paul, que dans l'une de ses lettres qu'il écrit à son disciple Timothée, il lui donne entre autres choses cet important avis : *Prenez garde à vous et à ce que vous lisez* : *Attende tibi* (I *Tim.*, IV).

Prenez garde à vous, doit-on dire aux personnes religieuses aussi bien qu'aux gens du monde; faites un judicieux choix de vos livres, *séparez ce que vous trouvez de précieux d'avec ce qu'il y a de vil;* et dans les lectures que vous faites, préférez à toute autre celle des livres dont vos supérieurs et vos maîtresses vous ont ordonné l'usage

Prenez garde à vous, conservez le dépôt d'une sainte doctrine; abstenez-vous de lire ces livres suspects d'erreurs et *de nouveautés profanes;* ces livres qui irritent l'indiscrète et pernicieuse curiosité de tant d'autres, ces livres que vous ne voudriez pas que ceux et celles qui vous gouvernent trouvassent dans vos chambres, ou entre vos mains.

Prenez garde à vous, il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront de si grands prodiges, que les élus mêmes, si la chose se pouvait faire, tomberaient dans l'erreur. Fuyez ces séducteurs qui vous diront que le Christ est là où il n'est point (*Matth.*, XXIV); ne les croyez pas; jetez loin de vous ces livres capables de vous gâter l'esprit et de vous empoisonner le cœur.

Prenez garde à vous; fuyez ces gens qui *s'introduisent dans les maisons, et qui traînent après eux, comme captives, des femmes dont la violente passion est d'apprendre toujours, sans néanmoins qu'elles arrivent jusqu'à la connaissance de la vérité* (II *Tim.*, III).

Marcion, pour tenter de corrompre Rome

même par sa mauvaise doctrine, s'imagina ne pouvoir mieux faire, que d'y envoyer une femme qui préparât les esprits à recevoir favorablement ses erreurs

Appelles a eu sa Philomène. Priscille et Maximille, femmes nobles et riches, ont infecté de l'hérésie de Montan plusieurs églises. Agapé a gâté l'esprit d'Elpidie. Une femme a aveuglé un homme qui a eu Priscilien pour successeur de ses extravagances. Si Donat a corrompu en Afrique les eaux pures de la vraie doctrine, il y a été aidé par Lucille, cette femme pécunieuse capable de tout entreprendre pour corrompre les simples, et pour faire agir les méchants, dit saint Augustin. *Prenez garde à vous et à ce que vous lisez : Attende lectioni, attende tibi* (*S. Aug. ad Glorium et Eleusinum, Epist.* 162).

Nous y prenons garde, dites-vous : mais quand vous le feriez, ce ne serait là qu'une partie de l'attention que saint Paul vous demande. Il y a encore bien d'autres conditions requises, pour se rendre utile la lecture des bons livres ; et il est important de n'en omettre aucune, si l'on veut en retirer du fruit.

La première de ces conditions est d'en demander à Dieu l'intelligence. *L'homme animal, charnel et terrestre, ne comprend rien* dans les divins mystères : *c'est au spirituel à juger de* toutes choses, par le soin qu'il prend de s'adresser *au Père des lumières*, et d'attirer sur lui par son humilité l'Esprit de Dieu. On lit l'Ecriture sainte, qu'on appelle ordinairement *la Bible*, c'est-à-dire, un livre universel qui renferme ce que les autres ont jamais eu et ce qu'ils peuvent avoir de bon. On le lit, ce livre dont la lecture a tiré de l'erreur tant d'infidèles, converti tant de pécheurs, élevé à la piété tant d'indévots, inspiré à tant de gens de l'un et de l'autre sexe le mépris et l'étoignement du monde, donné de si utiles leçons et fourni tant d'édifiants exemples aux âmes justes, d'une fidèle et constante persévérance dans le bien.

On le lit, ce livre admirable : mais peut-on le lire avec fruit si l'on n'en prend l'esprit ? Peut-on en prendre l'esprit indépendamment de celui qui en a gravé les caractères ? *Si l'on ne peut, sans l'Esprit-Saint, prononcer* utilement *le nom de Jésus*, aura-t-on, sans sa participation, l'intelligence de ses mystères, de sa loi, de sa doctrine ? Distinguera-t-on le commandement d'avec le conseil, ce qui est de nécessité au salut d'avec ce qu'il y a de surabondant, ce qu'on ne peut omettre sans péché d'avec ce qui contribue à une plus grande perfection ?

Parmi les révélations du bien-aimé disciple, on fait mention d'un *livre qui est fermé et scellé de sept sceaux* (*Apoc.*, V) : si on voulait le donner à un habile homme, pour voir ce qu'il contient; quelque savant qu'il fût, il répondrait, dit saint Jérôme, qu'il ne peut l'ouvrir sans le secours de celui qui en a la clef. Mais ce qui doit le consoler, ajoute ce saint docteur, c'est qu'on donne à celui qui demande, qu'on fait trouver à celui qui cherche, et qu'il peut apprendre sur la terre ce qu'il verra encore mieux un jour dans le ciel.

Sages donc sont ceux et celles qui disent à Dieu ce que lui disait saint Augustin : Seigneur, guérissez mes yeux, afin que l'éclat et la beauté de votre lumière les réjouissent. Soleil de justice qui *éclairez tout homme qui vient au monde*, éclairez-moi, de peur que je ne m'endorme dans les ténèbres d'une profonde nuit ; ôtez de dessus mon visage ce voile qui me cache des vérités que je confonds souvent avec la vanité et le mensonge.

Mais aveugles et malheureux sont ceux et celles qui dans leurs lectures ne suivent que les rapides saillies d'une imagination séduite et vagabonde ; ceux et celles qui ne s'abandonnent qu'aux égarements de leur cupidité superbe ; *et qui, n'ayant pas rendu à Dieu qu'ils connaissent, la gloire qui lui est due, de lui demander ce don d'intelligence, se sont évanouis dans leurs pensées.*

De là ce peu de fruit qu'on tire de ses lectures, quoiqu'on y donne une bonne partie de son temps. Jamais il n'y a eu plus de livres de dévotion, et peut-être jamais n'y a-t-il moins eu de vrais dévots. La raison en est assez évidente. *L'accroissement* dans la vie spirituelle *ne vient ni de celui qui plante, ni de celui qui arrose, il vient de Dieu ;* et si on ne le prie pas de rendre féconde une terre naturellement stérile, elle demeurera toujours dans sa première aridité. *Montagne de Gelboé, la rosée et la pluie ne tomberont pas sur vous.*

De là cet obscurcissement d'esprit et cette dureté de cœur, que les endroits, même les plus clairs et les plus touchants, des livres de piété, ne peuvent ni dissiper, ni rompre. On se fait une habitude de les lire, sans avoir auparavant dirigé vers Dieu son intention ; et quoiqu'on paraisse fort éclairé d'ailleurs par la supériorité de son génie, on ressemble à ces animaux d'Ezéchiel, *qui n'avaient sous leurs ailes que les mains d'un homme*, ou à ces *cèdres dont un aigle*, je veux dire le démon, *a ôté la moëlle* (*Ezech.*, XVII).

Ajoutons à cette première disposition une seconde, qui est de ne point parcourir légèrement certains endroits des livres que l'on lit, sans faire sur soi les réflexions nécessaires ; mais d'appliquer à ses besoins et à ses défauts personnels, des vérités particulières dont on est vivement touché, et où l'on peut avoir beaucoup de part.

Les médecins et les bouquetières peuvent entrer en compagnie dans un même jardin : mais leur dessein est fort différent. Celles-ci y cueillent des fleurs dont l'odeur et la beauté plaisent à celles qui se font un ornement de leurs bouquets. Ceux-là, au contraire, sans s'arrêter précisément à leur odeur ou à leur beauté, cherchent ordinairement les plantes qui récréent moins

l'odorat et la vue, dans le dessein qu'ils ont d'en faire des remèdes, qu'on puisse appliquer sur les maux de leurs malades.

Si saint Augustin dont j'ai déjà parlé, s'était contenté de lire saint Paul, pour diversifier simplement ses lectures, en aurait-il tiré le fruit qu'il devait en tirer? aurait-il senti ces vifs remords de sa conscience qui lui reprochait ses péchés? y aurait-il appliqué ces salutaires et prompts remèdes que le ciel lui offrait? aurait-il dit: C'est moi qui suis cet homme sensuel que l'amour du plaisir aveugle; c'est moi que le désir d'une vaine gloire, et une violente passion de me distinguer des autres, a jusqu'ici jeté dans ces disputes pleines d'aigreur et de jalousie: il est temps, ô mon Dieu, de changer de vie, d'en mener une toute contraire.

Si la lecture de la vie des saints n'avait été à Ignace de Loyola qu'une lecture de divertissement; si l'histoire de leur conversion, de leur retraite, de leurs austérités, de leur martyre, lui avait paru comme une histoire étrangère qu'il se fût contenté d'admirer, serait-il arrivé à un aussi éminent degré de sainteté, qu'est celui de faire toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu? Eclairé des lumières d'en haut, il reconnut ses trop dangereux égarements dans les voies du siècle: Aidé de la grâce de Dieu, tu peux te convertir comme ils se sont convertis, tu peux quitter le monde comme ils l'ont quitté; tu peux expier par un court martyre, ou par de longs exercices de pénitence, les désordres de ta vie passée. Ce fut ce qu'il se dit; ce fut ce qu'il pratiqua.

Si Thérèse de Jésus n'avait lu que pour se désennuyer les lettres de saint Jérôme, le monde dont elle aimait les plaisirs et les pompes, aurait-il été pour elle un objet de mépris et d'aversion (*Vie de sainte Thérèse*, c. 3)? La lecture des romans lui aurait-elle déplu aussi bien que la compagnie et les paroles séduisantes d'une cousine trop enjouée? Rendons-en grâces au Seigneur, qui, lorsqu'elle lisait avec attention les lettres de ce saint docteur, lui fit connaître le pitoyable état de son âme, et les vrais moyens d'appliquer aux blessures qu'elle s'était faites, les remèdes propres à les guérir.

Un homme qui se regarderait dans un miroir, et qui, remarquant quelque difformité dans son visage, l'attribuerait à des visages étrangers; un autre qui se contenterait de prendre du pain sans en manger, ou qui garderait près de son lit une medecine capable de le guérir: pour qui passeraient-ils dans le monde? C'est cependant sous ces figures que la parole de Dieu prêchée dans les chaires, ou lue dans les bons livres, nous est représentée.

Saint Jacques dit que c'est *un miroir*, Jésus-Christ que c'est *un pain*, Salomon que c'est un *remède*. Si c'est un *miroir*, il faut y regarder ses taches et ses défauts personnels, afin de les laver dans les eaux de sa pénitence. Les attribuer à d'autres par ces trop ordinaires applications qu'on en fait à ses frères et à ses sœurs: quel déréglement de conduite! il faudrait prendre pour soi des vérités, qui servissent à la réformation de ses mœurs, et ne pas blesser par des jugements iniques cette *charité qui*, selon saint Paul, *ne pense point à mal*.

Si *c'est un pain*, il ne s'agit pas seulement de le regarder, d'en estimer et d'en louer la bonté; l'importance est de le prendre et de s'en nourrir, comme Elie prit le sien, lorsqu'un ange lui eut dit: *Levez-vous, et mangez pour vous soutenir dans le chemin que vous avez à faire*: et si c'est un *remède*, il faut l'appliquer sur ses plaies, comme Isaïe qui ordonna qu'on mît sur Ezéchias dangereusement malade, ces figues médicinales qui le guérirent.

Comprenez par là dans quel esprit vous devez faire vos lectures, si vous voulez en tirer quelques fruits. Esprit de recueillement pour reflechir avec une sérieuse attention, sur certains endroits qui vous touchent, et en *ramasser*, comme Jésus-Christ le disait à ses disciples, *les plus petits morceaux, afin que rien ne soit perdu*.

Esprit de sincerité, pour ne vous pas flatter mal à propos, en vous cachant vos imperfections et vos vices; je lis *qu'on ne peut servir Dieu et le monde*: ne suis-je pas bien aise, devriez-vous dire, d'être à l'un et à l'autre? Je lis que *perdre son âme, c'est la sauver*; ne voudrais-je pas sauver la mienne sans la perdre? je lis que *celui qui aime plus ses frères et ses sœurs, que Jésus-Christ, n'est pas digne de lui*: suis-je effectivement dans cette disposition?

Esprit d'humilité: quelque soin que je prenne de m'acquitter de mon devoir, je suis ce serviteur et cette servante inutile qui n'a fait que ce qu'il fallait faire. Je ne regarde pas ce qui est déjà passé, je me tourne vers ce qui est devant moi: combien en est-il d'autres qui ont fait un meilleur usage que moi des dons célestes? Avec de si bons sentiments, il n'est pas difficile de réduire en pratique certaines vérités propres à son état: et c'est là une troisième condition requise pour tirer du fruit de ses lectures.

La parole, soit prononcée, soit écrite, *peut sauver nos âmes*, dit saint Jacques; mais il nous avertit qu'il faut qu'elle y soit *entée, et que nous la recevions avec douceur*. Mettez les meilleures greffes à l'entour d'un sauvageon, elles ne serviront de rien, si elles ne lui sont unies et incorporées, dit saint Thomas (*S. Thomas lect. in c.* VIII *Jacobi*). Passez les jours et les nuits à lire de bons livres, ils ne vous seront d'aucune utilité, si leurs paroles, qui auraient pu produire des fruits capables de mûrir pour l'eternité, ne sont *entées dans vos âmes*: Si vous ne les recevez avec cette résolution de pratiquer, conformément à votre état, ce qu'elles vous ordonnent.

Le laboureur ne sort-il de grand matin, que pour semer? le soldat ne s'enrôle-t-il que pour porter les armes? le marchand ne

quitte-t-il sa famille et sa patrie que pour se donner le plaisir de faire de longs voyages au delà des mers ? Demandez aux uns et aux autres quelle est leur intention : Je sème, dira le laboureur, pour recueillir du grain qui me fasse vivre, et mes enfants : Je porte les armes, afin de bien servir mon prince et d'en recevoir quelques récompenses, dira le soldat : Et moi, ajoutera le marchand, je ne me donne tant de peines que pour avoir de quoi passer plus commodément et plus richement le reste de mes jours.

Cela veut dire, que se contenter d'écouter ou de lire la sainte parole, et ne se pas mettre en peine de l'observer, c'est semer sans recueillir, c'est porter les armes sans en recevoir la récompense, c'est faire l'office de marchand sans en prendre l'esprit et négocier pour la bienheureuse éternité.

Cela veut dire, qu'après avoir jeté les yeux sur de bons livres, et ne pas vivre mieux qu'on a vécu, c'est non-seulement perdre dans ses lectures le temps qu'on y a employé, mais se perdre soi-même, sans avoir ce prétexte de dire : J'ai fait ce qui est défendu, ou, J'ai omis ce qu'il fallait que je fisse, mais je n'en savais rien. C'est ressembler à ces Juifs dont Jésus-Christ disait : Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient pas eu ce péché d'incrédulité dont ils sont coupables ; mais ils n'ont à présent aucune excuse.

Il serait donc plus à propos, dira-t-on, de ne point lire de livres de piété, que de s'attirer un semblable malheur. Quelle mauvaise conséquence ! dites au contraire qu'il est donc très-important d'observer avec attention ce qu'on a cru de plus propre, soit aux lois générales du christianisme, soit à celles de l'état particulier qu'on a embrassé. Dites au contraire : On aura un jour de terribles reproches à se faire, quand on se dira : Je pouvais me corriger en imitant les bons exemples de ces saints et de ces saintes dont j'ai lu la vie, en m'abstenant de ces vices dont on me faisait connaître les funestes suites, en profitant de ces bons avis qu'on m'y donnait, en mortifiant mes passions, en évitant ces occasions dangereuses où je me flattais de conserver mon innocence que j'ai perdue : si j'avais pratiqué ce que je sentais bien m'être propre, je ne me serais pas rendu coupable de ces péchés où je suis tombé.

Il était ordonné au Roi des Juifs, dès qu'il serait assis dans son trône, de transcrire le livre de la loi que les prêtres de la tribu de Lévi lui donneraient, de le garder pour son usage, et le lire pendant tous les jours de sa vie : *Describet sibi Deuteronomium legis* (*Deuter.*, XVII). Il le transcrira pour soi, c'est un dépôt que Dieu lui confie ; *servabit secum*, il le gardera soigneusement ; ce n'est pas tant pour l'usage des autres que pour le sien, que ce dépôt lui est mis entre les mains : *Leget illud omnibus diebus vitæ*. Il le lira pendant tous les jours de sa vie : ce ne sera pas pour le tenir fermé, il en fera sa lecture ordinaire ; mais pourquoi toutes ces circonstances si exactement marquées ? C'est afin qu'il y apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et qu'il observe tout ce qui lui est commandé dans la loi : *Ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba quæ in lege præcepta sunt.* Sans cette fidèle observance, inutilement l'aurait-il décrit, inutilement l'aurait-il gardé, inutilement l'aurait-il lu : il se serait même rendu très-coupable de ne pas pratiquer ce que le Seigneur lui ordonnait.

Instruisez-vous par là de vos devoirs, vous qui lisez tant de livres, et qui peut-être n'en êtes pas devenus meilleurs. Apprenez l'obligation où vous êtes d'en faire un bon usage, et dites à Dieu ce que lui disait saint Augustin (*Lib.* XI *Confess.*, *c.* 2) : Il y a longtemps, Seigneur, que je désire de m'instruire de votre loi et de la méditer avec quelque fruit. Je veux employer à cette lecture les heures que j'aurai libres, et dont après que je me serai acquitté d'autres devoirs, je pourrai disposer.

Vos écritures seront mes chastes délices ; mais ne souffrez jamais que je tombe dans l'erreur en les lisant, ni que je m'en serve pour y faire tomber les autres. Comme le jour et la nuit vous appartiennent, et que les moments ne s'écoulent que par vos ordres, accordez-m'en quelques-uns pour les employer à méditer les secrets de votre loi, afin que j'en prenne l'esprit et que j'en observe avec fidélité les préceptes. Ne laissez pas, Seigneur, vos dons imparfaits : ne m'abandonnez pas, puisque je suis comme une plante qui a besoin que vous l'arrosiez par votre grâce, et que vous lui donniez son accroissement jusqu'à la bienheureuse éternité

DISCOURS XXVI.

Sur le malheureux état d'une âme tiède.

Quia tepidus es, incipiam evomere te ex ore meo.
Parce que vous êtes tiède, je suis prêt à vous vomir de ma bouche (*Apocal.*, *ch.* III).

Je ne sais si dans les portraits que l'on fait de la corruption des mœurs, où souvent on confond le prêtre avec le peuple, l'évêque avec le magistrat, le religieux avec le séculier, une censure téméraire et indiscrète qui empoisonne tout, n'y a pas quelquefois plus de part, qu'une *charité qui édifie, et un zèle qui est selon la science.*

A s'en rapporter à de tels censeurs, tout est perverti et perdu. On met presque dans un même rang les péchés véniels et les mortels ; on décourage les faibles, on ébranle les forts ; on donne aux libertins ce misérable prétexte, et cette fatale sécurité, que d'autres n'ont guère plus de christianisme qu'eux.

Mais ce que je sais, c'est *que les jugements de Dieu sont terribles, et ses pensées très-différentes des nôtres ;* que souvent ce que nous nous pardonnons comme de petites faiblesses, est, à son égard, un péché qu'il menace de punir avec une redoutable sévérité.

Quels sont les péchés criants de cet évêque de Laodicée, pour recevoir des reproches aussi humiliants que sont ceux qu'on lui fait de la part de Dieu ? Il est vrai qu'il n'a pas la chaleur des parfaits, mais il n'a pas

aussi le froid glaçant des pécheurs et des infidèles ; il mène une vie tiède et languissante, et c'en est assez (à moins qu'il ne s'en corrige) *pour être rejeté de la bouche de Dieu* (*Laur. Justinianus de Interiori conflictu, c.* 6).

Ames religieuses, qui ne tombez pas dans les crimes énormes de beaucoup de séculiers, mais qui ne marchez que lâchement et négligemment dans les voies des commandements et des conseils évangéliques, c'est principalement à vous que ces reproches et ces menaces s'adressent, dit saint Laurent Justinien.

Sans discrétion dans vos paroles, sans gravité dans vos mœurs, sans soin de vous corriger d'une paresse dont vous vous faites une pernicieuse habitude, vous croyez qu'il suffit de vous abstenir de certains péchés dans lesquels vous êtes tombés, de demeurer dans le cloître et de porter l'habit de votre profession sans en avoir l'esprit : c'est cependant de vous que Dieu parle, quand il dit *qu'il est tout prêt à vous vomir de sa bouche.*

Ce n'est pas là vous donner de fausses alarmes et vous effrayer mal à propos ; voici deux raisons que ce Père en apporte. C'est qu'une âme tiède déplaît à Dieu à cause de son indolence et de sa langueur ; première raison. C'est qu'une âme tiède s'éloigne des voies où elle doit marcher pour sa sanctification personnelle ; seconde raison : elle déplaît à Dieu, qui est tout prêt à la rejeter ; elle s'expose au danger de se perdre elle-même pour toujours. En faut-il davantage pour comprendre combien cette tiédeur est funeste aux personnes religieuses, quoique souvent elles y fassent peu de réflexion ?

PREMIER POINT.

Ce n'est pas seulement dans le grand monde, c'est encore dans les communautés et les professions les plus saintes, qu'on trouve des gens qui se bornent à un certain état, où, contents de ne pas tomber dans ces péchés mortels qui les rendraient odieux à Dieu et qui les banniraient de son royaume, ils ne veulent être ni pires, ni meilleurs qu'ils sont ; *ni entièrement chauds, ni aussi entièrement froids.*

Ce sont des malades qui se plaignent quelquefois de leur infirmité ; mais comme ils se persuadent qu'elle ne va pas jusqu'à la mort, ils se soucient peu de s'éloigner de ce qui l'entretient : ils sentent leurs plaies ; mais comme ils n'y portent qu'une main faible et tremblante, ils les aigrissent, au lieu de les guérir : ils connaissent leurs défauts ; mais comme ils leur paraissent légers, ils y ont toujours le même attachement.

Ils font d'admirables discours sur la mort, et ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir. La perfection des autres les inquiète ; et l'indolence qu'ils ont pour la leur, est extrême. Ils prononcent avec une amère sévérité, sur ce qui regarde le prochain ; et ils ne peuvent presque souffrir qu'on parle d'eux, à moins qu'on n'en dise du bien. Les livres de piété qu'ils lisent leur apprennent, *que Dieu juge les justices mêmes ;* et au lieu de tâcher d'en prévenir les rigueurs, ils se contentent de les lire, et de tirer une secrète vanité de leurs lectures. C'est là le portrait qu'en fait saint Jean Climaque (*S. Joan. Clim., gradu* 17).

Etrange chimère qu'une personne religieuse de ce caractère ! elle loue les veilles, et cependant ses insomnies la chagrinent : elle ne peut disconvenir de la nécessité de la prière, et cependant elle ne prie que froidement et négligemment. Quoiqu'elle se reproche en certaines occasions son intempérance dans le boire et dans le manger, elle refuse peu de choses à ses sens. Elle dit des merveilles du silence, et elle est la première à le rompre : elle ne parle qu'avec éloge de l'obéissance, et elle n'obéit qu'avec peine ; de la douceur, et elle se laisse dominer par sa colère ; des avantages de la solitude, et souvent elle n'est guère contente de la sienne.

A ces traits vous découvrez déjà aisément, qu'une âme en cet état déplaît à Dieu, que sa tiédeur lui est à charge ; et pour me servir des termes figurés de l'Ecriture, qu'elle lui donne tant de dégoût et qu'elle lui pèse si fort au cœur, *qu'il est tout prêt à la vomir de sa bouche : Quia tepidus es, incipiam evomere te ex ore meo.*

Les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle en donnent trois raisons qu'il est important de bien expliquer. La première, est, que des âmes si tièdes et si imparfaites, ôtent à Dieu le plaisir qu'il veut bien se donner, *de demeurer avec les enfants des hommes.* Il les regarde comme des temples qu'il honore de sa présence, qu'il *se prépare par des bénédictions de douceur* (*Prov.*, VIII), qu'il enrichit par ses bienfaits. Je suppose qu'elles n'ont pas encore perdu sa grâce par aucun péché mortel, ou qu'elles l'ont réparée par une pénitence salutaire et une vraie conversion ; mais comme elles se soucient peu d'en commettre de véniels, et qu'elles ne s'acquittent de leurs devoirs qu'avec une indolente nonchalance, ont-elles *cette sainteté* qui, comme parle le roi prophète, *fait l'ornement de la maison du Seigneur* (*Psalm.* XCII) ?

Il veut que les animaux qu'on lui offre *soient sans tache*, que les autels et les vases sacrés qui servent à son culte soient nets et purs (*Levit.*, IX). Quoique la Mère du Verbe divin ait été exempte de tout péché, et même de l'originel, l'Eglise dit *qu'il n'a pas eu horreur de descendre dans son sein.* Pourrait-il donc demeurer, sans quelque espèce d'horreur, dans une âme où il en trouverait quelques-uns qui, quoique peu considérables, seraient habituels et volontaires ?

Oh ! que cette réflexion a donné d'inquiétude et de frayeur aux plus grands saints ! Dieu me fait l'honneur de vouloir bien demeurer avec moi ; mais suis-je dans l'état où il faudrait que je fusse pour ne lui donner aucun dégoût ? et n'ai-je pas tout sujet de craindre que, menant la vie que je mène, je ne l'oblige de me rejeter ? Il aime le silence ; le gardé-je toujours dans les heures où il est

défendu de le rompre? il veut que *je porte sa mortification sur mon corps;* ai-je même l'esprit de mortification? que je sois pauvre; mais le péché de propriété, n'est-ce pas le mien? *que je crucifie ma chair avec ses vices et ses insensés désirs;* combien y en a-t-il que je nourris et que j'entretiens! que je sois son enfant; mais en fais-je les œuvres?

Les enfants sont semblables à leurs pères par leur nature; mais souvent ils ne leur ressemblent guère par leur imitation. D'un père courageux sortira un enfant lâche; d'un père sobre, un enfant ivrogne; d'un père chaste, un enfant débauché; d'un père libéral, un enfant avare; d'un père qui s'abstient de toute folle dépense, un enfant prodigue et dissipateur.

Cette étrange différence arrive encore plus souvent dans l'ordre de la grâce. Si Dieu nous regarde comme *ses enfants qu'il a comblés de bénédictions spirituelles, c'est afin que nous soyons saints et irrépréhensibles devant ses yeux,* dit le grand Apôtre (*Ephes.*, I, 3, 4, 5, 13, 18). *Il nous a scellés du sceau de son esprit;* mais c'est un esprit de sainteté. *Il nous donne le gage et les arrhes de notre héritage;* mais il nous fait entendre que *c'est aux saints qu'il en destine les richesses et la gloire.*

C'est sa volonté bonne et gratuite qui nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures (*Jacob*, 1, 18, 22, 27); mais ne nous flattons pas mal à propos; c'est à condition *que nous observerons cette parole sans nous contenter de l'écouter;* c'est à condition que nous honorerons, par la sainteté de notre vie, *une religion qui, étant sans tache, s'applique à nous rendre purs et à nous garantir de la corruption du siècle.*

Ames tièdes et imparfaites, êtes-vous dans cette disposition? peut-être paraissez-vous *irrépréhensibles* aux yeux des hommes; mais l'êtes-vous à ceux de Dieu? portez-vous *le sceau de son esprit* avec cette pureté et ce respect qu'il demande? *observez-vous en toutes choses cette parole de la vérité, cette religion sainte et sans tache?* l'honorez-vous comme vous pourriez l'honorer? êtes-vous *ces enfants de Dieu* qui tâchez de vous rendre dignes de son adoption? n'avez-vous pas au contraire tout sujet de craindre que votre indolence et le peu de soin que vous prenez de tendre à la perfection de votre état ne vous en rendent très-indignes, que ces richesses et cette gloire ne soient pas pour vous?

Quand un homme de qualité a plusieurs enfants, c'est la réflexion de Gerson (*Gerson, parte* III, *Tract. de Mystica Theolog.*, *consid.* 4), et quand parmi ses enfants il en trouve quelques-uns de paresseux, qui négligent certains petits devoirs qu'il attendait de leur bon cœur, il les avertit d'abord, il ajoute même quelquefois à ses avis de sages corrections; mais, s'il s'aperçoit qu'ils se soucient peu de lui plaire en des choses qui, à leur sens, leur paraissent moins importantes; quoiqu'il les retienne dans sa maison, il ne les voit cependant qu'avec une espèce de chagrin et de mépris. Est-ce qu'ils ne doivent lui obéir que négligemment et avec réserve? et peuvent-ils se flatter qu'il aura pour eux autant de tendresse que s'ils avaient pour ses ordres une soumission entière et parfaite?

Bénis soient ceux et celles qui, pour s'attirer l'amitié et les complaisances de Dieu comme du meilleur et du plus saint de tous les pères, s'appliquent à faire sa volonté, non-seulement *bonne*, mais encore *agréable et parfaite* (*Rom.*, XII); ceux et celles à qui il suffit de l'entendre parler pour lui obéir; ceux et celles à qui nul péché ne plaît, parce qu'il n'y en a aucun qui, dans son espèce et ses circonstances plus ou moins grandes, ne lui déplaise.

Mais que dirons-nous de ceux et celles qui, distinguant ces péchés qui l'offensent mortellement d'avec ces fautes vénielles qui n'ont pas le même degré de malice, se soucient peu d'y tomber? de ceux et de celles qui, croyant que leurs transgressions sont légères, ne s'en font aucun scrupule, quoiqu'ils ne marchent que d'un pas lent, pesant, inégal dans les voies du salut? Nous en dirons ce que saint Jean, dans le livre de ses révélations, en dit de la part de Dieu : *Que c'est à cause qu'ils sont tièdes, qu'il est tout prêt à les vomir de sa bouche.*

D'ailleurs, et c'est une seconde raison, ces personnes si tièdes et si imparfaites, dans les cloîtres, se rendent, par cet état de tiédeur, coupables d'une lâche ingratitude dont Dieu semble plus vivement touché que de celle de beaucoup d'autres à qui il fait moins de bien. Cherchons-en quelques preuves dans nos livres saints.

Celle qui s'offre d'abord à notre esprit est la mauvaise conduite des Juifs. Plus Dieu leur faisait de bien, plus ils en étaient méconnaissants. Quand il voulut les tirer de la servitude d'Egypte, il leur ouvrit un miraculeux passage au travers de la mer Rouge, dont les flots, se repliant les uns sur les autres, ensevelirent dans de profonds abîmes leurs ennemis (*Psal.* CV).

Il est vrai que, surpris de ce prodige, ils crurent pour lors aux paroles du Seigneur, et chantèrent ses louanges, dit David. Ces miracles étaient trop visibles et trop récents pour ne les pas engager à une tendre et respectueuse gratitude; mais cette ferveur d'une reconnaissance naissante *passa bien vite*, dit ce saint prophète : *Cito fecerunt.*

Tantôt on les entendait se plaindre de la longueur du chemin où ils ne marchaient qu'en murmurant; tantôt ils regrettaient les viandes d'Egypte, et si la mer Rouge leur avait facilité un second passage, ils y seraient retournés; tantôt, impatients de satisfaire leur appétit, ils demandaient à Dieu, dans leur désert, une viande plus succulente que n'était la manne, qui, quoique descendue du ciel, n'avait plus presque pour eux que du dégoût.

On les avait vus d'abord empressés de sortir d'Egypte pour aller partout où Dieu les conduirait. Une colonne de lumière, pendant la nuit, les éclairait au milieu des ténèbres, et une autre de nuée, pendant le jour, les

garantissait des violentes ardeurs du soleil. Eussent-ils été insensibles à tant de grâces et de miracles ? *Ils chantèrent donc dans leur désert les louanges de Dieu, et ils crurent à ses paroles. Mais tout cela passa bien vite; et sans attendre l'événement de ses desseins, ils oublièrent ce qu'il avait fait pour eux : Cito fecerunt, obliti sunt operum ejus, et non sustinuerunt consilium ejus* (*Psalm.* CV).

Dans ce fait historique qui regardait les Juifs, beaucoup de personnes religieuses devraient lire leur propre histoire. A comparer grâce à grâce, état à état, on ne trouvera dans leur tiédeur et leur relâchement que des marques d'une lâche ingratitude.

Si elles sont sorties du monde, quelles obligations n'ont-elles pas à Dieu de les en avoir tirées ! Qu'auraient-elles vu dans cette Egypte ? des gens qui, encore plus dangereux par leurs charmes séduisants et leurs mauvais exemples que les Egyptiens ne l'étaient au peuple de Dieu par leur dureté et leur idolâtrie, leur auraient été en cent occasions des sujets de chute et de scandale ; des gens qui veulent savoir ce qu'il faudrait qu'ils ignorassent, et qui veulent ignorer ce qu'il serait important qu'ils sussent ; des gens qui, attachés à des biens périssables, négligent les éternels, et qui, après avoir vécu dans le désordre, finissent leurs jours par une fatale impénitence.

Qu'auraient-elles vu dans cette Egypte ? des idoles de Vénus autour desquelles s'assemblent d'insensés adorateurs qui leur sacrifient leur repos, leur liberté, leur conscience ; des créatures molles et oisives, qui ne se donnent de peine que pour satisfaire leurs passions ; encore voudraient-elles, s'il était possible, se l'épargner, et trouver le secret de séparer du plaisir les soins et les inquiétudes qui en sont inséparables.

O Dieu de nos pères ! vous les avez tirées de cette terre de péché et de misère ; mais dans quel état en trouvez-vous quelques-unes ? dans un état de langueur et de découragement, d'indolence et de tiédeur, d'oubli et de relâchement dans leurs pieux exercices. *Elles ont d'abord chanté vos louanges* (*Psal.* CXLVII) ; et dans une réjouissance publique, *elles ont célébré la grandeur de votre nom.* On les a vues, avec toute leur communauté, comme Marie, sœur de Moïse, avec toutes les femmes juives, prendre des timbales ; on les a entendues s'écrier dans les doux transports de leur reconnaissance : *Louons le Seigneur*, et rendons-lui d'humbles actions de grâces *de ce qu'il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier qui le montait* (*Exod.*, XXVIII *et* XXI).

Mais sont-elles entrées dans le désert et y ont-elles marché pendant trois jours ? les eaux de leur solitude leur semblent amères, elles en veulent de douces et d'agréables. Plus abattues par leur lâcheté que par leur faiblesse, plus rebutées par la violence qu'il faut qu'elles se fassent que par le poids des observances régulières, elles ne savent presque à quoi se résoudre, dit saint Bernard : molles dans leur joie, inconsolables dans leur tristesse, délicates et sensuelles dans leur conduite, elles se trouvent toujours en arrière, au lieu d'avancer.

Si elles obéissent, c'est sans mérite ; si elles prient, c'est sans goût et sans attention : les œuvres de piété et de mortification leur sont à charge, à moins qu'elles ne viennent de leur choix. Quelque besoin qu'elles aient de faire pénitence d'une vie si lâche, elles n'y songent guère ; ou si elles en forment la résolution, ce projet, dont elles veulent se faire honneur, passe bien vite. Il faut souvent retenir l'impétueuse ferveur de ceux qui en ont trop ; mais, à leur égard, il faut les exciter, les presser, les piquer vivement, si l'on veut qu'elles avancent, encore rarement y réussit-on.

Quelle différence entre les uns et les autres ! dit ce Père. Vous voyez ceux-là, *pleins de consolation et de joie, s'aimer, par une sainte émulation, à remplir tous les devoirs de leur état. Avec quels tendres épanchements de cœur lèvent-ils leurs yeux et leurs mains pures vers le ciel quand ils prient le Seigneur et qu'ils font de sa sainte loi le sujet de leurs méditations ! avec quelle scrupuleuse exactitude recherchent-ils s'ils l'ont fidèlement observée et fait toutes les bonnes œuvres qu'ils pouvaient faire ! leurs jeûnes leur semblent doux, et le temps de leurs veilles trop court. Le travail corporel, quelque fatigant qu'il soit, leur plaît, et ils trouvent dans tout ce que la religion a de plus austère une espèce de soulagement et d'enchantement dans leurs peines* (*S. Bern., Serm* 6 *de Ascens.*).

Des dispositions si saintes viennent de votre bonté infinie, ô mon Dieu ! mais aussi ils font tous leurs efforts pour vous en témoigner leur reconnaissance. Vous les avez choisis pour les élever à la perfection de leur état ; mais ils peuvent vous dire, avec David, qu'*ils conservent, au dedans d'eux, le souvenir des vœux qu'ils vous ont faits, et qu'ils ne savent qu'les louanges ils vous rendront en actions de grâces : In me sunt, Deus, vota tua : quæ reddam, laudationes tibi* (*Psal.* LV) ?

Des sentiments si justes et si pleins de reconnaissance n'ont rien qui ne plaise à Dieu ; le dirai-je ? rien dont il ne veuille bien *se faire honneur :* mais aussi, tenir une conduite tout opposée, vivre tranquillement dans son indolence sans se reprocher ses infidélités volontaires et habituelles dont on se soucie peu de se corriger, c'est sans doute déplaire à Dieu ; c'est s'en attirer l'indignation ou du moins l'indifférence ; c'est, pour parler avec le même roi prophète, *rendre*, en quelque manière, *le mal pour le bien, et réduire son âme à une désolante stérilité.*

Voir les liens de sa captivité rompus, être appelé à un état de perfection où, sous les yeux de ses maîtres et de ses maîtresses, et à la faveur d'édifiants exemples de ses frères et de ses sœurs, on se sent animé à s'acquitter de tous ses devoirs ; ne sont-ce pas là de grandes grâces ? Mais, n'y pas répondre de son côté, n'est-ce pas là *rendre le mal*, en quelque manière, *pour le bien*, et attirer un affreux vide de vertus à une âme qui pou-

vait s'enrichir par ses bonnes œuvres ? *Retribuunt mihi mala pro bonis, sterilitatem animæ meæ* (*Psal.*, XXXIV).

Encore, si dans cet état on sentait son aveuglement et sa pauvreté ; si, dans la douleur et la confusion de se voir nu et misérable, on s'humiliait devant Dieu pour lui demander la grâce d'en sortir, on pourrait se tirer du danger d'en être rejeté. Mais ce en quoi une âme tiède déplaît encore davantage à Dieu, est que par un secret fonds d'orgueil et de confiance en ses prétendues vertus elle se flatte d'être assez riche pour n'avoir aucun besoin : troisième raison de son malheur.

Un vieillard qui est insensé, un riche qui est menteur, un pauvre qui est superbe, sont des gens dont Dieu témoigne que la vie lui est insupportable (*Eccl.*, XXV). Or, c'est là, ce semble, le caractère de ces âmes tièdes et imparfaites. Ont-elles porté depuis plusieurs années le joug du Seigneur ? elles croient avoir acquis un privilége de relâchement, et de se dispenser de beaucoup de choses dont l'inobservance a toujours de très-fâcheuses suites : *Vieillards insensés, vous êtes insupportables à Dieu.*

Ont-elles fait beaucoup de bonnes œuvres? Si elles se laissent aller à une secrète complaisance et si elles s'estiment être quelque chose, dès là *elles se trompent, parce qu'elles ne sont rien;* et tomber dans les piéges d'une si délicate tentation, c'est se perdre, comme saint Paul le disait aux Galates (*Galat.*, VI) et saint Jérôme à la vierge Démétrie : *Riches menteurs*, Dieu ne peut vous souffrir.

Se préfèrent-elles à d'autres qui sont moins attachées qu'elles à leurs règles ? ne se sentent-elles pas aussi coupables que plusieurs qu'elles connaissent ? et parce qu'elles ne sont pas tombées d'aussi haut qu'elles, s'en font-elles un titre de distinction et de mérite? Ce sont là *ces pauvres superbes que Dieu a en aversion, et qu'il est tout prêt à vomir de sa bouche*, comme il le fit dire à cet évêque de Laodicée.

A s'en rapporter à son jugement, il *se disait riche*, et faisait entendre *qu'il n'avait besoin de rien ;* mais, à celui de Dieu, il passe pour *misérable, pauvre, aveugle, nu.*

Oui, *misérable*, mais il est menacé de grands maux, et sa folle présomption l'y rend insensible ; oui, *pauvre*, il pourrait grossir son trésor par un grand amas de bonnes œuvres, et à peine a-t-il de quoi vivre ; oui, *aveugle*, il connaît les défauts des autres, et il ne voit pas les siens ; oui, *nu*, l'habit qui devrait le couvrir tout entier est déchiré par tant d'endroits, qu'on voit au travers de ses trous sa nudité : *Et nescis quia tu es miser et pauper, et cæcus, et nudus.*

Il ne le sait pas ; mais en déplaît-il moins à Dieu, qui voit qu'il rend à ses grâces multipliées une lâche ingratitude, et qu'au lieu de s'humilier dans la vue de sa pauvreté et de sa misère, il se croit plus riche que beaucoup d'autres qui n'ont pas embrassé un même état de perfection ou qui ne l'ont pas soutenu avec autant de fidélité.

Car tel est, dit saint Grégoire (*lib.* XXIV *Moral., cap.* 12), le vrai caractère des âmes tièdes et imparfaites. Tantôt, ne supportant qu'à regret les fatigues de la carrière où elles sont entrées, elles se font de leur lassitude un sujet de nonchalance et de découragement ; tantôt, au lieu de s'humilier en se mettant au-dessous de ceux dont la fidélité est à l'épreuve des plus grands obstacles, elles ne jettent les yeux que sur d'autres qui, ayant plus de vices, leur font croire qu'elles doivent leur être préférées. Elles n'ont pas la perfection des premiers ; mais elles ne sont pas non plus coupables de l'infidélité des seconds. Elles ne sont pas regardées de Dieu d'un aussi bon œil que ceux-là ; mais il n'a pas pour elles la même aversion qu'il a pour ceux-ci.

Quelle déplorable illusion ! quel fonds d'orgueil ! elles ne s'aperçoivent pas *que Dieu* est tout prêt à les rejeter, tant elles lui déplaisent, je viens de vous en dire les raisons. Elles ne s'imaginent pas non plus que dans cet état de tiédeur et de nonchalance, elles s'éloignent des voies où il faudrait qu'elles marchassent, et que, dans cet éloignement, elles s'exposent au danger de se perdre pour toujours : c'est de quoi il est important de les convaincre dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quelque tranquille que soit la mer, elle ne laisse pas d'avoir ses écueils et ses dangers. Du fond d'une eau dont la superficie ne paraît pas agitée, s'élèvent souvent de gros orages ; et nul n'est sûr du succès de sa navigation que lorsqu'après avoir flatté entre la mort et la vie sur le dos de ce perfide élément, il se voit heureusement arrivé au port.

Si dans les cloîtres on n'essuie pas d'aussi fâcheuses tempêtes que dans le monde, on n'y est pas pour cela exempt de tout péril. Si l'on n'y remarque point, comme parmi les séculiers, de scandaleux et criants désordres, on ne laisse pas d'y trouver des imperfections et des vices qu'on se pardonne avec d'autant moins de scrupule qu'on n'en prévoit pas les fâcheuses suites.

L'état de tiédeur est de ce nombre. Qui croirait qu'on y est plus proche du péché que de la vertu, et qu'on y sent plus de penchant à l'un qu'à l'autre ? qui croirait que d'une infirmité qui paraît légère on tombe peu à peu dans une langueur assoupissante qui, quelquefois, et, hélas ! trop souvent, va à la mort ? Rien cependant n'est plus vrai ; et, par ces deux raisons, ne doit-on pas dire qu'une âme tiède et imparfaite s'expose au danger de se perdre pour toujours ?

J'en appelle ici d'abord à vos consciences ; vous qui vous trouvez dans cet état, rentrez pour quelques moments dans votre cœur, et rendez-vous justice. Rappelez dans votre mémoire ces élancements de ferveur que vous sentiez pour le service de Dieu et l'accomplissement de vos exercices réguliers lorsque vous êtes entré dans sa maison, et considérez dans quelle disposition vous vous trouvez maintenant, vous remarquerez une différence qui ne vous fera guère d'honneur.

Les plus pénibles observances n'avaient rien pour lors qui vous rebutât, et aujourd'hui les moins rigoureuses vous découragent; vous auriez pour lors cru déshonorer la sainteté de votre état si vous étiez tombés dans des fautes vénielles, et aujourd'hui vous en commettez en toute occasion sans presque vous les reprocher; l'ombre d'une légère irrégularité vous faisait trembler, et aujourd'hui c'est beaucoup si les plus criantes vous alarment. O temps! ô mœurs! quelle déplorable différence!

Elle vient de ce qu'on suit naturellement son penchant; et comme la vertu est un état violent à la nature, on lui cède aisément, et on se relâche. Il faut, quand on veut remonter sur une eau rapide, une continuelle agitation de bras et de rames; pour peu qu'on se relâche, on revient dans le lieu d'où l'on est sorti, et souvent on descend encore plus bas.

Tel qui est sur les bords du précipice se flatte qu'il n'y tombera pas; cependant *le chemin est glissant, les ténèbres* en cachent le danger, *l'ange de Satan* emploie ce qu'il a de ruse et de force pour ne pas manquer son coup : tel qui connaît son inclination au mal se promet de la vaincre et se repose sur la prétendue bonté de son cœur; cependant il semble n'étudier la loi que pour y distinguer les péchés véniels d'avec les mortels; et il se promet de prendre assez de précautions pour se soutenir dans cet état limitrophe, sans passer de l'un à l'autre.

O présomption très-mauvaise! d'où as-tu pris ton origine pour couvrir la terre de tes illusions et de ta malice (*Eccli.*, XXXVII)? quel droit as-tu sur les grâces célestes? et néanmoins, sans un continuel secours d'en haut, tu tomberas; les as-tu à tes gages? et si tu es infidèle à la loi de Dieu, par quel détestable orgueil *prétends-tu qu'elle te sera fidèle* (*Eccli.*, XXXIII)?

Se trompe qui voudra, il sera toujours vrai de dire que *celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu.* En vain prétendra-t-il se tenir toujours debout; comme il est dans une situation gênante, il ne se fera pas toujours la violence nécessaire : il se courbera, il chancellera, il tombera : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (*Eccli.*, XIX). N'y eût-il que quelques tuiles détachées du toit d'une maison, la pluie y entrera; et quoique ce ne soient que de petites gouttes d'eau, elles pourriront peu à peu la charpente, et les pierres des gros murs se désuniront.

Se trompe qui voudra, *celui qui aime le péril y périra* (*Eccli.*, III). *Il aime le péril*, c'en est assez pour se perdre; *il aime le péril*, ce n'est pas une surprise imprévue, c'est une infidélité volontaire qui vient de son choix; *il marche par deux voies, et il ne réussira pas dans le dessein qu'il se propose; son cœur est mauvais, il y trouvera un sujet de chute* (*Ib.*). C'est la raison que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique en rend.

Son dessein serait de ne commettre aucun péché mortel; mais il se soucie peu de tomber dans ceux qui ne portent pas ce caractère de mort. Il voudrait faire le bien qui lui est de nécessité de salut, mais il néglige de faire ce qu'il faudrait qu'il fît pour éviter un mal qui lui semble n'y pas mettre un obstacle formel; c'est là son dessein, mais y réussira-t-il? Non, dit le Saint-Esprit. Il y *trouvera un sujet de chute, et la tige du péché s'enracinera dans son âme sans qu'il s'en aperçoive* (*Ibid.*).

Se trompe qui voudra; mais voici ce qu'en dit Cassien : *Nous avons vu souvent beaucoup de gens froids et charnels, beaucoup de séculiers et d'idolâtres, qui, après leur conversion, ont fait paraître une ferveur dont nous avons été très-édifiés; mais nous n'en avons vu aucun qui, après avoir mené une vie tiède, soit redevenu fervent, quoiqu'il eût bien commencé* (*Cassian. collat.* 4, *c.* 19).

Ces retours à la chaleur ne sont pas impossibles, mais ils sont rares. Dieu peut faire tout ce qu'il lui plaît, mais il ne fait pas toujours ce que l'on souhaiterait qu'il fît en faveur de ces âmes tièdes. Pourquoi? par la raison qu'en donne saint Grégoire (III part. *Past. admonit.*).

Quand on sait qu'on est en péché mortel, on sent son mal, et on demande à Dieu la grâce d'en sortir; mais quand, après avoir reçu cette grâce, on demeure de propos délibéré dans une tiédeur habituelle, cette indolence sur ses imperfections est d'autant plus pernicieuse, qu'on y persévère sciemment et volontairement, par cette erreur fatale qu'on n'a besoin ni d'une grande pénitence pour les expier, ni d'une gênante précaution pour les fuir. Ces plaies (dit-on en soi-même) ne sont pas si profondes, qu'on ne puisse aisément les fermer; et Dieu a tant de bonté, que, quoiqu'on n'ait pas une mesure de sainteté assez pleine, il excuse et pardonne ces faiblesses.

Vous les appelez donc des faiblesses, mais ne devriez-vous pas les regarder comme des lâchetés et des infidélités volontaires? Celui qui est faible se plaint de son infirmité, et voudrait être plus fort; mais celui qui est lâche demeure tranquillement dans sa nonchalance, et s'embarrasse peu d'en sortir.

L'un ressemble à un laboureur qui, ne pouvant presque se soutenir, voit avec douleur les épines et les orties croître dans son champ : l'autre à un laboureur paresseux, qui ne veut pas se donner la peine de les arracher. Le Seigneur tend la main à celui qui est faible : *Vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, venez à moi, et je vous soulagerai :* mais à celui qui est lâche, que dit-on? *Est-ce que vous vous reposerez toujours sur le siége de votre iniquité, vous qui, dans les commandements que je vous fais, feignez un travail qui vous semble au-dessus de vos forces* (*Psal.* XCIII)?

Vous les appelez donc des faiblesses : mais savez-vous que ce sont des maladies qui, quoiqu'elles paraissent légères, sont suivies d'une langueur et d'un assoupissement qui souvent conduisent à la mort : seconde raison qui m'a fait dire après les Pères, que

cet état de tiédeur ôtant à une âme son activité et sa vigilance, l'expose au danger de se perdre pour toujours.

Car à quoi le comparent-ils? A celui où se trouva Lazare dont ils disent que ce qui se passa d'une manière sensible sur son corps, est une image assez naturelle de ce qui se passe invisiblement dans nos âmes.

Sa maladie commença par une langueur : si elle n'avait pas duré longtemps, elle n'aurait pas été fort dangereuse. Les tempéraments les plus robustes y sont quelquefois sujets, et l'Ecriture nous apprend qu'il est aisé à un médecin de guérir et d'arrêter une défaillance si courte; au lieu que lorsqu'elle est habituelle et invétérée, elle le fatigue : *Brevem languorem præcidit medicus, langor prolixior gravat* (*Eccli.*, X).

Que veux-je dire? Qu'il y a des langueurs et des épuisements de force, que Dieu, qui connaît nos faiblesses, guérit d'abord : mais lorsque, contre les ordonnances de ce Médecin céleste, nous nourrissons notre mal par notre tiédeur, au lieu de le combattre par une sérieuse attention à nos devoirs, il se lasse en quelque manière de la longueur de notre maladie et de notre négligence à profiter de ses remèdes.

Quelque languissant et même assoupi que fût Lazare, il ne laissait pas *d'être l'ami de* Jésus-Christ. Nous n'avons peut-être pas perdu non plus cette amitié divine que la grâce habituelle nous procure; mais il est fort à craindre que nous ne la perdions par cette tiédeur qui, à moins d'y apporter un prompt remède, peut nous jeter dans un assoupissement mortel

Que faudrait-il faire pour le prévenir? Apporter toute l'activité et toute la vigilance dont on est capable. Il faudrait faire de fréquentes et de sérieuses réflexions sur la vie que l'on mène, s'examiner sur ses progrès ou sur ses relâchements spirituels. Il faudrait se dire : Suis-je aussi humble, aussi dévot, aussi mortifié, aussi retenu dans mes paroles, aussi recueilli dans mes prières, aussi exact à tous les devoirs de mon état, que je le pourrais être?

Mais souvent on tient une conduite tout opposée. On mesure ses forces, non sur ce qu'on pourrait faire, mais sur ce qu'on ne veut faire que commodément. On consulte non la loi, mais son inclination. On écoute, non l'avis que donne le Saint-Esprit, de prendre des remèdes pour prévenir sa langueur (*Eccli.*, XVIII), mais les illusions de l'amour-propre; non l'obligation de s'humilier devant Dieu pour en obtenir la grâce de ne pas tomber dans cette langueur (*Ibid.*); mais les secrets mouvements de son cœur qui se soucie peu d'en guérir, sous prétexte qu'elle n'ira pas plus loin.

L'assoupissement néanmoins la suit de près. Lazare n'était que languissant; mais il dort. Serait-ce un sommeil semblable à celui que Dieu envoya à Adam lorsque, étant endormi, il tira Eve de l'une de ses côtes, et qu'il mit de la chair à sa place (*Genes.*, II)? Serait-ce un sommeil semblable à celui d'Abraham lorsque, après avoir offert son sacrifice à Dieu, et écarté les oiseaux qui l'empêchaient de l'offrir tranquillement, il s'assoupit sur le déclin du jour (*Genes.*, XV)? Serait-ce un sommeil semblable à celui de Jacob lorsque, couché en pleine campagne, il vit une échelle sur le haut de laquelle le Seigneur était appuyé? Dormez, dirais-je aux âmes justes qui sont dans cet état; dormez, tout ira bien pour vous dans ce mystérieux repos.

Mais quand je fais réflexion sur ce que dit le Sage, que l'inaction et la paresse portent une âme à l'assoupissement (*Prov.*, XIX); quand je lis chez un prophète, qu'on peut en être frappé sans que l'on soit ivre, et que l'on chancelle comme ceux qui ont bu avec excès (*Isa.* XXIX), je gémis sur le malheur des âmes tièdes qui, dans leur langueur et leur sommeil, n'ont pas cette activité et cette vigilance que Jésus-Christ recommande en tant d'endroits de l'Evangile.

Ceux qui veillent, observent leurs ennemis pour n'en être pas surpris : ceux qui dorment, sont hors d'état de se défendre contre leur malice. Ceux qui veillent, se mettent en garde contre un voleur qui leur enlèverait leurs biens; ceux qui dorment, lui laissent faire tout ce qu'il veut. Ceux qui veillent, se défient des tentations de Satan; ceux qui dorment, tombent aveuglément dans les piéges que ce séducteur leur a tendus.

Ne permettez jamais, Seigneur, *que je sois saisi de ce sommeil de la mort* (*Psal.* XII); et pour m'en garantir, détournez-en la cause. Je n'avais pas encore fait d'assez sérieuses réflexions sur les malheurs où s'expose une âme tiède et imparfaite. Ils ne sont que trop grands, quand on se représente qu'elle vous déplaît, et qu'elle s'expose au danger de se perdre pour toujours. *Eclairez donc ses yeux*, et échauffez son cœur, pour *ôter à son ennemi la barbare satisfaction de dire, qu'il a eu l'avantage sur elle.*

DISCOURS XXVII.

Sur la ferveur dans le service de Dieu, et la fidélité à toutes les observances régulières.

Suadeo tibi emere a me aurum ignitum, probatum, ut locuples fias.

Je vous conseille d'acheter de moi, de l'or purifié par le feu, et qui soit tout brûlant, afin de vous enrichir (*Apoc.*, *ch.* III).

On ne rendrait, ce semble, à un malade qu'un petit service, si on se contentait de lui faire connaître le danger où il se trouve, sans lui indiquer quelques remèdes propres à en guérir; et cet évêque de Laodicée qu'on accusait de tiédeur, n'aurait guère profité des reproches et des menaces qu'on lui faisait, si on ne lui avait enseigné les vrais moyens de s'en corriger.

Quand Dieu envoie ses prophètes au peuple Juif pour lui reprocher ses prévarications et ses infidélités, il veut qu'ils lui disent *de quitter ses mauvaises voies, et de retourner à lui de tout son cœur.* Quand Daniel fait connaître à Nabuchodonosor les péchés qu'il a commis, il lui dit *de les racheter*

par ses aumônes; et si saint Jean témoigne à cet évêque *qu'à cause qu'il est tiède, Dieu est prêt à le vomir de sa bouche*, il l'avertit aussitôt de sa part, *qu'il lui conseille d'acheter de lui de l'or purifié par le feu, et qui soit tout brûlant.*

Comment Dieu, qui est si libéral, ne dit-il pas, qu'il donnera gratuitement à cet évêque cet or dont il a besoin, sans qu'il l'achète de lui? et puisque cet or lui est si nécessaire, d'où vient qu'au lieu d'un conseil qu'il lui donne, il ne lui en fait pas un commandement exprès?

Ames tièdes, instruisez-vous par là de vos devoirs. Votre tiédeur vous a rendues orgueilleuses et indolentes : orgueilleuses, vous vous flattiez comme lui d'être riches, et vous n'aviez rien : humiliez-vous devant Dieu, qui seul peut vous donner ce qui vous est si nécessaire. Indolentes, vous ne voudriez rien faire pour sortir de cet état d'indigence et de nudité où vous êtes; mais ne vous y trompez pas, il faut qu'il vous en coûte, et que vous achetiez de lui ce dont, vous avez besoin pour vous enrichir, et dont, pour ménager votre liberté, il vous conseille de faire provision.

Mais qu'achèterez vous de lui? *Un or purifié par le feu, et tout brûlant.* Ames religieuses, comprenez-vous bien ce mystère? comprenez-vous bien que pour sortir de cet état de tiédeur qui vous serait si funeste, vous avez besoin d'une vertu qui lui soit directement opposée, d'une vertu qui vous purifie, qui vous élève au-dessus de vous-mêmes, et qui, aussi ardente que le feu, vous embrase.

Votre ferveur dans le service de Dieu, et vos observances régulières, vous rendront ces bons offices : en voici trois raisons qui feront autant de parties de ce discours :

Avec cette ferveur, vous aspirerez sans cesse à la perfection de votre état; avec cette ferveur, vous y vivrez contentes; avec cette ferveur, vous y ferez tous les jours de nouveaux progrès; ferveur nécessaire pour se rendre parfait, nécessaire pour se procurer un vrai repos, nécessaire pour s'enrichir par un continuel amas de bonnes œuvres. *Suadeo tibi.*

PREMIER POINT.

Arriver à la perfection de son état, et y aspirer sans cesse, sont deux choses que l'on confond quelquefois, et qui néanmoins sont très-différentes par la raison qu'en donne saint Augustin, qu'il faut mettre une grande différence entre trois sortes d'états, entre celui des réprouvés dans les enfers, celui des bienheureux dans le ciel, et celui des voyageurs sur la terre.

Ces réprouvés, dit-il, sont souverainement mauvais; ils ne peuvent être ni plus méchants ni plus endurcis qu'ils le sont, leur malice est arrivée à son dernier degré. Ces bienheureux sont souverainement bons; leur sainteté, aussi bien que leur bonheur, a toute la perfection qu'elle peut avoir : jamais elle ne croîtra et ne diminuera. Mais ces voyageurs, différents des uns et des autres, ne sont sur la terre que médiocrement bons, ou médiocrement mauvais. Leur malice peut croître tous les jours, leur bonté peut aussi devenir plus parfaite; mais ils ne sont pas encore arrivés, ni à cette consommation de malice, ni à cette plénitude de bonté.

De ce principe il s'ensuit, que si en cette vie on n'a qu'une médiocrité de vertus, qui, avec le secours de la grâce et la fidélité qu'on y apporte, peut sans cesse augmenter, il s'ensuit, dis-je, qu'on doit faire tous ses efforts pour tendre à sa perfection, et acheter de Dieu cet or purifié par le feu dont on a continuellement besoin.

Je ne suis pas encore parfait, dit saint Paul, *mais je poursuis ma course afin d'atteindre en quelque chose, et de m'unir à Jésus-Christ qui m'a pris; c'est pourquoi, oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de ma carrière* (*Philip.*, III). Une explication simple et familière de ces paroles de l'Apôtre fera mieux sentir la force de ses raisons.

La première qui excitait sa ferveur et l'obligeait de tendre sans cesse à sa perfection, était l'avantage de sa vocation et la grandeur du Maître qu'il servait : qui est-ce qui m'a appelé? qui est-ce qui m'a choisi? qui est-ce qui m'a pris? (*S. Hilar., in Psal.* XII).

Car c'est comme s'il avait dit : j'aurais de grandes obligations à un prince, si, me préférant à beaucoup d'autres, il m'avait pris à son service; si, connaissant mon indignité et ma misère, il ne s'en était pas rebuté; s'il était venu au devant de moi et m'avait tendu les bras pour m'attacher à son auguste personne : que ne devrais-je pas faire pour répondre par ma ferveur à son empressement et à ses obligeantes caresses! Avec quelle humble et vive ardeur, ne faudrait-il pas que je reconnusse une si grande grâce! Or voilà ce qui m'est arrivé, et ce qui m'oblige de faire de continuels efforts pour m'attacher à Jésus-Christ qui a eu la bonté de me prendre. *Sequor autem si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu.*

Quand une personne religieuse fait ces réflexions (et elle n'y est pas moins obligée que l'Apôtre), il est bien difficile qu'elle ne se sente animée d'une même ferveur à tendre à la perfection de son état. Qui est-ce qui est allé au devant d'elle? qui est-ce qui l'a choisie? qui est-ce qui l'a prise et tirée du milieu des enfants d'Adam pécheur pour l'appeler à son service? C'est le plus grand de tous les rois : c'est celui devant qui ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, dans les enfers, fléchit les genoux; celui qui, quand il lui plaît, sait élever et humilier les princes, qui en sa présence ne sont qu'un peu de cendre et de poussière. A des recherches si avantageuses, comment peut-on répondre de son côté, que par un esprit de dévouement à son divin Maître? on n'est plus à soi, c'est à lui qu'on appartient; que par un esprit d'émulation pour sa gloire? on se fait, comme à l'envi, un engagement à défendre ses in-

térêts; que par un esprit de force? on s'anime à vaincre tous les obstacles qui pourraient détruire ou suspendre les effets de ses bonnes résolutions : mais comment s'acquitte-t-on de ces importants devoirs sans un esprit de ferveur? Vous servez le Seigneur, dit l'Apôtre, servez-le donc avec ferveur.

Tout autre service que le sien ne demande pas toujours cet esprit de vivacité. On sert les rois en rois, les maîtres en maîtres, les pères en pères; mais il est le plus puissant des rois, le plus grand des maîtres, le meilleur des pères : il demande donc une distinction et une supériorité de service.

Le servir, c'est l'aimer, et lui seul mérite tout notre amour : amour de préférence, on doit lui donner dans son esprit et dans son cœur la première place; amour de sujétion, il faut lui obéir en toutes choses; amour de complaisance, il ne faut rien faire qui ne lui agrée; amour de résignation, il faut laisser à sa disposition ce qu'on a de plus cher.

Un esprit de ferveur acquittera un religieux de tous ses devoirs. Avec elle il pourra comme l'Apôtre donner le défi aux créatures et leur dire : Qui de vous me séparera de la charité de Jésus-Christ? Seront-ce les plaisirs et les douceurs de la vie? J'y ai renoncé. Seront-ce les alarmes et les frayeurs de la mort? J'attends la dissolution de mon corps pour être avec lui. Sera-ce la faim? La viande dont je me nourris est la volonté du Père céleste. Seront-ce les austérités et les croix? Je les embrasse de tout mon cœur, je poursuivrai ma course jusqu'à ce que je sois attaché pour toujours à celui qui a eu la bonté de s'attacher à moi. *Sequor si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum.*

Est-ce là tout ce que l'Apôtre veut dire? Pour ne rien perdre de sa pensée, il faut lui donner encore un nouveau sens. Il regarde Jésus-Christ comme l'on regarderait un homme qui, voulant se saisir d'un autre, courrait de toute sa force, et le poursuivrait jusqu'à ce qu'il l'eût atteint. Nous ne pouvons jamais nous promettre une même conformité d'empressement et de ferveur qu'a eue pour nous le divin Jésus, dit saint Bernard (*Serm.* 83). C'est un géant qui est rapidement descendu du ciel en terre pour prendre notre nature; et nous sommes de viles sauterelles qui n'allons que faiblement, et en sautant par des élancements successifs. S'il nous fallait, pour aller à lui, faire de semblables efforts, où en serions-nous?

Mais si notre faiblesse nous arrête, nous ne sommes pas pour cela dispensés de faire ce dont nous sommes capables; je veux dire, d'aspirer infatigablement à notre perfection, et d'y travailler, afin de tâcher d'atteindre celui qui vient à nous. Vous voulez (c'est ainsi qu'il parle à un religieux tiède), vous voulez demeurer tel que vous êtes : mais Jésus-Christ en agit-il de même à votre égard? Ce créateur des hommes et des anges s'est-il jamais arrêté pendant qu'il a vécu sur la terre?

Ce bon pasteur n'a-t-il pas toujours couru après sa brebis? et l'ayant trouvée, ne l'a-t-il pas chargée sur ses épaules, afin de la ramener à la bergerie? *Il faisait du bien partout, et il le faisait en passant.* D'une ville il allait à une autre : de la Judée, à une province plus éloignée. Il guérissait toute sorte de malades; et dans les jours de son pélerinage, quoiqu'il ne fît que passer et qu'il ne s'arrêtât pas, il faisait de nouveaux miracles. Il priait la nuit, il travaillait le jour. Ne donnez donc point d'autre borne à votre course que celle de Jésus-Christ, que vous devez, selon la mesure de votre grâce, vous proposer pour modèle.

Il a toujours couru jusqu'à la mort; et si vous vous arrêtez lorsqu'il court encore, au lieu de vous en approcher, vous vous en éloignerez davantage, et dans cet éloignement qu'arrivera-t il? Vous vous exposerez à cette malédiction dont parle le prophète, qui dit *que ceux qui s'éloignent de Dieu périront.* Faites donc tous vos efforts avec la grâce, pour atteindre celui qui veut bien vous attirer à soi et vous affermir dans son service. *Sequor si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu.*

Mais pouvez-vous le faire sans cet esprit de ferveur, si conforme à l'état de votre vocation et à la grandeur du maître à qui vous vous êtes consacrés? Avec cette ferveur, vous aurez par avance dans une chair mortelle, quelque chose de l'agilité des corps des bienheureux. Elle consiste en deux choses, dit saint Thomas : l'une, en ce que ces corps n'auront plus leur grossièreté et leur pesanteur naturelle; l'autre, en ce que leur volonté, par une certaine vertu d'action, les portera d'un lieu à un autre.

Or voilà, avec quelque proportion, ce que la ferveur fait dans un vrai religieux : une sainte et vive ardeur le porte dans tous les endroits où son devoir l'appelle. Sa volonté prompte franchit tous les obstacles qu'il trouve dans son passage, et il court dès qu'il s'agit de faire ce que le Seigneur attend de sa fidélité.

Est-il même âgé ou infirme? Il ne perd rien de sa ferveur : et si, quand le corps est robuste, l'esprit est souvent languissant; quand son corps est faible, l'esprit est plein de vigueur et de force, comme saint Bernard le disait à un abbé dont il admirait le zèle (*Epist. ad Guerinum Abbatem*) :

Quoique vous soyez dans un âge à vous reposer, vous paraissez comme un soldat enrôlé depuis deux jours dans la milice de Jésus-Christ; vous provoquez l'ennemi, vous le forcez d'entrer en lice avec vous, vous montrez toute l'ardeur d'un jeune guerrier dans un corps épuisé d'années et de fatigues. A mesure que *l'homme extérieur se détruit, votre homme intérieur se renouvelle.*

Plaise à Dieu qu'on puisse rendre de tous les religieux un si heureux témoignage! Ils le mériteraient s'ils avaient cette ferveur, *cet or purifié par le feu et tout brûlant.* Ils poursuivraient leur course, afin de s'unir à Jésus-Christ qui les a consacrés à son service. Oubliant le monde, s'oubliant eux-

mêmes, oubliant toutes leurs bonnes œuvres passées, et ne se reconnaissant pas encore assez parfaits, ils aspireraient sans cesse à le devenir.

Saint Paul le disait de soi, et c'est ce que doivent dire tous ceux qui sont animés d'une même ferveur. Quoique ce grand apôtre se fût privé de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ : quoiqu'il eût regardé comme de la boue les biens, les honneurs, les plaisirs de la terre, il croyait si peu devoir en demeurer là, qu'il faisait tous les jours de nouveaux efforts pour arriver au bout de sa carrière. Quel homme ! quelle carrière !

Quel homme ! Je me le représente en deux états bien opposés, dit saint Ambroise (*Lib.* III *de Officiis*, *c.* 12). Je le regarde comme un homme parfait et comme un homme qui n'est pas encore arrivé à la perfection. Avoir essuyé de violentes persécutions pour l'amour de Jésus-Christ ; avoir annoncé son Evangile au péril de sa liberté et de sa vie ; s'exposer en toute rencontre à être mis en prison et battu de verges : travailler pour avoir de quoi vivre ; veiller, enseigner, prier pour gagner des âmes à Dieu ; souffrir la faim, la nudité, les naufrages : Ne croirait-on pas que c'est là être parfait ? *Ipsum Paulum lego perfectum.*

Mais d'un autre côté, se rendre à soi-même ce témoignage, que l'on n'est pas encore ce que l'on doit être, et que, pour fournir sa carrière, il y a tous les jours de nouvelles occasions de travailler et de souffrir : avouer que, *sans se contenter de regarder ce qui est derrière soi, il faut jeter les yeux sur ce que l'on a devant soi :* que nonobstant ses bonnes œuvres, on n'est pas encore en possession de ce qu'on attend, ni arrivé au terme de son voyage : c'est dire qu'on ne doit pas perdre courage, que tandis que l'on vivra, il y a encore du chemin à faire, et qu'il faut s'avancer sans relâche pour acquérir à la fin de sa vie une perfection qu'on n'avait pas tout entière : *Ipsum Paulum lego imperfectum.*

On se détrompe donc de cette pernicieuse illusion, que lorsqu'on a fait quelques bonnes œuvres on peut en demeurer là ; que ses mérites passés suffisent pour se dispenser d'une nouvelle application et se reposer, pour ainsi dire, à l'ombre de ses vertus : que Dieu tiendra compte à une personne religieuse des temps à venir, à cause qu'elle aura consacré à son service ses premières années, et que les hommages qu'elle lui a rendus rempliront le vide de ceux qu'elle avait encore à lui rendre.

Loin d'elle, ces réflexions si indignes de la sainteté de sa vocation : la grandeur du maître qu'elle sert, mérite bien que l'on fasse pour lui ce que l'aveugle cupidité fait faire aux mondains. Ils sont si ardents à se procurer un établissement temporel ! que ne l'est-elle pour tâcher d'en mériter un qui soit d'une durée éternelle ? Ils n'oublient rien de ce qui peut les conduire à la fin qu'ils se proposent : que ne fait-elle de même pour l'importante affaire de son salut ? Ils ne disent jamais, c'est assez. Pourquoi le dirait-elle ? est ce qu'elle n'a plus d'ennemis à combattre et de passions à vaincre ? est-elle arrivée au terme de sa course, et n'est-ce pas à elle que l'ange du Seigneur dit comme à Elie abattu et couché à l'ombre d'un genièvre : *Levez-vous et mangez, car il vous reste encore un grand chemin à faire* (III *Reg.*, XIX) ?

Chose étrange ! ce prophète, qui fermait le ciel et qui l'ouvrait dès qu'il parlait, qui ressuscitait les morts et prédisait les choses futures, s'arrête tout d'un coup et prie le Seigneur d'abréger ses jours, de peur de tomber entre les mains de Jézabel. Orgueil des prétendus justes, voilà de quoi te confondre : voilà de quoi faire connaître aux plus grands hommes, qu'ils n'ont de force et de courage, qu'autant que Dieu leur en donne, n'ayant de leur propre fonds que l'ignorance, la faiblesse, le péché en partage.

Elie donc se coucha sous un arbre et sa première ferveur s'abattit tout d'un coup : mais ce fut pour lors que l'ange le réveilla en le touchant, et lui dit de prendre un peu de nourriture, afin de pouvoir se soutenir, parce qu'il avait encore à marcher dans le désert pendant quarante jours, avant d'arriver à la montagne d'Oreb où il allait : *Surge, comede, grandis enim tibi restat via.*

Vous avez encore du chemin à faire, doit-on dire à ces âmes retirées dans la solitude, afin de les guérir de leur abattement et d'exciter leur ferveur. Ne regardez pas derrière vous, comme la femme de Loth, qui se retourna pour voir Sodome qu'elle venait de quitter. Si vous croyez en avoir assez fait que de n'être plus au milieu d'un monde corrompu, vous pourriez avoir le même sort qu'elle. Levez-vous donc, prenez courage, parce que vous avez à marcher encore pendant plusieurs jours, avant que d'arriver à la sainte montagne.

Si vous vous arrêtez, que deviendront vos mérites passés, et quel fruit en recueillerez-vous ? Une continuelle ferveur vous rendra cent bons offices ; une tiédeur et un relâchement ne vous en rendront que de mauvais. Le chemin où vous marchez, est le chemin de tant d'hommes justes qui vous ont laissé de si édifiants exemples, dont il vous importe de profiter.

C'est sur ces excellents modèles que vous devez vous former, et qu'un dévot contemplatif a regardés comme de vives images de la perfection religieuse. *Ces saints*, dit-il, *ont servi Dieu dans la faim et dans la soif, dans le travail et dans les fatigues, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les méditations et dans les prières. Hélas ! qu'est-ce que notre vie, si nous la comparons à celle qu'ils ont menée* (*Imit. de Jésus-Christ*, *liv.* I, *ch.* 18) ?

Comment ont vécu ces pères des déserts ! quel a été leur dépouillement de toutes choses ! quelle a été la rigueur de leurs abstinences et de leurs jeûnes, leur ferveur et leur zèle à s'avancer dans la piété ! Combien de fois ont-ils été tourmentés par les démons ! com-

bien de fâcheuses tentations ont-ils souffertes ! avec quel courage se sont-ils déclaré la guerre à eux-mêmes pour dompter leurs inclinations vicieuses ! Tout leur temps était utilement employé, toutes les heures leur semblaient trop courtes pour s'appliquer à connaître Dieu et à le servir, jusqu'à oublier même les besoins du corps : tant l'amour de la contemplation avait pour eux de charme !

Ils étaient pauvres des biens de la terre : mais ils étaient riches en grâce et en vertu. Leur humilité était sincère, leur obéissance simple, leur foi vive, leur charité ardente, leur espérance ferme : et se considérant comme des serviteurs qui n'avaient encore rien fait, ils s'avançaient tous les jours dans la vie de l'esprit. Ce sont là, ajoute ce saint homme, les modèles que Dieu a laissés à toutes les âmes religieuses : et de si édifiants exemples doivent les rendre plus ferventes dans le bien, que celui d'un grand nombre de tièdes n'est capable de les porter au relâchement.

Ce sera même par ce moyen, que quelques obstacles qu'elles trouvent dans l'état qu'elles ont embrassé, elles y vivront contentes. La ferveur leur est nécessaire pour aspirer sans cesse à leur perfection, nous venons d'en dire les raisons dans ce premier point : mais elle ne leur est pas d'une moindre nécessité pour leur procurer un vrai repos et une paix solide ; c'est le sujet du second.

SECOND POINT.

Quoiqu'il n'y ait aucune créature raisonnable qui par un instinct naturel n'aime la paix, il y a cependant peu de gens qui goûtent les douceurs de la véritable. Il n'est rien qu'ils ne fassent et qu'ils ne souffrent pour se la procurer : mais souvent ils sont du nombre de ceux dont le prophète dit, *qu'ils n'en connaissent pas la voie. Cherchez cette paix*, dit-il, *cherchez-la même avec empressement ; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psalm.* XXXIII).

Mais qui sont ceux qui, selon lui, peuvent faire une si heureuse expérience ? sont-ce les riches du monde ? Il dit que dans leur plus grande abondance, *ils sont devenus pauvres et qu'ils ont eu faim.* Qui donc ? *ceux qui cherchent le Seigneur*, et qui le cherchent avec tant de ferveur et de circonspection, qu'ils ne veulent pas que *la moindre portion du bien qu'ils peuvent faire, leur échappe* (*Ibid.*). Ceux qui ménagent tout, qui profitent de tout, qui s'exercent dans la pratique de toutes les bonnes œuvres de leur état, de peur que leur négligence et leur omission ne diminuent quelque chose de leur partage.

Disons-le en peu de paroles : les âmes ferventes font ce que Dieu veut qu'elles fassent et ce qu'il attend d'elles : première source de leur joie et de leur paix. Dieu de son côté fait ce qu'elles désirent et ce qu'elles attendent de lui : seconde source de leur joie et de leur paix. Elles vont à Dieu et *elles ont sa loi dans leur cœur*, malgré toutes les difficultés qu'elles rencontrent : *Dieu règne au milieu* d'elles et *leur donne sa paix* malgré toutes les amertumes et les sécheresses dont il les éprouve.

Elles font ce que Dieu veut et elles le font avec cette agilité et cette ferveur que saint François de Sales regarde comme le plus haut degré de la dévotion. *C'est la charité qui les presse* et qui leur donne la force qu'elles ont ; charité qui fait observer tous les commandements de Dieu, mais charité qu'il appelle dévotion et ferveur quand, outre cette fidélité ordinaire, on se porte à l'accomplissement de tous ses devoirs avec la diligence, la vivacité, le zèle dont on est capable (*Introd. à la vie dévote*, 1re part., ch. 2).

Est-on dans cette disposition ? les chemins qui semblaient auparavant raboteux et pénibles, deviennent unis et aisés ; la grâce en a arraché les épines ; elle en a détourné et ôté les pierres. On est comme ceint de la force de Dieu qui met son bien-aimé au large et le délivre de ses ennemis. On est parfait avec les forts et l'on court avec des pieds de cerf pour gagner des hauteurs qui paraissaient inaccessibles (II *Reg.*, XXII).

C'est là, saint Prophète, ce que vous disiez de vous-même et ce qui faisait toute votre joie dans cette douce pensée, que *toutes ses ordonnances vous étaient présentes et que vous marchiez dans ses voies.* Votre ferveur même était si grande, qu'estimant peu de chose ce que vous aviez fait, vous vous écriiez dans vos pieux transports : *Qui me donnera des ailes de colombe afin que je vole et que je me repose ?*

Les élancements d'un oiseau qui vole et son repos paraissent deux choses incompatibles ; mais dans l'ordre de la grâce elles se trouvent réunies. On va à Dieu, c'est là le vol d'une âme : mais en même temps on s'y repose ; c'est là sa consolation et sa paix. Une charité fervente ne néglige aucun de ses devoirs ; et c'est son agitation, sa vivacité, son zèle qui la console et qui la réjouit.

En effet, quelle consolation quand on peut se rendre ce témoignage qu'on va à Dieu de la bonne manière et qu'on voudrait faire pour lui plus qu'on ne fait ! Quelle consolation quand sans nonchalance et sans dégoût on s'acquitte de toutes ses observances quelque humiliantes et pénibles qu'elles soient ! *On a la loi de Dieu au milieu de son cœur* et l'amour de cette loi tranquillise une âme et la rend contente ; elle demande des ailes de colombe pour voler ; mais son agitation est la cause même de son repos : *Volabo et requiescam.*

Il n'en est pas ainsi de ceux qui *ne sont que négligemment l'œuvre du Seigneur.* Ils portent tout le poids des observances régulières et ils n'en goûtent pas la douceur ni le mérite comme ces âmes ferventes à qui il paraît léger. Ils assistent comme elles aux offices divins ; ils fréquentent comme elles les sacrements, ils ont leurs jours de jeûne et de veilles comme elles : mais leur ennui et leur nonchalance gâtent tout. Ils font au dehors comme elles les mêmes exercices ;

mais la paix qu'elles ressentent au dedans s'éloigne d'eux. Ils ont comme elles la loi de Dieu et leurs règles entre les mains : mais ils ne l'ont pas comme elles dans le fond de leur cœur ; martyrs sans mérite et peut-être sans volonté.

Quelle consolation ! ils vont à Dieu avec une agilité et une joie semblables à celles de ces anges que Jacob endormi dans une vaste campagne eut le bonheur de voir. Ils lui parurent revêtus d'un corps humain sur une échelle d'où ils descendaient et où ils montaient et au haut de laquelle était le Seigneur.

Il remarquait en eux toute la vivacité et tout le feu d'une jeunesse qui est en mouvement : aussi nul d'eux ne s'arrêtait. Leur tête aussi bien que leurs bras et leurs pieds était nue et une robe fort légère couvrait le reste de leur corps : leur agitation était sans interruption et on voyait la joie comme peinte sur leur visage : vision mystérieuse dont voici la vérité :

Représentons-nous sous la figure de ces anges ces personnes religieuses et ferventes qui dans un corps humain ont un esprit tout angélique. L'échelle sur laquelle le Seigneur s'appuie est l'amour de Dieu qu'elles lui portent et l'ardent désir de faire ce qu'il leur ordonne, soit qu'elles descendent pour leurs besoins personnels ou pour le service du prochain, soit que par leur contemplation et leurs prières elles montent vers celui qui en est l'objet.

Elles *ont acheté de lui un or purifié par le feu et tout brûlant :* aussi voit-on en elles toute la vivacité et toute l'ardeur d'une jeunesse spirituelle : leur tête aussi bien que leurs bras et leurs pieds est nue : véritable marque de la droiture et de la simplicité de leur intention. Une robe fort légère couvre le reste de leur corps : ne vous étonnez donc pas si rien ne les embarrassant, elles sont dans un mouvement continuel pour aller à Dieu. Une douce sérénité paraît sur leur visage ; c'en est assez pour juger par ce qui se passe au dehors, de la tranquillité et de la joie de leurs âmes.

Elles font ce que Dieu veut et ce qu'il attend d'elles ; et c'est là la véritable cause de cette tranquillité et de cette joie dont elles jouissent : mais il faut y en ajouter encore une seconde qui est que Dieu de son côté fait ce qu'elles désirent et ce qu'elles attendent de son infinie bonté ; elles lui demandent cette joie et cette paix et il la leur donne.

Quand je dis que Dieu fait ce qu'elles désirent, cette proposition n'a rien d'outré. Il est fidèle à sa parole ; il leur tient ce qu'il leur a promis, *qui est de faire la volonté de ceux qui le craignent* (*Psalm.* CXLIV). Elles le craignent : rien ne les alarmerait davantage que si elles lui avaient déplu en la moindre chose. *Elles le craignent*, mais de cette crainte chaste, sainte, filiale, *qui demeure dans les siècles des siècles. Elles le craignent* et elles l'aiment ; et dans cette disposition ce n'est de la volonté de Dieu et de la leur qu'une même volonté, dit saint Bernard.

C'est donc à ces âmes ferventes qu'il donne la joie qu'il leur a promise. C'est à elles qu'il a dit *qu'il essuiera les larmes de leurs yeux, qu'il ôtera le fardeau qui leur pèse sur les épaules, qu'il s'écoulera en elles comme un fleuve de paix.*

Mais quant à celles qui, après avoir choisi la voie étroite, veulent encore marcher dans la large ; si elles se plaignent des trop grandes difficultés qu'elles trouvent dans l'accomplissement de leurs devoirs, Dieu écoutera-t-il leurs plaintes ? au contraire ne leur dira-t-il pas : Fallait-il que vous quittassiez le monde pour me servir si négligemment ? pourquoi embrassiez-vous un état aussi parfait qu'est celui que vous avez choisi ? pouvez-vous boire le calice que mon fils a bu ? J'en ôterai l'absinthe, ou bien le peu qui y restera vous fera trouver douce son amertume.

Cela, dira-t-on, est merveilleux dans la spéculation : mais on éprouve souvent le contraire dans la pratique. Cela se peut faire et je le suppose même de la sorte : mais je soutiens que les difficultés et les amertumes qu'on trouve dans la religion n'ont rien de rebutant pour ces âmes ferventes dont je parle, qui dans les épreuves même les plus fâcheuses, disent à Dieu ce que lui disait David : *A proportion que mes douleurs se sont multipliées dans mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme.*

Sans remonter vers les siècles des apôtres, des martyrs et des saints solitaires qui avouaient que les supplices les plus cruels et les austérités les plus affreuses n'avaient rien que la joie intérieure qu'ils ressentaient, n'adoucît, demandez à l'apôtre des Indes Xavier et à la séraphique Thérèse ce qu'ils en pensent.

Ce grand homme, ce prodige des derniers siècles, après avoir essuyé tous les travaux et toutes les contradictions attachées au ministère apostolique, après avoir parcouru deux mille lieues de pays et gagné à Jésus-Christ cinquante-deux royaumes, s'écriait dans la ferveur de son zèle : encore davantage, Seigneur, encore davantage ; et dans ces deux moments où un torrent de plaisirs et de joie s'écoulait dans son âme, il lui demandait de n'y en plus répandre : c'est assez, Seigneur, c'est assez.

Quelles sécheresses, quelles peines d'esprit, quels combats intérieurs sainte Thérèse n'endurait-elle pas ! comme elle le témoignait elle-même ; et néanmoins, n'avait-elle pas pris pour devise, ou souffrir, ou mourir ? Tant ces grandes âmes éprouvaient en elles-mêmes la vérité de ces paroles de David, que si leurs douleurs et leurs peines se multipliaient dans leur cœur, les consolations qui les suivaient étaient encore plus abondantes.

Grand Dieu ! qu'il nous est donc avantageux de vous appartenir à de telles conditions ! Mais indépendemment même de cette joie et de cette paix que vous donnez à ces

âmes qui vous servent avec ferveur, c'est *qu'avec cet or purifié par le feu et tout brûlant, elles s'enrichissent* par un amas spirituel de bonnes œuvres et par de nouveaux progrès dans la vertu : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum et probatum, ut locuples fias.*

TROISIÈME POINT.

Si l'Apôtre dans sa lettre aux chrétiens d'Ephèse dit, que *la grâce nous est donnée selon la mesure du don de Jésus-Christ, afin que nous travaillions aux fonctions de notre ministère :* il nous avertit dans *le même endroit*, que *cette mesure n'est pas égale pour tous, et qu'encore bien que le corps mystique reçoive l'accroissement que cet Homme-Dieu son chef lui communique par l'efficace de son influence, il y a une mesure pour chacun des membres* afin qu'ils agissent par le secours qu'ils reçoivent et la fidélité qu'ils y apportent.

Pour les uns c'est *une mesure bonne*, pour les autres c'est *une mesure pleine* : dans les uns ce sont des vertus communes et ordinaires. Dans les autres, ce sont des vertus éminentes et héroïques. Les uns marchent lentement dans les voies du salut, les autres y courent à pas de géant : *et quoiqu'ils soient encore dans une vallée de larmes, ils disposent dans leur cœur certains degrés propres à s'élever* à ce qu'il y a de plus parfait.

Reconnaissons à ces traits le véritable caractère de ces âmes ferventes dont nous venons de parler. *Elles ont acheté de Dieu cet or capable de les enrichir*, et elles seraient fâchées d'en perdre les moindres parties. Elles ne laissent échapper aucune des bonnes œuvres qu'elles peuvent faire ; convaincues qu'elles n'en auront jamais trop dans l'état où elles sont appelées. *Elles vont de vertu en vertu*, elles montent toujours sans relâche jusqu'à ce qu'elles soient arrivées au souverain degré de la perfection ; et laissant au pied de la montagne de Sina un peuple encore imparfait, elles s'élèvent comme Moïse jusqu'à cette hauteur où est le Seigneur qui les attend.

Aussi la grâce qui leur donne cette sainte et noble ferveur est comparée dans les livres saints, tantôt à une semence, tantôt à une eau vive, tantôt au feu. Cette semence ne paraît presque rien ; *cette graine de sénevé est la plus petite de toutes les graines : mais quand elle a poussé c'est la plus grande de toutes les plantes et elle devient un arbre sur lequel les oiseaux du ciel vont se reposer.*

Cette eau n'est dans son commencement qu'un petit filet, mais coulant sans cesse et s'étendant *elle rejaillit jusqu'à la vie éternelle.* On dirait que ce feu n'est qu'une étincelle enflammée ; mais il prend de nouvelles forces, et son mouvement ne cesse que lorsqu'il est arrivé à son centre.

Vous comprenez assez ce que signifient tous ces mystérieux symboles. Ces âmes ferventes conservent précieusement la grâce, cette divine semence, cet arbre céleste qui leur fait porter tous les jours de nouveaux fruits. Arrosées et pénétrées des eaux d'en haut elles deviennent un grand fleuve ; et embrasées de ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, elles lui fournissent sans cesse par leurs bonnes œuvres *de quoi s'allumer et brûler.*

Des âmes de ce caractère ne sont donc pas des âmes tantôt emportées par des saillies d'une dévotion naissante, et tantôt abattues par des fantômes et des monstres que se figure une piété timide et chancelante. Ce ne sont pas des âmes tantôt excitées par le désir de la plus haute perfection, et tantôt rebutées par les difficultés qu'elles trouvent à y atteindre. Ce sont de ces âmes dont parle saint Ambroise, qui, toujours occupées à se vaincre, ne sont ni amollies par le plaisir, ni surmontées par la douleur, ni enflées par les consolations qu'elles reçoivent, ni renversées par les sécheresses qu'elles souffrent.

Adorable Sauveur qui leur accordez tant de grâces, conservez-les toujours dans cet état de ferveur qui leur est si nécessaire pour s'enrichir par un continuel amas de saintes œuvres ; mais, si vous permettez qu'elles tombent dans le relâchement et la nonchalance, faites que ce ne soit que pour les rendre plus humbles et leur faire sentir plus vivement leurs misères, lorsque vous paraissez vous éloigner d'elles et suspendre vos consolations. Elles ne peuvent sans votre grâce faire aucune bonne œuvre qui mérite le ciel ; mais avec votre secours et leur fidélité, elles en feront qui les rendront dignes d'une récompense éternelle.

DISCOURS XXVIII.

Sur l'esprit de partialité et de division dans les communautés religieuses.

Cum sit inter vos zelus atque contentio, nonne carnales estis?

Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des divisions, n'êtes-vous pas des hommes charnels ? (I *Cor.*, *ch.* III.)

La qualité *d'hommes spirituels* et celle *d'hommes charnels*, met entre les uns et les autres de grandes différences, dit saint Thomas (*S. Thomas, lectione* 2 *et* 3, *in caput* 3, I *ad Corinthios*). Dans les uns la partie supérieure commande à l'inférieure, qui lui obéit comme à son maître : dans les autres, la chair, qui devrait obéir à l'esprit, le réduit à une honteuse servitude. Ceux-là éclairés des lumières de la grâce *connaissent ce qui est en Dieu et jugent sainement de tout* : ceux-ci ne voyant les choses divines que dans un faux jour *n'y comprennent rien et même ne peuvent y rien comprendre.* Quelle douce liberté et quelle charmante paix quand l'Esprit de Dieu règne dans une âme ! Quel trouble, quelle partialité, quelle division quand les œuvres de la chair, l'humeur, ou quelques passions y ont pris le dessus !

Ce n'est pas seulement dans le monde que l'on trouve de ces gens *spirituels et charnels;* c'est encore dans les maisons les mieux réglées et les communautés les plus saintes. La même arche de Noé ne renfermait-elle pas des hommes et des animaux ? Dans la même famille d'Isaac, n'y avait-il pas un Jacob qui ne cherchait que la paix et un Ésaü qui n'aimait que la guerre ?

Dans une même communauté religieuse,

il y en a de *spirituels* qui vivent dans une édifiante union : Il y en a *de charnels* qui entretiennent des semences de division et peuvent à peine se souffrir : *de spirituels*, dont une charité réciproque entretient la paix : *de charnels*, dont les passions indociles nourrissent *les divisions et les jalousies : Cum sit inter vos zelus atque contentio, nonne carnales estis?*

O Dieu de nos pères, qui ne voulûtes pas même qu'on entendît le bruit des marteaux et des scies dans le temple qu'on vous consacra, souffririez-vous ces tumultueuses et criantes agitations, parmi des gens qui se font un honneur spécial de vous appartenir?

Il faut cependant l'avouer; la paix n'est pas toujours si bien établie dans quelques communautés religieuses, qu'il n'y ait ni mésintelligence ni partialité qui la trouble : et comme il est important d'en connaître les causes, afin d'y apporter les remèdes nécessaires, les Pères et les maîtres de la vie spirituelle en remarquent trois principales :

C'est qu'on y trouve des esprits vains, turbulents, emportés; première cause de division. C'est qu'on y trouve des esprits ombrageux, téméraires, méfiants; seconde cause de division. C'est qu'on y trouve des esprits inquiets, mécontents, jaloux; troisième cause de division. Examinons-en les différents caractères dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme l'on ne connaît jamais mieux un mal, que lorsqu'on en cherche les causes et que l'on se représente les fâcheux effets qu'il peut produire : aussi pour se former une juste idée de ces esprits turbulents et emportés dont je parle, il faut examiner deux choses : la première, d'où viennent de si brusques et de si impétueuses agitations : la seconde, en combien de manières la paix qui doit régner dans les maisons religieuses et la charité fraternelle en souffrent.

Quelles gens sont-ce en effet? Ce sont des gens d'un tempérament bilieux qu'une émotion subite emporte dès qu'il se présente quelque objet qui les choque : des gens qui peut-être sans malice et sans aucun dessein prémédité de nuire, reviennent de leur colère avec autant de facilité qu'ils ont eue à s'y mettre, mais qui ne laissent pas de se livrer aux vives saillies de leurs passions : des gens, pour ainsi dire, de soufre et de salpêtre, qui prennent feu à la première étincelle.

Il en est d'autres à qui, soit la naissance ou la fortune, soit des talents singuliers ou même une dévotion mal entendue, font croire que tout doit leur céder et plier sous eux, comme si la naissance et la fortune donnaient par elles-mêmes plus d'esprit ou de vertus; comme si des talents singuliers ne demandaient pas plus de reconnaissance envers Dieu, et d'humanité envers le prochain; comme si une dévotion bien réglée ne devait pas commencer par mortifier ses passions, réprimer cette humeur impérieuse et fière, où l'on se sent naturellement porté.

Il est aisé par là de juger qu'un esprit de vanité et d'orgueil est souvent la cause de ces emportements et de ces contestations qui troublent la paix et l'union des communautés religieuses. On veut se faire valoir et mettre au rabais le mérite d'autrui pour mieux relever le sien. On parle de l'ancienne noblesse de sa maison, des grands services que ses prédécesseurs ont rendus à l'Eglise et à l'Etat; et dans l'école de l'humilité on rappelle l'orgueil du monde. Caractère bien différent de celui de ces dames Romaines dont parle saint Jérôme (*in Epitaphio Paulæ et Marcellæ ad Oceanum*), qui quoique d'une famille consulaire et très-opulente, ne se faisaient distinguer dans leur solitude, que par un plus grand mépris de la gloire du siècle et les plus bas services qu'elles rendaient à leurs sœurs.

Ces personnes si fières, si enflées de leur noblesse ou des gros biens qu'elles ont quittés, s'imaginent que lorsqu'on n'a pas pour elles les égards qu'on doit avoir, leur colère n'a rien que de juste. Jonas qui s'était réjoui de ce que Dieu avait fait naître un lierre dont l'ombre le couvrait, se mit en colère quand il le vit tout sec : Avez-vous raison de vous fâcher? lui dit Dieu. Oui, j'ai raison, lui répondit-il (*Jonæ*, I). Mais ce lierre ne vous avait point coûté de peine, je l'avais fait naître en une nuit et croître sans vous. Quand Dieu leur demanderait comme à Jonas à qui il avait ôté ce lierre dont l'ombre le couvrait, si elles ont raison de se fâcher, elles lui répondraient comme ce prophète : Oui, nous avons raison; mais voici aussi ce que Dieu leur dirait : Vous vous fâchez pour un lierre qui ne vous avait point coûté de peine, je l'avais fait naître en une nuit et croître sans vous.

Quelque chose d'assez semblable devrait entrer dans l'esprit de ces personnes si fières qui voudraient primer partout, et qui aux moindres obstacles quelles rencontrent, s'abandonnent à leur mauvaise humeur. Il faudrait quelles se représentassent que c'est à elles que Dieu dit : Votre noblesse et votre fortune viennent de moi; c'est moi qui ai élevé sur vos têtes ce lierre, sans que vous vous soyez donné aucune peine; c'est moi qui vous ai fait naître de cette famille, au lieu que j'aurais pu vous faire sortir d'une autre qui eût été roturière et pauvre : *Votre colère n'est donc pas juste.*

Elle ne l'est pas non plus quand elles se fâchent de ce qu'on les néglige, qu'on n'a pas pour leurs talents ou leur dévotion les égards qu'on devrait avoir. Rendent-elles quelques services dans leur communauté? Elles se regardent comme des personnes nécessaires qui en portent tout le fardeau. Sont elles sujettes à quelque vice? Elles ne peuvent souffrir qu'on leur en parle : certaines marques d'une vertu arbitraire et d'une dévotion équivoque semblent devoir les disculper de toute imperfection, à cause que d'autres en ont de plus grandes.

A entendre ce pharisien dont il est parlé dans saint Luc, on le prendrait pour l'homme du monde le plus parfait, dit saint Bernard. Il a ses heures réglées de prières, il jeûne

deux fois la semaine, il paye exactement la dîme des plus petits légumes; et afin qu'on ne le croie pas méconnaissant des dons célestes, il rend d'humbles actions de grâces, de ce qu'il n'est pas sujet aux péchés criants de beaucoup d'autres. Un si digne homme ne mérite-t-il pas de grands éloges? Il aime mieux que d'autres le disent que lui : mais tout pieux et modeste qu'il paraît, il est si plein de lui-même et si bouffi d'orgueil, qu'il s'imagine que personne ne le vaut.

N'y a-t-il pas encore dans quelques communautés, des religieux et des religieuses de ce caractère? des religieux et des religieuses qui se font une flatteuse idée de leurs mérites et de leurs talents personnels? Ne leur pas céder, c'est les aigrir; ne pas tomber dans leur sens, c'est n'avoir point d'esprit; leur résister, c'est manquer de respect ou de raison : il faut ramper sous eux, convenir de ce qui leur plaît; et fussent-ils seuls à s'admirer, il faut qu'ils s'admirent.

Leur contredit-on? le feu leur monte à la tête. Les humilie-t-on? c'est les réduire sous un empire tyrannique. Leur fait-on sentir le ridicule de leur colère? c'est un reproche impardonnable. Leur rend-on quelques civilités? ils croient en mériter encore davantage. Ils n'osent le dire tout haut, cet orgueil pharisaïque serait trop grossier; mais ils le pensent de la sorte; et si par une modestie simulée ils rejettent de fades louanges, c'est que la fumée d'un encens plus subtil leur a déjà gâté l'imagination.

Quelle faiblesse d'esprit! Ils se flattent néanmoins d'en avoir plus que beaucoup d'autres de leur communauté. Quel déplorable enivrement! S'ils donnent des avis, ils veulent qu'on les suive : s'ils en reçoivent ce n'est qu'à condition de faire ce qu'il leur plaira; ils regardent même comme une espèce d'injure cette liberté qu'on se donne, résolus de n'écouter que ceux dont leur folle vanité s'entête.

Est-ce là cette école d'humilité où l'on apprend à ne pas abonder dans son sens, à se mépriser, à se défier de ses propres lumières, à se défendre des flatteuses séductions de l'amour-propre? N'est-ce pas, comme dit le Saint-Esprit, aller à tâtons parmi les ténèbres, quand on croit marcher dans la lumière (*Job*, XII)? N'est-ce pas chanceler à chaque pas que l'on fait, comme si l'on était ivre? A des personnes si enivrées de leurs prétendus mérites, ne pourrait-on pas dire pour arrêter leur emportement et humilier leur orgueil, ce que Job disait à Sophar et à Eliphas : *N'y a-t-il donc que vous qui ayez du bon sens? et quand vous viendrez à mourir, la sagesse mourra-t-elle avec vous? Ergone estis soli homines, et vobiscum morietur sapientia?* (*Job, ibid.*).

Encore si des personnes de ce caractère, avaient peu de commerce avec d'autres gens qui ne se trouveraient que par hasard à leur chemin, elles porteraient presque toutes seules la peine de leur mauvaise humeur : mais le mal va plus loin qu'on ne pense; n'eussent-elles que ce vice, c'en est assez pour mettre la division et le trouble dans leurs communautés. C'en est assez pour blesser cette union fraternelle que l'Apôtre appelle *un lien de paix*, et qui dans les maisons religieuses forme une société douce et tranquille.

Le Sage ne trouve rien de plus fâcheux ni de plus dur que de vivre avec des gens qui, à tout moment, se mettent en colère. *Qui de vous*, dit-il, *pourra demeurer avec eux? Laissez-les là, ne les voyez pas, de peur que vous ne preniez vous-même leur esprit, et que vous ne marchiez dans leurs voies* (*Prov.* XVIII *et* XXII).

Mais c'est encore quelque chose de plus dur lorsque, par son état, on est obligé de demeurer avec eux. Quel malheur à Abigaïl d'avoir pour époux un Nabal turbulent et emporté; à Job d'avoir pour femme une brutale et une folle qui, dans sa colère, l'accuse de simplicité et de bêtise!

Les choses, il est vrai, ne vont pas jusqu'à ces excès dans les communautés religieuses; mais on sait, par une trop fatale expérience, les troubles et les divisions que ces esprits hautains et emportés y attirent. On se voit tous les jours ensemble, on fait tous les jours les mêmes exercices, et l'on peut dire comme David : *Je cherche la paix, et je vis avec des gens qui ne l'aiment pas; et, dans la terre de mon exil, je demeure avec les habitants de Cédar* (*Psal.* CXIX).

Pendant votre voyage, ne vous mettez pas en colère les uns contre les autres (*Gen.* XLV), dit Joseph à ses frères, comme s'il avait voulu leur dire : Représentez-vous que vous êtes d'une même famille, que vos intérêts sont des intérêts communs, que l'union fraternelle doit vous être d'autant plus chère, qu'appartenant à un même père, et demeurant dans une même maison, tout sujet de partialité et de division vous est ôté.

Ne vous mettez pas en colère, doit-on dire de même aux personnes religieuses; vous en avez moins de sujet que les séculiers; et l'une des principales intentions de vos fondateurs a été d'éloigner de vous tout prétexte de division et de trouble.

Parmi les séculiers, beaucoup de choses semblent les porter à ne pas vivre dans une parfaite union. Tantôt c'est une différence de pays : les lois et les coutumes des royaumes ne sont pas les mêmes; tantôt c'est une différence de demeure : on est éloigné les uns des autres, on ne se voit, on ne se parle, on ne se connaît pas; tantôt ce sont des intérêts différents des personnes d'une même famille : il faut partager entre plusieurs la portion héréditaire, les uns en veulent avoir plus que les autres, c'est une semence de contestations entre les frères et les sœurs

Mais nulle de ces causes de division et de trouble n'a lieu dans les communautés religieuses. Ce n'est pas la diversité des lois et des coutumes : on y suit le même Evangile, on y observe la même règle, on y fait les mêmes exercices, on s'y engage par les mêmes vœux. Ce n'est pas une contestation d'intérêts temporels : c'est une même désappro-

priation, une même pauvreté, un même dégagement de biens. Ce n'est pas non plus une différence de pays, de province, d'habitude : il y a parmi nous, dit saint Basile (*in Constit. monast., cap.* 18), des gens de toute condition, de tout royaume, de tout âge, des gens qui, quoiqu'ils ne se soient jamais ni vus, ni connus, ni parlé, vivent dans une si charmante union, qu'on dirait qu'ils n'ont tous qu'une même âme dans plusieurs corps.

Troubler par ses emportements une société si douce et si tranquille, n'est-ce pas mettre le feu de la division dans la maison du Seigneur? Vous n'y pensez pas, vous qui regardez votre colère comme une faiblesse pardonnable, et cependant c'est à vous plutôt qu'à Jacques et à Jean que Jésus-Christ dit que *Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous fait agir* : *Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.*, IX).

Ces deux apôtres, choqués de l'incivilité des Samaritains, qui refusaient de recevoir leur maître, s'étaient mis en colère, et lui avaient demandé s'il voulait qu'il fissent descendre sur eux le feu du ciel. Ils reconnaissaient donc, disent les interprètes, qu'il avait ce pouvoir, puisqu'ils lui en demandaient la permission (*Euthimius, apud Toletum, annot.* 121 *et* 122 *in cap.* IX *Lucæ*). Ils s'imaginaient même qu'ils rendraient par là service à Dieu ; et d'ailleurs, se souvenant qu'Elie en avait fait autant aux cinquante officiers qui l'avaient insulté, ils se persuadaient qu'il était de leur zèle de tirer de ces peuples schismatiques une éclatante vengeance. Et, nonobstant toutes ces raisons apparentes, Jésus-Christ leur dit, en les reprenant : *Vous ne savez quel est l'esprit qui vous fait agir : Nescitis cujus spiritus estis.*

Que ne dira-t-il donc pas à ces emportés qui, ne pouvant se servir des mêmes raisons, mettent le feu de la division dans les communautés les plus saintes? à ces emportés qui, ayant si peu de respect pour des maisons et des personnes qui lui sont consacrées, en troublent la paix? *Vous ne savez quel esprit vous fait agir.* Ce n'est pas le mien, *puisqu'il est plus doux que le miel, et que je ne veux pas même éteindre une mèche qui fume encore* (*Eccli.*, XXIV). C'est l'esprit du démon qui, par le feu de sa colère et de sa jalousie, *a précipité dans les enfers la troisième partie des étoiles* (*Isa.* XLII).

Mais n'est-ce que cette colère et cet orgueil qui mettent la division dans les maisons religieuses? Voici encore d'autres esprits qui, par des voies plus cachées et plus dangereuses, en troublent l'union et la paix, des esprits dont les préventions, les soupçons, l'humeur noire et les jugements téméraires sont encore plus à craindre et plus difficiles à guérir, comme je vais le faire voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il y a des esprits de tout caractère ; mais on peut dire de ceux-ci que lorsqu'il s'en trouve dans les communautés religieuses, elles sont fort à plaindre. On revient assez souvent de ses emportements, et quand les brusques saillies d'une passion turbulente sont passées, on se repent d'avoir troublé la paix d'une maison dont la douce union fait la joie ; mais à l'égard de certains esprits ombrageux, défiants, critiques, qui, livrés à leur humeur chagrine, prennent en mauvaise part les choses les plus indifférentes, le retour à leur bon sens est plus rare.

Saint Paul dit aux premiers : *Fâchez-vous, mais ne péchez pas, et prenez garde que le soleil ne se couche pas sur votre colère* (*Ephes.*, IV). Jésus-Christ dit aux seconds : *Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs? Ne jugez pas selon les apparences, mais donnez à votre jugement l'équité et la droiture* qu'il doit avoir (*Joan.*, VII). Or, quelle équité et quelle droiture peut-on trouver dans ces esprits ombrageux et ces juges téméraires dont je parle? Deux principales circonstances les rendent fort coupables : l'une de violer les droits de la justice, l'autre de pécher contre les règles de la charité.

Quels sont les droits de la justice, et sur quoi faut-il qu'elle prononce? Est-ce sur des apparences équivoques et des dehors qui trompent presque toujours ; sur le rapport de certains esprits légers à croire, et plus légers encore à dire ce qu'ils croient? Est-ce sur le témoignage de ces censeurs malins qui ne cherchent qu'à rendre odieuse ou suspecte la conduite de leurs frères et de leurs sœurs ; sur la prétendue même bonne-foi de quelques personnes prévenues, qui prennent leurs conjectures et leurs soupçons pour des vérités certaines?

Est-ce sur les gémissements d'un hypocrite qui, pour satisfaire sa dévote vengeance, interprète à mal des paroles qui seront légèrement échappées, ou certaines irrégularités sur lesquelles on ne se sera pas assez observé? Ce serait faire tort à la justice de croire qu'elle pût établir ses décisions sur des fondements si mauvais. Et, cependant, n'est-ce pas là ce qui se passe quelquefois dans les communautés, où l'on ne peut jamais prendre assez de précautions pour s'empêcher de faire des jugements téméraires de son prochain?

Pour en prononcer de justes, tels que les lois de la société civile, et encore plus celles du cloître exigent, il faut, comme parlent Cassien et saint Prosper, avoir des preuves certaines, et s'en défier même jusqu'à ce que l'on soit convaincu de la vérité (*Cass., in Instit. monast. l.* V, *c.* 3 ; *S. Prosp., in lib. Epigr., c.* 21). Il faut fermer ses oreilles à de mauvais rapports, ne pas croire ce qu'il n'est pas à propos de savoir, et à moins qu'on ne soit en place, ne pas entrer dans des perquisitions qui seraient inutiles.

Il faut imiter la sage conduite de Job, qui ne prononçait jamais que sur des choses dont il avait une parfaite connaissance : *On m'apportait un siége au milieu d'une grande place, et là comme assis dans un tribunal, je rendais mes jugements, avec cette précaution de m'instruire à fond de toutes choses, aimant mieux suspendre mon jugement que d'en faire aucun qui fut téméraire et précipité.*

C'était un homme sage, c'était un saint dira-t-on. Mais n'est-on pas obligé de l'être ? Faut-il, dans des maisons de sainteté, s'arrêter, comme Saül, à ses préjugés, à ses soupçons, à ses indiscrètes et malignes défiances ?

Il n'y avait rien qui pût raisonnablement l'alarmer, et lui faire trouver mauvais ce que faisait David. S'il avait refusé d'exécuter ses ordres, s'il lui avait même échappé des paroles peu respectueuses, ou donné quelques marques de mécontement; mais ce prince avait toujours trouvé en sa personne un sujet fidèle qui s'était exposé aux plus grands périls pour lui assurer la vie et la couronne.

Son seul malheur venait de ce que des filles et des femmes avaient, sans sa participation, chanté dans leurs danses : *Saül en a tué mille et David en a tué dix mille.* Le rapport qu'on en fit à ce prince lui donna tant de chagrin, que l'Ecriture remarque que depuis ce jour là il ne regarda plus David de bon œil. Aveugle prévention ! maligne misanthropie, il n'est rien que tu n'empoisonnes!

Que David joue devant lui de la harpe pour chasser l'esprit malin dont il était agité, comme un homme qui a perdu le bon sens, il lance contre lui pour le percer, le dard qu'il tient en main. Que ce bon sujet se conduise dans toutes ses actions avec une grande prudence; c'est par là même qu'il lui devient suspect. Qu'il s'enfuie pour sauver sa vie et que, pressé de la faim, il demande quelques rafraichissements à Achimelech, on fait mourir ce grand prêtre et toute la race sacerdotale. Qu'il se retire dans les solitudes les plus écartées, Saül le cherche et le fait poursuivre.

Que ce prince enfin reconnaisse par des marques certaines sa fidélité, et le respect qu'il lui porte : qu'il lui dise : *Vous êtes plus juste que moi*, vous qui ne m'avez fait que du bien, et moi qui ne vous ai fait que du mal. Malgré ce témoignage, il rentre aussitôt dans sa mauvaise humeur; ses défiances et ses jugements téméraires redoublent, c'est assez qu'on ait chanté : *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille.*

Si dans les maisons religieuses il y a des esprits d'un caractère assez semblable : à quelles fâcheuses épreuves (quoiqu'on n'en vienne pas à ces excès) ne mettent-ils pas la patience de ceux et de celles qui en sont les victimes ?

Lorsqu'on y trouve des esprits bien faits qui quelquefois même se fignrent dans leur prochain des vertus qu'il n'a pas, l'union y est grande et charmante : mais lorsqu'on est obligé de vivre avec des gens agrestes, mélancoliques, ombrageux, méfiants, c'est ce que l'on peut appeler un supplice domestique et un fléau de la société.

Un air sombre les rend presque impraticables, leur sérieux et leur grand froid font qu'on ne les aborde qu'avec peine, et que l'on achète fort cher les bons moments où on les trouve. Eût-on la complaisance et l'adresse de David, la première défiance et la maligne prévention reviennent, on rappelle le passé : *Saül en a tué mille, et David dix mille.*

Est-ce là une marque de petitesse de génie, ou d'une malice intérieure qui, abandonnée à ses injustes soupçons, et à ses jugements téméraires, n'écoute que ses faux préjugés? Est-ce un penchant à suivre son humeur atrabilaire, ou une trop grande facilité à se laisser prévenir par des gens dont on ne pénètre pas les desseins ? quoi qu'il en soit ; on en trouve qui, sans connaissance de cause, se livrent à leurs propres passions, ou à celles d'autrui, et la vie paraît bien longue, quand on est obligé de la passer avec de tels esprits.

Mettez dans un vase le miel le plus doux, s'il y tombe quelques gouttes d'absinthe tout se tournera en amertume. Donnez à un estomac cacochyme de bons aliments, ils y seront bientôt corrompus. Ces mauvais esprits se défient, se cabrent, s'ombragent de tout. Rendez-leur de bons offices, peut être leur serez-vous suspect : mais faites le moindre faux pas, vos services et vos assiduités seront oubliés. Soyez d'une humeur pacifique comme David, ils vous chagrinent, et vous pouvez dire comme ce saint roi : *Que vous demeurez avec des habitants de Cédar.* (*Psalm.* CXIX).

Grand Dieu, vous permettez qu'il y en ait dans les communautés les mieux réglées, afin que vos élus aient de quoi exercer leur patience, mais de quels yeux regardez-vous ces esprits si mal faits et, quand ils ne veulent pas rentrer dans leur bon sens, quels supplices ne méritent-ils pas, eux qui non-seulement violent les droits de la justice, mais qui pèchent contre toutes les règles de la charité !

La première de ces règles est de se juger soi-même, et de prendre garde en quoi l'on est coupable, avant que d'examiner la vie des autres. Que celui-là juge des défauts de ses frères et de ses sœurs, quand il connaît qu'il n'en a lui-même aucun. Qu'il condamne leur mauvaise conduite, quand la sienne est réglée et exempte de tout reproche, de peur que traitant si durement son prochain, il ne prononce contre lui-même son propre arrêt. Qu'il condamne ses péchés, quand ni la haine, ni la précipitation et la légèreté n'ont aucune part dans les jugements qu'il porte, dit saint Ambroise; mais où est-il cet homme si sage, si saint, si parfait ? Ceux même qui passent pour tels dans les maisons religieuses sont les derniers à juger leurs frères, et, comme Salomon l'a remarqué, *l'homme de bien est le premier à s'accuser lui-même : Justus prior est accusator sui* (*S. Ambr., serm.* 20 *in psal.* CXVIII).

Que diront à cela ces juges téméraires qui, quoiqu'ils se flattent mal à propos en cent choses, n'oseraient aller contre le témoignage de leur propre conscience ; ces juges précipités et esclaves de leurs passions, qui accusent leurs frères et leurs sœurs des péchés dont ils sont coupables eux-mêmes : de dissipation, parce qu'ils sont turbulents; d'hy-

pocrisie, parce qu'ils sont hypocrites ; de mensonge parce qu'ils sont menteurs ; de haine, parce qu'ils nourrissent de secrètes inimitiés ; d'immortification, parce qu'ils aiment leurs petits plaisirs, et un doux repos ?

La seconde règle de la charité, est *de ne penser mal de personne*, dit saint Paul. Celui qui en étudie et en observe les maximes, interprète tout favorablement, autant qu'il lui est possible. Remarque-t-il quelques défauts ? il croit qu'on n'a pas eu la discrétion et la prudence nécessaires. Ne peut-il pas excuser ce qui de soi est blâmable ? il veut se persuader qu'en le faisant on n'a eu aucune mauvaise intention, que l'ignorance y a eu plus de part que la malice. Le péché même qu'il voit est-il criant et scandaleux ? la tentation, dit-il, a été violente, j'y aurais peut-être succombé moi-même.

On ne peut avoir de preuves plus convaincantes que lorsqu'un coupable avoue son péché, comme Jonas avoua le sien (*Jon.*, I). On ne peut aussi trouver de modération et de charité plus édifiante que fut celle des mariniers qui étaient avec lui dans le même vaisseau. Il dormait pendant un furieux orage, et le pilote l'éveilla : *Comment pouvez vous dormir ? Levez-vous et invoquez votre Dieu.* On jeta ensuite le sort pour voir d'où venait ce malheur, et il tomba sur Jonas. Ce n'en était que trop à des mariniers naturellement brutaux pour se défaire de ce malheureux. Ils ne se contentèrent pas néanmoins de ce signe, ils lui demandèrent avec beaucoup de douceur ce qu'il avait fait et où il allait. Il leur avoua ingénument qu'il avait pris une route contraire à celle que le Dieu qu'il adorait lui avait marquée.

Que vous ferons-nous, lui dirent-ils, *pour nous garantir de la violence de ces vents qui s'élèvent et se grossissent de plus en plus ? Prenez-moi*, leur répondit-il, *et me jetez dans la mer ; car je sais que c'est à cause de ma désobéissance que cet orage est venu fondre sur moi.*

Ces mariniers, sans prendre toutes ces mesures, pouvaient dire : Nous ne connaissons pas cet étranger, c'est peut-être un scélérat dont nos dieux ne veulent pas souffrir les crimes. Mais quelle fut leur charité, nonobstant une confession si sincère, nonobstant l'assurance même qu'il leur donnait que la tempête cesserait lorsqu'il ne serait plus dans leur vaisseau ! ils le traitèrent avec tant d'humanité qu'ils tâchèrent de gagner la terre la plus proche pour lui sauver la vie au péril même de la leur ; et ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils le jetèrent dans la mer pour apaiser la tempête.

Nous n'aurions à faire aucun reproche à ceux dont nous blâmons la dureté, s'ils se formaient sur la conduite que tinrent ces idolâtres : mais tout chrétiens et religieux qu'ils sont, ils ne gardent pas les mêmes règles de prudence et de charité. Il est vrai qu'ils veulent se croire innocents de l'injure qu'ils font à la réputation de leurs frères ou de leurs sœurs, à peu près comme ces mariniers qui prièrent le Seigneur de ne leur pas imputer la mort de Jonas : mais ont-ils pris auparavant les mêmes précautions ? Ont-ils la même compassion et la même certitude ?

Il est vrai que, semblables à ces mariniers qui demandèrent à Jonas de quel pays et de quelle religion il était, ils s'informent des habitudes et de l'état où sont leurs confrères ; mais s'ils croient en avoir été offensés, ou s'ils s'aperçoivent que leur élévation leur nuit, il n'en faut pas davantage pour irriter leur inquiétude et leur jalousie, qu'on peut regarder comme la troisième cause des contestations et des divisions qui troublent la paix des communautés religieuses.

TROISIÈME POINT.

C'est une judicieuse réflexion de Cassiodore, et qui devrait bien humilier les enfants d'Adam, que souvent il y a parmi eux moins d'union que parmi les bêtes les plus féroces et les oiseaux les plus carnassiers. Les tigres, les lions, les loups demeurent ensemble dans les mêmes forêts ; mais les voit-on mordre ceux de leur espèce ? Au contraire, ne sait-on pas que le vautour épargne les petits oiseaux, et qu'il se jette de toute la pesanteur de son corps sur l'épervier qu'il déchire avec son bec, pour les tirer de ses griffes (*Cassiod., lib.* II *Variorum*, *epist.* 19).

Il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Bien loin de vivre dans une douce union, ils ne cherchent qu'à se nuire et à se supplanter. L'envie les sépare les uns des autres pour en faire autant de membres à part ; et dès que cette lâche passion les domine, ils n'épargnent pas même ceux que les intérêts d'une même société devraient leur rendre fort chers.

Rappellerai-je ici l'envie de Caïn contre Abel, celle des enfants de Jacob contre Joseph, celle des bergers de Loth contre ceux d'Abraham, celle d'Aman contre Mardochée, celle des Ammonites et des Moabites contre les habitants de Béthulie ?

Faut-il s'en étonner ? c'est le péché du démon. Il n'est ni paresseux, ni ivrogne, ni voleur, ni impudique ; on ne peut l'accuser ni de gourmandise, ni de larcin ; mais on est en droit de lui dire : C'est toi qui as envie le bonheur du premier homme ; c'est toi qui, le voyant aimé de son Créateur, formé à son image et à sa ressemblance, établi dans un paradis de délices, n'as cherché qu'à le perdre et à le rendre coupable, pour lui ravir tous ces avantages ; c'est toi qui as inspiré ta maligne jalousie à tous ceux qui devraient se contenter de leur état, et qui ne voient qu'avec un morne chagrin les dons de la nature et de la grâce qui paraissent dans les autres.

Où est l'âge, le sexe, la condition que ce maudit péché ne corrompe ? J'ai vu, dit saint Augustin, des enfants qui, étant encore à la mamelle, séchaient de tristesse et tombaient en langueur, parce qu'on avait pour d'autres un attachement qu'ils eussent voulu être pour eux seuls. Où est la femme et la fille qui ne s'irritent quand d'autres leur sont préférées ? Elles voudraient que les assiduités, les com-

plaisances, les caresses fussent toutes pour elles.

Ce sont, dira-t-on, des gens qui vivent de l'esprit du monde ; j'en conviens : mais ceux et celles qui, dans la solennité de leurs vœux, y ont renoncé, en sont-ils plus exempts? On a horreur de tous ces péchés criants qui blessent la pureté; avoir quelque chose en propre, c'est ce qui jette dans l'âme de gros scrupules : mais la jalousie est-elle bannie de ces lieux saints? Et n'est-ce pas par elle que l'ancien serpent répand son venin dans la fontaine scellée de l'épouse?

Depuis que, dans le collége des apôtres, la demande indiscrète d'une mère, trop passionnée pour l'établissement de ses enfants, en a irrité dix de douze qu'ils étaient, il n'y a guère de communautés religieuses où la jalousie ne joue une triste scène. Elle avait demandé à Jésus-Christ, pour Jacques et Jean, que l'un fût assis à sa droite, l'autre à sa gauche : il n'en fallut pas davantage pour alarmer cette compagnie d'ailleurs si bien unie. Quoique leur maître leur eût répondu *qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient*, les dix autres apôtres en furent si choqués, qu'à peine purent-ils se rendre à cette raison qu'il leur dit : qu'*il n'en était pas d'eux comme des grands du monde, qui ne cherchent qu'à dominer; qu'à leur égard, celui qui voudrait être grand parmi eux devait être leur serviteur* (*Matth.*, XVII).

Oh! si dans les maisons religieuses ceux qui les composent étaient vivement pénétrés de ces vérités, s'ils se représentaient qu'ils n'ont pas renoncé aux vanités et à l'orgueil du monde pour rechercher dans les cloîtres une fragile gloire, s'ils demandaient à Jésus-Christ la grâce de suivre avec fidélité les maximes de son Evangile, tous les mouvements de leur esprit et de leur cœur, toutes leurs actions et toutes leurs pensées seraient réglées sur la charité et la justice; une foi vive animerait toutes leurs démarches; la droiture, la docilité, la simplicité régneraient dans ces saintes sociétés : on n'y verrait ni jalousie, ni brigue pour les charges; personne ne se supplanterait; le mensonge, les paroles équivoques, les dissimulations de amis peu sincères en seraient bannies.

La candeur, l'humilité à se céder les uns aux autres et à étouffer certains faux points d'honneur feraient la joie de ces compagnies religieuses. Ceux et celles qui, sans tomber dans ces défauts, pratiquent exactement les vertus qui leur sont opposées, ne gémiraient pas, comme il leur arrive très-souvent, sur ces partialités et ces divisions qui empêchent que Dieu n'y règne et qu'il n'y soit glorifié.

On aurait la consolation d'y voir l'accomplissement de cet oracle prophétique d'Isaïe : qu'*un jour viendrait où l'Esprit-Saint, se répandant du haut du ciel, changerait le désert en un champ plein de fruits*, qu'*on y trouverait une heureuse tranquillité;* que *le peuple se reposerait dans la beauté de la paix et dans un repos plein d'abondance.*

C'est à vous, Seigneur, à opérer ces merveilles; c'est à vous à empêcher que le démon ne trouve plus d'accès dans ces maisons, où il voudrait semer l'ivraie de la discorde, afin que vous y soyez seul honoré. C'est à vous à mettre dans votre royaume ces vertus pacifiques, et à ne pas souffrir que l'ennemi de la paix en fasse un royaume divisé qui tomberait dans la dernière désolation : faites-y régner cette union des cœurs, cette charité, cette justice, qui faisant dès cette vie un paradis anticipé, assurent aux membres qui composent ces maisons consacrées à votre service la possession d'un bonheur éternel.

TABLE
DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

SERMONS DE RICHARD L'AVOCAT (SUITE). *Col.* 9
Discours XXXI. Eloge historique de saint Jacques et de saint Philippe, apôtres. *Ibid.*
— XXXII. Pour la fête de l'Ascension. 26
— XXXIII. Pour la fête de la Pentecôte. 43
— XXXIV. Eloge historique de saint Norbert, archevêque de Magdebourg, et fondateur de l'ordre des Prémontrés. 62
— XXXV. Sur le mystère de la très-sainte Trinité. 77
— XXXVI. Eloge historique de saint Jean-Baptiste. 91
— XXXVII. Eloge historique de saint Pierre. 109
— XXXVIII. Eloge historique de saint Paul. 127
— XXXIX. Sur la fête de la Visitation. 146
— XL. De la confrérie du scapulaire et de la dévotion à la sainte Vierge. 161
— XLI. Même sujet. 182
— XLII. Eloge historique de sainte Madeleine. 201
— XLIII. Eloge historique de saint Jacques, apôtre, appelé le Majeur. 217
— XLIV. Eloge historique de sainte Anne, mère de la sainte Vierge. 230
— XLV. Eloge historique de sainte Marthe. 248
— XLVI. Eloge historique de saint Germain, évêque d'Auxerre. 261
DICTIONNAIRE MORAL. 277
Abandon de Dieu. Premier discours. *Ibid.*
— Second discours. 283
Afflictions, Persécutions, croix, disgrâces, souffrances. Premier discours. 293
— Second discours. 299
Ambition. Passion pour les honneurs, désir de la gloire, orgueil, etc. Premier discours. 306
— Second discours. 312
Amour. Amour de Dieu. Premier discours. 318
— Second discours. 325
Amour du prochain. Premier discours. 331
— Second discours. 336
Amour des ennemis, pardon des injures, réconciliation. Premier discours. 346
— Second discours. 353
Avarice. Premier discours. 360
— Second discours. 369
Bacchanales. Jours gras, divertissements et débauches du carnaval. Premier discours. 378
— Second discours. 386
Béatitude. Bienheureux, biens du ciel et de la terre. Premier discours. 393
— Second discours. 401
Blasphème. Premier discours. 407
— Second discours. 414
Chrétien. Religion et vie chrétienne, esprit du christianisme, dignité et devoirs du chrétien. Premier discours. 423
— Second discours. 436
Colère. Emportement, vengeance, haine, etc. Premier discours. 447
— Second discours. 456
Confession. Premier discours. 466
— Second discours. 474
Conscience. Premier discours. 482
— Second discours. 490
Contrition. Douleur du péché, conversion, pénitence, etc. Premier discours. 497
— Second discours. 505
Conversion. Pénitence, changement de vie, brisement de cœur, mortifications et austérités corporelles Premier discours. 518
— Second discours. 528
— Correction. Obligation de reprendre son prochain, de l'avertir et de tâcher de le remettre dans la bonne voie. Premier discours. 536
— Second discours. 546
— Coutume. Mode, désordres publics, mauvais exemples, etc. Premier discours. 557
— Second discours. 571
— Détraction. Calomnie, médisance, péchés de la langue, railleries, jugement téméraire, etc. Premier discours. 582

— Second discours. 591
Dévotion. Piété, vrais et faux devoirs, religion, hypocrisie etc. Premier discours. 602
— Second discours. 614
Enfer. Eternité malheureuse, damnation, damnés, peine du dam et du sens. Premier discours. 627
— Second discours. 638
Envie. Jalousie, chagrin de la prospérité d'autrui, son caractère, ses effets, etc. Premier discours. 646
— Second discours. 656
Grâce. Sa nécessité, son excellence, sa force, sa douceur, ses opérations dans une âme. Grâce efficace, grâce suffisante, soustraction et substitution de grâce, etc. Premier discours. 667
— Second discours. 678
Humilité. Vraie et fausse humilité, ses motifs, ses caractères, mépris de la gloire, etc. Premier discours. 691
— Second discours. 702
Hypocrisie. Fausse dévotion, illusions spirituelles, fourberie, fausseté des vertus humaines. Premier discours. 711
— Second discours. 721
Indulgence, Jubilé. Son institution, les vrais moyens de le gagner, et les avantages qu'on en retire, etc. Premier discours pour l'ouverture du jubilé. 731
— Second discours pour l'ouverture du jubilé. 745
— Premier discours pour la clôture du jubilé. 760
— Second discours pour la clôture du jubilé. 771
Ingratitude. Oubli des bienfaits de Dieu, obligation et vrais moyens de les reconnaître. Premier discours. 784
— Second discours. 797
Ivrognerie. Voyez *Yrrognerie*, conformément à l'édition originale, qui a placé à tort ce mot à la lettre Y.
Jugement téméraire. Faux soupçon, recherche inquiète des défauts d'autrui, pensée injurieuse à la réputation du prochain, etc. Premier discours. 807
— Second discours. 817
Larcin et ses espèces. Usure, rapine, concussion, fraude, injustice à prendre et à retenir le bien d'autrui; obligation de le restituer. Premier discours. 827
— Second discours. 839
Mariage Sainteté et dignité du mariage; conditions nécessaires pour en remplir les devoirs; désordres et péchés des personnes mariées; fidélité, amitié et union conjugale; éducation des enfants. Premier discours. 847
— Second discours. 856
Miséricorde de Dieu. Sa conduite dans la conversion des pécheurs et dans l'économie de notre salut. Les grâces que nous en recevons, et les desseins qu'elle a sur nous. Les sentiments de confiance et de crainte qu'elle nous inspire. Premier discours. 868
— Second discours. 879
Monde. *Renvoi aux Exhortations morales.* 889
Mort. La pensée et les suites de la mort, celle des justes et celle des pécheurs, préparations à la mort, etc. Premier discours. *Ibid.*
— Second discours. 900
Occasions. L'obligation que nous avons de fuir les occasions qui nous portent au péché; le bon usage que nous devons faire de celles qui peuvent contribuer à notre salut et à notre perfection. Premier discours. 912
— Second discours. 922
Parole de Dieu. Sa dignité et son utilité, les moyens de l'entendre avec fruit, les obstacles qu'on lui oppose, les malheurs qu'on s'attire quand on néglige de l'écouter et de la réduire en pratique. Premier discours 931
— Second discours. 943
Prière, oraison vocale et mentale. Les dispositions qu'il faut y apporter, les fruits qu'on en peut recueillir, les différents caractères de ceux qui prient bien et de ceux qui prient mal, etc. 955
— Second discours. 964
Providence de Dieu. Ses soins, ses desseins, la confiance qu'on doit avoir en elle, avec une parfaite résignation à ses ordres. Premier discours 974
— Second discours. 984
Rechute dans le péché. Le malheureux état de ceux qui retombent dans leurs péchés. La nécessité de la persévérance chrétienne, et les moyens de l'acquérir. Premier discours. 994
— Second discours. 1006
Respect humain. L'aveuglement et la lâcheté de ceux qui s'en rendent esclaves. L'obligation imposée à tout chrétien de craindre plus Dieu que les hommes. Premier discours. 1015
— Second discours 1023
Riche. Richesse. Le mauvais riche et le bon pauvre. Les désordres et le malheureux sort de la plupart des riches. Le bon usage qu'ils peuvent faire de leurs biens. Les avantages et le bonheur de la pauvreté chrétienne. Premier discours. 1037
— Second discours. 1048
Salut. L'obligation et les moyens d'y travailler. Les dispositions où l'on doit être : les obstacles qu'il faut vaincre et les illusions qu'il faut éviter pour y réussir : la facilité et les difficultés qu'on y trouve. Premier discours. 1059
— Second discours. 1071
Scandale. Scandale actif et passif. Bon et mauvais exemple. Premier discours. 1081
— Second discours. 1090
Service de Dieu. L'avantage qu'il y a de le bien servir; les différents caractères de ceux qui le servent; leur ferveur et leur tiédeur dans le service qu'ils lui rendent. Premier discours. 1100
— Second discours. 1109
Temples. La sainteté des lieux consacrés à Dieu, les irrévérences et les impiétés qu'on y commet, les grands mystères qui s'y passent, les cérémonies et les actes de religion qui s'y font. Premier discours. 1119
— Second discours. 1128
Vérité. Sa beauté et sa force; l'aveuglement et l'injustice de ceux qui ne veulent pas la dire, qui lui résistent et qui la haïssent. Premier discours. 1137
— Second discours. 1146
Vocation. L'obligation de la demander à Dieu et d'y être fidèle; l'importance de bien choisir un état de vie; les moyens et les précautions nécessaires pour ne point faire de mauvais choix. Premier discours. 1156
— Second discours. 1167
Yvrognerie ou plutôt Ivrognerie. Gourmandise, excès dans l'usage des plaisirs de la vie, règles de tempérance et de sobriété. Premier discours. 1176
— Second discours. 1186
Supplément au Dictionnaire moral. 1197
Épître dédicatoire. *Ibid.*
Discours premier. Sur le bonheur de la vie religieuse. 1199
— II. Sur l'utilité des ordres religieux. 1210
— III. Sur la vocation et l'entrée en religion. 1222
— IV. Sur l'obligation de bien prendre l'esprit de ses fondateurs, d'observer leurs règles et de se former sur leurs exemples. 1234
— V. Sur la fidélité à observer, dans les plus petites choses, la règle qu'on a embrassée. 1245
— VI. Sur le vœu de pauvreté. 1255
— VII. Sur le vœu de chasteté. 1268
— VIII. Sur le vœu d'obéissance. 1279
— IX. Sur l'emploi des frères et des sœurs converses. 1291
— X. Sur l'état des filles destinées au service des malades et des pauvres. 1303
— XI. Sur la rénovation des vœux. 1313
— XII. Sur les communautés religieuses et les assemblées capitulaires. 1323
— XIII. Sur l'élection des supérieurs des communautés religieuses. 1337
— XIV. Sur les qualités d'un bon supérieur. 1349
— XV. Sur les obligations des inférieurs envers leurs supérieurs. 1359
— XVI. Sur le silence des religieux et les précautions nécessaires pour ne point pécher quand ils parlent 1370
— XVII. Sur les trop fréquentes visites des séculiers. 1383
— XVIII. Sur la méditation et l'attention à la présence de Dieu. 1394
— XIX. Sur la reconnaissance que les personnes religieuses doivent à Dieu des grâces qu'elles ont reçues 1406
— XX. Sur les frayeurs des pécheurs à l'agonie. 1417
— XXI. Sur les consolations des bons religieux à l'agonie. 1429
— XXII. Sur l'enfer. 1440
— XXIII. Sur le paradis 1450
— XXIV. Sur l'humilité religieuse. 1463
— XXV. Sur la lecture des livres de piété. 1474
— XXVI. Sur le malheureux état d'une âme tiède. 1486
— XXVII. Sur la ferveur dans le service de Dieu et la fidélité à toutes les observances régulières. 1498
— XXVIII. Sur l'esprit de partialité et de division dans les communautés religieuses. 1510

FIN DE LA TABLE DU DIX-NEUVIEME VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001908481b

BX 1756 .A2M5 1844 V19
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V019
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047743

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 04 04 9